
3 1761 07358498 9





VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES

VOYAGEURS ANCIENS

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

VOYAGEURS
ANCIENS ET MODERNES

OU

CHOIX DES RELATIONS DE VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANTES ET LES PLUS INSTRUCTIVES

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

AVEC

BIOGRAPHIES, NOTES ET INDICATIONS ICONOGRAPHIQUES

PAR M. ÉDOUARD CHARTON

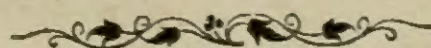
RÉDACTEUR EN CHEF DU MAGASIN PITTORESQUE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE DANS SA SÉANCE DU 20 AOUT 1857

TOME PREMIER

VOYAGEURS ANCIENS

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'A LA FIN DU QUATRIÈME SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.



PARIS

AUX BUREAUX DU MAGASIN PITTORESQUE

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

1867

PRÉFACE

(1854)

L'auteur de ce recueil s'est proposé de réunir, en quelques volumes d'un prix peu élevé, les relations de voyages qu'il est le plus utile de connaître et qui méritent une place, dans les bibliothèques les plus modestes, à côté des principaux historiens et des chefs-d'œuvre littéraires.

Ces relations, classées suivant un ordre chronologique, commencent à une haute antiquité et descendent, de siècle en siècle, jusqu'à notre temps, de manière à dérouler successivement, sous les yeux des lecteurs, le tableau des grandes explorations qui ont notablement contribué à la découverte des diverses parties de notre globe.

Les voyages anciens occupent le premier volume. Malgré tout ce qu'ils offrent d'agrément et d'instruction, ce sont généralement les moins connus, sans doute par suite du préjugé si répandu que tout ce qui se rapporte à l'antiquité ne peut intéresser que les érudits. Il semble qu'à moins d'avoir étudié le grec et le latin, on ne doive pas prétendre à sortir du cercle des œuvres modernes, et c'est une manière de voir qui domine à ce point que beaucoup de personnes, d'ailleurs curieuses de bonnes lectures, ne songent même pas à se donner l'utile et noble jouissance des admirables écrits de la Grèce, et ne connaissent que de nom, par exemple, l'Odyssée, Sophocle, la Retraite des dix mille, ou les Entretiens de Socrate.

Ce préjugé, plus fâcheux qu'on ne le suppose, en ce qu'il divise les lecteurs en deux classes qui n'ont pas les mêmes éléments de conversation, explique comment la plupart des recueils de voyages ne font pas remonter leurs lecteurs au delà du seizième siècle de notre ère. Il en résulte que les meilleures relations des anciens, rarement publiées, mêlées presque toutes aux textes originaux ou à de longs et savants commentaires dans de volumineuses collections d'un prix très-élevé, sont restées jusqu'à ce jour inaccessibles à une grande grande partie du public; plusieurs même n'ont jamais été traduites en notre langue.

On espère qu'une tentative consciencieuse pour répandre la connaissance de ces ouvrages précieux, dont la popularité devrait égaler le mérite et l'intérêt, rencontrera quelque encouragement : on n'a négligé aucun effort pour qu'elle fût aussi digne que possible d'un accueil favorable.

Les relations anciennes qui suivent ont été empruntées aux traductions les plus estimées, ou traduites d'après les textes les plus corrects.

Du premier regard, on reconnaîtra que les figures, mêlées aux descriptions pour les éclairer, n'ont point été tracées par le caprice ou l'imagination des artistes : elles représentent, d'après les monuments de l'art ou d'après la nature, ce que les voyageurs ont réellement vu et décrit. On pourrait les considérer dans leur ensemble (mais nous craignons que ceci ne paraisse beaucoup trop ambitieux) comme un essai d'*Iconographie des voyages*. Personne n'ignore quel inappréciable avantage on a retiré, en notre temps, du secours des monuments figurés pour l'étude de l'histoire : leur utilité pour l'étude des voyages et de la géographie n'est pas moins évidente.

Des notes nombreuses ont paru nécessaires pour compléter ou interpréter des passages obscurs, rectifier des erreurs, et mettre, autant que possible, le livre au courant de ce que

l'on sait aujourd'hui. Nous prions MM. les bibliothécaires de Paris, dont il nous a fallu mettre la complaisance à de rudes épreuves, de recevoir ici tous nos remercîments : personne n'appréciera comme eux ce que tant d'observations et de renseignements sur des sujets si divers ont exigé de recherches et emporté de temps. Mais, nous ne l'ignorons pas, la peine et le temps « ne font rien à l'affaire. » — Avons-nous réussi à composer un recueil utile sans aridité? Le but de nos soins et de notre zèle est-il à peu près atteint? — A de telles questions les lecteurs seuls ont le droit de répondre. Nous nous abandonnons donc à leur jugement, en nous bornant à leur demander pour cette publication nouvelle, quelle que soit son imperfection, un peu de la bienveillance qu'ils ont accordée à nos précédents travaux.

ÉDOUARD CHARTON.

(1860)

Dans sa séance publique du 20 août 1857, l'Académie française a décerné à cet ouvrage un des prix fondés par M. de Montyon. Le sage et bon Joseph Droz, qui avait eu la même bonne fortune, en 1824, pour son livre *De la Philosophie morale,* écrivit à la suite de sa première préface : — « Je n'imagine pas de récompense plus honorable, plus » douce, que celle d'entendre déclarer par un corps illustre qu'on a fait un ouvrage qui » peut servir à l'instruction et à l'amélioration de ses semblables. » — Je ne saurais exprimer en meilleurs termes ma profonde reconnaissance. Jamais je n'avais eu l'ambition ni l'espoir d'un si haut suffrage. En prenant ce recueil sous sa protection, l'Académie a voulu montrer qu'elle sait tenir compte des plus humbles efforts lorsqu'ils tendent vers le bien. Que mon exemple soit donc pour les jeunes écrivains un salutaire encouragement. L'estime manque rarement à ceux qui la désirent avec sincérité et l'ont toujours en vue dans la direction de leurs travaux. La pensée dominante de ma vie a été de servir, dans la mesure de mes forces, la cause de l'instruction populaire, et je ne puis douter que ma persévérance à suivre cette voie n'ait été pour beaucoup dans la bienveillante approbation de l'Académie : il y est fait, ce me semble, une allusion assez directe dès les premières lignes du rapport de M. Villemain sur les *Voyageurs anciens et modernes*. Pour ce motif surtout, j'espère qu'on me pardonnera de citer ici les paroles de cet illustre maître : son témoignage public est un de mes titres les plus précieux, et celui qui désormais doit me recommander le plus sûrement à la confiance des lecteurs.

EXTRAIT DU RAPPORT DE M. VILLEMAIN,

Secrétaire perpétuel de l'Académie française,

LU DANS LA SÉANCE DU 20 AOUT 1857

..... Sur le même rang d'honneur et de récompense, l'Académie a dû placer l'ouvrage plus étendu d'un écrivain moraliste, digne d'éloge à bien des titres, mais qui surtout a réussi dans l'art de donner à la curiosité un but salutaire, et d'instruire le grand nombre des lecteurs, même peu préparés, en leur offrant un habile mélange d'amusements, de saines leçons, de surprises agréables pour l'imagination, et de vérités sensibles à l'âme. — Tel est le livre de M. Édouard Charton, les *Voyageurs anciens et modernes,* collection ingénieuse, distribuée avec art, savamment éclaircie et partout accompagnée de nouveaux détails. On a, pour ainsi dire, devant soi la découverte graduelle du monde; et, à mesure qu'il se dévoile aux yeux de l'homme, on voit en même temps se dégager et ressortir les principes essentiels de la nature humaine, les vérités qui la dirigent, qui la soutiennent et qui la consolent. — Attentif à ce but moral, l'abréviateur de tant de récits, en remontant aux témoignages les plus antiques, a dû mêler souvent les historiens aux voyageurs. Il commence par des extraits d'Hérodote, aussi bien que par les immortelles *relations* d'Hannon et de Néarque, pour descendre jusqu'à César, ce voyageur armé qui n'en était pas moins historien, et dont les Mémoires semblent le monument immortel des peuples qu'il avait vaincus.

Dans cette moisson de l'antiquité, l'Académie a regretté de ne trouver sur l'anciene Gaule nulle trace, nul souvenir des précieux *Fragments historiques* du philosophe grec Posidonius; elle s'étonne également que le savant rédacteur moderne n'ait rien emprunté de tant de détails originaux épars dans Strabon; mais elle a conçu la difficulté du travail entrepris, devant l'infinie variété des objets d'étude qu'allait apporter la destruction du monde romain, le débordement des peuples du Nord, les entreprises aventureuses du moyen âge, les grandes navigations du quinzième siècle et le doublement de l'univers. Au milieu de cet amas de merveilles apparaissant à l'homme de la *renaissance,* qui voyait l'antiquité sortir de la tombe et le monde vivant s'agrandir, l'écrivain moderne s'est du moins proposé une noble matière d'observation : il a cherché l'homme dans le fond immortel de son être moral. L'unité de cette pensée toujours présente donne au recueil de M. Édouard Charton un caractère non moins élevé qu'instructif. Le célèbre Locke, contredit sur ce point par Rousseau, avait curieusement cherché et prétendu trouver, dans les coutumes étranges de quelques peuplades barbares, la preuve qu'il n'existe pas pour le cœur de l'homme une morale primitive, et que les vérités sociales ne sont que des croyances formées par l'intérêt et l'habitude. Inquiet de ce dangereux paradoxe, le nouvel auteur, qui, dans un passage d'Hérodote, avait relevé une fausse induction contre la tendresse innée des pères pour leurs enfants, porte partout le même scrupule, et ne censure pas moins justement diverses relations de voyages du dernier siècle, trop marquées de l'esprit d'un temps qui prenait le matérialisme pour la profondeur de la pensée.

Non-seulement M. Édouard Charton, dans ses judicieuses analyses, écarte de tout récit cette licence dont s'amusait Diderot, mais il rectifie la forme générale de cette étude, la rendant à la fois plus bienséante et plus vraie. Aux anecdotes honteuses, pour ainsi dire, dans l'histoire de l'espèce humaine, il oppose la réalité du sentiment intérieur, partout reconnaissable, même sous le voile de l'ignorance. Il montre que parfois les illusions les plus grossières, les égarements de la barbarie, sont encore l'application erronée d'un principe vrai et d'un instinct moral, et qu'ainsi, pour l'observateur, les notions divines, l'idée de Dieu et l'idée du bien, se retrouvent confuses et ensevelies dans l'homme dégradé par la vie sauvage, comme elles éclatent et rayonnent dans l'homme civilisé, dont elles sont et demeurent à jamais la vérité naturelle.

A ce titre, Messieurs, et pour les curieux rapprochements, les déductions instructives que l'auteur mêle aux extraits bien choisis de monuments originaux, l'Académie décerne à l'important et utile travail de M. Édouard Charton une médaille de même ordre que la précédente.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGEURS ANCIENS.

HANNON,

VOYAGEUR CARTHAGINOIS.

(Époque incertaine; plus de cinq siècles avant l'ère chrétienne.)



Le pic Fogo, entre le cap Agulah et le cap de Noun. — D'après une planche du *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, par C.-P. de Kerhallet (Dépôt général de la Marine; 1851).

VOYAGE D'HANNON, GÉNÉRAL DES CARTHAGINOIS, LE LONG DES COTES DE LA LIBYE, AU DELA DES COLONNES D'HERCULE ; RÉCIT DÉPOSÉ PAR LUI DANS LE TEMPLE DE BAAL (1).

Les Carthaginois ordonnèrent à Hannon de faire un voyage au delà des colonnes d'Hercule, et de fonder des villes liby-phéniciennes (2). Hannon se mit en mer avec une flotte de soixante navires, à cinquante rames chacun, chargés d'environ trente mille personnes tant hommes que femmes, de vivres et d'autres provisions nécessaires.

Après deux jours de navigation au delà des colonnes d'Hercule (3), nous avons fondé sur la côte de Libye, dans un lieu où s'étend une grande plaine, une colonie que nous avons appelée *Thymaterium*.

De là, cinglant à l'ouest, nous sommes arrivés à un promontoire de Libye nommé Soloïs. Il est couvert d'arbres. Nous y avons élevé un temple à Neptune.

Du cap Soloïs, dirigeant notre course à l'orient, après un demi-jour de navigation, nous passâmes près d'un lac voisin de la mer, plein de grands roseaux ; des éléphants et d'autres animaux sauvages paissaient sur ses bords.

A un jour de navigation au delà de ce lac, nous avons établi plusieurs villes ou comptoirs : *Caricus murus*, *Cytte*, *Acra*, *Melitta* et *Arambys*.

Ensuite nous avançâmes jusqu'au grand fleuve Lixus, qui sort de la Libye, non loin des nomades. Nous y trouvâmes les Lixiens, qui élèvent des troupeaux. Je demeurai quelque temps parmi eux et conclus un traité d'alliance.

Au-dessus de ces peuples, dans l'intérieur des terres, habitent les Éthiopiens, nation inhospitalière, dont le pays est rempli de bêtes féroces et entrecoupé de hautes montagnes où l'on dit que le Lixus prend sa source. Les Lixiens nous ont raconté que ces montagnes sont fréquentées par des Troglodytes, hommes extraordinaires, plus légers que les chevaux à la course.

Après avoir pris des interprètes chez les Lixiens, nous avons longé pendant deux jours une côte déserte qui s'étendait au midi. Ayant ensuite navigué pendant vingt-quatre heures à l'est, nous trouvâmes au fond d'une baie une petite île de cinq stades de tour (4), que nous avons nommée Cerné, et où nous avons laissé quelques habitants.

Je m'assurai, en examinant mon journal, que Cerné devait être aussi éloignée du détroit des colonnes que ces mêmes colonnes le sont de Carthage.

Nous reprîmes notre navigation, et, après avoir traversé une rivière appelée Chrétès, nous entrâmes dans un lac où se trouvaient trois îles plus considérables que Cerné. Nous mîmes un jour à parvenir de ces îles jusqu'au fond du lac. De hautes montagnes en bordaient l'enceinte ; nous y rencontrâmes des hommes couverts de peaux, et habitants des bois, qui nous assaillirent à coups de pierres et nous forcèrent à nous retirer. Longeant les rives de ce lac, nous avons touché à un autre fleuve très-large, plein d'hippopotames et de crocodiles. De là nous sommes revenus à l'île de Cerné.

De Cerné continuant notre route au sud, nous avons avancé pendant douze jours le long d'une côte habitée par des Éthiopiens, qui paraissaient extrêmement effrayés, et se servaient d'un langage inconnu même à nos interprètes.

(1) Ce titre et les quatre lignes d'introduction qui le suivent font partie de la relation même. c'est Hannon qui a dû les écrire, bien qu'il n'ait commencé à se mettre directement en scène qu'à ces mots : *Après deux jours de navigation...*

(2) Carthage était une ville phénicienne, et les Grecs donnaient à l'Afrique le nom de Libye. Suivant Diodore, on appelait Liby-Phéniciens les habitants des villes maritimes libyennes, alliés aux Carthaginois par des mariages.

(3) Les anciens donnaient ce nom de *colonnes d'Hercule* aux montagnes placées sur les deux presqu'îles qui se détachent, l'une du continent de l'Europe, l'autre de celui de l'Afrique. Autrefois on les nommait *Calpé* et *Ablyla*, du nom des villes qui y étaient situées ; aujourd'hui ce sont les montagnes de Gibraltar et de Ceuta.

(4) Moins d'un quart de lieue, ou environ 925 mètres si l'on admet le stade olympique, huitième partie du mille romain et équivalant à 184m,955. Le stade pythique était plus petit de deux dixièmes. Dans un mémoire sur « la mesure de la terre attribuée à Ératosthènes, » lu à l'Académie des sciences le 21 février 1853, M. Vincent, membre de l'Institut, a donné l'évaluation suivante d'un autre stade : — Le stade (d'Ératosthènes) valait 300 coudées. La grandeur moyenne de la coudée équivaut à 527mm,5. La valeur du stade donne par conséquent 158m,25.

Le deuxième jour, nous découvrîmes de hautes montagnes couvertes de forêts, dont les arbres, de différentes espèces, sont odoriférants. Après avoir doublé ces montagnes, en deux jours de navigation, nous entrâmes dans un golfe immense, au fond duquel était une plaine. Pendant la nuit on voyait sortir de tous côtés, par intervalles, des flammes, les unes plus petites, les autres plus grandes. Nos équipages ayant renouvelé l'eau, nous suivîmes le rivage pendant quatre jours, et le cinquième nous sommes arrivés dans un grand golfe. Nos interprètes appelaient *Hesperum ceras* (Corne du soir) le cap qui est à l'entrée. Dans ce golfe était une grande île, et dans cette île un lac d'eau salée au milieu duquel se trouvait encore un îlot où nous descendîmes. Au jour nous n'aperçûmes qu'une forêt; mais, pendant la nuit, nous vîmes un grand nombre de feux, et nous entendîmes le son des fifres, le bruit des cymbales, des tambourins, et les clameurs d'un peuple innombrable.

Saisis de frayeur, et ayant reçu de nos devins l'ordre de fuir promptement cette île, nous appareillâmes sur-le-champ et côtoyâmes une terre odoriférante et embrasée, d'où sortaient des torrents de feu qui se précipitaient dans la mer. Le sol était si brûlant que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur. Nous nous éloignâmes au plus vite de ces lieux, et nous continuâmes notre voyage. Pendant quatre nuits la terre nous parut couverte de feux, du milieu desquels s'en élevait un qui semblait atteindre jusqu'aux astres. Au jour nous reconnûmes que c'était une haute montagne nommée *Theon ochema* (Char des dieux).

Après avoir passé les régions ignées, nous naviguâmes trois jours, et nous arrivâmes à un cap formant l'entrée d'un golfe nommé *Notu ceras* (Corne du midi).



Bassin du rio do Ouro (rivière d'Or), au sud de la falaise de la Déception. — Voy. l'atlas du Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique (¹).

Au fond de ce golfe gisait une île, avec un lac et un îlot, semblable à celle que nous avions déjà découverte. Ayant touché à cette île, nous la trouvâmes habitée par des sauvages. Le nombre des femmes dominait de beaucoup celui des hommes : elles étaient toutes velues, et nos interprètes les appelaient Gorilles (ou Gorgades). Nous les poursuivîmes, sans pouvoir atteindre aucun homme : ils fuyaient à travers les précipices, avec une étonnante agilité, en nous jetant des pierres. Nous réussîmes cependant à prendre trois femmes; mais comme elles brisaient leurs liens, nous mordaient

(¹) « Il semble, dit M. d'Avezac, que ce soit à l'entrée du *rio do Ouro*, et dans les îlots voisins, qu'il faut reconnaître la Corne du midi et l'île des Gorgades de Hannon. » (*Annuaire des voyages et de la géographie*; 1846.)

« Le *rio do Ouro* n'est qu'une baie obstruée par des bancs dangereux, et au fond de laquelle se jette un torrent presque à sec dans la belle saison. Un îlot de sable coupé à pic, l'île Herne, paraît au milieu du bassin. Cette baie ou rivière, très-poissonneuse, est fréquentée par les *Islenos*, pêcheurs canariens, qui sont exposés à y faire souvent la rencontre de Maures nomades, perfides et féroces. » (C.-P. de Kerhallet.)

et nous déchiraient avec fureur, nous fûmes obligés de les tuer. Nous en avons conservé les peaux.

Ici nous tournâmes nos voiles vers Carthage, les vivres commençant à nous manquer.

En arrivant à Carthage, Hannon fit graver cette relation dans le temple de Baal-Moloch (Dieu soleil des Phéniciens).

Il consacra les peaux de gorilles dans le temple de Junon-Astarté.

Ces témoignages de sa navigation disparurent avec les temples et avec la ville même, en l'année 146 avant l'ère chrétienne, dans l'incendie où l'implacable haine des Romains dévora jusqu'aux moindres vestiges de la civilisation punique.

Il ne serait resté aucun souvenir du voyage d'Hannon si, par aventure, à une époque inconnue, un étranger, probablement un Sicilien, n'eût emporté de Carthage une traduction grecque de l'inscription du temple de Baal.

Ce texte unique, souvent cité par les géographes et les historiens sous le titre de *Périple d'Hannon* (¹), a été le sujet de nombreux commentaires.

Le célèbre géographe Strabon, esprit enclin au doute, a rejeté le voyage d'Hannon parmi les fables. Un érudit anglais, Dodwell, a montré la même incrédulité. L'opinion de ces deux savants n'a point prévalu.

« C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon, dit Montesquieu ; le même homme qui a exécuté a écrit : il ne met aucune ostentation dans ses récits... Tout ce qu'il dit du climat, du terrain, des mœurs, des manières des habitants, se rapporte à ce qu'on voit aujourd'hui dans cette côte d'Afrique : il semble que c'est le journal d'un de nos navigateurs. — Hannon remarqua sur sa flotte que, le jour, il régnait dans le continent un vaste silence ; que, la nuit, on entendait les sons de divers instruments de musique ; et qu'on voyait partout des feux, les uns plus grands, les autres moindres. Nos relations confirment ceci : on y trouve que, le jour, ces sauvages, pour éviter l'ardeur du soleil, se retirent dans les forêts ; que, la nuit, ils font de grands feux pour écarter les bêtes féroces ; et qu'ils aiment passionnément la danse et les instruments de musique. »

Ce que raconte ensuite Hannon de torrents de feu, de sol brûlant, de flammes s'élevant jusqu'aux cieux, a donné lieu de supposer que la flotte carthaginoise avait passé devant des volcans. « Il est possible, dit Gosselin, qu'il y en ait eu autrefois dans quelques branches de l'Atlas voisines de la mer. » Bruce, voyageur écossais, a proposé une autre explication. Il a rappelé l'usage où sont certaines peuplades africaines à demi sauvages, de mettre le feu aux herbes sèches, après la saison des pluies. Il prétend que ce feu, gagnant de proche en proche, ne s'éteint quelquefois que sur les bords de l'Océan, et que la rapidité avec laquelle il se propage a pu faire croire à Hannon qu'il existait sur ces rivages des torrents enflammés.

On n'hésite plus aujourd'hui à classer parmi les singes ces sauvages velus que poursuivirent les Carthaginois. La science moderne, en souvenir de ce passage du *Périple d'Hannon*, a emprunté aux interprètes lixiens le nom de gorille pour le donner à une grande et formidable espèce nouvelle que l'on trouve sur la côte occidentale d'Afrique (²).

Il a été impossible, jusqu'à ce jour, de déterminer d'une manière précise l'époque du voyage d'Hannon

« Nous croyons, dit Gosselin, que cette expédition a dû précéder Hésiode de trente ou quarante ans, et qu'on peut la fixer vers l'an 1000 avant Jésus-Christ (³). »

La plupart des géographes de notre temps se montrent très-réservés sur cette question, et se bornent à admettre qu'Hannon est antérieur à Hérodote et à Aristote.

On est de même en doute sur l'étendue des côtes d'Afrique explorée par la flotte carthaginoise, et les discussions relatives aux différents lieux nommés par Hannon sont encore trop contradictoires et trop confuses pour servir de fondement à aucune certitude.

(¹) Le mot grec *periplous* signifie *navigation autour*.

(²) Nous avons publié dans le *Magasin pittoresque* (t. XX, p. 297) la représentation exacte d'un gorille envoyé du Gabon au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

(³) *Recherches sur la géographie des anciens*, p. 139

Quelques commentateurs ont conduit Hannon jusqu'au golfe de Guinée, et même, sur la foi d'un passage de Pline, jusqu'au delà du cap de Bonne-Espérance. Cette large interprétation n'est plus guère défendue. On s'accorde, en général, à indiquer le cap Bojador comme le terme de la course d'Hannon. « Et certes, dit l'illustre géographe Gosselin dont nous avons déjà invoqué l'autorité, c'était beaucoup, pour le temps où Hannon vivait, que d'avoir parcouru cet espace dans une mer inconnue, le long d'une côte peuplée de barbares... La navigation, le long de cette partie des côtes d'Afrique, est sujette à de grandes difficultés ; les vents y soufflent presque toujours de l'ouest ; les courants y sont considérables, et la mer y brise avec tant de violence, que nos premiers navigateurs ont désespéré longtemps de pouvoir doubler le cap Bojador. Douze années de tentatives, de peines et de dépenses extraordinaires faites par le prince Henri de Portugal, ont à peine suffi pour franchir ce redoutable promontoire ; et lorsque le pilote Gilianez y eut enfin réussi, en 1432 (¹), l'étonnement et l'enthousiasme firent placer cet exploit au-dessus de ceux d'Hercule (*Histoire générale des voyages*, t. I, p. 5). Mais Gilianez ne réussit qu'en abandonnant la côte et en prenant le large. Hannon, dépourvu de boussole, n'aurait pu s'y hasarder. »

Le pic de Fogo, que nous avons figuré comme pouvant donner une idée de l'aspect général de la côte occidentale d'Afrique entre le détroit de Gibraltar et le cap Bojador, est un des points du littoral qui ont été certainement en vue de la flotte, quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on adopte sur l'étendue de l'exploration (²). « La côte occidentale (du Maroc), dit M. de Kerhallet, est en général élevée, abrupte, rocheuse, parfois formée de basaltes rougeâtres ou de couleur sombre, et de falaises à pentes rapides. »

On a vu que l'un des géographes de notre temps qui connaissent le mieux ce qui a rapport à l'Afrique, M. d'Avezac, inclinerait à porter le terme du voyage plus loin que ne l'a fait Gosselin. (Note de la page 3.)

En même temps que les Carthaginois avaient donné ordre à Hannon de fonder des colonies sur la côte occidentale de l'Afrique, ils avaient envoyé un autre général ou suffète (³), nommé Himilcon, avec une flotte, dans la direction du nord, le long du continent européen ; mais on n'a que des indications très-vagues sur cette navigation. Les seuls fragments qui en aient été conservés se trouvent dans le livre premier du poëme latin *Ora maritima*, par Rufus Festus Avienus. On y apprend qu'Himilcon avait rencontré, au delà des colonnes d'Hercule, un promontoire appelé jadis Œstrymnis, un golfe nommé Œstrymnicus, et des îles Œstrymnides qui abondaient en étain et en plomb. Les peuples de ces îles, courageux, altiers, industrieux, parcouraient de grands espaces de mer au moyen de barques faites avec des peaux cousues ensemble : ils se rendaient en deux jours dans l'île Sacrée (l'Irlande), voisine de celle d'Alfion ou Albion (l'Angleterre).

Les écrivains qui ont analysé, traduit ou commenté le *Périple d'Hannon*, et que l'on peut consulter avec le plus d'utilité, sont : parmi les anciens, Pline et Pomponius Mela ; parmi les modernes, Ramusio, *Navigations et voyages* ; Conrad Gesner ; Bochart, *Géographie sacrée* ; Isaac Vossius ; Dodwell, *Geographiæ veteris scriptores Græci minores* ; Buache ; Campomanès, *el Periplo de Hannone ilustrado* ; Bredow ; Bougainville (Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXVI et XXVIII) ; Mélot, *Mémoires sur le commerce des îles Britanniques* (Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XVI, p. 160) ; Falconer, *the Voyage of Hanno translated*, etc., 1797 ; Gosselin, *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique* ; Fr.-G. Kluge ; Châteaubriand, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions*.

(¹) M. de Santarem écrit *Gil Eannes*, et donne 1434 comme date de l'événement.

(²) « A 21 milles du mont Wedge, ou de Porto-Reguela des anciennes cartes, on trouve une petite baie au fond de laquelle coule le Wad-Assaka (*wad*, de même que *oued*, signifie, en arabe, *rivière* ou *torrent*). Elle est comprise entre deux pointes de rochers escarpés et abrupts, dont une partie est crayeuse. Sur la rive droite, on remarque, au bord de la plage même, une montagne conique, et dans l'intérieur, presque sur son parallèle, un pic isolé nommé pic Fogo, élevé de 900 mètres environ. » (Ph. de Kerhallet.) On donne aussi ce nom de Fogo à un pic de l'île Fogo, dans l'archipel des îles du Cap-Vert.

(³) On sait que chez les Carthaginois le pouvoir exécutif était confié à deux chefs qui avaient le titre de suffètes, et dont les fonctions n'étaient pas sans quelque analogie avec celles des consuls chez les Romains.

HÉRODOTE,

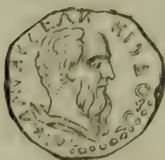
VOYAGEUR GREC.

[Cinquième siècle avant l'ère chrétienne.]

Hérodote. — D'après un buste antique [1].

Hérodote, le plus illustre des voyageurs anciens, est né, l'an 484 avant notre ère, à Halicarnasse, petite ville fondée dans la Carie, sur la côte de l'Asie Mineure, par les Doriens, l'une des quatre tribus helléniques.

Le nom de son père était Lyxès; celui de sa mère était Dryo. Son oncle Panyasis avait composé deux poëmes [2] presque aussi populaires, en ce temps-là, que ceux d'Homère et d'Hésiode.



(1) Ce buste en marbre est conservé au Musée de Naples. C'est la moitié d'un hermès; l'autre moitié représente l'historien Thucydide. Il est gravé de face et en profil dans l'*Iconographie grecque* de Visconti. Une monnaie de la ville d'Halicarnasse, frappée sous Antonin Pie, porte aussi, sur le revers, la figure d'Hérodote, avec cette légende : *Alicarnasseôn Erodotos;* (Monnaie) des Halicarnassiens, Hérodote. Ces deux portraits sont les seuls dont l'authenticité ne soit pas contestée.

(2) *L'Héracléiade*, en l'honneur des douze travaux d'Hercule, et *les Ioniques*. Il ne nous est parvenu de Panyasis que quelques fragments de chansons bachiques.

Les conditions désirables pour voyager au loin, et avec profit, sont la jeunesse, la force physique, l'énergie morale, la fortune, d'utiles recommandations, une instruction solide et variée. Il a suffi à plus d'un voyageur de quelques-uns de ces avantages pour rendre de grands services et devenir célèbre : Hérodote les possédait tous.

Il était jeune et riche. Grâce aux relations commerciales de sa famille, il pouvait compter sur l'aide et les conseils des marchands grecs répandus dans tous les pays où commençait à poindre la civilisation. Le renom poétique de son oncle Panyasis lui assurait un accueil non moins favorables chez les prêtres et chez les philosophes, c'est-à-dire près des hommes les plus instruits de la terre, car la science était alors tout entière contenue dans la religion et la philosophie. Personnellement, il était doué d'une raison supérieure, de force et de prudence, ainsi que l'ont prouvé ses actions aussi bien que ses écrits. Enfin, quoiqu'il fût plus particulièrement porté aux études historiques, il avait des notions étendues et positives presque dans toutes les branches des connaissances humaines.

N'oublions pas toutefois qu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ, les esprits, même les plus éclairés, étaient encore remplis de doutes sur des questions élémentaires de géographie et de cosmographie, qui paraîtraient aujourd'hui d'une simplicité puérile aux voyageurs les moins instruits.

Hérodote, tout savant qu'il fût, ignorait certainement quelle était la véritable forme de cette terre qu'il allait parcourir.

A plus forte raison ignorait-il la rotation de notre globe sur son axe, sa révolution autour du soleil, sa position relative à celle des astres : ce sont là cependant les principes fondamentaux de la géographie.

Pour découvrir que la terre est une boule ronde, suspendue et roulant dans l'espace, il a fallu aux hommes beaucoup de siècles et de grands efforts d'intelligence.

A vrai dire, ce n'était pas une chose facile à deviner.

Aux yeux des premiers hommes, et d'après l'apparence naturelle, que devait être la terre? Une vaste plaine ondulée, semée de montagnes et entourée d'eau.

C'est ainsi que les plus anciens poëtes avaient décrit la terre ; et il ne faut pas les accuser d'avoir égaré la science dans ses premières recherches de la vérité. A l'origine, la science et la poésie étaient sœurs ; elles suivaient du même pas le sentier incertain et mal éclairé que se traçait avec peine l'expérience naissante du genre humain. Tout poëte était savant : tout savant était poëte.



La Terre d'après le système d'Homère.

Homère, qui était l'un des hommes les plus savants du dixième siècle, et qui avait beaucoup voyagé, représente la terre sous la forme d'un disque plat autour duquel coule le fleuve Océan.

Ce disque, supporté par des espèces de piliers invisibles aux mortels, était au milieu de l'univers, qui, du reste, n'était pas bien grand. En effet, au-dessus de la terre, centre du monde, il n'y avait que la voûte solide du ciel, et au-dessous il n'y avait que le chaos.

Hésiode, contemporain d'Homère, ou qui vivait un siècle après lui, résume en ces termes, dans sa Théogonie, la science de son temps :

« Un même espace s'étend depuis le ciel jusqu'au-dessus de la terre et depuis la terre jusqu'au » sombre Tartare.

» Une enclume d'airain, en tombant du ciel, roulerait neuf jours et neuf nuits, et ne parviendrait que » le dixième jour à la terre. De même, une enclume d'airain, en tombant sur la terre, roulerait neuf » jours et neuf nuits, et ne parviendrait au Tartare que le dixième jour (1). »



La Terre suivant le système d'Anaximandre. — D'après le dessin de Joachim Lelewel.

Hésiode voulait donner, au moyen de cet exemple, une idée très-imposante de la hauteur du ciel et de la profondeur de l'abîme au-dessous de la terre. Cette imagination, qui paraissait si hardie neuf siècles avant Jésus-Christ, fait sourire aujourd'hui. Un corps solide tombé d'en haut pendant neuf jours et neuf nuits (777 600 secondes) n'aurait parcouru que 57 400 myriamètres, ou 143 500 lieues, c'est-à-dire une fois et demie seulement la distance de la lune à la terre (2). Voilà certes un ciel qui ne serait guère haut placé ! Quelle misérable distance en comparaison de celles que les astronomes ont mesurées entre la terre et les étoiles les moins éloignées d'elle ! Un rayon de lumière, bien autrement rapide qu'une enclume (puisqu'il ne lui faudrait que 8 minutes 10 secondes pour venir du soleil, et un dixième de seconde pour faire le tour de la terre), voyage pendant cinq cents ans, seulement pour descendre d'Alcyone jusqu'à nous (3). C'est ainsi que les enseignements positifs de la science moderne contiennent plus de merveilles que les inventions les plus audacieuses de la poésie antique.

Au temps d'Hérodote, l'explication qu'Homère et Hésiode avaient donnée de la figure de la terre était admise comme une vérité incontestable par toutes les populations grecques. On croyait encore à l'infaillibilité d'Homère, plusieurs siècles après Aristote.

Cependant les philosophes et les savants ne s'en étaient pas tenus à cette théorie trop primitive. Ils en faisaient ouvertement la critique, soit dans son ensemble, soit dans quelqu'une de ses parties

« Je ne connais point de fleuve Océan, dit Hérodote avec quelque ironie. Il me paraît que c'est Homère ou quelques anciens poëtes qui ont inventé cette dénomination ou l'ont introduite dans leurs poëmes. »

Déjà, 550 ans avant Jésus-Christ, Anaximandre et Hécatée avaient supposé que la terre, au lieu d'être plate, avait la forme d'un cylindre et était convexe à sa surface supérieure : suivant eux, son

(1) Vulcain, précipité du ciel par Jupiter (*Iliade*, I, 592), traversa l'espace en un seul jour, et tomba dans l'île de Lemnos, tout étourdi de sa chute. Ce dieu avait ainsi voyagé dix-sept fois plus rapidement qu'une de ses enclumes ; mais il était tout simple que les dieux ne fussent point soumis aux lois vulgaires de la gravitation.

(2) La seule difficulté de ce calcul, fait par Galle, consiste à tenir compte de la décroissance rapide que l'attraction du globe terrestre subit à des distances considérables. (*Cosmos.*)

(3) Alcyone, la plus brillante des Pléiades, sur le dos du Taureau. L'espace étant infini, d'innombrables rayons voyageront pendant l'éternité sans arriver jamais jusqu'à la terre, fût-elle éternelle.

diamètre était trois fois plus grand que sa hauteur; son contour était rond comme s'il eût été l'œuvre d'un tourneur.



Représentation symbolique du ciel et de la terre d'après les Égyptiens. — Peinture extraite du papyrus hiéroglyphique de Tentamoun, apporté d'Égypte par M. Thedenat et conservé au département des médailles de la Bibliothèque impériale. — Dessin de M. Théodule Devéria. (Voy. p. 10.)

Hérodote n'admettait pas plus cette hypothèse que la dénomination de fleuve donnée à l'Océan. « Je ne puis m'empêcher de rire, dit-il, quand je vois quelques gens, qui ont donné des descriptions de la circonférence de la terre, prétendre, sans se laisser guider par la raison, que la terre est ronde comme si elle eût été travaillée au tour, et que l'Océan l'environne de toutes parts. »

Mais, parmi les nombreux systèmes proposés et discutés dans le monde savant, quel était celui qui paraissait le plus plausible à Hérodote? On l'ignore. Il ne fait aucune allusion aux conjectures très-avancées de Thalès, qui affirmait que l'univers était sphérique et que la terre était suspendue en l'air sans aucun soutien. Cette dernière idée avait beaucoup de peine à se faire admettre. Comment ne pas frémir à la supposition que cette masse énorme pouvait être ainsi abandonnée et isolée? N'était-il pas à craindre qu'elle ne s'abîmât tout à coup par sa pesanteur dans les espaces immenses de l'infini [1]?

Pour rassurer les esprits inquiets, Xénophanes de Colophon, contemporain d'Anaximandre, avait imaginé que la terre devait avoir la forme d'une vaste montagne, d'un cône tronqué ou d'une colonne. Au sommet habitaient les hommes, et les astres tournaient alentour. La base ou la racine s'étendait à l'infini vers les parties inférieures de l'univers. Quant à ce que pouvait être ce monde inférieur où s'enracinait la terre, on n'en tentait pas même l'explication, ou si l'on osait s'y aventurer on s'y perdait. Hésiode avait seulement dit à ce sujet quelques mots d'une obscurité désespérante : « L'abîme est environné d'une barrière d'airain; autour de l'ouverture la nuit répand trois fois ses ombres épaisses; au-dessus reposent les racines de la terre et les fondements de la terre stérile [2]. » Quelques philosophes étaient moins embarrassés pour expliquer le ciel, et ce qu'ils en disaient n'était même que trop

(1) On peut croire qu'Hérodote, ne voyant dans les théories des différentes écoles que des hypothèses dénuées de preuves, préféra s'abstenir d'en adopter aucune, ou du moins d'écrire sur ce sujet. Le plan de son ouvrage ne l'obligeait pas à traiter de cette matière. Il paraît certain que, de son vivant, on professait dans les écoles pythagoriciennes et italiques que la terre était ronde. Anaximandre lui-même avait tracé une carte sur un globe. Socrate, vers la fin de sa vie (400 av. J.-C.), croyait, suivant ce que rapporte Platon dans le *Phédon*, que « la terre, vue d'un lieu élevé, a la forme d'un ballon, et qu'elle se soutient au milieu du ciel par son propre équilibre. — Ce qui est en équilibre au milieu d'une chose qui le presse également ne saurait, disait ce sage, pencher d'aucun côté, et par conséquent demeure fixe et immobile. »

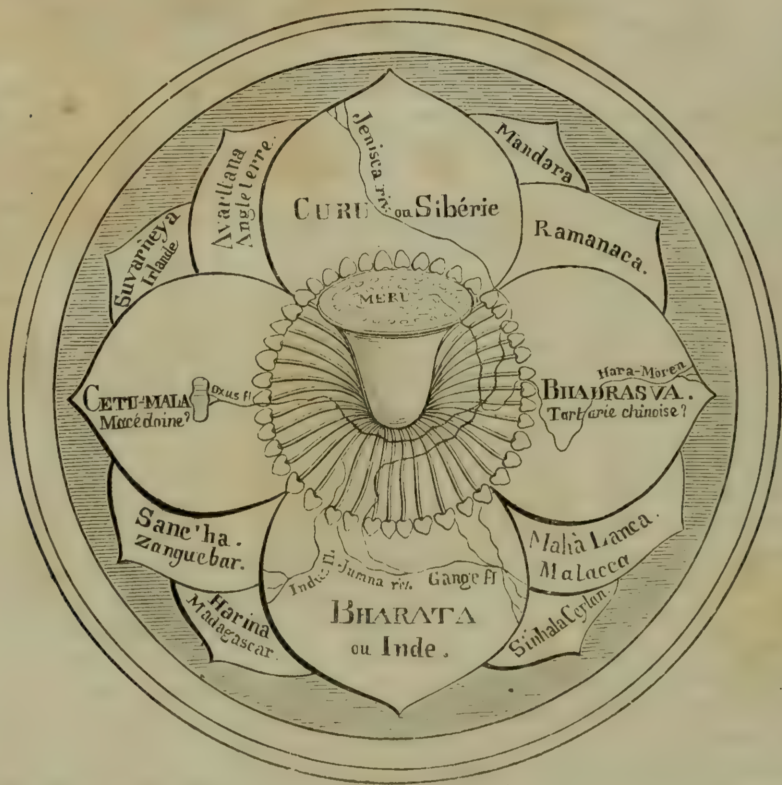
(2) Les Hébreux croyaient aussi que la terre était une plaine entourée d'eau, puis de ténèbres. « Une épaisse obscurité forme la ceinture de l'océan, » dit Job (28, 9).

clair, s'il est vrai qu'Anaxagore Clazoménien, disciple d'Anaximandre, ait enseigné que la voûte céleste était tout simplement faite avec de grosses pierres.

D'autres philosophes de l'antiquité avaient donné, dit-on, à la terre la forme d'un être animé, ou d'une fleur, ou d'un vaisseau. Mais ce n'étaient là que des espèces de métaphores qui venaient aux Grecs des pays du symbole par excellence, l'Asie et l'Égypte.

Sur un papyrus hiéroglyphique conservé au département des médailles de la Bibliothèque impériale, on voit la terre représentée par un personnage à barbe verte, couvert de feuilles et couché. Le ciel est personnifié par une déesse qui forme une voûte avec son corps parsemé d'étoiles et allongé hors de toute proportion. Deux barques portant, l'une le soleil levant, l'autre le soleil couchant, parcourent le ciel en suivant les contours du corps de la déesse. Au milieu du tableau est le dieu Maou, intelligence divine qui préside à l'équilibre de l'univers. (Voy. p. 9.)

Les Hindous représentaient symboliquement la terre sous la forme d'une fleur de lotus flottant sur l'Océan, et entourée par la terre d'or ou par les montagnes sacrées qui contenaient les eaux et les empêchaient de tomber dans le vide. Au centre de la fleur était le germe, symbole du mont Mérou que l'on croyait placé au milieu de la terre. Les pétales et les filaments figuraient les montagnes qui entouraient le mont Mérou et servaient d'habitation aux dieux. Quatre grandes feuilles indiquaient quatre vastes régions dirigées vers les quatre points cardinaux. D'autres feuilles, à demi visibles, marquaient

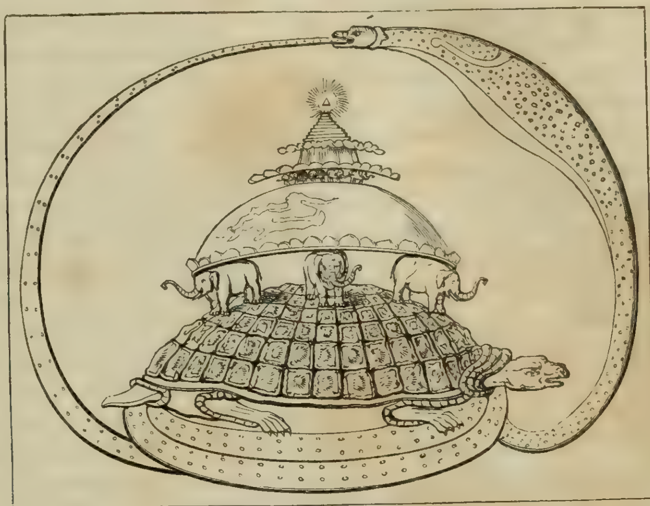


Représentation symbolique de la terre d'après les Hindous. — Carte publiée dans le tome VIII du recueil intitulé *Asiatic Researches*.

la place des îles de l'Océan. A cette forme du lotus on substituait quelquefois celle d'un vaisseau mystique dont le mont Mérou formait le mât (¹).

(¹) Il y a, au milieu du monde, la grande île nommée Jambon ou Jambou, qui a de longueur 100 000 yassineis et autant de largeur. Au milieu de cette île est la montagne Mérou, haute de 100 000 yassineis, profonde de 10 000, et large de 32 000. (Le *Bagavedam*, un des dix-huit livres canoniques des Indiens.)

Ces figures de la terre n'ont jamais été admises par les philosophes comme des représentations réelles. On a de même supposé à tort que Démocrite, Eudoxe, Dicæarque, Hipparque et d'autres, avaient



Le mont Mérou, la terre et les enfers portés par la tortue. — D'après le dessin original d'un Brahmane (¹).

imaginé la terre sous les formes bizarres d'un demi-cercle, d'un rhomboïde, d'un manteau, d'un trapèze, d'une fronde, ou même de la queue d'un animal. Le savant Gosselin a fort bien fait remarquer que ce n'était point la terre entière que l'on figurait de ces diverses manières; c'était seulement la portion du continent connu que l'on représentait ainsi sur les cartes géographiques. Or les anciens furent longtemps convaincus que la zone glaciale et la zone torride étaient inhabitables : c'est pourquoi ils circonscrivaient toute la terre habitable au-dessus de l'équateur, et assez loin au-dessous du pôle nord; par suite, sa configuration, tout en largeur, variait nécessairement selon que les connaissances géographiques étaient portées plus ou moins loin dans des directions nouvelles par les voyageurs et les savants.

Parmi les autres problèmes qui occupaient la pensée des hommes instruits, il y en avait un non moins curieux.

Quel était le centre de la terre?

Chaque peuple répondait avec une assurance naïve : « Le centre est chez moi. »

Pour les Égyptiens, ce point central était Thèbes; pour les Assyriens, c'était Babylone; pour les Indiens, le mont Mérou; pour les Hébreux, Jérusalem (²); pour les Grecs, le mont Olympe d'abord, ensuite le temple de Delphes, comme on peut le voir sur la carte d'Homère.

Au temps d'Hérodote, le disque terrestre s'était assez étendu pour obliger les esprits éclairés, parmi les Grecs, à déplacer le centre : on le portait vers le sud-est, du côté de Rhodes.

En ce qui concernait les grandes divisions géographiques, on avait admis, depuis plusieurs siècles, trois parties du monde.

« Je ne puis conjecturer, dit Hérodote, pourquoi la terre étant une, on lui donne trois différents noms, qui sont des noms de femmes : Europe, Asie, Libye (les anciens nommaient ainsi l'Afrique), et je n'ai pas pu savoir comment s'appelaient ceux qui ont ainsi divisé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés »

(¹) La tortue est le symbole de la force et du pouvoir conservateur : elle repose sur le grand serpent, emblème de l'éternité. Les trois mondes sont : 1° la région supérieure, résidence des dieux, divisée en sept swargas ou lokas; 2° la région intermédiaire, la terre; 3° la région inférieure ou les enfers, les sept patalas. Au sommet du mont Mérou, qui est supposé traverser et réunir les trois mondes, on voit rayonner le triangle, symbole de la création.

(²) « Je l'ai posée (Jérusalem) au milieu des peuples, et l'ai entourée de toute la terre. » (Ézéchiel, ch. 5.) « Il a fait l'ouvrage du salut au milieu de la terre. » (Psalmiste.) On interprétait ces paroles trop littéralement.

Ces noms, en effet arbitraires, puisqu'ils ne caractérisent point spécialement ce qu'ils servent à désigner, paraissent avoir appartenu primitivement à d'étroites localités, et s'être successivement étendus à des circonscriptions de plus en plus grandes (1). Quant à la triple division du monde ancien, elle s'explique surtout par les séparations naturelles que forme la Méditerranée.

Toutefois les dimensions relatives de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique n'étaient point déterminées dans la géographie des anciens comme elles l'ont été par les études ou les conventions modernes (2).

Sur le planisphère tracé d'après les écrits d'Hérodote, l'Europe surpasse de beaucoup en longueur les deux autres divisions continentales : elle comprend tout le nord de la terre. Hérodote ne connaissait de l'Asie que ses régions occidentales, et il constate que le Nil était considéré comme la limite entre ce continent et celui de la Libye. Le Delta, aujourd'hui désert, alors couvert de villes et de monuments, formait en quelque sorte un terrain neutre, une quatrième partie du monde, ce qui convenait parfaitement à la haute opinion que les Égyptiens avaient d'eux-mêmes et de l'antiquité de leur race.

La comparaison entre la carte d'Homère et celle d'Hérodote peut donner une idée du progrès qu'avait fait la géographie du dixième siècle au cinquième siècle avant notre ère.

« La géographie d'Homère, dit Gail, est un point lumineux qui éclaire la Grèce et les côtes de la basse Asie, mais qui bientôt s'affaiblit en s'étendant et laisse dans l'obscurité les contrées lointaines. »

Au delà de l'Égypte, de l'Ethiopie, de la Thrace, vaguement entrevues, tout n'était plus pour Homère et ses contemporains que fables, mystères, séjours de déesses et d'êtres fantastiques semblables à ceux que l'on peut voir dans des rêves : Circé, Calypso, l'antre d'Éole, les Cyclopes; les Cimmériens, qui vivaient au milieu d'éternelles ténèbres; les Lestrigons, géants antropophages, qui jouissaient d'une lumière continuelle; l'entrée des enfers, et les champs Élysées près des sources de l'Océan.

Le cercle des pays décrits avec précision par Homère n'a pas plus de 450 kilomètres ou environ cent lieues de rayon.

Hérodote embrasse, dans ses descriptions, un monde trois fois plus étendu. Il avoue qu'il ignore ce



La Terre d'après le système d'Hérodote.

que sont les peuples qui vivent aux extrémités des trois parties de la terre; mais, comme on le verra, il ne répète qu'avec réserve, ou seulement pour en sourire, les fables accréditées autour de lui, et qui

(1) Le mot *Afrique* avait d'abord été appliqué seulement au territoire de Carthage.

(2) Les limites entre l'Afrique et l'Asie sont très-nettement indiquées par la nature. Il n'en est pas de même des limites entre l'Asie et l'Europe. Ce furent les académiciens de Saint-Pétersbourg qui firent décidément accepter pour la limite orientale de l'Europe la chaîne de l'Oural et le fleuve du même nom. Il n'est pas sûr que l'on s'en tienne là. On a proposé de se décider pour la ligne du Kouban et du Terek, fleuves qui séparent les Steppes de la Russie méridionale des régions montagneuses, et les tribus nomades des nations à demeure fixe.

prêtaient à ces habitants lointains des formes et des conditions d'existence extravagantes. Il n'affirme que ce qu'il tient pour certain d'après ses propres observations ou d'après des renseignements puisés aux sources les plus sûres. Pour tout ce qui lui paraît douteux ou invraisemblable, il a soin de mettre ses lecteurs en garde contre trop de confiance. Ses hypothèses mêmes sont pour la plupart de justes pressentiments de la vérité : quelques-unes, rejetées avec dédain par des géographes beaucoup moins anciens, ont été depuis entièrement confirmées.

On doit d'autant plus admirer ces rares et hautes qualités d'Hérodote, qu'il était fort jeune lorsqu'il commença ses voyages, puisque l'on considère comme incontestable qu'il avait seulement vingt-huit ans lorsqu'il fit la lecture de son histoire aux jeux Olympiques (¹).

La seule curiosité n'était point le but qui l'avait déterminé à entreprendre un voyage aussi long et aussi laborieux. En s'éloignant de sa patrie, vers l'an 464 avant Jésus-Christ, il ne cédait pas seulement au désir de s'éclairer sur des questions difficiles qui se rapportaient aux origines et au culte de son pays ; il avait conçu un projet plus vaste. A l'exemple d'Homère, qui avait chanté la première victoire signalée des Hellènes contre les Asiatiques (ou, comme on l'a dit, le premier triomphe de la civilisation de l'Occident sur celle de l'Orient), Hérodote se proposait d'écrire l'histoire des longues et mémorables luttes que les Grecs avaient soutenues contre la Perse, et qui s'étaient récemment terminées par les glorieuses victoires de Marathon, de Salamine, de Platée et de Mycale : il avait sagement pensé que la meilleure préparation à une œuvre si considérable était de visiter les nations les plus intéressées à ces événements, et d'étudier chez elles-mêmes leurs annales, leurs institutions et leurs mœurs (²).

Ce fut, en effet, au retour de ses voyages, et sous leur impression, qu'Hérodote composa le livre immortel qui lui a mérité dans la postérité le surnom de *Père de l'histoire;* il n'aurait pas eu moins de titres à être nommé le *Père de la géographie* (³). Les descriptions physiques, les informations curieuses et de toute nature qu'il a si agréablement mêlées à sa narration historique, sont restées des modèles qu'on n'a point surpassés dans l'art d'observer et d'écrire. Jamais peut-être on n'a enseigné plus de choses sous une forme plus charmante. Un de ses biographes, Visconti, semble n'avoir rien exagéré en disant que son livre est le plus intéressant et le plus agréable de tous les livres écrits en prose depuis vingt-trois siècles. Encore ne pouvons-nous guère aujourd'hui apprécier toutes les beautés de son style, dont l'harmonie est si douce, au témoignage de Quintilien, « qu'il paraît renfermer de la musique (⁴). »

La plupart des auteurs qui ont écrit sur les voyages d'Hérodote supposent qu'il visita d'abord l'Égypte. C'était le pays où il avait le plus à voir et à apprendre : il dut y séjourner plus longtemps qu'en aucune autre contrée. On croit qu'il fit ensuite une excursion en Libye ; puis que, traversant de nouveau l'Égypte, il se rendit en Asie, à Tyr, et parcourut successivement la Palestine, l'Assyrie, la Perse, la Médie et la Colchide : il passa de ce dernier pays chez les Scythes, de là en Thrace, puis en Grèce. Cet itinéraire n'a rien que de très-vraisemblable ; il nous servira de guide pour le choix et la disposition des extraits du livre d'Hérodote que l'on va lire (⁵).

(¹) L'an 1er de la 81e olympiade, ou 456 avant Jésus-Christ. (Voy. Charles Lenormant, *Cours d'histoire ancienne*, Introduction.)

(²) Hérodote ne parle ni de Rome ni de Jérusalem ; il cite à peine Carthage. L'histoire de ces villes n'importait point alors à la Grèce.

(³) « L'histoire d'Hérodote est l'ouvrage le plus précieux qu'aient jamais produit la littérature et la philosophie d'aucun peuple durant les premiers siècles de son développement. Elle renferme un très-grand nombre d'observations précieuses sur les mœurs et sur les objets naturels ; elle nous donne des renseignements précis et puisés à des sources diverses sur toutes les nations que connaissaient alors les Grecs. » (W. Desborough Cooley, *Histoire des voyages*, trad. par Adolphe Joanne et Old Nick.)

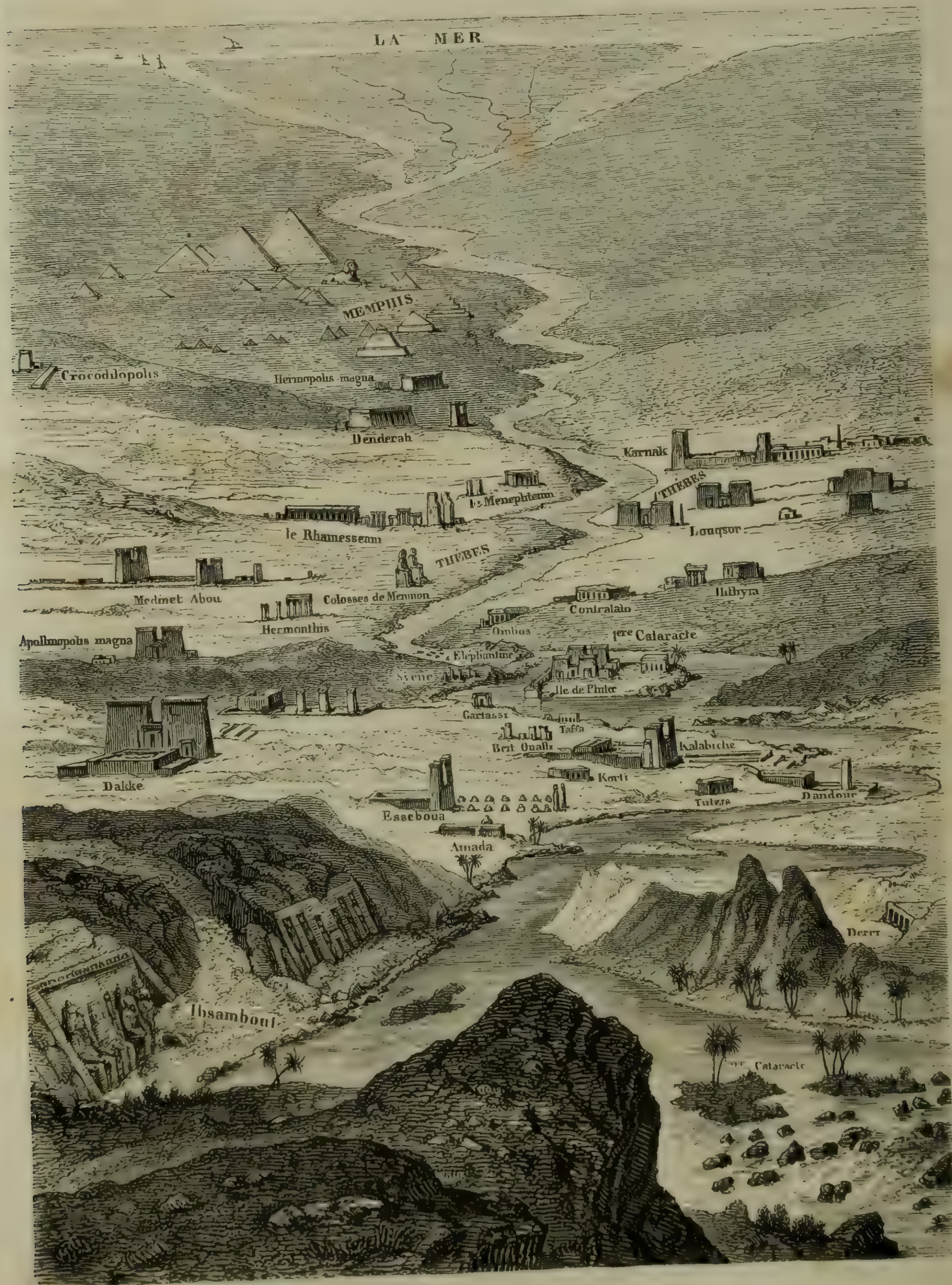
« Hérodote a élevé à la géographie, aussi bien qu'à l'histoire de l'antiquité grecque, le monument le plus riche et le plus complet qui existe chez aucun peuple, et sur quelque époque que ce soit des annales du monde. » (Vivien Saint-Martin, *Histoire des découvertes géographiques*.)

(⁴) Racine écrivait à son fils aîné : « J'aimerais, si vous vouliez lire quelque livre français, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendrait la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes après l'Écriture sainte. » (Lettre du 28 octobre 1692.) On doit remarquer toutefois que l'œuvre entière d'Hérodote n'est point une lecture qui convienne à la première adolescence.

(⁵) Ces extraits sont empruntés à la traduction de Larcher, qui sert le plus généralement de texte aux commentaires et aux études sur Hérodote. Le comte Jean Potocki appelle cette traduction « un chef-d'œuvre de critique, de logique et de bonne foi. »

ÉGYPTE.

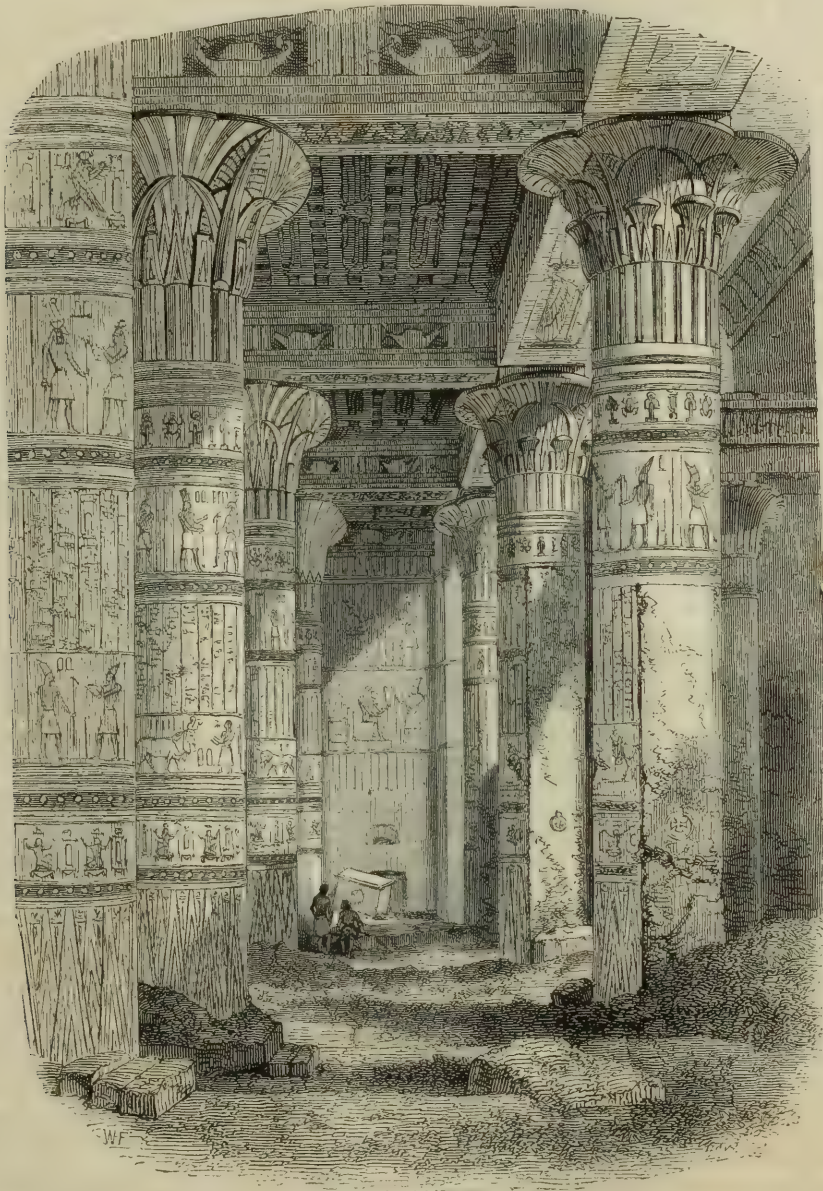
L'Égypte renferme plus de merveilles que nul autre pays, et il n'y a point de contrée où l'on voie tant d'ouvrages admirables et au-dessus de toute expression.



Vue à vol d'oiseau des ruines de l'ancienne Égypte dans leur état actuel. — Dessin de M. Théodule Devéria.

Pendant mon séjour à Memphis, j'appris (beaucoup) de choses dans les entretiens que j'eus avec les prêtres de Vulcain; mais comme les habitants d'Héliopolis passent pour les plus habiles de tous les Égyptiens, je me rendis ensuite en cette ville, ainsi qu'à Thèbes, pour voir si leurs discours s'accordaient avec ceux des prêtres de Memphis.

Ils me dirent tous unanimement que les Égyptiens avaient inventé les premiers l'année, et qu'ils l'avaient distribuée en douze parties, d'après la connaissance qu'ils avaient des astres.



Portique d'un temple ([1]).

([1]) L'artiste a choisi pour exemple le grand portique, dans l'île de Philæ, comme étant un des beaux spécimens de l'architecture égyptienne, quoiqu'il ne soit pas d'une très-haute antiquité, et aussi comme étant l'un de ceux qui ont le moins souffert des injures du temps. D'autres colonnades, d'un effet moins brillant, sont cependant plus réellement belles; mais pour

Ils me dirent aussi qu'ils avaient les premiers élevé aux dieux des autels, des statues et des temples, et qu'ils avaient les premiers gravé sur la pierre des figures d'animaux ; et ils m'apportèrent des preuves sensibles que la plupart de ces choses s'étaient passées de la sorte [1]. Ils ajoutèrent que Ménès fut le premier homme qui eût régné en Égypte [2] ; que de son temps toute l'Égypte, à l'exception du nome thébaïque [3], n'était qu'un marais ; qu'alors il ne paraissait rien de toutes les terres qu'on y voit aujourd'hui au-dessous du lac Mœris, quoiqu'il y ait sept jours de navigation depuis la mer jusqu'à ce lac, en remontant le fleuve.

Ce qu'ils me dirent de ce pays me parut très-raisonnable. Tout homme judicieux qui n'en aura point entendu parler auparavant remarquera en le voyant que l'Égypte, où les Grecs vont par mer, est une terre de nouvelle acquisition et un présent du fleuve ; il portera aussi le même jugement de tout le pays qui s'étend au-dessus de ce lac jusqu'à trois journées de navigation, quoique les prêtres ne m'aient rien dit de semblable : c'est un autre présent du fleuve [4].

L'Égypte ne ressemble en rien ni à l'Arabie, qui lui est contiguë [5], ni à la Libye, ni à la Syrie. Le sol de l'Égypte est une terre noire, crevassée et friable, comme ayant été formée du limon que le Nil y a apporté d'Éthiopie et qu'il y a accumulé par des débordements ; au lieu qu'on sait que la terre de Libye

bien apprécier la simple beauté des monuments les plus anciens, il faut un peu d'exercice à l'œil et d'étude à l'esprit.

L'art égyptien a eu ses périodes de grandeur et de décadence. « L'admirable simplicité de lignes, la finesse délicate, qui distinguent les œuvres de la douzième dynastie, et qui semblent avoir appartenu, à un plus haut degré encore, à l'art des premières dynasties, fait place, sous les Ptolémées, à cette profusion de détails, à cette richesse d'ornementation, qui multiplient les symboles et cherchent plus à étonner l'œil qu'à reproduire la nature. A partir de Toutmès Ier, sous la dix-huitième dynastie, comme sous la dynastie saïtique, l'art fleurit de nouveau. » — Voy. Alfred Maury, Aperçu sur les religions de l'antiquité dans leurs rapports avec l'art *(Nouvelle galerie mythologique)*.

Il est remarquable que, dans les écrits des anciens, on ne rencontre pas une seule fois le nom d'un architecte, d'un sculpteur ou d'un peintre égyptien. Les artistes étaient ou prêtres, ou au service des prêtres, et il paraît qu'on ne pouvait exercer cette profession sans être lettré, parce qu'il fallait se conformer scrupuleusement, pour la représentation des sujets religieux, aux règles écrites dans les livres sacerdotaux.

(1) Ces hautes prétentions étaient en partie fondées relativement aux Hellènes.

(2) Ménès ou Menai est, en effet, inscrit comme le fondateur de la première dynastie des rois égyptiens sur les listes de Manéthon. Il sortait de la classe militaire qui, avant lui, n'était probablement pas encore parvenue au partage de l'autorité gouvernementale avec la classe des prêtres. On fait remonter la date du règne de Ménès, soit à l'an 2450 avant Jésus-Christ, soit même, suivant d'autres suppositions, à sept mille ans environ avant l'époque actuelle.

Manéthon, grand prêtre d'Héliopolis en Égypte, qui vivait au troisième siècle avant Jésus-Christ, avait composé une histoire d'Égypte. Quelques fragments de cette histoire, conservés par Jules l'Africain, Eusèbe, et Georges le Syncelle, sont, jusqu'à ce jour, les éléments les plus précieux que l'on possède pour l'étude de la chronologie égyptienne. D'après les listes ou tables de Manéthon, les dynasties des souverains de l'Égypte auraient été au nombre de trente et une depuis l'an 5867 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 332, date de la conquête du pays par Alexandre le Grand. L'exactitude de cette liste, à partir de la seizième dynastie, qui a commencé en l'an 2270 et a cessé vers l'an 2082, est à peu près prouvée par les monuments et par la concordance des supputations avec d'autres annales de l'antiquité. Le document connu sous le nom de *Vieille chronique*, publié en grec, au huitième siècle chrétien, par Georges le Syncelle, et d'après lequel le second souverain d'Égypte, Hélios (le soleil), aurait à lui seul régné trente mille ans, n'offre d'intérêt qu'en ce qui concerne les seize premières dynasties de rois mortels.

Entre autres éléments d'étude sur cette grave question, il faut signaler : — la Table d'Abydos, trouvée en 1818 à Madfouneh (l'ancienne Abydos, au sud de Ptolémaïs), — les fragments du Papyrus royal de Turin, qui paraît avoir été un manuel de chronologie nationale, rédigé par les prêtres gardiens des archives des temples ; — la Chambre de Karnak, à la Bibliothèque impériale.

On consultera aussi avec profit les ouvrages suivants : — *Chronique des rois d'Égypte*, par J.-B.-C. Lesueur, membre de l'Institut ; mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (publié en 1848) ; — *Examen critique de la précession des dynasties égyptiennes*, par Brunet de Presle ; mémoire qui a obtenu, de la même Académie, une mention très-honorable (première partie publiée en 1850) ; — *Recherches de quelques dates absolues, qui peuvent se conclure de dates vagues inscrites sur des monuments égyptiens* ; mémoire lu par le vénérable et illustre Biot à l'Académie des sciences, dans la séance du lundi 7 février 1853.

(3) Pendant un grand nombre de siècles l'Égypte fut divisée en provinces ou nomes. Chaque nome avait des assemblées politiques qui régularisaient le taux et la mesure de l'impôt, ou qui, dans les circonstances extraordinaires, intervenaient dans les grandes questions de gouvernement.

On croit qu'en ce temps-là, aux changements de règne ou de dynastie, ces nomes envoyaient des députés à une assemblée générale qui se réunissait au Labyrinthe.

(4) Un atterrissement.

(5) L'Arabie commençait sur la rive droite du Nil.

est plus rougeâtre et plus sablonneuse, et que celle de l'Arabie et de la Syrie est plus argileuse et plus pierreuse.

Il n'y a personne dans le reste de l'Égypte, ni même dans le monde, qui recueille les grains avec moins de sueur et de travail que ceux qui habitent le pays situé au-dessous de Memphis. Ils ne sont point obligés de tracer avec la charrue de pénibles sillons, de briser les mottes, de donner à leurs terres les autres façons que leur donnent le reste des hommes; mais lorsque le fleuve a arrosé de lui-même les campagnes, et que les eaux se sont retirées, alors chacun y lâche des pourceaux, et ensemence ensuite son champ. Lorqu'il est ensemencé, on y conduit des bœufs; et, après que ces animaux ont enfoncé le grain en le foulant aux pieds, on attend tranquillement le temps de la moisson. On se sert aussi de bœufs pour faire sortir le grain de l'épi, et on le serre ensuite.

Le Nil, dans ses grandes crues, inonde non-seulement le Delta, mais encore des endroits qu'on dit appartenir à la Libye, ainsi que quelques petits cantons de l'Arabie, et se répand de l'un et de l'autre côté l'espace de deux journées de chemin, tantôt plus, tantôt moins.



Le Nil portant une tige de sorgho et une corne d'abondance; près de lui, un hippopotame. — Médaille d'Hadrien [1].

Quant à la nature de ce fleuve, je n'en ai rien pu apprendre ni des prêtres, ni d'aucune autre personne. J'avais cependant une envie extrême de savoir d'eux pourquoi le Nil commence à grossir au solstice d'été, et continue ainsi durant cent jours; et par quelle raison, ayant crû ce nombre de jours, il se retire, et baisse au point qu'il demeure petit l'hiver entier, et qu'il reste en cet état jusqu'au retour du solstice d'été [2].

De tous les Égyptiens, les Libyens et les Grecs avec qui je me suis entretenu, aucun ne se flattait de connaître les sources du Nil, si ce n'est le hiérogrammatéus, ou interprète des hiéroglyphes de Minerve, à Saïs en Égypte. Je crus néanmoins qu'il plaisantait, quand il m'assura qu'il en avait une connaissance certaine. Il me dit qu'entre Syène, dans la Thébaïde, et Éléphantine, il y avait deux montagnes dont les sommets se terminaient en pointe; que l'une de ces montagnes s'appelait Crophi, et l'autre Mophi. Les sources du Nil, qui sont de profonds abîmes, sortaient, disait-il, du milieu de ces montagnes : la moitié de leurs eaux coulait en Égypte, vers le nord, et l'autre moitié en Éthiopie, vers le sud. Pour montrer que ces sources étaient des abîmes, il ajouta que Psammitichus, ayant voulu en faire l'épreuve, y avait fait jeter un câble de plusieurs milliers d'orgyies [3], mais que la sonde n'avait pas été jusqu'au fond. Si le récit de cet interprète est vrai, je pense qu'en cet endroit les eaux, venant à se porter et à se briser avec violence contre les montagnes, refluent avec rapidité, et excitent les tournants qui empêchent la sonde d'aller jusqu'au fond.

Je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en apprendre davantage.

Voici néanmoins ce que m'ont dit quelques Cyrénéens qui, ayant été consulter, à ce qu'ils me rapportèrent, l'oracle de Jupiter Ammon, eurent un entretien avec Étéarque, roi du pays. Insensiblement la conversation tomba sur les sources du Nil, et l'on prétendit qu'elles étaient inconnues. Étéarque leur raconta qu'un jour des Nasamons arrivèrent à sa cour. Les Nasamons sont un peuple de Libye qui habite la Syrte, et un pays de peu d'étendue à l'orient de la Syrte. Leur ayant demandé s'ils avaient quelque chose de nouveau à lui apprendre sur les déserts de Libye, ils lui répondirent que, parmi les familles les plus puissantes du pays, des jeunes gens, parvenus à l'âge viril, et pleins d'emportement, imaginèrent, entre autre extravagances, de tirer au sort cinq d'entre eux pour reconnaître les déserts de la Libye et

(1) Les Égyptiens rendaient un culte au Nil : on lui avait élevé des temples, et l'on croit qu'il avait des prêtres dans toutes les villes situées sur les bords du fleuve.

(2) Hérodote entre ensuite dans la critique de diverses explications sur les débordements du Nil. Celle qu'il adopte est obscure et très-peu satisfaisante. Il ne veut pas admettre comme cause la fonte des neiges : il lui paraît impossible qu'il y ait des neiges dans les contrées que le Nil traverse, parce que, dit-il, la chaleur y est excessive. D'une part, les anciens ignoraient que la neige peut se conserver toute l'année, au sommet des hautes montagnes, même sous la zone torride; d'autre part, ils croyaient que de même qu'en montant vers le nord on approchait de plus en plus du froid extrême, de même, en descendant du côté opposé, on approchait nécessairement de plus en plus de l'extrême chaleur.

(3) L'orgyie ou aune grecque équivaut à un peu plus de 1m,84.

tâcher d'y pénétrer plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Ces jeunes gens, envoyés par leurs compagnons avec de bonnes provisions d'eau et de vivres, parcoururent d'abord des pays habités; ensuite ils arrivèrent dans un pays rempli de bêtes féroces ; de là, continuant leur route à l'ouest à travers les déserts, ils aperçurent, après avoir longtemps marché dans un pays très-sablonneux, une plaine où il y avait des arbres. S'en étant approchés, ils mangèrent des fruits que ces arbres portaient. Tandis qu'ils en mangeaient, de petits hommes (¹), d'une taille au-dessous de la moyenne, fondirent sur eux et les emmenèrent par force. Les Nasamons n'entendaient point leur langue, et ces petits hommes ne comprenaient rien à celle des Nasamons. On les mena par des lieux marécageux ; après les avoir traversés, ils arrivèrent à une ville dont tous les habitants étaient noirs, et de la même taille que ceux qui les y avaient conduits. Une grande rivière, dans laquelle il y avait des crocodiles, coulait le long de cette ville, de l'ouest à l'est.

Je me suis contenté de rapporter jusqu'à présent le discours d'Étéarque. Ce prince ajoutait cependant, comme m'en assurèrent les Cyrénéens, que les Nasamons étaient retournés dans leur patrie, et que les hommes chez qui ils avaient été étaient tous des enchanteurs. Quant au fleuve qui passait le long de cette ville, Étéarque conjecturait que c'était le Nil, et la raison le veut ainsi ; car le Nil vient de la Libye, et la coupe par le milieu (²).

Comme les Égyptiens sont nés sous un climat bien différent des autres climats, et que le Nil est d'une nature bien différente du reste des fleuves, aussi leurs usages et leurs lois diffèrent-ils pour la plupart de ceux des autres nations. Chez eux, les femmes vont sur la place et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs maisons, travaillent à de la toile (³). Les autres nations font la

(¹) Il paraît probable qu'il existe, dans l'Afrique centrale, une race de petits hommes. Un voyageur anglais, André Batell, qui avait passé plusieurs années parmi les Jagas, au centre de l'Afrique, a assuré qu'il y a, dans ce pays, une race de nègres nommés Matimbas, qui ne sont pas plus grands que des enfants de douze ans, et qui habitent à huit journées au nord des frontières du pays de Loango. (Voy. Purchas, *Pilgrinage*, l. VIII ; voyez aussi l'*Histoire générale des voyages*, t. IV, p. 601 ; et le *Voyage aux sources du Sénégal et de la Gambie*, par Mollien, t. I, p. 219.)

En 1848, le docteur Kraft, dans son voyage au pays d'Ousambara (Afrique australe), a entendu raconter, par son guide, qu'il y avait, dans le pays des Ouséri (tribu de Djagga), un petit peuple nommé Ouabilikimo, dont les individus n'ont pas plus de trois pieds et demi à quatre pieds de haut. « Ils portent de longs cheveux qui leur tombent sur les épaules, disait ce guide qui affirmait les avoir vus. Ils sont venus du nord-ouest dans l'Ousoueri, vendant du fer en échange de verroteries blanches. » Le docteur Kraft ajoute : « Ceci s'accorderait assez avec ce qu'on dit, dans le Choa, des pygmées du Doko. »

(²) C'est seulement dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle que les sources du Nil ont été découvertes. Au premier siècle de l'ère chrétienne, l'empereur Néron avait donné ordre à deux centurions d'aller à leur recherche. Après avoir traversé l'Éthiopie, ces officiers rencontrèrent une immense étendue de marais, au milieu desquels s'élevaient deux grands rochers d'où le fleuve s'échappait avec impétuosité : ils n'allèrent pas plus avant. Au seizième siècle, deux jésuites portugais furent persuadés qu'ils avaient remonté le Nil jusqu'à son extrême limite ; mais ils avaient fait fausse route et suivi le cours du fleuve Bleu, comme le démontra notre célèbre géographe d'Anville sans sortir de Paris. Lorsque nous avons publié la première édition de notre livre, on s'accordait assez généralement à supposer que les sources devaient sortir des montagnes de la Lune (le Gebel-el-Kamar), à 800 lieues du Delta. Aujourd'hui toutes les hypothèses ont fait place à la certitude. L'honneur de la découverte des sources du Nil revient principalement à quatre voyageurs anglais : Burton, Speke, Grant et Baker. En 1858, Burton et Speke, tous deux officiers de l'armée de l'Inde, explorèrent, à onze cents milles de la côte orientale, le grand lac central de Tanganika. D'après les rapports de marchands arabes, Speke s'avança ensuite dans la direction du nord, et y trouva un second lac que les indigènes appellent Nyanza, ce qui signifie la Grande eau. L'extrémité méridionale de ce lac est située à 2 degrés et demi au sud, et son bord septentrional à un tiers de degré au nord de l'équateur. Plusieurs courants et une grande rivière, large de 150 mètres, sortent de cette extrémité et s'écoulent vers le nord : c'est le Nil. Speke en eut la preuve dans une autre exploration qu'il fit avec le capitaine Grant en 1861 et 1862. Il a donné à la branche principale, qui est bien la tête du grand fleuve, le nom de rivière Napoléon. Les branches collatérales sont nombreuses et rejoignent successivement le corps principal, formant ainsi un vaste delta dont le dernier confluent est à une grande distance du lac. Une partie considérable de ce delta est occupée par la peuplade sauvage des Ounyoro. L'expédition de Speke côtoya la rivière jusqu'à 2 degrés, ou 120 milles, à partir du lac, en se portant toujours assez directement vers le nord. A ce point, la rivière fait un grand coude à l'ouest pour aller se jeter dans un lac appelé par les indigènes Lonti-Nzighé, et elle en sort à un autre point. Speke fut obligé, par suite des troubles qui agitaient le pays, de s'éloigner de ce lac et de couper par la corde de l'arc ; mais, après 100 milles de marche, aux environs du 3e degré et demi de latitude nord, il rejoignit un courant aussi considérable que celui qu'il avait quitté : c'était bien encore le Nil, le fleuve Bleu. Un autre voyageur anglais, Baker, explora, en 1865, ce lac auquel il donna le nom d'Albert-Nyanza : les lacs Victoria et Albert sont indubitablement les pères du fleuve.

(³) Diodore prétend qu'en Égypte les hommes étaient les esclaves de leurs femmes, et étaient obligés de leur obéir. C'est une

toile en passant la trame en haut, les Égyptiens en la poussant en bas. En Égypte, les hommes portent les fardeaux sur la tête, et les femmes sur les épaules. Chez les Égyptiens, les femmes ne peuvent être prêtresses d'aucun dieu ni d'aucune déesse; le sacerdoce est réservé aux hommes [1]. Si les enfants mâles ne veulent point nourrir leurs pères et leurs mères, on ne les y force pas; mais si les filles le refusent, on les y contraint.



Femmes qui tissent. — Hypogées de Beni-Hassan.



Costumes divers de prêtres. — Tombeaux de Thèbes.



Grands prêtres vêtus de la peau de léopard (Thèbes).



Prêtresse, mère de prêtre (Thèbes).

exagération; mais il paraît certain que, dans l'ancienne Égypte, la condition civile des femmes n'était nullement inférieure à celle des hommes. Sur les scènes figurées, et dans les groupes sculptés, les femmes apparaissent toujours comme les égales de leurs époux. On peut admettre qu'elles avaient la liberté et l'influence dont jouissent aujourd'hui les Françaises : c'était bien assez pour étonner les Grecs! Il faut ajouter qu'elles avaient un privilége que n'ont point même les Françaises : plusieurs femmes ont régné en Égypte.

[1] Le sens donné ici au mot sacerdoce n'est pas très-facile à expliquer. Les monuments prouvent qu'il y a eu des femmes prêtresses des dieux, et d'autres prêtresses des rois et des reines. Ces fonctions, très-honorées, étaient même quelquefois remplies par les filles et les femmes des rois. On remarque sur le monument de Rosette ces lignes : « Pyrrha, fille de Philinus, étant athlophore de Bérénice Évergète; Aria, fille de Diogène, étant canéphore d'Arsinoé Philadelphe; Irène, fille de Ptolémée, étant prêtresse d'Arsinoé Philopator. »

Dans les autres pays, les prêtres portent leurs cheveux ; en Égypte, ils les rasent. Chez les autres nations, dès qu'on est en deuil, on se fait raser, et surtout les plus proches parents ; les Égyptiens, au contraire, laissent croître leurs cheveux et leur barbe à la mort de leurs proches, quoique jusqu'alors ils se fussent rasés. Les autres peuples prennent leurs repas dans un endroit séparé des bêtes, les Égyptiens mangent avec elles. Partout ailleurs on se nourrit de froment et d'orge ; en Égypte, on regarde comme infâmes ceux qui s'en nourrissent, et l'on y fait usage d'épeautre. Ils pétrissent la farine avec les pieds ; mais ils enlèvent la boue et le fumier avec les mains. Les hommes ont chacun deux habits, les femmes n'en ont qu'un. Les autres peuples attachent en dehors les cordages et les anneaux ou crochets des voiles ; les Égyptiens, en dedans. Les Grecs écrivent et calculent avec des jetons, en portant la main de la gauche vers la droite ; les Égyptiens, en la conduisant de la droite à la gauche ; et néanmoins ils disent qu'ils écrivent et calculent à droite, et les Grecs à gauche. Ils ont deux sortes de lettres, les sacrées et les populaires ([1]).

Ils sont très-religieux, et surpassent tous les hommes dans le culte qu'ils rendent aux dieux. Voici quelques-unes de leurs coutumes : ils boivent dans des coupes d'airain, qu'ils ont soin de nettoyer tous les jours ; c'est un usage universel, dont personne ne s'exempte. Ils portent des habits de lin nouvellement lavés ; attention qu'ils ont toujours.

Les prêtres se rasent le corps entier tous les trois jours, afin qu'il ne s'engendre ni vermine, ni aucune autre ordure sur des hommes qui servent les dieux. Ils ne portent qu'une robe de lin et des souliers de byblos. Il ne leur est pas permis d'avoir d'autre habit ni d'autre chaussure. Ils se lavent deux fois par jour dans de l'eau froide, et autant de fois toutes les nuits ; en un mot, ils ont mille pratiques

([1]) L'écriture *hiératique* (ou sacrée) et l'écriture *démotique* (populaire ou civile).

Remarquons toutefois que l'on distingue trois sortes de lettres ou d'écritures égyptiennes :

1o L'écriture sacrée des monuments, que l'on appelle, d'une manière générale, *hiéroglyphique* (le mot *hiéroglyphe* signifie caractères sacrés sculptés). Dans cette écriture, les caractères sont tracés en entier et sous leur plus belle forme. Il est possible qu'Hérodote n'ait point eu l'intention de parler de cette écriture monumentale, la considérant comme un art, ou bien qu'il l'ait comprise avec l'écriture suivante sous la dénomination : *lettres sacrées*.

2o L'écriture cursive antique des papyrus, que Champollion appelle *hiératique* (sacrée). C'est une abréviation des hiéroglyphes, une espèce de tachygraphie.

3o L'écriture cursive des papyrus, que l'on appelle *démotique* ou civile. C'est, de même que l'hiératique, une écriture abréviative. Les caractères, d'une forme différente, offrent beaucoup moins de régularité. On ne connaît point de spécimen d'écriture démotique qui remonte à un règne plus ancien que celui d'Amasis. On trouve dans les momies et les tombeaux des contrats de vente, des comptes de marchands, des lettres privées, quelques-unes cachetées, en écriture démotique.

Les signes, soit hiéroglyphiques, soit cursifs, sont de deux sortes : les uns sont *idéographiques*, c'est-à-dire représentant la chose ou l'idée elle-même par image ou par symbole ; les autres *phonétiques*, c'est-à-dire signes d'un son, d'une voix.

Ces signes idéographiques et phonétiques sont le plus souvent combinés ensemble. Chaque nom pouvait être écrit de deux manières : — par la représentation même de la chose ou de l'idée symbolisée, — par son appellation empruntée à la langue parlée, et tracée par conséquent en caractères phonétiques. Pour un bœuf, par exemple, on dessinait un bœuf, ou bien l'on écrivait la syllabe *eh*, correspondant au son du mot qui, dans la langue parlée, servait à indiquer cet animal. Le signe phonétique est presque toujours suivi du signe idéographique, soit entier, soit abrégé, et que l'on nomme aussi *signe déterminatif*. Ce signe idéographique est réduit à son expression matériellement la plus simple, et idéalement la plus générale, dans l'écriture démotique : par exemple, après la syllabe *eh* on trouve le signe d'une peau d'animal tannée.

L'étude des écritures égyptiennes oblige à celle de la langue copte, qui est dérivée directement de la langue égyptienne antique et a conservé un grand nombre des radicaux.

On rencontre encore aujourd'hui des personnes qui hésitent à croire que l'on soit parvenu à lire et traduire ce qu'on appelle les hiéroglyphes. Il leur suffirait cependant de très-peu d'étude pour reconnaître leur erreur. Il est pénible de voir des hommes sérieux se complaire à ces doutes dans le pays même qui a la gloire d'avoir produit la découverte du système hiéroglyphique.

Grâce aux admirables travaux et au génie de notre compatriote Champollion, il est devenu facile de traduire une grande partie des textes égyptiens. Chaque jour la lecture des inscriptions et des papyrus conduit à des découvertes importantes pour le progrès de la science historique. On commence même à pénétrer dans l'étude des œuvres purement littéraires de l'ancienne Égypte. Un savant français, M. de Rougé, a traduit une sorte de légende poétique, aussi amusante qu'un conte des *Mille et une nuits*, écrite par un auteur égyptien du quinzième siècle avant l'ère chrétienne.

Les lecteurs qui désireraient examiner de plus près ce sujet trouveront des indications très-claires dans les articles de M. de Rougé, publiés par l'*Athenœum français* (Ire année, 1852). Oserons-nous ajouter que, dès 1839, nous avons inséré, dans le *Magasin pittoresque* (t. VII), un exposé élémentaire du système hiéroglyphique, accompagné d'un grand nombre de signes gravés d'après les inscriptions : l'auteur de cet exposé était M. Nestor Lhôte.

religieuses qu'ils observent régulièrement. Ils jouissent, en récompense, de grands avantages. Ils ne dépensent ni ne consomment rien de leurs biens propres. Chacun d'eux a sa portion des viandes sacrées, qu'on leur donne cuites; et même on leur distribue chaque jour une grande quantité de chair de bœuf et d'oie. On leur donne aussi du vin de vigne (1); mais il ne leur est pas permis de manger du poisson.

Les Égyptiens ne sèment jamais de fèves dans leurs terres, et s'il en vient, ils ne les mangent ni crues ni cuites. Les prêtres n'en peuvent pas même supporter la vue; ils s'imaginent que ce légume est impur. Chaque dieu a plusieurs prêtres et un grand prêtre. Quand il en meurt quelqu'un, il est remplacé par son fils.

Ils croient que les bœufs mondes (purs) appartiennent à Épaphus, et c'est pourquoi ils les examinent avec tant de soin. Il y a même un prêtre destiné pour cette fonction. S'il trouve sur l'animal un seul poil noir, il le regarde comme immonde. Il le visite et l'examine debout et couché sur le dos; il lui fait ensuite tirer la langue, et il observe s'il est exempt des marques dont font mention les livres sacrés. Il considère aussi si les poils de la queue sont tels qu'ils doivent être naturellement. Si le bœuf est exempt de toutes ces choses, il est réputé monde; le prêtre le marque avec une corde d'écorce de byblos, qu'il lui attache autour des cornes; il y applique ensuite de la terre sigillaire, sur laquelle il imprime son sceau; après quoi on le conduit à l'autel; car il est défendu, sous peine de mort, de sacrifier un bœuf qui n'a point cette empreinte. Telle est la manière dont on examine ces animaux.

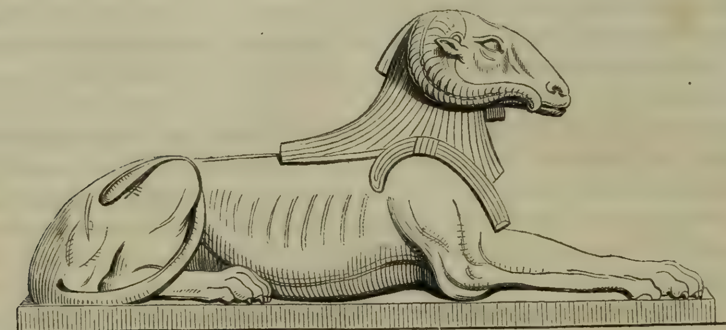
Voici les cérémonies qui s'observent dans les sacrifices. On conduit l'animal ainsi marqué à l'autel où il doit être immolé; on allume du feu; on répand ensuite du vin sur cet autel et près de la victime, qu'on égorge après avoir invoqué le dieu; on en coupe la tête, et on dépouille le reste du corps; on charge cette tête d'imprécations; on la porte ensuite au marché s'il y en a un, et s'il s'y trouve des marchands grecs, on la leur vend; mais ceux chez qui il n'y a point de Grecs la jettent à la rivière. Parmi les imprécations qu'ils font sur la tête de la victime, ceux qui ont offert le sacrifice prient les dieux de détourner les malheurs qui pourraient arriver à toute l'Égypte ou à eux-mêmes, et de les faire retomber sur cette tête.

Je vais parler maintenant de la déesse Isis, que les Égyptiens regardent comme la plus grande de toutes les divinités, et de la fête magnifique qu'ils célèbrent en son honneur. Après s'être préparés à cette fête par des jeûnes et par des prières, ils lui sacrifient un bœuf. On le dépouille ensuite et on en arrache les intestins; mais on laisse les entrailles et la graisse. On coupe les cuisses, la superficie du haut des hanches, les épaules et le cou. Cela fait, on remplit le reste du corps de pains de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres substances odoriférantes. Ainsi rempli, on le brûle, en répandant une grande quantité d'huile sur le feu. Pendant que la victime brûle, ils se frappent tous, et lorsqu'ils ont cessé de frapper, on leur sert les restes du sacrifice.

Tous les Égyptiens immolent des bœufs et des veaux mondes; mais il ne leur est pas permis de sacrifier des génisses, parce qu'elles sont sacrifiées à Isis, qu'on représente dans ses statues sous la forme d'une femme avec des cornes de génisse, comme les Grecs peignent Io. Tous les Égyptiens ont beaucoup plus d'égards pour les génisses que pour le reste du bétail : aussi n'y a-t-il point d'Égyptien ni d'Égyptienne qui voulût baiser un Grec à la bouche, ni même se servir du couteau d'un Grec, de sa broche, de sa marmite, ni goûter de la chair d'un bœuf monde qui aurait été coupée avec le couteau d'un Grec. Si un bœuf ou une génisse viennent à mourir, on leur fait des funérailles de cette manière : on jette les génisses dans le fleuve; quant aux bœufs, on les enterre dans les faubourgs, avec l'une des cornes ou les deux cornes hors de terre, pour servir d'indice. Lorsque le bœuf est pourri, et dans un temps déterminé, on voit arriver à chaque ville un bateau de l'île Prosopitis. Cette île, située dans le Delta, a neuf schènes de tour; elle contient un grand nombre de villes; mais celle d'où partent les bateaux destinés à enlever les os des bœufs se nomme Atarbéchis. On y voit un temple consacré à Vénus. Il sort d'Atarbéchis beaucoup de gens qui courent de ville en ville pour déterrer les os des bœufs; ils les emportent et les mettent tous en terre dans un même lieu. Ils enterrent de la même manière que les bœufs le reste du bétail qui vient à mourir : la loi l'ordonne, car ils ne les tuent pas.

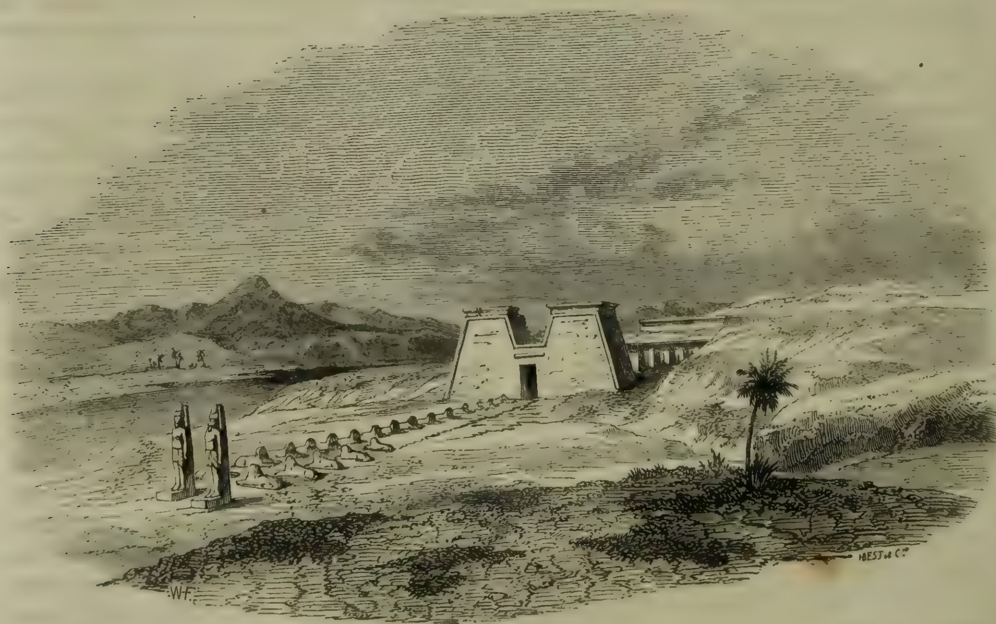
(1) Et non du vin d'orge ou de la bière. Le vin de vigne était très-rare en Égypte avant Psammitichus.

Tous ceux qui ont fondé le temple de Jupiter Thébéen, ou qui sont du nome de Thèbes, n'immolent point de moutons, et ne sacrifient que des chèvres. En effet, tous les Égyptiens n'adorent pas également



Bélier avec griffes et queue de lion, image d'Ammon-Kneph, comme gardien; symbole de la bonté dans la force en repos; sorte de sphinx. — Avenue des propylées du palais-temple de Karnak, à Thèbes.

les mêmes dieux; ils ne rendent tous le même culte qu'à Isis et à Osiris, qui, selon eux, est le même que Bacchus. Tous ceux, au contraire, qui ont en leur possession le temple de Mendès, ou qui sont du



Avenue de sphinx au temple de Wady-Saboua (¹).

nome Mendésien, immolent des brebis et épargnent les chèvres. Les Thébéens, et tous ceux qui, par égard pour eux, s'abstiennent des brebis, le font en vertu d'une loi dont voici le motif : Hercule, disent-

(¹) Les sphinx étaient placés devant les temples, les tombeaux et les palais, comme gardiens ou protecteurs. Le sphinx colossal des pyramides était, pour ainsi dire, une porte qui conduisait à des galeries souterraines creusées dans le rocher et mettait

ils, voulait absolument voir Jupiter; mais ce dieu ne voulait pas en être vu. Enfin, comme Hercule ne cessait de le prier, Jupiter s'avisa de cet artifice : il dépouilla un bélier, en coupa la tête qu'il tint devant lui, et, s'étant revêtu de sa toison, il se montra dans cet état à Hercule. C'est par cette raison qu'en Égypte les statues de Jupiter représentent ce dieu avec une tête de bélier. Cette coutume a passé des Égyptiens aux Ammoniens. Ceux-ci sont, en effet, une colonie d'Égyptiens et d'Éthiopiens, et leur langue tient le milieu entre celle de ces deux peuples. Je crois même qu'ils s'appellent Ammoniens parce que les Égyptiens donnent le nom d'Amun à Jupiter [1]. Les Thébéens regardent, par cette raison, les béliers comme sacrés, et ils ne les immolent point, excepté le jour de la fête de Jupiter. C'est le seul jour de l'année où ils en sacrifient un; après quoi on le dépouille, et, de la même manière dont Jupiter s'en était revêtu lui-même, l'on revêt de sa peau la statue de ce dieu, dont on approche celle d'Hercule. Cela fait, tous ceux qui sont autour du temple se frappent en déplorant la mort du bélier, et puis on le met dans une caisse sacrée.

Les Mendésiens ne sacrifient ni chèvres, ni boucs. En voici les raisons : ils mettent Pan au nombre des huit dieux, et ils prétendent que ces huit dieux existaient avant les douze dieux. Or les peintres et les sculpteurs représentent le dieu Pan, comme le font les Grecs, avec une tête de chèvre et des jambes de bouc : ce n'est pas qu'ils s'imaginent qu'il ait une pareille figure, ils le croient semblable au reste des dieux; mais je me ferais une sorte de scrupule de dire pourquoi ils le représentent ainsi. Les Mendésiens ont beaucoup de vénération pour les boucs et les chèvres, et encore plus pour ceux-là que pour celles-ci; et c'est à cause de ces animaux qu'ils honorent ceux qui en prennent soin. Ils ont surtout en grande vénération un bouc, qu'ils considèrent plus que tous les autres; quand il vient à mourir, tout le nome Mendésien est en deuil.

Les Égyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde. Si quelqu'un en touche un, ne fût-ce qu'en passant, aussitôt il va se plonger dans la rivière avec ses habits : aussi ceux qui gardent les pourceaux, quoique Égyptiens de naissance, sont-ils les seuls qui ne puissent entrer dans aucun temple d'Égypte. Personne ne veut leur donner ses filles en mariage, ni épouser les leurs : ils se marient entre eux.

Il n'est pas permis aux Égyptiens d'immoler des pourceaux à d'autres dieux qu'à la lune et à Bacchus, à qui ils en sacrifient dans le même temps, je veux dire dans la même pleine lune. Ils en mangent alors. Mais pourquoi les Égyptiens ont-ils les pourceaux en horreur les autres jours de fête, et en immolent-ils dans celle-ci? Ils en apportent une raison qu'il n'est pas convenable de rapporter. Je la tairai donc, quoique je ne l'ignore point.

Voici comment ils sacrifient les pourceaux à la lune : quand la victime est égorgée, on met ensemble l'extrémité de la queue, la rate et l'épiploon, qu'on couvre de toute la graisse qui est dans le ventre de l'animal, et on les brûle. Le reste de la victime se mange le jour de la pleine lune, qui est celui où ils ont offert le sacrifice; tout autre jour, ils ne voudraient pas en goûter. Les pauvres, qui ont à peine de quoi subsister, font avec de la pâte des figures de pourceaux; et, les ayant fait cuire, ils les offrent en sacrifice.

Le jour de la fête de Bacchus, chacun immole un pourceau devant sa porte, à l'heure du repas; on le donne ensuite à emporter à celui qui l'a vendu. Les Égyptiens célèbrent le reste de la fête de Bacchus, excepté le sacrifice des porcs, à peu près de la même manière que les Grecs.

L'oracle de Thèbes en Égypte et celui de Dodone ont entre eux beaucoup de ressemblance. L'art de prédire l'avenir, tel qu'il se pratique dans les temples, nous vient aussi d'Égypte; du moins est-il certain que les Égyptiens sont les premiers de tous les hommes qui aient établi des fêtes ou assemblées

en communication avec la grande pyramide. Les formes des sphinx sont très-diverses. On appelle ordinairement *Androsphinx* le sphinx à tête humaine, avec ou sans barbe, mâle ou femelle, et à corps de lion; *Criosphinx*, celui qui a la tête de bélier; *Hiéracosphinx*, celui qui a la tête d'épervier. On voit aussi des sphinx ailés. Il semble que, suivant la remarque de Champollion, le sphinx, moyennant la diversité de ses formes, de sa coiffure et de ses emblèmes, ait servi d'emblème non-seulement pour toutes les divinités, mais encore pour les rois et les reines. L'étude sur ce sujet n'est point, du reste, épuisée, et l'on peut dire que la science, si peu assurée jusqu'à ce jour en ce qui concerne la théologie égyptienne, n'a pas encore entièrement deviné l'énigme du sphinx.

[1] Voyez plus loin les ruines du temple de Jupiter Ammon (LIBYE).

publiques, des processions, et la manière d'approcher de la divinité et de s'entretenir avec elle : aussi les Grecs ont-ils emprunté ces coutumes des Égyptiens. Une preuve de ce que j'avance, c'est qu'elles



Fête au grand temple d'Ipsamboul (Assamboul), sur la rive gauche du Nil. — Restauration. — Scène composée (¹).

(¹) Ce temple, creusé dans le roc, était dédié au dieu Phré, à tête d'épervier. Il est situé à peu de distance d'Ibrim, l'ancienne Primis, et du village de Terdje. On peut se faire quelque idée de ce qui en reste d'après la planche de la page 14. Les quatre statues assises représentent le pharaon Rhamsès III ; ses enfants sont figurés entre ses jambes. Telle est la

sont en usage depuis longtemps en Égypte, et qu'elles n'ont été établies que depuis peu chez les Grecs [1].

Les Égyptiens célèbrent tous les ans un grand nombre de fêtes, et ne se contentent pas d'une seule. La principale, et celle qu'ils observent avec le plus de zèle, se fait dans la ville de Bubastis, en l'honneur de Diane; la seconde, dans la ville de Busiris, en l'honneur d'Isis [2]. Il y a dans cette ville, qui est située au milieu du Delta, un très-grand temple consacré à cette déesse. On la nomme en grec Déméter (Terre-Mère, Cérès). La fête de Minerve est la troisième; elle se fait à Saïs. On célèbre la quatrième à Héliopolis, en l'honneur du soleil; la cinquième à Buto, en celui de Latone; la sixième enfin à Paprémis, en celui de Mars.

Voici ce qui s'observe en allant à Bubastis : on s'y rend par eau, hommes et femmes pêle-mêle et confondus les uns avec les autres; dans chaque bateau il y a un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Tant que dure la navigation, quelques femmes jouent des castagnettes, et quelques hommes de la flûte; le reste, tant hommes que femmes, chante et bat des mains. Lorsqu'on passe près d'une ville, on fait approcher le bateau du rivage. Parmi les femmes, les unes continuent à chanter et à jouer des castagnettes, d'autres crient de toutes leurs forces, et disent des injures à celles de la ville; celles-ci se mettent à danser, et celles-là se livrent à une pantomime peu (convenable). La même chose s'observe à chaque ville qu'on rencontre le long du fleuve. Quand on est arrivé à Bubastis, on célèbre la fête de Diane en immolant un grand nombre de victimes, et l'on fait à cette fête une plus grande consommation de vin de vigne que dans tout le reste de l'année; car il s'y rend, au rapport des habitants, sept cent mille personnes, tant hommes que femmes, sans compter les enfants.

J'ai déjà dit comment on célébrait à Busiris la fête d'Isis. On y voit une multitude prodigieuse de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se frappent et se lamentent toutes après le sacrifice; mais il ne m'est pas permis de dire en l'honneur de qui ils se frappent. Tous les Cariens qui se trouvent en Égypte se distinguent d'autant plus dans cette cérémonie, qu'ils se découpent le front avec leurs épées; et par là il est aisé de juger qu'ils sont étrangers, et non pas Égyptiens.

Quand on s'est assemblé à Saïs pour y sacrifier pendant une certaine nuit, tout le monde allume en plein air des lampes autour de sa maison : ce sont de petits vases pleins de sel et d'huile, avec une mèche qui nage dessus, et qui brûle toute la nuit. Cette fête s'appelle la fête des lampes ardentes. Les Égyptiens qui ne peuvent s'y trouver, ayant observé la nuit du sacrifice, allument tous des lampes : ainsi ce n'est pas seulement à Saïs qu'on en allume, mais par toute l'Égypte. On apporte une raison sainte des illuminations qui se font pendant cette nuit, et des honneurs qu'on lui rend.

Ceux qui vont à Héliopolis et à Buto se contentent d'offrir des sacrifices. A Paprémis, on observe les mêmes cérémonies et on fait les mêmes sacrifices que dans les autres villes; mais, lorsque le soleil commence à baisser, quelques prêtres, en petit nombre, se donnent beaucoup de mouvement autour de la statue de Mars, tandis que d'autres, en plus grand nombre, armés de bâtons, se tiennent debout à l'entrée du temple. On voit vis-à-vis de ceux-ci plus de mille hommes confusément rassemblés, tenant chacun un bâton à la main, qui viennent pour accomplir leurs vœux. La statue est dans une petite chapelle de bois doré. La veille de la fête, on la transporte dans une autre chapelle. Les prêtres qui sont restés en petit nombre autour de la statue placent cette chapelle, avec le simulacre du dieu, sur un char à quatre roues, et se mettent à le tirer. Ceux qui sont dans le vestibule les empêchent d'entrer

dimension de ces colosses, que leurs oreilles ont chacune un mètre et demi de hauteur. Au-dessus de la porte d'entrée, une niche contient le dieu du temple, Phré, auquel Rhamsès III, sous deux aspects, fait des offrandes. Tous les détails de la composition sont empruntés aux peintures et aux sculptures des monuments égyptiens.

Un des quatre colosses, celui qui est à gauche de la porte, est depuis longtemps mutilé; la tête est séparée du corps. On supposait qu'elle avait été brisée par la chute de quelque fragment de roche; mais M. Ampère a découvert sur l'une des jambes de la statue deux épigraphes antiques en lettres phéniciennes, et M. de Saulcy a traduit ainsi la première de ces inscriptions : « Pendant qu'était présent Abd-Phtah, fils d'Itar, ce qui a frappé cette porte est la violence de Phtah, qui lance » la foudre. » Sur la seconde inscription, qui n'est pas entièrement expliquée, se trouve aussi le mot foudre.

(1) Hérodote dit ailleurs que presque tous les noms des dieux sont venus d'Égypte en Grèce. Le savant M. Guigniaut donne, pour explication de ce passage, que les Pélasges adorèrent d'abord les grandes puissances de la nature, le ciel, la terre, la mer, en les désignant seulement par le nom vague de *dieux*, et qu'ils apprirent ensuite des colons égyptiens, établis à Dodone et ailleurs, à donner des noms déterminés à ces dieux dont le nombre fut successivement augmenté.

(2) Les ruines de Busiris sont situées près de Bousyr, à quelque distance de Saumenoud ou Semmenoud, la ville la plus considérable entre le Caire et Damiette.

dans le temple; mais ceux qui sont vis-à-vis, occupés à accomplir les vœux, venant au secours du dieu, frappent les gardes de la porte et se défendent contre eux. Alors commence un rude combat à coups de bâtons : bien des têtes en sont fracassées, et je ne doute pas que plusieurs personnes ne meurent de leurs blessures, quoique les Égyptiens n'en conviennent pas.

Entre autres pratiques religieuses, les Égyptiens observent scrupuleusement celles-ci. Quoique leur pays touche à la Libye, on y voit cependant peu d'animaux; et ceux qu'on y rencontre, sauvages ou domestiques, on les regarde comme sacrés. Si je voulais dire pourquoi ils les ont consacrés, je m'engagerais dans un discours sur la religion et les choses divines; or j'évite surtout d'en parler, et le peu que j'en ai dit jusqu'ici, je ne l'ai fait que parce que je m'y suis trouvé forcé. La loi leur ordonne de nourrir les bêtes, et parmi eux il y a un certain nombre de personnes, tant hommes que femmes, destinées à prendre soin de chaque espèce en particulier. C'est un emploi honorable : le fils y succède à son père. Ceux qui demeurent dans les villes s'acquittent des vœux qu'ils leur ont faits. Voici de quelle manière : lorsqu'ils adressent leurs prières au dieu auquel chaque animal est consacré, et qu'ils rasent la tête de leurs enfants, ou tout entière, ou à moitié, ou seulement au tiers, ils mettent ces cheveux dans un des bassins d'une balance, et de l'argent dans l'autre. Quand l'argent a fait pencher la balance, ils le donnent à la femme qui prend soin de ces animaux : elle en achète des poissons, qu'elle coupe par morceaux, et dont elle les nourrit. Si l'on tue quelqu'un de ces animaux de dessein prémédité, on est puni de mort; si on l'a fait involontairement, on paye l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer; mais si l'on tue, même sans le vouloir, un ibis ou un épervier, on ne peut éviter le dernier supplice.

Quoique le nombre des animaux domestiques soit très-grand, il y en aurait encore plus s'il n'arrivait des accidents aux chats.

Lorsqu'il survient un incendie, il arrive aux chats quelque chose qui tient du prodige. Les Égyptiens, rangés par intervalles, négligent de l'éteindre, pour veiller à la sûreté de ces animaux; mais les chats, se glissant entre les hommes, ou sautant par-dessus, se jettent dans les flammes. Lorsque cela arrive, les Égyptiens en témoignent une grande douleur. Si, dans quelque maison, il meurt un chat de mort naturelle, quiconque l'habite se rase les sourcils seulement; mais, quand il meurt un chien, on se rase la tête et le corps entier.

On porte dans les maisons sacrées les chats qui viennent de mourir, et, après qu'on les a embaumés, on les enterre à Bubastis. A l'égard des chiens, chacun leur donne la sépulture dans sa ville, et les arrange dans des caisses sacrées. On rend les mêmes honneurs aux ichneumons [1]. On transporte à Buto les musaraignes et les éperviers, et les ibis à Hermopolis; mais les ours, qui sont rares en Égypte, et les loups, qui n'y sont guère plus grands que des renards, on les enterre dans le lieu même où on les trouve morts [2].

Passons au crocodile et à ses qualités naturelles. Il ne mange point pendant les quatre mois les plus rudes de l'hiver. Quoiqu'il ait quatre pieds, il est néanmoins amphibie. Il pond ses œufs sur la terre et les y fait éclore. Il passe dans des lieux secs la plus grande partie du jour, et la nuit entière dans le fleuve; car l'eau en est plus chaude que l'air et la rosée. De tous les animaux que nous connaissons, il n'y en a point qui devienne si grand après avoir été si petit. Ses œufs ne sont guère plus gros que ceux des oies, et l'animal qui en sort est proportionné à l'œuf; mais insensiblement il croît, et parvient à dix-sept coudées, et même davantage [3]. Il a des yeux de cochon, les dents saillantes et d'une grandeur proportionnée à celle du corps. C'est le seul animal qui n'ait point de langue; il ne remue point la mâchoire inférieure, et c'est le seul aussi qui approche la mâchoire supérieure de l'inférieure. Il a les

(1) L'ichneumon était consacré à Hercule et à Latona-Bouto, sa nourrice.

(2) Le loup d'Égypte paraît être le chacal.

(3) On a longtemps contesté la fidélité de ces curieuses observations sur le crocodile. L'illustre Geoffroy Saint-Hilaire, dans ses savantes études sur les animaux du Nil, a rendu un éclatant témoignage à la véracité d'Hérodote.

Le crocodile, qui atteint jusqu'à 17 coudées de longueur, sort d'un œuf qui n'a guère plus de 17 lignes de long.

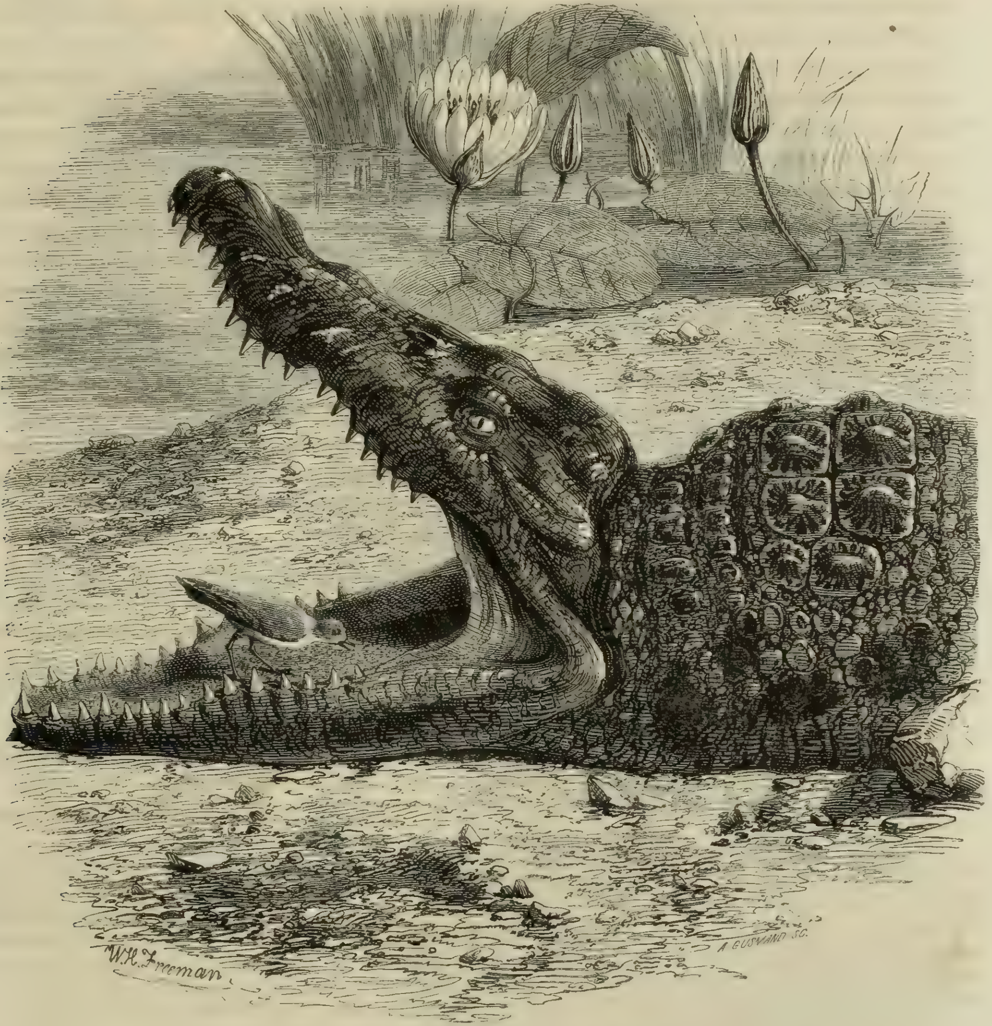
Il n'a pas de langue apparente; sa langue ne s'est manifestée que sous le scalpel des anatomistes.

Sa mâchoire supérieure, réunie au crâne, se meut, en effet, sur la mâchoire inférieure qui n'a presque aucun mouvement.

On ne parvient à percer la cuirasse du crocodile qu'en se servant de lingots de fer; la balle de plomb s'aplatit dessus, mais ne pénètre pas, à moins pourtant qu'elle n'atteigne l'animal sous l'aisselle ou près des oreilles.

Le mot grec que Larcher traduit par *sangsues* signifie seulement *insectes suceurs*. Ce sont des espèces de cousins qui

griffes très-fortes, et sa peau est tellement couverte d'écailles sur le dos qu'elle est imperméable. Le crocodile ne voit point dans l'eau, mais à l'air il a la vue très-perçante. Comme il vit dans l'eau, il a le dedans de la gueule plein de (sangsues). Toutes les bêtes, tous les oiseaux le fuient; il n'est en paix qu'avec le trochilus, à cause des services qu'il en reçoit. Lorsque le crocodile se repose sur la terre au



Le crocodile du Nil et le pluvier *(Charadrius Ægyptius)*.

sortir de l'eau, il a coutume de se tourner presque toujours vers le côté d'où souffle le zéphir, et de tenir la gueule ouverte : le trochilus, entrant dans sa gueule, y mange les (sangsues); et le crocodile prend tant de plaisir à se sentir soulagé, qu'il ne lui fait point de mal.

Une partie des Égyptiens regardent les crocodiles comme des animaux sacrés; mais d'autres leur font

tapissent la surface intérieure de tout le palais du crocodile, et en font disparaître la couleur ordinaire, d'un jaune vif, sous une couche d'un brun noirâtre.

Il existe bien réellement un petit oiseau qui, voltigeant sans cesse de grève en grève, et étant continuellement occupé de la recherche de sa nourriture, s'en va fureter dans la gueule du crocodile, et le débarrasse de ces cousins, qui tourmentent

la guerre. Ceux qui habitent aux environs de Thèbes et du lac de Mœris ont pour eux beaucoup de vénération. Les uns et les autres en choisissent un qu'ils élèvent, et qu'ils instruisent à se laisser toucher avec la main. On lui met des pendants d'or ou de pierre factice, et on lui attache aux pieds de devant de petites chaînes ou bracelets. On le nourrit avec la chair des victimes, et on lui donne d'autres aliments prescrits. Tant qu'il vit, on en prend le plus grand soin; quand il meurt, on l'embaume, et on le met dans une caisse sacrée. Ceux d'Éléphantine et des environs ne regardent point les crocodiles comme sacrés, et même ils ne font aucun scrupule d'en manger. Ces animaux s'appellent champses. Les Ioniens leur ont donné le nom de crocodiles, parce qu'ils leur ont trouvé de la ressemblance avec ces crocodiles ou lézards que chez eux on rencontre dans les haies.

Il y a différentes manières de les prendre. Je ne parlerai que de celle qui paraît mériter le plus d'être rapportée. On attache une partie du dos d'un porc à un hameçon, qu'on laisse aller au milieu du fleuve afin d'amorcer le crocodile. On se place sur le bord de la rivière, et l'on prend un cochon de lait en vie, qu'on bat pour le faire crier. Le crocodile s'approche du côté où il entend ces cris, et, rencontrant en chemin le morceau de porc, il l'avale. Le pêcheur le tire à lui, et la première chose qu'il fait après l'avoir mis à terre, c'est de lui couvrir les yeux de fange. Par ce moyen il en vient facilement à bout; autrement il aurait beaucoup de peine.

Les hippopotames qu'on trouve dans le nome Paprémite sont sacrés; mais dans le reste de l'Égypte on n'a pas pour eux les mêmes égards. Voici quelle est la nature et la forme de l'hippopotame : cet animal est quadrupède; il a les pieds fourchus, la corne du pied comme le bœuf, le museau plat et retroussé, les dents saillantes, la crinière, la queue et le hennissement du cheval; il est de la grandeur des gros bœufs; son cuir est si épais et si dur que, lorsqu'il est sec, on en fait des javelots (¹).

Le Nil produit aussi des loutres (²). Les Égyptiens les regardent comme sacrées. Ils ont la même opinion du poisson qu'on appelle lépidote, et de l'anguille : ces poissons sont consacrés au Nil. Parmi les oiseaux, le cravan est sacré (³).

extrêmement le crocodile, en introduisant leur suçoir dans les orifices des glandes dont sa langue et son palais se trouvent remplis.

C'est l'oiseau publié par Hasselquist sous le nom de *Charadrius Ægyptus*, espèce distincte, mais très-voisine du petit pluvier à collier d'Europe.

Les Arabes appellent cet oiseau *saq-saq, sexaq*, ou mieux *tek-tak*, c'est-à-dire *qui touche*, à cause du bruit continuel de son bec sur le sable où il cherche les petits insectes.

Le *Crocodilus acutus* de Saint-Domingue est également soulagé des maringouins par le pluvier todier (*Todus viridis* L.).

On voit aussi les cerfs et les rennes avoir soin de se tenir immobiles lorsque les corneilles viennent leur rendre le service d'enlever les larves d'œstres nichées dans la peau de leur dos.

Geoffroy Saint-Hilaire fait les réflexions suivantes à l'occasion de cette relation amicale du *Charadrius Ægyptus* avec le crocodile :

« Les anciens, sous l'influence d'autres inspirations philosophiques et religieuses, voyaient dans tous les ouvrages de la création des témoignages de toute-puissance et de sagesse infinie; ils considéraient tous les actes de la vie chez les animaux comme des manifestations personnifiées, comme de hautes conceptions appliquées au magnifique arrangement des choses; ils avaient embrassé toute la série animale sous un seul et même aspect, et enfin ils croyaient qu'à l'égard de tous les êtres sans distinction l'intelligence se modifiait et apparaissait en plus ou moins grande quantité, selon le plus ou moins de complication et de perfection de la structure organique. Les anciens, appuyés sur cette doctrine, que les progrès de la physiologie générale sont peut-être destinés à ramener un jour, ont bien pu et ont dû recueillir, commenter et admettre les actions des animaux (comme Hérodote dans ce qu'il dit des rapports du crocodile et du trochilus). »

Voyez *Rapport sur un mémoire du citoyen Geoffroy*, par Lacépède et Cuvier, le 13 prairial an 10, et l'excellent *Éloge historique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1852.

(¹) Les descriptions des animaux d'Égypte par Hérodote étaient considérées par les anciens comme si exactes et si consciencieuses, que le savant le plus circonspect, le plus judicieux, le plus universel qui ait paru sur la terre, Aristote, s'est contenté de les reproduire dans ses admirables écrits. Cuvier avait d'abord supposé qu'Aristote avait étudié ces animaux sur des individus mêmes qu'Alexandre lui avait fait expédier d'Égypte. Depuis il a reconnu son erreur, et s'est assuré que tout l'honneur de cette partie des travaux du savant de Stagire devait remonter à Hérodote.

(²) Le tupinambis est le seul animal quadrupède des bords du Nil qui ait à peu près les habitudes de la loutre; c'est d'ailleurs à ce lézard, long de plus d'un mètre, beaucoup plus qu'à la loutre, que ressemble la figure de la mosaïque de Palestrine, œuvre d'art romaine où l'on croit voir représenté le voyage d'Hadrien en Égypte.

(³) Cet oiseau ressemble beaucoup à l'oie pour la figure; mais il a toute la ruse et la finesse du renard. Belon l'appelle *oie nonette;* le mot grec est *oie-renard* (*Chenalopex* L.).

On range aussi dans la même classe un autre oiseau qu'on appelle phénix [1]. Je ne l'ai vu qu'en peinture; on le voit rarement; et, si l'on en croit les Héliopolitains, il ne se montre dans leur pays que tous les cinq cents ans, lorsque son père vient à mourir. S'il ressemble à son portrait, ses ailes sont en partie dorées et en partie rouges, et il est entièrement conforme à l'aigle quant à la figure et à la description détaillée. On en rapporte une particularité qui me paraît incroyable. Il part, disent les Égyptiens, de l'Arabie, se rend au temple du Soleil avec le corps de son père, qu'il porte enveloppé dans de la myrrhe, et lui donne la sépulture dans ce temple. Voici de quelle manière : il fait avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, du poids qu'il se croit capable de porter, la soulève, et essaye si elle n'est pas trop pesante; ensuite, lorsqu'il a fini ces essais, il creuse cet œuf, y introduit son père, puis il bouche l'ouverture avec de la myrrhe : cet œuf est alors de même poids que lorsque la masse était entière. Lorsqu'il l'a, dis-je, renfermé, il le porte en Égypte dans le temple du Soleil.


Le Phénix — D'après divers monuments.

On voit dans les environs de Thèbes une espèce de serpents sacrés qui ne font jamais de mal aux hommes : ces serpents sont fort petits, et portent deux cornes au haut de la tête. Quand ils meurent, on les enterre dans le temple de Jupiter, auquel, dit-on, ils sont consacrés.

Il y a dans l'Arabie, assez près de la ville de Buto, un lieu où je me rendis pour m'informer des serpents ailés. Je vis à mon arrivée une quantité prodigieuse d'os et d'épines du dos de ces serpents. Il y en avait des tas épars de tous les côtés, de grands, de moyens et de petits. Le lieu où sont ces os amoncelés se trouve à l'endroit où une gorge resserrée entre des montagnes débouche dans une vaste plaine qui touche à celle de l'Égypte. On dit que ces serpents ailés volent d'Arabie en Égypte dès le commencement du printemps, mais que les ibis, allant à leur rencontre à l'endroit où ce défilé aboutit à la plaine, les empêchent de passer et les tuent. Les Arabes assurent que c'est en reconnaissance de ce service que les Égyptiens ont une grande vénération pour l'ibis; et les Égyptiens conviennent eux-mêmes que c'est la raison pour laquelle ils honorent ces oiseaux [2].

Il y a deux espèces d'ibis [3]. Ceux de la première espèce sont de la grandeur du crex; leur plumage est extrêmement noir; ils ont les cuisses comme celles des grues et le bec recourbé; ils combattent contre les serpents. Ceux de la seconde espèce sont plus communs, et l'on en rencontre souvent : ils ont une partie de la tête et toute la gorge sans plumes; leur plumage est blanc, excepté celui de la tête, du cou et de l'extrémité des ailes et de la queue, qui est très-noir; quant aux cuisses et au bec, ils les ont de même que l'autre espèce. Le serpent volant ressemble, pour la figure, aux serpents aquatiques; ses ailes ne sont point garnies de plumes, elles sont entièrement semblables à celles de la chauve-souris.

[1] On ne croyait point encore, du temps d'Hérodote, que le phénix renaquît de ses cendres. Cette opinion s'accrédita dans la suite. Suidas assure, au mot *Phénix*, que lorsque cet oiseau s'est brûlé, il naît de ses cendres un ver qui se change en phénix. Sur les monuments égyptiens, la figure du phénix est ordinairement caractérisée par une aigrette; et l'on voit auprès l'étoile caniculaire, Sothis (Sirius).

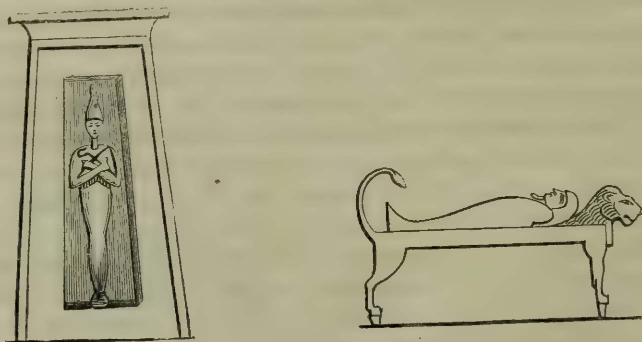
[2] A Basra, dit Niebuhr, il y a une sorte de serpents que l'on appelle *heie-sursurie*, ou *heie-thiare* (serpent volant). Ils se tiennent sur les dattiers, et comme il leur serait pénible de descendre d'un arbre fort haut pour remonter sur un autre, ils s'attachent par la queue à une branche du premier qui, faisant ressort par le mouvement qu'ils lui donnent, les lance jusqu'aux branches du second *(Description de l'Arabie)*. L'Amiral Anson parle aussi de serpents volants, mais sans ailes, qu'il a vus dans l'île de Quibo. Ces observations, d'ailleurs intéressantes, n'expliquent point le passage d'Hérodote. On a fait un grand nombre d'hypothèses pour découvrir le véritable sens. Les uns ont supposé qu'il fallait substituer au serpent ailé la grande sauterelle (*Gryllus migratorius)*. Les Arabes assimilent encore aujourd'hui, dit Miot d'après Niebuhr, le corps de ce redoutable insecte à celui du serpent : le nom du reptile aura passé à l'insecte entier, et Hérodote n'aura fait que le traduire en grec. La grande sauterelle aura laissé, sur le lieu du combat, les enveloppes de son corps avec ses cuisses et ses pattes armées d'aiguillons, auxquelles on aura donné le nom d'arêtes. Un savant moderne prétend avoir trouvé des écailles de serpents dans une momie d'ibis; le fait paraît douteux. On propose de remplacer l'ibis par la cigogne ou la grue. Après tous ces commentaires, on reste dans le doute. Le fait est que la valeur de la plupart des noms d'animaux, au cinquième siècle avant notre ère, était loin d'avoir une signification déterminée et précise : on n'avait ni classification ni nomenclature scientifiques.

[3] On ne confond plus l'ibis avec le genre des courlis : sous ce nom on comprend un grand nombre d'espèces qui vivent dans différents pays. Les anciens ibis conservés en momies ne diffèrent point des deux espèces qui existent encore aujourd'hui en Égypte, l'ibis blanc (*Ibis religiosa*) et l'ibis noir ou vert (*Ibis falcinella*). Voyez les représentations d'une momie d'Égypte, d'un ibis sculpté et d'un ibis vivant, dans le *Magasin pittoresque*, t. XX, p. 128.

En voilà assez sur les animaux sacrés.

Parmi les Égyptiens que j'ai connus, ceux qui habitent aux environs de cette partie de l'Égypte où l'on sème des grains sont sans contredit les plus habiles, et ceux qui, de tous les hommes, cultivent le plus leur mémoire. Voici quel est leur régime · ils se purgent tous les mois pendant trois jours consécutifs, et ils ont grand soin d'entretenir et de conserver leur santé par des vomitifs et des lavements, persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons. D'ailleurs, après les Libyens, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Égyptiens. Je crois qu'il faut attribuer cet avantage aux saisons, qui ne varient jamais en ce pays, car ce sont les variations dans l'air, et surtout celles des saisons, qui occasionnent les maladies. Leur pain s'appelle *cyllestis* : ils le font avec de l'épeautre ([1]). Comme ces Égyptiens n'ont point de vignes dans leur pays, ils boivent de la bière ; ils vivent de poissons crus séchés au soleil, ou mis dans de la saumure ; ils mangent crus pareillement les cailles, les canards et quelques petits oiseaux, qu'ils ont eu soin de saler auparavant ; enfin, à l'exception des oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôties ou bouillies.

Aux festins qui se font chez les riches, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois si bien travaillée et si bien peinte, qu'elle représente parfaitement un mort :



Statuettes présentées aux convives dans les salles à manger. (Voy. une troisième forme dans Wilkinson, t. II, p. 410.)

elle n'a qu'une coudée ou deux au plus On la montre à chacun des convives en disant : « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort ; buvez donc maintenant et vous divertissez ([2]). »

([1]) *Holcus sorghum* L. Les Égyptiens modernes l'appellent *dourah belady*. (Voy. la médaille, p. 17.)

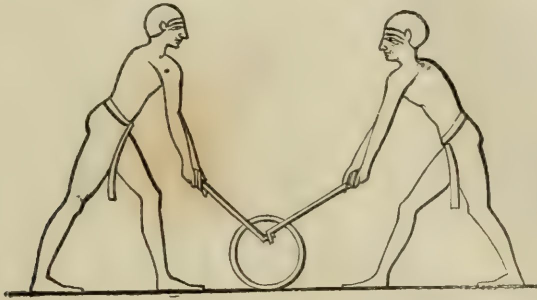
([2]) C'était sans doute la figure de quelque divinité, peut-être celle d'Osiris, qui était le type de toutes les momies humaines. Il y aurait un livre entier à écrire sur les festins, les soirées, les divertissements, les jeux des anciens Égyptiens. Plu-



Une soirée dans l'ancienne Égypte. — Ces détails de mœurs et ceux qui suivent sont tirés des tombes de Thèbes et de Beni-Hassan.

Contents des chansons qu'ils tiennent de leurs pères, ils n y en ajoutent point d'autres. Il y en a plusieurs dont l'institution est louable, et surtout celle qui se chante en Phénicie, en Cypre et ailleurs

sieurs œuvres d'art satiriques (les Égyptiens aimaient beaucoup les caricatures) montrent que la tempérance n'était pas toujours rigoureusement observée dans les festins On y voit non-seulement des hommes que leurs amis sont obligés



Jeu du cerceau.



Jeu de la main chaude?



Danses



Jeu des échecs.

Jeu de la *morra*.

d'emporter sur leurs épaules, mais même des dames riches qu'un peu d'excès a mises dans un état assez déplorable.

On s'invitait à des réunions pour entendre des concerts ou voir des danses. Les orchestres se composaient d'instruments

elle a différents noms chez les différents peuples. On convient généralement que c'est la même que les Grecs appellent *linus*, et qu'ils ont coutume de chanter. Entre mille choses qui m'étonnent en Égypte,

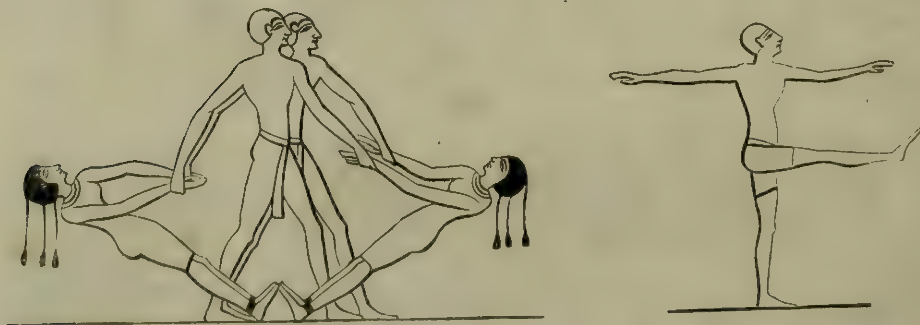
assez nombreux, harpes, guitares, tympanons, flûtes longues ou courtes, simples ou doubles, trompettes, castagnettes, tambourins. Les danses n'étaient pas moins vives que celles des modernes almées. On applaudissait de la même manière



Jeux divers.



Jeux de balle.



Jeux gymnastiques.

qu'aujourd'hui. De jeunes filles et de jeunes garçons offraient des rafraîchissements et des éventails aux invités, assis, comme nous le sommes, sur des chaises ou des fauteuils semblables aux nôtres. Les femmes étaient parées de

je ne puis concevoir où les Égyptiens ont pris cette chanson du *linus*. Je crois qu'ils l'ont chantée de tout temps. Elle s'appelle en égyptien *manéros*. Ils disaient que Manéros était fils unique de leur premier roi ; qu'ayant été enlevé par une mort prématurée, ils chantèrent en son honneur ces airs lugubres, et que cette chanson était la première et la seule qu'ils eussent dans les commencements.

Il n'y a parmi les Grecs que les Lacédémoniens qui s'accordent avec les Égyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards. Si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas et se détourne ; et si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Les autres Grecs n'ont point cet usage. Lorsque les Égyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence en baissant la main jusqu'aux genoux.

Leurs habits sont de lin, avec des franges autour des jambes : ils les appellent calasiris ; et par-dessus ils s'enveloppent d'une espèce de manteau de laine blanche. Mais ils ne portent pas dans les temples cet habit de laine, et on ne les ensevelit pas non plus avec cet habit : les lois de la religion le défendent. Cela est conforme aux cérémonies orphiques, que l'on appelle aussi bachiques, et qui sont les mêmes que les égyptiennes et les pythagoriques. En effet, il n'est pas permis d'ensevelir dans un vêtement de laine quelqu'un qui a participé à ces mystères. La raison que l'on en donne est empruntée de la religion.

Entre autres choses qu'ont inventées les Égyptiens, ils ont imaginé à quel dieu chaque mois et chaque jour du mois sont consacrés : ce sont eux qui, en observant le jour de la naissance de quelqu'un, lui ont prédit le sort qui l'attendait, ce qu'il deviendrait, et le genre de mort dont il devait mourir. Les poëtes grecs ont fait usage de cette science ; mais les Égyptiens ont inventé plus de prodiges que tout le reste des hommes. Lorsqu'il en survient un, ils le mettent par écrit, et observent de quel événement il sera suivi. Si, dans la suite, il arrive quelque chose qui ait avec ce prodige la moindre ressemblance, ils se persuadent que l'issue sera la même.

Personne en Égypte n'exerce la divination : elle n'est attribuée qu'à certains dieux. On voit en ce pays des oracles d'Hercule, d'Apollon, de Minerve, de Diane, de Mars, de Jupiter ; mais on a plus de vénération pour celui de Latone, en la ville de Buto, que pour tout autre. Ces sortes de divinations n'ont pas les mêmes règles ; elles diffèrent les unes des autres.

La médecine est si sagement distribuée en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce

riches étoffes ornées de très-beaux dessins brodés à l'aiguille. Elles étaient coiffées élégamment, quelquefois avec d'autres cheveux que les leurs (on conserve dans plusieurs musées de fort jolies perruques égyptiennes antiques à boucles et à tresses finement travaillées). Elles portaient de charmants colliers, des bracelets, des ceintures où étincelaient l'or et les pierreries ; leurs doigts étaient chargés de belles bagues.

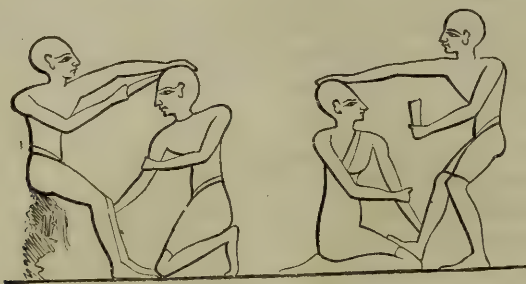
A l'intérieur des maisons, dans la vie domestique, pour passer agréablement les heures de loisir, on avait des jeux nom-



Jeux et exercices divers.

breux et variés. Les monuments nous en ont conservé la représentation. Dans de petits coffres à momie, on a trouvé des poupées, des pantins, des chariots, des balles en peau, des dés, des pirouettes. Le Musée de Londres (*British museum*) possède une très-riche collection de ces objets curieux.

de maladie, et non de plusieurs. Tout y est plein de médecins · les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête; ceux-là pour les maux de ventre; d'autres enfin pour les maladies internes.



Médecins et malades. — Hypogées de Beni-Hassan.

Le deuil et les funérailles se font de cette manière : quand il meurt un homme de considération, toutes les femmes de sa maison se couvrent de boue la tête et même le visage; elles laissent le mort à la maison, se découvrent le sein, et, ayant attaché leur habillement avec une ceinture, elles se frappent la poitrine, et parcourent la ville accompagnées de leurs parentes [1]. D'un autre côté, les hommes attachent de même leurs habits et se frappent la poitrine. Après cette cérémonie, on porte le corps à l'endroit où on les embaume.

Il y a en Égypte certaines personnes que la loi a chargées des embaumements, et qui en font profession. Quand on leur apporte un corps, ils montrent aux porteurs des modèles de morts en bois, peints au naturel. Le plus recherché représente, à ce qu'ils disent, celui dont je me fais scrupule de dire ici le nom [2]. Ils en font voir un second qui est inférieur au premier, et qui ne coûte pas si cher. Ils en montrent encore un troisième qui est au plus bas prix. Ils demandent ensuite suivant lequel de ces trois modèles on souhaite que le mort soit embaumé. Après qu'on est convenu du prix, les parents se retirent. Les embaumeurs travaillent chez eux, et voici comment ils procèdent à l'embaumement le plus précieux.

D'abord ils tirent la cervelle par les narines, en partie avec un ferrement recourbé, en partie par le moyen des drogues qu'ils introduisent dans la tête; ils font ensuite une incision dans le flanc avec une pierre d'Éthiopie tranchante; ils tirent par cette ouverture les intestins, les nettoient et les passent au vin de palmier; ils les passent encore dans des aromates broyés; ensuite ils remplissent le ventre de myrrhe pure broyée, de cannelle et d'autres parfums, l'encens excepté; puis ils le recousent. Lorsque cela est fini, ils salent le corps, en le couvrant de natrum pendant soixante-dix jours. Il n'est pas permis de le laisser séjourner plus longtemps dans le sel. Ces soixante-dix jours écoulés, ils lavent le corps, et l'enveloppent entièrement de bandes de toile de coton enduites de commi, dont les Égyptiens se servent ordinairement comme de colle. Les parents retirent ensuite le corps; ils font faire en bois un étui de forme humaine, ils y renferment le mort et le mettent dans une salle destinée à cet usage; ils le placent droit contre la muraille. Telle est la manière la plus magnifique d'embaumer les morts.

Ceux qui veulent éviter la dépense choisissent cette autre sorte : on remplit des seringues d'une liqueur onctueuse qu'on a tirée du cèdre; on en injecte le ventre du mort, sans y faire aucune incision, et sans en tirer les intestins. Quand on a introduit cette liqueur, on bouche l'orifice, pour empêcher la liqueur injectée de sortir; ensuite l'on sale le corps pendant le temps prescrit. Le dernier jour,

(1) Quelques-uns de ces usages funéraires se sont conservés dans l'Égypte moderne. On voit encore, aux enterrements, des personnes louées pour pleurer. L'une d'elles murmure sur un ton bas : « O mon malheur ! » une autre répète ces trois mots à plus haute voix; puis toutes ensemble s'écrient avec violence : « O mon malheur ! » Elles appellent le mort avec les expressions de la tendresse ou du respect : « O mon père ! ô ma mère ! ô ma sœur ! ô mon maître ! ô seigneur de la maison ! ô mon ami ! mon cher ! mon âme ! mes yeux ! »

(2) Osiris

on fait sortir du ventre la liqueur injectée : elle a tant de force qu'elle dissout le ventricule et les entrailles et les entraîne avec elle. Le natrum consume les chairs, et il ne reste du corps que la peau et les os. Cette opération finie, ils rendent le corps sans y faire autre chose.

La troisième espèce d'embaumement n'est que pour les pauvres. On injecte le corps avec la liqueur nommée surmaïa ; on met le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours, et on le rend ensuite à ceux qui l'ont apporté (¹).

Quant aux femmes de qualité, lorsqu'elles sont mortes, on ne les remet pas sur-le-champ aux embaumeurs, non plus que celles qui sont belles et qui ont été en grande considération, mais seulement trois ou quatre jours après leur mort.

Si l'on trouve un corps mort d'un Égyptien ou même d'un étranger, soit qu'il ait été enlevé par un crocodile, ou qu'il ait été noyé dans le fleuve, la ville sur le territoire de laquelle il a été jeté est obligée de l'embaumer, de le préparer de la manière la plus magnifique, et de le mettre dans les tombeaux sacrés. Il n'est permis à aucun de ses parents ou de ses amis d'y toucher; les prêtres du Nil ont seuls ce privilége ; ils l'ensevelissent de leurs propres mains, comme si c'était quelque chose de plus que le cadavre d'un homme.

Les Égyptiens ont un grand éloignement pour les coutumes des Grecs, en un mot pour celles de tous les autres hommes. Cet éloignement se remarque également dans toute l'Égypte, excepté à Chemmis, ville considérable de la Thébaïde, près de Néapolis, où l'on voit un temple de Persée, fils de Danaé. Ce temple est de figure carrée et environné de palmiers ; le vestibule est vaste et bâti de pierres, et sur le haut on remarque deux grandes statues de pierre : dans l'enceinte sacrée est le temple où l'on voit une statue de Persée. Les Chemmites disent que ce héros apparaît souvent dans le pays et dans le temple ; qu'on trouve quelquefois une de ses sandales, qui a deux coudées de long ; et qu'après qu'elle a paru, la fertilité et l'abondance règnent dans toute l'Égypte. Ils célèbrent en son

(¹) Voici comment on explique ces soins extrêmes des Égyptiens pour la conservation des corps.

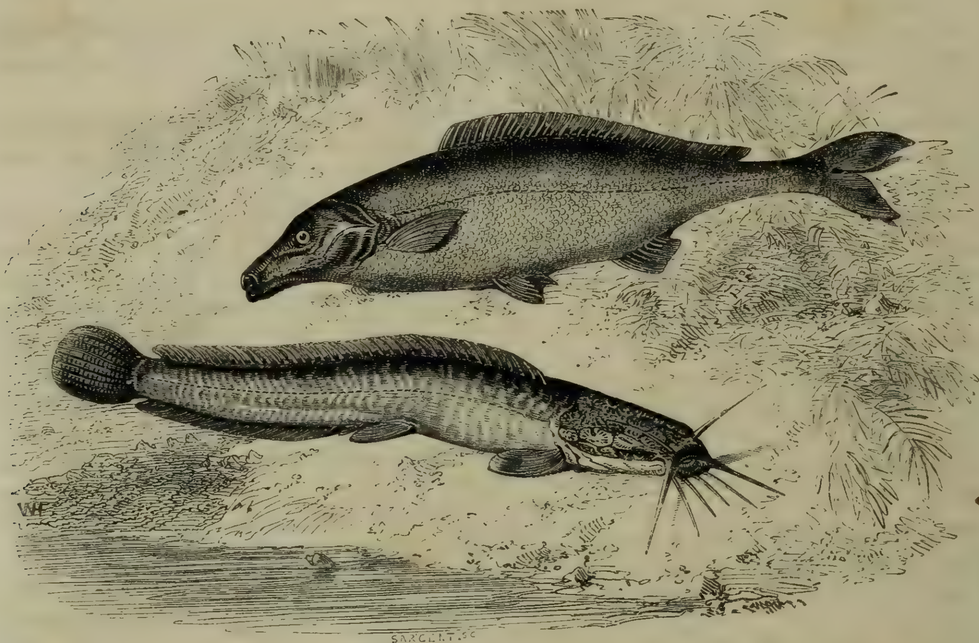
La religion enseignait que l'âme, après avoir quitté la vie, passait successivement, pendant un cycle de trois mille ans, dans les corps des animaux de la terre, de l'air et des eaux, puis revenait dans le corps d'un homme. Mais on supposait que ces transmigrations commençaient seulement lorsque le corps était entièrement détruit. Si donc on réussissait à conserver le corps pendant trois mille ans, on croyait que l'âme pourrait échapper à la nécessité de ces humiliantes épreuves, et que, dans la permanence de son habitation mortelle, elle aurait le temps de se purifier et de se préparer à comparaître devant le juge divin. Aussi les tombeaux des personnes riches étaient-ils ornés à l'intérieur avec autant de recherche que les appartements : on y entretenait, sur de petits autels, des fleurs et des fruits; on y faisait peindre et sculpter les scènes et les travaux que le défunt avait le plus aimés pendant sa vie terrestre, dans l'espoir que son âme aurait conscience de ce spectacle de l'activité humaine et de celui de la nature, qu'elle en serait constamment récréée, et que la patience lui serait plus facile. Prédire à un homme qu'en expiation d'un de ses défauts, son âme passerait dans le corps d'un animal



Retour de l'âme d'un gourmand à la vie terrestre, sous une forme nouvelle, après jugement. Elle est frappée à coups de verges par des cynocéphales. — Catacombes de Biban-el-Molouk.

immonde, était une cruelle injure. Certaines œuvres d'art égyptiennes montrent bien quelles étaient les imaginations singulières que l'on se faisait à ce sujet.

honneur, et à la manière des Grecs, des jeux gymniques qui de tous les jeux sont les plus excellents. Les prix qu'on y propose sont du bétail, des manteaux et des peaux.



Poissons du Nil. — Le Mormyre oxyrhynque et l'Hétérobranche Harmont. — Description de l'Égypte.

Ceux qui demeurent dans la partie marécageuse de l'Égypte ont imaginé des moyens de se procurer aisément des vivres. Lorsque le fleuve a pris toute sa crue, et que les campagnes sont comme une espèce de mer, il parait dans l'eau une quantité prodigieuse de lis que les Égyptiens appellent lotos (¹); ils les cueillent et les font sécher au soleil; ils en prennent ensuite la graine; cette graine ressemble à celle du pavot, et se trouve au milieu du lotos; ils la pilent et en font du pain qu'ils cuisent au feu. On mange aussi la racine de cette plante : elle est d'un goût agréable et doux; elle est ronde, et de la grosseur d'une pomme. Il y a une autre espèce de lis ressemblant aux roses, et qui croît dans le Nil. Son fruit a beaucoup de rapport avec les rayons d'un guêpier; on le recueille sur une tige qui sort de la racine et croît auprès de l'autre tige. On y trouve quantité de grains bons à manger, de la grosseur d'un noyau d'olive; on les mange verts ou secs.

Le byblus est une plante annuelle (²). Quand on l'a arraché des marais, on en coupe la partie supérieure qu'on emploie à différents usages; quant à l'inférieure, ou ce qui reste de la plante, et qui a environ une coudée de haut, on le mange cru ou on le vend. Ceux qui veulent rendre ce mets plus délicat le font rôtir dans un four ardent. Quelques-uns d'entre eux ne vivent que de poissons; ils les vident, les font sécher au soleil, et les mangent quand ils sont secs.

Dans les différentes branches du fleuve, on trouve très-peu de ces sortes de poissons qui vont par troupes; ils croissent dans les étangs. A certaines époques de l'année, ils se rendent à la mer par bandes.

(¹) Le *Nelumbium speciosum*, connu des anciens sous le nom de *fève d'Égypte*, de *lis du Nil*, ou de *lotus*, a disparu depuis longtemps des eaux d'Égypte. C'est une nymphéacée : ses racines ressemblent aux tiges du roseau de nos marais, ses fleurs à nos tulipes; on a comparé son fruit à une pomme d'arrosoir. On peut voir fleurir le *Nelumbium* au jardin des Plantes de Paris. Il est représenté et décrit dans le tome XX du *Magasin pittoresque*, p. 185.

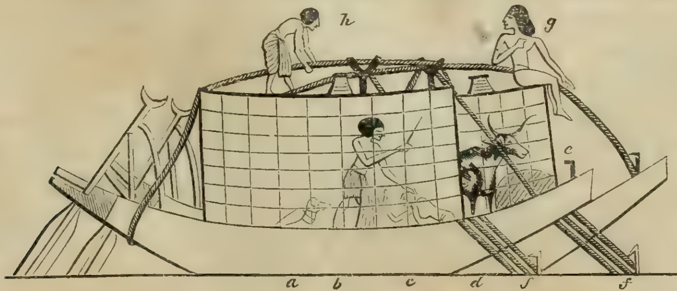
(²) Le papyrus (*Cyperus papyrus* L.). La partie inférieure était nutritive. La tige et les feuilles servaient en partie à la fabrication du papier à écrire, en partie à la construction de barques légères, etc. Avec le liber on faisait des toiles, des voiles, des couvertures de lit, des cordages, des sandales, etc.

Lorsque les femelles se sont fécondées dans la mer, les poissons remontent la rivière pour regagner chacun sa demeure accoutumée. Les femelles conduisent la troupe : en la conduisant, elles jettent leurs œufs, qui sont de la grosseur des grains de millet; et les mâles, qui les suivent, les avalent. Tous ces grains sont autant de petits poissons. Ceux qui restent, et que les mâles n'ont pas dévorés, prennent de l'accroissement et deviennent des poissons.

Si l'on prend de ces poissons lorsqu'ils vont à la mer, on remarque que leurs têtes sont meurtries du côté gauche; ceux, au contraire, qui remontent ont la tête froissée du côté droit ([1]). La cause en est sensible. Quand ils vont à la mer, ils côtoient la terre du côté gauche; et, lorsqu'ils reviennent, ils s'approchent du même rivage, le touchent et s'y appuient tant qu'ils peuvent, de peur que le courant de l'eau ne les détourne de leur route. Quand le Nil commence à croître, l'eau se filtre à travers les terres, et remplit les fossés et les lagunes qui sont près du fleuve A peine sont-ils pleins, qu'on y voit fourmiller de toutes parts une multitude prodigieuse de petits poissons; mais quelle est la cause vraisemblable de leur production? Je crois la connaître. Lorsque le Nil se retire, les poissons qui, l'année précédente, avaient déposé leurs œufs dans le limon, se retirent aussi avec les dernières eaux. L'année révolue, lorsque le Nil vient de nouveau à se déborder, ces œufs commencent aussitôt à éclore et à devenir de petits poissons.

Les Égyptiens qui habitent dans les marais se servent d'une huile exprimée du fruit du sillicyprion; ils l'appellent *kiki*. Voici comment ils la font : ils sèment sur les bords des différentes branches du fleuve et sur ceux des étangs, du sillicyprion. En Grèce, cette plante vient d'elle-même et sans culture; en Égypte, on la sème, et elle porte une grande quantité de fruits d'une odeur forte. Lorsqu'on les a recueillis, les uns les broient et en retirent l'huile par expression, les autres les font bouillir après les avoir fait rôtir : l'huile se détache, et on la ramasse. C'est une liqueur grasse qui n'est pas moins bonne pour les lampes que l'huile d'olive; mais elle a une odeur forte et désagréable.

On voit en Égypte une quantité prodigieuse de moucherons. Les Égyptiens ont trouvé des moyens pour s'en garantir. Ceux qui demeurent dans la partie marécageuse ont imaginé un autre moyen : il n'y a personne qui n'ait un filet. Le jour, on s'en sert pour prendre du poisson; la nuit, on l'étend autour du lit; on passe ensuite sous ce filet, et l'on se couche. Si l'on voulait dormir avec ses habits, ou enveloppé d'un drap, on serait piqué par les moucherons, au lieu qu'ils ne l'essayent pas même à travers



Baris, bateau égyptien. — Thèbes.

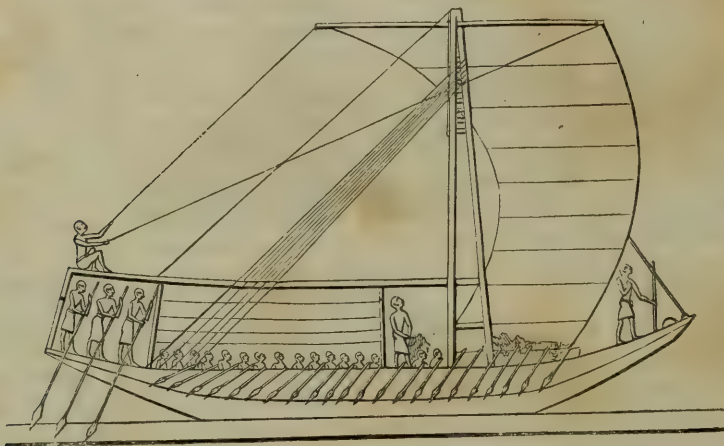
a et *c*, deux bateaux attachés au rivage par les cordages et les crochets *f*, *f*; — *b*, officier donnant la bastonnade au marinier *c*; derrière l'officier un animal, probablement un chien; — *d*, vache dans le second bateau; — *g*, chef ou pilote; — *h*, marinier tirant la corde qui sert à tenir attachés l'un à l'autre les deux bateaux.

le filet. Ceux qui habitent au-dessus des marais se mettent à couvert de ces insectes en dormant sur le haut d'une tour : le vent empêche les moucherons de voler si haut.

Leurs vaisseaux de charge sont faits avec l'épine, qui ressemble beaucoup aux lotos de Cyrène, et

([1]) Geoffroy Saint-Hilaire a observé que les mormyres à museau pointu voyagent, en effet, annuellement dans le Nil, et que leur tête, revêtue seulement d'une pellicule très-mince, est exposée à être meurtrie par le moindre choc contre le rivage. Au reste, d'autres poissons présentent aussi quelquefois des meurtrissures; tel est particulièrement l'hétérobranche harmont, espèce chez laquelle la peau est également nue et sans écailles. La chair des mormyres est ferme et un peu musquée, mais d'un excellent goût. Ces poissons sont nocturnes, très-craintifs et difficiles à pêcher. On croyait autrefois qu'ils ne se trouvaient que dans le Nil; depuis on en a découvert dans le Sénégal.

dont il sort une larme qui se condense en gomme. Ils tirent de cette épine des planches d'environ deux coudées; ils les arrangent de la même manière qu'on arrange les briques, et les attachent avec des chevilles fortes et longues; ils placent sur leur surface des solives, sans se servir de varangues ni de courbes; mais ils affermissent en dedans cet assemblage avec des liens de byblus; ils font ensuite un gouvernail



Vaisseau de guerre. — Thèbes.

qu'ils passent à travers la carène, puis un mât avec l'épine, et des voiles avec le byblus. Ces navires ne peuvent pas remonter le fleuve, à moins d'être poussés par un grand vent : aussi est-on obligé de les tirer de dessus le rivage (1). Voici la manière dont on les conduit en descendant : on a une claie de bruyère tissue avec du jonc, et une pierre percée pesant environ deux talents; on attache la claie avec une corde à l'avant du vaisseau, et on la laisse aller au gré de l'eau; on attache la pierre à l'arrière avec une autre corde. La claie, emportée par la rapidité du courant, entraîne avec elle le baris (c'est ainsi qu'on appelle cette sorte de navire); la pierre, qui est à l'arrière, gagne le fond de l'eau, et sert à diriger sa course. Ils ont un grand nombre de vaisseaux de cette espèce, dont quelques-uns portent une charge de plusieurs milliers de talents (2).

Quand le Nil a inondé le pays, on n'aperçoit plus que les villes; elles paraissent au-dessus de l'eau, et ressemblent à peu près aux îles de la mer Égée. Toute l'Égypte, en effet, n'est qu'une vaste mer, si vous en exceptez les villes. Tant que dure l'inondation, on ne navigue plus sur les canaux du fleuve, mais par le milieu de la plaine. Ceux qui remontent de Naucratis à Memphis prennent alors par les pyramides; ce n'est point là cependant la navigation ordinaire, mais par la pointe du Delta et par la ville de Cercasore. Si de la mer et de Canope vous allez à Naucratis par la plaine, vous passez près des villes d'Anthylle et d'Archandre.

Anthylle est une ville considérable; elle fait toujours partie du revenu de la femme du roi d'Égypte, et lui est particulièrement assignée pour sa chaussure (3). Cet usage s'observe depuis que ce pays appartient aux Perses.

J'ai dit jusqu'ici ce que j'ai vu, ce que j'ai su par moi-même, ou ce que j'ai appris par mes recherches.

(1) Les anciennes peintures montrent que, longtemps avant Hérodote, les Égyptiens avaient aussi des navires plus solides et d'une construction plus habile, soit pour transporter des marchandises, du blé, des animaux sur le Nil, soit pour entreprendre des expéditions lointaines en temps de paix et de guerre. On se servait de voiles sur le Nil lorsque le vent était favorable. Sur certains bateaux on pouvait abaisser le mât lorsqu'il offrait au vent une résistance contraire à sa marche. Sur un de ces bateaux on croit voir un chariot près du mât que l'on baisse.

(2) Le talent pèse 25 kilogr. 176 gramm.

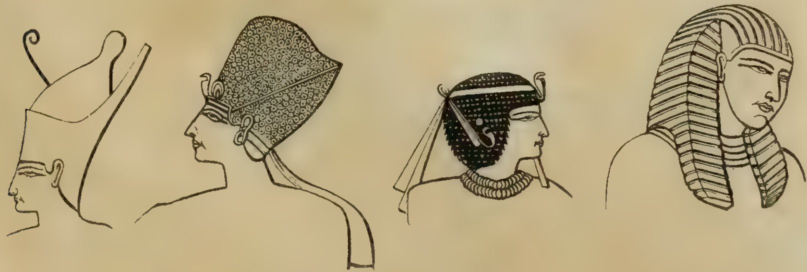
(3) Athénée raconte que ce revenu était affecté aux reines d'Égypte et de Perse pour leur ceinture. Athénée veut seulement parler des reines de Perse qui le furent aussi d'Égypte depuis la conquête de ce pays par Cambyse.

Je vais maintenant parler de ce pays selon ce que m'en ont dit les Égyptiens ; j'ajouterai aussi à mon récit quelque chose de ce que j'ai vu par moi-même.

Ménès, qui fut le premier roi d'Égypte, fit faire, selon les prêtres, des digues à Memphis. Le fleuve, jusqu'au règne de ce prince, coulait entièrement le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Libye ; mais, ayant comblé le coude que forme le Nil du côté du midi, et construit une digue environ à cent stades au-dessus de Memphis, il mit à sec son ancien lit, et lui fit prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il coulât à égale distance des montagnes ; et encore aujourd'hui, sous la domination des Perses, on a une attention particulière à ce même coude du Nil, dont les eaux, retenues par les digues, coulent d'un autre côté, et on a soin de les fortifier tous les ans. En effet, si le fleuve venait à les rompre et à se répandre de ce côté-là dans les terres, Memphis risquerait d'être entièrement submergée. Ménès, leur premier roi, fit bâtir, au rapport des mêmes prêtres, la ville qu'on appelle aujourd'hui Memphis, dans l'endroit même d'où il avait détourné le fleuve, et qu'il avait converti en terre ferme ; car cette ville est aussi située dans la partie étroite de l'Égypte. Le même fit creuser au nord et à l'ouest de Memphis un lac qui communiquait avec le fleuve, n'étant pas possible de le faire à l'est, parce que le Nil s'y oppose ; enfin il éleva dans la même ville un grand et magnifique temple en l'honneur de Vulcain.

Les prêtres me lurent ensuite dans leurs annales les noms de trois cent trente autres rois qui régnèrent après lui. Dans une si longue suite de générations, il se trouve dix-huit Éthiopiens et une femme du pays ; tous les autres étaient hommes et Égyptiens. Cette femme qui régna en Égypte s'appelait Nitocris, comme la reine de Babylone. Ils me racontèrent que les Égyptiens, après avoir tué son frère, qui était leur roi, lui remirent la couronne ; qu'alors elle chercha à venger sa mort, et qu'elle fit périr par artifice un grand nombre d'Égyptiens. On pratiqua sous terre, par son ordre, un vaste appartement qu'elle destinait en apparence à des festins ; mais elle avait réellement d'autres vues. Elle y invita à un repas un grand nombre d'Égyptiens qu'elle connaissait pour les principaux auteurs de la mort de son frère, et, pendant qu'ils étaient à table, elle fit entrer les eaux du fleuve par un canal secret. Il n'est rien dit davantage de cette princesse, si ce n'est qu'après avoir fait cela elle se précipita dans un appartement toute couverte de cendres, afin de se soustraire à la vengeance du peuple.

Les prêtres me dirent que de tous ces rois il n'y en eut aucun qui se fût distingué par des ouvrages



Coiffures royales égyptiennes. — D'après divers monuments.

remarquables ou par quelque action d'éclat, si vous en exceptez Mœris, le dernier de tous ; que ce prince s'illustra par plusieurs monuments ; qu'il bâtit le vestibule du temple de Vulcain qui regarde le nord, et creusa un lac dont je donnerai dans la suite les dimensions, et qu'il y fit élever des pyramides dont je décrirai la grandeur dans le même temps que je parlerai du lac. Ils me racontèrent que ce prince fit faire tous ces ouvrages, et que les autres ne laissèrent aucun monument à la postérité : aussi les passerai-je sous silence, et me contenterai-je de faire mention de Sésostris, qui vint après eux.

Ce prince fut, selon ces prêtres, le premier qui, étant parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs, subjugua les peuples qui habitaient les bords de la mer Érythrée. Il fit voile encore plus loin, jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas-fonds

De là, selon les mêmes prêtres, étant revenu en Égypte, il leva une nombreuse armée, et, avançant par la terre ferme, il subjugua tous les peuples qui se trouvèrent sur sa route. Quand il rencontrait des nations courageuses et jalouses de leur liberté, il érigeait dans leur pays des colonnes sur lesquelles il faisait graver une inscription qui indiquait son nom, celui de sa patrie, et qu'il avait vaincu ces peuples par la force des armes. Quant aux pays qu'il subjuguait aisément et sans livrer bataille, il élevait des colonnes avec une inscription pareille ; mais il faisait ajouter des emblèmes de la lâcheté de ces peuples.

Ces prêtres me dirent encore que Sésostris, revenant en Égypte, amena avec lui un grand nombre de prisonniers faits sur les nations qu'il avait subjuguées ; il les employa à traîner jusqu'au temple de Vulcain ces pierres énormes qu'on y voit. Ce furent ces mêmes prisonniers que l'on força de creuser les fossés et les canaux dont l'Égypte est entrecoupée. Avant ces travaux exécutés malgré eux, l'Égypte était commode pour les chevaux et pour les voitures ; mais depuis ce temps-là, quoique le pays soit plat et uni, il est devenu impraticable aux uns et aux autres, à cause de la multitude de canaux qu'on y rencontre de toutes parts et en tous sens. Ce prince les fit creuser parce que, toutes les fois que le fleuve venait à se retirer, les villes qui n'étaient point sur ses bords, mais au milieu des terres, se trouvaient dans une grande disette d'eau, n'ayant pour leur boisson que l'eau saumâtre des puits.

Sésostris est le seul roi d'Égypte qui ait régné en Éthiopie. Ce prince laissa des statues de pierre devant le temple de Vulcain, en mémoire du danger qu'il avait évité. Il y en avait deux de trente coudées de haut, dont l'une le représentait, et l'autre représentait sa femme ; et quatre de vingt coudées chacune, qui représentaient ses quatre fils. Longtemps après, lorsque Darius, roi de Perse, voulut faire placer sa statue devant celles-ci, le grand prêtre de Vulcain s'y opposa. Ce prince, objectait-il, n'a pas fait de si grandes actions que Sésostris. S'il a soumis autant de nations, du moins n'a-t-il pu vaincre les Scythes, que Sésostris a subjugués. Il n'est donc pas juste, ajoutait-il, de placer devant les statues de Sésostris celle d'un prince qui ne l'a point surpassé par ses exploits. On dit que Darius pardonna au grand prêtre cette remontrance généreuse [1].

Les prêtres me racontèrent qu'après la mort de Sésostris, son fils Phéron monta sur le trône. Il fit faire pour le temple du Soleil deux obélisques remarquables, qui méritent surtout qu'on en fasse mention. Ils ont chacun cent coudées de haut sur huit de large, et sont d'une seule pierre.

Les mêmes prêtres me dirent que Phéron eut pour successeur un citoyen de Memphis, que les Grecs appellent Protée dans leur langue. On voit encore aujourd'hui à Memphis un lieu magnifique et très-orné qui lui est consacré. Ce lieu est au sud du temple de Vulcain. Des Phéniciens de Tyr habitent alentour, et tout ce quartier s'appelle le Camp des Tyriens. Il y a dans le lieu consacré à Protée une chapelle dédiée à Vénus, surnommée l'Étrangère. Je conjecture que cette Vénus est Hélène, fille de Tyndare.

Les prêtres me dirent que Rhampsinite succéda à Protée. Il fit faire le vestibule du temple de Vulcain qui est à l'occident ; il fit aussi élever vis-à-vis de ce vestibule deux statues de vingt-cinq coudées de haut : l'une au nord, les Égyptiens l'appellent Été ; l'autre au midi, ils la nomment Hiver. Ils adorent celle qu'ils appellent Été, et lui font des offrandes : quant à celle qu'ils nomment Hiver, ils la traitent d'une manière tout opposée.

Ce prince possédait tant de richesses que, de tous les rois d'Égypte qui lui succédèrent, il ne s'en est trouvé aucun qui en ait eu de plus grandes, ou même qui en ait approché.

Pour mettre ces richesses en sûreté, Rhampsinite fit élever un édifice en pierres, dont un des murs était hors de l'enceinte du palais. L'architecte, qui avait de mauvais desseins, imagina ceci : il arrangea une des pierres avec tant d'art, que deux hommes, ou même un seul, pouvaient facilement l'ôter. L'édifice achevé, Rhampsinite y fit porter ses richesses. Quelque temps après, l'architecte, sentant approcher

[1] Ce grand Sésostris, que l'on était habitué à compter parmi les Ramessès ou Ramsès, rois de la dix-huitième et dix-neuvième dynastie, vient d'être déclassé par les égyptologues et reporté à une époque beaucoup plus reculée. On l'identifie maintenant au Sesourtésen III de la douzième dynastie. Sur les monuments, il figure avec les dieux, et il forme avec eux des triades divines. Il paraît que c'est le seul des pharaons qui ait été tout à fait adoré comme un dieu. M. Lepsius a entrepris le premier cette rectification historique. M. de Rougé a achevé la démonstration dans une lettre à M. Alfred Maury (*Revue archéologique*, 4e année, 1848). Il résulte de cette découverte que ce Sésostris est séparé des Ramsès, avec lesquels on le confondait, par plusieurs dynasties, et notamment par la période barbare des pasteurs ou *hycsos*.

sa fin, manda ses fils ; il en avait deux. Il leur dit qu'en faisant le bâtiment où étaient les trésors du roi, il avait usé d'artifice, afin de pourvoir à leurs besoins et de leur procurer le moyen de vivre dans l'abondance ; il leur expliqua clairement la manière de tirer la pierre, ses dimensions et ses bornes ; enfin il ajouta que, s'ils observaient exactement ce qu'il leur avait dit, ils se verraient les dispensateurs de l'argent du roi.

L'architecte mort, ses fils se mirent bientôt après à l'ouvrage. Ils allèrent de nuit au palais, trouvèrent la pierre désignée, l'ôtèrent facilement, et emportèrent de grosses sommes. Le roi étant un jour entré dans son trésor, fut fort étonné, en visitant les vases où était son argent, de les trouver considérablement diminués. Il ne savait qui en accuser, parce que les sceaux étaient entiers, et que tout était bien fermé. Y étant revenu deux ou trois fois, et s'étant toujours aperçu que l'argent diminuait (car les voleurs ne cessaient de piller), il fit faire des piéges qu'on plaça par son ordre autour des vases où étaient ses trésors. Les voleurs vinrent comme auparavant. Un d'eux entre, va droit au vase, donne dans le piége et s'y prend. Dès qu'il se voit dans cette fâcheuse situation, il appelle son frère, lui conte son malheur, le conjure d'entrer au plus vite et de lui couper la tête, de crainte qu'étant vu et reconnu, il ne fût la cause de sa perte. Celui-ci, voyant qu'il avait raison, obéit, remit la pierre, et s'en retourna chez lui avec la tête de son frère.

Dès que le jour parut, le roi se rendit à son trésor. A peine fut-il entré, qu'il fut frappé d'étonnement à la vue du corps du voleur, sans tête, pris et arrêté dans le piége ; il ne le fut pas moins, en remarquant que l'édifice n'était pas endommagé, de n'apercevoir ni entrée ni sortie. Dans cet embarras, voici le parti qu'il prit : il fit pendre sur la muraille le cadavre, et plaça des gardes auprès, avec ordre de lui amener celui qu'ils verraient pleurer à ce spectacle, ou en être touché de commisération. La mère du voleur, indignée du traitement fait à son fils, s'adressant à celui qui lui restait, lui enjoignit de mettre tout en œuvre pour détacher le corps de son frère et le lui apporter, le menaçant, s'il négligeait de lui donner cette satisfaction, d'aller elle-même le dénoncer au roi. Ce jeune homme, ne pouvant fléchir sa mère, quelque chose qu'il pût dire, et craignant l'effet des menaces, imagina cet artifice :

Il chargea sur des ânes quelques outres remplies de vin, les chassa devant lui ; et lorsqu'il fut près de ceux qui gardaient le corps de son frère, il délia le col de deux ou trois de ces outres. Le vin s'étant mis aussitôt à couler, il se frappa la tête en jetant de grands cris, comme un homme au désespoir, et qui ne savait auquel de ces ânes il devait aller le premier. Les gardes, voyant le vin couler en abondance, accoururent pour le recueillir, comptant que c'était autant de gagné pour eux. Le jeune homme, feignant d'être en colère, leur dit beaucoup d'injures ; mais comme ils cherchaient à le consoler, il cessa ses emportements, et, faisant semblant de s'apaiser, il détourna ses ânes du chemin, et se mit en devoir de refermer les outres. Il s'entretint ensuite avec les gardes ; et, comme ils tâchaient de l'égayer, en lui faisant des plaisanteries, il leur donna une de ses outres. Ils s'assirent aussitôt dans le lieu où ils se trouvaient, et, ne pensant plus qu'à boire, ils pressèrent le jeune homme de rester et de leur tenir compagnie. Il se laissa sans doute persuader, et demeura avec eux ; et parce qu'en buvant ils le traitaient avec honnêteté, il leur donna encore une outre. Les gardes, ayant bu avec excès, s'enivrèrent, et, vaincus par le sommeil, ils s'endormirent à l'endroit même où ils avaient bu. Dès que le jeune homme vit la nuit fort avancée, il leur rasa par dérision la joue droite, détacha le corps de son frère, le chargea sur un de ses ânes, et retourna chez lui, après avoir exécuté les ordres de sa mère.

Le roi, apprenant qu'on avait enlevé le corps du voleur, se mit en colère ; mais, comme il voulait absolument découvrir celui qui avait fait le coup, il s'avisa d'une chose que je ne puis croire : il obligea sa propre fille à recevoir également toutes sortes de personnes, et de les obliger à lui dire ce qu'ils avaient fait en leur vie de plus subtil et de plus méchant ; et s'il s'en trouvait un qui se vantât d'avoir enlevé le corps du voleur, il lui recommanda de l'arrêter et de ne le point laisser échapper. La fille obéit aux ordres de son père ; mais le voleur, ayant appris pourquoi tout cela se faisait, voulut montrer qu'il était plus habile que le roi. Il coupa près de l'épaule le bras d'un homme nouvellement mort, et, l'ayant mis sous son manteau, il alla de ce pas trouver la fille du roi. La princesse lui ayant fait les mêmes questions qu'à tous ceux qui s'étaient déjà présentés, il lui conta que la plus méchante action qu'il eût jamais faite, c'était d'avoir coupé la tête à son frère pris à un piége dans le trésor du roi, et que la plus subtile était d'avoir détaché son corps après avoir enivré ceux qui le gardaient. Elle ne

l'eut pas plutôt entendu qu'elle voulut l'arrêter ; mais il lui tendit le bras du mort qu'elle saisit, croyant que c'était celui du voleur. Il lâcha ce bras, courut à la porte et se sauva.

Le roi, informé de ce qui s'était passé, fut extrêmement surpris de la ruse et de la hardiesse de cet homme ; mais enfin il fit publier dans toutes les villes de son obéissance qu'il lui accordait sa grâce, et que, s'il voulait se présenter devant lui, il lui donnerait en outre de cela de grandes récompenses. Le voleur, se fiant à sa parole, vint le trouver. Rhampsinite conçut pour lui une si grande admiration, qu'il lui donna sa fille en mariage, le regardant comme le plus habile de tous les hommes, parce qu'il en savait plus que tous les Égyptiens, qui sont eux-mêmes plus ingénieux que tous les autres peuples.

Après cela, me dirent les mêmes prêtres, Rhampsinite descendit vivant sous terre, dans ces lieux que les Grecs croient être les enfers. Il joua aux dés avec Cérès : tantôt il gagna, tantôt il perdit. Quand il revint sur la terre, la déesse lui fit présent d'une serviette d'or. Les mêmes prêtres me dirent aussi que les Égyptiens avaient institué une fête qui dure autant de temps qu'il s'en passa depuis la descente de Rhampsinite jusqu'à son retour. Je sais que, de mon temps, ils célébraient encore cette fête ; mais je ne puis assurer s'ils l'ont établie pour ce sujet ou pour quelque autre.

Les prêtres revêtent pendant cette fête l'un d'entre eux d'un manteau tissu et fait le jour même de la cérémonie, et, lui couvrant les yeux d'un bandeau, ils le mettent dans le chemin qui conduit au temple de Cérès ; ensuite ils se retirent. Ils me dirent qu'après cela deux loups conduisaient le prêtre, qui avait les yeux ainsi bandés, au temple de Cérès, qui est éloigné de la ville de vingt stades, et qu'ensuite ils le ramenaient au même endroit où ils l'avaient pris.

Si ces propos des Égyptiens paraissent croyables à quelqu'un, il peut y ajouter foi ; pour moi, je n'ai d'autre but dans toute cette histoire que d'écrire ce que j'entends dire à chacun.

Cérès et Bacchus ont, selon les Égyptiens, la puissance souveraine dans les enfers. Ces peuples sont aussi les premiers qui aient avancé que l'âme de l'homme est immortelle ; que, lorsque le corps vient à périr, elle entre toujours dans celui de quelque animal ; et qu'après avoir passé ainsi successivement dans toutes les espèces d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, elle rentre dans un corps d'homme

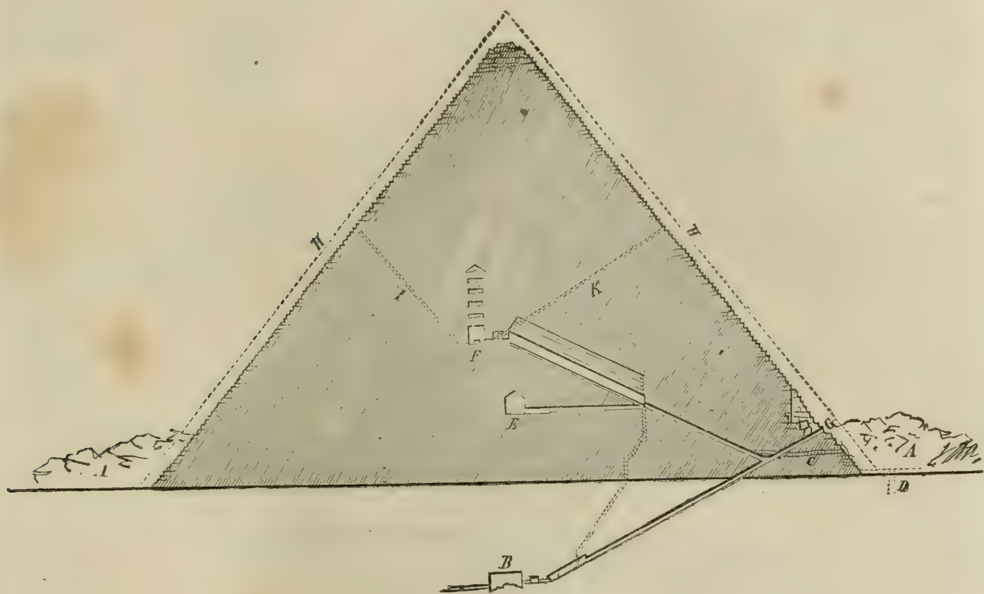


Les Pyramides, près de Ghizeh ou Djizeh (ville située vis-à-vis du Caire).

qui naît alors ; et que ces différentes transmigrations se font dans l'espace de trois mille ans [1]. Je sais que les Grecs ont adopté cette opinion, les uns plus tôt, les autres plus tard, et qu'ils en ont fait usage comme si elle leur appartenait. Leurs noms ne me sont point inconnus, mais je les passe sous silence.

[1] Voyez la note, page 35.

Les prêtres ajoutèrent que, jusqu'à Rhampsinite, ont avait vu fleurir la justice et régner l'abondance dans toute l'Égypte ; mais qu'il n'y eut point de méchanceté où ne se portât Chéops, son successeur. Il



Coupe verticale de la grande pyramide, du sud au nord.

A, débris. — B, souterrain. — C, fausse entrée creusée dans le massif. — D, pierres du revêtement encore adhérentes à l'édifice ; fissure. — E, chambre de la reine. — F, chambre du roi.— G, entrée ancienne. — H, niveau primitif du revêtement. — I, canal d'aération au sud.— K, canal d'aération au nord.

ferma d'abord tous les temples, et interdit les sacrifices aux Égyptiens ; ils les fit après cela travailler pour lui. Les uns furent occupés à fouiller les carrières de la montagne d'Arabie, à traîner de là jusqu'au Nil les pierres qu'on en tirait, et à passer ces pierres sur des bateaux de l'autre côté du fleuve ; d'autres les recevaient et les traînaient jusqu'à la montagne de Libye. On employait tous les trois mois cent mille hommes à ce travail. Quant au temps pendant lequel le peuple fut ainsi tourmenté, on passa dix années à construire la chaussée par où on devait traîner les pierres. Cette chaussée est un ouvrage qui n'est guère moins considérable, à mon avis, que la pyramide même ; car elle a cinq stades de long sur dix orgyies de large, et huit orgyies de haut dans sa plus grande hauteur ; elle est de pierres polies et ornées de figures d'animaux. On passa dix ans à travailler à cette chaussée, sans compter le temps qu'on employa aux ouvrages de la colline sur laquelle sont élevées les pyramides, et aux édifices souterrains qu'il fit faire, pour lui servir de sépulture, dans une île formée par les eaux du Nil, qu'il y introduisit par un canal. La pyramide même coûta vingt années de travail : elle est carrée ; chacune de ses faces a huit plèthres de largeur sur autant de hauteur ; elle est en grande partie de pierres polies, parfaitement bien jointes ensemble, et dont il n'y en a pas une qui ait moins de trente pieds.

Cette pyramide fut bâtie en forme de degrés. Quand on eut commencé à construire de cette manière, on éleva de terre les autres pierres, et, à l'aide de machines faites de courtes pièces de bois, on les monta sur le premier rang d'assises. Quand une pierre y était parvenue, on la mettait dans une autre machine qui était sur cette première assise ; de là on la montait par le moyen d'une autre machine, car il y en avait autant que d'assises : peut-être aussi n'avaient-ils qu'une seule et même machine, facile à transporter d'une assise à l'autre toutes les fois qu'on en avait ôté la pierre. Je rapporte la chose des deux façons, comme je l'ai ouï dire. On commença donc par revêtir et

perfectionner le haut de la pyramide ; de là on descendit aux parties voisines, et enfin on passa aux inférieures et à celles qui touchent la terre. On a gravé sur la pyramide, en caractères égyptiens, combien on a dépensé pour les ouvriers en raiforts, en oignons et en aulx ; et celui qui m'interpréta cette inscription me dit, comme je m'en souviens très-bien, que cette dépense se montait à seize cents talents d'argent. Si cela est vrai, combien doit-il en avoir coûté pour les outils en fer, pour le reste de la nourriture et pour les habits des ouvriers, puisqu'ils employèrent à cet édifice le temps que nous avons dit, sans compter celui qu'ils mirent, à mon avis, à tailler les pierres, à les voiturer, et à faire les édifices souterrains, qui fut sans doute considérable !

Chéops, suivant ce que me dirent les Égyptiens, régna cinquante ans. Étant mort, son frère Chéphren lui succéda. Entre autres monuments, il fit aussi bâtir une pyramide : elle n'approche pas de la grandeur de celle de Chéops (je les ai mesurées toutes les deux) ; elle n'a ni édifices souterrains, ni canal qui y conduise les eaux du Nil ; au lieu que l'autre, où l'on dit qu'est le tombeau de Chéops, se trouve dans une île, et qu'elle est environnée des eaux du Nil, qui s'y rendent par un canal construit à ce dessein. La première assise de cette pyramide est de pierre d'Éthiopie, de diverses couleurs, et elle a

Intérieur de la grande pyramide.

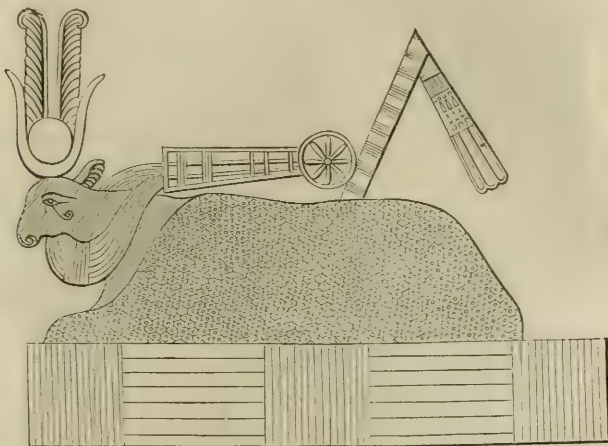
A, partie supérieure du grand passage. — B, la rampe. — D, la chambre du roi. — K, autre entrée creusée par Caviglia. — L, passage factice creusé dans la pierre. — *mmmm*, passage creusé par le colonel Vyse. — E, F, G, H, I, chambres ou vides destinés à alléger le poids de la construction, et que l'on appelle chambres de Davison, Wellington, Nelson, Arbuthnot et Campbell.

en hauteur quarante pieds de moins que la grande pyramide à laquelle elle est contiguë. Ces deux pyramides sont bâties sur la même colline, qui a environ cent pieds de haut.

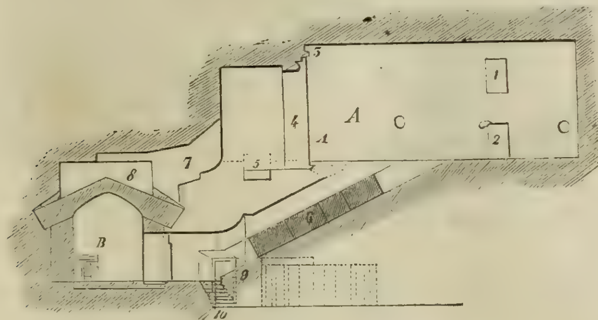
Les mêmes prêtres m'apprirent que Chéphren régna cinquante-six ans : ainsi les Égyptiens furent accablés cent six ans de toutes sortes de maux, et, pendant tout ce temps, les temples restèrent fermés.

Les Égyptiens ont tant d'aversion pour la mémoire de ces deux princes, qu'ils ne veulent pas même les nommer; ils appellent, par cette raison, ces pyramides du nom du berger Philitis, qui, dans ce temps-là, menait paître ses troupeaux vers l'endroit où elles sont.

Après Chéphren, me dirent-ils, Mycérinus, fils de Chéops, monta sur le trône. Il perdit sa fille



Tombeau de la fille de Mycérinus. — Peinture de Thèbes. — D'après une planche de la *Description de l'Égypte* (1).



Coupe d'une partie de la troisième pyramide (pyramide de Mycérinus).

A, grande chambre où l'on a trouvé les débris du cercueil en bois contenu dans le sarcophage, et des ossements. — B, chambre funéraire du roi Mycérinus. — ○, ○, trous circulaires dans le plancher. — 1, passage supérieur. — 2, entrée. — 3, ornement d'architecture au plafond. — 4, intervalle où des pilastres soutiennent le plafond. — 5, partie creuse destinée primitivement à recevoir un sarcophage. — 6, blocs sous le passage conduisant à la chambre funéraire. — 7, petit passage. — 8, partie vide. — 9, clôture de granit. — 10, entrée d'une chambre où sont six niches ou compartiments.

unique, et fut excessivement affligé de sa perte; et, comme il voulait lui donner une sépulture plus recherchée qu'à l'ordinaire, il fit faire une vache de bois, creuse, et, après l'avoir fait dorer, il y enferma sa fille morte (2). Cette génisse ne fut point mise en terre. De mon temps, elle était encore exposée à

(1) Tome II, Antiquités, p. 169, pl. 87, fig. 6. « Il suffit, dit le rédacteur, de jeter les yeux sur la peinture dont nous parlons pour s'assurer de son identité avec le coffre sépulcral d'Hérodote. » — Suivant M. Guigniaut, cette figure représenterait la déesse Athor. Le fléau dressé sur le dos de l'animal est l'emblème de la puissance. On n'explique pas la roue ou l'étoile faisant partie de l'emblème attaché au collier. Le corps entier est couvert d'un riche tapis bleu; Hérodote l'avait vu couvert d'une véritable housse de couleur rouge.

(2) Cette imagination de Mycérinus ne paraîtra pas très-étrange si l'on songe que les cercueils ordinaires des Égyptiens avaient la forme humaine, et que les cercueils de certains dieux avaient la forme animale. Isis avait recueilli les restes d'Osiris dans une statue de bois figurant un bœuf.

la vue de tout le monde, au palais royal de Saïs, dans une salle richement ornée. Chaque jour on brûle devant elle toutes sortes de parfums, et, la nuit, il y a toujours une lampe allumée. Dans une



Troisième pyramide. — Chambre funéraire du roi Mycérinus. — Sarcophage en basalte.

autre salle près de celle où est cette génisse, on voit plusieurs statues debout, qui représentent les concubines de Mycérinus; du moins les prêtres de la ville de Saïs le disaient ainsi. Il est vrai qu'il y a



Le sarcophage de Mycérinus, trouvé dans la troisième pyramide.

environ vingt statues colossales de femmes nues, qui sont toutes de bois; mais je ne puis assurer qui elles représentent : je n'en sais que ce qu'on m'en a dit. Cette génisse est couverte d'une housse cramoisie, excepté la tête et le cou, qui sont dorés d'un or très-épais. Entre les cornes est placé le cercle du soleil, en or. Elle n'est pas debout, mais sur les genoux, et elle est de la stature des plus grandes

génisses. On la transporte tous les ans hors de la salle. Cette cérémonie se fait dans le temps où les Égyptiens se frappent et se lamentent pour un certain dieu que je ne dois pas nommer ici : c'est alors qu'on expose cette génisse à la lumière; car ils disent que la princesse, en mourant, pria Mycérinus, son père de lui faire voir le soleil une fois par an.

Il laissa aussi une pyramide; elle est carrée, et de pierre d'Éthiopie jusqu'à la moitié, mais beaucoup plus petite que celle de son père, ayant vingt pieds de moins, et chacun de ses côtés trois plèthres de large ([1]).



Tombeau de Mycérinus. — Débris du cercueil en bois de sycomore.

Les prêtres me racontèrent qu'après Mycérinus, Asychis fut roi d'Égypte, et qu'il fit bâtir, en l'honneur de Vulcain, le vestibule qui est à l'est; c'est le plus grand et le plus magnifique. Tous les portiques du temple de ce dieu sont décorés de figures supérieurement sculptées, et de mille autres ornements dont on a coutume d'embellir les édifices; mais celui-ci les surpasse de beaucoup.

Ce prince, voulant surpasser tous les rois qui avaient régné en Égypte avant lui, laissa pour monu

([1]) Depuis longtemps les pyramides n'ont plus rien de mystérieux. Ce sont des tombeaux. La plupart des peuples, dans leur simplicité et leur pauvreté primitives, ont élevé, sur les restes de leurs chefs, des amas de pierres ou de terre formant des monticules : les pyramides ne diffèrent de ces tertres ou tumulus que par leur dimensions extraordinaires, les matériaux dont elles sont faites, et l'art de leur construction.

Les Arabes paraissent être les premiers qui aient pénétré à l'intérieur des pyramides; ils en ont pillé et dévasté les sarcophages : la cupidité était leur seul mobile; des inscriptions qui seraient devenues précieuses pour l'histoire ont péri dans ces profanations.

L'intérieur de la grande pyramide est, depuis bien des siècles, accessible aux voyageurs. On y voit encore un sarcophage dans la chambre sépulcrale. Belzoni est entré dans la deuxième pyramide.

En 1837, le colonel anglais Howart Vyse et quelques-uns de ses compatriotes ont exploré l'intérieur de la troisième pyramide. Dans la chambre sépulcrale était un sarcophage vide, en basalte brun et orné avec élégance. Dans la salle d'entrée, désignée sous le nom de *grande chambre*, on a trouvé, sur un monceau de décombres, des os, une grande quantité de bandelettes de momie en étoffe de laine, et un débris mutilé du cercueil en bois de sycomore que les Arabes avaient jadis enlevé du sarcophage.

Sur ce débris sont inscrites deux lignes d'hiéroglyphes, partie d'une prière adressée au monarque défunt, identifié avec Osiris. En voici la traduction littérale :

« Osirien, roi, Men-Ka-Ré d'éternelle vie, engendré du ciel, fils de Nephté... qui agrandis ta mère.

» Nephté puisse-t-elle veiller sur toi dans ton séjour de repos dans le ciel, te révélant au dieu (vengeur?) de tes impurs » ennemis, roi Men-Ka-Ré, vivant à toujours. »

Ce nom Men-Ka-Ré, qui signifie *donné au soleil,* est (ainsi qu'il résulte d'une dissertation très-claire et très-satisfaisante) le même que ceux de My-Ce-Rinus (d'après Hérodote), Me-Che-Rinus (d'après Diodore), ou Men-Che-Rés (d'après Manéthon).

Ainsi se trouve confirmé le passage d'Hérodote qui donne pour auteur de la troisième pyramide le successeur de Chephren.

Men-Ka-Ré ou Mycérinus était un roi de la quatrième dynastie, et, d'après les suppositions possibles dans l'état actuel de nos connaissances en chronologie égyptienne, il a dû cesser de régner l'an 4136 avant Jésus-Christ. Cette planche de sycomore daterait donc de six mille ans.

Cette intéressante découverte est racontée avec détails dans un savant mémoire publié en 1839 sous ce titre : *Éclaircissements sur le cercueil du roi memphite Mycérinus,* traduits de l'anglais et accompagnés de notes par M. Charles Lenormant, de l'Institut.

Les pyramides de Sakarah (au sud de l'emplacement de Memphis) ont été également explorées. (Voir l'atlas joint à la relation du général Minutoli.)

ment une pyramide de brique, avec cette inscription gravée sur une pierre : NE ME MÉPRISE PAS, EN ME COMPARANT AUX PYRAMIDES DE PIERRE. JE SUIS AUTANT AU-DESSUS D'ELLES QUE JUPITER EST AU-DESSUS DES AUTRES DIEUX; CAR J'AI ÉTÉ BATIE DE BRIQUES FAITES DU LIMON TIRÉ DU FOND DU LAC. Voilà ce qu'Asychis fit de plus mémorable.

Ce prince eut pour successeur, continuaient les mêmes prêtres, un aveugle de la ville d'Anysis, appelé aussi Anysis. Sous son règne, Sabacos, roi d'Éthiopie, vint fondre en Égypte avec une nombreuse armée. Anysis s'étant sauvé dans les marais, Sabacos fut maître de l'Égypte pendant cinquante ans. Il ne fit mourir personne pendant ce temps-là, pour quelque faute que ce fût; mais, selon la qualité du crime, il condamnait le coupable à travailler aux levées et aux chaussées près de la ville où il était né. Par ce moyen, l'assiette des villes devint encore plus haute qu'elle ne l'était auparavant : elles avaient déjà été rehaussées sous le règne de Sésostris par ceux qui avaient creusé les canaux; mais elles le furent beaucoup plus sous la domination de l'Éthiopien. Bubastis est, de toutes les villes d'Égypte, celle dont on éleva le plus le terrain par les ordres de Sabacos.

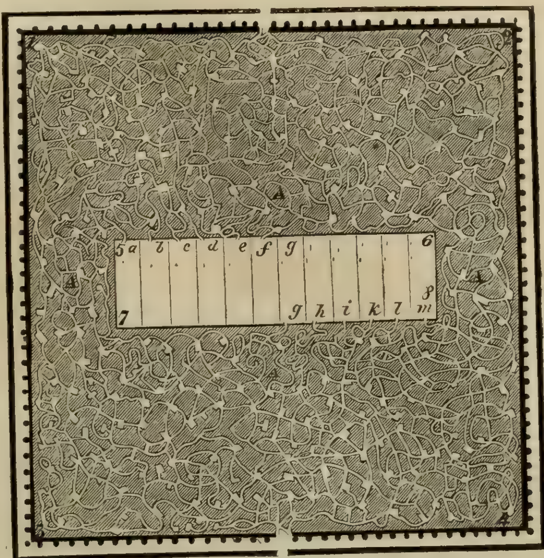
Dans cette ville est un temple de Bubastis qui mérite qu'on en parle. On voit d'autres temples plus grands et plus magnifiques; mais il n'y en a point de plus agréables à la vue. Bubastis est la même que Diane parmi les Grecs. Son temple fait une presqu'île, où il n'y a de libre que l'endroit par où l'on entre. Deux canaux du Nil, qui ne se mêlent point ensemble, se rendent à l'entrée du temple, et de là se partagent et l'environnent, l'un par un côté, l'autre par l'autre. Ces canaux sont larges chacun de 100 pieds, et ombragés d'arbres. Le vestibule a 10 orgyies de haut; il est orné de très-belles figures de 6 coudées de haut. Ce temple est au centre de la ville. Ceux qui en font le tour le voient de tous côtés de haut en bas; car, étant resté dans la même assiette où on l'avait d'abord bâti, et la ville ayant été rehaussée par des terres rapportées, on le voit en entier de toutes parts. Ce lieu sacré est environné d'un mur sur lequel sont sculptées grand nombre de figures. Dans son enceinte est un bois planté autour du grand temple : les arbres en sont très-hauts. La statue de la déesse est dans le temple. Le lieu sacré a, en tout sens, un stade de long sur autant de large. La rue qui répond à l'entrée du temple traverse la place publique, va à l'est, et mène au temple de Mercure; elle a environ 3 stades de long sur 4 plèthres de large, et est pavée et bordée des deux côtés de très-grands arbres.

Après Anysis, un prêtre de Vulcain, nommé Séthos, monta, à ce qu'on me dit, sur le trône. Il n'eut aucun égard pour les gens de guerre, et les traita avec mépris, comme s'il eût dû n'en avoir jamais besoin. Entre autres outrages, il leur ôta les 12 aroures de terre que les rois ses prédécesseurs leur avaient données à chacun par distinction; mais, dans la suite, lorsque Sanacharib, roi des Arabes et des Assyriens, vint attaquer l'Égypte avec une armée nombreuse, les gens de guerre ne voulurent point marcher au secours de la patrie. Le prêtre, se trouvant alors fort embarrassé, se retira dans le temple, et se mit à gémir devant la statue du dieu sur le sort fâcheux qu'il courait risque d'éprouver. Pendant qu'il déplorait ainsi ses malheurs, il s'endormit, et crut voir le dieu lui apparaître, l'encourager, et l'assurer que, s'il marchait à la rencontre des Arabes, il ne lui arriverait aucun mal, et que lui-même il lui enverrait du secours.

Plein de confiance en cette vision, Séthos prit avec lui tous les gens de bonne volonté, se mit à leur tête, et alla camper à Péluse, qui est la clef de l'Égypte. Cette armée n'était composée que de marchands, d'artisans, et de gens de la lie du peuple; aucun homme de guerre ne l'accompagna. Ces troupes étant arrivées à Péluse, une multitude prodigieuse de rats de campagne se répandit la nuit dans le camp ennemi, et rongea les carquois, les arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers; de sorte que, le lendemain, les Arabes étant sans armes, la plupart périrent dans la fuite. On voit encore aujourd'hui dans le temple de Vulcain une statue de pierre qui représente ce roi ayant un rat sur la main, avec cette inscription : QUI QUE TU SOIS, APPRENDS, EN ME VOYANT, A RESPECTER LES DIEUX.

Après la mort de Séthos, qui était en même temps roi et prêtre de Vulcain, les Égyptiens recouvrèrent leur liberté; mais, comme ils ne pouvaient vivre un seul moment sans roi, ils en élurent douze, et divisèrent toute l'Égypte en autant de parties qu'ils leur assignèrent. Ces douze rois s'unirent entre eux par des mariages, et s'engagèrent à ne se point rechercher davantage au préjudice les uns des autres, et à entretenir t ujours entre eux une étroite amitié.

Ils voulurent aussi laisser à frais communs un monument à la postérité. Cette résolution prise, ils firent construire un labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris, et assez près de la ville des Crocodiles. J'ai vu ce bâtiment, et je l'ai trouvé au-dessus de toute expression. Tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui être comparés, ni du côté du travail, ni du côté de la dépense; ils lui sont de beaucoup inférieurs. Les temples d'Éphèse et de Samos méritent sans doute d'être admirés; mais les pyramides sont au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et chacune en particulier peut entrer en parallèle avec plusieurs des grands édifices de la Grèce. Le labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. Il est composé de douze cours environnées de murs (1), dont les portes sont à l'opposite l'une de l'autre, six au nord et six au sud, toutes contiguës; une même enceinte de murailles, qui règne en dehors, les renferme; les appartements en sont doubles (2) : il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, trois mille en tout. J'ai visité les appartements d'en haut, je les ai parcourus; ainsi j'en parle avec certitude et comme témoin oculaire. Quant aux appartements souterrains, je ne sais que ce qu'on m'en a dit. Les Égyptiens gouverneurs du labyrinthe ne permirent point qu'on me les montrât, parce qu'ils servaient, me dirent-ils, de sépulture aux crocodiles sacrés et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des logements souterrains que sur le rapport d'autrui : quant à ceux d'en haut, je les ai vus, et les regarde comme ce que les hommes ont fait de plus grand. On ne peut, en effet, se lasser d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours à des corps de logis et des issues qui conduisent à d'autres cours (3). Chaque corps de logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des pastades (4). Au sortir de ces pastades, on passe dans d'autres bâtiments, dont il faut traverser les chambres pour entrer dans d'autres cours. Le toit de tous ces corps



Le Labyrinthe, dans le nome Arsinoïte, près du lac Mœris.

Plan du Labyrinthe, d'après l'hypothèse de Letronne : 1, 2, 3, 4, angles de l'enceinte du labyrinthe, dont chacun des quatre côtés est orné de colonnes ; — A, A, A, A, emplacement des cryptes, chambres, corridors tortueux, etc., ou labyrinthe proprement dit ; — 5, 6, 7, 8, angles de l'enceinte des *aulæ*, ou salles que le labyrinthe avait pour but de protéger contre les curiosités profanes ; — *a, b, c, d, e, f*, six *aulæ* s'ouvrant au nord ; — *g, h, i, k, l, m*, six *aulæ* s'ouvrant au sud.

(1) Letronne traduit. « Douze *aulæ* couvertes d'un toit. »

(2) « Il y a dans le labyrinthe des chambres doubles. » (Letronne.)

(3) « Les issues des chambres et les détours pratiqués le long des *aulæ* sont variés à l'infini. » (Letronne.)

(4) Letronne pensait que les pastades étaient des cryptes.

D'après l'opinion de ce savant, les détours du labyrinthe auraient eu pour objet d'empêcher de pénétrer dans les douze *aulæ* ou palais qui renfermaient les archives des douze provinces et les objets de leur culte particulier.

« Un étranger, dit Strabon, ne pourrait, sans guide, parvenir à aucune des *aulæ*, ni en sortir une fois qu'il y serait entré. »

Les hypothèses ingénieuses des savants sur le labyrinthe paraissent devoir être confirmées ou infirmées d'une manière définitive à la suite des récentes études de la commission prussienne. Le docteur Lepsius a compté littéralement, dit-il, les restes de cent chambres placées à côté ou au-dessus les unes des autres, de grandeurs diverses, quelques-unes très-petites. Il n'a vu aucune trace de sinuosités ou de passages tortueux. Trois constructions massives, d'une largeur de 300 pieds, entourent un carré long de 600 pieds et large de 500, qui était autrefois divisé en cours : le quatrième côté est formé par une pyramide dont les ruines couvrent le sol. Un canal moderne coupe diagonalement les restes du labyrinthe.

On ne doit pas oublier que ce sont deux Français, MM. Jomard et Bertre, qui découvrirent, en 1799, les grandes masses de débris, ruines du labyrinthe.

Suivant Apion, surnommé Phistonicès, on voyait dans le labyrinthe une statue de Sérapis en émeraude, haute de 9 coudées.

de logis est de pierre ainsi que les murs, qui sont partout décorés de figures en bas-relief. Autour de chaque cour règne une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble. A l'angle où finit le labyrinthe s'élève une pyramide de 50 orgyies, sur laquelle on a sculpté en grand des figures d'animaux. On s'y rend par un souterrain.

Quelque magnifique que soit ce labyrinthe, le lac Mœris, près duquel il est situé, excite encore plus d'admiration. Il a de tour 3 600 stades, qui font 60 schènes, c'est-à dire autant de circuit que la côte maritime de l'Égypte a d'étendue. Ce lac, dont la longueur va du nord au midi, a 50 orgyies de profondeur à l'endroit où il est le plus profond. On l'a creusé de main d'homme, et lui-même il en fournit la preuve (¹). On voit, en effet, presque au milieu du lac, deux pyramides qui ont chacune 50 orgyies de



Le lac Mœris et les deux pyramides. — Restauration (²).

(¹) « Lorsque Hérodote nous affirme que le lac Mœris a été creusé de main d'homme, dit Ritter, il ne faut entendre par là que ce qui était nécessaire pour sa communication orientale avec les eaux du Nil, et un seul coup d'œil suffit alors pour justifier l'assertion de l'historien grec ; mais il serait impossible d'ajouter foi à ce témoignage si on le rapportait, comme autrefois, à tout le bassin du lac. En effet, où aurait-on transporté les 320 milliards de mètres cubes de terres produites par cette excavation ? »

Il est utile de consulter le *Mémoire sur le lac Mœris*, présenté et lu à la Société égyptienne, le 5 juillet 1842, par M. Linant de Bellefonds, inspecteur général des ponts et chaussées, publié par la Société égyptienne, à Alexandrie, en 1843, in-4o.

Le docteur Lepsius a exploré, un peu plus récemment encore, le lac Mœris, et ses propres observations paraissent s'accorder avec celles de M. Linant de Bellefonds.

Le lac actuel, que l'on nomme Birget-el-Gorn, n'est point artificiel. Il est de peu d'étendue et ne rend aucun service. Son niveau est d'environ 70 pieds au-dessous du point où aboutit le canal de Ioussouf. Sa profondeur est cause qu'il conserve les eaux des débordements : il ne peut, par conséquent, rien fertiliser ; on ne voit ni végétation sur ses bords, ni barques de pêcheurs à sa surface ; ses eaux nourrissent peu de poissons. Le labyrinthe et la métropole Arsinoé sont très-éloignés de ses bords. M. Linant de Bellefonds a découvert au loin des restes solides de constructions qui paraissent avoir fait partie de l'endiguement du lac artificiel, dont la contenance aurait été de 13 000 000 000 de pieds carrés d'eau.

(²) Les ruines de ces deux pyramides, élevées en l'honneur de Mœris et de sa femme, existent encore : la partie intérieure, bâtie en blocs massifs, reste seule debout, à une hauteur de 26 à 27 pieds, sur une base qui est elle-même haute de 6 à 7 pieds. Le docteur Lepsius doute que le lac se soit jamais étendu assez loin au nord-ouest pour avoir baigné le pied de ces pyramides ; mais c'est là une objection qui ne semble pas de nature à prévaloir contre le témoignage formel d'Hérodote : il faut attendre tout au moins que les études sur le lac Mœris soient complètes et contrôlées par les critiques.

hauteur au-dessus de l'eau, et autant au-dessous. Sur l'une et sur l'autre est un colosse de pierre assis sur un trône. Ces pyramides ont, par conséquent, chacune 100 orgyies; or les cent orgyies font juste un stade de 6 plèthres, car l'orgyie a 6 pieds ou 4 coudées; le pied vaut 4 palmes, et la coudée 6.

Les eaux du lac Mœris ne viennent pas de source; le terrain qu'il occupe est extrêmement sec et aride : il les tire du Nil par un canal de communication. Pendant six mois elles coulent du Nil dans le lac; et pendant les six autres mois, du lac dans le fleuve. Pendant les six mois que l'eau se retire, la pêche du lac rend au trésor royal un talent d'argent chaque jour (1); mais pendant les six autres mois que les eaux coulent du Nil dans le lac, elle ne produit que 20 mines.

Ce lac forme un coude à l'occident et se porte vers le milieu des terres, le long de la montagne, au-dessus de Memphis, et se décharge, au rapport des habitants du pays, dans la Syrte de Libye par un canal souterrain.

Psammitichus, devenu maître de toute l'Égypte, construisit à Memphis les portiques du temple de Vulcain qui sont du côté du midi. Vis-à-vis de ces portiques, il fit faire à Apis un bâtiment où on le nourrit quand il s'est manifesté. C'est un péristyle orné de figures, et soutenu de colosses de 12 coudées de haut, qui tiennent lieu de colonnes. Le dieu Apis est celui que les Grecs appellent en leur langue Épaphus.

A Buto, grande ville située vers l'embouchure sébennytique du Nil, et que l'on rencontre en remontant de la mer par cette bouche du fleuve, on voit plusieurs temples, celui d'Apollon et Diane, et celui de Latone, où se rendent les oracles. Ce dernier est grand; ses portiques ont 10 orgyies de haut. De tout ce que je vis dans l'enceinte consacrée à Latone, le temple de la déesse me causa la plus grande surprise. Il est d'une seule pierre en hauteur et en longueur; les côtés en sont égaux. Chacune de ses dimensions est de 40 coudées. Une autre pierre, dont les rebords ont 4 coudées, lui sert de couverture

De tout ce qu'on peut voir aux environs de l'enceinte consacrée à Latone, rien de plus admirable, à mon avis, que ce temple. L'île Chemmis occupe le second rang; elle est dans un lac profond et spacieux, près du temple de Latone, à Buto. Les Égyptiens assurent que cette île est flottante : pour moi, je ne l'ai vue ni flotter ni remuer, et je fus fort surpris d'entendre dire qu'il y eût réellement des îles flottantes. On voit dans celle-ci une grande chapelle d'Apollon, avec trois autels. La terre y produit, sans culture, quantité de palmiers et d'autres arbres tant fruitiers que stériles.

Les Égyptiens sont partagés en sept classes (2) : les prêtres, les gens de guerre, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes (3), les pilotes ou gens de mer (4); ils tirent leurs noms de leurs

(1) L'argent qui provenait de la pêche de ce lac était réservé pour la parure et pour les parfums de la reine.

(2) Platon admet six classes que Diodore réduit à trois : les prêtres, les gens de guerre, et les cultivateurs qui comprenaient les artistes. Ce n'était donc pas une division légale

Il paraîtrait qu'il ne faut plus croire qu'avec réserve même à la distinction rigoureuse des castes.

M. Ampère, membre de l'Institut, a soutenu, dans un mémoire lu à la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 1er septembre 1848 : — qu'il n'y avait point de castes dans l'ancienne Égypte, en prenant ce mot dans un sens rigoureux, le sens, par exemple, qu'il a dans l'Inde; — que plusieurs professions importantes, celles de prêtre, de militaire, de juge et quelques autres, n'étaient pas constamment héréditaires; — qu'il n'y avait qu'une seule distinction profonde entre les diverses parties de la société égyptienne, la distinction qui se montre partout entre les hommes livrés aux professions éminentes et les hommes qui exercent les métiers. C'est sur l'étude des monuments égyptiens que M. Ampère appuie cette thèse : il démontre, d'après les textes traduits, que le même personnage pouvait porter à la fois un titre sacerdotal, un titre militaire et un titre civil; qu'un personnage revêtu d'une dignité militaire pouvait s'unir à la fille d'un personnage investi d'une dignité sacerdotale; que les membres d'une même famille pouvaient, les uns remplir des fonctions sacerdotales, les autres des fonctions militaires, d'autres des fonctions civiles; qu'enfin le droit de rendre la justice n'était pas l'attribut spécial du sacerdoce, et que l'on pouvait être juge soit qu'on fût prêtre, soit qu'on ne le fût pas.

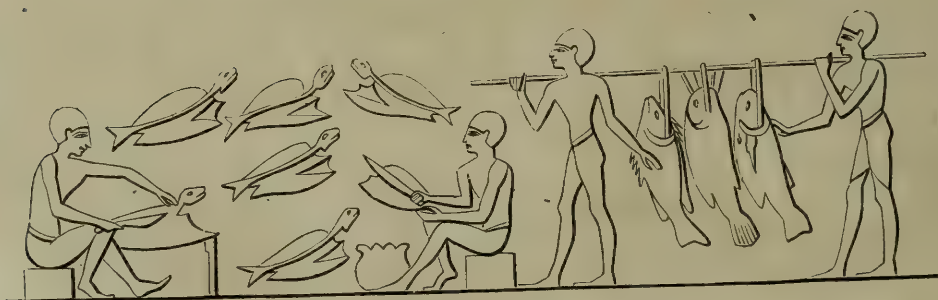
(3) La classe des interprètes avait été instituée par Psammitichus dans un but politique. Leur fonction consistait à servir d'intermédiaire entre les Grecs et les Égyptiens. C'était un des moyens de resserrer l'alliance des deux peuples contre le grand roi, l'ennemi commun.

(4) Les pilotes et gens de mer étaient pour la plupart Phéniciens; mais les commandants étaient Égyptiens. Sur une inscription hiéroglyphique à Eiléthyas, Champollion a lu : « Ahmosis, fils d'Obschne, chef des pilotes, entré dans la carrière navale au temps du roi Amosis, accompagna ce roi quand il alla par eau en Éthiopie, et commanda des vaisseaux sous Thoutmosis Ier. »

professions : ceux qui suivent le métier des armes s'appellent calasiries et hermotybies. Voici les nomes ou provinces qu'ils habitent, car toute l'Égypte est divisée en nomes.



Cuisiniers. — Tombe de Ramessès III, à Thèbes.



Poissonniers. — D'après une tombe près des pyramides.



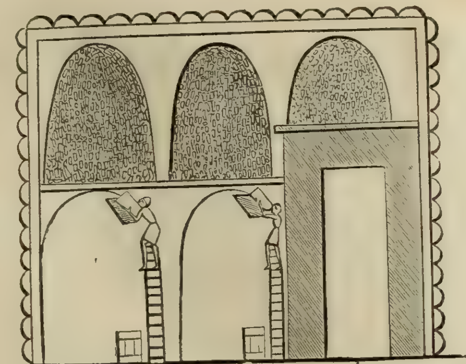
Fabricants de caisses à momies. — Thèbes.

Les nomes des hermotybies sont : Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis, et la moitié de Natho. Ces nomes fournissent au plus cent soixante mille hermotybies; ils sont tous consacrés à la

profession des armes, et pas un n'exerce d'art mécanique [1]. — Les calasiries occupent les nomes de Thèbes, de Bubastis, d'Aphthis, de Tanis, de Mendès, de Sébennys, d'Athribis, de Pharbæthis, de



Cordonniers. — Thèbes.



Grenier à grain. — Thèbes.



Pressoir et vases à vin. — Beni-Hassan.

Thmuis, d'Onuphis, d'Anysis, de Myecphoris, île située vis-à-vis de Bubastis. Ces nomes fournissent, lorsqu'ils sont le plus peuplés, deux cent cinquante mille hommes. Il ne leur est pas permis non plus d'exercer d'autre métier que celui de la guerre; le fils y succède à son père.

Je ne saurais affirmer si les Grecs tiennent cette coutume des Égyptiens, parce que je la trouve établie parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens; en un mot, parce que, chez la plupart

(1) Hérodote ne dit rien des artisans. Le motif en est sans doute que les produits de l'industrie égyptienne, répandus sur tous les marchés de la Grèce et de l'Asie, étaient assez connus de ses lecteurs. Les métiers et les fabriques avaient fait des progrès remarquables dans le cours des siècles. Les objets trouvés dans les tombeaux, dans les coffres à momie, les scènes figurées dans les peintures et les sculptures, démontrent assez toute l'activité industrielle des villes d'Égypte. On y excellait surtout dans la fabrication du verre, de la porcelaine, des vases, des meubles, des étoffes en coton, en lin, du papier ; dans les travaux à l'aiguille, notamment dans la broderie, etc. On trouve des renseignements très-intéressants et très-exacts sur l'industrie des anciens Égyptiens dans l'excellent ouvrage de Wilkinson : *Manners and customs of the ancient Egyptians.*

Ce qui étonne et plaît toujours dans ces représentations si anciennes de travaux manuels, c'est l'analogie de la plupart des procédés à toutes les époques de l'histoire. Les mêmes besoins, les mêmes facultés doivent nécessairement conduire à des effets semblables. Nous remarquons aussi avec plaisir et étonnement les différences en regardant de près ; mais, pour qui observerait d'en haut et dans l'ensemble, les ressemblances l'emporteraient de beaucoup sur les dissemblances.

des barbares, ceux qui apprennent les arts mécaniques, et même leurs enfants, sont regardés comme les derniers des citoyens; au lieu qu'on estime comme les plus nobles ceux qui n'exercent aucun art



Soldats disciplinés. — Thèbes.

mécanique, et principalement ceux qui se sont consacrés à la profession des armes. Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, et particulièrement les Lacédémoniens : j'en excepte toutefois les Corinthiens, qui font beaucoup de cas des artistes

Chez les Égyptiens, les gens de guerre jouissent seuls, à l'exception des prêtres, de certaines marques de distinction. On donnait à chacun douze aroures (¹), exemptes de toute charge et redevance. L'aroure est une pièce de terre qui contient 100 coudées d'Égypte en tous sens, et la coudée d'Égypte est égale à celle de Samos. Cette portion de terre leur était à tous particulièrement affectée; mais ils jouissaient tour à tour d'autres avantages. Tous les ans, mille calasiries et mille hermotybies allaient servir de gardes au roi : pendant leur service, outre les douze aroures qu'ils avaient, on leur donnait par jour à chacun cinq mines de pain (²), deux mines de bœuf et quatre arustères (³) de vin. On donnait toujours ces choses à ceux qui étaient de garde



Archers. — Thèbes.

Les Saïtes enterrent, dans l'enceinte consacrée à Minerve, près du temple, à gauche en entrant, tous les rois originaires du nome de Saïs. Dans la cour du lieu sacré est une grande salle de pierre, ornée de colonnes en forme de palmiers, avec d'autres ornements : dans cette salle est une niche avec une porte à deux battants; c'est là qu'on a placé son cercueil.

On montre aussi à Saïs le sépulcre de celui que je ne me crois pas permis de nommer en cette occasion (⁴); il est dans l'enceinte sacrée, derrière le temple de Minerve, attenant le mur de ce temple, dont il occupe toute la longueur. Il y a dans la pièce de terre de grands obélisques de pierre; et, près de ces obélisques, on voit un lac dont les bords sont revêtus de pierre. Ce lac est rond, et, à ce qu'il m'a paru, il n'est pas moins grand que celui de Délos, qu'on appelle Trochoïde.

La nuit, on représente sur ce lac les accidents arrivés à celui que je n'ai pas cru devoir nommer. Les

(¹) Un aroure était à peu près le cinquième d'un hectare.

(²) 2 kilogr. 098 gramm. de pain ; 839 gramm. de bœuf.

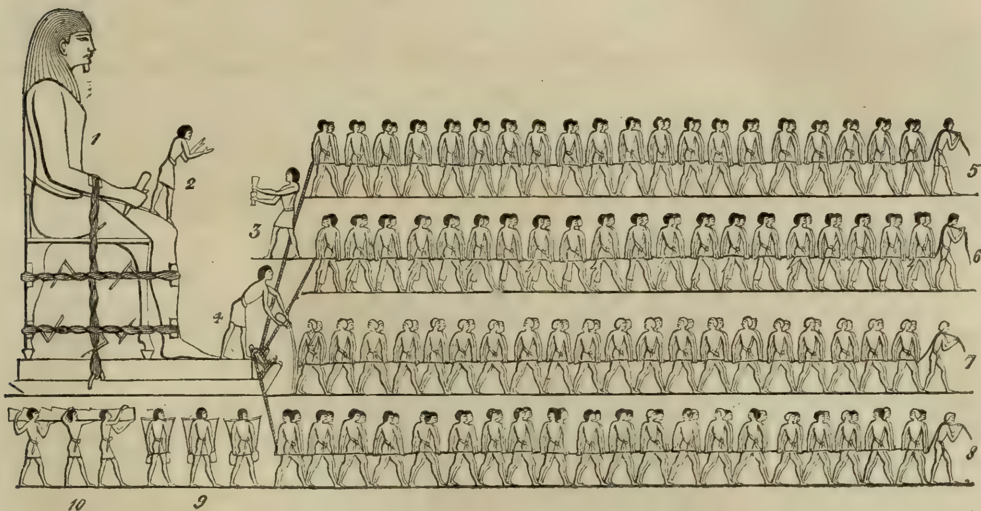
(³) L'arustère est la même mesure que le cotyle, qui est la moitié de notre ancien setier.

(⁴) On croit que c'est le tombeau d'Osiris.

Égyptiens les appellent des mystères. Quoique j'en aie une très-grande connaissance, je me garderai bien de les révéler.

Amasis (successeur d'Apriès) fit bâtir à Saïs, en l'honneur de Minerve, le portique de son temple, édifice digne d'admiration et qui surpasse de beaucoup tous les autres ouvrages de ce genre, tant par sa hauteur et son étendue que par la quantité et la grandeur des pierres qu'on y employa. Il y fit placer des statues colossales et des androsphinx d'une hauteur prodigieuse. On apporta aussi par son ordre des pierres d'une grosseur démesurée, pour réparer le temple. On en tira une partie des carrières qui sont près de Memphis; mais on fit venir les plus grandes de la ville d'Éléphantine, qui est éloignée de Saïs de vingt journées de navigation.

Mais ce que j'admire encore davantage, c'est un édifice d'une seule pierre qu'il fit apporter d'Éléphantine. Deux mille hommes, tous bateliers, furent occupés pendant trois ans à ce transport (¹). Il a



Transport d'un colosse. — D'après une peinture d'El-Berscheh. (Voy. Minutoli, Champollion, Rosselini, Caillaud, Wilkinson.)

1, le colosse sur un traîneau; il ne paraît figurer ni un dieu, ni un roi. — 2, personnage commandant la manœuvre en battant la mesure et peut-être en chantant. — 3, personnage tenant dans ses mains deux instruments qu'il paraît frapper l'un contre l'autre, sans doute pour répéter avec plus de bruit le signal. — 4, personnage qui verse de l'eau sur les cordages pour empêcher qu'ils prennent feu. — 5, 6, 7, 8, hommes employés à tirer. — 9, hommes portant l'eau ou la graisse dans de petites jarres. — 10, hommes portant une poutre avec crans.

en dehors 21 coudées de long, 14 de large et 8 de haut. Telles sont les dimensions extérieures de cet ouvrage monolithe. Sa longueur en dedans est de 18 coudées, plus 20 doigts; sa largeur, de 12 coudées; sa hauteur, de 5. Cet édifice est placé à l'entrée du lieu sacré. On ne l'y fit point entrer, disent les Égyptiens, parce que, pendant qu'on le tirait, l'architecte, fatigué et ennuyé d'un travail qui lui avait

(¹) « J'ai toujours été éloigné, dit Letronne, d'attribuer aux Égyptiens une mécanique aussi perfectionnée que celle des modernes. S'ils avaient eu de telles ressources, les Grecs en auraient eu connaissance, eux qui, depuis Psammitichus, parcourant librement l'Égypte, furent les témoins des immenses travaux de ce prince et de ses successeurs.

» Dans aucune peinture égyptienne, on n'aperçoit ni poulies, ni moufles, ni cabestans, ni machines quelconques. Si les Égyptiens en avaient eu l'usage, on en trouverait la trace dans un bas-relief qui nous représente le transport d'un colosse : on le voit entouré de cordages et tiré immédiatement par plusieurs rangées d'hommes attachés à des câbles; d'autres portent des seaux pour mouiller les cordages et graisser le sol factice sur lequel le colosse est traîné. La force tractive de leurs bras était concentrée dans un effort unique, au moyen d'un chant ou d'un battement rhythmé qu'exécute un homme monté sur les genoux du colosse. »

Dans l'atlas de Minutoli, la gravure de ce colosse est coloriée (pl. XIII). Les hommes sont peints en rouge; la statue est blanche, le capuchon est bleu. Dans la première rangée, les hommes, de deux en deux groupes, ont des espèces de bandelettes blanches croisées sur la poitrine, ce qu'on ne voit pas dans notre gravure.

coûté tant de temps, poussa un profond soupir. Amasis, regardant cela comme un présage fâcheux, ne voulut pas qu'on le fît avancer plus loin. Quelques-uns disent aussi qu'un de ceux qui aidaient à le remuer avec des leviers fut écrasé dessous, et que ce fut pour cela qu'on ne l'introduisit pas dans le lieu sacré.

Amasis fit aussi présent à tous les autres temples célèbres d'ouvrages admirables par leur grandeur : entre autres, il fit placer à Memphis, devant le temple de Vulcain, le colosse de 75 pieds de long qui est couché sur le dos. On voit sur le même fondement deux statues colossales debout, de pierre d'Éthiopie, l'une d'un côté du temple, l'autre de l'autre; chacune a 20 pieds de haut. Il y a à Saïs un autre colosse de pierre de la même grandeur que celui de Memphis et dans la même attitude. Ce fut aussi ce même prince qui fit bâtir à Memphis ce vaste et magnifique temple d'Isis qu'on y admire.

On dit que l'Égypte ne fut jamais plus heureuse ni plus florissante que sous le règne d'Amasis, et qu'il y avait alors en ce pays vingt mille villes, toutes bien peuplées.

Amasis témoigna beaucoup d'amitié aux Grecs, et en obligea plusieurs. Il permit entre autres aux Grecs qui allaient en Égypte de s'établir à Naucratis. Quant à ceux qui ne voulaient pas y fixer leur demeure, et qui n'y voyageaient que pour des affaires de commerce, il leur donna des places pour élever aux dieux des temples et des autels. Le plus grand temple que ces Grecs aient en Égypte, et en même temps le plus célèbre et le plus commode, s'appelle Hellénion, ou temple grec.

LIBYE.

La Libye suit immédiatement l'Égypte.

La plupart des Grecs disent qu'elle tire son nom d'une femme originaire du pays lui-même, laquelle s'appelait Libye (1).

Toute la côte de la Libye qui borde la mer septentrionale (la Méditerranée) depuis l'Égypte jusqu'au promontoire Soloéis, où se termine cette troisième partie du monde, est occupée par les Libyens et par diverses nations libyennes, à la réserve de ce qu'y possèdent les Grecs et les Phéniciens; mais, dans l'intérieur des terres, au-dessus de la côte maritime et des peuples qui la bordent, est une contrée remplie de bêtes féroces. Au delà de ces contrées, on ne trouve plus que du sable, qu'un pays prodigieusement aride et absolument désert.

Cette contrée montre par elle-même qu'elle est environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie (2).

Nécos, roi d'Egypte, est le premier que nous sachions qui l'ait prouvé. Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui devait conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux, avec ordre d'entrer, à leur retour, par les colonnes d'Hercule, dans la mer septentrionale, et de revenir de cette manière en Égypte. Les Phéniciens, s'étant donc embarqués sur la mer Érythrée, naviguèrent dans la mer Australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient ensuite le temps de la moisson, et, après la récolte, ils se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule, et revinrent en Égypte. Ils racontèrent, à leur arrivée, qu'en faisant voile autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement croyable (3);

(1) Varron faisait venir le nom de la Libye du mot grec *Libs*, qui désignait le vent du sud-est. Plusieurs auteurs modernes croient trouver la véritable étymologie dans la Bible, où les noms de *Lehbym* ou *Loubym* sont appliqués aux colonies égyptiennes établies sur la côte septentrionale de l'Afrique.

(2) On a comparé la forme de l'Afrique à un triangle, à un cœur, à un cerf-volant, à une noix d'acajou tournant ses deux lobes à l'ouest et au sud : on ne pouvait avoir une idée exacte de cette configuration générale au temps d'Hérodote. « Il y a beaucoup d'apparence, dit Gosselin, qu'Hérodote ne croyait point que l'Afrique s'étendît au delà du tropique du Cancer. »

(3) Hérodote, dit Larcher, ne doute point que les Phéniciens n'aient fait le tour de l'Afrique, et qu'ils ne soient revenus en Égypte par le détroit de Gibraltar. Mais il ne peut croire que dans le cours de leur navigation ils aient eu le soleil à droite. Les Phéniciens devaient cependant l'avoir en effet nécessairement à droite après qu'ils eurent passé la ligne; et

mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois.

Les Carthaginois racontent que, depuis ce temps, Sataspes, fils de Téaspis, de la race des Achéménides, avait reçu l'ordre de faire le tour de la Libye, mais qu'il ne l'acheva pas. Rebuté par la longueur de la navigation et effrayé des déserts qu'il rencontra sur sa route, il revint sur ses pas sans avoir terminé les travaux que sa mère lui avait imposés. Sataspes avait commis un crime. Il était sur le point d'être mis en croix pour ce crime par les ordres de Xerxès ; sa mère, qui était sœur de Darius, demanda sa grâce, promettant de le punir plus rigoureusement que le roi ne le voulait, et qu'elle le forcerait à faire le tour de la Libye jusqu'à ce qu'il parvînt au golfe Arabique. Xerxès lui ayant accordé sa grâce à cette condition, Sataspes vint en Égypte, y prit un vaisseau et des matelots du pays, et, s'étant embarqué, il fit voile pour les colonnes d'Hercule. Lorsqu'il les eut passées, il doubla le promontoire Soloéis, et fit route vers le sud. Mais, après avoir mis deux mois à traverser une vaste étendue de mer, voyant qu'il lui en restait encore une plus grande à parcourir, il retourna sur ses pas et regagna l'Égypte. De là il se rendit à la cour de Xerxès. Il y raconta que, sur les côtes de la mer les plus éloignées qu'il eût parcourues, il avait vu de petits hommes, vêtus d'habits de palmier, qui avaient abandonné leurs villes pour s'enfuir dans les montagnes aussitôt qu'ils l'avaient vu aborder avec son vaisseau; qu'étant entré dans leurs villes, il ne leur avait fait aucun tort et s'était contenté d'en enlever du bétail. Il ajouta qu'il n'avait point achevé le tour de la Libye, parce que son vaisseau avait été arrêté et n'avait pu avancer. Xerxès, persuadé qu'il ne lui disait pas la vérité, fit exécuter la première sentence; et il fut mis en croix, parce qu'il n'avait pas achevé les travaux qu'on lui avait imposés (¹). Un eunuque de Sataspes n'eut pas plutôt appris la mort de son maître, qu'il s'enfuit à Samos avec de grandes richesses, dont s'empara un certain Samien. Je sais son nom, mais je veux bien le passer sous silence.

La Libye renferme beaucoup de nations différentes.

Voici l'ordre dans lequel on trouve les peuples de la Libye, à commencer depuis l'Égypte (²).

Les premiers qu'on rencontre sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages que les Égyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Libyens. Leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre (³), et laissent croître leurs cheveux : si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent à leur tour et le jettent ensuite. Ce sont les seuls Libyens qui aient cette coutume (⁴). Cette nation s'étend depuis l'Égypte jusqu'à un port appelé Plunos.

Les Giligammes touchent aux Adyrmachides : ils habitent le pays qui est vers l'occident jusqu'à l'île Aphrodisias.

Dans cet intervalle est Platée (⁵), où les Cyrénéens envoyèrent une colonie. Aziris, où ils s'établirent aussi, est sur le continent, ainsi que le port de Ménélas. C'est là qu'on commence à trouver le silphium (⁶).

cette circonstance précieuse, et qui n'a pu être imaginée dans un siècle où l'astronomie était encore en son enfance, assure l'authenticité de ce voyage, dont, sans cela, on pourrait douter.

(¹) Xerxès pouvait bien avoir raison. Un jeune seigneur comme Sataspes, riche et voluptueux, ne convenait guère à une entreprise si longue et si difficile. Cependant Scylax écrivit plus tard qu'en une certaine partie des côtes occidentales d'Afrique, la mer était couverte d'épaisses sargasses qui rendaient toute navigation impossible.

(²) Il ne s'agit point de grands peuples, mais seulement de tribus qui se subdivisaient, ou au contraire se mêlaient ensemble, suivant les vicissitudes des guerres fréquentes qu'elles se livraient entre elles : aussi la nomenclature qui va suivre, exacte sans doute vers la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, a subi des changements notables et nécessaires dans les siècles suivants, ainsi qu'on peut le voir par des écrits de Diodore de Sicile, de Strabon, de Pline et de Ptolémée.

Pour Hérodote, il n'y a, en dehors de l'Égypte, que deux peuples indigènes en Afrique : les Libyens, qui occupent la partie septentrionale et occidentale du continent, et les Éthiopiens au sud.

Ses descriptions ne s'appliquent point aux Gétules, aux Numides, ni aux Maurusiens ou Maures qu'il paraît ne pas connaître.

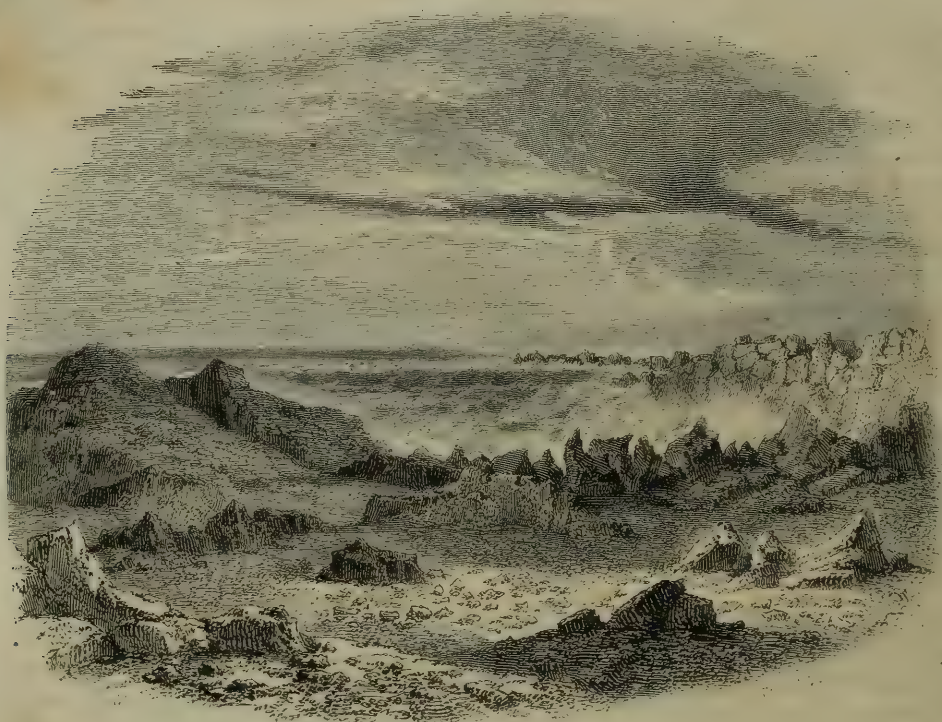
(³) Les Bédouines de la Marmorique portent encore des anneaux depuis le genou jusqu'aux mollets.

(⁴) Les Hottentots et d'autres peuples, dans différentes parties du monde, ne se contentent point de mordre cette vermine.

(⁵) L'île rocailleuse et élevée de Bomba. (Pacho.)

(⁶) Le silphium était très-célèbre chez les anciens. Aucune plante moderne n'a joui d'un tel renom. Les Grecs de Cyrène la tenaient pour sacrée. Son origine était miraculeuse : elle avait paru tout à coup, disait-on, après une pluie de poix, sept

Le pays où croît cette plante s'étend dans l'île de Platée jusqu'à l'embouchure de la Syrte (¹). Ces peuples ont presque les mêmes coutumes que les autres.



La grande Syrte. — Récifs sur la côte de Zafran.

ans avant la fondation de Cyrène, l'an 430 de Rome. Ses effets étaient à la fois bizarres et merveilleux. Elle faisait endormir les brebis et éternuer les chèvres; le suc laiteux extrait de sa tige, et surtout de sa racine, guérissait tous les maux, désinfectait l'air et les eaux. Elle entrait comme assaisonnement dans les repas fastueux des rois de Perse. Dans une comédie d'Aristophanes, un sycophante dit qu'il ne changerait pas sa manière de vivre, lors même qu'on lui donnerait du silphium consacré à Battus (le fondateur de Cyrène). Le silphium conservé dans le trésor public de Rome fut vendu par Jules César 1 500 marcs d'argent. On en offrit une tige à l'empereur Néron, et pendant longtemps les courtisans en parlèrent comme d'un présent extraordinaire. D'après les descriptions que Théophraste et Pline ont données de cette plante, sa racine était épaisse, charnue, vivace; sa tige ressemblait à celle du fenouil; sa feuille, à celle du *Selinum;* sa graine, large et ailée, à celle de la phyllis. On croit reconnaître ces caractères dans une grande ombellifère participant également des genre *Ferula* et *Laserpitium,* que les Arabes appellent *Dercas,* et qui est très-répandue depuis l'ancienne Chersonèse Cyrénaïque jusqu'à la côte occidentale de la Syrte. Cette plante est funeste aux animaux étrangers au pays où elle croît : elle fournit, au contraire, un aliment salubre aux pâtres de la Cyrénaïque et de la Syrte; ordinairement ils la mangent rôtie. Parmi les auteurs qui donnent des détails intéressants sur le silphium, nous indiquerons Théophraste, l'abbé Bellay (t. XXXVI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres;* Hist., p. 18), Bruce *(Voyages à la recherche des sources du Nil),* Pacho *(Voyage dans la Marmorique et la Cyrénaïque).*



Le Silphium. — Revers d'une médaille de Cyrène représentant sur la face Jupiter Ammon.

(¹) Il s'agit ici de la grande Syrte.

Le mot Syrte vient du verbe grec *suro,* qui signifie entraîner, balayer. On donnait ce nom à deux grands golfes compris dans la grande échancrure de la côte d'Afrique, aux deux extrémités de laquelle étaient Cyrène et Carthage. La grande Syrte, moins éloignée de l'Égypte et voisine de Cyrène, est aujourd'hui le golfe de Sidra; les Arabes l'appellent *Giun-el-Kebrit,* ou le golfe de Soufre; la petite Syrte, près du lac Tritonis (ou étant elle-même le lac Tritonis d'Hérodote), est aujourd'hui le golfe de Gabes. Les rivages de ces golfes sont arides et couverts d'écueils, leurs sables mouvants en changent fréquemment la configuration. « Un ciel de feu, dit Pacho, un sol constamment uni, du sable sans eau, telle est la région qui s'étend du littoral des Syrtes jusqu'à la station de Rassam, et cet espace, en n'en parcourant qu'une ligne, forme au moins 30 lieues d'étendue. » Les deux vues que nous reproduisons, et qui nous ont paru propres à donner une idée de l'aspect

Immédiatement après les Giligammes ([1]), on trouve les Asbystes, du côté du couchant : ils habitent le pays au-dessus de Cyrène, mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer : les côtes maritimes sont occu-



La grande Syrte. — Dattier solitaire à Arar.

pées par les Cyrénéens. Les chars à quatre chevaux sont beaucoup plus en usage chez eux que chez les autres Libyens, et ils s'étudient à imiter la plupart des costumes des Cyrénéens.

Les Auschises sont à l'occident des Asbystes, auxquels ils confinent : ils habitent au-dessus de Barcé et s'étendent jusqu'à la mer, près des Évespérides. Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des

général du golfe de la grande Syrte, sont empruntées à la relation très-détaillée et très-intéressante du capitaine Beechey et de H.-W. Beechey, intitulée . *Proceedings of the expedition to explore the northern coast of Africa from Tripoly east ward* (1828).

Le dattier que l'on voit au milieu de la seconde de ces gravures est le seul arbre que MM. Beechey aient rencontré sur la côte de la grande Syrte, dans l'espace de plus de 400 000 milles en descendant de Tripoli et en se dirigeant vers la Cyrénaique. Cet arbre solitaire a ses racines au bord d'une espèce d'îlot de sable qui s'élève au-dessus de la marée, entre Mesurata et Tauergata, et que l'on nomme *Arar*. Une chaîne de semblables éminences sablonneuses règne le long de la grande Syrte sur une longue étendue.

Les environs de Zafran, où l'on trouve des ruines de postes militaires romains, sont loin d'être une des parties de la Syrte les plus arides : on y trouve de l'eau pure, des pâturages, une population bédouine intelligente et industrieuse; toutefois la côte est couverte de récifs, de rochers aigus, de masses de sables mouvants; MM. Beechey la décrivent comme l'un des spectacles les plus étranges et les plus terribles qui se soient offerts à eux. La fureur des flots soulève et accumule d'énormes blocs de pierre entremêlés de sable et de végétation marine : on croirait voir des digues faites par les hommes; mais, au moindre vent, toutes ces masses s'ébranlent, s'écroulent, se relèvent avec un désordre et un bruit effrayants. Il est impossible, à cette vue, de ne point se rappeler le passage où Salluste a peint ces rivages : « Dès que la mer commence à grandir et les vents à mugir, le limon, le sable, d'énormes rochers, sont entraînés à la fois, de sorte que l'aspect des lieux change suivant le caprice des vents. C'est de cette force qui entraîne qu'est venu le nom de Syrtes. » (*Bell. Jugurth.*, p. 28.)

La grande Syrte a été explorée en 1821 par un bâtiment de la marine française, *la Chevrette*.

([1]) Cette tribu, et celle des Cabales, dont il va être fait mention, disparurent dans la suite, absorbées, l'une par les *Marmarides*, l'autre par les *Barkéens*.

Auschises : leur nation est peu nombreuse ; elle s'étend sur les côtes de la mer vers Tauchires, ville du territoire de Barcé. Leurs usages sont les mêmes que ceux des peuples qui habitent au-dessus de Cyrène.

Le pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer et montent à un certain canton nommé Augiles, pour y recueillir, en automne, les dattes. Les palmiers y croissent en abondance, y viennent très-beaux et portent tous du fruit. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil, et, les ayant réduites en poudre, ils mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite ([1]).

Voici leur manière de faire des serments et d'exercer la divination. Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus gens de bien, et jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres, ils y font leurs prières et y dorment ensuite. Si, pendant leur sommeil, ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite. Ils se donnent mutuellement la foi en buvant réciproquement de la main l'un de l'autre S'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent.

Les Psylles sont voisins des Nasamons ; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire. Le vent du midi avait de son souffle desséché leurs citernes ; car tout leur pays était en dedans de la Syrte ([2]) et sans eau. Ayant tenu conseil entre eux, ils résolurent, d'un consentement unanime, d'aller faire la guerre au vent du midi. Je rapporte les propos des Libyens ([3]). Lorsqu'ils furent arrivés dans les déserts sablonneux, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des monceaux de sable. Les Psylles détruits, les Nasamons s'emparèrent de leurs terres.

Au-dessus de ces peuples, vers le midi, dans un pays rempli de bêtes féroces, sont les Garamantes. qui fuient le commerce et la société de tous les hommes : ils n'ont aucune sorte d'armes et ne savent pas même se défendre.

Cette nation habite au-dessus des Nasamons. Elle a pour voisins les Maces. Ceux-ci sont à l'ouest et le long de la mer. Ils se rasent de manière qu'il reste, sur le haut de la tête, une touffe de cheveux. Ils y parviennent en laissant croître leurs cheveux sur le milieu de la tête et en se rasant de très-près des deux côtés. Quand ils vont à la guerre, ils portent pour armes défensives des peaux d'autruches. Le Cinyps descend de la colline des Grâces, traverse leur pays et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte d'une épaisse forêt, au lieu que le reste de la Libye dont j'ai parlé jusqu'ici est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer il y a 200 stades.

Les Gindanes touchent aux Maces. Leurs femmes portent chacune, autour de la cheville du pied, des bandes de peaux ; celle qui en a davantage est la plus estimée, comme ayant été aimée d'un plus grand nombre d'hommes.

Les Lotophages habitent le rivage de la mer qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotus ([4]) : ce fruit est à peu près de la grosseur de celui du lentisque et d'une douceur pareille à celle des dattes. Les Lotophages en font aussi du vin.

Ils confinent, le long de la mer, au Machlyes : ceux-ci font aussi usage du lotus, mais beaucoup moins que les Lotophages. Les Machlyes s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac nommé Tritonis, où l'on voit l'île de Phla ([5]). On dit qu'il avait été prédit par les oracles que les Lacédémoniens enverraient une colonie dans cette île ; on raconte le fait de cette manière :

([1]) Suivant quelques auteurs, il faut lire *hannetons* au lieu de *sauterelles*, et suivant d'autres encore, il faudrait lire *dattes*.

Plusieurs voyageurs modernes rapportent que les pauvres Arabes de la Marmorique mangent de petits limaçons blancs rôtis sur quelques broussailles, et en relèvent le goût avec des sauterelles d'une grosse espèce toutes crues. (Voy. Pacho.)

([2]) Il est encore ici question de la grande Syrte. Le territoire des Psylles s'étendait depuis le pays des Nasamons jusqu'aux Maces ; ils étaient par conséquent enfermés au nord par la grande Syrte. C'est ce qui fait dire à Hérodote qu'ils étaient en dedans de la Syrte. (Larcher.)

([3]) Il faut noter cette réserve d'Hérodote.

([4]) Espèce de jujubier, le *Rhamnus lotus* de Linné. Son fruit a beaucoup de rapport avec celui du jujubier cultivé, le *Rhamnus ziziphus* ; mais il en diffère en ce qu'il est sphérique et plus petit. (Dissertation de Desfontaines sur le lotus, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*.) « C'est, dit Park, une baie farineuse de la grosseur d'une olive, que l'on pile, et que l'on fait sécher au soleil, pour en faire des gâteaux qui ont un goût fort agréable. »

([5]) « Il est évident, dit M. d'Avezac (*Afrique ancienne*) que le lac Tritonide d'Hérodote est le golfe même de la petite

Quand Jason eut fait construire, au pied du mont Pélion, le navire *Argo* [1], et qu'il y eut embarqué une hécatombe avec un trépied d'airain, il se mit en mer, et doubla le Péloponnèse, dans le dessein d'aller à Delphes. Lorsqu'il fut arrivé vers le promontoire Malée, il s'éleva un vent du nord qui le jeta en Libye, et il se trouva dans les bas-fonds du lac Tritonis avant que d'avoir découvert la terre. Ne sachant comment sortir de ce pas dangereux, on dit qu'un triton lui apparut et lui demanda son trépied, lui promettant de lui montrer une route sûre et de le tirer de ce péril. Jason y ayant consenti, le triton lui montra le moyen de sortir de ce bas-fond : il prit ensuite le trépied, le mit dans son propre temple, et, s'asseyant dessus, il prédit à Jason et aux siens tout ce qui devait leur arriver. Il lui annonça aussi que lorsque ce trépied aurait été enlevé par quelqu'un des descendants de ceux qui étaient dans le navire *Argo*, il était de toute nécessité que les Grecs eussent cent villes sur les bords du lac Tritonis. On ajoute que les Libyens voisins du lac, ayant appris cette réponse de l'oracle, cachèrent le trépied.

Immédiatement après les Machlyes on trouve les Auséens. Ces deux nations habitent autour du lac Tritonis; mais elles sont séparées par le fleuve Triton. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux troupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Minerve ; et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais, avant que de cesser le combat, elles revêtent d'une armure complète à la grecque celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée ; et, lui ayant mis aussi sur la tête un casque à la corinthienne, elles la font monter sur un char et la promènent autour du lac. Je ne sais de quelle façon ils armaient autrefois leurs filles, avant que les Grecs eussent établi des colonies autour d'eux. Je pense cependant que c'était à la manière des Égyptiens. Je suis, en effet, d'avis que le bouclier et le casque sont venus d'Égypte chez les Grecs. Ils prétendent que Minerve est fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis, et qu'ayant eu quelque sujet de plainte contre son père, elle se donna à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille.

Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes maritimes de la Libye. Au-dessus, en avançant dans le milieu des terres, on rencontre la Libye remplie de bêtes féroces, au delà de laquelle est une élévation sablonneuse, qui s'étend depuis Thèbes en Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. On trouve dans ce pays sablonneux, de dix journées en dix journées, de gros quartiers de sel sur des collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir, au milieu du sel, une eau fraîche et douce. Autour de cette eau on trouve des habitants, qui sont les derniers du côté des déserts, et au-dessus de la Libye sauvage. Les premiers qu'on y rencontre, en venant de Thèbes, sont les Ammoniens, à dix journées de cette ville [2]. Ils ont un temple avec des rites qu'ils ont empruntés de celui de Jupiter Thébéen. Il y a

Syrte, et que son île Phla n'est autre que Gerbeh : explication si certaine à la fois et si naturelle, que nous pouvons nous étonner à bon droit de la donner pour la première fois. » Suivant d'autres géographes, le lac Tritonis, qui serait aujourd'hui le lac Faraoun ou El-Loudeah, communiquait seulement avec la petite Syrte. Un savant voyageur a écrit que le lac Triton était situé, non dans le voisinage de la petite Syrte, mais sur la côte occidentale océanique de l'Afrique. Ce lac aurait disparu, d'après Diodore, à la suite de grands tremblements de terre accompagnés de grandes éruptions de feux, ce qui donnerait quelque appui à l'opinion qu'Hannon a pu voir des jets de flammes volcaniques. (Voy. p. 3.)

[1] Les Grecs avaient appris la navigation et l'art de construire des vaisseaux, des Phéniciens qui étaient venus avec Cadmus en Béotie. Ces peuples avaient deux sortes de vaisseaux : les uns ronds, qu'ils appelaient *gaules;* les autres longs, qu'il nommaient *arca* ou *arco*. Les Grecs, changeant, suivant leur usage, le *c* en *g*, firent *argo*. (Bochar.)

[2] Hérodote dit ailleurs que les Ammoniens sont des Samiens de la tribu Œschrionienne, et qu'on ne peut aller à leur ville que par un chemin sablonneux.

Ammon, le grand dieu de l'Égypte, l'Être suprême, particulièrement honoré à Thèbes, avait été transformé par les Grecs en Jupiter Ammon. Sous sa forme principale, Ammon était appelé *Ammon-Ra* ou Ammon-Soleil, générateur et régénérateur ; et sous sa forme secondaire, *Ammon-Kneph* ou *Chnouphis*, gardien, soutien, etc.

L'oasis de Jupiter Ammon, aujourd'hui oasis de Siwah ou Syouah, est située dans le nord-est du désert de Libye, à 264 kilomètres de la Méditerranée et à 500 kilomètres du Caire. La ville moderne, qui donne son nom à l'oasis, contient près de deux mille habitants. A deux kilomètres environ sont les ruines du temple égyptien de Jupiter Ammon que l'on appelle *Ommon* ou bien *Oumm-Beidah*.

On a reconnu que le temple était formé de trois enceintes, dont la plus grande étendue avait 300 pieds de longueur sur 300 pieds de largeur. Il reste encore debout une salle couverte par trois pierres pesant chacune 100 000 livres et servant de plafond. Le dieu Ammon à tête de bélier figure dans les scènes que représentent les sculptures. Suivant la tradition

en effet à Thèbes, comme je l'ai déjà dit, une statue de Jupiter avec une tête de bélier. Entre autres fontaines, ils en ont une dont l'eau est tiède au point du jour, fraîche à l'heure du marché, et extrême-



Ruines du temple de Jupiter Ammon dans leur état actuel (Ommibida, Omm-Beydah). — D'après Caillaud et Minutoli

ment froide à midi : aussi ont-ils soin, à cette heure, d'arroser leurs jardins. A mesure que le jour baisse, elle devient moins froide, jusqu'au coucher du soleil, qu'elle est tiède. Elle s'échauffe ensuite de plus en plus, jusqu'à ce qu'on approche du milieu de la nuit : alors elle bout à gros bouillons. Lorsque le milieu

rapportée par Hérodote, c'était une colombe partie du grand temple de Thèbes d'Égypte qui était allée désigner la place où l'on devait établir l'oracle d'Ammon. Callimaque dit que ce fut un corbeau ; cette version s'accorde mieux avec l'observation des voyageurs que le corbeau est le seul oiseau qui vive dans les zones de sables de la Libye. La statue principale du dieu était de bronze mêlé d'émeraudes et de pierres précieuses ; il était porté sur une barque d'or, et servi par plus de cent prêtres. C'étaient les plus anciens d'entre ces prêtres qui proclamaient les oracles du dieu.

L'oasis de Syouah et les ruines du temple sont représentées dans les atlas du *Voyage à Méroé*, par Caillaud, et du *Voyage au temple de Jupiter Ammon en Libye et dans la haute Égypte*, par Henri, baron de Minutoli (Berlin, 1824), et dans l'ouvrage de M. Jomard, intitulé : *Voyage à l'oasis de Syouah* (1823, 1 vol. in-folio)

de la nuit est passée, elle se refroidit jusqu'au lever de l'aurore : on l'appelle la fontaine du Soleil.

A dix autres journées de chemin après les Ammoniens, on trouve, sur cette élévation de sable, une



Fragment d'une sculpture des ruines d'Ammon. — D'après Minutoli (1).

autre colline de sel, semblable à celle qu'on voit chez les Ammoniens, avec une source d'eau. Ce canton est habité; il s'appelle Augiles : c'est là que les Nasamons vont, en automne, recueillir les dattes.



Emplacement des ruines du temple d'Ammon. — D'après Minutoli. — C, C, C, C, fragments d'un mur d'enceinte. — B, reste de l'intérieur du sanctuaire.

A dix autres journées du territoire d'Augiles, on rencontre une autre colline de sel avec de l'eau, et une grande quantité de palmiers portant du fruit, comme dans les autres endroits dont on vient de par-

(1) La tête du dieu qui dans Minutoli est, ainsi que dans notre gravure, une tête de lion, est celle d'un *bélier* dans la représentation du même monument publiée par M. Jomard, dont l'artiste a consulté l'ouvrage tardivement. (Voy. la fin de la note précédente.) L'erreur doit être du côté de Minutoli.

ler. Les Garamantes ([1]), nation fort nombreuse, habitent ce pays. Ils répandent de la terre sur le sol et sèment ensuite. Il n'y a pas loin de là chez les Lotophages; mais, du pays de ceux-ci, il y a trente journées de chemin jusqu'à celui où l'on voit ces sortes de bœufs qui paissent en marchant à reculons. Ces animaux paissent de la sorte, parce qu'ils ont les cornes rabattues en devant, et c'est pour cela qu'ils vont à reculons quand ils paissent; car ils ne peuvent alors marcher en avant, attendu que leurs cornes s'enfonceraient dans la terre. Ils ne diffèrent des autres bœufs qu'en cela et en ce qu'ils ont le cuir plus épais et plus souple. Ces Garamantes font la chasse aux Troglodytes-Éthiopiens ([2]); ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux. Les Troglodytes-Éthiopiens sont en effet les plus légers et les plus vifs de tous les peuples dont nous ayons jamais ouï parler. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles; ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celle des autres nations; on croit entendre le cri de chauves-souris.

A dix journées pareillement des Garamantes, on trouve une autre colline de sel, avec une fontaine et des hommes alentour : ils s'appellent Atarantes, et sont les seuls hommes que je sache n'avoir point de nom. Réunis en corps de nation, ils s'appellent Atarantes; mais les individus n'ont point de noms qui les distinguent les uns des autres. Ils maudissent le soleil lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, et lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle, ainsi que le pays ([3]).

A dix autres journées de chemin, on rencontre une autre colline de sel, avec de l'eau et des habitants aux environs. Le mont Atlas touche à cette colline. Il est étroit et rond de tous côtés, mais si haut, qu'il est, dit-on, impossible d'en voir le sommet, à cause des nuages dont il est toujours couvert l'été comme l'hiver. Les habitants du pays disent que c'est une colonne du ciel. Ils ont pris de cette montagne le nom d'Atlantes, et l'on dit qu'ils ne mangent de rien qui ait eu vie, et qu'ils n'ont jamais de songes.

Je connais le nom de ceux qui habitent cette élévation jusqu'aux Atlantes; mais je n'en puis dire autant de ceux qui sont au delà. Cette élévation s'étend jusqu'aux colonnes d'Hercule et même par delà. De dix journées en dix journées, on y trouve des mines de sel et des habitants. Les maisons de tous ces peuples sont bâties de quartiers de sel : il ne pleut en effet jamais dans cette partie de la Libye; autrement les murailles des maisons, étant de sel, tomberaient bientôt en ruine. On tire de ces mines deux sortes de sel, l'un blanc, et l'autre couleur de pourpre. Au-dessus de cette élévation sablonneuse, vers le midi et l'intérieur de la Libye, on ne trouve qu'un affreux désert, où il n'y a ni eau, ni bois, ni bêtes sauvages, et où il ne tombe ni pluie, ni rosée.

Tout le pays qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'au lac Tritonis est habité par des Libyens nomades, qui vivent de chair et de lait. Ils ne mangent point de vaches, non plus que les Égyptiens, et ne se nourrissent point de porcs. Les femmes de Cyrène ne se croient pas permis non plus de manger de la vache, par respect pour la déesse Isis, qu'on adore en Égypte; elles jeûnent même, et célèbrent des fêtes solennelles en son honneur. Les femmes de Barcé, non-seulement ne mangent point de vache, mais elles s'abstiennent encore de manger de la chair de porc.

([1]) Les Garamantes nomades

([2]) On désigne sous le nom de *Troglodytes* (du grec *troglé*, caverne, et *duo*, j'entre) les tribus qui habitent des trous naturels ou creusés dans les rochers

([3]) On pourrait croire que c'est le souvenir de ce passage qui a inspiré à Lefranc de Pompignan la dernière strophe de son ode sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau :

> Le Nil a vu sur ses rivages
> Les noirs habitants des déserts
> Insulter, par leurs cris sauvages,
> L'astre éclatant de l'univers.
> Cris impuissants, fureurs bizarres!
> Tandis que ces monstres barbares
> Poussaient d'insolentes clameurs,
> Le Dieu, poursuivant sa carrière,
> Versait des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

Mais les Atarantes n'étaient pas voisins des rivages du Nil, et Strabon rapporte que certains Éthiopiens insultaient aussi le soleil. « Parmi les habitants du pays brûlé, dit-il, il y en a quelques-uns qui passent pour athées. Ils détestent le soleil, et le maudissent lorsqu'ils le voient se lever, à cause qu'il les incommode par sa trop grande ardeur, et ils se retirent dans les marais. » C'est à ces lignes de Strabon que fait allusion le poëte français.

Les peuples à l'occident du lac Tritonis ne sont point nomades ; ils n'ont point les mêmes usages, et ne font pas à leurs enfants ce qu'observent, à l'égard des leurs, les Libyens nomades. Quand les enfants des Libyens nomades ont atteint l'âge de quatre ans, ils leur brûlent les veines du haut de la tête, et quelques-uns celles des tempes, avec de la laine qui n'a point été dégraissée. Je ne puis assurer que tous ces peuples nomades suivent cet usage, mais il est pratiqué par plusieurs. Ils prétendent que cette opération les empêche d'être par la suite incommodés de la pituite qui coule du cerveau, et qu'elle leur procure une santé parfaite. En effet, entre tous les peuples que nous connaissons, il n'y en a point qui soient plus sains que les Libyens ; mais je n'oserais assurer qu'ils en soient redevables à cette opération. Si leurs enfants ont des spasmes pendant qu'on les brûle, ils les arrosent avec de l'urine de bouc ; c'est un remède spécifique. Au reste, je ne fais que rapporter ce que disent les Libyens.

Les sacrifices des nomades se font de cette manière : ils commencent par couper l'oreille de la victime (cela leur tient lieu de prémices), et la jettent sur le faîte de leurs maisons ; cela fait, ils lui tordent le cou : ils n'en immolent qu'au Soleil et à la Lune. Tous les Libyens font des sacrifices à ces deux divinités ; cependant ceux qui habitent sur les bords du lac Tritonis en offrent aussi à Minerve, ensuite au Triton et à Neptune, mais principalement à Minerve.

Les Grecs ont emprunté des Libyennes l'habillement et l'égide des statues de Minerve, excepté que l'habit des Libyennes est de peau, et que les franges de leurs égides ne sont pas des serpents, mais des bandes minces de cuir ; le reste de l'habillement est le même. Le nom de ce vêtement prouve que l'habit des statues de Minerve vient de Libye. Les femmes de ce pays portent en effet, par-dessus leurs habits, des peaux de chèvres sans poil, garnies de franges et teintes en rouge. Les Grecs ont pris leurs égides de ces vêtements de peaux de chèvres. Je crois aussi que les cris perçants qu'on entend dans les temples de cette déesse tirent leur origine de ce pays. C'est, en effet, un usage constant parmi les Libyennes, et elles s'en acquittent avec grâce. C'est aussi des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars.



Minerve. — D'après une statue d'Herculanum, en style hiératique. L'égide, étendue sur son bras gauche, lui sert à la fois de bouclier et de cuirasse. (Millingen.)

Les Libyens nomades enterrent leurs morts comme les Grecs : j'en excepte les Nasamons, qui les enterrent assis, ayant soin, quand quelqu'un rend le dernier soupir, de le tenir dans cette attitude, et prenant garde qu'il n'expire couché sur le dos. Leurs logements sont portatifs et faits d'asphodèles [1] entrelacés avec des joncs. Tels sont les usages de ces nations.

A l'ouest du fleuve Triton, les Libyens laboureurs touchent aux Auséens ; ils ont des maisons, et se nomment Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, rasent le côté gauche, et se peignent le corps avec du vermillon ; ils se disent descendus des Troyens. Le pays qu'ils habitent, ainsi que le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages, et couvert de bois, que celui des nomades ; car la partie de la Libye orientale qu'habitent les nomades est basse et

[1] L'asphodèle est une plante de la famille des liliacées, et qui est en abondance sur les bords de la Méditerranée. Les tiges de l'espèce connue sous le nom d'asphodèle rameux sont assez élevées pour permettre de construire des habitations légères, ou du moins pour les couvrir. L'asphodèle était consacré aux cérémonies funèbres, et les anciens supposaient que les morts s'en nourrissaient. Les prés où apparaissent les ombres des héros, dans le onzième livre de *l'Odyssée*, sont des prés d'asphodèle. (Miot.)

sablonneuse jusqu'au fleuve Triton. Mais depuis ce fleuve, en allant vers le couchant, le pays occupé par les laboureurs est très-montagneux, couvert de bois et plein de bêtes sauvages. C'est dans cette partie occidentale de la Libye que se trouvent les serpents d'une grosseur prodigieuse, les lions, les éléphants, les ours (1), les aspics, les ânes qui ont des cornes (2), les cynocéphales (têtes de chien) (3)



Animal unicorne (Licorne). — Tête de Rhinocéros trouvée à Maschow (Afrique). — D'après John Campbell.

et les acéphales (sans tête), qui ont, si l'on en croit les Libyens, les yeux à la poitrine (4). On y voit aussi des hommes et des femmes sauvages, et une multitude d'autres bêtes féroces qui existent réellement.

Dans le pays des nomades, on ne trouve aucun de ces animaux; mais il y en a d'autres, tels que des pygarges (5), des chevreuils, des bubalis (6), des ânes, non pas de cette espèce d'ânes qui ont des cornes, mais d'une autre qui ne boit point. On y voit aussi des oryes qui sont de la grandeur du bœuf (7) : on se sert des cornes de cet animal pour faire les coudes des cithares. Il y a aussi des renards, des hyènes, des porcs-épics, des béliers sauvages, des dictyes, des thoës (8), des panthères, des boryes, des croco-

(1) Suivant Pline, il n'y avait pas d'ours en Afrique.

(2) Aristote parle d'ânes qui n'ont qu'une corne. Jusqu'à ce jour, on croit à une erreur d'observation. Lorsque l'on a voulu étudier de près et avec quelque insistance cette tradition d'un animal unicorne, on est presque toujours arrivé en présence du rhinocéros. On conçoit, en effet, comment des exagérations peuvent naître de rapports faits par des observateurs peu exercés qui ont aperçu de loin des individus semblables à celui dont John Campbell donne la figure (*Travels in south Africa*, t. I, p. 295).

(3) Espèce de singe.

(4) On retrouve ces étranges imaginations dans les relations de voyages au moyen âge.

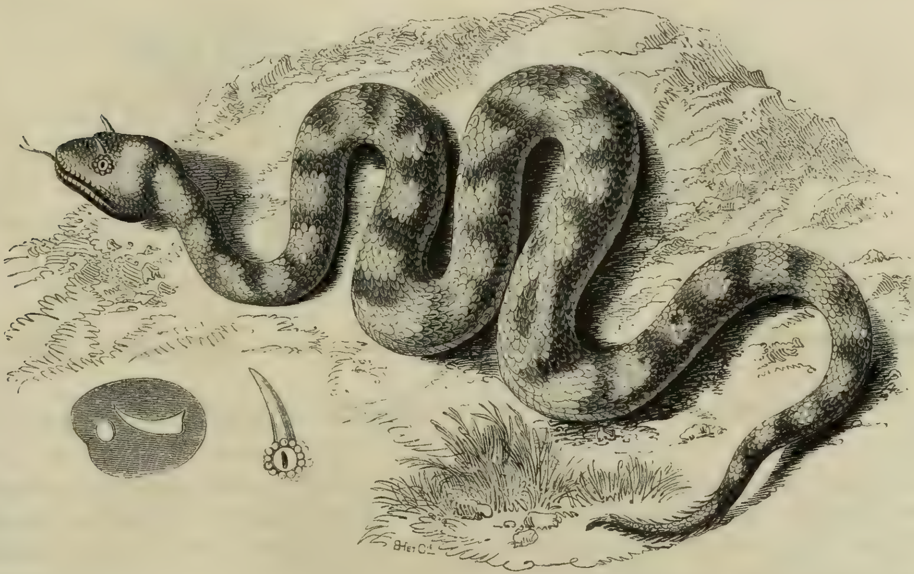
(5) Espèce de chevreuil.

(6) Le buffle ou la vache de Barbarie.

(7) L'antilope oryx.

(8) Homère parle aussi du thos. Cet animal paraît être le chacal. Il est d'une couleur plus obscure que le renard, et à peu près de la même grandeur. Il glapit aussi de même que cet animal. Les Arabes l'appellent *deeb* ou *chathal*. (Larcher.)

diles terrestres qui ont environ 3 coudées de long, et qui ressemblent aux lézards; des autruches et de petits serpents qui ont chacun une corne ([1]). Toutes ces sortes d'animaux se rencontrent en ce pays, et outre cela tous ceux qui se trouvent ailleurs, excepté le cerf et le sanglier, car il n'y a ni sangliers ni cerfs en Libye ([2]). On y voit aussi trois sortes de rats : les dipodes ([3]); les zégéries, nom libyen qui



Le Céraste, d'après Bruce.—La dent, figurée sur un fond noir; la corne, placée au-dessus de l'œil, cannelée et à quatre divisions.



Le Dipode (Gerboise). — D'après Bruce.

([1]) Il s'agit sans doute du céraste, serpent à deux cornes, que l'on trouve en effet dans l'Afrique septentrionale.

([2]) Aristote affirme le même fait : il est contredit par plusieurs voyageurs modernes; toutefois Pacho prétend aussi que le cerf est inconnu en Afrique.

([3]) C'est la gerboise, que les Arabes appellent *jerbo* ou *yerboé*. Ce petit quadrupède, de la taille d'un rat ordinaire, se tient

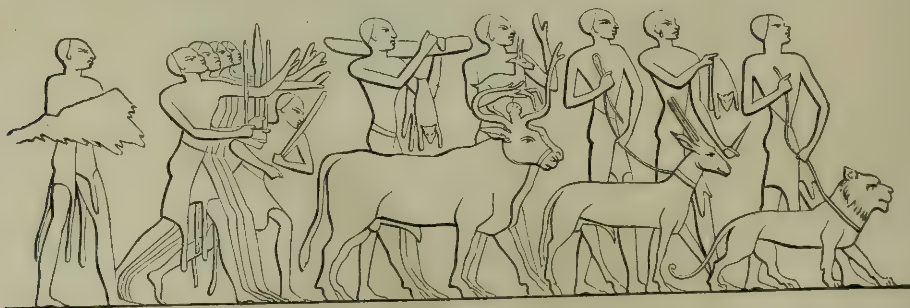
signifie en notre langue des collines; les rats de la troisième espèce s'appellent hérissons. Il naît, outre cela, dans le Silphium, des belettes qui ressemblent à celles de Tartessus. Telles sont, autant que j'ai pu le savoir par les plus exactes recherches, les espèces d'animaux qu'on voit chez les Libyens nomades.

Les Zauèces touchent aux Libyens-Maxyes; quand ils sont en guerre, les femmes conduisent les chars.



Tribus africaines, Taureaux à cornes façonnées — Bas-reliefs du spéos de Beit-Oualli (¹). — Champollion le jeune, Monuments de l'Égypte et de la Nubie.

Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zauèces. Les abeilles font dans leur pays une prodigieuse quantité de miel; mais on dit qu'il s'y en fait beaucoup plus encore par les mains et l'industrie des hommes. Les Gyzantes se peignent tous avec du vermillon, et mangent des singes : ces animaux sont très-communs dans leurs montagnes.



Tribus africaines. — Bas-reliefs du spéos de Beit-Oualli.

Auprès de ce pays est, au rapport des Carthaginois, une île fort étroite appelée Cyraunis; elle a 200 stades de long. On y passe aisément du continent; elle est toute couverte d'oliviers et de vignes. Il y a dans cette île un lac, de la vase duquel les filles du pays tirent des paillettes d'or avec des

habituellement sur ses pattes de derrière : ses pattes de devant sont d'une brièveté extrême. Bruce dit que de loin il a l'apparence d'un rat avec des pattes d'oiseau : de là le nom de *dipodes* (deux pieds) que lui donnaient les anciens. Sa peau douce et luisante est de couleur brune tachetée de jaune. Il se creuse des trous dans les terrains à gravier. On croit avoir remarqué qu'il cherche le voisinage du serpent à corne, le céraste; du moins a-t-on trouvé ces deux animaux en très-grand nombre dans les mêmes lieux, et particulièrement dans la Cyrénaïque. Des médailles cyrénéennes représentent la gerboise sous une feuille que l'on croit être le silphium. On la rencontre, mais en moins grande abondance, en Syrie et en Arabie. Sa chair paraît avoir le goût de celle du lapin; c'était une des viandes interdites par la loi aux Israélites.

(¹) S'il y a quelque chance de découvrir la représentation des peuplades africaines (libyennes ou éthiopiennes) dans ces siècles anciens, ce ne peut être que sur les monuments où les Égyptiens ont fait figurer leurs vaincus et leurs tributaires.

plumes d'oiseaux frottées de poix. J'ignore si le fait est vrai; je me contente de rapporter ce qu'on dit : au reste, ce récit pourrait être vrai, surtout après avoir été témoin moi-même de la manière dont on



Deux groupes de prisonniers africains (conquêtes de Rhamsès III, seizième siècle avant l'ère chrétienne?) (¹). — Bas-reliefs du grand spéos d'Ipsamboul.

tire la poix d'un lac de Zacynthe. Cette île renferme plusieurs lacs : le plus grand a 70 pieds en tout sens, sur 2 orgyies de profondeur. On enfonce dans ce lac une perche à l'extrémité de laquelle est attachée une branche de myrte; on retire ensuite cette branche avec de la poix qui a l'odeur du bitume, mais qui d'ailleurs vaut mieux que celle de Piérie. On jette cette poix dans une fosse creusée près du lac; et, quand on y en a amassé une quantité considérable, on la retire de la fosse pour la mettre dans des amphores. Tout ce qui tombe dans le lac passe sous terre, et reparaît quelque temps après dans la mer, quoiqu'elle soit éloignée du lac d'environ 4 stades. Ainsi ce qu'on raconte de l'île qui est près de la Libye peut être vrai.



Prisonniers africains. — D'après les sculptures qui décorent un trône royal sur le grand bas-relief du grand spéos d'Ipsamboul. Les liens sont terminés par la fleur caractéristique des régions méridionales.

Les Carthaginois disent qu'au delà des colonnes d'Hercule il y a un pays habité où ils vont faire le commerce. Quand ils y sont arrivés, ils tirent leurs marchandises de leurs vaisseaux, et les rangent le long du rivage : ils remontent ensuite sur leurs bâtiments, où ils font beaucoup de fumée. Les naturels du pays, apercevant cette fumée, viennent sur le bord de la mer, et, après y avoir mis de l'or pour le prix des marchandises, ils s'éloignent. Les Carthaginois sortent alors de leurs vaisseaux, examinent la quantité d'or qu'on a apportée, et, si elle leur paraît répondre au prix de leurs marchandises, ils l'emportent et s'en vont. Mais s'il n'y en a pas pour leur valeur, ils s'en retournent sur leurs vaisseaux, où ils restent tranquilles. Les autres reviennent ensuite, et ajoutent quelque chose, jusqu'à ce que les Carthaginois soient contents. Ils ne se font jamais tort les uns aux autres. Les Carthaginois ne touchent point à l'or, à moins qu'il n'y en ait pour la valeur de leurs marchandises; et ceux du pays n'emportent point les marchandises avant que les Carthaginois n'aient enlevé l'or.

Tels sont les peuples de Libye dont je peux dire les noms. La plupart ne tenaient pas alors plus de compte du roi des Mèdes qu'ils ne le font encore à présent. J'ajoute que ce pays est habité par quatre nations, et qu'autant que je puis le savoir, il n'y en a pas davantage. De ces quatre nations, deux sont indigènes et deux sont étrangères. Les indigènes sont les Libyens et les Éthiopiens : ceux-là habitent

(¹) La légende inscrite près du roi contient le nom des *Rotennou*, mais on ne sait pas à quel peuple il répond. Entre les deux groupes de prisonniers et le char de triomphe du roi qui vient derrière eux, on lit cette légende : « Le divin bienfaiteur (ou le dieu bon, c'est-à-dire le roi) vivant..... frappe la contrée du sud, soumet celle du nord, dirige le combat » par sa force (ou sa harpe), et conduit (partout?) sa puissance. »

la partie de la Libye qui est au nord, et ceux-ci celle qui est au midi. Les deux nations étrangères sont les Phéniciens et les Grecs.

Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie, ni à l'Europe : j'en excepte seulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé : aussi ne ressemble-t-il en rien au reste de la Libye. C'est une terre noire et arrosée de plusieurs sources; elle n'a rien à craindre de la sécheresse, et, les pluies excessives ne faisant que l'abreuver, elle n'en souffre aucun dommage : il pleut, en effet, dans cette partie de la Libye. Ce pays rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Évespérides est aussi un excellent pays. Dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple; mais le Cinyps rapporte environ trois cents pour un.

La Cyrénaïque est le pays le plus élevé de cette partie de la Libye habitée par les nomades (¹). Il y a trois saisons admirables pour la récolte : on commence la moisson et la vendange sur les bords de la mer; on passe ensuite au milieu du pays, qu'on appelle les Bunes (collines); le blé et le raisin sont alors mûrs, et ne demandent qu'à être recueillis. Pendant qu'on fait la récolte du milieu des terres, ils viennent aussi en maturité dans les endroits les plus reculés, et veulent être moissonnés et vendangés. On a par conséquent mangé les premiers grains, et l'on a bu les premiers vins, lorsque la dernière récolte arrive. Ces récoltes occupent les Cyrénéens huit mois de l'année Mais en voilà assez sur ce pays.

ÉTHIOPIE (²).

Au-dessus d'Éléphantine on trouve déjà des Éthiopiens; ils occupent même une moitié de l'île de Tachonnpso, et les Égyptiens l'autre moitié. Attenant l'île est un grand lac, sur les bords duquel habitent des Éthiopiens nomades. Quand vous l'avez traversé, vous rentrez dans le Nil qui s'y jette; de là, quittant le bateau, vous faites quarante jours de chemin le long du fleuve · car dans cet espace, le Nil est plein de rochers pointus et de grosses pierres à sa surface, qui rendent la navigation impraticable. Après avoir fait ce chemin en quarante jours de marche, vous vous rembarquez dans un autre bateau, où vous naviguez douze jours; puis vous arrivez à une grande ville appelée Méroé. On dit qu'elle est la capitale du reste des Éthiopiens (³). Jupiter et Bacchus sont les seuls dieux qu'adorent ses habitants;

(¹) L'emplacement de Cyrène est aujourd'hui en partie occupé par Gurin ou Grennah, pauvre village du pays de Barca On y voit de belles ruines que nous n'avons pas à figurer ici parce que ce sont celles de monuments élevés postérieurement au siècle d'Hérodote. On les trouve représentées et expliquées dans plusieurs ouvrages. L'atlas du *Voyage de Pacho dans la Marmorique, la Cyrénaïque et les oasis*, Paris, 1827; et les *Proceedings of the expedition to explore the northern coast of Africa*, par les deux Beechey, sont au nombre des plus utiles à consulter Fondée par le Lacédémonien Battus, 630 ans avant Jésus-Christ, Cyrène fut longtemps la ville du littoral libyen la plus importante après Carthage. C'est là qu'Aristippe établit son école voluptueuse, connue sous le nom de *Cyrénaïque*. Après avoir été tour à tour soumise à l'Égypte au temps d'Alexandre, puis tributaire ou indépendante, Cyrène tomba définitivement au pouvoir des Romains au premier siècle de notre ère. Depuis Pacho, de nouvelles explorations ont modifié le plan des ruines de Cyrène qu'il avait tracé. (Voyez une lettre de M. Wattier de Bourville écrite en 1848 à M. Letronne.)

Sur l'ancienne Carthage, on devra consulter les ouvrages suivants : *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, par Falbe, avec plan et planches; Paris, 1833; — *Lineæ topographicæ Carthaginis Tyriæ* par Estrup, avec un plan; Copenhague, 1821.

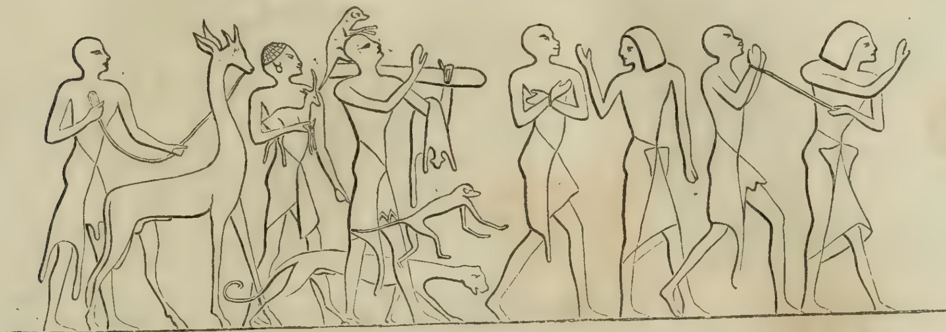
(²) Il n'est pas certain qu'Hérodote ait voyagé en Éthiopie. Il apprit sans doute des Égyptiens ce qu'il dit de cette contrée. L'Éthiopie, située au sud de l'Égypte, à l'ouest du golfe Arabique et de la mer Érythrée, comprenait la Nubie et l'Abyssinie actuelle, Méroé, et de vastes pays au sud du Niger. Le mot Éthiopien est formé de deux mots grecs, *aito*, brûler, et *ops*, œil ou visage. « Il avait chez les anciens, dit le docteur Lepsius, des acceptions très-diverses; mais il marquait surtout la séparation d'avec la race nègre. Cependant les Éthiopiens de Méroé avaient la peau d'un rouge brun, semblable à celle des Égyptiens, mais un peu plus foncée, comme encore maintenant. Les anciens Egyptiens étaient peints en jaune. Après la dix-huitième dynastie paraissent les peaux rouges. »

On verra plus loin que l'on appelait aussi Éthiopiens certains peuples qui habitaient le sud de l'Asie.

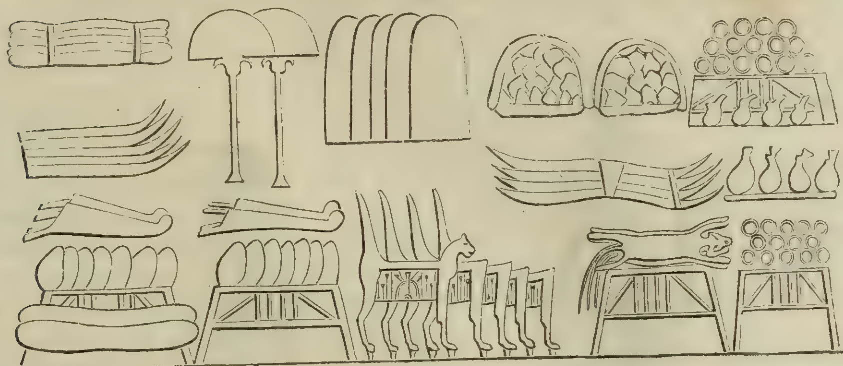
(³) Existait-il, avant Méroé, une ville éthiopienne plus considérable, nommée Napata, et qui aurait été le berceau de la civilisation égyptienne? C'est une question qui a été controversée. La négative, du moins quant au rôle d'initiative donné à cette ville ancienne, paraît l'emporter. Suivant le docteur Lepsius, les monuments éthiopiens les plus anciens ne remontent qu'au

les cérémonies de leur culte sont magnifiques : ils ont aussi parmi eux un oracle de Jupiter, sur les réponses duquel ils portent la guerre partout où ce dieu le commande et quand il l'ordonne.

... Cambyse résolut de faire la guerre aux Éthiopiens-Macrobiens (¹), qui habitent en Libye vers la



Prisonniers éthiopiens conduits devant le roi Rhamsès II, par son fils et par le vice-roi d'Éthiopie Amen-em-Apt. — D'après le monument de Beit-Oualli, en Nubie (²).



Même sujet. — Tributs apportés par les vaincus (³).

mer Australe. Il fut d'avis d'envoyer d'abord vers eux des espions qui, sous prétexte de porter des présents au roi, s'assureraient de l'existence de la Table du Soleil, et examineraient, outre cela, ce qui

septième siècle avant Jésus-Christ. Les pyramides situées près des ruines de Méroé datent à peine du temps des Ptolémées : on en a exploré les chambres. La plupart des temples de cette partie du pays comprise entre le Nil et l'Astaboras (Atbarah), et dont les anciens faisaient une île, ont été construits par de puissantes reines. Un roi de Méroé (écrit Méru ou Mérua sur l'une des pyramides les plus septentrionales) était en même temps grand prêtre d'Ammon ; sa femme lui succéda, et le fils aîné n'eut que le premier rang après elle.

(¹) Macrobiens, c'est-à-dire qui ont une longue vie. On suppose que ce sont les Abyssiniens.

(²) Ces prisonniers sont de race nègre, et vraisemblablement amenés de quelque contrée de l'Éthiopie nouvellement soumise à l'autorité des rois d'Égypte par le vice-roi. Quelques-uns ont les mains liées et sont conduits par les Égyptiens ; d'autres, libres, sont suivis d'animaux étrangers ou rares, girafe, panthère dressée (peut-être pour la guerre), singe, gazelle, etc. Ils portent aussi des bois précieux, des fourrures, etc.

(³) On remarque des anneaux de matières précieuses, des sacs remplis de poudre d'or, des minéraux (?), des arcs, des peaux de panthères, des boucliers, des siéges d'honneur, des *flabellum* ou ombrelles, des plumes et des œufs d'autruche, des morceaux d'ébène, de l'ivoire d'éléphant, etc. Comment ne pas être étonné de l'état de civilisation que, d'après quelques-uns de ces produits, devait avoir atteint l'Éthiopie, 1600 ou 1800 ans avant l'ère chrétienne?

restait à voir dans le pays. Il manda donc, de la ville d'Éléphantine, des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne.



Le vice-roi d'Éthiopie Amen-em-Apt, fils de P-sar ou P-soër le Juste (¹), — Spéos de Beit-Oualli.



Un des Égyptiens qui portent les dépouilles des peuplades vaincues par Amen-em-Apt (²).

Lorsque les Ichthyophages furent arrivés, il leur donna ses ordres sur ce qu'ils devaient dire, et les envoya en Éthiopie avec des présents pour le roi. Ils consistaient en un habit de pourpre, un collier d'or, des bracelets, un vase d'albâtre plein de parfums, et une barrique de vin de palmier.





Personnages africains avec les détails de leurs costumes. — Thèbes, Biban-el-Molauk, tombeau de Menephtha Iᵉʳ, tableau des quatre races (³).

On dit que les Éthiopiens, à qui Cambyse envoya cette ambassade, sont les plus grands et les mieux faits de tous les hommes; qu'ils ont des lois et des coutumes toutes différentes de celles de toutes les

(¹) Ce prince est décoré du *grand collier* par deux prêtres, en récompense des victoires remportées par lui sur les barbares, au nom de son souverain le roi d'Égypte.

(²) Parmi ces dépouilles sont des peaux préparées, des anneaux de métal précieux et des ouvrages de sculpture (?).

(³) La légende donne à ces personnages le nom de peuple *Nahsou*. Quelques auteurs ont rapproché ce nom du mot copte *nahsé (excitare, suscitare)*, et lui ont donné la signification de rebelle. Quelle qu'en soit l'étymologie, il paraît probable qu'il désignait une tribu nègre qui a pu être prise pour type de sa race dans les tableaux ethnographiques, mais non pour la race nègre tout entière. Voyez l'opinion contraire de Champollion (*Univers pittoresque*, Égypte, p. 30).

autres nations ; et qu'entre autres ils ne jugent digne de porter la couronne que celui d'entre eux qui est le plus grand, et dont la force est proportionnée à la taille.

Les Ichthyophages, étant arrivés chez ces peuples, offrirent leurs présents au roi, et lui parlèrent ainsi : « Cambyse, roi des Perses, qui désire votre amitié et votre alliance, nous a envoyés pour en conférer avec vous ; il vous offre ces présents, dont l'usage le flatte le plus. »

Le roi, qui n'ignorait pas que ces Ichthyophages étaient des espions, leur répondit en ces termes : « Ce n'est pas le vif désir de faire amitié avec moi qui a porté le roi des Perses à vous envoyer ici avec ces présents, et vous ne me dites pas la vérité. Vous venez examiner les forces de mes États, et votre maître n'est pas un homme juste. S'il l'était, il n'envierait pas un pays qui ne lui appartient pas, et il ne chercherait point à réduire en esclavage un peuple dont il n'a reçu aucune injure. Portez-lui donc cet arc de ma part, et dites-lui : Le roi d'Éthiopie conseille à celui de Perse de venir lui faire la guerre avec des forces plus nombreuses, lorsque les Perses pourront bander un arc de cette grandeur aussi facilement que moi. Mais en attendant, qu'il rende grâces aux dieux de n'avoir pas inspiré aux Éthiopiens le désir d'agrandir leur pays par de nouvelles conquêtes ! »

Ayant ainsi parlé, il débanda son arc, et le donna aux envoyés (1). Il prit ensuite l'habit de pourpre, et leur demanda ce que c'était que la pourpre, et comment elle se faisait. Quand les Ichthyophages lui eurent appris le véritable procédé de cette teinture : « Ces hommes, dit-il, sont trompeurs ; leurs vêtements le sont aussi. » Il les interrogea ensuite sur le collier et les bracelets d'or. Les Ichthyophages lui ayant répondu que c'étaient des ornements, il se mit à rire, et, les prenant pour des chaînes, il leur dit que les Éthiopiens en avaient chez eux de plus fortes. Il leur parla en troisième lieu des parfums qu'ils avaient apportés ; et lorsqu'ils lui en eurent expliqué la composition et l'usage, il leur répondit comme il avait fait au sujet de l'habit de pourpre. Mais lorsqu'il en fut venu au vin, et qu'il eut appris la manière de le faire, il fut très-content de cette boisson. Il leur demanda ensuite de quels aliments se nourrissait le roi, et quelle était la plus longue durée de la vie chez les Perses. Les envoyés lui répondirent qu'il vivait de pain, et lui expliquèrent la nature du froment. Ils ajoutèrent ensuite que le plus long terme de la vie des Perses était de quatre-vingts ans. Là-dessus, l'Éthiopien leur dit qu'il n'était point étonné que des hommes qui ne se nourrissaient que de fumier ne vécussent que peu d'années ; qu'il était persuadé qu'ils ne vivraient pas même si longtemps s'ils ne réparaient leurs forces par cette boisson (il voulait parler du vin), et qu'en cela ils avaient un avantage sur les Éthiopiens.


Prisonnier africain.—Thèbes, Medinet-Abou

Les Ichthyophages interrogèrent à leur tour le roi sur la longueur de la vie des Éthiopiens, et sur leur manière de vivre. Il leur répondit que la plupart allaient jusqu'à cent vingt ans, et quelques-uns même au delà ; qu'ils vivaient de viandes bouillies, et que le lait était leur boisson. Les espions paraissant étonnés de la longue vie des Éthiopiens, il les conduisit à une fontaine où ceux qui s'y baignent en sortent parfumés comme d'une odeur de violette, et plus luisants que s'ils s'étaient frottés d'huile. Les espions racontèrent à leur retour que l'eau de cette fontaine était si légère, que rien n'y pouvait surnager, pas même le bois (2), ni les choses encore moins pesantes que le bois ; mais que tout ce qu'on y jetait allait au fond. Si cette eau est véritablement telle qu'on le dit, l'usage perpétuel qu'ils en font est peut-être la cause d'une si longue vie. De la fontaine, le roi les conduisit à la prison. Tous les prisonniers y étaient attachés avec des chaînes d'or ; car chez les Éthiopiens le cuivre est de tous les métaux le plus rare et le plus précieux. Après qu'ils eurent visité la prison, on leur fit voir aussi ce qu'on appelle la Table du Soleil.

Voici en quoi consiste la Table du Soleil. Il y a devant la ville une prairie remplie de viandes bouillies de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, que les magistrats ont soin d'y faire porter la nuit. Lorsque

(1) Smerdis, frère de Cambyse, fut le seul Perse qui eut la force de bander, à deux doigts près, cet arc que les Ichthyophages avaient apporté au roi de Perse. Celui-ci renvoya son frère en Perse et l'y fit assassiner.

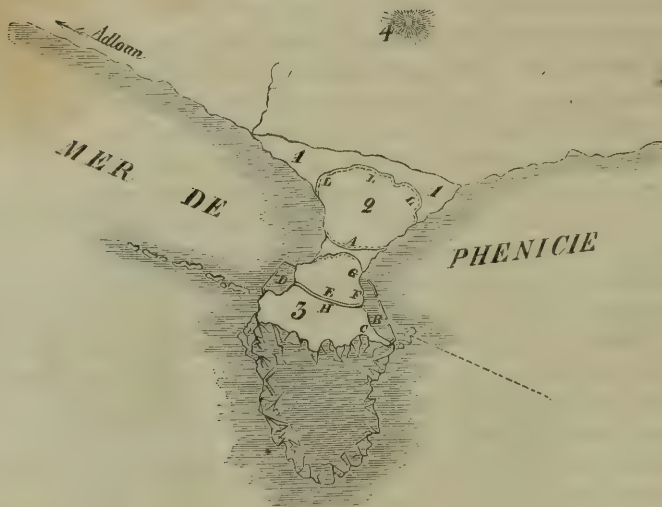
(2) Suivant Boerhaave, les bois d'Éthiopie sont plus pesants que l'eau.

le jour paraît, chacun est maître d'y venir prendre son repas. Les habitants disent que la terre produit d'elle-même toutes ces viandes. Voilà ce qu'on appelle la *Table du Soleil*.

Enfin on leur montra les cercueils des Éthiopiens, qui sont faits, à ce qu'on dit, de verre, et dont voici le procédé. On dessèche d'abord le corps à la façon des Égyptiens, ou de quelque autre manière; on l'enduit ensuite entièrement de plâtre, qu'on peint de sorte qu'il ressemble, autant qu'il est possible, à la personne même. Après cela, on le renferme dans une colonne creuse et transparente de verre fossile, aisé à mettre en œuvre, et qui se tire en abondance des mines du pays (1). On aperçoit le mort à travers cette colonne, au milieu de laquelle il est placé. Il n'exhale aucune mauvaise odeur, et n'a rien de désagréable. Les plus proches parents du mort gardent cette colonne un an entier dans leur maison. Pendant ce temps-là, ils lui offrent des victimes, et les prémices de toutes choses. Ils la portent ensuite dehors, et la placent quelque part autour de la ville.

Les espions s'en retournèrent après avoir tout examiné. Sur leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha aussitôt contre les Éthiopiens, sans ordonner qu'on préparât des vivres pour l'armée, et sans réfléchir qu'il allait faire une expédition aux extrémités de la terre (2).

PHÉNICIE. — SYRIE DE PALESTINE.



Plan de la péninsule de Tyr et des environs, d'après Jules de Bertou (3).

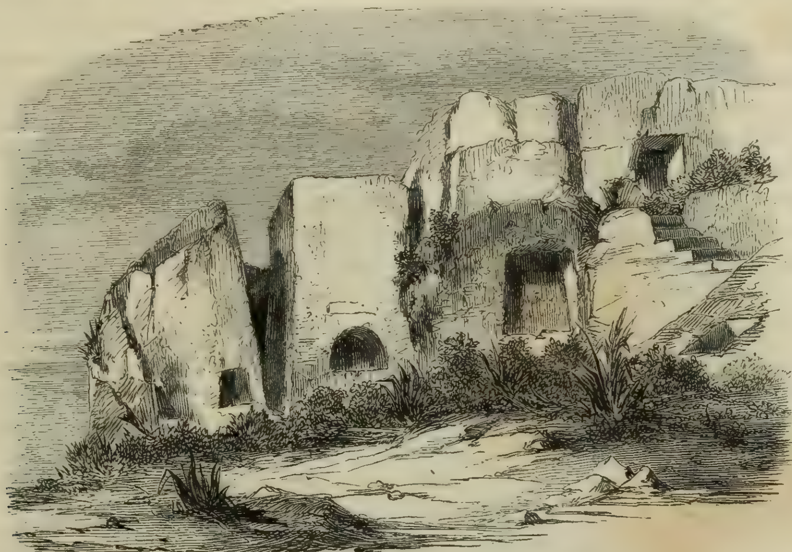
1, 1, détroit qui séparait l'ancienne Tyr (Sor) de la terre ferme, comblé par Nabuchodonosor, roi de Babylone, vers l'an 572 avant Jésus-Christ, après treize ans de siége; les Tyriens se réfugièrent dans la seconde île, 3. — 2, première île habitée par les Tyriens. — 3, deuxième île habitée par les Tyriens.— Substructions antiques sur une petite éminence nommée aujourd'hui Maschouk; il est vraisemblable que ce sont les vestiges du temple d'Hercule Astrochiton. — A, chaussée élevée lors du siége de Tyr par Alexandre, vers l'an 332 avant Jésus-Christ, deux ans après la mort de Darius. On croit que cette chaussée, construite en partie avec des bois du Liban, en partie avec les ruines de la Palæ-Tyr et de la première Tyr insulaire, doit contenir une grande quantité de fragments de sculpture et d'inscriptions. Tyr était à environ 4 stades du continent. La défense des Tyriens fut admirable; Alexandre, irrité, châtia leur héroïsme avec la cruauté ordinaire aux conquérants : six mille Tyriens furent tués sur les remparts, deux mille attachés en croix le long du rivage, trente mille vendus comme esclaves. — B, mur du Cothon, qui formait une première enceinte du côté de l'Égypte; il en existe encore des débris. — C, agora ou forum où gisent un grand nombre de colonnes de granit. — D, bassin septentrional. — E, canal réunissant les deux ports militaires. — F, temple de Jupiter Olympien.— G, ruine d'une église chrétienne.— H, temple d'Hercule Tyrien.— L, L, L, eurukhoron ou esplanade : terrain exhaussé par des terrassements, sous le règne d'Hiram (dixième siècle avant Jésus-Christ), pour servir à l'agrandissement de la première ville.

(1) Peut-être du sel que l'on tire en effet de la terre, qui est transparent et se durcit à terre. (Ludolf, *Hist. Æthiop.*)

(2) Une partie de l'armée fut ensevelie sous les sables ou périt de faim en route, et Cambyse fut obligé de revenir en Égypte sans être parvenu jusque vers les Éthiopiens.

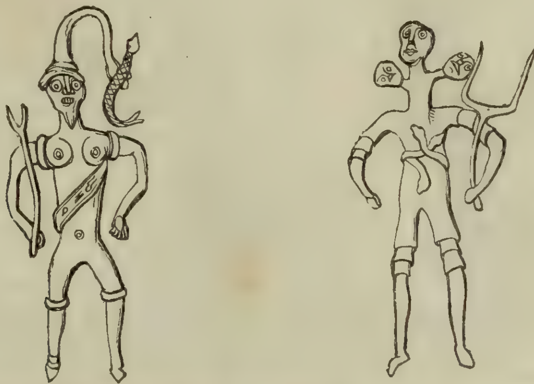
(3) *Essai sur la topographie de Tyr*, par Jules de Bertou; mémoire lu par l'auteur à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, 1843. — Voyez aussi la Phénicie, par M. Ferd. Hœfer, 1852 *(Univers pittoresque)*.

Je fis voile vers Tyr en Phénicie, où j'avais appris qu'il y avait un temple d'Hercule en grande vénération. Ce temple était décoré d'une infinité d'offrandes, et, entre autres riches ornements, on y voyait



Hypogées ou sépultures des Tyriens dans les rochers d'Adloun (1).

deux colonnes dont l'une était d'or fin, et l'autre d'émeraude, qui jetait, la nuit, un grand éclat (2). Un jour que je m'entretenais avec les prêtres de ce dieu, je leur demandai combien il y avait de temps que



Idoles de bronze du Musée de Cagliari, qui paraissent représenter Baal ou le dieu Soleil.

(1) Adloun, vaste emplacement couvert de ruines, où l'on suppose que s'élevait l'ancienne Tyr du continent *(Palæ Tyr)*, fondée avant la Tyr insulaire par les colons partis de Sidon, et nommée *Sor* (rocher ou ville forte) par les Hébreux, *Sara* par les Romains. Cette ville exista en même temps que la ville insulaire fondée postérieurement; elle était liée en quelque sorte à cette dernière, au temps de Pline, par une longue suite de maisons de campagne et d'usines. Les rochers d'Adloun, suivant l'expression de M. Jules de Bertou, sont criblés d'hypogées ou chambres sépulcrales. Plusieurs tombeaux ont été pratiqués dans des morceaux de rochers séparés de la masse et étaient destinés sans doute aux rois ou aux personnages importants, tandis que des puits paraissent avoir servi de fosse commune au peuple, comme à Petra et en Égypte. On voit aussi sur ces rochers une sculpture égyptienne semblable à celles qui existent sur les bords du Lycus (le *Nahar-el-Kelb*) près de Beyrout. M. Jules de Bertou croit reconnaître dans ce monument une des stèles que l'on attribue à Sésostris. (V. p. 77.)

(2) C'était, suivant M. Ferd. Hœfer, une colonne de verre coloré artificiellement par un oxyde métallique. La fabrication des pierres précieuses artificielles était connue des anciens. *(Histoire de la chimie,* tome I.) M. Hœfer suppose que la colonne était éclairée intérieurement pendant la nuit.

ce temple était bâti; mais je ne les trouvai pas plus d'accord avec les Grecs que les Égyptiens. Ils me dirent, en effet, qu'il avait été bâti en même temps que la ville, et qu'il y avait deux mille trois cents ans qu'elle était habitée.

Je vis aussi à Tyr un autre temple d'Hercule ; cet Hercule était surnommé Thasien.

Je fis même un voyage à Thasos, où je trouvai un temple de ce dieu qui avait été construit par ces Phéniciens, lesquels, courant les mers pour chercher Europe, fondèrent une colonie dans cette île, cinq générations avant qu'Hercule, fils d'Amphitryon, naquît en Grèce ([1]).

Les Phéniciens habitaient autrefois sur les bords de la mer Érythrée ([2]), comme ils le disent eux-mêmes; mais, étant passés de là sur les côtes de Syrie, ils s'y établirent.

La plupart des colonnes que Sésostris fit élever dans les pays qu'il subjugua ne subsistent plus. J'en ai pourtant vu dans la Palestine de Syrie, et j'y ai remarqué les inscriptions et les signes qu'il faisait ajouter comme emblèmes de la lâcheté des peuples vaincus.

On voit aussi vers l'Ionie deux figures de ce prince taillées dans le roc : l'une, sur le chemin qui conduit d'Éphèse à Phocée; l'autre, sur celui de Sardes à Smyrne. Elles représentent, l'une et l'autre, un homme de 5 palmes de haut, tenant de la main droite un javelot, et de la gauche un arc : le reste de son armure est pareillement égyptien et éthiopien. On a gravé sur la poitrine, d'une épaule à l'autre, une inscription en caractères égyptiens et sacrés conçue en ces termes : « J'ai conquis ce pays par la force de mon bras. » Sésostris ne dit pourtant pas ici ni qui il est, ni de quel pays il est; il l'a indiqué ailleurs. Quelques-uns de ceux qui ont examiné cette figure conjecturent qu'elle représente Memnon; mais ils sont fort éloignés de la vérité.

La Syrie de la Palestine s'étend depuis la Phénicie jusqu'aux confins de la ville de Cadytis ([3]); et de cette ville, qui, à mon avis, n'est guère moins grande que Sardes, toutes les places maritimes, jusqu'à Jénysus, appartiennent aux Arabes. Le pays depuis Jénysus jusqu'au lac Serbonis, près duquel est le mont Casius, qui s'étend jusqu'à la mer, appartient de nouveau aux Syriens de la Palestine. L'Egypte commence au lac Serbonis, dans lequel on dit que Typhon se cacha. Or tout cet espace, entre la ville de Jénysus, le mont Casius et le lac Serbonis, forme un vaste désert d'environ trois jours de marche, d'une très-grande sécheresse et aridité.

Voici la manière dont on remédie à cet inconvénient. Je vais dire ce que savent peu de personnes parmi celles qui vont par mer en Égypte. On porte deux fois par an en Égypte, de tous les différents pays de la Grèce, et, outre cela, de la Phénicie, une grande quantité de jarres de terre pleines de vin : et cependant on n'y voit pas, pour ainsi dire, une seule de ces jarres. Que deviennent-elles donc? pourrait-on demander. Je vais le dire

Dans chaque ville, le démarque (magistrat) est obligé de faire ramasser toutes les jarres qui s'y trouvent, et de les faire porter à Memphis; de Memphis on les envoie pleines d'eau dans les lieux arides de la Syrie. Ainsi toutes les jarres que l'on porte en Égypte, et que l'on y met en réserve, sont reportées en Syrie et rejointes aux anciennes.

Ce sont les Perses qui ont facilité ce passage en y faisant porter de l'eau de la manière que nous

([1]) Les sources principales à consulter sur la religion des Phéniciens sont : un fragment de Sanchoniathon, conservé par Eusèbe; diverses citations de Damascius; la Bible (Rois, 1 et 112); Lucien; Plutarque; Guigniaut, *Revue de philologie*, t. I.

Les trois principales divinités de Tyr et de Sidon, formant une triade, étaient *Baal* (maître ou seigneur), auquel on sacrifiait des enfants dans les circonstances solennelles; *Melcarth* (roi de la ville), assimilé à l'Hercule grec, grand patron de Tyr, dieu du soleil, du commerce, de la moisson, etc.; *Astarté* (de *astar*, étoile), divinité féminine, assimilée quelquefois à la planète de Vénus, nommée dans la Bible *Ascherah* ou *Ascheroth*; son principal temple était à Tyr. Une médaille de Carthage, conservée au Musée de Berlin, paraît représenter un temple de cette déesse.

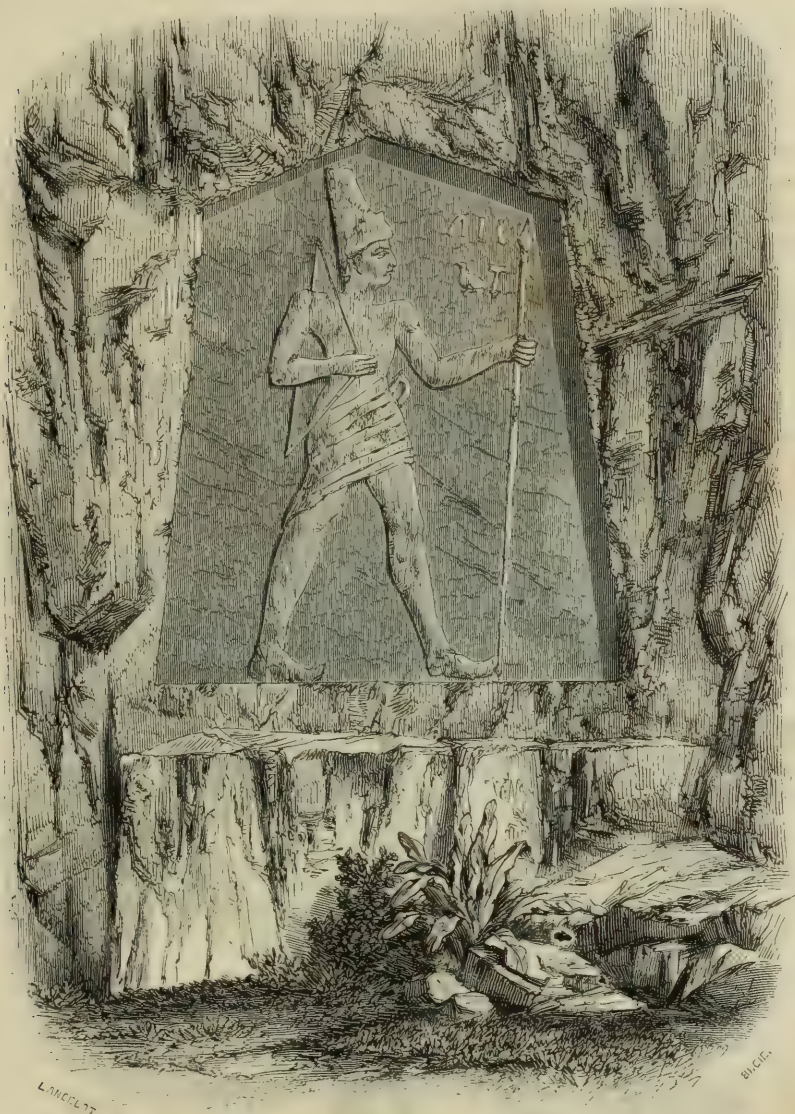
Les divinités du second ordre étaient figurées par le soleil, la lune, les planètes. Dans le temple de Tyr, les deux colonnes d'or et d'émeraude étaient adorées comme symbole du soleil ou de la flamme. On entretenait un feu perpétuel dans les sanctuaires; tous les cinq ans on célébrait une fête en l'honneur d'Hercule par des courses et des luttes publiques.

Il ne ne faudrait pas juger de l'art phénicien ou tyrien par les idoles que nous reproduisons page 75; de même qu'il ne serait pas raisonnable de juger l'art moderne d'après certaines sculptures barbares ou rustiques de nos églises. Les belles œuvres anciennes ont péri ou ne sont pas encore découvertes.

([2]) Les anciens donnaient le nom d'*Érythrée* (rouge) à la mer Rouge, à la mer Arabique, au golfe Persique. (Voyez plus loin NÉARQUE, notes.)

([3]) Jérusalem, suivant d'Anville et quelques autres auteurs.

venons de le dire, dès qu'ils se furent rendus maîtres de l'Égypte. Mais comme dans le temps de cette expédition il n'y avait point en cet endroit de provision d'eau, Cambyse, suivant les conseils de Phanès



Sésostris vainqueur (voy. p. 40, la note sur Sésostris). — Bas-relief sculpté dans un rocher, près du village de Nymphio, situé à 28 kilomètres à l'est de Smyrne, sur l'emplacement de l'ancienne Nymphæum, et à une demi-lieue du chemin de Sardes. — Copie d'un dessin exécuté d'après nature, en 1839, par M. Charles Texier, correspondant de l'Institut (1).

(1) Le rocher est un calcaire gris très-dur. Le bas-relief est à une hauteur de 40 à 50 mètres au-dessus d'un ruisseau. La niche qui sert de cadre à la figure est haute de $2^m,50$; sa largeur en bas est de $1^m,90$ et en haut de $1^m,50$. Le personnage regarde du côté de l'Orient. Sa coiffure conique porte sur le devant une saillie qui rappelle le serpent *uræus* des coiffures égyptiennes. Sa courte tunique est striée obliquement. La sculpture est faite en méplat, sans modelé : l'action de la pluie a altéré la surface. Au-dessus de la figure, à la hauteur de la tête, sont quelques emblèmes parmi lesquels on distingue un oiseau, un bâton rompu, et d'autres signes disposés comme des hiéroglyphes.

D'après l'opinion des savants de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris et de l'Académie de Berlin, ce bas-relief est celui même qui est cité par Hérodote. (Voy. le t. II, pl. 132, de la *Description de l'Asie Mineure*, par Charles Texier. — Paris, Didot.)

d'Halicarnasse, fit prier par ses ambassadeurs le roi des Arabes de lui procurer un passage sûr ; et il l'obtint après qu'on se fut juré une foi réciproque

ARABIE. — ÉTHIOPIE D'ASIE.

Il n'y a point de peuples plus religieux observateurs des serments que les Arabes. Voici les cérémonies qu'ils observent à cet égard. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Ce médiateur, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un



Arbre qui porte l'encens (*Boswellia serrata* ou *thurifera*). — D'après Colebrooke (¹).

petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang, et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Bacchus et Uranie. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne à

(¹) L'arbre qui produit le véritable encens est classé dans la famille des térébinthes. Sa culture paraît avoir été abandonnée par les Arabes modernes. On le trouve dans certaines parties de l'Inde, par exemple entre Song et Nagpur. Colebrooke a écrit un mémoire intéressant sur cet arbre dans le t. IX des *Asiatic researches*, p. 377 et suivantes.

l'étranger, ou au citoyen si c'est avec un citoyen qu'il traite, ses amis pour garants ; et ceux-ci pensent eux-mêmes qu'il est de l'équité de respecter la foi des serments.

Ils croient qu'il n'y a point d'autres dieux que Bacchus et Uranie. Ils se rasent la tête comme ils



Le Cannellier (*Laurus cinnamomum* Linné) (¹).

disent que Bacchus se la rasait, c'est-à-dire en rond et autour des tempes. Ils appellent Bacchus *Urotal*, et Uranie *Alilat*.

Du côté du midi, l'Arabie est le dernier des pays habités. C'est aussi le seul où l'on trouve l'encens, la myrrhe (²), la cannelle, le cinnamome, le lédanon. Les Arabes recueillent toutes ces choses avec beaucoup de peine, excepté la myrrhe.

(¹) On suppose, du moins, que le *Cinnamomum* d'Hérodote est notre cannelle, l'écorce de plusieurs espèces de cannelliers que produisent l'île de Ceylan et diverses parties de l'Inde. Il est difficile de faire accorder le passage relatif à la casie avec celui sur le *Cinnamomum*.

(²) La myrrhe, gomme résine, amère, d'une odeur pénétrante, dont on ne connaît pas encore l'origine. On la vend en

Pour récolter l'encens, ils font brûler sous les arbres qui le donnent une gomme appelée styrax, que les Phéniciens apportent aux Grecs. Ils brûlent cette gomme pour écarter une multitude de petits ser-



Le Ciste, qui produit le ledanon ou ladanum (*Cistus creticus* Linné) (1).

pents volants d'espèces différentes, qui gardent ces arbres, et qui ne les quitteraient pas sans la fumée du styrax. Ce sont ces sortes de serpents qui volent par troupes vers l'Égypte.

grains de la grosseur d'une noisette Parmi les auteurs anciens et modernes, les uns la font venir du térébinthe ou du lentisque, d'autres du genévrier, d'autres enfin de l'acacia ou du mimosa. Ehrenberg appelle *Balsamodendron Myrrha* l'arbre d'où découle la myrrhe, et le classe près du genre *Boswellia*, dans la famille des térébinthacées.

(1) Le ciste, d'où suinte le ladanum, substance résineuse un peu molle et odorante, est abondant dans différentes îles de la mer Égée, notamment dans l'île de Crète. On frotte avec des courroies les rameaux et les feuilles du ciste : le ladanum qui en transsude s'y attache, et on l'enlève ensuite avec des couteaux. En Orient on mélange ce parfum avec l'ambre et on en verse quelques gouttes dans l'eau qui sert à laver les mains.

Voici comment les Arabes font la récolte de la cannelle ([1]). Lorsqu'ils vont la chercher, ils se couvrent le corps entier, et même le visage, excepté les yeux, de peaux de bœufs et de chèvres. La cannelle croît dans un lac peu profond. Sur ce lac et tout alentour, il y a des animaux volatiles semblables à des chauves-souris. Ces animaux jettent des cris perçants et terribles, et sont très-forts. Les Arabes ont soin de les repousser et de se garantir les yeux, et avec cette précaution ils récoltent la cannelle.

Le cinnamome se recueille d'une façon encore plus merveilleuse. Les Arabes eux-mêmes ne sauraient dire ni où il vient, ni quelle est la terre qui le produit. Quelques-uns prétendent qu'il croît dans le pays où Bacchus fut élevé ; et leur sentiment est appuyé sur des conjectures vraisemblables. Ils racontent que de certains gros oiseaux vont chercher ces brins ou bâtons que nous appelons cinnamome, nom que nous avons appris des Phéniciens ; que ces oiseaux les portent à leurs nids, qu'ils construisent avec de la boue sur des montagnes escarpées, et où aucun homme ne peut monter. Pour avoir ces brins de cinnamome, on prétend que les Arabes emploient cet artifice : ils prennent de la chair de bœuf, d'âne et d'autres bêtes mortes, la coupent en très-gros morceaux, et, l'ayant portée le plus près des nids qu'il leur est possible, ils s'en éloignent. Les oiseaux fondent sur cette proie, et l'emportent dans leurs nids ; mais comme ces nids ne sont point assez solides pour la soutenir, ils se brisent et tombent à terre. Les Arabes surviennent alors, et ramassent le cinnamome, qu'ils font ensuite passer dans les autres pays ([2]).

Le lédanon, que les Arabes appellent ladanon, se recueille d'une manière encore plus merveilleuse que le cinnamome. Quoique très-odoriférant, il vient dans un endroit d'une odeur très-désagréable ; car on le trouve dans la barbe des boucs et des chèvres, tel que la moisissure qui se forme sur le bois. On le fait entrer dans la composition de plusieurs parfums, et c'est principalement avec le lédanon que se parfument les Arabes. En voilà assez sur les substances odoriférantes.

On respire en Arabie une odeur très-suave. Les Arabes ont deux espèces de moutons dignes d'admi-



Mouton-bélier à grosse queue, de F. Cuvier *(Ovis aries laticaudata)*.— Dessiné d'après un individu vivant au Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Cette espèce existe dans la plupart des contrées de l'Asie et en Afrique.

ration, et qu'on ne voit point ailleurs : les uns ont la queue longue au moins de 3 coudées ; si on la leur laissait traîner, il y viendrait des ulcères, parce que la terre l'écorcherait et la meurtrirait. Mais

([1]) Le *Casia sirynx* ou *Casia fistula* des anciens. Miot traduit ici *casie* et réserve le mot cannelle pour le *Cinnamomum*

([2]) Cet étrange récit se retrouve dans la plupart des auteurs anciens. Thunberg, voyageur moderne, l'a entendu de la bouche même des habitants de Ceylan. Des Anglais ont tué à Tanna un pigeon qui tenait dans son bec une noix muscade, et l'on a cherché à tirer de ce fait des inductions à l'appui de ce que les Phéniciens ou les Arabes avaient raconté à Hérodote.

aujourd'hui tous les bergers de ce pays savent faire de petits chariots sur chacun desquels ils attachent la queue de ces animaux. L'autre espèce de moutons a la queue large d'une coudée.

L'Éthiopie d'Asie s'étend au couchant de l'Arabie, en tirant vers le midi : c'est le dernier des pays habités. Elle produit beaucoup d'or, des éléphants monstrueux, toutes sortes d'arbres sauvages, et de l'ébène. Les hommes y sont grands, beaux, bien faits, et vivent fort longtemps [1].

Telles sont les extrémités de l'Asie et de la Libye. Quant à celles de l'Europe à l'occident, je n'en puis rien dire de certain ; car je ne conviendrai pas que les barbares nomment Éridan un fleuve qui se jette dans la mer du Nord, et dont on dit que nous vient l'ambre. Je ne connais pas non plus les îles Cassitérides [2], d'où l'on nous apporte l'étain. Le nom même du fleuve est une preuve de mon sentiment : Éridanos n'est point un mot barbare, c'est un nom grec inventé par quelque poëte. D'ailleurs, je n'ai jamais trouvé personne qui ait pu me dire, comme témoin oculaire, quelle est cette mer que l'on place dans cette région de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'étain et l'ambre nous viennent de cette extrémité du monde.

Il paraît certain qu'il y a une grande quantité d'or vers le nord de l'Europe, mais je ne saurais dire avec certitude comment on parvient à se le procurer. On dit cependant que les Arimaspes enlèvent cet or aux Gryphons, et que ces Arimaspes n'ont qu'un œil. Mais qu'il y ait des hommes qui naissent avec un œil seulement, et qui, dans tout le reste, ressemblent parfaitement aux autres hommes, c'est une de ces choses que je ne puis me persuader [3]. Quoi qu'il en soit, il paraît que les extrémités de la terre possèdent ce que nous estimons de plus beau et de plus rare

ASSYRIE, BABYLONIE [4].

L'Assyrie contient plusieurs grandes villes, mais Babylone est la plus célèbre et la plus forte. C'était là que les rois du pays faisaient leur résidence depuis la destruction de Ninive.

[1] On suppose que ces Éthiopiens occupaient à l'est de la Perse une partie de la Gédrosie, et même le pays des Orites que conquit Alexandre, c'est-à-dire ce qu'on appelle aujourd'hui le Mekran. (Voyez plus loin NÉARQUE.)

[2] Les îles Sorlingues, d'après la plupart des géographes modernes.

[3] Sur les Arimaspes et les Gryphons, voyez plus loin SCYTHIE, notes.

[4] Hérodote se sert de l'un ou de l'autre de ces deux noms pour désigner le même pays. Au cinquième siècle avant Jésus-Christ la Babylonie faisait partie de l'empire d'Assyrie. Le nom de Chaldée, employé quelquefois comme synonyme de Babylonie, s'applique d'une manière plus restreinte à l'étendue de pays comprise entre l'Euphrate et le golfe Persique (sud-ouest de la Babylonie).

Il y a peu d'années, on ne connaissait encore aucun grand monument de l'art assyrien. Les voyageurs qui avaient visité les bords de l'Euphrate et du Tigre apportaient en Europe des briques couvertes d'une multitude de petits caractères graphiques en forme de clous, des cachets et des tubes ou cylindres offrant d'étranges représentations d'hommes et d'animaux fantastiques; on déposait dans les collections ces petites curiosités, trouvées, pour la plupart, à quelques journées de Bagdad, aux environs de Hillah, sans trop deviner ce que l'érudition pourrait jamais en faire jaillir pour éclairer l'histoire ancienne de l'Assyrie. On signalait aussi deux ou trois débris informes de sculpture : un lion dévorant un homme, la robe et les pieds d'une femme inconnue. (Voy. ces sculptures dans l'ouvrage de George Keppel : *Personal narrative of a journey from India to England*, etc., 1827.)

En décembre 1842, le consul de France à Mossoul, M. Botta, encouragé et dirigé par M. Mohl, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, entreprit des fouilles en face de Mossoul, dans un des monticules de la rive orientale du Tigre, *Koioudjouk* ou *Koyoundjik* (c'est-à-dire le petit agneau), au nord du village de Ninioua h, entre Khorsabad au nord et Nemroud au midi. Les traditions et les relations de voyages désignaient depuis longtemps ces monticules en face de Mossoul comme ayant été l'emplacement de l'ancienne Ninive (Benjamin de Tudèle, Tavernier, Niebuhr, Kinneir, etc.). M. Botta ne trouva que peu de fragments utiles en ce lieu; il avança un peu plus loin à Khorsabad, situé à l'ouest du Tigre, à 16 kilomètres nord-est de Mossoul. En quelques jours, il exhuma de ce monticule des murs de briques et de gypse, un palais tout entier décoré de sculptures colossales représentant les scènes religieuses, royales, militaires, privées, de l'un des peuples les plus célèbres de l'antiquité, jusqu'alors entrevu vaguement à travers les textes de la Bible et les récits d'Hérodote. On contemple aujourd'hui, avec une sorte de stupeur, plusieurs de ces sculptures au Musée du Louvre. Elles ont été toutes magnifiquement gravées (*Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin; ouvrage publié par ordre du gouvernement, sous la direction d'une commission de l'Institut, 1849, Gide et J. Baudry). Un si remarquable événement ne pouvait manquer d'exciter l'émulation des explorateurs anglais. L'un d'eux, M. Austen Henri Layard, ne tarda pas à fouiller d'autres monticules près du petit village de Nemroud, à environ 36 kilomètres de

Cette ville, située dans une grande plaine, est de forme carrée ; chacun de ses côtés a 120 stades de long, ce qui fait pour l'enceinte de la place 480 stades ([1]). Elle est si magnifique, que nous n'en connaissons pas une qu'on puisse lui comparer. Un fossé large, profond et plein d'eau, règne tout autour; on trouve ensuite un mur de 50 coudées de roi d'épaisseur sur 200 en hauteur. La coudée de roi est de 3 doigts plus grande que la moyenne.

Il est à propos d'ajouter à ce que je viens de dire l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés, on en convertissait la terre en briques; et, lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux. Ensuite, pour servir de liaison, on se servit de bitume chaud, et, de trente couches en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les bords du fossé. On passa

Mossoul, et à 60 kilomètres de Khorsabad, sur la rive gauche ou orientale du Tigre, et à moins de 4 kilomètres de ce fleuve. Son zèle n'a pas été moins heureux que celui de M. Botta ; il a également enrichi le Musée britannique des prodigieux témoignages de l'antique civilisation assyrienne, et il a publié lui-même les résultats de ses travaux dans un grand ouvrage (*the Monuments of Niniveh*, from Drawings made on the spot by Austen Henri Layard, 1849, John Murray ; — complété depuis par l'ouvrage du même auteur, intitulé : *Discoveries in the ruins of Niniveh and Babylon*, etc., London, 1853).

Ces découvertes, plus imprévues et plus importantes qu'aucune de celles de nature analogue qui les ont précédées dans notre siècle, impriment un mouvement extraordinaire aux sciences archéologiques et historiques. Les consuls français et étrangers, des archéologues de différentes nations, continuent avec ardeur les travaux si heureusement commencés par MM. Botta et Layard. M. Place, notre consul à Mossoul, a découvert sur l'emplacement de Khorsabad la première statue assyrienne qui ait encore été exhumée ; avant lui, on n'avait en effet trouvé que des figures en demi-relief. Cette statue a quatre pieds et demi de haut et représente un personnage tenant une sorte de bouteille. M. Place a découvert aussi un mur de briques émaillées et peintes, haut de cinq pieds, sur lequel sont figurés des animaux, des hommes, des arbres, etc. Tandis que nous écrivons ces lignes, de nouvelles richesses sortent de terre : bientôt elles orneront nos musées. En présence de ces succès si rapides, il n'est presque plus possible de douter que la plupart des monticules de briques, épars dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, ne recouvrent d'immenses ruines de l'empire assyrien ; on peut ouvrir la terre avec confiance, on y trouvera d'inappréciables éléments pour les progrès de l'étude des religions, des annales et des mœurs de l'antiquité asiatique.

On suppose que le plus ancien palais trouvé par M. Layard à Nemroud a été construit il y a trente siècles, mais que celui de Khorsabad n'était pas encore achevé cinq cent trente-trois ans plus tard

Cette haute antiquité des monuments de Nemroud et de Khorsabad a été contestée par M. le docteur Hoefer. Suivant cet écrivain, il n'est pas certain que Ninive ait été située près du Tigre et aux endroits où l'on prétend en reconnaître des vestiges. Il demande pourquoi les sculptures découvertes n'appartiendraient pas à une civilisation postérieure des Mèdes, des Perses et des Parthes. (Voy. *Univers pittoresque*, Asie, t. IX.) Cette opinion isolée a été vivement réfutée par plusieurs savants, notamment par M. de Saulcy dans le *Moniteur* des 15 janvier et 18 février 1850, et par M. Adrien de Longpérier dans la *Revue archéologique*, septième année, 2e partie, 1850-1851

Les nombreuses inscriptions en écriture cunéiforme assyrienne que l'on trouve sur les monuments dessinés par MM. Flandin et Layard serviront de contrôle aux suppositions de la science. On commence à les déchiffrer. Parmi les savants qui se sont consacrés avec le plus de succès à cette étude difficile et encore peu avancée sont MM. Isidore Lowenstern Botta, le major Rawlinson, de Saulcy.

Ninive fut prise et détruite par le roi mède Cyaxare, l'an 626 avant l'ère chrétienne. Hérodote avait décrit le siége de cette ville dans son *Histoire d'Assyrie*, qui malheureusement est perdue. A propos du lac Mœris, il raconte que des voleurs avaient creusé sous terre un chemin jusqu'au palais de Sardanapale, afin de dérober les trésors que ce roi y avait enfouis, et il ajoute : Pour se débarrasser de la terre qu'ils avaient déblayée, ils allaient, lorsqu'il était nuit, la jeter dans le Tigre qui passe près de Ninive; ils vinrent par ce moyen à bout de leur entreprise.

On fait remonter la fondation de Ninive par Assur à l'an 2680 avant Jésus-Christ, et celle de Babylone seulement à 2234 ans; mais on suppose que, antérieurement à cette dernière date, il existait déjà une autre ville, mère, pour ainsi dire, de la nouvelle Babylone.

Ninive était la ville royale, Babylone la capitale religieuse.

([1]) En admettant, avec d'Anville, le stade d'Hérodote comme équivalant à 41 toises 2 pieds, l'enceinte de Babylone aurait été de 19 840 toises : M. Raymond, ancien consul français à Bassora, donne 18 lieues de circuit à l'ancienne Babylone. Cette ville fut longtemps la plus célèbre, la plus commerçante, la plus riche du monde entier ; toutefois l'espace compris dans cette vaste enceinte n'était pas entièrement couvert d'habitations; les maisons étaient séparées par des jardins et entourées d'une muraille; les manufactures de coton et de lin, les magasins, les tisseranderies, les docks, les marchés, y devaient couvrir une très-grande étendue de terrain. Babylone était l'entrepôt de tous les produits de l'Orient qui s'écoulaient vers l'Égypte et l'Europe (voy. sur ses produits et son commerce, Heeren). « On se tromperait gravement, dit Volney, si l'on comparait une ville asiatique, et surtout une ville arabe, à nos villes d'Europe. » Les villes antiques n'étaient presque toutes que de vastes camps retranchés où les temples, les forteresses, les palais, étaient disséminés au milieu de vastes espaces clairsemés d'habitations.

ensuite aux murs, qu'on construisit de même. Au haut et sur le bord de cette muraille on éleva des tours qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes d'airain massif comme les jambages et les linteaux.



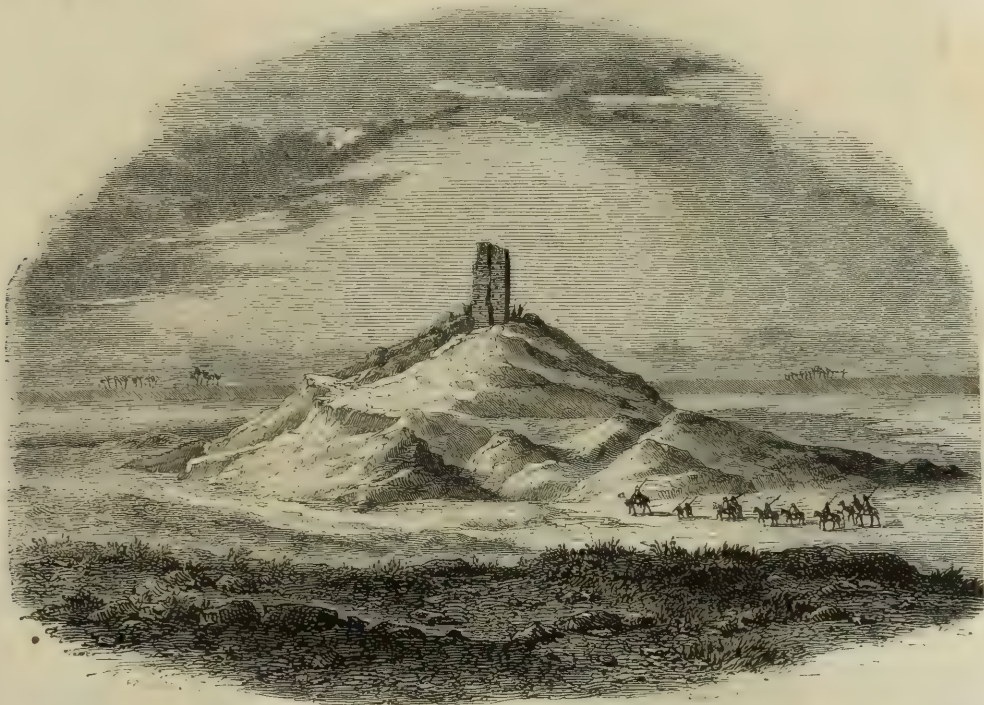
La plaine de Babylone, sur les rives de l'Euphrate, près de Hellah ([1]).

A huit journées de Babylone est la ville d'Is, située sur une petite rivière du même nom, qui se jette dans l'Euphrate. Cette rivière roule avec ses eaux une grande quantité de bitume : on en tira celui dont furent cimentés les murs de Babylone.

L'Euphrate traverse cette ville par le milieu, et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie, et se jette dans la mer Érythrée. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve. A cet endroit commence un mur de briques cuites, dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites, et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement d'airain, par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse. Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est pas moins fort, mais il est plus étroit. Le centre de chacun de ces deux quartiers de la ville est remarquable : l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre, par le lieu consacré à Jupiter Bélus, dont les portes sont d'airain, et qui subsiste encore actuellement. C'est un carré régulier qui a 2 stades en tout sens. On voit au milieu une tour massive qui a un stade tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite . de sorte que l'on en compte

([1]) Rappelons que l'on donne le nom de ruines de Babylone à des monticules épars sur les deux rives de l'Euphrate, non loin de la petite ville de Hellâh, située à 78 kilomètres au sud-sud-ouest de Bagdad. La ruine la plus considérable sur la rive droite du fleuve est celle du monticule appelé le *Birs-Nemrod* ou *Bourdj-Nemrod*. Sur la rive gauche, les ondulations de terrain et les éminences sont plus nombreuses. La plus grande, à 8 kilomètres de Hellâh, est un vaste plateau rectangulaire où la terre est mêlée de briques crues et cuites : les Arabes la nomment *Babel* et *Mudgélibeh* (c'est-à-dire ruinée de fond en comble). Au sud est une autre éminence, le *Kasr* (château, palais), monceau de ruines dont la base a environ 800 mètres de circuit, et où une tradition suppose que s'élevaient les jardins suspendus de Sémiramis.

jusqu'à huit. On a pratiqué en dehors des degrés qui vont en tournant, et par lesquels on monte à chaque tour. Au milieu de cet escalier on trouve une loge et des siéges, où se reposent ceux qui montent. Dans la dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues Personne n'y passe la nuit, à moins que ce ne soit



Le Birs-Nemrod ou le Bourdj-Nemrod, ruine située sur la rive droite de l'Euphrate, et qu'une tradition désigne comme un débris de la tour de Babel ou du temple de Jupiter Bélus (¹).

une femme du pays, dont le dieu a fait choix, comme le disent les Chaldéens, qui sont les prêtres de ce dieu. La même chose arrive à Thèbes en Égypte, s'il faut en croire les Égyptiens; car il y couche une femme dans le temple de Jupiter Thébéen. La même chose s'observe aussi à Patares en Lycie : on enferme la grande prêtresse dans le temple.

Dans ce temple de Babylone, il y a une autre chapelle en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter assis. Près de cette statue est une grande table d'or; le trône et le marchepied sont du même métal. Le tout, au rapport des Chaldéens, vaut 800 talents d'or. On voit hors de cette chapelle un autel d'or, et, outre cela, un autre autel très-grand, sur lequel on immole du bétail d'un âge fait; car il n'est permis de sacrifier sur l'autel d'or que des animaux encore à la mamelle. Les Chaldéens brûlent aussi sur ce grand autel, tous les ans, à la fête de ce dieu, 1 000 talents pesant d'encens. Il y avait encore en ce temps-là, dans l'enceinte sacrée, une statue d'or massif de 12 coudées de haut. Je ne l'ai point vue, je me contente de rapporter ce qu'en disent les Chaldéens. Darius, fils d'Hystaspes, forma le projet de l'enlever, mais il n'osa l'exécuter. Xerxès, fils de Darius, fit tuer le prêtre qui s'opposait à son entreprise, et s'en empara. Telles sont les richesses de ce temple On y voit beaucoup d'autres offrandes particulières.

(¹) Cette ruine a, du côté de l'occident, près de 200 pieds de hauteur; le sommet se termine par une muraille solide de belles briques cuites, haute de 36 pieds. Les briques sont couvertes d'inscriptions. L'éminence elle-même, oblongue, de 2 286 pieds de tour suivant Rich, est presque entièrement composée de pierres noires, de marbre, de briques, etc. Alexandre le Grand avait essayé de déblayer ces ruines. Les auteurs qui hésitent à reconnaître dans ce monument les restes de la tour de Babel, admettraient que c'est le débris d'un antique observatoire des Chaldéens.

Babylone a eu un grand nombre de rois. Ce sont eux qui ont environné cette ville de murailles, et qui l'ont embellie par les temples qu'ils ont élevés. Parmi ces princes on compte deux reines. La pre-



La pierre de Tak-Kesra, nommée vulgairement le *caillou de Michaux*, conservée au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (¹).

(¹) Ce bloc de basalte, ovale, arrondi, couvert de caractères cunéiformes assyriens et de sculptures d'un art grossier, fut trouvé par M. Michaux, consul de France, à une journée au-dessus de cette ville, près du Tigre.

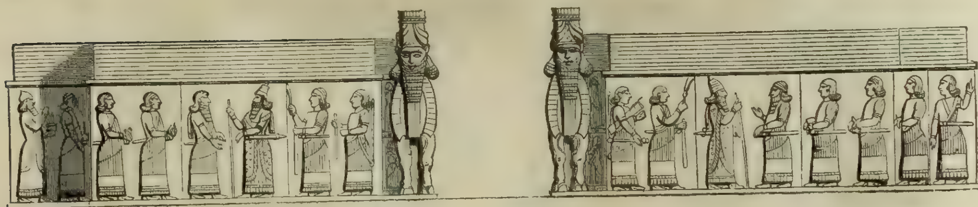
On y voit représentés des monstres dont on n'aperçoit que la partie antérieure couverte d'écailles, et qui sont accroupis près de bases à colonnes sur lesquelles on croit reconnaître le triangle, symbole de la triade chaldéenne ou babylonienne, et la figure conique, emblème de la grande déesse ou Vénus *(Melytta)*.

Quelques mythologues supposent que cette sculpture représente le Capricorne entrant dans la maison du Soleil.

mière précéda l'autre de cinq générations; elle s'appelait Sémiramis (¹). Elle fit faire ces digues remarquables qui retiennent l'Euphrate dans son lit et l'empêchent d'inonder les campagnes, comme il le faisait auparavant.



Un arbre des jardins suspendus de Babylone. — D'après Keppel (²).



Ruines de Ninive. — Élévation de la face sud-ouest du palais de Khorsabad (³).

La seconde reine, nommée Nitocris, était plus prudente que la première. Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire dont je vais parler, elle fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puis-

(¹) Les annales assyriennes, les noms des rois et des reines, leur ordre de succession, ont été le sujet de recherches difficiles et de doutes nombreux. La lecture des textes assyriens jettera de vives lumières sur cette partie de l'histoire ancienne que l'on étudiait jusqu'à ce jour à l'aide d'extraits de la Bible et de quelques auteurs anciens, Bérose, Mégasthènes, Castor et Alexandre Polyhistor, Hérodote, Ptolémée, Diodore, Josephe, Moïse de Khorène, Eusèbe, Georges le Syncelle. Le travail d'érudition le plus récent sur ce sujet est l'ouvrage de M. Saulcy intitulé : *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane* (Paris, 1849).

(²) C'est le seul arbre (un cèdre, ou variété du *Tamarix orientalis?*) qui existe encore sur l'emplacement des célèbres jardins suspendus de Babylone, le long de la rive orientale de l'Euphrate. Les Arabes l'appellent *athelé* ou *atheti*, et disent que Dieu l'a miraculeusement préservé de la destruction de Babylone pour permettre à Ali d'y attacher son cheval, après la bataille de Hillah. Les jardins étaient probablement disposés en étages formant pyramides, à peu près comme ceux de l'*Isola Bella* sur lac Majeur. Les Arabes fuient, à l'entrée de la nuit, l'éminence où ils étaient situés : elle est hantée, disent-ils, par de malins esprits.

(³) Les deux pieds droits de la porte sont formés par des taureaux à tête humaine. A droite et à gauche on voit une double procession de personnages venant apporter des présents au roi dont la figure est sculptée de chaque côté de la porte. Ce motif de décoration se retrouve souvent dans tous les palais assyriens; il orne aussi le grand escalier du palais à Persépolis. Toutes ces figures sont de taille colossale. (Pl. 10 du *Monument de Ninive*, par Botta.)

sants, ne pouvaient rester en repos, qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, et entre autres de Ninive, elle se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement elle fit creuser des



Ruines de Ninive. — Taureau ailé, à tête humaine, formant le montant d'une porte (¹).

canaux au-dessus de Babylone; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie; et encore maintenant ceux qui se transportent de cette mer-ci à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

(¹) Les poils de la touffe qui termine la queue paraissent tordus en rouleaux parallèles, interrompus par des rangées horizontales de boules. Les poils de l'échine, des cuisses et des flancs sont également disposés en boucles. Sauf les oreilles, qui sont celles d'un taureau, la tête est complétement humaine. Cette tête est coiffée d'une sorte de tiare, couronnée de palmes ou de plumes, et ceinte à sa base par une double paire de cornes qui viennent se recourber en avant. Le pied de devant est doublé, de manière que l'animal paraisse complet lorsqu'il est regardé de face. — On trouve fréquemment cette figure sur les monuments persépolitains, et on la désigne sous le nom de *sphynx*. On a supposé que cette combinaison de divers animaux avait pour objet de figurer les différents attribus de la divinité, la toute-puissance, l'omniscience, l'ubiquité. (Voy. Layard.) — Suivant M. Creuzer, c'est l'homme-lion ou la Martichore de Ctésias et le chef des animaux impurs d'Ahriman. La Martichore, animal fabuleux de l'Inde, qui se nourrissait de chair humaine, était décrite comme ayant la tête d'un homme, le corps d'un lion ou d'un taureau, la peau rouge, et une triple rangée de dents. (Voy. Ctésias.) Suivant M. Guigniaut, ce serait plutôt *Aboudah-Kaiomorts*, l'homme-taureau, roi de la terre. — Notre planche précédente, p. 87, montre la place que ces figures occupent à l'entrée des portes. (Voy. Botta et Layard, ouvrages précités.)

Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur. Bien loin au-dessus de Babylone, et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac



Ruines de Ninive. — Bas-relief de la salle VI du palais de Khorsabad (côté nord-ouest). — Roi assyrien et son chasse-mouches (¹).

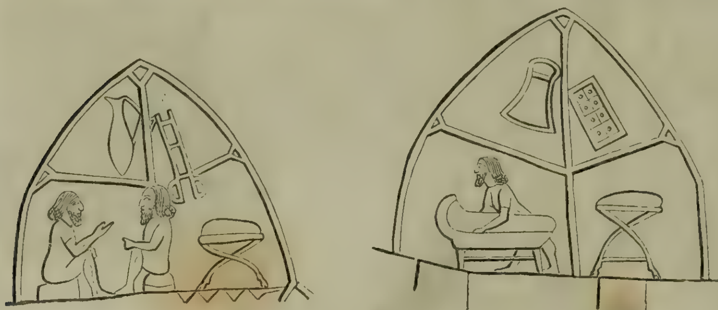
(¹) La tiare en forme de cône tronqué paraît être faite avec une matière flexible. Elle ressemble aux bonnets actuels des Persans. Sur un des bas-reliefs, les bandes d'ornements sont peintes en rouge. Des bandelettes terminées par un flocon ou par une frange pendent derrière le dos. Par-dessus la tunique, très-ornée, est une espèce de manteau fort semblable, pour la coupe, à une chasuble. Les pieds sont chaussés de sandales à quartier élevé couvrant seulement le talon; un anneau dans lequel passe le gros orteil sert à retenir la semelle ainsi que les cordons qui se nouent sur le cou-de-pied. M. Botta fait observer que des sandales exactement semblables sont encore en usage aujourd'hui dans la Mésopotamie, et particulièrement au mont Sindjar. Le roi porte des pendants d'oreilles, de riches bracelets au-dessus du coude et au-dessus du poignet. Il tient dans sa main gauche abaissée une fleur que l'on considère comme un symbole de la divinité trinaire des Assyriens.

Le roi est presque toujours suivi de deux serviteurs imberbes : l'un porte un chasse-mouches de la main droite, et de la main gauche une bandelette, ou peut-être un mouchoir destiné à servir aux besoins de son maître; l'autre porte un arc, un

destiné à recevoir les eaux du fleuve quand il vient à se déborder. Il avait 420 stades de tour ; quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Ce lac achevé, on en revêtit les bords de pierres. Ces deux ouvrages, savoir, l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours de ce fleuve en brisant son impé-



Ruines de Ninive. — Attaque d'une forteresse bâtie sur le penchant d'une montagne (¹).



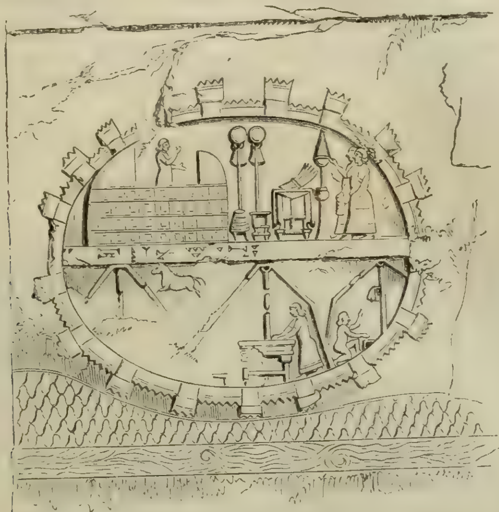
Bas-relief de Kouyungik. — Tentes dans une enceinte fortifiée. — Hommes assis et causant. — Homme préparant un lit. — Divers meubles et instruments. (Layard.)

tuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se rendaient par eau à Babylone d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle fit faire des travaux dans la partie de ses États la plus exposée aux irruptions des Mèdes, et du côté où ils ont moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres, afin que, n'ayant point de commerce avec les Assyriens, ils ne pussent prendre aucune connaissance de ses affaires.

carquois, une masse d'armes, ou un sceptre, sans doute les insignes de la royauté ou des instruments qu'il devait avoir à sa portée. Ils sont vêtus d'une tunique serrée autour du cou, passant au-dessus du pli du coude, et descendant jusqu'aux chevilles du pied. Par-dessus leur tunique est une large écharpe dont les franges sont très-longues. Leur chevelure est peinte en noir. Ils ont des bracelets aux bras et aux poignets, et des pendants d'oreilles. Le chasse-mouches était en Orient, comme le parasol, un des insignes de la royauté.

(¹) Au bas de la forteresse coule une rivière. Les assiégés, vêtus d'un manteau de peau, se couvrent avec des boucliers carrés, et combattent avec des lances. Les assiégeants sont des soldats assyriens ; quelques-uns cherchent à mettre le feu aux portes avec des torches. Un bélier à quatre roues, placé sur une chaussée, entame une des tours ; un autre est dirigé contre la porte principale. Les assiégés ont jeté des torches sur ce bélier, et un petit personnage placé à une fenêtre percée dans l'espèce de tour qui, en avant, surmonte la chape couvrant la machine, paraît verser de l'eau pour éteindre les flammes. (Pl. 144 de *the Monuments of Nineveh*, etc., par Layard.)

Ce fut ainsi, que cette princesse fortifia son pays. Quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les



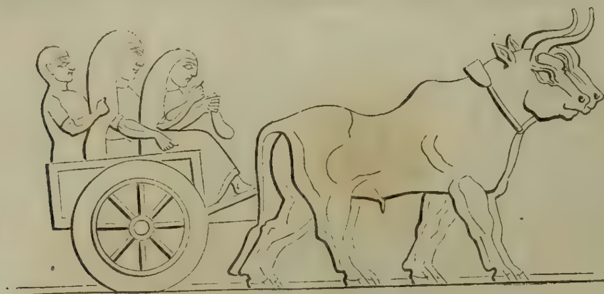
Bas-relief de Khorsabad. — Enceinte circulaire qui paraît représenter l'intérieur d'un camp fortifié [1].



Bas-relief de Nimroud. — Intérieur d'une forteresse. — Scènes religieuses ou domestiques. — Dans les deux compartiments supérieurs les personnages agitent l'air au-dessus de vases, dans le second on fait les préparatifs ou d'un sacrifice ou d'un repas. (Layard.)

[1] Dans la partie inférieure sont des toitures soutenues par un pilier comme le sont les tentes des Arabes. Sous ces tentes, des femmes semblent occupées à des soins de ménage, à étendre du linge et à piler ou moudre. Un cheval sans bride et sans

rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé

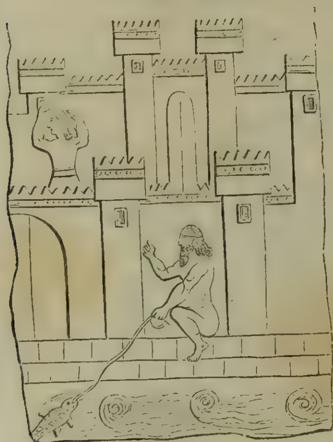


Bas-relief de Nimroud. — Femme et enfants captifs conduits dans un chariot. (Layard)

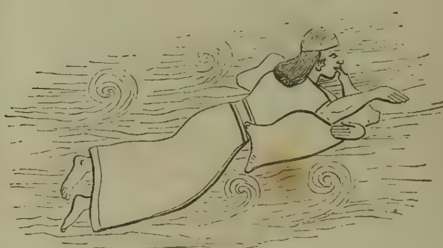


Bas-relief de Nimroud. — Homme buvant. — D'après les détails du bas-relief sur lequel il est figuré, il paraît être prisonnier et prendre un moment de repos à la suite d'une longue marche. (Layard.)

sa mémoire. Elle fit tailler de grandes pierres; et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'an-



Bas-relief de Nimroud. — Monuments assyriens; portes, fenêtres. Au premier étage, une jeune femme se coiffe; au bas des murailles, un homme tire à lui un poisson qu'il a pris à la ligne. (Layard.)



Bas-relief de Nimroud. — Homme nageant à l'aide d'une outre (¹).

cien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes qui conduisent des portes à la rivière; et l'on s'y prit comme l'on avait

harnais se promène derrière les tentes. La moitié supérieure de l'enceinte offre un sujet probablement religieux. Dans une espèce de châsse ou de chapelle ornée et couverte d'un toit arrondi, mais échancré, l'on voit un personnage imberbe qui tend ou élève les mains. A côté sont deux disques ou globes portés sur de longues tiges, une table couverte d'une nappe sur laquelle est un objet difficile à définir (une gerbe?), puis un cône peint en rouge surmontant un vase supporté par une tige reposant sur un pied conique surmonté d'une boule. Auprès sont deux figures imberbes à longue robe et à écharpe frangée. L'une d'elles tient un panier.

(¹) Cette méthode de nager en s'aidant d'outres que l'on remplissait d'air avec la bouche était très-commune chez les anciens. Jules César en fit usage plus d'une fois. Ordinairement, sur les bas-reliefs assyriens, les personnages qui traversent ainsi les fleuves ne portent aucun vêtement : ici le nageur est tout habillé, parce que c'est un fugitif. Dans le bas-relief, on voit sur le rivage deux guerriers assyriens qui le poursuivent de leurs flèches, ainsi que deux autres individus dont l'un n'a point d'outre et nage en faisant *la coupe*.

fait pour construire le mur : on bâtit aussi au milieu de la ville un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un et de l'autre côté du fleuve pour se voler réciproquement. Lorsqu'on eut fait passer dans le lac les eaux du fleuve, on travailla au pont. Le pont achevé, on fit rentrer l'Euphrate dans son ancien lit; et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont.

Voici la ruse qu'imagina aussi cette même reine : elle se fit ériger un tombeau sur la terrasse d'une des portes de la ville les plus fréquentées, avec l'inscription suivante qu'on y grava par son ordre : « Si quelqu'un des rois qui me succéderont à Babylone vient à manquer d'argent, qu'il ouvre ce sépulcre,



Bas-relief de Kouyungik. — Roi sur un char (¹).

» et qu'il en prenne autant qu'il voudra; mais qu'il se garde bien de l'ouvrir par d'autres motifs, et » s'il n'en a du moins un grand besoin : cette infraction lui serait funeste. »

Ce tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius; mais ce prince, s'indignant de ne pas faire usage de cette porte, parce qu'il n'aurait pu y passer sans avoir un corps mort sur la tête, et de ne point se servir de l'argent qui y était en dépôt et qui semblait l'inviter à le prendre, le fit ouvrir; mais il n'y trouva que le corps de Nitocris, avec cette inscription : « Si tu n'avais pas été insatiable d'argent, » et avide d'un gain honteux, tu n'aurais pas ouvert les tombeaux des morts. »

(¹) Les scènes dont ce groupe fait partie semblent indiquer que le char royal roule dans un pays conquis nouvellement, peut-être la Babylonie même. L'arc baissé et détendu indique la fin de la lutte, la main levée le triomphe. La bande d'étoffe qui tombe du parasol semble avoir pour but de défendre entièrement le monarque contre l'ardeur du soleil. (Layard.)

Entre autres preuves que je vais rapporter de la puissance des Babyloniens, j'insiste sur celle-ci. Indépendamment des tributs ordinaires, tous les États du grand roi entretiennent sa table et nourrissent son armée. Or, de douze mois dont l'année est composée, la Babylonie fait cette dépense pendant quatre mois, et celle des huit autres se répartit sur le reste de l'Asie. Ce pays égale donc en richesses et en puissance le tiers de l'Asie. Le gouvernement de cette province (les Perses donnent le nom de satrapies à ces gouvernements) est le meilleur de tous. Il rapportait par jour une artabe d'argent à Tritantæchmès, fils d'Artabaze, à qui le roi l'avait donné. L'artabe (1) est une mesure de Perse, plus grande de trois chénices attiques que la médimne attique. Cette province entretenait encore un roi, en particulier, sans compter les chevaux de guerre, un haras de huit cents étalons et de seize mille cavales, de sorte qu'on comptait vingt juments pour chaque étalon. On y nourrissait aussi une grande quantité de chiens indiens. Quatre grands bourgs, situés dans la plaine, étaient chargés de les nourrir, et exempts de tout autre tribut.



Figurine en terre cuite trouvée à Khorsabad (2).

Les pluies ne sont pas fréquentes en Assyrie; l'eau du fleuve y nourrit la racine du grain, et fait croître les moissons, non point, comme le Nil, en se répandant dans les campagnes, mais à force de bras, et par le moyen de machines propres à élever l'eau; car la Babylonie est, comme l'Égypte, entièrement coupée de canaux, dont le plus grand porte des navires. Ce canal regarde le lever d'hiver, et communique de l'Euphrate au Tigre, sur lequel était située Ninive. De tous les pays que nous connaissons, c'est, sans contredit, le meilleur et le plus fertile en grains de Cérès (le blé). La terre n'essaye pas du tout d'y porter de figuiers, de vignes, ni d'oliviers; mais en récompense elle y est si propre à toutes sortes de grains, qu'elle rapporte toujours deux cents fois autant qu'on a semé, et que, dans les années où elle se surpasse elle-même, elle rend trois cents fois autant qu'elle a reçu. Les feuilles du froment et de l'orge y ont bien quatre doigts de large. Quoique je n'ignore pas à quelle hauteur y viennent les tiges de millet et de sésame (3), je n'en ferai point mention, persuadé que ceux qui n'ont point été dans la Babylonie ne pourraient ajouter foi à ce que j'aurais rapporté des grains de ce pays. Les Babyloniens ne se servent que de l'huile qu'ils expriment du sésame. La plaine est couverte de palmiers. La plupart portent du fruit; on en mange une partie, et de l'autre on tire du vin et du miel. Ils les cultivent de la même manière que nous cultivons les figuiers. On lie et on attache le fruit des palmiers, que les Grecs appellent palmiers mâles, aux palmiers qui portent des dattes, afin que le moucheron, s'introduisant dans la datte, la fasse mûrir et l'empêche de tomber; car il se forme un moucheron dans le fruit des palmiers mâles, comme dans celui des figuiers sauvages (4).

(1) La médimne attique contenait 24 chénices attiques, ou 96 setiers; la chénice a 4 setiers 2 cotyles : ainsi l'artabe était de 27 chénices ou 103 setiers. (Larcher.)

(2) Quelques figurines en terre cuite ont été trouvées dans de petits réduits carrés cachés sous le pavé des cours, au palais de Khorsabad : elles étaient placées debout entre des briques cimentées avec du bitume. La tête de celle que nous reproduisons est celle d'un animal carnassier, mais les oreilles rappellent celles de la chauve-souris; la figure est entièrement peinte en noir. On trouve de semblables allégories sur quelques cylindres ou cachets babyloniens (pl. 152 du *Monument de Ninive*, par Botta). — (Voy. *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra*, par F. Lajard, de l'Institut.)

(3) *Sesamum Indicum*. Le sésame, dit Bellanger, est ce que nous appelons la jugéoline ou jugioline. C'est une herbe ou plante qui vient de graine. Sa tige est semblable à celle du millet, mais plus haute et plus grosse; ses feuilles sont rouges, et sa fleur verte et couleur d'herbe : sa graine est renfermée dans de petites capsules, comme celle du pavot. Il amaigrit la terre, parce qu'il a beaucoup plus de racines que le millet. Cette graine vient des Indes. On en tire une huile visqueuse, bonne à brûler et à manger. Dioscoride dit que les Égyptiens se servent de cette huile.

(4) L'insecte qui pique les fruits du palmier est le *Cynips psenes* de Linné.

Je vais parler d'une autre merveille qui, du moins après la ville, est la plus grand de toutes celles qu'on voit en ce pays. Les bateaux dont on se sert pour se rendre à Babylone sont faits avec des peaux, et de forme ronde. On les fabrique dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des saules dont on forme la carène et les varangues, qu'on revêt par dehors de peaux à qui on donne la figure d'un plancher. On les arrondit comme un bouclier, sans aucune distinction de poupe ni de proue, et on en remplit le fond de paille. On les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises, et principalement de vin de palmier. Deux hommes debout les gouvernent avec chacun un pieu, que l'un tire en dedans et l'autre en dehors. Ces bateaux ne sont point égaux ; il y en a de grands et de petits. Les plus grands portent jusqu'à cinq mille talents pesant. On transporte un âne dans chaque bateau ; les plus grands en ont plusieurs. Lorsqu'on est arrivé à Babylone, et qu'on a vendu les marchandises, on met aussi en vente les varangues et la paille. Ils chargent ensuite les peaux sur leurs ânes, et retournent en Arménie en les chassant devant eux : car le fleuve est si rapide qu'il n'est pas possible de le remonter (1); et c'est par cette raison qu'ils ne font pas leurs bateaux de bois, mais de peaux. Ils en construisent d'autres de même manière, lorsqu'ils sont de retour en Arménie avec leurs ânes. Voilà ce que j'avais à dire de leurs bateaux.



Intérieur et bords du kuffah, petite barque ronde dont on se sert encore aujourd'hui sur l'Euphrate. — D'après un dessin du capitaine Robert Mignan *(Travels in Chaldæa)*. — Voy. aussi Rennel.

Quant à leur habillement, ils portent d'abord une tunique de lin qui leur descend jusqu'aux pieds, et par-dessus une autre tunique de laine; ils s'enveloppent ensuite d'un petit manteau blanc. La chaussure qui est à la mode de leur pays ressemble presque à celle des Béotiens. Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet et un bâton travaillé à la main, au haut duquel est une pomme, une rose, ou un lis, ou un aigle, ou toute



Cachets babyloniens conservés au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (2).

(1) Cette assertion paraît exagérée ; du moins aujourd'hui l'on peut remonter l'Euphrate.

(2) Fig. 1. Cheval ou taureau ailé qui rappelle le Pégase grec. On le trouve souvent figuré sur les monuments persépolitains. (Voy. F. Lajard, ouvrage déjà cité, pl. XLIV, fig. 3, 9, 18, 21 ; XLVI, fig. 13, 14.)

Fig. 2. Ce cachet rappelle les amulettes gnostiques, vulgairement désignées sous le nom d'*abraxas* et que l'on trouve en

autre figure; car il ne leur est pas permis de porter de canne ou bâton sans un ornement caractéristique ([1]). C'est ainsi qu'ils se parent. Passons maintenant à leurs lois.



Cylindres babyloniens avec leur développement ([2]).

La plus sage de toutes, à mon avis, est celle-ci; j'apprends qu'on la retrouve aussi chez les Vénètes, peuple d'Illyrie. Dans chaque bourgade, ceux qui avaient des filles nubiles les amenaient tous les ans

grand nombre dans les musées. En effet, le serpent à tête radiée, à droite de la figure principale, est semblable au serpent
couronné de rayons dans les abraxas et que l'on nomme *chnouphis*; le serpent dont la tête est surmontée du croissant
représente sans doute une divinité astronomique. La figure qui occupe le milieu de la scène et qui a deux têtes, l'une
d'homme, l'autre de femme, et qui porte une seule couronne, est vraisemblablement la grande divinité babylonnienne à deux
sexes, Melitta. Les trois étoiles, le serpent-soleil et le serpent-lune, sont les cinq planètes que les Chaldéens et les Assyriens,
au témoignage de Diodore de Sicile, reconnaissaient comme les cinq régents des cieux, les gouverneurs du monde. Quant
aux autres attributs, oiseau, vase, etc., il paraît impossible de les expliquer, privé comme on l'est encore aujourd'hui de ren-
seignements de détail sur la religion babylonienne. (Lajard, même ouvrage, pl. XLVII, fig. 4.)

Fig. 3. Le personnage bizarre représenté sur ce cachet offre une très-remarquable analogie avec un dieu qui paraît
souvent sur les monuments égyptiens et que l'on désigne par le nom d'Hercule égyptien ou *Djom*. Cette divinité a des traits
si caractéristiques qu'il est impossible de ne pas la reconnaître partout où elle est figurée. Sa physionomie est si différente
de toutes celles des autres divinités égyptiennes que certains auteurs en regardent le culte comme ayant dû être importé de
l'Asie en Égypte à la suite des expéditions faites par Sésostris (voy. la note page 40) ou par les Rhamsès. La présence de la
même figure sur les cachets babyloniens rend cette opinion d'autant plus plausible. Le dieu tient ordinairement suspendues
deux panthères ou deux antilopes; on le classe parmi les Hercules. A l'époque de la grande expédition des savants français
en Égypte, on l'avait surnommé *Typhonien*, ou plutôt on l'avait assimilé à Typhus, le dieu de la force. (Voy. F. Lajard,
même ouvrage, pl. XXIV, fig. 14; LI, fig. 7; LXVIII, fig. 15, 16.)

([1]) Ces bâtons étaient faits d'un bois qui venait de l'île de Tylos (Baharein). « Elles sont bigarrées et tachetées comme la
peau d'un tigre, dit Théophraste; elles sont très-lourdes, mais elles se cassent facilement lorsqu'elles heurtent quelque
matière dure. » Les cannes que portent les rois représentés sur les bas-reliefs assyriens n'ont point l'ornement caractéristique
dont parle Hérodote. A l'extrémité des massues royales que portent les suivants des rois, on voit des têtes de lion

([2]) La plupart des musées possèdent des cachets et des cylindres découverts à diverses époques sur l'emplacement ou dans
le voisinage de l'ancienne Babylone. On en trouve aussi parmi les ruines de Ninive, mais plus rarement.

Beaucoup de cachets sont seulement des boules de terre glaise durcie au feu. Il paraît probable que certains cachets
servaient à s'assurer que les portes restaient fermées : c'étaient des scellés. Dans le livre de Daniel, chapitre XIV,
versets 13 et 16, on voit que l'on ferme le temple de Bel en appliquant des sceaux, et le roi demande ensuite si ces sceaux
sont intacts. Cet usage était probablement commun aux divers peuples de l'Orient; lorsque Alexandre eut fait restaurer le
tombeau de Darius, il fit apposer des sceaux sur les jointures de la porte.

Les cylindres, qui sont généralement d'une date antérieure aux cachets, étaient, suivant toute probabilité, des amulettes;

dans un endroit où s'assemblaient autour d'elles une grande quantité d'hommes. Un crieur public les faisait lever, et les vendait toutes l'une après l'autre [1]. Il commençait d'abord par la plus belle, et, après en avoir trouvé une somme considérable, il criait celles qui en approchaient davantage; mais il ne les vendait qu'à condition que les acheteurs les épouseraient. Tous les riches Babyloniens qui étaient en âge nubile, enchérissant les uns sur les autres, achetaient les plus belles. Quant aux jeunes gens du peuple, comme ils avaient moins besoin d'épouser de belles personnes que d'avoir une femme qui leur apportât une dot, ils prenaient les plus laides, avec l'argent qu'on leur donnait. En effet, le crieur n'avait pas plutôt fini la vente des belles, qu'il faisait lever la plus laide, ou celle qui était estropiée, s'il s'en trouvait, la criait au plus bas prix, demandant qui voulait l'épouser à cette condition, et l'adjugeait à celui qui en faisait la promesse. Ainsi, l'argent qui provenait de la vente des belles servait à marier les laides et les estropiées. Il n'était point permis à un père de choisir un époux à sa fille, et celui qui avait acheté une fille ne pouvait l'emmener chez lui qu'il n'eût donné caution de l'épouser. Lorsqu'il avait trouvé des répondants, il la conduisait à sa maison. Si l'on ne pouvait s'accorder, la loi portait qu'on rendrait l'argent. Il était aussi permis indistinctement à tous ceux d'un autre bourg de venir à cette vente, et d'y acheter des filles.

Cette loi, si sagement établie, ne subsiste plus.

Après la coutume concernant les mariages, la plus sage est celle qui regarde les malades. Comme ils n'ont point de médecins, ils transportent les malades à la place publique; chacun s'en approche, et s'il a eu la même maladie, ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils, et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même, ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'une semblable maladie. Il n'est pas permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal.

Ils mettent les morts dans du miel; mais leur deuil et leurs cérémonies funèbres ressemblent beaucoup à ceux des Égyptiens.

Telles sont les lois et les coutumes des Babyloniens. Il y a parmi eux trois tribus qui ne vivent que de poissons. Quand ils les ont pêchés, ils les font sécher au soleil, les broient dans un mortier, et les

ils sont en matières dures, la plupart précieuses, presque toujours naturelles, quelquefois artificielles : jaspe, calcédoine, sardoine, agate, cristal de roche, lapis-lazuli, hématite, basalte, porcelaine, quarz, etc. Ils sont généralement percés dans leur longueur d'un trou par lequel on passait un cordon. Les scènes religieuses figurées à la surface de ces cylindres sont celles que l'on retrouve sur les bas-reliefs colossaux des monuments assyriens.

On rencontre de semblables cylindres dans l'ancienne Égypte : quelques savants croyaient qu'ils y avaient été fabriqués pour être exportés en Perse; mais on en trouve qui sont suspendus au cou des momies.

On n'expliquera avec certitude les symboles gravés sur les cylindres et les cachets des Assyriens que lorsque l'on aura une connaissance parfaite des dogmes religieux de ces peuples. Toutefois on sait dès à présent que la religion de la Perse avait beaucoup d'analogie avec celle des Assyriens. Le principe de la lutte du bien et du mal, ou d'Ormuzd et d'Ahriman, est le sujet de la plupart des scènes religieuses figurées sur les monuments. Ahriman, le dieu des ténèbres, et les mauvais esprits soumis à ses ordres, sont habituellement représentés sous la forme d'animaux fantastiques dont l'aspect est farouche ou terrible, taureaux à barbe, griffons, etc. Les bons esprits sont figurés par des hommes couronnés et quelquefois ailés. Ormuzd lui-même est ordinairement représenté par une figure humaine, en buste seulement, au milieu d'un disque ailé et à queue d'oiseau. Il plane au-dessus du roi dans les cérémonies, dans les batailles, et il lance des flèches contre les peuples infidèles.

Nous reproduisons deux de ces cylindres babyloniens dans leur forme réelle, et développés, conservés au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Fig. 1. Ormuzd ou un prêtre du dieu lutte avec un taureau barbu qui personnifie le génie du mal. Sur d'autres monuments, il le terrasse ou le perce de son épée.—Voy. divers cylindres représentant la même scène dans l'atlas de l'*Introduction a l'étude du culte public et des mystères de Mithra en Orient et en Occident*, par F. Lajard. (Pl. XIII, fig. 1 à 8; XV, fig. 5, 6, 7, etc.)

Fig. 2. Ange ou personnage céleste, Ized, sous la forme d'un homme qui a quatre ailes, luttant contre deux griffons, personnification du mal. A gauche du groupe on voit le disque ailé à queue d'oiseau qui sert à figurer Ormuzd lui-même (on le retrouve plus complet sur les monuments persépolitains), et au-dessous l'arbre de vie, le *Hom* des Perses, auquel on rendait un culte et qui était regardé comme une manifestation de la puissance créatrice d'Ormuzd. Cet arbre est très-souvent représenté sur les bas-reliefs assyriens et persépolitains. (Voy. F. Lajard, ouvrage déja cité, pl. LVI, fig. 4, 5, 6; LVII, fig 6, 7, 8; LVIII, fig, 1; LXI, fig. 9.)

[1] Cette vente avait lieu avec des formes solennelles et en présence des magistrats. D'après Strabon, trois hommes respectables par leur vertu conduisaient les filles nubiles au lieu de l'assemblée, et les adjugeaient par la voix du crieur. Chez les Grecs même, et chez les Troyens, on achetait la femme que l'on voulait épouser. Agamemnon offrit à Achille de lui donner en mariage une de ses filles, sans exiger de lui aucune somme. Hector, pour obtenir la main d'Andromaque, avait donné beaucoup à Eétion, père de cette belle et fière Cilicienne. C'était d'ailleurs un usage qui venait des dieux : Vulcain

passent ensuite à travers un linge. Ceux qui en veulent manger en font des gâteaux, ou les font cuire comme du pain (1).

PERSE (2).

Voici les coutumes qu'observent, à ma connaissance, les Perses.

Leur usage n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font : c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, et donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel (3). Ils font encore des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents, et n'en offrent de tout temps qu'à ces divinités. Mais ils y ont joint dans la suite le culte de Vénus Céleste ou Uranie, qu'ils ont emprunté des Assyriens et des Arabes. Les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta, les Arabes celui d'Alitta, et les Perses l'appellent Mitra.

Voici les rites qu'observent les Perses en sacrifiant aux dieux dont je viens de parler. Quand ils veulent leur immoler des victimes, ils ne dressent point d'autel, n'allument point de feu; ne font pas de libations, et ne se servent ni de flûtes, ni de bandelettes sacrées, ni d'orge mêlée avec du sel. Un Perse veut-il offrir un sacrifice à quelqu'un de ces dieux, il conduit la victime dans un lieu pur, et, la tête couverte d'une tiare couronnée le plus ordinairement de myrte, il invoque le dieu. Il n'est pas permis à celui qui offre le sacrifice de faire des vœux pour lui seul en particulier; il faut qu'il prie pour la prospérité du roi et celle de tous les Perses en général, car il est compris sous cette dénomination (4). Après

avait donné beaucoup à Jupiter pour épouser Vénus; il avait fait un fort mauvais marché : aussi plus tard, à l'occasion de l'histoire du filet, exigea-t-il de son père-beau-père la restitution entière du prix.

(1) Les Ichthyophages. (Voy. plus loin NÉARQUE.)

(2) Les origines de l'histoire de la Perse sont très-obscures. On a quelques indices de dynasties très-anciennes que l'on désigne par les noms de *Mahobades*, *Kaiomariens* ou *Pichdadiens* (bon justiciers). On ne commence à distinguer avec un peu de clarté les annales de la Perse que sous la dynastie fondée par Achéménès (au huitième siècle avant Jésus-Christ?) et qui a reçu de ce monarque le nom d'*Achéménides*.

Cette dernière famille aurait donné, d'après Hérodote, une succession de neuf rois : Achéménès, Cambyse, Cyrus, Teïspès, Ariaramnès, Arsamès, Hystaspes, Darius, Xercès.

Sous le règne de Cyrus, la Perse s'était élevée au plus haut degré de puissance qu'aucune nation ait atteint avant l'ère chrétienne. « Les révolutions, dit M. Charles Lenormant, avaient fait passer l'empire de l'Asie occidentale, des Assyriens aux Mèdes, des Mèdes aux Chaldéens de Babylone, des Mèdes et des Chaldéens aux Perses. » Cet empire retomba à un rang obscur sous Darius, vaincu et dépossédé par Alexandre.

Les localités de la Perse moderne où il existe des monuments d'une antiquité plus ou moins reculée sont celles de Teheran, Ispahan, Hamadan (ancienne Ecbatane), Kirmanschah, Kengawar, Bi-Sutun, Serpoul-Zohab, Mader-i-Souleiman (ancienne Pasargades), Istakhr (ancienne Persépolis), Tschelminar (siége du palais des rois achéménides), et les localités voisines de Nachshi-Radjab, Nachshi-Roustam, Chiraz, Schapour, Firouzabad, Fessa, Darabgerd et Selphistan.

On attribue à la période des Achéménides les plus anciens et les plus beaux de ces monuments.

Le plus grand nombre des monuments moins anciens appartiennent à la dynastie des Sassanides, qui régna de l'an 223 ou 226 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 625.

Le caractère et le style de l'architecture et de la sculpture de ces deux périodes, séparées par tant de siècles, sont très-différents et ne peuvent en aucune manière être confondus. A l'occasion des récits d'Hérodote, nous n'avons à donner d'indications que sur ce qui se rapporte au temps des Achéménides.

Les analogies entre l'art et la religion de la Perse et de la Babylonie ou de l'Assyrie, à cette époque, sont considérables.

Une des particularités signalées dans l'art ancien de la Perse est que sur les sculptures on ne rencontre aucune figure de femme.

(3) Les auteurs grecs avaient coutume de donner ce nom de Jupiter au dieu qui dans toute religion étrangère était considéré comme le plus grand, le premier, l'être suprême. C'est ainsi qu'ils avaient nommé Jupiter le dieu de Thèbes-Ammon.

(4) « C'est un commandement qui caractérise profondément l'esprit mazdéen, et rien, ni chez les Grecs, ni chez les Hébreux, n'approche de cette puissance de charité. On voit que cette solidarité avait excité l'étonnement d'Hérodote, et il la relève comme une des particularités les plus curieuses de la religion des mages... Il fallait les leçons du christianisme pour accoutumer l'Europe à une si excellente liaison de tous les hommes.

» En même temps que chaque mazdéisnan fait concert dans sa prière avec tous les autres membres de la société militante,

qu'il a coupé la victime par morceaux et qu'il en a fait bouillir la chair, il étend de l'herbe la plus tendre, et principalement du trèfle. Il pose sur cette herbe les morceaux de la victime et les y arrange. Quand il les a ainsi placés, un mage, qui est là présent (car sans mage il ne leur est pas permis d'offrir un sacrifice), un mage, dis-je, entonne une théogonie; c'est le nom qu'ils donnent à ce chant. Peu après, celui qui a offert le sacrifice emporte les chairs de la victime et en dispose comme il juge à propos [1].

Les Perses pensent devoir célébrer plus particulièrement le jour de leur naissance que tout autre, et qu'alors leur table doit être garnie d'un grand nombre de mets. Ce jour-là, les gens heureux se font servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf entiers, rôtis aux fourneaux. Les pauvres se contentent de menu bétail. Les Perses mangent peu de viande, mais beaucoup de dessert, qu'on apporte en petite quantité à la fois. C'est ce qui leur fait dire que les Grecs en mangeant cessent seulement d'avoir

en implorant Dieu au nom de tous, il intercède aussi pour que Dieu accorde la grâce à ceux qui se sont éloignés du bien, de les y ramener. Où trouver une plus noble et plus simple prière que cette invocation des Naçkas : « Intelligence pure, donne-moi une sainteté inébranlable dans mes actions, dans mes paroles. Fais que je puisse exécuter à découvert tout ce que je désire. Je porte publiquement la parole à ceux qui sont instruits, et aussi à ceux qui ne le sont pas et qui me font du mal... Ce que je te demande, ô Ormuzd! c'est que les méchants deviennent mehestans, qu'ils soient sans péchés, et que bientôt où était le péché on ne voie plus que des œuvres pures. » (Yaçna, 4, 31.) Ainsi, lié dès cette vie avec la céleste société des anges, obéissant au même chef, animé des mêmes désirs, éclairé des mêmes lumières, participant aux mêmes travaux, le mazdéisnan, en s'élevant après sa mort dans le monde supérieur, ne fait que rejoindre les êtres avec lesquels il avait déjà pris l'habitude de vivre sur la terre. Confiant dans les promesses de Zoroastre, et sachant que la mort est le principe de leur accomplissement, il rend en paix son âme. Rien dans cette crise suprême ne peut le troubler, si sa conscience est pure, et s'il se rappelle cette encourageante réponse d'Ormuzd que le prêtre, en célébrant l'office, répète tous les jours : « Par la voie du temps arriveront sur le pont Tchinevad donné d'Ormuzd, les darvands et les justes qui auront vécu dans ce monde purs de corps et d'âme. Les âmes des justes passeront le pont Tchinevad qui inspire la frayeur, en compagnie des Izeds célestes. Bahman se lèvera de son trône d'or, Bahman leur dira : « Comment êtes-vous venus ici, ô » âmes pures! du monde des maux dans ces demeures où le mal n'existe pas? Soyez les bien-venues, ô âmes pures! près » d'Ormuzd, près des amschaspands, près du trône d'or, dans le gorotman au sein duquel est Ormuzd, au sein duquel » sont les amschaspands, au sein duquel sont les saints » (Vendidad, fargard 19. — Jean Reynaud, *Encyclopédie nouvelle*, au mot ZOROASTRE.)

[1] « Il est remarquable qu'Hérodote, qui a bien connu les institutions de Zoroastre n'ait pas même prononcé le nom de ce législateur. Cette omission serait inexplicable si Zoroastre avait pu se présenter à l'esprit de l'écrivain avec une physionomie historique. Donc il est vraisemblable qu'il ne se présentait pas non plus de cette manière à celui des mages qui instruisirent le voyageur grec. On peut inférer de cette circonstance que Zoroastre n'a vécu ni sous l'empire des Perses, ni sous celui des Mèdes... Si les mages n'ont pas donné à Hérodote plus de renseignements sur la vie de Zoroastre qu'il n'y en avait (autant que nous en pouvons juger par ce qui nous reste dans leurs écritures sacrées), il a dû en effet considérer ce personnage comme se réduisant à un nom fabuleux joint à l'idée d'une vague antiquité; et il est naturel dès lors qu'avec son sentiment précis de l'histoire il ne se soit pas cru obligé d'en faire expressément mention. » (*Ibidem.*)

L'opinion généralement répandue dans l'antiquité était que Zoroastre avait vécu environ cinq mille ans avant la guerre de Troie. C'est celle qu'ont exprimée dans leurs écrits Hermodore le platonicien, Hermippe qui avait étudié à fond les institutions de Zoroastre, Xanthus, Plutarque dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, Pline l'ancien, Diogène Laërte, etc.

Dans les temps modernes, et surtout au dix-huitième siècle, la critique historique a refusé son assentiment à la tradition grecque et romaine : elle a indiqué comme date de l'existence de Zoroastre le règne de Darius, ce qui rendrait difficile à expliquer le silence d'Hérodote. On trouvera une discussion approfondie sur cette question historique dans le mémoire de M. Jean Reynaud que nous venons de citer. Il y a beaucoup d'apparence que la religion de Zoroastre a pris naissance dans l'Ariane primitive, entre le Tigre et l'Indus.

Anquetil Duperron est le premier qui ait fait connaître à l'Europe ce qui reste des livres de Zoroastre ou écritures saintes des mazdéens. Il rapporta, en 1762, quatre-vingts manuscrits qu'il avait acquis des parses ou guèbres dans le Guzarate, au fond de l'Inde. C'est là que les Perses restés fidèles au culte de leurs pères se sont réfugiés après l'envahissement de leur pays par les mahométans au milieu du septième siècle. Parmi ces manuscrits se trouvaient l'original en langue zend et la traduction en pehlvi des ouvrages suivants : 1° Le *Vendidad-Sadé*, composé de trois parties : le *Yaçna*, recueil de prières et d'élévations, le *Vispered*, le *Vendidad*, fondement de la loi mazdéienne; 2° les *Yescht-Sadé*, fragments; 3° le *Sizozi* ou les trente jours, prières au génie de chaque jour; 4° le *Boun-Dehesch*, sorte d'encyclopédie théologique. — L'ensemble de ces écrits, connu sous le nom de *Zend-Avesta*, c'est-à-dire parole de feu, aurait été, dans l'origine, beaucoup plus considérable et formé de vingt et un livres nommés *Nosks* ou *Naçkas*.

Eugène Burnouf a découvert une intimité radicale entre la langue zend et la langue sanscrite : ce sont deux langues de la même famille et pour ainsi dire jumelles. Il a traduit en français et commenté le *Yaçna* (1833). On a aussi constaté une relation entre le culte de Zoroastre ou mazdéisme, et le culte brahmanique. Le magisme ou mazdéisme paraît être, à beaucoup d'égards, un brahmanisme épuré et spiritualisé.

faim, parce qu'après le repas on ne leur sert rien de bon, et que, si on leur en servait, ils ne cesseraient pas de manger.



Ruines de Persépolis (1). — D'après Flandin et Coste.

Ils sont fort adonnés au vin, et il ne leur est pas permis de vomir devant le monde. Ils observent encore aujourd'hui ces usages. Ils ont coutume de délibérer sur les affaires les plus sérieuses après avoir

(1) Persépolis, « la ville royale, » était le lieu de sépulture des rois perses : ce n'était point leur résidence habituelle. Ils séjournaient tour à tour à Ecbatane, à Suse et à Babylone.

Les ruines de cette ville célèbre, comprises dans le district de Merdâcht, sont les antiquités les plus remarquables de la

bu avec excès; mais, le lendemain, le maître de la maison où ils ont tenu conseil remet la même affaire sur le tapis avant que de boire. Si on l'approuve à jeun, elle passe; sinon on l'abandonne. Il en est de même des délibérations faites à jeun; on les examine de nouveau lorsqu'on a bu avec excès.

Quand deux Perses se rencontrent dans les rues, on distingue s'ils sont de même condition, car ils se saluent en se baisant à la bouche; si l'un est d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisent seulement à la joue; et si la condition de l'un est fort au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur se prosterne devant le supérieur (1). Les nations voisines sont celles qu'ils estiment le plus, toutefois après eux-mêmes. Celles qui les suivent occupent le second rang dans leur esprit; et, réglant ainsi leur estime proportionnellement au degré d'éloignement, ils font le moins de cas des plus éloignées. Cela vient de ce que, se croyant en tout d'un mérite supérieur, ils pensent que le reste des hommes ne s'attache à la vertu que dans la proportion dont on vient de parler, et que ceux qui sont les plus éloignés d'eux sont les plus méchants. Sous l'empire des Mèdes, il y avait de la subordination entre les divers peuples. Les Mèdes les gouvernaient tous ensemble, aussi bien que leurs plus proches voisins. Ceux-ci commandaient à ceux qui étaient dans leur proximité, et ces derniers à ceux qui les touchaient. Les Perses, dont l'empire et l'administration s'étendent au loin, ont aussi dans la même proportion des égards pour les peuples qui leur sont soumis.

Les Perses sont les hommes les plus curieux des usages étrangers. Ils ont pris, en effet, l'habillement des Mèdes, s'imaginant qu'il est plus beau que le leur; et, dans la guerre, ils se servent de cuirasses à l'égyptienne. Ils se portent avec ardeur aux plaisirs de tous genres dont ils entendent parler.

Avant la conquête de la Lydie, ils ne connaissaient ni le luxe, ni même les commodités de la vie (2). Un Lydien nommé Sandanis avait dit à Crésus : « Seigneur, vous vous disposez à faire la guerre à des peuples (les Perses) qui ne sont vêtus que de peaux, qui se nourrissent, non de ce qu'ils voudraient avoir, mais de ce qu'ils ont, parce que leur pays est rude et stérile; à des peuples qui, faute de vin, ne s'abreuvent que d'eau, qui ne connaissent ni les figues ni aucun autre fruit agréable. Vainqueur, qu'enlèverez-vous à des gens qui n'ont rien? Vaincu, considérez que de biens vous allez perdre! S'ils goûtent une fois les douceurs de notre pays, ils ne voudront plus y renoncer; nul moyen pour nous de les chasser. » Sandanis ne persuada pas Crésus; il disait pourtant vrai. Ils épousent chacun plusieurs jeunes filles, mais ils ont encore un plus grand nombre de concubines.

Après les vertus guerrières, ils regardent comme un grand mérite d'avoir beaucoup d'enfants. Le roi

Perse. Les Persans désignent les restes des palais des successeurs de Cyrus sous le nom de Takht-i-Djemchid, c'est-à-dire trône ou palais de Djemchid (roi de mémoire fabuleuse qui paraît être le même que l'Achémen des Grecs, fondateur de la dynastie des Achéménides); ils les appellent aussi Tchehel-Minor, Tchehel-Sutôun, les quarante colonnes.

Le palais était admirablement situé au pied d'une montagne, sur un plateau qui domine une vaste plaine. Du haut de son trône, le grand roi pouvait embrasser du regard une immense étendue de son empire.

« Rien ne peut donner une idée de l'ensemble solennel que découvre le voyageur placé en face de ces monuments, dit M. E. Flandin : en face de lui, le palais des rois, ruiné, désert, s'élève et s'étend de la montagne sur la plaine verdoyante, au-dessus d'une longue muraille coupée par un gigantesque escalier à rampe double; en haut, un large groupe de colonnes élégantes qui soutiennent encore quelques débris de leurs chapiteaux aériens; à gauche, les piliers massifs sur lesquels se détachent les colosses imposants qui gardaient autrefois l'entrée de la demeure royale; à droite, d'autres palais en ruines, dont les murs sculptés se détachent d'abord en noir dans un milieu lumineux, puis se colorent peu à peu sous les rayons d'un soleil ardent. Au fond, entre les colonnes, l'œil découvre encore des ruines, des masses de pierres couvertes de figures symboliques, et dans la brume bleuâtre de cette atmosphère tranquille, on aperçoit des tombes creusées dans le flanc de la montagne qui sert de fond à ce théâtre imposant. »

On retrouve à Persépolis le taureau à face humaine que M. de Sacy considérait comme une représentation de Caïoumors, premier roi de la dynastie des Pischdatiens, issu du taureau primitif, et dont le nom signifie en persan « taureau et homme. » (Voy. la note de la page 88.)

Les restes de l'ancien art persan, architecture, sculptures, inscriptions, sont gravés et décrits avec un très-grand soin dans le grand ouvrage de MM. E. Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, qui, attachés à l'ambassade de France, ont parcouru et étudié la Perse pendant les années 1840 et 1841. Cette œuvre importante résume, complète et amende tout ce qui avait été publié antérieurement sur la Perse ancienne.

L'ouvrage qui jouissait de la plus haute autorité avant le voyage de MM. Flandin et Coste, était celui du savant et consciencieux Ker-Porter. On peut consulter aussi avec profit Corneille Bruyn, Niebuhr, Pietro della Valle, Chardin, Burnes, Morier, Kinneir, Ouseley.

(1) Voyez sur les salutations actuelles, qui ne sont pas moins cérémonieuses, le *Voyage en Perse*, par E. Flandin.

(2) Les Perses passent pour avoir inventé depuis les chars, les lits, les tabourets.

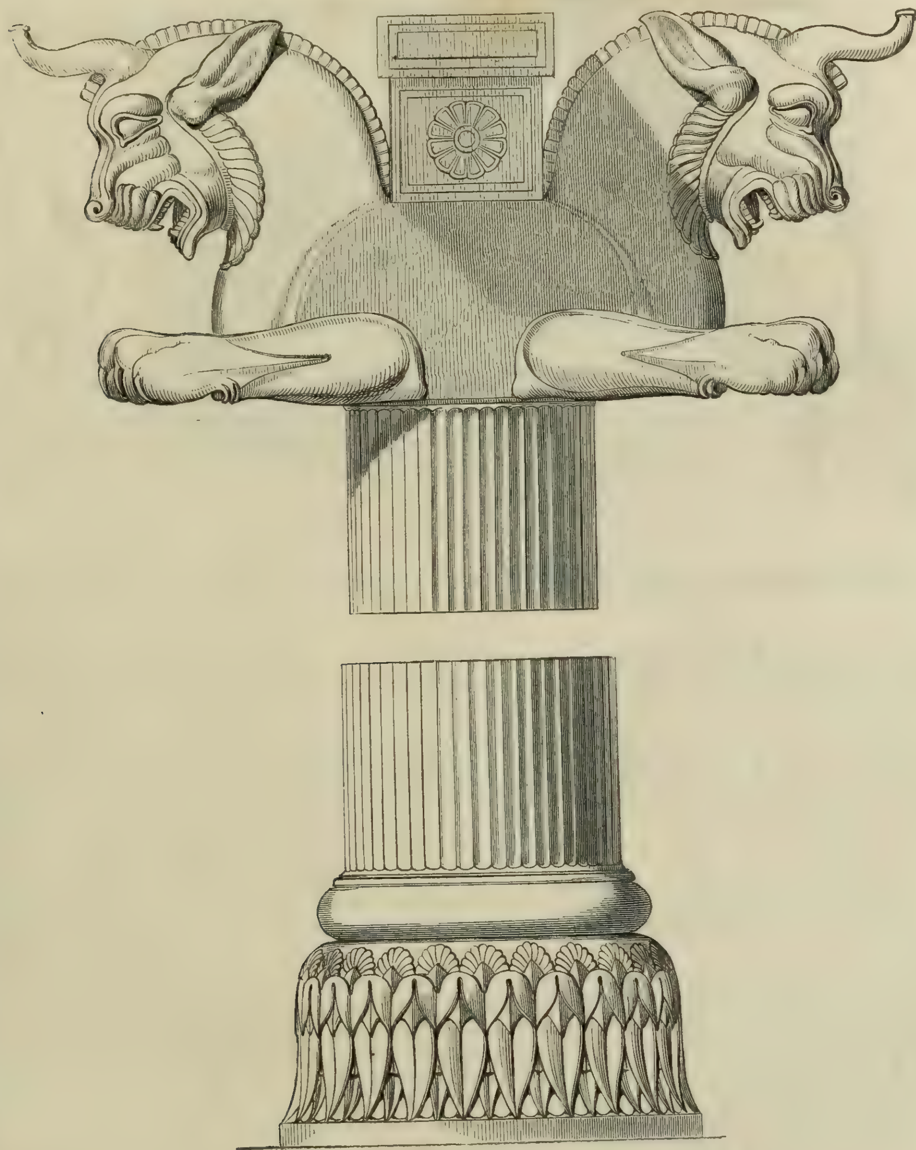
gratifie tous les ans ceux qui en ont le plus. C'est dans le plus grand nombre qu'ils font consister la force Ils commencent à cinq ans à les instruire, et, depuis cet âge jusqu'à vingt, ils ne leur apprennent



Bas-relief de Persépolis. — Trône ou takht, siége royal, sculpture de l'un des palais, dans le groupe de ruines nommé le Takht-i-Djemchid. — D'après MM. Flandin et Coste (¹).

(¹) Derrière le monarque, dont la taille dépasse de beaucoup celle des autres personnages, un serviteur agite un chasse-mouches au-dessus de la tête royale, et tient une espèce de bandeau ou de mouchoir. Au-dessus est le mirh, le ferouher ou Ormuzd, répété trois fois : une fois sous sa figure complète, deux fois en abrégé, au milieu de lions. Au-dessous du monarque, trois rangées de peuples soumis sont dans l'attitude de télamones ou cariatides soutenant le siége royal.

que trois choses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité (¹). Avant l'âge de cinq ans, un enfant ne se présente jamais devant son père, il reste continuellement entre les mains des femmes. Cela s'observe afin que, s'il meurt dans ce premier âge, sa perte ne cause aucun chagrin au père. Cette cou-

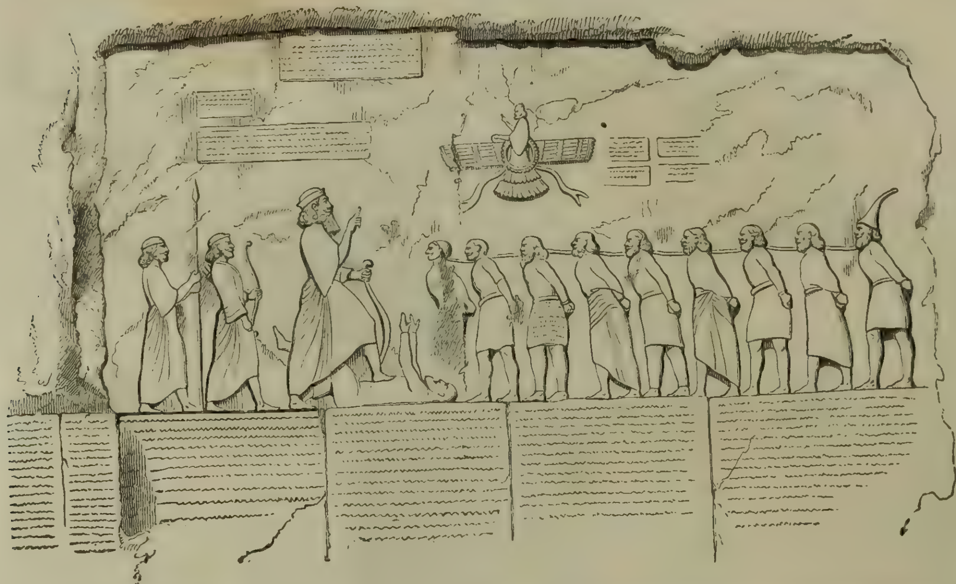


Base et chapiteau de colonne, à Persépolis. — D'après MM. Flandin et Coste (²).

(¹) On voit cependant, par un autre passage d'Hérodote (livre III, p. 72), que les Perses avaient d'étranges doctrines sur la vérité. Otanes fait à Darius ce singulier raisonnement : « Quand il est nécessaire de mentir, il ne faut point s'en faire un scrupule. Ceux qui mentent désirent la même chose que ceux qui disent la vérité ; on ment dans l'espoir d'en retirer quelque profit ; de même on dit la vérité dans la vue de quelque avantage, et pour s'attirer une plus grande confiance. » Tous les voyageurs modernes s'accordent à constater qu'il y a peu de pays où l'habitude du mensonge semble aussi générale qu'en Perse.

(²) La tête chimérique de la licorne est l'un des ornements symboliques que l'on trouve le plus fréquemment dans l'ancienne architecture de la Perse. La licorne ou le bœuf unicorne est le chef des animaux purs d'Ormuzd.

tume me paraît louable (¹). J'approuve aussi la loi qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour un seul crime, ni à aucun Perse de punir un de ses esclaves d'une manière trop



Bas-relief de Bihi-Stoun, ou Bi-Sutoun, ou Bi-Sutun, représentant des captifs conduits devant Darius, fils d'Hystaspes (sixième siècle avant l'ère chrétienne). — D'après MM. Flandin et Coste (²).

atroce pour une seule faute. Mais si, par un examen réfléchi, il se trouve que les fautes du domestique soient en plus grand nombre et plus considérables que ses services, son maître peut alors suivre les mou-

(¹) Les hommes les plus sages et les plus justes de l'antiquité étaient étrangers à certains sentiments délicats de tendresse, de bonté, de justice, qui sont aujourd'hui éprouvés par les hommes les plus vulgaires et les moins cultivés. Hérodote approuve que les mères aient seules toutes les douleurs que causent les premières souffrances et les douleurs des enfants. Est-ce là un partage équitable de la vie commune que l'on doit s'aider l'un l'autre à supporter? Il semble que les anciens ignoraient cet intérêt sacré qui s'attache à la vie naissante des enfants, les douceurs ineffables de leurs premiers sourires, de leurs premières caresses, le spectacle émouvant de leur initiation successive à la langue, aux pensées, à la morale humaine, aux affections. Comment un père serait-il indifférent à ce progrès merveilleux de l'intelligence dont la direction dépend si manifestement des impressions premières? Qui peut dire même où commence l'éducation? Un passage du *Phédon*, cet admirable livre qu'il faut relire souvent, nous a toujours étonné, c'est celui où Socrate, au moment de mourir, ordonne froidement que l'on emporte ses enfants hors de sa prison afin de continuer en paix son enseignement philosophique : il n'a point une seule parole pour eux ; on ne sent sous la robe du philosophe ni l'époux ni le père.

(²) Le mont Bi-Sutoun est situé dans la province d'Irak-Adjemi, entre Kingavar et Kermanchâh. « Il s'élève en forme pyramidale, noir et sauvage, dit M. Flandin. C'est l'un des plus hauts sommets de la chaîne qui, de ce point, se prolonge jusque vers les monts Zagros, à l'ouest de Kermanchâh. Le sol sur lequel sa base s'élargit est jonché de ruines qui s'étendent à une très-grande distance de la rivière de Gamasiah. Ce sont des pans de murs enterrés, des briques, de la pierre, du fer, qui, pêle-mêle et altérés par le feu dont la trace se retrouve partout, sont presque méconnaissables. »

Ces ruines appartiennent par leur style à des époques très-différentes : les plus remarquables sont deux bas-reliefs sculptés sur les rochers et faisant face au sud-est. Le premier, placé à la base de la montagne, au-dessus d'une source d'eau, est très-fruste et ne paraît pas remonter à la période des Achéménides. Le second bas-relief est à une hauteur qui l'a préservé jusqu'ici des mutilations : c'est celui que nous reproduisons.

Ce bas-relief représente une suite de neuf prisonniers qui ont les mains attachées par derrière, et qui sont liés entre eux par une chaîne ou une corde passée au cou ; la figure qui occupe le troisième rang porte une jupe sur laquelle sont gravés des caractères cunéiformes ; la dernière est remarquable par sa coiffure. Devant ces captifs, la face tournée de leur côté, est un personnage qui porte une couronne, tient un arc de sa main gauche, et élève la droite en forme de commandement ; il foule à ses pieds un individu qui élève ses bras en suppliant ; derrière sont deux gardes tenant un arc et une lance. Dans la partie supérieure du cadre plane la figure symbolique d'Ormuzd. Des inscriptions en caractères cunéiformes sont gravées sur diverses parties de l'intérieur du cadre.

Ce bas-relief restera célèbre dans la science et sera souvent cité parce que ses inscriptions auront été le texte et l'occasion

vements de sa colère. Ils assurent que jamais personne n'a tué ni son père ni sa mère, mais que, toutes les fois que de pareils crimes sont arrivés, on découvre nécessairement, après d'exactes recherches, que



Ancien autel du feu près de Tang-i-Kerram ou village de Kerm. — D'après Ouseley ([1]).

ces enfants étaient supposés ou adultérins. Car il est, continuent-ils, contre toute vraisemblance qu'un enfant tue les véritables auteurs de ses jours.

de progrès notables faits dans l'étude de l'écriture cunéiforme persépolitaine, et aussi dans l'écriture cunéiforme assyrienne, jusqu'à ce jour si obscure.

Les savants qui ont le plus avancé l'étude de l'écriture cunéiforme persépolitaine, dont le texte est en langue zende, sont MM. Grotefend, Eugène Burnouf, Lassen, Beer, Jacquet, le major Rawlinson, de Saulcy.

Le major Rawlinson a publié, en 1846, dans le journal de la Société royale asiatique de Londres, une traduction de l'inscription du bas-relief de Bi-Sutoun (*the Persian cuneiform inscription at Behistum decyphered and translated*, etc., by major H. C. Rawlinson).

Voici le sens de cette inscription :

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd qui a créé ce monde, qui a créé le ciel, qui a créé le mortel, qui a créé la fortune (ou la vie du mortel), qui a fait Darius roi, seul roi de la multitude, seul empereur de la multitude. Je suis Darius, roi grand, roi des rois, roi des contrées qui contiennent beaucoup de nations, roi de ce monde immense et son soutien, fils d'Hystaspes, Achéménide. »

On voit que le Darius est supposé parler lui-même. Il nomme ses ancêtres : Achéménès, Teispes, Ariyaraumis, Arsamis et Hystapes. Il dit qu'il est le souverain des provinces suivantes : la Perse, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie, l'Égypte, *Sparte* et l'Ionie, provinces maritimes, l'Arménie, la Cappadoce, la Parthie, la Zarangie, l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, le pays des Saces, celui des Sattaydes, l'Arachosie et le pays des Méciens (en tout vingt contrées). Darius ajoute qu'il protége dans son empire les adorateurs d'Ormuzd. Il impute le meurtre de Smerdis (nommé Bart'iya dans l'inscription) aux intrigues de ce prince. Il raconte l'usurpation vengée du faux Smerdis (Gomates), puis celle d'un certain Atrines, d'un Babylonien nommé Natitabirus qui voulut se faire passer pour Nabockhodrosar ; enfin beaucoup d'autres insurrections punies ; l'inscription se termine par des actions de grâces à Ormuzd, et par une injonction de conserver le monument. (Voy. la *Revue archéologique*, t. III, 2e partie, p. 549.)

Les captifs amenés devant Darius sont les chefs des révoltés. Parmi eux on remarque Saruk'ha, qui avait soulevé une insurrection chez les Saces ; il porte un bonnet pointu ; au-dessus de sa tête sont gravés ces mots : « Celui-ci est Saruk'ha le Sace. » Au-dessous des autres captifs, il y a des inscriptions semblables qui servent à les désigner : ils sont tous qualifiés d'imposteurs, excepté le seul Saruk'ha.

([1]) On appelle encore aujourd'hui cette pierre carrée *sang-i-atish Kaddah*, ou pierre du temple du feu. Sa hauteur est de plus de trois mètres : chacune de ses quatre faces a environ un mètre de large. Sur les faces sud et ouest sont creusés des cadres ronds ou médaillons : dans celui de l'ouest on remarque une inscription en pehlvi. A son sommet, la pierre, comme tous les autels de feu, est creuse : cette cavité peut avoir soixante centimètres. « On la remplit de cendres jusqu'au bord, dit Anquetil-Duperron, ce qui forme une espèce d'autel sur lequel est le feu sacré. » Non loin de la pierre sont les restes du château du Feu, *calaa atesh Kaddah*. A peu de distance coule un ruisseau. A côté d'une petite muraille de pierres, qui

Il ne leur est pas permis de parler des choses qu'il n'est pas permis de faire. Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et, après le mensonge, que de contracter des dettes; et cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce que, disent-ils, celui qui a des dettes ment nécessairement. Un citoyen infecté de la lèpre proprement dite, ou de l'espèce de lèpre appelée *leucé*, ne peut entrer dans la ville, ni avoir aucune communication avec le reste des Perses; c'est, selon eux, une preuve qu'il a péché contre le Soleil. Tout étranger attaqué de ces maladies est chassé du pays; et, par la même raison, ils n'y veulent point souffrir de pigeons blancs. Ils n'urinent ni ne crachent dans les rivières; ils ne s'y lavent pas même les mains, et ne permettent pas que personne y fasse rien de semblable; car ils rendent un culte aux fleuves ([1]).



Ormuzd ou le ferouher d'Ormuzd. — Revers d'une monnaie attribuée à Tiribaze, satrape de l'Arménie occidentale, au temps de Cyrus le Jeune. — Collection de M. le duc de Luynes ([3]).

Ils ont aussi quelque chose de singulier qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, mais qui ne nous a point échappé. Leurs noms, qui sont empruntés ou des qualités du corps ou de la dignité des personnes, se terminent par cette même lettre que les Doriens appellent *san* et les Ioniens *sigma;* et, si vous y faites attention, vous trouverez que les noms des Perses finissent tous de la même manière, sans en excepter un seul ([2]).

semble avoir pour but de former une enceinte à l'autel, on voit un arbre sacré, *dirakht-i-fazl*, dont les branches sont couvertes de lambeaux d'étoffes à la hauteur où peuvent atteindre les mains; ces chiffons sont des simulacres d'offrandes au pouvoir suprême que l'on suppose résider sur l'arbre. (Voy. p. 97, note; voyez aussi Ouseley, vol. I, p. 303, et appendix n° 9, sur les arbres sacrés.)

Cet autel de feu est peut-être le plus ancien dont l'on ait un dessin. C'est simplement une pierre levée, un menhir approprié par les Guèbres à leur culte. Lorsque les adorateurs de Mahomet s'emparèrent de la Perse, ils détruisirent tous les autels. Celui du village de Kerm aura été préservé en souvenir d'un miracle accompli en ce lieu par quelque saint musulman.

([1]) L'eau est célébrée comme le feu dans le mazdéisme, non-seulement en raison de son action bienfaisante dans l'ordre général de la nature, mais à cause des vertus sacramentelles qui lui sont attribuées par la théologie pour la purification des âmes : c'est pourquoi la loi de Zoroastre défend de la souiller.

([2]) « L'assertion d'Hérodote est trop absolue, dit M. de Luynes. Nous trouvons dans le livre d'Esther que parmi les sept princes mèdes et persans, conseillers d'Assuérus, deux seulement avaient des noms terminés par l'une des lettres équivalant à l's (ou *sigma* des Grecs). » — *Essai sur la numismatique des satrapies et de la Phénicie sous les rois achéménides*, par le duc de Luynes, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

([3]) « Cette monnaie, du plus beau type grec, paraît appartenir à l'époque où, étant stratége des Perses en Ionie, Tiribaze avait conçu un goût très-vif pour les arts, les mœurs et l'élégance des Grecs. » (M. de Luynes.)

La figure est représentée nue jusqu'à la ceinture, le corps terminé par le disque annulaire d'où partent les deux ailes et la queue d'une colombe avec deux bandelettes. Elle tient de la main droite élevée une couronne, et de la gauche une fleur.

Cette figure emblématique a été considérée, jusqu'à ces derniers temps, comme la représentation d'un ange ou ferouher (en zend *fravachi*, de *fra*, au-dessus, et *vach*, croître ou vivre), être invisible veillant près de chaque être vivant.

« Les êtres raisonnables produits par le bon principe, dit Sylvestre de Sacy, sont intimement liés, tant les génies que les hommes, à une substance spirituelle qui est désignée sous le nom de ferouher. Le ferouher est distingué de l'intelligence et des autres facultés de l'âme. Il est, suivant Anquetil, le principe des sensations. Ces substances spirituelles existaient longtemps avant la création des hommes : elles s'unissent à l'homme au moment de sa naissance, et le quittent à la mort. Elles combattent les mauvais génies produits par Ahrimane, et sont la cause de la conservation des êtres. Le ferouher, après la mort, demeure uni à l'âme et à l'intelligence, et subit un jugement qui décide de son sort. »

Dans les monuments nouveaux découverts par MM. Botta et Layard, on remarque que cette figure est ordinairement représentée planant au-dessus du roi : elle le suit en tous lieux ; elle combat ou triomphe avec lui. On voit aussi des personnages ailés près d'autres hommes, mais ils ne volent pas; ils ont un corps entier, ils marchent, et ils n'ont pas les mêmes attributs. On peut donc considérer cette figure symbolique comme étant le ferouher d'Ormuzd, sinon Ormuzd lui-même. Il est certain qu'Ormuzd avait aussi son ferouher. En effet, il est écrit dans le *Yaçna* (4, 24) : « J'invoque tous les ferouhers qui ont été créés au commencement; ces ferouhers; *celui d'Ormuzd*, grand, excellent, très-pur, très-fort, très-intelligent, élevé au-dessus de tout ce qui est saint. » Si les simples sujets avaient pour protecteurs des génies, n'était-il point conforme aux idées de ces temps anciens que le protecteur du grand roi fût le grand dieu lui-même ou tout au moins son ange?

M. F. Lajard croit voir dans la figure qui nous occupe un symbole de la trinité suprême. D'après cette hypothèse, le personnage à mi-corps serait *Belus*, devenu *Ormuzd* chez les Persans; il est au centre d'un anneau ou cercle représentant le *temps* sans bornes ou l'éternité; Mylitta (Vénus), devenue Mithra (du sexe féminin), serait figurée par les ailes et la queue de la colombe, emblème commun à la triade.

Quant à la fleur que porte la figure symbolique, voici comment il semble que l'on peut l'expliquer. Strabon dit que les mages célèbrent leurs cérémonies en tenant à la main un bouquet de petites plantes; c'est le faisceau de hom, nommé *barsom*, qui est, en effet, d'un usage continuel dans la liturgie. Le hom, dit l'auteur de l'article Zoroastre, dans l'*Ency-*

Ces usages m'étant connus, je puis en parler d'une manière affirmative; mais ceux qui se pratiquent relativement aux morts étant cachés, on n'en peut rien dire de certain. Ils prétendent qu'on n'enterre point le corps d'un Perse qu'il n'ait été auparavant déchiré par un oiseau ou par un chien. Quant aux mages, j'ai la certitude qu'ils observent cette coutume, car ils la pratiquent à la vue de tout le monde.



Autels du feu à Nacht-i-Roustân. — D'après MM. Flandin et Coste (¹).

clopédie nouvelle, est un végétal des montagnes qui jouit du privilége de porter le plus ancien nom de Dieu dans la tradition de Zoroastre. Consacré, il est Dieu lui-même... Il donne la vie, parce que c'est la personne de Dieu qui est supposée mangée par l'homme. Dans le *Yaçna*, Zoroastre dit : « Je t'adresse ma prière, ô hom! hom pur, qui donnes ce qui est bon; qui donnes la justice; qui donnes la pureté, la santé; qui as un corps excellent, éclatant de lumière, victorieux; qui es appelé de couleur d'or !... » L'acte principal de la liturgie consiste dans le sacrifice du hom, accompli par le prêtre et en faveur des fidèles. « Pour cette seule coupe que je te présente, dit l'officiant, tenant en main le calice à l'instant de la consécration, donne-moi trois, quatre, six, sept, neuf, dix pour un; récompense-moi ainsi, donne la pureté à mon corps. Veille sur moi, hom, production excellente. Viens toi-même, source de pureté. Donne-moi, hom saint, qui éloignes la mort, les demeures célestes des saints, séjours de lumière et de bonheur. » (*Yaçna*, 4, 11.)

Le hom est considéré par les mazdéens comme le premier arbre qui ait été créé, l'arbre de vie, de même que le premier de tous les animaux fut le taureau.

« L'usage de porter des bouquets, qui semble avoir été fort répandu parmi les anciens habitants de la Perse, à en juger par les bas-reliefs de Takht-i-Djemchid, s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les Persans trouvent de très-bon goût d'avoir une fleur entre les doigts pour l'offrir à un ami, ou faire une politesse au premier venu qu'on rencontre. La jacinthe est leur fleur de prédilection. » (E. Flandin, *Voyage en Perse*.)

(¹) « Sur un rocher qui s'avance en s'élevant un peu au-dessus de la plaine, se trouvent, sculptés dans sa masse, deux autels du feu qui sont pour ainsi dire jumeaux, car ils sont exactement semblables, et ne sont séparés que par un intervalle de quelques centimètres. Aux quatre angles sont figurées des espèces de petites colonnes engagées, entre lesquelles sont évidées quatre niches ou arcades sur les quatre faces. A la partie supérieure règne, sur les quatre côtés, une corniche surmontée d'une dentelure en forme de créneaux. » (E. Flandin, *Voyage en Perse*.)

M. E. Flandin, pendant son séjour au milieu des ruines de Persépolis, eut le spectacle rare de deux guèbres adorant le feu. « J'aperçus, dit-il, gravissant le sentier qui conduisait aux hypogées, deux individus dont le costume me parut de loin différent de celui des Persans; c'étaient deux vieillards de petite taille, mais robustes et à l'œil vif. Au lieu du bonnet de peau d'agneau pointu, ils avaient la tête couverte d'un large turban à bouts pendants sur l'épaule. Leur barbe, au lieu d'être soigneusement teinte d'un beau noir, selon l'usage des Persans, était telle que les années l'avaient rendue, tout à fait blanche. A mes questions, ils répondirent que, comme presque tous les habitants de Yezd, ils étaient de religion guèbre. A peine avaient-ils achevé, qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches, en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du rocher, et l'allumèrent en murmurant des prières dans une langue qui devait être du zend, la langue de Zoroastre. Pendant que ces deux guèbres priaient devant leur feu, je levai les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau funéraire devant lequel nous étions. La scène qu'il représentait était exactement semblable. Ce culte avait donc encore, après plus de deux mille ans, des adeptes dont la foi s'était conservée malgré les persécutions des sectateurs de Mahomet et d'Ali. Longtemps après le départ des deux guèbres, le petit bûcher brûlait encore, et sa fumée montait, en colonne bleuâtre, vers le ciel. »

Une autre chose que je puis assurer, c'est que les Perses enduisent de cire les corps morts, et qu'ensuite ils les mettent en terre [1].

Les mages diffèrent beaucoup des autres hommes, et particulièrement des prêtres d'Égypte. Ceux-ci ont toujours les mains pures du sang des animaux, et ne tuent que ceux qu'ils immolent aux dieux. Les mages, au contraire, tuent de leurs propres mains toutes sortes d'animaux, à la réserve de l'homme et du chien; ils se font même gloire de tuer également les fourmis, les serpents et autres animaux, tant reptiles que volatiles [2]. Les Perses n'ont pas coutume d'acheter ni de vendre sur les places, et l'on ne voit pas chez eux de marchés [3].

Le grand roi [4] ne se met point en campagne qu'il n'ait avec lui beaucoup de vivres et de bétail, qu'il tire de son pays. On porte aussi à sa suite de l'eau du Chouspes, fleuve qui passe à Suse. Le roi n'en boit pas d'autre. On la renferme dans des vases d'argent, après l'avoir fait bouillir, et on la transporte, à la suite de ce prince, sur des chariots à quatre roues, traînés par des mulets.

Quand Xercès fut en Europe, il regarda défiler son armée sous les coups de fouet [5]; ce qui dura pendant sept jours et sept nuits sans aucun relâche. Sur le territoire des Édoniens [6], ayant appris qu'un canton qu'ils traversaient s'appelait les Neuf-Voies, ils y enterrèrent tout vifs autant de jeunes garçons et de jeunes filles des habitants du pays. Les Perses sont dans l'usage d'enterrer des personnes vivantes; et j'ai ouï dire qu'Amestris, femme de Xercès, étant parvenue à un âge avancé, fit enterrer quatorze enfants des plus illustres maisons de Perse, pour rendre grâces au dieu qu'on dit être sous terre.

J'ai vu sur un champ de bataille [7] une chose fort surprenante, que les habitants de ce canton m'ont fait remarquer. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée sont encore dispersés, mais séparément; de sorte que vous voyez d'un côté ceux des Perses, et de l'autre ceux des Égyptiens, aux mêmes endroits où ils étaient dès les commencements. Les têtes des Perses sont si tendres, qu'on peut les percer en les frappant seulement avec un caillou; celles des Égyptiens sont au contraire si dures, qu'à peine peut-on les briser à coups de pierres. Ils m'en dirent la raison et n'eurent pas de peine à me persuader. Les Égyptiens, me dirent-ils, commencent dès leur bas âge à se raser la tête; leur crâne se durcit par ce moyen au soleil, et ils ne deviennent point chauves. On voit, en effet, beaucoup moins d'hommes chauves en Égypte que dans tous les autres pays. Les Perses, au contraire, ont le crâne faible, parce que, dès leur plus tendre jeunesse, ils vivent à l'ombre et qu'ils ont toujours la tête couverte d'une tiare. J'ai vu de telles choses; et aussi j'ai remarqué, à Paprémis, quelque chose de semblable à l'égard des ossements de ceux qui furent défaits avec Achéménès, fils de Darius, par Inaros, roi de Libye.

INDE [8].

Les Indiens sont, de tous les peuples qui nous soient connus, le plus nombreux. Ils payaient (au roi de Perse) autant d'impôts que tous les autres ensemble, et ils étaient taxés à 360 talents de paillettes d'or.

(1) Hérodote dit ailleurs : « Les Perses croyant que le feu est un dieu, il n'est point permis par leurs lois de brûler les morts, parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme. »

(2) Il importe de faire attention à cette différence essentielle avec la loi du brahmanisme qui, interdisant à l'homme même de veiller aux intérêts de sa propre défense, le conduit à l'inaction, à une abnégation absolue, et finalement à l'anéantissement qui est le but suprême de cette religion.

(3) Cyrus dit à Lacrinès : « Je n'ai jamais redouté cette espèce de gens qui ont au milieu de leur ville une place où ils s'assemblent pour se tromper les uns les autres par des serments réciproques. » (Hérodote, liv. IV, c. 141.)

(4) La plupart des anciens auteurs donnent ce titre aux rois de Perse, comme on donne encore aujourd'hui celui de grand seigneur aux monarques turcs.

(5) Cet usage de faire marcher les soldats à coups de fouet était probablement commun à plusieurs peuples de l'Asie. Les monarques perses devaient d'ailleurs l'avoir introduit dans la plupart de leurs provinces ou satrapies. Sur les sculptures assyriennes, un grand nombre de dignitaires ou d'officiers sont armés d'un fouet qui rappelle la canne autrichienne.

(6) Peuple de la Thrace, et ensuite de la Macédoine septentrionale.

(7) Au bord de la mer, près de la bouche pelusienne, ou canal du Nil, à l'est, au-dessous de la ville de Cercasore. Il s'agit du combat dans lequel les Perses, commandés par Cambyse, furent vainqueurs des Égyptiens, sous Psamménite.

(8) L'Inde, dans Hérodote, dit M. Vivien Saint-Martin, désigne seulement la contrée arrosée par les cinq affluents du haut Sindh, c'est-à-dire le Pendjâb de la géographie actuelle, à laquelle il faut peut-être réunir une portion de l'Iran oriental, ou ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom d'Afghanistan.

Quant à cette grande quantité de paillettes d'or, voici comment ils se les procurent. La partie des Indes qui s'étend vers le soleil levant est sablonneuse ; car, de tous les peuples que nous connaissions et dont on dise quelque chose de certain, il n'y en a pas un qui soit plus près de l'aurore et du lever du soleil que les Indiens. Ils sont, de ce côté, les premiers habitants de l'Asie. A l'est, les sables rendent le pays désert. On comprend sous le nom d'Indiens plusieurs peuples qui ne parlent pas une même langue ; les uns sont nomades, et les autres ont une demeure fixe. Il y en a qui habitent dans les marais formés par les débordements du fleuve, et qui se nourrissent de poissons crus qu'ils pêchent de dessous leurs canots de cannes ou roseaux. Ils coupent ces cannes de nœud en nœud ; chaque morceau fait une nacelle [1]. Ces Indiens portent des habits tissus d'une plante qui croît dans les rivières ; ils la recueillent, et, l'ayant bien battue, ils l'entrelacent en forme de natte et s'en revêtent comme si c'était une cuirasse.

Les autres Indiens, qui habitent à l'est de ceux-ci, sont nomades et vivent de chair crue. On les appelle Padéens. Voici les lois qu'on leur attribue. Quiconque parmi eux tombe malade, si c'est un homme, ses plus proches parents et ses meilleurs amis le tuent, apportant pour raison que la maladie le ferait maigrir et que sa chair en serait moins bonne. Il a beau nier qu'il soit malade, ils l'égorgent impitoyablement et se régalent de sa chair. Si c'est une femme, ses plus proches parentes la traitent de la même manière que les hommes en agissent entre eux. Ils tuent ceux qui sont parvenus à un grand âge et les mangent ; mais il s'en trouve peu, parce qu'ils ont grand soin de tuer tous ceux qui tombent malades.

Il y a d'autres Indiens qui ont des usages différents. Ils ne tuent aucun animal ; ils ne sèment rien, n'ont point de maisons, et vivent d'herbages. Ils ont chez eux une espèce de grain que la terre produit d'elle-même. Ce grain est à peu près de la grosseur du millet et vient dans une cosse. Ils le recueillent, le font bouillir avec sa cosse, et le mangent. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, il va dans un lieu désert et s'y tient sans que personne s'en occupe, soit pendant sa maladie, soit après sa mort.

Ces Indiens sont tous de la même couleur, et elle approche beaucoup de celle des Éthiopiens. Ils sont fort éloignés des Perses ; ils habitent du côté du midi, et n'ont jamais été soumis à Darius.

Il y a d'autres Indiens qui habitent au nord : ils sont voisins de la ville de Caspatyre et de la Pactyice. Leurs mœurs et leurs coutumes approchent beaucoup de celles des Bactriens. Ils sont aussi les plus braves de tous les Indiens, et ce sont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a aux environs de leur pays des endroits que le sable rend inhabitables. On trouve dans ces déserts et parmi ces sables des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui se voient dans la ménagerie du roi de Perse, et qui viennent de ce pays où elles ont été prises à la chasse. Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grèce ; elles se pratiquent sous terre un logement. Pour le faire, elles poussent en haut la terre de la même manière que nos fourmis ordinaires, et le sable qu'elles élèvent est rempli d'or [2]. On envoie les Indiens ramasser ce sable dans les déserts. Ils attellent ensemble chacun trois chameaux : ils mettent un mâle de chaque côté, et entre deux une femelle sur laquelle ils montent. Mais ils ont l'attention de ne se servir que de celles qui nourrissent et qu'ils viennent d'arracher à leurs petits encore à la mamelle. Leurs chameaux ne sont pas moins légers à la

(1) Il s'agit du bambou. (Voyez plus loin Ctésias.)

(2) « En Colombie, Juan Diaz découvrit une mine d'or qui l'enrichit, parce que des fourmis *harrieras*, en creusant leur demeure souterraine, amenaient à la surface, parmi les petits cailloux qui les gênaient, de nombreuses pépites d'or. La tâche n'est pas au-dessus des forces de cet insecte, et on le voit souvent porter hors de sa demeure des grains de silex bien plus pesants que ne le sont communément les paillettes d'or. Il faut observer d'ailleurs que dans beaucoup de lieux la couche aurifère est très-superficielle ; j'ai souvent trouvé des fourmilières qui y pénétraient assez profondément, quoique, je l'avoue, je n'aie jamais vu d'or parmi les décombres amenés à la surface.

» Ce qu'il y a de plus absurde dans l'histoire des fourmis indiennes, la taille qu'on leur a supposée, ne tient peut-être qu'à une confusion de noms… Je suis porté à croire qu'on n'aura prêté aux fourmis indiennes la taille du renard que parce que leur nom aura eu de la ressemblance avec celui de quelque mammifère fouisseur des mêmes pays. » (Le docteur Roulin, ***Mémoire sur le tapir***, dans les ***Mémoires des savants étrangers***, 2e série, t. VI.)

Weltheim suppose de même que cette prétendue fourmi était une espèce de chien ou de renard, le corsac (*Canis corsac*). B.-H. Hodgson a publié, dans le t. XVIII, p. 236, des *Asiatic researches*, un article sur le chien sauvage de l'Himalaya, avec planches figurant le *Canis vulpes indicus* (renard indien), assez semblable au corsac, et le *Canis aureus indicus* (chacal indien).

course que les chevaux, et portent néanmoins de plus grands fardeaux. Je ne ferai point ici la description de la figure du chameau ; les Grecs la connaissent : je dirai seulement ce qu'ils ignorent. Le chameau a deux cuisses et deux genoux à chaque jambe de derrière. Les Indiens, ayant attelé leurs chameaux de la sorte, règlent tellement leur marche vers les lieux où est l'or, qu'ils n'y arrivent et ne l'enlèvent que pendant la grande chaleur du jour ; car alors l'ardeur excessive du soleil oblige les fourmis à se cacher sous terre. Dans ce pays le soleil est le plus ardent le matin, et non à midi comme



Cotonnier à trois pointes.

chez les autres nations. Ils l'ont aplomb sur la tête jusqu'à l'heure où l'on a coutume de sortir de la place publique. Dans cette partie du jour il est beaucoup plus brûlant qu'il ne l'est en Grèce en plein midi : aussi dit-on que pendant ce temps-là ils se tiennent dans l'eau. A midi, il est à peu près aussi chaud dans les autres pays que chez les Indiens ; mais, après midi, la chaleur est aussi modérée chez eux qu'elle l'est le matin chez les autres peuples ; et plus il s'éloigne du midi, plus l'air devient frais, de sorte qu'à son coucher ils jouissent d'une grande fraîcheur. Les Indiens ne sont pas plutôt arrivés sur les lieux où se trouve l'or, qu'ils remplissent de sable les sacs de cuir qu'ils ont apportés et s'en retournent

en diligence ; car, au rapport des Perses, les fourmis, averties par l'odorat, les poursuivent incontinent. Il n'est point, disent-ils, d'animal si vite à la course ; et si les Indiens ne prenaient pas les devants pendant qu'elles se rassemblent, il ne s'en sauverait pas un seul. C'est pourquoi les chameaux mâles, ne courant pas si vite que les femelles, resteraient en arrière s'ils n'étaient point tirés ensemble et à côté d'elles. Quant aux femelles, le souvenir de leurs petits leur donne des forces. C'est ainsi, disent les Perses, que ces Indiens recueillent la plus grande partie de leur or : celui qu'ils tirent de leurs mines est plus rare.

Les extrémités de la terre habitée ont eu en quelque sorte en partage ce qu'elle a de plus beau, comme la Grèce a eu, pour le sien, la plus agréable température des saisons. L'Inde est, ainsi que je viens de le dire, la dernière contrée habitée à l'est. Les quadrupèdes et les volatiles y sont beaucoup plus grands que dans les autres pays ; mais les chevaux y sont plus petits que ceux de la Médie, qu'on appelle Niséens. Ce pays abonde en or : on le tire des mines, des fleuves, qui le charient avec leurs eaux. On y voit, outre cela, des arbres sauvages qui, pour fruit, portent une espèce de laine (1) plus belle et meilleure que celle des brebis. Les Indiens s'habillent avec la laine qu'ils recueillent sur ces arbres.

MÉDIE ET COLCHIDE.

La Médie, du côté des Sapires (2), est un pays élevé, rempli de montagnes, et couvert de forêts ; au lieu que le reste du royaume est plat et uni.

Les Mèdes observent dans leurs traités les mêmes cérémonies que les Grecs ; mais ils se font de légères incisions aux bras et lèchent réciproquement le sang qui en coule.

Il y avait cinq cent vingt ans que les Assyriens étaient les maîtres de la haute Asie, lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se révolter. En combattant pour la liberté contre les Assyriens, les Mèdes s'aguerrirent et parvinrent à secouer le joug et à se rendre indépendants. Les autres nations les imitèrent. Tous les peuples de ce continent se gouvernèrent d'abord par leurs propres lois ; mais voici comment ils retombèrent sous la tyrannie. Il y avait chez les Mèdes un sage nommé Déjocès ; il était fils de Phraortes. Ce Déjocès, épris de la royauté, s'y prit ainsi pour y parvenir (3). Les Mèdes vivaient dispersés en bourgades. Déjocès, considéré depuis longtemps dans la sienne, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application que, dans toute la Médie, les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de sa bourgade, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès, qui aspirait à la royauté, faisait paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens. Les habitants des autres bourgades, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès jugeait seul conformément aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus enfin être jugés par d'autres que par lui. La foule des clients augmentait tous les jours par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul tout le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal sur lequel il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait les jours entiers à terminer les différends d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent donc dans les bourgades avec plus de violence que jamais. Les Mèdes s'assemblèrent et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent, comme je le pense, à peu près en

(1) C'est le coton.

(2) Le territoire des Sapires répondant indubitablement au bassin du Tchorokh, ce pays médique ne peut être que l'Arménie même (qui venait d'être pendant plus d'un siècle une province de l'empire mède), à partir du nord-ouest du lac de Tau. (Vivien Saint-Martin, *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase.*)

(3) « Les premiers historiens parmi les Grecs ne séparaient point encore les descriptions des pays de la narration des événements dont ils avaient été le théâtre. Chez eux, la géographie physique et l'histoire formèrent une étroite alliance ; elles restèrent mêlées, d'une manière naïve et gracieuse, jusqu'à l'époque où le grand développement de l'intérêt politique et la perpétuelle agitation de la vie des citoyens firent disparaître dans l'histoire des peuples l'élément géographique, pour en faire dès lors une science à part. » *(Cosmos.)*

ces termes : « Puisque la vie que nous menons ne nous permet plus d'habiter ce pays, choisissons un roi : la Médie étant alors gouvernée par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix nos campagnes, sans craindre d'en être chassés par l'injustice et la violence. » Ce discours persuada les Mèdes de se donner un roi. Aussitôt on délibéra sur le choix. Toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjocès : il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtît un palais conforme à sa dignité et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent : on lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré. Ce prince ne se vit pas plutôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à se bâtir une ville, à l'orner et à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre, élevèrent cette ville forte et immense connue aujourd'hui sous le nom d'Agbatanes [1], dont les murs concentriques sont renfermés l'un dans l'autre et construits de manière que chaque enceinte ne surpasse l'enceinte voisine que de la hauteur des créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. On fit encore quelque chose de plus : il y avait en tout sept enceintes, et, dans la dernière, le palais [2] et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première enceinte sont peints en blanc ; ceux de la seconde, en noir ; ceux de la troisième, en pourpre ; ceux de la quatrième, en bleu ; ceux de la cinquième sont d'un rouge orange. C'est ainsi que les créneaux de toutes les enceintes sont ornés de différentes couleurs. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés.

Tels furent, et le palais que se fit construire Déjocès, et les maisons dont il l'environna. Le reste du peuple eut ordre de se loger autour de la muraille. Tous ces édifices achevés, il fut le premier qui établit pour règle que personne n'entrerait chez le roi, que toutes affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui lui en feraient leur rapport, que personne ne regarderait le roi ; il ordonna, outre cela, qu'on ne rirait ni ne cracherait en sa présence, et qu'il serait honteux à tout le monde de faire ces choses en présence les uns des autres.

Déjocès institua ce cérémonial imposant, afin que les personnes du même âge que lui et avec qui il avait été élevé, et que ceux dont la naissance n'était pas moins distinguée que la sienne, et qui ne lui étaient inférieurs ni en bravoure ni en mérite, ne lui portassent point envie et ne conspirassent point contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets il passerait pour un être d'une espèce différente.

Ces règlements faits et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit : il les jugeait et les renvoyait avec sa décision. Telle était sa méthode pour les procès. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une injure, il le mandait, il lui infligeait une peine proportionnée au délit ; et, pour cet effet, il avait des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets.

Déjocès rassembla tous les Mèdes en un seul corps, et ne régna que sur eux. Cette nation comprend plusieurs peuples : les Buses, les Parétacéniens, les Struchates, les Arizantes, les Budiens, les Mages. Ce sont là les peuples des Mèdes [3].

Pour se rendre de la Médie en Colchide, on passe des montagnes, et le trajet n'est pas long, car il ne se trouve entre ces deux pays que celui des Sapires.

(1) Agbatanes ou Ecbatanes. On croit généralement que cette ville était située sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Hamadan. « Le voyageur ne peut demander à la ville persane actuelle de lui montrer les sept murailles concentriques dont Hérodote raconte que Déjocès fit entourer sa capitale ; mais en suivant pas à pas la description du grand historien, il retrouvera, dans les dernières pentes du mont Alvend, auquel est adossée Hamadan, et dans les collines qui s'y relient, cette disposition historique qui fit adopter au roi des Mèdes ce système de fortifications dont les remparts se surpassaient..... Hors des murs, et au sud de la plaine, on découvre au loin plusieurs *tépehs* ou éminences dont l'aspect et les aspérités anguleuses dénotent la présence, sinon de monuments, du moins de décombres désignant la place qu'ils occupaient. » (E. Flandin, *Voyage en Perse.*)

(2) Ce palais était au-dessous de la citadelle, et avait sept stades de tour. La charpente en était de cèdre ou de cyprès. Les poutres, les plafonds, les colonnes des portiques et les péristyles, étaient revêtus de lames d'or et d'argent, et les toits couverts de tuiles d'argent. Le tout fut pillé vers l'arrivée d'Alexandre. (Polybe, lib. X.)

(3) Le pays que l'on nommait Médie du temps d'Hérodote comprenait, suivant Larcher, ce que l'on appelle actuellement la Mingrélie et le pays de Guriel.

Il paraît que les Colchidiens sont des descendants d'une partie des troupes de Sésostris. Ce sont les seuls peuples qui travaillent le lin de la même façon (que les Égyptiens); ils vivent de même et ont aussi la même langue. Les Grecs appellent lin sardonique (¹) celui qui leur vient de la Colchide, et lin égyptien celui qu'ils tirent d'Égypte.

Les peuples de Colchide se taxaient eux-mêmes pour faire un présent au roi de Perse, ainsi que leurs



La Grotte de Jason, près de Koutaïs, en Imereth (²).

voisins jusqu'au mont Caucase. Ils avaient coutume d'envoyer pour don gratuit, de cinq en cinq ans, cent jeunes garçons et autant de jeunes filles. Le présent auquel ils s'étaient taxés eux-mêmes se faisait encore de mon temps (³).

(¹) Ce lin passait sans doute par les entrepôts de Sardes ou par ceux de la Sardaigne : de là son nom.

(²) D'après une ancienne tradition, Jason se serait emparé de la toison d'or dans cette grotte, à trois verstes de Koutaïs, en Imereth. (Voy. Dubois de Montpéreux, *Voyage au Caucase*, 1843.)

« Poussé par un vent favorable, le navire *Argo* atteint enfin les bords riants du Phase au moment où l'aurore, se levant sur le monde immense, se dirigeait vers les bords occidentaux de la mer inhospitalière (Pont-Euxin). » — Poëme orphique des Argonautes *(Argonautica)*.

(³) Suivant Larcher, les Colchidiens étaient le même peuple que celui appelé ailleurs par Hérodote Éthiopiens asiatiques, différents des Éthiopiens d'Afrique.

D'après Ælien, ils enfermaient leurs morts dans des peaux de bœuf non tannées qu'ils suspendaient aux arbres, non loin de la ville.

Voyez, sur les anciens habitants de la Colchide, Vivien de Saint-Martin *(Recherches sur les populations primitives et sur les plus anciennes traditions du Caucase*, 1847), et Prichard *(Researches into the physical history of mankind*, vol. II, p. 227). — On sait aujourd'hui avec certitude que le fond indigène de la population habitant l'ancienne Colchide ne différait pas essentiellement des autres peuples du Caucase; mais il est possible qu'au temps d'Hérodote une tribu étrangère se fût établie au milieu des indigènes.

MASSAGÈTES, ARAXES, MER CASPIENNE.

La mer Caspienne est une mer par elle-même, et n'a aucune communication avec l'autre (1); car toute la mer où naviguent les Grecs, celle qui est au delà des colonnes d'Hercule, qu'on appelle mer Atlandide, et la mer Érythrée, ne font ensemble qu'une même mer (2).

La mer Caspienne a autant de longueur qu'un vaisseau qui va à la rame peut faire de chemin en quinze jours, et, dans sa plus grande largeur, autant qu'il en peut faire en huit. Le Caucase borne cette mer à l'occident. C'est la plus grande de toutes les montagnes, tant par son étendue que par sa hauteur. Elle est habitée par plusieurs nations différentes, dont la plupart ne vivent que de fruits sauvages. On assure que ces peuples ont chez eux une sorte d'arbres dont les feuilles broyées et mêlées avec de l'eau leur fournissent une couleur avec laquelle ils peignent sur leurs habits des figures d'animaux. L'eau n'efface point ces figures; et, comme si elles avaient été tissues, elles ne s'usent qu'avec l'étoffe.

La mer Caspienne est donc bornée à l'ouest par le Caucase, et à l'est par une plaine immense et à perte de vue. Les Massagètes occupent la plus grande partie de cette plaine spacieuse. On dit qu'ils forment une nation considérable, et qu'ils sont braves et courageux. Leur pays est à l'est, au delà de l'Araxes, vis-à-vis des Issédons. Il en est qui prétendent qu'ils sont aussi Scythes de nation (3). Ils s'habillent comme les Scythes, et leur manière de vivre est la même. Ils combattent à pied et à cheval, et y réussissent également. Ils sont gens de trait et bons piquiers, et portent des sagares (4), suivant l'usage du pays. Ils se servent de cuivre pour les piques, les pointes des flèches et les sagares, et réservent l'or pour orner les casques, les baudriers et les larges ceintures qu'ils portent sous les aisselles. Les plastrons dont est garni le poitrail de leurs chevaux sont aussi de cuivre; quant aux brides, aux mors et aux bossettes, ils les embellissent avec de l'or. Le fer et l'argent ne sont point en usage parmi eux, et on n'en trouve point dans leur pays; mais l'or et le cuivre y sont abondants.

Passons à leurs usages. Ils épousent chacun une femme; mais elles sont communes entre eux. C'est chez les Massagètes que s'observe cette coutume, et non chez les Scythes comme le prétendent les Grecs.

Ils ne prescrivent point de bornes à la vie; mais lorsqu'un homme est cassé de vieillesse, ses parents s'assemblent et l'immolent avec du bétail. Ils en font cuire la chair et s'en régalent. Ce genre de mort passe chez ces peuples pour le plus heureux. Ils ne mangent point celui qui est mort de maladie; mais ils l'enterrent et regardent comme un malheur de ce qu'il n'a pas été immolé.

Ils n'ensemencent point la terre et vivent de leurs troupeaux et des poissons que l'Araxes leur fournit en abondance. Le lait est leur boisson ordinaire. De tous les dieux, ils n'adorent que le soleil. Ils lui sacrifient des chevaux, parce qu'ils croient juste d'immoler au plus vite des dieux le plus vite des animaux.

L'Araxes (5), selon quelques-uns, est plus grand que l'Ister (6); selon d'autres, il est plus petit. On dit qu'il y a dans ce fleuve beaucoup d'îles, que les peuples qui les habitent se nourrissent l'été de diverses sortes de racines, et qu'ils réservent pour l'hiver les fruits mûrs qu'ils trouvent aux arbres. On dit aussi qu'ils ont découvert un arbre dont ils jettent le fruit dans un feu autour duquel ils s'assemblent par troupes; qu'ils en aspirent la vapeur par le nez, et que cette vapeur les enivre comme le vin enivre les Grecs; que plus ils jettent de ce fruit dans le feu, plus ils s'enivrent, jusqu'à ce qu'enfin ils se lèvent

(1) Hérodote ne distinguait ainsi que deux mers, la Caspienne, et l'Atlantide ou Océan, comprenant la Méditerranée.

(2) Les idées d'Hérodote sur la forme et la grandeur de la mer Caspienne, dit M. Vivien de Saint-Martin, sont très-supérieures à celles que les géographes postérieurs prétendirent y substituer; et il faut descendre, dans les temps modernes, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, pour retrouver sur les dimensions et le gisement réel de cette grande mer intérieure des notions aussi exactes que celles du vieil historien d'Halicarnasse.

(3) C'est également l'opinion d'Arrien et de Diodore de Sicile

(4) La sagare était une hache à deux tranchants. Les Amazones se servaient de cette arme.

(5) Le Rha ou Volga, suivant Larcher

(6) Le Danube.

et se mettent tous à chanter et à danser. Quant à l'Araxes, il vient du pays des Matianiens, d'où coule aussi le Gyndes que Cyrus coupa en trois cent soixante canaux. Il a quarante embouchures, qui, si l'on en excepte une, se jettent toutes dans des lieux marécageux et pleins de fange, où l'on prétend



Les Steppes de la mer Caspienne. — D'après Hommaire de Hell ([1]).

qu'habitent des hommes qui vivent de poissons crus et sont dans l'usage de s'habiller de peaux de veaux marins. Cette bouche unique, dont je viens de parler, se rend dans la mer Caspienne par un canal propre et net.

SCYTHIE ([2]).

Les Scythes crèvent les yeux à tous leurs esclaves afin de les employer à traire le lait dont ils font leur boisson ordinaire. Lorsqu'ils ont tiré le lait, ils le versent dans des vases de bois autour desquels

([1]) « Rien de plus triste et de plus saisissant au premier abord que l'aspect des steppes de la Russie méridionale. De quelque côté que le voyageur étonné tourne ses regards, il ne découvre partout qu'une ligne parfaitement droite, dont rien ne vient briser la désolante monotonie..... Ces plaines, si remarquables par leur complète nudité et l'absence de toute végétation forestière, comprennent toute la zone qui s'étend entre le fleuve Oural et les embouchures du Danube, en descendant au midi jusqu'au littoral de la mer Noire et jusqu'au pied des montagnes du Caucase et de la Tauride. Sur toute cette étendue, embrassant près de vingt-deux degrés de longitude et près de quatre de latitude, le sol conserve invariablement la même physionomie : partout règne l'uniformité la plus absolue, et ce n'est que de loin en loin que les grands fleuves qui découpent le pays viennent rappeler au voyageur qu'en avançant, il change véritablement de place. » (Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, 1844. Publié par L. Bertrand.)

([2]) Les diverses tribus qu'Hérodote désigne sous le nom de Scythes occupaient principalement la contrée comprise entre l'Ister (Danube) et le Tanaïs (Don), et qui est aujourd'hui une partie considérable de la Russie d'Europe. On suppose qu'elles n'avaient point toutes la même origine, et que, venues de différents points des régions septentrionales et orientales, les unes étaient de race finnoise et tchoude, les autres de race tartare. Si elles étaient confondues sous le même nom, c'est que, suivant l'observation de de Guignes (*Histoire générale des Huns*, t. I), il a été d'usage dans tous les temps, parmi les nations nomades, que lorsqu'une horde acquiert la suprématie politique, elle donne son nom à toutes les autres tribus. Du

ils placent leurs esclaves pour le remuer et l'agiter. Ils enlèvent la partie du lait qui surnage (¹), la regardant comme la meilleure et la plus délicieuse, et celle de dessous comme la moins estimée. C'est pour servir à cette fonction que les Scythes crèvent les yeux à tous leurs prisonniers (²); car ils ne sont point cultivateurs, mais nomades.

Les Scythes disent que de toutes les nations du monde la leur est la plus nouvelle, et qu'elle commença ainsi que je vais le rapporter. La Scythie était autrefois un pays désert. Le premier homme qui y naquit s'appelait Targitaüs. Il eut trois fils : l'aîné s'appelait Lipoxaïs, le second Arpoxaïs, et le plus jeune Colaxaïs. Sous leur règne il tomba du ciel, dans la Scythie, une charrue, un joug, une hache et une soucoupe d'or. L'aîné les aperçut le premier, et s'en approcha dans le dessein de s'en emparer; mais aussitôt l'or devint brûlant (³). Lipoxaïs s'étant retiré, le second vint ensuite, et l'or s'enflamma de nouveau. Ces deux frères s'étant donc éloignés de cet or brûlant, le plus jeune s'en approcha, et, trouvant l'or éteint, il le prit et l'emporta chez lui. Les deux aînés, en ayant eu connaissance, lui remirent le royaume entier.

Tous ces peuples en général s'appellent Scolotes, du surnom de leur roi; mais il a plu aux Grecs de leur donner le nom de Scythes.

C'est ainsi que les Scythes racontent l'origine de leur nation. Ils ajoutent qu'à compter de cette origine et de Targitaüs, leur premier roi, jusqu'au temps où Darius passa dans leur pays, il n'y a pas en tout plus de mille ans, mais que certainement il n'y en a pas moins. Quant à l'or sacré, les rois le gardent avec le plus grand soin. Chacun d'eux le fait venir tous les ans dans ses États, et lui offre de grands sacrifices pour se le rendre propice. Si celui qui a cet or en garde s'endort le jour de la fête en plein air, il meurt dans l'année, suivant les Scythes; et c'est pour le dédommager du risque qu'il court, qu'on lui donne toutes les terres dont il peut, dans une journée, faire le tour à cheval. Le pays des Scythes étant très-étendu, Colaxaïs le partagea en trois royaumes, qu'il donna à ses trois fils. Celui des trois royaumes où l'on gardait l'or tombé du ciel était le plus grand. Quant aux régions situées au nord et au-dessus des derniers habitants de ce pays, les Scythes disent que la vue ne peut percer plus avant, et qu'on ne peut y entrer à cause des plumes qui y tombent de tous côtés. L'air en est rempli, et la terre couverte (⁴); et c'est ce qui empêche la vue de pénétrer plus avant.

Voilà ce que les Scythes disent d'eux-mêmes et du pays situé au-dessus du leur. Mais les Grecs qui habitent les bords du Pont-Euxin racontent qu'Hercule, emmenant les troupeaux de bœufs de Géryon, arriva dans le pays occupé maintenant par les Scythes, et qui était alors désert; que Géryon demeurait par delà le Pont, dans une île que les Grecs appellent Érythie, située près de Gades, dans l'Océan, au delà des colonnes d'Hercule. Ils prétendent aussi que l'Océan commence à l'est et environne toute la terre de ses eaux; mais ils se contentent de l'affirmer sans en apporter de preuves.

Ils ajoutent qu'Hercule, étant parti de ce pays, arriva dans celui qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Scythie; qu'y ayant été surpris d'un orage violent et d'un grand froid, il étendit sa peau de

reste, dans la géographie ancienne, la Scythie change souvent de limites, et, pendant longtemps, les Grecs et les Romains appelèrent Scythes tous les peuples vivant au nord, depuis la Germanie, à l'est, jusqu'aux limites du monde connu, à l'ouest.

(¹) C'est la crème. Il est bien étonnant, dit Larcher, que ni les Grecs ni les Latins n'aient pas en leur langue de terme qui l'exprime. Fortunat, qui vivait dans le sixième siècle, s'est servi du mot *crema ;* il vient de *cremor*, que les Latins employaient pour signifier le suc épais qui surnage sur l'eau où l'on a fait macérer du grain.

(²) Vraisemblablement on crevait les yeux seulement aux esclaves qui tentaient de s'échapper. Les Tartares du côté de Chiva et d'Urguends, dit le comte Potocki, se montrent encore très-cruels dans de semblables circonstances.

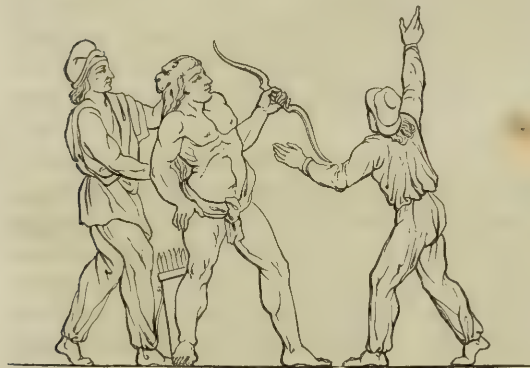
Battre le lait aigre de jument est une des occupations les plus continues de la vie nomade; on se sert pour cela d'une outre.

(³) « L'imagination poétique des Hellènes a varié de mille manières la nature des masses tombées du ciel. A-t-on confondu, dans cette tradition de la Scythie, l'or et le fer? Cet or était-il une aérolithe tombée, comme souvent de nos jours, toute brûlante à terre, semblable à la masse de Pallas, dont on pouvait forger des instruments aratoires, de même que, aujourd'hui encore, les Esquimaux de la baie de Baffin se servent d'une aérolithe à demi-enfoncée dans les neiges pour fabriquer leurs couteaux? Mais peut-être aussi ce mythe de l'or sacré n'est-il qu'un mythe ethnographique, une allusion aux trois fils du roi, qui auraient fondé chacun une des tribus dont se composaient les populations scythiques, et à la prédominance qu'obtint la tribu fondée par le plus jeune, celle des Paralates. « (Voy. Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 408, et *Cosmos*; Braudstœter, *Scythica, de aurea caterva.)*

(⁴) Ce sont des flocons de neige. (Voy. plus loin, page 122.)

lion, s'en enveloppa, et s'endormit; et que ses juments, qu'il avait détachées de son char pour paître, disparurent pendant son sommeil par une permission divine.

Hercule les chercha à son réveil, parcourut tout le pays, et arriva enfin dans le canton appelé Hylée. Là il trouva dans un antre un monstre composé de deux natures, femme depuis la tête jusqu'au-dessous de la ceinture, serpent par le reste du corps. Quoique surpris en la voyant, il lui demanda si elle n'avait point vu quelque part ses chevaux. « Je les ai chez moi, lui dit-elle ; mais je ne vous les rendrai point que vous ne m'épousiez. » Hercule consentit. Cette femme différait cependant de lui remettre ses chevaux. Hercule, de son côté, souhaitait les recouvrer pour partir incessamment. Enfin elle les lui rendit, et lui tint en même temps ce discours : « Vos chevaux étaient venus ici; je vous les ai gardés : j'en ai reçu la récompense. Mais maintenant j'ai trois enfants. Que faudra-t-il que j'en fasse quand ils seront grands? Les établirai-je dans ce pays-ci dont je suis la souveraine? ou voulez-vous que je vous les envoie? — Quand ces enfants auront atteint l'âge viril, lui répondit Hercule (suivant les Grecs), en vous conduisant de la manière que je vais dire, vous ne courrez point risque de vous tromper. Celui d'entre eux que vous verrez bander cet arc comme moi et se ceindre de ce baudrier comme je fais, retenez-le dans ce pays, et qu'il y fixe sa demeure. Celui qui ne pourra point exécuter les deux choses que j'ordonne, faites-le sortir du pays. Vous vous procurerez par là de la satisfaction, et vous ferez ma volonté. » Hercule, en finissant ces mots, tira l'un de ses arcs, car il en avait eu deux jusqu'alors, et le donna à cette femme. Il lui montra aussi le baudrier ; à l'endroit où il s'attachait pendait une coupe d'or : il lui en fit aussi présent, après quoi il partit. Lorsque ces enfants eurent atteint l'âge viril, elle nomma l'aîné Agathyrsus, le suivant Gélonus, et le plus jeune Scythès. Elle se souvint aussi des ordres d'Hercule, et les suivit. Les deux aînés, trouvant au-dessus de leurs forces l'épreuve prescrite, furent chassés par leur mère, et allèrent s'établir en d'autres pays. Scythès, le plus jeune des trois, fit ce que son père avait ordonné, et resta dans sa patrie. C'est de ce Scythès, fils d'Hercule, que sont descendus tous les rois qui lui ont succédé en Scythie, et, jusque aujourd'hui, les Scythes ont toujours porté au bas de leur baudrier une coupe, à cause de celle qui était attachée à ce baudrier. Telle fut la chose qu'imagina sa mère en sa faveur. C'est ainsi que les Grecs qui habitent les bords du Pont-Euxin rapportent cette histoire.



Hercule décochant une flèche; près de lui sont deux Scythes. — Bas-relief. — Musée pio-clémentin.

On en raconte encore une autre à laquelle je souscris volontiers. Les Scythes nomades qui habitaient en Asie, accablés par les Massagètes, avec qui ils étaient en guerre, passèrent l'Araxes et vinrent en Cimmérie ; car le pays que possèdent aujourd'hui les Scythes appartenait autrefois, à ce que l'on dit, aux Cimmériens. Ceux-ci, les voyant fondre sur leurs terres, délibérèrent entre eux sur cette attaque. Les sentiments furent partagés, et tous deux furent extrêmes ; celui des rois était le meilleur. Le peuple était d'avis de se retirer, et de ne point s'exposer au hasard d'un combat contre une si grande multitude ; les rois voulaient, de leur côté, qu'on livrât bataille à ceux qui venaient les attaquer. Le peuple ne voulut jamais céder au sentiment de ses rois, ni les rois suivre celui de leurs sujets. Les deux partis persévérant dans leur première résolution, la discorde s'alluma entre eux de plus en plus. Comme ils étaient égaux en nombre, ils en vinrent aux mains. Tous ceux qui périrent dans cette occasion furent enterrés, par le parti du peuple, près du fleuve Tyras, où l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux. Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts, on sortit du pays ; et les Scythes, le trouvant désert et abandonné, s'en emparèrent.

On trouve encore aujourd'hui, dans la Scythie, les villes de Cimmérium et de Porthmies Cimmé-

riennes. On y voit aussi un pays qui retient le nom de Cimmérie. Cette autre manière de raconter la chose est également reçue des Grecs et des barbares. Mais Aristée de Proconnèse, fils de Caystrobius, écrit dans son poëme épique (1) qu'inspiré par Phébus, il alla jusque chez les Issédons (2); qu'au-dessus de ces peuples on trouve les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil; qu'au delà sont les Gryphons, qui gardent l'or; que plus loin encore demeurent les Hyperboréens, qui s'étendent vers la mer; que toutes ces nations, excepté les Hyperboréens, font continuellement la guerre à leurs voisins, à commencer par les Arimaspes; que les Issédons ont été chassés de leur pays par les Arimaspes, les Scythes par les Issédons; et que les Cimmériens, qui habitaient les côtes de la mer au midi, l'ont été par les Scythes. Ainsi Aristée ne s'accorde pas même avec les Scythes sur cette contrée.

On n'a aucune connaissance certaine de ce qui est au delà du pays dont nous avons dessein de parler. Pour moi, je n'ai trouvé personne qui l'ait vu. Aristée, dont je viens de faire mention, n'a pas été au delà des Issédons, comme il le dit dans son poëme épique. Il avoue aussi qu'il tenait des Issédons ce qu'il racontait des pays plus éloignés, et qu'il n'en parlait que sur leur rapport. Quoi qu'il en soit, nous avons porté nos recherches le plus loin qu'il nous a été possible, et nous allons dire tout ce que nous avons appris de plus certain par les récits qu'on nous a faits (3).

Après le port des Borysthénites, qui occupe justement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie, les premiers peuples qu'on rencontre sont les Callipides; ce sont des Gréco-Scythes. Au-dessus d'eux sont les Alazons. Ceux-ci et les Callipides observent en plusieurs choses les mêmes coutumes que les Scythes; mais ils sèment du blé et mangent des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet. Au-dessus des Alazons habitent les Scythes laboureurs, qui sèment du blé, non pour en faire leur nourriture, mais pour le vendre. Par delà ces Scythes on trouve les Neures. Autant que nous avons pu le savoir, la partie septentrionale de leur pays n'est point habitée Voilà les nations situées le long du fleuve Hypanis, à l'ouest du Borysthène.

Quand on a passé ce dernier fleuve, on rencontre d'abord l'Hylée, vers les côtes de la mer. Au-dessus de ce pays sont les Scythes cultivateurs. Les Grecs qui habitent les bords de l'Hypanis les appellent Borysthénites; ils se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites. Le pays de ces Scythes cultivateurs a, à l'est, trois jours de chemin, et s'étend jusqu'au fleuve Panticapes; mais celui qu'ils ont au nord est de onze jours de navigation, en remontant le Borysthène. Plus avant, on trouve de vastes déserts au delà desquels habitent les Androphages, nation particulière, et nullement scythe. Au-dessus des Androphages, il n'y a plus que de véritables déserts; du moins n'y rencontre-t-on aucun peuple, autant que nous avons pu le savoir (4).

A l'est de ces Scythes cultivateurs et au delà du Panticapes, vous trouvez les Scythes nomades, qui ne sèment ni ne labourent. Ce pays entier, si vous en exceptez l'Hylée, est sans arbres. Ces nomades occupent à l'est une étendue de quatorze jours de chemin jusqu'au fleuve Gerrhus.

Au delà du Gerrhus est le pays des Scythes royaux. Ces Scythes sont les plus braves et les plus nombreux; ils regardent les autres comme leurs esclaves. Ils s'étendent, du côté du midi, jusqu'à la Tauride; à l'est, jusqu'au fossé que creusèrent les fils des esclaves aveugles (5), et jusqu'à Cremnes, ville commerçante sur le Palus-Mæotis. Il y a même une partie de cette nation qui s'étend jusqu'au

(1) *Les Arimaspiques*. Aristée l'écrivit environ cent cinquante ans avant Hérodote. Il prétendait vivre éternellement sur la terre.

(2) Les Issédons paraissent être les Ouigours-Sizyges (ou Tches-su des écrivains chinois), qui, à cette époque, habitaient à l'orient des Kalmouks. Les Ouigours et Huns avaient des femmes dans leurs armées, comme les Issédons.

(3) Il ne paraît point probable qu'Hérodote ait visité les contrées au nord du Pont-Euxin. Il avait sans doute recueilli les renseignements qu'il donne sur ces régions éloignées dans la colonie milésienne d'Olbia, fondée environ cinq cents ans avant Jésus-Christ, et située à l'embouchure du Borysthène. On voit encore les ruines d'Olbia ou Olbiopolis à quatre ou cinq lieues au-dessous de Nicolaïef, sur la rive droite du Bog (l'Hypanis des anciens), vers son embouchure dans le liman (golfe) du Dniéper. Le comte Alexis Ouvaroff les a décrites dans un récent ouvrage.

(4) M. de Humboldt reconnait dans ce passage d'Hérodote le passage de l'Oural de l'ouest à l'est, et l'indication d'une autre chaîne plus orientale et plus élevée, qui est celle de l'Altaï, quoique ces chaînes ne soient point désignées par un nom particulier.

(5) Ce fossé est encore visible; il s'étend des monts Tauriques à Araba. Il fut réparé par Assandre, roi du Bosphore. Les descendants de ces esclaves ont longtemps habité la péninsule de Cafa; on les appelait Sindes ou Sintiens.

Tanaïs. Au nord, au-dessus de ces Scythes royaux, on rencontre les Mélanchlænes, peuple qui n'est point scythe. Au delà des Mélanchlænes, il n'y a, autant que nous pouvons le savoir, que des marais et des terres sans habitants.

Le pays au delà du Tanaïs n'appartient pas à la Scythie; il se partage en plusieurs contrées. La première est aux Sauromates. Ils commencent à l'extrémité du Palus-Mæotis, et occupent le pays qui est au nord; il est de quinze journées de marche : on n'y voit ni arbres fruitiers ni arbres sauvages. La seconde contrée au-dessus des Sauromates est habitée par les Budins; elle porte toutes sortes d'arbres en abondance. Mais au-dessus et au nord des Budins le premier pays où l'on entre est un vaste désert de sept jours de chemin.

Après ce désert, en déclinant vers l'est, vous trouvez les Thyssagètes : c'est une nation particulière et nombreuse, qui ne vit que de sa chasse. Les Iyrques leur sont contigus. Ils habitent le même pays, et ne vivent aussi que de gibier qu'ils prennent de cette manière : comme tout est plein de bois, les chasseurs montent sur un arbre pour épier et attendre la bête. Ils ont chacun un cheval dressé à se mettre ventre à terre, afin de paraître plus petit. Ils mènent aussi un chien avec eux. Aussitôt que le chasseur aperçoit du haut de l'arbre la bête à sa portée, il l'atteint d'un coup de flèche, monte sur son cheval, et la poursuit avec son chien qui ne le quitte point.

Au delà des Iyrques, en avançant vers l'est, on trouve d'autres Scythes qui, ayant secoué le joug des Scythes royaux, sont venus s'établir en cette contrée.

Tout le pays dont je viens de parler, jusqu'à celui des Scythes, est plat, et les terres en sont excellentes et fortes; mais au delà il est rude et pierreux. Lorsque vous en avez traversé une grande partie, vous trouvez des peuples qui habitent au pied de hautes montagnes. On dit qu'ils sont tous chauves de naissance, hommes et femmes; qu'ils ont le nez aplati et le menton allongé. Ils ont une langue particulière; mais ils sont vêtus à la scythe. Enfin, ils vivent du fruit d'une espèce d'arbre appelé pontique. Cet arbre, à peu près de la grandeur d'un figuier, porte un fruit à noyau de la grosseur d'une fève. Quand ce fruit est mûr, ils le pressent dans un morceau d'étoffe, et en expriment une liqueur noire et épaisse qu'ils appellent *aschy*. Ils sucent cette liqueur, et la boivent mêlée avec du lait. A l'égard du marc le plus épais, ils en font des masses qui leur servent de nourriture; car ils ont peu de bétail, faute de bons pâturages. Ils demeurent toute l'année chacun sous un arbre. L'hiver, ils couvrent ces arbres d'une étoffe de laine blanche, serrée et foulée, qu'ils ont soin d'ôter pendant l'été. Personne ne les insulte : on les regarde en effet comme sacrés. Ils n'ont en leur possession aucune arme offensive. Leurs voisins les prennent pour arbitres dans leurs différends; et quiconque se réfugie dans leur pays y trouve un asile inviolable où personne n'ose l'attaquer. On les appelle Argippéens (1).

On a une connaissance exacte de tout le pays jusqu'à celui qu'occupent ces hommes chauves, et de toutes les nations en deçà. Il n'est pas difficile d'en savoir des nouvelles par les Scythes qui vont chez eux, par les Grecs de la ville de commerce située sur le Borysthène (2), et par ceux des autres villes commerçantes situées sur le Pont-Euxin. Ces peuples parlent sept langues différentes. Ainsi les Scythes qui voyagent dans leur pays ont besoin de sept interprètes pour y commercer (3).

On connaît donc tout ce pays jusqu'à celui de ces hommes chauves; mais on ne peut rien dire de

(1) Argippéens veut dire fainéants, oisifs. D'après le portrait qu'Hérodote fait de ce peuple, on a cru reconnaître quelque tribu de Kalmouks de la Sibérie occidentale, ayant la physionomie mongole. Les Kalmouks sont dans l'usage d'exprimer des fruits dans leur lait aigre de jument. Ceux du Volga emploient à cela la baie d'une petite plante appelée zergène. Les feutres blancs dont les Argippéens couvraient leurs arbres sont encore aujourd'hui les seuls toits en usage chez les Kalmouks. Toutefois, on paraît incliner davantage maintenant à la supposition que les Argippéens étaient de race finnoise.

(2) C'est la ville de Borysthène.

(3) Le comte J. Potocki suppose qu'il s'agit ici de caravanes de marchands scythes et gréco-scythes qui partaient d'Olbia et allaient à un marché ou entrepôt considérable, vers le pays où l'on trouve les ruines des temples de Semipolatna (temples qui ne remontent pas au temps d'Hérodote). Ces marchands traversaient : 1o le pays des Callipides, peuple gréco-scythe, le long du Bog d'Olbia jusqu'à Boghopol; 2o les Scythes agricoles de race tchoude, sur le Dniéper et le Molotchnyiavody; 3o les Boudins ou Boudiniens, peuple roux de la race tchoude, à la gauche du Tanaïs, depuis sa source jusqu'à son rapprochement du Volga; 4o le désert où s'arrêta Darius, sur le Khoper; 5o les Thyssagètes ou Gètes mobiles, sorte d'Alains, à la droite du Volga, depuis Nijney-Novgorod jusqu'à Saratov; 6o les Jurks, d'où sont issus les Bachkirs; 7o les Saces, déserteurs des Skolotes, qui habitaient à l'est des Jurks, et qui sont le premier commencement des Tartares de Sibérie.

certain de celui qui est au-dessus : des montagnes élevées et inaccessibles en interdisent l'entrée. Les Argippéens racontent cependant qu'elles sont habitées par des Ægipodes, ou hommes à pieds de chèvre (¹); mais cela ne me paraît mériter aucune sorte de croyance. Ils ajoutent aussi que, si l'on avance plus loin, on trouve d'autres peuples qui dorment six mois de l'année. Pour moi, je ne puis absolument le croire (²). On sait que le pays à l'est des Argippéens est occupé par les Issédons; mais celui qui est au-dessus, du côté du nord, n'est connu ni des Argippéens ni des Issédons, qui n'en disent que ce que j'ai rapporté d'après eux.

Voici les usages qui s'observent, à ce qu'on dit, chez les Issédons. Quand un Issédon a perdu son père, tous ses parents lui amènent du bétail : ils l'égorgent, et, l'ayant coupé par morceaux, ils coupent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison, et, mêlant toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Quant à la tête, ils en ôtent le poil et les cheveux, et, après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent, et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. Telles sont leurs cérémonies funèbres; car ils en observent en l'honneur de leurs pères, ainsi que les Grecs célèbrent l'anniversaire de la mort des leurs. Au reste, ils passent aussi pour aimer la justice; et, chez eux, les femmes ont autant d'autorité.



Arimaspes et Griffons. — Peinture antique. — Voy. d'Agincourt, Tischbein et Millin (³).

On connaît donc aussi ces peuples; mais, pour le pays qui est au-dessus, on sait, par le témoignage des Issédons, qu'il est habité par des hommes qui n'ont qu'un œil, et par des Gryphons qui gardent

(¹) Le comte J. Potocki a entendu, chez les Kalmouks, les mêmes récits sur les hommes à pieds de chèvres (capripèdes), sur les hommes à tête de chien (cynocéphales), etc.; on lui assurait que ces hommes vivaient sur les prolongements de la chaîne de Sibérie.

(²) Ils ne dorment pas tout ce temps, mais leur saison de nuit dure six mois.

(³) Les Arimaspes sont vêtus comme les Amazones. Ils sont coiffés de mitres phrygiennes; ils ont des manches et des anaxyrides; ils portent le petit bouclier échancré en croissant. On a quelquefois supposé que ces guerriers étaient des Amazones.

« C'est de l'intérieur de l'Asie qu'arrivèrent dans la Grèce les notions relatives aux formes du griffon. Les Grecs qui trafiquaient vers le Pont-Euxin les reçurent des Scythes, et ceux-ci à leur tour les avaient reçues des Argippéens, peuples qui habitaient les steppes comprises entre l'Oural et l'Altaï. Les marchands mêlèrent à l'histoire des griffons les notions confuses qu'ils avaient reçues des mêmes Scythes sur les riches mines des montagnes de la Tartarie, et la manière dont ils lièrent les deux traditions est tout à fait conforme à l'esprit et aux croyances de leur temps. Alors, en effet, c'était une chose reconnue que tout trésor avait pour gardien un animal non moins redoutable par sa force qu'effrayant par sa figure. Le griffon au bec d'aigle, aux griffes de lion (car la division des doigts avait bien pu produire la même erreur qu'à la Chine), aura été naturellement le gardien de l'or de ces cavernes. Dans la bouche des Grecs, l'histoire ne manqua pas de s'embellir. » (Le docteur Roulin, *Mémoire sur le tapir*. — *Mémoires des savants étrangers*, Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XVII.)

D'après M. Ad. Erman, la tradition des griffons se rattacherait à l'existence de grands pachydermes. Les tribus indigènes

l'or. Les Scythes l'ont appris des Issédons, et nous des Scythes. Nous les appelons Arimaspes en langue scythe. *Arima* signifie un en cette langue, et *spou*, œil [1].



Ouragan d'hiver. — Chevaux emportés sur les glaces de la mer Noire [2]. — D'après Hommaire de Hell.

Dans tout le pays dont je viens de parler, l'hiver est si rude, et le froid si insupportable pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau sur la terre on n'y fait point de boue, mais seulement en y allu-

du nord de la Sibérie, peuples chasseurs, croient reconnaître, dans les ossements fossiles de leurs terrains d'alluvion, les griffes, le bec et même la tête entière d'un oiseau gigantesque. « Les orpailleurs sibériens, dit cet auteur, ont recueilli, enlevé pour ainsi dire, l'or de *dessous* les griffons; car aujourd'hui, comme au temps d'Hérodote, des sables aurifères que recouvrent des tourbes et des ossements fossiles sont partout égalements fréquents. »

A ce sujet, M. de Humboldt fait observer que « l'image symbolique des griffons, comme fiction poétique ou représentation dans les arts, a devancé beaucoup, chez les Grecs, les rapports des colons du Pont avec les Arimaspes. Hésiode connaît déjà les griffons, et les Samiens les ont figurés sur le vase qui rappelait les bénéfices de la première expédition de Tartessus. C'est en Perse et dans l'Inde que ce symbole mystérieux de l'animal « gardien de l'or » semble indigène, et le commerce de Milet a contribué à le répandre en Grèce avec les tapisseries de Babylone. »

(1) On suppose que le pays des Arimaspes était situé sur la pente boréale de l'Altaï; cette supposition se justifie par les richesses métalliques récemment découvertes entre les monts Koustnecks et dans les ravins des basses régions de la Sibérie. On fait encore des contes chez les Kalmouks sur les hommes à un seul œil et sur les griffons, que les mythologues persans et turcs connaissent aussi sous les noms de Simourg-Aucha et Auka-Kouchi.

(2) Les voyageurs font une description presque effrayante des metels ou chasse-neiges qui bouleversent, en hiver, les bords de la mer Caspienne. Ce sont des tourbillons, des sifflements, des orages si furieux, des vents si désordonnés, qu'il semble que tout va se détruire et se dissoudre dans un dernier cataclysme. On voit des troupes entières de chevaux, surpris par le metel et loin de leurs étables, résister en vain à la violence du vent en se pressant les uns contre les autres, et avancer peu à peu, malgré leurs efforts, sur les glaces du littoral, jusqu'à ce que, celles-ci manquant sous leurs pieds, ils soient tous engloutis dans la mer

Pendant l'hiver qui précéda l'arrivée de Hommaire de Hell à Astrakan, plus de six mille chevaux appartenant au prince kalmouk Tumène se perdirent de la sorte dans les flots de la mer Caspienne. En 1827, les Khirguises de la horde intérieure perdirent, à la suite des chasse-neiges, 280 500 chevaux.

En aucune saison, du reste, les steppes de la mer Caspienne n'offrent un tableau attrayant; l'eau douce manque presque partout, et l'on franchit souvent cent lieues sans rencontrer une trace humaine; le sol, privé de toute végétation, n'offre en fait d'accidents que des sables et des lacs salés. Toutes les plaines comprises entre la mer Caspienne et les sources de

mant du feu (1). La mer même se glace dans cet affreux climat, ainsi que tout le Bosphore Cimmérien; les Scythes de la Chersonèse passent en corps d'armée sur cette place, et y conduisent leurs chariots pour aller dans le pays des Sindes. L'hiver continue de la sorte huit mois entiers; les quatre autres mois, il fait encore froid. L'hiver, dans ces contrées, est bien différent de celui des autres pays. Il y pleut si peu en cette saison, que ce n'est pas la peine d'en parler, et l'été il ne cesse d'y pleuvoir. Il n'y tonne point dans le temps qu'il tonne ailleurs; mais le tonnerre est très-fréquent en été. S'il s'y fait entendre en hiver, on le regarde comme un prodige. Il en est de même des tremblements de terre. S'il en arrive en Scythie, soit en été, soit en hiver, c'est un prodige qui répand la terreur. Les chevaux y soutiennent le froid; mais les mulets et les ânes ne le peuvent absolument, quoique ailleurs les chevaux exposés à la gelée dépérissent, et que les ânes et les mulets y résistent sans peine.

Je pense que la rigueur du climat empêche les bœufs d'y avoir des cornes. Homère rend témoignage à mon opinion dans l'Odyssée, lorsqu'il parle en ces termes : « Et la Libye, où les cornes viennent promptement aux agneaux. »

Cela me paraît d'autant plus juste que, dans les pays chauds, les cornes poussent de bonne heure aux animaux, et que, dans ceux où il fait un froid violent, ils n'en ont point du tout, ou, si elles poussent, ce n'est qu'avec peine (2).

Quant aux plumes dont les Scythes disent que l'air est tellement rempli qu'ils ne peuvent ni voir ce qui est au delà, ni pénétrer plus avant, voici l'opinion que j'en ai. Il neige toujours dans les régions situées au-dessus de la Scythie, mais vraisemblablement moins en été qu'en hiver. Quiconque a vu de près la neige tomber à gros flocons comprend facilement ce que je dis. Elle ressemble, en effet, à des plumes. Je pense donc que cette partie du continent, qui est au nord, est inhabitable à cause des grands froids, et que, lorsque les Scythes et leurs voisins parlent de plumes, ils ne le font que par comparaison avec la neige. Voilà ce qu'on dit sur ces pays si éloignés.

Ni les Scythes, ni aucun autre peuple de ces régions lointaines, ne parlent des Hyperboréens (3), si ce n'est peut-être les Issédons; et ceux-ci même, à ce que je pense, n'en disent rien : car les Scythes, qui, sur le rapport des Issédons, nous parlent des peuples qui n'ont qu'un œil, nous diraient aussi quelque chose des Hyperboréens. Cependant Hésiode en fait mention, et Homère aussi dans les Épigones, en supposant du moins qu'il soit l'auteur de ce poëme.

Les Déliens en parlent beaucoup plus amplement. Ils racontent que les offrandes des Hyperboréens leur venaient enveloppées dans de la paille de froment. Elles passaient chez les Scythes : transmises ensuite de peuple en peuple, elles étaient portées le plus loin possible vers l'occident, jusqu'à la mer Adriatique. De là, on les envoyait du côté du midi. Les Dodonéens étaient les premiers Grecs qui les recevaient. Elles descendaient de Dodone jusqu'au golfe Maliaque, d'où elles passaient en Eubée, et, de ville en ville, jusqu'à Caryste. De là, sans toucher à Andros, les Carystiens les portaient à Ténos, et les Téniens à Délos. Si l'on en croit les Déliens, ces offrandes parviennent de cette manière dans leur île (4).

En voilà assez sur les Hyperboréens. Je ne m'arrête pas, en effet, à ce qu'on conte d'Abaris, qui

Manitch sont complétement dépourvues de quadrupèdes; les insectes eux-mêmes y sont très-rares, et sans les myriades d'oiseaux aquatiques, tels que les pélicans, les hérons, les oies et les canards, qui peuplent les nombreux lacs salés, ces steppes seraient véritablement l'expression la plus parfaite de la solitude absolue.

(1) Hérodote ne fait point mention des chaleurs extrêmes qui succèdent à la violence des hivers dans ces régions situées au nord du Pont-Euxin et du Palus-Méotides. Il n'est pas rare qu'à six mois d'intervalle les variations thermométriques embrassent jusqu'à 70 et même 75 degrés de l'échelle centigrade. Hommaire de Hell a constaté sur le littoral de la mer Caspienne des froids de 32 degrés, et a éprouvé, en contraste, des chaleurs de 39 à 40 degrés.

(2) Erreur. Hérodote se laisse séduire ici par un système spécieux. Il ne connaissait point les animaux des parties les plus septentrionales de l'Europe. La nature du climat n'a point l'influence qu'il suppose, soit sur la croissance plus ou moins rapide des cornes, soit sur leurs dimensions.

(3) Les Hyperboréens des Issédons étaient des Toungouses qui avaient six mois de nuit; les Hyperboréens des Grecs étaient les Ziphéens ou Slaves, qui habitaient aux embouchures du Niémen et de la Dvina.

(4) Plutarque dit que les offrandes des Hyperboréens arrivaient à Délos accompagnées de joueurs de flûte et de guitare. (*Traité de la musique.*) Deux jeunes Hyperboréennes, chargées des offrandes, étant mortes à Délos, on leur éleva un tombeau dans un lieu consacré à Diane.

était, dit-on, Hyperboréen, et qui, sans manger, voyagea par toute la terre, porté sur une flèche. Au reste, s'il y a des Hyperboréens (1), il doit y avoir aussi des Hypernotiens (2).

Le Pont-Euxin (3) est de toutes les mers celle qui mérite le plus notre admiration. Elle a 11 100 stades de longueur sur 3 300 de largeur (4). L'embouchure de cette mer a 4 stades de large sur environ 620 stades de long. Ce col, ou détroit, s'appelle Bosphore et s'étend jusqu'à la Propontide. Quant à la Propontide, elle a 500 stades de largeur sur 1 400 de longueur, et se jette dans l'Hellespont, qui, dans l'endroit où il est le moins large, n'a que 7 stades de largeur sur 400 de longueur. L'Hellespont communique à une mer d'une vaste étendue qu'on appelle la mer Égée

On a mesuré ces mers de la manière suivante : dans les longs jours, un vaisseau fait en tout environ 70 000 orgyies de chemin, et 60 000 par nuit. Or, de l'embouchure du Pont-Euxin au Phase, qui est sa plus grande longueur, il y a neuf jours et huit nuits de navigation : cela fait 1 110 000 orgyies, c'est-à-dire 11 100 stades. De la Sindique à Thémiscyre, sur le Thermodon, où le Pont-Euxin est le plus large, on compte trois jours et deux nuits de navigation, qui font 330 000 orgyies, ou 3 300 stades. C'est ainsi que j'ai pris les dimensions du Pont-Euxin, du Bosphore et de l'Hellespont; et ces mers sont naturellement telles que je les ai représentées. Le Palus-Mæotis se jette dans le Pont-Euxin; il n'est guère moins grand que cette mer, et on l'appelle la mer du Pont.

Le Pont-Euxin est de tous les pays celui qui produit les nations les plus ignorantes. J'en excepte toutefois les Scythes. Parmi celles, en effet, qui habitent en deçà du Pont-Euxin, nous ne pouvons pas en citer une seule qui ait donné des marques de prudence et d'habileté, ni même qui ait fourni un homme instruit, si ce n'est la nation scythe, et Anacharsis.

Les Scythes sont, de tous les peuples que nous connaissions ceux qui ont trouvé les moyens les plus sûrs pour se conserver les avantages les plus précieux; mais je ne vois chez eux rien autre chose à admirer. Ces avantages consistent à ne point laisser échapper ceux qui viennent les attaquer et à ne pouvoir être joints quand ils ne veulent point l'être : car ils n'ont ni villes ni forteresses Ils traînent avec eux leurs maisons; ils sont habiles à tirer de l'arc étant à cheval. Ils ne vivent point des fruits du labourage, mais de bétail, et n'ont point d'autres maisons que leurs chariots (5). Comment de pareils peuples ne seraient-ils pas invincibles, et comment serait-il aisé de les joindre pour les combattre?

Ils ont imaginé ce genre de vie, tant parce que la Scythie y est très-propre, que parce que leurs rivières la favorisent et leur servent de rempart. Leur pays est un pays de plaines, abondant en pâturages et bien arrosé : il n'est, en effet, guère moins coupé de rivières que l'Égypte ne l'est de canaux. Je ne parlerai que des plus célèbres, de celles sur lesquelles on peut naviguer en remontant de la mer. Tels sont l'Ister, fleuve qui a cinq embouchures; ensuite le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène, le Panticapes, l'Hypacyris, le Gerrhus et le Tanaïs. Je vais en décrire le cours.

L'Ister, le plus grand de tous les fleuves que nous connaissions, est toujours égal à lui-même, soit en été, soit en hiver. On le rencontre le premier en Scythie à l'occident des autres, et il est le plus grand parce qu'il reçoit les eaux de plusieurs autres rivières (6). On ne doit pas s'étonner que l'Ister reçoive tant de rivières, puisqu'il traverse toute l'Europe. Il prend sa source dans le pays des Celtes (ce sont les derniers peuples de l'Europe du côté de l'occident, si l'on excepte les Cynètes), et, après

(1) Suivant l'étymologie, qui sont au delà de Borée.

(2) Hypernotiens, qui sont au delà du sud

(3) La mer Noire fut d'abord appelée mer Inhospitalière *(Pontos-Axénos)*, par allusion, disent la plupart des auteurs, aux cruautés des habitants de la Tauride. Quand les Milésiens et les Héracléens eurent chassé les Tauriens et fondé les États du Bosphore de Kherson, on donna à la mer Noire le nom de mer Hospitalière *(Pontos-Axénos)*. Peut-être aussi ces deux noms marquent-ils seulement deux états différents de la navigation.

Les États du Bosphore de Kherson s'élevèrent à un haut degré de prospérité. Le roi Leucon, souverain du Bosphore envoya aux Athéniens jusqu'à 2 100 000 médimnes de blé, 360 ans avant l'ère chrétienne. Ces colons commerçants et agriculteurs faisaient venir de Grèce des marbres précieux.

(4) Les commentateurs font observer qu'en admettant qu'il s'agisse ici du stade de 51 toises, les mesures d'Hérodote donnent au Pont-Euxin une longueur de 226 lieues et une largeur de 67 lieues un tiers, ce qui est à peu près exact. Ces mesures seraient exagérées si l'on supposait qu'Hérodote se fût servi du stade employé plus tard par Ératosthènes. (Voy. p. 2.)

(5) Ces maisons placées sur des chariots sont les *otaou* des Tartares.

(6) Hérodote donne ici quelques détails sur les principaux affluents de l'Ister

avoir traversé l'Europe entière, il entre dans la Scythie par une de ses extrémités. La réunion de toutes ces rivières rend l'Ister le plus grand des fleuves. Mais si on le compare lui seul avec le Nil, on donnera la préférence au fleuve d'Égypte, parce que celui-ci ne reçoit ni rivière, ni fontaine, qui serve à le grossir (1) L'Ister, comme je l'ai déjà dit, est toujours égal, soit en été, soit en hiver. En voici, ce me semble, la raison. En hiver, il n'est pas plus grand qu'à son ordinaire, ou du moins guère plus qu'il ne doit l'être naturellement, parce qu'en cette saison il pleut très-peu dans les pays où il passe, et que toute la terre y est couverte de neige. Cette neige, qui est tombée en abondance pendant l'hiver, venant à se fondre en été, se jette dans l'Ister. La fonte des neiges, et les pluies fréquentes et abondantes qui arrivent en cette saison, contribuent à le grossir. Si donc, en été, le soleil attire à lui plus d'eau qu'en hiver, celles qui se rendent dans ce fleuve sont aussi, à proportion, plus abondantes en été qu'en hiver. Il résulte de cette opposition une compensation qui fait paraître ce fleuve toujours égal.

L'Ister est donc un des fleuves qui coulent en Scythie. On rencontre ensuite le Tyras; il vient du nord, et sort d'un grand lac qui sépare la Scythie de la Neuride (2). Les Grecs qu'on appelle Tyrites habitent vers son embouchure.

L'Hypanis (3) est le troisième : il vient de la Scythie et coule d'un grand lac autour duquel paissent des chevaux blancs sauvages (4). Le lac s'appelle avec raison la Mère de l'Hypanis (5). Cette rivière, qui prend sa source dans ce lac, est petite, et son eau est douce pendant l'espace de cinq journées de navigation; mais ensuite, et à quatre journées de la mer, elle devient très-amère. Cette amertume provient d'une fontaine qu'elle reçoit, et qui est si amère que, quoique fort petite, elle ne laisse pas de gâter toutes les eaux de cette rivière, qui est grande entre les petites. Cette fontaine est sur les frontières du pays des Scythes laboureurs et des Alazons, et porte le même nom que l'endroit d'où elle sort. On l'appelle en langue scythe *Exampée,* qui signifie en grec Voies sacrées. Le Tyras et l'Hypanis s'approchent l'un de l'autre dans le pays des Alazons; mais bientôt après ils s'éloignent et laissent entre eux un grand intervalle.

Le Borysthène (6) est le quatrième fleuve, et le plus grand de ce pays après l'Ister. C'est aussi, à mon avis, le plus fécond de tous les fleuves, non-seulement de la Scythie, mais du monde, si l'on excepte le Nil, avec lequel il n'y en a pas un qui puisse entrer en comparaison. Il fournit au bétail de beaux et d'excellents pâturages. On y pêche abondamment toutes sortes de bons poissons. Son eau est très-agréable à boire, et elle est toujours claire et limpide, quoique les fleuves voisins soient limoneux. On recueille sur ses bords d'excellentes moissons; et, dans les endroits où l'on ne sème point, l'herbe y vient fort haute et en abondance. Le sel se cristallise de lui-même à son embouchure et en grande quantité. Il produit de gros poissons sans arêtes, qu'on sale; on les appelle *antacées*. On y trouve aussi beaucoup d'autres choses dignes d'admiration. Jusqu'au pays appelé Gerrhus, il y a quarante journées de navigation, et l'on sait que ce fleuve vient du nord. Mais on ne connaît ni les pays qu'il traverse plus haut, ni les nations qui l'habitent. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'il coule à travers un pays désert pour venir sur les terres des Scythes cultivateurs. Ces Scythes habitent sur ses bords pendant l'espace de dix journées de navigation. Ce fleuve et le Nil sont les seuls dont je ne puis indiquer les sources, et je ne crois pas qu'aucun Grec en sache davantage. Quand le Borysthène est près de la mer, l'Hypanis mêle avec lui ses eaux en se jetant dans le même marais. La langue de terre qui est entre ces deux fleuves s'appelle le promontoire d'Hippolaüs. On y a bâti un temple à Cérès.

(1) Le Nil, depuis son entrée en Égypte, ne reçoit en effet ni rivière ni fontaine.

(2) Le lac de Komarno.

(3) Le Bog ou Boug.

(4) Lorsque le comte Potocki traversa le steppe en 1784, il y avait encore des chevaux blancs sauvages dans les campagnes où l'Ingoul tombe dans le Bog.

(5) On croit trouver la trace de ce lac au-dessus de Mendziboz. « En général, remarque à cette occasion Potocki, les lacs formés dans la terre, et non dans le rocher, tendent toujours à élargir leur canal de décharge, et, la dépense devenant plus grande que la recette, ils finissent par disparaître tout à fait. De là vient que, parmi les lacs dont parle Hérodote, les uns ont beaucoup diminué et les autres n'existent plus. »

(6) Borysthène veut dire le détroit septentrional.

Au delà de ce temple, vers le bord de l'Hypanis, habitent les Borysthénites. Mais en voilà assez sur ces fleuves.

On rencontre ensuite le Panticapes ([1]), et c'est la cinquième rivière. Elle vient aussi du nord, sort d'un lac, entre dans l'Hylée, et, après l'avoir traversée, elle mêle ses eaux avec celles du Borysthène. Les Scythes cultivateurs habitent entre ces deux rivières.

La sixième est l'Hypacyris ([2]); elle sort d'un lac, traverse par le milieu les terres des Scythes nomades, et se jette dans la mer près de la ville de Carcinitis, enfermant à droite le pays d'Hylée, et ce qu'on appelle la Course d'Achille.

Le septième fleuve est le Gerrhus ([3]); il se sépare du Borysthène vers l'endroit où ce fleuve commence à être connu, depuis le Gerrhus, pays qui lui donne son nom. En coulant vers la mer, il sépare les Scythes nomades des Scythes royaux, et se jette dans l'Hypacyris.

Le huitième, enfin, est le Tanaïs ([4]); il vient d'un pays fort éloigné, et sort d'un grand lac, d'où il se jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle Mæotis, qui sépare les Scythes royaux des Sauromates. L'Hyrgis se décharge dans le Tanaïs.

Tels sont les fleuves célèbres dont la Scythie a l'avantage d'être arrosée. L'herbe que produit ce pays est la meilleure pour le bétail, et la plus succulente que nous connaissions, comme on peut le remarquer en ouvrant les bestiaux qui s'en sont nourris. Les Scythes ont donc en abondance les choses les plus nécessaires à la vie.

Quant à leurs autres lois et coutumes, les voici telles qu'elles sont établies chez eux. Ils cherchent à se rendre propices principalement Vesta, ensuite Jupiter et la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; et, après ces trois divinités, Apollon, Vénus-Uranie, Hercule, Mars. Tous les Scythes reconnaissent ces divinités; mais les Scythes royaux sacrifient aussi à Neptune. En langue scythe, Vesta s'appelle *Tabiti;* Jupiter, *Papæus,* nom qui, à mon avis, lui convient parfaitement ([5]); la Terre, *Apia;* Apollon, *Œtosyros,* Vénus-Uranie, *Artimpasa;* Neptune, *Thamimasadas.* Ils élèvent des statues, des autels et des temples à Mars, et n'en élèvent qu'à lui seul.

Les Scythes sacrifient de la même manière dans tous leurs lieux sacrés. Ces sacrifices se font ainsi : la victime est debout, les deux pieds de devant attachés avec une corde. Celui qui doit l'immoler se tient derrière, tire à lui le bout de la corde, et la fait tomber. Tandis qu'elle tombe, il invoque le dieu auquel il va la sacrifier. Il lui met ensuite une corde au cou, et serre la corde avec un bâton qu'il tourne ([6]). C'est ainsi qu'il l'étrangle, sans allumer de feu, sans faire de libations, et sans aucune autre cérémonie préparatoire. La victime étranglée, le sacrificateur la dépouille et se dispose à la faire cuire.

Comme il n'y a point du tout de bois en Scythie, voici comment ils ont imaginé de faire cuire la victime Quand ils l'ont dépouillée, ils enlèvent toute la chair qui est sur les os, et la mettent dans des chaudières, s'il se trouve qu'ils en aient. Les chaudières de ce pays ressemblent beaucoup aux cratères de Lesbos, excepté qu'elles sont beaucoup plus grandes. On allume dessous du feu avec les os de la victime. Mais, s'ils n'ont point de chaudière, ils mettent toutes les chairs avec de l'eau dans le ventre de l'animal, et allument les os dessous Ces os font un très-bon feu, et le ventre tient aisément les chairs désossées. Ainsi le bœuf se fait cuire lui-même ([7]), et les autres victimes se font cuire aussi chacune elle-même. Quand le tout est cuit, le sacrificateur offre les prémices de la chair et des entrailles en les jetant devant lui. Ils immolent aussi d'autres animaux, et principalement des chevaux.

Telles sont les espèces d'animaux que les Scythes sacrifient à ces dieux, et tels sont leurs rites. Mais voici ceux qu'ils qu'ils observent à l'égard du dieu Mars . dans chaque nome on lui élève un temple de

([1]) Panticapes veut dire « tout jardin. » Cette rivière est nommée aujourd'hui *Kouskiivody.*

([2]) Tête de cheval.

([3]) Le Tokmak, suivant Potocki.

([4]) Le Don.

([5]) Hérodote suppose que ce mot, chez les Scythes, signifiait père, et cela peut très-bien être. On sait que, dans toutes les langues, *ap, pa, papa,* sont les premières syllabes que prononcent les enfants, et qu'ils désignent de cette manière leurs pères. (Larcher.)

([6]) On pratique encore quelque chose de semblable dans les sacrifices que font les Tcheremisses et quelques peuples turcs.

([7]) Cette manière de cuire la viande est encore en usage chez les Kalmouks : on enferme les morceaux du bœuf dans l'estomac, que l'on met dans une chaudière, puis on jette les os encore gras dans le feu pour entretenir la flamme.

la manière suivante, dans un champ destiné aux assemblées de la nation. On entasse des fagots de menu bois, et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, et moindre en hauteur. Sur cette pile, on pratique une espèce de plate-forme carrée, dont trois côtés sont inaccessibles; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. On y entasse tous les ans cent cinquante charretées de menu bois pour relever cette pile qui s'affaisse par les injures des saisons. Au haut de cette pile, chaque nation scythe plante un vieux cimeterre de fer, qui leur tient lieu de simulacre de Mars ([1]). Ils offrent tous les ans à ce cimeterre des sacrifices de chevaux et d'autres animaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils lui sacrifient aussi le centième de tous les prisonniers qu'ils font sur leurs ennemis, mais non de la même manière que les animaux; la cérémonie en est bien différente. Ils font d'abord des libations avec du vin sur la tête de ces victimes humaines, les égorgent ensuite sur un vase, portent ce vase au haut de la pile, et en répandent le sang sur le cimeterre ([2]). Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et les jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent; le bras reste où il tombe, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

Tels sont les sacrifices établis parmi ces peuples; mais ils n'immolent jamais de pourceaux ([3]), et ne veulent pas même en nourrir dans leur pays.

Quant à la guerre, voici les usages qu'ils observent. Un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi ([4]). Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part à tout le butin; sans cela, il en sera privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision alentour, vers les oreilles, et, la prenant par le haut, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf; et, quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte, et s'en fait honneur : car plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui consent ensemble des peaux humaines, comme des capes de berger, et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent, jusqu'aux ongles inclusivement, la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est en effet épaisse; et de toutes les peaux, c'est presque la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent des hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils les portent sur leurs chevaux. Telles sont les coutumes reçues parmi ces peuples.

Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais celles de leurs plus grands ennemis. Ils scient le crâne au-dessous des sourcils, et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un morceau de cuir de bœuf, sans apprêt; les riches non-seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans, et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs proches, si, après avoir eu quelque querelle ensemble, ils ont remporté sur eux la victoire en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parents, et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, et appellent cela des actions de valeur.

Chaque gouverneur donne tous les ans un festin dans son nome, où l'on sert du vin mêlé avec de l'eau dans un cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis boivent de ce vin; ceux qui n'ont rien fait de

([1]) D'autres peuples barbares honoraient le dieu de la guerre sous l'emblème d'un cimeterre. Ammien Marcellin dit des Huns : *Nec templum apud eos visitur aut delubrum... sed gladius, barbarico ritu, humi figitur nudus, eumque ut Martem... colunt.* A Rome même, une pique représentait autrefois le dieu Mars, comme nous l'apprenons de Varron. (L.)

Le simulacre de Mercure était, dans les temps anciens, un amas de pierres ou un trilithon. (Voyez plus loin JULES-CÉSAR.)

([2]) Les Kalmouks de l'Altaï oriental ont encore coutume d'exposer au bout de longues perches des peaux de chevaux, de vaches et de bœufs, pour marquer les endroits consacrés à l'exercice du culte religieux, ou pour se concilier le malin esprit. On élève aussi au-dessus des tumulus ou tas de pierres funéraires un vase rempli de *tar* ou d'*arakoun*, et attaché à une perche.

([3]) Aujourd'hui même les Kalmouks n'élèvent point de porcs, bien que leur religion ne le défende point.

([4]) Cet usage s'est conservé chez les Turcs, qui paraissent être de la même race que les Sakes, quoique d'une tribu un peu différente.

semblable n'en goûtent point; ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Tous ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent, en même temps, dans deux coupes jointes ensemble.

Les devins sont en grand nombre parmi les Scythes, et se servent de baguettes de saule pour exercer la divination. Ils apportent des faisceaux de baguettes, les posent à terre, les délient, et, lorsqu'ils ont mis à part chaque baguette, ils prédisent l'avenir. Pendant qu'ils font ces prédictions, ils reprennent les baguettes l'une après l'autre, et les remettent ensemble. Ils ont appris de leurs ancêtres cette sorte de divination. Les Énarées, qui sont des hommes efféminés, disent qu'ils tiennent ce don de Vénus. Ils se servent, pour exercer leur art, d'écorce de tilleul; ils fendent en trois cette écorce, l'entortillent autour de leurs doigts, puis ils la défont, et annoncent ensuite l'avenir.

Si le roi des Scythes tombe malade, il envoie chercher trois des plus célèbres d'entre ces devins, qui exercent leur art de la manière que nous avons dite. Ils lui répondent ordinairement que tel et tel, dont ils disent en même temps les noms, ont fait un faux serment en jurant par les Lares du palais. Les Scythes, en effet, jurent assez ordinairement par les Lares du palais, quand ils veulent faire le plus grand de tous les serments.

Aussitôt on saisit l'accusé, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; quand on l'a amené, ils lui déclarent que, par l'art de la divination, ils sont sûrs qu'il a fait un faux serment en jurant par les Lares du palais, et qu'ainsi il est la cause de la maladie du roi. Si l'accusé nie le crime et s'indigne qu'on ait pu le lui imputer, le roi fait venir le double d'autres devins. Si ceux-ci le convainquent aussi de parjure par les règles de la divination, on lui tranche sur-le-champ la tête, et ses biens sont confisqués au profit des premiers devins. Si les devins que le roi a mandés en second lieu le déclarent innocent, on en fait venir d'autres, et puis d'autres encore; et, s'il est déchargé de l'accusation par le plus grand nombre, la sentence qui l'absout est l'arrêt de mort des premiers devins.

Voici comment on les fait mourir : on remplit de menu bois un chariot, auquel on attelle des bœufs; on place les devins au milieu de ces fagots, les pieds attachés, les mains liées derrière le dos, et un bâillon à la bouche. On met ensuite le feu aux fagots, et l'on chasse les bœufs en les épouvantant. Plusieurs de ces animaux sont brûlés avec les devins; d'autres se sauvent à demi brûlés, lorsque la flamme a consumé le timon. C'est ainsi qu'on brûle les devins, non-seulement pour ce crime, mais encore pour d'autres causes; et on les appelle faux devins.

Le roi fait mourir les enfants mâles de ceux qu'il punit de mort; mais il épargne les filles.

Lorsque les Scythes font un traité avec quelqu'un, quel qu'il puisse être, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y versent de leur sang en se faisant de légères incisions au corps avec un couteau ou une épée; après quoi ils trempent dans cette coupe un cimeterre, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières, et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et, après eux, les personnes les plus distinguées de leur suite.

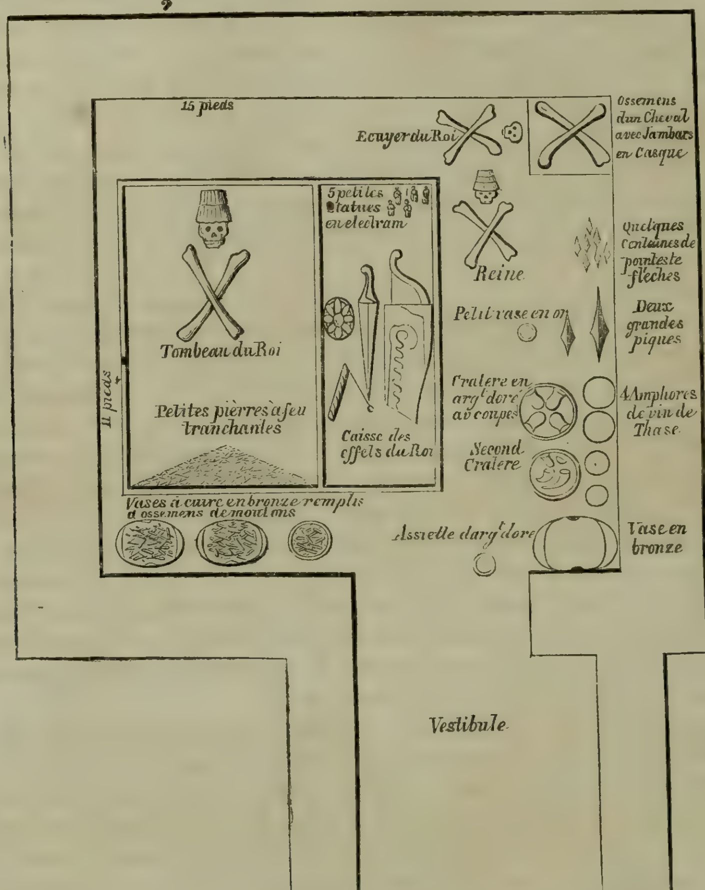
Les tombeaux de leurs rois sont dans le pays des Gerrhes, où le Borysthène commence à être navigable [1]. Quand le roi vient à mourir, ils font en cet endroit une grande fosse carrée. Cette fosse achevée, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre, et, après l'avoir nettoyé et rempli de

[1] Le pays des Gerrhes correspond (d'après l'opinion fort éclairée du comte Potocki) à la contrée qui est à l'est du Dniéper, sur le plateau des sources du Khonskii-Vodi (Panticapes) et du Tokmak (le Gerrhus). Cette contrée abonde en tumulus.

« Revenant de Crimée dans l'automne de 1798, dit Potocki, j'ai pris mon chemin par le Gerrhum (en vieux grec, piques), dans l'intention de visiter le prince des Nogaïs qui habitent sur cette rivière, et de là remonter ensuite pour chercher le canton de Gerrhum et le tombeau des rois scythes. Certes, je crois y avoir parfaitement réussi, car à peine m'étais-je éloigné des sources du Tokmak, pour me rapprocher du Dniéper, que je me trouvai dans un pays couvert d'un millier de ces tumulus que les Scythes élevaient sur les tombeaux de leur nation. Les peuples nomades ont continué à faire du canton de Gerrhum une sorte de cimetière; en effet, outre les anciens tombeaux, affaissés par l'effet des pluies et la poussée des terres, j'y reconnus les tombeaux des Comaniens, sur lesquels sont des statues informes et les tombeaux des Tchindghiz-Khanides, qui recèlent de petits caveaux en briques. »

« Il est probable, dit ailleurs Potocki, que les tombeaux ou tertres-sépulcres de Tokmak sont les véritables tombeaux des rois de Scythie. Donc il faudrait les creuser, et ce serait d'autant plus intéressant, qu'Hérodote nous donne des notions sur leur structure intérieure. »

souchet broyé, de parfums, de graine d'ache et d'anis, ils le recousent. On porte ensuite le corps sur un char dans une autre province dont les habitants se coupent, comme les Scythes royaux, un peu de l'oreille, se rasent les cheveux autour de la tête, se font des incisions aux bras, se déchirent le front et le nez, et se passent des flèches à travers la main gauche. De là on porte le corps du roi sur un char dans une autre province de ses États, et les habitants de celle où il a été porté d'abord



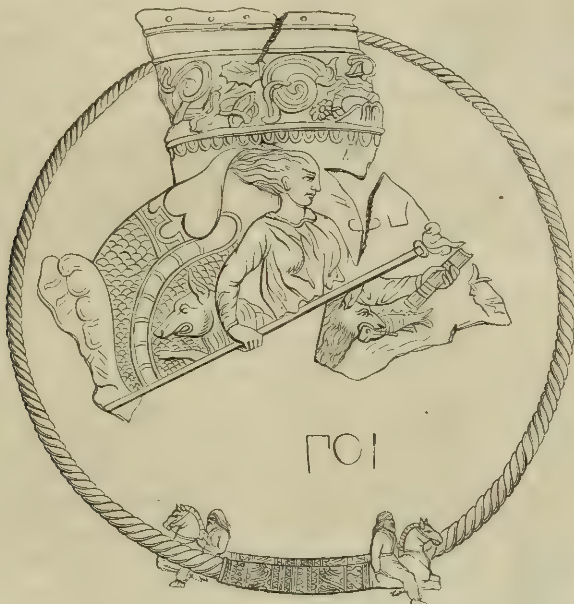
Plan du tombeau royal du Koul-Oba (tertre de cendres), ramification du mont d'or, près de Kertche, en Crimée, ancienne Tauride ([1]).

suivent le convoi. Quand on lui a fait parcourir toutes les provinces et toutes les nations soumises à son obéissance, il arrive dans le pays des Gerrhes, à l'extrémité de la Scythie, et on le place dans le lieu de sa sépulture, sur un lit de verdure et de feuilles entassées. On plante ensuite autour du corps des piques, et on pose par-dessus des pièces de bois qu'on couvre de branches de saule. On met dans l'espace vide de cette fosse une des femmes du roi qu'on a étranglée auparavant, son échanson, son

([1]) D'après la nature et le style des objets trouvés dans cette sépulture; d'après les costumes, la forme des lettres, les emblèmes allégoriques, on a supposé que ce tombeau, dont la structure et les dispositions intérieures rappellent ceux des anciens chefs de la Scythie, pourrait être celui de Leucon ou de Pairisades, rois du Bosphore, au quatrième siècle avant Jésus-Christ.

La ville de Kertche, ville russe, est située sur le détroit d'Ienikalen ou de Caffa, qui unit la mer Noire à la mer d'Azof. Ses constructions s'étendent au pied du rocher que l'on appelle le fauteuil de Mithridate. Panticapée, capitale du royaume du Bosphore, se développait en amphithéâtre sur le versant de cette montagne, en face de la mer. Il ne reste plus que quelques débris de cette ville antique, célèbre par son luxe; ses nécropoles ont été l'objet de fouilles et d'études qui ont fait découvrir des tombeaux et des œuvres d'art d'un très-haut intérêt pour l'histoire ancienne de ces contrées.

cuisinier, son écuyer, son ministre, un de ses serviteurs, des chevaux; en un mot, les prémices du reste de toutes les choses à son usage, et des coupes d'or : ils ne connaissent, en effet, ni l'argent, ni le cuivre. Cela fait, ils remplissent la fosse de terre et travaillent tous, à l'envi l'un de l'autre, à élever sur le lieu de sa sépulture un tertre très-haut.









Objets d'art trouvés dans la nécropole de Panticapée. — D'après Dubois de Montpéreux.

L'année révolue, ils prennent, parmi le reste des serviteurs du roi, ceux qui lui étaient le plus utiles. Ces serviteurs sont tous Scythes de nation, le roi n'ayant point d'esclaves achetés à prix d'argent, et se faisant servir par ceux de ses sujets à qui il l'ordonne. Ils étranglent une cinquantaine de ces ser-

viteurs, avec un pareil nombre de ses plus beaux chevaux (¹). Ils leur ôtent les entrailles, leur nettoient le ventre, et, après l'avoir rempli de paille, ils le recousent. Ils posent sur deux pièces de bois un demi-cercle renversé, puis un autre demi-cercle sur deux autres pièces de bois, et plusieurs autres ainsi de suite qu'ils attachent de la même manière. Ils élèvent ensuite sur ces demi-cercles les chevaux,





Ciselures d'un vase en électrum trouvé dans le tombeau royal de Koul-Oba, aux pieds du cadavre de la reine (²).



Peintures à la sanguine, d'un pied de large, sur un stuc très-fin, découvertes dans un tombeau à voûte égyptienne, à Panticapée.

après leur avoir fait passer des pieux dans toute leur longeur jusqu'au cou; les premiers demi-cercles soutiennent les épaules des chevaux, et les autres les flancs et la croupe; de sorte que les jambes, n'étant point appuyées, restent suspendues. Ils leur mettent ensuite un mors et une bride, tirent la bride en avant, et l'attachent à un pieu. Cela fait, ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont

(¹) Je ne doute pas que ces sacrifices inhumains ne paraissent une fable à ceux d'entre les modernes qui ne jugent des nations étrangères que d'après la leur. Qu'ils sachent qu'à la Chine, c'est-à-dire dans le pays le plus doux et le plus policé qu'il y ait, l'empereur Chun-Tchi ayant perdu une de ses épouses en 1660, fit sacrifier sur le tombeau de cette femme plus de trente esclaves. Il était Tartare, c'est-à-dire Scythe. Cet exemple récent rend croyable ce que nous dit Hérodote des anciens Scythes. (L.)

(²) Ces ciselures représentent, d'après l'explication de Dubois de Montpéreux, quatre scènes qui se rapportent à une expédition militaire : 1o un messager qui porte un bonnet phrygien paraît devant le roi (c'est ou une déclaration de guerre ou la nouvelle que les ennemis sont en marche); 2o l'acte de tendre un arc indique que l'on se prépare au combat; 3o après la guerre, un mage scythe enlève une dent au roi (on remarque en effet que plusieurs dents manquent au crâne royal déposé au musée de Kertche); 4o le roi est blessé à la jambe; il est pansé par un mage. — Cette interprétation peut être vraie; mais comme elle ne s'appuie sur aucune inscription, on est libre de la rejeter et de la remplacer par une autre, si l'on en trouve une plus ingénieuse.

étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer le long de l'épine du dos jusqu'au cou une perche dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu qui traverse le cheval. Enfin, lorsqu'ils ont arrangé ces cinquante cavaliers autour du tombeau, ils se retirent.

Telles sont les cérémonies qu'ils observent aux obsèques de leurs rois. Quant au reste des Scythes, lorsqu'il meurt quelqu'un d'entre eux, ses plus proches parents le mettent sur un chariot et le conduisent de maison en maison chez leurs amis ; ces amis le reçoivent et préparent chacun un festin à ceux qui accompagnent le corps, et font pareillement servir au mort de tous les mets qu'ils présentent aux autres. On transporte ainsi, de côté et d'autre, les corps des particuliers pendant quarante jours ; ensuite on les enterre. Lorsque les Scythes ont donné la sépulture à un mort, ils se purifient de la manière suivante. Après s'être frotté la tête avec quelque chose de détersif, et se l'être lavée, ils observent à l'égard du reste du corps ce que je vais dire. Ils inclinent trois perches l'une vers l'autre, et sur ces perches ils étendent des étoffes de laine foulée qu'ils bandent et ferment le plus qu'ils peuvent. Ils placent ensuite au milieu de ces perches et de ces étoffes un vase dans lequel ils mettent des pierres rougies au feu.

Il croît en Scythie du chanvre ; il ressemble fort au lin, excepté qu'il est plus gros et plus grand. Il lui est en cela de beaucoup supérieur. Cette plante vient d'elle-même et de graine. Les Thraces s'en font des vêtements qui ressemblent tellement à ceux de lin, qu'il faut être connaisseur pour les distinguer, et quelqu'un qui n'en aurait jamais vu de chanvre les prendrait pour des étoffes de lin.

Les Scythes prennent de la graine de chanvre, et, s'étant glissés sous des tentes de laine foulée, ils mettent de cette graine sur des pierres rougies au feu. Lorsqu'elle commence à brûler, elle répand une si grande vapeur, qu'il n'y a point en Grèce d'étuve qui ait plus de force. Les Scythes, étourdis par cette vapeur, jettent des cris confus. Elle leur tient lieu de bain ; car jamais ils ne se baignent. Quant à leurs femmes, elles broient sur une pierre raboteuse du bois de cyprès, de cèdre, et de l'arbre qui porte l'encens ; et, lorsque le tout est bien broyé, elles y mêlent un peu d'eau et en font une pâte dont elles se frottent tout le corps et le visage. Cette pâte leur donne une odeur agréable ; et le lendemain, quand elles l'ont enlevée, elles sont propres et leur beauté en a plus d'éclat.

Les Scythes ont un prodigieux éloignement pour les coutumes étrangères ; les habitants d'une province ne veulent pas même suivre celles d'une province voisine. Mais il n'en est point dont ils aient plus d'éloignement que de celles des Grecs.

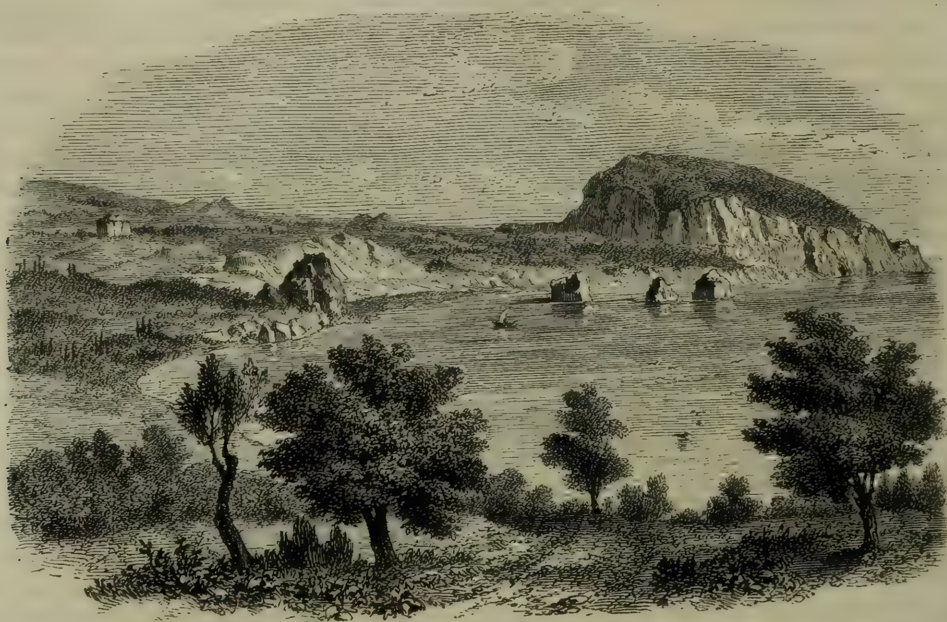
Quant à la population de la Scythie, on m'en a parlé diversement, et je n'en ai jamais rien pu apprendre de certain : les uns m'ont dit que ce pays était très-peuplé, et les autres, qu'à ne compter que les véritables Scythes, il l'était peu. Mais voici ce que j'ai vu par moi-même.

Entre le Borysthène et l'Hypanis, est un certain canton qu'on appelle Exampée. J'en ai fait mention un peu plus haut, en parlant d'une fontaine dont les eaux sont si amères que celles de l'Hypanis, dans lequel elle se jette, en sont tellement altérées qu'il n'est pas possible d'en boire. Il y a dans ce pays un vase d'airain six fois plus grand que le cratère qui se voit à l'embouchure du Pont-Euxin, et que Pausanias, fils de Cléombrote, y a consacré. Je vais en donner les dimensions en faveur de ceux qui ne l'ont point vu. Ce vase d'airain, qui est dans la Scythie, contient aisément six cents amphores, et il a six doigts d'épaisseur. Les habitants du pays m'ont dit qu'il avait été fait de pointes de flèches ; que leur roi Ariantas, voulant savoir le nombre de ses sujets, commanda à tous les Scythes d'apporter chacun une pointe de flèche, sous peine de mort ; qu'on lui en apporta en effet une quantité prodigieuse, dont il fit faire ce vase d'airain qu'il consacra dans le lieu qu'on appelle Exampée, comme un monument qu'il laissait à la postérité. Voilà ce que j'ai appris de la population des Scythes.

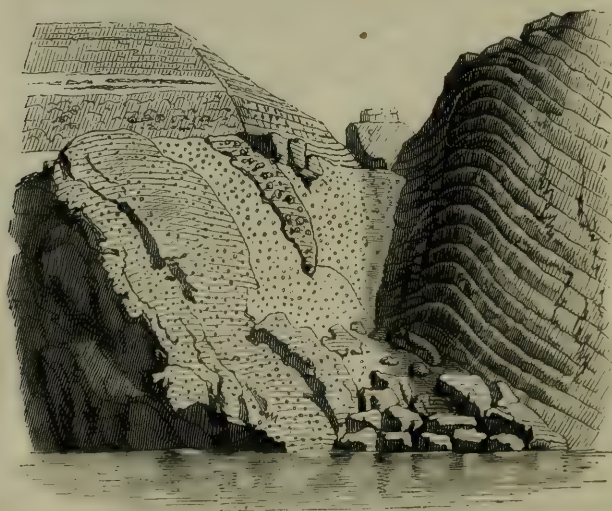
La Scythie n'a rien de merveilleux que les fleuves qui l'arrosent ; ils sont très-considérables et en très-grand nombre. Mais, indépendamment de ses fleuves et de ses vastes plaines, on y montre encore une chose digne d'admiration : c'est l'empreinte du pied d'Hercule sur un roc près du Tyras [1]. Cette empreinte ressemble à celle d'un pied d'homme, mais elle a 2 coudées de long.

[1] Cette prétendue empreinte sur le roc ne doit pas avoir été effacée ; mais on en a perdu la tradition ; et nous ne connaissons aucun voyageur qui en ait donné le dessin. Cette vénération pour les traces des pieds est commune en Orient. On verra plus loin la représentation de l'une des plus célèbres empreintes du pied de Bouddha dans l'Inde. Souvent les

A l'endroit où finit le golfe de Thrace, là commence la Scythie. L'Ister en traverse une partie, et se jette dans la mer du côté du sud-est.



Ancienne Tauride. — Vue de l'Aïoudagh. — D'après Dubois de Montpéreux.



Rocher sur lequel était bâti le temple d'Iphigénie, au sommet d'une gorge qui mène à la mer (¹). — Atlas de Dubois de Montpéreux.

pèlerins faisaient graver le contour de leur pied dans les temples. On trouve des exemples de cet usage en Égypte : deux pieds vus par la plante sont figurés sur la plate-forme du grand temple de Philæ.

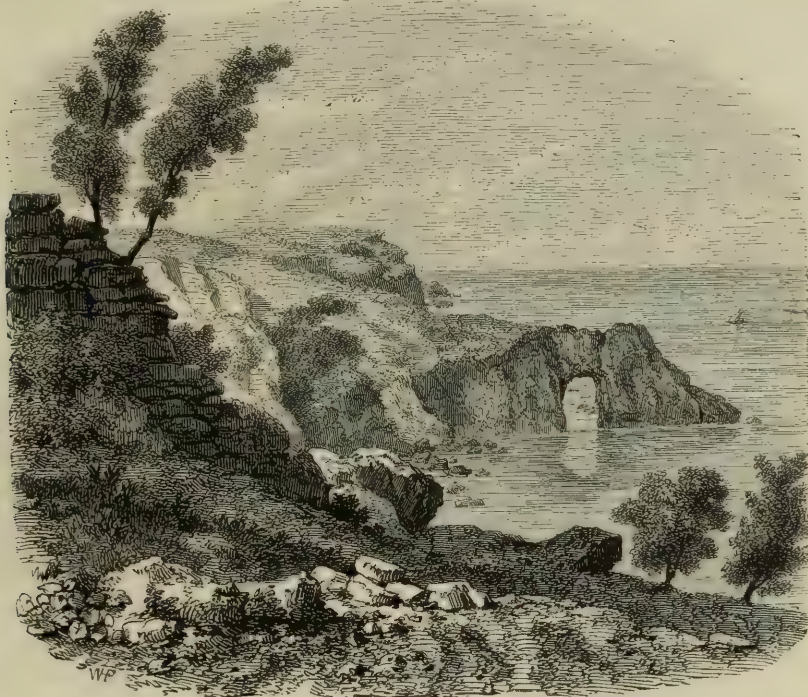
(¹) On croit que le temple d'Iphigénie était au sommet de l'Aïoudagh, à la place qui a été occupée depuis par un monastère dédié à saint Constantin et à sainte Hélène.

Plusieurs auteurs grecs donnent à la divinité cruelle que l'on y adorait le surnom de *montagnarde*.

Le village tartare bâti au pied de la montagne porte encore le nom de Parthénithe (*parthène*, vierge). Il semble que ce soit un souvenir lointain de la divinité taurique.

L'Aïoudagh (montagne de l'Ours, ou montagne sacrée?), haut de 1795 pieds, est le *Krioumètoron* ou « front du bélier »

Je vais indiquer ce qu'on trouve après l'Ister, et donner la mesure de la partie de la Scythie qui est au delà de ce fleuve, du côté de la mer. L'ancienne Scythie est située au midi jusqu'à la ville de Car-



Promontoire Parthénique, dans la Chersonèse Héracléotique, en Crimée (port Féolente) (¹).

cinitis. Le pays au delà de cette ville, en allant vers la même mer, est montagneux ; il est habité par la nation taurique, qui s'étend jusqu'à la ville de Chersonèse-Trachée, et cette ville est sur les bords de la mer qui est à l'est. Il y a, en effet, deux parties des confins de la Scythie qui sont bornées, comme l'Attique, l'une par la mer qui est au sud, l'autre par celle qui est à l'est.

Au delà de la Tauride, on trouve des Scythes qui habitent le pays au-dessus des Taures, et celui qui s'étend vers la mer qui est à l'est, ainsi que les côtes occidentales du Bosphore Cimmérien et du Palus-Mæotis jusqu'au Tanaïs, fleuve qui se décharge dans une anse de ce Palus. A prendre donc depuis l'Ister, et à remonter par le milieu des terres, la Scythie est bornée premièrement par le pays des Agathyrses, ensuite par celui des Neures, troisièmement par celui des Androphages, et enfin par celui des Mélanchlænes.

La Scythie étant tétragone, et deux de ses côtés s'étendant le long de la mer, l'espace qu'elle occupe vers le milieu des terres est parfaitement égal à celui qu'elle a le long des côtes. En effet, depuis

des anciens. « En avant de la côte taurique, dit Strabon, se détache fortement vers le midi, dans la mer, un promontoire qui se dirige vers la Paphlagonie et la ville d'Amastris ; on l'appelle *Krioumètoron.* » — « C'est au *Krioumètoron*, rapporte Scymnus de Chio, qu'on prétend qu'arriva Iphigénie lorsqu'elle disparut de l'Aulide. Les Taures, barbares et cruels, adorent une divinité qui leur ressemble par ses crimes impies. »

Suivant une tradition, Iphigénie, secrètement enlevée, serait devenue prêtresse de la divinité, vierge des Taures, et aurait immolé tous les Grecs échoués au pied du rocher, pour se venger de la barbarie dont elle avait failli être la victime. Quinze ans après son arrivée, Oreste aurait débarqué avec son ami Pylade au cap Parthénique, d'après le conseil que lui avait donné l'oracle. Prêt à être sacrifié, il aurait été reconnu par sa sœur, qui se serait décidée à fuir avec lui. Elle aurait dérobé et transporté sur le vaisseau la statue de la déesse.

(¹) L'extrémité du cap Parthénique, vu du Sud, s'appuie sur des roches pyramidales de porphyre dont les jets supportent, comme contre-forts, les couches de tertiaire qui couronnent les falaises.

l'Ister jusqu'au Borysthène, il y a dix journées de chemin; du Borysthène au Palus-Mæotis, il y en a dix autres; et depuis la mer, en remontant par le milieu des terres, jusqu'au pays des Mélanchlænes, qui habitent au-dessus des Scythes, il y a vingt jours de marche. Or je compte 200 stades pour chaque journée de chemin [1] : ainsi la Scythie aura 4 000 stades de traverse le long des côtes, et 4 000 autres stades à prendre droit par le milieu des terres. Telle est l'étendue de ce pays.

Les Taures ont des coutumes particulières. Ils immolent à Iphigénie, de la manière que je vais dire, les étrangers qui échouent sur leurs côtes, et tous les Grecs qui y abordent et qui tombent entre leurs mains [2]. Après les cérémonies accoutumées, ils les assomment d'un coup de massue sur la tête; quelques-uns disent qu'ils leur coupent ensuite la tête et l'attachent à une croix, et qu'ils précipitent le corps du haut du rocher où le temple est bâti; quelques autres conviennent du traitement fait à la tête, mais ils assurent qu'on enterre le corps au lieu de le précipiter du haut du rocher. Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon [2]. Quant à leurs ennemis, si un Taure fait dans les combats un prisonnier, il lui coupe la tête et l'emporte chez lui. Il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison, et surtout au-dessus de la cheminée. Ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers, afin, disent-ils, qu'elle garde et protége toute la maison. Ils subsistent du butin qu'ils font à la guerre.

Les Agathyrses portent, la plupart du temps, des ornements d'or, et sont les plus efféminés de tous les hommes. Les femmes sont communes entre eux, afin qu'étant tous unis par les liens du sang, et que ne faisant tous, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille, ils ne soient sujets ni à la haine, ni à la jalousie. Quant au reste de leurs coutumes, elles ont beaucoup de conformité avec celles des Thraces.

Les Neures observent les mêmes usages que les Scythes. Une génération avant l'expédition de Darius, ils furent forcés de sortir de leur pays, à cause d'une multitude de serpents qu'il produisit, et



Oreste et Pylade conduits devant l'autel de la Diane taurique pour être immolés. La sœur d'Oreste, Iphigénie, tient à la main une épée. — Fragment d'un bas-relief antique [3].

parce qu'il en vint en plus grand nombre des déserts qui sont au-dessus d'eux. Ils en furent tellement infestés, qu'ils s'expatrièrent et se retirèrent chez les Budins.

(1) D'après l'évaluation la plus récente de l'un des stades grecs, cette journée de marche serait d'environ 31 kilomètres, ou de près de huit lieues. Le chameau (Hérodote voyageait sans doute avec une caravane) ne fait guère, en moyenne, que trois quarts de lieue par heure.

(2) Les Tchoudes finois, même race que celle des Taures, ont été de redoutables pirates jusqu'aux onzième et douzième siècles de notre ère.

(3) Sarcophage qui appartenait autrefois au palais Accoramboni, à Rome, conservé aujourd'hui à Munich. D'autres monuments antiques représentent des scènes qui se rapportent au séjour d'Oreste en Tauride : notamment une peinture d'Herculanum *(Pitture d'Ercolano*, I, XII); deux bas-reliefs du palais Grimani, à Venise; une scène du *Vase de Ruvo*, Musée de Naples. — Consultez *l'Orestéide*, par A. Millin (1817); *le Vase de Ruvo*, publié et expliqué par Emilio Braun; les *Monuments inédits*, publiés par l'Institut de correspondance archéologique (Rome et Paris, t. II, 1834-38); la *Nouvelle Galerie mythologique*, par MM. Guigniaut et Maury.

Il paraît que ces peuples sont des enchanteurs. En effet, s'il faut en croire les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois par an en loup pour quelques jours, et reprend ensuite sa première forme. Les Scythes ont beau dire, ils ne me feront pas croire de pareils contes; ce n'est pas qu'ils ne les soutiennent, et même avec serment (1).

Il n'est point d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages que les Androphages (anthropophages). Ils ne connaissent ni les lois, ni la justice; ils sont nomades. Leurs habits ressemblent à ceux des Scythes; mais ils ont une langue particulière. De tous les peuples dont je viens de parler, ce sont les seuls qui mangent de la chair humaine.

Les Mélanchlænes portent tous des habits noirs; de là vient leur nom. Ils suivent les coutumes et les usages des Scythes.

Les Budins (2) forment une grande et nombreuse nation. Ils se peignent le corps entier en bleu et en rouge. Il y a dans leur pays une ville entièrement bâtie en bois; elle s'appelle Gélonus. Ses murailles sont aussi toutes de bois; elles sont hautes, et ont à chaque face 30 stades de longueur Leurs maisons et leurs temples sont aussi de bois. Il y a en effet dans ce pays des temples consacrés aux dieux des Grecs. Ils sont bâtis à la façon des Grecs, et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois. De trois en trois ans, ils célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Aussi les Gélons sont-ils Grecs d'origine. Ayant été chassés des villes de commerce (3), ils s'établirent dans le pays des Budins Leur langue est un mélange de grec et de scythe.

Les Budins n'ont ni la même langue ni la même manière de vivre que les Gélons. Ils sont autochthones, nomades, et les seuls de cette contrée qui mangent de la vermine. Les Gélons, au contraire, cultivent la terre, vivent de blé, ont des jardins, et ne ressemblent aux Budins ni par l'air du visage, ni par la couleur. Les Grecs les confondent, et comprennent les Budins sous le nom de Gélons; mais ils se trompent.

Leur pays entier est couvert d'arbres de toute espèce; et, dans le canton où il y en a le plus, on trouve un lac grand et spacieux, et un marais bordé de roseaux. On prend dans ce lac des loutres, des castors, et d'autres animaux qui ont le museau carré. Leurs peaux servent à faire des bordures aux habits.

Quant aux Sauromates (4), voici ce qu'on en dit. Lorsque les Grecs eurent combattu contre les Amazones, que les Scythes appellent *Aiorpata,* nom que les Grecs rendent en leur langue par celui d'Androctones (qui tuent des hommes), car *aior*, en scythe, signifie un homme, et *pata* veut dire tuer; quand ils eurent, dis-je, combattu contre elles, et qu'ils eurent remporté la victoire sur les bords du Thermodon, on raconte qu'ils emmenèrent avec eux, dans trois vaisseaux, toutes celles qu'ils avaient pu faire prisonnières. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles attaquèrent leurs vainqueurs et les taillèrent en pièces. Mais, comme elles n'entendaient rien à la manœuvre des vaisseaux et qu'elles ne savaient pas faire usage du gouvernail, des voiles et des rames, après qu'elles eurent tué les hommes, elles se laissèrent aller au gré des flots et des vents et abordèrent à Cremnes, sur le Palus-Mæotis. Cremnes est du pays des Scythes libres. Les Amazones, étant descendues de leurs vaisseaux en cet endroit (5), avancèrent par le milieu des terres habitées; et, s'étant emparées du premier haras qu'elles rencontrèrent sur leur route, elles montèrent à cheval et pillèrent les terres des Scythes.

Les Scythes ne pouvaient deviner qui étaient ces ennemis dont ils ne connaissaient ni le langage, ni l'habit; ils ignoraient aussi de quelle nation ils étaient, et, dans leur surprise, ils n'imaginaient

(1) Les Neures sont des Scythes qui, dans les grands froids, se couvraient d'une saie faite de peaux de loups, et qui quittaient cette fourrure dès que le temps était adouci : voilà tout le mystère. (Pelloutier, *Histoire des Celtes*, t. I, p. 305.)

(2) Rouges ou blonds. Parmi les peuples de la race blonde indo-germanique qui habitaient anciennement l'Asie centrale et se portaient de là vers l'ouest, les Hakas, que l'on croit les ancêtres des Kirghiz, sont décrits par les Chinois « à cheveux roux et à pupilles vertes; » — les Ou-Sun, dont 120 000 familles vivaient, trois siècles avant notre ère, au nord-ouest de la Chine, sont signalés par un commentateur chinois comme « peuple à barbe rousse et à yeux bleus. »

(3) Ce sont les villes sur le Pont-Euxin, et la ville de Borysthène.

(4) Sauromates vient de *Saurosommata* (yeux de lézard) : ces yeux ressemblent beaucoup à ceux des Nogaïs ou Kalmouks, yeux à globe proéminent et fendu transversalement.

(5) Les Amazones avaient débarqué en Crimée, au-dessus de Jenikale; elles suivirent les côtes du Palus et gagnèrent le continent; puis, ayant suivi de nouveau les côtes jusque vers la Berda, elles rencontrèrent les jeunes Scythes.

pas d'où ils venaient. Trompés par l'uniformité de leur taille, ils les prirent d'abord pour des hommes, et, dans cette idée, ils leur livrèrent bataille. Mais ils reconnurent, par les morts restés en leur pouvoir après le combat, que c'étaient des femmes. Ils résolurent, dans un conseil tenu à ce sujet, de n'en plus tuer aucune, mais de leur envoyer les plus jeunes d'entre eux en aussi grand nombre qu'ils conjecturaient qu'elles pouvaient être, avec ordre d'asseoir leur camp près de celui des Amazones, de faire les mêmes choses qu'ils leur verraient faire, de ne pas combattre quand



Amazones (¹). — D'après les vases antiques. (Voy. Thomas Hope.)

même elles les attaqueraient, mais de prendre la fuite, et de s'approcher et de camper près d'elles lorsqu'elles cesseraient de les poursuivre.

Les jeunes gens suivirent ces ordres; les Amazones, ayant reconnu qu'ils n'étaient pas venus pour leur faire du mal, les laissèrent tranquilles. Cependant les deux camps s'approchaient tous les jours de plus en plus. Les jeunes Scythes n'avaient, comme les Amazones, que leurs armes et leurs chevaux, et vivaient, comme elles, de leur chasse et du butin qu'ils pouvaient enlever.

Peu à peu ils apprivoisèrent les Amazones; et, ayant ensuite réuni les deux camps, ils demeurèrent ensemble, et chacun prit parmi elles une femme. Ces jeunes gens ne pouvaient apprendre la langue de leurs compagnes; mais les Amazones apprirent celle de leurs maris; et, lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes leur parlèrent ainsi : « Nous avons des parents, nous avons des biens; menons une autre vie; réunissons-nous au reste des Scythes, et vivons avec eux. Nous n'aurons jamais d'autres femmes que vous. »

« Nous ne pourrions pas, répondirent les Amazones, demeurer avec les femmes de votre pays. Leurs

(¹) Suivant Klaproth, le nom des Amazones pourrait venir des mots persans *hemeh zen*, qui veulent dire « toutes femmes. »

En slave russe, *same-zony* signifie aussi « toutes femmes » et « seules femmes. »

On retrouve dans toutes les parties du monde, et même en Amérique, des traditions qui se rapportent à l'existence de tribus ou de nations composées de femmes guerrières

Les écrits des anciens témoignent que des Amazones ont habité en Asie Mineure, sur les bords du Thermodon, et d'autres au nord du Caucase. Il paraît non moins certain qu'il a existé dans la partie septentrionale du Tibet un état gouverné par des femmes. (Voyez dans le *Magasin asiatique* de Klaproth, t. I, p 230, la notice sur les Amazones de l'Asie centrale.)

On croit qu'il y avait encore, au dix-septième siècle, des Amazones ou femmes guerrières dans le Caucase. (Voyez la Relation de la Colchide ou Mingrélie par le P. A. Lamberti, t. VII des *Voyages au Nord*, recueil de Thévenot.) Les Circassiens racontent encore aujourd'hui que des femmes guerrières, qu'ils nomment *Emmetes*, occupent les montagnes habitées aujourd'hui par les Tcherkesses et les Souaves, à l'est, jusqu'à Aghlo-Kabak, situé dans la chaîne des promontoires de la petite Kabarda, laquelle porte le nom d'Arek.

On lira avec intérêt une dissertation sur les Amazones, leur origine, les mythes et les représentations figurées qui les concernent, dans le tome II (3e partie, note 9 page 979) des *Religions de l'antiquité*, par Guigniaut (1849).

coutumes ne ressemblent en rien aux nôtres : nous tirons de l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons point appris les ouvrages propres à notre sexe. Vos femmes ne font rien de ce que nous venons de dire, et ne s'occupent qu'à des ouvrages de femmes. Elles ne quittent point leurs chariots, ne vont point à la chasse, ni même nulle part ailleurs. Nous ne pourrions par conséquent jamais nous accorder ensemble. Mais si vous voulez montrer de la justice, allez trouver vos pères, demandez-leur la partie de leurs biens qui vous appartient ; revenez après l'avoir reçue, et nous vivrons en notre particulier. »

Les jeunes Scythes, persuadés, firent ce que souhaitaient leurs femmes ; et, lorsqu'ils eurent recueilli la portion de leur patrimoine qui leur revenait, ils les rejoignirent. Alors elles leur parlèrent ainsi : « Après vous avoir privés de vos pères, et après les dégâts que nous avons faits sur vos terres, nous en craindrions les suites s'il nous fallait demeurer dans ce pays ; mais, puisque vous voulez bien nous prendre pour femmes, sortons-en tous d'un commun accord, et allons nous établir au delà du Tanaïs. »

Les jeunes Scythes y consentirent. Ils passèrent le Tanaïs ; et, ayant marché trois jours à l'est, et autant depuis le Palus-Mæotis vers le nord, ils arrivèrent dans le pays qu'ils habitent encore maintenant, et où ils fixèrent leur demeure. De là vient que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes : elles montent à cheval, et vont à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent aussi à la guerre, et portent les mêmes habits qu'eux.

Les Sauromates font usage de la langue scythe ; mais, depuis leur origine, ils ne l'ont jamais parlée avec pureté, parce que les Amazones ne la savaient qu'imparfaitement. Quant aux mariages, ils ont réglé qu'une fille ne pourrait se marier qu'elle n'eût tué un ennemi ([1]). Aussi y en a-t-il qui, ne pouvant accomplir la loi, meurent de vieillesse sans avoir été mariées.

THRACE.

Les peuples qui habitent sur les bords du Téare prétendent que ses eaux sont excellentes contre plusieurs sortes de maux, et particulièrement qu'elles guérissent les hommes et les chevaux de la gale. Ses sources sortent du même rocher, au nombre de trente-huit : les unes sont chaudes, les autres froides. Elles sont à égale distance de la ville d'Héræum, qui est près de Périnthe, et d'Apollonie, ville située sur le Pont-Euxin, c'est-à-dire à deux journées de marche de l'une et de l'autre de ces places. Le Téare se jette dans le Contadesdus, le Contadesdus dans l'Agrianès, l'Agrianès dans l'Hèbre, et l'Hèbre dans la mer, près de la ville d'Ænos.

Darius prit tant de plaisir à voir ce fleuve, qu'il fit ériger près de la source une colonne, avec cette inscription : « Les sources du Téare donnent les meilleures et les plus belles eaux du monde : Darius, » fils d'Hystaspe, le meilleur et le plus beau de tous les hommes, roi des Perses et de toute la terre » ferme, marchant contre les Scythes, est arrivé sur ses bords. »

Les Gètes sont les plus braves et les plus justes d'entre les Thraces : ils se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis, que quelques-uns d'entre eux croient le même que Gébéléizis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation, et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait la députation. Trois d'entre eux sont chargés de tenir chacun une javeline la pointe en haut, tandis que d'autres prennent, par les pieds et les mains, celui qu'on envoie à Zalmoxis. Ils le mettent en branle, et le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice ; s'il n'en meurt pas, ils l'accusent d'être méchant. Quand ils ont cessé de l'accuser, ils en députent un autre, et lui donnent aussi leurs ordres, tandis qu'il est encore

([1]) Les femmes des Sauromates, dit Hippocrate, montent à cheval, tirent de l'arc, lancent le javelot de dessus le cheval, et vont à la guerre, tant qu'elles sont filles. Elles ne se marient point qu'elles n'aient tué trois ennemis, et ne cohabitent point avec leurs maris qu'elles n'aient fait les cérémonies sacrées prescrites par la loi. Les femmes mariées cessent d'aller à cheval, à moins qu'il ne soit nécessaire de faire une expédition générale.

en vie. Ces mêmes Thraces tirent aussi des flèches contre le ciel, quand il tonne et lorsqu'il éclaire, pour menacer le dieu qui lance la foudre, persuadés qu'il n'y a point d'autre dieu que celui qu'ils adorent.

Les Thraces sont, du moins après les Indiens, la nation la plus nombreuse de la terre. S'ils étaient gouvernés par un seul homme, ou s'ils étaient bien unis entre eux, ils seraient, à mon avis, le plus puissant de tous les peuples; mais cette union est impraticable, et c'est cela même qui les rend faibles. Ils ont chacun un nom différent, suivant les différents cantons qu'ils occupent: cependant leurs lois et leurs usages sont en tout à peu près les mêmes, excepté chez les Gètes, les Trauses, et ceux qui habitent au-dessus des Crestoniens.

Les coutumes des Trauses ressemblent parfaitement aux usages du reste des Thraces, excepté en ce qui regarde les enfants nouveau-nés et les morts. Lorsqu'il naît chez eux un enfant, ses parents, assis autour de lui, font une énumération de tous les maux auxquels la nature humaine est sujette, et gémissent sur le sort fâcheux qu'il doit nécessairement éprouver pendant sa vie. Mais si quelqu'un meurt, ils en témoignent de la joie en le mettant en terre, et se réjouissent du bonheur qu'il a d'être délivré d'une infinité de maux.

Chez les peuples qui demeurent au-dessus des Crestoniens, chaque particulier a plusieurs femmes. Lorsqu'un d'entre eux vient à mourir, il s'élève entre ses femmes de grandes contestations pour savoir celle qu'il aimait le mieux, et ses amis s'intéressent vivement à cette dispute. Celle en faveur de qui on prononce un jugement si honorable reçoit les éloges de la compagnie. Son plus proche parent l'immole ensuite sur le tombeau de son mari, et on l'enterre avec lui. Les autres femmes sont très-affligées de cette préférence; c'est pour elles un très-grand affront.

Les autres Thraces ont coutume de vendre leurs enfants, à condition qu'on les emmènera hors du pays. Ils ne veillent pas sur leurs filles, mais ils gardent étroitement leurs femmes, et les achètent fort cher de leurs parents. Ils portent des stigmates sur le corps; c'est chez eux une marque de noblesse; il est ignoble de n'en point avoir. Rien de si beau à leurs yeux que l'oisiveté, rien de si honorable que la guerre et le pillage, et de si méprisable que de travailler à la terre. Tels sont leurs usages les plus remarquables.

Ils n'adorent que Mars, Bacchus et Diane; mais les rois seuls honorent principalement Mercure, dont ils se croient descendus, et ne jurent que par lui.

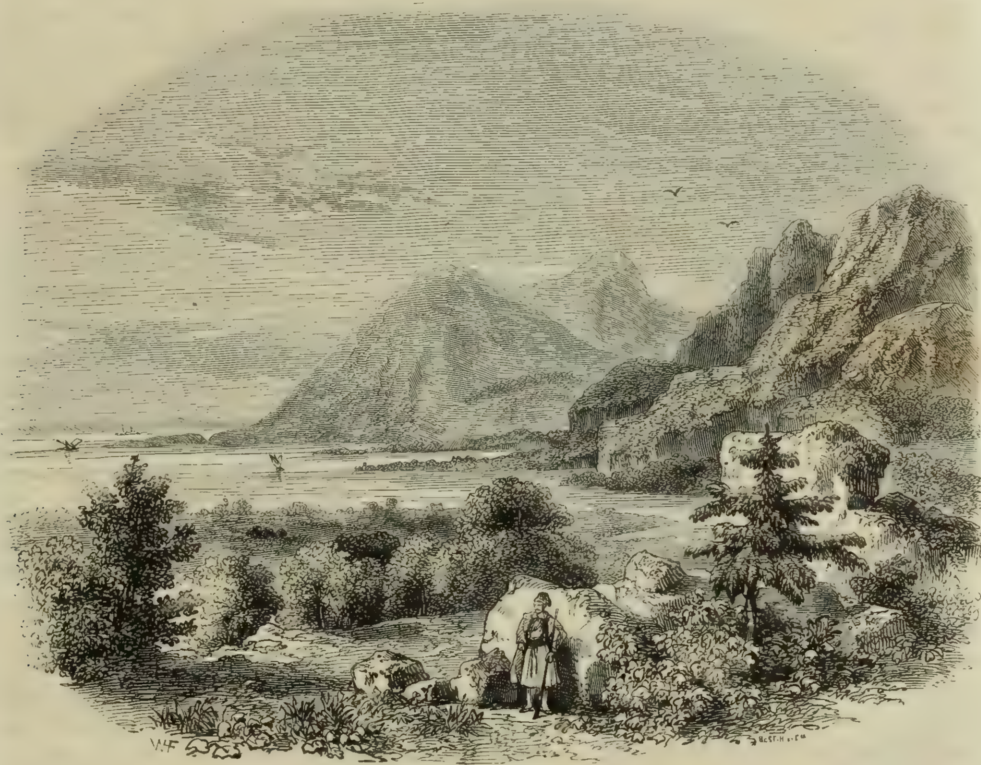
Voici comment se font les funérailles des gens riches. On expose le mort pendant trois jours, et, après avoir immolé toutes sortes d'animaux, on fait un festin auquel les pleurs et les gémissements servent de prélude. On lui donne ensuite la sépulture, soit en le brûlant, soit en le mettant en terre. On élève après cela un tertre sur le lieu de la sépulture, et l'on célèbre des jeux de toute espèce, avec des prix dont les plus considérables sont adjugés aux combats particuliers, à cause de l'estime qu'ils en font.

On ne peut rien dire de certain sur les peuples qui habitent au nord de la Thrace. Mais le pays au delà de l'Ister paraît désert et immense, et n'est occupé, autant que j'ai pu l'apprendre, que par les Sigynnes. Leurs habits ressemblent à ceux des Mèdes. Leurs chevaux sont petits et camus; leur poil est épais et long de cinq doigts; ils n'ont pas assez de force pour les hommes, mais, attelés à un char, ils vont très-vite; et c'est la raison qui engage ces peuples à faire usage de chariots. Ils sont limitrophes des Venètes, qui habitent sur les bords de la mer Adriatique, et prétendent être une colonie de Mèdes. Mais je ne puis comprendre comment les Mèdes se sont transplantés en ce pays; cependant tout est possible avec le temps.

Les Thraces assurent que les pays au delà de l'Ister sont remplis par des abeilles qui empêchent de pénétrer plus avant. Cela me paraît d'autant moins vraisemblable, que cet insecte ne peut supporter un grand froid; je crois plutôt que la rigueur du climat rend inhabitables les pays situés sous l'Ourse.

FIN DU VOYAGE. — GRÈCE. — ASIE MINEURE. — COSTUMES MILITAIRES DES DIFFÉRENTS PEUPLES. — MORT D'HÉRODOTE.

En sortant de Thrace, Hérodote entra dans la Grèce, qui était le but de ses voyages : son livre montre assez qu'il avait étudié le territoire, les villes, les monuments, les institutions, les mœurs de ce beau pays, avec la haute et rare puissance d'observation qui était un des caractères de son génie. Toutefois, des diverses contrées qu'il avait parcourues, la Grèce est celle qu'il a décrite avec le moins de détails : la raison en est que l'histoire dont il recueillait les éléments était destinée aux Grecs eux-mêmes ; il n'avait pas à leur enseigner ce qu'était leur patrie. Seulement la nature de son sujet le conduisit nécessairement à tracer le plan des lieux où les Grecs s'étaient immortalisés par leur



Défilé des Thermopyles, entre le prolongement du mont Œta et la mer (¹).

résistance héroïque contre l'invasion des Perses. On ne trouve, par exemple, dans aucun auteur ancien, une description des Thermopyles aussi minutieuse et aussi claire que celle que donne Hérodote :

« L'Artémisium se rétrécit au sortir de la mer de Thrace, et devient un petit détroit entre l'île de Sciathos et les côtes de Magnésie. Après le détroit de l'Eubée, il est borné par un rivage sur lequel on voit un temple de Diane (²). L'entrée en Grèce par la Trachinie est d'un demi-plèthre à l'endroit où il a le moins de largeur. Mais le passage le plus étroit du reste du pays est devant et derrière les Ther-

(¹) Le passage est devenu beaucoup plus large par suite des dépôts d'alluvion et de la retraite de la mer.

(²) L'Artémisium est un bras de mer. Diane s'appelle en grec *Artémise*. C'est ce temple qui paraît avoir donné son nom à cette côte et au bras de mer.

mopyles; car derrière, près d'Alpènes, il ne peut passer qu'une voiture de front; et devant, près de la rivière du Phénix, et proche de la ville d'Anthela, il n'y a pareillement de passage que pour une voiture. A l'ouest des Thermopyles est une montagne inaccessible, escarpée, qui s'étend jusqu'au mont Œta. Le côté du chemin à l'est est borné par la mer, par des marais et des ravins. Dans ce passage il y a des bains chauds, que les habitants appellent chytres (chaudières) [1], et près de ces bains est un autel consacré à Hercule. Ce même passage était fermé d'une muraille dans laquelle on avait anciennement pratiqué des portes. Les habitants de la Phocide l'avaient bâtie parce qu'ils redoutaient les Thessaliens, qui étaient venus de la Thesprotie s'établir dans l'Éolide (la Thessalie) qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Ils avaient pris ces précautions parce que les Thessaliens tâchaient de les subjuguer, et de ce passage ils avaient fait alors une fondrière en y lâchant les eaux chaudes, mettant tout en usage pour fermer l'entrée de leur pays aux Thessaliens. La muraille, qui était très-ancienne, était en grande partie tombée de vétusté. Mais les Grecs, l'ayant relevée, jugèrent à propos de repousser de ce côté-là les Barbares. Près du chemin est un bourg nommé Alpènes, d'où les Grecs se proposaient de tirer leurs vivres. Après avoir considéré et examiné tous les lieux, celui-ci parut commode aux Grecs, parce que les Barbares ne pourraient faire usage de leur cavalerie, et que la multitude de leur infanterie leur deviendrait inutile. Aussi résolurent-ils de soutenir en cet endroit le choc de l'ennemi. Dès qu'ils eurent appris l'arrivée du roi dans la Piérie, ils partirent de l'isthme, et se rendirent, les uns par terre aux Thermopyles, et les autres par mer à Artémisium.

» ..... Le roi de Perse se trouvait très-embarrassé, lorsque Éphialtes, Mélien de nation et fils d'Eurydème, vint le trouver dans l'espérance de recevoir de lui une grande récompense. Ce traître lui découvrit le sentier qui conduit par la montagne aux Thermopyles, et fut cause par là de la perte totale des Grecs qui gardaient ce passage.

» Ce sentier commence à l'Asope, qui coule par l'ouverture de la montagne qui porte le nom d'Anopée, ainsi que le sentier. Il va par le haut de la montagne, et finit vers la ville d'Alpènes, la première du pays des Locriens du côté des Méliens, près de la roche appelée Mélampyge et de la demeure des Cercopes. C'est là que le chemin est le plus étroit. En descendant la montagne le chemin est beaucoup plus court que lorsqu'il la faut monter et en faire le tour. »

Hérodote rapporte ensuite qu'il vit le lion de pierre érigé en l'honneur de Léonidas sur la colline qui est à l'entrée du passage. Il ajoute :

« Tous les Grecs furent enterrés au même endroit où ils avaient été tués, et l'on voit sur leur tombeau cette inscription, ainsi que sur le monument de ceux qui avaient péri avant que Léonidas eût renvoyé les alliés : « Quatre mille Péloponnésiens combattirent autrefois dans ce lieu contre trois mil- » lions d'hommes. » Cette inscription regarde tous ceux qui eurent part à l'action des Thermopyles; mais celle-ci est pour les Spartiates en particulier : « Passant, va dire aux Lacédémoniens que nous » reposons ici pour avoir obéi à leurs lois. » En voici une pour le devin Mégistias : « C'est ici le monu- » ment de l'illustre Mégistias, qui fut autrefois tué par les Mèdes après qu'ils eurent passé le Sperchius. » Il ne put se résoudre à abandonner les chefs de Sparte, quoiqu'il sût avec certitude que les Parques » venaient fondre sur lui. » Les amphictyons firent graver ces inscriptions sur des colonnes, afin d'honorer la mémoire de ces braves gens. J'en excepte l'inscription du devin Mégistias, que fit, par amitié pour lui, Simonides, fils de Léoprépès. »

Ce dernier passage doit arrêter l'attention de ceux qui croient encore, sur la foi de récits altérés, que Léonidas et les trois cents Spartiates combattant sous ses ordres furent les seuls qui se sacrifièrent aux Thermopyles pour la liberté de la Grèce.

Lorsqu'il s'agit de cette héroïque défense, il faut d'abord distinguer le commencement de la fin de l'attaque. Les premiers jours, l'effort des Perses fut soutenu, non-seulement par les Spartiates, mais par les Phocidiens, les Locriens, les Thespiens et plusieurs autres peuples alliés. L'ancien mur, relevé par les Grecs, comme on l'a vu plus haut, leur servit d'abri contre les Barbares, et leur permit de re-

[1] L'eau la plus bleue que j'aie vue, dit Pausanias, est celle des Thermopyles. Elle ne l'est pourtant pas toute, mais seulement celle qui coule dans la piscine, que ceux du pays appellent baignoire des femmes.

pousser plus facilement les assauts du premier jour. Cependant l'attaque avait été si violente que les Perses espérèrent un heureux résultat pour le lendemain. « Ils se flattaient, dit Hérodote, que les Grecs ne pourraient plus lever les mains à cause de leur fatigue et des blessures dont ils les croyaient couverts; mais les Grecs, s'étant *rangés en bataille par nations et par bataillons, combattirent tour à tour*, excepté les Phocidiens qu'on avait placés sur les montagnes pour en garder le sentier. »

Ce fut seulement quand Éphialtes eut indiqué à Xerxès le sentier qui lui permettait de tourner les Grecs, que Léonidas, averti au point du jour par les guetteurs qui gardaient les hauteurs, renvoya les alliés. Il garda seulement les Thébains que l'on soupçonnait, avec raison, de vouloir passer à l'ennemi, et les Thespiens qui déclarèrent qu'ils voulaient mourir avec lui.

Dans ce second combat, les Spartiates furent donc les plus nombreux, mais ne furent pas encore seuls.

Les défenseurs des Thermopyles sortirent cette fois de derrière la muraille, comme des gens qui ont fait le sacrifice de leur vie, et combattirent les troupes de Xerxès dans l'endroit le plus large du défilé. La plupart eurent bientôt leurs piques brisées et durent continuer la lutte avec leurs épées. Ce fut là que Léonidas fut tué.

Lorsque le corps de troupes qui les avait tournés parut, et qu'ils se virent entourés, ils se groupèrent sur la colline qui est à l'entrée du passage (sauf les Thébains qui se rendirent aux Perses), et là, serrés l'un contre l'autre, Spartiates et Thespiens moururent en combattant. « Ceux qui avaient encore leurs épées s'en servirent pour leur défense, les autres se défendirent avec les mains et les dents! » Les Barbares qui les cernaient de tous côtés les ensevelirent sous un monceau de traits.

Avant la bataille, un Trachinien, voyant la multitude des Barbares, s'était écrié que la nuée de leurs flèches serait assez épaisse pour voiler le soleil. « Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès, nous combattrons à l'ombre! » Mot héroïque dont les historiens ont fait honneur à Léonidas.

Parmi les plus braves de cette dernière journée, on cita le Thespien Dithyrambus, fils d'Harmatidès.

On a souvent répété qu'un seul Spartiate échappa au désastre des Thermopyles, et qu'à son retour à Lacédémone, il fut en butte à toutes sortes d'insultes; il y a encore ici une inexactitude : aucun de ceux qui se trouvaient avec Léonidas ne sauva sa vie par la fuite; mais Aristodémus, qui avait été renvoyé à Alpènes avec Eurytus pour une ophthalmie violente, regagna Sparte tandis que son compagnon retournait mourir près de Léonidas, et Pantitès, chargé d'une mission en Thessalie, revint également sans avoir combattu. Tous deux furent traités d'infâmes; on refusa de leur parler et de leur donner le feu et l'eau. Pantitès se pendit de désespoir; mais Aristodémus se réhabilita en combattant bravement à Platée.

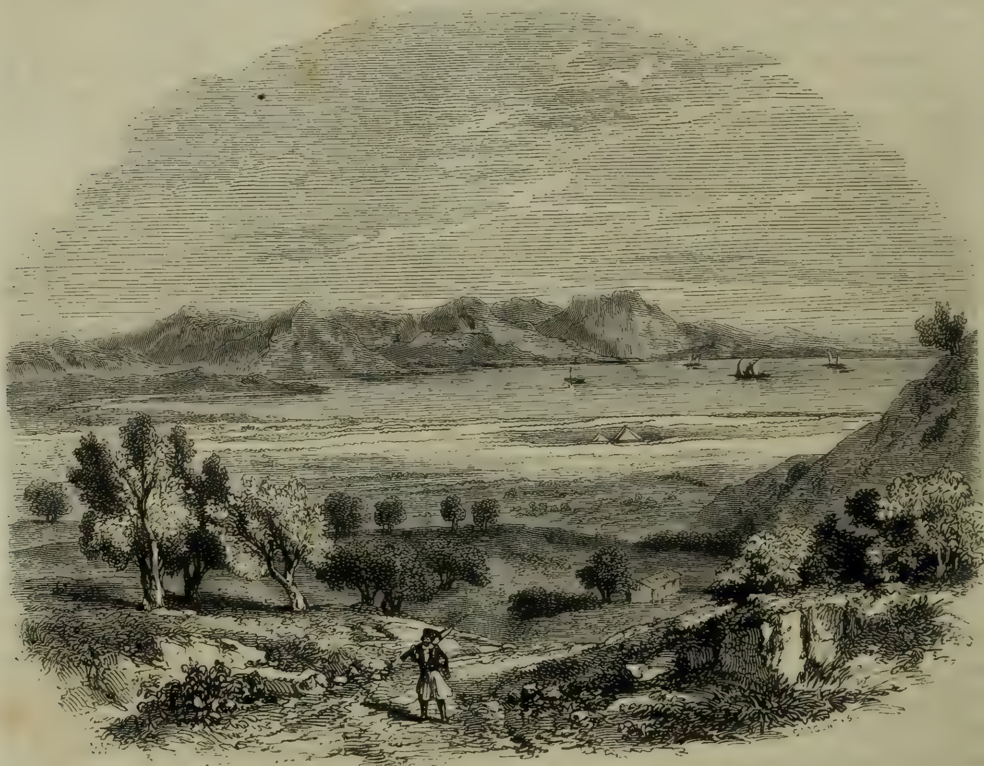
Hérodote ne manqua point d'explorer la plaine de Marathon. L'on sait par Pausanias que l'on y éleva un monument de terre amoncelée en l'honneur des Athéniens qui avaient péri, et un autre aux Platéens, et qu'on avait placé au-dessus de ces tumulus des colonnes où étaient gravés les noms des morts. Ces monticules sont encore visibles aujourd'hui, et des fouilles entreprises il y a quelques années ont fait découvrir un bas-relief représentant un soldat grec [1] : on le conserve au Musée d'Athènes.

En racontant le combat naval de Salamine, Hérodote indique les positions respectives des Perses et des Grecs devant cette île du golfe Saronique. On reconnaît aisément dans sa description mêlée aux détails de la lutte, et trop étendue pour être rapportée ici, la petite île de Psythalie, située entre Salamine et le continent, le canal, la presqu'île de Munychie, le Pyrée, Éleusis, l'île de Céos, et le cap Cynosure, qui avait été expressément désigné dans ce bel oracle de Bacis :

« Lorsque la plage conservée à Diane au glaive d'or, et celle de Cynosure, baignées par la mer, seront couvertes de la foule des navires comme d'un pont, et que le vainqueur, animé d'un espoir insensé, aura ravagé la brillante Athènes, la Vengeance, fille des dieux, éteindra cette râge de tout détruire qu'enfante le mépris des hommes, et que suit la satiété; le fer se croisera avec le fer. Mars rougira de sang les flots, et le fils de Saturne, dont les regards vont partout, rappelant la victoire auguste, fera luire pour les Grecs le jour de la liberté! » Hérodote rapporte que Lysistrate, devin athénien, avait aussi fait cette prédiction plusieurs années avant la bataille de Salamine : « Les femmes de

[1] Voyez un dessin de ce bas-relief dans le tome VIII du *Magasin Pittoresque*, page 207.

Colias feront griller l'orge avec des rames. » En effet, « le vent d'ouest, dit Hérodote, poussa sur la côte de l'Attique, appelé Colias, beaucoup de bois de la flotte perse »



Vue de la plaine de Marathon. — D'après un dessin de M. Doussault.

Il visita de même le champ de bataille de Platée, près du temple et du bois consacrés à Cérès, et où l'on voit encore aujourd'hui les tombes ouvertes.

« Après la victoire, Pausanias, dit-il, fit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Ilotes de l'apporter dans un même lieu. Ils se répandirent dans le camp, trouvèrent des tentes tissues d'or et d'argent, des lits dorés, des lits argentés, des cratères, des coupes et autres vases à boire qui étaient d'or; et, sur des voitures, des chaudières d'or et d'argent dans des sacs. Ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimeterres qui étaient d'or, sans s'embarrasser de leurs habits de diverses couleurs. Les Ilotes volèrent beaucoup d'effets qu'ils vendirent aux Éginètes, et ne montrèrent que ce qu'ils ne purent cacher. Telle fut la source des grandes richesses des Éginètes, qui achetaient aux Ilotes l'or, sans doute comme si c'eût été du cuivre.

» Lorsqu'on eut porté toutes ces richesses dans le même lieu, on en préleva la dixième partie pour les dieux [1]. On en fit faire au dieu de Delphes le trépied d'or, soutenu par un serpent d'airain à trois têtes, qu'on voit près de l'autel; au dieu d'Olympie, un Jupiter de bronze de dix coudées de haut, et au dieu de l'Isthme, un Neptune de bronze de sept coudées de haut. Le dixième du butin mis à part, on distribua le reste à chacun selon son mérite, les femmes esclaves des Perses, les bêtes de somme, l'or, l'argent et autres effets précieux. Personne ne dit ce qui fut donné, par manière de distinction, à ceux qui se signalèrent à la journée de Platée. Je crois cependant qu'on leur accorda quelque récom-

[1] Les Tégéates pillèrent la tente de Mardonius, et entre autres choses la mangeoire de ses chevaux, toute de bronze, et remarquable par sa beauté. Ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa. Quant au reste du butin, ils le portèrent au même endroit que les Grecs.

pense particulière : on mit à part, pour Pausanias, le dixième de tout, femmes, chevaux, talents, chameaux, et semblablement de toutes les autres richesses, et on lui en fit présent

» On dit aussi que Xerxès, en s'enfuyant de Grèce, avait laissé à Mardonius son ameublement, qui consistait en vaisselle d'or et d'argent, et en tapis de diverses couleurs ; que Pausanias, voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de lui préparer un repas comme si c'eût été pour leur maître. Cet ordre exécuté, Pausanias vit des lits d'or et d'argent richement couverts, des tables d'or et d'argent, et l'appareil d'un festin splendide. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna, pour se divertir, à ses serviteurs, de lui apprêter à manger à la manière de Lacédémone. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias ne put s'empêcher de rire. Il envoya chercher les généraux grecs ; et, lorsqu'ils furent arrivés, il leur dit, en leur montrant l'appareil des deux repas : « Grecs, je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la folie du général » des Perses, qui, ayant une si bonne table, est venu pour nous enlever celle-ci, qui est si misérable. » Tel fut, à ce qu'on dit, le langage de Pausanias aux généraux des Grecs.

» On trouva encore, longtemps après cette action, des coffres pleins d'or et d'argent, et d'autres richesses ; et, lorsque les cadavres eurent été dépouillés de leur chair, on reconnut un crâne d'homme sans suture et d'un seul os parmi les ossements que les Platéens transportèrent dans un même endroit. On vit aussi les deux mâchoires, l'inférieure et la supérieure, dont les dents, quoique distinguées, étaient toutes d'un seul os, tant les molaires que les autres, et les ossements d'un homme de cinq coudées ([1]).

» Lorsqu'on eut partagé le butin fait à Platée, les Grecs donnèrent la sépulture à leurs morts,



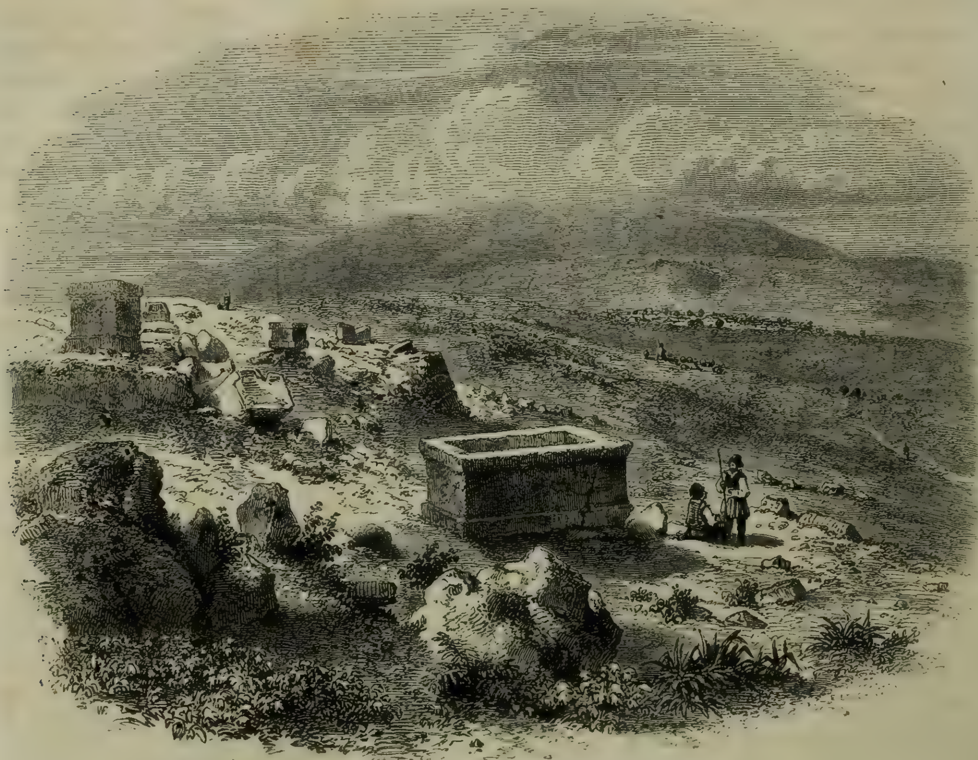
Salamine. — Tombeau de Thémistocle. — Le Siége de Xerxès. — D'après un dessin de M. Doussault.

chaque nation aux siens à part. Les Lacédémoniens firent trois fosses : dans l'une, ils enterrèrent les irènes ([2]) au nombre desquels étaient Posidonius, Amopharète, Philocyon et Callicrates ; dans la seconde,

([1]) 6 pieds 10 pouces et demi.

([2]) Les Lacédémoniens appellent irènes ceux qui sont sortis de la classe des enfants depuis deux ans, et mellirènes les

ils mirent le reste des Spartiates, et dans la troisième, les Ilotes. Les Tégéates furent enterrés à part, mais tous pêle-mêle. Les Athéniens mirent leurs morts ensemble. Les Mégariens et les Phlasiens en



Champ de bataille de Platée.

agirent de même à l'égard de ceux d'entre eux qui avaient été tués par la cavalerie. Il y avait des corps dans les tombeaux de toutes les nations; mais les autres peuples, dont on montre la sépulture à Platée, honteux, comme je l'ai appris, de ne s'être pas trouvés au combat, érigèrent chacun des cénotaphes de terre amoncelée, afin de se faire honneur dans la postérité. L'élévation de terre qu'on appelle la sépulture des Éginètes fut faite, comme je l'ai ouï dire, dix ans après cette bataille, à la prière de ceux d'Égine, par Cléadas, de la ville de Platée, fils d'Autodicus, leur hôte. »

On ne peut douter qu'Hérodote n'ait parcouru, soit après son voyage en Grèce, soit pendant sa première jeunesse, le littoral de l'Asie Mineure occupé par les colonies grecques. Il énumère les villes ioniennes de l'Asie, fondées par les Athéniens. « Elles sont bâties, dit-il, dans la contrée la plus agréable que je connaisse, soit pour la beauté du ciel, soit pour la température des saisons. En effet, les pays qui environnent l'Ionie, soit au-dessus, soit au-dessous, à l'est et à l'ouest, ne peuvent entrer en comparaison avec elle, les uns étant exposés aux pluies et au froid, les autres aux chaleurs et à la sécheresse. Milet est la première de leurs villes du côté du midi, et ensuite Myonte et Priène; elles sont en Carie, et leur langage est le même. Éphèse, Colophon, Hébédos, Téos, Clazomènes, Procée, sont en Mydie : elles parlent entre elles une même langue, mais qui ne s'accorde en aucune manière avec celle des villes que je viens de nommer. Il y a encore trois autres villes ioniennes, dont deux sont dans les îles

enfants les plus avancés en âge. Lorsque l'irène a atteint vingt ans il commande sa cohorte dans les combats. (Plutarque, *De Lycurg.*)

de Samos et de Chios; et la troisième, qu'on appelle Érythres, est en terre ferme. Le langage de ceux de Chios et d'Érythres est le même; mais les Samiens ont eux seuls une langue particulière. Tels sont les idiomes qui caractérisent l'ionien.

» Les douze villes dont je viens de parler firent construire un temple, qu'elles appelèrent de leur nom *Panionium* ([1]), et prirent la résolution d'en exclure les autres villes ioniennes ([2]); les Smyrnéens furent les seuls qui demandèrent à y être reçus.

» Ce Panionium, élevé sur un lieu sacré du mont Mycale, est dédié à Neptune Héliconien. Il regarde le septentrion. Mycale est un promontoire du continent, lequel s'étend à l'ouest vers Samos. Les Ioniens s'y assemblaient de toutes leurs villes, pour célébrer une fête qu'ils appelaient Panionies. Les fêtes des Ioniens ne sont pas les seules qui se terminent par la même lettre ([3]); elles ont cela de commun avec celles de tous les Grecs, et avec les noms propres des Perses ([4]).

» On voit à Samos une montagne de cent cinquante orgyies ([5]) de haut. On a percé cette montagne par le pied, et l'on y a pratiqué un chemin qui a deux ouvertures. Ce chemin a sept stades de longueur. Le long de ce chemin, on a creusé un canal qui traverse toute cette montagne. Il a vingt coudées de profondeur sur trois pieds de largeur. Il conduit à la ville, par des tuyaux, l'eau d'une grande fontaine. L'architecte qui a entrepris cet ouvrage était de Mégare et s'appelait Eupalinus, fils de Naustrophus. C'est un des trois ouvrages des Samiens Le second consiste en un môle, ou une grande digue faite dans la mer, près du port, d'environ vingt orgyies de haut et de deux stades et plus de long. Leur troisième ouvrage est un temple, le plus grand dont nous ayons connaissance. Le premier architecte de cet édifice est un homme du pays, nommé Rhœcus, fils de Philéus.

» La Lydie n'offre pas, comme certains autres pays, des merveilles qui méritent place dans l'histoire, sinon les paillettes d'or détachées du Tmolus par les eaux du Pactole. On y voit cependant un ouvrage bien supérieur à ceux que l'on admire ailleurs (j'en excepte toutefois les monuments des Égyptiens et des Babyloniens) : c'est le tombeau d'Alyattes, père de Crésus. Le pourtour est composé de grandes pierres, et le reste de terre amoncelée. Il a été construit aux frais des marchands qui vendent sur la place, des artisans et des courtisanes. Cinq termes, placés au haut du monument, subsistaient encore de mon temps, et marquaient par des inscriptions la portion que chacune de ces trois classes avait fait bâtir. Ce monument a six stades deux plèthres de tour, et treize plèthres de largeur ([6]). Tout auprès est un grand lac qui ne tarit jamais, à ce que disent les Lydiens; on l'appelle le lac Gygès : cela est tel.

» Les lois des Lydiens ressemblent beaucoup à celles des Grecs. De tous les peuples que nous connaissons, ce sont les premiers qui aient frappé, pour leur usage, des monnaies d'or et d'argent, et les premiers aussi qui aient fait le métier de revendeurs. A les en croire, ils sont les inventeurs des différents

([1]) Tout Ionie.

([2]) Comme se considérant les purs, les véritables Ioniens. « Cependant, dit Hérodote, tous ceux qui sont originaires d'Athènes, et qui célèbrent la fête des apaturies, sont aussi Ioniens. »

([3]) *Panionia, Apaturia.*

([4]) Voyez page 106, note 2.

([5]) 141 toises 4 pieds, mesure de France.

([6]) C'est-à-dire environ 198 toises de tour sur 204 de largeur. Ce tumulus existe encore, mais il nous a été impossible, malgré d'opiniâtres recherches, de nous en procurer un dessin. Il paraît certain cependant qu'il a été dessiné par plusieurs voyageurs, notamment par M. Dethier, qui accompagnait lady Franklin dans son voyage en Lydie. Fellows a dessiné tout au moins plusieurs des nombreux tumulus qui entourent celui d'Alyattes; aucun de ces dessins, à notre connaissance, n'a été publié. Cet amas de tertres est situé à cinq ou six kilomètres seulement de Sardes, au delà de l'Hermus.

« Du haut de la citadelle de Crésus, dit Alexandre Delaborde *(Voyage dans le Levant)*, on n'aperçoit dans les campagnes que les tombeaux des rois de Lydie : ce sont de grandes buttes *(tumuli)* au nombre d'environ soixante, parmi lesquelles on distingue le tombeau d'Alyattes, père de Crésus; il ressemble à une montagne naturelle. »

« Le lieu de sépulture des rois de Lydie était situé au nord de la ville, dit M. Ch. Texier, au delà de l'Hermus, à une distance de 40 stades, et non loin d'un vaste lac qui portait le nom de Gygès. On aperçoit dans la plaine une masse de monticules dominés par une colline de même forme, mais beaucoup plus considérable : c'est le tombeau d'Alyattes... On voit encore sur le haut du monument une fondation en grandes pierres qui a environ six mètres en carré. Le volume de l'édifice, supposé entièrement de pierres rapportées, est de 2 650 800 mètres cubes. Le lac Gygès, que l'on appelle aujourd'hui Coloé, est dans tout son parcours couvert d'une grande masse de roseaux. Aujourd'hui tous ces tertres sont couverts d'un gazon fin et serré qui les préserve de l'action des pluies. »

jeux actuellement en usage tant chez eux que chez les Grecs. Voici comment ils racontent ce fait : Sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience. Mais, voyant que le mal ne cessait point, ils y cherchèrent remède, et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle, et toutes les autres sortes de jeux, excepté celui des jetons, dont ils ne s'attribuent pas la découverte. Or voici l'usage qu'ils firent de cette invention pour tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement pendant un jour entier, afin de se distraire du besoin de manger, et, le jour suivant, on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit ans.



Médaille lydienne. — Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

» Les Cariens avaient été anciennement sujets de Minos : on les appelait Léléges. On leur doit trois inventions dont les Grecs ont fait depuis usage. Ce sont, en effet, les Cariens qui, les premiers, ont enseigné à mettre des panaches sur les casques, qui ont orné de figures leurs boucliers, et qui ont ajouté une anse de cuir à cette arme défensive; car, jusqu'alors, tous ceux qui avaient coutume de se servir du bouclier le gouvernaient par le moyen d'un baudrier de cuir qui le tenait suspendu au cou et sur l'épaule gauche.

» Quant aux Cauniens, il me semble qu'ils sont autochthones, quoiqu'ils se disent originaires de Crète. Ils ont cependant des coutumes bien différentes de celles des Cariens et du reste des hommes. Il est chez eux très-honnête de s'assembler pour boire, hommes, femmes et enfants, suivant les liaisons que forment entre eux l'âge et l'amitié. Ils avaient des dieux étrangers; mais, ayant changé de sentiment à leur égard, il fut résolu qu'on n'adresserait à l'avenir ses vœux qu'à ceux du pays. Toute la jeunesse caunienne se revêtit donc de ses armes, et, frappant l'air de ses piques, elle les accompagna jusqu'aux frontières des Calyndiens en criant qu'elle chassait les dieux étrangers.

» Les Lyciens sont originaires de Crète et remontent à la plus haute antiquité. Ils suivent en partie les lois de Crète, et en partie celles de Carie. Ils en ont cependant une qui leur est tout à fait particulière, et qui ne s'accorde avec aucune de celles des autres hommes : ils prennent en effet le nom de leurs mères, au lieu de celui de leurs pères. Si l'on demande à un Lycien de quelle famille il est, il fait la généalogie de sa mère et des aïeux de sa mère. Si une femme du pays épouse un esclave, ses enfants sont réputés nobles. Si, au contraire, un citoyen, celui même du rang le plus distingué, se marie à une étrangère ou prend une concubine, ses enfants sont exclus des honneurs.

» Les Pédasiens habitent le milieu des terres au-dessus d'Halicarnasse. Toutes les fois que ces peuples et que leurs voisins sont menacés de quelque malheur, une longue barbe pousse à la prêtresse de Minerve. Ce prodige est arrivé trois fois. »

Dans ces diverses contrées de l'Asie Mineure, on devait renconter à chaque pas des monuments d'une très-haute antiquité (¹). Un voyageur étranger à la Grèce les eût certainement admirés et minutieusement décrits. Hérodote, habitué à les voir, et écrivant pour des peuples qui les connaissaient, se contente d'en citer quelques-uns, par occasion, au cours de son récit, ainsi qu'il fait pour le bas-relief égyptien sculpté sur un rocher entre Sardes et Smyrne (voyez page 77). Nous reproduisons, comme remontant à une époque antérieure à celle de ses voyages, de curieuses sculptures qu'il avait certainement rencontrées en parcourant la Cappadoce et les champs de la Ptérie, célèbres par les victoires de Cyrus et les défaites de Crésus (²).

Ces bas-reliefs, récemment découverts, décorent les parois intérieures d'une enceinte de rochers appelés *Yasili-Kaïa* (la Pierre écrite), et situés près de *Baghar-Keni* (le village du Défilé), à quelques

(¹) Plusieurs écrivains placent, par exemple, en Cilicie divers monuments assyriens, notamment un cénotaphe de Sardanapale qui était situé auprès de la ville d'Anchiale. On connaît les bas-reliefs de Beyrout, ceux de la presqu'île du Sinaï, etc.

(²) La ville de Pterium fut détruite par Cyrus vers l'an 530 avant Jésus-Christ.

jours de marche de l'ancien fleuve *Halys* (le *Kirel-Imack* des Turcs), qui séparait la Phrygie de la grande Cappadoce ou pays des Leuco-Syriens. L'enceinte, dont l'ouverture est tournée vers le levant, forme une sorte de salle presque rectangulaire. Les sculptures, à hauteur d'homme, présentent une suite de scènes qui se rapportent toutes à un même sujet. Au fond, faisant face à l'ouverture, sont deux personnages plus grands que nature, un dieu ou un homme porté par deux hommes ordinaires, et une déesse ou une reine portée par un lion ou une panthère qui paraît descendre des montagnes. Ces deux personnages se présentent l'un à l'autre une fleur ou un objet symbolique qui rappelle la croix ansée des Égyptiens. Derrière la femme est un homme (un interprète?), et à la suite, le long de la paroi de droite, une suite de femmes vêtues comme leur souveraine mortelle ou immortelle. De l'autre côté, sur la paroi de gauche, derrière le dieu ou le monarque, on voit un chef ou grand prêtre, d'autres prêtres ou des gardes, et enfin des hommes à bonnets pointus qui dansent. Toutes ces figures des deux parois regardent la scène principale.



Le Yasili-Kaïa, ou la Pierre écrite, enceinte de rochers sculptés dans l'ancienne Cappadoce, près de Boghar-Keni. — Dessiné en 1834 par M. Charles Texier (¹).

Une commission formée au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et composée de MM. Quatremère, Dureau de la Malle et Hase, a étudié les dessins de ces bas-reliefs présentés par M. Charles Texier. Voici, en résumé, l'opinion exprimée dans le rapport de M. Hase : « Ces figures ont été exécutées à une époque antérieure, non-seulement à l'introduction, mais même à l'influence de l'art grec dans l'Asie Mineure. On y retrouve quelques traces de l'art égyptien. — Est-ce une reine des

(¹) *Description de l'Asie Mineure*, par M. Ch. Texier, correspondant de l'Institut, l'un des beaux ouvrages publiés avec les encouragements du gouvernement et édités par MM. Didot. Les personnes qui veulent être au courant des publications les plus récentes et les plus importantes pour l'étude des voyages, de la géographie, de l'histoire et des arts, doivent consulter les catalogues de MM. Didot, Gide et Baudry, Arthus Bertrand, P. Bertrand.

Amazones qui vient contracter alliance avec un roi étranger? — Est-ce une apothéose? Astarote, Astarté, la Vénus des Assyriens qui appelle à l'immortalité un monarque? — Est-ce un trophée de Sémiramis? — Est-ce un mariage entre un prince de l'ancienne Phrygie et la fille d'un roi des Mèdes, peuple domi-



Fragments des bas-reliefs sculptés sur les côtés du Yasili-Kaïa.

nateur en Asie après la chute des Assyriens? Hérodote dit que le territoire de la Phrygie s'étendait jusqu'à l'Halys, et l'empire des Mèdes a eu sa limite également près de ce fleuve : on conçoit que la



Fragments des bas-reliefs sculptés sur les côtés du Yasili-Kaïa.

réception ou l'entrevue ait lieu dans une grande ville voisine des frontières. — Ce monument appartiendrait au moins à la famille gordienne qui régna dans ces contrées entre les années 740 et 570 avant l'ère chrétienne. » On voit, d'après ces conclusions du savant et consciencieux M. Hase, que les bas-

reliefs d'Yasili-Kaïa sont encore une énigme pour les meilleurs esprits. L'étude d'Hérodote est une des préparations indispensables pour entreprendre de l'expliquer. Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici sont déjà suffisamment familiarisés avec l'art, les mœurs, les costumes, les symboles religieux de l'ancienne Asie, pour que le problème excite au moins leur intérêt. Ils se rappelleront, par exemple, que sur les monuments de l'ancien art persan l'on ne voit aucune femme; que, d'après les traditions, des femmes guerrières avaient fondé, à des époques très-reculées, de puissants empires. Hérodote dit que les Saces étaient des Scythes, et qu'ils avaient des bonnets foulés et terminés en pointe droite : on a vu un de ces Saces sur le bas-relief de Bi-Sutoun (p. 104). M. Texier avait supposé que ces sculptures pouvaient représenter la fête des Sacées, célébrée en souvenir de la victoire de Cyrus sur les Saces; mais cette hypothèse n'explique point la présence des femmes. Aujourd'hui encore, remarque ce voyageur, les habitants du pays se livrent, de la même manière que ces hommes à bonnets pointus, à des sortes de danses militaires au temps des moissons. Quelle que soit la valeur des conjectures faites jusqu'à ce jour, on a lieu d'espérer que le monument d'Yasili-Kaïa aidera plus tard à éclairer l'histoire de la religion primitive ou des anciens maîtres de la Paphlagonie et de la Cappadoce.

Au moment de nous séparer d'Hérodote, ce que nous ne pouvons faire sans regret, il nous paraît utile de citer encore un passage de son livre, qui aide beaucoup à se former une idée du degré de civilisation où était arrivé chacun des peuples dont il parle : c'est celui dans lequel il donne des détails si précieux sur les costumes militaires. Ces renseignements se trouvent mêlés au tableau de toutes les troupes réunies par le grande roi et conduites contre la Grèce.

« L'armée de terre de Xerxès, dit Hérodote, montait en total à 1 700 000 hommes. Ce fut dans la plaine de Dorisque, rivage et grande plaine de la Thrace, que l'on en fit le dénombrement de la manière suivante : on assembla un corps de 10 000 hommes dans un même espace, et, les ayant fait serrer autant qu'on put, l'on traça un cercle alentour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un mur à hauteur du nombril. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que, par ce moyen, on les eût toutes comptées. Le dénombrement fait, on les rangea par nations.

» Voici celles qui se trouvèrent à cette expédition. Premièrement, les Perses. Ils avaient des bonnets de feutre bien foulé qu'on appelle tiares, des tuniques de diverses couleurs et garnies de manches, des cuirasses de fer travaillées en écailles de poissons, et de longs hauts-de-chausses [1] qui leur couvraient les jambes. Ils portaient une espèce de bouclier qu'on appelle gerrhes [2] avec un carquois au-dessous [3], de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne, et outre cela un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite.

» Les Mèdes marchaient vêtus et armés de même. Cette manière de s'habiller et de s'armer est propre aux Mèdes, et non aux Perses. Les Cissiens étaient habillés et armés comme les Perses; mais au lieu de tiares ils portaient des mitres. Les Hyrcaniens avaient aussi la même armure que les Perses.

» Les Assyriens avaient des casques d'airain tissus et entrelacés d'une façon extraordinaire et difficile à décrire. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressemblaient à peu près à ceux des Égyptiens. Outre cela, ils portaient des massues de bois hérissées de nœuds de fer et des cuirasses de lin [4]. Les Chaldéens faisaient corps avec eux

» Le casque des Bactriens approchait beaucoup de celui des Mèdes. Leurs arcs étaient de canne, à la mode de leur pays, et leurs dards fort courts. Les Saces, qui sont Scythes, avaient des bonnets foulés

(1) Les Perses n'étaient pas les seuls peuples qui portassent des hauts-de-chausses. Les Gaulois et les Scythes en portaient aussi.

(2) Espèce de bouclier d'osier qui a la forme d'un rhombe.

(3) Hérodote dit que les Perses avaient le carquois au-dessous du bouclier, parce que dans la marche ils ne portaient pas le bouclier à la main, mais suspendu aux épaules. (L.)

(4) Le lin résistait au tranchant du fer. On faisait macérer le lin dans du vin dur avec une certaine quantité de sel. On foulait et on collait jusqu'à dix-huit couches de ce lin les unes sur les autres, comme on fait le feutre.

et terminés en pointe droite, des hauts-de-chausses, des arcs à la mode de leur pays, des poignards, et outre cela des haches appelées sagaris (¹).

» Les Indiens portaient des habits de coton, des arcs de canne et des flèches aussi de canne armées d'une pointe de fer. Les arcs des Ariens ressemblaient à ceux des Mèdes, et le reste de leur armure à celle des Bactriens.

» Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens et les Dadices étaient armés comme les Bactriens.

» Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de peau de chèvre. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, à la mode de leur pays, et des cimeterres. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante; leur chaussure, en forme de bottines, montait jusqu'aux genoux. Leurs arcs et leurs javelots étaient à la façon des Mèdes. Les Pactyices avaient aussi une saie de peau de chèvre, et pour armes des arcs à la façon de leur pays, et des poignards.

» Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étaient armés comme les Pactyices.

» Les habits des Arabes étaient amples et retroussés, avec des ceintures. Ils portaient au côté droit de longs arcs qui se bandaient dans l'un et l'autre sens. Les Éthiopiens, vêtus de peaux de léopard et de lion, avaient des arcs de branches de palmier de quatre coudées de long au moins, et de longues flèches de canne à l'extrémité desquelles était, au lieu de fer, une pierre pointue dont ils se servent aussi pour graver leurs cachets (²). Outre cela, ils portaient des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, des massues pleines de nœuds. Quand ils vont au combat, ils se frottent la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon.



Coiffures de rois parthes, persans. — Voyez Thomas Hope

» Les Éthiopiens orientaux (car il y avait deux sortes d'Éthiopiens à cette expédition) servaient avec les Indiens. Ils ressemblaient aux autres Éthiopiens, et n'en différaient que par le langage et la chevelure. Les Éthiopiens orientaux ont en effet les cheveux droits, au lieu que ceux de Libye les ont plus crépus que tous les autres hommes. Ils étaient armés à peu près comme les Indiens, et ils avaient sur la tête des peaux de front de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenaient droites, et la crinière leur servait d'aigrette. Des peaux de grue leur tenaient lieu de boucliers.

» Les Libyens avaient des habits de peaux, et des javelots durcis au feu.

» Les casques des Paphlagoniens étaient tissus (³); leurs boucliers petits, ainsi que les piques. Outre cela, ils avaient des dards et des poignards. La chaussure, à la mode de leur pays, allait à mi-jambe.

» Les Ligyens, les Matianiens, les Mariandyniens et les Syriens, que les Perses appellent Cappadociens, étaient armés comme les Paphlagoniens.

» L'armure des Phrygiens approchait beaucoup de celle des Paphlagoniens; la différence était fort petite.

» Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens, dont ils sont une colonie.

(¹) Sagaris, sorte de hache particulière aux Amazones, et qui coupait d'un côté seulement.

(²) Cette pierre est le *smiris* de Dioscorides. C'est notre émeri; les ouvriers en font usage, les uns pour polir les ouvrages de fer, les autres pour tailler et couper les verres, marbres et pierres précieuses. (Larcher.)

(³) Xénophon donne une description claire et détaillée de ces casques, en parlant de ceux des Mosynœques. « Ils ont sur la tête un casque de cuir tel que ceux des Paphlagoniens, du centre duquel sort une touffe de cheveux tressée, qui s'élève en pointe comme une tiare. » (L.)

» L'armure des Lydiens ressemblait à peu de chose près à celle des Grecs.

» Les Mysiens avaient des casques à la façon de leur pays, avec de petits boucliers et des javelots durcis au feu.

» Les Thraces (d'Asie) avaient sur la tête des peaux de renard, et pour habillement des tuniques, et par-dessus une robe de diverses couleurs, très-ample, avec des brodequins de peau de jeune chevreuil. Ils avaient outre cela des javelots, des boucliers légers et de petits poignards.

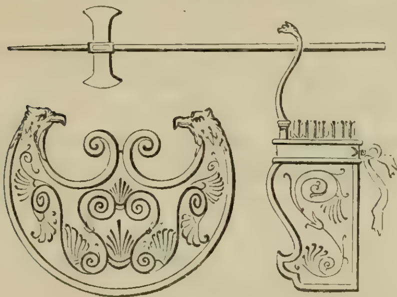
» Les Thraces asiatiques portaient de petits boucliers de peaux de bœuf crues, chacun deux épieux à



Casques phrygiens et syriens.

la lycienne, des casques d'airan, et, outre ces casques, des oreilles et des cornes de bœuf en airain avec des aigrettes. Des bandes d'étoffe rouge enveloppaient leurs jambes.

» Les Cabaliens-Méoniens et les Lasoniens étaient armés et vêtus comme les Ciliciens. Les Milyens avaient de courtes piques, des habits attachés avec des agrafes, des casques de peaux, et quelques-uns avaient des arcs à la lycienne. Les Mosches portaient des casques de bois, de petits boucliers, et des piques dont la hampe était petite et le fer grand.



Hache, bouclier et carquois phrygiens.

» Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynœques étaient armés à la façon des Mosches.

» Les Mares portaient des casques tissus à la façon de leur pays, et de petits boucliers de cuir avec des javelots. Les habitants de la Colchide avaient des casques de bois, de petits boucliers de peaux de bœuf crues, de courtes piques, et outre cela des épées. Les Alarodiens et les Sapires étaient armés à la façon des Colchidiens.

» Les insulaires de la mer Érythrée (¹), qui venaient des îles où le roi fait transporter ceux qu'il exile, se trouvaient à cette expédition; leur habillement et leur armure approchaient beaucoup de ceux des Mèdes.

» Les Perses surpassaient toutes les autres troupes par leur magnificence et par leur courage. Leur armure et leur habillement étaient tels que nous les avons décrits. Mais, indépendamment de cela, ils brillaient par la multitude des ornements en or dont ils étaient décorés. Ils menaient avec eux des harmamaxes pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux et d'autres bêtes de charge leur portaient des vivres, sans compter ceux qui étaient destinés au reste de l'armée.

» Toutes ces nations ont de la cavalerie; cependant il n'y avait que celles-ci qui en eussent amené. La cavalerie perse était armée comme l'infanterie, excepté un petit nombre qui portait sur la tête des ornements d'airain et de fer travaillés au marteau.

» Les Sagartiens, peuples nomades, originaires de Perse, parlent la même langue. Leur habillement

(¹) Ce sont les habitants des îles du golfe Persique. Ces îles, qui étaient en grand nombre, étaient soumises aux Perses. Elles longeaient la Carmanie et la Perse. Il y en avait très-peu dans la mer Érythrée, et elles se trouvaient à une trop grande distance de la Perse pour avoir jamais été conquises par les rois de Perse. (L.) — Voyez Néarque.

ressemble en partie à celui des Perses, en partie à celui des Pactyices. Ces peuples ne sont point dans l'usage de porter des armes d'airain et de fer, excepté des poignards; mais ils se servent à la guerre de cordes tissues avec des lanières, dans lesquelles ils mettent toute leur confiance. Voici leur façon de combattre. Dans la mêlée, ils jettent ces cordes, à l'extrémité desquelles sont des rets; s'ils en ont enveloppé un cheval ou un homme, ils le tirent à eux et, le tenant enlacé dans leurs filets, ils le tuent. Telle est leur manière de combattre. Ils faisaient corps avec les Perses.

» La cavalerie mède était armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers indiens avaient les mêmes armes que leur infanterie; mais, indépendamment des chevaux de main, ils avaient des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. La cavalerie bactrienne était armée comme leurs gens de pied. Il en était de même de celle des Caspiens et des Libyens; mais ces derniers menaient tous aussi des chariots. Les Paricaniens étaient armés comme leur infanterie. Les cavaliers arabes avaient aussi le même habillement et la même armure que leurs gens de pied; mais ils avaient tous des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.



Soldats égyptiens. — Voyez aussi page 54.

» Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine portaient des casques à peu près semblables à ceux des Grecs, des cuirasses de lin, des javelots, et des boucliers dont le bord n'était pas garni de fer (1).



Costumes militaires de la Grèce et des colonies grecques. — Voyez Thomas Hope.

» Les Égyptiens avaient pour armure de tête des casques de jonc tissu. Ils portaient des boucliers convexes dont les bords étaient garnis d'une large bande de fer, des piques propres aux combats de

(1) C'était cette espèce de bouclier, échancré comme celui des Amazones, qu'on appelait pelte.

mer, et de grandes haches. La multitude avait des cuirasses et de grandes épées. Telle était l'armure de ces peuples.

» Les rois des Cypriens avaient la tête couverte d'une mitre, et leurs sujets d'une citare ; le reste de l'habillement et de l'armure ressemblait à celui des Grecs.

» Les Ciliciens avaient des casques à la façon de leur pays, de petits boucliers de peaux de bœuf



Costumes militaires de la Grèce et des colonies grecques. — D'après Thomas Hope.

crues avec le poil, et des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée semblable à celle des Égyptiens.



Autres costumes. — D'après Thomas Hope.

» Les Pamphyliens étaient armés et équipés à la façon des Grecs.

» Les Lyciens avaient des cuirasses, des grevières, des arcs de bois de cornouiller, des flèches de canne qui n'étaient point empennées, des javelots, une peau de chèvre sur les épaules, et des bonnets ailés sur la tête. Ils portaient aussi des poignards et des faux.

» Les Doriens asiatiques portaient des armes à la façon des Grecs, comme étant originaires du Péloponnèse. Les Cariens étaient habillés et armés comme les Grecs. Ils avaient aussi des faux et des poignards.

« Les Ioniens étaient armés comme les Grecs. »

Hérodote ajoute qu'il en était de même des insulaires (Pélasges), des Éoliens et des Hellespontiens, colonies d'Ioniens et de Doriens.

Après avoir ainsi parcouru la plus grande partie du monde connu des Grecs au cinquième siècle avant notre ère, Hérodote était impatient de revoir sa patrie. Il la trouva gémissant sous le joug de Lygdamis, petit-fils d'Artémise : son oncle Panyasis était mort victime de ce tyran. Séjourner à Halicarnasse, c'était exposer inutilement sa vie : il se réfugia dans l'île de Samos, où il mit en ordre les notes recueillies pendant ses voyages. En même temps, il entretint des relations secrètes avec les citoyens d'Halicarnasse, et il réussit à renverser ce Lygdamis du trône qu'il avait usurpé. La joie de revoir ses concitoyens affranchis du despotisme ne tarda pas à être troublée : sa modération le rendit suspect à la fois à l'aristocratie et à la démocratie. Il passa en Grèce, et il lut le commencement de son livre aux jeux Olympiques, l'an premier de la 81e olympiade, 456 avant Jésus-Christ. Pindare, âgé de soixante-deux ans, et Thucydide, âgé de quinze ans, assistaient à cette lecture. « La Grèce était à l'apogée de sa gloire, dit M. Charles Lenormant; il y avait trente-quatre ans que la bataille de Marathon avait été livrée, vingt-quatre ans que les Grecs avaient battu Xerxès à Salamine, vingt-trois ans que les Perses avaient été vaincus à Platée et à Mycale. » Douze ans plus tard, en 444, Hérodote lut son Histoire entièrement achevée devant le sénat d'Athènes, pendant la fête des panathénées : un décret lui décerna des honneurs publics, et de plus on lui fit don d'une somme d'argent considérable. Quelque temps après, il suivit des familles athéniennes qui allaient en Italie repeupler la colonie de Sybaris, appelée depuis Thurium. Sous le beau climat de la grande Grèce, Hérodote vécut paisible, voué tout entier à l'étude. Il composa une Histoire d'Assyrie, qui malheureusement n'est point parvenue jusqu'à nous, et il s'appliqua, jusque dans ses dernières années, à perfectionner l'œuvre de sa jeunesse, cette Histoire admirable que la Grèce comptait déjà au nombre de ses gloires. On croit qu'il mourut vers l'âge de quatre-vingts ans, laissant pour son héritier un jeune Thessalien nommé Plésirrhous. Les Thuriens lui élevèrent un tombeau sur une place publique. Il eut aussi les honneurs du cénotaphe à Cœlé et à Pella. Des statues lui furent dressées par d'autres villes. On en voyait une dans le gymnase de Zeuxippe, à Constantinople. Étienne de Byzance cite l'épitaphe suivante que quelques savants supposent être celle du tombeau de Thurium : « Cette poussière recouvre le corps d'Hérodote, fils de Lixès; il fut maître dans l'art » d'écrire l'histoire ancienne d'Ionie (en langage ionien). Par sa patrie, il sortait d'une race de Doriens. » En fuyant la critique sans cesse renaissante de ses concitoyens, il était venu chercher à Thurium une » seconde patrie. »

QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER POUR L'ÉTUDE D'HÉRODOTE.

TEXTE. — Édition *princeps*, imprimée à Venise en 1474 par les soins et avec la traduction latine de Laurent Valla. — Édition de Joachim Camerarius, Bâle, 1557. — Édition de Wesseling, Amsterdam, 1763. — Édition de Schweighæuser, Strasbourg, 1816. — Édition de Creuzer et Baehr, 1830-35. — Édition de Guil. Dindorff, Bibliothèque des auteurs grecs, publiée par Firmin Didot, Paris, 1844.— Édition de Th. Gaisford, Oxford, 1849.—Édition de H.-Z. Dietsch, Leipsig, 1850.

TRADUCTIONS EN FRANÇAIS.—Larcher, *Histoire d'Hérodote*, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques, un essai sur la chronologie d'Hérodote, et une table géographique; première édition, en 7 volumes, 1786; deuxième édition, en 9 volumes, 1802; édition Charpentier, 2 volumes, 1850. — A. F. Miot, *Histoire d'Hérodote*, traduite du grec, 3 volumes, 1822.

COMMENTATEURS. — Le président Bouhier, *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746. — Gail, *Extraits d'Hérodote*. — Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*. — Larcher (voy. TRADUCTIONS). — Ch. Lenormant, *Cours d'histoire ancienne* professé à la faculté des lettres de Paris, première partie, introduction à l'histoire de l'Asie occidentale. — Lelewel, *Description de la Scythie d'après Hérodote*. — Er. L. Lindner, *Skythien und die Skyten des Herodot*, Stuttgard, 1841.— *Maps and plans illustrative of Herodotus*, Oxford, 1825. — Miot (voy. TRADUCTIONS).— Niebuhr, *Dissertation sur Hérodote*. — Le major Rennell, *the Geographical system of Herodotus examined and explained*, etc. — Schlichthort, *Geographia Africæ Herodotea*, Gottingue, 1788 — Turner, *Notes on Herodotus*. — Vivien Saint-Martin, *Histoire des découvertes géographiques des nations anciennes; Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique*, etc.— Voir le supplém. de la *Bibliotheca scriptorum*, etc., par W. Engelmann, Leipsig, 1853.

ÉGYPTE.

G. Belzoni, *Voyages, recherches et découvertes.*— Biot, *Mémoire sur la période éothiaque*, *Recherches de quelques dates absolues qui peuvent se conclure de dates vagues inscrites sur les monuments égyptiens*, 1853. — Birch, *the Galery of antiquities selected from the british Museum*, part. 1 et 2, 1843.—Boeckh, *Manethon*, etc., 1845.—H. Brugsch, *Scriptura ægyptiorum demotica*, etc., 1848; *De natura et indole linguæ popularis ægyptiorum*, 1850; *Lettre à M. de Rougé*, etc., 1850, etc., etc.— Bunsen, *Veterum scriptorum de rebus ægyptiacis*, etc.; *Ægypteus stelle in der Weltgeschichte*, 1844, etc. — W. Brunet de Presle, *Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes*, première partie, 1850. — Caillaud, *Recherches sur les arts et métiers des anciens peuples de l'Égypte*, etc. — Champollion (le jeune), *De l'écriture hiératique des anciens Égytiens*, 1821; *Lettre à M. Dacier sur les hiéroglyphes phonétiques*, 1822; *Panthéon égyptien*, 1823; *Précis du système hiéroglyphique*, etc., 1824; *Lettres d'Égypte*, 1828; *Dictionnaire hiéroglyphique*, 1841; *Mémoire sur les signes employés par les anciens Égyptiens à la notation des divisions du temps*, etc., 1841; *Monuments de l'Égypte et Nubie*, etc. — Champollion (Figeac), *Notice sur les manuscrits autographes de Champollion le jeune*, 1842; *Lettres à M. Lenormant sur l'écriture démotique égyptienne*, 1843; l'Égypte ancienne *(Univers pittoresque)*. —J. Cullimore, *Chronologia hieroglyphica*, etc., 1834, etc. — Decamps, Marilhat, etc., *l'Orient pittoresque*, etc., 1851. — Denon, *Voyage dans la basse et la haute Égypte*, 1802. — Description de l'Égypte, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, 1809, 17 vol. petit in-folio de texte, 12 vol. grand in-folio de planches; partie I, Antiquités; partie II, État moderne; partie III, Histoire naturelle. — Egger, *De l'influence des papyrus égyptiens sur le développement de la littérature grecque*, 1842.— De Goulianof, *Archéologie égyptienne*, 1839. — Hamilton, *Ægyptiana*, 1819. — Hincks, *Treatise on the Egyptian stele or tablet*, 1842, etc. — Horeau, *Panorama d'Égypte et de Nubie*, 1746. — Ideler, *Hermapion*, 1840. — Jomard, *Voyage à l'oasis de Syouah*, etc., 1825. — Leemans, *Monuments égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas de Leyde*. — Ch. Lenormant, *Essai sur le texte grec de l'inscription de Rosette*, etc; *Musée des antiquités égyptiennes*, 1841; *Éclaircissements sur le cercueil du roi memphite Mycérinus*. — Lepsius, *Lettre à Rosellini* 1837; *Das Todtenbuch der Ægypter*, etc., 1842; *Lettre sur les inscriptions de la grande pyramide de Gizeh*; *Das buch der Ægyptischen Kœnige*, etc.; *Denkmœler aus Ægypten und Æthiopien*, etc., in-folio, Berlin, 1849, etc., etc. — Lesueur, *Chronologie des rois d'Égypte*. — Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, 1823; *Observations sur l'objet des représentations zodiacales*, 1842; *Représentations zodiacales de Denderah et d'Esneh*, 1845; *Étude historique sur Memmon*; *Notice sur la table d'Abydos*, *De la civilisation égyptienne depuis l'établissement des Grecs sous Psammetichus*, 1845. — Nestor Lhôte, *Notice historique sur les obélisques égyptiens*.— A. May, *Catalogo di papiri egiziani della bibliotheca Vaticana* (d'après Champollion), 1825. — H. de Minutoli, *Voyage au temple de Jupiter Ammon en Lybie et dans la haute Égypte*. — Norden, *Voyage en Égypte et Nubie*, 1755. — Parthey, *Plutarch uber Isis und Osiris*, etc., 1850. — E. Prisse d'Avennes, *the Oriental album*, 1846; *Monuments égyptiens*; *Notice sur la salle des ancêtres de Thoutmès*, etc. — Quatremère de Quincy, *De l'architecture égyptienne*, etc. — Rosellini, *Monumenti civili*, *del culto*, *reali*, *storici*. — E. de Rougé, *Examen des travaux de Bunsen*; *Lettres sur l'écriture démotique*, 1848; *Mémoire sur l'inscription d'Ahmes, chef des nautoniers*, 1851; *Études sur l'archéologie égyptienne*; *Notice sur un manuscrit égyptien* (*Athenæum français*, 1852); traduction du *Rituel funéraire* ou *Livre des morts*, 1853. — Sylvestre de Sacy, *Lettre au citoyen Chaptal au sujet de l'inscription de Rosette*, 1802. — F. Salvolini, *Campagne de Ramsès le Grand contre les Scheta*, etc. — H. Salt, *Views taken in Egypt*, etc. — F. de Saulcy, *Analyse grammaticale du texte du décret de Rosette*, 1845. — Schrenck, *Die mythologie der Ægypter*, 1846. — G. Segato et L. Masi, *Saggi pittorici sull' Egypto*, etc., 1827-28; *Select papyri in the hieratic character from the collections of the british Museum*, 1841-42. — Sharpe, *Egyptian inscriptions (british Museum)*.— C.-S. Sonnini, *Voyage dans la haute et basse Égypte*, etc., an 7. — F. A. G. Spohn, *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum*, etc., 1825. — Wilkinson, *The manners and customs of the ancient Egyptians*, 1847. — Rev. L. Willyams, *A selection of Views in Egypt*, etc., 1821. — Howard Vyse, *Operations carried on at the pyramids of Gizeh in 1837*, 1840. — Th. Young, *Rudiments of an Egyptian dictionary*, etc., 1830.

LYBIE.

Beechey, *Proceedings of an expedition to explore the northern coast of Africa*. — Brown, *Travels in Africa*, etc., 1792. — Bruce, *Travels to discover the Nil*. — Caillaud (voy. ÉTHIOPIE). — D'Avezac, *Esquisse générale de l'Afrique (Univers pittoresque)*. — Dedreux, *Esquisse de la restauration de la ville de Carthagé*. — Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*. — Estrup, *Lineæ topographicæ Carthaginienses Tyriæ*, Copenhague, 1821. — Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, 1833. — Hoskins, *Visit to the great oasis*, 1837. — Horneman, *Journal of travels*, 1802.— Minutoli, *Voyage au temple de Jupiter Ammon*, Berlin, 1824. — Pacho, *Voyage dans la Marmorique, la Cyrénaïque et les oasis*, 1827.

ÉTHIOPIE.

Bruce (voy. LYBIE) — Caillaud, *Voyage a Méroe, au fleuve Blanc, dans le midi du royaume de Sennar, a Syouah et dans les cinq oasis*. — Hoskins, *Travels in Ethiopia*, 1835. — Th. Lefebvre (Commission scientifique française), *Voyage en Abyssinie*. — Lepsius, *Découvertes en Égypte, en Éthiopie et dans la péninsule de Sinaï, de 1842 à 1845*; *Monuments d'Égypte et d'Éthiopie*, etc.

PHÉNICIE, SYRIE, ARABIE.

Jules de Bertou, *Essai sur la topographie de Tyr*, 1843. — Burckhardt, *Voyage en Arabie*.—Andr. Crichton, *History of Arabia ancient and modern*, Edinburgh, 1834. — Creuzer, Guigniaut et A. Maury (*Religions de l'antiquité*, t. II, part. 2). — Noël Desvergers, *Arabie (Univers pittoresque)*. — Heeren, *De la politique et du commerce de l'antiquité*. — Ferd. Hoefer, *Phénicie* (*Univers pittoresque*, 1352). — Jomard, *Études géogr. et histor. sur l'Arabie*. — Niebuhr, *Description de l'Arabie*, Amsterdam, 1774. — Yanosky et Veydt, *Syrie ancienne* (*Univers pittoresque*, 1848).

ASSYRIE, BABYLONIE.

Berosi, *Chaldæorum historiæ quæ surpersunt*, Leipsig, 1825, in-8. — Botta, *Monument de Ninive* découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin, 1849. — Heeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*. — Hoefer, *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie*, etc. (*Univers pittoresque* 1852). — Keppel, *Personal narrative of a journey from India to England*, etc., 1827. — F. Lajard, *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra*. — Austen Layard, *The monuments of Nineveh from drawings made on the spot*, 1849; *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, etc., 1853. — Ch. Lenormant, *Cours d'histoire ancienne*, in-8. — Maurice, *Observations on the ruins of Babylone*, 1816. — J. Perizonii, *Origines babylonicæ et egyptiacæ*. Leyde, 1736. — Cl. J. Rich, *Memoirs on the ruins of Babylon*. — Rawlinson, *Outlines of the history of Assyria*, 1851. — De Saulcy, *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, 1849. — W. Vaux, *Nineveh and Persepolis*, 1851. — Flandin (voy. Botta).

PERSE.

Eugène Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*.—Dubeux, *la Perse (Univers pittoresque)*.— Erskin, *Dissertation sur les Parses*. — Eugène Flandin et Pascal Coste, *Voyage en Perse*, relation du voyage fait en 1840 et 1841 ; *Monuments de la Perse ancienne; Vues pittoresques de la Perse moderne* (Gide et Baudry, 1851 et années suivantes). — Foucher, *Traité historique de la religion des Perses* (Mémoires de l'Académie des inscriptions). — Gœrres, *Histoire des mythes du monde asiatique*, 1810. — Thomas Hyde, *De Religione Persarum*. — Duc de Luynes, *Essai sur la numismatique des satrapies et de la Phénicie sous les rois achéménides*. — Meiners, *De Zoroastris vita*, etc. — Joachim Menant, *Zoroastre*. — W. Ouseley, *Travels in various country of the east*, etc. — Ker Porter, *Voyages en Géorgie, en Perse*, etc. — Jean Reynaud, Zoroastre *(Encyclopédie nouvelle)*. — Rhode, *la Sainte tradition*, 1810. — Th. Chr. Tychsen, *De numis veterum Persarum commentatio*, 1806; *Commentatio de religionum Zoroastricarum apud exteras gentes vestigiis*. — John Wilson, *la Religion des Parses* (Bombay, 1840). — Doctrines religieuses et philosophiques des Perses (article du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1851).

INDE.

Heeren (voy. Phénicie). — Chr. Lassen, *de Pentapotamia indica*, etc.— Ritter, *Asien Erdkunde*. — *Transactions of the asiatic Society*. — Bohlen, *Das alte Indien*. — Voyez les notes sur Ctésias, p. 157-165.

MÉDIE, COLCHIDE, MER CASPIENNE, SCYTHIE.

Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Arménie et en Crimée*. — Jean Potocki et Klaproth, *Voyage dans les steppes d'Astrakan et du Caucase*, et Histoire positive des peuples qui ont anciennement habité ces contrées; *Mémoire sur un nouveau peuple du Pont-Euxin*. — Humboldt, *Recherches sur l'Asie centrale*, 1843. — Klaproth, *Magasin asiatique*; Mémoires relatifs à l'Asie. — Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, 1844. — Lelewel, *Description de la Scythie*, d'après Hérodote, Varsovie. — Lindner, *Scythien und die Skythen des Herodot*, Stuttgard, 1841. —Pallas, *Voyages en Russie et en Asie septentrionale*, etc. — Rémusat (Abel de), *Mémoire sur quelques questions relatives à la géographie centrale*. — Carl Ritter, *Propylées d'une histoire des peuples de l'Europe, avant Hérodote, sur les rives du Pont-Euxin et autour du Caucase*. — Vitzen, *la Tartarie*. — Vivien Saint-Martin, *Mémoire historique sur la géographie du Caucase*.

MACÉDOINE, GRÈCE, COLONIES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE.

Choiseul-Gouffier, *Voyages pittoresques de la Grèce*. — Wolfgang Lazius, *Græcia antiqua*. — J. B. Crophius, *Antiquitates Macedoniæ*, Jenæ, 1682. — L. Flathe, *Geschichte Macedoniens*, etc., Leipsig, 1833. — Hope (Thomas), *The costume of the ancients*. — Krause, *Ellenika*, ou Institutions, mœurs et usages de l'ancienne Grèce, etc., Leipsig, 1841. — Lacarry, *Series et Numismata regum Macedoniæ*, Claramont, 1671.— Laborde (Alexandre), *Voyage dans le Levant*. — Laborde (Léon), *Voyage dans l'Asie Mineure, dans l'Arabie pétrée*, etc., 1838.— Leak, *Journal of a tour in Asia Minor*, 1824. — Müller, *History and antiquities of the doric race*. — Panofka, *Bilder antiken Lebens*, etc., 1843. — Sonnini, *Voyage en Grèce et en Turquie*. — Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, 1834. — Chandler, *Travels in Asia Minor*, 1817. — Fellows, *Journal during on Expedition in Asia Minor*, 1839; *Account of discoveries in Lycia*, 1840. — Hamilton, *Researches in Asia Minor*, 1842. — Pathley, *Travels in Crete*. — Spratt et Forbes, *Travels in Lycia*, 1847. — Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*.

CTÉSIAS,

VOYAGEUR GREC.

[Environ 410 ans avant l'ère chrétienne.]

Ctésias, contemporain de Xénophon, était né à Cnide, en Carie, dans une de ces familles vouées à l'exercice de la médecine qui étaient connues sous le nom d'Asclépiades, parce qu'elles se prétendaient issues du Dieu Asclépius (Esculape) (1).

Vers l'an 416 avant Jésus-Christ, il se rendit en Perse, où il demeura pendant dix-sept ans à la cour du grand roi, en qualité de médecin. Il avait écrit une *Histoire de la Perse* et une *Description de l'Inde.* Photius (patriarche de Constantinople au neuvième siècle) a donné un extrait de ces deux ouvrages dans son *Myrobiblion.* On n'est pas certain que Ctésias ait voyagé dans l'Inde : il est probable qu'il n'a décrit cette contrée qu'en assemblant des récits et des contes qui avaient cours en Perse. Toutefois son livre sur l'Inde est souvent cité par les auteurs anciens, notamment par Aristote, Diodore de Sicile, Pline et Élien.

Parmi les extravagances qui abondent dans sa relation, il se trouve quelques faits en partie bien observés et qui, au cinquième siècle avant Jésus-Christ, étaient nouveaux pour la Grèce : on remarquera, par exemple, les passages qui se rapportent au perroquet, au bambou, au kermès.

« Tout en reconnaissant que les premiers voyageurs grecs avaient des dispositions extraordinaires à l'exagération, dit un auteur contemporain (2), un critique sincère leur pardonnera sans peine les fictions poétiques dont ils parsèment comme à plaisir leurs descriptions de l'Orient. C'est un fait notable que les auteurs anciens, en général si véridiques quand ils parlent des nations de l'Occident, peuplent de merveilles et de monstres de toute espèce la partie opposée du globe. Les Grecs n'inventèrent pas ces fictions extravagantes ; ils se bornèrent à répéter ce qu'ils avaient appris des indigènes. »

Nous reproduisons l'extrait presque entier de la *Description de l'Inde,* traduit de Photius par Larcher :

Ctésias dit au sujet de la pantarbe, qui est une pierre sigillaire, que soixante-dix cachets de pierres précieuses qui appartenaient à un marchand bactrien ayant été jetés dans le fleuve Indus, cette pierre les attira au fond de l'eau, se tenant les uns les autres (3).

Il parle aussi d'éléphants qui renversent les murailles, de petits singes qui ont des queues de quatre coudées (4), et de très-grands coqs. Il dit encore que le perroquet parle comme un homme ; qu'il est de la grosseur d'un épervier ; que le devant de sa tête est de couleur pourpre, qu'il a la barbe noire, que son corps est jusqu'au cou de couleur cyanée, comme le cinabre (5) ; qu'il parle indien comme un homme, et que si on lui a appris le grec, il parle grec.

(1) Voyez les planches de l'ouvrage intitulé : *Asklepios und die Asklepiaden,* par Théodore Panofka. Berlin, 1846.

(2) Desborough Cooley.

(3) Héliodore, Philostrate et plusieurs auteurs anciens parlent de cette pierre qui, entre autres propriétés merveilleuses, avait, disait-on, celle d'éteindre le feu.

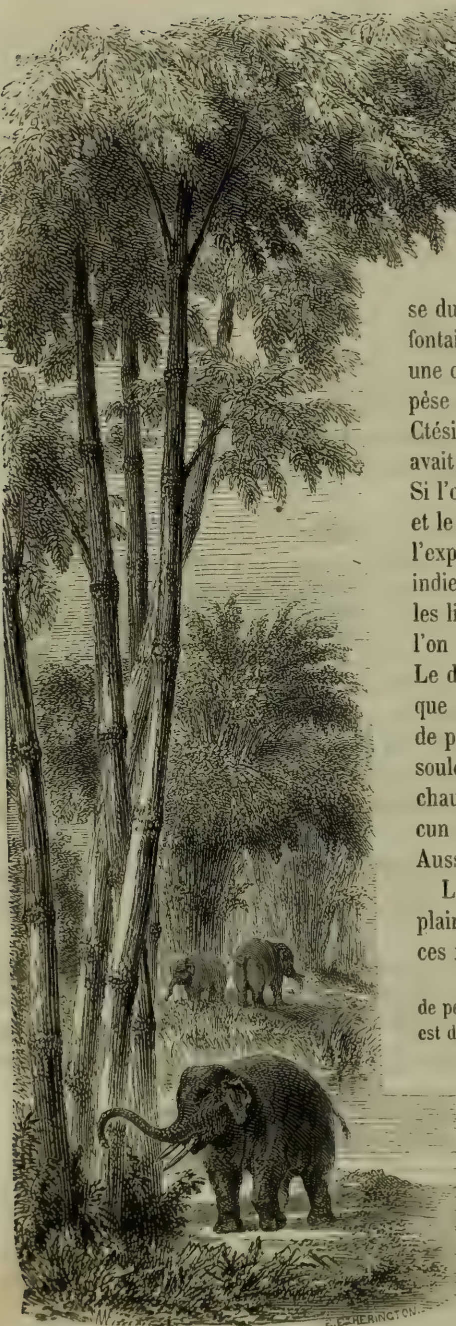
Les anciens appelaient *sigillaires* les pierres qui, servant de cachet, n'enlèvent en se retirant aucune parcelle de la cire.

« L'auteur du *Zouwam-Almuk* dit que Khosroez-Parwiz ayant perdu une bague de très-grand prix, qui était tombée dans la rivière du Tigre, il la recouvra au moyen de la pantarbe, qu'il fit attacher au bout d'une corde et plonger dans l'eau. » (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.)*

Voyez, sur la pantarbe, Veltheim *(Sammlung von aufsætzen*, etc., t. II, p. 168) ; Leonhard *(Handbuch der Oryktognosie*, p. 134) ; Ritter *(Vorhalle Europ. Vœlker. Gesch.*, p. 126) ; Hammer *(Annal. Vien.*, t. X, p. 228).

(4) Mégasthènes parle aussi de singes indiens ayant des queues de cinq coudées. Il s'agit sans doute de singes du genre semnopithèque, qui se compose de plus de quinze espèces propres à l'Inde et à ses îles ; mais il y a exagération dans la longueur des queues.

(5) Larcher a peut-être mal ponctué ; il semble qu'il fallait traduire : « Le corps est de couleur azurée ; quant au cou, il est rouge comme le cinabre. » Du reste, les plumes du corps sont vertes et non pas azurées ou cyanées. La première espèce



Le Bambou.

Il fait ensuite mention d'une fontaine qui s'emplit tous les ans d'un or liquide. On y puise chaque année de l'eau avec cent cruches. Ces cruches doivent être de terre, parce que l'or venant à se durcir, il est nécessaire de les briser pour l'en tirer. La fontaine est carrée; elle a 16 coudées de circonférence sur une orgyie de profondeur. L'or que contient chaque cruche pèse un talent. On trouve du fer au fond de cette fontaine. Ctésias dit qu'il a eu deux couteaux de ce fer; le roi lui avait fait présent de l'un, et Parysatis, mère du roi, de l'autre. Si l'on fiche ce fer en terre, il détourne les nuages, la grêle et le tonnerre (1). Ctésias assure que le roi (2) en fit deux fois l'expérience, et que lui-même en fut témoin. Les chiens indiens sont d'une très-grande taille; ils se battent contre les lions (3). Il y a dans l'Inde de grandes montagnes, d'où l'on tire la sardoine, l'onyx et d'autres pierres précieuses. Le disque du soleil paraît dans l'Inde deux fois plus grand que dans les autres pays. Il y fait très-chaud, et beaucoup de personnes y sont étouffées par la chaleur. Les vents n'y soulèvent pas moins les vagues qu'en Grèce. La mer y est si chaude à sa surface et à quatre doigts de profondeur, qu'aucun poisson ne peut s'en approcher sans cesser de vivre. Aussi séjournent-ils plus bas.

Le fleuve Indus coule entre des montagnes et traverse des plaines. Le roseau que l'on appelle roseau indien croît dans ces montagnes (4). Il est si gros que deux hommes auraient

de perroquets connue en Europe, où elle a été apportée par Alexandre, est d'un beau vert, portant sur la nuque un collier rouge, et sous la gorge une tache noire.

« Ce que Ctésias affirme du perroquet, dit Belin de Ballu dans sa traduction de *Lucien*, t. II, a paru fabuleux aux Grecs, jusqu'à l'expédition d'Alexandre, temps auquel ils ont mieux connu cet oiseau parleur. » Aristote dit seulement du perroquet qu'il est indocile quand il boit du vin.

(1) Sans aucun doute, dit Bæhr, Ctésias parle ici de la pierre d'aimant (oxydule de fer) que l'on trouve souvent dans les montagnes de l'Inde.

(2) Artaxercès-Mnémon.

(3) Élien dit que le chien indien est une bête féroce qui méprise tous les animaux, excepté le lion, contre lequel il combat souvent avec avantage.

(4) C'est le bambou, l'*Arundo bambos* de Linné. Il se développe sous la forme d'une gerbe qui atteint de 25 à 60 pieds de hauteur. Il croît naturellement dans l'Inde, et c'est de cette contrée qu'il a été transporté dans les colonies d'Amérique. Kunth divise les bambous en cinq genres : bambou proprement dit, *Beesha*, *Chusquea*, *Guadua* et *Nastus*. Le bambou sert aux usages les plus divers. On trouve dans ses nœuds une liqueur mielleuse et une sorte de calcul siliceux, le tabazir, que l'on considère en Asie comme une sorte de talisman ou de pierre philosophale.

de la peine à l'entourer de leurs bras ; il est aussi haut que le mât d'un grand navire. Il y en a de plus grands et de plus petits, comme cela est naturel dans une montagne d'une vaste étendue. Parmi ces roseaux, les uns sont mâles, les autres femelles. Le mâle n'a point de moelle et est très-fort; la femelle en a.

La martichore est un animal de l'Inde qui a la face de l'homme, la grandeur du lion et la peau rouge comme le cinabre. Elle a trois rangées de dents, les oreilles semblables à celles de l'homme, et les yeux d'un bleu tirant sur le vert, comme l'homme; sa queue ressemble à celle du scorpion de terre (1). Cette queue renferme un aiguillon qui a plus d'une coudée de longueur; il est à l'extrémité de la queue, tel que celui du scorpion. Mais, indépendamment de cet aiguillon, il y en a encore d'autres de chaque côté de la queue. Si l'on s'approche de la martichore, elle frappe de son aiguillon. Celui qui en est percé meurt sans pouvoir l'éviter. Si on l'attaque de loin, elle dresse en avant sa queue et lance son aiguillon, tel qu'une flèche qu'un arc fait partir. Si on l'attaque par derrière, elle lance son aiguillon en ligne directe à la distance d'un plèthre. Tout animal qu'elle frappe meurt, excepté l'éléphant. La longueur de ce trait est d'environ un pied; sa grosseur, celle du plus petit jonc. Le nom de martichore signifie, en grec, anthropophage (2). En effet, si elle dévore des animaux, elle dévore un plus grand nombre d'hommes. Elle combat avec ses ongles et avec ses aiguillons : ceux-ci renaissent après avoir été lancés. Ces animaux sont en très-grand nombre dans l'Inde. On les chasse monté sur des éléphants, et du haut de ces éléphants on leur lance des dards, ou on leur tire des flèches.

Après avoir remarqué que les Indiens sont très-justes, Ctésias parle de leurs mœurs et de leurs usages. Il fait aussi mention d'un territoire sacré qui est dans un lieu inhabité (3). Les Indiens donnent à ce lieu le nom de Soleil et de Lune, et l'honorent sous cette dénomination. On y arrive de la montagne Sardo en quinze jours. Le soleil est toujours rafraîchissant, en ces lieux, pendant trente-cinq jours, afin que l'on puisse assister à la fête et s'en retourner sans être brûlé par ses ardeurs. Il n'y a dans l'Inde ni éclairs, ni tonnerre, ni pluies (4), mais des vents considérables, accompagnés de tourbillons qui emportent tout ce qui se rencontre sur leur passage.

Dans la plus grande partie de l'Inde le soleil est froid à son lever et pendant la moitié du jour; mais le reste de la journée il est très-chaud. Ce n'est pas l'ardeur du soleil qui rend noirs les Indiens; ils le sont naturellement. Il y a parmi eux des hommes et des femmes très-blancs, quoique en petit nombre. Ctésias dit qu'il a vu deux femmes et cinq hommes blancs (5).

Ctésias, voulant appuyer ce qu'il avait dit, que le soleil rafraîchit l'air pendant trente-cinq jours, ajoute que la matière enflammée qui coule de l'Etna, n'endommage pas le milieu de ce pays qu'elle traverse, parce qu'il est habité par des hommes justes, quoiqu'elle détruise le reste du pays (6). Il y a dans l'île de Zacynthe des fontaines d'où l'on tire la poix (7), et qui n'en sont pas moins abondantes en poissons. Il y a dans l'île de Naxos une fontaine d'où il coule de temps à autre un vin très-agréable. L'eau

(1) Pausanias suppose que cet animal n'est autre que le tigre. Aristote parle de la martichore en citant Ctésias; Pline de même. Cet animal fabuleux a été longtemps aussi célèbre que le griffon; les voyageurs du moyen âge en parlent avec le même effroi que les anciens, et on le trouvera représenté sur leurs cartes.

Ctésias n'avait certainement vu aucun animal qui ressemblât à cette bête monstrueuse. Il se peut que, voulant émerveiller les Grecs, il ait décrit comme des êtres réels et vivants les figures symboliques des génies du mal sculptées sur les monuments de la Perse ou gravées sur les cachets. C'est une conjecture que nous a suggérée M. le docteur Roulin et qui s'est également présentée à l'esprit de Bæhr, commentateur allemand. Suivant Rhode, de même qu'Ormuzd, après avoir créé les animaux utiles, leur avait donné pour chef le monocérote (la licorne, voy. HÉRODOTE, p. 103), de même Ahriman avait donné pour souverain, aux animaux nuisibles créés par lui, la martichore, composée de diverses parties du lion, du loup, du scorpion, et s'il avait mis une tête d'homme sur cet assemblage monstrueux, c'est qu'il n'y a rien de plus perfide et de plus funeste dans la création que le visage d'un homme rusé et méchant.

(2) Dans la langue perse, le mot *murdkhor* signifie, encore aujourd'hui, mangeur d'hommes, antropophage.

(3) On suppose qu'il s'agit du désert de Katch, où les chaleurs sont excessives.

(4) Erreurs.

(5) Dans le Cachemire.

(6) Allusion à l'histoire d'Anapius et d'Amphinomus qui, pendant une éruption de l'Etna, emportèrent leurs parents accablés par la vieillesse, abandonnant, pour les sauver, toutes leurs richesses à l'incendie.

(7) Le voyageur moderne Spon assure qu'il y a en effet dans l'île de Zacynthe une fontaine de poix qui sort de la terre avec une eau limpide, et que la poix, par sa pesanteur, demeure au fond (t. I, p. 89). Voyez aussi Dodwell, Williams, R. Walpole, Hawkins, le *Journal des savants*, 1820.

du Phase, si on la laisse passer une nuit dans une cruche, se change en un vin délicieux ([1]). Il y a dans la Phasélide, en Lycie, un feu qui brûle perpétuellement sur les rochers le jour comme la nuit ([2]). L'eau, loin de l'éteindre, ne sert qu'à l'enflammer davantage. On ne parvient à l'étouffer qu'avec de la terre. Le feu de l'Etna et de Pruse en Bythinie s'élève de même continuellement.

Il y a au milieu de l'Inde des hommes noirs qu'on appelle Pygmées ([3]). Ils parlent la même langue que les Indiens, et sont très-petits. Les plus grands n'ont que deux coudées; la plupart n'en ont qu'une et demie. Leur chevelure est très-longue; elle leur descend jusqu'aux genoux et même encore plus bas. Ils ont la barbe plus grande que tous les autres hommes; quand elle a pris toute sa croissance, ils ne se servent plus de vêtements; leurs cheveux et leur barbe leur en tiennent lieu. Ils sont camus et laids. Leurs moutons ne sont pas plus gros que des agneaux; leurs bœufs et leurs ânes le sont presque autant que des béliers. Leurs chevaux, leurs mulets et toutes leurs autres bêtes de charge ne le sont pas plus que des béliers. Les Pygmées accompagnent le roi de l'Inde; il en a trois mille à sa suite. Ils sont très-justes, et se servent des mêmes lois que les Indiens. Ils vont à la chasse du lièvre et du renard. Au lieu de chiens, ils se servent, pour cette chasse, de corbeaux, de milans, de corneilles et d'aigles ([4]).





Pygmées asiatiques. — D'après un dessin de l'*Encyclopédie japonaise.*

Les Indiens ont, dans leur pays, un lac qui a 800 stades de circonférence. Lorsque ce lac n'est pas agité par le vent, il nage sur sa surface une huile semblable à la nôtre. Ils naviguent sur ce lac, et puisent l'huile avec des vases et s'en servent aux mêmes usages que nous. Ils ont aussi de l'huile de sésame et de noix; mais la meilleure est celle du lac. Ce lac est très-poissonneux.

Il y a beaucoup d'argent dans l'Inde; les mines de ce métal ne sont pas profondes. Elles le sont cependant plus que dans la Bactriane. On y trouve aussi de l'or, non dans les fleuves, comme on en trouve dans le Pactole, mais dans beaucoup de grandes montagnes. Ces montagnes sont habitées par des griffons; ce sont des oiseaux à quatre pieds, de la grandeur du loup, dont les jambes et les griffes ressemblent à celles du lion. Leurs plumes sont rouges sur la poitrine, et noires sur le reste du corps. Ces animaux sont cause qu'il est très-difficile d'emporter l'or, quoiqu'il soit abondant dans les montagnes ([5]).

Les brebis et les chèvres des Indes sont plus grandes que les ânes. Elles portent la plupart du temps quatre petits et même six; elles ont la queue si grande qu'on est obligé de la leur couper ([6]).

([1]) Voyez, sur ce qui a donné lieu à ce préjugé, Beckman, *ad Antigon. Carystium*, 160, p. 205.

([2]) Gaz, puits de feu ou volcans. Il n'y a là rien d'incroyable. Ces jets ignés ne sont pas rares en Asie; les Guèbres en recherchent le voisinage et se prosternent auprès pour prier leur Dieu. Beaufort a vu un de ces ets de feu à Yanar, dans l'Asie Mineure.

([3]) L'histoire des Pygmées était aussi ancienne et aussi connue en Asie qu'en Afrique. Elle a été très-accréditée en Chine. « Ainsi, dit Homère, s'élève jusqu'au ciel la voix éclatante du peuple ailé des grues, lorsque, fuyant les frimas et les torrents célestes, elles traversent à grands cris l'impétueuse mer, et, portant la destruction et la mort à la race des Pygmées, livrent, en descendant des airs, un combat terrible. » (*Iliade*, chant III, vers 5, 6.)

Aristote affirme que l'existence des Pygmées n'est pas une fable. Pline exprime la même conviction. Larcher s'en rit et ajoute que la plus grande autorité en faveur des Pygmées est celle de la relation de Lilliput par le capitaine Lemuel Gulliver. Nous avouons que nous sommes un peu plus crédule. Ctésias semble s'amuser lorsqu'il donne à ces petits hommes tout un petit monde d'animaux proportionnés à leur taille, quoique les naturalistes puissent justifier en partie son assertion, au moins en ce qui concerne différentes espèces. Malte-Brun, Bœhr et d'autres auteurs admettent que l'existence de cette petite race d'hommes dans l'Inde peut être ou avoir été réelle. On consultera sur ce sujet Heeren, *Ideen*, l. I, p. 308, et Weyranch.

([4]) Sur ce genre de chasse dans l'Inde, voyez Malte-Brun, *Nouv. annal. des voy.*, l. I, p. 355.

([5]) Voyez **Hérodote**, page 120, note 3.

([6]) Voyez **Hérodote**, page 31

Il n'y a dans l'Inde ni cochon domestique, ni cochon sauvage (sanglier). Les palmiers sont, ainsi que les dattiers, trois fois plus gros que ceux de Babylone. Il y a chez eux un fleuve de miel au lieu d'eau; il prend sa source dans un rocher.

Ctésias s'étend beaucoup sur la justice de ces peuples, sur leur amour pour leurs rois, et sur le mépris qu'ils font de la mort.

Il y a dans l'Inde une fontaine; si on met de l'eau de cette fontaine dans un vase, elle s'y coagule comme du fromage. Prenez trois oboles de cette eau coagulée; broyez-les dans de l'eau. Celui à qui vous donnerez cette eau à boire divulguera tout ce qu'il aura fait; car pendant toute cette journée il a l'esprit aliéné (1). Le roi se sert de cette eau pour convaincre ceux que l'on a accusés. Si l'accusé avoue les faits qu'on lui reproche, on le force à se tuer; s'il ne découvre rien, on le renvoie absous.

Les Indiens ne sont sujets ni aux maux de tête, ni aux maladies des yeux, ni même aux maux de dents. Ils n'ont jamais d'ulcères à la bouche, ni aucun autre mal (putride). Ils vivent cent vingt, cent trente, cent cinquante ans; ceux qui poussent le plus loin leur carrière vivent deux cents ans.

Il y a dans l'Inde un serpent d'un spithame de long (2); il est de la couleur d'un beau pourpre et très-agréable à la vue. Sa tête est très-blanche; il n'a point de dents. On le prend sur ces montagnes brûlantes d'où l'on tire la sardoine. Il ne mord pas; mais il rend par la bouche une humeur qui pourrit tout ce qu'elle touche. Si on le suspend par la queue, il rend deux sortes de venin : l'un jaune comme l'ambre, l'autre noir; le premier, tandis que l'animal est en vie; le second, lorsqu'il est mort. Si quelqu'un boit environ de la grosseur d'un grain de sésame du venin qui coule de l'animal vivant, la cervelle lui sort par le nez et il meurt à l'instant. Si l'on donne de l'autre, celui qui le prend tombe en phthisie et meurt en un an, et même avec peine.

Il y a dans l'Inde un oiseau que les naturels du pays nomment en leur langue *dicairos*, ce qui signifie en grec *dicæos*, juste; il n'est pas plus gros qu'un œuf de perdrix. Il enfouit en terre ses ordures, afin qu'on ne puisse les trouver. Si quelqu'un les découvre et qu'il en prenne seulement de la grosseur d'un grain de sésame, il s'endort de grand matin, perd toute espèce de sentiment, et meurt au coucher du soleil (3).

Il y a aussi dans ce pays un arbre qu'on appelle *parébon*. Il est de la grosseur d'un olivier; on n'en trouve que dans les jardins du roi. Il ne porte ni fleurs, ni fruits. Il ne pousse en terre que quinze racines fort épaisses; à l'endroit où elles le sont moins, elles sont de la grosseur du bras. Si l'on en prend de la grandeur d'un spithame, et qu'on l'approche de quelque corps, elle l'attire à elle, soit que ce soit de l'or, de l'argent, de l'airain, des pierres, ou toute autre substance, excepté l'ambre. Si l'on en prend de la longueur d'une coudée, elle attire des oiseaux, des agneaux. Si l'on jette de cette racine gros comme une obole dans un chous d'eau (4), cette eau se coagule; si l'on en met dans du vin, il se coagule également, et l'on peut le manier avec la main comme de la cire. Le lendemain, il devient liquide comme auparavant. Il guérit la dyssenterie.

Il y a aussi un fleuve qui traverse l'Inde; il n'est pas grand, mais il a deux stades de largeur. Les Indiens l'appellent en leur langue *Hypobarus*, c'est-à-dire « qui donne toutes sortes de biens. » Il en coule tous les ans, pendant trente jours, de l'ambre (5). Car l'on dit que dans les montagnes il y a des arbres sur les bords de ce fleuve, et que ces arbres répandent des larmes un certain temps de l'année, comme l'amandier, le pin, ou tout autre arbre, et cela surtout pendant trente jours. Ces larmes se durcissent en tombant dans le fleuve. Cet arbre se nomme en langue indienne *siptachoras*, ce qui signifie doux. C'est de là que les Indiens recueillent l'ambre. Ces arbres portent un fruit tel qu'une grappe de raisin, dont les grains sont gros comme les avelines.

(1) Diodore de Sicile dit aussi qu'il y a en Éthiopie un lac de forme carrée dont l'eau, rouge comme du cinabre, a une odeur agréable, semblable à celle du vin vieux; elle enivre et force à dire la vérité : *in vino veritas*. Diodore ajoute sagement que l'on ne doit pas croire aisément à ces choses.

(2) Huit pouces et demi.

(3) Élien considère ce remède indien comme bien supérieur au népenthès d'Égypte, qui ne faisait oublier les maux qu'un seul jour. Il suffit, dit-il, d'un très-petit grain de cette fiente du dicæos, délayée dans une boisson, pour que l'on s'endorme vers le soir dans une mort agréable et sans douleur.

(4) Chous, mesure attique équivalant à cinq de nos anciennes pintes.

(5) Ou plutôt une résine odoriférante.

Dans ces montagnes, il y a des hommes qui ont une tête de chien, dont les vêtements sont de peaux de bêtes sauvages ([1]). Ils n'ont point de langage; ils aboient comme les chiens, et s'entendent entre eux. Leurs dents sont plus longues que celles des chiens. Leurs ongles ressemblent à ceux de ces animaux; mais ils les ont plus longs et plus ronds. Ils sont noirs et très-justes, de même que le reste des Indiens, avec qui ils sont en commerce; ils entendent la langue indienne, mais ils ne peuvent répondre que par leurs aboiements ou par des signes qu'ils font avec les mains et les doigts, comme les sourds et muets. Les Indiens les appellent dans leur langue Calystriens, ce qui signifie Cynocéphales. Ils se nourrissent de chair crue. Cette nation peut monter à cent vingt mille individus.

Ces Cynocéphales habitent les montagnes; ils vivent de leur chasse et n'exercent aucun métier. Lorsqu'ils ont tué quelque animal, ils le font cuire au soleil. Ils élèvent aussi des troupeaux de brebis, de chèvres et d'ânesses, dont ils boivent le lait. Ils font aussi du lait acide ou petit lait. Ils se nourrissent du fruit du siptachoras, d'où provient l'ambre ([2]). Ce fruit est doux. Lorsqu'ils l'ont fait sécher, ils le conservent dans des corbeilles, de même que les Grecs conservent les raisins séchés au soleil. Les Cynocéphales font un radeau sur lequel ils mettent une charge de ce fruit; ils y joignent de la fleur de pourpre bien nettoyée, avec 260 talents d'ambre qu'ils exportent tous les ans. Ils font aussi tous les ans présent au roi d'une égale quantité de teinture rouge et de mille talents d'ambre. Ils vendent le reste aux Indiens, et tirent en échange du pain, de la farine et des étoffes de coton. Ils vendent aussi aux Indiens des épées ([3]), dont ils se servent pour la chasse des bêtes sauvages, ainsi que des arcs et des javelots, car ils sont très-habiles à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Ils sont invincibles, parce qu'ils habitent des montagnes élevées et escarpées. Le roi leur envoie tous les cinq ans en présent 300 000 arcs, autant de javelots, 120 000 peltes et 50 000 épées.

Près des sources de ce fleuve, il croît une fleur couleur de pourpre; elle sert à teindre en pourpre. Cette pourpre n'est pas d'une moindre qualité que celle de Grèce, et même elle est plus brillante. Il y a dans le même lieu un animal de la grandeur d'un scarabée, rouge comme le cinabre ([4]). Il a les pieds très-longs, le corps mou comme celui d'un ver. Il croît sur les arbres qui portent l'ambre, se nourrit du fruit de ces arbres et fait périr l'arbre, de même qu'en Grèce il y a un insecte qui ronge la vigne et la fait périr. Les Indiens écrasent ces insectes et s'en servent pour teindre en pourpre leurs étoffes, et généralement tout ce qu'ils veulent. Cette teinture est supérieure à celle de Perse.

Les Cynocéphales n'habitent pas dans des maisons, mais dans des cavernes. Ils vont à la chasse des animaux sauvages, armés d'arcs et de javelots, et comme ils sont très-agiles, ils les prennent aussi à la course. Les femmes se baignent une fois tous les mois; les hommes ne se baignent point; ils se contentent de se laver les mains. Ils se frottent trois fois par mois d'une huile qui provient du lait ([5]). Ils s'essuient ensuite avec des peaux. Leurs habits ne sont pas de peaux garnies de poils, mais de peaux tannées et très-minces. L'habillement des femmes est le même. Les plus riches portent des habits de lin; ils sont en petit nombre. Ils ne font point usage de lits; des feuilles d'arbres leur en tiennent lieu. Celui qui possède le plus grand nombre de brebis passe pour le plus riche. Quant au reste de leurs biens, ils sont tous également partagés. Ils ont tous, hommes et femmes, une queue comme les

([1]) Aujourd'hui encore les voyageurs entendent raconter dans l'Afrique centrale qu'il existe une race d'hommes-chiens qui gardent les vaches tandis que leurs femmes, semblables aux Africaines ordinaires, travaillent au logis. (Voyez une note de M. d'Abbadie dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1845.)

Les Cynocéphales de Ctésias paraissent être les habitants du Boutan, que les Hindous appellent *Calystist*, c'est-à-dire *hommes à face de chien*. « Quant à la queue, dit Desborough-Cooley, c'est sans doute un ornement grec. »

Suivant Heeren, ces êtres inférieurs seraient les parias.

Un grand nombre de commentateurs supposent qu'il s'agit de singes.

([2]) Voyez note 5, page précédente.

([3]) Larcher traduit par le mot *achètent* au lieu du mot *vendent* qui est dans le texte, parce que, dit-il, les Cynocéphales ne pouvaient pas fabriquer ces armes. Il suppose en effet que c'étaient des singes. Mais, singes ou hommes, s'ils étaient commerçants, pasteurs, bateliers, teinturiers, etc., ils pouvaient tout aussi bien fabriquer des épées.

([4]) Le kermès, genre d'insectes de l'ordre des hémiptères. Ses espèces ont les formes et les habitudes des cochenilles. Elles servent en effet à la teinture. Particulières à l'ancien monde, on les trouve en Espagne et dans quelques autres parties de l'Europe, sur une petite espèce de chêne, le *Quercus coccifera*.

([5]) Le beurre. Les Tibétains s'en servent pour oindre leur corps.

chiens, mais elle est plus longue et plus velue (1). Ils sont plus justes, et ce sont de tous les hommes ceux qui vivent le plus longtemps. Ils poussent leur carrière jusqu'à cent soixante-dix ans, et quelques-uns jusqu'à deux cents ans.

Au delà des Cynocéphales et au-dessus des sources du fleuve, il y a des hommes noirs comme le



Le Kermès. (Voyez la note 4 de la page précédente.)

reste des Indiens. Ils ne s'adonnent à aucune sorte de travail; ils ne se nourrissent pas de blé et ne boivent pas d'eau. Ils ne prennent pour toute nourriture que du lait de brebis et de chèvres dont ils ont de grands troupeaux. Il y a dans leur pays une racine dont la saveur est douce. Cette racine empêche le lait qu'ils boivent le matin et vers le milieu du jour de se cailler dans l'estomac; elle les provoque le soir au vomissement.

Il y a dans l'Inde des ânes sauvages de la grandeur des chevaux, et même de plus grands encore. Ils ont le corps blanc, la tête couleur de pourpre, les yeux bleuâtres, une corne au front longue d'une coudée (2). La partie inférieure de cette corne, en partant du front et en remontant jusqu'à 2 palmes, est entièrement blanche; celle du milieu est noire; la supérieure est pourpre, d'un beau rouge, et se termine en pointe. On en fait des vases à boire. Ceux qui s'en servent ne sont sujets ni aux convulsions,

(1) Pline parle aussi d'un peuple indien habitant les bords du Gange, et appelé Calinges, où tous les habitants naissaient avec une queue. (Voyez sur les hommes à queue de l'Afrique et de l'Égypte des notes curieuses dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1852, et dans le *Magasin pittoresque*, 1853, p. 98.)

(2) La licorne, l'unicorne. Aristote dit aussi que l'âne d'Inde a une seule corne. Voyez HÉRODOTE, p. 66; voyez aussi un mémoire sur ce sujet dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote, traduite par M. Camus, t. II, p. 80 et suivantes. On ne désespère pas encore de parvenir à la découverte de cet animal : les indigènes en Asie, comme en Afrique, attestent la réalité de son existence avec une singulière énergie.

ni à l'épilepsie, ni à être empoisonnés, pourvu qu'avant de prendre du poison, ou qu'après en avoir pris, ils boivent dans ces vases de l'eau, du vin, ou d'une autre liqueur quelconque. Les ânes domestiques ou sauvages des autres pays n'ont, de même que tous les solipèdes, ni l'osselet, ni la vésicule du fiel. L'âne de l'Inde est le seul qui les ait. Leur osselet est le plus beau que j'aie vu; il ressemble, pour la figure et la grandeur, à celui du bœuf. Il est pesant comme du plomb, et rouge jusqu'au fond comme du cinabre. Cet animal est très-fort et très-vite à la course. Le cheval, ni aucun autre animal, ne peut l'atteindre. D'abord il court lentement; il s'anime ensuite merveilleusement, enfin sa course devient plus rapide et se soutient très-longtemps. On ne peut pas les prendre à la chasse. Lorsqu'ils mènent paître leurs petits, s'ils se voient enfermés par un grand nombre de cavaliers, ne voulant pas les abandonner pour fuir, ils se défendent avec leur corne, ils ruent, ils mordent, et font périr beaucoup de cavaliers et de chevaux. On les prend aussi eux-mêmes après les avoir percés de flèches et de traits; car il n'est pas possible de les prendre vivants. On ne peut en manger la chair à cause de son amertume, et on ne les chasse que pour en avoir la corne et l'osselet.

Il y a dans le fleuve Indus un ver qui ressemble à celui que l'on voit communément sur les figuiers. Il a 7 coudées de long, quelques-uns plus, quelques autres moins. Il est si gros qu'un enfant de dix ans pourrait à peine l'enfermer dans ses bras. Ces vers n'ont que deux dents : l'une à la mâchoire supérieure, l'autre à l'inférieure. Tout ce qu'ils peuvent saisir avec ces dents, ils le dévorent. Le jour, ils se tiennent dans la vase du fleuve; la nuit, ils en sortent, et tout ce qu'ils rencontrent sur leur route, bœuf ou chameau, ils le saisissent avec ces dents, l'entraînent dans le fleuve, et le dévorent en entier, excepté les intestins. On les prend avec un grand hameçon recouvert d'un agneau ou d'un chevreau ([1]). Cet hameçon tient à une chaîne de fer. Lorsqu'on a pris ce ver, on le tient suspendu pendant trente jours sur des vases de terre ([2]). Il s'en distille environ dix cotyles ([3]) attiques d'une huile épaisse. Les trente jours passés, on jette l'animal; on scelle ensuite les vases d'huile, et on les porte au roi de l'Inde. Il n'est permis à nul autre d'avoir de cette huile. Toutes les choses sur lesquelles on la verse, bois ou animal, s'enflamment. Ce feu ne s'éteint qu'en l'étouffant avec une grande quantité de boue épaisse.

Il y a dans l'Inde des arbres dont la hauteur égale celle des cèdres et des cyprès; leurs feuilles ressemblent à celles du palmier, excepté qu'elles sont un peu plus larges et qu'elles n'ont point d'aisselle. Ils fleurissent comme le laurier mâle, et ne portent point de fruit. Les Indiens nomment en leur langue cet arbre *carpion*, et les Grecs, dans la leur, *myrorhodon*. Cet arbre n'est pas commun. Il en distille des gouttes d'huile qu'on recueille avec de la laine dont on frotte le tronc. On l'exprime ensuite de cette laine dans des vases d'albâtre. Cette liqueur est un peu épaisse; elle tire sur le rouge; son odeur est très-agréable, et même si forte qu'elle parfume l'air à la distance de 5 stades. Il n'est permis qu'au roi et à ses parents d'en avoir. Le roi de l'Inde a coutume d'en envoyer en présent à celui de Perse. Ctésias assure en avoir vu, et il dit qu'on ne peut assimiler cette odeur à aucune autre, et que le langage ne peut en donner aucune idée.

Les Indiens ont aussi des vins exquis et des fromages excellents; quant à ce dernier article, Ctésias assure qu'il le sait par expérience ([4]).

Il y a dans l'Inde une fontaine carrée qui a environ cinq orgyies de circonférence. Cette eau est dans un rocher. Les bords de cette fontaine ont jusqu'à l'eau 3 coudées. La profondeur de l'eau est de 3 orgyies. Les gens de qualité, dans l'Inde, s'y baignent, hommes, femmes et enfants, non-seulement pour la propreté, mais encore parce qu'elle a la vertu de garantir de toutes sortes de maladies. On plonge dans la fontaine en s'y jetant les pieds les premiers. L'eau rejette en haut ceux qui s'y sont précipités, et ce ne sont pas les hommes seulement qu'elle rejette ainsi, mais encore tout animal

([1]) Philostrate prétend qu'il y a un ver semblable dans le fleuve Hyphasis (le Setledge?). Élien enchérit encore sur le passage de Ctésias, et donne des détails amusants sur la pêche de ce ver (*Hist. animal.*, lib. V, cap. III, p. 243).
Quelques voyageurs modernes de peu d'autorité, il est vrai, ont fait des récits analogues au sujet de reptiles d'Amérique.

([2]) Suivant Philostrate, on ne pouvait conserver cette huile que dans des vases de verre.

([3]) La cotyle, ou demi-setier.

([4]) Il suffirait de ce passage pour montrer que Ctésias ne rapportait la plupart des choses invraisemblables contenues dans sa relation que d'après les récits exagérés et métaphoriques des Persans, ces grands hâbleurs de l'Asie.

vivant ou mort; en un mot, tout ce qu'on y jette, excepté l'or, l'argent, le fer et l'airain, qui se précipitent au fond ([1]). L'eau en est très-froide et agréable à boire. Elle fait beaucoup de bruit comme celle qui bout dans un chaudron. Elle guérit les dartres et la gale. Son nom indien est *balladé*, ce qui signifie en grec *utile*.

Dans ces montagnes de l'Inde où croissent les roseaux, il y a une nation d'environ 30 000 âmes dont les femmes n'enfantent qu'une fois en leur vie. Leurs enfants naissent avec de très-belles dents dans les deux mâchoires. Les mâles et les femelles ont, dès leur naissance, les cheveux blancs; à l'âge de trente ans, leurs cheveux commencent à noircir; et quand ces hommes sont parvenus à soixante ans, leurs cheveux sont entièrement noirs. Les mêmes ont, hommes et femmes, huit doigts à chaque main et autant à chaque pied. Ils sont très-belliqueux, et il y en a toujours cinq mille, tant archers que lanceurs de javelots, qui accompagnent le roi des Indiens dans ses expéditions militaires. Ils ont les oreilles si longues qu'elles se touchent l'une et l'autre, et qu'ils s'en enveloppent le dos et les bras jusqu'aux coudes.

Il y a en Éthiopie un animal que l'on nomme *crocottas*, et en langue connue *cynolychus* (chien-loup). Il est d'une force étonnante. On prétend qu'il imite la voix humaine, que la nuit il appelle les hommes par leur nom et qu'il dévore ceux qui vont à lui ([2]). Il a le courage du lion, la vitesse du cheval, la force du taureau : le fer ne peut le dompter.

Dans le territoire de Chalcis, en Eubée, il y a des brebis qui n'ont pas la vésicule du fiel ([3]), et dont la chair est si amère que les chiens mêmes ne veulent pas en manger. On dit aussi qu'au delà des portes de la Mauritanie ([4]), les pluies sont abondantes en été, et que l'hiver y est brûlant. Dans le pays des Cyoniens, il y a, selon Ctésias, une fontaine qui donne de l'huile au lieu d'eau. Aussi les Cyoniens s'en servent-ils dans tous leurs aliments. Dans le pays nommé Métatrida, il y a une fontaine à une petite distance de la mer, dont le flux est si violent au milieu de la nuit qu'il pousse sur terre une grande quantité de poissons. Ces poissons sont en si grand nombre que les habitants, ne pouvant les consommer tous, les laissent pourrir en terre.

Ctésias, dit en terminant Photius, donne ces fables pour autant de vérités; il assure avoir été témoin oculaire de quelques-uns de ces faits, et avoir appris les autres de personnes qui en étaient bien instruites. Il ajoute qu'il a omis beaucoup d'autres histoires encore plus merveilleuses, de crainte que ceux qui n'en avaient point été témoins ne pensassent qu'il écrivait des choses incroyables ([5]).

BIBLIOGRAPHIE.

Texte original. — Ctésias, édition de Henri Estienne, 1557 et 1594; — édition de Bœhr, Francfort-sur-le-Mein, 1824, in-8; — édition de Ch. Muller, Firmin Didot, Paris, 1844.

Traductions en français. — Œuvres diverses de l'abbé Gédoyn, 1745; — *Histoire d'Hérodote*, traduite par Larcher, 1802, tome VI.

Notes et commentaires. — Œuvres de Lucien, traduites du grec par Belin de Ballu, tome III, notes; — *La vérité de l'histoire de Judith*, par Montfaucon, seconde partie, chap. II, pag. 120. — Bœhr. — Muller. — Heeren. — Whall. — Veltheim, etc. (Voyez les notes.)

([1]) On trouvait un récit analogue sur un lac de Sicile dans Polycrite, suivant le *De mirabilibus auscultationibus* attribué à Aristote. Voyez ce que dit Hérodote sur une fontaine d'Éthiopie, p. 73. On attribuait les mêmes propriétés au lac de Van.

([2]) « Il est naturel, dit Élien, que je parle de la malice du crocottas. Caché dans des lieux fourrés, il prête l'oreille aux discours des bûcherons, et lorsqu'ils s'appellent les uns les autres par leurs noms, il retient ces noms... Il appelle un homme par son nom. Cet homme s'entendant appeler, s'avance. L'animal se retire plus loin, et l'appelle de nouveau. L'homme s'avance encore davantage vers l'endroit d'où vient la voix. Enfin, lorsque cet animal le voit éloigné de ses compagnons, il le saisit, le tue et s'en nourrit, après s'être servi, pour l'attirer, de sa voix comme d'un appât. »

On croit que cet animal est une espèce d'hyène.

([3]) Selon Théophraste, les moutons du Pont, se nourrissant d'absinthe, n'ont pas de fiel.

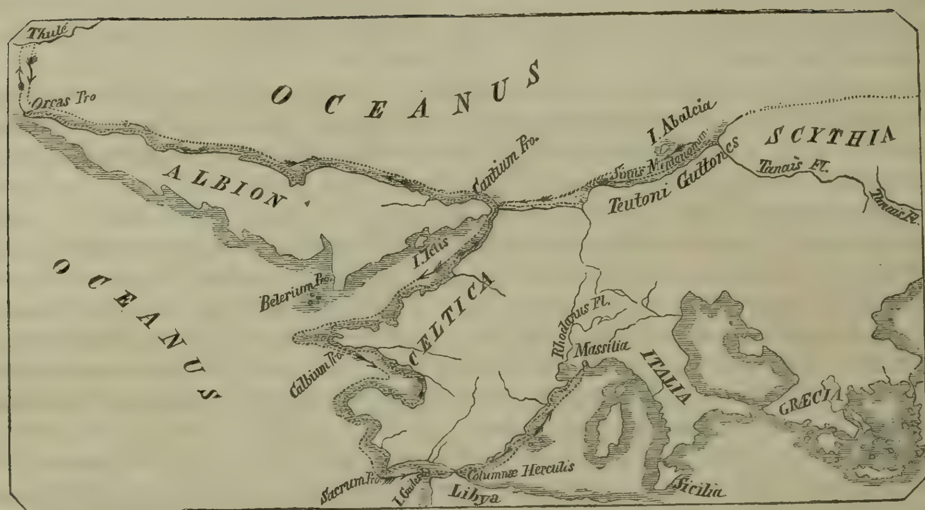
([4]) Les colonnes d'Hercule.

([5]) C'est une forme que l'on retrouve souvent dans Hérodote et dans la plupart des auteurs anciens.

PYTHÉAS,

VOYAGEUR GREC-GAULOIS.

[Quatrième siècle avant Jésus-Christ.]



Esquisse des contrées explorées par Pythéas. — D'après Lelewel.

Vers l'an 340 avant notre ère, la colonie que les Grecs phocéens avaient fondée depuis deux siècles et demi à Massilia (Marseille) était florissante et renommée (¹). En paix avec les Gaulois ses voisins, protégée contre la rivalité haineuse de Carthage par un traité d'ailliance avec Rome, encouragée par les succès de son génie industriel, elle augmentait le nombre de ses comptoirs sur la rive septentrionale de la Méditérannée, et travaillait incessamment à étendre au loin ses relations commerciales.

En ce temps un de ses citoyens, Pythéas, homme instruit, géographe et astronome, entreprit

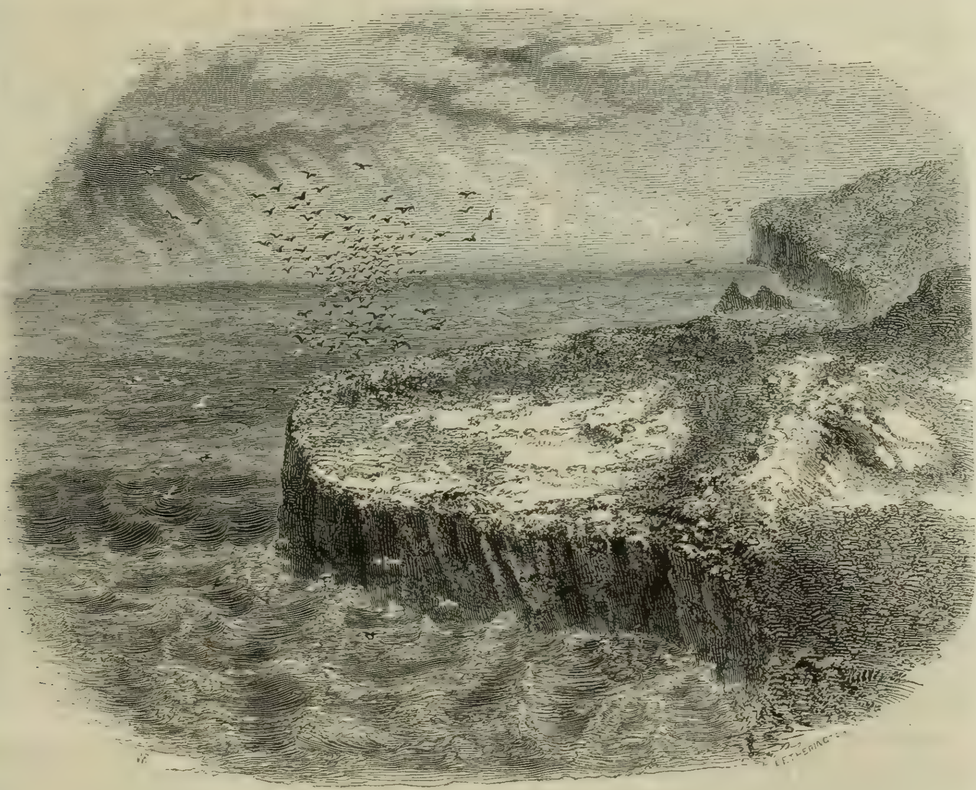
(¹) « Ce fut l'an 600 avant Jésus-Christ que le premier vaisseau phocéen jeta l'ancre sur la côte gauloise, à l'est du Rhône; il était conduit par un marchand nommé Euxène, occupé d'un voyage de découvertes. Le golfe où il aborda dépendait du territoire des Ségobriges, une des tribus galliques qui s'étaient maintenues libres au milieu de la population ligurienne. Le chef ou roi des Ségobriges, que les historiens appellent Nann, accueillit avec amitié ces étrangers et les emmena dans sa maison, où un grand repas était préparé; car ce jour-là il mariait sa fille. Mêlés parmi les prétendants, Galls et Ligures, les Grecs prirent place au festin qui se composait, selon l'usage, de venaison et d'herbes cuites.

» La jeune fille, nommée Gyptis, suivant les uns, et Petta, suivant les autres, ne parut point pendant le repas. La coutume ibérienne, conservée chez les Ligures et adoptée par les Ségobriges, voulait qu'elle ne se montrât qu'à la fin, portant à la main un vase rempli de quelque boisson, et celui à qui elle présenterait à boire devait être réputé l'époux de son choix. Au moment où le festin s'achevait, elle entra donc, et, soit hasard, soit toute autre cause, dit un ancien narrateur, elle s'arrêta en face d'Euxène, et lui tendit la coupe. Ce choix imprévu frappa de surprise tous les convives. Nann, croyant y reconnaître une inspiration supérieure et un ordre de ses dieux, appela le Phocéen son gendre, et lui concéda pour dot le golfe où il avait pris terre.

» Sans perdre de temps, Euxène avait fait partir pour Phocée son vaisseau et quelques-uns de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie. En attendant, il travailla aux fondations d'une ville qu'il appela Massilie. » (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I. p. 26.)

une excursion au delà des colonnes d'Hercule, dans l'océan Septentrional. On croit que, sans être très-pauvre, il n'était point riche. Il partit avec un seul navire. Peut-être les frais de l'expédition furent-ils mis à la charge de la cité massilienne, si évidemment intéressée aux découvertes qui pouvaient résulter de ce hardi voyage.

En sortant du port de Marseille, Pythéas se dirigea donc vers l'occident. Il passa d'abord devant l'embouchure du Rhodanus (le Rhône). En cet endroit s'élevait une petite ville dépendant de Marseille et nommée Rhodanusia. Plus loin était située une autre ville massilienne, Agatha (Agde), à peu de distance de Narbo (Narbonne), jadis capitale de la tribu sauvage des Hélisyces, et depuis soumise aux Celtes. Au pied des Pyrénées étaient encore deux villes massiliennes riches et fortes, Rhodé et Emporion (Roses et Ampurias). Ensuite commençait l'Ibérie. L'équipage salua de ses joyeuses acclamations deux ports chers aux marins, devant deux villes anciennes, Barcino et Tarraco (Barcelone et Tarragone). Sur une presqu'île, on apercevait la petite ville Hyops (Peniscola). La dernière ville grecque de ces parages était Hemeroscopion. Au delà venaient les possessions liby-phéniciennes (voy. p. 2). La plus célèbre ville phénicienne était Gadir ou Gadez, située sur une île, entre les colonnes d'Hercule et le promontoire Sacré.



Le promontoire Sacré, à trois minutes du cap Saint-Vincent (¹).

Pythéas compta 7 000 stades en ligne directe de Marseille jusqu'aux colonnes; — 3 000 stades du détroit jusqu'au promontoire Sacré, qui était la pointe extrême du continent et sur lequel on avait élevé

(¹) Les peuples des environs du cap Sacré soutenaient encore du temps de Posidonius d'Apamée, cent ans avant l'ère chrétienne, qu'à l'instant où le soleil se couchait, ils entendaient un sifflement semblable à celui d'un fer rouge que l'on jette dans l'eau, comme si le soleil s'éteignait en se plongeant dans la mer.

un temple à Hercule; — 2 500 stades ou cinq jours de navigation depuis Gadez jusqu'à ce même promontoire. Le stade dont il se servait paraît avoir été de la même dimension que celui dont fait usage le plus habituellement Hérodote, et Eratosthènes ayant accepté les mesures de Pythéas, ce stade doit équivaloir à 158m,25, conformément à l'évaluation de M. Vincent (voy. p. 2).

Continuant à avancer dans la direction qu'avait suivie autrefois le général carthaginois Himilcon (voy. p. 5), Pythéas, après avoir côtoyé l'Ibérie, navigua le long du littoral de la Celtique et vit la terre des Timiens (le Finistère), qui avance dans l'Océan, et que termine le promontoire Calbion (pointe du Raz, vis-à-vis l'île de Seyn).

Son but était d'explorer jusqu'à leur extrémité les côtes de cette Celtique immense qui, disait-on, terminait l'Occident, occupait un quart de la terre habitable, et s'étendait jusqu'à la Scythie.

Il ne visita point les îles Cassitérides (Sorlingues) qui fournissaient l'étain : elles étaient connues. Mais il fut surpris de se trouver dans un détroit large de 100 stades qui séparait la Celtique d'une île immense. Ce détroit était la Manche; cette île était la Bretagne, l'Angleterre, qu'avait seulement entrevue Himilcon et qu'il avait désignée sous le nom d'Al-Fion ou Al-Bion (voy. p. 5).

C'est à ce point de son voyage que Pythéas entra véritablement dans un monde nouveau, entièrement inconnu des anciens; on peut dire que ce fut lui qui découvrit la Grande-Bretagne.

S'il ne visita point tout le contour de l'île, il paraît probable qu'il aborda du moins en plusieurs endroits accessibles des côtes.

La Bretagne, suivant sa description, formait un triangle isocèle dont les trois pointes étaient : 1° à l'une des extrémités du petit côté du triangle, au midi, du côté de la Celtique, le promontoire Bélérion (cap Bolleit); 2° sur le même côté du triangle, à l'extrémité supérieure, le promontoire Cantion (cap Pepperness); 3° au sommet des deux côtés longs du triangle, le promontoire Orcas (cap Duncansby).

La distance du promontoire Bélérion au continent celtique était de 2 000 stades ou quatre jours de navigation. Ses habitants étaient sociables. Ils tiraient l'étain d'une mine très-précieuse, mais entrecoupée de veines de terre. Après avoir enlevé l'étain, ils le purifiaient, et lui donnaient la forme de masses carrées ou de dés à jouer. Ils le chargeaient ensuite sur des bateaux d'écorce et le transportaient dans une île voisine de la Bretagne nommée Ictis, Mictis ou Vectis (Wight). Suivant une autre version, ils se servaient de chariots, en profitant des heures où la mer était basse. Les marchands étrangers venaient acheter l'étain dans l'île Ictis, d'où ils le transportaient, en six jours de navigation, sur la côte celtique, au port qui servait d'entrepôt. Là, ce métal précieux était chargé sur des chevaux, et les caravanes faisaient, à travers les terres, un trajet de trente jours pour parvenir jusqu'à l'embouchure du Rhône.

On doit à Pythéas les notions les plus anciennes que l'on puisse citer sur les habitants de la Grande-Bretagne. On a vu qu'ils se servaient de chariots. Leurs maisons étaient bâties pour la plupart en chaume et en bois, les pluies fréquentes ne permettant pas qu'ils eussent des aires à ciel découvert; ils enfermaient les épis de blé qu'ils avaient coupés dans des caves souterraines, et ils réduisaient en farine les plus anciens pour s'en nourrir, au fur et à mesure de leurs besoins. Leurs mœurs étaient simples et honnêtes. Ils étaient sobres et ne connaissaient point le luxe. L'île était très-peuplée et gouvernée par des rois qui, généralement, ne se faisaient point la guerre entre eux : cette heureuse concorde n'existait plus trois siècles après, lors des premières tentatives des Romains pour s'assujettir les Bretons. (Voyez Jules-César.)

Pythéas dit que dans les parties les plus septentrionales de l'île, le plus long jour était de dix-huit heures, et qu'à son extrémité, dans la même direction, le jour durait jusqu'à dix-neuf heures.

En s'éloignant du promontoire Orcas, ou de l'une des îles Orcades, Pythéas s'aventura sur la haute mer, en se dirigeant toujours vers le nord. Il traversa des climats où « des barbares, dit-il, nous ont montré le coucher du soleil; car il arrivait dans ces lieux-là que la nuit était extrêmement courte; elle ne durait que deux ou trois heures; et quand le soleil avait disparu sous l'horizon, il reparaissait après un court intervalle. »

Après six jours de navigation, Pythéas rencontra une terre nommée Thulé. Il lui fut impossible de déterminer si c'était une île ou un continent. On a supposé qu'il était arrivé ainsi au Jutland, ou sur les côtes de la Norvége. Lelewel croit qu'il ne faut pas aller chercher Thulé plus loin que les îles Shetland. « Il est avéré par l'expérience des siècles les plus féconds en découvertes, fait observer ce savant géo-

graphe, que chaque terre nouvellement trouvée grandit aux yeux de celui qui l'a visitée le premier; c'est ainsi que beaucoup de régions, annoncées par les voyageurs comme étant très-étendues, se sont dissipées en îlots. »

Suivant Pythéas, il n'y avait plus, au delà de Thulé, ni terre, ni mer, ni air. Une sorte d'épaisse concrétion des éléments, semblable à un *poumon marin*, remplissait l'espace et enveloppait l'univers de sa matière impénétrable.

Il faut noter que Pythéas atteste l'existence de ce poumon marin. « Il a vu, dit-il, lui-même cette substance, et il n'en parle point sur le rapport d'autrui. »

On explique cette illusion par le spectacle triste et prolongé des bruines, des brouillards, des pluies, des nuages, de l'obscurité glacée, qui semblaient opposer une barrière infranchissable au navigateur massilien. Au souvenir de l'atmosphère pure et transparente, du ciel étincelant, de l'onde bleue et phosphorescente de la Méditerannée, quelle impression de mélancolie et d'effroi ne durent pas éprouver ces premiers explorateurs, en présence des sombres tableaux de la mer du Nord. Comment ces hommes habitués aux doux charmes, aux riantes splendeurs de la nature méridionale, n'auraient-ils point hésité et reculé devant ces climats désolés? Pythéas était, du reste, même sous ce rapport, en progrès à l'égard de ceux qui l'avaient précédé. Avant lui, c'était à quelques journées des colonnes d'Hercule que les voyageurs déclaraient la mer impraticable à cause des épaisseurs infinies de boue, d'herbages, de ténèbres qui obstruaient l'espace.

En fuyant Thulé et le poumon marin, Pythéas, au lieu de revenir directement par Orcas, Cantion et le détroit de la Manche, tourna à gauche, du côté de l'orient, et, après quelques jours, fut conduit à l'embouchure du Rhin. Au delà du Rhin habitaient les Ostions. Plus loin s'ouvrait un vaste golfe, large de 6 000 stades, appelé Mentonomon; sur ces bords vivaient des Germains, les Guttons.

Dans ce golfe était une île, Abalus ou Abalcia (Basilia selon Timée), à une journée du continent; on croit que c'est l'île Baltrum; quelques écrivains préfèrent Baltia. Les flots de la mer, au printemps, déposaient sur les bords de cette île le succin, l'ambre jaune (déjection de la mer concrète, dit Pythéas), que les habitants brûlaient au lieu de bois, ou vendaient à leurs voisins les Teutons.

Trois siècles après, les Romains donnèrent le nom de Glessaria à l'une des vingt-trois îles entre le Rhin et l'Elbe, dans laquelle on trouvait une grande quantité de succin. Tacite a consacré à la description de cette substance une page de son livre sur les Germains.

Pythéas navigua ensuite jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il supposa être le Tanaïs (l'Elbe suivant quelques auteurs, l'Oder suivant quelques autres). Il n'alla pas plus loin. Il considérait ce fleuve comme la limite orientale de la Celtique, dans laquelle il comprenait la Germanie.

Il revint à Marseille. Son voyage avait duré moins d'une année; la longueur de sa navigation, depuis son départ jusqu'à son retour, est évaluée à 186 000 stades, « plus de sept fois autant qu'en avait fait le Macédonien Néarchos, » dit Lelewel. (Voyez NÉARQUE.)

Pythéas rendit d'autres services éminents à la géographie. Il s'était servi d'un gnomon colossal pour observer, à Marseille, l'ombre, à midi, le jour du solstice, et il avait ainsi déterminé l'obliquité de l'écliptique et la latitude géographique de Marseille. Il avait trouvé que dans cette ville l'ombre, au gnomon, était en proportion de $41\ ^4/_5$ à 120 (ou de $20\ ^{54}/_{60}$ à 60), et le plus long jour de quinze heures et quinze minutes.

Il avait cherché la hauteur du pôle et s'était assuré qu'en cet endroit du ciel on ne voyait de son temps aucune étoile, mais que le pôle formait, avec trois étoiles voisines, un quadrilatère; il paraît que ces trois étoiles sont *b* de la Petite-Ourse, *a* et *kappa* du Dragon. Il pouvait ainsi, en naviguant, se servir du ciel plus utilement et plus sûrement que les navigateurs grecs qui se dirigeaient ordinairement d'après la Grande-Ourse.

De même qu'Hannon et Himilcon, Pythéas a été contesté par divers auteurs. Les uns ont nié son voyage, les autres sa véracité. Parmi les anciens, Polybe et Strabon se sont surtout montrés les adversaires ardents des récits de Pythéas; au contraire, l'école d'Alexandrie avait hautement apprécié la science et la sincérité du voyageur massilien. Eratosthène, vers l'an 250 avant Jésus-Christ, et Hipparque, vers 125, adoptèrent comme vraies les notions introduites par Pythéas. Chez les modernes, Gosselin a partagé les préventions de Strabon Le savant qui a le plus approfondi les questions que

soulève ce voyage et qui a élevé le plus beau monument à la mémoire de Pythéas, est Joachim Lelewel. C'est cet excellent auteur que nous avons suivi dans notre rapide analyse; il nous était impossible de laisser Pythéas raconter lui-même son voyage. Sa relation n'existe point; on en trouve seulement quelques citations éparses dans quelques ouvrages anciens, surtout dans ceux de Strabon et de Pline.

On a supposé que Pythéas avait pénétré jusque dans la mer Baltique ([1]). Cette opinion a peu de partisans.

Desborough-Cooley, dans son *Histoire génerale des Voyages*, s'exprime en ces termes : « Pythéas de Marseille, homme de résolution et de science, était éminemment doué de toutes les qualités nécessaires pour ouvrir de nouvelles voies au commerce sur des mers inconnues, et pour élargir le cercle des connaissances géographiques. On sait d'une manière positive que ses ouvrages furent connus en Grèce sous Alexandre; et comme la circulation des livres n'était pas rapide chez les anciens, il est permis d'en induire qu'ils appartenaient au siècle précédent. »

On peut consulter sur Pythéas les ouvrages suivants :

Bougainville, *Éclaircissements sur l'origine et les voyages de Pythéas de Marseille* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XIX, p. 146, 165).

D'Anville, *Mémoire sur la navigation de Pythéas à Thulé, et observations géographiques sur l'Islande* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXXVII, p. 436, 442).

Keraglio, *De la connaissance que les anciens ont eue des pays du nord de l'Europe* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XLV, p. 26, 57).

Murray, *De Pytheâ Massiliensi*. Nov. comment. Soc. Gott., t. VI, p. 59, 599; 1775.

Azuni, *Mémoires pour servir à l'histoire des anciens navigateurs de Marseille.*

J.-H. Vossius, *De Thulé.*

Coray, *Proleg. in Strab.*, p. 32.

Pytheæ Massiliensis fragmenta, etc., Upsaliæ, 1824.

A. Brucknerus, *De Pytheâ* (Historia reipublicæ Massiliensis); Gottingæ, 1828.

Maximilianus Fuhr, *De Pytheâ Massiliensi dissertatio*. Darmstadii, 1835.

Joachim Lelewel, *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps*, avec trois cartes géographiques dressées et gravées par l'auteur, Paris, 1836.

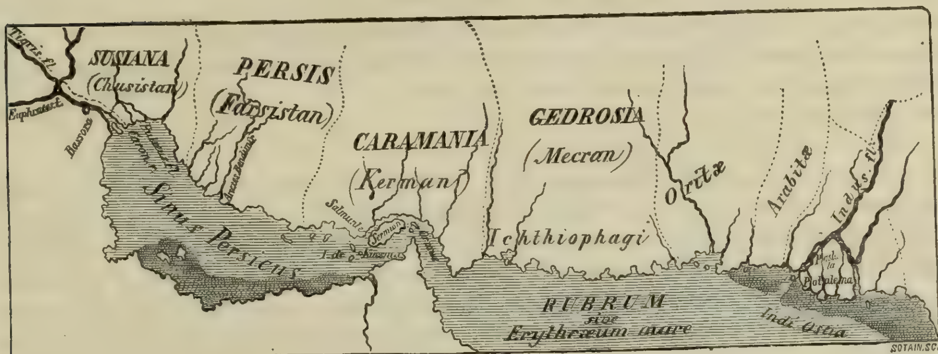
([1]) Voyez Malte-Brun, *Histoire de la géographie*, t. VI.

NÉARQUE,

VOYAGEUR GREC-MACÉDONIEN, AMIRAL D'ALEXANDRE LE GRAND.

[Quatrième siècle avant l'ère chrétienne ; années 326 et 327.]

TRADUCTION DE LA RELATION ANALYSÉE PAR ARRIEN DANS LES *INDIQUES*.



Carte du voyage de Néarque, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, de l'est à l'ouest.

Néarque était Grec d'origine. Il était né à Crète; son père se nommait Androménes. Par suite de circonstances ignorées, il alla s'établir en Thrace, à Amphipolis, et devint ainsi sujet macédonien. On suppose qu'il apprit la marine sur la mer Égée.

Ce fut en l'année 326 que, par ordre d'Alexandre le Grand, il prit le commandement d'une flotte pour explorer la côte méridionale de l'Asie depuis les bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate.

« Ce voyage de Néarque, dit le docteur Vincent, est, dans l'histoire de la navigation, le premier événement d'une grande importance pour le monde entier... L'expédition de la flotte d'Alexandre ouvrit une communication entre l'Europe et les pays situés aux extrémités de l'Asie; dans des temps plus rapprochés de nous, elle est devenue la source et l'origine des découvertes faites par les Portugais, la base du système de commerce le plus étendu dont les hommes se soient jamais formé l'idée, et, pour tout dire enfin, la cause première, quoique éloignée, de l'heureux succès des établissements anglais dans l'Inde. »

Une relation de ce voyage maritime avait été écrite par Néarque lui-même; deux autres avaient été également rédigées par Onesicritus de Cos, disciple de Diogène, qui partageait le commandement avec Néarque, et par Androsthènes de Thasos. Ces ouvrages ont péri. Par bonheur, Arrien, dans le dernier livre de son *Historia Indica,* a donné une analyse développée du récit de Néarque; on est assuré que ce résumé est fidèle, parce que d'autres auteurs, tels que Ptolémée, Marcien d'Héraclée, Pline et surtout Strabon, qui ont cité souvent le texte de Néarque, sont d'accord avec Arrien.

On serait heureux de retrouver aujourd'hui une analyse semblable des différents ouvrages écrits par les ingénieurs et les savants (entre autres Beton et Diognetus) qui avaient été chargés par Alexandre de mesurer et de décrire les contrées traversées par l'armée macédonienne.

Néarque était sans contredit un homme d'un mérite supérieur, doué d'une énergie et d'une activité remarquables. On regrette seulement de voir percer dans sa relation une vanité excessive, et la volonté de s'exalter aux dépens des autres chefs macédoniens.

On a supposé qu'Alexandre, en faisant explorer les côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perse, n'avait pas uniquement pour but de satisfaire à cette belle ardeur de savoir qui voile de tant d'éclat ses

fureurs de conquérant, ses fautes et ses crimes; on croit qu'il poursuivait le projet qu'il avait conçu d'établir des relations entre l'Égypte et l'Inde. Il était naturel d'ailleurs qu'il voulût connaître, d'une manière précise, les limites maritimes des pays qu'il venait de conquérir.

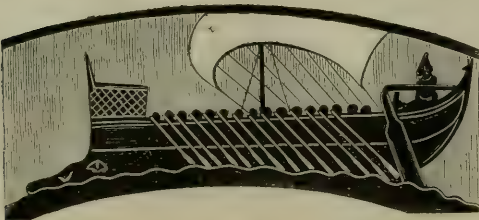
Les auteurs qui ont écrit sur la géographie ancienne ont puisé les premières notions relatives au golfe Persique dans la relation de Néarque comme à une source entièrement digne de confiance. Il faut dire cependant que Dodwell, qui avait relégué le voyage d'Hannon parmi les fables, a nié aussi celui de Néarque; le P. Hardouin et Huet, à l'exemple de Strabon et de Pline, ont contesté la fidélité ou l'utilité du récit, mais Saumaise, Usserius, Sainte-Croix, Gosselin, d'Anville, Rennell, le docteur Vincent, Malte-Brun, Desborough-Cooley, William Ouseley, toutes les autorités sérieuses, considèrent la relation de Néarque comme l'un des documents les plus précieux que nous ait légués l'antiquité.

Cette relation est traduite ici en français pour la première fois. C'est par erreur que le docteur Vincent en a attribué une à Perrot d'Ablancourt : nous avons vérifié que d'Ablancourt a seulement traduit cinq ou six pages de l'ouvrage d'Arrien sur les Indes ; et les passages qu'il a choisis, tirés des douze premiers chapitres, se rapportent uniquement aux mœurs des Indiens.

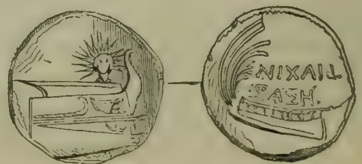
Arrien s'exprime en ces termes :

Je veux raconter comment Néarque, partant des bouches de l'Indus, navigua à travers le grand Océan, vers le golfe Persique, que quelques-uns appellent la mer Rouge.

Voici ce que Néarque a écrit à ce propos : Alexandre avait le dessein de parcourir la mer qui s'étend des Indes à la Perse; mais il était effrayé de la longueur de la navigation; il craignait aussi que sa flotte, portée vers quelque région déserte où l'on ne rencontrerait ni ports sûrs ni subsistances suffisantes, ne fût détruite, et que cette tache répandue sur ses exploits n'obscurcît sa gloire; cependant son désir de toujours tenter ce qui était nouveau et difficile l'emporta sur ces considérations. Seulement, il était embarrassé pour trouver un homme capable de remplir ses desseins et aussi de rassurer les matelots qui, en partant pour un aussi long voyage, auraient bien pu penser qu'on les envoyait de propos délibéré à un péril évident. Il demanda à Néarque un avis sur le choix du commandant de la flotte. Néarque lui proposa plusieurs chefs; mais, parmi eux, l'un craignait de s'exposer au danger,



Vaisseau, d'après un vase antique, conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (1).



Médaille de Phalésis en Lycie. — Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (2).

l'autre était trop faible d'esprit, celui-ci trop amoureux de sa patrie; enfin, à tous, Alexandre trouva quelque chose à reprendre. Alors Néarque se proposa lui-même · « Roi, dit-il, je prendrai la conduite

(1) Cette représentation d'un navire est la plus ancienne qu'il nous ait été possible de découvrir. Elle est peinte à l'intérieur d'un vase qui a appartenu à la collection Durand et que l'on croit pouvoir attribuer à un artiste du cinquième siècle avant Jésus-Christ. M. Charles Lenormant voit dans cette peinture un vaisseau de la célèbre marine tyrrhénienne.

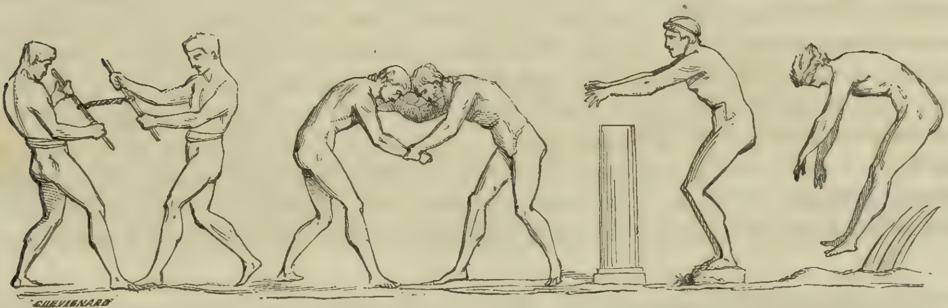
Les navires anciens que l'on figure ordinairement sont romains ou tirés des peintures de Pompéi et d'Herculanum. Voyez l'*Archéologie maritime*, par Jal.

(2) Cette médaille paraît être du temps de Démétrius Poliorcète, que l'on considère comme contemporain de Néarque. On lit sur le revers de la médaille le commencement du nom de *Nicandre* (un magistrat lycien) et au-dessous le commencement du mot *Phalésiens*. Ce revers représente l'arrière du navire. Les traits formant une sorte de panache paraissent être l'aplustre, ou objet de matière légère qui servait à indiquer d'où venait le vent.

de ta flotte, et, si Dieu me favorise, je mènerai sans encombre tes vaisseaux et tes soldats en Perse, pour peu que cette mer soit navigable et que ce ne sait pas une tâche au-dessus des forces humaines. » Alexandre répondit qu'il ne voulait pas exposer à de si rudes fatigues et à de si grands dangers un de ses amis; mais Néarque, sans se rebuter, le supplia plus fortement, et enfin le roi, charmé du zèle de son lieutenant, le mit à la tête de toute sa flotte, ce qui tranquillisa les soldats et les matelots destinés à faire ce trajet, car ils étaient persuadés qu'Alexandre n'aurait pas envoyé Néarque à un danger manifeste si eux-mêmes n'avaient pas dû être sauvés. De plus, l'éclatante magnificence des préparatifs, la beauté des vaisseaux, l'activité des chefs de galère, leur empressement à compléter le nombre nécessaire des matelots, remplissaient d'un courage et d'une espérance à toute épreuve ceux mêmes qui, auparavant, pouvaient hésiter. Ce qui calmait encore leur crainte, c'est qu'Alexandre était déjà deux fois entré dans la mer par les bouches de l'Indus, qu'il avait sacrifié à Neptune et aux autres dieux marins, et qu'il avait fait de superbes présents à la mer. Enfin, la confiance qu'ils avaient dans le bonheur inouï qu'avait eu Alexandre jusque-là leur faisait dire qu'il pouvait tout tenter et qu'en toutes choses il devait réussir.



Combats et jeux gymniques. — D'après les monuments grecs (1).



Même sujet.

Dès qu'on fut délivré des vents étésiens qui, soufflant pendant tout l'été de la mer vers la côte, empêchent de naviguer (2), on leva l'ancre, Céphisodore étant archonte à Athènes, le 20 du mois de boédromion, ainsi que comptent les Athéniens, et la onzième année du règne d'Alexandre. Avant de partir, Néarque sacrifia à Jupiter Sauveur, et fit faire des combats gymniques.

(1) *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen*, etc., par le Dr Johann Krause, Leipzig, 1841.

(2) Les moussons, vents qui, sur toutes les mers de l'Inde, soufflent, pendant six mois, du nord-est, et, durant six autres mois, du sud-ouest.

Le premier jour qu'on eut levé l'ancre (1), on aborda dans une large crique ou à l'entrée du fleuve Indus, et on y demeura deux jours. Ce lieu s'appelle Stura, et il est distant de 100 stades (2) de l'endroit où l'on s'était embarqué. Après trois jours on repartit et l'on parvint à une autre crique distante de 30 stades; on trouva que déjà l'eau était salée. En effet, la mer, lors de la marée montante, vient jusqu'à cet endroit, et, à la marée descendante, ses eaux restent mêlées à celles du fleuve. On nomme ce lieu Caumara (3). En s'avançant de 20 stades on arriva à Coreestis, qui est aussi sur les bords du fleuve. Lorsqu'on eut quitté ce lieu, on ne put naviguer longtemps, car on aperçut un rocher à l'embouchure de l'Indus; les flots se brisaient sur le rivage avec un bruit épouvantable, et la côte elle-même était bordée de récifs (4). Choisissant donc l'endroit où le banc de sable était le moins dur, on creusa un canal de 5 stades et on fit passer par là les vaisseaux à la marée montante. Puis, après avoir parcouru 150 stades, on gagna Crocala, île sablonneuse où l'on demeura un jour (5). Près de cette île habitent les Arabites (6), lesquels tirent leur nom du fleuve Arabis (Sommeany), qui traverse leur pays pour se jeter dans la mer et sert de limite entre eux et les Orites. De Crocala, la flotte avança, ayant à sa droite le promontoire appelé par Néarque Irus (cap Monze), et à gauche une île basse qui, s'étendant le long du rivage, forme un passage étroit et sinueux; après l'avoir franchi, on aborda à un port qui fournissait aux vaisseaux une station commode. Néarque le trouva si vaste et si beau qu'il lui donna le nom d'Alexandre. A l'entrée de la baie est une petite île distante de 2 stades et appelée Bibacta (Chilney); le pays d'alentour se nomme Sangada. Cette île, opposée à la mer, forme un port naturel. Le vent continuait de souffler avec violence; Néarque, craignant que les Barbares ne se rassemblassent avec des projets de pillage (7), fit entourer son camp d'un mur de pierres, et il resta là vingt-quatre jours. Il raconte que ses soldats, pendant ce temps, prirent des moules, des huîtres et des manches de couteau d'une grandeur incroyable en comparaison des coquillages de nos pays; il dit aussi qu'il but de l'eau salée.

Le vent s'étant apaisé, on remit à la voile (8), et, après environ 60 stades de navigation, on aborda à une côte sablonneuse; près de là était une île déserte; la flotte se mit à couvert et s'arrêta en ce lieu, nommé Domæ; comme la côte était aride, on alla jusqu'à 20 stades environ dans les terres pour chercher de l'eau douce. Le lendemain on navigua jusqu'à la nuit, et au bout de 300 stades on jeta l'ancre à Sarangis; là il fallut faire environ 8 stades pour rencontrer de l'eau. Reprenant sa route, la flotte aborda à Sacala, lieu désert; puis, après avoir dépassé deux rochers si proches l'un de l'autre que les rames des galères les touchaient tous deux, elle fit 300 stades et s'arrêta à Morontobaro. On trouva là un port très-vaste, fermé de toutes parts, profond, et à l'abri des tempêtes; mais son entrée était étroite : on le nomme dans le pays port des Femmes, parce que ce fut d'abord une femme qui commanda dans ce lieu. Après avoir passé les rochers, on tomba dans de hautes vagues; la mer était orageuse, si bien qu'on s'estimait fort heureux d'avoir échappé aux rochers. Le lendemain, on laissa à gauche une île opposée à la mer; cette île était si près du rivage, que ce passage semblait avoir été creusé à dessein; la navigation avait été en tout de 70 stades. On voyait sur la côte beaucoup d'arbres touffus, et l'île elle-même était très-boisée. Vers le matin, échappant au ressac, les vaisseaux quittèrent l'île lorsque la mer était encore basse; puis, s'avançant de 120 stades, ils s'arrêtèrent à l'embouchure du fleuve Arabis (9). Là, ils eurent un port ample et commode; mais l'eau n'est point

(1) Le mois boédromion était le troisième de l'année athénienne et commençait le 13 septembre. D'après Dodwell et le docteur Vincent, le départ de la flotte eut lieu le 2 octobre de l'an 326 avant Jésus-Christ. On appareilla, non du bord de la mer, mais d'un mouillage peu éloigné de l'embouchure du fleuve.

(2) Suivant d'Anville, le stade adopté par les Macédoniens devait être celui d'Aristote . c'était alors l'un des plus petits stades. Nous renvoyons de nouveau à notre note de la page 2.

(3) Ou Kaumana. Ce nom et ceux de Stara et de Coreestis ne correspondent à aucun des lieux connus aujourd'hui sur les rives de l'Indus. On croit qu'ils désignaient des canaux qui depuis ont été comblés.

(4) C'était la barre, comme il s'en trouve à l'embouchure de la plupart des grands fleuves.

(5) La baie de Crotchey ou de Caranthey.

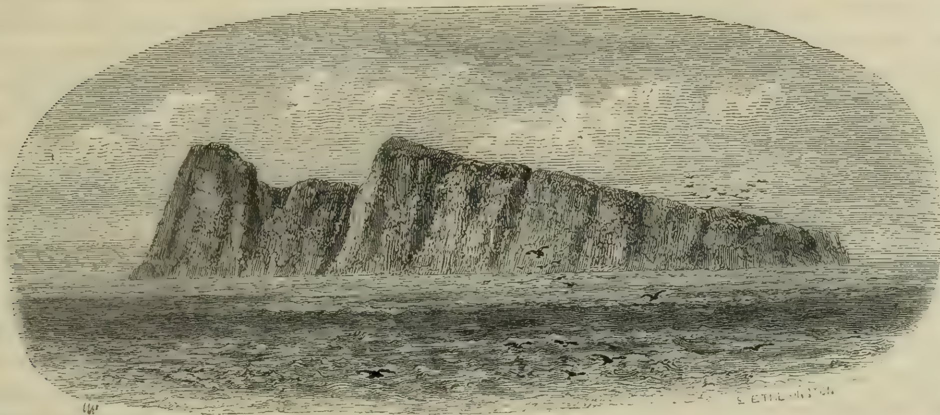
(6) Arabites ou Arabiens. Alexandre avait attaqué et mis en déroute ces indigènes peu de jours avant le départ de la flotte.

(7) Suivant d'Anville, Sangadiens ou Sangariens modernes, tribu de pirates.

(8) Le 3 novembre.

(9) Arrabah, Arraba, Arrabak, noms de même racine que celui d'Arabite donné par Arrien aux indigènes, aujourd'hui les

potable, car elle est déjà mêlée à celle de la mer : aussi, remontant le fleuve pendant 40 stades, ils finirent par trouver un lac (1) où ils puisèrent de l'eau. L'île qui est devant le port est élevée et déserte;



Côte des *Arabitæ* (cap Arrabah), près du cap Monze et du fleuve Arabis (2).

alentour on pêche des huîtres et toutes sortes de poissons. Les Arabiens s'étendent jusque-là, et ce sont les derniers des peuples indiens de ce côté ; plus loin ce sont les Orites.

On s'éloigna de l'embouchure de l'Arabis, et on navigua vers le pays des Orites. On s'arrêta à 200 stades environ, à Pagala, lieu où le ressac est très-violent, mais où l'on eut un bon mouillage. Les rameurs restèrent sur les vaisseaux ; quelques-uns seulement prirent terre pour faire de l'eau. Le lendemain on mit à la voile avec le jour, et, après 420 stades environ, on arriva sur le soir en vue de Cabana, et on se dirigea vers ce lieu désert ; mais le ressac était si impétueux que les vaisseaux jetèrent l'ancre en pleine mer. Dans cette traversée, le vent qui soufflait de la mer fut si violent qu'il fit périr deux galères et un vaisseau (3) : les rameurs se sauvèrent à la nage, tant on était peu éloigné de la terre. Vers le milieu de la nuit, levant l'ancre, on navigua jusqu'à Cocala, éloignée d'environ 200 stades du lieu d'où on était parti. Les vaisseaux mouillèrent d'abord en pleine mer ; mais Néarque fit débarquer ses matelots et les fit camper à terre, car ils avaient besoin de se remettre des fatigues de la navigation. Il fortifia le camp d'un retranchement contre les barbares. En ce lieu, Léonat, à qui Alexandre avait confié le soin de ce pays, vainquit dans un grand combat les Orites et tous ceux qui s'étaient joints à eux : les ennemis eurent six mille hommes tués avec tous leurs chefs ; Léonat ne perdit que quinze cavaliers, un petit nombre de fantassins, et Apollophane, satrape de Gédrosie (4) ; seul entre tous les Macédoniens, il reçut d'Alexandre, à ce sujet, une couronne d'or. Là, du blé fut envoyé à Néarque par Alexandre pour les vivres de la flotte ; chaque vaisseau en prit pour dix jours (5). On répara ceux qui

Beloutches, qui s'étendent vers l'est bien au delà de ce promontoire. Les auteurs orientaux les représentent comme « une nation barbare et féroce, portant les cheveux longs et sans ordre, laissant croître leur barbe, et ressemblant à des faunes ou à des ours. »

(1) Ou un puits. « Tout est rare en ce lieu, dit le lieutenant Porter, même l'eau que l'on ne parvient à se procurer qu'en formant des creux de cinq ou six pieds de profondeur, et d'autant de pieds de diamètre, dans un endroit qui était jadis un marais ; si l'eau coule doucement, ce qui n'arrive pas toujours, elle est potable ce jour-là même et peut-être le lendemain ; mais au bout de ce temps elle devient tout à fait saumâtre, inconvénient qu'il faut attribuer à la qualité nitreuse du sol. »

(2) Cette vue et celles qui suivent ont été dessinées d'après les profils dessinés par William Ouseley et quelques autres navigateurs.

(3) On était au 10 novembre. A cette époque, des temps orageux accompagnent d'ordinaire le changement de la mousson.

(4) Il est probable que Léonat ne faisait point entrer dans le chiffre de ses pertes un millier ou deux de soldats asiatiques qu'il avait menés au combat. Il ne comptait que les Macédoniens et les Grecs.

(5) William Vincent suppose que la flotte était composée de 33 galères, de navires à deux ponts, et d'une quantité consi-

avaient déjà été endommagés par le trajet; Néarque donna à Léonat, pour les ramener par terre, ceux des matelots qui lui paraissaient manquer de courage ; et lui-même choisit des soldats parmi les troupes de Léonat pour remplacer ces matelots.

Partie de là avec un bon vent, la flotte arriva, après 500 stades, à un torrent nommé Tomérus. A son embouchure était un lac; dans les marécages situés près de la côte, les naturels de ce pays habitaient des huttes étroites. Dès qu'ils virent approcher la flotte, étonnés, ils s'étendirent tout le long du rivage en ordre de bataille pour s'opposer à la descente des étrangers. Ils portaient de grosses lances, longues de 6 coudées; la pointe n'était point en fer, mais on l'avait passée au feu pour la durcir, et elle avait la même force que si elle eût été de fer. Ils étaient environ six cents. Néarque, voyant qu'ils l'attendaient ainsi rangés en bataille, fit arrêter sa flotte en pleine mer, hors de la portée des traits, afin que ceux lancés de la terre ne pussent l'atteindre : les grosses lances des barbares étaient bonnes pour le combat de près, mais paraissaient peu redoutables de loin. Parmi ses soldats il choisit les plus lestes et les plus légèrement armés, et en même temps les plus habiles à la nage, et leur ordonna de se jeter à la mer à un signal convenu, leur recommandant dès qu'ils approcheraient de terre de s'arrêter pour attendre leurs camarades, et de ne pas s'élancer sur l'ennemi avant d'être sur trois rangs, mais alors de leur courir sus en poussant de grands cris. Aussitôt les hommes désignés sautent à la mer et nagent rapidement. Puis, formant en bon ordre une phalange régulière (1), ils courent sur les barbares en jetant de grands cris, tandis que des vaisseaux on criait également, et qu'avec les machines on lançait des traits et des javelots. Les barbares, étonnés de l'éclat des armes et de la rapidité de l'attaque, atteints de toutes parts par les flèches et les traits qui frappaient leurs corps demi-nus, sans attendre le combat prirent aussitôt la fuite. Les uns furent tués, d'autres faits prisonniers, d'autres enfin se réfugièrent dans les montagnes. Les captifs avaient le corps aussi couvert de poils que la tête même; leurs ongles étaient semblables à ceux des bêtes fauves; ils s'en servaient au lieu de fer pour tuer et partager les poissons, et même pour couper du bois tendre; pour le bois

dérable de bâtiments de transport. Chaque galère était garnie de 30 rames. Le nombre des matelots, sans compter ceux qui étaient sur les bâtiments de transport, pouvait être d'environ deux mille.

(1) Les Macédoniens, qui, sous Philippe, au dire de Quinte-Curce, combattaient presque demi-nus, avaient adopté en grande partie, sous Alexandre, le costume militaire des Grecs. Toutefois ils conservèrent une arme qui leur était particulière, la sarisse ou grande lance, longue de 8 ou 9 mètres (longue de 14 ou 16 coudées suivant Polybe). Avec cette pique, ils pouvaient atteindre aisément les cornacs montés sur les éléphants. Quand la phalange macédonnienne se serrait pour combattre, les piques du premier rang devançaient le front ou la ligne extérieure d'environ 6 mètres, celles du second rang la devançaient de 5 mètres, celles du troisième rang de 4, celles du quatrième de 3, celles du cinquième de 2, celles du sixième rang d'un



Médailles macédoniennes.

mètre. Tout chef de file présentait ainsi à l'ennemi les pointes de six sarisses en retraite d'un mètre chacune sur celle qui la précédait. Les Macédoniens se servaient aussi d'une lance plus courte. Les casques de leurs chefs se distinguaient par des espèces de cornes ou d'épines. Leur bouclier *(scutum)* était ovale et long : mais ils avaient de même le bouclier rond *(clypeus)*, et c'était celui que préférait Alexandre. Ils portaient des espèces de souliers en cuir qui excitèrent quelquefois leurs plaintes, par exemple, lorsqu'on les forçait de les garder en nageant. Du reste ils combattaient avec l'épée grecque, et Darius lui-même l'avait donnée à ses soldats. On peut consulter sur le costume militaire des Macédoniens, Quinte-Curce, Arrien, Polybe, Diodore, Tite-Live, Plutarque, Strabon, Xiphilin; — Johannes Baptista Crophius, *Antiquitates Macedonicæ* (Dissertation sur les antiquités macédoniennes), Ienæ, 1682.—Laccary, *Series et numismata regum Macedoniæ*, 1671, Claramont.

plus dur ils faisaient usage de pierres aiguës, car ils n'avaient point de fer. Ils s'habillaient de peaux d'animaux, et même de celles de quelques gros poissons (¹).

Néarque alors fit embosser ses vaisseaux sur le rivage afin de réparer ceux qui étaient endommagés. Au bout de six jours on reprit la mer, et après 300 stades on arriva à un lieu qui est le confin du territoire des Orites; on l'appelle Malana (le cap Moran). Les Orites qui habitent l'intérieur des terres s'habillent comme les Indiens, s'arment de même, mais diffèrent par le langage et les mœurs. La longueur du trajet, le long de la côte des Arabiens, depuis le lieu d'où on était parti, est de 1 000 stades; le long du pays des Orites, de 1 600. A mesure que l'on naviguait vers le rivage de l'Inde (car les pays d'en deçà ne dépendent pas encore de l'Inde), l'ombre, au rapport de Néarque, ne se formait plus de la même manière; mais dès qu'on avançait au loin en pleine mer vers le sud, les ombres elles-mêmes tombaient vers le sud, ou lorsque le soleil était au milieu de sa course on ne voyait d'ombre nulle part. Les astres qu'on distinguait au-dessus de soi, ou n'apparaissaient plus du tout, ou se trouvaient fort près de l'horizon; ceux qui auparavant étaient toujours visibles, se couchaient et se levaient tour à tour. Et, à dire vrai, je ne crois pas déraisonnable ce qu'avance là Néarque : car à Syène, en Égypte, on montre un puits dans lequel, à l'époque du solstice d'été, il n'y a point d'ombre à midi; à la même époque, il n'y a pas non plus d'ombre dans l'île de Méroé. Il est donc naturel que le même phénomène se produise dans la partie méridionale de l'Inde, et surtout dans l'océan Indien, qui s'étend bien plus loin vers le midi. En voilà assez sur ce sujet (²).

Après les Orites, dans l'intérieur des terres, habitent les Gédrosiens. Au-dessous des Gédrosiens la côte est habitée par ceux que l'on nomme Ichthyophages (³). On navigua le long de leur pays, et, après avoir levé l'ancre le premier jour, à la seconde veille on atteignit Bagisara, distante de 600 stades. Là on rencontra un port commode et un bourg nommé Pasira, éloigné de 60 stades de la mer, et dont les habitants s'appellent Pasiréens. Le lendemain, ayant mis à la voile de meilleure heure, la flotte doubla un cap d'une élévation imposante et qui s'avançait au loin dans la mer. On creusa des puits (⁴) et l'on trouva beaucoup d'eau, mais de mauvaise qualité; au reste, on demeura ce jour entier sur les ancres, le ressac poussant à la côte avec violence. Le lendemain on alla jusqu'à Colta, à 200 stades de là. Puis, repartant au point du jour, on s'avança de 600 stades jusqu'à Calyba (Churmut), village situé sur la côte, où l'on vit quelques palmiers dont les fruits étaient verts. A 100 stades du rivage était une île nommée Carnine (Asthola). Là les habitants du bourg vinrent offrir en présent à Néarque des brebis et des poissons; et ce général raconte que la chair des brebis avait un goût de poisson comme celle des oiseaux marins, parce que ces brebis se nourrissent aussi de poissons; car il n'y a pas de pâturages en ce pays (⁵). Le lendemain on parcourut 200 stades, et on aborda en un lieu à 30 stades duquel on rencontra un village nommé Cissa; la côte elle-même s'appelle Carbis. On aperçut là quelques barques semblables à celles dont se servent nos pêcheurs les plus pauvres; mais on ne vit point les

(¹) Peut-être de veaux marins.

(²) Néarque n'était pas assez éloigné de la côte et avancé vers le midi pour qu'il fût à portée d'observer les phénomènes dont il s'agit, alors même qu'il eût été dans une autre saison de l'année : il était toujours resté à plus de 25 degrés de l'équateur. « Je ne puis absoudre Arrien, dit William Vincent, sans exposer l'amiral de la flotte d'Alexandre au reproche d'infidélité... La vanité, caractère dominant des écrits composés par les anciens, donna sans doute naissance à cette erreur. De grands voyageurs et d'illustres conquérants ne croyaient jamais que les récits de leurs expéditions fussent assez pompeux, assez magnifiques, si leurs historiens ne les transportaient aux bornes de la nature connue. »

(³) Mangeurs de poissons. C'étaient aussi des Gédrosiens, et l'on ne voit pas bien pourquoi Néarque semble en faire une tribu distincte.

(⁴) Voyez note 1, page 175. Plusieurs voyageurs affirment que sur toute terre où croît le palmier, quelle que soit l'aridité du sol, on est toujours assuré de trouver de l'eau en creusant à la profondeur de 10 à 15 pieds.

(⁵) Les voyageurs modernes ont observé les mêmes faits, soit sur la côte du Mekran où vivaient les Ichthiophages, soit sur celle du golfe Persique. Le pilote d'une des flottes portugaises qui visitèrent ces parages vers 1519, Edmond Barbosa, dit, dans sa relation rapportée par Ramusio : « Les naturels n'ont qu'un petit nombre de ports, très-peu de blé ou de bétail; leur pays est une plaine basse et déserte : ils se nourrissent principalement de poissons, et en prennent quelques-uns d'une grosseur prodigieuse. Ils les salent tant pour leur propre usage que pour les exporter. Ils les mangent secs, et les font manger aussi (après les avoir fait pareillement sécher) à leurs chevaux et à leur bétail de toute espèce. » Tant il est vrai, s'écrie William Vincent après avoir rappelé ce passage, que, depuis deux mille ans, l'affreuse misère a fixé invariablement son séjour sur cette triste côte! »

pêcheurs, ils s'étaient enfuis à l'approche de la flotte. Il n'y avait point de blé en cet endroit, et déjà l'armée commençait à en manquer : aussi chargea-t-on quelques chèvres sur les navires avant de s'en



Côte de la Gédrosie. — Ile de Karnine (Asthola) (¹).

aller. Puis, après avoir doublé un haut promontoire qui s'avance de 150 stades dans la mer (²), on aborda à un port bien fermé nommé Mosarna, où l'on trouva de l'eau et des pêcheurs.



Côte de Makran, entre Asthola et le cap Posmi.

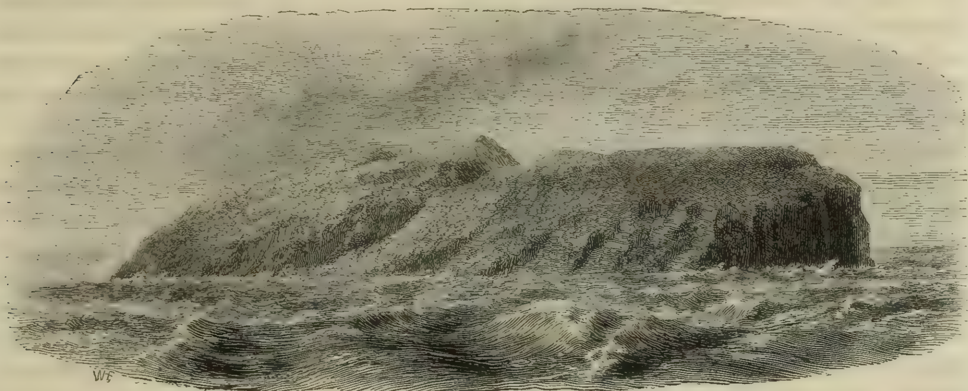
Néarque nous apprend qu'il prit dans ce village un pilote gédrosien, nommé Hydracès, qui promit de le conduire jusqu'en Carmanie. Au reste, depuis ce lieu jusqu'au golfe Persique, la navigation ne fut plus si difficile; le rivage était mieux connu (³). Partant de Mosarna pendant la nuit, la flotte, au bout de 750 stades, aborda à Balomus, et de là au village de Barna, distant de 400 stades, où l'on vit

(¹) On suppose que c'est l'île nommée *Asthæa* par Ptolémée. On y trouve une quantité considérable de tortues. Non loin de là, sur le continent, vivait une tribu que l'on appelait les Chélonophages ou mangeurs de tortues.

(²) C'est le cap Posmi ou Passence. « Ce cap, dit le lieutenant Porter, présente aux navigateurs qui viennent de l'est un angle parfaitement semblable à celui que forment les deux toits d'une ancienne grange en se joignant à leur extrémité; mais il varie suivant ses différents points de vue. »

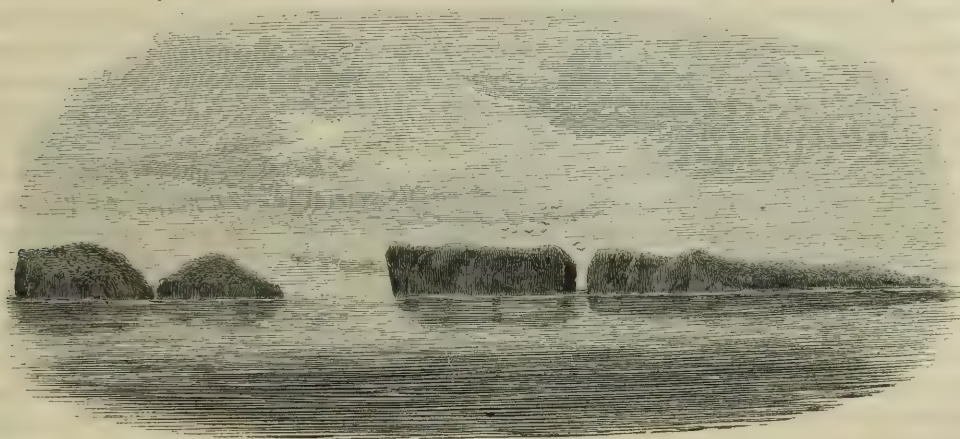
(³) Les brises de terre favorisèrent aussi la navigation.

beaucoup de palmiers et un jardin rempli de myrtes et de diverses fleurs avec lesquelles les naturels se tressaient des couronnes (1); c'était la première fois qu'on rencontrait des arbres cultivés et des



Cap Posmi ou Passence.

habitants un peu civilisés. A 200 stades de là on arriva à Dendrobosa (Darani), et l'on resta à l'ancre jusqu'au milieu de la nuit; on leva l'ancre alors pour gagner le port de Cophas, distant d'environ



Rochers du cap Guadel, entre Cophas et Tyiza (2).

400 stades. Ce port était habité par des pêcheurs qui se servaient de pauvres petites barques qu'ils gouvernaient, non pas avec des rames fixées à une cheville, suivant la coutume des Grecs, mais en rejetant les eaux autour d'eux comme dans un fleuve, ainsi que font ceux qui creusent la terre (3). Ce port fournit de l'eau en abondance et bonne à boire. De là on partit à la première veille de la nuit, et l'on arriva après 800 stades à Gijiza (Guttar); mais le rivage était désert, et le ressac s'y faisait sentir; on s'arrêta sur les ancres et l'on prit du repos à bord. Puis, faisant encore 500 stades, on parvint à

(1) Suivant une autre version, c'étaient les Macédoniens qui tressaient des couronnes ou des guirlandes pour les naturelles.

(2) Ce promontoire n'est pas désigné par Arrien comme étant un cap. On peut supposer qu'il le prit pour une île à la marée basse.

(3) Ce passage rappelle la description des canots et des pagaies de la Nouvelle-Zélande par le capitaine Cook.

une petite ville située sur une colline non loin du rivage. Néarque, pensant bien que ce pays était cultivé, dit à Archias de Pella, fils d'Anaxidote, célèbre entre les Macédoniens, qu'il croyait bon de s'emparer de cette ville, parce que les habitants ne voudraient point de plein gré fournir du blé à l'armée; mais qu'il regardait comme difficile de la prendre de force, et qu'il faudrait faire un long siége. Cependant on manquait de blé, et l'on pouvait être certain que ce pays en produisait, puisque l'on apercevait non loin du rivage des chaumes épais. Ce discours fut approuvé de tous; Néarque alors ordonna de feindre les préparatifs d'un prompt départ, et, chargeant Archias de ce soin, lui-même s'avança avec un seul vaisseau pour visiter la ville.

Comme il approchait des murs, les habitants vinrent en amis lui offrir les dons de l'hospitalité, des thons cuits au four (c'étaient les premiers des Ichthyophages qu'on rencontrait qui ne fissent pas leur nourriture de poissons crus), quelques gâteaux et des fruits de palmier. Néarque les remercia, et leur dit qu'il désirait voir leur ville; ceux-ci y consentirent; mais dès qu'il fut entré il commanda à deux archers de garder la porte, et lui, montant avec deux autres et l'interprète sur un mur qui était près de là, fait à Archias le signal convenu, d'après lequel il devait aussitôt exécuter l'ordre qu'on lui avait donné. En effet, à la vue du signal, les Macédoniens font aussitôt aborder leurs vaisseaux et s'élancent sans retard dans la mer: les barbares tout étonnés courent aux armes. Mais l'interprète, qui était près de Néarque, leur crie de fournir du blé à l'armée s'ils veulent sauver leur ville. Ils refusent d'abord, disant qu'ils n'en ont pas, et viennent attaquer les Macédoniens sur leur mur; ils sont facilement repoussés par les archers placés près de Néarque qui tiraient sur eux de ce lieu élevé. Comprenant alors que leur ville était prise et exposée au pillage, ils ont recours à la prière et conjurent Néarque de se contenter du blé qu'ils possèdent et d'épargner leur ville. Néarque fait occuper les portes et les murs par Archias; lui-même envoie des soldats par la ville pour accompagner les habitants et examiner s'ils déclaraient exactement tout le blé qu'ils possédaient. Ceux-ci montrèrent beaucoup de farine faite de poissons cuits, mais peu de blé et d'orge; car ils mangeaient de la farine de poisson comme nous mangeons du pain, et du pain comme nous mangeons de la chair de poisson. Lors donc qu'on eut vu tout ce qu'ils avaient de blé, on en porta le plus possible sur les vaisseaux, puis on mit à la voile, et on aborda à un promontoire que les naturels croyaient consacré au Soleil et qu'ils nommaient Bagia.

Partant de là au milieu de la nuit, on fit 1 000 stades pour arriver à Talmena (Kié-Kenk), port sûr contre les vents. Puis on parvint à Canasida (Churbar) (¹), ville déserte distante de 400 stades. On y trouva un puits tout creusé, et, auprès, des palmiers sauvages dont on coupa les têtes (²) pour les manger, car déjà le blé manquait à l'armée. La famine menaçant, on navigua tout le jour et toute la nuit, et on gagna un lieu désert. Néarque craignant, s'il permettait aux matelots de descendre à terre, de les voir abandonner les vaisseaux par désespoir, fit jeter l'ancre en pleine mer. De là on arriva à Canate (Tanka), après 750 stades. La côte y est mauvaise, et la mer peu profonde. On quitta ce lieu, et au bout de 800 stades on aborda à Trois; sur la côte étaient de pauvres villages dont les habitants avaient quitté leurs maisons; mais on y prit un peu de blé et quelques fruits de palmier (³); on tua aussi sept chameaux qui avaient été abandonnés, et on mangea avidement leur chair. Le matin on remit à la voile; on atteignit après 300 stades Dagasira, habitée par quelques peuplades nomades. Puis on repartit et l'on navigua sans s'arrêter tout le jour et toute la nuit, si bien qu'après 1 100 stades on arriva aux bornes du pays des Ichthyophages, la famine menaçant de plus en plus. On n'aborda pas à cause du ressac qui s'étendait au loin, mais on s'arrêta sur les ancres en pleine mer. La longueur de la côte des Ichthyophages est d'un peu plus de 10 000 stades. Ces peuples se nourrissent de poissons, d'où ils ont tiré leur nom. Peu d'entre eux cependant sont pêcheurs, car très-peu ont des barques ou connaissent l'art de pêcher; la plus grande partie des poissons qu'ils mangent sont pris à la marée basse. Ils ont à cet effet des filets d'une grandeur telle qu'ils embrassent 2 stades. Ces

(¹) Des traces d'une ville ancienne existent encore dans la baie de Churbar, et le cap qui est à l'entrée conserve le nom de Tiz-mée. (Canasida est appelée Tysa par Ptolémée.)

(²) Sans doute les bourgeons encore tendres. On se trouvait à Canasida vers le 11 décembre: ce n'était point la saison des fruits.

(³) Des dattes que l'on désignait en grec par ces mots: *glands de palmier*.

filets sont faits de l'écorce des palmiers, que les habitants tressent comme du lin. Lorsque la mer en se retirant laisse la terre entièrement à sec, il ne reste pas de poisson; si au contraire la terre présente quelque creux où l'eau séjourne, on en trouve une grande quantité, la plupart petits, il est vrai, quelques-uns cependant plus gros; on les prend alors avec les filets. Les Ichthyophages mangent crus les plus tendres, dès qu'ils sont tirés de l'eau; ils exposent au soleil les plus gros et les plus durs; puis, lorsqu'ils les ont ainsi rôtis, ils les broient avec un pilon, et les réduisent en une farine dont ils forment du pain; quelquefois encore ils en font des gâteaux; cette farine sert aussi de nourriture aux bestiaux, car toute cette contrée, manquant de prés, ne produit aucune herbe; on prend en ce lieu des cancres, des huîtres et des coquillages en abondance. Enfin le pays fournit beaucoup de sel... dont ils extraient de l'huile [1]. Ceux d'entre eux qui habitent des lieux sauvages et des pays qui ne produisent ni arbres ni fruits, se nourrissent seulement de poissons; un petit nombre sèment un peu de grain, et ce pain leur tient lieu de poisson, tandis que le poisson leur tient lieu de pain. Voici comment ils se construisent des maisons : les plus riches d'entre eux, ramassant les os des baleines [2] que la mer rejette, s'en servent comme de poutres, et avec les plus grands de ces os font des portes; ceux qui sont plus pauvres se contentent, pour construire leurs maisons, d'épines de poissons.

Des cétacés d'une grandeur énorme se rencontrent dans cet océan, et des poissons beaucoup plus grands que ceux de la Méditerranée [3]. Néarque raconte qu'à leur départ de Cyisa, ils virent un matin l'eau jaillir au-dessus de la mer et s'élever en l'air comme portée par une trombe. Les matelots étonnés demandèrent aux pilotes quel était ce phénomène et ce qui le produisait; ceux-ci leur répondirent que c'étaient des baleines qui en se jouant dans la mer faisaient ainsi jaillir l'eau. Les matelots effrayés laissèrent tomber leur rames; mais Néarque les vint trouver, les encouragea tour à tour, leur ordonna de marcher contre ces baleines la proue en avant comme dans un combat naval, puis de ramer tous ensemble avec un grand fracas, et de pousser des cris aigus qui se mêlassent au bruit des rames. Reprenant courage, tous, à un signal donné, saisissent leurs rames; et, lorsqu'ils sont près de ces monstres, ils crient à tue-tête, sonnent de la trompette et frappent l'eau de leurs rames : les baleines effrayées, qu'on voyait déjà près de la proue des navires, plongent dans la profondeur de la mer, et bientôt reparaissent à la poupe, lançant de nouveau de longs jets d'eau dans les airs. Alors les matelots, se voyant sauvés, poussent de grands applaudissements et louent l'audace et la prudence de Néarque. Quelques-unes de ces baleines abordent parfois en divers lieux, et lorsque la mer se retire elles échouent sur les bas-fonds; d'autres sont jetées à la côte par de violentes tempêtes; leurs cadavres se putréfient, et leurs chairs se détachant laissent à nu les os, dont on se sert pour construire des maisons. Les plus grands os des côtes forment les poutres, les plus petits les planches, ceux des mâchoires les portes Beaucoup de ces baleines ont une longueur d'environ 100 coudées.

Lorsque Néarque naviguait le long de la côte des Ichthyophages, il apprit qu'il y avait dans cette mer une île éloignée du continent d'environ 100 stades, et qui était entièrement déserte. Les naturels disaient qu'elle était consacrée au soleil, qu'elle s'appelait Nosala, et qu'aucun mortel n'osait y aborder; si quelque imprudent la visitait, on ne le voyait plus reparaître. Néarque raconte qu'un de ses vaisseaux de haut bord, monté par des Égyptiens, ayant disparu non loin de cette île, les pilotes affirmèrent que ces malheureux avaient été portés sans le savoir vers cette île, et qu'ils s'étaient ainsi perdus. Néarque alors envoya une galère de trente rames faire le tour de l'île, défendant d'y descendre, mais recommandant de passer près de la côte et d'appeler ces matelots, hélant par leur nom le pilote et tous ceux qu'ils connaissaient. Personne ne répondit; alors lui-même, Néarque, partit vers cette île, força les matelots d'aborder, malgré leurs craintes, et, étant débarqué, reconnut toute la vanité

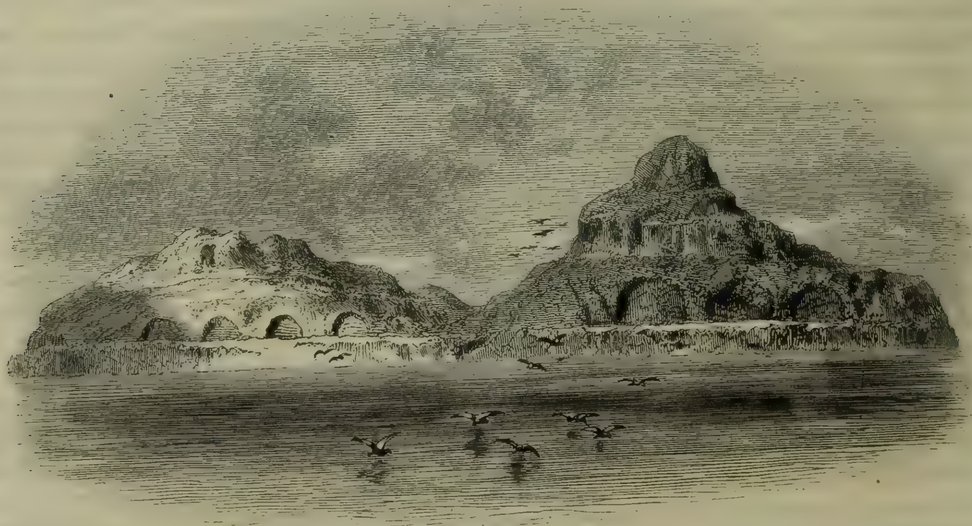
[1] Ce passage n'est pas expliqué. On a proposé de changer le mot grec *ales* en celui de *elaiai;* mais on ne voit pas qu'il y eût des oliviers sur ces côtes : c'eût été une bonne fortune pour la flotte, et Néarque n'eût pas négligé d'en faire mention.

[2] Les mâchoires de la baleine peuvent fournir un millier de fanons de 4 à 5 mètres de long et de 3 mètres de large, qui, disposés habilement, composeraient une toiture solide.

[3] Le pilote de Will. Ouseley affirmait avoir vu des cétacés de 30 pieds de long à l'embouchure du golfe Persique. A Mascate, ces monstres aquatiques renversent souvent des canots.

de la fable qu'on racontait à ce sujet. Il nous rapporte encore un autre récit qu'on lui fit sur cette île : elle avait été habitée par une néréide, dont on ne put lui dire le nom ; or cette néréide, après avoir séduit les hommes qui abordaient l'île, les changeait ensuite en poissons et les jetait dans la mer. Le Soleil, irrité de cette perfidie, lui ordonna de quitter l'île, et elle s'engagea à le faire, demandant seulement d'être guérie des passions qui l'agitaient. Le Soleil le lui promit, et rendit la forme d'hommes à tous les malheureux qu'elle avait métamorphosés en poissons (1). De ces hommes vint la race des Ichthyophages qui existait encore au temps d'Alexandre. Pour moi, je ne loue nullement Néarque d'avoir abusé de son temps et de sa sagesse pour réfuter une fable aussi grossière, car je crois misérable de s'attacher à détruire de si vieux préjugés (2).

Au-dessus des Ichthyophages, les Gédrosiens habitent dans l'intérieur une contrée stérile et sablonneuse, où l'armée d'Alexandre et ce héros lui-même eurent beaucoup à souffrir Quand du pays des Ichthyophages la flotte fut parvenue en Carmanie, lors de la première station, on fut forcé de s'arrêter en pleine mer à cause du ressac qui s'étendait au loin. A partir de cet endroit, on ne navigua plus autant vers le couchant, mais on se tint davantage entre l'occident et le nord. La Carmanie est plus féconde en arbres et en fruits que le pays des Ichthyophages et des Orites ; on y trouve plus de pâturages et d'eau. Ainsi ayant abordé à Badis (Jask), lieu cultivé de la Carmanie, on y vit toutes sortes



Côte du Makran. — Rochers situés entre le cap Guadel et le cap Jask, près de Muddy-Peak (3).

d'arbres fruitiers, excepté des oliviers ; le pays produisait de la vigne et du blé. On fit ensuite huit cents stades, et l'on gagna une côte déserte, d'où l'on aperçut un grand promontoire qui s'avançait au loin dans la mer, et qui paraissait éloigné d'une journée de navigation. Les Arabiens, qui connaissaient ces lieux, dirent que c'était le promontoire nommé Maceta (Mussendon) ; c'est de là qu'on transporte

(1) D'après une interprétation de Gronovius, la néréide avait résolu de tenter un dernier effort, en déployant le pouvoir de ses charmes pour enlacer le dieu même dans ses filets, et lui faire subir la même destinée qu'avaient eue ses précédentes victimes : c'est-à-dire qu'elle méditait de changer le Soleil en poisson ; mais le dieu demeura insensible, et la belle n'eut rien de mieux à faire que de plonger elle-même sous les eaux.

(2) Arrien le prend de bien haut vis-à-vis de Néarque. Se serait-il exprimé dans les mêmes termes au sujet de Circé ou de Calypso ? La fable indienne était tout au moins la sœur de ces fables grecques. Malte-Brun a proposé une explication positive de la légende racontée par Néarque, dans sa notice de la *Biographie universelle* sur ce navigateur.

(3) Ces rochers, situés à quelques milles du cap Guadel, présentent de loin, dit Ouseley, l'aspect de châteaux, de palais ou de temples.

en Assyrie la cannelle et les autres aromates. Depuis ce rivage, où on s'arrêta sur les ancres en pleine mer, et depuis le promontoire qu'on voyait s'avancer au loin dans la mer, le golfe qui s'étend dans l'intérieur des terres est vraisemblablement la mer Rouge, à mon avis comme à celui de Néarque (1). A la vue de ce promontoire, Onésicrite voulait qu'on dirigeât la flotte vers ce lieu, de peur de s'exposer à des périls en entrant dans le golfe; mais Néarque répondit qu'Onésicrite paraissait complétement ignorer le but dans lequel Alexandre avait fait partir sa flotte. Ce n'était pas, en effet, qu'il ne pût conduire par terre toute son armée, mais ce qu'il avait voulu, c'était de faire visiter toutes les côtes, les ports et les îles, faire explorer tous les golfes et toutes les villes situées sur les bords de la mer, faire reconnaître les pays fertiles et les contrées désertes. On ne devait donc pas compromettre le succès de tous ces travaux au moment de toucher à leur terme, et surtout lorsque l'on avait à sa disposition tout ce qui était nécessaire au voyage. Pour lui, il craignait que ce promontoire ne tournât vers le sud, et qu'en le doublant on ne tombât dans un pays aride, désert et sablonneux. L'avis de Néarque l'emporta, et ce général, suivant moi, sauva dans cette occasion toute la flotte; car on dit que ce promontoire et tous les pays qui l'entourent sont déserts et manquent absolument d'eau.

Mettant donc à la voile et naviguant près de terre, on parcourut 700 stades, et l'on arriva à un port nommé Néoptana (Bender-Ibrahim), d'où partant avec l'aurore on parvint au bout de 100 stades au fleuve Anamis (Ibrahim), en un lieu nommé Harmozia (Mina). Là on trouva enfin un pays ami et fertile en toutes choses, sauf en oliviers. Les matelots quittent leurs vaisseaux et se reposent avec bonheur de tant et de si longs travaux, se plaisant à se rappeler ce qu'ils avaient souffert sur mer et dans le pays des Ichthyophages, ces régions désertes, ces habitants sauvages, cette pénurie complète.



Côte de Carmanie. — Les Oreilles d'âne et les rochers de Kich-Moubarick, ou Bombarick.

Quelques-uns s'éloignent davantage de la mer, et chacun de son côté va loin de l'armée dans l'intérieur. Ils rencontrent un homme vêtu de la chlamyde et du reste du costume grec, parlant la langue grecque, et à son aspect ils répandent des larmes, tant il leur semblait nouveau de voir, après tant de maux, un Grec, et d'entendre la langue grecque. Ils lui demandent d'où il est, quel il est (2). Il répond

(1) Cette dénomination donnée au golfe Persique a causé plus d'une confusion dans les descriptions anciennes. En somme, il n'y a qu'une mer Rouge, c'est le golfe Arabique ou la mer d'Idumée. Les premiers navigateurs arabes peuvent avoir donné ce nom, par extension, au golfe Persique.

(2) ...... Quel est votre nom? Quel est votre séjour?
Et quel peuple, étranger, vous a donné le jour?
Car vous venez de rendre à ma vue attendrie
L'antique vêtement de ma Grèce chérie.
.... Doux accents! douce voix!
Grands dieux! cet homme, enfin, c'est un Grec que je vois!
(*Philoctète*, de Sophocle, trad. par Victor Faguet.)

qu'il s'est éloigné de l'armée d'Alexandre, et que le camp du roi n'est pas loin. Transportés de joie, ils ramènent cet homme à Néarque : là l'étranger raconte la même chose, et dit que le camp du roi est à cinq jours de marche de la mer. Il offre à Néarque de lui amener le gouverneur de la province, ce qu'il fait en effet, et Néarque s'entend avec lui sur les moyens d'aller jusqu'au roi. Tous retournent sur les navires, et le lendemain, dès l'aurore, Néarque donne l'ordre de tirer les vaisseaux à sec, en partie pour réparer ceux qui avaient eu à souffrir du voyage, en partie parce qu'il avait résolu de laisser en ce lieu une grande partie de son armée. Il fait donc entourer la flotte d'un double retranchement et d'un mur de terre, puis il fait creuser un canal profond de la rive du fleuve jusqu'à l'endroit du rivage où étaient embossés ses vaisseaux.


Grec en costume de voyage. — D'après Th. Hope.

Tandis que Néarque fait ces préparatifs, le gouverneur de la province, sachant l'inquiétude où était Alexandre sur le sort de sa flotte, et espérant recevoir du roi un grand présent s'il était le premier à lui annoncer le salut de ses vaisseaux, pensant d'ailleurs que Néarque allait partir de suite vers Alexandre, se met aussitôt en chemin, et va annoncer au roi l'arrivée prochaine de son amiral. Alexandre, quoique osant à peine ajouter foi à ses paroles, eut, comme il était naturel, une grande joie de cette nouvelle. Mais les jours se passèrent, et déjà le temps qui s'était écoulé depuis l'arrivée du gouverneur ne permettait plus de croire à la vérité de ses paroles; d'un autre côté, les messagers envoyés par le roi à la rencontre de Néarque, ou bien étaient revenus sans avoir rien vu, parce qu'ils n'étaient pas allés assez loin, ou bien n'étaient pas revenus, parce qu'ils avaient été plus avant sans pour cela rencontrer la flotte. Alors Alexandre, persuadé que cet homme était un imposteur, et voulant le punir d'avoir redoublé son chagrin par cette vaine espérance, le fait jeter dans les fers, et ne cache plus la douleur qui remplissait sen esprit. Cependant quelques-uns de ceux qui étaient partis avec des chevaux et des chariots pour chercher et ramener Néarque rencontrèrent en route Néarque et Archias qui se rendaient au camp avec cinq ou six des leurs; mais ils ne reconnaissent ni l'un ni l'autre tant ils étaient changés et différents d'eux-mêmes par la longueur de leurs cheveux incultes imprégnés de l'eau de la mer, par la maigreur de leurs corps, par la pâleur de leurs visages après tant de veilles et de fatigues. Néarque, cependant, demande à ces étrangers où est Alexandre, et lorsqu'ils le lui ont indiqué, chaque troupe poursuit son chemin. Archias s'adressant à Néarque : « Néarque, dit-il, ces hommes suivent le même chemin que nous dans ces lieux déserts, et ce ne peut être, à mon sens, que parce qu'ils vont nous chercher; s'ils ne nous ont pas reconnus, je ne m'en étonne pas, nous sommes si mal accoutrés que nous devons être méconnaissables. Disons-leur donc qui nous sommes, et demandons-leur pourquoi ils suivent cette route. » Néarque approuve cet avis, et on leur demande où ils vont : ceux-ci disent qu'ils cherchent Néarque et sa flotte. « C'est moi, s'écrie l'amiral, qui suis Néarque, et voici Archias; servez-nous donc de guides, afin que nous portions à Alexandre des nouvelles de sa flotte. »

On fait monter sur les chariots les marins, et on se hâte vers le roi. Quelques-uns des soldats, désirant être les premiers à apporter cette heureuse nouvelle, partent en avant pour prévenir Alexandre que Néarque arrive avec Archias et cinq autres; mais il ne peuvent rien dire du reste de l'armée. Alexandre conjecture alors que Néarque et Archias se sont sauvés par hasard et que toute l'armée a péri; et sa joie de voir ses deux généraux sains et saufs n'est pas si grande que la douleur d'avoir perdu toute sa flotte. A peine le roi a-t-il appris cette nouvelle que Néarque et Archias arrivent; Alexandre pouvait à peine les reconnaître tant ils étaient défigurés par leur chevelure en désordre et leurs vêtements en lambeaux, il n'en demeurait que plus attaché à son erreur que toute son armée navale était perdue. Tendant néanmoins la main à Néarque, et l'attirant loin de ses amis et de ses gardes, il verse un torrent de larmes; puis, reprenant un air plus serein : « Vous êtes revenus, dit-il, toi et Archias, sains et saufs, c'est ce qui me fait supporter plus patiemment la perte de ma flotte; mais dis-moi comment ont péri mes vaisseaux et mon armée? — Seigneur, répond Néarque, votre flotte est sauvée ainsi que votre armée,

et nous venons pour vous l'annoncer. » A ces mots, Alexandre verse de nouveau des larmes [1] en plus grande abondance, apprenant ainsi le salut de son armée au moment où il la croyait perdue; il s'informe dans quel port elle est restée. Néarque lui dit qu'elle est à l'embouchure de l'Anamis, embossée dans le port. Alors Alexandre jura, par le Jupiter de la Grèce et le Jupiter Ammon de la Lybie, qu'il avait plus de joie de cette nouvelle que de la conquête de toute l'Asie; car la douleur qu'il avait ressentie de la perte de son armée avait égalé toute sa félicité passée [2].

Le gouverneur de la province (qu'Alexandre avait fait mettre aux fers pour son prétendu mensonge), à la vue de Néarque, se jette à ses genoux : « C'est moi, dit-il, qui ai annoncé votre arrivée au roi. Vois comment on m'a reçu. » Alors, à la prière de Néarque, Alexandre ordonne de le rendre à la liberté. Puis, pour célébrer le salut de sa flotte, Alexandre fait faire des sacrifices à Jupiter Sauveur, à Hercule, à Apollon Protecteur, à Neptune et aux autres dieux marins; il fait célébrer des jeux gymniques et musicaux, et ordonne une procession magnifique; à la tête marchait Néarque couronné de guirlandes et de fleurs par toute l'armée. Lorsque la fête fut achevée, Alexandre s'adresse ainsi à Néarque : « Je ne veux plus, ô Néarque, que tu t'exposes désormais à tant de périls et de fatigues. Un autre chef conduira ma flotte jusqu'à Suse. — O mon roi, reprit Néarque, je veux et je dois vous obéir en tout. Mais si vous voulez me récompenser en quelque chose, ne faites pas cela : souffrez plutôt que je garde le commandement de la flotte jusqu'au jour où je vous la conduirai saine et sauve à Suse : ne permettez pas qu'après avoir mené à bonne fin ce qu'il y avait de difficile dans ma tâche, je me voie enlever par autrui l'honneur de terminer sans efforts ce que j'ai commencé. » Il n'avait pas achevé de parler qu'Alexandre lui avoue qu'il lui doit encore plus de reconnaissance pour un tel dévouement; puis il le congédie sous une faible escorte, pensant qu'il n'avait que des pays amis à parcourir. Mais le retour jusqu'à la mer ne fut pas exempt de périls pour Néarque : les Barbares rassemblés de toutes parts s'étaient emparés des lieux fortifiés; car leur ancien satrape venait de quitter sa charge par ordre d'Alexandre, et Tlépolème qui lui avait succédé récemment n'était pas encore affermi dans son gouvernement. Il fallut donc que Néarque combattît deux ou trois fois le même jour contre les Barbares qui l'attaquaient; mais enfin, à travers mille périls et mille difficultés, il parvint sans encombre à son camp, et là il fit un sacrifice à Jupiter Sauveur, et célébra des jeux gymniques.

Après s'être acquitté de ce qu'on devait aux dieux, on quitta le rivage; on longea d'abord une île déserte et escarpée et, après une navigation de 300 stades, on aborda à une autre île, grande et habitée. L'île déserte s'appelle Organa [3], celle où les navires s'arrêtèrent Oaracta [4]. Elle produisait des vignes, des palmiers et du blé; sa longueur est de 800 stades. Néarque prit avec lui, comme pilote, Mazenès, gouverneur de ce lieu, pour le conduire jusqu'à Suse. On rapportait que cette île possédait le tombeau de celui qui, le premier, avait été le maître de ce pays, et qu'il s'appelait Érythré (rouge), d'où la mer Érythrée avait pris son nom [5]. De ce lieu s'avançant de 200 stades, Néarque s'arrêta de nouveau dans un port de la même île; puis on découvrit une autre île distante environ de 40 stades de la grande, qu'on disait

[1] Que de larmes! Les anciens, si l'on prend à la lettre leurs récits, pleuraient beaucoup plus que nous. On s'étonne surtout de trouver cette sensibilité extrême chez des conquérants qui, sans y être contraints par aucune nécessité, passaient leur vie à ravager la terre et à la couvrir de ruines et de sang.

[2] Diodore dit que Néarque étant arrivé au moment où Alexandre était au théâtre de la ville de Salmus, et donnait des jeux à son armée, on le fit monter sur la scène d'où il fut prié de raconter les détails de son voyage à l'assemblée.

[3] L'île d'Organa est, suivant quelques auteurs, celle d'Ormuz, selon d'autres celle d'Arek ou de l'Arek. Ormuz devint l'un des entrepôts les plus riches du monde lorsque les Portugais en furent les maîtres, de 1507 à 1622. Suivant les historiens persans, Kotbeddin, prince qui régnait dans le quatorzième siècle à Ormouz, ville de la côte persique aujourd'hui détruite, ayant été obligé de fuir le continent, s'était réfugié dans cette ville et lui avait donné le nom de son ancienne capitale.

[4] C'est l'île moderne Kismis, que les Portugais appellent *Queixomo*, et Niebuhr *Djisme*. Kismis est le nom persan de petits raisins sans pepins.

[5] Suivant d'autres auteurs, ce tombeau avait été élevé dans l'île d'Ogyris ou Organa, ou dans celles de la grande et de la petite Tombe.

D'après un récit d'Agatharchide de Cnide, un Perse nommé Erythras s'était hasardé le premier sur un radeau à la poursuite de ses cavales qu'une lionne furieuse avait fait fuir au delà d'un bras de mer, jusqu'à une île du golfe Persique : séduit par la beauté de l'île, il s'y était établi, et l'on avait donné depuis son nom à cette partie de la mer.

consacrée à Neptune et inaccessible. On mit à la voile dès l'aurore, et l'on fut surpris par une marée tellement basse que trois navires échouèrent et restèrent à sec ; les autres, naviguant sur les bas-fonds, purent à grand'peine regagner le large. Mais, à la marée montante, les navires échoués furent remis à flot ; ils rejoignirent le reste de la flotte le jour suivant. On fit encore 400 stades et l'on s'arrêta à une autre île, à 300 stades du continent. Puis on repartit le matin et, laissant à gauche une île déserte nommée Pylora (Bélier) (1), on aborda à Sisidone, petite ville manquant absolument de tout, excepté d'eau et de poisson. La nécessité fait de ses habitants des Ichthyophages, car la terre qu'ils habitent est stérile. Après avoir seulement fait de l'eau, on avança encore de 300 stades et on doubla le promontoire Tarsia (Bestion) qui s'avance au loin dans la mer. Ensuite on arriva à Catée (Keish), île déserte et basse située à 300 stades du promontoire. Cette île est consacrée à Mercure et à Vénus, et chaque année les peuples voisins y envoient des brebis et des chèvres qu'ils consacrent au dieu et à la déesse. On apercevait au loin ces animaux devenus sauvages parce qu'il y avait longtemps qu'on les avait abandonnés.



Habitants de l'île de Kismis. — D'après Mandelso.



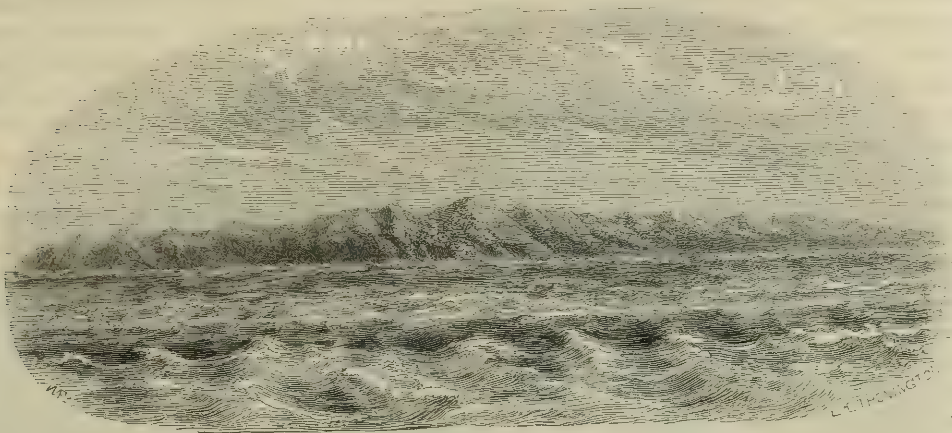
Golfe Persique. -- Ilots dits petit et grand Tumbo, entre Caracta (Kismis) et Pylora (2).

Là finit la Carmanie, le reste appartient à la Perse. Le cours de la navigation, le long de la côte de Carmanie, est de 3 700 stades. Les Carmaniens ont les mêmes mœurs que les Perses dont ils sont

(1) Cette île a conservé son ancien nom. On l'appelle encore Peloro, Polior, Belior ; elle a six milles de long et trois de large ; elle est remarquable par une chaîne de rochers au nord-ouest.

(2) Les deux îlots désignés sous le nom de *Tumbo* sont sans doute désignés ainsi, en supposant cette dénomination dérivée du portugais, par allusion à la sépulture de quelque fameux personnage ancien ou moderne : Erythras, un saint hindou, un marabou, un iman ?... Le grand *Tumbo* a une lieue de long et de large ; il est inhabité.

proches voisins; c'est la même manière de s'aimer et de combattre. Après avoir quitté Catée en longeant la côte de la Perside, on aborda à un lieu nommé Ila (Gillam), où l'on trouva un port formé par une



Golfe Persique. — Pylora (Bélior).

petite île déserte appelée Cécandros (Indérabia). La navigation avait été de 400 stades. Le matin, on arriva à une autre île habitée où Néarque raconte qu'on pêche les perles comme dans l'océan Indien. Après avoir doublé cette île et avoir parcouru 40 stades, on s'arrêta; puis de là on parvint à une mon-



Golfe Persique. — Catæa, Cataia (île de Keish) (¹).

tagne élevée nommée Ochus (Chefwar), où l'on aborda dans un port à l'abri des vents, habité par des pêcheurs. En quittant ce lieu, on fit 450 stades et l'on gagna Apostana (Shevou). On trouva dans le port

(¹) Cette île conserve quelque chose de son ancien nom dans les diverses formes sous lesquelles il est écrit : *Kaish*, *Kesh*, *Quess*, *Queche*, suivant la prononciation française ; *Qäs*, selon Niebuhr ; *Ken* ou *Zéits*, en hollandais. Elle est située à douze milles de la côte. C'est une île fort belle, mieux plantée d'arbres qu'aucune autre de celles du golfe. Il fut un temps

plusieurs barques; le village était à 60 stades de la mer. Remettant à la voile pendant la nuit, au bout de 400 stades on arriva à un golfe sur les bords duquel étaient de nombreux villages (vers le cap Nabon); la flotte s'arrêta en ce lieu, au pied d'une montagne. On y vit des palmiers et d'autres arbres à fruits semblables à ceux que produit la Grèce. Partant de là, on navigua l'espace d'environ 600 stades jusqu'à Gogana (Konkûn), pays habité, et l'on embossa la flotte à l'embouchure d'un torrent nommé Aréos, station peu favorable, car l'entrée du fleuve était fort étroite, à cause des bas-fonds que la mer avait laissés en se retirant. Puis on atteignit l'embouchure d'un autre fleuve appelé Sitacus (Sita-Reghiau), distant de 800 stades. Mais cette station ne fut pas encore facile, et en général toute la côte de la Perside n'offre que des bas-fonds, des rochers et des marécages. En ce lieu Néarque prit une bonne provision de blé qu'Alexandre avait envoyé pour ravitailler sa flotte; on y resta vingt et un jours; on tira à sec pour les radouber les vaisseaux qui avaient souffert de la mer, et l'on para ceux qui étaient intacts.

Ayant remis à la voile (¹), on aborda, au bout de 750 stades, à une ville habitée nommée Hiératis (Kiérazin), et l'on embossa la flotte dans un canal appelé Hératémis (Kousher) et formé à l'embouchure d'un fleuve. Le lendemain au matin on arriva à un torrent nommé Padagrus. Toute cette côte est une péninsule où l'on rencontra des jardins et toutes sortes d'arbres fruitiers, et qui portait le nom de Mésambrie (Bushir). On quitta ce lieu et, après 200 stades, on parvint à Taocé (Tauag), sur le fleuve Granis (Boschavir) : à 200 stades environ de l'embouchure de ce fleuve, dans l'intérieur des terres, est un palais des rois de Perse. Dans cette traversée, Néarque raconte qu'il vit une baleine échouée sur le rivage : quelques matelots allèrent jusque-là, et, l'ayant mesurée, rapportèrent qu'elle avait 90 coudées; sa peau était écailleuse et si épaisse qu'en plusieurs endroits elle avait une coudée. Ils virent alentour des huîtres, des patelles (²) et des herbes marines, et aussi beaucoup de dauphins plus grands que ceux de la mer intérieure. Partis de Taocé, les vaisseaux firent 200 stades et jetèrent l'ancre dans un port sûr, à l'embouchure du torrent nommé Rhogonis (Bender-Regh). De ce fleuve on parvint à une autre rivière appelée Brizana (Bender-Delem), à une distance de 400 stades. La station en ce lieu n'était pas facile à cause du ressac, des bas-fonds et des brisants. Les vaisseaux étaient entrés dans le port à la marée montante; mais, quand elle descendit, ils se trouvèrent à sec. A la marée suivante, ils reprirent flot et atteignirent le fleuve (³). Néarque dit que ce fleuve est le plus grand de tous ceux que jusque-là il avait rencontrés se jetant dans l'Océan.

Jusqu'à cette rivière, c'est la Perside, plus loin la Susiane, et au delà un autre pays habité par les Uxiens, peuplade indépendante qui vit de brigandages (⁴).

La longueur de toute la côte de la Perside est de 4 400 stades. On peut diviser en trois zones bien distinctes le sol de cette province. Celle qui longe la mer, brûlée par la chaleur, est sablonneuse et stérile. Celle qui est un peu plus au nord jouit d'un ciel tempéré; le pays est couvert de gras pâturages, et les prairies sont coupées par des ruisseaux; les côteaux sont plantés de vignes, et on y trouve toutes sortes de fruits, excepté l'olive. On y voit des jardins ombragés et fleuris, des fleuves limpides qui les arrosent, des lacs où vivent toutes sortes d'oiseaux aquatiques; l'herbe des prairies offre une excellente

où elle était peuplée d'habitants industrieux et riches. Presque en face, sur le continent, était la ville de Siraf ou Siraff, que le géographe Edrisi signale comme une place très-commerçante de son temps.

On trouve, au sujet de cette île, l'anecdote suivante dans un manuscrit persan, le *Tarikh i Wesuf*, composé par Abdallah Shirazi à la fin du treizième siècle.

Le fils d'une pauvre veuve de Siraf, nommé Keis, s'embarqua pour l'Inde avec un chat, qui était sa seule fortune. Il arriva dans un royaume où les rats et les souris étaient tellement nombreux et hardis, qu'ils venaient manger à la table même du roi. Keis offrit de délivrer le souverain de ces importuns convives. La proposition fut acceptée : il lança son chat à la poursuite des rats et des souris, qui prirent aussitôt la fuite. Le roi reconnaissant combla de richesses le pauvre Keis, lequel s'empressa de retourner près de sa mère et alla s'établir avec elle dans l'île qui, depuis ce temps, porte son nom.

Cette histoire d'un chat faisant la fortune de son maître paraît aussi ancienne que le monde et se retrouve chez la plupart des peuples. Par exemple, c'est celle du fameux lord maire de Londres, Wittington; c'est aussi celle du Florentin messer Ansaldo degli Ormanni : seulement, ce dernier avait un chat et une chatte; c'est aussi un peu le fond de notre conte du *Chat botté*.

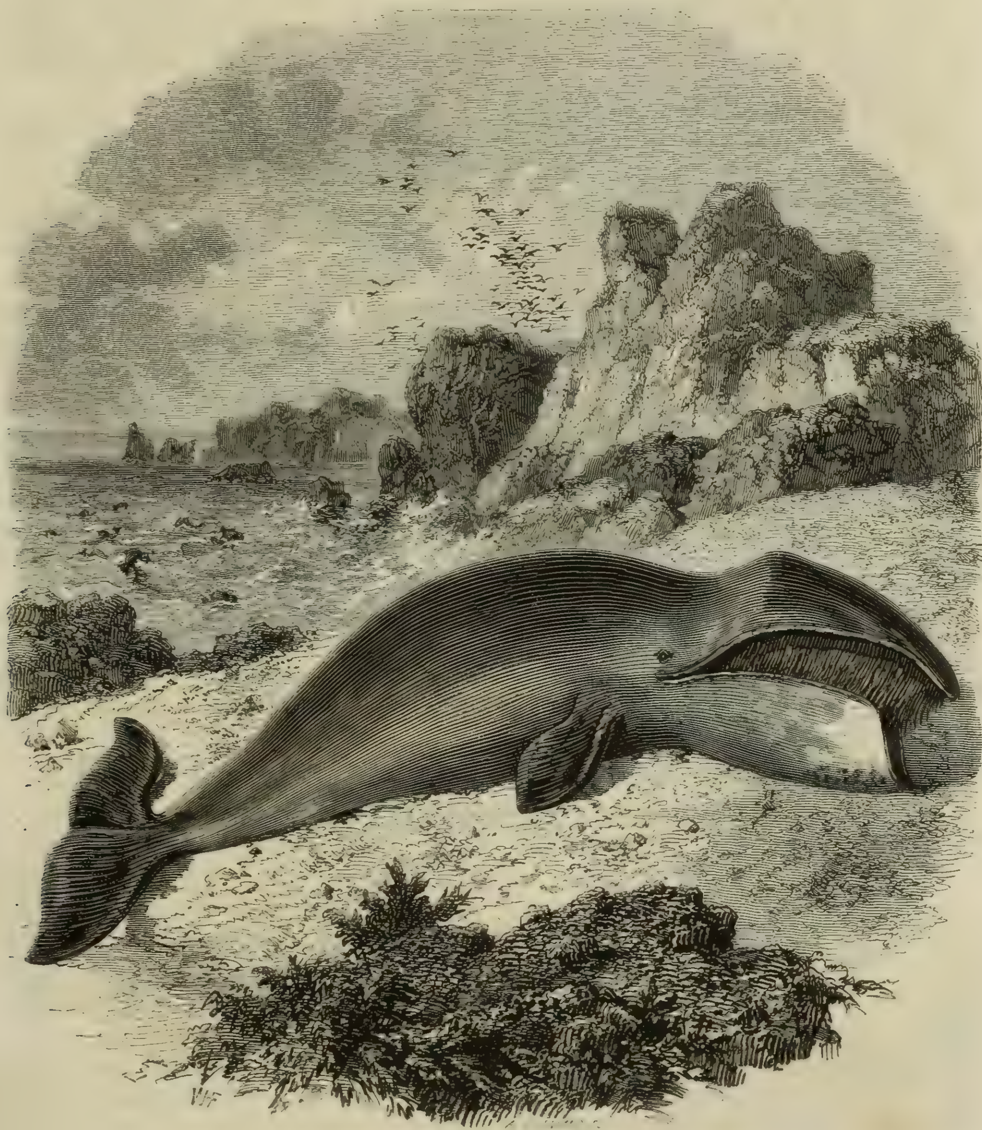
(¹) Le 1er du mois de février.

(²) On peut traduire aussi lamproies.

(³) Tab ou Endian, rivière qui forme la limite entre la Perse et la Susiane.

(⁴) Les Asciacs modernes.

nourriture pour les chevaux et le bétail, et les forêts qu'on y rencontre en plusieurs endroits sont très-giboyeuses. Enfin la zone la plus septentrionale est froide et toujours couverte de neiges. Tandis



Néarque raconte qu'il vit une baleine échouée sur le rivage... (Page 188.)

qu'Alexandre traversait la Perside, Néarque rapporte que des députés, partis du Pont-Euxin par la ligne la plus courte, vinrent le trouver, et le roi fut surpris d'apprendre d'eux le peu de longueur du chemin. Nous avons déjà dit que les Uxiens habitaient près des confins de la Susiane, comme les Mardes, autre peuplade de brigands, près de la Perside, et les Cosséens près de la Médie. Alexandre subjugua toutes ces nations, les ayant attaquées pendant l'hiver, alors qu'elles croyaient leurs pays impraticables. Il fonda chez eux des villes, afin qu'ils ne fussent plus errants, mais qu'ils devinssent labou-

reurs et cultivateurs, espérant que lorsqu'ils auraient quelque chose à défendre, ils cesseraient d'attaquer et de voler leurs voisins. De la Perside la flotte navigua vers la Susiane.

Néarque nous avertit que dans cette traversée il ne pourra plus être aussi précis, si ce n'est pour les ports et la longueur du trajet ; car ce bras de mer est, en général, rempli de bas-fonds et d'écueils qui s'étendent au loin, et ce n'est qu'avec de grandes difficultés qu'on aborde : aussi la plupart du temps on tint la haute mer. Il leva l'ancre de l'embouchure du fleuve qui sert de borne à la Perside, après s'être approvisionné d'eau pour cinq jours, parce que les pilotes l'avaient averti qu'on n'en trouvait pas dans ces parages.

Après une navigation de 500 stades, on arriva à l'embouchure d'un lac poissonneux qu'on appelait Cataderbis [1]. A l'entrée de ce lac était une petite île nommée Margastane. De là, partant au matin, les vaisseaux naviguèrent sur les bas-fonds les uns à la suite des autres. Des pieux fixés à droite et à gauche indiquaient les brisants ; comme dans l'isthme entre l'île de Leucade (Sainte-Maure) et l'Acarnanie, des signaux indiquent aux navigateurs les bas-fonds pour qu'ils ne viennent pas y échouer. Au reste, à Leucade, le fond est un sable dur, de sorte que si le vaisseau vient à engraver on le débarrasse facilement ; tandis qu'ici, de chaque côté, c'était une vase profonde et tenace, si bien que si une fois le vaisseau prenait fond on ne pouvait plus d'aucune manière le remettre à flot : car les crocs s'enfonçant dans la vase ne servaient de rien, et si les matelots sortaient du vaisseau pour le retirer, la vase cédant sous leurs pieds les engloutissait jusqu'à la ceinture. On fut forcé d'avancer ainsi pendant 600 stades, et on s'arrêta, dans le même ordre qu'on avait suivi en naviguant, pour prendre le repas. Dans la nuit la flotte navigua en pleine eau, ainsi que le jour suivant jusqu'au soir, où enfin, après 900 stades de navigation, on arriva à l'embouchure de l'Euphrate et à un village de la Babylonie nommé Diridotis (Dégéla). C'est là que les trafiquants apportent l'encens de la terre des Marchands et les autres aromates que produit l'Arabie. Néarque compte 3 300 stades de l'embouchure de l'Euphrate à Babylone.

En ce lieu on apprit le départ d'Alexandre pour Suse. Néarque alors revint sur ses pas afin de remonter le Pasitigris (Tigre oriental), et de faire sa jonction avec Alexandre par l'intérieur des terres [2]. Retournant donc en arrière, on laissa à gauche la Susiane et l'on côtoya le lac dans lequel se jette le Tigre. Ce fleuve en coulant de l'Arménie près de Ninive, ville autrefois superbe et opulente, entoure



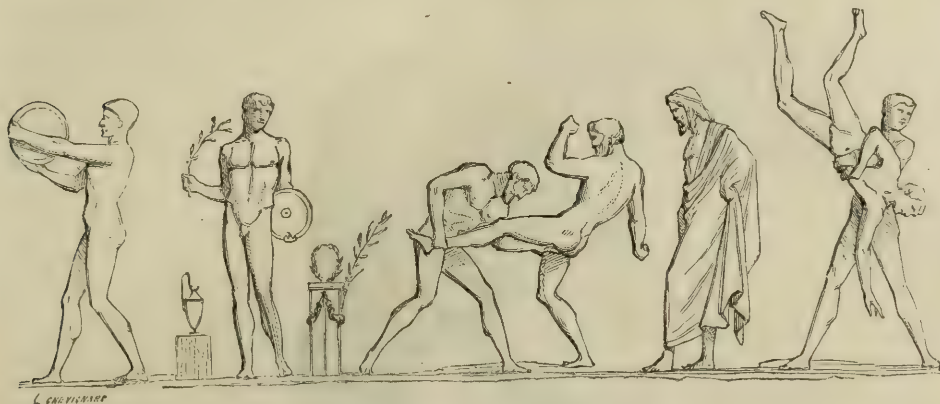
Jeux gymniques.— D'après les monuments grecs. (Voyez J.-H. Krause, *Die Gymnastick und Agonistik*, etc.)

avec l'Euphrate une contrée qu'on a appelée Mésopotamie (au milieu des fleuves) à cause de sa situation. Du lac jusqu'au fleuve l'espace est de 600 stades, et en cet endroit se trouve un village de la

(1) Vers la partie du pays qu'on nomme le Dorghestan.

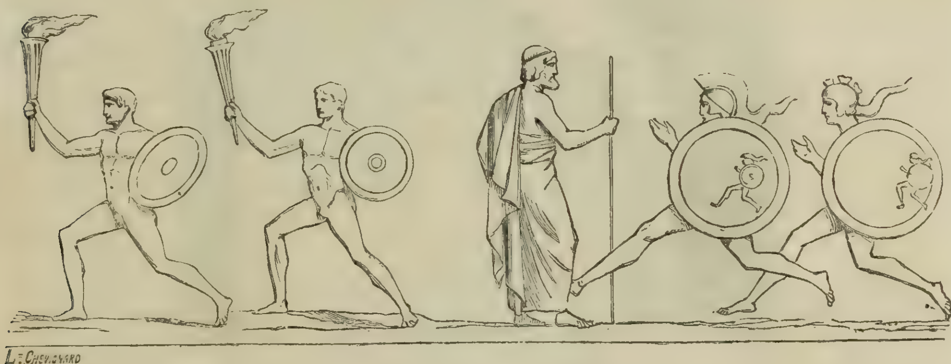
(2) Vers le 24 février. Néarque employa près de cinq mois pour parcourir un espace qu'un navire franchirait aujourd'hui en trois semaines. Mais il faut tenir compte des longues stations de la flotte en divers endroits de la côte, indépendamment de la mauvaise construction des navires, des combats avec les indigènes, de la difficulté de se procurer de l'eau, des vivres, et surtout des incertitudes inséparables d'une première navigation sur une mer inconnue.

Susiane nommé Aginis; celui-ci est à 500 stades de Suse. La traversée, le long des côtes de la Susiane jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, est de 2 000 stades. Remontant ce fleuve, la flotte parcourut une



Jeux gymniques. — D'après les monuments grecs.

contrée bien habitée et riche, et après avoir fait 150 stades, elle jeta l'ancre pour attendre le retour de ceux que Néarque avait envoyés s'informer où était le roi. L'amiral fit un sacrifice aux dieux sauveurs



Jeux gymniques. — D'après les monuments grecs.

et célébra des jeux au milieu de la joie de toute l'armée navale. Puis, lorsqu'on lui eut annoncé l'approche d'Alexandre, il fit remonter de nouveau le fleuve jusqu'à un pont nouvellement jeté, par lequel Alexandre devait faire passer son armée vers Suse. En cet endroit eut lieu la jonction des deux armées. Le roi fit des sacrifices pour remercier les dieux du salut de ses vaisseaux et de ses soldats, et célébra des jeux. Partout où Néarque allait dans le camp il était couvert de couronnes et de fleurs. Alexandre donna deux couronnes d'or à Néarque et à Léonat; à Néarque pour avoir conservé sa flotte, à Léonat pour la victoire qu'il avait remportée sur les Orites. C'est ainsi que l'armée, partie de l'embouchure de l'Indus, fut heureusement ramenée à Alexandre.

Il ne nous reste à ajouter que peu de détails à ce récit d'Arrien:

Onésicrite, le pilote, reçut aussi une couronne d'or, et Alexandre fit remise à l'armée de la totalité de ses dettes.

Néarque fut maintenu dans son commandement. Alexandre se proposait de lui confier la circumnavigation de l'Arabie jusqu'à la mer Rouge. Mais la mort vint interrompre les projets du conquérant.

Plutarque rapporte qu'Alexandre avait donné une fête splendide à Néarque et à ses officiers. Vers le soir de la fête, il se dirigeait vers son palais, lorsque Médius le pria de vouloir bien honorer de sa per-



Buste antique d'Alexandre au Musée du Louvre (salle de Diane) (¹).

sonne un banquet qu'il avait donné à une partie des officiers; Alexandre passa cette nuit et le jour suivant à boire. Le lendemain il ressentit les atteintes de la fièvre qui le fit mourir. Voici le bulletin de la maladie; nous y retrouvons le nom de Néarque.

Dæsius (mois macédonien), le 18 (324 ans avant Jésus-Christ). Le roi se baigna, et sentant que la fièvre augmentait, il voulut dormir dans son bain. — Le 19. Le roi se baigna; du bain il se rendit à

(¹) Cet hermès a donné lieu, il y a peu de temps, à une dissertation très-curieuse. Un habile médecin, M. le docteur Dechambre, s'est proposé pour but de démontrer l'authenticité et la fidélité de ce portrait en établissant, sur des preuves tirées de l'ordre médical, « qu'il représente un personnage atteint d'un torticolis par raccourcissement du muscle sterno-mastoïdien droit. » Or, Plutarque parle en effet de la « tension du cou d'Alexandre doucement incliné à gauche. » Voyez *Caractères des figures d'Alexandre le Grand et de Zénon le stoïcien, éclairés par la médecine*, par le docteur A. Dechambre. Paris, 1852.

sa chambre; il y passa la journée à jouer aux dés avec Médius, se baigna une seconde fois le soir, assista aux sacrifices dans une litière (ou palanquin), prit de la nourriture dans la soirée. La fièvre augmenta, et la nuit fut très-agitée. Les officiers reçurent l'ordre de venir le trouver le lendemain matin. — Le 20. Le roi prit un bain, se rendit aux sacrifices comme la veille, s'entretint dans le bain, avec Néarque, de son voyage dans l'Inde, et lui donna ordre de se tenir prêt pour le 25. — Le 21. Le roi se baigna; il assista aux sacrifices le matin, n'éprouva aucune diminution du mal, parla d'affaires avec ses officiers, donna des ordres relativement à la flotte, et prit un second bain dans la soirée. La fièvre continua d'augmenter. — Le 22. Le roi se retira dans un appartement voisin de la pièce où il se baignait; il assista aux sacrifices. La fièvre s'éleva beaucoup et lui causa une oppression pénible : il n'en fit pas moins donner aux officiers l'ordre de se rendre auprès de lui, et leur renouvela celui qui concernait le prochain départ de la flotte. — Le 23. Le roi fut porté jusqu'au lieu des sacrifices, mais non sans éprouver un malaise considérable; il donna de nouveaux ordres aux officiers de la flotte, et parla des mesures à prendre pour porter l'armée au complet. — Le 24. Le roi ressentit une forte oppression : la fièvre s'accrut encore considérablement. — Le 25. Le roi tomba dans un plus grand accablement; cependant il fit intimer l'ordre aux généraux de se rendre dans le palais, et aux officiers de marque de se tenir à la porte. Vers le soir, il continua de se trouver plus mal, et fut reconduit, sur le fleuve, de la maison de plaisance au palais. Lorsqu'il y fut arrivé, il prit un peu de repos; mais à son réveil, lorsque les généraux furent admis auprès de lui, quoiqu'il conservât tous ses sens, et qu'il les reconnût bien, il lui fut impossible de leur parler. — Le 26. La fièvre fit des progrès rapides toute la nuit, et continua, sans diminuer, durant la journée entière. — Le 27. Ce jour, les soldats demandèrent à grands cris à être admis, souhaitant de voir leur maître une dernière fois, s'il vivait encore, soupçonnant qu'il avait cessé d'exister, et qu'on leur cachait sa mort. En conséquence, on leur permit de traverser l'appartement, un à un et sans armes : le roi souleva sa tête avec peine, leur tendit la main, mais sans pouvoir proférer une parole. — Le 28. Dans la soirée de ce jour, le roi expira.

Après cet événement, on croit que Néarque devint gouverneur de Lycie et de Pamphylie, et qu'il s'attacha à la fortune d'Antigone. Il accompagna ce général à travers les montagnes du Louristan, après ses combats avec Eumène. Il fut ensuite le conseiller de Démétrius, fils d'Antigone. On suppose qu'il mourut, soit à la bataille d'Ipsus, soit à la suite de cette défaite d'Antigone.

BIBLIOGRAPHIE.

J. Gronovius, *les Sept livres de l'expédition d'Alexandre et l'Histoire de l'Inde par Arrien* (grec et latin), 1704. — Raphelius, même ouvrage avec les notes des *Variorum*, 1757. — C.-A. Schmidt, même ouvrage traduit en allemand. — Sainte-Croix, *Examen critique des histoires d'Alexandre.* — D'Anville, t. XXX des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Gosselin, *Recherches sur la géographie ancienne.* — Rook, traduction anglaise. — Garris, traduction anglaise publiée par Campbell. — Rennell, Mémoire joint à une carte de l'Hindoustan. — William Vincent, *the Voyage of Nearchus from the Indus to the Euphrate, collected from the original Journal, preserved* by Arrian, etc., London, 1797. — Billecocq, traduction française de l'ouvrage précédent, an 8. — Morier, *Second voyage en Perse,* etc., *avec le journal d'un voyage au golfe Persique,* trad. en français, 1818.— Adrien Dupré, *Voyage en Perse depuis Constantinople jusqu'à l'extrémité du golfe Persique,* 1819. — Buckingham, *Travels in Assyria, Media and Persia*... Narrative of an expedition against the pirates of the Persian gulf, with illustrations of the Voyage of Nearchus, 1829.— W. Ouseley, *Travels in various countries of the East, more particularly in Persia*, 1819-1823. — Harvey, Cartes du golfe Persique.

JULES CÉSAR.

[Premier siècle avant l'ère chrétienne.]



Jules César ([1]). — D'après le grand camée représentant l'apothéose d'Auguste, et connu sous le nom d'*Agate de la sainte Chapelle* ([2]). — Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

Si Jules César n'avait fait que porter la guerre dans les Gaules, sur les rivages de la Grande-Bretagne et sur les frontières de la Germanie, on n'aurait point un motif suffisant pour l'admettre au nombre des voyageurs. Mais cet homme célèbre a composé un livre destiné à éterniser le souvenir de ses victoires, et il a mêlé d'utiles renseignements de géographie et d'ethnographie au récit de ses opérations diplomatiques et militaires. Les pages de ses *Commentaires* où il esquisse le tableau de la Gaule et de ses habitants, sont surtout d'autant plus précieuses que les Gaulois n'ont rien écrit, n'ont point laissé

([1]) Né l'an de Rome 654, l'an 100 avant Jésus-Christ ; — mort l'an 44.

([2]) Ce camée est décrit dans le *Trésor de numismatique et de glyptique*, par M. Charles Lenormant, conservateur au cabinet des médailles.

d'annales, et que les relations de Posidonius et de Polybe, qui avaient visité cette contrée si peu connue des anciens, ne sont point parvenues jusqu'à nous.

Dans l'étude de ce qui se rapporte à nos ancêtres, au moment de l'invasion romaine, il ne faut donc point négliger de consulter Jules César sur les choses qu'il a vues ou apprises durant son séjour dans la Gaule [1]. Toutefois on ne doit ajouter foi qu'avec réserve à ses récits et à ses jugements. Il n'a guère observé les Gaulois qu'en militaire et en ennemi. Son livre étant un monument élevé à sa gloire et à celle du nom romain, il était naturel que les peuples soumis par ses armes y fussent peints dans des proportions réduites, de manière à faire valoir et à rehausser d'autant la grandeur de Rome personnifiée dans le général vainqueur : c'est ainsi que sur les sculptures de l'Égypte, de la Syrie, ou de l'ancienne Perse, on voit toujours les nations vaincues ou tributaires figurées par de petits personnages qui atteignent à peine jusqu'aux genoux des rois [2]. « Ce n'était pas à Jules César de rassembler pour la postérité les titres de gloire de la race vaincue, a dit un écrivain de notre temps [3]. Aux yeux du genre humain, son droit sur la Gaule ne pouvait être justifié que par la prétendue barbarie de cette nation ; et en définitive, il n'avait autre chose à cœur que sa propre louange. »

Un conquérant d'ailleurs, si calme et si impartial qu'on veuille le supposer, ne saurait pénétrer bien profondément dans l'étude de pays que son but est de violenter et d'asservir. Sa condition pour s'instruire et pour observer est loin d'être aussi favorable que celle du simple voyageur qui, un bâton à la main, chemine lentement, va, vient, séjourne à son gré, regarde, écoute, et s'informe de toutes choses patiemment, avec liberté, à loisir, sans irritation personnelle et sans éveiller la défiance.

Il ne faut pas oublier enfin que Jules César, ne s'étant point proposé pour objet principal dans ses *Commentaires* l'histoire de la Gaule, n'a pas dû s'arrêter à rechercher les origines ni les anciennes coutumes des habitants, et qu'il s'est borné nécessairement à indiquer d'une manière sommaire l'état général de civilisation auquel ce pays était parvenu à l'époque où il y séjournait [4].

D'autres documents, rassemblés et vérifiés par les historiens, nous enseignent que deux ou trois cents ans auparavant le sol de la Gaule était divisé en cinq grandes nations : au nord, les Belges ; à l'ouest, les Kimris ; au centre et à l'est, les Galles (Galli, Galates, Celtes) ; au sud-ouest, les Aquitains ; au sud et au sud-est, les Ligures. Sur les côtes de la Méditerranée, les Grecs-Phocéens avaient fondé une colonie et des comptoirs [5].

GAULE.

Les Romains appelaient Gaule *cisalpine* (c'est-à-dire en deçà des Alpes, relativement à eux) la partie septentrionale de l'Italie, qui avait été possédée par les Gaulois, et Gaule *transalpine* (au delà des Alpes)

[1] Ce séjour fut d'environ dix années. Pendant cet espace de temps, César, d'après Plutarque, avait pris d'assaut plus de huit cents villes, soumis trois cents nations différentes, et combattu contre trois millions d'ennemis, « dont il avait tué un million et fait autant de prisonniers. »

« Jules César, dit Napoléon dans son étude sur les *Commentaires*, a fait huit campagnes dans les Gaules, pendant lesquelles deux invasions en Angleterre et deux invasions sur la rive droite du Rhin. En Allemagne, il a livré neuf grandes batailles, fait trois siéges et réduit en provinces romaines 200 lieues de pays. »

[2] Voy. le bas-relief de Bi-Sutoun, page 104

[3] M. Jean Reynaud.

[4] « Peu de nations, dit M. Amédée Thierry, montreraient dans leurs annales une aussi belle page que cette guerre des Gaules, écrite pourtant par un ennemi. Tout ce que l'amour de la patrie et de la liberté enfanta jamais d'héroïsme et de prodiges, s'y déploie malgré mille passions contraires et funestes : discordes entre les cités, discordes dans les cités, entreprises des nobles contre le peuple, excès de la démocratie, inimitiés héréditaires des rangs. Quels hommes que ces Bituriges, qui incendient en un seul jour vingt de leurs villes ! que cette population carnute, fugitive, poursuivie par l'épée, par la famine, par l'hiver, et que rien ne peut abattre ! Quelle variété de caractères dans les chefs, depuis le druide Divitiac, enthousiaste bon et honnête de la civilisation romaine, jusqu'au sauvage Ambiorix, rusé, vindicatif, implacable, qui ne conçoit et n'imite que la rudesse des Germains ! depuis Dumnorix, brouillon ambitieux, mais fier, qui veut se faire du conquérant des Gaules un instrument, non pas un maître, jusqu'à ce Vercingetorix, si pur, si éloquent, si brave, si magnanime dans le malheur, et à qui il n'a manqué, pour prendre place parmi les plus grands hommes, que d'avoir eu un autre ennemi, surtout un autre historien que César ! »

[5] Voyez plus haut Pythéas.

la véritable Gaule, celle qui occupait le territoire actuel de la France et de la Belgique. Ils divisaient la Gaule transalpine en deux partie : 1° la Gaule à braies *(Gallia braccata)* : c'était la partie du sol à l'est et au sud qui avait déjà perdu son indépendance et était devenue *province romaine ;* 2° la Gaule chevelue *(Gallia comata)* ou Gaule libre.

C'est à cette seconde partie de la Gaule que se rapportent les renseignements consignés par Jules César dans ses *Commentaires*. Bien qu'il donne très-souvent le nom de Gaulois à tous les habitants de la Gaule, il l'applique spécialement, quand il veut distinguer les divers peuples, aux Galls et aux Kimris.

« Toute la Gaule, dit-il, est divisée en trois parties :

» L'une est habitée par les Belges ; l'autre, par les Aquitains ; la troisième, par ceux qui, dans leur langue, se nomment Celtes, et qu'en latin nous appelons plus particulièrement Gaulois.

» Ces nations diffèrent entre elles par le langage, les institutions et les lois.

» Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine.

» Les Belges sont les plus braves de tous ces peuples, parce qu'ils restent tout à fait étrangers à la politesse et à la civilisation de la *province romaine,* et que les marchands, allant rarement chez eux, ne leur portent point ce qui contribue à énerver le courage. D'ailleurs, voisins des Germains qui habitent au delà du Rhin, ils sont continuellement en guerre avec eux [1].

» Par la même raison, les Helvètes surpassent aussi en valeur les autres Gaulois ; car ils engagent contre les Germains des luttes presque journalières, soit qu'ils les repoussent de leur propre territoire, soit qu'ils envahissent celui de leurs ennemis.

» Le pays habité, comme nous l'avons dit, par les Gaulois, commence au Rhône, et est borné par la Garonne, l'Océan et les frontières des Belges ; du côté des Séquanes et des Helvètes, il va jusqu'au Rhin ; il est situé au nord (par rapport à l'Italie).

» Celui des Belges commence à l'extrême frontière de la Gaule, et est borné par la partie inférieure du Rhin ; il regarde le nord et l'orient.



Vue à vol d'oiseau du plateau et de la citadelle de Limes, près de Dieppe.

» L'Aquitaine s'étend de la Garonne aux Pyrénées, et à cette partie de l'Océan qui baigne les côtes d'Espagne ; elle est entre le couchant et le nord.

[1] « Les Belges, dit ailleurs Jules César, descendaient pour la plupart des Allemands qui avaient autrefois passé le Rhin, et qui s'étaient fixés dans ces quartiers-là, à cause de la bonté du pays, d'où ils avaient chassé les habitants. » (Liv. II.)

» Les Helvètes sont de toutes parts resserrés par la nature des lieux : d'un côté par le Rhin, fleuve très-large et très-profond, qui sépare leur territoire de la Germanie; d'un autre, par le Jura, haute montagne qui s'élève entre la Séquanie et l'Helvétie ; d'un troisième côté, par le lac Léman et le Rhône, qui sépare cette dernière de la province romaine. Leur population était nombreuse, et ils avaient acquis une grande gloire dans la guerre par leur courage. Il y a, chez les Helvètes, douze villes et quatre cents bourgs »

Jules César n'entre dans aucun détail sur les habitations privées des Gaulois. Il dit que, « pour éviter les chaleurs, ils choisissaient leurs demeures dans le voisinage des forêts et des fleuves. »

D'après les indications que donne l'archéologie, on se forme une idée assez exacte des maisons gauloises : elles étaient, pour la plupart, rondes et formées simplement de troncs d'arbres réunis au sommet, à la manière des huttes actuelles de nos charbonniers. Cependant d'autres étaient ovales ou même rectangulaires, construites avec des poteaux et des claies intérieurement enduites d'épaisses cloisons de terre : leur toit était composé d'une large couverture en bardeaux de chêne et en chaume, ou en paille pétrie dans l'argile.

Ces habitations étaient généralement isolées. Quand elles étaient groupées comme le sont aujourd'hui les maisons de nos villages ou de nos bourgs, les Romains les appelaient *vicus*.

Un groupe plus considérable de demeures, ou un lieu de refuge entouré de fortifications, était nommé *oppidum*.

Les remparts étaient construits avec solidité. Jules César les décrit de la manière suivante :

« Voici à peu près la forme des murailles dans toute la Gaule : à la distance régulière de deux pieds, on pose sur leur longueur des poutres d'une seule pièce ; on les assujettit intérieurement entre elles, et on les revêt de terre foulée. Sur le devant, on garnit de grosses pierres les intervalles dont nous avons parlé. Ce rang ainsi disposé et bien lié, on en met un second en conservant le même espace, de manière que les poutres ne se touchent pas, mais que, dans la construction, elles se tiennent à une distance uniforme, un rang de pierres entre chacune. Tout l'ouvrage se continue ainsi, jusqu'à ce que le mur ait atteint la hauteur convenable. Non-seulement une telle construction, formée de rangs alternatifs de poutres et de pierres, n'est pas, à cause de cette variété même, désagréable à l'œil, mais elle est encore d'une grande utilité pour la défense et la sûreté des villes ; car la pierre protége le mur contre l'incendie, et le bois contre le bélier ; et on ne peut renverser ni même entamer un enchaînement de poutres de 40 pieds de long, la plupart liées ensemble dans l'intérieur. »

Certaines villes, telles que *Noviodunum* (Soissons ou Noyon) ou *Avaricum* (Bourges), étaient puissamment défendues par la hauteur de leurs murs et la largeur de leurs fossés. Mais la plupart des villes fortes devaient principalement leur sûreté à leur emplacement même.

« *Vesontio* (Besançon), la plus forte place des Séquanes, était abondamment pourvue de munitions de toute espèce, et sa position naturelle la défendait de manière à en faire un point très-avantageux pour soutenir la guerre. Entourée presque entièrement par la rivière du Doubs, la partie que les eaux ne baignaient pas, et qui n'avait pas plus de 600 pieds, était protégée par une haute montagne dont la base touche de chaque côté aux rives du Doubs. Une enceinte de murs fait de cette montagne une citadelle et la joint à la ville. »

Les Atuatiques (peuple de Namur) avaient une ville, ou place de retraite, très-forte par son assiette naturelle. Elle était défendue, sur tous les points de son enceinte, par des rochers à pic et de profonds précipices, n'était accessible que d'un côté par une pente douce, large d'environ 200 pieds, et les Atuatiques avaient pourvu à la défense de cet endroit au moyen d'une double muraille très-élevée, en partie formée d'énormes quartiers de rocs et de poutres aiguisées.

La plupart des anciennes enceintes fortifiées qui paraissent antérieures à l'invasion romaine, sont désignées vulgairement sous le nom de *camps de César*, que d'ailleurs on applique aussi à quelques ruines romaines, gallo-romaines, ou même quelquefois plus récentes.

Parmi ces enceintes, il en est une qui a été l'objet particulier d'études très-intéressantes : c'est la cité de Limes, située à 2 ou trois kilomètres de la ville de Dieppe, au bord de l'Océan. Elle se développe sur l'extrémité d'un plateau bordé dans sa plus grande étendue par un vallon contourné à pentes abruptes. Du côté de la mer, elle se termine par une falaise verticale d'environ 67 mètres de hauteur.

L'enceinte, en y comprenant le côté qui donne sur la mer, a plus de 3600 mètres de tour. La sommité du vallon qui défend l'approche de la cité est occupée, sur toute son étendue, par un rempart de terre et un fossé. En quelques endroits le rempart a jusqu'à 20 mètres de hauteur au-dessus du fossé, qui a



Plan d[illegible] en avril 1832, et présentant une vue générale des pierres d'Ardeven et de Carnac. Ce plan est joint au Mémoire du rév. Bathurst Deane dans le volume XXV de l'*Archæologia*, et porte ce titre : *Plan du Dracontium de Carnac*.

lui-même jusqu'à 6 mètres de profondeur sur 13 mètres de largeur. On reconnaît sur le sol des fossés circulaires creusés à une certaine profondeur pour servir de base aux habitations. Les fouilles que l'on



Vue partielle de Carnac.

y a faites ont amené la découverte de poteries grossières, de pointes en fer, d'anneaux, d'os d'animaux, de coquilles de moules, etc. Près de l'entrée de l'enceinte la plus voisine de la mer, on voit

une chaîne de petits tumulus hauts de $1^m,50$ à 2 mètres, contigus les uns aux autres, et se dirigeant en ligne droite vers le nord : on a trouvé de même, dans ces tombeaux, des fragments de vases, des traces d'objets métalliques, divers ossements (¹).



Vue générale du monument de Carnac restauré. — D'après l'hypothèse du révérend John Bathurst Deane (*Archæologia*, vol. XXV) (²).

Après la cité de Limes on peut citer le camp ou l'oppidum de Sandonville, au bord de la Seine, et des vallées d'Oudale et de Mortemer; l'oppidum de Boudeville, situé dans la commune de Saint-Nicolas de la Taille, également au bord de la Seine; plusieurs champs de la Picardie; le « mur

(¹) La cité de Limes a été décrite avec développement par M. Féret dans le tome III de la Société des antiquaires de Normandie, et par M. Jean Reynaud dans le tome XVII du *Magasin Pittoresque*, page 172.

(²) Les plus vastes alignements de pierres levées (menhirs ou peulvans) que l'on connaisse, sont ceux de Carnac et d'Ardeven, dans le département du Morbihan.

« On est frappé d'étonnement, dit M. de Fréminville, lorsqu'on aperçoit pour la première fois la plaine de Carnac avec ses bruyères sauvages, son horizon bordé de bois de pins, et cette phalange de pierres, cette surprenante armée de rochers informes!

» Le nombre de ces pierres, leurs figures bizarres, l'élévation de leurs pointes grises, allongées et mousseuses qui se dessinent d'une manière tranchante sur la noire bruyère dont la plaine est couverte, enfin la silencieuse solitude qui les envi-

Païen, » à quelque distance de Strasbourg [1]; Entremont, près d'Aix, etc. On trouve des traces analogues d'anciennes villes ou d'anciennes places de refuge en Belgique, et aussi dans la Grande-Bretagne, notamment dans le pays de Galles, dans les comtés de Cornouaille, de Lancastre, de Shrop, de Cambridge, de Hertford et autres [2].

Un fait remarquable est que ni Strabon dans ses citations de Posidonius, ni Jules César dans ses *Commentaires*, ne font aucune mention de ces pierres ou groupes de pierres nommées vulgairement celtiques ou druidiques, si anciennes, si nombreuses sur le sol de la France et des îles Britanniques, et qui excitent à un si haut degré l'étonnement des générations modernes [3]. Dans son expédition chez les

ronne, tout frappe, tout étonne l'imagination, tout pénètre l'âme d'une vénération mélancolique pour ces antiques témoins d'événements qui signalèrent des siècles si reculés.

» D'un peu loin ces pierres plantées debout apparaissent au voyageur comme l'assemblage informe des ruines d'une ville. Mais lorsqu'en approchant on remarque la disposition régulière de leurs masses brutes, elles perdent cette apparence pour prendre celle d'une cohorte de géants pétrifiés. »

Ces pierres sont disposées sur onze files, formant dix avenues parallèles, dans la ligne du sud-est au nord-ouest. La longeur de ces avenues est de 763 toises, leur largeur de 47 toises. A l'extrémité nord-ouest, vers la métairie du Menec, on voit un demi-cercle formé de pierres semblables, qui part de la première file et va se terminer à la onzième.

Les pierres les plus élevées sont hautes de dix-huit à vingt pieds. Quelques-unes sont seulement de gros blocs posés sur terre et pesant jusqu'à quatre-vingts milliers.

Aucune de ces pierres n'a été travaillée par la main de l'homme, ce qui paraît prouver qu'elles sont d'une très-haute antiquité. Il faut surtout noter que toutes ont été transportées de loin sur la lande de Carnac, ce qui est un des caractères les plus remarquables dans les monuments dits celtiques : il semble, en effet, que c'était une condition nécessaire à leur consécration qu'ils fussent tous faits de pierres apportées d'une localité distante de celle où on les élevait. Il existe dans une île, à l'embouchure de la Loire, un menhir d'un poids énorme qui a été nécessairement apporté du continent, car l'île ne renferme pas de roche de la même nature. Le fait, très-évident dans cet exemple, ne l'est pas moins à Carnac et partout ailleurs, lorsqu'on prend la peine d'observer attentivement la nature des roches du pays.

On ne compte plus aujourd'hui sur les onze files que mille deux cents pierres environ : au siècle dernier leur nombre était encore de plus de trois mille.

Les archéologues anglais qui ont étudié les champs de Carnac estiment que le monument tout entier a dû se composer primitivement d'environ dix mille pierres. Ils supposent que les dix avenues commençaient à Ardeven, traversaient Ploërmel et Carnac, et se prolongeaient jusqu'à un bras de la Trinité qui va se perdre dans la baie de Quiberon. Suivant eux, ce temple prodigieux, large de 200 pieds et long de 8 milles, avait la forme d'une immense serpent; en un mot, c'était un *dracontium*. Ce système est savamment et surtout ingénieusement exposé dans un mémoire du révérend John Bathurst Deane, intitulé : *Observations sur les draconlia* (*Observations on draconlia* : ARCHÆOLOGIA, vol. XXV, 1834, p. 188). On trouve un autre plan du monument de Carnac dans le même recueil, vol. XXII, p. 194. Dès 1834, M. de Fréminville avait levé un plan d'une partie du champ de Carnac (*Antiquités de la Bretagne*, 1827). Enfin un autre plan est annexé à un *Essai sur les monuments armoricains* (in-4), publié à Nantes en 1805. Les vues pittoresques des pierres sont très-nombreuses. Voyez *les Siècles de la monarchie française*, les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, l'*Archæologia*, les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, le *Magasin pittoresque*, etc., etc.

En France, on ne considère point comme démontré que les pierres de Carnac aient été jointes autrefois à celles d'Ardeven et aient formé avec elles un seul monument. Les pierres d'Ardeven, en général moins hautes que celles de Carnac, sont disposées sur neuf files et forment huit avenues.

(1) Voyez le *Mémoire sur l'enceinte antique nommée le mur Païen*, par M. Schweighauser. Strasbourg, 1825.

(2) Voyez King's *Munimenta antiqua*.

(3) On désigne sous différents noms les pierres druidiques suivant les différences de leur forme, de leur position, de leur nombre. Voici quelques-uns des noms les plus usités :

Pierre levée, menhir, peulvan, pierre fiche. Ce sont des pierres brutes d'une forme allongée, implantées verticalement dans la terre comme des bornes.

Pierre posée. Pierres également verticales, mais qui ne sont point implantées dans la terre.

Trilithe, lichaven. Assemblage de trois pierres dont deux verticales en supportent une troisième placée horizontalement.

Dolmen (ou *cromlech*). Table en pierre brute appuyée d'un côté sur la terre et de l'autre sur des supports des deux côtés, soit horizontalement, soit avec une inclinaison; ou enfin très-grande et composée d'un ou plusieurs morceaux reposant sur des pierres servant de supports et qui sont quelquefois au nombre de douze ou quinze.

Allée couverte, grotte aux fées. Galeries plus ou moins profondes dont les parois sont formées avec des pierres brutes et contiguës; le toit est horizontal et composé de dalles ou de quartiers de roches.

Enceinte druidique (nommée en Angleterre *cromlech*, de même que le dolmen). Pierres disposées en lignes formant des cercles, demi-cercles, des ellipses, des carrés longs, etc.; les rangs sont simples, doubles, ou plus nombreux; quelquefois l'enceinte est entourée d'un fossé ou d'un rempart en terre.

On trouvera d'autres noms et d'autres détails dans le tome Ier (première partie) de l'excellent livre intitulé : *Cours d'antiquités monumentales*, professé à Caen par M. de Caumont, Paris, 1830.

« En France, dit M. Mérimée, la limite orientale des monuments druidiques, et, pour préciser, celle des menhirs et des

Venètes (habitants du pays de Vannes), le général romain avait vu cependant ces prodigieuses avenues de Carnac et d'Ardeven, dont nous venons de donner une représentation. Il faut croire que les Grecs et les Romains étaient sans curiosité à l'égard de ces pierres consacrées, qui paraissent avoir été les premiers monuments religieux presque sur toute la terre, qui n'étaient pas rares en Grèce [1], et que l'on rencontre encore aujourd'hui non-seulement dans le Nord, en Scandinavie, mais en Judée, dans l'Inde et jusqu'en Chine [2].

Au siècle dernier et au commencement du nôtre, les érudits se croyaient très-avancés dans l'étude de ces monuments : entraînés par une heureuse confiance, ils expliquaient disertement la destination de chacune de ces pierres jusque dans les moindres circonstances.

« Si l'on demande aux celtomanes quelle a été la destination des dolmens, dit M. P. Mérimée [3], ils répondent sans hésiter que ce sont des autels où les Gaulois sacrifiaient des hommes. Ils décrivent la position de la victime et la manière dont les druides procédaient, avec autant de détails que s'ils avaient assisté à ces horribles cérémonies. Tous vous montreront les rigoles creusées dans la pierre horizontale pour l'écoulement du sang de la victime. Pour moi, j'ai eu le malheur de n'avoir pu voir ces rigoles que sur un seul dolmen, à Gauria, en Corse. Je suis loin de défendre le culte de nos ancêtres; mais qui peut affirmer que ces rigoles n'ont pas été creusées pour préserver la pierre de la pluie? »

L'hypothèse qui paraît avoir aujourd'hui le plus de faveur est que ces pierres monumentales doivent être attribuées aux plus anciens habitants de la Gaule. En Angleterre, il existe, parmi les antiquaires, une sorte d'école qui croit à une religion primitive dont le symbole aurait été le serpent, et dont les temples auraient été construits avec les pierres levées dessinant sur le sol les replis du reptile. Cette doctrine des *dracontia,* qui semble une suite des habitudes systématiques du dernier siècle, n'a point fait de disciples dans la critique française, remarquable aujourd'hui par sa réserve et sa prudence. Cependant elle n'est point absolument contraire à l'opinion de plus en plus accréditée que les sépultures dites celtiques remontent à une époque de civilisation semblable à celle de plusieurs tribus sauvages de nos jours, vivant de chasse et de pêche et ne connaissant point l'usage des métaux [4]. Les Celtes ou Gaulois trouvèrent ces pierres debout, les consacrèrent sans doute à leur culte ou à la sépulture de leur chefs, et même en augmentèrent le nombre. Cette sombre et sauvage achitecture des premiers âges de l'humanité pouvait, en effet, s'approprier à leur génie libre et dédaigneux des arts. Il semble incontestable néanmoins qu'ils étaient capables d'élever d'autres édifices à leurs divinités : ce n'était ni la profondeur du sentiment

dolmens, me paraît être la ligne des Vosges. Je ne sache pas qu'il en existe dans la vallée du Rhin. Je crois qu'ils sont également inconnus dans les Alpes, et en Provence je n'ai vu qu'un monument trop exceptionnel pour qu'on puisse le rattacher sûrement à cette catégorie; c'est la grotte de Cordes, près de Montmajour. On trouve des pierres levées dans les Cévennes. M. Jaubert de Passa m'a signalé plusieurs menhirs dans les Pyrénées orientales. Des Espagnols m'ont assuré qu'il existait des dolmens dans le haut Aragon et la Catalogne; mais le fait mériterait d'être confirmé. Enfin on a décrit comme des dolmens des groupes de pierres brutes en Portugal. Dans les Basses-Pyrénées, personne n'a pu m'en indiquer un seul. »

M. P. Mérimée a proposé au comité des arts le plan d'une *Géographie des monuments celtiques* (Bulletin du comité, 1847). Il est à désirer que l'on donne suite à cet ingénieux projet. Menhirs et dolmens disparaissent d'année en année pour former des clôtures de champs, des murs, etc. Quelles lumières nous aurait conservées un plan de ces monuments dressé il y a seulement deux ou trois siècles!

[1] Voyez PAUSANIAS, *passim.*

[2] Ed. Biot, Mémoires de la Société des antiquaires de France, nouvelle série, t. IX, 1849, p. 1. Voyez aussi, dans le t. XVII des *Asiatic researches*, les gravures très-curieuses jointes à l'article de H. Walters intitulé : *Journey across the Pandua hills, near Silhet, in Bengal.*

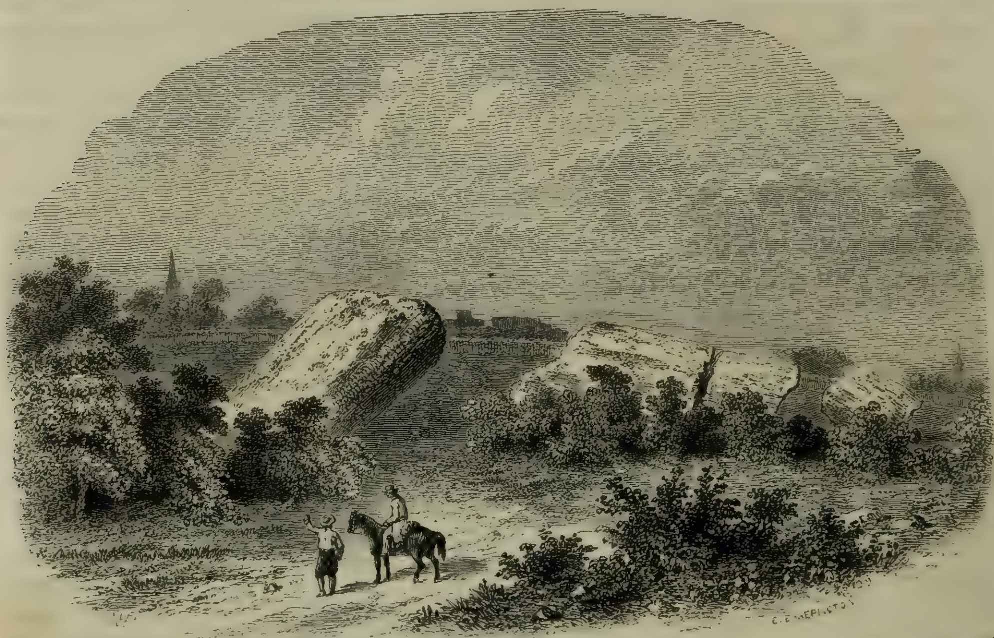
[3] Des monuments dits celtiques ou druidiques, dans l'*Athenæum français*, première année (1852), p. 169.

[4] Voyez dans le *Moniteur officiel* (avril 1853), l'opinion développée par M. J.-J.-A. Worsaae, inspecteur des monuments historiques de Danemarck.

Ce savant étranger fait observer que les dolmens français sont, quant à la forme antérieure, identiques avec les cromlechs de la Grande-Bretagne, les *Hunengræber* de l'Allemagne, et les *Jattestuer* (chambres de pierre ou des géants) de la Scandinavie. D'après la situation géographique de ces dolmens, qui se trouvent le plus souvent dans la voisinage de la mer ou des fleuves, M. Worsaae conjecture qu'ils ont été élevés par des tribus dépourvues de métaux et assez peu avancées en civilisation pour n'oser encore s'avanturer ni dans les forêts vierges, ni dans les marais de l'Europe centrale.

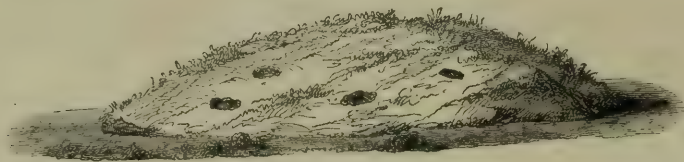
Les dolmens, suivant ce même savant, étaient des monuments funéraires, et non des autels. Il appuie cette opinion sur ce que, dans la construction des dolmens, on observe invariablement que les pierres formant les parois ou la toiture présentent à l'intérieur leur côté uni et lisse. Si le dolmen eût été un autel, la pierre sur laquelle se serait célébré le sacrifice aurait été au contraire polie à l'extérieur.

religieux, ni la facilité du génie, qui leur manquait; ils ne l'ont pas voulu, et par les mêmes raisons sans doute qu'ils n'ont ni écrit ni sculpté. Il ne faut pas toujours mesurer le progrès des civilisations à celui de l'architecture et des arts. Cette méthode est trop systématique; c'est ce que nous paraît avoir



Aiguille ou obélisque de Locmariaker, près d'Auray, dans le Morbihan (¹).

indiqué avec talent Malte-Brun dans un mémoire très-curieux sur *les Habitations primitives de l'homme.* « Le choix que l'homme a fait de ses habitations, dit cet habile géographe, a dû varier selon



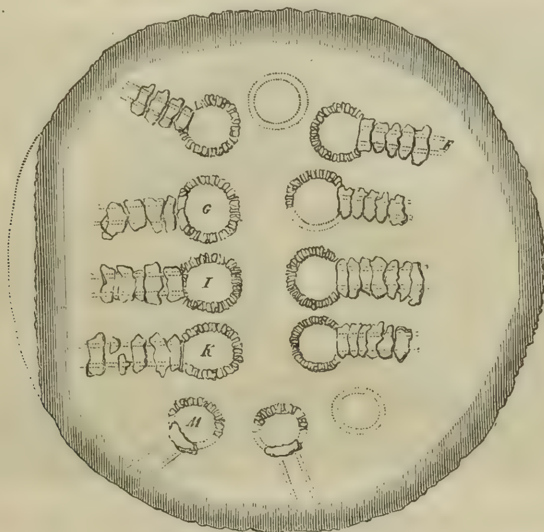
Elévation, perspective du tumulus de Fontenay-le-Marion (²).

les matériaux que fournissait chaque région. L'habitude a fait persister des nations dans le choix dicté d'abord par la force des circonstances .. La barbarie a pu se perpétuer dans des palais et la civilisation a pu

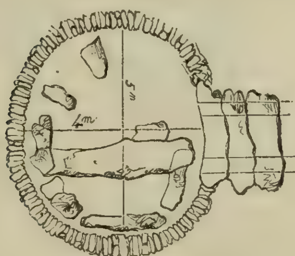
(¹) Ce menhir, renversé et brisé en quatre morceaux, était haut de plus de 60 pieds et pesait 250 000 kilogrammes. Suivant l'évaluation de Deane, sa hauteur était de 73 pieds anglais, son diamètre moyen de 14 pieds, son diamètre à sa base de 20 pieds, et son poids total de 260 tonnes, tandis que le poids de l'obélisque du Vatican est de 150 tonnes seulement. Voyez un essai de Cambry sur la *Comparaison de la hauteur des pierres druidiques avec les pyramides, obélisques,* etc.
On a annoncé dans le *Bulletin du comité historique des arts,* t. IV (1847-48), page 82, le projet de relever les fragments de cette pierre colossale, de les réunir, et d'entourer d'une grille ce monument ainsi restauré.

(²) Le tumulus situé au nord de Fontenay-le-Marion, village à 8 kilomètres de Caen, est formé de pierres sèches tassées les unes sur les autres. Les vieillards du village affirment que, de temps immémorial, ce tumulus, connu dans la contrée sous le nom de *la Hogue* (éminence, colline), a éprouvé de fréquentes dégradations par l'extraction des matériaux qu'on en retire pour la réparation des chemins de la commune. Il n'a plus guère aujourd'hui que vingt à vingt-cinq pieds de hauteur; mais il a encore environ cent cinquante pieds de diamètre. A sa base, d'après la tradition, des blocs de grès entouraient primitivement cet amas de pierres. A l'intérieur sont plusieurs caveaux dont les murs construits en pierres

pénétrer dans les cavernes... L'industrie la plus habile a pu briller dans des demeures souterraines, et l'astronomie, la philosophie, la poésie, ont trouvé un asile sous la tente des nomades. Les seules annales de la Palestine et de l'Arabie suffisent pour prouver que le choix des tentes pour toute habita-



Plan géométrique du tumulus de Fontenay-le-Marion. — La partie comprise entre la ligne ponctuée et l'ombre, vis-à-vis les caveaux G, I et K, a été détruite par la charrue.



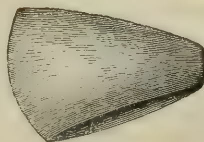
Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Plan géométrique de la tombe M.



Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Coupe verticale de la tombe M.



Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Vase en argile noirâtre.

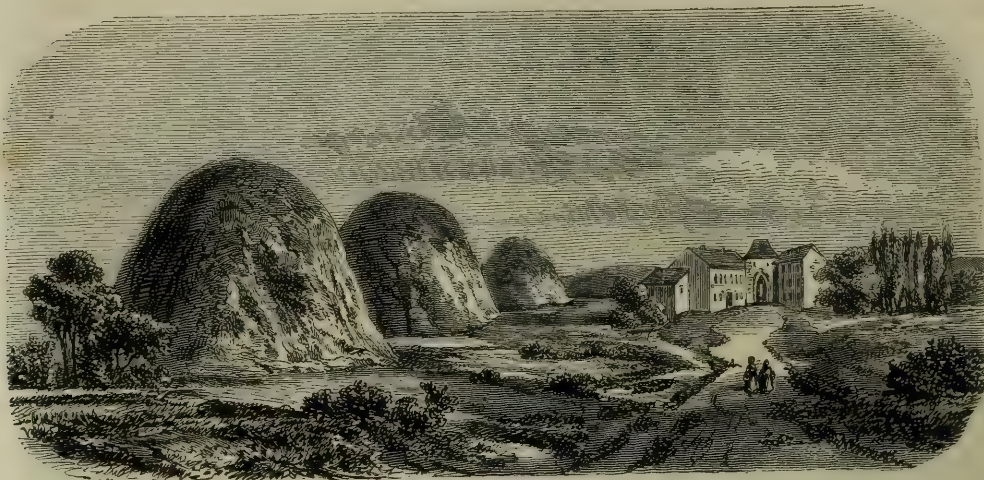


Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Petite hache en pierre verte.

tion ne caractérise point une nation étrangère aux plus nobles efforts de l'esprit humain. Au contraire, ce détachement du sol, ce dédain pour les demeures fixes, s'allie souvent à un génie poétique et philosophique. »

plates et superposées, sans ciment ni mortier, s'élèvent en se rétrécissant. On a comparé ces loges aux fours à chaux que l'on établit quelquefois dans les campagnes. « Une circonstance bien remarquable, dit M. de Caumont, c'est que chaque tombe est munie d'une allée couverte ou galerie souterraine tournée vers la circonférence du tumulus ; ces espèces de corridors

La grandeur de la doctrine religieuse, par exemple, serait une meilleure mesure du degré d'avancement d'un peuple, et, comme nous le verrons plus loin, la foi de la Gaule était assurément plus



Trois Tombelles près de la porte Saint-Trond, à Tirlemont, en Belgique (1).

élevée et en même temps plus profonde que celle de Rome. Mais pour citer seulement des preuves matérielles à l'appui de l'opinion que les Gaulois auraient été capables d'élever des monuments véritables,

sont construits très-simplement : deux murs parallèles en pierres sèches supportent de grandes dalles en grès assez mal ajustées, dont quelques-unes ont 6 à 7 pieds de longueur, sur une largeur de 3 à 4 pieds, et une épaisseur de 25 à 30 pouces. Ces caveaux sont disposés dans le tumulus avec quelque symétrie. Après l'enlèvement des décombres, on a constamment découvert, à une profondeur de 10 à 12 pieds, une couche d'argile épaisse de 25 à 30 pouces, dans laquelle reposaient des ossements humains brisés, dont les uns avaient éprouvé l'action du feu, tandis que les autres étaient dans leur état naturel. Malgré le soin avec lequel les recherches ont été faites, on n'a trouvé aucun instrument en métal ; les seuls objets d'art que l'on ait rencontrés sont une petite hache en pierre verte et deux vases en terre noire, d'une forme singulière, qui paraissent avoir été formés à la main sans l'aide du tour. L'un de ces vases a 5 pouces 8 lignes de hauteur, l'autre n'a guère que 4 pouces et demi. A 2 pouces au-dessous du collet, et sur le renflement du premier, on remarque deux bourrelets placés à une distance égale l'un de l'autre, et percés chacun de quatre petits trous qui paraissent avoir été destinés à recevoir des cordes, sans doute placées en guise d'anses pour suspendre le vase ; le second présente aussi deux bourrelets munis de deux trous chacun ; mais au lieu d'être en dehors ils se trouvent à l'intérieur, tout près de l'orifice. Ces vases étaient déposés avec précaution au fond de deux tombes différentes dans la couche d'argile qui renfermait les ossements humains ; le plus grand était renversé et entouré de quatre pierres plates disposées en carré ; l'autre se trouvait dans le sens naturel : il contenait quelques ossements et la hache en pierre verte. »

La haute antiquité de ce tumulus semble démontrée par l'absence de tout instrument en or ou en bronze, par la grossièreté des poteries faites à la main, par la nature brute des matériaux, que ne lie aucune espèce de ciment ou de mortier.

Voyez le Rapport sur les fouilles du tumulus de Fontenay-le-Marion, fait à la Société des antiquaires de Normandie par M. Deshayes, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, années 1831, 1832 et 1833 ; volume publié en 1833, page 275.

(1) Il est douteux que ces tertres funéraires remontent jusqu'à l'époque celtique. On peut en dire autant du groupe de cinq grands tumulus que l'on voit à Omal, village situé à 4 kilomètres de Waremme. Il en est de même de tous ceux que l'on trouve dans la province de Liége, dans la Campine, la Flandre, le Limbourg, le Brabant. Les tumulus de la Campine ne dépassent guère un mètre en hauteur ; ils renferment des urnes en terre noirâtre. La hauteur de ceux de la province de Liége, du Limbourg, du Brabant, peut varier entre 13 et 17 mètres.

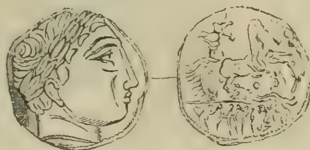
Il ne reste aucun monument antérieur au christianisme dans les provinces belges, hors peut-être la pierre connue sous le nom de *Pierre Brunehaut*, située à 6 kilomètres de Tournay, près des villages de Hollain et de Rongy. Elle a 18 pieds de hauteur hors de terre, et 13 pieds de largeur. On a détruit en 1753, près de Binche, une autre pierre que l'on croyait être celtique.

Suivant M. Schayes, ces tombelles doivent être attribuées aux Germains. (Voyez *Histoire de l'architecture en Belgique*, par Schayes.)

rappelons qu'au premier siècle avant l'ère chrétienne leur industrie avait fait des progrès considérables. Dans diverses parties de la Gaule on savait exploiter les mines, fondre, purifier le métal, tremper, étamer, façonner des armes, plaquer à chaud l'argent sur le cuivre. Orose rapporte que le roi Bituitus combattit sur un char d'argent. On n'ignorait pas l'art de tisser, de brocher, de teindre les étoffes. On fabriquait le savon, la bière, l'hydromel, le vin. C'étaient même les Gaulois qui passaient pour avoir inventé les tonneaux et les vases en bois cerclés propres à transporter et à conserver le vin, les charrues à roues, les cribles de crin. Il était difficile de savoir quelle fut, dans les divers travaux que nous avons indiqués, la part des Phocéens de Marseille, des Romains d'Aix, des marchands carthaginois qui pénétraient jusqu'au centre de la Gaule ; mais il est bien certain que les Gaulois étaient aptes à inventer et à perfectionner par eux-mêmes. Jules César dit lui-même : « La nation gauloise est très industrieuse et très-adroite à imiter et à exécuter tout ce qu'elle voit faire. » Il est incontestable qu'avant d'être soumis à la domination romaine, ils avaient appris à couler ou frapper les monnaies. Au



Statère d'or de Philippe II, roi de Macédoine [1].



Imitation gauloise du statère d'or de Philippe. — Trouvé dans l'Orléanais.



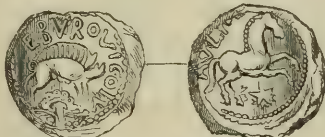
Statère d'or attribué aux Cénomanes (peuple du Maine).



Statère de Vercingétorix [2], chef des Arvernes (Auvergnats). — Or.



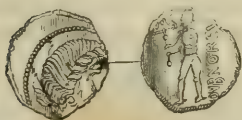
Quinaire d'Epasnactus, chef des Arvernes. — Argent.



Monnaie des Éburovices (peuple d'Évreux). — Bronze.



Monnaie des Éburovices (peuple d'Évreux). — Bronze.



Quinaire de Dubnorix [3], chef des Éduens (peuple d'Autun). — Argent.



Quinaire de Litavicus, chef des Éduens. — Argent.



Quinaire d'Orgétorix, chef des Helvètes. — Argent.

(1) La légende du statère d'or de Philippe n'est pas tracée aussi correctement dans notre gravure que sur la médaille.

(2) Vercingétorix et les noms de même forme ne seraient, suivant quelques auteurs, qu'un titre de commandement; mais cette opinion est contestée. Voyez sur ces médailles le *Magasin pittoresque*, t. XXI, p. 135.

(3) Dubnorix, Litavicus, Épasnactus, Orgétorix, chefs gaulois nommés par Jules César dans les *Commentaires*.

retour de leur conquêtes en Macédoine, les Gaulois avaient rapporté un nombre prodigieux de statères en or de Philippe, fils d'Amytas. Le cours de cette monnaie en se propageant rendit nécessaire l'établissement d'ateliers monétaires dans lesquels fut d'abord grossièrement imité le type macédonien du bige au revers du buste d'Apollon. Peu à peu on devint assez habile pour modifier le bige et le buste des statères de Philippe, même pour y substituer des emblèmes nationaux, des animaux sacrés, et, pendant la guerre soutenue contre César, les traits et les noms des chefs Gaulois (¹).



Grotte ou allée couverte dans la tombelle de l'île de Gavrinnis (Morbihan) (²).

Si la Gaule eût conservé son indépendance, elle se serait peut-être élevée à la fabrication de la monnaie qui, comme on l'a dit, est un des premiers besoins des peuples, et à la statuaire qui est l'initia-



Pierres sculptées de Gavrinnis.

tion aux arts. Mais il faut avouer que, dans l'état actuel de nos connaissances, on n'est nullement fondé à croire que les Gaulois aient exécuté des sculptures antérieurement à la conquête romaine.

(¹) Sur la numismatique gauloise, voyez les *Considérations générales sur les monnaies de la Gaule*, par Charles Lenormant (instructions du comité des monuments et des arts); la *Revue numismatique*; la *Revue archéologique*; l'*Essai sur la numismatique gauloise*, par Ed. Lambert (1844); la *Description des médailles gauloises*, etc., par Duchalais (1846).

(²) Cette grotte, dont la direction est d'orient en occident, se compose :

1° D'une galerie longue de $11^m,75$ sur $1^m,80$ de large et $1^m,40$ de hauteur. Les parois sont formées par vingt-trois pierres debout juxtaposées;

2° D'une chambre ou cella longue de $8^m,25$, large de $2^m,70$, haute de $1^m,80$.

La galerie est dallée et recouverte par neuf pierres. Une seule forme le toit de la chambre.

Ces pierres sont remarquables en ce qu'elles offrent des sculptures qui paraissent figurer des serpents, des haches, des

En effet, on ne peut considérer comme des œuvres d'art les dessins informes que l'on trouve tracés sur quelques pierres dans l'île Gavrinnis, à Croch, près de Locmariaker, et en quelques autres endroits. Quant aux statues ou bas-reliefs représentant des divinités, des scènes religieuses, funéraires, civiles et privées, et que le zèle national a recueillis en si grand nombre depuis un demi-siècle, ce sont certainement des monuments postérieurs à la conquête de César : ils appartiennent à la période de l'art que l'on nomme gallo-romaine.

Il semble cependant qu'une exception autorise à ne point considérer cette assertion comme absolue et définitive.

On a découvert à Entremont, près d'Aix en Provence, trois blocs sculptés en bas-relief qui pourraient





Bas-reliefs gaulois découverts à Entremont, près d'Aix.

avoir été l'œuvre des Gaulois Salyes, antérieurement à l'établissement des Romains dans cette partie de la Gaule, voisine de la colonie phocéenne. Un mémoire remarquable de M. Rouard sur cette découverte a été approuvé et couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (¹). « On a pensé, dit l'académicien chargé du rapport sur ce mémoire (M. Charles Lenormant), que l'enceinte d'Entremont appartenait à l'oppidum principal des Salyes, détruit et dépeuplé par les Romains ; on a considéré les sculptures découvertes dans cette enceinte comme les restes d'un monument exécuté, sinon par les artistes du pays, au moins par des Grecs de Marseille engagés au service de ce peuple. On a cru voir dans les détails horribles de ces bas-reliefs, c'est-à-dire les têtes coupées et comme suspendues au monument, ou bien attachées au harnais des chevaux en signe de victoire, la confirmation de l'existence

lignes circulaires que l'on a supposé représenter un trophée composé de six boucliers. On a comparé ces espèces de gravures au tatouage des Zélandais.

« Sauf des serpents fort mal dessinés, dit M. P. Mérimée, il est impossible de découvrir dans ces traces informes la représentation de quelque objet réel. Je ne dois pas oublier quelques triangles allongés qui rappellent grossièrement les caractères cunéiformes. On les trouve figurés dans plusieurs positions distinctes, verticalement, horizontalement, obliquement, la pointe en haut ou *vice versa*, isolés ou par groupes. Je me hâte de dire que les combinaisons de ces figures sont si peu nombreuses qu'il ne paraît pas possible de les prendre pour des lettres ; mais il est vraisemblable que ce sont des espèces d'hiéroglyphes qui avaient un sens à l'époque où ils furent tracés. »

Dans un autre de ses écrits, M. Mérimée rapporte que ces combinaisons sont seulement au nombre de quatre. Il lui paraît, du reste, difficile de croire que sans ciseaux de bronze on ait pu sculpter le granit de Gavrinnis. Ce tumulus serait donc beaucoup moins ancien, par exemple, que les monuments de Carnac où l'on ne découvre aucune trace d'instrument.

Voyez, sur ce tumulus : *Voyages dans l'ouest de la France*, 1836, par P. Mérimée ; — *Des monuments dits celtiques ou druidiques*, par le même, dans *l'Athenæum français*, première année, p. 169, et un article dans le *Moniteur officiel*, avril 1853 ; — voyez aussi le *Magasin pittoresque*, t. XIII, 1845, p. 291.

(¹) *Bas-reliefs gaulois trouvés à Entremont, près d'Aix en Provence*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans la séance publique annuelle du 22 août 1851, avec notes, planches, etc., par M. Rouard, bibliothécaire de la ville. Aix, 1851.

d'un usage attribué aux Gaulois par les auteurs de l'antiquité... Ainsi, nous aurions un vestige certain et de grande proportion de l'art des Celtes. Cet art, dépourvu d'originalité et constamment imité des modèles grecs, comme le démontre l'étude des monnaies gauloises, aurait servi d'interprète aux passions et aux usages de la barbarie. Les bas-reliefs qui en portent l'empreinte décorent sur trois faces un monument dont la forme quadrilatère rappelle celle des débris gallo-romains qu'on a découverts à Paris, non-seulement dans les fondations de Notre-Dame, mais à Saint-Landry, et jusque sur l'emplacement de notre Bibliothèque nationale. J'ajoute que la forme de ces prétendus autels semble les rattacher aux monuments qui, sur notre sol, ont précédé les Grecs et les Romains... »

Les bas-reliefs découverts dans les fondations de Notre-Dame de Paris sont un des plus beaux spécimens du style gallo-romain, et peuvent servir à indiquer le caractère qui sépare cette période de l'art des essais tentés par les Gaulois avant l'ère chrétienne, si l'on admet avec l'Institut la haute antiquité des bas-reliefs d'Entremont ([1]).

Les mœurs de la Gaule, lors de l'invasion romaine, étaient très-différentes de celles que l'on a le plus souvent présentes à l'esprit, et qui pouvaient avoir été celles des anciennes tribus. Les modifications étaient sensibles. L'influence des relations que les Gaulois avaient eues dans leurs expéditions en Italie, en Thrace, en Macédoine, en Grèce, en Asie Mineure; le voisinage des Massiliens et des Romains établis dans la province, les transactions commerciales, avaient nécessairement adouci leur rudesse primitive. Il n'y avait guère que quelques habitants du Nord qui fussent encore attachés aux traditions de l'antique barbarie. C'était seulement dans les parties reculées du pays que l'on refusait d'admettre les marchands, les étrangers, que l'on repoussait le vin et tous les objets de luxe. Mais on n'aurait plus trouvé, même chez les Nerves, les traces de ces anciens sauvages qui, dit-on, se tatouaient et se peignaient le corps en bleu avec le pastel.

Ils n'avaient eu, pendant plusieurs siècles, pour armes offensives, que des haches et des couteaux en pierre; des flèches dont la pointe était de silex; des massues, des épieux durcis au feu et qu'ils appelaient *gais;* d'autres, nommés *cateies,* qu'ils brandissaient et lançaient tout enflammés sur les ennemis.

Leur seule arme défensive était un bouclier étroit et plat, fait en planches mal jointes. « Ils étaient presque sans armes, dit Pausanias en rassemblant les souvenirs qu'ils avaient laissés en Grèce. Tout percés de coups d'épée, ils ne lâchaient point prise. On les voyait arracher de leurs blessures le dard qui les atteignait, pour le lancer de nouveau ou pour en frapper quelque Grec qui se trouvait à leur portée. » — « Ils quitaient leurs vêtements pour combattre, dit Tite-Live. Leurs corps blancs et charnus faisaient ressortir la largeur des plaies et le sang qui en sort à gros bouillons. Cette largeur des plaies ne les effraye pas; ils se plaisent, au contraire, à agrandir par des incisions celles qui sont peu profondes, et se font gloire de ces cicatrices comme d'une preuve de valeur. A Cannes, en l'an 217, les fantassins gaulois jetèrent bas leur tunique et leur saie, et combattirent nus de la ceinture en haut, armés de leurs sabres longs et sans pointe. » — « Leur bouclier, dit Polybe, leur était presque inutile, et leur épée, qui ne frappait que de taille, était de si mauvaise trempe, que le premier coup la faisait plier; et tandis que les soldats gaulois perdaient le temps à la redresser avec le pied, les Romains les égorgeaient. »

C'était surtout le premier choc des Gaulois qu'il était difficile de soutenir. Ils étaient robustes et de haute stature. Leurs cheveux, que la plupart rougissaient avec l'eau de chaux, flottaient en crinière ou étaient relevés et liés en touffe au sommet de la tête, à la manière des sauvages. Dès que le signal

([1]) L'autel érigé par les commerçants de Paris sous le règne de Tibère, et retrouvé au commencement du dix-huitième siècle sous le chœur de l'église Notre-Dame, représente, sur deux faces conjointes, d'une part Jupiter avec son manteau, son faisceau de foudres, son aigle; de l'autre, un personnage vêtu de la saie gauloise, couronné de chêne. Au-dessus de la première figure est écrit JOVIS; au-dessus de la seconde, ÉSUS. Les deux autres faces portent, pour continuer l'alliance des deux mythologies, l'une Vulcain, l'autre un taureau avec trois grues, *Tarvos trigaranus,* symbole que l'on a supposé corrélatif à Vulcain.

Ce monument semble établir qu'Ésus (le dieu du chêne) était, dans la religion gauloise, le dieu suprême, comme Jupiter chez les Grecs et les Romains. Maxime de Tyr dit : « Les Celtes adorent Jupiter, mais le Jupiter celtique est un grand chêne. »

On trouvera ces sculptures figurées et expliquées dans le *Magasin pittoresque,* t. XIV, p. 216 et 355. Elles sont conservées au Musée de Cluny.

d'attaquer retentissait, ils s'élançaient en hurlant et en trépignant. Polybe dit, dans son récit de la bataille de Télamone (225 ans avant Jésus-Christ) : « Outre les trompettes, qui étaient en grand nombre



Pointes de flèches ou javelots, poignards et autres instruments gaulois en silex et en os, tirés de diverses collections ([1]).

et faisaient un bruit continu, il s'éleva tout à coup un tel concert de hurlements, que non-seulement les hommes et les instruments de musique, mais encore la terre même et les lieux d'alentour, semblaient à l'envi pousser des cris. Il y avait aussi quelque chose de bizarre et d'effrayant dans la contenance et les gestes de ces corps énormes et vigoureux qui se montraient aux premiers rangs sans autre vêtement que leurs armes; on n'en voyait aucun qui ne fût paré de chaînes, de colliers et de bracelets d'or. »

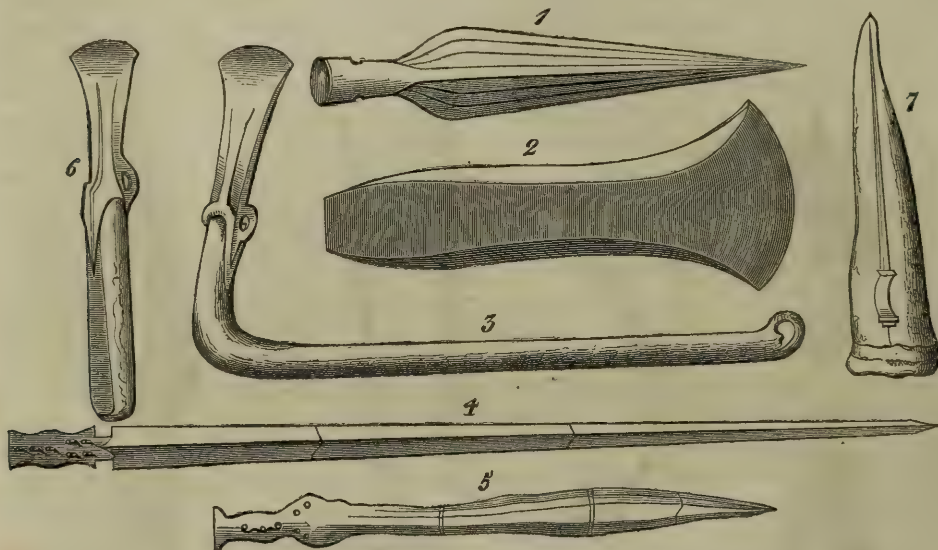
Dans ces temps anciens, les Gaulois étaient sans pitié pour les vaincus : ils leur tranchaient la tête pour s'en faire des trophées, ou les livraient à des tortures ; c'est ce que figurent les bas-reliefs d'Entremont (page 207). Tite-Live raconte que près de Clusium (295 ans avant Jésus-Christ) Décius et Fabius entendirent des chants sauvages et aperçurent, à travers la campagne, des cavaliers gaulois qui portaient des têtes plantées au bout de leurs lances, et attachées au poitrail de leurs chevaux. C'étaient des cavaliers sénons. Mais au temps de César de telles barbaries n'étaient plus que de rares exceptions. Les armes, tout en demeurant très-inférieures à celles des Romains, témoignaient déjà de plus d'habileté et de prudence. Certains chefs, les nobles arvernes, éduens ou bituriges, étaient richement costumés et équipés : leurs casques en métal étaient surmontés de cornes d'élan, de buffle, et de panaches; des figures d'oiseaux ou de bêtes fauves étaient clouées sur leurs boucliers. Quelques-uns portaient une cuirasse en métal battu, un baudrier orné, un collier, des bracelets, des anneaux d'or. Le costume civil s'était de même perfectionné. Le vêtement d'un Gaulois se composait ordinairement de la braie *(braca)* ou pantalon rouge; d'une chemise d'étoffe rayée à manches; de la saie *(sagum)*, petit manteau

([1]) On a adopté assez généralement, en Allemagne et en Angleterre, la classification des monuments primitifs de l'Europe en trois époques, selon la nature des objets qu'on y trouve : l'*âge de pierre*, l'*âge de bronze* et l'*âge de fer*.

Les monuments de l'âge de pierre qui indiquent le plus de soin et de travail dans l'exécution se trouvent dans l'Europe occidentale, en Irlande et en Bretagne.

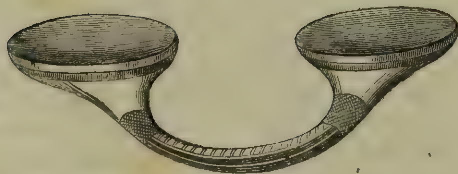
L'usage de la pierre pour la fabrication des instruments s'est prolongé vraisemblablement, chez différentes tribus, à travers l'âge de bronze et même plus loin.

que l'on agrafait au cou, et qui était de laine grossière ou de peau dans les classes pauvres, d'étoffes précieuses et richement brodées dans les classes riches.

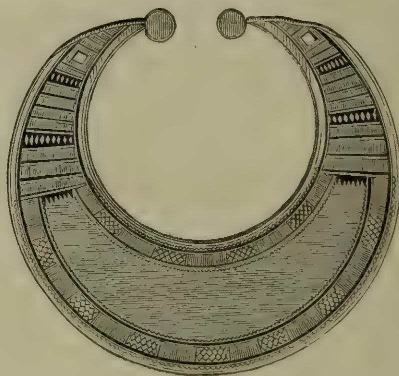


Instruments gaulois en bronze.

1, tête de lance. — 2, hache renflée au milieu et amincie aux extrémités. — 3, 6, haches non creuses avec les manches supposés. — 4, 5, épées en bronze avec clous servant à fixer une garniture (quelques antiquaires croient que ces épées sont romaines). — 7, hache creuse et munie d'un anneau ressemblant à un coin.



Ornement gaulois en or trouvé en Irlande (¹). (Un quart de la grandeur naturelle.)



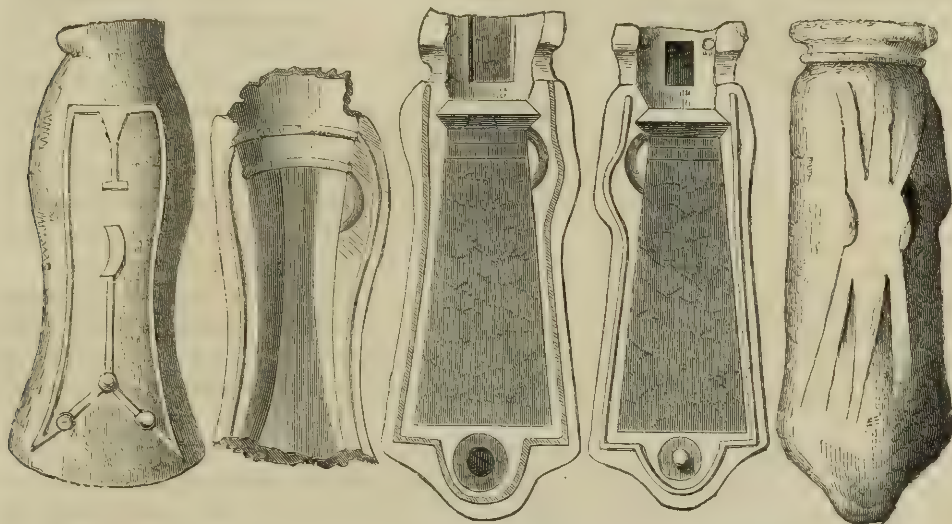
Ornement gaulois en or dont la destination est inconnue (²).

Quant à la tactique et au génie militaire, les Gaulois étaient encore bien peu avancés. Jules César raconte qu'au commencement de la guerre les Helvètes brûlèrent leurs villes, leurs

(¹) On trouve des instruments ou ornements de cette forme en France et surtout en Irlande, auprès des dolmens, ou dans les tombeaux.

(²) Divers autres ornements semblables, sauf quelques différences dans le dessin, ont été découverts en France, dans la presqu'île de Cotentin et ailleurs. « Le peu d'espace entre les deux pointes du croissant, dit M. de Caumont, ne permet pas de croire que cet ornement ait été passé au cou ; probablement il tombait sur la poitrine, suspendu au moyen d'une chaîne. »

bourgs, leurs maisons, leurs moissons, et se mirent en route, hommes et femmes, au nombre de centaines de mille, marchant nuit et jour, avec leurs chariots dont ils se faisaient des remparts. Ils tiraient leurs javelots, contre les ennemis, dans l'intervalle qui séparait les chars et les roues.



Moule à hache celtique découvert en Angleterre. *(Archæologia,* vol. V, 1779.)

Moule à hache celtique, en bronze, trouvé à Quettelot, en Normandie, en 1827 (¹).

« Les Gaulois, dit notre auteur, ne connaissaient pas les grandes machines de siége, mantelets, terrasses et tours.

» Les Nerves appelaient les Romains des nains. Ils ignoraient l'art d'élever des remparts de terre. Ils l'apprirent de l'exemple des Romains : faute d'instruments de fer propres à cet usage, ils étaient réduits à couper le gazon avec leurs épées et à porter la terre dans leurs mains ou dans leurs saies. Ils s'habituèrent aussi à élever des tours, à faire des faux et des tortues.

» Ils lançaient avec la fronde des boulets d'argile rougis au feu et des dards enflammés sur les huttes des soldats romains, couvertes en paille à la manière gauloise.

» Ils n'avaient point de cavalerie; ils opposaient à celle de leurs ennemis de jeunes arbres taillés et courbés dont les branches, horizontalement dirigées et entrelacées de ronces et d'épines, formaient des haies semblables à un mur.

» Dès qu'il tombait des soldats au premier rang, les plus proches prenaient leur place et combattaient de dessus leurs corps. De ces cadavres amoncelés, ceux qui survivaient lançaient, comme d'une éminence, leurs traits sur les nôtres, et nous renvoyaient nos propres javelots. »



Instrument en silex désigné ordinairement sous le nom de celte, et dont l'usage est incertain. — Tiré de *The History of Cornwall,* by Dr Borlase.

« Les Gaulois, dit ailleurs Jules César, détournaient nos faux avec des lacets, et lorsqu'ils les avaient saisies, ils les attiraient à eux avec des machines. Ils ruinaient notre terrasse en la minant avec d'autant plus d'habileté qu'ayant des mines de fer considérables, ils connaissent et pratiquent toutes sortes de galeries souterraines. De tous côtés ils avaient garni leur muraille de tours recouvertes de cuir. Ils arrêtaient nos mines avec des pieux aigus, brûlés

(¹) On a découvert des fonderies que l'on croit celtiques : en France, à Anneville-en-Cère (Manche); à Ecornebœuf, près de Périgueux ; en Angleterre, à Lanon, dans le comté de Cornouailles ; dans le comté d'Essex, et en d'autres localités.

par le bout, de la poix bouillante, d'énormes quartiers de rochers. Du haut des murailles, les uns lançaient sur la terrasse des torches et du bois sec; d'autres y versaient de la poix et des matières propres à rendre le feu plus actif.

» Les Belges font les siéges à la manière des Gaulois. Lorsqu'ils ont entièrement entouré la place avec leurs troupes, ils lancent de tous côtés des pierres sur le rempart; quand ils en ont écarté ceux qui le défendent, ils forment la tortue, s'approchent des portes et sapent la muraille. »

Souvent les Gaulois jetaient dans le camp romain des pierres et des pieux.

« La résistance courageuse des Sotiates (pays de Sos) obligea d'employer les mantelets et les tours. Tantôt ils faisaient des sorties, tantôt ils pratiquaient des mines jusque sous nos tranchées (sortes d'ouvrages où ils sont très-habiles, leur pays étant plein de mines d'airain qu'ils exploitent). »

Quand César eut besoin de cavalerie pour sa deuxième expédition de Bretagne, il réunit tout ce que la Gaule put lui en fournir, et il parvint à se faire suivre de 4000 cavaliers. C'était la nation des Tréвises qui entretenait le plus grand nombre de chevaux de guerre. Vercingétorix, dans un moment de lutte suprême, rassembla sous son commandement 15000 cavaliers.

Les Gaulois étaient restés moins en arrière des autres peuples dans l'art de la navigation. Ils n'étaient plus réduits à affronter les tempêtes de l'Océan sur de frêles embarcations en osier couvertes de peaux. Ils avaient des navires et, comme on dirait aujourd'hui, une marine. C'était les Venètes (du pays de Vannes, dans la Bretagne du continent) qui étaient les marins les plus habiles et les meilleurs constructeurs de navires.

« Les Venètes, dit Jules César, ont un grand nombre de vaisseaux qui leur servent à communiquer avec la Bretagne; ils surpassent les autres peuples dans l'art et dans la pratique de la navigation, et, maîtres du peu de ports qui se trouvent sur cette orageuse et vaste mer, ils prélèvent des droits sur presque tous ceux qui naviguent dans ces parages. »

César fit construire des vaisseaux gaulois chez les Pictons (Poitou), les Santons et autres peuples pacifiés.

« Les vaisseaux étaient construits et armés de la manière suivante : la carène est un peu plusplate que celle des nôtres, ce qui leur rend moins dangereux les bas-fonds et le reflux; les proues sont très-élevées, les poupes peuvent résister aux plus grandes vagues et aux tempêtes; les navires sont tout entiers de chêne et peuvent supporter les chocs les plus violents. Les bancs, faits de poutres d'un pied d'épaisseur, sont attachés par des clous en fer de l'épaisseur d'un pouce; les ancres sont retenues par des chaînes de fer au lieu de cordages; des peaux molles et très-amincies leur servent de voiles, soit qu'ils manquent de lin ou qu'ils ne sachent pas l'employer, soit encore qu'ils regardent, ce qui est plus vraisemblable, nos voiles comme insuffisantes pour affronter les tempêtes violentes et les vents impétueux de l'Océan, et pour diriger des vaisseaux aussi pesants.

« Dans l'abordage de ces navires avec ceux des Romains, ces derniers ne pouvaient l'emporter que par l'agilité et la vive action des rames; ils ne pouvaient entamer les vaisseaux gaulois tant ils étaient solides; leur hauteur les mettait à l'abri des traits, et, par la même cause, ils redoutaient moins les écueils.

» 220 vaisseaux environ sortirent du port parfaitement équipés et armés.

» Les tours des Romains, à quelque hauteur qu'elles fussent portées, ne pouvaient atteindre même la poupe des vaisseaux des Gaulois.

» Les Romains eurent recours à des faux extrêmement tranchantes, emmanchées de longues perches, peu différentes de celles employées dans les siéges. Au moyen de ces faux, les câbles qui attachent les vergues aux mâts étaient accrochés et tirés vers les navires romains; on les rompait en faisant force de rames; les câbles une fois brisés, les vergues tombaient nécessairement, et cette chute réduisait aussitôt à l'impuissance les vaisseaux gaulois dont toute la force était dans les voiles et les agrès. »

Sur le terrain de la ruse, les Gaulois étaient toujours vaincus par les Romains. Supérieurs par la hardiesse de l'attaque, par l'intrépidité, et surtout par le mépris de la mort, ils étaient inférieurs dans tout ce qui tenait à la diplomatie. Il semble qu'il était dans leur nature de ne point dépasser les qualités et les défauts de la jeunesse, que l'expérience n'ait eu que bien peu de pouvoir sur eux, et qu'ils n'aient jamais pu acquérir ce qui fait l'avantage de l'âge mûr : la persévérance, le calme, le sang-froid, et, pour tout dire, un certain respect de soi-même qui empêche qu'on ne varie et qu'on ne se contredise avec la

rapidité et la mobilité passionnée de l'adolescence. Par malheur, il reste bien quelque chose de ce caractère à leurs descendants (¹).

A part ce courage fougueux dont il avait cruellement ressenti les effets, et qui rehaussait le mérite de ses conquêtes, Jules-César ne se montre frappé que de quelques traits peu avantageux du caractère des Gaulois. Il les peint audacieux, irréfléchis, légers, inconstants, curieux.

« Si les Gaulois sont prompts et ardents à prendre les armes, ils manquent de fermeté et de constance pour supporter les revers. Ils sont mobiles dans leurs résolutions et avides de nouveauté. C'est en Gaule un usage de forcer les voyageurs à s'arrêter malgré eux, et de les interroger sur ce que chacun d'eux sait ou a entendu dire. Dans les villes, le peuple entoure les marchands et les oblige de déclarer de quel pays ils viennent et les choses qu'ils y ont apprises. C'est d'après l'impression produite par ces bruits et ces rapports, qu'ils décident souvent les affaires les plus importantes, et un prompt repentir suit nécessairement des résolutions prises sur des nouvelles incertaines, et le plus souvent inventées pour leur plaire.

» C'est pourquoi, dans les cités qui passent pour administrer le mieux les affaires de l'État, c'est une loi sacrée que celui qui apprend, soit de ses voisins, soit par le bruit public, quelque nouvelle intéressant la cité, doit en informer le magistrat, sans la communiquer à nul autre, l'expérience leur ayant fait connaître que souvent des hommes imprudents et sans lumières s'effrayent de fausses rumeurs, se portent à des crimes et prennent des partis extrêmes. Les magistrats cachent ce qu'ils jugent convenable, et révèlent à la multitude ce qu'ils croient utile ; c'est dans l'assemblée seulement qu'il est permis de s'entretenir des affaires publiques. »

Quand il était permis, au contraire, et ordonné de faire connaître au loin des nouvelles qui intéressaient toute la Gaule, ces communications se faisaient avec une rapidité extraordinaire.

Dès qu'il arrive quelque chose de remarquable et d'intéressant, les Gaulois l'apprennent par des cris à travers les campagnes et d'un pays à l'autre ; ceux qui les entendent les transmettent aux plus proches. La première veille n'était pas encore écoulée, que les Arvernes savaient ce qui s'était passé à Genabum (²), au lever du soleil, c'est-à-dire à 160 milles environ de chez eux.

Le tableau des institutions et des mœurs gauloises que nous offrent les *Commentaires* est le document le plus considérable que nous aient transmis les anciens, encore qu'il soit très-incomplet et à beaucoup d'égards inexact. Voici comment apparut la Gaule civile et religieuse à Jules César, à travers ses préoccupations hostiles et le désordre qu'entraîne la guerre.

« Dans la Gaule, dit-il, il n'y a que deux classes d'hommes qui soient comptées pour quelque chose et qui soient honorées ; car la multitude n'a guère que le rang des esclaves, n'osant rien par elle-même, et n'étant admise à aucun conseil. La plupart, accablés de dettes, d'impôts énormes et de vexations de la part des grands, se livrent eux-mêmes en servitude à des nobles, qui exercent sur eux tous les droits des maîtres sur les esclaves.

» Des deux classes privilégiées, l'une est celle des druides, l'autre celle des chevaliers. Les premiers, ministres des choses divines, sont chargés des sacrifices publics et particuliers, et sont les interprètes des doctrines religieuses. Le désir de l'instruction attire près d'eux un grand nombre de jeunes gens qui les ont en grand honneur. Les druides connaissent de presque toutes les contestations publiques et privées. Si quelque crime a été commis, si un meurtre a eu lieu, s'il s'élève un débat sur un héritage ou sur des limites, ce sont eux qui statuent ; ils dispensent les récompenses et les peines. Si un particulier ou un homme public ne défère point à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices ; c'est chez eux la punition la plus grave. Ceux qui encourent cette interdiction sont mis au rang des impies et des criminels ; tout le monde s'éloigne d'eux, fuit leur abord et leur entretien, et craint la contagion du mal dont ils sont frappés ; tout accès en justice leur est refusé, et ils n'ont part à aucun honneur. Tous

(¹) « Les traits saillants de la race gauloise étaient, dit M. Augustin Thierry, une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent ; mais à côté de cela une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre si puissantes chez les races germaniques, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive vanité. » M. Thierry ajoute que la race des Kimris est moins active, moins spirituelle que celle des Galls, mais plus stable et plus solide.

(²) Ville située sur les bords de la Loire. (Orléans ?)

ces druides n'ont qu'un seul chef, dont l'autorité est sans bornes. A sa mort, le plus éminent en dignité lui succède, ou si plusieurs ont des titres égaux, l'élection a lieu par le suffrage des druides, et la place est quelquefois disputée par les armes.

» A une certaine époque de l'année ils s'assemblent dans un lieu consacré, sur la frontière du pays des Carnutes (pays de Chartres), qui passe pour le point central de toute la Gaule. Là se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils obéissent aux jugements et aux décisions des druides. On croit que leur doctrine a pris naissance dans la Bretagne, et qu'elle fut de là transportée dans la Gaule; et aujourd'hui ceux qui veulent en avoir une connaissance plus approfondie passent ordinairement dans cette île pour s'y instruire.

» Les druides ne vont point à la guerre et ne payent aucun des tributs imposés aux autres Gaulois; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges. Séduits par de si grands priviléges, beaucoup de Gaulois viennent près d'eux de leur propre mouvement, ou y sont envoyés par leurs parents et leurs proches. Là, dit-on, ils apprennent un grand nombre de vers, et il en est qui passent une vingtaine d'années dans cet apprentissage. Il n'est pas permis de confier ces vers à l'écriture, tandis que, dans la plupart des autres affaires publiques et privées, ils se servent des lettres grecques. Il y a, ce me semble, deux raisons de cet usage : l'une est d'empêcher que leur science ne se répande dans le vulgaire, et l'autre que leurs disciples, se reposant sur l'écriture, ne négligent leur mémoire.

» Une croyance qu'ils cherchent surtout à établir est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre, croyance qui leur paraît singulièrement propre à inspirer le courage, en éloignant la crainte de la mort. Le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la terre, la nature des choses, la force et le pouvoir des dieux immortels, tels sont en outre les sujets de leurs études, et ils les transmettent à la jeunesse.

» La seconde classe est celle des chevaliers. Quand il en est besoin et qu'il survient quelque guerre (ce qui, avant la domination romaine, avait lieu tout les ans, soit pour faire, soit pour repousser des incursions), ils prennent tous part à cette guerre, et proportionnent à l'éclat de leur naissance et de leurs richesses le nombre de serviteurs et de clients dont ils s'entourent. C'est pour eux la seule marque du crédit et de la puissance.

» Toute la nation gauloise est très-superstitieuse : aussi ceux qui sont attaqués de maladies graves, ceux qui vivent au milieu de la guerre et de ses dangers, ou immolent des victimes humaines, ou font vœu d'en immoler, et ont recours pour ces sacrifices au ministère des druides. Ils pensent que la vie d'un homme est nécessaire pour racheter celle d'un homme, et que les dieux immortels ne peuvent être apaisés qu'à ce prix; ils ont même institué des sacrifices publics de ce genre. Ils ont quelquefois des mannequins d'une grandeur immense et tissus en osier, dont ils remplissent l'intérieur d'hommes vivants; ils y mettent le feu et font expirer leurs victimes dans les flammes. Ils pensent que le supplice de ceux qui sont convaincus de vol, de brigandage ou de quelque autre délit, est plus agréable aux dieux immortels; mais quand ces hommes leur manquent, ils se rabattent sur les innocents.

» Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure. Il a un grand nombre de monuments [1]; ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme le guide des voyageurs, et comme présidant à toutes sortes de gains et de commerce. Après lui ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils ont de ces divinités à peu près la même idée que les autres nations. Apollon guérit les maladies; Minerve enseigne les éléments de l'industrie et des arts; Jupiter tient l'empire du ciel, Mars celui de la guerre; c'est à lui, quand ils ont résolu de combattre, qu'ils font vœu d'ordinaire de consacrer les dépouilles de l'ennemi. Ils lui sacrifient ce qui leur reste du bétail qu'ils ont pris; le surplus du butin est placé dans

[1] Il ne faudrait pas induire de ce passage que Jules César avait vu des sculptures en Gaule. Il y a dans le texte : « *Hujus sunt plurima simulacra.* » *Simulacra* ne signifie pas nécessairement statue. Le simulacre de Mars chez les Scythes était une épée. La Vulgate traduit par les mots *acervus Mercurii* le mot hébreu *margemak*, qui s'appliquait aux pierres levées sur les tumulus. En Grèce, on élevait en l'honneur de Mercure des tas de pierres, de véritables galgals; chaque passant pouvait ajouter une pierre au monticule; c'était une espèce d'hommage au dieu. On élevait aussi à Mercure un autel composé de trois pierres. Le capitaine James Low rappelle cet usage dans un mémoire publié par la Société asiatique de Londres (*Transactions*, etc., t. III, p. 57). « Le symbole de Mercure, dit-il, était composé de trois pierres, dont deux plantées debout supportaient la troisième, comme on le voit dans les cromlechs d'Europe. Ceux qui ont voyagé dans l'Inde ont dû remarquer des groupes de pierres ainsi disposés en beaucoup d'endroits, et particulièrement sur les grandes routes. »

un dépôt public; et on peut voir, en beaucoup de villes, de ces monceaux de dépouilles entassées en des lieux consacrés. Il n'arrive guère qu'au mépris de la religion, un Gaulois ose s'approprier clandestinement ce qu'il a pris à la guerre, ou ravir quelque chose de ces dépôts. Le plus cruel supplice et la torture sont réservés pour ce larcin.

» Les Gaulois se vantent d'être issus de Pluton, tradition qu'ils disent tenir des druides. C'est pour cette raison qu'ils mesurent le temps, non par le nombre des jours, mais par celui des nuits. Ils calculent les jours de naissance, le commencement des mois et celui des années, de manière que le jour suive la nuit dans leur calcul. Dans les autres usages de la vie, ils ne diffèrent guère des autres nations qu'en ce qu'ils ne permettent pas que leurs enfants les abordent en public avant d'être adolescents et en état de porter les armes. Un Gaulois regarde comme honteux d'admettre publiquement en sa présence son fils en bas âge.

» Autant les maris ont reçu d'argent de leurs épouses en dot, autant ils mettent de leur propre bien, après estimation faite, en communauté avec cette dot. On dresse conjointement un état de ce capital et l'on en réserve les intérêts. Quelque époux qui survive, c'est à lui qu'appartient la part de l'un et de l'autre, avec les intérêts des années antérieures.

» Les hommes ont, sur leurs femmes comme sur leurs enfants, le droit de vie et de mort.

» Lorsqu'un père de famille d'une haute naissance vient à mourir, ses proches s'assemblent, et, s'ils ont quelque soupçon sur sa mort, les femmes sont mises à la question des esclaves; si le crime est prouvé, on les fait périr par le feu et dans les plus horribles tourments.

» Les funérailles, eu égard à la civilisation des Gaulois, sont magnifiques et somptueuses. Tout ce qu'on croit avoir été cher au défunt pendant sa vie, on le jette dans le bûcher, même les animaux; et il y a peu de temps encore, on brûlait avec lui les esclaves et les clients qu'on savait qu'il avait aimés, pour complément des honneurs qu'on lui rendait. »

L'érudition moderne a relevé un grand nombre d'erreurs et de faux jugements dans ces pages des *Commentaires*. Jules César traite surtout avec beaucoup de légèreté ce qui se rapporte à la religion des Gaulois. Il ne la connaissait point : il n'en voyait que les effets lointains sur les classes du peuple les plus ignorantes. Son esprit était tout entier à la guerre, à la politique, à l'ambition. Il était irréligieux. Salluste rapporte que, dans une séance du sénat, il traita de bagatelle la croyance aux peines et aux récompenses dans une autre vie.

Du reste, comme on l'a justement remarqué, pour la plupart des Romains de son temps, « les religions n'étaient au fond que des superstitions populaires plus ou moins favorables à la police. » Ils n'ont compris ni la religion de Moïse ni celle de Jésus. Pourquoi auraient-il mieux étudié et plus sagement jugé la religion de l'ancienne Gaule?

Aux paroles de Jules César, on peut opposer l'autorité et le témoignage des philosophes de l'antiquité, des poëtes, des historiens et des premiers pères de l'Église, qui montrent quelle haute considération les esprits sérieux avaient pour les traditions druidiques. Sotion dit que les druides ont précédé les philosophes grecs. Aristote disait, dans le *Magique* (suivant Diogène Laërte), que « la philosophie avait commencé chez les semnothées ([1]) des Celtes, et que la Gaule avait été l'institutrice de la Grèce. » Selon Polyhistor, Pythagore avait voyagé chez les druides et les brahmes et leur avait emprunté les principes de la philosophie; c'était aussi l'opinion de saint Clément. Ammien Marcellin, en parlant des druides, les appelle les plus éclairés des mortels, «comme l'a déclaré l'autorité de Pythagore,» ajoute-t-il.

On ne lit point sans sourire, mais aussi sans réflexion sérieuse, cette exclamation de Valère Maxime : « Avec leurs braies, ils avaient pensé la même chose que le philosophe Pythagore avec son manteau ! » Saint Cyrille d'Alexandrie, soutenant que la croyance à l'unité de Dieu avait existé chez les nations étrangères avant de se répandre chez les Grecs, allègue l'exemple des druides. C'était l'opinion de l'école d'Alexandrie. Enfin, suivant Plutarque, « ce que Numa ordonna touchant les images et les représentations des dieux était entièrement conforme à la doctrine de Pythagore, lequel estimait que la première cause n'est ni sensible, ni passible, mais invisible, incorruptible, et seulement intelligible. De sorte qu'en ces premiers temps il n'y eut à Rome d'image de Dieu ni peinte ni sculptée, et pendant

([1]) Adorateurs de Dieu, druides.

l'espace de cent soixante-dix ans, on édifia des temples, mais sans qu'il y eût dans l'intérieur ni statue, ni figure quelconque. Il enseignait secrètement que ce qui est le bien par excellence ne peut être vu que par l'esprit seul. »

Le dogme de l'immortalité était la base de la foi gauloise. « C'était, dit Pomponius Méla, le seul dogme qui fût tout à fait populaire. » Horace définit la Gaule : « La terre où l'on n'éprouve point la terreur de la mort. » L'empereur Julien dit que les Gaulois l'emportaient sur les Romains en audace et en liberté. Salluste les met, quant à la vertu guerrière, au même rang que les Grecs quant au mérite littéraire.

Lucain célèbre cette ferme croyance en l'immortalité et ce grand courage dans le premier livre de la *Pharsale :*

Au milieu du silence et des bois solitaires,
La nature en secret leur ouvre ses mystères;
La retraite, pour eux, épuise ses faveurs,
Les sages vérités, ou les belles erreurs.
Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Élysées,
Et ne connaissent point ces lieux infortunés
Qu'à d'éternelles nuits le ciel a condamnés.
De son corps languissant, une âme séparée,
En reprend un nouveau dans une autre contrée;
Elle change de vie, au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
. . . .
La frayeur de la mort . . . .
N'a jamais fait pâlir ces fières nations,
Qui trouvent le repos dans leurs illusions.
De là naît dans leurs cœurs cette bouillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les périls, d'affronter les combats,
Où l'on se sent renaître au milieu du trépas.

Traduction de Brébœuf.

On croyait qu'en passant dans un autre monde, on n'y perdait ni sa personnalité, ni sa mémoire, ni ses amis. « Le règlement des affaires, dit Pomponius Méla, même le remboursement des sommes prêtées, étaient remis aux enfers. »

Diodore de Sicile rapporte que, dans les funérailles, les Gaulois déposaient des lettres écrites aux morts par leurs parents, afin qu'elles fussent lues par les défunts. « Il y en a, dit Pompée, qui se placent volontairement sur le bûcher de leurs amis, comme devant continuer à vivre ensemble. » On trouvait, pour mourir, des hommes libres de bonne volonté comme remplaçants. « Posidonius, qui avait visité la Gaule dans le temps de son indépendance (1), et qui la connaissait bien mieux que César, nous a laissé à cet égard des informations qui montrent suffisamment les choses. Qu'un homme se sentît touché sérieusement par la maladie, c'était un avertissement de l'ange de la mort de se tenir prêt à un prochain départ ; mais que cet homme eût pour le moment des affaires importantes à poursuivre, qu'une famille l'enchaînât à la vie, que la mort lui fût enfin un contre-temps, si aucun de ses clients ou de ses proches n'était en disposition de s'offrir pour lui, il faisait chercher un remplaçant : celui-ci arrivait bientôt, accompagné d'une troupe d'amis, et, stipulant pour prix de sa peine une certaine somme d'argent, il la distribuait lui-même en cadeaux de départ à ses compagnons. Souvent il s'agissait seulement d'un tonneau de vin : on dressait une estrade, on improvisait une sorte de fête ; puis, le banquet terminé, notre héros se couchait sur un bouclier, et, se faisant trancher, par le couteau sacré, les liens du corps, prenait son élan vers l'autre monde. Ce n'était pas une affaire. Pour le Gaulois, il ne s'agissait que d'un fossé ; il s'élançait en souriant sur l'autre bord et continuait sa route (2). »

(1) Peu après la défaite des Cimbres par Marius.
(2) Jean Reynaud. *Considérations sur l'esprit de la Gaule*.

Les inconvénients de cet excès dans le mépris de la vie et de cette facilité à donner et à recevoir la mort étaient l'abus des duels, des suicides, des immolations volontaires, de la peine de mort, des sacrifices humains [1]. On a vu, du reste, que ces sanglantes cérémonies religieuses étaient surtout des exécutions légales. D'après Strabon, le jugement des criminels était spécialement attribué aux druides. « Après avoir retenu les criminels en prison pendant cinq ans, dit Diodore de Sicile, ils les attachent à des potences en l'honneur des dieux, ou les placent avec d'autres offrandes sur des bûchers. »

Le chêne était le symbole, le simulacre du Dieu suprême [2]. Le gui, dont la verdure ne meurt point, qui procède de l'arbre, repose sur lui et en reçoit toute sa vie, était le symbole de l'homme. Ainsi le chêne et le gui servaient à exprimer le rapport ineffable entre la personne de Dieu et celle de l'homme, le sentiment de l'individualité humaine intimement liée à l'existence absolue de Dieu.

Les noms que Jules César donne aux divinités gauloises ne doivent être considérés que comme des traductions en langue religieuse romaine des êtres supérieurs dont les druides faisaient craindre la puissance : Ésus, le Dieu suprême, qui correspondait vraisemblablement à Jupiter ; Teutatès, qui correspondait à Pluton ou à Mercure, etc.

La doctrine que les prêtres enseignaient à un très-petit nombre d'adeptes est restée enveloppée de ténèbres. Cependant les bardes gallois nous ont transmis un petit nombre de notions précieuses qui laissent deviner les principaux traits du dogme gaulois.

Le monde, suivant ce dogme, était divisé en trois cercles. Le premier était le *cercle de l'immensité;* il n'appartenait qu'à Dieu. Le second, *cercle du bonheur,* était réservé aux êtres parvenus à la pureté, à la sainteté : c'était le paradis. Dans le troisième, *cercle des voyages,* s'agitaient tous les êtres finis, passant successivement en divers lieux d'existence en existence, mourant et renaissant, et subissant les épreuves nécessaires pour mériter d'arriver enfin au cercle du bonheur. On ne trouve aucune indication d'un cercle correspondant à la notion de l'enfer.

On croit voir une allusion aux *trois cercles d'existence* de la religion druidique dans la première strophe de la *Prédiction de Gwenc'hlan,* la plus ancienne des poésies galloises recueillies par M. de la Villemarqué :

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.
Quand j'étais jeune, je chantais ; devenu vieux, je chante encore.
Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin pourtant.
Si je marche la tête baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas sans motif.
Ce n'est pas que j'aie peur ; je n'ai pas peur d'être tué.
Ce n'est pas que j'aie peur ; assez longtemps j'ai vécu.
Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera ; et quand on me cherche, on ne me trouve pas.
Peu importe ce qui arrivera : ce qui doit être sera.
Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer enfin.

GERMANIE.

On croit que les Germains, de même que les Celtes, étaient originaires de la haute Asie. Ce n'était point l'opinion de Tacite ; il ne pouvait imaginer que jamais aucun peuple se fût laissé séduire et attirer par le sol et le climat de la Germanie [3] ; mais ce motif n'a point assez de solidité.

(1) N'oublions point, quand nous avons à juger les peuples les plus anciens, combien les sacrifices humains ont été prodigués au moyen âge.

(2) Dickinson, dans ses *Origines druidiques*, dit : « D'où est née chez les Gaulois cette religion du chêne? Sans le moindre doute, des chênes de Mambré, sous lesquels vivaient autrefois d'une vie religieuse les hommes les plus saints, et dont les ombrages servirent de demeure à Abraham et de temple à Dieu. » — « Ce qui peut avoir donné lieu au culte du chêne, a écrit dom Martin, c'est sans doute ces chênes sous lesquels l'Écriture fait observer qu'Abraham dressa si souvent des autels pour offrir des victimes à Dieu. »

(3) *De moribus Germanorum*, II.

Le nom de Germains n'était point d'une haute antiquité. Suivant Wiarda, il s'est formé de *ger*, *gar* ou *ker*, qui signifie « tout à fait, » et de *mann*, « homme. » D'autres savants traduisent *ger*, *her*, *wher* par le mot « bataille ; » en sorte que Germain aurait le sens de « homme de guerre. » Gottsched propose vingt-huit étymologies différentes. Leibniz croit que le nom est venu d'une des trois tribus principales du pays des *Hermiones* (les Suèves, les Souabes).

La Germanie occupait à peu près tout le territoire actuel de l'Allemagne. Comme la Gaule, elle était couverte de bois et de marais ; mais elle passait pour être beaucoup plus sauvage et plus infertile. Les marchands du midi recherchaient cependant quelques-unes de ses productions, entre autres le sel, les vins de Rhétie, le fer, qui devait être assez rare si l'on considère le peu d'usage que les Germains en faisaient même pour la fabrication de leurs armes.

César rapporte que, de son temps, cent vingt mille Germains avaient déjà traversé le Rhin avec l'intention de s'établir dans la Gaule. Ils inspiraient aux Gaulois une frayeur incroyable, qui avait d'abord gagné jusqu'aux soldats romains. C'étaient, disait-on, des géants, et leurs yeux lançaient des éclairs. Leur chef Arioviste se vanta à César que ses soldats n'avaient point dormi sous un toit depuis quatorze ans. Il ne pouvait convenir à la politique de Rome de laisser les peuples du Nord s'approcher de ses possessions et se rendre maîtres de la Gaule, dont elle-même convoitait la conquête. Aussi César ne se contenta-t-il point de combattre les Germains en deçà du Rhin ; il résolut de les refouler sur leur



Passage d'un pont par les Romains. — D'après la colonne Antonine.

territoire et de leur faire éprouver chez eux-mêmes la supériorité des armes romaines. Il passa le Rhin sur un pont de bois construit par ses soldats.

« On vit, dit Plutarque, la chose qui paraissait la plus incroyable : un pont entièrement achevé en dix jours. »

Les *Commentaires* décrivent la manière dont ce pont fut construit :

« César ne crut pas qu'il fût sûr, ni de sa dignité, ni de celle du peuple romain, de faire ce trajet sur des bateaux : aussi, malgré les difficultés presque insurmontables qu'il y avait à construire un pont à cause de la largeur, de la profondeur et de la rapidité du fleuve, il crut qu'il devait tenter cette entreprise et ne point faire passer autrement son armée. Voici donc comment on s'y prit pour la construction de ce pont. On commença par joindre ensemble, à deux pieds de distance l'une de l'autre, deux poutres aiguisées par le bas, d'un pied et demi d'équarrissage, et d'une longueur proportionnée à la profondeur du fleuve ; on les descendit dans l'eau avec des machines, et on les y enfonça à coups de hie, non pas perpendiculairement, mais un peu penchées, suivant le fil de l'eau. Vis-à-vis, à quarante pieds de distance, on en planta deux autres préparées comme les premières, mais que l'on fit pencher contre le courant pour y résister. Sur ces quatre pieux ainsi fichés, on mit une poutre de deux pieds d'équarrissage qui s'enclavait dans leur intervalle, et qui était si bien liée avec eux par les deux bouts, au moyen de fortes chevilles, que la violence du courant ne pouvait que resserrer davantage tout l'ouvrage et le rendre plus solide. On le continua ainsi dans toute la largeur du fleuve ; ensuite on posa d'une poutre à l'autre des solives, que l'on couvrit en travers de perches et de fascines pour pouvoir y marcher. Outre cela, on affermit le pied de ces poutres enfoncées dans l'eau, et qui portaient le pont, de nouveaux pieux inclinés et plantés dans l'eau pour les soutenir et pour leur servir d'arcs-boutants contre le courant. Enfin, on prit encore la précaution de planter des pieux un peu au-dessus du pont, pour arrêter les arbres et les bateaux que l'ennemi lâcherait pour l'ébranler ou le rompre. Tout l'ouvrage fut fini en dix jours, à compter de celui où les matériaux furent apportés au bord du fleuve, et l'armée passa dessus.

» César, après avoir mis une forte garde aux deux bouts du pont, marcha contre les Sicambres (peuples de la Westphalie).

» ..... Après un séjour assez court dans leur pays, qu'il brûla et qu'il saccagea, César se rendit chez les Ubiens (peuples de Cologne).

» ..... Après être resté en tout dix-huit jours au delà du Rhin, César crut en avoir assez fait pour la gloire et l'avantage du peuple romain ; il repassa donc en Gaule, et fit rompre le pont. »

Plus tard, lors de la seconde expédition en Germanie, César fit construire un autre pont un peu au-dessus de l'endroit où antérieurement il avait fait passer son armée ; et, comme on se souvenait de la fabrique du premier, le second fut fini en peu de jours. C'est à l'occasion de cette nouvelle excursion au delà du Rhin que César parle des Germains et de leurs mœurs, qu'il compare avec les Gaulois.

« Les Germains, dit-il, ont des coutumes fort différentes de celles des Gaulois. Ils n'ont pas de druides qui président aux choses divines et ne font pas des sacrifices. Ils ne mettent au nombre des dieux que ceux qu'ils voient et dont ils reçoivent manifestement les bienfaits : le soleil, le feu, la lune, ils ne connaissent pas même de nom les autres dieux (1). Toute leur vie se passe à la chasse et dans les exercices militaires ; ils se livrent dès l'enfance au travail et à la fatigue. Ils estiment singulièrement une puberté tardive ; ils pensent que cela accroît la stature de l'homme, nourrit sa vigueur et fortifie ses muscles.

» Ils ne s'adonnent pas à l'agriculture et ne vivent guère que de lait, de fromage et de chair ; nul n'a de champs limités ni de terrain qui soit sa propriété ; mais les magistrats et les chefs affectent tous les ans aux peuplades et aux familles vivant en société commune des terres, en tels lieux et quantité qu'ils jugent à propos, et l'année suivante ils les obligent de passer ailleurs. Ils donnent beaucoup de raisons

(1) Erreurs de César. Tacite donne sur le culte des Germains, leurs dieux, leurs sacrifices et leurs prêtres, des détails qui montrent une grande analogie entre leur croyance religieuse et celles des Gaulois (*De moribus Germanorum*, IX et suiv.) : « Les Germains, dit-il, trouvent au-dessous de la majesté céleste d'emprisonner les dieux dans des murs, ainsi que de les représenter sous une forme humaine. Ils consacrent des bois, et ils donnent le nom de dieu à cette horreur des forêts, où ils ne se figurent rien que le respect qu'elle imprime. » Ce n'était pas l'*horreur des forêts* que les Germains et les Gaulois adoraient ; mais dans l'obscurité et le silence de ces forêts, qui étaient leurs temples, ils se sentaient en quelque sorte plus près de la divinité suprême, invisible et immatérielle ; c'est aussi l'impression que produisent les anciennes cathédrales gothiques.

de cet usage : la crainte que l'attrait d'une longue habitude ne fasse perdre le goût de la guerre pour celui de l'agriculture; que, chacun s'occupant d'étendre ses possessions, les plus puissants ne chassent des leurs les plus faibles; qu'on ne se garantisse du froid et de la chaleur par des habitations trop commodes; que l'amour des richesses ne s'introduise parmi eux et ne fasse naître les factions et les discordes; on veut enfin contenir le peuple par un esprit de justice, en lui montrant une parfaite égalité de biens entre les plus humbles et les plus puissants.



Habitations des Germains. — D'après les bas-reliefs de la colonne Antonine.

» La plus grande gloire pour un État *(civitas)* est d'être entouré de vastes solitudes et de pays ravagés par ses armes. Ils regardent comme le propre de la valeur de forcer leurs voisins à abandonner leur territoire, et de faire que personne n'ose s'établir auprès d'eux. D'ailleurs ils se croient ainsi plus en sûreté, n'ayant pas à craindre une invasion subite. Lorsqu'un État fait la guerre, soit qu'il se défende, soit qu'il attaque, on choisit, pour y présider, des magistrats qui ont droit de vie ou de mort. Pendant la paix, il n'y a point de magistrature générale; les principaux habitants des cantons et des bourgs rendent la justice à leurs concitoyens et arrangent les procès. Aucune infamie n'est attachée aux larcins qui se commettent hors des limites de l'État; ils prétendent que c'est un moyen d'exercer la jeunesse et de la préserver de l'oisiveté. Lorsque, dans une assemblée, un des principaux citoyens s'annonce pour chef d'une expédition, et demande qui veut le suivre, ceux qui jugent avantageusement de l'entreprise et de l'homme se lèvent, lui promettent leur assistance, et sont applaudis par la multitude. Ceux d'entre eux qui l'abandonnent sont réputés déserteurs et traîtres, et toute espèce de confiance leur est désormais refusée. Il ne leur est jamais permis de violer l'hospitalité. Ceux qui viennent à eux, pour quelque cause que ce soit, sont garantis de toute injure et regardés comme sacrés; toutes les maisons leur sont ouvertes; on partage les vivres avec eux.

» C'est la coutume, chez les Germains, de faire décider par les femmes, d'après les sorts et les règles de la divination, s'il faut ou non livrer bataille (1).

» Comme les Gaulois, les Germains forment autour de leur armée une enceinte d'équipages et de

(1) Ce passage est confirmé par Tacite, qui donne une haute idée du caractère et du rôle moral des femmes germaines. « Les femmes, dit-il, sont pour les Germains (lorsqu'ils combattent) les témoins les plus redoutables, les panégyristes les plus flatteurs. Ils portent leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes, et elles ne craignent point de les compter et de les juger. On rapporte qu'il y a des armées qui pliaient, qui étaient en déroute, et que les femmes ont ralliées à force de prières, en présentant leur sein au fuyards, en leur peignant les horreurs d'une captivité prochaine, qu'ils redoutent bien plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Il y a plus : ils supposent à ce sexe je ne sais quoi de religieux et une sorte d'inspiration; ils se gardent bien de rejeter leurs avis ou de douter de leurs oracles. »

Suivant César, les Germains épousaient plusieurs femmes. Au contraire, d'après Tacite, la polygamie était une exception. « Leurs mœurs sont sévères, et à cet égard surtout les Germains méritent les plus grands éloges. C'est presque la seule nation barbare où l'on n'ait généralement qu'une femme, hormis un très-petit nombre qui, non par incontinence, mais à cause de leur noblesse, s'environnent d'un cortége d'épouses. » Les présents que les prétendants faisaient à l'occasion de leur mariage étaient des bœufs, un cheval enharnaché, un bouclier, une framée (sorte de lance) et un sabre. » On avertit la jeune femme par ces cérémonies mêmes qui consacrent son mariage qu'elle vient partager des travaux et des périls, que c'est son sort dans la paix, son sort au combat, d'endurer et d'oser autant que son époux. Voilà ce que lui apprennent ces bœufs attelés, ce cheval tout équipé, ces armes qu'on leur donne, qu'il faut vivre, qu'il faut mourir comme lui; qu'on lui confie à elle un dépôt sacré, pour le transmettre dignement à ses enfants, de qui le recevront ses brus pour le transmettre à leur tour à ses petits-fils. Ainsi chez elles tout fortifie la vertu; point de ces spectacles dangereux, point de ces banquets enivrants qui allument les passions : hommes et femmes ignorent également le commerce mystérieux des lettres. »

Sans élever de doute sur la fidélité de ce tableau, il est peut-être permis de soupçonner que, surtout dans ses derniers traits, il était offert aux Romains comme une leçon indirecte et une critique de la dégénération de leurs mœurs.

chariots, afin de s'interdire toute espèce de fuite. Placées sur ces bagages, les femmes les suppléent et les excitent au combat.

» Ils s'entendent fort bien à faire des escarmouches avec la cavalerie ; ils ont un corps de cavaliers



Germains se défendant du haut de leurs remparts, et Romains qui les attaquent. — D'après la colonne Antonine.



Cavaliers germains. — D'après la colonne Antonine.

avec autant de fantassins choisis sur toutes les troupes, qui vont attaquer les ennemis. Si cette cavalerie est repoussée, elle se retire dans l'infanterie ; si l'infanterie se trouve pressée, la cavalerie vient à son

secours. Si un cavalier blessé tombe de cheval, ils l'environnent aussitôt pour le secourir ; et tout cela se fait avec tant d'habileté et de vitesse que, soit qu'il faille avancer ou reculer, ces gens de pied vont aussi vite que les chevaux, parce qu'ils les saisissent par le crin.

» La nation des Suèves (en partie Souabe) est la plus puissante et la plus guerrière de la Germanie. On dit qu'ils forment cent bourgs, de chacun desquels ils font sortir chaque année mille hommes armés qui portent la guerre au dehors. Ceux qui restent dans le pays le cultivent pour eux-mêmes et pour les absents, et, à leur tour, ils s'arment l'année suivante, tandis que les premiers séjournent dans leurs demeures. Ainsi, ni l'agriculture, ni la science, ni l'habitude de la guerre, ne sont interrompues. Mais nul d'entre eux ne possède de terre séparément et en propre, et ne peut demeurer ni s'établir plus d'un an dans le même lieu. Ils consomment peu de blé, vivent en grande partie de laitage et de la chair de leurs troupeaux, et s'adonnent particulièrement à la chasse. Ce genre de vie et de nourriture, leur exercice journalier et la liberté dont ils jouissent (car, n'étant dès leur enfance habitués à aucun devoir, à aucune discipline, ils ne suivent absolument que leur volonté), en font des hommes robustes et remarquables par une taille gigantesque. Ils se sont aussi accoutumés, sous un climat très-froid, à n'avoir d'autres vêtements que des peaux (*sagum*) dont l'exiguïté laisse une grande partie de leur corps à découvert, et à se baigner dans les fleuves (1).



Germains se réfugiant dans les roseaux. — D'après la colonne Antonine.

» Ils donnent accès chez eux aux marchands, plutôt pour leur vendre ce qu'ils ont pris à la guerre que pour leur acheter quoi que ce soit. Bien plus, ces chevaux étrangers qui plaisent tant dans la Gaule, et qu'on y paye à si haut prix, les Germains ne s'en servent pas. Les leurs sont mauvais et difformes ; mais, en les exerçant tous les jours, ils les rendent infatigables. Dans les engagements de cavalerie, souvent ils sautent à bas de leurs chevaux et combattent à pied ; ils les ont dressés à rester à la même place, et les rejoignent promptement si le cas le requiert. Rien dans leurs mœurs ne passe pour plus honteux ni pour plus lâche que de se servir de selle. Aussi, si peu nombreux qu'ils soient, osent-ils attaquer de gros corps de cavaliers ainsi montés. L'importation du vin est entièrement interdite chez eux, parce qu'ils pensent que cette liqueur amollit et énerve le courage des hommes (2). Ils regardent comme leur plus grande gloire nationale d'avoir

(1) Un usage propre à la nation des Suèves, dit Tacite, c'est de tresser et d'assujettir avec un nœud leur chevelure. Par là, les Suèves se distinguaient des autres Germains, et chez les Suèves, l'homme libre de l'esclave.

(2) La tempérance des Suèves était loin d'être observée dans toute la Germanie, comme on le voit par ces autres passages de Tacite :

« C'est ordinairement dans leurs festins qu'ils traitent des réconciliations, des mariages, de l'élection des chefs, enfin de la paix et de la guerre : ils sont persuadés qu'il n'y a pas de moment où le cœur s'ouvre plus aisément à la sincérité, ou s'échauffe davantage pour la gloire. Cette nation, qui n'a ni finesses, ni artifices, profite encore de l'abandon de la table pour laisser voir jusqu'au fond de son cœur. Chacun donc épanche et dévoile toutes ses idées, et le lendemain on les remanie ; ce qui est sage. Pour délibérer, ils prennent le temps qu'on ne saurait feindre ; pour résoudre, celui où l'on peut le moins se tromper.

» Leur boisson est une liqueur faite d'orge ou de blé fermenté, dont ils composent une sorte de vin. Les plus voisins de la frontière ont jusqu'à du vin qu'ils achètent. Leurs aliments sont simples... A l'égard de la soif, ils ne sont pas aussi réservés. Que si là-dessus vous satisfaites leur passion, en leur fournissant tout ce qu'ils demandent, ce vice seul les détruira non moins facilement que la guerre. »

pour frontières des champs vastes et incultes : ce qui signifie qu'un grand nombre de nations n'ont pu soutenir leurs efforts. Aussi dit-on que, d'un côté, à 600 000 pas de leur territoire, les campagnes sont désertes. Les Ubes (sur le territoire de Cologne) les avoisinent de l'autre côté. Ce peuple, autrefois considérable et florissant autant qu'on peut le dire des Germains, avec lesquels il a une origine commune, est cependant plus civilisé que le reste de cette nation, parce que, touchant au Rhin, il a de nombreux rapports avec des marchands ; le voisinage des Gaulois l'a en outre façonné à leurs mœurs.

» Les cantons les plus fertiles de la Germanie sont situés vers la forêt Hercynie (la forêt Noire) ; elle a été connue des Grecs, comme on le voit par Ératosthènes et par quelques autres, qui la nomment Orcinie. Cette forêt a neuf journées de largeur ; on ne peut déterminer autrement son étendue, car ces peuples ne connaissent point les mesures itinéraires. Elle commence aux frontières des Helvètes, des Nemètes (Spire) et des Rauraciens (Bâle), et s'étend le long du Danube jusqu'aux confins des Daces et des Arnates (Transylvanie). De là elle tourne sur la gauche dans les contrées éloignées de ce fleuve, et par sa vaste étendue touche aux pays de divers peuples. Il n'y a point de Germain qui dise en avoir trouvé le bout, quoiqu'il ait marché soixante jours, ni découvert où elle commence. Il est certain qu'elle renferme plusieurs bêtes sauvages qu'on ne trouve pas ailleurs. Voici celles qui sont les plus différentes des autres et qui méritent le plus d'être remarquées.

» Il s'y trouve une espèce de bœuf ressemblant au cerf, qui a au milieu du front une corne plus grande et plus droite que celle que nous connaissons, dont le haut se partage en plusieurs branches, comme



Tête de Renne avec corne saillant entre les yeux. — Voy. *Fauna bor. amer.*, par Richardson.

une palme (¹). Le mâle et la femelle sont faits de même, et leurs cornes ont la même forme et la même grandeur

(¹) M. le docteur Roulin croit que ce *bœuf ressemblant au cerf* est le renne. Les Romains lui auront donné le nom de bœuf parce qu'ils voyaient les Germains s'en servir comme d'une bête de somme et l'atteler à leur traineaux. La corne qui

» Il y en a d'autres qu'on nomme élans : ils ont la figure d'une chèvre et la peau mouchetée; mais ils sont un peu plus grands; ils n'ont point de cornes, point de jointures aux jambes, et ne peuvent par conséquent ni se coucher, ni se relever quand ils sont tombés (¹). Les arbres leur servent de lit : ils s'appuient contre et se reposent en s'inclinant un peu. Lorsque les chasseurs ont découvert à leurs traces les arbres contre lesquels ils vont gîter, ou ils les détruisent par la racine, ou ils les scient, de manière qu'ils puissent encore se soutenir debout; et lorsque l'animal vient s'appuyer contre, il les renverse par sa pesanteur, et tombe avec ces arbres; c'est ainsi qu'on les prend.

» Une troisième espèce sont les taureaux sauvages; ils sont un peu plus petits que les éléphants : du reste, pour la forme, l'apparence et la couleur, ils ressemblent aux taureaux privés, mais ils sont très-forts et très-vites (²); de sorte qu'il n'y a ni homme, ni bête qu'ils épargnent, quand ils les ont aperçus. On les fait tomber dans des fosses creusées tout exprès et on les y assomme. C'est par cette forme de chasse que les jeunes gens s'exercent et s'endurcissent au travail : ceux qui en tuent le plus et qui en rapportent les cornes pour preuve, reçoivent de grandes louanges. Ces animaux ne se peuvent apaiser, quelque petits qu'on les prenne. La grandeur, la figure et la nature de leurs cornes est fort différente de celles de nos bœufs. On les recherche fort; on les garnit par le bord, et l'on s'en sert pour boire dans les festins. »

GRANDE-BRETAGNE (ANGLETERRE).

Au retour de sa première expédition en Germanie, Jules César résolut de faire une descente dans l'île de la Grande-Bretagne, jusqu'alors inconnue des Romains (³). Il donne, dans les *Commentaires*, les motifs qui le déterminèrent à cette entreprise aventureuse :

« Quoique l'été fût fort avancé, et que l'hiver commence de bonne heure dans les pays septentrionaux tels que la Gaule, cependant César fit les préparatifs nécessaires pour passer chez les Bretons, qui, dans presque toutes les guerres que nous avions eues contre les Gaulois, les avaient secourus contre les Romains. Il comptait que, si le temps était trop court pour leur faire la guerre, du moins il lui serait avantageux de reconnaître cette île, de s'instruire de l'espèce de peuples qui l'habitaient, d'en explorer le pays, les ports, les avenues, toutes choses qui étaient presque inconnues aux Gaulois, parce que jusqu'à ce temps il n'y avait eu que des marchands qui eussent osé en approcher, et que même ils n'en connaissaient guère que la côte et les pays situés à l'opposite de la Gaule (⁴). Aussi,

leur paraissait sortir du milieu du front était un maître andouiller se présentant en effet sous cette apparence lorsqu'on est en face de certains de ces animaux. C'est ce que montre la tête que nous avons fait graver. « Le plus grand nombre des rennes mâles adultes, dit Richardson, ont un maître andouiller en forme de large plaque verticale saillant entre les yeux et se dirigeant au-dessus du nez. Dans quelques-uns cette corne plate part de l'andouiller droit, dans quelques autres de l'andouiller gauche. Chez d'autres enfin elle n'existe point. »

(¹) César donne à l'élan une taille trop petite. Il n'est point nécessaire d'avertir les lecteurs que ce qu'il dit de l'absence de jointures est inexact. Les anciens ont fait la même supposition erronée à l'égard de presque tous les animaux dont les jambes sont droites et roides en apparence comme celles de l'élan.

On ne trouve plus d'élans dans la forêt Noire; mais on assure que des soldats prussiens ont tué un de ces animaux près de Berlin, il y a peu d'années.

(²) Le bœuf ordinaire, l'urus. Toutefois la race dont parle Jules César était d'une taille supérieure à celle de la nôtre; on en a trouvé la preuve dans les ossements découverts à plusieurs époques.

(³) « Le premier de tous les Romains, Jules César entra avec une armée dans la Bretagne. » (Tacite, *Vie d'Agricola*, chap. 13.)

« Jules César porta la guerre chez les Bretons, inconnus avant lui. » (Suétone.)

Diodore de Sicile dit que les Bretons avaient été le plus indépendant des peuples avant les invasions des Romains : « Ni Bacchus, ni Hercule, ni aucun autre héros ou roi, n'avait porté chez eux la guerre. »

(⁴) Suétone insinue avec quelque malice que, dans l'opinion de certaines personnes, Jules César avait été attiré en Bretagne dans l'espérance d'y trouver de grosses perles. (*Vie de Jules César*, chap. 46.) — Il paraît que les marchands vantaient les perles de la Grande-Bretagne. Tacite dit que l'on trouvait dans ce pays « de l'or, de l'argent, et au bord de l'Océan différentes espèces de perles. » (*Vie d'Agricola*, chap. 12.)

ayant assemblé grand nombre de marchands, il ne put apprendre d'eux ni quelle était la grandeur de l'île, ni le nombre et la force des peuples qui l'habitaient, ni leur manière de faire la guerre, ni les mœurs, ni quels étaient les ports capables de contenir plusieurs grands navires. Pour en être informé avant de tenter l'entreprise, il trouva à propos d'envoyer la reconnaître, et détacha pour cela C. Volusenus avec une barque longue, le chargeant de venir lui rendre compte au plus tôt de tout ce qu'il aurait découvert. Lui-même partit avec toutes ses troupes dans le pays des Morini, où est le plus court passage en Bretagne (¹). Volusenus ayant pris connaissance de toute la côte, autant qu'il le pouvait sans débarquer, parce qu'il n'osait se fier à ces barbares, cinq jours après son départ revint auprès de César et lui rendit compte de ce qu'il avait vu.

» César assembla environ quatre-vingts vaisseaux de charge qu'il crut pouvoir suffire pour le transport de deux légions; et les galères qu'il avait, il les distribua au questeur, à ses lieutenants généraux et aux autres principaux officiers. Il avait encore, environ à huit milles de là (²), dix-huit vaisseaux de charge, que les vents avaient empêchés de se rendre dans le même port; il les distribua à sa cavalerie.

» Ces arrangements faits, et le vent étant devenu favorable, il fit voile environ à minuit, après avoir commandé à sa cavalerie d'aller s'embarquer au port voisin et de le suivre. Elle ne fit pas assez de



Espace des côtes de France et d'Angleterre dans lequel eurent lieu les embarquements et débarquements des Romains.

diligence; en sorte qu'il n'arriva en Bretagne sur les dix heures du matin qu'avec ses premiers vaisseaux; il y vit sur toutes les collines les troupes ennemies sous les armes. Telle était la situation de cet endroit : la rade se trouvait si près des montagnes, que de ces hauteurs on pouvait lancer des traits sur le rivage (³). César trouva cet endroit si peu convenable à un débarquement, qu'il y resta à l'ancre jusqu'à trois ou quatre heures du soir, pour attendre que le reste de sa flotte fût arrivé... Le vent avec la marée étant devenus favorables, il donna le signal, leva l'ancre, et vint mouiller environ à huit milles de là, sur un rivage uni et découvert (⁴).

(¹) Ce plus court passage est de Calais à Douvres. La distance est de 26 miles anglais, ce qui correspond à 28 milles et demi des Romains.

(²) 12 kilomètres. A Gravelines ou à peu de distance de ce lieu, suivant Horseley.

(³) Cette description paraît se rapporter à la côte et aux rochers de Douvres. (Voyez *Britannia romana or the roman antiquities of Britain*, by John Horsley, London, 1732, liv. I; *an Historical Account of the roman transactions in Britain*, chap. I.)

(⁴) Cette navigation de huit milles, à partir des rochers au nord de Douvres, avec la marée et le vent favorables, dut conduire la flotte romaine, vers l'heure indiquée, vers Deal, à la rade que l'on appelle les Dunes (*Downs*, sur la côte est du comté de Kent, entre deux promontoires), ou à une plage voisine de Richborough. Le nom de ce dernier lieu a été écrit

» Les Bretons, qui s'aperçurent de son dessein, détachèrent aussitôt leur cavalerie et les chariots dont ils ont coutume de se servir en guerre, pour empêcher nos gens de débarquer, et firent suivre le reste de leurs troupes. Ce qui s'opposa le plus à notre débarquement fut la grandeur de nos vaisseaux qui ne pouvaient approcher de la côte; en sorte que nos gens, qui ne connaissaient point les lieux, ayant les mains embarrassées et étant chargés du poids de leurs armes, avaient assez à faire, en se jetant à l'eau, de résister aux vagues et à l'ennemi; tandis que les barbares, à pied sec ou en s'avançant un peu dans l'eau, mais sans avoir les membres embarrassés et marchant dans les endroits qui leur étaient parfaitement connus, lançaient leurs traits tout à leur aise et nous foulaient aux pieds de leurs chevaux accoutumés à ces attaques. Nos troupes, effrayées, et qui ignoraient entièrement ce genre de combat, n'agissaient ni avec la même ardeur ni avec la même vivacité que si elles eussent été sur terre.

» Dès que César s'en fut aperçu, il fit un peu éloigner des vaisseaux de charge ses galères, dont la forme était peu connue aux barbares, et avec lesquelles on pouvait manœuvrer plus facilement : il leur ordonna de s'avancer et de se placer vers le flanc des ennemis, de les charger à coups de fronde, de machines et de traits, et de les forcer à quitter la place; ce qui réussit si bien que l'ennemi, surpris de la figure de nos galères, de leur mouvement, et de la nature de nos machines, qui lui étaient inconnues, s'arrêta d'abord et commença à reculer. Et comme nos gens balançaient encore à sauter à la mer, dont ils ne connaissaient pas bien la profondeur, l'enseigne de la dixième légion, après avoir prié les dieux de favoriser son entreprise : « Suivez-moi, compagnons, dit-il, si vous ne voulez pas livrer l'aigle » romaine aux ennemis; pour moi, je ferai mon devoir envers César et la république. » En disant ces mots, il s'élance hors du vaisseau et porte l'aigle contre les barbares. Alors les Romains, s'animant les uns les autres et s'exhortant à ne pas se couvrir d'une si grande honte, sautent tous du vaisseau; ceux des autres vaisseaux les plus proches les suivent et marchent à l'ennemi. Le combat fut opiniâtre de part et d'autre. Cependant les nôtres, qui ne pouvaient ni garder leurs rangs, ni tenir ferme, ni suivre leurs drapeaux, parce que, descendant l'un après l'autre de leurs vaisseaux, chacun se rangeait sous la première enseigne qu'il rencontrait, étaient dans un extrême embarras; au lieu que l'ennemi, qui

anciennement de différentes manières : Ritburgh, Ritsburgh, Ratsborough; en latin : *Rhutupiæ, Rutupæ, Ritupæ, Portus Rutupensis;* « *Rutupina littora fervent*, » dit Lucain, liv. VI, v. 67.

Ce fut, suivant toute vraisemblance, le 26 août de l'an 55 avant l'ère chrétienne que Jules César aborda en Angleterre.

On chercherait vainement l'indication de ce mois et de ce jour dans les *Commentaires* ou dans tout autre ouvrage des anciens; l'érudition moderne est parvenue à constater cette date par une suite de déductions qui témoignent d'une remarquable sagacité.

On admet que le premier débarquement de Jules César en Angleterre a eu lieu sous le consulat de Pompée et de Crassus, en l'an 699 depuis la fondation de Rome, ce qui correspond exactement à la 55e année avant Jésus-Christ. (Almeloven, il est vrai, a marqué ce consulat, dans ses *Fasti consulares*, à l'an 698; mais on considère généralement ce dernier chiffre comme inexact.)

Une fois l'année connue, voici comment on a déterminé le jour.

César nous apprend que, lors de son arrivée dans la Grande-Bretagne, l'été était déjà très-avancé, sans que toutefois on fût encore arrivé à l'équinoxe; il remarque de plus qu'il y eut pleine lune dans la nuit du quatrième jour après son débarquement.

Or, l'année 55 avant Jésus-Christ, il n'y eut de pleine lune en juillet qu'au commencement du mois; l'été n'était pas alors très-avancé. Il y eut deux pleines lunes en août : au premier jour du mois, à commencer de l'après-midi, et au 30 du mois, un peu après minuit; la seconde seule se rapporte à la circonstance de nuit qui paraît résulter des expressions de César. Le quatrième jour avant cette pleine lune est le 26 août. (Voir le mémoire du docteur Halley : *Philosophical transactions*, no 193.)

Si ingénieuses que soient ces hypothèses, si satisfaisantes qu'elles paraissent, elles n'ont point été unanimement acceptées.

Notre célèbre géographe d'Anville avait supposé que Jules César, à sa première descente en Bretagne, après avoir renoncé à débarquer au pied des rochers qui s'étaient d'abord présentés devant lui, avait navigué, non vers le nord-est, mais vers l'ouest. Cette conjecture a été relevée dans ces derniers temps et a trouvé d'assez nombreux partisans. Dans un mémoire lu, le 10 septembre 1844, à une séance de la *British archeological association*, le révérend Beale Post a soutenu l'opinion que Jules César était arrivé tout d'abord devant Folkstone, dont les rochers sont plus près de la mer que ceux de Douvres, et que, se dirigeant ensuite à l'ouest, il avait dû atteindre, après huit miles de navigation, le rivage découvert et uni de Lymne; il réunit ensuite toutes les considérations propres à établir que ce point de départ est celui qui s'accorderait le mieux avec les excursions de l'armée romaine dans la Bretagne. (Voyez les *Collectanea antiqua*, par Charles Roach Smith, 1848, t. Ier, pag. 76; et un article du docteur Bromet, dans le *Gentlemen magazine*, juin 1844.)

connaissait tous les gués, tombait sur les nôtres à mesure qu'il les voyait prendre terre, et poussait sa cavalerie contre eux : un grand nombre en enveloppait un petit, et d'autres, les prenant en flanc, lançaient leurs traits sur ceux qu'ils voyaient rassemblés en grand nombre. César, s'en étant aperçu, fit remplir de soldats les chaloupes des galères avec plusieurs pataches, et envoya du secours à ceux qu'il remarquait en avoir besoin. Dès que nos soldats eurent pris terre et se furent vus en état de combattre, ils chargèrent les barbares et les mirent en fuite; mais ils ne purent les poursuivre fort loin, parce que la cavalerie n'avait pu les suivre d'assez près ni arriver à temps dans l'île. »

Quatre jours après, les dix-huit vaisseaux qui portaient la cavalerie mirent à la voile par un vent doux. Déjà ils étaient en vue de l'Angleterre et du camp des Romains, lorsqu'ils furent assaillis par une furieuse tempête qui les dispersa; ils retournèrent vers la Gaule. « C'était alors la pleine lune, temps où les marées sont les plus hautes dans l'Océan, ce que les Romains ignoraient; en sorte que les galères dont César s'était servi pour le transport de son armée, et qu'il avait fait mettre à sec, furent couvertes de flots, et les vaisseaux de charge, qui étaient à la rade sur leurs ancres, furent extrêmement maltraités... Plusieurs furent brisés; le reste perdit ancres, voiles, cordages, et fut mis hors d'état de tenir la mer. Un accident si affreux jeta la consternation dans l'armée. »

Les principaux de l'île jugèrent le moment favorable pour une prise d'armes. Un jour où la septième légion était allée au fourrage, les soldats qui étaient de garde aux entrées du camp rapportèrent qu'il paraissait une poussière extraordinaire du côté où la légion avait pris sa route. Aussitôt César se mit en marche avec la plus grande partie de ses troupes.

Quand il fut avancé à quelque distance, il vit sa légion enveloppée se soutenir avec peine, et exposée de tous côtés aux traits de l'ennemi. Comme la moisson était faite partout, excepté dans ce canton, les ennemis avaient bien prévu que les Romains y viendraient chercher des vivres : ils s'étaient cachés la nuit dans les bois; puis, voyant les Romains dispersés, sans armes, occupés à couper le blé, ils s'étaient tout à coup élancés sur eux, en avaient tué quelques-uns et mis le reste en désordre; en même temps ils les enveloppèrent de leur cavalerie et de leurs chariots.

« Voici, dit César, leur manière de combattre avec ces chariots : ils courent çà et là en lançant partout des traits. La crainte qu'on a des chevaux, et le bruit des roues, mettent souvent les rangs en désordre; et quand ils ont pénétré dans les escadrons, ils sautent de leurs chariots et combattent à pied. Alors les conducteurs des chariots s'écartent un peu de la mêlée, et vont se placer de manière qu'ils sont à portée de leurs maîtres, en cas qu'ils se trouvent pressés. Ainsi ces barbares ont l'agilité de la cavalerie et la fermeté de l'infanterie; et un exercice continuel les a si bien faits à ce manége, qu'ils peuvent arrêter tout court leurs chariots dans une descente, les tourner à droite et à gauche, courir sur le timon, se tenir fermes sur le cou de leurs chevaux et de là se rejeter très-promptement sur leurs chariots. »

César vit que ses soldats étaient troublés de la nouveauté de ce combat; il se contenta de contenir les Bretons, et, sans engager l'action, il ramena ses troupes dans son camp. Les jours suivants, le temps fut si mauvais que, de part et d'autre, on n'eut aucune envie de se battre. Mais, peu de temps après, les Bretons vinrent attaquer le camp; ils furent repoussés et poursuivis. « Les Romains en tuèrent plusieurs, dit César, et, après avoir mis le pays à feu et à sang, ils rentrèrent dans leur camp. »

Il n'y eut pas d'autre engagement pendant cette première expédition, et César ne pénétra point dans l'intérieur de l'île. Il n'obtint point d'avantages sérieux : cependant il ordonna aux chefs, qu'il considérait comme vaincus, de lui envoyer des otages sur le continent. Puis, ses vaisseaux étant réparés, et l'équinoxe étant peu éloigné [1], il mit à la voile et arriva heureusement en Gaule. Deux peuplades de la Bretagne furent les seules qui lui envoyèrent des otages; les autres s'en mirent peu en peine.

L'année suivante, César descendit de nouveau en Bretagne. Il avait fait construire pendant l'hiver un grand nombre de vaisseaux, tous à voile et à rames, moins hauts que ceux dont on se servait sur

[1] De cette circonstance, et en admettant le 26 août comme date du débarquement, on conclut que Jules César se rembarqua vers le 20 septembre, et qu'ainsi son premier séjour en Angleterre fut seulement de trois semaines.

la Méditerranée, et plus larges afin de porter plus de bagages et de chevaux. Il partit du port Itius ([1]) vers le coucher du soleil, avec cinq légions et pareil nombre de cavalerie, cinglant par un petit vent de sud-ouest qui cessa vers minuit, de sorte qu'il ne put faire route et qu'à la pointe du jour il s'aperçut que le courant l'avait fait beaucoup dériver, et qu'il avait laissé la Bretagne à sa gauche. Mais, au retour de la marée, il s'efforça de regagner à la rame la partie de l'île qui, la campagne précédente, lui avait fourni un débarquement si commode ([2]). Toute la flotte prit terre vers le midi, sans que l'ennemi parût. On apprit ensuite que les Bretons, assemblés en grand nombre dans cet endroit, effrayés de tant de vaisseaux (car il y en avait plus de huit cents, tant de ceux qui portaient les vivres et les bagages que de ceux qui suivaient pour la commodité des particuliers), avaient abandonné le bord de la mer et s'étaient réfugiés dans les montagnes.

Après le débarquement, César choisit un lieu propre pour camper. Vers minuit, il marcha contre les insulaires : à la distance de douze milles, il les rencontra. Ils s'étaient avancés avec leur cavalerie et leurs chariots jusqu'à une rivière ([3]), et, de la hauteur où ils étaient, ils commencèrent à empêcher le passage des Romains et à les attaquer. Repoussés par la cavalerie, ils s'enfoncèrent dans les bois où ils trouvèrent un lieu fort par sa situation et par l'art : ils l'avaient fortifié auparavant, à ce qu'il paraissait, à l'occasion de quelque guerre civile; car toutes les avenues étaient fermées par de grands abatis d'arbres. Ils ne se battaient que par pelotons dans la forêt, pour empêcher les troupes romaines de pénétrer jusqu'à leurs retranchements. Mais la septième légion éleva une terrasse ou batterie jusqu'au pied du rempart, et, couverte de ses boucliers, elle força le camp et chassa l'ennemi du bois, n'ayant elle-même perdu que peu de blessés. César défendit qu'on le poursuivît, et parce qu'on ne connaissait pas le pays, et parce que le jour étant déjà arrivé, il voulait en employer le reste à se retrancher.

Pendant les dix jours suivants, l'armée romaine fut occupée à réparer les vaisseaux, qu'une tempête avait brisés ou endommagés, et à les mettre en sûreté.

Cette opération terminée et le camp bien fortifié, il retourna au poste d'où il était parti. Il y trouva l'armée ennemie fort augmentée. D'un consentement unanime, elle avait pris pour chef Cassivelaunus ([4]), dont les États, séparés des villes maritimes par la Tamise, étaient environ à quatre-vingts milles ([5]) de la mer. Avant cela, ce prince avait eu des guerres continuelles à soutenir contre les autres peuples de l'île; mais les Bretons, effrayés de l'arrivée des Romains, se réunirent et lui donnèrent le commandement général.

Ici César interrompt le récit de ses opérations militaires pour faire connaître tout ce qu'il lui fut possible d'apprendre sur la configuration de la Grande-Bretagne et sur les mœurs des Bretons :

« L'intérieur de la Bretagne est habité par des peuples que la tradition représente comme indigènes.

([1]) Le *Portus Itius* est très-vraisemblablement le port actuel de Calais. Suivant quelques auteurs, ce serait Ouessant. Batteley pense que le *Portus Itius* et *Gessoriacum* sont le même lieu que Boulogne (*Antiquit. Rutup.*, p. 48 et 49). D'après Cluverius, ce serait aussi Boulogne, ou un petit port qui est auprès; cependant, ce savant donne aux falaises de Calais le nom de *promontorium Itium*.

Dans la suite, on passait le plus ordinairement la mer de *Gessoriacum* à *Ritupæ*, et le trajet était de 50 milles.

Gessoriacum devait être, suivant Halley, non point Boulogne, mais Gravelines ou Dunkerque.

([2]) Richborough, *Ritupæ*, voyez p. 225, note 4.

([3]) *Durovernum*, aujourd'hui Cantorbery, est situé à 12 milles du *Portus Ritupensis*, dans le deuxième chemin de l'itinéraire d'Antonin, sur la rive du Stour. On suppose que le combat dont parle ici César eut lieu sur les bords du Stour, au nord de la ville, vers Sturvy ou Forwich. (Voyez, sur Cantorbery, W. Sommer, *Philosophical transactions*, nº 272.)

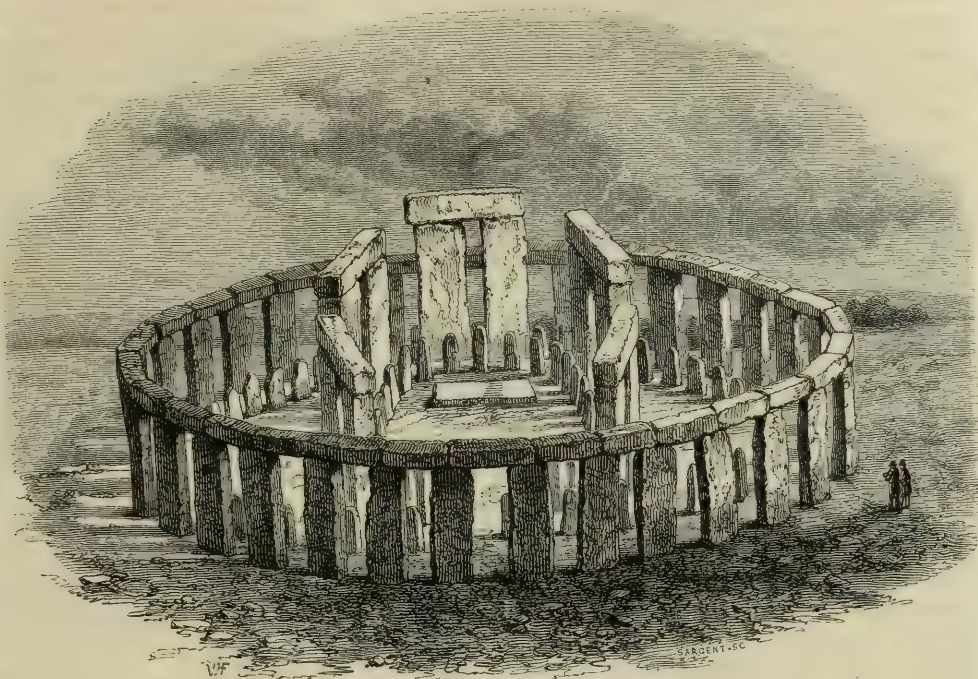
([4]) Cassivelan ou Cassibelan. Il régnait avec un titre correspondant à celui de régent, pendant la minorité des deux fils de son frère aîné Lud, qui, suivant une tradition, aurait donné son nom à la ville de Londres (*Lud-Town, Lundown, London*). Pendant la guerre contre les Romains, il avait confié à l'un de ses neveux l'oppidum de Londres, à l'autre celui de Launceston, se réservant la défense du territoire. Son habileté et sa valeur furent admirées des Romains eux-mêmes. S'il eût écrit des *Commentaires*, il n'est pas douteux qu'il n'eût été fondé à s'y glorifier d'avoir expulsé César de l'île; et sans la trahison et les divisions intestines dont il sera parlé plus loin, il n'est pas sûr que César et son armée eussent réussi à éviter une complète destruction.

Pompée, dans la *Pharsale*, reproche à César d'avoir fui devant les Bretons :

« Territa quæsitis ostendit terga Britannis. »

([5]) 92 kilomètres.

La partie maritime est occupée par des peuplades que l'appât du butin et la guerre ont fait sortir de la Belgique ; elles ont presque toutes conservé les noms des pays dont elles étaient originaires, quand, les



Monument celtique de Stonehenge (restauration) (¹).



Plan du monument celtique de Stonehenge dans son état actuel.

(¹) Les pierres celtiques, à Stonehenge, sont groupées au milieu d'un petit champ entouré circulairement d'un fossé et d'un petit rempart de terre. Ce champ ou enceinte, dont la circonférence est de 379 yards, ne paraît avoir eu ancien-

armes à la main, elles vinrent s'établir dans la Bretagne et en cultiver le sol. La population est considérable, les maisons y sont très-nombreuses et presque semblables à celles des Gaulois; le bétail y est abondant. On se sert pour monnaie ou de cuivre ou d'anneaux de fer d'un poids déterminé. Dans le centre du pays se trouvent des mines d'étain; sur les côtes, des mines de fer, mais peu productives; le cuivre qu'on emploie vient du dehors. Il y croît des arbres de toute espèce, comme en Gaule, à l'exception du hêtre et du sapin. Les Bretons regardent comme défendu de manger du lièvre, de la poule ou de l'oie; ils en élèvent cependant par goût et par plaisir. Le climat est plus tempéré que celui de la Gaule; les froids sont moins rigoureux.

» Cette île est de forme triangulaire; l'un des côtés regarde la Gaule. Des deux angles de ce côté, l'un est au levant, vers le pays de Kent, où abordent presque tous les vaisseaux gaulois; l'autre, plus

nement qu'une seule entrée au nord-est, à laquelle conduisait une sorte d'avenue bordée également de chaque côté d'un rempart peu élevé. En dedans et près de cette ligne de circonvallation sont deux tumulus, dans l'un desquels on a trouvé des os brûlés.

Les pierres groupées au centre de l'enceinte ont été primitivement disposées de manière à former deux cercles, et à l'intérieur deux ovales. Les descriptions et les dessins du dix-huitième siècle ne laissent aucune incertitude à cet égard. Quoiqu'un certain nombre de ces pierres soient aujourd'hui détruites et que d'autres soient renversées, les deux cercles sont encore très-visibles. Le cercle extérieur a environ 300 pieds anglais de circonférence; il est composé d'énormes pierres levées qui en supportent d'autres formant une espèce d'architrave; elles étaient au nombre de trente; il en reste debout dix-sept de formes et de dimensions irrégulières. Il y en a deux que sépare une distance de 5 pieds; l'espace entre les autres est un peu moins considérable. On suppose que ces deux pierres formaient l'entrée; elles sont hautes de plus de 13 pieds; la largeur de l'une est de 7 pieds, celle de l'autre est de 6 pieds 4 pouces. L'imposte qu'elles supportent est épais de 2 pieds et 3 pouces. A 8 pieds 3 pouces du premier cercle se trouve intérieurement le second cercle, composé de pierres plus petites, plus rudement façonnées et plus irrégulières. On trouve que le nombre de ces pierres doit avoir été de quarante, si l'on mesure l'espace occupé par les pierres numéros 1, 17, 18, 19 et 20, qui sont encore aujourd'hui à peu près dans leur position primitive. L'entrée de ce second cercle paraît avoir été formée par les pierres 1 et 20 correspondant à l'entrée du premier cercle (A1 et A2). Le numéro 2 paraît avoir été l'imposte d'un petit trilithe (groupe de trois pierres, dont l'une est soutenue par les deux autres). Le numéro 15, quoique très-éloigné du cercle, paraît en avoir fait partie, à cause tant de sa dimension que de sa rudesse. A l'intérieur de ces cercles étaient deux ovales ou deux tiers d'ovales formant la cella ou le sanctuaire : l'un composé de pierres très-élevées, l'autre intérieur de petites pierres plus nombreuses. Les pierres du premier ovale ne sont pas égales en hauteur; elles sont de plus en plus grandes en allant de l'est à l'ouest : le trilithe B est haut de 16 pieds 3 pouces, le trilithe C est haut de 17 pieds 2 pouces, et le trilithe D de 21 pieds 6 pouces. Il n'a pas été possible de mesurer le groupe D1, qui est renversé; on ignore à quelle profondeur il était planté dans le sol. L'imposte du trilithe E a 16 pieds 4 pouces de longueur; la distance entre les mortaises est de 9 pieds 7 pouces. C'est le 3 janvier 1797 que le trilithe E est tombé sur le sol. L'imposte du trilithe D3, également renversé, était long de 15 pieds 6 pouces.

Il est à remarquer que ces deux groupes correspondaient, pour les dimensions, avec C1, de même que le trilithe F2, encore debout, correspond presque entièrement à l'opposé B. La pierre D2 est penchée de 9 pouces sur la perpendiculaire, et atteint presque à la petite pierre 26. Les trilithes de cet ovale sont composés des plus belles pierres et des plus régulières de tout le groupe; celle qui est penchée au-dessus de l'autel est surtout la mieux choisie ou la mieux façonnée.

Le diamètre intérieur de l'ensemble des pierres est d'environ 100 pieds; la largeur de l'entrée du sanctuaire entre les trilithes B et F est de 43 pieds; la distance de la pierre d'autel à l'entrée du temple est de 57 pieds 4 pouces.

Les pierres du cercle intérieur, de 1 à 30, sont pour la plupart un composé de quarz, de feldspath, de chlorite; le numéro 9 est de schiste siliceux, et les numéros 11, 17 et 19 sont de pierre de corne avec quelques petites taches de feldspath et de pyrite. La pierre d'autel est une pierre de sable micacée à beau grain et a 15 pieds de longueur. Un antiquaire emporta un petit fragment de l'une des pierres du petit ovale intérieur et le montra à un des plus célèbres géologistes de Londres sans lui dire d'où il provenait; le savant, après examen, dit que cette pierre lui paraissait venir d'Anglesey, sinon d'Afrique. Ce qu'il y a d'étrange est que, d'après la tradition populaire, les pierres de Stonehenge avaient été transportées par un magicien d'Afrique en Irlande, puis dans la plaine de Salisbury.

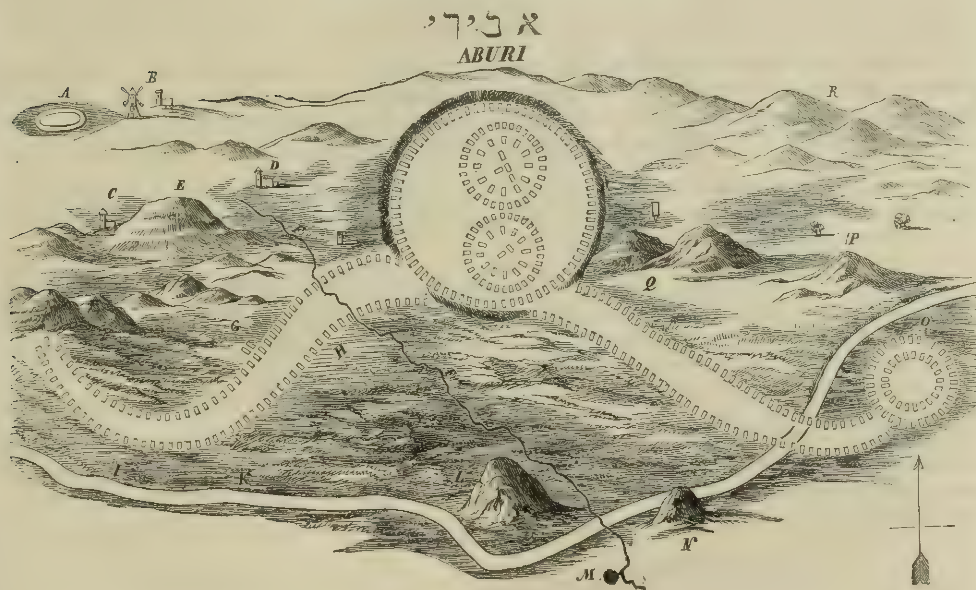
Sous Henri VIII, on trouva en ce lieu une tablette d'étain sur laquelle était tracés des caractères inconnus. Aucun savant de l'époque ne put dire à quelle langue ils appartenaient. Inigo Jones rapporte que l'on y découvrit aussi la partie supérieure d'un vase à encens, et le docteur Stukeley dit que les fouilles firent rencontrer des têtes de bœufs et d'autres ossements d'animaux. Plus récemment, on a déterré des fragments de poterie romaine et bretonne, des têtes et des cornes de daims et autres animaux, et l'extrémité supérieure ou la pointe d'une flèche en fer barbelée.

Suivant M. Cannington, le monument primitif ne devait se composer que des hautes pierres du premier cercle et du grand ovale. Il est certainement d'une antiquité beaucoup moins reculée que le monument de Carnac (voyez p. 199). En effet, ses pierres ont été évidemment taillées, et les pierres verticales portent un tenon qui s'engage dans une mortaise creusée dans les pierres horizontales qui recouvrent les premières : ce sont les indices d'un progrès dans la civilisation.

bas, est au midi. La longueur de ce côté est d'environ cinq cent mille pas. L'autre côté du triangle regarde l'Espagne et le couchant · dans cette direction est l'Hibernie, qui passe pour moitié moins



Monument d'Abury dans le Wiltshire (restauration).



Plan du monument d'Abury (¹).

A, Oldbury-Castle. — B, Broad-Hinton. — C, Yatesbury. — D, Monkton. — E, Windmill-Hill. — F, Horselip. — G, Longstone-Cove. — H, avenue de Bekhampton. — I, route de Bath et Marlborough. — K, via Badonica. — L, le mont Silbury; tumulus. — M, source principale du Kennet. — N, Barrow, coupé par les Romains. — O, Overton-Hill. — P, Roydon. — Q, Hakpen-Hill. — R, Temple-Downs.

(¹) Les pierres d'Abury sont situées sur la partie la plus élevée d'une plaine. Deux avenues y conduisent. Suivant le doc-

grande que la Bretagne, et en est séparée par une distance égale à celle de la Bretagne à la Gaule. Dans l'espace intermédiaire est l'île de Mona ([1]). L'on croit qu'il y en a plusieurs autres de moindre grandeur, dont quelques écrivains ont dit qu'elles étaient, vers la saison de l'hiver, privées de la lumière du soleil pendant trente jours continus. Nos recherches ne nous ont rien appris sur ce point ([2]); nous observâmes seulement, au moyen de certaines horloges d'eau, que les nuits étaient plus courtes que sur le continent ([3]). La longueur de ce côté de l'île est, selon l'opinion de ces écrivains, de 700 000 pas ([4]). Le troisième côté est au nord et n'a en regard aucune terre, si ce n'est la Germanie à l'un de ses angles. Sa longueur est estimée à 800 000 pas ([5]). Ainsi le circuit de toute l'île est de vingt fois 100 000 pas ([6]).

» De tous les peuples bretons, les plus civilisés sont, sans contredit, ceux qui habitent le pays de Kent, région toute maritime et dont les mœurs diffèrent peu de celles des Gaulois. La plupart des peuples de l'intérieur négligent l'agriculture; ils vivent de lait et de chair et se couvrent de peaux. Tous les Bretons se peignent avec du pastel, ce qui leur donne une couleur azurée ([7]) et rend leur aspect horrible dans les combats. Ils portent leurs cheveux longs, et se rasent tout le corps, excepté la tête et la lèvre supérieure ([8]). »

teur Stuckeley, ces avenues offrent le développement d'un serpent dont la tête est dans la direction de Hackpen-Hill, vers le village de West-Kennet, tandis que la queue descend la vallée au-dessous de Beckhampton. Le monument d'Abury serait donc un de ces anciens temples dédiés à l'Éternité, un de ces *dracontia* qui, suivant un système en faveur, auraient été très-répandus sur la terre, dans des temps antéhistoriques. Le temple entier se serait composé du cercle d'Abury, représentant la source de toute existence, le Dieu père; du serpent, c'est-à-dire du fils ou de l'Éternité; des ailes du serpent, ou de l'Esprit, *anima mundi*. Le cercle d'Abury est un champ qui contient 22 acres, et dont le diamètre est de 1 400 pieds. Il est entouré de remparts en terre et d'un fossé intérieur; autour du fossé était un cercle de pierres au nombre de cent. En 1722, on comptait dix-huit de ces pierres debout, et 27 penchées ou tombées. Au milieu sont deux autres cercles, que l'on a distingués l'un de l'autre en les appelant temple du nord et temple du midi. La ligne extérieure de chacun de ces temples se composait de trente pierres; la rangée intérieure de douze. Au centre du temple du midi était une pierre debout ou obélisque, circulaire à sa base, haute de 21 pieds, et ayant 8 pieds 9 pouces de diamètre, et au centre du temple du nord un groupe de pierres couvert. A l'extrémité sud de la ligne qui relie les deux centres de ces deux temples, on voyait une pierre au milieu de laquelle était un trou; on a supposé assez gratuitement que c'était par là que passait le lien qui attachait la victime à la pierre. Le nombre total des pierres dans tout le champ devait être de cent quatre-vingt-neuf. En 1722, le docteur Stuckley en a compté soixante-seize. En 1812, il n'y avait plus au cercle qui fait le contour du fossé que dix pierres debout et cinq renversées. Au temple du nord, il restait deux pierres du groupe couvert, trois debout et une renversée au cercle extérieur, une debout seulement au cercle intérieur. Au temple du sud, on ne voyait plus que deux pierres debout et trois pierres couchées au cercle extérieur.

Un autre temple circulaire, au sommet de la colline d'Overton, et qui, d'après le système du docteur Stuckeley, formait la tête du serpent, était composé de deux cercles ou ovales, dont le plus grand avait quarante pierres et le plus petit vingt-six. Les habitants donnent encore au sommet de la colline d'Overton le nom de *sanctuaire*.

Les pierres d'Abury n'ont été taillées par aucun instrument; au contraire, le travail de la main de l'homme est très-visible dans celles de Stonehenge.

Dans le manoir d'Abury, en creusant la terre, on a trouvé une quantité très-considérable de cornes de daims, d'os, de coquilles d'huîtres et de charbons. Il y avait beaucoup d'ossements brûlés parmi les cornes.

L'avenue de Beckhampton, qui formait la queue du serpent, commence à l'ouest de la ville d'Abury, près du cimetière, et de sinuosité en sinuosité, à travers routes et champs, arrive à la route de Bath, près d'une route romaine. On croit qu'elle diminuait de largeur en approchant de son extrémité, qui était peut-être terminée par une seule pierre.

Le nombre de pierres dont se composait l'ensemble du monument, cercles et avenues, a été évalué à six cent cinquante. On ne comptait plus, dans le monument d'Abury, que soixante-treize pierres en l'année 1663, vingt-neuf en 1722, dix-sept en 1815. Dans l'avenue de Kennet, où il y avait primitivement deux cents pierres, il n'en reste plus que quelques-unes debout; au temple d'Overton-Hill, tout a disparu; de même à l'avenue de Beckhampton; deux pierres seules marquent la situation de Longstone-Cove.

Le mont Silbury (L), qui couvre un espace de 5 acres et 34 perches de terre, et qui est situé vis-à-vis le temple d'Abury, presque au centre de deux des coudes de l'avenue, est une élévation artificielle, un tumulus. Le docteur Stukeley a imaginé que ce pouvait être le tombeau du roi archiceltique fondateur du temple d'Abury.

([1]) Anglesey.

([2]) Voyez page 168.

([3]) On avait passé l'équinoxe du printemps.

([4]) 230 lieues.

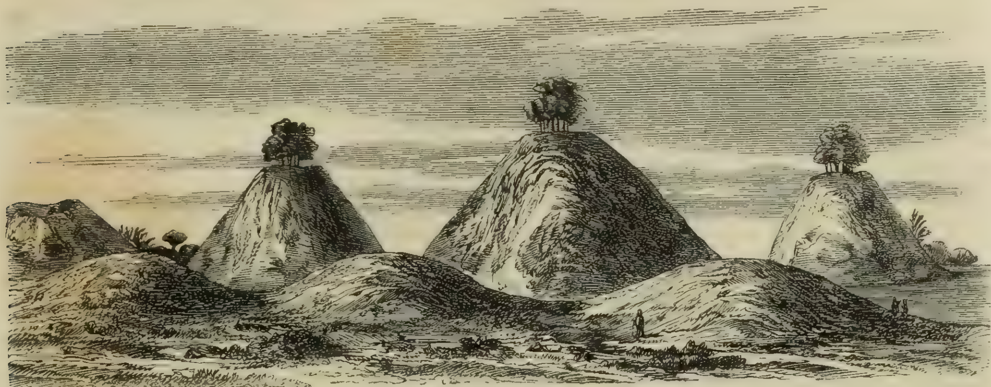
([5]) 260 lieues.

([6]) 600 lieues.

([7]) Ou vert de mer.

([8]) Il n'existe aucun monument d'art qui représente les Bretons de ce temps; toutes les figures que l'on a dessinées pour en donner une idée ne sont que l'œuvre de l'imagination.

On a vu, avant cette utile digression de César, que les Romains et les Bretons étaient en présence. La cavalerie bretonne, soutenue par des chariots, attaqua vivement la cavalerie romaine; mais



Tumulus de Bartlow, paroisse d'Ashdon, en Essex ([1]).

partout, selon les *Commentaires,* elle fut repoussée et chassée dans les bois et les montagnes. Peu d'heures après, le même jour, il y eut un autre engagement où les Bretons combattirent avec résolution et eurent l'avantage, autant qu'on le peut comprendre sous les formes oratoires que César emploie dans sa relation.

Le lendemain, les Romains mirent en déroute les insulaires, qui, depuis lors, ne firent plus aucune attaque avec toutes leurs troupes, et se disséminèrent pour se jeter sur les Romains çà et là, suivant l'occasion, et à l'improviste.

César, devinant leur intention, marcha vers la Tamise, à dessein d'entrer dans les États de Cassivellaunus. Il n'y avait pour passer ce fleuve qu'un gué assez difficile, au delà duquel César, lorsqu'il s'en approcha, aperçut un grand nombre d'insulaires rangés en bataille. La rive était garnie d'une palissade de gros pieux pointus, et les Bretons en avaient encore enfoncé dans l'eau d'autres qu'on ne voyait point. César, informé de tout cela par des prisonniers et des transfuges, fit entrer sa cavalerie dans le gué ([2]), et ordonna aux légions de la suivre de près. Quoique les légions eussent de l'eau jusqu'au cou, elles passèrent avec tant de promptitude et d'impétuosité que l'ennemi ne put soutenir leur choc, abandonna le rivage et prit la fuite.

Cassivellaunus prit alors le parti de congédier ses troupes. Il ne garda qu'environ quatre mille hommes habiles à combattre sur des chariots, et, se tenant dans les bois et les lieux couverts pour protéger les habitants et les bestiaux, il se borna à des sorties contre la cavalerie romaine, qui se répandait de côtés et d'autres pour piller et pour ravager.

Cependant les Trinobantes ([3]) demandèrent à César sa protection. A cette nation, l'une des plus puissantes de ces contrées, appartenait Mandubratius, jeune homme qui s'était attaché à César et qui était venu en Gaule se jeter entre ses bras pour éviter le sort d'Imanuentius son père, roi de ce peuple, que Cassivellaunus avait fait mourir. Cette défection ne tarda pas à en entraîner d'autres. Les Cenigmanes, les Segontiaces, les Anealites, les Bibroces, les Casses, se soumirent. César apprit d'eux que

([1]) Ces tumulus s'élèvent au nord-est de la paroisse d'Ashdon, sur une pente, en face de l'église de Bartlow. On en compte quatre grands sur une même ligne, et trois plus petits qui en sont séparés par un espace de 70 à 80 pieds. Le diamètre du tumulus le plus large est de 147 pieds anglais, et celui des trois autres grands tumulus est de 93 pieds. Le plus élevé a 93 pieds de hauteur. Les petits tumulus n'ont pas plus de 8 ou 10 pieds de haut; leur surface est cultivée.

([2]) On admet généralement que César passa la Tamise à Coway-Stakes. Horseley incline à croire que ce fut plutôt près de Kingston.

([3]) Peuples des comtés d'Essex et de Middlesex.

la ville de Cassivellaunus (¹) n'était pas loin de là, qu'elle était défendue par des forêts et des marais, et que la plupart de ses sujets s'y étaient retirés avec leurs troupeaux.

« Les Bretons appellent ville (*oppidum*) un bois épais fortifié d'un fossé, qui leur sert de retraite contre les courses des ennemis. »

César attaqua cette place. Les Bretons, après avoir résisté quelque temps, l'abandonnèrent. On y trouva beaucoup de bétail.

Toutefois Cassivellaunus ne se découragea point : il envoya des messagers vers le peuple du Cantium (²) que commandaient Cingetorix, Carvilius, Taximalgus et Segonax. Il donna ordre à ces quatre rois de rassembler leurs troupes, et d'aller subitement attaquer le camp des Romains où étaient enfermés les vaisseaux. Ils s'y rendirent en effet; mais les troupes qui gardaient le camp firent une sortie, et s'emparèrent de Lugotorix, un des chefs bretons.

Après cette défaite, Cassivellaunus fit sa soumission. César, qui avait résolu de passer l'hiver sur le continent parce que l'été approchait de sa fin et qu'il redoutait des révoltes parmi les Gaulois, consentit à cesser les hostilités. Il exigea des otages, fixa le tribut que l'Angleterre payerait tous les ans au peuple romain (³), et défendit à Cassivellaunus d'inquiéter Mandubratius et les Trinobantes.

Les otages fournis, il revint vers la mer. Il avait beaucoup de prisonniers, et quelques-uns de ses vaisseaux étaient hors d'état de servir. C'est pourquoi il fit transporter son armée en deux fois : les vaisseaux qui servirent au premier convoi furent détruits ou rejetés vers la Gaule tandis qu'ils revenaient à vide vers la Bretagne. César, après avoir vainement attendu, ne voulant point perdre la saison propre à tenir la mer (on touchait à l'équinoxe), fut obligé d'entasser ses troupes dans le peu de navires qu'il avait; et le vent s'étant trouvé favorable, il mit à la voile sur les neuf heures du soir, et prit terre au point du jour sans avoir perdu un seul vaisseau.

Ainsi se termina cette seconde campagne, dont la durée fut d'environ cinq mois. Ce temps se passa presque entièrement en luttes qui n'eurent point de conséquences immédiates très-importantes; et, comme le dit Strabon (⁴), « César ne fit pas grand'chose et n'avança pas bien loin dans l'île. » En effet, suivant la remarque si juste de Tacite, « il parut avoir plutôt découvert la Bretagne à ses successeurs que la leur avoir livrée (⁵). »

Plutarque tombe également d'accord sur ce point, tout en exaltant César :

« L'expédition que Jules César entreprit contre les habitants de la Grande-Bretagne, dit-il, est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'océan Occidental (⁶) et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique, pour aller porter la guerre dans cette île... Il osa tenter de la soumettre et de porter au delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantages à ses troupes. »

En réalité, le résultat de ces entreprises le plus funeste à l'indépendance bretonne, et en même temps le plus avantageux aux progrès des relations internationales, fut la découverte du port de débarquement où plus tard les Romains établirent la station ritupienne.

(¹) Cambden et Horseley pensent que la ville de Cassivellaunus était située sur l'emplacement occupé plus tard par Verulanium, et aujourd'hui par Saint-Albans. Les bois environnants ont disparu, sans doute sous la hache des Romains, pendant les premiers siècles de notre ère, de même que ceux qui entouraient Londres.

(²) Kent.

(³) On doute que les Bretons aient jamais payé ce tribut.

(⁴) Liv. IV, p. 200.

(⁵) A Rome même, on regarda encore longtemps les Bretons comme une nation indépendante :

« Intactus aut Britannus. »
(Horace, lib. épod., od. 7.)

« Te manet invictus romano Marte Britannus. »
(Tibulle, lib. IV, *Paneg. ad Messal.*)

(⁶) On a vu précédemment qu'une flotte carthaginoise commandée par Himilcon (p. 4) avait précédé de plus de cinq siècles celle de Jules César dans ces parages, et que Pythéas, avec un seul navire, avait exploré les rivages des îles Britanniques.

Texte. — Édition *princeps* publiée à Rome en 1469, par les soins d'André Aleria; réimprimée à Rome en 1472, 1476, etc., etc.; à Venise, en 1471 ; à Milan, en 1477 et 1478 ; etc., etc. — Éditions d'Alde, 1513 et 1519. — Éditions des Juntes, à Florence, 1508 et 1154. — Édition d'Elzevir, 1635. — Éditions de G. Jungermann, 1606 ; Grævius, 1697 ; Dasilius, 1706, 1727 ; Samuel Clarke, 1712 ; Oudendorpe, 1737 ; F.-N. Morus, 1780 ; Payne, 1790 ; Oberlin, 1805 ; Schneider, Halle, 1810 ; Ém. Th. Hohler, Vienne, 1816 ; P. Van Limburg-Brouwer, Groningue, 1841-1846. — Voyez sur les autres éditions la *Bibliotheca scriptorum classicorum et græcorum et latinorum*, publiée par Guillaume Engelmann, Leipzig et Paris, 1847.

Traductions. — Traduction française des *Commentaires*, par Henri IV, suivant Casaubon (préface de Polybe). — *Guerre des Suisses pour la conquête des Gaules*, traduite du premier livre des *Commentaires* de Jules César par Louis XIV, 1651 ; et œuvres de Louis XIV, 1806. — *La Guerre de Jules César dans les Gaules*, avec des notes militaires, par de Percis, 1786. — Traduction par Bl. de Vigenère, 1576; Perrot d'Ablancourt, 1650, 1766, 1775; Hancelot Turpin de Crissé, avec notes critiques et militaires, 1785; le Deist de Botidoux, avec cartes, etc., 1809; J.-B. Varney, 1810 ; — de Vailly, 1827 ; — *Mémoires de Jules César*, traduits par M. Artaud, avec une notice par Laya, Panckoucke, 1828 ; — *J. Cesaris opera cum lectissimis variorum notis quibus suas adjecit* Eligeus Johanneau ; Paris, Panckoucke, 1830. — Œuvres complètes, avec la traduction en français, par N. Baudement, publiées sous la direction de M. Nizard, Paris, 1839.

Commentaires, Annotations, etc.. — Hadrien de Valois, *Notitia Galliarum*, 1675. — Daniel Schoepflinus, *Vindiciæ Celticæ*, 1714. — John Horseley, *Britannia Romana*, etc., 1732. — Simon Pelloutier, *Histoire des Celtes*, 1770. — D. Martin et D. de Brezillica, *Histoire des Gaules*. — L'abbé Lebœuf, *Recueil de divers écrits*, etc., 1738. — D. Martin, *Religion des Gaulois*. — A. Gtli. Meissner, *Leben des J. Cæsar*, etc., Berlin, 1799, 1812. — Jo. Lundblad, *De stylo Cæsaris*, 1800. — *Palladio*, figures représentant les camps, siéges, etc. (dans la traduction italienne de 1575 et 1618). — W. Dœring, *Sur la confiance historique que l'on doit accorder à Jules César* (en allemand), Fribourg, 1837. — H.-O. Duysing, *Doutes sur la bonne foi de Jules César* (en allemand). — F.-S.-B. Feldbausch, *Sur la construction du pont que Jules César fit jeter sur le Rhin* (en allemand), Rastadt, 1830. — Grosse, *Annotationes ad quosdam J. Cæsaris de bello gallico commentatiorum locos*, 1827. — K.-C.-F. Leutsch, *Ueber die Belgen des Jul. Cæsar*, Giessen, 1844. — C.-G. Reichard, *Geograph*, *Nachweisungen der Kriegsvorfalle Cæsars useiner Truppen*, *in Gallien*, *nebst Hannibals zug über die Alpen*, etc., Leipzig, 1832. — J.-M. Soltl, *Das Leben des C. J. Cæsar*, Berlin, 1826. — Edward Davies, *The Mithology of the british druids, ancient poems and extracts*, 1809. — King's, *Monumenta antiqua* — William Cooke, *An inquiry into the patriarchal and druidical*, etc. — Dickinson, *Origines druidiques* (en anglais). — D'Anville, *Notions de l'ancienne Gaule*, 1760; *Éclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1779. — De Cambry, *Monuments celtiques*. — Th. Hersart de la Villemarqué, *Barraz-Breiz*, chants populaires de la Bretagne, avec traduction française, etc. — Bergier, *Histoire des grands chemins de l'empire romain*. — Godfrey Higgins, *the Celtic druids*. — *Archæologia britannica*. — *Philosophical transactions*. — Freminville, *Antiquités de la Bretagne*. — Walckenaer, *Géographie anc., histor. et comparée des Gaules*, 1839. — De Jouffroy, *les Siècles de la monarchie française*. — Taylor, Nodier, de Cailleux, *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*. — Grivaut de la Vincelle, *Arts et métiers des anciens*. — Napoléon, *Précis des guerres de César*, écrit sous la dictée de l'empereur, par Marchand, à l'île de Sainte-Hélène, et suivi de plusieurs fragments inédits, etc. — Picot, *Histoire des Gaulois*, Genève, 1804. — De Caumont, *Cours d'antiquités monumentales*. — Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, 1834; *Histoire des Gaulois sous la domination des Romains*, 1840-1842. — Jean Reynaud, *Considérations sur l'esprit de la Gaule*. — P. Mérimée, *Voyage dans l'ouest de la France*, 1836. — Lelewel, *Du type gaulois*. — Ed. Lambert, *Essai sur la numismatique gauloise*, 1844. — Duchalais, *Description des médailles gauloises*, 1846. — *Bulletin et instructions du comité historique des arts et monuments*. — Ch. Roach Smith, *Collectanea antiqua*, 1848. — Rouard, *Bas-reliefs gaulois trouvés à Entremont, près d'Aix en Provence*, 1851. — *Mémoires de l'Académie celtique*. — *Athenæum français*. — *Mémoires de la Société des antiquaires* (Paris). — *Comptes rendus de la Société éduenne* (Autun). — *Bulletin de l'Académie ébroïcienne* (Eure). — Mémoires des Sociétés des antiquaires et des Sociétés archéologiques de la Morinie, de l'ouest, de Normandie, de Béziers, de Lorraine, du Limousin, de Picardie, etc.

PAUSANIAS,

VOYAGEUR GREC.

[Deuxième siècle après Jésus-Christ.]

Un savant allemand du seizième siècle, Vossius le père (1577-1649), a supposé que ce voyageur pouvait bien avoir été un certain sophiste dont parle Philostrate, et qui était né à Césarée en Cappadoce.

Ce n'est là qu'une conjecture; mais, ainsi qu'il arrive souvent en histoire et en biographie, on s'est habitué peu à peu à effacer la forme dubitative dont s'était servi Vossius, et la plupart des écrivains n'hésitent plus depuis longtemps à répéter, comme s'il s'agissait de faits établis sur des preuves, que Pausanias, auteur de la *Description de la Grèce*, était un disciple du célèbre rhéteur grec Hérode Atticus, qu'il déclamait avec beaucoup de facilité, et qu'il mourut à Rome, dans un âge avancé, après avoir parcouru l'Italie, l'Espagne, la Macédoine, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte.

Sophiste ou non, le voyageur Pausanias vivait certainement sous les règnes d'Adrien, d'Antonin le Pieux et de Marc Aurèle. Divers passages de sa relation ne laissent sur ce point aucun doute (1).

On peut ajouter que c'était un écrivain habile, laborieux et de bonne foi. Les traditions religieuses et historiques de la Grèce lui étaient familières; il aimait les arts.

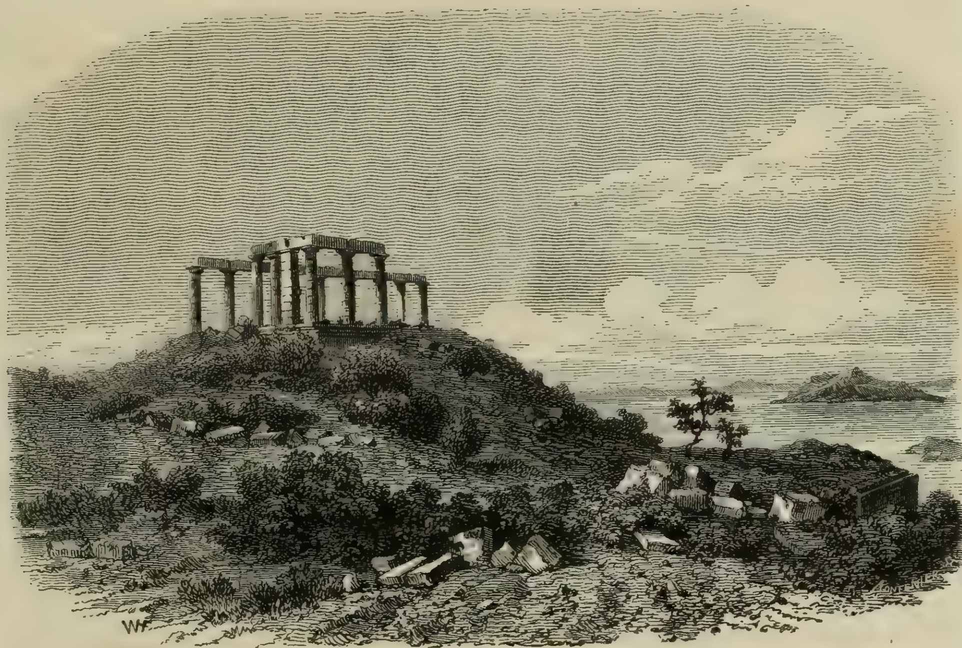
Il faut avouer toutefois que sa description, très-utile, indispensable même pour l'étude des antiquités grecques, est loin d'avoir le charme et l'agréable variété qui caractérisent les belles œuvres de la littérature grecque. Peut-être ne serait-on pas éloigné de la vérité en la considérant comme n'ayant été, dans l'intention même de l'auteur, qu'une sorte de *Guide* ou de *Manuel* à l'usage des étrangers instruits qui, au deuxième siècle de notre ère, visitaient les monuments de la Grèce épargnés par le temps, la guerre et les Elgin de Rome. La méthode qu'il a adoptée du commencement de sa relation jusqu'à la fin est d'une simplicité uniforme, qui convient aux livres écrits dans ce but spécial, et moins faits pour être lus de suite que pour être consultés de distance en distance. Ainsi, Pausanias indique avec soin les divers chemins que l'on peut suivre pour aller d'un lieu à un autre; il montre en passant les statues, les tombeaux, les monuments isolés, les ruines; arrivé dans une ville, il la visite quartier par quartier, il en parcourt toutes les rues, toutes les places, s'arrêtant devant les temples, les stades, les hippodromes, les théâtres, les gymnases, les portiques, les sculptures, décrivant parfois jusqu'à la minutie tout ce qu'il voit. Souvent il dit à peine quelques mots des édifices les plus admirables, probablement parce que ce sont les plus connus; mais il abonde en détails intéressants sur les autres œuvres curieuses ou importantes quoique moins renommées. Il entre aussi dans son plan de faire précéder ses descriptions de développements très-étendus sur les origines fabuleuses et sur l'histoire des nations et des villes helléniques. Il nous a paru nécessaire de faire subir de larges retranchements à ces digressions, qui sont pour la plupart d'une grande sécheresse, et qui d'ailleurs eussent dépassé les limites que nous avons dû nous imposer.

Malgré ses imperfections et ce que l'on pourrait appeler son aridité, la relation de Pausanias est, comme le disait Alde Manuce en 1516, *un trésor de la plus ancienne et de la plus rare érudition.* Depuis quatre siècles elle est incessamment consultée par tous ceux d'entre les modernes qui veulent acquérir une connaissance sûre et solide des institutions, des usages et des arts de la Grèce. Nous avons pensé qu'il serait utile de la mettre à la disposition du plus grand nombre possible de lecteurs. La meilleure traduction qui en ait été faite est celle de Clavier, professeur au Collége de France et membre de l'Institut, mort en 1817; nous lui empruntons les extraits qui suivent.

(1) Voici l'un de ces passages: « Les Corinthiens actuels sont les plus nouveaux de tous les peuples du Péloponèse; il n'y a, en effet, que deux cent dix-sept ans que Jules César leur a donné cette contrée. » (L. II, *Corinthie*, ch. 1.)

ATTIQUE.

LES PROMONTOIRES SUNIUM ET LAURIUM. — LE PIRÉE, MUNYCHIE ET PHALÈRE, PORTS. — LE PROMONTOIRE COLIAS.



Ruines du temple dédié à Minerve Suniade, sur le promontoire Sunium. — D'après la gravure publiée par la Société des dilettanti (1).

Dans cette partie du continent de la Grèce qui regarde les Cyclades et la mer Égée, s'élève, en avant de l'Attique, le promontoire Sunium. En le côtoyant, vous trouvez un port, et sur le sommet du promontoire, le temple de Minerve Suniade (2).

En naviguant un peu plus avant, vous voyez Laurium, où étaient jadis les mines d'argent des Athéniens, et une petite île déserte nommée l'île de Patrocle. Ce Patrocle commandait les vaisseaux que Ptolémée, fils de Ptolémée et petit-fils de Lagus, envoya au secours des Athéniens contre Anti-

(1) *The Unedited antiquities of Attica*, etc.; by the Society of dilettanti. London, 1817.

(2) Le promontoire de Sunium, appelé maintenant cap Colonne, était sacré du temps d'Homère. Ménélas, à son retour de Troie, y fit inhumer son pilote Phrontis. C'est une des plus belles positions de la Grèce : dominant majestueusement la mer, il est escarpé de toutes parts, excepté du côté des terres. Vers le nord-ouest se trouve la longue chaîne de Laurium, qui va se joindre à l'Hymette dans la direction de la campagne d'Athènes, à environ 40 kilomètres de là. — Voyez le tome III de l'*Expédition scientifique de Morée*, 1838. On trouve dans ce bel ouvrage une vue du temple prise du côté oriental, et plusieurs gravures offrant le plan et la restauration de l'édifice.

Construit en marbre blanc, à la plus belle époque de l'art grec, ce temple était d'ordre dorique. Treize colonnes étaient encore debout lorsque ces ruines furent visitées par la commission scientifique de Morée. La surface exposée du côté de la mer est corrodée. La frise de l'entablement du pronaos était décorée de bas-reliefs figurant le combat des Centaures et des Lapithes.

gone, fils de Démétrius, qui ravageait lui-même leur pays avec ses troupes de terre, tandis que ses vaisseaux les tenaient bloqués. Patrocle plaça son camp dans cette île et y construisit un fort.

Le Pirée était déjà anciennement un bourg (¹); mais il n'y avait point de port avant que Thémistocle fût archonte (²), et Phalère était alors le port des Athéniens : c'est là, en effet, que la mer est le plus près de la ville. Ménesthée partit, dit-on, de Phalère pour se rendre au siége de Troie, et Thésée s'y était embarqué auparavant pour aller donner à Minos satisfaction de la mort d'Androgée. Thémistocle, lorsqu'il fut archonte, trouvant que le Pirée était bien plus commode pour les navigateurs, et offrait d'ailleurs trois ports au lieu d'un seul qu'il y avait à Phalère, y fit les constructions nécessaires pour le rendre praticable, et les loges destinées à recevoir les vaisseaux y étaient encore de mon temps. Le tombeau de Thémistocle est vers le plus grand de ces ports (³); car on dit que, les Athéniens s'étant repentis de leur injustice à son égard, ses os furent apportés de Magnésie par ses parents. Il paraît que ses enfants revinrent aussi à Athènes, et ils placèrent dans le Parthénon un tableau représentant Thémistocle.

L'enceinte consacrée à Jupiter et à Minerve est ce que le Pirée offre de plus remarquable (⁴). Jupiter tient son sceptre d'une main, une Victoire de l'autre, et Minerve tient une pique; ces deux statues sont en bronze. On y voit le tableau où Arcésilas (⁵) a peint Léosthènes et ses enfants : ce Léosthènes, à la tête des Athéniens et de tous les autres Grecs, ayant défait les Macédoniens, d'abord dans la Béotie, ensuite au delà des Thermopiles, les obligea de se renfermer dans Lamie, de l'autre côté du mont Œta. Un long portique sert de marché à ceux qui demeurent près de la mer (car il y a un autre marché pour ceux qui sont plus éloignés du port).

On voit derrière ce portique deux statues représentant Jupiter et le Peuple, tous deux debout; elles sont de Léocharès.

Sur le bord de la mer est un temple de Vénus que Conon fit bâtir après la victoire navale qu'il remporta sur les Lacédémoniens, vers Gnide, dans la chersonèse de la Carie. Les Gnidiens ont, en effet,

(¹) Le Pirée était autrefois une île, suivant Suidas, et la citadelle de cette île était occupée par un certain Munychus, qui y bâtit le temple de Diane Munychia. Les trois ports qui le composaient se nommaient, l'un, le port de Cantharus; le second, l'Aphrodisium, ou le port de Vénus, parce que cette déesse y avait un temple; et le troisième, Zéa.

(²) L'archontat avait été institué à Athènes, après la mort du roi Codrus, vers l'an 1095 avant Jésus-Christ. L'archonte fut d'abord investi d'un pouvoir suprême, irresponsable et à vie. En 754, la durée de cette fonction fut réduite à dix ans, et, en 684, à une seule année; en même temps, au lieu d'un seul archonte, on en nomma neuf à la fois. Les conditions d'éligibilité varièrent aussi et perdirent insensiblement de leur rigueur. Au commencement, on ne pouvait être archonte si l'on n'était issu d'une ancienne race royale. Solon substitua la propriété à la noblesse comme base de la candidature. Dans les derniers temps, on n'exigeait plus des candidats ni origine noble, ni fortune; d'après Lysias, un vieillard indigent et réduit à vivre d'un secours de l'État pouvait être archonte, pourvu qu'il n'eût point d'infirmité physique, et que son honnêteté, son patriotisme, ses vertus de famille, fussent incontestés. Quand Athènes eut cessé d'être libre, on conféra même à des étrangers la dignité d'archonte, par exemple, à Adrien, avant qu'il ne fût empereur, et à Plutarque. Le président des archontes avait le titre d'*archonte éponyme* et donnait son nom à l'année. Le second avait le titre de *roi* et présidait au culte des dieux; sa femme, que l'on appelait *reine*, présidait les prêtresses de Cérès et de Bacchus. Le troisième archonte était le *polémarque* ou commandant en chef de l'armée. Les six autres étaient les *thesmothètes*, ou législateurs : ils présidaient à l'administration de la justice, et faisaient chaque année une sorte de révision du corps entier des lois; sur leur rapport, le peuple renvoyait à un comité législatif le soin des réformes nécessaires. Les archontes portaient une guirlande ou une couronne de myrte. Quand le temps de leur fonction était expiré, ils étaient de droit membres de l'aréopage pour toute leur vie, à moins qu'ils n'en fussent expulsés pour cause d'indignité.

(³) Voyez la gravure page 143. Sur le rivage, près de débris de colonnes, on montre encore aujourd'hui comme étant les restes du tombeau de Thémistocle une sorte de tombe ouverte que remplit le flot de la mer, et dont nous avons marqué la place par un trait figurant un oiseau de mer avec les ailes déployées.

(⁴) Cette enceinte est sans doute celle dont parle Strabon, t. IX, p. 106. On y voyait de son temps un temple de Jupiter Sôter, et de petits portiques dont les colonnes étaient ornées de tableaux peints par les artistes les plus célèbres, et dans la partie de l'enceinte qui était en plein air, il y avait des statues d'hommes célèbres. Il est probable que tout cela avait déjà été enlevé du temps de Pline, car il ne parle que de l'autel du dieu, ouvrage admirable de Céphisodote, qui avait fait aussi la statue de Minerve qu'on voyait dans le même endroit. Antiphon parle d'un Jupiter Ctésius qui avait un autel ou un temple dans le Pirée; je ne sais pas si c'est de lui qu'il s'agit ici. Cela est d'autant plus probable, qu'il paraît par ce que dit Harpocration que ce dieu présidait au commerce. (*Note de* CLAVIER.)

(⁵) Sur cet artiste et sur tous ceux qui seront nommés dans le cours de la relation, consultez le *Catalogue des artistes de l'antiquité jusqu'à la fin du sixième siècle de notre ère*, par le comte de Clarac, Paris, 1844; la *Lettre à M. Schorn, Supplément au Catalogue des artistes de l'antiquité grecque et romaine*, par Raoul Rochette, Paris, 1845.

la plus grande vénération pour Vénus, qui a plusieurs temples chez eux. Celui de Vénus Doritis est le plus ancien; celui de Vénus Acrée a été bâti ensuite; le plus moderne de tous est celui de Vénus nommée Euplée par les Gnidiens, mais plus généralement connue sous le nom de Vénus de Gnide.

Les Athéniens ont à Munychie un autre port et un temple de Diane Munychia (1); et à Phalère, comme je l'ai déjà dit, un troisième port, avec un temple de Cérès auprès. On y voit aussi un temple de Minerve Sciras; un peu plus loin, un temple de Jupiter, et des autels érigés aux dieux inconnus (2), aux héros, aux fils de Thésée et à Phalérus, qui fit avec Jason le voyage de Colchos, disent les Athéniens. Androgée, fils de Minos, y a pareillement un autel qu'on nomme l'*autel du héros;* mais ceux qui cherchent à connaître mieux que les autres les antiquités du pays savent qu'il est dédié à Androgée.

Le promontoire Colias est à vingt stades de Phalère (3); c'est là qu'après la défaite des Mèdes, les débris de leur escadre furent jetés par les flots. On y voit la statue de Vénus Colias et celles des Génétyllides, déesses qui sont, je crois, les mêmes que celles qui portent le nom de Gennaïdes chez les Phocéens de l'Ionie. Sur la route de Phalère à Athènes est un temple qui n'a plus ni portes ni toit : il fut brûlé, dit-on, par Mardonius, fils de Gobryas. Si la statue qu'on y voit est, comme on le dit, un ouvrage d'Alcamènes, on conçoit pourquoi elle n'a pas été mutilée par Mardonius.

ATHÈNES. — SES MONUMENTS.

Entrée d'Athènes; les poëtes à la cour des rois; le Pompéion; portique. — En entrant dans la ville d'Athènes, vous trouvez le tombeau de l'Amazone Antiope. Pindare dit qu'elle avait été enlevée par Thésée et Pirithoüs; mais voici ce qu'on lit dans les vers d'Hégias de Trézène. Hercule, ayant assiégé la ville de Thémiscyre sur le Thermodon, ne put cependant pas parvenir à la prendre; elle lui fut livrée par Antiope, par amour pour Thésée, qui avait suivi Hercule dans cette expédition. Les Athéniens, de leur côté, disent que les Amazones étant venues dans l'Attique, Antiope fut percée d'un coup de flèche par Molpadie, qui fut elle-même tuée par Thésée, et on montre aussi son tombeau à Athènes (4).

En montant du Pirée à la ville, on découvre les ruines des murs que Conon fit bâtir après le combat naval de Gnide; car ceux que Thémistocle avait construits après la retraite des Mèdes furent démolis pendant la tyrannie des trente. Deux personnages très-connus, Ménandre, fils de Diopithès, et Euripide, ont leurs tombeaux sur cette route. Celui d'Euripide est un cénotaphe, car ce poëte, étant allé vers le roi Archélaüs, fut enterré dans la Macédoine. Beaucoup d'écrivains ont raconté comment il mourut, et je veux bien croire ce qu'ils disent.

Les poëtes fréquentaient alors les rois; déjà, avant Euripide, Anacréon avait vécu auprès de Polycrate, tyran de Samos; Hiéron avait reçu Eschyle et Simonide à Syracuse; Denys, qui fut par la suite tyran de la Sicile, avait Philoxène à sa cour; Antagoras de Rhodes et Aratus de Soles vinrent à celle d'Antigone, roi de Macédoine. Mais Homère et Hésiode, ou n'eurent pas le bonheur d'être recherchés par des souverains, ou le dédaignèrent; Hésiode, parce qu'il aimait la vie champêtre et craignait la fatigue des voyages. Pour Homère, qui en avait fait de fort longs, il préféra une vaste renommée aux

(1) Les Myniens d'Orchomène, chassés de leur pays par des Thraces, se réfugièrent dans l'Attique, et Munychus, fils de Pantaclès, qui y régnait alors, leur permit de s'établir dans cet endroit, auquel ils donnèrent le nom de leur bienfaiteur. Il y avait aussi à Sicyone un temple de Diane Munychia avec une statue qu'on attribuait à Dipænus et Scyllis.

(2) « Paul, étant au milieu de l'aréopage, leur dit : Seigneurs Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès; car ayant regardé en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel sur lequel il est écrit : *Au Dieu inconnu.* C'est donc *ce Dieu*, que vous adorez sans le connaître, que je vous annonce. » (*Actes des Apôtres*, chap. 17.)

(3) Étienne de Byzance, Hésychius, Harpocration, Photius et le Scholiaste d'Aristophane, disent que le promontoire Colias avait pris son nom de sa ressemblance avec l'os de la jambe. Suivant d'autres auteurs, un jeune homme de l'Attique, fait captif par des pirates tyrrhéniens, fut délivré par la fille de leur chef; de retour dans l'Attique, il érigea ce temple à Vénus, pour lui témoigner sa reconnaissance, et la surnomma Coliade, parce qu'il avait été enchaîné par la jambe. Enfin, on prétend qu'un jour Ion offrant un sacrifice, un corbeau enleva la jambe de la victime et la laissa tomber en cet endroit. Lycophron parle d'une Vénus Colotis de l'île de Chypre, et raconte à ce sujet une histoire à peu près pareille à celle dont je viens de parler. (CLAVIER.)

(4) Sur les Amazones, voyez page 136.

avantages de la fortune qu'il aurait pu trouver dans le commerce des grands. Il nous présente, en effet, dans ses poëmes, Démodocus à la cour d'Alcinoüs, et il nous apprend qu'Agamemnon, partant pour le siége de Troie, avait laissé je ne sais quel poëte auprès de son épouse.

On voit à peu de distance des portes de la ville un tombeau sur lequel est un guerrier debout près de son cheval. Je ne sais pas qui c'est, mais l'homme et le cheval sont l'ouvrage de Praxitèle.

En entrant dans la ville, vous trouvez un édifice [1] pour l'appareil des pompes religieuses qui se font, les unes tous les ans, les autres à des époques plus éloignées. Non loin de là, un temple de Cérès renferme la statue de la déesse, celle de sa fille, et Iacchus tenant à la main une torche. Une inscription gravée sur le mur en lettres attiques nous apprend que ces statues sont de Praxitèle. Près de ce temple est un Neptune à cheval, lançant sa pique au géant Polybotes [2], sur lequel les habitants de Cos racontent une fable où il est question du promontoire de la Tortue. L'inscription qu'on y lit maintenant indique un autre personnage que Neptune.

Depuis les portes de la ville jusqu'au Céramique règnent des portiques devant lesquels sont des statues en bronze représentant différents personnages, hommes ou femmes, qui se sont distingués ou par leurs actions ou par leurs écrits. Un de ces portiques renferme quelques temples de dieux, un gymnase qui porte le nom de Mercure, et même encore la maison de Polytion, où quelques Athéniens d'un rang distingué parodièrent les mystères d'Éleusis; elle est maintenant consacrée à Bacchus, qui a reçu le surnom de Melpoménus, comme Apollon celui de Musagète, et pour la même raison. Ce portique vous présente aussi les statues de Minerve Pæonia, de Jupiter, de Mnémosyne, des Muses et d'Apollon, faites et offertes par Eubulide; on y voit encore Acratus, l'un des génies de la suite de Bacchus; mais ce n'est qu'une tête enchâssée dans le mur. Après l'enceinte consacrée à Bacchus, vous trouvez un petit édifice avec des statues de terre qui représentent Amphictyon, roi des Athéniens, donnant un repas à Bacchus et aux autres dieux. Là se voit enfin Pégase d'Éleuthère, qui introduisit à Athènes le culte de Bacchus; il fut secondé par l'oracle de Delphes, qui rappela aux Athéniens le voyage du dieu dans l'Attique, du temps d'Icarius.

Amphictyon parvint au trône de la manière suivante. Actæus fut, dit-on, le premier roi de ce qu'on nomme maintenant l'Attique. Cécrops, qui avait épousé sa fille, prit la couronne après sa mort; il eut trois filles, Hersé, Aglaure, Pandrose, et un fils nommé Érysichthon, qui ne régna point, étant mort avant Cécrops, dont le trône fut occupé par Cranaüs, le plus puissant des Athéniens. Cranaüs eut plusieurs filles, entre autres Atthis, de qui le pays prit le nom d'Attique au lieu de celui d'Actée qu'il portait auparavant. Amphictyon se révolta contre Cranaüs, dont il avait cependant épousé la fille, le détrôna, et fut renversé lui-même par Érichthonius et ses partisans. On dit qu'Érichthonius n'avait point de père mortel, et qu'il était fils de Vulcain et de la Terre.

Le Céramique, ses portiques, ses temples et ses statues. — Le quartier appelé le Céramique [3] tient son nom du héros Céramus, qu'on dit aussi fils de Bacchus et d'Ariane. Le portique royal est le premier à droite; c'est là que siége celui des archontes annuels qui prend le titre de roi. Il y a sur le faîte de ce portique quelques figures en terre cuite : Thésée précipitant Sciron dans la mer, Héméra portant Céphale. Elle eut de lui un fils nommé Phaéthon, qu'elle fit gardien de son temple, ainsi que le racontent plusieurs poëtes, entre autres Hésiode, dans ses vers sur les femmes célèbres. Près de ce portique sont des statues qui représentent Conon debout, Timothée son fils, et le roi de Chypre Évagoras, qui engagea le roi Artaxerxès à confier les vaisseaux phéniciens à Conon. Évagoras donna ce conseil parce qu'il était Athénien lui-même et originaire de Salamine; il descendait, en effet, de Teucer et d'une fille de

(1) On nommait cet édifice *Pompeum (Pompeion)* : on suppose qu'il était entouré de portiques. On y voyait une peinture représentant des comédiens.

(2) Plusieurs peintures de vases grecs représentent Neptune ou Posidon terrassant le géant Éphialtes. (Voyez *Élite des monuments céramographiques*, par Ch. Lenormant et de Witte, planches 5 et 6.)

(3) Suivant Pline, ce nom serait venu d'un certain Chalcosthène, modeleur en terre, qui avait établi ses ateliers dans ce quartier. (*Ceramicai*, fabriques de poterie.)

Une partie du Céramique, dans l'enceinte de la ville, comprenait un grand nombre de temples, de portiques et de théâtres; une autre, partie extérieure, renfermait le jardin d'Académus et les tombeaux de citoyens morts en combattant pour la patrie.

Cinyras. Là sont aussi Jupiter surnommé Éleuthérius, et l'empereur Adrien, qui, répandant ses bienfaits sur d'autres peuples soumis à son empire, en combla particulièrement les Athéniens.

Dans le portique qui est derrière sont peints les douze grands dieux, et, sur le mur opposé, Thésée, la Démocratie et le Peuple. On a voulu exprimer par là que ce fut Thésée qui établit à Athènes un gouvernement fondé sur l'égalité. En effet, l'opinion vulgaire veut que Thésée ait remis le gouvernement au peuple et que la démocratie ait subsisté jusqu'à l'usurpation de Pisistrate. D'autres traditions, également fausses, ont cours parmi la multitude; comme elle ne connaît pas l'histoire, chacun prend pour des vérités ce qu'il a entendu dès son enfance dans les chœurs religieux et dans les tragédies.

On a peint dans ce même portique la bataille de Mantinée, où les Athéniens étaient comme auxiliaires des Lacédémoniens. Xénophon et d'autres ont écrit toute l'histoire de cette guerre : la prise de la Cadmée, la défaite des Lacédémoniens à Leuctres, l'invasion des Béotiens dans le Péloponèse, et comment les Athéniens envoyèrent des secours aux Lacédémoniens. Le tableau dont il s'agit représente le combat de la cavalerie; les personnages les plus connus sont : Gryllus, fils de Xénophon, du côté des Athéniens; et, parmi les Béotiens, Épaminondas de Thèbes. Ces tableaux sont d'Euphranor, qui a peint aussi, dans le temple voisin, Apollon surnommé Patroüs; des deux statues d'Apollon placées devant ce temple, l'une est de Léocharès; celle d'Apollon Alexicacus est de Calamis. Ce surnom du dieu vient, disent les Athéniens, de ce qu'il leur indiqua, par un oracle rendu à Delphes, les moyens de faire cesser la peste dont ils étaient affligés en même temps que de la guerre du Péloponèse.

On a bâti dans le même endroit un temple de la mère des dieux (1); la statue a été faite par Phidias. Près de là est le sénat des cinq cents qui se renouvelle chaque année. On y remarque une statue de Jupiter Bulæus; un Apollon, ouvrage de Pisias, et une statue du Peuple, de la main de Lyson. Protogène de Caune et Olbiades y ont peint, le premier, les législateurs d'Athènes, et le second, ce Callippus qui conduisit les Athéniens aux Thermopyles, pour s'opposer à l'irruption des Gaulois dans la Grèce.

Le Tholus; statues de dieux, de héros, de grands hommes et de rois. — L'édifice nommé le Tholus (2) est près du sénat des cinq cents. Les prytanes (3) y offrent des sacrifices, et l'on y voit quelques statues d'argent.

Un peu plus haut sont les statues des héros (les éponymes) dont les tribus d'Athènes ont dans la suite pris les noms.

Après les statues des éponymes, vous trouvez des statues de dieux : Amphiaraüs; la Paix tenant dans ses bras Plutus encore enfant; la statue en bronze de Lycurgue, fils de Lycophron; Callias, qui, suivant la plupart des Athéniens, fit au nom de tous les Grecs la paix avec Artaxerxès, fils de Xerxès; enfin Démosthènes, que les Athéniens forcèrent de se retirer à Calaurie, île en face de Trézène. Dans la suite ils le rappelèrent; ils l'exilèrent encore après leur défaite à Lamie, et il retourna de nouveau à Calaurie, où il finit par s'empoisonner. Il fut le seul des exilés grecs qu'Archias ne put pas livrer à Antipater et aux Macédoniens. Cet Archias, natif de Thurium, s'était chargé d'une commission bien barbare, de livrer à la vengeance d'Antipater tous ceux qui avaient été d'une faction opposée à celle des

(1) Les bâtiments qui entouraient ce temple servaient d'archives aux Athéniens.

(2) « ..... Il n'y avait dans cet édifice aucun des ornements somptueux et des riches objets d'art qui décoraient les autres édifices d'Athènes. C'était vraisemblablement un des restes de la vieille cité, un de ces monuments archaïques de la même catégorie que le Pnyx et l'Aréopage, dont on respecta la simplicité primitive en même temps que les institutions qu'ils rappelaient. Le nom de Tholus indique une chambre voûtée, ronde, se terminant en pointe et représentant la forme d'un bonnet phrygien, une chambre telle qu'était l'arrière-salle d'une étuve. Cette définition des édifices appelés Tholus convient parfaitement à la salle souterraine nommée aujourd'hui la *prison de Socrate*, et qui est taillée dans le rocher... Le Tholus fut probablement le trésor et le palais des anciens rois d'Athènes. Et comme l'autorité de ceux-ci passa ensuite aux prytanes, on comprend pourquoi ces magistrats sacrifiaient au Tholus. C'était dans cet édifice que l'on renfermait les clefs de la citadelle et le trésor public. Les trente tyrans y siégeaient. » (Alfred Maury.)

(3) Dans l'origine, les prytanes étaient des magistrats inférieurs aux archontes, et qui rendaient la justice dans certaines circonstances. Plus tard, on donna ce nom aux présidents du sénat et à d'autres citoyens honorés du privilége d'être nourris à temps ou à vie, aux frais de l'État, dans le Prytanée. On entretenait un feu perpétuel sur l'autel de la cité, dans le Prytanée d'Athènes. Cet édifice était considéré comme le foyer de la ville même, et c'était là que l'on donnait l'hospitalité aux ambassadeurs étrangers ou aux envoyés athéniens au retour de missions accomplies avec succès.

Macédoniens, avant la défaite des Grecs dans la Thessalie. C'est ainsi que Démosthènes devint victime de son amour pour les Athéniens. On a dit, avec beaucoup de raison, ce me semble, que celui qui se livre sans réserve aux affaires publiques, et qui croit pouvoir compter sur le peuple, n'a jamais une heureuse fin.

Il y a près de la statue de Démosthènes un temple de Mars où l'on voit deux statues de Vénus, une de Mars faite par Alcamènes, une de Minerve, ouvrage de Locrus de l'île de Paros, et une d'Enyo, faite par les fils de Praxitèle. On voit autour du temple Hercule, Thésée, Apollon, dont les cheveux sont ceints d'une bandelette; Caladès, qui a écrit, dit-on, des lois pour les Athéniens, et Pindare qui, les ayant loués dans ses vers, reçut d'eux, entre autres récompenses, les honneurs d'une statue. Non loin de là sont Harmodius et Aristogiton, qui tuèrent Hipparchus. On trouvera dans d'autres livres des détails sur la cause de leur conspiration, et sur les moyens qu'ils prirent pour l'exécuter. Anténor a fait les plus anciennes de ces statues d'hommes célèbres, et Critias les autres. Xerxès ayant pris Athènes, que ses habitants avaient abandonnée, emporta ces statues avec le reste du butin; mais Antiochus les renvoya par la suite aux Athéniens.

Devant l'entrée du théâtre nommé l'Odéon sont les statues des rois d'Égypte, tous connus sous le nom de Ptolémée, mais distingués par des surnoms tels que Philométor pour l'un, Philadelphe pour un autre, et Ptolémée, fils de Lagus, surnommé Soter par les Rhodiens. Ptolémée Philadelphe est celui dont j'ai fait mention en parlant des éponymes; la statue d'Arsinoé sa sœur est près de la sienne.

A la suite des statues des rois d'Égypte, on voit celles de Philippe et d'Alexandre son fils, qui ont fait de trop grandes choses pour n'en parler qu'incidemment dans un ouvrage dont ils ne sont pas le sujet. Les honneurs que les Athéniens ont rendus aux rois d'Égypte sont fondés sur une reconnaissance réelle pour les bienfaits qu'ils en ont reçus; ceux qu'ils ont décernés à Philippe et à Alexandre sont principalement l'ouvrage de la flatterie du peuple; quant à Lysimaque, ce n'est point par bienveillance qu'ils lui ont érigé une statue, mais c'est parce qu'ils pensaient qu'il pouvait leur être utile dans les circonstances où ils se trouvaient.

Lysimaque était Macédonien et l'un des gardes du corps d'Alexandre le Grand, qui, dans un accès de colère, l'ayant fait enfermer dans une loge avec un lion, fut tout étonné de voir qu'il avait dompté cet animal. Il conçut dès lors pour lui beaucoup d'admiration et le distingua comme l'un des plus braves Macédoniens. Après sa mort, Lysimaque devint roi des Thraces voisins de la Macédoine, c'est-à-dire de ceux qui étaient déjà soumis à Philippe et à Alexandre, et qui ne forment qu'une portion peu considérable de la nation thrace. En effet, excepté les Celtes, aucun peuple ne peut se prétendre aussi nombreux que les Thraces : jamais, avant que les Romains les eussent vaincus, ils n'avaient été complétement soumis. Aujourd'hui toute la Thrace obéit à Rome, ainsi que tout le pays des Celtes, du moins ce qui valait la peine d'être conquis; car les Romains ont volontairement négligé les portions que la rigueur du froid ou la nature du sol rendent stériles; encore y possèdent-ils tout ce qui peut avoir quelque importance.

On voit aussi à Athènes une statue de Pyrrhus. Ce prince ne tenait à Alexandre que par son extraction : il avait pour père Éacides, fils d'Arymbas, et Olympias, mère d'Alexandre, était fille de Néoptolème, né, ainsi qu'Arymbas, d'Alcétas, fils de Tharypas. On compte quinze générations d'hommes depuis ce dernier jusqu'à Pyrrhus, fils d'Achille.

En entrant dans l'Odéon d'Athènes (1), vous trouvez plusieurs statues, et entre autres un Bacchus

(1) Les édifices que l'on nommait odéon *(odeion)* avaient été construits à la plus belle époque de l'art grec, dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ. C'étaient des salles de concert, de concours public pour la musique vocale et instrumentale; il est probable qu'ils servaient aussi aux répétitions des grands chœurs scéniques. Ils différaient des théâtres en ce qu'ils étaient d'une moindre dimension et qu'ils étaient clos, dans leur partie supérieure, de manière à retenir le son. D'après Vitruve, le plafond ou toit de l'Odéon de Périclès était fait avec les mâts des vaisseaux de Xerxès pris à Salamine. Le plafond ou toit de l'Odéon d'Hérode Atticus était fait en poutres de bois de cèdre sculpté. Cet édifice pouvait contenir 8 000 personnes. (Leake, *Topogr. d'Athènes.)*

Il paraît résulter de quelques passages recueillis dans divers auteurs, que la disposition intérieure des odéons était semblable à celle des théâtres : l'orchestre était réservé aux chanteurs; les instrumentistes se plaçaient sur le proscénium. Comme on n'avait point à changer de décoration, le mur de la scène restait couvert de peintures. (Voyez plus loin, dans la description de la Laconie, le plan d'un théâtre grec.)

qui mérite d'être vu. Près de là est la fontaine Ennéacrunos (à neuf tuyaux) qui a été ainsi décorée par Pisistrate. Il y a des puits dans tout le reste de la ville, mais il n'y a pas d'autre fontaine. Au dessus de cet édifice sont deux temples dédiés, l'un à Cérès et à sa fille, et l'autre à Triptolème, dont on y voit la statue. Les Athéniens et leurs partisans savent que Triptolème, fils de Céléus, fut le premier qui sema du blé. On chante des vers de Musée (si toutefois ils sont de ce poëte) qui nous apprennent que Triptolème était fils de l'Océan et de la Terre. Suivant les vers d'Orphée (je ne crois pas non plus qu'ils soient de lui), Dysaulès eut deux fils, Eubuléus et Triptolème, auxquels Cérès enseigna la culture du blé pour les récompenser de ce qu'ils lui avaient appris de sa fille. Enfin, Chœrilus, Athénien, dit dans la tragédie d'Alopé, que Cercyon et Triptolème étaient tous deux fils d'une fille d'Amphictyon, mais que Rharus était le père de Triptolème, et Neptune celui de Cercyon.

Je me disposais à continuer ce discours et à décrire tout ce qu'on voit à Athènes dans le temple nommé l'Éleusinium, mais j'ai été arrêté par un songe; je m'en tiendrai donc à dire tout ce qu'il est permis à tout le monde de savoir.

Devant le temple où est la statue de Triptolème, on voit un bœuf de bronze que l'on conduit au sacrifice. Vous y remarquez aussi Épiménide de Gnosse, assis. On raconte qu'étant allé aux champs il entra dans une caverne, où il s'endormit, et ne s'éveilla qu'au bout de quarante ans. Il fit des vers dans la suite et purifia plusieurs villes, entre autres celle d'Athènes.

Un peu plus loin est le temple d'Eucléia (la bonne renommée), qui a été fait aussi du produit des dépouilles des Mèdes débarqués à Marathon. Cette victoire me paraît celle dont les Athéniens tiraient le plus de vanité : aussi le poëte Eschyle, se voyant près de sa fin, ne voulut rappeler dans son épitaphe ([1]) ni les poésies qui lui ont acquis tant de réputation, ni les combats d'Artémisium et de Salamine, où il s'était distingué; il se contenta d'y inscrire son nom, celui de sa patrie, et d'ajouter qu'il avait pour témoins de sa valeur le bois sacré de Marathon et les Mèdes qui y débarquèrent.

Le temple de Vulcain; le Pœcile; l'autel de la Pitié; le Ptolémèum; Thésée; Aglaure; Ilithye; le Prytanée; Adrien. — Le temple de Vulcain est au-dessus du Céramique et du portique royal. Dans ce temple, la statue de Minerve est auprès de celle de Vulcain, et en voyant la couleur bleue foncée des yeux de la déesse, j'ai reconnu que c'était une tradition libyenne. Les Libyens disent, en effet, que Minerve était fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis, et c'est pour cela qu'elle a, comme Neptune, les yeux couleur d'eau de mer. On voit tout auprès le temple de Vénus Uranie. Le culte de cette déesse a pris naissance chez les Assyriens; il fut adopté ensuite par les Cypriens de Paphos et les Phéniciens d'Ascalon dans la Palestine; les habitants de Cythère le reçurent de ces derniers, et Égée, attribuant au courroux de cette déesse le malheur qu'il avait d'être encore sans enfants, ainsi que l'infortune de ses sœurs ([2]), introduisit son culte dans Athènes. La statue en marbre de Paros qu'on voit maintenant dans son temple est l'ouvrage de Phidias. Il y a chez les Athmonéens, l'un des peuples de l'Attique, un temple d'Uranie bâti, à ce qu'ils disent, par Porphyrion, qui avait régné dans l'Attique avant Actéus. On raconte dans les bourgs beaucoup de choses bien différemment qu'on ne le fait dans la ville.

En allant au Pœcile, portique ainsi nommé à cause des peintures dont il est orné ([3]), on trouve un Mercure Agoræus en bronze ([4]), et tout auprès une porte avec un trophée dessus pour la victoire que la cavalerie athénienne remporta sur Plistarque, frère de Cassandre, qui commandait la cavalerie de ce prince et celle de ses alliés.

Quand vous entrez dans le portique même, vous voyez d'abord un tableau représentant les Athéniens

([1]) Voici cette épitaphe : « La fertile Géla a élevé ce tombeau à Eschyle, Athénien, fils d'Euphorion; le bois sacré de Marathon peut parler de sa valeur, qui est connue des Mèdes à l'épaisse chevelure. »

([2]) Pausanias suppose ici que Progné et Philomèle étaient sœurs d'Égée; mais il se trompe, et Apollodore a fort bien distingué les deux Pandion. (Cl.)

([3]) Ce portique se nommait anciennement le portique de Pisianax. On lui donna par la suite le nom de *Poikilê* (variée), à cause des peintures dont il était orné. Lamie, célèbre joueuse de flûte et courtisane athénienne, avait fait ériger à Sicyone un portique auquel elle avait aussi donné le nom de Pœcile, sans doute en mémoire de sa patrie. (Cl.)

([4]) Lucien a décrit cette statue qui servait souvent de modèle aux artistes.

rangés en bataille en présence des Lacédémoniens, à Énoé, dans l'Argolide. On n'en est point encore au fort de la mêlée, et il ne s'est encore fait aucune action éclatante ; le combat ne fait que de commencer, et l'on vient seulement d'en venir aux mains. Sur le mur du milieu on voit le combat de Thésée et des Athéniens contre les Amazones. Ces femmes sont les seules que leurs défaites n'aient pas empêchées de se présenter avec intrépidité à de nouveaux périls ; car, malgré la prise de Thémiscyre par Hercule, et la perte de l'armée qu'elles avaient envoyée ensuite contre Athènes, elles ne laissèrent pas d'aller au secours des Troyens contre les Athéniens eux-mêmes et les autres Grecs. Après les Amazones, se présentent les Grecs qui viennent de prendre Troie. Les chefs sont assemblés pour délibérer sur l'attentat d'Ajax contre Cassandre. On aperçoit dans le tableau Ajax lui-même, Cassandre et d'autres captives (1). Plus loin, la bataille de Marathon : les Béotiens de Platée et des autres villes alliées de l'Attique en sont aux mains avec les barbares, et de ce côté l'avantage est à peu près égal des deux parts. Hors du champ de bataille, les barbares sont en fuite et se poussent les uns les autres dans le marais. A l'extrémité se distinguent les vaisseaux phéniciens ; les Grecs tuent les Perses qui cherchent à y monter (2). Vous distinguez dans ce tableau le héros Marathon de qui le bourg a pris le nom ; Thésée, qui paraît sortir de la terre, et Minerve et Hercule ; car les Marathoniens, à ce qu'ils disent eux-mêmes, sont les premiers qui aient rendu les honneurs divins à Hercule. Les plus reconnaissables parmi les combattants sont Callimaque, qui était alors polémarque ; Miltiade, l'un des généraux ; et le héros Echetlus, dont je parlerai par la suite. Sous ce portique sont des boucliers d'airain : les uns ont été pris aux Scionéens et à leurs alliés ; ainsi nous l'apprend l'inscription placée au-dessus ; les autres, enduits de poix afin d'être préservés de la rouille, sont, dit-on, ceux des Lacédémoniens faits prisonniers dans l'île de Sphactérie.

Devant ce portique, plusieurs statues en bronze représentent des hommes célèbres. Vous y voyez d'abord Solon, qui donna des lois aux Athéniens ; ensuite Séleucus, à qui sa grandeur future avait été annoncée dès les commencements par des présages non douteux.

Il y a sur la place publique d'Athènes (3) plusieurs monuments peu remarqués en général, entre autres l'autel de la Pitié, divinité la plus utile de toutes dans les diverses vicissitudes de la vie, et que les Athéniens seuls honorent d'un culte particulier. Ils se sont distingués, en effet, non-seulement par leur humanité, mais encore par leur piété envers les dieux, car ils ont érigé des autels à la Pudeur, à la Renommée et à la Valeur, et leur exemple prouve évidemment que ceux qui se signalent par leur piété en sont récompensés par une prospérité constante.

Le Ptoléméum (4), gymnase peu distant de la place publique, a pris le nom de son fondateur. On y trouve des hermès de marbre qui méritent d'être vus, une statue en bronze de Ptolémée, celles de Juba le Libyen et de Chrysippe de Soles.

(1) Plutarque dit que ce tableau était de Polygnote.

(2) Peinture de Paménus, frère de Phidias. Les chefs grecs y étaient représentés de grandeur naturelle.

(3) L'agora était chez les Grecs ce que le forum a été chez les Romains, une vaste place où l'on s'assemblait pour traiter
des affaires publiques et particulières. Dans les premiers temps, cette place n'était qu'un terrain uni qui s'étendait devant le
palais du roi ou du chef, ou, si la ville était maritime, près du port. Dans la suite, on entoura l'agora de portiques ou
colonnades, de statues consacrées au culte, à la justice, à l'administration, aux transactions publiques et privées. (Voyez
plus loin, dans la description de l'Élide, une gravure et une note relatives aux agoras.)

(4) La gymnastique était l'une des trois branches essentielles dont se composait l'éducation d'un jeune Grec. Les deux
autres étaient la grammaire et la musique. Aristote en admettait une quatrième, le dessin ou la peinture. Mais ce n'étaient
pas seulement les jeunes gens qui se livraient assidûment à la gymnastique ; les Grecs de tout âge s'étudiaient à entretenir,
par le moyen de ces exercices, la force, la souplesse du corps et la santé.

Le mot gymnase venait du mot *gumnos* (nu), parce que dans les gymnases on se dépouillait de tous ses vêtements ou
l'on ne gardait qu'une légère tunique, le *chiton*, dernier vêtement de dessous chez les Grecs. Le chiton dorien était de
coton, court et sans manches ; le chiton ionien était de lin, très-long, et avait des manches.

Ce fut vers le temps de Solon que l'on construisit les gymnases.

Athènes possédait trois grands gymnases : le Lycée, le Cynosarge et l'Académie, sans compter d'autres gymnases de
moindre importance et moins anciens, et que l'on appelait palestres.

On a découvert des ruines de gymnase à Éphèse, à Hermopolis, et à Alexandrie dans la Troade.

Dans toutes les villes, les gymnases étaient construits sur un même plan, et divisés en trois parties principales.

On entrait d'abord dans un péristyle de forme carrée ayant environ 1 200 pieds de circonférence, et composé de quatre
portiques. Trois de ces portiques étaient réservés aux philosophes, rhéteurs et autres qui venaient s'y asseoir, écouter des

Le temple de Thésée est voisin de ce gymnase. On y voit peints, d'abord le combat des Athéniens contre les Amazones, combat représenté aussi sur le bouclier de Minerve et sur le piédestal de la statue de Jupiter Olympien; puis, la bataille des Centaures et des Lapithes : Thésée a déjà tué un Centaure;

discours ou converser. Le quatrième portique, du côté sud, était double et contenait, au centre : 1° l'*ephebeum*, vaste salle plus longue que large, et garnie de siéges, où les jeunes gens s'exerçaient le matin, en l'absence de spectateurs; — à droite, 2° le *coryceum* ou l'*apodyterium*, où ils quittaient leurs vêtements; 3° le *conisterium*, où ils se couvraient de poussière; 4° en retour du portique, le bain froid; — 5° à gauche de l'*ephebeum*, l'*elæothesium*, où l'on était frotté d'huile par les aliptes; 6° le *frigidarium*; 7° le *propnigeum*, en retour du portique; 8° auprès, mais plus intérieurement, derrière le *frigidarium*, le sudatoire voûté, deux fois plus long que large, et ayant en retour, d'un côté le *laconicum*, et de l'autre le bain chaud; 9° le *spheristerium*; etc.

Au delà de ce péristyle était un autre espace plus vaste, planté au centre d'arbres et de bosquets, entouré de portiques, de stades couverts nommés *xystes* et où les athlètes s'exerçaient pendant l'hiver, d'allées découvertes ou paradromides, etc.

La troisième partie du gymnase était un vaste stade où un très-grand nombre de spectateurs pouvaient assister aux luttes des athlètes.

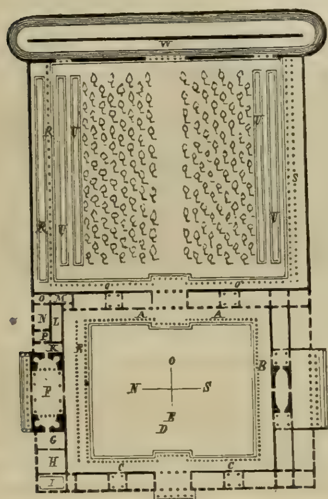
On ouvrait les gymnases au lever du soleil; on les fermait à son coucher.

Les esclaves n'étaient pas admis aux exercices gymnastiques.

L'entrée des gymnases était interdite aux femmes; seulement, à Sparte et dans quelques États doriens, les jeunes filles vêtues du chiton prenaient part aux exercices.

Le chef du gymnase avait le titre de gymnasiarque; c'était un magistrat, un personnage d'une haute importance et d'une autorité considérable. Comme marque distinctive de sa fonction, il portait un manteau de pourpre et des souliers blancs. Dans les premiers temps, on était revêtu de cette magistrature pour une année; sous les empereurs romains, on changeait les gymnasiarques jusqu'à douze et quatorze fois par année.

Les autres fonctionnaires du gymnase étaient : les cosmètes, qui présidaient à certains jeux et étaient assistés par les anti-cosmètes et deux hypocosmètes; — les sophronistes, chargés d'une direction morale, et assistés par les hyposophronistes; — les pédotribes, hypopédotribes et gymnastes, professeurs choisis parmi les anciens athlètes; — les aliptes, qui versaient



Plan d'un gymnase, par W. Newton. — D'après la description de Vitruve.

A, B, C, exèdres ou siéges sur trois côtés des portiques pour les philosophes, les rhéteurs, etc.
D, péristyle ou espace d'environ deux stades de tour, et entouré de portiques.
E, portique double, dont une moitié était à l'abri de la pluie pendant les jours de mauvais temps.
F, l'*ephebeum*.
G, le *coryceum* ou l'*apodyterium*.
H, le *conisterium*.
I, le *loutron*, ou bain froid.
K, l'*elæothesium*.
L, le *frigidarium*.
M, le *propnigeum*.
N, le *sudatorium*.
O, le *laconicum*.
P, le bain chaud.
Q, un des trois portiques extérieurs.
R, le *xystos*, ou portique simple, avec stade couvert, creusé et bordé de margelles, où l'on s'exerçait pendant l'hiver.
S, autre portique double, de l'autre côté des jardins et des promenades non couvertes, U.
W, vaste stade qui pouvait contenir des spectateurs.

l'huile sur les jeunes gens ou les frottaient de poussière avant la lutte, et servaient quelquefois de chirurgiens ou de professeurs.

Les exercices des enfants étaient des jeux qui semblent avoir existé de tout temps, entre autres la balle et la paume, la corde ou le bâton, que deux enfants tiraient de chaque extrémité pour éprouver leur force; la toupie ou le sabot; le scapedre, jeu où deux enfants se tournant le dos tenaient et tiraient par ses extrémités une corde jetée sur l'enfourchure d'un arbre ou au sommet d'un poteau, en s'efforçant de se soulever ou de se faire lâcher prise mutuellement.

Les exercices de la jeunesse et de l'âge mur étaient ceux du disque, du javelot, du saut, de la danse, de la lutte avec les poings, du pancrace, de la lampadéphorie, etc., etc.

Sur les gymnases et leurs jeux, on peut consulter : Burette, *Histoire des athlètes*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. I, 3; — G. Lobker, *die Gymnastick der Hellenen*, 1835; — Wachsmuth, *Hellen. Alterth.*, t. II; — J.-H. Krause, *die Gymnastick und Agonistik der Hellenen*, 1841; *Olympia*, 1838; *die Pythien, Nemeen*, 1841.

du reste, l'avantage est à peu près égal des deux parts. Le tableau peint sur le troisième mur du temple est presque inintelligible pour ceux qui n'en connaissent pas le sujet; ce qui vient, ou de ce que le temps



Naissance d'Érichthonius. — Peinture d'un cratère de la collection Casuccini, à Chiusi (1).

en a détruit une partie, ou de ce que Micon n'a pas peint l'histoire entière. Minos ayant emmené dans l'île de Crète Thésée et d'autres jeunes gens, il s'emporta contre Thésée, et, entre autres propos injurieux, il lui dit qu'il n'était pas fils de Neptune, et qu'il ne pourrait pas lui rapporter un anneau qu'il se trouvait avoir au doigt, s'il le jetait dans la mer. Et il jeta, dit-on, au même moment, cet anneau dans les flots. Thésée s'y précipita et en ressortit bientôt avec l'anneau et une couronne d'or qu'Amphitrite lui avait donnée.

On ne lui érigea un monument héroïque à Athènes que quelque temps après la défaite des Mèdes à Marathon, et lorsque Cimon, fils de Miltiade, ayant chassé les habitants de Scyros de leur île, pour venger la mort de Thésée, eut apporté ses ossements à Athènes.

Le temple des Dioscures est ancien; on les a représentés debout, et leurs enfants sont à cheval auprès d'eux. Polygnote a peint dans ce temple leur mariage avec les filles de Leucippus, et Micon a peint les héros qui s'embarquèrent avec Jason pour aller à Colchos; il a peint surtout avec le plus grand soin Acaste et ses chevaux.

L'enceinte consacrée à Aglaure est au-dessus du temple des Dioscures On raconte à son sujet que Minerve mit Érichthonius dans une boîte qu'elle confia aux trois sœurs Aglaure, Hersé et Pandrose, en leur défendant de chercher à savoir ce qu'elle contenait. Pandrose lui obéit, dit-on, mais les deux autres ouvrirent la boîte, et dès qu'elles virent Érichthonius, elles devinrent furieuses, et se précipitèrent du haut du rocher où est la citadelle, de l'endroit même où il est le plus escarpé. C'est par cet endroit que les Mèdes y montèrent et tuèrent ceux qui, croyant avoir mieux saisi que Thémistocle le sens de l'oracle, avaient entouré la citadelle de pieux et de pièces de bois.

Près de cette enceinte est le Prytanée, où sont écrites les lois de Solon. On y voit les statues de la Paix, de Vesta et de quelques hommes célèbres, entre autres celle d'Autolycus le Pancratiaste. Miltiade et Thémistocle y sont aussi, mais on a enlevé les inscriptions de leurs statues, pour y substituer les noms d'un Romain et d'un Thrace.

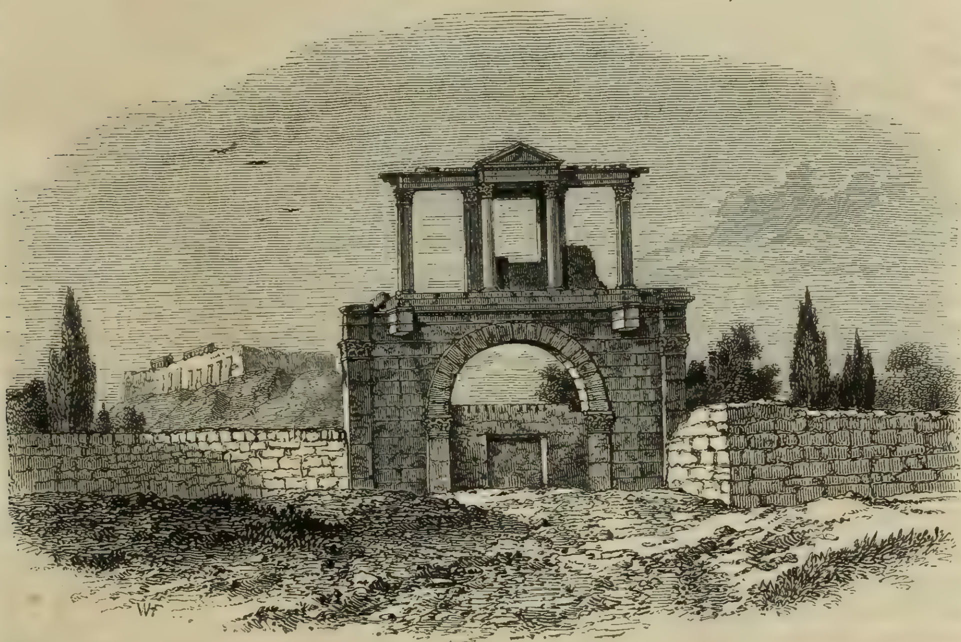
En allant de là dans le bas de la ville, vous trouvez le temple de Sérapis, divinité que les Athéniens reçurent de Ptolémée. Le temple le plus célèbre que ce dieu ait en Égypte est celui d'Alexandrie, et le plus ancien, celui de Memphis, où il n'est pas permis aux étrangers d'entrer, ni même aux prêtres, excepté lorsqu'on enterre le dieu Apis (2).

(1) Voyez *Élite des monuments céramographiques*, t. I, pl. 85.
(2) C'est à un jeune savant français, M. Mariette, que l'on doit la découverte récente du Sérapéum égyptien.

A peu de distance du temple de Sérapis, est une petite place où Thésée et Pirithoüs se concertèrent pour leur expédition contre Lacédémone et contre les Thesprotes. On a érigé près de là un temple à Ilithye qui vint, dit-on, du pays des Hyperboréens à Délos pour assister Latone dans ses couches (1). Les Déliens offrent des sacrifices à Ilithye, chantent en son honneur un hymne d'Olen, et disent que les autres peuples ont appris d'eux le nom de cette déesse, fille, suivant les Crétois, de Junon, qui lui donna le jour à Amnisus, dans le pays de Gnosse.

Les Athéniens sont les seuls chez qui les statues d'Ilithye, faites en bois, soient couvertes jusqu'aux pieds : deux de ces statues viennent de l'île de Crète et sont une offrande de Phèdre, si l'on en croit les femmes; la plus ancienne a été apportée de Délos par Érysichthon.

C'est l'empereur Adrien qui a fait ériger la nef du temple de Jupiter Olympien, et une statue de ce dieu, admirable, moins par sa dimension (car, à l'exception des colosses qu'on voit à Rhodes et à



Arc de Thésée ou d'Adrien (2).

Rome, les autres statues colossales sont à peu près de la même taille), que parce qu'elle est entièrement d'or et d'ivoire, et que, malgré sa grandeur, elle est travaillée avec beaucoup d'art. Avant d'entrer dans ce temple, vous trouvez quatre statues de l'empereur Adrien, deux en marbre de Thasos, et deux en marbre égyptien. Devant les colonnes s'élèvent d'autres statues que les Athéniens appellent les statues des colonies. L'enceinte du temple, qui n'a pas moins de quatre stades de tour, en est aussi remplie, chaque ville en ayant érigé une à l'empereur Adrien; mais les Athéniens les ont toutes surpassées en plaçant derrière le temple la statue colossale de ce prince, qui mérite d'être vue. On remarque divers monuments anciens dans cette enceinte : savoir, un Jupiter en bronze, le temple de Saturne et de Rhéa, et l'enceinte consacrée à la Terre surnommée Olympienne. Le sol de cette enceinte

(1) « Ilithye, compagne des parques prudentes, fille de la très-puissante Junon, écoute-moi, patronne des enfants. Sans toi, privés de voir et la lumière et la nuit sombre, nous ne connaîtrions jamais ta sœur Hébé, la belle. » (Pindare, septième *néméenne.)*

(2) Ce monument est en marbre du Pentélique; les blocs sont reliés entre eux par des crampons de métal.

offre une ouverture d'environ une coudée, par laquelle on dit que les eaux s'écoulèrent après le déluge de Deucalion. On y jette tous les ans des gâteaux de farine de froment pétrie avec du miel. Vous trouvez aussi dans l'enceinte du temple de Jupiter Olympien une statue placée sur une colonne, et qui représente Isocrate. On a fait sur cet orateur trois observations importantes : la première, qu'il fut très-constant dans ses habitudes, n'ayant pas cessé d'avoir des disciples jusqu'à la fin de sa très-longue vie, car il vécut quatre-vingt-dix-huit ans ; la seconde, qu'il se montra fort prudent, au point de ne vouloir jamais entrer dans les charges ni se mêler des affaires publiques ; la troisième enfin, qu'il aimait tellement la liberté, qu'à la nouvelle de la bataille de Chéronée, il se laissa mourir volontairement de chagrin.

Il y a dans le même endroit un trépied en bronze supporté par des Perses en marbre de Phrygie ; les figures et le trépied sont également dignes de remarque. L'ancien temple de Jupiter avait été érigé par Deucalion, à ce que disent les Athéniens ; et pour prouver qu'il avait demeuré à Athènes, ils montrent son tombeau, qui n'est pas très-éloigné du temple actuel.

Adrien a orné Athènes de plusieurs autres édifices, qui sont le temple de Junon, celui de Jupiter Panhellénien, et le Panthéon. Mais on admire surtout des portiques formés par cent vingt colonnes de marbre de Phrygie et dont les murs sont du même marbre ; on y voit des salles dont les plafonds sont ornés d'or et d'albâtre, et qui sont décorées de tableaux et de statues ; elles contiennent des livres. Le gymnase qui porte le nom d'Adrien est dans le même endroit ; il est orné de cent colonnes de marbre de Libye.

Après le temple de Jupiter Olympien [1], et dans son voisinage, est la statue d'Apollon Pythien, ainsi qu'un autre temple d'Apollon surnommé Delphinien. On raconte que ce temple étant achevé, à l'exception du toit, Thésée vint à Athènes, où il était absolument inconnu : sa tunique descendait jusqu'aux talons, et sa chevelure était tressée avec élégance. Lorsqu'il passa devant le temple, les ouvriers qui travaillaient au toit lui demandèrent en raillant comment il se faisait qu'une jeune fille en âge de se marier courût ainsi les champs toute seule. Il ne leur répondit rien, mais ayant dételé les bœufs de la voiture qui était près de là, il en jeta la couverture plus haut que le toit du temple qu'ils venaient de faire.

On ne dit rien de particulier sur l'endroit nommé les Jardins, ni sur le temple de Vénus, ni même sur la statue de cette déesse qui est auprès de ce temple. Cette statue est de forme carrée, comme les hermès, et l'inscription nous apprend que Vénus Uranie est l'aînée des Parques.

La Vénus dans les jardins d'Alcamènes [2] est un des ouvrages qu'on admire le plus à Athènes.

Le temple d'Hercule, nommé le Cynosarge, est près de là. Ceux qui ont lu l'oracle où il est question d'une chienne blanche, savent d'où vient ce nom. On y voit les autels d'Hercule et d'Hébé, fille de Jupiter, qui fut, dit-on, mariée à Hercule ; Alcmène et Iolaüs, qui aida Hercule dans la plupart de ses travaux, y ont aussi des autels.

Le Lycée a pris son nom de Lycus, fils de Pandion [3] ; il a été, dès son origine, et il est encore maintenant consacré à Apollon, qui a pris le surnom de Lycien. On dit que Lycus a aussi donné le nom de Lyciens aux Termiles, chez qui il se retira lorsque Égée l'eut chassé d'Athènes.

Derrière le Lycée est le tombeau de Nisus, roi de Mégare. Ce prince ayant été tué par Minos, fut emporté par les Athéniens, qui l'enterrèrent là. Suivant la tradition, ce Nisus avait des cheveux couleur de pourpre, et le destin avait décidé qu'il mourrait aussitôt qu'ils seraient coupés. Les Crétois arrivés dans la Mégaride en prirent du premier abord toutes les villes, et formèrent le siége de Nisée, où Nisus s'était réfugié. La fille de Nisus, devenue amoureuse de Minos, coupa les cheveux de son père. Voilà ce qu'on raconte.

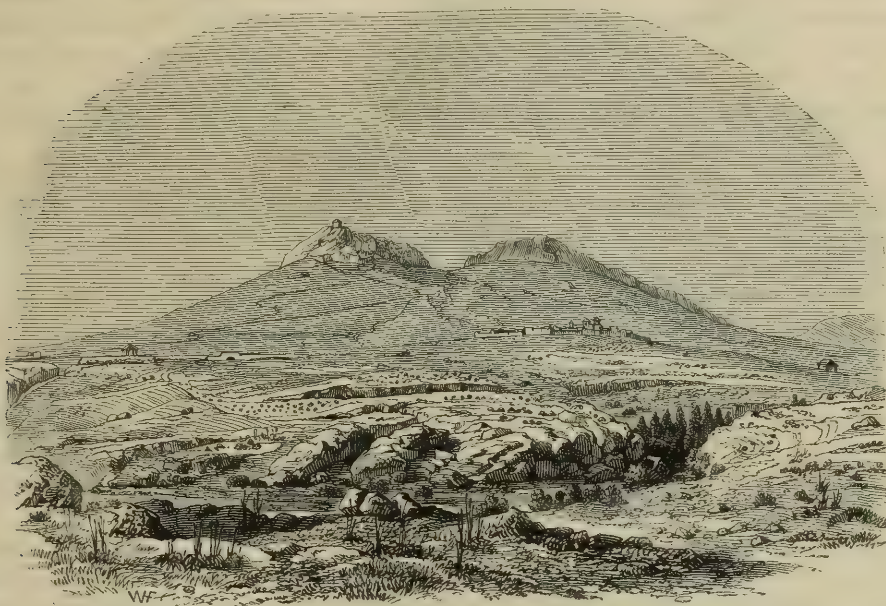
Les fleuves qui arrosent l'Attique sont l'Ilissus, l'Éridan, qui porte le même nom qu'un fleuve des Gaules et se jette dans l'Ilissus. On dit qu'Orithye jouait sur les bords de l'Ilissus, lorsque Borée

(1) Voyez plus loin, dans la description de l'Élide, le temple de Jupiter à Olympie.

(2) Alcamènes était élève de Phidias qui passait pour avoir mis la dernière main à cet ouvrage. Suivant Lucien, ce qu'on admirait le plus dans cette statue, c'étaient les parties saillantes du visage, les mains et les doigts. (Cl.)

(3) On cite souvent ce gymnase, qui était élevé près de l'Ilyssus. C'était le lieu où Aristote avait enseigné la philosophie en se promenant. Apollon y était représenté appuyé sur une colonne, le bras droit replié sur la tête, et un arc dans la main gauche.

l'enleva (1); elle devint son épouse, et ce fut en faveur de cette alliance que Borée vint au secours des Athéniens en faisant périr la plus grande partie des vaisseaux des barbares. Les Athéniens disent que



Les bords de l'Ilissus et le mont Hycabèthes.

l'Ilissus est consacré à différentes divinités, entre autres aux Muses, qui ont sur ses bords un autel, sous le nom de Muses Ilissiades.

En traversant l'Ilissus, vous trouvez le canton nomme Agræ, et le temple de Diane Agrotera. Cet endroit est, dit-on, le premier où Diane ait chassé à son arrivée de Délos; c'est pourquoi sa statue tient un arc. Il serait difficile de faire partager par une simple description le plaisir et l'admiration qu'on éprouve à la vue du stade de marbre blanc qui est près de là. Voici ce qui peut faire juger de sa grandeur. Sur les bords de l'Ilissus s'élève un mont qui forme un croissant, dont les deux extrémités vont rejoindre la rive du fleuve. Un Athénien nommé Hérodes en a fait un stade, et y a presque épuisé la carrière du mont Pentélique (2).

Les Trépieds sont une rue qui vient du Prytanée; on lui donne ce nom à cause de quelques petits temples sur lesquels sont des trépieds de bronze qui contiennent des statues d'un très-grand prix (3). On y voit le Satyre que Praxitèle regardait comme un de ses meilleurs ouvrages. Phryné lui ayant un jour demandé la plus belle de ses statues, il consentit, dit-on, à la lui donner, mais il ne voulut pas la désigner. Alors Phryné aposta un de ses esclaves qui vint en courant dire que le feu, ayant pris à la maison de Praxitèle, avait consumé la plus grande partie de ses ouvrages, que cependant tout n'avait pas péri. Praxitèle se précipita aussitôt à la porte en criant que tout le fruit de ses travaux était perdu, si la flamme n'avait pas épargné son Amour et son Satyre. Phryné le rassura en lui disant qu'il

(1) Voyez sur ce sujet un charmant passage de Platon, au commencement du dialogue entre Socrate et Phèdre sur le *Beau*

(2) Ce stade était celui où se célébraient les jeux des panathénées. L'orateur Lycurgue l'avait fait entourer de murs et en avait fait aplanir le sol. Hérodes, fils d'Atticus, ayant été couronné à la fête des panathénées, promit aux Athéniens de faire ce stade en marbre blanc, et il exécuta sa promesse. (Philostrate.) — Les Athéniens l'en récompensèrent par une épigramme.

Voyez plus loin, dans la description de la Messénie, le plan d'un stade.

(3) Suivant Stuart, le petit monument que l'on appelle la *Lanterne de Démosthènes* était un de ces temples.

n'y avait rien de brûlé, mais que, grâce à cette ruse, elle venait d'apprendre de lui-même ce qu'il avait fait de mieux; et elle choisit la statue de l'Amour.

On voit, dans le temple voisin, un Satyre encore enfant, présentant une coupe à Bacchus; l'Amour debout et le Bacchus qui est auprès sont de Thymilus. Le temple de Bacchus, qui est vers le théâtre, est le plus ancien de tous. Il y a dans la même enceinte deux temples et deux statues de Bacchus: l'un est le Bacchus d'Éleuthère, et l'autre, en ivoire et en or, est un ouvrage d'Alcamènes. Les peintures qui ornent ce lieu figurent Bacchus ramenant Vulcain au ciel.

Dans le voisinage du temple de Bacchus et du théâtre, est un édifice qui avait été bâti, dit-on, sur le modèle de la tente de Xerxès; il a été rebâti de nouveau, ayant été brûlé par Sylla, général romain, après la prise d'Athènes (1).

Theâtre; le temple d'Esculape; armes des Sarmates. — On voit dans le théâtre d'Athènes des portraits de poëtes tragiques et comiques, très-obscurs pour la plupart. Ménandre est, en effet, le seul de ces derniers qui ait eu de la célébrité, et parmi les tragiques qui sont là, Sophocle et Euripide sont les plus connus. On raconte que les Lacédémoniens ayant fait une irruption dans l'Attique au moment de la mort de Sophocle, Bacchus apparut en songe à celui qui les commandait, et lui ordonna de rendre à la nouvelle sirène les honneurs dus aux morts. Il pensa que ce songe désignait Sophocle et ses poésies; en effet, on compare encore maintenant le charme des poëmes et des discours au chant des sirènes. Je crois que le portrait d'Eschyle a été fait longtemps après sa mort, et après le tableau de la bataille de Marathon. Eschyle dit que dans sa jeunesse, s'étant endormi dans une vigne où il gardait les raisins, Bacchus lui apparut en songe, et lui ordonna de composer une tragédie; lorsqu'il fit jour, il essaya d'obéir au dieu, et y réussit avec beaucoup de facilité: c'est là ce qu'il racontait.

Sur le mur austral de la citadelle, du côté du théâtre, on voit une égide au milieu de laquelle est une tête dorée de la gorgone Méduse (2). Vers le sommet du théâtre, et dans les roches, au-dessous de la citadelle, est une grotte sur laquelle est un trépied qui renferme Apollon et Diane tuant les enfants de Niobé: c'est un rocher escarpé qui, vu de près, ne ressemble nullement à une femme; mais en vous éloignant un peu, vous croyez voir une femme ayant la tête penchée et en pleurs.

En allant du théâtre à la citadelle, vous trouvez le tombeau de Talus; Dédale, ayant tué ce Talus qui était son élève et fils de sa sœur, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Crète d'où il s'évada dans la suite, et il alla dans la Sicile vers Cocalus. Le temple d'Esculape mérite d'être vu à cause des statues du dieu, de ses enfants et des peintures dont il est orné. Il renferme la fontaine près de laquelle Halirrhothius, fils de Neptune, fut tué par le dieu Mars; meurtre qui devint le sujet d'un procès, le premier de ce genre.

On voit aussi dans ce temple une cuirasse sarmate, qui prouve que ces peuples ne sont pas moins industrieux que les Grecs. Les Sarmates n'ont ni mines de fer, ni moyens de se procurer ce métal, étant de tous les barbares de ces contrées, ceux qui ont le moins de commerce avec les étrangers: ils y suppléent de la manière suivante. Ils mettent à leurs lances des pointes d'os; leurs arcs sont de bois de cormier, ainsi que leurs flèches qui sont aussi armées d'os. Ils jettent des cordes sur leurs ennemis, et après les avoir enveloppés, ils détournent leurs chevaux, et renversent, en tirant ces cordes, tous ceux qui s'y trouvent pris. Quant à leurs cuirasses, voici comment ils les font: ils nourrissent tous beaucoup de chevaux, ce qui leur est facile, le pays étant possédé en commun et ne produisant que des herbes sauvages, car ce peuple est nomade. Ils se servent de ces chevaux non-seulement pour la guerre, mais encore pour leur nourriture et pour les sacrifices qu'ils font aux divinités du pays. Ils amassent la corne de leurs pieds, la nettoient et la fendent en plaques qu'ils assemblent comme des écailles de serpent; ceux qui n'ont point vu de serpent n'ont qu'à se représenter une pomme de pin encore verte, ses écailles peuvent très-bien se comparer aux plaques que les Sarmates font avec cette corne; ils les percent, les cousent les unes aux autres avec des nerfs de chevaux ou de bœufs, et en font des cui-

(1) Il semble, d'après un passage de Plutarque, que c'était l'odéon de Périclès, bâti en effet sur le modèle de la tente de Xerxès. On ne doit pas le confondre avec celui qu'avait fait construire Hérodes Atticus.

(2) Ce fut sans doute la tête de Méduse, dont il s'agit ici, qui fut volée par un certain Philogus dont parle Isocrate. Suidas le nomme Philéus. Meursius suppose que ce fut celle qui était sur la poitrine de la Minerve de Phidias; mais celle-ci était en ivoire, comme nous l'apprend Pausanias, et ne pouvait pas tenter la cupidité d'un voleur. (Cl.)

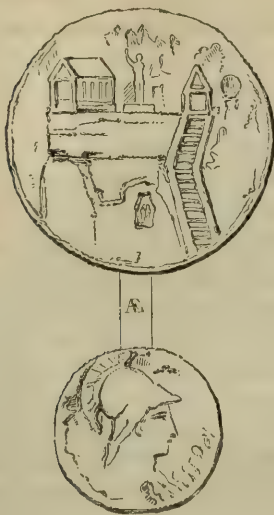
rasses non moins élégantes ni moins solides que celles des Grecs, car elles résistent également bien aux coups portés de près et aux javelots. Les cuirasses de lin sont bien moins utiles à la guerre qu'à la chasse, car le fer les pénètre en forçant un peu, tandis que les dents des lions et des léopards s'y émoussent. On peut voir des cuirasses de lin dans différents temples, et entre autres, dans celui d'Apollon Gryniéen, où il y a un bois sacré de la plus grande beauté, tout planté d'arbres cultivés, ou qui, sans produire de fruits, flattent agréablement la vue ou l'odorat.

Tombeau d'Hippolyte; propylées; peintures. — En continuant par là votre route vers la citadelle, après le temple d'Esculape, vous trouvez celui de Thémis, et, devant ce dernier, le tombeau de terre qu'on a élevé à Hippolyte. On dit que les imprécations de son père furent la cause de sa mort, et les barbares eux-mêmes, qui ne sont pas entièrement étrangers à la langue grecque, ont entendu parler de l'amour de Phèdre. On voit à Trézène un myrte dont les feuilles sont toutes percées; on prétend qu'il n'a pas toujours été ainsi, et que ces trous sont l'ouvrage de Phèdre, qui, dans le chagrin où la plongeait son amour, le perçait avec l'aiguille qui lui servait à tenir ses cheveux.

Vous trouvez ensuite le temple de la Terre Courotrophos (qui nourrit les enfants) et celui de Cérès Chloé (verdoyante). Ceux qui veulent comprendre ces surnoms peuvent interroger les prêtres.

La citadelle n'a qu'une seule entrée, tous les autres côtés étant très-escarpés ou fortifiés de murs (1).

(1) L'acropole. Au mois d'août 1656, la foudre tomba sur l'acropole d'Athènes, pendant le siége qu'elle soutenait contre les Vénitiens, et fit sauter les propylées, convertis par les Turcs en magasin à poudre. Ce qui reste de ce chef-d'œuvre d'architecture suffit encore pour que l'on en puisse comprendre l'usage et imaginer la magnificence. L'acropole d'Athènes, formée d'un rocher escarpé de toutes parts, était entourée de murailles bâties sur le précipice, et accessible d'un seul côté. Ces murs dessinaient comme un ovale allongé dans la direction de l'est à l'ouest, et le chemin qui conduisait à la citadelle, après avoir tourné sur la pente de la colline, aboutissait à l'extrémité occidentale de la plate-forme, en vue du Pnyx et vis-à-vis du rocher de l'Aréopage. C'est là que s'élèvent les propylées, qui étaient la porte et comme le bastion principal de l'acropole. A Mégare, à Corinthe, à Argos, dans tous les lieux où se trouvait une acropole entourée de remparts, la porte principale était défendue par des plates-formes avancées où l'on plaçait des soldats, et qui portaient le nom de propylées.


Médaille d'Athènes. — Musée britannique.

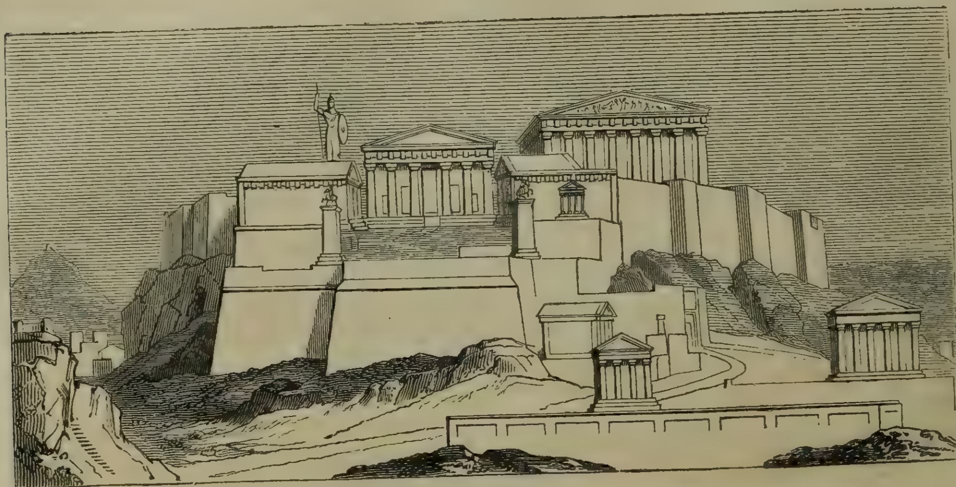
Un Français, élève de l'école d'Athènes, M. Beulé, a retrouvé l'entrée antique de la citadelle, au pied de l'acropole, dans l'axe de la porte centrale des propylées. La façade extérieure de l'acropole est parallèle à la grande façade des propylées. Cette façade, large de 72 pieds, est divisée en trois parties égales. Au milieu est un mur en marbre, percé d'une porte dorique, exactement dans l'axe de la porte centrale des propylées; à droite et à gauche, au nord et au sud, sont deux tours carrées en pierre qui s'avancent pour défendre l'entrée de la citadelle. Le mur du milieu, haut de 21 pieds, est composé de marbres empruntés à divers monuments, et a été relevé ou restauré par les Romains, à en juger par le soin et le goût avec lesquels ces fragments ont été rassemblés, fragments qui rappellent les débris de temples ruinés employés pour le couronnement du mur que Thémistocle fit construire. Les tours paraissent avoir été rasées par les soldats romains, à dix pieds au-dessus du sol, lors de la destruction des murs, après la prise d'Athènes par Sylla. Grâce à M. Beulé, on a aujourd'hui le plan entier, l'ensemble et les détails de l'escalier qui établit la communication entre la porte du mur ancien et celle des propylées. A la hauteur du palier central existaient très-probablement deux portes latérales; au nord, on arrivait par l'escalier de Pan, aujourd'hui souterrain, mais qu'on voyait à ciel ouvert il y a trente ans. Du côté du midi, on passait sous le temple de la Victoire Aptère, et c'est par ce chemin que montaient les victimes.

Tout donne à penser que cette disposition, quoique ne datant que des premiers siècles de notre ère, reproduit le plan primitif de Mnésiclès, l'architecte des propylées. On peut consulter sur ce sujet un mémoire de M. Guigniault.

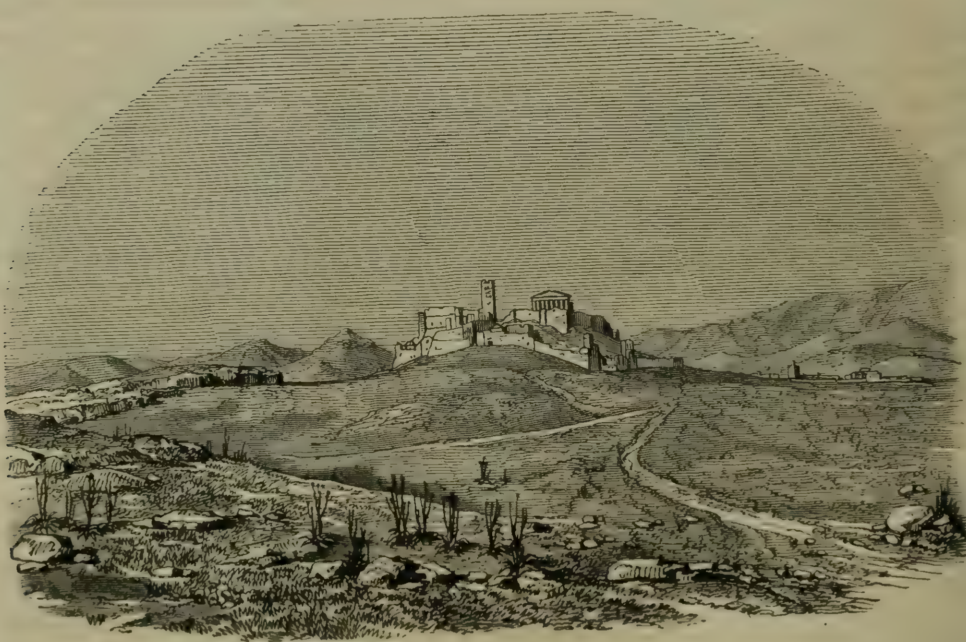
Vers 1846, des fouilles faites par M. Titeux, architecte français, ancien élève de l'école de Rome, avaient déjà démontré que la partie intérieure du grand escalier était enfouie à une notable profondeur; cette découverte a servi de point de départ à M. Beulé, qui se propose de faire graver l'entrée de la citadelle restaurée.

M. Émile Burnouf, élève de l'école d'Athènes, a publié un mémoire remarquable sur les propylées dans le premier cahier des *Archives des missions scientifiques et littéraires* (janvier 1850).

Les propylées ont leur faîte en marbre blanc, et c'est l'ouvrage le plus admirable qu'on ait fait jusqu'à présent, tant pour le volume des pierres que pour la beauté de l'exécution. Je ne saurais dire au juste

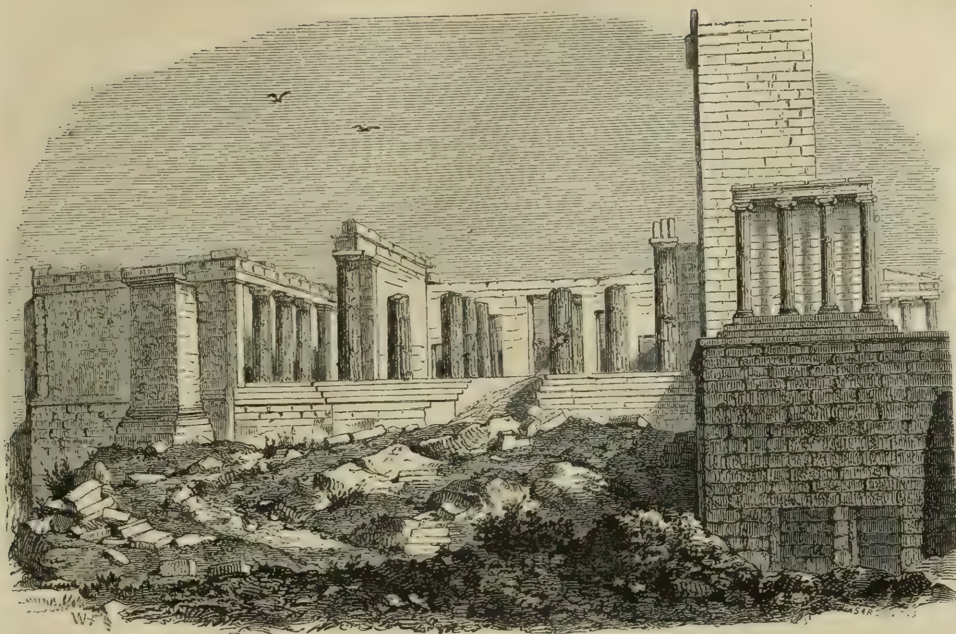


Vue orientale de l'Acropole d'Athènes restaurée. — D'après Leake.



Vue de l'Acropole d'Athènes. — Dessin de M. Doussault.

si les deux figures équestres qu'on y voit représentent les fils de Xénophon, ou si elles n'ont été faites que pour servir d'ornement. Le temple de la Victoire Aptéros (sans ailes) est à droite des propylées. La



Les Propylées. — D'après la gravure jointe au mémoire de M. Émile Burnouf sur les propylées. (Voy. page 251, note 1.)



Bas-relief du temple de la Victoire Aptère, dessiné à Athènes par M. Doussault. — (Deux autres fragments de Victoires ailées ont été retrouvés, près de ce temple, en 1852.)

mer se découvre de cet endroit, et c'est de là, dit-on, qu'Égée se précipita et se tua lorsqu'il vit revenir avec des voiles noires le vaisseau qui avait transporté les jeunes Athéniens dans l'île de Crète. Thésée, en effet, comptant sur sa valeur, était parti avec l'espoir de tuer le Minotaure, et avait promis à son père de mettre des voiles blanches au vaisseau s'il revenait vainqueur. Ariane lui ayant été enlevée, il oublia sa promesse, et Égée, croyant qu'il avait péri, se tua en se précipitant du haut de la citadelle. On voit encore à Athènes le monument héroïque d'Égée.

A gauche des propylées est un petit édifice orné de peintures. Parmi celles que le temps n'a pas entièrement effacées, on remarque Diomède emportant de Troie la statue de Minerve, et Ulysse à Lemnos se saisissant des flèches de Philoctète. On y voit aussi Oreste et Pylade tuant, l'un Égisthe, et le second les fils de Nauplius qui étaient venus au secours d'Égisthe. Une autre partie de ce tableau représente Polyxène qu'on va sacrifier sur le tombeau d'Achille. Homère a bien fait de passer sous silence une action aussi cruelle. Il me semble aussi qu'il a eu raison de dire qu'Achille prit Scyros, au lieu de le représenter dans cette île confondu avec des jeunes filles, comme l'ont fait d'autres poëtes, ce que Polygnote a représenté dans l'édifice dont nous parlons. Il y a peint également Nausicaa avec ses compagnes, lavant ses vêtements dans le fleuve, et Ulysse debout auprès d'elles, le tout d'après Homère. On y remarque encore d'autres peintures, savoir : Alcibiade avec les emblèmes de la victoire de la course des chars qu'il avait remportée à Némée ; Persée se rendant à Sériphe, et portant à Polydecte la tête de Méduse (je réserve pour un autre livre ce que j'ai à dire de Méduse). Au-dessus de ces peintures, en laissant de côté l'enfant qui porte des urnes et le lutteur peint par Timænète, on voit le portrait de Musée. J'ai lu dans des vers que Musée avait reçu de Borée le don de voler dans les airs ; mais ces vers sont, à ce que je crois, d'Onomacrite, car je ne connais rien qui soit incontestablement de Musée, excepté l'hymne pour les Lycomèdes, en l'honneur de Cérès.

Vers l'entrée même de la citadelle vous trouvez la statue de Mercure Propyléus, et les Grâces, qui sont, à ce qu'on dit, l'ouvrage de Socrate, fils de Sophronisque. Socrate fut reconnu par la Pythie pour le plus sage de tous les mortels, honneur que n'avait pu obtenir Anacharsis, quoiqu'il le désirât et se fût rendu à Delphes pour cela.

Les sept sages ; Léæna ; Diitréphès ; les satyres ; la citadelle. — Les Grecs disent, entre autres choses, qu'il y a eu sept sages : ils y placent un tyran de Lesbos, et Périandre, fils de Cypsélus, quoique Pisistrate et Hippias son fils fussent bien plus humains que Périandre, et bien plus habiles que lui dans l'art militaire et dans celui de gouverner les hommes, au moins jusqu'à l'assassinat d'Hipparque ; car Hippias, se livrant alors à toute sa colère, sévit contre différentes personnes, et contre une femme nommée Léæna. En effet, après la mort d'Hipparque (ce que je dis n'a point encore été écrit, quoique les Athéniens en général le tiennent pour constant), il la fit expirer dans les tourments, présumant qu'elle n'avait pas ignoré les projets d'Aristogiton. Les Athéniens, lorsqu'ils eurent secoué le joug des fils de Pisistrate, consacrèrent une lionne en bronze pour honorer la mémoire de cette femme (¹).

La statue de Vénus qu'on voit auprès est, dit-on, une offrande de Callias, et a été faite par Calamis.

Non loin de là est la statue en bronze de Diitréphès percé de flèches. Il est connu par divers exploits que racontent les Athéniens, et il fut chargé de reconduire dans leur pays les soldats thraces qui, n'étant arrivés qu'après le départ de Démosthène pour Syracuse, n'avaient pas pu s'embarquer.

J'ai été étonné de voir Diitréphès ainsi percé de flèches, l'usage de l'arc étant inconnu aux Grecs, les Crétois seuls exceptés ; car les Locriens d'Opunte qui, suivant Homère, allèrent au siége de Troie avec l'arc et la fronde, étaient déjà pesamment armés à l'époque de la guerre des Mèdes. Les Maliens eux-mêmes n'ont pas conservé l'usage des flèches ; je ne crois pas qu'il leur fût connu avant Philoctète, et ils y renoncèrent bientôt.

Près de Diitréphès (je passe sous silence les statues moins remarquables), on voit Hygiée (la santé), qu'on dit fille d'Esculape, Minerve surnommée elle-même Hygiée, et une pierre assez peu élevée pour qu'un homme de petite taille puisse s'asseoir dessus. On dit que Silène s'y reposa lorsque Bacchus vint dans l'Attique. Le nom de Silène se donne aux satyres avancés en âge. Voulant savoir plus positivement

(¹) Cette lionne n'avait pas de langue ; elle était placée dans la citadelle. C'était Tisicrate qui l'avait sculptée.

à quoi m'en tenir sur l'existence des satyres, j'ai questionné beaucoup de monde, et voici ce que j'ai appris d'Euphémus Carien. S'étant embarqué pour aller en Italie, il fut écarté de sa route par les vents, et emporté dans la mer extérieure (l'Océan), où les vaisseaux ne vont jamais. Ils y virent beaucoup d'îles, les unes désertes, les autres peuplées d'hommes sauvages. Les matelots ne voulaient pas approcher de ces dernières, ayant abordé précédemment dans quelques-unes, et sachant de quoi leurs habitants étaient capables; ils s'y virent cependant encore forcés. Les matelots donnaient à ces îles le nom de Satyrides. Leurs habitants sont roux et ont des queues presque aussi longues que celles des chevaux. Ils accoururent vers le vaisseau dès qu'ils l'aperçurent; ils ne parlaient point.

Les autres choses que j'ai remarquées dans la citadelle d'Athènes sont: un enfant en bronze fait par Lycius, fils de Myron: il tient un vase d'eau lustrale; Persée coupant la tête de Méduse, par Myron lui-même; le temple de Diane Brauronia (la statue de la déesse est de Praxitèle). Ce surnom de Diane vient de Brauron, bourg de l'Attique, où se trouve l'ancienne Diane en bois qui était, dit-on, dans la Tauride. Parmi les offrandes se trouve aussi le cheval Durien en bronze. A moins de croire les Phrygiens absolument dépourvus de bon sens, on sera convaincu que ce cheval était une machine de guerre inventée par Épéus pour renverser les murs de Troie. Les Grecs les plus vaillants se cachèrent, dit-on, dans ce cheval, et c'est ainsi qu'il est représenté en bronze, car vous en voyez sortir Teucer, Ménesthée et les deux fils de Thésée.

Viennent ensuite des statues d'hommes célèbres: la première est celle d'Épicharinus, vainqueur à la course avec les armes; elle est de Critias. Énobius fit une bonne action en obtenant un décret pour le rappel de Thucydide, fils d'Olorus. Sa statue est aussi là. Thucydide fut assassiné en revenant de son exil, et l'on voit son tombeau vers les portes Mélitides. Je ne répéterai point ce que d'autres ont dit d'Hermolycus le Pancratiaste, et de Phormion, fils d'Asopichus, à qui on a aussi érigé des statues; j'ajouterai seulement, au sujet de Phormion, qu'étant d'une famille distinguée et jouissant lui-même de la meilleure réputation, il se trouvait accablé de dettes; ce qui lui fit prendre le parti de se retirer dans le bourg de Pæanie. Il y faisait sa résidence, lorsque les Athéniens le choisirent pour général de leurs forces navales; il refusa de s'embarquer en disant qu'il avait beaucoup de dettes, et que tant qu'elles ne seraient pas payées, il ne pourrait guère inspirer du courage à ses soldats: alors les Athéniens, qui voulaient absolument l'avoir pour général, payèrent ses créanciers.

On voit aussi dans la citadelle Minerve frappant le silène Marsyas, parce qu'il avait ramassé les flûtes que la déesse avait jetées, et dont elle ne voulait pas qu'on se servît.

Un peu au delà de tous les objets dont je viens de parler, est un groupe représentant le combat de Thésée et du Minotaure, soit que celui-ci fût un homme, soit qu'il fût un monstre, opinion qui a prévalu; des femmes ont en effet, même de mon temps, donné le jour à des monstres bien plus extraordinaires. Vous y voyez aussi Phrixus, fils d'Athamas, qui, après avoir été transporté à Colchos par un bélier, le sacrifie à un dieu qui, autant que je puis le conjecturer, est celui que les Orchoméniens nomment Jupiter Laphystius. Après avoir coupé les cuisses, suivant l'usage des Grecs, il les regarde brûler. Viennent ensuite plusieurs autres figures, parmi lesquelles vous remarquez Hercule étranglant deux serpents, Minerve sortant de la tête de Jupiter, et un taureau, offrande de l'aréopage. A quelle occasion cette offrande? Ce serait la matière de beaucoup de conjectures: j'ai déjà remarqué que les Athéniens attachent beaucoup plus d'importance que les autres peuples à tout ce qui concerne le culte des dieux. Ils sont les premiers qui aient donné le surnom d'Erganè à Minerve, qui aient fait des Mercures en forme de colonnes, et qui aient érigé un temple au génie Spoudæon. Ceux qui tiennent moins à l'antiquité des ouvrages qu'à leur beauté, peuvent remarquer un homme qui a un casque sur la tête, et dont les ongles sont en argent; c'est un ouvrage de Cléœtas.

Les autres statues sont: la Terre suppliant Jupiter de lui envoyer de la pluie, soit que l'Attique seule en eût besoin, soit que la sécheresse affligeât toute la Grèce; Timothée, fils de Conon, et Conon lui-même; Progné et Itys son fils, dont elle médite la mort: c'est une offrande d'Alcamènes; Minerve et Neptune faisant paraître, l'une un olivier, et l'autre une vague de la mer; la statue de Jupiter par Léocharès, et celle de Jupiter Poliéus. Je vais décrire ce qui se pratique dans les sacrifices qu'on lui offre, mais je ne dirai pas la raison qu'on en donne. On met sur son autel de l'orge et du blé mêlés ensemble qu'on laisse là sans aucune garde; le bœuf destiné au sacrifice s'approche de l'autel et mange

ces grains; alors un des prêtres, qu'on nomme le buphonus, lui lance sa hache (ainsi le veut la coutume) et prend aussitôt la fuite; les assistants, comme s'ils n'avaient pas vu celui qui a commis cette action, font faire le procès à la hache : c'est ainsi que tout cela se passe.



Le Parthénon, ou temple de Minerve. — Dessiné à Athènes par Freeman, en 1833.

Le Parthénon; la statue de Minerve; les Arimaspes; Apollon Parnopius. — Vous arrivez ensuite au temple nommé le Parthénon (1); l'histoire de Minerve occupe tout le fronton antérieur, et l'on

(1) Les Perses avaient détruit le Parthénon. Ce fut Périclès qui le fit reconstruire par Ictinus et Callicrates, sous la direction de Phidias.

Les dimensions du Parthénon sont de 217 pieds 9 pouces de longueur, sur 98 pieds 6 pouces de largeur. Les colonnes qui entouraient l'édifice, hautes de 47 pieds, étaient au nombre de quarante-six. Le temple entier et ses ornements étaient peints.

Pour se former une idée de toute la beauté de ce monument célèbre, il faudrait voir, à Athènes, ses restes admirables, et à Londres, dans le *British Museum*, ses sculptures enlevées et vendues au gouvernement anglais par lord Elgin.

« Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples, dit Chateaubriand. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme, dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthénon a des proportions si heureuses; comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des muses, la nature ne conseille point les écarts; elle tend, au contraire, à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses. »

Voyez l'introduction des *Bas-Reliefs du Parthénon et du temple de Phigalie*, disposés suivant l'ordre de la composition originale, et gravés suivant les procédés de M. Achille Collas, sous la direction de MM. Paul Delaroche, Henriquel Dupont et Charles Lenormant, 1838.

voit sur le fronton opposé sa dispute avec Neptune, au sujet de l'Attique. La statue de la déesse est en ivoire et en or ; sur le milieu de son casque est un sphinx (je rapporterai dans la description de la Béotie ce qu'on dit du sphinx), et des Gryphons sont sculptés sur les deux côtés ([1]). Aristée de Proconnèse dit dans ses vers que les Gryphons, pour défendre l'or que le pays produit, combattent avec les Arimaspes, dont le pays est au-dessus de celui des Issédons. Ces Arimaspes, dont le pays est au-dessus de celui des Issédons, sont des hommes qui naissent tous avec un seul œil; quant aux Gryphons, ils ont le corps d'un lion, avec les ailes et le bec d'un aigle. Mais en voilà assez sur les Gryphons ([2]). Minerve est debout avec une tunique qui descend jusqu'aux pieds. Sur sa poitrine est une tête de Méduse en ivoire. Elle tient d'une main une Victoire qui a quatre coudées ou environ de haut, et de l'autre une pique ([3]). Son bouclier est posé à ses pieds, et près de la pique est un serpent qui représente peut-être Érichthonius. La naissance de Pandore est sculptée sur le piédestal de la statue. Hésiode et d'autres poëtes disent que Pandore est la première femme qu'il y ait eu, et que le sexe féminin n existait pas avant elle. Je n'ai pas vu dans le temple d'autre statue que celle de l'empereur Adrien, et vers l'entrée, celle d'Iphicrate, qui se signala par un grand nombre d'actions éclatantes.



La dispute de Minerve (Athénée) et de Neptune (Posidon) au sujet de l'Attique. — D'après une amphore tyrrhénienne à figures noires, de la collection Durand, aujourd'hui dans la collection de Luynes ([4]).

Au delà du temple est la statue en bronze d'Apollon Parnopius, qui passe pour être l'ouvrage de Phidias. On l'a surnommé Parnopius parce qu'il promit de délivrer le pays des sauterelles (parnopes) qui le ravageaient. On sait qu'il tint sa parole, mais on ne dit pas par quel moyen. J'ai vu trois fois les sauterelles détruites sur le mont Sipyle, et toujours d'une manière différente : les unes furent emportées par un violent coup de vent ; les autres furent détruites par une pluie suivie d'une chaleur excessive ; la troisième fois, elles périrent saisies d'un froid subit. Tout cela est arrivé de mon temps.

On voit dans la citadelle d'Athènes la statue de Périclès, fils de Xanthippus, et celle de Xanthippus lui-même, qui combattit à Mycale contre les Mèdes. Mais Périclès n'est pas dans le même endroit. Tout auprès de Xanthippus est placé Anacréon de Téos, le premier, après Sapho de Lesbos, qui ait consacré presque tous ses vers à l'amour. Vous diriez à le voir qu'il est dans l'ivresse et qu'il chante. On voit ensuite deux ouvrages de Dinomène : Io, fille d'Inachus, et Callisto, fille de Lycaon. Leur histoire est à peu près la même; Junon les changea, l'une en vache, et l'autre en ourse.

Vers le mur du sud sont des figures représentant la guerre des dieux et des géants qui habitaient

([1]) « La statue de Minerve, dit Pline, quoiqu'elle ait 26 coudées de haut, est tout en or et en ivoire. Phidias a sculpté, sur le rebord élevé qui fait le tour du bouclier, le combat des Amazones; sur la partie concave, celui des dieux et des géants; et sur la chaussure de la déesse, le combat des Lapithes et des Centaures. C'est ainsi qu'il a su mettre à profit jusqu'aux moindres places pour y exercer son talent. Il a représenté la naisssance de Pandore sur la base de la statue; on y voit les douze dieux qui offrent des présents. La Victoire est surtout admirable. Les connaisseurs admirent aussi le serpent qui est sous la lance même, et le sphinx de bronze. » Tout le monde sait que Phidias trouva le moyen de placer sur le bouclier de la déesse sa figure et celle de Périclès. (Cl.)

([2]) Voyez Hérodote, p. 120.

([3]) Cette Victoire était en or; elle se démontait en pièces que l'on confiait au trésorier des richesses sacrées. La Société des dilettanti a publié la gravure d'une statue antique qui paraît être une copie de la Minerve de Phidias.

([4]) Entre les deux divinités, on lit : *Amasis m'a fait.*

jadis l'isthme de Pallène, dans la Thrace ; le combat des Athéniens et des Amazones ; celui de Marathon contre les Mèdes, et la défaite des Gaulois dans la Mysie. Ces figures [1], qui ont environ deux coudées de haut chacune, sont une offrande d'Attale. On y voit aussi Olympiodore, qui se fit une grande réputation par ses actions éclatantes, et surtout par les circonstances où il se trouva. Il rendit en effet le courage aux Athéniens, tellement accablés par de fréquentes défaites qu'ils n'osaient plus se livrer à des espérances flatteuses.

Olympiodore; Diane Leucophryné; l'Érechtéum; Minerve Poliade; Pandrose; Thésée. — Les Athéniens ont honoré la mémoire d'Olympiodore par divers monuments érigés dans le Prytanée et dans la citadelle, et par un tableau placé à Éleusis, et les Phocéens d'Élatée lui ont érigé à Delphes une statue en bronze, en reconnaissance de ce qu'il les secourut lorsqu'ils secouèrent le joug de Cassandre.

Près de la statue d'Olympiodore est une Diane en bronze, surnommée Leucophryné. C'est une offrande des fils de Thémistocle. Les Magnètes, dont le roi de Perse avait donné le gouvernement à Thémistocle, adorent effectivement Diane Leucophryné. Mais mon intention étant de décrire toute la Grèce, il faut que j'aille en avant.

Endéus, Athénien et élève de Dédale, le suivit dans l'île de Crète lorsqu'il fut exilé à cause du meurtre de Calus. La Minerve assise est de lui, et l'inscription porte qu'elle a été offerte par Callias et faite par Endéus. On donne le nom d'Érechthéum à un édifice devant l'entrée duquel est l'autel de Jupiter Hypatus (très-haut) ; on n'y sacrifie rien qui ait eu vie, on y offre seulement des gâteaux, et on ne se sert point de vin dans ces sacrifices. En entrant dans cet édifice, vous trouvez trois autels : le premier est dédié à Neptune ; on sacrifie aussi sur cet autel à Érechthée, d'après un oracle ; le second est dédié au héros Butès, et le troisième à Vulcain. Les peintures qu'on voit sur les murs sont relatives à la famille des Butades. Cet édifice est double, et on y trouve un puits d'eau de mer, ce qui n'est pas très-surprenant, car il y en a en plusieurs endroits au milieu des terres, entre autres à Aphrodisée, dans la Carie ; mais ce que celui-ci offre de remarquable, c'est que lorsque le vent du sud souffle, on y entend un bruit pareil à celui des flots. Il y a sur le rocher l'empreinte d'un trident [2] ; cette empreinte et ce puits sont les signes que Neptune fit paraître pour prouver que le pays lui appartenait.

La ville d'Athènes est en général consacrée à Minerve, ainsi que tout le pays ; car dans les bourgs mêmes où l'on honore plus particulièrement certaines divinités, on n'en rend pas moins un culte solennel à Minerve ; mais de toutes les statues de la déesse, la plus vénérée est celle qu'on voit dans la citadelle nommée anciennement Polis (la ville). Déjà même elle était l'objet du culte de tous les peuples de l'Attique avant qu'ils se fussent réunis. L'opinion commune est que cette statue tomba jadis du ciel. Je n'examinerai pas si elle est vraie ou non [3]. La lampe consacrée à la déesse est l'ouvrage de Callimaque. On ne la remplit d'huile qu'une fois par an, et elle brûle jusqu'à pareil jour de l'année suivante, quoiqu'elle soit allumée jour et nuit. La mèche est de lin carpasien, le seul qui brûle sans se consumer. La fumée se dissipe par le moyen d'un palmier de bronze placé au-dessus de la lampe et qui s'élève jusqu'au plafond. Callimaque, qui a fait cette lampe, quoique inférieur aux sculpteurs du premier ordre, quant à l'art en lui-même, s'éleva cependant au-dessus de tous par son intelligence, car il inventa le premier le moyen de forer le marbre. Il prit le nom de Catatechnos, ou peut-être ce nom lui fut-il donné par d'autres, et ne fit-il que l'adopter.

On voit dans le temple de Minerve Poliade un Mercure en bois qui est, à ce qu'on dit, une offrande de Cécrops ; on l'aperçoit à peine à cause des branches de myrte qui le couvrent. Les offrandes les plus remarquables sont, parmi les anciennes : une chaise pliante, ouvrage de Dédale ; quelques dépouilles des Mèdes, savoir la cuirasse de Masistius, qui commandait leur cavalerie à la bataille de Platée, et un

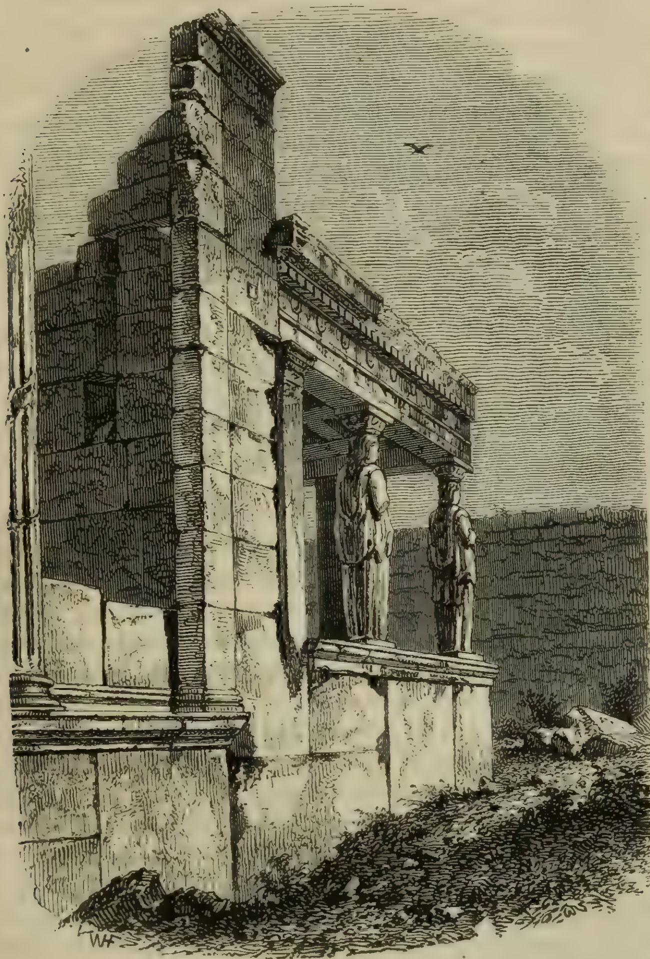
(1) Toutes ces figures étaient des statues. Plutarque raconte qu'un jour un coup de vent enleva Bacchus, qui était parmi les dieux, et le porta dans le théâtre.

(2) Il y aurait tout un livre à composer sur les empreintes de cette sorte. Voyez quelques indications dans la relation d'HÉRODOTE, p. 131, et, plus loin, dans celle de FA-HIAN.

(3) Ces prétendues pierres tombées du ciel, révérées à ce titre comme des manifestations, plutôt sans doute que comme des images de la divinité, étaient en effet de véritables aérolithes. (Raoul Rochette.) Voyez la dissertation de Münter, *Ueber die von Himmel gefallenen Steinen der Alten.*

sabre qui passe pour celui de Mardonius. Masistius fut bien tué par des cavaliers athéniens ; mais Mardonius fut tué par un Spartiate, et les Lacédémoniens, contre qui il combattait, n'ayant pas pris son sabre eux-mêmes, ne l'auraient certainement pas laissé prendre aux Athéniens. Quant à l'olivier, les Athéniens savent seulement que c'est celui que la déesse produisit pour prouver que le pays lui appartenait. Il fut brûlé, ajoutent-ils, lorsque les Mèdes mirent le feu à la ville, et il repoussa dans la nuit à deux coudées ou environ de hauteur.

Le temple de Pandrose est contigu à celui de Minerve. Pandrose est la seule des trois filles de



Le Pandrosion, vu de l'extrémité ouest — D'après Dodwell (¹).

Cécrops qui ait respecté le dépôt fait par la déesse. Une circonstance m'a singulièrement étonné ; je crois devoir la rapporter parce qu'elle est peu connue. Deux jeunes filles que les Athéniens nomment

(¹) Voyez *A classifical and topographical tour through Greece during the years 1801-1806* ; by Edw. Dodwell, Londres, 1819.

les arréphores (1) logent à peu de distance du temple de Minerve, et même, durant un certain temps, elles y prennent leur nourriture. La fête étant arrivée, voici ce qu'elles font pendant la nuit : elles prennent sur leur tête ce que la prêtresse de la déesse leur donne à porter ; elles ignorent ce que c'est, et la prêtresse ne le sait pas elle-même. Il y a dans la ville, à peu de distance de la Vénus dans les jardins, une enceinte où se trouve un chemin souterrain ouvert par la nature ; elles descendent par là, laissent au fond ce qu'on leur a donné, et elles reçoivent et rapportent quelque autre chose, également couverte. On les congédie ensuite, et on les remplace par deux autres jeunes filles qu'on amène dans la citadelle.

Près du temple de Minerve est une statue de vieille femme assez bien faite, qui n'a guère qu'une coudée de haut. On dit que c'est Lysimaché, prêtresse de Minerve. Vous y voyez aussi deux grandes statues de bronze représentant deux hommes qui combattent ensemble. On donne à l'un le nom d'Érechthée, et à l'autre celui d'Eumolpe ; mais les Athéniens, au moins ceux qui connaissent les antiquités de leur pays, savent que ce dernier est Immarade, fils d'Eumolpe, qui fut tué par Érechthée.

On a placé sur un piédestal la statue de Tolmidès, et celle de... son devin. Ce Tolmidès, à la tête d'une escadre athénienne, alla ravager le Péloponèse et d'autres pays. Il brûla vers Gythium les loges destinées aux vaisseaux des Lacédémoniens, ainsi que Bœes, l'une des villes du territoire de Sparte. Il prit l'île de Cythère, débarqua dans la Sicyonie, défit les Sicyoniens, qui avaient pris les armes pour s'opposer à ses ravages, et les ayant mis en fuite, les poursuivit jusque dans la ville. De retour dans sa patrie, il conduisit des Athéniens en colonie dans l'Eubée et à Naxos. Il entra ensuite dans la Béotie avec une armée, en ravagea une grande partie, assiégea et prit Chéronée ; mais s'étant avancé jusqu'à Haliarte, il fut tué en combattant, et son armée fut complétement défaite. Voilà ce que j'ai appris de l'histoire de Tolmidès.

Il y a dans la citadelle quelques anciennes statues de Minerve encore entières, mais si noires et si calcinées qu'elles ne résisteraient pas au moindre coup ; elles furent, ainsi que tout le reste, la proie des flammes lorsque le roi des Mèdes prit la ville, que les Athéniens en âge de porter les armes avaient abandonnée pour monter sur leurs vaisseaux. On y remarque aussi une chasse au sanglier (est-ce le sanglier de Calydon ? je l'ignore), et le combat d'Hercule et de Cygnus. On dit que ce Cygnus avait déjà tué plusieurs personnes, entre autres Lycus, de Thrace. Il les engageait au combat en promettant un prix à celui qui pourrait le vaincre. Hercule le tua aux environs du fleuve Pénée.

Les Trézéniens ont sur Thésée diverses traditions, et ils racontent qu'Hercule, étant venu voir Pitthée, quitta sa peau de lion pour se mettre à table. Plusieurs enfants de Trézène, parmi lesquels était Thésée, âgé au plus de sept ans, s'approchèrent de lui ; mais à la vue de cette peau, ils s'enfuirent tous, à l'exception de Thésée, qui, loin de montrer aucun effroi, arracha une hache des mains de quelqu'un des valets, et fondit courageusement sur ce qu'il croyait un lion véritable. Ils racontent en second lieu qu'Égée, ayant caché sous une pierre une épée et une chaussure qui devaient un jour servir à son fils pour se faire reconnaître, s'embarqua pour Athènes. Thésée, lorsqu'il eut atteint l'âge de seize ans, souleva la pierre, prit ce qu'Égée avait caché dessous et s'en alla. Ce dernier trait est représenté dans la citadelle ; tout est en bronze, à l'exception de la pierre.

On y a représenté un autre exploit de Thésée, qu'on raconte ainsi. Un taureau ravageait divers cantons de l'île de Crète, surtout les environs du fleuve Téthrin. Il y avait anciennement de ces monstres qui répandaient la terreur parmi les hommes, comme le sanglier de Calydon, celui d'Érymanthe, la laie de Crommyon près Corinthe, le lion de Némée, celui du Parnasse, et les serpents qui ont existé dans plusieurs endroits de la Grèce. Ces monstres, disait-on, avaient été, les uns produits par la terre, les autres consacrés à quelque dieu ; d'autres enfin avaient été envoyés pour la punition des mortels. Les

(1) Les arréphores et les canéphores n'étaient point la même chose, et leur différence se trouve très-bien établie dans le passage suivant d'Aristophane : « Aussitôt que j'eus sept ans, je fus arréphore. Je fus ensuite chargée de moudre le grain pour la déesse. A dix ans, laissant traîner une robe en l'honneur de Diane, j'ai fait l'ourse à Brauron. Devenue nubile, j'ai été canéphore avec un collier de figues sèches. » Les arréphores étaient au nombre de quatre ; on les prenait dans les meilleures familles d'Athènes, et elles restaient au service de la déesse depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix. Elles portaient une robe blanche et des ornements en or ; deux d'entre elles étaient chargées de faire le péplum de la déesse ; les deux autres avaient probablement la charge de moudre le grain nécessaire pour les sacrifices. (Cl.)

Crétois disent que Neptune, irrité de ce que Minos, maître des mers de la Grèce, ne lui rendait pas des honneurs plus grands qu'aux autres dieux, envoya ce taureau dans leur pays. Hercule le transporta de l'île de Crète dans le Péloponèse, et ce fut l'un de ses douze travaux. Il le lâcha dans les plaines d'Argos, et ce taureau, s'étant enfui, traversa l'isthme de Corinthe, et vint dans l'Attique aux environs de Marathon; il tua sur son passage plusieurs personnes, entre autres Androgée, fils de Minos. Persuadé que les Athéniens n'étaient pas innocents de la mort de son fils, Minos vint à la tête d'une escadre fondre sur l'Attique, et maltraita tellement les Athéniens, qu'ils furent forcés de lui accorder sept jeunes garçons et autant de filles pour le Minotaure, qui demeurait, dit-on, à Gnosse, dans le labyrinthe. On ajoute que Thésée amena dans la suite ce taureau dans la citadelle, et l'offrit en sacrifice à Minerve. Cet exploit a été consacré par un monument qui est une offrande du bourg de Marathon.

Je ne saurais dire au juste pourquoi on a érigé dans la citadelle une statue en bronze à Cylon, quoiqu'il eût cherché à se rendre tyran de sa patrie. C'est, je l'imagine, parce qu'il était très-bel homme, qu'il avait d'ailleurs quelque célébrité, ayant remporté aux jeux Olympiques le prix de la course du double stade nommée diaulus, et qu'il avait épousé la fille de Théagène, tyran de Mégare.

Outre ce que je viens de décrire, la citadelle renferme deux offrandes, dîme du butin fait à la guerre. La première est une Minerve en bronze; elle a été érigée aux dépens des Mèdes débarqués à Marathon (1). Elle est l'ouvrage de Phidias, et c'est Mys qui a, dit-on, gravé sur le bouclier de la déesse le combat des Lapithes et des Centaures et les autres sujets qui y sont représentés. On ajoute qu'il a gravé ce bouclier et ses autres ouvrages d'après les dessins de Parrhasius, fils d'Événor. La pointe de la pique de Minerve et l'aigrette de son casque se voient de la mer, dès le promontoire Sunium. La seconde offrande est un char en bronze, dîme du butin fait sur les Béotiens et les Chalcidéens de l'Eubée. Vous y remarquez encore deux autres offrandes : une statue de Périclès, fils de Xanthippus, et une Minerve, le plus admirable de tous les ouvrages de Phidias. Elle est nommée la Lemnienne, parce qu'elle a été offerte par les Lemniens (2). Les murs de la citadelle, excepté la partie que Cimon, fils de Miltiade, a fait construire, sont l'ouvrage des Pélasges qui demeuraient jadis au-dessous de la citadelle. Ils se nommaient, dit-on, Agrolas et Hyperbius; j'ai voulu savoir qui ils étaient, mais je n'ai pu apprendre autre chose, si ce n'est que, Siciliens d'origine, ils étaient allés s'établir dans l'Acarnanie.

En descendant, non dans la ville basse, mais un peu au-dessous des propylées, vous trouvez une fontaine, et, tout auprès, un temple d'Apollon dans une grotte. Il y a, dans le même endroit, un temple consacré à Pan. On raconte, au sujet de ce dieu, que Philippe, envoyé à Lacédémone pour annoncer le débarquement des Perses dans l'Attique, dit à son retour que les Lacédémoniens avaient différé leur départ, leurs lois ne leur permettant pas de sortir avant que la lune fût dans son plein; mais il ajouta qu'il avait rencontré Pan sur le mont Parthénius, et que ce dieu lui avait dit qu'il voulait du bien aux Athéniens et qu'il se trouverait à Marathon pour les secourir; c'est sur cet avis que le culte de Pan s'établit à Athènes.

L'Aréopage; tribunaux. — L'Aréopage est aussi au-dessous de la citadelle; on le nomme ainsi parce que Mars (Arès) est le premier qui y ait été jugé (3). J'ai déjà dit que ce dieu avait tué Halirrhothius, et à quel sujet. On dit aussi que, dans la suite, Oreste y fut jugé pour le meurtre de sa mère, et l'on

(1) On surnommait cette Minerve *Promachos*. Elle existait encore lorsque Alaric alla assiéger Athènes, sous le règne d'Arcadius et d'Honorius; car Zozyme dit que ce barbare fit la paix avec les Athéniens parce qu'il vit Minerve Promachos, telle que sa statue la représentait, faisant le tour de la ville. (Cl.)

(2) Il paraît, d'après ce que dit Lucien, qu'on admirait surtout dans cette statue le contour du visage, la délicatesse des joues et la juste proportion du nez. Au reste, ce n'est ni la statue dont il s'agit ici, ni celle dont il a été question ci-dessus, que l'on voyait à Rome dans les portiques d'Octavie, et dont Pline parle, car elle ne se serait pas trouvée à Athènes du temps de Pausanias, qui lui était de beaucoup postérieur. (Cl.)

(3) On donnait ce nom d'Aréopage (colline de Mars) à la fois au lieu et à l'assemblée qui y siégeait. L'aréopage n'avait d'abord été qu'un tribunal criminel; ce fut Solon qui étendit ses attributions et lui donna un pouvoir politique et un droit de censure publique; il en fit le surveillant de tout ce qui importait à la république et le gardien des lois. Les aréopagites appelaient devant eux les personnes dont la conduite était un scandale; ils faisaient des visites domiciliaires pour s'assurer, par exemple, que l'on n'entretenait pas un trop grand nombre d'hôtes; ils décernaient des récompenses à l'industrie; ils avaient aussi diverses fonctions qui se rapportaient aux matières religieuses. Ils étaient très-respectés.

voit encore l'autel de Minerve Aréia qu'il dédia après son absolution ([1]). Les deux pierres brutes sur lesquelles se tiennent l'accusateur et l'accusé sont nommées, l'une, la pierre de l'impudence, et l'autre, la pierre de l'insulte.

Près de là est le temple des déesses connues à Athènes sous le nom de *Semnœ* (sévères), et qu'Hésiode, dans sa *Théogonie,* nomme Érynnies. Eschyle est le premier qui les ait représentées avec des serpents enlacés dans leurs cheveux; mais leurs statues, ainsi que celles des autres divinités infernales placées dans ce temple, n'ont rien d'effrayant. Ces divinités sont : Pluton, Mercure et la Terre. Tous ceux qui ont été absous par l'aréopage, étrangers ou citoyens, offrent un sacrifice dans ce temple. Le tombeau d'Œdipe est dans son enceinte; mes recherches m'ont appris que ses os avaient été apportés de Thèbes; car ce que Sophocle dit de la mort d'Œdipe ne paraît pas croyable : on lit, en effet, dans Homère, que Mécistée alla disputer un prix à Thèbes, aux jeux qui furent célébrés à la mort d'Œdipe.

Il y a d'autres tribunaux à Athènes; mais ils ne sont pas aussi célèbres que l'aréopage. Le Parabyste et le Trigone ont pris leur nom, le premier de ce que, n'étant destiné qu'aux petites causes, il est dans un quartier peu fréquenté, et le second de la forme de l'édifice où il tient ses séances. Le tribunal rouge et le tribunal vert ont pris ces noms de leur couleur, et ils les conservent encore. Le plus considérable de tous, celui devant lequel se portent le plus d'affaires, c'est le tribunal nommé Héliée.

Il y a d'autres tribunaux pour connaître des meurtres. D'abord celui qui porte le nom d'Epipalladium, où sont jugés les meurtres involontaires. Que Démophon y ait été jugé le premier, on en convient assez généralement; mais pour quelle cause? c'est sur quoi l'on n'est pas d'accord. Vous entendrez raconter que Diomède, revenant du siége de Troie avec ses vaisseaux, fut surpris par la nuit à la vue du port de Phalère; que les Argiens, se croyant dans un pays ennemi et non dans l'Attique, débarquèrent et se mirent à piller; que Démophon, ne les connaissant pas non plus, accourut pour les repousser, en tua plusieurs et leur enleva le Palladium; qu'en retournant à la ville, il renversa sous les pieds de son cheval un Athénien qu'il n'avait point aperçu, et qui en mourut; qu'en conséquence le procès fut fait à Démophon, à la poursuite des parents du mort, suivant les uns, à celle des Argiens, selon les autres. Les causes de ceux qui ont commis un meurtre, mais qui prétendent l'avoir commis légitimement, sont portées au Delphinium. Thésée y fut absous, pour ce motif, du meurtre de Pallas et de ses fils qui s'étaient révoltés contre leur souverain. Avant ce jugement rendu en sa faveur, tout homme qui en avait tué un autre était obligé de subir un exil; s'il restait dans le pays, il s'exposait à être tué de même.

Dans le Prytanée est un tribunal où l'on juge le fer et les autres instruments qui ont servi à commettre un meurtre. Voici, je crois, quelle en fut l'origine. Érechthée régnait à Athènes, lorsque le buphone tua, pour la première fois, un bœuf sur l'autel de Jupiter Poliéus, et, laissant sa hache là, s'enfuit du pays; sur-le-champ on fit le procès à la hache qui fut déclarée innocente : cette cérémonie se renouvelle encore tous les ans. D'autres choses inanimées ont, dit-on, servi d'elles-mêmes d'instruments à la juste punition de quelques crimes, et l'exemple le plus célèbre en ce genre est celui du sabre de Cambyse.

Le Phréattys est dans le Pirée, sur les bords de la mer; c'est là que les exilés viennent se défendre s'ils sont accusés de quelque autre crime après leur départ : du bord de leur vaisseau ils font entendre leur justification à des juges qui sont à terre. On dit que Teucer fut le premier qui se défendit de cette manière devant Télamon, au sujet de la mort d'Ajax, dont il se disait innocent. Je suis entré dans tous ces détails pour faire connaître les soins que les Athéniens apportent à l'administration de la justice.

L'Académie, enceinte consacrée à Diane; tombeaux. — On vous montre près de l'Aréopage le vaisseau qui sert à la pompe des panathénées ([2]). Il peut s'en trouver de plus grands, mais je n'en

([1]) Oreste fut accusé devant l'aréopage par Érigone, fille d'Égisthe et de Clytemnestre, qui vint à Athènes avec Tyndare, son grand-père; elle fut si chagrine de ce qu'il avait été acquitté, qu'elle se pendit; et ce fut, dit-on, pour apaiser ses mânes que les Athéniens inventèrent le jeu de l'escarpolette. Le Scholiaste de Lycophron dit qu'il y eut autant de voix contre Oreste que pour lui.

([2]) Fêtes en l'honneur d'Athéna Polias, protectrice de la cité, célébrées avec une grande solennité dans toute l'Attique :

connais point de plus considérable que le vaisseau sacré de Délos, qui a neuf rangs de rames depuis le tillac. Hors de la ville, dans les bourgs et sur les chemins, vous voyez des temples de dieux, et des tombeaux érigés à des héros et à d'autres personnes.

L'Académie, qui est tout auprès de la ville, était jadis le domaine d'un simple particulier, c'est maintenant un gymnase (¹). En y descendant, vous trouvez une enceinte consacrée à Diane, et des statues en bois représentant Aristé et Callisté (très-bonne et très-belle), surnoms qui sont, à ce que je crois, ceux de Diane, et les vers de Sapho confirment ma conjecture. Je connais une autre tradition sur ces deux noms, mais je n'en dirai rien.

Il y a dans le même endroit un petit temple où l'on porte tous les ans, à certains jours, la statue de Bacchus Éleuthère.

Voilà tous les temples qui se trouvent de ce côté. Quant aux tombeaux, vous voyez d'abord celui de Thrasybule, fils de Lycus, homme bien supérieur à tout ce qu'il y a jamais eu de personnages célèbres à Athènes. Pour ne pas parler de toutes ses actions, je me bornerai à dire, pour prouver ce que j'avance, que, parti d'abord de Thèbes avec soixante hommes seulement, il renversa la tyrannie de ceux qu'on appelait les Trente. Il réconcilia les Athéniens et leur recommanda la concorde.

Suivent les tombeaux de Périclès, de Chabrias et de Phormion, les tombeaux de tous les Athéniens tués dans divers combats sur terre et sur mer, excepté de ceux qui périrent à Marathon, et qui, par une distinction due à leur bravoure, furent enterrés au lieu même où ils avaient combattu. Tous les autres l'ont été sur le chemin qui conduit d'Athènes à l'Académie; un cippe sur chaque tombe porte le nom du mort et du bourg où il était né. Les premiers qu'on y ait enterrés sont ceux qui, après s'être emparés de toute la Thrace jusqu'à Drabesque, se laissèrent surprendre par les Édones, qui les taillèrent en pièces. Le tonnerre, en tombant sur eux, contribua aussi, dit-on, à leur défaite. Parmi leurs généraux, Léagre était le premier; après lui Sophanes de Décélée, qui avait tué Eurybate, Argien, jadis vainqueur au pentathle, aux jeux Néméens; Eurybathe avait amené des secours aux Éginètes. Cette armée est la troisième que les Athéniens aient envoyée hors de leur pays. Je ne parle pas de la guerre de Troie, qui fut entreprise en commun par tous les Grecs. Les Athéniens firent en particulier une première expédition en Sardaigne, avec Jolas; la seconde fut dans l'Ionie, et la troisième dans la Thrace; c'est celle dont il est ici question. Devant leur tombeau se voit un cippe sur lequel sont sculptés deux cavaliers qui combattent. On dit que ces deux cavaliers sont Mélanopus et Macartatus, qui furent tués dans un combat contre les Lacédémoniens et les Béotiens, sur les confins d'Éleusis du côté du Tanagre.

Vous découvrez ensuite la tombe des cavaliers thessaliens qui, fidèles à l'ancienne amitié qui unissait les deux peuples, vinrent au secours des Athéniens, lorsque les Lacédémoniens firent leur première irruption dans l'Attique, sous le commandement d'Archidamus. Les tombeaux suivants sont ceux des archers crétois, de quelques Athéniens, de Clisthènes, inventeur de la division en tribus encore aujourd'hui subsistante, et des cavaliers athéniens tués en même temps que les cavaliers thessaliens dont je viens de parler. On a encore enterré là les Cléonéens qui vinrent dans l'Attique avec les Argiens (je dirai à quelle occasion, lorsque j'en serai à la description d'Argos), et les Athéniens qui firent la guerre aux Éginètes quelque temps avant l'invasion des Mèdes.

les panathénées ordinaires étaient annuelles; elles commençaient vers le 17 du mois hecatombæon (juillet). Les grandes panathénées ne revenaient que de quatre en quatre ans, dans le même mois et la troisième année de chaque olympiade. On croit qu'elles duraient douze jours, du 17 au 28 d'hecatombæon. C'était probablement au dernier jour de cette grande fête que, dans une magnifique procession, figurée en marbre sur le Parthénon, l'on portait le *péplum* d'Athéna à son temple. Le péplum était une espèce de châle très-ample. Celui de la déesse était couleur de safran, et tissé par de jeunes filles (voy. p. 260, note 1). Il était suspendu au mât du vaisseau dont parle Pausanias, et que l'on faisait rouler sur la terre. La procession partait du Céramique et d'un monument nommé *Léocarium*; elle se dirigeait vers le temple de Déméter, à Éleusis, puis le long de la muraille pélasgique et du temple d'Apollon-Pythius jusqu'au Pnix, et enfin à l'acropole, où la Minerve Polias était revêtue du péplum. Pendant les jours précédents, on faisait de riches sacrifices; chaque ville de l'Attique envoyait un bœuf; on distribuait au peuple la chair des victimes. Il y avait des courses à pied, à cheval, en chariot, des courses avec torches *(lampadephoria)* (voy. p. 265), des luttes gymniques et musicales, des combats de coqs, des disputes entre les philosophes, et des chants de rapsodes. Pendant les grandes panathénées, on distribuait des couronnes d'or aux citoyens qui avaient bien mérité de la république, et les prisonniers obtenaient une liberté provisoire.

(¹) C'était dans l'Académie que Platon enseignait la philosophie de Socrate.

Le peuple d'Athènes avait, par une loi très-sage, admis les esclaves qui l'avaient mérité aux honneurs de la sépulture publique, et avait permis d'inscrire leurs noms sur des cippes. Ces inscriptions portaient que ces esclaves avaient combattu vaillamment auprès de leurs maîtres.

On lit ensuite les noms de beaucoup d'autres personnages tués les armes à la main, en divers pays, entre autres des principaux de ceux qui marchèrent contre Olynthe, et de Mélésandre qui remonta le Méandre avec ses vaisseaux, jusque dans la Carie supérieure. On a enterré, dans le même endroit, les Athéniens qui furent tués dans la guerre contre Cassandre, et les Argiens qui étaient alors venus à leur secours.

On voit aussi le tombeau de ceux qui furent tués à Corinthe; les dieux montrèrent bien en cette occasion, et dans la suite à Leuctres, que les hommes les plus vaillants et reconnus pour tels par les Grecs ne sont rien sans la fortune. En effet, les Lacédémoniens, qui à Corinthe avaient vaincu les Athéniens, les Corinthiens, les Béotiens et les Argiens réunis, furent complétement défaits à Leuctres par les Béotiens tout seuls.

Après ce tombeau, vous voyez un cippe avec une inscription en vers élégiaques, qui vous apprend que de ceux qui furent enterrés là, les uns furent tués dans l'Eubée et dans l'île de Chios, et les autres, aux extrémités du continent de l'Asie, ainsi que dans la Sicile; excepté Nicias, tous les généraux sont nommés dans l'inscription, tous les soldats même, Athéniens et Platéens sans distinction.

Un autre cippe présente les noms de ceux qui furent tués dans la Thrace, à Mégare et dans l'Arcadie, lorsque Alcibiade eut déterminé les Arcadiens de Mantinée et les Éléens à se séparer des Lacédémoniens; de ceux qui défirent les Syracusains avant l'arrivée de Démosthènes en Sicile. On a enterré dans le même lieu ceux qui périrent dans un combat naval vers l'Hellespont, dans la bataille de Chéronée contre les Macédoniens, dans l'expédition contre Amphipolis sous les ordres de Cléon, et à Délium, dans le pays de Tanagre, ainsi que ceux que Léosthènes conduisit dans la Thessalie contre les Macédoniens, et ceux que Cimon emmena dans l'île de Chypre; enfin, ceux qui, avec Olympiodore, chassèrent la garnison macédonienne : ces derniers ne sont que treize en tout. Les Athéniens disent que jadis ils envoyèrent un petit corps de troupes au secours de Rome contre quelque peuple de son voisinage; et que d'ailleurs, dans un combat contre les Carthaginois, cinq vaisseaux athéniens secondèrent ceux des Romains : les guerriers qui périrent en ces deux occasions sont aussi enterrés là. J'ai déjà parlé des exploits de Tolmidès et de ses compagnons d'armes; j'ai indiqué le genre de leur mort : ceux que cela peut intéresser sauront qu'ils sont enterrés sur le même chemin. On y voit aussi le tombeau des Athéniens qui remportèrent, sous les ordres de Cimon, deux grandes victoires dans le même jour : l'une navale, dans les eaux de l'Eurymédon; l'autre sur terre, près des bords de ce fleuve; les tombes de Conon et de Timothée, qui, après Miltiade et Cimon, donnèrent le second exemple d'un père et d'un fils illustres par leurs belles actions. Là sont enfin les tombeaux de Zénon, fils de Mnaséas; de Chrysippe de Soles; de Nicias, fils de Nicomède et de son temps le plus habile peintre d'animaux; d'Harmodius et d'Aristogiton, qui tuèrent Hipparque, fils de Pisistrate; de l'orateur Éphialte, qui contribua beaucoup à la subversion des lois de l'aréopage (¹); de l'orateur Lycurgue, fils de Lycophron, qui amassa dans le trésor public six mille cinq cents talents de plus que Périclès, fils de Xanthippus.

On devait à ce même Lycurgue les ornements qui servaient aux pompes solennelles en l'honneur de Minerve, des Victoires en or, et les parures de cent jeunes filles. Il fit fabriquer pour la guerre des armes et des traits, porta à quatre cents le nombre des trirèmes de guerre, acheva le théâtre que d'autres avaient commencé; il bâtit de plus, dans le Pirée, de nouvelles loges pour recevoir les vaisseaux, et le gymnase qui est auprès du Lycée. Les ouvrages d'or et d'argent qu'il avait fait exécuter furent enlevés par le tyran Lacharès; mais les édifices subsistent encore maintenant.

Éros et Antéros; tombeau de Platon; tour de Timon; Colonus Hippius. — Il y a devant l'entrée de l'Académie un autel dédié à Éros (l'Amour), avec une inscription portant que Charmus est le premier

(¹) Cet Éphialte était celui que Périclès avait employé pour diminuer la puissance de l'aréopage, suivant Plutarque; il fut tué pendant la nuit, et l'on ne put jamais découvrir les auteurs de sa mort, suivant Antiphon et Diodore de Sicile; cependant Plutarque dit que, d'après Aristote, les partisans de l'oligarchie le firent tuer en secret par Aristodicus de Tanagre. (Cl.)

Athénien qui ait érigé une statue à ce dieu. L'autel dédié à Antéros (le Contre-Amour), qu'on voit dans la ville, a été, dit-on, érigé par les étrangers domiciliés dans Athènes.



Éros et Antéros, bas-relief grec. — D'après Stackelberg (¹).



Course aux flambeaux, à cheval. — D'après un vase de marbre blanc trouvé à Pergame.

On voit dans l'Académie un autel de Prométhée (²), qui est le point de départ d'une course qu'on fait en tenant des flambeaux allumés ; on court du côté de la ville, et il ne suffit pas, pour remporter le prix, d'arriver le premier, il faut encore conserver son flambeau allumé. Si le premier le laisse éteindre, il perd ses prétentions à la victoire ; elles passent au second ; puis au troisième, si le second ne conserve pas son flambeau allumé ; enfin, le prix n'est donné à personne, si tous les flambeaux s'éteignent.

(¹) *Die Græber der Hellenen.* Bas-relief trouvé à Égine.
(²) Prométhée avait un autre temple qui lui était commun avec Neptune, à Colonus Hippius.

Il y a dans le même endroit divers autels consacrés aux Muses, à Mercure, à Minerve et à Hercule; les autels de ces deux dernières divinités sont dans l'intérieur de l'Académie. On y voit aussi un olivier qui est, dit-on, le second qui ait paru [1].

Non loin de l'Académie est le tombeau de Platon. Les dieux pronostiquèrent, de la manière suivante, qu'il serait un des plus célèbres philosophes. Socrate, quand Platon vint se mettre au nombre de ses disciples, avait, la nuit précédente, vu en songe un cygne qui volait dans ses bras. Or le cygne est un oiseau qui passe pour musicien, depuis, dit-on, qu'un certain Cycnus, musicien célèbre, et roi des Liguriens, peuple de la Gaule, au delà de l'Éridan, fut à sa mort métamorphosé par Apollon, et prit la forme de l'oiseau qui porte son nom. Je veux bien croire que les Liguriens aient eu un roi grand musicien, mais on ne me persuadera pas qu'il ait été changé d'homme en oiseau.

Dans le même lieu s'élève la tour de Timon, le seul homme qui ait cru qu'on ne pouvait vivre heureux qu'en fuyant ses semblables.

L'endroit nommé Colonus Hippius, est, dit-on, le premier lieu de l'Attique où Œdipe ait mis le pied, tradition qui ne s'accorde pas avec ce que dit Homère. Vous y remarquerez l'autel de Neptune Hippius, celui de Minerve Hippia, le monument héroïque de Pirithoüs et de Thésée, celui d'Œdipe, et celui d'Adraste. Le bois sacré de Neptune et son temple furent brûlés par Antigone, dans une irruption qu'il fit dans l'Attique, que son armée avait déjà ravagée d'autres fois.

Les petits bourgs de l'Attique se sont formés comme au hasard. Voici ce qu'ils offrent de plus remarquable. On voit, chez les Alimusiens, un temple de Cérès Thesmophore et de sa fille; à Zoster, près de la mer, des autels dédiés à Minerve, à Apollon, à Diane et à Latone. C'est là, disent les gens du pays, que Latone, sentant ses couches approcher, délia sa ceinture, ce qui fit donner à cet endroit le nom de Zoster; ils ne disent cependant pas qu'elle y soit accouchée. Les Prospaltiens ont aussi un temple de Cérès et de sa fille. Il y en a un de la Mère des dieux à Anagyre. On rend, à Céphale, un culte très-solennel aux dioscures, que les habitants nomment les grands dieux. On voit à Prasies un temple d'Apollon où arrivent, dit-on, les prémices des Hyperboréens. Ce peuple les transmet aux Arimaspes, qui les remettent aux Issédons; les Scythes les reçoivent de ces derniers, et les portent à Sinope, d'où elles arrivent à Prasies par le moyen des Grecs; de là, les Athéniens les portent à Délos. Ces prémices sont enveloppées dans de la paille de froment, et personne ne sait en quoi elles consistent [2].

On voit aussi à Prasies le tombeau d'Érysichthon, qui, revenant des fêtes de Délos, mourut dans la traversée. J'ai déjà dit que Cranaüs, roi d'Athènes, fut détrôné par Amphictyon, son gendre; il s'enfuit, dit-on, avec ses troupes, à Lamptrée, où il mourut; il y fut enterré, et les habitants de Lamptrée montrent encore maintenant le tombeau de Cranaüs. Ion, fils de Xuthus, demeura aussi quelque temps chez les Athéniens, et les commanda dans une guerre contre les Éleusiniens; son tombeau est à Potames, du moins suivant la tradition vulgaire.

On voit à Phlyes les autels d'Apollon Dionysodotus, de Diane Sélasphore, de Bacchus Anthius, des nymphes Isménides et de la Terre, nommée dans le pays la Grande déesse; et dans un autre temple les autels de Cérès Anésidore, de Jupiter Ctésius, de Minerve Tithroné, de Coré Protogone (la fille première née), et des déesses connues sous le nom de *Semnæ* (sévères). A Myrrhinonte, Colaenis a une statue en bois, et les Athmonéens adorent Diane Amarysia. J'ai questionné les exégètes [3] du pays sur ces deux noms; comme ils ne m'ont rien appris de positif, voici ce que j'ai conjecturé. Ama-

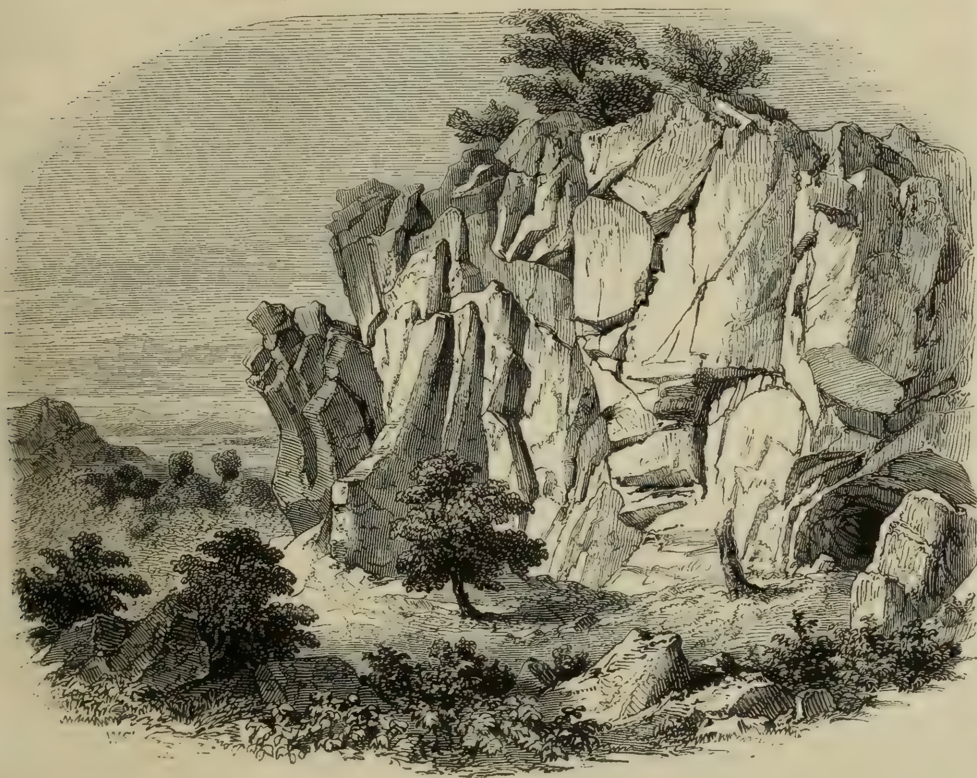
(1) Cet arbre était sans doute celui qui y avait été produit par une branche apportée de la citadelle. Il y avait, outre cela, plusieurs autres oliviers sacrés dans le jardin de l'Académie. Du reste, on en avait aussi planté dans des terrains appartenant à des particuliers, qui étaient obligés de les conserver sous peine de l'exil. C'était de ces arbres que l'on tirait l'huile distribuée pour prix aux vainqueurs dans les panathénées. (Cl.)

(2) Voyez Hérodote, page 122.

(3) Les exégètes dont parle Pausanias étaient ce que l'on appelle aujourd'hui des guides, des cicérones, mais apparemment plus instruits que les domestiques de place de nos jours, puisque notre auteur les cite comme des autorités sérieuses.

Le mot grec exégète veut dire interprète, et c'est ainsi que l'on appelait les eumolpides, chargés d'interpréter les lois relatives à la religion et aux rites sacrés. Ils remplissaient à Athènes une fonction analogue à celle des juristes à Rome, seulement, ils avaient à expliquer, non pas des lois écrites, mais des traditions ou règles orales. Ces exégètes étaient aussi préposés aux sacrifices expiatoires publics ou privés.

rynthe est une ville de l'Eubée où l'on adore Diane Amarysia; les Athéniens eux-mêmes célèbrent en son honneur une fête avec non moins de pompe que les Eubéens, et c'est de là qu'est venu, je pense, le surnom de celle que les Athéniens ont en vénération. Quant à Colaenis, qu'on adore à Myrrhinonte, je crois qu'elle a pris son nom de Colaenus. J'ai déjà dit que, suivant la tradition de plusieurs bourgs, il y avait eu des rois dans l'Attique avant Cécrops, et les Myrrhinusiens prétendent que Colaenus en était un. Les Acharnéens forment aussi un bourg; ils rendent un culte à Apollon Agyéus et à Hercule. Ils ont chez eux un autel de Minerve Hygiéa; ils donnent à cette déesse le surnom d'Hippia, et à Bacchus celui de Melpoménus (chantant), ainsi que celui de Cissus (lierre), et ils disent que leur pays est le premier où cette plante ait paru.



Les Latonies du Pentélique (1). — D'après Stackelberg.

Montagnes de l'Attique; statues de dieux; Marathon; fontaine Macarie. — Les montagnes de l'Attique sont : le Pentélique, célèbre par ses carrières de marbre; le Parnès, où l'on va chasser aux sangliers et aux ours; et le mont Hymette (2), lieu le plus propre qu'on connaisse à l'éducation des

(1) Sur la hauteur du Pentélique, à quelque distance du cloître Mendéli, se trouvent encore les carrières d'où l'on retirait le beau marbre blanc dont se servaient les artistes. Dans quelques endroits les blocs paraissent avoir été sciés, tant leur surface est unie. De ces carrières descend un fossé ou une gorge dans laquelle des issues, pratiquées çà et là, indiquent comment on descendait les blocs de la montagne.

(2) Il y avait deux monts Hymette, suivant Théophraste, qui dit, dans son Traité des pronostics de la pluie : « Lorsque vous voyez une petite nuée sur la partie concave du petit Hymette qu'on nomme *Anydros* (le sec), cela vous annonce de la

abeilles, excepté cependant le pays des Halizons, où elles sont si familières qu'elles suivent les hommes dans les pâturages. Elles sont libres. On ne les renferme point dans des ruches, mais elles travaillent où il leur plaît, et leur ouvrage est si bien lié qu'il est impossible de séparer la cire du miel.

Les Athéniens ont érigé des statues de dieux jusque sur ces montagnes; savoir : celle de Minerve, sur le Pentélique; celles de Jupiter Ombrius (pluvieux), et d'Apollon Proopsius. Il y a sur le Parnès une statue en bronze de Jupiter Parnéthien, un autel de Jupiter Sémaléen, et un autre autel sur lequel on sacrifie à Jupiter surnommé tantôt Ombrius, tantôt Apémius. Dans l'Attique est encore le mont Anchesmus, peu élevé, sur lequel se trouve une statue de Jupiter Anchesmius.

Avant d'en venir à la description des îles, je vais encore parler de ce qui se voit dans les bourgs. Marathon est à une égale distance d'Athènes et de Carystos, ville de l'Eubée; c'est là qu'abordèrent les Barbares quand ils envahirent l'Attique; ils y furent défaits et perdirent même quelques-uns de leurs vaisseaux en se retirant. Les Athéniens qui furent tués en cette occasion ont été enterrés à Marathon même, et des cippes placés sur leurs tombeaux indiquent le nom de chacun d'eux et celui de leurs tribus. Un tombeau particulier a été érigé aux Béotiens de Platée et un autre aux esclaves qui combattirent pour la première fois en cette occasion. Miltiade, fils de Cimon, a aussi son tombeau à part; il ne fut pas tué dans le combat, et mourut dans la suite, après que les Athéniens lui eurent fait son procès pour avoir échoué dans son expédition contre Paros.

On entend toutes les nuits à Marathon des hennissements de chevaux et un bruit pareil à celui que font des combattants. Ceux qui n'y viennent que par curiosité ne s'en trouvent pas bien; mais ceux qui, n'ayant entendu parler de rien, passent là par hasard, n'ont rien à craindre du courroux des esprits. Les Marathoniens donnent le nom de héros à ceux qui ont péri dans ce combat, et les honorent comme tels, ainsi que Marathon, de qui leur bourg a pris son nom, et Hercule, auquel ils ont, disent-ils, rendu les honneurs divins avant tous les autres Grecs. Ils racontent aussi qu'un personnage, qui avait l'air et le costume d'un paysan, se trouva au combat et tua beaucoup de Mèdes avec un soc de charrue. Il disparut ensuite, et Apollon, consulté à son sujet par les Athéniens, leur ordonna de rendre des honneurs au héros Echetlæus; mais il ne leur donna pas d'autres éclaircissements. On a érigé sur le champ de bataille même un trophée de marbre blanc. Les Athéniens donnèrent aussi, à ce qu'ils disent, la sépulture aux Mèdes, regardant comme un devoir sacré de couvrir de terre les corps humains. Je n'ai cependant pas pu trouver leur tombeau, et on ne remarque aucun amas de terre ni aucun autre signe qui puisse le faire reconnaître; on les jeta sans doute pêle-mêle dans une grande fosse.

Vous verrez à Marathon la fontaine Macarie, et voici ce qu'on en raconte. Hercule, s'étant enfui de Tirynthe à cause d'Eurysthée, alla demeurer chez son ami Céyx, roi de Trachine; lorsque Hercule eut quitté le séjour des mortels, Eurysthée voulut se faire livrer les enfants de ce héros. Céyx les fit partir pour Athènes, en leur disant qu'il était trop faible pour les défendre, mais qu'ils trouveraient dans Thésée un protecteur tel qu'ils pouvaient le souhaiter. Ils se présentèrent à lui comme suppliants, et Thésée n'ayant pas voulu les livrer, Eurysthée lui déclara la guerre : c'est la première qui ait éclaté entre les Péloponésiens et les Athéniens. On raconte qu'un oracle avait prédit à ces derniers qu'ils ne pouvaient pas espérer la victoire, à moins qu'un des enfants d'Hercule ne se dévouât volontairement à la mort. Alors Macaria, fille d'Hercule et de Déjanire, s'étant tuée elle-même, assura la victoire aux Athéniens, et on donna son nom à la fontaine dont il s'agit.

Il y a aussi à Marathon un lac très-marécageux, où beaucoup de Barbares se précipitèrent en fuyant, faute de connaître le pays, et c'est là, dit-on, que périt la plus grande partie de cette troupe.

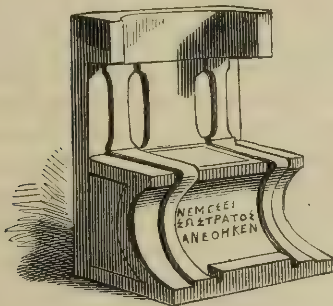
Au-dessus de ce lac sont les mangeoires en marbre des chevaux d'Artaphernes, et on voit sur le rocher des vestiges de sa tente. Il sort de ce lac un fleuve dont l'eau, dans le voisinage même du lac, est très-bonne pour abreuver même les bestiaux, mais vers son embouchure dans la mer, elle devient salée et se remplit de poissons de mer. En avançant un peu dans la plaine, vous trouvez la montagne

pluie ou de l'orage. Lorsqu'en été le grand Hymette est entouré par son sommet et par ses côtés de nuages blancs, c'est un signe de pluie; si ces nuages enveloppent le petit Hymette, ils annoncent également la pluie. » Un peu plus bas : « Lorsque vous voyez, pendant la nuit, l'Hymette enveloppé de grandes nuées blanches, c'est un signe assez ordinaire que vous aurez de la pluie sous trois jours. » On voit, par ces deux passages, que ce n'était pas sans raison que les Athéniens avaient élevé sur cette montagne un autel à Jupiter-Pluvieux. (Cl.)

de Pan et une grotte qui mérite d'être vue. L'entrée en est fort étroite ; mais en avançant, vous trouvez des chambres, des bains, et ce qu'on nomme le troupeau de Pan ; ce sont des rochers qui ont, pour la plupart, la figure de chèvres.

Brauron; Rhamnuse et le temple de Némésis. — Le bourg de Brauron est à quelque distance de Marathon. On dit qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, y débarqua à son retour de la Tauride, d'où elle avait pris la fuite, emportant la statue de Diane (¹); on ajoute qu'ayant laissé cette statue à Brauron, elle se rendit à Athènes et ensuite à Argos. La statue en bois de Diane qu'on voit à Brauron est aussi fort ancienne ; mais je dirai dans un autre lieu où se trouve, à ce que je crois, celle qui fut enlevée aux Barbares de la Tauride.

Rhamnuse est à soixante stades tout au plus de Marathon, en suivant la route qui conduit à Orope le long de la côte ; les maisons des habitants sont sur le bord de la mer. Le temple de Némésis est un peu au-dessus, à quelque distance du rivage (²). Il n'y a pas de divinité plus implacable pour ceux qui abusent insolemment de leur pouvoir ; et son courroux se manifesta, à ce qu'il me semble, d'une manière bien évidente envers les barbares qui débarquèrent à Marathon. N'imaginant pas qu'Athènes pût leur résister, ils avaient apporté, pour ériger un trophée, un bloc de marbre, dont Phidias se servit pour faire la statue de Némésis (³). Elle a sur la tête une couronne ornée de petites figures, représentant des cerfs et des Victoires ; elle tient de la main gauche une branche de pommier, et de la droite un vase sur lequel sont sculptés des Éthiopiens. Je ne conçois guère pourquoi Phidias les a placés là, et je n'ai point été satisfait de l'explication que m'ont donnée ceux qui croient le savoir : ils prétendent que ces Éthiopiens sont là pour désigner le fleuve Océan, père de Némésis, sur les bords duquel il y a des Éthiopiens. Mais l'Océan n'est pas un fleuve ; c'est la plus reculée de toutes les mers navigables ; ses côtes sont habitées par les Celtes et les Ibères, et l'on y trouve une île nommée la Bretagne.



Siége en marbre blanc consacré à Némésis, dans l'enceinte sacrée de Rhamnuse.

Parmi les Éthiopiens qui demeurent au-dessus de Syène, les plus éloignés sont les Ichtyophages, qui habitent les bords de la mer Érythrée, autour d'un golfe qui porte leur nom ; ceux de Méroé et de la plaine Éthiopique sont les plus renommés par leur équité, et on voit chez eux la Table du Soleil (⁴) ; mais il n'y a point de mer dans leur pays, et ils n'ont pas d'autre fleuve que le Nil. Nous connaissons d'autres Éthiopiens voisins des Maures et dont le pays s'étend jusqu'à celui des Nasamons. Ces Nasamons, qui connaissent, disent-ils, les mesures de la terre, donnent le nom de Loxites aux peuples nommés Atlantes par Hérodote, et qui habitent les extrémités de la Libye vers le mont Atlas ; ils ne sèment rien et vivent de raisins sauvages. Il n'y a de fleuve ni chez ces Éthiopiens, ni chez les Nasamons. Car les eaux qui, vers le mont Atlas, forment trois courants, sont bientôt entièrement absorbées

(¹) Voyez HÉRODOTE, page 134.

(²) La citadelle de Ramnuse était construite sur un rocher isolé. Du côté où elle était accessible, elle était protégée par des murailles de marbre dont on voit d'importants débris. Son nom moderne est Ovrio, ou Stauro, Castro. L'enceinte sacrée de Némésis était située à l'entrée d'un ravin profond, sur une terrasse, à 300 pieds environ au-dessus de la mer. Elle renfermait deux temples : l'un, consacré sans aucun doute à Némésis ; l'autre, plus petit, que quelques savants désignent sous le nom de temple de Thémis, parce qu'on a trouvé dans le pronaos un siége en marbre dédié à cette déesse, à côté d'un autre dédié à Némésis.

(³) On a trouvé de nombreux fragments, et notamment la tête de cette statue, dans l'aréa du temple. Les figurines qui ornaient la tête étaient sans doute en bronze, et ont disparu.

Suivant quelques auteurs, cette statue était l'œuvre, non de Phidias, mais d'Agoracritus, un de ses élèves.

(⁴) Voy. HÉRODOTE, p. 73

par les sables. Les Éthiopiens ne sont donc voisins ni de l'Océan, ni d'aucun fleuve. Cette eau qui sort du mont Atlas est trouble, et on y trouve, vers la source même, des crocodiles qui n'ont pas moins d'une coudée de long et se plongent dans l'eau à l'approche des hommes. Beaucoup de personnes pensent que ces courants, après avoir traversé les sables, reparaissent de nouveau et forment le Nil. L'Atlas est si élevé qu'on dit que son sommet touche le ciel ; mais les eaux qui s'y amassent et les arbres qui y croissent de toutes parts le rendent inaccessible. Il n'est connu que du côté du pays des Nasamons, car je ne crois pas qu'on en ait jamais approché par mer. Mais en voilà assez sur cet article (1).

Cette statue de Némésis est sans ailes, ainsi que les autres anciennes statues de cette déesse. J'ai cependant appris dans la suite que les Némésis en bois qu'on a dans la plus haute vénération à Smyrne sont ailées. Je vais passer aux bas-reliefs sculptés sur la base de cette statue. Je dirai d'abord, pour en faciliter l'intelligence, qu'Hélène était, suivant les Grecs, fille de Némésis, et que Léda fut sa nourrice et l'éleva. Mais ils s'accordent tous à lui donner pour père Jupiter et non Tyndarée. Phidias, en conséquence de cette tradition, a représenté sur cette base Léda conduisant Hélène à Némésis ; Tyndarée, ses fils, un homme avec un cheval, debout auprès d'eux, et qu'on nomme Hippéas ; Agamemnon, Ménélas et Pyrrhus, fils d'Achille, le premier mari d'Hermione, fille d'Hélène. Il n'y a pas mis Oreste, à cause de son attentat sur sa mère. On voit encore sur cette base Épocus et un autre jeune homme ; ils étaient frères d'Œnoé, qui a donné son nom à l'un des bourgs de l'Attique. C'est tout ce que j'ai pu apprendre à leur sujet.

Orope ; temple d'Amphiaraüs. — Le pays d'Orope, situé entre l'Attique et la Tanagrique, faisait autrefois partie de la Béotie ; il appartient maintenant aux Athéniens, qui, malgré des guerres continuelles au sujet de cette contrée, n'en ont la possession assurée que depuis que Philippe la leur a donnée après avoir pris Thèbes. La ville est sur les bords de la mer et n'a rien qui mérite qu'on en parle. Le temple d'Amphiaraüs est à douze stades tout au plus de la ville (2). On dit que ce héros, ayant pris la fuite après la déroute des Argiens devant Thèbes, fut englouti avec son char, la terre s'étant ouverte sous ses pas. D'autres disent que cela arriva, non dans cet endroit, mais à Harma (le char), sur la route de Thèbes à Chalcis. Les Oropiens sont les premiers qui lui aient rendu les honneurs divins, et leur exemple fut bientôt suivi dans tout le reste de la Grèce.

Je pourrais nommer d'autres mortels de ces temps-là à qui les Grecs ont rendu les honneurs divins ; on a même consacré des villes à quelques-uns, comme Éléonte dans la Chersonèse à Protésilas, et Lébadie dans la Béotie à Trophonius. Pour Amphiaraüs, les Oropiens lui ont érigé un temple et une statue en marbre blanc : l'autel est divisé en plusieurs parties, dont la première est consacrée à Hercule, à Jupiter et à Apollon Péon ; la seconde aux héros et à leurs femmes ; la troisième à Vesta, à Mercure, à Amphiaraüs, et à Amphilochus l'un de ses fils, car Alcméon, à cause du meurtre d'Ériphile, n'est pas admis à partager les honneurs divins dans le temple d'Amphiaraüs, ni dans celui d'Amphilochus. La quatrième partie de l'autel est consacrée à Vénus, Panacée, Jaso, Hygiée et Minerve Péonia ; et la cinquième enfin, aux nymphes, à Pan et aux fleuves Achéloüs et Céphise. Les Athéniens ont aussi érigé dans leur ville un autel à Amphilochus, et il a dans la ville de Mallos, en Cilicie, un oracle, le plus véridique de ceux qui se sont conservés jusqu'à moi (3).

(1) On voit que Pausanias, l'un des hommes les plus instruits de son temps, ne sait rien de plus sur la Lybie que ce qu'avait enseigné Hérodote.

(2) Ce temple, suivant Strabon, se nommait Psaphis.

(3) Les oracles répondaient aux questions qui leur étaient adressées ; ils conseillaient, ordonnaient, ou prédisaient l'avenir. Les villes, les États, comme les individus, consultaient un oracle dans toutes les occasions importantes ou difficiles.

Zeus, le dieu suprême, rendait ses oracles à Olympie, à Dodone et à l'oasis d'Ammon. A Olympie, on faisait un sacrifice devant l'autel du dieu, et un prêtre de la famille des Jamides répondait aux questions d'après l'inspection de la victime, ou d'après d'autres circonstances du sacrifice. A Dodone, des prêtres, et plus tard des prêtresses, interprétaient les réponses du dieu d'après les frémissements du feuillage des chênes et des hêtres, quelquefois aussi d'après les sons produits par des bassins de métal suspendus aux branches et qui s'entrechoquaient, ou d'après les coups frappés sur un bassin par de petits os attachés à l'extrémité d'un fouet qu'agitait le vent (le fouet dans la main d'un enfant, et le bassin, étaient placés au sommet de deux colonnes) ; enfin, on traduisait aussi la volonté du dieu d'après les roucoulements de pigeons sacrés

Il y a tout auprès du temple d'Orope une fontaine qui porte le nom d'Amphiaraüs : on n'y offre point de sacrifices, et son eau ne sert ni pour les lustrations ni pour se laver les mains ; mais ceux qui ont été guéris de quelque maladie par les conseils de l'oracle y jettent de l'or et de l'argent monnayé. Ce fut, dit-on, par là qu'Amphiaraüs sortit de la terre lorsqu'il eut été admis parmi les dieux. Iophon de Gnosse, l'un des exégètes, montrait des oracles en vers hexamètres qui étaient, disait-il, ceux qu'Amphiaraüs rendit aux Argiens lorsqu'ils allèrent assiéger Thèbes.

La multitude tient opiniâtrément à ce qui la flatte ; mais la vérité est que dans les temps anciens, à l'exception de ceux qui étaient, dit-on, ravis hors d'eux-mêmes par Apollon, aucun devin ne rendait d'oracles proprement dits ; mais il y en avait de très-habiles à interpréter les songes, ou à tirer des présages du vol des oiseaux, ou à lire l'avenir dans les entrailles des victimes. Je pense qu'Amphiaraüs s'était particulièrement livré à l'interprétation des songes, car c'est par des songes qu'il fait connaître l'avenir, depuis qu'il est au rang des dieux. Celui qui veut le consulter se purifie d'abord par un sacrifice qu'il offre à Amphiaraüs et à tous ceux dont les noms se trouvent réunis au sien ; cela fait, il lui immole un bélier, sur la peau duquel il se couche, et il attend en dormant qu'un songe lui apprenne ce qu'il veut savoir (1).

Iles de Patrocle et d'Hélène ; Salamine ; Ajax, Géryon et Hyllus. — Les îles que les Athéniens possèdent dans le voisinage du continent sont : celle de Patrocle dont j'ai déjà parlé ; une autre au-dessus du promontoire Sunium qu'on laisse à gauche en naviguant vers l'Attique ; Hélène y débarqua, dit-on, après la prise de Troie, et l'île a pris pour cette raison le nom d'Hélène. Salamine, située devant Éleusis, s'étend jusque vis-à-vis la Mégaride ; ce fut Cychrée qui lui donna le nom de Salamine sa mère, fille d'Asopus ; les Éginètes vinrent ensuite s'y établir avec Télamon ; Philæus, fils d'Eurysace, fils d'Ajax, ayant été fait citoyen d'Athènes, la donna, dit-on, aux Athéniens. Les Salaminiens furent chassés de cette île plusieurs siècles après par les Athéniens, qui les accusaient de s'être laissé vaincre exprès

perchés sur les chênes. Au temple de l'oasis d'Ammon, en Libye, les réponses étaient faites par des prêtres, d'après l'inspection des victimes. (Voyez, sur ce temple, p. 62.)

Toutefois, il était plus ordinaire de consulter Zeus par l'intermédiaire des dieux secondaires, ou même des héros.

Apollon, dont les oracles étaient les plus nombreux de tous, était consulté à Delphes ; — à Abæ, dans la Phocide ; — sur la colline de Ptous, à Isménion, et à Tégyre dans la Béotie ; — à Hysie, sur les frontières de l'Attique ; — au village d'Eutrésis, près de Leuctres ; — à Orobie, dans l'Eubée ; — dans le Lycée, à Argos, et dans l'acropole de cette ville ; — à Didyme, sur le territoire de Milet ; — à Claros, sur le territoire de Colophon ; — à Grynée, sur le territoire des Myrinéens, — à Lesbos ; — à Abdère ; — à Délos ; — à Patare, en Lycie ; — à Mallos, en Cilicie ; — à Hybla, en Carie ; — à Hiéra-Come, sur le Méandre. Ce dernier oracle répondait en bons vers ; d'autres, comme ceux de Telmesse, d'Hysie et de Claros, étaient des puits ou bassins qui répondaient en faisant apparaître une image ou en inspirant ceux qui buvaient de leur eau ; à Delphes, c'était la pythie, une femme née dans cette ville, qui, l'esprit exalté sous l'action d'une fumée s'élevant du trépied où elle était assise, proférait des sons prophétiques, recueillis et interprétés par les prêtres (plusieurs auteurs allemands, Wilster, Klausen, Hüllmann, Gotte, ont écrit des dissertations intéressantes sur cet oracle) ; dans l'acropole d'Argos, la prêtresse s'inspirait en buvant le sang d'un agneau sacrifié pendant la nuit.

Déméter était consulté à Patra, pour les malades, au moyen d'un miroir que l'on descendait dans un puits, et dont la surface, au retour, devait représenter les images mortes ou vivantes des patients. — Hermès était consulté à Phares, en Achaïe ; sur son autel, élevé au milieu de la place du marché, on déposait une monnaie de cuivre ; puis on recueillait quelques paroles, murmurées à voix basse par le prêtre ; on se bouchait les oreilles ; on sortait du marché, et l'on tirait un pronostic de la première pensée énoncée par une des personnes que l'on rencontrait. — Pluton et Cora étaient consultés, pour les malades, dans la caverne de Caron, à Chraax ou Acharæa, non loin de Nysa, vers la Carie. — Ino avait un oracle à Épidaure-Limera, et un autre à Œtylon. — Hera-Acræa en avait un entre Lechæon et Pagée.

Les plus célèbres oracles des héros étaient ceux d'Amphiaraüs, entre Potniæ et Thèbes ; — d'Amphiloclus, à Mallos, en Cilicie ; — de Trophonius (voyez plus loin, dans la description de la Béotie) ; — de Calchas, à Daunia, dans la Grande-Grèce ; — d'Asclépius, à Épidaure et en beaucoup d'autres lieux ; — d'Hercule, à Bura (voyez plus loin, dans la description de l'Achaïe) ; — de Pasiphaé, à Thalame, en Lucanie ; — de Phrixus, en Ibérie.

Enfin, il y avait les oracles des morts, par exemple, dans la contrée des Thesprotiens, près du lac Aornos, et à Héraclée, dans la Propontide.

On peut consulter, sur les oracles grecs, Wachsmuth, *Hellen Alterth*, *ii*, p. 585 ; et Klausen, *in Ersch und Gruber's encyclop.*, *S. V. Orakel.*

(1) Cet oracle envoyait aussi des réponses à domicile, d'après ce que dit Philostrate (*Vie d'Apollonius*). Les prêtres faisaient jeuner pendant un jour et s'abstenir de vin pendant trois jours ceux qui venaient les consulter.

dans la guerre contre Cassandre, et d'avoir rendu leur ville aux Macédoniens de leur plein gré et sans y être forcés. Les Athéniens condamnèrent aussi à mort Ascétadès, qui avait été nommé général des Salaminiens, et jurèrent de ne jamais oublier leur trahison.

On voit encore à Salamine les ruines de la place publique, le temple d'Ajax avec sa statue en bois d'ébène; et les Athéniens lui rendent toujours le même culte, ainsi qu'à Eurysace, à qui on a aussi érigé un autel à Athènes. On montre à Salamine, à peu de distance du port, une pierre, et les gens du pays disent que Télamon, assis dessus, suivit des yeux le vaisseau qui emmenait ses fils à Aulis, où ils allaient joindre l'armée des Grecs. Les habitants de Salamine disent que la fleur qui porte le nom d'Ajax parut pour la première fois dans leur île, lorsque ce héros mourut. Cette fleur est d'un blanc tirant sur le rouge, de la même forme que le lis, mais un peu plus petite. Ses feuilles sont aussi moins grandes, et elles offrent les mêmes lettres que les hyacinthes.

Les Éoliens, qui ont repeuplé Ilium dans la suite, racontent, au sujet du jugement des armes, qu'Ulysse ayant fait naufrage, les flots apportèrent les armes d'Achille vers le tombeau d'Ajax. Voici, d'un autre côté, ce que j'ai appris d'un habitant de la Mysie, sur la taille de ce héros. La mer en baignant son tombeau l'ouvrit du côté du rivage, ce qui rendit facile l'accès à l'endroit où était le corps; et pour me donner une idée de sa grandeur, il me dit que l'os de son genou, que les médecins nomment la rotule, était aussi grand que le disque dont les athlètes enfants se servent pour le pentathle [1]. J'ai vu des Celtes de ces contrées reculées, voisines de celles qu'on ne peut plus habiter à cause du froid : la taille de ces Celtes, qu'on nomme les Cabares, n'a rien d'extraordinaire et n'excède pas celle des corps que j'ai vus en Égypte.

Voici ce qui m'a paru le plus extraordinaire en ce genre. Un certain Protophanes, Magnésien des bords du Léthée, remporta dans le même jour le prix de la lutte et celui du pancrace [2] aux jeux Olympiques. Des voleurs ouvrirent son tombeau dans l'espoir d'y trouver quelque chose à dérober, et comme ils ne le refermèrent pas, plusieurs personnes y entrèrent ensuite par curiosité. On remarqua que ses côtes n'étaient point séparées et ne formaient qu'un seul os depuis l'épaule jusqu'aux plus petites côtes, que les médecins appellent du nom de fausses côtes.

Il y a devant la ville de Milet une île nommée Ladé, de laquelle se détachèrent jadis deux petites îles, dont l'une se nomme l'île d'Astérius, parce qu'Astérius, qui passait pour fils d'Anax, fils de la Terre, y fut, dit-on, enterré. Le corps de cet Astérius n'a pas moins de dix coudées de long.

Voici encore ce que j'ai vu d'étonnant dans une petite ville de la Lydie supérieure, nommée les Portes de Téménus : une colline du voisinage s'étant fendue par la rigueur du froid, on y aperçut des ossements d'une grandeur si démesurée que, sans leur forme, on n'aurait guère pu croire qu'ils eussent appartenu à un homme [3]. Le bruit se répandit aussitôt dans le pays que c'étaient les os de Géryon, fils de Chrysaor. On croyait reconnaître son trône dans un rocher d'une montagne voisine, taillé en saillie et ressemblant à un siége. On donnait le nom d'Océan à un torrent qui coule auprès; et comme, suivant la tradition, Géryon avait des bœufs d'une très-grande beauté, on assurait que quelques personnes avaient trouvé des cornes en labourant. Je me permis de les contredire en leur prouvant que Géryon demeurait à Gadès; que son tombeau n'y existe pas, mais qu'on y voit un arbre qui offre différentes formes. Alors les exégètes lydiens reconnurent que ce corps était celui d'Hyllus, fils de la Terre, qui a donné son nom au fleuve voisin : ils ajoutent qu'Hercule, en mémoire de son séjour auprès d'Omphale, donna à son fils le nom de ce fleuve.

Pour en revenir à mon sujet, on voit à Salamine, d'une part, un temple de Diane, de l'autre, le trophée de la victoire que les Grecs durent aux conseils de Thémistocle, fils de Néoclès, et le temple de Cychrée. Les Athéniens racontent que durant le combat naval contre les Mèdes, un serpent se montra au milieu de leurs vaisseaux, et que l'oracle dit que c'était le héros Cychrée. Devant Salamine est une île nommée Psyttalie où débarquèrent, dit-on, environ quatre cents barbares. Les Grecs y passèrent après leur victoire et les tuèrent tous. Excepté quelques statues en bois du dieu Pan, d'un travail très-grossier, cette île n'offre rien de remarquable.

(1) Voyez la lutte du pentathle, dans la description de l'Élide.

(2) *Ibidem.*

(3) Les os des grands animaux fossiles étaient toujours supposés ceux de dragons, de griffons, ou de géants.

En allant d'Athènes à Éleusis par la voie Sacrée, on trouve le tombeau du héraut Anthémocritus, que les Athéniens avaient envoyé dire aux Mégaréens de ne pas cultiver à l'avenir le terrain consacré aux grandes déesses. Les Mégaréens le tuèrent, et cet attentat impie ne leur a pas encore été pardonné par ces divinités; car ils sont, de tous les Grecs, les seuls pour lesquels l'empereur Adrien n'ait rien fait ([1]).

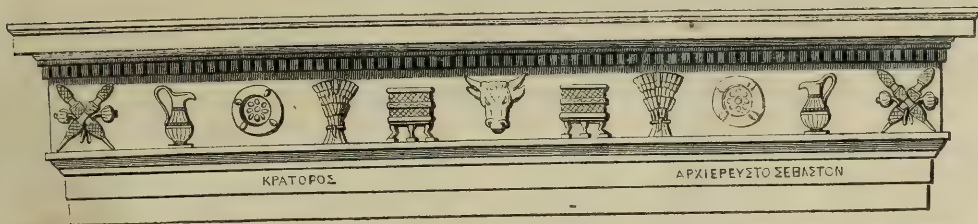
Après le cippe consacré à la mémoire d'Anthémocritus, vous trouvez le tombeau de Molottus, l'un des généraux que les Athéniens choisirent pour aller dans l'Eubée au secours de Plutarque.

Sciros, petit canton voisin, a pris son nom de Scirus, qui vint de Dodone pour assister comme devin les Éleusiniens alors en guerre avec Érechthée. Il fit bâtir à Phalère l'ancien temple de Minerve Scirade. Il fut tué dans le combat contre Érechthée, et les Éleusiniens l'enterrèrent près d'un torrent qui, ainsi que le canton, a pris le nom de ce héros.

On voit près de là le tombeau de Céphisodore, qui, se trouvant à la tête du peuple, opposa une résistance très-vigoureuse à Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine.

Tombeaux; enceinte de Lacius; Phytalus; Cyamites; Harpale. — Après le tombeau de Céphisodore, vous trouverez celui d'Héliodore d'Halæ, dont on peut voir le portrait peint dans le grand temple de Minerve. On a aussi enterré là Thémistocle, fils de Poliarchus, descendant à la troisième génération de Thémistocle, qui combattit sur mer Xerxès et les Mèdes.

En avançant un peu, vous trouvez l'enceinte consacrée au héros Lacius qui a donné son nom au bourg des Lacides; le tombeau de Nicoclès de Tarente, le plus célèbre de tous les citharœdes; l'autel de Zéphyre, et un temple de Cérès et de sa fille. Minerve et Neptune y sont honorés conjointement avec



Fragment d'entablement de marbre sur la façade du temple de Cérès ([2]).

elles. C'est dans cet endroit, dit-on, que Phytalus donna l'hospitalité à Cérès, qui pour le récompenser lui fit don du figuier. L'inscription suivante, qu'on lit sur le tombeau de Phytalus, en fait foi : « Le » héros Phytalus reçut jadis ici sous son toit la vénérable Cérès; la déesse fit alors connaître pour la » première fois le fruit divin connu par les mortels sous le nom de figue. On rend à la race de Phytalus » des honneurs éternels en mémoire de ce don. »

Avant de traverser le Céphise, on trouve le tombeau de Théodore, le meilleur acteur tragique de son temps, et sur les bords mêmes du fleuve, la statue de Mnésimaché et celle de son fils qui se coupe les cheveux en l'honneur du Céphise. L'usage d'offrir sa chevelure aux fleuves est très-ancien

([1]) Cet assassinat fut un des prétextes de la guerre des Athéniens contre les Mégaréens, et, par suite, l'origine de la guerre du Péloponèse. On éleva à Anthémocritus une colonne et le tombeau dont parle Pausanias, près des portes thriasiennes.

([2]) Ce morceau, long d'environ 16 pieds, est d'un seul bloc, la corniche exceptée. Sur la frise sont sculptés des thyrses, des pommes de grenade, le panier mystique, des épis de blé, des vases servant aux libations, des cratères, et une tête de bœuf.

dans la Grèce, comme nous l'apprend Homère, qui dit que Pélée avait fait vœu qu'Achille, à son retour de Troie, couperait ses cheveux en l'honneur du fleuve Sperchée.

En traversant le Céphise, vous trouvez d'abord l'autel de Jupiter Milichius où Thésée, qui avait tué divers brigands, entre autres Sinis, son parent du côté de Pitthée, se fit purifier par les descendants de Phytalus. Là sont encore les tombeaux de Théodecte le Phasélite; de Mnésithée, qui fut, dit-on, un excellent médecin, et érigea aux dieux diverses statues parmi lesquelles on en voit une d'Iacchus.

Sur la route est un petit temple nommé le temple du Cyamites. Je ne saurais dire si ce Cyamites est le premier qui ait semé des fèves (cyames), ou si les Athéniens ont fait l'honneur de l'invention de cette culture à un héros, ne pouvant pas l'attribuer à Cérès, comme le savent ceux qui ont vu les mystères d'Éleusis ou qui ont lu les vers d'Orphée.

Sur cette route sont aussi des tombeaux dont deux se font remarquer par leur grandeur et leur beauté. L'un a été érigé à un Rhodien établi à Athènes; l'autre a été construit par le Macédonien Harpalus, qui, ayant déserté du service d'Alexandre, s'embarqua et passa d'Asie en Europe. Les Athéniens, chez qui il s'était rendu, l'ayant fait arrêter, il corrompit avec de l'argent différentes personnes, entre autres les amis d'Alexandre, et parvint à s'évader. Il avait épousé précédemment Pythionice. Il en était si éperdument amoureux que, l'ayant perdue par la mort, il lui fit ériger un tombeau qui surpasse en beauté tous ceux qu'on avait bâtis anciennement dans la Grèce (1).

Vous verrez aussi là un temple dans lequel sont les statues de Cérès, de sa fille, de Minerve et d'Apollon; ensuite un temple de Vénus, et devant ce temple un mur de pierres non taillées, qui mérite d'être vu.

Les Rhéti; Crocon; Eumolpe; Zarex; Éleusis; Éleuthère. — Les Rhéti ne ressemblent à des fleuves que parce qu'ils ont un courant, car c'est l'eau de la mer qui y coule. Il est probable qu'ils viennent de l'Euripe de Chalcis; ils passent sous terre, et vont se jeter dans l'autre mer qui est plus basse (2). Les Rhéti sont consacrés à Cérès et à sa fille, et les prêtres peuvent seuls y pêcher. Ils formaient anciennement, m'a-t-on dit, la limite entre le pays des Éleusiniens et le reste de l'Attique. La maison de Crocon était la première qu'on trouvât après les avoir traversés, et l'endroit où elle était se nomme encore maintenant le palais de Crocon. Je n'ai pas pu découvrir son tombeau; quant à celui d'Eumolpe, les Éleusiniens et les Athéniens sont d'accord sur l'endroit où il est. On dit que cet Eumolpe, venu de la Thrace, était fils de Neptune et de Chioné, fille du vent Borée et d'Orithye. Homère ne dit rien de son origine; il le nomme seulement dans ses vers, le *vaillant Eumolpe.*

Le monument héroïque d'Hippothoon, qui a donné son nom à une tribu, est dans le même lieu, et celui de Zarex est tout auprès. On dit que ce dernier avait appris la musique d'Apollon; je crois qu'il était étranger, probablement de Lacédémone, et que Zarax, ville de la Laconie sur les bords de la mer, avait pris son nom de lui. Si les Athéniens ont eu un héros nommé Zarex, il m'est entièrement inconnu.

(1) L'endroit où était ce tombeau se nommait Herme et était sur le chemin d'Éleusine, suivant Plutarque, qui nous apprend qu'Harpalus avait confié le soin de sa construction à Chariclès, le gendre de Phocion, lequel lui porta en compte trente talents pour cette dépense; et, comme il s'en fallait de beaucoup que sa beauté répondît au prix qu'il avait coûté, cela fit naître des soupçons sur la probité de Chariclès. A la manière dont parlent Plutarque et Pausanias, il semblerait que Pythionice était morte à Athènes, et que le monument dont il s'agit ici était un véritable tombeau; cependant, il est constant que ce n'était qu'un cénotaphe, car Pythionice était morte à Babylone, suivant Diodore de Sicile, et surtout suivant Théopompe, cité par Athénée, qui rapporte d'après lui une lettre écrite à Alexandre, dans laquelle on lit: « Apprenez de ceux qui sont à Babylone quels honneurs il a rendus à Pythionice après sa mort. Cette Pythionice avait été esclave de Bacchide la joueuse de flûte, qui avait été elle-même celle de Sinope de Thrace..... Pythionice était venue faire le même métier à Athènes, de manière qu'elle était triplement esclave..... Il a cependant dépensé plus de deux cents talents à lui ériger deux monuments, et tout le monde s'étonne de ce que, tandis que ceux qui ont perdu la vie en combattant dans la Cilicie pour vous et pour la liberté de la Grèce n'ont été honorés d'aucun monument ni par lui ni par aucun autre, la courtisane Pythionice en ait deux, l'un à Athènes, l'autre à Babylone; et que celui qui se dit votre ami ait osé consacrer à cette femme une enceinte et lui ériger un temple et un autel sous le nom de Vénus Pythionice. » (Cl.)

(2) Hésychius dit qu'il n'y en avait que deux; celui du côté de la mer était consacré à Cérès, et celui du côté de la ville à sa fille. Les initiés allaient s'y purifier. (Cl.)

Le Céphise a son cours beaucoup plus rapide à Éleusis que dans le reste de l'Attique ([1]). On donne le nom d'Érinéum (le figuier sauvage) à un endroit voisin par où Pluton descendit, dit-on, aux enfers après avoir enlevé Proserpine. C'est aussi auprès du Céphise que Thésée tua le brigand Polypémon, surnommé Procruste.

Les Éleusiniens ont chez eux le temple de Triptolème, ceux de Diane Propylée ([2]) et de Neptune surnommé le Père. Ils vous montrent le puits de Callichorus, autour duquel les femmes d'Éleusis formèrent le premier chœur de danse et de chant en l'honneur de Cérès; le champ Rharius, le premier qui ait reçu des semences et produit des fruits : aussi l'orge qu'on y recueille est-il employé à faire de la farine pour répandre sur la tête des victimes, et des gâteaux pour les sacrifices. On vous montre aussi l'aire qui porte le nom de Triptolème, et l'autel de ce héros. Quant à ce qui est dans l'intérieur des murs du temple, un songe m'a défendu de le décrire, les non-initiés à qui il n'est pas permis de voir cet intérieur ne devant pas même connaître ce qu'il renferme ([3]).

Le pays de Platée dans la Béotie est maintenant, du côté d'Éleusis, limitrophe de l'Attique : les limites étaient jadis vers Éleuthère, mais depuis les Éleuthériens se sont réunis aux Athéniens, parce que le gouvernement d'Athènes leur plaisait et qu'ils haïssaient les Thébains.

Il y a dans la plaine d'Éleuthère un temple de Bacchus; l'ancienne statue en bois qu'il renfermait a été transportée à Athènes, et celle qu'on y voit maintenant n'est qu'une copie ([4]). Un peu plus loin est une petite grotte auprès de laquelle jaillit une source d'eau froide. On dit qu'Antiope exposa dans cette grotte les enfants qu'elle venait de mettre au monde, et que le berger qui les trouva, les ayant démaillottés, les lava dans cette fontaine. Il reste encore quelques ruines des murs et des maisons d'Éleuthère; on voit par là que la ville était un peu au-dessus de la plaine, au bas du mont Cithéron.

Le puits Anthius; Méganire; tombeaux des Argiens; Cercyon; rois des Mégaréens. — En prenant la route qui conduit d'Éleusis à Mégare, vous trouvez d'abord le puits Anthius. Pamphus dit dans ses vers que Cérès, après l'enlèvement de sa fille, se métamorphosa en vieille femme et s'assit sur ce puits; les filles de Céléus, la prenant pour une Argienne, l'emmenèrent de là chez Méganire leur mère, qui lui donna son fils à élever.

Un peu plus loin est le temple de Méganire, et ensuite le tombeau de ceux qui furent tués devant Thèbes. Créon, qui gouvernait alors comme tuteur de Laodamas, fils d'Étéocle, n'ayant pas voulu permettre à leurs proches d'enlever ces corps pour leur donner la sépulture, Adraste implora le secours de Thésée; un combat s'étant livré entre les Béotiens et les Athéniens, Thésée remporta la victoire, et apporta les corps de ces héros à Éleusis où il les fit enterrer. Les Thébains disent que ces corps furent enlevés de leur consentement, et qu'il n'y eut point de combat.

Le tombeau d'Alopé vient après celui des Argiens. On dit qu'après avoir donné le jour à Hippothoon, qu'elle avait eu de Neptune, elle fut tuée vers cet endroit par Cercyon son père. On ajoute que Cercyon était en général très-cruel envers les étrangers, même ceux qui ne voulaient pas lutter avec lui, et l'on montre encore, à peu de distance du tombeau de sa fille, un endroit nommé le palestre de Cercyon. Il avait tué, dit-on, tous ceux qui s'étaient mesurés avec lui; mais Thésée le vainquit, plutôt par adresse qu'autrement. Ce héros est en effet le premier qui ait réduit la lutte en art, et il y en a toujours eu des écoles depuis lui ([5]). Avant ce temps-là, les lutteurs ne faisaient usage que de leur force et de l'avantage que leur taille pouvait leur donner. Voilà, suivant moi, ce qu'on montre et ce qu'on raconte

([1]) Voyez les plans et vues d'Éleusis dans l'ouvrage intitulé : *the Unedited antiquities of Attica comprising the architectural remains of Eleusis, Rhamnis, Sunium and Thoricus*, by the Society of dilettanti. London, 1817.

([2]) Ce temple avait été élevé dans la ville consacrée à Cérès, parce que Diane était considérée par les Grecs comme la fille de cette déesse, et non de Latone.

On trouve aussi une vue restaurée de ce temple dans l'ouvrage de la Société des dilettanti (1817).

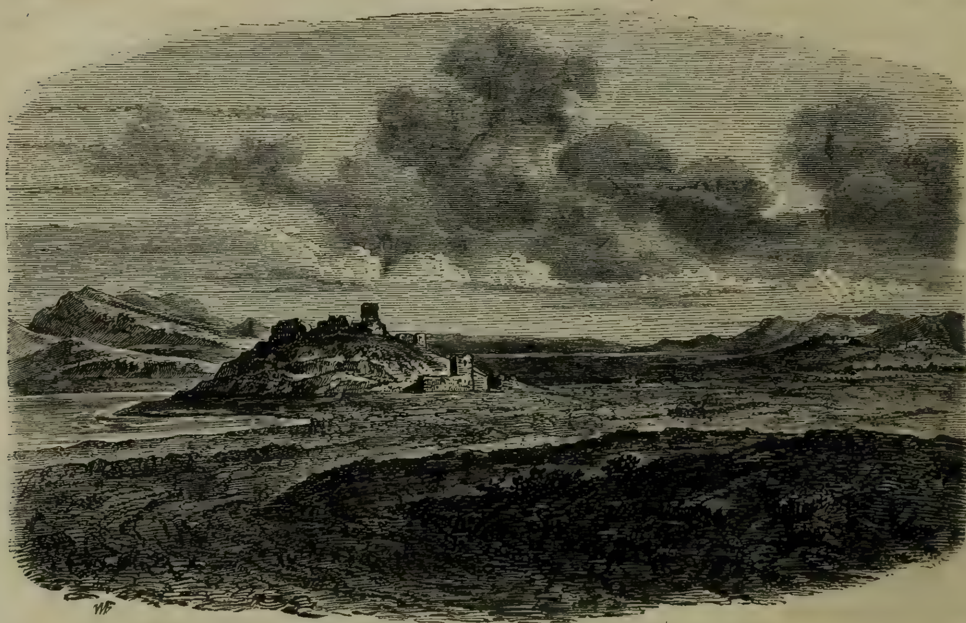
([3]) « Heureux celui qui, après avoir vu ces mystères, descend dans le sein de la terre; il sait quelle est l'issue de la vie; il sait que notre origine émane de Jupiter. » (Pindare.)

([4]) Les villes capitales, alors comme aujourd'hui, tendaient à attirer à elles les chefs-d'œuvre.

([5]) Malgré cette assertion de Pausanias, il ne paraît pas que les exercices gymnastiques aient été coordonnés en un système régulier et complet avant le temps de Cléisthènes.

de plus remarquable à Athènes. J'ai eu soin, dès le commencement de cet ouvrage, de choisir, parmi un grand nombre d'objets, ceux qui méritaient de trouver place dans cette description.

La Mégaride, qui est aussi limitrophe d'Éleusis, appartenait elle-même anciennement aux Athéniens, Pylas, qui en était roi, l'ayant laissée à Pandion. J'en citerai pour preuve le tombeau de Pandion qu'on



Vue de la plaine de Mégare (¹).

voit dans la Mégaride, et la convention par laquelle Nisus céda le trône d'Athènes à Égée, l'aîné de toute la famille, et fut lui-même nommé roi de Mégare et de tout le pays jusqu'à la Corinthie; c'est de lui que le port des Mégaréens prit le nom de Nisée, qu'il porte encore maintenant. Dans la suite des temps, les Péloponésiens qui, après leur expédition contre l'Attique, sous le règne de Codrus, retournaient dans leur pays sans avoir rien fait de remarquable, prirent Mégare, qu'ils donnèrent à ceux des Corinthiens et de leurs autres alliés qui voulurent s'y établir. Les Mégaréens changèrent alors de coutumes et de langage et devinrent Doriens. Ils disent que Car, fils de Phoronée, était roi du pays lorsque leur ville prit le nom de Mégare, et lorsqu'on y bâtit pour la première fois des temples de Cérès, qui furent nommés Mégara.

Nymphes Sithnides; Diane Sotéira; temples.—Il y a dans la ville de Mégare une fontaine construite

(¹) D'après Stackelberg, *la Grèce, Vues pittoresques*, 1834. Sur le premier plan, on voit la plaine qui borde Mégare; au second plan, sur un monticule, la tour et les ruines de l'ancien château de Nisée; le sommet de l'Alcathoia est couronné d'une tour.

« L'emplacement de l'antique ville de Mégare n'est distant de la mer que d'une heure de marche environ. La ville moderne, toute ruinée et entièrement abandonnée, est bâtie sur un coteau, au sommet duquel s'élève une tour dégradée. Vers l'est, au pied de la ville, on découvre les débris d'un monument antique en pierre, parmi lesquels on voit une espèce d'architrave avec inscription et divers fragments de petites colonnes en marbre. En se rapprochant de la ville, on remarque un soubassement de piédestal romain assez beau. Au milieu des ruines modernes de la ville, on retrouve aussi divers débris antiques. » *(Expédition scientifique de Morée.)*

par Théagène, qui avait marié sa fille à Cylon, Athénien, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Ce Théagène, étant tyran de Mégare, fit bâtir cette fontaine que sa grandeur, ses ornements et le nombre de colonnes dont elle est décorée rendent digne de remarque. L'eau qui y coule porte le nom des nymphes Sithnides, qui sont des nymphes du pays, selon les Mégaréens.

A peu de distance de cette fontaine est un ancien temple, où l'on voyait de mon temps les statues des empereurs romains et une statue en bronze de Diane Sotéira. On voit dans le même temple les statues des douze grands dieux qui passent pour un ouvrage de Praxitèle, à l'exception de Diane, qui a été faite par Strongylion. De là vous entrez dans l'enceinte dédiée à Jupiter Olympien, dont le temple mérite d'être vu. La statue du dieu n'a pas été achevée à cause de la guerre du Péloponèse : pas une année ne se passa, durant cette guerre, sans que les Athéniens ne ravageassent la Mégaride par terre ou par mer : aussi réduisirent-ils l'état et les particuliers à la plus grande misère. La tête de cette statue est en ivoire, et le reste du corps en plâtre et en terre. Les Mégaréens disent qu'elle est de Théocosmus, sculpteur du pays, qui fut aidé par Phidias. Au-dessus de la tête du dieu sont les Saisons et les Parques; tout le monde sait, en effet, que Jupiter est le seul à qui les destinées obéissent ([1]), et qu'il règle l'ordre des saisons. On voit dans le fond du temple quelques pièces de bois à moitié travaillées, que Théocosmus devait revêtir d'or et d'ivoire pour achever la statue. On y voit aussi un éperon de trirème en bronze; les Mégaréens prirent, à ce qu'ils disent, cette trirème aux Athéniens, dans un combat naval vers Salamine.

Au sortir de l'enceinte consacrée à Jupiter, en montant à la citadelle qui conserve encore le nom de Carie, qu'elle a pris de Car, fils de Phoronée, vous trouvez le temple de Bacchus Nyctélius, celui de Vénus Epistrophia, l'oracle de la Nuit et le temple de Jupiter Conius qui n'a point de toit; la statue d'Esculape et celle d'Hygiée, qui sont dans le même endroit, ont été faites par Bryaxis; vous y voyez aussi un temple de Cérès, nommé le Mégaron, que Car fit, dit-on, construire pendant qu'il régnait à Mégare.

Monuments d'Alcmène et d'Hyllus; Alcathus; lion de Cithéron; Amazones; Thésée. — Quand vous descendez de la citadelle par le côté exposé au nord, vous trouvez le tombeau d'Alcmène, qui est auprès de l'Olympiéum.

De là l'exégète du pays ([2]) me conduisit à un endroit nommé Rhous (le courant d'eau), lieu par lequel, me disait-il, coulait jadis l'eau qui venait des montagnes. Théagène, alors tyran de Mégare, la détourna pour la faire passer ailleurs, et bâtit sur le terrain qu'elle avait arrosé un autel à l'Achéloüs. Le tombeau d'Hyllus, fils d'Hercule, est près de cet autel. Il fut tué en un combat singulier par Échémus, fils d'Aéropus, Arcadien.

Le temple d'Isis et celui d'Apollon et de Diane sont à peu de distance du tombeau d'Hyllus. Le dernier de ces deux temples est l'ouvrage d'Alcathus, qui l'érigea, dit-on, après avoir tué le lion du mont Cythéron. Ce lion, suivant les Mégaréens, avait donné la mort à plusieurs personnes, entre autres à Evippus, fils de Mégaréus leur roi. Précédemment, Timalcus, fils aîné de ce prince, était tombé sous les coups de Thésée, au siége d'Aphidne, où il était allé avec les Dioscures. Mégaréus ayant promis la main de sa fille et son trône après sa mort au vainqueur de ce lion, Alcathus, fils de Pélops, tenta l'entreprise; il tua le monstre ([3]) et, devenu roi, bâtit ce temple à Apollon et à Diane, qu'il surnomma Agréus et Agrotéra. Voilà le récit des Mégaréens, et je voudrais bien être d'accord avec eux, mais cela n'est guère possible.

En descendant de ce temple, on trouve le monument héroïque de Pandion : quant à son tombeau,

([1]) Zeus est ici considéré comme supérieur au destin; c'est bien alors le Dieu suprême.

([2]) Voyez p. 266.

([3]) Dérichidas raconte, dans son Histoire de Mégare, qu'Alcathus ayant été exilé par Pélops à cause du meurtre de Chrysippus, s'en alla pour chercher un établissement dans quelque autre pays. Ayant rencontré sur son chemin un lion qui ravageait le pays de Mégare, et contre lequel le roi avait envoyé d'autres personnes, il le tua, et lui ayant coupé la langue, il la mit dans sa valise, et alla à Mégare. Ceux qui avaient été envoyés contre le lion étant revenus, dirent qu'ils l'avaient tué; alors Alcathus, ayant apporté sa valise, les convainquit de fausseté. Ce fut pour cela que le roi offrant un sacrifice aux dieux, la langue de la victime fut la dernière chose qu'il mit sur l'autel, coutume que les Mégaréens observèrent toujours. (Cl.)

j'ai déjà dit qu'il est sur le rocher de Minerve Æthia. On lui rend aussi des honneurs à Mégare. Le tombeau de l'Amazone Hippolyte est voisin du monument de Pandion. Les Mégaréens disent que les Amazones, étant venues attaquer les Athéniens pour se venger de l'enlèvement d'Antiope, furent vaincues par Thésée, et que la plupart d'entre elles perdirent la vie dans le combat. Hippolyte, sœur d'Antiope et qui commandait cette expédition, se réfugia avec un petit nombre de femmes à Mégare : là, le chagrin du revers qu'elle venait d'éprouver et l'inquiétude de savoir comment elle retournerait à Thémiscyre, la jetèrent dans le découragement et la conduisirent à la mort. Elle fut enterrée dans cet endroit, et son tombeau a la forme d'un bouclier d'Amazone. Celui de Térée en est peu éloigné. Il avait épousé, comme on sait, Progné, fille de Pandion. Ses attentats sur Philomèle, sœur de Progné, sont connus; ces deux femmes, ayant fait mourir Itys, échappèrent à Térée, qui se tua de sa propre main à Mégare. Les Mégaréens lui érigèrent alors un tombeau en terre, et ils lui offrent tous les ans un sacrifice où de petits cailloux leur tiennent lieu de farine d'orge. L'oiseau nommé huppe parut, disent-ils, pour la première fois dans cet endroit. Les deux femmes, s'étant rendues à Athènes, y moururent à force de pleurer l'injure qui leur avait été faite, et la vengeance qu'elles en avaient tirée. Le bruit se répandit qu'elles avaient été changées, l'une en rossignol, et l'autre en hirondelle, sans doute parce que le chant de ces oiseaux a je ne sais quoi de triste et de plaintif.

Citadelle d'Alcathus; Memnon; monument héroïque d'Ino. — Les Mégaréens ont une autre citadelle qui porte le nom d'Alcathus. En y montant, vous voyez à droite le tombeau de Mégaréus, qui leur amena d'Oncheste du secours contre les Crétois. On vous montrera le foyer sacré des dieux Prodomes, et vous entendrez dire qu'Alcathus leur sacrifia la première fois, lorsqu'il voulut entreprendre de bâtir les murs de la ville. Il y a auprès de ce foyer une pierre sur laquelle, dit-on, Apollon posa sa lyre pour aider Alcathus à bâtir ces murs. S'il vous arrive de frapper cette pierre avec un petit caillou, elle rend le même son qu'une lyre. Cela est surprenant, sans doute, mais beaucoup moins que ce que j'ai vu à Thèbes, en Égypte; de l'autre côté du Nil, près du lieu nommé les Syringes, est une statue colossale assise, qui représente le Soleil, quoiqu'on lui donne généralement le nom de Memnon, et rend chaque jour, au lever du soleil, un son que je ne puis mieux comparer qu'à celui d'une corde de cithare ou de lyre qui se rompt (¹).

Les Mégaréens assurent que leur sénat était jadis le tombeau de Timalcus; je viens de dire que ce Timalcus n'avait pas été tué par Thésée. On a érigé au sommet de la citadelle un temple à Minerve; la statue de la déesse est dorée, à l'exception des pieds, des mains et du visage, qui sont en ivoire. Elle a dans le même endroit deux autres temples, l'un sous le nom de Minerve Nicé (Victoire), l'autre sous celui de Minerve Æantide.

Le temple d'Apollon était anciennement en briques : l'empereur Adrien l'a fait rebâtir en marbre blanc. Il renferme les statues d'Apollon Pythius, d'Apollon Décatéphore et d'Apollon Archégète. Les deux premières ressemblent beaucoup aux statues égyptiennes faites en bois. Celle d'Apollon Archégète est absolument dans le style éginète; elle sont toutes trois en ébène.

Il y a aussi sur la citadelle un temple de Cérès Thesmophore. En descendant de là vous trouvez le tombeau de Callipolis, second fils d'Alcathus. Échépolis, l'aîné, avait été envoyé par son père à Méléagre, pour la chasse au sanglier de l'Étolie. Il y fut tué, et Callipolis, qui avait appris sa mort le premier, ayant couru à la citadelle, fit tomber le bois de l'autel sur lequel brûlait la victime que son père sacrifiait à Apollon. Alcathus, qui ne savait pas encore la mort d'Échépolis, regardant cette action comme une impiété, tua Callipolis dans un premier mouvement de colère, en le frappant à la tête avec des morceaux de bois qui étaient tombés de l'autel.

Le monument héroïque d'Ino est sur le chemin du Prytanée; il est entouré d'une balustrade de pierres, et il y a des oliviers dessus. Les Mégaréens disent, ce qui est une tradition inconnue aux autres Grecs, que le corps d'Ino fut jeté par les flots sur les côtes de la Mégaride, et que Cléso et Tauropolis,

(¹) Il s'agit de l'une des deux statues colossales représentant, à Thèbes, le roi Aménophis; elle avait été brisée par un tremblement de terre, l'an 27 avant l'ère chrétienne, et il paraît que, depuis ce temps, elle rendait en effet quelques sons vagues sous l'action des premiers rayons du soleil. Restaurée par Septime Sévère, elle devint muette.

filles de Cléson, l'ayant trouvé, lui donnèrent la sépulture : ils prétendent lui avoir donné les premiers le nom de Leucothée, et ils lui offrent un sacrifice tous les ans.

Iphigénie; Adraste; l'Æsymnium; tombeau de Corœbus; Pœné. — Les Mégaréens disent aussi qu'Iphigénie mourut à Mégare, et ils montrent son monument héroïque. Ils rendent aussi des honneurs à Adraste, qui mourut, disent-ils, dans leur pays en ramenant son armée après la prise de Thèbes. La vieillesse et le chagrin de la mort d'Ægialéus son fils furent, suivant eux, la cause de sa mort. Ils ont un temple de Diane bâti par Agamemnon lorsqu'il vint à Mégare pour décider Calchas, qui y demeurait, à le suivre au siége de Troie. Ils disent que Ménippe, fils de Mégaréus, et Échépolis, fils d'Alcathus, sont enterrés dans le Prytanée de Mégare. Près de ce Prytanée est une pierre nommée Anaclêthra; elle a pris ce nom, s'il faut les en croire, parce que Cérès, dans ses voyages pour la recherche de sa fille, l'appela de dessus cette pierre.

Il y a dans la ville de Mégare des tombeaux; savoir, celui des Mégaréens qui périrent dans l'expédition des Mèdes contre la Grèce, et l'Æsymnium, qui est un monument érigé à des héros.

En allant du sénat au monument héroïque d'Alcathus, où les Mégaréens conservent maintenant leurs archives, on trouve deux tombeaux : l'un est, dit-on, celui de Pyrgo qu'Alcathus avait eue pour femme avant d'épouser Evæchmé, fille de Mégaréus; et l'autre celui d'Iphinoé, fille d'Alcathus, qui mourut sans être mariée. Les filles de Mégare vont, avant de se marier, faire des libations et offrir les prémices de leur chevelure sur le tombeau d'Iphinoé, de même que celles de Délos coupaient jadis leurs cheveux en l'honneur d'Opis et d'Hécaergé [1].

Le tombeau d'Astycratie et de Manto est vers l'entrée du temple de Bacchus. Elles étaient filles de Polyidus, qui, étant venu à Mégare pour purifier Alcathus du meurtre de Callipolis son fils, y bâtit un temple à Bacchus et lui érigea une statue en bois dont on ne voit maintenant que le visage, le reste étant caché. Le satyre en marbre de Paros qui est auprès de cette statue a été fait par Praxitèle.

Après le temple de Bacchus vient celui de Vénus Praxis; sa statue en ivoire est ce qu'il y a de plus ancien dans ce temple; les autres sont : Pitho (la Persuasion); la déesse qu'ils nomment Parégore (Consolatrice); elles sont toutes deux de Praxitèle. Vous y voyez aussi trois statues de Scopas : Éros (l'Amour), Himéros (la Passion), et Pothos (l'Affection), si toutefois ce n'est pas la même divinité sous trois noms différents.

Le temple de la Fortune est voisin de celui de Vénus; sa statue est aussi de Praxitèle. Lysippe a fait les Muses et le Jupiter en bronze que l'on voit dans le temple voisin.

On remarque aussi sur la place publique de Mégare le tombeau de Corœbus. Il est représenté terrassant un monstre (nommé Pœné, qui dévorait les enfants et qu'il avait mis à mort) : ces figures sont, à ma connaissance, le plus ancien ouvrage de sculpture en marbre qu'on ait fait dans la Grèce.

Orsippus; temple d'Apollon; Nisée; Pagæ; Ægosthènès; roche Moluride; Sciron. — Le tombeau d'Orsippus est auprès de celui de Corœbus. Cet Orsippus, contre l'usage ancien des athlètes, qui portaient toujours une ceinture dans les jeux publics, gagna tout nu le prix de la course aux jeux Olympiques. On raconte que dans la suite, étant devenu général des Mégaréens, il augmenta leur territoire aux dépens de leurs voisins. Je crois qu'il laissa volontairement tomber sa ceinture, sachant bien qu'il était plus facile de courir entièrement nu qu'avec une ceinture.

En descendant de la citadelle par le chemin nommé la rue droite, vous trouvez le temple d'Apollon Prostatérius : il est à droite de la rue quand vous vous détournez un peu. La statue d'Apollon mérite d'être vue. Vous y apercevez aussi une Diane, une Latone et d'autres statues, ainsi qu'un groupe représentant Latone et ses enfants, ouvrage de Praxitèle. Dans l'ancien Gymnase, près des portes Nymphades, est une petite pierre taillée en pyramide et nommée Apollon Carinus. Il y a dans le même endroit un temple des Ilithyes. C'est là tout ce que la ville offre de curieux.

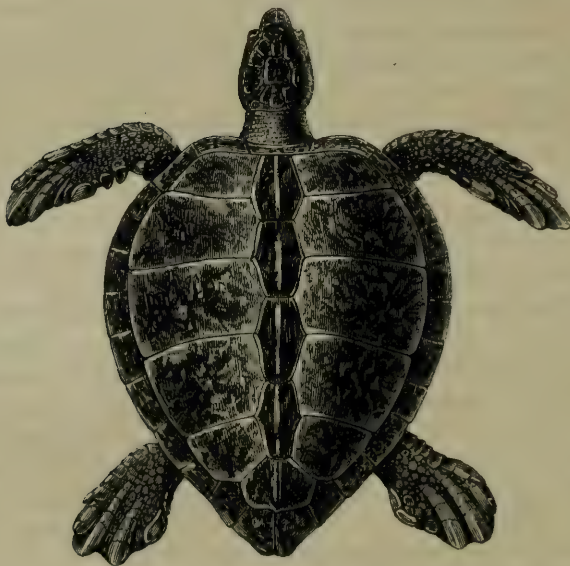
(1) Ou bien *Oupis* et *Argé*. Ce sont les noms des deux jeunes filles hyperboréennes qui, les premières, étaient venues à Délos, en la compagnie des dieux mêmes. Olen de Lycie, le plus ancien des poëtes grecs, antérieur même à Orphée, avait composé une ode en leur honneur. (Voyez Hérodote, p. 122.)

En descendant le port qui conserve encore aujourd'hui le nom de Nisée, vous trouvez le temple de Cérès Malophore, qui fut nommée ainsi par ceux qui élevèrent les premiers des troupeaux dans le pays. On donne encore d'autres raisons de ce surnom. Le toit du temple est tombé probablement de vétusté. Dans le même lieu s'élève une citadelle qui porte aussi le nom de Nisée; en descendant de cette citadelle, vous apercevez près de la mer le tombeau de Lélex qui, suivant les Mégaréens, était fils de Neptune et de Libye fille d'Épaphus, et vint de l'Égypte dans la Mégaride dont il fut roi.

Devant Nisée est une petite île où les vaisseaux crétois restèrent mouillés, pendant que Minos faisait la guerre à Nisus.

La Mégaride est séparée de la Béotie par des montagnes dans lesquelles sont situées Pagæ et Ægosthène, villes qui appartiennent aux Mégaréens. On voit en allant à Pagæ, à peu de distance de la route, un rocher tout criblé des flèches tirées par les Mèdes pendant la nuit. Il ne reste de remarquable à Pagæ que la statue en bronze de Diane Sotéira, qui est de la même forme que celle de Mégare, et le monument héroïque d'Ægialéus, fils d'Adraste. Il fut tué dans le premier combat qui se livra vers Glisante, lorsque les Argiens allèrent pour la seconde fois assiéger Thèbes. Ses parents apportèrent son corps à Pagæ dans la Mégaride, l'y enterrèrent, et son monument porte encore le nom d'Ægialéum.

A Ægosthène on voit le temple de Mélampe fils d'Amythaon, et dans ce temple un homme de petite stature sculpté sur un cippe (qui est Mélampe lui-même). Des sacrifices lui sont offerts, et, chaque année,



Caouanne, tortue de mer prise près de Modon. — D'après Bory de Saint-Vincent (¹).

(¹) Les anciens, dit Bory de Saint-Vincent, avaient fort bien distingué cette tortue des espèces d'eau douce, qu'ils donnaient pour compagnes à Vénus, et des terrestres.

L'individu représenté dans notre gravure fut étudié à Modon par la commission scientifique de Morée. C'est une femelle; elle contenait au moins cinq mille œufs de toute taille, depuis la grosseur d'un très-petit pois jusqu'à celle d'une noix ordinaire. Elle est conservée au Muséum d'histoire naturelle.

Les caouannes peuvent avoir en longueur plus de quatre pieds.

Avant d'être nettoyée et polie, la carapace de la caouanne, ordinairement souillée de limon de mer, est d'une couleur brunâtre foncée.

une fête est célébrée en son honneur. On ne dit cependant pas qu'il préside l'avenir ni par songes, ni autrement. Voici une autre tradition que j'ai recueillie à Érénie, bourg de la Mégaride. Les gens du pays disent qu'Autonoé, fille de Cadmus, inconsolable de la mort d'Actéon et de tous les malheurs qui avaient affligé la maison de son père, abandonna Thèbes et se retira dans ce bourg où elle mourut et où l'on voit encore son tombeau.

La route de Mégare à Corinthe est bordée de plusieurs autres tombeaux. Le premier est celui de Téléphane de Samos, joueur de flûte : il fut érigé, dit-on, par Cléopâtre, fille de Philippe, fils d'Amyntas. Celui de Car, fils de Phoronée, n'était d'abord qu'un monceau de terre; mais dans la suite, il fut revêtu de marbre à coquilles d'après les ordres de l'oracle. Ce marbre est très-blanc, plus tendre que le marbre ordinaire et tout rempli de coquilles de mer. La Mégaride est le seul pays de la Grèce où il se trouve, et on l'emploie à beaucoup d'usages dans la ville de Mégare. Sciron, étant polémarque des Mégaréens, rendit le premier praticable aux gens de pied la route qui porte encore son nom. L'empereur Adrien l'a fait élargir et arranger, de sorte que deux chars peuvent y passer l'un à côté de l'autre. Vers l'endroit où le chemin est le plus étroit s'élèvent des roches célèbres par diverses traditions. Ce fut, dit-on, de la roche Moluride qu'Ino se jeta dans la mer avec Mélicerte, le plus jeune de ses fils, quand l'aîné, nommé Léarque, eut été tué par Athamas. Les uns disent qu'il se porta à cette action dans un accès de démence; suivant d'autres, il était furieux contre Ino, depuis qu'il savait que la famine d'Orchomène et la mort de Phrixus, qu'il croyait réelle, ne devaient point être attribuées aux dieux, mais que tous ces malheurs provenaient des machinations d'Ino, belle-mère de Phrixus. Celle-ci prit alors la fuite et se précipita dans la mer avec son fils, du haut de la roche Moluride. Le corps de l'enfant ayant été, dit-on, porté par un dauphin vers l'isthme de Corinthe, il obtint, sous le nom de Palémon, différents honneurs parmi lesquels il faut compter l'institution des jeux Isthmiques. Les Mégaréens ont consacré la roche Moluride à Leucothée et à Palémon.

Les roches qui suivent sont en horreur, parce que Sciron, qui en était voisin, précipitait du haut de ces roches dans la mer tous les étrangers qu'il rencontrait; et une tortue qui se tenait dans les flots, au bas de cet endroit, les enlevait. La mer produit, en effet, des tortues qui ne diffèrent de celles de terre



Médaille d'Égine où l'on reconnaît la chélonée des Pélasges

que par la grandeur et par la forme des pieds qui sont faits comme ceux des phoques. Sciron subit la peine du talion, car Thésée le précipita lui-même dans la mer au même endroit. Le temple de Jupiter Aphésius est sur le sommet de la montagne. Vénus, Apollon et Pan ont aussi chacun une statue sur cette montagne. En avançant un peu, vous trouvez le tombeau d'Eurysthée, et les gens du pays disent que ce prince, ayant été vaincu dans l'Attique par les Héraclides, fut poursuivi par Iolaüs, qui le tua en cet endroit.

En continuant à descendre par ce chemin, vous voyez le temple d'Apollon Latoüs et ensuite les limites entre la Mégaride et le pays de Corinthe. Ce lieu est désigné comme celui du combat singulier entre Hyllus et Échémus, Arcadien.

CORINTHIE.

La Corinthie; Crommyon; Fondation des jeux Isthmiques; Sinis; temple de Neptune. — La Corinthie, qui est une portion de l'Argolide, a pris son nom de Corinthus. Excepté à Corinthe, parmi le bas peuple, on n'a jamais dit sérieusement que Corinthus fût fils de Jupiter (¹).

Il ne subsiste à Corinthe aucun reste des anciens habitants, et les Corinthiens actuels sont une colonie romaine. L'association des Corinthiens à la ligue Achéenne fut la cause de leur malheur. Critolaüs, préteur des Achéens, ayant soulevé contre les Romains, non-seulement les Achéens, mais encore la plupart des peuples grecs qui sont hors du Péloponèse, les Romains, après avoir terminé la guerre, désarmèrent les autres peuples grecs, et rasèrent les murs des villes qui étaient fortifiées; mais Corinthe fut entièrement détruite par Mummius, général de l'armée romaine. Jules César, qui introduisit à Rome la forme actuelle du gouvernement, rétablit, dit-on, Corinthe, et y envoya une colonie. Il en envoya une aussi à Carthage.

Crommyon, bourg de la Corinthie, a pris son nom de Cromus, fils de Neptune. C'est là que fut élevée, dit-on, Phæa, qui, suivant les poëtes, était une laie, et qui a donné lieu à l'un des exploits de Thésée.

En avançant un peu, vous trouvez sur le rivage un pin qui s'est conservé jusqu'à ce jour, et un autel de Mélicerte. Les gens du pays disent que son corps fut apporté là par un dauphin, et que Sisyphe, l'ayant trouvé sur le rivage, l'enterra dans l'Isthme, et institua les jeux Isthmiques en son honneur (²).

Vers le commencement de l'Isthme est l'endroit où le brigand Sinis courbait des pins l'un contre l'autre, et les laissait se redresser après y avoir attaché ceux qu'il avait vaincus. Ces arbres, en se relevant, tiraient chacun de son côté, et comme les liens ne cédaient pas, les malheureux ainsi attachés étaient mis en pièces. Thésée le fit périr par le même supplice; il purgea en effet la route de Trézène à Athènes des brigands qui l'infestaient, en exterminant ceux dont j'ai déjà parlé. Il tua aussi, dans la ville d'Épidaure, Périphète, qui passait pour fils de Vulcain et combattait avec une massue d'airain.

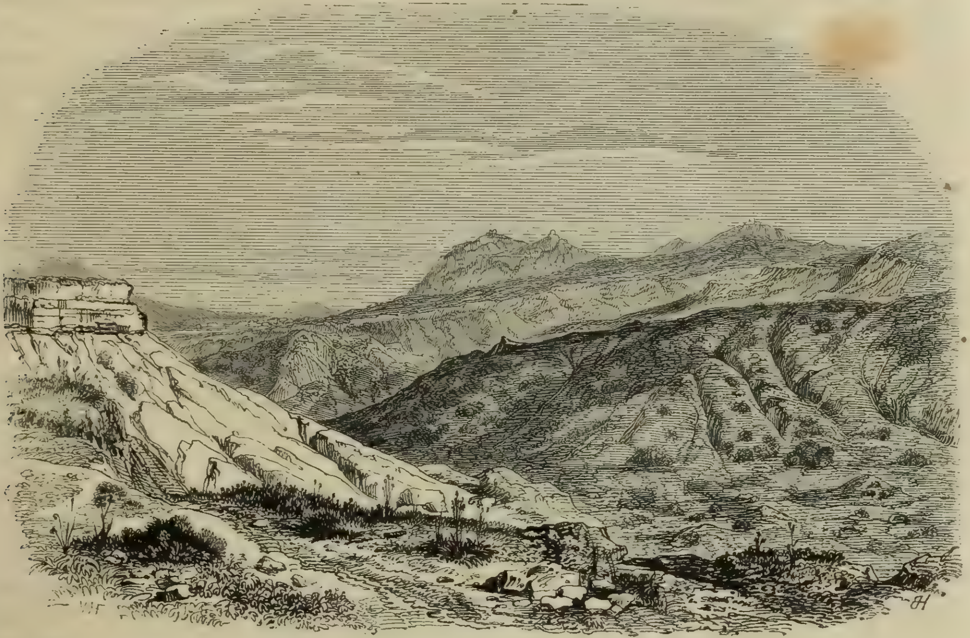
(¹) « Corinthus, fils de Jupiter, » était un proverbe que les Grecs appliquaient à ceux qui répétaient toujours la même chose, et aux choses qui, après avoir été annoncées avec emphase, ne répondaient pas à leur attente, comme on peut le voir dans la harangue, *Nuées* d'Aristophane, v. 827.

(²) Les isthmia étaient une des quatre grandes fêtes nationales de la Grèce.

« Don Chrysostôme dit que ces jeux furent institués par Neptune et par le Soleil, qui les firent célébrer de concert la première fois. Ceux qui y remportèrent le prix furent : Castor, pour la course simple; Calaïs, pour les diaules ou la course double, sans faire usage de ses ailes; Orphée, pour la cithare; Hercule, pour le pancrace; Pollux, pour le pugilat; Pélée, pour la lutte; Télamon, pour le disque, et Thésée, pour la course avec des armes. Il y eut aussi des prix pour les courses de chevaux : Phaéton fut vainqueur à la course à cheval, et Nélée à celle des chars à quatre chevaux. Enfin, on en proposa aussi un pour les vaisseaux; le vaisseau Argos le remporta, et ce fut là sa dernière course, car Jason le consacra à Neptune. Quelques auteurs disent que ce fut Thésée qui les institua, lorsqu'il eut tué Sinis, mais il est beaucoup plus vraisemblable que le voisinage des deux mers, qui rendait cet endroit très-fréquenté, fut la principale cause de leur institution. » (Cl.)

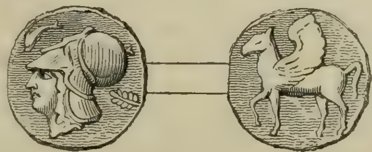
Quelle que fût l'origine de leur institution, il est certain qu'on célébrait les isthmia en l'honneur de Poseidon (Neptune). Les Corinthiens présidaient à ces jeux; les Athéniens s'y rendaient, à travers le golfe Saronique, sur un vaisseau sacré, et on leur réservait des places d'honneur. Une fois, l'époque de la fête étant survenue pendant une guerre entre Corinthe et Athènes, les Corinthiens n'en furent pas moins invités à assister aux jeux. Les Éliens ne prenaient point de part aux isthmia. Ce fut dans la quarante-neuvième olympiade que les jeux Isthmiques commencèrent à devenir périodiques, de trois en trois ans. Pline et Solinus ont supposé, par erreur, qu'ils avaient lieu seulement tous les cinq ans. En l'année 228 avant Jésus-Christ, les Romains obtinrent le privilége de se mêler aux exercices gymniques, et ce fut dans une de ces solennités, l'an 198, que Flamininus proclama publiquement l'indépendance de la Grèce. Les jeux et exercices des isthmia étaient les mêmes que ceux d'Olympie. On décernait au vainqueur une guirlande ou couronne de feuilles de pin (pendant une certaine période d'années on avait donné des couronnes de lierre). Solon établit l'usage de voter en outre une somme de cent drachmes aux Athéniens vainqueurs dans les isthmia. (Voyez Krause, *die Pythien, Nemeen, und Isthmien.*)

L'isthme de Corinthe touche à la mer, d'un côté par Cenchrées, et de l'autre par Léchée. L'espace entre ces deux villes est ce qui réunit le Péloponèse au continent. Tous ceux qui ont entrepris d'en



L'Acrocorinthe et Corinthe (¹). — Dessin de M. Doussault.

faire une île, en perçant l'isthme, ont été forcés de renoncer à ce projet. On voit encore le commencement de leur travaux, mais la nature pierreuse du sol arrêta leurs premiers efforts. Le Péloponèse est donc resté tel qu'il était, et il fait encore partie du continent. Alexandre, fils de Philippe, voulut aussi faire percer le mont Mimas, et ce fut la seule entreprise qu'il fût forcé d'abandonner. Les Gnidiens ayant fait la même tentative pour leur isthme, la Pythie leur défendit de continuer, tant il est difficile aux mortels d'agir contre la volonté des dieux.



Médaille de Corinthe.

Voici ce que Corinthe offre de plus digne d'être remarqué. C'est d'abord le théâtre, ensuite un stade de marbre blanc.

En allant au temple de Neptune, vous voyez d'une part les statues des athlètes qui ont remporté le prix aux jeux Isthmiques, et de l'autre, des pins alignés qui s'élèvent très-droit pour la plupart. Sur le temple, qui n'est pas très-grand, sont placés des tritons de bronze. Il y a dans le vestibule des

(¹) Corinthe était à cinq heures de marche de Némée, dans un site admirable. Au point le plus élevé de la ville on trouve sept colonnes d'un temple. L'Acrocorinthe était la barrière du Péloponèse. (Voy. p. 287.) — « Corinthe, dit Chateaubriand, est située au pied des montagnes, dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer de Crissa, aujourd'hui le golfe de Lépante. » Les monuments de Corinthe n'existent plus.

statues : les deux premières de Neptune, ensuite Amphitrite, enfin la Mer, qui est aussi en bronze. Dans l'intérieur du temple est une offrande faite de nos jours par Hérodes l'Athénien. C'est un char attelé de quatre chevaux dorés, à l'exception des sabots qui sont en ivoire. A côté des chevaux sont deux tritons en or jusqu'à la ceinture, le bas du corps est en ivoire. On voit sur le char Amphitrite et Neptune ; et auprès d'eux, Palémon enfant, debout sur un dauphin. Tout cela est aussi en or et en ivoire. Le socle qui supporte le char est orné de bas-reliefs; celui du milieu représente la Mer soutenant Vénus enfant. Sur chaque côté sont des néréides. On a sculpté, sur le piédestal de la statue de Neptune, les fils de Tyndarée, qui sont aussi des dieux tutélaires pour les vaisseaux et les navigateurs. Les autres statues qui ornent ce temple sont : Galéné (la déesse du calme); la Mer ; un monstre marin qui a, jusqu'à la poitrine, le devant du corps d'un cheval, et le reste d'un poisson ; Ino, Bellérophon et le cheval Pégase.

Temple de Palémon; tombeaux de Sisyphe et de Nélée; Cenchrée; Laïs. — Le temple de Palémon est dans l'enceinte du temple de Neptune, à gauche. On y voit les statues de Neptune, de Leucothée et de Palémon lui-même. Il y a aussi un temple nommé Adyton (secret) dont l'entrée est sous terre; on dit que Palémon y est caché. Corinthien ou étranger, celui qui viole le serment qu'il a fait dans ce temple, peut être assuré qu'il n'échappera pas à la peine de son parjure ([1]).

Dans la même enceinte est un ancien temple nommé l'autel des Cyclopes; on y sacrifie aux Cyclopes. Ceux mêmes qui ont lu les ouvrages d'Eumélus chercheraient bien inutilement les tombeaux de Sisyphe et de Nélée. Ils y sont cependant; car Nélée étant venu, dit-on, à Corinthe, y mourut de maladie et fut enterré dans l'Isthme ; mais Sisyphe ne voulut pas même montrer son tombeau à Nestor, parce qu'il fallait qu'il restât absolument inconnu. Sisyphe est aussi enterré dans l'Isthme ; mais, même parmi les Corinthiens de son temps, il y en avait très-peu qui sussent où était son tombeau.

Les jeux Isthmiques ne furent point interrompus par la ruine de Corinthe et la dispersion de ses habitants par Mummius; et tant que cette ville fut déserte, les Sicyoniens furent chargés de les faire célébrer; lorsqu'elle eut été rétablie, cet honneur fut réservé à ses nouveaux habitants. Léchés et Cenchrias, qui passaient pour fils de Neptune et de Pirène, fille de l'Achéloüs, ont donné leur-nom aux deux ports des Corinthiens. On lit dans le poëme intitulé *Megalæ Eœæ*, que Pirène était fille d'Œbalus. Vous remarquerez à Léchée le temple de Neptune et la statue en bronze de ce dieu ; sur la route de l'Isthme à Cenchrée, un temple de Diane et sa statue en bois, qui est très-ancienne ; dans Cenchrée même, un temple de Vénus et sa statue en marbre blanc ; sur la levée qui s'avance dans la mer après le temple de la déesse, un Neptune en bronze ; enfin, vers l'autre extrémité du port, les temples d'Esculape et d'Isis.

Les bains d'Hélène sont vis-à-vis Cenchrée ; on donne ce nom à une source abondante d'eau salée qui sort d'un rocher et coule dans la mer; elle a le même degré de chaleur que de l'eau qui est prête à bouillir.

En remontant à Corinthe, vous trouvez sur la route divers tombeaux, et vers la porte même de la ville, celui de Diogène de Sinope, que les Grecs surnommèrent le Chien. Devant la ville est un bois de cyprès nommé le Cranium ; nous y verrez une enceinte consacrée à Bellérophon, le temple de Vénus Mélænide et le tombeau de Laïs, qui est surmonté d'une lionne tenant un bélier entre ses pieds de devant. On montre dans la Thessalie un autre tombeau de Laïs : elle y avait suivi, dit-on, Hippostratus ([2]). Née à Hyccare en Sicile, elle fut prise encore enfant par Nicias et par les Athéniens, et fut vendue à Corinthe. Sa beauté surpassa bientôt celle de toutes les femmes de son temps, et les Corinthiens poussèrent l'admiration pour elle à un tel point, qu'ils prétendent encore maintenant qu'elle était de Corinthe.

La ville actuelle offre encore quelques restes de ses anciens monuments, mais le plus grand nombre est de ceux qui ont été faits depuis son rétablissement. On voit sur la place publique où se trouvent

([1]) Ce passage rappelle la tradition moderne sur la pierre appelée la *bocca della verita*, dans l'église Santa-Maria in Cosmedin, à Rome. (Voy. le *Magasin pittoresque*, t. XIV, p. 244.)

([2]) Il y a eu deux Laïs : l'une née en Sicile, l'autre à Corinthe, dans la quatrième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. La première était déjà vieille lorsque la seconde devint célèbre dans toute la Grèce.

la plupart de leurs temples, une Diane d'Éphèse et deux statues de Bacchus faites en bois, dorées en entier, à l'exception du visage qui est enluminé de vermillon. Ils sont connus sous le nom de Lysius et de Bacchius.

La Fortune a son temple dans le même endroit; elle est représentée debout, et sa statue est en marbre de Paros.

Le temple de tous les dieux en est voisin. On a construit près de ce dernier une fontaine sur laquelle est un Neptune en bronze, qui a sous ses pieds un dauphin qui jette de l'eau.

Vous remarquerez encore sur la même place une statue en bronze d'Apollon Clarien, une Vénus, ouvrage d'Hermogène de Cythère; deux Mercures en bronze, tous deux debout; mais il y en a un qui est dans un petit temple. En plein air, enfin, sont trois statues de Jupiter : le premier n'a point de surnom, le second porte celui de Chthonius, et le troisième celui d'Hypsistus (très-haut).

Temple d'Octavie; propylées; Pyrène; bains; fontaines; enfants de Médée. — Le milieu de cette place publique est occupé par une Minerve en bronze sur le piédestal de laquelle sont représentées les Muses.

Au-dessus de la place est le temple d'Octavie, sœur d'Auguste qui régna sur les Romains après Jules César, fondateur de la nouvelle Corinthe.

Au sortir de cette place par le chemin qui conduit à Léchée, s'offrent à vous des propylées surmontés de deux chars dorés sur l'un desquels est Phaéton, fils du Soleil; et le Soleil lui-même est sur l'autre.

Un peu plus loin que ces propylées, à droite, vous trouvez, en entrant dans la place, un Hercule en bronze.

Vous arrivez ensuite à l'entrée de la fontaine Pirène. Elle était femme jadis et fut, dit-on, changée en fontaine à force de pleurer la mort de Cenchrias, son fils, que Diane avait tué involontairement. Cette fontaine est ornée de marbre blanc, et on y a pratiqué des loges en forme de grottes d'où l'eau coule dans un bassin découvert. Cette eau est très-bonne à boire, et l'airain qu'on y trempe, après l'avoir fait rougir au feu, y acquiert cette qualité qui le fait rechercher sous le nom d'airain de Corinthe. Les Corinthiens, en effet, n'ont point de mines de cuivre. Il y a vers cette fontaine une statue d'Apollon et une enceinte dans laquelle se trouve un tableau représentant le combat d'Ulysse contre les amants de Pénélope.

En reprenant ensuite la route directe de Léchée, vous regardez d'abord un Mercure en bronze; auprès du dieu assis est un bélier, car Mercure est le dieu qui veille le plus spécialement sur les troupeaux, comme dit Homère dans l'Iliade : « Fils de Phorbas, dont les troupeaux étaient un don de Mer- » cure qui, le préférant à tous les autres Troïens, l'avait comblé de bienfaits. » Je sais bien ce qu'on raconte de Mercure et du bélier dans les mystères de la Mère des dieux, mais je n'en dirai rien.

Dans divers endroits de la ville sont des bains, construits les uns aux dépens du public, les autres aux frais de l'empereur Adrien. Les plus renommés sont auprès du temple de Neptune. Ils ont été bâtis par Euryclès, Spartiate, qui les a ornés de marbres de diverses espèces, entre autres de celui qu'on tire des carrières de Crocée dans la Laconie. On voit à gauche de l'entrée de ces bains un Neptune, et après lui, une Diane chasseresse.

La ville est bien fournie de fontaines; car, outre qu'il y a beaucoup d'eau dans le pays, l'empereur Adrien y a fait amener celles du Stymphale. La plus remarquable de ces fontaines est un Bellérophon placé auprès de la Diane dont je viens de parler; il est monté sur Pégase, et l'eau sort du sabot du cheval. Vous en verrez une autre en prenant la route qui conduit de la place publique à Sicyone; à droite de cette route est un temple d'Apollon avec sa statue en bronze, et un peu plus loin, la fontaine qui a pris le nom de Glaucé, cette princesse s'y étant précipitée, dit-on, dans l'espérance d'y trouver un remède contre les poisons de Médée. Au-dessus de cette fontaine est l'odéon, auprès duquel se voit le tombeau des enfants de Médée. Ils se nommaient Mermérus et Phérès, et furent, suivant la tradition, tués à coups de pierres par les Corinthiens, à cause des présents qu'ils avaient apportés à Glaucé. Comme cette mort violente était une punition qu'ils n'avaient point méritée, ils s'en vengèrent en faisant périr les enfants nouveau-nés des Corinthiens, ce qui continua jusqu'à ce qu'on eût institué en leur honneur des sacrifices annuels et érigé une statue à la Terreur, ainsi que l'oracle l'avait ordonné. La

statue existe encore; elle représente une femme d'un aspect effrayant; mais les anciens Corinthiens ayant tous péri lorsque leur ville fut prise par les Romains, les nouveaux habitants n'offrent plus ces sacrifices, et leurs enfants ont renoncé à l'usage de couper leurs cheveux et de porter des vêtements noirs. Médée, étant allée à Athènes après cet événement, épousa Égée; elle voulut dans la suite faire périr Thésée; ayant été prise sur le fait, elle s'enfuit et se retira chez les Ariens qui prirent d'elle le nom de Mèdes.

Minerve Chalinitis; Bellérophon; Dédale; la fontaine de Lerne; l'Acrocorinthe. — Le temple de Minerve Chalinitis n'est pas loin du tombeau des enfants de Médée. Les Corinthiens disent que Minerve



Bellérophon combat la Chimère en présence de Iobatès et de Minerve. La Chimère a une tête de lion, une tête de chèvre et une queue de serpent [1]. — D'après la peinture d'un vase antique. (Voy. Tischbein.)



Bellérophon dompte Pégase devant la porte de Corinthe. — Denier de la famille Tadia.



Bellérophon jeté à terre cherche à retenir Pégase. — Pierre gravée antique : Gravelle.

[1] « Bellérophon possédait dans la ville de Sirène (Corinthe) la souveraineté, un immense héritage et un palais. Jadis, impatient de subjuguer, près des sources (de la fontaine Sirène), Pégase, fils de la gorgone à la chevelure de serpent, il

est, de toutes les divinités, celle qui aida le plus Bellérophon en beaucoup d'autres choses et en lui donnant le cheval Pégase, qu'elle avait dompté et soumis au frein. La statue de la déesse est en bois; le visage, les pieds et les mains sont en ivoire.

Le temple de Minerve Chalinitis est vers le théâtre L'Hercule en bois qui en est voisin est, dit-on,



Vase trouvé près de Corinthe. — D'après Dodwell.

un ouvrage de Dédale. Les ouvrages de Dédale offrent tous à la vue quelque chose d'extraordinaire, mais tous aussi je ne sais quoi de divin.

Au-dessus du théâtre est le temple du Jupiter Capitolin des Romains, qu'on pourrait nommer en grec Coryphæus.

L'ancien gymnase et la fontaine de Lerne ne sont pas très-éloignés du théâtre. La fontaine est entourée de colonnes, et on y a pratiqué des siéges pour ceux qui veulent venir y prendre le frais pendant l'été : près du gymnase sont deux temples dédiés, l'un à Jupiter et l'autre à Esculape. La statue de Jupiter est en bronze; celles d'Esculape et d'Hygiée sont en marbre blanc.

L'Acrocorinthe est le sommet d'une montagne qui domine Corinthe [1]. En y montant vous trouvez deux enceintes consacrées, l'une à Isis Pélagia et l'autre à Isis Égyptienne; et deux enceintes consacrées à Sérapis, qui est honoré dans l'une sous le nom de Sérapis de Canobe. Viennent ensuite des autels dédiés au Soleil, et le temple de la Nécessité et de la Force où il n'est pas permis d'entrer. Dans celui de la Mère des dieux, qui est au-dessus, vous remarquerez un cippe et un trône, l'un et l'autre en marbre. Les statues qui sont dans le temple des Parques, ainsi que dans celui de Cérès et de sa fille, ne sont point exposées à la vue. Le temple de Junon Bunæa est sur la même montagne; il a été bâti

avait beaucoup souffert avant que la vierge Pallas lui eût apporté un frein enrichi d'or; mais un songe qu'il eut fut soudain réalisé. Elle lui dit : « Tu dors, roi, fils d'Éole? Allons! prends ce modérateur des coursiers et montre-le à ton père Daméus » (surnom de Neptune), en lui sacrifiant un taureau gras. » Ainsi, pendant qu'il dormait dans les ténèbres, la vierge à la noire égide sembla lui parler. Il se lève donc en sursaut, et, relevant la merveille déposée près de lui, il court tout joyeux trouver le devin de la contrée, et il raconte à Céramide tout ce qui s'est passé. Celui-ci lui enjoint d'obéir sans délai au songe. Or donc, le robuste Bellérophon, transporté de joie, s'élance et adapte doucement le magique appareil à la bouche du coursier ailé. Il le monte, et bientôt il agite, en se jouant, son armure d'airain. Avec lui encore, plus tard, frappant les Amazones du sein des airs aux froides solitudes, il extermina cette troupe de femmes archers, et la Chimère vomissant des flammes, et Solymes. Je ne parlerai point de sa mort. Pégase, dans l'Olympe, habite les antiques étables de Jupiter. » (Pindare.)

[1] Du sommet de l'Acrocorinthe, on aperçoit la mer Saronique, au loin la citadelle d'Athènes, et jusqu'au cap Colonne. « C'est, dit Spon, une des plus belles vues de l'univers. »

par Bunus, fils de Mercure; c'est de là que vient le surnom de la déesse. En montant au sommet de l'Acrocorinthe, vous trouvez le temple de Vénus; les statues qu'on y voit sont: Vénus armée, le Soleil, et l'Amour tenant un arc.

Asope; Ténée; temple brûlé; Sicyonie; Ægialéus. — Derrière ce temple est une fontaine qui est, à ce qu'on prétend, un don de l'Asope · Sisyphe, ayant vu Jupiter enlever la fille de ce fleuve, ne voulut pas lui nommer le ravisseur qu'il ne lui eût fait venir de l'eau sur l'Acrocorinthe. Asope ayant satisfait à la demande de Sisyphe, celui-ci lui apprit ce qu'il savait, et, s'il faut en croire les poëtes, il subit dans les enfers la peine due à son indiscrétion. J'ai ouï dire que cette eau est la même que celle de la fontaine Pirène, et qu'elle se rend dans la ville par des canaux souterrains.

L'Asope, dont je viens de parler, prend sa source dans la Phliasie, arrose le pays de Sicyone, et va se jeter dans la mer voisine. Entre autres contes que les Phliasiens et les Sicyoniens font sur leur fleuve, ils disent qu'il est étranger et n'a pas sa source dans le pays; que le Méandre, qui descend de Célène à travers la Phrygie et la Carie, va se jeter dans la mer auprès de Milet, et se rend de là dans le Péloponèse, où il forme l'Asope. J'ai entendu également les Déliens raconter que leur Inopus vient du Nil. On dit aussi que le Nil est le même fleuve que l'Euphrate, qui, après s'être perdu dans un marais, va reparaître, sous le nom de Nil, au-dessus de l'Éthiopie. Voilà ce que j'ai entendu dire de l'Asope.

En tournant vers les montagnes, au sortir de l'Acrocorinthe, vous trouvez la porte Ténéatique et le temple d'Ilithye, et à soixante stades de là tout au plus, la ville de Ténée, dont les habitants se disent issus des captifs troïens que les Grecs emmenèrent de l'île de Ténédos; Agamemnon leur donna ce canton. C'est pour cela qu'ils regardent Apollon comme leur principale divinité.

Sur la route qui conduit de Corinthe à Sicyone, et non dans l'intérieur du pays, vous remarquerez à peu de distance de la ville, à gauche du chemin, un temple détruit par le feu. La Corinthie a été le théâtre de différentes guerres, il n'est donc pas étonnant que des maisons et même des temples situés



Bas-relief d'un ancien puits, à Corinthe. — D'après Dodwell.

hors de la ville aient été la proie des flammes; mais ils veulent que ce temple fût dédié à Apollon, et qu'il ait été brûlé par Pyrrhus, fils d'Achille. J'ai aussi entendu dire depuis que les Corinthiens avaient

érigé ce temple à Jupiter Olympien, que le feu y prit subitement, on ne sait comment, et le détruisit.

Tombeaux des Sicyoniens; théâtre de Sicyone. — En allant de la Corinthie dans la Sicyonie, vous trouvez une éminence de terre : c'est le tombeau d'un certain Lycus de Messène, qui ne m'est point connu.

Les Sicyoniens enterrent leurs morts à peu près comme les autres Grecs ; mais, lorsque le corps a été par eux couvert de terre, ils l'entourent d'un petit mur, avec des colonnes qui soutiennent un faîte pareil aux frontons des temples. Ils n'y mettent point d'inscription; mais en rendant au mort les derniers devoirs, ils l'appellent par son nom sans y joindre celui de son père, et lui disent adieu.

Après avoir traversé l'Asope, un peu plus loin que le tombeau de Lycus, vous avez à droite l'Olympium, et un peu plus avant, à gauche, le tombeau d'Eupolis, poëte comique athénien.

En arrivant à la ville [1], vous remarquez, vers la porte même, une source dans une grotte; l'eau sort de la voûte et non du sol de la grotte, ce qui lui a fait donner le nom de Stazouza (l'eau qui distille).

Le théâtre est au-dessous de la citadelle; sur la scène est un guerrier, le bouclier à la main : c'est, dit-on, Aratus, fils de Clinias.

Après le théâtre vient le temple de Bacchus; la statue du dieu est en or et en ivoire, et près de lui sont des bacchantes en marbre blanc.

Les Sicyoniens ont d'autres statues qu'ils tiennent cachées, et qu'ils portent une fois par an, durant la nuit, d'un endroit nommé Cosmétérium, au temple de Bacchus. Ils les accompagnent avec des torches allumées, et en chantant des hymnes qui sont en usage dans le pays. La marche est ouverte par celui qu'ils nomment Bacchéius, statue jadis érigée par Androdamas, fils de Phlias. On porte ensuite celle de Bacchus Lysius que le Thabain Phanès apporta de Thèbes par les ordres de la Pythie.

Le temple de Pitho (la Persuasion), sans statue, est à l'entrée de la place publique : voici à quelle occasion le culte de cette déesse s'introduisit à Sicyone. Apollon et Diane, ayant tué Python, vinrent à Ægialée (l'ancienne Sycione) pour se faire purifier de ce meurtre; mais quelque chose les ayant effrayés vers l'endroit qu'on nomme encore maintenant *Phobos* (la Peur), ils s'en allèrent dans l'île de Crète chez Carmanor. Une maladie épidémique se déclara sur-le-champ dans l'Ægialée, et les devins dirent qu'il fallait apaiser Apollon et Diane : les Ægialéens envoyèrent alors sept jeunes garçons et sept jeunes filles vers le fleuve Sythas implorer ces deux divinités ; elles se laissèrent fléchir, et vinrent, disent les gens du pays, dans l'endroit où était alors la citadelle; et le temple de Pitho est à la place même où elles parurent la première fois. Il se fait encore maintenant quelque chose de pareil ; car, à la fête d'Apollon, les enfants se rendent vers le Sythas, amènent les dieux dans le temple de Pitho et les reconduisent ensuite, disent-ils, dans celui d'Apollon. Ce temple, qui se trouve maintenant sur la place publique, a été, suivant eux, bâti par Prœtus à l'endroit même où ses filles avaient été guéries de leur démence. Ils disent aussi que Méléagre y consacra la lance avec laquelle il avait tué le sanglier de Calydon, et que les flûtes de Marsyas y étaient aussi déposées. Après le malheur arrivé à ce silène, le fleuve Marsyas apporta, dit-on, ces flûtes dans le Méandre; elles reparurent dans l'Asope qui les jeta sur ses bords dans la Sicyonie, et un berger, les ayant ramassées, les consacra à Apollon. Toutes ces offrandes ont été brûlées avec l'ancien temple ; celui qui existe actuellement et la statue qu'on y voit ont été érigés par Pythoclès.

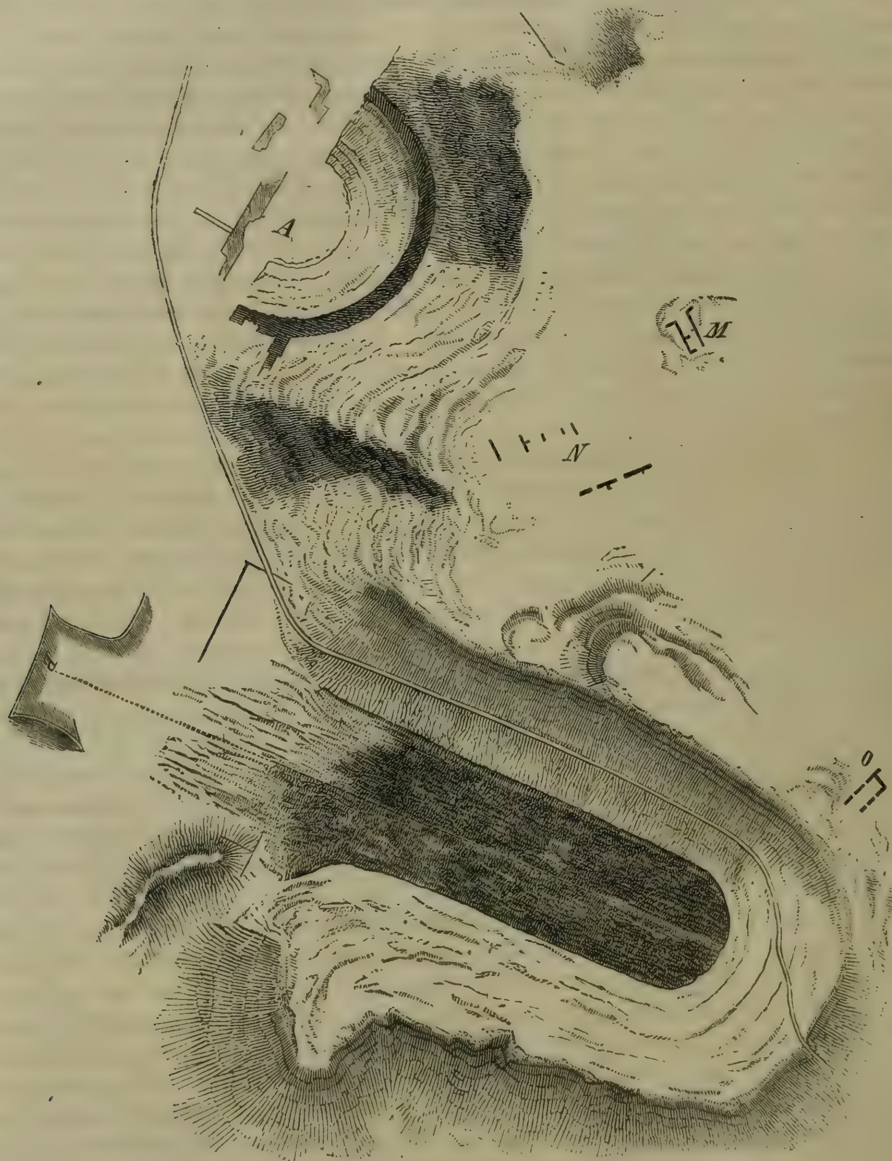
Maison de Cléon; Aratus; temples d'Hercule, d'Esculape et de Vénus ; le gymnase. — Vers le temple de Pitho est une enceinte consacrée aux empereurs romains, qui était autrefois la maison de Cléon le tyran. Les Sicyoniens, en effet, habitaient encore la ville basse lorsqu'ils eurent pour tyran Clisthènes, fils d'Aristonymus, fils de Myron; mais ils étaient déjà dans la ville actuelle lorsque Cléon usurpa l'autorité. On voit devant cette maison le monument héroïque d'Aratus, de tous les Grecs de son temps celui qui a fait de plus grandes actions.

Après le monument héroïque d'Aratus viennent l'autel de Neptune Isthmius, la statue de Jupiter Milichius, et celle de Diane Patroa; elles sont faites sans aucun art, car Jupiter Milichius ressemble à

[1] Sycione, située à trois heures de marche de Némée, s'élevait sur un plateau d'où la vue s'étendait au loin vers l'Acrocorinthe, le golfe de Lépante et les montagnes de la Béotie. Le village de Vasilica est bâti au milieu de ses ruines ; on distingue parfaitement les ruines du théâtre et du stade, qui ont été taillés dans le rocher. (Voy. la page suivante.)

une pyramide et Diane à une colonne. Vous voyez dans le même endroit le sénat, et un portique qui a pris son nom de Clisthènes, ce prince l'ayant fait bâtir du produit du butin qu'il avait eu pour sa part dans la guerre que, de concert avec les Amphictyons, il fit aux Cirrhéens.

Il y a sur la place publique, en plein air, un Jupiter en bronze, ouvrage de Lysippe, et auprès de lui, une Diane dorée. Le temple d'Apollon Lycéen, qui en est voisin, tombe en ruine et n'offre rien de



Plans du stade et du théâtre de Sycione (¹).

A, théâtre. — B, partie du stade soutenue par une construction cyclopéenne.

(¹) Le chemin de Vasilica (Sycione) au lac de Stymphale traverse un des côtés du stade. Les gradins sont en partie taillés dans le roc, les autres sont en pierres rapportées.

remarquable. Les Sicyoniens racontent que les loups se jetaient sur leurs troupeaux, de sorte qu'ils n'en tiraient plus aucun profit; le dieu leur indiqua l'endroit où était un certain tronc d'arbre sec, leur disant d'en prendre l'écorce, de la mêler à la viande qu'ils jetteraient aux loups : ceux-ci périrent aussitôt qu'ils eurent mangé de cette écorce. On conserve ce tronc dans le temple d'Apollon Lycéen, mais les exégètes sicyoniens eux-mêmes ne savent pas de quelle espèce d'arbre il est.

On voit, dans le gymnase voisin de la place publique, un Hercule en marbre fait par Scopas. Il y a aussi un temple d'Hercule ailleurs. L'enceinte où il est porte le nom de *Pœdizé;* le temple est au milieu. On y voit une très-ancienne statue en bois, ouvrage de Laphaès de Phlionte.

Vous allez de là par une rue au temple d'Esculape. En entrant dans son enceinte, vous trouvez, à gauche, un édifice double; la pièce où l'on entre d'abord est consacrée au Sommeil, dont il ne reste plus que la tête. Celle du fond est consacrée à Apollon Carnien, et il n'y a que les prêtres qui puissent y entrer On voit dans le portique un os de baleine d'une grandeur extraordinaire; ensuite une statue d'Oneiros (le Songe), et Hypnos (le Sommeil) endormant un lion, et surnommé Épidotès.

En entrant dans le temple d'Esculape par l'autre porte, vous voyez d'un côté Pan assis, de l'autre Diane debout; et, en allant plus avant, Esculape lui-même sans barbe; sa statue, en or et en ivoire, est l'ouvrage de Calamis. Il tient d'une main un sceptre et de l'autre une pomme de pin cultivé. Les Sicyoniens disent que ce dieu leur fut apporté d'Épidaure sous la forme d'un serpent et sur un char traîné par des mules; il était conduit par Nicagora de Sicyone, femme d'Échétimus et mère d'Agasiclès. Il y a dans ce temple plusieurs petites figures suspendues à la voûte.

Vous passez de là dans un autre temple consacré à Vénus; la première statue qui s'offre à votre vue est celle d'Antiope : ses fils, en effet, étaient Sicyoniens, et, soit à cause d'eux, soit parce qu'elle était venue elle-même à Sicyone, les Sicyoniens disent qu'elle appartient à leur pays. Vous voyez ensuite la statue de la déesse. Il n'entre dans son temple que la néocore [1] et une jeune fille qui est prêtresse pour un an sous le nom de loutrophore. Tous les autres peuvent, de la porte, voir la déesse et lui adresser des vœux. La déesse est assise, et sa statue est en or et en ivoire. Elle a le polus sur la tête, tient d'une main un pavot et de l'autre une pomme. Les Sicyoniens lui sacrifient toutes sortes d'animaux, excepté des porcs. Ils brûlent les cuisses des victimes et font rôtir le reste avec du bois de genévrier. Ils brûlent avec les cuisses des feuilles de pædéros. Le pædéros est une plante qui croît dans la partie de l'enceinte qui est en plein air; on ne la trouve nulle part ailleurs, pas même dans le reste du pays. Ses feuilles ont la forme de celles du chêne, sont un peu plus petites que celle du hêtre et un peu plus grandes que celle du chêne vert. Elles sont très-vertes d'un côté, blanches de l'autre, et ont assez la couleur de celles du peuplier.

En remontant de ce temple au gymnase, vous trouvez, à droite, le temple de Diane Phéræa, dont la statue en bois est, dit-on, venue de Phères. Ce gymnase, qui a été bâti par Clinias, sert encore maintenant pour les exercices des jeunes gens. On y voit une Diane en marbre blanc, qui n'est sculptée que jusqu'à la ceinture, et un Hercule dont la partie inférieure est carrée comme les hermès.

Ancien temple de Minerve; les Apotropæi; le Pirée; Titane et ses édifices. — En vous détournant de là pour aller vers la porte sacrée, vous trouverez, à peu de distance de cette porte, un temple de Minerve érigé jadis par Épopéus, et qui, soit par ses dimensions, soit par sa magnificence, l'emportait de beaucoup sur tous les temples de ces temps-là. Mais le temps devait en faire disparaître jusqu'à la mémoire, car il a été entièrement consumé par le feu du ciel. L'autel seul a été épargné, et il subsiste encore tel qu'Épopéus l'avait fait faire. Le tombeau de ce héros, en terre amoncelée, est devant cet autel. Près de ce tombeau sont les dieux *Apotropæi* (qui préservent des malheurs). Les cérémonies qu'on fait en leur honneur sont celles que les Grecs ont instituées pour détourner les fléaux.

En allant de Sicyone à Phlionte par la route la plus courte, si vous vous détournez à gauche, de dix stades au plus, vous arrivez au Pirée; c'est le nom qu'on donne à un bois qui entoure le temple de Cérès Prostasia et de sa fille. Les hommes y célèbrent entre eux les fêtes de ces déesses, et laissent les

(1) La fonction des néocores, hommes ou femmes, était à peu près celle de nos sacristains.

femmes les célébrer de leur côté dans l'édifice nommé le Nymphon, où sont les statues de Bacchus, de Cérès et de sa fille, dont on ne voit que les visages.

Titane est à soixante stades de Sicyone, mais la route est impraticable pour les voitures à cause de son peu de largeur. Après avoir fait vingt stades, autant que je peux l'évaluer, vous traversez l'Asope, à gauche du chemin, et vous trouvez un bois de chênes verts et le temple des déesses connues des Athéniens sous le nom de *Semnæ* (Sévères), et des Sicyoniens sous le nom d'Euménides. Ils célèbrent tous les ans leur fête, qui ne dure qu'un jour. Ils leur sacrifient des brebis pleines, se servent d'hydromel pour les libations, et de fleurs au lieu de couronnes; ils en font autant sur les autels des Parques, qui sont dans le même bois, mais en plein air.

Si vous traversez de nouveau l'Asope, et que vous repreniez la route, vous arrivez au sommet d'un mont dont Titan fut, suivant les gens du pays, le premier habitant. Il était, disent-ils, frère du Soleil, et ce canton a pris de lui le nom de Titané. Ceux qui habitent les alentours du temple sont pour la plupart des gens qui viennent implorer l'assistance du dieu; des cyprès très-vieux ornent l'intérieur de son enceinte. On ne sait pas de quel bois ou de quel métal est la statue du dieu, ni par qui elle a été faite, à moins qu'on ne l'attribue à Alexanor lui-même : le visage, les pieds et les mains d'Esculape, sont tout ce qu'on en voit; le reste est caché par une tunique de laine blanche, que recouvre une robe. Il en est de même de la statue d'Hygiée : à peine aussi la peut-on voir, tant elle est couverte de cheveux offerts par les femmes qui se les coupent en son honneur, et de bandes d'étoffes de Babylone. Quelle que soit la divinité de ce temple dont on implore la faveur, il faut adresser des prières à celle qu'on nomme Hygiée. A l'égard d'Alexanor et d'Évamérion, dont les statues sont aussi dans le temple, on sacrifie au premier comme à un héros, après le coucher du soleil, et à Évamérion comme à un dieu. Si ma conjecture est juste, cet Évamérion est connu à Pergame sous le nom de Telesphorus, qu'un oracle lui a donné, et à Épidaure sous celui d'Acésius. La statue en bois de Coronis, qu'on possède dans le même lieu, n'est point placée dans le temple; lorsqu'on a sacrifié au dieu un taureau, un agneau ou un porc, on porte cette statue dans le temple de Minerve, et c'est là qu'on lui rend les honneurs qui lui sont dus. On ne se borne pas à couper les cuisses des victimes qu'on lui sacrifie, mais on les brûle en entier; on les brûle à terre, excepté les oiseaux qui sont consumés sur l'autel. Vous voyez, sur le fronton du temple, Hercule au milieu et des Victoires aux deux angles. Les statues de Bacchus, de Cérès, d'Hécate, de Vénus, de la Fortune des dieux et d'Esculape surnommé Gortynius, ornent le portique; la dernière est en marbre; toutes les autres sont en bois. Personne ne veut entrer dans l'endroit où sont les serpents; mais on met leur manger devant la porte et on ne s'en occupe plus (¹). La statue en bronze qu'on voit dans l'enceinte est celle de Granianus de Sicyone, qui remporta cinq prix aux jeux Olympiques,

L'autel des Vents est au bas de la colline sur laquelle le temple est bâti : un prêtre y offre une fois par an un sacrifice nocturne; il fait aussi, dans quatre fosses, d'autres cérémonies secrètes pour apaiser la fureur des vents, et il chante certaines paroles magiques qui viennent, dit-on, de Médée.

Phliasie; Phlionthe; Célée. — La Phliasie est limitrophe de la Sicyonie, et la ville est à quarante stades, tout au plus, de Titane. Le chemin de Sicyone à Phlionthe est tout droit. Aras Autochthone est, dit-on, le premier qui ait habité ce pays; il fonda une ville autour d'une colline qu'on nomme encore maintenant Arantine, à peu de distance d'une autre colline sur laquelle les Phliasiens ont bâti leur citadelle et le temple d'Hébé.

Vous verrez d'abord, dans la citadelle de Phlionte, un bois de cyprès, puis un temple qui, depuis les siècles les plus reculés, est l'objet d'une très-grande vénération. La déesse qu'on y adore portait anciennement dans le pays le nom de Ganyméda; elle prit dans la suite celui d'Hébé, et Homère la nomme ainsi dans le récit du combat singulier entre Alexandre et Ménélas, où il dit qu'elle versait à boire aux dieux, et dans la descente d'Ulysse aux enfers, où il nous apprend qu'elle était l'épouse d'Hercule. Olen, dans son hymne à Junon, dit que cette déesse avait été élevée par les Saisons, et que ses enfants étaient Mars et Hébé. Les Phliasiens rendent à Hébé différents honneurs, dont le plus considérable est le droit

(¹) Voir, dans l'*Atlas de la commission scientifique de Morée*, les reptiles de la Grèce.

d'asile attaché à son temple. Ceux qui étaient enchaînés avant de s'y réfugier consacrent leurs fers en les suspendant aux arbres qui sont dans le bois. On célèbre aussi tous les ans, en l'honneur de la déesse, une fête qu'on nomme les Cissotomes (jours où l'on coupe le lierre). Il n'y a, dans ce temple, aucune statue ni gardée en secret, ni exposée à la vue ; et ils se fondent, pour en agir ainsi, sur une tradition sacrée.

Il y a, sur la place publique, une chèvre en bronze, dorée en grande partie ; voici l'origine des honneurs que lui rendent les Phliasiens. La constellation de la Chèvre, à son lever, fait souvent du mal aux vignes ; les Phliasiens, pour détourner sa maligne influence, décernèrent divers honneurs à la chèvre qui est sur la place publique, et la dorèrent. On y voit aussi le tombeau d'Aristias, fils de Pratinas. Les drames satiriques d'Aristias et de son père sont les plus estimés après ceux d'Eschyle.

Il y a, derrière la place publique, un édifice qu'on appelle la maison Fatidique. Les Phliasiens disent qu'Amphiaraüs, ayant dormi une nuit dans cette maison, commença dès lors à prédire l'avenir ; il n'était auparavant, suivant eux, qu'un homme ordinaire et nullement versé dans l'art de la divination. On voit, à peu de distance de là, l'endroit nommé Omphalos (le Nombril), qui, si l'on en croit les Phliasiens, est le milieu du Péloponèse ([1]).

Les Phliasiens racontent aussi qu'Hercule, à son retour de la Libye, d'où il avait apporté les pommes des Hespérides, vint à Phlionte pour quelque affaire particulière. Énée, qui lui avait donné précédemment sa fille en mariage, y vint de l'Étolie. Un jour qu'il mangeait chez Hercule, ou qu'Hercule mangeait chez lui, le jeune Cyathus, son échanson, ne versant pas à boire au gré d'Hercule, ce héros le frappa d'un de ses doigts à la tête ([2]). Ce jeune garçon mourut sur-le-champ, et les Phliasiens consacrèrent à sa mémoire un édifice qui est vers le temple d'Apollon : on y voit deux statues en marbre représentant Cyathus qui offre une coupe à Hercule.

Célée est à cinq stades tout au plus de Phlionte ; on y célèbre tous les quatre ans les mystères de Cérès. L'hiérophante n'est pas à vie, on en choisit un chaque fois qu'on célèbre ces mystères, et il peut se marier si cela lui plaît. Le char de Pélops est, suivant eux, suspendu à la voûte du temple qu'ils nomment Anactorium (temple des Dioscures).

Cléones ; Némée ; temple de Jupiter Néméen ; Opheltes ; le mont Apesas. — En allant de Corinthe à Argos, vous trouvez une petite ville nommée Cléones, qui a pris son nom de Cléone, fille de Pélops ; ou, suivant d'autres, de Cléone, l'une des filles du fleuve Asope, qui passe à Sicyone ; mais bien certainement de l'une des deux. On y voit un temple de Minerve. On y voit aussi le tombeau d'Eurytus et de Ctéatus, qu'Hercule tua à coups de flèches lorsqu'ils passaient par là pour aller de l'Élide aux jeux Isthmiques, où ils étaient députés par leur ville. Sa colère contre eux venait de ce qu'ils avaient pris le parti d'Augias avec qui il était en guerre.

Deux chemins conduisent de Cléone à Argos : l'un, plus court, n'est praticable qu'aux gens de pied ; l'autre, qui passe par l'endroit nommé le Trétos, est également très-étroit, étant entouré de montagnes ; les voitures y passent cependant. On vous montre, dans ces montagnes, l'antre du lion de Némée.

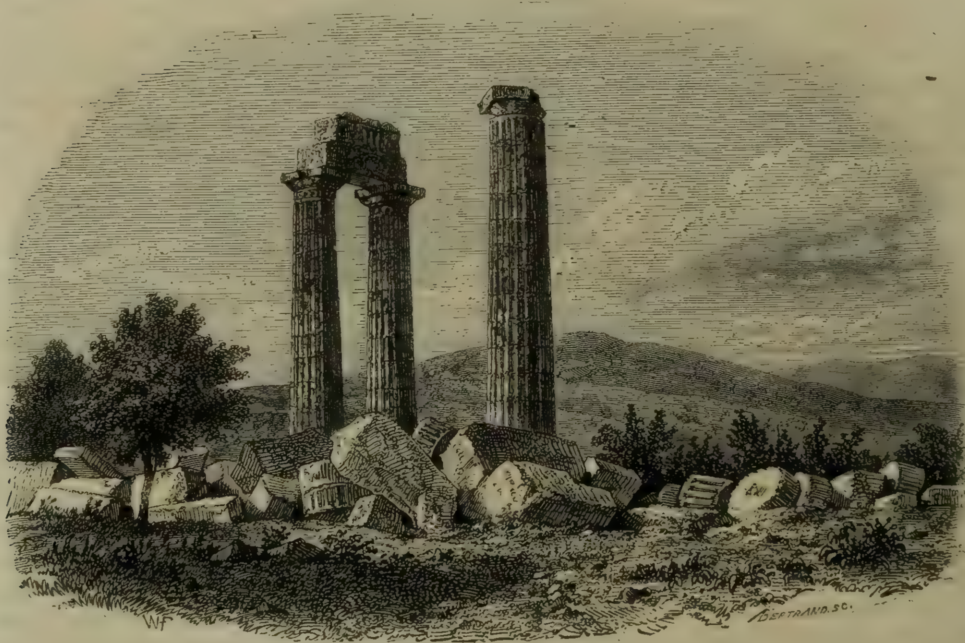
Environ à quinze stades de là est le bourg de Némée, où l'on trouve un temple de Jupiter Néméen qui mérite d'être vu, quoiqu'il n'ait plus de toit, et qu'il n'y reste aucune statue. Il est entouré d'un bois de cyprès, et c'est là, dit-on, qu'Opheltes, ayant été posé sur le gazon par sa nourrice, fut tué par le serpent. Les Argiens sont aussi chargés des sacrifices qui se font à Jupiter dans le temple de Némée ; ils nomment son prêtre, et président aux courses d'hommes armés qui font partie des jeux Néméens lorsqu'ils se célèbrent en hiver ([3]).

([1]) On se rappelle que le centre du monde était, suivant l'opinion des prêtres, au temple de Delphes. On l'avait placé primitivement au mont Olympe.

([2]) Le mot héros fait un étrange effet dans ce passage. La vérité est que ces grands héros anciens (et l'on pourrait en dire autant de beaucoup de modernes) étaient d'une insigne brutalité.

([3]) Les jeux Néméens se célébraient à trente mois d'intervalle, ce qui faisait qu'ils se célébraient alternativement en été et en hiver. Tout le monde connaît l'histoire de leur fondation lors de la première expédition contre Thèbes ; mais le Scoliaste de Pindare dit qu'Hercule ayant vaincu le lion de Némée, leur donna plus de célébrité, et les consacra à Jupiter. Ils

On voit à Némée le tombeau d'Opheltes; il est entouré d'un parapet de pierres, et il y a des autels dans l'intérieur de l'enceinte. Le tombeau de Lycurgue, père d'Opheltes, est tout auprès; c'est une éminence de terre faite à la main.



Temple de Jupiter Néméen (¹).

La fontaine voisine se nomme Adrastée, soit parce qu'elle a été trouvée par Adraste, soit pour quelque autre raison.

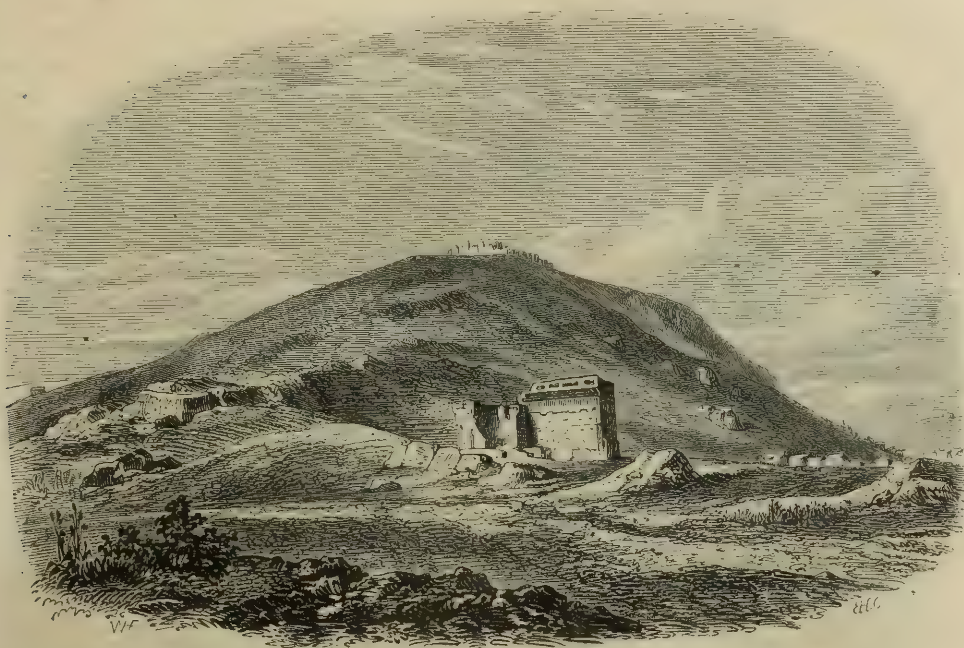
tombèrent ensuite en désuétude et furent négligés pendant très-longtemps. On ne connaît pas précisément l'époque de leur rétablissement; on sait seulement par le Scoliaste de Pindare qu'on les célébrait pour la quatorzième fois, lorsque Sogènes d'Égine, dont Pindare chante la victoire dans sa septième ode néméenne, y remporta le prix du pentathle parmi les enfants. Pindare était né, suivant Corsini, dans la troisième année de la soixante-cinquième olympiade. Ainsi, le rétablissement de ces jeux ne peut guère avoir eu lieu avant cette époque; on peut croire même qu'ils ne furent rétablis que plus tard, c'est-à-dire après la défaite des Perses à Marathon, en la soixante-douzième olympiade. La couronne était anciennement d'olivier, mais, après l'irruption des Perses, on donna des couronnes d'ache pour honorer la mémoire de ceux qui avaient péri dans cette guerre. (Cl.)

Ces jeux étaient célébrés dans un bois, entre Cléones et Phlius, et se composaient des exercices suivants : la course à cheval, la course armée dans le stade, la course des chars, la lutte, le disque, le combat avec les poings, le jet de la lance et du javelot, le concours musical. C'étaient les seuls d'entre les quatre jeux solennels de la Grèce qui eussent lieu en hiver. Vers le temps de la bataille de Marathon il était en usage, dans l'Argolide, de compter par néméades. Ces jeux furent présidés à différentes époques par les Cléoniens, les Corinthiens et les Argiens. Les juges qui décernaient les prix étaient vêtus de robes noires. L'an 208 avant Jésus-Christ, Philippe de Macédoine fut invité par les Argiens à présider les jeux Néméens.

(¹) Ce temple était bâti au milieu d'une plaine peu étendue, entourée de montagnes de peu d'élévation, et couverte de houx : la plus haute, vers l'extrémité nord-est de la plaine, est couronnée par un rocher qui a l'aspect d'une forteresse; à l'est de cette plaine, et au pied d'une montagne, est une fontaine qui pourrait être celle d'Adrastée.

On croit que ce canton a pris son nom de Némée, qui était aussi fille d'Asope.

Au-dessus de Némée s'élève le mont Apesas, où Persée sacrifia pour la première fois, dit-on, à



La plaine d'Argos vue de Mycènes (1).

Jupiter Apesantius. En remontant vers le Trétos, et en prenant ensuite le chemin d'Argos, on laisse à gauche les ruines de Mycènes. Les Grecs savent tous que Persée fut le fondateur de cette ville.

Mycènes; trésor d'Atrée; temple de Junon. — Les Argiens détruisirent Mycènes par jalousie. En effet, tandis qu'ils regardaient tranquillement l'irruption des Mèdes dans la Grèce, les Mycénéens envoyèrent aux Thermopyles quatre-vingts hommes qui partagèrent avec les Lacédémoniens la gloire de ce combat; l'honneur qu'ils s'étaient acquis aigrit contre eux les Argiens et fut la cause de leur ruine (2)

(1) La plaine d'Argos est nue et jaune; elle forme un contraste frappant avec la fertile contrée qui en est voisine. On voit sur le devant de la planche, à gauche, Mycènes, telle que Pausanias, venant de Némée, la trouva, sans habitants et en ruines

La première chose que l'on remarque c'est la porte des Lions, dont les restes gisent en grande partie à l'extrémité d'un passage construit en grosses pierres taillées, qui conduit à la ville par un chemin détourné, et dont les murs pouvaient servir à cacher et défendre la porte.

On a cru reconnaître, dans la sculpture de cette porte, un symbole qui se rapporte au culte de Mithra.

Vers le milieu de la plaine s'élèvent les deux citadelles d'Argos : Larisse ou Aspis, sur la montagne; et la citadelle de Phoronée, sur la colline de ce nom, au nord-est de la première.

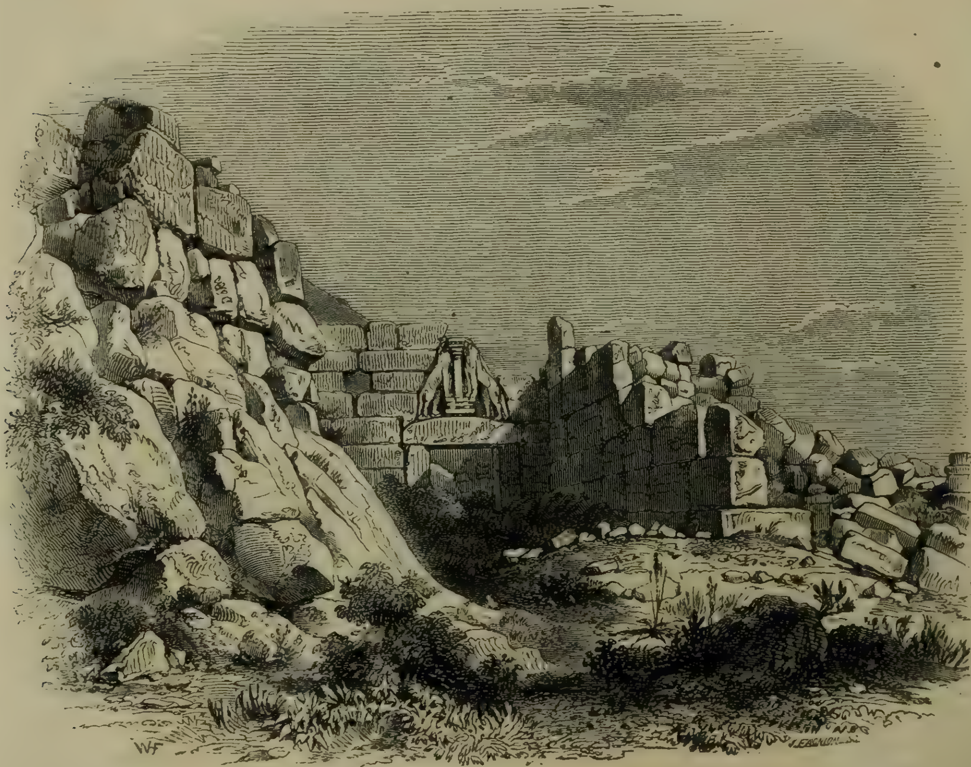
Au-dessous de l'acropole, dans la plaine, est la moderne Argos, sur l'antique Agora.

Au fond de la planche, à gauche, s'avance Nauplie dans le golfe d'Argos, enfermé par les montagnes de la Laconie, le Zareck, le Parthénius et le Pontnius, près des marais de Lerne.

Mycènes est située au nord d'Argos. La distance entre ces deux villes est de deux heures de marche. Elles sont séparées par le fleuve Xerias et par l'Inachus. Le village de Karvaty occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne cité des Atrides.

(2) Diodore de Sicile raconte cet événement; mais il paraît que Mycènes était depuis longtemps affaiblie, et Aristote en donne la raison dans ses Météorologiques. Il dit que dans les premiers temps où la Grèce fut peuplée, les endroits bas étaient marécageux et par conséquent peu fertiles, et que les endroits élevés étaient au contraire très-fertiles. C'était pour cela que Mycènes, dont le sol était élevé, devint bientôt plus puissante qu'Argos, qui était dans un endroit bas et humide;

On voit cependant encore quelques vestiges de leurs murs et une porte sur laquelle sont des lions. Tout cela est, dit-on, l'ouvrage des Cyclopes, qui bâtirent aussi pour Prœtus les murs de Tirynthe



La porte des Lions, à Mycènes. — Dessin de M. Doussault.

Au milieu des ruines de Mycènes se remarquent encore divers monuments, savoir : la fontaine Persée; les chambres souterraines d'Atrée et de ses fils, où ils renfermaient leurs trésors; le tombeau d'Atrée; celui des personnes qui, revenant de Troie avec Agamemnon, furent tuées par Egisthe dans un repas; celui de Cassandre, que les Lacédémoniens d'Amycles disent néanmoins enterrée dans leur pays; le tombeau d'Agamemnon; celui d'Eurymédon, conducteur de son char; celui qui renferme Télédamus et Pélops, deux fils jumeaux nés de Cassandre, et qui, enfants encore, tombèrent avec leurs parents sous les coups d'Égisthe. Enfin le tombeau d'Électre, donnée par Oreste en mariage à Pylade, dont elle eut deux fils, Strophius et Médon, selon le récit d'Hellanicus. Clytemnestre et Égisthe ont été enterrés à quelque distance des murs, parce qu'il ne parut pas convenable qu'ils fussent dans la même enceinte qu'Agamemnon et ceux qui avaient été tués avec lui.

Le temple de Junon est à 15 stades de Mycènes, sur la gauche. Le ruisseau Éleuthérius coule le long de la route : son eau sert pour les purifications aux prêtresses qui desservent le temple et président aux sacrifices secrets. Le temple est dans l'endroit le plus bas de l'Eubée. Les Argiens donnent ce dernier nom à la montagne sur laquelle est le temple de Junon. Ils disent que le fleuve Astérion eut trois

mais, par la suite des temps, les sols élevés s'appauvrissent par la culture; les sols bas se dessèchent et deviennent fertiles: ce fut là la cause de la prospérité d'Argos et de la décadence de Mycènes, qui était déjà très-déchue lorsque les Argiens la ruinèrent. (Cl.)

Voyez plus haut, vers la fin de la relation d'Hérodote, p. 140, le récit exact du combat des Thermopyles.

filles, Eubée, Prosymna et Acræa, qui furent les nourrices de Junon. Acræa donna son nom à la montagne qui est en face du temple, Eubée à tout ce qui entoure le temple, et Prosymna à la plaine qui est au bas.



Entrée de la chambre souterraine dite le trésor d'Atrée, à Mycènes (¹). — D'après Blouet.

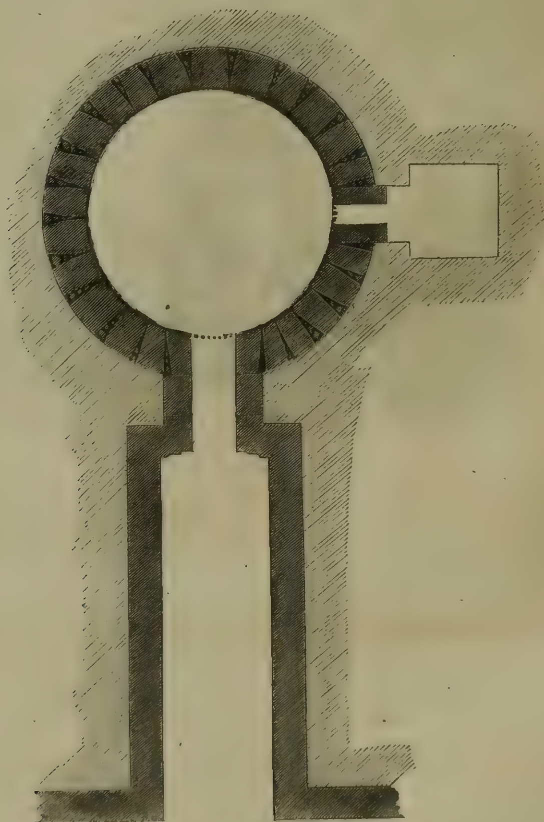
Le fleuve Astérion coule au bas du temple et se jette dans un gouffre où il disparaît. Il croît sur ses bords une plante qu'on nomme aussi astérion. On offre cette plante à Junon et on fait des couronnes de ses feuilles. Eupolème d'Argos a été, à ce qu'on dit, l'architecte de ce temple.

Les sculptures qui règnent au-dessus des colonnes représentent, d'un côté, la naissance de Jupiter et le combat des dieux et des géants; et de l'autre, la guerre de Troie et la prise de cette ville. Devant l'entrée du temple sont des statues de femmes, jadis prêtresses de Junon, et les statues de quelques héros parmi lesquels est Oreste. C'est lui, dit-on, que représente en effet la statue dont l'inscription porte

(¹) Peut-être est-ce un tombeau? La description que Pausanias donne plus loin du trésor de Mynias à Orchomène se rapporte d'une manière remarquable à cette chambre souterraine. C'est une vaste construction en pierre, bâtie sur un plan circulaire dont la voûte présente une forme parabolique. Près de la chambre principale, une plus petite a été taillée dans le roc, et l'on suppose qu'elle a dû renfermer les cendres de quelque illustre mort. Ce monument pouvait donc être à la fois un trésor et un tombeau. On a retrouvé une portion de la base d'une colonne en marbre vert foncé.

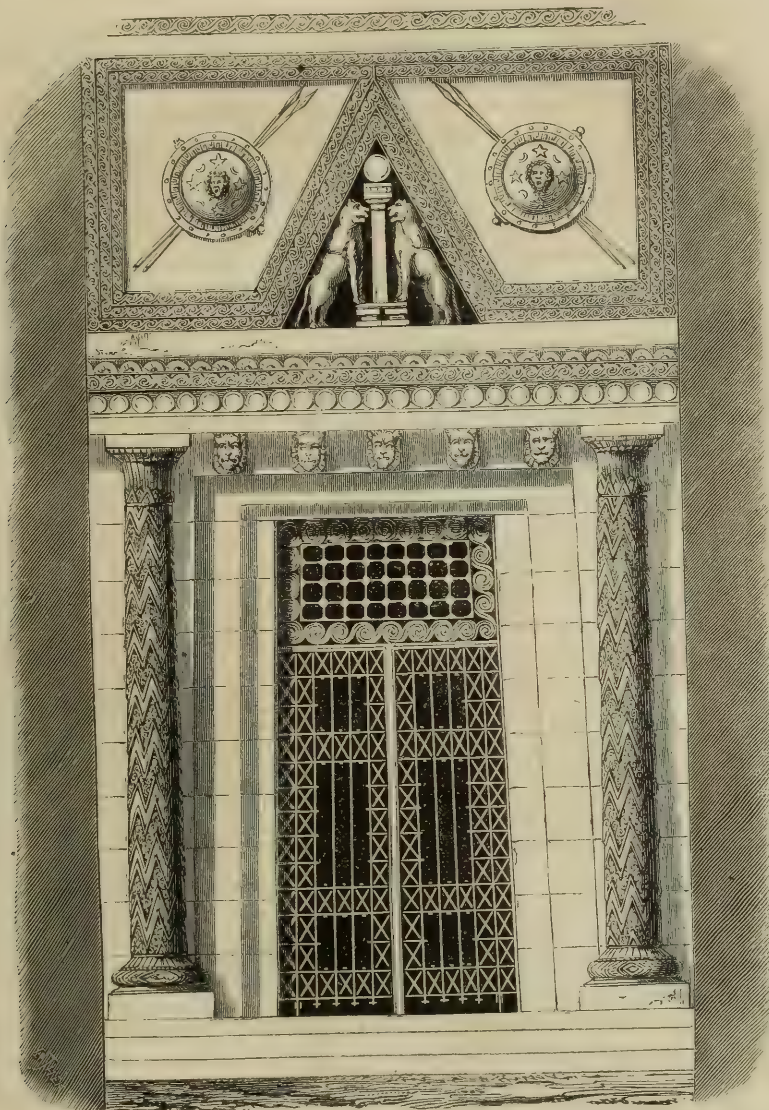


Coupe du trésor d'Atrée.



Plan du trésor d'Atrée.

le nom de l'empereur Auguste. Vous voyez dans le vestibule du temple les statues des Grâces, ouvrages très-anciens; à droite, le lit de Junon et le bouclier que Ménélas enleva à Euphorbe devant Troie.



Porte restaurée du trésor d'Atrée.

Junon est assise sur un trône; sa statue, d'une très-grande proportion, en or et en ivoire, a été faite par Polyclète ([1]). Elle porte une couronne sur laquelle sont représentées les Grâces et les Saisons; elle

([1]) Cette statue de Junon était une des plus célèbres de l'antiquité, et Parménion, dans une épigramme, dit: « Polyclète d'Argos est le seul de tous les mortels qui ait eu le bonheur de voir Junon, et il l'a représentée aussi belle qu'elle lui avait apparu. » Martial n'en fait pas un éloge moindre, en disant que Phidias aurait désiré avoir fait cette statue. Strabon convient que cette statue et les autres ouvrages de Polyclète qu'on voyait dans ce temple étaient de la plus grande beauté, mais il ajoute

tient une grenade d'une main et un sceptre de l'autre. Ce qu'on dit au sujet de la grenade étant un mystère, je ne me permettrai pas d'en parler. Quant au coucou qui est sur son sceptre, on raconte que Jupiter, avant d'épouser Junon, se transforma en coucou, et que Junon prit cet oiseau pour s'en faire un jouet. Je n'ajoute nulle foi à cette fable ni à celles du même genre qu'on raconte sur les dieux; je ne les en rapporte pas moins.

Il y avait, dit-on, près de Junon, une Hébé, ouvrage de Naucydes, également en or et en ivoire. Là se voit aussi une ancienne statue de Junon sur une colonne; mais la plus ancienne de toutes les statues de cette déesse est celle en bois de poirier sauvage, qui avait été érigée dans Tirynthe par Pirasus, fils d'Argus, et que les Argiens, après avoir détruit cette ville, transportèrent dans le temple de Junon. Je l'ai vue moi-même; la déesse est représentée assise et d'une assez petite taille. Les offrandes qui méritent d'être remarquées sont un autel d'argent sur lequel on a sculpté les noces d'Hercule et d'Hébé; un paon en or et en pierres précieuses, qui est un don de l'empereur Adrien (le paon est, comme on le sait, un oiseau consacré à Junon); enfin, une couronne d'or et un manteau de pourpre qui ont été donnés par l'empereur Néron. Au-dessus de ce temple sont les fondements du premier, et ce qu'en épargna l'incendie causé par l'imprudence de Chryséis, prêtresse de Junon, qui se laissa surprendre par le sommeil, tandis qu'une lampe brûlait devant des guirlandes. Elle s'enfuit à Tégée et se mit sous la protection de Minerve Aléa. Quelque grand que fût ce malheur, les Argiens n'abattirent pas la statue de Chryséis, et on la voit encore devant le temple qui a brûlé.



Peinture grecque, d'après le recueil inédit de dessins de Millin, conservé à la Bibliothèque impériale (¹).

En allant de Mycènes à Argos, on trouve sur le bord de la route, à gauche, le monument héroïque de Persée. En partant de ce monument, si vous avancez un peu dans l'Argolide, vous voyez à droite le tombeau de Thyeste; le bélier de marbre qu'on a placé dessus indique sans doute le mouton à toison d'or que Thyeste obtint en séduisant la femme de son frère. Atrée ne sut point se contenir dans les bornes d'une juste vengeance; il égorgea les enfants de Thyeste et lui donna ce festin tant célébré par les poëtes. Quant à ce qui se passa dans la suite, je ne saurais dire au juste si l'attentat d'Égisthe sur Agamemnon fut le premier, ou si Agamemnon n'avait pas déjà tué Tantale, le fils de Thyeste, qui avait été, dit-on, le premier mari de Clytemnestre. Je ne prétends pas décider que dans cette famille on fût naturellement vicieux; mais que le forfait de Pélops et les mânes vengeurs de Myrtilus aient poursuivi aussi longtemps les Pélopides, il n'y a rien là qui ne soit d'accord avec ce que la Pythie répondit à Glaucus, fils d'Épicydes, qui la consultait pour savoir s'il ferait un faux serment. Elle lui dit que la seule intention de ce parjure serait punie jusque sur ses descendants.

En partant des Béliers (c'est le nom qu'on donne au monument de Thyeste), et en avançant un peu, vous laissez à gauche un endroit nommé Mysia et le temple de Cérès Mysia. Vous trouvez un peu plus loin le fleuve Inachus, et, après l'avoir traversé, l'autel du Soleil. Vous arrivez ensuite à la porte d'Argos, qui a pris son nom du temple d'Ilithye qui est dans son voisinage (²).

qu'elle était bien inférieure, pour la grandeur et pour la richesse, aux ouvrages de Phidias. Maxime de Tyr dit que les bras de cette statue étaient en ivoire et le trône en or. (Cl.)

(¹) M. Charles Lenormant, dans l'*Élite des monuments céramographiques*, exprime l'opinion que ce dessin peut se rapporter à la tradition racontée par Pausanias sur Jupiter et Junon.

(²) Le village moderne Argo occupe à peu près le même espace que l'ancienne ville. Les gradins du grand théâtre, taillés dans le roc, à la base du mont sur lequel est bâtie la citadelle, sont bien conservés. On retrouve aussi une grande partie des murs de l'ancienne acropole. « Soit que mon imagination fût attristée par le souvenir des malheurs et des fureurs des Pélopides, dit Chateaubriand, soit que je fusse réellement frappé par la vérité, les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et nues, sorte de nature féconde en grands crimes et en grandes vertus. »

Les Argiens sont, à ma connaissance, le seul peuple grec qui ait été divisé en trois royaumes. Sous le règne d'Anaxagoras, les femmes d'Argos furent attaquées d'une espèce de démence qui leur faisait abandonner leurs maisons pour aller errer à travers les champs. Cette maladie fut guérie par Mélampe; mais il exigea, pour prix de ses soins, qu'Anaxagoras partageât la royauté avec lui et avec Bias, son frère.

Le temple d'Apollon Lycien est le plus beau de tous ceux que les Argiens ont dans leur ville.

Vient ensuite une place où on allume un feu qu'on nomme le feu de Phoronée, car c'est à lui, et non à Prométhée, que les Argiens attribuent la découverte du feu.

Dans l'intérieur du temple est représenté Ladas, l'homme le plus léger à la course qu'il y eût de son temps; on y voit aussi un Mercure qui vient de trouver une tortue pour faire une lyre.

En laissant de côté la statue de Creugas, vainqueur au pugilat, vous trouvez un trophée élevé à la suite d'une victoire remportée sur les Corinthiens, et une statue en marbre blanc représentant Jupiter Milichius assis. Elle est de Polyclète, et fut érigée à l'occasion suivante. Les Lacédémoniens cherchaient à s'agrandir aux dépens des Argiens, et ceux-ci, de leur côté, ne manquaient pas d'attaquer les Lacédémoniens dès qu'ils les voyaient engagés dans quelque expédition hors de leur pays. La haine étant portée de part et d'autre à son comble, les Argiens crurent devoir entretenir mille hommes d'élite dont ils donnèrent le commandement à Bryas, leur compatriote : celui-ci, entre autres traits d'insolence, se permit d'enlever une jeune fille qu'on conduisait à son fiancé. La nuit étant survenue, cette fille ne vit pas plutôt Bryas endormi, qu'elle lui arracha les yeux. Lorsque le jour parut, se voyant surprise, elle s'enfuit et se mit sous la protection du peuple, qui ne voulut pas la livrer à la vengeance des mille. Les deux partis ayant pris les armes, il y eut un combat dont le peuple sortit victorieux, et, dans sa fureur, il ne laissa la vie à aucun de ceux du parti contraire. On eut recours à différents moyens expiatoires pour purifier la ville du sang qui avait coulé dans cette guerre civile, et on érigea cette statue à Jupiter Milichius.

On voit près de là un bas-relief de marbre qui représente Cléobis et Biton traînant un char et conduisant leur mère au temple de Junon.

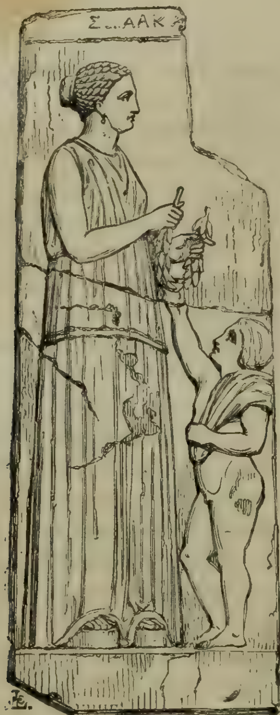
Le temple de Jupiter Néméen est vis-à-vis ces statues; au-dessus du temple s'élève l'antique temple de la Fortune, où Palamède fit l'offrande des dés qu'il avait inventés. On dit que le tombeau voisin est celui de la ménade Choria, qui était du nombre de ces femmes qui combattirent sous les ordres de Bacchus dans son expédition contre Argos. Persée, ayant remporté la victoire, les tua pour la plupart, et on les enterra toutes ensemble, excepté celle-ci, qui, étant d'un rang plus relevé, eut un tombeau à part. Un peu plus loin est le temple des Saisons. En revenant de là, vous trouvez les statues de Polynice, fils d'Œdipe, et de tous les chefs qui furent tués avec lui en combattant devant les murs de Thèbes. Eschyle n'en compte que sept; mais il y en avait bien davantage, soit d'Argos, soit de la Messénie; il en était même venu quelques-uns de l'Arcadie. Les Argiens se sont conformés à la tragédie d'Eschyle. On voit auprès de ces sept statues celles des chefs qui prirent Thèbes.

A peu de distance de ces statues, vous voyez le tombeau de Danaüs, le cénotaphe des Argiens qui périrent, soit au siége de Troie, soit en revenant dans leur pays, et le temple de Jupiter Sauveur.

De là vous passez à l'édifice où les femmes d'Argos vont pleurer la mort d'Adonis; le temple du Céphise est à droite de la porte de ce bâtiment. Les Argiens disent que Neptune n'a pas fait disparaître entièrement les eaux de ce fleuve, et ils l'entendent couler sous terre, principalement à l'endroit où est ce temple.

Télésille; Minerve Trompette; Épiménide; Pyrrhus; Persée et Méduse. — Il y a au-dessus du théâtre un temple de Vénus, et devant ce temple un cippe sur lequel on a représenté Télésille, femme célèbre par ses poésies lyriques : ses livres sont épars à ses pieds, et elle tient à la main un casque qu'elle regarde comme pour le mettre sur sa tête. Télésille jouissait déjà à d'autres égards de beaucoup de considération parmi les femmes d'Argos; elle était surtout célèbre par ses poésies, lorsque se passa l'événement que rappelle cette sculpture. Les Argiens avaient été malheureux au delà de toute expression dans leur guerre contre les Lacédémoniens, commandés par Cléomène, fils d'Anaxandride : les uns, en effet, avaient péri dans le combat, et ceux qui s'étaient réfugiés dans le bois Argos y avaient aussi perdu la vie; car on avait massacré ceux qui étaient sortis les premiers par capitulation, et les autres, s'étant aperçus qu'on les trompait, ne voulurent plus sortir, et furent

tous brûlés avec la forêt. Argos se trouvant ainsi sans défenseurs, Cléomène y conduisit les Lacédémoniens; mais Télésille ayant rassemblé les esclaves et tous ceux que leur jeunesse ou leur âge avancé rendaient incapables de porter les armes, les fit monter sur les murs. Ayant ensuite ramassé tout ce qui restait d'armes dans les maisons et celles que renfermaient les temples, elle les fit prendre aux femmes qui étaient dans la force de l'âge, et rangea celles-ci en bataille à l'endroit par où elle savait que les ennemis devaient arriver. Les Lacédémoniens s'étant présentés, elles ne s'effrayèrent point de leur cri de guerre, et soutinrent le choc avec la plus grande valeur. Alors les Lacédémoniens, considérant qu'une victoire remportée sur des femmes serait peu honorable pour eux, et qu'une défaite les couvrirait de honte, prirent le parti de se retirer. Ce combat avait été prédit par un oracle qu'Hérodote rapporte, soit que le sens lui en fût connu, soit qu'il l'ait ignoré : « Lorsque les femmes victorieuses auront repoussé les » hommes, et auront rempli Argos de leur gloire, alors » beaucoup d'Argiennes, de douleur, se déchireront » les joues. » Voilà ce que dit cet oracle relativement à cet exploit des femmes.



Bas-relief trouvé à Argos (1).

En descendant du temple de Vénus pour retourner vers la place publique, on trouve le tombeau de Cerdo, femme de Phoronée, le temple d'Esculape, et celui de Diane surnommée Pitho (la Persuasion), temple qu'Hypermnestre érigea lorsqu'elle eut gagné le procès que son père lui avait intenté au sujet de Lyncée.

On y voit aussi une statue d'Énée en bronze et une place nommée le Delta. La raison qu'on donne de cette dénomination ne me satisfaisant pas, je la passerai sous silence. Le temple de Minerve Salpinx (Trompette), a été, dit-on, érigé par Hégéléon, qui passait pour fils de Tyrsénus, fils d'Hercule et de la Lydienne (Omphale). Tyrsénus fut l'inventeur de la trompette (2): Hégéléon enseigna aux Doriens, que commandait Téménus, l'usage de cet instrument; c'est pour cela qu'on a donné à Minerve le surnom de Salpinx.

Les Argiens disent que le tombeau d'Épiménide est devant le temple de Minerve; ils racontent que les Lacédémoniens, dans une guerre contre les Gnossiens, prirent Épiménide vivant et le tuèrent parce qu'il ne leur faisait que des prédictions sinistres. Les Argiens, ayant enlevé son corps, l'enterrèrent dans cet endroit.

L'édifice en marbre blanc qui est au milieu de la place publique n'est point un trophée relatif à Pyrrhus, roi d'Épire, comme le disent les Argiens; il serait plus raisonnable de le regarder comme un monument qu'on aurait érigé à ce prince à l'endroit où son corps fut brûlé; car on y voit sculptés toutes les machines qu'il employait à la guerre et les éléphants dont il se servait. Cet édifice fut construit à la place où était son bûcher, et ses os sont dans le temple de Cérès vers lequel il fut tué Son bouclier d'airain est à l'entrée de ce temple de Cérès, au-dessus des portes.

(1) Le costume dorien de la jeune femme est d'un goût sévère, qui paraît démontrer la haute antiquité de ce bas-relief. On croit que ce monument se rapporte à quelque événement remarquable de l'histoire d'Argos. Il représente peut-être Telesille L'enfant serait un de ces génies que les artistes grecs plaçaient ordinairement près des poëtes. Le monument a 1m,80 de hauteur.

(2) Suivant Suidas, ce fut un nommé Archondas qui, étant venu au secours des Doriens, leur fit connaître la trompette.

Sur la place publique d'Argos, à peu de distance de l'édifice dont je viens de parler, se trouve une éminence de terre qui renferme, dit-on, la tête de la gorgone Méduse. Indépendamment des fables, voici



Persée et Méduse. — Peinture antique ([1]).

ce qu'on raconte de Méduse. Elle était fille de Phorcus, après la mort duquel elle devint reine des peuples des environs du lac Tritonis. Elle commandait les Libyens lorsqu'ils allaient à la chasse ou à la guerre, et marcha à leur tête à la rencontre de Persée qui avait avec lui quelques troupes d'élite du Péloponèse. Elle fut tuée par trahison durant la nuit, et quoiqu'elle fût morte, Persée fut tellement frappé de sa beauté qu'il lui coupa la tête pour la faire admirer aux Grecs. Proclès, Carthaginois, fils d'Eucratès, croit la tradition suivante plus vraisemblable que la première. Les déserts de la Libye produisent beaucoup de monstres dont l'existence paraît incroyable à ceux qui en entendent parler. On y trouve, entre autres, des hommes et des femmes sauvages, et Proclès assure avoir vu un de ces hommes qu'on avait amené à Rome. Il conjecture donc qu'une femme de cette espèce, s'étant égarée, vint aux environs du lac Tritonis dont elle désolait les habitants, jusqu'à ce que Persée l'eût tuée. Comme cette contrée est consacrée à Minerve, le bruit se répandit que cette déesse avait aidé Persée dans son entreprise.

Vous remarquerez dans Argos, vers le monument de la gorgone, le tombeau de Gorgophone, fille de Persée. Son nom s'explique de lui-même. Elle est, à ce qu'on dit, la première femme qui ait eu deux maris, ayant épousé Œbalus après la mort de Périérès, fils d'Éole, son premier mari. Avant elle, il était d'usage que les femmes restassent veuves lorsqu'elles avaient perdu leurs époux.

La citadelle; temples de Junon, d'Apollon et de Minerve; temple de Jupiter Larisséen. — La citadelle d'Argos a pris son nom de Larisse, fille de Pélasgus. On a aussi donné ce nom à deux villes de la Thessalie, l'une auprès de la mer, et l'autre sur les bords du fleuve Pénée.

En montant à la citadelle, vous trouvez le temple de Junon Acræa et celui d'Apollon, La statue qu'on y voit maintenant est de bronze, et représente le dieu debout; on le nomme Apollon Diradiotès, parce que cet endroit se nomme Diras (le col d'une montagne). On y prédit encore maintenant l'avenir de la manière suivante : on sacrifie chaque mois, pendant la nuit, un agneau. A peine la prophétesse a-t-elle goûté du sang de la victime, que le dieu s'empare de ses sens et lui fait prédire l'avenir.

Le temple de Minerve Oxyderco (à la vue perçante) est voisin de celui d'Apollon Diradiotès. Il a été érigé par Diomède, parce que, lorsqu'il combattait devant Troie, Minerve dissipa le brouillard qu'il avait devant les yeux.

Dans le voisinage de ces deux temples est le stade où se célèbrent les jeux Néméens, en l'honneur de Jupiter, et les jeux Héréens, en l'honneur de Junon ([2]).

([1]) Stackelberg, *Die Græber der Hellenen*, 1837.

([2]) Ces jeux avaient été institués par Lyncée, le mari d'Hypermnestre, suivant Hygin, qui dit qu'on donnait pour prix aux

En allant à la citadelle, vous trouvez à gauche le tombeau des fils d'Égyptus. Il ne renferme que leurs têtes ; les corps sont à Lerne dans un autre tombeau, car c'est à Lerne qu'ils furent tués ; et, lorsqu'ils furent morts, les Danaïdes leur coupèrent la tête pour faire voir à leur père ce qu'elles avaient osé faire.

Sur le sommet de Larisse vous remarquerez le temple de Jupiter Larisséen, qui n'a point de toit, et dont la statue en bois n'est plus sur sa base ; et un temple de Minerve qui mérite d'être vu. Parmi d'autres offrandes s'y trouve un Jupiter en bois qui, outre les deux yeux placés comme nous les avons, en a un troisième au milieu du front. C'était, à ce qu'on dit, le Jupiter Patroüs de Priam, fils de Laomédon : il était en plein air dans la cour de son palais, et ce fut vers son autel qu'il se réfugia lorsque Troie fut prise par les Grecs. Cette statue échut à Sthénélus, fils de Capanée, dans le partage du butin ; c'est pour cela qu'on la voit dans ce temple. Voici probablement pourquoi on a donné trois yeux à ce Jupiter. Tout le monde convient qu'il règne dans les cieux. Il règne aussi sous la terre, au moins à ce que dit Homère dans le vers suivant : « Jupiter souterrain et l'auguste Proserpine. » Enfin, Eschyle, fils d'Euphorion, donne aussi le nom de Jupiter au dieu qui tient la mer sous son empire.



Le triple Jupiter. — Peinture grecque ; d'après l'*Élite des monuments céramographiques.*

Celui qui a ainsi représenté Jupiter avec trois yeux a donc voulu donner à entendre que c'est la même divinité qui gouverne les trois parts dont se compose l'empire du monde.

L'Épidaurie ; routes d'Argos à Tégée, à Mantinée, à Lyrcée et à Épidaure ; Tyrinthe. — Plusieurs routes conduisent d'Argos dans diverses parties du Péloponèse.

A droite de celle qui mène à Tégée en Arcadie, se trouve le mont Lyconé, qui est tout couvert de très-beaux cyprès. On a bâti sur son sommet un temple de Diane Orthia ; il est orné de statues en marbre blanc qui représentent Apollon, Latone et Diane ; elles sont, à ce qu'on dit, de la main de Polyclète. En descendant de cette montagne, vous trouvez, à gauche de la grande route, un autre temple de Diane. Un peu plus loin, à droite, est le mont Chaon, dont le bas est planté d'arbres cultivés. C'est là que le fleuve Erasinus commence à paraître ; mais sa source est bien plus loin, car il vient du lac Stymphale dans l'Arcadie, de même que les Rheiti, qui paraissent vers Éleusis et se jettent dans la mer voisine, viennent de l'Euripe. On offre des sacrifices à Bacchus et à Pan vers l'endroit de la montagne où l'Erasinus sort de la terre, et on y célèbre, en l'honneur de Bacchus, une fête nommée Tyrbé.

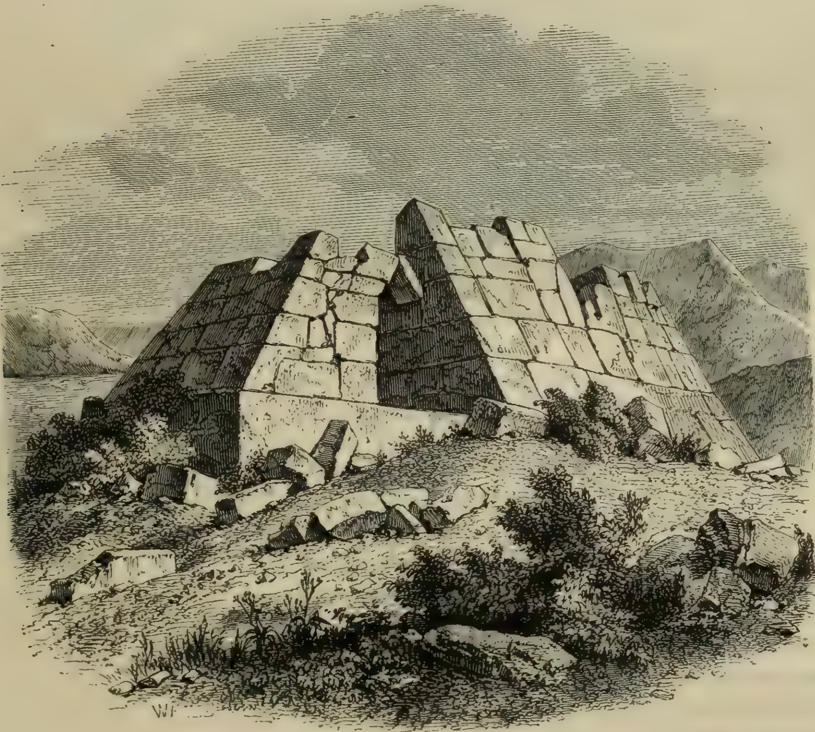
La route d'Argos à Mantinée n'est pas la même que celle d'Argos à Tégée, car elle part des portes vers le Diras. Il y a, sur cette route, un temple double avec deux entrées, l'une au levant, et l'autre au couchant. On voit une statue en bois de Vénus dans la première partie, et une statue de Mars dans l'autre. Elles sont, à ce qu'on dit, une offrande de Polynice et de ceux des Argiens qui

vainqueurs un bouclier de cuivre. C'est aussi ce que dit le Scoliaste de Pindare. Spanheim, dans ses notes sur Callimaque, croit que ce nom venait de ce que les athlètes étaient obligés d'arracher un bouclier qui était fixé quelque part avec des clous. (Cl.)

avaient pris les armes pour le venger. Au partir de là, après avoir traversé le torrent nommé Charadrus vous arrivez à Énoé, bourg qui, suivant les Argiens, a pris son nom d'Énée, roi d'Étolie.

Au-dessus d'Énoé s'élève le mont Artémisium, sur le sommet duquel est un temple de Diane. Les sources du fleuve Inachus sont dans cette montagne ; c'est bien là réellement que ce fleuve prend sa source, quoiqu'il ne sorte pas beaucoup d'eau de la terre. Voilà tout ce que cette montagne offre de remarquable.

Une autre route qui part aussi des portes voisines de Diras vous conduit à Lyrcée. C'est dans cette ville que s'enfuit Lyncée lorsque, seul des cinquante fils d'Égyptus, il eut échappé à la mort. Arrivé dans ce lieu, il éleva une torche en l'air, comme il en était convenu avec Hypermnestre, pour lui faire savoir qu'après s'être tiré des mains de Danaüs il s'était mis en sûreté. Hypermnestre en éleva aussi une de Larisse pour lui apprendre qu'elle était elle-même hors de danger ; et les Argiens célèbrent tous les ans la fête des torches en mémoire de cet événement. Cette ville prit alors le nom de Lyncée ; mais Lyrcus, fils naturel d'Abas, étant venu dans la suite s'y établir, on la nomma Lyrcée.



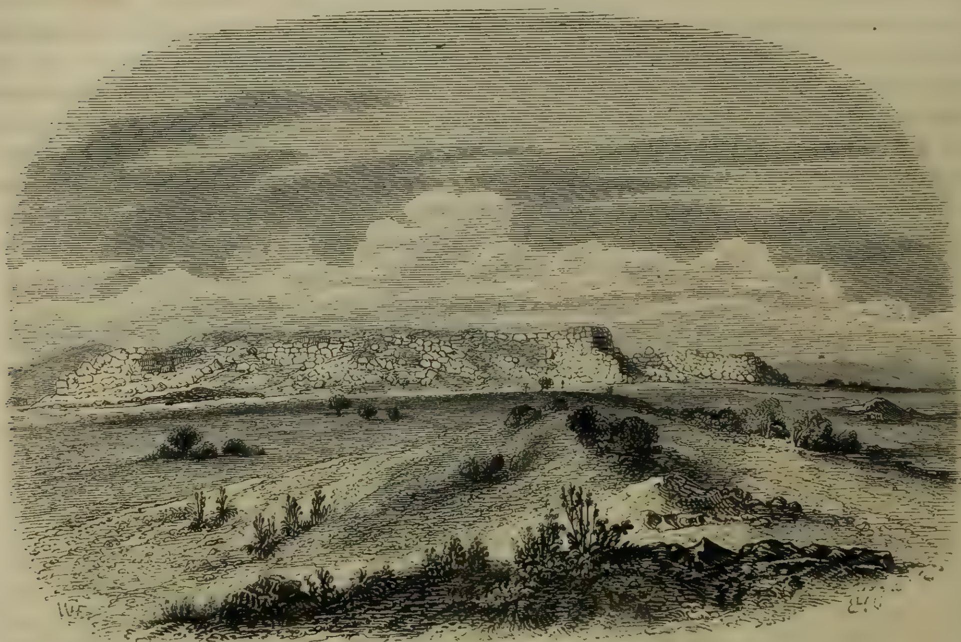
Restes d'une pyramide à Argos, au delà des moulins, près de la route de Tégée (¹).

En allant d'Argos à Épidaure, on trouve, à droite du chemin, un édifice qui ressemble beaucoup à une pyramide : on y voit des boucliers de la forme de ceux des Argiens. C'est là, dit-on, que se livra le combat entre Prétus et Acrisius au sujet de la couronne. La victoire fut indécise, et ces deux princes, ne pouvant avoir aucun avantage réel l'un sur l'autre, firent la paix. Ils étaient armés de boucliers, eux et leurs troupes, et c'est, dit-on, la première fois qu'on s'en soit servi. Comme ceux

(¹) Cette pyramide est de construction cyclopéenne. Les pierres sont à parements bruts ; celles des angles seulement sont taillées au ciseau.

qui avaient été tués de part et d'autre étaient du même pays et unis par les liens du sang, on leur érigea un tombeau commun sur le champ de bataille.

Un peu plus avant, en vous détournant à droite, vous trouvez les ruines de Tirynthe. Les Argiens



Les ruines de Tirynthe. — Dessin de M. Doussault.

forcèrent aussi les Tirynthiens à abandonner leur ville pour venir demeurer avec eux et rendre Argos plus peuplé. Le héros Tiryns, dont cette ville a pris le nom, était, à ce qu'on dit, fils d'Argus, fils de Jupiter. Il ne reste de Tirynthe que les murs, qui sont l'ouvrage des Cyclopes ; ils sont construits de pierres brutes, toutes d'une telle dimension, que deux mulets attelés n'ébranleraient même pas la plus petite. Les interstices sont remplis de petites pierres qui servent de liaison aux grosses [1].

En descendant vers la mer, vous trouvez les chambres des filles de Prœtus. Reprenant ensuite la grande route, vous voyez Midée à votre gauche : c'est là que régnait, dit-on, Électryon, père d'Alcmène. Il ne reste plus de cette ville que la place où elle était bâtie.

L'Épidaurie tient à l'Argolide du côté de Lessa. Avant d'arriver à la ville d'Épidaure, vous trouvez le temple d'Esculape. Je ne sais par qui cette contrée était habitée avant qu'Épidaurus vînt y demeurer. Épidaurus, qui a donné son nom au pays, était fils de Pélops, à ce que disent les Éléens ; mais suivant les Argiens et le poëme intitulé *Megalæ Eœæ*, il avait pour père Argus, fils de Jupiter. Les Épidauriens disent qu'il était fils d'Apollon.

Ce pays est spécialement consacré à Esculape. Une preuve que ce dieu est né à Épidaure, c'est que les temples les plus célèbres d'Esculape tirent tous leur origine de cette ville ; car les Athéniens, qui prétendent avoir admis Esculape aux mystères, donnent le nom d'Épidauria au jour où il fut initié, et ils ajoutent qu'ils lui rendent les honneurs divins depuis cette époque. Archias, fils d'Aristechmus, ayant été guéri à Épidaure d'une luxation qu'il s'était faite en chassant aux environs du Pindasus, apporta le culte de ce dieu à Pergame ; culte qui de là est passé à Smyrne, où de mon temps on a érigé à

[1] Les murs de Tyrinthe sont aujourd'hui ce qu'ils étaient sans doute au temps de Pausanias.

Esculape un temple auprès de la mer. C'est aussi d'Épidaure que ce dieu a été porté à Balanagre, dans la Cyrénaïque, où on l'honore sous le nom d'Esculape le médecin. De Cyrène, ce culte a passé à Lébène, dans l'île de Crète. La seule différence qu'il y ait entre les Cyrénéens et les Épidauriens, c'est que les premiers lui sacrifient des chèvres, ce qui n'est point d'usage à Épidaure. La divinité d'Esculape fut reconnue dès l'origine, et sa réputation ne tarda point à s'établir. Entre autres témoignages, je peux le prouver par celui d'Homère, chez qui Agamemnon dit en parlant de Machaon : « Talthybius, » va au plus vite me chercher Machaon, le fils mortel d'Esculape ; » comme s'il disait : cet homme, fils d'un dieu.

Le bois sacré d'Esculape est entouré de montagnes de tous les côtés. On ne laisse mourir personne dans l'enceinte sacrée, et on ne permet pas que les femmes y accouchent, ce qui s'observe également à Délos. Tout ce qui est offert en sacrifice, soit par un étranger, soit par un Épidaurien, doit être consommé dans l'intérieur des limites sacrées. Il en est de même à Titane. La statue d'Esculape est moins grande de moitié que le Jupiter Olympien d'Athènes. Elle est tout en or et en ivoire, et on voit par l'inscription qu'elle a été faite par Thrasymède, fils d'Arignotus et natif de Paros. Le dieu est assis sur un trône; il tient un bâton d'une main, touche de l'autre la tête d'un serpent; un chien est couché auprès de lui. Sur son trône, le sculpteur a représenté les exploits les plus mémorables des héros argiens, tels que le combat de Bellérophon contre la Chimère, et Persée coupant la tête de Méduse ([1]).

Un peu au delà du temple est l'endroit où dorment ceux qui viennent demander au dieu leur guérison, et dans le voisinage s'élève un édifice rond en marbre blanc nommé le Tholus, qui mérite d'être vu ([2]). Pausias y a peint l'Amour qui vient d'y jeter son arc et ses flèches et qui prend une lyre à la place. En un autre tableau, il a représenté l'Ivresse buvant dans une coupe de verre. La coupe se distingue très-bien et le visage de la femme se voit à travers. Il y avait autrefois dans l'intérieur de l'enceinte un grand nombre de cippes; il n'en reste plus maintenant que six sur lesquels sont inscrits des noms d'hommes et de femmes qu'Esculape a guéris, avec désignation de la maladie de chacun et de la cure; le tout en dialecte dorien. Un autre cippe très-ancien est placé dans un lieu particulier, et l'inscription qu'il porte nous apprend qu'Hippolyte consacra vingt chevaux au dieu. La tradition des Ariciens s'accorde avec ce qu'on lit sur ce cippe : ils prétendent qu'Esculape ressuscita Hippolyte, qui avait perdu la vie par l'effet des imprécations de Thésée : Hippolyte, lorsqu'il eut revu le jour, ne voulut point pardonner à son père, et, sans avoir égard aux supplications de Thésée, il se rendit en Italie, chez les Ariciens, devint roi du pays, et y consacra à Diane une enceinte où l'on décerne encore maintenant un prix à celui qui sort vainqueur d'un combat singulier. Ce prix est le sacerdoce de la déesse; mais il n'est disputé que par des esclaves fugitifs, et aucun homme libre ne s'y présente. Il y a dans l'enceinte sacrée d'Épidaure un théâtre qui est, à mon avis, un ouvrage des plus admirables. Les théâtres de Rome surpassent en magnificence ceux de tous les autres pays; il n'en est point qui, pour la grandeur, se puisse comparer à celui de Mégalopolis en Arcadie; mais si l'on envisage l'ensemble de toutes les parties et l'élégance de la construction, quel architecte oserait se comparer à Polyclète, qui a construit ce théâtre ainsi que l'édifice rond dont j'ai parlé? Vous verrez dans le bois sacré le temple de Diane ([3]), la statue d'Épioné, le temple de Vénus, celui de Thémis, un stade en terre rapportée et battue, comme la

([1]) Voyez p. 286 et 303.

([2]) Voyez, sur les édifices appelés tholus, p. 241.

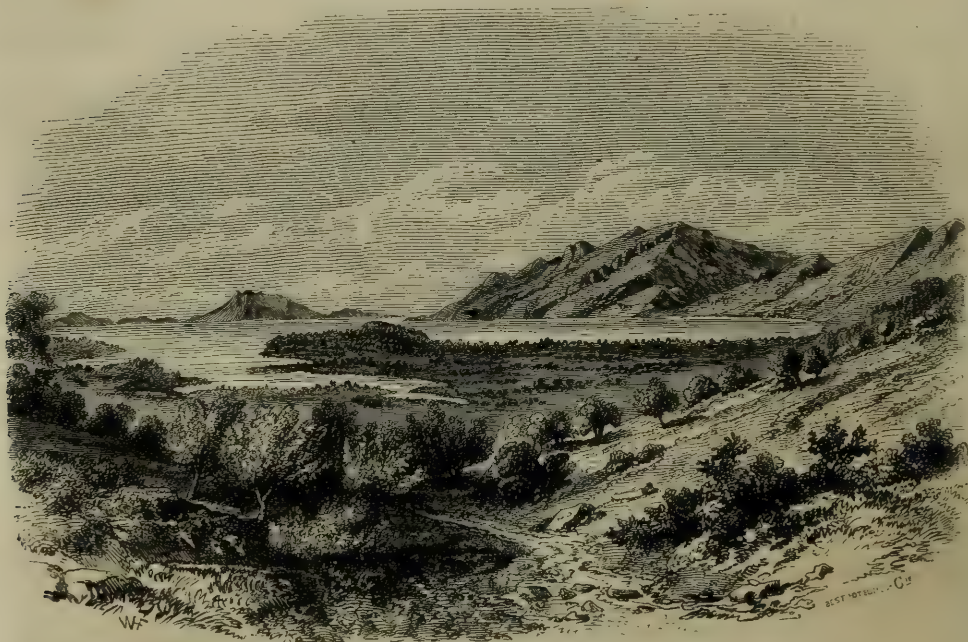
([3]) Strabon et Hygin prétendent que la Diane qu'on adorait dans ce temple était celle qu'Oreste avait emportée de la Tauride. (Voy. p. 134.)

Dans son temple qu'on appelait *Nemus*, suivant Strabon, et que Caton, cité par Priscien, nomme *lucum Dianium*, se réunissait, suivant ce dernier auteur, une assemblée amphictyonique composée des peuples de Tusculum, d'Aricie, de Lanuvium, de Laureus, de Cora, de Tibur, de Pomérie, d'Ardée et des Rutules. On y offrait anciennement des sacrifices humains; ces deux circonstances prouvent que cette ville avait été fondée par les Pélasges.

Ces sacrifices ayant été abolis par la suite, on établit à la place les combats singuliers dont le prix était la prêtrise de la déesse.

Strabon dit que le prêtre était toujours armé pour être prêt à se défendre contre celui qui voudrait l'attaquer; mais, suivant Servius, il y avait un certain arbre dont il n'était pas permis de rompre les branches : si quelque esclave fugitif parvenait à en rompre une, on le faisait battre avec le prêtre en combat singulier, et il prenait sa place s'il était victorieux. Ce prêtre prenait le titre de roi; on le nommait *rex Nemorensis*, suivant Suétone (Vie de Caligula), qui dit que Caligula était

plupart des stades grecs, et une fontaine dont on admire le toit et les autres embellissements. Un sénateur romain nommé Antonin a, depuis peu, orné l'enceinte sacrée de divers édifices, qui sont : le bain



Vue d'Épidaure. — D'après Stackelberg.

d'Esculape, le temple des dieux qu'on nomme Épidotes, celui d'Hygiée, ceux d'Esculape et d'Apollon surnommés Égyptiens. Le toit du portique, qui porte le nom de Cotys, était tombé, et le reste de l'édifice, qui est en briques crues, s'en allait en ruines; c'est aussi Antonin qui l'a fait rétablir. Enfin, les Épidauriens qui habitent les environs du temple étaient très-malheureux : nul abri où leurs femmes pussent accoucher; leurs malades allaient mourir en plein air; il y remédia en faisant bâtir un édifice où l'on porte les femmes en couche et les moribonds. Les montagnes qui dominent le bois sont le Tithium et le Cynortium. On voit sur ce dernier le temple d'Apollon Maléate, qui est un des anciens édifices du pays, mais tout ce qui l'entoure est l'ouvrage d'Antonin, ainsi que le réservoir où se rassemblent les eaux du ciel.

Tous les serpents, et principalement l'espèce qui est d'une couleur roussâtre, sont consacrés à Esculape et ne font aucun mal aux hommes. Ces derniers ne sont connus que dans le pays d'Épidaure. D'autres pays ont aussi des animaux qui leur sont particuliers. On ne trouve que dans la Libye des crocodiles de terre ayant jusqu'à deux coudées de long. C'est de l'Inde seule qu'on apporte différentes choses, entre autres des perroquets ([1]). Quant à ces serpents énormes qui ont trente coudées et plus de long, tels qu'on en trouve dans l'Inde et dans la Libye, les Épidauriens en font une espèce particulière de reptiles qu'ils distinguent des serpents.

Si vous montez le mont Coryphæus, vous apercevrez sur la route un olivier qu'on nomme l'olivier tordu. On dit que c'est Hercule qui lui a donné cette forme en le tordant avec ses mains. Était-ce pour

si envieux que, voyant que celui qui occupait cette place en jouissait depuis plusieurs années, il suborna quelqu'un de plus fort que lui pour aller l'attaquer. (CL.)

([1]) Voyez CTÉSIAS, p. 157.

marquer les bornes de l'Argolide et du pays des Asinéens? C'est ce que j'ignore, car le pays ayant été dépeuplé, il n'est plus possible de reconnaître positivement les limites, ni là ni ailleurs.

On voit sur le sommet de la montagne le temple de Diane Coryphæa dont Télésille parle dans ses vers.

En descendant à la ville d'Épidaure, vous trouvez un champ planté d'oliviers sauvages ; on le nomme l'Hyrnéthium (1).

Voici maintenant ce que la ville d'Épidaure elle-même offre de plus remarquable. C'est d'abord une enceinte consacrée à Esculape, avec sa statue et celle d'Épionée, son épouse, à ce qu'on dit. Elles sont en marbre de Paros et en plein air.

Il y a dans la ville un temple de Bacchus, un bois consacré à Diane, où cette déesse est représentée en chasseuse, puis un temple de Vénus, et auprès du port, sur un promontoire qui s'avance dans la mer, un temple que les gens du pays donnent pour dédié à Junon. Minerve surnommée Cisséenne a dans la citadelle une statue en bois qui mérite d'être vue.

Égine; Éaque; temple de Vénus; Phocide; Éacéum; tombeau de Phocus. — L'île qu'habitent les Éginètes est en face de l'Épidaurie (2). On dit qu'elle ne fut pas peuplée dès son origine et qu'elle était encore déserte lorsque Jupiter y transporta Égine, fille d'Asopus, qui lui donna son nom au lieu de celui d'Œnone qu'elle portait auparavant. Éaque, devenu grand, ayant demandé à Jupiter des habitants pour cette île, ce dieu fit, dit-on, sortir des hommes de la terre (3).

Dans la suite des temps, des Argiens, du nombre de ceux qui étaient établis à Épidaure avec Déiphonte, passèrent dans l'île d'Égine, et, s'étant mêlés avec les anciens Éginètes, leur firent adopter les mœurs et le langage des Doriens. La puissance des Éginètes s'accrut à un tel point que leurs forces navales étaient supérieures à celles des Athéniens, et qu'après eux ils furent ceux qui fournirent le plus de vaisseaux dans la guerre contre les Mèdes; mais cette puissance ne fut pas de longue durée. Chassés de leur île par les Athéniens, ils s'établirent à Tyrrhée dans l'Argolide, que leur donnèrent les Lacédémoniens. Ils revinrent dans leur île après que les vaisseaux des Athéniens eurent été pris vers l'Hellespont; mais ils ne recouvrèrent jamais la même puissance et la même prospérité.

Égine est de toutes les îles grecques celle dont l'accès est le plus difficile, à cause des écueils et des roches cachées sous l'eau qui l'entourent de tous côtés. On dit que les environs de cette île furent disposés ainsi par Éaque pour en rendre l'accès plus difficile aux ennemis et se mettre à l'abri des pirates (4).

Tout auprès de l'un des ports, savoir du plus fréquenté, se présente un temple de Vénus.

L'Éacium est dans l'endroit le plus apparent de la ville; c'est une enceinte carrée dont les murs sont en marbre blanc. On a représenté vers l'entrée de cette enceinte les députés que les Grecs envoyèrent jadis à Éaque. Les Éginètes s'accordent avec les autres Grecs sur le sujet de cette ambassade. La Grèce était depuis longtemps désolée par la sécheresse, et il n'était tombé de pluie ni dans les contrées en deçà de l'Isthme, ni dans le Péloponèse. Les Grecs envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur les causes de cette calamité et sur les moyens de la faire cesser : la pythie leur dit d'apaiser Jupiter, et que, pour que leurs prières fussent exaucées, il fallait qu'elles fussent faites par Éaque.

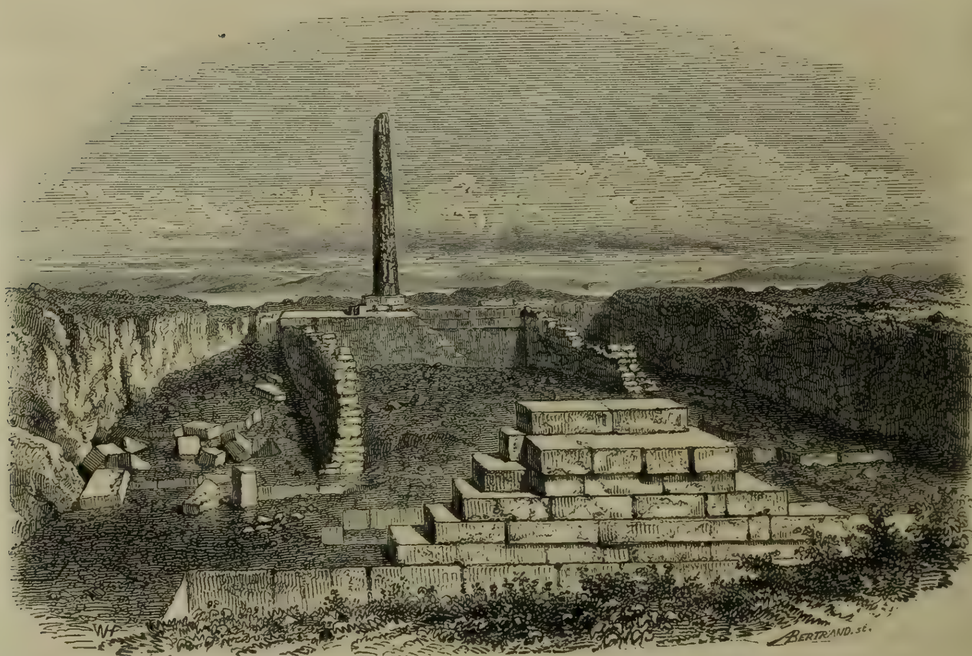
(1) En mémoire d'Hyrnétho, femme de Deiphonte, tuée par Phalcès.

(2) L'île d'Égine est située dans le golfe qui porte son nom et qu'on appelait anciennement Saronique. La ville moderne est bâtie sur une pente douce. Au nord-ouest on voit une colonne debout sur les fondations du temple de Vénus. Des fouilles faites dans un grand nombre de tombeaux, autour de la ville, ont amené la découverte d'objets d'art précieux que l'on conserve dans une des salles de l'hospice des orphelins.

(3) Jupiter changea les fourmis en hommes, suivant Hésiode. Ovide prétend que ce fut à la suite d'une épidémie qui avait fait périr tous les habitants de cette île. Strabon et Hygin disent la même chose; mais Clavier a prouvé dans ses notes sur Apollodore qu'il y avait des myrmidons dans la Thessalie longtemps avant Éaque. Strabon dit qu'on donna le nom de myrmidons aux habitants de l'île d'Égine parce que leur île étant très-pierreuse, ils fouillaient la terre comme des fourmis, répandaient sur les pierres la terre qu'ils tiraient de ces fouilles pour pouvoir cultiver, et habitaient les cavernes qu'ils creusaient ainsi dans la terre.

(4) « Elle est illustre, la renommée d'Éaque; illustre aussi est Égine, par ses vaisseaux. Avec l'aide des dieux, elle fut fondée par une colonie de Doriens que conduisaient Hyllus et Égymius. Ils vivent soumis à la règle, ne violant aucune loi divine ou humaine à l'égard des étrangers. Pour le courage, ils ressemblent aux dauphins de la mer; ils sont aussi de sages arbitres dans les travaux des muses et des luttes. » (Pindare.)

Chaque ville envoya donc des ambassadeurs à ce prince, qui, après avoir offert des sacrifices et adressé des prières à Jupiter Panhellénien, obtint de la pluie pour la Grèce ; et les Éginètes placèrent à l'entrée de cette enceinte les figures de ceux qui étaient venus le trouver. Il y a dans cette enceinte



Vue des restes du temple de Vénus, à Égine (¹).

des oliviers très-anciens et un autel peu élevé. Cet autel est le tombeau d'Éaque, si l'on en croit une tradition secrète.

Le tombeau de Phocus est près de l'Éacium : c'est un monceau de terre entouré d'un mur d'appui. On voit dessus une pierre toute raboteuse. On dit que cette pierre servit de disque à Télamon et à Pélée qui avaient engagé Phocus à s'exercer au pentathle avec eux. Pélée, quand son tour vint, la lança contre Phocus et l'en frappa à dessein. Ils se portèrent à cette action pour faire plaisir à leur mère qui était fille de Sciron, tandis que celle de Phocus était une sœur de Thétis, au moins à ce que disent les Grecs. Ce fut, je pense, à cause de ce meurtre, et non pas seulement par amitié pour Oreste, que Pylade donna la mort à Néoptolème. Phocus étant mort du coup qu'il avait reçu, les fils d'Endéide montèrent sur un vaisseau et s'enfuirent. Télamon envoya dans la suite un héraut à son père pour demander à se justifier du meurtre de Phocus ; mais Éaque ne permit point à Télamon de débarquer, et il lui ordonna de se justifier monté sur son vaisseau, ou, s'il l'aimait mieux, sur une jetée qu'il pouvait faire dans la mer. Télamon, étant entré de nuit dans ce qu'on nomme le port secret, y fit une jetée qui subsiste encore maintenant ; mais ne s'étant pas justifié complétement du meurtre de Phocus, il s'embarqua une seconde fois pour Salamine.

(¹) *Expédition scientifique de Morée.*

A peu de distance du port secret est un théâtre qui mérite d'être vu; il ressemble beaucoup à celui d'Épidaure pour la grandeur et pour le reste de la construction. Il y a derrière ce théâtre un stade dont l'un des côtés est appuyé au théâtre et lui sert lui-même d'appui.



Temple de Jupiter Panhellénium, dans l'île d'Égine (1).

Au même endroit sont trois temples peu distants l'un de l'autre, et consacrés, l'un à Apollon, le second à Diane, et le troisième à Bacchus. La statue d'Apollon est en bois et le représente nu; c'est un ouvrage du pays. Diane est vêtue, ainsi que Bacchus, et ce dernier est représenté avec une barbe. Le temple d'Esculape est dans un autre endroit; sa statue est en marbre et le représente assis. Hécate est, de toutes les divinités, celle que les Éginètes honorent le plus : ils célèbrent tous les ans les mystères d'Hécate, qui ont été institués, disent-ils, par Orphée de Thrace. Son temple est dans une enceinte; sa statue en bois est l'ouvrage de Myron : elle n'a qu'un visage et qu'un seul corps. Alcamène est, je crois, le premier qui ait imaginé de réunir trois statues d'Hécate en une seule; l'Hécate qu'il a faite ainsi est celle que les Athéniens nomment Épipyrgidia; elle est vers le temple de la Victoire sans ailes.

(1) Ce beau temple est situé à l'extrémité de l'île, sur un plateau élevé, à l'est et à environ trois heures de marche de la ville. Lorsqu'on arrive au pied de ces colonnes, un spectacle admirable se déroule au loin : on découvre à la fois toutes les montagnes de l'Attique, depuis le cap Sunium jusqu'à Salamine; on a devant soi Athènes et ses monuments.

Vingt et une colonnes du portique et deux colonnes du pronaos sont encore debout avec leurs architraves.

En 1811, on a trouvé de belles sculptures en marbre qui ornaient les frontons. Elles sont aujourd'hui au Musée de Munich; Thorwaldsen les a restaurées. C'est alors que l'on constata la présence de couleurs sur les sculptures, et même sur toutes les parties de l'architecture. La nouvelle de cette découverte fut accueillie d'abord avec beaucoup d'incrédulité.

Pour en revenir à Égine, en allant vers le mont de Jupiter Panhellénien, vous trouvez le temple d'Aphéa, sur laquelle Pindare a fait un hymne pour les Éginètes. Les Crétois (car les traditions sur cette déesse sont particulières à leur pays) disent que Carmanor, qui purifia Apollon du meurtre de Python, avait un fils nommé Eubulus. De Jupiter et de Carmé, fille d'Eubulus, naquit Britomartis. Celle-ci, se plaisant à la course, à la chasse, était fort chérie de Diane, qui l'aimait beaucoup; mais un jour qu'elle voulait se soustraire aux poursuites de Minos, à qui elle avait inspiré de l'amour, elle se précipita dans des filets qu'on avait tendus pour prendre du poisson. Diane la fit déesse, et les Crétois l'adorent; les Éginètes révèrent aussi Britomartis, et disent qu'elle s'est fait voir dans leur île. Ils lui donnent le nom d'Aphéa, et les Crétois celui de Dictynne.



Urne funéraire trouvée à Salamine (¹).

Le mont Panhellénium n'offre rien de remarquable que le temple de Jupiter qui porte ce nom; on dit que c'est Éaque qui l'a fait bâtir. Quant à Auxésie et Damie, on sait que les Épidauriens, depuis longtemps privés de pluie, firent faire, d'après le conseil de l'oracle, ces deux statues avec du bois d'olivier qui leur fut donné par les Athéniens. Les Épidauriens, ne portant plus à Athènes les offrandes qu'on avait exigées d'eux pour ce don, en rejetèrent la faute sur les Éginètes, qui leur avaient enlevé ces statues : ceux des Athéniens qui passèrent à Égine pour les reprendre y perdirent la vie. Tout cela se trouve fort détaillé dans l'Histoire d'Hérodote, et je n'ai pas le projet de répéter ce qui a déjà été si bien raconté : j'ajouterai seulement que j'ai vu ces deux statues, et que je leur ai sacrifié de la même manière à peu près qu'on a coutume de le faire à Éleusis. Mais en voilà assez sur Égine, sur Éaque et sur ce qu'il a fait de remarquable.

Trézénie.—Les Trézéniens, qui sont limitrophes de l'Épidaurie, prétendent ne le céder à personne en antiquité. Orus, disent-ils, naquit le premier dans cette contrée; mais Orus me paraît un nom égyptien et qui n'a jamais été grec. Ils ajoutent qu'il fut roi du pays, et lui donna le nom d'Oréa. Althépus, fils de Neptune et de Léis, fille d'Orus, ayant succédé à ce prince, changea le nom d'Oréa en celui d'Althépie. On dit que, sous son règne, Minerve et Neptune eurent une contestation au sujet de cette contrée, et finirent par la posséder en commun, Jupiter l'ayant décidé ainsi. C'est pour cela que les Trézéniens adorent Minerve sous les noms de Poliade et de Sthéniade, et Neptune sous celui de roi, et que leurs anciennes monnaies portent d'un côté un trident, de l'autre une tête de Minerve. Saron devint roi après Althépus. Ce fut lui, dit-on, qui érigea le temple de Diane Saronide, sur les bords d'une mer qui est très-bourbeuse, surtout à sa superficie, de sorte qu'on la nomme le marais Phébéen. On raconte que Saron, poursuivant un cerf du côté de la mer (car il se plaisait beaucoup à la chasse), s'y précipita après lui. Le cerf s'étant éloigné en nageant, Saron ne voulut pas lâcher prise, et se trouva ainsi porté dans la haute mer; comme il était déjà très-fatigué, il fut submergé par les flots. Son corps ayant été jeté dans le bois sacré de Diane, vers le marais Phébéen, il fut enterré dans l'enceinte sacrée, et cette mer reçut le nom de Saronide, au lieu de celui de Phébéenne (²).

On voit sur la place publique de Trézène le temple et la statue de Diane Sotéira. On voit dans ce

(¹) *Expédition scientifique de Morée.*

(²) Pline dit que ce golfe avait pris son nom d'une forêt de chênes dont il était entouré, les chênes s'appelant anciennement ainsi. (Cl.)

temple les autels des divinités qui passent pour régner sous la terre. Ce fut par là, dit-on, que Bacchus fit sortir Sémélé des enfers, et qu'Hercule en amena le chien.

Devant le temple d'Apollon est un édifice qu'on nomme la tente d'Oreste. Aucun Trézénien n'ayant voulu le recevoir chez lui avant qu'il eût été purifié du meurtre de sa mère, il fut logé dans cette maison où l'on prit soin de le nourrir et de lui faire subir des purifications jusqu'à ce que son crime fût expié : encore maintenant, les descendants de ceux qui le purifièrent y font un repas, certains jours de l'année. Les choses qui avaient servi à le purifier furent enterrées à peu de distance de la tente d'Oreste, et il en sortit, dit-on, un laurier qui se voyait encore de mon temps.

Les Trézéniens possèdent une très-belle enceinte consacrée à Hippolyte, fils de Thésée, avec un temple et une statue fort ancienne. Le prêtre d'Hippolyte, chez les Trézéniens, l'est pour toute sa vie et lui offre tous les ans des sacrifices. Outre cela, chaque fille, avant de se marier, coupe une boucle de ses cheveux et va la porter en offrande dans son temple. Les Trézéniens ne veulent pas qu'Hippolyte soit mort traîné par ses chevaux, et ils ne montrent pas son tombeau, quoiqu'ils le connaissent bien. Ils prétendent que les Dieux l'honorèrent en le plaçant dans le ciel, et qu'il est la constellation qu'on nomme le Conducteur de chars. Dans l'intérieur de cette enceinte se trouve le temple d'Apollon Épibatérius. Vers l'autre partie de l'enceinte est un stade qui porte le nom d'Hippolyte et au-dessus duquel est élevé le temple de Vénus surnommée Catascopia (qui observe), parce que c'était de là que Phèdre, déjà éprise d'Hippolyte, le regardait lorsqu'il se livrait aux exercices de la gymnastique. C'est là que se voit le myrte qui a toutes ses feuilles percées et dont j'ai déjà parlé [1]. Phèdre, dans son désespoir, et ne pouvant trouver aucun soulagement à sa passion, s'en vengeait sur les feuilles de ce myrthe. On montre aussi le tombeau de Phèdre; il n'est pas éloigné de celui d'Hippolyte.

En avançant vers la mer Psiphæa, on trouve un olivier sauvage nommé *Rachos streptos*. Les Trézéniens donnent le nom de *Rachos* à tout olivier qui ne porte point de fruit, de quelque espèce qu'il soit; ils nomment celui-ci *Streptos* (tordu), parce que les rênes des chevaux d'Hippolyte s'y étant entortillées, son char fut renversé.

Les Trézéniens ont plusieurs îles dont l'une est si près du continent qu'on peut y passer à pied.

Neptune a dans l'île de Calaurie un temple très-vénéré. La prêtresse est une jeune fille qui conserve sa place jusqu'à ce qu'elle soit en âge de se marier.

Le tombeau de Démosthène est dans l'enceinte du temple. Ce grand homme, et Homère avant lui, ont été deux exemples des plus mémorables de la jalousie de la divinité. Après avoir perdu la vue, pour comble de maux, Homère tomba dans l'indigence et fut réduit à errer sur la terre en mendiant. Quant à Démosthène, qu'on avait exilé dans sa vieillesse, il fallut encore qu'une mort violente terminât sa carrière. Il s'est justifié très au long lui-même, il l'a été aussi par d'autres, en ce qui concerne les richesses qu'Harpalus avait apportées de l'Asie. On rend des honneurs à Démosthène dans différents lieux de la Grèce, entre autres à Calaurie.

De la Trézénie dépend un isthme qui s'avance très-loin dans la mer. On y trouve une petite ville nommée Méthane, bâtie sur le rivage même. Environ à trente stades de la ville sont des bains chauds. L'eau qui y vient ne parut, à ce qu'on dit, que sous le règne d'Antigone, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Elle ne parut pas tout à coup; on aperçut d'abord un grand feu qui fit en quelque sorte bouillonner la terre; il s'éteignit, et l'on vit couler une eau chaude extrêmement salée, qui coule encore maintenant. Il n'y a point, dans le voisinage, d'eau froide où l'on puisse se jeter au sortir du bain, et il est dangereux de se baigner dans la mer, parce qu'elle est pleine de chiens et d'autres monstres marins. Voici un fait qui m'a fort étonné. Le vent du sud-est, qui vient du golfe Saronique, brûle ordinairement les bourgeons des vignes, quand il souffle au moment de leur pousse. Dès qu'il commence à s'élever, deux hommes prennent un coq tout blanc, qu'ils coupent en deux. Ils en prennent chacun la moitié, partent en se tournant le dos, font le tour des vignes, et, revenus à l'endroit d'où ils étaient partis, ils enterrent ce coq. C'est ainsi qu'ils préviennent les ravages de ce vent.

On donne le nom d'îles de Pélops à neuf îles situées le long de la côte. Il y en a une où la pluie ne tombe jamais. L'isthme de Méthane fait partie du Péloponèse.

[1] Voyez p. 251

Hermione, ville limitrophe de Trézène, est dans la même presqu'île; elle commence dans la plaine et s'élève insensiblement avec le coteau qui fait partie du mont Pron. Le temple de Cérès, sur cette montagne, est ce qu'Hermione offre de plus remarquable. Les Hermionéens disent que ce temple a été bâti par Clyménus, fils de Phoronée, et par Chthonia sa sœur. On a donné le nom de Chthonia à la déesse elle-même, et l'on célèbre tous les ans, pendant l'été, une fête nommée Chthonies, ce qui se fait de la manière suivante. A la tête de la procession marchent les prêtres des dieux et tous ceux qui sont revêtus de magistratures annuelles; les hommes et les femmes viennent ensuite; les enfants eux-mêmes sont admis à honorer la déesse; ils figurent dans cette pompe vêtus de blanc et portant sur la tête des couronnes faites avec la fleur appelée dans le pays *comosandalum*, dont la couleur et la forme me semblent celles de l'hyacinthe. On y voit aussi les lettres qui expriment la plainte. La procession est terminée par des gens conduisant une génisse choisie, qui, sauvage encore, et n'ayant pas subi le joug, s'agite dans les liens qui la retiennent. Lorsqu'on est arrivé au temple, ils détachent cette génisse et la poussent dedans; d'autres qui avaient tenu jusque-là les portes ouvertes, les referment aussitôt qu'ils voient la génisse dans le temple, et elle est tuée par quatre vieilles femmes restées dans l'intérieur, dont la première venue lui coupe la gorge avec une faux. Alors les portes s'ouvrent; on introduit de la même manière une seconde génisse, puis une troisième, même une quatrième, et toutes sont immolées pareillement par ces vieilles femmes. Il se passe encore quelque chose de merveilleux dans ce sacrifice, c'est que toutes ces génisses tombent sur le même côté que la première. C'est ainsi que les Hermionéens font ce sacrifice.

Le portique d'Écho est à droite du temple de Chthonia; la voix de ceux qui y parlent s'y répète trois fois au moins.

Derrière le temple de Chthonia on remarque trois places que les Hermionéens nomment : l'une, la place de Clyménus; l'autre, la place de Pluton; et la troisième, le lac Achéron. Elles sont toutes trois entourées de murs de pierres, à hauteur d'appui. Il y a dans celle de Clyménus une ouverture par laquelle Hercule, disent les Hermionéens, amena le chien des enfers (1).

Lerne; l'hydre; le lac Alcyonie. — Il n'y a pas plus de quarante stades d'Argos à la mer voisine de Lerne.

Sur la route, près du fleuve Chymarrhus, est une enceinte entourée de pierres : c'est par là, dit-on, que Pluton, après avoir enlevé la fille de Cérès, redescendit dans les états souterrains dont on lui attribue l'empire. A Lerne on célèbre en l'honneur de Cérès les mystères Lernéens.

La source de l'Amymone est ombragée par un platane sous lequel se tenait, dit-on, l'hydre de Lerne. Je crois sans peine que ce monstre était beaucoup plus grand que les hydres ordinaires, et que son venin était d'une nature si pernicieuse qu'Hercule empoisonna ses flèches en trempant leur pointe dans son fiel. Mais je pense qu'il n'avait qu'une tête, et c'est Pisandre de Camire qui lui en a donné plusieurs pour le faire paraître plus terrible, et pour donner plus d'éclat à ses vers.

J'ai vu aussi la fontaine qui porte le nom d'Amphiaraüs, et le lac Alcyonie, par où Bacchus, disent les Argiens, descendit aux Enfers pour en ramener Sémélé, sa mère; route qui lui avait été indiquée par Polymnus. Ce lac est d'une telle profondeur, que je ne connais personne qui ait pu, par aucun moyen, parvenir à en trouver le fond. Néron lui-même, ayant fait faire des cordes longues de plusieurs stades, les mit bout à bout, y attacha du plomb et tout ce qu'il put imaginer de plus propre à faire réussir son expérience; en vain pourtant s'efforça-t-il d'atteindre le fond, il n'y put réussir. Voici ce qu'on m'a dit : l'eau de ce lac est toujours tranquille en apparence, et ne paraît jamais agitée; cependant ceux qui osent s'y baigner sont entraînés et engloutis dans l'abîme. Ce lac n'est pas considérable, car il n'a que le tiers d'un stade de circonférence. Ses bords sont couverts d'herbes et de joncs. Il ne m'est pas permis de divulguer ce qu'on y fait une fois par an, pendant la nuit, en l'honneur de Bacchus.

(1) Strabon dit que cette ouverture passait pour une route très-courte pour aller aux enfers, et que, d'après cela, on ne mettait point de pièce de monnaie dans la bouche de ceux qui mouraient à Hermione, parce qu'on supposait qu'ils n'avaient pas besoin de payer leur passage. Suidas suppose que ce fut Cérès qui leur accorda cette exemption pour les récompenser de ce qu'ils lui avaient appris où était sa fille. (CL.)

Téménium. — En allant de Lerne à Téménium, on trouve l'embouchure du fleuve Phrixus dans la mer, et à Téménium même un temple de Neptune, un temple de Vénus et le monument de Téménus, que les Doriens d'Argos honorent de leur culte.

Nauplie est, je crois, à cinquante stades de Téménium. Elle est déserte maintenant. Elle avait eu pour fondateur Nauplius, qui passait pour fils de Neptune et d'Amymone (1). Il reste encore des ruines de ses murs, un temple de Neptune et une fontaine nommée Canathus. Je ne répéterai pas ce que les Naupliens disent d'un âne qui, en rongeant un cep de vigne, le rendit plus productif pour la récolte suivante, et de l'âne en pierre qu'on fit pour conserver la mémoire de celui qui avait enseigné l'art de tailler la vigne, tout cela ne méritant pas qu'on en parle.

Au mont Parnon, on voit les limites qui séparent la Laconie, l'Argolide et le pays des Tégéates. Ces limites sont marquées par des hermès de marbre, qui ont donné leur nom au canton.

LACONIE.

Temple de Jupiter Scotitas; Sparte; portique des Perses; tombeau d'Oreste. — Après les hermès (de marbre) se présente, au couchant, la Laconie. A partir de cet endroit, le pays est tout couvert de chênes. On nomme ce canton Scotitas (obscur), non que ces arbres y fassent beaucoup d'ombre, mais à cause du temple de Jupiter Scotitas qui est tout au plus à dix stades du chemin, en se détournant à gauche.

Après avoir passé le mont Thornax, vous trouvez la ville qui au nom de Sparte, qu'elle eut dès son origine, joignit dans la suite celui de Lacédémone qu'on donnait auparavant au pays (2).

En donnant la description de l'Attique, j'ai déjà eu la précaution d'annoncer que je ne m'astreindrais pas à tout décrire par ordre, mais que je m'attacherais aux objets les plus remarquables. Comme ce plan me paraît bon, je ne m'en départirai pas.

Les Lacédémoniens ont à Sparte une place publique qui mérite d'être vue. Le bâtiment où s'assemble le sénat est sur cette place. Le portique des Perses est ce que l'on y remarque le plus : on le nomme ainsi parce qu'il a été bâti du butin fait sur les Perses; on l'a agrandi dans la suite, on y a ajouté des embellissements et on l'a mis dans l'état où il est actuellement. Sur les colonnes en marbre blanc sont figurés différents personnages perses, parmi lesquels se reconnaît Mardonius, fils de Gobryas. On y voit Artémise, fille de Lygdamis, et reine d'Halicarnasse, qui, dit-on, ayant pris volontairement part à l'expédition de Xerxès contre la Grèce, montra beaucoup de valeur au combat naval de Salamine (3).

Les temples qu'on voit sur la place publique sont consacrés, l'un à César, qui aspira le premier à la monarchie chez les Romains, et qui fonda l'empire tel qu'il existe maintenant; l'autre à Auguste son fils, qui consolida la royauté et fut bien plus puissant et plus considéré que son père.

On voit aussi sur la place publique de Sparte les statues d'Apollon Pythæus, de Diane et de Latone; tout cet endroit se nomme le Chœur, parce que dans les gymnopédies, fêtes que les Lacédémoniens célèbrent avec la plus grande solennité, les jeunes gens y forment des chœurs en l'honneur d'Apollon.

Le temple de la Terre et de Jupiter Agoréus est à peu de distance de ces statues, ainsi que celui de

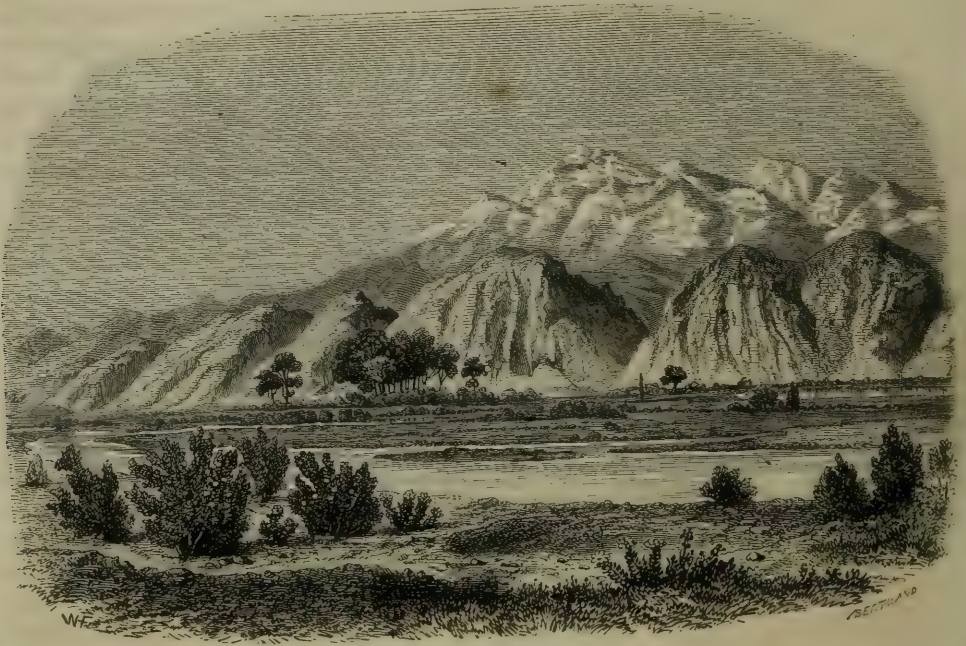
(1) Nauplie, dit Strabon, est le port des Argiens. Son nom vient de ce qu'on y mettait des vaisseaux.

(2) « Lacédémone, où brillent la sagesse des vieillards, la lance des jeunes guerriers, et les chœurs, et les muses, et la joie. » (Pindare.)

« Tout l'emplacement de Lacédémone est inculte; le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris; aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des milliers de lézards qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques, et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort; ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines. » (Chateaubriand.)

(3) Voy. HÉRODOTE, p. 142, 143.

Minerve Agoréa et de Neptune surnommé Asphalius ; enfin celui d'Apollon et de Junon. Vous y verrez aussi une très-grande statue, représentant le peuple spartiate.



Plaine de Sparte, le Taygète, le Plataniste. — Dessin de M. Doussault.

Les Lacédémoniens ont érigé aux Parques un temple dans le voisinage duquel est le tombeau d'Oreste, fils d'Agamemnon. Ses os ayant été apportés de Tégée, on les enterra dans cet endroit, comme l'oracle l'avait ordonné. La statue de Polydore, fils d'Alcamène, est vers le tombeau d'Oreste. Les Lacédémoniens le distinguent tellement de leurs autres rois, que son effigie est gravée sur le sceau dont se servent tous ceux qui sont en charge.

On voit sur la même place Mercure Agoréus portant Bacchus encore enfant, et l'édifice nommé les anciennes Éphories, où sont les tombeaux d'Épiménide de Crète et d'Apharée, fils de Périérès. Les traditions des Lacédémoniens sur Epiménide me paraissent plus vraisemblables que celles des Argiens.

Vers le temple des Parques est l'édifice où les Lacédémoniens se réunissent pour les repas nommés Phidities : on y remarque aussi les statues de Jupiter Xénius et de Minerve Xénia.

Aphétaïs ; Boonéta ; l'Hellénium ; Scias. — En sortant de la place publique par la rue Aphétaïs, vous trouvez l'édifice nommé Boonéta.

C'était anciennement la maison du roi Polydore ; on lui donna ce nom parce que les Lacédémoniens l'achetèrent de sa veuve et lui en payèrent le prix avec des bœufs; car on ne connaissait pas encore les monnaies d'or et d'argent, mais, suivant l'ancien usage, on payait les achats qu'on faisait avec des bœufs, des esclaves ou de l'or et de l'argent non façonnés. Ceux qui naviguent aux Indes disent que les Indiens donnent des marchandises en échange de celles qu'on leur porte de la Grèce, mais qu'ils ne connaissent point les monnaies, quoiqu'il y ait une quantité prodigieuse d'or et d'argent dans leur pays.

Au delà du palais des Bidiéens est un temple de Minerve, dont la statue a été érigée par Ulysse, qui la nomma Céleuthie. Il fit cette offrande après avoir vaincu à la course les prétendants de Pénélope. Il érigea trois temples de Céleuthie, à quelque distance l'un de l'autre.

En suivant la rue Aphétaïs, vous trouvez les monuments héroïques d'Iopus et de Lélex. L'enceinte de Neptune Ténarius est à peu de distance de ces monuments : on la nomme le Ténarium. Près de là est une statue de Minerve, offrande, dit-on, des colonies lacédémoniennes de l'Italie et de Tarente.

L'Hellénium est ainsi nommé parce que, sur la nouvelle du passage de Xerxès en Europe, ceux des Grecs qui voulaient se défendre s'y réunirent pour se concerter. D'autres disent que les héros grecs qui, pour faire plaisir à Ménélas, prirent part à l'expédition contre Troie, tinrent conseil en ce lieu pour savoir comment ils passeraient à Troie et comment ils pourraient tirer vengeance d'Alexandre pour l'enlèvement d'Hélène.

La place publique a une issue vers laquelle est situé le Scias, édifice où les Lacédémoniens tiennent encore maintenant leurs assemblées; il a été construit, dit-on, par Théodore de Samos qui, le premier, trouva l'art de fondre le fer et d'en faire des statues. C'est là que les Lacédémoniens suspendirent la cithare de Timothée de Milet, qu'ils condamnèrent pour avoir ajouté quatre cordes aux sept dont se composait anciennement cet instrument.

Sur une colline à peu de distance du monument héroïque de Pleuron, de qui les Tyndarides descendaient par leur mère, est le temple de Junon Argienne.

L'Eurotas ayant couvert de ses eaux la plus grande partie du pays (1), on érigea, d'après les ordres de l'oracle, le temple de Junon Hypercheira : sa statue en bois, dite de Vénus Junon, est fort ancienne. Il est d'usage que les mères lui offrent des sacrifices lorsque leurs filles se marient.

Tombeaux; le quartier Théomélidas; la lesché des Crotanes; le Dromos; le Plataniste, quartier de Sparte; le Phœbéum; combats à coups de poings. — Au sortir de la place publique, en allant au couchant, vous trouvez le cénotaphe de Brasidas, fils de Tellis, et à peu de distance de là un théâtre en marbre blanc qui mérite d'être vu.

En face de ce théâtre est le tombeau de Pausanias, qui commandait les Lacédémoniens à Platée, et celui de Léonidas. On y prononce tous les ans des discours en leur honneur, et on y célèbre des jeux où les Spartiates seuls sont admis à disputer les prix. Les os de Léonidas furent apportés des Thermopyles quarante ans après sa mort, par Pausanias, fils de Plistoanax, et ils sont renfermés dans ce tombeau. On y voit aussi un cippe où sont inscrits, avec les noms de leurs pères, ceux qui combattirent aux Thermopyles contre les Mèdes.

Le quartier de Sparte où sont les tombeaux des rois de la famille des Agiades a pris le nom de Théomélidas; la lesché des Crotanes en est voisine (2).

Les Lacédémoniens nomment Dromos l'endroit où les jeunes gens s'exercent encore maintenant à la course. En allant du tombeau des Agiades à cet endroit, vous laissez à gauche le monument d'Eumède,

(1) « L'Eurotas, appelé d'abord Himère, coule maintenant oublié sous le nom d'Izi..... Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente; j'en bus abondamment, car je mourais de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de *callidonax* (aux beaux roseaux) que lui a donnée Euripide; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. » (Chateaubriand.)

L'Eurotas est connu à Misitra sous le nom d'*Izi*, jusqu'à sa jonction avec le Tiase; il prend alors le nom de *Vasilipotamos*.

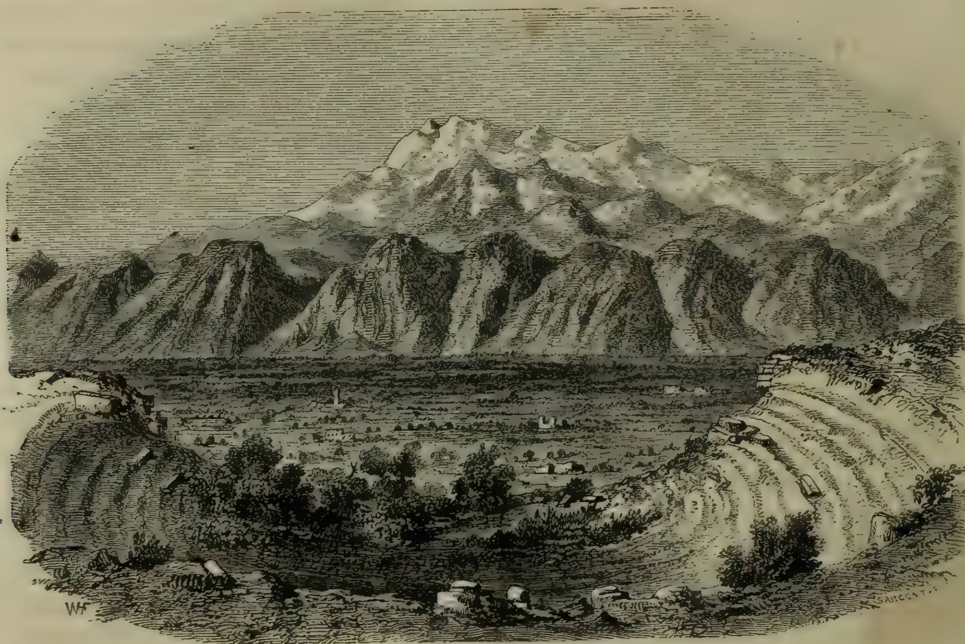
(2) Le mot grec (ionien) que l'on traduit par *lesché* signifie *conseil* ou *conversation*, ou *lieu de réunion pour délibérer* ou *pour converser*.

Leschenorios était un des surnoms d'Apollon, parce qu'ordinairement il y avait des *lesches* attenant aux temples de ce dieu. Les peintures de Polygnote avaient rendu très-célèbre celui de Delphes. (Voyez plus loin dans la PHOCIDE.)

Il est vraisemblable que, dans l'origine, les leschés étaient uniquement consacrés aux délibérations graves, comme les *loges* en Italie. A Sparte, c'était dans ces enceintes que l'on portait les nouveau-nés, et que les anciens décidaient quels étaient ceux qui devaient être élevés et ceux qu'il fallait mettre à mort. Mais, dans les derniers temps, on donnait le nom de lesché à de petits édifices ou à des portiques ouverts au midi et garnis de siéges, où l'on venait causer, se reposer, se réchauffer On comptait, dans Athènes seule, ville de causeries et de *far niente*, 360 leschés.

Par extension, l'on donnait aussi ce nom à tous les endroits où l'on se réunissait pour apprendre ou inventer des nouvelles : à l'Agora et à ses portiques, aux gymnases, aux boutiques et particulièrement à celles des forgerons, parce qu'en hiver la chaleur y attirait un grand nombre d'oisifs.

l'un des fils d'Hippocoon, et une ancienne statue d'Hercule à laquelle les sphæréens sacrifient. Les sphæréens sont ceux qui sortent de la classe des adolescents pour entrer dans celle des hommes. Il y a dans le Dromos deux gymnases, dont l'un est dû à la générosité d'Euryclès, Spartiate.



Restes du théâtre de Sparte (¹). — Dessin de M. Doussault.

Hors du Dromos, vous trouvez près de la statue d'Hercule une maison qui était jadis celle de Ménélas, et qui appartient maintenant à un particulier.

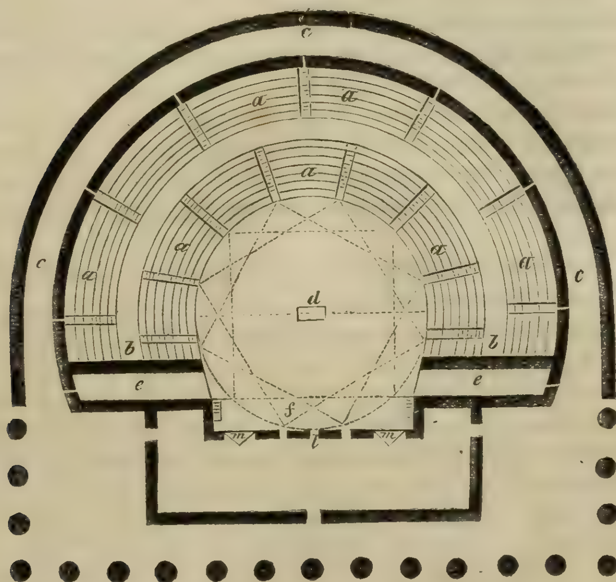
Le temple d'Agnitas est à droite du Dromos. On donne ce surnom à Esculape, parce que sa statue est en bois d'agnus : l'agnus est une espèce d'osier qui ressemble au rhamnus (le nerprun).

A peu de distance du temple d'Esculape vous remarquerez un trophée que Pollux érigea, dit-on, après avoir vaincu Lyncée. Les Dioscures surnommés Aphétériens sont vers le commencement du Dromos; en avançant un peu vous trouvez le monument héroïque d'Alcon, qui était, dit-on, l'un des fils d'Hippocoon. Vers ce monument est le temple de Neptune surnommé Domatite.

Vous arrivez ensuite au Plataniste, endroit qu'on nomme ainsi parce qu'il est entouré de platanes très-hauts et qui se touchent. Cet endroit, destiné aux combats des adolescents, est entouré d'un euripe (un canal plein d'eau) qui en forme une île. Deux ponts y conduisent : sur l'un on voit la statue d'Hercule, et sur l'autre celle de Lycurgue, dont les lois ont réglé les combats des jeunes gens, comme tous les autres détails du gouvernement de Sparte. Les jeunes concurrents, entre autres devoirs qui leur sont prescrits, offrent avant le combat un sacrifice dans le Phœbéum, qui est aussi dans la ville, à peu de distance de Térapné. Chaque bataillon d'adolescents y sacrifie un jeune chien à Mars, dans l'opinion que le plus vaillant des animaux domestiques est une victime qui doit plaire au plus vaillant des dieux. Je crois que les Colophoniens sont, avec les Spartiates, les seuls Grecs qui sacrifient des chiens.

(¹) Les ruines anciennes de Sparte, peu nombreuses, ne s'élèvent point, pour la plupart, au-dessus du sol. On a trouvé dans les saillies de terrain qui dessinent le théâtre deux fragments de gradin en marbre blanc, des débris de mur, de tombeaux et de pont.

Les Colophoniens, en effet, immolent une chienne noire à la déesse Énodia, et ce sacrifice se fait durant la nuit, ainsi que celui des adolescents à Sparte. Ceux-ci, quand le leur est terminé, font combattre des



Plan d'un théâtre grec.

a, a, a, a, etc., gradins et siéges pour les spectateurs, séparés par des escaliers. — *b, b, b, b*, couloirs, allées, passages, appelés *diadsomata* ou *catalomai*. — *c, c*, portiques couverts et murs élevés servant à dérober à la vue les édifices environnants et à augmenter l'intensité de la voix. — *d*, le thymèle ou autel de Bacchus, sur une plate-forme, au milieu de l'orchestre. — *e, e*, passages entre les ailes du théâtre proprement dit et les siéges des spectateurs (c'était par ces corridors que le chœur entrait dans l'orchestre, lorsqu'il n'était pas nécessaire à l'action qu'il descendit du *proscenium* ou qu'il y montât par les gradins qui unissaient ces deux parties de l'édifice). — *f*, le *proscenium*, ce que l'on appelle aujourd'hui la scène (les Grecs donnaient ce nom de scène *(skene)* au mur qui s'élevait derrière le *proscenium)*. — *l*, porte royale lorsque la décoration représentait la façade d'un palais. — *m, m*, machines nommées *periactoi*, vers les deux entrées de la scène, ayant la forme de prismes, et produisant par leurs mouvements des changements dans la décoration.

sangliers apprivoisés, et la troupe dont le sanglier sort vainqueur devient ordinairement victorieuse elle-même dans le Plataniste. Voilà ce qu'ils font dans le Phœbéum. Le jour suivant, un peu avant midi, ils entrent dans le Plataniste par les deux ponts : le sort a décidé dans la nuit précédente par quel pont chaque bataillon doit entrer. Là se livre à coups de poings, à coups de pieds, un violent combat ; on cherche à s'entre-arracher les yeux, on se mord, on se presse corps à corps : une troupe tombe sur l'autre, et chacun s'efforce de pousser dans l'eau son adversaire [1].

Monument héroïque de Cynisca ; Mars enchaîné ; temple de Minerve Axiopœné ; Vénus armée ; Morpho. — Cynisca, dont le monument héroïque est vers le Plataniste, était fille d'Archidamus, roi de Sparte ; c'est la première femme qui ait entretenu des chevaux, et remporté le prix de la course des chars aux jeux Olympiques. Derrière le portique bâti vers le Plataniste, se voient les monuments

[1] Lucien parle de ces combats dans son dialogue *De gymnasiis*. Solon y dit à Anacharsis : « Souviens-toi, quand tu seras à Sparte, de ne pas te moquer des Lacédémoniens ; ne va pas croire qu'ils s'épuisent en des travaux inutiles lorsqu'ils se précipitent en foule dans un amphithéâtre pour poursuivre une balle, et se frappent les uns les autres ; ou lorsque, rassemblés dans un lieu environné d'eau, séparés en phalanges, nus comme nos athlètes, ils s'attaquent en ennemis et se battent jusqu'à ce qu'un des deux partis ait chassé l'autre de cette enceinte, et que la faction d'Hercule, par exemple, ait obligé celle de Lycurgue à se précipiter dans l'eau. De ce moment, la paix renaît entre eux, et personne ne porte un seul coup. »

héroïques d'Alcimus, d'Enaraphorus, de Dorcéus, de Sebrus, tous, ce à qu'on dit, fils d'Hippocoon. La fontaine voisine du monument de Dorcéus a pris de lui le nom de Dorcéa; et toute cette place tient de Sebrus le nom de Sebrium.

A droite du Sebrium est le monument d'Alcman, qui, malgré la rudesse du dialecte lacédémonien, a fait en ce langage des chants très-agréables.

En sortant du Dromos du côté du levant, vous trouvez à droite un sentier et le temple de Minerve Axiopœné. En sortant par un autre chemin, on trouve encore un temple de Minerve; près de là se voit le temple d'Hipposthène, qui avait remporté plusieurs victoires à la lutte.

Il y a, vis-à-vis de ce temple, un Mars avec des fers aux pieds, statue très-ancienne qui a été érigée dans la même intention que la Victoire sans ailes qu'on voit à Athènes. Les Athéniens ont représenté la Victoire ainsi pour qu'elle restât toujours avec eux, et les Lacédémoniens ont enchaîné Mars pour qu'il ne pût jamais les quitter. Telle est la raison pour laquelle ces deux villes ont érigé ces deux statues en bois.

Le Pœcile est une lesché de Sparte vers laquelle sont les monuments héroïques de Cadmus, fils d'Agénor, et de deux de ses descendants.

Le temple de Neptune Généthlius est à peu de distance du théâtre. Esculape a plusieurs temples à Sparte; le plus célèbre est vers les Boonètes.

En avançant un peu l'on découvre une colline peu élevée sur laquelle est un temple ancien, avec une statue en bois qui représente Vénus armée (1). C'est, à ma connaissance, le seul temple qui ait deux étages. Le supérieur est consacré à Morpho, l'un des surnoms de Vénus. Cette déesse est assise, avec un voile sur la tête et des fers aux pieds. On dit que Tyndarée lui mit ces fers comme un symbole de l'attachement que les femmes doivent avoir pour leurs maris.

Temple d'Hilaïre et Phœbé; maison des Dioscures; temple de Lycurgue; temple et autel de Diane Orthia. — Le temple d'Hilaïre et Phœbé est près de là. L'auteur des vers cypriens dit qu'elles étaient filles d'Apollon. Elles ont pour prêtresses des jeunes filles qu'on nomme les Leucippides, de même que les déesses. Une de ces Leucippides embellit la statue d'une des déesses en lui faisant un visage suivant les règles modernes de l'art; mais un songe l'empêcha d'en faire autant pour l'autre. Un œuf orné de bandelettes est suspendu au plancher du temple : on dit que c'est celui dont accoucha Léda.

Les femmes de Sparte tissent tous les ans une tunique pour l'Apollon d'Amycles. L'édifice où elles la font se nomme aussi Chiton (tunique). Près de là est une maison qu'habitaient jadis, dit-on, les fils de Tyndarée, et qui appartint dans la suite à un Spartiate nommé Phormion. Les Dioscures, s'étant présentés chez ce Phormion comme des étrangers, lui demandèrent l'hospitalité en disant qu'ils venaient de Cyrène, et ils prièrent qu'on leur donnât la chambre qui leur plaisait le plus lorsqu'ils étaient parmi les hommes. Phormion leur répondit que tout le reste de la maison était à leur disposition, excepté la chambre qu'ils demandaient, parce qu'elle était occupée par sa fille qui n'était pas encore mariée. Le lendemain, la jeune fille avait disparu ainsi que toutes celles qui la servaient, et on trouva dans la chambre les statues des Dioscures et une table sur laquelle il y avait du silphium (2).

Les Lacédémoniens ont aussi érigé un temple à Lycurgue qui leur a donné des lois, et ils l'honorent comme une divinité. Le tombeau d'Eucosmus, fils de Lycurgue, est derrière ce temple.

L'endroit nommé Limnæum (le marécageux) est consacré à Diane Orthia (3). Les Lacédémoniens disent que sa statue en bois est celle qu'Oreste et Iphigénie enlevèrent de la Tauride (4), et qu'elle fut apportée dans leur pays par Oreste qui en était roi, et leurs prétentions, à cet égard, paraissent mieux fondées que celles des Athéniens.

(1) César portait sur son anneau l'empreinte d'une Vénus armée; il prétendait descendre de Vénus.

(2) Voyez sur le silphium la note de la page 57.

(3) Strabon dit : « Lacédémone renferme quelques collines dans son enceinte; mais il n'y a point d'eaux stagnantes. Un de ses faubourgs était autrefois couvert d'eau, et c'est pour cela qu'on le nomme encore *Limnæ* (les Marais); et le temple de Bacchus, qui est maintenant à sec, était autrefois bâti sur l'eau.

(4) Voy. p. 134.

Les Spartiates de Limnæ, les habitants de Cynosure, ceux de Mesoa et de Pitane, sacrifiant à Diane, eurent entre eux un différend; la terreur s'empara ensuite d'eux; ils en vinrent à des massacres, et plusieurs étant morts sur l'autel même, des maladies emportèrent les autres, et l'oracle, à cette occasion, leur ordonna d'arroser cet autel de sang humain. On tirait au sort celui qu'on devait sacrifier; mais Lycurgue abolit cette coutume, et la remplaça par celle de fouetter les enfants; de cette manière, le sang humain arrose également l'autel. La prêtresse assiste à cette cérémonie, tenant la statue entre ses bras. Cette statue est ordinairement légère à cause de sa petitesse; mais si ceux qui fouettent les jeunes gens les ménagent à cause de leur beauté ou de leur rang, elle devient si pesante que cette femme, pouvant à peine la porter, s'en prend à ceux qui fouettent, et leur dit qu'ils sont cause de la surcharge qu'elle éprouve. C'est ainsi que depuis les sacrifices qu'on lui faisait dans la Tauride, cette statue continue à se plaire à l'effusion du sang humain. On la nomme non-seulement Orthia, mais encore Lygodesma, parce qu'elle fut trouvée dans une touffe d'osier dont les branches entortillées autour d'elle la tenaient debout.

Temple d'Ilithye; temple de Minerve Chalciœcos; temple des Muses; statue très-ancienne de Jupiter; statues de Pausanias. — Le temple d'Ilithye est peu éloigné de celui d'Orthia. La citadelle de Lacédémone n'est point une colline remarquable par sa hauteur, comme la Cadmée des Thébains et la Larisse des Argiens. Mais il y a dans la ville plusieurs collines, et la plus élevée porte le nom d'Acropolis (citadelle); on y voit le temple de Minerve, surnommée en même temps Poliouchos et Chalciœcos.

A gauche du Chalciœcos est le temple que les Lacédémoniens avaient érigé aux Muses, parce qu'ils allaient aux combats, non au son de la trompette, mais au son des flûtes, de la lyre et de la cithare.

A droite du Chalciœcos est un Jupiter en bronze, la plus ancienne statue qu'on ait faite de ce métal. Elle n'est pas d'une seule pièce, mais composée de parties fabriquées séparément à coups de marteau; elles ont été ensuite ajustées les unes aux autres et fixées ensemble par des clous.

Vers l'autel de Minerve Chalciœcos sont deux statues de Pausanias, qui commandait les Lacédémoniens à Platée (1).

Temple de Minerve Ophthalmitis; temple d'Ammon; Diane Cnagia; temple des Grâces; trépieds, Amycles. — On voit auprès des statues de Pausanias celle de Vénus Ambologéra, qui a été érigée d'après l'ordre de l'oracle, et celles du Sommeil et de la Mort, que les Spartiates, sur l'autorité de l'Iliade, regardent comme frères.

En allant du côté de l'endroit nommé Alpium, vous trouvez le temple de Minerve Ophthalmitis, érigé, dit-on, par Lycurgue, après qu'Alcandre, mécontent de ses lois, lui eut arraché un œil. Lycurgue s'étant réfugié dans cet endroit, les Lacédémoniens vinrent à son secours et empêchèrent qu'on ne lui arrachât l'autre œil; c'est pourquoi il érigea ce temple à Minerve Ophthalmitis.

En avançant un peu, vous trouvez le temple d'Ammon; il paraît que, dans l'origine, les Lacédémoniens étaient, de tous les Grecs, ceux qui s'adressaient le plus fréquemment à l'oracle de la Libye.

En descendant de Sparte à Amycles (2), vous trouvez la rivière Tiasa, qui passe pour fille de l'Eurotas; sur ses bords, on voit le temple des deux Grâces, Phaenna et Cléta, dont Alcman parle dans ses vers.

Les monuments remarquables d'Amycles sont : un cippe sur lequel est représenté Ænétus, athlète qui, ayant remporté le prix du pentathle aux jeux Olympiques, expira, dit-on, au moment où on le couronnait;

(1) D'après Plutarque, dans ses *Méditations homériques*, le spectre de Pausanias, étant resté dans le temple de Minerve Chalciœcos, épouvantait ceux qui y venaient, jusqu'à ce que les Lacédémoniens, par ordre de l'oracle, eussent fait venir de l'Italie ou de la Thessalie des *psuchagôgoi* qui, par des sacrifices, chassèrent ce spectre.

Pausanias ne parle point d'un tableau représentant la Faim qui était dans le Chalciœcos; elle y était peinte sous la figure d'une femme pâle, maigre, et les mains liées derrière le dos; mais Athénée dit que ce tableau était dans le temple d'Apollon. (Cl.)

(2) Le territoire d'Amycles était, suivant Polybe, le mieux planté et le plus fertile de toute la Laconie; cette ville était à vingt stades de Lacédémone, du côté de la mer. Il y avait dans l'Italie une autre ville de ce nom qui fut détruite par les serpents. Amycles est aujourd'hui Sclabochôrion ou Sclavochori.

des trépieds de bronze, dont les plus anciens viennent, dit-on, de la dîme du butin fait dans la guerre de Messène.

Les Grâces, sculptées sur le trône d'Apollon Amycléen, sont une offrande de Bathyclès de Magnésie qui a fait ce trône, ainsi que la statue de Diane Leucophryné ([1]).

Amycles fut détruite par les Doriens, et n'est plus qu'un bourg depuis ce temps-là; on y remarque un temple et une statue d'Alexandra, qui méritent d'être vus. Les Amycléens disent qu'Alexandra est la même que Cassandre, fille de Priam. Vous y verrez aussi un portrait de Clytemnestre et une statue qu'on croit le monument d'Agamemnon. Les dieux qu'on y honore sont Apollon Amycléen, Bacchus, que les gens du pays nomment Ptilas (les Doriens disent *ptila*, au lieu de *ptéra*, ailes), et ils ont raison, à mon avis; car le vin élève l'homme et rend son esprit plus léger, de même que les ailes élèvent les oiseaux dans les airs. C'est là tout ce qu'Amycles offre de remarquable.

Une autre route vous conduit de Lacédémone à Thérapne; vous y trouverez une statue en bois de Minerve Aléa. Avant de traverser l'Eurotas, et un peu au-dessus de la rive du fleuve, on vous montre le temple de Jupiter Plousius; traversant ensuite le fleuve, vous trouvez celui d'Esculape Cotyléen : il a été érigé par Hercule, qui donna ce surnom au dieu qui l'avait guéri d'une blessure à la jonction de la cuisse et de la hanche, reçue dans le premier combat contre Hippocoon et ses fils (*cotylé* signifie os des iles).


Guerrier dont l'on panse la blessure.— Intérieur de la coupe de Sosias.

Le Taygète; Hélos et les Hilotes; statue de la Pudeur; Ladas; Gythium. — Le Talétum, sommet du Taygète, s'élève au-dessus de Brysées; il est consacré au Soleil, à qui l'on sacrifie, sur ce sommet, des chevaux et différentes victimes. Je sais que les Perses lui sacrifient aussi des chevaux. L'Évoras, qui est peu éloigné du Talétum, nourrit différentes espèces de gibier, surtout des chèvres sauvages. En général, tout le Taygète fournit des chèvres, des sangliers, beaucoup aussi de cerfs et d'ours ([2]). On donne le nom de Théræ (chasses) à l'espace entre le Talétum et l'Évoras. A peu de distance du Taygète s'élève un temple de Cérès surnommée Éleusinienne; les Lacédémoniens disent qu'Esculape y tint Hercule caché, tandis qu'il pansait sa blessure. On y voit une statue en bois d'Orphée : c'est, dit-on, un ouvrage des Pélasges.

Hélos était une ville sur les bords de la mer. Ses habitants furent les premiers esclaves publics du peuple lacédémonien; et les premiers qui portèrent le nom d'Hilotes qui n'était que le leur. Dans la suite, les Messéniens ayant été réduits en esclavage par les Doriens, l'habitude s'établit de leur appliquer le nom d'Hilotes, de même que les Grecs ont pris, du canton de la Thessalie qu'on nommait jadis Hellas, le nom d'Hellènes

La statue de la Pudeur se voit à trente stades à peu près de la ville : c'est une offrande d'Icarius; et voici, dit-on, à quelle occasion il l'érigea. Lorsque sa fille Pénélope eut épousé Ulysse, Icarius fit tout ce qu'il put pour décider son gendre à s'établir à Lacédémone; et n'ayant point réussi à le déterminer, il eut recours à sa fille elle-même, la suppliant de rester avec lui. Quand elle partit pour Ithaque, il poursuivit son char en continuant de lui adresser cette prière. Ulysse, qui avait pris patience jusque-là, finit par dire à Pénélope, ou de le suivre de bon cœur, ou, si cela lui convenait mieux, de

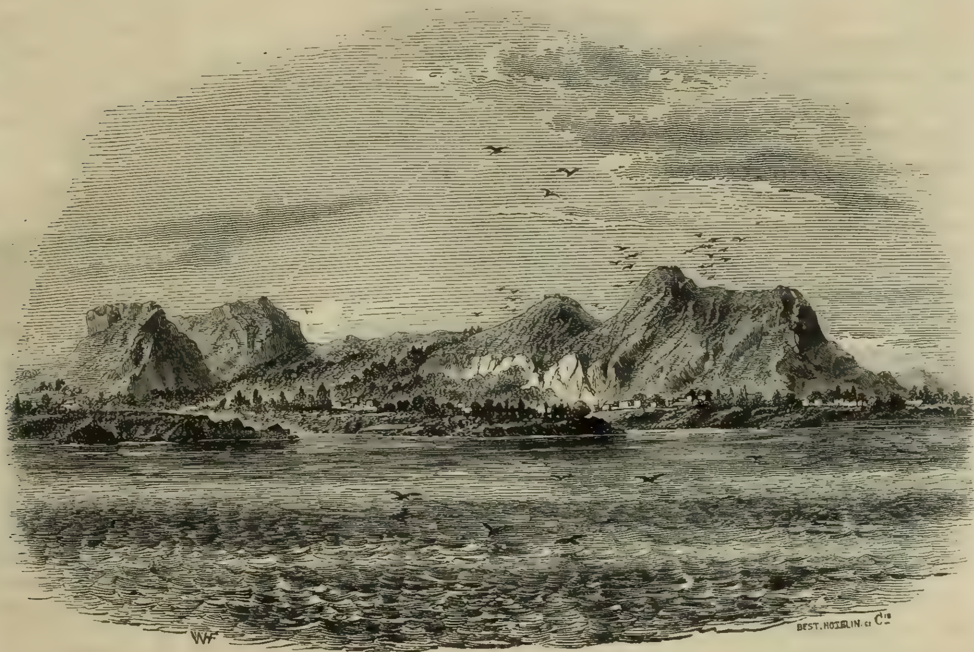
([1]) Pausanias donne avec quelques détails la description du trône et des figures dont il est orné. (Voyez, dans l'Élide, le passage sur le trône de Jupiter Olympien; — les trônes de Vénus et de Mars, dans les *Antiquités d'Herculanum*, vol. I, table 29; — le trône de Junon, vase d'argile du Musée Bourbon, à Naples.)

([2]) « Ayez du Taygète, en Laconie, un chien ardent à poursuivre avec rapidité les animaux sauvages; de Scythie, des chèvres dont vous pourrez traire un lait excellent; des boucliers d'Argos, un char de la terre féconde des Thébains, une voiture de Sicile artistement faite. » (Pindare.)

retourner avec son père à Lacédémone. On dit qu'elle ne répondit rien, mais qu'elle se couvrit le visage. Icarius, comprenant qu'elle voulait suivre Ulysse, ne s'efforça plus de la retenir, et érigea une statue à la Pudeur, à l'endroit de la route où Pénélope s'était couverte de son voile.

En descendant à Gythium, sur le bord de la mer, vous arrivez à un bourg nommé Crocée, où il y a une carrière; les pierres qu'on en tire ne forment pas une masse continue, mais elles ressemblent pour la forme à celles qui se trouvent dans les rivières. Elles sont, au reste, très-difficiles à travailler; mais ce travail, lorsqu'il réussit, les rend dignes de décorer les temples mêmes des dieux. Elles font aussi un très-bon effet dans les bassins et les autres pièces d'eau.

Les côtes de la Laconie fournissent des coquillages dont on tire une pourpre qui est la plus estimée pour la teinture, après celle de la mer de Phénicie.



Vue de l'île de Cythère (¹). — D'après Stackelberg.

Cythère; Épidélium; Épidaure; le promontoire Ténare. — L'île de Cythère est en face de la ville de Bées : le trajet est de quarante stades entre le promontoire Onougnathus et celui qu'on appelle Platanistonte, qui, dans cette île, est le point le moins éloigné du continent. Scandie est le port par où l'on aborde à Cythère; pour monter de Scandie à la ville de Cythère, il y a dix stades de chemin. A Cythère

(¹) L'île de Cythère, aujourd'hui Cérigo, est loin d'être d'un aspect agréable, bien que l'on rencontre dans ses vallées des lentisques, des lauriers et des myrtes. En général, son terrain est aride et pierreux. « Une multitude de grottes formées naturellement et creusées dans des masses de rochers de dimensions extraordinaires sont magnifiquement ornées de superbes stalactites, dit Stackelberg. Des volées de tourterelles sauvages, oiseaux consacrés à Cythère, parcourent cette île et font leurs nids dans les crevasses des rochers; des nuées de cailles couvrent les champs... » Il ne reste du temple de Vénus que trois colonnes, avec un soubassement en grosses pierres, bien endommagé. Les habitants de l'île appellent ces ruines le palais de Ménélas. On a fait des fouilles dans les fondations, et l'on y a trouvé les restes mutilés d'une grande statue drapée, en marbre.

est le temple de Vénus Uranie : cette divinité n'en a pas de plus antique, de plus vénérable dans toute la Grèce. Elle est armée et sa statue est en bois.

En vous rendant par mer de Bées au promontoire Malée, vous trouvez un lac nommé Nymbæus, un Neptune debout, et tout auprès de la mer une grotte où jaillit une fontaine d'eau douce.



Vénus Uranie. — Médaille d'Ascalon.

Les environs sont très-habités. Doublez le promontoire Malée, et parcourez au delà cent stades en suivant la côte, vous arriverez à un bourg consacré à Apollon, sur les confins des Béates. On le nomme Épidélium, parce que la statue d'Apollon qu'il renferme était jadis à Délos; cette île était anciennement le marché général de toute la Grèce; les marchands s'y rendaient en toute sûreté, le respect qu'on avait pour le dieu la rendant inviolable ([1]). Ménophane, général de Mithridate, soit de son propre mouvement, soit qu'il en eût reçu l'ordre de son souverain (car ceux qui ne songent qu'à leur intérêt ne s'inquiètent guère de la religion), vint aborder à Délos qui n'était point fortifiée, et dont les habitants n'avaient point d'armes; il massacra tous les étrangers qui s'y trouvaient, massacra les Déliens eux-mêmes, pilla la plus grande partie des richesses des marchands, ainsi que toutes les offrandes, et, ayant réduit en esclavage les femmes et les enfants, détruisit Délos de fond en comble. L'île ainsi dévastée et pillée, quelqu'un des barbares jeta par mépris cette statue dans la mer; les flots la soulevèrent et la portèrent chez les Béates, à l'endroit qu'on nomme pour cette raison Épidélium.

Épidaure Liméra est limitrophe du pays des Béates, à deux cents stades environ d'Épidélium. On dit que cette ville a été fondée, non par des Lacédémoniens, mais par des Épidauriens de l'Argolide, qui, allant au nom de leurs concitoyens au temple d'Esculape, dans l'île de Cos, abordèrent à ce point de la Laconie, et s'y établirent sur la foi de quelque songe. On ajoute qu'un serpent qu'ils apportaient d'Epidaure s'échappa de leurs vaisseaux et se cacha sous terre, à peu de distance de la mer : cette disparition et les songes qu'ils avaient eus les décidèrent à se fixer en ce lieu; la place où s'enterra le serpent est encore marquée par des autels dédiés à Esculape, et par des oliviers qui se sont élevés autour.

En avançant à droite, à deux stades ou environ, vous trouvez le lac qui porte le nom d'Ino. Il a peu d'étendue, mais il est très-profond. On y jette tous les ans, à la fête d'Ino, des gâteaux de farine d'orge. C'est un heureux présage pour celui qui les jette lorsque l'eau les engloutit; mais c'en est un mauvais lorsqu'elle les rejette. Il en est de même des cratères de l'Etna; on y jette des ouvrages d'or et d'argent et des victimes de toutes les espèces : si le feu les reçoit et les consume, on s'en réjouit comme d'un très-heureux présage; on croit, au contraire, que celui dont les offrandes sont repoussées éprouvera quelque grand malheur.

La ville d'Épidaure est située sur une hauteur à peu de distance de la mer. Les objets qui méritent d'être vus sont : le temple de Vénus, celui d'Esculape avec une statue en marbre qui représente ce dieu debout; le temple de Minerve dans la citadelle, et devant le port celui de Jupiter Soter.

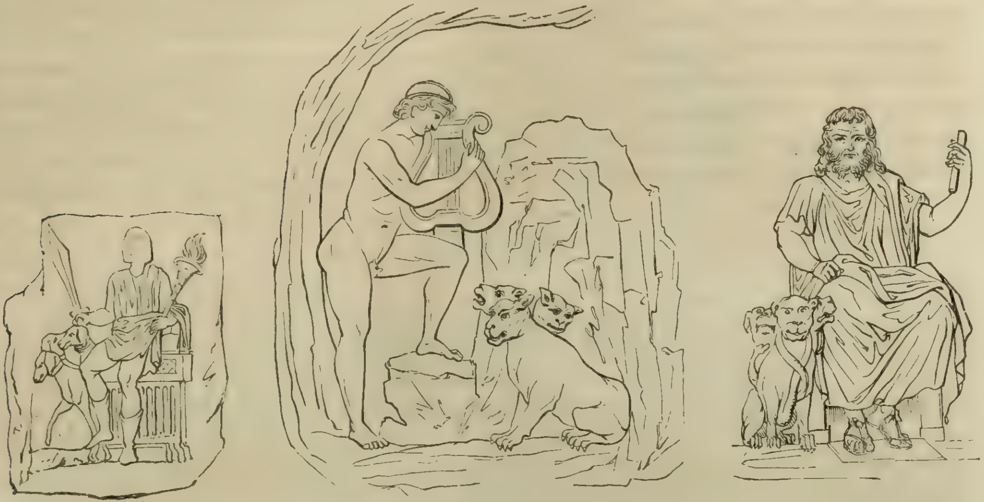
Il y a près de la ville un promontoire nommé Minoa; le golfe qu'il forme ne diffère en rien de tous ceux que la mer forme dans la Laconie, mais on trouve sur ses bords des cailloux d'une forme très-agréable et de toutes sortes de couleurs.

La ville de Pyrrhichus est à quarante stades du fleuve Scyras, dans l'intérieur du pays.

En descendant de Pyrrhichus vers la mer, vous arrivez à Teuthroné, dont les habitants honorent Diane Issora d'un culte particulier. A cent cinquante stades de Teuthroné, s'offrent le promontoire Ténare et les ports Achilléus et Psamathus. Il y a sur ce promontoire un temple en forme de grotte, et devant ce temple une statue de Neptune. Quelques poëtes grecs prétendent qu'Hercule ramena par là le chien des

([1]) « Salut, œuvre des dieux, jardin chéri des fils de Latone à la brillante chevelure, fille de la mer, merveille inébranlable du globe immense, appelée Délos par les mortels, et par les immortels, dans l'Olympe, l'astre resplendissant de la terre sombre. » (Pindare.)

enfers; mais aucun chemin souterrain n'aboutit à cette grotte, et l'on aura peine à se persuader que des dieux aient une demeure souterraine au lieu où les âmes se réunissent. Hécatée de Milet a imaginé



Différentes formes de Cerbère. — D'après les monuments antiques.

une hypothèse plus vraisemblable; il place sur le Ténare un serpent monstrueux qu'on nommait le chien des enfers, parce que son venin était si subtil que ceux qu'il mordait mouraient sur-le-champ : Hercule le conduisit à Eurysthée. Homère a dit le premier qu'Hercule amena le chien des enfers, mais il ne lui donne point de nom et n'en décrit pas la forme comme il le fait pour la Chimère. Les poëtes des siècles suivants l'ont nommé Cerbère, lui ont donné trois têtes, et en tout le reste la forme d'un chien. Cependant Homère, par ce nom de chien des enfers, a pu vouloir désigner un serpent, tout aussi bien qu'un animal domestique.



Médaille de Clicor *(Colonia Julia Corynthus)*.

Parmi d'autres offrandes qui sont sur le Ténare, on remarque une statue en bronze qui représente le citharède Arion sur un dauphin. Hérodote, en parlant de la Lydie, raconte, sur des ouï-dire, l'histoire du dauphin et d'Arion; mais j'ai vu moi-même, à Porosélené, un dauphin qui, ayant été blessé par des pêcheurs et guéri par un enfant, lui témoignait sa reconnaissance; je l'ai vu venir à la voix de l'enfant, et, quand celui-ci le désirait, lui servir de monture pour aller où il voulait.

Sur le Ténare est une fontaine qui n'offre plus rien de merveilleux; mais on dit qu'autrefois il suffisait de regarder au fond de ses eaux pour y apercevoir les vaisseaux et les ports. Elle a perdu cette vertu, et l'on n'y voit plus rien depuis qu'une femme y a lavé des vêtements souillés.

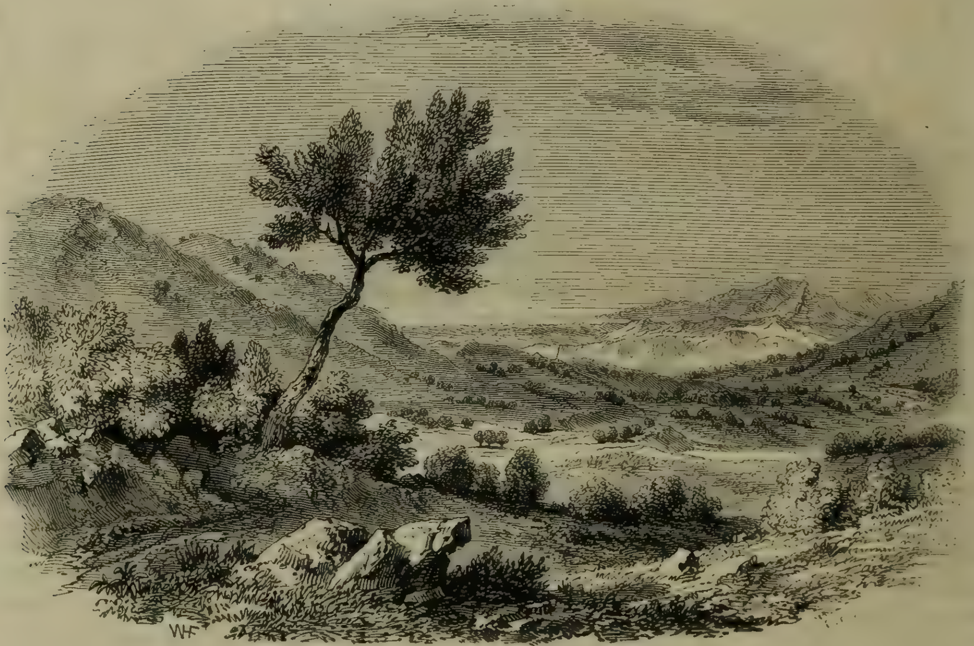
MESSÉNIE.

Abia; Phares; temple et statue de la Fortune; Thuria; Messène. — Il y a dans la Messénie, sur les bords de la mer, à vingt stades au plus de la forêt de Chœrius, une ville dont le nom actuel est Abia. On y remarque le temple d'Hercule et celui d'Esculape. Phares est à soixante-dix stades d'Abia; on trouve sur la route une source d'eau salée. Vous verrez aussi à Phares un temple de la Fortune et une

statue très-ancienne. Je crois qu'Homère est le premier qui ait fait mention de la Fortune *(Tyché)* dans ses vers ; c'est dans l'hymne à Cérès, où il la nomme parmi les filles de l'Océan qui jouaient avec Cérès ; voici ses expressions : « Nous étions toutes ensemble dans l'agréable prairie, Leucippe, Phæno, Électre, Ianthé, Mélobosis, Tyché, et la vermeille Ocyroé. » Il ne nous apprend rien de plus.

En avançant quatre-vingts stades dans l'intérieur de la Messénie, on trouve la ville de Thuria, qui passe pour la même que l'Anthéa dont parle Homère. Elle était anciennement sur la hauteur, elle est maintenant dans la plaine. En allant de Thuria du côté de l'Arcadie, vous trouvez les sources du Pamisus, qui sont très-salutaires pour les petits enfants.

En avançant à gauche, à quarante stades ou environ de ces sources, on arrive à Messène, au pied du



Plaine de Messène.

mont Ithôme. Messène est entourée en partie par ce mont, et, du côté du Pamisus, par le mont Éva, qui a pris son nom du cri bachique *Evoé*, cet endroit étant le premier où Bacchus et les femmes de sa suite l'aient fait entendre. Les murs de Messène sont entièrement en pierres, avec des tours et des créneaux [1]. Je n'ai pas vu les murs de Babylone, ni ceux de Suse en Perse, qui portent le nom de Memnon ; je n'en ai même entendu parler à personne qui les ait vus : mais ceux d'Ambrysse dans la

(1) L'abbé de Fourmont, qui parcourut la Grèce en 1729, dit qu'alors les murs de Messène étaient flanqués de trente-huit tours.

La porte de Laconie, celle de Mégalopolis, et plusieurs tours, ainsi qu'une grande partie du mur d'enceinte, sont encore debout. Dans l'intérieur, on trouve beaucoup de ruines et de débris : les ruines du stade, du théâtre ; des colonnes, des bases de tombeaux, quelques fragments de tombeaux, la fontaine Clepsydre.

Sur la citadelle, un petit couvent occupe probablement l'emplacement du temple de Jupiter ; à côté sont deux citernes antiques, et au nord un soubassement d'édifice, peut-être celui du temple consacré aux grandes déesses.

L'immensité du terrain compris entre les murailles donne à penser que l'enceinte, indépendamment de la ville, renfermait des champs où les Messéniens, protégés par leurs remparts, pouvaient, en temps de guerre, faire paître leurs troupeaux.

Phocide, de Byzance et de Rhodes, places qui passent pour les mieux fortifiées, ne sont pas aussi forts que ceux de Messène.

Il y a sur la place publique de Messène une statue de Jupiter Sauveur, et la fontaine Arsinoé, qui a pris ce nom d'une des filles de Leucippus. L'eau y vient d'une source nommée Clepsydre. On y voit aussi le temple de Neptune, celui de Vénus, et, ce qui mérite le plus d'être cité, une statue de la Mère des dieux en marbre de Paros. Elle est l'ouvrage de Damophon, qui restaura parfaitement, à Olympie, la statue de Jupiter, dont les parties en ivoire ne se joignaient plus; et les Éléens lui décernèrent différents honneurs. La statue de Laphria, qui se voit à Messène, est du même artiste.

Messène possède aussi un temple d'Ilithye avec sa statue en marbre. La chapelle des curètes est tout auprès de ce temple : on y sacrifie toutes sortes d'animaux, en commençant par les bœufs et les chèvres, et en finissant par les oiseaux. Toutes ces victimes sont jetées dans le feu.

Les Messéniens ont un temple de Cérès qui est très-révéré; on y voit les statues des Dioscures enlevant les filles de Leucippus.

Le temple d'Esculape est celui qui renferme le plus de statues, et les plus belles : d'un côté, celles d'Esculape et de ses enfants; de l'autre, Apollon, les Muses, Hercule, la ville de Thèbes, Épaminondas fils de Polymnis, la Fortune, et Diane Phosphoros (porte-flambeau). Celles de ces statues qui sont en marbre ont été faites par Damophon, le seul Messénien que je connaisse dont les ouvrages méritent d'être cités.

La statue d'Épaminondas est en fer, et n'a pas été faite par Damophon [1].

Les Messéniens ont aussi érigé un temple à Messène, fille de Triopas, avec une statue en or et en

[1] On cite plusieurs statues antiques en fer, entre autres une statue de Mars qui était attirée par une statue de Vénus en aimant. L'emploi des métaux dans la sculpture remontait à une haute antiquité. Les premières statues en métal furent exécutées au marteau, avec des feuilles de cuivre embouties et retreintes, par le procédé ordinaire de nos chaudronniers et de nos orfévres. « Ce genre de travail, dit M. P. Merimée, était désigné par le mot *sphureluton* (des mots *sphyra*, marteau, et *élaunô*, je frappe, je repousse). C'était le principal procédé de la *thoreutique*, mot qui a longtemps embarrassé les savants, et qui enfin a été expliqué de la manière la plus claire par l'auteur du *Jupiter Olympien*. La thoreutique fut sans doute enseignée aux Grecs par les Égyptiens, qui, ainsi que les Indiens, employaient ce procédé pour travailler les métaux précieux en économisant le plus possible la matière. » Les sculpteurs se servaient plus rarement de l'argent que de l'or. On faisait usage d'or de plusieurs couleurs, et l'on y ajoutait souvent des ornements peints ou des pierres précieuses. Le bronze était le métal le plus fréquemment employé : le plus célèbre venait de Chypre, ainsi que l'airain et le cuivre, et de Corinthe. L'airain de Délos, d'Égine et de Tartessus était aussi très-estimé. On appelait « airain noir » celui auquel sa couleur foncée, tirant sur celle du foie, avait fait donner le nom d'*épatizon (hépar*, foie). On estimait pour son brillant et sa dureté un certain alliage de cuivre et d'or.

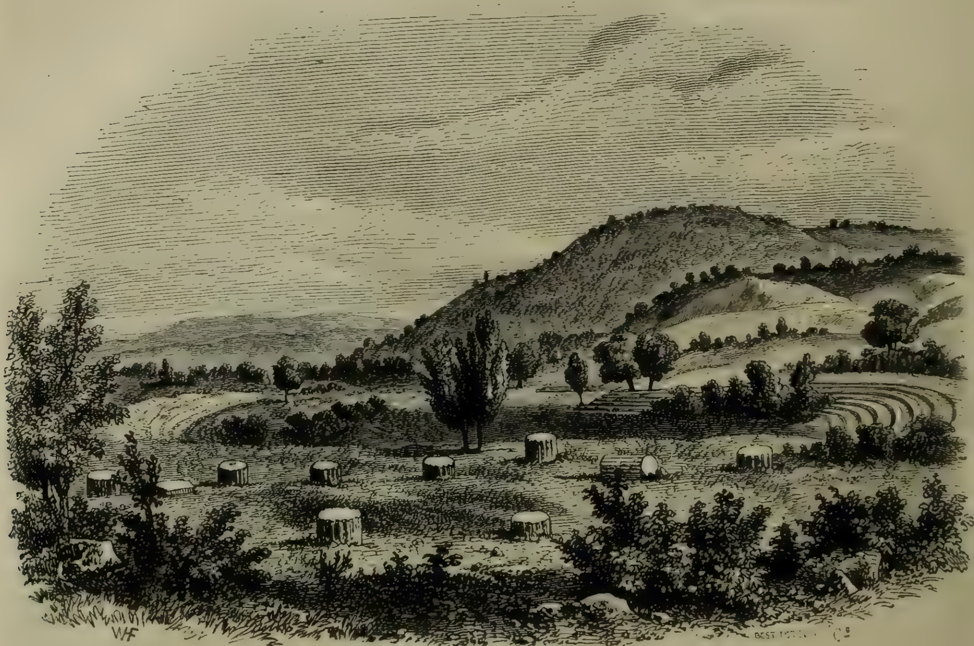
Du reste, il n'est presque point de matière dont les sculpteurs anciens n'aient fait usage, comme les lecteurs doivent le remarquer en lisant Pausanias. Ils se sont servis d'argile cuite, de bois, d'ivoire que l'on avait trouvé le moyen d'amollir et que l'on unissait souvent avec l'or, de cire, de poix, d'ambre jaune ou succin. Empédocle, pythagoricien et vainqueur olympique, distribua au peuple un bœuf fait de myrrhe.

Sous la dénomination générale de *marmor*, marbre, on comprenait toutes les pierres, plus ou moins dures, susceptibles d'un beau poli et propres ou à la sculpture, ou à la décoration de l'architecture, telles que le marbre, l'albâtre, le porphyre, les granits et d'autres pierres qui cependant sont de natures très-différentes.

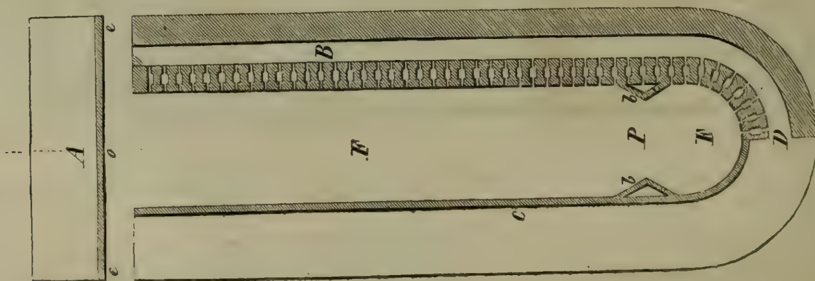
De Clarac explique de la manière suivante comment les anciens furent conduits à faire de la sculpture *polychrome*, ou celle qui réunissait plusieurs substances de couleurs diverses, et les statues *polylithes*, ou composées de différentes pierres : « Pour donner une apparence de vérité aux premiers essais informes de l'imitation, on dut les revêtir d'étoffes véritables, jusqu'à ce que l'on pût exécuter les draperies avec le ciseau; et comme il est naturel, dans l'enfance de l'art, de trouver que la couleur propre des objets ajoute à la fidélité de leur représentation, il l'est aussi de croire que lorsqu'on employa les métaux et les pierres, on chercha parmi les couleurs qu'ils offraient celles qui se rapprochaient le plus des objets que l'on voulait imiter. » Dans l'opinion de beaucoup de savants et d'artistes, la sculpture et l'architecture *monochromes*, ou d'une seule couleur, sont le dernier terme de l'art; mais c'est une manière de voir qui rencontre des contradicteurs de jour en jour plus nombreux.

(Voyez : — Winckelmann, *Histoire de l'art*, l. I, c. XI; et l. VII, c. I [édition de Carlo Fea]; — la notice qui suit l'avant-propos du *Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens*, par de Clarac; première partie; — l'article *Sculpture*, par M. P. Mérimée, dans l'*Encyclopédie moderne; — Jupiter Olympien*, par Quatremère de Quincy; — Platner et Bunsen, *Description des marbres antiques*, t. I, p. 334 et suiv.; — Facius, un Mémoire sur tout ce qui a rapport aux arts dans Pausanias; Leipsick et Cobourg, 1805; — Heyne, *Antiquarische Aufsætze*, Leipsick, 1788; — Bœttiger, *Amalthæa*. — Voyez aussi divers ouvrages dont nous donnons les titres dans la notice bibliographique, page 355.)

marbre de Paros. Derrière le temple sont des peintures représentant les rois de Messène. Ces tableaux ont été peints par Omphalion, élève de Nicias, fils de Nicomède. Quelques personnes disent même qu'il avait été l'esclave de Ninias.



Stade de Messène ([1]).



Plan d'un stade ([2]). — D'après Krause.

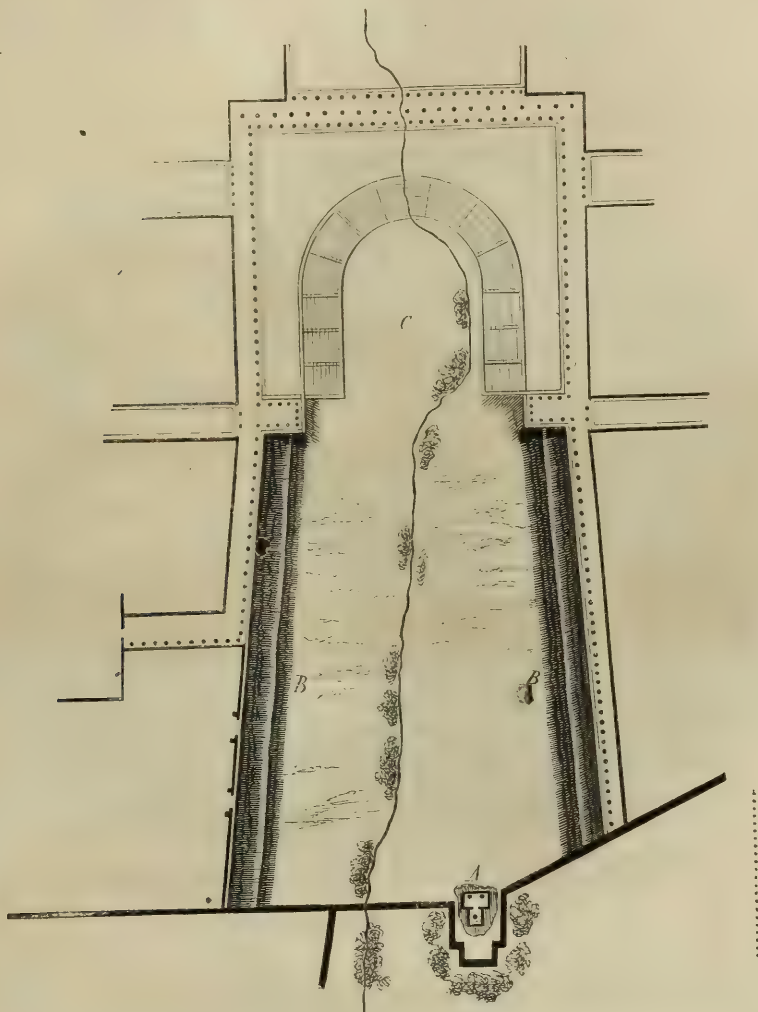
A, mur bornant l'aphésis, ou ligne de départ. — *e, e,* entrées du stade. — *o*P, étendue de terrain à parcourir, longueur du stade olympique. — FF, étendue du terrain comprenant le *sphendoné,* ou surface demi-circulaire réservée à d'autres exercices que celui de la course. — *b, b,* pans de muraille avançant sur l'arène. — C, B, côtés du stade, garnis de siéges ainsi que le demi-cercle D.

([1]) Ce stade était situé dans la partie basse de Messène. Il était presque entièrement environné de portiques, dont beaucoup de colonnes sont debout ou renversées. A la partie supérieure, un triple rang de colonnes formait un double portique; de ce côté, le stade se termine par seize gradins en pierre formant un hémicycle.

A l'extrémité inférieure, formée par le mur d'enceinte de la ville, sont les fragments d'un petit monument.

([2]) Le stade était une étendue de terrain de forme oblongue, terminée à une extrémité par un demi-cercle, et à l'autre par une muraille droite; les deux côtés, sur toute la longueur, étaient garnis de siéges ou gradins s'élevant les uns au-dessus des autres. Quelquefois on choisissait, pour la construction d'un stade, le pied d'une colline : d'un côté on creusait des gradins dans le sol; du côté opposé, on élevait un monticule en terre. Dans les plus beaux stades, les élévations de terre avaient

Les Messéniens donnent le nom d'Hiérothysium à un édifice où se voient les statues de tous les dieux reconnus par les Grecs, et une statue d'Épaminondas en bronze. On y remarque aussi d'anciens tré-



Plan du stade de Messène.

A, ruines d'un petit monument antique près du mur d'enceinte de la ville. — B, B, emplacement des gradins en pierre. — C, le *sphendone*, entouré de seize rangs de siéges. — Le ruisseau qui traverse le stade, dans sa longueur, vient de la fontaine Clepsydre. (Voy. p. 330.)

des revêtements en pierre ou en marbre : tel était, à Athènes, le Panathénaïque ; Hérodes Atticus l'avait fait couvrir en marbre pentélique. Tel était aussi le stade pythien, à Delphes.

Les stades faisaient partie quelquefois des gymnases, ou étaient construits à leur proximité.

A l'origine, le stade était consacré uniquement aux courses à pied ; on y admit ensuite les autres exercices ou jeux publics, à l'exception des courses à cheval ou en chariot, qui n'avaient lieu que dans les hippodromes.

Dans l'ensemble de leur construction, les stades pouvaient varier de longueur, mais la dimension du terrain où se faisait la course était invariable. La distance entre les piliers qui marquaient le point de départ et ceux qui déterminaient le but à atteindre était de 600 pieds grecs. Suivant une tradition antique, c'était Hercule lui-même qui avait donné, pour ces courses, la mesure de son pied.

On entrait dans le stade par l'extrémité où étaient la muraille droite et le point de départ. Le but était placé au milieu du

pieds, de ceux qu'Homère nomme *apyrous* (qui ne peuvent pas supporter le feu) (1). En allant à la citadelle de Messène, qui est au sommet du mont Ithome, vous trouvez la fontaine Clepsydre. Lors même qu'on voudrait le faire, on ne saurait dire combien de peuples prétendent que Jupiter est né et a été nourri chez eux; les Messéniens ont aussi cette prétention. Ils disent qu'Ithome et Néda furent ses nourrices et donnèrent leur nom, l'une au fleuve et l'autre à la montagne. Les Curètes ayant soustrait Jupiter à la barbarie de son père, ces deux nymphes le lavèrent dans la fontaine Clepsydre



La fontaine Clepsydre, à Messène (2).

demi-cercle qui formait l'extrémité opposée. La ligne de départ avait divers noms : *aphesis*, *grammé* (ligne le long de laquelle se rangeaient les coureurs avant de partir), *usplex* (corde qui servait à retenir les coureurs et qu'on laissait tomber au bruit du signal), *balbis*. On appelait le but *terma*, *bater*, *telos*, *nussa* et *campter*. Ce dernier nom était appliqué au but, parce que, dans l'une des espèces de course nommée *diaulos* et *daulicos*, on devait tourner autour du but et revenir au point de départ. La course simple était appelée *stadion*. Il y avait au point de départ un pilier carré sur lequel était gravé le mot *Aristeue* (Courage !); un autre pilier de même forme au milieu du stade, sur lequel on lisait le mot *Speude* (Hâte-toi); et un troisième au but, avec ce mot : *Kampson* (Tourne vite).

Sur un côté du stade, des siéges et une entrée particulière étaient réservés aux hellanodices ou juges. Vis-à-vis était un autel de marbre blanc devant lequel prenaient place les prêtresses de Demeter Chamyne. Le terrain de la course était généralement orné de statues et d'autels.

Lorsque les Romains eurent conquis la Grèce, on modifia la plupart des stades pour leur donner la forme d'amphithéâtres, en substituant un demi-cercle à l'*aphesis*.

(1) Homère met, parmi les présents qu'Agamemnon offre pour se réconcilier avec Achille, sept trépieds qui n'avaient pas vu le feu. Ces trépieds, suivant le Scoliaste, étaient destinés à servir d'ornements; ils supportaient une espèce de bassin dans lequel on mêlait le vin avec de l'eau. (Cl.)

(2) Cette fontaine antique, située sur le penchant de l'Ithome, au milieu du village de Mavromati, fournit encore aujourd'hui une eau suffisamment abondante pour la consommation des habitants et pour la culture des terres de la vallée. Elle alimente un ruisseau qui passe aujourd'hui au milieu du stade (voy. p. 329). Les pierres, en partie détachées par la force des eaux, sont couvertes d'une riche végétation.

qui prit son nom de ce larcin (*Clepsydros*). Ils portent tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le temple de Jupiter Ithomate. La statue du dieu est l'ouvrage d'Agéladas, qui la fit pour les Messéniens établis à Naupacte. On lui choisit tous les ans un prêtre qui la garde dans sa maison.

On voit à Mothone un temple de Diane avec un puits dont l'eau est mêlée d'une espèce de poix, et ressemble assez au baume de Cyzique : elle en a, en effet, toute la couleur et l'odeur. Il y a tout au plus cent stades de Mothone au promontoire Cosyphasium sur lequel Pylos est située (1). Cette ville fut fondée par Pylus, fils de Cléson. Il n'en jouit pas longtemps, en ayant été chassé par Nélée. Celle de la Messénie devint si florissante par les soins de Nélée, qu'Homère la nomme la ville de Nélée. On y voit le temple de Minerve Coryphasia, la maison qui porte le nom de Nestor, où son portrait est



Grotte de Nestor, à Pylos (2). — D'après Blouet.

peint; son tombeau est aussi dans la ville. Il y a dans la ville une caverne qui avait servi, dit-on, à Nélée et ensuite à Nestor, d'étable pour leurs bœufs. Les bœufs de Nélée paissaient sans doute la plupart du temps hors de ses États, car les environs de Pylos sont sablonneux et ne produisent point assez d'herbe pour y faire paître des bœufs. J'en prends à témoin Homère, qui dit toujours, en parlant de Nestor : « Le roi de la sablonneuse Pylos. »

(1) L'intérieur de la ville de Pylos, qui avait succédé à celle de Nestor, ne présente plus qu'un amas de décombres, parmi lesquels sont quelques citernes antiques.

(2) On suppose que cette grotte était celle où Nestor enfermait ses troupeaux. Elle est située au bas de l'acropole, sous les rochers qui pendent à pic sur le lac. Elle est de grande dimension ; l'entrée regarde le nord, et l'intérieur, s'élargissant, est faiblement éclairé par une fente de rocher.

ÉLIDE.

L'Altis ; le temple et la statue de Jupiter ; le temple de Junon ; le coffre de Cypsélus. — Il y a dans la Grèce beaucoup d'autres choses qui remplissent d'admiration ceux qui les voient ou qui en entendent parler ; mais on dirait que les dieux s'occupent plus spécialement des mystères d'Éleusis et des jeux Olympiques.

Le bois consacré à Jupiter porte, depuis les temps les plus anciens, le nom d'Altis. Le temple et la statue de Jupiter ont été faits du butin que remportèrent les Éléens dans la guerre où ils détruisirent Pise et toutes les villes circonvoisines qui s'étaient soulevées.



Restauration du temple de Jupiter Olympien, à Olympie (¹).

La statue est l'ouvrage de Phidias, comme l'indique cette inscription gravée sous les pieds de Jupiter : « Phidias, Athénien, fils de Charmidès, m'a fait. »

Le temple est d'architecture dorique ; il est entouré de colonnes en dehors, et on l'a construit avec

(¹) Olympie est traversée par le fleuve Alphée. Des fouilles faites à peu de distance, au sud-ouest du mont Saturne, ont mis à découvert les ruines du temple de Jupiter Olympien. On a trouvé deux colonnes de la décoration intérieure du temple ; elles sont en pierre grise et cannelées. Près de l'entrée, on a découvert une partie de dallage en pierre, puis un pavement en marbre ; sous le pronaos et le portique, une mosaïque et des fragments de sculpture qui s'accordent avec les descriptions de Pausanias.

une espèce de tuf qu'on trouve dans le pays. Son élévation, depuis le sol jusqu'au fronton, est de 68 pieds; il en a 95 de largeur et 230 de longueur. Il a été bâti par Libon, architecte du pays. Les tuiles qui le couvrent ne sont pas de terre cuite, mais de marbre pentélique qu'on a taillé en forme de tuile; invention attribuée à Byzès de Naxos. Il y a, dit-on, à Naxos des statues qui portent une inscription conçue en ces termes : « Evergus de Naxos, fils de Byzès, qui le premier a taillé le marbre en forme de tuile,



Sculptures du temple de Jupiter à Olympie. — Hercule présentant à sa nymphe protectrice les oiseaux du lac Stymphale.



Hercule combattant Géryon.

» m'a dédié aux enfants de Latone. » Ce Byzès était contemporain d'Alyattes, roi de Lydie, et d'Astyage, fils de Cyaxare, roi des Mèdes. Il y a un vase doré sur chaque coin du toit, et, au milieu du fronton; une Victoire aussi dorée; au-dessus de la Victoire est un bouclier d'or sur lequel est représentée la Gorgone Méduse. L'inscription qui est sur le bouclier nous apprend par qui il a été dédié et à quelle occasion; voici ce qu'elle porte : « Les Lacédémoniens et leurs alliés ont consacré à Jupiter ce bouclier d'or pour



Hercule vainqueur du lion de Némée.



Hercule combattant le taureau de Crète.

» la dîme du butin fait sur les Argiens, les Athéniens et les Ioniens qu'ils ont vaincus à Tanagre. » A la ceinture qui règne en dehors du temple, au-dessus des colonnes, sont suspendus vingt et un boucliers dorés, qui sont un don que fit Memmius, général romain, lorsqu'il eut soumis les Achéens, près de Corinthe, et qu'il en eut chassé les Corinthiens doriens. Quant aux frontons, on voit sur celui de devant Pélops et Œnomaüs prêts à se disputer le prix de la course des chars; ils se disposent tous deux à entrer

en lice. Jupiter est précisément au milieu du fronton. Toutes les sculptures du fronton antérieur sont de Pæonius, originaire de Mendes, ville de la Thrace. Le fronton postérieur du temple a été sculpté par Alcamène, contemporain de Phidias et, après lui, le plus habile statuaire. Il a représenté le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs. On voit aussi dans Olympie la plupart des actions d'Hercule; on a représenté sur les portes du temple la chasse du sanglier d'Érymanthe en Arcadie, son expédition contre Diomède, roi de Thrace, et celle qu'il entreprit contre Géryon, dans l'Érythie; on le voit aussi se disposant à prendre sur ses épaules le fardeau d'Atlas, et nettoyant le pays des Éléens du fumier qui l'encombrait. On a sculpté, sur les portes de l'opisthodome (partie postérieure du temple), ce héros enlevant le bouclier de l'Amazone, et celles de ses actions qui ont rapport à la biche Cérynite, au taureau de Cnosse, aux oiseaux stymphalides; de plus, ses combats contre l'hydre de Lerne et contre le lion de l'Argonie. En entrant dans le temple par les portes de bronze, vous voyez à droite, devant une colonne, Iphitus couronné par Écéchiria, comme l'indique l'inscription en vers élégiaques qu'on y lit. Il y a dans l'intérieur du temple des colonnes qui soutiennent des portiques par lesquels on va à la statue. Il y a aussi un escalier tournant pour monter sur le faîte.

Le dieu est assis sur un trône d'or et d'ivoire; il a sur la tête une couronne qui imite le branchage de l'olivier; il porte sur sa main droite une Victoire aussi d'or et d'ivoire, qui tient une bandelette et a une couronne sur la tête; Jupiter tient de l'autre main un sceptre taillé avec goût et émaillé de toutes sortes de métaux; l'oiseau qui repose sur ce sceptre est un aigle; la chaussure du dieu est en or, ainsi que son vêtement sur lequel on voit toutes sortes de figures et de fleurs de lis. Le trône est tout incrusté d'or, de pierres précieuses, d'ébène et d'ivoire, et il est orné de différents sujets, les uns peints, les autres sculptés; quatre Victoires, en attitude de danseuses, sont aux quatre coins du trône, et deux autres au bas [1].

Je sais que plusieurs auteurs ont consigné dans leurs écrits la hauteur et la largeur de la statue de Jupiter Olympien, mais je me méfierais de ceux qui l'ont mesurée, car les dimensions qu'ils donnent paraissent bien au-dessous de l'idée qu'on s'en forme en voyant la statue de ses propres yeux [2]. Toute la partie du pavé qui est devant la statue n'est point en marbre blanc, mais en marbre noir entouré d'un rebord en marbre de Paros, qui sert à contenir l'huile qu'on y verse; l'huile, en effet, est nécessaire pour la conservation de la statue d'Olympie, elle empêche l'humidité de l'Altis, qui est un endroit marécageux, de gâter l'ivoire.

Le temple de Junon est d'architecture dorique; il est entouré de colonnes, et celles de l'opisthodome (partie postérieure) sont alternativement de bois de chêne et de marbre. Il a, à peu de chose près, 63 pieds de long. Seize femmes choisies à cet effet font tous les cinq ans un voile pour Junon; elles sont aussi chargées de faire célébrer les jeux nommés *Héræa*. Ces jeux sont des courses de jeunes filles qui ne sont pas toutes du même âge : les plus jeunes courent les premières; on fait ensuite courir celles qui sont plus avancées en âge, et enfin les plus âgées. Elles ont, en courant, les cheveux épars, la robe retroussée un peu au-dessus du genou, et l'épaule droite nue jusqu'au sein.

On voit dans ce temple de Junon un coffre en bois de cèdre orné de petites figures, les unes en ivoire, les autres en or et les autres sculptées dans le bois même. C'est dans ce coffre que Cypsélus, qui devint depuis tyran de Corinthe, fut caché par sa mère, lorsque après sa naissance les Bacchiades firent tous leurs efforts pour le trouver. Les Cypsélides, ses descendants, consacrèrent ce coffre à Olympie, en mémoire de la manière dont le chef de leur race avait été sauvé. Les Corinthiens d'alors se servaient du mot *cypséla* pour désigner un coffre; c'est ce qui fit, dit-on, donner à cet enfant le nom de Cypsélus. Les

(1) Pausanias décrit aussi avec des détails nombreux tous les ornements de ce trône, ce qui a permis à plusieurs auteurs d'offrir, à l'aide du dessin, une restauration du trône et de la statue.

Voyez sur ce sujet le *Jupiter Olympien* de M. Quatremère de Quincy, et l'ouvrage de Volkel : *Ueber der grosser Tempel und die Statue des Jupiters in Olympia*. Leipsick, 1794.

(2) Un anonyme, publié par Léon Allatius, dit que la statue avait 36 coudées de haut, et Hygin lui donne 60 pieds. Il paraît, par un fragment d'un historien que cite Suidas, que Cléopâtre offrit beaucoup d'or aux Éléens pour qu'ils lui vendissent cette statue. Caligula voulut aussi la faire enlever, suivant Josèphe. La célébrité de la statue de Jupiter Olympien était si grande que, suivant Arrien, on faisait le voyage de l'Élide exprès pour la voir, et l'on regardait comme un malheur de mourir sans l'avoir vue. (Cl.)

inscriptions qu'on lit sur ce coffre sont, la plupart, en lettres antiques. Les unes sont toutes disposées dans le même sens, les autres sont dans la forme que les Grecs appellent *boustrophédon*, c'est-à-dire qu'à la fin de la ligne la suivante commence en sens contraire; l'écriture va et revient sur ses propres traces, de même que ceux qui courent le diaulus ou le stade double (1).

Après avoir consacré plusieurs pages à la description très-minutieuse de ce coffret, Pausanias, dont os limites nous commandent de résumer la relation avec plus de rapidité dans sa dernière partie, continue à énumérer les œuvres d'art et les monuments de l'Altis.

Monuments et statues de l'Altis; les zanes; autres statues de dieux; statues des athlètes; force prodigieuse de Polydamas et de Milon de Crotone; Diagoras et ses enfants. — On n'avait pas à admirer seulement dans l'Altis le temple de Jupiter et celui de Junon, le Sénat, l'atelier de Phidias; le portique d'Écho où le son de la voix était répété sept fois et plus; l'Hippodamium où, une fois par an, les femmes sacrifiaient à Hippodamie; le Pélopium, le stade, l'hippodrome, des autels, des cippes, des colonnes funéraires, des trophées, des chevaux et des bœufs de bronze; des trésors, monuments de la piété de différents peuples grecs, édifiés au nord du temple de Junon, sur une levée en pierre de tuf adossée au mont Cronius, et renfermant des lits, armes, statues, et autres objets précieux : on y voyait encore, avec non moins d'étonnement, tout un peuple de statues élevées aux dieux et aux hommes.

Des statues en bronze de Jupiter, nommées zanes par le peuple, avaient été érigées avec le produit des amendes payées par les athlètes condamnés pour avoir enfreint les lois, soit en recevant ou donnant de l'argent, soit en arrivant trop tard aux jeux Olympiques (2), comme Apollonius d'Alexandrie en Égypte, soit enfin en fuyant la lutte, comme un Égyptien de la même ville, nommé Sérapion.

D'autres statues avaient été consacrées par la piété ou la reconnaissance des peuples et des particuliers, à Jupiter, à Hercule, à la Victoire, au dieu Agon, à Mercure. Mais les statues des athlètes qui avaient remporté des prix étaient peut-être celles qui attiraient le plus l'attention : beaucoup d'entre elles étaient des chefs-d'œuvre : toutes étaient des titres de gloire pour la Grèce. Les noms de quelques-uns des vainqueurs aux jeux Olympiques qui avaient mérité d'être figurés dans l'Altis, étaient aussi célèbres que ceux des dieux mêmes.

Les habitants d'Égine s'arrêtaient avec orgueil devant la statue de Cratinus, le plus bel homme de son temps et celui qui luttait avec le plus d'art. Les Sicyoniens s'honoraient des victoires remportées par le pancratiaste Sostrate, surnommé Acrochersités, parce que, prenant l'extrémité des mains de ses antagonistes, il les serrait si fort qu'il les obligeait de s'avouer vaincus (3).

On avait placé sur un piédestal très-élevé la statue de Polydamas de Scotusse, l'homme de la plus haute stature qu'on eût vu depuis le temps des héros. Ce géant avait tué, sans autre arme que ses

(1) Voy. C.-G. Heyne : *Ueber den Kasten des Cypselus*, etc. Gœttingue, 1770.

(2) Les jeux Olympiques, les plus célèbres d'entre les quatre grands jeux solennels de la Grèce, ont été le sujet de nombreux écrits chez les anciens et chez les modernes. Parmi les auteurs modernes qui ont traité ce sujet, nous citerons Corsini *(Dissert. Agonisticœ)*; les éditions de Pindare, par Bock et Dissen; des articles de Meyer et de Rathgeber, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber; Dissen *(Ueber die Anordnung der Olympischen Spiele)*; et Krause *(Olympia oder Darstellung der grossen Olympischen Spiele*, 1838).

D'après Strabon, ces jeux furent institués, après le retour des Héraclides dans le Péloponèse, par les Étoliens unis aux Éléens.

Il est difficile de dire à quelle époque on commença à appeler olympiade l'intervalle des quatre années qui s'écoulaient entre la fin et le retour de ces jeux; mais on sait que l'usage d'employer les olympiades comme ère chronologique datait de la victoire de Corœbus à la course à pied, 776 ans avant Jésus-Christ.

Avant la conquête de la Grèce par les Romains, les Hellènes seuls pouvaient prendre part aux luttes olympiques; les étrangers ou barbares pouvaient être admis comme spectateurs; les sacriléges et les esclaves étaient entièrement exclus.

(3) Voyez deux groupes de pancratiastes dans la relation de Néarque, page 191 (dernier groupe de la première bande).

Le pancrace était considéré comme le plus beau des exercices athlétiques; c'était un composé de la lutte et du pugilat; il exigeait à la fois le déploiement de toutes les forces physiques : de là son nom *pancratos* (toute force).

Les pancratiastes combattaient nus, le corps oint d'huile et couvert de sable fin. Ils étaient sans armes, et s'ils s'entou-

bras, un lion dans les environs de l'Olympe. Un jour, entrant dans un troupeau de bœufs, il avait saisi le taureau le plus grand et le plus farouche par l'un des pieds de derrière, et le tenant par la corne il



Lutteurs grecs entre deux juges du camp. — Voy. Musée Blacas, et Krause *(die Gymnastik und Agonistick,* etc., taf. XII, f. 34).



Scène de pugilat. — Voy. Musée Blacas, et Krause, taf. XVII, fig. 59.

l'avait forcé à rester immobile; l'animal n'était parvenu à se dégager qu'en laissant la corne de son pied dans la main de son terrible adversaire. C'était un jeu pour Polydamas d'arrêter un char attelé de chevaux vigoureux et impatients, en le saisissant d'une seule main.

raient quelquefois les avant-bras et les poings d'un ceste, c'était du ceste ancien, fait de cuir de bœuf, et qui ne couvrait pas les doigts.

Au début du combat, les deux adversaires se disputaient l'avantage du terrain et de l'ombre; ils commençaient ensuite soit par le pugilat, soit par la lutte. Les détails que les auteurs donnent sur ce genre de duel montrent que les moyens d'attaque et de défense, les règles, les stratagèmes, étaient à peu près ceux qu'une expérience naturelle et l'instinct de la conservation ont enseignés aux lutteurs et aux boxeurs de tous les temps. Le combat ne se terminait qu'à la mort de l'un des pancratiastes ou au signe qu'il donnait de sa défaite, en levant un doigt. Quelquefois on faisait usage des ongles et des dents, quoique probablement ces excès fussent interdits dans les jeux solennels. Philostrate donne une description très-animée d'une lutte de ce genre.

Pindare, en célébrant la victoire de Mélissus, Thébain, pancratiaste, dit : « Son courage dans le combat est pareil à l'ardeur sauvage des lions rugissants; pour la ruse, c'est un renard qui, renversé sur le dos, arrête l'attaque d'un aigle. Que tout nous soit arme contre l'ennemi! »

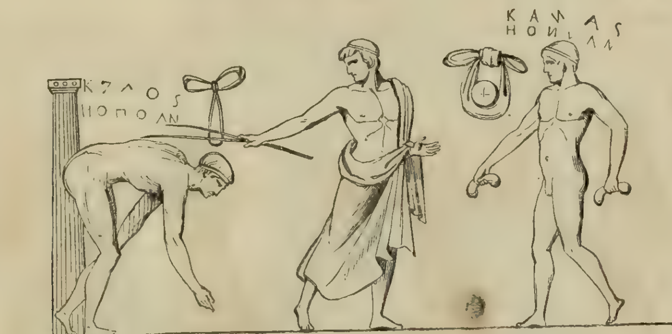
Il est probable que Pindare fait allusion dans ce passage à un stratagème qui consistait à se coucher sur le dos, et à se faire comme un point d'appui de la terre pour repousser les coups de l'adversaire; c'était sans doute ce que l'on appelait l'*uptiasmos*.

Le pentathle était la plus noble des luttes athlétiques après le pancrace, et Aristote le préférait même à ce dernier comme étant essentiellement favorable au développement de toutes les parties du corps; il se composait de cinq jeux qui se

On racontait de Milon de Crotone des traits de force plus surprenants encore. Il avait porté lui-même, disait-on, sa statue en bronze, de grandeur naturelle, dans l'Altis. Il tenait une grenade dans



Un Pentathle se préparant à sauter. Il tient dans la main des haltères (sortes de poids en pierre ou en métal). — Hamilton, *Ant. étrusq.* (Voyez deux autres scènes du saut dans les relations de NÉARQUE, p. 173, à la fin de la seconde bande.)



Autre scène de pentathle : la course, le disque, le saut avec les haltères. — *Monumenti etruschi* (voy. Inghirami, vol. V, 2, pl. 70.)

sa main de telle manière qu'on ne pouvait ni la lui ôter ni la lui faire écraser. Debout sur un disque huilé, il se jouait des efforts de ceux qui se jetaient sur lui et le poussaient pour l'en faire sortir. Voici encore ce qu'il faisait pour montrer sa force : il se ceignait le front d'une corde, comme si c'eût été une bandelette ou une couronne, et retenait ensuite sa respiration jusqu'à ce que le sang en remontant gonflât les veines de sa tête et rompît la corde. On rapportait aussi qu'il laissait tomber son bras droit jusqu'au coude, le long de son corps, et tenait l'avant-bras horizontalement, le pouce élevé et les autres doigts dans leur ordre naturel, sans qu'il fût possible à personne de séparer des autres doigts le petit qui se trouvait au-dessous. Il avait été tué par les bêtes féroces ; en effet, ayant trouvé dans les environs de Crotone un vieux tronc d'arbre qu'on avait commencé à fendre, et dans lequel les coins étaient restés, Milon mit hardiment les mains dans la fente pour l'achever : les coins tombèrent par l'effort qu'il fit, et se trouvant ainsi pris dans le bois, il devint la proie des loups.

Théagène de Thase avait remporté quatorze cents couronnes, tant dans les quatre grands jeux que dans d'autres moins célèbres.

Les Rhodiens regardaient avec fierté, dans l'Altis, les statues de Diagoras et de ses enfants. « O Jupi-

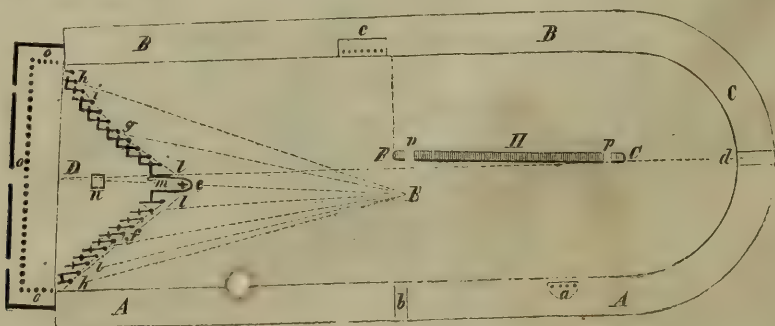
succédaient, selon l'opinion de Bock, dans l'ordre suivant : le saut (*alma)*, la course à pied, le jet du disque, le jet du javelot, la lutte *(palé)*. Toutefois, c'étaient le saut, le disque et le javelot qui donnaient à cet exercice son caractère particulier.

Dans le pugilat, les combattants s'entouraient les mains de bandes de cuir appelées *cestes*. On peut voir au Musée du Louvre une statue représentant un homme nu, les poings armés de cestes, prêt à combattre. Il y avait différentes sortes de cestes : les *melichai*, dont on se servait aux jeux Olympiques, et qui frappaient le moins rudement ; les *murekes*, dont les coups étaient le plus redoutables. Dans les derniers temps, on ajoutait du plomb et du fer aux nœuds des cestes. (Voy. Fabretti.)

ter, dit Pindare dans sa septième Olympique, toi qui commandes aux crêtes de l'Atabyrius (montagne de l'île de Rhodes), accueille cet hymne offert à un vaiqueur olympique (Diagoras); accueille ce noble héros du pugilat; donne-lui le respectueux amour et de ses concitoyens et des étrangers; puisqu'il marche droit dans une route ennemie de l'injure, éclairé par les sage conseils de ses vertueux ancêtres... »

Diagoras avait vu couronner à Olympie ses trois fils dans le même jour, l'un au pugilat, l'autre au pancrace et le troisième à la lutte, et ces trois jeunes gens, en l'embrassant, lui avaient posé leurs couronnes sur la tête; le peuple en même temps le félicitant et lui jetant des fleurs de toutes parts, il ne put pas tenir à tant de bonheur, et il rendit l'âme entre les bras de ses fils, dans le stade même.

A l'extrémité de l'endroit où sont les statues faites du produit des amendes des athlètes, il y a, dit Pausanias, une entrée qu'on nomme l'entrée secrète; c'est par elle que les hellanocides et les combattants entrent dans le stade. Ce stade est une levée de terre, et on y a fait une tribune pour ceux qui président à la célébration des jeux; il y a vis-à-vis des hellanocides un autel de marbre blanc, sur lequel la prêtresse de Cérès Chamyne s'assied pour regarder les jeux : c'est une charge que les Éléens donnent tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Il n'est point défendu aux filles d'assister aux jeux. Le tombeau d'Endymion est, à ce que disent les Éléens, à l'extrémité du stade, où est l'aphésis, d'où partent ceux qui disputent le prix de la course du stade. (Voy. p. 328.)



Plan de l'hippodrome d'Olympie, par Hirt *(Lehre d. Gebaüde)*. — D'après la description de Pausanias.

AA, BB, côtés, et C, extrémité de l'hippodrome, disposés en gradins, avec siéges, pour les spectateurs. — D*d*, axe. — *a*, place réservée aux magistrats et aux musiciens. — *b*, *d*, portes. — D, lieu du départ *(aphésis)*. — *e*, l'éperon de l'*aphésis*. — *f*, *g*, ses côtés. — *h*, *i*, etc., jusqu'à *l*, loges où étaient placés les chariots prêts à partir et tournés dans la direction du point E. — F, I, piliers ou bornes à tourner. — H, la *spina*, mur entre les deux piliers (il n'est pas sûr qu'il ait existé). — *p*, *p*, petits intervalles entre la *spina* et les piliers. — *q*, le point d'arrivée (ligne tracée sur le sol ou barrière). — *c*, sans doute la place des juges. — *m*, dauphin en bronze usité comme signal. — *n*, autel en briques surmonté d'un aigle en bronze servant au signal (il y avait d'autres autels alentour). — *ooo*, portique d'Agnaptus ([1]).

([1]) Le côté A (monticule artificiel) était un peu plus long que le côté B, formé naturellement par la base de la colline. La porte *b* servait probablement aux chariots ou aux chevaux hors de lutte; la porte *d* était sans doute la porte triomphale. La base du côté D était le portique qui avait reçu le nom de l'architecte Agnaptus. L'espace où se tenaient les chariots avant le départ avait la forme de la proue d'un vaisseau, avec son apex tourné vers l'aréa; ses côtés avaient chacun plus de 400 pieds de long; les loges ou stations des chariots étaient disposées de manière que le timon de chaque chariot fût à l'avance dirigé vers le point commun E, qui était non pas sur la ligne centrale, mais à droite de la spina; c'était la nécessité de cette disposition qui avait obligé à donner un peu plus de longueur au côté A qu'au côté B. Au signal donné, les cordes des loges *hh* tombaient les premières, puis celles des deux loges voisines, et ainsi successivement, en sorte qu'au point *e* tous les chariots étaient exactement de front.

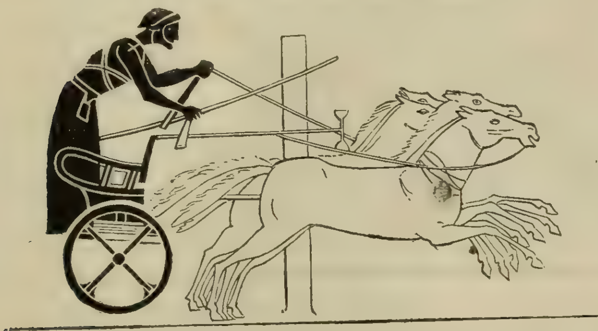
Le nombre des chariots qui luttaient à la fois devait être considérable; Alcibiade en comptait une fois sept à lui seul pour un même départ. Dans *Électre*, Sophocle parle de dix chariots courant ensemble aux jeux Pythiens. Pindare félicite Arcésilas de Cyrène de ce que, sur quarante conducteurs de chars qui concouraient ensemble aux jeux Pythiques, il était le seul qui eût conservé son char entier; comme les jeux Olympiques étaient bien plus célèbres que les jeux Pythiqnes, et qu'Olympie était bien mieux située que Delphes pour les courses de ce genre, on doit supposer que le nombre des chariots y était pour le moins aussi considérable. De là cette nécessité de compliquer l'hippodrome grec beaucoup plus que le cirque romain, où l'on ne laissait courir que quatre chariots à la fois.

On suppose que le pilier G était l'autel rond dédié à Taraxippus; le pilier F, voisin de la ligne de la victoire, portait la statue en bronze d'Hippodamie, dans l'attitude de récompenser le vainqueur. Avant la lutte, les conducteurs des chariots étaient dans l'usage de faire des sacrifices propitiatoires sur l'autel de Taraxippus.

En sortant du stade par l'endroit où se tiennent les hellanocides, vous trouvez la place destinée aux courses de chevaux, et l'aphésis (lieu d'où ils partent); cette aphésis a la forme d'une proue de vaisseau dont l'éperon est tourné vers l'espace où se font les courses, et elle s'élargit à l'endroit où elle touche le portique d'Agnaptus; sur une traverse qui est à peu près au milieu de l'éperon, il y a un



Course de chevaux. — Hamilton, *Anc. vas.*, et Tischbein, vol. 1, 52.



Conducteur d'un char à quatre chevaux au moment de tourner la borne. — *Monument. dell. Instit. di Corr. arch.*, 1, 22, 2, *b*.

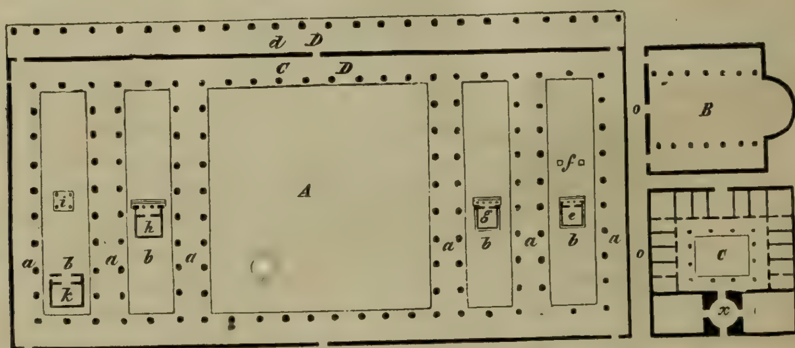
dauphin de bronze. Chaque côté de l'aphésis a plus de quatre cents pieds de long; on y a pratiqué des loges qu'on distribue par la voie du sort à ceux qui amènent des chevaux pour concourir aux prix. Devant les chars et les chevaux de course est étendue, au lieu de barre, une petite corde. A chaque olympiade on construit au milieu de cette proue un autel de briques crues blanchies en dehors; sur cet autel est un aigle de bronze dont les ailes sont déployées de toute leur longueur; celui qui est préposé à la course fait agir une mécanique qui est dans l'autel; alors l'aigle saute de manière à être aperçu par tous ceux qui sont venus pour voir les jeux, et le dauphin tombe à terre; les premiers de chaque côté vers le portique d'Agnaptus, laissent tomber la corde; les chevaux qui étaient derrière partent d'abord et courent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés vers ceux à qui le sort a donné le second rang. On baisse alors les barres devant ceux-ci, et ainsi de suite devant tous les chevaux jusqu'à ce qu'ils soient tous alignés à l'extrémité de l'éperon : à partir de là, tout dépend de l'adresse du conducteur et de la légèreté des chevaux. Cléœtas a été le premier inventeur de cette aphésis, et il en était si glorieux qu'il fit mettre à Athènes, sur une statue qu'il avait faite, l'inscription suivante : « Je suis l'ouvrage de Cléœtas, fils d'Aristoclès, qui imagina le premier l'aphésis d'Olympie. On dit que dans la suite Aristide fit quelque nouveau perfectionnement à cette machine.

Un des côtés de l'hippodrome est plus long que l'autre : c'est sur ce côté, qui est en terrasse et vers la sortie, que se trouve l'épouvantail des chevaux nommé Taraxippus; il ressemble à un autel de forme ronde : lorsque les chevaux passent en courant auprès de cet endroit, une forte terreur les saisit sans

qu'on puisse en connaître la cause ; le désordre en est la suite, et il arrive le plus souvent que les chars se fracassent et que les conducteurs sont blessés ; c'est pourquoi ils offrent des sacrifices à Taraxippus, et le prient de leur être favorable. Les Grecs ne s'accordent point entre eux sur ce Taraxippus. L'opinion la plus vraisemblable, à mon avis, c'est que Taraxippus est un surnom de Neptune Hippius.

Sur une des bornes, il y a une statue d'Hippodamie en bronze, qui tient une bandelette, comme pour couronner Pélops après sa victoire.

Élis ; le xyste ; autres monuments ; l'agora. — Élis était la capitale de l'Élide ; on y remarquait un gymnase ancien où les athlètes faisaient tout ce qu'il leur était prescrit de faire avant d'aller à Olympie. On l'appelait le xyste, parce qu'Hercule, fils d'Amphytrion, s'exerçait tous les jours à arracher les épines qui y croissaient. Les autres monuments les plus dignes d'attention étaient : l'hellanodicée, où demeuraient pendant dix mois les officiers qui devaient présider aux jeux ; le sénat, dans le gymnase nommé Malco, parce que le sol en était mou ; les temples de Diane, de la Fortune, de Pluton, de Bacchus, de Vénus Uranie, où la statue de la déesse, faite par Phidias, avait le pied gauche appuyé sur une tortue ; de Vénus populaire, dont la statue en bronze était assise sur un bouc. L'agora méritait une mention particulière.



Plan de l'ancien agora, à Élis.

A, vaste espace libre servant d'hippodrome au temps de Pausanias. — *a, a, a,* colonnades séparées par des rues *b, b, b, b.* — B, le *stoa* ou portique, promenade couverte, et dont le toit était supporté par des colonnes, au moins en partie (c'était là que siégeaient les hellanodices, juges). — *c,* maison où logeaient les hellanodices. — *x,* le tholus, bâtiment rond qui se terminait en pointe à son sommet, et ordinairement orné de peintures et de sculptures. — *oo,* rue. — D, le *stoa* corcyréen divisé en deux parties : l'une CD, ouverte du côté de la place ; l'autre *d*D, ouverte du côté extérieur. — *e, g, h,* petits temples. — *f,* statues du Soleil et de la Lune. — *i,* monument d'Oxylus. — *k,* maison des seize femmes. — L'espace A était consacré aux assemblées publiques et aux exercices ; les *stoai (a)* et les rues adjacentes *(b)* servaient aux marchands et aux transactions privées (1).

« La place publique des Éléens, dit Pausanias, ne ressemble point à celles des Ioniens ou des autres villes grecques qui les ont imitées ; mais elle est faite d'une manière beaucoup plus ancienne ; elle est composée de portiques séparés les uns des autres par des rues. Cette place porte maintenant le nom d'hippodrome, et c'est là que les gens du pays dressent leurs chevaux. Le portique qui est au midi est d'ordre dorique ; les colonnes le divisent en trois parties. Les hellanodices y passent presque toute la journée ; on érige des autels à Jupiter auprès de ces colonnes ; il y en a aussi en plein air dans la place publique, mais en petit nombre, et, comme on les construit à la hâte, il n'est pas difficile de les défaire.

(1) Dans les agora plus modernes ou de forme ionienne, tels que Vitruve les décrit, la cour de justice ou basilique et le tholus n'étaient point séparés de l'ensemble et du corps même de l'édifice ; ils étaient situés en face l'un de l'autre, sur les deux côtés du carré, et sur les deux autres étaient la curie et le temple principal, qui était aussi le *trésor*.

« Les Grecs, dit Vitruve, donnent à leurs *fora* une forme carrée, avec de larges colonnades doubles ; ils les ornent de colonnes placées très-près les unes des autres, et d'entablements de pierre ou de marbre ; ils se ménagent des promenades aux étages supérieurs. »

» Ce qu'il y a de plus remarquable dans la partie de la place publique qui est à découvert, c'est le temple et la statue d'Apollon Acésius, surnom qui est le même que celui d'Alexicacus chez les Athéniens. Dans un autre endroit sont les statues en marbre du Soleil et de la Lune; celle-ci a des cornes sur la tête, et le Soleil des rayons.

» Les Grâces ont aussi un temple; leurs statues sont en bois, et leurs vêtements seuls sont dorés; le visage, les pieds et les mains sont en marbre blanc; elles tiennent, l'une une rose, celle du milieu un osselet, et la troisième un rameau de myrte. On peut facilement conjecturer pourquoi elles ont ces attributs: la rose et le myrte, emblèmes de la beauté, sont consacrés à Vénus, et les Grâces sont les compagnes ordinaires de cette déesse; les osselets servent d'amusement aux jeunes garçons et aux jeunes filles, dont la vieillesse n'a pas encore obscurci le front. A la droite des Grâces, et sur le même piédestal, s'élève une statue d'Éros.

» Il y a de plus, dans la place publique, un édifice pour les femmes appelées les Seize, et c'est là qu'elles tissent le voile de Junon.

» L'Élide est un pays fertile en productions de tous les genres, et entre autres en byssus; on y sème du chanvre, du lin ou du byssus [1], suivant la qualité du terrain. »

ACHAIE.

Dymes; Patras; fête de Diane; oracle; Ogium; temple d'Ilithye; Hélice; Cérynée; Béru. — On donnait le nom d'Achaïe à la contrée située entre l'Élide et la Sycionie, le long de la mer du côté de l'orient. Le fleuve Larissus formait la limite entre les Éléens et les Achéens; sur le bord de ce fleuve était le temple de Minerve Larissæa. La ville de Dymes, à trois cents stades de Larissus, avait un temple et une statue de Minerve extrêmement ancienne, et un autre temple dédié à Dindymone et à Attès. « Quel était cet Attès? se demande Pausanias; c'est un mystère, et je n'ai pas pu parvenir à le savoir. » A quarante stades de Dyme, le fleuve Pyrus se jette dans la mer. A environ quatre-vingts stades de ce fleuve était Patras. L'odéon qui tenait à l'agora était le plus beau qu'il y eût dans la Grèce, excepté celui d'Athènes. Dans la citadelle on remarquait un temple de Diane Laphria; la statue de la déesse, représentée en habit de chasse, était en ivoire et or.

« Les Patréens, dit Pausanias, célèbrent tous les ans, en l'honneur de Diane Laphria, une fête dans laquelle ils lui sacrifient d'une manière qui leur est particulière. Ils plantent en cercle autour de l'autel des piquets de bois vert qui ont chacun seize coudées de haut; ils mettent du bois très-sec sur l'autel qui est dans l'intérieur; vers le temps de la fête ils pratiquent un escalier pour monter sur cet autel, sur lequel ils répandent de la terre très-fine. La fête commence par une procession très-magnifique en l'honneur de Diane, et la vierge qui lui est consacrée comme prêtresse vient la dernière sur un char traîné par des cerfs. La journée suivante est destinée au sacrifice que la ville offre en son nom, mais dans lequel les particuliers ne cherchent pas moins à se distinguer; car ils jettent tout vivants sur l'autel des oiseaux pris dans les espèces qu'on mange, des victimes de toutes sortes, et en outre des sangliers, des cerfs, des chevreuils; quelques-uns y jettent aussi des louveteaux, des oursons, et même des loups et des ours. On met aussi sur cet autel des fruits de toutes sortes d'arbres cultivés; ensuite on met le feu au bois. J'ai vu quelquefois un ours, ou quelque autre animal, chercher à s'échapper dès qu'il sentait la première impression du feu; quelques-uns même y réussissent, mais ceux qui les ont offerts les reprennent et les remettent sur le bûcher; ils ne se souviennent pas que jamais personne ait été blessé par aucun de ces animaux.

» Les Patréens ont sur le bord de la mer un bois qui leur offre des promenades très-commodes et des retraites très-agréables pendant les grandes chaleurs. Il y a dans ce bois un temple de Vénus et un

(1) Le byssus, si on le distingue du lin, serait du coton; mais généralement les anciens paraissent avoir appliqué le mot byssus au lin.

temple d'Apollon : leurs statues sont en marbre. Auprès du bois est un temple de Cérès ; elle est debout ainsi que sa fille ; la statue de la Terre est assise. Devant ce temple est une fontaine ; elle est cependant séparée par un mur de pierres sèches, et on y arrive par un chemin en dehors de ce mur. Cette fontaine est un oracle infaillible, non en toutes matières, mais seulement à l'égard des malades. On attache un miroir avec une corde très-fine, et on le descend dans la fontaine, en prenant ses mesures pour qu'il n'en soit pas trop éloigné ; car il faut que l'eau touche les bords du cadre du miroir ; alors, après avoir adressé des prières à la déesse et brûlé des parfums, on regarde dans ce miroir, et il vous représente le malade ou vivant ou mort, suivant ce qui doit lui arriver : c'est là tout ce que vous apprend cette fontaine.

» On compte à Patras deux fois plus de femmes que d'hommes ; elles gagnent leur vie pour la plupart à travailler le byssus qui croît dans l'Élide ; elles en font des réseaux pour les cheveux, et toutes sortes d'autres vêtements. »

A peu de distance de Patras, sur la route qui conduisait à Égine, on rencontrait le fleuve Mélichus ; plus loin le fleuve Charadrus, près duquel on trouvait les ruines d'Argyra, et une fontaine, à droite du chemin, célèbre parce qu'en s'y baignant, on était guéri de l'amour. « Si cela est vrai, dit Pausanias, cette eau est plus précieuse que les plus grandes richesses. »

« Il y a à Égium un ancien temple d'Ilithye ; la statue de la déesse est en bois, à l'exception du visage, des pieds et des mains, qui sont en marbre pentélique ; elle est couverte depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pieds d'un tissu très-léger ; elle a une de ses mains étendue droit devant elle, et elle tient de l'autre un flambeau ; je conjecture qu'on lui a donné ce flambeau, parce que les douleurs de l'enfantement sont aussi âpres que celles que le feu occasionne, ou peut-être a-t-on voulu signifier par là que c'est Ilithye qui fait voir le jour aux enfants. Sa statue est un ouvrage de Damophon de Messène.

» L'enceinte consacrée à Esculape n'est pas éloignée du temple d'Ilithye ; on y voit les statues d'Esculape et d'Hygie.

» C'est à Égium que se rassemble maintenant le conseil suprême des Achéens, comme les amphictyons se réunissent à Delphes et aux Thermopyles.

» En laissant Égium et en allant plus avant, vous trouvez le fleuve Sélinus, et quarante stades plus loin qu'Égium, sur les bords de la mer, l'endroit nommé Hélice. Il y avait là autrefois une ville de ce nom et le temple de Neptune Héliconien. Hélice fut détruite par un tremblement de terre.

» En quittant le rivage de la mer après Hélice, et en prenant à droite, vous arrivez à une petite ville nommée Cérynée. Elle est bâtie sur une montagne au-dessus du grand chemin.

» Il y a à Cérynée un temple des Euménides qui a été construit, à ce qu'on dit, par Oreste. Si quelqu'un s'est souillé soit d'un meurtre, soit de quelque autre crime, ou a commis quelque impiété, il ne peut y entrer sans éprouver, dès les premiers regards qu'il y jette, une terreur qui lui trouble l'esprit ; c'est pour cela que l'accès n'en est pas permis à tout le monde, et qu'on n'y entre pas de prime abord. Les statues des déesses sont en bois et ne sont pas grandes. Il y a vers l'entrée du temple des statues de femmes en marbre et très-bien exécutées ; les gens du pays disent que ces femmes ont été prêtresses des Euménides.

» En retournant de Cérynée sur le grand chemin, vous vous détournez de nouveau un peu plus loin pour aller à Bura ; cette ville, à droite de la mer, est aussi sur une montagne. Lorsque les dieux firent disparaître la ville d'Hélice, Bura éprouva des secousses de tremblement de terre si violentes, que même les anciennes statues des dieux ne restèrent pas dans leurs temples. Quant aux habitants, il ne survécut que ceux qui étaient absents, soit à cause de la guerre, soit par quelque autre raison, et ils fondèrent Bura une seconde fois. On y voit un temple de Cérès, un temple commun à Vénus et à Bacchus, et un temple d'Ilithye. Toutes les statues de ces divinités sont en marbre pentélique ; elles sont l'ouvrage d'Euclide, Athénien ; celle de Cérès est revêtue d'une robe. On y voit aussi un temple d'Isis.

» En descendant de Bura vers la mer, vous trouvez le fleuve Buraïcus et une caverne où il y a une petite statue d'Hercule qui est aussi surnommé Buraïcus. Il y a dans cette caverne un oracle qui fait connaître l'avenir par le moyen d'un tableau et de dés. Celui qui veut le consulter adresse d'abord des prières à la statue ; il prend ensuite des dés, qui sont toujours en très-grand nombre devant cette statue, il en jette

quatre sur la table, et va chercher l'explication du coup sur le tableau où tous les coups de dés sont représentés avec l'explication de ce qu'ils prédisent. Cette caverne est à environ trente stades d'Hélice par le chemin le plus court. »



Grotte d'Hercule Buraïcus, à Bura [1].

ARCADIE.

Pélasgus; Lycaon; Mantinée; Orchomène; le Styx; le Ladon; Phigalie. — L'Arcadie était située au centre du Péloponèse. Les Arcadiens disaient que Pélasgus leur avait enseigné à se construire des cabanes, à se faire des vêtements avec des peaux de sanglier, et à manger des glands de hêtre au lieu de feuilles, d'herbes et de racines. La Pythie, pour conseiller aux Lacédémoniens de ne pas envahir l'Arcadie, leur avait dit les vers suivants : « Il y a dans l'Arcadie beaucoup de mangeurs de glands qui t'empêcheront de réussir ; quant à moi, je ne m'y oppose pas [2]. »

Lycaon, fils de Pélasgus, avait fondé en l'honneur de Jupiter les jeux Lycéens, où l'on sacrifiait des victimes humaines.

Parmi les villes les plus célèbres de l'Arcadie était Mantinée [3], où l'on remarquait un temple double

[1] Au-dessus de l'ouverture supérieure de la grotte, le rocher est grossièrement taillé en forme de tête. (Voy. sur les oracles, p. 270.

[2] « L'Arcadie est un beau pays, et qui, sous beaucoup de rapports, ressemble à la Suisse, mais avec un ciel bleu et un air pur et élastique, avec des forêts de chênes aux plus hauts sommets, des bois de lauriers au bord de ses torrents, des allées de platanes le long de tous ses ruisseaux. » (Lebrun.)

[3] Dans l'enceinte de Mantinée, dont les murs s'élèvent à peine aujourd'hui à quelques pieds de terre, on retrouve les restes d'un petit théâtre et de plusieurs autres édifices. Il ne faut pas moins d'une heure pour faire le tour de cette enceinte.

ou divisé par un mur à peu près vers la moitié, consacré à Esculape et à Latone; un temple de Cérès et de sa fille, où l'on entretenait un feu perpétuel; un monument de forme ronde, nommé le foyer commun, où l'on disait qu'était enterrée Antinoé, fille de Céphie; un cippe sur lequel était représenté un cavalier, Gryllus, fils de Xénophon; un temple d'Antinoüs, élevé par l'empereur Adrien.

Près d'Orchomène, construite au-dessous de l'ancienne ville du même nom, était une statue de Diane en bois, placée dans l'intérieur d'un grand cèdre. On voyait au-dessus de la ville des monceaux de pierres élevés à la mémoire de guerriers inconnus.

Sur le mont Cyllène, le plus élevé de l'Arcadie, était un temple de Mercure en ruinès. La statue du dieu était faite en bois de citronnier et avait huit pied de haut [1].



La chute du Styx [2]. — D'après Stackelberg.

« Une autre merveille du mont Cyllène, dit Pausanias, c'est qu'on y voit des merles blancs; ceux à qui les poëtes comiques donnent ce nom, sont une autre espèce d'oiseaux qui ne chantent pas. J'ai vu moi-même, sur le mont Sipyle, vers le lac qui porte le nom de Tantale, des oiseaux nommés aigles-cygnes, qui ressemblent tout à fait aux cygnes par la blancheur. On a même vu, chez de simples particuliers, des sangliers blancs et des ours blancs venant de la Thrace; quant aux lièvres et aux cerfs, la Libye nourrit des lièvres blancs; j'ai vu moi-même à Rome, et j'ai admiré des cerfs blancs, mais je n'ai

[1] Les différentes espèces de bois que les anciens employaient le plus ordinairement pour faire des statues étaient l'ébène, le cyprès, le cèdre, le chêne, l'if et le lotus.

[2] « De nombreux sommets de rochers nus forment un groupe de formes singulières et bizarres. Une grande roche escarpée s'élève comme un mur, et de son bord surgissent trois sources; elles se réunissent pour former le Styx, qui se précipite en deux cascades de cette hauteur, et, dans sa chute, se dissipe comme une poussière humide avant de tomber à terre. » (Stackelberg.) — Bronsted et Stackelberg sont les premiers qui aient visité ou décrit les sources de ce fleuve.

point songé à demander de quelle île ils venaient, ou de quelle partie du continent. Je rapporte tous ces exemples à l'occasion de ces merles qu'on voit à Cyllène, afin que personne ne révoque en doute ce que je dis de leur couleur.



Temple d'Apollon Épicurius, à Bassæ (¹).



Bas-relief du temple d'Apollon Épicurius.

(¹) La route qui conduit à Bassæ, où se trouve le temple d'Apollon Épicurius, est très-accidentée, coupée par des ravins et semée de montées abruptes. Le temple est situé presque sur le sommet du mont Cotylius, au-dessus d'une petite vallée. Il a été construit dans la 86e olympiade, et détruit seulement pendant le moyen âge. Ce fut en 1818 que des fouilles firent découvrir la frise de marbre, si connue, qui ornait l'entablement du naos, et qui représente le combat des Centaures et des Lapithes, et celui des Grecs contre les Amazones. On a aussi trouvé des fragments de métopes et les débris d'une statue colossale. On a transporté au Musée de Londres toutes ces sculptures, achetées par le gouvernement britannique au prix d'environ 485 000 francs, à MM. Cokerell, J. Foster, Haller, Stackelberg, Linkh et Grepius. Sauf ces dilapidations, les belles ruines du temple sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient en 1818. Parmi les archéologues qui ont étudié cet édifice, on doit citer, outre ceux que nous venons de nommer, Bocher, Chandler, Bronsted, Donaldson, Poucqueville, Gall, Leake, C Lenormant, Mérimée, A. Blouet.

« Le mont Chélydoréa tient au mont Cyllène ; c'est là que Mercure, ayant trouvé une tortue, la vida, à ce qu'on dit, et en fit une lyre.

» C'est vers ce mont que sont les limites qui séparent le territoire de Phénée de celui de Pellène.

» En allant de Phénée vers le soleil couchant, le chemin que vous trouvez à gauche vous conduit à la ville de Clitor, et celui qui est à droite, à Nonacris et à l'eau du Styx. Nonacris était anciennement une ville de l'Arcadie ; on n'en voit plus maintenant que les ruines, encore ne sont-elles pas très-apparentes. A peu de distance de ces ruines est un rocher très-élevé ; je n'en ai vu aucun autre d'une égale hauteur : c'est de ce rocher que découle l'eau que les poëtes nomment l'eau du Styx.

» Cette eau tombe d'abord sur un autre rocher qui est aussi très-élevé, le traverse et se jette dans le fleuve Crathis ; elle est un poison mortel pour les hommes et pour tous les animaux. On s'en aperçut d'abord, à ce qu'on dit, par les chèvres qui allaient boire à cette fontaine : on ne connut que dans la suite toutes les autres qualités merveilleuses de cette eau. Les vases de terre, de cristal, ceux qu'on appelle myrrhins, ceux que l'on fait avec des pierres fines de quelque espèce qu'elles soient, enfin les vases de terre cuite, se brisent lorsqu'on y met de cette eau ; elle corrode ceux qui sont de corne ou d'os, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, d'argent, d'électre, et même les vases d'or, quoique, suivant la célèbre Lesbienne, ce métal soit toujours exempt de la rouille, comme chacun peut s'en assurer. La corne du pied du cheval est la seule substance que l'eau du Styx ne puisse pas détruire ; elle ne se conserve donc que dans un vase de cette matière. On dit que cette eau fut le poison qu'on employa pour faire périr Alexandre, fils de Philippe ; mais je ne sais pas au juste si cela est vrai. »

Luses, sur les confins des Clitoriens, était depuis longtemps déchue. A Cynétha, à quarante stades de Luses, on célébrait en hiver une fête de Bacchus, pendant laquelle des hommes frottés de graisse enlevaient dans un troupeau de bœufs le taureau que le dieu leur inspirait de prendre, et le portaient dans le temple ; la fontaine Abyssos, près de la ville, guérissait de la rage et d'autres maux.

A cinquante stades de Lycurie, qui était la limite du pays des Phénéotes du côté de Clitor, on arrivait aux sources du Ladon [1], le fleuve de la Grèce qui avait les plus belles eaux. D'après la tradition, c'était dans le Ladon que Daphné et ses compagnes avaient tué, à coups de flèches et de poignard, Leucippus, fils d'Ænonnaüs, roi de Pise, qui s'était déguisé en femme pour se mêler à leurs jeux.

Pour les monuments des Arcadiens qui sont restés les plus célèbres, on met au premier rang le temple d'Apollon, sur le mont Cotylius.

« Phigalie, dit Pausanias, est entourée de montagnes ; à gauche par le mont Cotylius, et à droite par le mont Élaïum qui règne devant cette partie. Le Cotylius est tout au plus à quarante stades de la ville ; on remarque sur cette montagne un endroit nommé Bassæ, où est le temple d'Apollon Épicurius, qui est tout en marbre, même le toit. De tous les temples qui sont dans le Péloponèse, c'est, après le temple de Tégée, celui qu'on admire le plus pour la beauté du marbre et l'harmonie des proportions. On a donné ce surnom à Apollon, parce qu'il secourut les Phigaliens attaqués d'une maladie épidémique, de même que les Athéniens lui donnèrent le surnom d'Alexicacus, parce qu'il les délivra de la maladie qui les affligeait. Ictinus, l'architecte du temple de Phigalie, florissait du temps de Périclès et a construit le Parthénon d'Athènes. »

Le bourg de Gortys, qui avait été une ville, conservait un temple d'Esculape bâti en marbre pentélique [2] : la statue du dieu, faite par Scopas, le représentait sans barbe. Un fleuve, nommé Lusius à sa source, et Gortynius par les habitants de Gortys, était célèbre par la fraîcheur de ses eaux.

Mégalopolis était la plus nouvelle de toutes les villes de la Grèce ; c'était Épaminondas qui en avait conseillé la fondation.

(1) Le Ladon, qui est à Vanina une charmante rivière, devient torrent en approchant de Divritza.

(2) Le temple d'Esculape, à Gortys, n'existe plus. Il ne reste de cette ancienne ville que l'enceinte de l'acropole, située au-dessus de la rivière Dimitzara, nommée autrefois Gortynius, et des fragments de porte avec quelques bases d'édifices.

BÉOTIE.

Le Cithéron; Platée; Thèbes; Tanagre; Thespies; l'Hélicon; Lébadée; l'antre de Trophonius. — La Béotie était en partie limitrophe de l'Attique surtout du côté de Platée qui touchait à Éleuthère. Située sur le mont Cithéron, consacré à Jupiter, la ville de Platée renfermait, entre autres édifices remarquables, un monument héroïque à la mémoire de ceux qui avaient combattu contre les Mèdes, un temple de Junon où l'on voyait la statue de Rhéa portant à Saturne une pierre emmaillottée ; un temple de Minerve Aréia construit avec le butin donné en partage aux Platéens après la bataille de Marathon ; un temple de Cérès Éleusinienne, et le tombeau de Leitus, chef des Béotiens pendant la guerre de Troie. Les Platéens célébraient des fêtes appelées Dédales en mémoire d'une réconciliation entre Jupiter et Junon. A peu de distance de Platée étaient un autel et une statue de Jupiter Éleuthérien, en marbre blanc : on y célébrait tous les cinq ans des jeux nommés Éleuthéries, où le prix principal était celui de la course.

L'Asope séparait le territoire de Platée de celui de Thèbes, capitale de la Béotie. Les sept portes de l'ancienne enceinte de Thèbes existaient encore. On voyait, à peu de distance des portes, un polyandrium où l'on avait enterré tous ceux qui avaient été tués en combattant Alexandre et les Macédoniens ; un peu plus loin, on montrait le champ où Cadmus avait semé (le croira qui voudra, dit Pausanias) les dents du dragon qu'il avait tué sur les bords de la fontaine, et où ces dents avaient produit des hommes. Dans la ville même, décorée de beaux temples dédiés à Ammon, à Hercule, à la Fortune, à Cérès, à Bacchus et à d'autres dieux, on remarquait, parmi un grand nombre de tombeaux dignes d'intérêt, celui d'Amphion, et au-dessous des pierres grossièrement taillées qu'il avait attirées, disait-on, par ses chants : ce tombeau, qui était aussi celui de Zéthus, n'était qu'un tertre de terre peu considérable ; les habitants de Tithorée, dans la Phocide, cherchaient tous les ans à y dérober de la terre, au temps où le soleil achève de parcourir le signe du Taureau, parce qu'ils croyaient, d'après un ancien oracle, que s'ils appliquaient, à cette époque, au tombeau d'Antiope, la terre prise à celui d'Amphion, le pays de Tithorée deviendrait plus fertile, et que celui de Thèbes ne le serait pas autant.

Un autre tombeau célèbre était celui d'Hector, fils de Priam, près de la fontaine Œdipodie ; les Thébains prétendaient avoir rapporté de Troie les os de ce héros. Un monument funéraire avait été élevé à Pindare dans l'hippodrome. On montrait aussi les ruines de la maison de ce grand poëte près de Thèbes, de l'autre côté du fleuve Dircé. A côté était un temple de Dindymène (surnom de Cybèle) ; la statue de la déesse, en marbre pentélique, était une offrande de Pindare lui-même.

Sur la route de Thèbes à Chalcis, on voyait les tombeaux des fils d'Œdipe, le cénotaphe de Tirésias, et Teumesse, où l'on disait que Jupiter avait caché Europe.

Parmi les ruines de Mycalesse, sur les bords de la mer, on remarquait un temple de Cérès où toutes les productions de l'automne placées devant les pieds de la statue se conservaient fraîches toute l'année.

A Tanagre, dans le temple de Bacchus, un triton sans tête était un grand sujet d'étonnement : on racontait que ce monstre avait poursuivi les femmes les plus considérables de Tanagre sur le bord de la mer ou qu'il avait attaqué les bestiaux et les barques. On s'en était rendu maître en mettant sur le rivage un vase rempli de vin : il s'était enivré et on l'avait tué. Mercure avait à Tanagre deux temples. Dans l'un il était honoré sous le nom de Criophorus (porte-bélier), parce qu'il avait détourné de la ville une maladie contagieuse en portant un bélier autour des murs. Le jour de la fête, le plus beau des adolescents faisait le tour de Tanagre en portant un agneau sur ses épaules.

« Les Tanagréens, dit Pausanias, me paraissent avoir réglé ce qui concerne le culte des dieux bien mieux que tous les autres Grecs. Leurs maisons sont séparées de leurs temples, qui sont à part dans un endroit pur et écarté du commerce des hommes. »

A peu près au milieu de la ville d'Anthédon, au pied du mont Messapius, était un temple des Cabires entouré d'un bois (¹), et près de là un temple de Cérès et de sa fille.

Thespies était située au pied du mont Hélicon.

De tous les dieux, l'Amour était celui pour lequel les Thespiens avaient le plus de vénération; ils en avaient une très-ancienne statue qui n'était autre chose qu'une pierre toute brute. Sur une de leurs places, on voyait une statue en bronze d'Hésiode, le temple de Vénus Melœnide, un théâtre, une Victoire en bronze, un petit temple des Muses renfermant une statuette en marbre.



Cabire nain avec le marteau et le crochet, ou sceptre. — Méd. du cabinet de M. Munster.

Héphœstus-Vulcain, ou cabire. — Choiseul-Gouffier, t. II.

De toutes les montagnes de la Grèce, l'Hélicon passait pour être la plus fertile et la mieux plantée d'arbres. On prétendait qu'elle ne produisait aucune plante ou racine pernicieuse pour les hommes, et que le venin même de ses serpents était presque sans danger.

En allant vers le bois consacré aux Muses, sur l'Hélicon, l'on trouvait la fontaine d'Aganipé que l'on disait être la fille du Permesse qui coulait aussi dans les environs. On avait sculpté au fond d'une grotte Euphême, nourrice des Muses, et Linus, à qui l'on offrait tous les ans des sacrifices funèbres. Dans le bois étaient les statues des Muses, d'Apollon et de Mercure, et deux statues de Bacchus, l'une de Lysippe, l'autre, un des chefs-d'œuvre de Myron. On avait aussi placé dans cet endroit les statues des grands poëtes : Thamyris, Arion, Sacadas d'Argos, Hésiode assis, Orphée entouré d'animaux féroces, etc. On voyait de plus sur l'Hélicon une statue d'Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée, portée par une autruche de bronze; une biche allaitant un petit enfant, fils d'Hercule; un bœuf; des trépieds. Le bois était à vingt stades de l'Hippocrène.

A Coronée, on remarquait un autel de Mercure Epimélius et un autel des Vents sur la place publique. Sur le mont Libéthrium, à environ quarante stades de cette ville, étaient les statues des Muses et des Nymphes surnommées Libéthrides. De l'autre côté du mont Haphystium, peu éloignée de Coronée, était située Orchomène, où l'on admirait un grand nombre de monuments (²), entre autres le temple des Grâces, celui de Bacchus, le tombeau de Mynias et d'Hésiode, le trésor de Mynias, édifice de forme circulaire en marbre, dont le faîte se terminait en une pointe qui n'était pas très-aiguë : la pierre qui terminait le sommet était, disait-on, la clef de tout l'édifice.

Lébadée, ville voisine des montagnes qui dominent le pays des Orchoméniens, ne le cédait en rien, sous le rapport des embellissements, aux villes les plus riches de la Grèce; elle n'était séparée du bois sacré de Trophonius que par la rivière Hercyna, qui a ses sources dans l'antre de ce héros (³).

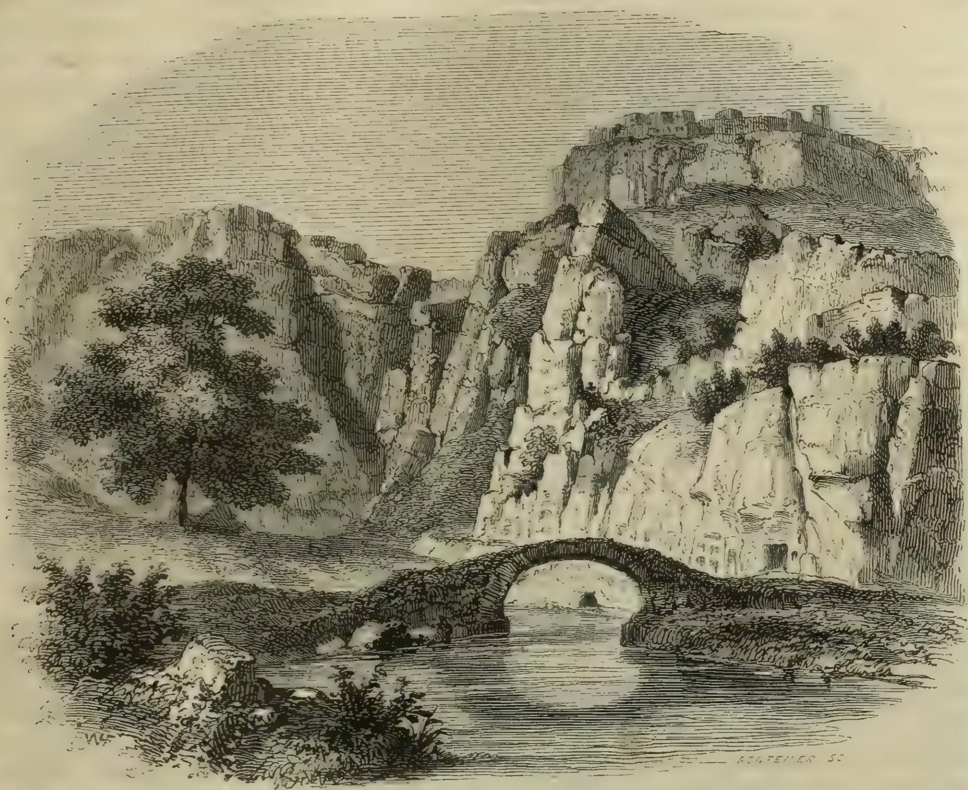
« Lorsque quelqu'un a résolu de descendre dans l'antre de Trophonius, dit Pausanias, il passe d'abord un nombre de jours déterminé dans un édifice qui est consacré à Agatho Dæmon (le bon génie) et à la bonne Fortune; tant qu'il y demeure, il s'abstient de différentes choses pour rester pur, entre autres de bains chauds, et il se lave dans la rivière Hercyna; mais il a en abondance de la viande des victimes, car celui qui veut consulter l'oracle est obligé de sacrifier à Trophonius et à ses enfants; en outre, à Apollon, à Saturne, à Jupiter roi, à Junon Héniochié et à Cérès surnommée Europé, qui était, à ce

(¹) Les cabires étaient des divinités très-mystérieuses; suivant plusieurs mythographes, les cabires étaient les ouvriers de Vulcain; suivant d'autres, c'étaient les corybantes, les curètes ou les dactyles. On leur rendait aussi des honneurs à Thèbes, à Pergame, à Berytos, à Lemnos, à Imbros et dans la Samothrace. Les initiés subissaient une sorte d'examen moral, et, si on les admettait, ils étaient purifiés de tous leurs méfaits antérieurs; on leur donnait un ruban de pourpre, dont ils se ceignaient le corps pour se garantir de tous les dangers auxquels on est exposé sur mer. (Voy. Guthberlet, *De mysteriis deorum cabirorum*, 1794; Haupt, *De religione cabiriaca*, 1834, etc.)

(²) On remarque trois styles différents des temps anciens dans les murs d'enceinte de l'acropole d'Orchomène.

(³) Trophonius était un architecte habile, fils d'un roi des Orchoméniens. On racontait de lui ce qu'Hérodote rapporte du voleur égyptien qui pénétra avec son frère dans un trésor, et coupa la tête de ce frère pour échapper aux soupçons (voy. p. 41). On lui rendait toutefois des honneurs divins parce que, dans un temps de sécheresse extrême qui désolait la Béotie, une voix sortie de l'antre où il était enseveli avait indiqué le moyen de faire cesser le fléau.

qu'ils disent, la nourrice de Trophonius. Un devin, présent à chacun de ces sacrifices, examine les entrailles des victimes et prédit, d'après leur inspection, à celui qui doit descendre, si Trophonius le



L'Antre de Trophonius ([1]).

recevra favorablement et avec indulgence : cependant les entrailles de toutes ces victimes ne font pas connaître d'une manière certaine les dispositions de Trophonius; mais dans la nuit même où l'on doit descendre, on sacrifie un bélier sur la fosse dont j'ai parlé, en invoquant Agamèdes, et l'on ne tient aucun compte des entrailles des victimes précédentes, si celles de ce bélier ne promettent pas la même chose : aussi, lorsqu'elles sont d'accord avec les autres, on descend rempli d'espérance, et cela se fait de la manière suivante.

» On vous conduit d'abord pendant la nuit à la rivière Hercyna ; arrivé là, deux enfants nés de citoyens, âgés environ de treize ans, qu'on nomme les mercures, vous lavent, vous oignent d'huile, et font tout ce qui est de leur ministère. Les prêtres vous prennent ensuite et vous conduisent, non à l'oracle, mais à des fontaines qui sont très-près l'une de l'autre; il faut que vous buviez premièrement de l'eau appelée

([1]) Au bas des rochers escarpés de la citadelle de Lébadée, aujourd'hui nommée Médeiah, descend un ravin étroit au fond duquel se trouve l'antre de Trophonius. Cet antre est une ouverture circulaire au milieu d'une foule de petites niches destinées sans doute à des *ex-voto*, et où devaient probablement se trouver les tableaux qui faisaient connaître les secours efficaces et miraculeux dont on était redevable à Trophonius. A droite, au-dessus du pont, apparaît l'entrée de la grotte taillée dans le rocher et décorée intérieurement d'une peinture représentant des ornements de fleurs. Un escalier conduit à la chambre où devaient se préparer convenablement ceux qui venaient interroger l'oracle. Là se trouvent pratiquées dans le mur qui communique avec l'oracle souterrain quelques ouvertures imperceptibles, par lesquelles les prêtres pouvaient faire apparaître des visions et entendre des voix aux interrogateurs endormis dans la grotte. Sur les côtés, de plus grandes niches que celles de l'entrée étaient sans doute destinées à des images de dieux. Une source qui s'échappe d'un bassin, devant la salle des préparations, est probablement le Léthé. La source Mnémosyne serait celle qui coule dans le ravin et se jette, ainsi que la première, dans la rivière d'Hercyna. Au-dessus de l'antre s'élève un âpre rocher sur lequel s'avancent les murs de la citadelle.

eau de Léthé (de l'oubli), pour vous faire oublier tout ce dont vous vous êtes occupé jusqu'alors; vous buvez après l'eau de Mnémosyne, pour bien vous rappeler ce que vous verrez en descendant; vous regardez ensuite une statue qui est, à ce qu'on dit, l'ouvrage de Dédale (les prêtres ne la montrent qu'à ceux qui doivent pénétrer dans l'antre de Trophonius). Après avoir vu cette statue, lui avoir adressé vos hommages et vos vœux, vous allez à l'oracle revêtu d'une tunique de lin, ceint de bandelettes par-dessus et chaussé d'une manière particulière au pays.

» L'oracle est sur la montagne qui domine le bois sacré; c'est une plate-forme ronde de marbre blanc, qui est à peu près de la grandeur d'une petite aire : elle a deux coudées de haut; sur les bords de la plate-forme sont des barreaux de bronze réunis par une ceinture du même métal; c'est entre ces barreaux que sont pratiquées les portes.

» Il y a dans l'intérieur une ouverture qui n'est pas l'ouvrage de la nature, mais qui a été construite avec beaucoup d'art et de régularité, et qui ressemble à un four; son entrée a, autant qu'on peut le conjecturer, quatre coudées de diamètre, et elle ne paraît pas avoir plus de huit coudées de profondeur : il n'y a point d'escalier pour arriver au fond.

» Lorsque quelqu'un veut pénétrer dans l'antre de Trophonius, on lui apporte une échelle étroite et légère; en descendant vous trouvez, entre le sol et l'édifice, un trou qui a deux spithames de large, et, à ce qu'il paraît, un spithame de haut; celui qui est descendu se couche sur le carreau, et tenant à chaque main un gâteau pétri avec du miel, il met ses pieds dans cette ouverture et cherche à y entrer jusqu'aux genoux; aussitôt qu'ils y sont, le corps est entraîné avec autant de violence et de rapidité que l'est un homme par un de ces tourbillons que forment les fleuves les plus grands et les plus rapides. Ceux qui de là sont parvenus au fond de l'antre secret n'apprennent pas tous l'avenir de la même manière; il y en a, en effet, qui voient ce qui doit leur arriver, et d'autres qui l'apprennent par ce qu'ils entendent; on remonte par l'ouverture qui a servi pour descendre, et on en ressort les pieds les premiers.

» On dit qu'aucun de ceux qui y sont descendus n'y est mort, excepté un certain garde du corps de Démétrius, qui n'avait observé, à ce qu'on prétend, aucune des cérémonies en usage autour du temple, et dont l'intention n'était pas de consulter le dieu, mais qui espérait emporter beaucoup d'or et d'argent de l'antre secret; on assure aussi que son cadavre fut trouvé dans un autre endroit, et qu'il ne fut pas rejeté par l'ouverture sacrée. On raconte beaucoup d'autres choses au sujet de cet homme; je ne rapporte que ce qu'il y a de plus remarquable.

» Les prêtres s'emparent de nouveau de celui qui est sorti de l'antre de Trophonius, et, après l'avoir placé sur ce qu'on appelle le trône de Mnémosyne, qui est à peu de distance de l'antre secret, ils l'interrogent sur ce qu'il a vu et entendu, et, lorsqu'ils l'ont appris, ils le remettent entre les mains de ses amis qui l'emportent, encore tout épouvanté et méconnaissable tant à lui-même qu'à ses proches, dans le temple d'Agatho-Dæmon et de la bonne Fortune, où il avait demeuré précédemment. On recouvre cependant plus tard sa raison, ainsi que la faculté de rire.

» Je raconte tout cela, non d'après des ouï-dire, mais pour avoir vu des gens qui avaient consulté l'oracle de Trophonius, et pour l'avoir consulté moi-même. Ceux qui sont entrés dans l'antre de Trophonius sont obligés d'y consacrer un tableau sur lequel est écrit ce qu'ils ont vu ou entendu; on y voit encore le bouclier d'Aristomène. »

En arrivant à la ville des Chéronéens, limitrophes des Lébadiens, on trouvait le polyandrum, où sont enterrés les Thébains qui avaient péri en combattant contre Philippe : ce monument était surmonté d'un lion (¹). A Chéronée, on rendait un culte particulier au sceptre que Vulcain avait fabriqué pour Jupiter et qu'ils nomment Dory.

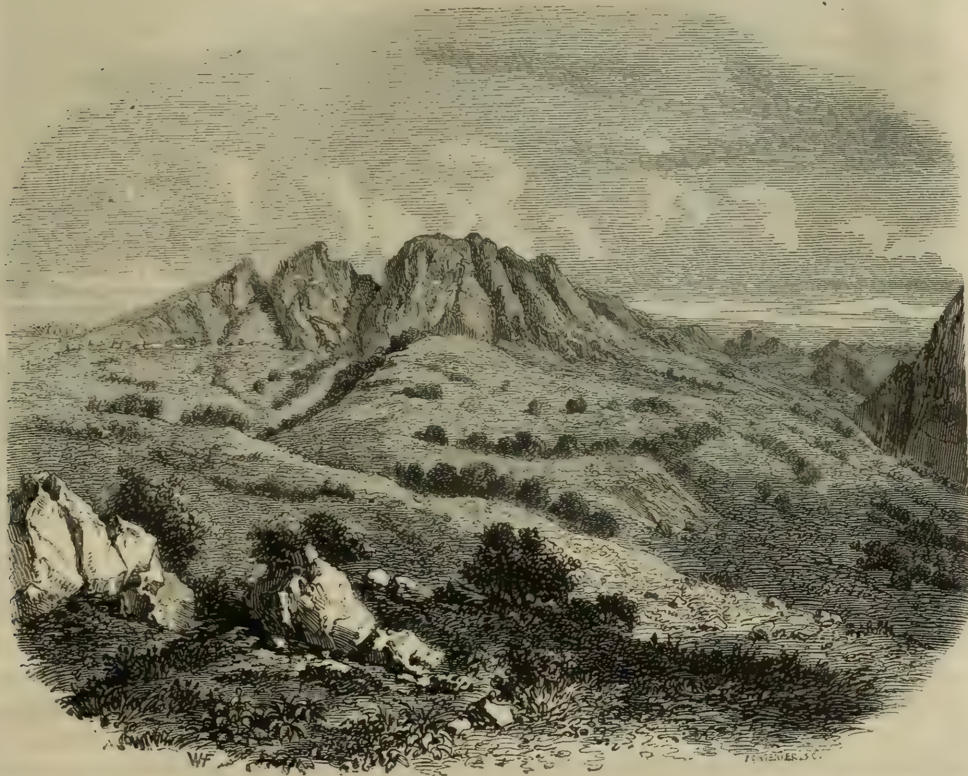
On fabriquait dans cette ville des huiles odorantes qu'on tire du lis, de la rose, du narcisse et de l'iris; ces huiles servaient de remèdes contre certaines douleurs. « Quant à l'huile de rose, dit Pausanias, si vous en frottez les statues en bois, elle les préserve de la pourriture. L'iris est une plante qui croît dans les marais; elle est de la même grandeur que le lis, mais elle n'est pas blanche et a beaucoup moins d'odeur. »

(¹) Les débris de ce lion colossal existent encore. (Voy. *la Grèce*, par M. Pouqueville, pl. 59.)

PHOCIDE.

Le Phocidum; le chemin Fourchu; ville et temple de Delphes; jeux Pythiques; l'antre de Corcyre; fête d'Isis; Anticyre. — La Phocide touchait à la mer de deux côtés; savoir : vis-à-vis le Péloponèse, par Cirrha, le port de Delphes; et vers la Béotie, par la ville d'Anticyre; du côté du golfe Lomiaque, elle était séparée de la mer par les Locriens Hypochémidiens, qui avoisinaient la Phocide de côté-là.

Sur le chemin de Daulès à Delphes (¹) on trouvait le Phocidum, où s'assemblaient les députés des Pho-



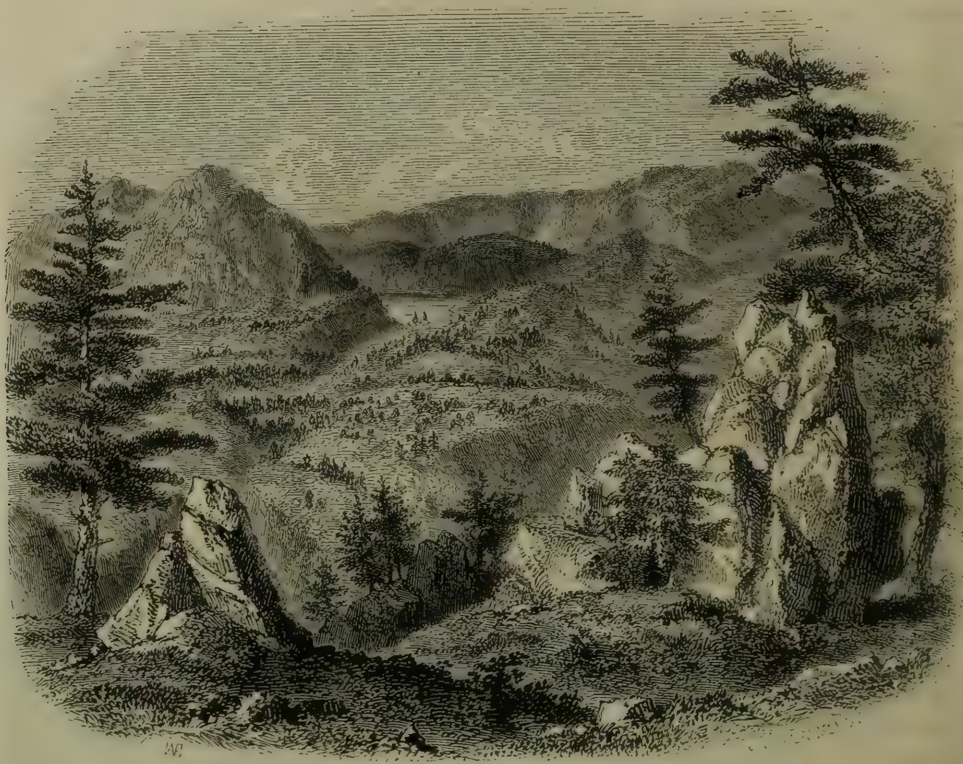
Vue de Delphes.

céens, et, plus loin, le carrefour appelé le chemin Fourchu, où Œdipe s'était souillé du meurtre de son père et où l'on avait élevé un tombeau à Laïus et à son domestique; à partir de là, la route devenait roide et difficile.

Suivant la tradition, le premier temple élevé à Delphes en l'honneur d'Apollon avait été une cabane faite de branches de lauriers apportées de Tempé; le second temple avait été fabriqué par des abeilles avec leur cire et leurs propres ailes; le troisième était d'airain; le quatrième, construit en marbre, avait été brûlé dans la première année de la 58ᵉ olympiade. Le cinquième, enfin, avait été bâti par le soin des amphictyons, avec l'argent consacré au dieu : Spintharus, Corinthien, en avait été l'inventeur.

(¹) Rien ne produit plus d'effet que les approches de Delphes, dit Ed. Dodwell. L'aspect imposant et vraiment théâtral du lieu où elle était située, son ancienne célélébrité, ses ruines, sa misère, font éprouver les impressions les plus vives et les plus opposées... Le plus celèbre de ses monuments, le temple d'Apollon, s'est évanoui comme un songe.

On prétendait qu'en cet endroit il avait existé autrefois une ville bâtie par Parnassus, fille de la nymphe Cléodora, d'où l'on avait appelé le mont Parnasse et la forêt Parnassia. A cette première cité, sub-



Le Bois des Muses.

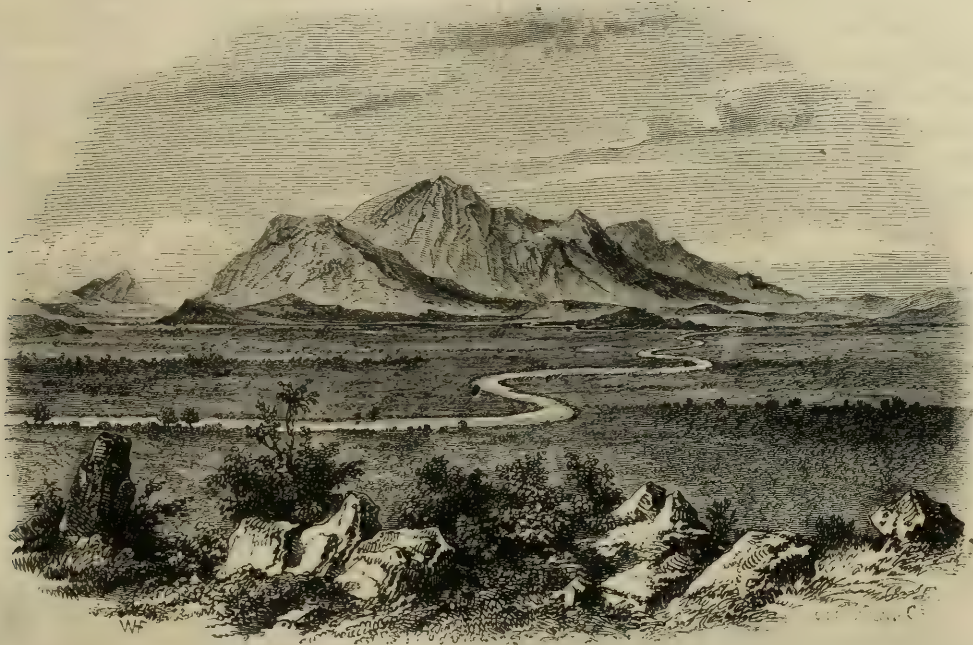
mergée dans le déluge de Deucalion, avait succédé la ville fondée par Delphus, fils d'Apollon. Dans la suite, on avait ajouté au nom de Delphes celui de Pytho, en mémoire soit de Pythus, fils de Delphus, soit du serpent Pytho qui, percé par les flèches d'Apollon, avait pourri en cet endroit (*pythesthai* signifiait autrefois pourrir).

Le plus ancien concours établi à Delphes avait été le chant de l'hymne en l'honneur du dieu, accompagné de la cithare : c'était au temps d'Orphée et de Musée qui, tous deux, s'étaient abstenus de disputer le prix; Chrysothomis de Crète avait été vainqueur (1). Plus tard, on avait établi successivement le prix pour le chant accompagné de la flûte (aboli depuis), un prix pour la flûte, un prix pour les exercices des athlètes semblables à ceux d'Olympie, sauf que l'on n'admit point les chars à quatre chevaux et que l'on ajouta la course du dolichus et celle du diaulas pour les enfants; plus tard encore, les courses à cheval, le jeu de la cithare sans chanter, la course avec les armes, le pancrace des enfants, la synoris attelée de poulains, les poulains courant à nu, etc.

En entrant dans la ville de Delphes, on trouvait plusieurs temples à la suite les uns des autres. Parmi les statues élevées au parvis du temple de Minerve Pronœa il y en avait une qui était une offrande des Marseillais.

(1) On croit que les jeux Pythiques ou Pythiens avaient lieu au printemps. Ils duraient plusieurs jours (Sophocle, *Élect.*, 690, etc.). C'était surtout le concours musical qui les rendaient célèbres. Ces solennités attiraient un nombre extraordinaire de spectateurs. Les théories ou députations envoyées par les Athéniens étaient très-brillantes. Héliodore a donné une description merveilleuse d'une théorie des Thessaliens (*Aeth*, ij, 34).

En remontant du gymnase vers le temple, on voyait, à droite du chemin, la fontaine Castalie, dont l'eau était très-agréable à boire ([1]).



Le Mont Parnasse.

La ville de Delphes était entièrement en pente, ainsi que l'enceinte consacrée à Apollon. Cette enceinte occupait un très-grand espace dans la partie de la ville et était coupée par beaucoup d'issues : elle était remplie de riches offrandes de toutes sortes.

Les deux sentences : Connais-toi toi-même et Rien de trop, attribuées aux sept sages, avaient été tracées dans le parvis du temple.

En sortant du temple, on trouvait une enceinte dans laquelle était le tombeau de Néoptolème; un peu au-dessus, on voyait une pierre qui n'était pas très-grande et sur laquelle on versait tous les jours de l'huile : les jours de fête, on y mettait de la laine non lavée. La tradition était que cette pierre était celle que l'on avait donnée à Saturne, au lieu de son fils, et qu'il avait rejetée.

En revenant comme pour aller au temple, on remarquait, au-dessus de la fontaine Cossotis, un édifice renfermant des tableaux de Polygnote offerts par les Cnidiens. « Les Delphiens, dit Pausanias, donnaient à cet édifice le nom de lesché, parce que c'était là qu'on se réunissait anciennement, soit pour parler de choses sérieuses, soit pour y faire des contes ([2]). » Dans l'Odyssée, Mélanthus dit à Ulysse : « Au lieu de tant jaser ici, tu devrais être à dormir dans quelque forge ou dans quelque lesché. »

A 60 stades au-dessus de Delphes, en montant au sommet du Parnasse, on trouvait l'antre Corycien. « On peut y marcher presque partout sans flambeau, dit Pausanias; la voûte en est suffisamment élevée au-dessus du sol, et on y trouve beaucoup de sources, mais il découle encore une bien plus grande quantité d'eau de la voûte, de sorte qu'à terre on en aperçoit des traces à chaque pas. Les habitants du

Le vainqueur recevait comme prix une couronne de laurier, et, de plus, comme à Olympie, une palme symbolique; il avait enfin le droit de se faire élever une statue dans la plaine de Crissée.

On donnait aussi le nom de Pythiens à des jeux célébrés en l'honneur d'Apollon, dans un grand nombre de villes grecques : aussi voit-on souvent que lorsqu'il est fait mention des grands jeux Pythiens, on ajoute *en Delphois* (à Delphes).

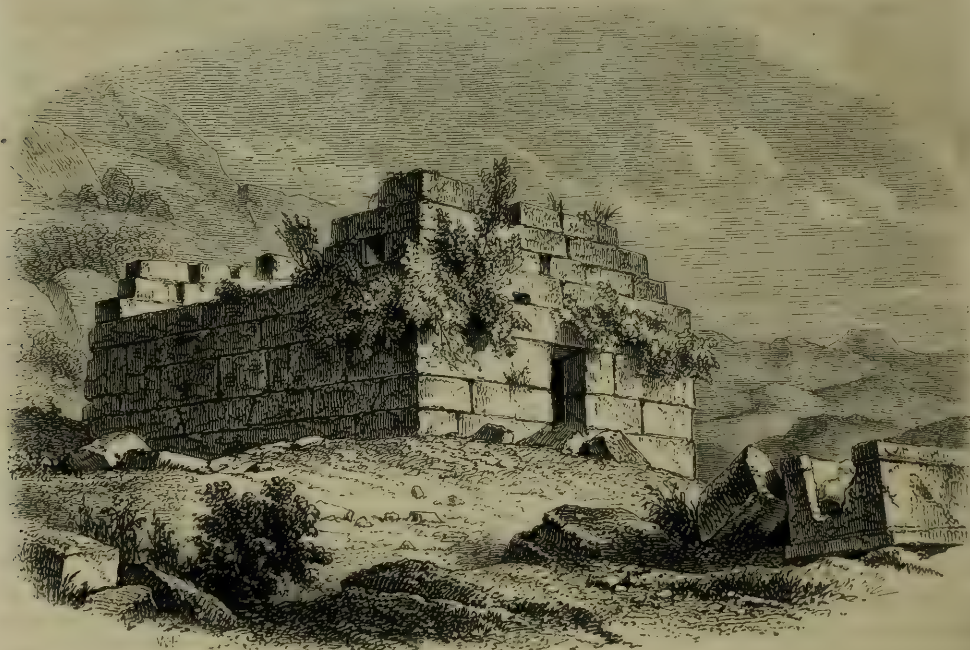
([1]) On a publié une vue de cette fontaine dans le tome Ier du *Magasin pittoresque*, p. 353.

([2]) Voyez la note 2, p. 317. Pausanias donne une description très-étendue de toutes les peintures de ce *lesché*.

Parnasse croient que cet antre est plus particulièrement consacré aux nymphes et au dieu Pan. De l'antre Corycien jusqu'aux sommets du Parnasse, le chemin est très-difficile, même pour un homme bien dispos. Ces sommets sont, en effet, au-dessus des nues, et c'est là que les Thyiades se livrent à leur folie en l'honneur d'Apollon et de Bacchus. »

Tithorée était une ville peu importante, située à 80 stades de Delphes. Tous les ans, les Tithoréens célébraient deux fois une grande fête en l'honneur d'Isis. A cette occasion, il y avait un grand marché d'esclaves, de bestiaux, de vêtements et de bijoux d'or et d'argent. Les gens riches offraient en sacrifice des bœufs et des cerfs; ceux qui ne l'étaient pas offraient des porcs, des moutons ou des chèvres. Avant de jeter ces victimes sur le bûcher, dans le sanctuaire, on les liait, à la mode égyptienne, avec des bandelettes de lin ou de byssus. L'huile produite par le pays de Tithorée servait à la composition de toutes sortes d'huiles odoriférantes, et on en portait à Rome pour l'empereur.

Élatée était, après Delphes, la plus grande de toutes les villes de la Phocide. On y voyait un cippe sur lequel était représenté Élatus, fils d'Arcas, un temple et une statue d'Esculape, un théâtre et une ancienne statue de Minerve en bronze. A vingt stades était le temple de Minerve Cranæa, dont le prêtre était un enfant impubère qui vivait pendant cinq ans dans le temple et s'y baignait dans une espèce de baquet, « suivant l'ancienne manière, » dit Pausanias.



Ancien Sépulcre sur la route de Delphes à Cirrha ([1]).

Anticyre, située sur le golfe de Corinthe, portait autrefois le nom de Cyparissus. Les montagnes pierreuses qui dominaient cette ville produisaient l'ellébore noir et blanc, dont la racine était employée comme remède.

« Il y avait 60 stades de Delphes à Cirrha, qui était le port de cette ville; en descendant dans la plaine, on trouvait l'hippodrome où se faisaient les courses de chevaux pour les jeux Pythiques.

» J'ai parlé du Taraxippus d'Olympie dans mon livre sur l'Élide, dit Pausanias; l'hippodrome consacré à Apollon n'est pas non plus lui-même exempt des accidents qui troublent quelquefois ceux qui se livrent aux exercices des chevaux, la fortune se plaisant, dans toutes choses de la vie, à distribuer

([1]) Les sarcophages que l'on rencontre sur la route de Cirrha ou Crisso à Delphes sont ouverts et brisés.

aux hommes et les biens et les maux; on n'attribue cependant l'effroi qu'éprouvent les chevaux dans cet hippodrome ni à aucun héros ni à aucune autre cause occulte.

» La plaine qui est entre Delphes et Cirrha était absolument nue, et l'on ne pouvait y planter aucun arbre, soit à cause de quelque imprécation, soit qu'on sût que la terre n'était pas propre à les nourrir. »

Pausanias donne d'autres détails sur différentes villes de la Phocide; il décrit Bulis et les habitants de son canton qui vivaient de la pêche des coquillages à pourpre; Cirrha, port de Delphes, et son cirque pour les chevaux; Amphisse, Æanthia et Naupacte, où les veuves s'adressaient à Vénus pour obtenir des maris. Puis sa relation s'arrête brusquement et sans réflexions après la description de cette dernière ville, ce qui permet de supposer qu'on ne possède point son ouvrage tout entier.

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — *Ellados periégésis (Græciæ descriptio)*, édition princeps publiée chez les Aldes, par Marc Musurus, Venise, 1516, in-folio; — édition de J. Kuhnius, avec notes de Guillaume Xilander, Frédéric Silburgius, etc., Leipsick, 1696; — édition de Facius, Leipsick, 1794-97; — édition de Schæffer, Leipsick, 1818; — édition de Clavier, Paris, 1814-21 (21 vol. in-8); — édition de L. Dindorf, dans la *Bibliothèque grecque* de F. Didot, Paris, 1845.

Traductions; Commentaires; Ouvrages a consulter. — *Pausanias*, ou *Voyage historique de la Grèce*, traduit en français par l'abbé Nic. Gédoyn, 1731, Amsterdam, 1733, 4 vol.; — deuxième édition revue par Pencelin, 6 vol. in-8. — *Description de la Grèce*, de Pausanias, trad. avec le texte grec collationné sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, par Clavier, Paris, 1814-23, 6 vol. et 1 vol. de supplément; — en italien, par Bonacciuoli, Mantoue, 1597, in-4. — *Descrizione della Grecia di Pausania*, Nibby, 1817; — en anglais, par Th. Taylor, Londres, 1793 et 1794; — en allemand, par Goldhagen, 2e éd., Berlin, 1798.

Romulus Amasceus et F. Sylburgius, *De veteris Græciæ regionibus Commentarii*, Francfort, 1624. — Schubart et Walz, *Descriptio Græciæ*, Leipsick, 1838-39. — Preller, *De locis aliquot Pausaniæ disputatio brevis*, 1840. — Imm. Bekker, *De situ Græciæ*, Berlin, 1826-22. — Kœnig, *De Pausaniæ fide et auctoritate*, Berlin, 1832.

C.-G. Heyne, *Ueber den Kasten des Cypselus*, etc., Gœttingue, 1770. — Schwarze, *De sacris trium antiquissimarum musarum, vel servandis, vel instaurandis ad Pausaniam*, etc., 1790-91. — J. F. Facius, *Pausaniæ Græciæ Descriptio* (grec et latin), Leipsick, 1794-1818. — L. Volkel, *Ueber den grossen Tempel und die Statue des Jupiters zu Olympia*, Leipsick, 1794. — F. et J. Riepenhausen, Peintures de Polygnote à Delphes, dessinées et gravées d'après la description de Pausanias, Gœttingue, 1805. — C.-God. Siebelis, *Græciæ descriptio*, 5 vol., Leipsick, 1822-28 : *Pauca ad Pausaniæ locum*, etc.; *Questio de Pausaniæ periegetæ patria*, etc.

Leake, *Topog. of Athens*. — Quatremère de Quincy, *Jupiter Olympien*. — E. Curtius, *die Acropolis von Athen* (avec lithograph.), Berlin, 1844; *Peloponnesos ein Historich-Geographische Beschreibung der Halbinsel*, Gotha, 1852. — Bronsted, *Voyages et recherches en Grèce; Mém. sur les vases panathénaïques*. — Choiseul-Gouffier, *Voyage en Grèce*. — Clarac, *Manuel de l'hist. de l'art*, etc. — J. H. Krause, *Ellenica; die Gymnastick und Agonistick der Hellenen*, etc. — Cousinery, *Médailles achéennes*. — Ed. Dodwell, *A classifical and topographical tour through Greece*, etc. — Dubois-Maisonneuve, *Introd. à l'étude des vases peints*. — Gell (W.), *Argolis*. — Raoul Rochette, *Peint. ant. inéd.*, etc. — Stuart, *Antiquités d'Athènes*. — Cockerell, *Antiquités d'Athènes*. — Gerhard. *Antik. Bildwerk*. — *Instit. di corr. arch. di Roma*. — *Monuments inédits de l'Inst. de correspondance archéologique*. — Alex. de Laborde, *Vases du comte de Lamberg*. — Landon, *Numism. d'Anacharsis*. — Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*. — Tischbein, *Peintures de vases*, etc. — Guigniaut et A. Maury, *Nouvelle Galerie mythologique*. — Meiners, *Histoire des arts de la Grèce*. — Muller et Œsterley, *Monuments de l'art antique*, etc. — Panofka, *la Vie des anciens, les Asclépiades*, etc. — Blouet et Bory de Saint-Vincent, *Expédition scientifique de Morée* et *Atlas*. — Ch. Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*. — Poucqueville, *la Grèce (Univers pittoresque)*. — Millin, *Monuments inédits; Peintures de vases*, etc. — Millingen, *Vases de la coll. Coghill; Peintures de vases*, etc. — *Nouvelles Annales archéologiques*. — Kiepert, *Atlas topographique et historique de la Grèce ancienne*, etc., Leipsick, 1846. — Strabon, *Géographie*, éd. de Gust. Kramer. — Gosselin, *Géographie des Grecs analysée*, etc. — C. Mannert, *Géographie der Griechen und Rœmer*. — J.-A. Cramer, *Description of ancient Greece*. — Hoffmann, *la Grèce et les Grecs dans l'antiquité*. — Fél. Ansart, *Essai de géographie historique*. — Neigebaur et Aldenhoven, *Manuel du voyageur en Grèce*. — Visconti, *Iconographie grecque*. — Winckelmann, *Monum. inéd.*, etc. — C. Thirlwall, *History of Greece*, trad. par Adolphe Joanne. — Letronne, *Notes pour l'Histoire ancienne de Rollin; Lettres d'un antiquaire à un artiste*, etc. — *Archives des missions scientifiques et littéraires*. — Buchon, *la Grèce continentale et la Morée*. — William Smith, *Dictionnaire des ant. grecques et romaines*. — Stackelberg, *la Grèce; Sépulcres des Hellènes*. — *Annales de l'Inst. arch. de Rome*. — Inghirami, *Monum. etrusch.* — *The inedited antiquities of Attica, by the Society of dilettanti.*

FA-HIAN,

VOYAGEUR CHINOIS.

[Fin du quatrième siècle après Jésus-Christ. — Années 399-414.]

L'an 399 de notre ère, un samanéen ou moine chinois, dont le nom religieux était Fa-hian (1), entreprit de faire un voyage dans les contrées situées à l'ouest de la Chine. Son but était de remonter aux sources primitives de la doctrine bouddhique pour y puiser les saines traditions, et d'arriver à la possession des livres où elle était enseignée afin de les faire servir à une régénération de la foi lorsqu'il reviendrait dans sa patrie (2).

Il n'était pas le premier qui eût conçu cette pensée et qui se fût dévoué à l'accomplir. Un autre chinois, nommé Chi-tao-'an, entré dans la vie religieuse en l'année 316, avait parcouru, avec la même intention, une grande partie de l'Inde, et avait rédigé un journal de son voyage sous le titre de *Description des contrées occidentales* : il paraît certain que ce livre est perdu.

Heureusement le texte de la relation écrite par Fa-hian a été conservé (3) : c'est un monument d'autant plus précieux qu'il nous transporte en dehors de notre point de vue exclusif de la civilisation occi-

(1) Ce qui signifie *manifestation de la foi.* M. Stanislas Julien écrit Fa-hien.

(2) Il est maintenant incontesté que la religion bouddhique a été fondée au sixième siècle avant l'ère chrétienne.

C'est de toutes les religions de notre globe celle qui a le plus de disciples.

Son fondateur était un jeune prince de Kapilavastou, nommé Siddhartha, appartenant à la famille des Sakyas. Après avoir été élève des brahmanes, il répudia leur doctrine, se retira du monde et prit le nom de Sakya-mouni ou Cakyamouni, c'est-à-dire *celui des Sakyas qui s'est fait solitaire.* On lui donna plus tard le surnom de Bouddha, ce qui signifie *savant, éclairé* (ou sage, prophète). Suivant la tradition la plus générale, trois autres bouddhas ou prophètes avaient paru avant lui.

Sakya-mouni n'a jamais prétendu être un dieu. Il enseignait une morale pure et prêchait d'exemple. Son cousin germain, Ananda, était le plus chéri de ses disciples : cinq autres apôtres s'étaient unis à lui.

Les préceptes fondamentaux de sa doctrine se réduisent aux cinq suivants : — Ne pas tuer ; — Ne pas voler ; — Ne pas manquer à la foi conjugale ; — Ne pas mentir ; — Ne pas boire de liqueurs enivrantes.

Les perfections recommandées aux fidèles sont : la vertu, la science, l'énergie, la patience et la charité.

Après la mort du Bouddha, une assemblée des religieux bouddhiques, au nombre de 500, décida qu'il était nécessaire d'assurer l'orthodoxie du dogme et de la morale en les précisant sous une forme écrite. Ils firent donc rédiger par trois d'entre eux trois livres qui sont appelés métaphoriquement les trois Corbeilles (Tripitaka) ; ce sont : la métaphysique (Abhidharma), les discours du maître (Soutras), la discipline (Vinaya).

Cent dix ans après, un second concile modifia le dogme, et ses prescriptions furent observées pendant trois siècles

Enfin, un siècle environ avant l'ère chrétienne, un troisième et dernier concile développa les anciens préceptes.

La hiérarchie bouddhique est fondée sur le mérite et ne tient aucun compte de la fortune ni de la naissance ; elle consacre en principe l'égalité des hommes, en d'autres termes l'abolition des castes, ce qui explique en partie son immense succès.

M. Abel Rémusat a retrouvé la liste des trente-trois premiers patriarches bouddhiques qui ont succédé à Sakya-mouni et ont maintenu la tradition, transmise aux maîtres de la doctrine du cinquième au treizième siècle, et aux grands lamas depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours.

Le bouddhisme était depuis longtemps la religion dominante en Chine, lorsque, dans l'année 61 de notre ère, l'empereur Mingti lui donna une sorte de consécration officielle en l'adoptant.

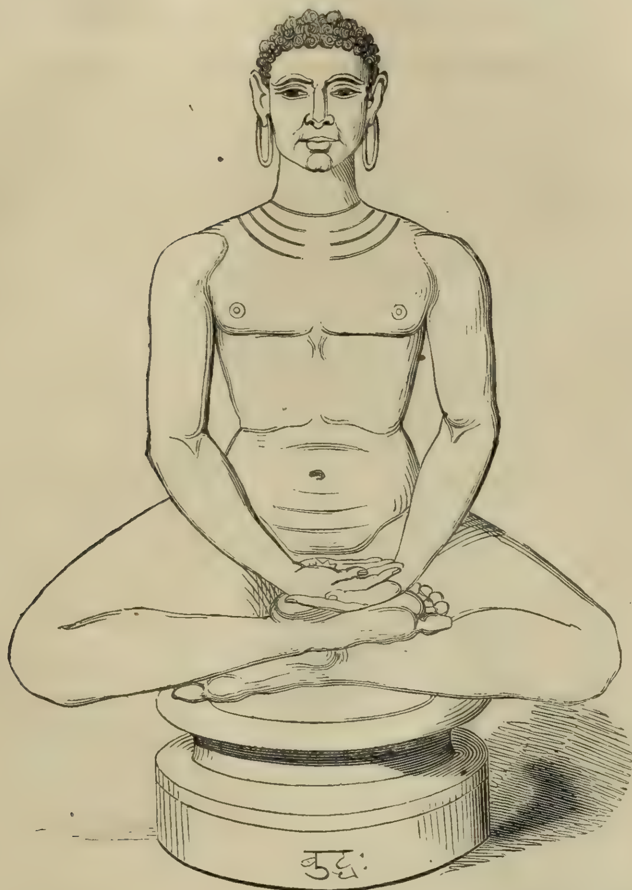
(3) Le texte chinois de cette relation, imprimé plusieurs fois, est intitulé de diverses manières : *Fo-koue-ki (Mémoire sur les royaumes de Bouddha); Fa-hien-tch'ouen (Histoire de Fa-hien); Fa-hien-hing-tch'ouen (Histoire du voyage de Fa-hien.)*

Voici le titre de la traduction française qui nous permet de faire connaître ce curieux voyage à nos lecteurs :

« *Foë-kouë-ki*, ou Relation des royaumes buddhiques; voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, » exécuté à la fin du quatrième siècle, par Chy-fâ-hian, traduit du chinois et commenté par M. Abel Rémusat; ouvrage » posthume revu, complété et augmenté d'éclaircissements nouveaux par MM. Klaproth et Landresse. — Paris, imprimerie » royale, 1836; — in-4° de 424 pages avec une carte et quatre planches. Chez B. Duprat, cloître Saint-Benoît. »

M. Abel Rémusat avait traduit presque complétement le *Foë-kouë-ki* et avait commenté plus de la moitié du texte, lorsqu'il fut surpris par une mort prématurée (1832). On confia le soin de continuer son œuvre à MM. Klaproth et Landresse. M. Klaproth fut lui-même enlevé à la science (août 1835) avant d'avoir mené à fin sa part de collaboration. M. Landresse, aujourd'hui bibliothécaire de l'Institut, resta donc seul chargé d'achever cet important travail, et l'on doit à ce

dentale, et nous initie à une manière de sentir et de parler différente de celle des voyageurs grecs et romains.



Sakya-mouni ou le Bouddha de la période actuelle. — D'après la statue de marbre blanc conservée dans le Muséum d'India-House. (Voy. Moor, *Hindu Pantheon*.)

savant, non-seulement toutes les notes des derniers chapitres, mais encore un remarquable mémoire qui, sous forme d'introduction, précède la traduction de M. Abel Rémusat. Parmi les notes, plusieurs sont signées E. B. (Eugène Burnouf).

M. Stanislas Julien a signalé quelques erreurs dans la traduction du *Foë-kouë-ki*, erreurs inévitables à l'époque où cette œuvre difficile a été entreprise. Une des plus grandes difficultés était que le texte de la relation, soit de Fa-hian, soit de Hiouen-thsang, est rempli « de noms indiens de lieux, d'hommes et de choses, figurés par des sons chinois dont la valeur phonétique n'avait pas encore été déterminée à l'aide d'exemples corrects et par une méthode régulière. » Nous invitons donc les lecteurs qui désireraient étudier d'un peu plus près la relation de Fa-hian, traduite et annotée par MM. Abel Rémusat, Klaproth et Landresse, à la rapprocher du livre intitulé :

« *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde* depuis l'an 629 jusqu'en 645, par Hoeï-li et » Yen-thsong ; suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang, tra- » duite du chinois par Stanislas Julien, membre de l'Institut de France, etc. » — Paris, 1853, chez Benjamin Duprat, libraire de l'Institut, de la Bibliothèque impériale, etc.

Le voyage de Hiouen-thsang fut entrepris dans la même intention que celui de Fa-hian. « J'ai su de bonne heure, dit Hiouen-thsang, que jadis le Bouddha, né dans l'Occident, a légué sa doctrine qui s'est propagée dans l'Est (en Chine); mais comme les textes précieux qui en renferment les principes étaient arrivés jusqu'à nous mutilés et incomplets, je me suis préoccupé longtemps de l'idée d'aller les chercher au loin, sans prendre aucun souci de ma vie... J'ai traversé des plaines immenses de sable mouvant; j'ai franchi les hauteurs gigantesques des montagnes neigeuses; j'ai traversé les passes escarpées des portes de fer et les flots impérieux de la mer chaude (du lac Temourtou). »

Ce fut, suivant la supputation chinoise, dans la troisième année de la période Long'an des Tsin (l'an 399), que Fa-hian partit de Tchhang'an, la ville du *repos perpétuel* ([1]). Il avait associé à son entreprise plusieurs moines, Chinois comme lui, entre autres Tao-tching, *ornement de doctrine*, Hoeï-king, *éclat d'intelligence*, Hoeï-ing, *correspondance de perspicacité*, Hoeï-wei, *éminence de perspicacité*.

Ils traversèrent la montagne Loung, le royaume du prince Khian-koueï, une grande chaîne de monts aux cimes couvertes de neige, et arrivèrent ensuite au pays de Tchang-y (aujourd'hui Kant-cheou), qui était alors en proie à la guerre civile. Des bandes de pillards infestaient les routes. Cependant le roi protégea les pèlerins et les pria de rester quelque temps près de lui. Leur petite troupe s'augmenta même en cet endroit d'un certain nombre d'autres samanéens, parmi lesquels Fa-hian cite Pao-yun, *nuages divins*, Tchi-yan, *majesté de la prudence*, Hoeï-kian, *réserve de perspicacité*, Seng-chao, *connexion des religieux*, Seng-king, *éclat des religieux*. Ils se dirigèrent tous ensemble vers Thun-houang. Là ils rencontrèrent des retranchements qui s'étendaient environ à 80 *li* ([2]) de l'est à l'ouest, et à 40 *li* du sud au nord. Ils y firent un séjour de plus d'un mois. Ensuite Fa-hian et cinq autres partirent devant, à la suite de quelques ambassadeurs. Ils avaient à traverser le *fleuve de sable* ([3]), ce qui avait éveillé la sollicitude du gouverneur de Thun-houang : il leur avait fourni les choses les plus nécessaires pour subir heureusement les épreuves de ce dangereux passage.

« Il y a dans ce fleuve de sable, dit Fa-hian, de mauvais génies, et des vents si brûlants que, quand on vient à les rencontrer, on meurt et que personne n'en réchappe. On ne voit ni oiseaux voler en haut, ni quadrupèdes marcher en bas. De tous côtés, et jusqu'où la vue peut s'étendre, si l'on cherche le lieu propre à traverser, on n'aperçoit pour le faire reconnaître que les ossements de ceux qui y ont péri, et qui seuls peuvent servir d'indices. »

Après dix-sept jours de marche, les religieux atteignirent le royaume de Chen-chen, pays qui était situé aux environ du lac de Lobe.

« Ce royaume est un pays montueux et très-inégal. La terre y est maigre et stérile. Les mœurs des habitants, leurs habillements, sont grossiers et semblables à ceux de la terre de Han (la Chine) ([4]); la seule différence est dans l'usage du feutre et des étoffes. Le roi de ce pays honore la loi (bouddhique). Il peut y avoir dans ses États environ quatre mille religieux, tous attachés à l'étude de la *petite translation* ([5]). Les laïques, dans tous ces royaumes, aussi bien que les cha-men (samanéens, religieux), pratiquent tous la loi de l'Inde, avec des différences qui tiennent à plus ou moins de grossièreté ou de raffinement.

» A partir de ce point, tous les royaumes que l'on trouve en voyageant à l'Occident ressemblent plus ou moins à celui-ci : seulement chaque royaume a une langue barbare qui est différente ([6]);

([1]) Dans le Chen-si, département occidental. Voici, du reste, un résumé de l'itinéraire suivi par Fa-hian :

« Il sortit de la Chine du côté de l'occident et se dirigea, à travers la Tartarie, vers le haut Indus. Il visita, au nord du lac de Lob, Kao-tchang, devenu depuis le siége de la puissance des Ouigours; se rendit dans le royaume actuel de Kaboul, en suivant les bords du fleuve; ensuite il traversa de nouveau l'Indus dans la direction de Mathoura. Il suivit le cours du Gange jusqu'à la mer. Là il s'embarqua dans le port de Tamralipi, ville située non loin de l'emplacement de la ville actuelle de Calcutta. Après avoir fait quelque séjour à Ceylan (le royaume des Lions), il mit à la voile pour Java et rentra dans sa patrie, en passant par le détroit de la Sonde. » (Reinaud, de l'Institut.)

([2]) Huit lieues. Le *li* équivaut à la dixième partie d'un lieue.

([3]) *Cha-ho* ou *Cha-mo*. La description de ce désert par Marco-Paulo s'accorde, comme on le verra, avec celle de Fa-hian.

([4]) On dit encore aujourd'hui Han-jin (les Chinois), Han-iu (langue chinoise), en souvenir de la dynastie des Han.

([5]) M. Stanislas Julien traduit par *véhicule*. La translation ou le véhicule est une expression mystique des bouddhistes pour désigner l'action que l'âme individuelle peut et doit exercer sur elle-même, afin de se transporter à une condition supérieure. Suivant que l'on dirige ses efforts vers une perfection plus ou moins élevée, on appartient à la *petite translation* à la *moyenne* ou à la *grande* qui conduit à l'absolu. La *petite translation* consiste dans la morale et le culte extérieur; la *moyenne* dans certaines pratiques intellectuelles et morales plus difficiles; la *grande translation* a pour bases une théologie très-abstraite et un mysticisme exalté. — Le véhicule commun aux trois *translations* est la contemplation des quatre vérités : la doctrine, la douleur, la mort et la réunion.

([6]) Ces langues, d'après la supposition de M. Abel Rémusat, devaient être le tangutain ou tibétain, le turc, quelques dialectes gétiques et d'autres idiomes inconnus.

mais les religieux s'appliquent tous à l'étude des livres de l'Inde et de la langue de l'Inde (1). »

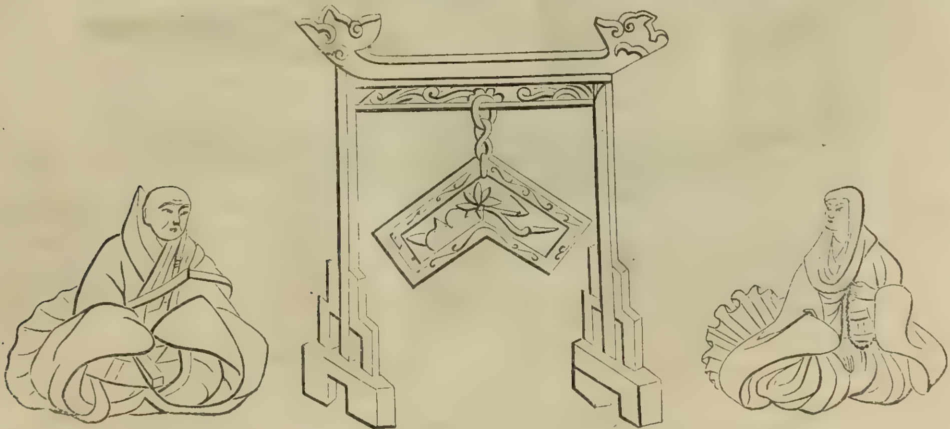
Fa-hian et ses compagnons s'éloignèrent de Chen-chen dans la direction du nord-ouest, et parvinrent au royaume de Oui (pays des Ouigours). Ils trouvèrent que la population de ce royaume remplissait mal les devoirs de l'hospitalité envers les voyageurs. Aussi quelques-uns retournèrent-ils en arrière afin d'y demander des secours pour leur voyage. Fa-hian et ceux qui comme lui avaient obtenu du roi une patente et des provisions continuèrent à s'avancer du côté du sud-ouest. Le pays qu'ils traversèrent était désert et sans habitations.

« On a une peine extrême pour passer les rivières, dit Fa-hian. Il n'y a rien dans la vie que l'on puisse comparer aux fatigues que l'on a à endurer. »

Enfin après une marche d'un mois et cinq jours, ils arrivèrent à Yu-thian.

« Le royaume d'Yu-thian (Khotan, en Tartarie) (2) est florissant. Le peuple y vit dans une grande abondance. Tous les habitants, sans exception, y honorent la loi, et c'est la loi qui leur procure la félicité dont ils jouissent. On compte parmi eux plusieurs fois dix mille religieux, et parmi ceux-ci beaucoup sont adonnés à la grande translation. Tous prennent leurs repas en commun. Les gens du pays fixent leur demeure d'après les étoiles. Devant la porte de toutes les maisons, on élève de petites tours. Les plus petites peuvent avoir environ deux toises de hauteur (3). On a construit des monastères de forme carrée, où les religieux étrangers reçoivent l'hospitalité et trouvent tout ce qui leur est nécessaire. »

Le roi du pays donna l'hospitalité à Fa-hian et à ses compagnons dans un seng-kia-lan, ou temple



Religieux et religieuse ; plaque de métal suspendue servant de signal. — *Encyclopédie japonaise* (4).

de la grande translation, où il y avait trois mille religieux (5) qui prenaient leur repas en commun, à un signal qu'on donnait en frappant (6). « Quand ils entrent dans le réfectoire ils ont une contenance grave et posée. Ils s'asseyent, chacun à son rang, avec ordre et silence. Ils ne font pas de bruit avec leurs bassins ou autres vases. Ces hommes purs ne se permettent pas de s'appeler les uns les autres quand ils mangent, mais ils se font des signes avec les doigts. »

Fa-hian désirait assister à la procession des images : il attendit trois mois. Voici comment il décrit cette cérémonie :

(1) La rédaction des livres bouddhiques a été faite originairement en sanscrit : ceux qui sont écrits dans d'autres langues sont des copies. Les bouddhistes chinois ont une langue particulière qu'on appelle *fan*, et qui n'est que du sanscrit altéré.

(2) Voy. l'*Histoire de la ville de Khotan*, par M. Abel Rémusat. Paris, 1820, 1 vol. in-8.

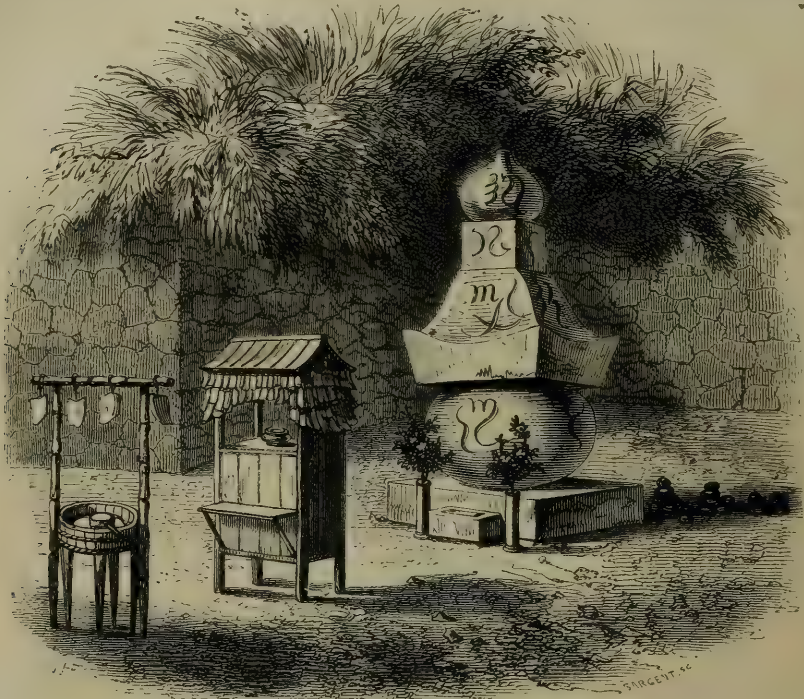
(3) Voy. la note p. 360.

(4) Cette Encyclopédie, que possède la Bibliothèque impériale, est une des sources les plus abondantes et les plus curieuses pour l'étude des arts, des sciences, des habitudes, des institutions de la Chine et du Japon. On a donné une table des matières que contiennent ses vingt volumes dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. XI, p. 123.

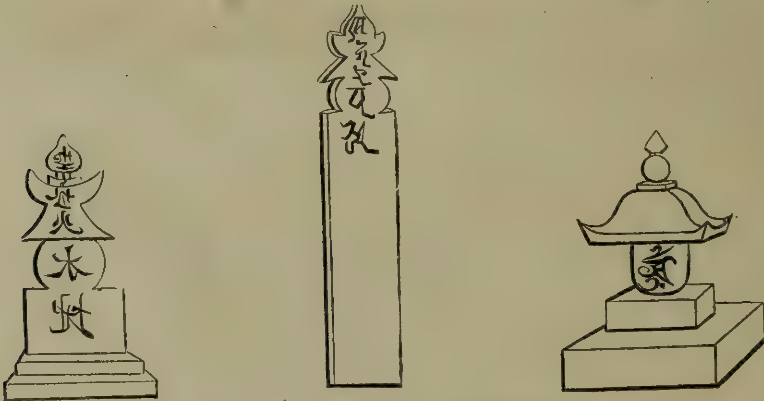
(5) Ces temples faisaient partie des monastères. L'ensemble de ces monuments, que Fa-hian appelle *seng-kia-lan*, est désigné en sanscrit ordinaire par le mot *vihâra* ; le temple proprement dit, où sont les objets réservés à l'adoration publique, s'appelle *Tchaïtya*.

(6) Sur une plaque de métal, de pierre ou de bois.

« Le premier jour de la quatrième lune (environ le 4 juin), on balaye et l'on arrose toutes les rues de la ville; on orne et l'on met en état les chemins et les places. On étend de grandes tapisseries et des



Tha ou Stoûpa, monument funéraire ([1]). — D'après le grand ouvrage de Siebold, *Nippon*, etc.



Formes diverses de Stoûpas. — *Encyclopédie japonaise.*

([1]) En chinois *tha*, en sanscrit *stoûpa*. On applique ces noms à différentes sortes de petites constructions : les unes sont comme le diminutif ou le simulacre des grandes tours ou pagodes; elles sont faites en pierres ou en briques, la plupart en forme de tours et sans couronnement; les autres sont funéraires et consacrées soit à des reliques de Bouddha, soit à différents personnages de la mythologie bouddhique, à des religieux et à des hommes vertueux. Lorsque les stoûpas ont cette dernière destination, ce sont des espèces de petits monuments funéraires composés de cinq pierres. La plus basse est une plaque rectangulaire et représente la terre; au-dessus, une pierre ronde figure l'eau; plus haut est un triangle, image du feu; puis un croissant pour le vent; enfin, une boule terminée en pointe signifie l'éther. On inscrit sur ces pierres le nom des éléments. En sanscrit, ces noms sont : *kha*, l'éther; *ka*, le vent; *ra*, le feu; *va*, l'eau; *a*, la terre (?). En y joignant une sixième syllabe, *ma* ou *sa*, pour la connaissance de la pensée, on a les noms des six éléments, et une formule qui a la vertu de garantir à jamais des trois mauvaises voies (l'enfer, la condition de brute et celle de démon). — Voyez l'ouvrage de Carl Ritter intitulé : *die Stupa's (Topes)*, etc., Berlin, 1838.

tentures devant la porte de la ville. Tout est paré et arrangé magnifiquement. Le roi, la reine et des femmes élégantes sont tous placés en cet endroit. Les religieux livrés à l'étude de la grande translation,



Char religieux indien (1). — D'après Sonnerat.

étant ceux que le roi honore le plus, font les premiers la procession des images. A trois ou quatre li de la ville, on construit un char à quatre roues pour y placer les images; il est haut de neuf mètres environ, dans la forme d'un pavillon mobile, orné de sept choses précieuses, avec des tentures, des rideaux et des couvertures de soie. L'image est placée au milieu (2) : deux phousa (3) sont à ses côtés; autour et par derrière sont les images des dieux. Toutes sont sculptées en or et en argent, avec des pierres précieuses suspendues en l'air. Quand l'image est à cent pas de la porte, le roi se dépouille de sa tiare, se revêt d'habillements nouveaux, et s'avance pieds nus, tenant à la main des fleurs et des parfums; il sort de la ville accompagné de sa suite pour aller au-devant de l'image. Il se prosterne à ses pieds et l'adore en répandant des fleurs et brûlant des parfums. Au moment où l'image entre dans la ville, les dames et les jeunes filles, qui sont sur le pavillon au-dessus de la porte, jettent de toutes parts une profusion de toutes sortes de fleurs, de manière que le char en est tout couvert. Il y a des chars dif-

(1) Ce char donne une idée assez exacte de celui que décrit Fa-hian; mais la scène représentée par Sonnerat fait partie d'une fête brahmanique à Terotom, comme l'indiquent suffisamment d'ailleurs l'image de la divinité, et l'usage barbare de chercher la mort sous les roues.

(2) Cette coutume de promener les images des dieux sur des chars est commune aux bouddhistes et aux brahmanes. De quel Bouddha était-ce l'image? du Bouddha par excellence, ou d'un Bouddha divin, ou d'un Bouddha terrestre, comme Sakya-mouni, le Bouddha de la période religieuse actuelle? Fa-hian ne le dit pas.

(3) Peut-être Dharma et Sanga, les deux acolytes dans la triade suprême, sinon deux divinité inférieures.

46

férents pour chaque cérémonie, et chaque seng-kia-lan fait la procession des images à un jour particulier. Cette cerémonie commence le premier jour de la quatrième lune, et la procession des images est terminée le 14 : alors le roi et ses femmes retournent au palais. »

Fa-hian parle avec admiration d'un temple qui était situé à sept ou huit li à l'ouest de la ville, et dont la construction avait occupé un grand nombre d'ouvriers pendant quatre-vingts ans et les règnes de trois rois. On y voyait beaucoup de sculptures et d'ornements gravés sur des lames d'or et d'argent. Il décrit aussi une chapelle de Foe (Bouddha) (1), dont les poutres, les piliers, les battants des portes, les treillis des fenêtres, étaient tout couverts de lames d'or. Les princes de six royaumes situés à l'orient de la chaîne des montagnes (2) y envoyaient de riches offrandes.

Quand la cérémonie de la procession des images fut terminée, Fa-hian se dirigea vers le royaume de Tseu-ho, qui est le canton actuel de Kouke-yar (rivage escarpé bleu), situé au sud de Yerkiyang, à 5 degrés de longitude ouest de Khotan. Il y séjourna quinze jours; puis, continuant dans la direction du midi, il arriva à un rameau détaché de la chaîne de l'Himalaya, du côté de l'orient, et traversa le royaume de Yu-hoeï et de Kie-tchha (3).

« Lorsque le roi de Kie-tchha célèbre la grande assemblée quinquennale, on invite de tous les côtés les samanéens. Ils viennent tous et s'assemblent comme des nuages, avec pompe et gravité. Au lieu où les religieux prennent séance, on suspend des tentures, des bannières, des dais. On dresse un trône garni de fleurs de nymphæa en or et en argent, et d'étoffes de soie, et dans le fond on dispose des siéges élégants. Le roi et ses officiers y viennent faire leurs dévotions, conformément à la loi. Cela dure un mois, ou deux, ou trois; généralement la cérémonie a lieu dans le printemps. Quand le roi a levé l'assemblée, il exhorte ses officiers à faire à leur tour leurs dévotions. Les uns y mettent un jour, les autres deux, trois ou cinq jours. Quand tout le monde a terminé ses dévotions, le roi distribue en présents le cheval qu'il a monté, sa selle et sa bride, les chevaux qu'ont montés les principaux officiers et les personnes de distinction, ainsi que toutes sortes d'étoffes de laine et d'objets précieux, et toutes les choses dont les samanéens peuvent avoir besoin. Tous les officiers s'engagent par des vœux et font des aumônes; ensuite, on rachète des religieux tous ces objets.

» Ce pays est froid et montagneux; il n'y mûrit pas d'autre grain que le blé. Aussitôt que les religieux ont reçu leur provision de l'année, le temps, de serein qu'il était, devient neigeux : aussi le roi a-t-il coutume d'ordonner que les religieux ne reçoivent leur provision annuelle qu'après que le grain est parvenu à sa maturité.

» Il y a dans ce royaume un vase où Foe (Bouddha) a craché; il est de pierre et de la même couleur que le pot de Foe (4). Il y a aussi une dent de Foe (5); et, en l'honneur de cette dent, les gens du pays ont élevé une tour. Il y a plus de mille religieux, tous attachés à l'étude de la petite translation.

» A l'orient de ces montagnes, le peuple s'habille de vêtements grossiers qui ressemblent à ceux de la terre de Thsin, sauf la seule différence des étoffes de laine et du feutre. Les samanéens, conformément à la loi, font usage de roues (6), et l'efficacité de ces roues ne saurait être rapportée.

» Ce royaume est au milieu des montagnes Tsoung-ling (le grand Caucase indien, l'Himalaya). Quand on s'avance au midi de ces montagnes, les plantes et les fruits deviennent tout différents; il n'y a que trois végétaux, le bambou, le grenadier et la canne à sucre, qui soient semblables à ceux de la Chine. »

Du pays de Kie-tchha Fa-hian alla vers l'ouest, du côté des pays situés au nord-est de l'Indus, au midi d'Hindou-Kouch, dans la partie orientale de ce qu on appelle aujourd'hui Afghanistan. Il lui fallut tout un mois pour traverser les Tsoung-ling.

(1) C'est le nom chinois de Bouddha. « *Bouddha*, dit Williams Jones, est incontestablement le Foe de la Chine. » Les Indiens et les Birmans l'appellent *Boudh*. Les Siamois prononcent *Pouth* ou *Poud;* le peuple prononce *Pou*. On présume que les Chinois ont fait de ce dernier mot *Foe*.

(2) Les montagnes de l'Oignon, à l'ouest de Khotan.

(3) Klaproth suppose que ce dernier pays correspond à peu près au Balistan actuel, qui est le petit ou premier Tibet.

(4) Nous donnons plus loin l'image du pot de Foe, et Fa-hian raconte le destinée de ce vase sacré vers la fin de sa relation.

(5) La dent de Foe la plus précieuse était, en ce temps-là, dans l'île de Ceylan. (Voir plus loin.)

(6) Voy. les gravures et la note, p. 364.

« Sur ces montagnes, il y a de la neige en hiver et en été. Il y a aussi des dragons venimeux qui vomissent leur venin s'ils viennent à manquer leur proie. Le vent, la pluie, la neige, le sable volant et



Une Vue des montagnes du Tibet (1). — D'après Ward.

les cailloux roulés, opposent de tels obstacles aux voyageurs que, sur dix mille qui s'y hasardent, il n'y en a pas un qui y échappe. On nomme les habitants de ce pays *hommes des montagnes de neige.* »

Au delà de cette chaîne, les religieux arrivèrent dans l'Inde du nord; mais avant de franchir les limites de cette contrée, ils rencontrèrent un petit royaume nommé Tho-ly.

« Il y eut autrefois dans ce royaume un lo-han (2) qui, par l'effet d'une puissance surnaturelle, transporta un sculpteur dans le ciel de Teou-chou (3), pour y contempler la stature et les traits de Mi le-phou-sa (4),

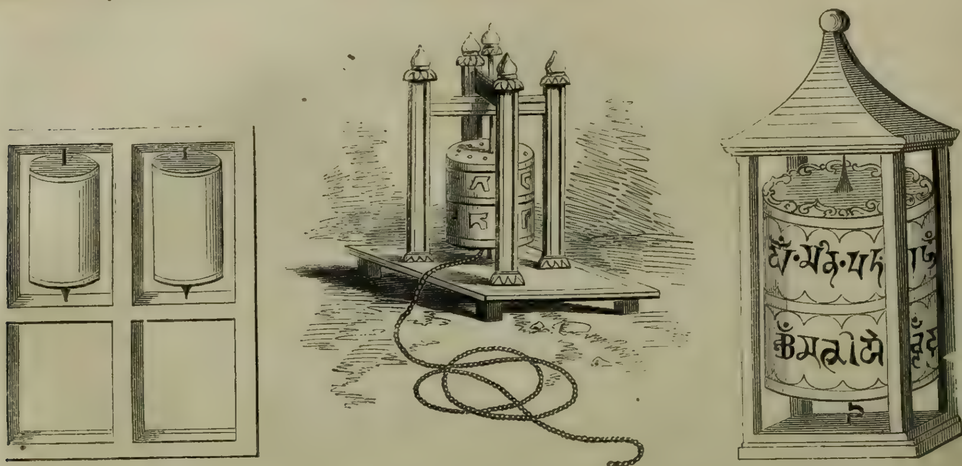
(1) *24 Views in Hindoostan drawn by William Orme from the original pictures, painted on spot by colonel Ward.* — L'auteur n'indique point d'une manière précise le point d'où la vue est prise. Au premier plan sont des rochers sacrés sur lesquels les pèlerins montent et prient.

(2) En sanscrit *Ahran*, c'est-à-dire celui qui est arrivé à la perfection et qui sait y conduire les autres.

(3) Séjour de la joie ou savoir suffisant. C'est le quatrième des étages ou paradis placés au-dessus du monde matériel. Il est compris dans le *monde des désirs*. Les dieux de ce paradis vivent cinq cent soixante-seize milliers de millions d'années, et leur taille est de 500 don-pa (le don-pa est une mesure tibétaine de 4 coudées).

(4) Ou Maïtreya-Bodhisattwa. Ce personnage, qui a été disciple de Sakya-mouni, doit lui succéder, comme Bouddha terrestre, dans cinq milliards six cent soixante-dix millions d'années. Il vivra quatre-vingt-quatre mille ans. Sa mère se

et en faire, après être redescendu, une représentation taillée en bois. Cet artiste monta trois fois de suite pour voir le personnage, et après il exécuta une statue haute de 24 mètres (¹), et dont le pied avait



Roues et cylindres à prières (²). — D'après les gravures de l'*Alphabetum tibetanum* de Georgi, et d'après Hommaire de Hell.

plus de 2 mètres. Les jours de fête, cette statue était toute resplendissante de lumière ; les rois de ce pays lui rendent à l'envi les plus grands honneurs. Elle subsiste encore actuellement dans cet endroit. »

Fa-hian suivit ensuite une chaîne de montagnes au sud-ouest, pendant quinze jours. Cette route lui parut extrêmement difficile et fatigante, remplie d'obstacles et d'escarpements dangereux.

« On ne voit, dit-il, dans ces montagnes que des murailles de rochers qui ont huit mille pieds d'élévation. Quand on s'en approche, la vue se trouble ; et si, en voulant avancer, le pied venait à glisser, il n'y a rien qui pût le retenir. Au bas est une rivière nommée le fleuve Sin-theou (le Sind). Les anciens ont percé les rochers pour ouvrir une route, et ils ont taillé des échelles (ou escaliers) qui ont sept cents degrés. Quand on a passé ces échelles, on traverse le fleuve sur un pont de cordes suspendu. Les deux rives du fleuve sont éloignées l'une de l'autre d'au moins quatre-vingts pas. On raconte que Tchang-khian (³) et Kan-yng (⁴), sous la dynastie des Han, dans leurs voyages, ne sont ni l'un ni l'autre parvenus jusqu'à ce point. »

nommera Fan-ma-youe ; ce sera la plus belle personne du monde ; elle aura les lèvres comme la fleur *oubara*, et l'haleine comme le santal.

(¹) « Au nord-est de Fan-yen-na (Bamian), on voit sur une colline une statue en pierre de Fo (du Bouddha) qu'on a représenté debout ; elle est haute de 150 pieds. A l'est de la statue s'élève un *kia-lan* (samghârâma) ; puis, à l'est de ce couvent, on voit une statue en cuivre de Chi-kia (Chakya-mouni) également debout ; sa hauteur est de 100 pieds. Dans l'intérieur du couvent, il y a une statue couchée représentant le Bouddha au moment où il entre dans le Nie-pan (le Nirvâna ; voy. plus loin) ; sa longueur est de 1 000 pieds. Toutes ces statues sont d'un aspect imposant et d'une merveilleuse exécution. — Après avoir fait 200 li au sud-est de ce couvent, Hiouen-thsang franchit des montagnes neigeuses et arriva à une petite vallée où se trouvait un kya-lan. On y voit une des dents antérieures du Bouddha et une dent d'un T'o-khio (Pratyeka-Bouddha), qui vivait au commencement du (présent) kalpa. Elle a 5 pouces de longueur et un peu moins de 4 pouces de largeur. Il y a en outre une dent d'un roi qui a tourné la roue d'or ; elle est longue de trois pouces et large de deux pouces. » (Hiouen-thsang, l. II, p. 70.)

Tourner la roue de la loi, est une expression métaphorique pour « enseigner la loi. »

Voyez dans l'*Histoire de la vie de Hiouen-thsang* (note 2 de la page x, préface) les observations de M. Stanislas Julien sur les erreurs de traduction dans le *Foe-koue-ki* en ce qui se rapporte aux mesures des statues et monuments.

(²) Roues à prières, ou cylindres sur lesquels on colle des prières, et qu'on fait tourner ensuite avec autant de rapidité que cela est possible, pour obtenir et procurer aux assistants, à chaque tour de roue, le même mérite que si la prière avait effectivement été récitée. (Abel Rémusat.) Ces instruments sont encore en usage chez les bouddhistes du nord. Les voyageurs modernes les ont vus en Tartarie. Voyez Pallas, Hommaire de Hell, etc.

(³) Général chinois qui, en l'année 122 av. J.-C., fit la première expédition mémorable dans l'Asie centrale.

(⁴) Général que le célèbre Phan-tchao, conquérant de la Tartarie pour l'empereur Hoti, envoya, l'an 97 de Jésus-Christ, jusque sur les bords de la mer Caspienne, avec ordre d'aller soumettre l'empire romain.

Au delà de ce fleuve, les pèlerins se trouvèrent dans le royaume d'Ou-tchang, en sanscrit, *Oudyana* (jardin), que l'on appelle encore Kafristan, ou pays des idolâtres. Fa-hian remarque que l'on y faisait absolument usage de la langue de l'Inde centrale. La lo de Foe était extrêmement en honneur dans ce pays d'Ou-tchang, on y recevait avec empressement les étrangers, et on les nourrissait trois jours; après quoi on les priait de chercher un autre gîte.



Escaliers taillés dans les rochers.—*Encyclopédie japonaise.*

Le royaume d'Ou-tchang devait, du reste, une grande partie de sa célébrité parmi les religieux à cette mémorable circonstance, que Foe y avait laissé l'empreinte de son pied. La dimension de cette empreinte était tantôt longue, tantôt courte : elle variait suivant la pensée de ceux qui la contemplaient. On voyait aussi la pierre où les habits de Bouddha avaient été séchés au soleil, et le lieu où les mauvais dragons avaient été convertis. La pierre était haute d'une toise; elle avait deux toises en carré, et elle était plate d'un côté.

Ce fut le royaume de Sû-ho-to, du côté du midi, que les religieux chinois parcoururent ensuite. Ils y virent une belle tour enrichie d'or et d'argent, construite à l'endroit où Foe avait déchiré sa chair pour racheter une colombe poursuivie par un épervier.

Dans le royaume de Kian-tho-weï il y avait une tour semblable, au lieu où Foe, étant phou-sa (1), avait fait l'aumône de ses yeux. Deux autres, non moins riches, s'élevaient dans le royaume nommé Tchu-cha-chi-lo (ce qui signifie en chinois *tête coupée*), à la place où Foe avait fait l'aumône de sa tête, et plus à

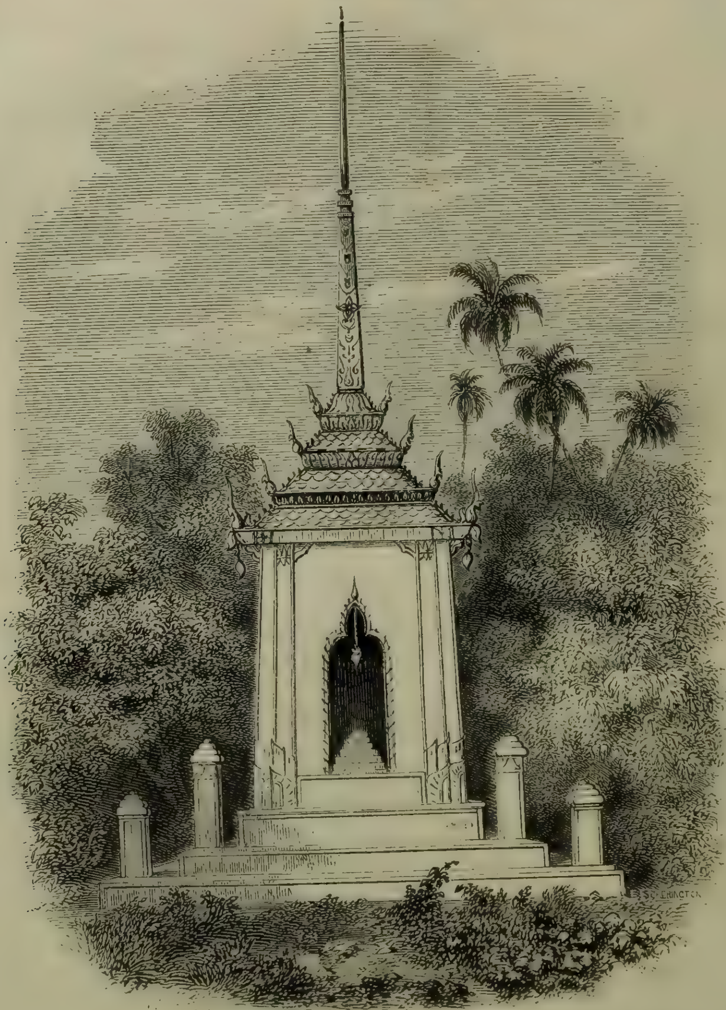


Phrabât, ou impression divine du pied de Bouddha, dessiné dans le pays d'Ava, près de Prome; les cinq doigts sont figurés par cinq fleurs, le *dak-p-hekum* des Siamois. — Voy. la Relation de l'ambassade à Ava *(the Embassy to Ava, by colonel Symes.)*

(1) C'est-à-dire dans celle des existences antérieures à l'existence reconnue comme historique, où le Bouddha de la période actuelle (Sakya-mouni) était déjà parvenu à l'avant-dernier degré de la perfection morale et intellectuelle, et avait obtenu la qualité de bodhisattwa.

Les phou-sa ou bodhisattwa sont caractérisés, dans leur vie humaine, par une bonté extrême et un détachement qui les porte à se sacrifier entièrement pour le salut de tous les autres.

l'orient encore, dans la forêt où Foe avait abandonné son corps à un tigre affamé. De Kian-tho-wei en allant au midi, Fa-hian et ses compagnons arrivèrent au royaume de Foe-leou-cha (¹).



Le temple de Nang-Rung dans le North-Laos, d'après le dessin d'un Siamois. — Au milieu, la pierre sur laquelle est une empreinte du pied du Bouddha (²). — D'après le dessin publié dans le vol. III des *Transactions of the royal asiatic Society.*

(¹) Fo-lou-cha ou Po-lou-cha-pou-ra (ville du premier homme) n'est point la capitale du Baloutchistan, comme l'avait supposé par erreur M. Abel Rémusat. Dans son *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, M. Reinaud a établi que Fo-lou-cha est la ville qu'on nomme aujourd'hui Peichaver, et qui est située entre Kaboul et l'Indus. Peichaver est une dénomination qui a commencé à être en usage au seizième siècle : elle signifie « poste avancé. »

(²) Le nombre des empreintes du pied de Bouddha, considérées comme authentiques, n'est pas considérable. Les Siamois, par exemple, n'en reconnaissent que cinq : la première sur la côte de la péninsule de Malacca, vis-à-vis Junk-Ceylan; la seconde sur la montagne d'Or *(Suwanna capp hale);* la troisième sur le pic d'Adam, à Ceylan (Lorsque le Bouddha vint pour la troisième fois à Ceylan, disent les Singhalais, il visita seize endroits différents en une minute, puis, posant son pied sur le pic d'Adam [*Sammaneta sri pada*], il monta au ciel); la quatrième est dans la contrée appelée *Nak, Hapuri*, sur le bord de la Jumna suivant les uns, en Cochinchine suivant les autres. Des prêtres siamois affirmèrent au capitaine James Low que cette empreinte était dans la contrée où s'élève la montagne *Khan-nang-rung*, et sur laquelle sont quatre empreintes célèbres. Ce pays de Nang-rung serait à quinze jours de marche (sur un éléphant) de *Che-ung-mai*, en se dirigeant vers le nord-ouest. C'est une contrée déserte où l'on court le danger d'être attaqué par les voleurs birmans. Des croyants viennent en pèlerinage des provinces les plus éloignées de Siam, de Laos et d'Ava, dans la forêt où l'on adore le

« Le pot de Foe (1) est dans ce royaume. Anciennement le roi de Youeï-chi (des Gètes) leva une puissante armée et vint attaquer le pays. Il désirait s'emparer du pot de Foe. Quand il eut soumis le



Le Pot et le Bâton de Foe (2). — Instruments de Foe dont l'on se sert dans les temples : la maison du feu ou petit vase de cuivre à brûler des parfums ; lanterne ronde suspendue ; deux vases à fleurs ; tour à bougie en cuivre, ou candélabre (quelquefois un dragon remplace la cigogne). — *Encyclopédie japonaise.*

royaume, le roi des Yue-ti, qui était fermement attaché à la loi de Foe, voulut prendre le pot et l'emporter : c'est pourquoi il ordonna des sacrifices, et quand il eut sacrifié aux trois (êtres) précieux (3), il fit approcher un grand éléphant richement caparaçonné, et plaça le pot sur cet éléphant; mais l'éléphant tomba à terre et ne put avancer. On construisit alors un char à quatre roues, on y plaça le pot, et huit éléphants le tirèrent; mais il leur fut impossible de faire un pas. Le roi reconnut alors que la

Phrabât, placé sur une terrasse et couvert d'un édifice en forme de pyramide *maratapa*, ou *maradof*, haute d'environ 18 pieds. Le Siamois qui décrivit ainsi le temple de Nang-rung en traça l'esquisse que nous donnons sous les yeux du capitaine James Low. La cinquième empreinte est sur le bord de la Jumna.

Mais ces empreintes et quelques autres que l'on croit, en d'autres contrées, avoir été réellement tracées par le Bouddha, ne sont pas les seules que l'on vénère. Beaucoup de temples en exposent des copies, faute de mieux, à la vénération publique.

Le colonel Symes en cite trois : l'une à Gangantri, sur la rive du Gange ; une autre sur un rocher au milieu des montagnes, à quelques lieues à l'ouest de Menibou ; une troisième enfin, celle qu'il a fait dessiner dans le pays d'Ava, près de Prome, et que nous reproduisons d'après lui.

(1) On prétend que le pot et les habits de Foe ont été apportés en Chine, dans le cinquième siècle, par Bodhidharma, le dernier des patriarches bouddhistes nés dans l'Hindoustan.

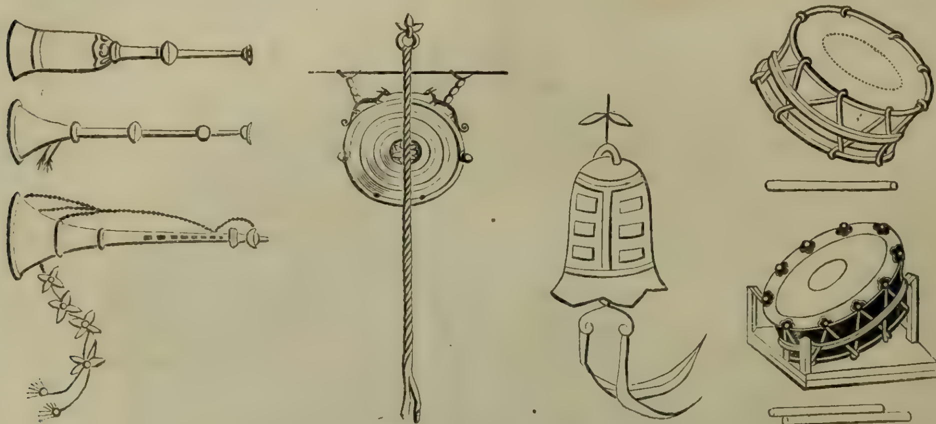
Au septième siècle, le pot de Chi-kia-fo (Çakyabouddha) se trouvait dans le palais du roi de Po-la-sse (Perse).

Le pot est une des six choses indispensables au religieux mendiant. Sa forme est ordinairement celle d'une petite marmite basse, étroite par en haut et large du ventre. La matière doit en être simple et de vil prix. Il peut contenir un boisseau et demi au moins. Le religieux mendiant y met sa nourriture. Le pot que nous reproduisons appartenait sans doute à un riche couvent.

(2) En chinois, on appelle ce bâton célèbre : bâton d'étain ; bâton de prudence, de vertu ; bâton à voix, à cause du bruit que font les anneaux dont il est garni. Hiouen-thsang raconte de même qu'il vit à Fo-ting-ko-tching, « la ville du sommet du crâne de Foe, » un bâton du Bouddha dont les anneaux étaient en fer poli et la hampe en bois de sandal.

(3) La trinité bouddhique : le Boudha (suprême), Dharma et Sanga.

destinée du pot ([1]) n'était pas encore arrivée : il en éprouva une vive mortification ; mais il fit élever en cet endroit une tour et un seng-kia-lan. Il y laissa une garnison pour le garder, et y fit faire toutes



Trompettes, Cloches et Tambours chinois. — *Encyclopédie japonaise.*

sortes de cérémonies. Il peut y avoir environ sept cents religieux. Un peu avant le milieu du jour, ces religieux tirent le pot du lieu où il est enfermé, et, revêtus d'habits blancs, ils lui rendent toutes sortes d'honneurs. Ils dînent ensuite, et, quand le soir est venu, ils brûlent des parfums et s'en retournent après. Le pot peut contenir environ deux boisseaux ([2]). Il est d'une couleur mélangée où le noir domine : il est bien formé des quatre côtés ; il est épais d'environ deux lignes, luisant et bien poli. Il y a de pauvres gens qui parviennent à le remplir avec quelques fleurs, tandis que des gens riches qui apporteraient des fleurs en offrande pourraient en mettre cent, mille ou dix mille grandes mesures, sans jamais parvenir à le remplir. »

En marchant vers l'occident pendant seize yeou-yan, environ vingt-quatre lieues ([3]), Fa-hian arriva à la frontière du royaume de Na-kie et à la ville de Hilo ([4]).

« C'est là qu'est la chapelle de l'os du crâne de Foe. Elle est entièrement dorée et revêtue de toutes sortes d'ornements précieux. Le roi du pays a la plus grande vénération pour l'os du crâne. Dans la crainte quelqu'un ne vienne l'enlever, il a fait choix des huit chefs des principales familles de son royaume : chacun d'eux a un sceau que l'on met à la porte de la chapelle. De grand matin ils vont tous les huit vérifier leur sceau, et ils ouvrent ensuite la porte. Quand elle est ouverte, ils se lavent les mains avec des eaux de senteur, retirent l'os et le portent hors de la chapelle, sur un trône élevé, pourvu d'une table de pierre ronde et de sept choses précieuses ([5]). La table de pierre qui est dessous, la cloche de verre qui le recouvre, sont également ornées de perles et de pierres fines. L'os est de couleur jaune blanchâtre ; il a quatre pouces de circonférence et une éminence à la partie supérieure. Chaque jour, après le lever du soleil, les gens de la chapelle montent sur un pavillon élevé ; là, ils frappent de gros tambours, sonnent de la conque et font retentir les cymbales de cuivre. Dès que le roi les a entendus, il se rend à la chapelle, où il fait des dévotions en offrant des fleurs et des parfums. Quand l'adoration est finie, chacun à son rang porte la relique à sa tête et s'en va. On entre par la

([1]) Cette destinée sera exposée plus loin.

([2]) Le teou ou boisseau contient 10 livres de riz, ou 191 onces de notre poids commun.

([3]) Jusqu'ici Fa-hian a pris pour mesure itinéraire le *li* chinois, ou la journée de voyage. Le yeou-yan ou yodjana est grand, moyen ou petit. M. Abel Rémusat suppose que celui dont se sert Fa-hian équivaut à une lieue et un tiers.

([4]) Nakie ou Na-ga-la-ha et Hilo paraissent avoir été situées entre les villes de Peichaver et de Lamgan, sur les bords d'une rivière qui vient du nord et se jette dans la rivière de Kaboul. (Reinaud.)

Le royaume actuel de Kaboul était morcelé en une foule de petits princes.

([5]) L'or, l'or blanc ou argent, la pierre bleue (sans doute le lapis lazuli), le cristal de roche, une pierre bleue et blanche en forme de roue (peut-être une espèce d'ammonite), l'agate, la gemme rouge (le rubis).

Il y a d'autres énumérations des sept objets précieux.

porte orientale et on sort par celle de l'occident. Le roi en use ainsi tous les matins, et ce n'est qu'après qu'il a fait ses dévotions et accompli la cérémonie d'adoration, qu'il s'occupe des affaires de l'État. Les grands et les principaux officiers commencent de même par cet acte d'adoration, avant de se livrer à leurs affaires particulières. Il en est ainsi tous les jours, et ce premier devoir n'admet aucune différence de zèle ou de relâchement. Quand tout le monde a fini ses dévotions, on rapporte l'os du crâne dans la chapelle. Il y a des *tours de délivrance* ornées de toutes sortes de choses précieuses, les unes ouvertes, les autres fermées, hautes d'environ cinq pieds. Pour les remplir, il y a constamment, chaque matin, des marchands de fleurs et de parfums devant la porte de la chapelle, et ceux qui veulent faire leur dévotions en achètent de toute espèce. Les rois des pays voisins ont aussi coutume d'envoyer des personnes chargées de faire les cérémonies d'adoration en leur nom. Le lieu occupé par la chapelle est de quarante pas en carré. Quand le ciel s'abîmerait et que la terre s'entr'ouvrirait, cet espace n'en serait point ébranlé. »

A quelque distance de la capitale du royaume de Nakie, à un yeou-yau, on venait adorer, à l'entrée d'une vallée, le bâton de Foe. Ce bâton, long de six à sept toises environ, était surmonté d'une tête de bœuf en santal. On l'avait placé dans un tube de bois, « d'où cent et même mille hommes, dit Fa-hian, ne pourraient le retirer. »

A quatre journées de cet endroit, du côté de l'occident, était la chapelle du Seng-kia-li (1) de Foe. Quand le royaume était affligé d'une grande sécheresse, les habitants venaient tous ensemble tirer le Seng-kia-li et l'adorer.

Il y avait au midi de la ville de Nakie, un édifice en pierre adossé à une montagne qui était également célèbre. C'était là que Foe avait laissé son ombre (2).

« Quand on la considère à dix pas de distance, c'est comme si l'on voyait le corps véritable de Foe lui-même, de couleur d'or, avec ses beautés caractéristiques (3), et tout resplendissant de lumière. Plus on approche, plus l'ombre s'affaiblit. C'est une représentation toute semblable à la réalité. Les rois de tous les pays ont envoyé des peintres pour la dessiner, mais aucun n'a pu y réussir. Les gens du pays ont une tradition suivant laquelle mille Foe doivent finir par laisser leur ombre en cet endroit. »

Fa-hian et trois de ses compagnons passèrent au midi des petites montagnes de neige (4).

« La neige, dit notre voyageur, s'amasse sur ces montagnes l'été comme l'hiver. Du côté du nord, le froid y est excessif, et sa violence est cause qu'on est presque transi. Il n'y eut pourtant que Hoeï-king qui ne put en supporter la rigueur et qui se vit hors d'état d'avancer. Il lui sortait de la bouche une écume blanche. Il dit à Fa-hian : « Il est impossible que j'en revienne. Partez à l'instant : il ne »faut pas que nous mourions tous ici. » Et là-dessus il expira. »

Fa-hian lui avait adressé toutes sortes de consolations ; il le pleura, et regretta vivement que leur projet commun se trouvât contraire à la destinée ; mais dans l'impuissance d'y remédier, il recueillit ses forces, parvint au midi de la chaîne, vraisemblablement dans le canton de Gundava, et arriva dans le royaume de Lo-i (5) où étaient près de trois mille religieux, appartenant tant à la grande qu'à la petite translation.

Après avoir séjourné en ce pays, Fa-hian et ses compagnons traversèrent le royaume de Po-na (6).

Dans ce royaume, il y a aussi trois mille religieux environ, tous appartenant à la petite translation. De là, en allant à l'orient pendant trois journées, on passa de nouveau le fleuve Sin-theou (le bas ou

(1) Vêtement fait de pièces coupées et réunies ensemble.

(2) On explique cette merveille en supposant un effet de catoptrique, adroitement ménagé pour tromper les pèlerins superstitieux. Hiouen-thsang raconte avec beaucoup plus de détails sa visite à l'ombre du Bouddha dans une caverne ou grotte située à 20 *li* au sud-ouest de la ville de Teng-kouang-tching (Pradi-parasmi-poura ou Pradi-paprabhâ-poura).

(3) Les trente-deux lakchana du corps visible et transfiguré de Bouddha.

(4) Les petites montagnes de neige dont parle Fa-hian sont sans doute les monts Hindôus Kousch, entre le Tokharestan et le Gandhara.

(5) *Lo-i* ou *ro-i* est l'équivalent du mot persan *kouh* ou montagne, qui, dans le pays, se prononce *roh*.

(6) La ville de Banou qui existe encore?

M. Reinaud suppose que si Fa-hian est très-concis dans la relation de son voyage depuis l'Indus ou Sind jusqu'à Mathoura, c'est sans doute parce que les populations des contrées intermédiaires étaient restées fidèles au brahmanisme.

le moyen Indus ou Sind), « dont les deux rives sont un pays plat et uni, » et l'on entra dans le royaume nommé Pi-tchha (¹), où l'on fut extrêmement touché de voir arriver des voyageurs de la terre de Thsin, et où on leur tint ce discours : « Comment des hommes des extrémités de la terre peuvent-ils connaître la vie religieuse et la pratique de la raison, et comment viennent-ils au loin chercher la loi de Foe? »

De là, allant au sud-est, après une route longue de 80 yeou-yan au moins, les religieux vinrent au royaume de Mo-theou-lo (²). Ils suivirent la rivière Pou-na, passèrent au delà des sables (³) et d'une rivière à l'occident. Ils remarquèrent que tous les rois des différents royaumes de l'Inde centrale étaient de très-fidèles observateurs de la loi de Foe, et qu'ils se montraient pleins de respect envers les religieux. Ils leur présentèrent les aliments de leurs propres mains, et en leur présence, ils n'osèrent pas s'asseoir sur un lit. « Cette coutume que les rois observent pour témoigner leur respect a commencé du temps que Foe était dans le monde, et elle s'est continuée depuis jusqu'à présent. »

« Le pays qui est au midi de celui-ci se nomme royaume central ou du milieu (⁴). » Dans le royaume du milieu, le froid et le chaud sont modérés et tempérés l'un par l'autre; il n'y a ni bruine ni neige. Le peuple vit dans l'abondance et la joie. On ne reconnaît ni registres de population, ni magistrats, ni lois. Il n'y a que ceux qui cultivent les terres du roi qui en recueillent les fruits. Quand on veut s'en aller, on s'en va; quand on veut rester, on reste. Pour gouverner, les rois n'emploient pas l'appareil des supplices. Si quelqu'un se rend coupable, il est seulement frappé dans son argent, et on suit en cela la légèreté ou la gravité de sa faute. Alors même que par récidive un malfaiteur commet un crime, on se borne à lui couper la main droite sans lui rien faire de plus. Les ministres du roi et ceux qui l'assistent, à droite et à gauche, ont tous des émoluments et des pensions. Les habitants de ce pays ne tuent aucun être vivant; ils ne boivent pas de vin et ne mangent pas d'ail ni d'oignon. Il ne faut excepter que les Tchen-tchha-lo (les Tchan'dalas) (⁵); le nom de Tchen-tchha-lo désigne les haïssables. Ils ont des demeures séparées des autres hommes. Quand ils entrent dans une ville ou dans une place de marché, ils frappent sur un morceau de bois pour se faire reconnaître. A ce signe, les autres habitants les évitent et se garantissent de leur contact. Dans ce pays, on ne nourrit pas de porcs ni de coqs. On ne vend pas d'animaux vivants. Il n'y a, dans les marchés, ni boucheries, ni boutiques de



Coquille servant de monnaie dans l'Inde (*Cypræa moneta*.)

marchands de vin. Pour les échanges, on se sert de coquilles. Il n'y a que les seuls Tchen-tchha-lo qui aillent à la chasse et qui vendent de la viande.

(¹) Le Pendjab, suivant M. Abel Rémusat; le Sind, suivant M. Klaproth.
(²) Mathoura. C'est encore une ville de la province d'Agra.
(³) Le grand désert Salé, à l'est de l'Indus.
(⁴) « L'auteur, en vue du nom de *Madhyadêça*, appelle l'Inde *Tchong-koue* ou « le royaume central » (expression qui désigne ordinairement la Chine), et il caractérise le *royaume du milieu* proprement dit par *Pien-ti*, « le pays des frontières. » (Stanislas Julien.)
(⁵) Les Tchan'dalas passent pour descendre des soûdras et des femmes de la caste des brahmes. (Klaproth.)

»Depuis le Pan-ni-houan (¹) de Foe, les rois, les grands, les chefs de famille, ont élevé des chapelles en faveur des religieux ; ils leur ont fourni des provisions et fait des donations de champs et de maisons, de jardins et de vergers, avec les fermiers et les bestiaux pour les cultiver. L'acte de ces donations était tracé sur le fer, et aucun des princes qui vinrent ensuite ne se serait permis d'y porter la moindre atteinte. Cet usage s'est perpétué jusqu'à présent sans la moindre interruption. Les religieux qui vivent dans ce pays ont des maisons pour y loger, des lits et des matelas pour coucher, de quoi boire et manger, des vêtements, enfin tout ce qui leur est nécesaire, sans qu'il y manque rien. Il en est de même en tous lieux. Quand les religieux étrangers arrivèrent, les anciens allèrent au-devant d'eux, et les conduisirent, portant tour à tour leurs manteaux et leur pot (²). Ils leur apportèrent de l'eau pour se laver les pieds, de l'huile pour les oindre, et du bouillon à contre-temps (³).

»Les lieux où les religieux s'arrêtèrent sont : la tour de Che-li-Foe, les tours de Mou-lian et d'A-nan, ainsi que les tours de l'A-pi-than (⁴), des Préceptes et des Livres sacrés. Après qu'ils eurent goûté le repos pendant un mois, tous les gens qui espèrent le bonheur les exhortèrent à reprendre leurs exercices pieux. Ils firent une collation extraordinaire ; ensuite tous les religieux tinrent une assemblée où l'on discourut sur la loi. Cette conférence terminée, on alla dans la tour de Che-li-Foe faire une offrande de parfums, et la nuit entière, on tint des lampes allumées ; ensuite on fit faire la même chose par d'autres personnes.

» Les religieux reçurent les présents qu'il est d'usage de faire à la fin de l'année. Les anciens, les hommes en charge, les brahmanes et autres, leur donnèrent des habits de différentes espèces et d'autres objets qui sont nécessaires aux samanéens, et qu'on offre en aumône aux religieux. Les religieux, de leur côté, firent pareillement des aumônes.

» Après qu'on a passé le fleuve Sin-theou, en venant vers l'Inde méridionale, et jusqu'à la mer du midi, il y a quarante ou cinquante mille li ; ce sont partout des plaines où l'on ne voit ni grandes montagnes, ni grands fleuves, mais seulement des rivières et des courants d'eau.

»De là, en allant au sud-est, à 18 yeou-yan, il y a un royaume nommé Seng-kia-chi (⁵). C'est le lieu où Foe, après être monté au ciel de Tao-li (⁶) et avoir, durant trois mois, prêché en faveur de sa mère (⁷), descendit sur la terre. Quand Foe monta au ciel de Tao-li, il usa de ses facultés surnaturelles, de sorte que ses disciples n'en surent rien. Sept jours manquaient encore (au temps fixé pour son absence) quand ils employèrent leurs facultés divines. A-na-liu, qui était doué de la vue des dieux, aperçut de loin l'honorable du siècle, et il dit au vénérable personnage, le grand Mou-lian : « Va t'informer de l'hono- »rable du siècle. » Mou-lian alla donc se prosterner et adorer le pied (de Bouddha), et il lui adressa la question qui lui était suggérée. Quand il eut parlé, Foe dit à Mou-lian : « Dans sept jours d'ici, je des- »cendrai dans le Yan-feou-thi (⁸). » Mou-lian s'en revint, et, à son retour, les grands rois des huit royaumes, leurs vassaux et les peuples, qui depuis longtemps brûlaient du désir de revoir Foe, s'assemblèrent comme des nuages dans ce royaume pour y attendre l'honorable du siècle. Alors, la mendiante (⁹) Yeou-pho-lo se dit en elle-même : « Aujourd'hui, les rois et les peuples sont en adoration dans l'attente de Foe ; moi, »qui ne suis qu'une femme, comment pourrai-je être la première à voir Foe? » Elle se servit donc de la faculté divine pour se transformer en « saint roi faisant tourner la roue, » et elle fut de beaucoup la première qui rendit hommage à Foe. Au moment de descendre, il forma un triple escalier à degrés précieux. Il marcha sur l'escalier du milieu, orné des sept choses précieuses. Le roi des dieux, Fan (¹⁰), fit aussi

(¹) Ou l'action de passer au *nirvân'a*, c'est-à-dire le passage à l'absorption, à l'extinction, à l'anéantissement, état auquel les saints aspirent.

(²) C'est-à-dire leur bagage. (Sur le pot, voy. p. 367, note 1.)

(³) C'est-à-dire en dehors des repas ordinaires.

(⁴) Personnages célèbres de la mythologie bouddhiste.

(⁵) Le district actuel de Feroukh-abâd.

(⁶) C'est le trayastrinsha, ou ciel des trente-trois, c'est-à-dire le lieu de l'habitation d'Indra et des trente-deux dieux placés sous sa dépendance. Il faut vingt-huit cieux superposés pour composer un univers.

(⁷) Pour obtenir qu'elle fût reçue parmi les dieux. La mère du Bouddha actuel est appelée Mahâ-mayâ, ou la Dame.

(⁸) Le Djambou-dwipa, ou l'Inde.

(⁹) Religieuse.

(¹⁰) Brahma, que les bouddhistes ne considèrent point comme un dieu créateur.

un escalier d'argent; il était du côté droit, tenant à la main un chasse-mouches blanc (1) et accompagnant Foe. Le seigneur Chy (2) forma un escalier d'or bruni; il était à gauche, tenant à la main un parasol enrichi des sept choses précieuses et accompagnant Foe. Une foule innombrable de dieux (3) suivait Foe tandis qu'il descendait. Quand il fut descendu, les trois escaliers disparurent sous terre, et il n'en resta que trois degrés apparents. Dans la suite, le roi A-yeou désira en voir la base; il envoya des gens pour creuser jusqu'au bas de l'escalier. On parvint à une source jaune, sans pouvoir atteindre la base. Le roi sentit s'accroître sa foi et sa vénération. Il fit donc élever une chapelle au-dessus de l'escalier, et, sur le degré du milieu, il érigea une statue de Foe debout, haute de six toises. Derrière la chapelle, on dressa une colonne de pierre, haute de six toises; au-dessus, on plaça un lion; l'intérieur et l'extérieur étaient polis et resplendissants comme du cristal. Des philosophes hétérodoxes disputèrent aux Chamen le séjour de ce lieu : on convint, de part et d'autre, que les Cha-men resteraient en possession du lieu, si un témoignage surnaturel donnait à connaître leur droit. Au même instant, le lion fit entendre un grand rugissement qui effraya les hérétiques ; ils se soumirent de cœur à Foe et reçurent la nourriture divine. Pendant trois mois, leur corps exhala une odeur céleste, et, comme ils firent là leurs ablutions, on a par la suite construit dans ce lieu une maison de bains.


Chasse-mouches.

» Dans ce même endroit, un dragon (4) à oreilles blanches est leur bienfaiteur. Il rend le pays fertile et abondant, en faisant tomber à propos une pluie douce sur les champs et en les garantissant de toutes calamités. Il procure le repos aux religieux. On lui a élevé une chapelle et une estrade où, chaque jour, trois religieux lui présentent de la crème dans un bassin de crème. Le dragon prend la forme d'un petit serpent dont les deux oreilles sont bordées de blanc; il descend du haut du trône et vient au bas de l'estrade où il se promène ayant l'air de prendre des informations.

» Ce royaume est fertile et abondant en toutes sortes de productions. Le peuple y est nombreux, riche, et, sans comparaison, plus joyeux que partout ailleurs.

» Au nord du temple, à 50 yeou-yan (5), il y a un temple nommé Terme ou Limite du feu. Limite du feu est le nom d'un mauvais génie. Foe convertit jadis ce mauvais génie, et, s'étant lavé les mains, quelques gouttes d'eau tombèrent par terre où on les voit encore : on a beau les balayer, elles reparaissent toujours et ne dessèchent pas. Il y a en outre, en cet endroit, une tour de Foe qu'un bon génie avait coutume de balayer et d'arroser, de manière qu'il n'y avait pas besoin de l'œuvre des hommes. Un roi pervers dit : « Puisque tu peux faire de la sorte, je vais assembler une grande armée qui séjournera dans cet endroit; » pourras-tu enlever de même le fumier et les ordures qu'elle y laissera? » Le génie fit souffler un grand vent qui enleva et purifia tout. Il y a un grand nombre de petites tours en cet endroit; on passerait toute la journée à les compter qu'on n'en connaîtrait pas le nombre exactement. Si l'on veut absolument le savoir, on place un homme à côté de chaque tour et on fait ensuite le compte de ces hommes; mais il y en a tantôt plus et tantôt moins, de sorte qu'il est impossible d'en avoir une connaissance exacte.

» Il y a un seng-kia-lan qui peut contenir six ou sept cents religieux. C'est dans ce lieu qu'un py-tchi-foe (6) prenait sa nourriture. La terre du Ni-houan (7) est grande comme la roue d'un char. Les autres endroits produisent de l'herbe; cet endroit seul n'en produit pas. Il en est de même dans le lieu où l'on a fait sécher les habits : il n'y croît pas d'herbes. Les raies des vêtements sont marquées sur la terre, et ces traces subsistent encore à présent comme autrefois (8).

(1) Le chasse-mouches du culte bouddhiste est formé de poils de la queue d'un cerf, de poils d'ours, ou de soie rouges. Celui que les religieux livrés à la contemplation tiennent à la main est de couleur blanche. (Abel Rémusat.)

(2) Indra.

(3) Ces dieux du bouddhisme sont des êtres supérieurs à l'homme, et cependant imparfaits, que les hommes peuvent surpasser en atteignant le rang d'intelligence purifiée (Bouddha et Bodhisattwa).

(4) Être fabuleux, reptile volant.

(5) Environ soixante-dix lieues communes de France. On est ainsi reporté aux limites septentrionales de l'Inde, ou même au Tibet, dans la direction des sources du Gange.

(6) C'est-à-dire un saint d'un rang très-éminent dans la religion bouddhique.

(7) Le lieu où le saint mourut passa au Nirvân'a, après avoir été brûlé sur un bûcher de bois odorants.

(8) Ce ne sont pas seulement des empreintes de pieds que le Bouddha a laissées sur la terre. Hiouen-thsang rapporte

» Fa-hian s'arrêta dans le temple du dragon et y séjourna quelque temps. Quand son séjour fut fini, il se dirigea vers le sud-est, et, ayant fait 7 yeou-yan, il vint à la ville de Ki-jao-i (1). Cette ville touche à la rivière Heng (2). Il y a deux seng-kia-lan qui sont entièrement consacrés à l'étude de la petite translation.

» A l'ouest de la ville, à la distance de six ou sept li, et sur la rive septentrionale de la rivière Heng, est un lieu où Foe prêcha en faveur de ses disciples. La tradition porte que c'est dans cet endroit qu'il a discouru sur l'instabilité et sur la douleur, sur la comparaison du corps avec une bulle d'eau, et sur quelques autres objets semblables. En ce lieu, on a élevé une tour.

» En passant la rivière Heng et se dirigeant au midi, l'espace de 3 yeou-yan, on arrive à une forêt nommée Ho-li. Foe y a prêché la loi. On a élevé des tours dans tous les lieux qu'il a traversés, où il a marché, où il s'est assis.

» De là, en faisant 10 yeou-yan (14 lieues) vers le sud-ouest, on vient au grand royaume de Cha-tchi (3) Quand on sort de la ville de Cha-tchi par la porte méridionale, on trouve, à l'orient de la route, le lieu où Foe mordit une branche d'alizier et la planta en terre. Cette branche poussa jusqu'à la hauteur de sept pieds et n'a jamais augmenté ni diminué. Les brahmanes hérétiques, animés par l'envie et la jalousie, la coupèrent ou l'arrachèrent pour la jeter au loin; mais elle renaquit toujours en ce lieu comme auparavant.

» De là vers le midi, en faisant 8 yeou-yan (un peu plus de 11 lieues), on arrive au royaume de Kiu-sa-lo (4) et à la ville de Che'weï. La population de cette ville est très-peu considérable, et l'on n'y compte qu'environ deux cents familles. C'est là que le roi Pho-sse-no (5) faisait sa résidence. On y est très-affectionné à la loi.

» En sortant de la ville par la porte méridionale, à douze cents pas à l'orient de la route, on trouve le temple que le patriarche Siu-tha (6) a fait bâtir. Il y a deux pavillons et deux colonnes de pierre. Sur la colonne, du côté gauche, on a exécuté la représentation d'une roue (7), et sur celle du côté droit on a placé celle d'un bœuf. Les réservoirs sont remplis de l'eau la plus pure, et les bosquets formés d'arbres touffus; les fleurs les plus rares y croissent en abondance et charment la vue par leurs vives couleurs. C'est là ce qu'on appelle le temple de Tchi-houan (8).

» Foe, étant monté au ciel de Tao-li, s'y arrêta quatre-vingt-dix jours pour prêcher la loi en faveur de sa mère. Le roi Pho-sse-no avait un vif désir de revoir Foe; il fit en conséquence sculpter une tête de bœuf en bois de santal, de manière à représenter une image de Foe, et il la plaça dans le lieu où Foe s'était assis. Quand, à son retour, Foe entra dans le temple, la statue sortit et vint à sa rencontre. Foe lui dit : « Retourne t'asseoir; après mon pan-ni-houan, tu seras le modèle qui sera imité par les quatre » classes (9). » La statue revint s'asseoir, et elle est la première de toutes les statues de Foe et celle que hommes des temps postérieurs ont imitée.

» En arrivant au temple de Tchi-houan, Fa-hian et Tao-tching réfléchirent que l'*honorable du siècle* (10) avait été, dans ce lieu, occupé de macérations durant vingt-cinq années. A leurs côtés étaient une mul-

qu'au sud-est d'une petite montagne isolée située dans le royaume de I-lan-na (Hiranya-parvata), au sud du fleuve King-kia (Gange), on montre, au bas d'un roc escarpé, une large pierre où l'on voit les traces qu'a laissées le Bouddha en *s'y couchant*. Elles ont un pouce de profondeur; leur longueur est de 5 pieds 2 pouces, et leur largeur de 4 pieds 1 pouce.

On y voit aussi une dépression d'environ un pouce dans l'endroit où le Bouddha plaça son Kiun-tchi-kia (Koundikâ), « pot à eau; » elle offre en creux le dessin d'une fleur à huit pétales. (Voyez p. 365.)

(1) Aujourd'hui Kinnodje ou Kanoudje, sur la droite du Gange. (Klaproth.)

(2) Le Gange.

(3) Probablement dans le territoire de Luknow et sur le cours du Goumty.

(4) Aujourd'hui Kôs'ala ou Aoude.

(5) Contemporain de Sakya-mouni.

(6) Ministre du roi Pho-sse-no.

(7) Emblème familier aux bouddhistes : il exprime le passage successif de l'âme dans le cercle des divers modes d'existence.

(8) Ce temple s'appelle en sanscrit Djeta, ou temple du Victorieux. C'est une des huit tours divines ou tours des esprits nommés Ling-thâ.

(9) 1o Les religieux mendiants, 2o les religieuses mendiantes, 3o les laïques qui observent les cinq préceptes et gardent une conduite pure, 4o les femmes laïques dans les mêmes conditions.

(10) Un des surnoms de Bouddha.

titude de gens animés des mêmes pensées et qui avaient voyagé et parcouru divers royaumes : les uns devaient retourner dans leur pays, les autres éprouver l'instabilité de la vie. Ce jour-là, en voyant ce lieu où Foe n'était plus, ils eurent le cœur pénétré d'une vive douleur. Les autres religieux adressèrent une question à Fa-hian et à Tao-tching : « De quel pays êtes-vous venus ? leur demandèrent-ils.— Nous sommes » venus de la terre de Han, répondirent ceux-ci. Les religieux dirent en soupirant : — L'admirable chose ! » ces hommes de l'extrémité de la terre sont capables de venir chercher la loi jusqu'en ce lieu ! » Puis ils se parlèrent entre eux : « Nous autres maîtres et ho-chang ([1]), depuis le temps que nous nous succédons » les uns aux autres, dirent-ils, nous n'avions pas encore vu venir ici des prêtres de Han. »

» Au nord-est du temple, à quatre li, il y a un bocage. Il y eut jadis cinq cents aveugles qui, se rendant au temple, séjournèrent dans cet endroit. Foe prêcha la loi en leur faveur, et ils recouvrèrent tous la vue. Ces aveugles, transportés de joie, plantèrent leurs bâtons dans la terre et firent un acte d'adoration, le visage tourné de ce côté. Les bâtons prirent racine, grandirent et formèrent ce bocage que l'on appelle, pour cette raison, le Bois des yeux recouvrés. Les religieux du temple de Tchi-houan vont souvent, après leur dîner, s'asseoir dans ce bocage pour s'y livrer à la méditation.

» Dans le royaume du milieu ([2]), il y a quatre-vingt-seize sortes de sectaires, qui tous connaissent le monde actuel. Chaque secte a ses disciples, qui sont nombreux ; ils mendient leur nourriture, mais ils ne portent pas de marmite. Ils cherchent aussi le bonheur dans les déserts et sur les routes, et ils y établissent des maisons pour fournir aux voyageurs le couvert, des lits, et de quoi boire et manger. Les hommes qui ont embrassé la vie religieuse y logent pareillement, en allant et en venant, mais non pas le même temps que dans les monastères.

» A 50 li à l'ouest de la ville, on vient à une bourgade nommée Tou-weï ; c'est le lieu de la naissance du Foe-kia-che ([3]). »

De la ville de Che-weï, en faisant douze yeou-yan (environ six lieues), on vient à une cité nommée Na-pi-kia. C'est le lieu de la naissance de Keou-leou-thsin-Foe (nom d'un autre Bouddha antérieur à Sakya-mouni).

« De là en allant à l'orient, on arrive à la ville de Kia'weï-lo'weï ([4]). Il n'y a dans cette ville ni roi, ni peuple ; c'est absolument comme une vaste solitude. Il n'y a que des religieux et quelques dizaines de maisons de gens du peuple. C'est le lieu où était l'ancien palais du roi Pe-tsing (le père de Sakia-mouni), et c'est là qu'on a fait une représentation du prince et de sa mère, prise au moment où le prince, monté sur un éléphant blanc, entre dans le sein de sa mère ([5]).

» Au lieu où le prince sortit de la ville par la porte orientale, on a élevé une tour.

» Au nord-est de la ville, à plusieurs li, est le Champ royal. Là est le lieu où le prince, placé sous un arbre, considéra les laboureurs. A l'est de la ville, à cinquante li, est le jardin royal ; ce jardin porte le nom de Lun-ming ([6]). La *dame* étant entrée dans l'étang pour se baigner, en sortit par le côté septentrional ; elle fit vingt pas, prit à la main une branche d'arbre, et, s'étant tournée du côté de l'orient, elle donna naissance au prince. Tombé à terre, le prince fit sept pas ; deux rois des dragons lavèrent son corps ([7]) : en ce lieu se forma aussitôt un puits. C'est à ce puits et à l'étang que les religieux ont coutume de puiser l'eau qu'ils boivent.

» Le royaume de Kia'weï-lo'weï est une grande solitude ; le peuple y est rare et en petit nombre. Sur

([1]) Laïques bouddhistes.

([2]) C'est, comme nous l'avons dit, l'Inde centrale ou le Madhyadéça, comprenant les pays de Mathoura, Kôs'ala, Kapila, Maghada, etc.

([3]) C'est-à-dire Kâs'yapa-Bouddha, l'un des bouddhas, le prédécesseur immédiat de Sakya-Mouni.

([4]) Kapila, ville qui devait être située sur les bords de la rivière de Rohini ou Roheïn, descendant du Népal.

([5]) Au moment où Sakya-Mouni, étant encore Bodhisattwa dans le ciel Touchita, devait s'incarner dans le sein de sa mère Mahâ-mayâ, épouse du roi S'ouddhôdana, il monta sur un éléphant blanc à six défenses et entra dans le corps de sa mère sous la forme d'un rayon de lumière de cinq couleurs. (Voy. p. 376, légende postérieure à la mort du Bouddha.)

([6]) Ce mot signifie : « Lieu de celui qui existe par lui-même, sans empêchement et sans obstacle. »

([7]) Suivant la légende, deux rois des dragons, frères, firent pleuvoir sur le nouveau-né une eau tiède à gauche, et fraîche à droite. Indra et Brahma tinrent une robe céleste et l'y enveloppèrent. Le ciel fit tomber une pluie de fleurs odoriférantes ; on entendit le son des instruments ; des parfums de toute espèce, répandus avec profusion, remplirent l'espace.

Suivant une autre légende, Brahma lui-même tenait à la main un vase d'or. Il plaça l'enfant sur ce vase. (Voy. p. 376.)

les routes, on a à redouter les éléphants blancs et les lions, de sorte qu'on n'y peut voyager sans précaution.

» Après le lieu où Foe est né, en faisant 5 yeou-yan (environ 6 lieues et demie) vers l'orient, on atteint le royaume de Lan-mô ([1]). Le roi de ce pays, ayant obtenu un fragment de che-li (relique) de Foe, bâtit une tour apppelée la tour de Lan-mô. A côté de cette tour, il y a un étang, et dans l'étang un dragon qui garde continuellement la tour.

» Dans cet endroit stérile et solitaire, il n'y a point d'hommes pour arroser et balayer; mais on y voit continuellement des troupeaux d'éléphants qui prennent de l'eau avec leur trompe pour arroser la terre, et qui, recueillant toutes sortes de fleurs et de parfums, font le service de la tour. »

De là, en allant vers l'Orient, on rencontra la tour des Charbons, située dans une forêt de figuiers, sur la place où le corps de Foe avait été brûlé.

En allant de nouveau à l'orient l'espace de 12 yeou-yan (environ 17 lieues), on arriva à la ville de Kiu-i-na-kie ([2]).

« C'est au nord de cette ville, entre deux arbres, sur le bord de la rivière Hi-lian, que l'*illustre du siècle*, la tête tournée vers le nord, entra dans le Ni-houan (Nirvân'a). Là où Siu-po (le bon sage), longtemps après, obtint la loi, et où on adora dans son cercueil d'or l'*illustre du siècle* pendant sept jours; là où le héros qui porte le sceptre de diamant ([3]) lâcha le pilon d'or, et où les huit rois partagèrent les reliques : dans tous ces lieux on a élevé des tours et des temples-monastères ([4]). »

A 20 yeou-yan de là (environ 28 lieues) au sud-est, on montre le lieu où tous les Litchhe, ou habitants de Phi-che-li (Foi-che-li) dans l'Inde moyenne, voulurent suivre Foe quand il entra dans le Ni-houan ([5]), ce que Foe ne permit pas.



Le pilon d'or ou le sceptre de diamant, tel qu'il est figuré dans les livres bouddhistes.

Après avoir traversé le royaume de Phi-che-li, Fa-hian arriva à ce qu'il appelle la réunion des cinq rivières, sans doute les embouchures du Gange, où, au delà du fleuve, vers le midi, il se trouva dans le royaume de Mo-kie-thi (Magadha). Il fait une belle description de la ville Pa-lian-fou, si célèbre chez les anciens sous le nom de Palibothra, et dont l'emplacement était vraisemblablement à environ dix lieues à l'ouest-sud-ouest de Patna.

« Cette ville, dit Fa-hian, était la capitale du roi A-yu. Les palais du roi, qui sont dans la ville, ont des murailles dont les pierres ont été rassemblées par les génies. Les gravures et les sculptures qui ornent les fenêtres sont ce que le siècle ne saurait faire... La réunion des religieux a fondé, à côté des tours du roi A-yu, des monastères de la grande translation. Il y a aussi des temples de la petite

([1]) Ce pays devait être situé au nord ou au nord-est de la ville actuelle de Gorakhpour, au pied du versant méridional qui sépare le Népal du royaume d'Aoude. (Klaproth.)

([2]) Cette ville, suivant Klaproth, devait être située à peu de distance de la rive occidentale du Gand'aki (le Gunduck des cartes anglaises).

([3]) Le Bodhisattwa Vadjrapân'i, ainsi nommé parce qu'il tient à la main une espèce de sceptre de diamant ou de traits de foudre, ce que Fa-hian appelle « le pilon d'or. » A la mort de Foe, il s'écria : « Il nous quitte : il rentre dans le grand Nirvân'a. Il ne nous rendra plus meilleurs, il ne nous protégera plus. La flèche empoisonnée est entrée profondément; le feu de la tristesse élève la flamme... Dans la vaste mer de la naissance et de la mort, qui sera notre barque et notre rame? Dans l'obscurité d'une longue nuit, qui sera notre lampe? »

([4]) « Aussitôt que le Bouddha fut délivré de la douleur, cette grande terre trembla; il tomba un météore, les coins du monde furent en feu, et du ciel illuminé se fit entendre un grand bruit de tambours frappés par les dieux. » (Le Doulva.)

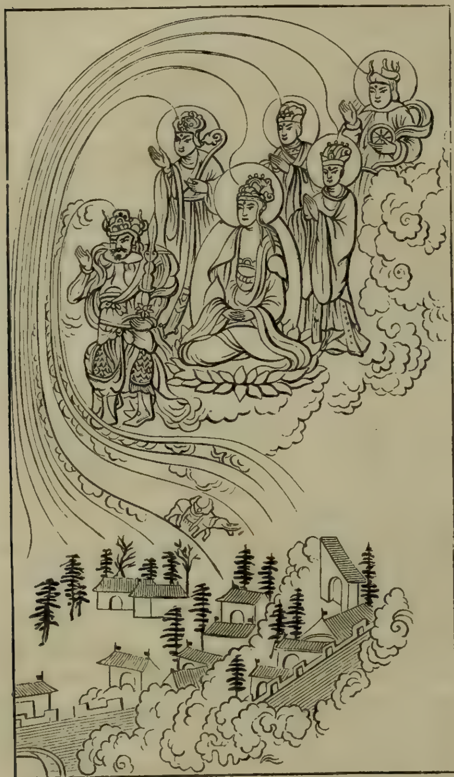
([5]) Le Nirvân'a de Bouddha est représenté page 377 d'après une célèbre image, peinte par Teo-den-tsou, et conservée dans le temple de Toung-foû-szu à Miyako, au Japon. On reconnaît les disciples et les apôtres à leur tête rasée. Les Bodhisattwas ont des figures et des formes de femmes : les dieux paraissent avec leurs attributs ordinaires. Sakya-mouny, avec ses habits ecclésiastiques, est placé sur un catafalque, entre des arbres saints, la tête posée sur une fleur de lotus.

Voici comment la légende chinoise rapporte la mort de Foe :

« Foe, âgé de soixante-dix-neuf ans, après avoir entretenu ses disciples et l'assemblée de ses auditeurs, la quinzième nuit du deuxième mois, comme ferait un testateur, se coucha sur le côté droit, le dos tourné à l'orient, le visage à l'occident, la tête au septentrion et les pieds au midi, et il s'éteignit. En même temps plusieurs prodiges apparurent : le soleil et la lune perdirent leur lumière; les habitants des cieux s'écrièrent en gémissant : « O douleur! par quelle fatalité le soleil

translation ; il y habite en tout entre six et sept cents religieux. On y voit aussi des colléges admirablement bâtis dans un style majestueux et grave. Les cha-men d'une haute vertu des quatre parties du monde, et les étudiants qui désirent s'instruire dans la philosophie, se rendent tous à ces temples...

» Les villes et les bourgs de ce royaume sont grands ; le peuple y est riche, il aime les discussions, mais il est compatissant et juste dans ses actions. Tous les ans, pour célébrer le huitième jour de la



Le Bouddha descendant sur la terre, monté sur un éléphant blanc. — D'après une image chinoise.



Naissance du Bouddha. — D'après une image chinoise.

» de la sagesse s'est-il étient? Faut-il que tout ce qui est se trouve privé d'un bon et véritable père, et que les cieux perdent » l'objet de leur vénération? » Toute l'assemblée fondit en larmes. On mit enfin le corps de Foe au cercueil; mais, quand on voulut le porter au bûcher, il fut impossible de le lever. Alors un d'eux s'écria en forme de prière : « O Foe! vous égalisez ou identifiez toutes choses, n'admettant aucune différence entre elles; vous rendez également heureux les hommes et » les habitants des cieux. » Cela dit, le cercueil, s'élevant de lui-même fort haut, entra dans la ville de Kui-kie par la porte occidentale, en sortit par celle de l'orient, rentra par celle du midi, et ressortit par celle du nord; il fit ensuite sept fois le tour de la ville : la voix de Foe se fit entendre du cercueil. Tous les habitants des cieux accoururent à la pompe funèbre; tous étaient en pleurs; et cette semaine ainsi passée, on porta le corps de Foe sur un lit magnifique, on le lava d'eau parfumée, on l'enveloppa d'une toile et de plusieurs couvertures de prix ; ensuite on le remit dans le cercueil où l'on répandit des huiles de senteur. On dressa un bûcher fort haut de bois odoriférants, sur lequel on posa le cercueil; puis on mit le feu au bûcher, mais il s'éteignit subitement. A ce prodige, les spectateurs jetèrent un cri douloureux, et il fallut attendre l'arrivée d'un saint homme pour achever la cérémonie. Dès qu'il fut arrivé, le cercueil s'ouvrit de lui-même et livra en spectacle les pieds de Foe environnés de mille rayons. Alors on jeta des flambeaux allumés sur le bûcher, mais le feu n'y prit pas encore. Ce saint homme leur fit entendre que ce cercueil ne pouvant pas être brûlé par le feu des trois mondes, à plus forte raison il ne pouvait pas l'être par un feu matériel. A peine eut-il parlé, que le feu épuré de la fixe contemplation, sortant de la poitrine de Foe par le milieu du cercueil, enflamma le bûcher, qui, au bout de sept jours, fut entièrement consumé. Le feu étant éteint, le cercueil parut en son entier, sans même que la toile et les couvertures de prix dont on avait enveloppé le corps eussent été endommagées. »

La tradition rapporte que le Bouddha entra dans le Nirvân'a le quinzième jour de la seconde moitié du mois fei-che-kie (vaiçâkha). Quand le Bouddha fut assis dans un cercueil d'or, il expliqua la loi en faveur de sa mère; il sortit son bras et



Le Nirvân'a de Sakya-mouni.

interrogea son disciple chéri A-nau (Ananda), puis il laissa voir ses pieds et les montra à *Kya-che* (Kâs'yapa). Suivant Hiouen-thsang, ce fut au bord de la rivière Hiranyavatî, située à trois ou quatre li au nord-ouest de la ville de Kouçinagara, que le Bouddha se rendit pour entrer dans le Nirvân'a. Cet événement eut lieu à une petite distance de la rive occidentale, dans un petit bois d'arbres sâlas *(Shorea robusta)*.

L'écorce du sâla ou sâl est d'un blanc verdâtre et ses feuilles sont polies et luisantes.

lune mao, on fait des chars à quatre roues sur lesquels on dresse cinq étages en bambou soutenus par des lances, de manière qu'ils forment une colonne haute de plus de deux tchang et qui a l'aspect d'une tour. On la couvre de tapis de feutre blanc, sur lesquels on peint ensuite les images de toutes les divinités célestes, qu'on décore avec de l'or, de l'argent et du verre de couleur. En haut, on attache un toit d'étoffe brodée; aux quatre coins sont pratiquées de petites chapelles, dans chacune desquelles est un Bouddha assis, avec des bodhisattwas debout à ses côtés. Il peut y avoir environ vingt de ces chars, qui diffèrent tous l'un de l'autre pour le faste et pour l'importance. Ce jour-là toutes les rues de la ville sont couvertes d'hommes qui s'y rassemblent. On donne des représentations théâtrales, on fait des tours de force, on joue de la musique. On embellit la fête avec des fleurs et des parfums. Les brahmes viennent visiter Foe; les bouddhas arrivent selon leur ordre dans la ville et s'arrêtent aux reposoirs. A la nuit tombante, on allume partout des lanternes dans les lieux où l'on fait des tours de force et où l'on donne des concerts pour célébrer la fête. On s'y rend de toutes les provinces; et les délégués que les chefs des royaumes entretiennent dans la ville y ont établi chacun une *maison de médicaments du bonheur et de la vertu*. Les pauvres, les orphelins, les boiteux, enfin tous les malades des provinces vont dans ces maisons, où on leur donne tout ce dont ils ont besoin. Les médecins y examinent leurs maladies; on leur sert à boire et à manger selon les convenances, et on leur administre des médicaments. Tout contribue à les tranquilliser; ceux qui sont guéris s'en vont d'eux-mêmes. Le roi A-yu ayant détruit sept tours, en éleva quatre-vingt mille autres. La grande tour, qui fut faite la première, est à plus de trois li au sud de la ville. Devant cette tour est l'empreinte des pieds de Foe (1) : on y a bâti un temple... »

Au sud-est du royaume de Mo-kie-thi, Fa-hian vit la *petite montagne du rocher isolé* (la *caverne de roches d'Indra)*.

« Sur sa cime est une maison de pierre tournée vers le midi; Foe s'y étant assis, le roi du ciel, Indra, y fit pincer du khin par les musiciens célestes Pan-che, en l'honneur du Bouddha. Le seigneur du ciel Chy (Indra) l'interrogea sur quarante-deux choses douteuses, en dessinant chacune avec son doigt sur la pierre; les vestiges de ces dessins existent encore. »


Le Khin.

Près de la nouvelle ville de la résidence royale (Radjagriha), Fa-hian admira une tour haute, grande, majestueuse et belle, élevée par le roi A-tche-chi pour honorer une partie des reliques de Foe.

En sortant du côté du midi, on entrait dans une vallée qui conduisait aux cinq montagnes.

« Ces montagnes forment une enceinte comme les murs d'une ville : c'est l'ancienne ville du roi Ping-cha (l'ancienne Radjagriha). Elle est entièrement déserte et inhabitée. »

En marchant au sud-est, Fa-hian arriva au pic de Khi-tche (en sanscrit *Gridhrakouta* (2) ou *pic du Vautour)*, une des montagnes situées environ par 25 degrés de latitude nord, aux sources des rivières Dahder et Banourah.

« A 3 li avant d'avoir atteint le sommet de la montagne, il y a dans les rochers une caverne tournée vers le sud; Foe s'y assit pour y méditer. A trente pas au nord-est, il y a une grotte de pierre; A-nan s'y assit pour y méditer. Le démon du ciel, Phi-siun, métamorphosé en vautour, s'arrêta dans la caverne et fit peur à A-nan. Foe, par sa puissance surnaturelle, ouvrit le rocher, prit A-nan par le bras avec la main, et fit cesser sa crainte. La trace de l'oiseau, et le trou par lequel Foe

(1) Au royaume de Mo-kie-to (Magadha, dans l'Inde centrale), non loin des ruines de Po-t'o-li-tsen-tch'ing (Pâtali-pouttra-poura), était une petite ville où le roi Wou-yeou (Açôka) avait construit un enfer; il y avait réuni tous les instruments de torture que l'on suppose exister dans l'enfer des bouddhistes. « A quelque distance de cet enfer, Hiouen-thsang vit sur une pierre les traces des deux pieds du Bouddha, longues de 1 pied et 8 pouces et larges de 6 pouces. Au bas des pieds, il y avait une roue à mille raies. Aux extrémités de l'empreinte des dix doigts, on voyait des fleurs surmontées du signe mystique *ouan*, des figures de poissons en relief, etc. (voy. p. 365), qui brillent avec éclat. Ce sont les traces que laissa le Bouddha lorsque, sur le point d'entrer dans le Nirvân'a, il fut parti de Fei-che-li (Vaicali) et arriva en cet endroit. (Stanislas Julien. — Hiouen-thsang.)

(2) Ki-che-kou (Gridhrakoûta, le pic du Vautour). Hiouen-thsang met au nombre de ses plus grands bonheurs d'avoir vu le pic du Vautour et l'arbre de Bodhi (de l'intelligence). (Voy. pages 380 et 381.)

passa sa main, existent encore. C'est de là que vient la dénomination de *mont de la Caverne du vautour*. Devant la caverne est la place du trône des quatre Bouddhas ([1]). Tous les arhans avaient aussi chacun leur caverne où ils s'asseyaient pour méditer. Le nombre de ces cavernes est de plusieurs centaines... Les pics de cette montagne sont réguliers et majestueux; ce sont les plus élevés des cinq montagnes. »

Fa-hian acheta dans la nouvelle ville des parfums, des fleurs et des lampes à huile; il loua deux anciens pi-khieou pour le conduire aux grottes et sur le mont Khi-tche. Quant il eut fait l'offrande des parfums et des fleurs, les lampes augmentèrent de clarté; alors la douleur et l'émotion le touchèrent jusqu'aux larmes

« Il se disait que Foe avait été autrefois dans cet endroit; qu'il y avait enseigné ses institutions. Fa-hian n'a pu de son vivant se rencontrer avec Foe; il n'a pu voir que les traces de son séjour. Du moins devant la caverne il récita les instructions, et il y séjourna une nuit. »

En sortant de l'ancienne ville pour retourner à la nouvelle, et en marchant vers le nord, il vit à l'ouest de la route *le Jardin des bambous de Kia-lan-tho*, plus loin le *champ des tombeaux* et la ville déserte de Kia-ye, l'ancienne Gaya, dont les ruines, appelées encore aujourd'hui Bouddha-Gaya, sont situées dans une vaste plaine et à peu de distance à l'ouest de la rivière Niladjan ou Amânat qui est la partie supérieure du Falgo.

« Dans le royaume du milieu, le froid et le chaud étant égaux et tempérés, il y a des arbres qui durent plusieurs milliers d'années et même jusqu'à dix mille ans. »

Non loin de Kia-ye, vers le nord-est, on remarque une grotte de pierre.

« Le phou-sâ ([2]) y étant entré, et se tournant vers l'occident, s'assit les jambes croisées et pensa dans son cœur : « Pour que j'accomplisse la loi, il faut que j'aie un témoignage divin. » Aussitôt sur la paroi de la pierre se dessina l'ombre de Foe; elle parut haute de trois pieds, et le temps était clair et brillant. Le ciel et la terre furent très-émus, et tous les dieux qui étaient dans l'espace dirent : « Ce n'est » pas ici le lieu où les Foe passés et à venir accomplissent la loi. Au sud-ouest, à la distance d'un peu » plus d'un demi-yeou-yan, sous un arbre pei-to, est le lieu où les Foe passés et à venir accomplissent la » loi. » Les dieux ayant ainsi parlé, se tinrent devant lui, chantèrent et lui montrèrent le chemin en se retirant. Le phou-sâ se releva; et quand il fut à trente pas, un dieu lui donna l'herbe d'heureux augure ([3]). Le phou-sâ la prit et marcha quinze pas encore. Cinq cents oiseaux bleus vinrent voltiger trois fois autour de lui et s'envolèrent. Le phou-sâ s'avança vers l'arbre pei-to, étendit l'herbe d'heureux augure à l'orient et s'assit. Alors le roi des démons envoya trois belles filles qui vinrent du nord : le phou-sâ frappa alors la terre avec les doigts de ses pieds, et les troupes de démons reculèrent et se dispersèrent; les trois belles filles furent changées en vieilles ([4])... »

Au sud est la montagne nommé *le Pied du coq*. « C'est là qu'est actuellement le grand Kia-che ([5]). Il a percé le pied de la montagne pour y entrer... Les bois qui couvrent cette montagne sont très-épais et touffus. Il y a beaucoup de lions, de tigres, de loups : on n'y peut voyager qu'avec crainte. »

Fa-hian, en retournant à Pa-lian-Foe (Pat'ali-poutra), descendit le fleuve Heng (le Gange), vers l'occident. Après dix yeou-yan (treize lieues et demie), il vint à un temple nommé *la vaste solitude*. Ce temple, appelé *Issi-Pattene* dans les livres pali, était situé dans un canton très-agréable du pays de Bénarès, à 18 yod-janas au sud du figuier d'Inde du continent du Djambou-dwipa. Tous les Bouddhas sont censés y avoir tenu leurs premières prédications. Il était autrefois fréquenté par un grand nombre de mages ou sages qui avaient le pouvoir de voler dans les airs.

En suivant encore le cours du fleuve Heng à l'occident, pendant 12 yeou-yan (environ 14 lieues),

([1]) Sakya-mouni, Kâs'yapa, Kanaka-Moum et Krakoutchtchanda, les quatre Bouddhas qui ont déjà paru dans le Bhadra-kalpa, ou la période actuelle du monde.

([2]) Sakya-mouni, lorsqu'il n'était encore que Bodhisattwa. L'ombre qu'il voit est sans doute celle du Bouddha suprême.

([3]) Herbe qui pousse sur le mont Sou-kin, près de l'arbre appelé « le roi de toutes les forêts et de la félicité originelle. »

([4]) C'étaient les trois filles de jaspe, la première nommée « Amour gracieux, » la seconde « Toujours joyeuse, » la troisième « Grande joie. » D'un mot, le Bodhisattwa les changea en vieilles femmes à tête blanche, dont les dents étaient tombées, et qui avaient les yeux éteints et le dos bossu, de sorte qu'elles furent obligées de se servir de bâton pour retourner d'où elles étaient venues.

([5]) Le premier des disciples du Bouddha Sakia, et non pas son prédécesseur, désigné sous le même nom.

Fa-hian arriva à la ville de Pha-lo-naï (Bénarés, en sanscrit Varân'asi), dans le royaume de Kia-chi *(resplendissant).*



Ficus religiosa (¹).

Au nord-est de la ville, à 10 li, était un temple situé dans le *parc des cerfs de l'immortel.* Dans ce parc, primitivement la station d'un py-tchi-foe, des cerfs se reposaient habituellement.

Fa-hian décrit un temple très-extraordinaire du royaume de Ta-thsen (le Dekkan). Il ne l'avait pas vu lui-même parce que les routes étaient impraticables. Ce vihara ou temple-monastère était consacré au Foe passé Kia-che, ou Bouddha Kâs'yapa, le troisième des Bouddhas qui ont paru dans la période religieuse actuelle.

« On a percé une grande montagne pour le faire. Il a en tout cinq étages : l'inférieur, qui a la forme d'un éléphant, renferme 500 chambres de pierre. Le second étage, qui a la forme d'un lion, contient 400 chambres de pierre. Le troisième, qui a la forme d'un cheval, contient 300 chambres. Le quatrième, qui a la forme d'un bœuf, contient 200 chambres. Le cinquième, qui a la forme d'une colombe, contient 100 chambres. A l'étage supérieur il y a une source d'eau qui suit les circonvolutions du rocher; en coulant, elle entoure les appartements, et descend, en faisant ainsi le tour de l'édifice, jusqu'à l'étage inférieur, dont elle arrose aussi les appartements; puis elle sort par la porte. Dans les chambres de tous les étages, il y a partout des fenêtres percées dans le roc pour laisser entrer la lumière, de sorte que chaque chambre est parfaitement éclairée et qu'il n'y a pas d'obscurité. Aux quatre angles de l'édifice, on avait percé le roc, et on y avait pratiqué des escaliers pour monter; à présent les hommes montent par des espèces de petites échelles, pour arriver à l'endroit où autrefois

(¹) Le *Ficus religiosa* (class. *polygamia*, ordr. *triœcia*). Les feuilles de cet arbre tremblent au moindre vent, et c'est en souvenir de la présence du Bouddha, disent les adorateurs de Sakia-mouni. On a remarqué que les Syriens donnent le même motif pour soutenir que la croix du Christ a été faite avec le bois de l'aspen *(Populus tremula*, class. *diœcia*, ord. *octandria).*

Dans un mémoire publié par la Société royale asiatique de Londres *(Transactions*, etc., vol. III, p. 463), le capitaine Chapman dit que le *Bogaha*, ou arbre *bo*, arbre sacré du Bouddha, est le *Ficus indica*, et non point le *Ficus religiosa* des Hindous. Loin de vénérer le *Ficus indica*, les adorateurs de Brahma l'extirpent comme un arbre sacrilége dans toutes les parties de l'île de Ceylan où ils sont assez nombreux pour n'avoir rien à redouter de l'indignation des bouddhistes. Suivant lui, la cause de tant de haine contre cet arbre est qu'il est considéré, dans la religion bouddhiste, comme un symbole de la destruction du brahmanisme, sans doute parce qu'il croît souvent de lui-même parmi les ruines.

un homme a laissé l'empreinte d'un de ses pieds. Voilà pourquoi on appelle ce temple Pho-lo-yue (en indien, colombe). Il y a habituellement des arhans qui demeurent dans ce temple. Cette colline



L'arbre sacré du bouddhisme *(Ficus indica)*. — Voy. la note de la page 380.

est déserte et inhabitée. Ce n'est qu'à une distance très-éloignée de la montagne qu'il y a des villages. Les habitants sont des gens pervers qui ne connaissent pas la loi de Foe. Les samanéens, les brahmanes, d'autres hétérodoxes et tous les gens de ce pays, avaient souvent vu des hommes arriver en volant à ce temple; quand donc les religieux de la raison des autres royaumes voulurent venir y pratiquer les rites, les habitants leur dirent : « Pourquoi ne venez-vous pas en volant? Nous avons vu des » religieux y arriver en volant. » Les religieux répondirent : « Nos ailes ne sont pas encore formées [1]. »

[1] « Ce passage, dit Klaproth, réfute suffisamment l'hypothèse de ceux qui veulent que les bouddhistes n'aient paru dans l'Inde qu'au troisième siècle de notre ère; et une perquisition minutieuse dans les environs de Patna, de Gaya ou de Bénarès pourrait peut-être faire retrouver quelques débris des monuments que Fa-hian y a vus et qu'il a décrits. Il est même présumable que le « monastère de la Colombe » existe encore dans le rocher du Deccan où il a été primitivement taillé, et que la découverte en est réservée à quelque savant anglais, qui parcourra ce pays en scrutateur habile et en observateur exercé »

Le voyageur revint à Pa-lian-fou (¹). Contre son attente, il n'y trouva aucun livre sacré. Les saintes traditions y étaient toutes orales. Ce fut seulement beaucoup plus loin, dans l'Inde du milieu, que les religieux d'un monastère de la grande translation lui communiquèrent une collection de préceptes... Il resta parmi eux pendant trois années pour étudier les livres et le sanscrit, et transcrire les préceptes.

Un des samanéens qui l'avaient accompagné, Tao-tching, *ornement de doctrine*, se laissa tellement séduire par la piété grave et décente des religieux indiens qu'il résolut de finir ses jours parmi eux. Fa-hian persista dans son dessin qui était la régénération de la foi dans son pays. Il avait obtenu une partie de ce qu'il avait si ardemment souhaité : il commença donc à désirer de retourner en Chine.

Il suivit le cours du Gange à l'orient, et, le descendant pendant 18 yeou-yan (24 lieues), il rencontra sur sa rive méridionale le grand royaume de Tchen-po, sur l'emplacement du Bhagalpour actuel. De là, en allant à l'orient pendant près de 50 yeou-yan (68 lieues), il parvint au royaume de To-mo-li-ti, la moderne Tamlouk, sur la droite de la Hougli, à peu de distance de Calcutta : « Là, dit-il, est l'embouchure dans la mer (²) ; la loi de Foe est florissante dans ce royaume. »

Fa-hian trouva en ce lieu d'autres livres sacrés : il s'arrêta pour les copier, et pour peindre des images. Comme il était dans ce pays, il apprit que des marchands se préparaient à se mettre en mer avec de grands vaisseaux, et à se diriger vers l'île de Ceylan, si vénérée des bouddhistes. Fa-hian n'hésita pas à se joindre à eux, et au commencement de l'hiver, le vent étant favorable, après une navigation de quartorze nuits et d'autant de jours, il arriva au *royaume des lions* (³). »

« Ce royaume est grand et situé dans une île; il y a là, de l'est à l'ouest, 50 yeou-yan (68 lieues), et du nord au sud, 30 yeou-yan (environ 40 lieues). A droite et à gauche, il y a de petites îles qui sont au nombre d'une centaine (les Maldives); leur distance entre elles est pour les unes de 10 li, pour les autres de 20 à 200 li; toutes sont dans la dépendance de la grande île. On en tire beaucoup de choses précieuses et de perles; il y a un canton qui produit le joyau mo-ni (l'escarboucle), et qui peut avoir 10 li en carré. Le roi envoie des gens pour le garder, et quand on en ramasse, de dix pièces il en prend trois.

» Ce royaume, primitivement, n'était pas habité par des hommes; il n'y avait que des démons, des génies et des dragons qui y demeuraient (⁴). Cependant les marchands des autres royaumes y faisaient le commerce. Quand le temps de ce commerce était venu, les génies et les démons ne paraissaient pas, mais ils mettaient en avant des choses précieuses, dont ils marquaient le prix; s'il convenait aux marchands, ils l'acquittaient et prenaient la marchandise. Comme ces négociants allaient, venaient et séjournaient, les habitants des autres royaumes apprirent que ce pays était fort beau; ils y vinrent aussi et formèrent par la suite un grand royaume.

» Ce pays est tempéré; on n'y connaît pas la différence de l'hiver et de l'été : les herbes et les arbres y sont toujours verdoyants. L'ensemencement des champs est suivant la volonté des gens; il n'y a point de temps pour cela.

» Quand Foe vint dans ce pays, il voulut convertir les mauvais dragons. Par la force de son pied divin, il laissa l'empreinte d'un de ses pieds au nord de la ville royale, et l'empreinte de l'autre sur le sommet d'une montagne (⁵). Les deux traces sont à la distance de 15 yeou-yan (environ 20 lieues) l'une de l'autre. Sur le vestige qui est au nord de la ville royale, on a bâti une grande tour haute de 40 tchang (122 mètres). Elle est ornée d'or et d'argent, et les choses les plus précieuses sont réunies pour former ses parois. On a encore construit un temple-monastère qu'on nomme la *Montagne sans*

(¹) Patali-poutra, Palibothra. (Voyez p. 375.)

(²) L'embouchure du Gange.

(³) Seng-kia-lo (en sanscrit *Sinhala*, qui a des lions, Ceylan ; en chinois *Sse-tseu-koue*, ou le royaume des lions). Suivant la tradition, une princesse, enlevée par un lion, donna le jour à un fils et à une fille; dans la suite, le fils tua le lion, qui était la terreur du pays; puis, à la fois récompensé et exilé, il colonisa Ceylan.

(⁴) Il y avait, notamment dans l'île de Ceylan, une ville de fer habitée par cinq cents femmes ho-cha, ou démons femelles, qui allaient au-devant des marchands ou voyageurs, en jouant de divers instruments, et portant des parfums et des fleurs.

(⁵) Sur le pic d'Adam. Suivant une légende, à son troisième voyage à Ceylan, le Bouddha s'éleva dans les nuages et vint planer au-dessus de la montagne qui, s'élançant de sa base, vint recevoir dans l'air l'empreinte du pied sacré.

crainte. Il y a 500 religieux. On y a élevé une salle à Foe, avec des ciselures d'or et d'argent. Parmi toutes les choses précieuses qu'on y voit, il y a une image de jaspe bleu, haute de 2 tchang : tout son corps est formé des sept choses précieuses; elle est étincelante de splendeur et plus majestueuse qu'on ne saurait l'exprimer; dans la main droite, elle tient une perle d'un prix inestimable.

» Depuis que Fa-hian avait quitté la terre de Han (Chine), plusieurs années s'étaient écoulées; les gens avec lesquels il était en rapport étaient tous des hommes des contrées étrangères; les montagnes, les rivières, les herbes, les arbres, tout ce qui avait frappé ses yeux était nouveau pour lui. De plus, ceux qui avaient fait route avec lui s'en étaient séparés, les uns s'étant arrêtés et les autres étant morts. En regardant en arrière l'ombre, en réfléchissant au passé, son cœur était toujours rempli de pensées et de tristesse. Toup à coup, à côté de cette figure de jaspe, il vit un marchand qui faisait hommage à la statue d'un éventail de taffetas blanc du pays de Tsin (Chine). Sans qu'on s'en aperçût, cela lui causa une émotion telle, que ses larmes coulèrent et remplirent ses yeux. »

Ces lignes touchantes montrent qu'il était temps pour le bon religieux de mettre fin à son apostolat. Cependant, il était pour ainsi dire au milieu des merveilles du bouddhisme; chaque jour il apprenait quelque tradition inconnue dans le pays de Han, et il voyait des monuments ou des cérémonies qui entretenaient son enthousiasme. Ses récits peignent l'état de son âme.

« Les anciens rois de ce pays envoyèrent dans le *royaume du milieu* chercher des graines de l'arbre pei-to ([1]); on les planta à côté de la salle de Foe. Quand l'arbre fut haut d'environ 20 tchang ([2]), il pencha du côté sud-est. Le roi, craignant qu'il ne tombât, le fit étayer par huit ou neuf piliers qui formèrent une enceinte en le soutenant. L'arbre, au milieu de la place où il s'appuyait, poussa une branche qui perça un pilier, descendit à terre et prit racine. Sa grandeur est environ de 4 wei ([3]). Ces piliers, quoiqu'ils soient fendus par le milieu, et tout déjetés, ne sont cependant pas enlevés par les hommes. Au-dessous de l'arbre on a élevé une chapelle dans laquelle est une statue assise. Les religieux de la raison ont l'habitude de l'adorer sans relâche.

» Dans la ville, on a encore construit un édifice pour une dent de Foe ([4]). Il est entièrement fait avec les sept choses précieuses. Les habitants de la ville ont de la foi et du respect, et leurs sentiments sont fermes. Depuis l'origine de ce royaume, il n'y a jamais eu de famine, de disette, de calamités, ni de troubles. Les religieux ont dans leur trésor une infinité de choses précieuses et des moni sans prix. Le roi étant entré dans ce trésor, vit un joyau moni, et aussitôt il en eut envie et désira l'enlever. Trois jours après il revint à résipiscence... Ouvrant son cœur aux religieux, il leur dit : « Je désirerais que » vous établissiez un réglement qui interdise aux rois, à l'avenir, l'entrée de votre trésor, à moins qu'ils » n'aient accompli quarante sacrifices en qualité de mendiants; alors il leur sera permis d'y entrer. »

» La ville est habitée par beaucoup de magistrats et de grands, et de marchands sa-pho. Les maisons y sont belles et les édifices bien ornés. Les rues et les chemins sont plans et droits. Dans tous les carrefours on a bâti des salles de prédication. Le huitième, le quatorzième et le quinzième jour de la lune, on y établit une haute chaire, et il s'assemble une grande quantité du monde des quatre castes pour entendre la loi. Les gens du pays disent qu'il peut y avoir chez eux en tout 50 à 60 000 religieux, qui tous mangent en commun. Le roi en a de plus, dans la ville, 5 à 6 000 auxquels il donne à manger en commun. Quand ils ont faim, ils portent leur bassin particulier et vont chercher ce qu'il leur faut. Ils ne prennent que ce que leur vase peut contenir tout plein, et s'en retournent.

» La dent de Foe est communément exposée au public au milieu de la troisième lune. Dix jours auparavant, le roi ayant choisi avec soin un grand éléphant, envoie un prédicateur qui, revêtu d'habits royaux

([1]) En sanscrit *Bodhi*. Voyez la note 1 de la page 380.

([2]) Environ 61 mètres.

([3]) Le wei équivaut à la moitié d'un tsun, qui est la dixième partie de la coudée chinoise, ou 0m,0306.

([4]) C'est de toutes les dents de Bouddha celle qui paraît être l'objet de la plus grande vénération. 818 ans après la mort de Bouddha, un roi de Ceylan obtint cette dent de Gouhâsihâ, roi de Calingou-rata, au sud du Bengale. 1400 ans après la mort de Bouddha, les Malabares enlevèrent la dent et la portèrent sur les rives du Gange. Quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-dix ans après cet événement, la dent fut rapportée à Ceylan. Dans la deuxième moitié du seizième siècle, les Portugais s'en emparèrent et Constantin de Bragance, leur chef, la fit réduire en cendres. Le lendemain, les prêtres de Bouddha en trouvèrent une toute semblable dans une fleur de lotus : c'est cette dernière dent que possèdent les Anglais, et pour la restitution de laquelle le dernier empereur des Birmans envoya deux ambassadeurs à Calcutta.

et monté sur l'éléphant, frappe du tambour et déclame en disant : « Phou-sâ, dans le cours de trois » A-seng-kya (1), a pratiqué des austérités, sans ménagement pour son corps et sa vie ; il s'est séparé » douloureusement de la reine son épouse ; il s'est arraché les yeux pour les donner à un homme ; il s'est



Mehentélé, temple bouddhique à Anarajapura, ancienne cité de l'île de Ceylan, dans son état actuel (2).

(1) L'A-seng-kya, c'est-à-dire l'innombrable période de temps qui comprend cent quadrillions.

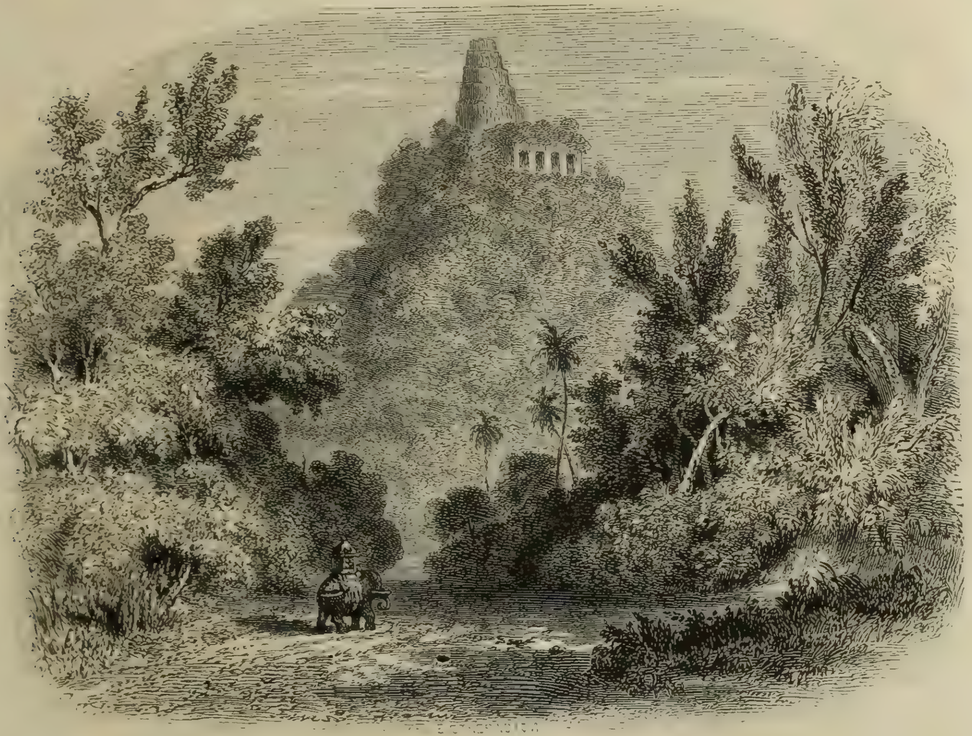
(2) Anarajapura, jadis célèbre sous les noms d'Abayapura et Anaradhepura, était une des cités saintes du bouddhisme. On croit qu'elle était déjà florissante au sixième siècle avant Jésus-Christ et qu'elle fut honorée de la visite de Sakya-mouni pendant ses différents séjours dans l'île de Ceylan. Il existe toutefois une tradition d'après laquelle elle n'aurait été construite que soixante et un ou soixante-neuf ans après la disparition du Bouddha, par Abaya, roi de Ceylan. La chronologie singhalaise établit une succession de souverains qui résidèrent dans cette ville pendant treize siècles. Ses palais et surtout ses temples étaient célèbres dans tous les pays où la religion bouddhique était en honneur. La plupart de ces édifices ont été détruits, relevés et de nouveau renversés. Quelques-uns de ceux qui sont encore debout sont considérés comme certainement antérieurs à l'ère chrétienne ; quoi qu'il en soit, ils offrent tous des exemples intéressants du type originaire de l'architecture primitive consacrée par le bouddhisme.

Parmi les restes de cette antique cité, située à 53 milles sud-est d'Aripo et à 92 milles au nord de Candy, on cite neuf chapelles ou temples, un monastère, deux vastes citernes, plusieurs autres de moindre dimension, mais presque entièrement détruits, des groupes de piliers et des fragments de murailles. Ces ruines sont éparses dans une étendue de plusieurs kilomètres.

Le temple Mehentélé est situé à douze milles environ d'Anaradhepura, au nord-est, sur la colline qui porte le même nom. Les piliers de granit qui entourent l'un des dagobas, au nombre de cinquante-deux, ont environ douze pieds de hauteur, sont octogones et ont des chapiteaux sculptés. Le dagoba le plus important est de mille pieds au-dessus de la plaine. Il a été construit, dit la tradition, sur « un cheveu de Bouddha qui avait poussé au-dessous du front, près de l'œil gauche. » On monte à la terrasse qui l'entoure par deux cents marches. Les prêtres ont leurs demeures sur le côté est de l'aréa. Auprès s'élève un roc sur le sommet duquel les pèlerins portent des pierres ramassées au loin dans la plaine.

Les branches droites du bogaha, sous lequel les quatre Bouddhas s'asseyaient, avaient été transportées d'une manière miraculeuse dans l'île où elles sont devenues les arbres sacrés. Voyez, dans le volume III des *Transactions of the royal asiatic Society*, page 463, le mémoire du capitaine Chapman sur l'ancienne cité d'Anarajapura. Voyez aussi les *Annales de la propagation de la foi*, mai 1853, n° 148.

» coupé la chair pour racheter un pigeon ; il a sacrifié sa tête pour faire l'aumône ; il a jeté son corps à » un tigre affamé, et n'a pas épargné la moelle de ses yeux. C'est ainsi, par des austérités de cette



Jata-Wana-Rama, l'un des dagobas d'Anarajapura (¹).

» espèce, et en pratiquant des macérations pour le bonheur de tous les êtres vivants, c'est ainsi qu'il est » devenu Foe. Pendant quarante-neuf ans qu'il fut dans le siècle, il prêcha la loi et convertit par la » doctrine. Ceux qui n'étaient pas fermes, il les affermit ; ceux qui ne connaissaient pas de règles en » connurent. Tous les êtres vivants étant ainsi sauvés, il entra dans le Ni-houan. Depuis le Ni-houan, » il s'est écoulé mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept ans (²). Quand les yeux du siècle furent éteints, » tous les êtres vivants éprouvèrent une grande douleur. »

» Dix jours après, la dent de Foe est portée à la chapelle de la *Montagne sans crainte*. Dans le royaume, les gens éclairés par la doctrine, qui veulent planter le bonheur, viennent chacun de leur côté aplanir la route, orner les chemins et les rues, répandre toutes sortes de fleurs et de parfums pour l'honorer. Alors, après les chants, le roi fait disposer, des deux côtés de la route, des représentations des cinq cents manifestations successives (³) dans lesquelles Phou-sa a revêtu diverses formes telles que

(¹) On peut presque affirmer que ce dagoba, construit, dit-on, par le roi Maha-sinha, a conservé la forme ancienne des monuments bouddhiques. (Voyez la chronologie publiée par M. Turnour, dans l'*Almanach de Ceylan* de 1833.) Sa hauteur est d'environ deux cent soixante-dix-neuf pieds. La plate-forme est très-large et élevée de quelques pieds ; des deux côtés de ses degrés sont de rudes piliers de gneiss et deux de granit sur chacun desquels est sculptée une figure de génie : l'un de ces génies est méchant, et, tandis que le capitaine Chapman le dessinait, un prêtre lui conseilla de ne pas lever son doigt vers cette image, s'il ne voulait s'exposer à un accès de fièvre. Un sentier étroit conduit, à travers une végétation puissante, vers ce temple dont l'effet est imposant.

(²) Fa-hian écrivait ces lignes en l'année 412 après Jésus-Christ.

(³) Les transformations par lesquelles on passe avant de devenir Bouddha. On en compte ordinairement 550 : on devrait en compter autant qu'il y a d'existences individuelles sur la terre, dans la mer ou dans l'air. « Le nombre de mes naissances et de mes morts, dit le Bouddha, ne peut se comparer qu'à celui des plantes et des arbres de l'univers entier. »

celle de sin-ta-nou ([1]), la transformation en éclair, celle du roi des éléphants ([2]), celle du cerf-cheval ([3]). Ces figures, peintes de différentes couleurs, sont exécutées avec soin et comme vivantes. Ensuite, la dent de Foe est portée par le milieu de la route, et on l'adore partout où elle passe. Arrivé dans la chapelle de la *Montagne sans crainte,* on monte à la salle de Foe; on y brûle des parfums qui forment comme des nuages amoncelés; on allume des lampes; on pratique toutes sortes d'actes religieux, jour et nuit, sans interruption, le tout durant quatre-vingt-dix jours. Alors la dent est reportée à la chapelle, dans la ville. Cette chapelle est très-élégante; le jour, on en ouvre les portes, et l'on y pratique les cérémonies conformément à la loi. »

Fa-hian parle d'un samanéen d'une grande vertu, nommé Tha-mo-kiu-ti, qui avait demeuré dans une maison de pierre pendant près de quarante ans, et était parvenu à faire vivre dans la même maison des serpents et des rats, sans qu'ils se nuisissent les uns aux autres. Il eut l'occasion d'assister aux funérailles d'un religieux parvenu au degré de sainteté.

« Au milieu de la ville, à 7 li, il y a une chapelle nommée Mo-ho-pi-ho-lo ([4]), où demeurent 3000 religieux. Il y avait un samanéen d'une haute vertu, qui pratiquait exactement les préceptes et vivait dans la plus grande pureté. Les gens du pays croyaient tous que c'était un arhan (ou arhat). Lorsqu'il approcha de sa fin, le roi vint lui rendre visite, et, conformément à la loi, il assembla des religieux et leur demanda si le mendiant avait obtenu la doctrine. Ils répondirent qu'effectivement c'était un arhan. Quand il fut mort, le roi, ayant consulté les rituels et les livres sacrés, lui fit les funérailles suivantes, qui conviennent à un arhan. A l'orient de la chapelle, à 4 ou 5 li, on entassa du bon bois sur une largeur de 3 tchang environ et à la même hauteur; au-dessus on mit du santal, de l'essence de bois d'aloès et toutes sortes de bois odoriférants. Des quatre côtés on fit des gradins, et l'on couvrit le tout avec un beau tissu de laine blanc bien pur. Sur ce bûcher, on éleva un grand lit semblable à un char funéraire, mais sans loung-iû. Au moment du cheweï ([5]), le roi et les quatre castes des habitants du pays se réunirent et offrirent des fleurs et des parfums. Quand le char fut parvenu au lieu de la sépulture, le roi lui-même offrit des fleurs et des parfums. Cette offrande terminée, on plaça le char sur le bûcher, qu'on arrosa partout de storax, puis on y mit le feu. Tandis qu'il brûlait, tout le monde avait le cœur plein de recueillement; chacun avait ôté son habit de dessus et agitait de loin une espèce d'ombrelle de plumes pour aider le cheweï. Quand le cheweï fut achevé, on rechercha et on recueillit les os, au-dessus desquels on éleva une tour. »

Fa-hian entendit des religieux de la Raison indiens lire, du haut d'un trône élevé, les passages des livres sacrés où est prophétisée l'histoire du pot de Foe :

« Ce pot était d'abord à Picheli (la ville de Vaïs'âli), et il est maintenant à Kian-tho-weï (le Kandahar) depuis tant de centaines d'années ([6]) (Fa-hian, quand il entendit cette lecture, savait au juste le nombre des années, mais maintenant il l'a oublié). Il doit retourner dans le royaume des Yue-ti occidentaux ([7]). Après tant de centaines d'années, il ira dans le royaume de Yu-thian (le Khotan); puis il ira dans le royaume de Kiu-thse (Bick-Balik). Après un autre espace de temps, il doit venir de nouveau dans le pays de Han, le même nombre d'ans; puis il reviendra au royaume des lions. Enfin, il retournera dans l'Inde du mileu. De l'Inde du milieu, il s'élèvera au ciel Teou-chou ([8]). Quand Mi-le-phou-sa (maïtrya, bodhisattwa) le verra, il dira en soupirant : « Le pot de Chy-kia-wen-Foe est arrivé ! » Alors, avec tous les dieux, il lui offrira des fleurs et des parfums, durant sept jours. Les sept jours expirés, le bassin reviendra dans le Yan-feou-thi ([9]). Le roi des dragons de la mer le prendra dans son palais de

([1]) Au beau corps.

([2]) Suivant la liste singhalaise, le matanga ou le hatty-pâla.

([3]) Le rooroomaga de la liste singhalaise, c'est-à-dire la gazelle appelée Rourou.

([4]) En sanscrit, *mahâvihara*, grand temple ou grand monastère.

([5]) L'une des quatre sépultures, celle du feu; les trois autres ont lieu dans l'eau, dans la terre et dans les forêts.

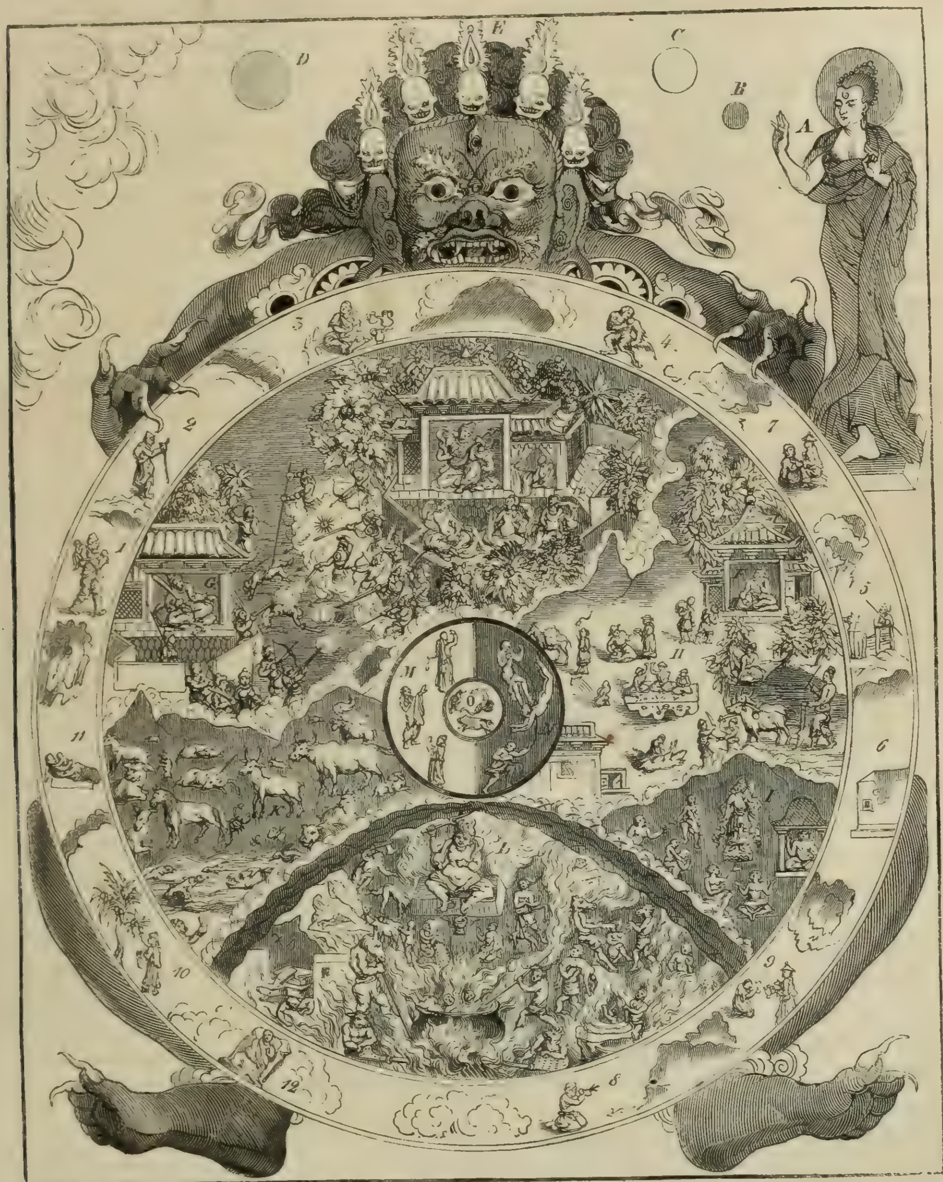
([6]) D'après la correction de M. Stanislas Julien, au lieu de « onze cents ans, » comme avait traduit Abel Rémusat.

([7]) Les grands Yue-ti, qui, après avoir mené une vie errante dans le Tangut, fondèrent un empire dans la Transoxane et étendirent leurs conquêtes sur les deux rives de l'Inde.

([8]) Ciel de la connaissance suffisante, le quatrième des six cieux qui constituent le monde des désirs.

([9]) Le Djamb-dvipa, un des quatre continents qui, dans le système du monde, partagent la terre habitable. C'est le continent méridional où l'Inde est comprise.

dragon. Quand Mi-le sera sur le point de compléter la loi, le bassin, divisé en quatre, reviendra à sa place primitive sur le mont Phin-na. Mi-le ayant accompli la loi, les quatre rois du ciel ([1]) méditeront



Le Cycle des transmigrations, suivant une image tibétaine ([2]). — Voyez l'*Alphabetum tibetanum*, t. I, tab. 2, p. 487.

([1]) Ministres d'Indra et protecteurs du monde.

([2]) Nous donnons, d'après Georgi, l'explication de cette étrange composition, qu'il ne faudrait pas considérer comme plus orthodoxe que ne le sont, par exemple, dans le christianisme, les enfers décrits ou peints de tant de manières différentes par les poëtes et les artistes du moyen âge. Si l'on veut une idée plus juste et plus élevée des imaginations bouddhistes sur les transmigrations, les cieux et les enfers, on ne saurait mieux faire que de consulter les admirables ouvrages d'Eugène Burnouf, l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, et le *Lotus de la bonne loi*.

A, Sang-kje-con-ciok ou Xaca (Xe-kia, Tchau-ca, Cha-ca, le même que le Bouddha Sakia-mouni) indique de la main les mondes ou orbes supérieurs, ou contemple le ciel ou le vide symbolisé par le point noir B.

C, symbole supposé de la lune.

de nouveau sur Foe, conformément à la loi des Foe antérieurs. Les mille Foe de l'âge des sages (¹) se serviront tous de ce bassin. Quand ce bassin n'y sera plus, la loi de Foe s'éteindra insensiblement. Quand la loi de Foe sera éteinte, l'âge des hommes redeviendra court, au point de ne durer que de cinq à dix ans. Le riz et le beurre disparaîtront. Les hommes, devenus extrêmement méchants, s'armeront de bâtons, qui se changeront en épées : tous s'attaqueront, se battront entre eux et se tueront. Il y en aura dans le nombre qui auront le bonheur de s'échapper et de fuir dans les montagnes. Quand la destruction des méchants sera terminée, les hommes sortiront et reparaîtront en se disant les uns aux autres : « Ceux d'autrefois vivaient très-longtemps ; mais ils ont commis toutes sortes de péchés et agi contre » la loi ; voilà pourquoi notre vie a été successivement abrégée et réduite jusqu'à dix ans. Faisons main- » tenant toute sorte de bien, élevons nos cœurs repentants vers la charité, cultivons les actions d'huma- » nité et de justice. Chacun pratiquant ainsi la foi et la justice, la durée de l'âge s'accroîtra alors et par- » viendra à quatre-vingt mille ans. » Quand Mi-le sortira du siècle, et qu'il commencera à tourner la roue de la doctrine, il convertira d'abord les disciples restés fidèles à la loi de Chy-kia, les hommes hors de leur maison, ceux qui auront reçu les trois koueï (²) et les cinq préceptes, ceux qui auront observé la loi et pratiqué le culte des *trois précieux*. Les seconds et les troisièmes, convertis dans

D, symbole du soleil.

E, symbole du destin, ou Pra-srin-po ; il est couronné de crânes et serre entre ses griffes de fer le cercle entier des transmigrations.

F, Lah-ne, séjour des voyageurs du premier degré, ou paradis du monde inférieur. Le prince Kja-cin joue du chélim et remplit de joie la troupe des bienheureux ; après trente-six millions d'années passées dans cette région fortunée, ses habitants dépouilleront leurs formes pour passer dans d'autres corps. A l'endroit du paradis fleurit l'arbre giamun, ou zampu, ou djampou (le pommier rose, *Eugenia Jambolana*), qui a été le sujet d'une guerre religieuse.

G, Lah-ma-in-kj-ne, séjour des lah-ma-hiu ou voyageurs du deuxième degré.

H, Mihi-kj-ne, séjour des voyageurs du troisième degré ; c'est notre monde terrestre. On y voit des individus de toutes les conditions : un roi tibétain ; des hommes qui lui apportent des tributs ; un riche oisif se reposant sous des ombrages, au bord de l'eau ; un laboureur ; des soldats qui se battent ; un boucher ; des gens qui boivent ; un tisserand ; un muletier, etc. Dans ce séjour, on naît avec une condition plus ou moins heureuse, suivant ce qu'on a fait de bien ou de mal dans les existences supérieures. C'est le seul monde où l'on puisse mériter ou démériter ; dans les autres, on ne peut que démériter.

I, I-tha-kj-ne, séjour des voyageurs du quatrième degré : hommes maigres, tristes, gouflés de vent ou de feu, respirant avec peine, souffrant de la faim et de la soif.

K, Tu-droi-ne, séjour de la cinquième transmigration : les âmes sont enfermées dans des corps d'animaux terrestres ou aquatiques.

L, l'enfer de Gnel-vehi-ne. Le roi des enfers, Scin-ce-cio-kjel ou Cen-re-si, ou Chia-cin (dieu à plusieurs têtes qui préside à la justice et joue le rôle de Pluton), est assis armé à la manière des juges tartares ; au-dessous, sont assis sur leurs talons les génies du bien (Lhaam) et du mal (Dré) ; ils versent les grains de sable de diverses couleurs qui représentent les actions des hommes. Le roi des enfers les compte, et détermine, d'après leur nombre et leur couleur, le genre et le degré de la peine due à chacun. A côté des deux génies est le peseur des âmes forcées d'entrer dans les corps infernaux. Il y a, dans l'enfer tibétain *(Gnielva)*, huit régions brûlantes et huit régions glacées.

M, N, cercle du milieu ; dans la moitié blanche, trois personnes indiquent les chemins du bien ; un lhama montre le ciel ; il tient de l'autre main un chapelet ; au-dessous est un religieux ; au bas, une femme ; dans la moitié noire, le génie du mal (Dré) entraîne les âmes liées avec des cordes dans les régions infernales.

O, petit cercle au centre du milieu ; on y voit trois animaux : un oiseau, un serpent, un porc ou sanglier. On explique diversement ces symboles.

Dans le cercle extérieur, sorte de zodiaque qui semble servir de bordure, on remarque 12 scènes difficiles à interpréter. Voici quelques interprétations assez peu satisfaisantes : 1, le fou ; — 2, esprit du mal, le voyageur ; — 3, mauvaises actions, le potier ; — 4, symbole de l'âme, singe qui mange ; — 5, l'homme et la bête, l'âme et le corps, le navire et le pilote ; — 6, la ruine de l'âme, maison délabrée et déserte ; — 7, le toucher ; — 8, la sensation, homme décochant une flèche ; — 9, la tentation : une femme offrant à boire une liqueur fermentée à un ascète, — 10, l'action d'enlever : une femme cueille un fruit ; — 11, la naissance ou la transmigration ; — 12, la mort : un vieillard expirant.

(¹) Le Bhadrakalpa. C'est la période dans laquelle nous vivons ; elle doit durer 236 millions d'années, dont 151 200 000 sont déjà écoulées. Mille Bouddhas doivent se succéder pour le salut de tous les êtres pendant cet âge : on a vu que quatre seulement ont déjà paru. Au commencement de la période, les hommes vivaient 80 000 ans ; la durée de la vie ira en diminuant de plus en plus jusqu'à ne plus être que de cinq à dix ans.

(²) Ou les trois appuis. Ils correspondent aux trois précieux. Ce sont des appuis au moyen desquels on peut distinguer les grandes affaires, produire toutes les racines des vertus, s'éloigner des malheurs de la vie et de la mort, obtenir les joies du Ni-pan. Il faut : 1° s'appuyer sur la grande intelligence du Boudda, c'est-à-dire se révolter contre le maître du mal et revenir au maître du bien ; 2° s'appuyer sur la loi du Bouddha pour devenir incapable de nuire ; 3° s'appuyer sur le Seng, c'est-à-dire sur les hommes religieux et vertueux.

cet ordre, sont protégés par Foe. Fa-hian voulut à l'instant même copier le livre qui contenait cela; mais les gens lui dirent : « Ce n'est point écrit; nous le savons par tradition orale. »

Fa-hian avait eu le courage de séjourner deux années dans le royaume des lions. Sa persévérance fut récompensée : il obtint le volume qui contient les préceptes de Micha-se et une collection de livres qui manquaient dans la terre de Han.

« Quand il fut en possession de ces volumes en langue fan, il les chargea sur un grand vaisseau marchand, qui pouvait contenir plus de deux cents hommes. Derrière était attaché un petit navire, pour pourvoir aux dangers d'un voyage par mer et aux dommages du grand vaisseau. Ayant trouvé un bon vent, on alla à l'orient pendant deux jours, après quoi on fut surpris par un ouragan. Le bâtiment faisant eau, les marchands voulurent passer sur le petit navire ; mais les hommes de celui-ci, craignant qu'il ne leur vînt trop de monde, coupèrent le cable. Les marchands furent très-effrayés pour leur vie, et, redoutant que d'un moment à l'autre le vaisseau ne coulât à fond, ils prirent les objets les plus gros et les jetèrent à l'eau. Fa-hian, avec l'équipage, travailla aussi à épuiser l'eau ; et tout ce qu'il y avait de superflu, il le jeta dans la mer. Mais il craignait que les marchands ne jetassent ses livres et ses images. Son unique pensée était donc de prier Kouan-chi-iû (¹) de faire revenir vivants, dans la terre de Han, tous les religieux. Moi, disait-il, j'ai entrepris ce voyage lointain pour chercher la loi; j'espère que les dieux protégeront la navigation, et que je pourrai atteindre le port.

» L'ouragan ayant duré ainsi pendant treize jours et treize nuits, on parvint au rivage d'une île ; et quand le flux se fut retiré, ayant découvert l'endroit par où le navire prenait eau, on y remédia en le bouchant; ensuite on se remit en mer. Il y a beaucoup de pirates, et quand on les rencontre, personne ne peut s'en échapper. La mer était vaste, immense et sans rivages; on ne connaissait ni l'orient ni l'occident; on ne se dirigeait que par le soleil, la lune et les étoiles. Quand le ciel était couvert ou pluvieux, il fallait suivre le vent sans avoir de règle. Pendant la nuit, lorsque le ciel était sombre, on ne voyait que de grandes vagues qui s'entrechoquaient, des éclairs couleur de feu, des tortues, des crocodiles, des monstres marins et d'autres prodiges. Les marchands étaient dans un trouble profond, ignorant où ils allaient. La mer était sans fond, et il n'y avait pas un rocher où l'on pût s'arrêter. Lorsque le ciel fut redevenu serein, on sut alors comment s'orienter, et l'on se dirigea de nouveau en avant; mais si l'on eût rencontré quelque rocher caché, il n'y aurait pas eu moyen de sauver sa vie. On fut ainsi pendant quatre-vingt-dix jours; alors on arriva à un royaume nommé Ye-pho-thi (île de Java). Les hérétiques et les brahmanes y sont en grand nombre; il n'y est pas question de la loi de Foe.

» Après avoir séjourné cinq mois dans ce royaume, Fa-hian suivit de nouveau des marchands dans un grand vaisseau, qui pouvait contenir aussi deux cents hommes environ. On avait des provisions pour cinquante jours. On partit le seizième jour de la quatrième lune. Fa-hian était très-tranquille sur ce vaisseau. On faisait route au nord-est vers Kouang-tcheou (Canton). Au bout d'un mois environ, à la seconde veille de la nuit, on rencontra un vent affreux et une pluie violente. Les marchands et les passagers furent également effrayés. Fa-hian, à cet instant, pria de tout son cœur Kouan-chi-in, avec tous les religieux de la terre de Han, demandant aux dieux de les secourir et de leur rendre le ciel calme. Quand le calme fut rétabli, les brahmanes tinrent conseil entre eux et dirent : « Le séjour de

(¹) Avalokites'wara, personnage de la mythologie bouddhique, le dieu dont la puissance s'exerce sur les êtres animés, lesquels lui doivent leur formation. Ce Bodhisattwa est le saint le plus vénéré des bouddhistes du nord ; c'est le dieu tutélaire du Tibet. Il est dit dans le *Lotus de la bonne loi*, pages 261 et 265 :

« Si des centaines de mille de myriades de kotis de créatures montées sur un vaisseau, au milieu de l'Océan, voyaient l'or, les survarnas, les diamants, les lapis-lazuli, les conques, le cristal, le corail, les émeraudes, les perles rouges et les autres marchandises dont leur navire est chargé, précipitées à la mer, et leur vaisseau jeté par une noire tempête sur l'île des Rackchasis, et que dans ce vaisseau il y ait un être, ne fût-ce qu'un seul, qui vienne à invoquer le Bodhisattwa Avalokites'wara, tous seront délivrés de cette île des Rackchasis. C'est pour cela, ô fils de famille, que le Bodhisattwa Mahasattwa Avalokites'wara est appelé de ce nom !

» Si un homme venait à être précipité dans une masse pleine de feu par un être méchant qui voudrait le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokites'wara, et le feu s'éteindra comme s'il était arrosé d'eau !

» Si un homme venait à être précipité du haut du Méru (voy. p. 11) par un être méchant qui voudrait le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokites'wara, qui est semblable au soleil, et il se soutiendra, sans tomber, au milieu du ciel !

» Si des montagnes de diamant venaient à se précipiter sur la tête d'un homme pour le détruire, qu'il se souvienne d'Avalokites'wara, et ces montagnes ne pourront lui enlever un seul cheveu ! »

» ce samanéen sur notre bord est ce qui nous a attiré ce malheur; il faut débarquer ce mendiant sur le » rivage d'une île de la mer. Il ne faut pas que, pour un seul homme, nous soyons exposés à de tels » dangers. » Le principal protecteur de Fa-hian dit : « Si vous » débarquez ce mendiant, débarquez-moi aussi; autrement tuez-» moi. Si vous débarquez ce samanéen, en arrivant sur la terre » de Han je vous dénoncerai au roi. Le roi de la terre de Han » est lui-même très-attaché à la loi de Foe; il honore les men-» diants et les religieux. » Les marchands, incertains, n'osèrent pas le débarquer. Cependant le ciel était très-couvert; les pilotes se regardaient réciproquement et étaient fort embarrassés. On était en route depuis plus de soixante-dix jours. Les provisions de bouche et l'eau allaient être épuisées; on prit de l'eau salée de la mer pour préparer les aliments, et on partagea la bonne eau : chacun en avait environ deux ching (1). Comme elle tirait à sa fin, les marchands tinrent conseil et dirent : « Le temps de ce long voyage pouvait être de cinquante » jours pour arriver à Kouang-tcheou; voilà bien des jours que ce terme est dépassé : nous n'avons plus » de ressources; il vaut mieux naviguer vers le nord-est pour chercher le rivage. »



Boussole chinoise. — *Encyclopédie japonaise.*



Fragment de navire chinois. — D'après un dessin japonais antérieur à l'ère chrétienne. (Voy. le *Nippon* par Siebold.)

» En douze jours et autant de nuits, on arriva au versant méridional de la montagne Lao (2), située sur les limites de Tchang-kouang-kiun, et l'on y trouva de bonne eau et des légumes. Après une navigation aussi périlleuse, après tant de fatigues et de craintes pendant tant de jours, quand on fut arrivé à ce voyage, en voyant la plante Li-ho-thsaï, on se croyait bien sur la terre de Han; cependant

(1) Vingtième partie du boisseau chinois. Sa capacité est calculée de manière qu'elle contienne 120 000 grains de millet.
(2) Au district de Laï-tcheou-fou, dans le Chan-toung, sur le bord de la mer.

on n apercevait pas d'habitants ni de traces d'hommes, et on ne savait dans quels lieux on était. Les uns disaient qu'on n'était pas encore à Kouang-tcheou (1), les autres qu'on l'avait dépassé ; personne ne savait à quoi s'arrêter. On monta sur une petite barque pour entrer dans l'embouchure du fleuve, afin de chercher quelqu'un auprès de qui s'informer du lieu où l'on était. On trouva deux chasseurs qui retournaient chez eux, et l'on chargea Fa-hian de servir d'interprète pour les interroger. Fa-hian commença par les rassurer ; ensuite il leur demanda : « Quelles gens êtes-vous? » Ils répondirent : « Nous sommes »des adhérents de Foe. » On leur demanda encore : « Qu'étiez-vous allés chercher dans les montagnes?» Ils nous répondirent en nous trompant : « C'est demain le quinzième jour de la septième lune ; nous »voulions prendre quelque chose pour faire un sacrifice à Foe. » On leur demanda encore : « Quel est »ce royaume-ci? » Ils répondirent: « C'est Thsing-tcheou, sur les limites de Tchhang-kouang-kiun, »qui dépend de la famille des Lieou. » Les marchands, l'ayant entendu, furent très-joyeux ; ils demandèrent aussitôt leurs marchandises, et envoyèrent quelqu'un à Tchhang-kouang. Li-yug, qui en était le gouverneur, croyait à la loi de Foe et l'honorait. Apprenant qu'il y avait des samanéens qui portaient des livres et des images, il monta sur une barque et vint jusqu'à la mer; puis il retourna à la ville. Les marchands partirent pour Yang-tcheou. Ceux de Thsing-tcheou (2), qui sont sous la domination des Lieou, invitèrent Fa-hian à y passer un hiver et un été. A la fin du repos d'été, Fa-hian s'éloigna de ses maîtres. Il désirait ardemment revoir Tchhang'an (3); mais ce qu'il méditait étant une chose plus importante, il s'arrêta dans le midi (4); alors les maîtres produisirent les livres sacrés et les préceptes. »

Fa-hian, depuis son départ de Tchhang'an, avait mis six ans pour arriver au *royaume du milieu*, il y avait séjourné six ans, et il en avait mis trois pour revenir à Thsing-tcheou.

« Il avait été dans le péril, et il y avait échappé : voilà pourquoi il mit sur le taffetas de bambou (5) ce qui lui était arrivé, désirant faire part aux sages de ce qu'il avait entendu et vu. »

A la fin de la relation on trouve ces lignes, qui sans doute n'ont pas été écrites par Fa-hian :

« Cette année Kya-yu, la douzième des années I-yi (6) des Tsin, l'année étant dans l'étoile de la longévité (7), à la fin du repos d'été, on alla à la rencontre de Fa-hian le voyageur. Quand il fut arrivé, on le retint à passer les fêtes d'hiver. On discourut avec lui; on lui fit des questions sur ses voyages. Sa bonne foi inspirait de la confiance pour ses récits : aussi ce qui n'avait été connu qu'imparfaitement avant lui a été mieux expliqué. Il a mis en ordre le commencement et la fin. Il dit lui-même : « En récapitulant ce que j'ai éprouvé, mon cœur s'émeut involontairement. Les sueurs qui ont » coulé dans mes périls ne sont pas le sujet de cette émotion. Ce corps a été conservé par les senti- » ments qui m'animent. C'est mon but qui m'a fait risquer ma vie, dans des pays où l'on n'est pas sûr » de sa conservation, pour parvenir jusqu'à ce qui était l'objet de mon espoir, à tout risque.»

» On est touché de ces paroles, on est touché de voir un tel homme; on se dit que, dans tous les temps, il y en a eu bien peu qui se soient expatriés pour la cause de la doctrine; mais qu'il n'y en a pas eu qui aient oublié leur personne pour chercher la loi, comme l'a fait Fa-hian. Il faut avoir connu la conviction que produit la vérité, autrement on ne partagera pas le zèle que produit la volonté. Sans mérite et sans action on n'achève rien. En accomplissant avec le mérite et l'action, comment être livré à l'oubli? Perdre ce qu'on estime, estimer ce que les hommes oublient, oh! »

(1) Canton.
(2) La ville actuelle de Thsing-tcheou-fou, dans le Chan-toung.
(3) Sa patrie, Si'an-fou, dans le Chen-si.
(4) A Nan-king.
(5) La partie du bambou sur laquelle on écrivait avec un stylet ou avec un vernis lorsqu'on ne se servait pas du papier qui, du reste, était déjà inventé plusieurs siècles avant celui de Fa-hian.
(6) L'an 414 après Jésus-Christ.
(7) Une des douze divisions du zodiaque chinois : elle répond à la *Balance*, on était parvenu à l'équinoxe d'automne.

BIBLIOGRAPHIE.

TRADUCTION. — *Foe-koue-ki*, ou Relation des royaumes bouddhiques; Voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, Chy Fa-hian, etc., traduit du chinois et commenté par Abel Rémusat; ouvrage posthume revu, complété, et augmenté d'éclaircissements nouveaux par Klaproth et Landresse; Paris, 1836. (Voy. la note 3, page 357.)

QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER. — Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Kiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an 629 jusqu'en 645*, etc., traduite du chinois, Paris, 1853.—B. Hodgson, *Sketch of Buddhism (Transactions of the royal asiatic Society*, t, II). — Upham, *the History and doctrines of buddhism; the Mahavansi*, etc.; *the Sacred and historical books of Ceylan.* — Abel Rémusat, *Discours sur la hiérarchie lamaïque*, 1826; *Essai sur la cosmologie samanéenne; Journal des savants*, 1831; *Histoire de Khotan; Mélanges asiatiques*, etc. — Georgi, *Alphabetum tibetanum*, Rome, 1762. — Ph.-Ed. Foucaux, *Rgya tch'er rol pa*, 1848; *Histoire du Bouddha Sakyamouni* (trad. du tibétain). — E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien; le Lotus de la bonne loi;* traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au bouddhisme; Paris, 1852. — Symes, *the Embassy to Ava.* — Barthélemy Saint-Hilaire, mémoires et articles sur le bouddhisme, dans le *Journal des savants*, le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. — Pauthier et Bazin, *la Chine (Univers pittoresque).* — Schmidt, *ein Anhanger der Lehre Buddha.* — *Journal asiatique (ancien et nouveau).* — Wilson, *Sanscrit Dictionary.* — Langlès, *Monuments de l'Indoustan.* — *Transactions of the royal asiatic Society.* — *Asiatic researches.* — *Transactions of the litterary Society of Bombay.* — Alfred Maury, article *Bouddhisme* dans l'*Encyclopédie moderne.*—Article *Bouddhisme* dans l'*Encyclopédie nouvelle.*— Moor, *Hindu Pantheon.* — Klaproth, *Magasin asiatique; Mémoires relatifs à l'Asie; Description du Tibet*, etc. —Davis, *la Chine.* — Reinaud (de l'Institut), *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde; Géographie d'Aboulféda; Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde.* — Édouard Biot, *Études sur les montagnes de la Chine*, 1840. — Sonnerat, *Voyages aux Indes et à la Chine.* — De Humboldt, *Recherches sur l'Asie centrale.* — John Davy, *An account of the interior of Ceylan.* — *Encyclopédie japonaise.* — *Petite Encyclopédie japonaise élémentaire.* — De Guignes, traduction du *Chou-King.* — Siebold, *Nippon*, etc. — Carl Ritter, *Die Stupa's (Topes) oder die architectonischen Denkmale* etc.

FIN DU TOME PREMIER.

VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue St-Maur-St-Germain, 15.

VOYAGEURS
ANCIENS ET MODERNES

OU

CHOIX DES RELATIONS DE VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANTES ET LES PLUS INSTRUCTIVES

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

AVEC

BIOGRAPHIES, NOTES ET INDICATIONS ICONOGRAPHIQUES,

PAR M. ÉDOUARD CHARTON

RÉDACTEUR EN CHEF DU MAGASIN PITTORESQUE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE DANS SA SÉANCE DU 20 AOUT 1857

TOME DEUXIÈME

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

DEPUIS LE SIXIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE JUSQU'AU QUATORZIÈME.



PARIS
AUX BUREAUX DU MAGASIN PITTORESQUE
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29.

1863

PRÉFACE.

Quelques-unes des relations qui composent ce volume n'avaient pas encore été traduites en français; les autres ne se trouvent que dans des livres rares ou d'un prix élevé.

La première, écrite par Cosmas Indicopleustes, moine égyptien, vers l'an 535, donne une idée des théories étranges que l'on s'était faites, dans les premiers siècles du christianisme, sur la forme de la terre, ses divisions, et ses rapports avec le reste de l'univers.

Les deux relations suivantes ont été dictées, aux septième et huitième siècles, par l'évêque français Arculphe et par le religieux saxon Willibald, depuis évêque d'Eichstadt. Arculphe avait visité Jérusalem dans un temps peu éloigné de celui où la terre sainte était tombée au pouvoir des Sarrasins, et alors que la plupart des monuments de l'époque romaine étaient encore debout. Son récit, rédigé par un abbé d'Iona, abrégé ensuite par Bède, devint une sorte de guide, et paraît avoir contribué pour une part notable à exciter chez les Anglo-Saxons la passion des voyages en terre sainte. L'itinéraire de Willibald, plus varié, plus animé, montre que dans l'espace d'environ un demi-siècle, l'occupation des mahométans avait déjà opéré en Palestine des changements considérables. Au milieu des troubles politiques, des hostilités incessantes entre les Arabes et les Grecs, les pèlerinages étaient plus difficiles; on ne parvenait point jusqu'au tombeau du Christ sans avoir exposé sa vie, ou tout au moins sa liberté; mais la foi faisait affronter tous les périls, et le grand nombre de chrétiens qu'elle attirait de tous les points de l'Europe vers le Golgotha revenaient à leurs foyers avec un peu plus d'instruction, de connaissance du monde, d'expérience; presque tous avaient vu Constantinople, Alexandrie, Rome : ce qu'ils racontaient éveillait la curiosité, inspirait le goût des voyages et semait quelques germes d'études géographiques.

La quatrième relation est l'œuvre de deux mahométans, Soleyman et Abou-Zeyd-Hassan. Si, malgré ce qu'il offre d'intérêt, le document que nous publions est loin de suffire pour faire apprécier toute l'importance des services que les voyageurs et les géographes arabes ont rendus à la science, du moins on y trouvera un bon exemple de leur manière d'observer et de la physionomie particulière de leurs descriptions.

Un Juif espagnol du douzième siècle, Benjamin de Tudèle, fréquemment cité de nos jours, est l'auteur de la cinquième relation. Il parcourt rapidement une grande partie du monde connu, fait le dénombrement de ses coreligionnaires, visite les synagogues, les tombeaux des prophètes, et, par la nature même de sa curiosité, transporte le lecteur à un nouveau point

de vue. Des voyageurs de religions différentes se complètent et se contrôlent les uns les autres.

La sixième relation est celle de Jean du Plan de Carpin, l'un des religieux députés, au treizième siècle, par le pape Innocent IV, vers les chefs des Tartares mongols. On n'ignore point quelle influence cette tentative pour conjurer les dangers qui menaçaient l'Occident et pour propager en Asie la foi chrétienne, exerça sur les esprits européens, et combien elle fit poindre de lumières nouvelles sur l'Orient.

La septième relation enfin, qui seule occupe presque une moitié du volume, est trop célèbre, quoique jusqu'ici connue d'un très-petit nombre de personnes, pour qu'il soit besoin de la recommander à l'attention. Marco-Polo, comparé tour à tour à Hérodote, à Colomb, à Humboldt, est sans contredit le plus amusant et le plus instructif de tous les voyageurs du moyen âge. C'est la première fois que l'on édite le texte complet de son récit dans un langage intelligible pour tous les lecteurs français de notre temps. Fût-il seul, il nous semble qu'il assurerait quelque utilité à notre livre.

Les notes sont plus nombreuses dans ce second volume que dans le premier. C'était une nécessité : le sujet était plus aride; les récits des voyageurs, au moyen âge, soulèvent beaucoup plus de difficultés que ceux des voyageurs anciens. Peut-être le lecteur aura-t-il encore plus d'une obscurité à traverser : la faute n'en sera pas à notre seule insuffisance; on ne devra pas oublier que les études sur la géographie et sur l'histoire du moyen âge ne font, pour ainsi dire, que de naître. Nous avons puisé, sans ménager notre peine, aux sources que l'on répute justement les meilleures, mais qui ne sont elles-mêmes ni très-abondantes, ni toujours très-limpides. Du reste, les doutes que la science n'a pas encore résolus ne se rapportent guère qu'à des détails, et nous espérons que de l'ensemble du livre, texte, commentaires, cartes et estampes, ressortira une indication utile de la part d'activité et de recherche qui appartient au moyen âge dans l'histoire générale des progrès géographiques. Les voyageurs de cette période ont étendu les observations au nord et au midi; ils ont achevé l'exploration complète du continent asiatique, dont les anciens n'avaient connu que le tiers à peine; dans toutes les directions ils ont préparé les grandes découvertes des quinzième et seizième siècles. Leurs légendes bizarres, leurs exagérations involontaires, quelquefois leur crédulité extrême, caractérisent les siècles où ils ont vécu sans altérer gravement le fond des vérités qu'ils ont transmises.

Les gravures mêlées au texte devaient participer de la nature même des récits : les unes représentent fidèlement ce que les voyageurs ont vu; les autres, ce qu'ils croyaient avoir vu ou ce que l'on s'imaginait qu'ils avaient dû voir. Le livre annonce ainsi par sa seule apparence et au premier aspect ce qu'il renferme, parfois des illusions, souvent des faits mal observés, mais, au total, plus de vérités que d'erreurs.

Éd. Ch.



TABLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 3, note 1, ligne première. — Éméric Bigot, de Rouen, est le traducteur du petit nombre de pages de la *Topographie chrétienne* publiées par Thévenot dans ses *Voyages curieux*. L'erreur de la note n'a pas été commise dans la bibliographie, page 30. Nous n'avons point fait usage du peu qu'avait traduit Bigot, et nous saisissons cette occasion de dire que, pour notre traduction, qui nous paraît comprendre toute la partie utile de l'ouvrage grec, nous avons été aidé par M. Merlet, ancien élève de l'École des chartes.

Page 74, note 8. — Envoyé par les médecins, en 1854, aux bains de Lucques, nous n'avons pas oublié de visiter l'ancienne et intéressante église de Saint-Fridien. L'épitaphe rapportée par Mabillon ne s'y trouve plus; mais la première chapelle à droite, en venant du chœur, est consacrée au père de Willibald, et un prêtre ayant bien voulu ouvrir avec une clef le panneau qui couvre le devant de l'autel, nous avons lu ces mots : *Rex Ricardus*, sur un autre panneau derrière lequel est un reliquaire renfermant les os du saint.

Pages 134, note 2; 415, note 1 (sur le prêtre Jean). — Nous aurions dû ajouter aux différentes hypothèses dont ce célèbre personnage a été l'objet que, suivant Ludolphus *(Comment. ad Æthiop. histor.)*, il faudrait chercher l'étymologie du nom de prêtre Jean dans les mots persans *prestar-chan*, qui, d'après Golius, signifient *optimorum principem*.

Nous serions heureux de dire qu'il ne doit point se trouver d'autres erreurs ou omissions dans ce volume; mais comment espérer que cela soit possible lorsque nos notes, au nombre de plus de seize cents, et les bibliographies qui suivent les relations, se rapportent à tant de sujets divers? Nous sommes encore trop près de notre travail pour bien apercevoir ses imperfections. A une deuxième édition nous serons plus en mesure de confesser ou de réparer nos fautes.

VOYAGEURS

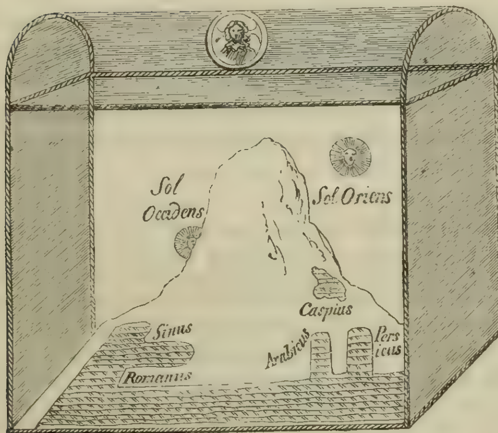
ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

COSMAS INDICOPLEUSTES,

VOYAGEUR ÉGYPTIEN.

[Sixième siècle après Jésus-Christ.]



L'Univers (terre et ciel). — D'après Cosmas Indicopleustes.

Cosmas Indicopleustes (¹) fut d'abord marchand à Alexandrie. L'intérêt de son commerce le conduisit en Éthiopie et en Asie jusqu'à Ceylan. A son retour, il embrassa la vie monastique, et, dans la paix du cloître, il composa plusieurs traités de cosmographie et de géographie. Il mourut vers l'an 550.

Le seul ouvrage de ce voyageur qui soit parvenu jusqu'à nous est sa *Topographie chrétienne* (²),

(¹) Ce sont là probablement deux surnoms. *Indicopleustes* signifie en grec « navigateur dans l'Inde ; » *Cosmas*, altéré de *cosmos* (univers), paraît signifier par abréviation « cosmographe. » Au lieu d'un nom propre, on aurait donc pour seule désignation de ce voyageur : « Cosmographe voyageur dans l'Inde. » — Voyez sur ce sujet Fabricius (*Bibliot. Græc.*, III, 24, t. II, p. 612), et Schoell (*Histoire de la littérature grecque*, t. VII, p. 37 et suivantes). — La nationalité du voyageur ne semble pas beaucoup mieux établie que son nom, et il est peut-être le même qu'un certain moine Cosmas de Jérusalem, auteur d'un Traité sur l'art de faire de l'or.

(²) Photius, au neuvième siècle, en a fait un extrait succinct, et l'a intitulé . *le Livre des chrétiens.*

On possède deux manuscrits grecs de la *Topographie chrétienne*, l'un du neuvième siècle, à la bibliothèque du Vatican, l'autre du dixième siècle, à la bibliothèque Saint-Laurent de Florence (voy. plus loin la Bibliographie). Le manuscrit du Vatican, le plus beau des deux, est de forme carrée ; il a 1 pied 3 lignes en hauteur et en largeur ; son parchemin est fort et rude. Chacune de ses pages est divisée en deux colonnes d'écriture. Il est écrit en lettres onciales

où, après avoir réfuté les savants de son siècle qui soutenaient que la terre était ronde, il prétend démontrer que le tabernacle de Moïse est la véritable image du monde, que la terre est carrée [1], et qu'elle est enfermée avec le soleil, la lune et tous les autres astres, dans une sorte de cage ou de grand coffre oblong dont la partie supérieure forme un double ciel. Par occasion et digression, il décrit plusieurs contrées, en particulier l'île de Taprobane (Ceylan), et donne quelques détails intéressants sur l'histoire naturelle de l'Inde. Des miniatures représentant des figures de cosmographie, des costumes, des animaux, des plantes, sont mêlées au texte de l'ouvrage et servent à en éclairer les explications [2].

Longtemps on n'a parlé de Cosmas qu'avec mépris. On relève sa mémoire depuis que l'on donne une attention plus sérieuse à l'histoire des sciences pendant le moyen âge. Ses erreurs ou ses rêveries, comme on voudra les appeler, sont en grande partie celles de son temps, et, sous ce rapport, il est utile de les connaître [3] : l'ardeur de ses prétendues réfutations prouve, sans doute, qu'au sixième siècle de notre ère, quelques hommes instruits et sensés, conservant en partie le dépôt des progrès accomplis par le génie grec, disciples fidèles de l'école alexandrine, défendaient les travaux de Marin de Tyr [4] et ceux de Claude Ptolémée ; mais il est manifeste que le plus grand nombre des contemporains s'en tenaient aux vieilles traditions indiennes et homériques, plus faciles à comprendre, plus accessibles au témoignage trompeur des sens, et quelque peu renouvelées par leur combinaison avec des interprétations étranges de passages bibliques. A ne considérer donc que l'opinion générale ou vulgaire, la science cosmographique du sixième siècle, telle que la représentait Cosmas, bien loin d'avancer, paraissait faire volte-face et se diriger en arrière : elle retournait, en effet, au passé le plus obscur ; mais les vérités acquises, pour être condamnées à demeurer quelque temps voilées, n'étaient point perdues, et elles devaient reparaître plus tard avec un plus vif éclat. Il ne faut jamais désespérer de la marche de l'esprit humain parce qu'elle n'est pas toujours égale et directe : on peut la comparer à celle du pèlerin qui avait fait vœu d'aller à Jérusalem en avançant de trois pas et en rétrogradant de deux : il fut longtemps en route, cependant il arriva.

Du reste, l'ignorance passionnée de Cosmas en cosmographie n'autorise pas à l'accuser d'imposture. Sa bonne foi est évidente dans les passages de sa topographie où il raconte ce qu'il a vu à Ceylan et dans l'Inde.

(1) Quelque souvenir de cette opinion sur la forme de la terre paraît s'être perpétué en Égypte jusqu'à nos jours. Dans l'année 1830, un guide arabe nommé Bechara, loué au Caire, entreprit d'expliquer à MM. Dauzats et Taylor comment Dieu avait créé la terre carrée et couverte de pierres. Ensuite, ajouta-t-il, Dieu descendit avec les anges, se plaça sur la cime du mont Sinaï, qui est le centre du monde, traça un grand cercle dont la circonférence touchait aux quatre côtés du carré, et il ordonna à ses anges de jeter toutes les pierres dans les angles qui correspondaient aux quatre coins cardinaux. Les anges obéirent, et quand le cercle fut déblayé, il le donna aux Arabes, qui sont ses enfants bien-aimés ; puis il appela les quatre angles la France, l'Italie, l'Angleterre et la Russie. (*Quinze jours au Sinaï*, 2e édit., t. II, p. 49.)

(2) Nous reproduisons fidèlement quelques-unes de ces figures d'après celles que Bernard de Montfaucon a publiées dans le tome II de la *Collectio nova patrum et scriptorum Græcorum*, et qu'il avait fait dessiner au Vatican. Cosmas annonçant lui-même dans sa préface (voy. p. 3) qu'il a joint des figures à son texte, on se croit autorisé à admettre que ce sont ses miniatures originales qui ont été imitées dans les diverses copies manuscrites de son ouvrage.

Seroux d'Agincourt a publié plusieurs autres esquisses d'après les miniatures de Cosmas dans l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence, au quatrième siècle, jusqu'à son renouvellement, au seizième* ; peinture, pl. XXXIV, et explications, t. III, p. 42 ; mais ces esquisses, tirées de la partie de l'ouvrage qui se rapporte aux livres sacrés de la religion chrétienne, ne convenaient point à notre objet ; elles représentent : Élie enlevé au ciel, saint Étienne lapidé par les Juifs, et un épisode de la vie de saint Paul. Les miniatures du manuscrit sont au nombre d'environ cinquante-quatre.

(3) « L'analyse approfondie de ce livre démontre que les opinions qui s'y trouvent ont été celles de plus d'un auteur des premiers siècles du christianisme. » (Letronne, *Des opinions cosmographiques des pères de l'Église rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce; Revue des Deux-Mondes*, t. I, 3e série, 15 mars 1834, p. 601.)

Schoell considère Cosmas, tout absurde qu'il soit en cosmographie, comme le *géographe* le plus important du moyen âge. « En effet, dit M. de Santarem, il nous a conservé des mesures et des passages des anciens qui sont perdus. Sa description de Ceylan et d'autres pays qu'il a visités a été très-utile à plusieurs voyageurs modernes. Ses mesures ont servi aussi à Gosselin pour des discussions importantes. » (*Histoire de la cosmographie et de la cartographie*, t. II, p. 2.)

(4) Marin de Tyr, géographe de la fin du premier siècle. Ses écrits ne nous sont point parvenus. Nous ne les connaissons guère que par ce qu'en cite Claude Ptolémée, dit de Peluse (par erreur). Ce dernier vivait à Alexandrie vers l'an 139. Quoiqu'on ait exagéré sa science, et qu'en réalité il ait été moins avancé que quelques-uns de ses prédécesseurs (surtout Hipparque), il était dans la grande voie de la vérité ; mais il n'eut pas beaucoup d'influence sur ses contemporains. « Sa renommée, dit Lelewel, fut créée par les Arabes et les Byzantins, et son autorité chez les Latins ne prédomina qu'aux quatorzième et quinzième siècles. » (*Cartes de géographie du moyen âge*, etc., p. 1, note 1.)

TOPOGRAPHIE CHRÉTIENNE DE L'UNIVERS,

PROUVÉE PAR DES DÉMONSTRATIONS TIRÉES DE L'ÉCRITURE DIVINE, ET DONT IL N'EST PAS PERMIS AUX CHRÉTIENS DE RÉVOQUER LA VÉRITÉ EN DOUTE (1).

Ce livre, que nous appelons *Topographie chrétienne*, explique le monde entier.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, d'un seul Dieu adorable en trois personnes, d'une Trinité consubstantielle et principe de la vie qui ne forme qu'un seul Dieu, d'où découlent sur nous tout bien et toute perfection, misérable pécheur j'ouvre mes lèvres paresseuses et balbutiantes, plein de confiance que ce Dieu tout-puissant, touché de mes humbles prières et des besoins de ceux qui m'écoutent, m'accordera son esprit de sagesse et placera ses paroles dans ma bouche, lui qui est le maître de grâce et la source de tous les biens, Dieu au-dessus de tout, à jamais béni dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Je supplie d'abord mes lecteurs de ne pas parcourir légèrement cet ouvrage, mais de le méditer sérieusement, de s'arrêter avec conscience sur les lieux, les figures, les récits que je leur offre ; puis, quand ils auront fini de lire ce livre, qu'ils prennent l'ouvrage que j'ai dédié à Constantin, ce prince ami du Christ. Là j'ai décrit plus au long toute la terre, tant celle qui est au delà de l'océan que celle que nous habitons, et les pays du Midi depuis Alexandrie jusqu'à l'océan Austral, c'est-à-dire le fleuve du Nil et les terres qu'il arrose, avec les peuples de toute l'Égypte et de l'Éthiopie ; et en outre le golfe Arabique avec les contrées et les peuples qui sont alentour jusqu'au même océan ; et aussi les contrées situées entre le fleuve et le golfe, avec leurs villes et leurs habitants. J'ai voulu prouver, par cet ouvrage, la vérité de ce que j'avance et la fausseté de ce que prétendent mes adversaires sur la grandeur du soleil et sur l'aridité de ces contrées brûlées par l'ardeur de cet astre, toutes fables inventées par eux pour soutenir leur système. Enfin, que mes lecteurs examinent le tableau de l'univers et du mouvement des astres, que j'ai fait à l'instar de la sphère organique de mes adversaires, et qu'ils lisent le traité que j'ai envoyé au très-fidèle diacre Homologus, traité qui, joint à ce livre et à mon autre ouvrage, renversera complétement les hypothèses des Grecs (2). Tout chrétien qui lira ces trois livres, pour peu qu'il soit versé dans les divines Écritures, verra facilement la folie de toutes ces fables ; car la figure même et la composition de l'univers, et la nature tout entière, prouvent la vérité de la divine Écriture et de la doctrine chrétienne. Salut à tous les chrétiens dans le Seigneur (3).

Longtemps j'ai hésité, cher Pamphile, à entreprendre cette description du monde entier à laquelle tu m'encourageais ; car, quand bien même je l'aurais voulu, mes forces s'y seraient refusées, épuisé que j'étais par une longue maladie. Mais aujourd'hui que, grâce à tes prières, je suis guéri, accueille cette préface de mon ouvrage. Si je l'entreprends, c'est autant pour te complaire que pour éviter le sort de

(1) Bernard de Montfaucon a publié une version latine de la *Topographie chrétienne* en regard du texte grec ; Thévenot a traduit en français quelques pages seulement de cet ouvrage dans ses *Voyages curieux*, et il y a joint six figures. La traduction que nous donnons est entièrement nouvelle et comprend toutes les parties du texte utiles à ceux qui désirent se former quelque idée des plus anciennes théories cosmographiques du moyen âge. C'est ainsi que, dans notre premier volume sur les *Voyageurs anciens*, nous avons exposé sommairement, au commencement de la relation d'HÉRODOTE, les hypothèses primitives de l'antiquité sur la forme de l'univers (t. Ier, p. 7 et suivantes).

(2) Les divers ouvrages auxquels Cosmas renvoie ses lecteurs sont perdus.

(3) Extrait de la première préface.

ce serviteur paresseux dont notre Seigneur nous parle dans l'Évangile. Et qu'on n'aille pas m'accuser d'audace de traiter un si beau sujet en style aussi humble et aussi inégal ; un chrétien a besoin de bonnes pensées, et non de grandes phrases. De toutes parts de vives attaques sont dirigées contre l'Église ; quelques hommes mêmes qui se parent du nom de chrétiens, au mépris de la sainte Écriture, prétendent avec les philosophes païens que le ciel est sphérique, trompés sans doute par les éclipses de lune et de soleil.

Mon livre sera divisé en cinq parties ([1]). La première est dirigée contre ces hérétiques. J'établis que celui qui veut être chrétien ne doit pas se laisser entraîner par des raisonnements spécieux à des propositions contraires à la divine Écriture ; car si l'on approfondit ces hypothèses des Grecs, on reconnaît que ce ne sont que des mensonges et des sophismes qui ne peuvent se soutenir.

Dans le deuxième livre, je réponds à la question de ces chrétiens : « Ces hypothèses enlevées, qu'y substituez-vous ? » Je montre quelle est la vraie hypothèse tirée de l'Écriture sainte, et je dis quelle est la forme du monde, d'après l'opinion même de quelques anciens auteurs païens. Puis, si quelqu'un doute encore et me répond : « Qui me prouve que Moïse et les prophètes aient dit la vérité ? » je lui démontre, dans ma troisième partie, combien ils sont dignes de foi ; je lui prouve que ce ne sont pas eux, mais l'Esprit-Saint qui parle par leur bouche ; puis j'établis que mon opinion est celle de tous les auteurs sacrés de l'ancienne et de la nouvelle loi, et enfin je dis quelle est l'utilité des figures du monde, et d'où est née cette hypothèse de la sphère. Ma quatrième partie est destinée à ceux qui désirent voir une figure du monde ; c'est une brève récapitulation de ce que j'ai déjà dit et une réfutation de la sphère et des antipodes.

Enfin, la cinquième partie établit que ce ne sont point de vaines hypothèses inventées par moi, mais que c'est le résultat de l'observation du tabernacle de Moïse fait par l'ordre de Dieu pour représenter le monde, ce tabernacle *image de l'univers* ([2]), comme l'appelle le nouveau Testament, unique en réalité, mais séparé en deux par le voile qui le partage, comme Dieu a séparé en deux, par le firmament, l'univers, qui dans le principe était un. Et comme dans le tabernacle intérieur et extérieur, il y a dans le monde une région basse et une région élevée : celle-là est l'enfer, celle-ci le monde futur, où notre Seigneur Jésus-Christ, après sa résurrection, monta le premier, et où les justes monteront après lui. Depuis Adam jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Jean, depuis Jean tous les apôtres et les évangélistes, tous, dis-je, d'une même voix, ont parlé de ces deux régions ; aucun n'a supposé qu'avant ou après il en existât une troisième ; mais tous, guidés par le Saint-Esprit, ont déclaré qu'il n'en existait bien que deux. C'est pourquoi, suivant pas à pas les saintes Écritures, j'ai figuré l'univers, puis ces lieux d'où sortirent les Israélites, cette montagne où ils reçurent la loi écrite, ce tabernacle divin, et enfin la terre promise où ils établirent leur demeure, jusqu'au jour où le Désiré des nations prédit par les prophètes arriva, et leur enseigna cette seconde région qui les attendait, région qu'après sa venue il nous a montrée à tous, entrant lui-même dans le tabernacle intérieur, cette région céleste où à son second avénement il appellera tous les justes, leur disant : *Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.* Gloire à lui dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il ([3]).

([1]) A ces cinq parties, Cosmas en ajouta successivement d'autres. Le manuscrit du Vatican contient onze divisions ou livres. Le manuscrit de la Laurentienne, à Florence, qui est postérieur, en contient douze, moins un seul feuillet.

([2]) *To agion cosmicon* (le sanctuaire cosmique). Cosmas traduit *cosmicon* par *image de l'univers,* ou *fait à l'imitation du monde ;* mais les commentateurs les plus accrédités reconnaissent que le mot *cosmicos* signifie simplement *terrestre,* par opposition au mot *céleste.* (Cf. Schleusner, *Nov. Lexic. Nov. Test.*, I, 1309.)

Il y eut bien quelques théologiens éminents des premiers siècles qui pensèrent qu'en certains cas le sens vulgaire des expressions de la Bible cachait un sens relevé ; ils y découvraient des allégories savantes ou des symboles mystérieux. « Ce système d'interprétation puisé dans les habitudes de la philosophie païenne, et que les Juifs alexandrins, tels que Philon, avaient adopté déjà, fut mis en œuvre surtout par Origène, un des plus spirituels entre les saints pères ; mais on le repoussa de toutes parts. » (Voy Letronne, *Des opinions cosmographiques des pères de l'Église*, etc.)

([3]) Extrait de la deuxième préface. Cosmas appuie ailleurs ses théories sur l'autorité de Patrice, promu au siége épiscopal de toute la Perse, et qui auparavant était venu de Chaldée en Égypte, accompagné de son disciple Thomas d'Édesse.

CONTRE CEUX QUI VEULENT ÊTRE CHRÉTIENS, ET QUI CROIENT, AVEC LES PAIENS *(EXTERI)*, QUE LE CIEL EST SPHÉRIQUE.

Tous les hommes véritablement chrétiens, véritablement attachés à Moïse et au Christ, étudient l'ancienne et la nouvelle loi, et après avoir reconnu leur concordance s'attachent invariablement à leurs doctrines, sans se laisser ébranler par les raisonnements de leurs adversaires. Mais ceux qui se fient à la science du monde prétendent expliquer l'univers par la raison ; ils accueillent avec des éclats de rire les récits de l'Écriture qu'ils traitent de fables ; ils appellent Moïse et les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres, des faiseurs de contes ; et comme s'ils étaient plus savants que les autres hommes, ils s'enflent d'orgueil, et proclament que le mouvement du ciel est sphérique et circulaire ; ils veulent expliquer la forme du monde par des calculs géométriques d'astronomie qu'ils enveloppent dans de belles phrases, ou par les éclipses de lune et de soleil, se trompant ainsi eux-mêmes et entraînant les autres dans leur erreur.

C'est contre ces hommes que je vais écrire, et je leur appliquerai ce que la divine Écriture dit de ces juifs de Samarie : *Ils craignaient Dieu et ils sacrifiaient sur les hauts lieux*. Ce n'est pas sans raison qu'on les accuserait de duplicité, car ils veulent être à la fois avec nous et avec les païens. Mais nous allons voir que leur système de sphère ne peut se soutenir et est incompatible avec la nature.

Les uns disent que le ciel est un corps composé de quatre éléments ; les autres, tout fiers de leur découverte, l'ont formé d'un cinquième élément, et ils prétendent que le ciel ne pourrait se mouvoir s'il était composé de quatre éléments. Mais ils prouvent qu'ils sont aveugles, eux qui accusent de cécité ceux qui ont la vue perçante. Car lorsqu'on prétend voir au ciel diverses couleurs, auxquelles eux-mêmes attribuent la propriété de réchauffer ou de refroidir le monde, on se trompe, suivant eux, à cause de la grande distance des objets ; mais alors qu'ils me répondent : Les étoiles qui, selon vous, sont fixées à une sphère immobile, pourquoi, puisqu'elles sont à une inégale distance de nous, ne nous paraissent-elles pas de grandeurs et de couleurs diverses ? Pourquoi toutes ces étoiles immobiles qui accompagnent Mars, la plus basse des constellations, dites-vous, sont-elles toutes égales et semblables ? Pourquoi de même celles qui accompagnent Jupiter ? Le ciel même n'a pas toujours la même couleur ; pourquoi, par exemple, cette couleur lactée, comme vous l'appelez vous-mêmes, si c'est toujours la même surface qu'atteint notre vue ? Je pense qu'après cela, il est évident pour tous que le ciel est formé de divers éléments et que personne ne pourra soutenir le contraire. Que si donc le ciel n'est pas composé d'un seul élément jouissant par lui-même du mouvement circulaire, mais de quatre éléments distincts, il ne peut avoir un mouvement de rotation ; car, ou bien il ira de haut en bas, si la gravité l'emporte, ou bien de bas en haut, si l'élément contraire est plus fort, ou bien il restera fixe si aucun élément ne l'emporte sur l'autre : c'est là un raisonnement parfaitement clair. Or, qui prétend avoir jamais vu le ciel s'élever ou s'abaisser ? Reste à dire qu'il est immobile. Que s'ils disent que les planètes, comme ils les appellent, ont un cours opposé au reste de l'univers, ils ne se trompent pas ; mais s'ils prétendent que ce cours a lieu suivant certaines lois déterminées par le Créateur, il est clair qu'ils avouent qu'elles partent de l'orient pour faire le tour du ciel.

Enveloppés de ténèbres et flottant dans le doute, comme il arrive à ceux qui fuient la vérité, ils disent que les étoiles rétrogradent quelquefois et s'arrêtent. Mais si par leur nature elles ont un mouvement, d'où vient ce repos ? Le mouvement ne leur est pas contraire puisqu'il leur est naturel. Quelle force les pousse à ce mouvement rétrograde ? Et qu'on ne m'allègue pas l'erreur de notre vue : l'espace qu'elles parcourent n'est pas petit, puisque souvent elles passent d'un signe à l'autre du zodiaque. Alors, si vous ne voulez pas admettre ce mouvement rétrograde, d'où et pourquoi ce passage d'un signe à un autre ? Peut-être direz-vous que c'est à cause de véhicules qui ne tombent pas sous la vue et qui transportent ainsi les étoiles. Cette nouvelle invention ne vous servira de rien : pourquoi ce véhicule ? est-ce qu'elles ne peuvent se mouvoir ? Mais vous les disiez animées, pourvues d'âmes divines. Est-ce quoiqu'elles le puissent ? Je ris rien que de le penser. Pourquoi d'ailleurs le soleil et la lune n'ont-ils pas de véhicule ? Est-ce qu'ils sont trop peu de chose pour en valoir la peine ? Le supposer serait une folie. Est-ce donc

que le Créateur n'a pas eu la puissance de leur en donner? Ah! que le blasphème retombe sur vous!

Trêve de plaisanteries, grands sages! Dites-moi, comment expliquez-vous que ces étoiles fixes aient un cours opposé à l'univers? Ce cours est-il le leur seulement ou celui de la sphère à laquelle elles appartiennent? S'il est le leur, pourquoi, dans un temps égal, parcourent-elles des cycles inégaux? pourquoi, par exemple, aucune de celles qui composent la Voie lactée n'est-elle jamais hors de cette constellation? Reste à dire que la sphère a un mouvement contraire à elle-même; or, quoi de plus absurde?

Mais ils seraient si fâchés de se laisser vaincre en impudence et en impiété qu'ils osent avancer qu'il y a des habitants sous terre. Si on leur dit : A quoi sert que le soleil passe sous terre? Ils répondront sans vergogne que nous avons des antipodes, lieux où les hommes ont les pieds opposés aux nôtres et où les fleuves coulent dans un sens contraire, aimant mieux tout renverser de fond en comble que de se rendre à la vérité.

Mais un des meilleurs moyens de les convaincre d'erreur est de leur dire : Pourquoi votre sphère ne roule-t-elle pas du nord au midi ou de tel autre vent au vent opposé? Et qu'ils ne viennent pas vous répondre que c'est que cela a plu au grand faiseur du monde, car tout à l'heure ils nous disaient le contraire. Et comment accorder ce qu'ils disent que le ciel a un mouvement circulaire, s'ils supposent qu'il n'existe rien autre chose que le ciel? car rien ne peut se mouvoir que dans l'un des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air ou le feu; et il faut, ou bien que le corps en mouvement passe du fini dans l'infini, ou bien qu'il tourne sans cesse à la même place. Ou, s'il passe dans l'infini, il faut supposer que la terre dans laquelle il roule en s'élevant sans cesse est infinie; ou, si vous ne voulez pas qu'il roule dans la terre, il ne peut le faire dans aucun des trois autres éléments; car il ne pourrait se soutenir et tomberait de suite avec un grand bruit. Si, au contraire, il tourne sans cesse dans le même lieu, il faut qu'il soit soutenu par des pieds comme une tour ou une sphère organique, ou par un axe comme une machine ou un char. Or, alors, par quoi sont soutenus ces pieds ou cet axe? Et ainsi à l'infini. Et, dites-moi, comment supposer que la terre est percée de part en part par un axe, et de quelle matière sera cet axe?

Reste donc à dire que le ciel est fixe et immobile. Et lorsque vous faites de la terre le centre autour duquel roule l'univers, votre hypothèse tombe d'elle-même puisque vous placez la terre à la fois au milieu et au bas, car il ne peut arriver en même temps qu'une même chose soit au centre et au bas, le centre étant le milieu du haut et du bas. Pourquoi donc persister à soutenir de pareilles absurdités contre les textes des Écritures? Mais supposez qu'au lieu de la terre on prenne le feu pour centre, alors votre centre, qui tout à l'heure était en bas, sera maintenant en haut, puisque le feu tend toujours à monter.

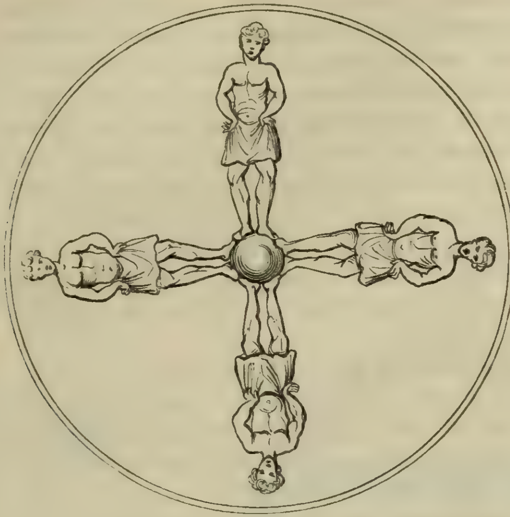
L'air, dites-vous, enveloppe également la terre de toutes parts et suit le mouvement circulaire de l'univers, tandis que la terre reste immobile : comment alors l'homme, les animaux terrestres et volatiles, ne sont-ils pas mus en même temps et fendent-ils l'air dans leur course, et non-seulement les animaux, mais les choses même inanimées les plus légères? Ainsi la moindre plume, le moindre fétu, fend l'air sans que celui-ci puisse le soutenir.

Si nous passons aux antipodes, nous verrons aussitôt combien sont ridicules ces contes de bonnes femmes. Si les pieds d'un homme sont opposés aux pieds d'un de ses semblables, que ce soit dans la terre, dans l'eau, dans l'air, dans le feu ou dans tout autre corps, comment tous deux peuvent-ils rester debout, et comment l'un ou l'autre peut-il vivre avec la tête en bas? C'est là certainement une hypothèse absurde. Et quand il vient à pleuvoir, comment dire que la pluie tombe sur les deux; elle tombe bien sur l'un, mais sur l'autre ne monte-t-elle pas plutôt? Comment ne pas rire de pareilles folies?

Voici un autre de leurs sophismes : « La terre est remplie d'air à son intérieur, et c'est cet air renfermé qui occasionne les tremblements de terre en frappant les parois de la terre. » Mais si la terre, tant qu'elle est remplie également de gaz, reste immobile, comment ne tombe-t-elle pas quand elle est plus gonflée d'un côté que de l'autre? Ils ajoutent que la terre d'Égypte est exempte de tremblements de terre parce qu'elle est légère et que l'air transpire par ses pores; mais ils oublient qu'au contraire très-souvent il y a eu en Égypte des tremblements de terre qui renversaient de grandes villes.

La pluie, disent-ils encore, provient de l'humidité transformée en vapeur par le soleil; comme dans une salle de bain la chaleur forme de la vapeur qui retombe en gouttes d'eau, de même le soleil résout l'humidité en vapeur qui retombe en pluie au bout d'un certain temps. Pour nous, en vérité, nous nous étonnons que tant de gens se laissent prendre à ce raisonnement : si le bain reçoit sa chaleur, non par

le dessus, mais par le dessous, pourquoi la vapeur monte-t-elle et ne descend-elle pas au contraire? De même, dans un vase de cuivre, le feu est dessous et non dessus : dans l'un et l'autre cas, la vapeur



Dessin d'après une miniature de Cosmas tendant à démontrer que la terre ne peut pas être ronde (¹).

monte et bientôt du toit et du couvercle tombent des gouttes d'eau. Ce n'est donc pas en dessus, mais en dessous qu'est placé le feu qui produit la vapeur. Lorsque vous allumez du feu sur la terre, vous voyez l'humidité du bois s'échapper en fumée dans l'air, attirée non pas par le soleil, mais chassée par le feu. Lorsque vous lavez du linge et que vous l'étendez sur la terre, lorsqu'il a été séché par le soleil, levez-le, et vous trouverez sur le sol la marque de votre linge formée par l'humidité. La chaleur n'attire donc pas l'humidité, mais au contraire la repousse.

Demandez-leur pourquoi, dans la Thébaïde, au fort de la chaleur, il ne se forme pas de vapeur et il ne

(¹) Sur ce point, Cosmas ne faisait que suivre l'opinion de plusieurs illustres auteurs chrétiens.

Lactance, au commencement du quatrième siècle, appelle monstrueuse l'opinion de ceux qui veulent que le monde et la terre soient ronds, que le ciel tourne continuellement, que toutes les parties de la terre soient habitées :

« Y a-t-il quelqu'un assez extravagant pour se persuader qu'il y ait des hommes qui aient les pieds en haut et la tête en bas; que tout ce qui est couché en ce pays-ci soit suspendu là-bas; que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la pluie et la grêle y tombent en montant? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles de la nature, puisque les philosophes suspendent aussi des champs, des mers, des villes et des montagnes?.....

» J'avoue que je ne sais que dire de ces personnes qui demeurent opiniâtres dans leurs erreurs, et qui soutiennent leurs extravagances, si ce n'est que quand elles disputent, elles n'ont point d'autre dessein que de se divertir ou de faire paraître leur esprit. Il me serait aisé de prouver, par des arguments invincibles, qu'il est impossible que le ciel soit au-dessous de la terre. » *(Institutions divines*, liv. III, chap 24.)

Saint Augustin dit, dans la *Cité de Dieu*, liv. XVI, chap. 9 :

« Il n'est aucune raison de croire à cette fabuleuse hypothèse, c'est-à-dire d'hommes qui, foulant cette partie opposée de la terre où le soleil se lève quand il se couche pour nous, opposent leurs pieds aux nôtres. Cette opinion ne se fonde sur aucune notion historique..... Mais fût-il démontré par quelque raison que le monde et la terre ont la forme sphérique, il serait trop absurde de prétendre qu'après avoir franchi l'immensité de l'Océan quelques hommes aient pu, hardis navigateurs, passer de cette partie du monde en l'autre pour y implanter un rameau détaché de la famille du premier homme. »

Ainsi pensaient saint Basile, saint Ambroise, saint Justin martyr, saint Jean Chrysostôme, saint Césaire, Procope de Gaza, Severianus, évêque de Gabala, Diodore, évêque de Tarse, etc. (Letronne, art. cité, p. 604.)

Eusèbe de Césarée s'enhardit une fois, dans son *Commentaire* sur les psaumes *(Collectio nova patrum*, etc., I, p. 460), à dire que, « suivant l'avis de quelques-uns, » la terre est ronde ; mais il recule, dans un autre ouvrage, devant cette témérité.

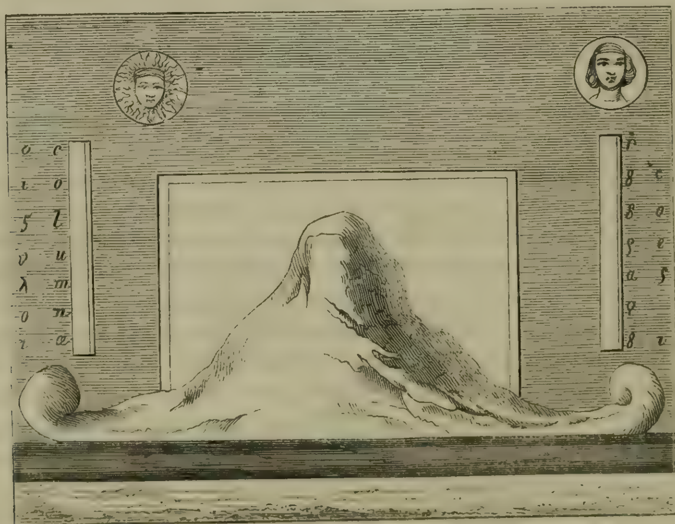
On se rappelle qu'au quinzième siècle les moines de Salamanque et d'Alcala opposèrent aux théories de Christophe Colomb ces mêmes considérations contre les antipodes.

pleut pas ; ils vous diront que c'est la chaleur modérée et non la trop grande ardeur qui forme la vapeur. Mais alors pourquoi, en Éthiopie, où il fait bien plus chaud que dans la Thébaïde, pleut-il si souvent ? Et comment avancer que le soleil attire la vapeur puisque vous prétendez qu'il ne doit sa chaleur qu'à la rapidité de sa course ? D'ailleurs, selon vous, l'air est naturellement humide et chaud ; à quoi bon alors ce système d'attraction d'humidité ? car ces sages disent que chaque élément a deux qualités : la terre la sécheresse et la froideur, l'eau la froideur et l'humidité, l'air l'humidité et la chaleur, le feu la chaleur et la sécheresse. Pourquoi alors l'eau, c'est-à-dire la froideur et l'humidité, se change-t-elle en glace l'hiver ? D'où vient cette froideur suprême qui fait glacer la froideur ? Si vous attribuez cela à l'éloignement du soleil, pourquoi l'air chaud de sa nature ne devient-il pas alors humide, mais très-froid ? Pourquoi la froideur, c'est-à-dire l'eau, ne glace-t-elle pas l'air qui est froid, mais au contraire l'air glace-t-il l'eau ? En voilà assez, je pense, pour réfuter ces erreurs.

Passons à un autre de leurs sophismes : ils disent que le ciel est un corps qui entoure tout le monde, et bien qu'ils affirment qu'il n'y a rien au delà du ciel, ils nient que les anges, les démons, les âmes, qui sont des parties du monde, soient circonscrits par le ciel, et ils soutiennent qu'ils ne contiennent pas le ciel et que le ciel ne les contient pas.

Ils ne savent, en vérité, ce qu'ils disent ; car qui a jamais pu supposer dans la nature une chose qui ne contient pas et qui n'est pas contenue ? Mais qu'ils me répondent donc : Ont-ils une âme ou n'en ont-ils pas ? S'ils disent qu'ils n'en ont pas, c'est là une singulière audace ; s'ils avouent en avoir une, est-elle en eux ou hors d'eux ? Soutenir cette dernière hypothèse, c'est une aussi étrange folie que de dire qu'ils n'en ont pas : s'ils la mettent en eux, pourquoi, puisque le corps est circonscrit par le ciel, l'âme ne l'est-elle pas ? Si, comme ils l'avancent, elle brille sur le corps sans être enfermée en lui, de quel lieu brille-t-elle ? Puisqu'elle est une chose créée, elle doit exister avec le reste des créatures. Si elle est dans le ciel, elle est circonscrite ; si enfin ils prétendent qu'elle est partout et en tout, qu'ils prennent garde ; ils enseignent la pluralité des dieux, car cette propriété appartient au Dieu seul incréé, le créateur de toutes choses.

VÉRITABLE FIGURE DU MONDE.



Les Colonnes qui soutiennent le mur que forme le ciel. — D'après une miniature de Cosmas.

Maintenant que j'ai, je pense, réfuté ces faux chrétiens, je vais exposer dans ce deuxième livre quelles sont les hypothèses des vrais chrétiens sur la figure du monde.

Dieu, en créant la terre, ne l'appuya sur rien, suivant cette parole de Job : *Il a suspendu la terre dans*

le vide. La terre est donc soutenue par la vertu de Dieu, le créateur de toutes choses, *portant tout,* dit l'Apôtre, *par un mot de sa puissance.* Si au-dessous de la terre ou en dehors d'elle existait quelque chose, elle tomberait naturellement : aussi Dieu la posa comme base de l'univers et lui ordonna de se soutenir par sa propre gravité. Dieu donc, ayant créé la terre, réunit l'extrémité du ciel à l'extrémité de la terre, appuyant les parties inférieures du ciel de quatre côtés et le disposant en voûte au-dessus de la terre dans toute sa longueur ; puis, dans la largeur de la terre, il établit le ciel comme un mur qui s'élèverait du haut en bas, formant ainsi une sorte de maison partout fermée ou une longue chambre voûtée ; car, dit le prophète Isaïe, *il a disposé le ciel en forme de voûte ;* et Job parle ainsi de la jonction du ciel à la terre : *Il a baissé le ciel vers la terre, puis a étendu celle-ci comme de la chaux et l'a soudée comme une pierre carrée.* Comment appliquer ces paroles à une sphère?

Moïse, parlant du tabernacle, qui est l'image de la terre, dit que sa longueur était de deux coudées et

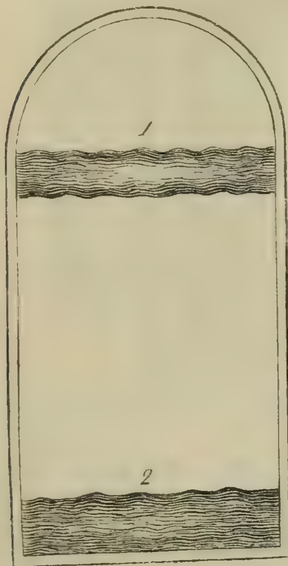


Fig. 1. D'après Cosmas : 1° les Eaux au-dessus du Firmament; 2° les Eaux terrestres.


Fig. 2. Autre dessin d'après Cosmas, indiquant, selon son système, la forme des murs qui entourent l'univers.

sa largeur d'une seule. Nous dirons donc avec le prophète Isaïe que la forme du ciel qui embrasse l'univers est celle d'une voûte ; avec Job, que le ciel fut joint à la terre, et avec Moïse, que la terre est plus longue que large. Le second jour, Dieu fit un second ciel, celui que nous voyons, pareil en apparence, mais non en réalité, au premier. Ce second ciel est placé au milieu de l'espace qui sépare la terre du premier ciel, et il l'étendit comme un second toit dans la largeur de la terre, partageant les eaux en deux parties, les unes au-dessus (1), les autres au-dessous du firmament, sur la terre ; et ainsi d'une seule maison il en fit deux : une supérieure, l'autre inférieure (2).

L'Écriture parle souvent de ce second ciel ; c'est d'abord Moïse : *Et Dieu appela le ciel firmament ;* puis David : *Tu couvres d'eau la partie supérieure ;* et encore : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le*

(1) Saint Basile admet que la surface supérieure du second ciel est plate, tandis que la surface inférieure, tournée vers nous, est en forme de voûte ; et il explique ainsi comment les eaux célestes peuvent s'y tenir et y séjourner (in *Hexam. hom.*, III, 3, p. 24). Saint Cyrille montre de quelle utilité est ce réservoir des eaux pour la vie des hommes et pour celle des plantes (*Hierosol. catech.*, IX, p. 76). — Voy. aussi le Commentaire d'Eusèbe de Césarée sur Isaïe (*Collectio nova patrum*, etc., t. II p. 511.)

(2) Diodore, évêque de Tarse, en 378, divise également en deux étages le monde, qu'il compare à une tente. Severianus, évêque de Gabala, vers la même époque, compare le monde à une maison dont la terre est le rez-de-chaussée, le ciel inférieur le plafond, et le ciel supérieur (ciel des cieux) le toit. Ce double ciel est de même admis par Eusèbe de Césarée et par saint Basile. D'après un passage de J. Philoponus, plusieurs auteurs donnaient au monde la forme d'un œuf coupé par moitié, perpendiculairement à son grand axe.

firmament annonce les ouvrages de ses mains; commençant par parler des deux, puis s'arrêtant seulement au second, et de même en beaucoup d'autres pages.

ÉTENDUE ET DIVISIONS DE LA TERRE.



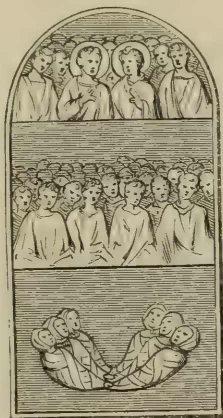
Forme et étendue de la Terre habitée, d'après Cosmas : — 1, le Soleil couchant ; — 2, le Soleil levant ; — 3, la Terre.

La longueur de la terre se prend de l'orient à l'occident, sa largeur du nord au sud. Elle est divisée en deux parties par la mer que l'on nomme Océan : l'une est la partie que nous habitons, et l'autre, au delà de l'Océan, est celle qui se réunit au ciel. C'est dans cette terre située à l'orient qu'habitaient les hommes avant le déluge ; c'est là aussi qu'était situé le paradis [1]. Les hommes, au temps de Noé, ayant miraculeusement traversé l'Océan dans l'arche, arrivèrent dans la Perse, où l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Ararat. Or dans cette arche étaient Noé, ses trois fils et leurs femmes, ce qui formait quatre couples : trois paires d'animaux domestiques et une seule d'animaux sauvages. Alors les trois fils de Noé, étant descendus sur la terre que nous habitons, se partagèrent le monde. Sem et ses descendants eurent l'Asie jusqu'à l'océan Oriental ; Cham et ses descendants s'établirent depuis Gadès jusqu'à la mer d'Éthiopie ou de Barbarie, et au delà du golfe Arabique jusqu'à notre mer, c'est-à-dire jusqu'à la Palestine et la Phénicie, et de plus, dans les pays du sud, ils occupèrent l'Arabie qui nous avoisine et celle que l'on appelle Heureuse ; enfin Japhet et ses descendants s'étendirent depuis les contrées du Nord, la Médie et la Scythie, jusqu'à l'océan Occidental et aux pays qui sont au delà de Gadès ; car Moïse dit dans la Genèse : *Les fils de Japhet, Gomer et Magog, Madai, Jovan et Elisa,* entendant par là les nations hyperboréennes des Scythes et des Mèdes, puis les Ioniens et Grecs, et aussi Thobel et Mosoch et les Thères, qui leur sont voisins : or par les Thères il comprend la Thrace, et il dit que plusieurs passèrent dans les îles et dans le voisinage, ce qui doit s'entendre des habitants de Tarse ; il appelle les Cypriens Cétiens et les habitants de Rhodes Rhodiens. *Les fils de Cham furent Chus et Mesraïm ;* il désigne par là les Éthiopiens et les Égyptiens ; Phut et Chanaan représentent les Lybiens et les nations voisines ; les fils de Chus, Saba et Élisa, les Homérites, les peuples limitrophes et les peuples qui habitent les régions australes. *Les fils de Sem furent Elam et Assur*, c'est-à-dire les Élamites et les Assyriens,

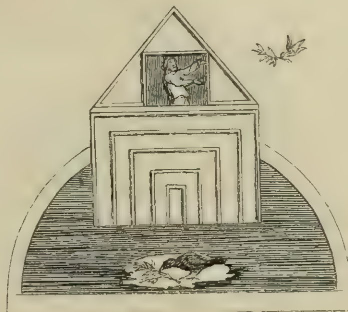
(1) « Par delà de l'Inde, là où commence le monde, où se joignent, dit-on, les confins de la terre et du ciel, est un asile élevé, inaccessible aux mortels et fermé par des barrières éternelles, depuis que l'auteur du premier péché fut chassé. » (Saint Avite, vers 523.)

et toutes les nations voisines qui se sont dispersées en Asie et en Orient, les Perses, les Huns, les Bactriens et les Indiens.

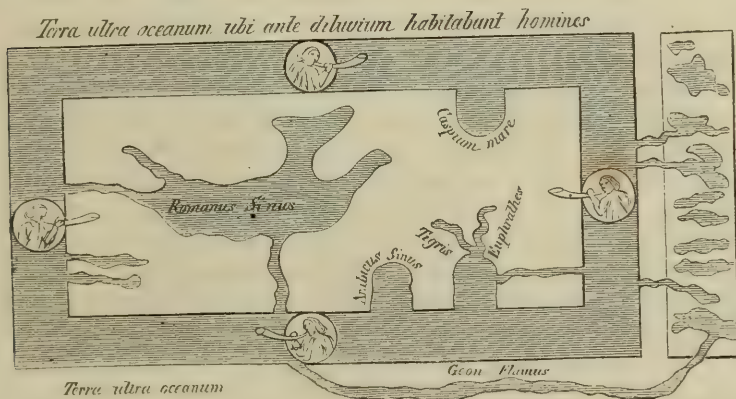
Sur notre terre (les païens le disent comme nous, et avec raison) il y a quatre golfes qui coulent de l'Océan (1) : le nôtre, qui coule à travers l'empire romain, depuis Gadès, en Occident ; le golfe Arabique ou Érythrée ; le golfe Persique, et la mer Caspienne ou d'Hyrcanie, du nord à l'orient. Les golfes Arabique et Persique partent du pays appelé Zingi, vers le midi et l'orient. Or le Zingi (2) est situé, comme le savent tous ceux qui ont navigué sur la mer Indienne, au delà de la terre d'encens que nous appelons



Les habitants célestes et les bienheureux dans le ciel, les habitants terrestres, et les habitants morts ensevelis suivant l'usage des Égyptiens (3). — Miniature de Cosmas.



L'Arche mystique de Noé, *Arca mundifera* (4).— Miniature de Cosmas.



La plus ancienne carte connue du moyen âge représentant la terre (5). — D'après la miniature de Cosmas.

(1) On retrouve cette théorie des quatre golfes dans Priscien (sixième siècle).

(2) *Zingion, Zingium* (Ptolémée, liv. IV, ch. 8, et d'Anville, *Géogr. anc.*, III, p. 62). On retrouve ce nom dans Zanzibar ou Zanguebar. Le mot *bar* signifie *pays :* Zanzibar, *pays de Zanzi* (noir?). (Voy. le fragment de carte, p. 14, et, plus loin, la note sur les *Zendjes*, dans la relation des DEUX MAHOMÉTANS.) — Au temps de Cosmas, on désignait par le mot *Zingion* une vaste étendue de côtes qui avançait jusqu'à l'entrée même du golfe Arabique.

(3) Cette triple division ne contredit point celle que Cosmas a précédemment établie. Les vivants et les morts n'occupent que ce que l'on peut comparer au rez-de-chaussée de l'univers, la terre proprement dite, qui comprend les sépultures et l'enfer.

(4) Cosmas établit trois divisions dans l'arche. Au rez-de-chaussée, il place les reptiles et les animaux qui se creusent des demeures sous terre ; au premier étage, les quadrupèdes et les animaux qui vivent sur les montagnes ; au second étage, les oiseaux, parce qu'ils vivent dans l'air, et l'homme, parce qu'il est destiné à habiter le ciel.

(5) Au centre est la terre que nous habitons, avec ses quatre golfes : Romain (la Méditerranée), Arabique, Persique, et

Barbarie, autour de laquelle coule l'Océan qui se répand dans ces deux golfes. On ne peut naviguer que sur ces golfes; plus loin l'Océan a des vagues énormes et est couvert d'épaisses vapeurs qui obscurcissent les rayons du soleil (¹), et, de plus, son immensité est effrayante. J'en parle par expérience, car j'ai navigué, pour faire le commerce, dans les trois golfes Romain, Arabique et Persique.

Un jour que nous naviguions vers l'Inde intérieure, arrivés presque à la Barbarie, au delà du pays de Zingi, c'est ainsi qu'on appelle l'entrée de l'Océan, comme nous dérivions à droite, nous aperçûmes une multitude de ces oiseaux qu'on nomme *suspha* (²); ils sont environ deux fois plus grands que des milans. En même temps nous éprouvâmes un grand changement dans la température; tous furent saisis de crainte; les matelots et les passagers les plus expérimentés disaient que nous approchions de l'Océan, et tous criaient au pilote : « Retourne à gauche vers le golfe, de peur qu'emportés par le courant dans l'Océan nous ne périssions. » Car l'Océan en entrant dans le golfe soulevait de vastes flots, et la vague nous entraînait vers la pleine mer. C'était là un spectacle horrible et qui nous glaçait de frayeur. Et ces oiseaux nommés suspha nous suivaient en troupes volant au-dessus du navire, ce qui annonçait l'approche de l'Océan.

La terre que nous habitons est, dans sa partie septentrionale et occidentale, beaucoup plus élevée, et, en proportion, déprimée. On peut s'en convaincre par l'expérience. Quand on navigue vers le nord ou l'ouest, on dit que l'on monte et l'on avance moins rapidement; au retour, au contraire, comme l'on va de haut en bas, on fait la course en peu de jours. Aussi le Tigre et l'Euphrate, qui coulent du nord au midi, sont beaucoup plus rapides que notre Nil ou Géhon. Les contrées de l'Orient et du Midi, plus basses et brûlées par les rayons du soleil, sont plus chaudes; celles du Nord et de l'Occident, plus élevées et plus éloignées du soleil, sont plus froides; leurs habitants ont la peau plus blanche et sont forcés de se vêtir et de se loger de manière à se préserver du froid. Au reste, toute la terre n'est pas habitée, les contrées les plus septentrionales à cause du froid, les plus méridionales à cause du chaud (³).

Le soleil en se levant parcourt les contrées méridionales, monte vers le nord et apparaît ainsi à toute la terre; puis, lorsque le sommet septentrional et occidental de la terre est devant lui, il fait nuit pour tous les pays situés au delà de l'Océan; et enfin, lorsqu'il est arrivé à l'occident, il est entièrement caché par le sommet de la terre, et il fait nuit dans les pays du Nord jusqu'à ce qu'en tournant il revienne à l'orient, puis repasse au midi.

J'ai tracé d'autres images par lesquelles on peut juger de la grandeur du soleil et de celle de la terre, et voir comment, d'après notre système, les rayons du soleil sont projetés sur la terre et produisent diverses ombres, suivant les divers climats, formant entre chacun une différence d'environ un demi-pied; ce qui fait que certains climats ne peuvent être éclairés de la lumière du soleil.

Si le paradis était sur cette terre, beaucoup d'hommes tenteraient d'y arriver. Pour avoir de la soie, dans un vil but de commerce, on n'hésite pas à faire de longs voyages, comment hésiterait-on pour voir le paradis? Car cette contrée de la soie est à l'extrémité de l'Inde intérieure, à la droite quand on entre dans la mer Indienne, plus loin que le golfe Persique et que l'île appelée par les Indiens Sielediva, et par les Grecs Taprobane. On l'appelle Sina (⁴); elle est baignée à gauche par l'Océan, comme la Barbarie l'est à droite. Les Brachmanes, philosophes indiens, disent que si de Sina on tendait une

la mer Caspienne, et ses quatre fleuves : le Géhon (ou Nil), le Phison (ou Indus), le Tigre et l'Euphrate; alentour est l'Océan; puis, au delà, la terre où habitaient les hommes avant le déluge, et où sont les sources des quatre fleuves qui passent sous l'Océan par des conduits souterrains. Cette terre transmarine, où était situé le paradis d'Adam et d'Ève, du côté de l'Orient, s'étendait jusqu'au pied des murailles qui servaient de clôture à l'univers.

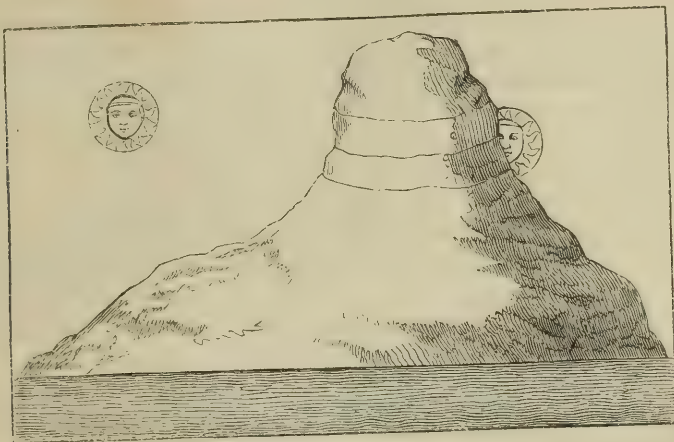
(¹) D'après ce passage, dit M. de Santarem, il paraît que l'idée de la mer ténébreuse des Arabes, du onzième au quatorzième siècle, avait été puisée dans Cosmas ou dans les auteurs grecs. En effet, les Grecs croyaient que dans les espaces immenses de la mer il y avait une nuit éternelle.

(²) Ce mot est écrit dans les manuscrits *sodspha* et *soispha*; il paraît se rapporter aux oiseaux de mer que nous appelons pétrels.

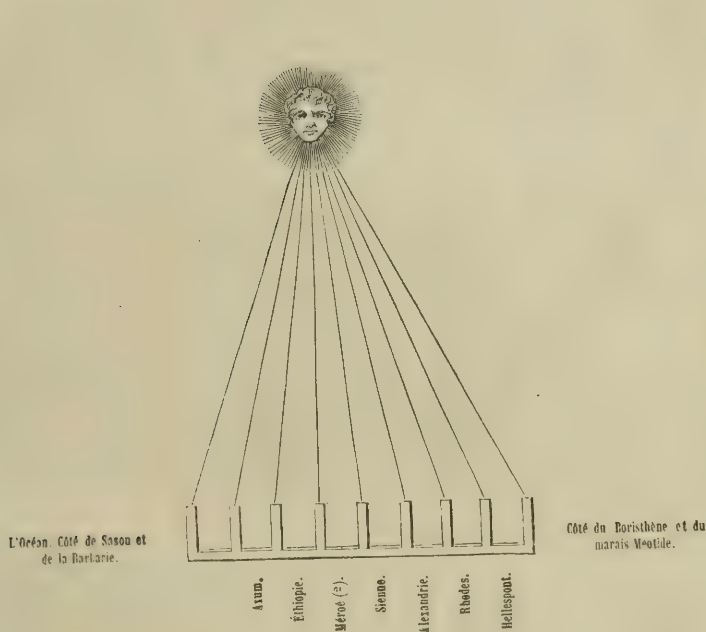
(³) Cette erreur, commune à tous les voyageurs de l'antiquité et du moyen âge, n'a cessé entièrement qu'après la découverte de l'Amérique et le voyage de Magellan autour du monde.

(⁴) La Chine, que les nations orientales appelaient depuis longtemps *Thsin* et *Tchina*. (Voy., sur les relations commerciales de la Chine avec l'empire romain, les *Tableaux historiques de l'Asie*, et le Mémoire de M. Abel de Rémusat sur l'*Extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*.)

corde qui, passant par la Perse, atteignît jusqu'aux possessions de l'empire romain, on aurait exactement la moitié de la terre, et ils disent peut-être vrai (¹); car la terre est très-inclinée vers la gauche : aussi



Mouvement du Soleil autour de la Terre. — D'après Cosmas.



Comment les rayons du soleil tombent sur la terre le 25 du mois de *payni* (juin), à la sixième heure. — D'après Cosmas.



Comment les rayons du soleil tomberaient sur la terre si elle était sphérique. — D'après Cosmas.

(¹) Ce passage de Cosmas est signalé par M. Guigniault, à l'appui de la conjecture que la grande vue d'Ératosthène sur le prolongement du Taurus, à travers l'Asie entière, sous le parallèle de Rhodes (le parallèle du diaphragme de Dicéarque), a pu être basée en partie sur les notions qui, de l'Inde occidentale, étaient parvenues aux Perses et aux Hellènes.
Voy. *Asie centrale : Recherches sur les chaînes de montagnes*, etc., t. Ier, p. 120; t. II, p. 180-182.

(²) Au compartiment qui se rapporte à Méroé, Cosmas a écrit *Askion*, c'est-à-dire « où le soleil ne fait aucune ombre, » pour indiquer que c'est l'endroit où la lumière du soleil tombe le plus verticalement sur la terre.

le transport de la soie se fait en peu de temps par terre à travers la Perse, tandis qu'il est beaucoup plus long par mer. Au delà de Sina on ne navigue pas, et personne n'y habite.

Or si de Sina on tirait une ligne jusqu'à l'occident pour savoir la longueur de la terre, on trouverait environ quatre cents stations *(stemata)*, chacune de trente milles (1); en voici le détail. De Sina au commencement de la Perse, en traversant les pays de Juvia (2), des Indiens et des Bactriens, environ au moins cent cinquante stations; toute la Perse, quatre-vingts stations; de Nisibe (3) à Séleucie, treize; de Séleucie à Rome, et au pays des Gaulois et des Ibères, appelés aujourd'hui Espagnols, jusqu'à Gadès, près de l'Océan, plus de cent cinquante stations : ce qui fait en total un peu plus ou un peu moins de quatre cents stations.

La largeur de la terre, des pays hyperboréens à Byzance, n'est pas de plus de cinquante stations : de Byzance à Alexandrie, cinquante; d'Alexandrie aux Cataractes, trente; des Cataractes à Axum, dans l'Abyssinie, trente; d'Axum à l'extrémité de l'Éthiopie, la contrée de l'encens, qu'on appelle Barbarie, auprès de l'Océan, et où se trouve un pays nommé Sasou, le dernier de l'Éthiopie, environ cinquante stations; ce qui fait à peu près en tout deux cents.

D'où l'on voit la vérité de la sainte Écriture, qui dit que la longueur de la terre est double de sa largeur.

Le pays de l'encens est à l'extrémité de l'Éthiopie, et plus loin, c'est l'Océan. Les habitants de la Barbarie vont y chercher diverses productions, l'encens, la cannelle, le papyrus, et beaucoup d'autres choses; puis ils les transportent par mer à Adulé, dans le pays des Homérites, dans l'Inde intérieure et dans la Perse.

Il n'y a que deux jours de traversée du pays des Homérites à la Barbarie, et après la Barbarie est l'entrée de l'Océan qu'on appelle Zingi.

Le pays que l'on appelle Sasou est également situé près du pays de l'encens, et ce pays est très-riche en mines d'or. C'est pourquoi, tous les deux ans, le roi d'Axum (4) y fait envoyer par les préfets



Sémen, Axum, Adulé, les Homérites, Zengis. — Fragment de la carte de d'Anville *(Orbis veteribus notus)*.

d'Agau (5) des gens pour y acheter de l'or, et beaucoup de marchands se joignant à ceux-ci, leur troupe s'élève à plus de cinq cents : ils ont avec eux des bœufs, du sel et du fer. Quand ils sont arrivés

(1) « En considérant ces milles comme drusiens, et en les multipliant par 7 1/2 stades philétériens, on trouve qu'il y a 225 stades dans un stemat (station), et 90 000 stades pour la longueur connue sur le grand cercle. » (Lelewel, *Géographie du moyen âge*, prolégomènes, p. 20.)

(2) *Ounnia*, suivant une autre version des manuscrits. On traduirait alors : « du pays des Huns. »

(3) *Nizibin* ou *Nasebin*, dans la Turquie d'Europe, à cent douze lieues nord-ouest de Bagdad.

(4) « Le royaume des Axumites s'étendait, à ses limites méridionales, depuis le promontoire Gardafui jusqu'à la contrée montagneuse de Sasou, dans laquelle sont les sources des rivières qui se jettent dans le fleuve Abawi. » (Mannert.)

(5) Pays situé dans le haut Nil et soumis au roi des Abyssins. On supposa longtemps qu'il possédait les sources du Nil. (Montfaucon, *Collectio nova patrum*, etc., t. II. p. 9 de la préface sur Cosmas.) — Voy., sur les sources du Nil, notre tome Ier : *Voyageurs anciens*, page 18, note 2.

près du pays de Sasou, ils s'arrêtent en quelques endroits, font une grande haie d'épines amoncelées, et ils s'y établissent; puis ils tuent leurs bœufs et en exposent les morceaux sur les épines, ainsi que le sel et le fer. Alors les naturels approchent, apportant avec eux des lingots d'or qu'ils appellent *tanchara;* chacun met sur les morceaux de bœuf, ou sur le sel, ou sur le fer, un, deux ou trois lingots, comme il lui plaît. Les Axumites viennent, et s'ils sont contents de l'échange ils prennent l'or, et les naturels emportent le bœuf, le sel ou le fer; si, au contraire, l'échange n'est pas accepté, l'Axumite laisse l'or, et l'autre, voyant que son offre n'est pas agréée, ajoute quelque chose ou remporte son or. Ils en sont réduits à ce genre de commerce à cause de la diversité de leur langage (1). Les Axumites restent cinq jours en ce lieu, plus ou moins, selon le succès de leur commerce. A leur retour, ils partent bien armés, de peur des brigands qui pourraient tenter de leur ravir leur or. Ce voyage, pour aller et revenir, dure environ six mois; en allant ils sont plus longtemps à cause des troupeaux qu'ils emmènent; ils vont au contraire très-vite à leur retour pour n'être pas surpris par l'hiver et les pluies; car c'est dans cette contrée que sont les sources du Nil, et en hiver l'abondance des pluies fait déborder le fleuve (2). Or l'hiver pour ces peuples est l'été pour nous; il commence au mois d'*épiphi* (juillet), comme l'appellent les Égyptiens, et finit au mois de *thoth* (septembre).

Je parle là de ce que j'ai vu ou de ce que j'ai appris de la bouche même de ces commerçants.

LES INSCRIPTIONS GRECQUES D'ADULÉ.

Je veux aussi confier à ta piété une autre histoire.

A Adulé, ville d'Éthiopie située à environ deux milles de la mer (3), servant de port aux Axumites, et où nous allons faire le commerce en venant d'Alexandrie et d'Éla, on voit une chaise de marbre placée à l'entrée de la ville, vers l'occident, du côté du chemin qui mène à Axum. C'est un de nos rois Ptolémées qui fit faire cette chaise d'un beau marbre aussi blanc que celui que l'on emploie à faire des tables, mais qui ne vient point de Proconèse (4). Sa base est carrée : à ses quatre angles sont quatre colonnes, et, au milieu, il y en a une plus grosse sur laquelle sont creusées des lignes sinueuses (5); au-dessus des colonnes est placé le siége, et derrière est un dossier incliné. Les deux côtés, le siége et le dossier, la base, les cinq colonnes, et, en un mot, toute la chaise, formée d'une seule pierre taillée, a environ deux coudées et demie, et est faite comme une de nos chaises. Derrière cette chaise est un bloc de pierre de touche d'environ trois coudées, quadrangulaire, mais se terminant en une pointe, à peu près ainsi que la tête d'une statue; les deux côtés de cette partie supérieure étant inclinés de manière à représenter un Λ; au reste, aujourd'hui cette pierre est renversée, et sa partie inférieure est brisée (6). Le bloc, comme la chaise, est tout couvert de lettres grecques.

Il y a environ vingt-cinq ans, aux commencements du règne de Justin, empereur des Romains (7), j'étais dans ce lieu; et le roi des Axumites, Élesbaan (8), au moment d'entreprendre une expédition guerrière contre les Homérites, ses voisins d'outre-mer, écrivit au préfet d'Adulé afin qu'il lui envoyât une copie de ces inscriptions. Ce préfet, nommé Asbas, m'appela près de lui avec Ménas, autre marchand qui ensuite

(1) Voy. dans notre tome Ier, page 69, ce qu'Hérodote raconte au sujet du commerce des Carthaginois avec certains peuples lybiens, au delà des colonnes d'Hercule.

(2) Voy. la note 5 de la page précédente.

(3) Gosselin pense qu'Adulé n'existait pas au temps des Ptolémées. Strabon ne fait point mention de cette ville. On a demandé toutefois si Adulé n'aurait pas été la même cité que celle nommée Bérénice par Évergète Ier, en l'honneur de sa femme. Ce nom de Bérénice a été donné à plusieurs villes égyptiennes.

(4) L'île de Proconèse ou de Marmara, célèbre par ses carrières de marbre.

(5) Colonne torse (?). La figure vient à l'appui de cette interprétation.

(6) Letronne suppose que de semblables monuments épigraphiques pouvaient avoir été transportés sur des navires, et placés de distance en distance le long du golfe Arabique, pour marquer les lieux où il paraissait utile d'établir des ports marchands.

(7) Ce passage est l'un des points de départ dont se sert Montfaucon pour déterminer l'époque où Cosmas a écrit les premiers livres de sa *Topographie chrétienne;* probablement, suivant lui, vers l'an 535.

(8) Nom écrit aussi *Ellatzbaao* dans le manuscrit du Vatican.

fut moine à Raithu et qui est mort il y a peu de temps, et il nous ordonna de faire cette copie. Nous la fîmes et la lui donnâmes, en gardant par devers nous un double que je crois devoir transcrire, parce que cette inscription nous apprend beaucoup de choses sur ce qui concerne les pays et les habitants.

A la partie inférieure de la chaise sont sculptés Hercule et Mercure : Hercule, symbole du courage, comme disait le bienheureux Ménas, et Mercure, symbole des richesses, mais plutôt, suivant moi, de l'éloquence; car dans les Actes des apôtres on donne à Paul le nom de Mercure parce qu'il portait la parole.

Voici ce qui est écrit sur la table de pierre (1) :

« Le grand roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et » de la reine Arsinoé, dieux frères ; descendant du roi » Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux libéra- » teurs; issu par son père d'Hercule, fils de Jupiter, » et par sa mère de Bacchus, aussi fils de Jupiter (2); » ayant hérité de son père les royaumes d'Égypte, de » Lybie, de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Lycie, » de Carie et des Cyclades : il fit la guerre en Asie » avec une grande armée de fantassins et de cava- » liers, une flotte puissante et des éléphants venus » de l'Éthiopie et du pays des Troglodytes que son » père et lui avaient pris à la chasse et amenés en » Égypte, où ils les avaient dressés à la guerre. » Après avoir subjugué les pays d'en deçà de l'Eu- » phrate, et la Cilicie, la Pamphylie, l'Ionie, l'Hel- » lespont et la Thrace, s'être emparé de tous les » trésors de ces contrées et des éléphants de l'Inde, » avoir rendu tous les rois de ces peuples ses tribu- » taires, il passa l'Euphrate, et quand il eut conquis » la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, » la Médie et les autres pays jusqu'à la Bactriane, il reprit les objets sacrés que les Perses avaient » autrefois enlevés à l'Égypte (3), et ramena toutes ses troupes (4) en Égypte au moyen des fleuves qu'il » fit canaliser. »



1, la Ville d'Adulé (Adoule ou Adoulis), située à deux milles de la mer Rouge et à l'est d'Axum; — 2, Éthiopien allant d'Adulé à Axum; — 3, bloc de pierre de touche à l'entrée de la ville d'Axum; sur le sommet, Cosmas a figuré le roi Ptolémée Évergètes en costume militaire; — 4, chaise en marbre, de même à l'entrée de la ville d'Axum.— Miniature de Cosmas.

Tout cela était inscrit sur cette table de pierre; mais il y avait quelques lacunes résultant des fractures; puis, comme à la suite, était écrit sur la chaise cet autre passage :

« ..... Continuant à agir avec énergie, après avoir pacifié les nations voisines de mon royaume, j'ai vaincu » et soumis des peuples innombrables. J'ai conquis le pays de Gaza (5), puis celui d'Agamen et de Siguen,

(1) Cosmas emploie le mot *eikôn* (figure, image) pour désigner cette table de marbre ornée d'un pignon *(œtomate)* sur laquelle il a dessiné une statue de Ptolémée.

Il est démontré que la première partie seule de cette inscription concerne les exploits de Ptolémée Évergète Ier (de l'an 247 à l'an 222 avant Jésus-Christ). C'est à un autre prince, roi des Axumites, et à un autre siècle, que se rapportent la seconde inscription et la liste des peuples vaincus dans une expédition vers l'intérieur de l'Afrique. Toutes les questions qu'a soulevées ce passage de Cosmas sur les inscriptions d'Adulé ont été résumées par Auguste Boeckh dans son *Corpus inscriptionum græcarum*, t. III, 2e livraison, p. 508-514, Berlin, 1848. (Voy. plus loin la liste des écrits les plus importants sur ce sujet, à la fin de la bibliographie relative au livre de Cosmas.)

(2) La famille des Ptolémées descendait de la race royale des Macédoniens par Arsinoé, femme de Lagus et mère du Ptolémée, général d'Alexandre, fondateur de la dynastie. La dynastie macédonienne descendait d'Hercule et de Déjanire, fille de Bacchus.

(3) Sur les œuvres d'art égyptiennes enlevées par Cambyse, voy. Hérodote, III, 24.

(4) Boeckh croit que ces derniers mots, mal transcrits, se rapportent à une nouvelle expédition partie d'Égypte, et, par conséquent, il s'agirait de canaux du Nil. Vincent a supposé que l'inscription parlait de canaux creusés pour transporter les statues égyptiennes reprises à Suse.

(5) Peut-être Gheeza, nom que les Abyssins donnent à leur pays (Montfaucon), et qui pouvait ne s'appliquer alors qu'à une province.

» et j'ai pris la moitié de ce que possédaient ces peuples (¹). Traversant le fleuve du Nil, j'ai subjugué » Ava (²), Tiama, qu'on appelle aussi Tziamo (³), Gambala et les pays voisins (il s'agit de peuples qui » sont au delà du Nil), Zingabéné, Angabé, Tiama, Athagao (⁴), Calaa (⁵) et le royaume de Sémen, situé » au delà du Nil, sur des montagnes escarpées et toujours couvertes de frimas, où l'on enfonce jusqu'au » genou dans les glaces et les neiges amoncelées (⁶). Je me suis ensuite emparé de Laziné, Zaa, Gabala (⁷), » dont les naturels habitent des montagnes abruptes d'où sortent des sources d'eau chaude. J'ai soumis » Atalmo, Béga et tous les peuples de ce côté (⁸); lorsque j'eus asservi les Tangaïtes, qui s'étendent jus- » qu'aux confins de l'Égypte, j'ai fait faire un chemin de cette contrée jusque dans mon royaume. Puis » j'ai atteint les peuples d'Anniné et de Métiné, qui demeurent sur de hautes montagnes (⁹). J'ai porté » la guerre chez les habitants de Séséa (¹⁰); et en vain ils se réfugièrent sur un mont escarpé, je les y » bloquai, et, les ayant forcés de se rendre, je m'emparai de leurs jeunes gens, de leurs femmes, des » enfants et des jeunes filles, et de tous leurs trésors. Je conquis le pays des Rausiens (¹¹) qui habitent les » grandes plaines arides de la Barbarie, contrée de l'encens, et aussi la nation de Solaté, et j'ordonnai à » ces peuples de mettre des garnisons sur les côtes de la mer. Après avoir subjugué toutes ces contrées » montagneuses, ayant pris part moi-même à tous les combats, je rendis aux peuples vaincus leurs » terres et leur permis de les cultiver moyennant un tribut; beaucoup de nations m'offrirent d'elles- » mêmes des tributs. Je fis plus : j'envoyai ma flotte et une armée au delà de la mer Rouge pour me » soumettre les Arabites et les Cinédocolpites (¹²), et après avoir rendu leurs rois tributaires, je leur » ordonnai de veiller à la sûreté des routes et des mers. Je vainquis aussi tous les peuples, depuis le » village Blanc (¹³) jusqu'au pays des Sabéens. Le premier et seul des rois de ma race, je fis toutes ces » conquêtes dont je rends grâces à Mars, mon père, par le secours duquel je soumis à mon empire » tous les peuples voisins de mon royaume, à l'orient jusqu'au pays de l'encens, à l'occident jusqu'à » l'Éthiopie et au pays de Sasou. Puis, lorsque j'eus terminé mes expéditions, étant parti, j'envoyai des » messagers annoncer mes victoires, et lorsque j'eus assuré la paix sur toute l'étendue de mon empire, » je descendis à Adulé et j'y offris un sacrifice à Jupiter, à Mars, et à Neptune pour les navigateurs; et » ayant rassemblé en ce lieu toute mon armée, je consacrai cette chaise à Mars, la vingt-septième année » de mon règne. »

Telle était l'inscription de cette chaise, devant laquelle aujourd'hui se font les exécutions capitales; mais je ne sais si cette coutume existait dès l'époque de Ptolémée.

Si j'ai rapporté cela, c'est afin de montrer que Ptolémée connaissait parfaitement Sasou et la Barbarie, les deux pays extrêmes de l'Éthiopie? C'est de ces contrées que viennent la plupart des esclaves que l'on met dans le commerce. Le roi d'Axum envoie ceux qu'il punit de l'exil dans le pays de Sémen, au milieu des glaces et des neiges. Par les Arabites, les Cinédocolpites et les Sabéens, il faut entendre les Homérites. On peut induire de cette inscription que, des contrées hyperboréennes jusqu'à la Barbarie thurifère, il n'y a pas plus de deux cents stations, ce qui est parfaitement conforme au récit de la divine Écriture.

Au reste, il est quelques historiens païens qui ont beaucoup voyagé, qui ont écrit des histoires et ont donné, tant sur le cours des astres que sur ce qui concerne la terre, des notions conformes à celles des

(¹) Selon Vincent, tous les pays cités dans ce commencement étaient compris entre la côte et la rivière de Tacazzé ou ses environs.

(²) Afa, province du royaume de Tigré (Abyssinie)?

(³) Peut-être dans le royaume de Bagamedra (Montfaucon); — Bizamo, au delà du Nil, suivant Mannert.

(⁴) Ago, Agau. Il y a deux pays de ce nom en Abyssinie. (Montfaucon.)

(⁵) Gallas, suivant Mannert.

(⁶) Il n'y a pas encore bien longtemps que l'on croit à ces neiges de l'Afrique orientale et méridionale. (Voy. notre tome Ier, p. 18, note 2.)

(⁷) Dénominations qui ont été conservées.

(⁸) Partie de l'Abyssinie, suivant Vincent.

(⁹) Dans les provinces d'Angot et de Dancali?

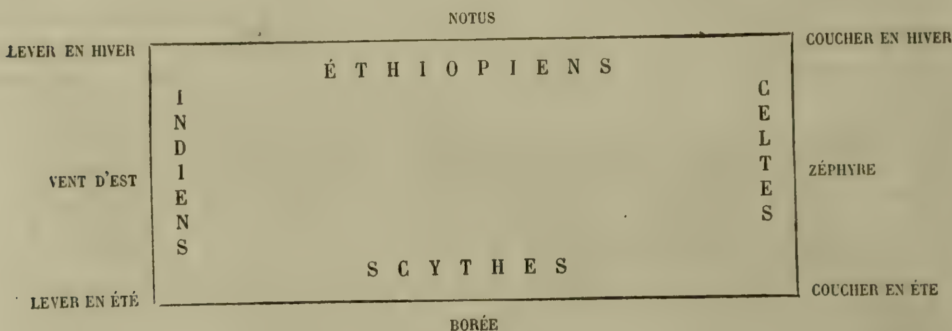
(¹⁰) Peuple de la Barbarie.

(¹¹) Les *Rapsioi* de Ptolémée?

(¹²) Arabes qui habitaient à l'entrée de la mer Rouge.

(¹³) Leucogen, dans une partie du Blemmyum. (Scholie, *Cod. Vatican.*)

livres saints. Éphore, disciple d'Isocrate et condisciple de Théopompe, dit, au quatrième livre de son Histoire : « Les Indiens habitent vers l'orient, les Éthiopiens vers le midi, les Celtes à l'occident, les Scythes au nord. Toutes ces contrées ne sont pas également grandes; le pays des Scythes et des Éthiopiens est plus grand que celui des Indiens et des Celtes; mais ces deux derniers sont égaux entre eux Car les Indiens occupent l'espace compris entre le lever du soleil en hiver et son lever en été, et les Celtes celui qui est entre son coucher en hiver et son coucher en été; espaces égaux entre eux, mais précisément opposés. Les Scythes s'étendent dans tout l'espace qui reste à parcourir au soleil; et les Éthiopiens leur sont opposés (1).



Mais, pour reprendre notre récit, nous dirons que, suivant les saintes Écritures, quatre fleuves sortent du paradis, traversent l'Océan et viennent arroser notre terre. C'est d'abord le Phison, dans l'Inde, que quelques-uns appellent Indus et Gange, et qui se précipite par beaucoup d'embouchures dans la mer Indienne. Il produit en abondance des calices ou fèves d'Égypte, et ce que l'on appelle des *nilagathia* (2), et des feuilles de lotus, et des crocodiles, et toutes les autres choses que produit le Nil. C'est ensuite le Géhon (ou Nil), qui prend sa source en Éthiopie, traverse tout ce pays et l'Égypte, et se jette par plusieurs bras dans le golfe Romain. Enfin ce sont le Tigre et l'Euphrate, qui coulent de la Persarménie dans le golfe Persique.

Nous avons dit que tous les astres, qui ont été créés pour régler les jours et les nuits, les mois et les années, et pour servir de guides aux navigateurs, se meuvent, non point par le mouvement même du ciel, mais par l'action de certaines vertus divines ou de certains lampadophores. Dieu a créé les anges pour le servir, et il a donné charge à ceux-ci de mouvoir l'air, à ceux-là le soleil, à d'autres la lune, à d'autres les étoiles; à d'autres enfin il a ordonné d'amonceler les nuages et de préparer la pluie (3).

(1) Il résulte d'une expression de Cosmas que la figure qui suit avait été tracée par Éphore même. Cosmas cite ailleurs le témoignage de Pythéas de Marseille, lequel, dit-il, affirmait qu'arrivé aux extrémités du Septentrion, les barbares lui montrèrent le lit où se couche le soleil. (Voy., t. Ier, *Voyageurs anciens*, p. 168.)

(2) Peut-être faut-il lire *nilaxantha*. Il s'agit sans doute du nelumbo, dont les crocodiles, suivant Pline, évitaient les épines.

(3) Selon d'autres auteurs du moyen âge, chaque pays de la terre est placé sous la protection et le gouvernement d'un ange particulier. (Cf. Suarez, *De angelis*, VI, 18.) Plût à Dieu!

Les docteurs chrétiens, partisans de l'opinion de saint Hilaire et de Théodore, supposent : les uns, que les anges portaient les astres sur leurs épaules, comme l'*omophore* des manichéens (Beausobre, *Histoire du manichéisme*, II, 374); les autres, qu'ils les roulaient devant eux ou qu'ils les traînaient à leur suite.

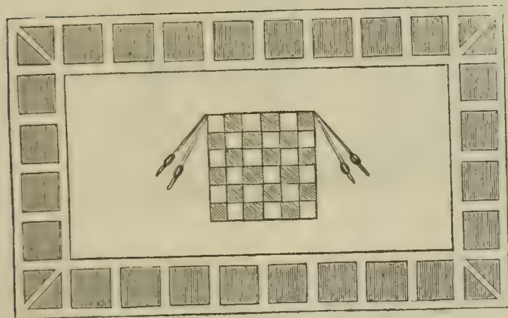
Le jésuite Riccioli, d'ailleurs savant astronome, suppose que chaque ange qui pousse une étoile a grand soin d'observer ce que font les autres anges, afin que les distances relatives entre les astres restent toujours ce qu'elles doivent être.

L'abbé Trithème (*De septem secundeis*, etc., Argentor., éd. de 1600) donne la succession exacte de sept anges ou esprits des planètes qui, les uns après les autres, et chacun pendant 354 ans, ont gouverné les mouvements célestes depuis la création jusqu'à l'an 1522.

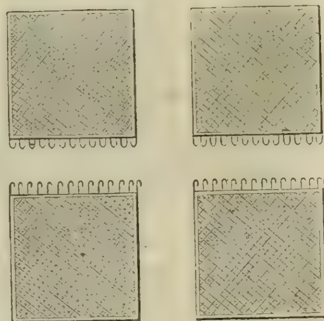
D'OU EST VENUE L'ERREUR DE CEUX QUI CROIENT QUE LA TERRE EST RONDE.

Après le déluge, lorsque les hommes ennemis de Dieu entreprirent de construire une tour, considérant souvent les astres de cette immense hauteur, ils furent amenés à croire, par erreur, que le ciel était sphérique Et, comme la ville où ils élevaient leur tour était dans le pays des Babyloniens, cette opinion de la sphère fut d'abord répandue parmi les Chaldéens; ceux-ci, passant en Égypte, la communiquèrent aux Égyptiens, et des Grecs, Pythagore, Platon et Eudoxe de Cnide, étant venus en Égypte, embrassèrent avidement cette erreur et la propagèrent en tous lieux.

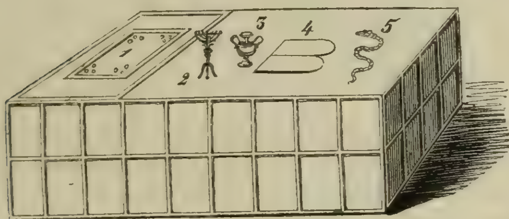
LE TABERNACLE DE MOISE.



Vue à vol d'oiseau du Tabernacle, de l'*Atrium* ou cour, et de l'Enceinte. — D'après Cosmas.



Les Voiles du temple : bleus dans leur moitié supérieure, rouges dans leur moitié inférieure; on les attachait les uns aux autres au moyen de crochets et d'anneaux. —Miniature de Cosmas.



Vue agrandie de la partie extérieure du Tabernacle. — Miniature de Cosmas.

1, table des douze pains de proposition : trois des pains sont placés à chacun des angles de la table (suivant Cosmas, ces douze pains figurent les douze mois de l'année, et leur division par trois indique les quatre saisons) ; — 2, le chandelier ; — 3, le vase d'aspersion ; — 4, les deux tables de la loi ; — 5, le serpent d'airain.

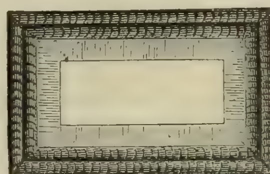


Figure agrandie de la table des pains de proposition (¹). — Miniature de Cosmas.

Décrivons maintenant en détail le tabernacle que Moïse construisit par l'ordre de Dieu, à l'image du monde, d'après ce qu'il avait vu sur la montagne (²). (Voy. *Exode*, 15, 30.)

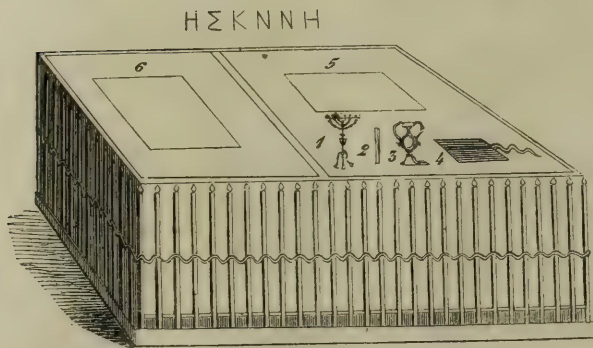
(¹) On avait fait autour de la table, dit Cosmas, une cymaise ronde, afin de représenter l'Océan; puis encore, autour de cette cymaise, une couronne de palmiers, pour indiquer la terre d'au delà l'Océan.

(²) Ces interprétations symboliques étaient dans l'esprit du temps.

Dès le premier siècle de l'ère chrétienne, l'historien Josephe voyait dans certains détails du tabernacle des emblèmes du ciel, de la mer, de la terre, des douze mois, des quatre éléments et des planètes. (*Ant. Jud.*, I, p. 155, 156 ; III, p. 7, 8.)

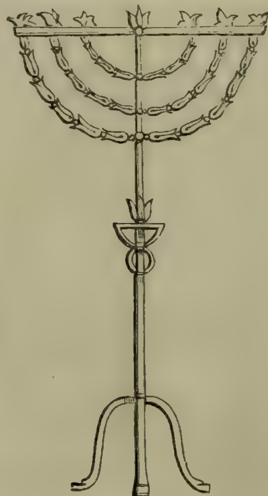
A la fin du deuxième siècle, Clément d'Alexandrie expliquait comment les diverses parties du temple de Jérusalem et les ornements du grand prêtre figuraient les divisions de l'univers.

Le tabernacle était soutenu par vingt colonnes qui formaient autant de portes, chacune de la largeur d'une coudée et demie, de sorte que les vingt colonnes embrassaient 30 coudées : telle était la longueur du tabernacle; les bases de ces colonnes étaient doubles, appuyées sur les poutres, et elles étaient d'argent. Les chapiteaux étaient simples, mais en or, et il en était de même des portes, des barres



Forme extérieure du Tabernacle. — Miniature de Cosmas.

1, le chandelier ; — 2, la verge d'Aaron ; — 3, le vase d'aspersion ; — 4, les tables de la loi ou de Moïse : à l'extrémité, le serpent d'airain ; — 5, la table des pains de proposition ; — 6, l'arche du témoignage ou d'alliance, qui était à l'intérieur du tabernacle, et était séparée de l'extérieur par un voile. Après l'arche était, du côté du midi, le *saint des saints*.



Le Chandelier, ou la Lampe à sept branches (¹).—Miniature de Cosmas.

transversales servant de verroux et des encastrements destinés à les recevoir ; ces barres cependant étaient deux bois couverts seulement d'or ; ils étaient attachés à chaque porte, tournant et entrant l'un dans l'autre, si bien qu'ils unissaient entre elles toutes les portes ; les verroux, entrant dans des anneaux, reliaient aussi fortement toutes les parties du tabernacle. Le cinquième verrou, celui du milieu, n'était pas retenu par des anneaux, mais passait dans les poutres mêmes pour plus grande solidité. La hauteur de chaque porte était de 11 coudées, ce qui était aussi la largeur du tabernacle.



Costume des Attiques *(oi exothen Atticoi)* au sixième siècle. — D'après Cosmas.

Tel était le tabernacle sous les voiles qui le couvraient et l'ornaient. Les premières tentures étaient tissées et nuancées d'hyacinthe, de pourpre, de lin très-fin et d'étoffe écarlate, de même que le voile que la divine Écriture appelle tapisserie. Or il y avait dix voiles différents réunis cinq par cinq : à l'un des bords du voile qui était au milieu des quatre autres étaient des anneaux, au bord du voile correspondant des crochets, de sorte qu'en les rapprochant on unissait entre eux les dix voiles. Mais, lorsqu'on était en marche, on les portait séparés. Il en était de même pour les secondes tentures, qui étaient en peau de chèvre et que, pour cela, on appelait des peaux. Elles étaient au nombre de onze, cinq d'une part et six de l'autre, s'unissant de même au moyen d'anneaux et de crochets.

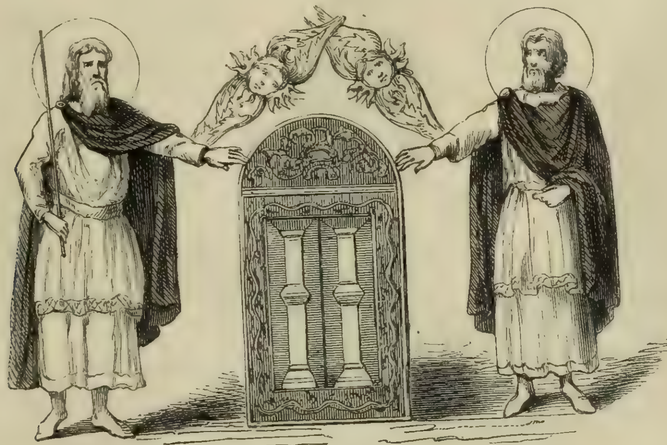
Le candélabre, avec ses sept branches, placé au midi du tabernacle, était l'image des sept astres que nous nommons planètes ; il avait sept branches à cause des sept jours de la semaine.

La table était placée au nord, et l'on allumait les lampes en commençant par un côté, de telle sorte que la lumière partît du midi pour éclairer le septentrion, selon ce que Salomon dit des étoiles dans l'*Ecclésiaste*, 16.

(¹) C'est l'extrémité de la tige qui forme le septième luminaire.

Cette table, comme nous l'avons dit, est le type de la terre, et les pains représentent les fruits : ils étaient au nombre de douze, parce qu'il y a douze mois ; aux quatre angles, à cause des quatre saisons.

Le voile était tissu d'hyacinthe, de pourpre, de lin très-fin et d'étoffe écarlate, pour rappeler les quatre éléments, et pour l'ornement du tabernacle. Nous avons dit qu'il partageait le tabernacle en deux parties. Dans la partie intérieure était l'arche d'alliance, couverte d'un voile et cachée à tous les yeux,



L'Arche du témoignage ou d'alliance : au-dessus, deux figures de chérubins ; d'un côté, le grand prêtre Zacharie ; de l'autre, le grand prêtre Abias. — D'après Cosmas.

type du Verbe fait chair. Chaque année deux prêtres, Zacharie et Abias, par exemple, y pénétraient tour à tour pour offrir le sacrifice de rémission.

Le vestibule du tabernacle avait une longueur de 100 coudées et était soutenu par vingt colonnes ; il avait dans sa largeur 50 coudées et était porté par douze colonnes. Vers l'orient du tabernacle on avait disposé des colonnes trois par trois sur lesquelles on avait étendu des voiles de 15 coudées faits du lin le plus fin. A l'entrée du vestibule étaient quatre autres colonnes tendues d'un voile de quatre couleurs, mais tissu seulement de lin, et d'une hauteur de 5 coudées. On avait disposé des cercles, des barres et des câbles qui servaient à étendre ou à replier le toit du tabernacle et les voiles du vestibule.

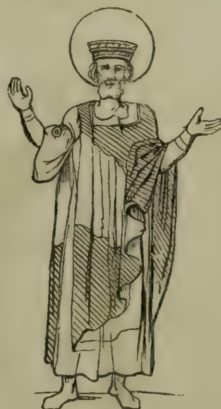
COSTUME DU GRAND PRÊTRE.

Voici quel était le vêtement du grand prêtre : une tunique ornée de franges, une épomide, une longue robe, une tiare, une ceinture, une mitre, des bandelettes, deux épomides, une sur chaque épaule, reliées ensemble et se portant l'une de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, de manière à couvrir la nudité du cou : toutes deux faites de fil d'or, de pourpre véritable et d'azur, entremêlés de byssus et d'écarlate. A chacun de ces épomides, sur l'épaule, était attachée une émeraude où étaient gravés les noms des douze tribus, six sur l'une et six sur l'autre. Le rational du jugement était carré, long en tous sens d'une palme ; il était doublé, fait de fil d'or présentant aussi quatre couleurs différentes, et orné de quatre rangs de pierres précieuses, trois sur chaque rang, afin de former le nombre douze ; elles étaient enchâssées dans de l'or, et sur chacune était gravé le nom d'une tribu. Sur chaque épaule, par devant, était un petit écu d'or d'où pendaient des franges d'or et de couleurs variées ; ces écus retenaient le rational sur la poitrine ; au bas du rational, de chaque côté, était une petite chaîne d'or qui venait se joindre par derrière au bord des deux épomides, de sorte que le rational était attaché par devant et par derrière aux épomides. Le vêtement de dessous était tout bleu, depuis la poitrine jusqu'au bas des jambes, et portait à son extrémité

un capuchon : les bords étaient ornés de franges de diverses couleurs parmi lesquelles on avait placé alternativement des clochettes d'or, des grenades d'or et des fleurs. Le grand prêtre portait un diadème



Costume des grands prêtres : Aaron, grand prince des prêtres, vu de face et de profil. — D'après Cosmas.



Costume royal et sacerdotal juif ; Melchisedec, roi-prêtre. — Miniature de Cosmas.

de byssus et une ceinture de couleurs diverses qui serrait sur la poitrine le vêtement de dessous. Il avait une mitre sur le front et, sur la mitre, comme une bandelette avec des franges retenue par une lame d'or où était gravé le signe de la sanctification du Seigneur, le tétragramme, ainsi qu'on l'appelle. C'était avec ce costume qu'il entrait dans les lieux saints.

LE CALENDRIER.

Nous avons dit que les douze pains de proposition sont l'image de l'année et des fruits de la terre ; nous représentons maintenant le cycle des douze mois de l'année et les fruits de chacun, pour rendre grâces à Dieu qui nous accorde tous ces bienfaits.

PRINTEMPS.

Pharmouthi (avril) .... de l'ail.
Pachon (mai)............. de la cannelle?
Payni (juin)..... .... des noix arméniennes.

ÉTÉ.

Epiphi (juillet)............ du blé?
Mésori (août)............. des figues ou du raisin?
Thoth (septembre).......... des olives?

AUTOMNE.

Phaophi (octobre)......... des dattes.
Athyr (novembre).......... des asperges.
Choiac (décembre)........ de la mauve.

HIVER.

Tybi (janvier)............ de la chicorée.
Méchir (février)........... sorte d'ail?
Phaménoth (mars)......... citronnier?

Le soleil et la lune décrivent chacun un cercle dans leur course ; aussi David dit au Seigneur : *Tu béniras la couronne de l'année,* exprimant par là le cercle des douze mois. C'est ce cercle que les anciens appelaient zodiaque :



Le Cercle de l'année, indiquant les plantes et fruits que produit chaque mois (1). — Miniature de Cosmas.

Avril *(pharmouthi)*	le Bélier.
Mai *(pachon)*	le Taureau.
Juin *(payni)*	les Gémeaux.
Juillet *(epiphi)*	l'Écrevisse.
Août *(mésori)*	le Lion.
Septembre *(thoth)*	la Vierge.
Octobre *(phaophi)*	la Balance.
Novembre *(athyr)*	le Scorpion.
Décembre *(choiac)*	le Sagittaire.
Janvier *(Tybi)*	le Capricorne.
Février *(méchir)*	le Verseau.
Mars *(phaménoth)*	les Poissons.

Au centre : la Terre, — la Lune, — Mercure, — Vénus, — le Soleil, — Mars, — Jupiter.

Ainsi tous les phénomènes de l'univers se trouvaient représentés dans le tabernacle.

DESCRIPTION DES ANIMAUX INDIENS. — L'ILE DE TAPROBANE.

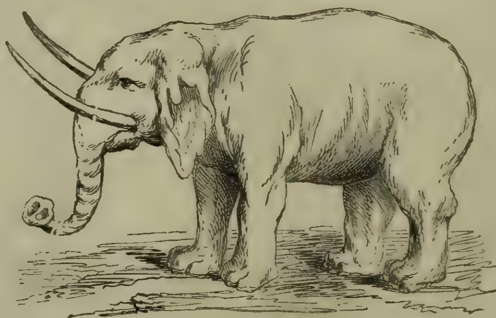
Le rhinocéros.—Le rhinocéros tire son nom des cornes qu'il a sur le nez. Lorsqu'il marche, ces cornes remuent; lorsqu'il entre en fureur, il les agite violemment, et cependant elles sont si solides et si roides qu'elles peuvent lui servir à déraciner les arbres, surtout quand il les heurte de front. Il a les yeux placés fort bas, près des mâchoires. C'est un animal terrible, mais surtout pour l'éléphant dont il est le plus dangereux ennemi : sa peau et ses pieds sont assez semblables à ceux de l'éléphant; sa peau dépouillée a une épaisseur de quatre doigts et est si dure qu'on s'en sert quelquefois pour labourer, au

(1) Il est presque impossible de se rendre compte exactement de la nature de ces plantes et de ces fruits, soit par leur représentation, soit par leurs dénominations. On peut toutefois chercher à les étudier en commençant au dattier, et en remontant en novembre, où sont les asperges, puis en décembre, où est la mauve, et ainsi de suite.

lieu d'un fer de charrue. Les Éthiopiens appellent le rhinocéros *aru* dans leur dialecte vulgaire, ou *harisi* dans leur autre vocabulaire, en aspirant l'*alpha* et en y ajoutant la terminaison *risi*, entendant par *aru* l'animal lui-même, et plus proprement par *harisi* la forme de son nez et sa peau, dont ils se servent pour labourer. J'ai vu de loin un rhinocéros vivant en Éthiopie, et de près une peau de cet animal dans le palais du roi, ce qui m'a permis de le décrire ainsi en détail.



Le Rhinocéros. — D'après Cosmas.



L'Éléphant. — D'après Cosmas.

Le taureau-cerf (1). — Le taureau-cerf se trouve dans l'Inde et dans l'Éthiopie. Ceux de l'Inde sont doux et apprivoisés; on s'en sert pour transporter le poivre et d'autres marchandises dans des sacs; on tire leur lait et on en fait du beurre. On mange leur chair; les chrétiens, après les avoir étranglés, les Grecs, après les avoir tués à coups de bâton. Ceux, au contraire, de l'Éthiopie sont sauvages, et l'on ne peut les soumettre aux usages domestiques.



Le Taureau-Cerf. — D'après Cosmas.



La Girafe. — D'après Cosmas.

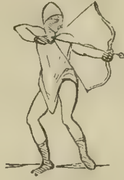
La girafe (2). — La girafe ne se trouve qu'en Éthiopie. C'est un animal sauvage et qu'on ne peut apprivoiser. Cependant on en élève une ou deux, qu'on a prises très-jeunes, dans le palais du roi, par curiosité. Lorsqu'en présence du roi on leur donne à boire du lait ou de l'eau, elles sont forcées d'écarter les jambes de devant, car sans cela elles ne pourraient atteindre à terre et boire, tant leurs jambes, leur corps et leur cou sont élevés. Voilà la description fidèle de cet animal que j'ai eu occasion de voir.

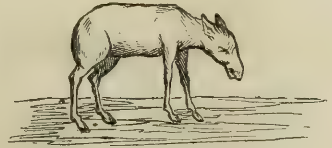
(1) *Taurelaphos.*
(2) *Camelopardalis.*

Le bœuf sauvage (1). — Le bœuf sauvage est un très-grand animal qui vit dans l'Inde. C'est lui qui fournit le *tuffa* dont se servent les chefs pour orner leurs chevaux et leurs enseignes lorsqu'ils vont en campagne. On raconte que, lorsque sa queue s'embarrasse dans un arbre, il n'ose plus bouger de peur de s'arracher même un seul poil. Alors les naturels s'approchent et lui coupent la queue; ainsi mutilé, il s'enfuit. Tel est le naturel de cet animal.



Le Bœuf sauvage. — D'après Cosmas.



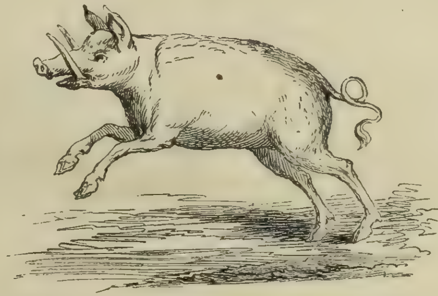


Le Musc et le Chasseur. — D'après Cosmas.

Le musc. — Le musc est un petit animal que les naturels appellent dans leur langue *casturi* (2); ils le poursuivent, le percent de flèches, puis recueillent le sang qui s'est coagulé sur son nombril. C'est ce sang qui fournit ce suave parfum que nous appelons musc. On jette le reste du corps.



La Licorne. — D'après Cosmas.



Le Pourceau-Cerf (sanglier ?). — D'après Cosmas.

La licorne ou *unicorne.* — Je n'ai pu voir cet animal (3), mais on m'en a montré quatre figures d'airain dans le palais du roi qui a quatre tours, en Éthiopie, et c'est d'après ces figures que je l'ai décrit et représenté. On dit qu'il est impossible de prendre cette bête féroce et que toute sa force repose dans sa corne. Lorsqu'elle se voit poursuivie et près d'être prise, elle se jette dans des précipices, et se tourne si bien en tombant qu'elle reçoit tout le choc sur sa corne, de sorte qu'elle échappe saine et sauve.

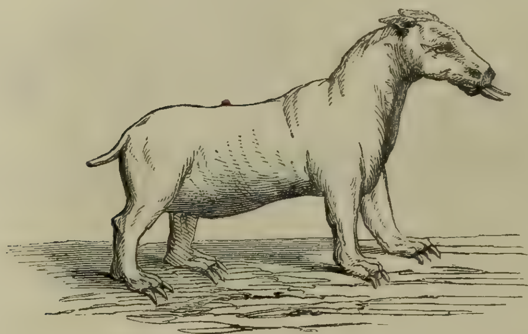
(1) *Agriosbous.* Sans doute le bœuf grognant, ou yack.

(2) Ou *castodri.*

(3) *Monocerôs.* Voyez, sur la licorne, divers passages dans notre premier volume, consacré aux voyageurs anciens, et notamment pages 103 et 228. Quelques savants sont disposés à croire que cet animal n'est pas chimérique. En ce moment même on fait des recherches à ce sujet, tant en Asie qu'en Afrique.

L'Écriture a souvent parlé de cet animal : « Sauve ma faiblesse de la gueule des lions et des cornes des unicornes. » Et ailleurs : « Mon bien-aimé, semblable au petit des unicornes. » Ailleurs encore, quand Balaam bénit Israël : « Dieu l'a tiré d'Égypte et lui a donné la force des unicornes. » Tous passages qui expriment la force, l'audace et la puissance de cet animal.

Le pourceau-cerf (sanglier?) (¹) *et l'hippopotame.* — J'ai vu le chœrelaphe ou le cerf-cochon et j'en ai mangé.



L'Hippopotame. — D'après Cosmas.



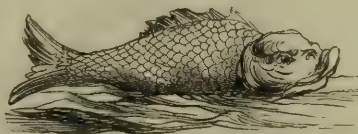
Le Poivrier. — D'après Cosmas.

Je n'ai pas vu l'hippopotame; mais j'ai eu en ma possession de très-grandes dents de cet animal, pesant 13 livres, et que j'ai vendues ici. — Depuis j'en ai vu beaucoup en Éthiopie et en Égypte (²).

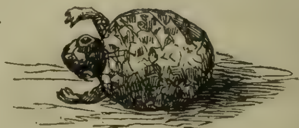
Le poivrier. — Le poivrier est un petit arbrisseau qui s'attache à un autre arbre plus élevé, car cet arbrisseau est frêle et délicat comme les plus petits sarments de la vigne. Chaque grappe est couverte de deux feuilles très-vertes et assez semblables à celles de la rue.



Le Phoque, ou Veau marin. — D'après Cosmas.



Le Dauphin. — D'après Cosmas.



La Tortue. — D'après Cosmas.

Le phoque, le dauphin, la tortue. — Nous avons mangé du phoque, du dauphin et de la tortue sur les bords de la mer lorsqu'il nous arrivait d'en prendre. Nous étranglions le dauphin et la tortue ; pour les phoques, nous ne les étranglions pas, mais nous les tuions en les frappant comme on a coutume de faire pour les grands poissons. La chair de la tortue est noirâtre comme celle du mouton ; celle du dauphin est noirâtre et a une mauvaise odeur ; celle du phoque est comme celle du porc, blanche, et n'a pas une mauvaise odeur.

Le cocotier. — C'est un arbre qui produit les cocos, c'est-à-dire les grosses noix de l'Inde (³). Il ne diffère du palmier qu'en ce qu'il est plus élevé, plus touffu, et pousse de plus grands rameaux. Il ne porte que deux ou trois tiges de feüilles et autant de cocos. Ces cocos ont une saveur suave et douce

(¹) *Choirelaphos.*

(²) Addition à la première rédaction?

(³) *Argelliæ.*

comme celle des noix vertes. Quand on les cueille, ils sont pleins d'une eau très-agréable au goût, que les Indiens boivent en guise de vin : ils appellent cette liqueur *ronchosura*, et elle est très-douce. Lorsque



Le Cocotier. — D'après Cosmas.

le coco est coupé, l'eau se coagule autour de la coquille, reste liquide au milieu, puis finit par s'absorber entièrement. Si on la laisse trop vieillir, elle devient rance et très-mauvaise au goût.

De l'île de Taprobane. — Taprobane est une grande île de l'Océan dans la mer de l'Inde ([1]). Les Indiens l'appellent Sielediva (ou Selediva), les Grecs Taprobane : on y trouve la pierre nommée hyacinthe; elle est située au delà du pays du poivre. Autour d'elle sont groupées une foule de petites îles très-rapprochées les unes des autres, qui toutes ont de l'eau douce et produisent des cocos ([2]). La grande île de Taprobane a, au rapport des naturels, 300 gaudes de long et autant de large, c'est-à-dire environ neuf milles. Elle est gouvernée par deux rois ennemis l'un de l'autre. L'un possède la contrée des hyacinthes, l'autre le reste de l'île, où l'on trouve un comptoir de marchands et un port très-fréquenté des peuples voisins. Il y a même dans cette île une église chrétienne pour les étrangers qui viennent de Perse, et l'on y envoie de Perse un prêtre, un diacre et ce qu'il faut pour le service religieux ([3]). Les

([1]) Le docteur Vincent pense que Cosmas n'avait pas voyagé au delà de Babel-el-Mandel, et qu'il décrit Ceylan d'après les récits d'autres voyageurs; mais on ne voit pas de motif suffisant à ce doute.

([2]) Les îles Maldives et Laquedives. Ptolémée porte le nombre de ces îles à 1 378. On prétend en avoir compté jusqu'à 12 000, îlots et rochers compris. On les divise ordinairement en 17 groupes.

([3]) L'archevêque de la Perse qui envoyait ces prêtres était nestorien.

« Dans l'île de Taprobane, dit ailleurs Cosmas, vers l'Inde intérieure, où est la mer Indique, il existe une église de chrétiens où sont des clercs et des fidèles; s'il y en a plus loin, je l'ignore. De même, il y en a dans le pays qu'on appelle Malè, où vient le poivre. Dans le lieu que l'on nomme Calliana, il y a aussi un évêque à qui l'on confère les ordres en Perse. Et de même, dans l'île que l'on appelle Dioscorides (Socotora), située dans cette même mer Indique, dont les habitants parlent le grec, et où sont des colons déportés par les Ptolémées successeurs d'Alexandre le Macédonien, on trouve des clercs envoyés de Perse; on y compte un grand nombre de chrétiens. J'ai navigué jusqu'à cette île, et toutefois je n'y ai pas abordé; mais j'ai causé en grec avec quelques-uns de ses habitants qui partaient pour l'Éthiopie. Chez les Bactres, les Huns, les Perses, les autres Indiens, les Persarméniens, les Mèdes, les Élamites, et dans toute la Perse, il y a un nombre infini d'églises, d'évêques, de fidèles, de martyrs, de moines et de solitaires. Et de même en Éthiopie, dans l'Axumite et dans toute la région qui est alentour. Et aussi dans l'Arabie heureuse, chez les Homérites; dans toute l'Arabie, la Palestine, la Phénicie, toute la Syrie, d'Antioche jusqu'à la Mésopotamie; chez les Nobates et les Garamantes; en Égypte, en Lybie, dans la Pentapole; en Afrique et en Mauritanie jusqu'à Gadès, vers le midi, vous voyez de toutes parts des églises, des chrétiens,

naturels et le roi sont païens; on y rencontre beaucoup de temples : dans l'un d'eux on voit, à un endroit élevé, une hyacinthe très-brillante et aussi grande qu'une pomme de pin ; lorsque le soleil darde dessus, elle brille au loin et jette un éclat extraordinaire. Cette île, par sa position centrale, reçoit un grand nombre de navires de l'Inde, de la Perse et de l'Éthiopie, et en expédie elle-même beaucoup.

Elle tire de l'intérieur, c'est-à-dire de Sina et des autres comptoirs, la soie, l'aloès, le girofle et les autres productions de ce pays, et elle les fait passer aux villes de l'extérieur, à Malé ([1]), par exemple, où naît le poivre, à Calliana d'où l'on tire le cuivre ([2]), la sésame et d'autres plantes avec lesquelles on fait des vêtements, car cette ville a un fort beau marché. De même elle les envoie vers le Sind d'où l'on expédie le musc et le castoréum vers la Perside, l'Homérite et Adulé; et en retour elle reçoit de chacun de ces comptoirs des marchandises qu'elle expédie dans l'intérieur de l'Inde avec ses propres productions. Le Sind est le commencement de l'Inde, car le fleuve Indus ou Phison, qui se jette dans le golfe Persique, sépare la Perside de l'Inde. Les plus célèbres comptoirs de l'Inde sont : Sind, Orrhotha, Calliana, Sibor ([3]), Malé ([4]), qui a cinq marchés d'où l'on expédie le poivre; Parti, Mangruth ([5]), Salopatana, Nalopatana, Pudapatana ([6]). A environ cinq jours et cinq nuits de marche est située Sielediva ou Taprobane. Plus loin, sur le continent, est Marallo qui produit les perles, Caber d'où viennent les parfums ([7]), puis le pays du girofle, et enfin Sina qui expédie la soie ; au delà il n'y a pas de terre, car l'Océan borne Sina à l'Orient ([8]).

Ainsi, cette île de Sielediva, posée comme au centre de l'Inde et qui produit l'hyacinthe, reçoit les marchandises de tous les comptoirs et en expédie à tous, car elle-même a un fort beau marché. Il arriva autrefois qu'un marchand de nos compatriotes, nommé Sopater, mort depuis environ trente-cinq ans, aborda, pour son commerce, à l'île Taprobane en même temps qu'un navire venant de la Perse. Les Adulitains avec lesquels était Sopater débarquèrent donc, ainsi que les Perses et un ambassadeur de leur pays. Les chefs du port et les préposés à la douane vinrent les recevoir suivant la coutume et les menèrent devant le roi. Celui-ci, lorsqu'ils l'eurent salué, les invita à s'asseoir et leur demanda : « De quel pays venez-vous, et comment y vont les affaires? — Très-bien ! » répondirent-ils. Le roi, continuant à s'entretenir avec eux, ajouta alors : « Lequel de vos rois est le plus grand et le plus puissant? » Aussitôt le Perse de répondre : « Notre roi est le plus fort, le plus puissant et le plus riche ; il est le roi

des évêques, des martyrs, des moines, des solitaires. Et de même en Cilicie, en Asie, en Cappadoce, en Larique, dans le Pont et dans les contrées hyperboréennes des Scythes, des Hyrcaniens, des Hérules, des Bulgares, des Helladiques, des Illyriens, des Dalmates, des Goths, des Espagnols, des Romains, des Francs et de toutes les autres nations, jusqu'à Gadès, vers la côte septentrionale de l'Océan. »

En parlant du Sinaï, qui était peuplé de moines chrétiens, Cosmas fait mention des inscriptions du Wadi-Mokatteb, désignées de notre temps sous le nom de *sinaïtes*, et il les considère comme ayant été tracées par les anciens Hébreux. Il paraît être le premier auteur qui en ait signalé l'existence. — Voyez les conjectures de Lepsius et d'E. Robinson sur ces inscriptions.

([1]) *Malabar*, pays de Malé. (Voy. p. 11, note 2.)

([2]) Suivant Assemani, Calliana aurait occupé l'emplacement de la ville de Côlam, située sur la côte de Malabar, dans le royaume de Travamore; — d'après Montfaucon, ce serait Calicut; — le major Rennell suppose que Calliana doit être cherchée dans le pays de Kallian, près de la rivière de ce nom, qui descend des Ghates et se jette dans la mer, non loin de Bombay, en face l'île de Salcette. — Voy. aussi, sur le *Kalah-bar* (Coromandel), Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, etc. (discours préliminaire), t. Ier, p. 85.

Nous devons faire remarquer qu'il n'y a pas de trace de mines d'étain dans le Malabar. C'est probablement de l'île de Banca, près de Sumatra, et de la presqu'île de Malacca, que l'on tirait l'étain, pour le transporter à Malé et à ses comptoirs. Une erreur très-commune chez les voyageurs leur fait indiquer le lieu où l'on vend certains objets de commerce comme étant aussi le lieu qui les produit.

Les mines de cuivre du Japon passent pour être encore aujourd'hui les plus considérables du monde. Le cuivre japonais est répandu dans tout l'Orient et régulièrement coté dans les prix courants de Canton, de Calcutta et de Singapore.

([3]) Sibor paraît être l'équivalent de Sofala ou Sofara.

([4]) Peut-être Mangalore, chef-lieu du district de Kanara, dans la présidence de Madras.

Aujourd'hui les contrées de l'Orient qui paraissent produire le plus de poivre sont : Sumatra, Bornéo, la presqu'île de Malacca, et quelques pays situés sur la côte orientale du golfe de Siam.

([5]) Les perles fines viennent surtout de la presqu'île occidentale de l'Inde, de Ceylan, des mers du Japon, des îles Philippines; on en tire aussi du golfe Persique et des mers qui baignent les côtes de l'Arabie.

([6]) *Patena*, en langue tamoule, signifie ville, de même que *pour*, en sanscrit.

([7]) Suivant Bigot, le port de Macer, où l'on charge, dit-il, beaucoup de noix de muscade, de soie et de clous de girofle.

([8]) Avant Cosmas, aucun voyageur ne s'était exprimé sur ces limites de l'Asie d'une manière aussi juste et aussi précise.

des rois, et il régit tout suivant son bon plaisir. » Mais Sopater se taisait. Alors le roi lui dit : « Et toi, Romain, tu ne réponds rien? — Que me reste-t-il à dire, reprit Sopater, après une pareille réponse? Si vous voulez savoir la vérité, vous avez ici les deux rois, regardez-les tous les deux et voyez quel est le plus illustre et le plus puissant. » Le roi de s'étonner : « Comment, dit-il, j'ai ici les deux rois? — Vous avez, répondit Sopater, la monnaie de l'un et de l'autre, le numisme de celui-ci, et la drachme, c'est-à-dire le milliaire, de celui-là; comparez l'un à l'autre, et vous saurez ce que vous devez penser. » Le roi goûta fort l'avis et se fit donner les deux sortes de monnaie. Le numisme était brillant, éclatant, d'une forme superbe; le milliaire, au contraire, était d'argent, et, pour tout dire d'un mot, fort inférieur à un écu d'or (1). Le roi, après avoir regardé la pile et la face, et bien examiné les deux pièces, loua fort le numisme : « Les Romains, dit-il, sont assurément riches et puissants, et l'emportent encore par la sagesse. » Il combla Sopater d'honneurs, le fit monter sur un éléphant et conduire par toute la ville au bruit des cymbales. C'est Sopater lui-même qui nous racontait cela, ainsi que d'autres voyageurs ses compagnons qui, d'Adulé, l'avaient suivi dans cette île, et ils ont ajouté que le Perse avait été couvert de confusion.

Outre les comptoirs dont nous avons déjà parlé, il y en a bon nombre d'autres, tant sur le bord de la mer qu'à l'intérieur, car ce pays est très-vaste. La partie supérieure, c'est-à-dire la plus voisine du septentrion, est habitée par les Huns à la blanche peau; leur roi, qu'on appelle Gollas, peut mener à la guerre deux mille éléphants et une nombreuse cavalerie; il commande à l'Inde et exige au loin des tributs. On rapporte que comme il voulait prendre une ville maritime des Indes qui de tous côtés était entourée par les eaux, il fit le siége avec une telle troupe d'éléphants, de chevaux et de soldats, qu'en les faisant boire il épuisa toute l'eau et prit la ville à pied sec. Ce qui plaît le plus à ce peuple, ce sont des émeraudes; ils en portent comme ornement autour de la tête.

Ce sont les Éthiopiens qui font le commerce des émeraudes en ce pays (2); ils les obtiennent par échange des Blemmyes, une des peuplades éthiopiennes, puis ils les revendent dans l'Inde, d'où ils rapportent de magnifiques objets de commerce. Tout ce que je viens de raconter et de décrire, je l'ai vu et appris par moi-même en partie, ou bien, ayant voyagé près de là, je m'en suis soigneusement informé.

Les autres rois des diverses peuplades de l'Inde ont aussi des éléphants, par exemple les rois d'Orrhotha, de Calliana, de Sindu, de Sibor et de Malé; les uns environ six cents, les autres cinq cents. Le roi de Sieldiva achète des éléphants et des chevaux. Il mesure les éléphants à la coudée et les paye en raison de leur hauteur; c'est en général de cinquante à cent pièces d'or. Les chevaux qu'il achète viennent de la Perside, et ceux qui en font le trafic sont exempts de tributs. Les rois du continent indien tirent les éléphants des forêts pour les apprivoiser et les former à la guerre; et souvent ils se donnent le plaisir de voir un combat d'éléphants. On sépare ceux de ces animaux qui doivent combattre par une longue poutre transversale attachée de droite et de gauche à deux grands pieux, de sorte qu'elle soit à la hauteur de la poitrine des éléphants : une grande foule de spectateurs assistent à ce spectacle de chaque côté et les empêchent d'approcher l'un de l'autre. On les excite de part et d'autre, jusqu'à ce qu'ils se livrent bataille avec leur trompe et que l'un d'eux soit hors de combat. Les éléphants de l'Inde n'ont jamais de longues défenses, parce que, lorsqu'ils en ont de telles, les Indiens les leur coupent de peur qu'ils ne soient trop lourds pour le combat. En Éthiopie on ne sait pas apprivoiser les éléphants; et si le roi en désire pour les faire combattre, on les prend encore jeunes et on les élève. Car ce pays nourrit de nombreux éléphants à longues défenses, que les navires transportent d'Éthiopie dans l'Inde, la Perside, l'Homérite, et dans tout l'empire romain. Ce que je dis là, c'est d'après des ouï-dire.

L'Inde est séparée du pays des Huns par le Phison. Toute la région indienne est désignée dans la sainte Écriture sous le nom d'Évilat. « Un fleuve, dit la Genèse, sort de l'Éden pour arroser le paradis.

(1) « Les Romains, dit ailleurs Cosmas, font circuler leur monnaie par le moyen du commerce dans tous les pays; elle est acceptée jusqu'aux extrémités de la terre; il n'y a point de peuple qui ne l'admire, et l'on n'en connaît aucune qui lui soit comparable. » On a trouvé des monnaies à l'effigie des empereurs romains, enfouies sous des monuments de l'Inde.

(2) Caillaud a retrouvé des mines d'émeraudes au bord du golfe Arabique, près de l'ancienne Bérénice de la Thébaïde, ville maritime fondée par Ptolémée Philadelphe, et où abordaient les navires qui faisaient le commerce avec l'Inde. Les fouilles ont mis à découvert des outils et des ustensiles employés dans les anciennes exploitations.

Il se partage en quatre bras; l'un d'eux est le Phison, qui entoure tout le pays d'Évilat; c'est là que se trouve l'or, et l'or de ce pays est bon; de là aussi viennent l'escarboucle et le lapis. » Ainsi l'Écriture nomme évidemment l'Inde Évilat. Or cet Évilat était de la race de Cham, car il est écrit : « Les fils de » Cham sont Chus et Mesraïm, Phud et Chanaan; les fils de Chus, Saba et Évilat; » c'est-à-dire les Homérites et les Indiens, car Saba est située dans l'Homérite, et Évilat dans l'Inde; ces deux contrées sont séparées par le golfe Persique. Ce pays produit l'or, dit l'Écriture; il fournit aussi le rubis, qu'elle appelle escarboucle, et le jaspe, qu'elle nomme lapis. La divine écriture décrit donc parfaitement chaque chose comme il convient à la vérité de Dieu qui l'a inspirée; c'est ce qui ressort évidemment de tout ce que nous venons de dire.

BIBLIOGRAPHIE.

Texte grec. — Manuscrit du neuvième siècle en lettres onciales, contenant onze divisions ou livres, conservé à la bibliothèque du Vatican. — Manuscrit du dixième siècle, contenant un livre de plus que le précédent, conservé à la bibliothèque Saint-Laurent de Florence.

Texte grec avec version latine. — D. Bernard de Montfaucon, *Cosmæ Ægyptii monachi christiania topographia*, etc., dans la *Collectio nova patrum et scriptorum Græcorum*, t. II, p. 113; Paris, 1706.

Traduction française. — Quelques pages seulement traduites par Émeric Bigot, de Rouen, dans les *Voyages curieux* de Thévenot, t. I; 1663.

Analyses, Commentaires, Citations, etc. — Photius, *Bibliotheca*, cod. 36, p. 9, éd. Hoesch. — Petrus Lambecius, *Comment. de augustissima bibliotheca cæsarea Vindonobensi*, lib. III, c. 9. — Robert de Vaugondy, *Essai sur l'histoire de la géographie*, 1751. — Gosselin, *Géograph. systém. des Grecs*, t. III, p. 274 et suiv. — Bernard de Montfaucon, *Paléographie*, p. 280. — Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*, p. 118; *Histoire de l'astronomie ancienne*, 2e édition, 1782, p. 520. — Robertson, *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, Paris, 1792, p. 127. — Seroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence, au quatrième siècle, jusqu'à son renouvellement, au seizième*, t. III, peinture, table des planches, p. 42. — Vincent, *Commerce and navigation of the ancients*, t. II, p. 533, 567, 1797; *Voyage de Néarque*, p. 544. — Playfair, *System of geography*, t. I, p. 76, 1808. — Bredow, *Strabon*, 2, p. 786-799. — Mannert, *Einleit. in die Geographie der Alten*, p. 188-192. — Holsten, *Lettre à Boissonade*, p. 218. — Letronne, Mémoire lu à l'Institut en 1826; article intitulé : *Des opinions cosmographiques des pères de l'Église rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, mars 1834, p. 601. — De Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*, p. 118; *Asie centrale, Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*, t. Ier, p. 120 et suiv., t. II, p. 180, 182. — Reinaud, *Traduction d'Aboulféda*, t. Ier, p. 204. — Walckenaer, *Encyclopédie des gens du monde*, article *Cartes*. — Ferdinand Denis, *le Monde enchanté*. — De Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*, etc., t. I, p. 9 et suiv., t. II, p. 8 et suiv.

Sur les deux monuments et sur l'inscription d'Adulé. — Leo Allatius, *Ptolemæi Evergetæ monumentum Adulatinum*, Rome, 1631; in-4o. — Berkelius, *Fragmenta Steph. Byz.*, 1672. — E. Bigot, *Relations de divers voyages curieux* (Thévenot), Paris, 1663, t. Ier. — Spon, *Miscell. erud. antiq.*, 1685, p. 358. — Chishull, *Antiq. asiat.*, p. 73. — Barbeyrac, *Hist. pactarum antiq.*, t. Ier, 1739. — Beger, *Thes. Brandenburg*, vol. III, p. 32. — Hardouin, *Chronol.*, V, t., p. 570. — Sartorius, *Lacrozii thes. epist.*, I, p. 326. — Frolich, *Annal. reg. Syr.*, p. 126. — Walckenaer, *Fragm. de Callimaque*, etc., Lyon, 1799. — Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*, p. 227. — Buttmann, *Mus. O. Alterthumwiss*, t. II, 1808, p. 105-158. — Vincent, *the Periplus of the Erythrean Sea*, p. I, London, 1800, in-4o, p. 49. — Salt, et George, Viscount Valentia, *Voyages and Travels to India, Ceylan, the Red Sea, Abyssinia, Egypt*, etc., London, 1809, vol. III, p. 192. — Salt, *Travels in Abyssinia*, London, 1814, in-4o, p. 412. — Silvestre de Sacy, dans les *Annales des voyages* de Malte-Brun, Paris, 1810, vol. XII, p. 330-335. — Mannert, *Geogr. Græc. et Rom.*, t. X, p. I, p. 136. — Niebuhr, *Vermischte schriften*, p. 401. — Letronne, *Matériaux pour l'histoire du christianisme en Égypte, en Nubie et en Abyssinie*, 1832, p. 44. — Auguste Boeckh, *Corpus inscriptionum Græcarum*, Berlin, 1848, in-folio, *voluminis tertii fasciculus secundus*, p. 508-514.

ARCULPHE,

ÉVÊQUE FRANÇAIS.

[Fin du septième siècle.]

Cette relation a été écrite sous la dictée d'Arculphe, *évêque français d'un siége inconnu* (¹), par saint Adaman (²), abbé de Saint-Columban (³).

On ne possède aucun autre document biographique sur Arculphe. On sait seulement qu'un religieux ou ermite nommé Pierre, né en Bourgogne, l'avait accompagné dans son pèlerinage. Il paraît probable que cet ermite avait déjà fait antérieurement un voyage en terre sainte (⁴).

(¹) *Acta sanctorum*, dans l'*Index historicus* du tome VIII de septembre.

(²) « Saint Adaman écrivit la *Description de la Palestine* vers la fin du septième siècle ou au commencement du suivant, d'après le récit de l'évêque Arculphe, qui avait visité les lieux saints, et ensuite avait été en Angleterre. » *(Acta sanctorum*, t. VIII de septembre, p. 638.) — Il présenta son manuscrit au roi Alfred.

Adamnan, c'est-à-dire petit Adam, et dont le nom est aussi quelquefois écrit *Adammanus, Adomanus, Adamanum* et même *Adamandum*. « C'était, dit Bède, un homme bon, sage et noblement instruit dans l'étude des saintes Écritures. » Il a écrit la *Vie de saint Columb*, un *Traité du vrai temps de faire la pâque*, et un recueil de canons. Il est mort en 705.

(³) *Hu, hii, ey*, c'est-à-dire l'île; *Iona, Ithona*, l'île des vagues; *Ey* ou *Y-Colm-Kill*, l'île de la cellule de Colum, l'île Sainte-Columba. Ces différents noms servent à désigner une petite île de trois kilomètres de long et d'un kilomètre de large, peu éloignée de l'île de Staffa, et séparée seulement par un petit détroit de Mull, l'une des plus grandes des îles Hébrides. Elle appartient aujourd'hui au duc d'Argyle. Ce fut en 565 que Columba y fonda le monastère célèbre qui devint le séminaire catholique le plus considérable de l'Écosse et le lieu de la sépulture de quarante-huit rois ou chefs écossais, depuis Fergus II jusqu'à Macbeth. Dans la tragédie où Shakspeare raconte l'histoire de ce dernier roi, un personnage demande en quel endroit a été enterré Duncan. « A Colum-Kill, répond un autre personnage, dans ce saint édifice où reposent les restes de ses aïeux. » Le poëte s'est montré, dans ce passage, historien fidèle.

(⁴) Les pèlerinages en terre sainte avaient commencé dès le premier siècle de l'ère chrétienne, mais les renseignements écrits sur ces anciens voyages sont très-rares. Quelques noms de saints, de saintes, de personnages considérables, ont seuls échappé à l'oubli. On ignore, par exemple, le nom du voyageur qui écrivit, en 333, l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, opuscule précieux, quoiqu'il ne contienne guère qu'une nomenclature des villes. Chateaubriand l'a publié à la fin de son *Itinéraire de Jérusalem à Paris*. (Voy. plus loin la Bibliographie.)

Voici une liste de quelques-uns des pèlerins les plus célèbres qui précédèrent Arculphe à Jérusalem; nous l'empruntons à l'intéressant mémoire de M. Ludovic Lalanne, intitulé : *Des pèlerinages en terre sainte avant les croisades* (1845).

Troisième et quatrième siècles. — Saint Alexandre, évêque de Cappadoce. Il lui fut ordonné dans une vision, en 212, d'aller à Jérusalem, dont il devint patriarche la même année. (Bolland, 18 mars, t. II, p. 614.) — 325, sainte Hélène. (Bolland, 18 août, p. 1.) — Saint Triphylle, évêque de Leucosie (Chypre), mort vers 370. Il fut accompagné par sa mère. (Bolland, juin, t. II, p. 682.) — Vers 373, sainte Mélanie, noble dame romaine, morte à Jérusalem vers 411, et Ruffin, d'abord l'ami, puis l'adversaire de saint Jérôme. — 382, saint Porphyre de Thessalonique, qui devint évêque de Gaza. Il eut pour compagnon Marcus son disciple, qui a écrit la relation du voyage. Tous deux travaillèrent à Jérusalem pour gagner leur vie; Porphyre faisait des souliers, Marcus transcrivait des livres : *Callebam enim*, dit-il, *pulchre scribendi arte.* (Bolland, février, t. III, p. 646.) — 385, sainte Paule. La relation de ce pèlerinage, écrite par saint Jérôme, se trouve dans les œuvres de ce père (Vérone, 1735, t. Ier, col. 204 : *Epistola 46 sanctæ Paulæ et Eustochii ad Marcellum).* (Bolland, janvier, t. II, p. 714.) — Saint Philorome, ami de saint Basile. (Bolland, juin, t. II, p. 863.) — Deux évêques de Brescia : saint Philaster (Bolland, juillet, t. IV, p. 383), et saint Gaudence, qui vivait encore en 410. (Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés*, t. XIII, p. 517.)

Cinquième siècle. — De 414 à 416, Paul Orose, qui rapporta en Espagne des reliques de saint Étienne, les premières qui furent transférées en Occident. (Fleury, l. XXIII, ch. 23.) — Vers la même époque, l'Espagnol Avitus, qui avait pour but, comme Orose, de consulter saint Jérôme; on sait que ce dernier passa une partie de sa vie à Bethléem. *(Id., ibid.)* — 438 ou 439, Eudoxie, femme de Théodose II. Son époux avait fait vœu de l'envoyer à Jérusalem s'il vivait assez longtemps pour voir sa fille mariée. (Théophanes, p. 79; Baronius, t. VII, ch. 16 et 21.) — Vers la fin du cinquième siècle, sainte Apollinaire, petite-fille de l'empereur Anthémius. (Bolland, janvier, p. 259.)

Sixième siècle. — Saint Cadoc, évêque de Bénévent; il alla trois fois à Jérusalem. (Bolland, 24 janvier, p. 604.) — Saint Siméon, dit Salus, Égyptien. (Bolland, juillet, t. Ier, p. 129.) — Avant 572, saint Martin de Dume, archevêque de Braga en Galice (Grégoire de Tours, I, V, c. 38.) — Saint David, archevêque de Menevia (Saint-David), dans le pays de Galles; il eut pour compagnons saint Téliac et saint Patern. Le patriarche de Jérusalem leur fit remettre après leur retour,



On s'est aidé, pour tracer cette esquisse, des cartes publiées par Edward Robinson dans les *Biblical Researches in Palestine*, et par Lynch dans les publications relatives à l'exploration du Jourdain et de la mer Morte faite par une commission scientifique américaine.

Dans un court préambule, Adaman dit que le saint évêque avait séjourné pendant sept mois à Jérusalem, et certifie sa sincérité et son intelligence (1).

Arculphe, en racontant son voyage, traça sur une tablette de cire quelques plans d'églises qu'il avait visitées, et Adaman les transporta sur son manuscrit; nous les reproduisons fidèlement à notre tour tels qu'ils ont été publiés par Mabillon (2).

1. *De la position de Jérusalem.* — Je vais raconter quelques détails que m'a rapportés Arculphe sur la ville de Jérusalem (3), en passant sous silence ce que d'autres ont déjà dit sur la position de cette ville (4). Dans le circuit immense des murs (5), Arculphe a compté quatre-vingt-quatre tours et six portes dans l'ordre suivant : d'abord, à l'ouest du mont Sion, la porte de David (6), ensuite la porte de la maison du Foulon (7), la porte Saint-Étienne (8), la porte de Benjamin (9), puis une petite porte par laquelle on descend au moyen de degrés dans la vallée de Josaphat (10), et enfin la porte Técuitis (11).

Ces portes et ces tours, à partir de la porte de David, sont placées successivement autour de l'enceinte, d'abord vers le nord, puis vers l'orient. Mais, bien que l'on compte six portes dans les murailles, les plus fréquentées néanmoins sont celles de l'occident, du nord et de l'orient.

La partie de murailles avec les tours qui la dominent, laquelle, depuis la porte de David, s'étend par le front nord du mont Sion, au midi de la ville, jusqu'au sommet escarpé de cette montagne situé vers l'orient, n'est percée d'aucune porte (12).

Nous ne devons pas oublier ce que nous a rapporté saint Arculphe de la munificence avec laquelle cette

per angelos suos, c'est-à-dire par ses *envoyés*, une sonnette, un bâton et une tunique tissée d'or, présents que chacun des pèlerins plaça dans son église. Le double sens du mot *angelos* fit croire, plus tard, que ces présents avaient une origine céleste; *inde ea vocat vulgus cœlo venientia*, dit l'hagiographe. (Bolland, mars, t. I, p. 44.) — Saint Antonin. (Voy. ci-dessus, p. 4.) — Saint Pétroc, abbé en Cornouaille. (Bolland, juin, t. I, p. 401.) — Saint Bertald, fils de Théold, roi d'Écosse, ermite à Chaumont, diocèse de Reims, mort vers 545, et saint Amand, ermite à Beaumont dans le même diocèse. (Bolland, *ibid.*, t. III, p. 98.) — Une loi de Justinien, rendue en 539, relativement à l'aliénation des biens de l'église de Jérusalem, montre quelle était, au sixième siècle, l'affluence des pèlerins en Palestine. (*Novelle*, XL, 1561, t. II, p. 550.)

Septième siècle. — 620, Héraclius, empereur d'Orient. (Théophanes, p. 273.) — Vers 678, Waimer, duc de Champagne, et saint Berchaire, qui mourut dans la traversée. (Voy. p. 12.) On lit dans l'*Histoire littéraire de France* (t. VI, p. 475) que Waimer, l'un des *complices du meurtre* de saint Léger, fit ce pèlerinage pour expier son crime. Les faits sont rapportés différemment par le moine Ursin dans la *Vie de saint Léger* (ch. IV; Duchesne, t. Ier, p. 621). Suivant lui, Waimer, coupable d'avoir fait crever les yeux à l'évêque d'Autun, qui survécut plus de deux ans à ce supplice, fut pendu avant la mort de ce dernier, par ordre d'Ebroin. — Saint Théodore de Sicée, évêque d'Anastasiopolis en Galatie. (Bolland, 22 avril, t. III, p. 38.) — Saint Wlphlagius, curé de campagne dans le diocèse d'Amiens. (Bolland, juin, t. II, p. 30.)

(1) *Satis idoneus.*

(2) Voy. la Bibliographie, à la fin de la relation.

(3) En 136, Adrien appela *Ælia* la nouvelle Jérusalem, d'après un de ses noms *(Ælius)*, et fit élever un temple de Jupiter sur l'emplacement du temple juif.

Les Arabes appellent aujourd'hui Jérusalem *El-Kuds*, c'est-à-dire *la Sainte*. Les écrivains arabes la désignent sous le nom de *Beit-el-Mukdis* ou *Beit-el-Mukaddas*, c'est-à-dire *le Sanctuaire*. (Ed. Robinson.)

(4) Jérusalem, dit Brocard, voyageur religieux du treizième siècle, est à 36 lieues d'Acre, à 16 de Samarie, à 12 de Sichem, à 27 de Nazareth, à 13 de Joppé, à 7 de Jéricho, à 2 de Bethléem, à 8 de Thecua et d'Hébron. (Voy. *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, 1847, Notice sur le dominicain Brocard, par Victor Leclerc.)

(5) La circonférence actuelle de Jérusalem est d'environ 2 1/2 milles géographiques.

(6) Porte qui devait être à la place de la porte actuelle de Jaffa, ou *Bab-el-Khülil*. Au temps d'Arculphe, les Arabes l'appelaient *Bab-el-Mihrab*. (Ed. Robinson.)

(7) Ou du champ des Foulonniers, probablement la porte que Brocard appelle *Porta judiciaria*, et qui devait être dans le voisinage du saint sépulcre, vers le couvent des Arméniens, et conduire à Silo et à Gibéon. Il n'en reste aucune trace dans les murailles actuelles. (Ed. Robinson.)

(8) Au nord; on l'appelait aussi porte d'Éphraïm. Du milieu du quatorzième siècle au milieu du quinzième, on a transporté le nom de Saint-Étienne à la porte de l'est qui l'a conservé jusqu'à ce jour. (Ed. Robinson.)

(9) Au nord-est; elle paraît correspondre à la porte d'Hérode. (Ed. Robinson.)

(10) A l'est; elle devait occuper à peu près la place de la porte actuelle de Saint-Étienne; les croisés l'appelaient la porte de Josaphat; les Arabes, porte des Tribus. (Ed. Robinson.)

(11) Peut-être la porte que les Francs appellent porte du Fumier *(Sterquilinaria)*, et que Brocard désignait sous le nom de porte des Eaux (1283). Un écrivain arabe du quinzième siècle la désigne sous le nom de *Bab-el-Mugharibeh*. (Ed. Robinson.)

(12) Depuis Arculphe, on a ouvert de ce côté la porte de Sion.

cité est traitée par le Christ : « Une multitude presque innombrable de toutes sortes de nations, nous dit-il, se rassemble chaque année à Jérusalem, le 15 septembre, pour traiter de diverses ventes et

Plan de Jérusalem.

1, emplacement du temple de Salomon ; — 2, couvent des Franciscains ; — 3, maison de Simon le pharisien ; — 4, ruines du palais d'Hérode ; 5, arcade de l'*Ecce Homo* ; — 6, habitation de Lazare ; — 7, église du Saint-Sépulcre ; — 8, porte du Jugement ; — 9, le bain de Bethsabé ; — 10, lieu où les apôtres s'endormirent ; — 11, le saint Cénacle ; — 12, maison de Caïphe ; — 13, grotte de Jérémie ; — 14, le tombeau des rois ; — 15, porte de Damas ; — 16, porte de Bethléem ; — 17, piscine inférieure de Gihon ; — 18, ruines de la maison de campagne de Caïphe ; — 19, anciens tombeaux ; — 20, piscine inférieure de Siloé ; — 21, porte de Sion ; — 22, porte Sterquilinaire ; — 23, piscine supérieure de Siloé ; — 24, tombeaux de Josaphat, d'Absalon et de Zacharie ; — 25, tombeaux des prophètes ; — 26, porte Saint-Étienne ; — 27, tombeau de la vierge Marie ; — 28, église de l'Ascension ; — 29, mosquée ; — 30, piscine de Bethesda.

achats (¹) : aussi arrive-t-il nécessairement que pendant quelques jours la ville est forcée de loger cette foule d'étrangers de tous pays ; et les troupes de chameaux, de chevaux, d'ânes, de mulets, de bœufs, qui transportent les marchandises, remplissent d'ordures les places de cette populeuse cité, ce qui n'est pas pour les habitants un léger ennui, car cela les empêche même de sortir. Mais, ô prodige ! à peine tous ces étrangers sont-ils partis avec leurs bêtes de somme que, pendant la nuit, des torrents de pluie inondent la ville, entraînent avec eux toutes ces immondices et lui rendent sa première propreté. Car la ville de Jérusalem, commençant au sommet nord du mont Sion, a reçu de Dieu une pente si douce jusqu'au bas des murs du nord et de l'orient, que cette masse d'eau ne peut séjourner dans les rues comme les eaux dormantes, mais, à l'instar des fleuves, descend de haut en bas. Toutes ces eaux pluviales, s'échappant par les portes de l'orient en entraînant avec elles toutes les ordures, entrent dans la vallée de Josaphat et vont grossir le torrent du Cédron. Puis, après ce baptême, la pluie cesse dans Jérusalem. Aussi jugez combien cette ville est vraiment l'élue du Très-Haut, puisqu'il ne veut pas qu'elle reste souillée un seul jour; mais, en l'honneur de son Fils, il la purifie, cette cité qui, dans l'enceinte de ses murs, renferme les lieux sanctifiés par la croix et la résurrection. »

Dans ce lieu illustre, près du mur de l'orient, où s'élevait autrefois ce temple si magnifique (²), les Sarrasins ont construit une demeure de prières quadrangulaire, formée d'un vil assemblage de grandes poutres et de planches sur quelques ruines anciennes : elle peut, dit-on, contenir trois mille personnes (³).

Arculphe, interrogé par nous sur les édifices de la ville, nous répondit : « Je me souviens avoir vu et avoir visité beaucoup de monuments de cette ville, et avoir souvent considéré beaucoup de grandes maisons en pierre dans l'enceinte des murs, construites avec un art admirable. » Mais nous laisserons de côté ces descriptions pour ne nous attacher qu'aux édifices élevés dans les lieux qu'ont sanctifiés la croix et la résurrection.

2. *De l'église en forme de rotonde construite sur le sépulcre.* — J'ai plus spécialement interrogé Arculphe sur ces lieux saints, et surtout sur le sépulcre du Seigneur et sur l'église construite au-dessus (⁴) dont il m'a lui-même fait le dessin sur une tablette de cire (voy. p. 38). Cette église, très-grande, tout en pierres, forme un cercle parfait ; elle s'élève sur trois murs entre chacun desquels est la largeur d'une route ; dans l'espace du mur moyen on a eu l'art de faire trois autels. Cette église ronde, avec ses

(¹) Voy. de Guignes, *Mémoire sur les relations de la Gaule avec l'Orient*, t. XXXVII du *Recueil de l'Académie des inscriptions*. Ce n'était pas seulement cette foire annuelle de septembre qui attirait à Jérusalem un concours immense d'étrangers ; précisément à la fin du septième siècle, vers le temps du voyage d'Arculphe, le calife ommiade de Damas, Abd-el-Malek, avait ordonné que les musulmans, au lieu d'aller à la Mecque, s'acquittassent de leur pèlerinage dans la mosquée de la capitale de la Judée.

(²) Le temple de Salomon. (Voir le plan du Haram, reproduit d'après Catherwood, dans le plan de Jérusalem qui porte son nom, par Schultz.

(³) Cette assertion d'Arculphe peut causer quelque étonnement. Ce fut en 1637 qu'Omar prit possession de Jérusalem, et il ne tarda point sans doute à ordonner la construction de la mosquée sur l'emplacement du temple juif. Il faudrait supposer que la construction de cet édifice, qui, achevé par les successeurs du calife, est devenu l'un des plus beaux et des plus riches de l'Orient, était à peine commencée lorsque l'évêque gaulois visita Jérusalem, et que provisoirement les musulmans avaient élevé un temple en bois.

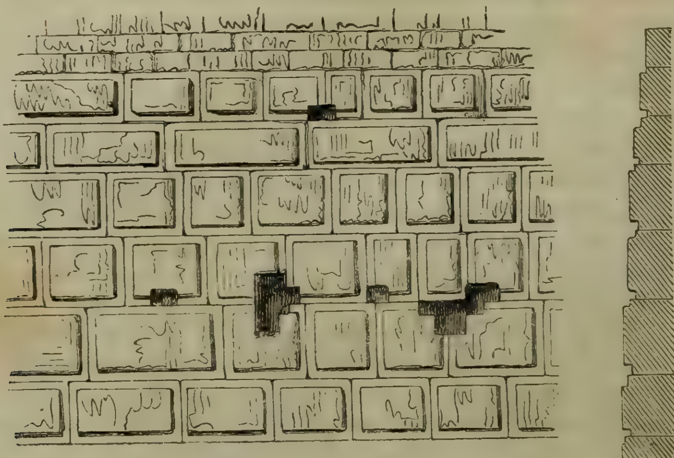
La tradition rapporte que ce fut le patriarche Sophronius qui conseilla au calife de bâtir la mosquée sur les ruines du temple de Salomon.

(⁴) Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, étant venue visiter la Palestine et Jérusalem, en 326, s'aida des traditions et des probabilités pour déterminer les lieux où avaient dû se passer les grands événements de la vie de Jésus-Christ. Elle marqua avec une attention particulière trois emplacements : celui de la naissance du Seigneur, celui de la passion et celui de la résurrection. Elle fit élever deux églises : l'une à Bethléem, l'autre sur le mont des Oliviers.

En 335 eut lieu la dédicace du premier temple élevé par ordre de Constantin sur la place où l'on supposait que Jésus-Christ avait été enseveli, et où l'empereur Adrien avait fait construire un temple à Vénus.

« Quand Hélène, mère de l'empereur, dit une vieille traduction d'Eusèbe, rebâtit l'ancienne Jérusalem, qui n'était plus qu'une solitude et qu'un monceau de pierres, comme il est dit dans le prophète, elle chercha avec soin le tombeau où le Christ avait été déposé et d'où il ressuscita, et, à la fin, après beaucoup de peines, et par le secours de Dieu, elle le découvrit ; et je vais raconter en peu de mots pourquoi il fut si difficile à trouver. Autant ceux qui embrassèrent la religion du Christ avaient un profond respect pour ce sépulcre, monument de sa passion, autant au contraire ceux qui abhorraient le

autels, l'un au midi, l'autre au nord, l'autre au couchant, est soutenue par douze colonnes de pierre d'une grandeur étonnante. Elle a huit portes, c'est-à-dire quatre entrées percées dans ses trois



Débris des murailles du Temple de Salomon. — De Saulcy, pl. XXIV, fig. 3 ([1]).

christianisme s'empressèrent, pour le faire disparaître, de porter une grande quantité de terre dans cet endroit, y élevèrent de grandes éminences, et y bâtirent le temple de Vénus. Ayant ainsi supprimé tout souvenir de la place, ils y établirent leur idole. Ceci nous a été raconté depuis longtemps comme une vérité. »

En 1714, les Persans incendièrent l'église du Saint-Sépulcre, qui s'était agrandie depuis Constantin.

En l'an 1009 ou 1010, Hâkem, le troisième des califes fathimites d'Égypte, fit non-seulement raser jusqu'au sol, par le gouverneur de Ramla, l'église du Saint-Sépulcre reconstruite, mais encore déformer et détruire, autant qu'il fut possible, le sépulcre même.

Relevée en 1048, agrandie par les croisés après 1103, exposée à diverses vicissitudes dans le cours des siècles suivants, l'église du Saint-Sépulcre a été en grande partie incendiée dans l'année 1808; ce sont les Grecs qui l'ont reconstruite. Le nouveau temple a été achevé en septembre 1810.

M. Edward Robinson, auteur des *Biblical Researches in Palestine*, etc., et dont l'autorité en ce qui concerne l'histoire et la géographie des lieux saints est aujourd'hui très-considérable, a discuté longuement (t. II, p. 64 à 80) les questions relatives aux lieux saints, et il a été conduit à conclure que « le Golgotha et la tombe que l'on montre aujourd'hui dans l'église » du Saint-Sépulcre ne sont pas aux places réelles du crucifiement et de la résurrection de notre Seigneur. » Il ajoute qu'il croit impossible de découvrir les places véritables. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette opinion; mais il nous paraît utile de la signaler à nos lecteurs. (Voy. aussi Munk, pages 52 et 53 de la *Palestine*.)

Les Arabes appellent l'église de la Résurrection du Saint-Sépulcre *Kenissat-el-Komamat*, c'est-à-dire *voirie*, par allusion à l'endroit où la croix fut trouvée.

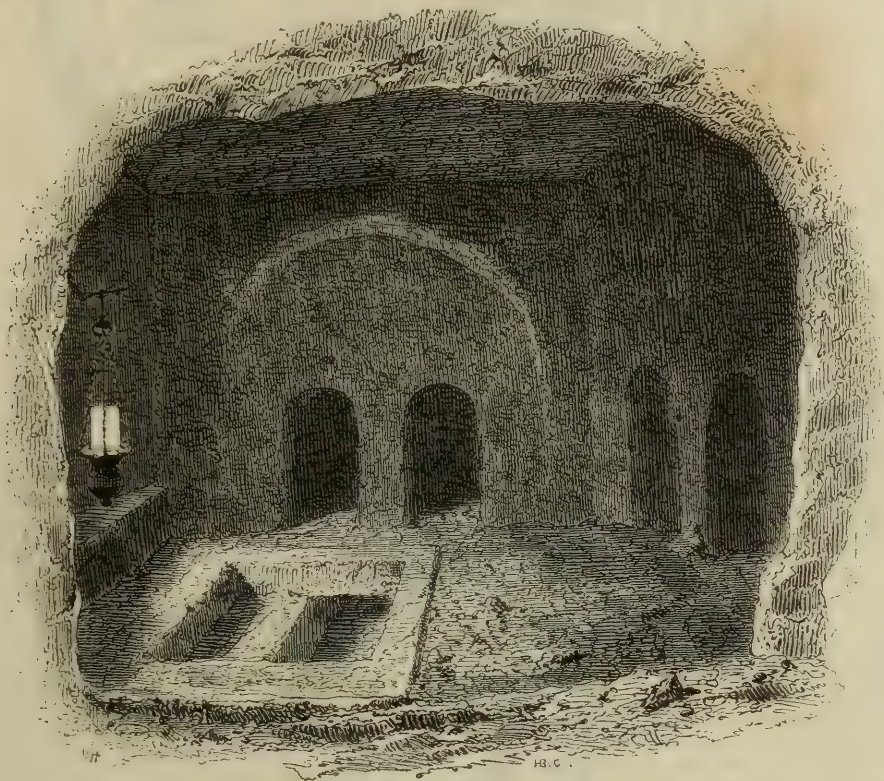
La coupole de cette église célèbre s'élève très-haut; mais l'édifice est comme enfermé et étouffé sous les constructions qui sont venues s'adosser successivement à ses murailles. On ne peut pénétrer à l'intérieur que par une seule entrée, du côté de l'orient. (Voy. le plan moderne, p. 39.)

([1]) Sur un point de l'enceinte extérieure du Haram qui a pris la place du temple de Salomon est un pan de muraille que les Juifs ont, de tout temps, considéré comme un débris du temple primitif. Le vendredi soir, les Juifs viennent s'y lamenter; on les voit enfoncer leur tête dans les trous de la sainte muraille, que l'on appelle le *heit-el-morhaby* (le mur occidental).

« Je fus touché presque jusqu'aux larmes en voyant près du parvis de la grande mosquée, située sur l'emplacement de l'ancien temple, quatre ou cinq Juifs, qui me parurent être des rabbins, un livre à la main, la face tournée vers les murailles, et dans l'attitude d'hommes en prières. Je crus entendre ces paroles sortir de leur bouche : « Combien de temps encore, ô » Seigneur, serons-nous les objets de ta juste colère? » Dans cette partie du mur on remarque plusieurs grosses pierres évidemment taillées à une époque fort reculée, du moins à en juger par la forme particulière de leur coupe ; quelques-unes ont 12 ou 15 pieds de longueur sur 5 ou 6 de hauteur. » (Georges Robinson, *Voyage en Palestine et en Syrie*.)

« Sur une hauteur de plus de 12 mètres, dit M. de Saulcy, la construction primitive est restée intacte; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à 2 ou 3 mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs, ni par des Romains; c'est évidemment un échantillon d'architecture hébraïque... Le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises régulières, mais de petites pierres de taille dont il ne faut faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane. » (De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 190.)

murs ; quatre de ces portes sont placées au vent du Vulturne, que l'on nomme aussi Calcias, et les quatre autres vers l'Eurus. Au milieu de cette rotonde est taillé dans le roc un oratoire où neuf hommes debout peuvent prier à la fois, et au-dessus de la tête d'un homme d'une grandeur ordinaire jusqu'à la voûte, est encore l'espace d'un pied et demi. L'entrée de ce petit oratoire regarde l'orient ; à l'extérieur il est couvert de marbre de choix ; le sommet est orné d'or et surmonté d'une grande croix d'or. Dans la partie septentrionale de cet oratoire est le sépulcre du Seigneur taillé dans le même roc ; mais le pavé de l'oratoire est plus bas que le sépulcre, car, de ce pavé au bord du sépulcre, il y a une hauteur de trois palmes. Telles sont les mesures certaines que m'a données Arculphe, qui



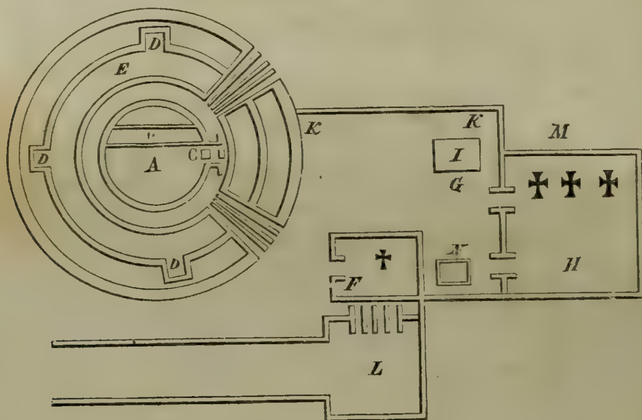
Tombeaux de Nicodème et de saint Joseph d'Arimathie, dans l'église du Saint-Sépulcre (1). — D'après Doussault.

fréquentait souvent le sépulcre divin (2). Ici il est à propos de noter la différence qui existe entre le tombeau et le sépulcre. Cet oratoire rond, dont nous avons parlé, est ce que les évangélistes appellent le tombeau, à la porte duquel était cette pierre qui y fut mise, puis qui fut enlevée lors de la résurrection du Seigneur. Le sépulcre est proprement l'endroit du tombeau situé à la partie nord, où le corps du Christ reposa dans son linceul ; Arculphe mesura avec ses mains sa longueur, et l'a trouvée être de 7 pieds. Ce sépulcre n'est pas, comme on le dit quelquefois, double ; la pierre n'est pas taillée

(1) Les pèlerins ne sont plus admis à voir l'intérieur du sépulcre, qui est couvert et sert d'autel. (Voy. le chiffre 8, sur le plan moderne.) Nous donnons une esquisse très-fidèle des sépulcres que l'on suppose être ceux de Nicodème et de saint Joseph d'Arimathie (voy. le plan de l'église du Saint-Sépulcre, chiffre 40), et qui, paraissant n'avoir subi aucune altération, offrent sans doute un spécimen exact de ce que doit être le sépulcre du Christ.

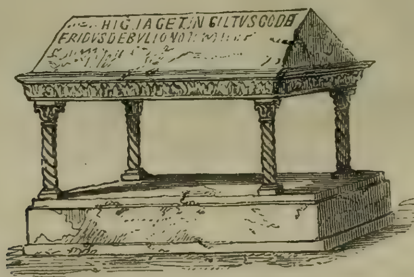
(2) Les pèlerins obtenaient la rémission entière de leurs péchés lorsqu'ils visitaient le saint sépulcre, le tombeau ou la maison de Marie, la grotte où pria Jésus-Christ, l'endroit où le symbole fut enseigné aux apôtres, etc. ; ils n'obtenaient que de simples indulgences au tombeau d'Absalon, à la maison d'Anne, à celle de Caïphe, etc. Dans le plan de Jérusalem par Breydenbach, les premiers de ces lieux sacrés sont indiqués par une double croix, les seconds le sont par une croix simple.

de manière à séparer les deux cuisses et les deux jambes ; mais, des pieds à la tête, il est uni, formant un lit où pourrait reposer un homme couché sur le dos · c'est une sorte de grotte dont l'entrée, sur le côté, est vers la partie sud du tombeau ; la tête est légèrement élevée. Dans ce sépulcre brûlent jour et nuit douze lampes en mémoire des douze apôtres ; quatre sont placées au bas de ce lit sépulcral, et les huit autres tout le long sur le côté droit, toutes constamment remplies d'huile (¹).



Plan des églises de la Résurrection ou du Saint-Sépulcre, du Golgotha, de Sainte-Marie, et de Constantin, tracé sur une tablette de cire, au septième siècle, par Arculphe (²).

A, oratoire rond. — B, sépulcre du Seigneur. — C, autels. — D, autels. — E, église. — F, église du Golgotha. — G, emplacement de l'autel d'Abraham. — H, endroit où fut trouvée sous terre la croix du Seigneur, avec celles des deux larrons. — I, table de bois. — K, petite enceinte dans laquelle brûlent jour et nuit des lampes. — L, église de Sainte-Marie. — M, basilique de Constantin ou des Martyrs. — N, chaise et calice du Seigneur.



Tombeau de Godefroy de Bouillon, tel qu'on le voyait avant 1808 dans l'église du Saint-Sépulcre. (Voy. à la page suivante les chiffres 36 et 37.)

3. *De la forme du sépulcre et de son oratoire.* — Notons encore que ce mausolée du Sauveur, placé au-dessus de l'oratoire, peut à bon droit être appelé une grotte ou une caverne ; voici comment le prophète en parle en annonçant la sépulture de notre Seigneur Jésus-Christ : « Il a habité dans la caverne

(¹) Un Franc du neuvième siècle qui, au temps du pontificat de Nicolas Ier, visita Jérusalem, parle d'un feu céleste qui, tous les ans, au saint jour du sabbat, descendait pour allumer les lampes du saint sépulcre. La plupart des auteurs religieux du moyen âge qui ont écrit sur Jérusalem font mention de ce miracle. Un moine franc, nommé Bernard, affirme l'avoir vu en 870. Les pèlerins de la communion grecque croient encore aujourd'hui qu'un feu sacré sort du sépulcre d'une manière surnaturelle et sert à allumer leurs torches, dans le caveau F, le jour du samedi saint.

Voy. Willebrandi ab Oldenborg, *Itiner. terræ sanctæ ;* Thévenot, *Voyage au Levant*, t. II, etc.

(²) Nous donnons en regard la réduction d'un plan de la même église tracé récemment par George Robinson. On y reconnaît aisément les dispositions générales du septième siècle, malgré tous les changements et tous les accroissements de constructions modernes.



Plan de l'église de la Résurrection ou du Saint-Sépulcre dans son état actuel. — D'après George Robinson.

A, cour, ou parvis dallé où l'on vend des crucifix, des chapelets, des coquillages sculptés. — B, vestibule. — C, la nef, ou rotonde entourée de seize pilastres supportant une galerie et un dôme. — D, le saint sépulcre, petit monument en marbre de forme oblongue, long de 20 pieds, large de 6, haut de 15, surmonté d'un coupole que soutiennent des colonnes. — E, chapelle sur l'emplacement où Jésus-Christ apparut à Marie-Madeleine après sa résurrection, appartenant aux Latins. — F, chœur de la grande église, appartenant aux Grecs, à l'est, en face de l'entrée du sépulcre. — G, chapelle sur le lieu où furent trouvées les croix. — H, partie inférieure, et HH, partie supérieure du Calvaire, à environ 110 pieds du Sépulcre, et au sud-est.

1, entrée : portail d'architecture gothique ou mauresque ; un seul des deux arceaux dont il se compose est ouvert (¹). — 2, siége de pierre. — 3, haute tour ruinée, ancien beffroi. — 4, divan couvert de nattes et garni de coussins sur lequel s'asseoient les Turcs qui gardent les portes et font payer un droit à tous ceux qui entrent. — 5, la pierre de l'onction, où le corps de Jésus-Christ fut embaumé : petite table de marbre enchâssée dans le pavé du vestibule et entourée d'une petite balustrade en fer ; au-dessus sont des lampes d'une grande richesse. — 6, chapelle qui précède le tombeau, et à laquelle conduisent quelques marches ; bloc de marbre poli marquant la place où l'ange annonça la résurrection aux saintes femmes. — 7, caveau où est le sépulcre : on y entre, en venant de la chapelle (6), par une petite porte très-basse et très-étroite, taillée à vif dans le roc ; il ne peut contenir que trois ou quatre personnes. — 8, le saint sépulcre : il est couvert d'un autel ; au-dessus une petite coupole et de nombreuses lampes. — 9, l'iconostation. — 10, le *Sancta sanctorum*. — 11, le siége du patriarche grec de Constantinople. — 12, le siége de son vicaire. — 13, le centre du monde ou le nombril de la terre (cercle incrusté au milieu du pavé) (²). 14, petit oratoire à l'usage des Cophtes, derrière le sépulcre et sans communication avec ce lieu sacré. — 15, 15, 15, colonnes. — 16, 16, 16, pilastres. — 17 et 18, autel et logement des Arméniens. — 19, autel des Syriens, Georgiens et Nestoriens. — 20, autel du Saint-Sacrement. — 21, autel de la Sainte-Croix. — 22, autel de la Flagellation : on montre, dans un enfoncement, un fragment de colonne en granit qui est, dit-on, le pilier auquel fut attaché Jésus-Christ. — 23, sacristie. — 24, autel de la Prison du Christ, pendant les préparatifs du crucifiement. — 25, autel de l'Inscription qui était sur la croix. — 26, autel de la Division des vêtements. — 27, escalier par lequel on descend à l'endroit où furent trouvées les croix. — 28, autel de Sainte-Hélène. — 29, caveau creusé dans le roc et où furent trouvées les croix. — 30, chapelle de la Dérision, ou *Improperc*, où Jésus-Christ fut frappé au visage par les soldats. — 31, dix-neuf marches en bois par lesquelles on monte au roc du Calvaire. — 32, chapelle du Crucifiement. — 33, *reliquaire* des trois croix. — 34, fente dans le rocher produite par le tremblement de terre. — 35, chapelle du Clouement de la croix. — 36, 37, lieu où étaient les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin (ces deux tombeaux ont été enlevés par les chrétiens du rite grec, après l'incendie de 1808). — 38, tombeaux des rois de Jérusalem. — 39, place où les saintes femmes et les disciples se tenaient pendant le crucifiement. — 40, sépulcre de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. — 41, citerne. — 42, entrée de l'habitation des Franciscains. — 43, réfectoire. — 44, escalier qui conduit aux galeries supérieures. — 45, escalier conduisant aux chambres. — 46, cour fermée du côté du nord, ancienne entrée. — 47, entrée de la chapelle de Notre-Dame de Douleur.

(¹) Dans la gravure sur bois du très-curieux voyage de Breydenbach que nous avons déjà cité, et qui a été publié en 1486, 1488, etc. (*Itinerarium hierosolimitanum ; — Peregrinationes in montem Syon*, in-folio), la moitié de la porte d'entrée du temple est murée comme aujourd'hui ; des pèlerins sont agenouillés devant une pierre du parvis sur laquelle est tracée une croix, pour indiquer la place où Jésus-Christ tomba en montant au Calvaire.

(²) Vers 1547, on fit remarquer à d'Aramont et à Jean Chesneau l'empreinte du doigt du Christ sur un pilier de la chapelle du saint sépulcre : « Et y a dessus ledit pilier un petit pertuis que Jésus fit de son doigt, disant : — Voyez-cy le milieu » du monde ; et de cela en lairray (laisserai) la dispute à messieurs les théologiens. » (Manuscrit des voyages du sieur d'Aramont, à la Bibliothèque impériale.) — Le carmélite Nicole Huen, dans son *Pèlerinage* publié à Lyon en 1488, dit

élevée d'un roc invincible. » Et peu après, s'adressant aux apôtres qui doivent être remplis de joie par la résurrection du Seigneur : « Vous verrez le roi dans sa gloire. » La figure de cette église avec son oratoire en rotonde au milieu, dans la partie nord duquel est le sépulcre du Seigneur, est représentée dans ce dessin (page 38) avec le plan de trois autres églises dont nous parlerons tout à l'heure.

Dans cette même église on a taillé dans le roc une grotte au lieu où s'éleva la croix du Seigneur, et là, sur l'autel, on offre le sacrifice pour les âmes de certains hauts personnages dont les corps, pendant ce temps exposés sur la rue, sont placés devant la porte de cette église du Golgotha jusqu'à ce que soient finis les saints mystères que l'on célèbre pour eux. Nous avons tracé le plan de ces quatre églises d'après celui qu'Arculphe nous en avait fait sur la cire, comme nous l'avons dit ; non qu'on puisse parfaitement les représenter dans un dessin, mais afin qu'on se fasse une idée, même par ce simple croquis, du tombeau du Seigneur au milieu de la rotonde de l'église, et des deux autres églises, l'une un peu plus près, l'autre un peu plus loin du sépulcre.

4. *De la pierre qui fut placée à la porte du tombeau.* — Nous devons dire quelques mots de la pierre qui fut roulée à l'entrée du tombeau, au rapport d'un grand nombre, après la sépulture du Seigneur crucifié (1). Arculphe nous a dit qu'on l'a séparée en deux parties : la plus petite a été taillée au ciseau et forme un autel carré dans l'église en rotonde devant la porte de l'oratoire, c'est-à-dire du tombeau du Seigneur; la plus grande partie a été aussi taillée et sert à un autre autel quadrangulaire, au côté oriental de l'église.

Nous avons aussi demandé à Arculphe quelles étaient les couleurs du roc à l'intérieur duquel on a creusé cet oratoire avec le sépulcre du Seigneur à sa partie nord, taillé dans la même pierre, et il nous a répondu : « Cet oratoire du tombeau du Seigneur n'est couvert à l'intérieur d'aucun ornement, et montre encore aujourd'hui, dans toute sa voûte, les traces des instruments qui l'ont creusé (2) ; la couleur du tombeau et du sépulcre n'est cependant pas partout uniforme, mais la pierre offre une réunion de rouge et de blanc. » Du reste, en voilà, je crois, assez sur ce sujet.

5. *De l'église de Sainte-Marie toujours vierge, qui est voisine de l'église en rotonde.* — Il nous reste peu de chose à ajouter sur les édifices des lieux saints. A cette église en rotonde dont nous avons parlé, que l'on nomme l'Anastase ou la Résurrection, et qui a été élevée au lieu où notre Seigneur est ressuscité, est adhérente, du côté droit, une église carrée dédiée à Notre-Dame, la mère du Seigneur.

6. *De l'église construite au lieu du Calvaire.* — Une autre église très-vaste a été construite vers l'orient, à l'endroit appelé en hébreu Golgotha (3); à la voûte pend, au bout d'une corde, une roue d'airain très-grande entourée de lampes, et sous cette roue est attachée une grande croix d'argent pour marquer l'endroit où s'éleva autrefois la croix de bois sur laquelle mourut le Sauveur du genre humain.

qu'au milieu du chœur du Saint-Sépulcre « il y avoit une pierre ronde, plus haute que les autres, qui avoit un trou au milieu ; et, dit-on, que c'est le *umbelie* du monde, ou le moyen. »

(1) On montre aujourd'hui une pierre qui fermait, dit-on, le saint sépulcre, dans une petite chapelle située près du cimetière des chrétiens, du côté de la porte de Sion, et qui a été élevée, suivant la tradition, sur l'emplacement de la maison de Caïphe.

(2) La pierre du roc à nu n'est plus visible qu'à la petite porte basse conduisant de la chapelle au sépulcre. (Voy. le plan, page 39, chiffre 7.)

(3) « Le Calvaire (voy. aux renvois II et IIII sur le plan moderne, page 39) est aujourd'hui compris dans l'église de la Résurrection. Le sommet est uni et offre une plate-forme de 47 pieds sur chaque face. Sur cette plate-forme s'élèvent deux chapelles, séparées par une arcade : dans celle du fond, on voit un ouvrage en mosaïque qui indique l'endroit où Jésus-Christ fut attaché à la croix ; dans celle du devant est un autel ou table en marbre, percé à jour, de manière à laisser voir, sans que toutefois on puisse y toucher, les trous où furent dressées les trois croix, ainsi que la *fente* du rocher produite par le tremblement de terre. » (George Robinson.)

Le mot *Golgotha* paraît être un mot syriaque qui signifie *crâne*, par allusion à celui d'Adam. Suivant une tradition, le corps d'Adam, porté dans l'arche de Noé, aurait été déposé sur cette colline de Jérusalem. Le mot latin *calvaria* signifie de même *crâne*. Il paraît probable que c'est la forme même du rocher qui aura donné lieu à cette dénomination.

7. *De la basilique de Constantin, voisine de la précédente.* — Près de cette église carrée du Calvaire, est située, à l'orient, la basilique de pierre construite à grands frais par le roi Constantin, et appelée aussi *Martyrium ;* élevée, dit-on, au lieu où, après deux cent trente-trois ans, on retrouva, par la grâce du Seigneur, la croix divine cachée sous terre avec les deux autres croix des voleurs [1]. Entre ces deux églises est le lieu fameux où le patriarche Abraham fit un autel qu'il chargea de bois et où, son glaive tiré, il se préparait à immoler son fils Isaac. En ce lieu est maintenant une grande table sur laquelle le peuple dépose les aumônes des pauvres. Saint Arculphe ajouta encore ce détail : « Entre l'Anastase, c'est-à-dire cette église en rotonde dont nous avons parlé, et la basilique de Constantin, il existe une petite place jusqu'à l'église du Golgotha, et sur cette place brûlent nuit et jour des lampes. »

8. *D'un autre sanctuaire dans l'intérieur de l'église du Calvaire.* — Entre cette basilique du Golgotha et le Martyrium est une sorte de sanctuaire où l'on conserve le calice du Seigneur, qu'il bénit de sa main et qu'il offrit aux apôtres dans la cène qu'il célébra avec eux la veille de sa passion [2]. Ce calice d'argent contient un setier de France, et a deux petites anses, une de chaque côté. Dans ce calice est l'éponge que les bourreaux offrirent au Sauveur sur la croix, après l'avoir imbibée de vinaigre. C'est encore dans ce calice que, suivant la tradition, notre Seigneur but, après sa résurrection, dans un repas avec les apôtres. Saint Arculphe l'a vu, et, par une ouverture que présente l'armoire où il est renfermé, il l'a touché de sa main et l'a baisé. Tout le peuple de la ville a une profonde vénération pour ce calice qu'il vient voir souvent.

9. *De la lance avec laquelle un soldat frappa le flanc du Seigneur.* — Arculphe a vu aussi la lance dont un soldat perça le côté du Seigneur pendu sur la croix. Cette lance est renfermée dans une croix de bois, au portique de la basilique de Constantin; sa haste est cassée en deux. Tout Jérusalem a de même une grande vénération pour elle, et vient la baiser souvent.


Lance conservée dans un monastère, près d'Érivan, comme étant celle qui avait servi à blesser Jésus-Christ sur la croix. — D'après Tavernier [3].

10. *Du suaire avec lequel fut couverte la tête du Seigneur dans le sépulcre.* — Saint Arculphe a vu de ses yeux le saint suaire du Seigneur, qui fut placé sous sa tête dans le sépulcre, et il nous raconta à ce sujet l'histoire suivante, dont tout Jérusalem atteste la vérité; car saint Arculphe l'a apprise de la bouche de plusieurs fidèles qui la lui répétèrent souvent : « Trois ans environ avant la venue d'Arculphe en terre sainte, l'existence de ce saint linceul vint à la connaissance de tout le peuple, et voici comment : un Juif qui avait quelque foi l'avait dérobé du sépulcre du Seigneur aussitôt après la résurrection, et le cachait depuis longues années. Quand cet heureux et fidèle larron se vit près de sa fin, il révéla à ses deux fils l'existence de ce suaire, et leur dit : « Choisissez, mes enfants; dites ce que vous désirez, afin que, suivant vos souhaits, » je puisse donner à l'un toute ma fortune, et à l'autre seulement le suaire sacré du » Seigneur. » Alors celui qui demanda toutes les richesses de son père les reçut de lui suivant sa promesse ; mais, ô prodige ! de ce jour toutes ces richesses et ce patrimoine, pour lesquels il avait vendu le suaire du Seigneur, commencèrent à lui glisser des mains, et tout ce qu'il avait fut réduit à rien par divers accidents. L'autre fils, au contraire, qui avait préféré le suaire à tous les biens, du jour où il l'eut reçu des mains de son père mourant, commença à s'enrichir par la faveur divine, et fut comblé des biens de ce monde, sans pour cela perdre les biens éternels. Et les pères nés des fils de cet homme trois fois bienheureux transmirent ainsi fidèlement en héritage à leurs enfants ce suaire divin, jusqu'à la cinquième génération. Mais au bout de longues années, après cette cinquième génération, les héritiers directs de la famille fidèle venant à manquer, le linceul sacré passa dans les mains de quelques Juifs infidèles, qui, quoique indignes d'un tel présent, l'ayant conservé avec honneur,

(1) Voy., sur l'invention de la croix, la relation de WILLIBALD.
(2) On ne montre plus ni ce calice, ni les autres objets qui vont être décrits; ils ont disparu, et d'ailleurs on ne les considère point comme ayant une authenticité suffisante.
(3) *Voyage de Perse* liv. Ier, p. 44. — Voy. aussi le Supplément au *Dictionnaire de la Bible*, par dom Calmet, t. III, p. 423

furent comblés par la miséricorde divine de très-grandes richesses. Cependant les Juifs fidèles qui connaissaient déjà d'une manière certaine l'existence de ce suaire, commencèrent à disputer vivement cette sainte relique aux Juifs infidèles, voulant qu'ils la leur rendissent. Ce débat partageait Jérusalem en deux camps, les fidèles et les croyants contre les infidèles et les incrédules. Alors le roi des Sarrasins, nommé Navias, pris pour juge par les deux parties, dit aux Juifs incrédules qui retenaient le suaire du Seigneur : « Donnez-moi ce linceul sacré que vous avez. » Obéissant à cet ordre, ils vont chercher le suaire et le remettent au roi; celui-ci, le prenant avec respect, fait construire un bûcher sur la place devant tout le peuple, le fait allumer, puis, quand il est bien ardent, s'en approche et dit aux deux partis rivaux : « Maintenant, que le Christ sauveur du monde, qui a souffert pour le genre humain, et » qui, dans son sépulcre, a eu sous sa tête ce linceul que je tiens à la main, décide, par l'épreuve du » feu, à qui de vous il veut qu'appartienne une aussi sainte relique. » Il dit et jette dans les flammes le suaire du Seigneur. Le feu ne put l'atteindre; mais, s'élevant sans tache au-dessus du bûcher, comme un oiseau aux ailes étendues, le suaire s'envola dans les airs, et, regardant d'en haut ces deux factions du peuple qui semblaient deux armées prêtes à combattre entre elles, il plana quelques moments dans l'espace, puis, s'abaissant peu à peu, il finit par se poser au sein même des chrétiens qui, pendant ce temps, n'avaient cessé d'implorer la justice du Christ. Ceux-ci alors lèvent les mains au ciel et rendent grâces à Dieu, se prosternant à genoux avec une grande allégresse; puis ils emportent avec honneur le suaire divin comme un don que leur envoyait le ciel, et, chantant des hymnes au Christ qui leur faisait ce présent, ils le placent dans le sanctuaire de l'église enveloppé d'un autre suaire. » Notre frère Arculphe le vit un jour s'élever de même du lieu où il était renfermé, et lui-même l'a baisé avec la foule accourue pour le vénérer. Ce linceul a environ huit pieds de longueur. Mais en voilà assez sur ce sujet.

11. *Du linceul que fit, dit-on, la sainte Vierge.*— Arculphe a vu aussi à Jérusalem un autre linceul plus grand qu'on dit avoir été fait par la sainte Vierge : aussi est-il en grande vénération parmi le peuple. Sur ce linceul sont brodés les noms des douze apôtres et est représentée la figure même du Seigneur : une moitié est de couleur rouge, l'autre verte.

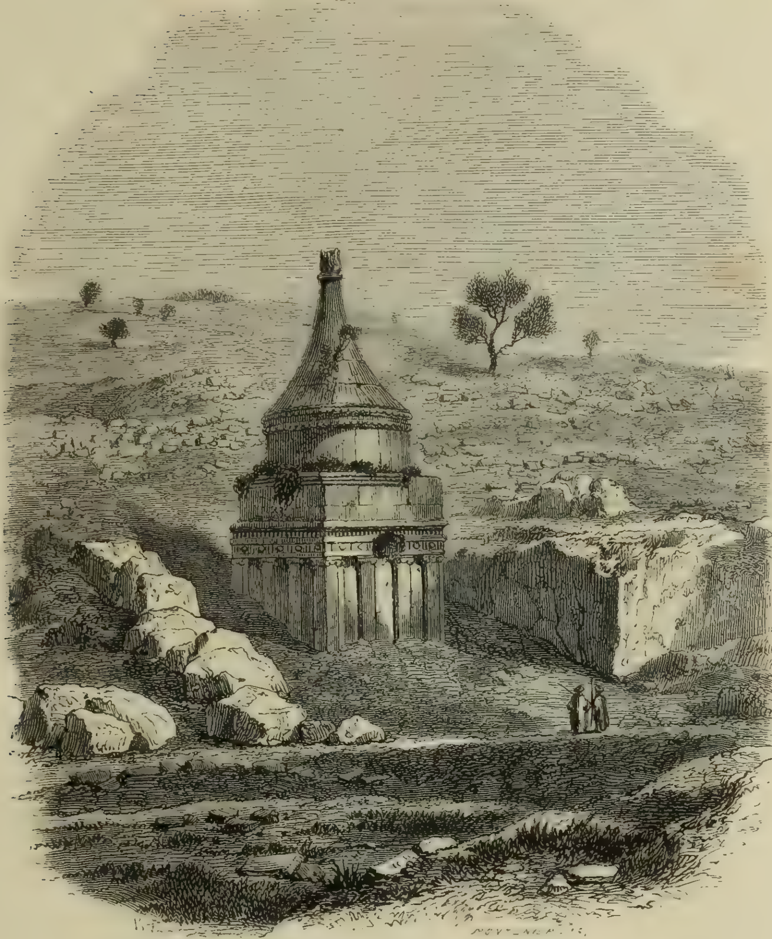
12. *D'une autre grande colonne, à l'endroit où un jeune homme fut ressuscité au contact de la croix du Seigneur.* — Il faut aussi dire quelques mots d'une colonne très-élevée qui, placée dans les lieux saints, s'offre au milieu de la ville, vers le nord, à ceux qui arrivent. Cette colonne, placée dans le lieu ou un jeune mort ressuscita au contact de la croix du Seigneur, lors du solstice d'été, à midi, quand le soleil est au milieu du ciel, ne projette aucune ombre. Après le solstice, qui est le 8 des calendes de juillet (24 juin), pendant trois jours, elle ne forme qu'une très-petite ombre, puis peu à peu cette ombre s'agrandit. Cette colonne, que le soleil, au solstice d'été, à midi, alors qu'il est au centre du ciel, embrasse de toutes parts, prouve que Jérusalem est au centre même de la terre. Aussi le Psalmiste, annonçant en quels lieux devaient s'accomplir les saints mystères de la passion et de la résurrection, dit, en faisant allusion à la position de Jérusalem : « Dieu, notre roi de toute éternité, a accompli le salut au milieu de la terre, » c'est-à-dire à Jérusalem, qui est le centre et comme le nombril de la terre (1).

13. *De l'église de Notre-Dame, dans la vallée de Josaphat, et où se trouve son tombeau.* — Saint Arculphe, visiteur assidu des lieux saints, allait souvent à l'église de Notre-Dame, dans la vallée de Josaphat. Cet édifice est double, et la partie inférieure offre une rotonde admirable sous une voûte de pierre (2). Vers l'orient est un autel, et à sa droite le sépulcre de la sainte Vierge creusé dans la pierre. Elle y reposa quelque temps, mais on ne sait comment, à quelle époque, par qui son saint corps fut enlevé

(1) Voy. la note 2 de la page 39; et, dans le tome Ier, la note 1 de la page 11.

(2) Cette église a été reconstruite et n'offre plus extérieurement aucun intérêt historique. Le tombeau est vénéré par les musulmans comme par les chrétiens.

On montrait aussi autrefois la maison où était née la Vierge, au nord de la porte Saint-Étienne, *intra muros.* Un monastère, placé sous l'invocation de sainte Anne, mais qui aujourd'hui tombe en ruines, s'élevait en cet endroit. L'église est maintenant convertie en mosquée



Tombeau d'Absalon, dans la vallée de Josaphat (¹). — D'après Doussault.

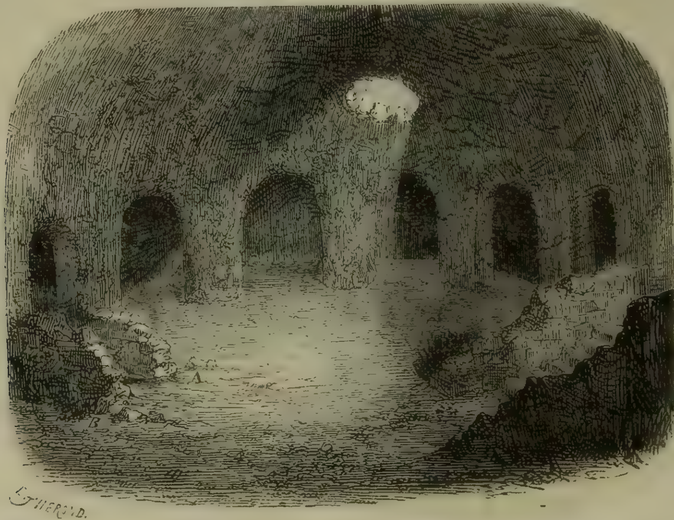
(¹) Le tombeau d'Absalon est le monument funéraire le plus remarquable de la vallée de Josaphat; ceux de Josaphat et de Zacharie sont ensuite les plus considérables. Au quatrième siècle, ce tombeau d'Absalon s'appelait le tombeau soit d'Ézéchias, soit d'Isaïe (voy. l'*Itinéraire de Bordeaux*). Du reste, les noms de ces monuments funéraires ont trop souvent changé pour être l'objet de commentaires utiles. Il est de même impossible d'assigner une époque précise à la construction de ces édifices. On ne saurait admettre qu'ils offrent des spécimens intacts de l'art juif. Toutefois, ce que l'on peut y remarquer du mélange de l'architecture grecque avec l'ancien style hébraïque, assez difficile à distinguer, ne prouverait pas absolument contre leur antiquité relative. Cette confusion des deux styles peut avoir eu lieu au temps de Jésus-Christ et même auparavant. On lit dans la dernière partie du XXIIIe chapitre de l'Évangile de saint Matthieu : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites qui bâtissez les tombeaux des prophètes et *ornez les sépulcres* des justes..... Je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des scribes, et vous tuerez les uns, vous sacrifierez les autres..... afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de *Zacharie*, fils de Barachie. »

Un voyageur, commentant ce passage, émet la supposition que les bases taillées dans le roc, et qui ont le caractère de la massive architecture sépulcrale empruntée par les Israélites aux Égyptiens, pourraient très-bien avoir été réellement les tombeaux de ceux auxquels on les a attribués ; tandis que les pilastres ioniens et autres ornements qui appartiennent à une période postérieure, sont probablement les embellissements des sépulcres des justes auxquels Jésus-Christ fait allusion, et y auraient été ajoutés de ses jours, ou peu de temps auparavant, quand la réduction de la Judée en province romaine et l'exemple d'Hérode eurent introduit un autre style.

et en quel lieu il attend le jour de la résurrection. Lorsqu'on entre dans cette rotonde inférieure de l'église de Notre-Dame, on voit à droite, fixée dans le mûr, la pierre sur laquelle notre Seigneur, dans le champ de Gethsemani [1], la nuit où Judas le livra aux pécheurs, pria à genoux avant l'heure de la trahison, et l'on remarque encore sur la pierre l'empreinte de ses deux genoux comme sur de la cire molle [2]. C'est là ce que nous a raconté notre frère Arculphe, qui a vu de ses propres yeux ce que nous écrivons. Dans l'église supérieure de Notre-Dame, également en rotonde, il y a quatre autels.

14. *De la tour de Josaphat, dans la même vallée.* — Dans la même vallée, non loin de l'église de Notre-Dame, est la tour de Josaphat [3], où l'on voit le sépulcre du Sauveur, et après cette tour, à droite, est une maison de pierre formée d'un roc séparé du mont des Oliviers.

15. *Des tombeaux de Siméon et de Joseph.* — Dans cette maison, taillée à l'intérieur, on montre deux sépulcres sans ornements : l'un est celui du juste Siméon, qui reçut de ses mains, dans le temple, notre Seigneur Jésus et prophétisa sur lui; l'autre est celui du juste Joseph, l'époux de Marie, le nourricier du Seigneur Jésus.



Grotte où pria Jésus [4] (A, place où Jésus-Christ était agenouillé; — B, endroit où l'ange apparut). — D'après Giovanni Zuallardo, *il Devotissimo Viaggio di Gerusalemme*, 1586, p. 150.

16. *De la grotte taillée dans le roc du mont des Oliviers, en face de la vallée de Josaphat, où sont quatre tables et deux puits.* — Sur le côté du mont des Oliviers est une grotte, non loin de l'église

(1) Gethsemani signifie, en hébreu, *pressoir*. Le jardin de Gethsemani n'est pas éloigné de l'église de Marie (voy. la gravure, p. 47); c'est un petit espace entouré d'un mur, entre le mont des Oliviers et le Cédron; l'on y voit sept ou huit oliviers très-vieux. Dans le haut du jardin est un banc de rochers sur lequel on rapporte que dormirent Pierre, Jacques et Jean. Alentour sont d'autres jardins semblables.

(2) Suivant une tradition, Jésus, pressé par la foule au moment où il venait d'être trahi par le baiser d'un de ses disciples, laissa sur le roc la trace de ses cheveux, de son cou et de ses épaules. Brocard essaya vainement, même avec le fer, d'en détacher quelque chose; il ne réussit pas mieux à gratter la pierre où Jésus pria en versant une sueur de sang, et qui garde encore, dit ce voyageur, l'empreinte de ses genoux et de ses mains.

(3) Voy. p. 43. Il s'agit sans doute du tombeau d'Absalon; celui que l'on attribue à Josaphat ne paraît pas avoir eu jamais l'apparence d'une tour; il est creusé dans un roc et n'est plus visible aujourd'hui. L'*Itinéraire de Bordeaux* (333) parle de deux monolithes funéraires. (Voy. la note de la page 43.)

(4) La grotte où Jésus-Christ *sua l'agonie* est encore aujourd'hui en très-grande vénération. On y descend par quelques marches grossièrement taillées. Elle reçoit le jour par une voûte percée dans le milieu et supportée par des pilastres. Sur les côtés, on remarque quelques restes d'anciens tombeaux.

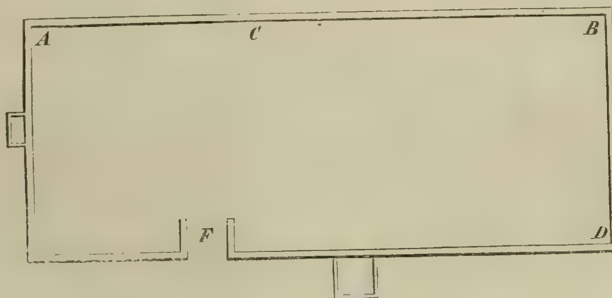
Notre-Dame, un peu élevée au-dessus de la vallée de Josaphat. Dans cette grotte sont deux puits très-profonds, dont l'un s'étend à l'infini sous la montagne, l'autre descend droit sous le pavé de la grotte, dont la profondeur est, dit-on, immense ; ces deux puits sont toujours fermés. Dans la grotte sont quatre tables de pierre, et l'une, située vers l'entrée, à l'intérieur, est appelée la table du Seigneur Jésus ; et il n'est pas douteux qu'il s'y assit souvent tandis que ses douze apôtres prenaient place aux autres tables. L'ouverture, maintenant close, du puits que nous avons dit être droit, était la plus rapprochée des tables des apôtres. Arculphe, qui visita souvent cette grotte du Seigneur, nous a dit qu'elle était fermée par une porte en bois.

17. *De la porte de David.* — La porte de David, par une légère pente, aboutit au flanc droit du mont Sion. Quand on sort par cette porte et qu'on laisse à sa gauche la montagne, on rencontre un pont de pierre (1) soutenu par des arches, qui s'avance au loin, vers le midi, dans la vallée.

18. *Du lieu où Judas Iscariote se pendit.* — A la moitié de ce pont, au couchant, on aperçoit le lieu où Judas Iscariote, désespéré, mit fin à ses jours en se pendant. On y montre encore un figuier gigantesque auquel la tradition rapporte qu'il se pendit, comme l'a chanté le prêtre Juvencus :

« Au sommet d'un figuier il chercha mort ignoble. »

19. *De la forme de la grande basilique construite sur le mont Sion, et de la position de la montagne.* — Puisque nous avons nommé le mont Sion, il faut dire quelques mots d'une grande basilique qu'on y a construite ; en voici le plan



Basilique du mont Sion (2). — D'après le dessin sur cire tracé par Arculphe.

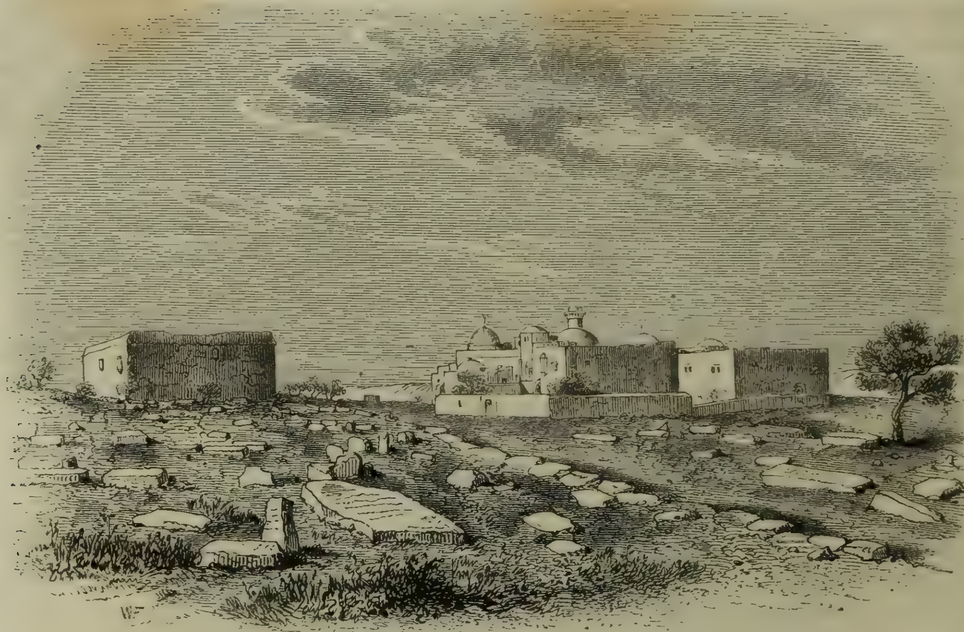
A, lieu de la cène du Seigneur ; — B, ici l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres ; — C, colonne de marbre où le Seigneur fut attaché et flagellé ; — D, lieu où mourut la Vierge ; — F, porte.

On y montre une pierre où Etienne, lapidé hors la ville, s'endormit. En dehors de cette grande basilique qui renferme à l'intérieur tant de lieux saints, est, à sa partie occidentale, une autre pierre consacrée sur laquelle, dit-on, fut flagellé le Seigneur (3). Cette église apostolique a été, comme nous l'avons dit, construite tout en pierre dans une plaine qui se trouve au sommet du mont Sion.

(1) Ed. Robinson suppose que ce pont peut se rapporter à l'aqueduc qui porte les eaux des étangs de Salomon à la grande mosquée.

(2) L'église du Cénacle, depuis longtemps détruite. Ce fut là, selon les premiers Pères de l'Église, que l'on construisit le premier temple chrétien. Aujourd'hui la petite mosquée qui, d'après une tradition que conteste M. de Saulcy (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 219 à 281), couvrirait le sépulcre de David, occupe en partie l'emplacement de l'église du Cénacle. Les musulmans ne laissent pénétrer personne jusqu'au tombeau ; mais les chrétiens peuvent célébrer la messe, à certains jours, dans la salle qui est au-dessus, et où, d'après la tradition, aurait eu lieu le dernier souper de Jésus-Christ.

(3) Dans l'église de Sion, saint Antonin vit une pierre allégorique, la pierre angulaire dont il est souvent question dans la Bible ; elle guérissait tous les maux. Il en est fait mention dans l'*Itinéraire de Bordeaux*.



Ruines du Cénacle et Mosquée où se trouverait, suivant une tradition des mahométans, le tombeau de David. — D'après Doussault.

20. *Du champ appelé en hébreu Acheldemach.*— Arculphe visitait souvent ce petit champ situé sur le mont Sion, du côté du midi, où se trouvent des amas de pierres et où la plupart des étrangers sont inhumés avec soin ; d'autres cependant, couverts de haillons ou de peaux, sont jetés là sans sépulture, et leurs corps en putréfaction gisent sur la surface de la terre (1).

21. *Des terres arides et rocailleuses depuis Jérusalem jusqu'à la cité de Samuel, et vers l'occident jusqu'à Césarée de Palestine.* — De Jérusalem, du côté du nord, jusqu'à la ville de Samuel que l'on appelle Ramatha (2), la terre est souvent aride et rocailleuse ; les vallées sont aussi incultes jusqu'à la région Thamnitique. Du côté de l'occident, au contraire, de Jérusalem et du mont Sion jusqu'à Césarée de Palestine, la qualité des terres est tout autre. Sauf quelques rares endroits arides, presque partout s'étendent de vastes champs égayés par des oliviers.

22. *Du mont des Oliviers.* — On ne trouve guère en fait d'arbres, nous a dit Arculphe, sur le mont des Oliviers, que des vignes et des oliviers ; on y voit aussi de riches moissons de froment et d'orge (3), car la terre n'y offre point de broussailles, mais rien que des herbes et des fleurs. Sa hauteur paraît à peu près la même que celle du mont Sion, quoique en mesurant géométriquement, le mont Sion semble petit et étroit en longueur et en largeur auprès du mont des Oliviers. Entre ces deux montagnes, du nord au midi, s'étend la vallée de Josaphat, dont nous avons déjà parlé.

(1) *Hakeldama*, ou le *champ du Sang*, parce que les principaux des prêtres l'achetèrent avec l'argent que leur avait rendu Judas. On nommait aussi cet endroit le *champ des Foulonniers*. C'est de là qu'on tira la terre qui fut transportée au *Campo-Santo* de Pise. On voit en cet endroit les restes d'un long bâtiment carré qui servait sans doute de cimetière.

(2) Une ville du nom de Ramatha ou Ramathem a certainement existé, non loin de Lydda, et près de la toparchie de Rama ; mais était-ce la ville de Samuel ? (Voy. sur ce sujet une savante dissertation dans les *Biblical Researches*, t III, p. 33 à 44.) Ce que dit Arculphe ou Adaman de Ramatha paraît avoir échappé à l'attention de M. Ed. Robinson.

(3) Ces observations sont confirmées par ce qui existe encore aujourd'hui.

23. *Du lieu de l'ascension du Seigneur, et de l'église qu'on y a construite.*— Le point le plus élevé du mont des Oliviers est celui d'où l'on dit que le Seigneur monta au ciel. On y a construit une grande église en rotonde, avec trois portiques cintrés, couverts en dessus. L'intérieur de cette église n'a ni toit



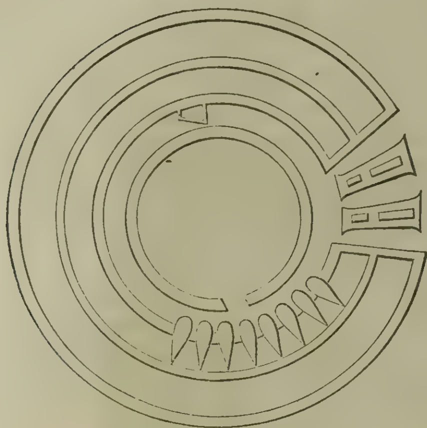
Gethsemani ou le jardin des Oliviers ; au fond la Porte Dorée (¹). — D'après Doussault.

(¹) D'après la tradition, c'est sous la porte Dorée (portes *oires* des croisés) que Jésus-Christ a passé lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Les piédroits des deux arcs de la porte et les archivoltes peuvent être hébraïques. La facade extérieure et les arcades sont certainement d'architecture romaine. On trouve, dans les illustrations de la Bible de Finden, une vue de l'intérieur de cette porte qui, suivant Bonomi et Catherwood, est aussi d'architecture romaine. Un chapiteau antique que l'on a encastré au sommet de la muraille et au-dessus du centre de la double porte, est d'apparence romaine des temps de la décadence.

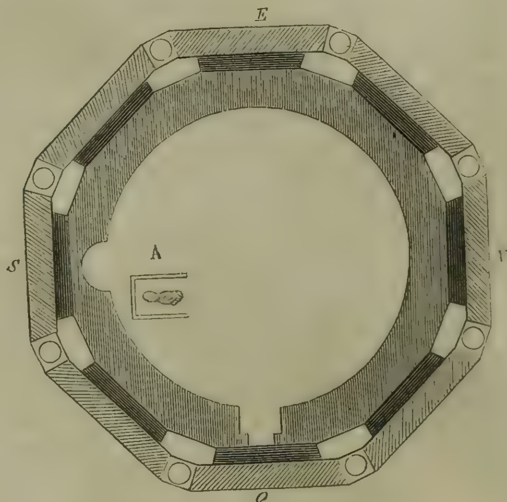
Les musulmans ont muré la porte Dorée parce que, suivant une prédiction très-répandue parmi eux, si les chrétiens s'emparent un jour de Jérusalem, ils entreront dans la ville par cette porte. Les croisés pénétrèrent dans la ville par une brèche ouverte à peu de distance.

Sur le plan de Jérusalem que donne Breydenbach, une inscription jointe au dessin de la porte Dorée indique qu'elle est murée, et que les Sarrasins ne pourraient la traverser ou la réparer sans mourir aussitôt. (Voy. plus loin une tradition rapportée par Benjamin de Tudèle au sujet de fouilles faites sur le mont Sion

ni voûte et reste ouvert sous le ciel nu ; à l'orient, il y a un autel couvert d'un petit toit. On n'a pas voûté l'intérieur de l'église, afin que de ce lieu, où se posèrent pour la dernière fois les pieds divins lorsque le Seigneur s'éleva au ciel sur une nuée, une voie toujours ouverte jusqu'au ciel y conduisît les prières des fidèles. Car lorsque l'on construisit cette église dont nous parlons, on ne put paver comme le



Plan de l'église de l'Ascension. — D'après un dessin tracé par Arculphe.



Plan de l'église de l'Ascension et empreinte du pied de Jésus-Christ. — D'après le R. P. F. Bernardino de Florence et le P. Eugène Roger (1).

reste de l'édifice l'endroit où s'étaient posés les pieds du Seigneur ; à mesure qu'on appliquait les marbres, la terre, impatiente de supporter quelque chose d'humain, les recrachait, si j'ose le dire, à la face des ouvriers. D'ailleurs, comme un enseignement immortel, la poussière conserve encore l'empreinte des pas divins (2), et bien que chaque jour la foi des visiteurs leur fasse enlever cette empreinte, elle reparaît sans cesse et la terre la conserve toujours. Cependant saint Arculphe, qui allait souvent dans ce lieu, nous a dit qu'on avait construit autour de ces divines empreintes un grand cercle d'airain dont il a mesuré la hauteur, et qu'au milieu de ce cercle on a ménagé une assez grande ouverture à travers laquelle on montre d'en haut l'empreinte des pieds du Seigneur parfaitement nette sur la poussière. Dans ce cercle, à la partie occidentale, est toujours une porte ouverte, afin qu'on puisse facilement arriver jusqu'à cette poussière sacrée et en prendre quelques parcelles dans ses mains. Le récit d'Arculphe sur ces empreintes divines est d'accord avec ce qu'ont écrit d'autres auteurs, que l'église n'a pu être protégée d'aucune voûte ni d'aucun toit afin que le ciel fût toujours à découvert aux yeux de ceux qui la visiteraient ; et il constate aussi que les pieds divins sont toujours marqués sur la poussière. Une lampe suspendue au-dessus du cercle, répand jour et nuit une magnifique clarté sur les empreintes divines. A la partie occiden-

(1) L'église de l'Ascension n'existe plus. « Au milieu d'une vaste cour, dit G. Robinson, s'élève une petite coupole de forme octogone en dehors et ronde à l'intérieur. Elle couvre en grande partie le roc où se trouve imprimée la forme d'un pied ou d'une sandale dont la pointe est tournée vers le nord. On dit que c'est l'empreinte du pied de notre Seigneur lorsqu'il monta au ciel. L'impératrice Hélène fit bâtir à cet endroit un monastère, qui a été dans la suite converti en mosquée; mais les bâtiments tombent aujourd'hui en ruine. » Les musulmans trouvent odieux et impie d'imaginer qu'un Dieu ait été supplicié comme un criminel : aussi prétendent-ils que c'est Judas qui a été crucifié, tandis que Jésus était enlevé vivant au ciel.

(2) « Le cadre indiqué par la lettre A est haut d'une palme ; au milieu on voit la très-sainte empreinte du pied de notre Seigneur. » (*Trattato delle piante e imagini de sacre edifizi di terra sancta*, dal R. P. F. Bernardino, Firenza, 1620; — *Voyage en terre sainte*, en 1636, par le père Eugène Roger, Paris, 1664.)

« Il y avait sur la montagne des Oliviers, dit Brocard, une pierre d'où l'on disait que Jésus était monté au ciel, et qui gardait les vestiges de ses pas; cette pierre est aujourd'hui tellement dérobée aux regards, qu'il faut se contenter de la toucher. Près de là, dans une chapelle, repose Pélagie, courtisane devenue sainte. Nul, dit-on, en état de péché mortel, ne peut passer entre sa tombe et le mur ; mais je ne sais, car plusieurs y passent, et je l'ai vu. »

tale de cette église en rotonde sont huit fenêtres élevées, fermées par des vitraux, et près de chacune de ces fenêtres brûlent à l'intérieur, suspendues à des cordes, autant de lampes placées de telle sorte que chacune ne soit ni plus haut ni plus bas, mais qu'elle semble adhérente à la fenêtre qui est à côté. La clarté de ces lampes est si grande que leur lumière, se répandant en abondance à travers le verre, illumine non-seulement la partie de la montagne située vers l'occident, près de la basilique en rotonde, mais encore les quelques degrés qui servent à monter de la vallée de Josaphat dans Jérusalem, et la majeure partie de cette ville qui se trouve placée vis-à-vis. L'éclat éblouissant de ces huit grandes lampes qui, la nuit, brillent du haut du lieu saint, d'où notre Seigneur monta au ciel, excite l'amour de Dieu dans le cœur des fidèles, comme nous dit Arculphe, et jette dans l'esprit une certaine frayeur et une grande componction.

Nous ne devons pas oublier non plus ce qu'à nos questions a souvent répondu Arculphe. Dans la fête solennelle de l'Ascension, tous les ans, vers midi, lorsqu'on a terminé le saint mystère de la messe, vient à souffler un vent si impétueux que l'on ne peut rester debout ni même assis dans l'église ou dans les lieux voisins, mais il faut rester le visage prosterné contre terre jusqu'à ce que cette terrible tempête soit passée. C'est ce vent épouvantable qui est cause qu'on ne peut construire de voûte au-dessus de l'empreinte des pieds du Seigneur, qui, comme nous l'avons dit, renfermée dans l'intérieur du cercle d'airain, est toujours exposée à l'air nu; car quand on veut essayer d'apporter quelques matériaux pour faire la voûte, ce vent divin accourt aussitôt les disperser. C'est là ce que nous a raconté Arculphe, qui, à l'heure même où cet ouragan a coutume de se déchaîner, était présent dans l'église du mont des Oliviers. Il a tracé sous nos yeux une image de cette église en rotonde et du cercle d'airain élevé au milieu.

Saint Arculphe nous a encore rapporté que dans la nuit de la fête de l'Ascension on a coutume d'ajouter dans l'église, à ces huit lampes qui brûlent sans cesse, un nombre presque infini d'autres lampes, de sorte que cette lumière terrible et admirable se répand en abondance par les vitraux des fenêtres. Le mont des Oliviers n'est pas seulement illuminé, mais paraît tout en feu, et la cité située non loin de là, dans le fond de la vallée, est éclairée tout entière.

24. *Du sépulcre de Lazare, de l'église qui y est construite, et du monastère situé auprès.*— Arculphe, visiteur des lieux saints, a été voir le petit champ de Béthanie, au milieu de la grande forêt des Oliviers. Dans ce champ est un grand monastère et une grande basilique, sur la grotte d'où le Seigneur fit sortir Lazare mort depuis quatre jours ([1]).

25. *De l'église située à droite de Béthanie.* — Il faut aussi dire quelques mots d'une autre église plus fréquentée, au midi de Béthanie ([2]), dans cet endroit du mont des Oliviers où, dit-on, notre Seigneur parla avec ses disciples. Examinons soigneusement avec lesquels de ses disciples, à quelle époque de sa vie eut lieu cette conversation du Sauveur, et ce qu'il a dit. Or, si nous ouvrons les trois évangélistes Matthieu, Marc et Luc, nous verrons clairement indiquée la matière que traita le Seigneur et le lieu où il était réuni avec les siens. Voici ce que dit Matthieu dans son Évangile sur la nature de cette conversation : « Comme il était assis sur le mont des Oliviers, ses disciples vinrent vers lui secrètement et lui dirent : Dis-nous quand ces choses arriveront, et quels seront les signes de ton arrivée et de la fin du monde? » Matthieu ne nous dit pas quels étaient ceux qui l'interrogeaient ainsi, mais Marc nous l'apprend : « Pierre et Jacques, et Jean et André, l'interrogeaient séparément. » Ce qu'il leur répond nous montre bien le sujet de cet entretien : « Prenez garde de vous laisser séduire, car beaucoup viendront en mon nom, disant : C'est moi qui suit le Christ. » Et tout ce qui suit sur les derniers temps et la fin du monde, que Matthieu nous a rapporté tout au long jusqu'à ce passage, où l'évangéliste nous indique clairement l'époque où eut lieu cette conversation : « Et il arriva, quand Jésus se fut ainsi entretenu avec ses disciples, qu'il leur dit : Vous savez que la pâque se fera dans deux jours et que le Fils de l'homme sera livré

([1]) Voy. p. 50.

([2]) Béthanie, sur le sommet oriental du mont des Oliviers, a été remplacée par le village actuel d'*El-Aazarieh*, dont le nom rappelle celui de Lazare. Jésus-Christ se retirait habituellement, le soir, au village de Béthanie, avec ses disciples, après avoir employé la journée à enseigner dans la ville et dans le temple.

pour être crucifié, etc. » Il est donc évident que ce fut la quatrième férie (mercredi), deux jours avant le premier jour des azymes qui est appelé la Pâque, que notre Seigneur eut ce long entretien avec quatre de ses disciples. Or, à l'endroit où ils causèrent ainsi, on a élevé une église d'une grande magnificence.



Entrée du sépulcre de Lazare ([1]). — D'après Doussault.

Que ces détails certains que nous vous donnons d'après le récit de saint Arculphe vous suffisent pour les lieux saints de la ville de Jérusalem, du mont Sion, du mont des Oliviers et de la vallée de Josaphat.

1. *De la position de la ville de Bethléem.* — En commençant ce second livre, nous devons dire quelques mots de la ville de Bethléem, dans laquelle notre Sauveur daigna naître de la sainte Vierge ([2]). Cette ville est remarquable, non pas tant par sa grandeur qui est fort médiocre, comme nous l'a dit Arculphe, que par sa renommée qui s'est étendue dans toutes les églises de l'univers. Elle est située sur la croupe de la montagne et entourée de vallées de tous côtés : cette croupe de montagne a environ mille pas de l'occident à l'orient. Sur le plateau supérieur, un petit mur sans tours, construit au sommet du mon-

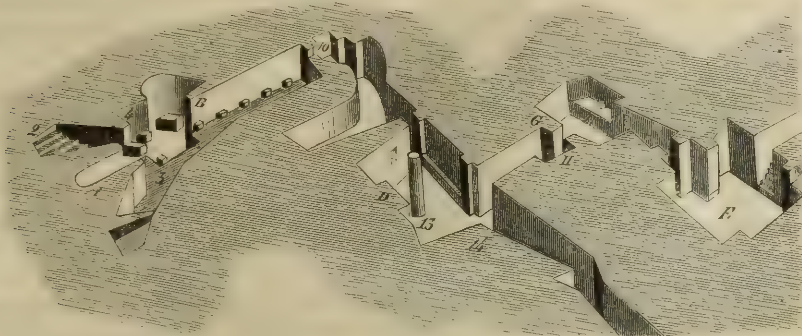
([1]) Voy. p. 49.

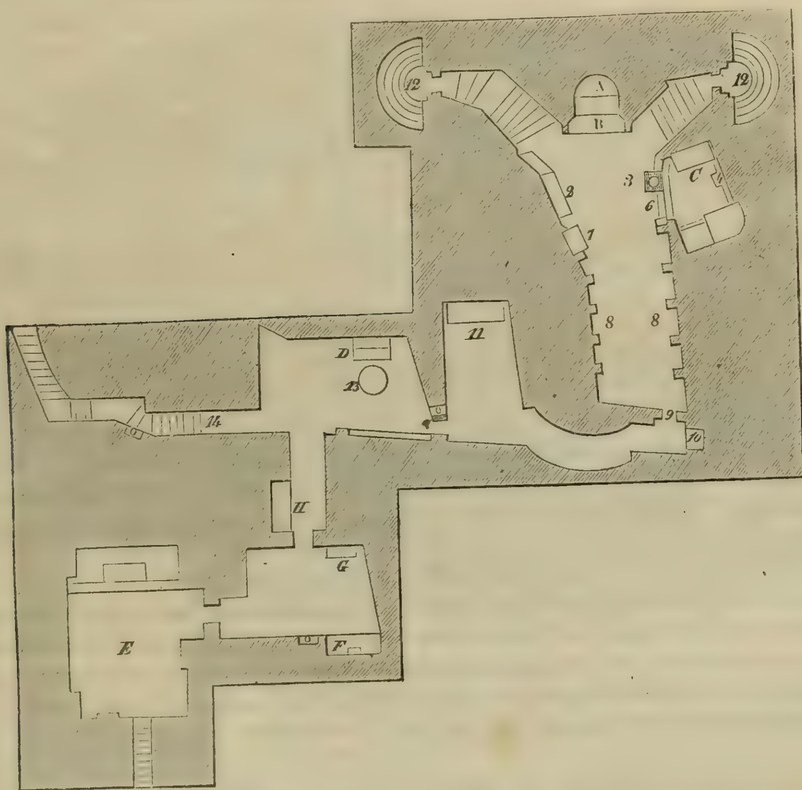
([2]) Bethléem est agréablement située, à deux heures de Jérusalem, au sud de la vallée de Zéphraïm, ou vallée des Géants, sur la pente d'une colline. C'est un gros village dont les maisons, solidement bâties, se groupent de la façon la plus pittoresque, et à l'extrémité duquel se montre la masse imposante de l'église et du couvent. Devant Beit-Lehm s'ouvre une vallée bien cultivée, et dont les champs en terrasse sont plantés de vignes, d'oliviers et de figuiers. Les habitants ne sont pas seulement agriculteurs, ils sculptent en bois d'olivier des crucifix, de petites imitations du saint sépulcre, de la crèche et d'autres lieux ou objets religieux, avec beaucoup d'art et de goût.

« Bethléem, dit Ed. Robinson, est honoré, dans l'Ancien Testament, comme lieu de la naissance et cité de David, et, dans le Nouveau Testament, comme le lieu de naissance du plus illustre descendant de David, du Christ, du sauveur du monde. Quelle influence puissante et salutaire s'est répandue de cette petite ville sur la race humaine, et pour la vie terrestre et pour l'éternité! Comment approcher de Bethléem sans une profonde émotion! »

Beth-lehem signifie, en hébreu, *maison de pain; Beit-lahme* signifie, en arabe, *maison de viande.*

ticule, domine les vallées qui l'entourent, et dans l'intérieur des murs s'étendent au loin les maisons des habitants.



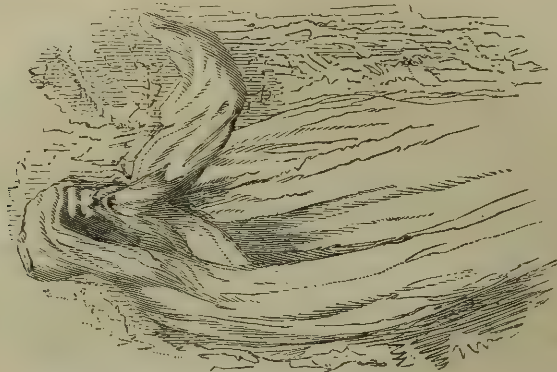


A, la place où naquit le Christ.— B, le saint *Præsepe*, ou sainte chapelle (la crèche ornée de marbre) : c'est sur la paroi septentrionale qu'est tracée l'effigie de saint Jérôme (voy. p. 52). — C, autel sur lequel étaient l'enfant Jésus et la Vierge lorsque les mages vinrent offrir leurs présents. — D, autel des Innocents. — E, chapelle où saint Jérôme traduisit la Bible. — F, sépulcre de saint Jérôme. — G, sépulcre de sainte Paule et de sainte Eustochie. — H, sépulcre de saint Eusèbe, disciple de saint Jérôme.

2, petit siége. — 3, colonne qui sert à soutenir la voûte. — 4, lieu où furent déposées les offrandes des mages. — 6, petits degrés de bois par lesquels on descend au saint *Præsepe*. — 7, banc de bois où les prêtres s'asseoient et se préparent avant de célébrer la messe. — 8, bancs en pierre de tuf sur lesquels on s'agenouille. — 9, porte. — 10, armoire où l'on dépose les objets du culte. — 11, chapelle dédiée à saint Joseph. — 12, escalier qui conduit à l'église supérieure. — 13, colonne servant à soutenir la voûte. — 14, escalier du couvent. — 0, 0, 0, lieux où sont des lampes toujours allumées.

(¹) *Trattato delle piante e imagini de sacri edifizi di terra santa*, etc., Firenza, 1620.

2. *Du lieu de la naissance du Seigneur.* — A l'extrémité de l'angle oriental de la ville est une demi-grotte naturelle, dont la partie intérieure, la plus reculée, est nommée le berceau de notre Seigneur; c'est là que sa mère le coucha après sa naissance (1). La partie qui se trouve à l'entrée, près du berceau,



Effigie de saint Jérôme sur le marbre de la crypte du saint *Præsepe* (2).

est le lieu même où il naquit. Cette grotte de Bethléem, berceau du Sauveur, a été en son honneur recouverte à l'intérieur d'un marbre précieux. Au-dessus de cette demi-grotte, sur une voûte de pierre, est construite une grande église en l'honneur de Notre-Dame, à l'endroit même où la tradition rapporte que naquit le Seigneur (3).

3. *De cette pierre, située hors des murs, sur laquelle on jeta l'eau qui servit à laver notre Seigneur après sa naisssance.* — Il faut aussi dire quelques mots de cette pierre située hors de l'enceinte de la ville, et sur laquelle on jeta du haut du mur l'eau qui servit à laver d'abord le corps du Seigneur. L'eau de ce bain sacré, en tombant du mur sur la pierre placée au-dessous, rencontra comme une cavité naturelle, et depuis le jour où cette cavité a été remplie jusqu'à nous, à travers le cours de beaucoup de siècles, elle est toujours également remplie d'une eau limpide, notre Sauveur faisant ainsi, le jour même de sa naissance, ce miracle célébré par le prophète : « Il fit sortir l'eau de la pierre, » et dont plus tard l'apôtre Paul disait : « Le Christ était la pierre. » Ce fut lui, en effet, qui, dans le désert, fit sortir pour son peuple altéré une eau consolatrice d'un rocher aride, et c'est encore ce même Dieu qui, par sa puissance et sa sagesse, fit sortir de l'eau de la pierre de Bethléem et conserve toujours cette cavité pleine d'une onde pure. Arculphe l'a vue de ses yeux et s'y est lavé le visage.

4. *De l'église où l'on voit le tombeau de David.* — J'interrogeai aussi notre voyageur sur le sépulcre du roi David, et il me répondit : « J'allais souvent vers le sépulcre où fut enterré le roi David; il est placé au milieu de l'église, sans aucun ornement qui le distingue, si ce n'est une petite pyramide de pierre et une lampe qui brûle au-dessus (4). Cette église est hors des murs de la ville, dans une vallée voisine, située à la partie nord du mont Bethléem. »

(1) Les habitants de Bethléem sont encore aujourd'hui dans l'usage de creuser des grottes pour leurs bestiaux ou pour eux-mêmes, dans la partie inférieure du roc, qui est poreux et friable; c'est, en hiver, un abri préférable aux pauvres constructions ordinaires du pays.

L'empereur Adrien avait fait bâtir sur la grotte même un temple dédié à Adonis, qui a servi à marquer dans les souvenirs l'emplacement du lieu où est né Jésus-Christ.

(2) Figure que l'on prétend formée naturellement par des veines noires sur une paroi en marbre blanc, à l'intérieur de la crèche. Suivant la tradition, le marbre avait conservé en quelque sorte l'empreinte de saint Jérôme, qui venait souvent embrasser ce marbre en versant des larmes.

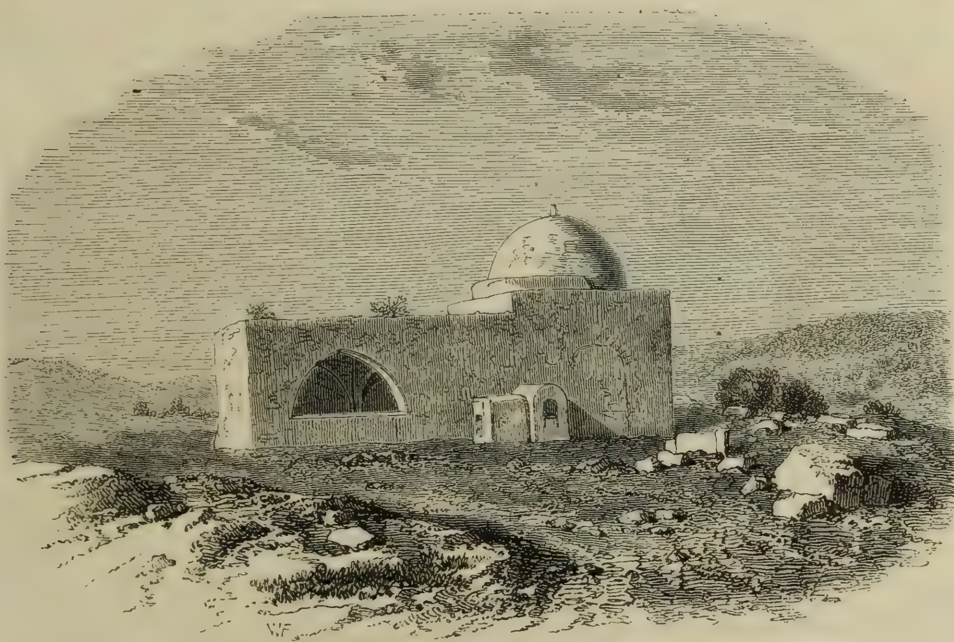
(3) Cette église, construite par sainte Hélène, a été très-fréquemment reproduite par la peinture et la gravure.

(4) Il est également fait mention de cette église et de ce tombeau du roi David à Bethléem dans l'*Itinéraire de Bordeaux* et dans l'*Itinéraire d'Antonin*. On a vu plus haut (p. 45, note 2) que, suivant une tradition des musulmans, ce serait une petite mosquée, bâtie au mont Sion, qui couvrirait le sépulcre du roi David. Enfin, de notre temps, un voyageur, M. de Saulcy,

5. *D'une autre église à l'intérieur de laquelle est le sépulcre de saint Jérôme.* — Arculphe nous dit encore, quand nous lui parlâmes du sépulcre de saint Jérôme : « J'ai vu ce sépulcre de saint Jérôme, sur lequel vous m'interrogez. Il est dans une autre église, hors de la même ville, dans la vallée qui avoisine la partie sud de la montagne. Ce sépulcre de saint Jérôme, fait dans le même genre que celui de David, n'a aucun ornement ([1]). »

6. *Des tombeaux des trois pasteurs qui, à la naissance du Seigneur, furent entourés d'une clarté céleste.* — Arculphe nous a aussi dit quelques mots des tombeaux des trois pasteurs qui, la nuit de la naissance du Christ, furent entourés d'une clarté céleste : « J'ai visité les tombeaux de ces trois pasteurs inhumés sous une large pierre, dans une église, à mille pas environ à l'est de Bethléem. Lorsque le Seigneur naquit dans ce lieu, près du parc de leurs troupeaux, une lumière angélique les entoura, et aujourd'hui, en cet endroit, on a construit une église qui contient les sépulcres de ces trois pasteurs. »

7. *Du sépulcre de Rachel.* — La Genèse rapporte que Rachel fut aussi ensevelie à Effrata, c'est-à-dire dans le pays de Bethléem, et le *Livre des lieux (Locorum Liber)* rapporte aussi qu'elle fut enterrée



Tombeau de Rachel. — D'après Doussault.

croit avoir découvert le sarcophage de David dans le magnifique monument funèbre qui est situé à 500 mètres des murailles de Jérusalem, sur la route de Naplouse, et qu'une tradition constante désigne sous le nom de *tombeau des rois.* On voit au Musée du Louvre, dans une petite chambre de la galerie grecque, ce sépulcre, rapporté par M. de Saulcy, mais que son inscription désigne seulement comme le tombeau d'un roi de Juda. C'est un monument fort simple, très-peu élevé, dont le couvercle arrondi est entièrement sculpté; le feuillage domine parmi les ornements. Nous devons dire qu'on a généralement accueilli avec incrédulité la supposition de M. de Saulcy. (Voy. le *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 219 à 281.)

([1]) Saint Jérôme vint habiter avec les moines du couvent de Bethléem, vers l'an 384, et il y resta jusqu'à ce qu'il fut chassé de cet asile par les hérétiques, peu de temps avant sa mort (420). Une noble dame romaine, convertie, et liée d'amitié avec lui, Paula, s'était aussi retirée à Bethléem, où elle fonda trois couvents pour des religieux et un pour des religieuses.

Dans ses Épîtres, saint Jérôme parle de la multitude de religieux, de moines, d'ermites qui, au quatrième siècle, couvraient la Palestine, et surtout Jérusalem et ses environs. Des pèlerins des deux sexes, de tout rang, de toute nationalité, abordaient incessamment en Palestine. Tous n'étaient pas apparemment animés par des sentiments dignes du but qu'ils semblaient se proposer. Parmi ce grand nombre d'étrangers de tous les pays, il y en avait beaucoup dont la vie était loin

dans ce pays, près de la route. J'interrogeai Arculphe sur cette route, et il me répondit : « Il existe une voie royale ([1]) qui mène de Jérusalem, vers le midi, à Chébron (Hébron) ; Bethléem est située près de cette voie, à l'orient, à environ six milles de Jérusalem. Le sépulcre de Rachel est à l'extrémité occidentale de cette voie, c'est-à-dire à main droite quand on va à Chébron. Il est d'une grossière construction, sans ornement, couvert seulement d'une pyramide de pierre ([2]). On y voit encore aujourd'hui son nom écrit tel que le fit inscrire son mari Jacob. »

8. *De Chébron.* — Chébron (Hébron), appelée aussi Mambré, jadis métropole des Philistins et demeure des géants, où David régna sept ans, n'est plus maintenant, au rapport d'Arculphe, entourée de murs ; elle offre seulement les vestiges de ruines d'une antique cité, et l'on y trouve à peine de viles cabanes, les unes en dedans, les autres en dehors de ces restes de murs, dans la plaine qui les entoure ; c'est dans ces cabanes que se retirent les habitants ([3]).

9. *De la vallée de Mambré.* — A l'orient de Chébron, on trouve une double caverne en face de Mambré, qu'Abraham acheta d'Effron l'Héthéen pour y construire un double sépulcre.

10. *Des sépulcres des quatre patriarches.* — Dans cette vallée, saint Arculphe visita le lieu des sépulcres d'Arbée, c'est-à-dire des quatre patriarches Abraham, Isaac, Jacob et Adam, le premier homme ([4]).

d'être édifiante. Saint Jérôme élève à ce sujet des plaintes très-significatives, et cherche à réprimer cette sorte d'épidémie chrétienne, en montrant qu'on peut faire son salut tout aussi bien sans sortir de chez soi qu'en traversant les mers, et qu'une visite aux lieux saints ne sert qu'à peu de chose, si l'on n'observe pas avant tout avec scrupule la loi de Dieu. « Les portes du ciel, dit-il, sont tout aussi largement ouvertes aux Bretons, dans leur patrie, qu'à ceux qui viennent à Jérusalem. » Grégoire de Nysse tient le même langage.

([1]) *Via regia;* c'est le terme dont on se servait au moyen âge pour désigner les *voies romaines.*

([2]) Sur la route de Jérusalem à Bethléem, vis-à-vis les ruines d'un aqueduc, on voit un *ouały* musulman en grande vénération parmi tous les habitants du pays, chrétiens, musulmans et juifs ; c'est le tombeau de Rachel. Nous lisons dans la *Genèse* que Rachel mourut sur la route de Beit-Lehm. « Ainsi mourut Rachel ; elle fut ensevelie sur le chemin d'Éphrate, qui est Beit-Lehm. Jacob érigea une stèle sur sa sépulture, qui est encore jusqu'à ce jour la stèle de la sépulture de Rachel. » (*Gen.*, XXV, 19 et 20.)

Les Arabes appellent le tombeau de Rachel *Kubbet-Râhil.* Sa forme a changé plusieurs fois pendant le cours des siècles ; mais les expressions de la *Genèse* sont tellement précises, et la tradition s'est montrée si continue et si constante, qu'il n'est guère possible de douter que le lieu lui-même ne soit bien véritablement l'endroit où Rachel a été ensevelie. Le petit édifice actuel, blanchi à la chaux, est très-moderne.

([3]) Hébron est l'une des plus anciennes villes citées dans les Écritures (*Genèse*, XIII, 8) ; elle a été le séjour d'Abraham et des autres patriarches. David y établit sa résidence royale pendant sept ans, comme le dit Arculphe, et sans doute il y composa un grand nombre de ses psaumes. On voit encore l'étang d'Hébron, sur lequel le saint roi fit pendre les meurtriers de son rival Ishbosheth.

Cette ville est située dans une vallée profonde couverte de vignes dans sa partie la plus large, mais de plus en plus étroite à mesure qu'elle approche d'Hébron, qui se trouve ainsi comme resserrée entre deux hautes rangées de collines. Les maisons ne sont pas entourées de murailles ; mais il y a des portes à l'entrée de quelques-unes des rues du côté de la campagne, comme à Bethléem.

On montre à Hébron la terre rouge qui servit, dit-on, à pétrir le corps du premier homme, l'endroit où Caïn tua son frère, la tombe d'Abner et celle de Jessé ; mais ces traditions ne reposent sur aucun fondement solide.

Aujourd'hui cette petite ville est dans une situation prospère ; Ed. Robinson y visita une grande tannerie de peaux de chèvres et une verrerie où l'on fabriquait surtout de petites lampes et des bracelets. Le marché public abondait en fruits excellents, surtout en beaux raisins et en oranges de Jaffa.

([4]) La mosquée d'Hébron, dont le mur extérieur paraît être très-ancien, renferme, d'après la tradition, le sépulcre d'Abraham, des autres patriarches et de leurs femmes. Cet édifice repose sur la pente d'une colline. Les tombeaux ou cénotaphes, très-ornés, ont été construits par les mahométans ; mais on prétend que les restes des patriarches sont dans une caverne qui est au-dessous.

Les seuls Européens qui soient parvenus à entrer dans cette mosquée sont l'Espagnol Badia, connu sous le nom d'Ali-Bey, et Giovanni Finati, serviteur italien de Bankes ; peut-être faut-il ajouter Monro. Ali-Bey rapporte que les sépulcres des patriarches sont couverts de riches tapis en soie verte couverte de broderies d'or, et ceux de leurs femmes en soie rouge également brodée d'or. Il y avait neuf tapis sur le seul tombeau d'Abraham. Ce sont les sultans de Constantinople qui, de temps à autre, envoient ces tissus et ceux qui ornent les murailles. (*Voyages d'Ali-Bey*, II, p. 233.) Le docteur Lœwe décrit aussi la mosquée et la caverne (*Allgem. Zeitung des Judenthums*, 1839).

D'après l'historien Josephe, les tombeaux des patriarches, à Hébron, étaient de son temps en marbre et travaillés avec

Leurs pieds, au lieu d'être tournés vers l'orient, comme c'est la coutume dans les autres pays, le sont vers le midi, et leurs têtes regardent le nord. Le lieu des sépulcres est entouré d'un petit mur carré. Adam, le premier homme, à qui Dieu, son créateur, dit aussitôt après son péché : « Tu es de terre et tu iras dans la terre, » est séparé des trois autres. Son corps est placé vers l'extrémité nord de ce mur triangulaire, non pas dans un sépulcre de pierre taillé dans le roc, comme les autres de sa race, mais dans la terre même, et poussière il repose dans la poussière, en attendant la résurrection avec tous ses descendants. C'est ainsi que s'est accomplie la sentence divine prononcée contre lui. Comme notre premier père, les trois autres patriarches sont couverts d'une vile poussière : leurs quatre sépulcres ont seulement de petits dômes arrondis dans une seule pierre, comme ceux d'une basilique, et précisément de la longueur et de la largeur de chaque sépulcre. Les trois sépulcres d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, voisins les uns des autres, sont couverts, comme nous l'avons dit, de dômes faits en pierre dure ; mais le sépulcre d'Adam a un dôme d'une couleur plus sombre et d'un moindre travail. Arculphe vit aussi là trois dômes plus petits et plus modestes sous lesquels reposent Sara, Rébecca et Lia. Ce champ sépulcral des patriarches est à environ un stade, vers l'orient, de l'antique cité de Chébron. Cette ville, fondée, dit-on, non-seulement la première de la Palestine, mais encore avant toutes celles de l'Égypte, n'offre plus aujourd'hui que de misérables ruines. Mais en voilà assez sur les sépulcres des patriarches.

11. *De la montagne et du chêne de Mambré.* — La colline de Mambré, située à mille pas vers le nord des sépulcres que nous venons de décrire, est couverte d'herbes et de fleurs et regarde Chébron qui lui est opposée au midi. Sur le plateau supérieur de ce monticule, appelé Mambré, est une plaine vers la partie nord de laquelle est construite une grande église de pierre, et, à droite, entre deux murs de cette grande basilique, s'élève, ô merveille ! le chêne de Mambré, nommé aussi le chêne d'Abraham parce que ce fut sous son ombrage que le patriarche donna autrefois l'hospitalité à des anges (1). Saint Jérôme raconte que ce chêne subsista depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Constantin ; et il ne dit pas que même alors il n'existait plus, parce qu'en effet s'il n'était plus entier comme auparavant, il en restait cependant encore quelque partie ; et encore maintenant, comme nous le dit Arculphe, qui l'a vu de ses propres yeux, il en reste un tronc sans vie protégé par le toit de l'église, et qui peut à peine être embrassé par deux hommes (2). De ce tronc lacéré de tous côtés par les haches on envoie des parcelles dans les divers lieux du globe, à cause de la vénération qu'on a pour ce chêne, en souvenir de l'entretien mémorable que le patriarche Abraham y eut avec les anges. Dans l'enceinte de cette église, construite en cet endroit à cause de la sainteté du lieu, sont les demeures de quelques religieux. Mais laissons là Mambré et avançons.

art. Eusèbe et Jérôme en font mention. Le pèlerin de Bordeaux dit que l'édifice était de forme carrée et construit en pierres d'une admirable beauté. Antonin, martyr, décrit cet édifice comme une basilique. (Voy. plus loin ce que Willibald dit du château d'Afranie.)

A la gauche de la principale entrée de la mosquée, il y a un petit trou percé dans la muraille massive, et, à certains temps, on permet aux juifs d'y regarder. Ordinairement ce trou est fermé intérieurement par une petite planche. M. Edwards Robinson vit quelques juives espagnoles qui priaient près de ce trou.

(1) A une heure d'Hébron, à cinq minutes d'un petit sentier qui mène à Tekua, sont les fondations d'un grand édifice, elles paraissent extrêmement anciennes. Les juifs d'Hébron appellent cette ruine la *maison d'Abraham*, et prétendent qu'elles marquent la place de murailles élevées jadis autour du lieu où étaient la tente et le térébinthe d'Abraham

C'est à ces ruines que paraît se rapporter le passage d'Arculphe.

Constantin avait, en effet, fait élever une église sur la place supposée du térébinthe d'Abraham

Suivant l'*Itinéraire de Bordeaux*, cette église n'avait été qu'à deux milles romains de Jérusalem; mais Josephe place le térébinthe de Mambré à six stades d'Hébron.

A quelque distance est la mosquée en ruines appelée *Neby-Yûnas* (prophète Jonas).

(2) Près d'une source ou puits, au milieu d'un champ voisin d'Hébron, est un vieux chêne d'une grande beauté entouré de verdure. La circonférence du tronc, à sa partie inférieure, est d'environ 22 pieds. A peu de hauteur, il se divise en trois grosses branches, dont l'une, plus haut encore, se subdivise en deux. Les branches s'étendent, à partir du tronc, jusqu'à 49 pieds (anglais), ce qui donne à l'ensemble du feuillage un diamètre de 99 pieds. Jean Maundeville parle d'un arbre remarquable près d'Hébron, et qui était vert du temps d'Abraham, mais qui se dessécha lors du crucifiement de notre Seigneur, de même que tous les arbres de la terre qui existaient alors. Belon paraît le citer comme un térébinthe, au seizième siècle. Toutefois l'arbre d'Abraham devait être plus près de Jérusalem. (Voy. E. Robinson, *Biblical Researches*, Ier, 315; II, 430-462.)

12. *De ce bois de pins d'où l'on transporte à dos de chameau du bois pour le chauffage à Jérusalem.* — A la sortie de Chébron, dans la plaine située vers le nord, non loin du bord de la route à gauche, est un petit mont couvert de pins, à trois milles de Chébron. De ce bois on transporte à dos de chameau, jusqu'à Jérusalem, des pins pour le chauffage; à dos de chameau, car dans toute la Judée, comme nous l'a dit Arculphe, on ne voit que très-peu de chariots ou de charrettes.

13. *De Jéricho.* — Saint Arculphe a visité l'endroit où fut la ville de Jéricho [1], détruite par Josué après le passage du Jourdain et la défaite et la mort du roi. Cette ville fut rebâtie par Oza de Béthel, de la tribu d'Éphraïm, et notre Sauveur daigna souvent la visiter. A l'époque où les Romains assiégeaient Jérusalem, elle fut prise et détruite à cause de la perfidie de ses habitants ; on la reconstruisit une troisième fois, et, après un long temps, elle fut de nouveau renversée ; aujourd'hui on en voit encore quelques ruines. Chose étonnante, la maison de Rahab reste seule après ces trois destructions : c'est la femme qui cacha dans son grenier, sous de la paille de lin, les deux envoyés de Jésu-ben-Nun (Josué, fils de Nun). Maintenant les murs de pierre de sa maison sont encore debout sans toit. Sur l'emplacement de la ville on ne voit aucune habitation, aucune maison, et tout est couvert de vignes et de moissons. Entre ces ruines et le fleuve du Jourdain sont des bois de palmiers, et au milieu de petits champs sur lesquels sont construites un nombre presque innombrable de cabanes habitées par la misérable race des Chananéens [3].

Palmier de Judée. — Médaille romaine [2].

14. *De Galgala.* — Arculphe a vu une grande église construite à Galgala, dans ce lieu où les fils d'Israël, après avoir passé le Jourdain, firent leur première station dans la terre de Chanaan [4].

(¹) En venant de Jérusalem, on trouve à l'entrée de la plaine de Jéricho une montagne très-haute, sur laquelle le démon transporta Jésus-Christ. Ce fut aussi dans les déserts de cette montagne que Jésus-Christ fit un jeûne de quarante jours. C'est pourquoi on l'a appelée la *Quarantiana* ou le mont de la Quarantaine.

Un pauvre village, nommé Richa, occupe aujourd'hui le site de Jéricho.

A quelque distance, ou sur l'emplacement même des ruines de l'ancienne Jéricho, on trouve un château et un village que les Arabes appellent *Riha* (altération d'*Eriha*, où l'on entrevoit le nom primitif de la ville détruite par Josué). C'est un misérable village grossièrement bâti avec les ruines anciennes, et habité par des Bédouins indolents, vicieux et méprisés. Le climat de Jéricho est d'une chaleur intolérable, et les voyageurs sont exposés à des fièvres dangereuses s'ils y prolongent leur séjour.

Josèphe parle plusieurs fois de la fertilité des environs de l'ancienne Jéricho : « Les champs qu'arrose la fontaine sont, dit-il, couverts de beaux jardins et de bosquets de palmiers de différentes espèces. » Les Écritures appellent Jéricho la cité des palmiers. Ce pays produisait aussi du miel, de l'opobalsame *(Zakkoum*, ou *Agnus angustifolius* Linn.), le copher du Cantique des cantiques (cyprès, ou *al-Henna)*, le myrobolan, le sycomore, et le plupart des arbres à fruits connus.

Au dix-septième siècle, les bosquets de palmiers existaient encore. En 1838, E. Robinson n'a vu qu'un seul palmier dans la plaine de Jéricho. Le sol pourrait redevenir fertile. L'indolence des habitants paraît être la principale cause de sa stérilité.

Le château ou tour carrée de Jéricho passait pour avoir été la maison de Zacchée.

La maison de Rahab était supposée exister alors près de la fontaine; peut-être ses restes sont-ils confondus parmi quelques ruines d'arches et quelques fondations qui existent encore près de là.

On trouve d'autres fondations anciennes, qui ne sont peut-être que celles de la ville d'Hérode, au pied d'une montagne, au sud de la route de Jérusalem, à cinq heures de cette dernière ville.

Suivant l'*Itinéraire de Bordeaux*, la vieille ville de Jéricho était située à 1 500 pas de la fontaine d'Élisée.

(²) La Judée, assise sous un palmier, pleure sa liberté; l'empereur Vespasien est debout, de l'autre côté de l'arbre.

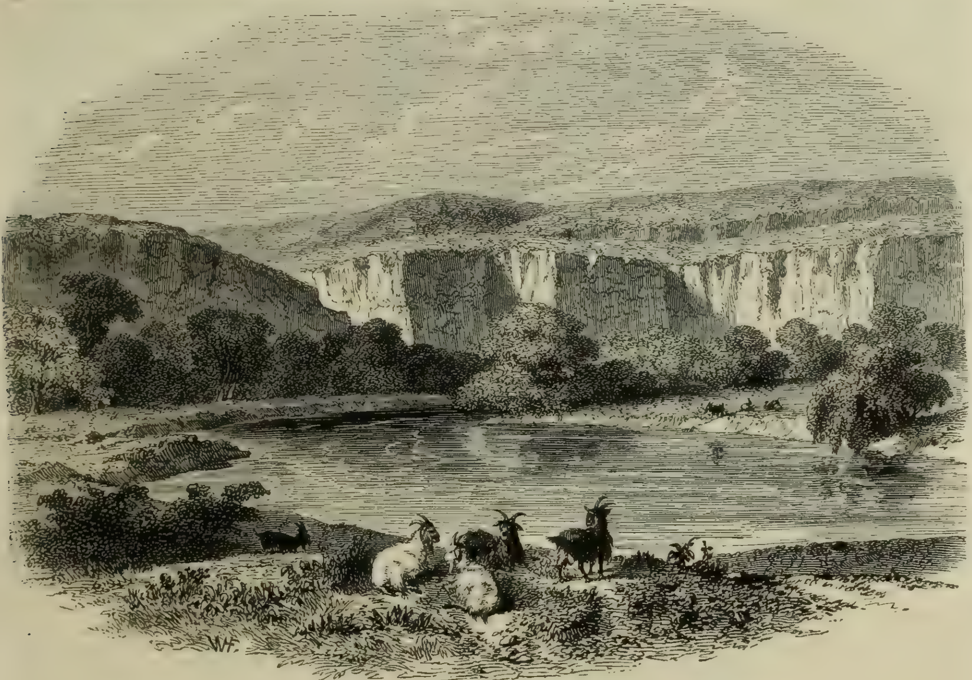
(³) Probablement les misérables nomades de Ghôr.

(⁴) Suivant Brocard et Rudolphe de Suchem, Galgal ou Gilgal était situé à l'ouest de Jéricho, près du mont de la Quarantaine. E. Robinson indique quelques ruines, à une heure du village de Kusr-Hajla, comme pouvant être en partie celles de ce Gilgal dont Eusèbe et Jérôme avaient fait mention avant Arculphe et Willibald, et qui avait été situé à 2 milles de Jéricho et 5 milles du Jourdain.

L'église dont parle Arculphe fut sans doute détruite avant les croisades. (Voy. un autre passage des *Biblical Researches*, t. II, p. 287.) Les pèlerins croient généralement que le passage des Israélites a eu lieu près de l'endroit où ils se baignent ou peu au-dessous.

15. *Des douze pierres que les fils d'Israël, après le passage du Jourdain, tirèrent du lit desséché.* — Dans cette église, saint Arculphe vit les douze pierres dont parla le Seigneur à Josué après le passage du Jourdain : « Choisis douze hommes, un dans chaque tribu, et commande-leur de prendre dans le lit du Jourdain, à l'endroit où posèrent les pieds des prêtres, douze grosses pierres, que vous placerez au lieu où vous fixerez vos tentes cette nuit. » Arculphe, disais-je, les a vues ; elles sont encore grossières et non travaillées ; il y en a six à droite sur le pavé de l'église, et autant dans la partie nord : deux jeunes gens vigoureux d'aujourd'hui pourraient à peine en soulever une seule. L'une d'elles, par je ne sais quel accident, fut brisée ; mais ses deux morceaux ont été réunis par un ouvrier au moyen d'une barre de fer. Galgala, où est fondée cette église, est située dans le territoire de la tribu de Juda, en deçà du Jourdain, à l'est de l'antique Jéricho dont elle est éloignée d'environ cinq milles. Le tabernacle y resta quelque temps, et l'église a été construite au lieu où l'on déposa les douze pierres ; les habitants de ce pays l'ont en grand honneur (1).

16. *Du lieu où le Seigneur fut baptisé par Jean.* — Le lieu sacré et vénérable où le Seigneur fut baptisé par Jean est toujours couvert par les eaux du Jourdain (2) ; et comme le raconte Árculphe, qui avait



Les bords du Jourdain. — D'après Roberts.

(1) Rudolphe de Suchem fait aussi mention de ces douze pierres dans le quatorzième siècle. Plusieurs voyageurs modernes, Irby, Mangles, Buckingham, pensent que l'on pourrait découvrir ces pierres près du gué passé par les Israélites et à quelque distance au-dessus de Jéricho. E. Robinson doute que l'on réussisse dans cette recherche. L'Écriture (Jos., III, 16) ne donne qu'une indication vague, et certainement les Israélites, dont la troupe s'élevait à plus de deux millions d'individus, ne traversèrent point le Jourdain en un seul endroit.

(2) Selon la tradition, le lieu où Jésus-Christ reçut le baptême est sur la rive droite du Jourdain, à un coude du fleuve, et à environ une heure de marche de la mer Morte. Les Grecs croient que le baptême eut lieu à quelques milles plus loin, au sud, et c'est en ce dernier endroit que chaque année, à Pâques, plusieurs milliers de pèlerins du rite grec viennent se baigner dans le Jourdain, sous la protection d'une force militaire considérable, comme jadis. (Voyez la relation de Willibald.)

« Rien de plus riant que cette rive, qui est plantée d'arbres magnifiques, parmi lesquels se trouve un peuplier, dont les fleurs en chaton sont d'une belle couleur purpurine. Les grands arbres bordent immédiatement le rivage, qui est formé par une jolie prairie couverte de fleurs et plantée de saules. La berge est à pic et s'élève de 2 à 3 mètres au-dessus de l'eau. Il est difficile de rencontrer un site plus pittoresque et une végétation plus luxuriante. » (De Saulcy.)

« Le Jourdain paraît avoir une double rive, dit M. G. Robinson. Les bords inférieurs s'élevaient, au 17 août 1830, de 6 à

souvent traversé le fleuve de l'une à l'autre rive, on a planté une grande croix de bois dans ce lieu, et l'eau y arrive jusqu'au cou d'un homme de grande taille, ou, dans les temps de grande sécheresse, jusqu'à la poitrine (1); lorsque les eaux sont grosses la croix tout entière est cachée. Le lieu où est cette croix, et où notre Seigneur fut baptisé, est en dehors du lit du fleuve ; et, de cet endroit, un homme vigoureux peut jeter avec la fronde une pierre sur l'autre rive, du côté de l'Arabie. De cette croix à la terre ferme, on a construit un pont soutenu par des arches ; ce pont, fait en pente, sert à descendre jusqu'à la croix, puis à remonter. A l'extrémité du fleuve est une petite église carrée, à l'endroit où l'on garda, dit-on, les vêtements du Seigneur pendant qu'on le baptisait. Cette église, soutenue au-dessus de l'eau par quatre piliers de pierre, est inhabitable parce que l'eau y entre de tous côtés : elle est protégée par un toit et soutenue, comme nous l'avons dit, par des piliers et des arches. Elle est construite dans la partie basse de la vallée, à travers laquelle coule le fleuve du Jourdain; dans la partie haute est un grand monastère édifié sur le plateau de la montagne, en face l'église qu'il domine. Là aussi est une église carrée en pierres, entourée par le mur même du monastère et dédiée à saint Jean-Baptiste.

17. *De la couleur du Jourdain.* — La couleur du Jourdain, comme nous l'a raconté Arculfe, est pareille à celle d'un lac blanchâtre (2) ; et, lorsqu'il entre dans la mer Morte (3), on suit facilement sa trace, au moyen de cette couleur, pendant assez longtemps.

18. *De la mer Morte* (4). — Dans les grandes tempêtes, la mer Morte, en brisant ses flots sur le

8 pieds au-dessus de son niveau ; les rives supérieures sont à quelque distance des rives inférieures. L'espace qui les sépare est couvert de tamarins, de saules, d'oliviers sauvages et autres arbustes qui y croissent naturellement. Ce fourré épais est le repaire de plusieurs espèces d'animaux sauvages. »

(1) Au siècle suivant, cet endroit était à sec. (Voy. WILLIBALD.)

(2) Cette observation est confirmée par les voyageurs modernes. A l'endroit du baptême de Jésus-Christ, l'eau, dit Georges Robinson, est plutôt chaude que froide, et d'un blanc de soufre.

(3) Le Jourdain se jette dans la mer Morte avec une grande impétuosité ; le docteur Shaw calcule qu'il y porte chaque jour 6 000 000 tonnes d'eau. On ignore par où disparaît le trop-plein du lac ; ce doit être en grande partie par l'évaporation.

(4) Arculphe ne fait point ce sombre et effrayant tableau de la mer Morte que l'on retrouve si souvent dans les récits des voyageurs modernes. Il se produit de nos jours une sorte de réaction qui tendrait presque à nous transformer la mer Morte en un petit Éden.

« Du haut de la montagne, dit M. de Saulcy, cette mer étrange, à laquelle tous les écrivains attribuent l'aspect le plus sinistre, nous avait paru un lac splendide, étincelant de lumière, et dont les flots bleus venaient se briser doucement sur le gravier de la plage unie..... Allions-nous acquérir la certitude que rien ne vit au bord de la mer Morte, ainsi qu'on l'a tant de fois répété? C'est le contraire qui nous est démontré : à l'instant même où nous atteignons le rivage, une volée de canards fuit devant nous, s'abat hors de portée sur les flots, se joue et plonge gaiement. Aux premiers pas que nous faisons, de beaux insectes se montrent à nous sur le gravier ; des corneilles volent et crient sur les flancs déchirés de la falaise immense qui domine le lac. Où sont donc ces miasmes méphitiques qui donnent la mort à tout ce qui n'en fuit pas l'atteinte? Où? dans les écrits des poëtes qui ont emphatiquement raconté ce qu'ils n'ont pas vu. Il n'y a pas cinq minutes que nous foulons la plage de la mer Morte, et déjà presque tout ce qu'on en a dit est rentré, pour nous, dans le domaine de la fable. » (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte,* t. I, p. 153 et 154.)

Volney avait déjà dit de cette mer : « Il est faux que son air soit empesté au point que les oiseaux ne puissent le traverser impunément. Il n'est pas rare de voir des hirondelles voler à sa surface pour y prendre l'eau nécessaire à bâtir leurs nids. »

M. Georges Robinson ne réhabilite la mer Morte qu'à demi : « Ce désert de sable et d'eau où règne un silence solennel, dit-il, présente dans son ensemble un aspect sombre et triste qui affaisse l'âme. Toutefois il est nécessaire de dire que beaucoup dépend de l'état de l'atmosphère et de l'heure à laquelle on visite ces lieux. Par exemple, lorsque nous vîmes le lac, une brise de sud en ridait légèrement la face, et le ciel était sans nuage. L'immobilité de la mer Morte est due en partie à la profondeur du bassin où le lac est encaissé et qui l'abrite contre la violence du vent, et en partie à la pesanteur de ses eaux, qui tiennent en dissolution une quantité de sel égale au quart de leur poids. »

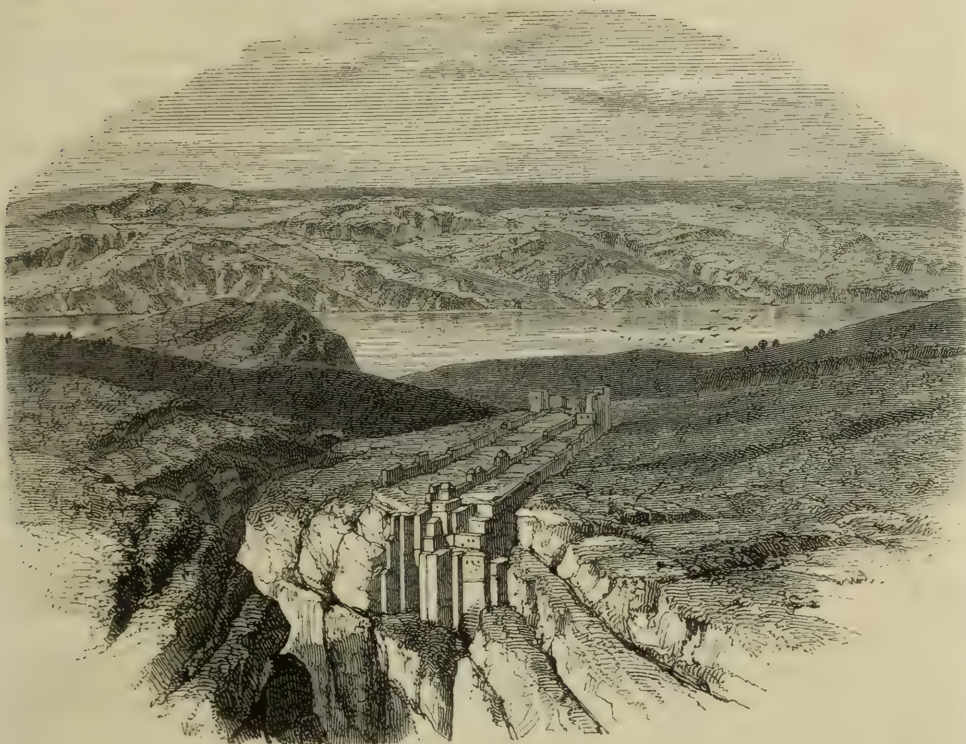
« Il est faux, ajoute ce voyageur, que les exhalaisons qui s'élèvent du sein du lac asphaltique soient empestées au point de donner la mort à ceux qui essayeraient de voler au-dessus. »

G. Robinson et ses compagnons se baignèrent dans la mer Morte et y nagèrent comme dans toute autre mer, seulement avec un peu plus de facilité.

L'historien Josephe rapporte que Vespasien ayant fait jeter dans la mer Morte des hommes les mains liées sur le dos, ces hommes ne périrent point.

On lira avec intérêt, sur ce sujet, les deux ouvrages suivants : *Official report of the United States expedition to ex-*

rivage, y dépose une grande quantité de sel; ce sel se dessèche suffisamment à l'ardeur du soleil, et fournit un grand profit, non-seulement aux voisins, mais encore aux nations plus éloignées. Le sel se produit autrement dans la montagne de la Sicile. Les pierres de cette montagne, chassées de la terre, forment un sel naturel que l'on nomme proprement sel terrestre. Il y a donc une différence entre le sel marin et le sel terrestre; d'où le Seigneur dit dans l'Évangile à ses apôtres : « Vous êtes le sel terrestre, etc. » C'est saint Arculphe qui nous a parlé de ce sel terrestre que produit la montagne de la Sicile, parce que, pendant les quelques jours qu'il passa en Sicile, il le vit, le toucha et le goûta, et reconnut que c'était de véritable sel. Il nous en a dit autant du sel de la mer Morte [1], qu'il éprouva



La mer Morte. — D'après Roberts.

plore the dead sea and the river Jordan, by lieut. W. F. Lynch, U. S. N. — *Narrative of the United States expedition*, etc., par le même, 1 vol. grand in-8, 2e édit.; Baltimore, 1852, in-4o.

Le rapport du lieutenant Lynch a été imprimé par ordre du sénat des États-Unis en 1849.

L'expédition partit de New-York pour Smyrne le 26 novembre 1847. Sur le navire qui la transportait étaient deux bateaux métalliques. Elle arriva le 27 mars à Beyrouth, sur la côte de Syrie. On porta les bateaux de métal à dos d'hommes et de chameaux. Au milieu de difficultés et de dangers sans nombre, les voyageurs parvinrent à suivre le cours du Jourdain et à explorer la mer Morte. Des cartes très-détaillées sont jointes au rapport. Le lieutenant Lynch dit qu'il y a des instants où l'aspect de la mer est si sombre et l'évaporation de ses eaux si épaisse, qu'il croyait voir de la fumée s'échappant d'un foyer de soufre. Il compare la mer Morte à un chaudron où le métal serait en fusion, quoique immobile.

[1] M. de Saulcy convient de ce goût salé : « Je ne crois pas qu'il existe au monde une eau plus effroyablement mauvaise, toute claire et toute limpide qu'elle est. Au premier moment on lui trouve la saveur de l'eau de mer ordinaire; mais en moins d'une seconde cette eau agit sur les lèvres, sur la langue et sur le palais, et il n'est pas possible de ne pas la rejeter aussitôt, avec un soulèvement de cœur. C'est un mélange de sel, de coloquinte et d'huile, qui jouit en outre de la propriété de faire éprouver une sensation de brûlure bien caractérisée. On a beau se débarrasser la bouche de cette affreuse liqueur, elle a si violemment agi sur toute la muqueuse, qu'elle vous laisse son goût pendant plusieurs minutes, en occasionnant une contraction assez douloureuse de la gorge. » (De Saulcy.) — Ce goût n'est pas aussi détestable sur tous les bords de la mer Morte. — « En sortant de prendre le bain dans la mer Morte, nous vîmes que des particules salines s'étaient attachées à notre peau et mêlées à nos cheveux, dit E. Robinson : elles causaient des douleurs cuisantes à ceux qui, étant restés exposés récemment au soleil, avaient la peau tout excoriée. »

également par ces trois sens. Il parcourut toute la côte de ce lac, dont la longueur est de 580 stades jusqu'à Zaros, en Arabie, et la largeur de 150 stades jusqu'aux environs de Sodome (1).

19. *Des sources du Jourdain.*— Arculphe alla aussi à ce lieu de la province de Phénicie où le Jourdain paraît sortir du pied du Liban, de deux sources voisines; l'une s'appelle Jor, l'autre Dan, et toutes deux en se réunissant prennent le nom de Jourdain. Mais il faut noter que ce n'est pas au mont Panius que le Jourdain prend sa source, mais dans la Trachonitide, à 120 stades de Césarée de Philippe, qui maintenant s'appelle Panias, du mont Panius. Le nom de cette source, qui est dans la Trachonitide, est Fiala; elle est toujours abondante; c'est de là que le Jourdain prend son cours sous terre, jusqu'à ce que, se divisant au mont Panius, il reparaisse en bouillonnant partagé en deux bras nommés, comme nous l'avons dit, Jor et Dan (2). Ces deux bras, après un petit intervalle, se réunissent en un seul fleuve qui, continuant sa route, parcourt sans interruption 120 stades jusqu'à la ville appelée Julias. Puis il passe au milieu du lac de Génézar, et enfin, après avoir erré quelque temps dans le désert, il entre dans le lac Asphaltite et y est absorbé. Ainsi, après être sorti vainqueur de deux lacs, il est arrêté par le troisième.

20. *De la mer de Galilée.*— Saint Arculphe a parcouru en grande partie la mer de Galilée, nommée aussi lac Cinéreth ou mer de Tibériade. De grandes forêts l'avoisinent. La longueur de cette mer est de 140 bons stades, sa largeur de 40; ses eaux sont douces et bonnes à boire, d'autant qu'elles ne sont pas troubles et fangeuses comme celles des lacs ordinaires, ce qui tient à ce que de tous côtés le rivage de la mer de Tibériade est sablonneux (3). Les poissons de ce lac l'emportent aussi sur tous par leur saveur et leur grosseur.

Ces quelques détails sur la source du Jourdain et sur le lac de Cinéreth, sont tirés en partie du troisième livre de la captivité des Juifs, en partie des récits d'Arculphe. Il nous a raconté qu'il fut huit jours à faire le chemin qui sépare la sortie du Jourdain de la mer de Galilée de son embouchure dans la mer Morte; il nous a dit aussi que souvent il avait contemplé cette mer salée du sommet du mont des Oliviers.

21. *Du puits de Samarie.*— Le saint prêtre Arculphe, en parcourant le pays de Samarie (4), vint à la ville appelée en hébreu Sichem (5), par les Grecs et les Latins Sicima, et que quelquefois on nomme à

(1) Voy. les ruines fantastiques qui sont au fond de la mer Morte, dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale intitulé *De herbis*, par *Manfredus de Monte imperiali.*— Le lieutenant Lynch a donné une Vue des bords de la mer Morte où se trouve un cône de sel qu'une tradition suppose être la statue de la femme de Loth. (*Narrative*, etc.) — M. de Saulcy assure avoir découvert l'emplacement de Sodome, Gomorrhe, etc.

(2) « Le Jourdain, qui est le fleuve le plus considérable de la Palestine, dit M. G. Robinson, prend naissance à quelques milles au nord-est de Panéas, plus généralement nommée *Cæsarea Philippi*, au pied du mont Hermon, l'une des ramifications de l'Antiliban. Sa source apparente sort de derrière un souterrain, au fond d'un précipice, dans les côtés duquel on a creusé plusieurs niches où se lisent diverses inscriptions en langue grecque. Pendant quelques heures, son cours n'est qu'un petit ruisseau insignifiant. Après avoir traversé les marais et les fondrières du lac Mérou, appelé plus tard *Samochonitis*, et parcouru un espace d'environ 15 milles, il passe sous la ville de Julia, anciennement *Bethsaïda;* là il se déploie en une belle et large nappe d'eau, et prend le nom de lac Tibérias, autrefois *Génézareth;* et, après un cours sinueux d'environ 60 milles à travers une vallée profonde, appelée *El-Ghor*, il se jette dans la mer Morte. Les Arabes le nomment *Shériat-el-Kébir.* » (Voy. la carte de la Palestine, p. 32; voy. aussi plus loin les relations de WILLIBALD et de BENJAMIN DE TUDÈLE.)

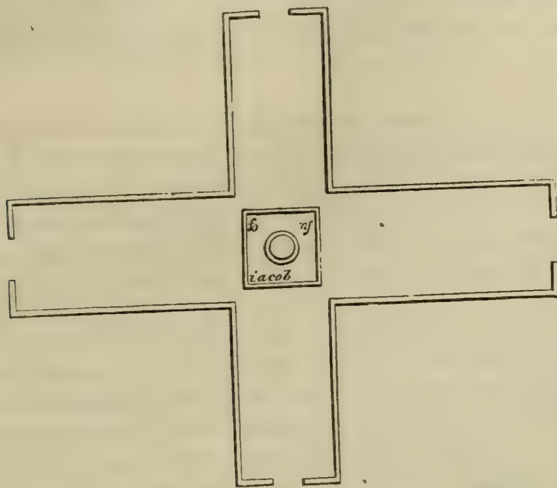
(3) « C'est une belle nappe d'eau, dit E. Robinson, dans un bassin profond, dont les bords tout alentour s'élèvent en général d'une manière abrupte, excepté aux endroits où ils sont coupés par quelque ravin ou quelque affluent un peu considérable. Mais les collines, arrondies et peu élevées, n'ont rien de sauvage ni de bien pittoresque; elles sont sans ombrage. » Lorsque E. Robinson les vit, au mois de juin, leur verdure même avait disparu : elles étaient nues et arides. « Il ne faut demander à ce lac, ajoute le voyageur, aucune des émotions que donnent les magnificences de la Suisse ou même les scènes plus douces des lacs d'Angleterre ou même des États-Unis. Quelques-uns des paysages aux environs de la mer Morte ont une tout autre grandeur. »

(4) Au temps de Jésus-Christ, la terre sainte était divisée en cinq provinces : la Galilée, la Samarie, la Judée, la Pérée et l'Idumée.

La Samarie se composait du territoire originairement occupé par les deux tribus d'Éphraïm et de Manassé, et qui était situé en deçà du Jourdain, entre la Judée et la Galilée.

(5) Néapolis a succédé à Sichem. Le mont Ébal est perforé à sa base de nombreux caveaux funéraires, restes de la nécro-

tort Sichar. Auprès de cette ville, hors des murs, il vit une église dont les quatre bras sont étendus vers les quatre points cardinaux, de manière à former une croix. En voici le dessin :



Plan d'une église située près de Sichem ou Sichar ; au milieu est le puits de la Samaritaine ou de Jacob *(fons Jacob)*. — Dessin d'Arculphe.

A l'intérieur, au centre, est la fontaine ou le puits de Jacob, regardant les quatre bras. C'est là que le Sauveur, fatigué de marcher, s'arrêta vers la sixième heure du jour, et qu'une Samaritaine vint puiser de l'eau à cette même heure de midi. Cette femme dit entre autres choses au Sauveur : « Seigneur, le puits est profond, et vous n'avez rien pour puiser de l'eau (1). » Or Arculphe, qui a bu de l'eau de ce puits, en a mesuré la profondeur qu'il nous a dit être de 40 coudées, et la coudée est la longueur de deux mains. Sichem ou Sicima, autrefois ville sacerdotale et de refuge, est dans la tribu de Manassé, sur le mont Effraïm; c'est là que sont enterrés les os de Joseph.

22. *De la fontaine du désert.* — Arculphe a vu dans le désert une petite source très-limpide couverte d'un toit de pierre, et dont les bords sont usés par les pas des visiteurs. C'est là, dit-on, que buvait saint Jean-Baptiste.

23. *Des sauterelles et du miel sauvage.* — Les évangélistes disent du même saint Jean : « Sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. » Or Arculphe a vu dans ce désert où Jean habitait une petite espèce de sauterelles, longues à peu près d'un doigt, au corps grêle et mince; comme leur vol n'est pas plus considérable que le saut d'une grenouille, on les prend facilement dans les herbes, et, cuites avec de l'huile, elles fournissent aux pauvres un aliment (2). Voici aussi ce que nous dit Arculphe du miel sauvage : « J'ai vu dans ce même désert des arbres dont les feuilles, larges et arrondies, ont la couleur du lait et la saveur du miel; elles se cassent facilement, et, lorsqu'on veut les manger, on commence par les pétrir pour ainsi dire dans ses mains, puis on s'en nourrit. » C'est bien là du miel sauvage, puisqu'il est produit par les bois (3).

pole de Sichem. La ville moderne, Naplouse, est construite près de là, sur le versant du Garizim. On montre, à 2 kilomètres, le puits de la Samaritaine *(Bir-Rakoub* des Arabes); et un peu plus loin, à l'est, un petit ouady musulman que l'on appelle le ***tombeau de Joseph***.

(1) Voy. plus loin, sur Samarie et sur le puits, un passage de la relation de WILLIBALD.

(2) En 1838, E. Robinson vit les environs de Nazareth tout couverts de sauterelles vertes, trop jeunes pour voler, qui dévoraient les vignes, les jardins, les champs et toute la verdure. L'oiseau qui d'ordinaire les chasse et les tue, le sémermer *(Turdus seleucis, Grylli vora)*, n'était pas encore arrivé : on l'attendait. Les Arabes disent que cet oiseau ne mange pas les sauterelles, ou du moins n'en mange que très-peu, mais qu'il se plaît à les détruire à coups de bec et d'ongles.

(3) Selon E. Robinson, ce miel pourrait bien être une sorte de sirop fait avec le raisin, ce que les Arabes appellent *dibs*. *(Biblical Researches*, t. II, p. 442.)

24. *Du lieu où le Seigneur bénit cinq pains et deux poissons.* — Arculphe alla visiter ce champ qui forme une vaste plaine de gazon que l'on n'a jamais labourée depuis le jour où le Sauveur y rassasia cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. On n'y voit nul édifice, mais seulement quelques colonnes de pierre sur le bord de la source dont ils burent en ce jour. Ce lieu est au delà de la mer de Galilée, en face la ville de Tibérias qui lui est opposée au midi (1).

25. *De Capharnaüm.*—En descendant de Jérusalem, si l'on veut aller à Capharnaüm (2), il faut prendre directement par Tibérias, suivre le lac de Cinéreth, appelé aussi mer de Tibériade ou de Galilée, puis le champ de la bénédiction dont nous venons de parler. Non loin du bord du lac de Cinéreth est le port de Capharnaüm, sur les limites de Zabulon et de Nephtali. Cette ville, comme nous l'a dit Arculphe, qui l'a aperçue d'une montagne voisine, n'a pas de murs ; elle est resserrée entre la montagne et le lac, et s'étend au loin, le long de la mer, de l'occident à l'orient, ayant la montagne au nord et le lac au midi.

26. *De Nazareth et de son église.* — La ville de Nazareth (3), au rapport d'Arculphe qui s'y arrêta, est, comme Capharnaüm, sans murailles ; elle est située sur une montagne et renferme de grands édifices de pierre, entre autres deux églises très-vastes. L'une, au milieu de la ville, bâtie sur deux



Sarcophage de Nazareth. — D'après M. de Saulcy.

voûtes, a été construite en ce lieu où fut nourri le Sauveur ; cette église, édifiée, comme nous l'avons dit, sur deux voûtes et soutenue par des piliers interposés, renferme dans sa partie souterraine une source limpide où vient puiser tout le peuple et d'où l'on fait monter de l'eau par des tuyaux dans l'église

(1) La ville de Tibérias (en arabe *Tabarieh)*, en grande partie détruite par le tremblement de terre du 1er janvier 1837, est située sur le bord même du lac. Le 30 octobre 1759, elle avait déjà été en partie renversée par une semblable secousse. De même que Jérusalem, Hébron et Safed, elle est considérée par les juifs modernes comme une ville sainte, et ils y ont entretenu des écoles jusqu'en ces derniers temps. Près du rivage, au nord de la ville, est l'église de Saint-Pierre, sorte de longue voûte qui ressemble à un bateau renversé. On attribue à tort ce bâtiment à sainte Hélène. Son architecture prouve qu'il ne peut être plus ancien que les croisades. Suivant la tradition des Latins, il est élevé sur l'emplacement où eut lieu le miracle de la pêche miraculeuse.

(2) On cherche en vain aujourd'hui les restes de Capharnaüm. D'après E. Robinson, les seules indications qui aient quelque fondement (et dans le nombre il tient compte de celles d'Arculphe) porteraient à croire que cette ville occupait l'emplacement du khan appelé par les Arabes *Minyeh*, situé à peu de distance du rivage, au nord-ouest, à peu près à la même distance au-dessus de Magdala que ce dernier lieu est de Tibérias. Dans l'intervalle qui sépare ce khan du lac, on voit une belle fontaine jaillissant du pied des rochers, et ombragée par un épais figuier, d'où lui est venu le nom d'*Ain-et-Tin.*

Au treizième siècle, près de Capharnaüm, Brand avait vu, le jour de Saint-Augustin, la trace de trois pas imprimée sur une pierre par Jésus ; mais lorsqu'il y revint, à l'Annonciation, les Sarrasins avaient emporté la pierre.

(3) La ville moderne de Nazareth est très-jolie ; elle s'élève en amphithéâtre sur une haute montagne et domine une plaine bien cultivée et plantée d'arbres. Il ne reste rien de l'ancienne ville.

Nazareth était et est encore renommée par la beauté de ses habitantes. « Je ne sais pas, dit M. de Saulcy en citant cette opinion, si la sainte Vierge est pour quelque chose dans la beauté des femmes chrétiennes et musulmanes de Nazareth, mais ce que je sais très-bien, c'est que cette beauté est très-réelle. »

Saint Antonin prétendait qu'elles avaient été gratifiées de ce don précieux par la Vierge Marie.

On conservait jadis à Néocésarée le siége où la vierge Marie était assise lorsque Gabriel vint la visiter, et une corbeille qui lui avait appartenu.

Au sixième siècle, saint Antonin avait vu dans la synagogue de Nazareth une poutre sur laquelle Jésus-Christ enfant s'était

supérieure. L'autre église a été bâtie au lieu où était la maison dans laquelle l'archange Gabriel vint trouver Marie pour lui annoncer la naissance du Christ. Voilà ce qu'Arculphe nous a rapporté de Nazareth, où il resta deux jours et deux nuits. Il ne put y séjourner plus longtemps parce qu'il était pressé par un soldat du Christ nommé Pierre, issu de Bourgogne et menant une vie solitaire qu'il avait quittée pour l'accompagner dans ce voyage, mais à laquelle il revint.

27. *Du mont Thabor.* — Le mont Thabor est situé en Galilée, à trois milles du lac de Cinéreth qu'il regarde vers le nord. Cette montagne, couverte d'herbes et de fleurs, est d'une admirable rondeur. A son sommet ombragé est une vaste plaine entourée par une grande forêt : au milieu de cette plaine est un monastère considérable où demeurent bon nombre de moines. Le sommet de cette montagne ne se termine pas en pointe, mais forme un plateau de 24 stades de large (1) ; la hauteur du Thabor est de 30 stades.

Sur ce plateau supérieur sont fondées trois églises célèbres, d'après le nombre de tentes que Pierre, rempli de joie et de crainte par une céleste vision, voulait construire sur ce mont sacré, disant au Seigneur « Nous sommes bien ici, faisons trois tentes, l'une pour toi, l'autre pour Moïse et l'autre pour Élie. » Le monastère, les trois églises et les cellules des moines sont entourés d'un mur de pierre. Saint Arculphe ne s'arrêta qu'une nuit sur cette sainte montagne ; car Pierre le Bourguignon, son guide dans ces contrées, ne lui permettait pas de s'arrêter longtemps dans le même lieu, afin de le faire se hâter.

Il faut noter, en passant, que le nom de ce mont fameux doit s'écrire en grec par un *théta* et un *oméga*, et en latin avec une aspiration et un ô long, *Thabôr*. Telle est l'orthographe qu'on trouve dans les livres grecs.

28. *De Damas.* — La cité royale de Damas, comme nous l'a rapporté Arculfe qui y demeura quelques jours, est située dans une vaste plaine et entourée d'une large enceinte de murs fortifiés d'un grand nombre de tours; hors des murs, il y a beaucoup de bois d'oliviers; quatre grands fleuves parcourent la ville pour l'égayer. Un roi sarrasin s'est emparé de cette ville et y règne. Il y a en cette cité une grande église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et aussi un temple pour les Sarrasins infidèles.

29. *De Tyr.* — Dans son voyage, Arculphe a visité aussi Tyr, métropole de la province de Phénicie, appelée en hébreu et en syriaque *Sour*, et qui, suivant les historiens grecs et latins, était dans le principe entièrement séparée du continent. Mais, dans la suite, Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, l'assiégea et, pour rapprocher ses machines et ses béliers, fit faire des jetées, de sorte que d'une île il en fit un continent (2). C'était une belle et noble ville, que les Latins ont nommée à bon droit étroite, car dans un étroit coin de terre on trouve à la fois une île et une cité. Elle est située dans la terre de Chanaan, et c'est de cette ville qu'était la femme chananéenne ou tyro-phénicienne de l'Évangile.

Remarquons que la relation de saint Arculphe est entièrement d'accord sur la position de Tyr avec les commentaires de saint Jérôme. Ce que nous avons dit également de la position du mont Thabor et de sa forme, d'après Arculphe, est conforme à ce que rapporte saint Jérôme de cette montagne. Arculphe mit sept jours à se rendre du Thabor à Damas.

assis avec ses petits camarades. Il était facile aux chrétiens de remuer cette poutre ; mais si un juif voulait la soulever, elle restait immobile. La grotte où, suivant la tradition, la Vierge aurait reçu la visite de l'ange, est aujourd'hui une chapelle de l'église de l'Annonciation, construite sur les ruines d'une église ancienne.

C'est sur cette grotte qu'avait été bâtie la maison qui, suivant une tradition postérieure aux désastres de 1292, avait été emportée, à travers les airs, en Syrie, en Macédoine, en Albanie, en Dalmatie, et enfin en Italie, à Loreta, dans la propriété d'une pieuse dame. Mais on sait qu'au septième siècle Arculphe n'en fait point mention.

Parmi les ouvrages relatifs à cette translation miraculeuse, on peut lire la *Sacra santa casa di Nazaret, per disposizione divina, di Galilea dagli angeli, trapassando la Siria, Macedonia, Albania, e Dalmatia, miglia italiana 1295, fu trasportata a Tersato nell' Istria, e di la per l'Adriatico, miglia 145 a Loreto, in 1291.* — Voy. aussi, sur la maison de la Vierge, les *Mélanges* de Michault, t. I, p. 336-338.

(1) Voy. plus loin, sur le mont Thabor, la relation de WILLIBALD. La tradition qui suppose que la scène de la transfiguration eut lieu sur cette montagne ne paraît pas être fondée.

(2) Voy. la relation d'HÉRODOTE, t. Ier, p. 74, le plan de l'ancienne Tyr.

30. *De la position d'Alexandrie, et du fleuve de Nil.* — Cette grande cité, autrefois la métropole de l'Égypte, s'appelait *No* en hébreu. C'est une ville populeuse qui, reconstruite par le fameux Alexandre, roi des Macédoniens, est connue dans tout l'univers sous le nom d'Alexandrie, ayant reçu de son fondateur son nom et sa puissance. Ce que nous raconta Arculphe de sa position concorde avec ce que nous avons lu ailleurs. Descendant de Jérusalem et s'embarquant à Joppé, il fut quarante jours à se rendre à Alexandrie, ville dont le prophète Naum parle ainsi : « L'eau l'entoure de toutes parts. » En effet, sa richesse, c'est la mer ; ses murailles, ce sont les eaux. Au sud, elle est bordée par les bouches du Nil ; au nord, par le lac Maréotique. Ainsi placée sur le Nil et la mer, elle est de toutes parts ceinte par les eaux et est comme emprisonnée entre l'Égypte et la mer Méditerranée. Son port est d'un accès facile, parce qu'il a, pour ainsi dire, la forme du corps humain : ainsi sa tête est plus large, sa gorge, par laquelle il reçoit les flots de la mer et les vaisseaux, est plus étroite ; puis lorsqu'on est échappé de ce col, la mer se dilate comme le reste du corps humain. A droite du port est une petite île, surmontée d'une tour élevée que les Grecs et les Latins ont appelée *Pharos*, à cause de son usage : en effet, on l'aperçoit au loin en mer, et, dans la nuit, elle annonce aux navigateurs, par la flamme qu'on y entretient, que la terre est proche, pour les empêcher de se briser sur les rochers et pour leur montrer le col du port d'Alexandrie. On y a placé des employés qui nourrissent le feu avec des fagots, afin d'annoncer l'approche de la terre et d'éclairer l'entrée de ces gorges dangereuses, de peur que la frêle carène ne touche les écueils et ne se brise au port même contre les rochers cachés sous les flots : aussi, pour éviter ce danger, il faut que le vaisseau oblique un peu, car l'entrée du port est plus étroite sur la droite, et l'on ne peut aborder sûrement qu'à gauche. Autour de l'île on a construit des digues immenses, afin que les flots en se brisant ne puissent ébranler l'île dans ses fondements, et que les vents dans leur furie ne puissent l'engloutir ; c'est ce qui fait que ce canal, resserré entre les digues et les rochers, est toujours agité et comme furieux, si bien que son passage est toujours dangereux pour les navires. La largeur du port est de trente stades.



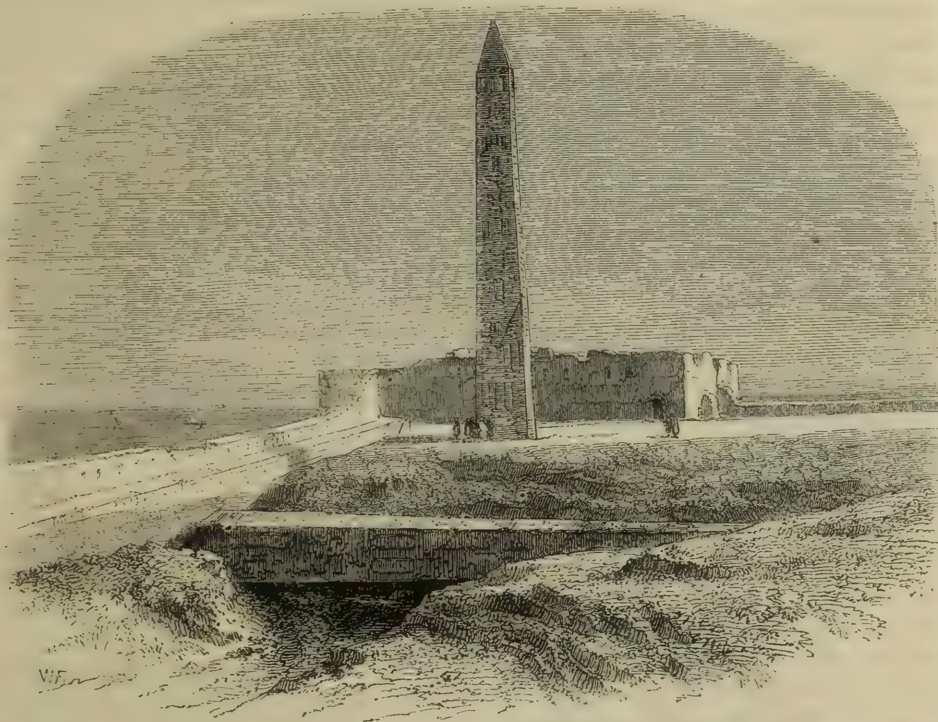
Le Phare d'Alexandrie, au revers d'une médaille de Sabine, femme de l'empereur Adrien.

Quelles que soient les tempêtes, le port intérieur est toujours sûr, car ces gorges étroites et ces digues arrêtent les flots de la mer, et ainsi l'intérieur du port est à l'abri de ces tempêtes et de ces ouragans qui troublent son entrée. Et ce n'est pas en vain qu'à l'intérieur il est ainsi sûr et vaste, car là arrivent toutes les marchandises qui doivent être répandues dans le monde entier. Des peuples innombrables viennent y chercher ce dont ils ont besoin [1]. Le pays est fertile et abonde de tous les dons de la terre et de toutes les marchandises commerciales, à tel point qu'il nourrit le monde entier de ses grains et le fournit de tout ce qui lui est nécessaire. Cette contrée, où il ne pleut jamais, est arrosée par les inondations du Nil ; et ainsi tout concourt à fertiliser les champs, et la bonté du climat et la fécondité du sol, en même temps que, par eau, les transports se font plus commodément. Ceux-ci naviguent, ceux-là sèment ; les uns guident les navires, les autres cultivent la terre sans charrue, transportent leurs blés sans chariots. Le pays est tout coupé par les eaux, et les terres semblent entourées comme d'un rempart de navires échelonnés le long des deux rives du Nil ; car ce fleuve est navigable jusqu'à la ville des Éléphants, c'est ainsi qu'ils la nomment ; plus loin, les navires ne peuvent avancer à cause des cataractes,

[1] De cette ville si renommée, qui renfermait 600 000 habitants, et n'était inférieure qu'à Rome même, on retrouve à peine quelques vestiges. Ses célèbres écoles de théologie, d'astronomie et d'autres sciences ; sa belle bibliothèque, unique dans l'histoire ancienne ; son phare, l'une des sept merveilles du monde : toutes ces choses ont péri... On a fouillé le sol où elle s'élevait et les fondations de ses édifices pour en tirer des pierres qui ont servi à construire l'arsenal moderne et les autres ouvrages du pacha.

Il ne reste de l'ancienne cité que quelques citernes dont on fait encore usage ; des catacombes sur la côte occidentale de la ville ; l'obélisque de granit de Thothmès III, et un autre tombé à terre, transportés tous deux en ce lieu d'Héliopolis, et connus sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre ; enfin la colonne de Dioclétien, plus connue sous le nom de pilier de Pompée, et qui s'élève sur la partie la plus élevée de l'ancienne cité, entre la cité moderne et le lac Marcotis ; Il est probable que le chapiteau de cette colonne supportait une statue équestre. Les catacombes sont presque comblées, et il serait difficile de les explorer. (E. Robinson, *Biblical Researches*, t. I, p. 21)

c'est-à-dire des montagnes d'eaux, non pas que le fleuve diminue, mais parce qu'il se précipite dans des abîmes énormes. Cette relation de saint Arculphe sur Alexandrie et le fleuve du Nil est entièrement d'accord avec ce que nous avons lu dans d'autres auteurs auxquels nous avons emprunté quelques détails sur les périls du port, sur l'île et la tour qu'on y a construite, sur la position d'Alexandrie entre la mer et les bouches du Nil, etc. La ville, ainsi resserrée des deux côtés, s'étend au loin de l'occident à l'orient,



Les deux Obélisques de Thouthmosis III, connus sous le nom d'Aiguilles de Cléopâtre, à Alexandrie. — D'après Roberts.

ce que confirme le récit d'Arculphe; car il rapporte qu'étant entré dans la ville au mois d'octobre, vers la troisième heure, il voulut la parcourir dans sa longueur, et le soir était arrivé qu'il avait à peine terminé sa promenade. La ville est entourée d'une longue enceinte de murs défendus par de nombreuses tours le long des bords du Nil et des côtes recourbées de la mer. Quand on arrive d'Égypte et qu'on entre dans Alexandrie, au nord, on trouve une grande église où est enterré saint Marc l'Évangéliste; son sépulcre est devant l'autel, à l'orient de cette église quadrangulaire, et est surmonté d'un dôme de marbre.

Telle est la ville d'Alexandrie, appelée, comme nous l'avons dit, *No*, avant qu'elle eût été reconstruite par Alexandre le Grand. C'est en cet endroit que la bouche du Nil, appelée Canopique, sépare l'Asie de l'Égypte et de la Lybie. Les Égyptiens, pour éviter les inondations du Nil, construisent de hautes digues le long de ses rives; et si elles sont brisées par la négligence des gardiens ou par une trop forte inondation, les champs alors ne sont plus arrosés, mais submergés et dévastés. Aussi ceux qui habitent les pays plats de l'Égypte, comme nous l'a dit saint Arculphe, qui a souvent descendu ce fleuve, demeurent au-dessus des eaux, dans des maisons construites sur pilotis.

31. *Des crocodiles du fleuve de Nil.* — On trouve dans le Nil, comme nous l'a rapporté le prêtre Arculphe, des crocodiles; ce sont des quadrupèdes aquatiques, non pas très-grands, mais très-voraces, et si forts qu'un seul d'entre eux, si par hasard il peut trouver un cheval, un âne ou un bœuf paissant près

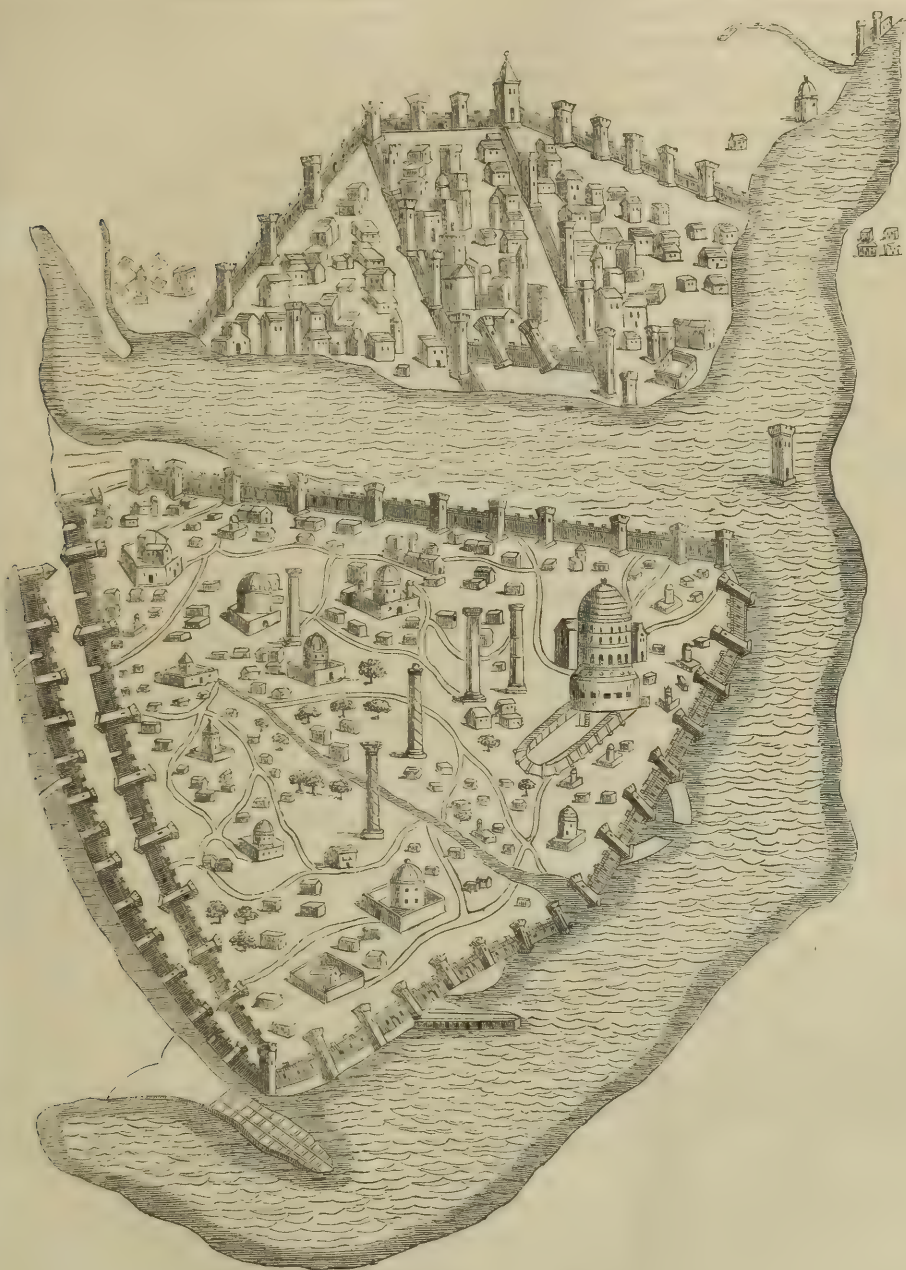
de la rive, sort tout à coup des eaux, se jette sur lui, et, le saisissant par un pied, l'entraîne dans le fleuve où il le dévore tout entier.

1. (Troisième livre.) *De la ville de Constantinople.* — Arculphe, à son retour d'Alexandrie, s'arrêta quelques jours dans l'île de Crète, et de là vint par mer à Constantinople, où il resta plusieurs mois. Cette ville est, sans comparaison, la métropole de l'empire romain; elle est entourée par la mer de toutes parts, excepté du côté du nord. Cette mer, s'échappant de la mer Méditerranée, a 60 000 pas jusqu'au mur de la cité, et 40 000 depuis le mur de Constantinople jusqu'à l'embouchure du Danube. La ville impériale, entourée d'une immense enceinte de murs de 12 000 pas, a, comme Alexandrie et Carthage, des forts construits sur le bord de la mer : ses murs sont en outre défendus par de nombreuses tours, à l'instar de Tyr. La ville elle-même renferme de nombreuses maisons, dont quelques-unes, construites en pierres d'une grandeur remarquable, sont semblables à celles de Rome.

2. *De la fondation de cette ville.* — Voici la tradition que rapportent les habitants sur sa fondation. L'empereur Constantin, ayant rassemblé une multitude infinie d'ouvriers et une immense quantité d'argent tiré des villes épuisées, se mit à bâtir une ville, qui devait porter son nom, dans la partie de l'Asie qu'on nomme Cilicie, au delà de la mer qui sépare l'Asie de l'Europe. Une nuit que l'armée innombrable de ses ouvriers dormait sous les tentes dans la vaste étendue du camp, tous les outils dont se servaient les divers artisans disparurent on ne sait comment. Dès le matin, les ouvriers désolés vont raconter à l'empereur Constantin cette disparition subite; le roi alors leur demande si on a enlevé quelque autre chose. « Rien autre, répondent-ils, mais seulement nos outils. » Alors le roi : « Allez, leur dit-il, parcourez en tous sens les côtes des pays voisins; et, si vous trouvez en quelque endroit vos outils, laissez-les où ils sont et ne les rapportez point ici; mais envoyez-moi annoncer que vous les avez retrouvés. » Les ouvriers obéissent aux ordres du roi; les voilà partis, explorant toutes les côtes, tous les pays voisins, jusqu'à ce qu'enfin, de l'autre côté de la mer, en Europe, ils trouvent leurs outils entassés et réunis entre les deux mers. Aussitôt ils envoient quelques-uns d'entre eux au roi et lui disent en quel lieu ils ont retrouvé leurs instruments. Alors Constantin ordonne aux trompettes de sonner par tout le camp et à l'armée de quitter ce lieu, disant : « Allons fonder notre ville dans l'endroit que Dieu nous désigne. » Et aussitôt il s'embarqua avec tous les siens et arriva au lieu où l'on avait retrouvé les outils, jugeant que, par ce miracle, Dieu avait voulu lui indiquer cette place. Il y fonda une ville qu'il nomma Constantinople, de son nom et du mot grec qui veut dire ville, son nom servant de radical au nom de cette nouvelle cité. Qu'il suffise de ce peu de mots sur la situation et la fondation de cette ville royale.

3. *De l'église où l'on conserve la croix du Seigneur.* — Nous devons parler aussi de cette célèbre église en rotonde qui s'élève à une hauteur prodigieuse sur trois murs de pierre. Saint Arculphe, qui la visita souvent, nous a rapporté qu'au-dessus de ces trois murs s'élève un second étage; et cet édifice magnifique se termine par une seule voûte. Celle-ci, soutenue par des arcs gigantesques, offre entre chacun des murs dont nous avons parlé un vaste espace propre, soit comme habitation, soit pour prier Dieu. Dans la partie nord de l'édifice intérieur, on montre une grande armoire très-belle dans laquelle est un coffre de bois, couvert aussi en bois, où l'on conserve le bois sacré de la croix, sur lequel notre Sauveur mourut crucifié pour le salut du genre humain. Ce coffre sacré, au rapport de saint Arculphe, est élevé pendant trois jours de suite, à la fin de l'année, au-dessus de l'autel d'or avec ses précieuses reliques. L'autel est situé dans l'église en rotonde; il a deux coudées de long et une de large. La croix divine est, comme nous l'avons dit, placée sur l'autel pendant les trois jours anniversaires, c'est à savoir : d'abord le jour de la Cène du Seigneur, où l'empereur et son armée viennent dans l'église baiser la croix du salut. Le premier de tous, l'empereur s'incline pour la baiser; puis chacun, suivant son âge et son rang, s'avance à son tour pour baiser l'instrument du supplice divin. Le lendemain, c'est-à-dire la sixième férie avant Pâques, les reines, les dames et toutes les femmes du peuple viennent dans le même ordre adorer la croix. Le troisième jour, c'est-à-dire le samedi pascal, les évêques et tout le clergé s'avancent processionnellement, remplis de crainte et de recueillement, pour baiser ce bois victorieux; puis, après cette sainte et joyeuse adoration de la croix, on referme le coffre vénérable et on le remet

dans l'armoire avec ses précieuses reliques. Notons aussi qu'on conserve avec la croix trois autres bois plus petits desquels, lorsqu'on ouvre le coffre, s'échappe une délicieuse odeur suave comme celle d'un bouquet de diverses fleurs réunies ; et cette odeur, pénétrant à travers les murs de l'église, embaume



Vue à vol d'oiseau de Constantinople chrétienne. — D'après une estampe de l'*Imperium orientale*, t. II (¹).

(¹) *Imperium orientale*, *sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, *opera et studio* dom. Anselmi Banduri, etc. Paris, 1711 ; 2 vol. in-fol.

tous ceux qui entrent dans le temple. Des nœuds de ces trois bois s'échappe une liqueur odoriférante, semblable à de l'huile, d'où s'exhale cette odeur si suave; et si l'on met sur un malade une petite goutte de cette liqueur, quelle que soit la douleur qu'il éprouve, il recouvre la santé. Mais en voilà assez sur ce sujet.

4. *De saint Georges, martyr.* — Saint Arculphe, après nous avoir raconté tout cela sur la croix du Seigneur qu'il a vue de ses yeux et qu'il a baisée, nous a aussi rapporté, sur un autre confesseur du Christ nommé Georges, des détails qu'il avait appris à Constantinople.

Dans la ville de Diospolis (¹), il y a dans une maison une statue de marbre de saint Georges attaché à la colonne où il fut flagellé lors de sa persécution; supplice après lequel il vécut encore de longues années. Un jour, un homme au cœur dur et incrédule entra à cheval dans cette maison, et, voyant cette colonne de marbre, il demanda à ceux qui étaient là : « De qui donc est l'image qui est sur cette colonne? » On lui répondit : « C'est la statue de Georges le confesseur, qui fut attaché et flagellé à cette colonne. » Alors cet insensé, pris de fureur contre cet objet insensible, et sans doute poussé par le diable, frappa de sa lance la statue du saint confesseur. Mais, ô prodige! sa lance, pénétrant facilement comme dans une boule de neige, traversa cette colonne de pierre : le fer resta fixé à l'intérieur, sans que jamais on ait pu l'en extraire, et le bois se brisa à l'extérieur. Au même moment aussi, le cheval sur lequel était monté ce misérable tomba mort sur le pavé de la maison; et lui, en tombant, saisit avec ses mains cette colonne, et ses doigts, y entrant comme dans de la boue, restèrent enfoncés dans le marbre. Alors ce malheureux, voyant qu'il ne pouvait retirer ses doigts et qu'ils demeuraient attachés à la colonne, saisi de repentir, implore la miséricorde du Dieu éternel et du saint confesseur, et, les yeux baignés de larmes, demande à être délivré de ce supplice. Le Seigneur, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, prit en miséricorde son repentir, et non-seulement le délivra de ces liens visibles du marbre, mais aussi des attaches invisibles du péché. On voit par là combien le Seigneur aime saint Georges, qui le confessa dans les tourments, puisque, par la puissance divine, cette statue, d'une matière naturellement impénétrable, devint pénétrable, et que la lance et les doigts de cet homme y entrèrent facilement. Et, ô merveille! aujourd'hui encore on voit les traces de ces dix doigts empreintes dans le marbre; saint Arculphe lui-même y mit ses dix doigts, et ils y entraient jusqu'aux racines. Le sang du cheval, dont une côte en tombant se brisa, n'a jamais pu être enlevé, et encore maintenant on le montre sur le pavé de la maison.

Saint Arculphe nous a raconté une autre histoire de saint Georges, qu'il tenait de quelques habitants de Constantinople. Un homme séculier, monté sur un cheval, entra dans la ville de Diospolis dans le temps où l'on rassemblait de nombreuses troupes pour la guerre, et se rendit à cette maison où nous avons dit que se trouve l'image du saint confesseur sur une colonne de marbre. Il s'adressa à cette image comme au saint lui-même, et lui dit : « Je me recommande à toi, bienheureux confesseur, ainsi que mon cheval, afin que, par la force de tes vertus, sauvés des périls de la guerre et des maladies, nous revenions tous deux sains et saufs dans cette ville; et si le Dieu de miséricorde t'accorde ce que nous souhaitons, je t'offrirai pour présent ce cheval que j'aime par-dessus tout. » Il dit et sort de la maison pour rejoindre ses compagnons d'armes. Il part pour la guerre, et après de nombreux périls, après avoir vu périr autour de lui des milliers de ses camarades, lui-même sorti sain et sauf de tant de dangers, et toujours monté sur son cheval chéri, revient à Diospolis vers Georges le serviteur du Christ; aussitôt il se rend tout joyeux à la maison où était l'image du saint, et, portant dans ses mains de l'or pour racheter son cheval, il s'adresse au saint confesseur : « Bienheureux saint, je rends grâces au Dieu éternel qui, par la vertu de tes prières, m'a fait revenir sain et sauf de cette expédition. Aussi, voilà vingt sols d'or que je t'apporte pour mon cheval que je t'avais consacré et que tu m'as conservé. » Ce disant, il met l'or aux pieds de la statue du saint, aimant mieux son cheval que de l'or; et, après avoir salué le saint, il sort, remonte sur son cheval et l'excite à marcher; mais l'animal ne bougea pas. Ce que voyant, l'homme redescend de cheval, rentre dans la maison, apportant dix autres sols, et dit au saint : « Bienheureux confesseur, tu as été

(¹) Lydda ou Lod, à 12 kilomètres à l'est de Jaffa *(Yâfa)*.

doux et aimable pour moi dans les dangers de la guerre, mais tu es dur et avare, comme je vois, dans cet échange que je t'offre pour mon cheval. » Puis il ajoute, en joignant ses dix sols aux vingt autres : « Voilà dix sols que te donne de plus afin de t'apaiser, et pour que tu me permettes d'emmener mon cheval. » Puis il sort et essaye de nouveau de faire avancer sa monture; mais l'animal, restant comme fixé au sol, ne pouvait même remuer un seul pied. Que vous dire de plus? Après être remonté quatre fois à cheval, il rentre dans la maison et offre de nouveau dix autres sols : toujours le cheval est immobile; le pauvre homme va et vient, ne sachant que faire; enfin, il offre au saint soixante sols, et, tout en se plaignant de sa dureté et de son avarice dans les marchés, il revient à son cheval . mêmes essais infructueux. Alors il dit à saint Georges : « Bienheureux confesseur, maintenant je vois ce que tu veux. Qu'il soit donc fait selon tes désirs : je t'offre en présent ces soixante sols d'or, et je t'abandonne ce cheval que j'avais promis de te donner au retour de mon expédition; il est retenu par des liens invisibles, mais Dieu, je crois, l'en délivrera en ton honneur. » En effet, il sort de la maison et trouve le cheval libre de ses mouvements. Il rentre avec lui dans la maison et l'offre au saint confesseur, puis lui-même joyeux retourne chez lui en célébrant les louanges du Christ. On voit par là que tout ce qui est consacré au Seigneur, que ce soit un homme ou un animal, ne peut jamais être racheté, ainsi qu'il est écrit au livre du *Lévitique*.

5. *De l'image de la sainte Vierge.* — Arculphe nous a aussi raconté une histoire d'une image de la sainte Vierge, histoire qu'il tenait de témoins oculaires. Dans la ville de Constantinople, il y avait dans une maison une image de la sainte Vierge suspendue au mur, dans un petit cadre de bois. Un homme au cœur dur et insensé demanda un jour ce que c'était que cette image, et comme on lui répondit que c'était le portrait de Marie, ce Juif incrédule, poussé par le démon, la détacha, en colère, du mur où elle pendait, et courut à la maison voisine, au lieu où chacun dépose ses ordures; et là, en dérision du Christ, fils de Marie, il jeta dans la fosse l'image de la mère de Dieu, et lui-même s'asseyant sur le trou, fit ses ordures sur ce divin portrait; puis ce misérable s'éloigna. On ne sait ce qu'il devint dans la suite ni comment il mourut. Mais, après sa mort, un chrétien, homme plein de foi et d'amour de Dieu, sachant le crime de cet infidèle, chercha le portrait de Marie, et l'ayant retrouvé caché sous les ordures, le purifia et le lava avec soin, puis le plaça avec honneur chez lui. Et, prodige! de ce portrait de la sainte Vierge se distille sans cesse une véritable huile, qu'Arculphe a vue de ses yeux, en l'honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus, dont le père a dit : « Je l'ai oint de mon huile sainte; » et le Psalmiste dit aussi au fils de Dieu : « Dieu, ton Dieu t'a oint de l'huile de la joie devant tous tes compagnons. »

Tout ce que j'ai dit de la situation et de la fondation de Constantinople, et de cette église en rotonde où est conservée la croix du salut, et tout le reste, je le tiens de la bouche de saint Arculphe, qui resta dans cette capitale de l'empire romain depuis la fête de Pâques jusqu'à la naissance du Seigneur; puis il partit pour revenir à Rome.

6. *Du mont Vulcain, qui toujours tonne.* — A environ douze milles à l'est de la Sicile, dans la mer Méditerranée, est une île où se trouve le mont Vulcain, qui, nuit et jour, fait de telles détonations que la Sicile, déjà cependant assez éloignée, semble agitée par d'horribles tremblements de terre; c'est surtout à la sixième férie et au jour du sabbat que ses détonations sont le plus fortes. Toute la nuit il est en flammes, tout le jour il est enveloppé de fumée. C'est Arculphe qui m'a raconté cela de cette montagne; il l'a vue de ses propres yeux enflammée la nuit, et fumant le jour. Il a entendu aussi de ses oreilles le bruit de ses détonations, pendant le peu de jours qu'il resta en Sicile [1].

Je prie tous ceux qui liront ce court récit d'implorer la clémence divine pour ce saint prélat Arculphe qui, après avoir visité les saints lieux, a eu la bonté de me raconter ces détails, que j'ai consignés sans talent dans cette relation, malgré tant de travaux ecclésiastiques de toutes sortes qui m'occupent et pour ainsi dire m'accablent tout le jour. Je prie donc aussi le lecteur de ces essais de ne pas oublier d'implorer pour moi, misérable pécheur et écrivain, le Christ, juge de tous les siècles.

[1] On trouvera une vue du mont Vulcano dans la relation suivante.

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — Manuscrit de l'abbaye de Corbie conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (fonds Saint-Germain latin, n° 844). — Autre manuscrit conservé à la Bibliothèque du Vatican. — Texte abrégé par Bède le Vénérable, vers 731, sous le titre : *Libellus de locis sanctis.* — Texte imprimé publié en 1619, à Ingolstadt, par Jacobus Gretserus. — Autre texte publié en 1672, par L. d'Achery et Mabillon, dans les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti,* sæculum III; pars secunda, pages 499-522.

Traductions. — Aucune traduction française n'a précédé la nôtre. — Traduction anglaise, mais incomplète, au commencement de l'ouvrage intitulé *Early travels in Palestine*, par Thomas Wright; London, 1848. Dans l'introduction, M. Th. Wright suppose, d'après des considérations plausibles, que l'évêque Arculphe a dû visiter la Palestine vers l'an 680.

Ouvrages sur la Palestine et sur Jérusalem [1]. — 330-400. Eusebii et Hieronymi, *Onomasticon urbium et locorum S. S.* (grec et latin), ed. J. Bonfrerio; Paris, 1631-1639. — *Antonini Augusti Itinerarium*, publié par P. Wesseling, Amsterdam, 1735. — 333. *Itinerarium Hierosolymitanum seu Burdigalense* (de Bordeaux à Jérusalem), publié par P. Wesseling, aussi en 1735, et par Chateaubriand à la fin de l'*Itinéraire de Jérusalem.* — Vers 373. Ammonii monachi, *Relatio de sanctis patribus barbarorum incursione in monte Sinai et Raithu peremptis.* etc.; Paris, 1660.

Environ 600. *Itinerarium B. Antonini martyris;* Angers, 1640; et dans les *Acta sanctorum*, mai, t. II, p. 10; *Ugolini Thesaur.*, t. VII.

Environ 870. *Bernhardi (sapientis monachi) Itinerarium in loca sancta,* dans les *Acta sanctorum ord. Benedict.*, sæc. III, pl. II, p. 523, et dans les *Relations des voyages de Guill. de Rubruk, Bernard le Sage et Sæwulf*, par F. Michel et T. Wright; Paris, 1839, p. 783.

1096-1125. Fulcherii Carnotensis, *Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium*, dans les *Scriptores francisc.* de du Chesne, t, IV, p. 816; Paris, 1641.

1102-1103. Sæwulfi *Relatio de peregrinatione ad Hierosolymam et terram sanctam,* publiée dans les *Relations des voyages de Guill. de Rubruk,* etc.; Paris, 1839, p. 237. — Environ 1125. Daniel (Igoumen), *Voyage à la terre sainte;* Saint-Pétersbourg, 1837. — 1150. El-Edrisi, *Geographia universalis* (en arabe); Rome, 1592; Madrid, 1799. *Géographie d'Edrisi,* traduction française par A. Jaubert, t. Ier; Paris, 1836. — 1160. Benjamin Tudelensis *Itinerarium* (voy. plus loin la relation de ce voyageur). — 1175. *Petachiæ peregrinatio;* Altorf, 1687; *Tour du monde et voyages du R. Petachia,* trad. franç. par E. Carmoly; Paris, 1831. — 1175. *Gerhardi, Friderici I in Ægyptam et Syriam ad Saladinum legati, Itinerarium;* Lub., 1702. — 1185. Joannes Phocas, *De locis sanctis*, Venise, 1733, et *Acta sanctorum,* t. II de mai.

1200. Bohaeddin, *Vita et res gesta Saladini* (arabe et latin), ed. A. Schultens, Lugd. Bat., 1735. — 1200. Gaufrid (Jeffrey) Vinisauf, *Iter Hierosolymitanum regis Anglorum Richardi I; Histor. anglic. script.*, t. II, p. 247.— — 1211. Willebrandi ab Oldenborg, *Itinerarium terræ sanctæ;* Col. Agr., 1653; Venet., 1733. — 1220. Jacobi de Vitriaco, *Historia hierosolymitana;* Douai, 1597; Paris, 1717. — 1283. Brocardi (Borcardi, Burchardi), *Locorum terræ sanctæ descriptio;* Venise, 1519; *Canisius, thesaur. monum. eccles. et hist.*, t. IV, p. 9.; *Histoire littéraire,* t. XXII, 1847 (Notice de Victor Leclerc).

1300. Abulfedæ *Tabula Syriæ* (arabe et latin), ed. J.-B. Kohler, Leps., 1766; *Descriptio Arabiæ,* etc.; *Géographie d'Aboulféda,* trad. franç. par Reinaud, Paris, 1847, t. Ier. — 1322. *The Voiage and Travaile of sir* John Maundeville, dernière édition, Londres, 1839. — 1324. *Travels of* Jbn Batuta, *translated from the Arabic.* Londres, 1829; traduction française par Defremery et Sanguinetti, t. Ier; 1854. — 1336. Ludolphi (seu Petri) de Suchem, *Libellus de itinere ad terram sanctam;* Augsb., 1477.

1420. Sosim (Hierodiaconus), *Voyage à la terre sainte;* Saint-Pétersbourg, 1837. — 1466. Basilius (marchand de Moscou), *Voyage à la terre sainte;* Saint-Pétersbourg, 1837. — 1475. Jelal ed-Din, *History of the temple of Jerusalem, translated from Arabic MSS,* by R. James Reynolds, Lond., 1836. — 1483. Bernh. de Breydenbach, *Itinerarium hierosolymitanum ac in terram sanctam;* Mayence, 1486; Augsbourg, 1488; Lyon, 1489; Spire, 1490, 1502; ed. de 1686. Ouvrage orné de gravures sur bois très-curieuses; la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, en possède un très-bel exemplaire. — 1495. Mejr ed-Dîn, *Histoire de Jérusalem,* trad. franç. de Hammer, dans les *Mines d'Orient,* vol. II, p. 81, 118, 375, etc. C'est la description arabe de Jérusalem la plus complète qui existe.

(1) Il nous paraît utile d'offrir à nos lecteurs, en une seule fois, et au début de ce livre, une bibliographie de quelque étendue sur la Palestine, en considération de la haute importance de cette petite partie de notre globe qui a été visitée par la plupart des voyageurs du moyen âge.

1507. Martini a Baumgarten, in Braitenbach *Peregrinatio in Egyptam, Arabiam, Palæstinam et Syriam;* et dans la collection des *Voyages de Churchill*, Lond., 1704. — 1507. S. Anselmi, *Descriptio terræ sanctæ*, in *Canisii Thesaur*, t. IV, p. 776. — 1516. Bern. Amico, *Trattato delle piante e imagine de' sacri edifizi di Terra Santa, disegnati in Jerusalemme;* Rome, 1609; Florence, 1620. Gravures trop souvent inexactes. — 1519. Ludwig Tschudi von Glarus, *Reyss und Pilgerfarth zum heiligen Grab;* St-Gall, 1606. — 1522. Barthol. de Saligniaco *Itinerarium Hierosolymitanum, et terræ sanctæ descriptio;* Magdebourg, 1587. — 1546, Pierre Belon, du Mans, *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie*, etc.; Paris, 1588. — 1552. Bonifacii a Ragusio *Liber de perenni cultu Terræ Sanctæ;* Venet., 1573. — 1573. Leonh. Rauwolf, *Aigentliche Beschreibung der Reyss so er ain dei Morgenlaender, fürnehmlich Syriam, Jüdaam*, etc., *selbst vollbracht;* dans la collection des *Voyages curieux* de Ray, vol. I[er]; Londres, 1693 et 1705. Rauwolf était physicien et botaniste. — 1579. Hanns Jac. Breuning von und zu Buochenbach, *Orientalische Reyss in der Turkey*, etc.; Strasb., 1612. — 1583. Nic. Christoph (principis) Radzivil, *Jerosolymitana Peregrinatio;* Brunsberg, 1601; Anvers, 1614; Mayence, 1602. — 1586. Jean Zuallart (Giovanni Zuallardo), *Il devotissimo Viaggio di Gierusalemme;* Rome, 1587; *Très-dévot Voyage de Jérusalem*, 1626. Gravures sur acier curieuses, et copiées par la plupart des voyageurs des seizième et dix-septième siècles. — 1589. De Villamont, *Voyages* (en Italie et en Palestine); Paris, 1600, 1614. — 1590. Pant. d'Aveyro, *Itenerario da Serra Santa et todas suas particularidades*, Lisbonne, 1593, 1600. — 1598. Joh. Cotovicus (Kootwyk), *Itenerarium hierosolymitanum et syriacum;* Ant., 1619. — 1598. Don Aquilante Rochetta, *Peregrinatione di Terra Santa*, etc.; Palerme, 1630, avec gravures de Zuallardo (voy. plus haut).

1610. Georges Sandys' *Travailes, containing a History of the Turkish empire.* etc., *a description of the Holy Land, of Jerusalem*, etc., avec cinquante cartes et figures; Londres, 1615, 1621, 1658; mêmes gravures que celles de Cotovicus et de Zuallardo. — 1614. Pietro della Valle, *Viaggi descritti da lui medesimo in lettere famigliari;* Rome, 1650; traduction française, Paris, 1661. Voyageur célèbre, mais superficiel. — 1615. Henry Timberlake, *A true and strange discourse of the travels of two English pilgrims towards Jerusalem*, etc.; London, 1616; et dans l'ouvrage intitulé *Harleian miscellany*, vol. I[er], p. 327. — 1616. Francisci Quaresmi, *Historica, theologica et moralis Terræ Sanctæ elucidatio*, Antv., 1639. — 1627. Ant. del Castillo, *El devoto peregrino y viage de tierra santa;* Madrid, 1656. Les gravures sont empruntées à Zuallart. — 1644. Bernardin Surius, *le Pieux pèlerin*, ou *Voyage de Jérusalem;* Bruxelles, 1666. — 1646. Balth. de Monconys, *Journal des voyages*, publié par son fils; 3 t., Lyon, 1665; 4, Paris, 1677, 1695. Voyageur instruit, et qui s'occupe surtout des sciences physiques. — 1651. J. Doubdan, *le Voyage de la terre sainte;* Paris, 1657, 1661. Ouvrage consciencieux et érudit. — 1651. Mariano Morone, *terra santa nuovamente illustrata;* Piacenza, 1669. — 1655. Ignatius von Rheinfelden, *Neue Jerosolymitanische Pilgerfarth, oder kurze Beschreibung des gelobten heiligen Landes;* Würzb., 1667. — 1655. Jean de Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant..., et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre Sainte*, etc.; Rouen et Paris, 1665. Voyages tant en Europe qu'en Asie et Afrique, 1689. On a confondu souvent ce voyageur avec Nicolas-Melchisédec de Thévenot, qui a publié la *Relation de divers voyages curieux en 1664.* — 1658. Laur. d'Arvieux, *Voyage dans la Palestine, vers le grand émir, chef des Arabes du désert connus sous le nom de Bédouins*, etc., fait par ordre du roi Louis XIV, *avec la description de l'Arabie par Abulféda*, traduit en français par M. de Roque; Paris, 1717. (Voy. Mémoires du chevalier d'Arvieux, etc.; Paris, 1735.) — 1666. Franz Ferd. von Troilo, *Orientalische Reisebeschreibung*, etc., *nach Jerusalem*, etc.; Dresde, 1676, 1733. — 1672. Corn. de Bruyn (le Brun), *Beyzen door den Levant*, etc.; Delft, 1699. Gravures très-nombreuses et très-curieuses. — 1674. Mich. Nau, *Voyage nouveau de la terre sainte;* Paris, 1678, 1757. — 1684. Heinr. Myrike's, *Reise von Constantinopel nach Jerusalem und dem Lande Kanaan;* Rotterdam, 1725. — 1688. De la Roque, *Voyage de Syrie et du mont Liban;* Paris, 1722. — 1697. Henry Maundrell, *Journey from Aleppo to Jerusalem at Easter 1697;* Oxford, 1703, traduit en français; Paris, 1706. Bon livre et souvent cité. — 1697. A. Morison, *Relation historique d'un voyage au mont de Sinaï et à Jérusalem*, Toul, 1704.

1700. Van Egmond en Heyman, *Reizen door een gedeelte van Europa... Syria, Palestina, Ægypten, den Berg Sinaï*, etc.; Leyde, 1757. Ouvrage estimé. — 1722. Rob. Clayton, *A journal from grand Cairo to mount Sinaï and back again;* translated from a manuscript written by the (franciscan) Prefetto of Egypt; Londres, 1753. — 1722. Thomas Shaw's *Travels, or observations relating to several parts of Barbary and the Levant;* Londres, 1738. Traduit en français; la Haye, 1743; avec gravures. — 1737. Richard Pococke, *Description of the East, and some other countries;* London, 1743. Traduit en français; Paris, 1772. — 1749. Fridr. Hasselquist, *Iter Palæstinum*, etc.; 1757. Traduit en français, 1769. Ouvrage achevé par Linné. — 1760. Giov. Mariti, *Viaggi per l'isola di Cipro e per la Syria e Palestine*, etc.; Luca e Firenza, 1769. Traduction française, 1791. — 1761. Carsten Niebuhr, *Beschreibung von Arabien;* Copenh., 1772. Traduction française sous le titre de *Description de l'Arabie;* Paris, 1773. *Voyage en Arabie*, 1776 et 1780. Ouvrages très-estimés. — 1783. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte;* Paris, 1787, 1807. — 1792. W. G. Browne, *Travels in Africa, Egypt, and Syria;* London, 1799.

1800. Edw. Dan. Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, London, 1811. — 1803. Ali-Bey, *Travels in Morocco... Egypt, Arabia, Syria;* London, 1816. Gravures nombreuses. — 1806. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, etc.; Paris, 1[re] édition, 1811. Ouvrage très-agréable; un certain nombre d'erreurs. — 1809. John Lewis Burckhardt, *Travels in Syria and the Holy land;* London, 1822. *Reisen in Syria*, etc., *mit Anmerkungen von W. Gesenius;* Weimar, 1823. Ouvrage estimé. — 1815. Otto. Fr. von Richter *Wallfahrten in Morgenlande, herausgegeben von J. P. G. Ewers;* Berlin, 1822. — 1816. J. S. Buckingham, *Travels in Palestine;*

London, 1821. — 1816. Rob. Richardson, *Travels along the Mediterranean and parts adjacent*; London, 1822.— 1817. T. R. Jolliffe, *Letters from Palestine*, etc.; London, 1819. — 1817. Le comte de Forbin, *Voyage dans le Levant en 1817 et 1818*; Paris, 1819. Belles gravures dans l'édition in-fol. — 1817. Irby and Mangles, *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia Minor*; London, 1822. — 1818. Th. Legh, *Excursion from Jerusalem to Wady Musa*, dans le *Biblical repository (american)*; octobre 1853. — 1820. J. M. A. Scholz, *Reise in die Gegend zwischen Alexandria und Perætonium... Egypten, Palastina und Syrien*; Leipsick, 1822. — 1826. Ed. Ruppell, *Reisen in Nubien, Kordofan und den Petraischen Arabien*; Frankf., 1829. — 1828. Léon de Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Pétrée*; Paris, 1830. Belles planches.—1830. Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient en 1830*; Paris, 1834.—1830 et 1831. Georges Robinson, *Voyage en Palestine et en Syrie*, avec cartes et vues; Paris, 1838.—1832. Ed. Hogg, *Visit to Alexandria, Damascus, and Jerusalem, during the successful campaign of Ibrahim Pasha*; London, 1835. — 1834. Marmont, duc de Raguse, *Voyage en Hongrie..., en Syrie, en Palestine et en Égypte*; Paris, 1837. Avec atlas. Ouvrage remarquable. — 1836. J. L. Stephens, *Incidents of travel in Egypt, Arabia, and the Holy land, by an American*, New-York, 1837. — 1836. Rev. C. B. Elliott, *Travels in the three great empires of Austria, Russia, and Turkey*; London, 1838. — 1837. Lord Lindsay's *Letters on Egypt, Edom, and the Holy Land*; London, 1838.— 1837. Joseph Salzbacher, *Erinnerungen aus meiner Pilger reise nach Rom und Jerusalem im Jahre 1837*; Vienne, 1839. — 1837. G. H. von Schubert, *Reise nach dem Morgenlande*; Erlangen, 1838. — 1838. John Bowring, *Report on the commercial statistics of Syria*, 1840. — 1838. Edward Robinson, *Biblical Researches in Palestine, mount Sinai and Arabia Petrea* (Journal d'un voyage fait en 1838 par E. Robinson et E. Smith, 3 vol., avec cartes; Boston, 1841), livre très-remarquable. — Roberts, *Terre sainte*.— 1842. Poujoulat, *Histoire de Jérusalem*; 2 vol. —1850-1851. F. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*; Paris, 1853. — Voy. aussi les diverses collections exécutées d'après des épreuves photographiques de Decamps et autres artistes.

Géographie de la Palestine. — 1590. Christ. Adrichomius, *Theatrum terræ sanctæ*, cum tabulis geograph.; Colon. Agr., 1590, fol.; ibid., 1593, 1682.

1646. Sam. Bocharti, *Geographia sacra, seu Phaleg et Canaan*; Caen, 1646, fol,; Francf., 1674. — 1665. Nic. Sanson, *Geographia sacra*, ex N. et N. Test. desumpta et in tabulis quatuor concinnata; Paris, 1665. — 1677. Olf. Dapper's, *Naukeurige Beschrijving van gantsch Syrie, en Palestyn of Heilige Lant*, etc.; Rotterd., 1677; Amsterd., 1681. *Asia, oder Beschreibung des gantzen Syrien und Palestins oder gelobten Landes*; Amsterd., 1681 ; Nürnb., 1689.

1701. Christoph Cellarius, *Notitia orbis antiqui, seu Geographia plenior*; Leipz., 1701, 1705 ; Aux., 1731, 1772. — 1708. Ed. Wells, *Historial Geography of the New Test.*; Lond., 1708, 1712; en allem., 1765. — 1714. Hadr. Reland, *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*; Traj. Bat., 1714 ; Norimb., 1716 (le meilleur ouvrage géographique sur la Palestine jusqu'au temps des croisades).— 1758. Will. Alb. Bachiene, *Heilige Geographie*, etc.; Utrecht, 1758 ; Leipsick, 1773. —1785. Ant. Friedr. Büsching's *Erdbeshreibung, th. V. Palastina, Arabien*, etc.; Altona, 1785. —1790. Ysbrand van Hamelsveld, *Aardrijkunde des Bijbels*, etc.; Amst., 1790; trad. allem., Hambourg, 1796. — 1799. Conrad Mannert, *Geographie der Griechen und Romer*; t. VI, *Arabien, Palastina, Syrien*; Nurenb., 1799; Leipsick, 1831.

1817, C.-F. Kloden, *Landeskunde von Palastina*, Berlin, 1817. — 1818. Carl. Ritter, *Die Erdkunde*, etc., t. II, *West-Asien*; Berlin, 1818 (excellent ouvrage). — 1820. G.-B. Winer, *Biblisches Realworterbuch*; Leipsick, 1833-1838. — 1826. E.-F. Karl Rosenmüller, *Biblische Geographie*; Leipsick, 1823-28. — 1835. Carl. von Raumer, *Palastina*; Leipsick, 1835 (manuel très-utile). — 1852. W.-F. Lynch, *Official Report of the United States expedition to explore the dead sea and the river Jordan*; *Narrative of the United States expedition*, etc.; Baltimore, 1852.

Cartes de Jérusalem. — J.-B. d'Anville, *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple*, Paris, 1747 (réimprimée à la fin de l'*Itinéraire* de Chateaubriand).

Justus Olshausen, *Zur Topographie des alten Jerusalem*; Kiel, 1833. — 1838. F.-G. Crome, *Jerusalem*, dans l'Encyclopédie d'Ersch et de Gruber, sect. II, th. 15, p. 273. — 1838. E. Robinson, *Biblical Researches*, etc. (ouvrage indiqué plus haut). — 1845. G. Munk, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, dans l'*Univers pittoresque*.— Cf. Krafft, *Topographie de Jérusalem*; Bonn, 1846.

WILLIBALD,

VOYAGEUR SAXON.

[Commencement du huitième siècle après Jésus-Christ. — Vers 725.]

Willibald (saint Guillebaud) ([1]), né en Angleterre, était le fils d'un homme riche et puissant nommé Richard ([2]). Vers l'âge de trois ans, il tomba dans une maladie de langueur qui parut mortelle. Ses parents éplorés le portèrent devant une croix élevée sur un monticule dans l'enceinte de leur propriété, et devant laquelle, suivant un usage des Saxons de ce temps, la famille venait chaque jour faire la prière en commun : les croix tenaient lieu de chapelle ou d'oratoire. Le père et la mère de Willibald implorèrent la bonté divine et promirent que, s'ils avaient le bonheur de voir leur fils rendu à la santé, ils le consacreraient au service de Dieu. Leur prière fut exaucée, et ils accomplirent fidèlement leur vœu. Quand l'enfant fut parvenu à sa cinquième année, ils le conduisirent au monastère de Waltheim ([3]) et le confièrent aux soins du vénérable abbé Égilward ou Egbaud ([4]). L'abbé réunit les religieux et, conformément à une règle de leur discipline, leur demanda s'ils voulaient admettre ce disciple, si jeune encore, dans la communauté : tous donnèrent sans hésiter leur consentement.

Willibald passa dans la paix de ce saint monastère les années de son enfance et de son adolescence. Il y grandit à la fois en piété, en vertu et en science. Arrivé à la jeunesse, il résolut d'entreprendre un grand pèlerinage. Il craignait que, malgré son indifférence réelle et déjà éprouvée pour les biens et les honneurs de ce monde, la richesse et la noblesse de ses parents ne fussent de quelque obstacle à sa perfection religieuse : les privations, les misères, les dangers de toute nature qu'il entrevoyait dans un long et lointain voyage, lui paraissaient de nature à le fortifier dans la pratique de l'humilité et de la pauvreté ; de plus, il espérait acquérir par là une plus grande connaissance des choses saintes. Il fit

([1]) *Willibaldus* ou *Bilibaldus*, traduction latine d'un nom saxon, comme Guillebaud est une altération du nom latin.

La plus ancienne relation de ce voyage a été écrite vers l'an 761 par une parente de Willibald, religieuse de Heidenheim, qui s'exprime ainsi dans sa préface :

« Moi, pauvre femme, exposée à toute corruption par la faiblesse et la fragilité de mon sexe, privée de tout secours de la science, la dernière de toutes les religieuses saxonnes venues ici, pensant qu'au souvenir de faits si dignes d'attention et de respect il ne convient pas que les lèvres restent fermées et que la langue immobile garde un silence obstiné, je me suis proposé d'écrire la vie du saint évêque Willibald, mon allié par le sang, non d'après des récits apocryphes ou erronés, mais sous les yeux et sous la dictée du saint évêque lui-même, en présence de deux diacres qui ont entendu son récit comme moi, le neuvième jour des calendes de juillet, la veille du solstice. »

La rédaction de cette religieuse, quoique souvent diffuse et redondante, est précieuse par son caractère de naïveté. A une époque postérieure, un auteur anonyme a aussi raconté le voyage ou plutôt la vie de Willibald. Sa narration, écrite d'un meilleur style, s'accorde avec celle de la religieuse, et contient même quelques faits nouveaux ; mais elle rapporte si brièvement certains détails de la première relation, que parfois elle en efface tout l'intérêt. Dans notre traduction, nous faisons des emprunts à ces deux auteurs, d'après les textes publiés par d'Achery et Mabillon, de manière à composer le récit le plus complet qu'il soit possible d'offrir aux lecteurs.

D'après Bruschius, le onzième évêque d'Eischstadt (Eist), mort l'an 989, aurait écrit en vers l'histoire de saint Willibald. Un abbé de Heindenheim, Adalbertus, a inséré un abrégé de la vie de Willibald, ainsi que de celles de Wunebald et de Walpurge, frère et sœur de Willibald, dans une relation sur la restauration de son monastère, sous le pape Eugène III. Enfin on compte encore, parmi les biographes de Willibald, Philippe, évêque d'Eischstadt, de 1306 à 1322.

([2]) L'évêque Philippe dit que Richard était « Teuton d'origine, duc des Suèves, et roi d'Angleterre. » Roi d'Angleterre, c'est trop ; mais il paraît bien que Richard était allié à une famille royale saxonne. (Voy. la note 7 de la p. 74).

Suivant Mattheus Raderus, Willibald était le neveu de saint Boniface du côté de sa mère, qui s'appelait Bonne.

On lit aussi dans l'*Année bénédictine* : « Saint Willebaud, premier évêque d'Eischstadt, était prince de naissance, enfant de saint Richard, roi de Kent, et de Bonne, sœur du grand apôtre d'Allemagne saint Boniface.

([3]) Bus Waltham, in *Agro Wintoniensi*.

([4]) Egbaldo, Eguivaldo, Eguvalt, Egilwaldus, Eguivaldus.

confidence de ces pensées à son père, et le conjura de se joindre à lui pour aller s'agenouiller au seuil du temple dédié à Pierre, le prince des apôtres. Le père s'étonna d'abord d'un tel projet, voulut dissuader son fils d'y donner suite, et objecta, quant à ce qui le concernait personnellement, qu'il y aurait de l'imprudence et de la dureté à abandonner ainsi sa femme et ses autres enfants. Toutefois, les instances de Willibald furent si vives, si persuasives, que non-seulement elles finirent par triompher de la résistance du père, mais encore qu'elles enflammèrent d'un saint enthousiasme le frère de Willibald, nommé Wunebald (Winibaud), et leur jeune sœur nommée Walpurge.

Au printemps (1), les saints frères Willibald et Wunebald, avec leur père Richard, leur sœur Walpurge, et une troupe assez nombreuse d'autres pèlerins, tous pénétrés d'une religieuse ardeur, s'embarquèrent à l'endroit appelé autrefois Hamuléa-Mutha (2), au port marchand que l'on nomme Hambich (3). Après avoir navigué quelque temps sur la vaste mer, ils virent la terre ferme, descendirent avec joie du navire, et dressèrent leurs tentes sur la rive du fleuve Sigona (la Seine), près de la ville nommée Rotum (Rouen), qui est aussi un lieu de commerce (4). Là, les pèlerins se reposèrent pendant plusieurs jours ; puis ils poursuivirent leur route, et firent leurs prières aux oratoires de beaucoup de saints. Ils arrivèrent, en voyageant ainsi, à Gorthonicum (5), ensuite à la ville de Toscane nommée Lucques. En cet endroit, le pieux Richard, succombant sous les fatigues du voyage et sous le poids des ans, tomba malade et mourut (6). Ses enfants lui donnèrent la sépulture dans le monastère de Saint-Frigdien (7).

De Lucques, Willibald se dirigea vers Rome, avec son frère et sa sœur. Ils traversèrent à pied les montagnes (8) pendant l'hiver. Arrivés à la sainte cité, ils s'empressèrent d'aller adorer et remercier Dieu dans la basilique de Saint-Pierre. Ils passèrent les mois de la saison froide dans les paisibles exercices de la piété. En été, les deux frères furent saisis d'une fièvre violente qui, à cette époque de l'année, envahit toute la ville comme une peste. Par la grâce de la bonté divine, leur maladie s'alternait de telle sorte que, pendant chacune des semaines où l'un d'eux était le plus souffrant, l'autre avait plus de force, et ainsi, la fièvre ne les accablant que tour à tour, il leur fut possible de s'entre-secourir.

(1) De l'année 721.

(2) Hamelea-Multa, Hamelea-Mittha

(3) Embouchure du fleuve Hamelea ou Homelea (la rivière Hamble, à Hamble-Haven, port de Hamble). Willibald était né, suivant toute apparence, dans la partie occidentale de l'Angleterre, peut-être sur le territoire du comté de Southampton.

(4) *Rotuma*, *Rotumum*, *Rotumacum*, *Rotomagum*. Les pèlerins avaient sans doute pris passage sur un navire qui faisait le commerce entre Hamble-Haven et Rouen. On va voir qu'à partir de cette dernière ville ils voyagèrent à pied jusqu'à Rome. Malheureusement la relation n'entre dans aucun détail sur l'itinéraire suivi par eux entre Rouen et l'Italie.

(5) Ville de Ligurie : *Dertona*, *Gorthona*, *Chortona*, Cortone.

(6) Le 7 février, suivant l'évêque Philippe.

(7) De Saint-Priscien, suivant un des biographes; mais c'est une erreur. On voit encore, dit Mabillon, le tombeau de Richard dans la basilique de San-Frigdiani, neuvième évêque de Lucques. L'épitaphe est conçue en ces termes :

« Hic rex Richardus requiescit sceptrifer almus :
» Rex fuit Anglorum, regnum tenet ipse Pollorum ;
» Regnum dimisit, pro Christo cuncta reliquit.
» Ergo Richardum nobis dedit Anglia sanctum ;
» Hic genitor sanctæ Walpurgæ virginis almæ,
» Et Willebaldi sancti, simul et Wunibaldi ;
» Suffragium quorum det nobis regna Pollorum. Amen. »

Dans le Martyrologe romain, au 7 février, on lit : « A Lucques, en Toscane, saint Richard, roi des Anglais. »

Le véritable rang de saint Richard est discuté dans les *Acta sanctorum*. (Voy. t. II de février, p. 69, et t. III de février, p. 511.)

Dans ces premiers siècles, une grande passion pour les pèlerinages entraîna les Anglais, princes, nobles, prêtres, laïques, peuple, vers les lieux saints.

(8) Les Apennins, sans aucun doute ; mais, dans la biographie écrite par la nonne, il y a tant de cimes ardues, de frimats, de glaces, de neige, de tourbillons, qu'on pourrait croire qu'il s'agit des plus hautes Alpes.

Lorsque, contre leur attente, ils furent revenus à la santé, Willibald se sentit saisi d'un ardent désir de voir Jérusalem. Il renvoya son frère et sa sœur dans leur patrie (¹), et entreprit ce nouveau voyage en compagnie de deux autres religieux (²). Ils allèrent à la ville de Daterina (Terracine), et ils y restèrent deux jours; puis à Caiète, qui est au bord de la mer. Là, ils s'embarquèrent et furent transportés à Nébulis (Naples), où ils demeurèrent quinze jours. Ces villes appartiennent aux Romains, quoiqu'elles soient dans le Bénévent. Ensuite ils s'embarquèrent sur un navire égyptien et allèrent en Calabre, à la ville de Reggio, où ils se reposèrent deux jours (³). De là, ils passèrent en Sicile et visitèrent Catane, célèbre par le patronage et par la sépulture de sainte Agathe. On leur raconta que lorsque des flots de flammes descendant de l'Etna menaçaient d'incendier les maisons, les habitants n'avaient qu'à leur opposer le voile du sépulcre de la sainte pour les arrêter subitement (⁴). Ils allèrent aussi prier sur le tombeau de sainte Lucie, à Syracuse. Embarqués de nouveau, après avoir vu les îles de Chos et de Samos, ils arrivèrent à Éphèse (⁵); ils y versèrent des larmes d'admiration devant le sépulcre de saint Jean l'Évangéliste, qui est dans un site admirable, près de la ville. Ils virent aussi, non loin du sommet d'une montagne, l'endroit où le saint avait coutume de prier, et qui doit à cette circonstance de n'avoir jamais à souffrir de la pluie ni des tempêtes. Ils visitèrent enfin les tombeaux de Marie-Madeleine et des sept Dormants (⁶). De là, marchant le long de la mer, ils trouvèrent, à deux milles de distance, une

(¹) Il n'est question de la sœur, en cet endroit du récit, que dans la relation de l'auteur anonyme. La vie du frère a été écrite aussi par une religieuse; on peut la lire dans le volume des *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, où se trouve la relation du voyage de Willibald. (Voy. la Bibliographie.)

(²) D'autres pèlerins se joignirent à eux pendant le voyage; ils étaient sept quand ils arrivèrent à Émessa.

(³) L'auteur anonyme ne parle ni de Daterina, ni de Caiète, ni de Naples; il dit seulement que Willibald alla à Bénévent, où sont les restes de saint Bartholomé, et que, s'étant embarqué sur un navire égyptien, il atteignit Reggio, d'où il alla en Sicile.

(⁴) Ce voile, en soie blanche comme la neige, arrête toute espèce d'incendie. Il en fit cesser un subitement à Mongibello en 1635. Ce don se communiquait, du reste, à tous les objets qu'avaient touchés, soit le voile, soit les autres reliques de sa sainte. En 1607, le 5 février, deux prêtres siciliens, qui se trouvaient dans le Ferrarais au moment de s'embarquer pour aller à Venise, ayant vu que le château Saint-Georges *(castel San-Giorgio)* était en feu, s'empressèrent de porter une statuette en stuc de sainte Agathe devant les flammes, et elles s'éteignirent. En 1637, le seigneur Ferdinando Afan Henriquez de Rivera, duc d'Alcala, envoyé de Philippe III en Allemagne, fit cesser de même un violent incendie qui dévorait le château de Villaco ou Bilaco, où il résidait, en opposant aux flammes des chaînes et des anneaux d'or qui avaient touché les reliques de sainte Agathe, et dont le sénat de Catane lui avait fait présent du temps qu'il était vice-roi de Sicile. Lorsqu'un incendie céleste éclate ou lorsque la lave descend du volcan, on vient chercher en procession le voile au tombeau de la sainte, et on l'attache au sommet d'un bâton en forme d'étendard.

Willibald ne visita point sans doute la prison où sainte Agathe fut enfermée avant son martyre. Il y aurait vu deux petites empreintes de pied dont il n'eût certainement pas oublié de faire mention. Don Pietro Carrera les a représentées dans ses *Memorie historiche della citta da Catania* (1641), et les a expliquées (l. II, p. 392 et suiv.) : « Au moment, dit-il, où la sainte entra dans la prison, un des satellites grossiers » qui la conduisaient la poussa violemment dans le dessein de la jeter à terre, et » elle serait certainement tombée si deux grandes pierres de Mongibello, sur lesquelles « la jeune vierge posa ses pieds, n'eussent été plus pitoyables que ces hommes barbares; » mais elles la soutinrent miraculeusement : la sainte chancela sur la première et s'arrêta sur la seconde, qui s'amollit comme » la cire et reçut les empreintes sacrées de ses pas... Cet événement avait été prédit à Quintianus par la courtisane Aphro- » disia... Depuis ce temps, on vénère les deux empreintes... Saint Méthodius ne parle que de la pierre sur laquelle les deux » pieds se sont dessinés. »

Empreinte des pieds de sainte Agathe sur une pierre de sa prison, à Catane.

(⁵) La ville d'Éphèse a été plusieurs fois, non-seulement reconstruite, mais changée de place. Les ruines qui marquent ces divers déplacements couvrent une très-vaste étendue de terrain. Les débris des murailles de Lysimaque sont ce qu'il y a de mieux conservé : elles suivent la crête du Corissus dans une longueur de plus de douze cents mètres. Il reste des traces d'un stade, d'un théâtre, de thermes, etc. Au sud-ouest de la ville, au bas du Corissus, on montre un édifice carré que l'on appelle la *prison de saint Paul*. Au printemps, toutes les ruines d'Éphèse disparaissent sous la verdure des lianes : c'est le beau moment pour visiter ces ruines, dit M. Texier. L'emplacement du fameux temple de Diane, pillé et incendié par les Goths en 268, est à peu près introuvable aujourd'hui.

(⁶) « On entend communément par les *sept Dormants* sept chrétiens du troisième siècle de notre ère, lesquels furent mis à mort pour la foi de Jésus-Christ. Cet événement arriva à Éphèse, en Asie Mineure, sous le règne de l'empereur Dèce, et l'Église en célèbre encore la fête le 27 juillet. Plus de deux siècles après, vers l'an 479 de notre ère, leurs corps ayant été trouvés dans une caverne où ils avaient été enfermés, on les en retira et on les exposa à la vénération des fidèles. La légende,

grande ville que l'on nomme Figila (ou Sigila). Ils y mendièrent leur nourriture; et étant allés s'asseoir sur le bord d'une fontaine qui était au milieu de la ville, ils trempèrent leur pain dans l'eau, et firent

en parlant de leur mort, avait dit, suivant la locution ordinaire, qu'*ils s'étaient endormis dans le Seigneur*. Le vulgaire prit occasion de là de dire que ces saints martyrs n'étaient pas morts, qu'ils s'étaient cachés dans la caverne, où ils s'endormirent, et qu'ils se réveillèrent enfin (après deux siècles), au grand étonnement des spectateurs. On montre encore à Éphèse le lieu où ce prétendu miracle eut lieu. Comme un chien avait accompagné ces sept martyrs dans leur retraite, on lui fit partager la célébrité de ses maîtres, et l'on supposa qu'il était resté pendant tout ce temps sans boire ni sans manger, pour garder leurs personnes. Cette fable est populaire, non-seulement parmi les chrétiens d'Orient, mais aussi parmi les mahométans. En Perse, on célèbre tous les ans la fête des sept Dormants. On n'a pas oublié leur chien; et, pour le récompenser de son zèle, on lui a confié, ainsi qu'à Kheder et à Ali, la garde des lettres missives et des correspondances; on lui a même donné entrée dans le paradis avec le bélier qu'Abraham immola à la place de son fils, avec l'âne de Balaam, avec l'âne sur lequel Jésus-Christ fit son entrée à Jérusalem, enfin avec la jument sur laquelle on prétend que Mahomet monta miraculeusement au ciel. Sadi prend occasion de cette bonne fortune du petit chien pour recommander aux hommes la recherche de la bonne société. En effet, si le chien des sept Dormants, pour avoir joui d'une telle société, mérita d'être reçu dans le ciel, quels avantages ne seront pas réservés à l'homme, créé à l'image de Dieu! » (Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*, etc., 1828.)

Ces sept Dormants sont honorés par les catholiques sous les noms de saint Maximilien, saint Malchus, saint Martinien, saint Denis, saint Jean, saint Sérapion et saint Constantin. Il paraît qu'ils étaient très-jeunes; on les désigne même souvent sous le nom d'enfants *(pueri)*.

Ce fut en l'an 250, près d'Éphèse, qu'un gouverneur, sous le règne de Dèce, fit murer la caverne où ils s'étaient réfugiés. En 479, un riche habitant d'Éphèse, voulant construire sur la montagne une étable pour ses troupeaux, fit enlever quelques-unes des pierres qui fermaient l'entrée de la caverne, et l'on découvrit ainsi les restes des sept jeunes chrétiens.

Suivant une tradition, leurs reliques furent portées à Marseille, et l'on montre encore dans l'église Saint-Victor un grand coffre de pierre qu'on prétend avoir servi au transport.

A Rome, on conservait dans le *Musæum Victorium* une pierre gravée où l'on voit les sept Dormants : on a figuré deux massues près de Jean et de Constantin, une autre massue pleine de nœuds près de Maximilien, deux haches près de Malchus et de Martinien, une torche enflammée près de Sérapion, et un grand clou près de Danesius ou Denis. Serait-ce une indication que les sept Dormants ont subi d'autres martyres que celui d'être enfermés vivants dans une caverne; ou bien ces signes sont-ils seulement symboliques?

La gravure de cette pierre, que nous reproduisons, est empruntée à un opuscule dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le comte de l'Escalopier, et dont voici le titre incorrect : « Sanctorum septem Dormientium, Historia *ex* » *extypis* Musei Victorii expressa dissertatione et *veritibus monimentis* sacris profanisque illustrate; Romæ anno rep. » sal. CIƆIƆ.C.C.XLI. » (L'auteur du livre, propriétaire du musée, se nommait Vettori.)



Pierres gravées arabes sur lesquelles sont inscrits les noms des sept Dormants. — 1. Sceau en agate verdâtre appartenant à M. Lajard.



2. Sardoine du cabinet de Mme la duchesse de Gontaut.



Pierre gravée du *Musæum Victorium* représentant les sept Dormants.

M. Reinaud a reproduit deux pierres gravées arabes, sur lesquelles sont écrits les noms des sept Dormants, à la fin du deuxième volume des *Monuments arabes, persans et turcs, du cabinet de M. le duc de Blacas*. (2 vol. in-8, 1828.)

Au milieu du sceau en agate, on lit : *A la volonté de Dieu*. Alentour est une légende qui se lit de bas en haut et de droite à gauche :

Maksilmina, Yamlikha, Marnous, Messilyya, Dabarnous, Sabarnous, Cofasthethous, Kitmir.

Ce sont les noms persans des sept Dormants et de leur chien. Parmi les saints de l'*interstice* (intervalle de temps entre Jésus-Christ et Mahomet), les sept Dormants et saint Georges (de Mossoul) sont, dit M. Reinaud, les saints que les

ainsi leur repas. Après un seul jour de repos, ils virent la ville de Strabole (ou Strobole), sur une haute montagne, et s'arrêtèrent à Patera (Patara) pour y attendre la fin de l'hiver.

Ils remontèrent ensuite sur un navire et furent transportés à Mitylène, qui avait été exposée à être submergée. Là, deux solitaires vivaient sur une éminence faite de pierres entassées et protégée contre les eaux par une haute muraille. Les voyageurs y souffrirent tellement de la faim qu'ils faillirent y perdre la vie; mais le tout-puissant pasteur des peuples daigna leur donner la nourriture dont ils avaient besoin (¹). De ce lieu, Willibald et ses compagnons se rendirent à l'île de Chypre (²), qui est située entre le pays des Grecs et celui des Sarrasins, et ils y célébrèrent la pâque dans la ville de Paphos, au com-



L'île de Chypre. — D'après la Table de Peutinger.

musulmans ont le plus en vénération. Mahomet a cité les sept Dormants. Il les appelle les *gens de la caverne.* C'est pourquoi la sourate XVIII a été appelée la *sourate des gens de la caverne.* On les considère comme les protecteurs de la flotte et de l'arsenal. Les noms des sept Dormants sont considérés comme un puissant talisman. On les trouve sur les pierres gravées, les enveloppes des lettres, les casques, les sabres, les livres, les murs des édifices. Placés sur une lettre, ils passent pour la faire arriver à meilleur port; sur un sabre, ils préservent des coups de l'ennemi; sur les murs, de l'incendie; sur la poupe des navires, du naufrage; sur les portes d'une ville, de la peste; en tête d'un livre, du feu et des voleurs.

Le nom du chien, *Kitmir*, est surtout d'un très-bon augure : on le marque sur les lettres et les objets que l'on envoie.

Sur la sardoine on lit, au milieu : *Ismaël.* C'est le nom du propriétaire. Alentour sont deux triangles qui rentrent l'un dans l'autre, et qui passent généralement pour représenter le sceau de Salomon. Entre les angles des triangles on lit les noms des sept Dormants.

On a montré à d'Arvieux une caverne des sept Dormants, près de Damas. La ville de Nickowse, dans le royaume d'Alger, prétendait aussi posséder la sépulture des sept Dormants. Mais la tradition constante est que cette caverne était située à l'orient du mont Cœlinus ou Cœlion, près du temple de Diane, ou des ruines que l'on désignait sous ce nom au siècle dernier. Un grand nombre de voyageurs parlent de cette caverne, entre autres Chardin, Cornélius Lebruyn, Pococke, Laroque, etc. Spon dit qu'on avait disposé l'intérieur en forme de chapelle et sculpté l'entrée de manière à figurer un portique. Malgré des recherches très-longues, très-obstinées, il nous a été impossible d'en découvrir un dessin. D'après Grégoire de Tours, au sixième siècle, les corps des sept Dormants étaient encore dans la caverne, couverts de vêtements de soie et de lin. (Greg. Turon., lib. *De gloria martyrum*, cap. 95.) Il semble qu'ils y étaient encore au onzième siècle. L'auteur de la vie d'Édouard, roi d'Angleterre (publiée à Londres en 1652), parle d'un songe dans lequel le roi vit les sept Dormants dans leur caverne au mont Célion, près d'Éphèse.

Gibbon raconte l'histoire des sept Dormants dans le sixième volume de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain.*

Rich, l'auteur des *Recherches sur les ruines de Babylone,* a aussi rapporté l'histoire des sept Dormants telle que la racontent les musulmans. On peut lire son récit dans les *Ruines de l'Orient* de Hammer, t. III, p. 347.

Voy. *Dissertatio de sanctis septem Dormientibus,* Rome, 1741; — saint Grégoire de Tours, *De glor. martyr.*, l. I, c. 95; — le P. Cuper, *Act. sanct.*, juillet, t. VI, p. 375; — le *Ménologe de l'empereur Basile,* Rome, 1727.

(¹) L'auteur anonyme ne fait point mention de Mitylène, et dit seulement que Willibald et ses compagnons s'arrêtèrent au mont des Galganiens, et que dans ce pays, alors dévasté et ruiné par la guerre, ils furent exposés à mourir de faim.

Mitylène est l'ancienne Lesbos. Les deux religieux de Mitylène que vit Willibald étaient des stylites. On sait que le nombre de ces solitaires, qui se vouaient à passer leur vie entière debout sur des colonnes ou sur des murailles, s'était propagé, pendant les premiers siècles, avec une rapidité telle que beaucoup d'évêques, et notamment ceux de Liége, furent obligés de s'opposer à cette pratique.

Dans l'église du couvent de Saint-Siméon (stylite), à six heures d'Alep, on conservait, au milieu de l'octogone ou centre du monument, un pilier carré surmonté d'un débris de colonne sur laquelle avait vécu ce saint. (Voy. le dessin dans la *Description de l'Orient,* par Richard Pococke, t. II, p. 170.)

(²) La religieuse dit qu'il y avait douze évêques à Chypre; que c'était un beau et grand pays, et qui était en paix, parce que les Sarrasins et les Grecs n'étaient point alors en guerre.

mencement du nouvel an. Après trois semaines de séjour dans cette cité, ils allèrent à Constance, autre ville de Chypre, consacrée par la sépulture et les miracles de saint Épiphane, et ils y restèrent jusqu'après la Nativité de saint Jean-Baptiste. Ayant ensuite repris la mer, ils traversèrent la ville maritime des Sarrasins que l'on nomme Tharratas (1), puis ils allèrent, à neuf ou douze milles, au château d'Archa (2), où résidait un évêque grec et où ils prièrent selon leur coutume. Continuant leur route à pied, ils trouvèrent, à 12 milles plus loin, la ville phénicienne d'Emessa (ou Edissa) (3), que rendent célèbre le tombeau de l'apôtre saint Thomas et la lettre que le Sauveur écrivit au roi Abagarus (4) ; ils y admirèrent l'église que sainte Hélène fit élever en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Longtemps la tête du saint fut cachée dans cette ville où on l'avait apportée de Jérusalem.

Willibald avait alors avec lui sept coreligionnaires. Les Sarrasins, les entendant parler une langue inconnue et voyant leurs costumes étrangers, les prirent pour des espions et les conduisirent devant un habitant âgé et riche qui, après les avoir interrogés, dit « qu'il avait souvent vu venir d'autres hommes du même pays et de la même religion, et que ces hommes n'avaient jamais fait aucun mal et voulaient seulement accomplir leur loi. » Ce témoignage n'empêcha point cependant qu'on ne les jetât en prison. Mais Dieu, pour qui rien n'est fermé, permit qu'un certain marchand se sentît ému de pitié au récit de leur infortune. Il leur fit porter une nourriture abondante, leur envoya son fils qui les conduisit au bain et les ramena en prison : lui-même les alla chercher le jour du repos et les conduisit à l'église ainsi qu'au marché public, et il insista pour leur acheter tout ce qui pourrait leur faire plaisir ; et, lorsqu'ils étaient ainsi dehors, un grand nombre d'habitants accouraient et s'arrêtaient, parce qu'ils étaient jeunes, beaux et bien vêtus (5). Cependant leur incarcération se prolongeait. Par bonheur, un Espagnol vint causer avec eux dans leur prison : il avait un frère qui était domestique de chambre du roi des Sarra-

(1) Tortose.

(2) Aujourd'hui Tell'Arka.

(3) Les anciens appelaient cette ville *Emesa* et ses habitants *Emiseni* (Pline, *Nat. Hist.*, VIII, 23, et Strabon, liv. XVI, p. 735). Émèse, Hems, est située dans une agréable plaine, au bord d'un ruisseau qui descend de l'Ase. Pococke a publié dans son tome II, p. 136, pl. XXII, un petit monument sépulcral antique d'Émèse consacré, dit la tradition, à Caïus César.

(4) « Un roi nommé Abagarus, qui avoit son règne delà le fleuve de Eufrates, étant vexé d'une maladie incurable par art humain, et entendant du nom de Jésus et des choses merveilleuses qu'il faisoit, par une lettre qu'il lui écrivit humblement, lui requit qu'il lui plust envoyer quelqu'un devers lui pour le guérir de sa maladie. Et jaçoit que pour l'heure notre Seigneur voulsist différer sa guérison. Toutefois il fut digne d'avoir réponse de lui par lettre, par laquelle lui écrivoit que bientôt après il obtiendroit ce qu'il désiroit. Et après la résurrection et l'ascension de notre Seigneur, saint Thomas l'apôtre, par divine admonition, envoya un de ses LXX disciples, nommé Thadéus, à la cité de Édisse, pour prêcher l'Evangile et la parole de Dieu et pour accomplir la promesse que notre Seigneur avoit faite. Lesquelles choses avons trouvées aux archives publiques d'icelle cité de Édisse, en laquelle régnoit ledit Abagarus, entre les Écritures contenant les gestes dudit roi. Et afin que la vérité soit plus évidente, nous insérons les mots des deux épîtres translatées de la langue syrienne. S'ensuit la teneur de la lettre que écrivit le roi Abagarus à Jésus, envoyée par un sien courrier nommé Ananias en Jérusalem :

« Abagarus, fils de Vehame-Toparche (c'est-à-dire prince et gouverneur de sa terre natale), à Jésus bon Sauveur, qui » est apparu aux parties de Jérusalem, salut.

» Ta renommée est parvenue jusqu'à mes oreilles, et des guérisons que tu fais, que sans aucunes médecines ne herbes, » telles choses par toi se font, et que par parolles tant seulement tu fais voir les aveugles, aller les boiteux, guérir les ladres, » et que tu chasses les mauvais esprits et les diables, et par effet, que tu guéris tous ceux qui ont été vexés de longue ma- » ladie, et aussi que tu ressuscites les morts. Lesquelles choses ayant entendues de toi, je pourpense en mon entendement » de deux choses l'une : ou que tu es Dieu et es descendu du ciel pour faire ces choses, ou que tu es fils de Dieu, qui ainsi » le fais. A cette cause, je t'ai bien voulu écrire et prier que tu veuilles prendre la peine de venir jusqu'à moi pour me guérir » d'une maladie que j'ai déjà longtemps endurée. Que j'ai aussi entendu que les Juifs murmurent contre toi et te guettent. » Or j'ai une cité qui est petite, mais elle est honnête et suffisante pour nous deux. — ABAGARUS. »

» Suit la teneur de la réponse que fit Jésus par Ananias, le courrier, au toparche Abagarus :

» Tu es bien heureux d'avoir cru en moi sans m'avoir vu. Car il est écrit de moi que ceux qui me voient ne croiront pas » en moi, mais ils croiront en moi ceux qui point ne me verront, et vivront. Au regard de ce que tu m'as écrit que je volsisse » aller vers toi, il est nécessaire que j'accomplisse ici tout ce qui a été écrit de moi, et après que je l'aurai accompli, que » je m'en retourne vers Celui qui m'a envoyé. Mais après mon ascension, je t'enverrai quelqu'un de mes disciples qui gué- » rira ta maladie, et donnera vie à toi et à ceux qui sont avec toi. » (Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. Ier, p. 13 et 14, traduit par le président Cousin ; Paris, 1639.)

(5) Il n'était pas ordinaire que les pèlerins eussent de beaux vêtements. En général, ils se montraient extrêmement humbles dans tout leur extérieur ; ils se rasaient la tête et laissaient pousser leur barbe en signe de pénitence. Du reste, ils ne commencèrent à adopter un costume particulier que vers l'époque des croisades. (Voy. Orderic Vital, l. VIII ; *Recueil des historiens de France*, t. XII, p. 637.)

sins, nommé Mirmumnus (1); grâce à l'entremise de ce frère et aussi à la bonne volonté d'un marin qui avait navigué avec les pèlerins depuis Chypre, il obtint du roi une audience. Le roi lui demanda d'où étaient ces hommes qu'on avait emprisonnés. L'Espagnol répondit : « Ces hommes sont venus de la contrée où le soleil se couche; nous ne connaissons point de terre plus éloignée : au delà il n'y a que de l'eau. » Le roi répondit : « Pourquoi les punir? Ils n'ont point péché contre nous ; donnez-leur la liberté et laissez-les partir. » Les pèlerins se hâtèrent de mettre à profit cet ordre et allèrent à Damas, qui est éloigné de 100 milles et où repose saint Ananias (2). Cette ville est en Syrie. A 2 milles de là, on avait bâti une église sur le lieu où saint Paul s'était converti. Ils entrèrent ensuite en Galilée et visitèrent l'église de Nazareth, construite au lieu où l'ange Gabriel apparut à sainte Marie (3); l'église de la ville de Cana, qui est très-grande (4) et où l'on voit une des six amphores que le Seigneur ordonna d'emplir d'eau et qui ensuite versèrent du vin ; ils y restèrent un jour. De là ils allèrent au mont Thabor, où eut lieu la transfiguration du Seigneur (5). A cet endroit est un monastère d'hommes dont l'église est consacrée au Seigneur, à Moïse et à Élie. Les habitants appellent ce lieu Agemons (6). Les pèlerins descendirent ensuite à la ville de Tibériade, qui est au bord de la mer, à l'endroit où le Seigneur et Pierre marchèrent sur les flots (7). On compte dans cette ville beaucoup d'églises et une synagogue de juifs.

(1) Nom de la dignité pris pour un nom propre. *Emir-al-Mumenin* veut dire « émir des croyants, » comme *Emir-al-Moslimin* (d'où les Européens avaient fait *Miramolin)* signifie « émir des musulmans. »

(2) « La ville moderne de Damas ne renferme pas un seul monument de quelque intérêt; mais on montre encore au voyageur chrétien divers lieux que la tradition a consacrés, et qui se rattachent à la résidence de Saul (saint Paul). Dans une rue qui court de l'est à l'ouest, est une petite grotte ou caveau contenant un autel chrétien et un lieu de prière pour les Turcs. On dit que c'était là la maison de Judas où Saul reçut les enseignements d'Ananius. A un quart de mille environ de la porte Orientale, il y a une place que l'on désigne comme ayant été le lieu de sa conversion. Chaque année, les chrétiens de Damas vont en procession réciter sur cette place déserte l'histoire de la conversion de saint Paul. » (G. R.)

On rencontrait, entre Damas et le mont Liban, une chapelle sur le lieu où Caïn avait tué Abel. Bertrandon de la Brocquière vit cette maison de Caïn en 1433. Il raconte que Caïn, après son crime, se réfugia dans le pays de Nodou-Naïd, et fonda la ville d'Amuhta, pays et ville qu'on n'a jamais marqués sur aucune carte. *(Voyage de Bertrandon de la Brocquière,* manuscrit de la Bibliothèque impériale.)

(3) Voy. sur Nazareth, p. 62.

(4) On montrait aussi à Cana le lit sur lequel Jésus-Christ s'était placé au repas de noces. Saint Antonin raconte que, lorsqu'il visita Cana, il se coucha lui-même sur ce lit et y inscrivit les noms de ceux qu'il aimait.

Cana est à 4 lieues est-sud-est de Saint-Jean d'Acre. Vers 1283, on montra au dominicain Brocard la place qu'occupaient les six amphores et la salle du festin.

Matthéus Radérus a disserté longuement sur les urnes de Cana. Il soutient que c'étaient de larges pierres creusées, carrées à leur partie inférieure, et que leur forme était celle d'un sépulcre, terme dont il s'est servi sans doute pour éviter l'allusion à une auge. De sa discussion il conclut qu'on avait bien pu renverser un de ces vases et en faire un autel dans l'église de Cana. *(Matth. Raderi ad Martialis epigrammata*, etc.; Mayence, 1627, in-fol., et Bavaria-Sancta, t. II.) — La tradition que le dessin de M. Léon de Laborde rappelle (voy. p. 80) n'a aucun fondement sérieux.

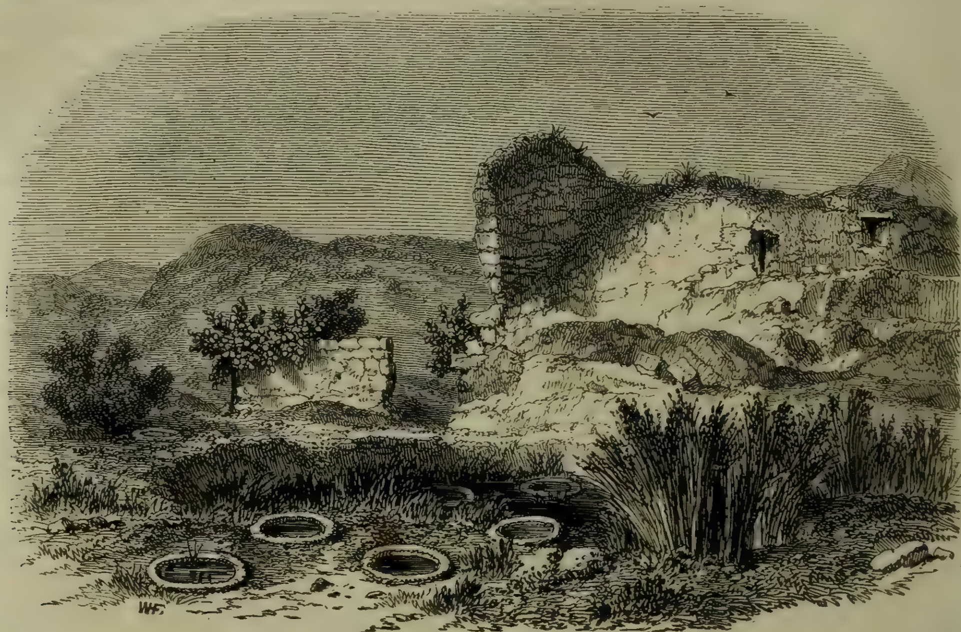
(5) Le mont Thabor est situé à l'est de Nazareth : vu d'en bas, il paraît se terminer à pic; mais arrivé à son sommet, on y trouve une plate-forme ovale d'un mille de circonférence. De ce point, on jouit d'un spectacle magnifique ; on découvre : à l'est-nord-est, le lac de Nazareth, la montagne du sermon, la plaine des pains et des deux poissons, Cana, et, au loin, la Méditerranée; à l'est, la vallée du Jourdain; au sud, l'immense plaine d'Esdralon, dans la direction de Jérusalem ; au sud-ouest, le mont Carmel; au nord-est, l'Hermon, le sommet le plus élevé de la chaîne de l'Antiliban.

Les Arabes nomment cette belle montagne, toute de pierre calcaire, *Jebel-el-Tûr*. Elle ne s'élève que d'environ mille pieds au-dessus de la plaine. Les débris de construction que l'on voit à son sommet appartiennent à différents âges, et la plupart sont celles d'anciennes forteresses. Au sud-est, au point le plus élevé parmi les ruines, est une petite voûte sur laquelle les moines latins de Nazareth viennent célébrer tous les ans une messe en mémoire de la transfiguration. Les moines grecs célèbrent le même événement dans les restes d'une église, au nord de la plate-forme. C'est dans les écrits de Cyrille de Jérusalem, au milieu du quatrième siècle, que le mont Thabor est pour la première fois indiqué, d'une manière explicite, comme le lieu de la transfiguration (Cyrill., *Hierosol. Cat.*, XII, 16, p. 170, ed. Touttée). Saint Jérôme mentionne le fait deux fois, en passant. Il est remarquable qu'aucun passage des évangélistes n'autorise cette tradition. D'après Reland et plusieurs autres écrivains très-circonspects, il y aurait plutôt lieu de placer la scène de la transfiguration vers le nord du lac, et à peu de distance de *Cæsarea Philippi*. E. Robinson ajoute, comme preuve de l'erreur propagée par la légende, que le sommet du Thabor, longtemps après et depuis la vie et la mort de Jésus-Christ, était entièrement couvert par une ville fortifiée *(Biblical Researches*, t. III, p. 222).

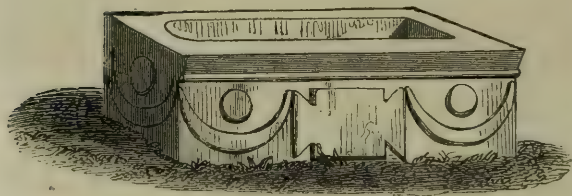
(6) C'est-à-dire *mont Sacré*, comme le mont Athos. Le monastère était soumis à la règle de Cluny au temps de Pierre le Vénérable.

(7) Le lac de Tibériade, appelé aussi mer de Chinnereth, mer de Galilée, lac de Génézareth, et aujourd'hui lac Tabaria; sa longueur est d'environ 15 milles, et sa largeur de 6 à 9. (Voy p. 60, note 3.)

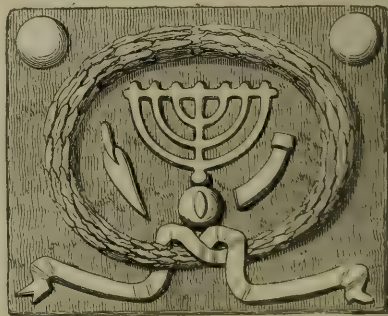
C'est là que le Jourdain passe à travers la mer [1]. En continuant de marcher le long de la mer, ils traversèrent le bourg de Magdla, où habitaient Lazare et ses sœurs [2], et celui de Capharnaüm [3], où le Seigneur ressuscita la fille du prince. Là étaient un édifice et un mur élevé, où les habitants disaient



Une Vue à Cana ; les amphores enfouies à fleur de terre, suivant une tradition.— D'après M. Léon de Laborde. (Voy. la note 1 de la p. 79.)



Sarcophage de Cana. — D'après M. de Saulcy.



Bas-relief représentant un chandelier trouvé à Tibériade. — D'après M. de Saulcy.

que Zébédée était enseveli avec ses fils Jean et Jacob. Plus loin, ils rencontrèrent Bethsaïde, patrie de Pierre et d'André [4] : une église est bâtie sur l'emplacement de leur maison. Ils y passèrent une nuit et

(1) Ce n'est pas à Tibériade, dit Canisius, mais c'est à Capharnaüm que le Jourdain se jette dans le lac de Génézareth. (Voy. p. 60, note 2.)

(2) Magdala, où l'on suppose qu'était Marie-Madeleine. (Voy. la carte, p. 32.)

(3) Capharnaüm, sur le bord du lac de Tibériade. Jésus-Christ avait fait en ce lieu sa résidence ordinaire ; on l'appelait sa ville.

(4) Bethsaïde de Galilée, près de Capharnaüm et de Corozaïn. Il y avait une autre Bethsaïde, appelée aussi Julias, sur la rive nord-est du lac.

allèrent ensuite à Corozaïs, où le Seigneur guérit les possédés et fit entrer le diable dans un troupeau de pourceaux (¹). Après avoir prié en ce lieu où était une église chrétienne, ils allèrent par un chemin dif-



Le mont Thabor.

ficile vers les deux fontaines Jor et Dan qui sortent du mont Phanias, à deux extrémités de la ville nommée dans l'Évangile la Césarée de Philippe, et chez les Phéniciens Panéada ou Phaniada (²). Les ruisseaux qui coulent de ces deux sources se réunissent à peu de distance de la ville et forment le Jourdain. Les pèlerins passèrent une nuit entre ces fontaines et burent du lait caillé que leur donnèrent les bergers; il y avait là des troupeaux tous de même couleur, dont le dos est très-long, les jambes courtes, les cornes longues et droites, et qui, en été, pendant les grandes ardeurs du jour, vont plonger dans les

(¹) Jésus-Christ adressa des reproches à Corozaïn, ainsi qu'à Capharnaüm et à Bethsaïde, à cause de l'indifférence avec laquelle elles avaient vu ses miracles. (Saint Matthieu, XI, 21.)

(²) Sur le plan de Breydenbach, la source Jor est marquée au bas du mont Liban, du côté d'Azor. La source Dan est plus près de Césarée.

Il faut chercher les véritables sources du Jourdain beaucoup plus haut. La principale est marquée, sur la carte très-développée de l'expédition américaine, à peu près au nord-ouest du mont Hermon, au-dessus de Hasbeiya, non loin du Léontes, à 33° 27′ de latitude, et à 35° 4′ de longitude est de Greenwich (33° 21′ de Paris).

étangs leur corps entier à l'exception de la tête [1]. Ce fut à Césarée que la clef du ciel fut donnée à saint Paul. Willibald et ses compagnons virent dans l'église une statue du Christ, au pied de laquelle pousse une herbe merveilleuse qui, toutes les fois qu'elle grandit jusqu'à la frange de la robe du Seigneur, acquiert la vertu de guérir de tous les maux [2].

A un mille de Césarée, les voyageurs se baignèrent à l'endroit où le Seigneur reçut le baptême et purifia ainsi les eaux jadis souillées du déluge [3]. Une chapelle, dont les colonnes sont en pierre, s'élève au-dessus de ce lieu qui aujourd'hui est à sec. Willibald alla ensuite à Galgala, où l'on voit une petite église en bois où les enfants d'Israël déposèrent douze pierres apportées du lit du Jourdain en souvenir de leur transmigration. De là, ils vinrent à Jéricho qui est à 7 milles du Jourdain. Il y avait là autrefois une source inutile : le prophète Élie la sanctifia et en fit couler l'eau, qui depuis ce temps fertilise toute la campagne [4].

Non loin est l'endroit où le Jourdain perd son nom et confond ses eaux avec celles de la mer Morte; ils visitèrent le monastère de Saint-Eustache, situé à égale distance de Jéricho et de Jérusalem, et ils arrivèrent enfin à Jérusalem, où a été découverte la sainte croix du Seigneur [5]. Sur le lieu même où fut trouvée cette croix et que l'on appelle le Calvaire, on a construit une église. Le Calvaire était autrefois hors de la ville; mais, quand sainte Hélène eut découvert la sainte croix, elle le fit comprendre dans l'enceinte de Jérusalem. On a élevé trois croix en dehors de l'église, du côté de l'orient, sous un porche, en mémoire de la sainte croix du Seigneur et de ceux qui ont été crucifiés avec lui. Auprès est le jardin où était le sépulcre du Sauveur. Ce sépulcre était taillé dans la pierre; la pierre est carrée et se ter-

(1) Quels sont les animaux que décrit ainsi Willibald? Dans les deux relations de son voyage, on trouve qu'ils ont ces deux mêmes caractères : « le dos long, les jambes courtes; » la nonne seule dit qu'ils sont tous de la même couleur. Quant aux cornes, la nonne s'exprime en ces termes : *Magnis cornibus creati* (on suppose qu'il faut lire *erectis*); l'auteur anonyme écrit : *Proceris cornibus*. De ces rédactions semble ressortir l'idée de cornes droites, longues, saillantes. Les deux biographes s'accordent également à rapporter la particularité que ces troupeaux se plongeaient dans l'eau pendant les chaleurs de l'été, la tête seule dehors. C'est une habitude du buffle, et l'on trouve ce mammifère dans la Palestine; elle paraîtrait extraordinaire, par exemple, pour la chèvre. La chèvre de Mambré, ou chèvre mambrine, est presque toujours d'un rouge clair; elle a le corps long, mince, élancé, le chanfrein droit ou même un peu concave, mais les cornes assez courtes et rabattues en demi-cercle. Les chèvres, les bœufs, les brebis, les chameaux, étaient la principale richesse des patriarches. Les meilleurs bœufs étaient ceux du pays de Basan et de la plaine de Saron, entre Yâfa et Lydda.

(2) C'était là que Jésus-Christ avait guéri une femme du flux de sang. Devant la porte de cette femme, sur une éminence, on avait élevé un groupe en bronze représentant Jésus-Christ debout et imposant les mains à la malade agenouillée. Julien l'Apostat ayant substitué sa statue à celle de Jésus-Christ, cette figure fut frappée de la foudre et brisée. Les débris de l'ancienne statue, recueillis par les chrétiens, furent plus tard réunis et placés dans l'église de Césarée.

Voici ce que dit Eusèbe (liv. VII, ch. 9) : « La femme qui fut guérie de flux de sang par notre Seigneur (saint Luc, VIII, 43 et suiv.) était de cette cité, et on montre encore aujourd'hui sa maison. Et au-devant de la porte, en un lieu éminent, une colonne sur laquelle est l'image de cette femme de cuivre à genoux, estendant ses mains comme pour faire quelque humble requête, à l'encontre d'une autre image aussi de cuivre, en forme d'homme habillé d'un habillement long, qui tend la main à la femme. Et au pied d'icelle statue croît du pilier une certaine herbe étrange, laquelle en croissant monte de contremont. Et dès qu'elle est crue jusques à la fimbrye (frange) dudit habillement, a merveilleuse vertu contre toutes les maladies, en prenant quelque petite partie d'icelle et buvant avec de l'eau. Mais elle n'a aucune vertu jusqu'à ce qu'elle ait touché ladite fimbrye en croissant naturellement. Et dit-on que cette statue avait été faite à la substance de notre Seigneur, laquelle y étoit encore de notre temps. Et je l'ai vue de mes yeux. » (Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, chap. 9, traduit par messire Claude de Seyssel, évêque lors de Marseille, et depuis archevêque de Turin.)

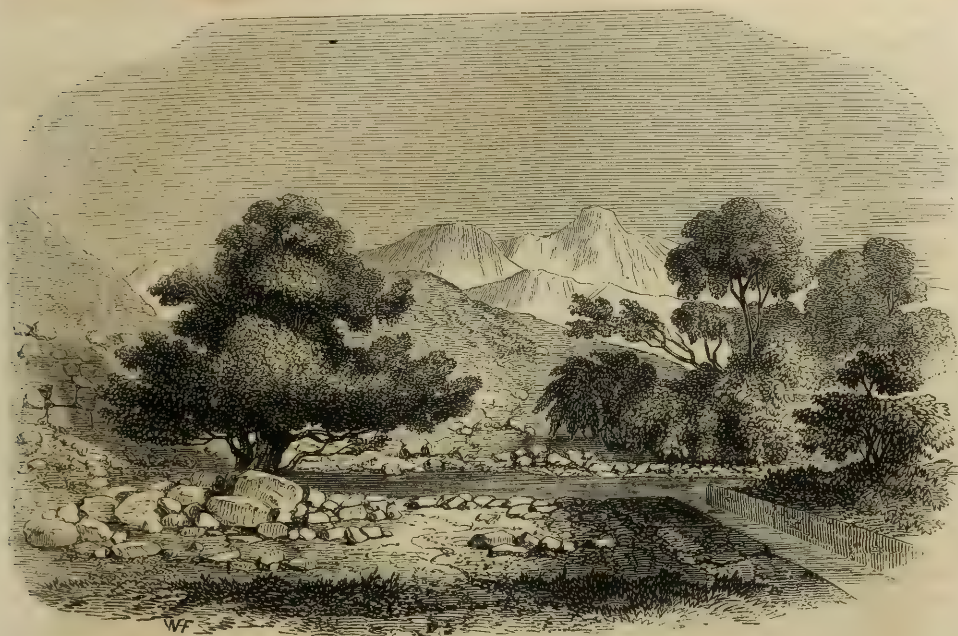
(3) Quelquefois les pèlerins y étaient attaqués et maltraités par les Sarrasins. Ce fut ainsi que saint Uldéric, surpris par une bande armée, n'eut pas le temps de se couvrir de ses vêtements, et prit la fuite avec ses compagnons. On a vu page 57, note 2, qu'aujourd'hui même il ne faut pas se baigner dans le Jourdain sans précaution.

(4) Les habitants de Jéricho dirent à Élisée : « Seigneur, la demeure de cette ville est très-commode, comme vous le voyez vous-même; mais les eaux y sont très-mauvaises, et la terre est stérile. » Élisée leur répondit : « Apportez-moi un vase neuf et mettez-y du sel. » Lorsqu'ils le lui eurent apporté, il alla à la fontaine et il y jeta ce sel en disant : « Voici ce que dit le Seigneur : j'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus ni mort, ni stérilité. » Ces eaux devinrent donc saines. (*Rois*, liv. IV.)

Cette fontaine est la seule que l'on trouve près de Jéricho. Les Arabes l'appellent *A'in-es-Sultân*. Elle sort du pied d'un groupe de monticules semblable à un tumulus, à un mille environ du mont de la Quarantaine, et à trente-cinq minutes ou deux milles du village, au nord-ouest. Le ruisseau qui en descend, dans la direction du village, après avoir arrosé plusieurs champs, grossit et devient assez large pour faire tourner un moulin.

(5) Chaque pèlerin payait une pièce d'or en entrant à Jérusalem; on le logeait dans l'hôpital des Amalfitains, ou chez des chrétiens, ou chez des infidèles.

mine en pointe (1); à son sommet est une croix, et le tout est couvert par un admirable édifice; à cette pierre, du côté de l'orient, est une porte par laquelle on entre dans le sépulcre pour prier. A l'inté-



Fontaine de Jéricho (2). — D'après Doussault.

rieur est un espace creux dans lequel gisait le corps du Seigneur: l'on y a placé quinze coupes d'or pleines d'huile qui brûle et éclaire jour et nuit; cette voûte est, du côté du nord, dans l'intérieur du sépulcre et à droite de celui qui entre. Devant la porte est une pierre carrée faite à l'image de celle que l'ange avait enlevée pour ouvrir le tombeau.

Vers la fête de Saint-Martin, Willibald tomba malade, et il ne fut guéri que dans la semaine qui précéda Noël. Alors il alla prier dans l'église que l'on appelle Sainte-Sion et qui est au milieu de Jérusalem. Il visita aussi le portique de Salomon. Là est la piscine autour de laquelle sont toujours de pauvres malades qui attendent le moment où l'ange vient agiter l'eau, et dès qu'ils la voient agitée, c'est à qui d'entre eux s'y plongera pour obtenir sa guérison. C'est là que Dieu a dit au paralytique : « Lève-toi, emporte ton lit et marche (3). »

Willibald dit qu'il y avait à la porte de la ville une grande colonne surmontée d'une croix en mémoire du miracle suivant : Les onze disciples portaient le corps de sainte Marie à Jérusalem, et ils étaient arrivés à cet endroit lorsque les Juifs sortirent et s'élancèrent vers la civière pour s'emparer du corps; mais les bras impies de ceux qui touchèrent à la civière y restèrent attachés, étendus et roides, jusqu'au moment où Dieu, apaisé par la prière des apôtres, leur permit de se mouvoir et de se retirer. Les anges descendirent et, enlevant le corps de sainte Marie des mains des apôtres, la portèrent au ciel.

(1) Sur cette église et les trois croix, voyez la relation d'ARCULPHE, p. 38.

(2) Les eaux sont reçues dans un bassin de pierre, d'où s'échappant en une large nappe, elles se divisent en plusieurs petits ruisseaux qui, après avoir arrosé quelques pièces de terre cultivées, vont se perdre dans une plaine de sable. (G. R.)

(3) En entrant à Jérusalem par la porte Saint-Étienne, immédiatement à l'entrée de la ville, on trouve, à gauche, une petite rue qui conduit à *Haram-Shereef*, ou grande mosquée située près de la porte *Sette-Meriam*. Dans le haut est un réservoir profond, qui a 120 pieds de long sur 40 de large; sa profondeur est de 10. Ce réservoir se trouve actuellement desséché. Des buissons de nopals et des herbes croissent dans le fond et sur ses bords. Dans le côté oriental, on voit quelques arcades aujourd'hui murées. C'est évidemment le plus ancien monument de Jérusalem. Tous les voyageurs s'accordent à dire que c'est la piscine de Bethesda, où se passa la scène du paralytique dont parle saint Jean. Les Arabes l'appellent *Birket-el-Seraï* (l'étang du palais). (G. R.)

Le saint voyageur descendit dans la vallée de Josaphat, qui est près de Jérusalem, du côté de l'orient. Dans cette vallée est l'église de Sainte-Marie, et dans cette église un sépulcre où la mère du Seigneur n'est



Chapelle Sainte-Hélène, sous le Calvaire. — D'après Doussault.

point ensevelie, mais qui est seulement consacré à sa mémoire. Après avoir prié, Willibald alla sur le mont des Oliviers qui est près de la vallée du côté de l'orient, la vallée étant entre cette montagne et Jérusalem. Sur ce mont des Oliviers, on voit d'abord une église construite à l'endroit où le Seigneur pria avant sa passion et dit à ses disciples : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » Une autre église s'élève au sommet de la montagne, à la place où le Seigneur monta au ciel ; et, au milieu de l'enceinte, sur un beau monument de bronze sculpté, de forme carrée, est une petite lampe de verre entourée de tous côtés afin qu'elle puisse brûler toujours, soit qu'il fasse beau temps, soit qu'il pleuve, car cette église n'a ni plafond ni toit (¹). On voit aussi intérieurement deux colonnes contre le mur au septentrion et le mur au midi ; elles ont été élevées en mémoire des deux hommes qui dirent : « Galiléens, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel (²)? » Quiconque peut se glisser entre ces colonnes et le mur a l'absolution de ses péchés.

Willibald alla ensuite à l'endroit où l'ange apparut aux pasteurs en leur disant : « Je vous annonce

(¹) Voyez dans la relation d'ARCULPHE, p. 48.

(²) Jésus n'était déjà plus visible ; mais les apôtres levaient encore les yeux dans une douce extase ; tout à coup deux

un grand sujet de joie. » De là il vint à Bethléem, à 7 milles de Jérusalem. Le lieu où le Christ est né était jadis une grotte souterraine : on voit maintenant, en cet endroit, une maison carrée taillée dans



Sainte Hélène découvrant la vraie croix. — D'après une miniature d'un manuscrit grec du neuvième siècle conservé à la Bibliothèque impériale (¹).

la pierre et entourée de fossés. Cette maison est enfermée dans une église qui a la forme d'une croix. On a élevé un autel au-dessus de l'endroit où est né le Seigneur, et l'on a fait aussi un autre petit autel que l'on porte à volonté dans l'intérieur de la grotte lorsque l'on veut y célébrer la messe (²).

De là les voyageurs se rendirent à une grande ville nommée Thequa ou Thecua (³), où Hérode fit mettre à mort les petits enfants. Là est une église où est enseveli un des prophètes. Ensuite ils entrèrent dans la vallée Laura (⁴), où est un grand monastère dans lequel repose saint Saba ; les moines ont de petites cellules creusées çà et là dans la montagne qui entoure la vallée.

Willibald alla ensuite au lieu où Philippe baptisa l'eunuque ; il y a là une petite église dans une grande vallée, entre Bethléem et Gaza. Les voyageurs se rendirent à Gaza (⁵) ; comme on célébrait, à l'église Saint-Matthias, les saints offices avec une grande solennité, Willibald perdit tout à coup la vue. Ils allèrent ensuite à Saint-Zacharie prophète (non pas le père de Jean, mais un autre prophète) ; puis au château d'Aframia (⁶), où sont ensevelis les trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob, avec leurs épouses.

anges leur apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée (les apôtres étaient pour la plupart nés dans cette province), pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu monter. » (Act. I, 11.)

(¹) Voy. aussi la gravure qui reproduit cette miniature, p. 632 du t. II de l'*Imperium orientale*, sive *Antiquitates Constantinopolitanæ*, opera et studio D. Anselmi Banduri etc.; Paris, 1711, 2 vol.

(²) Voy. p. 51. La chapelle souterraine de la Nativité, qui est la grotte ou l'étable primitive, mais que l'on a agrandie pour les besoins du service religieux, a environ 13 pas de long sur 4 de large. La voûte est restée dans son état naturel ; les murs intérieurs et les pavés sont ornés de marbre ; la crèche véritable a été transportée à Rome, sous Sixte-Quint ; elle est dans une chapelle de l'église *Santa-Maria-Maggiore*.

(³) A six milles romains sud-est de Bethléem. C'est la patrie du prophète Amos.

(⁴) Le mot grec *laura* signifie place, rue, groupe, et s'est appliqué aux associations monastiques.

(⁵) Gaza est située sur un monticule, à une journée et demie de Jaffa, et à environ trois milles de la mer. On y trouve encore quelques débris de colonnes de granit gris.

(⁶) La double caverne de l'Écriture. Breydenbach dit qu'il y avait en ce lieu une fortification *(munitio)*. Le nom *Aframia* semble une altération d'Abraham. Ce dernier nom était appliqué à Hébron au temps des croisades. Sœwulf dit, en 1103, que les monuments des patriarches étaient entourés de châteaux forts. (Voy. sur Hébron, la Relation d'ARCULPHE, p. 54, note 4.)

Ils revinrent ensuite à Jérusalem, et, au moment où Willibald entra dans l'église de la Sainte-Croix, il recouvra tout à coup la vue : il avait été aveugle pendant deux mois. Après quelques jours de repos, il fit une excursion dans laquelle il vit l'église de Saint-Georges, dans la vallée de Diospolis, à 10 milles de



Intérieur du couvent de Saint-Saba (¹). — Atlas du *Voyage autour de la mer Morte,* par de Saulcy.

(¹) « La vallée de Saint-Saba est une fissure énorme ouverte entre deux montagnes de nature semblable; au fond du précipice s'étend le lit de cailloux du Cédron, qui s'en va à la mer Morte. Les flancs de ces montagnes brusquement séparées imitent, dans certains de leurs replis, la configuration d'un vaste amphithéâtre. Ce sont des rochers qui s'arrondissent en demi-cercle, et qui sont superposés d'une manière uniforme comme des gradins. Ailleurs, ils sont percés de cavernes profondes qu'habitent d'immenses volées de pigeons; au moindre bruit qui trouble le silence de ces retraites, ces oiseaux s'envolent par centaines. » (Charles Reynaud, *D'Athènes à Baalbek;* 1844.)

Le couvent grec fondé par saint Saba est bâti sur les escarpements du flanc droit de cet amas de montagnes. Il se compose de deux masses de constructions, reliées entre elles par deux murs, et placées sur les revers opposés d'un ravin peu profond. L'édifice de droite est destiné au logement des femmes qui viennent visiter le monastère. « Pas une fenêtre, dit M. de Saulcy, n'est percée dans ces hautes murailles, qui ressemblent à celles d'une forteresse ou d'une prison d'État. Une seule petite porte basse et solidement fermée sert d'entrée au couvent. A une vingtaine de pieds, et directement au-dessus, est ouverte une baie étroite. Comme nous avons frappé à la porte, un panier attaché au bout d'une corde descend devant

Jérusalem. Il visita une autre ville où est une église dédiée à saint Pierre, dans le lieu où cet apôtre ressuscita une veuve nommée Dorcas; puis, loin de Jérusalem, au bord de l'Adriatique ([1]), Tyr et Sidon, séparées par un espace de 6 milles, et Tripoli ([2]). De là il monta au Liban et alla à Damas, puis à Césarée et à



Le Mont Liban.

nous, reçoit la lettre de recommandation du patriarche, et remonte sans que personne se soit montré. Quelques minutes après, la porte s'ouvre, et nous sommes admis dans le pieux asile. Je renonce à compter les escaliers, les couloirs étroits, les paliers sans nombre, qu'il nous faut traverser avant de nous trouver dans la cour proprement dite du couvent. Rien de plus étrange que cette construction, qui domine d'aplomb le lit déchiré du Kédron. De l'intérieur de l'église, un couloir étroit et très-incliné nous conduit à une ouverture qui débouche sur le Kédron lui-même; une écluse d'une douzaine de pieds, et qu'on retire avec soin derrière soi, conduit dans le lit du torrent; et à gauche du point où l'on descend est une grotte fort basse au fond de laquelle surgit une source froide et très-limpide : c'est la source de saint Saba, le pieux anachorète qui a donné son nom au monastère. — Les deux flancs du Kédron sont formés de véritables murailles de rochers horribles dans lesquels sont percées une foule de grottes inaccessibles aujourd'hui, et dont toutes les entrées sont garnies de murailles en pierres sèches qui démontrent que ces grottes ont été habitées jadis. Par qui? Les moines nous disent : « Par des anachorètes qui, en se retirant du monde, venaient vivre et mourir dans le désert. » Les musulmans croient qu'il y avait autrefois en ce lieu une ville antique des Juifs. M. de Saulcy suppose que ces retraites furent habitées par les esséniens. « Partout, ajoute ce voyageur, le roc se montre avec une épouvantable nudité; on n'aperçoit pas une tache de gazon, de quelque côté que l'on se tourne, mais des rochers jonchés de rocailles qui semblent rôties, et cela de près, de loin, toujours. En un mot, le sol est d'une aridité sans égale et d'un aspect qui serre le cœur. » *(Voyage autour de la mer Morte.)*

([1]) Erreur qui se trouve dans les deux relations du voyage de WILLIBALD. Il faut lire, au lieu d'Adriatique, mer Syrienne ou Phénicienne.

([2]) En Syrie.

Émaüs, bourg de la Palestine que les Romains ont appelé Nicopolis après la destruction de Jérusalem. Willibald y pria dans l'église qui a remplacé la maison de Cléophas et la fontaine qui est dans le carrefour où le Christ lava ses pieds, le jour où il ressuscita, avec ses disciples Lucas et Cléophas. Enfin, il rentra à Jérusalem où il passa tout l'hiver; après quoi il se rendit à Ptolémaïde ([1]), qui est à l'extrémité de la Syrie. Il y fut malade et y séjourna pendant le carême. Ses compagnons désiraient obtenir du roi des Sarrasins Mirmumnus ([2]) une autorisation de voyager; mais ce roi avait fui hors du pays. Les pèlerins allèrent alors à Émessa, et le gouverneur leur donna des lettres dont chacune ne pouvait servir qu'à deux personnes à la fois; ils ne pouvaient donc voyager que deux à deux : ils trouvèrent ainsi plus facilement de la nourriture. Après être revenus une quatrième fois à Jérusalem, en traversant Damas, et y avoir encore séjourné quelque temps, ils allèrent à l'ancienne Samarie, que l'on appelle le château Sébastia ([3]) : c'est là que sont les tombeaux de saint Jean-Baptiste, d'Abdias et du prophète Élisée ([4]). On a élevé une église au-dessus du puits devant lequel le Seigneur demanda à la Samaritaine de lui donner à boire. Ils y virent aussi la montagne sur laquelle les anciens Samaritains priaient et qu'une femme montra au Seigneur en lui disant : « Nos pères priaient sur cette montagne, et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut prier désormais. » Les voyageurs parcoururent tout le pays des Samaritains jusqu'à leurs frontières, où ils s'arrêtèrent dans une grande ville pour y passer la nuit.

En sortant de cette ville, ils entrèrent dans une vaste plaine couverte d'oliviers. En leur compagnie était un Éthiopien qui avait deux chameaux et une mule, et conduisait une femme à travers la forêt. Tout à coup s'offrit à leur vue un lion horrible ([5]), rugissant et ouvrant la gueule comme pour les saisir et les dévorer. Alors l'Éthiopien leur dit : « Ne craignez rien et allons à sa rencontre. » Ils continuèrent donc à marcher et s'approchèrent du lion; et le lion, par la grâce du Dieu tout-puissant, se dirigea d'un autre côté et les laissa passer. De loin, ils entendirent redoubler ses rugissements, et ils ne doutèrent point que cette affreuse bête ne dévorât beaucoup de ceux qui allaient cueillir les olives.

Ensuite, ils allèrent à une ville située au bord de la mer et que l'on appelle Thalamartha. Plus loin, ils arrivèrent à l'endroit où le mont Liban s'avance jusqu'au rivage et forme un promontoire que domine une tour. Ceux qui n'ont pas de sauf-conduit ([6]) ne peuvent aller au delà, car il y a en ce lieu une garde, et le passage est fermé; on les arrête et on les envoie à la ville de Tyr. Cette montagne est entre Tyr et Thalamartha.

Et alors les voyageurs allèrent de nouveau à Tyr. Pendant son séjour à Jérusalem, l'évêque Willibald

([1]) Acco, Akka, Aké de Strabon et de Scylax (Saint-Jean d'Acre), Ptolémaïs de Pline, Ptolémaïde de Peutinger.

([2]) Voy., sur ce mot, p. 79, note 1.

([3]) Samarie, que les Arabes appellent *Sebustieh*, avait été construite environ 925 ans avant Jésus-Christ, par Omri, roi d'Israël, sur une colline achetée à un habitant nommé Shemer, d'où Samarie. Elle fut la capitale d'Israël pendant deux siècles (jusqu'à l'an 720 avant Jésus-Christ, où Salmanasar emmena les dix tribus sous le roi Hoshéa). Depuis, détruite et rebâtie plusieurs fois, elle dut à Hérode le Grand sa plus grande magnificence, et reçut de lui le nom de Sébaste, en l'honneur d'Auguste. On voit sur le côté méridional de la colline une colonnade qui pourrait être un reste de la ville romaine. Les musulmans devinrent les maîtres de Samarie et de Sichem pendant le siége de Jérusalem. Saint Jérôme parle plusieurs fois de Samarie; mais, dans les siècles suivants, jusqu'aux croisades et jusqu'à Benjamin de Tudèle, Willibald est à peu près le seul qui en ait fait mention.

([4]) Voy. saint Jérôme, dans la Vie de Paule, chap. II.

([5]) « De nombreux passages de la Bible ne nous permettent pas de douter que le lion n'ait existé autrefois dans ce pays, quoiqu'on ne l'y trouve plus à présent. Samson, David et Benaïa, luttèrent avec des lions et les tuèrent; un prophète fut tué par un lion près de Bethel, et un autre près d'Aphek, non loin de Sidon. Les colons que le roi de Syrie envoya à Samarie furent maltraités par les lions. » (S. Munk, *Palestine*, UNIVERS PITTORESQUE.)

([6]) La relation du pèlerinage entrepris en 870 par le moine français Bernard contient quelques détails sur ces sauf-conduits : « A Bari (ville alors au pouvoir des Sarrasins), nous nous procurâmes, dit-il, l'autorisation de naviguer, au moyen de deux lettres dont le texte portait *la description de notre visage*, et exposait au prince d'Alexandrie et de Babylonie (en Égypte) le but de notre voyage. » Arrivé devant Alexandrie, Bernard dut payer six pièces d'or au capitaine du navire pour obtenir d'être débarqué; puis lui et ses compagnons furent obligés, moyennant treize deniers, de se procurer de nouveaux passe-ports, qui, à Babylone (le vieux Caire), ne les empêchèrent pas d'être jetés en prison. Ils furent délivrés au bout de six jours, après avoir de nouveau payé chacun treize deniers; et bien qu'on leur donnât ensuite de nouvelles lettres qui prescrivaient formellement de les laisser circuler sans rien exiger d'eux, ils n'en furent pas moins rançonnés dans la plupart des villes qu'ils traversèrent, et où on les forçait, soit d'acheter une nouvelle lettre, soit de payer l'apposition d'un sceau sur une ancienne. » (*Des Pèlerinages en terre sainte*, etc., 1845.)

avait acheté du baume (1) et en avait rempli une gourde ; puis, ayant coupé un petit tube (2), il l'avait introduit dans la gourde de manière à ajuster parfaitement son extrémité à l'orifice ; dans ce tube, il avait versé de l'huile de pierre (3), ensuite il avait bouché la gourde. En arrivant à Tyr, on visita les bagages des voyageurs pour s'assurer s'il ne s'y trouverait point quelque chose de caché. Si l'on y avait découvert ce qu'il était défendu aux voyageurs d'emporter, on les aurait punis et martyrisés (4). Lors donc que l'on fit la visite des bagages de Willibald, on ne trouva que sa gourde ; on l'ouvrit, et l'on sentit l'odeur de l'huile de pierre qui était dans le tube, mais on ne vit pas le baume qui était sous l'huile.

A Tyr, ils furent obligés d'attendre longtemps le départ d'un vaisseau. Enfin ils s'embarquèrent, et leur navigation dura tout l'hiver, depuis la Nativité de saint André l'apôtre jusqu'à la semaine qui précède Pâques. Ils arrivèrent alors à Constantinople, où les trois saints André, Timothée et Luc l'Évangéliste reposent sous un même autel. Jean Bouche-d'Or a son tombeau en face de l'autel où se tient le prêtre lorsqu'il dit la messe. L'évêque resta deux ans à Constantinople, et il avait dans l'église un siége (5) d'où il pouvait chaque jour contempler les tombeaux des saints. Pendant ce séjour, il alla visiter à Nicée, où César Constantin avait autrefois réuni trois cent dix-huit évêques dans un synode, une église toute semblable à celle qui est au sommet du mont des Oliviers (6) et dans laquelle sont les images de ces évêques.

Après deux années de navigation, en compagnie des envoyés du pape et de César, ils abordèrent à Syracuse, en Sicile ; puis ils allèrent à Catane, et de là à la ville de Reggio, en Calabre. Ils naviguèrent ensuite vers l'île de Vulcain, où est l'enfer de Théodoric (7). Ils descendirent dans l'île pour voir ce

(1) Le baume de la Palestine était très-renommé chez les anciens. (Pline, *Hist. nat.*, liv. XII, chap. 25 ; Strabon, *Hist.*, liv. XXXVI, chap. 3 ; Tacite, *Hist.*, liv. V, chap. 6.) Sous Pompée, on porta en triomphe à Rome un baumier de Judée. L'arbuste qui le produisait, haut d'une ou deux coudées, était cultivé surtout dans deux vergers ou jardins célèbres près de Jéricho et d'Engaddi. C'était aux mois de juin, de juillet et d'août que l'on recueillait le baume, en faisant des incisions dans l'écorce à l'aide d'un fragment de pierre ou de verre.

Au douzième siècle, on ne trouvait plus le baumier en Palestine.

Brocard, dominicain (mort vers 1300), raconte, au sujet du baumier d'Engaddi et de Ségor, que la reine Cléopâtre, qui n'aimait pas le roi Hérode, obtint d'Antoine que ce précieux arbrisseau fût transporté en Égypte. « Lorsque j'y étois, » ajoute-t-il, le soudan me fit conduire à la vigne du baume ; j'en cueillis beaucoup, et je me baignai dans la source qui » l'arrose, et où l'on dit que la sainte Vierge baigna souvent l'enfant Jésus. Ce baume est cultivé et ne peut être en effet » cultivé que par des chrétiens. »

(2) La queue de la gourde ou calebasse.

(3) De naphte?

(4) Jusqu'au quinzième siècle, un chrétien mis à mort en terre sainte ou en pèlerinage, même pour une cause de ce genre, était considéré comme martyr. (Voy. les *Pèlerinages en terre sainte avant les croisades*, par Ludovic Lalanne, 1845, p. 20.)

(5) Ou niche (*receptaculum*).

(6) C'est-à-dire sans plafond ni voûte. (Voy. p. 48.)

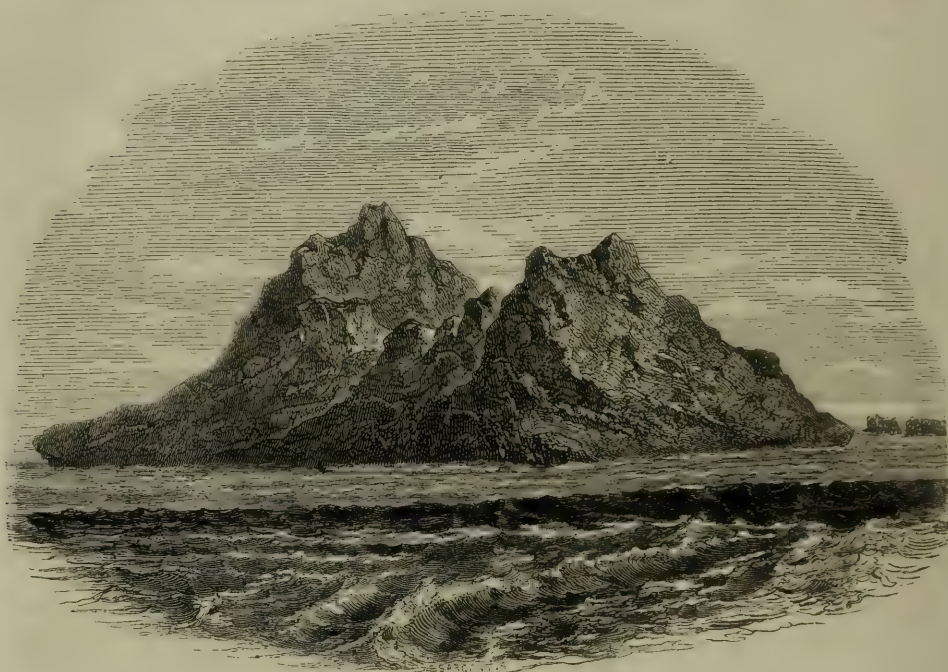
(7) « Saint Willibald vit seulement ces flammes épouvantables qui sortent de l'abîme, et sentit la fumée et la mauvaise odeur qui les accompagnent ; d'où il put tirer une assez utile méditation sur les tourments de l'enfer, dont assurément la fournaise de Vulcano est la plus vive peinture que nous trouvions dans l'histoire. » (*Année bénédictine*, p. 91, juillet et août 1670.)

La montagne de Vulcano, du temps de Thucydide, 475 ans avant Jésus-Christ, était consacrée à Vulcain, et on l'appelait sainte. Les insulaires croyaient que le dieu avait sa forge et son palais dans cette île. Aristote décrit une ancienne éruption de ce volcan dans son livre des Météores. Polybe a consigné des observations nombreuses sur les cratères de Vulcano. Strabon en cite trois. Diodore, qui était Sicilien, a aussi parlé de ce volcan.

Au moyen âge, les cratères des volcans passaient pour être des centres de l'enfer. Un ermite qui vivait dans l'île de Lipari avait raconté à un ami du pape Grégoire le Grand qu'il avait vu l'âme du roi des Goths Théodoric précipitée dans le cratère de Vulcano.

Parmi les voyageurs modernes qui ont visité et décrit ce volcan, nous citerons : le père Bartoli, en 1646 ; le professeur d'Orville, en 1727 ; Guillaume de Luc, en 1757 ; Dolomieu, en 1781 ; enfin l'abbé Horace Spallanzani, qui descendit dans le cratère et l'étudia en 1788. « Après le cratère de l'Etna, dit ce savant observateur, je n'en connais point qui soit plus considérable et plus majestueux que celui de Vulcano : sa circonférence a plus d'un mille ; l'ouverture en est ovale ; son plus grand diamètre est du sud-est à l'ouest. La forme intérieure est celle d'un cône renversé ; la hauteur de ses parois intérieures, du sommet à la base, a plus d'un quart de mille... Un hardi Calabrais, relégué à Lipari pour une faute commise à Naples, fut le seul qui voulût descendre avec moi dans le cratère (13 septembre 1788). Le fond était si ardent qu'il me brûlait les pieds : le bruit, sous mes pas, ressemblait à celui d'un fleuve qui coule, ou pour mieux dire au choc d'ondes agitées qui se rencontrent et se brisent réciproquement ; des fentes de la terre s'échappaient des sons semblables à ceux d'un soufflet de

que c'était que cet enfer. Willibald voulut monter au sommet, près de l'ouverture, pour regarder à l'intérieur ; mais cela lui fut impossible parce que les cendres, s'amoncelant du fond de l'horrible



L'Ile de Vulcano, à 30 milles nord-est des côtes de la Sicile.

tartare jusqu'aux bords supérieurs, les couvrent et opposent un obstacle aussi insurmontable que les neiges épaisses sur d'autres montagnes. Mais il vit sortir du puits, avec le bruit du tonnerre, une flamme noire et horrible; elle s'élançait avec la fumée à une hauteur immense : c'était un spectacle affreux et sublime. Il vit jaillir en l'air avec la flamme, et tomber dans la mer, la pierre ponce dont se servent les écrivains (¹) : de la mer elle est rejetée sur le rivage, où l'on vient la recueillir pour la transporter dans les villes. A la suite de ces explosions de flammes s'exhalent des vapeurs ignées et fétides effrayantes à voir. Après avoir satisfait leur vue de ce spectacle, ils allèrent par mer à l'église de l'apôtre saint Bartholomé, qui est au bord de la mer, et aux monts que l'on appelle Didymes.

Ensuite ils naviguèrent jusqu'à Naples, et ils y restèrent plusieurs jours. Cette ville est le siége d'un archevêque dont l'autorité est très-honorée et très-respectée. Près de là est un château où repose saint Sévère (²). Willibald alla ensuite à Capoue, et l'archevêque l'envoya à une autre ville près d'un

forge. Une violente chaleur, une odeur affreuse de soufre, sortaient de toutes parts. Cette plaine se soulevait dans le milieu et formait une espèce de tumeur circulaire dont le diamètre était de quarante-cinq pieds. Le bord de cette tumeur cédait sous mes pas comme un parquet de planches. Je laissai tomber de la hauteur de mon corps un gros morceau de lave, il produisit un bruit souterrain qui dura quelques secondes... Le fond du cratère est couvert, ainsi que les parois, d'une poussière faite des débris de pierres ponces. » (*Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, t. II, p. 122 à 156.)

(¹) La pierre ponce est une roche généralement homogène, à structure celluleuse, et quelquefois tellement légère qu'elle nage sur l'eau. Elle est rude au toucher : elle raye le verre et l'acier, et fond au chalumeau en émail blanc.

Les écrivains du moyen âge se servaient beaucoup de pierre ponce pour effacer et polir le parchemin. Les pierres ponces fondues et lancées par les volcans prennent dans l'air une forme globuleuse qu'elles conservent par leur prompt refroidissement. Les Liparotes exploitent encore aujourd'hui plusieurs espèces de pierre ponce : l'une sert à polir, les autres à faire des voûtes et des angles de bâtiments. Spallanzani en vit de grandes masses taillées en morceaux près du port. La pierre ponce fournit en effet un excellent moellon, à cause de ses nombreuses cavités dans lesquelles pénètre aisément le mortier.

(²) Lucullanus, où était situé un monastère ou oratoire en l'honneur de saint Séverin, apôtre des Noriques.

évêque; et cet évêque l'envoya à la ville de Tyanes (1), près d'un autre évêque; ce dernier l'envoya à Saint-Bénédict (2). On était en automne quand il arriva à ce dernier endroit. Il y avait sept ans qu'il était parti de Rome, et en tout dix ans qu'il s'était exilé de sa patrie.

Le vénérable Willibald, suivi de Diupertus qui l'accompagnait en tous lieux, ne trouva au monastère de Saint-Benoît qu'un petit nombre de moines sous la direction d'un abbé nommé Pétronax. Il les édifia par sa piété, sa sagesse, son langage et sa science : il inspira à tous l'amour et le respect. Pendant la première année il fut chambrier de l'église (sacristain); pendant la seconde, il fut doyen; ensuite il fut quatre ans portier (3) du monastère qui est au sommet de la haute montagne, et quatre ans portier du monastère situé au-dessous, vers le fleuve Raphoto (4). Après qu'il eut consacré ces dix années à la pratique de la règle sainte de l'ordre de saint Benoît, il se trouva qu'un prêtre espagnol, qui était au monastère, demanda à l'abbé Pétronax l'autorisation d'aller à Rome; Willibald sollicita la même permission, et, l'ayant obtenue, il alla prier prier dans la basilique de Saint-Pierre. Le pape, qui était alors Grégoire III, ayant appris que Willibald était à Rome, le fit venir en sa présence et voulut entendre de sa bouche le récit détaillé de tout ce qu'il avait vu et observé pendant son voyage. Grégoire III fut touché de tout ce que Willibald lui dit (5).

En ce temps-là vivait saint Boniface, Anglais de naissance et parent de Willibald, archevêque de Maguntia (6), et dont la destinée était de subir un jour le martyre dans la Frise (7). Le saint homme cherchait à associer des âmes dévouées et intelligentes à ses efforts pour la propagation de la foi dans la Germanie. Grégoire III, voulant répondre à son désir, annonça à Willibald que son intention était de créer un évêché à Eichstadt (8), en Franconie, sur les limites de la Bavière, dans la circonscription de Mayence, et de lui conférer la dignité et l'autorité d'évêque, afin qu'il eût le pouvoir de seconder Boniface dans ces contrées. Willibald fut extrêmement troublé de ce changement inattendu dans sa destinée; il avait souhaité de passer le reste de ses jours dans la paix de la vie monastique; mais il lui était impossible de ne pas se soumettre à la volonté du souverain pontife. Il quitta donc Rome, s'arrêta à Lucques

(1) *Teanum sidicinum*, aujourd'hui *Teano*, dans la province de la Terre de labour.

(2) Au monastère du mont Cassin, où l'on suivait la règle de saint Benoît (*Benedictus*). Ce monastère avait été fondé l'an 529, sous le pape saint Félix IV de Bénévent, sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon. Soixante ans après, Zolton, duc de Bénévent, le détruisit de fond en comble; mais, au huitième siècle, il avait été réparé par les princes lombards et rétabli par le pape Grégoire II. Les Sarrasins le ravagèrent encore vers la fin du neuvième siècle.

(3) On pourrait s'étonner que le doyen Willibald fût devenu portier du couvent, si l'on ne lisait dans la règle de saint Benoît que la garde de la porte devait être confiée à un homme sage et expérimenté. (*Regula*, ch. 66.)

(4) Peut-être Rapido. (Voy. Angelus de Nuce, dans les notes de la *Chron. casin.*, liv. Ier, ch. 5.)

(5) Dans le second volume de la *Bavaria sancta*, par Mattheus Raderus, de la société de Jésus, CIↃ IↃI XXIV, on voit à la page 93, en tête d'une biographie de Willibald fort abrégée, une très-belle estampe de Raphaël Sadeler représentant le saint voyageur et d'autres pèlerins devant le pape. Willibald est beau, jeune, vêtu d'un élégant costume de pèlerin; il porte la coquille emblématique à son chapeau; il s'agenouille, le pape descend de son siége pour l'embrasser et le relever. Nous n'avons pas jugé qu'il y eût lieu de reproduire cette planche, parce qu'elle n'est qu'une agréable composition du seizième siècle et ne peut être considérée, en aucune manière, comme une image exacte des costumes du huitième siècle. Dans le même ouvrage, on trouve des scènes de la vie du frère et de la sœur de Willibald.

(6) *Mogontiacum*, *Mogontia*, *Magontia*, Mayence.

(7) Le nom saxon de saint Boniface est Winfrid ou Winfreth. Né vers l'an 680, à Crediton ou Kirton, dans la circonscription du Devonshire, il entra, jeune encore, au monastère d'Escancester ou Exeter, sous la direction du saint abbé Wolphard. Il fut ensuite envoyé au monastère de Nutcell, gouverné par Winbert. En 716 il alla prêcher l'Évangile dans la Frise. Repoussé une première fois, il revint de nouveau, après avoir reçu des pouvoirs spéciaux de Grégoire II, pour enseigner le christianisme dans la Bavière et dans la Thuringe. Il fit deux autres voyages à Rome. Grégoire le nomma archevêque et primat de toute l'Allemagne. Ce serait en 751 que Pépin lui aurait donné l'évêché de Mayence, érigé en métropole à cette occasion par le pape Zacharie. En 754, il choisit pour son successeur à cet évêché saint Lulle, d'abord moine de Malmesbury. Il continua son œuvre de propagande et fut massacré, avec cinquante-deux autres chrétiens, le 5 juin 755, dans un champ où il donnait la confirmation aux néophytes, près de Dokem, Dokkum ou Dockinga, à six lieues de Leeuwarden, dans la Frise occidentale.

(8) Eichstædt, Eichstadt, Eisted, Eistect, *Eistadium*, *Aichstadium* (chênes coupés), quelquefois désignée par les noms de Quercopolis, Dryopolis (ville des chênes), située dans la Bavière (l'ancienne Norique, entre la Rhétie et la Pannonie), cercle de la Regen, à 62 kilomètres sud-ouest de Ratisbonne.

On donne quelquefois aux évêques d'Eichstadt le surnom *aureatenses*, parce qu'à la place d'Eichstadt s'élevait autrefois une ville *dorée*, c'est-à-dire belle, et qui avait été détruite par les Huns.

où son père avait été enseveli, traversa Ticinum (1), Brixia (2), puis la Carinthie. Il passa ensuite une semaine près du duc de Bavière Odilon, une autre semaine près de Suitgarius (3) qui le conduisit vers saint Boniface, à Linthrath. Boniface invita Willibald à se rendre à Eichstadt pour examiner comment il pourrait s'y plaire et s'y établir. Cette terre, donnée à Boniface par Suitgarius pour la rédemption de son âme, était encore tout à fait déserte (4), et l'on n'y voyait d'autre édifice qu'une petite église (5) sous l'invocation de sainte Marie. Guidé par Suitgarius, Willibald fit choix d'un emplacement, et ce fut là que bientôt saint Boniface consacra Willibald au saint ministère (6), le 11 août, fête de la Nativité de sainte Marie-Madeleine. Un an après, Boniface l'invita à venir en Thuringe; Willibald y reçut l'hospitalité dans la maison de son frère Wunebald qu'il n'avait pas vu depuis dix-sept ans et demi. Ils furent heureux de se voir. On était en automne, dans la troisième semaine avant la Saint-Martin. Alors saint Boniface, saint Burchard, évêque de Wurtsbourg, et Wizo, évêque d'Erpesfurt, consacrèrent Willibald comme évêque (7), à Sallpurg (8). Willibald avait quarante et un ans. Il institua dans son église un monastère suivant la règle de saint Benoît, et un grand nombre de fidèles vinrent de toutes parts se ranger sous sa sage direction Après avoir rempli, pendant quarante-cinq années, les laborieux devoirs de l'épiscopat, il rendit son âme au Créateur (9). Le pape Léon VII le canonisa en 938.

Que dirai-je encore de saint Willibald, mon maître et votre père? ajoute la nonne de Heidenheim. Quel chrétien a été plus pieux, plus humble, plus pur et plus patient, plus irréprochable et plus sévère dans la conduite de sa vie, plus admirable de douceur? Qui jamais fut plus empressé que lui à consoler l'affliction, à secourir la pauvreté, à vêtir la nudité? Toutes les choses qu'on vient de lire ont été dictées,

(1) Pavie.
(2) Brescia.
(3) Suger.
(4) « En ce temps, il n'y avait sur le territoire d'Eistad que des bois épais de chênes; le sol était inculte et sauvage. » (Mattheus Raderus.)
(5) « Cette église prit son nom d'un chêne. » (Mattheus Raderus.)
(6) Sur les honneurs dont Boniface combla Willibald, voy. Mattheus Raderus *(Bavaria sancta)*.
(7) Jusque-là Willibald n'avait été qu'un simple religieux.
(8) Non point Salzbourg, mais une ville ou un autre lieu peu connu de la Thuringe, peut-être Seeburg.
(9) L'an 745. (Voy. la note 5.)

On lit dans l'ouvrage intitulé *Rerum boicarum scriptores*. t. II, p. 505 :

M CC LVI,

Ossa S. Wilibaldi de tumulo sunt levata apud Eystet.

Sur le tombeau de Willibald et sur ses changements de place, voy. les *Acta sanctorum*, t. II de juillet, p. 499; voy. aussi, p. 517 et suiv., les nombreux miracles attribués au tombeau et aux reliques de saint Willibald. On remarque entre autres un pécheur qui se charge de fers, et, prosterné devant le monument, demande que ces fers se brisent si ses fautes lui sont pardonnées, et le miracle s'accomplit.

A l'âge de quatre-vingt-six ou de quatre-vingt-sept ans, d'après l'évaluation suivante que donnent d'Achery et Mabillon. Willibald dut naître en 700; il partit pour Rome en 720, revint de ses voyages en terre sainte vers 728, alla en Allemagne vers 739, assista au synode de Germanie en 742, mourut en 786. — Suivant Gretser, Willibald aurait été nommé évêque en 745 et serait mort en 781. Une autre tradition le fait mourir en 785. (Lib. II, *Traditionum Fuldensium.)*

L'évêque Réginoldus, vers 1186, fit transporter en grande solennité les restes mortels du saint dans une crypte de l'église, afin, disait-il, qu'ils fussent entourés de plus de silence et de respect. Pendant cette cérémonie, il se tint à une assez grande distance du corps et les mains levées au ciel. Tous les autres qui, plus rapprochés du tombeau, virent les saintes reliques, moururent dans le cours de l'année : « Il ne faut pas dire, et pour cause, remarque l'auteur anonyme d'un Catalogue des évêques d'Eisted, ce qui arriva à l'évêque Réginoldus lui-même. » Plus tard, les restes de Willibald furent plusieurs fois changés de place dans la même enceinte. (Voy. l'appendice qui suit les deux biographies dans les *Acta sanctorum*, etc., note de la page 391.)

L'évêque Hildebrand bâtit à Eichstadt, en 1270, une nouvelle église sous l'invocation de saint Willibald (on l'appelle le Chœur de saint Willibald), et y transféra les reliques du saint, que l'on y garde encore aujourd'hui. On en conserve aussi à Furnes, en Flandre.

non par un sentiment d'orgueil, mais pour rendre hommage à la vérité de ce que j'ai entendu, et pour témoigner de ce qui a été accompli moins par un homme que par la grâce de Dieu; car, ainsi que le dit l'Apôtre : « Que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur. » Ainsi soit-il!

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — Henricus Canisius, *Antiquæ lectiones*, t. IV. — Basnage, édition de l'ouvrage précédent. — Jacobus Gretserus, *De Eistentibus episcopis*. — Sollier, continuateur de Bollandus, t. II de juillet, p. 485. — *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* in Sæculorum classes distributa. *Sæculum III* quod est ab anno Christi DCC ad DCCC. Collegit Dommus Lucas d'Achery, congregationis Sancti-Mauri monachus, ac cum eo edidit D. Johannes Mabillon, ejusdem congregationis, qui et universum opus notis, observationibus, indicibusque necessariis illustravit; *pars secunda*, Luteciæ Parisiorum, apud Ludovicum Billaine, in palatio regio, CIϽ IϽC LXXII, p. 365-392.

Traductions. — Nous ne connaissons aucune traduction française antérieure à celle que nous publions. M. Thomas Wright a donné une traduction anglaise du récit de la nonne dans son livre intitulé : *Early Travels in Palestine;* London, 1848, p. 13 de l'Introduction, et p. 13 à 22. On peut consulter ce que le même auteur a écrit sur Willibald dans la *Biographia britannica litteraria*, période anglo-saxonne, p. 341, 342.

Sur la bibliographie de la Palestine et de la Syrie, voy. à la fin de la relation d'Arculphe, p. 70, 71 et 72.

SOLEYMAN ET ABOU-ZEYD-HASSAN

(LES DEUX MAHOMÉTANS).

[Neuvième siècle de l'ère chrétienne.]

Cette relation, écrite en arabe, se compose de deux parties :

La première a été rédigée l'an 851 (ou 237 de l'hégire), d'après les récits d'un voyageur nommé Soleyman, qui était marchand et avait son principal établissement sur les côtes du golfe Persique, probablement à Bassora.

CARTE D'UNE PARTIE DE L'ASIE antér.t au 11e Siècle, d'après M.rs Reinaud et d'Avezac avec un itinéraire tracé par M.r A. Maury conformément à la relation des 2 Mahometans.

M. Reinaud a bien voulu nous permettre de reproduire cette carte.

M. Alfred Maury, de la Bibliothèque de l'Institut, a ajouté au bénéfice de cette autorisation, en nous aidant à tracer un itinéraire qui rendra plus claire et plus instructive la lecture du récit des deux mahométans. Sur différents points, cet itinéraire diffère de celui qui aurait été tracé avant le Mémoire de M. Alfred Maury, lu à la Société de géographie, et imprimé sous ce titre : *Examen de la route que suivaient, au neuvième siècle de notre ère, les Arabes et les Persans pour aller en Chine, d'après la relation arabe traduite successivement par Renaudot et M. Reinaud*, p. 203 du t. V de la troisième série du *Bulletin de la Société de géographie*.

Rédigée par M. d'Avezac, la carte dont nous donnons la réduction et un détail agrandi, est jointe au savant ouvrage que M. Reinaud a publié, en 1849, dans le t. XXVIII des *Mémoires de l'Institut national de France* (Académie des inscriptions et belles-lettres), sous ce titre : *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois.*

« Les navires descendaient de la côte occidentale de l'Inde par la mousson du nord-est, vers décembre, et arrivaient en janvier près de Ceylan. La relation (de Soleyman et de son continuateur) nous dit, en effet, qu'entre Mascate, Koulam-Malay et la mer d'Herkend, il y a environ un mois de navigation. Ils doublaient la pointe de Galles, après avoir, probable-

La seconde, postérieure à l'an 878 (ou 264 de l'hégire), est l'œuvre d'un amateur de connaissances géographiques dont le nom était Abou-Zeyd-Hassan, et qui était originaire de la ville de Syraf, port du Farsistan, dans le golfe Persique.

Soleyman avait réellement visité l'Inde et la Chine ; mais Abou-Zeyd-Hassan déclare lui-même qu'il a voulu seulement modifier et compléter le récit du marchand Soleyman d'après ce qu'il avait recueilli



Détail amplifié de la Carte précédente

ment, préalablement reconnu le cap Comorin, en quittant les Maldives ; ils arrivaient à Sumatra vers la fin de février ou les premiers jours de mars, époque à laquelle commence à souffler avec moins de violence la mousson du nord-ouest, que l'on rencontre en s'approchant de cette île. De la sorte les navires ne touchaient en aucune façon la côte de Coromandel. Cette route directe est encore celle qu'indique Mannevillette. Cet hydrographe prescrit, en effet, aux navires qui quittent Ceylan d'aller reconnaître les îles situées au nord d'Achen, en conservant autant que possible la latitude de 5° 50′, avant d'aller à la rade de Keydah. De la pointe d'Achen, les navires arabes se rendaient à Malacca par la mousson du sud-ouest, la plus favorable pour cette navigation, cette mousson se déclarant vers le mois d'avril. Ils passaient au sud des Nicobar ou dans les canaux qui sont entre ces îles et la petite Andaman, ou entre Poulo-Rondo et la grande Nicobar. S'il ventait grand frais du sud-ouest au nord-ouest, ils s'approchaient des îles Nias, qui sont en dehors de la pointe d'Achen, ce que font encore aujourd'hui les marins. De Malacca ils se rendaient, par le détroit de Malacca, à la côte de Cambodje, qu'ils longeaient, ainsi que celle de Cochinchine, jusqu'à la hauteur de Phu-yen, d'où ils se dirigeaient directement vers la Chine, poussés par la mousson du sud-ouest, et arrivaient vers juin ou juillet. En naviguant à cette époque dans la mer de Chine, les navires évitaient ainsi les ty-fongs, qui ne se déclarent guère qu'au mois de mai, et les tempêtes, qui ne deviennent fortes et fréquentes qu'à partir de juillet. Tel est l'itinéraire qui nous paraît ressortir de la relation de Soleyman. » (Alfred Maury.)

dans ses lectures et ce qu'il avait entendu dire par diverses personnes qui avaient parcouru les mers orientales ([1]).

Il nous a paru que ces deux écrits ne devaient pas être séparés. On les cite souvent sans les distinguer, et l'on accorde à l'un et à l'autre le même degré de confiance ([2]).

Ils ont été traduits pour la première fois, en 1718, par l'abbé Renaudot, sous ce titre : *Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle de notre ère* ([3]).

M. Reinaud, membre de l'Institut et professeur d'arabe au Collége de France, a donné en 1845 une traduction plus correcte de cet ouvrage ; c'est celle que nous reproduisons. Ce savant, très-versé dans l'étude de la géographie asiatique, a joint à sa version un discours préliminaire, des notes nombreuses et des éclaircissements sur toutes les questions qui se rapportent à l'authenticité et au sens de ce précieux document arabe du neuvième siècle ([4]). Comme le fait observer ce savant orientaliste, le récit de Soleyman « a jeté un jour tout nouveau sur les rapports commerciaux qui existèrent au neuvième siècle entre les côtes de l'Égypte, de l'Arabie et des pays riverains du golfe Persique, d'une part, et de l'autre, des vastes provinces de l'Inde et de la Chine. »

PREMIÈRE PARTIE.

Ce livre renferme une chaîne de chroniques ([5]), de pays, de mers, de diverses espèces de poissons. L'on y trouve aussi un tableau de la sphère et des choses merveilleuses de ce monde, ainsi que de la situation approximative des villes et de la partie habitée de la terre, des animaux, de ce que la terre contient de singulier, et autres choses du même genre. C'est un livre précieux.

([1]) « Massoudy rapporte dans son célèbre ouvrage intitulé *Maroudj-Aldzehel,* ou Prairies d'or, que, se trouvant à Bassora, l'an 303 de l'hégire (916 de Jésus-Christ), il eut occasion de voir, dans cette ville, un homme appelé Abou-Zeyd Mohammed, fils de Yerid et cousin du gouverneur de Syra. Cet Abou-Zeyd, que Massoudy représente comme une personne intelligente et instruite, avait quitté Syraf, sa patrie, pour venir s'établir à Bassora, ville qui, bien qu'en ce moment déchue de son ancienne prospérité, par suite des troubles qui affligeaient le khalifat, était restée le rendez-vous des navigateurs. L'auteur de la deuxième partie de la relation se nomme Hassan, et Massoudy parle d'un homme appelé Mohammed. Mais tout porte à croire qu'il ne s'agit que d'une même et seule personne. » (Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, introduction, chap. II, p. LXXIII.)

([2]) Dans la plupart des recueils de voyages ou des traités de géographie, on trouve cette indication inexacte :

« Deux observateurs zélés, Wahad et Abou-Zeid, parcoururent et décrivirent, depuis 851 jusqu'en 857, les pays les plus reculés de l'Asie qui avaient échappé à la connaissance des anciens. » (Malte-Brun, *Hist. de la géogr.*, liv. XVI.)

« Au neuvième siècle, ce pays (la Chine), encore si peu connu, fut visité par deux voyageurs, Vahab et Abuzaïd, dont les relations méritent une attention particulière. » (Desborough-Cowley, *Hist. génér. des voyages.)*

Sur la méprise qui avait fait nommer Vahab et oublier Soleyman, voy. Reinaud (Introduction de la *Géographie d'Aboulféda*, p. 73, et Discours préliminaire de la relation dont nous donnons le titre à la note 4.)

([3]) On voit, d'après ce titre, que Renaudot considérait Abou-Zeyd-Hassan comme un voyageur. Sa traduction produisit une vive sensation parmi les savants ; mais comme il n'avait donné aucune indication précise du manuscrit arabe, la critique l'accusa d'avoir forgé la relation. Ce manuscrit, qui avait appartenu à Colbert et à son petit-fils, Seignelay, est conservé depuis plus d'un siècle à la Bibliothèque de la rue Richelieu.

([4]) *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne,* texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié avec des corrections et additions, et accompagné d'une traduction française et d'éclaircissements, par M. Reinaud, membre de l'Institut ; Paris, Imprimerie royale, 1845 ; 2 vol. — Le premier volume contient un Discours préliminaire, où abondent les observations et les faits sur la géographie du neuvième siècle, et la traduction du texte arabe ; le second volume contient le texte arabe et des notes nombreuses, qui n'attestent pas moins que le Discours préliminaire l'étendue et la variété des connaissances géographiques du traducteur. Les notes relatives à l'histoire naturelle sont de M. le docteur Roulin.

M. Reinaud a publié depuis deux ouvrages importants qui confirment, développent ou modifient quelques-unes de ses annotations à la relation de Soleyman et à la compilation d'Abou-Zeyd-Hassan ; ce sont le Mémoire cité à la note que nous avons placée au-dessous de la carte, p. 94, et l'Introduction à la traduction de la *Géographie d'Aboulféda.*

([5]) *Salsalat-Altevarykh* ; c'est-à-dire une série de faits historiques. — Parmi les ouvrages arabes de géographie des-

Voici la description de la mer qui est située entre l'Inde et le Sind, des pays de Gouz et de Màgouz, de la montagne de Caf, du pays de Serendyb, et de la victoire d'Abou-Hobaysch (¹).

Abou-Hobaysch est le nom d'un homme qui vécut deux cent cinquante ans. Une année, il se rendit dans le Màgouz et y vit le sage Al-saouah, avec lequel il se porta vers cette mer. Ils y remarquèrent un poisson (sur le dos duquel il s'élevait quelque chose de) semblable à une voile de navire (²). Quelquefois ce poisson levait la tête (³) et offrait une masse énorme. Quand il rendait de l'eau par la bouche, on voyait, pour ainsi dire, s'élever un haut minaret. Au moment où la mer était tranquille, lorsque les poissons se ramassaient sur un même point, il les enlevait avec sa queue; ensuite il ouvrait la bouche, et l'on voyait les poissons se précipiter dans son ventre et disparaître comme au fond d'un puits. Les vaisseaux qui naviguent dans cette mer redoutent beaucoup ce poisson. La nuit, les équipages font sonner des cloches semblables aux cloches des chrétiens (⁴) : c'est afin d'empêcher ce poisson de s'appuyer sur le navire et de le submerger.

Cette mer renferme un autre poisson que nous pêchâmes; sa longueur était de vingt coudées (⁵). Nous lui ouvrîmes le ventre, et nous en tirâmes un poisson de la même espèce; puis, ouvrant le ventre de celui-ci, nous y trouvâmes un troisième poisson du même genre (⁶). Tous ces poissons étaient en vie et se remuaient; ils se ressemblaient pour la figure les uns aux autres.

Ce grand poisson se nomme *al-ouâl;* malgré sa grandeur, il a pour ennemi un poisson qui n'a qu'une coudée de long, et qui se nomme *al-leschek* (⁷). Lorsque le gros poisson, se mettant en colère, attaque

criptive qui précédèrent la relation de Soleyman, on cite un traité de Nadhar, fils de Schomayl, né à Bassora, vers l'an 123 de l'hégyre (740 de Jésus-Christ). Ce traité est intitulé . *Livre des especes qui présentent un caractère singulier*, ou *Recueil descriptif.* Un autre Arabe de Bassora, Amrou, surnommé *Aldjahedh* (parce que les yeux lui sortaient de la tête), écrivit le *Livre des cités et des merveilles des contrées.* Un contemporain de Soleyman composa un *Livre des routes et des principautés.* Un iman de Bagdad, surnommé Albela-Dory, écrivit le *Livre des conquêtes des pays.* Au dixième siècle, un visir de la dynastie des Samanides, surnommé Aldjayhàny, fit rédiger le *Livre des voies pour connaître les royaumes.* Massoudy, qui appartient au même siècle, écrivit, outre les *Prairies d'or*, un *Livre des merveilles*, et *l'Indicateur et le Moniteur.* Vers 951, Alestakry décrivit une partie de l'Asie sous le titre de *Livre des climats*, et Ibn-Haucal composa, vers 976, le *Livre des voies et provinces.*

(¹) La mer qui baigne les côtes de la presqu'île de l'Inde, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'aux environs de la ville de Goa. Les écrivains arabes l'appellent mer Larevy ou mer du pays de Lar. Ce mot Lar répond à la dénomination indigène *Lata* et à celle de *Larice*, qui se trouve dans la Géographie de Ptolémée. (Reinaud.) — Le lecteur ne doit pas oublier que le point de départ de la relation est le golfe Persique.

Pour se rendre des États musulmans dans la Chine, on avait à traverser sept mers : 1° la mer de Perse, 2° la mer de Larevy, 3° la mer de Herkend, 4° la mer de Schelahet ou de Kalahbar, 5° la mer de Kedrendj, 6° la mer de Senf, 7° la mer de Sandjy.

Cette division, qui, suivant M. Reinaud, avait dû prendre naissance dans la première moitié du sixième siècle, se maintint jusqu'à la fin du neuvième.

(²) Il s'agit d'un cétacé, probablement d'un cachalot, animal qui atteint jusqu'à 18 à 20 mètres en longueur. L'épaulard, autre cétacé, est l'animal dont la nageoire dorsale figure le mieux une voile triangulaire. On suppose, du reste, que les mots *voile de navire* ont pu être substitués par un copiste à un mot arabe signifiant *rocher.*

(³) M. Reinaud croit que les lignes qui précèdent sont apocryphes, et que le récit commence seulement ici à devenir authentique. Le premier feuillet du manuscrit avait été perdu, et une main moderne aura cherché à combler la lacune.

(⁴) Ou des crecelles, dont l'on s'est aussi servi dans les églises. Au commencement de notre ère on eut l'idée d'employer, dans le même but, une cloche, que le mouvement du vaisseau mettait en branle. Les Anglais ont adopté, de notre temps, la coutume d'attacher aussi des cloches aux balises et aux autres objets qu'il est utile d'apercevoir de jour et de nuit.

Voy. un passage de la relation de NÉARQUE, t. Ier, p. 181. Les matelots de l'amiral macédonien sonnèrent de la trompette et poussèrent des cris pour mettre en fuite les baleines.

(⁵) Exagération évidente. Il s'agit d'un poisson du genre des squales, d'un requin.

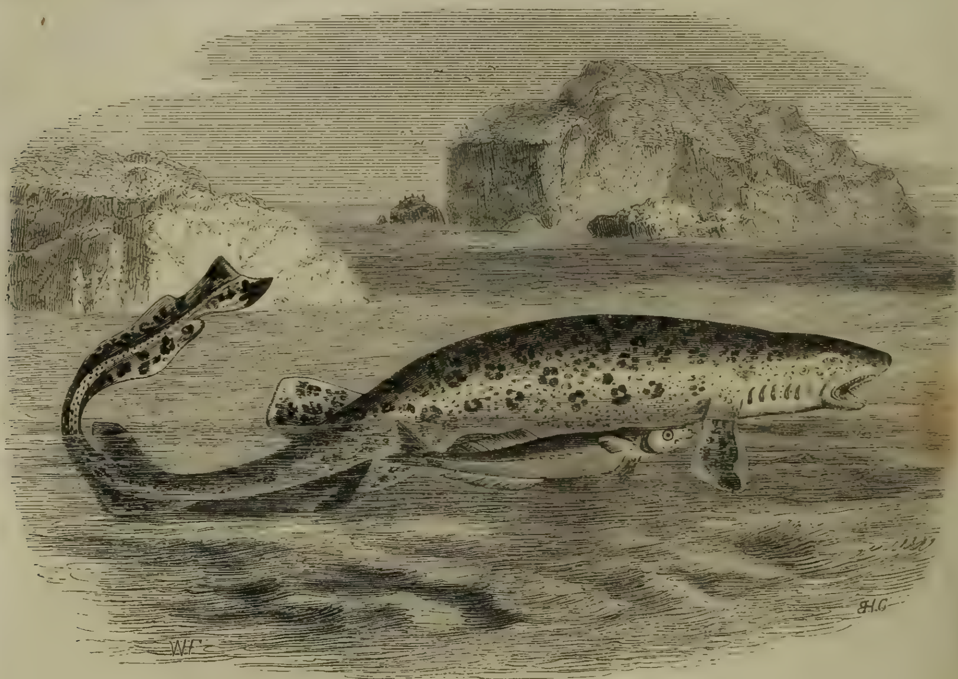
(⁶) Audubon a vu dans le ventre d'un requin femelle deux petits en état de nager.

(⁷) Le rémora, échénéis ou sucet, petit poisson qui s'attache à divers corps animés ou inanimés au moyen d'un disque dont sa tête est armée.

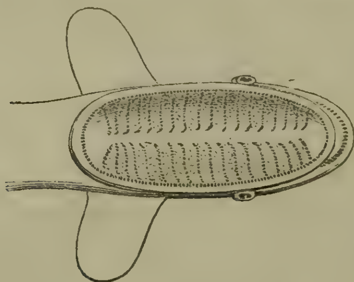
« Il y a un poisson nommé sucet qu'on trouve ordinairement attaché dessus le requin, ce qui fait croire à plusieurs que c'est son pilote; mais ils se trompent, et ce petit poisson ne s'y attache que lorsqu'il se voit poursuivi; pour lors, en faisant demi-tour à droite, il donne un coup du dessus de la tête contre le requin, et le serre si fort qu'il est impossible qu'il lui fasse lâcher prise; de sorte qu'avec cette agréable défense monsieur le sucet se fait promener quand bon lui semble. » (*Relation du voyage de M. de Gennes aux côtes d'Afrique*, etc., faite par le sieur Froger; Paris, 1699.)

Dans les lignes qui suivent, « ce sont probablement les nageoires pectorales que Soleyman désigne sous le nom d'oreilles. Il n'est pas rare, lorsqu'on prend des requins en mer, d'amener avec eux sur le pont un échénéis qui y est fixé. Je n'ai

les autres poissons au sein de la mer, et qu'il les maltraite, le petit poisson le met à la raison; il s'attache à la racine de son oreille et ne le quitte pas qu'il ne soit mort. Le petit poisson s'attache aux



Rémora ou Succet (*al-leschek*) attaché à la nageoire pectorale d'un requin (*al-oual*).



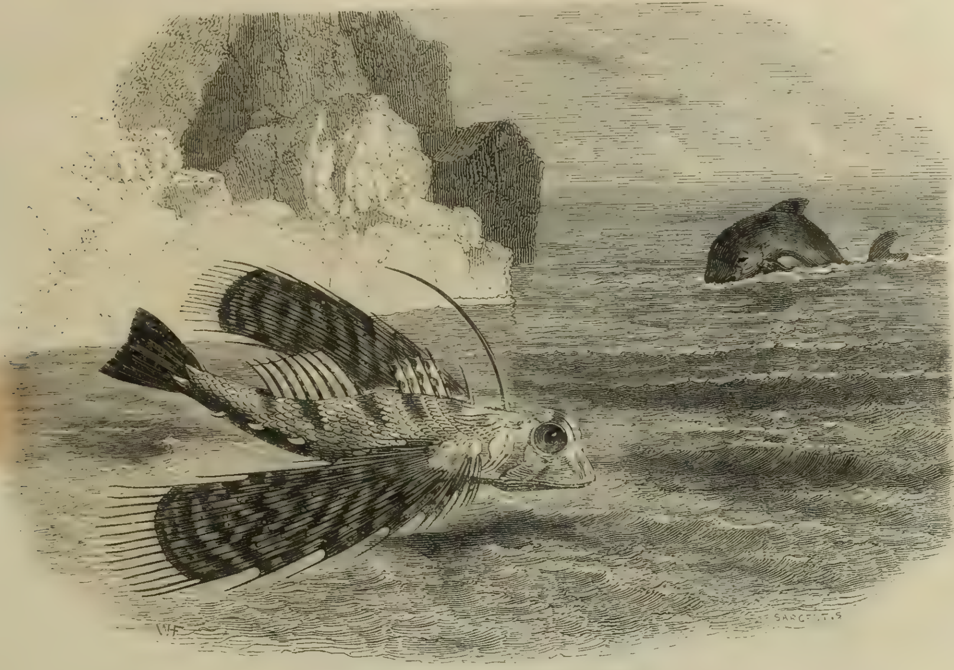
Tête de Rémora vue en dessus.

jamais observé le fait moi-même, mais M. Bory de Saint-Vincent dit en avoir été plusieurs fois témoin. L'échénéis s'attache assez souvent aux vaisseaux, et l'on sait que les anciens croyaient qu'il pouvait arrêter, en s'y fixant, un navire en pleine course. C'était ce qui lui avait valu le nom de *remora* (retard, obstacle), par lequel ils le désignaient. L'échénéis a une telle tendance à s'attacher aux corps un peu volumineux qui se présentent à sa portée, et s'y fixe si solidement, que les indigènes de l'archipel Caraïbe avaient pu se servir de cet animal comme d'une sorte de harpon vivant qui allait lui-même chercher la proie. Les pêcheurs avaient habituellement au fond de leur barque un de ces poissons attaché avec une cordelette à la naissance de la queue. Voyaient-ils une tortue flotter à la surface de la mer, ils mettaient à l'eau leur rémora, qui, se dirigeant aussitôt vers l'animal, se fixait à la carapace, et leur donnait ainsi le moyen, non pas d'attirer violemment l'animal, mais de le diriger vers un bas-fond, où il leur était facile ensuite de s'en rendre maîtres. On peut voir dans Oviedo (*Coronica de las Indias*, liv. XIII, ch. 10, édit. de Séville, 1547) la relation très-intéressante de cette sorte de pêche.

» Je crois inutile de faire remarquer que l'échénéis est absolument incapable de causer la mort d'un requin. Que ce tyran des mers redoute un si petit poisson, cela est aussi très-peu vraisemblable; cependant, comme des expériences plusieurs fois répétées ont prouvé que, du moins à l'état de captivité, un lion et un tigre s'effrayent à la vue d'une souris, je n'oserais déclarer entièrement fausse l'opinion émise par l'auteur arabe. » (Roulin.)

navires, et alors le gros poisson n'ose pas en approcher, à cause de la crainte que l'autre lui inspire.

On trouve dans la même mer un poisson dont la face ressemble à la face humaine, et qui vole au-



Dactyloptère *(al-meydj)* guetté par un marsouin.

dessus de l'eau. Ce poisson se nomme *al-meydj* (¹). Un autre poisson, qui se tient sous l'eau, l'observe, et si le premier tombe, l'autre l'avale. Celui-ci s'appelle *al-anketous* (²). En général, les poissons se mangent les uns les autres.

La troisième mer porte le nom de *mer de Herkend* (³). Entre cette mer et la mer *Al-larevy* il y a un grand nombre d'îles; leur nombre s'élève, dit-on, à mille neuf cents (⁴). Ces îles forment la séparation des deux mers *Al-larevy* et *Herkend;* elles sont gouvernées par une femme. La mer jette sur les côtes de ces îles de gros morceaux d'ambre (⁵); quelques-uns de ces morceaux ont la forme d'une plante, ou

(¹) « On connait plusieurs espèces de poissons volants qui appartiennent à deux genres différents : les exocets et les dactyloptères. Notre auteur me paraît avoir parlé des uns et des autres. Dans le passage que nous venons de citer, il ne peut être question que d'un dactyloptère, et probablement de l'espèce connue sous le nom de *Dactylopterus orientalis,* qui est commune dans les mers de l'Inde, et dont on trouve déjà une figure dans Bontius *(Hist. nat. et med. Ind. orient.*, Amsterdam, 1658, p. 78). L'*al-meydj* à la face humaine rappelle le pithèque à tête de singe d'Élien *(Hist. anim.*, t. XII, ch. 27), et la tête arrondie des dactyloptères fait comprendre cette comparaison. Au reste, la description d'Élien ne peut s'appliquer à aucune espèce particulière, car elle réunit des traits appartenant à deux poissons différents, celui dont nous venons de parler et le pégase dragon. Ce qui montre bien que ce chapitre renferme des renseignements relatifs à deux êtres distincts, c'est que plusieurs des caractères qu'il indique sont inconciliables; par exemple, il est impossible d'avoir à la fois une tête de singe et la bouche sous la gorge. » (Roulin.)

(²) Le savant que nous venons de citer croit qu'il s'agit d'un marsouin, l'un des ennemis les plus redoutables des poissons volants. Les dorades, comme l'on sait, les poursuivent aussi.

(³) « Mer bornée, à l'ouest, par les Laquedives et les Maldives; à l'est, par le continent de l'Inde; au sud-est, par l'île de Ceylan et le golfe de Manar. » (Reinaud.) — M. A. Maury suppose que cette mer s'étendait des Maldives à la côte nord et nord-ouest de Sumatra et à l'archipel des Nicobar et des Adaman

(⁴) Voy. plus haut page 27, note 2

(⁵) L'ambre gris.

« Il est vrai qu'on trouve dans les mers tropiques des masses d'ambre flottant à la surface de l'eau, et que ces masses sont quelquefois poussées par les flots sur le rivage. Il est encore vrai que l'on en trouve quelquefois dans les entrailles des cachalots, et que, dans ce cas, les individus sont malades ou morts; mais ce qui n'est pas exact, c'est de dire qu'ils aient

à peu près. L'ambre pousse au fond de la mer, comme les plantes; quand la mer est très-agitée, elle rejette l'ambre sous forme de citrouilles et de truffes.

Ces îles, qui sont gouvernées par une femme, sont plantées de palmiers cocotiers. La distance qui sépare les îles l'une de l'autre est de deux, ou trois, ou quatre parasanges (¹). Elles sont toutes habitées, et toutes portent des cocotiers. La monnaie y consiste en cauris; la reine amasse ces cauris dans ses magasins. On dit qu'il n'existe pas de peuple plus adroit que les habitants de ces îles. Ils fabriquent des tuniques tissues d'une seule pièce, avec leurs manches, leurs parements et leur bordure. Ils construisent leurs navires et leurs maisons, et se chargent de tous les travaux du même genre.

Les cauris montent à la surface de la mer, et renferment une chose douée de vie. On prend un rameau de cocotier et on le jette dans l'eau; les cauris s'attachent au rameau. On appelle le cauri *al-kabtadj* (²).

La dernière de ces îles est Serendyb (³), sur la mer de Herkend; c'est la principale de toutes : on donne à ces îles le nom de *Dybadjat* (⁴). Auprès de Serendyb est la pêcherie des perles. Serendyb est environnée tout entière par la mer. On remarque dans l'île une montagne, appelée *Al-rohoun*, sur laquelle fut jeté Adam (sur lui soit la paix!). La trace de son pied (⁵) est marquée sur le roc qui couronne la montagne, gravée dans la pierre, au sommet de la montagne. On n'y remarque qu'un seul pied; il est dit qu'Abraham plaça son autre pied dans la mer. On ajoute que le pied dont la trace est empreinte au haut de la montagne est d'environ soixante-dix coudées de long. Autour de cette montagne est la mine de rubis rouges et jaunes et d'hyacinthes. L'île est soumise à deux rois (⁶). Elle est grande et large, et elle produit de l'aloès, de l'or et des pierres précieuses. On trouve dans ses parages la perle et le *sankha*, mot par lequel on désigne cette grande coquille qui sert de trompette, et qui est très-recherchée.

La même mer renferme, dans la même direction que Serendyb, quelques îles qui ne sont pas nombreuses, mais qui sont très-vastes, et dont on ne connaît pas l'étendue précise. Au nombre de ces îles est celle qu'on nomme *Al-ramny* (⁷); cette île est partagée entre plusieurs rois; son étendue est, dit-on, de huit ou neuf cents parasanges. Il s'y trouve des mines d'or; on y remarque aussi des plantations appelées *fansour* et d'où l'on tire le camphre de première qualité.

Ces îles ont dans leur dépendance d'autres îles, parmi lesquelles est celle d'*Al-neyan* (⁸). Ces îles abondent en or, et les habitants se nourrissent du fruit de cocotier. Ils s'en servent dans la préparation de leurs mets, et ils se frottent le corps avec son huile. Quand l'un d'eux veut se marier, il ne trouve

avalé cette substance, et qu'elle soit la cause de leur maladie. Il est certain que l'ambre se forme dans leurs intestins, et il est probable qu'il s'y forme de la substance des calmars dont les cachalots se nourrissent, par suite de réactions analogues à celles qui transforment la chair des cadavres en terre et, sous l'influence de conditions encore mal déterminées, en adipocire. Il paraît que quelque affection du tube digestif empêche, d'une part, la digestion des aliments ingérés, et, de l'autre, s'oppose à leur sortie, de sorte que l'accumulation devient quelquefois énorme, et que notre auteur n'exagère peut-être pas en comparant au volume d'un taureau celui des masses d'ambre que l'on a trouvées quelquefois flottant à la surface de la mer ou encore contenues dans le cadavre des cachalots. Au reste, il paraît, d'après les témoignages récents de divers baleiniers, que, dans le cas où ces énormes masses se présentent, une partie seulement, la plus anciennement formée, a pris les caractères de l'ambre, et que le reste diffère peu des *fèces* à l'état normal; c'est cette dernière partie, sans doute, que l'auteur désigne sous le nom de *mand*. Swediaur est un des premiers écrivains qui aient parlé convenablement de l'origine de cette substance, et, si je ne me trompe, c'est lui qui a fait remarquer que les sèches, dont on trouve dans l'ambre les becs cornés (pris longtemps pour des becs d'oiseaux), ont elles-mêmes une odeur ambrée. » (Roulin.)

(¹) Parasanges carrés. Le parasange était de 3 milles, d'après la manière de compter des anciens, et de 4 milles, d'après les Arabes. Le mille, chez les Arabes, était de 4 000 coudées, à raison de 24 doigts chacune, ou de 1 000 brasses, chaque brasse étant de 4 coudées.

(²) *Cyprea moneta*. Nous l'avons représentée dans la relation de FA-HIAN, t. Ier, p. 370. On pêche le cauri en descendant au fond de l'eau un petit morceau de pourpre ou de calmar; le mollusque s'y attache par son manteau. On charge aux Maldives des quantités énormes de cauris pour Bombay.

(³) Ceylan. Le mot *Serendyb* paraît être une altération de *Sinhala-Doupa*, île du Lion. (Voy. t. Ier, p. 382.)

(⁴) Ce mot paraît être le pluriel du mot *dyva*, *dyba* ou *doupa* (île). — Albyrouny (997-1030) divise les Maldives et les Laquedives en deux groupes : les *Dyba-Kanbai*, c'est-à-dire îles du fil fait avec les fibres du cocotier, et les *Dyba-Kourah*, c'est-à-dire îles des cauris.

(⁵) Voy. la tradition sur cette empreinte du pic d'Adam, qu'on attribue à Bouddha. (FA-HIAN, t. Ier, p. 366.)

(⁶) C'est ce que dit aussi COSMAS, au sixième siècle. (Voy. p. 27.)

(⁷) M. A. Maury voit dans *Al-ramny* la partie septentrionale de Sumatra, ou même Sumatra tout entière.

(⁸) M. Reinaud avait placé *Al-neyan* parmi les îles du détroit de Palk; M. A. Maury croit qu'il faut la chercher à la pointe d'Achen, ou parmi les îles qui longent la côte nord-ouest de Sumatra.

de femme qu'autant qu'il a entre les mains le crâne de la tête d'un de leurs ennemis ; s'il a tué deux d'entre les ennemis, il peut épouser deux femmes, s'il en a tué cinquante, il peut épouser cinquante



Le Camphrier (*Dryobalanops camphora*) (¹).

femmes, suivant le nombre des crânes. L'origine de cet usage vient de ce que les habitants de cette île sont entourés d'ennemis ; celui donc qui se montre le plus hardi dans les combats est le plus estimé de tous.

(¹) Le camphre est le suc durci ; l'arbre se sèche et meurt dès qu'il en est privé. On trouve le camphre en grande quantité à Sumatra, à Malacca et à Bornéo.

L'île de Ramny produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois de Brésil *(baccam)* et le bambou *(khayzoran)* (1). On y remarque une peuplade qui mange les hommes (2). Cette île est mouillée par deux mers, la mer de Herkend et celle de Schelaheth (3).

Après cela viennent les îles nommées *Lendjebâlous* (4). Ces îles nourrissent un peuple nombreux. Les hommes et les femmes vont nus; seulement, les femmes se couvrent en partie avec des feuilles d'arbre. Quand un navire passe dans le voisinage, les hommes s'approchent dans des barques, petites ou grandes, et se font donner du fer en échange d'ambre et de cocos. Ils n'ont pas besoin d'étoffes, vu que, dans ce climat, on n'éprouve ni froid ni chaud.

Au delà sont deux îles, séparées par une mer nommée *Andâmân*. Les habitants de ces îles mangent les hommes vivants; leur teint est noir, leurs cheveux sont crépus, leur visage et leurs yeux ont quelque chose d'effrayant. Ils vont nus et n'ont pas de barques. S'ils avaient des barques, ils mangeraient tous les hommes qui passent dans le voisinage. Quelquefois les navires sont retenus en mer, et ne peuvent continuer leur voyage à cause du vent. Quand leur provision d'eau est épuisée, l'équipage s'approche des habitants, et la plupart d'entre eux sont mis à mort.

Au delà de cette île se trouvent des montagnes qui ne sont pas sur la route, et qui renferment, dit-on, des mines d'argent. Ces montagnes ne sont pas habitées, et il n'est pas au pouvoir de tout navire qui veut y aborder d'atteindre son but. Pour y arriver, l'on est guidé par un pic nommé *Al-khoschnâmy*. Un navire passant dans le voisinage, l'équipage aperçut la montagne et se dirigea de son côté; le lendemain matin, il descendit dans une barque, et, coupant du bois, il alluma du feu; aussitôt l'argent entra en fusion : voilà comment on reconnut la mine. On emporta autant d'argent qu'on voulut; mais, dès qu'on fut remonté dans le navire, la mer commença à s'agiter; on fut obligé de jeter tout l'argent qu'on avait pris. En vain on a voulu retourner vers la montagne; il a été impossible de la retrouver. Ces sortes de cas sont fréquents sur la mer; on ne saurait dénombrer les îles qui sont d'un accès difficile et que les marins ont de la peine à reconnaître; il y en a même où ils ne peuvent atteindre.

Quelquefois on aperçoit à la surface de cette mer un nuage blanc qui couvre les vaisseaux de son ombre; il sort du nuage une langue longue et mince qui vient s'attacher à la surface de l'eau de la mer (5). Aussitôt l'eau entre en ébullition et présente l'image d'un tournant. Si le tournant atteint un navire, il l'absorbe. Ensuite, le nuage s'élève dans les airs, et il verse une pluie à laquelle se trouvent mêlées les impuretés de la mer. J'ignore si ce nuage s'alimente avec les eaux de la mer, et comment cela s'opère.

Chacune de ces mers est exposée à un vent qui l'agite et la soulève au point de la faire bouillir comme une marmite. Alors l'eau rejette les corps qu'elle contient dans son sein sur les côtes des îles qui y sont enfermées; les navires sont fracassés, et le rivage se couvre de poissons morts (6) d'une grandeur énorme. L'eau jette même quelquefois des blocs de pierre et des montagnes, comme l'arc envoie la flèche.

Pour la mer de Herkend, elle est exposée à un vent particulier. Ce vent vient de l'ouest, en tirant

(1) Voy. Ctésias, t. Ier, p. 138.

(2) Une des tribus de Sumatra les plus anciennes et les plus connues, les Battas, est encore aujourd'hui anthropophage.

(3) M. Reinaud croit que cette mer est le golfe Palk, et le golfe de Manar une partie de la mer de Herkend. M. A. Maury paraît avoir établi que Schelahelt est le détroit de Malacca

(4) Les *Nicobar*, suivant M. A. Maury

(5) Camoens décrit une trombe dans le cinquième chant de son poëme *la Lusiade*. Il fait dire à Gama : « J'ai vu la trombe menaçante qui d'abord n'est qu'une vapeur légère, rassemblée par les vents, mais qui bientôt devient une colonne immense qui surpasse en grosseur les plus grands mâts, et dont la base paraît appuyée sur les ondes, tandis que le faîte touche aux cieux. Je l'ai vue s'élever et s'abaisser en suivant le mouvement des vagues. Au-dessus d'elle était un nuage qui semblait s'étendre et se grossir à mesure qu'elle lui portait les eaux de la mer. Comme l'on voit la sangsue avide qui s'est attachée aux lèvres d'un animal, tandis qu'il se désaltérerait dans une fontaine, croître et se gonfler par degrés, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin, pleine du sang qu'elle a sucé, ainsi s'augmentait le nuage en pompant les eaux, jusqu'à ce qu'enfin, la colonne nourricière retirant le pied qu'elle a dans la mer, le nuage fondit en pluie, rendant au sein d'Amphitrite des eaux qui étaient chargées de sels lorsqu'il les avait pompées, et qui, en retombant, avaient perdu leur amertume. Que les savants, qui interrogent la nature, lui demandent la cause de ces phénomènes. » — Les savants classent les trombes parmi les phénomènes atmosphériques qui dépendent de l'électricité. (Voy. la théorie de M. Peltier, et la description d'une trombe rencontrée en mer par l'amiral Napier, en 1811, dans le dixième volume (1842) du *Magasin pittoresque*, p. 37.)

(6) Voy. t. Ier, p. 188.

vers les étoiles de l'Ourse (¹); quand il souffle, l'eau de la mer entre en ébullition comme l'eau d'une marmite, et elle vomit une grande quantité d'ambre. Plus la mer est vaste et profonde, plus l'ambre



Trombe de mer.

est beau. Quand les vagues de la mer de Herkend se soulèvent, l'eau présente l'apparence d'un feu qui brûle.

La même mer nourrit un poisson nommé *al-lokham* (²). C'est une espèce de monstre qui dévore les hommes.

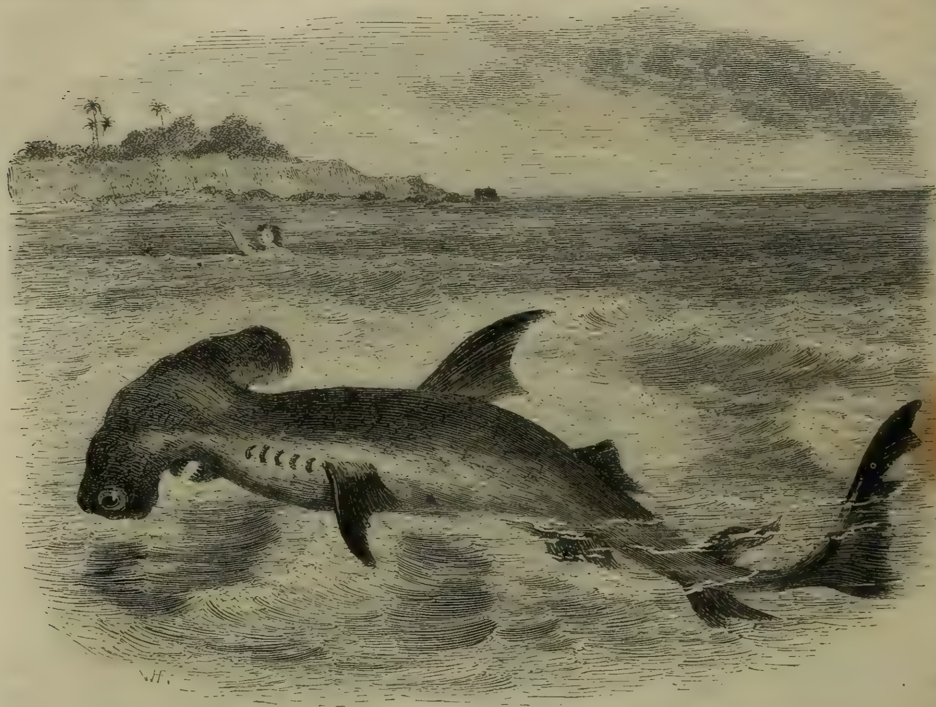
Les marchandises (venant de la Chine) sont en petite quantité (et chères, à Bassora et à Bagdad). Une des causes de cette petite quantité, ce sont les incendies qui ont lieu fréquemment à Khanfou (³). Cette ville sert d'échelle aux navires; c'est l'entrepôt des marchandises des Arabes et des habitants de la Chine. Les incendies y dévorent les marchandises; ils viennent de ce que les maisons y sont bâties en bois et avec des roseaux fendus. Une autre cause de la rareté des marchandises, ce sont les naufrages des navires, soit en revenant, soit en allant; ajoutez à cela que les navires sont exposés à être pillés,

(¹) Direction du nord-ouest.

(²) « Quoique l'on ait quelquefois, à ce qu'il paraît, appliqué à l'espadon le nom de *al-lokham*, il est probable que, dans le passage de la relation, ce nom désigne un sélacien, peut-être le pantouflier, qui, par sa forme étrange, mérite bien la qualification de monstre, et qui, par sa férocité, n'est guère moins redoutable que le requin. L'espadon, à cause de sa grande taille qui dépasse quelquefois six mètres, a été souvent confondu avec des squales et avec des cétacés; mais, quoique sa force puisse le rendre redoutable aux habitants de la mer, il ne paraît pas qu'il ait jamais attaqué des hommes, et surtout il n'en a jamais dévoré. Je ne crois pas que ce soit parmi les poissons osseux qu'il faille chercher le *lokham*, quoique certaines espèces, telles que la grande sphyrène américaine, qu'on appelle communément *baracuda*, soient fort redoutées des nageurs. » (Roulin.)

(³) Port chinois de la ville de Tche-Kiang, sur les bords de la rivière Kiang, près de son embouchure, suivant Klaproth. Ce serait la ville que Marco-Polo a nommée *Gampou*

ou bien sont forcés de faire un long séjour dans certains endroits, ce qui oblige les voyageurs à se défaire de leurs marchandises hors des provinces arabes. D'autres fois, le vent pousse les navires dans



Le Pantouflier [1].

l'Yémen ou dans d'autres contrées, et c'est là qu'on vend les marchandises. Enfin, on est quelquefois obligé de s'arrêter pour faire radouber le navire, sans compter d'autres obstacles.

Le marchand Soleyman rapporte qu'à Khanfou, qui est le rendez-vous des marchands, un musulman est chargé par le souverain du pays de juger les différends qui s'élèvent entre les hommes de la même religion arrivés dans la contrée : telle a été la volonté du roi de la Chine. Les jours de fête, cet homme célèbre la prière avec les musulmans ; il prononce le *khotba* [2] et adresse des vœux au ciel pour le sultan des musulmans [3]. Les marchands de l'Irac ne s'élèvent jamais contre ses décisions ; en effet, il agit d'après la vérité, et ses décisions sont conformes au livre de Dieu (l'Alcoran) et aux préceptes de l'islamisme.

A l'égard des lieux où les navires abordent, et qui servent d'échelle, on rapporte que la plupart des vaisseaux chinois partent de Syraf (sur les côtes du Farés). Les marchandises sont apportées de Bassora, de l'Oman et d'autres contrées à Syraf même ; on les charge à Syraf sur les vaisseaux chinois. Cet usage vient de ce que les vagues sont très-fortes dans cette mer (le golfe Persique), et que l'eau manque en plusieurs endroits. La distance, par eau, entre Bassora et Syraf, est de 120 parasanges. Quand les marchandises sont embarquées à Syraf, on s'approvisionne d'eau douce et on *enlève;* c'est le mot employé par les mariniers pour dire *mettre à la voile*. On se rend à Mascate, à l'extrémité de l'Oman. La distance de Syraf à Mascate est d'environ 200 parasanges.

Dans la partie orientale de cette mer, entre Syraf et Mascate, se trouve, entre autres villes, *Syf* (le

(1) Voy. la note 2 de la page 103.

(2) Prière pour le prince. (Voy. le *Magasin pittoresque*, t. X (1842), p. 232.)

(3) Le mot *sultan* s'applique ici au calife de Bagdad. (Voy. la note de M. Reinaud dans le tome II de la *Relation des voyages faits par les Arabes*, etc., p. 12 ; et les *Extraits des historiens arabes des croisades*, par le même auteur, p. 17.)

port) des Benou-Al-safac, ainsi que l'île du fils de Kaouan. La même mer mouille les montagnes de l'Oman. De ce côté est le lieu nommé *Al-dordour;* c'est un lieu resserré entre deux montagnes, que traversent les petits navires, mais où ne peuvent s'engager les navires chinois. Là sont les deux rochers appelés *Kossayr* et *Ouayr;* une petite partie seulement des rochers se montre au-dessus de l'eau.

Quand nous eûmes dépassé ces montagnes, nous nous rendîmes au lieu nommé *Sahar* d'Oman; ensuite nous nous approvisionnâmes d'eau douce à Mascate, à un puits qui se trouve là (1). On peut se procurer en cet endroit des moutons de l'Oman. De ce lieu, les navires mettent à la voile pour l'Inde, et se dirigent vers Koulam-Malay; la distance entre Mascate et Koulam-Malay est d'un mois de marche, avec un vent modéré. A Koulam-Malay il y a un péage (2) qui sert pour la contrée, et où les navires chinois acquittent les droits; on y trouve de l'eau douce fournie par des puits. Chaque navire chinois paye 1 000 dirhems (3); pour les autres navires (qui sont moins lourds), ils payent depuis 1 dinar jusqu'à 10.

Entre Mascate, Koulam-Malay et la mer de Herkend, il y a environ un mois de marche. On s'approvisionne d'eau douce à Koulam-Malay, puis on met à la voile pour la mer de Herkend. Quand on a dépassé cette mer, on arrive au lieu nommé *Lendjebâlous.* Les habitants de ce lieu ne comprennent pas la langue arabe, ni aucune des langues parlées par les marchands. Les hommes ne portent pas de vêtement; ils sont blancs : les voyageurs disent n'avoir jamais vu leurs femmes (4). En effet, les hommes se rendent auprès des navires, dans des canots faits avec un seul tronc d'arbre, et ils apportent des cocos, des cannes à sucre, des bananes et du vin de cocotier (vin de palmier); cette liqueur est d'une couleur blanche. Si on la boit au moment où elle vient d'être extraite du cocotier, elle est douce comme le miel; mais si on la conserve une heure, elle devient comme le vin; et si elle reste dans cet état pendant quelques jours, elle se convertit en vinaigre. Les habitants échangent cela contre du fer. Quelquefois il leur vient un peu d'ambre, qu'ils cèdent aussi pour quelques objets en fer. Du reste, les échanges se font uniquement par signes, de la main à la main, vu qu'on ne s'entend pas. Ces hommes sont très-habiles à la nage; quelquefois ils dérobent le fer des marchands sans leur rien donner en échange.

De là, les navires mettent à la voile pour un lieu nommé *Kalâh-Bâr* (5). Le mot *bâr* sert à désigner à la fois un royaume et une côte. Kalâh-Bâr est une dépendance du Zâbedj *(Al-zâbedj);* la situation du Zâbedj est à droite des provinces de l'Inde, et la région entière obéit à un seul roi (6). L'habillement des habitants consiste dans le pagne : grands et petits, tous portent un pagne (7). Les navires trouvent dans le Kalâh-Bâr de l'eau douce provenant de puits. On préfère l'eau des puits à l'eau de source et à l'eau pluviale. La distance entre Koulam, qui est situé dans le voisinage de la mer de Herkend, et Kalâh-Bâr, est un mois de route.

Ensuite les navires se rendent dans un lieu nommé *Betoumah* (8), où il y a de l'eau douce pour les personnes qui en veulent. Le temps nécessaire pour y arriver est de dix journées.

Après cela, les navires se dirigent vers le lieu nommé *Kedrendj* (9), et y arrivent en dix journées. On

(1) Mascate signifie, en arabe, ***un lieu de descente***

(2) Ou une garnison.

(3) Un dirhem équivalait à peu près à 1 franc de notre monnaie; un dinar, à 20 francs.

(4) Il s'agit peut-être de Chinois qui étaient venus s'établir provisoirement dans l'île pour y trafiquer, et qui n'avaient pas amené leurs femmes.

(5) M. A. Maury place ce pays dans la presqu'île transgangétique, sur la côte de Malacca; il l'identifie avec la contrée de Keydah. C'était aussi l'opinion de M. Walckenaer.

La mer de Kalâh-Bâr ou de Kolah, qui prenait son nom du voisinage de Kalâh, est celle qui baigne les côtes du Keydah et de Perak, entre le 9e degré de latitude nord et le 4e.

(6) L'empire célèbre du Zâbedj ou du Maha-Radja comprenait, à l'époque du voyage de Soleyman, la Malaisie actuelle, et sans doute aussi une partie de la presqu'île de Malacca. Son centre était dans l'archipel de la Sonde et des Moluques.

On lit dans Edrisi *(Géogr.,* trad. Jaubert, t. Ier, p. 89) : « Sur les rivages de la mer de Senf (mer de Siam et de Cambodje), sont les domaines d'un roi nommé Mihradj, qui possède un grand nombre d'îles bien peuplées, fertiles, couvertes de champs et de pâturages, et produisant de l'ivoire, du camphre, de la noix muscade, du macis, du clou de girofle, du bois d'aloès, etc.

(7) Étoffe rayée qui sert à couvrir le milieu du corps.

(8) « Betoumah ou Tenoumah doit être placé sur la mer de Schelahelt, entre Keydah et Sincapour, peut-être à Sincapour même ou sur la côte opposée de Sumatra. » (A. Maury.)

(9) « Poulo-Oby, située par 8° 27′ latitude nord, à environ cinq lieues dans le sud de la pointe de Cambodje, répond

y trouve aussi de l'eau douce. Il en est de même des îles de l'Inde; en y creusant des puits, on trouve l'eau douce. A Kedrendj est une montagne élevée où quelquefois s'enfuient les esclaves et les voleurs.

Les navires se rendent ensuite au lieu nommé *Senef* (1), situé à une distance de dix journées; il s'y trouve aussi de l'eau douce. On emporte de ce lieu l'aloès, appelé *al-senfy*. Ce lieu forme un royaume. Les habitants sont bruns, et chacun d'eux se revêt de deux pagnes.

Quand les navires se sont pourvus d'eau douce, ils mettent à la voile pour un lieu nommé *Sender-Foulat*. Sender-Foulat est le nom d'une île; on met dix journées pour y arriver, et il s'y trouve de l'eau douce (2).

De là, les navires entrent dans une mer appelée *Sandjy*, puis ils franchissent les portes de la Chine. Ces portes consistent dans des montagnes baignées par la mer; entre ces montagnes est une ouverture par laquelle passent les navires (3).

Quand, par un effet de la faveur divine, les navires sont sortis sains et saufs de Sender-Foulat, ils mettent à la voile pour la Chine et y arrivent au bout d'un mois. Sur ce mois, sept journées sont employées à traverser les détroits formés par les montagnes. Lorsqu'ils ont franchi ces portes, et qu'ils sont arrivés dans le golfe, ils entrent dans l'eau douce, et se rendent dans la ville de Chine où l'on a coutume d'aborder; cette ville se nomme *Khanfou*. Khanfou et les autres villes de Chine sont pourvues d'eau douce, provenant de rivières et de ruisseaux. Chaque contrée a aussi ses péages et ses marchés. Sur la côte, il y a le flux et le reflux deux fois chaque jour et chaque nuit. (Dans le golfe Persique) depuis Bassora jusqu'à l'île des Benou-Kaouan, le flux a lieu quand la lune se trouve au milieu du ciel, et le reflux au moment où la lune s'élève sur l'horizon et lorsqu'elle se couche. En Chine, et jusqu'auprès de l'île des Benou-Kaouan, le flux a lieu au moment où la lune se lève. Quand la lune occupe le milieu du ciel, la mer se retire, et elle revient quand la lune se couche. La mer se retire de nouveau lorsque la lune se trouve du côté opposé, au milieu du ciel.

On raconte que, dans une île appelée *Malhan*, entre Serendyb et Kalâh (4), dans la mer de l'Inde, du côté de l'orient, il y a une peuplade noire, et qui est nue. Quand il lui tombe entre les mains un homme d'un autre pays, elle le suspend la tête en bas, le coupe en morceaux, et le mange presque cru. Le nombre de ces noirs est considérable; ils habitent une même île, et n'ont pas de roi. Leur nourriture est le poisson, la banane, le coco, la canne à sucre. Ils demeurent dans des espèces de bois et au milieu des roseaux.

Il y a, dit-on, dans la mer, un petit poisson volant; ce poisson, appelé la *sauterelle d'eau* (5), vole sur la surface de l'eau. On parle d'un autre poisson de mer qui, sortant de l'eau, monte sur le cocotier et boit le suc de la plante; ensuite il retourne à la mer (6). On fait encore mention d'un animal de mer qui ressemble à l'écrevisse; quand cet animal sort de la mer, il se convertit en pierre : on ajoute que cette pierre fournit un collyre pour un certain mal d'yeux (7).

mieux qu'aucun autre lieu à Kerendj. Cette île est le refuge des familles bannies du continent; un ruisseau d'eau douce descend de sa montagne... La mer qui baignait ses côtes doit être la mer de Kerda ou de Kardebinj, que Massoudi place au delà de la mer de Kalâh. » (A. Maury.)

(1) Le nom de *Sen, Senfy*, paraît être le même que celui de *Tsiampi*, le *Ciamba* de Marco-Polo. (Voy. la carte, p. 95.) La mer d'Es-senfy paraît correspondre au golfe de Siam et aux mers qui le joignent aux archipels des Moluques et de la Sonde; elle s'étendait jusqu'à la mer de Sandjy ou de Chine.

(2) « Dans le même État que Senef, sur la côte de Cochinchine, vers le cap Varela, à Ong-Ro, situé au sud de ce cap. » (A. Maury.) — Le même mot, en arabe, signifie à la fois île et presqu'île.

(3) Suivant M. Reinaud, ces portes seraient les groupes d'îlots situés entre l'île Formose et l'île Tchu-san.

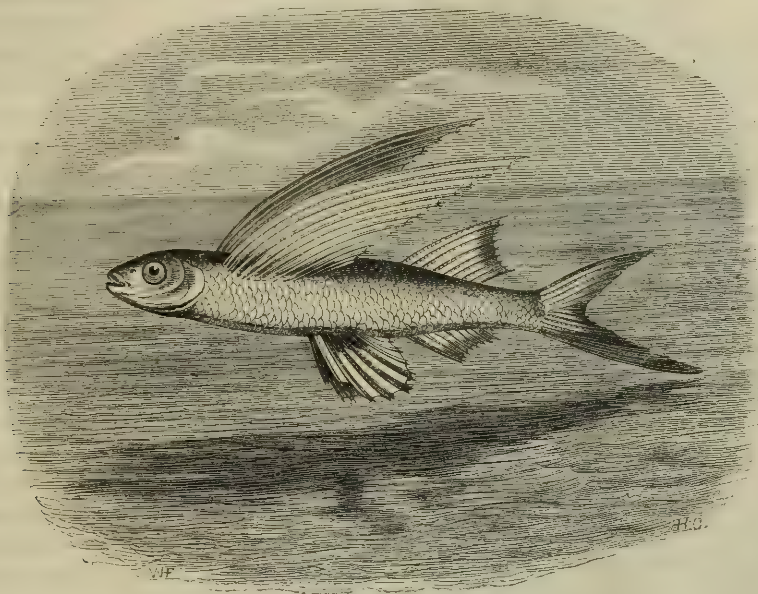
(4) Probablement dans le groupe des *Andaman*, les Angaman, dont Marco-Polo décrit la population en termes semblables

(5) « Je ne doute point, dit le docteur Roulin, que ce passage ne se rapporte à un exocet; le nom, tout étrange qu'il puisse paraître, me semble d'autant mieux choisi que, lorsque j'ai eu l'occasion d'observer pour la première fois dans les mers des tropiques le vol onduleux des exocets, il m'a rappelé complétement le vol des sauterelles, particulièrement celui d'une belle espèce à ailes bleues, commune dans quelques parties de la France, une grande variété du *Grillus cærulescens*. »

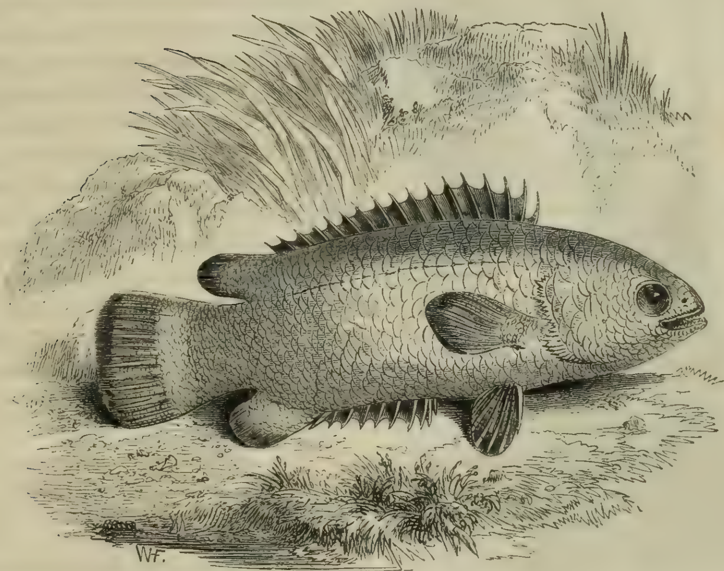
(6) En 1791, le lieutenant Duldorf, au service de la Compagnie des Indes, vit un sennal, à 2 mètres de hauteur, sur un palmier à éventail, et cherchant à s'élever encore. (Voy. les *Transactions de la Société Linnéenne*.) — Le sennal du Malabar est organisé de manière à conserver de l'eau sous ses branchies, ce qui lui permet de vivre longtemps dans l'air.

(7) Il en est question dans Massoudi et dans l'*Encyclopédie japonaise*, liv. LXI, fol. 30. Cette pierre est encore employée dans la médecine chinoise.

Près du Zâbedj il y a, dit-on, une montagne, appelée la *montagne du feu*, dont il n'est pas possible d'approcher. Le jour, on en voit sortir de la fumée, et la nuit, des flammes. Au pied est une source d'eau froide et douce; il y a une autre source d'eau chaude et douce (¹).



L'Exocet (²).



Le Sennal du Malabar (moitié de la grandeur naturelle).

Les Chinois, grands et petits, s'habillent en soie, hiver et été. Les princes se réservent la soie de première qualité; quant aux personnes d'un ordre inférieur, elles usent d'une soie en proportion avec

(¹) Les voyageurs ont vu plusieurs volcans dans les îles de la Malaisie.
(²) Voy. la note 5 de la p. 106.

leur condition. L'hiver, les hommes se couvrent de deux, trois, quatre, cinq caleçons, et même davantage, suivant leurs moyens. Leur but est uniquement de maintenir la chaleur dans les parties inférieures du corps, à cause de la grande humidité du climat et de la peur qu'ils en ont. Mais l'été, ils revêtent une seule tunique de soie, ou quelque chose du même genre. Ils ne portent pas de turban.



Le Sennal montant sur un palmier (8).

La nourriture des Chinois est le riz; quelquefois ils versent sur le riz du *kouschan* (1) cuit, et le mangent ensuite. Quant aux princes, ils mangent du pain de froment et de la viande de toute espèce d'animaux, tels que cochons, etc.

Les fruits que possèdent les Chinois sont : la pomme, la pêche, le citron, la grenade, le coing, la poire, la banane, la canne à sucre, le melon, la figue, le raisin, le concombre, le *kheyar* (2), le lotus, la noix, l'amande, l'aveline, la pistache, la prune, l'abricot, la sorbe et le coco. Le palmier n'est pas commun en Chine; on voit seulement des palmiers chez quelques particuliers. Le vin que boivent les Chinois est fait avec le riz (3); ils ne font pas de vin de raisin, et on ne leur en porte pas du dehors; ils ne le connaissent donc pas et n'en font pas usage. Avec le riz, ils se procurent le vinaigre, le *nabyd* (4), le *nathif* (5), et autres compositions du même genre.

Les Chinois ne se piquent pas de propreté. En cas d'impureté, ils ne se lavent pas avec de l'eau; ils s'essuient avec le papier propre à leur pays (6). Ils mangent les corps morts et autres objets du même genre, comme font les mages (les idolâtres) (7); en effet, leur religion se rapproche de celle des mages. Les femmes sortent la tête découverte

(1) En Arabie, on appelle ainsi une espèce de ragoût fait avec du riz et du poisson, ou bien avec du gras-double.

(2) Autre espèce de concombre.

(3) L'arack, liqueur qui a le goût du vin blanc.

(4) Jus de palmier ou, en général, liqueur fermentée; on l'appelle *toddy* dans la presqu'île de l'Inde, et *touah* et *nira* dans les îles de la Malaisie.

(5) Espèce de confiture.

(6) Papier fait avec des matières végétales.

(7) Voy. plus loin la description de la ville de Quinsaï dans la relation de MARCO-POLO, qui parle également de Chinois mangeurs de toutes chairs de chien et autres viles bêtes, etc.

(8) Voy. la note 6 de la p. 106.

verte et portent des peignes dans leurs cheveux. On compte quelquefois, sur la tête d'une femme, vingt peignes d'ivoire et autres objets analogues. Pour les hommes, ils se couvrent la tête avec quelque chose qui ressemble à un bonnet. L'usage, en Chine, est de mettre à mort les voleurs, quand on les atteint (1).

OBSERVATIONS SUR LES PAYS DE L'INDE ET DE LA CHINE, ET SUR LEURS SOUVERAINS.

Les habitants de l'Inde et de la Chine s'accordent à dire que les rois du monde qui sont hors de ligne sont au nombre de quatre. Celui qu'ils placent à la tête des quatre est le roi des Arabes (le calife de Bagdad). C'est une chose admise parmi eux sans contradiction, que le roi des Arabes est le plus grand des rois, celui qui possède le plus de richesses et dont la cour a le plus d'éclat, et, de plus, qu'il est le chef de la religion sublime au-dessus de laquelle il n'existe rien. Le roi de la Chine se place lui-même après le roi des Arabes. Vient ensuite le roi des Romains (2). Le quatrième est le *Balhara*, prince des hommes qui ont l'oreille percée (3). Le Balhara est le plus noble des princes de l'Inde; les Indiens reconnaissent sa supériorité. Chaque prince, dans l'Inde, est maître dans ses États; mais tous rendent hommage à la prééminence du Balhara. Quand le Balhara envoie des députés aux autres princes, ceux-ci, pour lui faire honneur, prodiguent les égards aux députés. Il paye une solde à ses troupes, comme cela se pratique chez les Arabes; il a des chevaux et des éléphants en abondance, ainsi que beaucoup d'argent. La monnaie qui circule dans ses États consiste en pièces d'argent, qu'on nomme *thatherya* (4). Chacune de ces pièces équivaut à un dirhem et demi, monnaie du souverain. La date qu'elles portent part de l'année où la dynastie est montée sur le trône; ce n'est pas, comme chez les Arabes, l'année de l'hégire du prophète, sur lui soit la paix! l'ère des Indiens a pour commencement le règne des rois, et leurs rois vivent longtemps; souvent leurs rois règnent pendant cinquante ans. Les habitants des États du Balhara prétendent que, si leurs rois règnent et vivent longtemps, c'est uniquement à cause de l'attachement qu'ils portent aux Arabes. En effet, il n'existe pas, parmi les souverains, un prince qui aime plus les Arabes que le Balhara, et ses sujets suivent son exemple (5).

Balhara est le titre que prennent tous les rois de cette dynastie. Il revient à celui de Cosroès chez les Persans, de César chez les Romains, et ce n'est pas un nom propre. L'empire du Balhara commence à la côte de la mer, là où est le pays de *Komkam* (Concan), sur la langue de terre qui se prolonge jusqu'en Chine. Le Balhara a autour de lui plusieurs princes, avec lesquels il est en guerre, mais qu'il surpasse de beaucoup. Parmi eux est le prince nommé roi du *Al-djorz* (6). Ce prince entretient des troupes nombreuses, et aucun autre prince indien n'a une aussi belle cavalerie. Il a de l'aversion pour les Arabes; néanmoins, il reconnaît que le roi des Arabes est le plus grand des rois. Aucun prince indien ne hait plus que lui l'islamisme. Ses États forment une langue de terre. Il possède de grandes richesses; ses chameaux et ses chevaux sont en grand nombre. Les échanges se font, dans ses États, avec de l'argent (et de l'or) en poudre; le pays renferme, dit-on, des mines de ces métaux. Il n'y a pas, dans toute l'Inde, de contrée mieux garantie contre les voleurs.

(1) Chez les musulmans, on coupe la main droite et le pied gauche du voleur, ou seulement la main si le vol est peu considérable.

(2) L'empereur de Constantinople.

(3) Dans les Indes, les dieux et les hommes portent des pendants d'oreilles. C'était un usage inconnu aux Arabes et pratiqué seulement par les esclaves chez les Grecs et les Romains.

Balhara paraît être une altération de Malvaraï, ce qui signifie le raï ou radja du Malva. Le Malva était une contrée située à l'orient de Guzerate. Au temps de Hiouen-Thsang (voy. t. Ier, note de la p. 357), le roi de ce pays était très-puissant; il avait dans sa dépendance le Guzerate et le golfe de Cambaye. A une certaine époque, le Malva étendait son influence jusque sur la côte de Malabar.

(4) Monnaies frappées aux environs du Guzerate, et ainsi nommées, peut-être, du mot grec *statere*. Les monnaies grecques étaient bien connues dans l'Inde.

(5) Les Arabes avaient en ce temps des établissements commerciaux considérables sur les côtes du golfe de Cambaye.

(6) Il s'agit sans doute du *Douab* des Indiens, contrée située entre les cours du Gange et de la Djouma, et qui portait autrefois le nom sanscrit *Sorasena*. Le dialecte *soraseni* est celui que parlent l'héroïne et les principaux caractères de femmes dans le théâtre indien.

A côté de ce royaume est celui du *Thafec* (¹); son territoire est peu considérable; les femmes y sont blanches et plus belles que dans le reste de l'Inde. Le roi vit en paix avec ses voisins, à cause du petit nombre de ses troupes. Il aime les Arabes au même degré que le Balhara.

A ces trois États est contigu un royaume appelé *Rohmy* (²), et qui est en guerre avec celui d'Al-djorz. Le roi ne jouit pas d'une grande considération. Il est aussi en guerre avec le Balhara, comme avec le roi d'Al-djorz; ses troupes sont plus nombreuses que celles du Balhara, du roi d'Al-djorz et du roi de Thafec. On dit que, lorsqu'il marche au combat, il est accompagné d'environ cinquante mille éléphants (³). Il ne se met en campagne que l'hiver; en effet, les éléphants ne supportent pas la soif; ils ne peuvent donc sortir que l'hiver. On dit que, dans son armée, le nombre des hommes occupés à fouler le drap et à le laver s'élève de dix à quinze mille. On fabrique dans ses États une étoffe qui ne se retrouve pas ailleurs; une robe faite avec cette étoffe peut passer, tant l'étoffe est légère et fine, à travers l'anneau d'un cachet. Cette étoffe est en coton; nous en avons vu un échantillon. Les échanges se font, parmi les habitants, avec des cauris; c'est la monnaie du pays, c'est-à-dire sa richesse. On y trouve cependant de l'or, de l'argent, de l'aloès, ainsi que l'étoffe nommée *samara* (⁴), avec laquelle on fait les *medzabb*. Le même pays nourrit le boschann marqué, autrement appelé *kerkedenn* (⁵). Cet animal a une seule corne au milieu du front, et dans cette corne est une figure dont la forme est semblable à celle de l'homme (⁶); la corne est noire d'un bout à l'autre, mais la figure placée au milieu est blanche. Le kerkedenn est inférieur pour la grosseur à l'éléphant, et sa couleur tire vers le noir; il ressemble au buffle, et est très-fort; aucun animal ne l'égale pour la vigueur. Il n'a point d'articulation au genou ni à la main; depuis le pied jusqu'à l'aisselle, ce n'est qu'un morceau de chair; l'éléphant le fuit; il rumine comme le bœuf et le chameau. Sa chair est permise; nous en avons mangé. Il est nombreux dans cette contrée; il vit dans les bois. On le trouve dans les autres provinces de l'Inde; mais ici la corne en est plus belle, car elle offre souvent une figure humaine, une figure de paon, une figure de poisson, ou toute autre figure. Les habitants de la Chine font avec cette corne des ceintures dont le prix s'élève, en Chine, jusqu'à deux et trois mille dinars, et même au delà, suivant la beauté de la figure dont on y trouve l'image. Toutes ces cornes sont achetées dans les États du Rohmy, avec des cauris, qui sont la monnaie du pays (⁷).

Après cela vient un royaume placé dans l'intérieur des terres, et qui ne s'étend pas jusqu'à la mer; on le nomme royaume des *Kaschibyn* (⁸). C'est un peuple de couleur blanche, qui a les oreilles percées, et qui est remarquable pour sa beauté. Il habite les champs et les montagnes.

Vient ensuite une mer sur les bords de laquelle est un roi nommé Al-kyrendj. C'est un prince pauvre et orgueilleux, qui recueille beaucoup d'ambre; il possède également des dents d'éléphant. Dans ses États on mange le poivre encore vert, à cause de sa petite quantité.

Après cela, on rencontre plusieurs royaumes; Dieu seul, qu'il soit béni et qu'il soit exalté! en connaît le nombre. Parmi ces royaumes est celui des Moudjah; c'est le nom d'un peuple d'un teint blanc, qui se rapproche des Chinois pour l'habillement. On trouve chez lui du musc en abondance (⁹). Le pays est couronné de montagnes blanches d'une longueur sans exemple. Les habitants ont à combattre plusieurs rois qui les entourent. Le musc qui se trouve dans le pays est bon et d'un effet énergique.

Au delà se trouvent les rois du Mabed, qui comptent un grand nombre de villes. Leurs États

(¹) Massoudi place ce royaume dans l'intérieur des terres. Il y a lieu de croire, dit M. Reinaud, qu'il s'agit d'une principauté mahratte située dans la province actuelle d'Aurengabad.

(²) Sans doute l'ancien royaume de Visapour.

(³) Massoudi donne le même chiffre.

(⁴) Il est parlé de ces étoffes dans le périple de la mer Érythrée. Massoudi parle du poil appelé *samara*, qui sert à faire des émouchoirs ou chasse-mouches. L'émouchoir est appelé en sanscrit *tchamara*.

(⁵) Le rhinocéros, que Kazouyny appelle *sinad*, et Massoudi *noschau*. (Voy. la description et la figure par Kazouyny, dans l'*Histoire des animaux* de Domayry.)

(⁶) Les Chinois voient, dans les taches irrégulières de la corne, des fleurs ou des grains de millet. Que de choses différentes ne voit-on pas dans dans les ombres de la lune!

(⁷) Voy. la relation de Cosmas, p. 24.

(⁸) Probablement le Mysore. Massoudi écrit *Alkamen*.

(⁹) Le musc du Tonquin est encore un des plus estimés.

s'étendent jusqu'au pays des Moudjah (¹); mais ils sont plus considérables, et les habitants se rapprochent davantage des Chinois. A l'exemple de ce qui se passe en Chine, les dignités les plus considérables sont occupées par des eunuques, et le pays touche à la Chine. Les princes vivent en paix avec le roi des Chinois, mais ils ne lui prêtent pas obéissance. Tous les ans, les rois du Mabed envoient des députés au roi de la Chine avec des présents. Le roi de la Chine fait aussi des présents aux souverains du Mabed; car cette contrée est fort vaste. Quand les députés du Mabed arrivent en Chine, ils sont surveillés, de peur qu'ils ne cherchent à se rendre maîtres du pays, vu le grand nombre de leurs compatriotes. On ne trouve entre les deux régions que montagnes et montées.

On dit que le roi de la Chine compte dans ses États plus de deux cents métropoles. Chacune de ces métropoles a à sa tête un prince *(malek)* et un eunuque; du reste, elle a d'autres villes sous sa dépendance. Au nombre de ces métropoles est Khanfou, rendez-vous des navires, et ayant vingt autres villes sous sa dépendance. Le nom de ville ne se donne qu'aux cités qui ont le *djadem*, et l'on entend par djadem une espèce de trompette. Le djadem est long et assez épais pour remplir les deux mains à la fois; on l'enduit de la même manière que les autres objets qui nous viennent de Chine. Il a trois ou quatre coudées de longueur; mais sa tête est mince, de manière à pouvoir être embouchée. On entend le son du djadem à près d'un mille de distance.

Chaque ville a quatre portes, et à chaque porte il y a cinq de ces djadems, dont on sonne à certaines heures de la nuit et du jour. Chaque ville a également dix tambours, dont on frappe en même temps qu'on sonne du djadem. C'est une manière de rendre hommage au souverain (²). De plus, les habitants se rendent compte par là des heures de la nuit et du jour; du reste, ceux-ci ont des signes et des poids pour connaître les heures (³).

Les échanges, en Chine, se font avec des pièces de cuivre. Les princes ont des trésors, comme les princes des autres pays; mais seuls, parmi les princes, ils ont des trésors de pièces de cuivre; car c'est la monnaie du pays. Ce n'est pas qu'ils ne possèdent de l'or, de l'argent, des perles, de la soie travaillée et non travaillée; bien au contraire, tout cela abonde chez eux; mais ces objets sont considérés comme marchandise; c'est le cuivre qui sert de monnaie.

On importe en Chine de l'ivoire, de l'encens, des lingots de cuivre, des carapaces de tortues de mer, enfin le boschann ou kerkedenn, dont nous avons donné la description, et avec la corne duquel les Chinois font des ceintures.

Les bêtes de somme sont nombreuses chez les Chinois. Ils ne connaissent pas le cheval arabe, mais ils ont des chevaux d'une autre espèce; ils ont aussi des ânes et des chameaux en grand nombre; leurs chameaux ont deux bosses.

Il y a en Chine une argile très-fine avec laquelle on fait des vases qui ont la transparence des bouteilles; l'eau se voit à travers (⁴).

Quand un navire arrive du dehors, les agents du gouvernement se font livrer les marchandises et les serrent dans certaines maisons. Les marchandises sont soumises au *dork* (⁵) pendant six mois, jusqu'à ce que le dernier navire soit entré (⁶). Alors les Chinois prennent les trois dixièmes de chaque marchandise et livrent le reste au propriétaire. Ce que le sultan de la Chine désire se procurer, il le reçoit au taux le plus élevé et le paye comptant; il ne se permet à cet égard aucune injustice. Au nombre des objets que le souverain prélève est le camphre, qu'il paye au prix de cinquante *fakkoudj* le *manna*, et le fakkoudj équivaut à mille pièces de cuivre. Le camphre qui n'est pas mis à part pour le sultan se vend la moitié de cette valeur, et on le met dans la circulation générale.

(¹) Il s'agit probablement de la Cochinchine.

(²) L'usage de rendre hommage au souverain par le son de la trompette et du tambour existait aussi dans les pays musulmans sous le nom de *nouba*. L'honneur du *djadem* était partagé, dit Renaudot, par les gouverneurs de province et les magistrats.

(³) La nuit est divisée par les Chinois en cinq veilles, et chacune d'elles est annoncée au son du tambour ou d'une cloche. Plusieurs siècles avant notre ère, les Chinois avaient des horloges d'eau ou des clepsydres et des gnomons.

(⁴) Ce sont les vases de porcelaine. (Voy. le *Traité des arts céramiques*, par Alex. Brongniart, t. II, p. 473.)

(⁵) C'est-à-dire assurées ou garanties contre tout accident. Le *dork*, d'après le traité arabe intitulé *Taryfat*, indique une valeur que le vendeur dépose entre les mains de l'acheteur comme garantie de la bonne qualité de l'objet vendu, l'acheteur prenant à sa charge certains accidents qui peuvent survenir.

(⁶) Jusqu'à la fin de la mousson.

Quand un Chinois meurt, il n'est enterré que le jour anniversaire de sa mort, dans une des années subséquentes. On place le corps dans une bière, et la bière est gardée dans la maison; on met sur le corps de la chaux, qui a la propriété d'absorber les parties aqueuses; le reste du corps se conserve. Quand il s'agit des princes, on emploie l'aloès et le camphre. On pleure les morts pendant trois ans;



Anciens vases chinois.

celui qui ne pleure pas sur ses parents est battu de verges; hommes et femmes, tous sont soumis à ce châtiment; on leur dit : « Quoi! la mort de ton parent ne t'afflige pas? » Ensuite, les corps sont enterrés dans une tombe, comme chez les Arabes. Jusque-là, on ne prive pas le mort de sa nourriture ordinaire; on prétend que le mort continue à manger et à boire. En effet, la nuit, on place de la nourriture à côté, et le lendemain on ne trouve plus rien. *Il a mangé*, se dit-on (1).

On continue à pleurer et à servir de la nourriture au mort tant que le corps est dans la maison. Les Chinois se ruinent pour leurs parents morts; tout ce qui leur reste de monnaie ou de terres, ils l'emploient à cet objet (2). Autrefois, on enterrait avec le prince tout ce qu'il possédait en fait de meubles, d'habillements et de ceintures (3); or les ceintures, en Chine, se payent à un prix très-élevé. Mais cet usage a été abandonné parce qu'un cadavre fut déterré, et que des voleurs enlevèrent tout ce qui avait été enfoui avec lui.

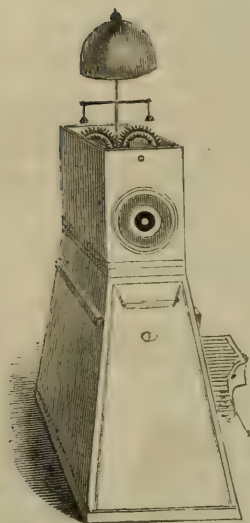
(1) Il est probable, dit M. Reinaud, que le marchand Soleyman a fait quelque confusion avec l'usage chinois d'après lequel, dans les cérémonies faites en l'honneur des morts, on offrait autrefois des aliments à un enfant, qui représentait le premier chef de la famille, et l'on augurait, d'après les paroles qui lui échappaient, si les offrandes étaient agréables aux ancêtres. Cette cérémonie est indiquée dans le *Chi-king*. (Voy. les Recherches de M. Édouard Biot sur les mœurs des anciens Chinois, *Journal asiatique* de novembre 1843, p. 351.)

(2) Confucius conseille de dépenser à l'enterrement de ses parents jusqu'à la moitié de ses biens. L'empereur actuel, plus sage que Confucius, a mis des bornes à ces sacrifices inutiles. Souvent un fils, pour honorer son père, avait ruiné sa famille. (Timkowski, *Voyage à Péking en 1820 et 1821.*)

(3) C'était aussi la coutume des Scythes. (Voy. Hérodote, t. Ier, p. 128.)

En Chine, tout le monde, pauvre et riche, petit et grand, apprend à dessiner et à écrire.

Le titre que l'on donne aux fonctionnaires varie suivant la dignité dont ils sont revêtus et l'impor-



Ancienne horloge chinoise.



Anciennes tombes chinoises.

tance des villes qui leur sont confiées. Le gouverneur d'une ville d'un ordre inférieur porte le titre de *toussendj*, mot qui signifie *il a maintenu la ville* (¹). On donne au gouverneur d'une ville de l'importance de Khanfou le titre de *dyfou*. Les eunuques sont appelés du nom de *thoucam ;* les eunuques sont nés en Chine même ; le cadi des cadis (grand juge) est appelé *lacchy-mâmakoun ;* et ainsi des autres titres, que nous ne reproduisons pas de peur de les écrire incorrectement. Aucun de ces fonctionnaires n'est promu avant l'âge de quarante ans. C'est alors, disent les Chinois, que l'homme a acquis une expérience suffisante.

Les gouverneurs d'un ordre inférieur, quand ils siégent, s'asseyent sur un trône, dans une grande salle ; un autre siége est placé devant eux. On leur présente les écrits où sont exposés les droits respectifs des parties ; derrière le gouverneur est un homme debout, désigné par le titre de *leykhou ;* si le gouverneur se trompe dans quelqu'une de ses décisions, et fait une méprise, cet homme le reprend. Il n'est tenu aucun compte de ce que disent les parties ; ce qu'elles ont à dire dans leur intérêt doit être présenté par écrit (²). Lorsqu'une personne demande à poursuivre une affaire devant le gouverneur, un homme qui se tient à la porte lit d'abord l'écrit, et, s'il y remarque une irrégularité, il le rend à la personne. Les requêtes adressées au gouverneur doivent être rédigées par un écrivain qui connaisse les lois ; l'écrivain ajoute au bas . « Rédigé par un tel, fils d'un tel. » Si quelque irrégularité se trouve dans

(¹) *Toussendj* paraît répondre à *cheou-tching*, *thoucam* à *tchou-kouan*, titre général des chefs de l'administration supérieure, et *dyfou* à *tchi-fou*, titre des gouverneurs de premier ordre. Klaproth a publié un tableau des titres donnés aux villes et aux fonctionnaires de la Chine (*Journal asiatique* d'avril 1833, p. 350 et suiv.).

(²) Il n'y a en Chine que des avocats consultants et rédigeant des mémoires pour les parties. Ces avocats peuvent être autorisés à lire les mémoires devant la cour.

l'écrit, la faute retombe sur le rédacteur, et on le bat de verges [1]. Le gouverneur ne siége qu'après avoir mangé et bu; c'est afin qu'il apporte aux affaires plus d'attention. Chaque gouverneur est payé sur les revenus de la ville où il commande.

Le roi suprême ne se montre qu'une fois tous les dix mois. « Si, dit-il, le peuple me voyait fréquemment, il n'aurait plus de considération pour moi. Les formes du gouvernement doivent être despotiques; en effet, le peuple n'a aucune idée de la justice; la force seule peut lui apprendre à nous respecter. »

Les terres ne payent pas d'impôt; mais on exige une capitation de tous les mâles, chacun suivant ses moyens. Les Arabes et les autres étrangers payent un droit pour la conservation de leurs marchandises.

Quand les denrées sont chères, le sultan fait tirer des vivres des magasins publics [2], et on les vend à un prix inférieur à celui du marché; par conséquent, la cherté ne peut pas se prolonger.

L'argent qui entre dans le trésor public provient uniquement de l'impôt levé sur les têtes. Je suis porté à croire que l'argent qui entre chaque jour dans la caisse de Khanfou s'élève à 50 000 dinars; et pourtant, ce n'est pas la ville la plus considérable de l'empire [3].

Le roi se réserve, entre les substances minérales, un droit sur le sel, ainsi que sur une plante qui se boit infusée dans de l'eau chaude [4]. On vend de cette plante dans toutes les villes, pour de fortes sommes; elle s'appelle le *sâkh*. Elle a plus de feuilles que le trèfle; elle est un peu plus aromatique, mais elle a un goût amer. On fait bouillir de l'eau, et on la verse sur la plante. Cette boisson est utile dans toute espèce de circonstances.

Tout l'argent qui entre dans le trésor public provient de la capitation, de l'impôt sur le sel et de l'impôt sur cette plante.

Dans chaque ville, il y a ce qu'on appelle le *darâ;* c'est une cloche placée sur la tête du gouverneur, et qui est attachée à un fil, lequel s'étend jusque sur la voie publique, afin qu'elle soit à la portée de tout le monde indistinctement. Quelquefois ce fil a une parasange de long. Il suffit que quelqu'un remue tant soit peu le fil pour que la cloche se mette en mouvement. Celui donc à qui on fait une injustice remue le fil, et la cloche s'agite sur la tête du gouverneur. Le plaignant est admis auprès du gouverneur, afin qu'il expose lui-même ce qu'il désire, et qu'il fasse connaître le tort qu'on lui a fait. L'usage de la cloche existe dans toutes les provinces [5].



Chine ancienne. — Tam-tam d'appel, à la porte du palais de l'empereur.

La personne qui veut voyager d'une province à l'autre se fait donner deux billets, l'un du gouverneur et l'autre de l'eunuque. Le billet du gouverneur sert pour la route, et contient les noms du voyageur et des personnes de sa suite, avec son âge, l'âge des personnes qui l'accompagnent, et la tribu

(1) Bambous dont la forme et la grandeur varient suivant les peines infligées.

(2) Le riz, le blé, le millet et autres grains.

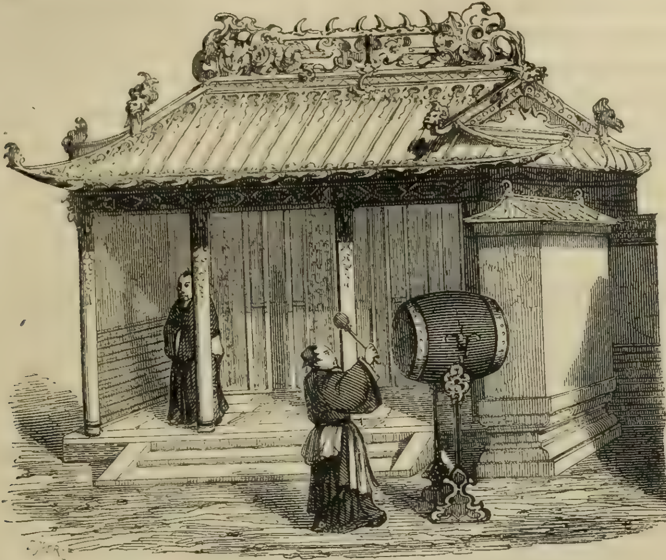
(3) Voy. plus loin ce que Marco-Polo dit des impôts prélevés sur la ville de Quinsaï (Khanfou).

(4) Le thé.

(5) En d'autres temps, il y avait un tambour dans un salon, près du palais de l'empereur. Dès que le plaignant frappait sur ce tambour, les mandarins étaient obligés de venir s'informer de ses griefs. Quelquefois le tambour a été remplacé par le tam-tam.

« Il existe ce qu'on pourrait appeler une *cour des remontrances;* c'est le tribunal des *Tung-chin-sze*. Les officiers de ce tribunal veillent à la porte du palais, près du célèbre tam-tam d'appel. Tout homme, en y frappant, obtient, suivant

à laquelle il appartient. Toute personne qui voyage en Chine, que ce soit une personne du pays, un Arabe, ou tout autre, ne peut se dispenser d'avoir avec elle un écrit qui serve à la faire reconnaître [1]. Quant au



Chine ancienne. — Tambour à conseils, à la porte du palais de l'empereur.

billet de l'eunuque, il y est fait mention de l'argent du voyageur et des objets qu'il emporte avec lui. Il y a sur toutes les routes des hommes chargés de se faire présenter les deux billets ; dès qu'un voyageur arrive, les préposés demandent à voir les billets ; ensuite ils écrivent : « A passé ici un tel, fils d'un tel, telle profession, tel jour, tel mois, telle année, ayant tels objets avec lui. » Le gouvernement a eu recours à ce moyen afin que les voyageurs ne courussent pas de danger pour leur argent et leurs marchandises. Que si un voyageur essuie une perte ou meurt, on sait tout de suite comment cela s'est fait, et l'on rend ce qui a été perdu au voyageur, ou à ses héritiers après sa mort.

Les Chinois respectent la justice dans leurs transactions et dans les actes judiciaires. Si un homme prête une somme d'argent à quelqu'un, il écrit un billet à ce sujet ; l'emprunteur, à son tour, écrit un billet qu'il marque avec deux de ses doigts réunis, le doigt du milieu et l'index. On met ensemble les deux billets ; on les plie l'un avec l'autre ; on écrit quelques caractères sur l'endroit qui les sépare ; ensuite on les déplie et l'on remet au prêteur le billet par lequel l'emprunteur reconnaissait sa dette. Si, plus tard, l'emprunteur nie sa dette, on lui dit : « Apporte le billet du prêteur. » Si l'emprunteur prétend n'avoir point de billet, s'il nie avoir écrit un billet accompagné de sa signature et de sa marque, et si son billet a péri, on dit à l'emprunteur qui nie la dette : « Déclare par écrit que cette dette ne te concerne pas ; mais si, de son côté, le créancier vient à prouver ce que tu nies, tu recevras vingt coups de bâton sur le dos, et payeras une amende de 20 000 fakhoudj de pièces de cuivre [2]. » Or, comme le fakkoudj équivaut à 1 000 pièces de cuivre, cette amende fait à peu près 2 000 dinars [3]. D'un autre

un ancien usage, une audience immédiate de l'empereur ; mais aussi malheur à quiconque dérangerait le fils du Ciel sans un motif légitime ou suffisant ! un prompt supplice punirait son audace. » *(La Chine ouverte*, 1845.)

(1) L'usage des passe-ports existait en Chine plusieurs siècles avant l'ère chrétienne ; il en est fait mention dans le *Tcheou-li.*

(2) Le texte arabe est obscur, dit M. Reinaud. Dans les anciens temps, suivant le *Tcheou-li*, les conventions privées des Chinois étaient faites en double. On séparait en deux la tablette ou, plus tard, le papier qui portait les deux doubles, et on devait les représenter, soit à l'échéance du prêt, ou bien en cas de difficulté sur la convention. (Voy. le Mémoire d'Édouard Biot sur le système monétaire des Chinois, *Journal asiatique* de mai 1837, p. 434. — Voy. aussi le *Livre de la voie et de la vertu*, par Lao-tseu, traduction de M. Stanislas Julien, p. 290.)

(3) « Le fakhoudj correspond aux dénominations chinoises *kouang* et *min*, et équivaut à 1 000 pièces de cuivre enfilées

côté, vingt coups de bâton suffisent pour tuer un homme. Aussi personne, en Chine, n'ose faire une déclaration par écrit, de peur de perdre à la fois la vie et la fortune. Nous n'avons jamais vu qui que ce soit consentir à faire cette déclaration. Les Chinois se conforment, dans leurs rapports respectifs, à la justice; personne n'est privé de son droit; ils n'ont pas même recours aux témoins ni aux serments [1].

Quand un homme fait faillite, et que les créanciers le font mettre, à leurs frais, dans la prison du sultan, on exige une déclaration de lui. Après qu'il est resté un mois en prison, le sultan le fait comparaître en public, et l'on proclame ces mots : « Un tel, fils d'un tel, a emporté l'argent d'un tel, fils d'un tel. » S'il reste au failli une somme placée chez quelqu'un, ou s'il possède quelque champ, ou des esclaves, en un mot quelque chose qui puisse faire face à ce qu'il doit, on le fait sortir tous les mois, et on lui donne des coups de bâton parce qu'il est resté en prison, mangeant et buvant, bien qu'il lui restât de l'argent. On lui applique les coups de bâton, que quelqu'un le dénonce ou ne le dénonce pas; il est battu dans tous les cas, et on lui dit : « Tu n'as cherché qu'à frustrer les autres de ce qui leur appartenait et à t'emparer de leur bien. » On lui dit encore : « Tâche de faire droit aux réclamations de ces personnes. » S'il n'en a pas les moyens, et s'il est bien constant pour le sultan qu'il ne reste au failli aucune ressource, on appelle les créanciers, et on les satisfait avec l'argent du trésor du *bagboun*, titre que porte le roi suprême. Bagboun est le seul titre qu'on donne au souverain, et ce mot signifie *fils du ciel;* c'est le mot dont nous avons fait *magboun* [2]. Ensuite on proclame ces mots : « Quiconque entretiendra des rapports d'affaires avec cet homme sera mis à mort. » Ainsi personne n'est exposé à éprouver des pertes de ce genre. Si l'on apprend que le débiteur a de l'argent placé chez quelqu'un, et que le dépositaire n'ait pas fait de déclaration au sujet de cet argent, on tue celui-ci à coups de bâton. L'on ne dit rien pour cela au débiteur; on se contente de prendre l'argent, qu'on partage aux créanciers; mais, à partir de ce moment, le débiteur ne peut plus entretenir de rapports d'affaires avec personne.

On dresse, en Chine, des pierres d'une longueur de dix coudées et gravées en creux. L'inscription présente un tableau des diverses maladies et de leurs remèdes. Pour telle maladie, y est-il dit, il y a tel remède. Celui qui n'a pas les moyens d'acheter le remède le reçoit aux frais du trésor public.

Les terres ne payent pas d'impôt; l'impôt se paye par tête, suivant la fortune de chacun et l'importance de ses propriétés.

Le nom de tout enfant mâle qui naît est écrit dans les registres du sultan [3]. Dès que l'enfant est parvenu à l'âge de dix-huit ans, on exige de lui la capitation; mais lorsqu'il a atteint sa quatre-vingtième année, il ne la paye plus; au contraire, on lui donne une pension aux frais du trésor public, et l'on dit à ce sujet : « Nous avons reçu de lui une pension quand il était jeune; il est juste que nous la lui rendions, maintenant qu'il est vieux.

Dans chaque ville, il y a des hommes de plume et des maîtres qui instruisent les pauvres et leurs enfants aux frais du trésor public [4]. Les femmes sortent les cheveux exposés à l'air; pour les hommes, ils se couvrent la tête.

ensemble. L'enfilade est estimée ici le dixième du dinar ou pièce d'or arabe, et comme le dinar valait, au dixième siècle, 20 francs à peu près, il en résulte que l'enfilade valait 2 francs, et que la pièce de cuivre n'était estimée que le cinquième d'un de nos centimes. Il fallait que l'or et l'argent fussent alors bien rares en Chine, pour que le cuivre conservât si peu de valeur dans le change. » (Reinaud.)

(1) Cette menace avait ainsi l'effet de la torture : on préférait se laisser accuser d'une fausse dette que de s'exposer à la mort si, par des témoignages subornés ou autrement, ce prétendu créancier parvenait à égarer l'esprit des juges.

(2) C'est le même mot qui est écrit *fagfoun* par quelques auteurs arabes. Massoudi dit aussi que *bagboun* est le titre de l'empereur chinois, mais que lorsqu'on s'adresse au prince lui-même, on l'appelle *thamgama*. Ce sont là des traductions de titres chinois en langue arabe. De toute antiquité les Chinois ont appelé leur empereur *thian-tseu*, fils du ciel.

(3) Cet usage existe encore; l'indifférence quant à la constatation des naissances dans l'autre sexe est un fait caractéristique de la civilisation chinoise. Anciennement, lorsqu'une fille venait au monde, on était trois jours entiers sans daigner presque penser à elle; on la couchait à terre, sur quelques vieux lambeaux, près du lit de la mère, sans s'occuper d'elle; le troisième jour on visitait l'accouchée, et l'on commençait seulement alors à prendre soin de la petite fille. (Voy. le *Niu-kié-tsi-pien*, traduit par le P. Amyot.)

(4) L'instruction gratuite était établie en Chine depuis un temps immémorial; mais ce fut la dynastie *Thang* qui, entre les années 620 et 904 de l'ère chrétienne, donna la plus grande impulsion à l'enseignement primaire.

On remarquera que l'enseignement était donné aux pauvres, c'est-à-dire aux adultes. C'est en effet le seul moyen d'entretenir l'instruction dans la classe peu aisée. Les éléments des connaissances nécessaires à tous les hommes, lorsqu'ils ne sont

On trouve dans les montagnes un bourg nommé *Tâyou*, dont les habitants sont courts de taille. Tous les hommes qui, en Chine, sont courts de taille, sont censés venir de ce bourg (¹). Les Chinois, en général, sont bien faits, grands, d'un blanc clair, mais coloré de rouge. Ce sont, de tous les hommes, ceux qui ont les cheveux du noir le plus foncé. Les femmes laissent pousser leurs cheveux (²).

Dans l'Inde, quand un homme intente à un autre une action qui doit entraîner la peine de mort, on dit au demandeur : « Veux-tu soumettre le défendeur à l'épreuve du feu? » S'il répond oui, l'on fait chauffer jusqu'au rouge une barre de fer; ensuite on dit au défendeur : « Présente ta main. » En même temps, l'on étend sur sa main sept feuilles d'un certain arbre du pays, et on pose la barre dessus. L'homme se met à marcher en avant et en arrière; après cela, il jette la barre et on lui présente une bourse de cuir dans laquelle il introduit sa main; la bourse est immédiatement scellée avec le sceau royal. Au bout de trois jours, on apporte du riz dont le grain est encore dans sa balle, et on dit à l'homme : « Frotte les grains, » afin d'en détacher la pellicule. » Si sa main ne présente aucune trace de brûlure, le défendeur obtient gain de cause et n'est pas mis à mort. Pour le demandeur, il est condamné à payer un manna d'or (³), que le souverain se réserve pour lui-même.



D'après l'*Encyclopédie japonaise.*

Quelquefois on fait bouillir de l'eau dans une marmite de fer ou d'airain, de manière que personne n'ose en approcher. On y jette un anneau de fer, puis on dit au défendeur : « Introduis ta main dans la marmite. » Il faut alors que le défendeur retire l'anneau. J'ai vu un homme introduire sa main dans la marmite et la retirer saine et sauve. En ce cas, comme pour l'autre, le demandeur est obligé de payer un manna d'or.

Quand le roi de Serendyb meurt, on le traîne sur un char très-près du sol; le corps est attaché au derrière du char, de manière que l'occiput de la tête traîne par terre, et que les cheveux ramassent la poussière. En même temps, une femme, tenant un balai à la main, chasse la poussière sur la figure du mort et crie ces mots : « O hommes! cet homme était encore hier votre roi; il vous gouvernait, et ses ordres étaient exécutés par vous. Voilà où il en est réduit; il a dit adieu au monde, et l'ange de la mort s'est saisi de son âme. Ne vous laissez donc plus séduire par les plaisirs de cette vie. » Et autres paroles analogues. Cette cérémonie dure trois jours; ensuite on apporte du bois de sandal, du camphre et du safran, et on brûle le corps au milieu des aromates; après quoi on jette les cendres au vent. Tous les Indiens brûlent leurs morts. Serendyb est la plus avancée des îles qui dépendent de l'Inde. Quelquefois, lorsqu'on brûle le corps du roi, ses femmes se précipitent sur le bûcher et se brûlent avec lui; mais il dépend d'elles de ne pas le faire.

Dans l'Inde, il y a des personnes qui font profession d'errer dans les bois et les montagnes, et qui

donnés qu'à l'enfance, ne tardent pas à être oubliés; les classes d'adultes et les bibliothèques communales peuvent seules entretenir et compléter les effets de l'instruction primaire. C'est ce que le gouvernement chinois des Thang avait compris, il y a plus de mille ans, mieux que beaucoup de gouvernements européens modernes. Édouard Biot, fils du célèbre savant, a publié en 1845 et 1847 un *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*.

(¹) Voy. t. Ier, p. 160

(²) Les femmes arabes se coupent la chevelure.

(³) Poids indien qui varie, suivant les provinces, depuis deux livres jusqu'au-dessus de quarante.

communiquent rarement avec le reste des hommes. Ces personnes n'ont quelquefois à manger que l'herbe des champs et les fruits des bois. Parmi ces hommes, il y en a qui vont nus. Quelques-uns se tiennent nus, la face tournée vers le soleil, et n'ayant pour toute couverture que quelque peau de panthère. Je vis, dans un de mes voyages, un de ces hommes dans l'état que je viens de décrire; seize ans après, je retournai dans le même pays, et je retrouvai cet homme dans la même situation. Une chose qui m'étonna, ce fut que sa personne ne se fût pas fondue de chaleur.

La noblesse, dans chaque royaume, est censée ne faire qu'une seule et même famille; la puissance ne sort pas de son sein, et les princes nomment eux-mêmes leurs héritiers présomptifs; il en est de même des hommes de plume et des médecins; ils forment une caste particulière, et la profession ne sort pas de la caste (1).



Groupe d'ascètes indiens (*yogi* et *sannyasi*).

Du reste, les princes de l'Inde ne reconnaissent pas l'autorité d'un même souverain (2). Chacun d'eux est maître chez lui. Néanmoins, le Balhara porte le titre de roi des rois. Quant aux Chinois, ils ne se nomment pas d'avance des héritiers.

Les Chinois sont des gens de plaisir; mais les Indiens réprouvent le plaisir, et ils s'en abstiennent; ils ne boivent pas *le vin* (3), et ne mangent pas le vinaigre qui est fait avec le vin. Ce n'est pas l'effet d'un scrupule religieux, c'est par dédain. « Tout prince, disent-ils, qui boit du vin, n'est pas un prince véritable. » Les Indiens sont entourés d'ennemis qui leur font la guerre, et ils s'expriment ainsi : « Comment administrera-t-il bien les affaires de ses États, celui qui s'enivre ? »

Quelquefois les Indiens se font la guerre dans un esprit de conquête; mais ces cas sont rares. Je n'ai pas vu de peuple se soumettre à l'autorité d'un autre, si ce n'est dans le pays qui fait suite au pays du poivre (4). Quand un roi fait la conquête d'un État voisin, il met à sa tête un homme de la famille du prince déchu, lequel exerce l'autorité au nom du vainqueur. Les habitants du pays conquis ne souffriraient pas qu'il en fût autrement.

Quant à la Chine, il arrive quelquefois qu'un gouverneur de province s'écarte de l'obéissance due au roi suprême. Alors on l'égorge et on le mange. Les Chinois mangent la chair de tous les hommes qui sont tués par l'épée (5).

Dans l'Inde et dans la Chine, quand il est question de faire un mariage, les deux familles s'adressent des compliments et se font des présents; ensuite elles célèbrent le mariage au bruit des cymbales et des tambours. Les présents qu'on se fait à cette occasion sont en argent, chacun suivant ses moyens.

Dans l'Inde comme dans la Chine, la filouterie, pour un objet léger ou considérable, est un cas de mort (6). En ce qui concerne l'Inde, quand un filou a volé une obole et une somme au-dessus, on prend un long bâton dont on façonne l'extrémité en pointe; ensuite on fait asseoir le filou sur le bâton, de manière que la pointe lui entre par le bas et lui sort par le gosier.

(1) Les brahmes, les kchatrias, etc.

(2) Tous les princes musulmans reconnaissaient alors la suprématie spirituelle et temporelle du calife de Bagdad.

(3) Sous cette expression, le voyageur comprend toute espèce de liqueur fermentée; les Chinois boivent surtout l'arak, ou eau-de-vie de riz. (Voy., sur l'usage du vin en Chine, un Mémoire de Klaproth dans le *Journal asiatique* de février 1828.)

(4) La côte du Malabar.

(5) Voy., plus loin, une note sur ce sujet, et la relation de Marco-Polo.

(6) Chez les musulmans, la peine est moins sévère : on coupe la main, ou l'on donne la bastonnade pour les vols peu considérables.

Les murs des maisons en Chine sont en bois ; mais les Indiens bâtissent avec des pierres, du plâtre, des briques et de l'argile ; du reste, il en est quelquefois de même en Chine.

La nourriture des Indiens est le riz ; dans la Chine, la nourriture est le blé et le riz ; les Indiens ne connaissent pas le blé. Ni les Indiens ni les Chinois n'usent de la circoncision.

Les Chinois sont idolâtres ; ils adressent des vœux à leurs idoles et se prosternent devant elles ; ils ont des livres de religion (1)

Les Indiens laissent pousser leur barbe. J'ai vu des Indiens qui avaient une barbe de trois coudées. Ils ne se coupent pas non plus la moustache ; mais la plupart des hommes, en Chine, n'ont pas de barbe ; et chez eux c'est, en général, un effet naturel. Dans l'Inde, quand il meurt un homme, on lui rase la tête et la barbe (2).

Dans l'Inde, quand un homme est mis en prison ou condamné aux arrêts, on lui retire le manger et le boire pendant sept jours. Les Indiens peuvent se faire mettre aux arrêts les uns les autres.

En Chine, il y des cadis qui jugent les différends entre particuliers, de préférence aux gouverneurs ; il en est de même dans l'Inde.

On trouve dans toute l'étendue de la Chine la panthère et le loup. Quant au lion, on ne le rencontre ni dans l'une ni dans l'autre contrée. On tue les voleurs de grand chemin.

Les Chinois et les Indiens s'imaginent que les boddes (3) leur parlent ; ce sont plutôt les ministres des temples qui entrent en conversation avec le public.

Les Chinois et les Indiens tuent les animaux qu'ils veulent manger ; ils n'égorgent pas l'animal, mais ils le frappent sur la tête jusqu'à ce qu'il meure (4).

Les Indiens se servent du cure-dent, et chacun d'eux ne saurait manger avant de s'être nettoyé les dents et de s'être lavé. Les Chinois ne suivent point cet usage (5).

L'Inde est plus étendue que la Chine ; ses provinces feraient plusieurs fois les provinces de la Chine. On y compte également un plus grand nombre de principautés ; mais les provinces de la Chine sont mieux peuplées.

Ni la Chine ni l'Inde ne connaissent le palmier (6) ; mais ces deux contrées possèdent d'autres espèces d'arbres et de fruits qui manquent à nos pays. L'Inde est privée du raisin ; mais il se trouve, à la vérité en petite quantité, dans la Chine. Tous les autres fruits abondent dans ces deux régions ; la grenade surtout est abondante dans l'Inde.

Les Chinois n'ont pas de science proprement dite. Le principe de leur religion (7) est dérivé de l'Inde. Les Chinois disent que ce sont les Indiens qui ont importé en Chine les boddes, et qu'ils ont été les véritables maîtres en religion du pays. Dans l'une et l'autre contrée, on admet la métempsycose ; mais on diffère dans les conséquences de certains principes.

La médecine et la philosophie fleurissent dans l'Inde. Les Chinois ont aussi une médecine ; le procédé qui domine dans cette médecine, c'est la cautérisation.

Les Chinois ont des notions en astronomie ; mais cette science est plus avancée chez les Indiens (8).

(1) Ce sont les bouddhistes ; les disciples de Confucius et les tao-sse ne rendent hommage à aucune peinture ou statue.

(2) On peut traduire aussi : « Quand quelqu'un perd un parent, il se rase la tête et la barbe. »

(3) Statues des divinités.

(4) Chez les musulmans comme chez les juifs, on égorge l'animal et l'on commence par en tirer tout le sang.

(5) Hiouen-thsang, voyageur chinois du septième siècle (voy. t. Ier, p. 357), donne pour explication que les Indiens, ne se servant ni de cuillères, ni de bâtonnets, et mangeant avec leurs doigts des mets apprêtés avec divers assaisonnements, étaient obligés de recourir au cure-dent. Le Bouddha (Sakya-mouni), s'étant un jour curé les dents, jeta à terre une petite branche dont il s'était servi, et cette petite branche, croissant aussitôt, devint un arbre immense. L'usage du cure-dent remonte aussi, chez les Arabes, jusqu'avant Mahomet. (Voy. Pococke, *Specimen historiæ arabicæ*, p. 303 ; le *Tableau de l'empire ottoman*, de Mouradjea d'Ohsson, t. II, p. 16 ; les *Mœurs des peuples de l'Inde*, par l'abbé Dubois, t. Ier, p. 334 ; le *Journal asiatique*, 1839, décembre, p. 462 ; 1841, mai, p. 439.)

(6) L'auteur veut parler seulement du dattier, qui est pour les Arabes l'objet d'une prédilection particulière et d'une sorte de respect religieux ; le prophète a dit : « Honorez le dattier, qui est votre tante paternelle. »

(7) Le bouddhisme ; voy. t. Ier, p. 356.

(8) Sur ce sujet, on consultera avec un grand profit l'ouvrage de M. Sédillot intitulé : *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Orientaux*, et l'Introduction que M. Reinaud a mise en tête de sa traduction de la *Géographie d'Aboulféda*

Du reste, je ne connais personne, ni parmi les uns, ni parmi les autres, qui professe l'islamisme, ni qui parle la langue arabe.

Les Indiens n'ont pas beaucoup de chevaux. Les chevaux sont plus nombreux en Chine (1).

Les Chinois n'ont pas d'éléphants, et ils n'en laissent pas entrer dans leurs pays, regardant la présence de cet animal comme une chose fâcheuse (2).

Les troupes du roi des Indes sont nombreuses, mais elles ne reçoivent pas de solde (3). Le souverain ne les convoque que pour le cas de la guerre sacrée (4); les troupes se mettent alors en mouvement; mais elles s'entretiennent à leurs propres frais, sans que le roi ait rien à donner pour cela. Quant à la Chine, la solde des troupes est établie sur le même pied que chez les Arabes.

Les provinces de la Chine sont plus pittoresques et plus belles. Dans l'Inde, la plus grande partie du territoire est dépourvue de villes; en Chine, au contraire, on rencontre à chaque pas des villes fortifiées et considérables. Le territoire chinois est plus sain, et les maladies y sont plus rares; l'air y est si pur, qu'on n'y rencontre presque pas d'aveugles, ni de borgnes, ni de personnes frappées de quelque infirmité Il en est de même dans une grande partie de l'Inde.

Les fleuves de l'une et de l'autre contrée sont considérables; ils charrient beaucoup plus d'eau que nos fleuves. Les pluies, dans l'une et l'autre région, sont abondantes.

L'Inde renferme beaucoup de terres désertes; la Chine, au contraire, est partout cultivée. Les hommes de la Chine sont plus beaux que ceux de l'Inde, et se rapprochent davantage des Arabes pour les vêtements et les montures. Les Chinois, en costume et dans une cérémonie publique, ressemblent aux Arabes; ils portent le caba (5) et la ceinture; pour les Indiens, ils portent deux pagnes et se décorent de bracelets d'or et de pierres précieuses, les hommes comme les femmes.

En deçà de la Chine sont le pays des Tagazgaz, peuple de race turke, et le khakan du Tibet. Voilà ce qui termine la Chine du côté du pays des Turks. Du côté de la mer, la Chine est bornée par les îles des Syla (Al-syla); ce sont des peuples qui vivent en paix avec le souverain de la Chine, et qui prétendent que, s'ils ne lui envoyaient pas de présents, le ciel ne verserait plus ses eaux sur leur territoire. Du reste, aucun de nos compatriotes n'est allé les visiter de manière à pouvoir nous en donner des nouvelles. On trouve dans ce pays des faucons blancs (6).

SECONDE PARTIE.

Voici ce que dit Abou-Zeyd-al-Hassan de Syraf :

J'ai lu avec attention ce livre, c'est-à-dire le premier livre, lequel j'avais été chargé d'examiner et d'accompagner des observations que j'avais recueillies dans mes lectures, au sujet des incidents de la navigation, des rois des contrées maritimes et de leurs particularités, en relevant tout ce que je savais à cet égard dans les choses dont l'auteur de ce livre n'a point parlé. J'ai vu que ce livre avait été composé dans l'année 237 (851 de J.-C.). Or, à cette époque, les choses qui tiennent à la mer étaient parfaitement connues à cause des nombreux voyages que les marchands de l'Irac faisaient dans les régions maritimes. J'ai donc trouvé tout ce qui est dit dans ce livre conforme à la vérité et à l'exac-

(1) Quoiqu'ils y soient rares aussi. Les chevaux indiens sont venus en général de l'Arabie et des pays situés au nord-ouest.

(2) Assertion qui paraît contestable. Il semble que, de tout temps, l'éléphant ait habité les parties occidentales du Kouang-si, du Yun-nan et du Sse-tchouen.

(3) Soleyman a dit plus haut (p. 109) que le balhara payait une solde à ses troupes.

(4) Guerre religieuse, soit intestine entre les brahmanistes et les bouddhistes, soit avec quelque peuple étranger.

(5) Espèce de grand manteau usité surtout en Perse.

(6) M. Reinaud suppose qu'il s'agit ici du Japon, qui était alors en rapport de commerce avec la Chine

Ici finit la relation du voyageur Soleyman. Ce qui suit a été écrit, comme nous l'avons dit page 95, environ quarante ans plus tard, par un autre Arabe, amateur de géographie.

titude, excepté dans ce qui est rapporté (1) au sujet des aliments que les Chinois offrent à leurs parents morts, et dans ce qu'on ajoute, à savoir que, si on met pendant la nuit des aliments devant le mort, ils ont disparu le lendemain matin, ce qui autoriserait à croire que le mort les a mangés. On nous avait fait le même récit; mais il nous est venu de ces régions un homme sur les renseignements duquel on peut compter; et comme nous l'interrogions à ce sujet, il a nié le fait, et il a ajouté: « C'est une assertion sans fondement; c'est comme la prétention des idolâtres qui soutiennent que leurs idoles entrent en conversation avec eux (2). »

Mais, depuis la composition de ce livre, la situation des choses, particulièrement en Chine, a beaucoup changé. Des événements sont survenus qui ont fait cesser les expéditions dirigées (de chez nous) vers ces contrées, qui ont ruiné ce pays, qui en ont aboli les coutumes, et qui ont dissous sa puissance. Je vais, s'il plaît à Dieu, exposer ce que j'ai lu relativement à ces événements.

Ce qui a fait sortir la Chine de la situation où elle se trouvait en fait de lois et de justice, et ce qui a interrompu les expéditions dirigées vers ces régions du port de Syraf, c'est l'entreprise d'un rebelle qui n'appartenait pas à la maison royale, et qu'on nommait Banschoua (3). Cet homme débuta par une conduite artificieuse et par l'indiscipline; puis il prit les armes et se mit à rançonner les particuliers; peu à peu les hommes malintentionnés se rangèrent autour de lui; son nom devint redoutable, ses ressources s'accrurent, son ambition prit de l'essor, et parmi les villes de la Chine qu'il attaqua était Khanfou, port où les marchands arabes abordent Entre cette ville et la mer, il y a une distance de quelques journées. Sa situation est sur une grande rivière, et elle est baignée par l'eau douce (4).

Les habitants de Khanfou ayant fermé les portes, le rebelle les assiégea pendant longtemps. Cela se passait dans le cours de l'année 264 (878 de J.-C.). La ville fut enfin prise, et les habitants furent passés au fil de l'épée. Les personnes qui sont au courant des événements de la Chine rapportent qu'il périt en cette occasion cent vingt mille musulmans, juifs, chrétiens et mages, qui étaient établis dans la ville et qui y exerçaient le commerce, sans compter les personnes qui furent tuées d'entre les indigènes On a indiqué le nombre précis des personnes de ces quatre religions qui perdirent la vie, parce que le gouvernement chinois prélevait sur elles un impôt d'après leur nombre. De plus, le rebelle fit couper les mûriers et les autres arbres qui se trouvaient sur le territoire de la ville. Nous nommons les mûriers en particulier, parce que la feuille de cet arbre sert à nourrir l'insecte qui fait la soie, jusqu'au moment où l'animal s'est construit sa dernière demeure. Cette circonstance fut cause que la soie cessa d'être envoyée dans les contrées arabes et dans d'autres régions.

Le rebelle, après la ruine de Khanfou, attaqua les autres villes, l'une après l'autre, et les détruisit. Le souverain de la Chine n'était pas assez fort pour lui résister, et celui-ci finit par s'approcher de la capitale. Cette ville porte le nom de *Khomdan* (5). L'empereur s'enfuit vers la ville de Bamdou (6), située sur les frontières du Tibet, et y établit son séjour.

La fortune du rebelle se maintint pendant quelque temps; sa puissance s'étendit Son projet et son désir étaient de raser les villes et d'exterminer les habitants, vu qu'il n'appartenait pas à une famille de rois, et qu'il ne pouvait pas espérer de réunir toute l'autorité dans ses mains. Une partie de ses projets furent mis à exécution: c'est ce qui fait que, jusqu'à présent, nos communications avec la Chine sont restées interrompues.

Le rebelle conserva son ascendant jusqu'au moment où le souverain de la Chine se mit en rapport avec le roi des Tagazgaz, dans le pays des Turks. Les États de ce roi et ceux de la Chine étaient voisins, et il y avait alliance entre les deux familles. L'empereur envoya des députés à ce roi pour le prier de le délivrer du rebelle. Le roi de Tagazgaz fit marcher son fils contre le rebelle, avec une armée nombreuse

(1) Voy. p. 112, note 1.
(2) Voy. p. 119, note 3.
(3) En chinois, Hoang-Chao
(4) Évidemment il ne s'agit pas ici du port de Khanfou, qui était situé à l'embouchure du Tsien-thang-kiang, mais de Hang-tcheou-fou, capitale de la province, à quelques lieues dans l'intérieur des terres. Aboulféda ne fait qu'une ville de Khanfou et de Hang-tcheou-fou, qu'il nomme Khinsâ. (Voy. le plan de cette ville dans la relation de MARCO-POLO.)
(5) Aujourd'hui Si-ngan-fou, capitale de la province Chen-si, située sur un des affluents du fleuve jaune, à plus de 200 lieues de la mer. (Voy. le plan de cette ville dans la relation de MARCO-POLO.)
(6) Madou ou Amdou, dénomination encore usitée au Tibet.

et d'abondantes provisions (¹). Une longue lutte commença; des combats terribles eurent lieu, et le rebelle fut enfin battu. Quelques-uns ajoutent que le rebelle fut tué; d'autres disent qu'il mourut de mort naturelle.

L'empereur de la Chine retourna alors vers sa capitale de Khomdan. La ville était en ruines; lui-même était réduit à une grande faiblesse; son trésor était épuisé, ses généraux avaient péri, les chefs de ses soldats et de ses braves étaient morts. Outre cela, chaque province se trouvait au pouvoir de quelque aventurier qui en percevait les revenus, et qui ne voulait rien céder de ce qu'il avait dans les mains. L'empereur de la Chine se vit dans la nécessité de s'abaisser jusqu'à agréer les excuses des usurpateurs, moyennant quelques démonstrations d'obéissance que ceux-ci firent, et quelques vœux qu'ils prononcèrent pour le prince, bien que, d'ailleurs, ils ne tinssent aucun compte de ses droits en ce qui concerne les impôts, ni des autres prérogatives inhérentes à la souveraineté.

L'empire de la Chine se trouva dès lors dans l'état où fut jadis la Perse, quand Alexandre fit mourir Darius, et qu'il partagea les provinces de la Perse entre ses généraux. Les gouverneurs des provinces chinoises firent alliance les uns avec les autres pour se rendre plus forts, et cela sans la permission ni l'ordre du souverain. A mesure qu'un d'entre eux en avait abattu un autre, il se saisissait de ses possessions; il ne laissait rien debout dans le pays, et en mangeait tous les habitants. En effet, la loi chinoise permet de manger la chair humaine, et l'on vend publiquement cette chair dans les marchés (²). Les vainqueurs ne craignirent pas de maltraiter les marchands qui étaient venus commercer dans le pays. Bientôt l'on ne garda pas même des ménagements pour les patrons de navires arabes, et les maîtres de bâtiments marchands furent en butte à des prétentions injustes; on s'empara de leurs richesses, et on se permit à leur égard des actes contraires à tout ce qui avait été pratiqué jusque-là. Dès ce moment, le Dieu très-haut retira ses bénédictions du pays tout entier; le commerce maritime ne fut plus praticable, et la désolation, par un effet de la volonté de Dieu, de qui le nom soit béni, se fit sentir jusque sur les patrons des navires et les agents d'affaires de Siraf et de l'Oman.

On a vu dans le premier livre un échantillon des mœurs de la Chine, et voilà tout. Voici de quelle manière on fait mourir les voleurs et les meurtriers. On lie fortement les deux mains du condamné, et on les élève au-dessus de sa tête, de manière qu'elles s'attachent à son cou. Ensuite, on tire son pied droit et on l'introduit dans sa main droite; on introduit également son pied gauche dans sa main gauche; l'un et l'autre pied se trouvent ainsi derrière son dos, le corps entier se ramasse et prend la forme d'une boule. Dès ce moment, le condamné n'a plus de chance de s'échapper, et on est dispensé de commettre quelqu'un à sa garde. Bientôt le cou se sépare des épaules; les sutures du dos se déchirent, les cuisses se disloquent et les parties se mêlent ensemble; la respiration devient difficile, et le patient tombe dans un tel état, que si on le laissait dans cette situation une portion d'heure, il expirerait. Quand on l'a mis dans l'état qu'on voulait, on le frappe, avec un bâton destiné à cet usage, sur les parties du corps dont la lésion est mortelle; le nombre des coups est déterminé, et il n'est pas permis de le dépasser. Il ne reste plus alors au condamné que le souffle, et on le remet à ceux qui doivent le manger.

La coutume des Chinois de faire leurs achats et leurs ventes en pièces de cuivre, vient de l'inconvénient attaché à l'usage des pièces d'or et d'argent. Ils disent que si un voleur parvient à s'introduire dans la maison d'un Arabe, qui est dans l'usage de faire ses transactions en pièces d'or et d'argent, il a la chance d'emporter sur son dos jusqu'à dix mille pièces d'or ou le même nombre de pièces d'argent, ce qui suffit pour consommer la ruine de l'Arabe. Qu'un voleur, au contraire, s'introduise dans la maison d'un Chinois, il ne pourra pas emporter plus de dix mille pièces de cuivre; ce qui équivaut à dix mitscals d'or seulement (³).

Ces pièces de cuivre, que nous nommons *folous*, sont faites avec du cuivre et d'autres métaux (⁴)

(¹) L'armée des Turcs se montait à 400 000 hommes, suivant Massoudi.

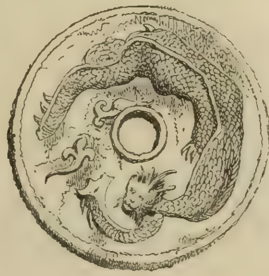
(²) On doit considérer ce fait comme très-exceptionnel et ne s'étant produit vraisemblablement que pendant les horreurs d'une guerre civile. On trouve des monstruosités de la même nature dans nos récits de siége ou de famine du moyen âge, même en des siècles modernes. Il répugne tout-à-fait au bon sens d'admettre des habitudes d'anthropophagie chez un peuple qui, sous tant d'autres rapports, était arrivé à un si haut degré de civilisation.

(³) Environ vingt francs; le mitscal d'or devait correspondre à deux de nos francs.

(⁴) Le plomb et l'étain. Le mot *folous* paraît venir du mot grec *obole*.

fondus ensemble. Elles sont de la grandeur de ce que nous appelons *dirhem bagly*. Au milieu est un large trou par lequel on fait passer une ficelle. Mille de ces pièces équivalent à un mitscal d'or. Une




















Monnaies chinoises. — Chapelet de couteaux-monnaies : *tao* (couteaux) *pou-ho* (qui distribuent la richesse). — Deux anciennes médailles de temples. — Monnaies d'anciennes dynasties chinoises : 1, dynastie des *Tcheou* ; — 2, dynastie des *Han* ; — 3, dynastie des *Heou-han* ; — 4, dynastie des *Leang* ; — 5, dynastie des *Song* ; — 6, dynastie des *Tchin*, — 7, dynastie des *Tsi* ; — 8, dynastie des *Tang* (¹).

(¹) On croit que les couteaux-monnaies en usage dans le premier siècle de l'ère chrétienne furent imaginés par l'usurpateur Sing-Mang. Les uns, en bronze, valaient 500 ; les autres, en or, valaient 5 000.

A côté des couteaux-monnaies nous avons placé deux médailles de temples que les prêtres de Bouddha, et surtout ceux de la secte de Tao-sse, emploient comme numéraire et distribuent comme talismans. Le cheval est un signe du zodiaque chinois.

A la suite viennent des pièces de monnaies coulées sous huit dynasties différentes. Les inscriptions qui sont sur les pièces en indiquent la valeur. Par exemple, on lit sur la seconde *leang-pu-ou* (once-demie), et sur la troisième *chu-ou* (vingt-quatrième d'une once-cinq).

Anciennement, le numéraire portait le nom de *tsouen*, qui signifie *source*. Depuis le septième siècle, les mots *ven* et

seule ficelle enfile mille de ces pièces; mais à chaque cent l'on fait un nœud. Quand un homme achète une ferme, ou une marchandise, ou des légumes et des objets au-dessus, il donne un certain nombre de ces pièces, suivant la valeur de l'objet. On trouve de ces pièces à Siraf; ces pièces portent des mots écrits en chinois.

A l'égard des incendies qui ont lieu en Chine, de la manière de bâtir les maisons et de ce qui a déjà été dit à ce sujet, les villes sont, dit-on, construites en bois et avec des roseaux disposés en treillage, à la manière des ouvrages qu'on fait chez nous avec des roseaux fendus. On enduit le tout d'argile et d'une pâte particulière à la Chine, qui est faite de graines de chanvre. Cette pâte est aussi blanche que le lait; on en enduit les murs, et ils jettent un éclat admirable.

Les maisons, en Chine, n'ont pas d'escalier (¹), parce que les richesses des Chinois, leurs trésors et tout ce qu'ils possèdent, sont placés dans des caisses montées sur des roues et qu'on peut faire rouler. Lorsque le feu prend à une maison, on met en mouvement ces caisses avec ce qui y est renfermé, et il n'y a pas d'escalier qui empêche de s'éloigner avec rapidité.

Les officiers qui sont envoyés par l'empereur vers la ville de Khanfou, port où affluent les marchands arabes, sont des eunuques. L'usage de ces eunuques et des gouverneurs des villes en général, est, quand ils montent à cheval, de se faire précéder par des hommes qui tiennent à la main quelques pièces de bois semblables aux crécelles (des chrétiens), et qui les frappent l'une contre l'autre. Le bruit qui en résulte s'entend de fort loin. Aussitôt les habitants s'éloignent du chemin par où doit passer l'eunuque ou le gouverneur; celui qui est sur la porte d'une maison se hâte d'entrer et de fermer la porte sur lui. Cet état dure jusqu'après le passage de l'eunuque ou de l'homme préposé au gouvernement de la ville. Aucun homme du peuple n'oserait rester sur le chemin, et cela par un effet de la crainte et de la terreur qu'inspirent les hauts fonctionnaires; car ceux-ci tiennent à ce que le peuple ne prenne pas l'habitude de les voir, et à ce que personne ne pousse la hardiesse jusqu'à leur adresser la parole.

Le costume des eunuques et des principaux officiers de l'armée est en soie de la première qualité; on n'apporte pas de soie aussi belle dans le pays des Arabes. Cette soie est très-recherchée des Chinois, et ils la payent un prix très-élevé. Un des marchands les plus considérables, et dont le témoignage ne comporte pas de doute, raconte que, s'étant présenté devant l'eunuque envoyé par l'empereur dans la ville de Khanfou, pour choisir les marchandises venues du pays des Arabes et qui convenaient au prince, il vit sur sa poitrine un signe naturel qui se distinguait à travers les robes de soie dont il était couvert. Son opinion était que l'eunuque avait mis deux robes l'une sur l'autre; mais, comme il tournait continuellement les yeux du même côté, l'eunuque dit : « Je vois que tu tiens tes yeux fixés sur ma poitrine; pourquoi cela? » Le marchand lui répondit : « J'admirais comment le signe qui est sur ta peau pouvait se distinguer à travers les deux robes qui couvrent ta poitrine. » Là-dessus, l'eunuque se mit à rire et jeta la manche de sa tunique du côté du marchand, disant : « Compte le nombre des robes que j'ai sur moi. » Le marchand le fit, et il compta jusqu'à cinq cabas (²) placés l'un sur l'autre, et à travers lesquels

tsien (dixième d'une once) ont été appliqués aux monnaies. Les *tsien* sont ronds, c'est un symbole du ciel; ils ont au centre un trou carré, qui figure la terre.

On ne plaça d'abord dans le champ de la face de la monnaie que deux caractères pour indiquer la valeur nominale de la pièce. Depuis la dynastie Tang ou Thang (618 à 906 de Jésus-Christ), on trouve l'inscription à quatre caractères; elle donne le nom du souverain sous lequel la pièce a été coulée.

Depuis 850 jusqu'à la chute de la dynastie Tang, l'anarchie fut générale en Chine, et l'histoire n'offre aucune donnée sur les monnaies de cette époque, si ce n'est la mention d'une monnaie qui fut coulée dans la deuxième année du *nian-hao hian-toung* (870), avec l'inscription *hian-toung youan-pao*.

Sous cette dynastie, on comptait dans le *Kian-nan*, situé vers l'embouchure du Kian, trente et une exploitations de cuivre et vingt-neuf de fer.

La relation des DEUX MAHOMÉTANS a été écrite sous la dynastie des Tang.

Sur les monnaies chinoises, voy. Duhalde, *Description géographique de la Chine*, etc., t. II, p. 168; — *Description des médailles chinoises du cabinet impérial de France*, etc., par J. Hager, 1805; — *Recueil de monnaies de la Chine, du Japon*, etc., par le baron de Chaudoir, Saint-Pétersbourg, in-folio

(¹) Encore aujourd'hui on apprécie la magnificence des habitations, en Chine, non par leur élévation, mais en raison de la superficie de terrain qu'elles couvrent. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les appartements sont peu meublés.

(²) Voy. p. 120, note 5.

on distinguait le signe. La soie dont il s'agit ici est une soie écrue et qui n'a pas été foulée ; la soie que portent les princes est encore plus fine et plus admirable.



Construction d'une maison chinoise. — D'après une peinture chinoise représentant une scène historique de la dynastie des *Tang* (618 à 906 avant Jésus-Christ) ; cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale (¹).

(¹) Cette peinture et les quatre suivantes, que notre dessinateur a copiées avec une grande fidélité, font partie d'une très-belle collection de miniatures chinoises originales, réunies sous le titre de *Recueil historique des principaux traits de la vie des empereurs chinois*, 2 vol. in-folio.

Les Chinois sont au nombre des créatures de Dieu qui ont le plus d'adresse dans la main, en ce qui concerne le dessin, l'art de la fabrication, et pour toute espèce d'ouvrages; ils ne sont, à cet égard, surpassés par aucune nation. En Chine, un homme fait avec sa main ce que vraisemblablement personne ne serait en état de faire. Quand son ouvrage est fini, il le porte au gouverneur, demandant une récompense pour le progrès qu'il a fait faire à l'art. Aussitôt le gouverneur fait placer l'objet à la porte de son palais, et on l'y tient exposé pendant un an. Si, dans l'intervalle, personne ne fait de remarque critique, le gouverneur récompense l'artiste et l'admet à son service; mais si quelqu'un signale quelque défaut grave, le gouverneur renvoie l'artiste et ne lui accorde rien.

Un jour, un jeune homme représenta sur une étoffe de soie un épi sur lequel était posé un moineau; personne, en voyant la figure, n'aurait douté que ce fût un véritable épi, et qu'un moineau était réellement venu se percher dessus. L'étoffe resta quelque temps exposée. Enfin un bossu étant venu à passer, il critiqua le travail. Aussitôt on l'admit auprès du gouverneur de la ville; en même temps, on fit venir l'artiste; ensuite on demanda au bossu ce qu'il avait à dire; le bossu dit : « C'est un fait admis par tout le monde, sans exception, qu'un moineau ne pourrait pas se poser sur un épi sans le faire ployer; or l'artiste a représenté l'épi droit et sans courbure, et il a figuré un moineau perché dessus : c'est une faute. » L'observation fut trouvée juste et l'artiste ne reçut aucune récompense.

Le but des Chinois, dans cela et dans les choses du même genre, est d'exercer le talent des artistes, et de les forcer à réfléchir mûrement sur ce qu'ils entreprennent, et à mettre tous leurs soins aux ouvrages qui sortent de leurs mains.

Il y avait à Bassora un homme de la tribu des Coreyschytes, appelé Ibn-Vahab, et qui descendait de Habbar, fils de Al-asvad ([1]). La ville de Bassora ayant été ruinée, Ibn-Vahab quitta le pays et se rendit à Syraf ([2]). En ce moment, un navire se disposait à partir pour la Chine. Dans de telles circonstances, il vint à Ibn-Vahab l'idée de s'embarquer sur ce navire. Quand il fut arrivé en Chine, il voulut aller voir le roi suprême. Il se mit donc en route pour Khomdan, et, du port de Khanfou à la capitale, le trajet fut de deux mois. Il lui fallut attendre longtemps à la porte impériale, bien qu'il présentât des requêtes et qu'il s'annonçât comme étant issu du même sang que le prophète des Arabes. Enfin l'empereur fit mettre à sa disposition une maison particulière, et ordonna de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire. En même temps, il chargea l'officier qui le représentait à Khanfou de prendre des informations et de consulter les marchands au sujet de cet homme, qui prétendait être parent du prophète des Arabes, à qui Dieu puisse être propice! Le gouverneur de Khanfou annonça, dans sa réponse, que la prétention de cet homme était fondée. Alors l'empereur l'admit auprès de lui, lui fit des présents considérables, et cet homme retourna dans l'Irac avec ce que l'empereur lui avait donné.

Cet homme était devenu vieux; mais il avait conservé l'usage de toutes ses facultés. Il nous raconta que, se trouvant auprès de l'empereur, le prince lui fit des questions au sujet des Arabes, et sur les moyens qu'ils avaient employés pour renverser l'empire des Perses. Cet homme répondit : « Les Arabes ont été vainqueurs par le secours de Dieu, de qui le nom soit célébré, et parce que les Perses, plongés dans le culte du feu, adoraient le soleil et la lune, de préférence au Créateur. » L'empereur reprit : « Les Arabes ont triomphé, en cette occasion, du plus noble des empires, du plus vaste en terres cultivées, du plus abondant en richesses, du plus fertile en hommes intelligents, de celui dont la renommée s'étendait le plus loin. » Puis il continua : « Quel est, dans votre opinion, le rang des principaux empires du monde? » L'homme répondit qu'il n'était pas au courant de matières semblables. Alors l'empereur ordonna à l'interprète de lui dire ces mots : « Pour nous, nous comptons cinq grands souverains ([3]). Le plus riche en provinces est celui qui règne sur l'Irac, parce que l'Irac est situé au milieu du monde, et que les autres rois sont placés autour de lui. Il porte, chez nous, le titre de *roi des rois* ([4]). Après cet empire vient le nôtre. Le souverain est surnommé le *roi des hommes*, parce qu'il n'y a pas de roi sur la terre qui maintienne mieux l'ordre dans ses États que nous, et qui exerce une surveillance plus exacte; il n'y a pas non plus de peuple qui soit plus soumis à son prince que le nôtre. Nous

([1]) L'un des idolâtres de la Mecque qui firent le plus d'opposition aux prédications de Mahomet.
([2]) Vers l'an 870 ou 871 de Jésus-Christ, d'après Massoudi, qui raconte la même anecdote.
([3]) Plus haut, on n'en a compté que quatre. (Voy. p. 109.)
([4]) En persan *Schahinscha*, le roi des rois.

sommes donc réellement les rois des hommes. Après cela vient le *roi des bêtes féroces*, qui est le roi des Turks, et dont les États sont contigus à ceux de la Chine. Le quatrième roi en rang est le *roi*



Empereur chinois (de la dynastie des Tang) accordant une audience et faisant un présent (1)

(1) Voy. la note 1 de la p. 125.

des éléphants, c'est-à-dire le roi de l'Inde. On le nomme, chez nous, le *roi de la sagesse*, parce que la sagesse tire son origine des Indiens. Enfin vient l'empereur des Romains, qu'on nomme, chez nous, le *roi des beaux hommes*, parce qu'il n'y a pas sur la terre de peuple mieux fait que les Romains, ni qui ait la figure plus belle. Voilà quels sont les principaux rois; les autres n'occupent qu'un rang secondaire. »

L'empereur ordonna ensuite à l'interprète de dire ces mots à l'Arabe : « Reconnaîtrais-tu ton maître si tu le voyais? » L'empereur voulait parler de l'apôtre de Dieu, à qui Dieu veuille bien être propice. Je répondis : « Et comment pourrais-je le voir, maintenant qu'il se trouve auprès du Dieu très-haut? » L'empereur reprit : « Ce n'est pas ce que j'entendais. Je voulais seulement parler de sa figure. » Alors l'Arabe répondit oui. Aussitôt l'empereur fit apporter une boîte; il plaça la boîte devant lui; puis, tirant quelques feuilles, il dit à l'interprète : « Fais-lui voir son maître. » Je reconnus sur ces pages les portraits des prophètes; en même temps, je fis des vœux pour eux, et il s'opéra un mouvement dans mes lèvres. L'empereur ne savait pas que je reconnaissais ces prophètes; il me fit demander par l'interprète pourquoi j'avais remué les lèvres. L'interprète le fit, et je répondis : « Je priais pour les prophètes. » L'empereur demanda comment je les avais reconnus, et je répondis : « Au moyen des attributs qui les distinguent. Ainsi voilà Noé dans l'arche, qui se sauva avec sa famille, lorsque le Dieu très-haut commanda aux eaux, et que toute la terre fut submergée avec ses habitants; Noé et les siens échappèrent seuls au déluge. » A ces mots, l'empereur se mit à rire et dit : « Tu as deviné juste lorsque tu as reconnu ici Noé; quant à la submersion de la terre entière, c'est un fait que nous n'admettons pas. Le déluge n'a pu embrasser qu'une portion de la terre; il n'a atteint ni notre pays ni celui de l'Inde ([1]). » Ibn-Vahab rapportait qu'il craignit de réfuter ce que venait de dire l'empereur et de faire valoir les arguments qui étaient à sa disposition, vu que le prince n'aurait pas voulu les admettre; mais il reprit : « Voilà Moïse et son bâton, avec les enfants d'Israël. » L'empereur dit : « C'est bien vrai; mais Moïse se fit voir sur un bien petit théâtre, et son peuple se montra mal disposé à son égard. » Je repris : « Voilà Jésus sur un âne, entouré des apôtres. » L'empereur dit : « Il a eu peu de temps à paraître sur la scène. Sa mission n'a guère duré qu'un peu plus de trente mois. »

Ibn-Vahab continua à passer en revue les différents prophètes; mais nous nous bornons à répéter une partie de ce qu'il nous dit. Ibn-Vahab ajoutait qu'au-dessus de chaque figure de prophète on voyait une longue inscription, qu'il supposa renfermer le nom des prophètes, le nom de leur pays et les circonstances qui accompagnèrent leur mission. Ensuite il poursuivit ainsi : « Je vis la figure du prophète, sur qui soit la paix! Il était monté sur un chameau, et ses compagnons étaient également sur leurs chameaux, placés autour de lui. Tous portaient à leurs pieds des chaussures arabes; tous avaient des cure-dents attachés à leur ceinture. M'étant mis à pleurer, l'empereur chargea l'interprète de me demander pourquoi je versais des larmes; je répondis : « Voilà notre prophète, notre seigneur et mon cousin, sur » lui soit la paix! » L'empereur répondit : « Tu as dit vrai; lui et son peuple ont élevé le plus glorieux des » empires. Seulement, il n'a pu voir de ses yeux l'édifice qu'il avait fondé; l'édifice n'a été vu que de » ceux qui sont venus après lui. » Je vis un grand nombre d'autres figures de prophètes dont quelques-unes faisaient signe de la main droite, réunissant le pouce et l'index, comme si, en faisant ce mouvement, elles voulaient attester quelque vérité ([2]). Certaines figures étaient représentées debout sur leurs pieds, faisant signe avec leurs doigts vers le ciel. Il y avait encore d'autres figures; l'interprète me dit que ces figures représentaient les prophètes de la Chine et de l'Inde ([3]).

» Ensuite l'empereur m'interrogea au sujet des califes et de leur costume, ainsi que sur un grand nombre de questions de religion, de mœurs et d'usages, suivant qu'elles se trouvaient à ma portée; puis il ajouta : « Quel est, dans votre opinion, l'âge du monde? » Je répondis : « On ne s'accorde pas à cet » égard. Les uns disent qu'il a six mille ans, d'autres moins, d'autres plus; mais la différence n'est » pas grande. » Là-dessus, l'empereur se mit à rire de toutes ses forces. Le vizir qui était debout auprès

([1]) Les Chinois prétendent qu'un autre déluge eut lieu au temps de Yao, 2000 ans avant notre ère; il aurait été particulier à la Chine.

([2]) C'est en effet le mouvement ordinaire des mahométans quand ils font leur profession de foi.

([3]) Sans doute les portraits des divinités et des principaux personnages du judaïsme, du christianisme, du mahométisme, du bouddhisme et des autres religions de l'Inde et de la Chine.

de lui témoigna aussi qu'il n'était pas de mon avis. L'empereur me dit : « Je ne présume pas que » votre prophète ait dit cela. » Là-dessus, la langue me tourna, et je répondis : « Si, il l'a dit. » Aussitôt je vis quelques signes d'improbation sur sa figure ; il chargea l'interprète de me transmettre ces mots : « Fais attention à ce que tu dis ; on ne parle aux rois qu'après avoir bien pesé ce qu'on va dire. Tu as » affirmé que vous ne vous accordez pas sur cette question ; vous êtes donc en dissidence au sujet d'une » assertion de votre prophète, et vous n'acceptez pas tout ce que vos prophètes ont établi. Il ne convient » pas d'être divisé dans des cas semblables ; au contraire, des affirmations pareilles devraient être admises » sans contestation. Prends donc garde à cela, et ne commets plus la même imprudence. »

» L'empereur dit encore beaucoup de choses qui sont échappées de ma mémoire, à cause de la longueur du temps qui s'est écoulé dans l'intervalle ; puis il ajouta : « Pourquoi ne t'es-tu pas rendu de » préférence auprès de ton souverain, qui se trouvait mieux à ta portée que nous pour la résidence et » pour la race ? » Je répondis : « Bassora, ma patrie, était dans la désolation ; je me trouvais à Syraf ; je » vis un navire qui allait mettre à la voile pour la Chine ; j'avais entendu parler de l'éclat que jette l'em» pire de la Chine et de l'abondance des biens qu'on y trouve. Je préférai me rendre dans cette contrée » et la voir de mes yeux. Maintenant, je m'en retourne dans mon pays, auprès du monarque mon cou» sin (1) ; je raconterai au monarque l'éclat que jette cet empire, et dont j'ai été témoin. Je lui parlerai » de la vaste étendue de cette contrée, de tous les avantages dont j'y ai joui, de toutes les bontés qu'on » y a eues pour moi. » Ces paroles firent plaisir à l'empereur ; il me fit donner un riche présent ; il voulut que je m'en retournasse à Khanfou sur les mulets de la poste (2). Il écrivit même au gouverneur de Khanfou pour lui recommander d'avoir des égards pour moi, de me considérer plus que tous les fonctionnaires de son gouvernement, et de me fournir tout ce qui me serait nécessaire jusqu'au moment de mon départ. Je vécus dans l'abondance et la satisfaction, jusqu'à mon départ de la Chine. »

Nous questionnâmes Ibn-Vahab au sujet de la ville de Khomdan (3), où résidait l'empereur, et sur la manière dont elle était disposée. Il nous parla de l'étendue de la ville et du grand nombre de ses habitants. La ville, nous dit-il, est divisée en deux parties qui sont séparées par une rue longue et large (4). L'empereur, le vizir, les troupes, le cadi des cadis, les eunuques de la cour, et toutes les personnes qui tiennent au gouvernement, occupent la partie droite et le côté de l'Orient. On n'y trouve aucune personne du peuple, ni rien qui ressemble à un marché. Les rues sont traversées par des ruisseaux et bordées d'arbres ; elles offrent de vastes hôtels. La partie située à gauche, du côté du couchant, est destinée au peuple, aux marchands, aux magasins et aux marchés. Le matin, quand le jour commence, on voit les intendants du palais impérial, les domestiques de la cour, les domestiques des généraux et leurs agents entrer à pied ou à cheval dans la partie de la ville où sont les marchés et les boutiques ; on les voit acheter des provisions et tout ce qui est nécessaire à leurs maîtres ; puis, ils s'en retournent, et l'on ne voit plus aucun d'eux dans cette partie de la ville jusqu'au lendemain matin.

La Chine possède tous les genres d'agrément ; on y trouve des bosquets charmants, des rivières qui serpentent au travers ; mais on n'y trouve pas le palmier.

On raconte en ce moment un fait dont nos ancêtres n'avaient aucune idée. Personne, jusqu'ici, n'avait supposé que la mer qui baigne la Chine et l'Inde était en communication avec la mer de Syrie (5) ; une pareille chose eût paru incroyable jusqu'à ces derniers temps. Or nous avons entendu dire qu'on vient de trouver dans la mer Méditerranée (mer de Roum ou mer du pays des Romains) des pièces d'un navire arabe qui se composait de parties cousues ensemble. Ce navire s'était brisé avec son équipage ; les vagues l'avaient mis en pièces, et les vents, par l'entremise des vagues, avaient poussé ses débris dans la mer des Khazar (la mer Caspienne). De là, les débris avaient été jetés dans le canal de Constantinople,

(1) Les califes de Bagdad appartenaient à la tribu des Corayschytes.

(2) En Chine, les chevaux sont d'une petite espèce et fort rares.

(3) Si-ngan-fou. (Voy. la note 5 de la p. 121.)

(4) La ville de Pékin est aussi divisée en deux parties, séparées par une rue ; mais, à présent, il est permis à certains marchands d'habiter dans le quartier de l'empereur. (Voy. plus loin le plan de cette ville, dans la relation de MARCO-POLO.)

(5) On trouvera dans l'Introduction de la *Géographie d'Aboulféda*, par M. Reinaud, des détails intéressants relativement aux différentes opinions des écrivains arabes sur la *prétendue* communication de la mer Noire et de la mer Caspienne, soit entre elles, soit avec les mers du Nord

d'où ils étaient arrivés dans la mer de Roum et la mer de Syrie. Ce fait montre que la mer tourne la Chine, les îles de Syla, le pays des Turks et des Khazar; ensuite elle se jette dans le canal de Constantinople, et communique avec la mer de Syrie. En effet, il n'y a que les navires de Syraf dont les pièces soient cousues ensemble; les navires de Syrie et du pays de Roum sont fixés avec des clous et non avec des fils ([1]).

On nous a raconté, de plus, qu'il a été trouvé de l'ambre dans la mer de Syrie C'est une des choses qui paraissent incroyables, et dont on ne connaissait pas autrefois d'exemple. Pour que ce qu'on a raconté à cet égard fût vrai, il faudrait que l'ambre dont on parle fût arrivé dans la mer de Syrie par la mer d'Aden et de Colzom (la mer Rouge); en effet, la dernière de ces mers est en communication avec les mers dans lesquelles se forme l'ambre. Mais le Dieu très-haut n'a-t-il pas dit qu'il avait élevé une barrière entre les deux mers ([2])? Si donc le récit qu'on fait est vrai, il faut supposer que l'ambre trouvé dans la mer Méditerranée fait partie de l'ambre que la mer de l'Inde jette dans les autres mers, de manière que cet ambre, allant d'une mer à l'autre, sera arrivé jusqu'à la mer de Syrie.

DE LA VILLE DU ZABEDJ.

Nous commencerons par la mention de la ville du Zabedj (Medinet Al-zâbedj) ([3]), vu que sa situation est en face de la Chine, et qu'entre cette ville et la Chine il y a la distance d'un mois de marche par mer, et même moins que cela, lorsque le vent est favorable.

Le roi du Zabedj porte le titre de *maha-radja* (le grand radja). On dit que sa capitale a neuf cents parasanges de superficie ([4]). Ce prince règne sur un grand nombre d'îles qui s'étendent sur une distance de mille parasanges et même davantage. Au nombre de ses possessions sont l'île appelée *Sarbaza*, dont la superficie est, à ce qu'on dit, de quatre cents parasanges, et l'île nommée *Alrâmy*, qui a huit cents parasanges de superficie. On trouve dans cette dernière île le bois de Brésil *(baccam)*, le camphre, etc. Le roi du Zabedj compte parmi ses possessions l'île de Kalah, qui est située à mi-chemin entre les terres de la Chine et le pays des Arabes ([5]). La superficie de l'île de Kalah est, à ce qu'on dit, de quatre-vingts parasanges. Kalah est le centre du commerce de l'aloès, du camphre, du sandal, de l'ivoire, du plomb *alcaly* ([6]), de l'ébène, du bois de Brésil, des épiceries de tous les genres, et d'une foule d'objets qu'il serait trop long d'énumérer. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l'Oman; c'est de là que partent les expéditions qui se font pour le pays des Arabes.

L'autorité du maha-radja s'exerce sur ces diverses îles. L'île dans laquelle il réside est extrêmement fertile, et les habitations s'y succèdent sans interruption. Un homme dont la parole mérite toute croyance a affirmé que lorsque les coqs, dans les États du Zabedj, comme dans nos contrées, chantent le matin pour annoncer l'approche du jour, ils se répondent les uns aux autres sur une étendue de cent parasanges et au delà. Cela tient à la suite non interrompue des villages et à leur succession régulière ([7]). En effet, il n'y a pas de terres désertes dans cette île; il n'y a pas d'habitations en ruines. Celui qui va dans ce pays lorsqu'il est en voyage et qu'il est sur une monture, marche tant qu'il lui fait plaisir; et s'il est ennuyé, ou si la monture a de la peine à continuer la route, il est libre de s'arrêter où il veut.

Une des choses les plus singulières qu'on nous a racontées sur l'île du Zabedj, est celle qui concerne un

([1]) Ou fibres de cocotier. Le fer a toujours été rare en Asie; de plus, dans les mers de l'Inde, le fer s'use plus promptement que dans les autres mers; les Anglais y emploient le cuivre de préférence au fer.

([2]) La mer Rouge et la mer Méditerranée.

([3]) Voy. les cartes, p. 94 et 95, et la note 6 de la page 105.

([4]) Exagération, à moins qu'il ne s'agisse de l'île entière, où était située la capitale.

([5]) Sur la côte de Malacca, suivant M. A. Maury. (Voy. la note 5 de la p. 105, et la carte, p. 95.)

([6]) Ce nom tire peut-être son origine du mot malais *kalang*, qui signifie *étain*.

([7]) Le chant des coqs et les aboiements des chiens, dit Meng-tseu, se répondent mutuellement et s'étendent jusqu'aux quatre extrémités des frontières.

de ses anciens rois. Ce roi était appelé le maha-radja. Son palais était tourné vers un tseladj qui prenait naissance à la mer, et l'on entend par *tseladj* un æstuaire semblable à celui que forme le Tigre qui passe devant Bagdad et Bassora, æstuaire qu'envahit l'eau salée de la mer au moment du flux, et où l'eau est douce au moment du reflux. L'eau formait un petit étang attenant au palais du roi. Le matin de chaque jour, l'intendant se présentait devant le roi et lui offrait un lingot d'or en forme de brique; chaque brique pesait un certain nombre de mannas dont la somme ne m'est pas connue. Ensuite l'intendant jetait cette brique, en présence du roi, dans l'étang. Au moment du flux, l'eau couvrait cette brique et les autres briques qui y étaient entassées, et on ne distinguait plus rien; mais quand l'eau s'était retirée, on apercevait les briques, et elles jetaient un grand éclat aux rayons du soleil. Le roi, lorsqu'il donnait audience, se plaçait dans une salle qui dominait l'étang, et il avait le visage tourné vers l'eau.

Cet usage ne souffrait pas d'interruption; chaque jour on jetait une brique d'or dans l'étang, et, tant que le roi vivait, on ne touchait jamais à ces briques. Mais à sa mort, son successeur faisait retirer toutes ces briques sans en laisser aucune. On les comptait, on les faisait fondre, puis on distribuait l'or aux princes de la famille royale, hommes et femmes, à leurs enfants, à leurs officiers, à leurs eunuques, à proportion de leur rang et des prérogatives attachées aux diverses fonctions. Ce qui restait était distribué aux pauvres et aux malheureux. On avait eu soin d'enregistrer les briques d'or et leur poids total. Une note portait que tel roi qui avait régné à telle époque et tel nombre d'années, avait fait jeter dans l'étang royal un tel nombre de briques d'or pesant tant; qu'après sa mort, ces briques avaient été partagées entre les princes de la famille royale. Or l'honneur était réservé pour le roi dont le règne s'était prolongé le plus longtemps, et qui avait amassé un grand nombre de briques d'or.

Les récits qui ont cours dans le pays font mention, dans les temps anciens, d'un roi de Comar, pays qui produit l'aloès surnommé *al-comâry* (¹). Ce pays n'est pas une île; sa situation est (sur le continent indien) du côté qui fait face au pays des Arabes. Aucun royaume ne renferme une population plus nombreuse que celle de Comar. Tout le monde y va à pied. Le Comar est dans la direction du royaume du maha-radja et de l'île du Zabedj. Entre les deux royaumes, il y a dix journées de navigation en latitude, et un peu plus en s'élevant jusqu'à vingt journées, quand le vent est faible.

(¹) « Le pays de Comar, dit Massoudi, n'est pas une île; c'est un pays de côtes et de montagnes. Il n'y a pas dans l'Inde beaucoup de royaumes plus peuplés que celui-ci. Aucun peuple dans l'Inde n'a la bouche plus propre que celui de Comar; en effet, ils font usage du cure-dent, à l'exemple des personnes qui professent la religion musulmane. Ils s'interdisent le nabid. La plupart d'entre eux marchent à pied, à cause du grand nombre de montagnes qui couvrent le pays, de rivières qui le traversent, et du petit nombre de plaines et de tertres. »

Suivant M. A. Maury, le pays de Comar n'aurait jamais eu qu'une existence imaginaire. « Il est à remarquer, fait observer ce savant, que, dans l'itinéraire de Soleyman et dans le voyage d'Ibn-Batouta, on ne voit pas que les voyageurs se soient rendus en personne à Comar. Il n'en est question, dans le voyage du second, que d'une manière assez vague, et, dans la relation, c'est Abou-Zeyd qui rapporte sur ce pays des récits que rien ne garantit. Ce qu'Édrisi raconte aussi de Comar offre un caractère d'incertitude et de bizarrerie qui doit nous rendre extrêmement circonspect sur la position et même sur l'existence de ce pays.

» Cette terre pouvait, dans l'hypothèse des écrivains orientaux, toucher d'un côté aux Maldives et de l'autre à la Cochinchine, et l'on conçoit alors pourquoi nul de nos voyageurs ne l'avait visitée, puisqu'elle n'avait d'existence que dans l'imagination des géographes arabes. Ce que nous lisons dans Marco-Polo nous démontre pleinement que ce pays de Comar est purement imaginaire; car il y est dit que le pays de Comar est une région de l'Inde d'où l'on peut voir de tous côtés le pôle arctique; que c'est une contrée sauvage remplie d'êtres féroces et d'animaux très-différents de ceux des autres contrées; que les habitants y ont la figure de singes. La contradiction énorme dans laquelle tombe Aboulféda, qui, après avoir dit que Comar n'est éloigné que d'une petite journée de Senf, le place néanmoins sous le deuxième degré de latitude, tandis qu'il met Senf sous le sixième, s'explique par les récits fabuleux et contradictoires que l'on débitait sur ce pays de Comar. On voit de même, par un passage d'Albirouni, que la position véritable de Comar était inconnue.

» Ce n'est pas à dire pour cela que tout ce que l'on a rapporté de Comar fût purement imaginaire; il est probable que tout pays inconnu, nouveau, que les navires désorientés rencontraient vers le sud, était regardé comme appartenant à cette terre mystérieuse; et dès lors une foule de faits observés en des endroits fort divers ont été groupés autour de cette prétendue péninsule. Ainsi, pour ne parler que de l'aloès, nommé *al-comâry*, il est certain que ce bois était apporté de quelque part, et il paraît vraisemblable qu'il venait de Siam, pays voisin du Tiampa, et riche en aloès moins estimé que celui de Cochinchine. Siam et Comar peuvent avoir été ainsi confondus l'un avec l'autre, bien que fort souvent aussi ce dernier ait été assimilé avec le Travankore ou d'autres contrées. »

On raconte que jadis le royaume de Comar tomba entre les mains d'un jeune prince d'un caractère naturellement prompt. Le prince était un jour assis dans son palais, et le palais dominait sur une rivière d'eau douce semblable au Tigre de l'Irac; entre le palais et la mer, il y avait la distance d'une journée. Le vizir se trouvait devant le roi, et déjà il avait été question de l'empire du maha-radja, de l'éclat qu'il jetait, du nombre de ses sujets et des îles qui lui obéissaient. Tout à coup le roi dit au vizir : « Il m'est venu une envie que je voudrais bien pouvoir satisfaire. » Le vizir, qui était sincèrement attaché à son maître, et qui connaissait sa légèreté, lui dit : « Et quelle est cette envie, ô roi? » Le prince reprit : « Je voudrais voir devant moi la tête du roi de Zabedj exposée sur un plat. » Le vizir comprit que c'était la jalousie qui faisait ainsi parler le roi, et reprit : « Je ne verrais pas avec plaisir le roi nourrir de telles pensées. Aucun sentiment de haine ne s'est manifesté entre nous et entre ce peuple, ni en actions ni en paroles. Il ne nous a jamais fait de mal. D'ailleurs, il vit dans une île éloignée; il n'a que des rapports lointains avec nous, et il n'a jamais montré le désir de s'emparer de notre pays. Il ne faudrait pas que personne eût connaissance de ce que le roi a dit, ni que le roi en répétât un seul mot. »

Ce langage irrita le roi; le prince ne voulut pas avoir égard à un avis si sage, et il répéta le propos qu'il avait tenu devant ses officiers et devant les principaux personnages de sa cour. Ce propos passa de bouche en bouche et se répandit tellement, qu'il parvint jusqu'aux oreilles du maha-radja. Celui-ci était un homme d'un caractère ferme, d'un esprit vif et doué d'expérience; il était arrivé à un âge moyen. Il manda son vizir et lui fit part de la nouvelle qui lui était parvenue; puis il ajouta : « Il ne convient pas, après tout ce qui a été dit au sujet de cet étourdi, après les désirs insensés que font naître en lui sa jeunesse et sa présomption, et après le propos qui circule en ce moment, que nous le laissions tranquille; car c'est une des choses qui font tort à un roi, qui le rabaissent et qui le déconsidèrent. » Il lui recommanda de garder le silence sur ce qui venait de se passer entre eux; mais, en même temps, il lui ordonna de faire préparer mille navires de moyenne grandeur, avec leurs machines de guerre, et de fournir chaque vaisseau d'armes et de guerriers, en aussi grande quantité que le comporterait le navire.

Le roi chercha à faire croire qu'il voulait se livrer à une promenade à travers les îles qui composaient son empire. Il écrivit aux gouverneurs de ces îles pour leur annoncer son projet de les visiter et de se récréer dans leur île; ce bruit se propagea partout, et chaque gouverneur se prépara à faire une réception convenable au maha-radja.

Mais lorsque les préparatifs furent terminés et que toutes les dispositions eurent été prises, le roi monta sur sa flotte et se rendit avec ses troupes dans le royaume de Comar. Le roi et ses guerriers faisaient usage du cure-dent; chaque homme se nettoyait les dents plusieurs fois par jour; on portait le cure-dent sur soi, et l'on ne s'en séparait pas, ou bien on le confiait à son domestique.

Le roi de Comar n'eut connaissance du danger que lorsque la flotte fut entrée dans le fleuve qui conduit à sa capitale, et que les guerriers du maha-radja furent débarqués. Le maha-radja saisit donc le roi de Comar à l'improviste; il le prit et s'empara de son palais; les officiers du roi de Comar avaient pris la fuite. Le maha-radja fit proclamer sûreté pour tout le monde, et s'assit sur le trône du roi de Comar; puis, faisant venir le roi de Comar qui avait été fait prisonnier, ainsi que son vizir, il dit au roi : « Qu'est-ce qui t'a porté à former un désir qui était au-dessus de tes forces, qui, l'eusses-tu réalisé, ne t'aurait procuré aucun avantage, et que, d'ailleurs, n'aurait justifié aucune espèce de succès? » Le roi ne répondit rien. Le maha-radja reprit : « Si, outre le désir que tu as exprimé de voir ma tête exposée sur un plat devant toi, tu avais manifesté l'envie de ravager mes États, de t'en rendre maître ou d'y faire des dégâts quelconques, je t'aurais traité de la même manière; mais tu n'as désiré qu'une seule chose en particulier; je vais t'appliquer le même traitement, après quoi je m'en retournerai dans mes États, sans avoir touché à rien de ce qui t'appartient en choses considérables ou de peu de valeur. Cela servira de leçon aux personnes qui viendront après toi; chacun saura qu'on ne doit pas entreprendre au delà de ses forces et des moyens qu'on a reçus en partage, et il s'estimera heureux d'avoir la santé quand il se portera bien. » En même temps, il fit couper la tête au roi. Ensuite le maha-radja s'approcha du vizir et lui dit : « Tu t'es conduit en digne vizir; sois récompensé de ta manière d'agir; je sais que tu avais donné de bons conseils à ton maître, s'il avait voulu les agréer. Cherche maintenant un homme qui soit capable d'occuper le trône après cet insensé, et mets-le à sa place. »

Le maha-radja partit à l'instant même pour retourner dans ses États, sans que lui ni aucun des siens eût touché à rien de ce qui appartenait au roi de Comar. A son retour dans ses États, il s'assit sur son trône, ayant la face tournée vers l'étang, et fit mettre devant lui le plat sur lequel se trouvait la tête du roi de Comar. En même temps, il convoqua les grands de l'État et leur raconta ce qui s'était passé, avec les motifs qui l'avaient forcé de faire cette expédition. Les peuples du Zabedj firent des vœux pour lui et lui souhaitèrent toute sorte de bonheur. Ensuite le maha-radja ordonna de laver la tête et de l'embaumer ; puis, la mettant dans un vase, il l'envoya au prince qui occupait en ce moment le trône de Comar. La tête était accompagnée d'une lettre ainsi conçue : « L'unique motif qui me porta à traiter ton prédécesseur comme j'ai fait, ce fut sa mauvaise manière d'agir à notre égard, et la nécessité de donner une leçon à ses pareils. Nous lui avons appliqué le traitement qu'il voulait nous infliger. Maintenant nous croyons devoir te renvoyer sa tête, vu que nous n'avons aucun intérêt à la garder, et que nous n'attachons aucun honneur à la victoire que nous avons remportée sur lui. »

Quand la nouvelle de ces événements se fut répandue parmi les rois de l'Inde et de la Chine, le maha-radja grandit à leurs yeux. A partir de ce moment, les rois de Comar, chaque matin, à leur lever, tournaient la tête vers les pays du Zabedj et se prosternaient, adorant le maha-radja en signe de respect.

Les rois de l'Inde et de la Chine croient à la métempsycose, et en font un principe de religion. Un homme dont le témoignage est digne de foi rapporte qu'un de ces rois eut la petite vérole, et que, lorsqu'il fut sorti de maladie, s'étant regardé dans un miroir, il se trouva le visage laid. Il se tourna vers un fils de son frère et lui dit : « Un homme comme moi ne peut pas rester dans ce corps changé comme il est. Le corps est une simple enveloppe de l'âme ; quand mon âme aura quitté ce corps, elle entrera dans un autre. Prends possession du trône ; je vais séparer mon âme de mon corps, en attendant que j'entre dans le corps d'un autre. » En même temps, il fit apporter son khandjar, qui était bien aiguisé et tranchant ; il ordonna qu'on lui coupât la tête, après quoi il fut brûlé.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHINE.

La Chine, par suite de l'extrême sollicitude du gouvernement, était autrefois, avant les troubles qui y sont survenus de nos jours, dans un ordre dont il n'y a pas d'exemple.

Un homme, originaire du Khorassan, était venu dans l'Irac et y avait acheté une grande quantité de marchandises ; puis il s'embarqua pour la Chine. Cet homme était avare et très-intéressé. Il s'éleva un débat entre lui et l'eunuque que l'empereur avait envoyé à Khanfou, rendez-vous des marchands arabes, pour choisir, parmi les marchandises nouvellement arrivées, celles qui convenaient au prince. Cet eunuque était un des hommes les plus puissants de l'empire ; c'est lui qui avait la garde des trésors et des richesses de l'empereur. Le débat eut lieu au sujet d'un assortiment d'ivoire et de quelques autres marchandises. Le marchand refusant de céder ses marchandises au prix qu'on lui proposait, la discussion s'échauffa ; alors l'eunuque poussa l'audace jusqu'à mettre à part ce qu'il y avait de mieux parmi les marchandises, et à s'en saisir, sans s'inquiéter des réclamations du propriétaire.

Le marchand partit secrètement de Khanfou, et se rendit à Khomdan, capitale de l'empire, à deux mois de marche et même davantage. Il se dirigea vers la chaîne dont il a été parlé dans le livre premier. L'usage est que celui qui agite la sonnette sur la tête du roi (¹) soit conduit immédiatement à dix journées de distance, dans une espèce de lieu d'exil. Là, il est tenu en prison pendant deux mois ; ensuite le gouverneur du lieu le fait venir en sa présence, et lui dit : « Tu as fait une démarche qui, si ta réclamation n'est pas fondée, entraînera ta perte et l'effusion de ton sang. En effet, l'empereur avait placé à la portée de toi et des personnes de ta profession des vizirs et des gouverneurs auxquels il ne tenait qu'à toi de demander justice. Sache que si tu persistes à t'adresser directement à l'empereur, et que tes plaintes ne soient pas de nature à justifier une telle démarche, rien ne pourra te sauver

(¹) Voy. p. 114.

de la mort. Il est bon que tout homme qui voudrait faire comme toi soit détourné de suivre ton exemple jusqu'au bout. Désiste-toi donc de ta réclamation et retourne à tes affaires. » Or, quand un homme,

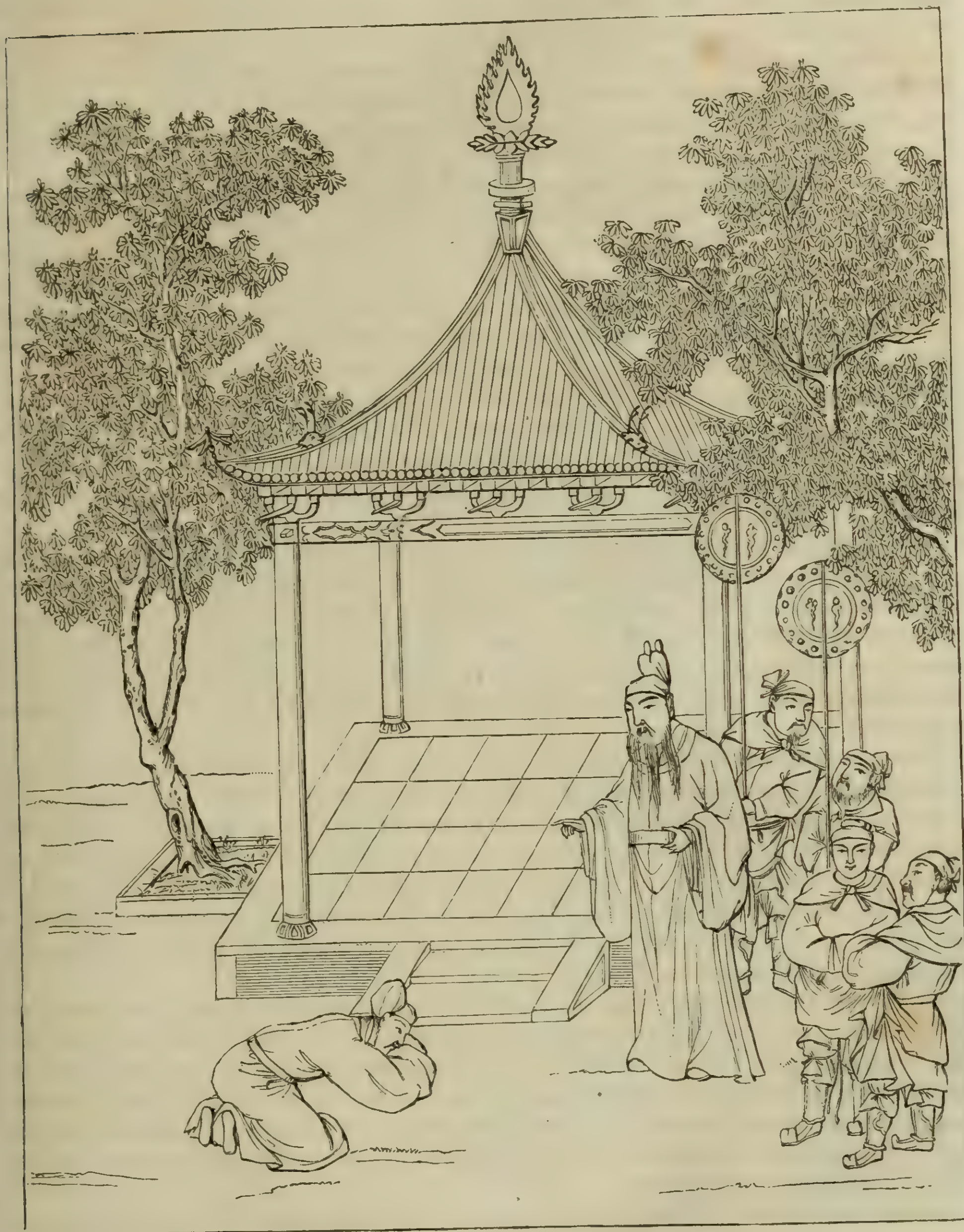


Tribunal chinois sous la dynastie des Tang (¹).

(¹) D'après une miniature du recueil cité dans la note 1 de la p. 125. L'empereur Tai-tsoung, ayant lu dans un livre de médecine qu'il était très-préjudiciable à la beauté de la race de faire donner des coups de bâton au bas des reins, ordonna de frapper sur le dos : le juge fait appliquer cette décision.

en pareil cas, retire sa plainte, on lui applique cinquante coups de bâton et on le renvoie dans le pays d'où il est parti ; mais s'il persiste, on le conduit devant l'empereur.

Tout cela fut pratiqué à l'égard du Khorassanien ; mais il persista dans sa plainte et demanda à



Empereur chinois de la dynastie des Tang réprimandant un de ses serviteurs (1).

(1) Voy. la note 1 de la p. 125.

parler à l'empereur. Il fut donc ramené dans la capitale et conduit devant le prince. L'interprète l'interrogea sur le but de sa démarche : le marchand raconta comment un débat s'était élevé entre lui et l'eunuque, et comment l'eunuque lui avait arraché sa marchandise des mains. Le bruit de cette affaire s'était répandu dans Khanfou, et y était devenu public.

L'empereur ordonna de remettre le Khorassanien en prison, et de lui fournir tout ce dont il aurait besoin pour le boire et le manger. En même temps, il fit écrire par le vizir à ses agents de Khanfou, pour les inviter à prendre des informations sur le récit qu'avait fait le Khorassanien, et à tâcher de découvrir la vérité. Les mêmes ordres furent donnés au maître de la droite, au maître de la gauche et au maître du centre ; en effet, c'est sur ces trois personnages que roule, après le vizir, la direction des troupes; c'est à eux que l'empereur confie la garde de sa personne ; quand le prince marche avec eux à la guerre et dans les occasions analogues, chacun des trois prend autour de lui la place qu'indique son titre. Ces trois fonctionnaires écrivirent donc à leurs subordonnés.

Mais tous les renseignements qu'on recevait tendaient à justifier le récit qu'avait fait le Khorassanien. Des lettres conçues dans ce sens arrivèrent de tous les côtés à l'empereur. Alors le prince manda l'eunuque; dès que celui-ci fut arrivé, on confisqua ses biens, et le prince retira de ses mains la garde de son trésor; en même temps le prince lui dit : « Tu mériterais que je te fisse mettre à mort. Tu m'as exposé aux censures d'un homme qui est parti du Khorassan, sur les frontières de mon empire, qui est allé dans le pays des Arabes, de là dans les contrées de l'Inde, et enfin dans mes États, dans l'espoir d'y jouir de mes bienfaits; tu voulais donc que cet homme, en passant, à son retour, par les mêmes pays, et en visitant les mêmes peuples, dît : « J'ai été victime d'une injustice en Chine, et on » m'y a volé mon bien. » Je veux bien m'abstenir de répandre ton sang, à cause de tes anciens services; mais je vais te préposer à la garde des morts, puisque tu n'as pas su respecter les intérêts des vivants. » Par les ordres de l'empereur, cet eunuque fut chargé de veiller à la garde des tombes royales, et de les maintenir en bon état.

Une des preuves de l'ordre admirable qui régnait jadis dans l'empire, à la différence de l'état actuel, c'est la manière dont se rendaient les décisions judiciaires, le respect que la loi trouvait dans les cœurs, et l'importance que le gouvernement, dans l'administration de la justice, mettait à faire choix de personnes qui eussent donné des garanties d'un savoir suffisant dans la législation, d'un zèle sincère, d'un amour de la vérité à toute épreuve, d'une volonté bien décidée à ne ne pas sacrifier le bon droit en faveur des personnes en crédit, d'un scrupule insurmontable à l'égard des biens des faibles et de ce qui se trouverait sous leurs mains.

Lorsqu'il s'agissait de nommer le cadi des cadis, le gouvernement, avant de l'investir de sa charge, l'envoyait dans toutes les cités qui, par leur importance, sont considérées comme les colonnes de l'empire. Cet homme restait dans chaque cité un ou deux mois, et prenait connaissance de l'état du pays, des dispositions des habitants et des usages de la contrée. Il s'informait des personnes sur le témoignage desquelles on pouvait compter, à tel point que, lorsque ces personnes auraient parlé, il fût inutile de recourir à de nouvelles informations. Quand cet homme avait visité les principales villes de l'empire, et qu'il ne restait pas de lieu considérable où il n'eût séjourné, il retournait dans la capitale, et on le mettait en possession de sa charge.

C'est le cadi des cadis qui choisissait ses subalternes et qui les dirigeait. Sa connaissance des diverses provinces de l'empire et des personnes qui, dans chaque pays, étaient dignes d'être chargées de fonctions judiciaires, qu'elles fussent nées dans le pays même ou ailleurs, était une connaissance raisonnée, laquelle dispensait de recourir aux lumières de gens qui peut-être auraient obéi à certaines sympathies, ou qui auraient répondu aux questions d'une manière contraire à la vérité. On n avait pas à craindre qu'un cadi écrivît à son chef suprême une chose dont celui-ci aurait tout de suite reconnu la fausseté, et qu'il le fît changer de direction.

Chaque jour, un crieur proclamait ces mots à la porte du cadi des cadis : « Y a-t-il quelqu'un qui ait une réclamation à exercer, soit contre l'empereur, dont la personne est dérobée à la vue de ses sujets, soit contre quelqu'un de ses agents, de ses officiers et de ses sujets en général? Pour tout cela, je remplace l'empereur, en vertu des pouvoirs qu'il m'a conférés et dont il m'a investi. » Le crieur répétait ces paroles trois fois. En effet, il est établi en principe que l'empereur ne se dérange pas de ses occu-



Les gouverneurs des villes soumis à des examens par l'empereur Hiouan-tsong, qui régna en 847 (1).

(1) Voy. la note 1 de la p. 125.

pations, à moins que quelque gouverneur ne se soit rendu coupable d'une iniquité évidente, ou que le magistrat suprême n'ait négligé de rendre la justice et de surveiller les personnes chargées de l'administrer. Or, tant qu'on se préserva de ces deux choses, c'est-à-dire tant que les décisions rendues par les administrations furent conformes à l'équité, et que les fonctions de la magistrature ne furent confiées qu'à des personnes amies de la justice, l'empire se maintint dans l'état le plus satisfaisant.

On a vu que le Khorassan était limitrophe des provinces de l'empire. Entre le Sogd (la Sogdiane) et la Chine proprement dite, il y a une distance de deux mois de marche, et cet espace consiste dans un désert impraticable et dans des sables qui se succèdent d'une manière non interrompue, n'offrant ni eau, ni rivières, ni habitations. Voilà pourquoi les guerriers du Khorassan ne songent pas à envahir les provinces de la Chine (1).

La Chine, du côté du soleil couchant, a pour limite la ville appelée Madou, sur les frontières du Tibet. La Chine et le Tibet sont dans un état d'hostilités continuelles. Quelqu'un de ceux qui ont fait le voyage de Chine nous a dit y avoir vu un homme qui portait sur son dos du musc dans une outre; cet homme était parti de Samarkand, et avait franchi à pied la distance qui sépare son pays de la Chine. Il était venu de ville en ville jusqu'à Khanfou, place où se dirigent les marchands de Syraf. Le pays où vit la chèvre qui fournit le musc de Chine, et le Tibet, ne forment qu'une seule et même contrée. Les Chinois attirent à eux les chèvres qui vivent près de leur territoire; il en est de même des habitants du Tibet. La supériorité du musc du Tibet sur celui de la Chine tient à deux causes : la première est que la chèvre qui produit le musc trouve, sur les frontières du Tibet, des plantes odorantes (2), tandis que les provinces qui dépendent de la Chine n'offrent que les plantes vulgaires; la seconde cause consiste en ce que les habitants du Tibet laissent les vessies dans leur état naturel, au lieu que les Chinois altèrent les vessies qui se trouvent à leur portée. Ajoutez à cela que le musc chinois nous vient par la mer, et que, dans le trajet, il contracte une certaine humidité. Quand les Chinois laissent le musc dans sa vessie, et que la vessie est déposée dans un vase bien fermé (3), il arrive dans le pays des Arabes ayant les mêmes qualités que le musc du Tibet.

Le premier de tous les genres de musc est celui que la chèvre dépose en se frottant contre les rochers des montagnes, au moment où la matière s'est amassée dans son nombril (4), et qu'elle s'y est réunie sous forme d'un sang frais, comme se rassemble le sang lorsqu'il survient un ulcère. Quand l'instant de la démangeaison est arrivé, et que l'animal en est incommodé, il se frotte contre les pierres, au point que sa peau se fend, et que ce qui est en dedans coule; mais à peine la matière est sortie que la plaie se dessèche, et que la peau se ferme; dès lors la matière s'amasse de nouveau.

Il y a au Tibet des hommes qui font métier d'aller à la recherche du musc, et qui possèdent, à cet égard, des connaissances particulières. Quand ils ont trouvé du musc, ils le ramassent, le réunissent ensemble et le déposent dans des vessies. Ce musc est réservé pour les princes. Le musc a acquis son plus haut mérite quand il a eu le temps de mûrir, dans la vessie, sur l'animal même; il l'emporte alors sur les autres muscs, de même que les fruits qui mûrissent sur l'arbre l'emportent sur les fruits que l'on cueille avant leur parfaite maturité.

Du reste, on va à la chasse des chèvres avec des filets dressés ou avec des flèches. Quelquefois on enlève la vessie de l'animal avant que le musc soit mûr. En ce cas, quand on retire le musc de dessus l'animal, il a une odeur désagréable qui dure un certain temps, jusqu'à ce qu'il ait séché; mais, du moment que le musc est sec, ce qui n'a lieu qu'après beaucoup de temps, il change, et alors il devient véritablement du musc.

La chèvre qui produit le musc est comme nos chèvres pour la taille, la couleur, la finesse des jambes, la division des ongles, les cornes d'abord droites, ensuite recourbées. Elle a deux dents minces et blanches aux deux mandibules; ces dents se dressent sur la face de la chèvre; la longueur de chacune n'est pas tout

(1) Les anciens Persans, dit M. Reinaud, avaient la prétention d'avoir porté leurs conquêtes jusqu'aux rives de la mer orientale.

(2) Littéralement, des épis à parfums. M. le docteur Roulin pense qu'il s'agit du nard des anciens, le *spica nardi*, qui se trouve dans le Boutan et sur les frontières du Tibet. C'est une espèce de valériane dont la tige est, à sa base, entourée de fibres qui offrent l'apparence d'un épi.

(3) Suivant Massoudi, on fait usage d'un vase de verre.

(4) Erreur. C'est dans une poche située sous l'abdomen, et qui se trouve seulement chez le mâle.

à fait la distance qui existe entre l'extrémité du pouce et l'extrémité de l'index; ces dents ont la forme de la dent de l'éléphant. Voilà ce qui distingue cet animal des autres espèces de chèvres (¹).

La correspondance qui a lieu entre l'empereur de la Chine et les gouverneurs des villes, ainsi que les



Le Chevrotain porte-musc broutant le *spica nardi*.

(¹) « Dans ce passage, comme dans tous ceux que présentent, relativement à l'animal du musc, les ouvrages antérieurs au dix-septième siècle, on trouve, avec certains traits inexacts qui prouvent que les descriptions n'ont pas été faites *de visu*, d'autres traits qui montrent qu'elles ne sont pas purement imaginaires. Quelques naturalistes se sont récriés sur l'inexactitude des voyageurs qui avaient pu, suivant eux, comparer le même animal tantôt à une chèvre ou à une gazelle, tantôt à un chat ou à un renard; les voyageurs, si dédaigneusement traités par beaucoup de savants de cabinet, doivent être, dans ce cas au moins, absous de l'accusation. Le commerce, en effet, nous fournit deux parfums d'origine animale, le *musc* et la *civette*, et quoique ces deux produits viennent de pays fort différents, on les a quelquefois confondus; mais les voyageurs, lorsqu'il leur est arrivé d'employer un nom pour l'autre, n'ont point mêlé à l'histoire du ruminant asiatique celle du carnassier africain, et l'on peut, dans toutes leurs descriptions, quelque négligées et quelque inexactes qu'elles soient, reconnaître à des signes certains l'animal dont ils ont voulu parler. Telle est, en particulier, l'indication d'un caractère qui ne s'observe que chez un très-petit nombre de ruminants, chez les chevrotains et chez quelques cerfs asiatiques à bois pédonculé, je veux parler de la longueur des canines. Abou-Zeid, comme on l'a vu, dit que ces longues dents sont au nombre de quatre, et *se dressent* des deux côtés de la face; Marco Polo en indiquait le même nombre, mais il faisait *descendre* celles de la mâchoire supérieure. Avicenne avait été plus exact en assignant à l'animal deux dents recourbées en arrière; mais comme il les comparait à des cornes, il paraît bien qu'il les supposait dirigées en haut. Cazwini enfin, en les assimilant aux défenses de l'éléphant, semblait dire qu'elles avaient la pointe dirigée en avant et en bas. La vérité est que ces canines, au nombre de deux, naissent de la mâchoire supérieure, se portent en bas en se recourbant légèrement en arrière, et dépassent les lèvres de trois à quatre travers de doigt.

» Le porte-musc est, comme tous les chevrotains, dépourvu de cornes. Marco Polo, sur ce point, a évité l'erreur dans laquelle est tombé Abou-Zeid.

» Tout ce que dit notre auteur de la formation du musc est à peu près la reproduction de ce qu'on trouve à ce sujet dans les écrivains chinois, qui ont d'ailleurs été plus précis dans ce qu'ils disent du sac où s'amasse la matière odorante.

» Notre auteur accuse les Chinois de falsifier tout le musc qui se récolte dans leur pays; suivant lui, ces fraudes sont une

eunuques, se fait sur des mulets de la poste, qui ont la queue coupée, comme les mulets de la poste chez nous. Ces mulets suivent certaines routes déterminées d'avance (1).

Ce qui fait que les hommes, chez les Chinois, se laissent pousser les cheveux sur la tête, c'est que, lorsqu'un enfant vient au monde, on se dispense de lui arrondir la tête et de la redresser, comme cela se pratique chez les Arabes (2). Les Chinois disent que cela contribue à faire perdre au cerveau son état naturel et altère le sens commun. La tête d'un Chinois présente un aspect difforme; les cheveux qui la couvrent cachent ce défaut (3).

Les Chinois se divisent en tribus et en familles, comme les tribus des enfants d'Israël et des Arabes. On a égard à cela dans les choses de la vie. En Chine, un homme n'épouse pas une personne qui lui est proche et qui est de la même famille; il est obligé de chercher ailleurs. En principe, un homme ne se marie pas dans sa tribu (4); c'est comme lorsque, chez les Arabes, un homme de la tribu de Temym ne se marie pas dans la tribu de Temym, ni un homme de la tribu de Rebyé dans la tribu de Rebyé, mais que les hommes de Rebyé se marient dans la tribu de Modhar, et les hommes de Modhar dans la tribu de Rebyé. Les Chinois disent que c'est un moyen d'avoir de plus beaux enfants.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR L'INDE.

On voit, dans le royaume du Balhara et dans les autres provinces de l'Inde, des hommes se brûler sur un bûcher. Cet usage vient de la croyance des Indiens à la métempsycose, croyance qui a pris racine dans leur cœur, et qui ne leur laisse pas le moindre doute.

Parmi les rois de l'Inde, il y en a qui, lorsqu'ils montent sur le trône, se font cuire du riz, et à qui on sert ce riz sur des feuilles de bananier. Le roi a auprès de lui trois ou quatre cents de ses compagnons qui se sont attachés à sa personne volontairement et sans y être forcés; après qu'il a mangé du riz, il en présente à ses compagnons; chacun d'eux s'approche à son tour et en prend une petite portion qu'il mange. Tous ceux qui ont mangé de ce riz sont obligés, quand le roi meurt ou qu'il est tué, de se brûler jusqu'au dernier, le jour même où le roi est mort; c'est un devoir qui ne souffre pas de délai, et il ne doit rester de tous ces hommes (5) ni la personne ni des vestiges.

Lorsqu'un homme a pris la résolution de se brûler, il se présente à la porte du gouverneur et lui demande la permission de se détruire; puis il parcourt les marchés. Pendant ce temps, on allume un bûcher sec et pressé, et plusieurs hommes sont occupés à le faire brûler jusqu'à ce qu'il soit devenu semblable à la cornaline pour l'incandescence et les flammes qui en sortent. Alors l'homme se met à courir dans les marchés, ayant devant lui des cymbales, et entouré de sa famille et de ses proches. Quelqu'un lui place sur la tête une couronne de basilic dans laquelle on a entrelacé des charbons

des causes de l'infériorité du musc de Chine comparé à celui du Tibet; mais il assigne encore à cette différence dans la qualité des produits une autre cause, la différence dans la végétation des deux pays.

» L'été est la saison pendant laquelle le musc se forme et s'accumule dans la poche abdominale, qui se trouve pleine à l'entrée de l'hiver. » (Roulin.)

(1) En Chine, la poste ne sert qu'aux agents du gouvernement.

(2) Suivant Hippocrate, chez les peuples voisins de la mer Noire, l'usage était de comprimer et d'allonger la tête des enfants. Cette coutume se retrouve encore parmi les tribus arabes de l'Afrique. Pendant la première année de la vie de l'enfant, la mère presse de bas en haut, graduellement, les parties latérales de la tête. Les familles nobles maintiennent cet usage pour qu'on ne confonde pas le type primitif avec les berbères, race méprisée.

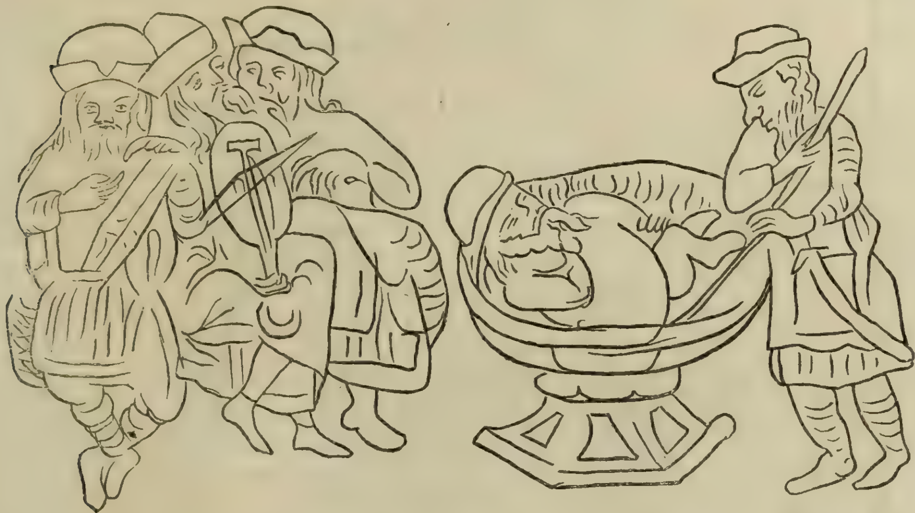
(3) Les Chinois, au dix-septième siècle, furent obligés de raser l'épaisse chevelure qui couvrait leur tête, pour se conformer à la coutume des Tartares, qui ne conservent qu'une longue tresse en forme de queue. Plusieurs Chinois aimèrent mieux s'expatrier que de renoncer à l'antique usage de la nation. Les Coréens seuls sont restés fidèles à l'ancienne coutume.

(4) On ne compte guère que quatre ou cinq cents noms de famille dans tout l'empire chinois. La population native de la Chine est appelée *pe-sing* ou les *cent familles*.

(5) Les naïres. (Voy. les notes de Renaudot, p. 167 des *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, etc.)

ardents ; en même temps, on lui verse sur la tête de la sandaraque, qui, mêlée au feu, produit l'effet du naphte. L'homme marche la tête en feu ; on sent sur son chemin l'odeur de la chair qui brûle, et pourtant il marche comme si de rien n'était, et on n'aperçoit sur lui aucun signe d'émotion ; enfin il arrive devant le bûcher et il s'y précipite ; bientôt il n'est plus que cendres.

Un voyageur (1) rapporte qu'il a vu un homme qui, au moment de se jeter dans le bûcher, prit son khandjar, le plaça au-dessus de son cœur, et se fendit de sa main jusqu'au-dessous du bas-ventre ;



Comment on se figurait en Occident que l'on brûlait les morts dans l'Inde. — D'après la *Carte catalane* (2).

ensuite il introduisit sa main gauche dans l'ouverture, et, la dirigeant vers le foie, il tira tout ce qui se trouva à sa portée ; pendant ce temps, il conversait comme à l'ordinaire ; puis il coupa avec son khandjar un morceau de son foie qu'il jeta à son frère ; il voulait montrer par là son mépris de la mort et son insensibilité à la douleur. Enfin il se précipita dans le bûcher, et se rendit dans le sein de la malédiction divine.

L'homme qui a fait ce récit ajoutait qu'il trouva dans les montagnes de cette partie du monde un peuple de race indienne qu'on peut comparer à nos kenyfyés et à nos djelydyés (3), pour le goût des choses frivoles et insensées ; il existe une espèce de rivalité entre ces hommes et ceux de la côte. A tout instant quelqu'un de la côte se rend dans la montagne et adresse une espèce de défi aux habitants pour voir qui supportera mieux les mutilations volontaires. Les hommes de la montagne vont aussi défier ceux de la côte.

Un jour, un homme de la montagne se rendit dans ce but sur la côte : aussitôt les habitants s'assemblèrent autour de lui, les uns comme spectateurs, les autres pour prendre parti. L'homme proposa à ceux des habitants qui avaient la prétention de lutter avec les montagnards, d'imiter tout ce qu'il ferait,

(1) Il s'agit de Massoudi, qui fut témoin de ce trait barbare, sur le territoire de Seymour, aux environs de la ville actuelle de Bombay.

(2) A côté de cette grotesque représentation, on lit l'explication suivante

« Sachez que les hommes de cette contrée, quand ils sont morts, sont portés au bûcher au son des instruments et avec de grandes réjouissances. Cependant les parents du mort pleurent, et il arrive quelquefois, mais tardivement, que les femmes des morts se jettent dans les flammes ainsi que leurs maris ; cependant les maris ne s'y jettent jamais avec leurs femmes. »

On désigne sous le nom de *Carte catalane* une carte du monde entier dont le manuscrit (composé l'an 1375, d'après l'opinion de MM Buchon et Tastu) est conservé au département des cartes de la Bibliothèque impériale.

(3) Sectes.

ou bien, s'ils ne pouvaient en venir à bout, de s'avouer vaincus. Ensuite il s'assit à l'extrémité d'un bois de cannes semblables à nos roseaux pour la souplesse. La racine de ces cannes est comme celle de l'aldan, mais plus épaisse. Quand on tire la tête de ces cannes, elles cèdent à l'effort et se ploient



Femme indienne se jetant sur le bûcher de son mari. — D'après une miniature persane faite dans l'Inde et conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (¹).

(¹) Cette miniature paraît avoir été peinte il y a environ cent cinquante ans. Nous n'avons trouvé aucune représentation plus ancienne d'un bûcher funéraire indien.

Soleyman a fait mention de l'ancienne coutume du *sutti*. (Voy. plus haut, dernières lignes de la p. 117.)

Le mot *sutti* ou *sâti* veut dire, en sanscrit, *une bonne et chaste épouse*.

Les femmes se brûlent encore sur les bûchers de leurs maris au delà du Sutledje, ou dans les montagnes du Népaul, chez les Sykhs et chez les Gourkhans. Les Anglais sont parvenus à abolir entièrement cet usage barbare dans toutes leurs possessions de l'Inde.

jusqu'à terre; mais, dès qu'on les rend à elles-mêmes, elles reviennent à leur première direction. Cet homme ayant invité les assistants à tirer à eux une de ces cannes, quelqu'un prit la tête d'une canne épaisse, et la fit approcher de terre. Alors le montagnard attacha les mèches de ses cheveux à cette canne en les serrant fortement; puis il prit son khandjar qui flamboyait comme le feu, et dit aux assistants : « Je vais me couper la tête avec ce khandjar. Lorsque ma tête sera séparée du tronc, lâchez la canne à l'instant même. Au moment où la canne reprendra son ancienne place, en traînant ma tête avec elle, vous me verrez rire, et vous entendrez un petit bruit que je ferai en riant. » Aucun homme de la côte n'osa suivre cet exemple.

Ce récit nous a été fait par un homme dont le témoignage ne peut pas être révoqué en doute [1]. La chose est d'ailleurs connue de tout le monde, d'autant plus que la partie de l'Inde où le fait s'est passé est assez rapprochée du pays des Arabes, et que nous avons continuellement des nouvelles de cette contrée.

Lorsqu'une personne avance en âge, soit homme, soit femme, et que ses sens s'appesantissent, elle prie quelqu'un de sa famille de la jeter dans le feu ou de la noyer dans l'eau, tant les Indiens sont persuadés qu'ils reviendront sur la terre. Dans l'Inde, on brûle les morts.

L'île de Serendyb renferme la montagne des pierres précieuses, les pêcheries de perles, etc. Autrefois il n'était pas rare, dans cette île, de voir un homme du pays s'avancer dans le marché, tenant à la main un *kri*, c'est-à-dire un khandjar particulier au pays, d'une fabrication admirable et parfaitement aiguisé. Cet homme s'attaquait au marchand le plus considérable qui se trouvât sur son passage; il le prenait à la gorge, faisant briller le khandjar devant ses yeux; puis il le tirait hors de la ville. Tout cela se passait au milieu de la foule des assistants, et cependant il n'était au pouvoir de personne de réprimer cet excès; car si on essayait d'arracher le marchand à cet homme, il tuait le marchand, puis il se tuait lui-même. Quand le voleur avait tiré le marchand hors de la ville, il lui proposait de se racheter; quelqu'un venait avec une forte somme d'argent, et le marchand était mis en liberté. Cela dura pendant un certain temps. Mais, à la fin, le trône échut à un prince qui ordonna de saisir, n'importe par quel moyen, tout Indien qui aurait une telle audace. L'ordre fut exécuté. A la vérité, l'Indien tua le marchand et se tua lui-même; ce cas se reproduisit plusieurs fois, et un grand nombre d'indigènes et de marchands arabes trouvèrent ainsi la mort. Mais on finit par se lasser; ce genre d'attaque cessa, et les marchands n'eurent plus à craindre pour leur personne.

Les pierres précieuses, rouges, vertes et jaunes, sont tirées de la montagne qui domine l'île de Serendyb. La plus grande partie des pierres qu'on découvre sont apportées par l'eau dans le moment du flux de la mer. L'eau fait rouler ces pierres de l'intérieur des cavernes, des grottes et des lieux où tombent les torrents. Des hommes sont chargés de veiller à la récolte des pierres au nom du roi. D'autres fois, l'on extrait les pierres du fond de la terre, comme on fait pour les mines; alors la pierre est attachée à des matières pierreuses, et il faut l'en séparer.

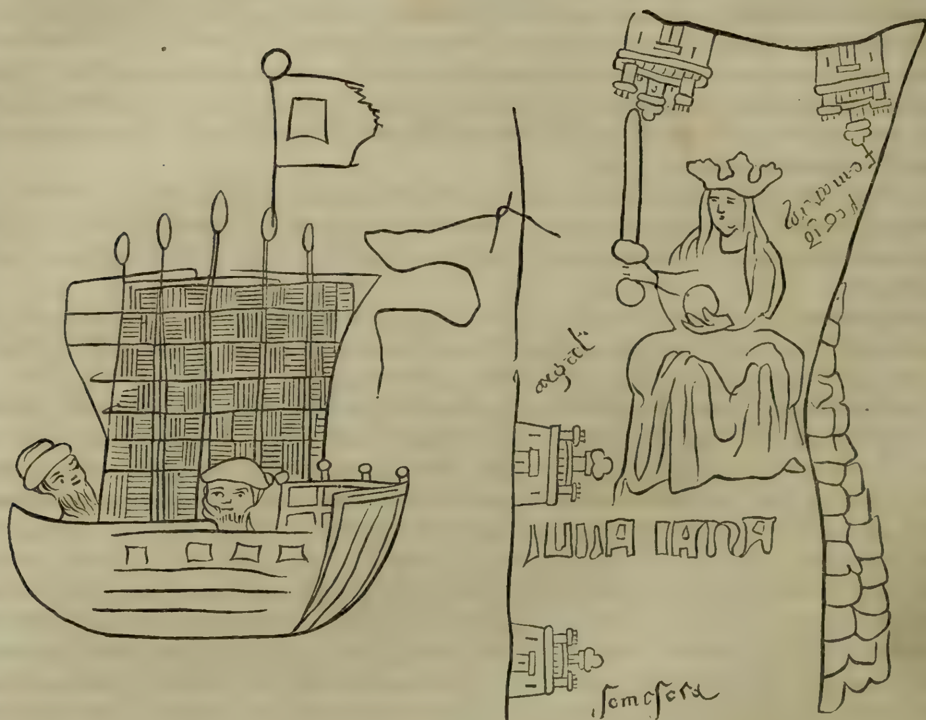
Le royaume de Serendyb a une loi, et des docteurs qui s'assemblent de temps en temps, comme se réunissent chez nous les personnes qui recueillent les traditions du prophète. Les Indiens se rendent auprès des docteurs, et écrivent sous leur dictée la vie de leurs prophètes et les préceptes de leur loi [2].

On remarque dans l'île de Serendyb une grande idole d'or pur, à laquelle les navigateurs ont attribué des dimensions excessives; il existe aussi des temples qui ont dû coûter des sommes considérables.

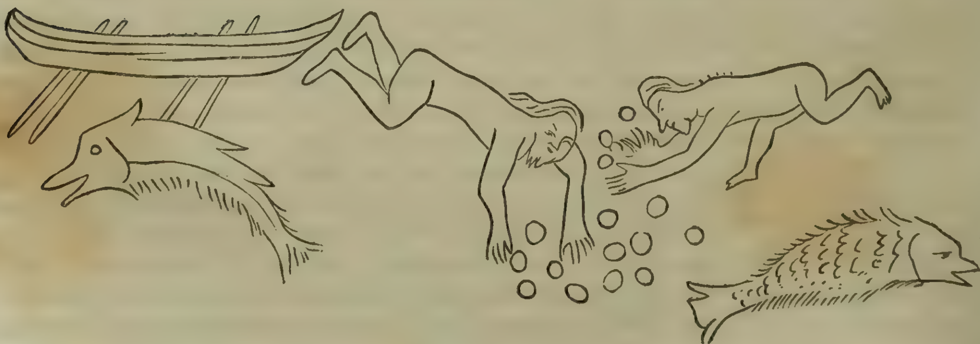
On trouve dans l'île de Serendyb une communauté de juifs qui est nombreuse. Il y a également des personnes des autres religions, notamment des dualistes (les manichéens). Le roi de Serendyb laisse chaque communauté professer son culte.

En face de cette île, il y a de vastes *gobb*, mot par lequel on désigne une vallée, quand elle est à la fois longue et large, et qu'elle débouche dans la mer [3]. Les navigateurs emploient, pour traverser le gobb appelé gobb de Serendyb, deux mois et même davantage, passant à travers des bois et des jar-

[1] Peut-être Massoudi.
[2] La majorité des habitants professaient et professent encore aujourd'hui le bouddhisme. (Voy., sur cette religion, notre tome Ier, p. 356.)
[3] Sur ce mot, voy. le *Journal asiatique* de septembre 1844, p. 261.



Comment l'île de Serendyb ou de Ceylan est figurée dans la *Carte catalane* (1).



Pêcheurs de perles dans la mer de l'Inde (2). — D'après la *Carte catalane.*

(1) Le nom de *Jana* que l'auteur de la carte donne à cette île serait, d'après MM. Buchon et Tastu, une corruption des autres noms de l'île, *Leng-Kachan, Lanka, Zeilan, Ceylan.* L'inscription jointe à ce croquis est ainsi conçue : « Dans l'île de Jana (Ceylan), on trouve beaucoup d'arbres, bois d'aloès, camphre, sandal, les épices fines, le galanga ou languas, la noix muscade, les arbres de cannelle, qui est l'épice la plus précieuse de toute l'Inde, et là se trouve de même le macis et ses feuilles. »

(2) « Dans la mer Indienne, où sont des pêcheries, il y a des îles fort riches ; mais les pêcheurs, avant de descendre dans la mer, font leurs enchantements, lesquels font fuir les poissons ; et si par hasard les pêcheurs plongeaient avant d'avoir fait leurs enchantements, les poissons les mangeraient. C'est une chose très-éprouvée. » *(Carte catalane.)*

dins, au milieu d'une température moyenne. C'est à l'embouchure de ce gobb que commence la mer de Herkend. Ce pays est d'un séjour fort agréable ; on y a une brebis pour la moitié d'un dirhem ; on a pour le même prix, et en assez grande quantité pour contenter plusieurs personnes, une liqueur cuite, composée de miel d'abeille mêlé avec des grains de dâdy (1) frais, etc.

Les habitants passent la plus grande partie de leur temps à faire combattre des coqs et à jouer au *nard* (jeu de trictrac) (2). Les coqs, dans ce pays, sont grands et ont des ergots très-forts. On attache aux ergots de petits khandjars bien aiguisés ; ensuite on lâche les coqs l'un contre l'autre. Les joueurs parient de l'or, de l'argent, des champs, des plantes, etc. Aussi un coq qui a la supériorité sur les autres vaut une somme importante. Il en est de même du jeu de trictrac ; on y joue continuellement et pour des sommes considérables. C'est au point que, parmi les hommes qui ont l'esprit léger ou fanfaron, ceux qui appartiennent à la classe inférieure et ceux qui n'ont pas d'argent jouent quelquefois leurs doigts de la main. Pendant qu'ils jouent, on tient à côté un vase contenant de l'huile de noix ou de l'huile de sésame ; car l'huile d'olive manque dans le pays ; le feu brûle par-dessous. Entre les deux joueurs est une petite hache bien aiguisée. Celui des deux qui est vainqueur prend la main de l'autre, la place sur une pierre, et lui coupe le doigt avec la hache ; le morceau tombe, et en même temps le vaincu trempe sa main dans l'huile, qui est alors extrêmement chaude et qui lui cautérise le membre. Cette opération n'empêche pas ce même homme de recommencer à jouer. Quand les deux joueurs se séparent, l'un et l'autre ont quelquefois perdu tous leurs doigts. Il y a des joueurs qui prennent une mèche et la trempent dans l'huile, puis la posent sur un de leurs membres et y mettent le feu. La mèche brûle, et on sent l'odeur de la chair qui se consume ; pendant ce temps, l'homme joue au nard et ne laisse paraître aucune marque de douleur.

L'Inde est sujette au *yessaré,* mot qui signifie pluie. L'été, la pluie tombe dans le pays pendant trois mois de suite sans discontinuer ni la nuit ni le jour ; c'est comme un hiver qui ne souffre aucune interruption (3). Les Indiens ont soin, avant cette epoque, de faire des approvisionnements. Lorsque le yessaré arrive, ils s'enferment dans leurs maisons, qui sont faites en bois ; le toit est couvert de chaume, et elles sont ombragées par des plantes. Personne ne sort plus que dans un cas d'extrême nécessité. Seulement, c'est pendant cette saison que les artisans vaquent le mieux à leurs travaux. Quelquefois l'humidité fait pourrir la plante des pieds. C'est le yessaré qui fait la richesse du pays ; s'il vient à manquer les habitants meurent de faim. En effet, ils sèment du riz, ils ne connaissent pas d'autres grains, et ils n'ont pas d'autre ressource. Le riz, pendant les pluies, se trouve dans les *haramat,* mot qui signifie champs de riz ; il est couché par terre, et l'on n'a pas besoin de l'arroser ni de s'en occuper ; lorsque le ciel commence à devenir serein, le riz parvient à sa plus grande croissance et se multiplie à proportion (4). Dans l'hiver, il n'y a pas de pluie.

Les Indiens ont des hommes voués à la religion et des hommes de science, qu'on nomme *brahmes,* ils ont des poëtes qui vivent à la cour des rois, des astronomes, des philosophes, des devins, des hommes qui font lever les corbeaux (5), etc. On trouve parmi eux des devins et des faiseurs de tours qui viennent à bout de choses extraordinaires. Ces observations s'appliquent surtout à Canoge, vaste contrée formant l'empire du Djorz (6).

On remarque dans l'Inde une population connue sous le nom de *Baykardjy* (7). Ces hommes vont nus, et leur chevelure leur couvre le corps ; il se laissent pousser les ongles, de manière à former des espèces de pointes ; ils n'en ôtent que les morceaux qui se brisent. Ils vivent à la manière des moines errants ; chacun d'eux a à son cou un fil auquel est attaché un crâne humain. Quand ils sont pressés par la faim, ils s'arrêtent devant la porte d'un indigène, et aussitôt les habitants leur apportent du riz cuit, charmés

(1) Le dâdy ou dzadzy paraît être un grain semblable à l'orge, mais plus long, plus mince et amer au goût.

(2) Le code de Manou défend les maisons de jeu, mais on tient peu de compte de cette défense.

(3) Voy. CTESIAS, t. Ier de notre collection, p. 159.

(4) L'espèce de riz nommée *calamu* est de couleur blanche ; elle vient en pleine eau. Semée en mai et juin, elle est mûre en décembre et en janvier.

(5) Pour tirer de leur vol des augures.

(6) Voy. p. 109, note 6.

(7) Il faut peut-être lire *Beirajy,* dit M. Reinaud.

de cette visite. Ces hommes mangent le riz dans le crâne; quand ils sont rassasiés, ils s'en vont, ne demandant plus à manger que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement.



Brahmes en prières (voy. p. 145). — D'après l'ouvrage intitulé *the Sundhya* (1).

Les Indiens ont divers usages par lesquels ils prétendent se rendre agréables au Dieu très-haut, et dont le Créateur est à une distance incommensurable (2). Par exemple, on bâtit, le long des chemins, des khans (3) pour les voyageurs, et on y entretient des marchands de légumes à qui les passants

(1) *The Sundhya*, or the Daily prayers of the brahmins, illustrated in a series of original drawings, etc., by Mrs S.-C. Belnos.
L'un des deux brahmines fait la première prière du jour, qu'on appelle les *gungashtuks* (langage du Gange); l'autre fait la prière secrète, le *gayatrijup*, qui ne peut être révélée qu'aux brahmines seuls. Les signes que fait la main droite sont dérobés à la vue.

(2) Littéralement : « Mais Dieu est à une très-grande hauteur au-dessus de ce que disent les méchants. » (*Alcoran*, sourate XVII, v. 45.)

(3) Le nom indien de ces hôtelleries est *tchouitri*.

achètent ce qui leur est nécessaire. C'est là une des choses par lesquelles les Indiens croient se faire des mérites auprès de Dieu.

Quant à l'idole appelée *Moultan*, aux environs de Mansoura, on y vient en pèlerinage à plusieurs mois de distance ([1]). On y apporte de l'aloès indien, surnommé *al-camrouny*, de Camroun, nom du pays dont il est originaire ([2]); c'est un aloès de première qualité. On apporte donc cet aloès et on le remet aux ministres de l'idole pour qu'il serve dans les fumigations. Quelquefois cet aloès vaut deux cents dinars le manna. On peut marquer cet aloès avec un cachet; le cachet s'empreint dans l'objet, tant il est tendre. Les marchands l'achètent de ces ministres.

On trouve dans l'Inde des personnes qui, par principe de religion, se rendent dans les îles qui se forment dans la mer ([3]), et y plantent des cocotiers; elles se louent pour tirer de l'eau des puits, et quand un navire passe dans le voisinage, cette eau sert à l'approvisionner. Il part de l'Oman des hommes

([1]) Mansoura et Moultan ont formé longtemps les deux principautés musulmanes les plus importantes de la vallée de l'Indus.

Ibn-Haucal dit que Mansoura, située dans une île formée par les eaux de l'Indus, avait un mille de long sur un mille de large. Cette principauté contenait trois cent mille villages, fermes, etc.; le sol y était parfaitement cultivé. Elle s'étendait depuis la mer jusqu'à Alrour; là commençait le territoire de la principauté de Moultan.

Moultan, située sur la rive orientale du Chenab, à trois journées au-dessus de l'endroit nommé *Douschab*, où se réunissent à l'Indus les rivières qui forment le Pendjab, était à peu près de la grandeur de Mansoura, et une citadelle aidait à sa défense. Le territoire de Moultan était fertile, et les vivres s'y vendaient à bon marché; mais sa fertilité n'égalait pas celle du territoire de Mansoura. Hors de Moultan, à la distance d'un demi-parasange, était un groupe d'édifices désignés par le nom *djandaram;* c'est là que se trouvait la place d'armes du prince. L'émir n'en sortait que le vendredi, pour aller à Moultan et y assister à l'office sacré. Ce jour-là il montait sur un éléphant, et faisait la prière avec le peuple dans la mosquée.

Albyrouny dit dans son *Traité* (écrit vers l'an 1025) que l'idole de Moultan était appelée par les indigènes du nom d'*aditi*, mot sanscrit qui signifie soleil, et qui est aussi le nom propre d'une des treize femmes de Casyapa, mère de douze soleils (dans la langue arabe, *soleil* est un mot féminin, et *lune* un mot masculin). Cette idole était en bois, mais enveloppée d'une peau d'antilope de couleur rouge; ses deux yeux étaient deux rubis. Les indigènes faisaient remonter son origine jusqu'au *krita-yoga*, c'est-à-dire à 216 432 années avant le onzième siècle de l'ère chrétienne. Le temple où avait été érigée l'idole se trouvait au lieu le plus apparent de la ville, et était construit en briques. Albyrouny qui, en sa qualité de musulman, ne pouvait admettre l'antiquité attribuée à l'idole de Moultan, fait observer qu'aucun bois n'aurait pu se conserver si longtemps, surtout dans un pays où l'atmosphère et le sol sont également humides.

Quand Albyrouny visita Moultan, le temple et l'idole n'existaient plus; mais Ab-Estokhry et Ibn-Haucal, qui parcoururent ce pays avant l'expédition de Mahmoud, les avaient trouvés l'un et l'autre debout. Leur récit s'accorde, pour le fond, avec celui d'Albyrouny, et il relate quelques nouvelles circonstances. Voici la description d'Ibn-Haucal : « L'édifice qui renferme l'idole est situé dans le lieu le plus apparent de la ville. Au milieu du temple il y a une coupole, sous laquelle est placée la statue; alentour, sont des chambres dans lesquelles logent les ministres de l'idole et ceux qui viennent lui adresser leurs prières. Cette idole a la figure d'un homme accroupi, et on l'a placée sur un siége de briques et de plâtre; elle est entièrement couverte d'une peau qui ressemble à celle d'une antilope rouge, de manière qu'on ne lui voit que les yeux. Les uns disent que le corps est en bois, les autres qu'il est d'une autre matière. Ce qu'il y a de certain, c'est que le corps n'est pas en contact avec l'air libre. Les deux yeux consistent dans deux pierres précieuses. Sur la tête est une couronne d'or. La statue étend les bras sur ses genoux; elle tient les doigts des deux mains séparés, comme une personne qui compte le nombre quatre. »

Le temple du soleil, à Moultan, avait reçu l'épithète de *maison d'or*. L'Indus, qui au-dessous de Moultan est appelé encore à présent du nom de *Mehran*, portait le nom de *Mehran de l'or*. Le nom même de la ville, suivant Massoudi, aurait signifié *prairie d'or*.

Il existe encore aujourd'hui un temple et une idole élevés postérieurement à l'expédition de Mahmoud (1005 de Jésus-Christ); on ignore quel Dieu y est adoré. Alexandre Burnes essaya vainement de pénétrer dans le temple.

Les récits d'Albyrouny et d'Ibn-Haucal conviennent assez bien, dit M. Reinaud, à une statue radiée du soleil placée sur un piédestal, et représentée assise ou accroupie.

([2]) La contrée de Camroun est, suivant M. Reinaud, l'Assem actuel, situé sur les bords du Brahmapouter. Ce pays est appelé par les écrivains indiens *Kâmaroupâ*, et par les Chinois de l'époque *Kia-mo-lieou-pho*. Les Arabes le nomment *Camroub* et *Camrou*, mot qui a été changé par quelques auteurs en *Camroun*. Une des considérations qui semblent prouver l'identité de *Camroub* et de *Camroun*, c'est que l'un et l'autre pays sont renommés pour l'aloès auquel ils donnaient naissance. Abou-Zeyd parle de l'aloès de Camroun comme du meilleur aloès de la presqu'île de l'Inde. D'un autre côté, l'aloès de Camroub a toujours joui d'une grande réputation. L'auteur de la relation persane de l'expédition faite par l'armée d'Aureng-Zeb dans le pays d'Achem, auteur qui fit lui-même partie de l'expédition, vante l'aloès de la contrée. On doit, ce semble, appliquer à la même région ce vers de l'histoire de Cachemire, où il est parlé des conquêtes sans bornes du roi Lalitaditya : « Dans la ville déserte de Pradyotich, il ne vit que la fumée odorante qui s'élevait du sombre bois d'aloès, dont les tiges avaient été brûlées. »

([3]) Les îles Maldives et Laquedives. (Voy. p. 27, 99 et 100, et les notes.)

pour les îles où croît le cocotier; ils apportent avec eux des outils de charpentier et les autres outils analogues; ils coupent le nombre de cocotiers qui leur est nécessaire, et quand le bois est sec, ils le débitent en planches. En même temps, ils filent les fibres du cocotier et en font des cordes qui servent à coudre ces planches ensemble. Avec les planches, on forme le corps du navire et les mâtures; avec les feuilles, on tisse les voiles; avec les fibres, on fait les câbles. Quand le navire est achevé, on le remplit de cocos, et on retourne dans l'Oman où se vend la cargaison. Ces expéditions procurent de grands bénéfices, vu que, pour ce qui entre dans le voyage, on n'a besoin de recourir à personne.

PAYS DES ZENDJ (1).

Le pays des Zendj est vaste. Les plantes qui y croissent, telles que le *dorra*, qui est la base de leur nourriture, la canne à sucre et les autres plantes, y sont d'une couleur noire. Les Zendj ont plusieurs rois en guerre les uns contre les autres. Les rois ont à leur service des hommes connus sous le titre de *almokhazzamoun* (ceux qui ont la narine percée), parce qu'on leur a percé le nez. Un anneau a été passé dans leur narine, et à l'anneau sont attachées des chaînes. En temps de guerre, ces hommes marchent à la tête des combattants; il y a pour chacun d'eux quelqu'un qui prend le bout de la chaîne et qui la tire en empêchant l'homme d'aller en avant. Des négociateurs s'entremettent auprès des deux partis; si l'on s'accorde pour un arrangement, on se retire; sinon la chaîne est roulée autour du cou du guerrier; le guerrier est laissé à lui-même; personne ne quitte sa place (2), tous se font tuer à leur poste. Les Arabes exercent un grand ascendant sur ce peuple; quand un homme de cette nation aperçoit un Arabe, il se prosterne devant lui, et dit : « Voilà un homme du pays qui produit la datte; » tant cette nation aime la datte, et tant les cœurs sont frappés.

Des discours religieux sont prononcés devant ce peuple; on ne trouverait chez aucune nation des prédicateurs aussi constants que le sont ceux de ce peuple dans sa langue. Dans ce pays, il y a des hommes adonnés à la vie dévote qui se couvrent de peaux de panthères ou de peaux de singes; ils ont un bâton à la main, et s'avancent vers les habitations; les habitants se réunissent; le dévot reste quelquefois tout un jour jusqu'au soir, sur ses jambes, occupé à les prêcher et à les appeler au souvenir de Dieu, qu'il soit exalté! Il leur expose le sort qui a été éprouvé par ceux de leur nation qui sont morts. On exporte de ce pays les panthères zendjyennes, dont la peau, mêlée de rouge et de blanc, est très-grande et très-large.

La même mer renferme l'île de Socothora, où pousse l'aloès socothorien (3). La situation de cette île

(1) Contrée située sur la côte orientale de l'Afrique. (Voy. p. 11, et les cartes p. 14, 94 et 95.)

Suivant Massoudi, les habitations des Zendj s'étendaient jusqu'à Safala et aux îles Ouac-Ouac, sur un espace d'environ 700 parasanges en long et en large; cet espace consistait en champs, vallées, montagnes et lieux sablonneux. Évidemment les Zendj dont il est parlé ici, dit M. Reinaud, sont les Gallas de nos jours.

Massoudi ajoute que sans un bras du Nil et les plaines de sable qui formaient au nord la limite de leur pays, les Zendj se seraient emparés du territoire des Abyssins, tant ils étaient nombreux et entreprenants.

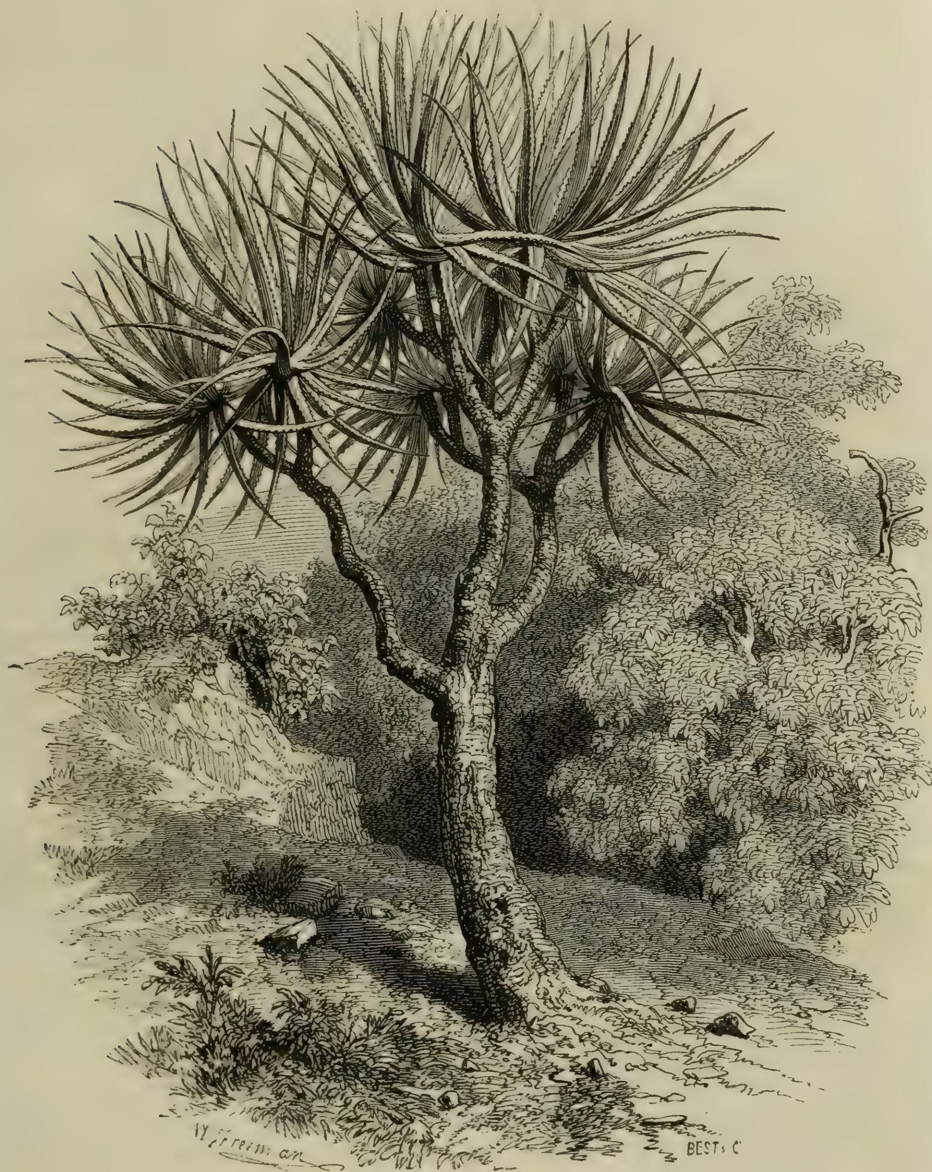
Au neuvième siècle de notre ère, les Zendj composaient une partie considérable de l'armée des califes de Bagdad, et ces anciens esclaves furent même un moment sur le point de renverser le califat lui-même.

Ibn-al-Ouardy, d'Alep, auteur de *la Perle des merveilles* (1292-1349), dit : « Les Zendj n'ont point de vaisseaux; mais les marchands de l'Oman viennent dans des navires acheter leurs enfants, qu'ils revendent ailleurs. Le commerce des Zendj consiste en dents d'éléphant, en peaux de panthère et en soie. Ils ont des îles dans la mer d'où ils tirent les cauris, qui leur servent de parure et de monnaie. »

(2) Littéralement : « Aucun d'eux ne lève la jambe. »

(3) L'aloès socotrin *(Aloe socotrina)*, dont on a fait le mot *chicotin*, se tire de l'aloès à feuilles d'ananas. C'est le meilleur de tous : il est d'une couleur noire, jaunâtre en dehors, rougeâtre en dedans, transparent, friable, résineux, amer au goût, d'une odeur forte et peu désagréable; il devient jaunâtre quand on le pulvérise. Pour retirer ce suc, on arrache les feuilles de l'aloès au mois de juillet; on les presse, et l'on fait couler le suc dans un vaisssau où on le fait dessécher et épaissir au soleil; ensuite, on l'expose à l'action du feu; puis, au mois d'août, on le dépose dans des outres de cuir. C'est dans cet état qu'il arrive en Europe. Il est plus dur et plus friable en hiver qu'en été.

est près du pays des Zendj et de celui des Arabes. La plupart de ses habitants sont chrétiens; cette circonstance vient de ce que, lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse, il était en correspondance



L'Aloès socotrin.

avec son maître Aristote, et lui rendait compte des pays qu'il parcourait successivement. Aristote engagea Alexandre à soumettre une île nommée Socothora, qui produit le *sabr*, nom d'une drogue du premier ordre sans laquelle un médicament ne pourrait pas être complet. Aristote conseilla de faire évacuer l'île par les indigènes, et d'y établir des Grecs qui seraient chargés de la garder, et qui enverraient la drogue en Syrie, dans la Grèce et en Égypte. Alexandre fit évacuer l'île et y envoya une

colonie de Grecs. En même temps, il ordonna aux gouverneurs de provinces qui, depuis la mort de Darius, obéissaient à lui seul, de veiller à la garde de cette île. Les habitants se trouvèrent donc en sûreté jusqu'à l'avénement du Messie. Les Grecs de l'île entendirent parler de Jésus, et, à l'exemple des Romains, ils embrassèrent la religion chrétienne. Les restes de ces Grecs se sont maintenus là jusqu'à ce jour, bien que, dans l'île, il se soit conservé des hommes d'une autre race ([1]).

Il n'a pas été parlé, dans le livre premier, du côté de la mer qui est à droite du navire, lorsqu'on sort des côtes de l'Oman et du pays des Arabes pour entrer dans la grande mer. Le livre premier ne traite que du côté de la mer qui est à gauche, et qui renferme les mers de l'Inde et de la Chine; en effet, l'Inde et la Chine étaient l'objet spécial de la personne d'après laquelle ce livre a été rédigé.

La mer qui sort de l'Oman, et qui est à la droite de l'Inde ([2]), baigne (sur la côte méridionale de l'Arabie) le pays du Schehr où croît l'encens, ainsi qu'une portion du territoire des peuples d'Ad, de Himyar, de Djorhom et des Tobbas. Ces peuples parlent des dialectes arabes mêlés d'expressions adyennes et fort anciennes, dont la plus grande partie est ignorée des Arabes. Ils n'habitent pas de bourgs et mènent une vie grossière et misérable. Leur pays s'étend jusqu'au territoire d'Aden, sur les côtes du Yémen. La mer s'avance ensuite vers Djidda, et de Djidda vers Aldjar, jusqu'aux côtes de Syrie. Elle se termine à Colzom, à l'endroit où il est dit, dans l'Alcoran, que Dieu a posé une barrière entre les deux mers ([3]). La mer, en cet endroit, change de direction, et baigne la terre des Berbers. Le côté vers lequel se porte la mer, et qui est situé à l'occident, fait face au Yémen; la mer va baigner le pays des Abyssins, d'où on exporte les peaux des panthères berbériennes; ce sont les peaux les plus belles et les plus propres. La mer baigne aussi Zeyla, territoire où l'on recueille l'ambre ainsi que le dzabal, qui est le dos de la tortue.

Les navires de Syraf, lorsqu'ils se dirigent du côté qui est situé à droite de la mer de l'Inde, et qu'ils entrent dans la mer de Colzom, s'arrêtent à Djidda. Les marchandises qui sont destinées pour l'Égypte sont transportées de Djidda dans des navires particuliers à la mer de Colzom. Les navires de Syraf n'osent pas s'avancer sur cette mer, à cause des difficultés de la navigation et du grand nombre de rochers qui sortent de l'eau. Ajoutez à cela que, sur les côtes, il n'y a ni gouverneurs ni lieux habités. Un navire qui vogue sur cette mer a besoin de chercher, pour chaque nuit, un lieu de refuge, de peur d'être brisé contre les rochers; il marche le jour, mais il s'arrête la nuit. Cette mer, en effet, est brumeuse et sujette à des exhalaisons désagréables. On ne trouve rien de bon au fond de l'eau ni à la surface. Cette mer est loin de ressembler aux mers de l'Inde et de la Chine. Les mers de ces pays recèlent dans leur sein la perle et l'ambre, et leurs montagnes fournissent des pierreries et des mines d'or; les animaux portent à leur bouche de l'ivoire; la terre produit l'ébène, le bois de brésil *(baccam)*, le bambou *(khayzoran)*, l'aloès, le camphre, la muscade *(djouzboua)*, le girofle, le sandal, et les autres substances parfumées ou d'une odeur saisissante. Les oiseaux sont le perroquet et le paon; les bêtes qu'on y chasse sont la civette et la chèvre produisant le musc. On ne finirait pas si on voulait énumérer tous les avantages qui distinguent ces contrées.

L'ambre est une substance que la mer rejette sur ses rives ([4]). Elle commence à se montrer dans la mer de l'Inde, sans qu'on sache quel est son véritable point de départ. L'ambre de première qualité est celui qui est jeté sur les côtes de Barbera et du pays des Zendj, ainsi que sur les côtes du Schehr et de la portion de l'Arabie qui l'avoisine. C'est l'ambre en forme d'un œuf rond et bleuâtre.

Les habitants de ces contrées vont la nuit sur leurs côtes, lorsque la lune jette ses lueurs; ils ont des chameaux qui connaissent l'ambre, et qui sont dressés à la recherche de cette substance. Ils montent sur leurs chameaux, et quand le chameau aperçoit un morceau d'ambre, il s'accroupit; aussitôt le cavalier descend et ramasse le morceau.

([1]) Cosmas dit dans un passage de la *Topographie chrétienne* que, de son temps, l'île était occupée par des Grecs, des Arabes et des *Indiens*, c'est-à-dire des indigènes.

([2]) Soleyman et Abou-Zeid, dont le point de départ est le golfe Persique, commencent par conduire le navire dans l'Inde et en Chine, et ils disent qu'on prend à gauche; revenus du voyage, et se tournant vers l'Arabie méridionale et les côtes d'Afrique, ils disent que le navire prend à droite. (Reinaud, *Mémoire géogr. sur l'Inde.*)

([3]) La mer Rouge et la mer Méditerranée.

([4]) Voy. p. 99, note 5.

On trouve aussi à la surface de la mer des morceaux d'ambre d'un poids considérable. Ces morceaux sont presque aussi gros qu'un taureau, etc. Quand le poisson appelé *tâl* aperçoit cet ambre, il l'avale;



L'Ébénier.

mais cet ambre, une fois arrivé dans son estomac, le tue, et l'animal flotte au-dessus de l'eau. Il y a des gens qui savent à quelle époque viennent les poissons qui avalent l'ambre; ils se tiennent aux aguets dans leur barque, et quand ils aperçoivent un poisson qui surnage, ils le tirent à terre avec des crochets de fer qu'on a enfoncés dans le dos de l'animal, et auxquels tiennent de fortes cordes; ils ouvrent le ventre de l'animal et en retirent l'ambre. La partie qui se trouve près du ventre de l'animal, et qui porte le nom de *mand*, répand une odeur infecte. Les vertèbres qui la surmontent se trouvent

exposées chez les droguistes à Bagdad et à Bassora ; mais la partie qui ne donne pas de mauvaise odeur est très-propre.



Le Muscadier.

Avec les vertèbres du dos du poisson nommé *tâl* (1), on fait quelquefois des siéges sur lesquels l'homme peut s'asseoir à son aise. On dit que, dans un bourg situé à dix parasanges de Syraf et appelé Altâyn, il y a des maisons d'une construction extrêmement ancienne ; la toiture de ces maisons, qui sont légères,

(1) Voy. p. 97, note 2.

est faite avec les côtes de ce poisson (1). J'ai entendu dire à quelqu'un que jadis, tandis qu'il se trouvait auprès de Syraf, un de ces poissons vint échouer sur la côte. Il alla voir l'animal, et trouva des personnes qui étaient montées sur son dos à l'aide d'une échelle légère. Les pêcheurs, quand ils prennent un de ces poissons, l'exposent au soleil et le coupent par morceaux; à côté est une fosse où se ramasse la graisse. Quand la chaleur du soleil a fait fondre la graisse, on puise dans la fosse; on met la graisse dans des vases, et on la vend aux maîtres de navires. Cette graisse est mêlée avec d'autres matières, et on en frotte les vaisseaux qui vont sur la mer; elle sert à couvrir les traces des sutures et à boucher les trous (2). La graisse de ce poisson se vend fort cher.

La formation de la perle est un ouvrage de la sagesse de Dieu, dont le nom soit béni. Le Dieu très-haut dit dans le Coran : « Louanges à celui qui a créé tous les êtres par paires, tant ceux qui germent dans le sein de la terre que ceux qui appartiennent à l'espèce humaine, sans compter ceux que l'homme ne connaît pas (3). »

La perle se présente d'abord sous la forme de la graine de l'aser; elle en a la couleur, la forme, la petitesse, la légèreté, la finesse et la faiblesse; elle voltige faiblement sur la surface de l'eau, et elle tombe sur le flanc des barques des plongeurs. Peu à peu elle se fortifie, elle grossit et prend la dureté de la pierre. Quand elle a acquis du poids, elle s'attache au fond de la mer, et elle se nourrit de ce que Dieu seul connaît. Dans le principe, on ne trouve dans la perle qu'un morceau de viande rouge, qui ressemble à la langue à sa racine, n'ayant pas d'os, ni de nerfs, ni de veines.

Du reste, on ne s'accorde pas sur la formation de la perle. Quelques auteurs ont dit que le coquillage, lorsqu'il pleut, monte jusqu'à la surface de l'eau, et ouvre la bouche pour recueillir les gouttes de la pluie; ces gouttes se transforment en graines. D'autres auteurs soutiennent que la perle est engendrée par la coquille même : c'est l'opinion la plus vraisemblable des deux. En effet, on trouve quelquefois la perle dans la coquille sous forme d'un végétal qui tient à la coquille même; on peut l'en séparer, et c'est ce que les marchands qui voyagent sur mer nomment la *perle cala* (4). Dieu seul sait ce qui en est.

Une des manières les plus singulières d'acquérir de l'aisance dont nous ayons entendu parler, c'est ce qu'on dit d'un Arabe du désert, qui vint autrefois à Bassora, ayant avec lui une graine de perle qui valait une grande somme d'argent. Il se rendit chez un droguiste qu'il connaissait, et, lui montrant la perle dont il ignorait la valeur, il le pria d'en faire l'estimation. Le droguiste répondit que c'était une perle. L'Arabe demanda quelle était sa valeur. Le droguiste l'estima cent dirhems. L'Arabe trouva cela une forte somme, et dit : « Y a-t-il quelqu'un qui voulût m'en donner ce prix? » A ces mots, le droguiste lui remit les cent dirhems, et, avec cet argent, l'Arabe acheta des provisions pour sa famille. Pour le droguiste, il porta la perle à Bagdad, où il la vendit une grande somme d'argent, ce qui lui permit de donner une plus grande extension à son commerce.

Le droguiste racontait qu'il fit quelques questions à l'Arabe au sujet de la découverte de cette perle. L'Arabe répondit : « Je passais à Al-samman, dans la province du Bahreyn, à une petite distance de la mer. J'aperçus, sur le sable, un renard mort, ayant à la bouche quelque chose qui semblait le pincer. Je descendis de ma monture, et je vis une espèce de couvercle dont la face intérieure jetait un éclat blanchâtre. Dans les écailles était cet objet rond, que je pris avec moi. » Le droguiste comprit que, dans le principe, le coquillage était descendu sur la terre pour respirer l'air : tel est, en effet, l'usage des coquillages. Un renard, qui passait par là, vit un morceau de viande dans le fond du coquillage, lequel avait en ce moment la bouche ouverte; il se jeta aussitôt sur l'animal, et introduisit sa tête dans la coquille pour saisir le morceau de viande; mais l'animal ferma ses deux écailles sur lui. Or, quand ce coquillage a fermé ses écailles sur un objet, on a beau le presser avec la main, il n'ouvre pas la bouche, quelque effort que l'on fasse. On est obligé de fendre les écailles avec un instrument de fer, dans toute leur longueur, tant l'animal est attaché à la perle, attachement qui ressemble à l'amour

(1) Voy. la relation de NÉARQUE, t. Ier, p. 181 et 188.
(2) Voy. plus loin la relation de MARCO-POLO.
(3) *Alcoran*, sourate XXXVI, v. 36.
(4) Probablement, dit M. Reinaud, la *perle mobile*.

d'une mère pour son enfant. Quand le renard se sentit pincé, il se mit à courir, frappant la terre à droite et à gauche; mais le coquillage ne le lâcha pas; le renard mourut et le coquillage aussi. Voilà comment l'Arabe découvrit le coquillage; il prit ce qui se trouvait dans la coquille; Dieu lui inspira l'idée d'aller trouver le droguiste, et ce fut pour lui un moyen de se procurer des provisions.

Les rois de l'Inde sont dans l'usage de porter des pendants d'oreilles consistant en pierres précieuses montées en or; ils mettent à leur cou des colliers du plus grand prix, composés de pierres de la première qualité, rouges et vertes. Mais les perles sont ce qu'ils estiment davantage et ce qui est le plus recherché; c'est maintenant le trésor des souverains, leur principale richesse. Les colliers sont aussi portés par les officiers de l'armée et les grands personnages (1). Le principal d'entre eux sort soutenu sur le cou d'un homme du pays (2); il est vêtu d'un pagne et tient à la main un objet appelé *djatra;* cet objet est un parasol fait avec des plumes de paon, et avec lequel il se garantit des rayons du soleil. En même temps, ses serviteurs sont autour de sa personne.

Il y a, parmi les Indiens, une classe d'hommes qui ne mangent jamais deux dans un même plat ni à la même table. Cela leur paraît un péché et une chose déshonnête.

Quand il vient de ces hommes à Syraf, et qu'un des marchands notables de la ville les invite à un repas où l'on est quelquefois cent personnes, plus ou moins, le marchand est obligé de faire servir devant chacun d'eux un plat dans lequel il mange, sans que personne autre puisse y envoyer la main. Quant aux princes indiens et aux personnages considérables, il est d'usage, dans l'Inde, de mettre chaque jour devant eux des tables faites avec des feuilles de cocotier entrelacées ensemble; on fait, avec ces mêmes feuilles, des espèces d'assiettes et des plats. Au moment du repas, on sert les aliments sur ces feuilles entrelacées, et, quand le repas est fini, on jette à l'eau la table et les assiettes de feuilles avec ce qui reste d'aliments. On dédaigne de faire servir les mêmes objets le lendemain (3).

Autrefois, on portait dans l'Inde les dinars du Sind, dont chacun équivalait à trois dinars ordinaires et davantage. On y portait l'émeraude qui vient d'Égypte (4), montée en forme de cachets, et enfermée dans des boîtes. On y portait encore le *bossad,* qui est le corail, ainsi que la pierre nommée *dahnadj* (5). Ce commerce a maintenant cessé.

La plupart des princes indiens, les jours de réception publique, laissent voir leurs femmes aux hommes qui font partie de la réunion, qu'ils soient du pays ou qu'ils viennent de pays étrangers; aucun voile ne les dérobe aux regards des assistants (6).

Voilà ce que j'ai entendu raconter de plus intéressant, dans ce moment-ci, au milieu des nombreux récits auxquels donnent lieu les voyages maritimes; je me suis abstenu de rien reproduire des récits mensongers que font les marins, et auxquels les marins eux-mêmes n'ajoutent pas foi. Il vaut mieux se borner aux relations fidèles, bien que courtes. C'est Dieu qui dirige dans la droite voie.

Louanges à Dieu, le maître des mondes! Que ses bénédictions soient sur les meilleures de ses créatures, Mahomet et sa famille tout entière! Dieu nous suffit. Oh! le bon protecteur et la bonne aide!

Collationné avec le manuscrit sur lequel cette copie a été faite, au mois de safar de l'année 596 (novembre 1199 de Jésus-Christ). Que Dieu nous conduise au bien!

(1) Dès le temps d'Alexandre, les Indiens aimaient ces ornements. (Voy. Quinte-Curce, liv. VIII, ch. 9.)

(2) En palanquin.

(3) Hiouen-Thsang remarqua ces usages.

(4) Voy. Cosmas, p. 29 et note 2, sur une ancienne mine d'émeraudes en Égypte, aux bords du golfe Arabique.

(5) Pierre verte qui se rapproche de l'émeraude.

(6) Il paraît probable, dit Wilson, que les princes indiens prirent des mahométans la coutume rigide d'enfermer les femmes dans leurs harems; auparavant, quoiqu'elles fussent soumises à bien des restrictions, elles étaient libres de se montrer en public : elles étaient présentes aux spectacles dramatiques; elles formaient la partie principale des processions de fiancée; on leur permettait de visiter les temples des dieux et de se baigner dans des torrents sacrés. Elles conservent toujours ces derniers priviléges, auxquels les femmes mahométanes n'ont aucun droit. Dans les temps que l'on peut considérer comme héroïques, les reines et les princesses indiennes semblent avoir voyagé où et comme il leur plaisait. (Système dramatique des Indiens; introduction à la traduction des *Chefs-d'œuvre du théâtre indien.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — Manuscrit arabe unique conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (entré avec la bibliothèque du comte Seignelay, petit-fils de Colbert; classé dans l'ancien fonds arabe sous le n° 597). — Texte arabe imprimé en 1811 par les soins de Langlès, revu et publié avec une traduction française par M. Reinaud, de l'Institut, en 1845.

Traductions françaises. — L'abbé Renaudot, *Anciennes Relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle de notre ère*; 1718. — M. Reinaud, membre de l'Institut, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne*, texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié avec des corrections et additions, et accompagné d'une traduction française, d'éclaircissements et de notes sur l'histoire naturelle, par M. le docteur Roulin; 2 vol. petit in-12; Paris, 1845.

Traductions étrangères. — *Ancient account of India and China*, by Renaudot; Londres, 1733, in-8. — *Antiche relazioni dell' Indie et della China da due mohamettani*, etc., trad. par Eusèbe Renaudot et un anonyme; Bologne, 1750, in-4°.

Quelques ouvrages a consulter. — De Guignes, *Journal des savants*, novembre 1764; *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, pages 156 et suiv. — Quatremère, *Journal asiatique* de janvier 1839, p. 22; *Journal des savants*, 1843. — Walckenaer, *Annales des voyages*, année 1832, t. Ier, p. 19. — Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, traduite de l'arabe en français, et accompagnée de notes et d'éclaircissements; tome Ier, Introduction générale à la géographie des Orientaux, avec trois planches; Paris, 1848. *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois*, publié dans les *Mémoires de l'Institut national de France* (Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XVIII (1849), p. 1 à 400. — Alfred Maury, *Examen de la route que suivaient, au neuvième siècle de notre ère, les Arabes et les Persans pour aller en Chine, d'après la relation arabe traduite successivement par Renaudot et M. Reinaud*, mémoire publié dans le *Bulletin de la Société de géographie*, avril 1846, p. 203. — Dulaurier, *Journal asiatique*, août 1846. — De Frémery, *Annales des voyages*, décembre 1846. — Massoudi, *les Prairies d'or (Moroudj-al-Dzeheb); le Livre des merveilles (Ketab-al-Adjayb)*; au supplément arabe du département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, n° 514; même ouvrage, traduct. anglaise. — Edrisi, *Traité de géographie*, traduit en français par Amédée Jaubert, 2 vol. in-4°; Paris, 1837-1839. — Le Prédour, *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde*. — Rennel, *Description de l'Indostan*. — Sédillot, *Histoire des Arabes*; 1854. Consulter les divers ouvrages du même auteur sur les sciences mathématique et astronomique chez les Orientaux.

BENJAMIN DE TUDÈLE,

VOYAGEUR JUIF ESPAGNOL.

[Douzième siècle. — 1159-1173.]

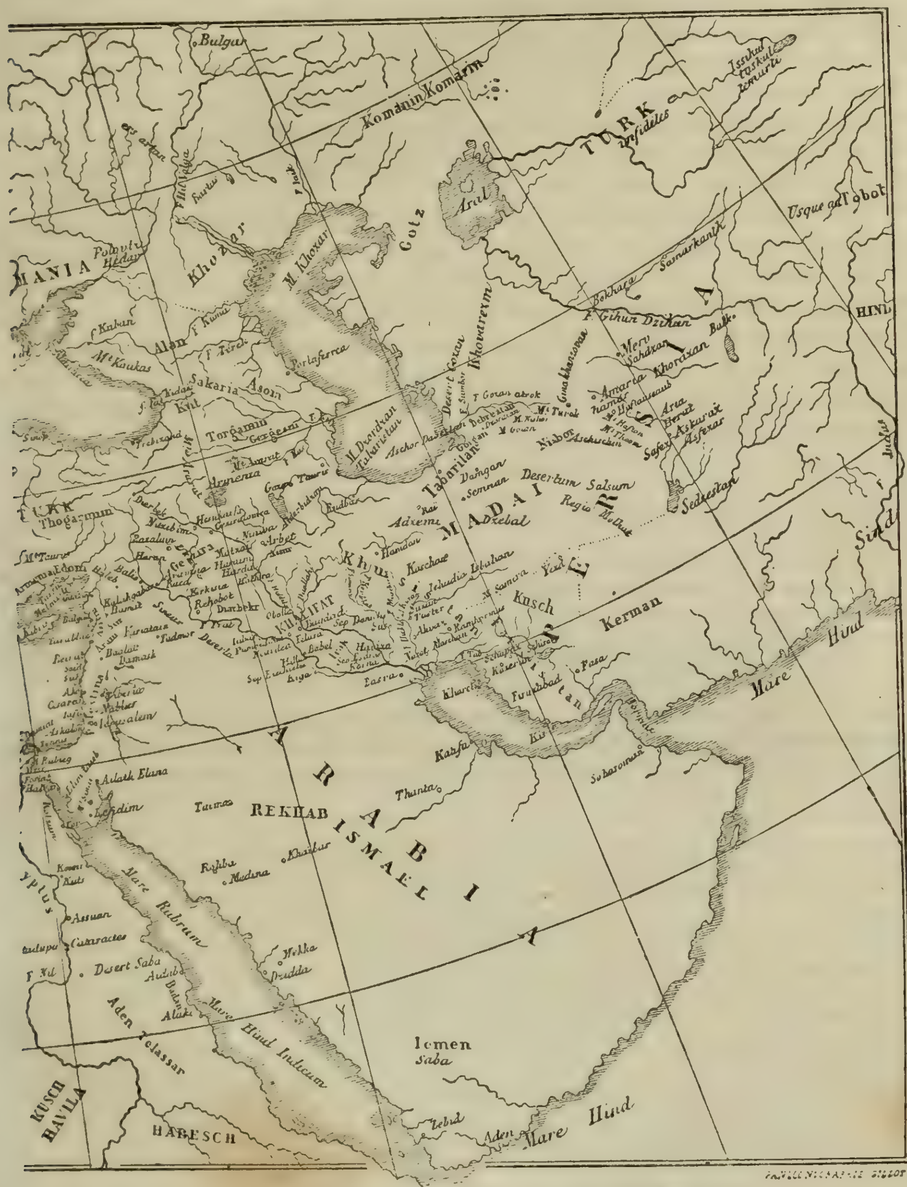
CONTRÉES ET VILLES
décrites dans la relation
de BENJAMIN DE TUDELLE
Voyageur juif du douzième siècle.
1159-1173
d'après la carte de Lelewel

Lith. par Ch. Normand

Carte itinéraire de Benjamin de Tudèle.

Benjamin, fils d'un rabbin peu connu, nommé Jonas, était né ou vivait à Tudèle, ville du royaume de Navarre.

Était-il marchand, architecte, médecin? Se proposa-t-il en voyageant d'acquérir des richesses ou des connaissances scientifiques? En l'absence de renseignements précis sur cette question assez peu importante, on a fait bien des commentaires qui n'ont conduit à rien de certain. Si l'on s'en tient à l'impression qui résulte d'une lecture attentive de la relation de ce voyageur, on sera porté à croire que son but était uniquement de connaître le nombre des Juifs dispersés dans les différentes régions du monde, et de s'informer de leur état moral et religieux.



— D'après Lelewel.

Ce fut en 1159 ou en 1160 qu'il sortit de Tudèle pour parcourir la plus grande partie du monde connu. Son voyage dura treize ou quatorze ans. Il était de retour en 1173.

Sa relation, composée en 1178, est écrite, sans aucune prétention de style ni d'érudition, dans l'idiome que l'on a appelé l'hébreu rabbinique, et qui a été successivement altéré tant par de fréquentes modifications du sens primitif des mots que par l'introduction d'un grand nombre d'expressions modernes.

Pendant quatre siècles le récit de Benjamin eut une grande autorité et fut consulté avec une égale confiance par les Juifs et par les chrétiens. Aux dix-septième et dix-huitième siècles on éleva des doutes non-seulement sur l'authenticité de la relation, mais encore sur l'existence même du voyageur (1). De notre temps on revient à la première opinion (2); on recommence à citer souvent Benjamin de Tudèle; on considère son voyage à la fois comme le document le plus ancien et le plus complet que l'on possède sur la condition des Juifs au douzième siècle, et comme un recueil précieux d'informations sur l'histoire du commerce en Europe, en Asie et en Afrique, au temps des croisades. On remarque même une certaine ardeur peu commune dans l'étude que l'on fait aujourd'hui de ce voyageur. M. Asher a édité en 1841, à Londres et à Berlin, avec le concours de plusieurs savants, une traduction anglaise de Benjamin de Tudèle, suivie de notes nombreuses (3). M. E. Carmoly annonce depuis longtemps une nouvelle traduction française (4). Lelewel a écrit en 1845 et 1846 plusieurs lettres où il a soumis à un examen géographique minutieux les assertions du voyageur juif; en général, il rend témoignage à la bonne foi qui préside à l'ensemble du récit (5). Le savant M. Edward Robinson cite Benjamin de Tudèle parmi les écrivains qu'il est intéressant de consulter sur l'état de la Palestine au moyen âge; il le considère comme n'étant ni plus crédule ni moins exact que la plupart des voyageurs de son temps (6).

La traduction française la moins imparfaite qui ait paru jusqu'à ce jour est celle d'un jeune prodige du dix-huitième siècle, Baratier (7); c'est celle que l'on va lire. Nous ne l'avons amendée que dans quelques passages essentiels

(1) Ces doutes ont pour interprètes les plus considérables Baratier, Gerrans, Beugnot *(les Juifs d'Occident)*, Jost *(Geschichte der Israeliten)*.

(2) Parmi les écrivains qui affirment l'existence et la véracité de Benjamin de Tudèle, on peut citer Pardessus *(Collection des lois maritimes)*, Marsden *(Introduction à Marco-Polo)*, Rapaport, Zunz, Tafel, Lebrecht, Asher, Carmoly, etc.

(3) *The Itinerary of rabbi Benjamin of Tudela* translated and edited by A. Asher; London and Berlin, 1840.

(4) Le premier chapitre de cette traduction a été publié dans la *Revue orientale* de Bruxelles (t. Ier, p. 115), d'après une copie sur parchemin qui aurait été faite en 1455, le seul manuscrit connu et qui serait en la possession de M. E. Carmoly.

Une violente controverse s'est élevée entre ce savant et M. Asher. Il ne nous appartient pas de décider de quel côté est la vérité; par malheur la modération ne se rencontre sous la plume ni de l'un ni de l'autre. Nous nous bornons à emprunter à tous deux les observations qui nous paraissent les plus utiles et les plus propres à éclairer nos lecteurs.

(5) Dans une de ses lettres, adressée le 8 août 1847 à M. Carmoly, M. Lelewel s'exprime ainsi : « En me demandant mon avis sur quelques points obscurs de Benjamin de Tudèle, vous m'avez provoqué tout d'abord à reprendre de nouveau la lecture de son ouvrage. Ma foi, je ne sais pas m'expliquer quelle furie s'est emparée de plusieurs de ses commentateurs, qui, tout en puisant dans son ouvrage des renseignements importants pour cette époque reculée, s'acharnaient à ternir sa mémoire et la sincérité de ses témoignages. Ma lecture, au contraire, me faisait croire que je voyageais avec lui, que sa compagnie me frayait le chemin à travers les obstacles déversés dans l'espace; qu'il m'enseignait à regarder ce qu'il avait vu; qu'il me présentait les personnes de sa connaissance. Il est vrai que tout y est d'une extraordinaire insuffisance, souvent présenté dans un vague ou une confusion presque inextricables, mais appuyé sur une certaine connaissance qui exige des recherches. On a dit que le pèlerinage n'était qu'une forme de sa narration. C'est indubitable. Mais quoiqu'il n'indique ni jour, ni mois de ses travaux, ni direction des distances et des routes, on se voit avec lui dans un voyage réel quand il déclare avoir vu quelque objet ou quelque personne. S'il a voyagé et vu bien des choses, certainement il n'a visité ni les Réchabites, ni le pays de Tzin, ni la mer Nikfat, ni l'intérieur des montagnes Hafton. Il s'arrête obscurément pour nous dans certains lieux, pour entrer dans la description des environs et du reste du monde, pour rapporter quelque relation véritable ou fabuleuse, afin de donner le recensement et de constater la situation des enfants d'Israël de sa connaissance. C'était son but essentiel. Partout où l'on peut constater sa présence, on ne saurait lui reprocher l'exagération dans le nombre. »

(6) Voy. la bibliographie qui termine le troisième volume des *Biblical Researches in Palestine*, by Ed. Robinson and E. Smith.

(7) « La traduction de Baratier est la meilleure qui ait paru jusqu'à présent. » (E. Carmoly, p. 21 de sa *Notice historique sur Benjamin de Tudèle;* Bruxelles et Leipsick, 1852.)

Voy. un portrait de Baratier et une notice biographique sur cet étonnant jeune homme dans le *Magasin pittoresque*, t. XXII, 1854.

PRÉFACE (1).

Ce livre est composé des relations qu'a faites un homme juste, Navarrais, nommé R. Benjamin, fils de Jona de Tudèle, dont la mémoire est en bénédiction. Cet homme a voyagé en plusieurs pays éloignés, ainsi qu'il le rapporte dans ce livre; et, en quelque lieu qu'il soit allé, il a rapporté ce qu'il a vu ou entendu dire à des personnes dignes de foi, dont la renommée est parvenue jusqu'en Espagne. Il y parle aussi de plusieurs princes et autres grands personnages qui vivaient dans les lieux où il a passé. A son retour, il a apporté cette relation dans la Castille, l'an 933 (1173) (2).

Ce rabbin était un homme d'un esprit profond, très-prudent et fort versé dans les lois sacrées. Tous ceux qui ont examiné après lui les choses dont il parle ont trouvé qu'il n'est rien sorti que de véritable de sa bouche; car c'était un homme sincère et amateur de la vérité.

RELATION.

Ainsi dit Benjamin, fils de Jona, d'heureuse mémoire :

Étant sorti de la ville de Saragosse, j'ai descendu l'Èbre jusqu'à Tortose, et de là, après deux journées de chemin, je suis arrivé à Tarragone, ville ancienne qui a été bâtie par les Anakins et les Grecs (3). Aussi n'y a-t-il point de ville dans toute l'Espagne bâtie comme celle-ci. Elle est sur le bord de la mer (4).

De là il y a deux journées à Barcelone, où il y a une sainte assemblée de gens sages et prudents, et même de grands princes (5), tels que rabbi Schetchet (6), R. Saalthiel, R. Salomon, fils de R. Abraham, fils de Chasdai, d'heureuse mémoire.

Cette ville est petite, mais belle, sur le bord de la mer. Les marchands y abordent de tous côtés pour le commerce. Il en vient de la Grèce, de Pise, de Gênes, de la Sicile, d'Alexandrie d'Égypte, de la terre d'Israël et de tous les pays circonvoisins.

De là il y a une journée et demie à Girone, où il y a une petite assemblée de Juifs (7).

De Girone, il y a trois journées à Narbonne. Cette ville est une des plus célèbres par rapport à la loi. C'est d'elle que la loi s'est répandue dans toutes ces contrées. On y voit des sages et des princes très-célèbres, à la tête desquels est R. Kalonyme, fils du grand prince R. Théodore, d'heureuse mémoire, qui est nommé dans sa généalogie parmi ceux qui sont de la postérité de David (8). Il a plusieurs

(1) Cette préface se trouvait en tête des deux manuscrits d'après lesquels furent faites les premières éditions en hébreu (1543 et 1556). Il est évident que ce n'est point Benjamin qui en est l'auteur. On suppose qu'elle fut ajoutée au récit vers la fin du douzième siècle.

(2) 933 est écrit pour 4933. Les Juifs font commencer l'ère vulgaire trois mille sept cent soixante ans après la création

(3) « Qui renferme beaucoup de ruines cyclopéennes et pélasgiques. » (Traduction d'Asher.)

« Cette ville, d'une architecture grecque gigantesque. » (Traduction d'E. Carmoly.)

(4) « Et possède une belle synagogue desservie par le maître Joseph Ebn-Palta, homme sage et fort instruit. » (Passage qu'on ne trouve pas dans les textes imprimés, et que M. E. Carmoly a traduit.)

Les Juifs étaient nombreux dans cette ville. Édrisi l'appelle Tarragone la Juive. Ce qu'il dit des murailles, restaurées en 1038 par ordre de l'archevêque de Tolède, s'accorde avec les paroles de Benjamin.

(5) Chefs de tribu, nobles, etc.

(6) Ce nom est commun parmi les Juifs de Catalogne, d'Aragon et de Provence, entre le onzième et le quatorzième siècle. M. Zunz a fait des recherches très-intéressantes sur les noms propres cités par Benjamin de Tudèle. (Voy. la traduction d'A. Asher, t. II.)

(7) M. E. Carmoly ajoute : « Le poëte Zerachia, le lévite, préside cette communauté. »

(8) On trouve chez un grand nombre de Juifs du moyen âge cette prétention de descendre de la maison de David ; la difficulté pour tous était de la justifier. Saint Paul avait dit à Timothée : « Je vous prie d'avertir quelques-uns de ne point s'amuser à des fables et à des généalogies sans fin, qui servent plus à exciter des disputes qu'à fonder par la foi l'édifice de Dieu. » (Épître Ire, 3 et 4.)

terres et possessions qui lui ont été données par des seigneurs du pays, et que personne ne peut lui ravir par force. Parmi ces principaux, on peut encore compter R. Abraham, chef du conseil, R. Machir, R. Juda et plusieurs autres, devant lesquels assistent un grand nombre de sages disciples. Il y a aujourd'hui trois cents Juifs à Narbonne.

De là à Bédras (Béziers), il y a quatre parasanges (1). Il y a ici une assemblée de disciples des sages qui ont à leur tête R. Salomon Chalphata et R. Joseph, fils de R. Nathanaël, d'heureuse mémoire.

De là il y a deux journées à Hargaas (2) ou Montpellier, lieu fort agréable pour le commerce, et situé à deux parasanges de la mer. Les Iduméens (3) et les Ismaélites (4) y viennent de tous côtés pour le négoce. On y vient d'Al-Erva (Algarve, en Portugal), de Lombardie, du royaume de Rome la grande, de toute la terre d'Égypte, du pays d'Israël, de la Grèce, de France, d'Espagne, d'Angleterre, et de toutes les contrées qui se trouvent aux environs de Gênes et de Pise. On voit à Montpellier des disciples des sages les plus célèbres de cette génération, qui ont à leur tête R. Ruben, fils de Théodore, R. Nathan, fils de Siméon, R. Samuel leur maître, R. Schelma et R. Mardochée, d'heureuse mémoire. Il y en a parmi eux qui sont extrêmement riches; il y a aussi des justes qui se présentent à la brèche pour tous ceux qui recourent à eux.

De Montpellier à Lunel (5), il y a trois parasanges (6). Il y a à Lunel une sainte congrégation d'Israélites qui s'exercent jour et nuit à l'étude de la loi. C'est là qu'a enseigné Meshullam (7), notre maître, ce grand rabbin d'heureuse mémoire, qui y a cinq fils très-illustres par leur sagesse aussi bien que par leurs richesses, savoir : R. Joseph, R. Isaac, R. Jacob, R. Aaron et R. Asher le pharisien, qui, s'étant séparé de toutes les affaires mondaines, est attaché jour et nuit sur le livre de la loi, jeûnant et ne mangeant point de viande. Il est extrêmement versé dans le Talmud. Outre ceux-ci, on y voit encore R. Moïse Gisso (8), R. Samuel le chantre (9), aussi bien que R. Salomon le sacrificateur (10), et R. Juda le médecin, fils de Tibbon, Espagnol. Ils nourrissent et enseignent tous ceux qui viennent chez eux des pays éloignés pour s'instruire dans la loi. On leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, tant qu'ils vont au collége. Ce sont assurément de sages et saints personnages qui observent religieusement les préceptes, qui se présentent à la brèche pour tous leurs frères, soit voisins, soit éloignés.

Il y a à Lunel une synagogue d'environ trois cents personnes; leur rocher et leur rédempteur les conserve! Au reste, Lunel est à deux parasanges de la mer. De Lunel à Poticaires (11), il y a deux parasanges. C'est une grande ville (12) où il y a environ quarante Juifs. Il y a aussi une grande université gouvernée par ce grand rabbin R. Abraham, fils de David, d'heureuse mémoire, célèbre par ses ou-

(1) Il paraît par cet endroit que la parasange, dont notre voyageur se sert pour mesurer les distances, est d'une lieue ordinaire, puisqu'il y a de Narbonne à Béziers quatre parasanges, et que ces deux villes ne sont éloignées que de quatre lieues.

(2) Les Juifs, avant et depuis Benjamin, ont désigné Montpellier sous le nom de Har-Ga'ash, ou mont Gaas, par allusion au mont dont il est parlé dans le livre de Josué, XXIV, 30.

(3) Édom, Iduméens, noms que les Juifs du moyen âge donnent au christianisme et aux chrétiens.

(4) Les sectateurs de Mahomet, principalement les sarrazins.

(5) *Icrach*, lune.

(6) Quatre parasanges, suivant la traduction anglaise d'Asher.

(7) Le célèbre rabbin R. Meshullam, restaurateur des sciences et des lettres parmi les Israélites de Provence, mort en 1170.

(8) Gisso est une erreur; il faut lire : *son beau-frère.*

(9) Ou le ministre.

(10) Cohen, nom propre au lieu du titre : *sacrificateur.*

(11) Lelewel écrit, ce semble, *Potikières.* Carmoly écrit *Posquiers* et croit qu'il s'agit de Pouquiers, bourg situé à trois lieues de Nîmes.

La plupart des autres commentateurs supposent qu'il s'agit de Beaucaire.

Ménage dit, dans les *Origines de la langue française* (art. *Vauvert*) : « On a aussi appelé *Vauvert*, de la verdeur des vallons, un bourg du bas Languedoc, à deux lieues de Lunel. Il n'y a pas plus de cent ans qu'on l'appelait *Pasquiers* et *Pousquiers;* et il est ainsi appelé dans tous les anciens titres. Benjamin, dans son *Itinéraire*, fait mention de ce Pousquiers. Le traducteur s'est trompé en rendant *Pousquiers* par *Beaucaire*, le chemin de Lunel à Saint-Gilles n'étant pas de passer à Beaucaire, mais à Vert. »

(12) Village, bourg ou *castrum,* suivant Carmoly.

vrages et par sa grande science dans le Talmud et dans l'Écriture ou dans la Bible. On vient des pays éloignés pour apprendre la loi chez lui, où il enseigne ses disciples qui jouissent d'un grand repos dans sa maison. Et s'il y en a qui ne puissent pas subvenir à leur dépense, il leur fournit libéralement leur entretien de ses propres biens, car il est fort riche. Il y a encore là d'autres sages, tels que R. Joseph, fils de R. Menahem, R. Benbenschath, R. Benjamin, R. Abraham et R. Isaac, fils de Moïse, d'heureuse mémoire.

A trois parasanges de Poticaires, on trouve la ville de Nogres, appelée aussi bourg de Saint-Gilles (1), où il y a une assemblée de Juifs d'environ cent sages, qui ont à leur tête R. Isaac, fils de Jacob, R. Abraham, fils de Juda, R. Éliézer, R. Isaac, R. Moïse, R. Jacob, fils du grand Lévi, d'heureuse mémoire, lequel érige une assemblée ou congrégation pour toutes les nations, jusqu'aux îles qui sont aux extrémités de la terre. La ville, au reste, n'est éloignée de la mer que de trois milles. Elle est située sur le bord du Rhône, ce grand fleuve qui coule le long de la Provence. C'est là que réside le prince R. Abba Mari, fils de R. Isaac, d'heureuse mémoire, officier (2) du gouverneur Damon (le comte Raymond) (3).

A trois parasanges de là, on trouve la ville d'Arles, où il y a environ deux cents Israélites, à la tête desquels sont R. Moïse, R. Tobie, R. Ésaïe, R. Salomon (4), R. Nathan le rabbin, et enfin R. Abba Mari, d'heureuse mémoire.

D'Arles à Marseille, il y a trois journées. Marseille est une ville où il y a des excellents et des sages qui forment deux synagogues d'environ trois cents Juifs (5). L'une est au bas de la ville, sur le bord de la mer; l'autre aussi sur le bord de la mer, mais sur un lieu élevé comme une tour. Il y a là un grand collége des disciples des sages. R. Siméon, fils de R. Antolius (6), R. Jacob son frère, et R. Lebaro, sont les chefs de la haute synagogue; à la tête de la basse synagogue sont R. Jacob Perpiniano (7) le riche, R. Abraham et son gendre R. Meir, R. Isaac (8) et un autre Meir, d'heureuse mémoire. Cette ville maritime est très-célèbre par son commerce.

A Marseille l'on s'embarque pour Gênes, ville aussi située sur le bord de la mer, et où on peut arriver en quatre jours. Il n'y a dans cette ville que deux frères juifs, R. Samuel et son frère, lesquels sont de la ville de Sabatha, et fort honnêtes gens.

La ville est ceinte d'une muraille; ses habitants n'ont point de roi ou de prince qui domine sur eux; mais ils ont des juges qu'ils établissent selon leur bon plaisir. Ils ont chacun une tour à leur maison; ils se font la guerre les uns aux autres; ils sont les maîtres de la mer; ils ont des vaisseaux qu'ils appellent galères, avec lesquels ils vont piller et ravager partout où ils trouvent quelque butin qu'ils emportent ensuite chez eux, à Gênes. Les Génois sont à présent en guerre avec les Pisans.

La ville de Pise est éloignée de celle de Gênes de deux journées. C'est une très-grande ville où l'on compte environ dix mille tours aux maisons des citoyens, d'où ils se font la guerre dans le temps de leurs divisions. Ce sont tous des gens vaillants; ils n'ont ni roi ni prince, mais des juges qu'ils établissent eux-mêmes. On trouve à Pise une vingtaine de Juifs qui ont à leur tête R. Moïse, R. Chajim et R. Joseph, d'heureuse mémoire. La ville n'a point de murailles; elle est éloignée de la mer de quatre

(1) Cette ville, lieu de naissance du comte Raymond, était consacrée à saint Ægidius, dont le nom est devenu, par corruption, Gilles ou Giles. L'église de Saint-Égide attirait, au moyen âge, un grand nombre de pèlerins.
Au lieu de *ville de Nogres*, Carmoly traduit par *village*, sans nom déterminé.

(2) Inspecteur, homme d'affaires, intendant.

(3) Le célèbre Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, duc de Narbonne et marquis de Provence. — « Raymond V, fils d'Alphonse et de Faydide (1148-1194), se nommait le comte de Saint-Gilles pendant la vie de son père. » (Catel, 198.) — C'est par une singulière méprise que Baratier, de même que Montanus, et L'Empereur, ont traduit par *gouverneur* ou *sultan Damon*, au lieu de *comte Raymond*.

(4) « Salomon Dodia. » Sainte-Dode, Miélan, bourg du département du Gers. (Carmoly.)

(5) « Trois cents familles juives. » (Trad. de Carmoly.)

(6) Antoli, chef d'une famille célèbre citée dans l'*Histoire des médecins juifs*, LXII, p. 121.

(7) « Perpiniano, homme célèbre, mort en 1170 (*Schebat Iehuda*, p. 55). Il était fils d'un riche philanthrope, nommé David, et trisaïeul du docteur Muels de Marseille, qui donne la généalogie de ses ancêtres dans la préface de sa traduction du *Traité de l'âme*, composé en grec par Alexandre d'Aphrodisée, et traduit du grec en arabe par Ishak-Ben-Honaïn, manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris, supplément n° 15. » (Carmoly.)

(8) Isaac Gaillac, dit Carmoly. (Gaillac, village près de Perpignan.)

milles, mais elle a des communications avec la ville par le moyen d'une rivière qui la traverse, où les vaisseaux peuvent monter et descendre.



Vue d'une partie de la ville de Gênes. — D'après une ancienne estampe (1).

De Pise à Lucques, il y a quatre parasanges (2). Lucques est une grande ville où l'on voit une quarantaine de Juifs dont les chefs sont R. David, R. Samuel et R. Jacob (3).

A six journées de cette dernière ville on trouve Rome la grande, cette ville qui est la capitale du royaume d'Édom (4). Il y a environ deux cents Juifs, tous gens de considération, qui ne payent point tribut à personne, entre lesquels il y en a quelques-uns qui sont ministres du pape Alexandre (5), ce grand prince qui est établi sur toute la religion d'Édom. On trouve à Rome d'excellents sages, à la tête desquels sont le grand rabbin R. Daniel, et R. Jéchiel, ministre du pape, fort beau jeune homme, prudent et sage,

(1) Les tours si nombreuses, élevées au moyen âge par les factions, dans les grandes villes italiennes, ont disparu pour la plupart; mais on les retrouve encore presque intactes dans les petites villes, où l'industrie moderne n'a point pénétré, par exemple à San-Gimiano, près de Sienne.

(2) Le voyageur semble faire ici un détour inusité; Lucques est plus près de Gênes que ne l'est Pise.

(3) R. Jacob B. Jeduha, qui fit un voyage en Provence cent quarante ans après Benjamin de Tudèle, rapporte que, de son temps, on ne rencontrait aucun Juif depuis la Provence jusqu'à Rome, et que le petit nombre de ceux qui, au siècle précédent, habitaient Gênes, Pise et Lucques, avaient disparu. Zunz fait remarquer qu'il y avait toutefois des congrégations juives dans le centre et l'est de l'Italie septentrionale. En 1460, le rabbin Moshe-Minz parle de l'enseignement juif à Lucques.

(4) « De toute la chrétienté. » (Asher.)

(5) Alexandre III, natif de Sienne, qui avait succédé en 1159 à Adrien IV (Nicolas Breakspare), né en Angleterre. Du rapprochement des dates historiques, on conclut que Benjamin de Tudèle dut nécessairement visiter Rome entre 1159 et 1167.

qui entre et sort librement du palais du pape, étant son intendant des finances; il est petit-fils de R. Nathan, auteur du livre d'Aruch et de ses commentaires. Outre ces deux, il y a encore R. Jacob, fils de Salomon, R. Menahem, recteur de l'Académie, R. Jéchiel, qui habite au delà du Tibre, et R. Benjamin, fils de R. Schabtai, d'heureuse mémoire. La ville de Rome a deux parties. Le fleuve du Tibre qui la traverse la sépare en deux parties, l'une en deçà et l'autre au delà de ce fleuve.

Dans la première partie est la grande église qu'on appelle Saint-Pierre de Rome. Là est aussi le palais du grand Jules César, et plusieurs autres édifices et ouvrages qui surpassent tous les autres qui sont dans le monde. Toute la ville, tant ce qui est habité que ce qui est désert, contient l'espace de vingt-quatre milles. On y voit aussi quatre-vingts palais d'autant de rois de grand renom, qui s'appellent tous empereurs, depuis le règne de Tarquin (1) jusqu'au règne de Pipus (Pepin), père de Charles, qui s'est soumis l'Espagne après l'avoir arrachée aux Ismaélites.

Hors de Rome, on voit le palais de Tite, que trois cents sénateurs refusèrent de recevoir, parce qu'il



Les dépouilles du temple de Jérusalem transportées à Rome. — Bas-relief de l'arc de Titus (2).

n'avait pas obéi à leurs ordres, employant trois ans à prendre Jérusalem, au lieu qu'ils ne lui en avaient prescrit que deux.

Outre ce palais, on y voit aussi le château ou la forteresse du roi Vespasien, qui est un grand édifice bien muni. C'est là encore qu'on voit le palais du roi Galbin (Galba), au milieu duquel on voit trois cent soixante tours (3), selon le nombre des jours de l'année : ces tours ont trois milles de circuit (4). Dans les temps anciens, il y a eu une guerre entre les Romains, où il y a eu plus de cent mille hommes de tués dans ce palais, dont l'on voit encore aujourd'hui les os pendus. Le roi a fait tailler toute cette histoire en marbre, où l'on voit les deux armées à l'opposite l'une de l'autre, avec les hommes, leurs chevaux

(1) Tarquin l'Ancien. Rappelons ici, à propos de ces quatre-vingts rois, que Benjamin de Tudèle n'avait pas grande science, surtout en histoire. Il est vrai que la plupart de ses contemporains, même à Rome, n'étaient ni moins ignorants, ni moins crédules. Gibbon cite des traits curieux de l'oubli complet où était tombée l'histoire de l'ancienne Rome.

(2) C'est le seul monument ancien authentique qui se rapporte à Jérusalem.

(3) Asher traduit *fenêtres* au lieu de *tours*.

(4) La circonférence du palais.



Colonne conservée dans le cloître de Saint-Jean de Latran, à Rome.

et leurs armes, en sorte que dans ce siècle on peut encore voir cette guerre qui s'est faite dans les anciens temps. On voit encore une caverne souterraine où sont le roi et la reine son épouse sur leurs trônes; avec eux, environ cent des principaux grands seigneurs embaumés jusqu'à ce jour.

Dans la Salatisne (1) et dans le temple (2), il y a deux colonnes d'airain de l'ouvrage du roi Salomon qui repose en terre, et sur chaque colonne est gravé (le nom de) Salomon, fils de David. Les Juifs de Rome m'ont raconté que tous les ans, le neuvième du mois d'ab (3), ces colonnes suent à grosses gouttes.

Là on voit aussi une caverne où Tite, fils de Vespasien, mit les vases sacrés qu'il avait apportés de Jérusalem. Il y a encore une autre grotte ou caverne sous une montagne, au bord du Tibre, où sont les sépulcres des dix justes d'heureuse mémoire, qu'on appelle les Tués du royaume (4).

Devant Saint-Jean (de Latran) est taillée l'image de Samson,


Fragment de la colonne de Saint-Jean de Latran, à Rome, et que l'on suppose, très-vraisemblablement par erreur, avoir été apportée de Jérusalem.

tenant dans sa main un globe de pierre, comme aussi l'image d'Absalon, fils de David, et celle du roi Constantin qui a bâti Constantine, et l'a appelée de son nom Constantinople. Lui et son cheval sont d'une sculpture d'airain couverte d'or. Il y a encore plusieurs autres édifices et ouvrages de Rome qu'il n'est pas possible de décrire.

De Rome, il y a quatre journées à Capoue; c'est une belle ville bâtie par le roi Capys. Mais les eaux sont très-mauvaises et rendent la terre malsaine. Il y a là environ trois cents Juifs, parmi lesquels il y en a de très-sages et célèbres partout, dont les principaux sont R. Compasso, R. Samuel son frère, R. Zaken, et ce grand maître R. David, d'heureuse mémoire, qu'on appelle principaux.

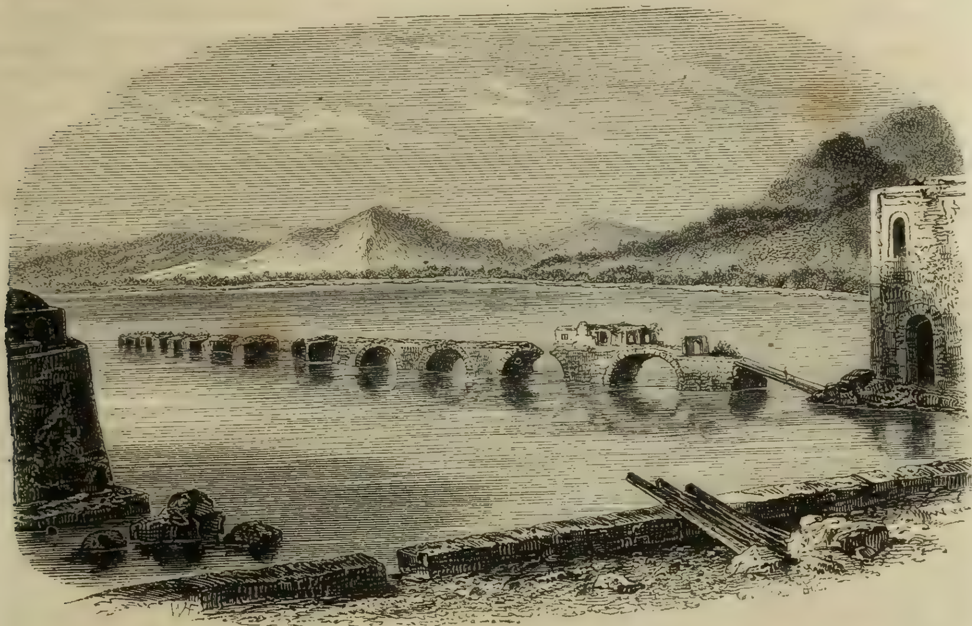
(1) A la porte Latine.

(2) L'église de Saint-Jean de Latran.

(3) Jour de deuil pour les Juifs. C'est l'anniversaire de la destruction des deux temples de Jérusalem. Il est l'occasion de cérémonies solennelles dans toutes les synagogues.

(4) Dix Juifs qui enseignèrent leur foi et furent immolés dans l'intervalle des règnes de Vespasien et d'Hadrien. Ils ne furent pas tous ensevelis à Rome. Les tombeaux d'Akiba, d'Ishma'el et de Jehuda B. Thema étaient révérés en Palestine entre les treizième et seizième siècles; peut-être aussi ceux de Jehuda B. Baba et de Simon B. Gamaliel.

De Capoue, on va à Pouzzoles ou Sorrento (1); cette grande ville a été bâtie par Tzintzen-Nadar-Eser (Hadar'eser), qui fuyait devant le roi David, qui repose en paix (2). Mais la mer s'étant débordée a inondé les deux parties de la ville. On y voit encore aujourd'hui les rues et les tours qui étaient au milieu d'elle.



Ruines du pont de Caligula, à Pouzzoles. — D'après une ancienne gravure.

Là est une fontaine qui sort du fond des abîmes; sur la superficie de ses eaux, on recueille une certaine huile qu'on appelle *petroleo*, dont on se sert pour des médicaments. On y trouve aussi des bains chauds, dont l'eau sort de la terre au bord de la mer. Il y a deux de ces bains dans lesquels quiconque va se baigner y trouve sa guérison et du soulagement. Tous les malades de Lombardie y viennent durant l'été.

De là, on va pendant quinze milles sous des montagnes; ouvrage construit par *Romudous* (c'est-à-dire Romulus), ce roi qui a bâti Rome, lequel fit tout cela pour la peur qu'il eut de David et de Joab son général d'armée. C'est aussi pour la même raison qu'il fit les édifices qui sont au-dessus et au-dessous des montagnes de la ville de Naples.

Naples est une ville très-forte, bâtie par les Grecs sur le bord de la mer. Il y a là environ cinq cents Juifs, entre lesquels sont R. Ézéchias, R. Schalom, R. Élie le sacrificateur, et R. Isaac-Mahar-Hahar, d'heureuse mémoire.

A une journée de Naples est la ville de Salerno, où il y a une école de médecins iduméens; on y compte environ six cents Juifs, entre lesquels sont les sages suivants : R. Juda, fils de R. Isaac, R. Melchisedech, ce grand maître natif de la ville de Siphonath, R. Salomon le sacrificateur (3), R. Élie le Grec, R. Abraham de Narbonne, et R. Timmon. La ville est enceinte d'une muraille, tant du côté de la terre que du côté de la mer. Sur le haut de la montagne il y a une bonne forteresse.

(1) Il y a ici confusion entre deux villes fort éloignées l'une de l'autre. Il s'agit probablement de Pouzzoles et des ruines romaines que couvraient en partie les eaux. Plus loin, il est fait allusion à la grotte de Pausilippe.

(2) Cette bizarre tradition et la plupart de celles du même genre que l'on trouve dans la relation paraissent avoir été empruntées à Josephus Gorionides.

(3) Non pas sacrificateur, mais cohen, suivant Asher. Nous sommes obligé de passer sous silence la plupart de ces différences d'importance secondaire entre les deux traducteurs.

De là il y a une demi-journée à Amalfi ([1]), où il y a une vingtaine de Juifs, entre lesquels sont Chananeel le médecin, R. Élisée et Abualgid le prince ([2]), d'heureuse mémoire. Les habitants de cette contrée sont tous marchands, et vont çà et là pour négocier. Ils ne sèment point, et ils achètent tout pour de l'argent, parce qu'ils habitent sur des rochers et sur de hautes montagnes; mais, d'un autre côté, ils abondent en fruits, en vignes, en figuiers et en jardins. Personne ne peut leur aller faire la guerre.

D'Amalfi à Bénévent, il y a une journée; c'est une grande ville située sur le bord de la mer et sur une montagne. Il y a là une assemblée d'environ deux cents Juifs qui ont à leur tête R. Kalonyme, R. Zara et R. Abraham, d'heureuse mémoire.

De là il y a deux journées à Malchi (Melfi), dans la Pouille, qui est la terre de Phul ([3]), où il y a environ deux cents Juifs qui ont à leur tête R. Achimaaz, R. Nathan ([4]) et R. Tzadok.

De là à Ascoli il y a une journée; on y trouve une quarantaine de Juifs; à leur tête sont R. Kontilo, R. Tzemach son gendre, et R. Joseph, d'heureuse mémoire.

D'Ascoli à Trani il y a deux journées; cette dernière ville est sur le bord de la mer; c'est le rendez-vous ordinaire de ceux qui veulent passer la mer pour aller à Jérusalem, parce qu'il y a là un port très-commode. On y trouve une assemblée d'environ deux cents Juifs, dont les principaux sont R. Élie, R. Nathan le prédicateur, et R. Jacob. Cette ville est grande et belle.

A une journée de là est Micilas de Bar ([5]), autrefois grande ville, mais qui a été ruinée par Guillaume, roi de Sicile, à cause de quoi il n'y a plus ni Juifs ni gentils.

De là à Tarente il y a une demi-journée; c'est le commencement du royaume de la Calabre. Ses habitants sont Grecs. C'est une grande ville où l'on compte environ trois cents Juifs, parmi lesquels il y en a de très-sages, dont les principaux sont R. Mali, R. Nathan et R. Israël.

A une journée de Tarente est Brindes, sur le bord de la mer, où il y a dix Juifs teinturiers.

A deux journées de là, Otrante, sur le bord de la mer de la Grèce, où il y a environ cinq cents Juifs, qui ont à leur tête R. Ménachem, R. Caleb et R. Mali.

D'Otrante on fait en deux jours le trajet à Okrophus (Corfou), où il n'y a qu'un seul Juif nommé R. Joseph; jusqu'ici est le royaume de Sicile ([6]).

De Corfou, il y a deux jours par mer à la terre de Levatto ([7]), où commence le royaume de Manuel, roi de la Grèce. C'est un bourg où il y a environ cent Juifs, à la tête desquels sont R. Schélachia et R. Arkolis ou Hercule

A deux journées de là est Achilon ([8]), où il y a une douzaine de Juifs qui ont pour chef R. Schabtai.

A une demi-journée d'Achilon est Nétolikon ([9]), située sur un bras de mer. Après un jour de trajet, on arrive de là à Patras, qui est la ville d'Antipater, roi de la Grèce, qui fut l'un des quatre rois qui s'élevèrent après Alexandre. Il y a à Patras de grands et antiques édifices; il y a aussi une cinquantaine de Juifs qui ont à leur tête R. Isaac, R. Jacob et R. Samuel.

De Patras à Lépante, il y a une demi-journée par mer; on y trouve une centaine de Juifs, sur le rivage de la mer, dont les principaux sont R. Gazri, R. Schalom et R. Abraham, d'heureuse mémoire.

A une journée et demie de là est Cours ([10]), où il y a deux cents Juifs, qui sont les seuls habitants du mont Parnasse; ils sèment et moissonnent leurs terres et leurs possessions. Ils ont à leur tête R. Salomon, R. Chajim et R. Jedajah.

([1]) Soumise et en partie ruinée par l'empereur et les Pisans, en 1135, Amalfi existait cependant encore comme république en 1310. *(Ersch und Gruber Encyclopedia,* art. *Amalfi.)*

([2]) Le bienveillant ou noble. (Asher.)

([3]) Voy. Isaïe, LXVI, 19. Erreur commise également par des auteurs moins anciens.

([4]) Le lecteur ou interprète de la sainte Écriture.

([5]) Saint-Nicolas de Bari. L'église et le prieuré de ce nom échappèrent à la destruction de la ville. C'était Roger, duc d'Apulie, qui les avait fait construire.

([6]) Manuel, empereur de Grèce, avait repris Corfou au roi de Sicile en 1149.

([7]) Au golfe d'Arta. (Voy. Pouqueville, t. II, p. 91.)

([8]) Achéloüs, ancienne ville d'Étolie, sur la rivière Achéloüs.

([9]) Anatolica, sur le golfe, au nord-ouest, près de Missolonghi.

([10]) Crissa, à la base méridionale du Parnasse.

A trois journées de là est la ville de Corinthe, où l'on compte environ trois cents Juifs, dont les principaux sont R. Léon, R. Jacob, R. Ézéchias.

A trois journées de Corinthe, on trouve Thèbes, la grande ville. Il y a Thèbes environ deux mille Juifs, lesquels sont les meilleurs ouvriers de la Grèce en soie et en pourpre. Il y a aussi parmi eux des sages très-célèbres dans ce siècle, très-versés dans le Talmud. A leur tête sont le grand rabbin R. Aaron-Koti, R. Moïse son frère, R. Chaïa, R. Élie Firtino et R. Joktan. Il n'y en a point de semblables à eux dans toute la Grèce, si vous en exceptez la ville de Constantinople.

De Thèbes il y a une journée à Égriphou (¹), grande ville sur le bord de la mer, très-fréquentée par les marchands, qui y abondent de tous côtés. On y compte environ deux cents Juifs, qui ont à leur tête R. Psaltiri, R. Emmanuel et R. Caleb. De là il y a une journée à Jabustériza (²), ville située sur le bord de la mer, où il y a environ cent Juifs. A leur tête sont R. Joseph, R. Éléazar et R. Isaac. De Robenica (³), il y a une journée à Sinon-Potmo (⁴), où il y a une quarantaine de Juifs, qui ont pour chefs R. Salomon et R. Isaac.

Ici commence la Valachie, dont les habitants demeurent sur les montagnes (⁵).

C'est la nation que l'on appelle Valaques; ils courent comme des chevreuils, et descendent des montagnes pour piller et voler dans les terres des Grecs (⁶). Personne ne peut monter contre eux pour leur faire la guerre, ni aucun roi dominer sur eux; ils ne suivent point la loi des nazaréens ou chrétiens. Ils se donnent entre eux des noms comme les noms des Juifs; de là vient que plusieurs les croient Juifs. Il y en a même qui appellent les Juifs leurs frères. Quand ils en trouvent, ils les dépouillent bien, mais ils ne les tuent pas, comme ils tuent les Grecs. Ces peuples, au reste, n'ont point de loi.

De là il y a deux journées à Gradigi (⁷), ville ruinée où il n'y a que peu d'habitants, tant Juifs que Grecs.

De là il y a deux journées à Armillo (⁸), grande ville sur le bord de la mer, fort marchande et fort fréquentée par les Vénitiens, les Génois et les Pisans, et par tous les autres marchands qui y viennent de toutes parts. Le pays est fort grand. On y compte environ quatre cents Juifs, qui ont à leur tête R. Schilo et R. Joseph, le gouverneur de la synagogue.

(¹) Négrepont, nom dérivé d'Euripus, Euripo, Negripo, Négripont. (Gibbon, ch. 60.)

(²) Jabustériza, ville inconnue aujourd'hui, et qui fut sans doute détruite au moyen âge. (Asher.) — Jaboustérisa, dit Lelewel, répond à Proschina (sur d'autres cartes Proscina, Frescina). Ce nom est tout à fait slave, désignant, sans changer de prononciation, « poudre, une toute petite parcelle de poudre; » et on appelle une toute petite chose, un tout petit objet, *proschina, pronschina, proszyna*.

(³) Robenica. Il est question de cette ville dans la *Chronique* de Henri de Valenciennes. « Ensi comme jou devant vous dys, fut li parlemens ou val de Ravenique. »

(⁴) Sinon-Potamo ou Zeitun. Asher suppose qu'il faut lire « Zeitun sur la rivière. » Cette ville a encore quelque importance. (Voy. Poucqueville, III, 255, 258.)

(⁵) « Ici commence la *Balakhia*, *Valakhia*, dit Benjamin, et cela révolterait toutes les conceptions étroites qui se borneraient à la Valakhie d'aujourd'hui. Mais si l'on interroge l'histoire, on apprendra qu'il y avait une Valakhie sur le Niestr, une Valakhie dans l'intérieur de la Hongrie, une Valakhie en Macédoine, en Romanie, en Thessalie, et c'est la Grande-Valakhie. Fouillez les écrivains byzantins, et vous y trouverez que les Valaches, en descendant de Zagora (nom slave des montagnes, d'au delà des montagnes), se répandirent aussi bien dans l'intérieur de la Grèce, comme vers le Danube; que leurs bandes vagabondes, leurs hordes errantes étaient connues en Macédoine, en Thessalie, avant qu'elles ne le fussent au nord de Hémus, Gora, Zagora; que, par conséquent, on appelait le pays aux environs de Zeitoun Grande-Valakhie. Or, en partant de Boudounitsa, on entrait, du temps de Benjamin, dans la Grande-Valakhie. » (Lelewel.)

(⁶) Voyez un passage à l'appui de cette assertion dans l'*Allgemeine Zeitung*, 16 juillet 1839, p. 1531.

« A cette époque, dit aussi Poucqueville, parlant de ces Valaques, on les voit aux prises avec les empereurs grecs, incendiant et désolant les plus belles contrées de la Thrace et de la Macédoine. Parfois vaincus, et plus souvent vainqueurs, ils brillent par des traits de courage et de férocité. Unis aux Romains et aux Scythes, ils descendent comme des torrents dévastateurs des sommets du mont Hémus et du Rhodope. Sersès, Philippolis, Ternobe, Rodosto, éprouvent leurs fureurs, et l'Orient épouvanté tremble au seul bruit de leur nom. Ils fomentent toutes les révolutions pour y prendre part, et ils se mêlent aux convulsions sanglantes de l'État, afin de le démembrer et de s'en partager les lambeaux. Enfin, au mois de mars 1205, ils portent un coup fatal à ce fantôme d'empire que les Latins voulaient soutenir. »

(⁷) Gardicki ou Cardicki, sur le bord du golfe Volo; petite bourgade. « Sur la route d'Amyros à Zeitun, dit Poucqueville, à la distance de sept heures, sont situés Vrignia, Cardicki, Garrani et Kouphous

(⁸) Armyros, de même sur la côte du port Volo

A une journée de là, Bissina (¹), où il y a une centaine de Juifs qui ont à leur tête R. Schabta, R. Salomon et R. Jacob.

De là il y a deux journées par mer à Salouski (²), qui a été bâtie par le roi Séleucus, l'un des quatre princes grecs qui se sont élevés après Alexandre. C'est une très-grande ville dans laquelle il y a environ cinq cents Juifs, entre autres le grand rabbin R. Samuel et ses fils, disciples des sages. Celui-ci est gouverneur des Juifs et dépend immédiatement du roi (³); ensuite viennent R. Schabtai son gendre, R. Élie et R. Michel. Les Juifs captifs sont fort considérables dans cette ville, et ils y exercent diverses professions.

De Salouski il y a deux journées à Métressi (⁴), où il y a vingt Juifs, entre autres R. Ésaïe, R. Machir et R. Éliab.

A deux journées de là est Darma (⁵), où l'on compte cent quarante Juifs, qui ont à leur tête R. Michel et R. Joseph.

De là il y a une journée à Canistoli (⁶), où l'on trouve vingt Juifs.

De là il y a trois journées à Abiro (Abydos), située sur le bord de la mer.

Après cinq jours de marche entre les montagnes, on arrive enfin à la grande ville de Constantinople, qui est la capitale de toute la terre des Javanites appelés Grecs. Elle est le lieu de la résidence du roi Manuel (⁷), empereur, lequel a douze rois (⁸) sous son empire, qui ont chacun leur palais à Constantinople. Ils ont aussi des châteaux et des villes et des gouvernements dans tout le pays. Ils ont à leur tête le roi Agripus le Grand (⁹); le second d'entre eux est Méga-Dumestukitz (¹⁰), le troisième Dominot (¹¹), le quatrième Makdukus (¹²), le cinquième Iknomus-Mégli (¹³), et ainsi des autres, qui ont de semblables noms.

La ville de Constantinople a dix-huit milles de circuit, de telle sorte qu'il y en la moitié située sur la mer et l'autre moitié sur le continent (¹⁴). Elle est sur deux bras de mer, dont l'un vient de Russie et l'autre de l'Espagne. Les marchands y viennent de tous côtés, de Babylone, de Sinéar, de la Médie, de la Perse, de tout le royaume d'Égypte, de la terre de Chanaan, du royaume de Russie, de la Hongrie, de Phasianke (¹⁵), de Burie (¹⁶), de la Lombardie et de l'Espagne. La ville est fort peuplée, à cause de la

(¹) Les auteurs du moyen âge appellent cette ville Vissena, Vessena et Bezena. Elle n'existe plus.

(²) Salonicki, l'ancienne Thessalonique.

(³) Le roi Jean avait conféré à un Juif, nommé James, le titre de *presbyter* (ancien) de tous les Juifs d'Angleterre.

(⁴) Mitrizzi, ou plutôt Dimitritzi, qui était située près d'Amphipoles.

« De Salouski, Benjamin compte à Metressi deux journées, de là à Darma deux journées. A une telle distance de Saloniki, sur la plaine de l'ancienne Philippi, vous avez aujourd'hui Drama. Or Metressi, étant à moitié chemin, est situé au nord ou au midi du lac Takinos. Je pense donc que c'est Seres. C'est une jolie ville, dit Edrisi, bâtie sur une colline dont les environs sont très-agréables, les habitations nombreuses et les ressources abondantes. » (Lelewel.)

(⁵) Drama, suivant Nicephoras Gregoras, Dramine et Draimes, suivant Ville-Hardouin, était située dans une vallée, près de l'ancienne cité de Philippi.

(⁶) Christopoli (ville du Christ), ville qui était située sur les frontières de la Macédoine et de la Thrace, sur la côte européenne de la Propontide. On s'y embarquait ordinairement pour se rendre de Macédoine à Constantinople. On naviguait le long de la côte, on doublait la péninsule de Gallipoli, et l'on se dirigeait vers le port d'Abydos, sur l'Hellespont.

(⁷) Emmanuel Comnène, dont le règne commença en 1143, et qui mourut en 1180. On trouve dans le quarante-huitième chapitre de Gibbon *(Décadence et chute de l'empire romain)* de belles pages sur cet empereur et sur son avénement au trône.

(⁸) Douze ministres d'État. (Gibbon, chap. LIII.)

(⁹) « Asher traduit : « Le premier de ces dignitaires porte le titre de *præpositus magnus.* » C'était le gouverneur de la ville et le commandant des forces militaires qui la gardaient. (Voy. le *Glossaire* de Ducange.)

(¹⁰) *Domesticus*, le général en chef des armées.

(¹¹) *Dominus*, le grand chambellan.

(¹²) *Megas ducas*, le grand amiral.

(¹³) *Œconomos magnus.*

(¹⁴) Voy. la Vue à vol d'oiseau de Constantinople chrétienne, p. 67. Les détails dans lesquels Benjamin de Tudèle entre sur cette ville sont au nombre de ceux qui donnent le plus de prix à sa relation. Ils s'accordent avec les faits recueillis par Gibbon, Hammer et les principaux historiens de Constantinople et du Bas-Empire.

(¹⁵) « Pa'tzinakia, peuple scythe ou slave qui habite une partie de la Hongrie. » (Asher.) — « Les Patzinakh, Partzinakh, appelés par les Polonais Pietchinghi, sont, dit Lelewel, les Badjnaks d'Edrisi et Phasianke de Benjamin; la Bourie serait la Boulgarie, *Boulgria, Bougria, Boura*, établies toutes deux sur le Danube. »

(¹⁶) « *Budia*, probablement le pays des Bulgares. » (Asher.)

foule des marchands qui y abondent de tous côtés par mer et par terre, en sorte qu'il n'y a point de ville dans le monde qui puisse lui être comparée que Bagdad, cette grande ville qui appartient aux Ismaélites (¹).

C'est aussi à Constantinople qu'est le temple de Sainte-Sophie (²) et le pape des Grecs, ces derniers

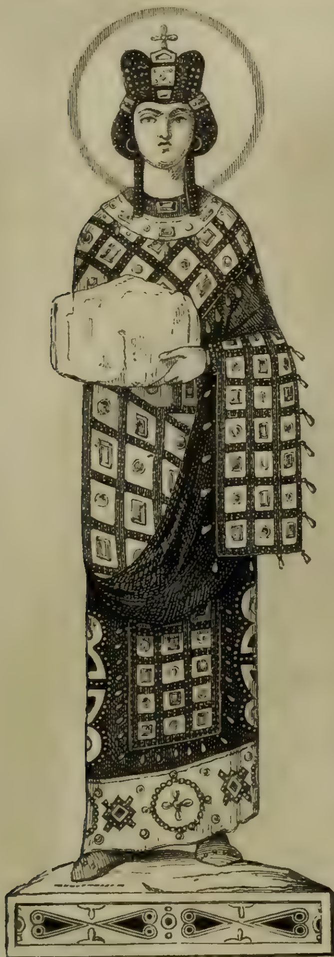


Trône d'un empereur de Constantinople. — D'après un manuscrit grec du neuvième siècle contenant les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze et conservé à la Bibliothèque impériale.

n'étant point soumis aux lois du pape de Rome. On compte autant d'autels que de jours en l'an dans le temple de Sainte-Sophie. On y apporte des richesses immenses des îles, châteaux et villes de tout le pays. Il n'y a aucun temple dans l'univers où l'on trouve tant de richesses que dans celui-là. Au milieu de ce temple, il y a des colonnes d'or et d'argent, et des chandeliers des mêmes métaux en si grand nombre qu'on ne peut les compter.

(¹) Mahométans.
(²) Voy. la belle description et l'histoire de ce temple dans l'ouvrage de Hammer : *Constantinople et le Bosphore.*

Il y a aussi un lieu où le roi se divertit, appelé Hippodrome, près de la muraille du palais ([1]). C'est là que tous les ans, le jour de la naissance de Jésus le Nazaréen, le roi donne un grand spectacle. On y représente par art magique, devant le roi et la reine, les figures de toutes les espèces d'hommes qu'il y a dans le monde; on y amène aussi des lions, des ours, des tigres et des ânes sauvages que l'on fait battre ensemble, comme aussi des oiseaux. On ne voit point de tel spectacle dans tout le monde ([2]).



Costume d'une Impératrice de Constantinople. — D'après un manuscrit grec des Œuvres de Grégoire de Nazianze.

Le roi Emmanuel a aussi bâti un grand palais, pour le trône ou le siége de son royaume, sur le bord de la mer, outre ceux qui ont été bâtis par ses ancêtres, et l'a appelé *Blachernes*, dont il a couvert les colonnes et leurs chapiteaux d'or et d'argent pur, et y a fait graver toutes les guerres que lui et ses ancêtres ont faites ([3]). C'est là aussi qu'il s'est fait un trône d'or ([4]) et de pierres précieuses, au-dessus duquel est pendue une couronne d'or par une chaîne aussi d'or, qui vient justement à sa mesure quand il est assis. Il y a à cette couronne des pierreries d'un si grand prix que personne ne peut les estimer. La nuit, on n'y a pas besoin de lumière, car chacun y voit assez à la faveur de l'éclat que jettent ces pierres précieuses. Il y a là encore plusieurs autres merveilles que personne ne pourrait raconter.

C'est là qu'on apporte tous les ans les tributs de toute la Grèce, dont les tours sont remplies d'habits de soie, de pourpre et d'or. On ne voit nulle part ailleurs dans le monde de tels édifices ni de si grandes richesses; on dit même que le tribut de la seule ville de Constantinople monte à vingt mille florins d'or par jour, tant de ce qui provient des impôts sur les boutiques, sur les hôtelleries et sur les places des marchés, que de ceux que payent les marchands, qui y abondent de tous côtés par mer et par terre. Les Grecs habitants du pays sont très-riches en or et en pierreries. Ils vont habillés de vêtements de soie garnis de franges d'or et d'ou-



Couronne d'Impératrice de Constantinople. Médaille arabe en bronze qui paraît représenter une Impératrice de Constantinople ([5]).

([1]) Aujourd'hui appelé *At-Meidan*, ou marché des chevaux.

([2]) Il est possible que Benjamin ait été le témoin des fêtes célébrées à Constantinople à l'occasion du mariage de l'empereur Manuel avec Marie, fille du prince d'Antioche, le jour de Noël de 1161.

([3]) On suppose ici quelque souvenir confus de la colonne d'Arcadius. (Voy. p. 172.)

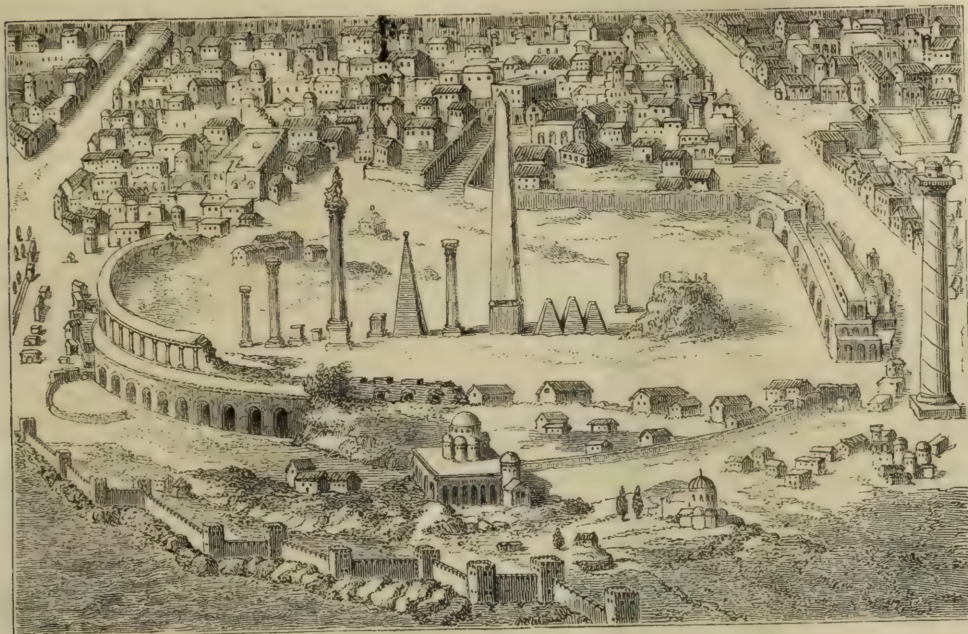
([4]) Sur ce trône, voy. Cinnamus, t. II, et Gibbon, ch. LIII.

« Sur une haute estrade couverte de tapis précieux, s'élevait un trône d'or enrichi de pierreries et couronné d'un dais où brillaient les plus belles perles de l'Orient. Le prince, assis sur le trône, était vêtu d'une pourpre éclatante, semée de haut en bas de perles et de pierreries de diverses couleurs, plus artistement arrangées que les fleurs dans le plus beau parterre; sur sa poitrine pendait, à des chaînes d'or, un rubis étincelant, d'une grosseur extraordinaire, et la splendeur de cette rayonnante parure était encore surpassée par l'éclat du diadème... Cette salle semblait être le palais du Soleil. » (Le Beau, 88, 38, d'après Cinnamus et Nicétas.)

([5]) Voy. Marsden, *Numismata orientalia illustrata. The oriental coins and modern of his collection described and historically illustrated;* London, 1823-1825; 1 vol. in-4°.

vrages de broderie; à les voir dans cet équipage, montés sur leurs chevaux, on dirait que ce sont autant d'enfants de rois.

Le pays est fort vaste, abondant en pain, en viande, en vin et en toutes sortes de denrées. Personne, dans toute la terre, ne les égale en richesse.



Cirque et Hippodrome de Constantinople ancienne. — D'après une gravure de l'*Imperium orientale* (¹).

Les Grecs sont aussi très-versés et savants dans leurs livres, mangeant et buvant chacun dans sa vigne et chacun sous son figuier.

Ils entretiennent des soldats à gages de toutes les nations, qu'ils appellent barbares, pour faire la guerre au roi des peuples de Togarma (²), appelés Turcs; car les Grecs eux-mêmes n'ont ni cœur ni courage pour la guerre : aussi sont-ils réputés comme des femmes qui n'ont aucune force pour combattre.

Il n'y a point de Juifs parmi eux dans la ville; on les a transportés au delà d'un bras de mer (³). Le bras de mer de Sainte-Sophie les environne d'un côté, et ils ne peuvent sortir pour négocier avec les habitants de la ville que par mer.

On compte à Constantinople deux mille Juifs rabbinites, et outre cela cinq cents caraïtes (⁴) de l'autre côté. Il y a une muraille pour les séparer des rabbinites, qui sont les disciples des sages. A la tête de ceux-ci sont le grand rabbin R. Abtalion, R. Obadias, R. Aaron Chouspo, R. Joseph Sarguino et R. Éliakim, le gouverneur de la synagogue.

Il y a parmi eux des ouvriers en soie, beaucoup de marchands et de gens extrêmement riches. Il

(¹) *Imperium orientale sive Antiquitates Constantinopolitanæ, opera et studio dom. Anselmi Banduri*; 2 vol. in-fol., 1711; Paris.

(²) « Le sultan de Thogarmini. » (Asher.)

(³) Au delà de la tour de Galata, et près de l'entrée du port. « La Juëvie, que l'on appelle le Stanor *(Stenum)*, dit Villehardouin, où il avoit mult bone ville et mult riche. »

(⁴) Les caraïtes, moins nombreux que les Juifs de l'autre secte, rejetaient les explications religieuses des rabbins. Cette secte existe encore. Le docteur Delitzsch a fait connaître ses doctrines; voy. *Aron Ben Elia's Ez Chajim*; Leipsick, 1840.

n'est pourtant permis à aucun Juif de monter à cheval, excepté au seul R. Salomon l'Égyptien, médecin du roi, par le crédit duquel les Juifs jouissent d'un grand soulagement dans leur captivité, qui d'ailleurs y est très-rude. Ils sont surtout fort haïs par les tanneurs qui préparent les peaux, car ils jettent leur eau sale devant les portes des Juifs pour les souiller. En général, les Grecs haïssent tous les Juifs, sans distinction des bons ou des méchants; ils aggravent leur joug sur eux. Quand ils rencontrent des Juifs dans les rues, ils les battent, les traitent cruellement et les tiennent sous une dure servitude. Cependant les Juifs sont riches, gens de bien, charitables, supportant patiemment leur exil. Le lieu où ils habitent s'appelle Péra.



La Colonne historiée; colonne en marbre élevée par Arcadius en l'honneur de son père Théodose le Grand, à Constantinople (5).

De Constantinople, il y a deux journées par mer à Rodoston (1), où il y a une assemblée d'environ quatre cents Juifs, dont les chefs sont R. Moïse, Abia et Jacob.

A deux journées de là est Gallipoli, où l'on compte environ deux cents Juifs, à la tête desquels sont R. Élie Caphid, R. Schabtai Zutra et R. Isaac Mégas; car en Grèce on appelle *mégas* tout ce qu'on veut honorer.

De là il y a deux journées à Cals (ou Kilia) (2), où il y a une cinquantaine de Juifs, dont les chefs sont R. Juda, R. Jacob et R. Schémaia.

De là il y a deux journées à Mitylène (3), où il y a des assemblées d'Israélites en dix endroits.

De là il y a trois journées à Chika (Chio), où il y a environ quatre cents Juifs, à la tête desquels sont R. Élie Teman et Schabtai. C'est là que sont les arbres d'où l'on recueille le mastic (4).

A deux journées de là est l'île de Samos, où il y a environ trois cents Juifs, qui ont à leur tête R. Schémaria, R. Obadia et R. Joël. Il y a dans toute cette île plusieurs assemblées d'Israélites.

(1) Rodosto, l'ancienne Bisanthe, appelée Rhadesta par Ptolémée, et Rodostoch par Villehardouin.

(2) *Cœla* de Ptolémée, *Celus* de Pline et de Pomponius Mela. *Kilia* est un port sur la côte orientale de la péninsule de Gallipoli.

(3) « L'une des îles de la mer. » (Asher.)

(4) Ce suc, qui découle du pistachier *(Pistacia Lentiscus)*, est encore un des principaux objets du commerce de Chio.

(5) Cette colonne a été figurée et décrite par Claude-François Ménétrier, du Cange, Banduri, etc.

De là il y a trois jours par mer à Rhodes, où il y a environ quatre cents Juifs, à la tête desquels sont R. Abba, R. Chananeel et R. Élie.

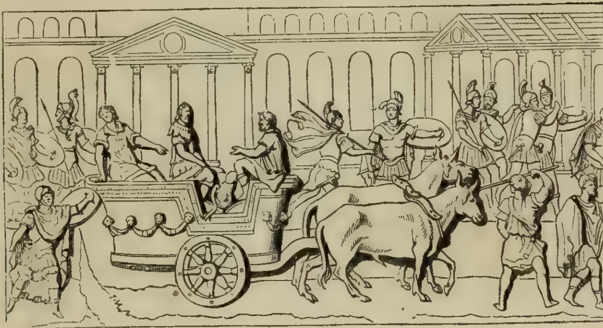
A quatre journées de là est Dophros (Chypre), où il y a une assemblée de Juifs rabbinites. Il y a



Bas-relief de la Colonne historiée. — Les Thermes d'Arcadius.

aussi là d'autres Juifs, hérétiques chypriens, qui sont épicuriens (¹). Les Israélites les excommunient partout : ils profanent le soir du sabbat et honorent le soir du premier jour.

De là il y a deux journées à Corcos (Corycus), aujourd'hui Korghos, le commencement du royaume d'Édom (²) appelé l'Arménie. C'est là que commence le royaume de Tourous (³), seigneur des mon-



Bas-relief de la Colonne historiée. — Char et Prisonniers scythes.

tagnes et roi d'Arménie, lequel règne jusqu'à la province de Dukim (Adiabene) et jusqu'au pays des Togarmites, qu'on appelle Turcs.

De là il y a trois jours à Malmistras (⁴) ou Tursis (Tersoos) (⁵), située sur le bord de la mer. Jusqu'ici s'étend le royaume des Javanites, qu'on appelle Grecs.

De là il y a deux jours à Antioche la Grande, située sur le fleuve Pir, torrent de Jabok, qui descend du mont Liban, de la terre de Hamath (Chamath). Cette grande ville a été bâtie par le roi Antiochus

(¹) Sur les anciennes sectes juives, consultez l'ouvrage de Zunz : *Gottesdienstliche Vortrage*, p. 395, 396.

(²) D'Aram.

(³) Toros ou Thoros. Ce prince avait été le favori de l'empereur Jean Porphyrogenitus. A l'avénement de Manuel Comnène, il prit la fuite, déguisé en marchand, guerroya longtemps, et finit par se réconcilier avec Manuel, qui lui donna le titre de *pansebastos*. Il mourut en 1167.

(⁴) L'ancienne Mopsuhestia, sur le Pyramus, aujourd'hui Messis, sur le Jeihan.

(⁵) Erreur. Malmistras était à environ quinze lieues de Tersous, ou Tarse.

Au-dessus de la ville, il y a une fort haute montagne, ceinte d'une muraille. Au sommet de la montagne est une fontaine, laquelle a sur elle un homme établi pour conduire l'eau de cette fontaine, par des canaux souterrains, dans les maisons des grands de la ville. L'autre côté de la ville est arrosé par la rivière. Cette ville, au reste, est très-forte et sous la domination des irrupteurs ([1]). La foi dominante



Bas-relief de la Colonne historiée. — Idoles scythes portées sur des chameaux.

y est celle des Poitevins, qui est celle du pape. Il y a là quelques Juifs ouvriers en verre, qui ont à leur tête R. Mardochée, R. Chajim et R. Ismaël.

A deux journées de là est Liga ([2]), ou Laodicée, fondée par Séleucus Nicator, où il y a environ deux cents Juifs, entre lesquels sont R. Chiia et R. Joseph.



Bas-relief de la Colonne historiée. — Prisonniers scythes ; Navires romains ; le *Labarum*.

De là il y a deux journées à Gébal, ou Bagdad (Ba'al-Gad), sous le mont Liban.

Près de Gébal est le peuple qu'on appelle Alhashishin ([3]). Ces gens ne sont pas de la religion des

([1]) « Sous la domination du prince Boémond Poitevin, surnommé *le Baube*. Elle contient environ dix Juifs qui fabriquent le verre : les principaux d'entre eux sont R. Mordekhai, R. Maüm et R. Jishma'el. » (Asher.) — « On donne, dit Thaumas de la Thaumassière, le nom de Poitiers à Poitevin, comte de Valentinois, descendant de Guillaume de Poitiers. » — On lit dans l'*Art de vérifier les dates* : « Boémond III, prince d'Antioche, surnommé *le Bambe* ou l'Enfant par les uns, *le Baube* ou le Bègue par les autres, succéda, l'an 1163, à sa mère dans la principauté d'Antioche. L'an 1200 fut le terme de ses jours. »

([2]) Lega ou Latachia.

([3]) On sait que sous ce nom d'*Assassins*, ou plus correctement *Hashishin*, il faut entendre les partisans d'une secte mahométane qui apparut en Perse, au onzième siècle, et se rendit fameuse par son ardeur guerrière, sa discipline et son fanatisme. Hassain ou Hassan-Ben-Sabah, leur chef, avait composé un catéchisme à leur usage. Le nom d'*Assassins* est dérivé, soit de la plante *hashish*, qui sert à composer une liqueur enivrante dont les sectaires faisaient usage, soit plus probablement du nom même du fondateur de la secte, *Hassain*. (Voy. sur ce sujet les notes du docteur Gesenius, dans sa traduction des *Voyages en Syrie* de Burckhardt, et, plus loin, un paragraphe spécial de la bibliographie qui termine cette relation.)

Ismaélites, mais de celle d'un certain Cambat (Kharmath) ([1]), qu'ils tiennent pour un prophète. Ils obéissent à tout ce qu'il dit, soit pour la vie, soit pour la mort. Ils l'appellent Scheich-al-Hassissin (Sheikh-al-Hashishing). C'est un vieillard établi sur eux, par l'ordre duquel ces montagnards vont et viennent. Le lieu de sa résidence est la ville de Karmos, qui était autrefois dans le pays de Sihon ([2]). Ils sont très-religieux observateurs de leur foi entre eux par l'ordre de leur vieillard. Ils se rendent formidables partout, parce qu'ils assassinent les rois avec une espèce de scie ([3]). On peut marcher huit journées sur leurs terres. Ils sont en guerre avec ces Édomites qu'on appelle Francs, et avec le sultan de Tripoli, ou Taraboulous de Scham ([4]).

Il n'y a pas longtemps qu'il y a eu à Tripoli un tremblement de terre où plusieurs gentils et Juifs ont été ensevelis sous les ruines des maisons qui tombaient sur eux. Ce tremblement de terre s'est aussi fait sentir en même temps dans tout le pays d'Israël, où il a péri plus de vingt mille personnes. A une journée de là, il y a une autre Gébal ([5]), qui est sur les frontières du pays des enfants de Hammon (Ammon), où il y a environ cent cinquante Juifs. Elle est sous la domination de sept Hégénotes (Génois), dont le sultan (chef) s'appelle Giliano-Enviremo (Julianus Embriaco) ([6]). C'est là qu'on trouve la place où était autrefois le temple des enfants de Hammon. C'est aussi là qu'était leur abomination, c'est-à-dire leur idole, assise sur un trône fait de pierre, mais couvert d'or. Il y avait aussi deux femmes assises, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, et un autel vis-à-vis, où l'on offrait le parfum et où l'on sacrifiait en leur présence du temps des Ammonites. Il y a là environ deux cents Juifs, à la tête desquels sont R. Meir, R. Jacob et R. Sinha. Elle est sur le bord de la mer du pays d'Israël.

De là il y a deux journées à Biroth, qui est Beerouth, où il y a une cinquantaine de Juifs, qui ont à leur tête R. Salomon, R. Obadia et R. Jacob ([7]).

De là il y a une journée à Tsaïd, ou Sidon la grande ville, où il y a une vingtaine de Juifs.

A dix milles de là est une nation qui fait la guerre aux Sidoniens. On appelle ces gens-là Dogziens ([8]); on les nomme aussi Paganous, ou villageois, ou bien Paganous, ou païens. C'est un peuple sans religion qui habite sur de hautes montagnes et dans les cavernes des rochers. Ils n'ont ni roi ni prince qui domine sur eux. Ils vivent libres entre leurs montagnes et leurs rochers, qui s'étendent jusqu'à la montagne de Hermon, le chemin de trois jours. Ils sont plongés dans le vice, et se marient avec leurs propres filles. Ils ont une certaine fête dans l'année, en laquelle hommes et femmes s'assemblent pour boire, et alors ils changent de femmes les uns avec les autres. Ils disent, lorsque l'âme sort du corps : « Si c'est l'âme d'un homme de bien, elle entre dans le corps de quelque petit enfant qui naît au même moment qu'elle sort de son corps précédent; mais si c'est l'âme d'un méchant homme, elle entre, selon eux, dans le corps d'un chien ou de quelque autre animal. » Telle est la folle erreur de ces gens-là. Il n'y a point de Juifs parmi eux, sinon qu'il va quelquefois chez eux des teinturiers ou des ouvriers juifs qui y demeurent quelque temps pour y travailler ou négocier; après quoi ils s'en retournent en leur maison. Ces peuples aiment les Juifs. Au reste, ils grimpent les montagnes et les collines avec une vitesse extraordinaire, et personne n'ose les aller attaquer.

A une journée de là est Tyr la nouvelle, ville extrêmement belle, avec un port très-commode au milieu d'elle, où abordent les vaisseaux entre deux tours. Les péagers jettent, la nuit, entre ces deux tours des chaînes de fer; en sorte que personne n'y peut venir, soit sur un vaisseau, soit autrement, pour voler quelque chose des vaisseaux qui y sont. Il n'y a point de port sur toute la terre si sûr et si commode. Il y a dans cette belle ville environ quatre cents Juifs, entre lesquels il y en a de très-savants dans le Talmud. A leur tête sont R. Éphraïm l'Égyptien, juge; R. Meir, de Carcassonne, et R. Abra-

([1]) Fondateur de la secte des Carmathiens, que notre voyageur confond avec celle des Assassins.

([2]) « Dans la cité de Kadmus, le Kedemoth de l'Écriture, sur la terre de Sichon. » (Asher.)

([3]) *Avec une espèce de scie* ne se trouve point dans la traduction d'Asher; il y a seulement dans le texte qu'*ils tuent même les rois si leur chef* (Chamath) *l'ordonne*.

([4]) Tarablous-el-Sham.

([5]) Djebail, Byblos des Grecs.

([6]) Guillaume Embriaco prit Byblos en 1109, et en devint le suzerain, soumis comme tributaire à Gênes, sa patrie.

([7]) Voy., sur l'état de cette ville dans le commencement du quinzième siècle, le vol. XXI de l'*Archæologia*, p. 342.

([8]) M. Asher traduit par le mot *Druses*.

M. Rapaport lit : *Nosariens* ou *Nosairi* (sectaires schiites) qui, selon le docteur Gesenius, sont cités plusieurs fois

ham, chef de la synagogue. Les Juifs ont aussi des vaisseaux à eux sur mer. Là sont aussi les ouvriers qui font ce beau verre de Tyr si renommé par toute la terre. C'est aussi à Tyr que l'on trouve la meilleure pourpre (1).

Si l'on monte sur les murailles de la nouvelle Tyr (2), on découvre de là Tyr la couronnée, couverte de la mer, qui n'est éloignée de la nouvelle que d'un jet de pierre. Si l'on y va avec un vaisseau, on voit au fond de la mer les tours, les palais, les places et les rues de cette ancienne ville. Au reste, la nouvelle Tyr est une ville fort marchande où l'on aborde de toutes parts.

De Tyr il y a une journée à Akdi, ou Acco (3), autrefois les limites de la tribu d'Aser et le commencement de la terre d'Israël. Elle est située sur le bord de la grande mer. Elle a un grand port, où abordent tous ceux qui ont fait vœu d'aller à Jérusalem et qui y vont par mer. Il passe devant la ville une rivière appelée le torrent de Kadoumin (4). Il y a là environ deux cents Juifs, à la tête desquels sont R. Tzadok, Japhet et Jonas, d'heureuse mémoire.

De là il y a trois parasanges à Niphesch, qui est Gad-Hachepha (5), sur le bord de la mer. A un des côtés de la ville est la montagne de Carmel, au sommet et au pied de laquelle sont plusieurs tombeaux des Israélites.

Dans la montagne même est la caverne ou la grotte d'Élie, d'heureuse mémoire, où deux Iduméens ont bâti une église ou chapelle qu'ils appellent Saint-Élie. Au sommet de cette montagne, on reconnaît encore les vestiges de l'autel qu'Élie, d'heureuse mémoire, démolit et rebâtit au temps d'Achab. L'endroit de cet autel est rond et s'étend environ l'espace de quatre coudées (6). Au pied de la montagne, à côté, coule le torrent de Céson (7).

A quatre parasanges de là est Capernaüm, c'est-à-dire bourg ou village de consolation. Il semble au premier coup d'œil que cette ville est sur le Carmel (8).

De Capernaüm il y a six parasanges à Gad des Philistins, ou Césarée. Il y a dans cette ville dix Juifs et deux cents Cuthéens, ou Juifs de Schomron, c'est-à-dire de Samarie, appelés vulgairement Samaritains. Césarée est une très-belle et bonne ville, sur le bord de la mer, bâtie par le roi-empereur César, qui l'a appelée Césarée de son nom (9).

A une demi-journée de là est Kakko (10) ou Kéhila. On n'y trouve aucun Juif.

De là il y a une demi-journée à Sargorg (11), ou Luz. Il n'y a qu'un seul Juif, teinturier, dans cette ville.

A une journée de cette ville est Sébaste, ou Samarie. On y reconnaît encore les vestiges du palais d'Achab, roi d'Israël. Samarie est une ville très-forte, située sur une montagne et arrosée de fontaines. Le terroir est entrecoupé de ruisseaux et abonde en jardins, en vergers, en vignobles et en oliviers; mais on n'y trouve point de Juifs.

De Samarie il y a deux parasanges à Naplouse, ou Sichem, sur la montagne d'Éphraïm. Il n'y a point ici de Juifs. La ville est située entre les montagnes de Garizim et d'Ébal, dans une vallée. On y

comme apostats dans le catéchisme des Druses. Ils auraient été appelés originairement *Karmats* ou *Carmats*, et leur fondateur, qui leur aurait donné le nom de sa patrie, serait né à *Nasrana* ou *Nasraya*, près de Kufa.

(1) La pêche du *murex*, coquillage qui donne la pourpre, se fait, près de Tyr, surtout dans le mois d'avril et de mai.

(2) Voy. un plan de Tyr l'ancienne dans notre premier volume, voyages d'HÉRODOTE.

(3) Acre. On peut lire dans Rosenmüller et dans Clarke une histoire détaillée de cette ville.

(4) Ou le Nahr-el-Mukattua, qui coule à l'est de la baie d'Acre, ou le Naaman (Belus), dont les sables ont longtemps servi à la fabrication du verre.

(5) Khaifa, petit village, ou l'ancienne Ephah.

(6) Voy. la relation d'Irby et Mangles, qui visitèrent l'autel et l'église gothique construite auprès.

(7) La rivière Mukattua, qui traverse la plaine d'Esdralon, et se jette dans la mer près de Khaifa.

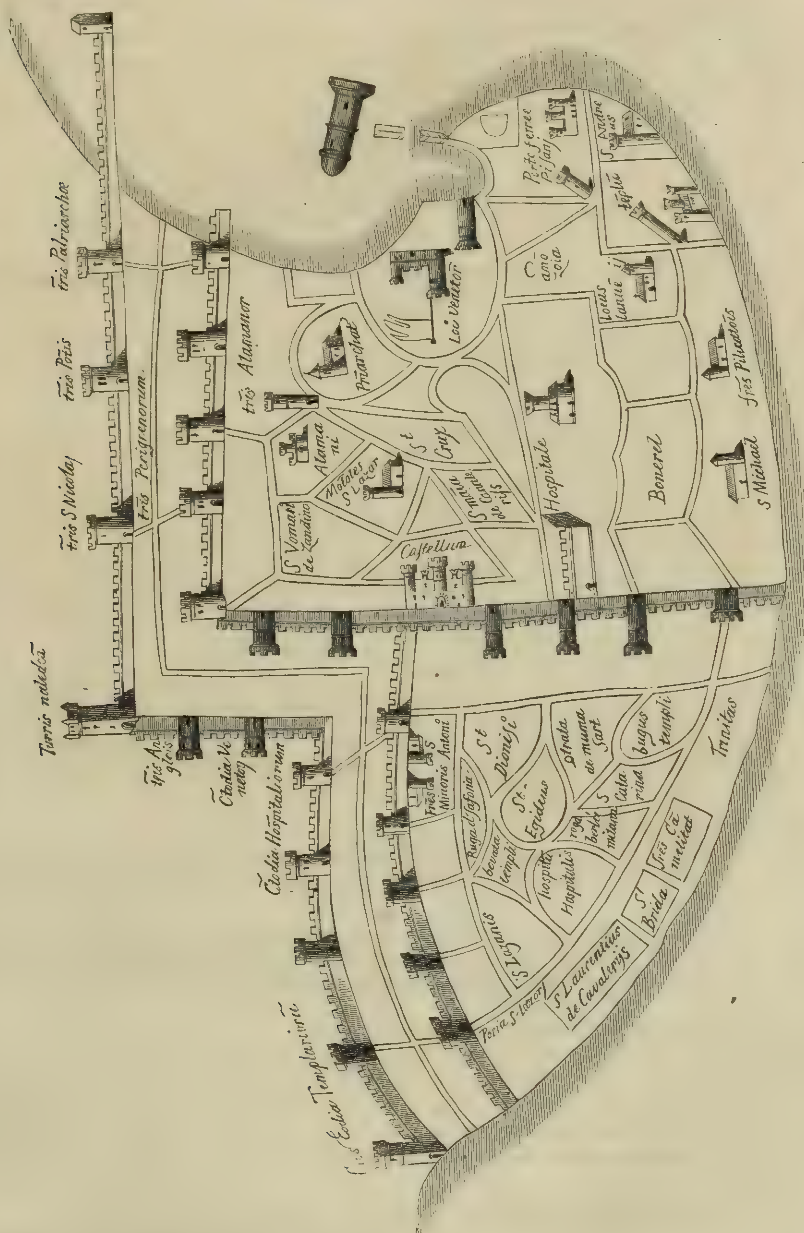
(8) Erreur manifeste du voyageur ou des copistes.

(9) Non par Auguste, mais par Hérode, en l'honneur d'Auguste.

(10) Aujourd'hui Kakon. (Voy. la place de cette ville sur l'excellente carte de la Palestine par Ritter.)

(11) « De ce point (Kakon), dit Lelewel, il n'y a qu'une autre demi-journée à Samaria. Cependant le texte nomme à une demi-journée Sargorg-Louz, éloigné d'une journée entière de Samaria (VIII, p. 76, 77). Je présume que sur ce point le texte est corrompu. Une journée, Sargorg-Louz et deux teinturiers ne sont pas à leur place. Cette présomption grandit et se confirme lorsqu'on confronte ce passage avec la corruption de l'autre, où Segores-Loud avec une journée et demie et d'autres circonstances aggravantes (X, p. 155) reparaissent bien misérablement. » — Asher traduit « Saint-Georges. »

compte environ cent Cuthéens, qui ne gardent que la loi de Moïse, et qu'on appelle Samaritains. Ils ont des sacrificateurs de la postérité d'Aaron le sacrificateur, qu'ils appellent Aaronites. Les Samaritains ne donnent point leurs filles aux sacrificateurs, ceux-ci ne prenant pour femmes que des filles de race sacerdotale, pour ne pas se confondre avec le peuple. Cependant ces sacrificateurs de leur loi sa-



Plan de la ville d'Acre au quatorzième siècle. — D'après un dessin de Marino Sanuto publié dans le volume XXI de l'*Archæologia*.

crifient et offrent des holocaustes, dans l'assemblée qu'ils ont sur le mont Garizim, comme il est écrit dans le livre de la loi (*Deut.*, XI, 20) : « Tu donneras la bénédiction sur la montagne de Garizim. » C'est pourquoi ils disent que c'est la maison du sanctuaire. Ils offrent des holocaustes le jour de Pâques et les autres jours de fête sur un autel bâti sur le mont Garizim, de ces pierres dont les Israélites ont

dressé un monument lorsqu'ils passèrent le Jourdain. Ils se disent de la tribu d'Éphraïm. Ils ont parmi eux le sépulcre du sage Joseph, fils de Jacob, notre père, selon ce qui est dit *(Jos.*, XXIV, 32) : « On ensevelit à Sichem les os de Joseph, que les Israélites avaient apportés d'Égypte (¹). »

Les Samaritains n'ont pas ces trois lettres *hé, cheth* et *ajin*. Ils n'ont point de *hé* dans le nom d'Abraham, notre père; c'est pourquoi ils n'ont point de gloire. Ils manquent du *cheth* dans le nom d'Ischak, notre père; c'est pourquoi ils n'ont point de piété. Enfin ils n'ont point de *ajin* dans le nom de Jacob, notre père, et, par conséquent, ils manquent aussi d'humilité. Au lieu de ces trois lettres, ils mettent un *aleph*, par où ils font connaître qu'ils ne sont pas de la postérité d'Israël : ils ont la loi de Moïse, excepté ces trois lettres (²). Ils se gardent soigneusement de la souillure des morts, des os des tués par accident, et des sépulcres. Lorsqu'ils vont à leur synagogue, ils dépouillent leurs habits ordinaires, et, après s'être lavé le corps avec de l'eau, ils en prennent d'autres. C'est ainsi qu'ils en usent toujours. Au reste, il y a des fontaines et des vergers sur le mont Garizim; mais celui d'Ébal est sec comme les pierres et les rochers. La ville de Sichem (Naplouse) est dans une plaine entre deux montagnes.

A quatre parasanges de là est la montagne de Gilboa (³), que les Édomites appellent *monte Gilboë*, qui est terroir fort aride.

De là il y a cinq parasanges à la vallée d'Ajalon, appelée par les Iduméens *val de Luna*.

De cette vallée est éloignée à une parasange la montagne de Moria-Grandariel (⁴), qui est la grande ville de Gabaon, où il n'y a point de Juifs.

De Gabaon, il y a trois parasanges à Jérusalem. C'est une petite ville munie de trois murailles et fort peuplée de Jacobites, de Syriens, de Grecs, de Géorgiens et de Francs de toute langue et nation. Il y a une maison où l'on fait de la teinture, que les Juifs possèdent, ayant eux seuls le droit de faire de la teinture, moyennant une certaine somme qu'ils payent tous les ans au roi. On compte dans cette ville environ deux cents Juifs (⁵), qui demeurent sous la tour de David, dans un coin de la ville. Pour ce qui est de la muraille de la tour de David, il ne reste environ que dix coudées de haut sur les fondements de cet ancien édifice bâti par nos pères. Tout ce qui est au-dessus est l'ouvrage des Ismaélites. Il n'y a point d'édifice dans toute la ville plus fort que cette tour.

Il y a encore à Jérusalem deux hôpitaux d'où sortent quatre cents chevaliers, et où l'on reçoit tous les malades qui y viennent, auxquels on fournit tout ce qui leur est nécessaire soit pour la vie, soit pour la mort. On appelle le second hôpital de Salomon. Ç'a été le palais qu'a bâti le roi Salomon autrefois. Dans celui-ci demeurent et en sortent quatre cents chevaliers toujours prêts pour la guerre, outre les

(¹) Cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours.

(²) M. Rapaport fait observer que ces remarques sur la vicieuse prononciation des Samaritains sont confirmées par les voyageurs et les critiques modernes. On les trouve aussi textuellement dans un extrait de Makrisi publié par Sylvestre de Sacy *(Chrestomathie arabe)*.

(³) « A quatre parasanges de Sichem il se trouve au *monte Gilboë*. Benjamin se conforme trop souvent à une étrange version de la Bible pour qu'il soit nécessaire de remarquer qu'il ne s'agit pas ici de la montagne véritable de Gilboa (éloignée de huit parasanges de Sichem), mais de quelques hauteurs arides du mont Éfraïm, au delà de Libna, qualifiée quelquefois de Gibba. » (Lelewel.)

Il se pourrait toutefois qu'il y eût plutôt erreur dans la mesure itinéraire.

Sur la montagne de Gilboë était le tombeau de Goliath. Il avait l'apparence des monuments druidiques que l'on appelle *galgals;* c'était un amas de pierres. « On ne saurait trouver à vingt milles à la ronde, dit le compagnon de saint Antonin, une seule pierre transportable, car il est d'usage que quiconque passe par cet endroit doit porter avec lui trois pierres et les jeter sur ce tombeau; et ainsi avons-nous fait nous-mêmes. »

De même, en Grèce, les passants jetaient des pierres sur les *galgals* consacrés à Mercure. (Voy. t. Ier, *Voyageurs anciens*, note de la page 214.)

Darius avait fait élever un amas de pierres sur les bords de l'Artisque. (Hérod., liv. IV, ch. 92.)

On prétendait qu'il ne pleuvait jamais sur le mont Gilboë, mais cette assertion a été démentie. « Il n'est pas vrai, dit le dominicain Brocard, qu'il ne tombe ni rosée ni pluie sur la montagne de Gilboë (où David prononça l'imprécation après la mort de Jonathas), car j'y étais le jour de la Saint-Martin, l'an du Seigneur 1283, quand il y tomba une telle pluie que je fus mouillé jusqu'à la chair. »

(⁴) Gran-David, suivant Asher, qui émet l'hypothèse qu'au temps de Benjamin cette ville pouvait être connue sous le nom de *Gib-Daoud*.

(⁵) Petachia, qui visita Jérusalem vers 1175, ne trouva qu'un seul Juif dans cette ville.

chevaliers qui viennent du pays des Francs et des Édomites, qui ont fait des vœux, et qui y restent quelques années, jusqu'à ce que leur vœu soit accompli.



Plan de Jérusalem. — D'après un manuscrit du douzième siècle conservé à la Bibliothèque de Bruxelles. — Atlas Lelewel.

Là est aussi ce grand temple qu'on appelle *Sepolcro*, qui est le tombeau de CET HOMME (¹).

Il y a à Jérusalem quatre portes : la porte d'Abraham, la porte de David, la porte de Sion et la porte

(¹) C'est ainsi que Jésus-Christ est appelé dans le Talmud.

de Josaphat, vis-à-vis de la maison du Sanctuaire, qui était là autrefois (1). C'est là qu'est le temple Domino (2), qui a été autrefois un lieu sacré sur lequel Omar, fils d'Alcata (3), avait bâti une grande et parfaitement belle voûte, où les gentils n'osent point mettre d'images, ni aucune ressemblance, mais y viennent seulement pour y faire leurs prières.

A l'opposite de cet endroit, à l'occident, est une muraille qui est un reste de celle du temple, et même du Saint des Saints; on l'appelle la porte de Miséricorde. Tous les Juifs vont prier devant cette muraille, à l'endroit où était le parvis (4).

Il y a encore à Jérusalem, dans cette maison qui a été autrefois à Salomon, les écuries que ce roi a fait bâtir: c'est un bâtiment très-solide, tout de grandes pierres; on ne voit nulle part ailleurs un bâtiment semblable.

On y voit encore aujourd'hui le canal où l'on égorgeait autrefois les victimes. Tous les Juifs y écrivent leurs noms sur la muraille.

En sortant de la porte de Josaphat, on trouve le désert des peuples, où est la statue appelée Jad-Absçalom (5), le sépulcre du roi Ozias, et la grande fontaine des eaux de Siloé, auprès du torrent de Kédron. Sur la fontaine est un grand édifice bâti du temps de nos pères; on n'y trouve que fort peu d'eau, la plupart des habitants de Jérusalem ne buvant que de l'eau de pluie, qu'ils reçoivent dans les citernes qu'ils ont dans leurs maisons.

De la vallée de Josaphat on va à la montagne des Oliviers, qui n'est séparée de la ville que par cette vallée.

De cette montagne on découvre la mer de Sodome, qui n'est éloignée que de deux parasanges de la statue de sel en laquelle fut changée la femme de Loth. Quoique les troupeaux qui passent lèchent continuellement cette statue, elle recroît néanmoins toujours et devient comme elle était auparavant; on voit aussi de là toute la plaine et le torrent de Sittim, jusqu'au mont Nébo.

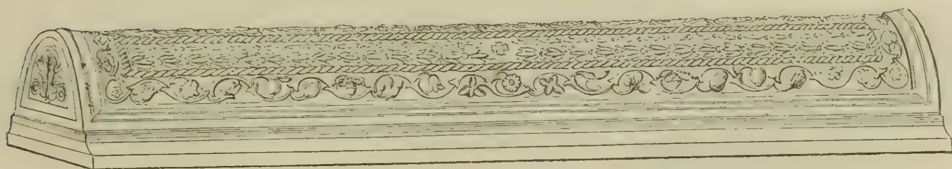
Devant Jérusalem est la montagne de Sion, sur laquelle il n'y a point d'autres édifices qu'un temple des nazaréens ou chrétiens. Il y a encore devant Jérusalem trois espèces de cimetières des Israélites, où ils ensevelissaient autrefois leurs morts, entre lesquels il y a un tombeau qui a sa date gravée. Mais les Iduméens les démolissent et en tirent les pierres pour bâtir leurs maisons.

Tout autour de Jérusalem il y a de grandes montagnes. Sur le mont de Sion sont les sépulcres de la maison de David et des rois qui ont régné après lui (6). Mais personne ne connaît cet endroit; car il y a environ quinze ans qu'une muraille du temple qui est sur le mont de Sion étant tombée, le patriarche ordonna au prêtre de rebâtir cette église, et lui dit de prendre des pierres de l'ancien mur de Sion pour cet effet, ce que ce prêtre se mit aussitôt en devoir de faire. Il laissa une vingtaine d'ouvriers qui arrachaient les pierres des fondements de la muraille de Sion. Parmi ces ouvriers, il y en avait deux, entre autres, très-bons et très-fidèles amis. Un jour un de ces deux ayant régalé son camarade, et tous deux étant retournés un peu tard à leur ouvrage, celui qui les commandait leur dit: « Pourquoi venez-vous si tard? » A quoi ils répondirent: « Qu'est-ce que cela te fait? nous travaillerons pendant que nos camarades iront manger. » En tirant donc de ces pierres, ils en tirèrent entre autres une sous laquelle ils trouvèrent l'entrée d'une caverne ou grotte. Là-dessus ils se dirent l'un à l'autre: « Allons voir si nous trouverons quelque trésor. » Ils entrèrent donc dans la caverne jusqu'à ce qu'ils parvinrent à un grand palais, bâti sur des colonnes de marbre, tout couvert d'or et d'argent. D'abord s'offrit à leur vue une table et un sceptre d'or, avec une couronne d'or. C'était le tombeau de David, roi d'Israël; à la gauche était celui de Salomon; et de même ceux de tous les autres rois de Juda qui y ont été ensevelis. Il y avait aussi des coffres fermés, et personne ne sait ce qu'ils contiennent. Ces deux hommes voulurent entrer dans le palais; mais voici qu'un vent impétueux, qui venait de l'entrée de la caverne, les terrassa de telle sorte qu'ils tombèrent à terre comme morts, et demeurèrent là jusqu'au soir. Alors s'éleva un

(1) Voy., sur les portes de Jérusalem, la relation d'ARCULPHE, p. 33
(2) *Templo Domino.*
(3) Fils d'Al-Khataab.
(4) Voy. la relation d'ARCULPHE, p. 36.
(5) Voy. la même relation, p. 43.
(6) Voy. sur ce sujet la note 2 de la p. 45 et la note 1 de la p. 47

autre vent, et comme une voix d'homme qui leur cria : « Levez-vous, sortez d'ici ! » Ces ouvriers, tout effrayés, se hâtèrent de sortir, et vinrent raconter le tout au patriarche. Celui-ci fit venir de Constanti-

Vue de la prétendue statue de sel (femme de Loth), au milieu des collines de la mer Morte. — D'après Lynch.



Sarcophage d'un roi de Juda, à Jérusalem. — D'après le monument donné par M. de Saulcy au Musée du Louvre.

nople R. Abraham Chasid, ou le Pieux, un de ceux qui pleurent Jérusalem [1], et lui raconta tout ce qui était arrivé à ces deux hommes. R. Abraham répondit : « Ce sont les tombeaux des rois de la maison de

[1] Un de ceux que l'on appelait les *pleureurs de Jérusalem*.

David et des rois de la maison de Juda. » Le lendemain, on renvoya s'informer vers ces deux hommes, qu'on trouva l'un et l'autre gisant dans leurs lits et disant : « Nous n'avons garde de retourner en ce lieu, car l'Éternel ne veut pas que personne voie ces choses. » Alors le patriarche fit boucher l'entrée de la caverne, pour cacher cet endroit aux hommes jusqu'à ce jour. R. Abraham le Pieux m'a conté lui-même toute cette histoire.

De Jérusalem il y a deux parasanges à Bethléem, ou la maison de pain de Juda (1).

A un demi-mille de cette ville est le monument du sépulcre de Rachel, dans un chemin fourchu. Ce monument est composé de onze pierres, selon le nombre des enfans de Jacob. Au-dessous il y a une voûte soutenue par quatre colonnes. Tous les Juifs qui passent par là écrivent leurs noms sur les pierres de ce monument (2).

A Bethléem, il y a douze teinturiers juifs. Le pays est arrosé de plusieurs torrents, puits et fontaines.

De Bethléem à Hébron il y a six parasanges. Cette ville, située autrefois sur une montagne, est maintenant déserte et ruinée. La ville d'aujourd'hui est dans la vallée. Dans la plaine de Macpéla il y a un grand temple appelé Saint-Abraham, qui du temps des Ismaélites était une synagogue des Juifs (3). Les gentils, c'est-à-dire les chrétiens, y ont bâti six tombeaux sous les noms d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Léa ; ils disent aux voyageurs que ce sont les sépultures de ces patriarches, et en tirent de l'argent; mais s'il vient un Juif qui donne de l'argent au portier de la caverne, on lui ouvre une porte de fer faite du temps de nos pères; alors, descendant avec des flambeaux à la main, ils ne trouvent rien dans la première ni la seconde caverne ; mais, venant à la troisième, ils y trouvent les six tombeaux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Léa, vis-à-vis les uns des autres. Chacun a son inscription propre. Sur le tombeau d'Abraham est cette inscription : « Ceci est le tombeau d'Abraham, notre père, qui repose en paix. » Et de même sur le tombeau d'Isaac et sur les autres. Il y a une lampe allumée, dans la caverne, qui brûle jour et nuit sur les tombeaux. On y voit aussi des tonneaux pleins des os des Israélites, qui apportaient là chacun des morts et les os de leurs ancêtres, qui sont encore là jusqu'à ce jour.

Au bout du champ de Macpéla (4) est la maison d'Abraham, notre père, et devant la maison il y a une fontaine. Il n'est pas permis de bâtir là d'autre maison, par respect pour Abraham.

D'Hébron à Beith-Gabren (5), ou Marescha, il y a cinq parasanges; il n'y a là que trois Juifs.

A cinq parasanges de là est Toron-Dolos-Gabra-Larisch (6), ou Sunem ; on y trouve trois cents Juifs.

De là il y a trois parasanges à San-Samuel de Scilo (7), éloignée de Jérusalem de deux parasanges. Lorsque les Édomites (chrétiens) prirent Rimla (qui est Rama) sur les Ismaélites, ils trouvèrent près de la synagogue des Juifs le tombeau de Samuel de Rama ; alors ils en tirèrent le corps, le transportèrent à Scilo, et bâtirent dessus un grand temple qui subsiste encore sous le nom de San-Samuel de Scilo.

A trois parasanges de Scilo on trouve le mont Morija, ou Resipuah (8), qui est Gibéath de Saül, ou Gibéa de Benjamin, où il n'y a point de Juifs.

(1) Voy. la note 2 de la p. 50.

(2) Voy., sur ce tombeau, p. 53

(3) Voy. la note 1 de la p. 55.

(4) Makhphéla.

(5) Beith-Jaberim ou Beith-Jibrin est la Bethogabris des écrivains grecs et romains. D'après Edward Robinson, ce serait la célèbre Éleutropolis, que mentionnent souvent Eusèbe et saint Jérôme.

(6) *Toron de los Caballeros*, un des forts construits pendant que les chrétiens occupèrent la Palestine.

(7) Il y a en effet, à peu de distance de Jérusalem, à deux heures au sud-est de Gib, sur une éminence, une mosquée appelée Nebi-Semwill qui est supposée contenir le sépulcre de Samuel; c'est une ancienne église chrétienne. Edw. Robinson pense que ce doit être l'emplacement de l'ancienne Mizpeh.

Benjamin de Tudèle ne pouvait pas avoir visité tous ces lieux dans l'ordre où il les cite. Ce n'est évidemment pas un itinéraire qu'il a voulu tracer.

(8) Asher traduit *Pesipua*. Ce nom ne paraît avoir aucun rapport avec le mont Moriah, qui du reste est lui-même fort étranger à Gébéa-Shaoul ou Giba-Benjamin, situé à trente stades de Jérusalem.

De là il y a trois parasanges à Beth-Nobi (Beith-Nubi), ou Nob, ville des sacrificateurs; au milieu du chemin sont les deux rochers de Jonathan (1), dont l'un s'appelle Botzetz et l'autre Séna. Il n'y a là que deux Juifs, teinturiers.

De là il y a trois parasanges à Ramas, qui est l'ancienne Rama (2). On y voit encore des murailles bâties du temps de nos pères, car c'est ainsi que nous l'avons trouvé écrit sur les pierres. Il n'y a là que deux ou trois Juifs. C'était autrefois une très-grande ville. On y voit encore un cimetière des Israélites qui a trois milles de circuit (3).

A cinq parasanges de là est Gapha, ou Japho (Jaffa), sur le bord de la mer, où il n'y a qu'un seul Juif, teinturier.

De là à Eblin ou Jasné (4) il y a trois parasanges. On y voit encore le lieu de l'école (5), mais il n'y a plus de Juifs. Jusqu'ici s'étendent les limites d'Éphraïm (6).

De Jasné il y a deux parasanges à Palmis, ou Asdod (7) des Philistins. Cette ville est ruinée, et il n'y a point de Juifs.

De là il y a deux parasanges à Askelona ou Ascalon la Nouvelle, bâtie par Esdras le sacrificateur, d'heureuse mémoire, sur le bord de la mer. On l'appelait au commencement Bénibra. Elle est éloignée de quatre parasanges de l'ancienne Ascalon, qui est déserte. C'est une grande et belle ville qui, étant située à l'extrémité des frontières de l'Égypte, est très-fréquentée pour le commerce. On y compte environ deux cents Juifs rabbanites, qui ont à leur tête R. Tzemach, R. Aaron et R. Salomon. Il y a aussi une quarantaine de Karréens et environ trois cents Cuthéens ou Samaritains. Au milieu de la ville il y a un puits qu'on appelle Bir-Abraham-al-Calil, qui a été creusé du temps des Philistins (8).

D'Ascalon (9) on va à Segoures ou Lud, et, en une journée et demie, on arrive à Zarzin (Serain) ou Izréel, où il y a une grande fontaine (10) et un seul Juif, teinturier.

A trois parasanges de Zarzin est Schiphouria (11), autrefois Tsippori, où est le sépulcre de notre rabbin le saint (12), et de R. Chija, qui est venu de Babylone, et celui de Jonas le prophète, fils d'Amittai. Ces tombeaux sont sur la montagne avec plusieurs autres (13).

A cinq parasanges de là est Tibérias (14), située sur le Jourdain, qui y prend le nom de mer de Cinnéreth ou de Génézareth, car le Jourdain se jette dans cette mer, et ensuite va se perdre dans la mer Salée,

(1) Edw. Robinson a vu, en effet, ces deux collines de forme conique entre Jeba et Mukhmâs.

(2) Voy. la note 2 de la p. 46.

(3) Deux milles, d'après Asher.

(4) Ibelin, Jabneh. Une ville et une forteresse situées près de cette ville appartinrent, pendant l'occupation chrétienne, à Balian, frère du comte Guillaume de Chartres, et à ses descendants.

(5) Avant le dernier siége de Jérusalem, les Juifs membres du sanhédrin, ou cour judiciaire suprême, s'étaient retirés à Jabneth et y siégèrent longtemps sous la direction des plus célèbres interprètes du Talmud.

(6) Erreur. La tribu d'Éphraïm était au nord de la Palestine.

(7) L'*Azotos* des Grecs ou l'*Azotus* des Romains. C'est aujourd'hui un petit village dont les misérables huttes sont mêlées à des ruines. Palmis était sans doute un nom adopté par les Européens.

(8) Büsching fait mention de ce puits.

(9) « En rétrogradant, » dit Asher.

(10) Guillaume de Tyr donne à cette fontaine le nom de Tubania. Edw. Robinson croit que c'est l'ancienne fontaine de Jesre'el; on l'appelle aujourd'hui Jalüd.

(11) Sufurieh, jadis ville principale de Galilée, et l'un des cinq sanhédrins de Judée.

(12) Rabbi Juda, surnommé le Saint, docteur de l'Académie de Tibériade, qui composa, dans le premier quart du troisième siècle, le *Mischna* (Répétition ou Seconde loi), recueil des codes partiels et des lois traditionnelles des écoles pharisiennes. Ce code est divisé en six parties appelées *sedarim* (ordres). Les notes et les discussions dont il fut ensuite l'objet forment un nouveau recueil que l'on appela *Guemara* (Complément). Le *Mischna* et le *Guemara* réunis forment le *Talmud* (Doctrine).

Rappelons qu'il y a deux *Talmud :* celui des écoles de Palestine, appelé le *Talmud de Jérusalem*, que l'on croit avoir été achevé dans la deuxième moitié du quatrième siècle; l'autre, appelé le *Talmud de Babylone*, rédigé au cinquième siècle par Asché, docteur de l'Académie de Sora, et par son disciple Rabina, et terminé l'an 500 par Rabbi José.

(13) Petachia décrit ces tombeaux.

(14) « Tabarié est belle, et construite sur une colline qui s'étend, en longueur plus qu'en largeur, sur un espace d'environ deux milles; au pied de cette colline, du côté de l'ouest, est un lac d'eau douce. La longueur de ce lac est de douze milles, et sa largeur d'une égale étendue..... On y voit des bains d'eaux thermales; ces eaux sont chaudes en toutes saisons, sans qu'il soit nécessaire du feu pour les échauffer. » (Jaubert, traduction d'Édrisi.)

dans la plaine appelée Asded-Happisga ; c'est la mer de Sodome, ou la mer Salée. Il y a à Tibérias environ cinquante Juifs, qui ont à leur tête R. Abraham le voyant, R. Muctar et R. Isaac.

Il y a aussi des bains chauds qui sortent du fond de la terre, et qu'on appelle bains chauds de Tibérias ; tout près de là est la synagogue de Caleb, fils de Jephuné, et un cimetière des Juifs où sont les tombeaux de R. Jochanan, fils de Zaccaï, et de R. Jonathan, fils de Lévi. Tout cela est dans la Galilée inférieure.

De Tibérias il y a deux journées à Timin (Tebnin) ou Timnatha [1], où sont les tombeaux de Samuel le Juste [2] et de plusieurs autres Israélites.

De là il y a une journée à Aschat, autrefois Guseb-Chalab [3], où il y a une vingtaine de Juifs.

A six parasanges de là est Marandite, autrefois Meron [4] ; près de là est une grotte ou caverne où sont les sépulcres d'Hillel et de Schammaï, et de vingt d'entre leurs disciples, de même que ceux de R. Benjamin, fils de Japhet, et de R. Juda, fils de Betira.

De là il y a six parasanges à Alma, où il y a une cinquantaine de Juifs et un grand cimetière des Israélites.

A une demi-journée de là est Kadis ou Kades-Nephtali, sur le bord du Jourdain [5], où sont les tombeaux de R. Éléazar, fils d'Arach, de R. Éléazar, fils d'Azaria, aussi bien que ceux de Chouni-Hammaegal, de Raschbag, de R. Jose le Galiléen, et de Barak, fils d'Abinoam. Il n'y a là, au reste, point de Juifs.

De là il y a une journée à Balinos (Belinas), autrefois Dan. C'est là qu'est la caverne d'où sort le Jourdain [6], qui, après un parcours de trois milles, se joint à l'Arnon [7], lequel descend des frontières de Moab. Au-devant de la caverne l'on connaît encore l'endroit où était l'idole de Mica, qu'adoraient les Danites, et celui de l'autel de Jéroboam, fils de Nébat, où était le veau d'or [8]. Ici finissent les limites de la terre d'Israël du côté de la mer postérieure.

De là il y a deux journées à Damas, grande ville où commence le pays de Nouraldin [9], roi des Togarmites ou Turcs. La ville est fort grande et fort belle, ceinte de murailles ; le terroir abonde en jardins et en vergers, à quinze milles à la ronde ; on ne voit point dans toute la terre de pays si fertile que celui-ci. La ville est siuée au pied du mont Hermon, d'où sortent les deux rivières d'Amana et de Pharphar, dont la première passe par le milieu de la ville, et dont les eaux sont conduites par des aqueducs dans les maisons des grands, aussi bien que dans les places et dans les marchés. Ce pays commerce avec tout le reste du monde. Le Pharphar arrose de ses eaux les jardins et les vergers qui sont hors de la ville [10]. Les Ismaélites ont à Damas une mosquée appelée Goman-Dammesec, c'est-à-dire synagogue de Damas [11]. Il n'y a point de bâtiment semblable dans toute laterre. On dit que ç'a été autrefois un palais de Benhadad. On y voit une muraille de verre construite par art magique. Il y a dans cette muraille autant de trous qu'il y a de jours dans l'année solaire ; le soleil, descendant par douze degrés, selon le nombre des heures du jour, entre chaque jour dans l'un de ces trous, et, par là, chacun peut connaître à ces trous quelle heure il est. Au dedans du palais il y a des maisons bâties d'or et d'argent, grandes comme une cuve, qui peuvent contenir trois personnes si elles veulent s'y laver ou se baigner. Au milieu du palais on voit suspendue la côte d'un Anakéen, c'est-à-dire d'un géant, longue de neuf pans et large de deux. C'était un ancien roi de la race des Anakéens, nommé Abcamaz, car c'est ainsi qu'on l'a trouvé

[1] Erreur. Timnatha était située dans la Judée, fort loin de Tibérias.

[2] Peut-être faut-il lire Simon au lieu de Samuel.

[3] Aujourd'hui Gish.

[4] Meirün (voy. la carte de Berghaus) est encore, de nos jours, un lieu de pèlerinage pour les Juifs ; ils y viennent prier sur des tombeaux.

[5] Erreur.

[6] La caverne de Panéas. (Voy., sur les sources du Jourdain, la note 2 de la p. 60 et la note 2 de la page 81. On peut consulter aussi Burckhardt et Gesenius.)

[7] Un des petits affluents du Jourdain, mais inconnu sous ce nom.

[8] Il s'agit, comme nous l'avons indiqué précédemment, d'inscriptions grecques et romaines.

[9] Noureddin.

[10] Édrisi dit de Damas : « La situation en est admirable, le climat sain et tempéré, le sol fécond, les eaux abondantes, les productions variées, les richesses immenses, les troupes nombreuses, les édifices superbes. »

[11] Asher traduit : « une mosquée mahométane, appelée la synagogue de Damas. »

écrit sur une pierre de son sépulcre, où il était aussi écrit qu'il avait régné sur tout le monde. Il y a à Damas environ trois mille Israélites ([1]), entre lesquels il y a plusieurs disciples des sages et plusieurs riches. C'est là que sont les chefs de l'Académie du pays d'Israël. Là est aussi R. Esdras ([2]) et ses frères, le prince Schalom, père de la maison du jugement, R. Joseph, le cinquième dans l'Académie, R. Matzliach, chef de l'ordre et prédicateur, R. Meir, la gloire des sages, R. Joseph Aben-Phallat, le plus habile et le plus intelligent de l'Académie, R. Heman, et R. Tzaddik le médecin. On compte encore à Damas environ deux cents karaïtes et quatre cents Cuthéens. Ils cultivent la paix entre eux, mais ils ne s'allient point par mariage.

De Damas à Galaad il y a une journée; on y compte environ soixante Israélites, dont le chef est R. Tsadok. La ville est ample, et la terre abonde en torrents, jardins et vergers.

De là il y a une demi-journée à Salcaat, qui est la ville de Salcat de l'Écriture ([3]).

A une demi-journée de Salcaat est Balbek, autrefois Baalath, bâtie par Salomon en faveur de la fille de Pharaon, dans la vallée du Liban ([4]). Le palais est tout bâti de grandes pierres, chacune longue de vingt pans et large de douze; il n'y a rien du tout entre les pierres, aussi dit-on qu'il ne peut avoir été bâti que par les mains d'Asmodaï. A l'entrée de la ville il sort une grande source qui l'arrose par le milieu, comme une grande rivière, autour de laquelle il y a des moulins, des jardins et des vergers.

Tadmor est aussi dans le désert ([5]). Salomon l'a pareillement bâtie toute de grandes pierres. Cette ville est ceinte d'une muraille. Elle est dans un désert, éloignée de toute habitation, et à quatre journées de cette Baalath dont nous venons de parler. Il y a à Tadmor environ deux mille Juifs vaillants à la guerre. Ils sont en guerre avec les Iduméens et avec les Arabes sujets de Nouraldin, et fournissant du secours à leurs voisins les Ismaélites ([6]). Ces Juifs ont à leur tête R. Isaac le Grec, R. Nathan, et R. Uyrel, d'heureuse mémoire.

De là il y a une demi-journée à Kiriathin (Cariatin) ou Kiriathaïm, où il n'y a qu'un seul Juif, teinturier.

De Kiriathin il y a une demi-journée à Hama ou Chamath, située sur la rivière de Jabok (l'Orontes), sous le mont Liban. Il n'y a pas longtemps qu'un grand tremblement de terre a fait périr dans cette ville quinze mille personnes en un seul jour; il n'en est resté que soixante-dix, à la tête desquels sont R. Oulah le sacrificateur, le Scheich ou vieillard Abualgala, et Muctar ([7]).

A une demi-journée de là est Scehia, autrefois Hatzor ([8]).

De là à Lamdin ([9]), il y a trois parasanges.

A deux journées de là est Halab, autrefois Aram-Tsoba, lieu de la résidence du roi Nouraldin, au milieu de laquelle il y a un palais environné d'une haute muraille. Il n'y a ni puits ni rivière dans cette

([1]) Au temps de Petachia, il y avait dix mille Juifs à Damas.

([2]) « Président de l'université de Palestine. » (Asher.) — Au temps de Benjamin, les présidents de l'enseignement et de la justice étaient nommés à Bagdad par le prince de la captivité.

([3]) Salkah est située dans le voisinage de Boszra, à plus de deux journées de Damas.

([4]) Balbek, l'Héliopolis des Grecs et des Romains. Édrisi compte dix jours de distance entre Damas et les ruines de Balbek.

([5]) Il n'y a pas si loin de Thadmor à Palmyre qu'on pourrait le croire à première vue. C'est affaire de prononciation. Les Arabes appelaient *Thadmira* la ville espagnole Palma.

« Parmi les villes que Salomon fit bâtir ou fortifier pour protéger le pays contre une invasion, nous trouvons la célèbre ville de Tadmar (Palmyre), dont les fortifications pouvaient servir de boulevard contre les ennemis venant de l'Euphrate et contre les hordes arabes. » (Munk, *Palestine*, p. 294.)

([6]) De Guignes confirme ce que dit Benjamin au sujet des guerres que, de son temps, se livraient les chrétiens et les Arabes :

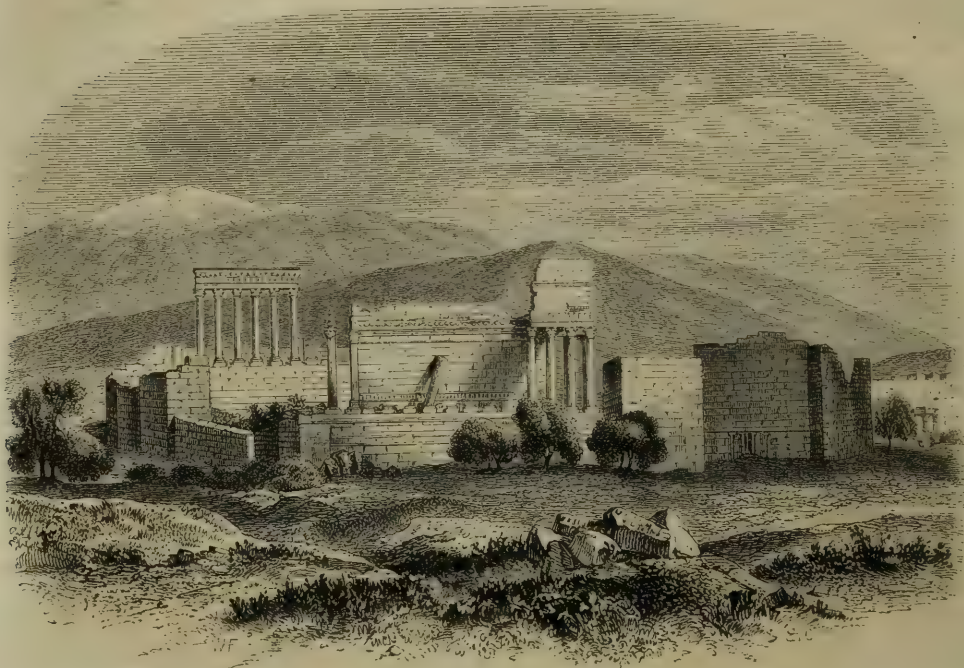
« Les Francs, dit-il, avaient profité des circonstances que toute la contrée était dégarnie de troupes pour faire une expédition dans ses environs... Quelque temps après ils vinrent dans la vallée de Bacar, proche Damas. C'est dans ces contrées que l'on trouve une ville célèbre par ses monuments et par ses superbes édifices. On croit qu'elle est la même que l'ancienne Palmyre. Les habitants des environs furent faits prisonniers, leurs biens pillés et leur territoire ravagé..... Telles furent les suites des divisions qui régnaient parmi les musulmans. »

([7]) Ce tremblement de terre eut lieu en l'année 1157, et ruina, en même temps que Hamah, un grand nombre de villes de Syrie : Antioche, Émesse, Apamie, Laodicée, etc.

([8]) « Reiha, qui est Chatsor. » (Asher.) — On donne encore aujourd'hui ce nom à une montagne sur la route de Damas à Alep.

([9]) Lieu inconnu. — « Lamdin, d'où l'on va en deux jours à Alep, l'Aram-Tsoba de l'Écriture. » (Asher.)

ville; les habitants n'y boivent que de l'eau de pluie, que chacun a soin de ramasser chez soi, dans une citerne, qu'on appelle *algob*. On compte à Halab quinze cents Israélites, à la tête desquels sont R. Moïse, Al-Constantini, R. Israël et R. Seth.



Ruines de Balbek. — D'après Léon de Laborde (1).

De Halab il y a deux journées à Balitz (2) ou Pethora, sur l'Euphrate, où l'on voit encore aujourd'hui la tour de Balaam, fils de Beor (3), dont le nom soit en exécration; il l'a bâtie de telle sorte qu'elle répond aux heures du jour. Il y a là quelques Juifs (4).

A une demi-journée de là est Kalahgaber ou Selah-Midbara (5), qui est restée aux Arabes lorsque les Turcs s'emparèrent de leur pays et les chassèrent dans le désert. Il y a là environ deux mille Juifs, à la tête desquels sont R. Sedekias, R. Chija et R. Salomon.

De là il y a une journée à Rakia (6), autrefois Calné, à l'entrée de la terre de Sinhar (Mésopotamie). On y compte environ sept cents Juifs, qui ont à leur tête R. Zachée, R. Nadid le Clairvoyant, et R. Joseph. Il y a là une synagogue bâtie par Esdras, lorsqu'il alla de Babel à Jérusalem. Rakia, au reste, sépare le pays de Sinhar d'avec le royaume des Turcs.

(1) Voy. p. 185.

(2) Belès, d'après Irby et Mangles, et d'après Buckingham. « Cette ville, dit Ibn-Haukal, est située au bord de l'Euphrate, sur les confins du désert. » — Conquise par les croisés sous Tancrède, en 1111, elle fut reprise par les Turcs sous Zenghi.

(3) « Bil'am-ben-Be'or. » (Asher.)

(4) « Dix Juifs. » (Asher.)

(5) Voy., sur cette place, de Guignes, *Hist. des Huns*, t. III, p. 110.

Voici ce qu'en dit Aboulféda : « Kalatdjabar s'appelait anciennement Daousariah, de Daouser, employé de Noman-ben-Montjari, roi de Gira, qui le fit construire quand il administrait les frontières de la Syrie. Ensuite il s'empara du fort Saboheddin-Djabar le Kaschirien et le posséda jusqu'à sa vieillesse, qui le priva de la lumière. Depuis ce temps, le fort changea de nom. Les deux fils dudit Djabar, dont le brigandage causait des inquiétudes, furent dépossédés par Seljdouk Melik-Schah (vers 1060). Enfin ce fort abandonné tomba en ruines. Il est dans le Djezira (Diar-Bekr), sur les rives septentrionales de l'Euphrate, sur un rocher inaccessible, entre Balès et Rakka. »

(6) Racca, ville très-commerçante au temps d'Édrisi. (Voy. de Guignes, *Hist. des Huns*, t. III.)

A deux journées de là est Charran l'ancienne (1), où il y a environ vingt Juifs, et pareillement une synagogue bâtie par Esdras. A l'endroit où a été autrefois la maison d'Abraham, notre père, il n'y a point d'autre maison bâtie. Les Ismaélites honorent cet endroit et y viennent faire leurs prières.



Ruines de Palmyre (2).

De Charran il y a deux journées à l'endroit où est la source d'Al-Chabor ou Chabor, qui, après avoir traversé le pays des Mèdes, tombe dans la montagne de Gazan (3). Il y a là environ deux cents Juifs.

De là il y a deux journées à Nisibe, qui est une grande ville, où il y a des rivières ou sources d'eau, et environ mille Juifs (4).

De Nisibe il y a deux journées à Guezir-ben-Omar (Zabdicena) (5). Cette ville est dans une île au

(1) « Harran est la ville principale des Sabéens; ils y possèdent une colline sur laquelle est un oratoire qu'ils vénèrent beaucoup, et dont ils attribuent la fondation à Abraham, sur qui soit salut! » (Édrisi.)

« Harran, dit Niebuhr, est actuellement un petit endroit à deux journées au sud sud-est d'Orfa, que les Juifs vont encore fréquemment visiter; c'était, selon toute apparence, la ville qu'Abraham quitta pour aller au pays de Chanaan. »

(2) Voy. p. 185.

(3) Peut-être Ras-el-Aïn, ville considérable où, suivant Édrisi, l'on voyait près de trois cents sources environnées de grillage et formant la source du Khabour.

« Je ne saurais dire d'où Benjamin a pu tirer l'assertion bizarre que Khabor, après avoir avoir traversé le pays des Mèdes, tombe dans la montagne de Gozan. Certainement elle n'est pas le produit de ses propres explorations, mais plutôt d'une érudition mal conçue et maladroitement appliquée. La montagne Gozan est un produit biblique; du temps de David, on disait que Khabor était un fleuve du pays de Gozan; Madaï vient d'un autre point de l'érudition, où, au nombre des terres de l'exil, Habor, Gozan et Madaï se trouvent dans les mêmes versets. » (Lelewel.)

(4) Au temps de Niebuhr, Nisibe n'était déjà plus qu'une bourgade. En 1812, on n'y voyait plus que des ruines. (Voy. Buckingham, *Mésopotamie*, t. Ier, p. 431, 440.)

(5) Djeziret ou Zabdicena était une ville commerçante servant d'entrepôt, entre Mosoul et l'Arménie. Aujourd'hui son nom turc est Kora, ce qui veut dire noir, parce que ses maisons sont construites en basalte.

milieu du Tigre, au pied des montagnes d'Ararat (1), à quatre milles du lieu où est l'arche de Noé. Mais Omar, fils d'Alchittab, a pris l'arche qui est sur le sommet de ces deux montagnes, et en a bâti une mosquée. Près de l'arche, il y a une synagogue d'Esdras le scribe qui subsiste jusqu'à ce jour. Les Juifs de la ville y viennent faire leurs prières les jours de fête (2). Dans la ville de Guezir d'Omar, fils d'Alchittab, on compte environ quatre mille Juifs, à la tête desquels sont R. Macbar, R. Joseph, R. Chaiim.

De là il y a deux journées à Al-Motzal (3), qui est Assur la grande (4), où il y a environ sept mille Juifs, à la tête desquels sont R. Zaccaï ou Zachée, le prince de la postérité de David, et R. Joseph, surnommé Brahen-Alphelec, astronome du roi Zinaldin, frère de Nouraldin, roi de Damas (5).

C'est ici que commence la Perse. Al-Motzal est une grande ville et très-ancienne, sur le fleuve de Chiddekel, c'est-à-dire sur le Tigre, entre laquelle est Ninive, qui est déserte; il n'y a qu'un pont. On y voit pourtant encore plusieurs villages et châteaux.

De Ninive il y a une parasange à la ville d'Arbal (6). La ville de Ninive est située sur le bord du Tigre. Au reste, dans la ville d'Assur se voient les synagogues d'Abdias, de Jonas fils, d'Amittaï et de Nahum l'Elkoséen.

A trois jours de là est Rehobot ou Rahaba (Rechoboth de l'Écriture), située sur le bord de l'Euphrate; il y a environ deux mille Juifs, dont les chefs sont R. Ézéchias, R. Éhod et R. Isaac. La ville est ceinte d'une muraille; elle est très-belle, très-grande et bien munie, ornée tout autour de jardins et de vergers (7).

De là il y a une journée à Karkésia, autrefois Karkemis, sur l'Euphrate. Il y a environ cinq cents Juifs, dont les chefs sont R. Isaac et R. Elchanan.

A deux journées de là est Aljubar (Juba), dans le territoire de Néardéa (8), ou Pumbeditha. Il y a là environ deux mille Juifs, entre lesquels il y a plusieurs disciples des sages; à leur tête sont ceux-ci : R. Rabbin, R. Moïse, R. Eliakim. Là sont aussi les tombeaux de R. Juda et R. Samuel, devant lesquels sont les synagogues que chacun d'eux a fait bâtir avant sa mort. On y voit aussi les tombeaux de R. Bosthenaï, le prince chef de la captivité, de R. Nathan et de R. Nachman-ben-Papa. De là il y a cinq journées à Harda (Chardah ou Chadrah), où il y a environ quinze mille Juifs, à la tête desquels sont R. Zaken, R. Joseph et R. Nathanaël.

A deux journées de là est Okbera (9), ville bâtie par Jechonias, roi de Judée (10); on y compte environ dix mille Juifs (11); à leur tête sont R. Josué et R. Nathan.

De là il y a deux journées à Bagdad, la grande ville capitale et résidence du calife Émir-al-Mumnin (12),

(1) Erreur manifeste; mais la tradition relative à l'arche de Noé était, en effet, très-populaire au temps de Benjamin. « Joudi est une montagne près de Nisibe, dit Ibn-Haucal, et l'on assure que l'arche de Noé (la paix soit avec lui!) s'arrêta à son sommet. »

(2) « Le 9 de *ab*. » (Voy. la note 3 de la p. 164.)

(3) Mosoul.

(4) Ce passage est digne de remarque. (Voy. notre premier volume, relation d'HÉRODOTE.)

(5) Voy. plus loin la note sur le califat de Bagdad, p. 188.

(6) Ici Benjamin retourne vers l'Euphrate et traverse le désert. On ne sait quelle est cette ville d'Arbèles.

(7) Cette ville était ruinée au temps d'Aboulféda.

(8) Ou dans la ville de N'hardéa, située au bord de l'Euphrate.

(9) Ville située sur le bord du Tigre, et appelée Akbera par Ibn-Haucal.

(10) Emmené en captivité à Babylone, l'an 597 avant Jésus-Christ. On montre son sépulcre à Koufa.

(11) On remarquera le chiffre élevé de cette population juive.

(12) Le mot *khalife*, que les Arabes prononcent *khalifè* ou *khalifa*, signifie *vicaire, successeur* (sous-entendu du *prophète*). Le premier calife a été Abou-Bekr-es-Siddik, ou le Véridique, beau-père de Mahomet. Abou-Bekr disait : « Je ne suis pas le calife de Dieu, mais seulement le calife du prophète. » Après Abou-Bekr, le pouvoir suprême fut décerné par les chefs musulmans à Omar, qui refusa le titre de calife en faisant observer qu'il ne pouvait pas être appelé le *successeur du prophète*, mais seulement le *successeur du successeur*. Alors Mogaira, fils de Shaab, se leva et dit : « Omar est notre *prince (émir)* et nous sommes les *croyants (mumenin)*; je propose donc qu'on l'appelle *prince des croyants (émir-al-mumenin)*.

Le titre de *khalife* fut conservé au souverain représentant le prophète, mais on y ajouta celui d'*émir*, ou de prince temporel; on y joignit aussi le titre d'*imam-al-moslemin*, ou de chef religieux des musulmans, juge, interprète du *Coran*.

Ces explications prouvent que les termes dont se sert Benjamin de Tudèle ne sont pas aussi inexacts que l'avait prétendu Baratier dans ses observations critiques sur ce passage de la relation.

Pendant plus de deux siècles après la mort de Mahomet, les califes furent très-puissants. Leur empire, au commence-

ou commandeur des fidèles de la famille des Al-Abbassides, qui tire son origine de celle de leur prophète. Ce calife est le chef de la religion des Ismaélites, auquel tous les rois des Ismaélites rendent hommage, étant parmi eux ce que le pape est parmi les Nazaréens. Il y a un palais de trois milles de circuit au milieu de la ville de Bagdad. Au milieu de ce palais est un grand parc qui renferme toutes sortes d'arbres, tant fruitiers que stériles, qui sont dans le monde, aussi bien que toutes sortes de bêtes sauvages. Au milieu du parc il y a une rivière qui y est conduite par les eaux du Tigre. Quand le calife a envie de se promener ou de se divertir, ou bien aussi de faire quelque festin, ses gens vont à la chasse des oiseaux et des bêtes, ou à la pêche, et on leur prépare des oiseaux, d'autres bêtes de venaison, et des poissons, après quoi il s'en retourne à son palais avec ses conseillers et les princes de sa cour. Le nom de ce grand roi al-abasside est Aanmed-Chaphtzi (¹) ; il est grand ami des Israélites, et en a même plusieurs parmi ses ministres. Il sait toutes sortes de langues ; il est surtout fort versé dans la loi de Moïse ; il lit et écrit la langue sainte.

Il s'est proposé de ne vivre que du travail de ses mains. Il fait des couvertures marquées de son sceau, qu'il fait vendre ensuite au marché par les seigneurs ou princes de sa cour, et les grands de la terre en achètent; le prix qu'il en tire est destiné à sa nourriture, tant pour le manger que pour le boire.

C'est un homme de bien, amateur de la vérité, affable et civil envers tous ceux qu'il rencontre. Les Ismaélites ou mahométans ne peuvent point le voir.

Les pèlerins qui viennent des pays éloignés pour aller à la Mecque, dans l'Aljeman (Yémen), demandent à le voir, et lui crient du palais : « O notre seigneur, la lumière des Ismaélites et la splendeur de notre » loi, montrez-nous la clarté de votre visage! » Mais lui n'en tient aucun compte. Alors les grands seigneurs, et les serviteurs et les ministres, viennent et lui disent : « Seigneur, étendez votre paix sur ces » gens qui sont venus des pays éloignés, et qui désirent de se retirer sous l'ombre de votre béatitude. » A l'heure même il se lève et étend par la fenêtre un pan de sa robe, que les pèlerins viennent baiser. Alors quelque prince leur dit : « Allez en paix, car notre seigneur, la lumière des Ismaélites, vous est » favorable et vous donne la paix. » Alors ils s'en retournent chez eux tout joyeux de ce que leur a dit ce ministre, qui leur a souhaité la paix de la part du calife, car ils le regardent comme leur prophète.

Tous ses frères et toute sa famille baisent son habit. Ils ont chacun leur palais dans celui du calife,

ment du huitième siècle, s'étendait des bords de l'Atlantique à ceux du Gange; les plus riches provinces de l'Asie et de l'Afrique, et quelques-unes des plus belles de l'Europe, leur étaient soumises.

Cette puissance s'affaiblit à la chute de la dynastie des Ommiades, remplacée, vers le milieu du huitième siècle, par celle des Abbassides. De nombreuses sectes religieuses prirent les armes ; l'Espagne s'affranchit, l'Afrique elle-même se rendit indépendante du califat. Toutefois l'empire ne jeta peut-être jamais plus d'éclat et ne s'éleva à un plus haut degré de civilisation que pendant cette seconde période. Le calife abbasside Haroun-el-Reschid restera comme le type le plus brillant des souverains mahométans; son règne est le *siècle d'Auguste* ou *de Louis XIV* des Arabes.

La décadence de la dignité du califat date du vingtième calife abbasside, Rhady-Billah, qui, en 934, abdiqua pour ainsi dire son autorité, en créant le premier *émir-el-omrah* (prince des princes), espèce de *maire du palais*.

Vers le milieu du onzième siècle, des hordes turques chassées des déserts de l'Asie centrale par les Chinois et les Tartares, s'appelant elles-mêmes *Seldjouks*, et ayant pour chef Toghrul-Beg (*beg*, maître, prince), petit-fils de Seldjouk, firent en peu de temps la conquête de toutes les possessions des califes. Les princes seldjoukides parvinrent non moins rapidement au titre d'émir-el-omrah et à ceux de sultan et de grand-sultan.

Vers 1150, trois souverains de la race des Seldjoukides dominaient encore l'Asie Mineure et exerçaient aussi une grande puissance sur l'Asie centrale et méridionale. *Sandjar* (roi des rois) s'était rendu maître de toute la Perse orientale; *Masoud*, le grand-sultan, résidait à Bagdad et régnait sur la Perse occidentale et sur les bords du Tigre; *Zenki*, ou plutôt ses fils *Noureddin* et *Seifeddin*, régnaient sur le Tigre, sur l'Euphrate, et jusqu'aux bords de la Méditerranée.

Benjamin cite plusieurs fois les princes ou *ata-beg* (*ata*, père; *beg*, prince) de la famille de Zenki, lequel avait été d'abord (en 1130) gouverneur d'Alparslan, fils du sultan Mahmoud II. Du reste, la fortune des princes seldjoukides s'éclipsa à la mort de Masoud.

Benjamin paraît avoir visité l'Asie Mineure entre 1159 et 1170, et les califes venaient alors de reconquérir leur indépendance. Ceux qui occupèrent successivement le trône, pendant cette période, furent *Moktaf* (11 mars 1160); *Mostaidjed* (13 décembre 1170), qui régna dix ans; *Mostadh*, qui ne régna que peu de temps.

On considère comme certain que Benjamin n'a point donné le nom du calife régnant lors de son passage à Bagdad. Ce calife, suivant M. Lebrecht, doit avoir été *Mostaidjed*. L'opinion de ce savant est appuyée sur une étude remarquable intitulée : *Essai sur l'état du califat de Bagdad pendant la dernière moitié du douzième siècle* (en allemand, et traduit en anglais par Asher). On trouve dans ce mémoire une biographie étendue de Moktaf et de Mostaidjed.

(¹) Ce nom du calife donné par Baratier paraît être une interpolation.

mais ils sont tous enchaînés avec des chaînes de fer et ont des gardes devant leurs maisons, de peur qu'ils ne se rebellent contre le grand roi. Car il est arrivé une fois que ses frères, s'étant rebellés contre lui, établirent un d'entre eux pour roi. C'est pourquoi il résolut de faire enchaîner toute sa famille, afin qu'ils ne s'élevassent plus contre le grand roi. Cependant, chacun d'eux est traité avec beaucoup d'honneur dans son palais. Ils ont même des villes et des bourgs sous leur commandement, dont les gouverneurs leur envoient les tributs, de sorte qu'ils mangent et boivent, et passent leur vie à se divertir.

Dans le palais du grand roi il y a de grands édifices avec des colonnes d'or et d'argent, et des cabinets où il y a toutes sortes de pierreries précieuses.

Le calife ne sort de son palais qu'une fois l'année, à la fête de Ramadan.

Ce jour-là on vient de tous côtés des pays éloignés pour le voir. Il paraît assis sur une mule, revêtu des habits royaux d'or et d'argent; il a sur la tête une tiare ornée de pierres précieuses d'un prix inestimable; mais sur cette même tiare on voit un drap noir qui représente la vanité du monde, comme s'il voulait dire : « Voyez-vous toute cette gloire? Au jour de la mort, elle sera engloutie dans les ténèbres. » Tous les princes ismaélites l'accompagnent à cheval, revêtus d'habits magnifiques, savoir : les princes d'Arabie, de Médie, de Perse, et ceux de Thobot ou Thibeth, éloigné de l'Arabie le chemin de trois mois.



Médailles de souverains de la dynastie des Seldjoukides, publiées par Marsden (¹).

Dans cet état, le calife va de son palais à la mosquée, qui est à la porte de Botzra ou Bassora. C'est une grande mosquée. Tous ceux qui accompagnent le calife, hommes et femmes, sont vêtus d'habits de soie et de pourpre. On voit dans toutes les places et rues de la ville des gens qui chantent, qui jouent de toutes sortes d'instruments de musique, et qui dansent devant le grand roi appelé calife. Ils le saluent à haute voix et lui crient : « Paix te soit, ô seigneur notre roi! » Alors il baise sa robe, et, étendant la main, il leur donne la paix par ce signe de sa robe, et, de cette manière, il va jusqu'à la mosquée.

Là, dans cette mosquée, monté sur une chaire de bois, il leur explique leur loi (²). Alors tous les sages des Ismaélites, se levant, prient pour lui et exaltent sa grande majesté et sa piété; à quoi tous répondent : *Amen*.

Après tout cela, le calife les bénit; ensuite de quoi on lui amène un chameau qu'il tue, et c'est la pâque. Il distribue ce chameau à chacun des princes, qui le reçoivent avec empressement et le mangent avec beaucoup de joie, comme ayant été tué par la main de leur saint roi.

Cela étant fait, le calife sort de la maison de prière et s'en va tout seul le long du Tigre, à son palais, pendant que les seigneurs ismaélites passent le fleuve en sa présence dans des bateaux, jusqu'à ce qu'il soit entré dans son palais. Il ne reprend jamais le chemin par lequel il est venu une fois. On garde toute l'année le chemin par lequel il a marché le long du fleuve, afin que personne ne pose la plante de son pied dans le chemin qu'il a tenu. Outre cette fois-là, le calife ne sort jamais de toute l'année.

C'est un homme saint et pieux. Il a bâti un palais au delà du fleuve, sur le bord d'un bras de l'Euphrate, qui est de l'autre côté de la ville. Il y a aussi bâti de grandes maisons, des places et des hôpitaux pour les pauvres malades qui y viennent afin d'être guéris.

(¹) *Numismata orientalia illustrata*, by Marsden. *The oriental coins ancient and modern of his collection described and historically illustrated*; London, 1823. — La première, en bronze, porte le nom du sultan Al-Malek-ed-Dhâher, et, au revers, cette inscription : *Il n'y a de Dieu sinon Allah; Mahomet est l'envoyé de Dieu.* — La seconde, en argent, frappée à Kuniyah (entre l'an 634 et l'an 740 de l'hégire), porte sur la face : *Celui qui s'appuie sur Dieu, prince des croyants*; et sur le revers : *Le Sultan, l'appui du monde et de la religion, Kai Khoira, Kai Kobad.*

(²) Le calife était alors dans ses fonctions d'*iman*

On y compte environ soixante apothicaires. Tous les malades qui y viennent y sont nourris, et y reçoivent tous les remèdes et tout ce qui leur est nécessaire, aux dépens du roi, jusqu'à ce qu'ils soient guéris.

Il y a aussi là un grand palais appelé *Dar Al-Maraphtan*, c'est-à-dire Demeure de clémence ([1]), où l'on enferme tous les fous qu'on trouve en été, et où ils sont enchaînés avec des chaînes de fer jusqu'à ce qu'ils reviennent en leur bon sens; alors on les renvoie, et chacun s'en retourne en sa maison. Tous les mois les officiers du roi les visitent, et s'il y en a quelqu'un de rétabli on le délie, et il s'en va son chemin. C'est ce que le roi fait, par un principe de justice, à tous les fous et à tous les malades qui se trouvent à Bagdad; car ce roi est un homme pieux qui fait cela à bonne intention.

Au reste, il y a à Bagdad environ mille Juifs qui y jouissent du repos et de la tranquillité, et même d'une grande gloire, sous la protection de ce grand roi. Il y a parmi eux des sages très-célèbres et des chefs de conseils qui s'exercent dans la loi de Moïse.

Il y a dix académies, c'est-à-dire conseils, dans cette ville. Le chef du conseil suprême ou grand conseil est le rabbin R. Samuel, fils d'Éli; celui-là est le chef de l'illustre conseil ([2]); le saggan, c'est-à-dire le chef ou vicaire des lévites, est le chef du second conseil; le président du troisième est R. Daniel; R. Éléazar le candidat préside au quatrième. Le cinquième conseil est présidé par R. Tsemach, chef d'ordre. Ce rabbin fait remonter sa généalogie jusqu'à Samuel le prophète, qui repose en paix. Lui et ses frères savent chanter et jouer des instruments de musique, tout à fait de la même manière qu'on le faisait lorsque le sanctuaire subsistait encore. R. Masadia, l'ornement des candidats, préside au sixième conseil; R. Haggai le prince, au septième; R. Erra, au huitième; R. Abraham, surnommé Abu-Tahir, c'est-à-dire Père saint, au neuvième; enfin, R. Zaccaï ou Zachée, fils de Bosthenai, leur receveur général, au dixième. Ce sont ceux-là qu'on appelle les oiseaux ([3]), qui ne sont occupés à autre chose qu'à régler les affaires du peuple. Ils administrent la justice à tous les Juifs du pays, tous les jours de la semaine, excepté le deuxième jour, savoir le lundi, qu'ils s'assemblent tous chez R. Samuel, président du conseil appelé Gaon Jaacob, c'est-à-dire Excellence de Jacob, lequel, avec les dix oiseaux, présidents aux conseils, administre la justice à tout venant.

A la tête de tous est R. Daniel, fils de R. Chidaï, qu'on appelle chef de la captivité et seigneur, et qui fait remonter sa généalogie jusqu'au roi David; les Juifs l'appellent *Adonenu*, notre seigneur, et *Rosch Haggolah*, chef ou prince de la captivité, et les mahométans *Saiedna ben Dawoud* ([4]), c'est-à-dire notre seigneur le fils de David. Il a un grand empire sur toutes les assemblées d'Israël qui vivent sous l'empire du commandeur des fidèles, seigneur des Ismaélites (Émir-al-Mumenin); car c'est ainsi que ce dernier l'a ordonné à sa postérité, et a donné au chef de la captivité un sceau pour confirmer son autorité sur toutes les assemblées d'Israël qui vivent sous son empire. Il a aussi ordonné à tous les peuples de sa domination, Juifs ou Ismaélites, de se lever devant lui et de le saluer, sous peine de cent coups de fouet à celui qui y contreviendrait.

Toutes les fois qu'il va voir le grand roi pour le saluer, il est accompagné de divers cavaliers juifs et gentils qui crient devant lui : « Préparez le chemin à notre seigneur le fils de David, comme il lui convient. » Ils expriment cela en leur langue par ces mots : *O moulon tarick le saiedna ben Dawoud* ([5]). Pour lui, il est assis à cheval, vêtu d'habits de soie brodés, la tête couverte d'une grande tiare, sur laquelle est un grand drap blanc, et sur le drap un diadème ([6]).

C'est là le chef de la captivité, qui donne la permission d'établir des rabbins et des chantres dans toutes les synagogues de la terre de Sinéar ou Chaldée, de la Perse, du Chorassan, du pays de Scheba ou Al-Yemen, du Diarbek, de la Mésopotamie, de la terre de Kut, dont les habitants habitent le mont Ararat, du pays d'Alania, pays environné de montagnes qui n'ont point d'issue que par les portes de fer qu'y a fait Alexandre, où est la nation appelée Alains; de plus, dans les synagogues du pays de

([1]) Les mots arabes signifient littéralement : *demeure de ceux qui ont besoin d'être enchaînés.*

([2]) « Du collége Geon Ja'acob. » (Asher.)

([3]) « *Batlanim*, les oisifs. » (Asher.)

([4]) *Saidna ben Daoud.*

([5]) *A'milon tarik la-saidna ben Daoud.*

([6]) Ou chaîne.

Sicaria (Sikbia), jusqu'aux montagnes d'Asana, dans le pays des Gergéniens ou Gergéséens [1], qui sont de la religion des Nazaréens, jusqu'au fleuve de Gihuu (Oxus), jusqu'aux portes des provinces et aux contrées du Thibeth, et jusqu'aux Indes. Toutes ces synagogues reçoivent du chef de la captivité la permission d'avoir des rabbins et des chantres, et ces derniers rabbins et chantres vont à Bagdad pour se faire installer dans leur charge, et recevoir leur autorité et l'imposition des mains du chef de la captivité, auquel ils portent des dons et des présents des extrémités de la terre.

Le chef de la captivité possède à Babel des logis, des jardins, des vergers et plusieurs grands fonds de terre qu'il tient de l'héritage de ses pères, et que personne ne peut lui ravir.

Il a aussi des hôpitaux pour les Juifs ; il a un tribut assigné tous les ans sur les péages et sur les marchands de la terre, outre ce qu'on lui apporte des terres éloignées ; de sorte qu'il est riche et puissant. Il est aussi très-savant et fort versé dans la Bible et dans le Talmud. Il a toujours plusieurs Israélites qui mangent à sa table.

Le jour que le chef de la captivité est créé, c'est-à-dire lorsque le roi l'installe dans sa charge par l'imposition des mains, ce chef de notre nation fait de grandes largesses au roi, à ses princes et à ses officiers. On le met dans le char du premier ministre du roi, et on le ramène dans cet état au palais du grand roi, dans son propre palais, au son des tambours et des flûtes, où il confirme les membres du conseil par l'imposition des mains.

Les Juifs de cette ville sont des disciples des sages, et très-riches. Il y a vingt-huit synagogues de Juifs tant à Bagdad qu'à Alpharek (Al-Khorkh), qui est au delà du Tigre ; car ce fleuve sépare la ville en deux parties. La grande synagogue du chef de la captivité est bâtie de colonnes de marbre de toutes sortes de couleurs, couvertes d'or et d'argent ; sur ces colonnes sont écrits en lettres d'or divers passages des psaumes.

Au-devant de l'arche, il y a environ dix degrés de marbre, au plus haut desquels s'assied le chef de la captivité avec les princes de la famille de David.

Dans la province de Bagdad, il y a une ville de trois milles de circuit [2]. Le pays, au reste, abonde en palmiers, en jardins et en vergers qui n'ont pas leurs pareils [3] ; on y vient de toutes parts pour le commerce ; on y voit des savants, des philosophes habiles en toutes sortes de sciences, et des mages experts en toutes sortes d'enchantements.

De là il y a deux journées de chemin à Gehiagan [4], qui est Resen, cette grande ville où il y a environ cinq mille Ismaélites, au milieu de laquelle il y a une grande synagogue ; là est le sépulcre de ... [5], tout près de la synagogue, et sous ce sépulcre il y une caverne où sont ensevelis deux de ses disciples.

De là à Babel il y a une journée ; c'est cette ancienne Babylone, qui est maintenant ruinée, dont les rues s'étendent à trente milles de circuit ; on y voit encore le palais ruiné de Nébucadnezar. Tout le monde craint d'y entrer à cause des serpents et des scorpions qui y sont.

A vingt milles de là demeurent vingt mille Juifs, qui prient dans les synagogues, ou dans cette chambre haute qu'a bâtie autrefois Daniel de pierres de taille et de briques [6]. On y voit aussi une synagogue, le palais de Nébucadnezar, la fournaise de feu ardent où furent jetés Ananias, Misaël et Azarias [7]. Cette vallée est connue de tout le monde.

A cinq milles de là est Héla [8], où il y a environ dix mille Israélites et quatre synagogues. L'une est celle de R. Meir, qui y est aussi enterré avec R. Zeiri, fils de Hama, et R. Meri. Les Juifs y font leurs prières en tout temps.

(1) « Les Gherghéséens, dit Lelewel, sont les Thogarmin-Géorgiens, et les Gherghéniens sont les Djordjans de l'autre côté de la mer Caspienne. »

(2) « La circonférence de la ville de Bagdad est de trois milles. » (Asher.)

(3) « Dans la Mésopotamie. » (Asher.)

(4) « Gihiagin, qui est Ras-al-Aien, Resen, la grande ville. » (Asher.)

(5) Le nom est omis dans toutes les éditions.

(6) « Cette synagogue de Daniel, dit Rapaport, est d'une très-haute antiquité ; il en est question dans le Talmud. » (*Trait. Erubin*, 21. A.)

(7) Ibn-Haucal dit que, de son temps, l'on y voyait encore les cendres.

(8) Hillah.

Voy. les gravures et les notes qui se rapportent à ces divers lieux, dans notre premier volume, relation d'Hérodote.

A quatre milles de là est la tour qu'ont bâtie les dispersés (¹). Elle est bâtie de briques qu'on appelle *lagour* (²); la largeur de ses fondements est d'environ deux milles; sa largeur est de deux cent quarante coudées, et sa hauteur de cent cannes; de dix en dix coudées il y a des chemins qui mènent à des degrés, faits en coquilles de limaçon, qui conduisent jusqu'en haut. De cette tour on découvre l'espace de vingt milles, car le pays est large et uni; mais le feu du ciel, étant tombé sur la tour, l'a rasée et aplanie jusqu'au fond.

De là il y a une journée à Naphcha (³), où il y a environ deux cents Juifs et la synagogue de R. Isaac Naphcha, devant laquelle il est enterré. De là il y a trois parasanges à la synagogue d'Ézéchiel le prophète (sur qui soit la paix!); elle est sur l'Euphrate, et vis-à-vis du lieu où est cette synagogue, il y a soixante tours, entre chacune desquelles est une synagogue. Dans le parvis intérieur de la synagogue est l'arche. Derrière la synagogue est le tombeau d'Ézéchiel, fils de Basile, sacrificateur, sur lequel il y a une magnifique voûte bâtie par Jéchonias, roi de Juda, et trente-cinq mille Juifs qui vinrent avec lui lorsque Évil-Mérodach le fit sortir de prison. Cet endroit est d'un côté sur le Chobar, et de l'autre sur le fleuve Jéchonias; et tous ceux qui vinrent avec lui se voient gravés sur la muraille, Jéchonias à la tête, et Ézéchiel à l'extrémité.



Emplacement du tombeau d'Ezéchiel. — Fragment de la carte de Rennel (⁴).

Cet endroit est jusqu'à présent un petit sanctuaire. On y vient des pays éloignés pour y prier, depuis le nouvel an jusqu'au jour des expiations, et l'on y fait de grandes réjouissances.

Le chef de la captivité et les autres chefs des conseils de Bagdad y viennent aussi alors et y dressent des tentes, à douze milles aux environs de la campagne; il y vient aussi quantité de marchands à un

(¹) Le Birs-Nemroud. (Voy. t. Iᵉʳ, relation d'HÉRODOTE.)

(²) *Al-ajur*, mot persan devenu arabe, et qui signifie briques.

(³) Peut-être la Nachaba de Ptolémée.

(⁴) Niebuhr donne la description suivante du tombeau d'Ézéchiel, t. II, p. 216 :

« Au 25 décembre, je voyageai de Meshed-Ali, quatre lieues et demie au nord, jusqu'à Kefil, et ensuite encore autant au nord nord-est, jusqu'à Helle. La distance de ces deux villes est par conséquent de neuf lieues, ou sept milles d'Allemagne Kefil est le nom arabe d'Ézéchiel, dont des milliers de Juifs viennent encore annuellement visiter ici le tombeau; mais ce prophète n'a point ici de trésors, ni d'argent, ni d'or, ni de pierreries; car quand aussi les Juifs voudraient lui faire pareils présents, les mahométans ne les lui laisseraient pourtant pas longtemps. Ils doivent se contenter de la permission de faire ici des pèlerinages. Dans la chapelle du prophète, qui est sous une petite tour, on ne voit rien autre chose qu'un tombeau muré. Le propriétaire ou le gardien de ce sanctuaire est une famille arabe, qui a ici une jolie petite mosquée, avec un minaret, et ne paye presque aucune contribution aux Turcs, uniquement pour l'amour du prophète. Outre cela, cette famille arabe gagne encore considérablement des voyageurs, qui aiment à se reposer ici. Le tombeau d'Ézéchiel, la mosquée et le peu de mauvaises demeures des Arabes qu'il y a, sont environnés d'une forte muraille, haute de plus de trente pieds, et de deux cent cinquante pas doubles, ou environ douze cents pieds, de circonférence. On prétend qu'elle a d'abord été bâtie aux frais d'un Juif de Cufa nommé Soleyman, et, selon toute apparence, elle est encore entretenue par les Juifs, car ceux-là en retirent la plus grande utilité. »

« Entre Iman-Hussein et Iman-Ali, dit Rousseau, se voit une espèce de rotonde que les habitants du pays prennent pour la sépulture du prophète Ézéchiel, et qui est très-fréquentée par les plus dévots de la nation juive. »

Nous ne connaissons aucune représentation du tombeau, et la carte de Rennel nous paraît être la seule où son emplacement soit indiqué.

grand concours de peuple appelé *phéra;* alors on tire un grand livre (1) écrit de la main d'Ézéchiel le prophète; on y lit le jour des expiations. Il y a une lampe qui brûle jour et nuit sur le tombeau d'Ézéchiel, depuis le temps que ce prophète l'a allumée lui-même; on a soin de l'entretenir en changeant de mèche et ajoutant de l'huile, jusqu'à présent. Là est aussi une grande maison sainte, pleine de livres du premier et second temple, et quiconque meurt sans enfants y consacre ses livres à l'Éternel.

Les Juifs de la Perse et de la Médie qui viennent invoquer le nom de l'Éternel apportent leurs vœux, tant pour eux que pour les habitants du pays, à cette synagogue.

Les enfants même des grands d'entre les Ismaélites y viennent aussi faire leurs prières, tant ils ont de vénération pour le prophète Ézéchiel. Ils appellent ce lieu *Dar-Melicha,* c'est-à-dire Demeure agréable. Tous les Arabes y viennent aussi pour prier. A un demi-mille de là sont les tombeaux d'Ananias, Misaël et Azarias, sur chacun desquels il y a une grande voûte. En temps de guerre, il n'y a personne au monde, ni d'entre les Juifs, ni d'entre les Ismaélites, qui ose toucher au tombeau d'Ézéchiel pour l'endommager.

De là il y a trois milles à la ville d'Alkotzonath, où il y a environ trois cents Juifs, et les tombeaux de R. Papha, de R. Hounna, de R. Joseph Sinaï, et de R. Joseph, fils de Hama, devant chacun desquels il y a une synagogue où les Juifs viennent tous les trois jours pour prier.

A trois parasanges de là est Einsaphta (Ain-Japhata), où est le tombeau du prophète Nahum l'Elkoséen (2). D'Einsaphta, en une journée, on vient à Kephar (Lephras) (3), où sont les tombeaux de R. Chasdai (Chisdai), de R. Aquiba et de R. Douza (4).

De là il y a une demi-journée à Kephar-Hammidbar, où sont R. David, R. Juda, R. Kobria, R. Lechora, et R. Abba.

A une journée de là est la rivière de Lega, où est le tombeau du roi Sédécias, sur lequel il y a une grande voûte.

A une pareille distance est la ville de Cusa (Kuffa) (5), où est le tombeau du roi Jechonias magnifiquement bâti, devant lequel il y a une synagogue et environ sept mille Juifs.

De Cusa il y a une journée et demie à Soria (Sura) (6), qui est Matha, c'est-à-dire la ville de Mahasia, où étaient au commencement les princes de la captivité et les chefs des conseils, entre autres R. Schérira, notre maître, R. Hay, son fils, notre docteur Saadias Fium, R. Samuel, fils de Hophni le sacrificateur, et Sophonie, fils de Cuschi, fils de Gedalia le prophète, et plusieurs autres chefs de la captivité, princes de la maison de David et chefs des conseils qui ont été là avant la désolation.

De là il y a deux journées à Schephitib (Shafjathib), où il y a une synagogue que les Israélites ont bâtie de la poudre et des pierres de Jérusalem, et qu'ils appellent Schephitib de Naardéa.

A une journée et demie de là est Elpabar (El-Jubar) (7) ou Pumbeditha, sur bord de l'Euphrate, où il y a environ trois mille Israélites, avec la synagogue de Raf et Samuel, aussi bien que leurs écoles et leurs tombeaux.

De là en marchant par le désert de la terre de Séba, appelée *Al-Yémen,* au septentrion du pays de Sinéar, après vingt et un jours de marche dans les déserts, on trouve les Juifs appelés enfants de Réchab, hommes de Théma (8).

(1) « Le *Pentateuque.* » (Asher.)

(2) Le colonel Shiel vit un tombeau que les habitants lui dirent être celui du prophète Nachum, près d'Elkosh, à l'est du Tigre, au pied des montagnes qui bornent le Kurdistan. (Voy. *Geogr. Society Journal,* VIII, 93.)

(3) « A un village persan, » dit seulement la traduction d'Asher.

(4) « Je ne vis pas de mosquée sur ce chemin, dit Niebuhr (*Voyage,* II, 206), mais bien, comme près des villages et en pleine campagne sur l'Euphrate, beaucoup de *kubbets* ou petits édifices sur des tombeaux de prétendus saints, près desquels il y avait eu, selon toute apparence, autrefois des villages. »

(5) L'emplacement de cette ancienne cité est, d'après Niebuhr, à environ 6 ou 7 kilomètres de Meshed-Ali. « Le pays aux environs, ajoute ce voyageur, est entièrement désert, et la ville n'a plus du tout d'habitants. »

(6) Sura, située au-dessus de Bagdad, la Corsate des auteurs classiques, avait été pendant huit siècles le siége d'une des universités juives les plus célèbres.

(7) « Benjamin poursuit sa description positive ou sa course par Néardéa jusqu'à Elnabar ou Poumbeditha, comme s'il allait retourner. Ce pas rétrograde mérite d'être observé; il paraîtrait que Benjamin termina ses courses vers l'orient et rétrograda pour se rendre en Égypte. » (Lelewel.)

(8) Cette partie du voyage relative au pays des Réchabites est généralement considérée comme imaginaire. « Certainement,

La ville de Théma est la capitale de leur domination; c'est là qu'est R. Hanan (Chanan), le prince qui domine sur eux. Cette ville est grande. Leur pays s'étend à seize journées entre les montagnes du septentrion; ils ont de grandes villes bien munies, et ne sont assujettis à aucun joug des gentils. Ils vont piller et font force butin dans des terres éloignées, jusqu'aux Arabes leurs voisins et leurs alliés. Ce sont ces Arabes qui habitent sous des tentes, dans des déserts; ils n'ont point de maisons, mais ils font des courses dans tout le pays d'Al-Yémen pour piller et voler.

Ces Juifs sont craints de tous leurs voisins; ils se mêlent de l'agriculture et du bétail. Leur pays est fort vaste; ils donnent le dixième de tout ce qu'ils ont aux disciples des sages, qui demeurent toujours dans l'école, et aux pauvres d'Israël, et à leurs pharisiens ou dévots. Ces derniers sont ceux qui pleurent Sion et mènent deuil sur Jérusalem; ils ne mangent point de viande et ne boivent point de vin; ils ne sont vêtus que de vêtements noirs et demeurent dans des cavernes ou des maisons ruinées, et ils s'affligent tous les jours de leur vie, excepté les sabbats et jours de fête. Ils implorent sans cesse la miséricorde pour les captifs d'Israël, priant Dieu qu'il ait pitié d'eux pour l'amour de son grand nom (1). Et même tous les Juifs habitants de Théma et de Tilimas jeûnent, avec leurs vêtements déchirés, pendant quarante jours, tous les ans, pour tous les Juifs qui vivent dans l'exil. Ils ont environ quarante villes, deux cents villages et cent bourgs ou châteaux. Dans toutes ces villes il y a environ trois cent mille Juifs. Leur principale ville est Tannaï, ville fort grande et fort munie; on y sème et on y moissonne; elle a quinze milles de longueur et autant de largeur. C'est là qu'est le palais du prince Salomon. La ville, au reste, est très-belle, ornée de jardins et de vergers.

Tilimas est aussi une grande ville, très-forte par sa situation, étant entre deux montagnes fort hautes. Elle est habitée par cent Juifs, entre lesquels il y en a de très-sages, de très-savants et de fort riches. C'est là que résident le prince Salomon et son frère le prince Hanan, qui sortent de la postérité du roi David; car ils ont un livre de leur généalogie et des extraits des questions généalogiques chez le chef de la captivité.

De Tilimas il y a trois journées à Chébar (Chaibar). On dit que là sont les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé que Salmanassar, roi d'Assyrie, emmena captives. On ajoute que ces Israélites étant allés dans ces pays-là, y ont bâti de grandes et fortes villes, et qu'ils font la guerre à tous les royaumes, et que personne ne peut aller chez eux, parce qu'il faut passer par un désert de dix-huit journées où il n'y a aucun lieu habité, de sorte que personne ne peut pénétrer dans leur pays.

Chébar est une grande ville où il y a environ cinquante mille Israélites, parmi lesquels il y a des disciples des sages, et de grands héros qui font la guerre aux habitants de Sinéar et des terres septentrionales de l'Al-Yémen, qui sont leurs voisins, et où commencent les Indes.

De leur pays il y a vingt-cinq journées à la rivière de Vira (2), qui est dans l'Yémen, où il y a environ trois mille Israélites.

De là il y a sept journées à Nast ou Naset (3), où il y a environ dix mille Israélites, et, entre eux, R. Nidian.

De là il y a cinq journées à Botzia (Bassora), qui est sur le bord du Tigre, où il y a environ deux mille Israélites et des disciples des sages et des riches (4).

dit Lelewel, le conte concernant les Réchabites n'est pas de l'invention de Benjamin. Iosip-ben-Gorion l'avait relaté antérieurement. Benjamin désigne l'Arabie comme domicile des Réchabites. Péthakhia, qui le suivit, les fait habiter dans le pays de Gog et Magog, au delà des montagnes ténébreuses, conformément à l'opinion de Iosip-ben-Gorion. On voit que deux opinions divisaient les croyants : l'une plaçait les Réchabites dans le désert des mystérieux Thémoudites; l'autre dans les ténèbres des Tibétains, descendant, suivant les Arabes, de Toba d'Yémen, voisins de Gog et Magog, objet de la prédilection arabe. »

(1) Asher traduit : « Dans les cas douteux, ils en appellent aux décisions du prince de la captivité. »

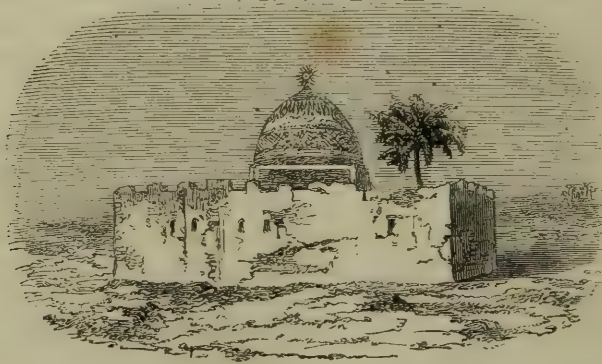
(2) « A la ville de ..... sur la rivière de Virah, » suivant Asher.

(3) « Le Naseth de Benjamin me paraît être Waseth, » dit le savant Ritter.

La Waseth ancienne, qui était traversée par le Tigre, suivant Aboulféda, était à cinquante parasanges de Bassora, de Kufa, d'Ahwas et de Bagdad. Elle n'existe plus; son nom a été transporté à une autre localité.

(4) La prospérité de cette ville s'est maintenue jusqu'à nos jours. La population de Bassora, qui est le centre de tout le commerce de la Perse et de l'Euphrate, s'élève à soixante mille âmes; sur ce nombre, on compte environ sept mille Juifs.

De là il y a deux journées au fleuve de Samoura ([1]), où commence la Perse, et où il y a environ quinze cents Juifs. C'est là qu'est le sépulcre d'Esdras le scribe et le sacrificateur, qui y mourut en retournant de Jérusalem auprès du roi Artaxerxès. On a bâti une grande synagogue devant son sépulcre, et, de



Tombeau du prophète Esdras. — D'après un dessin du capitaine Mignan ([2])

l'autre côté, les Ismaélites ont bâti une mosquée, tant ils estiment Esdras et aiment les Israélites. C'est pourquoi les Ismaélites y viennent faire leurs prières.

De là il y a quatre milles à Chuzestan, qui est Élam (de l'Écriture), cette grande ville ([3]); mais elle n'est pas toute habitée, car elle est déserte et ruinée en partie. A son extrémité, au milieu de ses ruines, est Suse ([4]), château et autrefois palais d'Assuérus (Achashverosh); il y a encore là un bel édifice depuis les temps anciens. Il y a là sept mille Juifs et quatorze synagogues, devant l'une desquelles est le tombeau de Daniel. Le Tigre traverse la ville, et il y a un pont entre deux. Tous les Juifs riches demeurent du côté où sont les marchés et les boutiques, et où se fait le négoce; tous les pauvres demeurent de l'autre côté, où ils n'ont ni marchés, ni boutiques, ni jardins, ni vergers : ce qui dépita un jour tellement ceux-ci, qu'ils dirent que toute la gloire et la richesse de ceux de l'autre côté ne venaient que

([1]) « A la ville de ..... sur la rivière Samarra ou Shat-el-Arab. » (Asher.) Cette ville, non nommée, peut être Karna. La rivière est le Diyala (Délos), ou Diala inférieur, dans le voisinage de Bagdad.

([2]) D'après Niebuhr et Macdonald Kinneir, ce tombeau est situé au bord du Tigre, un peu au-dessus de Karna.

Rousseau dit qu'il est « vis-à-vis de Karna et proche de la rivière de Sonné, dans le pays de Haviza, en hébreu *Ahava* (voy. Esdras, VIII, 21-31). C'est, ajoute-t-il, une vieille bâtisse qui passe pour être le tombeau du prophète Esdras, monument honoré par les Turcs et les Juifs, qui vont souvent s'y acquitter de leurs pieux devoirs. »

Keppel dit : « Nous passâmes près d'un édifice qu'on appelle Il-Azer (Ozeir? ou Esdras), et qui, d'après la tradition, serait la tombe du prophète. Il est surmonté d'une large coupole couverte de tuiles couleur turquoise. »

Enfin, le capitaine Robert Mignan s'exprime ainsi dans ses *Voyages en Chaldée* (1829) :

« A un demi-mille de Zetchiah est une mosquée en ruines autour de laquelle sont quelques palmiers; presque vis-à-vis est un canal, navigable jusqu'à la ville d'Hawizah; il se dirige vers l'est-nord-est.

» Le jour suivant, peu après le lever du soleil, nous arrivâmes à une tombe que les Arabes appellent *Ozair*. Le monument est entouré d'une forte muraille en brique brûlée. A l'intérieur est un dôme assez vaste renfermant un sépulcre carré qui contient les restes d'Ezra (Esdras), saint des Juifs; l'intérieur est pavé avec la même teinte bleu de ciel qui décore le dôme et lui donne une apparence très-brillante, surtout quand il est frappé par le soleil. Le nom d'Ozair lui a été assigné, je le suppose, par les Juifs, qui croient que ce tombeau renferme les os du prophète Esdras. Tous les ans, les Juifs y viennent en pèlerinage de Bassora. Les Arabes les volent, pillent et battent; en cas de résistance, ils les tueraient aussi facilement que, suivant leur expression vulgaire, ils mangeraient des oignons. »

([3]) Non pas *ville*, mais *province*.

([4]) La dissertation la plus complète sur ce passage se trouve dans le *Recueil de voyages et mémoires* publié par la Société de géographie, vol. II, p. 321, 335, 337 et suiv. On lira aussi avec intérêt un mémoire du major Rawlinson inséré dans le neuvième volume du journal de la Société de géographie de Londres *(Royal geographical Society)*

parce qu'ils avaient le sépulcre de Daniel, qui y est enterré. Alors ils demandèrent qu'on enterrât Daniel chez eux; mais les autres s'y opposèrent et ne voulurent point le permettre. Sur ce refus ils se firent la guerre, dont s'étant enfin lassés, ils convinrent entre eux que le cercueil de Daniel serait alternativement une année d'un côté, et l'autre année de l'autre côté de la rivière, traité qu'ils ont observé, et qui a duré jusqu'au temps de Sanigar-Schah, fils de Schah (Sangar-Shah Ben-Shah) (1), qui règne sur tous les rois de Perse, au nombre de quarante-cinq, qui sont soumis à son empire. Il est appelé en arabe sultan Phors-al-Chabir (2), c'est-à-dire grand empereur de la Perse. Son empire s'étend depuis l'embouchure du fleuve de Somra (Shat-el-Arab) jusqu'à la ville de Samarcut (Samarkand), et jusqu'au fleuve de Gozan (Kirel-Ozein), la province de Gisbor (3), tout le long du fleuve de Gozan, et des villes des Mèdes et des montagnes de Haphton, et sur les provinces du Thibet, dans les forêts de laquelle se trouvent les bêtes d'où l'on tire le musc. Son empire s'étend le chemin de quatre mois et quatre jours. Quand donc ce grand empereur Sanigar, roi de Perse, vint à Élam, et qu'il vit ainsi transporter le cercueil de Daniel d'un côté de la rivière à l'autre, avec une grande affluence de Juifs et d'Ismaélites passant le pont, il demanda ce que cela voulait dire. On lui dit tout ce que nous venons de raconter; à quoi il répondit : « Il n'est pas convenable qu'on se moque ainsi de Daniel; mais plutôt, mesurez une distance égale des deux côtés, et mettez le cercueil de Daniel dans une châsse de verre que vous suspendrez au milieu du pont, avec des chaînes de fer, et bâtissez en ce même lieu un bel édifice en forme de synagogue pour tous ceux qui viendront à jamais et qui y voudront faire leurs prières, tant Juifs que Syriens. » Le cercueil de Daniel est donc, jusqu'à présent, suspendu sur le pont. Le roi défendit aussi à qui que ce soit de pêcher plus près de cet endroit qu'à un mille au-dessus et au-dessous, par respect pour Daniel.



Pierre sculptée trouvée parmi les débris du tombeau de Daniel, sur l'emplacement de Suse (4).

(1) Ben-Melikshah, né en 1086 à Sanjar, en Syrie, et mort à soixante-douze ans, quelques années avant le voyage de Benjamin. Il gouverna pendant vingt ans la province du Khorassan. Il conquit Samarkand en 1140. (Voy. Herbelot, de Guignes et Hammer.)

(2) Al-Fars-al-Kabir, suprême commandeur de la Perse.

(3) « La ville de Nishapour. » (Asher.)

(4) C'est William Ouseley qui a publié ce dessin, d'après une esquisse faite par le capitaine Monteith dans ses Voyages en Perse (*Travels in Persia*, t. Ier, p. 420, pl. XXI). La pierre avait 22 pouces de long et 12 de large; sur un de ses côtés était une inscription cunéiforme que malheureusement le capitaine Monteith n'avait pas copiée. Cet officier, et depuis M. Gordon, membre de l'ambassade anglaise, offrirent en vain des sommes considérables en échange de cette pierre; en vain même M. Gordon obtint une fois l'autorisation du prince de Kirmanshah, les habitants du Shuster *(Dizi Foul)* et autres localités voisines des ruines de Suze s'opposèrent à ce qu'on l'enlevât, au moment où elle était déjà embarquée sur le Kuran ou l'Eulæus (l'*Ulai* de l'Écriture), en alléguant que c'était un talisman tout-puissant contre la peste, les incursions et les autres maux les plus redoutables. Pour éviter toute tentative nouvelle des Anglais, les habitants firent entre eux une

De là il y a trois journées à Robadbar ([1]), où il y a environ vingt mille Israélites, entre lesquels il y a plusieurs disciples des sages et des riches; mais ils y sont sous le joug de la captivité.

De là il y a deux journées à la rivière de Vanth (Holwan), où il y a environ quatre mille Juifs.

De là il y a quatre journées au pays de Molhat ([2]), où sont des peuples qui ne croient point à la loi des Ismaélites. Ils demeurent sur de hautes montagnes; ils sont soumis au vieillard qui est dans le pays des Al-Haschischins ([3]). Il y a parmi eux quatre assemblées d'Israélites, qui habitent avec eux, et qui vont avec eux à la guerre. Ils ne sont point soumis au joug du roi de Perse. Ils demeurent sur de hautes montagnes, d'où ils ne descendent que pour piller et faire quelque butin, après quoi ils s'en retournent et grimpent sur leurs montagnes, sans que personne leur puisse aller faire la guerre. Les Juifs qui sont parmi eux ont des disciples des sages, et ils sont tous sous l'autorité du chef de la captivité, qui est à Bagdad.

De là il y a cinq journées à Aria ([4]), où il y a environ vingt-cinq mille Juifs. C'est ici que commencent les assemblées des Israélites qui habitent sur les montagnes des Haphton ([5]); on y compte plus de cent assemblées d'Israélites. C'est ici aussi que commence la Médie. Ils sont encore des premiers captifs qui ont été transportés par Salmanazar ([6]), et parlent la langue targum ([7]). Il y a aussi entre eux des disciples des sages. Ils habitent à une journée de la ville d'Amaria, jusqu'au royaume de Perse. Ils vivent sous la domination de ce roi, qui tire d'eux un tribut par le moyen de ses officiers. Le tribut annuel qu'on paye, dans tout l'empire des Ismaélites, pour tout mâle de l'âge de quinze ans et au-dessus, est d'un amire d'or par tête, qui vaut un maravedi et trois quarts d'or ([8]).

Il y a à présent dix ans qu'il s'éleva un homme nommé David El-Roï, de la ville d'Amaria, qui avait été disciple de Chasdaï, chef de la captivité, et d'Éli-Gaon-Jacob, chef du conseil de la ville de Bagdad ([9]).

---

collecte de la valeur d'environ 1 600 livres anglaises, et offrirent cette somme avec deux beaux chevaux au prince, qui, en reconnaissance, rendit un décret pour défendre l'enlèvement de la pierre. Il est probable, dit Ouseley, qu'elle est encore aujourd'hui gardée par le fakir ou derviche qui montre la tombe de Daniel.

Il est à regretter que le capitaine Monteith n'ait point dessiné les ruines mêmes du tombeau. Quant à la pierre qu'il a si imparfaitement dessinée, il y a toute apparence qu'elle faisait partie d'un monument assyrien.

Ker-Porter a aussi publié une esquisse de la même pierre (t. Ier de son Voyage, p. 415). Ce qu'il dit au sujet de Suze et du tombeau de Daniel (t. Ier, p. 411) n'est qu'un résumé de ce que lui avait rapporté M. Macdonald Kinneir, compagnon de voyage du major Monteith : « Les habitants distinguent dans les restes de Suze deux masses de ruines qu'ils nomment : l'une le château, et l'autre le palais; et au pied de la plus élevée est un petit bâtiment en forme de dôme, sous lequel on montre aux voyageurs la tombe du prophète Daniel. Un derviche garde et montre ce monument qui, bien que recouvert d'une construction moderne, est considéré par les Juifs, les Arabes et les musulmans comme étant d'une haute antiquité, et contenant bien réellement les restes du prophète. »

Prideaux estime qu'en effet Daniel mourut à Suze vers la troisième ou quatrième année du règne de Cyrus à Babylone.

L'historien Joseph parle d'un édifice immense construit à Suze par Daniel.

Aasim de Cufah, historien arabe mort en 737, fait mention de la découverte du tombeau de Daniel, à Suze

Ibn-Haukal, deux siècles après, donne la même indication.

L'ancien voyageur hébreu auteur des *Cippi hebraici* (Heidelberg, édit. 1659) semble confondre, en parlant de cette tombe, le Tigre avec l'Euphrate, et Babylone avec Suze.

Certains cylindres babyloniens ou assyriens (voy. notre t. Ier, relation d'HÉRODOTE) présentent une disposition de figures entièrement analogue à celle que l'on remarque sur la pierre, c'est-à-dire un rang d'arbres, un autre d'animaux, un troisième de génies ou prêtres, etc.

([1]) Rudbar. Ce nom s'applique à plusieurs districts de Perse situés aux bords des rivières. Le major Rawlinson croit avoir reconnu la ville citée par Benjamin sur les bords du lit large et profond de l'Abi-Sirvan. (Voy. le journal de la *Royal geogr. Society*, IX, 56.)

([2]) Mulchet. (Voy. plus loin un passage de la relation de MARCO-POLO qui se rapporte à ce district.)

([3]) Voy. la note 3 de la p. 174.

([4]) Amaria, peut-être Holwan, située à Sar-Puli-Zohab, sur la route de Bagdad à Kirmanshah. Le major Rawlinson croit que le district de Holwan a été appelé jadis Amraniyah.

([5]) Haphthon. Ce sont les monts Zagros, habités par les Ali-Ilahis, d'après l'opinion du major Rawlinson, qui a commenté ce passage de Benjamin.

([6]) Halmanesser II. (*Rois*, XVII, 3; XVIII, 9.)

([7]) Le syrien.

([8]) Le maravedi-bueno avait, au moyen âge, la valeur de 2 schellings et 3 pence de nos jours. Le tribut était donc de 3 schellings par tête, ce qui équivaudrait aujourd'hui au moins à 15 schellings, ou environ dix-neuf francs.

([9]) Benjamin visita la Perse en 1163. Ce serait donc vers 1153 qu'aurait apparu l'imposteur David El-Roï, ou David El-

Il était très-versé dans la loi de Moïse, dans les lois civiles, dans le Talmud et même dans toutes les sciences étrangères; il savait aussi la langue et l'écriture des Ismaélites, et était expert dans les livres des mages et des enchanteurs. Il lui vint dans l'esprit de s'élever contre le roi de Perse, d'assembler les Juifs qui habitent les montagnes de Haphton, de sortir et de faire la guerre aux gentils, et d'aller prendre Jérusalem. Il faisait voir aux Juifs de faux signes et miracles, et il leur disait : « L'Éternel m'a envoyé pour vous soumettre Jérusalem et vous délivrer du joug des gentils. » Une partie des Juifs crurent en lui et l'appelaient « notre Messie. » Ce que le roi de Perse ayant appris, il lui envoya dire de venir lui parler. David y alla sans crainte, et quand il fut auprès du roi, ce dernier lui demanda d'abord « Es-tu le roi des Juifs? » A quoi El-Roï répondit : « Oui, je le suis. » Alors le roi, sortant, commanda qu'on le prît et qu'on le mît dans la prison où l'on met les prisonniers d'État jusqu'à leur mort, dans la ville de Dabestan (Darabistan), sur le grand fleuve, le fleuve de Gozam (Kizil-Ozein). Trois jours après, comme le roi s'entretenait avec ses princes et ses ministres, touchant les Juifs qui avaient conspiré contre lui, voici ce David, qui était sorti lui-même de sa prison, qui se présenta devant le roi, sans aucune permission de qui que ce soit. Le roi lui demanda : « Qui t'a amené et qui t'a délié? » David répondit là-dessus : « C'est ma sagesse et mon adresse, car je ne crains ni toi, ni aucun de tes serviteurs. » Alors le roi cria : « Saisissez-vous de lui! » Mais ses serviteurs répondirent : « Nous entendons bien sa voix, mais nous ne le voyons point. » Comme le roi était tout ravi en admiration de la sagesse de David, ce dernier dit : « Voici, je m'en vais mon chemin; » ce qu'il fit. Mais le roi le suivit avec tous ses princes et ses serviteurs, qui allaient après lui, jusqu'à ce qu'étant arrivés au bord du fleuve, David, ayant pris son mouchoir, fendit l'eau, et l'ayant étendu sur le fleuve, le passa à l'heure même, à la vue de tous les serviteurs du roi. Ceux-ci le suivirent dans de petites barques, mais ils ne purent pourtant pas l'attraper, et ils dirent : « Il n'y a point dans le monde d'enchanteur pareil à celui-ci. » En ce même jour il fit le chemin de dix journées, jusqu'à Amaria, par la vertu du nom de Jéhova (1), où étant arrivé et ayant raconté aux Juifs tout ce qui s'était passé, ils furent tous ravis en admiration de sa sagesse.

Ensuite le roi de Perse envoya vers le commandeur des fidèles, calife de Bagdad, seigneur des Ismaélites, pour lui dire de parler au chef de la captivité et aux autres chefs du conseil, afin qu'ils empêchent David El-Roï de faire telles choses, « faute de quoi, ajoutait-il, je ferai mourir tous les Juifs qui se trouvent dans mon royaume. » Comme donc toutes les assemblées de Perse se trouvaient alors dans une grande angoisse, elles envoyèrent des lettres au chef de la captivité et aux présidents des conseils de Bagdad, en ces termes : « Pourquoi mourrions-nous devant vos yeux, nous et toutes les assemblées de ce royaume? Réprimez cet homme, afin que le sang innocent ne soit point versé. » Alors le prince de la captivité et les présidents des conseils lui écrivirent : « Sache que le temps de la rédemption n'est point encore venu; nous n'avons point encore vu nos signes (2). Personne ne pourra venir à bout de ses desseins par l'orgueil; c'est pourquoi nous te recommandons de te désister de ton entreprise; sinon sois excommunié, ou retranché de tout Israël. »

Ils lui envoyèrent aussitôt ces lettres.

Ils écrivirent au prince Zachaï (3), qui est dans le pays d'Assur, et à R. Joseph le voyant, ou l'astronome, surnommé *Brahen Alphelec*, qui est dans le même pays, pour les prier d'écrire aussi à leur tour à David El-Roï. Le prince donc et le voyant, que nous venons de nommer, écrivirent à cet imposteur pour le solliciter et l'exhorter à se désister de son entreprise; mais il ne les écouta point et ne se détourna pas de son mauvais train, jusqu'à ce qu'il s'éleva un roi nommé Zin Al-Din, roi des Turcs (4), vassal du

David, comme l'appelle R. Salomon B. Virga, auteur de l'histoire juive intitulée *Shebet Jehuda*, écrite au seizième siècle.

M. Munk a trouvé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, dans un manuscrit arabe inédit, une *Histoire de David El-Roï* composée au douzième siècle par un Juif renégat.

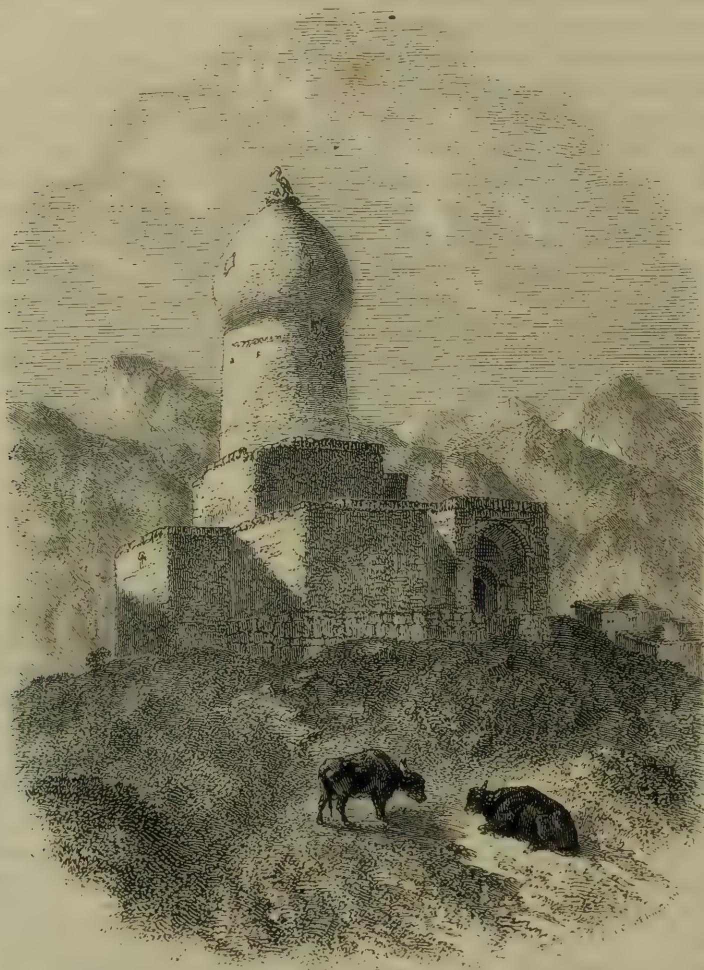
(1) *Shem hamphorash*, littéralement, « le nom expliqué, les lettres du mot Jéhova interprétées, » mystère connu de peu de personnes, et au moyen duquel on peut opérer tous les miracles. Le Talmud attribue la puissance de Jésus à la connaissance qu'il avait de ce mystère. (Asher.)

(2) Les signes par lesquels elle doit se manifester.

(3) « Ils envoyèrent des copies de ces lettres à Sakhaï, le chef des Juifs à Mosoul, et à R. Joseph l'astronome, qui est appelé Borhan-al-Fulkh, et y réside aussi, avec prière de les envoyer à David El-Roï. » (Asher.)

(4) Voy. de Guignes, *Hist. des Huns*, III, p. 169.

roi de Perse ([1]), qu'il envoya vers le beau-père de David El-Roï, et lui offrit une récompense de dix mille florins d'or pour tuer David El-Roï en cachette, ce qu'il exécuta de cette manière : il alla chez son gendre, et le tua dans son lit pendant qu'il dormait. Et ainsi s'évanouit l'adresse et l'entreprise d'El-Roï. Cependant la colère du roi de Perse contre les Juifs habitants des montagnes et du reste de



Vue extérieure du monument élevé à la mémoire d'Esther et de Mardochée. — D'après Flandin ([2]).

son empire ne fut point apaisée ; ce que les Juifs voyant, ils envoyèrent vers le chef de la captivité pour venir à leur secours et intercéder pour eux auprès du roi de Perse ; ce qu'il fit en adoucissant l'esprit de ce roi par de bonnes paroles, auxquelles il ajouta encore cent talents d'or. De cette manière la terre fut tranquille et la colère du roi apaisée.

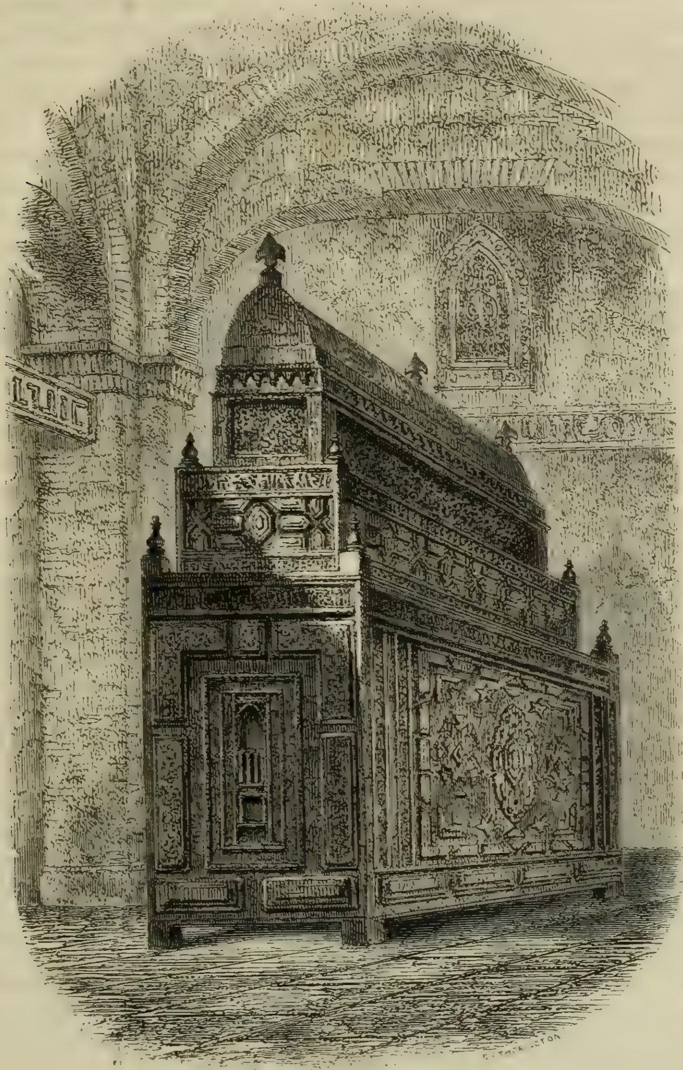
De ces montagnes il y a dix journées à Amadan. C'est la grande ville de Madaï, où il y a environ cinquante mille Israélites. Là sont les tombeaux de Mardochée et d'Esther, devant une synagogue.

([1]) « Vassal du roi de Perse et Turc de naissance. » (Asher.)

([2]) Voici ce que Ker-Porter dit au sujet de ce monument :

« J'accompagnai le rabbin à travers les ruines jusqu'à un enclos un peu plus élevé que les habitations voisines. Au milieu

A quatre journées de là est Dabrestan, où il y a environ quatre mille Juifs, sur le bord du Gozan. A sept journées de là est Isbahan. Cette grande ville, qui est la capitale du royaume, a douze milles



Cénotaphe d'Esther, à Hamadan.

de circuit, et l'on y compte environ quinze mille Israélites. Là est le prince Schalom, établi par le chef de la captivité sur toutes les villes de Perse

était la tombe juive d'Esther, c'est-à-dire un carré de briques en forme de mosquée, et un dôme allongé assez élégant au sommet. L'ensemble était en mauvais état. La porte est très-petite, de même que les anciennes portes sépulcrales du pays, elle se compose d'une seule pierre très-épaisse, tournant sur deux pivots d'un seul côté; la clé est toujours entre les mains du chef des Juifs, à Hamadan.

» Le premier tombeau fut détruit, dit-on, par les Tartares sous la conduite de Timour, et celui qui existe maintenant aurait été élevé presque immédiatement après, sur la même place.

» Nous entrâmes en nous courbant en deux, et nous nous trouvâmes dans une petite chambre voûtée où étaient les tombes

De là il y a quatre journées à Schiphaz (1), qui est la province de Perse où il y a environ dix mille Juifs.

A sept journées de là est Giva (Khiva) (2), grande ville sur les bords de l'Oxus, contenant environ huit mille Juifs. Cette ville est le centre d'un commerce très-étendu, et l'on y rencontre des commerçants de tous les pays et parlant toutes les langues; la contrée qui l'entoure est très-plate.

A cinq journées de là est Samarcanth (3), cette grande ville qui est sur les frontières du royaume, c'est-à-dire de la Perse, où il y a environ cinquante mille Israélites, qui ont pour chef établi sur eux le prince R. Obadias; il y a parmi eux des disciples des sages et des gens riches.

De là il y a quatre journées à Thoboth (Tibet), province dans les forêts de laquelle est le musc (4).

De là il y a vingt-huit journées aux montagnes de Nisbon (5), qui sont sur le fleuve de Gozan. Il y a en Perse des Juifs originaires de ces montagnes qui disent qu'on trouve dans les villes de Nisbor (Nisapour) les quatre tribus de Dan, de Zabulon, d'Aser et de Nephtali, que Salmanasar, roi d'Assyrie, y a trans-

de plusieurs rabbis. Une seconde porte s'offrit à nous, il fallut, pour passer à travers, marcher sur nos mains et sur nos genoux. Nous nous levâmes ensuite, et nous vîmes que nous étions dans une assez vaste salle, sous le dôme; au milieu sont deux sarcophages en bois sombre et sculptés avec une complication de lignes et une richesse d'ornements remarquables; une ligne de caractères hébreux court autour de la bordure supérieure de chacun d'eux. Beaucoup d'autres inscriptions sont gravées sur les murailles : la plus ancienne, et qui échappa, dit-on, à la ruine du premier édifice, est gravée sur une tablette de marbre blanc incrustée dans le mur. »

Ker-Porter donne la traduction de ces inscriptions.

Celle de la tablette de marbre est une louange de Mardochée.

Celles du sarcophage de Mardochée et d'Esther sont des prières à Dieu.

M. Eugène Flandin donne des détails plus récents :

« Hamadan, dit-il, est une des contrées où, en Asie, se sont groupés en plus grand nombre les Juifs ou *Yaoudis*, comme on les appelle. On en compte deux cents familles. J'attribue leur prédilection pour cette ville à une tradition dont l'histoire ne fournit pas la justification, mais qui, complétement avérée pour les Juifs, rapporte que la reine de Suze Esther, ainsi que son oncle Mardochée, ont été enterrés en cette ville. On y voit, en effet, un mausolée qui, assure-t-on, recouvre et conserve les restes de ces deux célébrités de la race hébraïque. Les Israélites d'Orient accourent de toutes parts en pèlerinage au pied de ces deux tombeaux qu'ils ont en très-grande vénération. Ils viennent y célébrer de cette manière une de leurs plus grandes fêtes, appelée *Purim*. Cette solennité rappelle l'anniversaire de l'indépendance qu'ils recouvrèrent sous les Machabées. Parmi les souvenirs antiques qui survivent dans cette localité, il n'en est pas un qui doive produire sur l'âme du voyageur plus d'impression que celui de cette fille benjamite profitant de sa beauté et de ses vertus pour affranchir sa nation de la honteuse humiliation sous laquelle la tenait Assuérus. Cette noble vie, racontée par l'histoire, illustrée par Racine, n'entoure-t-elle pas de son prestige cet honnête tombeau, dont la simplicité égale celle des vertus de la belle Juive ?

» Le monument qui conserve ces précieuses reliques s'élève sur une petite place, au milieu des ruines d'un quartier abandonné aux familles israélites. Son antiquité ne paraît nullement authentique, d'après son architecture. Le dôme et l'extérieur n'offrent aucune différence avec le style des sépultures musulmanes appelées *imân-zadêh* que l'on rencontre partout en Perse. L'intérieur se divise en deux salles. La première est fort petite; on y pénètre par une petite porte très-basse, fermée par un battant en pierre d'un seul morceau; elle est obscure et n'est éclairée que pour les solennités, au moyen de petites lampes qu'on allume dans ces occasions. La porte qui conduit dans la seconde salle est encore plus basse que l'autre; il faut, pour la franchir, ramper sur les genoux. De l'autre côté de cette ouverture, on se trouve dans un réduit obscur que traversent quelques faibles rayons de lumière, qui permettent à peine de distinguer les deux cénotaphes en bois noir sculpté qui y sont placés l'un à côté de l'autre. Ils sont exactement semblables quant à la forme et aux détails, mais celui d'Esther est un peu moins grand. Sur les parois de murs blanchis avec soin, sont gravées plusieurs inscriptions en hébreu, qui font remonter à onze cents ans la construction du monument actuel. Elles portent textuellement qu'il est dû à la piété des deux fils d'un certain Ismaïl, Israélite établi alors à Kachân. Pourquoi cet Ismaïl a-t-il élevé ce monument en ce lieu? C'est ce qu'il est impossible d'apprendre. Il est probable que les traditions restées parmi les Juifs leur ont appris que les restes d'Esther et de son oncle ont été apportés de Suze à Hamadan. Mais ce fait ne se rattache aucunement à ceux que l'histoire nous a conservés sur Assuérus et la belle Esther. » (*Voyage en Perse*, t. Ier, ch. XXIV, p. 381 et 385.)

(1) Shiras ou Fars? (Voy. un Mémoire de Ritter sur cette ville, *Erdkunde*, VIII, p. 847 et suiv.)

« Askaras, au delà de Nischabour? en changeant *kar* en *fer*, Asferar, canton de Herat, ou Esferain? » (Lelewel.)

(2) Voy. sur cette ville la carte et le Mémoire du lieutenant Zimmerman publiés en 1840 à Berlin.

(3) Marco-Polo parle de cette ville, capitale de la Transoxane. On en trouve une longue description dans Ibn-Haukal et dans Édrisi.

(4) Voy. la relation des DEUX MAHOMÉTANS, p. 139.

(5) Chazvin ou Caswin, chaînes qui limitent les provinces modernes de Ghilan et de Mazanderan; séparent ces provinces de l'Iran, enferment la mer Caspienne, et s'étendent par plusieurs ramifications jusqu'à Nishapour, dans le Khorassan persan.

portées à la première captivité, selon ce qui est écrit (*Rois*, II, 17) (¹). Il transporta les Israélites à Lechalach et à Chabor, et dans les montagnes de Gozan, aussi bien que dans celles de la Médie. Leur pays a vingt journées de circuit. Ils ont des villes et des bourgs sur les montagnes. Ils sont environnés, d'un côté, par le fleuve de Gozan (²). Ils ne sont assujettis à aucun joug des gentils, mais ils ont un prince nommé Joseph Amarckla, lévite (³); ils ont parmi eux des disciples des sages. Ils sèment et ils moissonnent. Ils vont par des déserts faire la guerre au pays de Cush (Kuth). Ils sont alliés avec les Copher-al-Tourcs (⁴), qui adorent le vent, et qui demeurent dans les déserts. C'est une nation qui ne boit point de vin et ne mange point de pain. Ils ne mangent que de la chair crue, telle qu'elle est, sans la faire cuire. Ce sont des gens cruels. Au lieu du nez, ils ont de petits trous par lesquels ils respirent. Ils mangent toutes sortes d'animaux purs et impurs. Au reste, ils aiment les Israélites. Il y a à présent quinze ans qu'ils vinrent en Perse avec une puissante armée; ils y prirent d'abord la ville de Roï ou Raï, et, après avoir tout passé au fil de l'épée et tout pillé, ils s'en retournèrent dans leurs déserts. Il y avait bien longtemps qu'on n'avait entendu parler de chose semblable dans la Perse; le roi de Perse, l'ayant appris, se mit fort en colère contre eux, en disant : « Jamais, du temps de mes ancêtres, aucune armée n'est sortie de ce désert; je m'en vais donc maintenant et j'effacerai leur nom de la terre. » Il fit donc publier un édit par tout son royaume pour rassembler toutes ses troupes, et il fit chercher un guide qui leur montrât le chemin de leur campement. Il s'en trouva un qui lui dit : « Je te montrerai l'endroit où ils sont, car je suis l'un d'entre eux. » Alors le roi lui jura qu'il l'enrichirait s'il lui montrait le chemin, et s'il faisait ce qu'il lui promettait.

Enfin le roi lui demanda : « Pour combien de temps avons-nous besoin de provisions pour faire ce chemin dans ce grand désert? » A quoi il répondit : « Prenez du pain et de l'eau pour quinze jours, car vous ne trouverez point de nourriture jusqu'à leur pays. »

Cela ayant été ainsi exécuté, l'armée marcha dans le désert pendant quinze jours, sans rien trouver. Il ne leur restait donc que très-peu de provisions; hommes et bêtes commençaient à mourir. Alors le roi ayant fait appeler le guide lui dit : « Où sont tes paroles, par lesquelles tu nous a assuré que nous trouverions nos ennemis? » A quoi le guide répondit : « Je me suis égaré du chemin. » Mais le roi irrité lui fit trancher la tête, et fit publier par tout le camp que celui qui aurait quelque nourriture la partagerait avec son compagnon. Ils mangèrent donc tout ce qu'ils avaient en main, jusqu'à leurs bêtes de somme, et ils marchèrent ainsi encore treize jours par les déserts, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent

(¹) Diverses considérations que font valoir Rennel dans son *Système géographique d'Herodote*, 2e édit., vol. Ier, p. 521, et Morier dans son second Voyage, p. 207, tendent à confirmer ces assertions.

(²) « Kizil Ozein. » (Asher.)

(³) « De la tribu de Lévi. » (Asher.)

(⁴) *Caphar-Tarac*, dénomination dont se sert également Édrisi, et que M. Jaubert traduit par *Turcs infidèles*. Ce sont les Ghouzes ou Gouzes. Hammer établit que deux mille familles de cette race ayant embrassé le mahométisme, en 960, furent appelées *Turcmans* ou *Turc-imans*, c'est-à-dire *croyants* ou *convertis*, tandis que ceux qui étaient restés fidèles à leur ancienne foi furent nommés *Turcs infidèles*.

« Les nomades dont il est fait mention dans ce passage de Benjamin, dit M. d'Ohsson, auteur de l'*Histoire des Mongols*, sont les Gouzes, dont le vrai nom est Ogouzes, peuple turc, alors païen, qui avait émigré, dans le douzième siècle, des contrées au nord de l'Oxus. Il habitait, deux cents ans auparavant, selon le géographe arabe Haoucal, qui florissait à cette époque, le pays de plaines arides qui environne le lac Aral et le Khorassan. Ayant obtenu du souverain du Khorassan la possession d'un district, dans la province de Tokharistan, à l'est de la ville de Balkh, il passa le Djihoun et alla s'y établir.

» La population de ces Turcs-Gouzes était, d'après l'historien persan Mirkhond, d'environ 40 000 familles ou tentes, qui payaient annuellement un tribut de 24 000 moutons à leur suzerain, le sultan Sindjar, de la dynastie des Seldjoucks, qui régnait sur le Khorassan. Mais dans l'année de l'hégire 548 (1158), les Gouzes se révoltèrent et défirent le gouverneur de Balkh. Sindjar marcha contre eux en personne. Le jour du combat, ses troupes prirent la fuite; il fut poursuivi et fait prisonnier. Les Gouzes vainqueurs entrèrent dans la ville de Merv, résidence du sultan, et la saccagèrent; ils marchèrent de là sur Nischabour, qui éprouva le même sort; puis les nomades se répandirent dans tout le Khorassan, qu'ils mirent à feu et à sang, hors la ville de Balkh, trop bien munie pour se laisser prendre. A la suite de cette dévastation, une famine cruelle acheva de désoler le pays. Sindjar, prisonnier, s'évada en 551 (1156), et revint à Merv, où il mourut peu de mois après, en juin 1157.

» En 554 (1159), les Gouzes s'emparèrent une seconde fois de Nischabour; en 556 (1161), ils défirent le roi de Tabaristan. Depuis cette époque il n'est plus question de ces nomades dans l'histoire de Perse, et l'on n'y trouve point qu'ils aient saccagé la ville de Rao, dans le royaume de l'Irac, qui appartenait à une autre branche de la dynastie des Seldjouks. »

aux montagnes de Nisbor (Chasvin), habitées par les Juifs. Les Perses y étant arrivés de jour, ils campèrent dans les jardins et dans les vergers, auprès des fontaines qui sont le long du Gozan. Or, comme c'était la saison des fruits, ils mangeaient et ravageaient tout, sans que personne sortît contre eux; mais ils découvraient sur les montagnes plusieurs villes et tours. Le roi donc ordonna à deux de ses serviteurs d'aller s'informer quelle nation habitait sur ces montagnes, et d'y aller de quelque manière que ce fût, soit sur des bateaux, soit à la nage. Ces hommes y étant allés, trouvèrent un grand pont sur lequel il y avait des tours et une porte fermée, et au bout du pont, de l'autre côté du fleuve, il y avait une grande ville. Ces deux hommes crièrent du pont jusqu'à ce que quelqu'un étant venu, leur demanda : « Que voulez-vous, et à qui appartenez-vous? » Mais ils ne l'entendirent point, jusqu'à ce qu'un trucheman qui savait leur langue étant venu, leur fit la même question. Ils répondirent : « Nous sommes serviteurs du roi de Perse, et nous venons vous demander qui vous êtes, et à qui vous obéissez? » A quoi ceux-ci répondirent : « Nous sommes Juifs, et nous ne sommes soumis à aucun roi ou prince gentil; mais nous avons un prince juif. » Les Persans s'informèrent aussi touchant les Comarins, enfants de Gotz, d'entre les Copher-al-Torchs. Mais les Juifs répondirent : « Ce sont nos alliés; et quiconque cherche à leur faire du mal, nous en fait à nous. » Ces deux hommes s'en étant retournés et ayant fait ce rapport, le roi fut saisi d'une grande terreur. Le lendemain, les Juifs envoyèrent lui livrer bataille. Le roi répondit : « Je ne suis pas venu pour vous faire la guerre, mais seulement aux Copher-al-Torchs, mes ennemis. Que si vous voulez me faire la guerre, je me vengerai en faisant mourir tous les Juifs de mon royaume, car je sais que vous êtes plus forts que moi dans ce pays. Usez plutôt de bonté envers moi; ne me faites pas la guerre, laissez-moi la faire contre les Copher-al-Torchs, mes ennemis, et vendez-moi des vivres autant que moi et mon armée en avons besoin. » Les Juifs, ayant délibéré entre eux, prirent la résolution de complaire au roi de Perse à cause des Juifs qui sont dans son royaume. Il entra donc dans leur pays lui et toute son armée, et s'y arrêta quinze jours, les Juifs lui faisant de grands honneurs.

Cependant ceux-ci envoyèrent en même temps des lettres aux Copher-al-Torchs, leurs confédérés, par lesquelles ils leur donnaient avis de tout ce qui s'était passé. De sorte que tous les habitants de ces déserts se saisirent des passages des montagnes avec une grande armée. Le roi de Perse s'étant mis en marche pour les combattre, ceux-ci, s'étant avancés, lui livrèrent bataille en chemin, et firent un si grand carnage dans l'armée persane que le roi de Perse fut obligé de se sauver avec peu de gens dans son pays.

Or un cavalier d'entre les serviteurs du roi emmena avec lui par ruse un Juif de ce pays, le nommé R. Moïse, dont ce cavalier fit ensuite son esclave lorsqu'il arriva en Perse. Un jour, comme les archers s'exerçaient à tirer de l'arc pour divertir le roi, il ne s'en trouva point de si adroit que R. Moïse. Le roi, l'ayant fait venir, le questionna par un trucheman, sur quoi R. Moïse lui raconta d'abord tout ce qui lui était arrivé, et comme il avait été emporté frauduleusement par ce cavalier. Aussitôt le roi l'anoblit, le fit revêtir d'habits de soie et de fin lin, et lui fit de grands dons. A quoi le roi ajouta : « Si tu veux te convertir et embrasser notre religion, j'userai de gratitude envers toi, je te ferai puissamment riche, et même je t'établirai sur toute ma maison. » A quoi il répondit : « O roi, mon seigneur, c'est ce que je ne puis faire. » Le roi donc le prit et le mit dans la maison de R. Schalom, prince de l'assemblée d'Asbahan (Ispahan), qui lui donna sa fille en mariage. C'est ce R. Moïse lui-même qui m'a raconté cette histoire.

De là je suis retourné [1] à Chuzestan, qui est sur le bord du Tigre, d'où ce fleuve descend et se jette dans la mer des Indes [2], auprès d'une île nommée Nekrokis [3]. Cette île a six journées de circuit. On n'y

(1) M. Asher suppose que ces cinq mots ont été ajoutés par un copiste.

(2) Dans le golfe Persique.

(3) Kish. Il faut décomposer le mot hébreu *Nekrokish* et lire *nikra* (appelée) et *kish*. (Asher.) — (Voy., sur cette île, la relation de NÉARQUE, dans notre premier volume, p. 187, et, plus loin, celle de MARCO-POLO.)

Deux auteurs persans, Hamdallah Mastoufi ou Cazvini et Hafis Abru, attribuent la chute de la ville de Siraf, qui était sur le continent, à la prospérité de l'île de Kish sous les souverains Dilémites, dont la dynastie s'éteignit au onzième siècle. Cazvini ajoute qu'au treizième siècle les navires qui venaient de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie relâchaient à Kish, centre d'un commerce très-considérable. L'énumération que fait Benjamin des produits qui se vendaient sur le marché de l'île est exacte et s'accorde avec ce qu'ont écrit à ce sujet Vincent, Renaudot et Stüwe.

Parmi les documents les plus récents sur Kish, on peut recommander aux lecteurs une description du lieutenant Kempthorne, publiée dans le cinquième volume du Journal de la Société anglaise de géographie.

sème point. On n'a qu'une seule fontaine dans toute l'île, et point de rivière; on n'y boit que de l'eau de pluie

Il y vient des marchands des Indes et des îles, qui y séjournent pour le commerce. Les gens de Sinéar, d'Al-Yémen et de Perse y apportent toutes sortes d'habits de soie et de pourpre, du lin de rivière, du chanvre, de la laine, du blé, de l'orge, du millet, de l'avoine, et toutes sortes de vivres et de légumes, dont ils font négoce entre eux, car les Indiens y apportent beaucoup d'aromates. Les habitants de l'île font l'office de facteurs ou courtiers entre eux, et c'est par cela seul qu'ils gagnent leur vie. Il y a cinq cents Juifs.

De là il y a deux journées par mer à Katipha ([1]), où il y a environ cinq mille Juifs. C'est là qu'on trouve la perle. Le vingt-quatrième jour du mois de *nisan* ([2]), il tombe une pluie sur l'eau que les huîtres reçoivent, et, après s'être renfermées, elles descendent au fond de la mer; ensuite, au milieu du mois de *tisri* ([3]), deux hommes descendent au fond avec des cordes, recueillent ces huîtres, les ouvrent, les fendent et en tirent ces pierres ([4]).

De là il y a sept journées à Oulam ([5]), où commence le royaume de ceux qui adorent le soleil. Ce sont les enfants de Cush, contemplateurs des astres; ils sont tous noirs, et fidèles dans le commerce. Lorsque les marchands viennent des pays éloignés, et qu'ils entrent dans le port, trois secrétaires du roi viennent et écrivent le nom des marchands, qu'ils présentent au roi. Le roi se charge lui-même de l'argent qu'ils ont laissé à la campagne, sans gardes, sinon qu'il établit un officier ou commis dans une hôtellerie où l'on apporte tout ce qu'on trouve de perdu et d'égaré, de quelque endroit que ce soit Alors le maître de la chose perdue donne des indices qu'elle est à lui, et on la lui rend. Telle est la coutume dans tout le royaume de ce roi.

Depuis Pâques jusqu'au nouvel an, tous les jours de l'été, il y fait une si grande chaleur que, depuis la troisième heure du jour jusqu'au soir, les gens se cachent dans leurs maisons. Le soir ils sortent et allument les flambeaux par toutes les places et les rues, et font leur ouvrage la nuit, ne pouvant le faire le jour, à cause de la chaleur excessive.

C'est dans ce pays que croît le poivre. Ils plantent leurs arbres à la campagne, tout autour de la ville, où chacun connaît son jardin. Ces arbres sont petits, et le poivre est blanc; mais quand ils l'ont cueilli, ils le mettent dans des vases, et ils jettent de l'eau chaude dessus, et le font ainsi sécher au soleil, jusqu'à ce qu'il se durcisse, et alors il devient noir.

On y trouve aussi la cannelle et le gingembre, et plusieurs autres sortes d'aromates.

Les habitants de cette île n'enterrent point leurs morts, mais ils les embaument avec toutes sortes d'aromates, et les mettent sur des bancs qu'ils couvrent de linges. Chaque famille a les siens à part. La chair et les os venant à se sécher, il semble que ce sont des hommes vivants. Chacun reconnaît encore ses ancêtres et toute sa famille depuis un grand nombre d'années.

([1]) El-Cathif, en Arabie, chez les Wahabis, sur le bord du golfe Persique.

Ibn-Batouta appelle cette ville Kotaif; il en vante la grandeur, la beauté, et ajoute qu'elle est habitée par des Arabes de la secte Rafiza, très-enthousiastes, exprimant hautement leurs sentiments et ne craignant point ceux des autres.

« Katif, dit Malte-Brun, paraît être l'ancienne Gerr, bâtie en pierre de sel. Les habitants de cette ville subsistent principalement par la pêche des perles. »

« La ville, dit Balbi, est fortifiée et protégée par une citadelle. Le capitaine Sadler ne lui accorde que six cents habitants. C'est la place la plus commerçante de cette partie de l'Arabie. »

([2]) Avril.

([3]) Octobre.

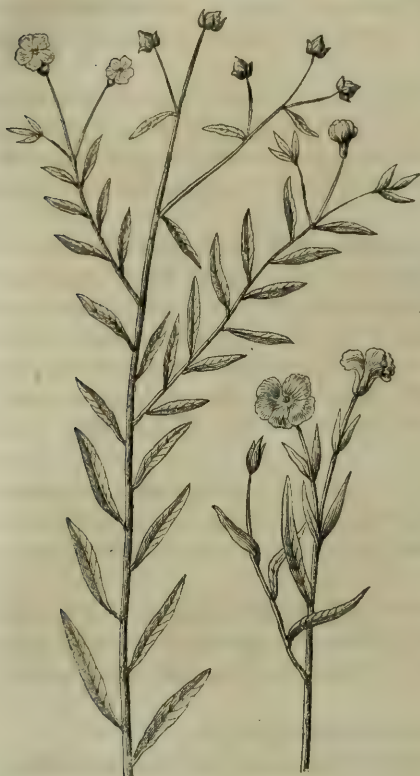
([4]) Voy. la relation des Deux Mahométans, p. 144.

Édrisi dit aussi : « Cette production, d'après le rapport des riverains du golfe Persique, résulte principalement des pluies de février. S'il ne pleut pas dans cette saison, les plongeurs n'en trouvent point de toute l'année. C'est un fait considéré comme incontestable, et dont la réalité ne forme, dans le pays, le sujet d'aucun doute. »

([5]) Choulan, aujourd'hui Quilon, 8° 53′ lat. nord, sur la côte de Malabar, d'après Ritter. Baratier avait pensé à tort qu'il s'agissait de Ceylan.

Ibn-Batouta aborda trois fois à Quilon dans le cours de son pèlerinage. Plusieurs passages de sa relation confirment ce que va rapporter Benjamin. « Le Malabar, dit-il, est le pays du poivre noir; on condamne à mort celui qui vole une seule noix, ou même un grain de quelque fruit que ce soit : aussi les voleurs sont-ils inconnus dans cette contrée, et ce qui tombe d'un arbre n'est jamais touché par personne, excepté par le propriétaire. »

Ils adorent le soleil (1); ils ont partout des autels à un demi-mille à la ronde autour de la ville. Le matin, ils courent au devant du soleil, car ils ont dans chaque autel comme une sphère de soleil, faite par art magique, qui se tourne avec grand bruit quand le soleil se lève. Alors chacun, hommes et



Le Lin (2).



Le Gingembre (3).

femmes, ayant un encensoir à la main, encensent le soleil; car telle est leur voie, ou plutôt leur folie.

Dans tout ce pays il y a environ cent Juifs, qui sont aussi noirs que tous les autres habitants. Ces Juifs sont de bonnes gens, observateurs des préceptes. Ils ont la loi et les prophètes, et quelque chose du Talmud et des Constitutions (4)

De là il y a vingt-deux journées aux îles de Cinrag (5). Les habitants, appelés Dogbüms (6), adorent

(1) Édrisi dit du roi de Choulan qu'il adore l'idole de Bouddha.

Ibn-Batouta remarque seulement que c'est un infidèle.

L'observation de Benjamin est exacte. Les adorateurs du feu, les guèbres, cherchèrent un refuge au Malabar, où l'on trouve encore leurs descendants, hommes actifs et intelligents.

(2) Voy. p. 205.

(3) Voy. p. 205.

(4) On s'étonne que Benjamin ait omis de parler des Juifs blancs. Il faudrait supposer que leur colonie, qui arriva en effet longtemps après celle des Juifs noirs, ne s'était pas encore établie dans ce pays au temps où notre voyageur visita l'Asie et y recueillit ses renseignements.

Voy. sur ces Juifs noirs et blancs le récit du docteur Claudius Buchanan, *Christian Researches*, Édimbourg, 1812; et Ritter, ***Erdkunde***, V, 595 et suiv.

(5) « A l'île de Ceylan. » (Asher.)

(6) Druses. Benjamin les appelle sans doute ainsi parce qu'il se rappelle la secte de Syrie qui croyait à la métempsycose.

le feu. Il y a parmi eux vingt-trois mille Juifs (1). Ces Dogbüms ont des prêtres dans tous les lieux où ils ont des temples de leurs idoles. Ces prêtres sont tous de grands magiciens, qui n'ont pas leurs semblables dans toute la terre en toutes sortes de prestiges. Devant l'autel de leur temple il y a une grande fosse, où tous les jours ils allument un grand feu qu'ils appellent *alhuta* (*elahuta*, divinité); ils font passer leurs enfants, ils jettent aussi leurs morts au milieu de ce feu. Il y en a même quelques-uns d'entre les grands du pays qui font vœu de se brûler tout vifs dans le feu. Quand celui qui s'est dévoué dit à ses enfants et à ses autres parents : « Voici, j'ai fait vœu de me jeter tout vivant dans le feu! » tous lui répondent et lui disent : « Oh! que tu es bienheureux! et bien te soit! » Quand le jour du vœu est arrivé, on prépare un grand festin au dévoué, lequel ensuite s'en va, à cheval s'il est riche, ou à pied s'il est pauvre, jusqu'au bord de la fosse, et se jette lui-même au milieu de ce feu pendant que toute la famille chante et danse et joue de la flûte, jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé par le feu.



Le Poivrier (2).

Trois jours après, deux de leurs principaux prêtres viennent dans sa maison et disent à ses enfants : « Mettez tout en ordre dans la maison, car votre père viendra aujourd'hui chez vous pour vous ordonner ce que vous devez faire. »

Alors ils prennent des témoins de cette ville, et voici Satan qui vient sous la figure du mort. Sa femme et ses enfants, lui allant au-devant, lui demandent comment il se trouve dans l'autre monde; à quoi il répond : « Je suis venu auprès de mes compagnons, mais ils ne m'ont point reçu jusqu'à ce que je me sois acquitté de mes dettes envers les enfants de ma maison et mes voisins. » Ensuite il donne des ordres, il distribue ses biens à ses enfants, il ordonne qu'on paye tous ses créanciers, et qu'on fasse pareillement payer tous ses débiteurs. Les témoins écrivent ses ordres; alors il s'en va, et personne ne le voit plus. C'est par de tels mensonges, fraudes et prestiges, que leurs prêtres les confirment dans leur créance. Ils disent même qu'il n'y a point de semblables à eux dans toute la terre.

De là il y a le chemin de quarante jours pour aller à la terre d'Al-Tzin (la Chine) (3), qui est à l'extrémité de l'Orient. Il y en a qui disent que c'est là la route de la mer appelée Nikpha, sur laquelle

(1) « Le roi de cette île, dit Édrisi, a seize vizirs, dont quatre de sa nation, quatre chrétiens, quatre musulmans et *quatre juifs!* Il leur a assigné un lieu où se réunissent les personnes appartenant à ces nations, et où l'on écrit leurs actes judiciaires et leur histoire. Auprès des docteurs de toutes ces sectes (je veux dire des Indiens, des Grecs, des musulmans et des *Juifs*), se réunissent divers individus et grand nombre d'hommes de différentes races, qui apprennent de bonne heure à écrire les actes de leurs prophètes et l'histoire de leurs anciens rois, et qui s'instruisent dans la science des lois, et, en général, des choses qu'ils ignorent. »

(2) Voy. p. 205.

(3) Benjamin de Tudèle paraît être le premier voyageur européen qui ait fait mention de la Chine.

domine la constellation de l'Orion, qui excite souvent un vent si orageux, qu'aucun marinier ne peut se tenir sur le vaisseau à cause de la violence du vent; de sorte que le vent jetant le vaisseau dans cette mer de Nikpha, il ne peut point se tirer de l'endroit où il est; et ainsi les gens y étant arrêtés, y meurent après avoir consumé toutes leurs provisions. Il y périt un grand nombre de vaisseaux de cette manière. Cependant les hommes ont appris l'art de se tirer de ce méchant endroit. On prend avec soi plusieurs peaux de bœuf. Si donc le vent vient à pousser le vaisseau dans la mer glaciale, ou de Nikpha, celui qui veut échapper se met dans une de ces peaux, coud cette peau en dedans de peur que l'eau n'y pénètre, ensuite se jette dans la mer, au milieu de l'eau; alors quelqu'un de ces grands aigles appelés griffons, le voyant et croyant que c'est une bête, descend, le prend et l'emporte sur terre, sur quelque montagne ou vallée, pour dévorer sa proie; alors l'homme enfermé tue promptement l'aigle avec son couteau; ensuite, sortant de sa peau, il marche jusqu'à ce qu'il trouve quelque lieu habité. Plusieurs personnes ont été sauvées de cette manière (1).

De là il y a trois journées à Gingala (Cingala) (2); quand on y va par mer, il y a quinze journées. Il y a là environ mille Israélites.

De là il y a sept journées, par mer, à Coulan (3); il n'y a point d'Israélites.

De là il y a douze journées à Zabid (Sebid) (4), où il y a peu de Juifs.

De là il y a huit journées (5) à cette partie des Indes qui est en terre ferme et qu'on appelle Beedan (Aden) (6); c'est Éden (7) qui est à Telassar (8). Il y a là de grandes montagnes habitées par plusieurs Israélites qui ne sont soumis à aucun joug des gentils. Ils ont des villes et des tours au sommet des montagnes. Ils descendent dans le pays de Hammaatom (Ma'atoum, Hamamet), appelé Libye (9), qui est sous la domination des Iduméens; ce sont les Libyens qui habitent la Libye. Les Juifs leur font la guerre, et après les avoir pillés et remporté un grand butin, ils remontent sur leurs montagnes, et personne ne peut les attaquer. Il vient plusieurs de ces Juifs d'Aden en Perse et en Égypte.

De là à la terre d'Asvan (10) il y a vingt journées par le désert de Saba (Seba), le long du fleuve Phison (Nil), qui vient du pays de Cush (11), dont les habitants ont un roi nommé Sultan-al-Chabasch. Une partie des habitants de ce pays vivent comme des bêtes; ils mangent l'herbe qui croît sur le bord du Phison; ils vont tout nus à la campagne (12).

Leur climat est très-chaud. Lorsque les gens d'Asvan vont pour piller et faire du butin, ils prennent avec eux du pain, du blé, des raisins secs et des figues; ils les jettent à leurs ennemis, lesquels venant pour les prendre et les manger, ceux-ci se jettent sur eux, les emmènent captifs et les vendent ensuite

(1) Cette tradition est très-ancienne, et peut-être fondée sur quelques faits analogues à celui que représente notre gravure, p. 209.

(2) On a vu que, d'après la relation des Deux Mahométans, l'opinion commune était que les Chinois avaient peuplé une partie de cette île (Ceylan), et que le nom de *Chingola*, *Chingala* ou *Singhala*, vient d'une colonie chinoise établie à la pointe de Gale par quelques Chinois que la tempête y avait portés.

Baratier, dans une longue note sur ce passage, a cherché à prouver que Benjamin de Tudèle avait visité les îles Gangarides, à l'embouchure du Gange.

(3) Ritter croit que ce peut être l'île de Socotra, à l'entrée du golfe Persique.

(4) « Sebid, dit Édrisi, est grande, très-peuplée, très-opulente; il y a un grand concours d'étrangers et de marchands de l'Hedjaz, de l'Abyssinie et de l'Égypte supérieure, qui y arrivent par les bâtiments de Djidda. Les Abyssins y amènent des esclaves. On en exporte diverses espèces d'aromates de l'Inde, diverses marchandises chinoises et autres. Cette ville est située sur les bords d'une petite rivière, à 132 milles de Sanara. »

(5) En traversant la mer Rouge, ou mer de Hind.

(6) L'Inde moyenne ou continentale, c'est-à-dire l'Abyssinie, et peut-être l'Arabie jusqu'au golfe Persique. (Voy. plus loin la relation et la carte de Marco-Polo.)

(7) Adel?

(8) « Renseignement biblique confus et déplacé; cet Éden et ce Telassar étaient du pays d'Azam, Syrie du temps du roi David. » (Lelewel.)

(9) « L'Afrikia des Arabes. » (Lelewel.)

(10) Assouan, Syène.

(11) « Du pays des noirs. » (Asher.) — L'Abyssinie.

(12) Dans la Nubie, dit Massoudi, dans la partie supérieure de l'Abyssinie, près des sources du Nil, on trouve une espèce de singes que l'on appelle *nubiens*. Ils sont de petite taille et d'une couleur noire peu foncée, comme le teint des Nubiens. C'est cette espèce de singes que les bateleurs mènent avec eux.

en Égypte et dans les autres royaumes voisins. Ce sont là ces esclaves noirs de la postérité de Cham.

D'Asvan à Chelvan (Chaluah) (¹) il y a douze journées. Il y a là environ trois cents Juifs. De Chelvan on va avec les caravanes, le chemin de cinquante journées, par le désert appelé Al-Tsahra (Sahara),



Albatros poursuivant un homme qui nage. — D'après André Keppel (*A Visit to the indian archipelago*; 1853).

à la ville ou province appelée Zuila (Zavila) (²), qui est Chavila dans la terre de Gana. Il y a dans ces déserts des montagnes de sable, de sorte que lorsqu'il s'élève un grand vent, le sable couvre et suffoque les caravanes. Ceux qui en échappent apportent avec eux du fer, du cuivre, du sel et toutes sortes de fruits et de légumes. C'est de là aussi qu'on apporte l'or et les pierres précieuses. Ce pays est dans la terre de Cusch, appelée Al-Chabasch, du côté de l'occident (³).

(¹) Holvan, « bourg à l'orient du Nil, à deux parasanges de Fostat. » (Aboulféda.)

(²) Zavila. « On y compte beaucoup de négociants riches et intelligents, dit Édrisi; leurs connaissances commerciales sont très-étendues, et leur régularité dans les affaires est au-dessus de tout éloge.

De Zuila, les caravanes s'avançaient au sud vers Gana, dans l'intérieur de l'Afrique.

« La cité qui porte ce nom, dit Ibn-al-Ouardi, est une des plus grandes du pays des noirs. Tous les marchands des autres contrées s'y rendent pour y avoir de l'or, que l'on trouve sur la terre. On y porte des figues, du sel, du cuivre, de l'ouada, et on n'en retire que de l'or. »

(³) « Il est clair qu'étant en Égypte, Benjamin a rencontré les Israélites de Bedja, les marchands venant du fond de Magreb; mais en relatant ce qu'ils lui ont dit il s'embrouille, et enveloppe leurs renseignements dans ses explications bibliques. Ainsi biblisant, il donne une excessive extension à Habesch, parce qu'il pense que c'est Kousch; Havila et Kousch étant Soudan, où est Gana, il en résulte que Habesch s'étend du côté de l'occident. » (Lelewel.)

De Chelvan il y a treize journées à la ville de Kous (1), qui est le commencement de l'Egypte. Il y a là environ trente mille Juifs.

A cinq journées de là est Phium (2), autrefois Pithom, où il y a environ vingt Juifs. On y voit encore des restes des anciens édifices bâtis par nos pères.

A quatre journées de là est Misraïm la grande ville (3), située sur le bord du Nil ou Al-Nil. Il y a là environ deux mille Juifs et deux synagogues (4), l'une des Juifs de la terre d'Israël appelés Al-Schamiin, l'autre des Juifs de Babylone appelés Al-Irackun. Ces deux sortes de Juifs diffèrent dans la division ordinaire des sections ou des *parashiot* et des *sedarim* de la loi; car les Babyloniens ont coutume de lire toutes les semaines une *parasha* ou section de la loi, comme l'on fait dans toute l'Espagne; de sorte que chaque année ils achèvent la lecture de la loi. Mais ceux de la terre d'Israël ne font pas ainsi; car, partageant chaque *parasha* (ou section) en *sedarim* ou (trois parties), ils n'achèvent la lecture de la loi qu'au bout de trois ans. C'est une coutume établie parmi eux de se joindre et de prier tous ensemble pour célébrer le jour de la réjouissance de la loi (5) et le jour auquel la loi fut donnée (6). Entre eux est R. Nathanaël, le prince des princes, chef du conseil et de toutes les assemblées d'Égypte; c'est lui qui établit les rabbins et les chantres. Il est aussi ministre du grand roi qui réside dans le palais de Tsohan (7), qui est une ville du pays d'Égypte dont a été émir-al-mumnin Ali, fils d'Abitaleb; tous ses sujets sont appelés rebelles (8), parce qu'ils se sont révoltés contre l'émir-al-mumnin Al-Abassite, qui réside à Bagdad. Il y a une inimitié perpétuelle entre eux. Celui qui réside en Égypte a établi son trône à Tsohan, parce que cet endroit lui a paru fort agréable (9). Ils ne se montrent au public que deux fois l'année, la première fois au temps de leur fête, et la seconde fois quand le Nil déborde (10). Tsohan est environnée

(1) « C'est, dit Aboulféda, le premier endroit où s'arrêtent les caravanes qui viennent des mers de l'Inde, de l'Abyssinie, de l'Yémen et du Hedjaz, en traversant le désert d'Aïdah. Kous renferme un grand nombre de fondouks, de maisons particulières, de bains, de colléges, de jardins, de vergers, de potagers. Sa population se compose d'artisans de toute espèce, de marchands, de savants et de riches propriétaires. »

(2) Fajuhm, Faioum; mais cette ville est à plus de huit journées de Kous.

(3) *Naisz-al-Atik*, ou *Fostat*, Memphis, le Caire.

(4) « Vers la fin du troisième volume de la *Description de l'Égypte*, par Makrisi, se trouvent quatre chapitres sous les titres suivants : 1o Des synagogues des Juifs; 2o De l'ère des Juifs et de leurs fêtes; 3o Des opinions et de la croyance primitive des Juifs, et de quelle manière il est survenu parmi eux des changements; 4o Des différentes sectes qui partagent aujourd'hui les Juifs. Dans le premier de ces chapitres, il est dit que les Juifs ont un grand nombre de *kenisset* en Égypte, et l'on observe que *kenisset* est un mot hébraïque signifiant « lieu où l'on s'assemble pour la prière. » L'auteur fait mention de plusieurs de ces synagogues. Dans l'article *Kenisset Demouh*, il rapporte la vie de Moïse, et dans celui de *Kenisset Djaoudjer* se trouve la vie du prophète Élie. » (D'Ohsson.)

(5) On célébrait cette fête le dernier jour de la fête des Tabernacles. (*Deut.*, XVI, 13, 15.)

(6) Avec la fête des Semaines. (*Deut.*, XVI, 9.)

(7) « Tso'an, dans la ville de Mitzraïm, qui est la métropole de ces Arabes. » (Asher.)

« Benjamin de Tudèle, dit Niebuhr, appelle Tsohan le château situé entre la ville et la montagne de Mokattam, sur un rocher séparé de cette montagne, et il semble par conséquent que les Juifs d'Égypte, du temps de Benjamin, aient cru que la ville de Zoan, dont il est fait mention dans l'Écriture sainte, avait été située dans cet endroit. »

(8) « Quoique de même foi que les califes de Bagdad, la diversité des sentiments mit une telle haine entre ces deux princes que, dans les prières publiques, on prononçait à Bagdad l'anathème contre les califes d'Égypte, pendant qu'au Caire on faisait la même cérémonie contre ceux de Bagdad. » (De Guignes.)

(9) Il paraît évident par ces passage que Benjamin visita l'Égypte avant 1171. Adhed, le dernier des califes de la dynastie fatimite, mourut cette année même, et depuis quelque temps son autorité avait été à peu près anéantie par les conquêtes de Noureddin. Le nom de calife de Bagdad fut substitué à celui d'Adhed dans le service public; ce fut le neveu de Noureddin, le célèbre Saladin, qui en donna l'ordre.

(10) « Item, il y a au Kaire, droit devant Babillonne, emmy la rivière, une illette petite très-bien habitée, fremée autour de maysons, où il y a une mayson basse fondée en l'eaue, en laquelle il y a un piller de marbre où l'eaue de la rivière vient frapper. Lequel est ensignie de plusieurs enseignes de traîs qui sont paus, piez et pickes, et par che piller cognoist-on aus dittes enseignes quand la rivière croist et quantes pous ou quantes paumes, quans piez ou quantes pickes chascune nuit est crute. Et y a un propre maistre pour ce cognoistre, aux gaiges du soudan, qui va crier parmi le Kaire le cruchon de l'eaue poûr resioir le peuple.

» Item, quand elle vient à xvj pickes de haut audit pillier, le peuple du Kaire fait joie, et monte le soudan sur une gallée ache ordonnée, et va lui-meismes retaillier et ouvrir la bouche d'un grant fossez fait à la main qui part de la rivière et passe parmi Babilonne, et lors par là sespart leaue du Nil par plusieurs petis bras et fossez parmi le Kaire es jardins et ou pays autour. » (Rapport de messire Guillebert de Lannoy, chevalier, *Sur les visitations de plusieurs villes, pors et rivières*

d'une muraille, mais non point Misraïm, celle-ci étant arrosée d'un côté par le Nil. Misraïm est une grande ville ornée de places et de boutiques (¹); il y a plusieurs riches Juifs.



Vue des campagnes d'Égypte inondées par le Nil.

Il n'y pleut point, et l'on n'y a jamais vu ni neige, ni glace. C'est un pays fort chaud.

Le fleuve déborde tous les ans une fois (²), au mois d'*élul*, couvre tout le pays et l'arrose dans une

par lui faittes. Manuscrit du commencement du quinzième siècle, conservé à la Bibliothèque bodléienne d'Oxford, et publié dans le vingt et unième volume de l'*Archæologia.)*

Messire Guillebert de Lannoy avait été envoyé en Syrie et en Égypte par Henri V d'Angleterre.

(¹) Voici ce que Makrisi rapporte sur la ville de Fosttatt, à la fin du premier volume de sa *Description de l'Égypte :*

« Selon El-Djerheri, auteur d'un dictionnaire arabe très-estimé, El-Fosttatt est une tente faite de poil; le même dit que Fosttatt est la capitale de l'Égypte.

» Sachez que le Fosttatt d'Égypte fut fondé après la conquête de l'Égypte par les musulmans, et devint sa capitale. Ce pays était antérieurement au pouvoir des Boums et des Cophtes. Après la fondation de Fosttatt par les musulmans, le siége du gouvernement y fut transféré d'Alexandrie, qui avait été pendant plus de neuf cents ans la capitale de l'Égypte. Dès lors El-Fosttatt fut la résidence des gouverneurs de ce pays, et continua à l'être jusqu'à ce que, dans le voisinage de cette ville, eût été bâtie El-Asker, qui devint le lieu ordinaire de leur séjour. Néanmoins, quelques-uns d'entre eux demeuraient souvent à Fosttatt. Mais lorsque l'émir Aboul-Abbas-Ahmed, fils de Toutoun, eut fondé El-Cattaï, près d'El-Asker, il y fit sa résidence, et ses successeurs, jusqu'au dernier des Toutonides, suivirent son exemple. Après eux, les gouverneurs de l'Égypte résidèrent à El-Asker jusqu'à l'invasion du pays par l'arrivée de Moïzz-li-Din-Illahi le Fatimite, sous les ordres de son chancelier Djerher-el-Caïd. Djerher bâtit El-Cahiret (le Caire), et y demeura avec ses troupes. Moïzz, à son arrivée, habita son palais dans le Caire, et cette ville fut la résidence des califes. Mais Fosttatt n'en devint pas moins si florissante, que pour la quantité de ses édifices et le nombre de ses habitants aucune autre ville du monde ne pouvait lui être comparée, hors Bagdad. Elle conserva cet état de prospérité jusqu'à l'invasion des Francs. Lorsque Méri (Amaury, Amalrich), roi des Francs, eut posé son camp sur les bords du petit lac de Habesch (non loin du Caire), le vizir Shaver, jugeant qu'il ne pourrait pas défendre à la fois les deux villes de Fosttatt et du Caire, ordonna aux habitants de la première de l'évacuer, et de s'enfermer dans la seconde pour s'y mettre en sûreté contre les Francs. Le Caire était alors une ville très-forte et bien défendue, en sorte que les habitants de Fosttatt obéirent sans grande répugnance, et passèrent tous au Caire. Shaver fit mettre le feu à Fosttatt, et dans l'espace de cinquante et quelques jours, cette ville fut en grande partie consumée. Lorsque Méri se fut retiré, et que Shircouh se fut emparé du vizirat, les habitants retournèrent à Fosttatt; mais cette ville ne put jamais se relever de ses ruines. Cependant elle est encore appelée de nos jours cité de l'Égypte (c'est le vieux Caire). »

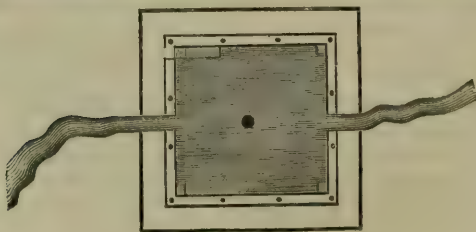
(²) « En Égypte, dit de Sacy, on donne au Nil le nom de mer; en sorte que quand on veut désigner réellement la mer, soit la Méditerranée, soit le golfe Arabique, on y ajoute l'épithète *salée.* » La même appellation est employée dans la Bible.

étendue de quinze jours de chemin; les eaux restent sur la terre pendant les mois d'*élul* (¹) et de *tisri* (²) pour l'arroser et pour l'humecter. Il y a une colonne de marbre devant une certaine île, au milieu de



Statue romaine du Nil indiquant la hauteur ordinaire du fleuve (³).

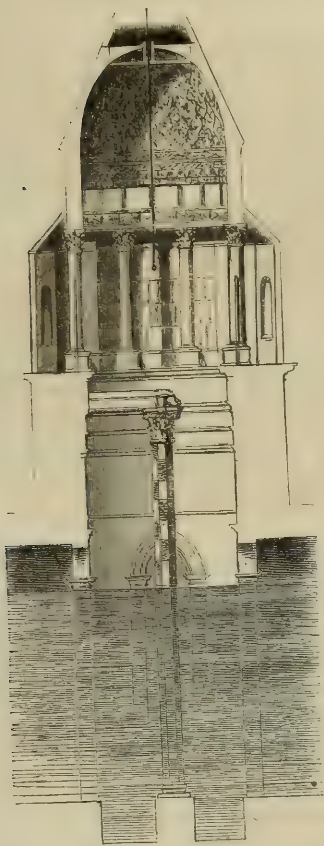




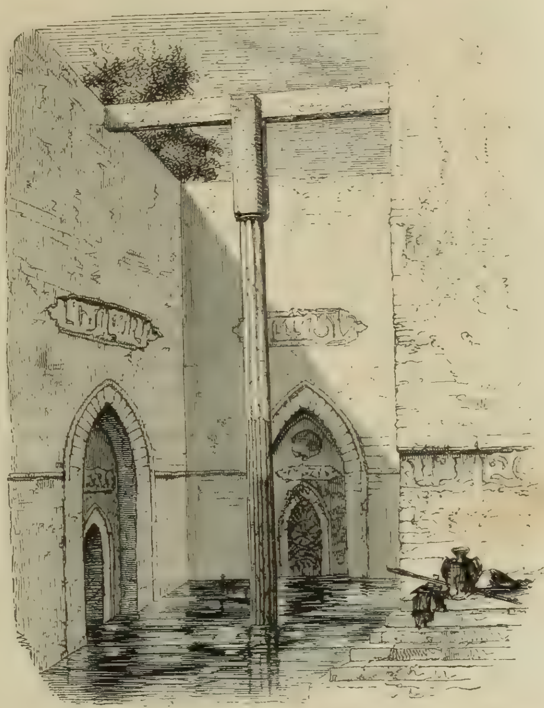
Vue et plan du Nilomètre, dans l'île de Rhodes, au Caire. — D'après une ancienne aquarelle conservée au cabinet des estampes.

(¹) Août.
(²) Septembre.
(³) La hauteur ordinaire de seize piques du Nil est marquée par les seize enfants qui entourent la statue du Nil.

l'eau, élevée avec beaucoup d'art, de douze coudées au-dessus de l'eau. Lors donc que le fleuve déborde et qu'il couvre la colonne, les habitants connaissent par là que l'inondation a couvert la terre l'étendue



Coupe du Nilomètre, au vieux Caire. — D'après Narden (1).



Le Nilomètre dans l'île de Rhodes, au Caire (2). — D'après Roberts.

de quinze jours de chemin; mais s'il ne va que jusqu'à la moitié de la colonne, il ne couvre aussi que la moitié du pays. Il y a un homme qui mesure tous les jours la colonne, et ensuite crie à Tsohan et à Misraïm : « Rendez grâces à Dieu, car le fleuve est monté à une telle et telle hauteur. » C'est ainsi qu'il mesure et qu'il crie tous les jours. Si le fleuve couvre toute la colonne, c'est signe qu'il y aura grande fertilité dans toute l'Égypte, car le fleuve croît peu à peu, jusqu'à ce qu'il ait couvert le pays jusqu'au bout, durant le chemin de quinze journées. Alors quiconque a des champs loue des ouvriers qui lui creusent une grande fosse dans son champ (3), dans laquelle les poissons entrent à mesure que l'eau

(1) *Voyage d'Égypte et de Nubie*, 2 vol. grand in-folio; Copenhague, 1752 à 1755.

(2) Cette colonne est dans les dépendances d'un bâtiment qui sert aujourd'hui de poudrière. M. Roberts n'est parvenu à la dessiner qu'en s'exposant au coup de fusil de la sentinelle.

(3) « On fermait, observe Abdallatif, les ouvertures pratiquées dans les chaussées, et les arches des ponts, au moment où le Nil avait cessé de croître, afin d'empêcher les eaux de se retirer vers le fleuve, et de les forcer de s'accumuler du côté voisin des terres. Alors on plaçait des filets, et on laissait l'eau prendre son cours. Le poisson, entraîné par le courant de l'eau, arrivait aux filets, qui l'empêchaient d'aller plus loin et de redescendre avec l'eau; il s'amassait donc dans les filets. On le tirait ensuite à terre, on le déposait sur des tapis, on le salait et on le mettait dans des vases, et lorsqu'il était suffisamment fait, on le vendait sous le nom de *salaisons* et de *sir*. On ne préparait ainsi que le poisson qui était de la taille du doigt et au-dessous. Cette même espèce, quand elle est fraîche, se nomme *absaria*; on la mange rôtie et frite. »

croît, et où ils restent ensuite à mesure que l'eau décroît. Alors les propriétaires des champs les prennent et les mangent, ou les vendent aux marchands, qui les salent et les portent partout. Ces poissons sont extrêmement gras; les grands mêmes du pays se servent de cette graisse pour leurs chandelles ou lampes. Si quelqu'un mange trop de ces poissons, il n'a qu'à boire de l'eau du fleuve; il n'en aura aucun mal, car cette eau lui sert de remède.

Au reste, si l'on demande aux Égyptiens pourquoi le fleuve monte ainsi, ils répondent que cela vient des pluies abondantes qui tombent plus haut, dans le pays d'Al-Habas, ou Havila, lesquelles enflent le Nil et le font ainsi déborder. Lorsque le fleuve ne déborde point, ils ne sèment point aussi, et alors il y a une grande disette par tout le pays. Ils sèment au mois de *marhesvan* ou octobre, après que le fleuve est rentré dans ses bornes. Ils moissonnent l'orge au mois d'*adar* ou février, et le froment au mois de *nisan* ou mars. En ce mois de *nisan* ils abondent en cerises, en noix, en concombres, en courges, en pois, en fèves, en galbanons, en pois chiches, et en toutes sortes d'herbages, comme en pourpier, en asperges, en baume, en laitues, en coriandre, en chicorée, en choux et en raisins; en un mot, la terre abonde en toutes sortes de biens. Leurs jardins et leurs vergers sont arrosés tant par des canaux que par les eaux du fleuve.

Ce fleuve, après avoir arrosé la ville de Misraïm, se divise en quatre branches (¹) : la première va à Damiette, autrefois Caphtor, et s'y jette dans la mer; la seconde à la ville de Raschid, près d'Alexandrie, et s'y jette pareillement dans la mer; la troisième s'en va par le chemin d'Asmon (Ashmoun), cette grande ville qui est sur les confins d'Égypte, etc. (²). Tout du long de ces quatre branches, de côté et d'autre, il y a des villes, des bourgs et des villages où l'on peut aller par terre et par eau; il n'y a pas de pays au monde si peuplé que celui-ci, qui est d'ailleurs très-vaste et abondant en toutes sortes de biens (³).

De la nouvelle Misraïm à la vieille il y a deux parasanges. Cette dernière est ruinée. On y voit pourtant encore aujourd'hui les vestiges des anciennes murailles et des maisons, comme aussi plusieurs greniers de Joseph. Il y a là aussi une colonne ou pyramide faite par art magique qui n'a pas de pareille en aucun endroit du monde. Ces greniers, au reste, sont d'une structure très-solide, bâtis avec de la chaux et des briques. Hors de la ville est l'ancienne synagogue de Moïse, notre maître, qui repose en paix (⁴). Il y a là un vieillard qui en est le gouverneur et le diacre; c'est un disciple des sages qu'on appelle Al-Scheck-Albounetzar. Misraïm la déserte a le chemin de trois milles.

(¹) Édrisi admet la même division, et appelle *canaux* deux des branches.

(²) Benjamin omet la quatrième.

(³) « Cette contrée est tellement peuplée, que les villes ne sont distantes entre elles que d'une journée ou de deux au plus, et que les villages s'y touchent, pour ainsi dire, de tous côtés, et sur les deux rives du fleuve. Sur ses divers canaux on voit de toutes parts des villes florissantes et des bourgs très-peuplés. » (Édrisi.)

(⁴) « Moïse, dit Abdallatif, faisait sa demeure dans un village du territoire de Djizeh peu éloigné de la capitale, et qui se nommait Dimouh. Les Juifs y ont aujourd'hui une synagogue. Les ruines de Memphis occupent actuellement une demi-journée de chemin en tout sens. »

Dimouh est une dénomination commune à plusieurs lieux en Égypte. Il y a trois villages de ce nom dans le Paygoun; celui dont il est question ici appartient au territoire de Djizeh, et il en est fait mention dans les cadastres de l'Égypte.

Makrisi, dans le chapitre de sa Description historique et topographique de l'Égypte et du Caire, intitulé : *Des synagogues des Juifs*, dit :

« Du nombre des synagogues qu'ont les Juifs en Égypte est celle de Dimouh, à Djizeh. C'est le principal objet de la vénération des Juifs en Égypte; car ils croient tous, sans hésiter, que ce lieu est celui où Moïse, fils d'Amran, faisait sa demeure, à l'époque où il rapportait à Pharaon les ordres qu'il recevait de Dieu, pour les lui annoncer, pendant tout le temps de son séjour en Égypte, depuis son retour du pays de Madian jusqu'à l'instant où il sortit d'Égypte avec les enfants d'Israël. Les Juifs disent aussi que l'édifice que l'on voit aujourd'hui à Dimouh fut bâti quarante ans après la dernière destruction de Jérusalem par Titus, plus de cinq cents ans avant l'islamisme. Dans cette synagogue est un arbre de *rizlaght* d'une grandeur immense. Les Juifs ne doutent aucunement que cet arbre ne soit du temps de Moïse; ils disent que ce prophète ayant planté son bâton en cet endroit, Dieu fit naître de ce bâton cet arbre; qu'il demeura dans toute sa beauté, couvert de branches vertes, avec un tronc égal, épais et parfaitement droit, qui s'élevait vers le ciel, jusqu'au temps où Mélik-al-Aschraf Schaban, fils de Hosein, bâtit au-dessous de la citadelle le collége qui porte son nom. Ce prince, à qui l'on avait vanté la beauté de cet arbre, donna ordre qu'on le coupât pour le faire servir à la construction de cet édifice. Lorsqu'on vint le lendemain pour exécuter l'ordre du prince, on trouva que l'arbre était devenu tortu, s'était courbé, et n'avait plus qu'un aspect affreux. On le laissa donc, et il demeura en cet état pendant un assez long espace de temps. Ensuite, il arriva

De là il y a huit parasanges (¹) à la terre de Goscen (Goshen, Gizeh), qui est Bolsir-Salbis, grande ville où il y a trois mille Juifs.

De là il y a une demi-journée à Iskaal-Lein-al-Sames (Iskiil-Ain-al-Schems) (²), ou Ramesès, maintenant déserte; on y voit des restes des édifices bâtis par nos pères, et des espèces de tours bâties en briques.

De là il y a une journée à Albubieg (³), où il y a environ deux cents Juifs.

A une demi-journée de là est Mansiphta (⁴), où sont deux cents Juifs.

De Mansiphta, en quatre parasanges, on vient à Remira (⁵), où on trouve sept cents Juifs.

De là il y a cinq journées à Lemachla (⁶), où il y a cinq cents Juifs.

A deux journées de là est Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand, qui l'a appelée de son nom (⁷), et ornée de très-beaux et de très-forts édifices; les maisons, les palais, les murailles, tout y est très-proprement bâti.

Hors de la ville est l'École d'Aristote, précepteur d'Alexandre, qui est un grand et bel édifice orné de colonnes de marbre entre chaque école. Il y a environ vingt de ces écoles où l'on venait de tous les endroits du monde pour entendre la sagesse du philosophe Aristote (⁸).

Cette ville est bâtie sur un lieu élevé, mais sa partie basse est convexe, bâtie sur des voûtes (⁹); ses places et ses rues sont très-fréquentées, et si longues qu'on n'en voit pas le bout. Une d'entre elles a un mille de long, depuis la porte de Raschid jusqu'à la porte de la mer. C'est là, c'est-à-dire vers le port, qu'Alexandre a construit une digue qui s'étend à un mille de long dans la mer, sur laquelle il a bâti une haute tour appelée Hamegarah, et en arabe *Megar Alexandria* (¹⁰). Au sommet de cette tour il avait

qu'un Juif se rendit coupable d'un (acte défendu) sous cet arbre. Dès ce moment ses branches s'inclinèrent vers la terre, ses feuilles tombèrent, et il sécha, en sorte qu'il n'y resta pas une seule feuille verte. C'est en cet état qu'on le voit encore aujourd'hui. En un certain jour de l'année les Juifs viennent en pèlerinage, avec toute leur famille, à cette synagogue; ce jour-là est celui de la promulgation de la loi, au mois de *sirvan;* cela leur tient lieu de l'obligation où ils étaient d'aller à Jérusalem. »

Benjamin de Tudèle désigne d'une manière peu exacte l'emplacement de cette synagogue.

(¹) Distance excessive. La distance réelle excède à peine une parasange.

(²) « *Ain-Schams* (source du soleil) est ainsi appelée de l'ancienne Héliopolis des Grecs, dont les ruines se font voir près de Matarieh; de façon que Benjamin, avec les autres, a pu supposer, parmi les édifices bâtis par les Israélites, des édifices de Ramesès, et qualifier la ville de ce nom. Les tours de briques sont appelées *aiguilles de Pharaon* par les Arabes. Quant à Izkal, je ferai observer qu'Ibn-al-Ouardi parle d'une grande ville, Kalioub, située à l'occident d'Ain-Schems. Elle comptait 1 700 jardins, et il n'en reste que peu et son nom célèbre. Peut-être cette Kal voisine, parvenue à un haut degré de puissance et de grandeur, a-t-elle fourni à Benjamin l'appellation de Izkal. » (Lelewel.)

(³) Albutidj, Aboutieg, Boutig, située, d'après Aboulféda, sur le bord oriental du Nil, à peu de distance d'Osion.

(⁴) Sephita, Zifita, port situé à l'extrémité supérieure de l'île où le Nil se partage en deux branches, vis-à-vis Sautout ou Chamoutt.

(⁵) Damira, petite ville située sur la rive occidentale du canal, où l'on fabrique de jolies étoffes appelées *shoroubes*, destinées à l'exportation, et où se fait beaucoup de commerce.

(⁶) « Il y a en Égypte une centaine de mahalats (habitations), dit Aboulféda. Aucune de celles de la basse Égypte n'a besoin de cinq journées pour arriver de Damira; plusieurs de ces mahalats se trouvent à la distance de deux journées d'Alexandrie. Du temps d'Aboulféda, la plus renommée était Mahalat-Dakla, aujourd'hui c'est Mahalat-al-Kebir, située presque sous les murs de Damira. Dans cette abondance d'habitations égyptiennes, je pense que Mahalat-Meleh, située sur le bras du Nil de Rosette, en suivant le chemin vers Alexandrie, est préférable à toutes les autres. Mais, en ce cas, il faut absolument corriger les cinq journées du texte en huit parasanges. A la suite sont les deux (petites) journées jusqu'à Alexandrie. » (Lelewel.)

(⁷) « Quant à Alexandrie, dit Édrisi, c'est une ville bâtie par Alexandre, qui lui donna son nom. » — « Alexandre, fils de Philippe, étant monté sur le trône, et étant venu en Égypte, il y bâtit la ville d'Alexandrie. » (Makrisi, cité par de Sacy.) — M. Langlès dit, au contraire : « Malgré l'opinion, généralement adoptée, qui attribue la fondation de cette ville au conquérant dont elle porte aujourd'hui le nom, je n'hésite pas à lui contester le titre de fondateur. »

(⁸) « Je pense, dit Abdallatif, que cet édifice était le portique où enseignait Aristote, et après lui ses disciples, et que c'était là l'Académie que fit construire Alexandre quand il bâtit cette ville, et où était placée la bibliothèque que brûla Amrou-ben-Alâs, avec la permission d'Omar. »

(⁹) Édrisi dit : « Les eaux du Nil, qui coulent à l'occident de cette ville, passent par des aqueducs au-dessous des maisons. »

(¹⁰) Voy., plus haut, la relation d'Arculphe, p. 64.

« La petite tour située à l'entrée du port d'Alexandrie n'offre plus aucun vestige du monument dont elle a conservé le

fait un certain miroir de verre, d'où l'on pouvait voir cinquante journées d'éloignement tous les vaisseaux qui venaient de la Grèce ou de l'Occident pour faire la guerre ou pour nuire autrement à la ville; de sorte que, par ce moyen, ils étaient avertis de se tenir sur leurs gardes. Cela dura ainsi longtemps après la mort d'Alexandre. Mais un jour il vint un vaisseau de la Grèce commandé par un capitaine grec, très-habile en toutes sortes de sciences, qui s'appelait Sodoras ([1]). Les Grecs étaient alors sous la domination des Égyptiens. Ce capitaine apportait au roi un très-beau présent en or, en argent et en habits de soie. Il jeta l'ancre devant le miroir, selon la coutume de tous les marchands qui s'y arrêtaient. Or l'officier qui gardait cette tour de lumière allait manger tous les jours avec ses gens chez le capitaine du vaisseau, de sorte que celui-ci ayant gagné les bonnes grâces du commandant de la tour, il allait et venait tous les jours librement chez lui. Un jour le capitaine régala le commandant et l'enivra tellement, lui et ses gens, qu'ils se mirent tous à dormir. Alors le capitaine et ses gens, se levant de nuit, cassèrent le miroir, et s'en allèrent cette même nuit. Depuis ce temps-là, les Iduméens ont commencé à y venir avec des barques et de gros vaisseaux, et ont enlevé aux Égyptiens les grandes îles de Crète et de Chypre, qui sont jusqu'à présent sous la domination des Grecs, les Égyptiens n'ayant pu encore se relever, ni se soutenir contre les Grecs.

Cette tour de lumière sert encore jusqu'à présent de signal à tous ceux qui naviguent à Alexandrie ([2]), car on la découvre à cent milles de là, jour et nuit, par le moyen d'un grand flambeau allumé qui, paraissant de loin aux mariniers, cette clarté leur sert de guide.

nom. Malgré la diversité d'opinion des auteurs arabes, grecs et latins, touchant la fondation du phare; malgré les contes hyperboliques auxquels il a donné lieu, on ne peut douter qu'il n'ait existé, et qu'il ne méritât même une place parmi les merveilles du monde. Le voile impénétrable qui nous en dérobe l'origine m'autorise en quelque sorte à croire que sa fondation a dû suivre de près, peut-être même précéder celle de Rayoudah; car il est difficile de décider si le phare a été construit pour la sûreté de la ville, ou pour celle des vaisseaux. Néanmoins, il remplissait ce double objet par le moyen des feux qu'on y entretenait pendant la nuit, et d'un miroir ou espèce de télescope placé au-dessus d'un dôme qui couronnait son sommet. Les merveilles que l'on raconte touchant ce miroir pourraient inspirer des doutes fort plausibles sur son existence, si l'on ne connaissait l'époque de sa destruction et de celle du phare. En outre, les observations des astronomes arabes et la description de leurs instruments ne permettent pas de douter qu'ils ne fissent usage de verres ou lunettes à longue-vue, à travers lesquelles on regardait les objets ou qui réfléchissaient de très-loin, comme le miroir dont il s'agit. Si l'on en croit les Arabes, le fameux observatoire d'Alexandrie était placé dans le phare. Ce miroir avait cinq palmes (environ 3 pieds 9 pouces) de diamètre. Certains auteurs disent qu'il était de cristal, d'acier de la Chine poli, ou de différents métaux fondus ensemble; suivant d'autres, des vedettes munies d'une cloche et placées auprès de ce miroir, y découvraient les vaisseaux en haute mer et les signalaient aux habitants de la ville. En temps de guerre, ceux-ci pouvaient se mettre sur la défensive, et ne craignaient point d'être surpris. Ce miroir paraît avoir longtemps résisté aux différents échecs que le phare éprouva.

» El-Ouâlyd-ben-Abdoul-Melek-ben-Merouân, le sixième calife des Ommyades, vécut dans une guerre continuelle avec les empereurs grecs. L'un d'eux, connaissant l'avidité et la stupidité crédule d'El-Ouâlyd, voulut en profiter pour détruire un monument qui contribuait à la sûreté de la principale ville de l'Égypte. Il chargea de cette opération importante un de ses favoris, plein d'adresse, à qui il donna des instructions particulières. Ce personnage aborda en Syrie comme un favori disgracié que son souverain irrité voulait faire périr. Il accompagna cette imposture de détails également controuvés et capables cependant de lui attirer la confiance du calife; enfin il poussa la fourberie jusqu'à embrasser l'islamisme en présence d'El-Ouâlyd. Pour se rendre encore plus agréable, il lui annonça des trésors cachés à Damas et autres lieux de la Syrie, lesquels étaient indiqués et représentés dans un livre qu'il avait apporté avec lui. Les richesses et les bijoux qu'El-Ouâlyd trouva en effet dans ces trésors exaltèrent son imagination et ne firent qu'exciter son avidité. Le Grec sut adroitement profiter de ces dispositions pour lui insinuer que, sous le phare d'Alexandrie, on trouverait des richesses entassées par Alexandre, qui en avait hérité de Chédâd, fils d'A'âd, et d'autres rois d'Égypte. Le prince des fidèles, séduit par ces récits, résolut de faire des fouilles, et chargea son nouveau favori de les diriger. Il le mit à la tête d'un certain nombre d'ouvriers. Leurs travaux avancèrent rapidement; la moitié du phare fut bientôt démolie, et le miroir enlevé. Cet événement causa la plus vive indignation, et l'on s'aperçut alors de l'insigne fourberie du Grec; mais dès que celui-ci se vit découvert et sut que le calife était instruit de ce qui venait d'arriver, ayant d'ailleurs rempli ses projets, il s'enfuit pendant la nuit sur un bâtiment qu'il avait fait préparer. » (Voy. l'édition du voyage par Norden, *Voyage III*, p. 162, édit. de Langlès.)

« Cet édifice, dit Édrisi, en parlant du phare d'Alexandrie, est singulièrement remarquable, tant à cause de sa hauteur qu'à cause de sa solidité; il est très-utile en ce qu'on y allume nuit et jour du feu pour servir de signal aux navigateurs durant leurs voyages; ils connaissent ce feu et se dirigent en conséquence, car il est visible d'une journée maritime (100 milles) de distance. Durant la nuit, il apparaît comme une étoile; durant le jour, on en distingue la fumée. »

([1]) Tod'ros, Theodoros.

([2]) D'après Norden, le grand et le petit phare étaient surmontés de minarets. Il existe encore un minaret sur l'emplacement du phare.

Ce pays est très-marchand et fréquenté par toutes les nations pour le commerce. On vient à Alexandrie de tout l'empire des Iduméens, du Bolognèse ([1]), de la Toscane, de la Lombardie, de la Pouille, de Malchi ([2]), de Sicile, de Rekuphia, de Cordoue ([3]), de l'Espagne ([4]), de Russie ([5]), de l'Allemagne, du Sosannah ([6]), du Danemark, de Gelatz ([7]), de Flandre, de Hitar ([8]), de Larmandia ([9]), de Phrania ([10]), du Poitou, de l'Anjou, de la Bourgogne, de Médiana ([11]), de la Provence, de Gênes, de Pise, de la Gasconie, d'Aragon et de Navarre. Pareillement aussi du côté de l'occident, qui est aux Ismaélites, il en vient de l'Andalousie, de l'Algarbe ([12]), de l'Afrique et de l'Arabie. Il en vient aussi du côté des Indes, de Havila (Savila), d'Al-Habas (Abyssinie), de la Libye, d'Al-Jerman (Yémen), de Sinear ([13]), d'Al-Scham ([14]), des Pavanites ou Grecs, et des Turcs.

On y apporte des marchandises des Indes, toutes sortes d'aromates que les marchands iduméens achètent. La ville est très-peuplée à cause du commerce; chaque nation y a sa loge ([15]).

Sur le bord de la mer il y a un tombeau de marbre où sont gravés toutes sortes d'oiseaux et toutes sortes d'animaux, le tout avec des inscriptions anciennes que personne ne connaît ([16]). On croit, avec quelque vraisemblance, que c'est d'un ancien roi, avant le déluge. La longueur de ce sépulcre est de quinze empans, et la largeur de six.

Au reste, il y a à Alexandrie trois mille Juifs.

De là il y a deux journées à Damiette, autrefois Caphtor, où il y a environ deux cents Israélites.

De là il y a une demi-journée à Sombat (Sunbat), où l'on sème du lin dont on fait des toiles qu'on transporte par tout le monde.

De là il y a quatre journées à Élam (Ailah) ou Élim ([17]), qui appartient aux Arabes habitants du désert.

De là il y a deux journées à Rephidim (Refidim), habitée par les Arabes, où il n'y a point d'Israélites.

De là il y a une journée à la montagne de Sinaï, sur le sommet de laquelle il y a une église de prêtres appelée Sorianim. Au pied de la montagne il y a un grand bourg appelé Tor-Sinaï ([18]), dont les habitants parlent la langue du Targum, c'est-à-dire chaldaïque, et sont sous la domination des Égyptiens. Cette petite montagne est à cinq journées de l'Égypte ([19]).

La mer Rouge, qui est un bras de celle des Indes, est éloignée de Sinaï d'une journée.

De là on retourne à Damiette; de celle-ci, il y a une journée et demie à Thunes ou Chanes ([20]), où il y a environ quarante Israélites. C'est une île au milieu de la mer. Jusqu'ici vient le royaume d'Égypte.

De là il y a vingt journées par mer à Messine, au commencement de l'île de Sicile, qui est sur un bras de mer appelé Lounid ([21]) qui sépare la Calabre d'avec la Sicile. Il y a là environ deux cents Juifs. Ce pays abonde en toutes sortes de biens, en jardins et en vergers. Un grand nombre de chrétiens s'y assemblent pour passer à Jérusalem, car c'est le passage le plus commode.

([1]) *Balentia.* De Valence? Florence? la Sardaigne?
([2]) Malaga, suivant Lelewel; Amalfi, suivant Asher.
([3]) *Kartoïah.* Cordoue? Carthagène? Cortone? Crète?
([4]) *Espania, Asbania,* l'Espagne, qui était bornée alors au sud de la Sierra et de la Castille.
([5]) Du Roussillon?
([6]) De la Saxe.
([7]) « De l'Angleterre? » (Asher.) — « Holsat, figurant de bonne heure sur les cartes du moyen âge, dit Lelewel. »
([8]) Hainaut, suivant Asher. — « Hiter, que je ne connais pas. » (Lelewel.)
([9]) Normandie?
([10]) Frania, Ile de France.
([11]) France moyenne, centrale; *Media, Mediana,* appellation carlovingienne.
([12]) Algarve, partie du Portugal.
([13]) Mésopotamie.
([14]) Syrie.
([15]) *Fonteccho,* son comptoir, son magasin; même origine que le mot grec *pandokeion.*
([16]) Une des catacombes, un des hypogées remarqués par tous les voyageurs.
([17]) Les Arabes l'appellent *kureijeh* (ville en ruines).
([18]) Thor-Sinaï. Ce bourg existe encore.
([19]) « De Mitzraïm. » (Asher.)
([20]) L'ancien Hérakléopolis, Almas d'Édrisi, ville située dans une île du lac Menzaleh, dit de Sacy.
([21]) « L'Ionide, la mer Ionienne. » (Lelewel.)

De là il y a deux journées à la ville de Palerme. Cette grande ville a deux milles de long et autant de large. C'est là qu'est le grand palais du roi Guillaume (1). Il y a dans cette ville environ quinze cents Juifs et une grande multitude de chrétiens et de mahométans.

Le territoire de cette ville abonde en fontaines, en ruisseaux, en froment, en orge, en jardins et en vergers, en sorte qu'il n'y en a point de semblable en toute la Sicile. C'est là que réside le gouverneur ou vice-roi appelé Alchezeina (Al-Hacina) (2). On y trouve aussi toutes sortes d'arbres fruitiers. Au milieu il y a une grande fontaine environnée d'une muraille, où l'on fait un réservoir, nommé *albehira*, qui renferme plusieurs sortes de poissons, et où sont les vaisseaux du roi couverts d'or et d'argent, sur lesquels il se fait porter avec ses femmes, lorsqu'il veut se divertir.





Médailles de Guillaume Ier ou de Guillaume II de Sicile (3).

Dans le jardin, il y a un grand palais dont les murailles sont ornées de figures d'or et d'argent, et le pavé est de marbre, où sont gravées toutes sortes de figures qui sont dans le monde. Il n'y en a point de semblable sur la terre. L'île commence à Messine, qui est le passage de tous les voyageurs, qui de là peuvent, en six journées, parcourir les villes de Catanéa, de Syracuse, de Mazara, de Petalria (Pantaléonie) et de Trapana. C'est dans cette dernière ville que se trouve la pierre de corail appelée *almurgan* (4).

De là on peut arriver en trois jours au territoire de Rome, et de Rome on va par terre, en cinq jours, à Lucques.

De là, après avoir passé en douze jours le mont El-Moræna (5) et les passages d'Itania (6), on arrive à la ville de Berdin (7), qui est le commencement de l'Allemagne, pays plein de montagnes et de collines.

Toutes les assemblées des Israélites, en Allemagne, sont sur le grand fleuve du Rhin, depuis la ville de Cologne, qui est la capitale du royaume, pendant quinze jours, jusqu'à la ville de Kassembourg (8), qui est aux frontières de l'Allemagne, appelée le pays d'Aschenaz (9).

Voici les noms des villes d'Allemagne où il y a des assemblées d'Israélites, tous libéraux, généreux ou honnêtes gens : aux environs de la Moselle, à Kouflenz (10), à Andernach, à Crotnia (11), à Binga (12), à Germessa (13), et à Mastraan (14).

(1) Guillaume II.

(2) Château, palais fortifié.

Guillaume II de Sicile avait douze ans lorsque son règne commença, en 1166. Pendant sa minorité la reine douairière, Gentilis, fut régente, et elle éleva à la dignité de chancelier Étienne de Rotrou, fils du comte de Perché. Étienne devint archevêque de Palerme, gouverneur et vice-roi du royaume.

(3) Ces deux médailles de bronze frappées à Messine entre 1154 et 1166 sont attribuées soit à Guillaume Ier, soit à Guillaume II de Sicile. — Adler suppose que, sur la première, les figures du côté convexe représentent la Vierge et l'enfant Jésus. — Sur la seconde on croit voir des branches d'arbre penchées ayant un sens emblématique. La rudesse du travail et du renversement de la lettre R fait conjecturer que l'artiste n'était pas Européen. (Voy. Marsden, *Numismata orientalia. The oriental coins*, etc.; London, 1823-1825.) — On peut voir d'autres médailles, que l'on attribue au même prince, au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

(4) Spallanzani rapporte que le produit de la pêche du corail, à Messine, s'élevait, de son temps, à douze quintaux, le quintal étant de 250 livres.

(5) *Moræna, Moraïna, Morıana*, le mont Maurienne.

(6) « *Itania* est le petit passage du Saint-Bernard qualifié *Itania de Tignes*, village qui se trouve à droite. » (Lelewel.)

(7) Peut-être Méran. — « Lothaire II mourut en 1137 dans une ville de Bredin que l'on croit être aujourd'hui Bennetau, dans l'Innital du Tyrol, non loin de Méran, près des sources de Lech. » (Lelewel.)

(8) Selon Lelewel, ce serait *Kuttenberg*, Koutna-Gora en Bohême, lieu renommé par ses mines d'argent.

(9) Par les Juifs. On peut supposer que Benjamin ne voyagea point au delà du Rhin et de la Moselle.

(10) « Konflens, Confluensia, Coblentz. » (Lelewel.)

(11) « Ou Kotnia. La première version donnerait Kreutznach, l'autre Hattenheim, vis-à-vis d'Ingelheim. » (Lelewel.)

(12) Bingen.

(13) Worms.

(14) Mistran, Mastrach, Maestrich, sur la Meuse.

Tous les Israélites sont dispersés par toute la terre, et quiconque n'a point à cœur qu'Israël soit rassemblé ne verra point le signe du bien et ne vivra point avec Israël; mais dans le temps que Dieu visitera notre captivité et élèvera la corne de son oing (Sam., I, II, 10), chacun dira : « Voici, je ramènerai les Juifs et les rassemblerai. »

Dans toutes ces villes il y a des disciples des sages et des assemblées qui aiment leurs frères, et qui parlent de paix à ceux qui sont loin et à ceux qui sont près. S'il vient quelque étranger chez eux, ils s'en réjouissent, lui font un festin et disent : « Réjouissez-vous, frères, car le salut de l'Éternel viendra comme en un clin d'œil, et si nous ne craignions que la fin ne soit pas encore venue, nous serions déjà assemblés; mais nous ne le pouvons pas encore, jusqu'à ce que le temps des chansonnettes soit venu, que la voix de la tourterelle soit ouïe en notre contrée, et que les messagers de bonnes nouvelles viennent et disent : l'Éternel soit glorifié à toujours. » Ces Juifs s'entretiennent les uns les autres par lettres, et se disent les uns aux autres : « Confirmez-vous dans la loi de Moïse; que ceux qui pleurent Jérusalem et Sion implorent la miséricorde de l'Éternel et demandent grâce, revêtus d'habits de deuil, dans leur intégrité. »

Outre les villes dont nous venons de parler, il y en a encore en Allemagne : Extrambourg (1), Duidesbourg (2), Mantrach (3), Pesinges (4), Banbork (5), Tzor (6), Reschenbork (7), aux frontières de l'empire (8). Dans toutes ces villes il y a aussi plusieurs Israélites disciples des sages et riches (9).

De là, en avant, est le pays de Bohême, appelé Praga, qui est le commencement de l'Esclavonie, que les Juifs qui y habitent appellent pays de Canaan, parce que les habitants vendent leurs fils et leurs filles à toutes les nations, de même que ceux de Russie (10). Celle-ci est un grand royaume qui s'étend depuis la porte de Prague jusqu'à la porte de Pin ou Phin, cette grande ville qui est à l'extrémité du royaume. C'est un pays de montagnes et de forêts où l'on trouve les bêtes appelées *vairages* (11) ou *neblinatz*. Le froid y est si rude en hiver, que personne ne sort hors de la porte de sa maison. C'est jusque là que s'étend le royaume de Russie.

Le royaume de France, qui est le pays de Tzarphat, s'étend depuis Al-Sodo (12) le chemin de six jours jusqu'à Paris, cette grande ville qui appartient au roi Louis, et qui est située sur la rivière de la Seine.

(1) Astransbourg, Astrazbourg, Strasbourg.

(2) « Duisbourg, dont l'origine est basée sur Teutoburg. » (Lelewel.)

(3) Mantern.

(4) Pesingas, Fesinges.

(5) Bamberg.

(6) Zurich.

(7) Regensburg, Ratisbonne.

(8) Benjamin omet de citer beaucoup de villes et même de contrées. « Mayence n'y est pas, fait observer Lelewel, Venise non plus, l'Angleterre pas plus; Vienne et Joudenbourg sont oubliés ou inconnus. Mais ce qui est pis encore, Kordouba et Sefarad sont évidemment négligés par l'auteur lui-même, qui venait de là. Et la Pologne, ce paradis des enfants d'Israël, est aussi passée sous silence; elle ne réclame pas, parce qu'elle comprend que Benjamin de Tudèle, en donnant la description des routes qu'il a parcourues, ajoute parfois à grands traits quelques contes ou notices sur les pays non visités, sans avoir aucun plan arrêté de donner en géographe la description du monde. »

(9) Benjamin n'indique point le chiffre des populations juives en Allemagne.

« J'ai relevé, dit Chateaubriant, la plume à la main, les nombres donnés par le voyageur, et j'ai trouvé sept cent soixante-huit mille cent soixante-cinq Juifs dans l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Il est vrai que Benjamin parle des Juifs d'Allemagne sans en citer le nombre, et qu'il se tait sur les Juifs de Londres et Paris. Portons la somme totale à un million d'hommes, ajoutons à ce million d'hommes un million de femmes et deux millions d'enfants, nous aurons quatre millions d'individus pour la population juive, au treizième siècle..... Voici le tableau tel que je l'ai composé d'après l'Itinéraire de Benjamin. Il est curieux d'ailleurs pour la géographie du moyen âge, mais les noms de lieux y sont souvent estropiés par le voyageur; l'original hébreu a dû se refuser à leur véritable orthographe dans certaines lettres, Arias Montanus a porté de nouvelles altérations dans la version latine, et la traduction française achève de défigurer ces noms, etc. »

(10) C'était une tradition répandue parmi les Juifs que les Esclavons étaient les descendants des Cananéens.

(11) « L'écureuil blanc, le *wiewiorka* de Pologne. Les Russes payaient des tributs en peaux de ces quadrupèdes aux Normands, qu'ils appelaient *varangariens* ou corsaires. » (Asher.) — M. le docteur Roulin admettrait que Benjamin de Tudèle veut parler de l'hermine, dont le pelage subit en été une modification de teinte, ce qui lui fait donner aussi le nom de rosette.

(12) Sedan?

Elle renferme des disciples des sages qui n'ont pas leurs pareils aujourd'hui sur toute la terre; ils s'appliquent jour et nuit à l'étude de la loi; ils sont fort hospitaliers envers tous les étrangers, et démontrent leur amitié et leur fraternité envers tous leurs frères Juifs.



Hermines.

L'Eternel veuille, par sa miséricorde, avoir pitié d'eux et de nous, et accomplir en eux et en nous cette parole de l'Écriture *(Deut.,* XXX, 3) : « Et il se retournera, et il te rassemblera de toutes les nations où l'Éternel, ton Dieu, t'a dispersé. »

Amen! amen! amen!

BIBLIOGRAPHIE.

Texte manuscrit. — Copie sur parchemin, faite en 1455, et appartenant à M. E. Carmoly (suivant ce que ce savant a déclaré page 12 de sa *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, Bruxelles et Leipsick, 1852). Cette copie aurait été terminée à Barlette, le troisième jour du mois d'*elul* 215 du petit comput, ou 17 août 1455, par un médecin nommé Isaac, fils de Salomon Dalbari.

Texte imprimé. — (Hébreu seulement). 1543, édition princeps, à Constantinople, chez Elieser, fils de Gerson Soncino (très-rare); in-8, 64 pages. — Édition de 1555, imprimée à Ferrare, chez Abraham ben Usque (11 du mois de *tisri*, année 316 du petit comput, ou 13 septembre 1555), petit in-8 de 64 pages. — 1583, édition imprimée, dans le pays de Brisgau (à Bâle ou à Fribourg), chez Israël Sifroni; petit in-8 de 32 pages. — 1633, *Itinerarium D. Benjaminis*, etc., apud Elzevirios; in-24 de 203 pages. — 1698, d'Amsterdam, chez Gaspar Sten; in-24 de 65 pages. — De 1734, citée par le docteur Zunz. — de 1762, imprimée à Altdorf, chez John Adam Hessel; petit in-8

de 56 pages. — De 1782, imprimée à Sulzbach; petit in-8 de 32 pages. — De Zolkiew, dans la Gallicie autrichienne, citée par Rapaport. — (Hébreu et latin). *Itinerarium D. Benjaminis*, cum versione et notis Constantini L'Empereur, ab Oppyck S. T. D. et S. L. P. in acad. Lugd. Batav. Lugd. Batavorum, ex officinâ Elzevirianâ, 1633; petit in-8 de 234 pages.

Traductions latines. — *Itinerarium Benjaminis Tudelensis*, in quo res memorabiles quas ante quadringentos annos totum fere terrarum orbem notatis itineribus dimensus vel ipse vidit vel a fide dignis suæ ætatis hominibus accepit, breviter atque dilucide describuntur; ex hebraica latinum factum Bened. Aria Montano interprete. — *Itinerarium Benjaminis*, lat. redditum Lugd. Batav.; 1633, in-24. — *Itinerarium Benjaminis Tudelensis*, ex versione benedicti Ariæ Montani. Subjectæ sunt descriptiones Mechæ et Medinæ. Alnabi ex itinerariis Ludovicii Vartomanni et Johannis Wildii. Præfixa vero dissertatio ad lectorem, quam suæ editioni præmisit Constantinus L'Empereur et nonnullæ ejusdem notæ. Helmstadi in typographeo Calixtino excudit Henningus Mullerus, 1636; petit in-8. — *Benjaminis Tudelensis Itinerarium*, ex versione benedicti Ariæ Montani. Subjectæ sunt descriptiones Mechæ et Medinæ, etc. Lipsiæ, apud Joann. Michael Ludov. Teubner, 1764; in-8.

Traductions françaises. — *Voyage du célèbre Benjamin autour du monde*, commencé l'an 1173 *(sic)*, contenant une exacte et succinte description de ce qu'il a vu de plus remarquable dans presque toutes les parties de la terre, aussi bien que de ce qu'il en a appris de plusieurs de ses contemporains dignes de foi; avec un détail jusqu'ici inconnu de la conduite, des synagogues, de la demeure et du nombre des Juifs et de leurs rabbins, dans tous les endroits où il a été, etc., dont on apprend en même temps l'état où se trouvaient alors différentes nations avant l'agrandissement des Turcs; écrit premièrement en hébreu par l'auteur de ce voyage, traduit ensuite en latin par Benoit Arian Montan, et nouvellement du latin en français; le tout enrichi de notes, pour l'explication de plusieurs passages. (Voy. le *Recueil de divers voyages faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, publié à Leyde par Pierre Vander-Aa, 1729, 2 vol. in-4; recueil publié en 1735 sous le titre de *Voyages faits principalement en Asie dès les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles*, etc., par Benjamin de Tudèle, frère Jean du Plan de Carpin; la Haye, 1735.) — *Voyages de rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle, en Europe, en Asie et en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine*; où l'on trouve plusieurs choses remarquables concernant l'histoire et la géographie, et particulièrement l'état des Juifs au douzième siècle; traduits de l'hébreu et enrichis de notes et de dissertations historiques et critiques sur ces voyages, par J.-P. Baratier, étudiant en théologie, à Amsterdam, aux dépens de la compagnie; 1734, 2 vol. petit in-8. C'est cette traduction que nous reproduisons, avec quelques amendements, et sans tenir compte des dissertations de Baratier, qui, bien que remarquables par l'érudition, ne sont plus au courant des études, et sont d'ailleurs entachées d'une partialité trop passionnée contre le voyageur. Cette traduction est devenue du reste extrêmement rare, et nous n'en avons trouvé, à Paris, qu'un seul exemplaire (à la Bibliothèque de l'Institut). — *Voyages de Benjamin de Tudèle*, chap. Ier, revue orientale publiée par E. Carmoly, page 115; Bruxelles, 1841. (Il est très-regrettable que l'auteur n'ait encore publié que ce premier chapitre; les notes sont intéressantes et instructives.)

Traductions hollandaise et allemande. — *De Reysen van R. Benjamin Jonas Tudelens. In de drie Deelen der Werelt als Europa, Asia, en Africa, in Nederduyts overgeschrieben door Jan Bara*; Amsterdam, voor Josua Rex, 1666, in-24, 106 p. (traduction qui n'est qu'une reproduction de celle de Constantin L'Empereur). — (Juif et allemand) *Voyages de R. Benjamin de Tudèle le médecin, qui a voyagé dans tous les coins du monde*; Amsterdam, 451 (1691), in-8. — Autre édition de Francfort-sur-le-Mein, 471 (1711); in-8 (répétition de la précédente).

Traductions anglaises. — *The Peregrinations of Benjamin, the sone of Jonas a Jew*, writen in hebrew, translated into latin by R. Arias Montanus; discovering both the state of the jews and of the world; about four hundred and sixtie yeeres since. (Voy. *Purchas's Pilgrims*, London, 1625.) — *The Travels of R. Benjamin, the sone of Jonas of Tudela, through Europe, Asia and Africa, from Spain to China*, from 1160 to 1173; from the latin version of B. A. Montanus and Constantine L'Empereur, compared with other translations into different languages. (Voy. *Harris's Collection of voyages and travels*; London, 1744, in-8.) — *Travels of R. Benjamin, son of Jonah of Tudela, through Europe, Asia and Africa, from the ancient kingdom of Navarre, to the frontiers of China*, faithfully translated from the original hebrew, and enriched with a dissertation and notes critical, historical and geographical. In which the true character of the author and intention of the work are impartially considered; by the rev. R. Gerrans, lecturer of Saint-Catherine Coleman, and second master of queen Elisaheths free grammar-school, Saint-Olave, southwark, etc. London, 1784, in-8. — *The Travels of R. Benjamin of Tudela*, from the latin, of B. Arias Montanus and Constantin L'Empereur compared with other translations into different languages, (Voy. Pinkertons general collection of the best and most interesting voyages and travels of the world; London, 1808-14). — *The Itinerary of rabbi Benjamin of Tudela*, translated and edited by A. Asher; London and Berlin, A. Asher and Co., 1840. vol Ier, text, bibliography and translations; vol. II, notes and essays (introduction, notes historical, geographical and critical in illustration of the author by MM. d'Ohsson, Munk, Rapaport, Ritter, Zunz and the editor: *An Essay on the geographical literature of the Jews*, from the remotest times, to the year 1641, by Dr Zunz; *An Essay on the state of the khalifate of Bagdad*, during the latter half of the twelfth century, by M. Lebrecht; *On the Geography of Palestine*, from Jewish sources, by Dr Zunz. (Cette traduction anglaise est la plus récente et la meilleure que l'on possède. Les notes sont très-nombreuses, les éclaircissements

très-substantiels. Les deux premiers volumes doivent être suivis d'un ou plusieurs autres, qui contiendront des mémoires se rapportant à l'ouvrage.)

Nous avons encore à citer, relativement à ce voyageur, d'après M. Carmoly, une traduction nouvelle en hollandais de ses voyages, publiée à Leyde en 1846, par S. Keyser, et des notes sur Benjamin par Selig Cassel, Berlin, 1847. La nouvelle traduction forme, suivant le même auteur, la vingt-sixième édition de la *Relation de Benjamin de Tudèle.*

Classées d'après les langues, ces vingt-six éditions se divisent, dit M. Carmoly, en huit catégories : 1, texte hébreu ; 2, hébreu et latin ; 3, hébreu et anglais ; 4, latin seul ; 5, français ; 6, anglais seul ; 7, hollandais ; 8, allemand juif.

La première partie contient neuf éditions, savoir : Constantinople, chez Eliéser Soncino, 1543, 64 pages non paginées, in-12 ; — Ferrare, chez Abraham Usque, 1555 et non 1556, 32 feuillets paginés, petit in-8 ; — Brisgau, chez Israël Sifroni, 1583, 31 feuillets paginés, petit in-8 ; la dernière page est en blanc ; — Leyde, chez Elzevir, 1633, 203 pages paginées, in-12 ; — Amsterdam, chez Caspar Steen, 1698, 32 feuillets paginés, in-24 ; — Sans nom de lieu et d'imprimeur, 1734, in-8. (Cette édition ne nous est pas tombée sous la main jusqu'à présent) ; — Altdorf, chez Jean-Adam Hessel, 1762, 56 pages paginées, petit in-8 ; — Soultzbach, chez Aaron-ben-Meschullam Salman, 1783, et non 1782, 16 feuillets paginés, petit in-8 ; — Zalcovie... Cette édition est citée parmi les productions de la presse hébraïque de cette ville, sans aucune autre indication.

Dans la seconde catégorie, on ne remarque qu'une seule édition : Leyde, chez Elzevir, 1633, 234 pages paginées et 70 non paginées, petit in-8.

La troisième catégorie ne renferme non plus qu'une seule édition : Londres (Berlin) 1840 et 1841, 2 vol. in-12.

La quatrième contient quatre éditions qui sont : Anvers, chez Christophe Plantin, 1575, 114 et XIII pages, in-8 ; Leyde, 1633, chez Elzevir, in-24 ; cette édition, qui fait partie de la collection dite République, est devenue fort rare ; Helmstadt, chez Henning Muller, 1636, petit in-8 ; Leipsick, chez Jean-Michel-Louis Teubner, 1764, in-8.

On compte dans la cinquième catégorie trois éditions que voici : Leyde, chez Pierre Vander-Aa, 1729, et non à la Haye, 1735, chez Neaulme, 67 pages sans le titre, préface et table des matières, in-4 ; — Paris, chez Béthune, 1830, 108 pages in-8.

La sixième catégorie se compose de quatre éditions qui sont : Londres, sans indication de l'année, mais vers 1620 ; c'est simplement un précis des voyages de Benjamin ; — Londres 1744, in-fol., dans la collection des voyages par terre et par mer de Harris, t. Ier, page 546 à 555 ; — Londres, 1784, in-8, traduction de Gerrans ; — Londres, de 1808 à 1814, in-4, n'est guère qu'un abrégé.

Deux éditions seulement forment la septième catégorie, savoir : Amsterdam, chez Josué Rex, 1666, 106 et non 117 pages in-24 ; — Leyde, chez H. W. Hazenberg et Cie, 1846 pp. et VIII, in-8.

La huitième enfin ne comprend que les deux éditions suivantes : Amsterdam, 1691, chez David de Castro Tartas, 36 feuillets in-8 ; Francfort-sur-le-Mein, chez Jean Kolner, 1711, 32 feuillets in-8.

« Ces nombreuses éditions, ajoute M. Carmoly, prouvent l'importance des voyages de Benjamin de Tudèle. Benjamin était un de ces hommes qui ont le bonheur de résumer dans leur nom ou une science, ou un art, ou une époque. La géographie du moyen âge, c'est Benjamin de Tudèle. »

Quelques ouvrages a consulter. — *Notice historique sur Benjamin de Tudèle,* par M. E. Carmoly ; Bruxelles et Leipsick, 1852. — *Examen géographique des voyages de Benjamin de Tudèle*, lettres adressées à M. Carmoly par J. Lelewell, imprimées à la suite de la notice précédente et séparément. — Le second volume de la traduction anglaise d'Asher, contenant une introduction, des notes historiques, géographiques et critiques par MM. d'Ohsson, Munk, Rapaport, Ritter, Zunz et A. Asher ; un *Essai sur la littérature géographique des Juifs*, par Zunz ; un *Essai sur le califat de Bagdad*, par Lebrecht ; un *Mémoire sur la géographie de Palestine, d'après les sources juives,* par Zunz (voy. ci-dessus aux traductions anglaises). — *Géographie du moyen âge,* par Lelewel ; 3 vol. et atlas. — Les œuvres d'Édrisi, Aboulféda, Ibn-Haucal, de Guignes, d'Ohsson, Hammer, Gibbon et autres auteurs cités dans les notes qui précèdent.

Sur la secte des Assassins. — Am. Jourdain, *Notice sur l'histoire de la dynastie des Ismaéliens en Perse,* et dans les notices et extraits des manuscrits, etc., IX, 143 et suiv. — Makrizi, dans la Chrestomathie arabe de de Sacy, I, 130. — Rashid-Eddin, *Histoire des Mongoles en Perse,* par Quatremère de Quincy ; Paris, 1836. — Aboulféda, *Annales*, édition de Reiske et Adler, III, 330. — De Sacy, *Mémoire sur la dynastie des Assassins*, Paris, 1809. — Rousseau, dans les *Annales de voyages*, par Malte-Brun, cah. 42, 271 et suiv. — Quatremère, *Notices sur les Ismaéliens (Mines de l'Orient,* IV, 339). — Marsden, notes sur Marco-Polo. — Hammer, *Geschichte der Assassinen*, 1818. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge,* II, 240. — Genesius, notes sur les voyages de Burckhardt, I, 515. — Sylvestre de Sacy, *Religion des Druses*, Paris 1838. — Ritter, *Erdkunde*, VIII, 577 et suiv.

JEAN DU PLAN DE CARPIN,

VOYAGEUR ITALIEN.

[Treizième siècle. — 1245-1247.]

Jean du Plan de Carpin naquit en Italie, à Plano-Carpino, bourg du district de Pérouse (1), vers l'an 1182. Engagé dans l'ordre des Franciscains que venait de créer François d'Assise, son compatriote et son ami, le frère Jean fut un des propagateurs les plus zélés et les plus éloquents de cette institution. De 1221 à 1241, tour à tour custode de Saxe, provincial d'Allemagne, d'Espagne et de Cologne, grand pénitencier du pape, il s'était fait remarquer par une rare intelligence des affaires. Vers ce temps, des hordes de Mongols (2) faisaient irruption en Russie et en Pologne ; la barrière que l'Occident, croisé contre eux, avait voulu leur opposer, avait été rompue à la suite de la défaite de Lignitz (9 avril 1241). Ils avaient déjà pénétré jusqu'au cœur de la Hongrie, lorsque la mort de leur empereur Oukodây-Khan vint arrêter le cours de leurs dévastations. La terreur répandue par ces barbares était telle que le pape Innocent IV (3) résolut de députer vers eux des missionnaires pour les conjurer, au nom du chef de la chrétienté, de renoncer à leur œuvre d'extermination, et leur prêcher en même temps la foi catholique. Jean du Plan de Carpin fut un des premiers désignés par le saint-père pour cette périlleuse ambassade. Muni des lettres papales, il se mit en route le 16 avril 1245, avec Étienne de Bohême qui lui avait été adjoint. A son retour (9 octobre 1247), le frère Jean fut nommé archevêque d'Antivari en Dalmatie ; il fut chargé ensuite par le saint-siége d'une mission près du roi saint Louis. Il mourut, peu de temps après, vers 1251, à Rome ou à Pérouse. Plan de Carpin révéla en quelque sorte l'existence de la Tartarie à l'Europe occidentale, où étaient ignorées les relations arabes et byzantines qui décrivaient ce vaste pays.

Le texte latin original de ce voyage, revu et corrigé d'après la plupart des manuscrits connus, a été édité, en 1839, dans les Mémoires de la Société de géographie (4). Cette publication nous a servi à rectifier et compléter la traduction de Bergeron, la seule qui ait été faite en français, et dont nous reproduisons la plus grande partie.

JEAN DU PLAN DE CARPIN, ARCHEVÊQUE D'ANTIVARI.

HISTOIRE DES MONGOLS, QUE NOUS APPELONS TARTARES.

Salutation.

A tous les fidèles du Christ qui liront cet ouvrage, frère Jean du Plan de Carpin, de l'ordre des frères mineurs, légat du saint-siége apostolique, envoyé vers les Tartares et les autres nations de l'Orient, grâce de Dieu dans ce monde, et gloire dans l'autre, et victoire sur les ennemis de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ !

(1) *Plano Carpino*, ou *Plane del Carpine*, sur la route de Cortone à Pérouse. (Ciatti, *Peruggia pontificia.*)

(2) Dans les vingt premières années du treizième siècle, les Mongols, commandés par Gengis-Khan, avaient fait la conquête des vastes contrées qui s'étendent entre le Japon et la mer Noire, sur une longueur de 1 500 lieues. Oukoday, successeur de Gengis et héritier de son empire, leva une armée de 600 000 hommes dans le but d'envahir l'Europe, et il en donna le commandement à son neveu Batou. Au milieu de ses victoires, ce dernier fut rappelé en Orient, par suite de la mort d'Oukoday, pour prendre part à l'élection d'un nouveau souverain.

(3) Innocent IV, élu le 24 juin 1243, mourut le 7 décembre 1254.

(4) *Recueil des Mémoires de la Société de géographie*, tome IV, de la p. 603 à la p. 773. La relation est précédée d'une Notice remarquable de M. d'Avezac sur les anciens voyageurs de Tartarie en général, et sur Plan de Carpin en particulier.

ESQUISSE DE L'ASIE CENTRALE AU XIIIe SIÈCLE
Pour l'intelligence de la Relation des Mongols
DE JEAN DU PLAN DE CARPIN
Par M. D'AVEZAC.

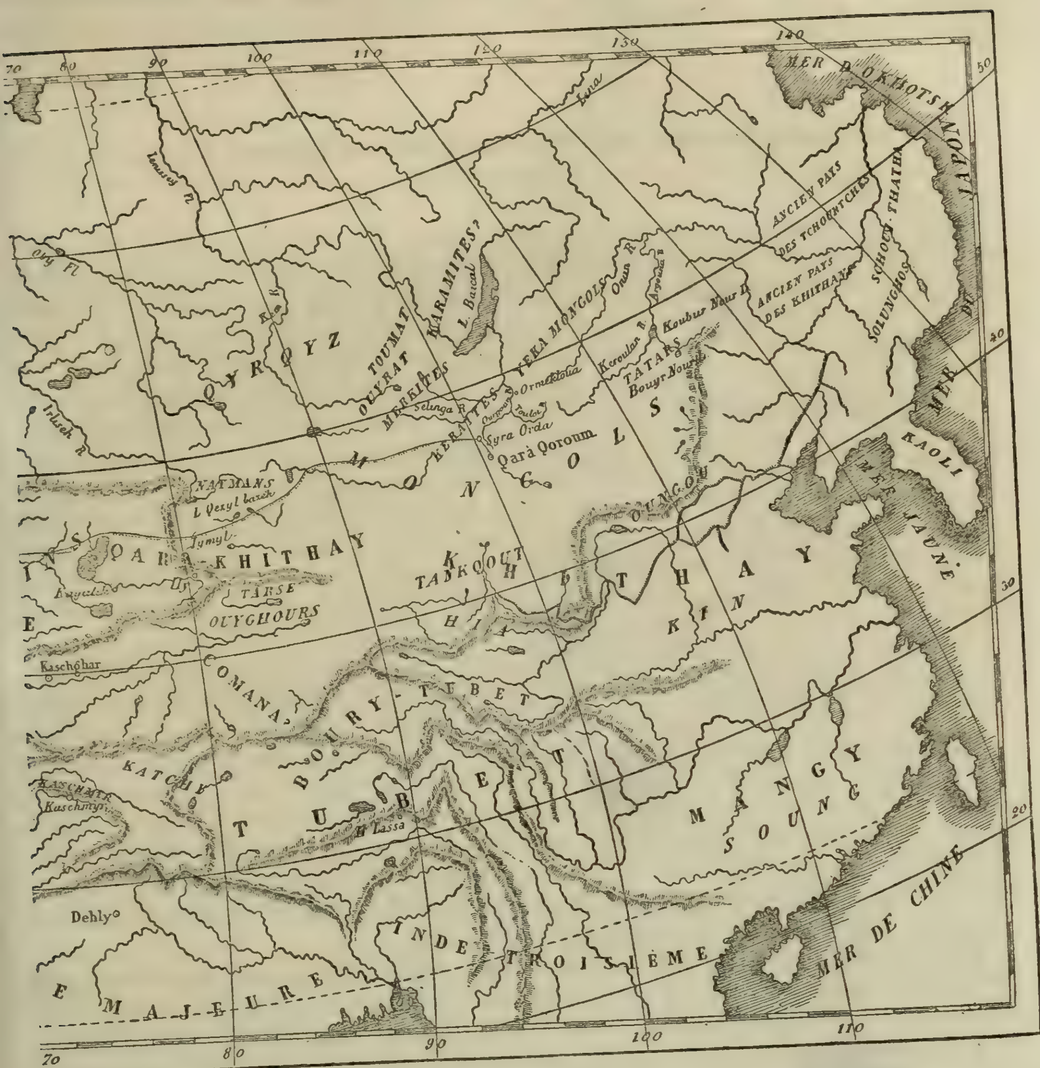
Prologue.



TANT ([1]) envoyés vers les Tartares ([2]) et les nations de l'Orient, et connaissant la volonté du pape et des vénérables cardinaux, nous avons décidé d'aller d'abord vers les Tartares, car nous

([1]) Cette lettre E se trouve en tête du manuscrit de Rubruquis conservé au *Corpus Christi*, collége de Cambridge, nº 66, fº 67. Frère Guillaume de Rubruquis, cordelier, envoyé par saint Louis au khan des Tartares, en 1253, a écrit une relation intéressante de son voyage. (Voy. la *Bibliogr.*)

([2]) « *Tartare* paraît être une altération de *Tatar*, nom particulier d'une tribu qui, étant devenue très-puissante, l'imposa aux autres peuples soumis à sa domination. Ce fut au douzième siècle, lorsque toutes les nations de la Tartarie, rangées sous un même sceptre, menacèrent d'envahir l'Europe et l'Asie, que le nom des Tartares commença d'être connu par les auteurs occidentaux. » (Louis Dubeux, *Univers pittoresque.*)



craignions que ce peuple ne menaçât l'Eglise de Dieu de quelque péril prochain. Et tout en craignant d'être tués par les Tartares ou par d'autres nations, ou de subir une captivité perpétuelle, ou la faim, la soif, le froid, le chaud, des outrages ou des fatigues tels que nous ne pussions les supporter, malheurs qui nous arrivèrent tous bien plus grands que nous ne le supposions, excepté la mort et la captivité perpétuelle, nous ne nous épargnâmes point pour servir la chrétienté, afin que, sachant bien leur volonté et leur intention, nous pussions l'annoncer aux chrétiens pour les prévenir contre une irruption subite, comme celle qu'ils firent autrefois, et pour empêcher ces peuples de les massacrer sans défense.

Ainsi, tout ce que nous écrivons pour votre utilité, afin de vous prémunir contre eux, vous devez le croire d'autant plus fermement que nous avons tout vu par nos yeux, ayant été un an et quatre mois au milieu d'eux et avec eux, ou que nous l'avons appris de chrétiens captifs et dignes de foi. Le souverain pontife avait commandé de tout examiner et de tout voir avec soin; et nous avons exécuté scrupuleusement ses ordres de concert avec frère Benoît le Polonais, du même ordre que nous, qui nous a accompagné dans nos tribulations, et les a aussi racontées.

Si nous écrivons quelque chose qui vous semble étrange, parce que vous l'ignorez, ne nous traitez

point pour cela de menteur, car nous ne vous racontons rien que nous n'ayons vu nous-même, ou que nous n'ayons appris de gens dignes de foi ; car rien n'est plus cruel que d'être calomnié par ceux à qui l'on veut faire du bien.

Frère Jean du Plan de Carpin part avec ses compagnons et arrive en Russie, où commence le pays des Tartares.

Nous partîmes par le commandement du pape, en l'an 1246, pour aller vers les Tartares, afin de pouvoir détourner l'orage prêt à tomber sur l'Église de Dieu. Lors donc que nous eûmes résolu d'aller vers les Tartares, nous arrivâmes premièrement en Bohême, dont le roi nous conseilla de prendre notre chemin par la Pologne et la Russie ; d'autant qu'il avait des parents assez proches en Pologne qui nous donneraient moyen d'entrer en Russie, et pour cela il nous donna des lettres avec des gens pour nous conduire et défrayer par tous ses États, jusqu'à ce que nous fussions venus auprès de son neveu Boleslaus, duc de Silésie, que nous connaissions bien et qui était de nos amis. Il nous fit recevoir avec la même bonté que son oncle par tout son pays, et de là nous fûmes vers Conrad, duc de Lantiscie (en Massovie), où, de bonne fortune pour nous, nous rencontrâmes le seigneur Vasilic (Basile), duc de Russie, qui nous instruisit au sujet des Tartares, vers lesquels il avait envoyé des ambassadeurs qui étaient revenus vers lui, et son frère Daniel apportant des lettres de sauve-garde à celui-ci ; il nous dit que si nous voulions aller en ce pays, il nous fallait porter des présents avec nous, à cause de l'importunité des Tartares qui, si on ne leur donnait rien, n'écoutaient pas ou méprisaient les étrangers.

Ayant donc su là qu'il nous fallait porter des présents à ces Tartares pour en être bien reçus, nous fîmes acheter quelques peaux de castor et d'autres animaux, sur les aumônes qui nous avaient été faites pour notre voyage. Ce qu'étant su par le duc Conrad de Cracovie et sa femme, par l'évêque du lieu, et quelques seigneurs et gentilshommes du pays, ils nous firent donner force autre pelleterie. Le duc Basile, à la prière du duc de Cracovie, de l'évêque et des barons du pays, nous mena chez lui, où il nous fit reposer quelques jours, nous défrayant de tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Nous le priâmes de faire venir ses évêques, auxquels nous fîmes la lecture des lettres de Sa Sainteté, qui les exhortait de retourner à l'union de la sainte Église catholique, et nous nous employâmes à les y convier et le duc aussi. Mais d'autant que le duc Daniel, frère de Basile, n'était pas là, mais qu'il était allé vers Bathy, ils ne purent nous faire aucune réponse là-dessus.

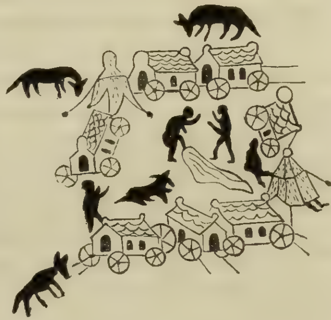
Après cela, Basile nous fit conduire par un des siens jusqu'à Kiovie ([1]), capitale de Russie ; mais ce ne fut pas sans péril de la vie, à cause des Lithuaniens qui faisaient d'ordinaire des courses dans la Russie, et principalement aux endroits par où nous avions à passer ; car pour les Ruthènes ou Russiens, nous n'avions rien à craindre à cause du guide que nous avions, et aussi que la plupart d'eux avaient été tués ou emmenés par les Tartares. Ayant échappé par la grâce de Dieu aux ennemis de la croix, nous parvînmes à Kiew, métropole de la Russie. Là, nous prîmes conseil du gouverneur et des autres notables sur la route que nous avions à suivre. Ils nous répondirent que si nous menions en Tartarie les chevaux que nous avions, comme il y avait beaucoup de neige et que ces chevaux n'étaient pas habitués comme ceux des Tartares à chercher l'herbe sous la neige, ils périraient tous de faim, parce que les Tartares n'ont ni foin ni pâturages. Nous résolûmes donc de laisser là nos chevaux avec deux serviteurs qui nous les garderaient, et il nous fallut faire des présents au gouverneur pour obtenir des chevaux de conduite. Étant arrivés à Danilon, nous y tombâmes malades à l'extrémité ; cependant nous montâmes sur un chariot, malgré la neige et le froid, afin de ne pas abandonner les intérêts de la chrétienté. Le second jour après la Chandeleur, nous partîmes en cet équipage et arrivâmes au premier village de Tartarie, nommé Canove ([2]), dont le gouverneur nous fit donner d'autres chevaux et guides jusqu'à un autre village, où nous trouvâmes un capitaine nommé Micheas, homme très-méchant et grand

([1]) Kiew, Kiowe, Kiovie, sur le Dniéper, aujourd'hui chef-lieu du gouvernement de Kiew, dans la Russie d'Europe.
([2]) Kanev, Kaniew, également sur le Dniéper, à 105 kilomètres sud-est de Kiew.

trompeur; mais nous l'adoucîmes tellement à force de présents, qu'il nous fit conduire jusqu'au premier logement des Tartares.

De quelle manière ils furent reçus par les Tartares.

Étant arrivés là le premier vendredi de carême, sur le soir, les Tartares, tous armés, se vinrent jeter furieusement en notre logement, demandant quels gens nous étions, et leur ayant répondu que nous étions ambassadeurs du pape, après avoir reçu quelques vivres de nous, ils se retirérent. Étant partis le matin, les principaux d'entre eux coururent après nous, s'enquérant pourquoi nous venions vers eux, et quelle affaire nous avions. Nous leur répondîmes « que nous venions de la part du pape, qui est le père et seigneur de tous les chrétiens, qui nous avait envoyés vers les Tartares et leurs princes pour faire la paix entre eux et les chrétiens, et les priait par ses lettres de vouloir recevoir la loi de Jésus-Christ, qui était le seul moyen de se sauver; qu'il s'étonnait fort du grand massacre qu'ils faisaient des chrétiens, et principalement des Hongrois et Polonais qui lui sont sujets, vu qu'ils ne les avaient offensés en rien, et qu'ainsi il les priait et exhortait de s'abstenir dorénavant de ces excès de cruauté, et de faire pénitence du passé; qu'ils voulussent aussi l'avertir de leur intention en cela, et en toute autre chose qu'ils voudraient faire. »


Campements tartares (1). — D'après la carte Borgia.

Ayant entendu tout cela de nous, ils nous dirent qu'ils nous voulaient donner des chevaux et des guides pour nous mener vers Corrensa (2), puis nous demandèrent quelques présents que nous leur donnâmes. Ayant donc monté sur leurs chevaux, nous nous mîmes en chemin; mais eux allant plus vite que nous, ils envoyèrent un des leurs devant avertir leur chef de notre venue et de ce que nous leur avions dit. Ce chef ou duc commande à tous ceux qui sont établis en garde contre tous les peuples de l'Occident, pour empêcher qu'ils ne viennent les surprendre à l'improviste; on dit qu'il a bien soixante mille hommes de guerre sous son commandement.

Étant arrivés en cette cour, Corrensa nous fit donner logement un peu loin de lui, puis nous envoya demander avec quels présents nous voulions lui faire la révérence; nous leur répondîmes que Sa Sainteté n'en envoyait aucun, parce qu'il n'avait pas cru que nous pussions arriver jusqu'à lui; que nous avions, en effet, passé par des chemins périlleux; que toutefois de ce peu que nous avions pour vivre, par la grâce de Dieu et du pape notre maître, nous lui en ferions volontiers un présent d'honneur. Ce qu'ayant reçu, ils nous conduisirent en la horde ou tente de Corrensa, et nous fûmes avertis de nous incliner par trois fois sur le genou gauche devant la porte de la tente, et de nous garder bien de toucher du pied le seuil de la porte en entrant.

Étant entrés, il nous fallut, les genoux en terre, dire, en présence de Corrensa et des principaux de la cour, les mêmes choses que nous avions déjà dites auparavant. Nous lui présentâmes aussi les lettres de Sa Sainteté; mais notre trucheman, que nous avions amené de Kiovie, n'était pas assez capable pour interpréter tout, et il n'y en avait point là d'autre qui le sût faire. Après cela, on nous fit donner

(1) « Cette figure, tirée de la mappemonde du Musée du cardinal Borgia (quinzième siècle), porte la légende suivante : « La Tartarie, pays immense que les Tartares parcourent avec leurs bêtes de somme et leurs bœufs tant que dure la saison » d'hiver (ou des pluies). Ils forment une ville en réunissant leur tentes et leurs nombreux chariots; chez eux, on brûle les » morts avec tous les instruments dont ils faisaient usage. » (M. de Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge.)*

(2) Corrensa ou Correnza commandait en chef, au nom de Batou-Khan, à toutes les garnisons tartares de la frontière échelonnées sur la rive droite du Dniéper, et formant ensemble une armée de 60 000 hommes. (Karamzine, *Histoire de Russie.*)

des chevaux avec trois Tartares pour nous conduire vers le prince Bathy, qui est le plus puissant entre eux après l'empereur, et auquel tous les autres obéissent.

Nous partîmes le premier lundi de carême, et allâmes à grandes journées, tant de jour que de nuit, au grand trot, car nous changions de chevaux trois ou quatre fois le jour, tant que nous arrivâmes vers Bathy (1) le mercredi saint. Nous traversâmes tout le pays des Comans (2), qui est en une plaine par où passent quatre grandes rivières. La première, Niéper (3), le long de laquelle, du côté de la Russie, se tenaient Corrensa et Montii (4), qui est un autre chef plus grand, de l'autre côté de la campagne. La seconde, Don (5), où était un autre prince nommé Tirbon, qui avait épousé une sœur de Bathy. La troisième, Volga (6), fort grande, là où campe Bathy. La quatrième, Isaac (7), là où, de part et d'autre, sont deux autres colonels. Tous ces chefs, en hiver, descendent vers la mer, et en été, le long de ces rivières, retournent aux montagnes. Cette mer est la grande mer d'où sort le bras de Saint-Georges (8), qui est vers Constantinople ; quant à ces rivières, elles sont toutes fort poissonneuses, et principalement le Volga, et les trois premières entrent en la mer de Grèce, dite la Grande Mer (9). Or nous cheminâmes

(1) Bathy ou Batou est le même dont nous avons parlé note 2, p. 1. « Aîné ou chef des princes du sang, il était alors khan de Kaptchak, et le plus puissant de tous après le grand khan. » (D'Avezac.)

(2) « Les *Comans* habitaient la contrée plus longue que large qui s'étend entre les quatre fleuves cités plus bas dans le texte. Ce peuple est appelé *Polowczi* dans les chroniques slaves, et *Kaptchak* ou *Kabgiak* par les historiens orientaux. Cette dernière concordance est constatée par Rubruquis, et la première ne ressort pas moins des témoignages et des rapprochements consignés par Klaproth dans son *Voyage du Caucase.* » (D'Avezac.)

« Nous cheminions toujours droit à l'orient depuis que nous fûmes une fois sortis du pays de Gazarie, ayant la mer au midi, et de grands déserts au nord, qui durent quelquefois plus de vingt journées d'étendue, et où l'on ne trouve que des forêts, des montagnes avec des pierres. L'herbe y est très-bonne pour le pâturage. C'était là que vivaient les *Comans*, et qu'ils tenaient leurs troupeaux ; ils s'appelaient *Capchat*, et, selon les Allemands, *Valans*, et leur pays Valanie. Isidore l'appelle Alanie depuis le Tanaïs jusqu'aux Méotides et le Danube. Tout ce pays en sa longueur, depuis le Danube jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe, est de plus de deux mois de cheval pour un homme de cheval allant vite, comme font les Tartares, et tout cela est habité par les *Comans-Capchat*, et même depuis le Tanaïs jusqu'à l'Étilia ou Volga, y ayant entre ces deux fleuves environ dix grandes journées. » (Rubruquis.)

(3) Le Dniéper.

(4) Maucy.

(5) Le Tanaïs. « Peu de jours avant la fête de la Madeleine, dit Rubruquis, nous arrivâmes au grand fleuve de Tanaïs, qui fait la borne de l'Europe et de l'Asie, comme le Nil est celle de l'Asie et de l'Afrique. En ce lieu où nous arrivâmes, Baatu et Sartach ont fait faire un logement de Russiens sur la rive orientale de ce fleuve pour faire passer les ambassadeurs et les marchands avec de petites barques. Ils nous y passèrent les premiers, ensuite nos chariots, mettant une roue en une barque, et une autre roue en une autre ; et attachant bien ces barques les unes aux autres, ils nous firent passer cette rivière. Notre guide s'y comporta fort mal, car sur ce qu'il crut que ceux du logement nous dussent fournir de chevaux, il renvoya les bêtes qui nous avaient portés ; et comme nous leur en demandions d'autres, ils nous répondaient fort bien que Baatu leur avait donné un privilége qui les exemptait de cela ; qu'ils n'étaient destinés qu'à passer et repasser ceux qui allaient et venaient, et même ils prenaient un gros droit des marchands pour cela. Nous demeurâmes ainsi trois jours entiers sur le bord de la rivière. Le premier jour ils nous donnèrent un grand poisson, appelé *barbote*, tout frais ; le second jour du pain de seigle et quelque peu de chair qu'un officier de ce bourg-là avait été prendre de maison en maison, et le troisième jour des poissons secs qu'ils ont en abondance.

» Ce fleuve a du côté de l'occident une grande forêt, et les Tartares ne montent jamais au delà vers le nord, parce qu'en ce temps-là, qui est environ vers le commencement du mois d'août, ils reprennent leur chemin vers le midi. Si bien qu'ils ont un logement plus bas, par où les ambassadeurs passent en temps d'hiver. Nous étions donc là en une grande peine pour ne pouvoir trouver ni bœufs ni chevaux pour notre argent ; à la fin, après que je leur eus fait connaître le travail que j'avais entrepris pour le bien commun du christianisme, ils nous accommodèrent de bœufs et d'hommes ; mais pour nos personnes, il nous fallut aller à pied. C'était au temps qu'ils coupaient les seigles, car le froment n'y vient pas bien, mais ils ont du millet en abondance. Les femmes russiennes ornent leurs têtes ainsi que les nôtres, et bordent leurs robes depuis le bas jusqu'aux genoux de bandes de vair et d'hermines. Les hommes portent des manteaux comme les Allemands ; mais ils se couvrent la tête de certains bonnets de feutre pointus et fort hauts..... »

(6) Appelé Étilia par Rubruquis.

(7) Le Jaïk, ou Jaek, appelé aussi Jagag par Rubruquis.

(8) C'est le nom qu'on donnait alors au Bosphore.

(9) On peut s'étonner ici de l'ignorance géographique de notre voyageur, qui, bien qu'ayant pu connaître la vérité par le témoignage de ses propres yeux, demeure imbu d'anciennes erreurs et confond en une seule mer le Pont-Euxin (déjà peut-être appelé par les Turcs et les Tartares de son nom actuel de *Kara-Denkiz* ou mer Noire), les Palus Méotides et la mer Caspienne ou mer des Khazars. (D'Avezac, *Notice sur les anciens voyageurs de Tartarie en général, et sur Plan de Carpin en particulier.*)

plusieurs jours sur le Niéper qui était glacé, et de même le long des rivages glacés de la mer de Grèce avec assez de danger ; car elle gèle le long des bords plus de trois lieues avant ; mais avant que nous arrivassions vers Bathy, il avait eu déjà avis, par deux Tartares de nos guides, de tout ce que nous avions dit à Corrensa.

De leur réception par le prince Bathy.

Étant venus vers Bathy, aux confins du pays des Comans, nous fûmes logés bien une lieue loin de ses tentes et de sa cour ; et comme on nous menait vers lui, on nous avertit qu'il nous fallait passer entre deux feux, ce que nous ne voulions faire en aucune façon ; mais ils nous dirent que nous ne devions faire aucune difficulté de cela, car ce n'était qu'afin que si par hasard nous avions quelque mauvais dessein contre leur maître et seigneur, ou si nous portions quelque venin, le feu pût emporter tout cela ; ce que nous leur accordâmes pour ce sujet-là, et pour ôter tout soupçon de nous. Étant arrivés à sa horde ou tente, un de ses officiers et intendant, nommé Edegay, nous demanda de quels présents nous le voulions régaler ; nous lui répondîmes de même qu'à Corrensa. Et ayant reçu nos présents, et entendu les motifs de notre voyage, ils nous firent entrer dans la tente du prince, avec la révérence accoutumée, et l'avis de ne toucher le seuil de la porte ; puis nous proposâmes ce que nous avions à dire, et lui présentâmes nos lettres, le priant que quelque interprète nous fût donné pour les faire entendre. Ce qui fut fait le jour de la *Parasceve,* ou du vendredi saint, et nos lettres furent traduites en langue esclavone, arabique et tartare. Ce qui fut présenté à Bathy, qui lut et remarqua tout fort attentivement. Puis nous fûmes ramenés à notre logement ; mais ils ne nous donnèrent pour tout manger qu'une petite écuellée de millet pour une fois, et cela ne fut que la première nuit que nous arrivâmes.

Ce prince Bathy tient une grande et magnifique cour, et a tous ses officiers, ainsi que l'empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône, avec une de ses femmes, et tous ses frères, enfants et autres grands seigneurs sont assis sur un banc au milieu, et le reste est assis par terre derrière eux, les hommes à droite, et les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin, et fort grandes ; elles avaient été autrefois au roi de Hongrie. Personne n'a la hardiesse d'entrer en sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est appelé, quelque grand et puissant qu'il soit, à moins qu'on sache qu'il le veuille. Nous fûmes assis à la gauche, comme sont tous les ambassadeurs, en allant ; mais quand nous retournâmes de la cour de leur empereur, on nous mit toujours à la droite.

On met au milieu une table proche la porte de la tente, et on pose dessus le boire dans des coupes d'or et d'argent. Et jamais Bathy ou autre seigneur tartare ne boit, principalement en public, qu'il n'y ait quelqu'un qui chante et joue de quelque instrument. Et quand il va à cheval, on lui porte toujours un parasol sur la tête au bout d'une lance. Et la même chose se fait à tous les autres grands princes et seigneurs tartares, et à leurs femmes aussi. Ce prince Bathy est assez affable aux siens, qui ne laissent pas pour cela de le craindre fort. Il est fort cruel en ses guerres, et plein de ruses et de stratagèmes ; car ayant fait la guerre depuis longtemps, il y est assez expérimenté.

Après avoir quitté Bathy, ils passent par le pays des Comans et des Cangites.

Le samedi saint nous fûmes appelés à la cour, où l'intendant des affaires de Bathy nous fit entendre de sa part qu'il fallait que nous allassions vers l'empereur Cuyné, mais que quelques-uns des nôtres demeurassent, disant que c'était pour les renvoyer vers le pape, auquel nous écrivîmes par eux, lui rendant raison de tout notre voyage. Mais comme ils retournaient par les terres du duc Montii, ils y furent arrêtés jusqu'à notre retour.

Le jour de Pâques, ayant dit notre office et mangé tellement quellement, nous partîmes avec les deux Tartares que Corrensa nous avait fait donner pour guides. Cette séparation d'avec les nôtres ne fut pas

sans beaucoup de larmes de part et d'autre, ne sachant quelle bonne ou mauvaise issue aurait ce voyage que nous allions faire, et si nous allions à la vie ou à la mort. Cependant nous étions si faibles que nous ne pouvions presque nous tenir à cheval; car tout ce carême-là nous n'avions vécu que de millet, avec de l'eau et du sel, et de même en tous les autres jours de jeûne, et notre boisson n'avait été que de la neige fondue sur le feu. Nous passions donc par la Comanie à cheval, fort vite, d'autant que nous avions des chevaux frais cinq ou six fois le jour, si ce n'est lorsque nous traversions les déserts; car alors on nous donnait des chevaux plus forts et qui pussent durer au continuel travail; et cela depuis le commencement du carême jusqu'à huit jours après Pâques.

Ce pays de Comanie a immédiatement au nord, après la Russie, les Morduins (1) et Bilères (2), c'est-à-dire la grande Bulgarie; les Bastarques (3), qui est la grande Hongrie; puis les Parosites (4) et les Samogèdes (5), qu'on dit avoir la face de chien, qui sont sur les rivages déserts de l'Océan, Au midi il a les Alains, les Circasses, les Gazares, la Grèce et Constantinople, et les terres des Ibériens, des Cathes et des Brutaques, qu'on tient être Juifs, et qui portent la tête toute rase. Puis le pays des Bythes, Géorgiens, Arméniens et Turcs (6). A l'occident est la Hongrie et la Russie. Mais ce pays de Comanie est grand et de longue étendue, dont les peuples ont été la plupart exterminés par les Tartares, les autres s'en sont fuis, et le reste est demeuré en servitude sous eux; et même plusieurs qui étaient échappés se sont depuis venus remettre sous leur joug. De là nous passâmes au pays des Cangites (7), qui a disette d'eau en beaucoup d'endroits, ce qui est cause qu'il y a peu d'habitants. De sorte que les gens de Jéroslaus, duc de Russie, passant par là pour aller en Tartarie, moururent la plupart de soif dans ces déserts. Car en ce pays, et en celui de Comanie, nous trouvâmes encore plusieurs têtes et ossements de morts épars çà et là comme des ordures.

Nous fûmes environ depuis l'octave de Pâques jusqu'à l'Ascension à traverser ce pays. Tous les habitants étaient paysans, et eux non plus que les Comans ne s'adonnent point au labourage des terres, mais vivent de leurs bestiaux seulement. Ils n'ont point de maisons bâties, mais ils n'habitent que sous des tentes. Les Tartares y ont tout détruit et ruiné, et tiennent tout ce pays et ceux qui y sont restés sous leur servitude.

Ils arrivent à la première horde de celui qui devait être élu empereur.

Des Cangites nous entrâmes en la terre des Bisermins (8), qui parlent coman, mais tiennent la loi des Sarrasins. Nous y trouvâmes grand nombre de villes et de châteaux tout ruinés, et force villages désolés.

(1) Peuple finnois dont les descendants, répandus dans les gouvernements de Kasan, de Simbirsk, de Penza, de Saratow, d'Astrakan et d'Orembourg, sont, de nos jours encore, désignés sous le nom de *Mordvi.* (Guagnino, *Descrittione della Sarmatia europea.)*

(2) C'est-à-dire les Boulgares du Volga, appelés *Belâr* par Aboulféda et par Reschid-el-Dyn.

(3) « Il est aisé de reconnaître par leur nom les peuples cantonnés dans les gouvernements de Perm, de Viatka et d'Orembourg, et appelés par les Russes *Baschkirts*, et vulgairement *Baschkirs.* Le nom de Grande-Hongrie donné à leur pays révèle l'opinion qu'on avait au moyen âge sur leur affinité d'origine avec les Hongrois, et Guillaume de Rubruquis déclare expressément que la langue de ces deux peuples était identique. » (D'Avezac.)

(4) Peuplade finnoise de la Grande-Permie.

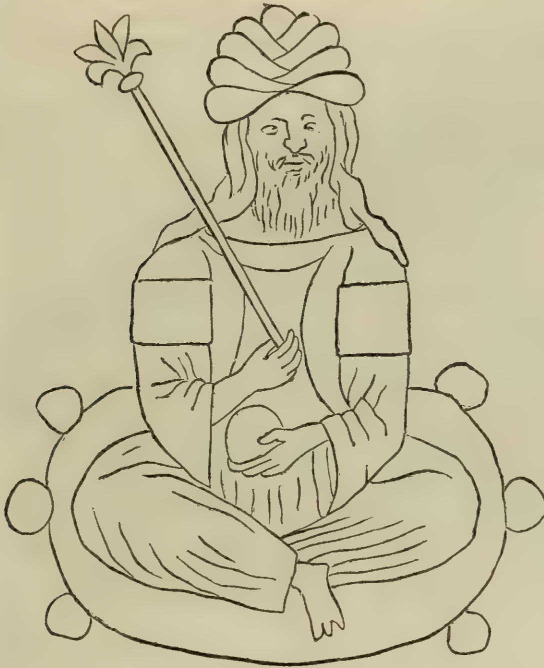
(5) Les Samoyèdes.

(6) Pour comprendre cette énumération il faut supposer, comme il est plausible, que l'auteur aura pris ses renseignements au camp de Batou, sur le Volga; on lui aura désigné tour à tour dans l'ordre successif de proximité sur une première zone, vers l'occident, les Alains, les Circasses, les Khazars, la Grèce et Constantinople; puis sur une autre zone, à l'orient, les Ibériens, les Kakhes, les Berdâgjes; enfin, sur une zone intermédiaire, les Zikkes, les Géorgiens, les Arméniens et les Turks. (D'Avezac.)

(7) Les Cangites occupaient l'est de la Comanie; Abou-el-Ghazy les mentionne sous le nom de Kanglis, qui leur est aussi donné par Rubruquis. L'historien tartare expose leur origine turque et l'étymologie de leur nom, qu'il fait venir de *kang*, un char à roues criardes.

(8) « Corruption du mot *musulman.* Ce pays correspond au Turkestan moderne. » (Sprengel, *Geschichte der Geographischen Entdeckungen.)*

Dans ce pays est un grand fleuve dont nous ignorons le nom; sur ce fleuve sont plusieurs villes : Janckint, Barchin, Ornas (1), et d'autres dont nous ne savons les noms. Le seigneur de ce pays était appelé l'Altisoldan (le grand soudan), qui fut exterminé avec toute sa race par les Tartares. Ce pays a de très-grandes montagnes, et du côté du midi les villes de Jérusalem et de Baldach (2), et toute la terre des



Empereur de Borgar (Tartarie indépendante). — D'après la *Carte catalane* (3).



Souverain du Cathay. — D'après la *Carte catalane* (4).

Sarrasins. Et un peu par delà, sur les confins, habitent deux princes tartares, Buri et Cadan, fils de Thiadai, qui fut fils de Cingis-Cham. Du côté du nord est le pays des noirs Cathains et l'Océan, et là demeure Siban, frère de Bathy.

Nous cheminâmes par ce pays depuis l'Ascension jusqu'à l'octave de Saint-Jean; puis nous entrâmes en la Nigra-Cathaya (5), où l'empereur a bâti un palais, et là nous fûmes conviés à boire; et celui qui

(1) La plupart des noms propres cités par Plan de Carpin ont été altérés dans leur orthographe. On s'explique aisément ce fait en réfléchissant qu'il ne les entendait que de la bouche de Benoît de Pologne, son compagnon et son interprète, qui leur faisait subir la prononciation russe. Dans ces deux premières villes, Janckin et Barchin, M. d'Avezac croit reconnaître à travers leur désignation celles de Yanghy-Kand et de Bartchy, situées sur le Sihhoun, fleuve tributaire du lac d'Aral; mais quant à la troisième, celle d'Ornaz, qui, d'après des témoignages irrécusables, se trouvait à l'embouchure du Don, on ne peut, dit-il, expliquer cette méprise de notre bon religieux que comme une suite de celle qui, précédemment, lui avait fait confondre en une seule mer la mer Noire, la mer Caspienne et les Palus Méotides. Suivant lui, cette ville correspondrait à celle de Teana, située près de l'embouchure du Don, dans la Khazarie.

(2) Bagdad.

(3) Au-dessus de la ville et de l'empereur on lit la légende suivante : « C'est ici que réside l'empereur de cette région » septentrionale, dont le commandement commence dans la province de Boukharie et finit à la ville d'Organa (Urgenz). Ce » souverain est Jambeth, seigneur de Sarai. » *(Notice sur le manuscrit de la Carte catalane.)*

(4) A côté on lit cette légende : « Le plus grand prince de tous les Tartares; il s'appelle Oloug-Bek, qui veut dire grand » khan. Cet empereur est beaucoup plus riche que tous les autres empereurs du monde. Il a pour sa garde habituelle douze » mille chevaux; il a quatre capitaines qui ont chacun douze mille chevaux sous leur commandement. Chaque capitaine se rend » à la cour du souverain avec sa compagnie pendant trois mois de l'année, et ainsi des autres successivement, et par » ordre. » *(Carte catalane.)*

(5) Kithây noir, ou Karâ-Kitây.

y commandait pour l'empereur fit danser devant nous deux de ses fils avec les principaux du lieu. Au sortir de là nous trouvâmes une petite mer ou un grand lac, sur le bord duquel il y avait une petite montagne où l'on dit qu'est un certain trou par où il sort l'hiver de telles tempêtes et bourrasques de vents, qu'il y a grand danger d'y passer alors (1); et l'été même on y entend un grand bruit de vents, mais il en sort bien peu dehors. Nous cheminâmes plusieurs jours le long de cette mer, qui, bien que petite, a toutefois bon nombre d'îles, et nous la laissâmes à main droite.

En ce pays-là habite Ordu, que nous avons dit être le plus ancien capitaine et duc des Tartares, et est la cour ou horde que son père avait, et son palais est celui de l'une de ses femmes; car la coutume des Tartares est que les lieux où les princes et seigneurs tiennent leur cour ne se ruinent jamais (2), mais l'ordre entre eux est que quelqu'une de leurs femmes les gouverne, et on leur fait des présents comme aux seigneurs mêmes. Nous arrivâmes donc à cette première cour de l'empereur, où il y avait une de ses femmes.

Leur arrivée à la cour de Cuyné, désigné empereur.

Étant arrivés là, nous ne fûmes point appelés à la cour, parce que nous n'avions pas vu encore l'empereur; mais ils nous laissèrent en notre tente, selon leur coutume, où nous fûmes bien servis de tout, et nous firent reposer là un jour tout entier sans sortir. De là, passant outre, la veille de Saint-Pierre et Saint-Paul, nous entrâmes en la terre des Naimans qui sont païens; et le jour de la fête, il y tomba grande abondance de neige, et il y faisait un très-grand froid. Le pays est montagneux et excessivement froid, avec peu de campagnes. Ces deux nations susdites ne labourent ni ne cultivent point la terre; mais, à la mode des Tartares, ils habitaient sous des tentes qu'eux-mêmes avaient abattues. Nous fûmes plusieurs journées à traverser ce pays-là, tant que nous entrâmes en celui des Mongales, qui sont les vrais Tartares. Nous employâmes trois semaines entières et plus à le passer, allant bien vite, et le jour de la Madeleine nous parvînmes au lieu où était Cuyné, désigné empereur. Nous fîmes ce chemin en grande diligence, car nos guides avaient eu commandement de nous faire arriver bientôt, à cause que la cour y avait été publiée solennellement plusieurs années auparavant pour l'élection de l'empereur. Si bien que chaque jour nous nous levions de grand matin, et allions sans nous arrêter et sans rien manger jusqu'à la nuit, et quelquefois nous arrivions si tard que nous ne mangions rien le soir; mais ce qui devait être pour notre souper, on nous le donnait le matin; et nous changions souvent de chevaux, que nous faisions aller au grand trot sans aucun relâche.

Quelle fut la réception que Cuyné fit aux religieux.

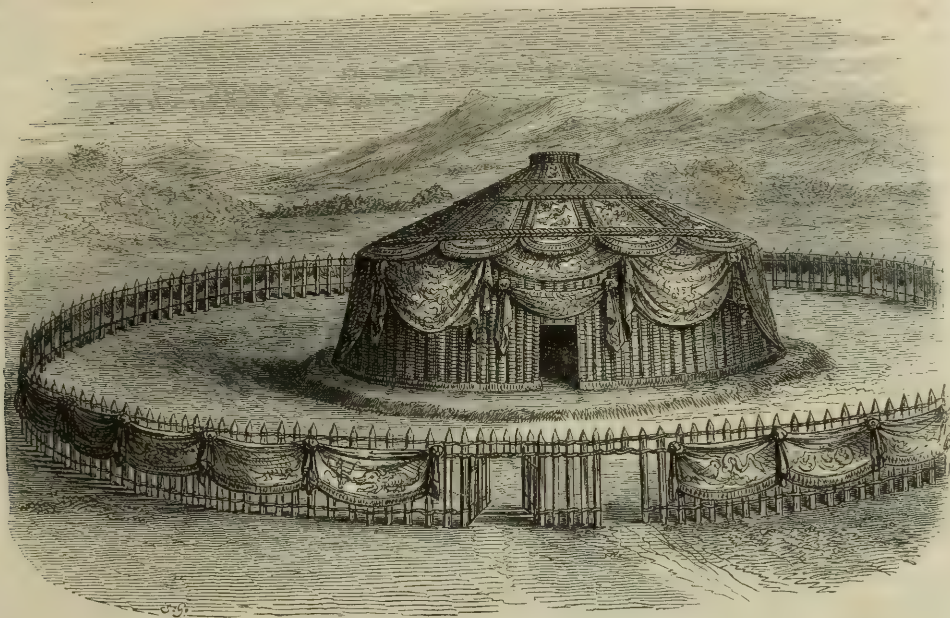
Étant arrivés en la cour de Cuyné, il nous fit donner une tente et défrayer, comme ils font aux Tartares mêmes, mais beaucoup mieux qu'à tous les autres ambassadeurs. Nous ne fûmes point appelés devant lui, à cause qu'il n'avait pas encore été élu empereur, et qu'il ne se mêlait de rien. Et toutefois, Bathy n'avait pas laissé de lui envoyer par écrit tout ce que nous lui avions dit et tout ce que nos lettres contenaient. Comme nous eûmes donc demeuré là cinq ou six jours, il nous envoya vers sa

(1) Voy. Abel de Rémusat, *Recherches sur Karacoroum*. Suivant lui, ce fait se rapporte au lac Kézil-Bäsch, en chinois *Ki-tse-li-pa-sse*. « Au nord de la ville Yéman, à l'occident du lac, est la montagne Haïthaï; il sort de cette montagne un vent qui souffle avec tant de violence, qu'il précipite les voyageurs dans la mer. »

Nous avons entendu le docteur Roulin raconter qu'en Amérique, dans certains passages de montagnes, les indigènes se gardent bien de prononcer la moindre parole, et surtout de siffler, par crainte de déchaîner la violence du vent.

(2) C'est-à-dire que la tente, palais du souverain, était toujours conservée ou relevée au même lieu, tradition royale que l'on retrouve chez presque tous les peuples.

mère (1), là où se faisait l'assemblée générale et solennelle. Nous trouvâmes là une tente de pourpre blanche (2) si grande, qu'à notre avis elle était capable de tenir plus de deux mille personnes. Et autour on avait fait élever un échafaud ou une palissade de bois, remplie de diverses figures et peintures.



Tente tartare en pourpre blanche. — D'après une des gravures de l'édition de Vander-Aa (3).

Étant donc là avec les Tartares qui nous conduisaient, nous vîmes une grande assemblée de ducs et princes qui y étaient venus de tous côtés avec leurs gens, et chacun était à cheval aux environs par les campagnes et collines. Le premier jour, il se vêtirent tous de pourpre blanche, au second de rouge, et ce fut alors que Cuyné vint en cette tente; le troisième jour ils s'habillèrent de pourpre violette, et le quatrième de très-fin écarlate ou cramoisi. En cette palissade, proche de la tente, il y avait deux grandes portes, par l'une desquelles devait entrer l'empereur seulement; il n'y avait point de gardes, encore qu'elle demeurât tout ouverte, d'autant que personne, entrant ou sortant, n'osait passer par là, mais on entrait par l'autre, où il y avait des gardes portant épées, arcs et flèches. De sorte que si quelqu'un s'approchait de la tente au delà des bornes qui avaient été posées, si on le pouvait attraper, il était battu, sinon on le tirait à coup de flèches. Il y avait là plusieurs seigneurs qui, aux harnais de leurs chevaux, portaient, à notre jugement, plus de vingt marcs d'argent (4).

Ainsi les chefs et ducs étaient au-dessous de la tente, où ils parlaient ensemble, et traitaient de l'élec-

(1) A la mort d'Oukoday la régence avait été déférée à l'impératrice Tourakinah, sa veuve. Kuyuc ou Cuyné, son fils aîné, fut élu dans l'assemblée générale et proclamé empereur le 24 août 1246, au milieu des cérémonies décrites plus bas par notre auteur.

(2) On n'est pas d'accord sur la nature de ce tissu de pourpre. Était-ce du coton, de la soie? La difficulté serait levée si l'on s'en rapportait au témoignage de Benoît de Pologne, qui avance, au sujet des vêtements de pourpre cités plus bas, qu'ils étaient en velours.

(3) *Recueil des divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, etc., édition in-4o; Leyde, 1729.

(4) « Telle était la manière d'installer sur le trône ces monarques, qui étaient maîtres de presque toute l'Asie; les richesses y étaient prodiguées sans magnificence, et l'on n'y voyait régner que la grossièreté et la barbarie. Ces hommes formidables à tout le reste du genre humain n'étaient que des pâtres qui, environnés de leurs troupeaux, se choisissaient un roi et se paraient dans cette cérémonie de l'or et de l'argent que le brigandage leur fournissait. Ils voyaient trembler autour d'eux les ambassadeurs des plus puissants princes de l'Asie. » (De Guignes, *Histoire générale des Huns.)*

tion de l'empereur. Tout le reste du peuple était au dehors de la palissade, attendant ce qui serait résolu. Après, ils se mirent à boire du lait de jument, ce qui dura jusqu'au soir, nous étonnant comment ils pouvaient tant boire. Puis ils nous firent entrer au dedans et nous donnèrent de la cervoise, parce que nous ne pouvions boire de ce lait. Ils pensaient nous faire ainsi beaucoup d'honneur, et nous conviaient fortement à boire, ce que nous ne pouvions pour n'y être pas accoutumés. Nous leur donnâmes à entendre que cela nous était importun et contraire, sur quoi ils cessèrent de nous en presser. Au dehors étaient le duc de Jeroslaus de Susdal, en Russie, et plusieurs autres seigneurs kitans et solangues ([1]); puis deux fils du roi de Géorgie, un ambassadeur du calife de Baldac ([2]), qui était soudan, et plusieurs autres soudans et amiraux des Sarrasins; et, selon qu'on nous disait, il y avait plus de quatre mille de ces sortes d'ambassadeurs et députés, tant de ceux qui portaient des tributs et des présents, que soudans, ducs et autres seigneurs qui venaient se rendre eux-mêmes aux Tartares ou leur prêter obéissance pour leurs maîtres. Ils étaient tous au dehors de la palissade et de la tente, et on leur donnait aussi à boire. Ils nous donnaient toujours le haut bout à nous et au duc Jeroslaus, quand nous étions tous ensemble en ce même lieu.

Comment Cuyné fut élu solennellement empereur.

Nous demeurâmes là environ un mois; nous pensions bien que durant ce temps l'élection se ferait en cette assemblée, mais qu'elle n'y serait pas publiée. Il y en avait apparence sur ce que Cuyné sortant de sa tente, on chantait devant lui, et quand il sortait dehors, on lui faisait la révérence avec de belles baguettes ayant au bout une touffe de laine d'écarlate, ce qui ne se faisait à autre duc ou prince quel qu'il fût. Cette cour solonnelle est par eux appelée Syra-Orda. Au partir de là, nous allâmes tous à cheval à trois ou quatre lieues de là, en un autre lieu ou en une belle plaine, le long d'un ruisseau courant entre des montagnes. Il y avait une autre tente préparée qu'ils appelaient la horde dorée, car c'est là que Cuyné devait être établi sur son trône au jour de l'Assomption; mais à cause de la grande grêle et neige qui tomba ce jour-là, la cérémonie fut différée. Cette tente était fort riche et appuyée sur des colonnes couvertes de lames d'or attachées avec des clous d'or. Le haut était couvert et tapissé d'écarlate par dedans, mais par le dehors d'autres étoffes.

Nous fûmes en ce lieu-là jusqu'à la Saint-Barthélemy, auquel temps il y eut une grande assemblée de toutes parts, et chacun demeurait la face tournée vers le midi. Quelques-uns d'eux demeuraient éloignés à un jet de pierre des autres, et faisaient incessamment des prières et s'agenouillaient vers le midi, toujours en s'éloignant davantage. Mais nous, qui ne savions si ce qu'ils faisaient était des charmes, ou si c'étaient des adorations à Dieu ou à quelque autre chose, nous ne voulûmes pas nous agenouiller comme eux. Après qu'ils eurent été assez longtemps à faire des cérémonies, ils retournèrent vers les tentes et placèrent Cuyné sur son siége impérial, et les ducs fléchirent les genoux devant lui; et ensuite tout le reste du peuple en fit autant, sinon nous, qui ne lui devions rien et n'étions pas ses sujets.

L'accès que les religieux ambassadeurs eurent auprès de l'empereur.

En ce lieu même où l'empereur Cuyné fut mis sur son trône, nous fûmes appelés vers lui, et comme Chingay, son premier secrétaire, eut pris nos noms par écrit, aussi bien que les noms de ceux par qui nous étions envoyés, avec celui du duc des Solangues et d'autres encore, il cria à haute voix, les récitant tous l'un après l'autre devant l'empereur, ses princes et seigneurs. Cela fait, chacun de nous fléchit par quatre fois le genou gauche, et fûmes avertis de ne pas toucher le seuil de la porte; puis nous

([1]) « Les Kitans ou habitants du Cathay, dit M. d'Avezac, occupaient le nord de la Chine, et les Solangues le nord de la Corée. »

([2]) Bagdad.

ayant soigneusement fouillés pour voir si nous ne portions point de couteaux, et n'en trouvant point, nous entrâmes dedans la tente par la porte du côté d'orient, car par la porte d'occident nul n'y ose



Chute de neige dans la vallée de Saratinine-Kol (Altaï oriental). — D'après M. de Tchiatchef [1].

entrer que l'empereur. Tous les autres grands-ducs en font de même en leurs tentes, mais les autres moindres n'y regardent pas de si près.

Nous eûmes ainsi accès près de l'empereur la première fois depuis son avénement au trône, et tous les autres ambassadeurs furent aussi reçus par lui; mais il y en eut peu qui entrèrent en sa tente. Ces ambassadeurs firent une infinité de présents, comme de pièces de satin pourpre, écarlate, cramoisi, avec des ceintures et baudriers de soie tissus d'or, des fourrures très-riches, et choses semblables. On lui présenta aussi un parasol pour porter sur la tête, qui était tout semé de pierreries. Un gouverneur

[1] *Voyage dans l'Altaï.*

« Dans les déserts de la Tartarie, et surtout dans le pays des Khalkhas, la froidure est si affreuse que, pendant la plus grande partie de l'hiver, le thermomètre ne peut plus marquer, à cause de la congélation du mercure. Souvent toute la terre est couverte de neige, et si le vent du nord-ouest vient à souffler, la plaine ressemble aussitôt à une mer bouleversée jusque dans ses fondements. Le vent soulève la neige par vagues immenses et pousse devant lui ces gigantesques avalanches. Alors les Tartares volent courageusement au secours de leurs troupeaux; on les voit bondir de côté et d'autre, exciter les animaux par leurs cris et les conduire au loin, à l'abri de quelque montagne. Quelquefois ces intrépides pasteurs s'arrêtent immobiles, au milieu de la tempête, comme pour défier la fureur des éléments et braver la froidure. » (Huc, *Voyage dans la Tartarie.)*

de province lui amena des chameaux caparaçonnés d'écarlate; d'autres lui présentèrent des selles de chevaux faites avec certains ressorts par le moyen desquels on se pouvait aisément seoir dedans; puis force de chevaux et mulets richement enharnachés, et armés les uns de cuir, les autres de fer. On nous demanda si nous n'avions aussi rien à lui donner; mais il n'y avait pas moyen, car nous avions déjà employé tout ce que nous avions apporté. Là même, un peu plus loin des tentes, on avait mis sur une colline plus de cinq cents chariots remplis d'or, d'argent et d'habits de soie, et tout cela fut partagé entre l'empereur et ses princes et ducs, qui après en firent des présents aux leurs comme il leur plut.

Comment l'empereur et sa mère se séparèrent en divers lieux, et de la mort de Jéroslaus, duc de Russie.

Après cela nous fûmes en un autre endroit où il y avait une très-riche tente toute de pourpre, dont les Kitayns avaient fait présent. On nous fit entrer là dedans, et à chaque fois que nous entrions on nous faisait boire de la cervoise ou du vin, et on nous donnait aussi de la chair cuite à manger si nous voulions. Là dedans il y avait un lieu plus élevé et bien accommodé, où était le trône de l'empereur, tout à fait d'ivoire, à diverses figures, et enrichi d'or et de pierres précieuses. On y montait par degrés, et il était rond par en haut. Tout à l'entrée, il y avait des bancs où les dames s'asseyaient du côté gauche, et au côté droit personne n'était assis; mais les ducs étaient sur des bancs plus bas, et cela était au milieu de la salle; puis il y en avait d'autres assis derrière eux, et chaque jour il y arrivait une grande multitude de dames. Ces trois tentes que nous avons dites étaient fort spacieuses, et les femmes de l'empereur en avaient d'autres assez belles et grandes, faites de feutre blanc.

Là l'empereur se sépara d'avec sa mère, qui s'en alla en un quartier du pays, et lui en un autre pour exercer la justice. Car on avait pris une de ses favorites que l'on accusait d'avoir empoisonné le feu empereur son père, au temps qu'il avait envoyé son armée dans la Hongrie, ce qui fut cause qu'ils ne firent rien et s'en retournèrent. On fit le procès à cette femme et à quelques autres des complices, qui furent tous exécutés à mort.

En ce temps mourut Jeroslaus, le grand-duc de Soldal ou Susdal, en Russie. Car ayant été appelé vers la mère de l'empereur, où par honneur elle le fit manger et boire de sa propre main, et sitôt qu'il fut retourné en son logement, il tomba malade au septième jour, et son corps devint tout livide et taché, ce qui fit dire tout haut qu'il avait été empoisonné, afin d'avoir plus librement tous ses États. Et ce qui confirme ce soupçon, c'est qu'aussitôt, sans en prévenir les Russes qui étaient près d'elle, l'impératrice envoya un messager en Russie vers Alexandre, fils de Jeroslaus, pour l'engager à venir vers elle, sous prétexte de lui remettre l'empire de son père; mais lui refusa de se rendre à cette invitation, malgré les lettres pressantes qu'on lui envoya. Et on pensait généralement que, s'il était venu, elle l'aurait fait tuer ou l'aurait gardé en captivité.

Les religieux présentent leurs lettres à l'empereur, et en ont réponse.

Ayant été menés vers l'empereur, et lui ayant su par nos conducteurs que nous avions été envoyés vers lui, il nous renvoya à sa mère. Car deux jours après son couronnement, il avait intention, comme nous avons dit, de déployer sa bannière contre toutes les nations de l'Occident, et ne voulait pas que nous le sussions. Étant revenus en notre logis, nous demeurâmes quelques jours ainsi, puis nous retournâmes à la cour, où nous fûmes bien un mois entier si mal traités, que nous étions demi-morts de faim et de soif. Ce que l'on nous donnait à dépenser pour quatre jours, à peine eût-il été assez pour un. Et qui pis est, nous ne trouvions rien à acheter, le marché étant trop loin. Mais Dieu eut pitié de nous; il nous fit connaître un certain Russien, nommé Côme, orfévre, que l'empereur aimait fort (1); celui-là nous

(1) Rubruquis rencontra un orfévre parisien très-habile, nommé Guillaume, à Caracorum (Kara-Korum).

assista de ce qu'il put en tout ce temps-là. Il nous fit voir aussi le trône impérial qu'il avait fait, et le sceau qui était de sa façon ; il nous en donna même l'empreinte. Nous sûmes aussi beaucoup de détails secrets de la cour par les Russes et Hongrois qui étaient venus avec les autres chefs. Ils savaient le latin et le français, et il y avait des clercs russes et autres qui suivaient la cour partout depuis dix ou vingt ans, connaissant toutes les coutumes de ces peuples, parce qu'ils savaient leur langue. Nous pouvions par eux apprendre tout ce qui concerne les Tartares ; car, sachant notre désir, ils nous rapportaient ce qu'ils avaient vu, sans même que nous eussions besoin de les interroger.



Souverain de Kara-Korum, ville impériale. — D'après la *Carte catalane* (1).

Après tout cela, l'empereur nous fit dire par son secrétaire Chingay que nous eussions à mettre par écrit ce que nous avions à lui dire, et le lui envoyer, ce que nous fîmes.

Plusieurs jours après il nous fit appeler de nouveau, et nous dit par l'entremise de Kadac, intendant de tout l'empire, en présence de Bala et Chingay, ses secrétaires, et de beaucoup d'autres, de lui répéter l'objet de notre mission, ce que nous fîmes très-volontiers. Notre interprète en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, fut Temer, soldat de Jéroslaus, et cet entretien eut lieu par le moyen d'un clerc qui était avec lui, et d'un autre qui était avec l'empereur. Cuyné nous demanda si auprès du pape il y en avait qui entendissent la langue russienne, sarrasine ou tartare. Nous répondîmes que non ; qu'il y avait bien quelques Sarrasins vers l'occident, mais qu'ils étaient assez loin du lieu où était le pape ; que cependant nous trouvions bien à propos qu'ils prissent la peine de nous écrire ce qu'ils voudraient en langue tartare, et nous le missions par écrit en la nôtre, et que nous présenterions l'un et l'autre au pape notre maître. Après cela, nous nous retirâmes et demeurâmes ainsi jusqu'à la Saint-Martin qu'on nous fit rappeler ; et lors vinrent vers nous Kadac, intendant de tout l'état, Chingay, Bala et plusieurs autres secrétaires, qui nous interprétèrent de mot à mot ce qu'ils voulaient nous faire entendre, ce qu'en même temps nous écrivions en langue et caractères latins, et eux se faisaient interpréter chaque mot que nous écrivions, de peur que nous ne manquassions en quelque chose. Quand les deux écritures furent achevées, ils nous les firent lire une et deux fois, afin qu'il n'y eût rien de plus ou de moins, nous demandant si nous entendions bien tout, comme il était nécessaire. Ils nous donnèrent aussi des lettres en langue sarrasine, en cas qu'il se trouvât quelqu'un en nos quartiers qui l'entendît (2).

La coutume de cet empereur est de ne parler jamais lui-même à aucun étranger, quelque grand et qualifié qu'il puisse être ; mais il les entend seulement, et leur répond par trucheman, et toutes les fois qu'on lui propose quelque affaire, ou qu'on en reçoit la réponse, il faut toujours être à genoux ; et depuis qu'il a une fois ordonné d'une affaire, il n'est permis à qui que ce soit de lui en parler davantage.

(1) Kara-Korum, distante d'une demi-journée de la Syra-Orda, ancienne ville des Turcs, Hoeï-Hou, est située entre le Foula, l'Orgon et la Silinga, à peu près sous la même latitude que Paris. (Voy. les deux mémoires d'Abel de Rémusat sur les relations des premiers chrétiens avec les empereurs mongols.) Voici la légende qui est placée près de cette ville sur la *Carte catalane :* « Ici règne le roi chrétien Étienne. Ici se trouve le corps de l'apôtre saint Thomas. Tourne tes yeux vers la cité de Boutifilis. » *(Notices sur les manuscrits.)*

(2) « Ces lettres, conformes au caractère des potentats asiatiques, sont un chef-d'œuvre de folie et d'orgueil; elles finissaient ainsi : « Nous adorons Dieu, et, avec son aide, nous détruirons la terre entière depuis l'orient jusqu'à l'occident. » (Manuscrit Colbert, à la Bibliothèque impériale.)

Cet empereur a un procureur ou intendant, et des secrétaires ou officiers pour les affaires tant publiques que particulières, mais point de gens de plaidoirie ou de chicane, car là tout se fait selon la volonté de l'empereur, sans procès ou autres formalités. Les autres princes tartares en font de même dans leurs cours et affaires.

Lorsque l'empereur Cuyné fut élu et sacré, il avait environ quarante ou quarante-cinq ans au plus; il était d'une stature moyenne, fort sage, avisé, sérieux, et plein de gravité en son air et ses manières. Personne ne le voyait guère rire ou faire autre action de gaieté, ainsi que nous disaient les chrétiens qui demeuraient d'ordinaire en sa cour. Les chrétiens de sa suite et ses domestiques nous assuraient qu'il avait volonté de se faire chrétien, et ils se fondaient en cette créance sur ce qu'ils lui voyaient tenir auprès de soi des prêtres chrétiens auxquels il donnait appointement [1]. Il avait toujours ainsi une chapelle ou oratoire devant sa grande tente, où des gens d'église psalmodiaient publiquement et faisaient le service aux heures, comme les chrétiens grecs, encore que là même fût une multitude infinie de Tartares et autres nations. Mais les autres ducs et princes tartares n'en permettent pas autant.

Comment ces religieux furent congédiés.

Nous fûmes avertis par nos Tartares que cet empereur avait dessein d'envoyer ses ambassadeurs avec nous; mais nous jugeâmes bien qu'il voulait que nous-mêmes lui en fissions instance; en effet, un de nos Tartares, le plus ancien, nous le conseillait, mais nous ne le trouvions pas à propos. C'est pourquoi nous lui fîmes dire que ce n'était pas à nous à demander cela, mais que si la volonté de l'empereur était d'en envoyer, très-volontiers nous les recevrions et conduirions, Dieu aidant, en toute assurance.

Plusieurs raisons nous firent croire qu'il n'était pas expédient qu'il en envoyât avec nous. La première, parce que nous craignions que, venant à voir les guerres et dissensions qui étaient parmi nous, cela ne les excitât davantage à nous venir attaquer; la seconde, que ce serait autant d'espions entre nous; la troisième, nous craignions qu'on ne leur fît du déplaisir ou qu'on ne les tuât, à cause que les nôtres étaient un peu fiers et turbulents, ainsi qu'ils se montrèrent à quelques-uns de nos serviteurs qui, ayant été, à la prière du cardinal légat d'Allemagne, envoyés vers lui en habit de Tartares, furent en danger d'être assommés des Allemands par le chemin, et contraints, pour se garantir, de quitter ces habillements-là. La coutume des Tartares est de ne faire jamais ni paix ni trêve avec ceux qui ont tué ou maltraité leurs ambassadeurs, et n'ont point de repos qu'ils ne s'en soient vengés. La quatrième raison est que nous appréhendions qu'on ne nous les enlevât de force; et la cinquième et dernière, que nous ne pensions pas que leur venue fût d'une grande utilité, puisqu'ils n'avaient autre charge et pouvoir que de porter des lettres au pape et aux autres princes, qui n'étaient en substance que les mêmes que nous portions, sans ce qui pouvait arriver de pis comme nous le craignions.

Trois jours après, à savoir la fête de saint Brice, ils nous donnèrent congé avec des lettres de l'empereur, cachetées de son sceau; et de là nous fûmes envoyés vers sa mère, qui nous fit présent à chacun d'un vêtement de peau de renard qui avait le poil en dehors, et un autre d'écarlate. Mais nos Tartares en dérobèrent quelques pièces de chacune, et en prirent plus de la moitié de celui qui avait été donné à notre garçon; ce que nous sûmes bien, mais nous n'en voulûmes pas faire semblant.

Du retour des religieux.

Étant donc sur notre retour, nous cheminâmes tout le long de l'hiver dans les déserts, où nous couchions souvent sur la neige, à moins qu'avec le pied nous ne fissions une place ou un gîte sur la terre;

(1) « Il est curieux de rapprocher ces rapports de ce que disent les historiens chinois de la faveur dont jouirent à la cour de Kuyûc les deux lamas Ouatotchi et Namo, venus de Kaschmyr. » (Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse.*)

car il n'y avait que de rases campagnes sans aucun arbre. Et souvent le matin nous nous trouvions tout couverts de la neige que le vent avait chassée. Tout notre chemin fut comme cela jusqu'à la fête de l'Ascension que nous arrivâmes à la cour de Bathy. Là, nous lui demandâmes quelle réponse il voulait faire au pape; mais il nous dit qu'il ne voulait mander autre chose que ce que son empereur avait fait par ses lettres. Nous ayant donné des lettres de recommandation et de passe-port, nous partîmes de là, et le samedi d'après l'octave de la Pentecôte, nous parvînmes jusqu'au logement de Montii, où étaient nos compagnons et nos serviteurs qu'ils y avaient retenus; et nous les ayant fait rendre, nous prîmes tous le chemin vers Corrensa, qui nous demanda encore des présents, mais nous n'avions rien à lui donner. Il nous donna deux Comans de leurs sujets pour nous conduire jusqu'en Kiovie, capitale de Russie. Notre Tartare, toutefois, ne voulut jamais nous abandonner, jusqu'à ce que nous eussions passé la dernière garde et demeure des Tartares. Mais ceux que Corrensa nous avait donnés nous menèrent de là en six jours jusqu'à Kiovie, où nous arrivâmes quinze jours avant la Saint-Jean.

Ceux de Kiovie, sachant notre retour, vinrent au-devant de nous, et nous reçurent à grande joie, comme des gens retournés de la mort à la vie. On nous en fit de même par toute la Russie, la Pologne et la Bohême, où le prince Daniel et Basilique son frère nous firent grande fête, et nous retinrent près de huit jours auprès d'eux contre notre volonté. Et cependant s'étant assemblés en conseil avec leurs évêques, prélats et autres gens de bien, sur les choses que nous leur avions rapportées des Tartares, et de ce que nous y avions dit et fait, ils nous dirent d'un commun avis que leur résolution était de reconnaître le pape pour leur particulier seigneur et maître, et la sainte Église romaine pour leur mère et dame, confirmant et ratifiant ce qu'ils en avaient déjà mandé par un abbé qu'ils avaient envoyé sur cette affaire; et de plus, ils envoyèrent avec nous leurs ambassadeurs avec des lettres à Sa Sainteté (1).

Du pays des Tartares, où il est situé, sous quel climat, et quel air on y respire.

Leur pays est situé en cette partie d'Orient qui, selon notre avis, se joint au septentrion : à l'orient, ils ont le Cathay et les Solangues; au midi, les Sarrasins; entre l'occident et le midi, les Huires; à l'occident, les Naymans; et au nord, l'Océan qui les environne de ce côté-là (2).

Le pays est en quelques endroits fort plein de montagnes, et en d'autres de campagnes, mais presque partout sablonneux avec peu de terre grasse; en des endroits quelques forêts, et en d'autres point de bois du tout. Ils n'ont point d'autre feu, tant pour se chauffer que pour cuire leurs viandes, que de la bouse de vache et de la fiente de chevaux, sans excepter leur empereur même et tous leurs princes (3). La centième partie de cette terre n'est pas de rapport, et ne peut porter de fruits si elle n'est arrosée de quelques rivières qui s'y trouvent en petit nombre. Il y a peu de villages et d'habitations, avec une seule ville que l'on dit être assez bonne et qui se nomme Caracoron (4) : nous n'y avons pas été, mais nous en approchâmes de demi-journée, lorsque nous fûmes au lieu qu'ils appellent Syrahorda, qui est la grande cour de leur empereur. Et bien que ce pays soit si stérile, il ne laisse pas d'être assez bon pour les pâturages et la nourriture des troupeaux.

Pour l'air, il y est extraordinairement inégal; car, en été, lorsque ailleurs le soleil est le plus fort et le plus chaud, ce ne sont que tonnerres accompagnés de foudres qui tuent force gens. Il y règne aussi des vents si froids, si forts et orageux, qu'on a bien de la peine à se tenir à cheval en voyageant (5).

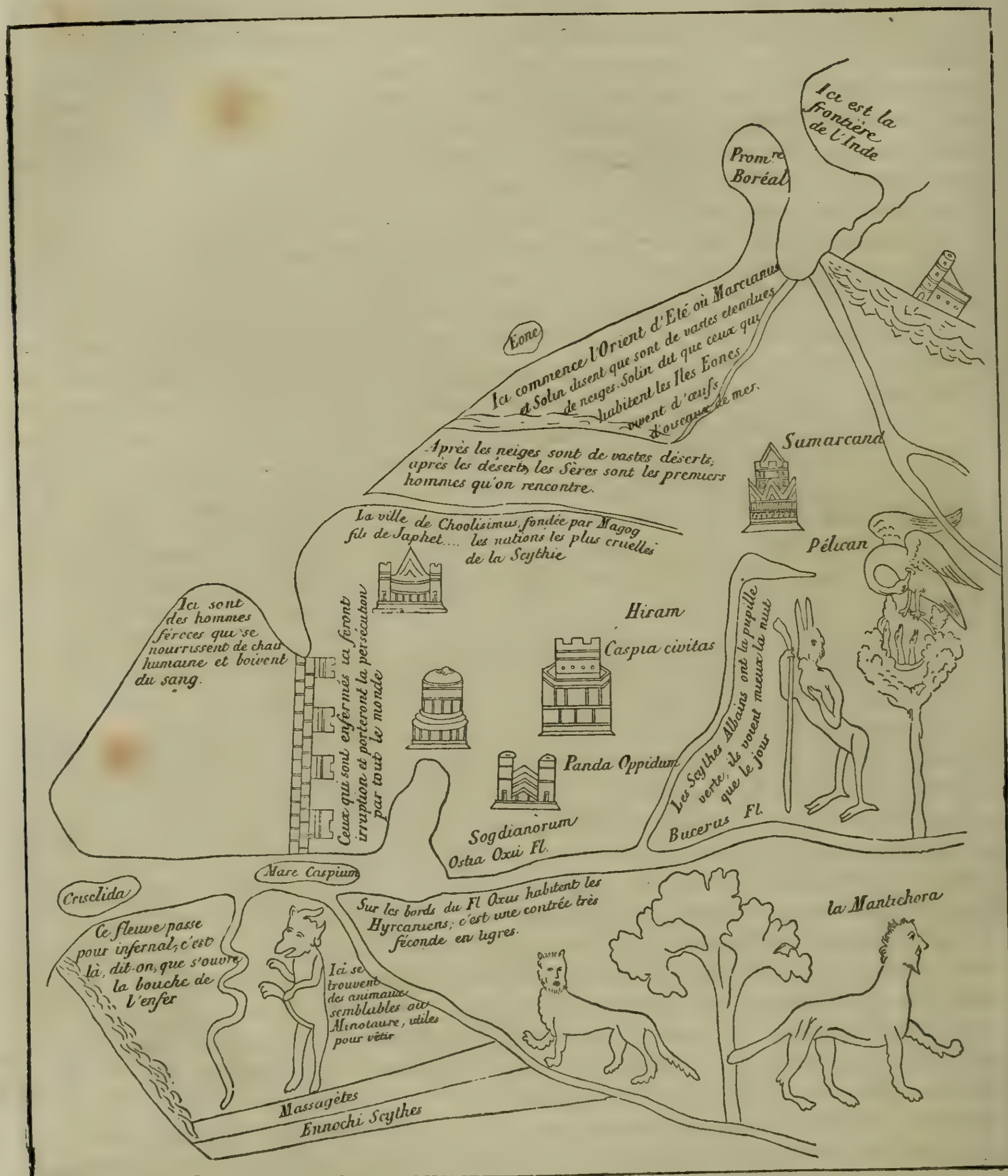
(1) Cette conversion était due à l'éloquence de Plan de Carpin, qui, en outre, parvint à décider Jaroslaw, père du grand-duc Alexandre de Souzdal, à rentrer dans le giron de l'Église.

(2) Les Naymans occupaient les rives de l'Irtysch bleu ou haut Irtysch; les Huïurs sont les mêmes que les Ouyghours, et les Sarrasins correspondent aux musulmans qui habitaient le Tankgout. Nous avons parlé plus haut du Cathay et des Solangues, p. 234, note 2. (Voy., dans la Notice de M. d'Avezac, des éclaircissements sur ces différents peuples, de la p. 520 à la p. 523.)

(3) « Les Tartares (modernes) appellent *argol* la fiente des animaux lorsqu'elle est desséchée et propre au chauffage. » (M. Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années 1844, 1845 et 1846.*)

(4) Voy., sur Kara-Korum, ci-dessus p. 237, note 1.

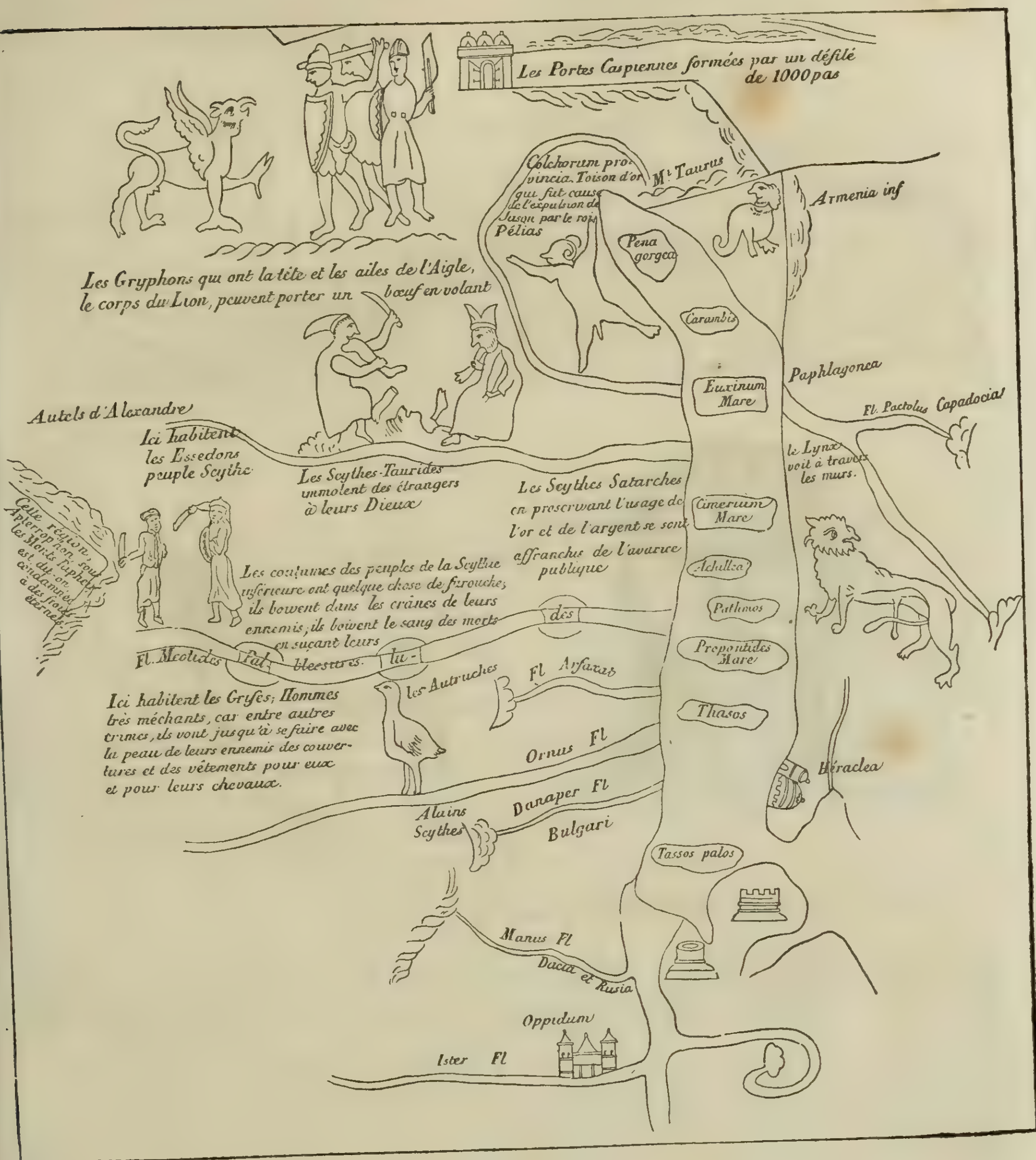
(5) « Les sécheresses, dit M. Huc au sujet du climat de la Tartarie, y sont fréquentes; presque chaque année les vents



Carte de Tartarie. — D'après la Mappemonde du treizième siècle

De sorte que, comme nous étions en leur horde (ainsi qu'ils appellent les campements et logements de leur empereur et de leurs princes), nous étions contraints, par la violence du vent, de nous jeter contre terre, où nous ne voyions rien du tout pour la grande poudre qu'il faisait. L'hiver il n'y pleut jamais,

du printemps dessèchent les terres. Le ciel prend un aspect sinistre, et les peuples effrayés sont dans l'attente de grandes calamités; les vents redoublent de violence et durent quelquefois jusque bien avant dans la saison d'été. On voit alors la poussière s'élever par tourbillons au haut des airs; l'atmosphère devient obscure et ténébreuse, et souvent en plein midi on est environné des horreurs de la nuit, ou plutôt d'une obscurité épaisse, palpable en quelque sorte, et mille fois plus affreuse que la nuit la plus sombre. »



conservée à la bibliothèque de la cathédrale d'Hereford.

mais en été seulement, et encore si peu que cela peut à peine humecter la poudre et faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles, si bien qu'au temps qu'ils firent l'élection de leur empereur, et qu'ils le voulaient installer sur le trône pendant que nous étions à la cour, il y en tomba de si forte que, venant à se fondre, il y eut, comme nous sûmes, plus de cent quarante personnes de la cour submergées, et plusieurs maisons, meubles et autres choses emportés (1). Souvent, en été, il y fera un très-grand

(1) « La grêle tombe fréquemment dans ce malheureux pays, et souvent elle est d'une grosseur extraordinaire. Nous y avons vu des grêlons de la pesanteur de douze livres. Il suffit quelquefois d'un instant pour exterminer des troupeaux entiers.

chaud, et tout subitement un froid extrême. L'hiver il neige extrêmement en certains endroits, et en d'autres fort peu. Enfin le pays, selon ce que nous en avons pu voir en cinq mois et demi que nous l'avons parcouru, est de fort grande étendue, mais plus pauvre et misérable qu'on ne saurait dire.

Qualités des Tartares; de leurs mariages, vêtements et habitations.

Pour parler des Tartares, de leurs mariages, vêtements, habitations et biens, je dirai premièrement que leurs visages sont assez différents de tous les autres du monde ; car ils ont une grande largeur entre les yeux et les joues, et leurs joues s'élèvent fort en dehors; leur nez est plat et petit, leurs yeux sont aussi petits, et leurs paupières s'élèvent jusqu'à leurs sourcils; ils sont fort grêles et menus de ceinture, pour la plupart de stature médiocre avec peu de barbe [1] : quelques-uns toutefois ont quelques poils à la lèvre de dessous et au menton, qu'ils laissent croître sans jamais les couper. Au sommet de la tête ils ont



Types mongols [2]. — D'après Smith et d'après Virey.

des couronnes comme nos prêtres, et depuis une oreille jusqu'à l'autre ils se rasent tous à la largeur de trois doigts, ce qui se vient joindre à cette couronne. Ils se rasent tous sur le front le large de trois doigts ; et pour les cheveux qui sont entre leur couronne et leur rasure, ils les laissent croître jusque sur les sourcils ; et, de part et d'autre du front, ils ont leurs cheveux à demi coupés, et, du reste, ils les laissent croître aussi longs que les femmes, et de cela ils font deux cordons qu'ils lient et nouent au derrière de l'oreille. Ils ont les pieds assez petits. Au reste, chacun peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir. Ils les achètent fort chèrement de leurs pères et mères. Les femmes, après la

En 1843, pendant le temps d'un grand orage, on entendit dans les airs comme le bruit d'un vent terrible, et bientôt après il tomba dans un champ, non loin de notre maison, un morceau de glace plus gros qu'une meule de moulin. On le cassa avec des haches, et quoiqu'on fût au temps des plus fortes chaleurs, il fut trois jours à se fondre entièrement. » (Huc.)

(1) « La précision de ce portrait est très-remarquable, et un naturaliste moderne ne saisirait pas avec plus de sagacité les caractères extérieurs qui distinguent les Mongols des autres races humaines. (D'Avezac.)

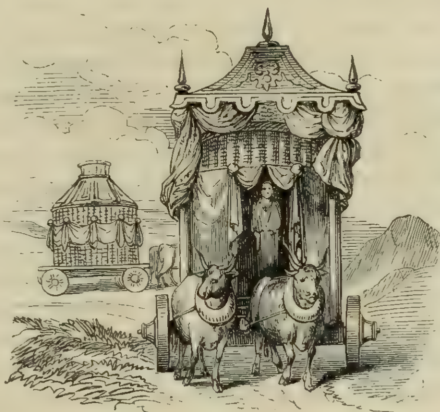
(2) Virey, *Histoire naturelle du genre humain*; Smith, *Histoire du genre humain*.

« Parmi les races asiatiques, il n'en existe aucune dont les traits soient aussi bien caractérisés que ceux des Mongols. Les Kalmouks ont tous les yeux obliques et peu ouverts, les sourcils noirs et peu garnis, le nez fortement écrasé vers le front, les pommettes saillantes, la barbe rare, les moustaches minces et la peau d'un jaune brunâtre. Les lèvres des hommes sont grosses et charnues, mais les femmes, et surtout celles d'un rang élevé, ont la bouche en cœur d'une beauté peu ordinaire. » (Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne.*)

mort de leur mari, ne convolent pas aisément en secondes noces, si ce n'est que quelqu'un veuille épouser sa belle-mère.

Les habillements des hommes et des femmes sont faits de même sorte : ils n'usent point de manteaux, ni de capes, ni de capuchons, ni de peaux. Ils portent des tuniques de bougran, de pourpre ou d'écarlate faites de cette manière · elles sont fendues et ouvertes depuis le haut jusqu'en bas, et ils les rendoublent depuis l'estomac, et les lient d'un ruban au côté gauche, et de trois au droit; et elles sont fendues au côté gauche jusqu'au bras. Toutes leurs sortes de fourrures sont faites de la même façon; toutefois celle de dessus a le poil par dehors; mais, par derrière, cela est ouvert, et ils ont une petite queue qui leur va jusqu'aux jarrets.

Les femmes mariées portent une tunique fort large qui leur traîne jusqu'à terre, et fendue par devant. Sur la tête, elles portent je ne sais quoi de rond fait d'osier ou d'écorce, qui s'étend plus d'une aune de long, se termine au haut en carré, et va depuis le bas jusqu'au haut, toujours en élargissant; il y a au bout une petite verge longue et menue d'or et d'argent, ou de bois, ou bien une plume; et cela est attaché sur un bonnet qui s'étend jusque sur les épaules. Cette sorte de coiffure est couverte de bougran ou de pourpre et d'écarlate; et sans cet ornement elles ne se montrent jamais devant les hommes, et par cela on les reconnaît d'avec les autres femmes (¹).



Idole tartare dans une tente. — D'après une des gravures de l'édition de Vander-Aa (²).

Les filles et jeunes femmes mariées se peuvent difficilement discerner d'avec les hommes et reconnaître par leurs maris mêmes, parce qu'elles sont vêtues comme eux. Les bonnets qu'ils portent sont de toute autre sorte que ceux des autres nations, et très-difficiles à décrire. Leurs logements sont ronds, en forme de tente et faits avec des verges et bâtons fort déliés; et au-dessus, droit au milieu, il y a une fenêtre ronde par où la lumière entre et la fumée sort, car ils font toujours leur feu au milieu : les parois et toits de ces logis sont couverts de feutre avec des portes faites de la même étoffe. Ces maisons sont grandes ou petites selon la qualité et dignité de ceux qui les habitent. Quelques-unes sont aisées à défaire et refaire, et à être chargées sur des bêtes de somme (³). Il y en a d'autres qu'on ne peut défaire de la sorte, mais qui sont portées en cet état sur des chariots; les plus petites sont tirées par un bœuf seulement; les autres, plus grandes, par trois ou quatre, et même plus

(¹) « Les femmes ont un ornement de tête qu'ils (les Tartares) appellent *botta*, fait d'écorce d'arbre ou toute autre matière, la plus légère qu'ils peuvent trouver; cette coiffure est grosse et ronde, tant que les deux mains peuvent embrasser; sa longueur est une coudée et plus, carrée par en haut comme le chapiteau d'une colonne. Elles couvrent cette coiffure, qui est vide en dedans, d'un taffetas ou autre étoffe de soie fort riche. Sur ce carré ou chapiteau du milieu, elles mettent comme des tuyaux de plumes ou de cannes fort déliées, de la longueur d'une coudée et plus; elles enrichissent cela par le haut de plumes de paon, et, tout alentour, de plumes de queue de malar, aussi bien que de pierres précieuses. » (*Voyage de Rubruquis*, ch. VIII.)

(²) *Voyages faits principalement en Asie dans les douzième, treizième et quatorzième siècles, par Benjamin de Tudèle, Jean du Plan de Carpin*, etc., t. Ier, p. 8 de la relation de Jean du Plan de Carpin; la Haye, 1725.

(³) « La tente mongole affecte la forme cylindrique depuis le sol jusqu'à demi-hauteur d'homme. Sur ce cylindre, de 8 à 10 pieds de diamètre, est ajusté un cône tronqué qui représente assez bien le chapeau d'un quinquet. La charpente de la tente se compose, pour la partie inférieure, d'un treillis fait avec des barreaux croisés les uns sur les autres, de manière à pouvoir se resserrer et s'étendre comme un filet. Des barres de bois partent de la circonférence conique et vont se réunir au sommet, à peu près comme les baguettes d'un parapluie. Cette charpente est ensuite enveloppée d'un ou plusieurs épais tapis de laine grossièrement foulée. La porte est basse, étroite, mais pourtant elle a deux battants; une traverse de bois assez élevée en forme le seuil, de sorte que, pour entrer dans la tente, il faut à la fois lever le pied et baisser la tête. Outre la porte, il y a une ouverture pratiquée au-dessus du cône; c'est par là que s'échappe la fumée du foyer. Un morceau de feutre peut la fermer à volonté, par le moyen d'une corde dont l'extrémité est attachée sur le devant de la porte. » (Huc.)

s'il est besoin. En quelque part qu'ils marchent, soit à la guerre ou ailleurs, ils les traînent toujours avec eux (¹). Ils sont fort riches en troupeaux de bêtes, comme chameaux, bœufs, brebis, chèvres et chevaux. Je crois qu'ils ont eux seuls plus de bêtes de monture que tout le reste du monde ensemble ; ils n'ont point de pourceaux ni d'autres animaux (²).

De leur religion, cérémonies ; de ce qu'ils pensent être péché ; de leurs divinations, funérailles et purifications.

Pour ce qui est de leur religion, ils croient un dieu créateur de toutes choses, tant visibles qu'invisibles, qui donne les récompenses et les peines aux hommes selon leurs mérites ; cependant ils ne l'honorent pas par aucunes prières et louanges, ni par aucun service ou cérémonie. Ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance des hommes, qu'ils placent de chaque côté de la porte de leur logis ; au-dessous il y a je ne sais quoi de même étoffe en forme de mamelles, et ils croient que c'est ce qui garde leurs troupeaux et qui leur donne du lait et des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffes de soie, à qui ils rendent de grands honneurs (³). Quelques-uns même les mettent sur de beaux chariots couverts devant la porte de leurs logements, et quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces chariots-là est mis à mort sans aucune rémission. Quand ils veulent faire ces idoles, les plus grandes matrones du pays se rassemblent et les font avec grande révérence ; puis, lorsqu'elles ont terminé, elles tuent une brebis et la mangent, et ensuite brûlent ses os. Lorsqu'un enfant est malade, on fait une idole de la même manière, et on l'attache sur son lit. Les chefs de mille hommes et de cent hommes ont toujours une de ces idoles au milieu de leur logis, auxquelles ils offrent le premier lait de leurs brebis et juments, et lorsqu'ils commencent à boire et à manger quelque chose, ils en offrent premièrement à leurs idoles. Quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur à l'idole qui est sur le chariot, dans un plat qu'ils laissent ainsi jusqu'au lendemain matin, qu'ils l'ôtent de là pour le faire cuire et le manger. Ils mettent une de ces idoles fort honorablement devant le logement de leur empereur, comme nous en avons vu devant le palais de celui qui règne à présent, et lui offrent aussi des chevaux que personne, après cela, n'ose plus monter. Ils lui présentent aussi d'autres animaux (⁴). De ceux qu'ils tuent pour manger, ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brûlent au feu. Ils adorent le côté du midi, comme si c'était une divinité, et contraignent tous les grands qui se rendent à eux d'en faire de même. De sorte qu'il n'y a pas longtemps qu'un duc de Russie, nommé Michel, s'étant venu rendre à l'obéissance de Bathy, ils le firent premièrement passer entre deux feux, puis lui commandèrent de faire l'adoration vers le midi à Cingis-Khan ; mais il répondit qu'il s'inclinerait volontiers devant Bathy et les siens, mais jamais devant l'image d'un homme mort, cela n'étant pas permis aux chrétiens : comme ils le pressaient toujours à cette adoration, et qu'il n'en voulait rien

(¹) « Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur qu'elles ont bien 30 pieds de long ; j'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une, qui avait bien 20 pieds d'une roue à l'autre ; et quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des roues. L'essieu entre les roues était grand comme un mât de navire. J'ai compté jusqu'à vingt-deux bœufs pour traîner une de ces maisons, onze d'un côté, onze de l'autre. » (Rubruquis, ch. II.)

(²) Aujourd'hui encore c'est en troupeaux que consiste la richesse du peuple mongol. « Ceux de l'empereur, dit M. Huc, se composent de chameaux, de chevaux, de bœufs et de moutons. Il a dans les pâturages de Tchakar trois cent soixante troupeaux qui contiennent chacun douze cents chevaux. »

(³) « La maîtresse du logis a coutume de mettre à son côté droit, au pied du lit, en lieu assez éminent, une peau de chèvre pleine de laine ou autre matière, et auprès d'icelle une petite image qui regarde ses femmes et servantes. Près de la porte, et du même côté de la femme, est une autre image avec un pis de vache, pour les femmes qui ont la charge de traire les vaches, car cet office leur appartient. De l'autre côté de la porte, vers les hommes, est une autre petite idole, avec un pis de jument, pour les hommes qui traient ces bêtes-là. » (Rubruquis, ch. III.)

(⁴) « Une petite armoire carrée sert d'autel à une petite idole du Bouddha. Cette divinité, en bois ou en cuivre doré, est ordinairement accroupie, les jambes croisées, et emmaillotée jusqu'au cou d'une écharpe de vieux taffetas jaune. Neuf vases en cuivre, de la grosseur et de la forme de nos petits verres à liqueur, sont symétriquement alignés devant Bouddha. C'est dans ces petits calices que les Tartares font journellement à leur idole des offrandes d'eau, de lait, de beurre et de farine ; enfin, quelques livres thibétains enveloppés de soie jaune complètent l'ornement de la petite pagode. » (Huc.)

faire, Bathy envoya dire par le fils de Jéroslaus qu'il fût aussitôt mis à mort s'il ne voulait adorer, ce qu'il refusa encore, disant qu'il mourrait plutôt; mais l'autre envoya un de ses gardes qui lui donna tant de coups de pied à l'estomac et au ventre qu'il en mourut bientôt après : un des siens qui se trouva présent à cela l'encourageait en lui disant qu'il eût bon courage, que ce martyre ne durerait pas long-temps, et que cela lui apporterait une joie éternelle; après quoi on coupa la tête au maître et au serviteur tout ensemble [1]. Ils adorent en outre le soleil, la lune et le feu, comme aussi l'eau et la terre, leur offrant les prémices de leurs manger et boire, principalement le matin, avant que de rien prendre. Comme ils n'observent aucune loi pour leur culte, ils n'ont jamais forcé personne, que nous sachions, à abjurer sa foi, excepté ce Michel dont nous avons parlé. Mais nous ne savons ce qu'ils feront à l'avenir; car si un jour ils avaient l'empire, ce dont Dieu nous préserve, peut-être forceraient-ils tout le monde à s'incliner devant cette idole.

Quoiqu'ils n'aient aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du péché, ils ont toutefois je ne sais quelles traditions de choses qu'ils tiennent pour péchés, selon qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres se sont imaginé : comme de mettre un couteau dans le feu, ou en toucher le feu si peu que ce soit, ou tirer la chair du pot bouillant avec le couteau, et de fendre du bois près du feu avec une cognée; car ils croient qu'on doit faire sacrifice au feu de telles gens; comme aussi de s'appuyer contre un fouet dont on fait aller les chevaux, car ils n'usent point d'éperons.

De plus, de toucher des flèches avec ces fouets-là, prendre ou tuer de jeunes oiseaux et de leurs petits, battre un cheval avec sa bride, rompre un os avec un autre, épancher du lait ou autre boisson et viande sur la terre, faire son eau dans l'enclos de son logement : que si cela se fait de propos délibéré, on est mis à mort; si c'est sans y penser, on est condamné à payer quelque argent au devin, qui les purifie et fait passer leur logement et tout ce qui est dedans entre deux feux. Avant qu'il soit ainsi purifié, personne n'ose y entrer ou en emporter quoi que ce soit. Aussi, si quelqu'un, voulant avaler quelque morceau, ne le peut et est contraint de le rejeter, ils font un trou en son logement, le tirent là, le tuent sans merci. Si aussi quelqu'un marche sur le seuil du palais impérial ou de quelque autre des chefs, il est incontinent mis à mort; et plusieurs autres superstitions qui seraient trop longues à raconter.

Mais de tuer les hommes, d'envahir le pays d'autrui, de faire injure et tort aux autres; en un mot, de contrevenir aux commandements de Dieu, ils n'en font aucune conscience et ne le tiennent pas pour péché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque créance qu'après la mort ils jouiront d'une autre vie où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront et feront toutes les autres actions qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux prédictions, aux augures, vol des oiseaux, sorcelleries et enchantements. Lorsque le diable leur fait quelque réponse, ils croient que cela vient de Dieu même, et le nomment *Itoga*, et les Comans, *Chan*, c'est-à-dire empereur. Ils le révèrent et le craignent extrêmement, lui faisant plusieurs offrandes, entre autres, des prémices de leurs boire et manger. Ils ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent à la nouvelle lune ou à la pleine : aussi l'appellent-ils la grande reine impératrice, la prient et l'adorent les genoux en terre. Ils disent que le soleil est la mère de la lune, parce que celle-ci reçoit de lui sa lumière.

Pour le dire en un mot, ils croient que le feu purifie toutes choses; de sorte que quand quelques ambassadeurs, princes ou autres, viennent vers eux, ils les font passer avec leurs présents entre deux feux pour les purger. Si aussi le tonnerre tombe sur leurs troupeaux ou sur les hommes, comme il arrive fort souvent, ou si autre semblable accident leur survient, de quoi ils pensent être pollués et profanés, il faut qu'ils se fassent purifier par leurs devins, et mettent toute leur espérance et félicité en ces choses-là.

Quand quelqu'un d'entre eux devient malade, on met une lance en son logement, environnée d'un feutre noir, et, à ce signal, aucun étranger n'ose plus entrer dedans. Lorsqu'il commence à agoniser et qu'il est aux traits de la mort, tous les autres le quittent, d'autant qu'aucun de ceux qui ont été pré-

[1] « On reconnaît à ce récit le martyre de Michel de Tcernigow et de Féodor, que l'Église grecque a mis tous deux au nombre des saints. » (Karamzine, *Histoire de l'empire de Russie.*)

sents à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la horde ou logement du capitaine, ou de l'empereur, avant la nouvelle lune.

Quand celui-là est mort, s'il est des principaux, on l'enterre secrètement à la campagne avec sa loge, où il est assis au milieu avec une table devant lui, un bassin plein de chair et une tasse de lait de jument. On enterre aussi avec lui une jument et son poulain, un cheval sellé et bridé; ils mangent un autre cheval dont ils remplissent la peau de paille, puis l'élèvent en haut sur quatre bâtons, afin que



Idoles : Sakji-mouni [1], génie du bien; — Erlik-Khan [2], dieu des enfers chez les Kalmouks et les Mongols.

le mort ait en l'autre monde où loger, et une jument dont il puisse tirer du lait et de quoi multiplier des chevaux pour s'en servir. Ils brûlent les ossements du cheval qu'ils ont mangé, pour l'âme du mort. Souvent aussi, comme nous l'avons vu nous-mêmes, et comme nous l'avons entendu, les femmes se rassemblent afin de brûler des ossements pour les âmes des morts. Occodai-Khan, père de l'empereur actuel, fit planter un arbrisseau pour son âme, et il défendit d'en toucher aucun fruit sous peine d'être frappé de verges, dépouillé et maltraité : aussi, comme nous avions besoin de houssine pour faire aller notre cheval, nous n'avons pas osé en cueillir une branche. Ils enterrent encore de même avec lui son or et son argent. Ils rompent le chariot qui le portait, et sa maison est abattue, et personne n'ose proférer son nom jusqu'à la troisième génération. Ils ont une autre façon d'enterrer les grands : c'est qu'ils vont secrètement à la campagne, où ils ôtent toutes les herbes jusqu'aux racines; puis ils font une grande fosse, et à côté, une autre, comme une cave sous terre; puis le serviteur qui a été le plus chéri du mort est mis sous le corps, où ils le laissent gisant tant qu'il n'en peuve presque plus; puis ils le retirent pour le faire respirer un peu, et en font ainsi par trois fois; que s'il s'en échappe, il devient libre, fait tout ce qu'il lui plaît et est tenu un des principaux de la horde et du logement.

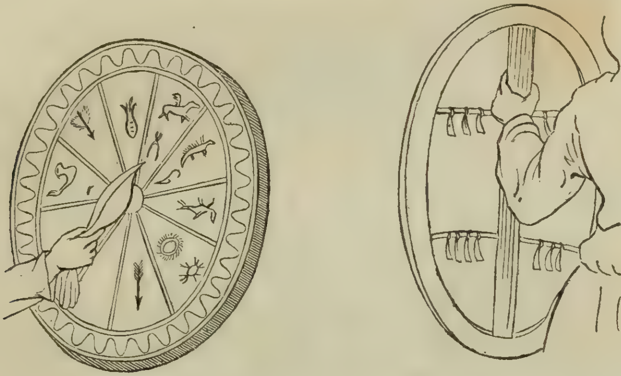
Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus, puis remplissent cette autre fosse qui est devant celle-là, et mettent de l'herbe par-dessus, comme elle était auparavant, afin qu'on ne puisse, après, reconnaître l'endroit où elle est.

En leur pays, ils ont deux lieux de sépulture : l'un dans lequel ils enterrent les empereurs, princes,

(1) « Les légendes rapportent que lorsque Sakji-mouni (ou Sakya-mouni) habitait le corps d'un lièvre, il rencontra un homme qui mourait de faim, et que ce Dieu eut l'honnêteté de se laisser prendre. L'Esprit tutélaire de la terre, satisfait de cette belle action, plaça aussitôt la figure d'un lièvre dans la lune, pour en éterniser la mémoire. Les Kalmouks prétendent encore la découvrir aujourd'hui dans cet astre. » (Pallas.) — Voy., sur le Bouddha, la relation de Fa-Hian, t. Ier, p. 357.

(2) « Cette figure représente une des idoles mongoles les plus remarquables; elle est dans sa grandeur naturelle. Elle est composée d'argent, en partie, et fort habilement travaillée. Les pieds de ces idoles sont creux et fermés ordinairement par une plaque de cuivre. On voit dans chaque pied un petit cylindre composé de cendre, enveloppé d'une petite bande de papier ou d'un morceau d'écorce de bouleau, avec une inscription tangoute. » (Pallas.)

capitaines et autres de la noblesse seulement; et en quelque lieu qu'ils viennent à mourir, on les apporte là tant qu'il est possible, et l'on enterre avec eux force or et argent (¹). L'autre lieu est pour l'enterrement de ceux qui sont morts en Hongrie, car il y en eut là force des leurs qui y furent tués. Personne n'ose approcher de ces cimetières-là, sinon ceux qui en ont la charge et qui sont établis pour les garder; si quelque autre en approche, il est aussitôt pris, battu, fouetté et fort maltraité. De sorte que nous autres, qui ne savions pas cela, comme nous entrâmes, sans y penser, dans les bornes de ce lieu-là, ils commencèrent à nous tirer des flèches; mais d'autant que nous étions des ambassadeurs étrangers, qui ne savions pas la coutume du pays, ils nous laissèrent aller sans nous faire autre mal. Il faut que les



Tambourins de devins tartares. — D'après Pallas (²).

parents du mort, et même tous ceux qui demeurent en leurs logements, soient purifiés par le feu, ce qui se fait en cette sorte : ils allument deux feux et mettent deux lances auprès et une corde qui les joint par le haut, où ils attachent quelques pièces de bougran, et, sous cette corde, entre ces feux et ces lances, ils font passer les hommes, les animaux et logements qu'il faut purifier, pendant que deux femmes, l'une de çà, l'autre de là, leur jettent de l'eau et récitent quelques paroles. Que si quelques chariots viennent à se rompre en passant, ou que quelque chose en tombe, les devins prennent aussitôt cela pour eux.

Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement passent par le feu, aussi bien que la maison, le lit, les feutres, chariots et vêtements; tout ce qui a appartenu à ces morts n'est plus touché de personne, mais on rejette cela comme choses immondes et polluées.

De leurs coutumes bonnes ou mauvaises, et des viandes dont ils mangent.

Les Tartares sont les plus obéissants du monde à leurs seigneurs, plus même que quelque religieux que ce soit à ses supérieurs. Ils les révèrent infiniment et ne disent jamais une menterie. Ils n'ont

(¹) M. Huc rend compte en ces termes des honneurs funèbres rendus aujourd'hui aux rois tartares : « On transporte le royal cadavre dans un vaste édifice construit en briques, représentant des hommes, des lions, des éléphants et divers sujets de la mythologie bouddhique. Avec l'illustre défunt, on enterre dans un large caveau placé au centre du bâtiment de grosses sommes d'or et d'argent, des habits royaux, des pierres précieuses, enfin tout ce dont il pourra avoir besoin dans une autre vie. Ces enterrements monstrueux coûtent quelquefois la vie à un grand nombre d'esclaves; on prend des enfants de l'un et de l'autre sexe, remarquables par leur beauté, et on leur fait avaler du mercure jusqu'à ce qu'ils soient suffoqués; de cette manière ils conservent, dit-on, la fraîcheur et le coloris de leur visage, au point de paraître encore vivants.

» Quant aux morts obscurs, les Mongols, sur les frontières de la Chine, suivent les coutumes chinoises, qui consistent à enfermer le corps dans un cercueil, et à le déposer ensuite dans un tombeau. Dans le désert, parmi les peuples véritablement nomades, toute la cérémonie consiste à transporter les cadavres sur le sommet des montagnes ou dans le fond des ravins. On les abandonne ainsi à la voracité des animaux sauvages ou des oiseaux de proie. » (*Voyage dans la Tartarie.*)

(²) Atlas des *Voyages dans différentes provinces de l'empire russe*. — Sur les exorcismes des Tartares pour expulser le diable, qu'ils regardent comme la cause de toutes les maladies, voy. M. Huc, *Voyage en Tartarie* ch. III.

guère ou point du tout de contestations de paroles, mais surtout ils n'en viennent jamais aux effets. Il n'y a point de différends, de batteries ni de meurtres parmi eux. Pour le larcin, il ne s'y en commet pas de choses d'importance; de sorte que les loges où ils serrent leurs trésors ne sont point fermées par des serrures et des verroux. Si on a perdu quelques bêtes, quiconque les trouve, ou il les laisse là sans les prendre, ou il les ramène à ceux qui sont destinés à cela. Ceux à qui elles appartiennent les allant redemander, on les leur rend aussitôt sans difficulté. Ils s'honorent fort entre eux et usent de grandes familiarités les uns envers les autres. Et bien qu'ils aient peu de vivres, ils se les communiquent toutefois fort libéralement. Ils sont fort patients à tout supporter; de sorte que, quand ils jeûnent, ne mangeant rien durant un ou deux jours, on ne les voit pas porter cela avec impatience; mais ils jouent, chantent et passent le temps aussi gaiement que s'ils avaient fait bonne chère. Quand ils sont à cheval, ils endurent d'une manière surprenante le chaud et le froid; ils ne sont délicats en aucune sorte. Ils ne se portent point d'envie les uns aux autres. Point de procès ni de différends entre eux; ils ne se méprisent point l'un l'autre, mais plutôt s'aident et avancent mutuellement tant qu'ils peuvent. Leurs femmes sont fort chastes; on ne dit point qu'aucune se gouverne mal; elles n'usent d'aucune parole honteuse ni impudique, même quand elles se divertissent. De séditions et mutineries entre eux, il n'en fut jamais. Bien qu'ils soient fort sujets à s'enivrer, toutefois ils n'en viennent jamais aux disputes de fait ou de paroles.

Mais aussi, d'un autre côté, ils ont de très-mauvaises qualités, comme d'être les plus superbes et orgueilleuses gens du monde, de mépriser tous les autres, les estimer moins que rien, quelque grands et nobles qu'ils puissent être. Car nous avons vu en la cour de l'empereur un Jeroslaus, grand-duc de Russie, et le fils du roi de Georgiane, et autres chefs et seigneurs de remarque, être tous fort peu honorés entre eux; les Tartares qu'on leur donne pour les conduire, quelque petits qu'ils fussent, les précédaient en tout et prenaient toujours la première et la plus honorable place, faisant seoir le plus souvent les autres bien au-dessous d'eux. Ils sont fort sujets à la colère et à l'indignation, grands menteurs envers tous les autres hommes, ne se trouvant jamais presque un mot de vérité en leur bouche. Ils semblent fort doux et affables au commencement; mais, à la fin, ils piquent comme le scorpion. Ils sont fins et rusés et, tant qu'ils peuvent, tâchent de surprendre les autres. Ils sont fort sales et vilains en leurs boire et manger, et en tout le reste de leurs actions.

Quand ils veulent faire mal à quelqu'un, ils s'y prennent avec tant de subtilité, qu'il est bien malaisé de s'en douter, de le prévoir et d'y donner ordre.

L'ivrognerie est honorable parmi eux, et quand, à force de boire, ils sont contraints de rejeter et de vomir tout, ils ne laissent pour cela de reboire mieux qu'auparavant. Ils sont fort avares et convoiteux, grands demandeurs et exacteurs qui retiennent opiniâtrément tout et ne donnent presque jamais. Ils ne font point scrupule de tuer les autres hommes; enfin ils ont tant et de si mauvaises qualités et manières d'agir, qu'il serait difficile de les coucher toutes par écrit.

Leurs viandes sont tout ce qui se peut manger, comme chiens, loups, renards et chevaux, et même, en cas de nécessité, ne font-ils point difficulté de manger de la chair humaine. De sorte que, quand ils assiégèrent une certaine ville des Kitajens, où était enfermé le prince, ils continuèrent le siége tant que les vivres manquèrent aux assiégeants mêmes; si bien que n'ayant plus à manger, ils vinrent à se décimer eux-mêmes pour s'en repaître. Ils mangent aussi toutes les ordures que leurs juments jettent dehors avec leurs poulains; nous les avons vus même manger des poux, disant : Ne dois-je pas les manger, puisqu'ils mangent la chair de mon fils et qu'ils boivent son sang? Ils mangent aussi des rats et des souris.

Ils ne se servent point de nappes ni de serviettes en leur manger; ils n'ont ni pain, ni herbes, ni légumes, ni autre chose semblable, mais des chairs seulement, et encore en si petite quantité, qu'à peine les autres nations en pourraient-elles se sustenter. Ils ont toujours les mains toutes pleines de graisse, et quand ils ont achevé de manger, ils les essuient à leurs bottes ou à de l'herbe, ou à la première chose qu'ils ont en la main. Les plus honnêtes ont seulement comme de petits mouchoirs qui leur servent à cela après avoir mangé de la viande. L'un d'eux tranche les viandes, et l'autre prend les morceaux avec la pointe du couteau, dont il en donne aux uns et aux autres plus ou moins, selon qu'ils les veulent honorer. Ils ne lavent jamais les écuelles, et s'ils les lavent, c'est avec le potage même, puis reversent le

tout dans la marmite avec la viande. Pour leurs pots, marmites et chaudières, s'ils les lavent, c'est de la même façon. C'est un grand péché entre eux de laisser perdre, en mangeant, aucun morceau de viande ou quelques gouttes de boisson; de sorte qu'ils ne donnent jamais les os à ronger aux chiens qu'après qu'ils en ont tiré la moelle (1).

Pour leurs habillements, ils ne les lavent et ne les nettoient jamais, ni ne permettent que l'on le fasse, et principalement quand il tonne. Ils boivent force lait de jument quand ils en ont, aussi bien que de



Groupe de Tartares dans une halte (2).

celui de brebis, de chèvre, de vache et de chameau. Ils n'ont point de vin, de cervoise ni d'hydromel, à moins qu'on ne leur en apporte des autres pays.

L'hiver, ils ne peuvent avoir de ce lait de jument, qu'ils ne soient riches et à leur aise. Ils font cuire du millet avec de l'eau; ils en font un manger si délié, qu'il semble plutôt qu'on boive cela que l'on le mange; chacun en boit un verre ou deux le matin et ne mange rien plus tout le jour. Le soir, on leur donne un peu de viande, avec du potage et du bouillon qu'ils hument; mais en été, qu'ils ont abondance de lait de jument, ils mangent peu de chair, si ce n'est qu'on leur en fasse présent, ou qu'ils prennent quelques bêtes ou oiseaux à la chasse.

(1) « L'odeur qu'on respire dans l'intérieur des tentes mongoles est rebutante et presque insupportable quand on n'y est pas accoutumé. Cette odeur forte, et capable quelquefois de faire bondir le cœur, provient de la graisse et du beurre dont sont imprégnés les habits et les objets qui sont à l'usage des Tartares. » (Huc.)

(2) M. de Tchiatcheff, Atlas du *Voyage dans l'Altaï.*

Si, parmi eux, il se trouve quelque voleur et larron découvert en son larcin, ils le mettent à mort sans merci. Que si quelqu'un découvre leurs entreprises, principalement quand ils veulent aller à la guerre, ils lui font donner des coups de bâton sur le dos par un homme robuste, de toute sa force. Quand aussi un inférieur offense un plus grand que soi, il est grièvement battu.

Les hommes ne s'attachent à aucun travail, sinon à faire des flèches et à prendre garde un peu à leurs troupeaux; ils ne s'adonnent guère qu'à la chasse et à tirer de l'arc (1); ils sont tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, bons archers, accoutumant leurs enfants dès l'âge de deux à trois ans à aller à cheval. Ils leur font mener leurs chevaux et leurs chariots, et leur donnent des arcs proportionnés à leur âge, et leur apprennent à en tirer. Ils sont fort agiles, adroits et hardis.

Les filles et les femmes savent aussi monter à cheval, et les font courir et galoper aussi vite que les hommes. Nous en avons vu avec des arcs et des carquois ; et tant les hommes que les femmes, ils se tiennent tous longtemps à cheval. Leurs étrivières sont fort courtes. Ils ont un grand soin de leurs chevaux, comme aussi de toutes autres choses qui sont à eux. Les femmes font tout le travail et les ouvrages, comme les fourrures et habillements, souliers, bottes et toutes autres choses faites de cuir (2). Elles mènent aussi les chariots, les rajustent, chargent les chameaux, et sont fort diligentes et habiles à tout ce qu'elles font; elles portent toutes des caleçons, et il y en a qui tirent aussi bien de l'arc que des hommes (3).

Épilogue. — Témoignages de Carpin pour confirmer la vérité de son voyage.

Afin que personne n'ait à douter de tout ce que nous écrivons avoir vu et nous être arrivé en ce voyage de Tartarie, nous faisons mention des noms de tous ceux que nous avons trouvés ou rencontrés là, ou par les chemins; comme le roi Daniel de Russie, avec toute sa suite, étant près de Bathy et de Carbon, qui avait épousé une sœur de Bathy; puis Mongrot, capitaine de Kiovie, avec tous les siens, au pays de Corrensa, et qui nous avaient conduits une partie du chemin jusqu'à Bathy. Auprès de Bathy nous avons trouvé le fils du duc Jeroslaus avec un seigneur cuman, nommé Sangor, qui n'était pas chrétien, et un autre Russien de Susdald, qui était leur interprète. Près du grand cham nous trouvâmes le duc Jonellus, qui mourut là, et un de ses gentilshommes, nommé Temer, qui fut notre interprète vers l'empereur Cuyné, tant pour la traduction des lettres du cham au pape, que pour tout ce qu'il nous fallait dire et répondre. Là était aussi un Dubarlans, clerc ou aumônier de ce duc, et plusieurs autres de ses serviteurs et domestiques. Au retour par le pays des Bisermins, nous avons trouvé en la ville de Lemfiuc des gens qui, par la permission de Bathy, avaient été envoyés là par la femme de Jeroslaus vers son mari, qui tous étaient retournés en Russie.

Étant arrivés près de Mancy, nous y retrouvâmes nos compagnons qui y étaient demeurés avec plusieurs autres pour nous attendre. Au sortir de Cumanie, nous rencontrâmes le duc Romain, qui allait vers les Tartares avec une grande suite ; puis le duc Alova, et l'ambassadeur du duc de Glogovie, qui partit de Cumanie avec nous, et nous accompagna un assez long chemin par la Russie. Tous ces ducs-là étaient Russiens; nous prenons tous ces gens-là à témoin de ce que nous disons en notre traité; comme aussi nous faisons toute la ville de Kiovie, qui nous a envoyé des guides et des chevaux jusqu'à la

(1) « Les Tartares, descendants des anciens Scythes, ont conservé jusqu'à ce jour l'habileté de leurs ancêtres pour tirer de l'arc et monter à cheval. » (Huc.)

(2) Depuis Plan de Carpin, les choses n'ont guère changé. Voici ce que dit à ce sujet M. Huc : « Parmi les Tartares, les soins de la famille et du ménage reposent entièrement sur la femme; c'est elle qui doit traire les vaches et préparer le laitage, aller puiser de l'eau, quelquefois à une distance éloignée, ramasser les *argols*, les faire sécher et les entasser autour de la tente. La confection des habits, le tannage des pelleteries, le foulage des laines, tout lui est abandonné; elle est seulement aidée dans ces divers travaux par ses enfants, quand ils sont encore jeunes. Les occupations des hommes sont très-bornées; elles consistent uniquement à diriger les troupeaux dans les bons pâturages, et ce soin est plutôt un plaisir qu'une peine pour des hommes habitués dès leur enfance à monter à cheval. »

(3) Plan de Carpin donne ensuite des détails sur l'histoire des Tartares, sur leurs guerres et sur la résistance qu'on aurait pu leur oppposer.

première garde des Tartares, et au retour nous a bien reçus ; de plus, d'autres personnes de Russie par où nous avons passé en retournant, et auxquelles Bathy avait donné des lettres scellées de son sceau, pour nous faire fournir des chevaux et tout ce dont nous aurions besoin pour notre nourriture, et, s'ils y manquaient, qu'il les ferait tous mettre à mort ; plusieurs marchands encore de Breslau, de Pologne et d'Autriche, qui, sachant notre voyage en Tartarie, étaient allés avec nous ; d'autres marchands de Constantinople, qui étaient venus de Tartarie par la Russie ; d'autres encore, tant Genèvois que Vénitiens, Pisans, d'Acre et d'ailleurs.

Nous pouvons recevoir le témoignage et l'aveu de tous ces gens-là.

Nous prions et supplions tous ceux qui liront cet écrit de n'y rien ôter ni ajouter, et protestons de n'avoir rien écrit que ce que nous avons vu nous-même, ou appris de gens que nous avons cru dignes de foi. Plusieurs personnes de Pologne, Bohême, Allemagne, Liége, Champagne et autres lieux par où nous avons passé avaient pris plaisir à lire notre voyage, et l'avoir par écrit avant qu'il fût tout à fait achevé et corrigé, et que nous y eussions apporté la dernière main, comme nous avons fait depuis que nous nous sommes trouvé en repos et de loisir ; et pour cela nous les prions tous de ne trouver pas étrange s'il y a plusieurs choses en ce dernier écrit plus correctes et autrement qu'au premier, qui n'en était qu'une simple ébauche (1).

(1) « Les ambassades du pape aux Tartares ne produisirent aucun des résultats qu'on en avait espérés ; mais elles rapportèrent quelques renseignements précieux ; et à mesure que les nations chrétiennes connurent mieux le caractère des Mongols, elles redoutèrent de moins en moins les invasions de ces terribles barbares. » (Desborough Cooley.)

BIBLIOGRAPHIE.

Manuscrits. — Manuscrit de Paul Peteau, aujourd'hui appartenant à la Bibliothèque de l'université de Leyde. — Manuscrit de l rd Lumley, reproduit par Hakluit. — Premier manuscrit (n° 686) légué à la Bibliothèque impériale par Jacques Dupuy. — Manuscrit (n° 2477) de la Bibliothèque impériale, provenant de la bibliothèque Colbert. — Manuscrit de la Bibliothèque de Cambridge. — Manuscrit du Bennet-College de Cambridge. — Manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Martin de Tournaix.

Texte latin imprimé. — *Speculum historiale*, de Vincent de Beauvais ; Strasbourg et Nuremberg, 1473. — *Historia orientalis*, de Reinier Reineck ; Helmstadt, 1585. — *Principal Navigations*, de Hakluit ; Londres, 1598. — *Voyages et Mémoires publiés par la Société de géographie*, in 4 ; Paris, 1839.

Traduction française. — *Recueil de divers voyages faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, publié à Leyde par Pierre Vander-Aa, 1729, 2 vol. in-4 ; publié en 1735 sous le titre de *Voyages faits principalement en Asie*, etc., par Benjamin de Tudèle, frère Jean du Plan de Carpin, etc. ; la Haye, et en 1830, à Paris, aux frais du gouvernement.

Ouvrages a consulter. — *Historia Tartarorum ecclesiastica*, in-4 ; Helmstadt, 1741. — *Geschichte der Wichtigstein geographischen Entdekungen bis zur Ankunft der Portugiesen in Japan*, petit in-8 ; Halle, 1542. — *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord*, mise en français par Broussonet, 2 vol in-8 ; Paris, 1788. — Traité des Tartares, in-8 ; Paris, 1634. — *Traité de la navigation et des voyages, découvertes et conquêtes modernes principalement des Français*, recueil de Vander-Aa. — *Biographia degli scrittori perugini e notizie delle opere loro*, par Vermiglioni, 2 vol. in-4 ; Peruggia, 1829. — *Supplementum et Castigatio ad scriptores trium ordinum Francisci*, par Sparaglia. — *Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier*, par M. d'Avezac ; Paris, 1839. — *Annales minorum*, par Wadding, in-fol. ; Rome, 1650. — *Description historique de l'empire russien*, par Strahlemberg, 2 vol. in-12 ; Amsterdam, 1757. — *Voyage de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et à la Chine ; Voyage de frère Ascelin vers les Tartares*, dans le recueil de Bergeron, in-4 (t. Ier) ; la Haye, 1735. — Voy. la Bibliographie qui suit la relation de Marco-Polo.

MARCO-POLO,

VOYAGEUR VÉNITIEN.

[Treizième siècle. — 1269-1295.]

Marco-Polo est le plus célèbre voyageur du moyen âge. On l'a comparé à Hérodote. A peine, avant lui, avait-on entrevu dans une vague obscurité les contrées centrales et septentrionales de l'Asie; les trois quarts de ce continent étaient restés en blanc sur toutes les cartes. Il est le premier Européen qui aît visité et décrit la Chine (1). Personne n'avait encore parlé avec autant de précision de l'Inde et de l'océan Indien. Aujourd'hui même, certaines régions asiatiques ne sont connues que par son témoignage, et nous ne savons de l'histoire de plusieurs nations que ce qu'il en a rapporté. Des esprits hardis s'enflammèrent au spectacle nouveau que Marco-Polo avait ouvert au monde. Ces limites extrêmes de l'Orient, dont il avait révélé les richesses, devinrent un objet de préoccupation continuelle pendant les siècles suivants, et l'on ne saurait mettre en doute qu'il n'ait été le véritable promoteur de la découverte du cap Espérance et de l'Amérique. Christophe Colomb avait eu, pendant sa jeunesse, l'imagination remplie des souvenirs que Marco-Polo avait laissés à Gênes, vers 1298 ; il consacra sa vie entière au projet d'atteindre le royaume de Zipangou, si vanté par le voyageur vénitien; il voulait aller au Cathay (Chine septentrionale) par la voie d'occident, et ce fut, comme on sait, sans le prévoir et sans s'être jamais rendu bien compte de sa découverte, qu'il rencontra sur son chemin l'Amérique.

La famille Polo était originaire de Dalmatie. Établie à Venise depuis l'an 1033, elle s'était enrichie par le négoce, et avait pris rang parmi les familles patriciennes. Au treizième siècle, ses relations commerciales s'étaient étendues au loin, et elle possédait notamment des comptoirs à Constantinople et à Soldachia (Sudac, à l'extrémité méridionale de la Crimée). En 1260, deux frères de cette famille, Nicolo et Matteo Polo, étant partis de leur maison de Constantinople avec une provision considérable de bijoux, se rendirent par la mer Noire à leur établissement de Crimée, et de là sur les bords du Volga, à l'une des résidences de Barka, petit-fils de Gengis-Khan et souverain des Tartares occidentaux. Mais une guerre éclata tout à coup entre Barka et Houlagou, chef des Tartares qu'on appelait en ce temps orientaux parce qu'on les voyait arriver des bords orientaux de la mer Caspienne, et qui étaient pour la plupart Mongols. Barka fut vaincu. Toutes les routes étaient infestées de Tartares. Ces événements ayant fait obstacle au retour des deux frères vers Constantinople, ils se rendirent par de longs détours en traversant le Jaik, l'Iaxarte, et les déserts de la Transoxiane, à Boukhara. Après un séjour de trois années dans cette ville, ils cédèrent aux instances d'un noble Tartare envoyé par Houlagou à son frère Cublai, qui leur promit que ce dernier, le grand khan, les accueillerait avec faveur ; ils traversèrent une vaste étendue de pays, et parvinrent dans le nord de la Chine, à l'une des résidences de Cublai. Ils ne revinrent point de là comme de simples commerçants ; le grand khan les avait chargés d'un message près du pape. Quand ils eurent accompli leur mission, qui eut pour conséquence de resserrer l'alliance des souverains d'Europe avec les hordes mongoles, ils retournèrent vers Cublai, emmenant cette fois de Venise Marco-Polo, fils de Nicolo, et qui, né en 1254, ne devait guère être alors âgé de plus de dix-sept ans.

Transporté si jeune au milieu de ces peuples orientaux, Marco-Polo s'habitua rapidement à leurs mœurs, et apprit avec facilité leurs langues. Son esprit vif et entreprenant plut à l'empereur, qui l'admit, quoique à peine sorti de l'adolescence, dans ses conseils, et lui confia même une charge importante dans l'administration de ses finances. Marco-Polo rendit d'autres services au grand khan. En 1273, il prit, ainsi que son père et son oncle, une part notable au siége de Siang-yang-fu, qui résistait depuis cinq

(1) Voy. p. 207, note 3.

ans aux armées impériales. Les trois Vénitiens enseignèrent à l'empereur la construction et l'usage des catapultes, pierriers et mangoneaux, perfectionnés en Europe sous Philippe-Auguste, et encore ignorés des Mongols. Les énormes pierres lancées à l'aide de ces machines épouvantèrent les habitants de Siang-yang-fu, qui ne tardèrent pas à capituler.

Assuré par ce succès de la possession de la région de la Chine que l'on appelait le Mangi, Cublai-Khan, déjà maître de l'autre région chinoise, le Cathay, divisa en neuf provinces la partie méridionale de son empire. Le gouverneur de Yang-cheu-fu, dans la province de Kiang-nan, s'étant montré incapable, Marco-Polo fut chargé de le remplacer dans ces hautes fonctions pendant trois années. D'autres missions importantes donnèrent au jeune Vénitien toutes les facilités désirables d'explorer et d'étudier une grande partie de la Chine et des pays voisins.

Mais il y avait près de vingt ans que les trois Polo n'avaient vu leur patrie. Ils supplièrent l'empereur de les autoriser à partir pour Venise, ce qu'ils n'obtinrent qu'avec une extrême difficulté. Cublai, voyant que rien ne pouvait changer leur résolution, les chargea d'escorter une de ses filles, fiancée à un prince tartare mongol nommé Arghoun, souverain de la Perse. Ils traversèrent la mer de Chine, entrèrent dans l'océan Indien par le détroit de la Sonde, abordèrent à Ormuz ; puis, après avoir remis la princesse au fils du roi persan (Arghoun était mort pendant leur voyage), ils prirent la voie de terre, allèrent à Trébisonde, à Constantinople, et enfin arrivèrent à Venise en 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

On raconte qu'à leur retour dans leur ville natale, les trois nobles Vénitiens eurent quelque peine à s'y faire reconnaître. On les croyait morts depuis longtemps. Leurs traits, altérés par les fatigues, avaient emprunté quelque chose au type tartare, et ils avaient presque oublié l'accent vénitien ; en outre, ils s'étaient revêtus, à dessein, de grossiers habits. Ils se présentèrent à leur palais, dans le quartier de Saint-Jean-Chrisostome, et leurs parents, les voyant en si piteux état, les écoutèrent avec méfiance. Mais les trois Polo insistèrent, convièrent toute leur famille et d'autres seigneurs à un somptueux repas, changèrent à chaque service de costume, se montrant de plus en plus splendidement habillés, et vers la fin, ayant fait renvoyer les serviteurs, ils ouvrirent avec des couteaux les doublures des vieux vêtements sous lesquels ils avaient d'abord paru : alors les convives en virent tomber avec surprise une quantité considérable de rubis, saphirs, escarboucles, émeraudes et autres pierres précieuses. On cessa de douter, bien entendu, que les trois voyageurs fussent de la noble famille des Polo, et on leur prodigua les marques de la plus vive affection. Matteo fut bientôt nommé magistrat de Venise, et toute la jeunesse noble rechercha avec empressement la société de Marco. Cependant les récits que faisaient les voyageurs, lorsqu'on les questionnait sur ce qu'ils avaient vu, parurent si extraordinaires, qu'on les soupçonna tout au moins d'exagération ; et comme Marco-Polo répondait souvent que le grand khan possédait des millions de pièces d'or, commandait à des millions de sujets, et ainsi de suite, on lui donna le surnom de *messer Milioni* : la petite place elle-même où s'élevait son palais fut appelée la cour du *Million*.

Vers ce temps, une guerre survint entre Venise et Gênes. Le 8 septembre 1296 (¹), les flottes de ces deux grandes cités se livrèrent un combat terrible dans les eaux de Curzola, l'une sous le commandement d'Andrea Dandolo, l'autre sous celui de Lamba Doria. La victoire se prononça en faveur des Génois. Marco-Polo, qui avait eu le commandement d'une galère, fut blessé, fait prisonnier, et emmené à Gênes. Dans sa prison, il se lia d'amitié avec un Pisan nommé Rusticiano, lui raconta ses voyages, et celui-ci en écrivit la relation sous sa dictée. En 1299, Marco-Polo fut rendu à la liberté : on croit qu'il mourut vers 1323 ; du moins son testament porte la date du 9 janvier de cette année ; il était très-malade lorsqu'il l'écrivit, et il nomme pour ses héritières ses trois filles Fantina, Bellela et Moretta. Il avait atteint, en 1323, environ l'âge de soixante-dix ans.

On a long-temps discuté sur cette question : « En quelle langue Rusticien de Pise écrivit-il la relation de Marco-Polo ? en vénitien, en toscan, en latin, ou en français ? »

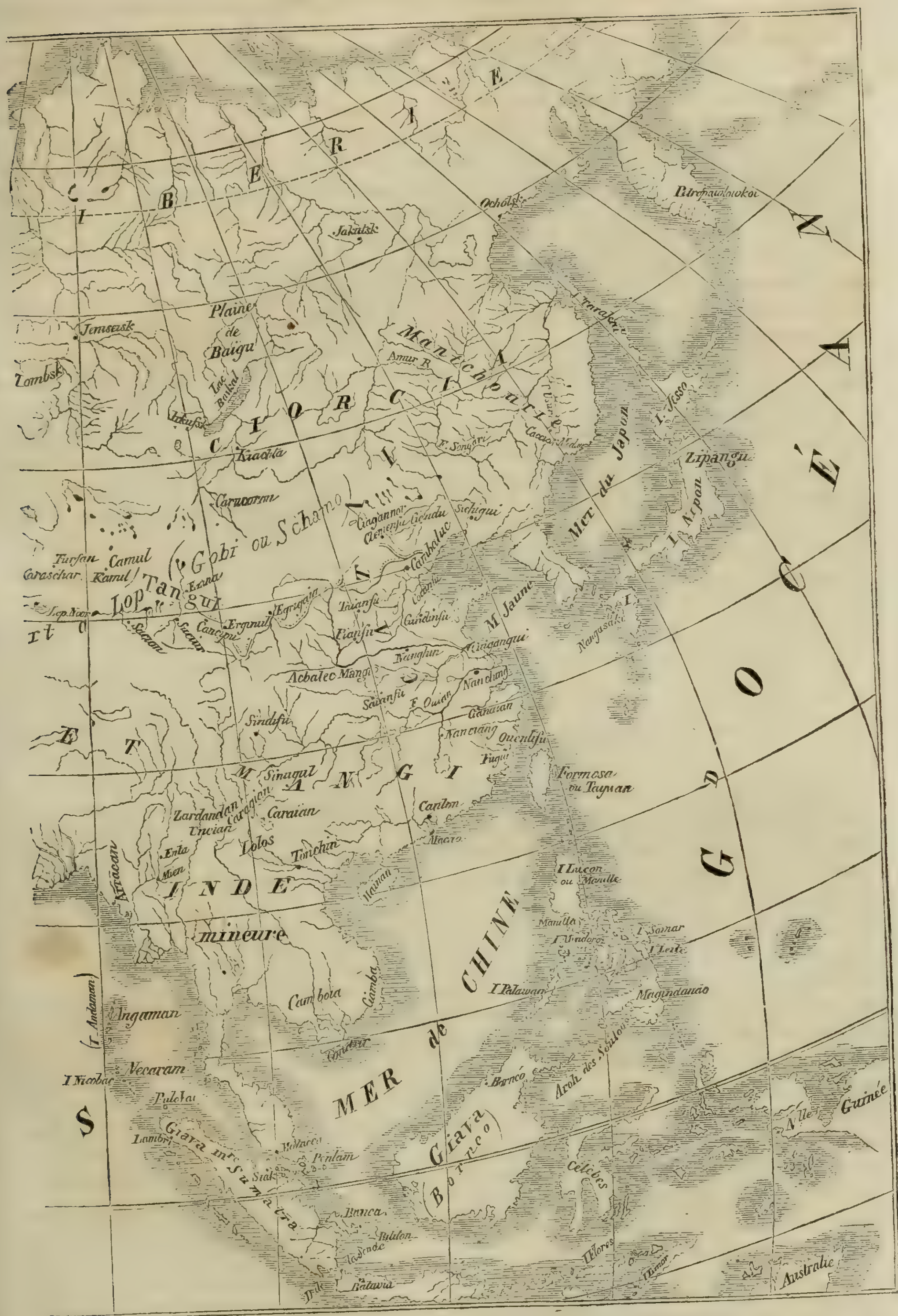
M. D'Avezac a établi, à l'aide de preuves très-ingénieuses et très-décisives, que les versions italiennes de la relation de Marco-Polo ont été traduites du français

M. Thomas Wright a signalé un passage de l'abbé Lebeuf, d'après lequel on voit que Jean Lelong

(¹) Vincenzo Lazari donne pour date 1298, sans doute par erreur.



Carte réduite d'après celle de Vincenzo Lazari



pour servir à l'étude de la relation de Marco-Polo.

d'Ypres, abbé de Saint-Bertin, à Saint-Omer, et traducteur de diverses relations anciennes, attestait que Marco-Polo avait écrit sa relation en français.

Enfin M. Paulin Paris, dans un mémoire lu à une séance publique des cinq Académies, en 1850, a expliqué avec détail comment Rusticien, abréviateur déjà célèbre des longs récits de la Table-Ronde, avait indubitablement rédigé les récits de Marco-Polo, son compagnon de captivité, en français. « Le vénitien était trop peu répandu, dit-il, même en Italie, pour qu'un historien, jaloux d'être connu de tous, consentît à lui donner la préférence sur d'autres dialectes plus accrédités; pour le toscan, on ne s'était guère avisé d'écrire un gros livre de prose dans cette langue, que le Dante n'avait pas encore déliée. Il y avait un autre idiome adopté depuis longtemps, en Angleterre comme en Italie, pour la rédaction des ouvrages non versifiés : c'était le *roman* du nord de la France. Le voyageur dicta sa relation en mauvais patois vénitien; Rusticien la recueillit en mauvais patois français. »

Huit ans après la rencontre du voyageur vénitien et de Rusticien dans la prison de Gênes, un gentilhomme français, nommé Thibaud, de Cepoy, fut autorisé à Venise, par Marco-Polo lui-même, à écrire une autre relation, plus correcte; « et, ajoute M. Paulin Paris, toutes les autres relations latines, vénitiennes ou toscanes, sont des copies ou des abrégés du travail de Rusticien de Pise, ou de celui de Thibaud de Cepoy. »

En Italie même, on n'élève plus de doute à ce sujet. La première dictée faite par Marco-Polo, dans sa prison, à l'aide de ses notes qu'on lui avait envoyées de Venise, a été écrite en français méridional du treizième siècle. Cette rédaction de Rusticien de Pise a été éditée en 1824, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par la Société de géographie, qui ne la considérait alors que comme une traduction de la relation originale, plus particulièrement recommandable par son ancienneté et son étendue (¹). C'est aussi cette rédaction que nous publions, traduite en français moderne, ou du moins modifiée de manière à être lue sans aucune fatigue par tous les lecteurs (²).

RELATION.

Ici commence le langage de ce livre, qui est appelé le divisement du monde.

Seigneurs empereurs et rois, ducs et marquis, comtes, chevaliers et bourgeois, et toutes gens qui voulez savoir les différentes générations des hommes et les diversités des diverses régions du monde, prenez ce livre et vous le faites lire, et vous y trouverez toutes les grandissimes merveilles et les grandes diversités de la Grande-Harménie, et de la Perse, et des Tartares, et de l'Inde, et de maintes autres provinces, comme notre livre vous le racontera par ordre, clairement, d'après le récit même de messire Marco-Polo, sage et noble citoyen de Venise, qui vit tout cela de ses propres yeux; et ce qu'il ne vit pas, il l'entendit de la bouche d'hommes croyables et de vérité. Et pour que notre livre soit vrai et sans mensonge, nous vous donnerons ce qu'il a vu comme vu, et ce qu'il a entendu comme entendu. Aussi, que tous ceux qui liront ou écouteront ce récit le croient, parce que ce sont toutes choses véritables.

Or sachez que depuis le jour où Dieu notre Seigneur pétrit de ses mains Adam, notre premier père, jusqu'à aujourd'hui, il ne fut nul homme, ni chrétien, ni païen, ni Tartare, ni Indien, ni de quelque race que ce soit, qui ait tant parcouru et étudié les diverses parties du monde et leurs grandes merveilles que le fit notre Marco-Polo. Et pour ce, il se dit à lui-même que ce serait grand malheur s'il n'écrivait toutes les grandes et merveilleuses choses qu'il vit et entendit véritablement, afin que ceux qui ne peuvent les voir et les entendre les connussent par ce livre. Pour en arriver à cette connaissance, il resta bien en divers pays et provinces vingt-six ans; puis, dans la suite, ayant été mis en prison à Jene (Gênes), il fit écrire tout cela à messire Rustician, de Pise, qui était en prison avec lui, et cela en l'année 1298 de la mort de Jésus.

(¹) Voy. la *Bibliographie*.
(²) Nous devons la traduction que l'on va lire à la collaboration de M. Merlet, ancien élève de l'École des chartes, aujourd'hui archiviste du département d'Eure-et-Loir.

Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Constantinople pour explorer le monde.

Il faut savoir qu'au temps que Baudouin [1] était empereur de Constantinople [2], c'est-à-dire vers 1250 [3], messire Nicolo Polo, le père de messire Marco, et messire Matteo Polo, frère de messire Nicolo, étaient tous deux en la cité de Constantinople [4], y étant venus de Venise avec des marchandises.



Sceau de Baudouin II, empereur de Constantinople.

C'étaient tous deux, sans contredit, de nobles et sages et prudents hommes [5]. Or ils eurent conseil entre eux, et résolurent d'aller dans la grande mer [6] pour faire gain et profit; et ayant acheté plusieurs joyaux, ils partirent de Constantinople sur un vaisseau et s'en allèrent en Soldadie [7].

Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Soldadie.

Lorsqu'ils furent demeurés en Soldadie, ils résolurent d'aller plus avant. Et, que vous dirai-je? ils partirent de Soldadie et se mirent en route, et chevauchèrent sans rien trouver de remarquable, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la cour de Barca-Caan [8], seigneur d'une horde de Tartares qui étaient alors à

[1] Baudouin II, comte de Flandre, et cousin de Louis IX de France, fut le dernier des empereurs latins de Constantinople. Il était monté en 1237 sur le trône, d'où le renversa l'empereur grec Michel Paléologue, en 1261.

[2] Dans le texte de Ramusio, on lit à la suite du mot Constantinople : « où siégeait alors habituellement un podestat de Venise, au nom de messire le doge. » En effet, depuis la prise de Constantinople, en 1204, par les armées alliées de la France et de Venise, un haut dignitaire vénitien désigné sous les titres divers de *podesta*, *bailo*, ou *despoto*, résidait à Constantinople pour y protéger les nombreux Vénitiens que le commerce attiraït dans cette cité; son autorité était considérable. A l'époque du départ de Matteo et de Nicolo, ce magistrat s'appelait *Ponte de Veniexia*, suivant le manuscrit de Lorenzo, et celui qui s'y trouvait en 1261 se nommait Marco Gradenigo.

[3] 1252, suivant les copies manuscrites de Berlin et de Londres.

[4] Marco-Polo naquit à Venise quelques mois seulement après le départ de son père et de son oncle.

[5] Il paraît inutile de rappeler qu'à Venise comme à Florence, Gênes, Pise, etc., la haute noblesse se composait en grande partie de familles qui devaient au commerce toute leur richesse et toute leur influence.

[6] Le Pont-Euxin, la mer Noire; on l'appelait *grande mer* par opposition à la petite mer de Marmara ou Propontide.

[7] *Soldaia*, *Soldadaia*, *Soldada*. C'est la petite ville de Sudak, située à l'extrémité méridionale de la Crimée ou Chersonèse Taurique.

[8] Barka ou Béréké, petit-fils de Gengis-Khan, commandait, sous l'autorité supérieure de Cublai-Khan, le Grand Khan, aux Tartares occidentaux qui occupaient la Circassie, au nord du Pont-Euxin, et les rives du Volga et du Tanaïs. « Après la mort de Batou-Khan, dit Petis de la Croix, Béréké-Khan, son frère, lui succéda et se fit mahométan. Il eut une sanglante guerre contre Ibulacon, fils de Tuli. Enfin, après dix années de règne, il mourut en 1266. » (*Histoire du grand Gengis-Khan*, p. 498.) — De Guignes, parlant de Béréké ou Barka, dit : « Son nom devint si célèbre dans ces pays, qu'on les a appelés depuis



Comment les deux frères se partirent de Constantinople pour chechier du monde *(sic)*. — Miniature du *Livre des Merveilles*, manuscrit du quatorzième siècle conservé à la Bibliothèque impériale (¹).

Descht-Béréké, c'est-à-dire les plaines de Béréké. Il avait fait construire Serai sur un des bras du fleuve Ètel ou Volga, et cette ville était devenue très-grande et très-peuplée; les savants les plus célèbres qui s'y rendaient de toutes parts pour contribuer à policer ces peuples grossiers et barbares y recevaient de grandes récompenses de la part du khan. » (Liv. XVIII, p. 343.)

(¹) Le beau manuscrit connu sous le titre de *Livre des Merveilles* a appartenu à Jean de Berry, frère de Charles V. Il paraît avoir été écrit et peint de l'an 1380 à l'an 1400. On le conserve au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous le numéro 8392. Voici ce qu'on lit à la première page :

« Ce livre est des merveilles du monde, c'est à savoir de la Terre sainte, du grand kaan, empereur des Tartares et du pays de l'Inde. Lequel livre Jehan, duc de Bourgoigne, donna à son oncle Jehan, fils du Roi de France, duc de Berry et d'Auvergne, comte de Poitou, d'Étampes, de Bouloigne. Et contient ledit livre six livres, c'est à savoir Mar-Pol, frère Udric de l'ordre des frères Meneurs, le livre fait à la requête de Taleran de Pierregor : l'État du grand kaan; le livre de Messire Guillaume de Mandeville, le livre de frère Jehan de l'ordre des Prémontrés, le livre de frère Bicul de l'ordre des frères Prescheurs. Et sont en ce dit livre deux cent soixante-six histoires. » Signé : Flamel.

Les nombreuses miniatures qui ornent le *Livre des Merveilles* sont parfaitement conservées. L'imagination singulière des artistes qui les ont exécutées, la bizarrerie des compositions, la naïveté du dessin, la vivacité du coloris, les font classer

Bolgara [1] et à Sara [2]. Ce Barca fit grand honneur à messire Nicolo et à messire Matteo, et eut moult grande liesse de leur venue. Les deux frères lui donnèrent tous les joyaux qu'ils avaient apportés, et Barca les prit volontiers; ils lui plurent outre mesure, et il leur fit donner bien deux fois la valeur des joyaux; puis il les envoya loger en plusieurs lieux où ils furent moult bien reçus. Et quand ils furent restés un an en la terre de Barca, il surgit une guerre entre Barca et Alau [3], le sire des Tartares du Levant [4]. Ils marchèrent l'un contre l'autre avec toutes leurs forces, et se livrèrent de grands combats où périrent maints guerriers de part et d'autre; mais enfin Alau fut vainqueur. Et à l'occasion de cette bataille et de cette guerre, nul ne pouvait aller par les chemins qu'il ne fût pris, c'est-à-dire s'il voulait retourner en arrière, car il était loisible de marcher en avant. Or les deux frères se dirent : « Puisque nous ne pouvons retourner à Constantinople avec nos marchandises, allons en avant par la voie du Levant, peut-être trouverons-nous moyen de retourner en arrière. » Ils se préparent donc et partent de Bacara (Bolgara), et s'en viennent à une cité qui avait nom Ouchacca [5], à l'extrême frontière du royaume du sire du Ponent (Levant); puis ils repartent d'Ouchacca, et, ayant passé le fleuve du Tigre [6], ils arrivent à un désert long de dix-sept journées [7], où ils ne trouvent ni villes, ni villages, mais seulement des Tartares avec leurs tentes, lesquels se nourrissaient de leurs bêtes.

Comment les deux frères traversent un désert et viennent à la cité de Bucara.

Et quand ils eurent traversé ce désert, ils arrivèrent à une cité moult noble et grande nommée Boccara [8]. La province aussi se nommait Bucara; elle obéissait à un roi nommé Barac [9]. La cité était la meilleure de toute la Perse. Arrivés en cette ville, les deux frères ne purent pousser plus avant ni retourner en arrière, et y demeurèrent trois ans. Pendant qu'ils y étaient, il vint un messager d'Alau, le sire du Levant, qui se rendait vers le grand sire de tous les Tartares, appelé Cublai [10]. Quand ce messager vit messire Nicolas et messire Matthieu il en fut tout émerveillé, parce que jamais on n'avait vu de Latins en cette contrée, et il leur dit : « Seigneurs, si vous me voulez croire, vous en aurez grand profit et grand

parmi les peintures les plus remarquables du quatorzième siècle. C'est les apprécier, ce nous semble, comme il convient, que de dire qu'elles sont presque toutes très-agréables à la vue et très-amusantes; mais elles ne peuvent en rien instruire : il faut bien se garder, en effet, de les considérer comme une interprétation sérieuse des relations de voyages auxquelles on les a mêlées. Les miniaturistes étaient fort ignorants, ou se préoccupaient très-peu du soin d'expliquer fidèlement le texte aux yeux des lecteurs. Ils forçaient le sens du récit, prenaient à la lettre les comparaisons en les exagérant, et se complaisaient le plus souvent à transporter les lecteurs au delà de toutes les limites du vraisemblable. La seule utilité de ces *imageries* est qu'elles représentent probablement avec assez d'exactitude les idées étranges que l'on se faisait généralement de la nature des hommes et des animaux dans les pays lointains : sous ce rapport, elles entrent comme partie essentielle dans l'étude du moyen âge.

(1) Non pas dans la Bulgarie, mais une ville tartare à l'est du Volga, et habitée actuellement par les Baskirs.

(2) Sara, suivant Forster, est la ville de Saray, située sur le bras oriental du Volga.

(3) C'est le célèbre Houlagou, frère de Cublai-Khan. « Ce prince, d'abord fixé sur la rive droite de l'Oxus, ne franchit pas le fleuve pendant la vie de Batou-Khan, de ce chef des Tartares occidentaux qui avait fait trembler l'Europe; mais après sa mort, qui eut lieu en 1255, Houlagou attaqua les Ismaéliens et détruisit la puissance du Vieux de la montagne, qui les gouvernait. Il fit la guerre à Barka, dont les Ismaéliens avaient reçu des secours; et après avoir fait périr toute la race de leur chef, il tourna ses armes contre Bagdad, où le califat fut détruit. » (Roux, *Introduction aux voyages de Marco-Polo.*)

(4) Tartares qui occupaient les provinces situées à l'orient et au midi de la mer Caspienne.

(5) Ce nom, écrit *Gathaca*, *Ouchata* et *Buccata*, dans d'autres manuscrits, paraît désigner l'*Okak* d'Aboulféda, située entre Saray et Bogar.

(6) Non pas le Tigre, mais le *Si-houn* ou *Sirr*.

(7) Le désert de Karak.

(8) Boukhara, l'une des villes les plus considérables de l'Asie, et capitale du khanat de Boukhara.

(9) Barac-Khan, arrière-petit-fils de Jagathaï, second fils de Gengis-Khan; il mourut en 1260.

(10) Cublai-Khan, le grand khan des Tartares, et empereur de Chine, était le fils de Touli, quatrième fils de Gengis-Khan; il avait succédé à son frère, Mangou-Khan. On le considère comme le cinquième empereur de la race des Tartares mongols. Il résidait au Catay ou Cathay (Chine septentrionale), ou dans le district voisin de Karchim, où était située *Shang-tou.*

honneur. » Les deux frères lui dirent qu'ils le croiraient volontiers si c'était chose qu'ils pussent faire. « Seigneurs, leur répond alors le messager, sachez donc que le grand sire des Tartares ne vit oncques aucun Latin et a grand désir et volonté d'en voir; et pour ce, si vous voulez venir avec moi jusqu'à lui, il vous verra moult volontiers et vous fera grand honneur et grand bien, et je vous le dis, vous pouvez venir avec moi sans encombre. »

Comment les deux frères trouvent les messagers au grand khan.

Quand les deux frères eurent entendu ce que leur disait ce messager, ils firent leurs préparatifs et lui répondirent qu'ils iraient volontiers avec lui. Ils partirent donc et voyagèrent un an vers le nord et le nord-est avant d'atteindre le but de leur voyage, rencontrant dans leur route diverses merveilles dont nous ne dirons rien en ce moment, parce que messire Marc, le fils de messire Nicolas, qui vit aussi tout cela, vous le racontera dans ce livre, tout au long.

Comment les deux frères vinrent au grand khan.

Et quand messire Nicolas et messire Matthieu furent venus au grand seigneur, il les reçut honorablement et leur fit grande joie et grande fête. Il fut très-joyeux de leur venue et les interrogea sur maintes choses : d'abord sur les empereurs, comment ils administrent leur seigneurie et tiennent leur terre en justice, et comment ils font la guerre, et maintes autres affaires; ensuite il leur parla des rois, des princes et des autres barons.

Comment le grand khan interroge les deux frères sur les affaires des chrétiens.

Et après il leur parla de messire le pape et de tous les faits de l'Église romaine, et de toutes les coutumes des Latins. Et messire Nicolas et messire Matthieu lui dirent toute la vérité, chacun de son côté, bien et sagement, comme de sages hommes qu'ils étaient, qui bien savaient la langue des Tartares et le tartaresque.

Comment le grand khan envoie les deux frères comme ses messagers au pape de Rome.

Et quand le grand sire qui avait nom Cublai-Khan, et qui était seigneur de tous les Tartares du monde, et de toutes les provinces et royaumes et pays de cette grandissime partie de la terre, eut entendu tous les faits des Latins, comme les deux frères le lui avaient dit bien et clairement, il en fut charmé outre mesure et résolut en lui-même d'envoyer ses messagers au pape. Il pria donc les deux frères de se charger de cet office avec un de ses barons, et eux lui répondirent qu'ils feraient tout son commandement comme de leur seigneur lige. Le grand sire alors fait venir devant lui un de ses barons, qui avait nom Cogatal, et lui dit qu'il veut qu'il aille vers le pape avec les deux frères. L'autre lui répond : « Sire, je suis votre homme et prêt à exécuter, suivant mon pouvoir, tout ce que vous me commanderez. » Le grand sire fait donc faire ses chartes en langue turque (¹), pour envoyer au pape, et les donne

(¹) « Suivant d'autres manuscrits en langue tartare, probablement en langue mogole, avec caractères ouigours. La lettre que Mangou-Khan, fils de Gengis-Khan, avait écrite à saint Louis, en 1254, était en langue mogole, mais en caractères yuguriens, de haut en bas. » (Petis de la Croix.)

aux deux frères et à son baron, les chargeant en outre de ce qu'il veut qu'ils disent de sa part au pape. Or voici ce que contenaient ces chartes, et quelles étaient les instructions des messagers. Le grand khan mandait au pape qu'il lui envoyât cent hommes sages de la foi chrétienne qui sussent les sept arts et fussent capables de discuter et prouver clairement aux idolâtres et à toutes les autres sectes que toutes les idoles qu'ils ont dans leurs maisons et qu'ils adorent sont des inventions du diable, et aussi que la loi chrétienne est meilleure que la leur. Le grand sire chargea aussi les deux frères de lui apporter de l'huile de la lampe qui brûle sur le sépulcre de Dieu, à Jérusalem (1). Telles étaient les choses qu'il confia aux messagers qu'il envoyait au pape.

Comment le grand khan donne aux deux frères la table d'or des commandements.

Quand le grand sire eut donné toutes ses instructions aux deux frères et à son baron, il leur fit remettre une table d'or (2), par laquelle il était ordonné qu'en tous les lieux où iraient les messagers on dût leur fournir tout ce dont ils auraient besoin, et des chevaux et des hommes pour les escorter d'un pays à l'autre. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu et l'autre messager eurent bien tout ce dont ils avaient besoin, ils prirent congé du très-grand sire, montèrent à cheval et se mirent en route. Ils n'avaient pas encore chevauché longtemps quand le baron tartare qui était avec eux tomba malade, et, ne pouvant aller plus loin, s'arrêta dans une cité. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu le virent ainsi malade, ils le laissèrent et poursuivirent leur route; et je vous dis que partout où ils allaient ils étaient servis et honorés en tout ce qu'ils commandaient. Et, que vous dirai-je? ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas (3); et ils furent bien trois ans à y aller, parce qu'ils furent souvent arrêtés par le mauvais temps et les neiges, et les fleuves qui étaient enflés.

Comment les deux frères vinrent à la cité d'Acre.

Puis ils partirent de Laïas et s'en vinrent à Acre (4), où ils arrivèrent au mois d'avril de l'année 1260 (5) de l'incarnation de Jésus-Christ, et ils trouvèrent que messire le pape était mort. Quand donc messire Nicolas et messire Matthieu eurent appris la mort du pape Clément IV, ils allèrent trouver un sage clerc qui était légat pour l'Église de Rome dans tout le royaume d'Égypte. C'était un homme de grande autorité, qui avait nom Téald de Plaienze (6). Ils lui racontèrent le message dont le grand sire des Tartares les avait chargés pour le pape. Et quand le légat eut entendu le récit des deux frères, il en fut fort émerveillé, et il lui sembla que c'était grand bien et grand honneur pour la chrétienté. Il dit aux deux frères : « Seigneurs, vous voyez que le pape est mort, et pour ce il vous faudra attendre qu'un nouveau pape soit nommé; et quand il le sera, vous pourrez accomplir votre message. » Les deux frères, voyant bien que le légat leur disait la vérité, lui répondirent qu'en attendant l'élection du pape ils voulaient aller à Venise, voir leur famille. Ils partent donc d'Acre et vont à Négrepont, et de là montent sur un vaisseau

(1) « Ce que le clergé arménien vend le plus cher, dit Chardin, ce sont les saintes huiles, que les Grecs appellent *myrone*. La plupart des chrétiens orientaux s'imaginent que c'est un baume physiquement salutaire contre toutes les maladies de l'âme. Le patriarche a seul le droit de le consacrer. Il le vend aux évêques et aux prêtres. Il y a quelque douze ans que celui de Perse se mit en tête d'empêcher les ecclésiastiques arméniens de tout l'Orient de se procurer des saintes huiles ailleurs que chez lui. Ceux de Turquie s'en fournissent depuis longtemps à Jérusalem, auprès du patriarche arménien qui y réside, et qui est le chef de tous les chrétiens arméniens de l'empire ottoman. » (*Voyage en Perse*, t. Ier, p. 170.)

(2) Tablette d'honneur (*tchi-kouei*), sorte de passe-port qui est encore en usage. Ce n'est pas une plaque de métal; les lettres seulement y sont tracées en or.

(3) *Lajazzo, Aiazzo, Aïas, Layassa,* Issus, port de la rive septentrionale du golfe de Scandaroun, ou Issique.

(4) Voy. p. 177.

(5) Erreur du manuscrit. Il faut lire 1269, que l'on trouve sur d'autres manuscrits. Clément IV est mort le 29 novembre 1268.

(6) *Tebaldo* de Plaisance.

et naviguent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. Messire Nicolas trouve que sa femme était morte et qu'il lui restait un fils de douze ans, nommé Marc, qui est celui dont parle ce livre. Messire Nicolas et messire Matthieu restent encore deux ans à Venise pour attendre la nomination du pape (¹).

Comment les deux frères partirent de Venise pour retourner au grand khan, et avec eux Marc, le fils de messire Nicolas.

Quand les deux frères eurent ainsi attendu deux ans, voyant qu'on ne nommait pas de pape, ils se dirent que désormais ils ne devaient point différer davantage pour se rendre près du grand khan. Ils partent donc de Venise, emmenant avec eux Marc, le fils de Nicolas, et s'en vont tout droit à Acre, où ils trouvent le légat dont je vous ai déjà parlé. Ils s'entretiennent avec lui de leur message, et lui demandent permission d'aller à Jérusalem chercher de l'huile de la lampe du Christ, comme le grand khan les en avait priés. Le légat leur accorde cette permission ; et, quittant Acre, ils s'en vont à Jérusalem, où ils prennent de l'huile de la lampe du sépulcre du Christ. Puis ils retournent vers le légat, à Acre, et lui disent : « Seigneur, comme nous voyons qu'on ne nomme point de pape, nous voulons retourner au grand sire, parce que nous avons déjà trop tardé. » Et messire le légat, qui était un des plus grands seigneurs de toute l'Église de Rome, leur dit : « Puisque vous voulez retourner au grand sire, je ne m'y oppose pas. » Puis il fit ses lettres et ses messages pour les envoyer au grand khan, et témoigner comment messire Nicolas et messire Matthieu étaient venus pour accomplir leur message, mais n'avaient pu le faire à cause de la mort du pape.

Comment les deux frères vont au pape de Rome.

Quand les deux frères eurent les lettres du légat, ils partirent d'Acre et se mirent en route pour retourner vers le grand sire ; ils allèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas, et à peine y étaient-ils arrivés, qu'ils apprirent que ce légat avait été élu pape et avait pris le nom de Grégoire de Plaienze (²). Les deux frères en eurent grande liesse, et peu après arriva vers eux, à Laïas, un messager



Sceau de Grégoire X.





Médaille de Léon II d'Arménie.

de la part du légat, qui avait été élu pape, pour leur dire que s'ils n'étaient encore partis, ils eussent à retourner vers lui. Les deux frères, très-joyeux de ce message, répondirent qu'ils obéiraient volontiers. Et, que vous dirai-je? le roi d'Arménie (³) fit équiper une galère pour les deux frères, et les envoya vers le légat moult honorablement.

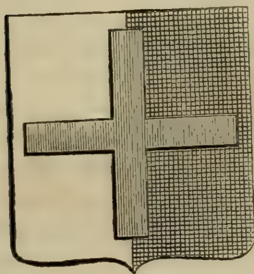
(¹) La vacance du siége pontifical dura près de trois ans.

(²) *B. Gregorius X Placentinus*. Grégoire X fut élu le 1er septembre 1271. Le 18 novembre, il partit de Syrie, où il était légat, et aborda en janvier 1272 à Brindisi, près d'Otrante.

(³) En ce temps Léon ou Livon II régnait dans l'Arménie inférieure, dont la capitale était Sis, et Aias ou Aiazzo le port. Son père, *Hatem* ou *Haiton*, auteur d'une *Histoire des Tartares*, et que l'on appelle souvent Haiton l'Arménien, avait abdiqué ou cédé sa couronne à Léon, avec le consentement d'Abaka, fils d'Houlagou, son suzerain.

Comment les deux frères et Marc vinrent à Clemeinfu, où était le grand khan.

Quand ils furent venus à Acre, ils s'en vont vers messire le pape et se prosternent devant lui. Messire le pape les reçoit honorablement, et leur donne sa bénédiction, et leur fait joie et fête; puis il leur donne deux frères prêcheurs, les plus sages qui fussent en cette province : l'un avait nom frère Nicolas de Vicence, et l'autre frère Guillaume de Tripule. Il leur remet ses lettres et priviléges, et leur confie les messages qu'il voulait envoyer au grand khan. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu et les deux frères prêcheurs eurent reçu les instructions du pape, ils lui demandent sa bénédiction et partent tous, et avec eux Marc (1), le fils de messire Nicolas. Ils s'en vont tout droit à Laïas; et quand ils y furent arrivés il advint que Bondocdaire (2), qui était soudan de Babylonie, vint en Arménie avec une grande armée, et fit grand dommage par la contrée, si bien que les messagers furent en péril d'être mis à mort. Les deux frères prêcheurs, voyant cela, doutèrent fort d'aller plus avant, et résolurent de ne pas continuer leur route. Ayant donc donné à messire Nicolas et à messire Matthieu toutes les lettres qu'ils avaient, ils les quittèrent et s'en allèrent avec le *maître du temple* (3).



Écu de templier.

Comment les deux frères et Marc continuèrent leur route.

Et messire Nicolas, et messire Matthieu, et Marc, le fils de Nicolas, se mirent en route et chevauchèrent tant, durant le printemps et l'été, qu'ils arrivèrent au grand khan, qui se trouvait alors à une cité nommée Clemeinfu (4), moult riche et grande. Nous ne vous parlerons pas ici de ce qu'ils virent chemin faisant, parce que nous vous le raconterons dans notre livre quand nous en serons venus là. Sachez seulement qu'ils furent bien trois ans et demi à faire ce voyage (5), à cause de la difficulté des chemins, et des pluies et des grands fleuves; puis, ils ne pouvaient chevaucher l'hiver comme l'été. Mais le grand khan, quand il apprit la prochaine venue de messire Nicolas et de messire Matthieu, envoya vers eux ses messagers, bien quarante journées en avant, et eut soin qu'ils fussent moult bien servis et honorés.

Comment les deux frères et Marc, après être partis d'Acre, allèrent trouver le grand khan en son palais.

Et, que vous dirai-je? quand messire Nicolas et messires Matthieu et Marc furent venus en cette grande cité, ils s'en allèrent au principal palais, où ils trouvèrent le grand khan avec moult grande compagnie de barons. Ils s'agenouillent devant lui et s'humilient le plus qu'ils peuvent. Le grand khan les fait

(1) Marco-Polo.

(2) Bibars, sultan d'Égypte et non de Babylonie. Abaka invoqua le secours des princes chrétiens contre Bibars, qui avait en effet envahi ses états.

(3) Le commandeur des chevaliers de l'ordre du Temple. On suppose qu'une commanderie de cet ordre célèbre s'était établie en Arménie pour la défense des intérêts du christianisme.

(4) Cai-min-fu de Raschid-Eddin, Cai-ping-fu des Chinois. La résidence ordinaire de Cublai, à cette époque, était Yen-King, près de la place où est actuellement Péking. Du Halde dit qu'il avait établi d'abord sa cour à Tay-yuan-fou, capitale de la province de Cham-si, et qu'il la transporta ensuite à Péking.

(5) Un an et demi seulement, suivant d'autres manuscrits.

relever et les reçoit honorablement, et leur fait grande joie et grande fête, leur demandant ce qu'ils sont devenus et comment ils se sont portés. Les deux frères lui répondent qu'ils se sont moult bien portés, puis-



Chevalier de l'ordre du Temple.

qu'ils le retrouvent sain et dispos; puis ils lui présentent les brevets et les lettres que le pape lui envoie, dont il a grande liesse, et ils lui baillent la sainte huile, dont il est tout joyeux et qu'il tient pour très-précieuse. Puis le grand khan, quand il voit Marc, qui était un jeune homme, demande qui il est. « Sire, fait messire Nicolas, c'est mon fils et votre homme. » — « Qu'il soit le bienvenu! » reprend le grand khan. Et, que vous dirai-je de plus? moult grande fut la joie et la fête que fit le grand khan et toute sa cour à ces messagers, et ils étaient servis et honorés de tous. Ils restèrent à la cour et avaient honneur sur les autres barons.

Comment le grand khan envoie Marc pour ses messages.

Or il advint que Marc, le fils de messire Nicolas, apprit si bien les coutumes des Tartares, et leur langue, et leur écriture, que, peu de temps après sa venue à la cour du grand seigneur, il savait quatre langues et quatre écritures différentes (¹). Il était sage et prudent outre mesure, et le grand khan lui voulait moult grand bien pour l'esprit qu'il voyait en lui et pour sa grande sagesse. Et quand il vit que Marc était si instruit, il l'envoya faire un message en un pays où il fut bien six mois à aller. Le jeune homme fit son ambassade bien et sagement, et comme il avait vu et entendu plusieurs fois que le grand khan, quand les messagers qu'il envoyait par les diverses parties du monde revenaient à lui et lui rendaient compte de leur ambassade sans savoir lui raconter rien de particulier des contrées où ils avaient été, leur disait qu'ils étaient fous et mal-appris, et ajoutait qu'il aimerait mieux entendre de leur bouche le récit des coutumes et des usages de ces contrées étrangères que le compte rendu de l'ambassade qu'il leur avait confiée, il mit toute son attention, quand il s'acquitta de sa mission, à retenir toutes les choses étranges et inaccoutumées qu'il voyait, afin de les redire au grand khan.

Comment Marc, de retour de sa mission, revient vers le grand khan.

Lors donc que Marc fut de retour de sa mission, il s'en va au grand khan et lui rend compte du message qu'il lui avait confié, et dont il s'était fort bien acquitté; puis il lui raconte tout ce qu'il a vu dans son voyage, si bien et si sagement, que le grand khan et tous ceux qui l'entendent en sont émerveillés, et se disent entre eux que si ce jeune homme vit longtemps il ne peut manquer d'être de grand sens et de grande valeur. Et, que vous dirai-je? à partir de ce jour il fut appelé le jeune messire Marc Pol; et ainsi l'appellera désormais notre livre, et cela à bon droit, car il était sage et prudent. Il demeura avec le grand khan bien dix-sept ans, et pendant tout ce temps il ne cessa d'être envoyé en mission; car le grand khan, voyant que messire Marc lui apportait tant de nouvelles des lieux où il allait, et achevait si bien ce qu'on lui confiait, donnait à messire Marc toutes les missions difficiles et lointaines qu'il avait à faire, et celui-ci s'en acquittait moult bien, et racontait à son retour tout ce qu'il avait vu de nouveau et d'étrange. Et les services de messire Marc plaisaient tellement au grand khan, que celui-ci lui en voulait grand bien et lui faisait grand honneur, le tenant si près de lui que les autres barons en avaient grande envie. C'est ainsi que messire Marc sut plus de choses de cette contrée qu'homme du monde, parce qu'il recherchait plus que nul autre ce qui pouvait s'y trouver d'étrange, et qu'il mettait toute son application à l'apprendre

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demandent congé au khan.

Et quand messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, furent demeurés avec le grand khan le temps que je vous ai conté, ils se dirent entre eux qu'ils voulaient retourner en leur pays. Ils en demandèrent plusieurs fois congé au grand khan et l'en prièrent moult doucement; mais celui-ci les aimait tant et les gardait si volontiers autour de lui, qu'il ne voulait leur donner congé pour rien au monde. Or il advint que la reine Bolgara (²), qui était femme d'Argon (³), le sire du Levant, mourut, ayant mis dans son

(¹) Sans doute les langues mongole, ouïgour, mantchoue et chinoise.

(²) *Bolgana, Balgana, Bolghân.* « Plusieurs reines et épouses des rois mongols de la Perse ont porté le nom de *Bolghân,* » dit Klaproth dans ses notes inédites; et il ajoute des détails historiques : « La fille de Jagataï, fils de Gengis-Khan, est nommée *Bolghân-Khâtoun* (dame Bolghân), etc. »

(³) Arghoun-Khan, fils d'Abaka-Khan, roi mongol de Perse, du Khorassan, etc

testament que nulle dame ne pût s'asseoir à sa place ni être femme d'Argon si elle n'était de son lignage. Argon prit donc trois de ses barons, nommés Oulatai, Apusca et Coja, et les envoya au grand khan avec moult belle escorte, pour le prier de lui envoyer une dame qui fût du lignage de la reine Balgana, sa femme, qui était morte. Quand les trois barons furent venus au grand khan, ils lui dirent pourquoi ils étaient envoyés; le grand khan les reçut honorablement, leur fit joie et fête, et les envoya vers une dame nommée Cogatra [1], âgée de dix-sept ans, moult belle et avenante, et du lignage de la reine Balgana. Il leur dit que c'était là la femme qui leur convenait, et eux lui répondent qu'elle leur plaît fort. Or, vers ce temps, messire Marc arriva de l'Inde après avoir parcouru diverses mers, et raconta maintes merveilles de cette contrée. Les trois barons, étonnés de voir messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, résolurent d'emmener avec eux, par mer, ces sages Latins. Ils vont au grand khan et lui demandent en grâce d'envoyer avec eux ces trois Latins, par mer. Le grand khan, qui aimait tant ces trois hommes, accorde cette grâce à grand'peine, et donne congé aux trois Latins de partir avec les trois barons et cette dame.

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, quittèrent le grand khan.

Quand le grand khan vit que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, allaient partir, il les fait venir tous trois devant lui et leur donne deux tables, avec commandement qu'ils fussent francs par toute sa terre et que, partout où ils iraient, ils fussent défrayés eux et leur suite; puis il les charge de messages pour le pape, et le roi de France, et le roi d'Espagne, et les autres de la chrétienté; il fait appareiller quatorze navires qui avaient chacun quatre mâts [2] et pouvaient porter douze voiles, et je pourrais vous expliquer comment, mais ce serait trop long, et je ne vous le dirai ici. Quand les navires furent prêts, les trois barons, et la dame, et messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prirent congé du grand khan, et montèrent sur les vaisseaux avec beaucoup de gens, et le grand khan leur fit donner des vivres pour deux ans. Et, que vous dirai-je? ils prirent la mer et naviguèrent bien trois mois, au bout desquels ils vinrent à une île qui est vers le midi et s'appelle Java [3], en laquelle île sont maintes choses merveilleuses dont nous vous parlerons ci-après. Puis ils partirent de cette île, et naviguèrent dans la mer de l'Inde bien dix-huit mois avant d'arriver au but de leur voyage; et ils trouvèrent maintes grandes merveilles que nous vous raconterons en ce livre. A leur arrivée, ils trouvèrent qu'Argon était mort [4]; et sa dame fut donnée à Cazan [5], le fils d'Argon. Et je vous dis en vérité que sur six cents personnes qu'ils étaient sur les navires, sans les mariniers, ils moururent tous, à l'exception de dix-huit. La seigneurie d'Argon appartenait alors à Chiato [6] . ils lui recommandent la dame et accomplissent leur mission; puis messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prennent congé de Chiato, et se remettent en route. Or sachez qu'Achatu [7] donna aux trois messagers du grand khan, c'est-à-dire à messire Nicolas, messire Matthieu et messire Marc, quatre tables d'or de commandement, deux de gerfaut, une de lion, et une d'or plein, afin qu'ils fussent honorés et servis par toute sa terre comme lui-même, et que toute dépense et toute escorte leur fussent données. Et certes il en fut ainsi, car ils trouvèrent par toute la terre du grand khan chevaux et tout ce dont ils avaient besoin, bien et largement. Souvent on leur donnait deux cents hommes à cheval, plus ou moins, selon que cela était nécessaire pour aller d'un pays à l'autre; et ce n'était pas chose superflue, parce qu'Achatu n'était pas seigneur lige, et les gens ne s'abstenaient pas de faire mal tant qu'ils pouvaient, comme ils eussent

(1) Kogatin, suivant d'autres manuscrits; c'est probablement une altération du nom Koutai-Khâtoun. Ainsi s'appelait une des femmes d'Houlagou.

(2) Barrow vit beaucoup de navires chinois destinés à de grands voyages, et ayant quatre mâts. (*Travels in China*, p. 45,)

(3) Ailleurs, cette même île est appelée *Java minor*. Il s'agit certainement de Sumatra.

(4) Arghoun-Khan mourut en mars 1291, troisième mois de l'an de l'hégire 690.

(5) Ghazan-Khan, fils aîné d'Arghoun. Il monta sur le trône de Perse en 1295, cinq ans environ après la mort de son père.

(6) Kai-Khatou, frère d'Arghoun-Khan, et qui s'était d'abord emparé du trône.

(7) Chiato, Ki-Akato, Kai-Khatou.

fait s'il eût été seigneur lige. Et je veux encore vous raconter une chose à l'honneur de ces trois messagers; car je vous dis en vérité que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, avaient tellement l'estime du grand khan, et il leur voulait si grand bien, qu'il leur confia la reine Cocacin, la fille du roi du Mangi, pour les mener à Argon, le sire de tout le Levant. Et ainsi firent-ils, car ils les menèrent par la mer, comme je vous l'ai rapporté, avec si belle escorte et si grande représentation. Ces deux grandes dames étaient en la maison de ces trois messagers, et ils les gardaient et les protégeaient comme si elles eussent été leurs filles, et les dames, qui moult étaient jeunes et belles, les tenaient pour leurs pères et leur obéissaient. Ils les remirent entre les mains de leurs seigneurs, et la reine Cocacin est la femme de Cazan, qui règne aujourd'hui. Cazan et elle veulent si grand bien aux messagers, qu'il n'est chose qu'ils ne fassent pour eux comme pour leur père propre. Sachez donc que, quand les trois-messagers prirent congé de Cocacin pour retourner en leur pays, elle pleura de chagrin de leur départ. Maintenant que nous avons raconté comment ils s'acquittèrent sagement de leur mission, nous laisserons cela et irons plus avant. Quand les trois messagers furent partis de Cocatu (¹), ils continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Trépisonde, et de Trépisonde ils allèrent à Constantinople, puis à Négrepont; et de Négrepont à Venise; et ce fut vers l'an 1295 de l'incarnation du Christ. A présent que nous avons fait ce prologue, nous commencerons notre récit.

De la Petite-Arménie.

Il faut savoir qu'il y a deux Arménies (²), une grande et une petite. De la petite (³) est seigneur un roi qui maintient bien sa terre en justice, et est soumis au Tartare. Il a maintes villes et maints villages, et de toutes choses en grande abondance; sa terre fournit aussi toutes sortes de gibiers pour le divertissement de la chasse, mais le pays n'est pas sain et est très-insalubre. Anciennement, les gentilshommes étaient vaillants et prud'hommes à la guerre, tandis qu'aujourd'hui ils sont vils et chétifs, et n'ont d'autre talent que celui de bien boire. Il y a encore sur la mer une ville appelée Laïas (⁴), qui fait grand commerce; c'est là qu'on apporte toutes les épices et les draps de l'Euphrate et les autres marchandises précieuses, et les marchands de Venise, et de Gênes, et de tous les pays, viennent les y acheter. Les marchands et tous ceux qui veulent aller sur l'Euphrate s'embarquent en cette ville. Maintenant que nous vous avons parlé de la Petite-Arménie, nous passerons à la Turcomanie.

De la province de Turcomanie.

En Turcomanie, il y a trois races d'habitants. D'abord les Turcomans, qui adorent Mahomet et observent sa loi. Ce sont des gens simples, qui ont un langage sauvage; ils demeurent dans des mon-

(¹) De la résidence de Kaï-Khatou.

(²) Cette division est celle qu'avaient admise Ptolémée et les géographes du moyen âge.

(³) Le nom de Petite-Arménie ou Arménie Mineure fut donné aux pays dont la conquête avait agrandi le territoire de l'Arménie proprement dite. Dans l'origine, il comprenait seulement la partie orientale de la Cappadoce; plus tard, les Arméniens ayant été de plus en plus refoulés vers l'occident, par suite de leurs révolutions intérieures, ce nom reçut une plus grande extension, et dans le treizième siècle embrassa la Cilicie entière. On lit dans la relation de l'Arménien Haiton, contemporain de Marco-Polo : « La quatrième province de Syrie est appelée Cilicie, et c'est là que se trouve la ville imprenable de Tarses; et de nos jours cette Cilicie a pris le nom d'Arménie. En effet, après que les ennemis de la foi chrétienne eurent arraché cette contrée aux mains des Grecs et l'eurent longtemps occupée, les Arméniens firent tant par leurs efforts qu'ils l'enlevèrent au peuple des païens, et le roi d'Arménie en est le maître par la grâce de Dieu. » (*Hist. d'Orient*, ch. XIV, p. 16.)

Sous le règne d'Alexis Comnène, un légat d'Arménie nommé Cachiy (Kaghic, dit de Guignes), de la famille des Pacratides, constitua l'Arménie Mineure en royaume indépendant, dont il fut le chef; il conquit la Cilicie et une partie de la Cappadoce, et fut la souche des rois qui occupèrent le trône pendant les douzième et treizième siècles. L'Arménie Mineure était devenue ainsi indépendante de la grande, mais son roi était tributaire des Tartares du Levant. La capitale était *Sis*.

(⁴) Voy. la note 3 de la p. 261.

tagnes et des landes où ils savent qu'il y a de bons pâturages, parce qu'ils vivent de bestiaux. En ce pays (1) naissent de bons chevaux turcomans et de bons mulets de grande valeur. Les autres habitants sont Arméniens et Grecs; ils demeurent ensemble dans les villes et les villages, et vivent de commerce et d'industrie; car sachez qu'on y fabrique les meilleurs et les plus beaux tapis du monde, et aussi des draps de soie cramoisie et d'autres couleurs moult beaux et riches, et maintes autres choses. Leurs cités s'appellent le Como, Casserie, Sevasto (2); et il y a encore maintes autres cités et villages dont je ne vous parlerai, parce que ce serait trop longue matière. Ils sont soumis au Tartare du Levant, qui les a sous sa seigneurie. Nous vous entretiendrons maintenant de la Grande-Arménie.

De la Grande-Arménie.

La Grande-Arménie (3) est une grande province. Elle commence à une cité nommée Arzinga, où se travaillent les meilleurs bougrans (4) qui soient au monde; on y trouve aussi les plus beaux bains et la meilleure eau qu'il soit possible de voir. Les habitants sont Arméniens et soumis au Tartare. Il y a maintes cités et villages; les plus nobles villes sont Arzinga, qui est un archevêché, Argiron (5) et Darzizi (6). C'est une moult grande province, et tout l'été toute l'armée du Tartare du Levant y campe, parce qu'en cette saison il y a en ce pays de très-bons pâturages pour les bêtes; mais l'hiver ils quittent cette province, car il y fait si froid et il y tombe tant de neige, que leurs bêtes n'y pourraient vivre. Ils abandonnent donc ce lieu l'hiver, et vont vers des contrées plus chaudes, où ils trouvent de grandes herbes et de bons pâturages. En la Grande-Arménie est l'arche de Noé, sur une grande montagne (7). Cette province confine,

(1) Il faut entendre sous ce nom de *Turcomanie* les belles contrées de l'Asie Mineure conquises au douzième siècle par la dynastie turque des Seldjoucides. Ce pays des Turcomans était borné à l'est par l'Arménie et la Géorgie, à l'ouest par l'Anatolie, au nord par la mer Noire, au sud par l'Arménie et la Méditerranée.

(2) *Como* (suivant une autre version *Coino*, *Coyne*, *Gonio*), est la moderne *Konieh*, capitale du pachalik du même nom, élevée sur les ruines de l'antique *Iconium*, et qui conserve quelques restes de sa splendeur au moyen âge.

Casserie *(Caseria*, *Casorie*, suivant d'autres manuscrits) est *Kaisarieh*, l'antique Césarée.

Sevasto *(Savast*, *Sebasta*, d'après d'autres manuscrits) est la *Sevaste* des Romains, la *Sebastopole* de Cappadoce, la moderne *Sivas*, *Sevas*, suivant la prononciation arménienne, maintenant misérablement déchue. On conserve des monnaies d'argent des sultans de Sevat, ainsi que de ceux de Conice.

Conice et Césarée sont deux villes très-florissantes par leur industrie et leur commerce; on y fabrique des tissus de soie et de coton, des châles, des tapis et des peaux teintes.

(3) « La Grande-Arménie ou Arménie Majeure est l'ancien royaume d'Arménie fondé par Aram, vers 1827 avant l'ère chrétienne, et maintenant divisé entre la Turquie, la Perse, la Russie et quelques princes turcs. La première invasion des Mongols en Arménie eut lieu en 1226. La capitale de l'Arménie était alors la ville que Marco-Polo appelle *Arzinga*, l'*Eriza* ou *Erez* des anciens Arméniens, *Jerzenga* des modernes, *Erzinghian* des Turcs, *Arzengan* des Perses, *Arzendjan* des Arabes, célèbre à une époque par les temples que le roi Tigrane II y éleva à Dianc, et que détruisit dans le quatrième siècle saint Grégoire l'Illuminateur. Marsden n'avait pas trouvé les bains de Jerzenga mentionnés dans les écrivains orientaux; mais des indigènes arméniens nous ont assuré que cette ville, fondée sur un terrain volcanique, a des sources thermales assez fréquentées; ses alentours sont fertiles et très-agréables. Sous la domination souveraine des Mongols, Jerzenga était, à l'époque où Marco-Polo la visita, une des cités de l'Asie occidentale les plus florissantes par leur industrie et par leur commerce. Les tremblements de terre et surtout les vicissitudes politiques lui ont fait perdre son ancienne splendeur. » (Vincenzo Lazari.)

(4) Dans les textes latins, *buchiranus*, *buchyramis*, *bucaramus*, dans Ramusio, *bochassini di bambagio*. Dans un ancien dictionnaire anglais (Cotgrave, 1611), le bocassin est décrit comme un fin bougran ressemblant au taffetas.

(5) Arziron (dans d'autres manuscrits *Argiron*, *Arsion*, *Arsus)* correspond à *Erzeroum* ou *Arzerroum*. Ce fut à l'origine une place d'armes qui s'appelait *Théodosipoli*, du nom de son fondateur; et comme elle était la dernière ville arménienne qui appartînt aux empereurs byzantins, elle prit le nom de *Arz-er-Rum* (terre des Grecs). C'est maintenant le chef-lieu d'un pachalik turc, résidence du général de l'armée de Perse *(Iran seraschери)*, et un des boulevards de l'empire ottoman contre la Russie et la Perse.

(6) Arzizi *(Arzis*, *Darzizi*, *Darzirim*, dans d'autres textes), la moderne Ardjis *(Arjis*, *Ardjisch)*, petite ville sur le lac de Van, qui fut visitée par Marco-Polo avant Erzerum, quand il alla de Tabris à Trébisonde. Le lac de Van était appelé par les anciens *Arsissa Palus*.

(7) « C'est en Arménie, dit Haiton l'Arménien, que se trouve la plus haute des montagnes de toute la terre, qui est vulgairement appelée *Ararat*, et au sommet de laquelle l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. Et, bien qu'en raison de l'abon-

vers le midi et le levant, à un royaume nommé Mosul, dont les habitants sont chrétiens; ce sont des jacobites et des nestoriens dont je vous parlerai plus loin. Vers le nord ils touchent aux Géorgiens, dont



Les deux Ararats, vus de Norachène, dans l'arrondissement de Charou, en Arménie. — D'après Dubois de Montpéreux.

je vous parlerai aussi. Et de ce côté, vers la Géorgie, est une fontaine d'où sort de l'huile en abondance (1), tellement que cent navires s'en chargent à la fois. Cette huile n'est pas bonne à manger, mais on s'en sert pour brûler et oindre les chameaux pour les préserver de la rogne et d'une autre maladie; on vient en chercher de très-loin, et dans toute la contrée on ne brûle d'autre huile que celle-là. Mais laissons là la Grande-Harménie et passons à la province de Géorgie.

dance des neiges qui couvrent cette montagne hiver et été, personne n'y puisse monter, on aperçoit cependant à son sommet quelque chose de noir, que les habitants disent être l'arche. »

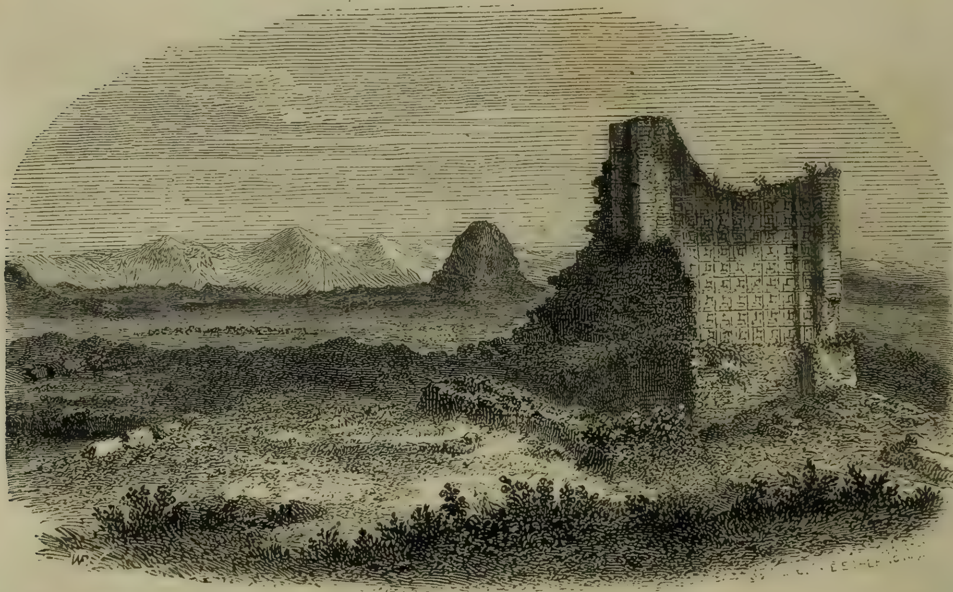
« A douze lieues d'Érivan, à l'est, on voit, dit Chardin, le mont célèbre où presque tous demeurent d'accord que s'arrêta l'arche de Noé, encore que personne n'en ait de preuve solide. Quand l'air est serein, ce mont n'en paraît pas à deux lieues, tant il est haut et grand..... Les Turcs l'appellent *Agri-Dag*, c'est-à-dire la montagne élevée ou massive; les Arméniens et les Persans le nomment communément *Macis.* »

« L'opinion commune des Orientaux, dit d'Herbelot, est que l'arche de Noë s'arrêta sur la montagne de *Gioudi*, qui est une des croupes du mont Taurus ou *Gordiæus*, en Arménie, et cette tradition est autorisée en ce pays-là par plusieurs histoires qui approchent fort de la fable. »

(1) Le territoire de Bacou et la péninsule d'Apsceron, sur la mer Caspienne, sont couverts de sources de naphte qui produisent de légères flammes à la superficie du sol. Il y a là deux espèces de naphte, la grise et la blanche : la première est très-commune et coule fréquemment en petits ruisseaux. La naphte blanche brûle parfaitement, et la faible quantité que l'on en recueille s'expédie à Astracan, où elle est vendue à des prix très-élevés.

Du roi des Giorgiens et de leurs coutumes.

En Géorgie (1) est un roi qui s'appelle toujours David-Mélic (2), ce qui veut dire en français David roi ; il est soumis au Tartare. Autrefois tous les rois de cette province avaient en naissant un aigle dessiné sur



Tombeau de Noé. — D'après Dubois de Montpéreux (3).

l'épaule droite (4). Les naturels sont beaux, vaillants, bons archers et bons hommes de guerre. Ils sont chrétiens de la loi grecque; ils portent leurs cheveux courts à la manière du clergé (5). C'est par cette province qu'Alexandre ne put passer quand il voulut aller vers le ponent, parce que la route est

(1) La Géorgie (dans d'autres textes *Jorganie, Zorzanie, Gorganie)* est le nom donné par les Occidentaux au royaume qui, sur le revers méridional du Caucase, s'étendait aux confins de l'Arménie, et avait Tiflis pour capitale. Les indigènes s'appellent *Virc*, et le pays *Vrasdan*. La dénomination tout à fait européenne de Géorgie peut être dérivée des différents rois de cette contrée qui portèrent le nom de *Georges* ou *Gorghi*.

(2) Plusieurs rois de Géorgie eurent aussi le nom de David. *Melic* est un mot arabe usité en langue mongole, et qui signifie en effet, roi.

(3) La tradition sur ce tombeau, en Arménie, est antérieure à l'ère chrétienne. Cet ancien petit édifice a été renouvelé sous les émirs de l'Adzerbaïdjan, dans le douzième siècle, à l'époque où ils élevaient, à peu de distance de là, une superbe mosquée en l'honneur du patriarche. Il est construit en briques rouges, avec de petits filets bleus. Au-devant croissent plusieurs plantes communes; dans le lointain s'étend la chaîne de l'Alaghez, qui ferme l'Arménie au nord-est.

(4) « Si nous devons ajouter foi, dit de Guignes, à ce que Constantin Porphyrogénète nous apprend, cette famille des rois de Géorgie prétend tirer son origine de la femme d'Urie, qui fut enlevée par David. » (T. Ier, p. 633.)

« Les princes de Mingrélie, dit Chardin, s'appellent tous *dadian*, de *dad*, mot persien qui signifie justice. Le roi d'Imrette se donne le titre de *meppe*, c'est-à-dire roi en géorgien. Le *meppe* et le *dadian* se disent tous deux descendre du roi et prophète David. »

(5) Chardin dit : « Leur habillement est particulier; ils ont peu de barbe, hormis les ecclésiastiques; ils se rasent le sommet de la tête en couronne, et laissent croître jusque sous leurs yeux le reste de leurs cheveux, aussi coupés en rond. »

étroite et périlleuse, car d'un côté est la mer, et de l'autre une grande montagne où l'on ne peut aller à cheval. Entre la montagne et la mer est un défilé très-étroit qui dure plus de quatre lieues, de sorte que peu d'hommes peuvent résister à un grand nombre. C'est pour cela qu'Alexandre ne put passer; et alors il fit élever en ce lieu une tour et une forteresse afin que ces gens ne pussent venir le prendre à dos. On appela cette forteresse la Porte-de-Fer (1). C'est ce qui a donné lieu à l'auteur de la Vie d'Alexandre de dire qu'il avait enfermé les Tartares entre deux montagnes; mais ce n'étaient point des Tartares, mais bien des Comains (2) et d'autres races d'hommes, car alors il n'y avait point de Tartares. Il y a en ce pays villes et villages assez; il produit de la soie en grande abondance, et on y travaille des draps de soie et d'or les plus beaux qu'on puisse voir (3). On y trouve les meilleurs autours du monde. La province est remplie de grandes montagnes et de défilés étroits et fortifiés, si bien que les Tartares ne purent jamais prendre entièrement ce pays. Il y a en ce pays un monastère, appelé Saint-Léonard, où l'on voit la merveille que je vais vous dire. Il y a un grand lac d'eau qui vient d'une montagne près l'église de Saint-Léonard, et en cette eau, dans toute l'année, on ne trouve nul poisson, ni grand ni petit; seulement, quand le premier jour du carême commence à venir, depuis ce jour jusqu'au samedi saint, qui est la veille de Pâques, on trouve beaucoup de poissons, tandis que tout le reste de l'année il n'y en a pas. La mer dont je vous ai parlé, et qui est près de la montagne, est appelée la mer de Gleveshelan (4), et a environ sept cents milles de circonférence; elle est bien éloignée de douze journées, et reçoit l'Euphrate et maints autres fleuves; elle est tout environnée de montagnes et de terres. Tout récemment les marchands de Gênes vinrent naviguer sur cette mer, et de là vient la soie qui est appelée *gelle* (purpurine) (5). Maintenant que nous avons parlé des confins de l'Arménie vers le nord, nous vous parlerons de ceux qui sont entre le midi et le levant.

(1) Marco-Polo fait mention du célèbre passage entre le pied du Caucase et la mer Caspienne, appelé par les Arabes *Bab-al-Abuab* (la porte des portes), et par les Turcs *Demir-Capou* (la porte de fer); les Européens l'appellent quelquefois le *Pas de Derbend*, du nom de la ville fortifiée voisine de Derbend qui, en persan, signifie barrière. Derbend appartient à la Russie, et est située à quatre kilomètres de la mer Caspienne.

« Les indigènes, dit Bruce, pensent qu'Alexandre le Grand fonda cette ville et fit élever la grande muraille qui allait de là à l'Euxin, pour protéger la Perse contre les invasions des Scythes. » *(Bruce's Memoirs*, 284.)

Cette muraille fut restaurée par Yezdedjerd II, de la dynastie des Sassanides, qui régnait dans le milieu du cinquième siècle, et plus tard par Noushirvan, de la même dynastie, qui régna jusqu'à l'année 579. Safferdin dit qu'elle avait été élevée par Noushirvan, et que sa hauteur était de 300 coudées; elle fut détruite par Tamerlan.

(2) Nous avons dans ce chapitre une nouvelle preuve de l'exactitude de Marco-Polo. Il restreint le nom de Tartares en ne l'appliquant qu'aux Mongols, et les distingue des Comans et des autres nations. L'histoire des Comans est encore bien peu connue pour nous; Haiton les identifiait avec les Circassiens; Gibbon en fait une horde tartare ou turcomane fixée dans les onzième et douzième siècles sur les frontières de la Moldavie. Dans les *Gesta dei per Francos* de Bongarsius, on lit que le nom de *Comani* ne serait qu'une contraction ou abréviation du mot *Turcomani*.

(3) Marsden se hasarde à dire que la fameuse toison d'or de Jason, rapportée de Colchide, pourrait bien n'avoir été qu'une cargaison ou seulement une pièce de riche soie crue et de couleur d'or. De tout temps les provinces de Géorgie, d'Arménie, et les environs de la Perse ont été célèbres, comme ce dernier pays lui-même, pour la fabrication de la soie.

(4) « Marsden, Burck et d'autres commentateurs ont supposé que la mer de *Geluchelat* (écrite aussi dans les manuscrits *Geluchelan, Gleveshelan, Gheluchelari, Cechichelam)* correspond au lac de Van. En effet, le nom de *Geluchelat* est composé des mots turcs *Ghel* et *Chelat (Ghol-Khelat)*, qui veulent dire lac de Chelat. Chelat ou Aclat est une ville située sur le rivage nord-ouest du lac de Van, maintenant assez déchue, mais florissante quelque temps sous les princes seldjoucides, quand le valeureux Socman Cotbi, qui depuis prit le titre de roi des Arméniens, en fit sa résidence en 1100. Observons d'un autre côté que le lac de Van est de toutes parts entouré de terres qui, au temps de Marco-Polo, appartenaient à l'Arménie, et non à la Géorgie, en sorte qu'il doit y avoir quelque inexactitude dans le texte et confusion peut-être de ce lac avec la mer Caspienne, d'autant plus que, suivant notre auteur, les Génois y naviguaient seulement depuis peu de temps. Si d'ailleurs on voulait adopter la variante *Gheluchelan*, qui est donnée par la plupart des manuscrits français, on pourrait reconnaître l'origine turque de ce nom dans *Ghel-Ghilan* (lac de Ghilan). Ghilan est une province de Perse fertile en vins, en riz et en soie, située près de la mer Caspienne. Toute confusion disparaîtrait ainsi, et la mer de Gheluchelan, distante du lac des pêches miraculeuses, correspondrait à la mer Caspienne même. Dans ce cas, le nom de mer que donnent les textes français et italiens lui conviendrait mieux que celui de lac, tiré des manuscrits latins. » (Vincenzo Lazari.)

(5) Ce mot *gelle* semble venir du nom de la province d'Iran nommée *Gilhan* ou *Al-Ghil*, mentionnée dans la note précédente, et dont la soie rouge est citée par plusieurs voyageurs, notamment par Chardin.

Du royaume de Mosul.

Mosul (¹) est un grand royaume où habitent plusieurs races d'hommes dont je vais vous entretenir. Il y a une race appelée arabique qui adore Mahomet, puis une autre qui observe la loi chrétienne, mais non selon les rites de l'église de Rome, car ils s'en écartent en plusieurs choses. On les appelle nestoriens et jacobites. Ils ont un patriarche qu'on nomme *jalolic* (²), et ce patriarche fait les archevêques, et les évêques, et les abbés, et tous les prélats, et les envoie de toutes parts dans l'Inde, au Cata et en Baudac, comme fait le pape de Rome. Tous les chrétiens que vous trouverez en tous ces pays sont nestoriens et jacobites; et tous les draps de soie et d'or qu'on appelle *mosulin* se font en ce lieu. Les plus forts marchands qu'on nomme *mosulin*, qui apportent de grandes quantités d'épices précieuses, sont de ce royaume (³). En les montagnes de ce royaume demeurent des gens appelés Card (⁴), qui sont pour la plupart des chrétiens nestoriens et jacobites, mais dont une partie sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils sont vaillants et méchants, et volent volontiers les marchands. Laissons là le royaume de Mosul, et parlons de la grande cité de Baudac.

Comment la grande cité de Baudac fut prise.

Baudac (⁵) est une grandissime cité où demeure le calife de tous les Sarrasins du monde, de même qu'à Rome est le chef de tous les chrétiens du monde. Au milieu de la ville passe un fleuve moult grand (⁶), par lequel on peut bien aller en la mer de l'Inde; et là vont et viennent des marchands avec leurs marchandises. De Baudac à la mer de l'Inde il y a par le fleuve bien dix-huit journées, et les marchands qui veulent aller dans l'Inde vont, par ce fleuve (⁷), jusqu'à une cité qui a nom Chisi (⁸), et de là entrent dans la mer de l'Inde. Sur ce fleuve, entre Baudac et Chisi, il y a une autre grande cité qui a nom Bascra (⁹) et dans les bois qui entourent la ville viennent les meilleures dattes du monde. A Baudac se travaillent des draps d'or et de soie de maintes façons. Ce sont *nassits* et *nacs*, et draps cramoisis et de diverses sortes, ouvrés à bêtes et oiseaux moult richement (¹⁰). C'est la plus noble et la meilleure cité de tous ces pays. Le calife de Baudac a le plus grand trésor d'or et d'argent et de pierres précieuses qu'on puisse rencontrer.

(¹) Mossoul, autrefois métropole de la Mésopotamie, et maintenant chef-lieu du pachalik du même nom, est située sur la rive droite du Tigre. Elle formait dans le douzième siècle une province indépendante des contrées voisines, sous la suprématie des Tartares du Levant. Mossoul est encore le siége d'un patriarche nestorien et d'un évêque jacobite. Cette ville a beaucoup perdu de son activité industrielle, dont les produits surtout étaient des draps de soie et des tissus d'or auxquels Marco-Polo donne le nom de *mousseline*, lequel sert aujourd'hui à désigner un tissu de coton. Les environs de Mossoul sont encore exposés de notre temps aux incursions et aux déprédations de hordes kurdes. (Voy. notre premier volume, p. 82 et suiv.)

(²) Et dans d'autres manuscrits *jacolich*. Altération du mot *catholique*. On donne en effet le nom de *catholicos* aux patriarches de l'église grecque en Géorgie et en Arménie.

(³) Confusion, suivant toute apparence, avec les noms *moslem*, *musselman*, *muslimîn*, qui servent à désigner *ceux qui suivent la loi de Mahomet*.

(⁴) Les Kurdes,

(⁵) Bagdad. On lit *Baldacum* dans les manuscrits latins. (Voy. sur cette ville BENJAMIN DE TUDÈLE, p. 189 et suiv.)

(⁶) Le Tigre.

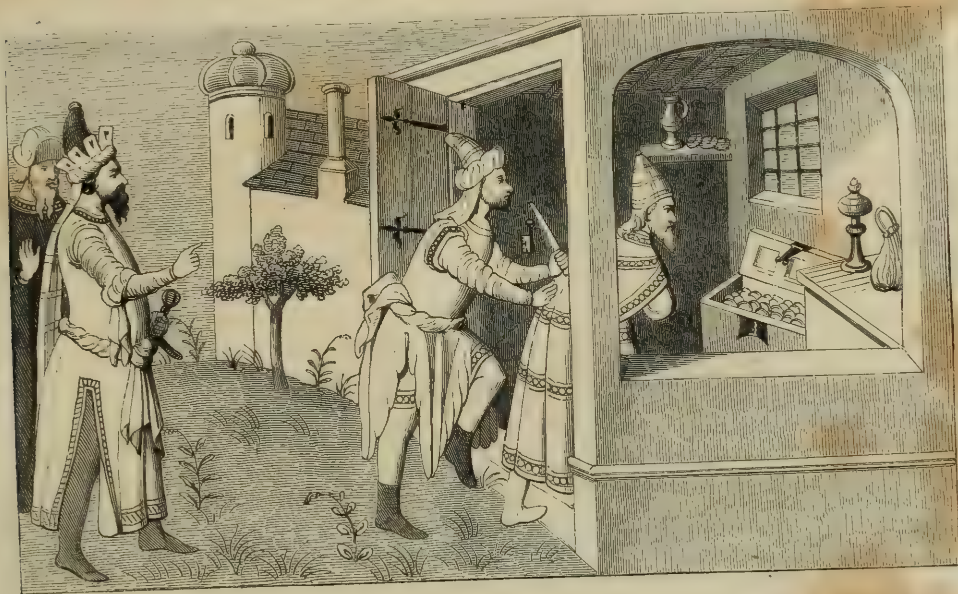
(⁷) C'est ici le golfe Persique. Marco-Polo, qui ne l'avait vu qu'à son point le plus étroit, à Ormuz, avait supposé que ce n'était qu'un prolongement du Tigre et de l'Euphrate réunis.

(⁸) L'île de Chism, Kis. (Voy. la relation de NÉARQUE dans notre premier volume, p. 185.)

(⁹) Bassora.

(¹⁰) Des tapis. La secte *shiah* n'observa jamais rigoureusement le précepte qui interdit aux mahométans la représentation des animaux.

Vers l'année 1255 de la naissance du Christ, le grand sire des Tartares, qui Alau avait nom ([1]), et qui était frère du grand sire actuel, vint avec une grandissime armée contre Baudac, et la prit de vive force; ce qui n'était pas facile, car il y avait en cette ville plus de cent mille cavaliers, sans compter les fantassins ([2]). Quand il l'eut prise, il trouva une tour, appartenant au calife, toute pleine d'or et d'argent, et d'autres richesses, en si grande quantité, que jamais on n'en vit tant rassemblé en un seul lieu. A la vue de ce trésor il fut tout émerveillé, et fit venir devant lui le calife ([3]), et lui dit : « Calife, pour-



Houlagou-Khan emprisonne le calife de Bagdad dans la salle où est son trésor et l'y laisse mourir de faim. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

quoi as-tu amassé un si grand trésor? Que veux-tu en faire? Ne savais-tu pas que j'étais ton ennemi et que je marchais contre toi pour te détruire? Et quand tu l'as appris, pourquoi ne t'es-tu pas servi de ce trésor et ne l'as-tu pas donné à des chevaliers et à des soldats pour te défendre, toi et ta cité? » Le calife se taisait, ne sachant que dire. Alau reprit : « Calife, puisque je vois que tu aimes tant ton trésor, je vais te donner le tien à manger. » Il fit donc prendre le calife et le fit mettre dans la tour du trésor, en défendant de rien lui donner à manger ni à boire; puis il lui dit : « Or çà, calife, mange de ton trésor tant que tu voudras, car jamais tu ne mangeras autre chose. » Et il le laissa dans cette tour, où il mourut au bout de quatre jours. Il aurait donc mieux valu pour le calife donner son trésor à des hommes qui eussent défendu son royaume et sa personne que se laisser prendre et mourir déshérité. Ce fut le dernier des califes. Je pourrais en dire plus long des affaires et des coutumes de ce pays, mais ce serait une trop longue matière : aussi j'abrégerai mon récit, et je vous parlerai d'autres grandes merveilles, comme vous pourrez ouïr.

([1]) Houlagou. (Voy. la note 3 de la p. 259.)

([2]) D'après les auteurs orientaux, Houlagou traversa l'Oxus en 1255, demanda en 1256 au calife Mostasem de s'allier à lui contre les Ismaéliens, et s'empara de Bagdad en 1258.

([3]) C'était Mostasem Billah, le dernier des califes abbassides de Bagdad, qui régna de 1242 à 1258; homme faible, indolent, voluptueux et avare.

De la noble cité de Toris.

Toris [1] est une grande cité qui est dans une province appelée Yrac, en laquelle sont maintes cités et villages; mais comme Toris est la plus noble cité de ce pays, je ne vous parlerai que d'elle. Il faut savoir que les habitants de Toris vivent de commerce et d'industrie, car ils travaillent maints draps d'or et de soie de grande valeur. La cité est si bien située que de l'Inde, et de Baudac, et de Mosul, et de Crémosor [2], et de maints autres lieux, on y apporte des marchandises, et il y vient maints commerçants latins pour acheter les marchandises qui arrivent des pays étrangers. On y fait commerce aussi de pierres précieuses, qu'on y trouve en grande abondance. Les marchands qui y viennent trafiquer y font un grand profit; les naturels eux-mêmes font peu d'affaires et sont un mélange de toutes sortes de gens : il y a des Arméniens, des nestoriens, des jacobites, des Géorgiens, des Perses [3] et d'autres hommes qui adorent Mahomet. Telle est la population de la ville qu'on appelle Toris. La cité est environnée de beaux et délectables jardins qui produisent de nombreux et bons fruits. Les Sarrasins de Tauris sont moult mauvais et déloyaux.

De la grande merveille qui advint à Baudac, et de la montagne.

Or nous voulons vous raconter une grande merveille qui advint entre Baudac et Mosul. Il faut savoir que vers l'an 1275 de l'incarnation du Christ il y avait à Baudac un calife qui voulait de grands maux aux chrétiens, et jour et nuit rêvait aux moyens de forcer ceux de son empire à se faire Sarrasins, ou de les faire mettre tous à mort. Il s'entretenait toujours de cela avec ses imans et ses cadis, car tous ensemble voulaient grands maux aux chrétiens, comme d'ailleurs tous les Sarrasins du monde veulent du mal aux chrétiens. Or le calife, avec les sages qui l'entouraient, trouvèrent un stratagème que voici. Ils virent qu'il est dit dans l'Évangile que si un chrétien a seulement de foi gros comme un grain de sénevé, et qu'il fasse sa prière à son Seigneur Dieu, il pourra faire joindre deux montagnes. Ils furent tout joyeux à la lecture de ce passage de l'Évangile, parce qu'ils pensèrent que c'était un moyen de forcer les chrétiens à se faire Sarrasins, ou de les mettre à mort. Le calife mande donc tous les nestoriens et les jacobites qui étaient en sa terre, et ils étaient en grande quantité, puis il leur montre cet Évangile et le leur fait lire, et quand ils l'ont lu, il leur demande s'ils croient que c'est vérité. Tous répondent que oui. « Vous dites donc, reprend le calife, qu'un chrétien qui aurait de foi gros comme un

(1) *Toris*, dans les manuscrits français et italiens, et *Taurisium* dans les latins. C'est la moderne cité persane Tauris, autrement nommée Tabris et Tebris, dans la province d'Adzerbaïdjan. En tout temps cette ville fut une échelle de commerce très-importante. Après la conquête de la Perse par les Mongols, Tabris, qui était déjà la résidence de prédilection d'Aroun-al-Raschid, devint celle d'Houlagou et de ses successeurs, jusqu'au commencement du quatorzième siècle. A la fin de ce même siècle, Tamerlan la prit et la saccagea ; puis elle eut successivement à soutenir de nouvelles attaques de la part des Ottomans; mais elle retomba au pouvoir des Perses. Chardin, qui la visita en 1673, en donne une description animée, et évalue à un million le total de ses habitants. Ce chiffre est certainement exagéré ; mais Tabris était alors très-florissante, tandis que maintenant elle est considérablement déchue. Pour de plus amples détails, voy. Ritter, *Erdkunde des Asiens*. IX, 854-882.

« Le nombre d'étrangers, dit Chardin, qui se trouve à Tauris en tout temps est aussi fort grand; il y en a de tous les endroits de l'Asie, et je ne sçay s'il y a sorte de marchandise dont l'on ne puisse y trouver magasin. La ville est remplie de métiers en coton, en soie et en or. Les plus beaux turbans de Perse s'y fabriquent. J'ai ouï assurer aux principaux marchands de la ville qu'on y fabrique tous les ans six mille balles de soie. Le commerce de cette ville s'étend dans toute la Perse et dans toute la Turquie, en Moscovie, en Tartarie, aux Indes, et sur la mer Noire. »

(2) « Crémosor *(Cremessor, Cormosa, Cremos* et *Cormos*, dans d'autres manuscrits) n'est autre chose que la fameuse ville d'Ormuz ou Hormouz, appelée par les anciens *Harmuza*, et située à l'entrée du golfe Persique. » *(The Translation of Marsden revised with a selection of his notes* edited by Thomas Wright; London, 1854.)

(3) Par ces Perses qu'il distingue des mahométans, Marco-Polo entend peut-être les Parsis, adorateurs du feu, et habitants originaires du Farsistan.

grain de sénevé ferait joindre deux montagnes, s'il en adressait sa prière à son Dieu? » — « Assurément! » répondent les chrétiens. — « Eh bien! ajoute le calife, puisque vous êtes tant de chrétiens, il doit bien y en avoir un parmi vous qui ait un peu de foi; or je vous le dis : ou vous ferez remuer cette montagne que vous voyez là (et il leur montrait une montagne située près de ce lieu), ou je vous ferai tous mourir de mauvaise mort; car si vous ne la faites mouvoir, vous nous prouverez que vous n'avez pas de foi. Je vous ferai tous occire, ou vous embrasserez la bonne loi que Mahomet notre prophète nous a donnée; et pour faire ce que je vous commande, je vous accorde un répit de dix jours; mais si d'ici là vous ne l'avez fait, je vous ferai tous mettre à mort. » Et là-dessus il donne congé aux chrétiens.

Comment les chrétiens eurent grand'peur de ce que le calife leur avait dit.

Quand les chrétiens eurent entendu ces paroles, ils furent fort émus et en grande frayeur de mourir; cependant ils avaient bonne espérance que leur Créateur les aiderait en ce grand péril. Tous les sages chrétiens, qui étaient les prélats, car il y avait en ce pays bon nombre d'évêques, et archevêques, et prêtres, tinrent conseil entre eux; mais ils ne purent rien résoudre autre chose que prier leur Seigneur Dieu de les aider de sa merci et miséricorde en ce grand danger, et de les délivrer de la mort cruelle que leur réserve le calife s'ils ne peuvent faire ce qu'il demande. Que vous dirai-je? les chrétiens étaient nuit et jour en oraisons, et priaient dévotement le Sauveur du ciel et de la terre de les aider dans le grand péril où ils étaient. En ces oraisons et ces prières restèrent huit jours et huit nuits tous les chrétiens, hommes et femmes, petits et grands. Et pendant qu'ils priaient ainsi, un ange, messager de Dieu, vint en vision à un évêque, qui était un homme de sainte vie, et lui dit : « Va à une créature qui n'a qu'un œil, et tu lui diras de recommander à la montagne de remuer, et elle remuera. » Or je veux vous parler de ce savetier, et vous dire combien il était sage. C'était un homme moult honnête et chaste : il jeûnait, et ne faisait nul péché; tous les jours il allait à l'église et à la messe; il donnait chaque jour, pour l'amour de Dieu, une partie de son pain; bref, c'était un homme de si sainte vie et de si bonnes mœurs, qu'il n'y en avait pas de meilleur. Je veux vous citer un trait de lui qui vous fera juger quelles étaient sa foi et sa piété. Il avait lu souvent dans le saint Évangile que si ton œil te scandalisait, tu devais l'arracher de ta tête et le jeter, pour ne plus retomber dans le péché. Or il arriva qu'un jour vint chez ce savetier une belle femme pour acheter des souliers; le maître lui demande à voir sa jambe et son pied, pour juger quels souliers lui conviennent, et elle les lui montre aussitôt; et cette jambe et ce pied étaient si beaux, qu'il était impossible de rien voir de plus beau. Quand donc cet homme qui était si sage, comme je vous ai dit, vit la jambe et le pied de cette femme, il fut tenté, parce que ses yeux se complaisaient à cette vue. Il laisse aller la femme sans vouloir lui vendre de souliers; puis, lorsqu'elle est partie, il se dit : Hé! déloyal et traître, à quoi penses-tu? Certes je prendrai vengeance de mes yeux, qui me scandalisent. Et aussitôt il saisit un petit bâton, l'aiguise le mieux possible et s'en donne un coup dans l'œil, de sorte qu'il se le crève dans la tête. Et depuis, il n'y vit plus jamais (1). Ainsi ce savetier se creva un des yeux. Et, certes, c'était bien un bon et saint homme.

Retournons à présent à notre sujet.

Comment la vision vint à l'évêque de recourir aux prières du savetier.

Quand cette vision fut venue plusieurs fois à l'évêque, l'avertissant de faire venir ce savetier, et d'avoir recours à sa prière pour faire mouvoir la montagne, l'évêque raconta aux autres chrétiens la vision qu'il avait eue tant de fois. Tous les chrétiens l'engagent à faire venir ce savetier; on le mande donc, et quand il fut venu, on lui dit qu'on le chargeait d'adresser sa prière au Seigneur Dieu pour qu'il fît mouvoir la montagne. Mais le savetier, en entendant ce que l'évêque et les chrétiens lui disaient, s'écrie qu'il

(1) De cet œil.

n'est point assez saint pour que Dieu ou la Vierge fissent en sa faveur un si grand miracle. Les chrétiens le prient doucement d'adresser cette prière à Dieu, tant qu'enfin il consent à faire ce qu'ils désirent, et répond qu'il adressera cette prière à son Créateur.

Comment la prière des chrétiens fit mouvoir la montagne.

Lorsque le jour fatal fut arrivé, les chrétiens se lèvent de bon matin, hommes et femmes, petits et grands; ils vont à leur église et chantent la sainte messe; puis, quand ils ont fait tout le service de notre Seigneur Dieu, tous ensemble se mettent en route vers la plaine où était la montagne, portant la croix du Sauveur devant eux. Quand ils furent tous venus en cette plaine, bien au nombre de cent mille, ils se rangent aussitôt autour de la croix de Notre-Seigneur. Le calife y était aussi avec une si grande multitude de Sarrasins que c'était merveille, qui tous étaient venus pour occire les chrétiens, car ils ne croyaient point que la montagne remuât; et tous les chrétiens, petits et grands, avaient aussi grande peur et grand doute, mais cependant avaient bonne espérance en leur Créateur. Quand tous ces gens, chrétiens et Sarrasins, furent dans la plaine, le savetier s'agenouille devant la croix, étend les mains vers le ciel et prie ardemment son Sauveur de permettre que cette montagne remue pour sauver tant de chrétiens de la malemort. Et à peine avait-il fini sa prière, que la montagne se mit à remuer et à s'avancer. Et à cette vue le calife et les Sarrasins furent tout émerveillés; et beaucoup se firent chrétiens, et le calife lui-même, mais ce fut en cachette. On lui trouva, à sa mort, une croix au cou : aussi les Sarrasins ne l'ensevelirent point dans le tombeau des autres califes, mais le déposèrent ailleurs. Ainsi eut lieu ce grand miracle. La loi des Sarrasins, que leur prophète Mahomet leur a donnée, leur commande de faire aux gens qui ne sont pas de leur loi tous les maux qu'ils peuvent, et ne leur tient pas à péché les vols qu'ils leur font : aussi les Sarrasins commettraient-ils toutes sortes de crimes, n'était le Grand Seigneur. Telles sont d'ailleurs les mœurs de tous les Sarrasins du monde. Or laissons Toris, et commençons à parler de la Perse.

De la grande province de Perse.

La Perse est une grandissime province, anciennement moult noble et riche, mais aujourd'hui ruinée et désolée par les Tartares. En ce pays est la cité de Sava [1], d'où partirent les trois mages pour venir adorer Jésus-Christ. Ils sont ensevelis dans cette ville, dans trois tombeaux moult grands et beaux; sur chacun de ces tombeaux est une maison carrée, et ils sont tous les trois auprès les uns des autres. Les corps sont encore tout entiers, et ont cheveux et barbe. L'un de ces mages s'appelait Balthazar, l'autre Gaspar, et le troisième Melchior. Messire Marc interrogea plusieurs habitants de la ville sur ces trois mages, mais nul ne sut rien leur en dire, sinon qu'en ces tombeaux étaient trois anciens rois du pays. Cependant, il en apprit ce que je vous raconterai. Trois journées plus loin que Sava est un village appelé Cala-Ataperistan [2], c'est-à-dire, en français, village des adorateurs du feu; et il mérite bien ce nom, car tous ses habitants adorent le feu, et voici pourquoi. Ils racontent qu'anciennement les trois rois de cette contrée allèrent adorer un prophète qui venait de naître, et lui portèrent trois offrandes : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, pour connaître si ce prophète était dieu, ou roi terrestre, ou médecin; car ils se disaient : S'il prend de l'or, c'est un roi terrestre; si de l'encens, c'est un Dieu; si de la myrrhe, c'est un médecin. Quand ils furent arrivés où l'enfant était né, le plus jeune d'entre eux va tout seul pour voir l'enfant, et le trouve tout semblable à lui-même, de même âge et de même apparence. Il sort de là

(1) Ou Saba. Ce n'est pas un nom de ville persane. Marsden suppose ici quelque allusion au sabéisme, qui n'était point sans rapport avec la religion des guèbres.

(2) En persan, *Kalat-Perestan*, ou peut-être *Kalah atish Perestan*, c'est-à-dire, château des adorateurs du feu.

tout émerveillé. Un autre, qui était de même âge que lui, y va à son tour et trouve de même l'enfant en tout semblable à lui-même, de sorte qu'il revient aussi tout ébahi. Enfin le troisième, qui était plus âgé, y va également, et il lui arrive comme aux deux autres, dont il reste tout pensif. Quand ils furent tous trois ensemble ils se racontent ce qu'ils ont vu et en sont encore plus émerveillés, et résolvent d'y aller tous trois ensemble. Ainsi font-ils, et ils trouvent l'enfant tel qu'il était réellement, c'est-à-dire âgé de treize jours. Ils l'adorent et lui offrent l'or, l'encens et la myrrhe, et lui garde les trois offrandes, puis il leur remet une boîte fermée, et les trois rois repartent pour leur pays.

Des trois mages qui vinrent adorer Dieu.

Au bout de quelques journées de marche, ils se dirent qu'ils voulaient voir ce que l'enfant leur avait donné. Ils ouvrent donc la boîte et trouvent dedans une pierre, et sont tout émerveillés de ce que cela veut dire (1). L'enfant la leur avait donnée pour leur faire entendre qu'il fallait qu'ils fussent fermes comme la pierre en la foi qu'ils avaient acceptée; car lorsque les trois rois avaient vu que l'enfant gardait les trois offrandes, ils avaient jugé qu'il était à la fois dieu, roi terrestre et médecin; et celui-ci, connaissant qu'ils avaient cette pensée, leur avait donné la pierre pour leur faire entendre de rester fermes et constants en cette croyance. Les rois, qui ne comprenaient pourquoi cette pierre leur avait été donnée, la prirent et la jetèrent dans un puits; mais à peine y fut-elle tombée, qu'il descendit du ciel un feu ardent, juste au lieu où elle avait été jetée (2). Les trois rois, à la vue de ce prodige, furent saisis d'étonnement et se repentirent d'avoir jeté la pierre, car ils virent bien qu'elle avait une grande et bonne signification. Ils prirent aussitôt de ce feu et le portèrent en leur pays, et le mirent dans une de leurs églises moult belle et riche, et là ils le font brûler et l'adorent comme dieu, et tous les sacrifices et holocaustes qu'ils font, ils les font avec ce feu. Et s'il advient que le feu s'éteigne, ils vont aux autres qui ont la même foi qu'eux, et qui adorent aussi le feu, et se font donner un peu du feu qu'ils ont dans leur église, avec lequel ils retournent allumer leur feu; et jamais ils ne l'allument qu'avec ce feu divin, et pour s'en procurer ils font souvent dix journées. C'est là la raison pour laquelle on adore le feu en cette contrée; et ils sont maintes gens qui racontent cette tradition. Ceux du village dirent à Marc Pol, comme c'est la vérité, qu'un des trois mages était de Saba, un autre d'Ava, et le troisième du village dont nous vous avons parlé. Nous vous entretiendrons maintenant de maintes autres cités de la Perse, de leurs faits et de leurs coutumes.

Des huit royaumes de Perse.

Or, sachez qu'en Perse il y a huit royaumes, parce qu'elle est une grandissime province; et je vais vous dire leurs noms. Le premier royaume, au commencement, s'appelle Casum (3); le second, vers le midi, Cardistan (4); le troisième, Lor (5); le quatrième, Cielstan (6); le cinquième, Istanit (7); le sixième, Cerazi (8); le septième, Soucara (9); et le huitième, Tunocan (10), qui est à l'extrémité de la Perse. Tous

(1) La boîte est nommée *bussola* dans divers textes italiens.

(2) On croit voir ici une tradition confuse se rapportant à l'un des puits de feu si nombreux, comme on le sait, dans diverses parties de l'Asie.

(3) Kasbin était la première grande ville en entrant dans l'Irak persan en venant de Tauris, avant que Soultaniyah ne fût bâtie.

(4) Le Khouristan ou Khouzistan, l'ancienne Susiane.

(5) « Il ne faut pas confondre, dit d'Herbelot, le pays de *Lor* avec celui de *Lar* ou *Laristan*, qui s'étend le long du golfe Persique. Celui de *Lor* ou *Lour* est montagneux, et dépendait autrefois de la province nommée Kouzistan, qui est l'ancienne Susiane. » *(Biblioth. orient.)*

(6) Sejestan, Siyestan, province orientale de la Perse.

(7) D'après d'autres manuscrits, *Spaan*, Ispahan.

(8) Schiraz, capitale du Fars.

(9) Le Korkan ou Gourkan des écrivains orientaux, ancienne Hyrcanie.

(10) Damaghân, capitale du Koumis, petite province au nord-est de la Perse.

ces royaumes sont vers le midi, excepté un seul qui est au levant, celui de Tunocan. En ce royaume sont maints beaux destriers, et les habitants vont en vendre beaucoup dans l'Inde. Ces destriers s'achètent bien deux cents livres tournois chacun, et la plupart ont cette valeur. Il y a aussi dans ce pays des ânes, les plus beaux du monde, qu'on ne vend pas moins de trente marcs d'argent, car ils sont bons coureurs et portent bien l'amble (1). Les gens de ce royaume mènent leurs chevaux jusqu'à Chisi (2) et Curmosa (3), qui sont deux cités sur la mer de l'Inde, et là se trouvent des marchands qui les achètent et les mènent dans l'Inde, où ils sont vendus le prix que je vous ai dit. Les naturels de ce pays sont cruels et homicides, car ils se tuent sans cesse entre eux, et si ce n'était la crainte qu'ils ont du Tartare du Levant, et qui est leur seigneur, ils feraient grands maux aux marchands; et malgré cette crainte, ils ne laissent pas que de les tourmenter souvent; et si les marchands ne sont pas armés de flèches et d'arcs, ils les tuent ou les maltraitent durement. Ils observent tous la loi du prophète Mahomet. En la cité demeurent des marchands et d'autres hommes, qui vivent de leur industrie, fabriquant des draps d'or et de soie de toutes sortes (4). Il y vient assez de coton. Le pays produit en abondance du froment, de l'orge, du millet, du pani et toutes sortes de grains et de fruits, comme aussi du vin.

Quittons maintenant ce royaume, et parlons de la grande cité de Jasdi et de ses coutumes.

De la cité de Jasdi.

Jasdi (5) est dans la Perse même; c'est une moult bonne cité, et noble, et de grand commerce. On y fabrique maints draps de soie qu'on appelle *jasdi* (6), et que les marchands portent en maints pays pour en faire le trafic. Les habitants adorent Mahomet. En quittant cette ville pour aller plus avant, on chevauche pendant sept jours entiers sans trouver d'habitation où s'arrêter, excepté en trois endroits (7). On rencontre de belles forêts que les chevaux peuvent traverser; ces forêts sont très-giboyeuses; elles renferment des perdrix et des faisans, et les marchands qui les parcourent en prennent une grande quantité. On y trouve aussi des ânes sauvages assez beaux. Au bout de ces sept journées on arrive à un royaume appelé Crerman.

Du royaume de Crerman.

Crerman (8) est un royaume en Perse même, et fort ancien, qui avait autrefois des seigneurs héréditaires; mais depuis que le Tartare en a fait la conquête, la seigneurie n'est plus héréditaire; le Tartare

(1) « Après les mules, dit Chardin, ils ont l'âne, dont il y a deux sortes en Perse: les ânes du pays, qui sont lents et pesants comme les ânes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes, et les premiers ânes du monde..... L'on ne s'en sert que pour monture... Il y en a du prix de quatre cents francs, et l'on n'en saurait avoir d'un peu bons à moins de vingt-cinq pistoles. On les panse comme des chevaux. »

« Dans toute notre petite caravane, dit Niebuhr, parlant de son voyage entre *Abushahr* et *Shiraz*, il n'y avait pas un seul chameau; la plupart des marchandises fut transportée sur des ânes. Quelques marchands avaient aussi des chevaux chargés, et pour peu qu'ils fussent en état d'en payer les frais, ils allaient eux-mêmes à cheval; d'autres étaient montés sur des ânes, et le reste marchait à pied. »

(2) Kis.

(3) Ormuz.

(4) « Je ne parlerai point, dit Chardin, d'une infinité de sortes d'étoffes de soie pure, ni des étoffes de soie avec du coton... Je ne parlerai que de leurs brocards *zerbafe*, c'est-à-dire tissure d'or... Il ne se fait point d'étoffe si chère par tout le monde. »

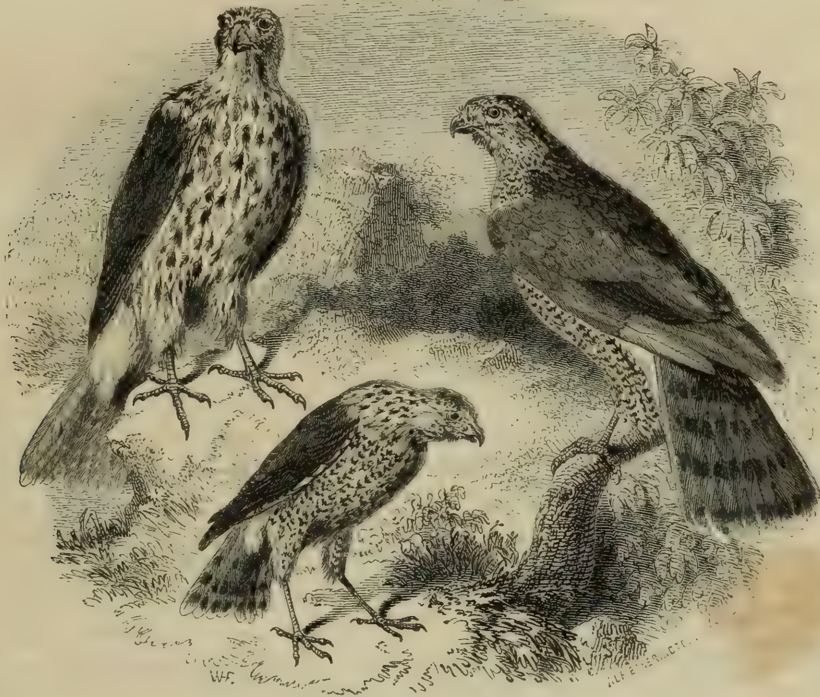
(5) Yezd, la ville la plus orientale de la province de Fars ou Perse proprement dite.

(6) On l'appelle en turc et en persan, *comasche yezdi.*

(7) Le désert de Kirman.

(8) Crerman ou Kirman, province de Perse à l'extrémité sud-est. La capitale porte habituellement le même nom que la province; mais elle est aussi souvent désignée sous celui de *Sirgan*, suivant la prononciation persane, ou *Sirdjan*, selon la prononciation arabe. Cette ville était autrefois presque égale à Ispahan par ses richesses et par son luxe : ses environs sont célèbres par la fécondité de la vigne et du blé. Ruinée pendant les guerres du dernier siècle, détruite presque entièrement en 1794, elle compte à peine aujourd'hui un quart de la population qu'elle avait autrefois.

y envoie qui il veut. On trouve en ce royaume de ces pierres qu'on appelle turquoises (1); elles sont fort abondantes dans les montagnes, d'où on les extrait des rochers. Ces montagnes offrent aussi des veines d'acier (2) et d'ondanique (3). On fabrique en ce pays toutes sortes de harnais de cavaliers avec beaucoup d'habileté, comme freins, selles, éperons, épées, arcs et carquois, et toutes sortes d'armures. Les dames et demoiselles brodent très-adroitement à l'aiguille des bêtes, oiseaux et autres images sur des draps de soie de toutes couleurs; elles travaillent les tentes des barons et des grands seigneurs avec tant d'art, que c'est merveilleux à voir, et elles font aussi dans la perfection les lits de plumes, les coussins et les oreillers. Dans les montagnes de ce pays naissent les meilleurs faucons du monde et les plus habiles au



Falco sacer. — *Falco palumbarius.* — *Falco nisus* (4).

(1) Les célèbres mines de turquoises appartiennent, non pas précisément au territoire de Kirman, mais à celui du Khorassan, qui est limitrophe. Les monts qui s'élèvent au nord-ouest de Nischapour fournissent à tous les pays, de temps immémorial, les plus belles turquoises, appelées *firuzee* par les Persans, *firuzes* ou *firuzegie* par les Arabes.

« La plus riche mine de Perse, dit Chardin, est celle des turquoises. On en a en deux endroits, à *Nichapour* ou *Carasson*, et dans une montagne qui est entre l'Hycarnie et la Parthide, à quatre journées de la mer Caspienne, nommée *Phirous-cou*. » (T. II, p. 24.)

(2) « Les mines de fer, dit Chardin, sont dans l'Hycarnie, dans la Médie septentrionale ou pays des Parthes, et dans la Bactriane. Les mines d'acier se trouvent dans les mêmes pays, et y produisent beaucoup. » (T. II, p. 23.)

(3) Ou *oudonique*. Marsden traduit par *antimoine* et s'appuie sur ce passage de Chardin : « L'antimoine se trouve vers la Cerramème (pas la province de l'Asie Mineure, mais Kirman); mais c'est un antimoine bâtard; car après l'avoir fait fondre, on ne trouve dedans que du plomb fort fin. » Vincenzo Lazari pense qu'il s'agit d'une qualité particulière de fer ou d'acier. « Ramusio, dit-il, avait déjà appris, de plusieurs Persans venus à Venise, que l'ondanique était une sorte de fer ou d'acier tellement bon et précieux, que quand quelqu'un pouvait avoir un miroir ou une épée d'ondanique, il le regardait non plus comme un miroir ou une épée, mais comme un trésor inestimable. » Le fer est appelé en persan *scenc*, ou *sciance*, ou avec l'article *al*, *albscenc* ou *albsciance*, dont le mot ondanique du texte serait une corruption bien lointaine.

(4) Marco-Polo devait aimer la chasse avec passion : on verra qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'énumérer les animaux qui servent à la chasse ou qui en sont le but.

vol qu'on puisse trouver; ils sont plus petits que les faucons pèlerins, rouges sur la gorge et sous la queue, entre les cuisses, et ils ont le vol si rapide qu'aucun oiseau ne saurait leur échapper. En partant de la cité de Crerman, on avance pendant sept journées dans un pays rempli de bon nombre de villes, villages et habitations, très-facile à parcourir, et offrant de grands divertissements, car il est très-giboyeux et produit beaucoup de perdrix (1). Après avoir chevauché sept journées par cette plaine, on arrive à une grandissime montagne, et l'on marche bien deux journées en descendant toujours, et l'on rencontre toutes sortes de fruits en abondance. Autrefois il y avait une habitation en ce lieu, mais aujourd'hui elle n'y est plus, et l'on n'y voit plus que des gens qui font paître leurs bestiaux. De la cité de Crerman jusqu'à cette descente, il fait si grand froid pendant l'hiver (2), qu'on a grand'peine à s'en tirer sain et sauf, quoique l'on soit bien couvert et enveloppé.

De la cité de Comadi.

Après avoir descendu pendant ces deux journées, on arrive à une grandissime plaine, au commencement de laquelle est une cité nommée Comadi (3), qui jadis fut merveilleusement grande et belle; aujourd'hui elle est déchue de sa prospérité, car les Tartares des autres pays l'ont désolée plusieurs fois. Cette plaine est très-chaude. La province dont nous commençons à vous parler s'appelle Réobarles (4); les fruits qu'elle produit sont des dattes, des pommes de paradis (5), des pistaches et autres, qui ne viennent pas dans nos pays froids. Il y a aussi dans cette plaine une race d'oiseaux nommés francolins (6) qui ne sont point semblables aux francolins des autres pays; ils sont tachetés de noir et de blanc, et ont les pieds et le bec rouges. Les autres animaux sont aussi différents des nôtres, et je vous parlerai d'abord des bœufs. Ils sont très-grands et blancs comme neige; leurs cornes sont courtes et grosses, et nullement pointues; entre les épaules ils ont une bosse ronde, bien haute de deux paumes. Ce sont en vérité les plus beaux animaux qu'on puisse voir. Quand on est pour les charger, ils se couchent, comme font les chameaux (7); puis, quand ils sont chargés, ils se relèvent et portent leur charge avec facilité, car ils sont forts outre mesure. Ce pays produit des moutons grands comme des ânes, qui ont une queue si grosse et si large qu'elle pèse bien trente livres (8). Ils sont moult beaux et gras, et bons à manger. Il y a dans cette plaine plusieurs villages et villes avec des murs de terre hauts et épais, pour se défendre contre les Caraunas (9). Ce sont des Berouiers qui vont courant le pays, et on les nomme Caraunas parce que leur mère est Indienne et leur père Tartare. Quand ces gens veulent courir le pays pour dérober, ils font si bien, par leurs enchantements et leur art diabolique, que le jour se change en obscurité, de sorte que l'on voit à peine, et ils font durer cette obscurité pendant sept journées. Ils connaissent très-bien le

(1) « Les perdrix de Perse, dit Chardin, sont, comme je crois, les plus grosses perdrix du monde, et du goût le plus excellent. » (P. 30.)

(2) La route qui, suivant notre auteur, conduit de Kirman au golfe Persique, passait probablement par Boumm, dont les montagnes, au nord et au sud, sont couvertes de neiges que Pottinger croit éternelles.

(3) Cette ville était déjà déchue au temps de Marco-Polo, et peut-être maintenant n'existe-t-elle plus. Marsden présume que sous ce nom se cache, soit la moderne *Memaun* de la carte de d'Anville, soit *Mahân* ou *Koumin* d'Ibn-Haukal.

(4) Réobarles rappelle le nom de Rud-Bar, commun à diverses localités de Perse, et qui signifie *bassin de rivière*, ou *lit de torrent*, ou *pays traversé par un grand nombre de courants*. Il semble qu'il soit question ici du fleuve *Div rud*, que l'on traverse en allant de Kirman à Ormuz.

(5) Pomme d'Adam, le *Citrus decumanus* de Linné, mais peut-être l'orange même, que les Arabes et les Persans appellent *naranj*.

(6) Le *Tetrao francolinus*, ou coq de montagne de l'Orient, a le bec et les pattes rouges comme le francolin de Marco-Polo suivant le docteur Russell, il s'agit de notre gélinotte.

(7) Masoudi, dans le dixième siècle, a vu à Rai des bœufs qui s'agenouillaient comme les chameaux, pour se laisser charger.

(8) Voyez une gravure représentant ce mouton dans notre premier volume, p. 8.

(9) Une des races d'hommes qui occupent le Mecran. Les habitants du pays limitrophe du Beloutchistan, et ceux du Louristan, que Pottinger regarde comme étroitement liés aux Zingari, connus des Arabes sous le nom de *Carani* ou bandits, ont encore aujourd'hui les mêmes habitudes de brigandage.

pays, et malgré cette obscurité ils chevauchent l'un à côté de l'autre, quelquefois dix mille, tantôt plus, tantôt moins, de sorte qu'ils embrassent tout le pays qu'ils veulent piller; et rien ne peut leur échapper, ni hommes, ni bêtes, ni biens. Quand ils ont fait des prisonniers, ils tuent les vieux et emmènent les jeunes pour les vendre comme serfs et comme esclaves. Leur roi s'appelle Nogodar (1). Il se rendit à la cour de Ciagati (2), qui était frère du grand khan (3), avec bien dix mille de ses gens, et il demeura avec lui parce que son oncle était un moult grand sire. Et pendant qu'il y était, il médita et fit une grande félonie, que je veux vous raconter. Il partit d'auprès son oncle Ciagati, qui était dans la Grande-Arménie, et s'en alla avec bien dix mille de ses gens, moult cruels et félons, par Badasian (4) et une province nommée Pasciai, et une autre appelée Chesciemur (5), où il perdit maints de ses hommes et de ses bêtes, parce que les routes étaient étroites et mauvaises; puis, quand il eut pillé toutes ces provinces, il entra dans l'Inde, en une province nommée Dilivar (6). Il y prit une noble cité nommée Dilivar (7), où il demeura, après avoir ravi le trône à un roi qui avait nom Asidiu-Soudan (8) et était grand et riche; et il resta en ce lieu avec ses gens, sans se soucier de personne, faisant guerre à tous les autres Tartares qui l'entouraient. Je vous ai parlé de cette plaine et des gens qui, pour dérober, font venir l'obscurité (9), et je vous dis que messire Marc lui-même fut sur le point d'être pris par ces gens dans cette obscurité, s'il ne s'était sauvé dans un village nommé Canosalmi (10); mais beaucoup de ses compagnons furent pris, et les uns mis à mort, et les autres vendus (11). Nous irons maintenant plus avant.

De la grande descente.

Cette plaine dure cinq journées vers le midi; et au bout de ces cinq journées on trouve une autre descente qu'il faut suivre pendant vingt milles (12). Et c'est un très-mauvais chemin, car on y rencontre de méchantes gens qui dérobent les voyageurs, ce qui rend le passage très-dangereux. Après avoir franchi cette descente, on arrive à une autre plaine très-belle appelée la plaine de Formose (13); elle a environ deux journées de long. Elle est traversée par de belles rivières. On y trouve des dattes et beaucoup d'oiseaux, comme des francolins, des perroquets et d'autres, qui ne sont point semblables aux nôtres. Au bout de ces deux journées on arrive à la mer Océane. Sur ses rives est une cité appelée Cormos (14), qui a un port où les marchands de l'Inde viennent aborder avec leurs navires, apportant toutes sortes

(1) Nugodar, ou Nikodar Oughlan, était fils d'Houlagou et petit-neveu de Tchagatay. Il succéda, sur le trône de Perse, à son frère Abaka, sous le nom d'Ahmed-Khan Nikodar. Mais il est possible qu'il s'agisse ici d'un Nikodar plus ancien.

(2) Tchagatay.

(3) Oïkaï.

(4) Badakhshan, près des sources de l'Oxus.

(5) Le Kachemir.

(6) Probablement dans le Pendjab.

(7) Malawar, ou Lahawar? ou plutôt Lahore?

(8) *Azz-Eddin*, *Ghiyas-Eddin* et *Moazz-Eddin* étaient, avec le mot *sultan* ajouté, les titres ordinaires des souverains persans de Delhi et de leurs gouverneurs.

(9) Les brigands profitaient sans doute des brouillards pour assaillir les voyageurs.

(10) Le château de Canvsalim ne se trouve pas sur nos cartes. Marsden fait observer que les mots persans *Khanah-al-Salam* signifient maison de sûreté ou de paix. Le capitaine Grant rapporte que près de chaque village est un château fort, où se réfugient les habitants, lorsqu'ils ont à redouter une attaque.

(11) On voit en effet, d'après une histoire de l'Hindoustan, par Ferishta, que peu avant ou après la mort de Tchagatay, en 1240, une armée de Mongols pilla les frontières du roi de Delhi.

(12) « Cette descente est appelée par les indigènes *Bag-Gulnar*, et sa longueur, qui est précisément celle indiquée par notre voyageur, correspond, selon les plus exactes évaluations, à 38 farsang. C'était alors une route très-fréquentée, animée par un commerce actif et une nombreuse population; ce n'est plus aujourd'hui qu'un désert inhospitalier, où l'on rencontre seulement quelques misérables villages. » (Vincenzo Lazari.)

(13) D'Ormuz.

(14) Cormos est le nom qui se rapproche le plus, suivant la prononciation persane, de celui d'Ormuz ou Hormouz, que Ptolémée appelle *Armoudsa Polis*, cité célèbre autrefois, située sur la côte orientale du golfe Persique, dans la province de Moghostan et le royaume de Kirman, dont elle était le port maritime.

d'épices, et des pierres précieuses, des perles, des draps de soie et d'or, des dents d'éléphant et maintes autres marchandises. Ils les vendent en cette ville à d'autres hommes, qui ensuite les transportent dans le monde entier. Cette cité est d'un grand commerce; elle a sous elle bon nombre de villes et villages. C'est la capitale d'un royaume dont le chef a nom Ruemedan-Acomat (1). Il y fait une grandissime chaleur, car le soleil y est très-ardent. Le pays est très-malsain, et s'il arrive qu'un marchand étranger y meure, le roi prend son avoir. En ce pays on fait du vin avec des dattes (2) et d'autres épices, et il est très-bon. Quand on en boit sans y être accoutumé il fait l'effet d'une forte purgation, mais ensuite il



Débarquement de Marco-Polo à Cormos (Ormuz). — Miniature du *Livre des Merveilles* (3).

n'incommode plus et est très-fortifiant. Les naturels ne mangent point de viande, car s'ils prenaient du froment ou de la chair, ils tomberaient malades. Pour rester bien portants ils ne se nourrissent que de dattes et de poisson salé; ils mangent aussi des ciboules, et c'est là toute leur nourriture. Les navires sont très-mauvais et coulent souvent, parce qu'ils ne sont point cloués avec du fer, mais cousus avec du fil fait de l'écorce des noix d'Inde qu'ils font macérer jusqu'à ce qu'elle devienne comme des crins de cheval; alors ils en font du fil dont ils se servent pour coudre leurs navires (4). Ce fil ne s'altère point au contact de l'eau de mer, mais dure assez longtemps. Leurs navires ont un mât et une voile, et un gouvernail, mais ne sont point couverts; quand ils les ont chargés, ils couvrent les marchandises avec du cuir, puis par-dessus mettent les chevaux, qu'ils portent dans l'Inde pour les vendre. Ils n'ont point de fer pour fabriquer des clous, de sorte qu'ils sont forcés de se servir de chevilles de bois et de coudre avec du fil. Aussi il est fort dangereux de naviguer sur ces barques, et souvent il en coule d'autant que la

(1) Le sultan d'Ormuz, Rukn-Eddin Mahmoud, qui régnait vers 1296, sous la suzeraineté du sultan de Kirman.

(2) Boisson spiritueuse. On fait macérer et fermenter les dattes dans de l'eau chaude.

(3) Voy. la note de la p. 258.

(4) « Ces bateaux, dit Legentil, se nomment *chelingues*; ils sont faits exprès; ce sont des planches mises l'une au-dessus de l'autre et *cousues* l'une à l'autre avec du fil fait de l'écorce intérieure du cocotier (de la noix de coco); les coutures sont calfatées avec de l'étoupe faite de la même écorce, et enfoncées sans beaucoup de façon avec un mauvais couteau. Le fond de ces bateaux est plat et formé comme les bords; ces bateaux ne sont guère plus longs que larges, et il n'entre pas un seul clou dans leur construction. » (Voy. I, 510.)

mer de l'Inde est maintes fois orageuse. Les naturels sont nègres et adorent Mahomet. L'été, ils ne demeurent point dans les villes, car il y fait une si grande chaleur que tous y mourraient (1); mais ils vont hors les cités, à leurs jardins, où il y a beaucoup d'eau, et c'est le seul moyen d'échapper à la chaleur. Souvent, l'été, vient un vent des sables qui environnent cette plaine, et ce vent est si démesurément chaud qu'il les occirait tous si, quand ils le sentent venir, ils ne se mettaient dans l'eau, ce qui est la seule manière de se préserver de ce vent brûlant. On sème en ce pays le froment, et l'orge, et les autres blés, au mois de novembre, et on les moissonne dès le mois de mars, et ainsi pour tous les autres fruits, qui sont mûrs dès le mois de mars; et après cette époque on ne trouve plus un brin d'herbe sur la terre, à l'exception des dattes, jusqu'au mois de mai, et cela à cause de la grande chaleur, qui dessèche tout (2). Leurs navires ne sont pas enduits de poix, mais on les oint d'huile de poisson. Quand quelqu'un d'eux meurt, homme ou femme, ils en font grand deuil : les dames pleurent leurs morts bien pendant quatre ans, au moins une fois chaque jour; elles se rassemblent avec leurs parents et leurs voisines, et répandent de grandes pleurs, et font de grands cris pour prouver leurs regrets.

Nous laisserons là cette cité et vous parlerons de l'Inde dès maintenant, car nous en parlerons plus au long quand le temps en viendra. Nous retournerons par le nord pour vous entretenir de cette province, et irons par un autre chemin à la cité de Crezman, parce qu'en toutes les contrées dont je veux vous parler on ne peut aller d'un autre lieu que de cette ville de Crezman (3). Le roi Maimodi-Acomat (4), des États duquel nous partons, est homme du roi de Crezman. En retournant de Cremosa à Crezman, on traverse de moult belles plaines où il y a de la viande en abondance. On y trouve beaucoup de bains chauds, des perdrix en abondance et à bon marché, beaucoup de fruits et de dattes; le pain de froment y est si amer que nul n'en peut manger s'il n'y est habitué, et cela vient de ce que l'eau est amère (5). Les bains dont je vous ai parlé sont d'eau vive moult chaude et très-bons pour maintes maladies, et surtout pour la rogne. Les pays dont je vais vous entretenir sont vers le nord, et vous allez voir comment.

Comment l'on va par un pays sauvage.

Quand on part de Crezman on chevauche bien sept journées par des chemins moult dangereux que je vais vous décrire. On est trois journées sans trouver d'eau, ou si peu que rien, et celle qu'on rencontre est saumâtre et verte comme l'herbe des prés, et si amère qu'on n'en saurait boire, et si l'on en buvait seulement une gorgée, on serait purgé d'une manière effroyable; de même si l'on mangeait un petit morceau du sel que produit cette eau, on serait infailliblement purgé. Aussi, quand on va par ce pays, on porte avec soi de l'eau pour boire. Les bêtes boivent beaucoup de cette mauvaise eau, parce qu'elles sont fort altérées, et elle les fait aller outre mesure. En toutes ces trois journées on ne rencontre nulle

(1) Le vent que nous nommons *siroco*, et les Arabes *badi-samoum* ou vent pestilentiel, a des effets plus terribles dans la Perse méridionale que partout ailleurs. Il souffle depuis le milieu de juin jusqu'à la fin d'août; il a une influence irrésistible sur les hommes et sur les animaux, et détermine la mort au milieu de spasmes horribles. Pendant cette période, les habitants quittent leurs maisons et se réfugient sur les montagnes. (Chardin, II, 7, 9; Pottinger, p. 136.) Pietro della Valle écrivait, en juin 1623 : « A une certaine époque de l'année, les habitants d'Ormuz ne pourraient vivre, s'ils ne restaient quelques heures plongés dans l'eau jusqu'à la bouche, et chacun d'eux a dans sa maison des vaisseaux destinés à cet usage. » Voyez aussi Schillinger, *Persianische Reise*, 279.

(2) « L'effet le plus surprenant de ce vent (le siroco), dit Chardin, n'est pas même la mort qu'il cause, c'est que les corps qui en meurent sont comme dissous, sans perdre pourtant leur figure, ni même leur couleur, en sorte qu'on dirait qu'ils ne sont qu'endormis, quoiqu'ils soient morts, et que si on les prend quelque part, la pièce demeure à la main. »

(3) Voy. la note 8 de la p. 278.

(4) Voy. la note 1 de la p. 282.

(5) Pottinger décrit ainsi les sources salées et la plaine couverte de sel qu'il trouva dans le désert de Kirman : « Nous passâmes à gué une rivière de sel liquide où nos chevaux entraient jusqu'aux genoux : la surface de la terre était couverte d'une croûte de sel blanc qui, semblable à une couche de neige durcie par la gelée, criait sous le sabot des chevaux. » (P. 237.) « Le désert situé entre Kirman et Coubis, dont on vient de lire la description, est traversé par une route qui, passant par Coubis et Ferraa, mène dans la direction du nord-est de Kirman à Horas; les courriers la franchissent en dix-huit jours, non sans de grands dangers. » (Vincenzo Lazari.)

habitation; c'est partout un désert d'une grande aridité. On n'y a point de bêtes parce qu'on n'aurait point de quoi les nourrir. Au bout de ces trois journées on parvient à un autre désert également aride, qui dure bien quatre journées; l'eau y est aussi amère, et il n'y a ni arbres ni bêtes, excepté des ânes. Après ces quatre journées finit le royaume de Crezman, et on trouve la cité de Cobinan.

De la grande et noble cité de Cobinan.

Cobinan (1) est une grande cité. Ses habitants adorent Mahomet. On y trouve beaucoup de fer, d'acier et d'ondanique (2); il s'y fabrique des miroirs d'acier moult beaux et grands, et l'on y compose la tutie, qui est très-bonne pour les yeux (3). On y fait aussi de la spode, et voici comment : on prend une veine de terre propre à cela, on la jette dans une fournaise de feu ardent; au-dessus de la fournaise est un gril de fer, et la fumée et l'humidité qui sortent de cette terre et s'attachent au gril forment la tutie; ce qui reste de cette terre est la calamine blanche.

Passons maintenant plus avant.

Comment on voyage par un désert.

En partant de la cité de Cobinan, on va par un désert qui dure bien huit journées; il est partout aride, et l'on n'y rencontre ni fruits, ni arbres. L'eau qui s'y trouve est amère et mauvaise, et l'on est forcé de porter avec soi tout ce qui est nécessaire pour boire et pour manger, à l'exception de l'eau, que les bêtes boivent volontiers. Au bout de ces huit journées est une province appelée Tonocain (4); elle renferme bon nombre de villes et villages; elle est sur les confins de la Perse, vers le nord. On y voit une grandissime plaine où ne croît que l'arbre appelé par les chrétiens arbre sec (5), que je vais vous décrire. Il est moult grand et gros; ses feuilles sont vertes d'un côté et blanches de l'autre. Il produit des noix semblables aux châtaignes, mais il n'y a rien dedans. Son bois est jaune et dur comme du buis. Il n'y a pas d'autre arbre à plus de cent milles, excepté à un endroit, à environ dix milles, où l'on en voit quelques-uns. On dit que c'est dans ce lieu que se livra la bataille entre Darius et Alexandre (6). Les villes

(1) Kobiam, Kobinam, Gobiam, Cobian, est la *Kabis* de d'Anville, la *Chabis* d'Edrisi, la *Khebis* et *Khubeis* d'Ibn-Haukal, le *Khubees* de Pottinger. Située au centre d'Hérat, de Kirman et d'Iezd, au milieu d'un aride désert où ne jaillit aucune source, où ne pousse aucun brin d'herbe, la belle oasis de Coubis, arrosée d'eaux vives et ornée d'une riche végétation de palmiers, était autrefois l'asile des caravanes, le siége d'une industrie et d'un commerce florissants; un *belerberg*, lieutenant du prince de Seistan, la gouvernait. Aujourd'hui, elle n'a plus ni commerce ni industrie; elle sert seulement de repaire à des hordes de brigands qui, favorisés par la solitude de ces lieux, pillent les caravanes. (Ritter, VIII, 727.)

(2) Voy. la note 3 de la p. 279.

(3) La tutie, dont fait mention Marco-Polo, serait la calamine artificielle. Meninki en distingue deux espèces : la naturelle, azurée et brillante, qui vient de l'Inde; l'artificielle, ou blanche avec des taches vertes, qui se fait à Cherman. (*Thes. ling. orient.*, II, 237.) On savait extraire de la tutie un collyre assez renommé pour la guérison des maux d'yeux.

Outre la spode minérale dont parle ensuite Marco-Polo, on connaît une spode végétale qui se prépare dans les îles de la Sonde, avec des racines écorcées. *(Histoire générale des Voyages*, t. VIII, p. 53.)

(4) Timocain ou Timochain; c'est Damaghân, capitale de la petite province de Kumis, aux frontières du nord-est de la Perse, ayant au nord l'ancienne Hircanie, le Khorassan à l'est, le désert salé au sud.

(5) C'est le platane qui est appelé *sec*, parce que, sous un péricarpe qui semble promettre un fruit agréable, il ne donne que des fruits à moitié secs et sans saveur. « Je ne sais, dit de Sacy, si effectivement le platane est stérile à certaines latitudes; mais il semble que sa stérilité soit passée en proverbe parmi quelques Orientaux : car dans un recueil de diverses sentences morales des sabéens ou chrétiens de saint Jean, publié récemment par le savant M. Lorsbach, on trouve celle-ci : « L'homme vain et glorieux ressemble à un beau platane riche en rameaux, mais qui ne produit et n'offre aucun fruit à son » maître. » Au surplus, le sens de ce proverbe peut être que le fruit du platane n'est bon à rien. M. Lorsbach remarque à cette occasion que, dans certains dictionnaires, le nom syriaque du platane est traduit par *châtaignier*, et qu'il ne sait sur quel fondement. » *(Relation de l'Égypte*, notes, p. 81.)

(6) La dernière bataille d'Alexandre contre Darius fut livrée à Arbèles (Arbil), dans le Kourdistan, non loin du Tigre et

et les villages ont une grande abondance de toutes choses bonnes et belles, car le pays a une très-bonne température, ni trop chaude, ni trop froide. Les naturels adorent tous Mahomet; ils sont assez beaux; les femmes surtout sont très-belles.

Maintenant nous quitterons ce pays et vous parlerons d'une contrée appelée Milect, où demeurait habituellement le Vieux de la montagne.

Du Vieux de la montagne et de ses assassins.

Mulect est une contrée où demeurait anciennement le Vieux de la montagne. Mulect(¹) veut dire *Desaram*. Or, je vais vous conter toute son histoire ainsi que moi, messire Marc, je l'ai entendu raconter à plusieurs. Le Vieux était appelé en leur langage *Alaodin* (²). Il avait fait faire entre deux montagnes, en une vallée, le plus grand jardin et le plus beau qu'on eût jamais vu. Il y avait toutes sortes des meilleurs fruits du monde, et les plus belles maisons, et les plus beaux palais qui oncques eussent existé, car ils étaient dorés et peints de la plus belle façon du monde. Et encore il avait fait faire des conduits qui l'un roulait du vin, l'autre du lait, un autre du miel, un autre de l'eau. Il avait rassemblé des dames et des demoiselles, les plus belles du monde, qui savaient jouer de tous les instruments, chanter et peindre mieux que personne. Le Vieux faisait entendre à ses gens que ce jardin était le paradis : aussi l'avait-il fait à la manière de Mahomet, qui dit aux Sarrasins que ceux qui vont en paradis auront de belles femmes, autant qu'ils voudront, et boiront à des fleuves de vin, de lait, de miel et d'eau. Ce jardin était donc semblable au paradis de Mahomet, et tous les Sarrasins croyaient que c'était vraiment le paradis. Et en ce jardin, personne n'entrait jamais que ceux dont le Vieux voulait faire ses assassins. A l'entrée du jardin était un château si fort qu'il était imprenable, et c'était là la seule issue. Le Vieux tenait avec

à l'est de Mossoul : le roi vaincu s'enfuit avec son armée par Ecbatane (Hamadan), par les Portes Caspiennes (passage de Cavar), où les troupes macédoniennes, pénétrant sans obstacle, les poursuivirent jusqu'à Hécatompylos (Damghan). La mort de l'infortuné monarque, tué par un des siens près d'Hécatompylos, arrêta seule cette retraite.

(¹) Dans l'article *Melahedah* de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, on lit : « C'est le pluriel de *melhed*, qui signifie un impie, un homme sans religion. Les Ismaéliens qui ont régné dans l'Iran, et particulièrement dans la partie montagneuse de la Perse, sont appelés *Melahedah Kuhestan* (les impies de la montagne). »

Lazari émet la supposition que le mot *melect*, *mulehed*, pourrait venir du nom du château *Alamout*.

(²) Rakou-Eddin-Ben-Ala-Eddin. On sait que la secte des *Hashishin* (voy., sur l'étymologie de ce nom, la note 3 de la p. 174) eut pour fondateur Hassan-Ben-Ali, ou Hassan-Ben-Sabah, fanatique égyptien de la secte des Ismaélites, qui, poursuivi en vain par les Seldjoucides, avait fait en Perse de nombreux prosélytes, et s'était retiré dans le château inaccessible d'Alamout (*Illaa-Amet*, nid de vautours), non loin de Cazben. Secondé par quelques enthousiastes, il étendit en peu de temps sa domination sur toutes les places fortes du Rudbar. Hassan-Ben-Ali enseignait une morale sensuelle qui lui attira de nombreux sectateurs. Il envoya plusieurs de ses disciples faire des conversions dans le Liban et dans le Kouhistan. Bientôt il fut le chef d'un ordre religieux et militaire formidable, et qui se signala par d'horribles crimes.

Ce n'était pas sans motif que le nom des disciples d'Hassan inspirait l'effroi. Les meurtres commis par ces fanatiques furent nombreux.

« Nous en avons des exemples, dit d'Herbelot, dans Amir-Billah, khalife d'Égypte, qu'ils tuèrent l'an 524 de l'hégire, de Jésus-Christ 1129 ; dans la personne de Mostarsched, khalife de Bagdad, l'an 529, et dans plusieurs autres. Ce furent eux qui, dès l'an 85, massacrèrent le fameux vizir des sultans Seldjoucides, *Nizam-el-Mulk*. » — « Sous le règne de *Kia-Burzuk*, dit Mirkhond, les *fedaïs* (dévoués) tuèrent plusieurs grands personnages de l'islamisme, tels que le *kadhi* de l'Orient et de l'Occident Abou-Saïd Herarwi, un fils du khalife Mostali (il tomba en Égypte sous les coups de sept *refiks*, Ismaéliens) ; le *séid Daulet-Schah*, reis d'Ispahan ; Aksankar, gouverneur de Meraga ; Mostarsched, khalife de Bagdad ; le reis de Rebriz ; Hassan-Ben-Abilkasem, mufti de Kazwin. Beaucoup d'autres hommes, distingués dans la religion et dans l'État, furent assassinés par ces exécrables sectaires. » (P. 51.)

« La position d'*Alamout*, dit de Sacy, dans son mémoire sur la dynastie des *Hashishin* et sur l'origine de leur nom, située au milieu d'un pays de montagnes, fit appeler le prince qui régnait *scheikh-aldjebal*, c'est-à-dire, le *scheikh* ou prince des montagnes, et l'équivoque a donné lieu aux historiens des croisades, et au célèbre voyageur Marc-Pol, de le nommer le Vieux de la montagne. »

A l'époque où Rakou-Eddin-Ben-Ala-Eddin (l'*Alaodin* de Marco-Polo), assassin de son propre père, monta sur le trône des *Hashishin*, les invincibles phalanges des conquérants mongols apparaissaient aux frontières de l'Iran. En 1256, Houlagou fit marcher ses troupes contre le château d'Alamout ; et Rakou-Eddin, trahi par ses astrologues, se rendit. Destiné à

lui, à sa cour, tous les jeunes gens de la contrée âgés de douze à vingt ans. C'étaient là comme ses hommes d'armes; et ceux-ci, ayant entendu la description du paradis de Mahomet, croyaient véritablement que ce jardin était le paradis. Et, que vous dirai-je? le Vieux faisait mettre dans ce paradis quatre, dix ou vingt de ces jeunes gens, selon qu'il voulait; et il s'y prenait de cette manière : il leur faisait donner un breuvage qui les endormait (¹), le matin, et puis il les faisait prendre et mener dans ce jardin, où on les réveillait.

Comment le Vieux de la montagne rend parfaits et soumis ses assassins.

Et quand les jeunes gens sont éveillés et qu'ils voient toutes ces belles choses, ils croient être vraiment en paradis, et les dames et les demoiselles restent toujours avec eux, chantant et jouant, et les divertissant; et ils ont tout à souhait, et jamais par leur volonté ne sortiraient de là. Le Vieux tient sa cour moult belle et grande, et fait croire à ces simples gens des montagnes qui l'entourent qu'il est prophète; et eux en sont persuadés. Et quand le Vieux veut en envoyer quelque part, pour faire occire un de ses ennemis, il fait prendre le breuvage à autant d'entre eux qu'il le juge nécessaire, et les transporte dans son palais. Lorsque ces jeunes gens sont éveillés, et qu'ils se trouvent dans ce château et ce palais, ils en sont tout émerveillés et ne sont pas très-joyeux, car ils voudraient bien ne jamais quitter ce paradis, où ils sont si bien. Ils se rendent devant le Vieux et s'humilient devant lui parce qu'ils le regardent comme un prophète. Le Vieux leur demande d'où ils viennent, et ils disent qu'ils viennent du paradis, et ils racontent tout ce qu'ils y ont vu, comme Mahomet le racontait à leurs pères; et les autres, qui entendent ce récit, désirent vivement y aller, et voudraient mourir pour y aller. Et quand le Vieux veut faire occire un grand seigneur, il éprouve ses assassins pour voir quel est le meilleur. Il en

être amené à Caracorum en présence de Mangou-Khan, il fut tué sur les rives du Djitioun. Ayant rasé le château, qui regorgeait d'or et de vivres, au milieu desquels Ghirdouc seul soutint obstinément un siége de trois années, les Mongols entreprirent la destruction de toute la race des *Hashishin;* ayant égorgé tous les prisonniers de guerre, ils traquèrent les autres dans les retraites les plus écartées où ils s'étaient réfugiés : nul n'échappa à cette extermination, ni vieillards, ni femmes, ni enfants.

Voici un passage de la *Notice de l'histoire universelle de Mirkhond*, suivie de l'*Histoire de la dynastie des Ismaéliens de Perse* (Paris, 1812, in-4°), sur la doctrine de cette secte célèbre :

« Le sultan Sindgar étant venu à Réis, et ayant envoyé quelques personnes à Alamout pour s'informer de la croyance des Ismaéliens de Perse, ceux-ci répondirent aux envoyés : « Voici quelle est notre doctrine : il faut croire à l'unité de Dieu, » et reconnaître que la véritable sagesse et le sens droit consistent à agir conformément à la parole de Dieu et au commandement de son envoyé, et à régler sa conduite sur les lois de la sainte religion, ainsi qu'elles sont exposées dans le » livre de Dieu; comme aussi il faut croire à tout ce qui est contenu, soit dans l'Alcoran, soit dans les paroles du prophète, » touchant l'origine des choses et la vie future, les récompenses et les châtiments, et le jour du jugement et de la résurrection; il n'est permis à personne de s'en rapporter à son propre jugement relativement à aucune des lois de Dieu, ni d'en » changer une seule lettre. » (P. 52.)

« Un des caractères particuliers de cette secte, dit de Sacy, c'est qu'elle expliquait d'une manière allégorique tous les préceptes de la loi musulmane; et cette allégorie était poussée si loin par quelques-uns des docteurs ismaéliens, qu'elle ne tendait à rien moins qu'à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très-licencieuse sur les ruines de toute révélation et de toute autorité divine. »

« Nous devons observer que sans doute Hassan, et les deux princes qui lui succédèrent dans la souveraineté sur les Ismaéliens de Perse et de Syrie, quoique attachés aux dogmes particuliers de cette secte, ne laissaient pas cependant de pratiquer fidèlement toutes les lois de l'islamisme; mais sous le quatrième prince de cette dynastie, il survint un grand changement dans la religion des Ismaéliens. Celui-ci, nommé Hassan, fils de Mohammed, prétendait avoir reçu de l'iman des ordres secrets, en vertu desquels il abolit les pratiques extérieures du culte musulman, permit à ses sujets de boire du vin, et les dispensa de toutes les obligations que la loi de Mahomet impose à ses sectateurs. Il publia que la connaissance du sens allégorique des préceptes dispense de l'observation du sens littéral, et mérita ainsi aux Ismaéliens le nom de *Molaheds* ou *Melahedah*, c'est-à-dire *impies*, nom sous lequel ils sont le plus souvent désignés par les écrivains orientaux. »

Les ruines d'Alamout furent visitées en 1837 par le colonel anglais Stewart. (Voy. Hammer Purgstall, *Geschichte der Ilchanen;* Ritter, t. VIII, p. 576-595; Bürck, n. 109.)

Voyez plus haut, dans la relation de Benjamin de Tudèle, p. 174, et à la Bibliographie, p. 222.

(¹) La liqueur enivrante du *hashish*.

envoie plusieurs pas très-loin dans la contrée, et leur commande de tuer des hommes. Ils partent aussitôt et font le commandement de leur seigneur ; puis ceux qui échappent reviennent à la cour ; je dis ceux qui échappent, car il y en a qui sont pris et tués après avoir tué leur victime.

Comment les assassins s'apprêtent à mal faire.

Et quand ceux qui ont échappé sont revenus à leur seigneur, ils lui disent qu'ils ont bien fait la besogne. Le Vieux leur fait grande joie et grande fête, et il sait bien celui qui a été le plus hardi, car il envoie derrière chacun d'eux des hommes qui lui disent quels sont les plus hardis et les plus habiles à occire. Et quand le Vieux voulait faire occire quelque seigneur ou quelque autre homme, il prenait l'un de ses assassins et l'envoyait où il voulait, lui disant qu'il voulait l'envoyer en paradis, qu'il allât occire tel homme, et que s'il mourait, il irait aussitôt en paradis. Celui à qui le Vieux donnait cet ordre l'exécutait moult volontiers, et allait et faisait tout ce que le Vieux lui commandait. Et ainsi nul homme n'échappait de ceux que le Vieux voulait faire tuer. Aussi plusieurs rois et plusieurs barons lui payaient tribut et étaient bien avec lui, de peur qu'il ne les fît tuer.

Je vous ai conté les affaires du Vieux de la Montagne et de ses assassins ; je vous dirai maintenant comment il fut détruit, et par qui. Mais avant je veux vous dire quelque chose de lui que j'ai oublié. Ce Vieux avait ses sujets jusqu'à Damas, d'un côté, et, de l'autre, jusque dans le Cordistan. Laissons cela et venons à sa destruction. Vers l'an 1262 de la naissance du Christ, Alau [1], le seigneur des Tartares du Levant, qui sut toutes ces mauvaises choses que le Vieux faisait, se dit à lui-même qu'il le détruirait. Il prit donc de ses barons et les envoya à ce château avec beaucoup de gens ; ils assiégèrent le château bien pendant trois ans sans pouvoir le prendre, et ils ne l'eussent jamais pris tant qu'il y aurait eu des vivres ; mais au bout de trois ans les assiégés n'eurent plus rien à manger. C'est ainsi que fut pris et occis le Vieux, qui avait nom Alaodine, avec tous ses gens ; et depuis ce temps jusqu'à aujourd'hui il n'y eut plus de Vieux ni d'assassins, et en lui finit la seigneurie et les maux que les Vieux de la montagne avaient faits jadis. Or laissons cette matière et allons en avant.

De la cité de Sapurgan.

Et quand on part de ce château on chevauche par de belles plaines, et de belles vallées, et de beaux coteaux, où il y a de beaux herbages, et de bons pâturages, et des fruits assez, et toutes choses en grande abondance ; et les armées y demeurent volontiers à cause de la grande abondance qui y règne. Cette contrée dure bien six journées [2], et il y a villes et villages, et les hommes adorent Mahomet. Et souvent on trouve des déserts longs de cinquante à soixante milles, dans lesquels il n'y a point d'eau, mais il faut que les hommes en portent avec eux [3]. Les bêtes ne boivent pas jusqu'à ce qu'elles soient sorties de ces déserts et arrivées aux lieux où l'on trouve de l'eau ; et quand on a chevauché six journées, comme je vous ai dit, on vient à une cité qui est appelée Sopurgan [4]. C'est une ville qui abonde en toutes choses. On y mange les meilleurs melons du monde, en très-grande quantité ; ils les font sécher de cette manière : ils les coupent par tranches avec des courroies, puis ils les mettent au soleil et les

(1) Houlalou. (Voy. la note de la p. 285.)

(2) Nombre de jours insuffisant, la distance réelle étant de 114 degrés en ligne droite.

(3) En partant, soit de Damaghan, soit d'Alamout, Marco-Polo eut à traverser, en effet, des déserts et des chaînes irrégulières de montagnes. « Le Khorassan, dit d'Herbelot, est borné par un désert vers le couchant, du côté du pays de Giorgian et du Gebal, ou de l'Iraque Persique. Vers le midi, il y a un autre désert, entre la Perse proprement dite et le pays de Comas (*Kumis*). »

(4) Cheburgan, ville de Corassane, près du Gihon et de Balc, dit Petis de la Croix. *Ashbur-Kan* de d'Anville, *Shibbergaun* d'Elphinston, qui en fait une dépendance du gouvernement de Balk.

font sécher; ils deviennent alors plus doux que du miel, et ils en font un grand commerce, allant les vendre dans tous les environs (1). Il y a aussi dans ce pays une grande venaison de bêtes et d'oiseaux.

Or nous laisserons cette ville, et nous vous parlerons d'une autre cité qui a nom Balac.

De la grande et noble cité de Balac.

Balac (2) est une grande et noble cité qui jadis fut encore plus noble et plus grande, car les Tartares et les autres gens l'ont gâtée et ruinée. Il y avait jadis en cette ville maints beaux palais et maintes belles maisons de marbre dont on voit encore les ruines. En cette ville, Alexandre se maria à la fille de Darius (3). D'après ce qu'on m'a dit de cette ville, les habitants adorent Mahomet. Et sachez que jusqu'à cette cité dure la terre des Tartares du Levant; et à cette ville sont les confins de la Perse entre l'occident et le levant.

Or laissons cette ville, et parlons d'un autre pays qui s'appelle Dogana. Quand on part de cette cité dont je vous ai parlé, on chevauche bien douze journées entre l'occident et le levant sans trouver aucune habitation, parce que les gens se sont tous enfuis sur les montagnes, dans des forteresses, par peur des mauvaises gens et des armées qui ravageaient ce pays. On y trouve assez d'eau, de gibier, et aussi des lions (4). On ne peut avoir de viande pendant ces douze journées, aussi il faut en porter avec soi pour les chevaux et les serviteurs.

De la montagne du sel.

Et quand on a fait ces douze journées, on trouve un village appelé Taican (5), où il y a un grand marché de blés. Il est dans une moult belle contrée, et toutes les montagnes de ce pays, vers le midi, sont très-grandes et toutes salées, si bien qu'on vient d'au moins trente journées à la ronde chercher de ce sel,

(1) « Les melons, dit Chardin, sont les plus excellents fruits de Perse. On compte en ce pays-là plus de vingt espèces de melons. Les premiers sont appelés *guermec*, comme qui dirait des échauffés. Ils sont ronds et petits..... Il en vient tous les jours d'autre sorte, et les plus tardifs sont les meilleurs. Les derniers sont les blancs, dont vous diriez que ce n'est que du sucre. Ils sont longs d'un pied, et pèsent dix à douze livres..... Les meilleurs du royaume croissent en Corassan..... On en apporte à Ispahan, pour le roi et pour faire des présents. Ils ne se gâtent point en les apportant, quoiqu'il y ait plus de trente journées de chemin. Avec toutes ces sortes, on a les melons d'eau, ou *pastèques*, par tout le royaume, qui pèsent quinze à vingt livres, dont les meilleurs viennent aussi de Bactriane. » (T. II, p. 19-45.)

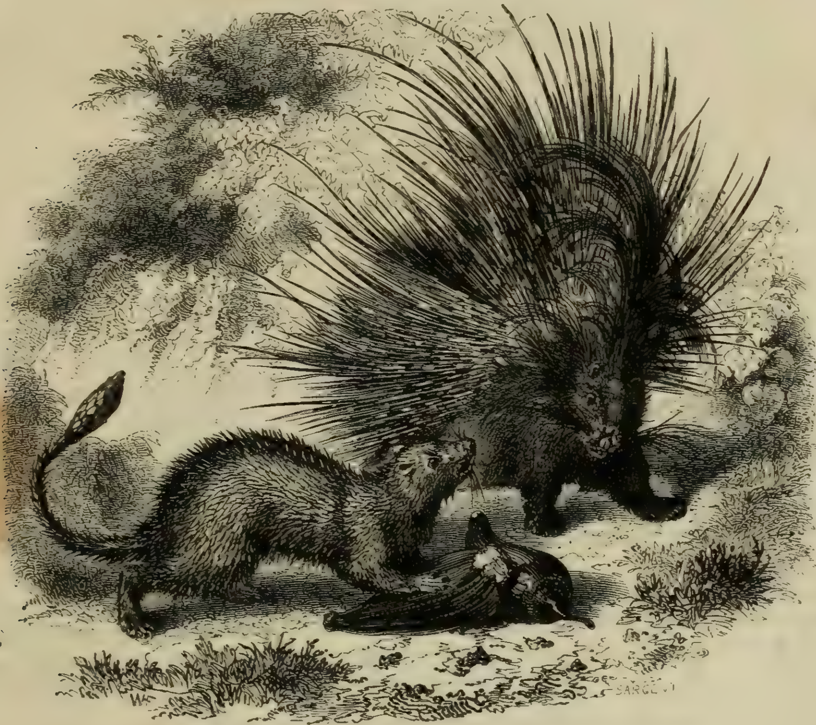
(2) Balach, ou Balk, est située vers les sources de l'Oxus, à l'extrémité nord-est du Khorassan, à l'ouest de l'antique *Bactra Regia*, capitale de la Bactriane. Aujourd'hui, cette ville appartient au khan de Boukhara. Dès les temps les plus lointains, elle était surnommée *Amu-al-Bulad*, la mère des villes. Ibn-Haucal parle avec admiration de ses mosquées et de ses jardins. Édrisi, en 1154, en célébrait l'industrie, le commerce, la nombreuse population. En 1220, Gengis-Khan la détruisit et en égorgea les habitants avec une férocité inouïe. Abulghazi rapporte qu'on y comptait, avant ce siége, 12 000 mosquées. Balk ne se releva pas de ses ruines. Ibn-Batuta la visita en 1340, et maudit le brigand mongol qui avait renversé les saintes mosquées et brisé les colonnes de marbre. Des restes de temples, de palais et d'aqueducs desséchés, à plusieurs milles autour du village qui maintenant porte son nom, indiquent son ancienne position et portent témoignage de sa grandeur éteinte. (Voy. Ritter, t. VIII, p. 218-227.)

(3) Les noces d'Alexandre avec Barsine ou Statire, fille de Darius, et avec Parisatis, fille d'Ocus, ont eu lieu à Suze Les traditions des Orientaux sur Alexandre méritent peu de confiance : elles se répandirent à une époque de beaucoup postérieure à celle du conquérant macédonien, au moyen des versions arabes et persanes de la biographie d'un faux Callisthènes.

(4) Chardin atteste que les lions ne sont pas rares dans les provinces frontières de la Perse : « Partout où il y a des bois, dit-il, comme en Hircanie et en Curdistan, il y a beaucoup de bêtes sauvages, des *lions*, des ours, des tigres, des léopards, des porcs-épics et des sangliers. » (T. II, p. 29.)

(5) On croit que cette ville correspond à la moderne Talican ou Taïkan du Tokharestan, située vers les sources de l'Oxus. Aboulféda dit, au sujet de cette ville : « Thayakan est, suivant Ol-Lobab, une petite ville de la contrée de Balk, dépendant du Tocharestan, et très-agréable. » Mais, fait observer Lazari, la route de Balk à Talican est longue de cinquante-cinq lieues de France; c'est une distance trop peu considérable pour douze journées.

qui est le meilleur du monde. Il est si dur qu'on n'en peut prendre qu'avec un grand pic de fer, et il est en si grande abondance que tout le monde en aurait assez pour jusqu'à la fin des siècles (1). En partant de cette ville, on marche trois journées entre l'occident et le levant, dans un pays très-beau rempli d'habitations et assez fertile en fruits, en blés et en vignes. Les gens adorent Mahomet; ils sont méchants et meurtriers. Ils sont souvent au cabaret, car ils boivent volontiers, et ils ont de moult bon vin cuit. Ils ne portent rien sur leur tête qu'une corde longue de dix paumes, dont ils s'environnent la tête. Ils sont très-bons chasseurs et prennent assez de gibier. Ils n'ont d'autres vêtements que les peaux des bêtes qu'ils prennent; ils couchent dessus et s'en font des vêtements et chaussures, et chacun sait préparer les peaux des bêtes qu'il a prises. A trois journées de là on trouve une cité nommée Scasem (2) qui appartient au comte, et ses autres cités et villages sont dans les montagnes, et dans cette cité passe un grand fleuve. Il y a maints porcs-épics, et quand les chasseurs les veulent prendre et mettent les



Porcs-épics. — *Hystrix fasciculata.* — *Hystrix cristata.*

chiens dessus, les porcs-épics s'accolent tous ensemble, puis lancent contre les chiens les épines qu'ils ont sur le dos et sur les côtes, et les blessent en beaucoup d'endroits. Cette Scasem est une grande province et une langue particulière. Les habitants qui ont des bestiaux demeurent dans les montagnes,

(1) « Dans la Médie et à Ispahan, dit Chardin, le sel se tire des mines. Il est si dur à des endroits, comme dans la Caramanie déserte, qu'on en emploie les pierres dans la construction des maisons des pauvres gens. »

Au sud de Condouz, Wood visita la vallée du Scior-Ab, c'est-à-dire eau salée, qui sort des montagnes d'Eschec-Meschec, chargée de sel gemme qu'elles renferment. (*Journey to the source of the river Oxus;* 1841, 131, 409.)

(2) Il n'est pas facile de déterminer la position de la ville que Marco-Polo a appelée Scassem. Marsden (no 261) la faisait correspondre à la *Keshem* de d'Anville, ou *Kishm-Abad* d'Elphinstone, située sur le Ghori, un des affluents de l'Oxus supérieur. Neumann croyait que c'était Sciarvan, la *Carvan* d'Edrisi. Murray, au contraire, s'appuyant sur les récentes recherches de Moorcroft et de Wood, trouve la plus parfaite correspondance de position entre les villes de *Taican* et de *Scassem* de Marco-Polo, et les modernes Coulloum (*Koulloum*) et Coundouz (*Koondooz*), malgré la dissemblance des noms. (Vincenzo Lazari.)

car il y a de fort belles et grandes habitations; ils y font des cavernes, et cela très-facilement, parce que les montagnes sont de terre. Quand on quitte cette cité, on marche trois journées sans rencontrer d'habitation, ni à manger, ni à boire : aussi les voyageurs en portent avec eux. Et à trois journées est la province de Balasian, dont je vais vous parler.

De la grande province de Balasian.

Balasian est une province dont les habitants adorent Mahomet et ont une langue particulière (1). C'est un grand royaume héréditaire, dont les rois descendent d'Alexandre et de la fille de Darius, le grand seigneur de Perse, et ils s'appellent encore tous *Zulcarnem* en sarrasin, ce qui veut dire en français Alexandre, par amour du grand Alexandre. En cette province se trouvent les pierres précieuses que l'on appelle *balais* (2). Elles sont moult belles et de grande valeur; on les rencontre dans le roc des montagnes, et ils creusent en dessous de grandes cavernes comme font ceux qui extraient l'argent; et c'est dans une montagne nommée *Sighinan*. Sachez que le roi les fait extraire pour lui, et nul autre homme ne pourrait aller en cette montagne chercher les balais sans être puni de mort aussitôt; et même ceux du pays payeraient cette audace de leur tête et de leur fortune. Le roi en envoie aux autres rois et autres princes, et grands seigneurs, pour tribut ou pour présent, et en fait vendre aussi pour de l'or et de l'argent. Et le roi prend ces précautions afin que ses balais soient chers et de grande valeur; car s'il en laissait prendre à d'autres et porter par le monde, on en extrairait tant qu'ils ne seraient plus aussi chers et perdraient de leur valeur. C'est pour cela que le roi a porté une si grande peine afin que nul n'en prît sans son congé. Sachez aussi qu'en cette même contrée, dans une autre montagne, se trouvent les pierres avec quoi on fait l'azur, et c'est le plus fin azur et le meilleur du monde; et ces pierres se rencontrent aussi par veines dans les montagnes comme les autres minéraux (3). Il y a encore d'autres montagnes où est de l'argent en grande abondance. Cette contrée est très-froide; il y naît de moult bons chevaux, grands coureurs, qui ne portent pas de fers à leurs pieds (4), et ils vont toujours dans les montagnes. On y voit aussi des faucons sacrés moult bons et bien volants; aussi des faucons laniers, du gibier, et toute espèce de bêtes et d'oiseaux. Il y a grande abondance de froment, de bonne orge sans écorce (5); ils n'ont pas d'huile d'olive, mais ils en font avec le sésame et les noix. En ce royaume, il y a maints étroits passages et maints lieux fortifiés : aussi ils ne craignent point que personne puisse entrer les attaquer; leurs cités et leurs villages

(1) Balacian, *Balaxier, Balascam,* suivant d'autres manuscrits. Ce nom paraît s'appliquer au territoire montagneux borné à l'est par le Belout-Taugh; au sud, par l'Hindou-Koush, prolongement septentrional de l'Himalaya; à l'ouest, par le Thokharestan; au nord, par le Carateghin; province assez rarement visitée par les Européens, qui est aujourd'hui soumise au khan de Coundouz, et a pour capitale Feizabad. Les écrivains orientaux l'appellent *Badascian*, et même *Balascian*, mot qui justifie les autres leçons données par les manuscrits. (Lazari.)

« Badakschian et Balakhschaian, dit d'Herbelot, pays qui fait une partie de la province de Thokharestan, et qui s'étend vers la tête du fleuve Gihon ou Oxus, par lequel il est borné du côté du levant et du septentrion. » On lit dans l'*Histoire généalogique des Tartares* « que la ville de *Badaghschan* est située dans la Grande-Bucharie, au pied de ces hautes montagnes qui séparent les États du Grand Mogol de la Grande-Tartarie..... C'est une ville fort ancienne et extrêmement forte par sa situation dans les montagnes. »

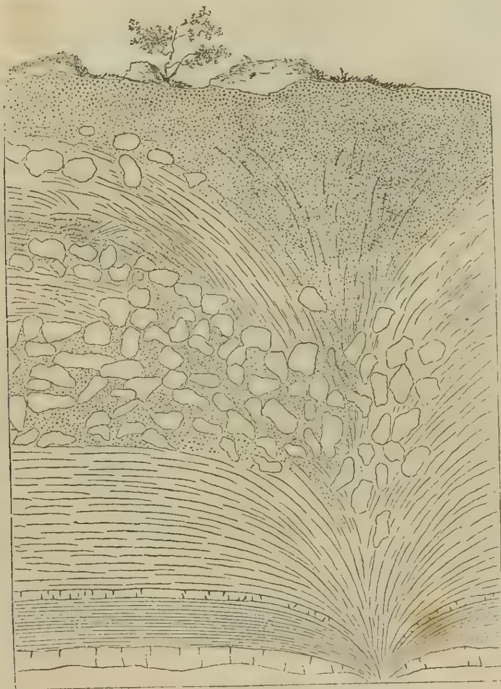
(2) « C'est dans les montagnes du Badakschian, dit d'Herbelot, que se trouve la mine de rubis que les Orientaux appellent *badakhschiani* et *balakhschiani*, et que nous nommons rubis balays. » La même étymologie est donnée par Sebaldo Ravio, dans son *Specimen Arabicum* (p. 101), et par Bartema *(Ram.*, 1, 156). Ibn-Haucal les avait appelés *laal* : les poëtes persans célèbrent dans leurs chants l'éclat de leurs feux. Les mines principales d'où on les tirait étaient dans les collines de Scheganian *(Scheghanian, Schùgan* des cartes modernes, *Sighinan* de Marco-Polo), près du haut Oxus : maintenant, elles ne sont plus exploitées.

(3) « Les lapis-lazuli (*lajaward* d'Ibn-Haucal, *al-lazur* d'Aboulféda) se trouvent dans les montagnes au milieu desquelles passe le fleuve Cocsia *(Kok-cha)*. Les roches d'où elles se tirent sont d'abord mises au feu et brisées à coups de marteau; certains morceaux sont d'une grosseur considérable. On les porte à Boukhara, et de là en Russie, où elles ont une valeur triple; il s'en fait aussi un commerce important avec la Chine. Mais dans ces derniers temps Mourad-Bey, tyran de Coundaz, a interdit l'exploitation de ces mines. » (Elphinstone, *Acc. of Caubul*, 629; Ritter, VII, 789, 817; Wood, 263, 316.)

(4) Il en est de même à Sumatra et à Java, excepté dans les rues de Batavia.

(5) *Hordeum nudum, Hordeum glabrum, Hordeum vulgare seminibus decorticatis.*

sont sur de grandes montagnes et des lieux très-forts. Ils sont bons archers et bons chasseurs, et la plupart s'habillent de peaux de bêtes parce que le drap est très-cher, et les grandes dames et les puissantes portent des braies comme je vais vous dire. Il y a telle dame qui dans une braie, c'est le vête-



Coupe d'une mine de diamants. — D'après l'Atlas de Victor Jacquemont.

ment des jambes, met bien cent aunes de toile de coton, ou quatre-vingts, ou soixante, et elles font cela parce que les grosses femmes sont réputées les plus belles (1). Or je vous ai parlé de ce royaume; nous le laisserons maintenant, et vous entretiendrons d'un autre peuple vers le midi, éloigné de cette province de dix journées.

De la grande province de Pasciai.

A dix journées au midi de Balascian est une province qui s'appelle Pasciai (2). Les habitants ont un langage particulier; ils adorent les idoles. Ils sont noirs (3) et savent beaucoup d'enchantements et d'arts

(1) Pottinger dit aussi que les femmes du Belouchistan portent des trousses ou pantalons d'une ampleur extraordinaire et faits de soie ou de soie coton.

(2) Dans les manuscrits français, *Pasciai*, *Basian*, *Pasiadi*, *Bascian*; dans les manuscrits latins, *Bascia*; dans les manuscrits italiens, *Bastian*, *Balastias*. Marsden pense que cette province correspond à la moderne Paishore ou Pesciaver *(Peychaver*, *Pischauer*, *Peshawer*, etc., des cartes modernes) dont la capitale est à 69° 20′ longitude est de Paris, et 34° 2′ latitude nord, à environ 3 degrés au sud de la capitale de Balascian, et précisément dans la position qu'indique Marco-Polo.

(3) Ici et dans quelques autres passages, il faut entendre par le mot *noir* seulement un teint foncé.

diaboliques. Les hommes portent à leurs oreilles des anneaux et des boucles d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses ([1]). Ils sont très-malicieux et sages à leur manière. Cette province est très-chaude ([2]). On s'y nourrit de chair et de riz. Or laissons-la, et passons à une autre province située à sept journées vers le midi, et appelée Chesinmur.

De la province de Chesmur.

Chesinmur ([3]) est une province dont les habitants sont aussi idolâtres et ont une langue particulière. Il savent tant d'enchantements diaboliques que c'est merveille; car ils font parler les idoles, font, par leurs charmes, changer le temps, et produisent une grande obscurité. Ils font par leurs enchantements de si grandes choses, que nul ne pourrait le croire sans le voir. Ils sont les chefs des autres idolâtres, et c'est de chez eux que viennent toutes les idoles ([4]). De ce lieu on peut aller à la mer de l'Inde. Ils sont noirs et maigres; les femmes sont moult belles pour des femmes noires. Leur nourriture consiste en chair et en riz. C'est un pays tempéré où il ne fait ni trop chaud, ni trop froid ([5]). On y trouve des cités et des villages assez; il y a des bois et des déserts, et tant de défilés fortifiés qu'ils ne redoutent personne. Ils se gouvernent eux-mêmes, car ils ont un roi qui rend la justice. Ils ont des ermites à leur mode, qui demeurent dans des ermitages, et font grande abstinence de manger et de boire, et sont moult chastes, et se tiennent en garde outre mesure de faire aucun péché contre leur foi. Ils sont regardés par les leurs comme moult saints, et ils vivent très-vieux; et la grande crainte qu'ils ont de pécher est pour l'amour de leurs idoles. Ils possèdent aussi des abbayes et des monastères de leur foi ([6]). Le corail qui s'apporte dans nos contrées se vend surtout dans ce pays.

Nous laisserons là cette province et n'irons pas plus avant; car si nous avancions davantage nous entrerions dans l'Inde, et je ne veux pas y entrer maintenant, parce qu'au retour de notre voyage nous raconterons toutes les choses de l'Inde par ordre. Nous retournerons donc à notre province vers Baldasciam, puisque nous ne pouvons aller ailleurs.

Du grandissime fleuve de Baldasciam.

Quand on part de Baldasciam, on va douze journées du levant à l'occident, par un fleuve qui appartient au frère du seigneur de Baldasciam, et sur ses bords il y a des villages et des habitations assez. Les habitants sont vaillants et adorent Mahomet. Au bout de douze journées on arrive à une province qui n'est pas trop grande, car elle a trois journées de toutes parts, et elle est appelée Vocan ([7]). Les habitants adorent Mahomet et ont une langue particulière; ils sont vaillants à la guerre. Ils n'ont pas de

([1]) « Le costume des tribus de Peshawer, dit Elphinstone, participe de ceux des Indiens et des Afghans. »

([2]) « A Peshawer, dit Elphinstone, le thermomètre (de Fahrenheith) marqua, pendant quelques jours de l'été de 1809, 112 et 113 degrés sous une vaste tente rafraîchie par un courant d'air artificiel. »

([3]) *Chesmur, Kesmur, Cassimur, Chesciemur, Kesimur*, le Cachemire (*Kaschmir, Kashmeer* des cartes modernes). Bernier, Forster, Rennel, Elphinstone, Moorcroft, Jacquemont, Hügel et Ritter ont donné la description exacte de ce riche pays, que Marco-Polo ne visita pas, et dont il parle d'après des récits oraux; autrement il n'aurait pas nié la beauté et la fertilité de cette vallée. La langue qu'on y parle dérive du sanscrit et se prononce comme celle des Mahrattes.

([4]) Les Hindous considèrent le Cachemire comme une terre sainte; le nombre des anciens temples y est considérable.

([5]) « C'est, dit Ayin Akbari, un jardin dans un printemps éternel. »

([6]) C'étaient vraisemblablement des religieux bouddhistes qui, depuis, ont été expulsés de Cachemire par les adorateurs de Brahma.

([7]) « Le territoire de Vaccan (*Wakhan, Vachan, Vokhan, Wakhan* des cartes les plus modernes) s'étend le long des rives du haut Oxus. Ses habitants sont mahométans et mènent la vie rude de leurs voisins; un prince indigène les gouverne. » (Wood, p. 369.) — Cette vallée est fermée de trois côtés par les montagnes neigeuses que l'on appelle Poushtikhour.

seigneur, ce qu'en français on appelle comte, et ils sont soumis au seigneur de Baldasciam. On trouve dans ce pays assez de bêtes sauvages, de gibier et de venaison de toutes sortes. Quand on part de ce lieu, on marche trois journées vers l'occident, toujours par les montagnes, et l'on monte tant qu'on



Argali ou Mouflon.

arrive à un lieu qu'on dit être le plus haut du monde. Et quand on est sur ce lieu élevé, on trouve une plaine entre deux montagnes où est un fleuve moult beau, et les meilleurs pâturages du monde, car une bête maigre y devient grasse en dix jours. Il y a grande abondance de toutes espèces de bêtes sauvages. On y trouve aussi une grande multitude de moutons sauvages très-grands, car ils ont des cornes bien de six paumes, et au moins quatre ou trois, et avec ces cornes les bergers font de grandes écuelles où ils mangent; ils s'en servent aussi pour enfermer les lieux où ils tiennent leurs bêtes (1). On marche bien dans cette plaine douze journées, et elle est appelée Pamier (2); et pendant ces douze journées on ne trouve ni habitations ni herbages, mais il faut apporter des provisions avec soi. Il n'y a aucun oiseau, à

(1) Wood a remarqué les dimensions surprenantes des cornes d'une espèce particulière de mouton qui vit sur ce territoire. Tantôt les Khirghizes les plantent debout dans la neige, pour indiquer la direction des routes; tantôt ils en font une enceinte demi-circulaire autour de leurs habitations d'été.

D'après J.-Th. Forster, il s'agit du mouflon ou argali, d'où sont venues les diverses espèces de moutons.

(2) « Cette contrée a été visitée dans ces derniers temps par Wood, qui a découvert les rives de l'Oxus *(Gihoun, Amu-deri)*. Les Khirghizes, habitants nomades du vaste plateau d'où descend ce célèbre fleuve, l'aidèrent dans ses recherches. Le 19 février 1838, Wood monta sur le sommet du *Bam-i-Dunnia* (toit de la terre), le Pamer de Marco-Polo et des cartes modernes. Il découvrit alors le majestueux spectacle d'un lac gelé d'où sortait un fleuve qui, sous une couche de glace, courait vers le couchant. Ce lac était le *Sir-i-Col*, la véritable source de l'Oxus, alimentée par les neiges éternelles qui couvrent les monts voisins du lac, élevés de 19 500 pieds au-dessus du niveau de la mer. La position du lac, prise de sa pointe occidentale, fut déterminée par 37° 27′ latitude nord et 73° 40′ longitude est. »

« Le plateau neigeux de Pamer n'est inférieur au sommet du mont Blanc que de 62 pieds. Il n'est pas seulement le centre du système hydrographique du milieu de l'Asie, mais encore c'est de lui que divergent ses principales chaînes de montagnes. Les pâturages des pentes inférieures de ces montagnes sont très-fertiles. » (Lazari.)

cause de l'élévation et du froid; et par ce grand froid le feu n'est pas si clair ni de la même couleur qu'ailleurs, et les mets ne se cuisent pas bien (1).

Or laissons cela, et parlons des autres pays entre l'occident et le levant. Quand on a marché ainsi trois journées, on chevauche encore quarante journées entre l'occident et le levant, par des montagnes, des coteaux et des vallées, et l'on passe maints fleuves et maints déserts sans trouver ni habitations, ni pâturages, mais il faut porter ses provisions avec soi. Cette contrée est appelée Belor (2). Les habitants demeurent sur de hautes montagnes; ils sont idolâtres et moult sauvages, et ne vivent que de chasses de bêtes. Leurs vêtements sont de peaux de bêtes, et ils sont moult méchants.

Or laissons cette contrée et arrivons à la province de Cascar.

Du royaume de Cascar.

Cascar fut jadis un royaume, mais aujourd'hui il est soumis au grand khan (3). Les habitants adorent Mahomet. Il y a villes et villages assez, et la plus grande et la plus noble cité est Cascar; ils vivent de commerce et d'art. Ils ont de très-beaux jardins et vignes et de belles possessions; il y vient assez de coton. De cette contrée sortent maints marchands qui vont par tout le monde faisant le commerce. Ils sont très-avares et misérables, car ils boivent et mangent mal. En ce pays demeurent des chrétiens nestoriens qui ont leur église et leur foi. Ce peuple a une langue particulière. La province dure cinq journées. En voilà assez sur elle; nous allons passer à Samarcan.

De la grande cité de Samarcan.

Samarcan (4) est une très-grande et noble cité. Les habitants sont chrétiens et sarrasins; ils appartiennent au neveu du grand khan, qui n'est pas ami avec lui, car ils ont plusieurs fois ensemble des inimitiés. Elle est vers le nord-ouest. Or je vous conterai une grande merveille qui y arriva. Il faut savoir qu'il n'y a pas très-longtemps Cigatan, le frère du grand khan, se fit chrétien (5); il était seigneur de cette

(1) Ce fait a été vérifié par un grand nombre de voyageurs, et confirmé par les expériences de de Saussure, de Deluc et autres physiciens, et particulièrement par celles qu'a faites Alexandre de Humboldt sur les plus hauts sommets des Cordilières. (*Ueber Innerasien*, dans les *Annales* de Poggendorf; 1830, XCIV, 17.)

(2) Marco-Polo donne le nom de Belor à la contrée qui, du plateau de Pamer, conduit à Cascegar (Kaschgar), en quarante jours de pénible voyage. C'est la chaîne élevée des montagnes qui rattache le système de l'Altaï à celui de l'Himalaya, et forme la limite occidentale du Thibet et du Turkestan chinois; le Belor, *Bolor* de nos cartes, *Belout-Taugh* (monts des cristaux) des Turcs et des Persans, *Bouli-Taugh* (monts des nuages) des Ouïgours. La description que fait Marco-Polo de la désolation et de l'âpreté de cette contrée montagneuse s'accorde avec celle de tous les voyageurs; depuis les temps les plus reculés, il n'y a que deux caravanes qui se soient frayé un passage au milieu de ses précipices. (Lazari.)

(3) Sous ce nom de Cascar on reconnaît la moderne Cascegar (*Kaschgar*, *Kashcar* des cartes). Ibn-Haucal, au dixième siècle, mentionne ce territoire sous le nom corrompu de *Caye*. L'islamisme, plutôt que le nestorianisme, y avait trouvé de nombreux prosélytes. Après la mort de Gengis-Khan, qui l'avait ravagée et conquise, cette capitale échut à son fils Tschagataï, et, sur la fin du quatorzième siècle, fut assujettie aux armes de Tamerlan. Prise, en 1683, par le grand khan des Kalmouks, elle fut, en 1757, incorporée à l'empire chinois par les princes de la dynastie mantchoue. Ses habitants sont industrieux et habiles dans l'orfévrerie et le travail des pierres précieuses; ils font un très-grand commerce avec les étrangers, qui affluent de toutes parts. (Ritter, VII, 409-430.)

En 1827, une formidable révolte éclata à Kaschgar; mais elle fut réprimée, et les chefs de l'insurrection payèrent de leur tête cette entreprise avortée. Cette importante place de frontière est maintenant gardée par cinq mille soldats chinois. (Burnet, II, 228-231.) — On parle, à Kaschgar, la langue turque.

(4) Enlevée en 704 aux Persans par le calife Valid, et en 1220 au sultan de Khaurizin par Gengis-Khan, cette ville devint, en 1370, la capitale et la résidence de Timour ou Tamerlan: on y conserve le tombeau en jaspe de ce grand conquérant. Quand l'empire des Mongols s'éteignit, Samarkand tomba au pouvoir des Tartares Uzbeks et dans la plus triste décadence. Elle se relève lentement de ses ruines.

(5) La conversion de Tschagataï, fils de Gengis-Khan et frère du grand khan Octaï, n'est confirmée par aucune autorité.

contrée et de maintes autres, et quand les chrétiens de la cité de Samarcan virent que leur seigneur était chrétien, ils en furent très-joyeux, et firent en cette cité une grande église en l'honneur de saint Jean-Baptiste; c'est ainsi qu'ils l'appelèrent. Ils prirent une moult belle pierre qui appartenait aux Sarrasins, et la mirent à soutenir une colonne qui était au milieu de l'église et portait la couverture. Mais il advint que Cigatan mourut; et quand les Sarrasins le virent mort, comme ils avaient conservé une grande colère de s'être vu enlever cette pierre, qui était dans l'église des chrétiens, ils se dirent entre eux qu'il fallait la reprendre de force; et bien le pouvaient-ils, car ils étaient dix fois autant que les chrétiens. Aucuns des meilleurs Sarrasins se rendent donc à l'église et disent aux chrétiens qui y étaient qu'ils veulent cette pierre qui leur avait été ôtée. Les chrétiens les prient de demander ce qu'ils voudront de cette pierre, mais de la leur laisser, parce que ce serait causer un grand dommage à l'église que de l'enlever. Les Sarrasins répondent qu'ils n'en veulent ni or ni argent, et que c'est leur pierre qu'il leur faut. Et, que vous dirai-je? le seigneur était alors le neveu du grand khan; les Sarrasins lui font ordonner aux chrétiens de rendre la pierre sous deux jours. Ceux-ci, irrités de cet ordre, ne savent que faire. Mais écoutez le miracle qui arriva. Le matin du jour où l'on devait rendre la pierre, la colonne qu'elle soutenait, par la volonté de notre Seigneur Jésus-Christ, se souleva de sa base et s'éleva bien de trois paumes, se soutenant ainsi aussi bien que si la pierre eût été dessous. Et toujours, depuis ce jour, la colonne est restée en cet état, et l'on regarde cela comme un des plus grands miracles qui soient arrivés.

Mais laissons cela, et allons en avant visiter une province qui est appelée Charcan.

De la province de Charcan.

Charcan est une province qui a bien cinq journées de long (¹). Les habitants sont de la loi de Mahomet; il y a aussi des chrétiens nestoriens. Le pays appartient à ce neveu du grand khan dont je vous ai parlé. Ils ont grande abondance de toutes choses; mais comme en leur pays il n'est rien digne de mémoire, je passerai outre, et vous parlerai de Cotan.

De la grande province de Cotan.

Cotan est une province entre le levant et l'occident, longue de huit journées Elle appartient au grand khan. Ses habitants adorent tous Mahomet. Ils ont des villes et des villages assez. La plus noble cité, qui est capitale du royaume, est appelée Cotan, qui est aussi le nom de la province (²). Il y a là

mais on sait que ces princes tartares embrassaient volontiers toute religion qui pouvait favoriser leurs desseins : il n'est donc pas invraisemblable que Tschagataï ait montré de la préférence aux nombreux nestoriens qui habitaient Samarkand, et leur ait même peut-être laissé croire qu'il partageait leur foi.

Les mots *il n'y a pas très-longtemps* sont une erreur de rédaction; il y avait au moins soixante-dix ans que Tschagataï ou Zagatay était mort quand Marco-Polo dicta sa relation à Rusticien de Pise.

(¹) Yarkund (*Yerken* de de Guignes, *Jerken* de d'Anville) était le rendez-vous des caravanes qui, venant de Kaboul, allaient au Cathay, et une des premières échelles du commerce de l'Asie septentrionale avec les Indes. Lors de la conquête de cette ville par les Chinois, en 1757, sa prospérité augmenta rapidement; elle devint l'entrepôt unique de leur commerce sur les frontières de l'ouest, et la plus florissante des cités du Turkestan chinois. D'après la récente édition du grand Manuel de l'empire chinois, *Tai-tsieng-oei-tien*, sa population est de 18 341 familles, qui habitent 12 000 maisons, sans compter une garnison de 4 000 soldats.

(²) Marco-Polo est le premier qui ait fait connaître à l'Europe le nom de cette ville. Les indigènes l'appellent *Cotan*, *Khoten*, *Cotian*; les Chinois, *Yu-tien* et *Ho-tien*. Quoiqu'elle soit la capitale d'une province du Turkestan chinois à laquelle elle donne son nom, et qu'elle soit encore célèbre par la douceur de son climat et la richesse de ses produits en soie, en vin, en lin et en chanvre, Cotan a perdu l'importance qu'elle avait alors que la Chine, la Perse et les Indes se partageaient l'empire du commerce. Dès le deuxième siècle, Cotan était entrée en relation avec la Chine, plutôt à titre d'alliée que de sujette, et elle demeura indépendante jusqu'en 1399, époque où elle tomba au pouvoir de Tamerlan. Le père Hallerstein a déterminé la position de la moderne Cotan par 37 degrés de latitude nord et 78 degrés de longitude orientale. (Ritter, VII, 343-380.)

abondance de toutes choses : on y trouve assez de coton, beaucoup de vignes et de jardins [1]. Les habitants vivent de commerce et d'arts. Ils ne sont pas hommes d'armes.

En voilà assez sur cette province; parlons d'une autre qui a nom Pein.

De la province de Pein.

Pein est une province longue de cinq journées, entre le levant et l'occident [2]. Les habitants adorent Mahomet et relèvent du grand khan. Il y a villes et villages assez, et la plus noble cité, qui est capitale du royaume, est appelée Pein. Il y a des fleuves où se trouvent les pierres que l'on appelle jaspe [3] et calcédoine. Il y a une assez grande abondance de toutes choses, et il y vient assez de coton. Les naturels vivent de commerce et d'arts. Ils ont une singulière coutume que voici : quand une femme a un mari, et qu'il la quitte pour aller en voyage, et qu'il doit y demeurer vingt jours ou plus, la femme, aussitôt que son mari est parti, se remarie, et à bon droit, d'après leurs usages; et les hommes, là où ils vont, prennent femmes aussi. Toutes ces provinces dont je vous ai parlé, depuis Cascar jusqu'ici, et encore en avant, font partie de la grande Turquie.

Nous allons passer à une province appelée Ciarcian.

De la province de Ciarcian.

Ciarcian est une province de la grande Turquie, entre l'occident et le levant [4]. Les habitants adorent Mahomet. Il y a villes et villages assez, et la cité capitale du royaume est Ciarcian. Il y a des fleuves qui roulent du jaspe et des calcédoines qu'ils vont vendre au Cathay, et en ont grand profit, car ils en ont beaucoup, et de bonnes. Toute cette province est couverte de sable. De Cotan à Pein on ne trouve aussi que du sable, et de Pein ici également. L'eau est généralement mauvaise et amère; cependant on en rencontre quelquefois de douce et bonne. Quand une armée passe par le pays, et qu'elle est ennemie, les habitants fuient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bêtes, à deux ou trois journées de là, à travers les sables, aux lieux où ils savent avoir de l'eau et pouvoir vivre avec leurs bêtes; et nul ne peut apercevoir où ils sont allés, parce que le vent couvre leurs traces de sable; si bien qu'on ne dirait pas qu'il eût jamais passé par là des hommes et des bêtes; et de cette manière ils échappent à leurs ennemis. Si, au contraire, il passe une armée, mais qui leur soit amie, ils ne font fuir que leurs bêtes, parce qu'ils ne veulent pas qu'elles leur soient enlevées et mangées, car il n'y a chose que ne prennent les armées. Quand on part de Ciarcian, on traverse pendant cinq journées des plaines sablonneuses où il y a des eaux mauvaises et amères, sauf quelquefois qu'on en trouve de douces et de bonnes; et l'on ne rencontre rien digne de mémoire jusqu'à ce qu'on arrive à une cité qui est au commencement du grand désert, et où l'on prend des provisions pour passer le désert. Et nous nous y arrêterons un peu.

(1) Il est certain que l'on cultive la vigne dans plusieurs contrées au nord et à l'est du Cotan.

(2) Il est très-difficile de fixer la position du territoire de Pein, que Marco-Polo place vers l'est nord-est. Bürk, adoptant l'opinion de Ritter, croit le reconnaître dans la petite ville de *Terec-Lac-Paiin*, à 37 degrés de latitude nord et 75 degrés de longitude orientale, et à peu de distance au sud de Misar; et il appuie son hypothèse d'un passage de la relation de Izzut-Ullaa, qui rapporte qu'il se trouve du jaspe dans le lit d'un fleuve voisin de Culan, étape très-rapprochée de Terec-Lac-Paiin. Murray et Neuman ont chacun une opinion différente sur la position de cette ville.

(3) Le plus précieux produit de la province du Cotan est le jaspe, que les Chinois appellent *iu*, ou une pierre dure ressemblant au jaspe. Les principales mines d'où on l'extrait sont dans les montagnes du pied desquelles sort le fleuve qui roule à Cotan et sans doute aussi au lieu nommé Pein par Marco-Polo; il y en a des quantités considérables dans le lit de ce fleuve, où les plongeurs vont les chercher; cette pêche est surveillée par un mandarin chinois. (Ritter, VII, 380.)

(4) Le désaccord des commentateurs rend incertaine la détermination de cette province, qui, d'après la description qu'en donne Marco-Polo, serait placée sur les limites du désert sablonneux de Cobi.

De la cité de Lop.

Lop est une grande cité d'où l'on entre dans le grand désert, qui est appelé le désert de Lop, et est entre l'occident et l'orient (¹). Cette cité est au grand khan ; ses habitants adorent Mahomet. Quand on veut passer le désert, on se repose en cette ville une semaine pour se rafraîchir soi et ses bêtes ; au



Une Caravane. — D'après la *Carte catalane.*

bout d'une semaine on prend ses provisions d'un mois pour soi et ses bêtes (²), et l'on part de cette ville pour entrer dans le désert. Il est si long, qu'on prétend qu'il faudrait un an pour le traverser dans toute sa longueur, et là où il est le moins large, on a peine à le passer en un mois. Ce sont partout des montagnes, des sables et des vallées où l'on ne trouve rien à manger ; mais quand on a marché un jour et une nuit, on rencontre de l'eau douce en assez grande quantité pour suffire à cinquante ou cent hommes avec leurs bêtes : et par tout le désert il faut marcher un jour et une nuit avant de rencontrer de l'eau. En trois ou quatre lieux l'eau est amère et saumâtre ; partout ailleurs elle est douce, ce qui fait bien vingt-huit sources. Il n'y a ni bêtes, ni oiseaux, parce qu'ils n'y trouvent pas à manger ; mais il s'y passe une merveille que je vais vous dire. Quand on chevauche de nuit, par ce désert, s'il arrive qu'aucun reste en retard et s'éloigne de ses compagnons pour dormir, ou autre chose, quand il veut se remettre en route pour les rejoindre, il entend parler des esprits, qui lui semblent être ses compagnons, car ils l'appellent par son nom, et ils l'égarent si bien qu'il ne retrouve plus son chemin, et de cette manière il est perdu, et il meurt. Et même le jour on entend la voix de ces esprits, et il semble aussi souvent entendre jouer de maints instruments, et, entre autres, du tambour. C'est ainsi que l'on passe le désert, non sans grand danger, comme vous le voyez (³).

(¹) Le désert de Cobi, Kobi ou Cha-mo, plateaux arides au nord du Thibet et de la Chine, et dont l'étendue est en longueur de 3 300 kilomètres, sur 730 de largeur.

« Tout cet espace, dit du Halde, n'est qu'un terrain sec et sablonneux, le plus stérile qui soit dans la Tartarie. C'est ce que les Chinois appellent ordinairement *Cha-mo (Shama)*, quelquefois *Kan-hai*, comme qui dirait mer de sable. Les Tartares le nomment *Cobi*. Il est très-incommode aux voyageurs et dangereux pour les chevaux, dont on perd presque toujours quelques-uns en passant ce désert : aussi les Tartares de ces quartiers se servent beaucoup plus de chameaux, parce que ces animaux peuvent se passer de boire cinq à six jours, et vivent de peu. Sans cela, il leur serait difficile de voyager vers l'ouest. » — Voy. aussi le *Voyage dans la Tartarie et le Thibet*, de MM. Huc et Cabet.

Les cartes modernes donnent généralement au lac de Lob une position approximative entre 40° 30′ - 40° 55′ latitude nord et 85° 30′ - 86° 30′ longitude orientale. Il paraît que ce lac est le réservoir de tous les cours d'eau qui arrosent les provinces de Cotan, de Yackand et d'Aksou. Cependant la région où il se trouve est très-peu connue, et on ne saurait déterminer la position de la ville de Lob, qui maintenant n'existe plus.

(²) Des ânes et des chameaux, disent d'autres manuscrits.

(³) Voy. la description du désert de Lob par le moine chinois Fa-hian, au quatrième siècle, p. 358 de notre tome Ier.

Nous allons laisser ce désert, dont nous avons raconté ce que nous savions, et nous allons voir les provinces que l'on trouve en en sortant.

De la province de Tangut.

Quand on a ainsi chevauché trente journées, on arrive à une cité appelée Sacion ([1]), qui est au grand khan. La province s'appelle Tangut ([2]). Les habitants sont presque tous idolâtres ; néanmoins, il y a des chrétiens nestoriens et des Sarrasins. Les idolâtres ont un langage particulier ([3]). La ville est entre l'occident et le levant. Ils ne vivent point de commerce, mais du profit des blés qu'ils retirent de la terre. Ils ont maintes abbayes et maints monastères remplis d'idoles de diverses façons, auxquelles ils font grands sacrifices, et grands honneurs et grande révérence ([4]). Et sachez que tous les hommes qui ont un enfant font nourrir un mouton en l'honneur de l'idole, et au bout de l'an ou à la fête de leur divinité, ils mènent le mouton avec l'enfant devant l'idole et lui font grande révérence, eux et leur enfant ([5]) ; puis ils font cuire l'animal et le portent devant l'idole avec grand respect, et le laissent là tout le temps qu'ils disent leurs prières pour le salut de l'enfant ; et ils prétendent que l'idole mange la substance de la chair. Puis, quand ils ont fini, ils prennent cette chair qui a été devant l'idole et la portent en leur maison ou en tout autre lieu, et mandent leurs parents et la mangent avec grande révérence et grande fête ; et quand ils ont mangé les chairs ils recueillent les os et les mettent dans une boîte, bien soigneusement.



Ancienne statue du Bouddha. — D'après le colonel Symes (Ambassade à Ava).

Et sachez que lorsqu'un idolâtre vient à mourir, les autres font brûler son corps ([6]). Quand l'idolâtre est porté de sa maison au lieu où il doit être brûlé, les parents du mort font sur le chemin une maison de bois couverte de draps de soie et dorés. Et lorsque le mort est arrivé devant cette maison ainsi ornée, on s'arrête, et les hommes placent devant lui du vin

([1]) *Scha-cheu, Cha-tcheou* (ville du sable), place forte de la frontière occidentale de l'empire chinois.

« A l'est du lac de Lob, dit de Guignes, on trouve une ville que Marco-Polo appelle Sachion, la *Cha-tcheou* ou ville de sable des Chinois. »

([2]) Le nom de Tangut, selon Klaproth, appartient, dans l'origine, à cette partie de l'Asie centrale qui, entre les 93e et 103e degrés de longitude est, et 33e et 45e degrés de latitude nord, était bornée à l'est par le haut Oang-o; au sud, par les monts de Bain-Cara, qui la séparaient du Thibet proprement dit ; à l'ouest, par le désert, et au nord par les monts Tian-scian ou célestes, qu'elle dépassait cependant sur plusieurs points. Le nom de Tangut dérive de la grande tribu thibétaine appelée, dans les annales chinoises, *Tang-iang*, qui se glorifiait de descendre d'une race de grands singes, mais était originaire du territoire correspondant aujourd'hui au département de Ling-tao, dans la province de Can-su, et, de là, fut repoussée par les Chinois dans les monts qui entourent le Khou-khou-noor (lac azuré) et dans le Thibet oriental. Les Tang fondèrent, en 1034, un État indépendant dont la capitale était Ia-ceu, la moderne Ning-ia-fu, l'*Egrigaia* de Marco-Polo. (P. 1, cap. XLIV.)

Gengis-Khan ayant conquis Ning-ia-fu en 1227, ce royaume s'éteignit. *(Journ. Asiat.*, XI, 447.)

([3]) Avant l'invasion mongole, le bouddhisme s'était répandu dans le Tangut ; et la langue parlée par les idolâtres (bouddhistes), que notre auteur désigne comme particulière, c'est-à-dire différente de l'idiome mongol, paraît être certainement le thibétain. (Ritter, II, 205-310.)

([4]) Voy. la relation de FA-HIAN *(Voyageurs anciens)*, et, plus loin, la vue d'un monastère bouddhique.

([5]) Ainsi faisaient les Grecs et les Romains devant la statue d'Esculape ; ainsi les catholiques, sauf la nature de l'offrande.

([6]) Cet honneur du bûcher est réservé aux personnages riches ; on expose les morts vulgaires dans des endroits déserts ou sur les sommets des montagnes.

et des provisions, et ce font-ils parce qu'ils disent qu'il aura dans l'autre monde les mêmes honneurs dont il aura joui dans celui-ci; et quand il est venu au lieu où il doit être brûlé, ses parents taillent des hommes de carte de papier, des chevaux, des chameaux et de la monnaie grande comme des besants, et ils font brûler tout cela avec le corps, et ils croient que dans l'autre monde le mort aura autant d'esclaves, et de bêtes et de moutons qu'ils font brûler de papier. Et encore vous dis que lorsque le corps est porté à brûler, tous les instruments du pays sonnent autour de lui. Sachez encore que, quand un idolâtre est mort, les parents mandent un astrologue et lui disent le pays du mort, le mois, le jour et l'heure de sa naissance; l'astrologue fait alors ses conjurations diaboliques, et lorsqu'il a terminé, il indique le jour où le corps doit être brûlé. Et souvent il fait attendre une semaine, voire même un mois ou six mois, et il faut que les parents du mort le gardent chez eux tout ce temps, car ils n'oseraient jamais le brûler avant que leurs devins ne leur disent qu'il est temps. En attendant qu'ils fassent brûler le corps, et pendant qu'il demeure en la maison, ils le mettent dans un coffre de bois épais d'une paume, bien uni dans ses parties, et richement peint, et ils le couvrent de drap, et de camphre et d'autres odeurs, pour que le corps n'infecte point la maison. Et tout le temps que le mort reste au logis, ses parents, qui demeurent dans la maison, lui font une place à table et lui servent à manger et à boire comme s'il était vivant; puis ils mettent ces provisions devant le coffre où est le corps, et le laissent jusqu'à ce qu'ils pensent qu'il a mangé; car ils disent que son âme mange ces provisions. Ils le conservent ainsi jusqu'au jour où ils le font brûler. Et ils font encore autre chose. Souvent ces devins disent aux parents des morts qu'il n'est pas bon qu'ils sortent par la porte de leur maison le corps mort, et trouvent pour cela quelque raison, et les parents le font sortir par une autre porte, et souvent même font rompre le mur et le tirent par là. De cette manière sont brûlés tous les idolâtres du monde (1).

Maintenant nous laisserons cette matière et vous parlerons d'une autre cité vers le nord-ouest, à la sortie du désert.

De la province de Camul.

Camul est une province qui jadis fut un royaume. Il y a villes et villages assez, et la cité principale est Camul (2). La province est au milieu de deux déserts, car d'un côté est le grand désert, et de l'autre côté un petit désert de trois journées. Les habitants sont tous idolâtres et ont un langage particulier. Ils vivent du fruit de la terre, car ils ont abondamment tout ce qui est nécessaire pour boire et manger, et ils en vendent aux voyageurs qui passent par là. Ils sont très-gais, car ils ne font autre chose que jouer des instruments, chanter, danser et donner du plaisir à leur corps. Si un étranger entre chez eux pour y loger, ils en sont enchantés; ils commandent à leur femme de faire tout ce qu'ordonne l'étranger, et ils s'en vont de leur maison vaquer à leurs affaires, et restent absents deux ou trois jours.....

Or laissons Camul, et nous parlerons des autres provinces qui sont entre le nord et le nord-ouest, et sachez que cette province est au grand khan.

De la province de Ginchintalas.

Ginchintalas est une province qui est aussi près du désert, entre le nord et le nord-ouest (3). Elle est grande de seize journées et appartient au grand khan. Il y a villes et villages assez. Elle est habitée

(1) Les curieux détails donnés par Marco-Polo sur les cérémonies funèbres du Thibet sont confirmés par les voyageurs modernes. (Voyez du Halde, II, 24, 127. — Huc, *Voyage dans la Tartarie et le Thibet.)*

(2) Camul, nommée par les indigènes *Camil*, et par les Chinois *Hami* ou *Amil*, avec une légère aspiration, est placée, sur la carte de la Chine de Berghaus, par 43° 10′ latitude nord et 91° 30′ longitude est. Elle forme une oasis au milieu d'un aride désert de sable. Détruite en 1713 par les Dsungari, elle fut reconstruite en 1715, dans le style chinois moderne, par ordre de l'empereur Canghi. (Ritter, II, 357-376.)

(3) Marsden fait observer que *tala* est un mot appellatif mongol qui signifie plaine, et peut être séparé du nom propre.

par trois races de gens : des idolâtres, des adorateurs de Mahomet, et des chrétiens nestoriens. A l'extrémité de cette province, vers le nord, est une montagne où sont moult bonnes veines d'acier et d'ondanique ([1]). Et en cette montagne se trouve aussi une veine avec laquelle se fait la salamandre. Et sachez que la salamandre n'est pas une bête, comme l'on prétend ; mais voici ce que c'est : aucune bête ni aucun animal, vous le savez bien, ne peut naturellement vivre dans le feu, parce que chaque animal est composé des quatre éléments. Or, comme on ne savait pas ce que c'était que la salamandre, on disait et on dit encore que c'était une bête ; mais ce n'est pas vrai, comme je vais vous le montrer. J'avais pour compagnon un nommé Zurficar, un Turc qui moult était sage, qui demeura trois ans, pour le grand khan, en cette province, à extraire cette salamandre, et l'ondanique, et l'acier, car c'est toujours pour trois ans que le grand khan mande ses travailleurs pour en extraire la salamandre, et mon



Amiante soyeuse et filandreuse.

compagnon me raconta comment on s'y prend, et moi-même je le vis. Car je vous dis que quand on a creusé des montagnes où se trouvent de ces veines, on rompt et on coupe la veine en fils, comme de la laine, et pour cela, quand on a enlevé la veine, on la fait sécher, puis on la pétrit dans un grand mortier de cuivre, on la lave, et il reste ces fils que je vous ai dits. On jette la terre qui ne vaut rien ; puis ce fil, qui est semblable à de la laine, on le fait bien filer, et on en fait faire de la toile. Quand les toiles sont finies, elles ne sont pas blanches, mais on les met au feu ; on les y laisse un peu de temps, et elles deviennent blanches comme neige ([2]). Et chaque fois que ces toiles de salamandre ont quelque tache ou souillure, on les met au feu pendant un instant, et elles deviennent d'un blanc de neige. Voilà la vérité sur la salamandre ; et toutes les autres choses qu'on en raconte sont des mensonges et des fables. Et

De Guignes cite un pays appelé Chen-chen, situé au midi de Hami, et dans lequel il croit reconnaître le *Cincitalas* de Marco-Polo. Bürck et Murray pensent qu'il correspond au district chinois de Barcul, renfermé dans la province de Can-su, à trois cents *li* au nord-ouest de Camil, et qui s'appelle aussi Cin-si-fu. Neuman rejette cette hypothèse et opine pour le territoire de Seen-Seen, dont Turfan était la capitale. Enfin Wright se demande si ce ne serait pas plutôt Chialis, que B. Goez fait dépendre du royaume de Katschar, et place à peu de distance de Tourfan et de Kamoul.

([1]) Voy. la note 3 de la p. 279. M. Thomas Wright, après avoir examiné si cette substance (qui d'après Lazari serait une qualité particulière de fer ou d'acier) ne serait point de l'antimoine, s'arrête à l'hypothèse qu'il s'agit du zinc. (*The Travels of Marco-Polo*, etc., note 2 de la p. 70 ; Henri-G. Bohn, 1854.)

([2]) Ces observations sont conformes à ce qu'enseigne la science moderne. (Voy. Brongniart, *Traité élémentaire de minéralogie*, t. Ier, p. 482.)

encore je vous dis qu'à Rome il y en a une toile que le grand khan a envoyée en présent au pape, et dans laquelle on a mis le saint suaire de notre Seigneur Jésus-Christ.

Or laissons cette province, et passons aux autres contrées entre l'occident et le levant.

De la province de Suctang.

Quand on part de cette province que je vous ai dite, on marche dix journées entre l'occident et le levant; et dans tout ce chemin on trouve à peine quelques habitations, et il n'y a chose digne de mémoire. Au bout de ces dix journées est une province nommée Suctuir ([1]), en laquelle sont cités et villages assez, et la principale cité est appelée Suctin. Il y a des chrétiens et des idolâtres; ils appartiennent au grand khan, et la grande province générale où est cette province et les deux autres dont je vous ai parlé est appelée Tangut, et sur toutes ses montagnes pousse la rhubarbe ([2]) en grande abondance, et les marchands vont l'y acheter et la portent par tout le monde. Les habitants vivent du fruit qu'ils tirent de la terre, mais ne s'occupent guère de commerce.

Or nous partirons de cette ville, et vous parlerons d'une cité nommée Canpicion.

De la cité de Canpicion.

Canpicion ([3]) est une cité située dans le pays de Tangut, moult grande et noble, capitale et tête de toute la province de Tangut. Les habitants sont idolâtres, mais on y trouve aussi des adorateurs de Mahomet, et des chrétiens qui ont en cette ville trois églises grandes et belles ([4]). Les idolâtres ont maints monastères et abbayes de leur croyance. Ils ont grandissime quantité d'idoles, et ils en ont grandes de dix pas ([5]) : telle est de bois, telle de terre ou de pierre, et toutes sont couvertes d'or et travaillées moult bien. Autour de cette grande idole géante sont plusieurs autres petites, qui semblent lui faire hommage et révérence. Et comme je ne vous ai pas encore parlé des usages des idolâtres, je veux vous les raconter ici. Or sachez que les chefs de ces idolâtres vivent plus honnêtement que ceux qui leur sont soumis. Ils se gardent de toute luxure et la regardent comme un grand péché. Ils ont des lunaires, comme nous nous avons des mois, et il y a tel lunaire pendant lequel tous les idolâtres du monde ne tuent ni bêtes ni oiseaux. Pendant cinq jours ils ne mangent aucune viande tuée dans ces cinq jours, et durant ce temps ils vivent plus honnêtement qu'ils ne le font habituellement. Ils prennent jusqu'à trente femmes, plus ou moins, selon qu'ils sont riches et qu'ils peuvent en avoir, et les hommes donnent à leurs femmes, pour leur douaire, des bestiaux, des esclaves et de l'argent, selon leur pouvoir; mais la première d'entre leurs femmes est toujours la meilleure. Et s'ils ont aucune de leurs femmes qui ne soit bonne ou qui ne leur plaise, ils la peuvent chasser et en faire à leur volonté. Ils prennent pour femmes leurs cousines et la femme de leur père. Ils ne regardent pas comme péchés beaucoup de choses

([1]) La moderne So-ceu, à l'extrémité occidentale de la province du Shen-si.

([2]) Rubruquis avait rapporté en Occident les premières notions sur l'usage de la rhubarbe au Catay. Le pays abrupte de Si-ning et celui dont les cimes neigeuses entourent le Khou-khou-noor sont la vraie patrie de cette précieuse plante. On la trouve jusqu'à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. De cette substance, un des articles les plus importants du commerce de l'Asie centrale, les Chinois font à Kiakhta un commerce très-actif avec les Russes, qui l'importent en Europe. Les anciens s'approvisionnaient de cette racine sur les rives du Rha (Volga), où les caravanes l'apportaient; et c'est du nom du fleuve où se faisait ce commerce que l'on veut faire dériver celui de la plante : *Rha barbarum*. (Bürck, *Allgemeine Geschichte der Reisen und Entdeck*, I, 125.)

([3]) Cancipion, Cancipu correspond à la célèbre ville que les ambassadeurs mahométans du schah Roch, en 1419, appelèrent *Cangiu*, la *Kan-cheu* de Goes, qui était nommée par les Chinois *Kan-cheu-feu*, et qui se trouve au pied de la grande muraille, dans la province de Shen-si.

([4]) Probablement en bois; elles ont disparu depuis longtemps.

([5]) Voy., sur les statues colossales du Bouddha, la relation de FA-HIAN *(passim)* dans le volume des *Voyageurs anciens*.

qui sont gros péchés chez nous. Nous les laisserons là et vous parlerons des autres cités vers le nord.

Or je vous dis que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demeurèrent un an en



La Rhubarbe (¹).

cette cité sans qu'il leur arrivât rien digne de mémoire. Nous quitterons donc cette ville et irons soixante journées vers le nord.

De la cité d'Ézina.

Quand on part de cette cité de Canpicion on chevauche douze journées, et l'on arrive à une cité nommée Ézina, qui est au commencement du désert de sable, vers le nord, et fait partie de la province

(¹) Voy. p. 301.

de Tangut (¹). Les gens sont idolâtres ; ils ont assez de chameaux et de bestiaux. Il y naît bon nombre de faucons laniers et sacrés qui sont très-bons. Les habitants vivent des fruits de la terre et des bestiaux,



Hémione.

et ne sont pas hommes de commerce. En cette cité on prend des provisions pour quarante journées, car sachez qu'en partant de cette ville d'Ézina on chevauche pendant quarante jours à travers un désert, vers le nord, où il n'y a ni habitations ni herbages, et où ne demeure personne, excepté l'été, dans les vallées ; dans les montagnes, on trouve des bêtes sauvages et bon nombre d'ânes sauvages (²). On y voit aussi des forêts de pins. Et après avoir chevauché quarante journées dans ce désert, on arrive à une province, vers le nord, dont je vais vous parler.

De la cité de Caracoron.

Caracoron est une cité qui a trois milles de tour (³). Ce fut la première ville dont les Tartares s'emparèrent à leur sortie de leur pays. Je vais vous conter l'histoire de ces Tartares, et comment se forma

(¹) Ville célèbre dans l'histoire des conquêtes de Gengis-Khan. Elle est maintenant en ruines ; elle se trouve, d'après la géographie chinoise officielle, hors de la grande muraille, sur un fleuve du même nom, *Etzina-Pira*, *Edzinui-Gol* des cartes modernes), qui, par une pente légère, coule vers le nord et va se perdre dans un lac des steppes. (Ritter, II, 308-310.)

(²) « Et d'autres animaux également sauvages, » dit le texte de Ramusio. — L'âne sauvage ou onagre *(Equus asinus* de Linné), la mule sauvage *(Equus hemionus)*.

(³) Caracorum, *Karakhorum* ou *Kara-kûm* (sable noir) des cartes modernes, dans la vallée du haut Orchon, et appelée *Khorin*, *Korin* par les Tartares, *Holin* par les Chinois, était l'antique résidence des princes mongols. Fondée en 755 par Pi-Tchia, khan des Oei-u, Cara-Corum devint, après la décadence de ces derniers, la capitale de la tribu des Karaïtes ou

leur puissance, et comment ils se répandirent par le monde. Il faut savoir que les Tartares demeuraient vers le nord, auprès de la Géorgie [1], et en cette contrée sont grandes plaines où il n'y avait nulle habitation, nulle cité ni village, mais où l'on rencontrait bons pâturages, et grands fleuves et sources abondantes. Ils n'avaient pas de seigneur particulier, mais ils faisaient une rente au grand sire, qui, en leur langage, est appelé Unecon, ce qui veut dire en français prêtre Jean [2]; et c'est ce fameux prêtre Jean dont tout le monde vante la puissance. Les Tartares lui payaient une rente d'une bête sur dix. Or il advint que ces Tartares multiplièrent beaucoup, et quand le prêtre Jean les vit si nombreux, il comprit qu'ils pourraient lui nuire, et voulut les répartir en plusieurs contrées. Il envoya donc de ses barons pour le faire; mais quand les Tartares surent le dessein du prêtre Jean, ils en furent tout chagrins et partirent tous ensemble pour des déserts vers le nord, où le prêtre Jean ne pouvait leur nuire; et ainsi ils étaient rebelles à celui-ci et ne lui faisaient plus de rente. Ils restèrent ainsi quelque temps.

Comment Cinchin fut le premier khan des Tartares.

Or il advint que, vers l'an 1187, les Tartares prirent pour roi un des leurs qui avait nom en leur langage Cinghis-Khan. C'était un homme de grande valeur, et de grand sens et de grande prouesse; et quand il fut élu roi, tous les Tartares du monde, répandus dans ces pays étrangers, vinrent à lui et le reconnurent pour seigneur. Et Cinghis-Khan savait parfaitement user de sa seigneurie. Et, que vous dirai-je? il vint si grande multitude de Tartares que c'était merveille. Et quand Cinghis-Khan vit qu'il avait tant de sujets, il leur fait prendre leurs arcs et leurs autres armes; et ils vont conquérant les autres pays, et ils s'emparèrent bien ainsi de huit provinces; mais ils n'enlevaient rien aux habitants et les menaient seulement avec eux à d'autres conquêtes. Et de cette manière, ils conquirent cette multitude de pays dont je vous ai parlé; et tous, en voyant la bonté et la justice de ce seigneur, allaient volontiers à lui. Quand Cinghis-Khan eut rassemblé une telle multitude de gens, il dit qu'il veut conquérir une grande partie du monde. Il envoie donc ses messagers au prêtre Jean, vers l'an 1200, et lui mande qu'il veut sa fille pour femme. Et quand le prêtre Jean entendit ce que lui mandait Cinghis-Khan demandant sa fille en mariage, il en fut moult courroucé, et dit: « Comment Cinghis-Khan a-t-il l'audace de demander ma fille pour femme? Ne sait-il donc qu'il est mon homme et mon esclave? Or retournez vers lui, et

Chéraïtes. Ayant été conquise sur eux par Gengis-Khan, elle fut, en 1235, entourée de murailles par Oktai, qui en fit sa résidence. C'est là que se tinrent les assemblées générales dans lesquelles Cuyuc et Mangou furent élevés au trône; c'est de là que Cubilai partit pour conquérir la Chine; c'est là qu'Houlagou commença vers l'occident sa marche victorieuse, qu'il termina par la destruction du califat de Bagdad. En 1246 Plan de Carpin vint à la cour de Cuyuc-Khan (voy. sa relation, p. 237), et séjourna à Caracorum. André de Lonjumel la visita en 1249; Guillaume de Rubruquis, en 1254. (Voy. Bürck, nº 163.)

(1) L'obscurité qui enveloppe l'histoire de l'émigration de ces peuples, compris sous le nom trop général de Tartares, laisse subsister une grande incertitude sur leur origine et leurs premiers établissements. Restreignant cependant l'étendue du mot *Tartares* à la désignation de ces tribus nomades que Gengis-Khan rassembla sous ses étendards et conduisit à la conquête du monde, on peut regarder comme exacte l'indication de notre auteur sur les Tartares, qu'il dit originaires de la province appelée par lui *Giorcia*, correspondant au territoire *Giurgée (Djurdjeh)* de Reschid-Eddin, c'est-à-dire la moderne Mandschourie, d'où ils s'étendirent toujours de plus en plus au couchant et au midi. (Lazari.)

(2) Les chefs des tribus des Chéraïtes ou Karaïtes portaient chacun le nom de *ouang* ou *vang (regulus)*, et en y joignant le terme mongol de *khan*, on les appelait généralement *vang-khan (oang-can* de Rubruquis, *un-can* ou *unecon* de Marco-Polo, *Prêtre Jean* des auteurs occidentaux). Quand, sous Jesugai, père de Gengis-Khan, la puissance des Mongols commença à devenir redoutable, le vang-khan Toghrul fit alliance avec eux. Plus tard, se croyant assez fort, il leur déclara la guerre, et il leur livra une grande bataille dans les vastes landes qui entourent le Kouloun-noor (le *Tenduc* de Marco-Polo?), et où son armée fut entièrement mise en pièces par Gengis-Khan. Dans un effort désespéré, Toghrul, rassemblant le peu d'hommes qui lui étaient restés fidèles, en vint une seconde fois aux mains avec son rival, qui le défit et s'assujettit ainsi complétement les Chéraïtes. (Ritter, II, 256.)

Marco-Polo ne rapporte que ce qu'il a entendu dire sur ce souverain, revêtu d'un caractère sacerdotal imaginaire, et qui était en Europe l'occasion de tant de récits fabuleux. La discussion la plus éclairée que l'on puisse consulter au sujet de ce prétendu prêtre Jean se trouve dans le savant mémoire écrit par M. d'Avezac, sous le titre d'Introduction, en tête de la *Relation des Mongols et des Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin.*

dites-lui que j'aimerais mieux brûler ma fille que la lui donner pour femme, et ajoutez de ma part que je devrais le mettre à mort comme traître et déloyal à son seigneur. » Puis il commanda aux messagers



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* représente des Tartares en voyage [1].

de partir aussitôt de devant lui et de ne jamais y revenir. Les messagers partirent incontinent et revinrent vers leur seigneur, à qui ils racontent, sans en rien omettre, tout ce que leur a dit le prêtre Jean.

Comment Cinchin-Khan prépare ses gens pour aller contre le prêtre Jean.

Et quand Cinghis-Kan entendit la manière dont le prêtre Jean l'avait traité, il eut le cœur si gonflé de rage que peu s'en fallut qu'il ne crevât dans sa poitrine; car c'était un homme qui savait sa valeur. Il parle enfin, et s'écrie, si haut que tous ceux qui l'entouraient peuvent l'entendre, qu'il veut cesser d'être seigneur si le prêtre Jean ne vend plus cher l'affront qu'il vient de lui faire que jamais affront ne fut vendu par personne, et il ajoute que bientôt il lui montrera s'il est son esclave. Il appelle à lui tous ses gens, et fait les plus grands préparatifs qu'on ait jamais vus. Il fait savoir au prêtre Jean qu'il ait à se défendre comme il pourra, qu'il marche contre lui avec toutes ses forces. Et quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Khan venait contre lui avec une telle multitude, il en plaisanta et les traita comme rien, parce qu'il disait qu'ils n'étaient pas hommes d'armes. Cependant il se promit de faire tous ses efforts pour ne pas se laisser prendre de malemort. Il appelle donc à lui et prépare tous ses sujets, même les plus éloignés. Il fait si bien que jamais on n'avait vu de pareille armée ni entendu parler de plus grande. Et ainsi ils se préparaient les uns contre les autres. Et pourquoi vous en dire plus long? Sachez que Cinghis-Khan, avec tous ses gens, s'en vint en une grandissime et belle plaine, nommée Tanduc, qui appartenait au prêtre Jean, et là posa son camp; et je vous dis qu'ils étaient si nombreux que nul n'aurait pu les compter. Et là, il eut nouvelle que le prêtre Jean venait à lui, et il en fut

[1] Voy. des types de Tartares, p. 242, 249, etc., dans la relation de JEAN DU PLAN DE CARPIN.

réjoui, parce que c'était une belle plaine et large pour livrer bataille. Il l'attendit donc et désirait fort sa venue pour engager le combat. Mais laissons Cinghis-Khan et ses hommes, et retournons au prêtre Jean et à son armée

Comment le prêtre Jean, avec ses gens, alla à l'encontre de Chinchin-Khan.

Or quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Kan, avec tous les siens, venait sur lui, il alla avec toute son armée à sa rencontre, et avança jusqu'à ce qu'il fût venu en cette plaine de Tangut; et là il mit son camp près de celui de Cinghis-Khan, à vingt-cinq milles, et chacun se reposa pour être frais et dispos le jour de la mêlée. De cette manière donc, ces deux grandissimes armées étaient dans la plaine de Tangut. Un jour, Cinghis-Khan fit venir devant lui des astrologues chrétiens et sarrasins, et leur commanda de lui dire qui devait être vainqueur, de lui ou du prêtre Jean. Les Sarrasins ne surent lui dire la vérité, mais les chrétiens la lui montrèrent évidemment. Ils prirent un roseau et le cassèrent par le milieu, puis placèrent une moitié d'un côté, une autre d'un autre, sans que personne y touchât; au bout d'une des deux moitiés, il mirent le nom de Cinghis-Khan, au bout de l'autre celui du prêtre Jean, et dirent à Cinghis-Khan : « Sire, regardez ce roseau ; vous voyez que ceci est votre nom, et cela le nom du prêtre Jean. Or, quand nous aurons fait notre enchantement, celui dont le roseau viendra sur l'autre sera vainqueur dans la bataille. » Cinghis-Khan répondit qu'il était curieux de voir cela, et commanda aux astrologues d'opérer le plus vite possible. Les chrétiens prirent donc le Psautier et firent leur enchantement; et alors, sans que personne y touchât, le roseau qui portait le nom de Cinghis-Khan alla rejoindre l'autre et monta sur celui du prêtre Jean; et tous ceux qui étaient présents furent témoins de ce prodige [1]. Quand Cinghis-Kan vit cela, il eut une grande joie, et comme les chrétiens lui avaient dit la vérité, il les eut toujours depuis en grand honneur, les tenant pour hommes de grande vérité.

De la grande bataille qui fut entre le prêtre Jean et Cinchin-Khan.

Au bout de deux jours, les deux armées prirent les armes et combattirent ensemble opiniâtrément, et ce fut la plus grande bataille qu'on eût jamais vue. Il y eut grands maux de part et d'autre; mais enfin Cinghis-Khan fut vainqueur. En cette bataille, le prêtre Jean fut occis, et de ce jour Cinghis-Khan alla conquérant sa terre. Depuis cette époque, Cinghis-Khan régna encore six ans, toujours soumettant maints châteaux et maintes provinces ; mais au bout de six ans il alla assiéger un château qui avait nom Cangui, et là il fut frappé d'une flèche au genou et mourut de cette blessure [2]; ce qui fut grand dommage, car il était prud'homme et sage [2]. Or je vous ai raconté comment les Tartares eurent pour premier seigneur Cinghis-Khan ; je vous ai dit aussi comment ils vainquirent d'abord le prêtre Jean; je vous veux parler maintenant de leurs coutumes et de leurs usages.

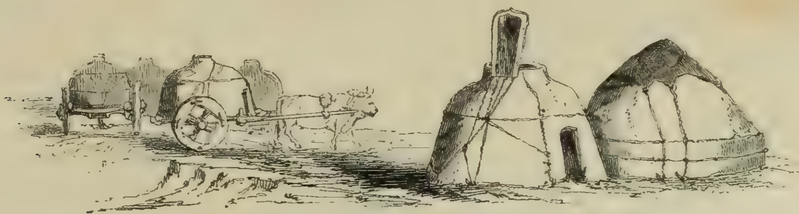
[1] « Cette opération des cannes, dit Petis de la Croix, a été en usage chez les Tartares, et l'est encore à présent chez les Africains, chez les Turcs et autres nations mahométanes. » (P. 65.)

[2] Temugin, qui prit plus tard le nom de *Tchinghis-Khan*, était né en 1155; il fut élu empereur des tribus tartares en 1206. Suivant les auteurs orientaux, Gengis-Khan mourut, non d'une blessure, mais de maladie, en 1227, peu après la prise de Lin-tao, dans la province de Shen-si.

[3] La cruauté et la rage de la destruction caractérisent Gengis-Khan; mais il avait aussi une grandeur de vues et une force de volonté supérieure à tout obstacle qui devaient faire impression sur un peuple barbare et guerrier. Il était difficile qu'à cette cour des Mongols, où il séjourna longtemps, Marco-Polo ne laissât pas influencer son jugement en faveur de ce conquérant. (Lazari.)

Des khans qui régnèrent après la mort de Cinchin-Khan.

Sachez qu'après Cinghis-Khan furent seigneurs Cui-Khan, puis Bacui-Khan, Alton-Khan, Mongu-Khan, et enfin Cublai-Khan, le plus grand et le plus puissant de tous (¹); car les cinq autres ensemble n'eurent pas tant de pouvoir que ce Cublai; et encore, je vous dis que tous les empereurs du monde et tous les rois chrétiens et sarrasins n'ont pas tant de puissance que ce Cublai grand khan, et je vous le prouverai clairement dans ce livre (²). Et sachez que tous les grands seigneurs qui descendent de la lignée de Cinghis-Khan sont portés à ensevelir en une grande montagne qui a nom Altaï (³); et, quel que soit l'endroit où meurent les grands seigneurs des Tartares, fût-ce à cent journées de distance de cette montagne, on les apporte là pour les ensevelir. Et écoutez une autre coutume : quand on porte les corps de ces grands khans vers cette montagne, à une distance de quarante journées plus ou moins, tous les gens qu'on rencontre par le chemin où passe le corps sont occis par ceux qui conduisent le mort, et on leur dit : Allez servir notre seigneur en l'autre monde. Car ils croient véritablement que tous ceux qu'ils tuent iront servir leur seigneur dans l'autre monde ; et ils font de même pour les chevaux, car, quand le seigneur meurt, ils tuent ses meilleurs chevaux, afin qu'il les ait dans l'autre monde. Et sachez que lorsque Mougu-Khan mourut, on tua plus de vingt mille hommes sur le passage du corps (⁴). Je vous conterai maintes autres choses des Tartares. Ils demeurent l'hiver dans les plaines et les lieux



Tentes tartares. — D'après Pallas.

chauds, où ils ont herbages et bons pâturages pour leurs bêtes, et l'été ils cherchent des lieux frais sur les montagnes et dans les vallées, où ils trouvent des sources, des bois et des pâturages pour leurs bêtes. Ils ont des maisons de bois qu'ils couvrent de cordes ; elles sont rondes et ils les portent avec eux partout où ils vont ; car les cordes sont si adroitement liées entre elles qu'on peut transporter facilement ces maisons ; toutes les fois qu'ils les tendent et les dressent, ils placent toujours la porte

(¹) Les noms des successeurs de Gengis-Khan ont été altérés dans les manuscrits. Gengis laissa quatre fils : Djousi ou Touchy, père de Batou; Tchagathay ou Zagataï; Octaï, et Touli. Touchy, l'aîné, étant mort, son fils Batou eut en partage le Captchac et les régions du Don et du Volga; ce fut lui vraisemblablement qui envahit la Russie, la Pologne, et répandit la terreur en Europe. Tchagatay eut la Transoxiane, le pays des Ouzbeks et le Turkestan. Octaï, père de Gayouk ou Cuyuc, troisième fils de Gengis, et que ce dernier avait désigné pour son successeur, prit le titre de *kaan* ou *kakan* (seigneur des seigneurs). Le quatrième fils de Gengis, Touli, qui mourut en 1231, laissa quatre fils : Mangou, Cubilai, Houlagou et Artigbouga. Mangou, en 1251, fut appelé à succéder à son cousin Cuyuc. Ce fut lui qui conquit le Khorassan, la Perse, la Chaldée, la Syrie, le califat de Bagdad, et extermina les Hashishins. Le cinquième souverain, Cubilai, élu en 1259, après la mort de Mangou, agrandit son empire par la conquête de la Chine, et mourut en 1280.

(²) « Il se vit, dit le P. Gaubil, maître paisible de la Chine, du Pégu, du Thibet, de l'une et l'autre Tartarie, du Turkestan et du pays d'Igour; Siam, la Cochinchine, le Tonquin et la Corée lui payaient le tribut. Les princes de sa maison, qui régnaient en Moscovie, en Assyrie, en Perse, dans le Khorassan et dans la Transoxiane, ne faisaient rien sans son consentement. » (*Observ. chron.*, p. 203.)

(³) Le mot mongol *altaï* signifie or ; les termes turcs et chinois qui désignent cette montagne ont la même signification. Ce mot vient-il de la richesse des mines métalliques de ces monts, des sables aurifères de leurs fleuves, du luxe de la ville voisine, Caracorum, ou du faste des mausolées impériaux érigés en ces lieux? (Ritter, II, 316, 472, 525.)

(⁴) Voy., dans la relation de PLAN DE CARPIN, p. 247, note 1, les détails sur les funérailles royales.

au midi. Ils ont des charrettes couvertes de feutre noir, si bien que, s'il pleut, l'eau n'entre pas en la charrette ; il les font traîner par des bœufs et des chameaux, et c'est là dedans qu'ils transportent leurs femmes et leurs enfants. Ce sont les dames qui achètent, vendent et font tout ce qui est nécessaire à leur mari et à leur famille ; car les hommes ne s'occupent de rien, si ce n'est de faire des armes et de chasser aux chiens ou aux faucons. Ils vivent de viande, de lait et de gibier ; ils mangent aussi des rats de pharaon ([1]) qui viennent en grande abondance dans les plaines et partout ; ils mangent de la chair de cheval et de chien, et boivent du lait de jument. Les femmes sont loyales et bonnes envers leur mari, et font moult bien la besogne de la maison. Les mariages se font ainsi : chacun peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît, voire jusqu'à cent s'il en a le moyen ; les hommes donnent le douaire à la mère de leurs femmes, et la femme ne donne rien à son mari. Et sachez qu'ils aiment mieux et soignent mieux leur première femme que les autres hommes, parce qu'ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils le veulent. Ils épousent leur cousine, et si le père meurt, son fils aîné prend pour femme celle de son père, pourvu qu'elle ne soit pas sa mère ; si son frère meurt, il peut également prendre sa femme. Quand ils se marient, ils font de grandes noces.

Du dieu des Tartares et de leur loi.

Voici quelle est leur loi : ils ont un dieu qu'ils appellent Nacygai ([2]), et c'est le dieu de la terre, qui garde leurs enfants, et leurs bêtes, et leurs blés. Ils ont pour lui grande révérence et lui font grand honneur ; car ils en ont chacun un dans leur maison, fait de feutre ou de drap. Ils font aussi la femme de ce dieu et ses fils ; ils mettent la femme à sa gauche et les fils devant, et ils les honorent assez. Et quand ils vont manger, ils prennent de la chair grasse et en frottent la bouche de ce dieu, et de sa femme et de ses fils ; puis ils répandent à la porte de leur maison un peu de sauce, et après cette cérémonie, ils disent que leur dieu et sa famille ont mangé ; puis eux, à leur tour, mangent et boivent, car sachez qu'ils boivent du lait de jument ; mais ce lait est tel qu'il ressemble à du vin blanc et est bon à boire, et ils l'appellent *chemius* ([3]). Voici quels sont leurs vêtements : les riches portent des draps dorés et de soie et de moult riches fourrures de zibeline, d'hermine, de vair et de renard, et tous leurs harnais sont moult beaux et de grande valeur. Leurs armes sont l'arc, l'épée et la massue ; mais ils se servent plus de l'arc que de toute autre chose, car ils sont très-bons archers. Sur leur dos, ils portent des armures de cuir de buffle ou d'autres cuirs qui sont moult forts. Ils sont bons à la guerre et combattent vaillamment ; ils peuvent travailler plus que nuls autres hommes, car, maintes fois, quand il en est besoin, ils restent un mois sans manger autre chose que du lait de jument et du gibier qu'ils prennent, et leur cheval paît les herbes qu'il trouve, car il n'est pas besoin de porter orge ni paille. Ils obéissent très-bien à leur seigneur, et, quand il le faut, ils restent toute la nuit à cheval avec leurs armes, et le cheval va paissant les herbes. Il n'y a pas de gens au monde qui supportent comme eux les travaux et les fatigues, et qui aient moins besoin de dépense : aussi nul peuple n'est plus propre à conquérir la terre et à y régner ([4]). Ils sont organisés de la manière suivante : quand un seigneur des Tartares va à l'armée, il mène avec lui cent mille hommes à cheval qu'il a ainsi ordonnés : sur dix hommes un chef, sur cent un autre, sur mille un autre, et sur dix mille un autre ; de sorte que lui ne s'adresse qu'à dix hommes, le chef de dix mille à dix, celui de mille à dix, et celui de cent aussi à dix. Quand le seigneur des cent mille hommes veut détacher quelques hommes pour aller quelque part, il commande aux chefs des dix mille de lui fournir mille hommes, les chefs des dix mille commandent à ceux de mille, ceux de mille à ceux de cent, et ceux de cent à ceux de dix ; de sorte

([1]) Sur les bords du Selinga vit une espèce de marmotte de couleur brune, décrite par Bell (*Travels*, I, 311). — Du Halde décrit une espèce de rat de terre, de la grosseur de l'hermine, qu'il nomme *tael-pi*, et qui est commun dans le pays des Kalkas (IV, 30). L'ichneumon, ou le *Kiri Malabarico*, est, suivant Charleton et Bellonio, le *rat de Pharaon*.

([2]) Voy. la relation de Plan de Carpin, p. 241 et suivantes.

([3]) Rubruquis en parle d'une manière détaillée dans sa relation, et l'appelle *cosmos*.

([4]) Sur les mœurs, les coutumes des Mongols, voy. la relation de Plan de Carpin.

que chacun obéit aussitôt et fournit ce qu'on demande, car ils sont sommis plus que personne. Et sachez que les corps de cent mille hommes s'appellent *tut*, de dix mille *toman* (¹), puis millier, centener et desme. Quand les armées sont en marche, que ce soit par plaines ou par montagnes, on envoie deux journées en avant deux cents hommes pour explorer, et aussi par derrière et de chaque côté, afin que l'armée ne puisse être attaquée à l'improviste. Quand les armées ont un long chemin à faire, elles ne portent rien de leurs harnais, mais seulement des vases de cuir où ils mettent le lait qu'ils boivent, et un petit pot de terre où ils font cuire leur viande, et une petite tente sous laquelle ils demeurent pour la pluie. Et même, quand il est besoin, ils chevauchent bien dix journées sans provisions et sans faire de feu; mais ils vivent du sang de leur cheval, car ils savent lui ouvrir la veine et ils boivent de son sang. Ils font aussi sécher leur lait, qui devient aussi consistant que de la pâte; ils en portent avec eux, en mettent dans l'eau et le remuent jusqu'à ce que le lait se délaye, puis ils le boivent. Quand ils viennent à la bataille avec leurs ennemis, ils demeurent vainqueurs, parce qu'ils ne prennent jamais la fuite tant qu'ils voient des archers du côté de leurs ennemis. Ils ont si bien dressé leurs chevaux qu'ils les font tourner instantanément comme on ferait un chien. Et quand on les chasse et qu'ils sont en fuite, ils combattent aussi bien et aussi fort que s'ils étaient en face de leurs ennemis; car quand ils fuient, ils se tournent en arrière avec leur arc et envoient force flèches, et tuent les chevaux de leurs ennemis et aussi les hommes; si bien que lorsque les ennemis les envoient déconfits et vaincus, eux-mêmes sont perdus, car leurs chevaux sont occis, et eux-mêmes assez souvent. Et quand les Tartares voient qu'ils ont tué des chevaux à leurs ennemis et aussi des hommes, ils se jettent sur eux avec tant de force et d'impétuosité qu'ils les défont à leur tour : c'est ainsi qu'ils ont déjà vaincu maintes gens en maintes batailles. Tout ce que je vous ai conté était la vie et la coutume des Tartares primitifs, car aujourd'hui ils sont moult abâtardis; ceux qui sont au Cathay ont pris les usages et les mœurs des idolâtres et ont abandonné leur loi; ceux qui vivent au levant vivent à la manière des Sarrasins.

Voici comment ils maintiennent la justice : quand un homme a pris une petite chose qui ne lui appartient pas, on lui donne sept coups de bâton, ou dix-sept, ou vingt-sept, ou trente-sept, ou quarante-sept, et ainsi jusqu'à trois cent sept, suivant la valeur de l'objet; et beaucoup meurent sous ces coups de bâton. Si c'est un cheval qu'il a pris, il est coupé par morceaux avec l'épée, à moins qu'il ne puisse payer et qu'il ne donne neuf fois la valeur de ce qu'il a enlevé. Chaque seigneur et chaque homme qui a des bêtes les fait marquer d'un signe, je veux parler des chevaux, des juments, des chameaux, des bœufs, des vaches et des autres grosses bêtes; et on les laisse aller paître dans les plaines et les montagnes sans que personne les garde, et si elles se mêlent les unes avec les autres, chacun rend la sienne à celui dont elle porte le signe. Quant aux brebis, aux moutons et aux boucs, il les font garder par des hommes. Leurs bestiaux sont tous très-grands, et gras et beaux outre mesure.

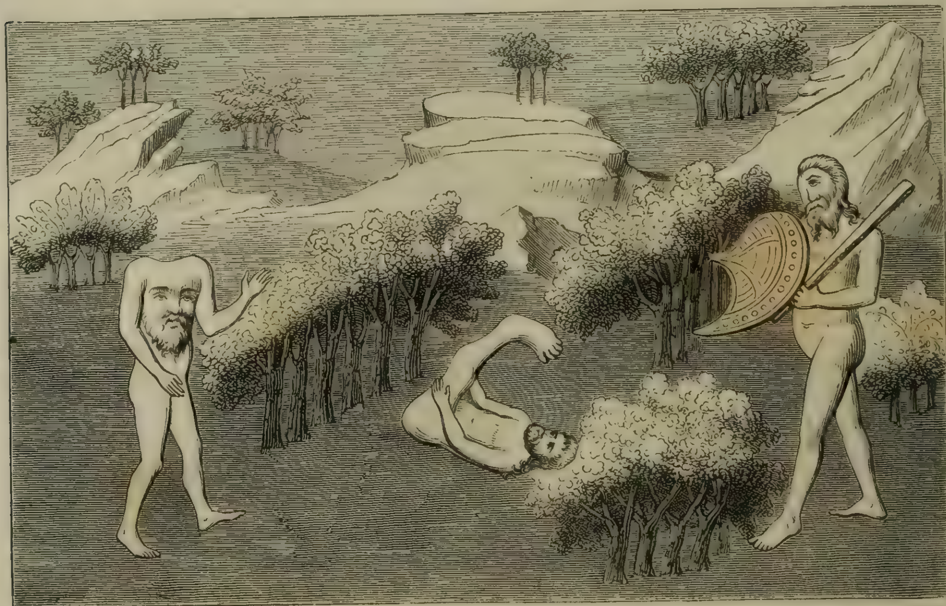
Et je veux encore vous dire un singulier usage que j'avais oublié de noter. Sachez donc que quand ils sont deux hommes dont l'un a un fils qui meurt à l'âge de quatre ans ou à peu près, et l'autre une fille qui meurt aussi, ils marient ces deux enfants ensemble, et ils donnent la fille morte pour femme au fils mort, et ils en font un contrat et le brûlent, et quand ils voient la fumée qui s'en va en l'air, ils disent qu'elle va vers leurs fils en l'autre monde, et que ces enfants se tiennent pour mari et femme. Ils font grande noce et jettent çà et là des vivres, disant qu'ils vont à leurs enfants en l'autre monde. Ils font encore peindre et représenter sur du papier des hommes à leur image, des chevaux, des draps, des besants, des harnais; puis ils font brûler tout cela, et ils sont persuadés que leurs enfants auront tout ce qu'ils ont ainsi représenté. Et après cette cérémonie, les deux hommes se tiennent pour parents tout aussi bien que si les enfants avaient été vivants.

Or je vous ai décrit toutes les coutumes des Tartares, mais je ne vous ai rien raconté des grandissimes faits du grand khan qui est le grand seigneur de tous les Tartares, ni de sa magnifique cour impériale. Je vous dirai tout cela dans ce livre en temps et lieu, car ce sont choses merveilleuses. Maintenant je vais retourner à la grande plaine où nous étions quand nous commençâmes à parler des Tartares.

(¹) Le *toman* des Mongols et des Persans désigne un corps d'armée de dix mille hommes. Dans le mot *tut*, signifiant cent mille hommes, Neumann croit reconnaître une corruption de *yak* (voy., p. 311, la représentation de cet animal). Les Indiens et les Chinois ont adopté les longues crinières de l'*yak* comme insignes militaires.

De la plaine de Bangu et des diverses coutumes de ses habitants.

Quand on part de Caracoron et d'Altaï, où l'on dépose les corps des Tartares, comme je vous ai conté, on va vers le nord par une contrée qui est appelée la plaine de Bangu (1), et dure bien quarante journées. Les habitants sont nommés Mécri (2); ils sont sauvages; ils vivent de bêtes, surtout de cerfs



Traditions monstrueuses de l'antiquité, que le miniaturiste du *Livre des Merveilles* applique arbitrairement aux *Mecrits* (3).

dont ils se servent comme de chevaux (4). Ils ont les mêmes usages et les mêmes coutumes que les Tartares, et comme eux appartiennent au grand khan. Ils n'ont ni blé ni vin; l'été ils ont du gibier et chassent les bêtes et les oiseaux; mais l'hiver tout le gibier s'en va à cause du grand froid. Quand on a marché quarante journées, on trouve la mer Océane et des montagnes élevées où les faucons pèlerins fond leur nid. Car sachez qu'il n'y a hommes, ni femmes, ni bêtes, ni oiseaux, si ce n'est une espèce d'oiseaux appelés *barghenlac* dont se nourrissent les faucons. Ils sont grands comme des perdrix, ont les pattes faites comme les perroquets, la queue comme les hirondelles, et volent moult bien (5). Quand le grand khan veut de ces faucons pèlerins, il envoie jusque-là pour en avoir. Dans l'île qui est dans cette mer naissent les gerfauts (6); et je vous dis que ce lieu est tellement au nord que l'étoile du nord

(1) La position septentrionale de cette plaine, relativement à Caracorum et à l'Altaï, la fait regarder par Lazari comme identique aux landes qui entourent le lac *Baïkal*. Marsden croit qu'il s'agit de la Sibérie.

(2) Les Merkits ou *Mecrits* ne devaient pas être éloignés de la rivière d'*Irtisch*. « Tous (les Naïmans), dit de Guignes, prirent la fuite et se retirèrent vers la rivière d'Irtisch, où ils s'établirent, et y formèrent un puissant parti, qui était soutenu par Tortabegh, khan des Merkits. » (Voy. un passage de Raschid-Eddin dans le *Journal asiatique*, XI, 335, 447.)

(3) Sur ces grossières interprétations des miniaturistes, dont il ne faut pas rendre responsable le voyageur. voy. la relation d'Hérodote, *passim (Voyageurs anciens)*.

(4) Les cerfs sur lesquels, suivant notre auteur, montaient les indigènes rappellent les rennes qui, en Sibérie, servent à tirer les traîneaux.

(5) Marsden suppose que cet oiseau peut être une espèce de coucou.

(6) Marco-Polo, imbu des préjugés de son siècle, regardait la terre comme une vaste surface. entourée de toutes parts par l'océan, qui lui-même était peuplé d'îles où naissaient les gerfauts

reste en arrière vers le midi. Les gerfauts sont en si grande abondance dans cette île que le grand khan en a tant qu'il veut; car ceux qui sont portés de la terre des chrétiens aux Tartares ne sont pas donnés au grand khan, mais à Argon et aux autres seigneurs du Levant. Or nous avons dit tout ce qui regarde les provinces du nord jusqu'à la mer Océane; désormais nous vous parlerons d'autres provinces et retournerons jusqu'au grand khan. Nous reviendrons donc à une province que nous avons décrite en ce livre, et qui est nommée Cancipu [1].

Du grand royaume d'Erginul.

Quand on part du Cancipu, on marche cinq journées pendant lesquelles on rencontre maints esprits qu'on entend parler souvent la nuit. Et au bout de ces cinq journées, vers le levant, on arrive à un royaume appelé Erginul [2], qui appartient au grand khan et fait partie de la grande province de



L'Yak de Tartarie, ou bœuf grognant [3].

Tangut qui renferme plusieurs royaumes. Les habitants sont nestoriens et idolâtres, et adorateurs de Mahomet. Il y a bon nombre de cités dont la principale est Erginul. En partant de cette ville vers le midi, l'on peut aller aux contrées du Cathay, et en cette route du midi, vers le Cathay, on ren-

(1) Campion, Can-sheu-fu.
(2) « Le district de Tangut, que les Tartares appellent *Kokonor*, et les Chinois *Hohonor*. » (Marsden.) — La ville de *Liang-sheu*, suivant Bürck et Ritter. Peut-être *Nguei-iuen*.
(3) Voy. p. 312, et le *Magasin pittoresque*, t. XXII (1854).

contre une cité appelée Fingui [1] et bon nombre d'autres villes et cités faisant partie du Tangut, et appartenant au grand khan. Les habitants sont idolâtres, adorateurs de Mahomet, et chrétiens. On y trouve des bœufs sauvages grands comme des éléphants et moult beaux à voir, car ils sont tout velus, excepté sur le dos, et ils sont noirs et blancs. Leur poil est de trois paumes. Ils sont si beaux, que c'est une merveille de les voir. Et de ces bœufs, il y en a même quelques-uns de domestiques, car on en prend de sauvages, et on les fait produire, de sorte qu'on en a une grande quantité. On les charge ou on laboure avec eux, et l'on dit qu'ils ont deux fois plus de force que les autres. En cette contrée vient le meilleur musc et le plus fin qui soit au monde. Voici la manière dont on le trouve : on le tire d'une petite bête [2]



Argus-Faisan.

de la grandeur d'une gazelle, qui a le poil du cerf, les pieds et la queue de la gazelle, n'a pas de cornes, ainsi que la gazelle, mais a quatre dents, deux en haut ét deux en bas, bien longues de trois doigts, et très-délicates; deux s'en vont en haut et deux autres en bas. C'est une belle bête; et voici comment on en extrait le musc. Quand on l'a prise, on trouve près du nombril, sous le ventre, entre cuir et chair, une tumeur de sang; on coupe cette tumeur, ainsi que le cuir qui l'entoure, et on en tire le sang, qui est le musc dont l'odeur est si forte. Il y en a une grande quantité dans ce pays [3]. Les habitants vivent de commerce et d'arts, et ont du blé en abondance. La province est grande de vingt-cinq journées. Il y a des faisans grands deux fois comme ceux de notre pays; ils sont grands comme des paons, ou un peu moins. Ils ont la queue longue au plus de dix paumes, ou de neuf, de huit, ou de sept au moins [4]. Il y

(1) *Si-ngan-fu*, capitale de la province de Chen-si, suivant quelques commentateurs; *Si-ning*, suivant Marsden; importante ville militaire et commerciale, au pied des monts Aunié.

(2) Voy., sur le musc, la relation des DEUX MAHOMÉTANS, p. 139.

(3) Du Halde et Turner ont confirmé ces détails. L'*Oriental Miscellany* de Calcutta a donné (1798, vol. I, 129) un savant article du docteur Fleming sur le *Thibet musk*.

(4) Le *Phasianus argus* de Sumatra et du nord de la Chine.

en a aussi d'autres qui sont de la grandeur et de la forme de ceux de notre pays; il y a maintes sortes d'autres oiseaux avec de moult belles plumes et bien colorés. Les habitants sont idolâtres; ils sont gras et ont un petit nez, les cheveux noirs et pas de barbe, si ce n'est du poil au menton. Leurs femmes sont très-bien faites. Les lois et les usages leur permettent de prendre autant de femmes qu'ils veulent et qu'ils le peuvent. Quand il y a une belle femme, même de basse extraction, un baron ou un seigneur l'épouse pour sa beauté, et donne à sa mère une assez forte somme d'argent, selon qu'ils en sont convenus. Nous partirons de ce pays et vous parlerons d'un autre vers le levant.

Des royaumes de la province d'Égregaïa.

Quand on part d'Erginul et qu'on va vers le levant, huit journées, on arrive à une province appelée Égrigaia (1), où il y a cités et villages assez; elle fait partie du Tengut. La principale ville est appelée Calacian (2). Les habitants sont idolâtres, cependant il y a trois églises de chrétiens nestoriens. Ils relèvent du grand Tartare. En cette cité se font des camelots de poil de chameau les plus beaux du monde et les meilleurs; ils en font aussi de laine blanche moult beaux et bons, et en grande quantité. De là les marchands les transportent au Cathay et en maints autres lieux. Nous sortirons de ce pays vers le levant, et nous entrerons sur les terres du prêtre Jean que l'on appelle Senduc.

De la grande province de Senduc.

Senduc (3) est une province vers le levant, en laquelle sont villes et villages assez. Elle relève du grand khan, car les descendants du prêtre Jean sont soumis au grand khan. La principale cité est nommée Tenduc. De cette province est roi un descendant du prêtre Jean, qui lui aussi est prêtre Jean (4). Il s'appelle Georges; il tient pour le grand khan la terre qu'avait le prêtre Jean, mais non pas tout entière, seulement une partie. Toujours le grand khan donne de ses filles ou de ses parentes au rois de la lignée du prêtre Jean. En cette province se trouvent les pierres dont on fait l'azur, en assez grande abondance et bonnes. On y fait des camelots de poil de chameau moult bons. Les habitants vivent de leurs bestiaux et des fruits qu'ils retirent de la terre; il s'y fait aussi beaucoup de commerce et d'industrie. La seigneurie est aux chrétiens, comme je vous ai dit, mais il y a bon nombre d'idolâtres et d'adorateurs de Mahomet. Il y a dans le pays une race appelée Argon, qui veut dire en français Guasmul, parce qu'ils sont nés de l'union de ces deux races, les Argon Tenduc (5) et les adorateurs de Mahomet. Ils sont plus beaux que les autres, et plus sages, et plus industrieux. En cette province était la capitale du prêtre Jean, quand il était seigneur des Tartares, et à lui appartenaient toutes ces provinces et royaumes environnants, et encore y demeurent ses descendants; et ce Georges que je vous ai dit est du lignage du prêtre Jean, comme je vous l'ai raconté. C'est le sixième seigneur depuis le prêtre Jean.

(1) Peut-être le pays des Eighours, Ouïgours; ou *Ning-ya-fu?*

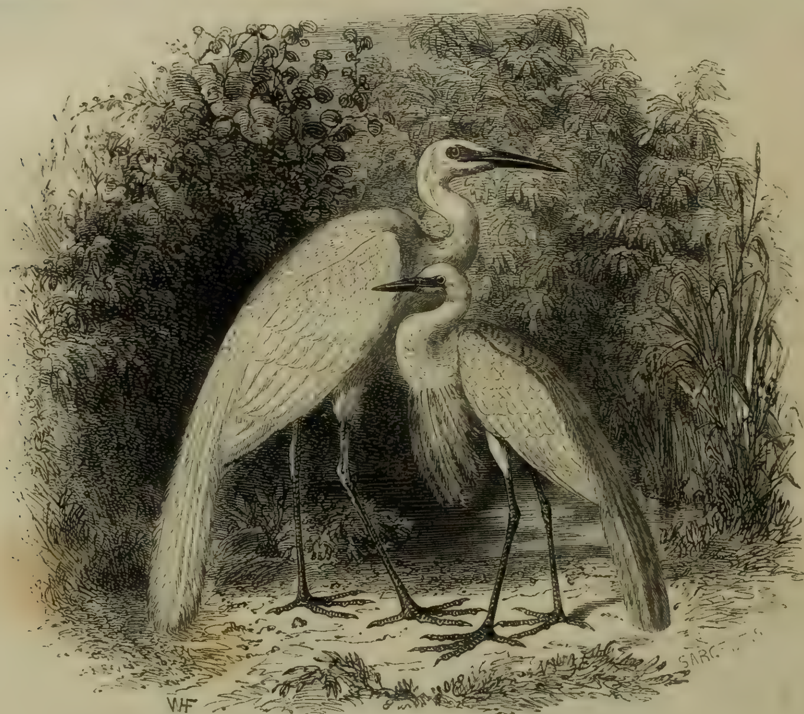
(2) Cialis ou Youldouz, à l'ouest de Turfan. *Cailac* de Rubruquis? *Khaladjan* de Raschid-Eddin?

(3) Tenduc (voy. la note 2 de la p. 298). La position de cette province, où eut lieu la défaite du prêtre Jean (*Ung-Khan Vang-Khan*), semble déterminée par le passage du P. Gaubet, qui rapporte que la bataille eut lieu entre les rivières Toula et Kerlon, dont les sources sont près du 48e ou du 49e degré de latitude.

(4) Sur ce prince tartare, voy. la note 2 de la p. 304. Ajoutons que, dans l'opinion de quelques auteurs, ce prêtre Jean n'aurait été autre que le grand lama des Tartares. La propagation du christianisme jusqu'au fond de l'Asie, et certaines analogies entre le culte, le rite, les costumes de la religion chrétienne et du bouddhisme, pourraient expliquer cette confusion.

(5) Les *Argon*, suivant Klaproth (*Journal asiatique*, XI, 355), correspondent aux *Arcauni* de Raschid-Eddin, aux *Arcaiun* de l'histoire arménienne des Orbelins. Ce nom semble se rapporter à une population qui professait le christianisme, et, dans la suite, il servit à désigner tous les chrétiens. (Neumann.)

Ce lieu est celui que nous appelons en notre langue Gogo et Magogo (1) ; mais ils l'appellent Ung et Mungul. En chacune de ces provinces demeurait une race différente : dans le pays d'Ung étaient les Gog, dans celui de Mungul les Tartares. Quand on chevauche de cette province sept journées, par le levant, vers le Cathay, on trouve maintes cités et villages où sont des adorateurs de Mahomet, des idolâtres et



Hérons blancs *(Ardea modesta, Ardea nigrirostris)*.

des chrétiens nestoriens. Ils vivent de commerce et d'industrie, car ils font des draps dorés qu'on nomme *nassit fin et nac,* et aussi des draps de soie de maintes sortes ; comme nous avons des draps de laine de maintes espèces, ils ont des draps dorés et de soie de maintes manières. Ils appartiennent au grand khan. Il y a une cité appelée Sindacui (2), en laquelle on fabrique toutes choses et harnais dont on a besoin pour les armées ; et dans les montagnes de cette province est un lieu nommé Ydifu, où est une

(1) D'Anville a écrit un mémoire sur le *rempart de Gog et de Magog,* où il a voulu prouver l'existence de ce rempart. Dans la carte annexée à ce mémoire, il place le pays de Gog entre le 45e et le 50e degré de latitude nord.

M. de Sacy pense que ce rempart n'était autre que la muraille de la Chine, et il renvoie à ce qu'en a dit d'Herbelot.

Depuis le neuvième et le dixième siècle, le rempart de Gog *(Castrum Gog* de Sanuto) occupe invariablement sur les cartes la même place, au nord de la Tartarie.

Les Arabes et les Persans désignent sous le nom de *Yajuj* et *Majuj* les habitants des régions montagneuses au nord-ouest de la mer Caspienne.

Selon Strahlenberg, les noms *Jagougi* et *Mongougi* sont usités parmi les Tartares ou Scythes modernes, et ils peuvent avoir un rapport avec ceux de *Gog* et de *Magog* employés par la Genèse.

Neumann pense que *Ung* indique les *Toungouses,* et *Mungul* les Turcs et les *Mongols*

On consultera avec utilité sur ce sujet les *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes du Caucase,* p. 40 à 48, par M. Vivien de Saint-Martin (Paris, 1847), et l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge,* par le vicomte de Santarem, *passim.*

(2) Sindichin, Sindatoy, peut-être Sindi ou Sinda-cheu, qui aura été détruite avec tant d'autres villes de la Tartarie par les Ming, lorsqu'ils expulsèrent les souverains mongols de la Chine.

bonne mine d'argent d'où l'on retire beaucoup de ce métal. Ils ont d'assez belles chasses de bêtes et d'oiseaux. En partant de cette province et cité on marche trois journées, et l'on arrive à une cité appelée Ciagannor ([1]), en laquelle est un grand palais qui est au grand khan, car le grand khan demeure assez volontiers en cette cité, parce qu'il y a aux environs des lacs et rivières où se trouvent bon nombre de cygnes, et aussi de belles plaines où vivent grues, faisans, perdrix et maintes autres espèces d'oiseaux. Et à cause du grand nombre de volatiles, le grand khan y demeure volontiers à se divertir; il chasse au gerfaut et au faucon, et prend grand nombre d'oiseaux à son grand plaisir. Il y a cinq sortes de grues que je vais vous décrire : les unes sont toutes noires comme des corbeaux, et moult grandes; les autres sont toutes blanches, ont des ailes moult belles, car sur toutes leurs plumes sont des yeux ronds comme ceux du paon, d'une couleur d'or moult resplendissante; elles ont la tête vermeille, et noire et blanche alentour; c'est la plus grande espèce. Les autres ressemblent aux nôtres; la quatrième espèce est petite et a aux oreilles de longues plumes vermeilles et noires moult belles; la cinquième enfin est toute grise, a la tête vermeille et noire et moult bien faite, et est très-grande ([2]). Après cette cité est une vallée où le grand khan a fait bâtir plusieurs maisonnettes, dans lesquelles il fait nourrir une grande quantité de *cators*, que nous appelons grandes perdrix. Il a mis plusieurs hommes à garder ces oiseaux, et il y en a une si grande abondance que c'est merveille à voir; et quand le grand khan vient dans ce pays, il a de ces oiseaux tant qu'il veut.

Nous quitterons ce pays et marcherons trois journées entre le nord et l'occident.

De la cité de Ciandu et du merveilleux palais du grand khan.

Quand on est parti de cette cité et qu'on a marché trois journées, on rencontre une ville appelée Ciandu ([3]), que le grand khan actuellement régnant, qui se nomme Cublai-Khan, a fait construire. En cette cité Cublai-Khan a fait faire un grandissime palais de marbre et de pierre; les salles et chambres sont toutes dorées; il est moult merveilleusement beau et bien doré, et de ce palais part un mur qui environne seize milles de terre où se trouvent fontaines et fleuves et prairies, et où le grand khan tient toutes sortes de bêtes. Ce sont cerfs, daims et chevreuils pour donner à manger aux gerfauts et aux faucons qui sont en cage dans ce lieu; lui-même les va voir dans leur cage une fois chaque semaine, et souvent le grand khan s'en va dans cette prairie environnée de murs, menant avec lui un léopard sur la croupe de son cheval ([4]); et quand il veut, il le laisse aller et prend un cerf, ou un daim, ou un chevreuil, qu'il donne aux gerfauts qu'il tient en cage, tout cela à son grand divertissement. En un endroit de cette prairie environnée de murs le grand khan a fait un grand palais tout de roseaux, mais doré en dedans et ouvragé à bêtes et à oiseaux moult subtilement. La couverture est aussi de roseaux, mais si bien et si fort entrelacés que nulle eau ne peut pénétrer; et je vous dirai comment on a pu le faire avec ces roseaux. Sachez donc que ce sont des roseaux gros de plus de trois paumes et longs de dix à quinze pas. On les tranche d'un nœud à l'autre; puis, une fois cette coupe faite, on a des roseaux si gros et si grands qu'on peut en couvrir des maisons et en faire entièrement ainsi. Ce palais était donc tout de roseaux, et

([1]) « Nom qui signifie *lac blanc*, dit Ramusio. » Ce lac est nommé, sur les cartes, Tsa-han-nor, Chahan-nor. La ville paraît être celle de Tsaan-Balgassa, au delà de la grande muraille, le long de la route qui, de Pe-king, mène à Kiathka, sur les limites méridionales du Cobi supérieur et sur les rives du Tsa-han-noor.

([2]) « On trouve, dit le traducteur ou le commentateur d'Abu'lghazi, une grande quantité d'oiseaux d'une beauté particulière, dans les vastes plaines de la Grande-Tartarie, et l'oiseau dont il est parlé en cet endroit pourrait bien être une espèce de *héron*, qu'on trouve dans le pays des Mongols, vers les frontières de la Chine, et qui est tout blanc, excepté le bec, les ailes et la queue, qu'il a d'un fort beau rouge... Peut-être aussi que c'est d'une cigogne dont notre auteur veut parler. » (*Histoire générale des Tartares*, p. 205.)

Suivant Marsden, il s'agit du *Grus leucogeranus*, grue sibérienne de Pennant.

([3]) C'est la même ville que Marco-Polo a appelée *Clemen-fou*, au commencement de sa relation.

([4]) L'animal que le grand khan menait avec lui à la chasse, et que notre auteur appelle léopard, est le *Felis jubata* des naturalistes, le *citta* ou *citar* des Hindous, fréquemment employé, aujourd'hui encore, par les princes hindoustans, pour la chasse des antilopes.

le grand khan l'avait fait faire de telle sorte qu'il pouvait le faire lever quand il voulait, car il était soutenu par plus de deux cents cordes de soie. Le grand khan y demeure trois mois de l'année, juin, juillet et août, parce qu'il y trouve de la fraîcheur et qu'il s'y divertit fort. Pendant ces trois mois le palais de roseaux reste debout, et tous les autres mois de l'année il est défait. Chaque année, quand



Ménagerie du grand khan. — Suivant le miniaturiste du *Livre des Merveilles*.

vient le 20 août, le grand khan part de cette cité et de ce palais, et je vous en dirai la raison. Il a une race de chevaux blancs et de juments blanches comme neige, sans aucune tache, en si grande quantité qu'il y a plus de dix mille juments (¹) ; et personne ne peut boire de leur lait que ceux du lignage de l'empereur, c'est-à-dire du grand khan, et aussi une autre race de gens appelés *Horiat* (²), auxquels Cinchins-Khan a accordé cet honneur à cause d'une victoire qu'il a remportée avec eux. Quand ces bêtes blanches passent, on se prosterne devant elles comme devant un grand seigneur, et personne ne se permettrait de traverser leurs rangs, mais on attend qu'elles soient passées ou l'on tâche de les devancer. Or les astrologues et les idolâtres ont dit au grand khan que chaque année il doit répandre de ce lait, le 28 août, dans l'air et sur les terres, afin que les esprits en aient à boire, pour qu'ils lui conservent toutes ses choses, hommes et femmes, bêtes, oiseaux et blés ; et le grand khan part donc de là et va dans un autre lieu. Mais avant vous dirai une merveille que j'ai oubliée. Quand le grand khan demeurait en son palais et qu'il faisait pluie ou brouillard, ou mauvais temps, il avait sages astrologues et sages enchanteurs qui, par leurs charmes, faisaient passer tous les nuages et les mauvais temps loin de son palais. Ces sages hommes sont appelés *tebet* et *quesmur* (³) ; ils sont ainsi deux races, tous idolâtres. Ils savent des arts diaboliques et des enchantements plus que tous les autres hommes ; et ce qu'ils font, ils le font par le secours du diable, mais ils font croire aux autres hommes qu'ils le font par sainteté et par l'œuvre de Dieu. Ces gens ont un usage que voici : lorsqu'un homme est condamné à mort et exécuté, ils le

(¹) Les empereurs modernes ont eu de même de vastes haras. « Nous entrâmes, dit Gerbillon, dans une autre plaine, où nous trouvâmes cinquante-huit haras de l'empereur, rangés sur une ligne ; chacun était de trois cents, tant cavales que poulains, avec un étalon à chaque troupeau... L'empereur a, en tout, deux cent trente haras semblables, chacun de trois cents. »

(²) Horiat est le nom d'une tribu mongole du nord. Dans le texte de Ramusio, c'est seulement le nom d'une famille.

(³) La religion de Bouddha et les arts magiques se répandirent du Thibet et du Kaschemir dans les contrées occupées par les Mongols. De là vint, sans doute, que ces derniers donnèrent à leurs sorciers les noms mêmes de ces deux pays. (Lazari.)

prennent, le font cuire et le mangent (¹) ; mais ils ne le mangeraient point s'il était mort de sa belle mort. Et sachez que ces *bacsis* dont je vous ai parlé, qui savent tant d'enchantements, font le prodige que je vais vous raconter. Quand le grand khan est assis dans sa principale salle, à sa table, qui a bien huit coudées, et que les coupes sont sur le pavé de la salle, loin de la table bien de dix pas, et toutes rem-



Chasse au guépard. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

plies de vin, de lait ou d'autres bons breuvages, ces sages enchanteurs nommés *bacsis* (²) font tant par leur art et leurs enchantements que ces coupes pleines se lèvent d'elles-mêmes et viennent devant le grand khan sans que personne y touche; et ils font cela devant dix mille personnes; et c'est bien l'exacte vérité sans mensonge; et d'ailleurs les habiles en nécromancie vous diront que cela peut se faire. Quand viennent les fêtes de leurs idoles, ces bascis vont au grand khan et lui disent : « Sire, approche la fête de notre idole (et ils lui nomment l'idole qu'ils veulent); vous savez, beau sire, qu'elle sait faire le mauvais temps et causer de grands dommages à nos choses, à nos bêtes et à nos blés, si on ne lui offre des présents et des holocaustes; ainsi nous vous prions, beau sire, de nous faire donner tant de moutons à têtes noires, et tant d'encens, et tant de bois d'aloès, et tant de telle chose, et tant de telle autre, afin que nous puissions faire grand honneur et grand sacrifice à notre idole, afin qu'elle nous sauve nos corps, nos bêtes et nos blés. » Ces bascis disent cela aux barons et à tous ceux qui ont pouvoir près du grand khan, et ceux-ci le répètent à leur maître, qui fait donner aux enchanteurs tout ce qu'ils demandent pour honorer leurs idoles. Quand ceux-ci ont ce qu'ils ont demandé, ils en font à leurs divinités grand honneur avec grand chant et grande fête, car ils les encensent de la bonne odeur de toutes ces bonnes épices : ils font cuire la chair et la placent devant les idoles, et répandent du jus çà et là, disant que les idoles en prennent tant qu'elles veulent. C'est de cette manière qu'ils font honneur à leurs idoles le jour de leur fête, car chaque idole a une fête en son nom, comme chez nous. Ils ont grands monastères et

(¹) Nous ne trouvons, dans les voyageurs modernes, aucune trace de cannibalisme en usage dans l'Asie centrale. (Lazari.) — Voy. plus loin une note sur les *battas*, dont il est peut-être question ici par suite de quelque transposition.

(²) L'étymologie du mot *bacsi* se trouve dans le sanscrit *bisciu*, qui signifie littéralement homme qui vit de charité. Ces disciples du Bouddha faisaient vœu de pauvreté et de chasteté. (Voyez Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. Ier, mém. 2, sect. 2. *Vinaya*, p. 275 et suiv.)

abbayes, si grands que ce sont de petites cités ; et il y a plus de deux mille moines de leur croyance qui sont vêtus mieux que les autres hommes. Ils portent les cheveux et la barbe ras, et font à leurs idoles de plus grandes fêtes avec plus grands chants et plus riches lumières que nuls autres. Ces bacsis et beaucoup d'autres hommes de ce genre peuvent prendre femme ; et ils en font ainsi, car ils en prennent tous et en ont des fils. Il est une autre espèce de religieux nommés *sensy* [1] qui sont gens de grande abstinence, selon leur foi, et mènent âpre vie, comme je vais vous le dire. Ils ne mangent jamais que de la grosse farine et du son, c'est-à-dire l'écorce qui sort de la farine de froment ; ils prennent cette grosse farine et ce son et les mettent dans l'eau chaude, puis au bout de quelques minutes les retirent et les mangent. Ils jeûnent maintes fois l'an et ne mangent rien autre chose que ce son dont je vous ai parlé. Ils ont de grandes idoles, et assez nombreuses, et plusieurs adorent le feu. Les autres religieux disent de ceux qui font telle abstinence que ce sont des hérétiques, parce qu'ils n'adorent pas les idoles de la même manière qu'eux. Au reste, ils ont une grande déférence les uns pour les autres. Ceux-ci ne prendraient femme pour rien au monde. Ils portent les cheveux et la barbe ras ; ils ont des vêtements noirs et bleus en fil, et s'ils en ont en soie, c'est des mêmes couleurs. Ils dorment sur des nattes, sortes de lits portatifs, et mènent la plus rude vie qu'on puisse imaginer. Leurs idoles sont toutes femmes, c'est-à-dire qu'elles ont des noms de femmes.

Nous laisserons ce sujet et vous parlerons des grandissimes faits et des choses merveilleuses du seigneur des seigneurs de tous les Tartares, c'est-à-dire du très-noble grand khan appelé Cublai.

De tous les faits du grand khan qui règne actuellement et est appelé Kublai, et comment il tient sa cour et maintient ses gens en justice, et de toutes ses affaires.

Je veux commencer à vous conter en ce livre toutes les grandissimes merveilles du grand khan qui règne actuellement et est appelé Cublai-Khan, ce qui veut dire en notre langage le grand seigneur. Et certes il a ce nom à bon droit ; car il faut que chacun sache que ce grand khan est le plus puissant des hommes, et qu'il a plus de terres et de trésors qu'oncques eut personne depuis Adam, notre premier père. Et je vous démontrerai clairement dans ce livre qu'il est le plus grand seigneur qui ait jamais été ou qui soit encore aujourd'hui.

De la grande bataille entre le grand khan et le roi Naian, son oncle.

Il descend en droite ligne de Cinchms-Khan, dont doit toujours descendre le seigneur de tous les Tartares, et Cublai-Khan est le sixième grand khan, c'est-à-dire le sixième grand seigneur de tous les Tartares [2]. Il eut le pouvoir l'an 1256 de la naissance du Christ, et ce à cause de sa valeur, et de sa prouesse, et de son grand sens, car ses parents et ses frères le lui disputaient ; mais il l'obtint par sa prouesse ; et d'ailleurs il lui revenait de droit. Il y a quarante-deux ans qu'il a commencé à régner jusqu'à cette cette année 1298. Il peut bien être âgé de quatre-vingt-cinq ans. Avant d'être seigneur, il alla plusieurs fois à la guerre ; il était brave et bon capitaine ; mais depuis qu'il est seigneur, il n'a fait la guerre qu'une fois ; ce fut vers l'an 1286, pour le motif que voici. Cublai-Khan avait un oncle nommé Naian, qui était jeune et seigneur de maintes terres et provinces, si bien qu'il pouvait réunir quatre cent mille cavaliers ; autrefois ses ancêtres avaient été soumis au grand khan, et lui-même l'était ; mais comme je vous ai dit, il n'était âgé que de trente ans ; et quand il se vit assez puissant pour lever quatre cent mille cavaliers, il se dit qu'il ne voulait plus être soumis au grand khan, mais qu'il lui enlèverait

(1) Voy., dans les *Voyageurs anciens*, la relation de FA-HIAN.

(2) Cubilai fut le cinquième, et non le sixième grand khan ; mais peut-être Marco-Polo comptait-il, au nombre des monarques mongols, Touli, qui, dans l'intervalle de la mort de Gengis-Khan à l'élection d'Octai, fut régent du royaume.

le plus de terres qu'il pourrait. Il députe donc des messagers à Caidu, seigneur grand et puissant, neveu du grand khan, mais son ennemi, et qui lui voulait grands maux. Il lui fait dire de marcher d'un côté contre le grand khan, et que lui ira de l'autre pour lui enlever ses provinces. Caidu répondit qu'il voulait bien, et qu'il serait prêt avec ses gens au terme convenu, et qu'il marcherait contre le grand khan. Et sachez qu'il était assez puissant pour rassembler cent mille cavaliers. Et, que vous dirai-je? ces deux barons Naian et Caidu font de grands préparatifs et de grandes levées d'hommes à pied et à cheval pour aller contre le grand khan.

Comment le grand khan marcha contre Naian.

Quand le grand khan apprit cela, il ne s'en étonna point, mais comme font les hommes sages et de grande vaillance, il fit ses préparatifs, et dit qu'il ne voulait plus porter couronne ni tenir royaume s'il ne mettait à malemort ces deux traîtres et déloyaux. Et sachez que le grand khan fit tous ses préparatifs en dix ou douze jours, si secrètement que nul n'en savait rien, excepté ceux de son conseil. Il assembla bien trois cent soixante mille hommes à cheval et cent mille à pied, et il eut si peu de monde parce qu'il ne prit que ceux qui l'entouraient; ses autres armées, qui étaient très-nombreuses, étaient à conquérir des contrées lointaines, et il n'aurait pu les avoir en temps et en lieu; mais s'il avait voulu réunir toutes ses forces, il aurait eu tant de cavaliers qu'ils eussent été innombrables. Ces trois cent soixante mille hommes étaient ses fauconniers et les hommes qui l'entouraient. Et quand le grand khan eut rassemblé ce peu de gens, il demande à ses astrologues s'il vaincra ses ennemis et s'il aura bonne réussite. Ceux-ci lui répondent que tout ira au gré de ses désirs. Il part donc avec tous ses gens, et marche si bien qu'au bout de vingt jours il arrive à une grande plaine où était campé Naian avec ses quatre cent mille cavaliers. Le grand khan y arriva de bon matin, et sa marche avait été si secrète que ses ennemis ne s'en doutaient pas, parce que le grand khan avait si bien fait garder tous les chemins que personne ne pouvait circuler sans être pris. Et quand ils arrivèrent, Naian était dans sa tente couché avec sa femme, qu'il aimait beaucoup.

De la bataille du grand khan et de Naian, son oncle.

Et, que vous dirai-je? quand l'aurore du jour de la bataille fut venue, apparut le grand khan sur un tertre au-dessus de la plaine. Naian était sous sa tente, bien tranquille ainsi que ses soldats, ne pouvant croire qu'on vînt si loin les attaquer, ce qui était cause qu'ils ne faisaient garder leur camp et n'avaient placé de sentinelles ni en avant ni en arrière. Le grand khan était sur ce tertre, sur une tour roulante portée par quatre éléphants; au-dessus était son enseigne, si haute qu'on la voyait de toutes parts. Ses gens étaient échelonnés à trente milles; ils environnent le camp en un moment, et chaque cavalier avait en croupe un fantassin armé d'une lance. Le grand khan entourait donc ainsi avec ses soldats le camp de Naian pour le combattre. Et quand Naian et ses hommes virent l'armée du grand khan autour d'eux, ils en furent tout ébahis; aussitôt ils courent aux armes, s'apprêtent promptement et forment leurs rangs bien et en ordre. Pendant que les deux armées étaient ainsi sur le point de s'attaquer, on entendit sonner maints instruments et maints pipeaux, et chanter à haute voix, car il est d'usage chez les Tartares, quand ils sont pour combattre, de ne point engager le combat avant que les trompettes de leur capitaine ne sonnent. Or, en attendant, la plupart d'entre eux jouèrent de leurs instruments et chantèrent, et c'est pour cela que de part et d'autre on entendait tant de bruit. Quant tout le monde fut prêt de part et d'autre, les grandes trompettes du grand khan commencèrent à sonner. Et aussitôt ils courent les uns contre les autres avec leurs arcs, leurs épées, leurs massues; très-peu se servirent de lances, mais les hommes à pied avaient leurs arbalètes et d'autres armes. Et, que vous dirai-je? la mêlée fut moult cruelle; on put voir voler tant de flèches qu'il semblait que c'était de la

pluie dans l'air. Moult chevaliers et chevaux mordirent la poussière, et l'on entendait tant de cris et de gémissements qu'on n'aurait pu entendre le tonnerre. Naian était chrétien baptisé, et à cette bataille il avait la croix du Christ pour enseigne. Mais pourquoi nous arrêter davantage? Sachez seulement que ce fut la plus périlleuse bataille et la plus douteuse qui fut jamais; et oncques on n'avait vu de si grandes



Éléphant de combat (1). — D'après la *Carte catalane.*

armées et surtout tant de cavaliers. Il y mourut tant d'hommes de part et d'autre que c'était une merveille. Le combat dura depuis le matin jusqu'à midi; mais enfin le grand khan fut vainqueur. Quand Naian et ses hommes se virent vaincus, ils prirent la fuite; mais cela ne leur servit de rien, car Naian fut pris, et tous ses barons et ses hommes se rendirent avec leurs armes au grand khan (2).

Comment le grand khan fit occire Naian.

Quand le grand khan sut que Naian était pris, il commanda de le mettre à mort, et on exécuta ses ordres de cette manière : il fut enveloppé dans un tapis et lié si étroitement qu'il en mourut. Et le grand khan le fit mourir de cette manière parce qu'il ne voulait pas que le sang du lignage de l'empereur fût répandu sur la terre, et que le soleil ou l'air le vît (3). Après cette victoire du grand khan, tous les hommes et les barons de Naian lui firent hommage; or ils étaient de quatre contrées dont voici les noms : Géorgie, Zanli, Barscol, Sichintingui. Et après cette bataille les gens qui s'y trouvaient, Sarrasins, idolâtres, Juifs et maintes autres gens qui ne croient en Dieu, se moquaient de la croix que Naian avait mise sur son enseigne, et disaient aux chrétiens : « Voyez comme la croix de votre Dieu a aidé Naian, qui était chrétien! » Ils en faisaient si grandes moqueries et si grandes railleries que le grand khan les entendit. Il en fit des reproches à ceux qui se moquaient ainsi, puis fit venir les chrétiens et les encouragea en leur disant : « Si la croix de votre Dieu n'a aidé Naian, elle a eu fort raison, parce qu'elle est bonne et qu'elle ne doit faire ce qui est contre le droit et la raison. Naian était déloyal et traître en

(1) On verra plus loin que, trois ans avant la bataille contre son oncle, Cubilai avait pris au roi de Mien ou Ava un certain nombre d'éléphants, et les avait fait employer dans son armée.

(2) Caidu était fils de Cashi, second fils d'Octai; Naian était arrière-neveu d'Ouciouguen, fils d'Iesougai. Ces deux princes, jaloux de Cubilai, dont l'élection ruinait leurs prétentions à la couronne, formèrent contre lui une ligue qui échoua et dont ils furent les victimes.

(3) Le genre de supplice qui mit fin aux jours de Naian est souvent mentionné dans les histoires mongoles et chinoises; il était réservé aux personnes d'une condition élevée.

venant contre son seigneur, et c'est à bon droit que son malheur lui est arrivé; la croix de votre Dieu a donc bien fait de ne pas l'aider; elle est bonne et ne doit faire que le bien. » Les chrétiens répondirent au grand khan : « Grandissime sire, vous dites bien vérité, car la croix ne peut protéger le mal et la déloyauté comme faisait Naian, qui était traître et déloyal à son seigneur, et il a bien eu ce qu'il méritait. » Tel fut l'entretien entre le grand khan et les chrétiens à propos de la croix que portait Naian sur son enseigne.

Comment le grand khan retourne à la cité de Canbalu.

Quand le grand khan eut ainsi vaincu Naian, il retourna à Canbaluc, sa capitale, et y fit de grandes fêtes et de grands divertissements. L'autre baron, qui avait nom Caidu, quand il apprit la défaite et la mort de Naian, n'assembla point d'armée, et fut saisi de crainte d'être traité comme Naian. Ainsi, c'est la seule fois que le grand khan alla lui-même à la guerre; toutes les autres fois il y envoyait ses fils et ses barons; mais cette fois il ne voulut se fier qu'à lui-même, tant il était indigné de la déloyauté



Aigle et Lions emblématiques chinois. — D'après l'*Encyclopédie japonaise* et l'ouvrage de Staunton : *Account of lord Macartney's embassy*, vol. II, p. 311.

et de la présomption de son ennemi. Nous laisserons là cette guerre et continuerons à vous raconter les grandissimes faits du grand khan. Nous avons dit son lignage et son âge; nous allons vous dire ce qu'il fit aux barons qui s'étaient bien comportés dans la bataille, et à ceux qui avaient été lâches et poltrons. Or, de ceux qui s'étaient bien conduits, celui qui était seigneur de cent hommes, il le fit seigneur de mille, et lui donna grande vaisselle d'argent et table de commandement; aux chefs de cent hommes il donna une table d'argent, aux chefs de mille une table d'or ou d'argent doré, aux chefs de dix mille une table d'or à tête de lion (¹). Et voici le poids de ces tables : pour le commandement de cent et de mille

(¹) Ces tablettes, sur lesquelles les emblèmes étaient ou gravés, ou en relief, ont été remplacées depuis par de simples broderies. « Tous les mandarins, dit du Halde, sont infiniment jaloux des marques de leur dignité... Cette marque consiste dans une pièce d'étoffe carrée, qu'ils portent sur la poitrine; elle est richement travaillée, et au milieu se voit la devise propre de leurs emplois : aux uns, c'est un dragon à quatre ongles; aux autres, un aigle ou un soleil, et ainsi du reste. Pour ce qui est des mandarins d'armes, ils portent des panthères, des tigres, des lions, etc. » (T. II, p. 28.)

Rappelons ici que le mot *mandarin* est inconnu aux Chinois, qu'il est d'invention européenne, et nous sert à désigner indistinctement les hauts fonctionnaires chinois. Il paraît s'être formé du mot portugais *mandar* qui signifie *donner des ordres.*

hommes, elles pèsent 120 saies [1], et celles à tête de lion 220. Sur toutes ces tables est écrit ce commandement : « Par la force du grand Dieu et de la grande grâce qu'il a donnée à notre empereur, le nom du khan soit béni, et tous ceux qui ne lui obéiront pas soient morts et détruits. » Tous ceux qui ont ces tables ont encore des brevets où se trouve tout ce qu'ils doivent faire dans leur seigneurie. Celui qui a une grande seigneurie de cent mille hommes, ou qui est chef d'une armée générale, a une table d'or qui pèse 400 saies, où est écrit le même commandement ; sur le dessous de la table est représenté un lion ; sur le dessus, le soleil et la lune. Il a un brevet de haut commandement. Quand il est en voyage, on doit porter sur sa tête un dais [2]; en signe de sa grande seigneurie. Toutes les fois qu'il s'asseoit, il doit avoir un siége d'argent. A ceux-là, le grand sire leur donna une table de gerfaut, qu'il ne donne qu'à ses plus grands barons, afin qu'ils aient la même autorité que lui-même ; car lorsqu'ils veulent mander quelqu'un ou envoyer quelque message, ils peuvent prendre les chevaux d'un roi, s'ils veulent ; et si je vous dis les chevaux d'un roi, c'est pour montrer qu'ils peuvent prendre ceux de tous les autres hommes. Or, nous laisserons cette matière et vous parlerons des façons du grand khan et de son extérieur

De l'extérieur du grand khan.

Le grand seigneur des seigneurs, qui est appelé Cublai-Khan, est ainsi fait : il est de belle grandeur, ni petit ni grand, mais de moyenne taille ; il est assez gras et bien taillé de tous ses membres ; son visage est blanc et vermeil comme une rose, ses yeux sont noirs et beaux, son nez bien fait et bien proportionné. Il a quatre femmes qu'il regarde comme ses femmes légitimes [3], et le fils aîné qu'il a de ces quatre femmes doit être seigneur de l'empire quand mourra le grand khan [4]. On les appelle impératrices, et chacune a un nom particulier. Elles tiennent chacune une cour ; elles ont au moins trois cents demoiselles moult belles et avenantes, maints valets et écuyers et maints autres hommes et femmes, si bien que la cour de chacune de ces dames est d'environ dix mille personnes [5].

Des fils du grand khan.

Le grand khan a de ses quatre femmes vingt-deux enfants mâles. L'aîné avait nom Cinchin [6], en mémoire du bon Cinchin-Khan, et il devait être grand khan et seigneur de tout l'empire. Mais il est mort, laissant un fils nommé Temur [7], et ce Temur doit être grand khan et seigneur, parce qu'il est fils du fils aîné du grand khan [8]. Temur est sage et brave, comme il l'a déjà maintes fois prouvé en bataille. Le

(1) Le *saggio* de Venise équivalait à la sixième partie d'une once.

(2) Le dais ou parasol à long manche, tenu par un esclave, est, en Orient, une marque de haute distinction, et l'attribut de la souveraineté, quand il est d'une couleur particulière. Du Halde, en décrivant la suite d'un vice-roi de province, énumère, parmi les insignes, *un parasol de soie jaune à triple étage*.

(3) « Il avait épousé plusieurs femmes, dit de Guignes, dont cinq portaient le titre d'impératrices. » Peut-être n'étaient-elles point toutes cinq contemporaines.

(4) « Quand le roi ou le prince héritier veulent épouser une femme, dit le missionnaire Maghalanes, le tribunal des cérémonies choisit, à Pékin, des filles de quatorze ou quinze ans, les plus belles et les plus accomplies qu'on peut trouver, soit qu'elles soient filles de grands seigneurs ou de gens de basse naissance. Ce tribunal se sert, pour cela, de femmes âgées et de bonnes mœurs, qui font choix des vingt qu'elles estiment les plus parfaites… Durant quelques jours, elles sont en présence de la reine mère, qui les fait courir, pour reconnaître si elles n'ont point de défaut ou de mauvaise odeur. » (*Nouvelle relation de la Chine*, p. 330.)

(5) Le P. Martini parle de plusieurs milliers de femmes attachées a la chambre et à la garde-robe de l'impératrice.

(6) Gaubil et de Guignes écrivent *Tchingkin* et *Tchenkin*.

(7) Themour, Temour, Timour.

(8) « L'an 1294, dit le P. Gaubil, l'empereur Houpilié (Cubilai) mourut, âgé de quatre-vingts ans, sans désigner par écrit de successeur à l'empire. Son fils Tching-kin, prince héritier, était mort quelque temps auparavant. Peyen, alors ministre d'État, assembla les princes du sang, et voyant qu'ils étaient partagés sur le choix d'un empereur, il leur dit d'un ton d'au-

grand khan a encore bien vingt-cinq autres fils de ses femmes non légitimes, qui sont bons et vaillants à la guerre, et chacun d'eux est grand baron. Des fils qu'il a de ses quatre femmes, sept sont rois de grandes provinces et royaumes, et tous administrent bien leur royaume, car ils sont sages et braves; et c'est tout naturel, car leur père, le grand khan, est le plus sage et le plus prudent des hommes, et le meilleur roi, et le plus vaillant qui ait jamais existé chez les Tartares.

Je vous ai parlé du grand khan et de ses fils, je vais vous parler de sa cour.

Du palais du grand khan.

Le grand khan demeure en la capitale du Cathay, appelée Cabalut (1), trois mois de l'année, décembre, janvier et février. Il a en cette ville son grand palais, dont je vais vous faire la description. En avant est un grand mur carré dont chaque côté a un mille, ce qui fait quatre milles de tour (2). Il est moult gros, haut bien de dix pas, tout blanc et crénelé. A chaque coin de ce mur est un grand palais moult beau et moult riche, dans lequel sont conservés les harnais du grand khan : ses arcs, ses carquois, ses selles, les freins de ses chevaux, ses cordes d'arcs, et toutes choses dont on a besoin à la guerre; au milieu de chaque carré est encore un palais semblable à ceux des coins, si bien qu'il y en a huit en tout, et ces huit sont remplis des harnais du grand sire, de sorte que dans chacun d'eux il y a une espèce différente : dans l'un les arcs, dans l'autre les selles, et ainsi de suite. En ce mur, sur le côté du midi, sont cinq portes. Celle du milieu est une grande porte qui ne s'ouvre que pour laisser sortir ou entrer le grand khan; près de cette grande porte, de chaque côté, en est une petite par où entrent les autres personnes; puis encore deux autres par où l'on entre aussi. A l'intérieur de ce mur en est un autre plus long que large. Il a aussi huit palais disposés comme les autres, où l'on conserve de même les harnais du grand sire. Ce mur a aussi cinq portes, du côté du midi, semblables à celles du mur de devant. En chacun des autres côtés les deux murs n'ont qu'une porte. Au milieu de ces murs est le palais du grand sire, fait ainsi que je vais vous le dire. C'est le plus grand qu'on ait jamais vu. Il n'a pas de second étage, mais le rez-de-chaussée est plus élevé de dix paumes que le sol qui l'entoure. La couverture est moult haute; les murs des salles et des chambres sont tout couverts d'or et d'argent, et on y a représenté des dragons, des bêtes, des oiseaux, des chevaux et divers autres animaux, tellement qu'on ne voit qu'or et peintures. La salle est si grande et si large que plus de six mille hommes peuvent y manger (3). Il y a tant de chambres que c'est merveille à voir. Il est si grand et si bien fait qu'il n'y a nul homme au monde qui, quand bien même il en aurait la puissance, pût le mieux ordonner. En dessus, le toit est tout vermeil, et vert, et bleu, et jaune, et de toutes couleurs, et il est si bien verni qu'il est resplendissant comme du cristal et luit au loin alentour (4). Ce toit est d'ailleurs si fort et si solidement fait qu'il durera nombre d'années. Entre les deux murs sont des prairies avec de beaux arbres où sont diverses espèces de bêtes. Ce sont des cerfs blancs, les bêtes qui donnent le musc, des chevreuils, des daims, des vairs et plusieurs sortes de belles bêtes, qui remplissent toutes les terres en dedans des murs, excepté les chemins ménagés pour les hommes. D'un côté, vers le nord-ouest, est un lac moult grand dans lequel sont divers

torité : « Je sais, et vous le savez aussi, que Houpilié a dit plusieurs fois qu'après sa mort, Tiemour, son petit-fils, lui succéderait : il est présent, que n'obéissez-vous à l'ordre de l'empereur ? » A ces mots, tous les princes se réunirent, et on proclama sixième empereur des Mongols, Tiemour, troisième fils de Tchin-kin et de Hongkilo. » (*Obs. chron.*, p. 201.)

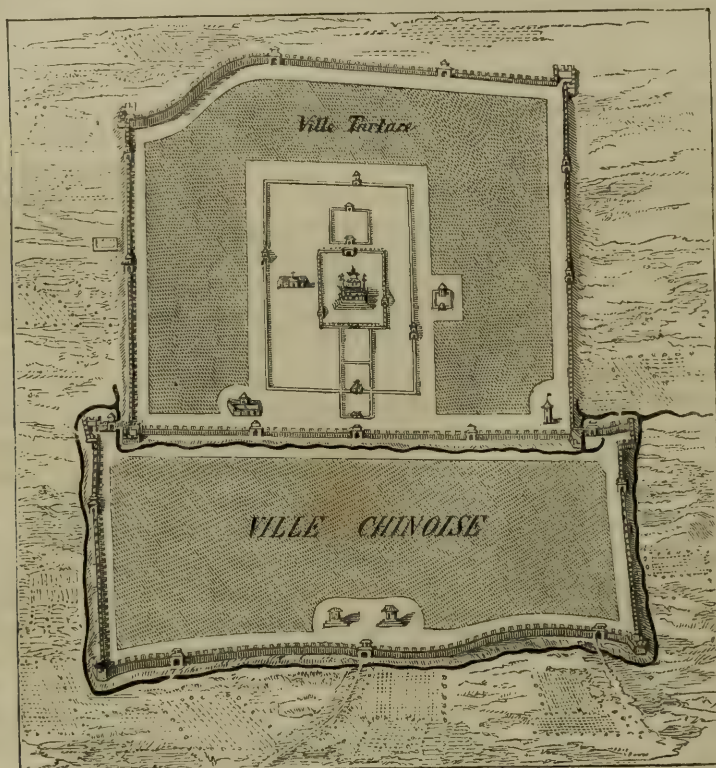
(1) *Cambalu, Cambalut*, dans d'autres manuscrits, *Khan-Baligh* (maison du souverain) des auteurs persans et arabes, correspond à la moderne Pé-king, dont Cubilai fit une de ses résidences. Une curieuse description du palais de Cambalu, par Raschid-Eddin (insérée dans le *Journ. asiat.*, XI, 355), confirme de tous points celle de Marco-Polo, que pendant longtemps on avait regardée comme fantastique.

(2) C'était tout à la fois l'enceinte d'un palais, d'un parc et d'un camp.

(3) « Cette salle, ajoute du Halde, a environ cent trente pieds de longueur, et est presque carrée. Le lambris est tout en sculpture, vernissé de vert et chargé de dragons dorés; les colonnes qui soutiennent le toit, en dedans, sont de six à sept pieds de circonférence par le bas : elles sont incrustées d'une espèce de pâte enduite d'un vernis rouge. » (T. I, p. 117.)

(4) « Le tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que, de loin, elles ne paraissent guère moins éclatantes que si elles étaient dorées. » (Du Halde, t. Ier, p. 116.)

poissons ; car le grand sire en a fait mettre de plusieurs espèces, et chaque fois qu'il en désire il en a à sa volonté. Un grand fleuve y naît et sort du palais, mais on a fait en sorte que nul poisson ne pût s'échapper, et cela au moyen de filets de fer et d'airain. Vers le nord, à une portée d'arc du palais, le



Ancien plan de Pékin (1). — D'après du Halde.

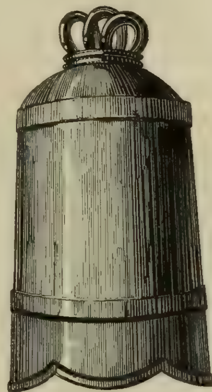
grand khan a fait faire un tertre. C'est un mont qui est bien haut de cent pas et qui a plus d'un mille de tour. Il est couvert d'arbres qui jamais ne perdent leurs feuilles, mais sont toujours verts. Or sachez que le grand sire, dès qu'on lui citait quelque bel arbre, le faisait prendre avec toutes ses racines et la terre qui l'entourait, et le faisait apporter à cette montagne par ses éléphants, et peu lui importait que l'arbre fût grand. Ainsi il avait les plus beaux arbres du monde. Le grand sire a fait couvrir toute cette montagne de rouille d'azur qui est moult verte, de sorte que les arbres sont tout verts et le mont tout vert, et on ne voit que du vert, si bien que le mont est appelé mont Vert (2). Sur la montagne, au milieu du sommet, est un palais beau et grand, et tout vert. Cette montagne, les arbres et le palais, sont si beaux à regarder, que tous ceux qui les voient en sont réjouis ; et le grand sire a fait faire ce tertre pour jouir de cette belle vue et goûter ce plaisir

(1) Voy. la note 3 de la page suivante.

(2) Cette montagne artificielle existe encore et a conservé son nom de montagne Verte ou King-shan ; mais il paraît qu'on y a ajouté quatre autres collines moins élevées.

Du palais du fils du khan qui doit régner après lui.

Et je vous dirai encore que près de ce palais le grand sire en a fait faire un autre semblable absolument au sien, et auquel il ne manque rien. Il l'a fait pour que son fils l'ait quand il régnera et sera seigneur ; et pour cela il est tout pareil, aussi grand et avec autant de murs que celui du grand khan dont je vous ai parlé. Le fils de Cinchin, qui doit lui succéder, a les mêmes droits et le même pouvoir que le grand khan, parce qu'il est élu seigneur dès que celui-ci est mort ; il a bulle et sceau d'empire, mais non pas pareil (1) à celui du grand sire tant que celui-ci est vivant. Or je vous ai parlé et devisé des palais, et maintenant je vous parlerai de la grande ville de Cathay où sont ces palais, et pourquoi elle fut faite. Or il y avait là une ancienne cité, grande et noble, qui avait nom Ganbalu (2), ce qui, en notre langue, veut dire la cité du seigneur. Le grand khan apprit par ses astrologues qu'elle se devait révolter et faire grand mal à l'empire ; il fit alors faire cette cité en face de Ganbalu (3), dont elle n'est séparée que par un fleuve (4) ; puis fit sortir tous les habitants de Ganbalu et les mit dans la nouvelle ville qu'il avait bâtie, et qui est appelée Taidu (5). Voici comme elle est grande : elle a environ vingt-quatre milles et est carrée, si bien qu'elle n'a pas plus d'un côté que de l'autre. Elle est entourée de murs de terre, larges de 10 pas et hauts de 20 ; mais ils ne sont pas aussi larges en haut qu'en bas, parce qu'ils vont toujours en s'amincissant, de sorte qu'en haut ils ne sont guère larges que de trois pas ; ils sont tout crénelés et blancs. La ville a douze portes, et sur chaque porte est un grand et beau palais, si bien que de chaque côté il y a trois portes et cinq palais, parce qu'à chaque coin il y a encore un palais. Dans ces palais sont de moult grandes salles où l'on met les armes de ceux qui gardent la ville. Les rues de la ville sont si droites et si larges, que l'on voit d'un bout à l'autre, et elles sont faites de manière que de chaque porte on aperçoit toutes les autres. Il y a maints beaux palais, et maintes belles hôtelleries, et maintes belles maisons. Au milieu de la cité est un grandissime palais où est une grande cloche (7) qui sonne la nuit, afin que personne ne sorte après qu'elle a sonné trois fois : aussi, quand elle a sonné ces trois coups, nul n'ose aller par la ville, à moins que ce ne soit pour soigner des femmes en mal d'enfant ou des malades, et encore doit-on porter



Cloche de Pékin. — D'après Kircher (6)

(1) « A l'est, dit du Halde, de la même cour, est un autre palais, habité par le prince héritier. »

(2) C'est la ville ancienne, la ville chinoise. (Voy. la note 1 de la p. 223.)

(3) « Kobylay, dit de l'Isle, détruisit absolument la ville de Yen-king, et à deux ou trois lieues (ou, selon d'autres, une lieue et demie) au nord-est, il fit jeter, en 1267, les fondements d'une autre ville (de Guignes dit qu'elle fut terminée dans l'année), à laquelle il donna le nom de *Ta-tou*, ou grande cour : elle fut aussi appelée *King-tching*. Son nom véritable est actuellement *Chun-tien-fou ;* mais on la connaît plus généralement sous le nom de *Pe-king :* ce mot signifie cour du nord, et le nom de *Nan-king* cour du midi. »

Pour la description de Péking, voy. Aboulgassi, de Guignes, Mailla, Staunton, Barrow *(Travels in China)*, A. Rémusat *(Nouv. Mélanges asiatiques)*; spécialement le père Hyacinthe : *Description de Péking*, traduit du chinois en russe, et du russe en français, par F. de Pigny; et Timkouski *(Voyage à Péking)*.

(4) Non point probablement le Pe-ho, mais le courant ou canal qui, aujourd'hui encore, sépare les deux parties de Péking, la ville chinoise et la ville tartare.

(5) Plus correctement *Ta-tou.* (Voy. ci-dessus la note 3.

(6) « Cette cloche, dit Kircher, pèse 120 000 livres. »

(7) « Au nord du dernier appartement du palais est le *kou-leou* ou tour du tambour... Un peu plus au nord, le *tchong-leou* ou la tour de la cloche : il y a, en effet, dans cette tour, une grosse cloche qui sert au même usage que le tambour. *(Descript. de Péking*, p. 24.)

« Il y a dans chaque ville, dit du Halde, de grosses cloches ou un tambour d'une grandeur extraordinaire qui servent à marquer les heures. »

une lumière (¹). Chaque porte doit être gardée par mille hommes; et ne croyez pas que ce soit par crainte de surprise, non, c'est pour rendre honneur au grand sire, et aussi pour empêcher les entreprises des larrons. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, je vous entretiendrai de la cour et de tout ce qui a rapport au grand sire.

Comment le grand khan se fait garder par douze mille hommes à cheval.

Or sachez que le grand khan, pour sa grandesse, se fait garder par douze mille hommes à cheval, que l'on appelle *quesitans*, ce qui veut dire, en français, chevaliers et féaux du seigneur, et cette garde, ce n'est pas par peur qu'il l'entretient. Ces douze mille hommes ont quatre capitaines, car chaque capitaine commande à trois mille; ces trois mille hommes restent trois jours et trois nuits au palais du grand sire, y mangent et y boivent. Puis ils s'en vont, et trois mille autres les remplacent, qui montent aussi la garde trois jours et trois nuits, puis cèdent la place à d'autres, jusqu'à ce que tous aient fait le service; alors les premiers recommencent, et ainsi toute l'année. En quelque endroit que le grand sire tienne sa table, voici l'ordre qu'on observe. Sa table est plus haute que toutes les autres; il s'assoit au nord, de manière que son visage regarde le midi; près de lui, à gauche, est sa première femme. A droite, mais plus bas, s'assoient ses fils, ses neveux et ses parents qui sont du lignage impérial, de manière à ce que leurs têtes arrivent aux pieds du grand khan. Les autres barons sont assis à des tables encore plus basses. Et ainsi des femmes; car les femmes des fils du grand sire, et de ses neveux et de ses parents, sont assises à gauche plus bas, et plus bas encore les femmes des barons et des chevaliers; et chacun sait le lieu où il doit prendre place suivant l'ordre établi par le seigneur. Les tables sont arrangées de telle sorte que le grand sire peut tout voir, et il y en a une grandissime quantité. Hors la salle mangent plus de quarante mille hommes; car il en vient beaucoup avec grands présents, arrivant de pays étrangers, apportant des produits étrangers. Parmi ceux-ci, il y en a plusieurs qui ont seigneurie ou qui en veulent, et ils choisissent pour venir le temps où le grand khan tient cour et fait festin. Au milieu de cette salle où le grand sire tient sa table, il y a un grand vase d'or fin qui tient autant de vin qu'une grande barrique, et autour de ce grand vase, dans chaque coin, en sont d'autres plus petits. De ce grand vase on tire le vin ou le breuvage qu'on doit prendre, et on en remplit de grandes coupes d'or, si grandes qu'elles tiennent assez de vin pour huit ou dix personnes, et on les place entre deux hommes à table; chacun de ces hommes a une tasse d'or à anse, dans laquelle il verse du vin de cette grande coupe. On place de même entre deux dames une de ces grandes coupes d'or, et près de chacune on met une tasse à anse. Et sachez bien que tous ces vases sont d'une grande valeur, et le grand sire a tellement de vaisselle d'or et d'argent, qu'on ne peut s'en faire une idée quand on ne l'a pas vue. Ceux qui servent le grand khan à table sont de hauts barons, et ils ont soin de se fermer la bouche et le nez avec de belles toiles de soie et d'or, afin que leur haleine et leur odeur n'atteignent point les mets et les breuvages du grand sire. Quand le grand sire va boire, tous les instruments, et il y en a une grande quantité de toutes sortes, commencent à sonner, et quand il a sa coupe en main, tous les barons et les gens qui sont là s'agenouillent avec des marques de grande humilité; et chaque fois qu'il veut boire, on fait les mêmes cérémonies. Je ne parlerai pas des mets; car chacun doit croire qu'il y en a en abondance. Tous les barons et les chevaliers qui vont manger au palais y mènent leurs femmes, qui se placent avec les autres. Puis quand ils ont mangé et que les tables sont enlevées, il vient dans la salle, devant le grand sire et devant les autres, une grandissime quantité de jongleurs et de bateleurs, et de toutes sortes de baladins qui font grands jeux et grandes fêtes devant le grand sire, et tous en rient et s'en amusent beaucoup. Quand tout cela est fait, chacun se retire et retourne chez soi.

(¹) Cette défense est encore aujourd'hui en vigueur : « Pendant la nuit, dit G.-L.-D. de Rienzi *(Dict. géogr.*, art. Péking), ils ne permettent à personne de sortir, si ce n'est pour quelque cas urgent, et avec une lanterne. »

De la grande fête que fait le grand khan à sa nativité.

Tous les Tartares font la fête de leur naissance. Le grand khan naquit le vingt-huitième jour de la lune de septembre (1), et, ce jour, ils font une grande fête comme celle du premier jour de l'an dont je vous parlerai ci-après. Le jour donc de sa nativité, le grand khan se revêt de noble drap d'or battu, et bien douze mille barons et chevaliers se revêtent comme lui, d'une couleur et d'une manière semblables, non pas que leurs vêtements soient si chers, mais ce sont des draps de soie et dorés; et tous ils ont de grandes ceintures d'or. C'est le grand sire qui leur donne ces vêtements, et il y en a tels qui, par les pierres précieuses et les perles qui les ornent, valent plus de dix mille besants d'or (2), et il y en a plusieurs de cette sorte. Treize fois l'an, le grand khan donne ainsi de riches vêtements à ces douze mille barons et chevaliers, et leur fait don d'habits pareils aux siens et de grande valeur. On peut facilement concevoir que c'est là une grandissime dépense et que nul autre que lui ne pourrait y suffire.

Encore de la fête que fait le khan à sa nativité.

Ce jour de sa nativité, tous les Tartares du monde et tous les pays et provinces qui tiennent de lui leur domination lui font de grands présents, chacun suivant son rang. Et encore viennent vers lui maints autres hommes avec grands présents; ce sont ceux qui veulent lui demander quelque seigneurie. Le grand sire a nommé douze barons qui donnent à ces hommes les seigneuries, selon qu'ils les méritent. En ce jour, les idolâtres et tous les chrétiens, les Sarrasins et gens de toutes nations, font grandes oraisons et grandes prières à leurs idoles et à leur Dieu pour conserver leur seigneur et lui donner longue vie, joie et santé : ainsi se passe la fête de sa nativité. Nous allons maintenant vous parler d'une autre grande fête qui se fait au commencement de l'année, et qu'on appelle la blanche fête.

De la grande fête que fait le grand khan au commencement de l'année.

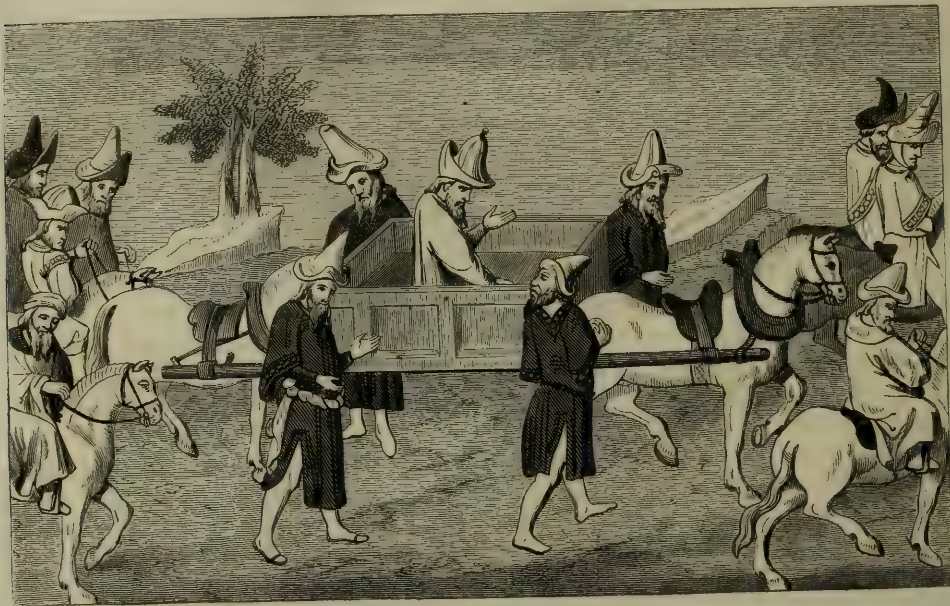
Leur année commence au mois de février (3). Le grand sire et tous ceux qui lui sont soumis font alors une fête, comme je vais vous le raconter. Il est d'usage que le grand khan et tous ses sujets se vêtissent de robes blanches, hommes et femmes, autant que chacun en a le moyen; et cela parce qu'ils croient que le blanc porte bonheur, et ils prennent ces habits blancs le premier jour de l'an, afin que toute l'année soit bonne et heureuse pour eux. En ce jour, tous les gens de toutes les provinces et contrées qui tiennent de lui des terres et des seigneuries lui apportent de grandissimes présents d'or, d'argent, de perles, de pierres précieuses et de maints riches draps blancs, afin que toute l'année leur seigneur ait de grandes richesses et soit en joie et en contentement. Les barons, les chevaliers et tout le peuple se donnent aussi les uns aux autres maintes choses blanches, et s'embrassent et se font joie et fête, afin que toute l'année leur soit favorable. On présente aussi ce jour-là au grand khan plus de cent mille chevaux blancs, moult beaux et riches. Ce jour-là encore viennent ses éléphants, qui sont bien cinq mille, tous couverts de beaux draps émaillés de bêtes et d'oiseaux, et chacun a sur son dos deux coffres moult beaux et riches où est la vaisselle du seigneur et de riches décors pour cette cour blanche; encore y vient une grandissime quantité de chameaux, aussi couverts de draps et chargés de tout ce qui est nécessaire pour

(1) Suivant Mailla, Cubilai naquit dans le huitième mois de l'année 1216.

(2) Le besant d'or qui avait cours à Venise, au temps de Marco-Polo, équivaut, sauf une très-légère différence, au sequin vénitien, au ducat, au dina arabe, et vaudrait environ 10 à 12 francs de notre monnaie.

(3) Nous voyons, dans les tables d'Oulong-Beig, traduites par Greaves, que l'année solaire des Khataïens et des Ouïgours commence le jour où le soleil parvient dans le milieu de la constellation du Verseau. Le calendrier fut réformé, du temps de Cubilai, par les savants chinois. (*Hist. génér. de la Chine*, IX, 407.)

cette fête ; et tous passent devant le grand sire, et c'est le plus beau spectacle qu'on puisse voir. Le matin de cette fête, avant que les tables soient mises, tous les rois, ducs, marquis, comtes, barons, chevaliers, astrologues, médecins, fauconniers, et maints autres officiers et gouverneurs de gens et de terres et d'armées, viennent en la grande salle devant le seigneur, et ceux qui n'y peuvent entrer demeurent en dehors, de manière que le grand sire puisse bien les voir. Et voici l'ordre qu'ils observent : en avant sont ses fils et ses neveux, et ceux du lignage impérial, après les rois, puis les ducs et les autres, selon qu'il



Seigneurs se rendant à la cour du grand khan. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

est convenable. Quand ils sont tous assis, chacun à sa place, adonc se lève un grand *proles* (¹) qui dit à haute voix : Inclinez-vous et adorez. Et aussitôt ils se prosternent et mettent leur front contre terre, et font leur prière vers le grand sire comme vers un dieu, et en cette manière ils l'adorent par quatre fois. Ils vont ensuite à un autel moult bien orné, sur lequel est une table vermeille où est écrit le nom du grand khan ; il y a là un bel encensoir, et ils encensent cette table et l'autel avec grande révérence, puis retournent à leur place ; et quand ils ont tous encensé, ils se font les présents dont je vous ai parlé, de moult grande valeur et richesse. Puis quand ils ont fait ces présents et que le grand sire a tout vu, on met les tables et ils s'y assoient chacun en son rang, comme je vous l'ai déjà raconté. Le grand sire se met à une table à part, ayant à sa gauche sa première femme, et nul autre ne s'y assoit avec eux ; puis chacun prend place à la suite, comme je vous l'ai dit, toutes les dames restant du côté de l'impératrice. Quand ils ont mangé, les jongleurs viennent et divertissent la cour, puis chacun retourne chez soi. Maintenant que je vous ai parlé de la blanche fête, je vais vous rapporter un très-noble usage du grand khan, celui de donner à ses barons des vêtements pour ces grandes fêtes de l'année.

Des douze mille barons qui sont à ces fêtes.

Le grand sire a créé douze mille barons appelés *quecitains*, c'est-à-dire les plus proches fidèles du seigneur ; à chacun d'eux il a donné treize robes, chacune de couleur différente, ornées de perles et de

(¹) Dans le texte italien de Boni : un grand *parlato*. Il s'agit probablement d'un maître des cérémonies.

pierres, et de beaucoup d'autres choses précieuses et de grandissime valeur ; il leur a aussi donné une ceinture d'or moult belle et de grand prix, comme aussi des chaussures de peau de chameau cousues de fil d'argent qui sont moult belles et chères : ces ornements sont si nobles que, quand on voit ces barons, on les prend pour autant de rois ; et à chaque fête de l'année, le grand sire ordonne de quel vêtement ils doivent se parer [1]. Le grand sire lui-même a treize vêtements pareils à ceux de ses barons pour la couleur, mais plus nobles et de plus grande valeur, et il met à chaque fête le vêtement pareil à celui de ses fidèles. Cela fait donc cent cinquante-six mille vêtements qu'il donne à ces douze mille barons, et ces vêtements ont une telle valeur, qu'on ne pourrait l'exprimer en chiffres, sans compter les chaussures qui ont aussi assez de prix. Et le grand sire fait tout cela afin que ses fêtes soient plus honorables et plus belles. Je veux encore vous raconter quelque chose de merveilleux : sachez qu'on amène un grand lion devant le grand sire, et dès que le lion l'aperçoit, il se jette à terre à ses pieds avec grande humilité, comme s'il le reconnaissait pour seigneur. Ce lion demeure devant le khan sans chaîne, si bien que c'est une grande merveille. Parlons maintenant de la chasse que fait faire le grand sire.

Comment le grand khan a ordonné à ses gens de lui apporter de la venaison.

Le grand sire demeure en la cité de Cathay trois mois, décembre, janvier et février ; et pendant ce temps il a ordonné à tous gens demeurant à soixante journées de là de chasser avec chiens et oiseaux,



Le Guépard.

et il a commandé à tous les seigneurs de gens et de terres de lui apporter toutes les grandes bêtes, comme sangliers, cerfs, daims, chevreuils, ours et autres. Les bêtes donc qu'ils veulent envoyer au

[1] L'usage de revêtir des vêtements différents, suivant les solennités, est encore aujourd'hui suivi en Chine. Ces costumes sont tous représentés dans le grand recueil des Statuts de l'empire central.

grand sire, ils commencent par leur retirer toutes les entrailles du ventre, puis ils les mettent sur des charrettes et les expédient ainsi : il en arrive ainsi une grandissime quantité de trente journées à la ronde ; quant à ceux qui sont plus éloignés, ils n'envoient pas les chairs, à cause de la longueur du chemin, mais ils expédient les cuirs tout préparés, et le grand sire s'en sert pour tous les besoins de son armée. Je vous ai parlé de la chasse, je vais vous entretenir maintenant des bêtes fauves que fait nourrir le grand sire.

Des lions, des léopards et loups cerviers dressés à prendre les bêtes, et aussi des gerfauts, des faucons et d'autres oiseaux.

Le grand sire a bon nombre de léopards tous dressés à chasser et à prendre les bêtes, comme aussi assez de loups-cerviers dressés pareillement pour la chasse. Il a plusieurs grands lions, plus grands que ceux de la Babylonie. Ils ont un moult beau poil de belles couleurs ; car ils sont tous rayés de lignes noires, vermeilles et blanches. Ils sont dressés à prendre les sangliers, les bœufs sauvages, les ours, les ânes sauvages, les cerfs, les chevreuils et d'autres bêtes. C'est une chose très-belle à voir ; car, quand ils vont en chasse, ils emmènent les lions sur une charrette dans leur cage où est avec eux un petit chien (1). Le grand sire a encore une grande multitude d'aigles dressés à prendre loups, renards, daims et chevreuils, et qui en prennent assez souvent ; ceux qui sont destinés à prendre les loups sont très-grands et très-forts, et il n'y a pas loup, si grand qu'il soit, qui échappe à leur poursuite. Je vais dire maintenant comment le grand sire fait nourrir une grandissime quantité de bons chiens.

Des deux frères qui élèvent les chiens de chasse.

Le grand sire a deux barons qui sont frères, l'un nommé Baian (2), et l'autre Mingan : on les appelle *canici* (3), parce qu'ils élèvent les chiens mâtins. Chacun de ces frères a dix mille hommes sous lui, et ces deux bandes ont chacune une livrée particulière : pour les uns c'est le vermeil, et pour les autres le bleu, et quand ils vont en chasse avec le grand sire, ils portent cette livrée. Parmi ces dix mille, il y en a deux mille qui ont chacun un ou deux chiens mâtins, ce qui en fait une grande quantité. Quand le grand sire va à la chasse, un de ces frères, avec ses dix mille hommes et bien cinq mille chiens, part d'un côté, et l'autre d'un autre avec les siens. Ils s'étendent au loin, embrassant au moins une journée de chemin, et il n'y a pas de bête qui ne soit prise (4). C'est une belle chose à voir que ces chiens et ces chasseurs ; car tandis que le grand sire chevauche avec ses barons, oiselant dans la plaine, on voit venir ces chiens chassant devant eux des ours, des cerfs et d'autres bêtes fauves. Nous allons voir maintenant ce que fait le grand sire les autres trois mois.

(1) En général, les Asiatiques ne font guère de différence entre le lion et le tigre. D'après les usages constants observés chez les Mongols de l'Hindoustan par les voyageurs, il s'agit certainement ici du guépard.

(2) Suivant Marsden, ce serait le général qui fit la conquête du Mangi ; mais Lazari fait observer que ce nom se retrouve fréquemment dans les relations orientales de la domination mongole.

(3) *Cinuci, cinici, tinuci, canici*, corruption du mot *cuscici* (kudschi), employé par Raschid-Eddin dans le sens d'oiseleur ou fauconnier.

(4) « L'empereur, dit Verbiest, parlant de Kang-hi, choisit trois mille hommes de ses gardes du corps, armés de flèches et de javelots. Il les dispersa de côté et d'autre, de sorte qu'ils occupaient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnaient de toutes parts ; ce qui faisait comme une espèce de cercle, dont le diamètre était au moins de trois mille pas. Ensuite, venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelques obstacles qu'ils trouvassent dans leur chemin, car l'empereur y avait mêlé parmi eux des capitaines et même les grands de la cour, pour y maintenir l'ordre, ils réduisirent ce cercle en un autre beaucoup moindre, qui avait environ trois cents pas de diamètre ; ainsi, toutes les bêtes qui avaient été enfermées dans le premier se trouvaient prises dans celui-ci comme dans un filet, parce que, chacun mettant pied à terre, ils se serraient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissaient aucune issue par où elles pussent s'enfuir. Alors, on les poursuivait si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux, épuisés à force de courir, venaient tomber aux pieds des chasseurs, et se laissaient prendre sans peine. » (Du Halde, t. IV, p. 77.)

Comment le grand khan va en chasse pour prendre bêtes et oiseaux.

Quand le grand sire est ainsi resté trois mois à Cathay, décembre, janvier et février, il part, vers le mois de mars, et poursuit au midi jusqu'à la mer Océane, à deux journées de là (1). Il emmène avec lui bien dix mille fauconniers et cinq cents gerfauts, et des faucons pèlerins et des faucons sacrés en grande abondance, et aussi bon nombre d'autours pour chasser dans les étangs ; mais il ne garde pas tous ces oiseaux avec lui, il les disperse çà et là au nombre de cent ou deux cents au plus ; puis on les fait chasser, et les plus belles pièces qu'ils prennent, on les apporte au grand sire. Quand le grand sire va oiseler avec ses gerfauts et ses autres oiseaux, il place bien dix mille hommes deux à deux, qu'on appelle *toscaor* (2), c'est-à-dire, en notre langue, gardiens, parce qu'ils sont chargés de garder ces oiseaux. Ils demeurent à distance les uns des autres de manière à occuper un grand espace, et ils ont avec eux un sifflet et un appeau pour rappeler les oiseaux. Quand donc le grand sire a fait lâcher ses oiseaux, il n'est nul besoin de les suivre, parce que ces *toscaor* sont là qui les gardent, et s'ils ont besoin de secours, ils les secourent aussitôt. Tous les oiseaux du grand sire et ceux des autres barons ont à leur patte une petite table d'argent où est écrit le nom de leur maître, de sorte qu'on reconnaît de suite à qui appartient l'oiseau, et on le rend à son propriétaire ; ou, si l'on ne sait à qui il est, on le porte à un baron appelé *bularguei* (3), c'est-à-dire le gardien des choses qui n'ont pas de maître ; car, je vous le dis, si l'on trouve un cheval, une épée, un oiseau ou quoi que ce soit, et que l'on ne sache qui en est le propriétaire, on le porte aussitôt à ce baron qui le fait garder ; et si on n'apporte ce que l'on trouve, on est regardé comme voleur. Ceux qui ont perdu quelque chose vont à ce baron, qui le leur fait rendre tout aussitôt. Ce baron demeure toujours au plus haut lieu du camp avec son étendard, afin que chacun distingue sur-le-champ sa demeure, de sorte que rien ne peut se perdre qui ne soit retrouvé et rendu. Dans le voyage que fait le grand sire vers la mer Océane, on peut voir chasses de bêtes et d'oiseaux les plus commodes qu'il soit possible d'imaginer. Le grand khan voyage toujours sur quatre éléphants qui portent une moult belle chambre de bois toute couverte en dedans de drap d'or et en dehors de peaux de lion (4) ; il a toujours avec lui douze de ses meilleurs gerfauts. Là sont aussi plusieurs barons pour le récréer et lui tenir compagnie. Quand donc le grand sire est dans cette chambre sur ses éléphants, les autres barons qui chevauchent alentour lui disent : Sire, voici des grues qui passent ; et aussitôt le grand sire fait découvrir sa chambre, et, apercevant les grues, il lâche ceux de ses gerfauts qu'il veut faire chasser, et ceux-ci prennent les grues, tandis que ses barons et ses chevaliers chevauchent autour de lui ; et lui voit tout cela de son lit, ce qui est un grand plaisir et un grand amusement que nul homme au monde n'a jamais goûté et ne pourrait goûter. Quand le grand sire est arrivé à un lieu nommé Cacciarmodun (5), il y trouve tendus ses pavillons et ceux de ses fils, de ses barons et de ses femmes, au nombre de plus de dix mille moult beaux et riches ; et je vais vous décrire le sien. La tente où il tient sa cour est si grande, qu'elle contient bien mille chevaliers ; sa porte est vers le midi ; et c'est là que restent les barons et les autres

(1) Marsden, jugeant impossible que la distance qui sépare Cambalu de l'Océan, dans la direction du midi, soit franchie en deux jours, suppose qu'il y a ici une erreur du copiste, par suite de laquelle on aura mis le mot *jours* à la place de celui de *mois*.

Bürck pense que, dans ce passage, l'Océan exprime seulement la direction des chasses, qui s'étendaient jusqu'aux monts situés entre le bassin du Leao et celui du Songari, terrains aquatiques où abondaient les oiseaux. Mais, dans cette hypothèse, il faudrait adopter la version de Ramusio, qui donne la direction du nord-est au lieu de celle du midi.

(2) Gardiens, suivant Ramusio ; gardiens d'oiseaux, suivant Pipino. Ce mot est écrit, dans les manuscrits, *toscaol, roscanor, roschaor, restaor* et *tastori*.

(3) Inspecteurs de district, suivant Neumann. Le mot *buluc* signifie district. On lit, dans d'autres manuscrits, *bulangari, balangugi*, etc.

(4) Voy. p. 332. Les empereurs chinois modernes vont plus simplement à la chasse, dans un palanquin porté par quatre hommes. Au lieu de peaux de lion, on doit entendre des peaux de tigre ou de léopard.

(5) Cacciar-Modim, Caccia-Medim, Caratar-Modum, Kakzar-Modin, suivant Marsden, correspond à Chachiri-Mondou, sur le fleuve Usuri, tributaire de l'Amour.

gens. A cette tente en est jointe une autre, vers le ponent, où demeure le seigneur : quand il veut parler à quelqu'un, c'est là qu'il le fait venir. Derrière la grande salle est une autre chambre, grande et belle,



Le grand khan dans une chambre portée par quatre éléphants. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

où couche le grand sire ; il y a encore d'autres chambres et d'autres tentes, mais qui ne sont point attenantes à la grande tente. Chacune des salles de cette grande tente a trois colonnes de bois aromatique moult bien travaillé ; en dehors elles sont toutes couvertes de peaux de lion moult belles, car elles sont toutes rayées de noir, de blanc et de vermeil. Elles sont si bien closes, que ni le vent ni la pluie ne peuvent y entrer. A l'intérieur elles sont entièrement doublées d'hermine ([1]) et de zibeline : ce sont les deux plus belles et les deux plus riches fourrures que l'on puisse voir ; pour une robe d'homme, une fourrure en belle zibeline vaut bien deux mille besants d'or ([2]), et, en commune, au moins mille besants : aussi les Tartares l'appellent la reine des fourrures; la zibeline est à peu près de la grandeur d'une fouine. Ces deux salles sont donc tapissées de ces deux fourrures, avec tant d'art et d'industrie que c'est merveilleux à voir. La chambre où couche le grand sire est aussi, en dehors, recouverte de peaux de lion, et, à l'intérieur, de fourrures de zibeline et d'hermine artistement arrangées. Les cordes qui retiennent les deux salles et la chambre sont toutes de soie ; et ces trois tentes ont un si grand prix, que bien des petits rois ne pourraient les payer. Autour de ces tentes sont toutes les autres, bien ornées et bien décorées ; les femmes du seigneur ont aussi de riches pavillons. Les gerfauts, les faucons et les autres oiseaux et bêtes ont pareillement leurs tentes. Et, que vous dirai-je ? il y a tant de monde en ce camp que c'est merveille, et l'on croirait être dans la plus populeuse cité, car de toutes parts chacun se rend là, amenant avec soi toute sa maisonnée. Le grand sire a avec lui des médecins, des astrologues ([3]), des fauconniers et autres officiers, et tout est ordonné aussi bien que dans sa ville capitale. Il reste en ce lieu jusqu'au printemps, qui arrive vers le temps de notre Pâque, et pendant tout ce temps il ne cesse d'oiseler, prenant grues, cygnes et autres oiseaux ; et ses gens qui sont répandus alentour lui rapportent

([1]) Voy. la gravure, p. 220.

([2]) Voy., sur la valeur du besant d'or, la note de la page 327. Aujourd'hui encore, les fourrures du nord-ouest de l'Asie sont payées à de très-hauts prix, dans la Chine septentrionale.

([3]) Ou *shamans*. Kang-hi emmenait avec lui, à la chasse, des missionnaires européens, astronomes et mathématiciens, se complaisant à mesurer avec eux la position des astres et la hauteur des montagnes.

chaque jour force venaison. Il passe tout ce temps dans les plus grands plaisirs et les plus grands divertissements qu'aucun homme puisse jamais goûter. Et je vous dis en vérité que nul marchand, ni artiste, ni vilain, ne peut chasser avec des chiens ou des oiseaux à moins de vingt journées du lieu où demeure le grand sire; mais en toutes les autres provinces on est libre de chasser comme l'on veut. Sachez encore que par toutes les terres où le grand sire a seigneurie, nul roi, ni baron, ni autre homme, n'ose prendre ni chasser lièvre ou daim, ou chevreuil, ou cerf, ou toute autre bête qui se reproduit du mois de mars au mois d'octobre ; et si on avait l'audace de le faire, on en serait grandement puni, parce que le seigneur l'a défendu. Mais, au reste, il est si bien obéi que souvent les lièvres, les daims ou d'autres bêtes, viennent se jeter dans les jambes sans que l'on ose y toucher. Le grand sire reste donc en ce lieu jusqu'à Pâques (¹), puis il part avec tous ses gens et s'en va tout droit à la cité de Cambalu par le même chemin par où il était venu, chassant toujours le long de sa route et se divertissant fort

Comment le grand khan tient grande cour et fait grande fête.

Quand il est venu à sa capitale de Cambalu, il demeure dans son principal palais trois jours et pas davantage ; il y tient grande cour et riche table. Il fait grande joie et grande fête avec ses femmes, car je vous dis que c'est chose merveilleuse que la pompe déployée pendant ces trois jours. En cette cité, il y a grande multitude de maisons et d'habitants à l'intérieur et à l'extérieur ; car sachez qu'il y a autant de bourgs que de portes, c'est-à-dire douze très-grands, à tel point que nul ne pourrait compter le nombre de leurs habitants : en ces bourgs demeurent les marchands et les autres hommes qui viennent là pour leur commerce; car la ville est si commerçante, que tous y viennent faire des affaires (²). Dans ces bourgs, il y a d'aussi belles maisons et d'aussi beaux palais qu'en la ville, excepté toutefois celui du grand sire. On n'ensevelit jamais personne dans la ville : si le mort est un idolâtre, on le porte au lieu où il doit être brûlé, au delà des bourgs (³); s'il est d'une autre religion, on le porte de même hors des bourgs. Et encore je vous dis qu'il ne peut demeurer dans la ville aucune femme de mauvaise vie, mais elles vont dans les bourgs, et il y en a une si grande quantité qu'on ne pourrait le croire; elles sont bien vingt mille. En cette ville viennent de plus riches marchandises qu'en aucun lieu du monde. Car, sans aller plus loin, sachez que toutes les riches productions de l'Inde, les perles et les pierres précieuses, sont apportées dans cette ville; de même aussi tout ce que produit le Cathay et les autres provinces. Cela vient de tous ces seigneurs qui y demeurent, des dames, des barons et de tous ces gens qui s'y rassemblent à cause de la cour que le grand sire y tient. Chaque jour entrent dans cette ville plus de mille charrettes chargées de soie; car on y fait beaucoup de draps d'or et de soie (⁴). On vient acheter à cette ville de plus de deux cents lieues à la ronde ; il n'est donc pas bien étonnant s'il y a autant de monde dans la ville. Je vais vous parler maintenant de l'hôtel de monnaie que le grand sire a dans cette ville même de Cambalu, et de la monnaie qu'il fait faire, et vous verrez clairement comment il a plus de richesses encore que je ne vous l'ai dit et que je ne pourrais vous le dire.

(¹) Cette correspondance avec quelques-unes de nos grandes fêtes pouvait s'établir d'autant plus aisément que les fêtes chinoises, réglées d'après les mouvements de la lune et du soleil, tombent également à jour fixe.

(²) La plupart des villes de la Chine, les villes commerçantes surtout, sont entourées de très-longs faubourgs. Tous les marchands étrangers qui demeurent à Canton habitent les faubourgs, où les indigènes ont leurs boutiques.

Les faubourgs de Pékin ne sont plus aussi peuplés, ni visités par autant d'étrangers, qu'au temps de Marco-Polo.

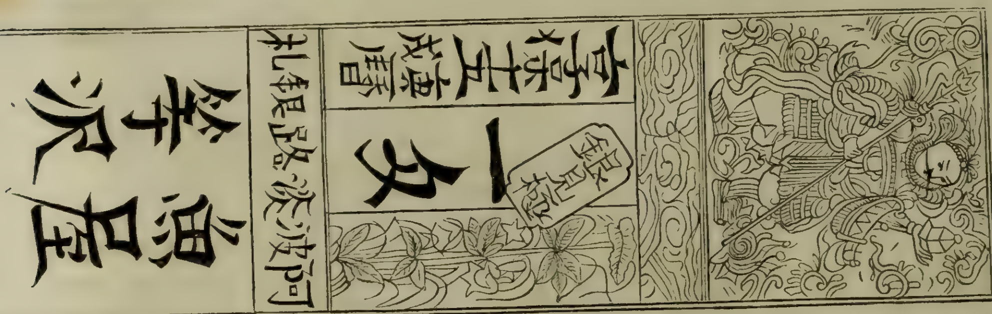
(³) « La coutume des Tartares est de brûler les corps et d'en conserver les os et les cendres; quoiqu'il y ait à présent plusieurs tribus tartares qui ne les brûlent point, personne ne manque de le faire, lorsque ce sont des gens morts à la guerre ou en voyage hors de la Chine, et les Chinois mêmes en usent quelquefois ainsi. » (Du Halde, t. IV, p. 238.)

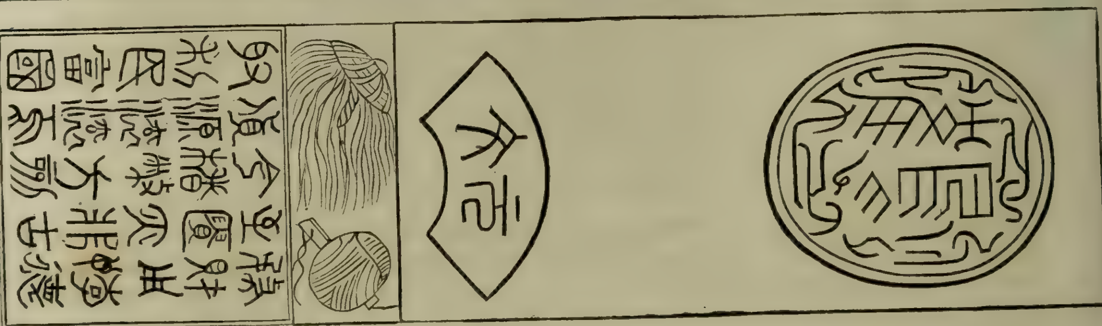
Il est encore, aujourd'hui, interdit d'enterrer ou de brûler les morts dans les villes ou près des habitations.

(⁴) Sur la production de la soie en Chine, voy. Ritter, t. VIII, p. 679 et suiv.; Klaproth, *Asia polyglotta*, 358; *Tableaux histor. de l'Asie*, 57, 68; *Conjecture sur l'origine du nom de la soie* (*Journ. asiat.*, II, 243).

Comment le grand khan emploie des cartes pour monnaie.

En cette ville de Cambalu est l'hôtel de monnaie du grand sire, et il est établi de telle manière qu'on peut dire que le grand sire sait parfaitement l'alchimie, comme vous allez le voir. Voici comment il fait





Anciens billets de banque chinois.

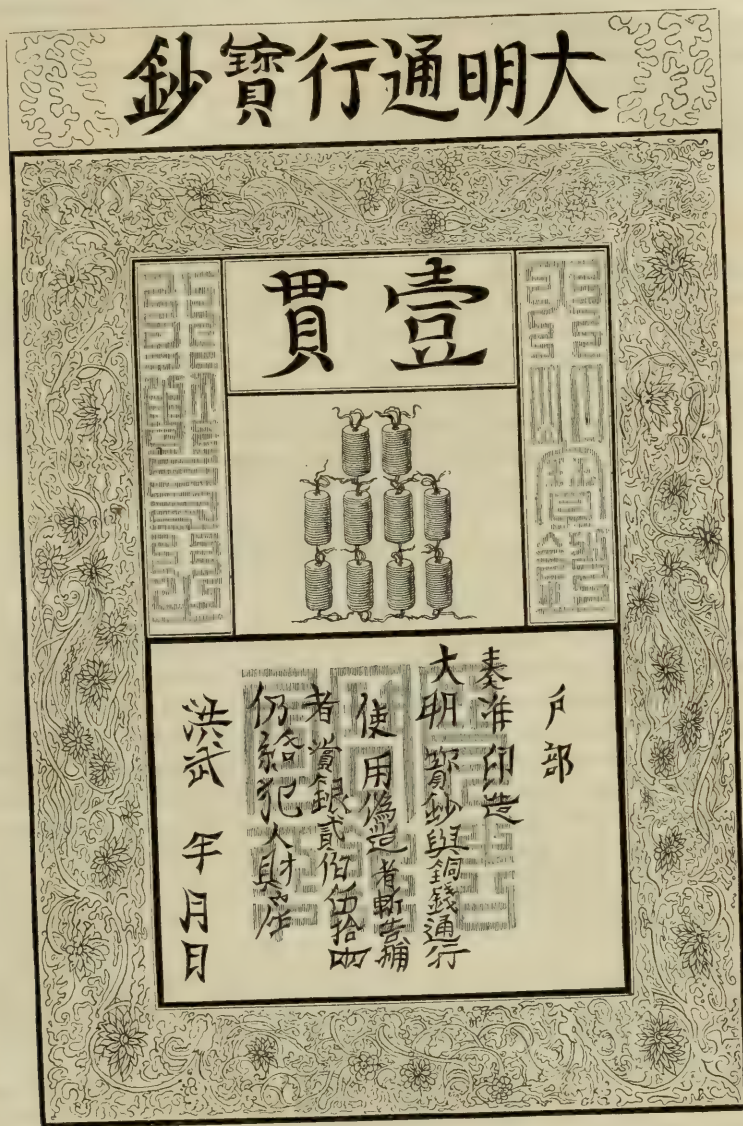
fabriquer sa monnaie. Il fait prendre des écorces de mûriers dont les vers à soie mangent les feuilles, et les couches de bois qui sont entre l'écorce et le cœur de l'arbre (¹) ; puis de ce bois il fait faire du carton comme celui qu'on fait avec le papier, mais qui est tout noir (²) ; quand ce carton est confectionné, il le fait couper de diverses manières, pour former diverses pièces : l'une grande comme la moitié d'un petit tournesol, l'autre comme un petit tournesol, l'autre comme un demi-gros d'argent, l'autre comme un gros d'argent de Venise, l'autre comme deux gros, l'autre comme cinq, l'autre comme dix, l'autre comme un besant, l'autre comme trois, et ainsi jusqu'à dix. Chacune de ces pièces est scellée du sceau du grand sire (³), et il en fait faire une si grande quantité, que tous les trésors du monde ne suffiraient point pour les payer. Quand ces pièces sont faites, il s'en sert pour tous ses payements et les fait répandre dans tous les lieux

(¹) Les voyageurs énumèrent une quantité considérable de substances végétales et autres employées, en Chine, à la confection du papier. La plus généralement employée est l'écorce intérieure du bambou. Suivant du Halde, ce n'est pas l'écorce, mais les fibres mêmes de ce végétal, que l'on emploie.

(²) *Morus papyrifera* de Linné, suivant Lazari. On ne peut entendre cette expression de *tout noirs*, appliquée aux billets, qu'en les supposant seulement d'une couleur plus foncée que le papier ordinaire. La fabrication du papier en Chine, qui, suivant Neumann, date du siècle premier de notre ère, a été décrite par Kæmpfer *(Amœn. exoticæ)*, et par Thunberg *(Voyage au Japon*, IV, 135).

(³) « C'est cette année (1234) qu'on fit la monnaie de papier ; les billets s'appelaient *tchao*. Le sceau du *pou-tchin-se* ou trésorier général de la province était empreint dessus, et il y en avait de toute valeur. Cette monnaie avait déjà couru sous les princes de Kin. » *(Observ. chronol.*, p. 192.)

de sa domination (¹), et nul ne peut les refuser sous peine de perdre la vie. D'ailleurs tous les reçoivent assez volontiers en payement, parce qu'ils peuvent à leur tour s'en servir pour tout ce qu'ils veulent, or,



Papier-monnaie de la dynastie des Ming (1368-1399). — D'après le baron de Chaudoir.

(¹) L'année 807, l'empereur Ian-tsung, de la dynastie des Tang, ordonna que chacun portât au trésor, en échange de papier, les métaux avec lesquels on pouvait battre monnaie. En 900, on mit en circulation des billets de banque de dépôt : ces titres représentaient alors des valeurs existantes. De 997 à 1022 circulèrent des assignats, *chiao-tsu*, émis par des banquiers privés et remboursables de trois ans en trois ans. Le gouvernement surveillait cette opération ; mais la compagnie ayant failli, l'empereur déclara qu'à l'État seul appartenait le droit d'émettre la monnaie ou ses signes représentatifs, et, de plus, il institua une caisse d'amortissement. En 1068, il circula une quantité extraordinaire de faux billets, malgré la peine capitale dont la loi frappait ce crime. Néanmoins, la caisse d'amortissement parvint à ranimer le crédit, et, vers le commencement du douzième siècle, le papier-monnaie inonda la Chine. En 1166, la somme de ces titres représentait une valeur de 28 000 000 onces d'argent. Aussi, quand les Mongols se furent rendus maîtres de toute la Chine, ils trouvèrent les finances

argent, perles, pierres précieuses ou toutes autres marchandises. Et sachez que la pièce qui vaut dix besants n'en pèse pas un. Plusieurs fois l'an, viennent à la cour des marchands avec des perles, des pierres précieuses, de l'or ou de l'argent, ou bien des draps d'or et de soie, et ils font présent de tout cela au grand khan. Et lors le grand sire fait appeler douze sages hommes choisis exprès pour cela, et très-habiles dans leur art, et il leur commande d'estimer ces marchandises et de les payer ce qu'elles valent. Ceux-ci les examinent, puis font payer aux marchands la valeur de ces objets en monnaie de carton; mais les marchands l'acceptent volontiers, parce qu'ils en font usage pour toutes les acquisitions qu'ils ont à faire dans le royaume du grand khan. On apporte ainsi tous les ans pour plus de quatre cent mille besants de marchandises, qui toutes sont payées avec ce carton. Plusieurs fois l'année, le grand sire fait faire commandement, par la ville, que tous ceux qui ont pierres, perles, or ou argent, aient à les apporter à l'hôtel de la monnaie, et ils en apportent en abondance, et en échange reçoivent du carton; et ainsi le grand sire a toutes les richesses de son empire. Quand ces cartes finissent par se rompre ou s'abîmer, on les reporte à l'hôtel de la monnaie, et on en reçoit en échange de nouvelles et de fraîches, seulement avec une perte de trois pour cent [1]. Si on veut acheter de l'or ou de l'argent pour en faire de la vaisselle ou une ceinture, ou pour l'employer à tout autre usage, on va porter de ces cartes à l'hôtel de la monnaie, et on reçoit en retour de l'or et de l'argent [2]. C'est de cette manière que le grand sire peut avoir de si grands trésors, trésors qui sont tels que tous les rois de la terre ensemble n'en ont pas de si grands que le grand sire seul. Maintenant que je vous ai dit comment le grand sire faisait sa monnaie, je vais vous parler des grands seigneurs qui résident dans cette cité de Cambalu.

Des douze barons qui sont sur tout l'empire du grand khan.

Or sachez que le grand khan a élu douze grandissimes barons, auxquels il a donné charge de faire tout ce qui aurait rapport à l'administration de ses trente-quatre provinces. Je vous dirai d'abord que ces douze barons demeurent dans la ville de Cambalu, en un palais moult grand et beau, où sont plusieurs salles et maisons; et chaque province y a son intendant et ses écrivains qui demeurent en ce palais, ayant chacun une maison particulière. Cet intendant et ces écrivains font toutes les affaires de la province à laquelle ils sont préposés, sous la volonté et le commandement de ces douze barons. Ceux-ci élisent les seigneurs de toutes les provinces, et quand ils ont élu tel qui leur a paru bon et suffisant, ils le font savoir au grand sire, et celui-ci donne au nouvel élu une table d'or telle que le comporte sa seigneurie. Ce sont aussi ces barons qui pourvoient au mouvement des armées, les envoyant où ils le jugent à propos, et en telle quantité qu'ils le veulent, mais toutefois avec l'assentiment du grand sire;

dans le plus grand désordre. En 1287, Cubilai, adoptant le projet de son ministre Lusci-iung, décréta le cours forcé du papier-monnaie : la ruine du commerce et la perte de la confiance en furent les résultats. Après une nouvelle crise financière, vers la fin du quinzième siècle, l'usage du papier-monnaie fut aboli. (Klaproth, *Sur l'origine du papier-monnaie; Journ. asiat.*, I. 257.)

« Il faut remarquer qu'anciennement, lorsque les rois de la Chine manquaient d'argent, ils donnaient aux mandarins et aux soldats, pour une partie de leur paye, des *billets signés et scellés du sceau du roi*. Ces billets étaient aussi faits de pâte, de la grandeur d'une demi-feuille de papier, et on écrivait dessus leur prix et leur valeur. Ainsi, quand quelqu'un devait recevoir cent écus, on lui en donnait cinquante en argent, et les cinquante autres en ces sortes de billets, qu'on nommait *chao*... Mais parce que le peuple faisait difficulté de recevoir ces billets au lieu d'argent, le roi ordonna que l'on accorderait une charge à celui qui ramasserait et rapporterait au trésor royal cent de ces billets, qu'on en donnerait une plus grande à ceux qui en rapporteraient mille, et ainsi en proportion d'un plus grand nombre... Cet expédient ne put pas, toutefois, apaiser le peuple, qui ne pouvait se résoudre à donner ses marchandises et ses provisions pour un morceau de papier; ce qui causait beaucoup de disputes et de querelles, et obligea enfin la cour à les supprimer, pour éviter ces inconvénients et plusieurs autres qui en provenaient tous les jours; en sorte que, depuis quelques siècles, ces papiers ne sont plus en usage. Il ne faut pourtant pas douter que ces choses n'aient donné lieu à Marco-Polo d'assurer, en divers endroits de son histoire, qu'on se servait, en Chine, de monnaie de papier ou de carton. » (*Nouvelle relation de la Chine*, p. 168-171.)

(1) Ce droit inique, dont notre auteur parle avec trop d'indulgence, fut diminué d'un pour cent sous la dynastie des Ming.

(2) Il paraît que, dans cette création de papier-monnaie, le but de Cubilai n'était pas tant de pourvoir aux besoins du trésor que d'attirer dans les coffres de l'État toutes les matières d'or et d'argent, afin de s'en attribuer le monopole.

et comme ils font dans ces deux cas, ainsi font-ils dans tous les autres. Ils sont appelés *scieng* (¹), c'est-à-dire la haute cour, parce qu'ils n'ont au-dessus d'eux que le grand sire. Leur palais est aussi appelé *scien;* c'est bien la plus grande seigneurie de toute la cour du grand sire, car ils ont le pouvoir de faire du bien à qui ils veulent. Je ne vous dirai pas le nom des provinces, parce que je vous parlerai de toutes dans mon livre, mais je vous raconterai comment le grand sire envoie ses messagers, et comment ceux-ci ont toujours des chevaux tout prêts pour aller.

Comment de la cité de Cambalu partent plusieurs routes, qui vont par maintes provinces.

Sachez donc que de cette ville de Cambalu partent plusieurs routes qui vont par maintes provinces, c'est-à-dire que l'une va à telle province, l'autre à telle autre, et à chaque bout de route est indiqué l'endroit où elle conduit, de sorte que nul ne l'ignore. Quand un messager part de Cambalu par toutes ces routes dont je vous ai parlé, et qu'il fait vingt-cinq milles, il trouve une poste, appelée *janb* en leur langage, c'est-à-dire, chez nous, poste de chevaux (²); et à chacune de ces postes est un palais moult grand et beau, où les messagers du grand sire sont hébergés. Ils y trouvent un lit moult riche avec de beaux draps de soie et toutes les choses dont ils peuvent avoir besoin; et si un roi y venait, il ne dédaignerait pas cet hôtel (³). A cette poste sont quatre cents chevaux, que le grand sire y fait nourrir, et qui y restent toujours, pour être prêts à servir à ses messagers quand il les envoie quelque part (⁴). Tous les vingt-deux ou trente milles, les messagers trouvent donc de ces relais ainsi organisés, et cela sur toutes les principales routes qui mènent aux provinces. Quand les messagers ont à aller par des lieux déserts où l'on ne trouve ni maisons ni auberges, le grand sire a fait mettre sur ces routes des palais avec tout ce qui est nécessaire, et des chevaux et des harnais, comme sur les autres routes; mais les journées sont plus longues, car elles sont de trente-cinq ou même de plus de quarante milles. De cette manière vont les messagers du grand sire, et sont hébergés et ont des chevaux neufs à chaque journée; ce qui est bien le plus noble et le plus riche service qu'ait jamais eu empereur ou roi (⁵). Car sachez que plus de deux cent mille chevaux sont occupés à ces relais, et il y a plus de dix mille de ces palais ainsi meublés, comme je vous l'ai raconté (⁶); ce qui est d'une si grande dépense qu'à peine peut-on l'écrire. J'avais encore oublié une chose . entre un relais et un autre, tous les trois milles, il y a un hameau composé d'une quarantaine de maisons, où demeurent des hommes à pied qui font les messages du grand sire, et voici comment : ils portent une grande ceinture toute pleine de petites sonnettes, afin qu'ils soient entendus au loin; ils partent au grand galop et ne font que trois milles; les autres qui sont au bout de ces trois milles, et qui les ont entendus venir de loin, se tiennent tout prêts, et, dès que leur camarade arrive, prennent ce qu'il apporte avec une petite carte qu'on leur donne, et se mettent à courir pendant trois milles, au bout desquels ils en rencontrent un autre. De cette manière, le grand sire a par ces hommes à pied des nouvelles de dix journées de distance, en un jour et une nuit. Car ces hommes, en

(¹) Quand Cubilai eut achevé la conquête de la Chine, il partagea ses vastes États en douze *sing* ou provinces; chacune d'elles était gouvernée par un inspecteur en chef, que les Chinois appelaient *sing-siang*. (Dict. de Morrisson.) Ce mot paraît venir de *sing*, qui, en chinois, signifie connaître, examiner.

(²) Du persan *yâm* ou *iâm*, qui signifie cheval de poste ou maison de poste. Meninski remarque que ce mot appartient au dialecte de la Korasmie, contrée qui, à l'époque de la conquête de Gengis-Khan et de ses fils, était une des plus civilisées de l'Asie. En Chine, les postes aux chevaux sont appelées *tchan*, et placées, dit-on, à vingt-cinq ou trente milles les unes des autres.

(³) Pour comprendre l'étonnement de notre auteur à la vue de ces postes, il faut se rappeler que, de son temps, ces établissements étaient tout à fait inconnus en Europe.

(⁴) Cette assertion est confirmée par les ambassadeurs du schah Rokh.

(⁵) Ces postes, où l'on entretient un grand nombre de chevaux destinés aux courriers, existent encore aujourd'hui; mais l'État se les réserve, à l'exclusion des simples citoyens. Timbowski dit cependant avoir vu, sur les lignes les plus fréquentées du désert de Gobi, des relais dont les voyageurs pouvaient faire usage. (Ritter, III, 347.)

(⁶) En maintenant ce chiffre de dix mille, le nombre des chevaux devrait être de quatre millions au lieu de deux cent mille. Il est probable qu'il y a ici un zéro de trop, et qu'on doit lire *un* mille au lieu de dix mille.

un jour et une nuit, font dix journées de chemin; en deux jours et deux nuits, vingt journées; et ainsi, en dix jours et dix nuits, on pourrait avoir des nouvelles de cent journées. Souvent ces hommes, en un jour, apportent au grand sire des fruits cueillis à dix journées de l'endroit où il est. Le grand sire n'exige de ces hommes nul impôt, mais, au contraire, leur fait donner de ses biens et de ses chevaux. Pour ses relais, voici comment ils les fournit; il demande : « Un tel, qui est près de telle cité, combien » peut-il fournir de chevaux pour les messagers? » Si on lui répond : Cent, il ordonne à cet individu de fournir cent chevaux pour ses relais, et de même fait-il par toutes les villes et châteaux, de sorte que ses relais ne lui coûtent rien; il n'y a que ceux des routes désertes qu'il fournit de ses propres chevaux. Quand il est nécessaire que des messagers à cheval aillent promptement porter au grand sire des nouvelles de pays révoltés, ou d'autres choses pressées, il leur arrive de faire deux cents milles en un jour, ou même deux cent cinquante, et voici comment. D'abord, quand ils veulent marcher aussi rapidement, on leur donne la table de gerfaut, pour marquer qu'ils ont besoin d'aller vite. S'ils sont deux, ils partent du lieu où ils sont, sur deux bons chevaux, forts et bons coureurs; ils se sanglent le ventre et se lient la tête, puis partent au galop, aussi vite qu'ils peuvent; ils font ainsi vingt-cinq milles, et, arrivés au relais, trouvent deux chevaux tout prêts, frais et dispos. Ils montent dessus sans s'arrêter, les lancent au plus grand galop qu'ils peuvent, et font encore vingt-cinq milles, puis rechangent de chevaux : de sorte qu'ils peuvent faire ainsi deux cent cinquante milles, voire même trois cents, si le message est très-pressé. Nous avons, je crois, assez parlé de ces messagers; maintenant, nous vous dirons la bonté qu'a le grand sire pour ses sujets deux fois l'an.

Comment le grand sire vient au secours de ses gens qui ont perdu leurs récoltes ou leurs bêtes.

Sachez que le grand sire envoie ses messagers par toutes ses terres et provinces, pour savoir si ses sujets n'ont éprouvé aucun dommage dans leurs récoltes, par le mauvais temps, la grêle ou tout autre désastre. Si on lui dit qu'ils ont perdu leurs récoltes, non-seulement il n'exige pas d'eux le tribut qu'ils lui doivent, mais il leur fait donner de son propre blé, pour qu'ils puissent semer et manger. Il fait cela l'été pour le blé; l'hiver, il en fait autant pour les bestiaux, car s'il se trouve que quelqu'un ait perdu ses bêtes par quelque mortalité, il lui en fait donner des siennes et l'exempte de tout impôt pour l'année. Vous voyez que le grand sire aide et protége ses sujets. Passons maintenant à une autre matière.

Comment le grand khan fait planter des arbres par les chemins.

Le grand sire a fait planter des arbres, éloignés de deux pas les uns des autres, tout le long des routes que fréquentent les messagers, les marchands et les voyageurs. Ces arbres sont aujourd'hui si grands, qu'on peut les voir de loin, et le grand khan a fait faire ces plantations afin qu'on ne pût quitter la route et s'égarer; et elles sont d'un grand secours, surtout sur les routes désertes, pour les marchands et les étrangers : on les trouve d'ailleurs dans toutes les provinces de l'empire.

Du vin que boivent les gens du khan.

La plus grande partie des habitants de la province du Cathay boivent du vin tel que je vais vous le dire : c'est une boisson faite avec du riz et maintes autres bonnes épices, qu'ils travaillent si bien qu'ils en font un vin meilleur que nul autre. Il est moult clair et beau, et il enivre très-vite, parce qu'il est fort chaud [1].

[1] « A défaut de vin de raisin, les Chinois fabriquent des liqueurs spiritueuses avec leurs céréales. La plus répandue est celle que l'on obtient de la fermentation du riz. C'est une bière dont le goût est quelquefois assez agréable. La meilleure qualité est celle qui vient de Chao-hing, dans la province de Tché-kiang. » (Huc, *Empire chinois.*)

D'une sorte de pierres qui brûlent comme du bois.

Par toute la province de Cathay, il y a une sorte de pierres noires qu'on tire des veines des montagnes et qui brûlent comme du bois; elles restent allumées mieux que du charbon, car si vous les allumez le soir et que vous les fassiez bien prendre, toute la nuit elles resteront allumées, et vous trouverez encore du feu le matin. Dans toute la province de Cathay, on brûle de ces pierres; ils ont du bois en assez grande abondance, mais ils brûlent de ces pierres parce qu'elles coûtent moins et que c'est une économie (1). Nous allons maintenant vous dire comment fait le grand sire pour empêcher le blé d'être trop cher.

Comment le grand sire fait amasser et distribuer du blé pour secourir ses gens.

Le grand sire, quand il voit que le blé est en grande abondance et à bon marché, en fait amasser une grandissime quantité et le fait mettre dans de grands magasins, et le fait si bien soigner qu'il se conserve trois ou quatre ans. Il fait ainsi provision de toutes sortes de blés : froment, orge, mil, riz, panis et autres, en grande abondance. Et quand le blé vient à manquer et que la cherté est grande, il fait sortir ses blés, et si la mesure de froment vaut un besant, il la donne un quart meilleur marché; et il distribue de ce blé tant que chacun en a besoin. De cette manière, le grand khan empêche qu'il y ait jamais une trop grande cherté sur les grains, et il fait cela par tout son empire.

Comment le grand khan fait charité à ses sujets pauvres.

Puisque je vous ai parlé de la bienfaisance du grand khan pour tous ses sujets en général, je vous parlerai de sa charité pour ceux de sa ville de Cambalu en particulier. Il fait faire un recensement de tous les ménages de la ville de Cambalu qui sont pauvres et n'ont de quoi manger; tel est de six personnes, tel de huit, tel de dix, plus ou moins. Le grand sire leur fait donner du froment et d'autres blés tant comme ils en ont besoin, en grande quantité; et tous ceux qui veulent aller demander du pain du seigneur à la cour, on ne leur en refuse jamais. Or chaque jour il va plus de trente mille personnes en chercher, et cette distribution a lieu toute l'année, ce qui est une grande bonté du seigneur d'avoir ainsi pitié de ses sujets pauvres : aussi l'adorent-ils comme un Dieu. Maintenant nous quitterons la cité de Cambalu et entrerons dans le Cathay, pour vous parler des riches et grandes choses qui y sont.

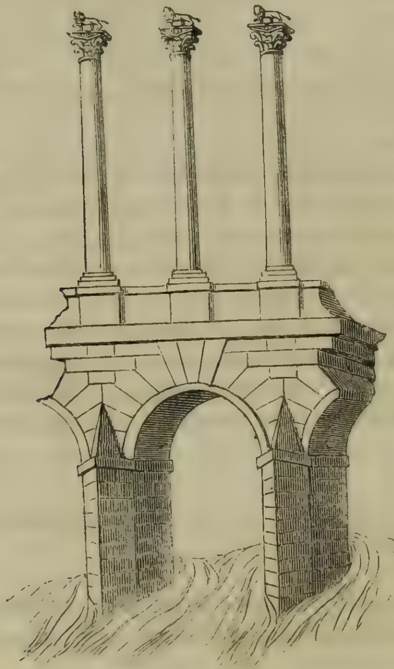
De la grande province du Cathay et du fleuve Pulisanchi.

Or sachez que messire Marc fut envoyé comme messager par le grand khan vers le ponent; il fut bien quatre mois dans ce voyage, et nous allons vous raconter tout ce qu'il vit, en allant et en revenant. Quand

(1) « Les mines de charbon de pierre, dit du Halde, sont en si grande quantité dans les provinces, qu'il n'y a apparemment aucun royaume au monde où il y en ait tant et de si abondantes. Il s'en trouve sans nombre dans les montagnes des provinces de Chen-si, de Chan-si et de Pe-che-li; aussi s'en sert-on pour tous les fourneaux des ouvriers, dans les cuisines de toutes les maisons, et dans les hypocaustes des chambres qu'on allume tout l'hiver. Sans un pareil secours, ces peuples auraient peine à vivre, dans des pays si froids, où le bois de chauffage est rare et, par conséquent, très-cher. »



Le Pont de Pulisanghin [1]. — Miniature du *Livre des Merveilles.*



Fragment du Pont de Pulisanghin. — D'après Ramusio [2].

(1) En person, le mot *puli-sangi* signifie pont de pierre. Ce pont fut terminé en 1189.
(2) Page 32 de la première édition du texte de Ramusio (2e vol. des *Navigations et Voyages*, 3 vol. in-fol., 1550, 1551,

on part de la ville et qu'on a fait dix milles, on trouve un grand fleuve appelé Pulisanghin (1), qui va se jeter dans la mer Océane, et que remontent beaucoup de marchands pour leur commerce. Sur ce fleuve est un moult beau pont de pierre qui, dans tout le monde, n'a pas son pareil : il est bien long de trois cents pas et large de huit, tellement que dix cavaliers y peuvent passer de front. Il a vingt-quatre



Plan du pont de Pulisanghin, long de 300 pas. — D'après Ramusio.

arches et vingt-quatre moulins dans l'eau, et est tout de marbre bis moult bien ouvré et bien établi. De chaque côté du pont est un mur de tables de marbre et de colonnes ainsi disposées : en tête du pont est une colonne de marbre, sous laquelle est un lion de marbre, et au-dessus un autre lion moult beau et grand et bien fait ; à un pas de cette colonne en est une autre toute semblable, aussi avec deux lions, et l'intervalle d'une colonne à l'autre est fermé par des tables de marbre bis, afin que l'on ne puisse tomber dans l'eau ; et ainsi d'un bout à l'autre du pont, ce qui est superbe à voir.

De la grande cité de Gigui.

En quittant ce pont, après avoir fait trente milles vers le ponent, en rencontrant sur sa route maintes belles auberges et vignes et champs, on arrive à une cité appelée Giogni (2), grande et belle. Elle renferme beaucoup d'abbayes d'idolâtres, et ses habitants vivent de commerce et d'industrie. On y fait des draps de soie et d'or, et on y travaille le sandal ; il y a maintes auberges où l'on reçoit les voyageurs. A un mille de cette ville, on voit deux routes, dont l'une vers l'occident, l'autre vers le midi : celle du côté du ponent est celle du Cathay ; l'autre, celle de la grande province du Mangi (3). On chevauche vers l'occident, par la province de Cathay, environ dix journées, et l'on trouve nombre de belles cités et de beaux châteaux, et de beaux champs et de belles vignes ; les habitants sont très-industrieux et hospitaliers. Au reste, on n'y voit rien digne de remarque ; nous laisserons donc cette province, et vous parlerons d'un royaume appelé Taianfu.

Du royaume de Taïfu.

A dix journées de Guingui, on trouve un royaume nommé Taianfu, qui est le principal de toute la province. Cette cité de Taianfu est moult grande et belle (4) ; il s'y fait beaucoup de commerce et d'industrie,

1559, 1566). De toutes les planches préparées par l'auteur pour orner son ouvrage, ces deux vues paraissent avoir échappé seules à l'incendie qui détruisit l'imprimerie des Juntes *(Giunta)*.

(1) Ce fleuve paraît être le *Hoen-ho* de la carte des jésuites, qui, grossi d'une rivière venue du nord-ouest, forme le Pe-ho-nor ou rivière Blanche.

(2) Cette ville paraît être Tso-cheu, ville de seconde classe.

(3) Cette route, traversant Tso-cheu et se dirigeant vers le Mangi ou Chine méridionale, fut suivie, en 1795, par l'ambassade hollandaise allant de Canton à Pékin.

(4) Ta-in-fu, ou Tainfu, la moderne *Tai-yen-fou*, capitale de la province du Shan-si, qui, dans l'antiquité, fut longtemps

car on y fabrique une grande quantité des harnais que le grand khan emploie pour ses armées. On y trouve maintes belles vignes qui donnent du vin en grande abondance. Dans toute la province du Cathay, on ne fait du vin que dans cette ville, et elle en fournit à toute la province. Il y a aussi une grandissime quantité de soie, car il y a des mûriers et des vers à soie en abondance. En partant de Taianfu et en chevauchant sept journées vers l'occident, à travers une belle contrée où sont maintes villes très-industrieuses et très-commerçantes, on trouve une cité appelée Pianfu, très-grande et de beaucoup de commerce (¹); on y travaille la soie en grande quantité. Mais nous ne vous en parlerons pas davantage, et nous passerons à une grandissime cité appelée Cacianfu, après vous avoir parlé, toutefois, d'un noble château nommé Caicui (²).

Du château de Cacianfu.

A deux journées de Pianfu, vers l'occident, on rencontre un beau château appelé Cacianfu, où jadis régna un roi nommé le roi Dor (³). En ce château est un moult beau palais, où est une grandissime salle qui renferme les portraits moult bien peints de tous les rois qui ont régné autrefois dans ces provinces, et c'est une très-belle chose à voir. Ce sont les princes de ce royaume qui ont fait faire tout cela. Or je veux vous raconter une querelle qui eut lieu entre ce roi Dor et le prêtre Jean, selon ce qu'on m'a dit.

Comment le prêtre Jean fit prendre le roi Dor.

Le roi Dor était donc en guerre avec le prêtre Jean, et il était dans un lieu si fort que son ennemi ne pouvait l'atteindre, dont il était très-irrité. Or sept valets du prêtre Jean lui proposèrent de lui apporter tout vif le roi Dor; le prêtre Jean accepta volontiers, leur disant qu'il leur en saurait très-bon gré. Lors donc qu'ils eurent congé de leur maître, ils partirent avec une compagnie d'écuyers et allèrent trouver le roi Dor, lui disant qu'ils viennent pour le servir. Celui-ci leur dit qu'ils sont les bienvenus, et qu'il leur fera honneur et bon accueil. Les huit (⁴) valets du prêtre Jean se mirent donc ainsi au service du roi Dor; et quand ils y furent demeurés environ deux ans, ils étaient moult aimés du roi pour leur bon service, et le roi avait autant de confiance en eux que s'ils eussent été ses fils. Or entendez ce que firent ces méchants valets, et comment on ne peut se garder des traîtres et félons. Le roi Dor s'alla un jour divertir avec peu de personnes, parmi lesquelles étaient ces treize mauvais valets. Quand on eut passé un fleuve qui est à un mille du palais, ceux-ci, voyant que le roi n'avait pas assez de monde avec lui pour leur résister, comprirent qu'il était temps d'accomplir leur dessein : ils mirent donc l'épée à la main et dirent au roi qu'il fallait aller avec eux, ou qu'il était mort. Le roi, tout surpris, leur dit : « Et » comment, beaux fils, que dites-vous donc? où voulez-vous que j'aille? — Vous viendrez, ré» pondent-ils, à notre seigneur le prêtre Jean. »

A ces paroles, le roi est si irrité que peu s'en faut qu'il ne meure de douleur; mais il leur dit : « Aie » merci, beaux fils, ne vous ai-je point assez honorés en mon logis? et vous voulez me livrer à mes

le siége d'un gouvernement indépendant. — Rappelons que la syllabe finale des noms de villes chinois sert à indiquer leur grandeur ou leur rang, et leur dépendance administrative ou judiciaire : ainsi, *fu* ou *fou* désigne une ville de première classe, de qui relèvent un certain nombre de villes de la classe inférieure; *cheu* ou *tcheu* désigne une ville de deuxième classe, qui ressort de la juridiction de son *fu*, et *hien*, une ville de troisième classe, subordonnée à son *cheu*.

(¹) Pin-yang-fou, au sud sud-ouest de Tai-yen-fou De sa situation par rapport au Hoang-ho ou fleuve Jaune, on peut conclure qu'elle fut visitée par les ambassadeurs du schah Rokh, quand ils traversèrent *un fameux pont de bateaux*.

(²) Vraisemblablement le Kiaï-tcheou de la carte des jésuites.

(³) *D'Or* ou *Doro*. Marsden suppose que ce roi était un des descendants de la dynastie des *Kin* (Tartares *Niuche)*; le mot *kin*, en chinois, signifie or.

(⁴) Marco-Polo oublie qu'il a dit *sept*; plus loin, il dit *treize*

» ennemis! Certes, si vous le faites, ce sera grand mal et grande déloyauté. » Eux répondent qu'il faut que cela soit, et le mènent au prêtre Jean. A sa vue, celui-ci eut grande joie, et lui dit qu'il soit le mal venu ; l'autre ne répond, ne sachant que dire. Mais le prêtre Jean commande qu'on l'entraîne dehors et qu'on lui fasse garder les bêtes, afin de lui montrer qu'il le méprisait et le regardait comme un homme de rien. Quand le roi Dor eut gardé les bêtes deux ans, le prêtre Jean le fit venir devant lui et lui fit donner de riches vêtements et rendre de grands honneurs ; puis il lui dit : « Eh bien, sire roi, » tu peux voir que tu n'étais pas homme à pouvoir guerroyer avec moi. — Certes, beau sire, répond » le roi, je le connais assez, et je vois que je n'étais pas capable de lutter avec vous. — Je ne veux plus » t'humilier désormais, dit le prêtre Jean, mais je te ferai servir et honorer comme roi. » Il lui fit donc donner des chevaux et des harnais, et le renvoya avec une moult belle escorte. Ainsi le roi Dor retourna dans son royaume, et dorénavant fut l'ami et le serviteur du prêtre Jean.

Du grandissime fleuve de Caracoron (Caramoran).

A vingt milles environ vers l'occident de ce château, on trouve un fleuve appelé Caramoran (¹), qui est si grand qu'on ne peut le passer sur un pont : il est moult large et profond, et va jusqu'à la mer Océane. Sur ses bords sont maintes cités et châteaux où l'on fait grand commerce. La contrée qui avoisine le fleuve produit du gingembre et de la soie en grande abondance. Il y a une si grande multitude d'oiseaux que c'est merveilleux à voir ; car on a trois faisans pour un gros de Venise ou une monnaie du pays qui vaut un peu plus. Après avoir passé ce fleuve, à deux journées vers l'occident, on trouve une noble cité nommée Cacianfu (²). Les habitants sont tous idolâtres, comme tous ceux de la province de Cathay. C'est une ville de grand commerce et de grande industrie. On y trouve de la soie en abondance ; aussi on fabrique des draps d'or et de soie, et de maintes façons. Au reste, il n'y a rien digne de remarque, et nous passerons à une noble cité, capitale d'un royaume appelé Quengianfu.

De la grande cité de Quenginfu.

En partant de la ville de Cancianfu, on chevauche huit journées vers l'occident, et l'on trouve sur sa route maints châteaux et maintes cités de grand commerce et industrie, et maints beaux jardins et beaux champs : toute la terre est couverte de mûriers, dont les feuilles servent à nourrir les vers à soie. Les habitants sont tous idolâtres. Le pays est assez riche en gibier et en oiseaux de toute espèce. Au bout de ces huit journées, on arrive à la grande et noble cité de Quengianfu (³), capitale du royaume de Quegianfu, jadis riche et puissant, et où régnèrent maints bons et vaillants princes. A présent le sire et roi est le fils du grand khan, appelé Mangalai (⁴); car son père lui a donné ce royaume. La ville est de grand commerce et industrie ; la soie y est abondante, et on y fabrique des draps de soie et d'or de toutes sortes. On y fait aussi beaucoup de harnais pour les armées. La population a en grande abondance et à bon marché tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme. La ville est à l'occident ; ses habitants sont idolâtres. Hors de la cité est le palais du roi Mangalai, qui est tel que je vais vous le dire. Il est dans une grande plaine où sont bon nombre de fleuves, de lacs, de marais et de fontaines. En

(¹) Ce mot *Kara-moran*, qui signifie fleuve noir, est le nom tartare du vaste cours d'eau qui traverse toute la Chine avec la dénomination de Hoang-ho ou fleuve Jaune, à cause de la couleur de ses eaux, mêlées d'une argile jaunâtre. Il se peut, en même temps, que, dans la partie supérieure de son cours, son lit, tapissé de plantes aquatiques, lui ait fait donner l'épithète de noir.

(²) Cette ville n'a pu, jusqu'à présent, être reconnue sur les cartes modernes.

(³) Capitale de la province du Shen-si, nommée aussi Si-gnan-fou ou Si-gan-fou, par suite de l'usage suivi en Chine de changer les noms des villes, lors de l'avénement d'une nouvelle dynastie.

(⁴) Le troisième des fils de Cubilai, qui fut gouverneur du Shen-si, du Szu-Tchouan et du Thibet.

avant est un mur moult gros et haut, ayant bien cinq milles de circonférence, tout crénelé et bien fait. Au milieu de ce mur est le palais, si grand et si beau qu'on ne peut rien désirer de mieux. Il renferm·



Faisans chinois.

maintes belles salles et chambres, toutes peintes et décorées d'or battu. Ce Mangalai administre bien son royaume, avec justice et équité, et est fort aimé de ses gens. Les armées sont autour du palais et y trouvent beaucoup de venaison. En partant de ce royaume, nous arriverons à une province dans les montagnes, nommée Cuncun

Des pays qui sont entre le Cathay et le Mangi.

A trois journées du palais de Mangalai, vers l'occident, à travers de moult belles plaines où sont beaucoup de villes très-riches en soie, on trouve de grandes montagnes et de grandes vallées, qui appartiennent à la province de Cuncun (¹). Parmi les montagnes et les vallées sont des cités et des châteaux dont les habitants sont idolâtres et vivent du travail de la terre, du bois qu'ils coupent, et de gibier. Car sachez qu'il y a maintes forêts remplies de bêtes sauvages : lions, ours, loups-cerviers, daims, chevreuils, cerfs et autres bêtes ; les gens de ce pays en prennent beaucoup et en font grand profit. De cette manière, on chevauche vingt journées par monts, vallées et forêts, rencontrant villes et châteaux, et bons gîtes où l'on reçoit les voyageurs.

(¹) La province de Szu-tchouan, contrée montagneuse située au sud-ouest de Si-gnan-fou.

De la province d'Acbalac-Mangi.

Puis l'on arrive à une province nommée Acbalac-Mangi, où l'on ne voit que des plaines. Elle a assez de villes et de châteaux : elle est située à l'occident ; ses habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie. Cette province produit une si grande quantité de gingembre qu'elle en fournit à toute la province du Cathay, et ses habitants en ont grand profit et grand bien. Ils ont du froment et du riz, et d'autres grains en grande quantité et à bon marché, et leur terre est très-fertile en toutes sortes de productions. La capitale est nommée Acmelec-Mangi [1], ce qui veut dire la frontière du Mangi. Cette plaine dure deux journées, et ensuite l'on trouve de grandes montagnes, des vallées et des forêts. De là, pendant vingt journées vers l'occident, on rencontre aussi bon nombre de villes et châteaux ; les habitants sont idolâtres ; ils vivent des fruits de la terre, de gibier et de bestiaux. On y trouve aussi des lions, des ours, des loups-cerviers, des daims, des chevreuils, des cerfs, et une grande quantité de ces animaux qui fournissent le musc.

De la grande province de Sindafu.

Quand on a ainsi marché vingt journées vers l'occident, on trouve une plaine et une province encore sur les confins du Mangi, appelée Sindafu. Sa capitale se nomme aussi Sindafu [2] ; jadis elle fut moult noble et grande, et elle eut de puissants rois. Elle a bien vingt milles de tour ; mais aujourd'hui elle est divisée comme je vais vous le dire. Quand le roi de cette province mourut, il laissa trois fils : il partagea donc sa ville en trois portions, qu'il fit entourer chacune d'un mur particulier ; mais toutes trois sont dans une enceinte générale. Les trois fils de ce roi furent donc rois, et ils avaient chacun de grandes terres, car leur père était moult riche et puissant. Mais le grand khan prit ce royaume et l'enleva à ces trois rois, et le garda pour lui. Au milieu de cette ville coule un grand fleuve d'eau douce, où l'on prend assez de poissons. Il est bien large d'un demi-mille et très-profond ; il est si long qu'il va jusqu'à la mer Océane, éloignée de quatre-vingts ou cent journées ; on l'appelle Quiansui [3]. Sur ce fleuve sont une multitude de cités et de châteaux. Il y a de si grands vaisseaux et en si grand nombre qu'on ne saurait le croire sans le voir ; et de même, on ne peut s'imaginer l'énorme quantité de marchandises qui sont apportées en ce lieu. On ne dirait pas que c'est un fleuve, mais une mer, tant il est large. Dans la ville, on a jeté sur ce fleuve un grand pont, tout en pierres, large d'au moins huit pas et long d'un demi-mille, comme le fleuve. De loin en loin, de chaque côté du pont, sont des colonnes de marbre qui soutiennent la toiture ; car ce pont a une belle toiture de bois, toute peinte richement ; on établit, de chaque côté, des maisonnettes où se tiennent des marchands ; ces cabanes sont en bois, et se montent le matin et s'enlèvent le soir. Sur le pont est aussi le bureau du grand sire ou de ceux qui perçoivent la rente du seigneur, c'est-à-dire le droit des marchandises qui se vendent sur le pont, droit qui est bien de mille besants d'or. Les habitants sont tous idolâtres. En partant de cette cité, on chevauche pendant cinq journées par plaines et par vallées, rencontrant bon nombre de hameaux et de châteaux dont les habitants vivent du travail de la terre. On y trouve des bêtes sauvages en assez grand nombre, lions et ours et autres bêtes. Ces hommes vivent aussi d'industrie, car ils travaillent le sandal et font de beaux draps. Ils font partie du Sindu. Puis, quand on a ainsi chevauché cinq journées, on arrive à une province moult désolée, appelée le Tebet, dont nous allons vous parler [4].

(1). On n'a pu, jusqu'à présent, reconnaître la position de cette ville, qui serait une indication précieuse pour arriver à fixer les limites nord-ouest du Mangi ou Chine méridionale.

(2) La moderne Ching-tu-fou, située dans la partie occidentale de la province de Sze-tchouan, dont elle est la capitale.

(3) Le Kiang ou grand fleuve.

(4) Les limites du Thibet, situé au nord des monts Himalaya, ont souvent varié. C'est dans la partie orientale de cette contrée, à cinq journées de Ching-tu-fou, que Marco-Polo se trouve à ce point de son itinéraire.

De la province du Tebet.

Cette province est moult désolée, car Mongut-Khan l'a détruite par la guerre [1]. Il y a maintes villes et châteaux et hameaux, mais tous sont ruinés et désolés. On y trouve des cannes merveilleusement grosses et grandes; car elles sont bien grosses de trois paumes et longues de quinze pas. Elles ont bien trois paumes d'un nœud à l'autre. Les marchands et les voyageurs qui parcourent ces contrées la nuit prennent de ces cannes et en font un grand feu, parce que, quand elles brûlent, elles font un tel bruit et de tels craquements, que les lions, les ours et les autres bêtes fauves, épouvantés, se sauvent au loin, et ne s'approcheraient du feu pour rien au monde : les voyageurs font donc ce feu pour préserver leurs animaux des bêtes fauves, qui sont très-communes dans ce pays. Or voici comment se produit ce grand bruit : on prend de ces cannes toutes vertes, et on en met plusieurs dans un feu de bois; au bout d'un certain temps qu'elles sont dans le feu, elles se tortillent et se fendent par la moitié, avec un tel bruit que, la nuit, on l'entend bien à dix milles de loin [2]. Et quand on n'est pas accoutumé à ce bruit, on en demeure tout ébahi, tant c'est horrible à entendre : les chevaux qui ne l'ont jamais entendu en sont tellement effrayés qu'ils rompent cordes et licols et prennent la fuite, ce qui arrive souvent; mais quand on sait qu'ils ne sont pas aguerris à ce bruit, on leur bande les yeux et on leur lie les quatre pieds, de sorte que, lorsqu'ils entendent ce grand bruit, ils ne peuvent s'enfuir. C'est de cette manière que les hommes échappent, eux et leurs bêtes, aux lions, ours et autres mauvaises bêtes, qui sont très-nombreuses en ce pays. On met bien vingt journées à traverser cette contrée, et l'on n'y trouve ni auberges ni viandes, de sorte qu'il faut porter avec soi des provisions pour soi et ses bêtes; les seuls animaux qu'on y rencontre sont des bêtes sauvages très-dangereuses et qu'il faut éviter. Il y a cependant des châteaux et des hameaux. Les gens sont idolâtres et méchants, car ils ne voient pas de mal à voler et à faire souffrir; aussi ce sont les plus méchants et les plus grands voleurs du monde [3]. Ils vivent de chasse, de venaison, de bestiaux et des fruits de la terre. On trouve en cette contrée beaucoup de ces animaux qui fournissent le musc, et, en leur langage, ils les appellent *gudderi* [4] : ils ont de bons chiens, qui en prennent en grande quantité; aussi, chez eux, le musc est-il commun. Ils ne se servent point de la monnaie et des cartes du grand khan, mais ils font de la monnaie avec du sel [5]. Ils se vêtissent très-pauvrement, car leurs vêtements ne sont que de peaux de bêtes, ou de chanvre, ou de bougrain. Ils ont un langage particulier, et s'appellent Tebet. Or, ce Tebet est une très-grande province, dont je vous dirai quelques mots.

De la province même du Tebet.

Le Tebet est une grandissime province qui a un langage particulier; ses habitants sont idolâtres et grands voleurs. Le pays confine avec le Mangi et maintes autres provinces; il est si grand qu'il renferme huit royaumes et une grandissime quantité de cités et de châteaux. Il y a, en plusieurs lieux, des fleuves,

(1) « En 1254, dit de Guignes, en parlant de Mangou-Khan, il nomma le général Holithaï pour aller soumettre le Thibet. Tout ce pays fut ravagé, ses villes et ses châteaux rasés. »

(2) L'explosion des bambous enflammés est bien connue de ceux qui ont assisté à l'incendie d'un village ou d'un bazar, dans les pays où ces matériaux sont employés pour les constructions. La détonation, irrégulière mais incessante, d'armes à feu de toutes sortes ou de pièces d'artifice, dans une nuit de réjouissances publiques, peut seule en donner une idée.

(3) Cette habitude du vol peut avoir existé chez les habitants du Si-fan, province qui est sur les limites de la Chine, quant au peuple du Thibet proprement dit, les voyageurs le dépeignent comme honnête et franc.

(4) Il n'est pas impossible que *gudderi* ou *gadderi* soit une corruption du mot persan *kastûri*, qui sert à désigner communément le musc, en Orient. (Voy., sur le chevrotain porte-musc, p. 139.)

(5) Aujourd'hui même le Thibet n'a pas de monnaie qui lui soit propre; il se sert de celle du Népaul, son voisin.

des lacs et des montagnes où l'on trouve en abondance des paillettes d'or ([1]). On y récolte aussi beaucoup de cannelle. C'est encore à cette province qu'on prend du corail ; mais il est très-cher, car ils le mettent au cou de leurs femmes et de leurs idoles, comme un grand luxe ([2]). On y fabrique du camelot et d'autres draps d'or et de soie, et on y trouve maintes épices inconnues en notre pays. Ils ont les plus sages enchanteurs et les meilleurs astrologues, selon leurs usages, qui soient en toutes les provinces qui les environnent ; car, par leur art diabolique, ils font de terribles enchantements et de grandes merveilles, que je ne raconterai en ce livre, parce qu'on ne voudrait y croire ; au reste, ils sont méchants. Ils ont de grandissimes chiens mâtins, grands comme des ânes et très-bons pour prendre les bêtes sauvages ([3]). Ils ont aussi plusieurs espèces de chiens de chasse, comme encore de bons faucons laniers, moult bons pour le vol et la chasse. Nous laisserons là cette province de Tebet, que nous avons sommairement décrite, et nous vous parlerons d'une autre province, appelée Gaindi. Le Tebet est au grand khan, et tous les autres royaumes et provinces dont nous parlons dans ce livre sont aussi au grand khan, excepté celles que nous avons décrites au commencement, qui sont au fils d'Argo.

De la province de Gaindu.

Gaindu ([4]) est une province, vers l'occident, qui n'a qu'un roi. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand sire. Il y a bon nombre de cités et de châteaux. Dans cette province se trouve un lac ([5]) où sont maintes perles ([6]); mais le grand khan ne veut pas qu'on en pêche, car si on en pêchait à volonté, on en retirerait tant qu'elles deviendraient communes et n'auraient plus de valeur. Quand le grand sire en veut, il en fait pêcher pour lui seul, et nul autre ne peut en prendre, sous peine de mort. Il y a aussi, en ce pays, une montagne où l'on trouve une espèce de pierres appelées turquoises, moult belles et en grandissime quantité ; mais le grand sire n'en laisse prendre que par son commandement. Voici de quelle monnaie ils se servent : ils prennent de l'or en lingots, le pèsent par sacs, et lui donnent une valeur d'après son poids ; mais ils n'ont pas de monnaie frappée avec un coin. Pour petite monnaie, ils prennent du sel, le font cuire et le jettent dans un moule, de manière à en former une masse qui peut peser une demi-livre : quatre-vingts de ces morceaux de sel valent un sac d'or fin ; c'est là leur petite monnaie. Ils ont une grandissime quantité des bêtes qui donnent le musc ; les chasseurs les prennent et en retirent du musc en abondance. Ils ont aussi de bons poissons, et assez nombreux, qu'ils pêchent dans le lac où sont les perles. On trouve aussi, chez eux, assez de lions, d'ours, de loups-cerviers, de daims et de chevreuils, et une grande quantité d'oiseaux de toutes sortes. Ils n'ont ni vin ni vigne, mais ils font du vin avec du froment, du riz et d'autres épices, et c'est une très-bonne boisson. En cette province viennent beaucoup de girofliers : ce sont de petits arbres qui ont une feuille comme celle du laurier, seulement un peu plus longue et plus étroite ; leur fleur est blanche et petite. Ils ont aussi du gingembre en abon-

([1]) Un des plus riches fleuves aurifères de la Chine est le Khin-cha-kiang, qui du Thibet entre dans la province de Yunnan ; son nom même signifie « fleuve à sable d'or. »

([2]) La *Géographie chinoise* de Vei-tsang cite les coraux et les coquillages parmi les produits du Thibet. Au nombre des tributs apportés en 1661 du Thibet en Chine, on fait aussi mention de coraux. On ignore d'où les Thibétains ont pu tirer une si grande quantité de corail, qui est d'ailleurs, en effet, un ornement d'un usage général, comme en témoigne Tavernier.

([3]) « Ces chiens, particulièrement ceux de Ladac, ont une force incroyable; leur grandeur est double de ceux de l'Hindoustan, leur tête grosse, leur poil épais ; ils se battent avec les lions ; les Chinois les appellent *luingao.* » (Klaproth, *Magas. asiat.*, II.) — Turner dit, dans la relation d'une ambassade au Thibet : « Dès que j'eus passé la porte, je vis s'élancer, à mon grand étonnement, un chien qui, si son courage eût égalé sa taille, aurait pu lutter avec un lion. »

([4]) Yung-ning-fou, sur le bord occidental du Ya-long-kiang, ou bien Li-kiang-fou, sur le bord occidental du King-cha-kiang, au-dessus de sa jonction avec le fleuve Ya-long-kiang.

([5]) « C'est à l'extrémité septentrionale de la province, dit du Halde, parlant de Yun-nan, qu'est bâtie cette ville de Yung-ning-tu-fou ; elle touche presque aux terres des *lamas ;* à son orient, elle a un beau lac. » (T. I, p. 252.)

([6]) Martini dit, en énumérant les productions de cette partie de la Chine : « On tire encore de cette province des rubis, des saphirs, des agates... avec plusieurs pierres précieuses et des perles. » Plusieurs écrivains font mention de la pêche des perles dans une rivière de la Tartarie orientale.

dance, de la cannelle et d'autres épices, qui ne viennent pas en ce pays et qu'il est inutile de citer ([1]). Nous laisserons cette ville, dont nous vous avons parlé assez longuement, et nous irons en avant. En partant



Pêche des perles. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

de Gheindu, on chevauche dix journées, et l'on trouve beaucoup de châteaux et hameaux dont les habitants ont les mêmes coutumes que ceux dont je viens de vous parler, et vivent de bêtes et d'oiseaux, que leur pays produit en abondance ; puis l'on arrive à un grand fleuve, appelé Bruis, où finit la province de Gheindu ([2]). En ce fleuve on trouve beaucoup de paillettes d'or, et sur ses bords sont des cannelliers. Il va dans la mer Océane, mais nous ne vous en dirons rien de plus, et passerons à une autre province appelée Caragian.

De la province de Carajan.

Quand on a passé ce fleuve, on entre dans la province de Carajan ([3]), qui est si grande qu'elle renferme sept royaumes : elle est vers le ponent. Ses habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; mais il a donné ce royaume à son fils Esentemur ([4]), qui est un moult grand roi et riche et puissant. Il maintient bien sa terre en justice, car il est sage et prud'homme. On va vers l'occident, à partir de ce fleuve, cinq journées, et l'on rencontre cités et châteaux assez où naissent de moult bons chevaux ([5]). Les gens vivent de bestiaux et des fruits de la terre ; ils ont un langage particulier, très-difficile à entendre. Au bout de ces cinq journées, on arrive à la ville capitale de ce royaume, qui est appelée Jaci ([6]), et est

([1]) Marsden suppose que ce passage a été transposé par les copistes.

([2]) Le fleuve Kin-cha-kiang, ou le Lan-tsan-kiang, ou le Nû-kiang (Irraouady)?

([3]) La province d'Yun-nan, ou sa partie nord-ouest, dont le Kin-cha-kiang forme presque entièrement la limite.

([4]) Suivant de Guignes, dans ses *Tablettes chronologiques*, Timour-Khan ; un de ses successeurs, son neveu, est nommé Yeson-Timour dans le même ouvrage.

([5]) « Ce pays, dit Martini, produit de très-bons chevaux, de basse taille pour la plupart, mais forts et hardis. »

([6]) Jaci ou Yachi, la moderne *Tsu-iong-fou*, suivant Klaproth. Marsden supposait qu'il s'agissait de Tali-fou, qui aurait été appelée, à son origine, *Ye-chu*, et, depuis, *Yao-cheu*.

moult grande et noble. Il y a beaucoup de commerce et d'industrie; les habitants sont de diverses religions : les uns adorent Mahomet, les autres sont idolâtres, et il y a quelques chrétiens nestoriens. Ils récoltent assez de riz et de froment; mais ils ne mangent point de pain de froment, parce qu'il est malsain en ce pays; ils mangent du riz, et, en le mêlant avec des épices, ils en font une boisson moult belle et claire, qui enivre aussi bien que le vin (1). Ils se servent pour monnaie de porcelaine blanche, espèce de coquille qu'on trouve dans la mer et qu'on met au cou des chiens (2) : les quatre-vingts porcelaines valent un sac d'argent de deux gros de Venise, et huit sacs d'argent fin valent un sac d'or fin (3). Ils ont des puits salés d'où ils extraient le sel, et c'est le seul qu'on emploie dans la contrée; le roi en tire un grand revenu. Nous vous parlerons maintenant du royaume de Caraian; mais avant, je dois dire une chose que j'avais oubliée. Ils ont un lac, qui a bien cent milles de tour, où ils pêchent une grandissime quantité de poissons, les meilleurs du monde, moult grands et de toutes espèces. Ils mangent la chair crue des poules, des moutons, des bœufs et des buffles; car les pauvres gens vont à la boucherie, prennent le foie cru au moment où on le tire du corps des bêtes, le coupent par morceaux, puis le mettent à la sauce à l'ail et le mangent aussitôt; et ainsi font-ils de toutes les autres chairs. Les gens riches mangent aussi la chair crue; ils la font hacher menu, puis la mangent, comme nous faisons de la viande cuite, avec une sauce à l'ail et de bonnes épices.

Encore de la province de Carajan.

A dix journées vers l'occident de Chiaci, on trouve la province de Caraian (4), dont la capitale s'appelle Caraian. Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan; leur roi est Cogacin (5), fils du grand sire. On recueille, en cette province, des paillettes d'or dans un fleuve; mais il y a un lac et des montagnes où l'on ramasse de l'or plus gros que des paillettes. Ils ont tant d'or qu'ils en donnent un sac pour six d'argent. On se sert aussi, dans cette province, de porcelaines pour monnaie; mais on ne les recueille pas dans ce pays, elles viennent de l'Inde. Dans cette contrée naissent de grandes couleuvres et de grands serpents, si démesurément grands que c'est merveille, et que c'est quelque chose de hideux à voir et à regarder. Sachez donc que les plus gros sont longs de dix pas et ont dix paumes de circonférence (6). Ils ont deux jambes en avant, près de la tête; ces jambes n'ont pas de pieds, mais seulement un ongle comme ceux des faucons ou des lions. Leur tête est très-grande, et leurs yeux plus grands qu'un pain; leur gueule est si large que d'un seul coup ils engloutiraient un homme; leurs dents sont très-grandes, et si fortes qu'il n'y a hommes ni bêtes qui ne les redoutent. Il y a aussi de ces serpents qui sont seulement de huit pas, de cinq et d'un. Voici comment on les prend. Ils demeurent sous terre le jour, à cause de la grande chaleur, et sortent la nuit pour pâturer, et mangent toutes les bêtes qu'ils peuvent atteindre. Ils vont boire aux fleuves, aux lacs et aux fontaines; ils sont si grands, si pesants et si gros, que quand, la nuit, ils se traînent dans le sable pour manger et pour boire, ils tracent un grand creux, par où ils passent, comme si on avait roulé une barrique pleine de vin. Les chasseurs qui vont pour les prendre mettent un engin dans les route qu'ont suivies ces animaux. Ils fichent en terre, dans cette route, un pal de bois moult gros et fort, où ils attachent une lame d'acier faite comme un rasoir ou un fer de lance; puis ils le couvrent de sable, afin que le serpent ne le puisse voir, et ils en placent ainsi plusieurs. Quand le serpent vient dans ces routes où sont ces lames, il se frappe contre elles avec tant

(1) C'est de la bière plutôt que du vin.

(2) Les Italiens appelaient *porcellana* ou *porceletta*, au moyen âge, une coquille que les Bengalais nomment *kori*, et qui sert encore aujourd'hui de monnaie aux îles Maldives et dans différentes parties des Indes. Voy. la représentation de cette coquille dans le volume des *Voyageurs anciens*.

(3) A Calcutta, il faut, dit-on, cinq mille koris pour équivaloir à une roupie.

(4) Karazan, qui peut être une corruption d'un nom chinois, par exemple, *Ka-la-shan*, paraît être une partie de la province d'Yun-nan. On n'est pas encore parvenu à en déterminer la position.

(5) Ce nom ne se trouve pas dans la liste des enfants légitimes de Cubilai. Il est écrit, dans d'autres versions, Cogaam, Cogatuy, Cogragam (Cogra-Khan) et Cocagio.

(6) L'alligator, suivant Marsden et Bandelli; le Loa, selon Klaproth et Ritter.

de violence, qu'elles lui entrent par le ventre et le fendent jusqu'à la gueule, si bien qu'il meurt aussitôt, et le chasseur s'en empare. Quand ils l'ont pris, ils lui tirent le fiel du ventre et le vendent fort cher,



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* comprenait l'alligator ou le boa décrit par Marco-Polo.

car on l'emploie beaucoup comme remède. Si un homme est mordu d'un chien enragé, on lui en donne à boire gros comme un denier, et il est guéri aussitôt. Si une femme ne peut accoucher et est dans les douleurs, on lui donne un peu de ce fiel, et aussitôt elle accouche heureusement. Si l'on a quelque écorchure, on n'a qu'à mettre dessus de ce fiel, et elle est guérie en peu de jours. Aussi le fiel de ce grand serpent est très-cher dans ces provinces. On vend aussi la chair un assez bon prix, parce qu'elle est très-bonne à manger. Ce serpent va dans les lieux où les lions, les ours et les autres bêtes fauves font leurs petits, et il mange les grands et les petits, s'il peut les atteindre. En cette province naissent de grands chevaux qu'on va vendre dans l'Inde. Ils coupent deux ou trois nerfs de la queue de leurs chevaux, afin que, quand ils courent, ils ne puissent donner de coups de queue à celui qui les monte; car ils regardent comme honteux de recevoir un coup de queue de cheval. Ces gens chevauchent comme les Français; ils ont des armes doublées de cuir de buffle, des lances, des écus et des arbalètes; ils empoisonnent toutes leurs flèches. Avant que le grand khan les eût conquis, s'il arrivait que quelqu'un de beau ou de noble mine s'arrêtât chez eux, ils le tuaient la nuit, par le poison ou de toute autre manière. Et ce n'était point pour lui enlever son argent, mais c'est parce qu'ils disaient que sa bonne mine, sa noblesse ou sa sagesse demeuraient dans leur maison : ils en tuèrent ainsi beaucoup avant que le grand khan les eût subjugués. Depuis cette époque, c'est-à-dire il y a environ trente-cinq ans, ils ne font plus de mal aux étrangers, de crainte du grand sire.

De la grande province de Zardandan.

A cinq journées à l'occident de Caraian, on trouve une province appelée Ardandan (1), dont les habitants

(1) « *Zardandan* est un mot persan qui signifie dents d'or et correspond au *Chen-ci* des annales chinoises, pays situé au sud de l'Yun-nan. » (Klaproth.)

sont idolâtres et soumis au grand khan. La capitale de cette province est appelée Nocian (1). Les naturels ont toutes les dents d'or, c'est-à-dire que chaque dent est couverte d'or : ils font, en effet, un moule de la grandeur de leurs dents, et hommes et femmes couvrent leurs dents d'or, en dessous comme en dessus (2). D'après leurs usages, tous les hommes sont chevaliers, et ils ne font rien autre chose qu'aller à l'armée, chasser et oiseler. Le reste est fait par les femmes ou par d'autres hommes qu'ils ont conquis et dont ils ont fait des esclaves. Ceux-ci font toutes les besognes comme les femmes : quand les dames ont accouché, ce sont eux qui lavent l'enfant et l'enveloppent de langes ; puis le mari de la dame qui est accouchée entre dans le lit et prend l'enfant avec lui, et reste couché quarante jours sans se lever que pour des nécessités urgentes. Tous ses amis et parents viennent le voir et demeurent avec lui, et lui font grande joie et grande fête. Ils font cela parce que, disent-ils, la femme endure de grandes fatigues pendant qu'elle porte l'enfant dans son sein, et il n'est pas juste qu'elle se fatigue encore pendant ces quarante jours. Et la femme, dès qu'elle a enfanté, quitte le lit et fait toute la besogne de la maison, et sert son mari dans son lit (3). Ils mangent toute espèce de chairs cuites ou crues : ils mangent du riz cuit avec la chair et avec tous leurs mets ; ils font aussi, avec le riz et des épices, du vin qui est fort bon. Pour monnaie, ils se servent d'or et de porcelaine (4). Ils donnent un sac d'or pour cinq d'argent, parce qu'on ne trouve point d'argent à moins de cinq mois de distance. Aussi les marchands viennent avec beaucoup d'argent qu'ils échangent contre de l'or, et ils font un grand profit. Ces gens n'ont ni idoles ni églises, mais ils adorent l'homme le plus âgé de la maison, disant que c'est de lui que nous sommes tous sortis (5). Ils n'ont pas d'écriture, et ce n'est pas étonnant, car ils habitent dans des pays affreux, ou dans des forêts, ou dans des montagnes, où l'été on ne saurait aller, parce que l'air y est si mauvais et si corrompu qu'on ne pourrait y voyager sans mourir. Quand ils ont à faire quelque marché ensemble, ils prennent un morceau de bois carré ou rond, le fendent par la moitié et en gardent une moitié, donnant l'autre à celui avec qui ils font affaire. Mais auparavant ils font deux, trois ou plusieurs coches, comme ils veulent. Puis, quand ils doivent se payer, celui qui doit à l'autre lui donne de la monnaie d'après les coches faites à son bois (6). En toutes ces provinces de Caraian, de Nocian et de Jacin, il n'y a point de médecin ; quand ils sont malades, ils font venir leurs mages : ce sont les enchanteurs des diables et les prêtres des idoles (7). Quand ces mages sont venus et que le malade leur a dit ce qu'il éprouvait, ils sonnent aussitôt de leurs instruments, sautent et dansent jusqu'à ce qu'un d'entre eux tombe par terre, la bouche écumante et comme mort. C'est le diable qui est entré dans son corps. Alors les autres mages commencent à lui demander quelle maladie a celui qui les consulte, et celui-ci répond : « Tel esprit l'a frappé parce qu'il lui avait déplu. » Et les mages lui disent : « Nous te prions de lui pardonner et de prendre, pour renouveler son sang, telles choses que tu voudras. » Quand les mages ont moult prié, l'esprit qui est dans le corps de celui qui est tombé répond, et si le malade doit mourir, voici ce qu'il dit : « Ce malade a tellement déplu à l'esprit et est si méchant que l'esprit ne veut lui pardonner pour quoi que ce soit. » Cette réponse veut dire que le malade est perdu. Si au contraire il doit guérir, l'esprit répond : « Si le malade veut guérir, qu'il prenne deux moutons ou trois, et qu'il en fasse dix breuvages et qu'il les boive. » Et il recommande que les moutons aient la tête noire ou tel autre signe particulier, et il ajoute

(1) Uncian *(Nociam, Vocian, Vecian)* se rapporte à la ville de Yung-chang, située dans la partie occidentale de l'Yun-nan.

(2) « Dans une des contrées du Catay, dit Bürck, les indigènes ont coutume de se couvrir les dents avec des lames d'or, qu'ils ôtent quand ils veulent manger. »

« D'autres, dit Martini, en parlant des habitudes du Yung-chang, se marquent diverses figures sur leur visage, le perçant avec une aiguille et appliquant du noir, comme plusieurs Indiens ont accoutumé de le faire. » (Voy. plus loin, p 357.)

(3) Cette coutume, qui existe chez les peuplades les plus sauvages de l'Amérique septentrionale, fut remarquée chez les Brésiliens, au temps de la découverte de l'Amérique. Appollonius rapporte que c'était aussi un usage des *Tibareni*, dans la Cappadoce.

(4) Le coquillage qui sert de monnaie, *Cypræa moneta*. Voy. *Voyageurs anciens*.

(5) L'ancêtre, le patriarche. Le respect religieux pour les ascendants, si caractérisé en Chine, n'empêchait pas que l'on eût une religion ; mais Marco-Polo parle surtout de la secte qui avait en mépris les images et les idoles.

(6) C'est encore, dans la plupart de nos provinces, la manière dont les boulangers font leurs comptes avec leurs pratiques.

(7) Les sorciers n'étaient autres que les chamanes ou prêtres de Fo. La religion bouddhique, si pure dans sa morale et si simple dans son origine, a été altérée successivement, dans les contrées peu civilisées de la Tartarie et dans certaines provinces de Chine, par le charlatanisme grossier de ses ministres, autant que par l'ignorance et la crédulité des peuples.

qu'on en fasse le sacrifice à telle idole et à tel esprit, devant tant de mages et tant de femmes de celles qui servent les idoles et les esprits, et que tous rendent de grandes actions de grâces à tel esprit ou à telle idole. Aussitôt les parents du malade font ce que les mages leur commandent : ils prennent les moutons pareils à ceux qu'on leur indique et en font un breuvage comme on leur ordonne, puis ils tuent les moutons et répandent le sang aux lieux qu'on leur désigne en l'honneur de tel ou tel esprit; ensuite ils font cuire les moutons en la maison du malade, et en donnent à manger à tant de mages et de femmes qu'il leur a été commandé. Puis, quand ils sont tous arrivés et que tout est prêt, ils commencent à jouer des instruments, à danser, et à chanter les louanges de leurs esprits. Ils répandent du jus de la chair et un peu de ce breuvage, ils prennent de l'encens et du bois d'aloès et vont encensant çà et là, et ils allument beaucoup de lumières. Ensuite ils s'arrêtent un moment, et l'un d'eux tombe par terre; alors ils lui demandent s'il est pardonné au malade et s'il doit guérir. Celui-là répond qu'il ne lui est pas encore pardonné; qu'il fasse telle et telle chose, et qu'il obtiendra son pardon. On fait aussitôt ce qui est commandé, et l'esprit répond : « Puisque le sacrifice et toutes les choses sont faites, le malade est pardonné et il guérira prochainement. » Quand ils ont eu cette réponse, qu'ils ont répandu du jus de viande et du breuvage, qu'ils ont encensé et illuminé, ils disent que l'esprit leur est favorable; alors les mages et leurs dames mangent les moutons et boivent le breuvage avec grande fête, puis chacun retourne chez soi, et, quand tout est terminé, le malade guérit aussitôt. Maintenant que je vous ai raconté les usages de ces gens, et comment les mages savent conjurer les esprits, nous passerons à une autre province.

Comment le grand khan conquit le royaume de Minin et de Bengala.

Or sachez que nous avons oublié une moult belle bataille qui se fit au royaume de Vocian (¹), et qui est bien digne d'être racontée dans ce livre; aussi nous vous dirons comme elle arriva et de quelle manière Vers l'année 1272 de l'incarnation du Christ, le grand khan envoya une grande armée au royaume de Vocian et de Caraian, afin de le préserver de tout dommage, car il n'y avait encore envoyé aucun de ses fils, comme il le fit depuis, y ayant placé pour roi Sentemur (²), fils d'un de ses fils qui était mort. Or il advint que le roi de Mien (³) et de Bangala, qui moult était puissant roi en terres, en richesses et en soldats, et n'était encore soumis au grand khan comme il le fut bientôt, car le grand sire ne tarda pas à conquérir ces deux royaumes, ayant su que l'armée du grand khan était à Vocian, résolut de marcher contre cette armée et de la détruire, afin d'ôter l'envie au grand khan d'y envoyer jamais d'autre armée. Il fit donc de grands préparatifs, comme vous allez le voir. Il rassembla deux mille éléphants moult grands, et sur chacun fit faire un château de bois moult fort et bien fait, où se tenaient au moins douze combattants, et sur d'autres seize et même davantage; il leva aussi soixante mille cavaliers et encore des fantassins, ce qui était bien un appareil digne d'un puissant roi comme il l'était. Et, que vous dirai-je? dès que tout fut ainsi préparé, ce roi se mit aussitôt en marche, avec tous ses gens, pour aller tomber sur l'armée du grand khan, qui était à Vocian. Ils marchèrent ainsi sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être rapporté, jusqu'à ce qu'ils fussent venus à trois journées des Tartares, et là ils campèrent pour prendre un peu de repos.

(¹) Vochang, royaume d'Unchang ou Yun-Chang.
(²) Cen-Temur, Yeson-Timour. Timour-Khan (voy. la note 4 de la p. 318).
(³) Mien correspond au moderne empire de Birman ou d'Ava. Les Birmans l'appellent *Myam-ma*, et les Chinois ***Mien-tien***.

De la bataille qui fut entre l'armée du grand khan et le roi de Mein.

Quand le chef de l'armée tartare sut que ce roi marchait contre lui avec de si grandes forces, il fut tout troublé, parce qu'il n'avait avec lui que douze mille cavaliers; mais il n'eut point peur, car c'était un vaillant homme et un bon capitaine, et il avait nom Nescradin [1]. Il rassemble et encourage ses gens, et prend toutes ses dispositions pour défendre le pays et ses hommes. Et pourquoi vous en dire plus long? Sachez donc que les douze mille cavaliers tartares s'en vinrent en la plaine de Vocian [2], et là attendirent leurs ennemis pour leur livrer bataille, ce qui était sage et prudent, parce que derrière eux ils avaient un grand bois tout couvert d'arbres. Laissons donc là les Tartares attendre leurs ennemis, et voyons ce que ceux-ci faisaient. Quand le roi de Mien eut laissé un peu reposer ses troupes, il se remit en marche et arriva à la plaine de Vocian, où se tenaient les Tartares. Quand il fut arrivé à un mille de ses ennemis, il apprêta ses éléphants et prépara tout pour le combat. Il disposa ses cavaliers et ses fantassins en un ordre sage et convenable; puis, quand tout fut prêt, il marcha contre ses ennemis. Les Tartares, en les voyant venir, ne furent nullement effrayés, mais se montrèrent preux et hardis, car sans hésiter ils partirent tous ensemble, dans un ordre parfait, à l'encontre des assaillants; mais quand ils furent près d'eux, sur le point de commencer le combat, leurs chevaux furent si épouvantés à la vue des éléphants, qu'il fut impossible de les faire marcher en avant; au contraire ils reculaient toujours, tandis que le roi et ses gens, avec les éléphants, avançaient de plus en plus.

De la bataille même.

A cette vue, les Tartares furent très-irrités et ne savaient que faire, car ils sentaient bien que, s'ils ne pouvaient faire avancer leurs chevaux, ils étaient perdus. Mais ils prirent un très-sage parti : ce fut de descendre de cheval et de mettre tous ces animaux dans le bois, où ils les attachèrent à des arbres; puis ils saisirent leurs arcs, ajustèrent leurs flèches, et marchèrent à la rencontre des éléphants. Or ils tirèrent si bien leurs flèches que les éléphants furent blessés moult durement. Les gens du roi marchaient cependant contre les Tartares, afin de leur donner un rude assaut; mais ceux-ci, qui étaient meilleurs gens d'armes que leurs ennemis, se défendaient hardiment. Enfin, que vous dirai-je? les éléphants blessés se tournèrent en fuite vers les gens du roi avec tant de furie qu'il fallut bien leur ouvrir passage. Ils ne s'arrêtèrent pas devant le bois, mais s'y précipitèrent, renversant les châteaux qu'ils avaient sur le dos, et ils allaient de çà et de là, emportés par leur frayeur. Cependant les Tartares, voyant les éléphants en fuite, remontent à cheval et courent sus contre l'armée royale. Ils commencent à coups de flèches une bataille rude et cruelle, car les gens du roi se défendaient hardiment; puis, quand ils n'eurent plus de flèches, ils prirent leurs épées et leurs piques, et livrèrent à leurs ennemis un combat corps à corps. Alors se donnèrent de grandissimes coups, et l'on put voir tomber les épées et piques, occire chevaliers et chevaux, trancher mains et bras, corps et têtes; car il y eut grand nombre de jetés par terre et de frappés à mort. Les cris et les plaintes étaient tels qu'on n'aurait pu entendre le fracas du tonnerre. De toutes parts le choc et la mêlée étaient terribles ; mais les Tartares étaient les plus forts, et ce fut pour le roi et ses gens un jour de malheur, tant il y en eut d'occis dans cette bataille. Quand le combat eut duré jusqu'à plus de midi, le roi et ses gens étaient si malmenés, et il y en avait tant de morts, qu'ils virent bien que, s'ils restaient davantage c'en était fait d'eux tous. Ils prirent donc la fuite aussi vite qu'ils purent; mais les Tartares les poursuivirent, les chassant, les abattant et les tuant tellement que c'était une pitié. Puis, quand ils les eurent ainsi poursuivis un peu,

[1] Neschardyn, Noscardyn, Nastardyn et Nassir-Eddin sont des corruptions du nom mahométan Nasr-Eddin.

[2] On suppose que cette plaine est celle que le fleuve d'Ava, l'Irrawady ou Irabatty, traverse dans son cours supérieur.

ils revinrent vers le bois pour prendre les éléphants. Ils abattaient les grands arbres pour empêcher ceux-ci de s'enfuir; mais ils n'auraient pu les prendre, si les hommes mêmes du roi ne les eussent aidés, car l'éléphant est plus intelligent qu'aucun autre animal. Ils prirent ainsi plus de deux cents éléphants, et c'est à partir de ce jour que le grand khan a commencé à en avoir un grand nombre.

Comment on descend une grande descente.

Quand on part de cette province dont je viens de vous parler, on commence à faire une grande descente; car sachez qu'on descend pendant deux journées et demie sans rien trouver digne de remarque, excepté cependant une grande place où se fait un grand marché; car tous les hommes de ces contrées viennent en ce lieu à des jours fixes, c'est-à-dire trois fois la semaine (1). Il font des échanges d'or et



Chasse aux Éléphants et aux Licornes. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

d'argent, et donnent un sac d'or pour cinq d'argent; et là viennent des marchands de pays fort éloignés qui échangent de l'argent pour de l'or de cette contrée, et ils font un grand gain et un grand profit. Nul ne peut aller aux maisons de ces gens qui vendent de l'or, tant les lieux où ils demeurent sont impraticables, et nul ne sait où ils restent, car jamais personne n'a pu les visiter (2). Après avoir descendu ces deux journées et demie, on trouve une province au midi qui est sur les confins de l'Inde (3) : on

(1) Par suite des règlements rigoureux qui interdisaient aux étrangers l'entrée de la Chine, il devint nécessaire, pour les besoins du commerce, d'établir sur les frontières des foires où les traficants se rendaient, aux époques fixées, avec leurs marchandises.

(2) Il s'agit ici de plaines situées au pied des monts de l'Yun-nan.

(3) Le sens de ce passage est qu'en descendant des hauteurs du Karaian ou de l'Yun-nan, on n'entre pas immédiatement dans la contrée de Mien ou d'Ava proprement dite, mais qu'après cinq journées de voyage, on atteint la province d'Amien ou de Michai, que l'on suppose être le *Mechley* de nos cartes, et qu'ensuite, traversant des forêts pendant quinze jours, on arrive à la capitale.

l'appelle Amien. On marche quinze journées par des lieux déserts et par de grand bois où il y a beaucoup d'éléphants et de licornes et d'autres bêtes sauvages; il n'y a ni hommes ni habitations : aussi nous laisserons ce lieu et vous raconterons une histoire.

De la cité de Mien.

Au bout de ces quinze journées, on arrive à une cité appelée Mien, moult grande et noble, et capitale du royaume (1). Les habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. Ils appartiennent au grand khan, et en cette cité est une merveille que je veux vous décrire. Jadis régna dans ce pays un roi riche et puissant, et quand il vint à mourir, il commanda que sur sa tombe on fît deux tours, une d'or et une d'argent (2). Or voici comment ont les fit : la tour était toute de belles pierres, et on la recouvrit tout entière d'or de l'épaisseur d'un doigt, de sorte qu'elle paraissait être entièrement en or. Elle était bien haute de dix pas et grosse en proportion. Au haut elle était ronde, et tout autour on avait mis de petites clochettes dorées qui sonnaient au souffle du vent. L'autre tour, d'argent, était faite, comme celle d'or, de la même hauteur et de la même grosseur. Ces deux tours devaient servir de tombeau au roi, et c'était la plus belle et la plus riche chose que l'on pût voir. Or voici comment le grand khan conquit cette province : il avait à sa cour une grande quantité de jongleurs et de baladins; un jour il leur dit qu'il voulait les envoyer conquérir la province de Mien, et qu'il leur donnerait un chef et une escorte; ceux-ci acceptèrent volontiers et partirent avec le chef et le renfort que le grand khan leur donna. Et, que vous dirai-je? sachez que ces jongleurs conquirent cette province de Mien. Et quand ils furent venus à cette noble cité et qu'ils virent ces deux tours si belles et si riches, ils en furent tout émerveillés et envoyèrent raconter au grand khan ce qu'il avaient trouvé et combien ces tours étaient admirables, et ils lui demandèrent s'il voulait qu'ils les défissent et lui envoyassent l'or et l'argent. Mais le grand khan, qui savait que c'était le tombeau du roi, dit qu'il ne voulait pas qu'on les défît et commanda au contraire qu'on les laissât telles que le roi les avait fait construire. Les Tartares, en effet, ont un grand respect pour tout ce qui appartient aux morts (3). On trouve en ce pays des éléphants et des bœufs sauvages grands et beaux (4), des cerfs, des daims, des chevreuils et toutes sortes de bêtes en abondance. Nous parlerons maintenant d'une province appelée Bangalà.

De la cité de Bangala.

Bangala (5) est une province vers le midi, qui, en 1290, alors que moi Marc étais à la cour du grand khan, ne lui était pas encore soumise; mais il y avait dans le pays des armées pour la conquérir. Cette province a un roi et un langage à elle. Les naturels sont de très-méchants idolâtres. Leurs pays est sur les confins de l'Inde. On y trouve maints eunuques, et c'est de là que les tirent tous les barons et les seigneurs des environs; il y a aussi des bœufs aussi hauts que des éléphants, mais qui ne sont pas si gros. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz. Le pays produit assez de coton; on y fait un grand commerce, car il y vient du galanga, du gingembre, du sucre et maintes autres épices précieuses.

(1) La moderne capitale, nommée Oummérapoura ou Amrapoura, est une ville de construction récente. Celle de Mien doit avoir été, soit la vieille cité d'Ava, maintenant en ruines, soit quelque ville des premiers âges, le siége du gouvernement ayant été souvent changé.

(2) Voy. les temples bouddhistes de la relation de Fa-hian *(Voyageurs anciens)*.

(3) C'est à cette piété des Tartares pour les tombeaux que l'on doit les découvertes modernes de tant de précieux témoignages de leurs coutumes et de si riches dépôts de métaux précieux.

(4) Ce bœuf n'est plus l'yak, qui habite les régions froides, mais le gayal ou *Bos gavæus*, qui existe à l'état sauvage dans les provinces situées à l'est du Bengale. (Voy. à la page suivante.)

(5) Bangala, Bangâlah, nom réel du Bengale.

Les idolâtres viennent en ce lieu acheter des ennuques et des esclaves, qu'il vont ensuite vendre dans les divers pays. Cette province n'a rien autre chose de remarquable ; nous la laisserons donc et vous parlerons d'une autre province vers le levant, appelée Cangigu.

De la province de Caigu.

Cangigu [1] est une province vers le levant ; elle a un roi particulier ; ses habitants sont idolâtres et ont un langage à eux. Ils se sont soumis au grand khan et chaque année lui payent un tribut. Ce roi a bien



Le Gayal femelle *(Bos gavæus)* [2].

trois cents femmes ; car lorsqu'il y a une belle femme dans le pays, il la prend pour lui. On trouve en cette province assez d'or, comme aussi des épices précieuses en grande abondance ; mais elle est très-loin de la mer, ce qui fait qu'il n'y a pas grand commerce : cependant on y tient un grand marché. On y rencontre beaucoup d'éléphants, du gibier et toutes sortes de bêtes. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz ; ils n'ont pas de vin de vigne, mais ils en font de très-bon avec du riz et des épices. Tous les gens de ce pays, hommes et femmes, se peignent le corps comme je vais vous le dire : ils se peignent avec des aiguilles des lions, des dragons, des oiseaux et d'autres images, et ils font ces peintures de telle manière que jamais elles ne s'effacent. Ils se peignent ainsi le visage, le cou, le ventre, les mains, les jambes et tout le corps, croyant s'embellir ; et celui qui a le plus de ces peintures est regardé comme

(1) Ou Cargingou, pourrait être ou Cach'har, situé entre Silhet et Meckley, ou Kassay, entre Meckley et Ava.

(2) Voy. à la page précédente. Le gayal est décrit dans le huitième volume des *Asiatic Researches*.



Asiatiques tatoués (¹). — D'après Siebold.

le plus grand et le plus beau. Nous laisserons maintenant cette province et vous parlerons d'une autre, nommée Amu, qui est vers le levant.

De la province d'Amu.

Amu est une province vers le levant, qui appartient au grand khan (²). Les naturels sont idolâtres, vivent de bestiaux et de fruits de la terre ; ils ont un langage particulier. Les dames portent aux jambes

(¹) Ces deux figures peuvent donner une idée de ces habitants du Kangigou décrits par Marco-Polo. Elles sont empruntées au grand ouvrage de Siebold sur le Japon, et voici comment elles y sont désignées : « Porteurs watasimori au passage de l'Ohoi-Gawa, cours d'eau qui se trouve sur la route de Mijako à Yedo. » (Siebold, *Voyage de Nagasaki à Yedo, en 1826.)*

Cette coutume du tatouage est commune dans le royaume d'Ava, et le pays que Marco-Polo appelle *Kangigu* devait en être peu éloigné. (Voy. p. 351.)

Dans les *Mémoires concernant les Chinois*, on lit, au sujet des habitants de Hao-tchoua, qui paraît être le pays de Laoos : « Ils sont d'un naturel féroce; ils se font, avec une aiguille, des marques par tout le corps ; ces marques sont des fleurs, que rien ne saurait effacer. » (t. XIV, p. 29.) Mais Laoos est situé à l'est d'Ava, et Kangigu devait être situé au nord-ouest.

(²) La situation d'Amu paraît se rapporter à celle du pays de Bamu, indiqué par Symes comme une province limitrophe des Birmans et de l'Yun-nan.

et aux bras des bracelets d'or et d'argent de grandissime valeur, et les hommes en portent aussi, et de plus riches que les dames ; ils ont des chevaux en assez grand nombre et bons, qu'ils vendent en grande quantité aux idolâtres qui en font grand commerce. Ils ont aussi grande abondance de buffles, de bœufs et de vaches, parce que leur pays a d'excellents pâturages. Il y a abondance de tout ce qui est utile à la vie. Et sachez que d'Amu jusqu'à Gangigu qui est derrière il y a quinze journées, et de Cangigu à Bangala trente. En quittant Amu, on va à une autre province nommée Toloman, éloignée de huit journées vers le levant.

De la province de Toloman.

Toloman est une province vers le levant (1). Les naturels sont idolâtres, ont un langage particulier et relèvent du grand khan. Ce sont de beaux hommes ; ils ne sont pas blancs, mais bruns. Ils sont bons hommes d'armes. Ils ont un assez grand nombre de cités et une foule de châteaux sur de hautes et fortes montagnes. Quand ils meurent, ils font brûler les corps, et les os qui restent et qu'ils ne peuvent brûler, ils les prennent et les mettent dans un petit coffre, puis les portent sur de grandes et hautes montagnes où ils les suspendent dans de grandes cavernes, de manière que ni les hommes ni les bêtes ne les puissent toucher. On y trouve assez d'or : pour menue monnaie ils se servent de porcelaines, de la même manière que je vous l'ai dit, et de même les provinces de Bangalan, Emuginga et Amu emploient pour monnaie de l'or et des porcelaines. Il y a des marchands dans ce pays, mais ils sont moult riches et ont beaucoup de marchandises. Les habitants vivent de chair, de lait, de riz et d'épices moult bonnes. On ne trouve rien autre chose en cette province digne de mémoire, et nous vous parlerons d'une autre vers le levant, nommée Cugui.

De la province de Cuigui.

Cuigui est une province vers le levant (2) : quand on part de Toloman et qu'on suit pendant douze journées un fleuve bordé de nombreuses villes et châteaux, on arrive à la cité de Sinugul (3), qui est moult grande et noble. Les naturels sont idolâtres et appartiennent au grand khan : ils vivent de commerce et d'industrie, car ils font avec des écorces d'arbres des draps moult beaux dont ils se vêtissent l'été. Ils sont hommes d'armes. Pour monnaie ils emploient les cartes du grand khan, car désormais nous sommes sur les terres où a cours cette monnaie. Il y a tant de lions (4) qu'on ne peut dormir hors de sa maison sans danger d'être dévoré. Et même quand on va sur ce fleuve et que la nuit on s'arrête quelque part, il faut avoir soin de dormir loin de la terre ; car sans cela les lions viennent jusqu'à la barque, se saisissent d'un homme et le dévorent (5). Mais les habitants, qui savent cela, ont bien soin de s'en garder. Ces lions sont très-grands et très-dangereux ; mais ce qui est merveilleux, c'est qu'en cette contrée il y a des chiens qui ont la hardiesse d'assaillir les lions ; mais il faut qu'ils soient deux, car un homme et deux chiens viennent à bout d'un grand lion, et voici comment : quand un homme chevauche par le chemin avec son arc et ses flèches et accompagné de deux chiens, si par hasard il rencontre un grand

(1) Tholoman, Coloman ; peut-être le Birman proprement dit. Les Chinois prononcent *Po-lo-man* les noms Birman et Brahman.

(2) Ici Marco-Polo s'éloigne de ce que les géographes appellent « l'Inde au delà du Gange, » contrée qu'il vient de décrire, et retourne à la Chine. Mais il est très-difficile de reconnaître si c'est dans la province de l'Yun-nan ou dans celle de Koei-cheu ou Guei-cheu que se trouve la ville de Guigui ou Chintingui.

(3) Gingui, Chonti-gui, Chinti-girey, même nom que celui de la province.

(4) Des tigres. On ne trouve pas de lions en Chine.

(5) Il est fait souvent mention de bateaux attaqués, pendant la nuit, par des tigres, au milieu des îles que les alluvions du Gange ont formées vers son embouchure, et il arrive quelquefois que tout un équipage est dévoré à bord pendant son sommeil.

lion, les chiens, qui sont moult hardis et forts, courent sus au lion sans hésiter. Le lion se retourne vers les chiens ; mais dès qu'il se remet en marche, ceux-ci l'assaillent par derrière et lui mordent les cuisses et le corps : le lion se retourne moult fièrement, mais il ne peut les atteindre parce que les chiens savent bien l'éviter. Et, que vous dirai-je? le lion, ennuyé de ces morsures, se met à courir pour trouver un arbre afin de s'y appuyer et de faire face à ses ennemis ; mais dès qu'il tourne le dos, les chiens le mordent par derrière, et il va bondissant de çà et de là. L'homme alors met la main à son arc et lui envoie une flèche ou deux, ou tant enfin qu'il l'ait tué. Ils en tuent beaucoup de cette manière, car les lions ne peuvent se défendre contre un cavalier aidé de deux bons chiens. On a en ce pays de la soie assez et des marchandises de toutes sortes en grande abondance qui s'exportent par ce fleuve en maints pays. Et sachez qu'on peut encore faire douze journées le long de ce fleuve, et l'on rencontre une grande quantité de villes et de châteaux. Les naturels sont tous idolâtres et appartiennent au grand khan : pour monnaie ils se servent des cartes du seigneur. Ils vivent de commerce et d'industrie. Et au bout de ces douze journées, on trouve la ville de Sindinfu dont nous venons de vous parler (¹). De Sindinfu, on chevauche bien soixante-dix journées par des provinces et des terres que nous vous avons décrites, puis l'on arrive à Gingui dont nous avons aussi parlé : de Gingui on marche quatre journées dans un pays rempli de villes et de châteaux, dont les habitants, très-industrieux, sont idolâtres et se servent de la monnaie du grand khan leur seigneur. Après ces quatre journées, on trouve au midi la cité de Cacianfu, qui est de la province du Cathay et dont nous vous dirons quelques mots.

De la cité de Cacianfu.

Cacianfu (²) est une grande et noble cité du Cathay, vers le midi. Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Ils appartiennent au grand khan et se servent de ses cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie ; car ils ont assez de soie, et ils font des draps de soie et d'or en grande quantité, et travaillent beaucoup le sandal. Cette cité a sous sa dépendance assez de villes et de châteaux. A trois journées plus loin, au midi, on arrive à une autre cité appelée Cinanglu.

De la cité de Cinaglu.

Cinaglu (³) est encore une moult grande cité, vers le midi, appartenant au grand khan et faisant partie de la province de Cathay. Pour monnaie les habitants se servent des cartes ; ils sont idolâtres et brûlent leurs morts. En cette ville se fait du sel en grandissime quantité, et voici comment : les habitants prennent une espèce de terre qui est très-saumâtre, et en font une grande montagne : sur cette montagne ils jettent de l'eau assez pour qu'elle pénètre jusqu'au fond ; puis ils la recueillent, la mettent dans un grand pot et une grande chaudière de fer, la font bouillir, et obtiennent ainsi du sel moult beau et blanc et fin (⁴). Ce sel se porte dans tous les pays alentour, ce qui leur produit beaucoup. Il n'y a rien autre chose de remarquable en cette cité ; nous vous parlerons d'une autre, vers le midi, appelée Ciangli.

(¹) Malgré ces derniers mots, les commentateurs sont embarrassés pour décider si Marco-Polo veut parler ici de la ville de Chintingui, mentionnée au commencement de ce chapitre, ou de celle de Sin-din-fou, capitale de la province de Se-tchouen : cette dernière supposition paraît la plus probable.

(²) Suivant les divers manuscrits, Ca-cau-sa ou Pa-zan-fou, que Marsden croit être Ho-kien-fou, ville de troisième rang, dans la province de Pé-ché-li. On suppose ici une interruption ou un changement de direction subit dans l'itinéraire.

(³) Tsan-tcheu, ville de second ordre, située vers l'est de Ho-kien, son chef-lieu.

(⁴) Il ressort de cette description que ce produit devait être du nitre ou du salpêtre

De la cité de Ciangli.

Ciangli ([1]) est une cité du Cathay, vers le midi, qui appartient au grand khan. Les habitants sont idolâtres et se servent de cartes pour monnaie. Cette ville est éloignée de Cinanglu de cinq journées ; et pendant ces cinq journées on trouve villes et châteaux assez, tous au grand khan : ce sont pays de grand commerce et qui rapportent beaucoup au seigneur ([2]). La cité de Ciangli est traversée par un grand et large fleuve qui sert à transporter, de çà et de là, une grandissime quantité de marchandises de soie et des épices et autres choses précieuses. A six journées au midi de Cinagli est une autre cité, appelée Condinfu ([3]).

De la cité de Condinfu.

En partant de Cinagli, on marche six journées vers le midi parmi des villes et des châteaux assez de grande valeur et de grande noblesse. Les habitants sont idolâtres et brûlent les corps morts. Ils sont au grand khan et ont monnaie de cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de toutes choses en grande abondance; mais on ne trouve chez eux rien digne de remarque : nous les laisserons donc et vous parlerons de Condinfu. C'est une grandissime cité, qui jadis était un grand royaume ; mais le grand khan s'en est emparé, et néanmoins c'est la plus noble cité de toutes ces contrées. On y voit beaucoup de marchands qui y font le commerce; ils ont tant de soie que c'est merveilleux. On trouve dans la ville maints beaux jardins délectables avec une grande quantité de bons fruits. Cette cité de Condinfu a sous sa seigneurie onze villes impériales, c'est-à-dire nobles et de grande valeur; car elles sont très-commerçantes en soie et rapportent un grand profit. Or sachez que, l'an 1272 ([4]), le grand khan avait envoyé un sien baron, nommé Litam-Sangou, pour protéger cette province ; il lui avait donné quatre-vingt mille hommes à cheval, et quand celui-ci fut arrivé avec ses gens en cette province, il s'avisa d'une grande déloyauté envers son seigneur. Il alla trouver tous les sages des villes, et leur conseilla de se révolter contre le grand khan : l'avis leur plut, et ils le suivirent. A cette nouvelle, le grand khan envoya en cette province deux de ses barons, Aguil et Mongatai, avec cent mille hommes à cheval. Et, que vous dirai-je? les deux barons combattirent Litam, qui s'était révolté et avait bien rassemblé cent mille cavaliers et une grandissime quantité de fantassins ; mais il perdit la bataille, et fut occis avec maints autres. Après sa défaite, le grand khan fit rechercher tous ceux qui avaient participé à cette trahison et les fit mettre à mort cruellement ; pour les autres, il leur pardonna et ne leur fit faire aucun mal, et, depuis ce temps, ils lui ont toujours été fidèles.

De la noble cité de Singui.

En partant de Condinfu, on vá trois journées vers le midi en traversant bon nombre de cités et de châteaux, nobles et beaux et de grand commerce et industrie. Ce pays est riche en gibier, et il y a de tout en abondance. Au bout de ces trois journées, on parvient à la noble cité de Singuimatu ([5]), grande

([1]) Ciangli, ou Changli, paraît être la ville de Té-cheu, située à l'entrée de la province de Chan-toung, sur l'Ouei-no.

([2]) Un droit de transit frappe, en Chine, les marchandises qui passent d'une province dans une autre ; cet impôt, qui augmente de beaucoup le prix des objets de consommation, est la source d'un revenu considérable pour le trésor. (Staunton.)

([3]) L'histoire elle-même constate l'identité de Tudin-fou avec Tsi-nan-fou, capitale de la province de Chan-toung.

([4]) Les annales de la Chine assignent à l'événement que rapporte notre auteur une date plus ancienne de dix ans.

([5]) D'après les circonstances ici relatées, Sin-gui-matu désigne la grande ville commerciale de Lin-tsin-cheu, située à

et riche, très-commerçante et très-industrieuse. Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; ils se servent de cartes pour monnaie. Ils ont un fleuve duquel ils tirent grand profit : en effet, ce grand fleuve vient du midi dans la ville de Singuimatu ; or les habitants l'ont partagé en deux branches, l'une, vers le levant, qui va au Mangi, et l'autre, vers l'occident, qui va au Cathay ([1]). Cette ville a une si grande quantité de navires, qu'on ne pourrait le croire sans le voir : ce ne sont pas de grands vaisseaux, mais tels que le fleuve peut les porter. Ils portent au Mangi et au Cathay une si grande quantité de marchandises, que c'est merveille, et ils reviennent avec une cargaison ; de sorte que c'est prodigieux le nombre de marchandises que l'on transporte par ce fleuve, en montant ou en descendant ([2]). Nous allons partir de Siguimatu et vous parler d'une autre contrée, vers le midi, qui est une grande province, nommée Ligui.

De la grande cité de Ligui.

En quittant Singui, on marche huit journées vers le midi et l'on rencontre assez de villes et de châteaux nobles, grands, riches, commerçants et industrieux. Les naturels sont idolâtres et font brûler leurs morts ; ils appartiennent au grand khan, leur monnaie est de carton. Au bout de ces huit journées, on arrive à une cité appelée Ligui ([3]), comme la province, et qui est la capitale du royaume. C'est une moult noble et riche cité. Les habitants sont hommes d'armes, très-commerçants et très-industrieux. Ils ont venaison de bêtes et d'oiseaux en abondance, comme aussi grande quantité de tout ce qui est bon à manger. La ville est située aussi sur le fleuve dont je vous ai parlé ; ses navires sont plus grands que ceux de Sanguimatu, et servent de même à transporter des marchandises.

De la cité de Pingui.

Quand on part de la cité de Lingui, on marche trois journées au midi par un pays où sont assez de villes et de châteaux : c'est une partie du Cathay. Les naturels sont idolâtres et font brûler leurs morts ; ils appartiennent au grand khan, ainsi que tous ceux dont je vous ai parlé. Leur monnaie est de carton. Ils ont la meilleure venaison de bêtes et d'oiseaux qui soit au monde ; ils ont en abondance de toute espèce de vivres. Au bout de ces trois journées, on trouve une cité nommée Pingui ([4]), moult grande et noble, de grand commerce et de grande industrie. On y a de la soie en abondance. Cette cité est à l'entrée de la grande province du Mangi, et c'est là que les commerçants chargent leurs charrettes des marchandises qu'ils veulent porter au Mangi par plusieurs villes et châteaux. Cette cité est d'un grand revenu au grand khan. Au reste, il n'y a rien autre chose digne de remarque, et nous partirons de ce lieu et vous parlerons d'une autre cité appelée Cingui, qui est encore au midi.

l'extrémité septentrionale ou au commencement du grand canal Yun-no. « Le mot *matu* ou *mateou*, joint aux noms, signifie, dit du Halde, lieux de commerce établis sur les rivières, pour la commodité des négociants et la levée des droits de l'empereur. »

([1]) On peut s'expliquer ces termes en supposant que le grand canal est un des bras du fleuve par lequel il est alimenté, ou plutôt en les rapprochant d'un fait curieux cité dans la relation de l'ambassade de lord Macartney : au point le plus élevé du canal, aux deux cinquièmes de sa longueur, le fleuve Luen, qui s'y précipite perpendiculairement, rejaillit contre un boulevard de pierre, et se sépare en deux courants opposés.

([2]) « Après l'exubérance de la population, dit M. Ellis, le fait qui frappe le plus, en Chine, est le nombre des bâtiments qui circulent sur les cours d'eau. »

([3]) Ligui paraît correspondre à Ling-cing, ville de la province de Scian-tong.

([4]) Pingui, suivant Murray, est Pi-ceu, ville de second ordre, mais très-commerçante, dans la province de Tchiang-su.

De la cité de Cingui.

Après avoir quitté la cité de Pingui, on va deux journées vers le midi à travers de belles contrées très-fertiles, où l'on trouve toutes sortes de gibier, puis l'on arrive à la cité de Cingui, qui est moult grande et riche, de grand commerce et industrie. Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Leur monnaie est de carton et ils appartiennent au grand khan. Le pays a de belles plaines et de beaux champs, qui produisent en abondance du blé et toutes sortes de grains. D'ailleurs, nous n'avons rien de plus à en dire de remarquable, et nous irons plus loin. En marchant trois journées vers le midi, on rencontre de belles contrées avec de beaux châteaux, des hameaux et de belles fermes riches en terres et en champs ; ce pays est très-giboyeux et produit en abondance du froment et d'autres grains. Les naturels sont idolâtres et sont soumis au grand khan ; leur monnaie est de carton. Après ces trois journées, on arrive au grand fleuve de Caramoran (1), qui vient de la terre du prêtre Jean. Ce fleuve est moult grand et large, car je vous ai dit qu'il avait un mille de largeur. Il est moult profond, si bien qu'il peut porter de grands vaisseaux. On y pêche assez de poissons et grands. Il y a bien sur ce fleuve quinze mille vaisseaux (2), qui tous sont au grand khan, pour porter ses armées à l'île de la mer ; car la mer n'est pas à plus d'une journée de ce lieu. Chacun de ces vaisseaux porte vingt mariniers, quinze chevaux, leurs cavaliers et leurs provisions. Des deux côtés du fleuve, de çà et de là, sont deux villes, en face l'une de l'autre : l'une nommée Coigangui (3) et l'autre Caigui (4) ; l'une grande et l'autre petite. Quand on passe ce fleuve, on entre dans la province de Mangi (5). Je vais vous raconter comment le grand khan conquit cette province.

Comment le grand khan conquit la province de Mangi.

Facfut (6) était seigneur et prince de la grande province de Mangi ; c'était un grand roi et puissant en richesses, en terres et en soldats, tellement qu'il y en avait peu au monde de plus puissants que lui ; et certes il n'y en avait aucun de plus riche, à l'exception du grand khan. Mais il n'était point vaillant à la guerre, et ne se plaisait qu'avec les femmes. En sa province, il n'y avait point de chevaux, et l'on n'était point accoutumé à combattre et à faire la guerre, parce que cette province de Mangi est naturellement bien fortifiée ; car toutes les cités sont entourées d'eau large et profonde, et il n'y en a aucune qui n'ait des fossés très-profonds, larges au moins de la portée d'une arbalète, et l'on ne peut y entrer que par des ponts. Si les habitants eussent été gens d'armes, jamais le grand khan ne les eût soumis ; mais comme ils n'étaient pas vaillants, ils se laissèrent subjuguer. Or il advint que, vers l'an 1268 de l'incarnation du Christ, le grand khan qui régnait alors, et c'était Cublai, y envoya un sien baron qui avait nom Baian Cinqsan, c'est-à-dire Baian Cent-Yeux ; car les astrologues du roi de Mangi lui avaient dit qu'il ne pourrait perdre son royaume que par un homme à cent yeux. Baian s'en vint donc avec une grande armée de cavaliers et de fantassins, que le grand khan lui donna, au pays de Mangi, et il avait avec lui une grande quantité de navires qui transportaient des troupes quand besoin était. Lorsqu'il fut

(1) Nom tartare du grand fleuve appelé par les Chinois Hoang-ho, et par nous fleuve Jaune, qui prend sa source dans la contrée comprise entre les limites occidentales de la Chine et le grand désert.

(2) Exagération.

(3) Hoai-gnan-fou, située près de la rive sud-est du Hoang-ho, vers son point de jonction avec le grand canal.

(4) Ou Kuan-zu. Cette ville, qui ne figure pas sur les cartes, paraît être la place que de Guignes désigne sous le nom de *Yang-kia-yn*.

(5) Le Mangi se composait d'un territoire désigné sous le nom d'empire des Song ; au sud du Hoang-ho, et de la contrée située au nord de ce fleuve et conquise par les Mongols sur les Tartares Niuches.

(6) Ce n'est pas un nom d'individu ; c'est celui que les Arabes particulièrement donnaient aux empereurs chinois, pour les distinguer des souverains tartares.

arrivé à l'entrée du Mangi, c'est-à-dire à cette cité de Coigangui, il fit dire aux habitants d'avoir à se soumettre au grand khan. Ceux-ci répondirent qu'ils n'en feraient rien : alors Baian marcha plus avant, et vint à une autre cité qui ne voulut non plus se rendre. Il continua encore d'avancer, car il savait que le grand khan envoyait derrière lui une autre grande armée. Il passa ainsi devant cinq cités, sans qu'elles voulussent se rendre et sans qu'il pût les prendre ; mais il s'empara de la sixième, puis d'une autre, et encore d'une troisième, et enfin en prit douze les unes après les autres. Et, que vous dirai-je de plus ? sachez que lorsque Baian eut pris toutes ces villes, il alla tout droit à la capitale du royaume, appelée Quinsai, où étaient le roi et la reine. Le roi, à la vue de l'armée de Baian, fut épouvanté. Il partit de sa capitale avec une grande partie de ses gens, sur au moins mille navires, et s'en alla dans une île de la mer Océane. La reine, restée dans la ville, la défendait le mieux qu'elle pouvait ; mais ayant appris que celui qui l'assiégeait avait nom Baian Cent-Yeux, elle se souvint des paroles de cet astrologue qui avait dit qu'un homme à cent yeux devait leur enlever leur royaume, et elle se rendit à Baian. Alors toutes les autres cités et tout le royaume se soumirent sans faire de résistance [1]. Et ce fut certes là une grande conquête, car en tout le monde il n'y avait pas un royaume qui valût la moitié de celui-ci : le roi pouvait tellement dépenser que c'était prodigieux, et je vous raconterai de lui deux traits bien nobles. Chaque année, il faisait nourrir bien vingt mille petits enfants ; car c'est la coutume, en ces provinces, que les pauvres femmes jettent leurs enfants dès qu'ils sont nés, quand elles ne peuvent les nourrir [2]. Le roi les faisait tous prendre, puis faisait inscrire sous quel signe et sous quelle planète ils étaient nés, puis les donnait à nourrir en divers lieux, car il a des nourrices en quantité. Quand un riche homme n'avait pas de fils, il venait au roi et s'en faisait donner tant qu'il voulait et ceux qu'il aimait le mieux. Puis le roi, quand les garçons et les filles étaient en âge d'être mariés, les mariait ensemble et leur donnait de quoi vivre, et, de cette manière, chaque année il en élevait bien vingt mille tant mâles que femelles. Quand il allait par quelque chemin et qu'il voyait une petite maison au milieu de deux grandes, il demandait pourquoi cette petite maison n'était pas aussi grande que les autres, et si on lui disait que c'était parce qu'elle était à un pauvre homme qui ne pouvait la faire bâtir, il la faisait aussitôt faire aussi belle et aussi haute que les autres.

Ce roi se faisait toujours servir par mille damoiseaux et damoiselles. Il maintenait une justice si sévère en son royaume, que jamais il ne s'y commettait aucun crime : la nuit, les maisons des marchands restaient ouvertes, et nul n'y prenait rien ; l'on pouvait aussi bien voyager de nuit que de jour. On ne saurait dire la richesse de ce royaume. Je vais vous dire maintenant ce que devint la reine : elle fut amenée au grand khan, et celui-ci la fit honorer et servir comme une grande dame ; pour le roi son mari, il ne sortit jamais de l'île de la mer Océane et y mourut. Maintenant, nous laisserons cela et vous parlerons de la province du Mangi, de ses coutumes et de ses usages ; et, pour commencer par le commencement, nous vous parlerons de la cité de Coigangui.

(1) La campagne contre les Song s'ouvrit, en 1269, par l'investissement de Siang-yang, qui fut prise seulement en 1273. Il paraît que Marco-Polo enferme dans un même règne des événements qui appartiennent à plusieurs. L'empereur Tu-tsong, dont le caractère lâche et efféminé causa la ruine, mourut en 1274 ; son fils aîné est celui dont ce passage du texte raconte la défaite.

(2) Malgré les contestations élevées sur ce sujet, il paraît constant qu'en moyenne le nombre des enfants exposés annuellement est de quatre-vingt-dix mille pour Pékin, et d'un nombre égal pour le reste du royaume.

« Quant aux infanticides ordinaires, dit M. Huc, aux enfants étouffés ou noyés, ils sont innombrables, plus communs, sans contredit, qu'en aucun lieu du monde ; ils ont pour principale cause le paupérisme. A Péking, tous les jours avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent les cinq quartiers qui divisent la ville, c'est-à-dire les quartiers du nord, du midi, de l'est, de l'ouest et du centre. On est averti, à certains signes, du passage de ces tombereaux, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants à leur livrer, les remettent au conducteur. Les morts sont ensuite déposés en commun dans une fosse, et on les recouvre de chaux vive. Les vivants sont portés dans un asile nommé Yu-yng-tang, *Temple des nouveau-nés*. Les nourrices et l'administration sont aux frais de l'État. Dans toutes les villes importantes, il y a des hospices pour recueillir les petits enfants abandonnés. »

De la cité de Coigangui.

Coigangui (1) est une cité moult grande et noble et riche, à l'entrée de la province du Mangi, vers le midi. Ses habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts; ils sont soumis au grand khan. Ils ont une grande quantité de navires, car vous savez que leur ville est sur le grand fleuve de Caramoran. Il y vient une grande abondance de marchandises, parce qu'elle est la principale ville du royaume, de ce côté; maintes cités y font apporter leurs marchandises, qu'on envoie par le fleuve à maintes autres villes. En cette cité se fait du sel en telle quantité, qu'elle en fournit à quarante villes (2); dont le grand khan tire un revenu considérable ainsi que du droit qui est mis sur les marchandises.

De la cité de Panchin.

A une journée de Coigangui, vers le midi, en suivant une chaussée qui est à l'entrée du Mangi, on trouve une cité appelée Pauchin (3), moult belle et grande. Cette chaussée est toute de belles pierres, et de chaque côté est entourée d'eau; de sorte qu'on ne peut entrer dans le Mangi que par cette chaussée. Les habitants de Pauchin sont idolâtres et brûlent leurs morts; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils sont commerçants et industrieux; ils ont de la soie en grande abondance, dont ils font des draps d'or et de soie de maintes façons. Leur pays fournit en abondance toutes sortes de vivres; mais il n'y a rien autre chose digne de remarque : nous le laisserons donc et vous parlerons d'une autre cité appelée Caiu.

De la cité de Caiu.

A une journée au midi de Pauchin est une cité nommée Caiu (4), moult grande et noble. Les habitants sont idolâtres; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton : ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont une grande abondance des choses de la vie, des poissons outre mesure, de la venaison et du gibier en grandissime quantité, car pour un gros de Venise on a trois faisans.

De la cité de Tigui.

Après avoir quitté Cayu, on marche une journée à travers plusieurs châteaux, champs et fermes, et l'on parvient à une cité appelée Tigui (5), qui n'est pas très-grande, mais très-riche en toutes sortes de productions. Ses habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie, car on apporte en ce lieu beaucoup de marchandises. La ville est vers le midi. Les habitants ont bon nombre de navires et leur pays est très-giboyeux. Et encore sachez qu'à la gauche, vers le levant, à trois journées de là, est la mer Océane, et jusqu'en ce lieu on retire

(1) Voy. la note 3 de la p. 362. Cette ville est située à environ cinq milles du fleuve Jaune, avec lequel le grand canal la met en communication.

(2) « Proche de là, dit le père Martini, il y a des marais salants où il se fait du sel en abondance. »

(3) La *Pau-in-chen* de la relation de Van-Braam, la *Pao-yn-hien* de la carte de du Halde, et la *Pao-yng-shien* de Staunton.

(4) Kao-yu, située sur les bords du lac et du canal.

(5) *Tai-cheu* des cartes, ville de second ordre, qui dépend de Yang-cheu-fou.

de la mer une grande quantité de sel. Il y a une cité appelée Cingui, moult grande et riche et noble, où se fait tout le sel dont on se sert dans cette province. Le grand khan en tire un si grand revenu que c'est merveilleux, et on le croirait à peine si on ne le voyait. Les habitants sont idolâtres; ils ont pour monnaie du carton et sont soumis au grand khan. En quittant cette ville, nous retournâmes à Tigui, puis de Tigui, dont nous avons parlé, nous irons à une autre cité appelée Yangui (1).

De la cité de Yangui.

A une journée vers le midi de Tingui, après avoir passé une belle contrée où sont plusieurs châteaux et hameaux, on parvient à une noble et grande cité nommée Yangui; et sachez qu'elle est si grande et si puissante, qu'elle a sous sa seigneurie vingt-sept cités grandes et bonnes et très-commerçantes. En cette cité demeure un des douze barons du grand khan, car c'est une des douze bonnes villes. Les habitants sont idolâtres, leur monnaie est du carton, et ils relèvent du grand khan. Messire Marc Pol fut seigneur de cette ville pendant trois ans. Les naturels vivent de commerce et d'industrie, car ils font beaucoup de harnais de cavaliers et d'hommes d'armes, et autour de la cité sont campés maints gens d'armes. Il n'y a rien autre chose digne de remarque. Nous en partirons donc et vous parlerons de deux grandes provinces du Cathay; elles sont toutes deux vers l'occident. Nous vous dirons toutes leurs coutumes et leurs usages, et d'abord parlerons de celle qui est appelée Nanghin.

De la province de Nanghin.

Nanghin (2) est une province vers l'occident, qui fait partie du Mangi; elle est moult noble et riche. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en abondance, et font des draps de soie et d'or de toutes sortes. Ils ont grande abondance de blé et de toute espèce de grains, car la province est très-fertile. Ils ont aussi assez de gibier. Ils font brûler leurs morts. On trouve dans le pays beaucoup de lions. Il y a maints riches marchands qui payent grands tributs et gros droits au grand sire. Or nous partirons de cette contrée et vous parlerons de la très-noble cité de Saianfu, qui bien mérite d'entrer dans notre livre, car elle est très-importante.

De la cité de Saianfu.

Saianfu (3) est une noble cité, qui a sous sa seigneurie douze villes grandes et riches. Il s'y fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et font brûler leurs morts; ils appartiennent au grand khan. Ils ont beaucoup de soie et font des draps dorés de maintes façons. Le pays est assez giboyeux, et la ville a toutes les nobles choses qui conviennent à

(1) La moderne Yang-cheu-fou. « C'est une ville fort marchande, dit du Halde, et il s'y fait un grand commerce de toutes sortes d'ouvrages chinois... Le reste du canal, jusqu'à Péking, n'a aucune ville qui lui soit comparable... Yang-cheu a deux lieues de circuit, et l'on y compte, tant dans la ville que dans les faubourgs, deux millions d'âmes. »

Staunton en parle comme d'une cité de premier ordre, portant la marque d'une haute antiquité : « Son commerce paraît encore très-actif, et il ne s'y trouvait pas moins d'un millier de bâtiments de différentes grandeurs. »

(2) La province de Nankin, à laquelle la dynastie régnante a donné le nom de Kiang-nan.

(3) Siang-yang, située dans la partie septentrionale de la province de Hu-Kuang, limitrophe de celle de Kiang-nan, sur la rivière de Han, qui se décharge dans le Kiang.

une noble cité. Elle résista au khan trois ans après que tout le Mangi se fut rendu [1], et cependant une grande armée du grand khan l'assiégeait; mais on ne pouvait faire le siége que du côté du nord, parce que de tous les autres côtés elle était entourée d'un grand lac très-profond par où elle recevait sans cesse des vivres et faisait de l'eau. Et jamais on ne l'aurait prise sans un expédient que voici. Le grand khan, voyant que depuis trois ans ses armées en faisaient le siége, en était très-irrité; or messire Nicolas, et messire Matthieu et messire Marc, dirent à ceux de l'armée : « Si vous voulez, nous vous soumettrons immédiatement la ville. » Ceux-ci acceptèrent très-volontiers, et ces paroles ayant été rapportées au grand khan par les messagers qui allaient lui annoncer l'insuccès de toutes leurs tentatives, il répondit : « Il faut faire tout pour prendre la ville. » Les deux frères donc et leur fils, messire Marc, dirent au grand khan : « Grand sire, nous avons avec nous des hommes qui feront telles machines qui jetteront de si grandes pierres, que ceux de la ville ne pourront le supporter, mais se rendront dès que les machines leur auront lancé des pierres. » Le grand sire répond à messire Nicolas, et à son frère et à son fils, qu'il adoptait volontiers cette idée, et qu'ils eussent à faire faire la machine le plus tôt possible [2]. Or messire Nicolas, et son frère et son fils, avaient avec eux, dans leur suite, un Allemand et un chrétien nestorien qui étaient très-habiles dans la construction de ces machines. Ils leur commandent donc de faire deux ou trois balistes qui jetassent des pierres de trois cents livres; ceux-ci en firent trois très-belles. Lorsqu'elles furent achevées, le grand sire les fit porter à son armée, qui faisait le siége de la ville; puis on les dressa, et les Tartares les regardaient comme quelque chose de merveilleux. Et, que vous dirai-je? quand elles furent dressées, on lança une pierre dans la ville; la pierre frappa les maisons, rompit et brisa tout, et fit grand désordre et grand tumulte. Et quand ceux de la ville virent tout ce dégât, ils furent si ébahis et si épouvantés qu'ils ne savaient que dire et que faire. Ils prirent conseil entre eux, mais ne trouvaient moyen d'échapper à ces pierres. Craignant donc de périr tous s'ils ne se rendaient, ils envoyèrent prévenir le chef de l'armée qu'ils voulaient faire leur soumission, comme les autres villes de la province, et qu'ils se soumettaient au grand khan. Le chef de l'armée accepta volontiers leur soumission, et ainsi cette cité fut prise par l'adresse de messire Nicolas, de messire Matthieu et de messire Marc; et ce n'était pas rien, car cette ville et sa province sont parmi les meilleures qu'ait le grand khan, et il en tire grand revenu et grand profit. Maintenant que nous avons dit comment cette ville fut soumise au moyen des machines que firent faire messire Nicolas, messire Matthieu et messire Marc, nous la quitterons et irons à une autre appelée Singui.

De la cité de Singui.

A quinze milles vers le midi de la cité d'Angui est une cité appelée Singui [3]; elle n'est pas très-grande, mais il y vient beaucoup de navires et on y fait un grand commerce. Les habitants sont idolâtres; ils obéissent au grand khan; ils se servent de monnaie de carton. Sachez que cette ville est sur le plus grand fleuve qui soit au monde : il est appelé Quian. Ce fleuve est large, en tel endroit, de dix milles, en tel autre, de huit ou de six [4]; il est long de plus de cent journées. C'est à cause de ce fleuve que tant de vaisseaux abordent en cette ville, apportant grande quantité de marchandises : aussi elle est d'un grand revenu pour le grand khan. Ce fleuve s'étend si loin et traverse tant de villes, qu'il y a sur ses

(1) Cette assertion est inexacte : Hang-cheu, capitale des Song, ne fut réduite qu'en 1276, trois ans après la prise de Siang-yang.

(2) Les histoires chinoises attribuent à un général ouïgour, Ali-Aia, l'honneur d'avoir, le premier, informé l'empereur de l'existence d'une machine faite par des ingénieurs de l'Occident, et qui lançait des pierres d'un grand poids; elles racontent comment ces ingénieurs, venus de Perse, construisirent des catapultes à Tai-tu et, après la prise de Fan-ching, les dressèrent contre Siang-yang.

(3) Aucune ville ne paraît mieux répondre à la description de Sin-gui que celle de Kiu-kiang, à l'extrémité septentrionale de la province de Kiang-si, et qui, si nous en croyons Martini, était nommée Ting-kiang, sous la dynastie des Song.

(4) Au point où le Kiang se croise avec le canal, sa largeur, suivant de Guignes, est d'une lieue de notre pays; plus près de la mer, il doit être encore plus large.

eaux plus de navires et plus de marchandises que sur tous les fleuves du pays des chrétiens et sur toute leur mer. J'ai vu à la fois en cette ville cinq mille navires sur le fleuve : ainsi vous pouvez juger, puisque cette cité n'est pas très-grande, combien il y en a dans les autres. Ce fleuve traverse seize provinces, et il y a sur ses bords plus de deux cents grandes cités qui, toutes, ont plus de navires que celle-ci. Ces vaisseaux sont couverts et ont un mât : ils portent un grand poids, car on peut leur faire un chargement de quatre mille, et même jusqu'à douze mille quintaux de notre pays. Or nous quitterons cette ville et vous parlerons d'une autre appelée Caigui; mais auparavant je veux vous dire quelque chose que j'avais oublié. Tous ces vaisseaux ont leurs cordages en chanvre, j'entends ceux des mâts et les voiles; mais ils ont une corde de roseau pour les tirer sur ce fleuve. On prend ces gros roseaux dont je vous ai déjà parlé, qui sont longs de quinze pas [1]; on les fend et on les lie les uns aux autres, de manière à former une longueur de trois cents pas, et cette sorte de corde est plus solide que si elle était de chanvre. Or nous laisserons cela et retournerons à Caicui.

De la cité de Caigui.

Caigui est une petite cité vers le midi [2]; ses habitants sont idolâtres; ils obéissent au grand khan et ont pour monnaie du carton. Elle est sur le fleuve. On récolte, dans cette contrée, une grandissime quantité de blé et de riz, et on le porte jusqu'à la grande cité de Cambalu, à la cour du grand khan, par eau; non pas par mer, mais par fleuves et par lacs. Et sachez qu'une grande partie de la cour du grand sire ne vit que de ce blé. Le grand khan, pour assurer le trajet par eau de cette ville à Cambalu, a fait creuser de grandissimes fossés, larges et profonds, d'un fleuve à l'autre et d'un lac à l'autre, si bien qu'ils ressemblent à un grand fleuve, et les grands vaisseaux vont dessus [3]. On communique ainsi du Mangi à Cambalu; mais on peut aussi aller par terre, car le long de ce canal est établie la chaussée de terre : ainsi il y a deux chemins. Au milieu du fleuve, vis-à-vis cette ville, est une île de rochers, sur laquelle est un monastère d'idolâtres où vivent deux cents frères et où sont renfermées une quantité d'idoles [4]. Ce monastère est chef de maints autres monastères d'idolâtres : c'est comme un archevêché. Maintenant, nous allons passer le fleuve et vous parler d'une cité appelée Cinghianfu.

De la cité de Cinghianfu.

Cinghianfu est une ville du Mangi [5]. Les habitants sont idolâtres; ils appartiennent au grand khan et font usage de monnaie de carton. Ils sont commerçants et industrieux. Ils ont assez de soie et font des draps d'or et de soie de maintes façons. Il y a de ces marchands qui sont très-riches. On trouve en ce

(1) Des bambous.

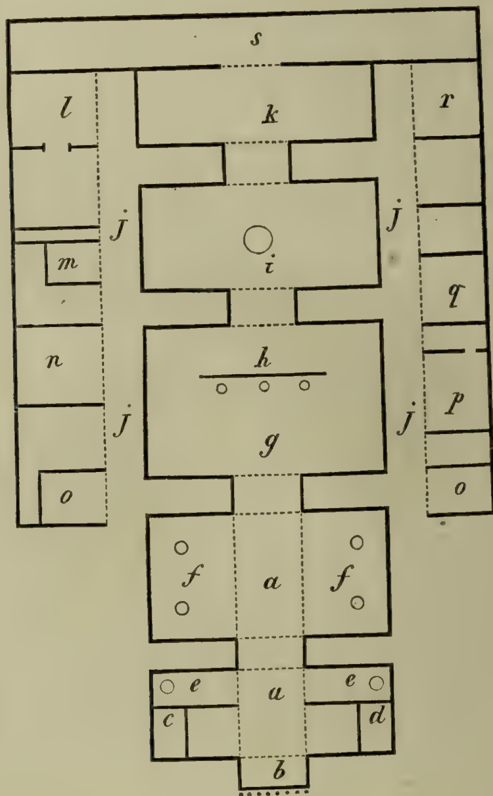
(2) Ou Kain-gui, ville située à l'entrée du grand canal, sur la rive méridionale du Kiang, que le P. Magalhanes appelle Chin-kiang-keu (port ou embouchure de Chin-kiang).

(3) La description du grand canal occupe une large place dans toutes les relations sur la Chine. « Une navigation intérieure si étendue et si grandiose, dit Barrow, ne peut trouver de rivale dans l'histoire du monde. »

(4) « En traversant le Kiang, dit Staunton, notre attention fut attirée principalement par une île située au milieu de son cours et appelée Chin-shan, c'est-à-dire les montagnes d'or, qui s'élève perpendiculairement du lit du fleuve... Elle appartenait à l'empereur, qui y a bâti un large et beau palais, et a fait ériger, sur le plus haut sommet, des temples et des pagodes. L'île contenait aussi un vaste monastère de prêtres, qui composent principalement sa population. »

(5) Changianfou, Chingiam. « Ceux qui liront les écrits de Marco-Polo de Venise, dit le P. Martini, verront clairement, par la situation de cette ville et le nom qu'elle a (Chin-kiang-fou), que c'est celle qu'il nomme *Cingiam* (Chingiam). Elle est bâtie sur le bord de la rivière de Kiang, et à l'orient d'un canal fait par artifice, qu'on a conduit jusque dans la rivière de Kiang; de l'autre côté du canal, sur le bord qui regarde l'occident, est son faubourg, qui n'est pas moins peuplé, et où l'abord est aussi grand que celui de la ville même. » — C'est le faubourg de cette ville que Marco-Polo vient de décrire sous le nom de Caigui.

pays beaucoup de gibier et une grande abondance de ce qui est nécessaire à la vie. Il y a deux églises de chrétiens nestoriens depuis l'an 1278 de l'incarnation du Christ, et voici comment. Il n'y avait jamais



Plan d'un monastère bouddhique (¹). — D'après Davis.

aa, chemin très-large pavé en dalles de granit ; — *b*, porte ; — *cd*, cellules : sur leurs murs sont des inscriptions en lettres d'or ; — *ee*, deux statues de divinités colossales ; — *ff*, salle des quatre rois célestes (voy. la relation de Fa-hian dans les *Voyageurs anciens*) ; — *g*, temple principal où sont les idoles dorées colossales des *trois précieux Bouddhas* (voy. le même ouvrage) : dans ce sanctuaire sont un gros tambour et une grosse cloche ; — *h*, image unique de Amida-Bouddha ou Omito-fo ; — *i*, autre sanctuaire où est un très-beau et très-grand vase sculpté en albâtre ou en gypse blanc, contenant les reliques *(che-li)* du Bouddha : alentour, des lampes brûlent sans cesse ; — *jj*, passage couvert ou cloître conduisant aux appartements des prêtres ; — *k*, temple de *Kouan-yiu*, déesse adorée principalement par les femmes ; — *l*, appartements du chef des prêtres ; — *m*, grande cloche que l'on sonne le matin et le soir ; — *n*, appartement où l'on reçoit les visiteurs ; — *oo*, deux pavillons où sont deux statues ; — *p*, lieu où l'on conserve les animaux offerts à la divinité ou aux prêtres, mais qui ne doivent pas être sacrifiés ; — *q*, bibliothèque et imprimerie ; — *r*, salle où sont conservées les idoles : près de là sont de petites cellules pour les prêtres d'un rang inférieur ; — *s*, jardin potager clos de murs et où sont les urnes funéraires des prêtres. A gauche du temple sont les cuisines, etc.

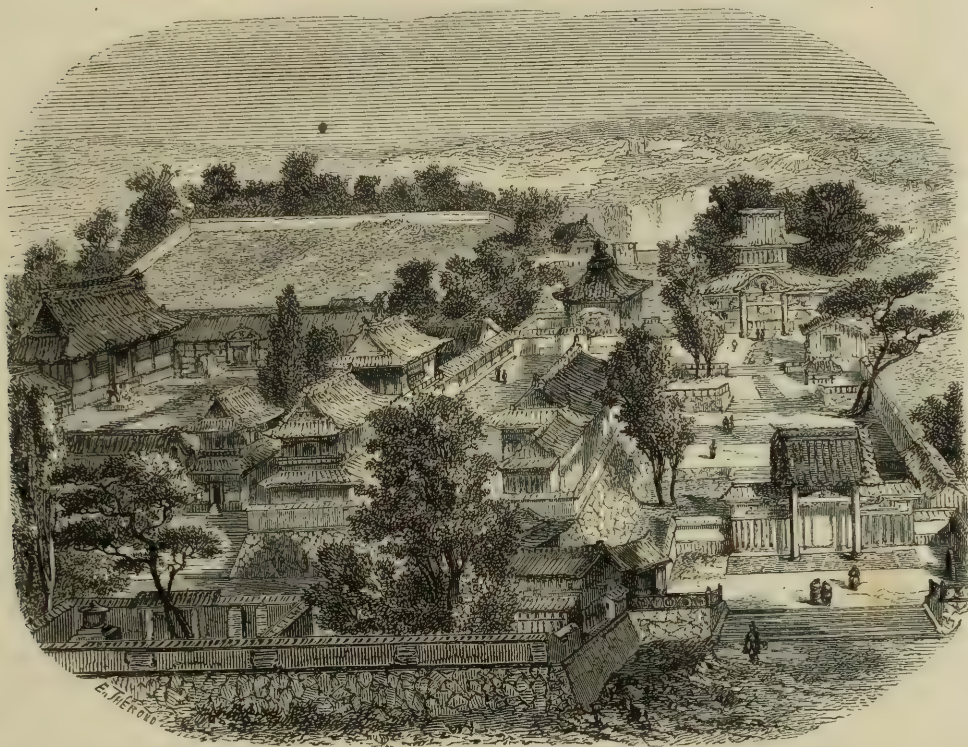
eu en ce pays de monastère de chrétiens, ni même de croyants au vrai Dieu, jusqu'en 1278. Alors le grand khan fit seigneur de cette contrée pendant trois ans Marsarchis (²), qui était chrétien nestorien. Celui-ci fit faire ces deux églises, qui subsistent encore aujourd'hui.

(¹) Ce monastère est situé près de Canton.

(²) Corruption de *Mar-Sergius*, nom bien connu dans l'histoire de l'Église nestorienne. Le mot *mar*, qui, en syriaque, signifie seigneur, était le titre ordinaire donné aux évêques nestoriens.

De la cité de Cingigui.

En sortant de la cité de Cinghinanfu, on marche trois journées vers le midi, et l'on rencontre des cités et des châteaux de grand commerce et industrie. Les habitants sont tous idolâtres, obéissent au



Vue à vol d'oiseau d'un Monastère bouddhique. — D'après Siebold.

grand khan et se servent de monnaie de carton. Au bout de ces trois journées, on arrive à la cité de Cingigui [1], qui moult est grande et noble; les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Leur monnaie est de carton; ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont assez de soie; ils font des draps d'or et de soie de maintes sortes. Ils ont toute espèce de gibier et une grande abondance de vivres, car la terre est très-fertile. Mais je vous veux raconter une grande déloyauté qu'ils firent et dont ils furent bien punis. Quand la province de Mangi eut été prise par les hommes du grand khan, et que Baian en fut le chef, il advint que ce Baian envoya une troupe d'Alains [2] de son armée, qui étaient chrétiens, pour prendre cette ville. Ils la prirent, et y étant entrés, ils trouvèrent le vin si bon, qu'ils en burent

[1] Tin-gui-gui. « Tchang-tcheou-fou, ville célèbre et d'un grand commerce, dit du Halde, et qui est située proche du canal. »

[2] Après leur défaite et leur dispersion par les Huns, une partie considérable des Alains alla s'établir sur le revers septentrional de la chaîne du Caucase, à l'occident de la mer Caspienne; de nos jours, cette race se trouve incorporée avec les Abkhas et les Tscherkesses ou Circassiens.

jusqu'à s'enivrer et s'endormirent, s'abandonnant ainsi à leurs ennemis. Les hommes de la cité, voyant leurs vainqueurs tellement ivres qu'ils paraissaient morts, aussitôt les occirent tous pendant la nuit, sans qu'un seul pût échapper. Quand Baian, le sire de la grande armée, apprit que ceux de la cité avaient tué ses hommes d'une manière si déloyale, il envoya des gens de son armée, qui reprirent la ville et occirent tous ses habitants, de sorte que ce fut un grand massacre. Nous vous parlerons maintenant d'une ville appelée Singui.

De la cité de Singui.

Singui est une très-noble et grande cité [1]. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton; ils ont de la soie en grandissime quantité; ils vivent de commerce et d'industrie; ils font maints draps de soie pour leur habillement. Il y a plusieurs de ces marchands qui sont très-riches. La ville a environ quarante milles de circonférence [2]; elle a tant d'habitants qu'on ne saurait les compter. Aussi les habitants du Mangi, s'ils eussent été hommes d'armes, auraient conquis tout le monde; mais ils ne sont point hommes d'armes, et seulement de sages marchands, très-habiles et très-industrieux. Il y a parmi eux de grands philosophes et de grands médecins, qui moult étudient la nature [3]. Cette cité a bien six mille ponts de pierre [4], sous lesquels passerait facilement une galère ou deux. Dans les montagnes des environs viennent la rhubarbe [5] et le gingembre en si grande abondance que, pour un gros de Venise, on aurait bien quarante livres de gingembre frais, qui est très-bon. La ville a sous sa seigneurie seize cités moult grandes, très-commerçantes et très-industrieuses. Le nom de cette cité, Singui, veut dire en français la Terre, et près de celle-ci est une autre cité appelée le Ciel : on leur a donné ce nom à cause de leur grande noblesse [6]. Nous vous parlerons plus tard de la ville nommée le Ciel; maintenant, de Singui nous allons à une cité appelée Vugui, à la distance d'une journée [7]. C'est une grande et bonne ville, de grand commerce et de grande industrie; mais comme on n'y trouve rien qui soit digne de remarque, nous ne nous y arrêterons pas et nous irons à une autre cité nommée Vughin : c'est encore une grande et noble ville. Les habitants sont idolâtres; ils sont soumis au grand khan et ont du carton pour monnaie. Il y a en ce pays grande quantité de soie et d'autres marchandises précieuses. Ils sont très-habiles dans le commerce et l'industrie. De Vughin nous passerons à Ciangan [8], grande et riche cité. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton. Ils vivent de commerce et d'industrie; ils travaillent le sandal de mille façons. On trouve en ce

(1) Dans Sin-gui, on croit reconnaître la remarquable ville de Su-cheu, située sur le canal et fort vantée par les voyageurs. « Les murailles de Su-cheu, dit Martini, ont quarante stades chinoises *(li)*; mais si vous y comprenez les faubourgs, vous en trouverez sans doute plus de cent. » — « Su-Cheu, dit du Halde, est une des plus belles et des plus agréables villes qu'il y ait à la Chine; les Européens qui l'ont vue la comparent à Venise; on s'y promène dans les rues par eau et par terre. » — Cette ville est, en effet, construite au milieu d'une grande quantité de cours d'eau, qui viennent de plusieurs lacs environnants. — « A peu de distance de Su-cheu, dit Staunton, est le superbe lac de Taï-hou ou Si-hou, environné d'une chaîne de montagnes pittoresques. Ce lac est un rendez-vous de plaisir : beaucoup de canots y sont conduits par une seule femme. » — Ces canots sont ceux que les Chinois nomment des bateaux de fleurs.

(2) Non des milles, mais des *li*. Un li est la dixième partie d'une lieue. Aujourd'hui, les voyageurs donnent à cette ville soixante li de circonférence.

(3) On trouve, sur la pratique de la médecine en Chine, un curieux chapitre dans le dernier ouvrage de M. Huc : *l'Empire chinois*. Les philosophes dont parle Marco-Polo paraissent être les disciples de Confucius et ceux de Lao-kiun ou disciples de Tao-tse *(fils de l'immortalité)*, par opposition aux bouddhistes, qu'il appelle ordinairement idolâtres.

(4) Exagération. La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que trente-sept ponts à arches voûtées dans tout le département de Su-cheu : l'un d'eux, construit en pierre, sur le grand canal, a quatre-vingt-dix arches.

(5) « Le *tai-hoam* (ou mieux *ta-hoang*, grand jaune), la rhubarbe, dit Perennin, croît en plusieurs endroits de la Chine. La meilleure est celle de Sse-tchouen. »

(6) Il y a quelque confusion dans ce texte; Marco-Polo se rappelait vaguement le proverbe chinois : « Les villes de Su-cheu et Hang-tcheou sont, sur la terre, ce que le paradis est dans le ciel. »

(7) Cette ville paraît être Hou-tcheou-fou, située au bord du lac Taï. (Voy. plus loin, p. 375.)

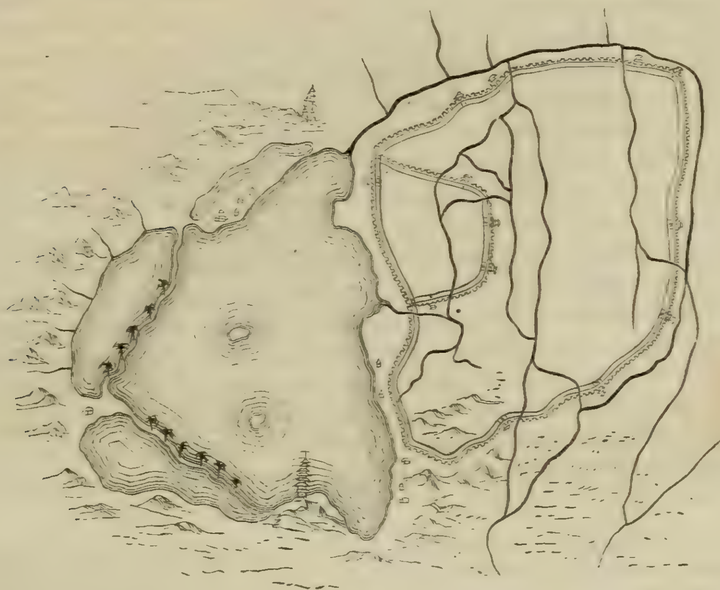
(8) Peut-être Kia-hing (autrefois Siu-cheu), qui est sur la ligne du grand canal, à moitié chemin entre Su-cheu et Hang-tcheou.

pays beaucoup de gibier; mais il n'y a rien autre chose digne d'être cité : nous le quitterons donc et vous parlerons de la noble cité de Quinsai. capitale du roi du Mangi.

De la noble cité de Quinsai.

En partant de la cité de Ciangan, on marche pendant trois journées et l'on trouve maintes cités et villages de grande richesse dont les habitants vivent de commerce et d'industrie. Ils appartiennent au grand khan et sont idolâtres. Leur monnaie est de carton. Ils ont abondance de tout ce qui est utile à la vie.

Après avoir marché trois journées, on arrive à la très-nobilissime cité de Quinsai [1], qui veut dire en français la cité du Ciel : nous vous conterons en détail sa grande noblesse ; car c'est bien la plus



Plan de Quinsai (Hang-tcheou-fou) et du lac Si-hou. — D'après du Halde.

belle et la plus noble ville qui soit au monde. Nous vous rapporterons ce que la reine écrivit à Baian, le conquérant de cette province, lequel le transmit au grand khan, afin qu'il connût la richesse de cette cité et qu'il ne la fît détruire ou dévaster, récit du reste, dont moi Marc Pol j'ai vérifié de mes yeux l'entière exactitude [2] La cité de Quinsai a environ cent milles de circonférence [3]; elle a douze mille

(1) Kin-sai, Kin-tsay. Le P. Martini, le P. Magalhanes, de Guignes et Marsden, croient que cette ville est celle qui portait le nom de Lin-ngam ou Ling-gnam sous la dynastie des Song, et qui prit, sous les Ming, le nom de Hang-tcheou-fou, qu'elle porte encore aujourd'hui. Elle était la capitale de la Chine sous la dynastie des Song, ce qui l'avait fait surnommer *Kin-sse*, c'est-à-dire ville capitale, cour souveraine.

(2) De Yang-tcheou-fou, dont Marco-Polo fut trois ans gouverneur provisoire, jusqu'à Hang-tcheou-fou, il n'y avait, par le grand canal, qu'une distance d'environ sept journées, et sans doute le voyageur visita plus d'une fois cette capitale, comme un préfet, de nos jours, quitte de temps à autre sa résidence pour venir à Paris.

(3) Cent *li*. Cette ville fortifiée a trois lieues et demie de circuit, dix portes par terre et quatre par eau. Suivant Van-Braam, la circonférence est de soixante li (six lieues).

ponts de pierre (1), et sous la partie la plus élevée de ces ponts un vaisseau de haut bord pourrait bien passer, et d'autres moindres vaisseaux sous les autres arches. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait tant de ponts, car cette ville est toute sur l'eau qui l'environne de toutes parts (2); il faut donc bien qu'il y ait des ponts pour qu'on y puisse circuler. La cité contient douze corps de métiers qui ont chacun douze mille maisons de dix, quinze, trente et même quarante hommes : ces hommes ne sont pas tous des maîtres, mais ils font ce que commandent les maîtres et tout ce dont on a besoin; car en cette ville se fournissent maintes autres cités de la province. Il y a tant de marchands, et de si riches, que personne ne pourrait en dire le nombre (3). Les grands personnages et leur femmes, et aussi les chefs des corps de métiers, ne font aucun travail manuel, mais vivent dans les délices et le repos comme s'ils étaient rois. Leurs dames sont de très-belles et d'angéliques créatures. Le roi avait ordonné que chacun dût exercer l'industrie de son père, à moins qu'il ne fût riche de cent mille besants. Vers le midi est un lac de trentes milles de tour environ (4), autour duquel sont maints beaux palais et maintes belles maisons, si merveilleusement faites qu'on ne saurait rien imaginer de plus riche : ce sont les demeures des gentilshommes et des grands. Il y a aussi maintes abbayes et maints monastères d'idolâtres qui y sont en grandissime quantité. Au milieu du lac sont deux îles dans chacune desquelles est un palais moult merveilleusement riche, si beau et si bien décoré qu'on dirait un palais impérial. Quand on veut faire une noce ou un festin, on va dans ce palais et on y trouve tout ce qui est nécessaire, vaisselle, plats et couteaux. Il y a maintes belles maisons dans la ville et par toute la cité. On y voit une grande tour de pierre où les habitants portent leurs effets lorsque le feu est à la cité; car il y a souvent des incendies parce que beaucoup de maisons sont en bois. Les naturels sont idolâtres; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils mangent toute espèce de chair, comme du chien et d'autres bêtes brutes et animaux dont les chrétiens ne mangeraient pour rien au monde (5). Sur chacun des douze mille ponts est placée une garde de dix hommes, qui veillent nuit et jour à la sûreté et à la tranquillité de la ville. A l'intérieur de la cité est un mont sur lequel est une tour; au haut de cette tour est une table de bois qu'un homme tient à la main (6) et sur laquelle il frappe avec un maillet, de manière à se faire entendre au loin, chaque fois que le feu prend quelque part ou quand il se fait quelque bruit dans la ville. Le grand khan a mis une forte garde dans cette cité, parce qu'elle est la capitale de toute la province de Mangi et parce qu'il en tire de si grands revenus et de si grands trésors qu'à peine pourrait-on le croire; et le grand sire la fait si bien garder, afin qu'elle ne se révolte point (7). Toutes les rues de cette cité sont pavées en pierres et en briques, et de même toutes les routes et chaussées de la province de Mangi, de sorte qu'on peut y voyager facilement à cheval et à pied. Il y a bien dans cette ville quatre mille bains; les hommes y prennent grand plaisir et y vont plusieurs fois le mois, car ils sont

(1) La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que vingt et un ponts dans le département de Hang-tcheou, dont deux seulement dans la ville même. Peut-être ne donne-t-elle pas le nom de ponts aux passerelles qui correspondaient aux quatre cents petits ponts de Venise : cette dernière ville n'a véritablement qu'un seul grand pont, le *Rialto*. Il est certain que les voyageurs modernes s'accordent avec Marco-Polo, sinon quant au chiffre très-exagéré de douze mille, du moins quant à leur grand nombre. — « Outre les digues, dit le P. le Comte, au sujet du grand canal, on a bâti une infinité de ponts pour la communication des terres; ils sont de trois, de cinq et de sept arches; celle du milieu est extraordinairement haute, afin que les barques, en passant, ne soient pas obligées d'abaisser leurs mâts. » — « De tous les environs, dit du Halde, on peut venir, entrer et aller dans toute la ville en bateau. Il n'y a point de rue où il n'y ait un canal; c'est pourquoi il y a quantité de ponts qui sont fort élevés et presque tous d'une seule arche. » — « Sur le canal principal, dit Barrow, et sur la plupart des autres canaux et rivières, il se trouve une multitude de ponts... Quelques-uns ont des arches d'une hauteur si remarquable, que les plus grands vaisseaux, ceux de deux cents tonneaux, passent dessous, sans y briser leurs mâts. »

(2) La ville est traversée par le fleuve Tsien-tang-kiang.

(3) « La population de Hang-tcheou-fou, dit Staunton, est immense : elle égale presque celle de Pe-king. »

(4) Le lac Si-hou, dont tous les voyageurs vantent la beauté. On en trouvera une vue dans la relation de l'ambassade de lord Macartney.

(5) Aujourd'hui encore beaucoup de Chinois ne sont pas plus difficiles. « Qu'une bête quelconque, dit Staunton, meure par accident ou crève de maladie, ils n'y font pas de distinction et la mangent avec la même avidité. »

(6) Suivant d'autres manuscrits, il est muni en outre d'un instrument sonore de cuivre (le tam-tam) et d'une clepsydre. Beaucoup de relations modernes font mention de la clepsydre.

(7) « Dans le dix-septième siècle, dit le P. le Comte, la garnison de Hang-tcheou se composait de dix mille hommes, dont trois mille Chinois. »

très-propres de leur corps. En ce lieu sont les plus beaux bains et les meilleurs et les plus grands qui soient au monde : ils sont si grands que cent hommes ou cent femmes peuvent s'y baigner à la fois. A vingt-cinq milles de cette cité est la mer Océane, entre l'occident et le levant ; et sur ses bords est une ville appelée Ganfu, avec un très-bon port où arrivent de grandissimes navires et une foule de marchandises de l'Inde et des autres pays (1). De Quinsai au port il y a un grand fleuve, qui amène les vaisseaux jusqu'à la ville et même peut les remonter plus loin.

Le grand khan a divisé la province du Mangi en neuf parties, à chacune desquelles il a préposé un roi qui gouverne pour lui, de manière que chaque année il rend compte au receveur du grand sire des revenus qu'il a touchés. En la ville de Quinsai demeure un de ces rois (2) qui gouverne plus de cent quarante cités grandes et riches (3). Et je vais vous dire quelque chose qui va vous étonner : en la province du Mangi il y a bien mille deux cents cités, et chacune a au moins pour la garder mille hommes, quelques-unes dix mille, vingt mille ou même trente mille. Mais tous ne sont pas Tartares, il y en a beaucoup du Cathay ; ils ne sont pas non plus tous à cheval, la plupart sont à pied : ils font tous partie des armées du grand khan. En un mot, la richesse de la province du Mangi est si grande que pour y croire il faut l'avoir vue ; aussi je m'en tairai désormais : je veux seulement vous dire encore une chose, et puis nous partirons. Sachez donc que tous les habitants du Mangi ont pour usage, lorsqu'un enfant naît, d'écrire le jour et l'heure de sa naissance, sous quel signe et sous quelle planète, de sorte que chacun sait la date de sa naissance. Quand on veut aller quelque part, avant d'entreprendre son voyage, on va trouver les astrologues et on leur dit la date de sa naissance, et ils vous répondent s'il est bon ou non de faire ce voyage, et maintes fois ils ont empêché des voyages ; car ces astrologues sont très-sages dans leur art et leurs enchantements diaboliques, et ils font à ces gens des réponses auxquelles on ajoute grande foi. Quand ils vont faire brûler les corps morts, tous les parents, hommes et femmes, se vêtissent de chanvre en signe de deuil, puis ils marchent avec le corps à l'endroit où on le porte en jouant des instruments et en chantant les prières de leurs idoles. Arrivés au lieu où le corps doit être brûlé, ils font faire des chevaux, des esclaves mâles, des femmes, des chameaux et des draps dorés en grande abondance, tout cela en carton ; puis ils y mettent le feu et disent que le mort aura toutes ces choses en l'autre monde, et que tout l'honneur qu'ils lui font en le brûlant, leurs dieux et leurs idoles le lui font dans l'autre monde. En cette cité est le palais de l'ancien seigneur du Mangi, le plus beau et le plus noble qui soit au monde. Il a environ dix milles de circonférence, et est entouré de murs élevés, partout crénelés. A l'intérieur sont de beaux jardins avec les meilleurs fruits que l'on puisse désirer. Il y a maintes fontaines et plusieurs lacs pleins de beaux poissons ; au milieu est le palais, moult grandissime et beau. Il y a une si vaste et si belle salle, qu'une grandissime quantité de gens pourraient y manger à table. La salle est toute décorée de peintures d'or, représentant des colonnes ou des bêtes, des oiseaux, des chevaliers, des dames et maintes merveilles. Elle est superbe à voir ; car sur tous les murs et au plafond on ne découvre que des peintures d'or. Je ne pourrais vous décrire toutes les beautés de ce palais ; sachez seulement qu'il renferme vingt tables toutes pareilles et de la même grandeur, et telles que dix mille hommes y pourraient aisément manger à table, et toutes peintes d'or moult noblement. Ce palais a bien en tout mille chambres. En la cité, il y a cent soixante tomains de feux, c'est-à-dire cent soixante tomains de maisons : un tomain vaut dix mille, ainsi cela fait mille six cent mille maisons, parmi lesquelles sont quantité de riches palais. Il y a une église de chrétiens nestoriens. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, il me reste une chose à vous dire : tous les bourgeois de cette ville, et aussi des autres, ont pour coutume d'écrire sur la porte de leur maison leur nom, celui de leur femme, de leurs fils, des femmes de leurs fils, de leurs esclaves et de tous ceux de la maison, comme aussi la quantité de chevaux qu'ils ont ; et s'il survient quelque changement, ils l'indiquent aussitôt (4). De cette manière, le seigneur de chaque cité sait toutes les personnes qui habitent la ville : cela

(1) Le Gan-fou ou Can-pou correspond au port actuel de Ning-po, situé à l'embouchure d'un fleuve, et dont les îles de Chusan protégent l'entrée.

(2) Le grand officier désigné ici sous le titre de roi, ou plus proprement de vice-roi, est nommé par les Chinois *tsong-tou.*

(3) On voit, par les témoignages de du Halde et de Lecomte, que ce chiffre n'a rien d'exagéré.

(4) « Le règlement municipal, dit M. Ellis, qui prescrit à tout chef de famille d'afficher sur sa maison la liste et la dési-

se fait dans tout le Mangi et le Cathay. Ils ont encore une autre bonne habitude : tous ceux qui tiennent auberges et qui reçoivent les voyageurs doivent inscrire le nom de celui qu'ils reçoivent, avec la date du jour où il est entré chez eux ; cela fait que le grand khan peut savoir qui est venu dans ses terres. Je veux maintenant vous compter le revenu que tire le grand khan de ce royaume, qui n'est que la neuvième partie du Mangi.

Du grand revenu que le grand khan a de Quinsai.

Or je veux vous dire quel est le revenu que tire le grand khan de cette cité de Quinsai et des terres qui en dépendent, ce qui n'est que la neuvième partie du Mangi. Je parlerai d'abord du sel, qui est la plus riche source de revenu. Le sel donc annuellement rapporte quatre-vingts tomains d'or : chaque tomain vaut soixante-dix mille sacs d'or, ce qui fait cinq millions six cent mille sacs d'or, dont chacun vaut plus d'un florin ou d'un ducat d'or (1). C'est là une richesse prodigieuse ; mais écoutez ce que j'ai à vous dire sur les autres marchandises. En ce pays se fabrique plus de sucre que partout ailleurs (2), ce qui est une grande branche de revenu ; mais je ne vous détaillerai pas chaque objet : sachez seulement que toutes les épiceries payent trois un tiers pour cent, ainsi que toutes les autres marchandises. Le khan tire aussi grande rente du vin qu'ils font avec le riz, du charbon et des douze corps de métiers ; car il fait payer un droit sur tout. Mais c'est surtout sur la soie, qui est si abondante en ce pays, que l'impôt est élevé : elle paye dix pour cent, ainsi que maints autres objets. En un mot, moi, Marc Pol, j'ai souvent entendu dire que, sans compter le sel, toutes les autres marchandises rapportaient deux cent dix tomains d'or, qui valent quinze millions sept cent mille sacs d'or : c'est bien là la rente la plus énorme qu'on ait jamais perçue ; et remarquez que ce n'est que sur la neuvième partie de la province. Nous quitterons maintenant cette cité de Quinsai et nous irons à une cité appelée Tanpigui (3).

De la grande cité de Tanpigui.

A une journée au midi de Quinsai, après avoir passé des maisons et des jardins fort délectables, où l'on trouve en abondance toutes sortes de fruits, on rencontre la cité Tanpigui, que je vous ai nommée. Elle est moult grande et belle, et est soumise à Quinsai. Les habitants obéissent au grand khan et se servent, pour monnaie, de cartes. Ils sont idolâtres et font brûler leurs corps, comme je vous l'ai dit. Ils vivent de commerce et d'industrie, et ont de toutes choses en grande abondance. Il n'y a, au reste, rien digne de mémoire : aussi nous irons à Vuigui. Après avoir quitté Tanpigui, on va trois journées au midi par des villes et villages assez beaux et grands, où l'on trouve de tout en abondance et à bon marché. Les naturels sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et relèvent de la seigneurie de Quinsay. Au reste, il n'y a rien digne de remarque. Au bout de ces trois journées, on arrive à Vugui (4), grande

gnation des personnes qui habitent sous le même toit, doit avoir fourni des données très-exactes pour le recensement de la population. » — On observe la même loi au Japon.

(1) Si ces sommes paraissaient exagérées, nous rappellerions qu'en France la gabelle, suivant les calculs de Necker, produisit à l'État, pour la seule année 1780, un revenu de 54 000 000 livres.

(2) « La vallée du fleuve, dit Staunton, parlant de celui qui passe à Hang-tcheou-fou, était cultivée principalement en cannes à sucre, alors très-mûres, et qui atteignaient environ huit pieds de haut. »

(3) Ou Ta-pin-zu. A un jour de distance de Hang-tcheou-fou, dans la direction du sud, il ne se trouve pas de ville d'un nom analogue à celui de Ta-pin-zu. Le P. Magalhanes croit qu'il s'agit de Tai-ning-fou, dans la province de Nan-king ou Kiang-nan ; mais cette ville est au nord-ouest, tandis que Marco-Polo lui assigne le sud-est.

(4) Le nom de Vu-gui, U-guiu ou U-giu a beaucoup d'analogie avec celui de Hou-tcheou, ville située sur les bords du lac Taï, non loin de Hang-tcheou-fou ; seulement, comme Tai-ping, cette ville se trouve dans une direction opposée à celle du sud-est, qui est énoncée dans le texte. Mais il faut admettre que l'on rencontre, dans l'itinéraire de notre auteur, des lieux qu'il n'a pas visités, et qu'il cite seulement à cause de leur importance.

cité dont les habitants sont idolâtres ; ils obéissent au grand khan, vivent de commerce et d'industrie, et dépendent encore de Quinsai. Il n'y a d'ailleurs rien digne d'être rapporté, et nous poursuivrons jusqu'à la cité de Ghengui. En partant de Vulgui, on marche deux journées vers le sud et l'on rencontre des



Plan de Vulgui ou U-giu (Hou-tcheou-fou) (1). — D'après du Halde.

villes et d'assez gros villages, où l'on a de tout en abondance. On y voit les plus gros roseaux et les plus longs de tout ce pays ; car ils n'ont pas moins de quatre paumes de tour et sont bien longs de quinze pas (2). Il n'y a rien autre chose de remarquable, et après ces deux journées, on parvient à une cité nommée Ghengui (3), qui est moult grande et belle. Les habitants relèvent du grand khan : ils sont idolâtres et font encore partie de la seigneurie de Quinsai. Ils ont assez de soie, vivent de commerce et d'industrie, et ont grande abondance de toutes choses. Il n'y a rien autre chose qui mérite d'être rapporté : aussi nous irons plus avant. En quittant Chingui, on va quatre journées vers le midi et l'on rencontre des cités, des villages et des hameaux en assez grand nombre. Tous les naturels sont idolâtres ; ils appartiennent au grand khan et sont de la seigneurie de Quinsai. Ils vivent de commerce et d'industrie. Le pays est assez giboyeux ; on y trouve beaucoup de lions très-grands et très-féroces. Par tout le Mangi, ils n'ont ni moutons ni brebis, mais beaucoup de bœufs, de vaches, de boucs, de chèvres et de porcs (4). Nous n'avons rien autre chose à en dire : aussi nous laisserons cette province et vous parlerons d'autre chose. Au bout de ces quatre journées, on parvient à la cité de Cianscian, qui moult est grande et belle. Elle est bâtie sur un mont qui partage le fleuve, de sorte qu'il y en a moitié d'un côté, moitié de l'autre (5). Elle fait encore partie de la seigneurie de Quinsai ; elle appartient au grand khan. Les habitants sont idolâtres

(1) « Le grand lac sur le bord duquel cette ville est située lui a fait donner le nom de Hou-tcheou qu'elle porte, car *hou* signifie lac. C'est une des plus grandes et des plus considérables villes de la Chine par ses richesses, par son commerce, par la fertilité de ses terres, et par la beauté de ses eaux et de ses montagnes. » (Du Halde, *Description de l'empire de la Chine*, t. Ier.) — Voy. la note 4 de la page précédente.

(2) « Le Tche-kiang, dit du Halde, en parlant des bambous, en est plus fourni qu'aucune autre province ; il y en a des forêts entières. »

(3) Gen-gui. Cette ville paraît être la *Tchu-ki* de la carte de du Halde, qui est une ville de troisième ordre.

(4) Cette observation sur la rareté des brebis et l'abondance des porcs est confirmée par les récits des modernes voyageurs et les écrits des missionnaires.

(5) La cité de Yen-tcheou-fou. La ville moderne n'est point bâtie sur une colline, mais au pied de hautes montagnes, et au confluent de deux cours d'eau dont la réunion contribue à former le Tsien-tang-kiang.

et vivent de commerce et d'industrie ; mais il n'y a rien, en ce pays, qui mérite d'être rapporté, et nous irons plus loin. Car sachez que, lorsqu'on part de Ciansan, on marche trois jours par une moult belle



Cochons chinois (1)

contrée où il y a cités, villages et hameaux assez habités par des hommes vivant de commerce et d'industrie. Ils sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; ils relèvent aussi de la seigneurie de Quinsai. Ils ont en grande abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, venaison, bêtes et oiseaux assez. A trois journées de là est la cité de Cugui, qui moult est grande et belle ; les habitants obéissent au grand khan et sont idolâtres. C'est la dernière cité de la seigneurie de Quinsai ; car plus loin commence un autre royaume, qui est aussi un des neuf du Mangi et qui se nomme Fugui.

Du royaume de Fugui.

Quand on quitte la dernière cité du royaume de Quinsai, qui est appelée Cugui (2), on entre dans le royaume de Fugui (3). On marche six journées vers le midi, à travers les montagnes et les vallées, où l'on trouve beaucoup de cités, de villages et de hameaux. Les habitants sont idolâtres et sujets du grand khan ; ils font partie de la seigneurie de Fugui, dont nous avons parlé ; ils vivent de commerce et d'industrie ; ils ont de toutes choses en abondance. On trouve beaucoup de gibier en ce pays, et nombre de lions grands et féroces. On y récolte aussi du gingembre et du galanga (4) outre mesure ; car, pour un gros de

(1) Voy. p. 375.

(2) Gie-za, En-giu ; la ville de Kiu-tcheou, à l'extrémité sud-est de la province de Tche-kiang.

(3) Fu-gui ou Fu-giu ; la ville de Fou-cheu-fou, capitale de la province de Fo-kien.

(4) De Guignes, parlant des articles exportés de Chine, dit au sujet du galanga : « C'est la racine noueuse d'une plante qui croît à près de deux pieds de hauteur, et dont les feuilles ressemblent à celles du myrte. »

Venise, on aurait bien quatre-vingts livres de gingembre. Ils ont un fruit qui ressemble au safran (¹), mais qui n'en est pas : il peut cependant servir, comme le safran, pour teindre. Ils mangent de toutes sortes d'animaux, et même de la chair humaine, pourvu que leur victime ne soit pas morte de sa belle mort ; car si un homme est tué par le fer, ils trouvent sa chair excellente. Les hommes d'armes se font arrondir les cheveux et, au milieu du visage, se font peindre comme un fer d'épée en azur ; ils sont tous à pied, excepté leur chef. Ils portent lames et épées et sont les plus cruels hommes du monde, car ils n'épargnent jamais leurs ennemis, et boivent leur sang et mangent leur chair : aussi sont-ils toujours à la chasse d'hommes, pour boire leur sang et manger leur chair. Mais nous vous parlerons d'autre chose : car sachez que, trois journées après les six que nous vous avons dites, on arrive à la cité de Qenlifu (²), moult



Poules frisées ou guenilles ; Poule et Coq soyeux (³).

grande et noble, et appartenant au grand khan. Elle a trois ponts, des plus beaux et des meilleurs du monde, car ils sont bien longs d'un mille et larges de neuf pas, et ils sont tout en pierre, avec des colonnes de marbre. Ils sont si beaux et si merveilleux, qu'il faudrait de grands trésors pour en faire faire un seul. Les habitants vivent de commerce et d'industrie ; ils ont assez de soie ; là aussi vient le gingembre et le galenga. Les femmes sont belles. Il y a aussi une autre chose de remarquable, c'est qu'en

(¹) Le *Curcuma longa*. Cette racine est bonne pour la teinture.
(²) D'après le P. Martini, la cité Kien-ning-fou, dans la province de Fo-kien.
(³) Il semble que Marco-Polo parle ici de la poule *frisée* ou de la poule *soyeuse*. La poule *frisée (Gallina crispa)* est

ce pays, il y a des poules qui n'ont pas de plumes ; elles ont la peau comme un chat et sont toutes noires (¹). Elles font des œufs comme celles de notre pays et sont moult bonnes à manger. Pendant ces trois journées, on trouve maintes cités et villages où demeurent beaucoup de marchands et de commerçants. Ils ont beaucoup de soie, sont idolâtres et obéissent au grand khan. Ils ont aussi beaucoup de gibier, et des lions grands et féroces, qui font beaucoup de mal aux voyageurs. Au bout de ces trois journées, à quinze milles, est une cité nommée Unquen (²), où se fait une grandissime quantité de sucre (³) ; et c'est de là que le grand khan tire tout le sucre qu'on emploie à sa cour, ce qui est pour lui une grande richesse. Il n'y a rien autre chose de remarquable. Après avoir quitté Unquen, on trouve, au bout de quinze milles, la noble cité de Fugui, qui est la capitale du royaume, et nous allons vous en dire ce que nous en savons.

De la cité de Fugui.

Cette cité de Fugui est la capitale du royaume appelé Choncha (⁴), une des neuf parties de la province de Mangi. En cette ville se fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Il y demeure beaucoup de gens d'armes, car il y a en ce lieu plusieurs armées du grand khan, parce que souvent en ce pays se révoltent des cités ou des villages, et, dès qu'on a connaissance d'une rébellion, les hommes d'armes vont soumettre les révoltés, détruisent la cité, puis reviennent à leur station de Fugui. Au milieu de cette ville passe un fleuve qui est bien large d'un mille, et on y construit des navires pour aller sur le fleuve. Ils font du sucre en si grande abondance qu'on ne saurait l'imaginer. Il s'y fait aussi un grand commerce de perles et de pierres précieuses, car les navires de l'Inde y abordent avec beaucoup de marchands qui font le commerce dans les îles de l'Inde. Cette ville est auprès du port de Caiton, sur la mer Océane, où viennent maints vaisseaux de l'Inde avec maintes marchandises, puis de là ils descendent par le grand fleuve dont nous avons parlé, jusqu'à la cité de Fugui. On a, en ce pays, grande abondance de tout ce qui est utile à la vie ; on y trouve maints jardins délicieux remplis de bons fruits. C'est une si belle et bonne ville, que c'est merveille de la voir. Mais nous ne vous en parlerons davantage, et irons plus avant.

De la cité de Zantan.

En partant de Fugui, on traverse le fleuve et on va cinq journées vers le midi, trouvant sur sa route cités, et villages et hameaux moult nobles et bons, où il y a grande richesse en toutes choses. Le pays est rempli de montagnes, de vallées et de plaines ; il a aussi de grandes forêts où viennent les arbres qui fournissent le camphre (⁵) ; il est très-giboyeux. Les habitants vivent de commerce et d'industrie ; ils appar-

originaire d'Asie ; on l'appelle aussi *guenille*. Elle doit ces surnoms au mode d'implantation de ses plumes, qui semblent poussées à rebours et ont, dans leur ensemble, un aspect hérissé peu agréable à l'œil. Cette poule est encore plus laide quand elle est mouillée, et il est remarquable qu'elle aime beaucoup l'eau ; mais elle redoute les grands froids. On connaît trois variétés de la *poule de soie*. Parmentier a décrit la petite et la grosse ; la troisième vient de Chine. Son introduction en France, attribuée à M. Mackau, paraît être réellement due à l'amiral Cécile. C'est probablement cette variété, que tout le monde connaît aujourd'hui, qui a été désignée par Marco-Polo et les missionnaires comme portant de la *laine* ou une peau de chat au lieu de plumes. Celles-ci ressemblent, en effet, plutôt à de la laine grossière et mal teinte qu'à de la soie. (Jourdier.)

(¹) Voy. la gravure de la page précédente.

(²) Un-guen, ville de deuxième ou de troisième ordre, près de Fu-tcneou-fou.

(³) Sucre brut appelé *jaggri* dans les Indes orientales.

(⁴) Kuang-tcheou ou Quang-tcheou, véritable nom de la ville que nous appelons *Canton*, capitale de la province de Kuang-fou.

(⁵) Le *Laurus camphora* de la Chine et du Japon, qui atteint les dimensions d'un grand arbre. Il ne faut pas le confondre avec l'arbre à camphre de Bornéo et de Sumatra, qui est remarquable aussi pour sa grandeur, mais qui diffère totalement du genre *laurier*.

tiennent au grand khan et font partie de la seigneurie de Fugui. Après ces cinq journées, on parvient à une cité nommée Zaitem ([1]), moult grande et noble. Là est le port où tous les navires de l'Inde abordent avec maintes précieuses marchandises, pierres précieuses de grande valeur et perles grosses et bonnes. C'est le principal port du Mangi : c'est merveilleux de voir la grande quantité de marchandises et de pierres qui y arrivent et qui de là sont distribuées par toute la province du Mangi. Et sachez que, pour un navire de poivre qui vient à Alexandrie ou en un autre lieu afin d'être transporté dans le pays des chrétiens, il en vient cent à ce port d'Aiton (Zantan); car c'est un des deux plus grands ports du monde. Le grand khan reçoit en ce port et en cette ville un grandissime droit; car tous les navires qui viennent de l'Inde lui payent dix pour cent, c'est-à-dire le dixième de toutes leurs marchandises. Les vaisseaux prennent pour leur loyer, c'est-à-dire pour le fret des petites marchandises, trente pour cent; du poivre, quarante-quatre pour cent; du bois d'aloès et de sandal et des autres grosses marchandises, quarante pour cent, si bien que les marchands donnent, pour le fret et les droits du khan, la monnaie de tout ce qu'ils apportent : aussi chacun peut s'imaginer quels trésors le grand khan retire de cette ville. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan ; le pays produit en abondance tout ce qui est utile à la vie. Dans une cité de cette province, appelée Tinugui ([2]), on fait des écuelles de porcelaine, grandes et petites, les plus belles que l'on puisse voir. Il ne s'en fait nulle part ailleurs qu'en cette ville ; c'est de là qu'elles s'exportent dans tout le monde, et elles s'y vendent si bon marché que, pour un gros de Venise, on en aurait trois si belles qu'on ne saurait rien désirer de mieux. Cette ville a un langage particulier. Or je vous ai parlé de ce royaume de Tinugui, qui est un des neuf du Mangi, et je vous dis que le grand khan en tire d'aussi grands droits et d'aussi grands revenus que du royaume de Quinsai. Nous ne vous avons entretenus que de trois des royaumes du Mangi : Yangui, Quinsai et Fugui; nous ne vous parlerons pas des six autres, parce que cela nous entraînerait trop loin ; et d'ailleurs nous vous avons dit, en parlant du Cathay et du Mangi, ce qu'étaient les habitants, quelles bêtes et quels oiseaux ils renfermaient; combien d'or, d'argent, de pierres précieuses, de perles et d'autres marchandises. Mais notre livre n'est pas encore terminé ; il faut que nous vous parlions de l'Inde et des merveilleuses choses qui s'y trouvent. Messire Marc Pol demeura en ce pays si longtemps et connut si bien ses affaires et ses coutumes, que personne n'est plus capable que lui d'en dire la vérité ; et il y vit de si grandes merveilles, que chacun en sera étonné.

Le livre de l'Inde, et des merveilles qui y sont, et de leurs vaisseaux.

Nous commencerons d'abord ce livre de l'Inde en vous parlant des navires dont se servent les marchands qui vont et viennent en ce pays. Ils sont faits en bois blanc et en sapin ([3]). Ils ont un pont sur lequel sont bien soixante chambres, dans chacune desquelles peut tenir aisément un marchand. Ils ont un timon et quatre mâts ([4]); souvent même on ajoute deux autres mâts, qu'on met ou qu'on ôte à volonté. Ils sont tous doublés, c'est-à-dire qu'ils ont deux planches l'une sur l'autre, jointes ensemble par des clous de fer. Ils ne sont pas enduits de poix, parce qu'il n'y en a pas en ce pays-là; mais on a un autre procédé aussi bon que la poix. On prend de la chaux vive et du chanvre pilé, on pétrit cela avec de l'huile d'un certain arbre, et quand c'est bien pétri, cette composition fait le même effet que la glu . c'est avec cela qu'on enduit les navires, et c'est aussi bon que de la poix. Ces vaisseaux ont besoin de

([1]) On croit que ce fameux port de Zantan ou Zai-tun, écrit aussi *Zaiten*, *Zaizen* et *Jaitoni*, est la ville appelée *Tsuen-cheu* par les Chinois. Cependant on suppose aussi qu'il s'agit ici du port voisin d'Hiamuen, nommé *Emoui* par les navigateurs français, *Amoy* par les Anglais, qui, jusqu'au siècle dernier, eut avec Canton une large part du commerce extérieur de l'empire.

([2]) La ville de Ting-tcheou, située près des limites occidentales de la province de Fokien, parmi les montagnes qui donnent naissance au fleuve Tchang. Aujourd'hui, ce n'est plus à Ting-tcheou que l'on fabrique la porcelaine, mais à King-te-tching, dans la province voisine de Kiang-si.

([3]) Le sapin ne croît pas entre les tropiques. Il semble résulter de quelques autres passages de la relation qu'il s'agit ici de navires construits en Chine pour faire le commerce de l'Inde.

([4]) Voy. la note 2 de la p. 266.

deux cents mariniers; ils sont si grands qu'ils portent bien cinq mille charges de poivre ou même six mille; ils marchent avec des avirons; à chaque rame sont attachés quatre mariniers, et ces navires ont de grandes barques qui portent bien mille charges de poivre. Elles sont montées par quarante mariniers armés, qui souvent aident à faire marcher le grand navire. Ils ont deux de ces grandes barques, mais l'une est plus grande que l'autre; ils ont aussi bien une dizaine de petits bateaux pour jeter l'ancre et pour prendre des poissons, et pour faire le service du grand vaisseau. Tous ces bateaux sont attachés au côté du navire, et les deux grandes barques en portent également. Quand le vaisseau veut se radouber, c'est-à-dire se réparer, après qu'il a navigué un an, voici comment ils s'y prennent : ils clouent une troisième planche sous les deux qui y sont déjà, la calfatent et l'enduisent; c'est là une première réparation; à la seconde réparation, ils clouent une quatrième planche, et ils vont ainsi jusqu'à six (1). Maintenant que vous connaissez les vaisseaux des marchands qui vont et viennent en l'Inde, nous vous parlerons du pays même; mais auparavant nous vous dirons quelque chose de maintes îles qui sont dans la mer Océane, vers le levant, et d'abord d'une appelée Zipungu (2).

De l'île de Cipingu.

Cypungu est une île au levant, éloignée de terre dans la haute mer de bien mille cinq cents milles (3). Elle est moult grande. Les naturels sont blancs et beaux. Ils sont idolâtres et indépendants, ne relevant de personne que d'eux-mêmes. Ils ont de l'or en grandissime abondance (4), car on en trouve chez eux outre mesure, et personne n'en tire de cette île, parce que les marchands n'y abordent pas de la terre ferme, et c'est pour cela qu'il y en a une si grande quantité. Je veux vous décrire le merveilleux palais du seigneur de cette ville. Sachez donc qu'il est tout couvert d'or fin, comme nous couvrons de plomb nos maisons et nos églises, et tout cet or a une valeur telle que je ne saurais vous le dire. Le pavé des chambres, qui sont très-nombreuses, est aussi d'or fin, et épais bien de deux doigts. Toutes les autres parties du palais, la salle et les fenêtres, sont aussi ornées d'or (5). Ce palais est d'une telle richesse, que nul n'en pourrait apprécier la valeur. On trouve aussi en ce pays des perles en abondance (6); elles sont rouges, moult belles, rondes et grosses. Elles ont la même valeur que les blanches. On y recueille aussi beaucoup d'autres pierres précieuses. Comme on vantait la grande richesse de cette île au grand khan, qui était alors Cublai, il résolut de la prendre. Il y envoya donc deux de ses barons, avec une grandissime quantité de vaisseaux chargés d'hommes à pied et à cheval. L'un de ces barons avait nom Abatan et l'autre Vonsanicin (7); ils étaient tous deux sages et vaillants. Et, que vous dirai-je?

(1) « A Surate, dit Grose, l'art de construire les vaisseaux a atteint la perfection..... Il n'y a pas d'exagération à avancer que les habitants de ce pays font les bâtiments les meilleurs du monde pour la durée, de quelque grandeur que ce soit, et même de mille tonneaux et au delà... Il n'est pas rare d'en voir qui ont duré cent ans. »

Voy. de Guignes, t. II, p. 206. Ce que dit cet auteur sur la construction des navires chinois qui vont à Java et aux autres îles confirme la description minutieuse de Marco-Polo.

(2) Ce nom, écrit aussi *Zipangu*, *Zipangri*, *Cyampagu* et *Cimpagu*, est appliqué au groupe d'îles qui composent le Japon. Les Chinois ont donné à ces îles le nom de *Ge-pen* ou *Jih-pun*, dont tous les autres sont plus ou moins directement dérivés. La syllabe finale *gu* dont se sert Marco-Polo paraît n'être qu'une altération du mot chinois *koue*, dont la signification est *royaume*, et qui est ordinairement joint aux noms de pays étrangers.

(3) La distance la plus rapprochée de l'île méridionale du Japon à la côte chinoise, près de Ning-po, ne dépasse pas cinq cents milles italiens. Marco-Polo emploie sans doute ici, comme dans d'autres passages, pour mesure itinéraire le *li* chinois, qui, nous l'avons déjà dit, équivaut à un dixième de lieue.

(4) On extrait l'or du sol, dit Kæmpfer, dans plusieurs provinces du Japon, et l'empereur s'adjuge les deux tiers des produits, de même que sur toutes les autres sortes de mines.

(5) Kæmpfer, parlant d'un des anciens souverains du Japon, dit : « Il fit bâtir un magnifique palais nommé Kojatu, dont les salles étaient pavées d'or et d'argent. »

(6) « Les perles, que les Japonais appellent *kainstamma*, dit Kæmpfer, se trouvent partout aux environs de l'île Jaikokf, dans des huîtres et dans d'autres coquillages. Chacun a la liberté de les pêcher. »

(7) Ces noms vraisemblablement désignent le Mongol Abaka-Khan et le Chinois Vang-san-chin. Cubilai nomma à des emplois civils et militaires plusieurs des compatriotes de ce dernier, et ils lui rendirent de grands services.

ils partirent de Zaiton et de Quinsai ([1]), prirent la mer et abordèrent en cette île. Ils s'emparèrent de maints hameaux ; mais ils n'avaient encore pu prendre ni villes ni châteaux, lorsqu'il arriva un malheur



Deux seigneurs montrant au grand khan des pierres précieuses venues du Japon. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

que je vais vous raconter. Ces deux barons étaient très-envieux l'un de l'autre et ne faisaient rien pour s'entr'aider ; or, un jour que le vent du nord soufflait très-violemment, ceux de l'armée, épouvantés, s'écrièrent que s'ils ne partaient point tous leurs vaisseaux allaient se briser. Ils montent donc tous sur leurs navires, quittent l'île et se mettent en mer ; mais à peine étaient-ils à quatre milles qu'ils trouvèrent une autre île assez petite, et ceux qui purent doubler l'île continuèrent leur route ; mais les autres échouèrent, et ils se regardaient comme morts et étaient désolés de ne pouvoir s'en aller, car ils voyaient les autres navires poursuivre leur chemin vers leur pays, où ils arrivèrent bientôt. Nous les laisserons et reviendrons à ceux qui étaient dans l'île, et qui étaient bien au nombre de trente mille.

Comment les gens du grand khan échappent à la tempête et prennent la ville de Lorc.

Ces trente mille hommes sauvés dans l'île se regardaient comme morts, car ils ne savaient comment en sortir. Ils avaient grande colère et grande douleur, ne sachant que devenir. Quand le seigneur et les gens de la grande île virent que l'armée était détruite et dispersée, et surent qu'il s'en était échappé plusieurs dans l'autre île, ils en eurent grande joie et grande liesse, et dès que la mer fut redevenue calme et paisible, ils montèrent sur leurs navires et allèrent aborder en cette île pour prendre à leur tour leurs ennemis ([2]). Quand ceux-ci les virent débarqués et qu'ils connurent que les vaisseaux étaient restés sans personne pour les garder, en sages hommes qu'ils étaient, ils font le tour de l'île, et si

([1]) Dans le port de Zai-tun, on croit reconnaître Emoi, et dans celui de Kin-sai, Ning-po ou Chu-san, situés tous deux à l'embouchure du fleuve qui passe par Hang-tcheou-fou, la Quinsai ou *Kin-sai* de Marco-Polo. (Voy. p. 371.)

([2]) Suivant le P. Gaubil, cette île serait celle de Firando ou Sing-hou, près de la ville de Nangasaki.

promptement qu'ils arrivèrent aux navires de leurs ennemis et montèrent dessus, puis partirent de cette île et naviguèrent vers l'autre. Ils descendirent à terre avec l'enseigne et le drapeau du sire de l'île, et



Japonais combattant des Chinois. — D'après une ancienne peinture japonaise. (Voy. Siebold.)

s'en allèrent tout droit à la capitale ([1]). Les autres, voyant leur enseigne, crurent que c'étaient les leurs et les laissèrent entrer dans la ville. Ils n'y trouvèrent que des vieillards, la prirent et en chassèrent tous les habitants, hormis quelques belles femmes qu'ils gardèrent pour leur service. Ils prirent donc ainsi cette ville pour le grand khan. Et quand le seigneur et les habitants de l'île virent qu'ils avaient perdu leur ville, ils pensèrent en mourir de douleur. Ils retournent avec d'autres vaisseaux à leur île et viennent assiéger la cité, de sorte que personne ne pouvait y entrer ni en sortir sans leur volonté. Et, que vous dirai-je? les gens du grand khan tinrent bon pendant sept mois, essayant jour et nuit de s'évader pour faire savoir au grand khan leur position; mais ils ne le purent faire. Ce que voyant, ils font un traité avec leurs ennemis et se rendent à condition d'avoir la vie sauve, ce qui arriva vers l'an 1269 de l'incarnation du Christ ([2]). Cette affaire se termina ainsi : le grand khan fit trancher la tête à l'un des barons qui avaient commandé cette expédition, et envoya l'autre dans l'île où tant des siens avaient péri et ordonna

([1]) Marsden suppose, contrairement, ce semble, à l'opinion du P. Gaubil, que cette ville était Oho-sakka, la capitale commerciale du Japon, à l'embouchure de l'Yodo-gawa, rivière sur le bord de laquelle est située Mia-ko, à quelque distance de la mer.

([2]) 1284 doit être la véritable date.

qu'on le mît à mort, ce qu'il fit parce qu'il avait appris qu'ils s'étaient mal conduits en cette occasion. Je veux encore vous dire une moult grande merveille. Ces deux barons prirent en cette île plusieurs hommes



Anciens guerriers japonais. — D'après Siebold.

dans un village, et, comme ils n'avaient pas voulu se rendre, ils commandèrent de leur faire trancher la tête, ce qui fut exécuté; mais il y en eut huit que le fer ne pouvait couper, par la vertu de pierres qu'ils avaient en leurs bras entre la chair et la peau, car ces pierres avaient le pouvoir de les rendre invulnérables contre le fer. Les barons, ayant su cela, les firent assommer à coups de massue, dont ils moururent promptement, puis firent retirer de leurs bras ces pierres, qu'ils gardèrent précieusement. Telle est l'histoire de la déconfiture des gens du grand khan. Maintenant, nous irons plus avant.

Des différentes sortes d'idoles.

Les idoles du Cathay et du Mangi et celles de cette île sont toutes semblables. Les naturels de ces pays adorent des têtes de bœuf, ou de porc, ou de chien, ou de mouton, ou diverses autres idoles : telle a quatre visages; telle autre trois, un comme il doit être, les deux autres sur chaque épaule; telle autre a quatre mains; telle autre dix ou même jusqu'à mille, et même ce sont les meilleures et les plus vénérées (¹). Les chrétiens leur demandaient pourquoi ils faisaient des idoles de tant de sortes : « Nos ancêtres,

(¹) On compte au Japon trois religions : 1º La religion *sinsyou* (*sin*, dieux; *syou*, foi). Siebold dit que le véritable nom

répondirent-ils, nous les ont laissées ainsi, et nous, nous les laisserons telles à nos enfants et à ceux qui viendront après nous. » Les faits de ces idolâtres sont si divers et si diaboliques que nous ne les



Idole japonaise représentant le dieu de la lumière (1).

raconterons pas dans ce livre, parce que ce serait mauvaise chose à ouïr pour des chrétiens : nous vous dirons seulement que lorsque les idolâtres de cette île prennent quelque homme qui n'est pas de leurs amis et qui ne peut se racheter par de l'argent, ils convient tous leurs parents et leurs amis, et leur disent : « Venez manger avec nous dans notre maison. » Puis ils tuent leur prisonnier et le mangent après l'avoir fait cuire, et c'est pour eux le meilleur mets. Mais nous laisserons cela et retournerons à notre sujet.

Cette mer où est située cette île s'appelle la mer de Cin (2), c'est-à-dire la mer qui entoure le Mangi, car, dans le langage de ces îles, ils appellent le Mangi Cin, ce qui veut dire levant (3). Selon les sages

japonais de cette religion est *kami no mitsi* (voie des dieux). Les sintooïtes ont en honneur un nombre considérable de divinités ; mais ils n'ont point d'idoles. L'objet de leur adoration dans les temples est un miroir, le *kagami*, emblème de pureté, et des bandelettes de papier blanc attachées à un morceau de bois de cèdre, appelées *gohéi*. 2° Le *bouddhisme*, qui, très-pur à son origine, a dégénéré en idolâtrie, du moins dans la pratique populaire. (Voy., sur cette religion, les notes de la relation de FA-HIAN *(Voyageurs anciens)*. 3° La religion *sioutoo* ou *siountou* (la voie des philosophes) ; c'est la doctrine de Confucius.

(1) *Maritschi-Seva*, personnification de la lumière. — « Ce nom exprime la lumière rayonnante du soleil, qu'on ne peut ni contempler ni saisir, qu'aucun feu ne consume, qu'aucune eau n'éteint. » (Siebold.)

(2) La mer de Sina, de Chine.

(3) Le nom de *Thsin* ou de *Tchina*, sous lequel les nations orientales ont désigné le royaume du Milieu (Tchoung-kouë), et d'où les Européens ont tiré le mot *Chine*, paraît avoir été, dans l'origine, une extension du nom du Chen-si, province occidentale, que les Indiens avaient visitée avant l'ère chrétienne et qu'ils avaient prise pour le pays tout entier.

pêcheurs et les plus habiles mariniers, il y a dans cette mer sept mille et quatre cent et quarante-huit îles, la plupart habitées (1). Dans toutes ces îles, il ne vient aucun arbre qui ne soit un arbre de senteur



Idoles japonaises représentant le grand dieu ténébreux (2). — D'après Siebold.

et qui ne soit d'une aussi grande utilité que le bois d'aloès ou même d'une plus grande (3) : on y récolte aussi maintes épices précieuses et du poivre blanc comme de la neige et aussi du noir en grande abondance (4). C'est prodigieux la quantité d'or et d'autres choses précieuses qu'on y trouve ; mais ces îles sont si éloignées qu'il faut bien un an pour s'y rendre. Quand les vaisseaux de Zaiton et de Quinsai y vont, ils reviennent avec de grands profits, mais leur voyage dure un an. Ils vont l'hiver et reviennent l'été, car le vent ne change que deux fois ; l'hiver, il souffle vers ces îles, et l'été, vers le continent (5). Cette contrée est aussi très-éloignée de l'Inde. Quoique cette mer s'appelle la mer de Cin, elle fait partie de la mer Océane ; mais comme l'on dit chez nous la mer d'Angleterre ou la mer de la Rochelle, de même là-bas l'on dit la mer de Cin et la mer de l'Inde, et d'autres mers qui toutes font partie de la mer Océane. Je ne vous parlerai plus désormais de ces contrées ni de ces îles, parce qu'elles sont trop éloignées et que nous n'y avons point été : le grand khan n'a pas de relations avec elles et n'en perçoit pas de tribut ; mais nous reviendrons à Zaiton et nous repartirons de là.

(1) Les limites de la mer de Chine n'étant pas nettement définies, il est impossible de déterminer exactement le nombre de ses îles. Mais si Marco-Polo y comprend les îles Moluques, ou celles dont on tire principalement les épices, le chiffre qu'il donne ne paraît plus aussi extraordinaire. (Voy. p. 27, note 2.)

(2) *Bu-mon-san-ten-zin*, c'est-à-dire les trois esprits célestes de la caste guerrière. Groupe formé de *Mahâkâla* (grand dieu ténébreux), de *Vaisravana*, et de la déesse *Piên-ts-ài-t-iêm*, avec deux balles de riz pour véhicule.

(3) Les campagnes, dit M. Poivre, sont couvertes de bois odoriférants... On y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succèdent toute l'année et dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'âme. »

(4) Le poivre, de noir devient blanc, lorsqu'il arrive à une complète maturité. Au milieu du dernier siècle, on croyait encore généralement, en Europe, que le poivre blanc et le poivre noir étaient deux espèces différentes.

(5) Dans la mer de Chine, la mousson nord-est ou d'hiver, qui est le vent convenable pour faire voile des ports de la Chine méridionale vers les détroits de Malacca ou de Java, commence au mois d'octobre ou de novembre et finit en février ou en mars ; la mousson du sud-ouest, s'élevant en avril ou mai, dure jusqu'en août ou septembre, et les jonques chinoises en profitent pour regagner leur pays.

De la contrée de Cianba.

Quand on part du port de Zaiton (1) et qu'on navigue vers l'occident et un peu vers le sud mille cinq cents milles, on arrive à une contrée appelée Cianba (2), qui est moult riche et grande. Ils ont un roi à eux et un langage particulier; ils sont idolâtres (3) et donnent au grand khan des éléphants en tribut (4). Je vais vous dire d'où est venu ce tribut. L'an 1278 de l'incarnation du Christ (5), le grand khan envoya un de ses barons, qui avait nom Sogatu, avec maintes gens à pied et à cheval, dans ce pays de Cianban, et ce baron commença à y faire grand tort et grand dommage. Le roi, qui était très-âgé et qui n'avait pas autant de forces que Sogatu, ne se pouvait défendre en bataille rangée, mais résistait dans ses cités et ses villages, qui moult étaient forts et ne craignaient aucune attaque (6). Sogatu détruisait tout dans la plaine; et quand le roi vit cela, il en eut grande douleur. Il envoya donc ses messagers vers le grand khan lui dire : « Sire, le roi de Cianban vous salue comme son seigneur lige, et vous mande qu'il est très-âgé et que longtemps il a tenu son royaume en paix; il consent à être votre homme, et chaque année vous donnera des éléphants en tribut; il vous prie humblement et vous crie merci, afin que vous rappeliez votre baron et vos troupes de son royaume. » Quand le grand khan eut entendu ce message du vieux roi, il en eut pitié et manda aussitôt à son baron et à ses gens de quitter ce royaume et de se transporter autre part, et ceux-ci obéirent sans tarder. Le roi de ce pays envoie donc chaque année au grand khan, comme tribut, vingt éléphants, les plus grands et les plus beaux qu'il puisse trouver. C'est ainsi que ce pays devint tributaire. Maintenant, nous vous parlerons des usages de ce roi et de son pays. En cette contrée, aucune belle demoiselle ne peut se marier que le roi ne la voie auparavant. Si elle lui plaît, il la prend pour femme; si elle ne lui plaît pas, il lui donne une dot et la marie à quelque baron. Je fus, moi, Marc Pol, dans ce pays vers l'an 1285 (7), et le roi avait trois cent vingt-six enfants, tant mâles que femelles, et il y en avait bien cent cinquante capables de porter les armes. Il y a en ce royaume des éléphants en grande quantité; il y a aussi beaucoup de bois d'aloès (8) et maintes forêts de bois appelé bois d'ébène (9), qui est moult noir, et avec lequel on fait les échecs et les écritoires. Il n'y a rien autre chose digne de remarque; nous quitterons donc ce lieu et vous parlerons d'une grande île appelée Java.

(1) Zai-toun, le *Suen-tcheou* de du Halde, le *Tsuen-tcheou* des Chinois, ou peut-être le port voisin de Hiamuen, que nous appelons *Emoui*, et les Anglais *Amoy*.

(2) Ziamba, Ciamba, Cianban, est, sans aucun doute, la *Tsiampa, Siampa, Ciampa* ou *Champa* des cartes modernes, située vers le sud de la Cochinchine, dans la région sud-est de ce que l'on peut appeler la péninsule de Cambodje.

(3) « La religion des Cochinchinois, dit le P. de Rhodes, est la même que celle de la Chine »

(4) En 1373, le roi de Tchen-la envoya aussi un tribut à l'empereur Hong-ou, descendant de Cubilai.

(5) A cette date il faut substituer celle de 1281 ou 1282.

(6) Suivant de Guignes, le prince qui a régné sur le Gan-nan ou Tonkin, de 1262 à 1290, s'appelait Tchin-goei-hoang, autrement dit Kuang-ping; le souverain du Tchen-tching ou de la Cochinchine était Po-yeou-pou-la-tche-ou, qui, en 1282 ajoute de Guignes, eut à soutenir une guerre contre Cubilai.

(7) Marco-Polo peut avoir visité cette contrée en 1280, comme chargé d'une mission spéciale de l'empereur. Il la vit aussi plus tard, en revenant de Chine en Europe.

(8) L'aloès, appelé par les Malais et les autres peuples d'Orient *kalambak*, est une sorte de bois onctueux qui se fond en brûlant, comme une résine, et répand une agréable odeur. Il est très-recherché comme parfum.

(9) On lit dans la *Flore* de Loureiro, à l'article *Ébène* : « Le véritable ébénier se trouve dans les vastes forêts de la Cochinchine, principalement aux environs de Cambodje, où j'ai vu plusieurs fois ces arbres. Sa teinte foncée et son poli le font employer pour la fabrication des écrins et autres petits meubles, surtout lorsqu'il est relevé par des incrustations d'ivoire ou de nacre.

De la grande île de Java.

Quand on part de Cianba et qu'on avance entre le midi et le levant de mille cinq cents milles, on trouve une grandissime île appelée Java [1], qui, suivant les pilotes les plus expérimentés, est la plus grande qui soit au monde. Elle a bien trois milliers de milles de circonférence. Les naturels sont idolâtres, obéissent à un roi particulier et ne payent tribut à homme du monde. L'île est d'une moult grande richesse. Elle produit du poivre, des noix muscades, du galanga, du cubèbe, du girofle et toutes sortes d'épices précieuses [2]. Une grande quantité de vaisseaux et de marchands viennent y aborder et acheter ces épices, avec lesquelles ils font beaucoup de profit. Il y a de si grands trésors en cette île qu'on ne saurait se l'imaginer. Le grand khan ne put jamais s'en emparer, à cause de son éloignement et de la difficulté de la mer [3]. Les marchands de Zaiton et de Mangi ont déjà tiré de grands trésors de cette île et continuent à en exporter beaucoup d'or [4].

De l'île de Sardan et de celle de Candur.

Quand on quitte cette île de Java et qu'on navigue pendant sept cents milles entre le midi et l'occident, on trouve deux îles, une grande et une moindre, qui s'appellent Sondur et Condur [5]. Puis de là, à cinq cents milles vers le sud-est, est une province nommée Lochac [6], moult grande et riche. Elle a un grand roi; ses habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. Ils ne font de tribut à personne, parce qu'ils sont si éloignés que nul ne peut aller jusqu'à eux; car si on pouvait les atteindre, le grand khan les eût soumis à sa seigneurie. En cette province est du bois de bezi en grandissime quantité [7]; on y trouve aussi de l'or en telle quantité qu'on ne saurait l'imaginer. Il y a des éléphants et beaucoup de gibier; c'est aussi de là que se tirent toutes les porcelaines dont on se sert dans les autres provinces [8]. Il n'y a rien autre chose digne de remarque; mais sachez que ce lieu est si sauvage que peu de gens y vont, et le roi même ne veut pas qu'on aborde sur ses terres, afin que personne ne connaisse où sont ses trésors. Nous partirons donc de ce pays et irons plus avant.

(1) Dans ce chapitre, Marco-Polo semble avoir confondu les renseignements qu'il avait recueillis sur Java et sur Bornéo.

(2) Le poivre vient également à Java et à Bornéo; les clous de girofle et les muscades ne se trouvent ni dans l'une ni dans l'autre de ces îles; mais on vend à Batavia beaucoup de ces produits, parce que les îles Moluques sont soumises au gouvernement de Java.

(3) Cette observation doit s'appliquer plutôt à Java qu'à Bornéo, car la traversée des ports méridionaux de la Chine à cette dernière île n'est ni longue ni entravée par aucune difficulté particulière.

(4) L'île de Java n'est point renommée pour la production de l'or; à Bornéo, au contraire, on en recueille beaucoup.

(5) Si, comme il y a lieu de le présumer, la Condur ici mentionnée n'est autre chose que la *Condor* de nos cartes, nommée aussi par les Malais *Kondûr*, mot qui dans leur langue signifie cucurbitacée, il est évident que la distance et la situation assignées à cette île sont très-inexactes. Du reste, rappelons qu'il arrive plus d'une fois à Marco-Polo d'introduire dans son récit des lieux dont il a seulement entendu parler, au milieu de ceux qu'il a réellement visités. Après avoir relâché à Tsiampa, il s'écarte pour décrire Java la Grande, qu'il ne visita pas, et de là, il revient à sa propre route, qui le conduit naturellement à la petite île de Condor.

L'île de Sondur n'a pu encore être reconnue. Si c'est un lieu distinct et non une altération de Condor (qui se compose elle-même d'une grande et d'une petite île), on peut supposer qu'il s'agit de Pulo-Sapata, qui se trouve sur la route suivie par Marco-Polo, mais à une grande distance de la première.

(6) Lochac, Lochach, Laach, Boeach, ne se trouve ni au sud-est ni au sud sud-ouest de Kondûr. Peut-être s'agit-il de la capitale du Cambodje, dont le nom était Loech, suivant le témoignage de Gaspard de Cruz, qui la visita sous le règne de Sébastien, roi de Portugal. Ce nom est écrit *Levek* sur la carte de d'Anville.

(7) Suivant le texte reproduit par Ramusio, « le *berchi*, fruit de la grosseur du citron. »

(8) Erreur ou transposition. Nous avons dit ailleurs que le *Cypræa moneta* venait surtout des Maldives. (Voy. p. 100, note 2, et p. 349, note 2.)

De l'île de Pentam.

Or sachez qu'en partant de Locac et en faisant cinq cents milles vers le midi, on rencontre une île nommée Pentam (1), qui est un lieu très-sauvage. Tous leurs bois sont des bois d'odeur. Mais nous ne nous arrêterons pas en ce pays et nous poursuivrons soixante milles, pendant lesquels on ne trouve que quatre pas d'eau : aussi faut-il que les vaisseaux ôtent leur gouvernail, afin ne pas tirer plus de quatre pas d'eau (2). Après ces soixante milles, on fait encore trente milles vers le midi, et l'on arrive à une île qui est un royaume : la cité a nom Malani (3), et l'île Pentavich. Elle a un roi et un langage particulier. La cité est moult grande et noble; il s'y fait un grand commerce de toute espèce de marchandises, car il y en a en grande abondance. Au reste, il n'y a rien autre chose à en rapporter : aussi nous la quitterons et vous parlerons de Java la petite.

De l'île de Java la petite.

Quand on part de l'île de Pentam et qu'on navigue cent milles vers le midi, on trouve l'île de Java la petite (4); mais elle n'est pas encore si petite qu'elle n'ait plus de deux mille milles de circonférence; et je vais vous en raconter tout ce que j'en sais. Elle a huit royaumes particuliers dont tous les habitants sont idolâtres, et qui, tous les huit, ont chacun un langage particulier. En cette île est une grandissime abondance de trésors et de bois d'aloès, et de toutes sortes d'épiceries précieuses qui ne viennent jamais jusque chez nous. Je vais vous raconter les coutumes de toutes ces peuplades, et d'abord je vous dirai une chose moult merveilleuse. Cette île est tellement au midi, que jamais on n'y voit l'étoile polaire (5), ni petite ni grande. Mais nous retournerons aux habitants mêmes et nous vous parlerons du royaume de Ferlec (6). En ce royaume sont des maisons de marchands sarrasins qui y abordent avec leurs vaisseaux, et ils ont converti à la loi de Mahomet tous ceux de la ville (7); quant à ceux qui vivent dans les montagnes, ce sont de véritables bêtes, car ils mangent de la chair humaine et toute autre espèce de chair bonne ou mauvaise (8). Ils adorent diverses choses; car la première chose qu'ils voient le matin en se levant, ils l'adorent (9). En quittant le royaume de Ferlec on entre dans celui de Basma (10), royaume indépendant,

(1) Pentan, Peton, Pentayn, paraît être l'île de Bintang, située près de l'entrée orientale du détroit de Malacca, dont le port, nommé Riyou ou Rhio, est une place de commerce importante.

(2) Dans la traversée de la côte du Cambodje à l'île de Bintang et au détroit de Malacca, il y a des bas-fonds et des récifs de coraux en grand nombre.

(3) Ou Malaiur, probablement le royaume des Malais, fondé environ un siècle auparavant, à l'extrémité sud-est de la péninsule qui porte son nom.

(4) L'île de Sumatra, nom peu familier aux indigènes, et probablement d'origine hindoue.

(5) L'île étant coupée par la ligne équinoxiale, l'étoile polaire doit être invisible aux habitants de la partie méridionale; ceux du nord ne peuvent même la voir que rarement.

(6) Felech, Ferlech, Ferlach et Ferlak répond à Perlak, située à l'extrémité orientale de la côte nord de Sumatra. La flotte qui ramenait Marco-Polo fut apparemment, au sortir de l'île Bintang, contrainte par les vents contraires de chercher un abri dans une baie voisine de Perlak.

(7) Les annales des princes de Malacca nous apprennent que l'islamisme fut reconnu par un souverain qui régna de 1276 à 1333. Cette conversion du chef de l'État avait dû être précédée de celle d'un grand nombre de ses sujets.

(8) La tribu des Battas, qui occupe une vaste contrée de l'intérieur vers le nord de l'île, est antropophage. Les voyageurs ajoutent que les Battas mangent sans aucune répugnance la chair de buffles, porcs, rats, alligators ou autres bêtes mortes que le hasard leur fait rencontrer.

(9) Cette assertion est confirmée par Ludovico Barthema, qui attribue la même aberration aux Javanais. « Quelques-uns, dit-il, adorent le soleil, d'autres la lune, beaucoup un bœuf, et un grand nombre le premier objet qu'ils rencontrent le matin. » (Ramusio, t. Ier, p. 168.)

(10) On a supposé que Basma ou Basman était Pasaman, située sur la côte occidentale, sous l'équateur; mais il est peu probable que Marco-Polo ait visité cette partie méridionale de l'île. Marsden croit qu'il s'agit ici de Pase (que les autres voyageurs écrivent *Pacem*), sur la côte nord, à peu de distance de la Pointe de diamant.

dont les habitants ont leur langage particulier, mais vivent comme des bêtes, n'observant aucune loi. Ils se déclarent sujets du grand khan; mais ils ne lui payent aucun tribut, car ils sont si loin que jamais les gens du grand khan ne peuvent aller chez eux; cependant ils se reconnaissent ses sujets, et souvent ils lui envoient maintes productions de leur pays. Ils ont des éléphants sauvages et des licornes qui ne sont guère moins grandes qu'un éléphant : elles ont le poil du buffle, les pieds de l'éléphant, et au milieu du front une corne moult grosse et noire; le mal qu'elles font, c'est avec leur langue, parce qu'elles l'ont couverte d'épines moult longues. Leur tête est faite comme celle des sangliers sauvages; elles la portent généralement inclinée vers la terre; elles se plaisent beaucoup dans la boue et la fange (1). Ce sont de moult laides bêtes à voir. Il n'est pas vrai qu'elles se laissent prendre par des jeunes filles, mais c'est tout le contraire. Ils ont des singes en grandissime abondance, de toute forme et de toute façon. Ils ont des autours tout noirs comme des corbeaux, moult bons et très-utiles pour la chasse. Je veux aussi vous prévenir que ces petits hommes de l'Inde qu'on vous fait voir n'en sont nullement; mais on les fait dans ce pays, et voici comment. Il y a en cette île une espèce de singes moult petits et ayant le visage de l'homme. On les prend et on les pelle tout entiers, en ne leur laissant de poils que pour la barbe et sur la poitrine, puis on les fait sécher et on les prépare avec du camphre ou autre chose, de sorte qu'on les fait passer pour de petits hommes; mais c'est un mensonge, car nulle part, dans l'Inde ni ailleurs, nous n'avons vu d'hommes d'aussi petite taille (2).

Du royaume de Samara.

A la sortie du royaume de Basma, on trouve le royaume de Samara (3), qui est dans l'île même où moi, Marc Pol, je fus forcé de rester cinq mois, à cause du mauvais temps qui nous empêchait de partir. On ne voit jamais l'étoile polaire, ni petite ni grande (4). Les naturels sont idolâtres et sauvages; ils ont un roi riche et grand. Ils se reconnaissent aussi sujets du grand khan. Comme nous fûmes forcés d'y demeurer cinq mois, nous descendîmes à terre, fîmes des châteaux de bois et de bûches et nous y enfermâmes, de peur de ces hommes sauvages qui mangent la chair humaine. On trouve en ce lieu les meilleurs poissons du monde. Ils n'ont point de froment, mais ils vivent de riz. Voici de quelle espèce de vin ils boivent : ils ont une sorte d'arbres dont ils coupent les rameaux; puis ils approchent un pot bien grand de l'ouverture qu'ils ont faite, et en un jour et une nuit, ce pot se remplit d'un vin très-bon à boire (5). Ces arbres sont semblables à de petits dattiers et ont quatre rameaux, trois ou un. Quand ces rameaux ne donnent plus de vin, on met de l'eau au pied de l'arbre, et bientôt on a de nouveau du vin; il y en a de blanc et de vermeil. On trouve en ce pays une grandissime quantité de noix d'Inde très-grosses, tant bonnes que mauvaises (6). Ils mangent toute espèce de chair. Nous les laisserons et passerons maintenant au royaume de Dagraian.

(1) Cette description se rapporte très-probablement au rhinocéros. (Voy. tome Ier, *Voyageurs anciens*, p. 66 et 163.)

(2) Observation qui montre tout le bon sens de Marco-Polo. On fabriquait ainsi, au moyen âge, des sirènes, des mandragores, etc.

(3) Peut-être Sama-langa, située sur la côte septentrionale, entre Pedir et Pasé, et qui offre aux navires un bon mouillage.

(4) L'étoile polaire peut être invisible à cinq degrés seulement au-dessus de l'équateur; mais l'assertion ne doit pas s'étendre à la constellation de la Grande-Ourse.

(5) Ce palmier, nommé à Sumatra *anau*, et par les Malais orientaux *gomuto*, est le *Saguerus pinnatus*, décrit dans les *Transactions bataves*.

(6) Noix du cocotier *(Cocos nucifera)*. Il n'y a personne qui ne soit frappé de l'exactitude de cette description du cocotier; mais pour se faire une idée de la saveur délicieuse de cette boisson quand le fruit est encore vert, il faut l'avoir goûtée sous le soleil brûlant et dans les contrées qui le produisent.

Du royaume de Dagraian.

Dagraian est un royaume indépendant qui a encore un langage particulier (1). Il fait aussi partie de cette île. Les habitants sont moult sauvages et se disent sujets du grand khan. Or écoutez un détestable usage qu'ils ont : quand un d'eux, homme ou femme, est malade, les parents font venir les mages et leur demandent si le malade doit guérir ; ceux-ci par leur enchantement répondent s'il doit vivre ou mourir ; et alors, si le malade est condamné, les parents lui mettent quelque chose sur la bouche et l'étouffent, puis, quand il est mort, ils le font cuire ; et puis tous les parents du mort viennent le manger, et ils mangent même la moelle qui est dans les os, afin qu'il n'en reste rien ; car ils disent que s'il restait quelque chose, il viendrait des vers qui, ne trouvant pas à se nourrir, mourraient, ce qui serait un grand péché pour l'âme du défunt. Quand ils ont mangé toute la chair, ils prennent les os, les mettent dans un beau coffre et vont les suspendre soit dans les cavernes des montagnes, soit en d'autres lieux où rien ne puisse les atteindre. Quand ils peuvent prendre des étrangers, ils le font, et si le prisonnier ne peut se racheter, ils le mangent. Or laissons ce peuple et ses détestables coutumes et venons à Labri.

Du royaume de Labrin.

Lanbri est un royaume qui a un roi particulier, lequel est sujet du grand khan (2). Les habitants sont idolâtres. En ce pays est du berzi en grande abondance et aussi du camphre (3) et d'autres épices précieuses en grande quantité. Ils sèment le berzi (4), et quand il a poussé un petit rameau, ils l'arrachent et le plantent en un autre lieu où ils le laissent trois ans, puis l'arrachent avec toutes ses racines. Nous apportâmes de ces graines à Venise et les semâmes ; mais elles ne poussèrent point à cause du froid. Il y a en ce pays une autre merveille : en tout le royaume sont des hommes qui ont une queue de plus d'une paume ; ils sont tous velus et forment la majeure partie des habitants ; ils demeurent dans les montagnes et non dans la cité ; leur queue est grosse comme celle d'un chien (5). Il y a aussi assez de licornes et beaucoup de gibier. Nous irons maintenant dans le royaume de Fansur.

Du royaume de Fandur.

Fansur est un royaume particulier (6). Les habitants sont idolâtres et se reconnaissent sujets du grand khan. Ils font partie de cette île dont nous vous avons parlé. En ce pays se récolte le meilleur camphre fansuri; il vaut mieux que l'autre et il se vend au poids de l'or. Ils n'ont ni froment ni blé, mais ils mangent du riz et du lait. Ils tirent du vin des arbres, comme je vous ai conté ci-dessus. Je veux encore

(1) Le mot Dragrain, Dragoian, écrit aussi *Dagoyan*, *Derayola*, se retrouve, suivant Valentyn et d'autres écrivains hollandais, dans celui de l'*Indragiri* ou l'*Andragiri*, cours d'eau considérable dans la partie orientale de l'île.

(2) Si l'on admet l'explication précédente, *Lambri*, *Jambrier*, *Jambu*, suivant d'autres versions, pourrait bien être une contrée ainsi nommée d'après le Jambi, autre rivière située encore plus avant vers le sud.

(3) Ce camphre devait provenir d'une contrée de l'intérieur de l'île située beaucoup plus au nord-ouest. Le camphre ne vient en aucun endroit au midi de la ligne.

(4) Peut-être le *Cæsalpinia sappan* de Linné, bois de teinture; le *Cæsalpinia echinata*, bois de Brésil; peut-être aussi l'indigo (*Indigofera tinctoria*).

(5) Sans doute ces prétendus hommes à queue ne sont autres que des singes. (Voy., sur les hommes à queue d'Afrique, le *Magasin pittoresque*, p. 98, année 1853.)

(6) L'île de Panchor, qui n'est séparée de la côte orientale de Sumatra que par un détroit fort peu large, ou Kampar (*Kanfar*, suivant la prononciation des pilotes arabes), située sur une rivière qui a son embouchure dans le même détroit.

vous parler d'une autre merveille. En cette province ils tirent de la farine d'arbres, et je vous dirai comment. Ils ont une sorte d'arbres moult gros et grands, tout remplis de farine à l'intérieur (1); l'écorce en est très-mince et tout le dedans est de la farine, dont ils font une pâte qui est très-bonne à manger, et je vous en parle par expérience, car nous en mangeâmes plusieurs fois. Nous vous avons parlé de tous les royaumes qui sont dans cette partie de l'île; nous ne vous parlerons d'aucun de ceux de l'autre partie, parce que nous n'y fûmes point, et nous vous parlerons d'une île moult petite appelée Gavenispola.

De l'île de Necaran.

Quand on part de Java et du royaume de Lanbri, on va vers le nord environ cent cinquante milles et l'on rencontre deux îles, l'une nommée Necuveran (2), dont les habitants n'ont point de roi et vivent comme des bêtes; car ils vont tout nus, hommes et femmes, et ne se couvrent nullement. Ils sont idolâtres. Toutes leurs forêts sont pleines de nobles arbres de grande valeur (3); elles renferment du sandal vermeil et des noix d'Inde, et des girofliers, et du berzi, et maints autres bons arbres. Il n'y a autre chose digne de remarque; nous la quitterons donc et vous parlerons d'une autre île appelée Angaman.

De l'île d'Angaman.

Angaman est une île bien grande (4). Les habitants n'ont pas de roi; ils sont idolâtres et bruts comme des bêtes sauvages. Je veux vous parler aussi d'une sorte de gens qui méritent d'être cités. Tous les hommes de cette île ont une tête comme celle d'un chien, et les dents et les yeux aussi comme ceux d'un chien; en un mot, leur tête est en tout semblable à celle d'un grand chien mâtin (5). Leur pays produit beaucoup d'épices. Les naturels sont moult cruels : ils mangent tous les hommes qu'ils peuvent prendre, pourvu qu'ils ne soient pas de leur race. Ils se nourrissent de lait et de chairs de toutes sortes; ils ont aussi des fruits, mais différents des nôtres.

De l'île de Seilan.

En partant de l'île d'Angaman, et en faisant mille milles vers l'occident et un peu vers le sud, on arrive à l'île de Seilan, qui est la plus grande île du monde (6). Elle a environ deux mille quatre cents milles

(1) « Le principal aliment des habitants, dit M. John Crisp (dans un passage sur les îles Poggy, voisines de la côte de Sumatra), est le sagou, dont il y a là une grande abondance. Ils abattent l'arbre lorsqu'il est mûr, en retirent la moelle qui contient le sagou, la font macérer dans un large bassin dont l'eau fraîche est à chaque instant renouvelée, et la foulent pour séparer la partie fibreuse de la matière farineuse; puis ils recueillent cette dernière dans des sacs faits avec une sorte de jonc. Ainsi préparée, cette farine peut se conserver très-longtemps. Un seul arbre produit quelquefois deux cents livres de sagou; pour le faire cuire, les indigènes l'introduisent dans le creux d'un léger bambou et le rôtissent au feu. » *(Asiatic Researches.)* — En 1778, le capitaine Thomas Forrest rapporta en Angleterre et montra à sir Joseph Banks des pains de sagou, aussi bien préparés par les naturels de la Nouvelle-Guinée que s'ils eussent été cuits dans un four.

(2) Necuram, Necuran, Necunera, l'une des Nicobar, inscrite sur les cartes anglaises sous le nom de *Noncoury*, *Nancowrie*, *Noncavery*, et dans celle de d'Anville sous celui de *Nicavery*, la plus connue du groupe, à cause de son port. Sa distance du point le plus rapproché de Sumatra est d'environ cent cinquante milles nautiques.

(3) « On y voit de gros et grands arbres... L'un d'eux, que nos hommes avaient abattu, avait neuf brasses, ou cinquante-quatre pieds de circonférence... Les espèces les plus recherchées des naturels sont le cocotier et l'arec... La cinnamome et le sassafras y viennent aussi sans culture. » *(Asiat. Researches*, t. III, p. 160.)

(4) Angaman, Angania, Nangama, paraît répondre aux îles situées dans la partie orientale du golfe du Bengale, et que l'on appelle la grande et la petite *Andaman*.

(5) Voy. p. 392.

(6) Voy. sur cette île la relation de FA-HIAN, dans le volume des *Voyageurs anciens*, p. 382.

de tour, et autrefois elle était encore plus grande, car elle avait bien trois mille six cents milles, d'après ce que l'on voit dans la mappemonde des pilotes de cette mer (1); mais le vent du nord souffle si fort en ces parages qu'il a fait enfoncer une partie de l'île sous l'eau, ce qui est cause qu'elle n'est plus aussi grande qu'autrefois. Nous vous parlerons de ce qu'il y a de remarquable dans cette île. Elle est soumise



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* représente les habitants d'Angaman (2)

à un roi appelé Sendemain (3). Les habitants sont idolâtres; ils ne payent tribut à personne. Ils vont à peu près tout nus. Ils n'ont pas d'autres grains que du riz; ils récoltent du sésame, avec quoi ils font de l'huile. Ils vivent de lait, de chair et de riz, et boivent du vin de ces arbres dont je vous ai parlé. Ils ont du berzi en grande abondance, le meilleur du monde. Nous laisserons cela et vous parlerons de la plus précieuse chose qui soit au monde. C'est en cette île qu'on trouve les nobles et bons rubis, et il n'y en a nulle autre part; on y trouve aussi des saphirs, des topazes, des améthystes et encore maintes autres pierres précieuses (4). Le roi de cette province a le plus beau rubis qui soit au monde et qu'on puisse jamais voir: il est long d'une paume et gros bien comme le bras d'un homme. C'est la chose du monde la plus brillante qu'on puisse voir. Il n'a pas du tout de terre; il est vermeil comme du feu et de si grande valeur qu'on ne pourrait l'acheter pour de l'argent (5). Le grand khan envoya ses messa-

(1) La plupart des mappemondes du moyen âge contenaient, à côté des noms géographiques, un texte explicatif, comme on peut le voir par la portion de la carte d'Hereford que nous avons reproduite, p. 240 et 241. Marco-Polo s'est servi, sans nul doute, d'une mappemonde chinoise ou arabe. Suivant une tradition populaire à Ceylan, et qui reposerait sur des observations astronomiques, cette île aurait beaucoup perdu de son étendue primitive.

(2) Marco-Polo a voulu dire seulement que les habitants d'Angaman offraient, dans l'ensemble de leur physionomie, une sorte de ressemblance avec la face des chiens. Les voyageurs modernes s'accordent, en effet, à dire que ces insulaires nègres sont d'une extrême laideur et ressemblent aux Papous, ou natifs de la Nouvelle-Guinée. La partie inférieure de leur visage est très-saillante. (Voy. la relation des DEUX MAHOMÉTANS, p. 106.)

(3) Ou Sender-nas. Le nom Chandra-nas signifie *déclin* ou *éclipse de lune*. Tous les noms propres indiens ont une signification.

(4) Cordiner met au nombre des productions minérales de Ceylan le rubis, l'émeraude, la topaze, l'améthyste, le saphir, l'opale, le grenat, l'agate et la sardoine.

(5) Cette description semble se rapporter à l'escarboucle. Cependant il se pourrait que ce fût seulement un morceau de cristal coloré; les Orientaux ont été portés de tout temps à se vanter de la possession d'objets prodigieux et imaginaires. Du reste, l'histoire du *catino* de Gênes n'est pas la seule, en Europe, qui rappelle les mêmes illusions.

gers à ce roi pour lui mander qu'il voulait acheter ce rubis, et que s'il voulait le lui donner il lui donnerait une cité en échange. Ce roi dit qu'il ne le donnerait pour rien au monde, parce qu'il lui venait de ses ancêtres, et ainsi le grand khan ne put l'avoir. Les hommes ne sont pas guerriers, mais ils sont chétifs et vils ; et quand ils ont besoin d'hommes d'armes, ils en prennent d'une autre contrée et surtout des Sarrasins ([1]). Je n'ai autre chose à vous raconter, et vous décrirai maintenant la province de Maabar.

De la grande province de Mabar.

Quand on quitte l'île de Seilan et qu'on va soixante milles vers l'occident, on trouve la grande province de Maabar, qui est appelée la grande Inde et est sur la terre ferme ([2]). En cette province il y a cinq rois, qui sont frères, et nous vous parlerons de chacun d'eux en particulier. Cette province est la plus noble et la plus riche qui soit au monde, comme je vais vous le dire véritablement. Dans la capitale de cette province règne un de ces frères, qui a nom Senderbandi ([3]) Davar. En ce pays se trouvent des perles moult grosses et bonnes et belles, et voici comment on les prend. En cette mer est un golfe entre l'île et la terre ferme, et en tout ce golfe il n'y a pas plus de dix ou douze pas d'eau, et en tel lieu il n'y en a pas plus de deux ; c'est là qu'on ramasse les perles ([4]). Pour cela, on monte sur des vaisseaux grands et petits, et on va dans ce golfe du mois d'avril jusqu'à la mi-mai, en un lieu appelé Bettalar ; on avance de soixante milles dans la mer et on jette l'ancre ; puis on prend les petites barques et on commence la pêche. Ils sont beaucoup de marchands qui font autant de compagnies et prennent avec eux des hommes à loyer pour le mois d'avril jusqu'à la mi-mai ou tout le temps de la pêche. Or voici le droit que payent ces marchands : ils donnent au roi la dixième partie de ce qu'ils ramassent, puis le vingtième à ceux qui enchantent les poissons, afin qu'ils ne fassent pas de mal aux pêcheurs ([5]) ; ce sont des Abrimavains ([6]) qui enchantent les poissons, le jour seulement, car la nuit ils rompent tous leurs enchantements, et les poissons peuvent faire à leur volonté. Ces Abrivamains enchantent aussi toute espèce de bêtes et d'oiseaux. Les hommes qui sont dans les petites barques et ceux qui sont à loyer sortent des barques et vont sous l'eau, tel à quatre pas, tel autre à cinq et jusqu'à douze, et ils y démeurent tant qu'ils peuvent. Et là, au fond de la mer, ils trouvent des coquilles qu'on appelle huîtres de mer, où sont des perles grosses et petites et de toutes façons ; car ces perles se trouvent en la chair de ces animaux. C'est de cette manière qu'on pêche les perles, et on en ramasse une si grande quantité qu'on ne saurait le dire ; car c'est de là qu'elles se répandent toutes par le monde ; et le roi en tire un très-grand droit et de très-grands trésors. A partir de la mi-mai, on ne trouve plus de ces huîtres à perles ; mais en un autre lieu,

([1]) « Les Singalais, dit Cordiner, sont pauvres, inoffensifs, indolents, pacifiques. Il y a quelques aunées, on eut l'idée de lever un corps de troupes parmi eux ; mais, après beaucoup d'efforts pour en faire des soldats, on fut obligé d'y renoncer. »

([2]) Maabar, dont la signification est *passe* ou *passage*, et qui est écrit aussi *Moabar* et *Malabar*, est le nom donné jadis par les mahométans au territoire de Tinnevilly, de Madura, et sans doute du Tandjour, peut-être à cause de la chaîne voisine de récifs de coraux et de bancs de sable que l'on appelle *Pont de Rama* ou *d'Adam*. Quelques détails de la relation font voir que ce n'est point du Malabar qu'il s'agit ici, et que c'est au sud de la côte de Coromandel qu'aborda Marco-Polo en quittant Ceylan ; quand le voyageur arrive à parler précisément de la province de Malabar, il lui assigne sa véritable position. « Marco-Polo, dit de Sacy, distingue bien évidemment le Malabar, qu'il nomme *Melibar*, du *Mabar.* »

([3]) Ce nom Chandra-bandi signifie *esclave* ou *serviteur de la lune*.

([4]) Les principaux bancs d'huîtres à perles exploités dans le golfe qui sépare Ceylan du continent sont, du côté oriental celui qui est près de la petite île de Manar, et, du côté occidental, le banc voisin de la baie de Tutakorin.— « La profondeur des différents bancs varie de trois à quinze brasses ; celle de six à huit est la plus favorable à la pêche. » (Cordiner.)

([5]) « La superstition des plongeurs rend la présence des enchanteurs nécessaire dans un établissement de pêche aux perles. Les indigènes ont une confiance absolue dans leur pouvoir sur les monstres marins, et ne consentiraient jamais à descendre dans la mer sans s'être assurés qu'il y a des magiciens présidant à la pêche. Ceux-ci sont toujours deux : l'un ne quitte pas l'avant du bateau-pilote, et l'autre accomplit certaines cérémonies sur le rivage. » (*Description de Ceylan.*) — Voy. plus haut. p. 144.

Le gouvernement lui-même a peut-être, sinon fait naître, du moins entretenu cette superstition, afin d'empêcher les pêches frauduleuses.

([6]) Voy. p. 400, note 2.

distant de trois cents milles, on pêche du mois de septembre jusqu'à la mi-octobre (1). En toute cette province de Mabar il n'y a métier pour tailler ou coudre le drap, parce qu'ils vont tout nus toute l'année; car le climat est toujours tempéré, ni trop froid ni trop chaud. Le roi va comme les autres, tout nu, sauf un peu de beau drap, et au cou un collier tout de pierres précieuses : ce sont des rubis, des saphirs, des émeraudes et d'autres pierres précieuses, de sorte que ce collier vaut à lui seul un grand trésor. Il a encore au cou une corde de soie bien longue d'un pas, où sont cent quatre grosses perles et rubis d'une moult grande valeur. Je vous dirai pourquoi il y a cent quatre pierres à ce cordon : c'est que chaque jour, matin et soir, ils doivent dire cent quatre prières en l'honneur de leurs idoles (2); car ainsi le commande leur foi, ainsi l'ont fait les rois leurs ancêtres; et c'est là la raison pour laquelle le roi porte ces cent quatre pierres au cou. Le roi a aussi en trois endroits du bras des bracelets d'or tout parsemés de pierres précieuses et de perles moult grosses et de grande valeur; de même il porte aux jambes trois autres bracelets d'or ainsi enrichis de pierreries. Enfin il a sur lui tant de perles et d'autres pierres que c'est merveille; elles valent bien une bonne cité, et nul ne saurait dire le nombre qu'il en possède, et il n'y a pas à s'en étonner, puisque c'est en son royaume qu'on trouve toutes les pierres précieuses (3). Nul homme d'ailleurs ne peut emporter aucune pierre de son royaume ni aucune perle un peu grosse. Chaque année le roi fait mander par tout son royaume que tous ceux qui possèdent de belles perles ou pierres aient à les apporter à sa cour, et qu'il les leur payera le double de leur valeur : aussi les marchands et tous ceux qui possèdent de ces pierres les portent volontiers au roi, parce qu'ils en sont bien payés. C'est comme cela que ce prince a tant de pierreries. Je veux encore vous raconter d'autres merveilleuses choses. Sachez que ce roi a bien cinq cents femmes; car dès qu'il voit une belle dame ou demoiselle, si elle lui plaît, il la prend pour lui; et dernièrement il vit une moult belle femme et l'enleva, et son frère, qui était sage, le souffrit et n'éleva aucun débat. Ce roi a un assez grand nombre de fidèles qui sont, comme ils le disent, ses fidèles en ce monde et en l'autre. Ils servent le roi et la cour, chevauchent avec le prince et ont une grande puissance auprès de lui. Partout où va le roi ces barons l'accompagnent, et jouissent d'un grand pouvoir dans tout le royaume. Quand le roi meurt et qu'on brûle son corps, ses barons, nommés ses fidèles, comme je vous ai dit, se jettent dans le feu et se brûlent avec le roi, pour lui faire compagnie en l'autre monde (4). A la mort du roi, le fils qui lui succède ne touche jamais aux trésors qu'il a laissés, car il dit : « J'ai tout le royaume de mon père et tous ses sujets, je puis donc bien acquérir des richesses comme lui. » De cette manière, ils ne touchent jamais aux trésors de leurs prédécesseurs, mais chacun recommence à s'en former un, ce qui fait qu'il y a de moult grandissimes trésors en ce royaume.

Il n'y naît aucun cheval, et presque tout l'argent qu'ils reçoivent chaque année est consacré à acheter des chevaux (5). Les marchands de Curmos, de Kisci, de Dufar, de Soer et d'Adan, dont le pays produit beaucoup de chevaux et de destriers, en achètent beaucoup, les embarquent et viennent les vendre à ce roi et à ses quatre frères, qui sont aussi rois. Ils les vendent bien chaque cinq cents sacs d'or, ce qui fait plus de cent marcs d'argent. Chaque année ce roi en achète au moins deux mille et ses frères autant, et à la fin de l'année ils en ont tout au plus cent, car ces animaux meurent tous, parce qu'ils n'ont point de maréchaux et qu'ils ne savent les soigner; et les marchands se donneraient bien de garde d'amener des maréchaux, parce qu'il est de leur intérêt que tous ces chevaux meurent. Il est encore un autre usage singulier en ce pays. Quand un homme a commis quelque méfait et qu'il est condamné à mort, il dit au roi qu'il se veut tuer lui-même, en l'honneur et pour l'amour de telle idole. Le roi accepte, et alors tous les parents et amis de celui qui doit se tuer le prennent, le mettent sur un siége, et, lui ayant donné bien douze couteaux, le promènent par toute la ville en disant : « Ce vaillant homme

(1) Aujourd'hui la pêche, qui dure communément trente jours, comme au temps de Marco-Polo, commence un mois plus tôt.

(2) Les rosaires ou chapelets, ayant pour objet d'aider la mémoire pendant la prière, sont également en usage chez les adorateurs de Brahma, du Bouddha et de Mahomet.

(3) « C'était merveille, dit Ludovico Barthema, de voir tous les joyaux que le roi portait aux oreilles, aux mains, aux bras, aux pieds et aux jambes. »

(4) Ces faits sont confirmés par de nombreux témoignages, notamment par celui de Barbosa.

(5) Même de nos jours, on n'élève pas de chevaux dans le sud de l'Hindoustan, et la remonte de toute la cavalerie se fait au dehors.

se va tuer lui-même pour l'amour de telle idole. » Puis, après l'avoir ainsi promené, quand ils sont arrivés au lieu où doit se faire l'exécution, celui qui doit mourir prend un couteau et crie à haute voix : « Je me tue pour l'amour de telle idole. » Et il se frappe d'un couteau au bras, puis il prend un autre



Suicides religieux. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

couteau et se frappe l'autre bras, encore un autre et se frappe au ventre, tant qu'enfin il tombe mort; et alors les parents brûlent le corps en poussant de grands cris de joie. Quand un homme meurt et qu'on brûle son corps, sa femme se jette aussi dans le feu et se fait brûler avec son mari, et les dames qui font cela sont moult louées de tout le monde; d'ailleurs, il n'est pas rare de voir de pareils sacrifices (¹). Les naturels de ce pays sont idolâtres; la plupart adorent le bœuf, parce qu'ils disent que c'est un animal très-utile, et ils n'en mangeraient pour rien au monde ni n'en occiraient. Cependant il est une race d'hommes appelés Goui (²) qui mangent bien de la chair des bœufs, mais ils n'osent les tuer; seulement, si un bœuf vient à mourir de sa belle mort, ils le mangent. Ils oignent aussi tous leurs maisons de la graisse de ce bœuf (³). Le roi, ses barons et tous les habitants, s'assoient toujours sur la terre, et, quand on leur demande pourquoi ils ne s'assoient pas plus honorablement, ils répondent qu'être assis sur la terre est assez honorable, puisque nous avons tous été faits de terre et que nous devons y retourner : aussi disent-ils qu'on ne saurait trop honorer la terre et qu'on ne doit pas la mépriser. Ce sont les ancêtres de ces Goui, c'est-à-dire de ces hommes qui mangent du bœuf, qui ont fait mourir jadis messire saint Thomas l'apôtre : aussi nul d'entre eux ne pourrait entrer dans le lieu où est le corps de saint Thomas; car, je vous le dis en vérité, dix hommes ensemble ne peuvent retenir un d'entre eux dans le lieu où est le saint corps, ni même vingt, à cause de la vertu du saint. En ce royaume, on ne récolte aucun autre grain que du riz. Les petits chevaux qui viennent à y naître ont les pieds tout tortus et ne peuvent servir à rien. Ces gens vont en campagne avec la lance et l'écu et tout nus du reste; ils ne sont pas vaillants ni prud'hommes, mais au contraire lâches et méprisables. Ils ne tuent jamais aucun animal; mais, quand ils veulent manger de la chair de mouton ou de toute

(¹) Voy. la gravure et la note de la p. 142.

(²) Peut-être les parias.

(³) « Ils prennent, dit Groze, de la bouse de vache fraîche, dont ils enduisent leurs maisons, leurs personnes, en guise de purification. »

autre bête ou oiseau, ils les font tuer par des Sarrasins et des gens qui ne sont pas de leur loi. Tous, hommes et femmes, se lavent tout le corps dans l'eau deux fois par jour, une fois le matin et une fois le soir, et jamais ils ne boiraient ni ne mangeraient sans s'être lavés; et ceux qui ne se lavent point ainsi, on les regarde comme chez nous des hérétiques (¹). En ce pays, on fait grande justice des homicides, des vols et de tous autres crimes. La plupart d'entre eux s'abstiennent de vin, et celui qui en boit est incapable de servir de caution ou de témoin, non plus que celui qui navigue sur la mer; car ils disent qu'il faut être désespéré pour aller sur mer, et c'est pour cela qu'ils récusent le témoignage des navigateurs (²). Il fait une si grande chaleur en ce pays que c'est merveilleux : aussi sont-ils tout nus.



La Roussette (*Vespertilio vampyrus*).

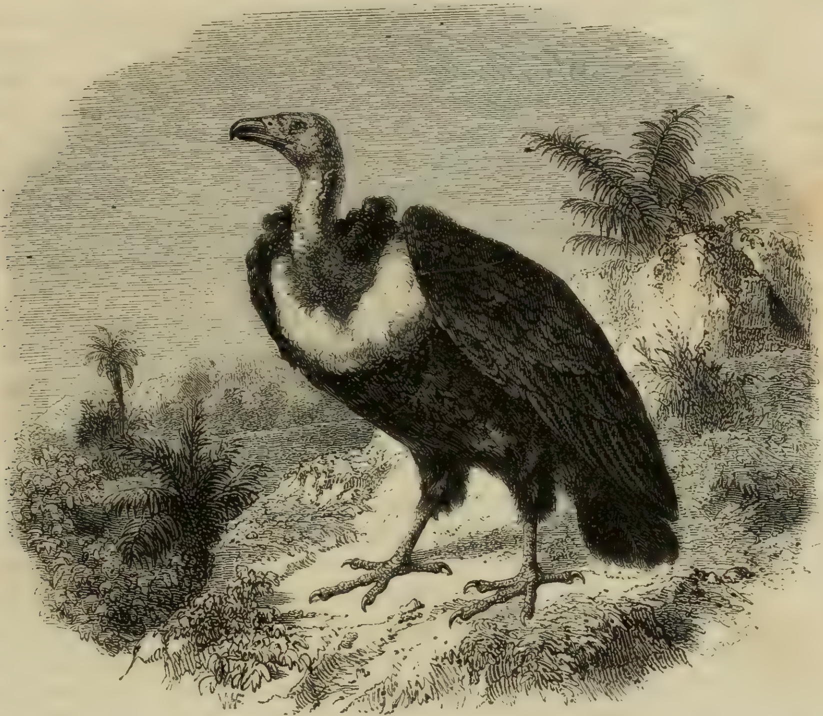
Il ne pleut que dans les mois de juin, juillet et août, et n'était l'eau qui pendant ces trois mois vient rafraîchir l'air, il ferait si grand chaud que nul ne pourrait y résister; mais cette pluie tempère un peu la chaleur. Il y a en ce royaume des hommes fort habiles en un art qu'on appelle physionomie : cet art consiste à connaître les hommes et les femmes, et à dire, en les voyant, quelles sont leurs qualités bonnes et mauvaises. Ils savent ce que signifie la rencontre de tel oiseau ou de telle bête. Ils croient aux augures plus qu'hommes du monde et connaissent les bons et les mauvais. Quand un homme se met en route, s'il rencontre quelque augure et qu'il le croie bon, il continue son chemin, sinon il s'assied ou même retourne en arrière (³). Aussitôt qu'un enfant est né, qu'il soit mâle ou femelle, le père ou la mère mettent en écrit sa nativité, c'est-à-dire le jour, le mois, la lune et l'heure où il est né; car ils ont grande foi dans leurs astrologues et leurs devins, qui savent beaucoup d'enchantements

(¹) « Il leur est prescrit de faire leurs ablutions, et, autant que possible, dans une eau courante, de préférence à une eau dormante. Mais c'est un devoir indispensable de se laver avant les repas. » *(Hindoo Sketches.)*

(²) Nous avons déjà rappelé ailleurs cette répugnance de la plupart des Asiatiques pour les voyages maritimes.

(³) « Les jours bons et mauvais, les heures funestes et heureuses, le retour d'un voyage, la guérison d'un malade, la perte de quelques effets, enfin tout donne matière à recourir aux devins. » (Sonnerat.)

et connaissent la magie et la géomancie, et même un peu d'astronomie. Dans ce royaume et par toute l'Inde, les bêtes et les oiseaux sont différents des nôtres, excepté les cailles, qui sont absolument semblables à celles de chez nous. Tous leurs autres animaux sont différents. Ainsi ils ont des chauves-souris, sorte d'oiseau qui vole la nuit et n'a ni ailes ni plumes, et est grand comme un autour [1]; ils ont des autours tout noirs comme des corbeaux et beaucoup plus grands que les nôtres, et au reste volant et chassant bien. Ils donnent à manger à leurs chevaux de la chair cuite avec du riz et maintes autres choses cuites. Ils ont en leurs monastères maintes idoles mâles et femelles, auxquelles ils consacrent des demoiselles, car leur père et leur mère les offrent à l'idole qui leur plaît davantage; et



Le Vautour royal de Pondichéry.

quand elles ont été ainsi consacrées, chaque fois que les moines de ces couvents les requièrent de venir faire honneur à leur idole, elles se rendent au monastère, chantent et dansent, et font grande fête. Il y a ainsi bon nombre de demoiselles consacrées qui se réunissent plusieurs fois la semaine et le mois. Elles portent à manger à leur idole, et voici comment : plusieurs d'entre elles prennent des aliments, de la viande et d'autres bonnes choses, et vont au monastère de leur idole; puis là, elles mettent devant elle la table et la couvrent de tout ce qu'elles ont apporté, et l'y laissent quelque temps. Cependant elles-mêmes chantent et dansent, et font le plus grand divertissement du monde; et enfin, quand elles ont ainsi attendu le temps que dure environ le dîner d'un grand seigneur, elles disent que l'esprit de l'idole a mangé l'essence de la viande, et elles-mêmes se mettent à table et mangent ensemble avec grande fête et grande joie, puis s'en retournent chez elles. Elles font ainsi jusqu'à ce qu'elles se marient, et il y en a beaucoup de consacrées dans le royaume de Maabar. Mais nous vous avons assez parlé de ce pays; nous passerons à un autre royaume, appelé Mutifili.

(1) Le premier de ces oiseaux est le *Vespertilio vampyrus* de Linné : il a quatre pieds d'envergure ; et quant au second, « c'est, dit Sonnerat, le vautour royal de Pondichéry, dont le dos, le ventre, les ailes et la queue sont noirs. »

Du royaume de Mosul.

Mutfili est un royaume situé à environ mille milles vers le nord de Menebar (1). Il est gouverné par une reine moult sage. Il y a bien quarante ans que son mari mourut, et comme elle l'aimait beaucoup, elle dit que Dieu ne voulait pas qu'elle se remariât, puisqu'il lui enlevait celui qu'elle aimait plus qu'elle-même; et en effet elle ne s'est pas remariée. Depuis quarante ans, cette reine tient son royaume en justice aussi bien que le faisait son mari : aussi est-elle plus aimée de ses sujets qu'aucun roi ne le fut jamais. Les habitants sont idolâtres et ne payent de tribut à personne. Ils vivent de riz, de chair et de lait. En ce royaume on trouve les diamants de la manière que je vais vous le dire (2). Sachez donc qu'en ce pays il y a plusieurs montagnes où l'on ramasse les diamants : quand il a plu, l'eau descend des montagnes par de grands ruisseaux ou bien entre dans de grandes cavernes; or, quand la pluie a cessé et que l'eau a disparu, on va chercher dans ces ruisseaux qu'elle avait formés, et on y trouve beaucoup de diamants (3). Et l'été, quand il ne tombe pas une goutte d'eau, on en recueille dans les montagnes; mais il y fait une si grande chaleur qu'à peine peut-on l'endurer. En outre, il y a une grande multitude de serpents grands et gros, en sorte qu'on ne peut y aller sans danger; cependant on explore ces montagnes tant qu'on peut, et on y trouve de belles et grosses pierres. Les serpents sont si venimeux et si méchants que les naturels n'osent aller dans les cavernes où ils se tiennent; mais ils ont un autre moyen de prendre des diamants. Il y a, dans leur pays, de grandes vallées et des précipices si escarpés que nul ne peut y aller; mais voici ce qu'ils font : ils prennent plusieurs morceaux de viande et les lancent dans ces précipices ; cette chair tombe sur des diamants qui s'y attachent. Or dans les montagnes vivent des aigles blancs qui font la chasse aux serpents : quand ces aigles aperçoivent la viande au fond des précipices, ils fondent dessus et l'emportent; mais les hommes, qui ont suivi les mouvements de l'aigle, dès qu'ils le voient posé et occupé à manger la viande, se mettent à pousser de grands cris; l'aigle épouvanté s'envole sans emporter sa proie, de peur d'être surpris par les hommes; alors ceux-ci arrivent, prennent la viande et ramassent les diamants qui y sont attachés. Souvent aussi, quand l'aigle a mangé les morceaux de viande, il rejette les diamants avec ses ordures, de sorte qu'on en retrouve dans leur fiente (4). Ce sont là les trois manières dont les naturels recueillent les diamants. Et sachez qu'il n'y a au monde que ce royaume où l'on trouve des diamants; il y en a là beaucoup et de beaux; car les plus beaux ne viennent pas chez nous, chrétiens, mais ils sont portés au grand khan et aux rois et barons de ces pays; car tous ces princes ont de grands trésors et achètent toutes les pierres précieuses. En ce royaume se font les meilleurs bougrans, les plus beaux et les plus fins qui soient au monde; ils sont d'une grande valeur, et si beaux qu'on les dirait de laine, et il n'y a roi ni reine au monde qui hésiterait à s'en parer (5). La contrée produit beaucoup d'animaux et les plus grands moutons du monde, et, en un mot, grande abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Maintenant nous quitterons ce royaume et vous parlerons du lieu où est le corps de messire saint Thomas l'apôtre.

(1) Murphili ou Monsul, écrit aussi *Murfili, Muthfili, Molfuli, Molsuli*, est Masuli-patam, ville située à 355 kilomètres au nord nord-est de Madras et à l'embouchure de la Kistna. Marco-Polo étend le nom de la capitale au royaume.

(2) Le royaume de Golconde, nommé plus anciennement *Telingana*, et dont Masuli-patam est le principal port de mer, doit sa célébrité à des mines de diamants.

(3) « Voici, dit Tavernier, de quelle manière on cherche les diamants dans cette rivière. Après que les grandes pluies sont passées, ce qui est d'ordinaire au mois de décembre, on attend encore tout le mois de janvier que la rivière s'éclaircisse, parce qu'en ce temps-là, en plusieurs endroits, elle n'a pas plus de deux pieds... On commence à chercher dans la rivière au bourg de Soumelpour, et on va toujours en remontant, jusqu'aux montagnes d'où elle sort. » (*Voyage aux Indes*, t. II, p. 346.)

(4) On trouve le même récit dans un ouvrage d'Epiphanius, évêque de Salamine, au quatrième siècle. Hérodote raconte que les Arabes se servaient d'un moyen semblable pour récolter la cannelle. (Voy. p. 81 du vol. des *Voyageurs anciens.*)

(5) De tout temps la côte de Coromandel a été renommée pour la perfection de ses tissus de coton, que les Européens désignent sous le nom de *calicots;* Masuli-patam est plus particulièrement célèbre pour ses *perses*.

Du lieu où est le corps de messire saint Thomas l'apôtre.

Le corps de saint Thomas l'apôtre est dans la province de Mabar, en une petite ville peu fréquentée, parce qu'il n'y vient jamais de marchands, la ville n'ayant encore aucun commerce, bien que les routes soient faciles (¹). Cependant maints chrétiens et maints Sarrazins y viennent en pèlerinage, car les Sarrazins de ce pays ont grande foi en saint Thomas et prétendent même qu'il fut Sarrazin; aussi l'appellent-ils *Anairan,* c'est-à-dire saint homme. En ce lieu s'accomplissent de nombreux miracles. Car sachez que les chrétiens qui vont dans ce lieu en pèlerinage prennent de la terre où le saint corps est enseveli, et, à leur retour dans leur pays, ils en donnent un peu à ceux qui sont malades de la fièvre quarte, de la fièvre tierce ou de toute autre fièvre, et aussitôt que le malade en a pris en boisson, il est guéri; et ce remède est infailllble. Cette terre est toute rouge.

Je veux encore vous raconter un grand miracle qui arriva vers l'an 1288 de l'incarnation du Christ. Un baron de cette contrée avait une moult grande quantité de riz, et il en remplit toutes les maisons qui environnaient l'église. Les chrétiens chargés de la garde de l'église et du saint corps, voyant que les pèlerins n'auraient plus où se loger, furent moult irrités et prièrent le baron de retirer son riz; mais celui-ci, qui moult était cruel et fier, n'écouta point leurs prières, et remplit toutes les maisons. Or, quand ce baron se fut ainsi emparé de toutes les maisons de saint Thomas, il advint que la nuit d'après messire saint Thomas l'apôtre lui apparut avec une fourche à la main et la lui mit sur la gorge, en lui disant: « Or çà, un tel, si tu ne fais vider tantôt mes maisons, tu mourras de mauvaise mort! » Et en parlant ainsi, il lui serrait la gorge si fort que le baron en souffrait beaucoup, et peu s'en fallait qu'il ne pensât mourir. Puis le saint partit, et le lendemain dès le matin le baron se leva et fit vider toutes les maisons, et raconta ce que saint Thomas lui avait dit, dont les chrétiens eurent grande joie et grande liesse, et rendirent au saint moult grandes actions de grâces et bénirent son nom.

Pendant tout le cours de l'année, il arriva sans cesse des miracles, comme des guérisons de chrétiens estropiés et infirmes; mais nous voulons vous dire comment le saint fut tué. Un jour qu'il était hors de son ermitage, dans le bois, et qu'il faisait ses prières à son seigneur Dieu, comme il avait autour de lui beaucoup de paons, qui sont très-communs en ce pays, il arriva qu'un idolâtre de la race des Goui, ne voyant pas le saint, lança une flèche de son arc pour tuer un des paons qui se trouvaient là. Mais au lieu d'atteindre le paon, il frappa au côté droit saint Thomas, qui aussitôt adora moult doucement son Créateur et mourut. Avant de venir en ce pays où il mourut, il avait converti maintes gens en Nubie, ce que plus tard nous vous raconterons en son lieu. Pour le présent, nous allons laisser saint Thomas et vous parler de quelques autres usages de ces peuples. Dès que les enfants sont nés, on les oint chaque semaine d'huile de sésame, qui fait encore noircir leur peau déjà noire naturellement; car plus ils sont noirs, plus ils se trouvent jolis et supérieurs aux autres. Ils représentent leurs divinités noires et leurs diables blancs comme neige; car ils prétendent que Dieu et tous les saints sont noirs, tandis que le diable est blanc. Ils font aussi toutes leurs idoles noires. Quand les hommes de cette contrée vont en campagne, ils prennent du poil de bœuf sauvage et, s'ils sont à cheval, ils en mettent au cou de leur monture; s'ils sont à pied, ils en mettent à leur écu ou s'en attachent au cou, parce qu'ils s'imaginent que ce poil de bœuf doit les sauver de tout accident. Aussi ce poil est assez cher en ce pays, car tout le monde en porte avec soi. Nous allons maintenant vous décrire la province des Abruemains.

(¹) Il s'agit ici de la petite ville de San-Thomé, située à quelques milles seulement au midi de Madras, et dont l'ancienne église chrétienne est bâtie sur une éminence. Ce fut jadis une cité assez importante, que les Indiens nommaient *Maliapur,* ou plus correctement peut-être *Maïlapur.* Les Arabes lui ont donné le nom de *Beit-Tuma,* ou temple de Thomas.

De la province de Lar, d'où sont issus les Abraiamans.

Lar est une province à l'occident du lieu où saint Thomas fut enterré ([1]), et c'est de là que sont venus tous les Abraiaments du monde ([2]). Ces Abraiaments sont les meilleurs marchands qui existent, car ils ne feraient un mensonge pour rien au monde, mais ils disent toujours la vérité. Ils ne mangent de viande ([3]) ni ne boivent de vin, mais mènent une vie honnête, suivant leur loi. Ils n'enlèvent rien à personne, ne tuent aucun animal et ne feraient rien qu'ils crussent être mal. Tous se reconnaissent à un signe qu'ils portent : c'est un fil de soie sur l'épaule, qu'ils attachent sous l'autre bras et qui passe sur leur poitrine et sur leur dos. Ils ont un roi riche et puissant ([4]); il achète volontiers des perles et d'autres pierres précieuses, car il a promis à tous les marchands de son pays que toutes les perles qu'ils lui apporteraient du royaume de Mabar, appelé Soli, qui est la plus belle province de l'Inde ([5]), il les leur payerait le double de ce qu'elles leur auraient coûté. Les Abraiamains vont donc au royaume de Mabar et achètent toutes les belles perles qu'ils y trouvent et les apportent à leur roi, lui disant sans feindre ce qu'elles leur ont coûté, et le roi leur fait aussitôt donner deux fois leur valeur : aussi lui apporte-t-on une grandissime quantité de moult bonnes et grosses pierres. Ces Abraiamains sont idolâtres et croient plus aux augures et aux présages de bêtes et d'oiseaux qu'hommes du monde. A tous les jours de la semaine ils ont attaché un signe particulier ([6]). Si par hasard ils font quelque marché, celui qui veut le conclure se lève et regarde son ombre au soleil, et dit que ce jour son ombre doit avoir telle grandeur ([7]). S'il lui trouve la grandeur voulue, il conclut le marché; sinon, il attend que l'ombre atteigne la longueur qu'ils lui ont assignée par leur loi. Il y a encore autre chose : quand ils font un marché dans une maison ou tout autre lieu, s'ils voient venir une tarentule, dont il y a beaucoup en ce pays, s'ils jugent qu'elle vienne d'un côté qui leur soit favorable, ils achètent la marchandise aussitôt; si la tarentule vient d'un lieu qui ne leur plaise point, ils laissent là le marché et n'achètent rien. Quand ils sortent de chez eux, s'ils rencontrent quelqu'un qui leur déplaise, ils s'arrêtent et ne vont pas plus

([1]) *Loc, Loac, Lahe, Laè* et *Lach* dans les diverses versions. Si cette province était située à l'ouest de la sépulture de saint Thomas, elle devait occuper cette partie de la contrée où sont la ville d'Arroukati et les temples de Kandjipouram, où les brahmanes ont encore aujourd'hui un établissement considérable. Voici ce que dit d'Anville, dans son *Antiquité de l'Inde :*

« Les *Brachmani magi* et leur ville appelée *Brachmé*, entre Arcate (Arroukati) et la mer, dans Ptolémée, fixent notre vue sur Kanje-varam (Kandjipouram), distante à peu près également et d'environ dix lieues d'Arcate comme de la mer, et dans laquelle les brahmènes conservent une des plus fameuses écoles de leur doctrine. »

« Ptolémée, dit-il encore, fait mention, sur cette côte, d'une ville sous le nom de *Cottiara*, qu'il qualifie du titre de métropole d'une nation dont le nom est *Aios* ou *Aii*. Je ne fais aucune difficulté de voir reparaître ce nom dans celui de *Laë*, sous lequel Marc Pole parle d'un royaume situé au couchant du Maabar, qu'il ne faut pas croire être le Malabar, mais le côté oriental de la presqu'île, en y plaçant, comme il le fait positivement, la ville que le nom de saint Thomas a décorée. »

Marsden croyait plus probable que la province de Lar correspondait au pays de Kandjipouram et d'Arroukati.

([2]) Abraiamans, Abraiamins, Abrainians, etc. De quels hommes veut parler Marco-Polo dans ce chapitre? Est-ce des brahmanes seulement? Ses observations ne s'appliquent-elles pas aussi à la classe des marchands, appelés *banyans*? Cette dernière supposition de Marsden mérite d'autant plus d'attention que le mot *braianian* de notre texte, écrit *abrajoni* dans divers manuscrits, laisse toute liberté au doute. Du reste, les éloges que Marco-Polo fait de ceux dont il parle paraissent s'appliquer avec justice aux brahmanes : « Ce sont, dit Moor, l'auteur du *Panthéon hindou*, les hommes les plus moraux et de la meilleure conduite que j'aie jamais vus. »

([3]) Les brahmanes s'interdisent, non pas absolument la viande, comme on le croit généralement, mais la chair d'un grand nombre d'animaux.

([4]) Si le Lar formait un royaume séparé, il devait cependant dépendre du roi de Telingana, dont les possessions, après avoir été envahies par l'empereur Patan de Delhi, se confondirent, croit-on, dans celles du roi hindou de Narsinga, dont la capitale était Bijanagar ou Vijaya-nagara.

([5]) Voy. p. 393.

([6]) Abraham Roger, dans la *Porte ouverte*, énumère tous les actes à faire ou à éviter à chacune des trente heures indiennes du jour et de la nuit, pour chaque jour de la semaine.

([7]) En observant leur ombre, les Abraiaments de Marco-Polo ne faisaient autre chose que de s'assurer si l'heure du jour était propice ou favorable, suivant leurs préjugés.

avant; ou bien encore, s'ils voient une hirondelle qui vient par devant, ou de gauche ou de droite, selon qu'il leur semble d'après leurs usages que l'hirondelle vient de bon ou de mauvais côté, ils vont plus avant ou retournent en arrière.

Ces Abraiamains vivent plus qu'hommes du monde, ce qui tient à leur sobriété et à la grande abstinence qu'ils font. Leurs dents sont moult bonnes, à cause d'une herbe qu'ils mangent habituellement et qui est très-saine au corps de l'homme (¹). Jamais ils ne se font saigner, ni aux veines ni en aucune autre partie du corps. Ils ont entre eux des moines réguliers appelés *cuigui* (²) qui vivent plus longtemps que les autres, jusqu'à cent cinquante ou deux cents ans; et ils se portent assez bien de leur corps pour aller là où ils le veulent, et ils font tout le service de leur monastère et de leurs idoles aussi bien que s'ils étaient jeunes; et cela vient de la grande abstinence qu'ils observent dans leur manger, ne mangeant



Le Bœuf sacré de l'Inde

que peu et de bonnes viandes, mais surtout du riz et du lait. Ces cuigui, qui vivent si longtemps, usent d'un breuvage particulier que je veux vous dire : ils prennent du vif-argent et du soufre et les mêlent ensemble pour en faire un breuvage qui, à ce qu'ils prétendent, allonge leur vie; et, en effet, ils vivent plus longtemps. Ils prennent de ce breuvage deux fois par mois, et cela depuis leur enfance, et il est à remarquer que tous ceux qui vivent aussi longtemps usent de ce breuvage de soufre et de vif-argent. En ce royaume de Mabar est une religion appelée *cuigui*, qui astreint ceux qui la suivent à une vie rude et grossière; car tous ceux de cette religion vont tout nus et ne portent jamais rien sur eux. Ils adorent le bœuf (³), et la plupart d'entre eux portent un petit bœuf de cuivre ou de bronze doré sur le front. Ils

(¹) Il s'agit du bétel, composition où entrent la feuille du bétel, la noix areca et la poussière de coquilles calcinées.

(²) Les *tingui* ou *cuigui*, suivant d'autres manuscrits, sont les religieux mendiants ou ascètes, dont les uns forment la classe des *jogi* ou *yogi*, et les autres celle des *sannyasi*. Nous avons donné improprement, p. 118, à un groupe de ces religieux le nom de *fakirs*, qui ne convient qu'aux mendiants de la religion mahométane.

(³) Le bœuf est surtout sacré pour la secte des saivas, qui adorent Siva et Bhawani, divinités qu'on représente portées par cet animal. En général, les saivas suspendent à leur cou, non la figure d'un bœuf, mais celles du linga et du yoni.

brûlent les os du bœuf et en font une poudre dont ils oignent plusieurs parties de leur corps avec grande révérence, aussi grande que celle que les chrétiens ont pour l'eau bénite (1). Ils ne mangent ni dans des



Signes religieux que les Hindous tracent sur leur visage.

écuelles ni dans des plats, mais sur des feuilles de pommier de paradis ou toutes autres grandes feuilles (2), pourvu toutefois qu'elles ne soient pas vertês, mais sèches ; car ils disent que celles qui sont vertes ont

(1) Les différentes sectes des Hindous se distinguent par des marques particulières tracées sur le front, le nez, le cou et la poitrine, avec un mélange de poussière, de bouse de vache, de cendres du sacrifice, de bois de sandal et d'autres, liées avec de l'eau de riz. Il paraît aussi que ces signes varient, sur lé même individu, suivant les différentes prières qu'il adresse aux différentes divinités.

Voy. sur ce sujet spécial l'ouvrage de M. S.-C. Belnos, intitulé : *the Sundhya or the dayly prayers of the brahmins, illustrated in a series of original drawings*, etc.

(2) La feuille du plantain ou pomme de paradis (*Musa paradisiaca* de Linné) est d'une telle dimension que les Indiens s'en servent comme d'un plat où ils mettent leur riz bouilli.

une âme et que ce serait un péché de s'en servir, et ils se gardent surtout de faire aucun péché, aimant mieux se laisser mourir que d'en commettre un seul (1). Et quand on leur demande pourquoi ils vont nus, ils répondent : « Nous allons nus parce que nous ne voulons aucune chose de ce monde, parce que nous sommes venus en ce monde nus et sans vêtements. »

Ils ne tueraient aucune créature ni aucun animal, ni mouche, puce, porc, ni aucun ver, parce qu'ils disent que ces bêtes ont une âme, et que ce serait un péché d'en manger (2). Ils ne mangent aucune chose verte, ni herbes ni racines, jusqu'à qu'elles soient sèches, car ils disent que les choses vertes ont une âme. Ils dorment sur la terre tout nus, sans rien sur eux ni dessous ; et c'est étonnant qu'ils ne meurent point et qu'ils vivent si longtemps. Ils font grande abstinence de manger, car ils jeûnent toute l'année et ne boivent que de l'eau. Ce sont, au reste, de cruels et perfides idolâtres (3). Ils disent qu'ils font brûler les corps parce que, sans cette précaution, les vers s'y mettraient, et lorsque ces vers auraient mangé tout le corps, ils mourraient de faim, n'ayant plus rien à dévorer, et ce serait un grand péché que cette mort pour l'âme du défunt. A présent que nous vous avons raconté les coutumes des idolâtres, nous reviendrons à l'île de Seilan, dont nous avons oublié de vous raconter une merveilleuse histoire.

Encore de l'île de Seilan.

Seilan est une grande île, comme je vous l'ai déjà raconté. Or en cette île est une montagne fort élevée et très-escarpée, où l'on ne pourrait monter si l'on n'avait suspendu à cette montagne des chaînes de fer qui servent aux habitants à se hisser au sommet. On dit que sur cette montagne est le tombeau d'Adam notre premier père (4). Les Sarrasins sont de cet avis ; mais les idolâtres prétendent que c'est celui de Sergamon Bercam (5), le premier homme qu'ils aient divinisé. Ce fut le meilleur homme de leur loi qui ait jamais existé, et c'est aussi le premier qu'ils aient regardé comme saint et dont ils aient fait une idole. C'était le fils d'un grand roi riche et puissant ; il était de si bonne vie qu'il ne voulait entendre parler de choses mondaines ni de royauté ; et son père, en voyant ces dispositions que rien ne pouvait vaincre, fut fort irrité et lui fit de grandes offres, lui proposant de le couronner roi et de lui abandonner toute sa puissance. Mais le fils ne voulait rien entendre, et le roi, voyant une telle opiniâtreté, faillit en mourir de chagrin ; car il n'avait que ce fils et il ne savait à qui laisser son royaume. Il a donc recours à cet expédient : il se persuade que son fils se laissera séduire par les choses mondaines et qu'il finira par accepter la couronne et le royaume. Il le met dans un moult beau palais et lui donne trente mille jeunes filles moult belles et avenantes pour le servir. Il n'y avait aucun homme dans ce palais ; mais les jeunes filles le mettaient au lit, le servaient à table et lui tenaient toujours compagnie ; elles chantaient et dansaient devant lui et lui procuraient toutes sortes de divertissements, comme le roi le leur avait commandé. Mais il était encore plus réservé qu'auparavant, et il menait une très-sainte vie selon leur loi. Il était si discret qu'il n'était jamais sorti du palais et n'avait jamais vu un homme mort ou infirme ; car son père ne laissait aucun voyageur arriver jusqu'à lui. Un jour cependant qu'il se promenait à cheval hors du château, il vit

(1) Tous les voyageurs rendent témoignage de ces vertus chez la plupart des ascètes hindous. (Voy. Thévenot, *Voyage des Indes;* Grose, *Voyage to the East Indies.*) La longévité paraît être une des récompenses terrestres de cette tempérance et de cette chasteté.

(2) Cette défense de manger de la chair est une conséquence de la croyance à la métempsycose. Tuer un animal, c'est obliger l'âme humaine qui l'habite à émigrer dans un autre corps.

(3) Il s'agit, non plus des religieux, mais des adorateurs de Brahma en général ; il semble, du reste, que Marco-Polo ait eu crainte d'avoir été trop loin dans ses éloges.

(4) Voy., sur Ceylan et le pic d'Adam, les notes 3 et 5 de la p. 382 du volume des *Voyageurs anciens,* et une vue de ce pic avec les chaînes dans le *Magasin pittoresque,* t. X, p. 12. D'après une tradition mahométane, racontée par Sale, lorsque Adam fut chassé du paradis terrestre, il tomba dans l'île de Ceylan ; Eve tomba près de Joddah, en Arabie.

(5) Sakia-mouni, le Bouddha. — Voy. sur ce fondateur du bouddhisme et sur ses temples à Ceylan la relation de FA-HIAN, dans le volume des *Voyageurs anciens.* Le mot *Bercam* ou *Bourchan,* dont se sert Marco-Polo, paraît signifier *divinité* dans la langue des Tartares mongols. Il est probable que l'on appelait communément le Bouddha *Sakya-mouni-Bercam* ou *Bourchan,* c'est-à-dire, le dieu Sakia-mouni.

un homme mort; tout étonné, il demanda à ceux qui étaient avec lui ce que c'était que cela, et eux lui répondirent que c'était un homme mort. « Comment, fit-il, tous les hommes meurent donc? — Oui vraiment, » lui répondit-on. Il ne dit rien autre chose et continua sa route tout pensif. Un instant après, il rencontra un vieillard qui ne pouvait plus marcher et n'avait plus de dents dans sa bouche à cause de son grand âge. Il demanda encore ce que cela voulait dire, et on lui répondit que c'était la vieillesse qui rendait cet homme ainsi infirme. Quand le fils du roi eut ainsi appris à connaître la mort et la vieillesse, il retourna à son palais, et résolut de ne plus rester dans un monde aussi misérable et d'aller chercher celui qui ne meurt jamais. Il quitta donc le palais et son père, et s'en alla sur de hautes montagnes impraticables où il mena une vie honnête et sage, observant une grande abstinence; et certes s'il eût été chrétien, c'eût été un grand saint devant notre seigneur Jésus-Christ. Quand il mourut, on porta son cadavre au roi son père, et il n'est pas besoin de vous dire s'il fut dolent et marri quand il vit mort celui qu'il aimait plus que lui-même (1). Il fit grand deuil, puis ordonna de faire une image d'or et de pierres précieuses à sa ressemblance, et il la fit honorer et adorer par tous ceux du pays comme un Dieu. Les naturels prétendent que ce prince mourut quatre-vingt-quatre fois : la première fois il devint bœuf, puis il mourut et devint cheval, et enfin il mourut quatre-vingt-quatre fois, revenant toujours en animal ou chien ou autre chose; mais à la quatre-vingt-quatrième fois qu'il mourut, il devint dieu, et les idolâtres l'adorent comme le plus grand et le meilleur dieu qu'ils aient. Cette idole fut la première, et c'est d'elle que sont venues toutes les autres en l'île de Seilan et dans l'Inde. Les idolâtres viennent en pèlerinage à cette statue, de contrées fort éloignées, comme font les chrétiens à Saint-Jacques. Les idolâtres disent donc que le tombeau qui est au sommet de cette grande montagne est celui de ce fils du roi, et que les dents, les cheveux et l'écuelle qui y sont ont appartenu à ce prince qui avait nom Sergomon Borcan, c'est-à-dire Sergomon saint : les Sarrasins, de leur côté, qui viennent en foule à ce lieu en pèlerinage, disent que c'est le tombeau d'Adam notre premier père, et que les dents, les cheveux et l'écuelle sont à Adam. Voilà ce qu'ils prétendent de part et d'autre; mais Dieu seul sait qui a été enterré en ce lieu : car, pour nous, nous ne croyons pas que ce soit Adam, puisque l'Écriture sainte nous dit qu'il est dans une autre partie du monde. Or le grand khan vint à apprendre que sur cette montagne était le tombeau d'Adam, et ses dents, ses cheveux et l'écuelle où il mangeait (2); et il résolut d'avoir de ces reliques. Il envoya donc, vers l'an 1284 de l'incarnation du Christ, une grande ambassade qui s'en alla dans l'île de Seilan, vint trouver le roi et obtint les deux dents mâchelières qui moult étaient grosses et grandes, et aussi un peu des cheveux et l'écuelle; celle-ci était en porphyre vert moult beau. Ils repartirent avec tout cela pour retourner vers leur seigneur, et quand ils furent près de la ville de Gambalu où était le grand khan, ils lui firent savoir qu'ils revenaient et qu'ils lui apportaient ce pour quoi il les avait envoyés. Le grand khan alors ordonna que tous ses gens, moines et autres, allassent au-devant de ces reliques qu'il leur dit être celles d'Adam. Et, que vous dirai-je? sachez que tous les habitants de Gambalu allèrent à la rencontre de ces reliques (3); les moines les prirent et les apportèrent au grand khan, qui les reçut avec grande joie et grande fête et grande révérence. Or ils trouvèrent dans leurs écritures que cette écuelle avait une vertu telle, que lorsqu'on y mettait de la viande pour un homme il y en avait pour cinq. Le grand khan en fit, dit-on, l'expérience et trouva que c'était vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il conserve précieusement ces reliques qui lui ont coûté de grands trésors. Maintenant que je vous ai conté en toute vérité cette histoire, je vous parlerai de la cité de Cail.

(1) Voy., sur la mort du Bouddha, la relation de FA-HIAN, *Voyageurs anciens*, p. 377.

(2) Le pot. (Voy. la relation de FA-HIAN, *Voyageurs anciens*, p. 367.)

(3) Il y a d'autres exemples de semblables cérémonies dans l'histoire de Chine. Du Halde rapporte que dans la quatorzième année du règne du dix-septième prince de la dynastie des Tang, cet empereur « fit porter avec pompe, dans son palais, un os de l'idole Foé. »

De la noble cité de Cail.

Cail (¹) est une noble et grande cité qui obéit à Asciar (²), le premier des cinq frères rois. A cette ville abordent tous les vaisseaux qui viennent de l'occident, c'est-à-dire de Curmosa (³), de Quisci (⁴), d'Aden et de toute l'Arabie, chargés de marchandises et de chevaux; car les marchands viennent à cette ville, parce qu'elle est bien située et qu'on y trouve à acheter des chevaux et maintes autres choses. Le roi est moult riche et porte sur lui une quantité de pierres précieuses. Il vit moult honorablement, et maintient bien son royaume en justice. Il soutient les marchands étrangers qui viennent dans sa ville et leur rend bonne justice : aussi ceux-ci y abordent volontiers et ils y font grand profit. Ce roi a plus de trois cents femmes, car plus on a de femmes plus on est honoré. Quand il survient quelque discorde entre ces cinq rois, qui sont frères de père et de mère, et qu'ils veulent combattre ensemble, leur mère, qui est encore en vie, se met entre eux pour arrêter le combat; et plusieurs fois il est arrivé que ses fils ne se sont pas rendus à sa prière et ont voulu se combattre. Alors elle, prenant un couteau, leur a dit : « Si vous ne cessez cette querelle et que vous ne fassiez paix ensemble, je m'occis aussitôt; mais avant » j'arracherai de ma poitrine cette mamelle qui vous a nourris. » Et eux, par pitié pour leur mère, voyant d'ailleurs que leur intérêt est encore de rester unis, ont toujours fait paix ensemble; mais quand leur mère sera morte, il ne peut manquer d'arriver qu'ils se détruisent l'un l'autre

Du royaume de Coillon.

Coillon (⁵) est un royaume situé à cinq cents milles environ au sud de Mabar. Les habitants sont idolâtres; il y a aussi des chrétiens et des juifs. Ils ont un langage particulier; leur roi ne paye tribut à personne. Je veux vous dire quelles sont les productions de ce pays. Sachez donc qu'il y a du berzi coilomin (⁶) moult bon, et aussi du poivre en grande abondance; on le recueille pendant les mois de mai, juin et juillet sur des arbres qu'on plante et qu'on arrose, et qui sont arbres domestiques (⁷). C'est là qu'on récolte le bois d'Inde (⁸); il se fait avec une herbe qu'on cueille et qu'on met dans un grand vase; on verse de l'eau dessus et on l'y laisse jusqu'à ce que l'herbe pourrisse; puis on l'expose à l'ardeur du soleil, on la fait bouillir et elle devient telle que nous la voyons. En ce pays il fait une si grande chaleur et le soleil est si ardent qu'on peut à peine le supporter, et si l'on met un œuf dans un fleuve, il est cuit avant qu'on ait le temps de s'éloigner beaucoup. Les marchands du Mangi (⁹), de l'Arabie et du Levant viennent en ce royaume, et, en échange des marchandises qu'ils apportent de chez eux, emportent sur leurs vaisseaux

(¹) En langue tamoule, le mot *kael* ou *koil* signifie *temple*. Il forme la dernière syllabe de plusieurs noms de lieux, dans la partie méridionale de la péninsule. Il servait à désigner un port considérable de la contrée que nous appelons *Tinnevelly*, à peu de distance de Toucatorin. Cette ville, marquée sur une des cartes de Valentyn, s'appelait *Kael-patnam*. Elle a disparu des cartes modernes : toutefois, on peut consulter la Collection des plans de ports de Dalrymple.

(²) Asciar est certainement un nom défiguré. A une époque postérieure au récit, la partie de la contrée dont il est question fut enlevée aux rois de Narsinga par ceux de Koulom ou Kolam, sur la côte du Malabar.

(³) Ormus.

(⁴) Kis.

(⁵) *Koulam*, *Kolam*, *Coulam* des cartes européennes, autrefois ville très-commerçante. Ce nom signifie en langue tamoule *étang* ou *bassin*. Elle est moins éloignée de moitié de Kael que ne paraît l'indiquer Marco-Polo.

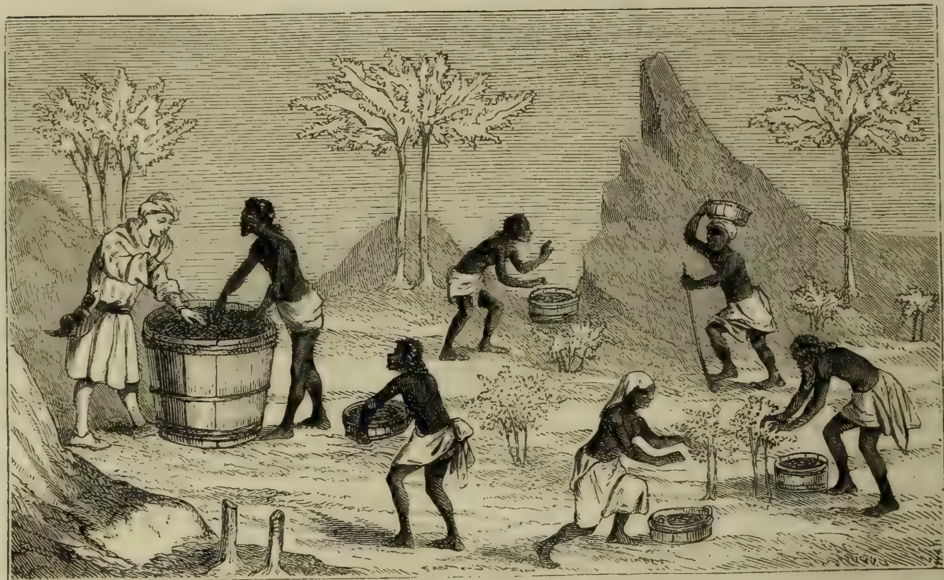
(⁶) Dans Ramusio, le bois de sandal, qui vient surtout des montagnes de l'intérieur.

(⁷) Il semble qu'il y ait ici erreur. Sur la côte du Malabar, les fleurs de cet arbuste (le poivrier à vin) paraissent au mois de juin, et les graines mûrissent en décembre.

(⁸) Sans doute l'indigo, qui croît dans presque toutes les parties de l'Inde et y sert à teindre les étoffes.

(⁹) Il y a plus d'un motif de croire qu'anciennement les Chinois ont entretenu des relations commerciales jusqu'au golfe Persique. — Voy. Robertson (*Historical disquisitions*, etc., p. 95) et, plus haut, la relation des DEUX MAHOMÉTANS, *passim*.

une foule de productions de cette contrée. Il y a maintes sortes de bêtes différentes de celles du reste du monde : ce sont des lions noirs sans nulle autre couleur ni tache (¹), des perroquets de plusieurs espèces (²),



Récolte du poivre. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

car il y en a de tout blancs comme la neige avec les pieds et le bec vermeils, et d'autres vermeils et blancs, qui sont la plus belle chose du monde à voir; il y en a aussi de tout petits qui sont très-jolis. On y trouve des paons moult plus beaux et plus grands que les nôtres, des poules tout à fait différentes; en un mot, tout ce qu'ils ont est plus beau et meilleur que ce que nous avons, fruits, bêtes et oiseaux, et cela à cause de la grande chaleur qu'il y fait. En fait de grains, ils n'ont que du riz. Ils font du vin avec du sucre (³), ce qui forme une très-bonne boisson qui enivre encore mieux que le vin de raisin. Ils ont en grande abondance et à bon marché tout ce qui est nécessaire à la vie, excepté des grains. Ils ont beaucoup d'astrologues, qui sont bons. Ils ont aussi des médecins habiles, qui savent conserver la santé. Ils sont tous noirs, hommes et femmes, et vont tout nus. Ils épousent leurs cousines germaines, la femme de leur père quand il est mort ou celle de leur frère; et cela se fait par toute l'Inde (⁴). Il n'est rien autre chose en ce pays qui mérite de vous être raconté. Maintenant nous vous parlerons de Comari.

(¹) Nous rappelons que lion, tigre, léopard, c'est tout un pour Marco-Polo.

(²) Le perroquet est commun dans toutes les contrées de l'Inde. C'est l'expédition d'Alexandre qui le fit connaître pour la première fois aux Européens. (Voy. la relation de Ctésias, p. 157 des *Voyageurs anciens*. Voy. aussi Gould, *Birds in Asia*.)

(³) Liqueur faite avec un sucre grossier qu'on nomme le *jaggri* ou *jagori*, et qui est seulement le jus épaissi tiré du *Borassus flabelliformis*.

(⁴) Notion incorrecte, qui a peut-être pour origine la singularité des mariages chez les Nairs ou Naimars, les Soudras de Malayala. (Voy. Buchanan, *Journey from Madras*, etc., vol. II, p. 408.)

De la cité de Comari.

Comari est une contrée de l'Inde même (¹). A trente milles en mer de cette ville, l'étoile polaire, que nous n'avions pas vue depuis l'île de Java jusqu'ici, apparaît de nouveau et semble tout au plus à une coudée au-dessus de l'eau. Cette contrée n'est pas très-civilisée, mais au contraire est assez sauvage. On y trouve des bêtes de toutes sortes, et surtout des singes qu'on prendrait pour des hommes ; il y a tant de forêts et de marais que c'est merveille; les lions, les léopards, les ours, y sont en abondance. C'est tout ce qu'il y a de remarquable. Et maintenant nous passerons au royaume d'Éli.

Du royaume d'Éli.

Éli (²) est un royaume vers le couchant, éloigné de Comari d'environ trois cents milles. Les habitants sont idolâtres, ont un roi à eux et un langage particulier, et ne payent tribut à personne. Nous vous raconterons leurs usages, que vous comprendrez mieux parce que nous approchons de pays civilisés. Il n'y a pas de port en ce royaume ; cependant il y passe un grand fleuve où sont de bons mouillages (³). On trouve en ce pays du poivre en grande abondance, du gingembre et d'autres épices (⁴). Le roi a beaucoup de richesses, mais très-peu de gens; au reste, son royaume est si bien défendu qu'on ne saurait y entrer pour leur nuire : aussi ils ne craignent personne. S'il advient que quelque vaisseau entre dans le fleuve, sans avoir l'intention de venir chez eux, les habitants les prennent et leur enlèvent tout ce qu'ils portent, disant : « Vous alliez autre part, et Dieu vous a envoyés vers nous afin que nous prenions tous » vos biens. » Ils prennent donc toutes les marchandises du vaisseau comme si elles étaient à eux et ne croient point pécher pour cela. Au reste, c'est là l'habitude de toutes ces provinces de l'Inde; car s'il arrive qu'un navire soit jeté par le mauvais temps dans un lieu où il n'avait pas l'intention d'aller, ceux chez qui il arrive dérobent tout ce qu'il porte, disant : « Vous vouliez aller autre part, mais notre bon » génie vous a commandé de venir chez nous afin que nous eussions ce que vous portez. » Les vaisseaux du Mangi et d'autres contrées y viennent l'été et font leur cargaison en quatre jours ou en huit, et ils s'en vont le plus tôt qu'il peuvent, parce qu'il n'y a pas de port en ce pays et qu'il est dangereux d'y demeurer à cause du sable qui y est. Les vaisseaux du Mangi ne craignent point comme les autres d'aller dans ces parages, parce qu'ils portent de si grandes ancres de bois qu'ils ne craignent aucun danger (⁵). Il y a dans cette contrée des lions et d'autres bêtes féroces et beaucoup de gibier. Nous allons à présent vous entretenir du royaume de Milebar.

(¹) Komari, le cap Comorin, *Komaria acron* des Grecs, *promontorium Kamariæ* de Ptolémée. Il semble que Marco-Polo eût dû placer ces lignes sur Comari avant celles sur Coulam.

(²) Le mont *Dilla* des Anglais, le *Delli* des cartes hollandaises, sur la limite du Kanara et du Malabar (Malayaba), suivant Paolino. Buchanan étend ce dernier pays jusqu'à la rivière Chandra-Giri, à un degré de plus au nord de la montagne qui, dit-il, est séparée du continent par des lagunes d'eau salée, et forme sur la côte un promontoire que l'on remarque de loin. Le nom véritable n'est ni Dilla ni Delli, mais a quelque rapport avec ces mots : *Yesai-Malay*.

(³) Cette rivière a son embouchure au sud du mont Delli, Dilla ou Yesai-Malay, et non loin de Cananore. Il traverse le pays des Rajas Tcherical ou Colastry. Son nom dérive de la ville Valya-pattanam.

(⁴) Le *cardamome*, épice et arome; la *curcuma longa*, ou safran des Indes, etc.

(⁵) Ce mode d'ancrage est de même usité, de nos jours, à Tellitchery, Mahé, Anjengo, etc., et les voyageurs modernes confirment ce que Marco-Polo dit des dangers de la côte.

Du royaume de Melibar.

Melibar est un grandissime royaume vers l'occident (¹). Ils ont un roi et un langage particulier. Ils sont idolâtres et ne payent tribut à personne. En ce royaume on voit l'étoile polaire, qui paraît bien élevée de deux coudées au-dessus de l'eau. De ce pays de Melibar et d'une autre province qui est auprès et qui est appelée Gosurat sortent, chaque année, plus de cent vaisseaux en corps qui vont prendre les autres vaisseaux et dépouiller les marchands; car ce sont de grands voleurs de mer : ils mènent avec eux leurs femmes et jusqu'à leurs petits enfants, et ils demeurent tout l'été en corps et ils font moult grand dommage aux marchands. Sachez que plusieurs des vaisseaux de ces méchants corsaires se portent çà et là pour attendre et trouver les navires des marchands et les piller : pour cela ils s'échelonnent en mer, c'est-à-dire qu'ils s'éloignent les uns des autres d'environ cinq milles; ils placent ainsi vingt de leurs vaisseaux, de sorte qu'ils embrassent cent milles, et dès qu'ils aperçoivent un navire, ils se font des signaux de feu les uns aux autres, et ainsi nul vaisseau ne peut aller dans cette mer sans être pris par eux (²). Mais les marchands, qui les connaissent bien et qui savent qu'ils doivent les rencontrer, vont si bien appareillés qu'ils n'ont pas à les redouter; mais ils se défendent vaillamment et leur font grand dommage, ce qui n'empêche pas que les corsaires n'en prennent toujours quelques-uns. Quand ils se sont emparés de quelque navire, ils prennent toutes les marchandises, mais ne font aucun mal aux hommes et les renvoient en leur disant : « Allez chercher d'autres marchandises, vous nous les donnerez » peut-être encore. » Il y a en ce royaume grande abondance de poivre, de gingembre, de cannelle et d'autres épices, comme aussi de turbith et de noix d'Inde. Ils ont également beaucoup de bougrans, des plus fins et des plus beaux du monde, et toutes sortes de marchandises précieuses. Je vais vous dire ce que les marchands étrangers apportent en ce pays pour échanger avec les productions de la contrée : c'est d'abord de l'airain, dont ils se servent pour fréter leurs vaisseaux; des draps d'or et de soie, du sandal, de l'or, de l'argent, du girofle et d'autres épices qu'on n'a point en ce royaume. Il y vient des navires de maintes parties de la grande province du Mangi. De là ils portent leur chargement en diverses contrées, et tout est ensuite envoyé à Alexandrie. Nous avons raconté ce que nous savions du royaume de Mélibar; nous passerons maintenant au royaume de Gozurat; et remarquez que nous ne vous disons rien de toutes les cités de ces royaumes, parce que cela nous mènerait trop loin, car dans chacun de ces royaumes il y a bon nombre de cités et de villages.

Du royaume de Gozurat.

Gozurat est un grand royaume (³) dont les habitants sont idolâtres et ont un roi et un langage particulier. Ils ne payent tribut à personne. Ce pays est vers l'occident, et on y aperçoit mieux l'étoile polaire qui semble déjà élevée au moins de six coudées. Les naturels sont les plus grands corsaires du monde, et fort méchants; ils prennent les marchands et leur donnent à boire du tamarin et de l'eau de mer, de sorte que ceux-ci ont la colique et rejettent tout ce qu'ils ont pris : les corsaires font recueillir ces

(¹) Marco-Polo donne le nom de Melibar ou Malabar aux contrées de l'Inde anglaise que nous nommons Kanara, Konka, et qui sont situées au nord du Malabar proprement dit.

(²) Déjà les Romains se plaignaient, au témoignage de Pline, de ces pirates indiens. La multitude des petits ports, les points élevés de la côte d'où l'on peut épier les navires obligés par les brises à s'approcher de terre, la protection qu'offrent aux fugitifs les accidents du territoire, tout favorisait, dans cette partie de l'Inde, la piraterie dont parle Marco-Polo, et que l'on n'est pas encore parvenu à détruire entièrement.

(³) Gozurath, Guzurach, Gesurach, dans d'autres textes. Marsden est en doute sur la question de savoir si ce que l'on appelle aujourd'hui la péninsule de Guzzerat était anciennement une partie intégrale de la province de l'Hindoustan qui porte aujourd'hui ce nom, et dont la capitale était Nehrwaleh ou Puttan

ordures et cherchent s'ils n'y trouveront point des perles ou d'autres pierres précieuses; car ils prétendent que lorsque les marchands se voient pris, ils avalent les perles et les autres pierres précieuses qu'ils possèdent, afin de ne point les laisser aux corsaires; et c'est pour cela qu'ils leur font prendre ce breuvage. Il y a en ce pays du poivre en grande abondance, du gingembre et du bois d'Inde. Ils ont aussi assez de coton, car ils ont de ces arbres qui le produisent, hauts au moins de six pas et âgés de près de vingt ans; mais quand ces arbres sont si vieux, le coton n'est plus bon à filer et on s'en sert seulement pour faire des voiles et des hamacs. Auparavant, quand l'arbre a moins de douze ans, le coton est bon à filer; plus tard, de douze à vingt ans, l'arbre produit de moins bonnes graines (1). On prépare en ce royaume une moult grandissime quantité de cuir avec la peau des moutons, des bœufs, des buffles, des licornes et de maintes autres bêtes : on en fait tant que chaque année on en charge plusieurs navires pour l'Arabie et maints autres pays; car c'est là que viennent s'approvisionner une foule de provinces. On y fabrique de belles nattes de cuir vermeil, où l'on représente des bêtes et des oiseaux et que l'on coud moult habilement avec des fils d'or et d'argent (2). Elles sont si belles que c'est merveille de les voir; les Sarrasins dorment dessus, et c'est un très-bon coucher. On fait aussi de fort beaux coussins cousus d'or qui valent bien six marcs d'argent, et de ces nattes dont je vous parlais, il y en a qui valent jusqu'à dix marcs d'argent. Et, que vous dirai-je? sachez qu'en ce royaume se fabriquent des siéges royaux en cuir, plus beaux que partout ailleurs et de plus grande valeur. Nous vous parlerons à présent du royaume de Tana.

Du royaume de Tana.

Tana est un royaume vers l'occident moult grand et bon (3). Ils ont un roi particulier et ne payent tribut à personne; ils sont idolâtres et ont un langage particulier. Cette contrée produit du poivre et des épiceries comme les autres pays dont nous venons de parler. Il y a aussi de l'encens qui n'est pas blanc mais brun (4). Il s'y fait un grand commerce et il y vient bon nombre de navires marchands; car on tire de ce pays beaucoup de cuirs de maintes façons moult bons et beaux, et aussi du bougran et du coton; en échange de quoi les marchands apportent diverses choses, comme or, argent, airain et autres objets dont on a besoin en cette contrée. De ce royaume sortent maints corsaires qui vont par la mer, faisant grands maux aux marchands, et cela de la volonté même du roi, car il est convenu avec eux qu'ils lui donneraient tous les chevaux qu'ils prendraient; et ils en prennent souvent, car, comme je vous l'ai dit, il se fait grand commerce de chevaux par toute l'Inde (5). Les chevaux donc sont pour le roi; l'or, l'argent, les pierres précieuses et les autres marchandises, pour les corsaires. Or c'est là une mauvaise chose et qui n'est pas juste. Nous partirons maintenant de Tana et irons au royaume de Canbaot.

Du royaume de Canbaot.

Canbaot est un grand royaume vers l'occident (6). Ils ont un roi et un langage particulier et ne payent tribut à personne. Ils sont idolâtres, et dans leur pays on voit encore mieux l'étoile polaire; car plus

(1) Il y a quelque erreur dans ce que Marco-Polo dit ici sur les cotonniers.

(2) Faits confirmés par les voyageurs modernes. — Voy. Linschoten, *Navig. ac Itiner.*, cap. VII et IX; Buchanan, t. Ier, p. 227.

(3) Peut-être Tanah de Salsette, au sud de Guzzerat; peut-être aussi Tatta, ville commerçante à l'extrémité du delta de l'Indus. « Marco-Polo, dit d'Anville, en parle (de Tana) comme d'un royaume qu'il joint à ceux de Cambaeth et de Semenat. »

(4) La gomme *benzoin*, qui ne croît en aucune contrée de l'Inde, mais que l'on importait de Sumatra et dont les marchands avaient de considérables dépôts pour leurs expéditions en Arabie, Perse, Syrie et Asie Mineure. Sa couleur est, en général, d'un brun foncé : la meilleure qualité est veinée de blanc.

(5) Ces chevaux devaient venir des bords de la mer Rouge et du golfe Persique.

(6) Ayin Akbari cite Kambayet parmi les villes principales du Guzzerat, dont Nehrwaleh ou Puttan était anciennement la capitale.

nous avancerons vers l'occident, mieux nous la distinguerons. Il se fait un grand commerce dans ce royaume, et il y a du bois d'Inde moult bon et en grande abondance. Il y a aussi beaucoup de bougran et de coton ; car on en exporte en maintes contrées (1). Il s'y fait aussi un grand trafic de cuirs préparés, qu'ils travaillent aussi bien qu'en aucun autre pays. Il y a encore maintes autres marchandises dont je ne vous parlerai, parce qu'il serait trop long de toutes les citer. Les marchands se rendent en ce lieu avec diverses marchandises, mais surtout avec de l'or, de l'argent et de l'airain. Ils apportent des productions de leur pays, qu'ils échangent pour celles de cette contrée, choisissant celles qu'il croient devoir leur donner un plus grand profit. Il n'y a point de corsaires en cette contrée; les habitants vivent de commerce et d'industrie et sont honnêtes. Nous passerons de là au royaume de Semenat.

Du royaume de Semenat.

Semenat est un grand royaume vers le couchant (2). Les habitants sont idolâtres, et ont un roi et un langage particulier. Ils ne sont point corsaires, mais vivent de commerce et d'industrie comme d'honnêtes gens doivent le faire; car il se fait un grand commerce en ce pays, et les marchands de diverses contrées viennent y trafiquer. Les habitants sont des idolâtres cruels et féroces (3). De ce royaume nous irons à celui appelé Kesmacoran.

Du royaume de Kesmacoran.

Kesmacoran est un royaume qui a un roi et un langage particulier (4). Les habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie. Ils ont assez de riz et se nourrissent de viande, de riz et de lait. Il y vient beaucoup de marchands, car il s'y fait un grand commerce; au reste, il n'y a rien autre chose de remarquable. Ce pays est la dernière province de l'Inde entre l'occident et le nord; car tous les royaumes dont nous vous avons parlé, depuis Mabard (5) jusqu'ici, faisaient partie de la grande Inde. Mais nous ne vous avons décrit que ceux qui sont le long de la mer; car si nous avions voulu vous parler de ceux qui sont dans l'intérieur des terres, c'eût été une trop longue matière. Maintenant nous allons vous entretenir de quelques îles qui appartiennent encore à l'Inde, et d'abord des deux îles appelées Mâle et Femelle (6).

De l'île Mâle et de l'île Femelle.

L'île appelée Mâle est bien à cinq cents milles en mer au sud de Kesmacoran. Les habitants sont chrétiens, baptisés, et observent la loi et la coutume de l'Ancien Testament. Leurs femmes ne demeurent

(1) On exporte encore aujourd'hui, de Surat et de Bombay, une grande quantité de coton en Chine.

(2) Sumenat, dont le fanatique mahométan Mahmoud de Ghizni détruisit le temple et les idoles, en 1025.

(3) Le souvenir des spoliations violentes de Mahmoud de Ghizni avait sans doute provoqué les prêtres indiens à des représailles.

(4) Resmaceran, *Chesmacoran* dans d'autres textes. On a proposé de l'identifier avec Kedge ou Kidj, capitale du Makran, contrée située à l'ouest de l'Indus, près de la mer. (Voy. la carte itinéraire de NÉARQUE, dans le volume des *Voyageurs anciens.)* Le Makran était autrefois compris par les géographes dans la plus vaste circonscription de l'Inde, qu'il unit à la Perse.

(5) Mabar (et non Malabar), c'est-à-dire la côte orientale de la péninsule, depuis la rivière Pennar jusqu'au cap Comorin; en d'autres termes, l'étendue de pays où l'on parle le tamoul.

(6) On croit que ces deux îles sont les îlots de Soneur (Abd-al-Curia), situés près de l'île de Socotra : elles sont nommées *les Deux Sœurs* sur quelques cartes, et *les Deux Frères* sur d'autres. Elles portent les noms de *Mangla* et *Nebila*, sur la carte de Fra Mauro (1459).

point en cette île, mais elles vivent toutes dans une autre île nommée Femelle. Chaque année les hommes vont dans cette île des femmes et y demeurent trois mois, mars, avril et mai. Pendant ces trois mois, ils s'amusent avec leurs familles, puis les neuf autres mois ils les consacrent à leur commerce. On recueille en cette île de l'ambre moult fin, bon et beau. Ils vivent de riz, de lait et de viande. Ils sont très-bons pêcheurs, et ils prennent une si grande quantité de poissons qu'ils les font sécher et en ont



L'île des Hommes et l'île des Femmes. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

pour toute l'année et encore en vendent. Ils n'ont d'autre seigneur qu'un évêque soumis à l'archevêque de Scotra ; ils parlent un langage particulier. De leur île à celle où demeurent leurs femmes il y a bien trente milles. Ils ne restent point avec leurs femmes, parce qu'ils ne pourraient vivre avec elles ; et quand il leur naît un fils, sa mère l'élève jusqu'à l'âge de quatorze ans, et alors elle l'envoie à son père. Ces femmes ne font autre chose que nourrir leurs enfants et cueillir les fruits que produit leur île. De ces îles nous viendrons à celle de Scotra.

De l'île de Scotra.

A environ cinq cents milles au sud de ces deux îles est celle de Scotra (1). Les habitants sont chrétiens, baptisés, et ont un archevêque (2). On y trouve de l'ambre en grande quantité (3), des draps de coton moult beaux et beaucoup d'autres marchandises, comme aussi des poissons salés grands et beaux. Les naturels

(1) Socotora, Socotra, île située à 220 kilomètres du cap Gardafuy, au nord-est du continent africain. — Voy. la relation des Deux Mahométans, p. 149.

Dans la mappemonde de 1417, du palais Pitti, on lit près de l'île Socotra : « Ce porc, dit le grand porc, cherche, comme le porc terrestre, sa nourriture en fouillant la vase avec son groin. » (Santarem.)

(2) Voy. ci-dessus, sur le christianisme de l'île de Socotora, la relation des Deux Mahométans, p. 149.

Barbosa, qui voyageait vers la fin du quinzième siècle, parle avec mépris de l'espèce de christianisme des Socotoriens. Marco-Polo paraît croire qu'ils étaient nestoriens. Marsden suppose qu'ils étaient jacobites et soumis à la juridiction spirituelle d'un patriarche qui résida successivement à Antioche, à Alexandrie et à Maredin, en Mésopotamie.

(3) Voy. sur l'ambre gris la note 5 de la p. 99.

vivent de riz, de viande et de lait, car ils n'ont pas de blé. Ils vont tout nus, à la mode des Indiens idolâtres. En cette île abondent maints vaisseaux et il s'y fait un grand trafic ; tous les marchands qui veulent aller à Aden relâchent en ce lieu. Leur archevêque n'a aucun rapport avec le pape de Rome, mais il est soumis à un archevêque qui demeure à Baudac (1), lequel envoie cet archevêque en cette île, comme aussi il en envoie d'autres en diverses autres contrées, à la manière du pape. Tout ce clergé et ces prélats n'obéissent point à l'Église de Rome et regardent ce grand prélat de Baudac comme leur pape. A cette île viennent aborder les corsaires au retour de leurs courses; ils s'y arrêtent et y vendent tout ce qu'ils ont dérobé; et ils le vendent moult bien, parce que les chrétiens savent qu'ils ont volé tout cela à des Sarrasins ou à des idolâtres, et ils n'hésitent point à l'acheter. Si l'archevêque de Scotra meurt, il faut que de Baudach on en envoie un autre; jusque-là il n'y en a point. Les chrétiens de cette île sont les plus habiles enchanteurs du monde. L'archevêque a beau les en reprendre, ils disent que leurs ancêtres le faisaient et qu'ils veulent faire comme eux. L'archevêque est donc bien forcé d'en passer par là, et ils font leurs enchantements comme il leur plaît. Par leurs charmes, ils obtiennent à peu près tout ce qu'ils veulent : ainsi, quand un vaisseau prend la mer avec un bon vent, ils peuvent faire venir un vent contraire qui le pousse en arrière. Ils commandent ainsi aux vents, rendent la mer calme quand ils le veulent, ou, au contraire, y excitent des tempêtes et des ouragans (2). Ils font encore maints autres enchantements merveilleux que je ne vous raconterai, parce qu'ils sont si surprenants, que chacun en serait tout ébahi. Pour cela, nous laisserons cette île et passerons à une autre appelée Madeigascar.

De l'île de Madeigascar.

Madeigascar est une île à mille milles au sud de Scotra. Les naturels sont Sarrasins et adorent Mahomet (3). Ils ont quatre *esceques* (4) c'est-à-dire quatre vieux hommes aux mains desquels est la seigneurie du pays. Cette île est une des plus nobles et des plus grandes qui soient au monde ; car elle a environ quatre mille milles de tour (5). Les habitants vivent de commerce et d'industrie. Les éléphants y sont plus communs que partout ailleurs (6) ; car c'est là et dans l'île de Zanghibar que se fait le plus grand commerce de dents d'éléphants. On y mange force chair de chameaux, et l'on tue tant de ces animaux en un jour que c'est merveille ; cette chair est meilleure et plus saine qu'aucune autre, et c'est pour cela qu'ils en mangent toute l'année. Il y a en cette île des arbres de sandal vermeil, aussi grands que les arbres de notre pays, et ils en ont des bois comme on a des bois d'autres arbres sauvages. Ils ont beaucoup d'ambre, parce qu'il y a en cette mer des baleines en grande abondance et des capdols, et comme ils prennent beaucoup de ces animaux, ils ont de l'ambre ; car on sait que c'est la baleine qui produit l'ambre. On y trouve des léopards, des ours, des lions (7) et beaucoup d'autres bêtes, comme cerfs, chevreuils, daims et une grande abondance de gibier. Ils ont aussi assez de bestiaux et diverses sortes d'oiseaux complétement différents des nôtres. Ils ont des marchandises, et il y vient des vaisseaux chargés de draps d'or et de soie et de maintes autres choses qu'ils échangent avec les productions de ce pays. Les marchands y font grand gain et grand profit ; mais ils ne peuvent aller vers le midi plus loin que cette île et celle de Zanghi-

(1) Bagdad.

(2) De Barros, grave historien portugais du seizième siècle, parle sérieusement des sortiléges qu'il attribue aux femmes de Socotora. Au treizième siècle, on croyait, du reste, chez les peuples les plus civilisés de l'Europe, à ce pouvoir surnaturel de soulever des tempêtes.

(3) En général, les habitants ne professent point la religion de Mahomet ; mais il n'est pas douteux que les Arabes n'y aient eu des établissements et n'aient fait des conversions dont il reste des traces.

(4) *Cheik*, mot arabe qui veut dire à la fois *ancien* et *chef*.

(5) Madagascar a 1700 kilomètres de longueur sur 580 de largeur. Le tour de l'île est d'un tiers moins étendu que ne l'indique Marco-Polo.

(6) Erreur. On trouve les éléphants sur la côte d'Afrique, mais non à Madagascar. Marco-Polo ne visita point probablement cette île, et tira ses informations de navigateurs arabes qui habitaient la côte méridionale de l'Afrique.

(7) Il n'y a ni tigres ni lions à Madagascar.

bar, parce que le courant entraîne si fortement vers le sud, qu'ils ne pourraient plus revenir. Les vaisseaux qui viennent de Mabar mettent vingt jours pour arriver en cette île, et ils sont trois mois pour s'en retourner, tant le courant les pousse vers le sud; et jamais il n'a une autre direction ([1]).

En ces autres îles qui se trouvent plus au midi et où les navires ne vont pas volontiers, il y a des griffons qui apparaissent à diverses saisons de l'année; mais ils ne sont point faits comme on le croit généralement parmi nous, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas moitié lions, moitié oiseaux; mais ceux qui en ont vu m'ont dit qu'ils étaient tout semblables à l'aigle, seulement démesurément grands, et si forts et si puissants qu'ils prennent un éléphant et l'enlèvent de terre, puis le laissent retomber, de sorte que l'éléphant est tout brisé, et alors le griffon fond sur lui et s'en repaît. Ceux qui l'ont vu disent qu'il a trente pas d'envergure et que les plumes de ses ailes sont longues de douze pas; sa grosseur est analogue à sa grandeur ([2]). Au reste, nous vous dirons tout à l'heure ce que nous en avons vu. Le grand khan envoya un de ses messagers en cette île pour faire relâcher un des siens qu'ils avaient fait prisonnier, et ce messager ainsi que le prisonnier racontèrent au grand khan maintes merveilles de cette île. Ils lui apportèrent, entre autres choses, des dents de sanglier sauvage démesurément grandes; le grand sire en fit peser une qui pesait quatorze livres ([3]). Les sangliers auxquels ces dents appartiennent sont grands comme des buffles. Il y a aussi en ce pays des girafes et des ânes sauvages, et enfin une si grande quantité de bêtes différentes des nôtres, que c'est chose merveilleuse et qui serait trop longue à vous conter. Quand au griffon, ceux de cette île l'appellent *roc* et ne lui connaissent point d'autre nom; mais c'est nous qui, à cause de la grandeur du roc, avons pensé que c'était le même que le griffon. Nous vous avons parlé de tout ce qu'il y a de plus remarquable en cette île; nous irons de là à l'île de Zanghibar.

De l'île de Zanghibar.

Canghibar ([4]) est une île moult grande et noble; elle a bien deux mille milles de tour ([5]). Les habitants sont tous idolâtres; ils ont un roi et un langage particulier et ne payent tribut à personne. Ils sont grands et gros, mais cependant ne sont pas d'une grandeur proportionnée à leur grosseur. Ils sont si gros et si membrus, qu'on les prendrait pour des géants : aussi sont-ils démésurement forts, portant la charge de quatre autres hommes; et ce n'est pas étonnant, car ils mangent bien comme cinq. Ils sont tout noirs et vont tout nus. Ils ont les cheveux si crépus que l'eau même peut à peine les allonger. Ils ont une si grande bouche, un nez si retroussé, des lèvres et des yeux si gros, qu'ils sont horribles, et si on les voyait dans une autre contrée on les prendrait pour des diables. Il y a en cette île beaucoup d'éléphants, et on fait grand commerce des dents; il y a aussi des lions différents des autres, enfin des ours et des léopards. Que vous dirai-je? toutes leurs bêtes sont différentes de celles des autres pays; ils ont des moutons et des brebis qui tous ont la même couleur; ils sont tout blancs et ont la tête noire, et dans toute l'île on ne pourrait trouver ni moutons ni brebis d'autre couleur ([6]). Il y a, dans cette

([1]) Notion sur les courants, très-exacte et très-nouvelle à la fin du treizième siècle.

([2]) Peut-être l'albatros *(Diomedea exulans)* ou le condor, qui peut venir visiter accidentellement Madagascar. Barrow parle d'un vautour du sud de l'Afrique dont l'envergure était de dix pieds, et qui, en sa présence, déchira un chien.

On croyait généralement à l'existence de cet oiseau prodigieux dans l'Asie aussi bien qu'en Afrique. Nos lecteurs n'ont pas oublié le rôle que le *roc* joue dans les *Mille et une Nuits*. Les œufs de l'épyornis trouvés à Madagascar sont bien de nature à excuser la crédulité de ces anciens temps. (Voy. un de ces œufs dans le *Magasin pittoresque*, t. XIX, p. 157.)

([3]) Le sanglier sauvage d'Afrique, ou *Sus æthiopicus*, a, comme le babirousse, quatre défenses, qui peuvent varier de dimension, suivant l'espèce et suivant l'âge.

([4]) Zenzibar.

([5]) Ce que Marco-Polo dit de cette île paraît devoir s'appliquer, non pas seulement à la petite île de Zanguebar, située près du continent africain, mais encore à une vaste étendue de la côte méridionale d'Afrique, connue au moyen âge sous le nom de pays des *Zindj*. (Voy. la relation des Deux Mahométans, p. 148.)

([6]) Hamilton dit, en parlant de la côte de Zeyla, près du cap Gardafuy : « Leurs moutons sont blancs, avec des têtes noires comme du jais et de petites oreilles; leur corps est large, leur chair délicate, leur queue aussi large que leur croupe. »

île, beaucoup de girafes très-belles à voir ([1]). Voici comment elles sont faites : elles ont un court corsage et le train de derrière fort bas; car leurs jambes de derrière sont très-basses, tandis que celles de devant sont moult grandes, tellement que leur tête est bien élevée de terre de trois pas. Leur tête est petite et elles ne font aucun mal; leur robe est rouge et blanche à raies, et ce sont de très-beaux animaux. Les femmes de cette île sont très-laides à voir : elles ont une grande bouche, de gros yeux et un gros nez; leurs mamelles sont quatre fois grosses comme celles des autres femmes, ce qui est épouvantable. Ces insulaires vivent de riz, de viande, de lait et de dattes ([2]); ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font avec du riz, du sucre et des épices, qui est très-bon à boire. Il s'y fait un grand commerce, car une foule de marchands y abondent et s'approvisionnent surtout de dents d'éléphants. Il y a aussi de l'ambre, parce qu'on y trouve des baleines. Les hommes de cette île sont de très-bons guerriers, car ils sont très-vaillants et ne redoutent guère la mort. Ils n'ont pas de chevaux, mais ils combattent sur des chameaux et des éléphants ([3]). Ils font sur le dos de l'éléphant une sorte de château qu'ils couvrent bien, puis ils y montent de seize à vingt hommes, armés de lances, d'épées et de pierres, et ils combattent de cet endroit. Ils n'ont d'autres armes que des écus de cuir, la lance et l'épée, et ils se font entre eux des guerres cruelles. Quand ils veulent mener leurs éléphants au combat, ils leur font boire de ce vin qu'ils préparent, parce que, quand l'éléphant a pris de cette boisson, il en devient plus fier et plus terrible dans la bataille ([4]). Nous vous avons conté une grande partie des choses remarquables de cette île; nous parlerons maintenant de la grande province d'Abasce, mais auparavant nous ferons une remarque sur l'Inde. Sachez donc que nous ne vous avons cité que les plus nobles provinces, royaumes et îles de cette contrée, car il n'y a pas d'homme au monde capable de dire ce qui concerne toutes les îles de l'Inde; mais nous vous avons décrit les meilleures et comme la fleur. La plus grande partie des autres sont soumises à celles-là. Il y a, en cette mer de l'Inde, douze mille sept cents îles, habitées et non habitées, comme nous l'apprennent les plus habiles mariniers qui naviguent dans cette mer de l'Inde ([5]). Dans la grande Inde, qui s'étend depuis Mabar jusqu'à Kesmacora, il y a treize royaumes grandissimes, dont nous vous avons parlé de dix. Dans la petite Inde, de Zinaba à Montifi, il y a huit royaumes, sans compter ceux des îles. Maintenant nous vous entretiendrons de l'Inde moyenne, qu'on appelle Abasie.

De l'Abasie, qui est l'Inde moyenne.

Abasie est une grandissime province qui est dans l'Inde moyenne ([6]). Le plus grand roi de toute cette province est chrétien, et tous les autres rois de ce pays lui sont soumis; il y en a six, deux chrétiens et quatre Sarrasins ([7]). Les chrétiens de cette contrée ont trois signes au visage : l'un depuis le front jusqu'au milieu du nez, et les deux autres sur chaque joue; ils se font cela avec un fer chaud et c'est leur baptême; car aussitôt qu'ils ont été baptisés dans l'eau ils se font ces signes, en souvenir et en reconnais-

([1]) La girafe (*Cervus camelopardalis* de Linné), qui était encore entièrement inconnue en France il y a moins de vingt ans.

([2]) Probablement les dattes du palmier sauvage, le *Palmeira brava* des Portugais.

([3]) On ne voit pas que les Africains modernes aient jamais su apprivoiser les éléphants et s'en servir dans leurs guerres. Mais Mungo Park rappelle que les Carthaginois avaient des éléphants apprivoisés dans leurs armées, et qu'il est peu probable qu'ils les eussent fait venir d'Asie.

([4]) Il paraît que dans l'Inde, pour exciter la fureur des éléphants au milieu des combats, on leur fait boire une sorte de liqueur extraite des feuilles du chanvre, et que l'on appelle *bang*.

([5]) Les Maldives et les Laquedives. « On prétend qu'il y en a onze mille, dit Linschoten : ce n'est pas certain, mais elles sont innombrables. »

([6]) L'Inde majeure comprenait l'Hindoustan et la péninsule, le pays situé entre le Gange et l'Indus; l'Inde mineure, l'Inde au delà du Gange, ou les contrées situées depuis la côte orientale de la péninsule jusqu'à celle de la Cochinchine; l'Inde moyenne comprenait l'Abyssinie, comme l'entend Marco-Polo, mais aussi la côte de l'Arab jusqu'au golfe Persique.

([7]) Les divisions de l'Abyssinie en provinces ou en petits royaumes ont souvent varié en nombre. Quelques voyageurs en ont compté quatorze et d'autres trente. (B. Tellez, Ludolfus, Dapper, etc.)

sance de leur baptême. Il y a aussi des juifs en ce pays; mais ceux-ci n'ont que deux signes, un sur chaque joue. Les Sarrasins n'ont qu'un signe, depuis le front jusqu'au milieu du nez. Le grand roi demeure au centre de la province (¹), les Sarrasins du côté d'Aden (²). Saint Thomas prêcha en cette province, et, après l'avoir convertie, passa en Mabar, où il mourut, comme nous l'avons dit. En cette province d'Abasce, il y a moult bons gens d'armes et cavaliers ainsi que des chevaux, et ils en ont bien besoin; car ils sont en guerre avec le soudan d'Aden et celui de Nubie, et encore d'autres peuples. Or écoutez une belle histoire, qui arriva vers l'an 1288 de l'incarnation du Christ. Le roi de la province d'Abasce, qui est chrétien, dit qu'il voulait aller en pèlerinage adorer le sépulcre du Christ à Jérusalem. Ses barons lui représentèrent tous les dangers qu'il y avait à courir, et l'engagèrent à y envoyer un évêque ou quelque autre grand prélat. Le roi se rendit à cet avis, fit venir près de lui l'évêque, qui était un homme de sainte vie, et lui commanda d'aller à sa place à Jérusalem adorer le tombeau de notre Seigneur Jésus-Christ. L'évêque répondit qu'il lui obéirait comme à son seigneur lige, et le roi lui commanda de s'apprêter et de partir le plus tôt possible. Et, que vous dirai-je? l'évêque prend congé et part pour son pèlerinage avec un beau cortége. Il chemina par terre et par mer jusqu'à ce qu'il fût venu à Jérusalem, et s'en alla tout droit au sépulcre et l'adora, et lui fit telle révérence qu'un chrétien doit faire à une si haute et noble relique. Il y déposa une riche offrande de la part du roi qui l'envoyait; puis, ayant accompli bien et sagement son pèlerinage, il reprit sa route avec ceux qui l'accompagnaient. Il alla tant qu'il fût venu à Aden, royaume où sont détestés les chrétiens; car ils n'en veulent voir aucun et les considèrent comme leurs ennemis mortels. Quand donc le soudan d'Aden sut que cet évêque était chrétien et que c'était un messager du grand roi d'Abasce, il le fit arrêter aussitôt et lui demanda s'il était chrétien. Celui-ci lui répondit que oui, et le soudan lui dit que s'il ne voulait embrasser la loi de Mahomet il lui ferait faire honte et déshonneur. L'évêque répondit qu'il mourrait plutôt que de le faire. Alors le soudan, irrité, ordonna de le circoncire. L'ordre fut exécuté et l'évêque circoncis à la manière des Sarrasins; puis le soudan lui dit qu'il lui avait infligé cette honte en dérision et en mépris du roi son seigneur, et ensuite il lui fut permis de s'en aller. L'évêque fut tout désolé de cette honte; mais il se réconforta en pensant qu'il ne l'avait reçue que pour la défense de sa foi chrétienne, et que Dieu en tiendrait bon compte à son âme dans l'autre monde. Bref, dès qu'il fut guéri et qu'il put chevaucher, il repartit vers le roi son seigneur en Abase. Et quand le roi le revit, il lui fit grande joie et grande fête, et l'interrogea sur le sépulcre. L'évêque lui en dit toute la vérité, et le roi le tient comme une très-sainte chose et y ajoute grande foi. Mais après, l'évêque lui raconte comment le soudan d'Aden l'a fait circoncire, par dérision et par mépris pour lui; et à cette nouvelle le roi entra dans une si grande colère qu'il faillit en mourir de rage; et il s'écria, si haut que tous ceux qui étaient autour de lui purent l'entendre, qu'il ne veut plus porter couronne ni tenir royaume qu'il n'ait pris de cet affront une vengeance dont tout le monde parlera. Et, que vous dirai-je? il lève une grandissime quantité de cavaliers et de fantassins et fait préparer un grand nombre d'éléphants avec des châteaux bien armés, dont chacun contenait bien vingt combattants; puis, avec toutes ces forces, il se met en campagne et arrive au royaume d'Aden. Les rois de cette province, avec une moult grande multitude de Sarrasins à cheval et à pied, vinrent à un défilé fortifié pour empêcher leurs ennemis d'entrer chez eux; et là était le roi d'Abasce avec ses gens. La bataille fut moult cruelle et sanglante, mais les trois rois sarrasins qui étaient là ne purent résister aux grandes forces du roi d'Abasce, qui avait avec lui beaucoup de gens et de très-valeureux; car les chrétiens l'emportent de beaucoup sur les Sarrasins. Les trois rois retournent donc en arrière, et le roi des chrétiens entre avec les siens dans le royaume d'Aden : or sachez qu'en ce combat il y eut grandissime quantité de Sarrasins d'occis. Depuis l'entrée du roi d'Abasce avec ses gens dans ce royaume d'Aden, les Sarrasins vinrent bien au-devant de lui en trois ou quatre défilés fortifiés; mais ils ne les purent défendre et furent occis en grande abondance. Puis, quand le roi des

(¹) A Axum ou Aksuma, résidence du prince qu'Alvarez, Barbosa et les autres anciens voyageurs portugais appelaient le prêtre Jean d'Éthiopie *(Prete Joao)*. — *Joao* (Jean) aurait-il été, de la part des Portugais en Asie, une méprise pour *Fo* ou *Foe?* Celui que l'on appelait le prêtre Jean était, comme nous l'avons dit, un prince tartare qui était investi d'une sorte d'autorité spirituelle, et, suivant une hypothèse récente, le patriarche du Bouddha, de *Fo*, un grand lama.

(²) Probablement Adel, royaume voisin de l'Abyssinie, et non Adem ou Aden, qui est séparé de ce pays par la mer Rouge

chrétiens fut resté environ deux mois sur la terre de ses ennemis, et qu'il eut ruiné le pays et mis à mort une grande multitude de Sarrasins, il pensa qu'il avait suffisamment vengé la honte de son évêque et qu'il pouvait désormais retourner avec honneur en son royaume; d'autant qu'il ne pouvait plus faire de mal à ses ennemis, parce qu'il y avait de trop forts pas à franchir, et qu'en ces endroits un petit nombre d'hommes pouvaient leur faire grand mal. Il repartit donc du royaume d'Aden et revint dans son pays. C'est ainsi que fut vengée la honte de l'évêque sur ces chiens sarrasins; il y eut une telle quantité de tués qu'à peine on pourrait les compter; maintes de leurs terres furent ravagées. Mais d'ailleurs il n'y a rien à cela d'étonnant, car il serait indigne que des chiens de Sarrasins l'emportassent sur les chrétiens.

La province d'Abasce est très-riche en tout ce qui est utile à la vie : les habitants se nourissent de riz, de chair, de lait et de sésame; ils ont des éléphants, non pas qu'ils y naissent, mais ils les tirent des îles de l'Inde. En revanche, il y naît des girafes, et en grande abondance, des lions, des léopards, des ours, et maintes autres bêtes différentes de celles de nos contrées; ils ont aussi des ânes sauvages et des oiseaux de maintes sortes, qui ne sont pas pareils aux nôtres [1]. Leurs poules sont les plus belles du monde. Ils ont de grandes autruches qui ne sont guère moins grandes qu'un âne. Il y a encore assez d'autres bêtes dont nous ne vous parlerons, parce que ce serait trop long; sachez seulement qu'il y a grande abondance de gibier. Ils ont plusieurs sortes de beaux perroquets et de singes; ils en ont dont le visage ressemble presque à celui de l'homme.

Avant de passer à la province d'Aden, nous avons encore quelque chose à vous dire de celle d'Abasce. On y trouve maintes cités et villages et il s'y fait un assez grand commerce. On y fabrique de beaux draps de coton et du bougran. J'aurais encore beaucoup de choses à vous en raconter, mais nous n'en avons pas le loisir.

De la province d'Aden.

Le seigneur de la province d'Aden est appelé soudan d'Aden [2]. Tous les habitants sont Sarrasins et veulent grand mal aux chrétiens. Il y a maintes cités et villages. En ce pays est le port où les vaisseaux de l'Inde abordent avec toutes leurs marchandises; puis on charge ces marchandises sur d'autres navires plus petits, qui remontent un fleuve pendant sept journées [3]. Après ces sept journées, on les met sur des chameaux qui les portent pendant trente journées de chemin; alors on arrive au fleuve d'Alexandrie, par lequel les marchandises sont facilement transportées à Alexandrie. C'est par cette voie d'Aden que les Sarrasins d'Alexandrie ont le poivre, les épices et les autres marchandises précieuses; et, au reste, il n'y a pas d'autre voie pour aller à Alexandrie. De ce port d'Aden partent aussi les vaisseaux qui vont porter des marchandises dans les îles de l'Inde. C'est de là que les marchands tirent les beaux destriers arabes dont ils font un si grand profit dans l'Inde; car il faut que vous sachiez qu'ils vendent

(1) Les oiseaux sont beaucoup plus nombreux en Abyssinie que tous les autres animaux.

(2) Ici Marco-Polo parle de la côte et du port d'Aden, situé à l'extrémité sud-est de l'Yémen ou de l'Arabie Heureuse, non loin de l'entrée de la mer Rouge. La ressemblance des deux noms a été cause de quelque confusion dans les informations prises par le voyageur près des pilotes arabes, et sans doute aussi dans la rédaction du récit.

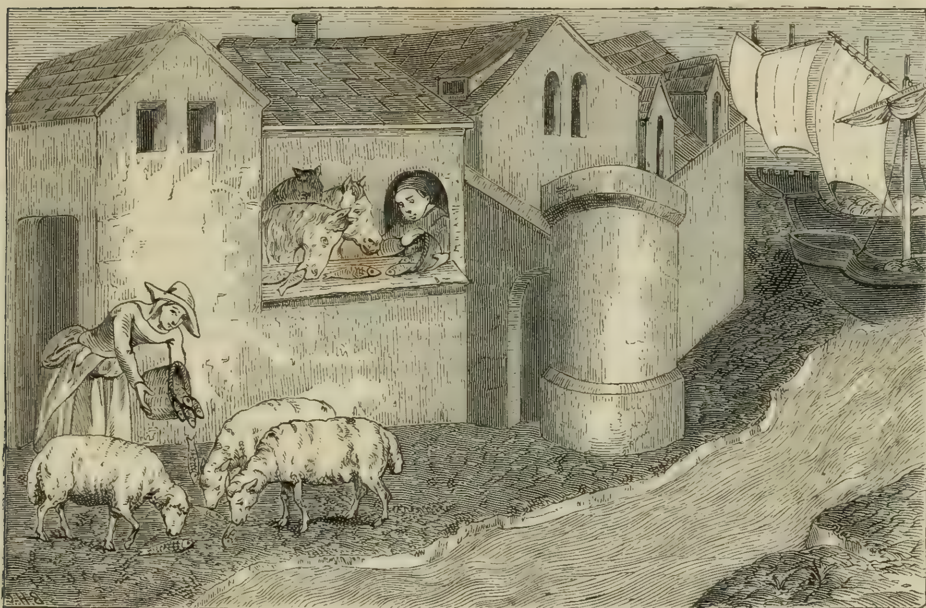
De Guignes dit, en parlant des princes de la famille de Saladin, qui régnait à Aden depuis l'année 1180 : « Après la mort de ce prince (de la famille de Saladin, qui régnait à Aden depuis 1180), mort qui a dû arriver vers l'an 637 de l'hégire (de Jésus-Christ 1239), un Turkoman, appelé Noureddin-Omar, qui s'était emparé de ce pays, envoya demander au kalife Mostanser une patente et l'investiture, en qualité de sultan de l'Yémen, ce qui lui fut accordé. »

« Cette famille a possédé l'Yémen jusqu'après l'an 800 de l'hégire (de Jésus-Christ 1397). » (*Tabl. chron.*, liv. VII, p. 426.) C'était donc un prince turkoman qui régnait au temps de Marco-Polo.

(3) Les marchandises venant de l'Inde étaient mises en dépôt au port d'Aden, et de là transportées à Koseir, sur la côte occidentale de la mer Rouge, au nord de l'ancienne station de Bérénice. Là, on les chargeait sur les chameaux, on traversait le désert jusqu'à Kous (*Apollonia parva*), puis à Kéneh, sur le Nil; on les embarquait sur le fleuve et on les portait ainsi au Caire et à Alexandrie.

dans l'Inde un bon cheval bien cent marcs d'argent et plus ([1]). Le soudan d'Aden a de grands revenus du droit considérable qu'il prend sur les navires et les marchands qui vont et viennent en sa terre; aussi les richesses qu'il tire de ce droit le rendent un des rois les plus opulents du monde. Ce soudan a fait une chose qui a fait grand mal aux chrétiens; car lorsque le soudan de Babylonie marcha contre la ville d'Acre, la prit et fit si grand dommage aux chrétiens, le soudan d'Aden lui donna en secours au moins trente mille cavaliers et bien quarante mille chameaux, ce qui fut fort utile aux Sarrasins et contribua à la ruine des chrétiens; et le soudan d'Aden fit cela plutôt encore par haine des chrétiens que par amitié pour le soudan de Babylonie ([2]). Nous laisserons là ce soudan et vous parlerons d'une grandissime cité vers le nord, qui dépend d'Aden, et a un petit roi, et est nommée Escier.

Escier est une grandissime cité à quatre cents milles du port d'Aden ([3]). Elle a un comte qui maintient bien sa terre en justice. Il a encore plusieurs cités et villages sous sa dépendance, et lui-même relève



Bestiaux nourris avec du poisson. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

du soudan d'Aden. Les habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Cette cité a un port moult bon, et maints vaisseaux y abordent en revenant de l'Inde avec maintes marchandises, comme aussi plusieurs navires en partent pour l'Inde. Les marchands exportent de cette ville maints bons destriers et maints bons chevaux à deux selles dans l'Inde, où ils les vendent très-cher et en retirent de grands profits. Il y a aussi en cette province grande quantité d'encens blanc et bon ([4]), et des dattes en grande abondance. Ils

([1]) Nous avons déjà dit que les chevaux de l'Arabie et du golfe Persique étaient transportés avec grand profit par les marchands dans les contrées méridionales de l'Inde.

([2]) On a déjà vu que Babylone était le nom du Caire au moyen âge.

([3]) Suivant Marsden, Escier serait le *Schahhr* de Niebuhr, le *Sahar* de d'Anville, que les Arabes prononcent *Al-sheher* ou *As-sheher*, ce qui s'éloigne peu de la prononciation italienne *Escier*. Mais il faut remarquer que cette ville est au nord-est et non au sud-est d'Aden, et qu'elle en est beaucoup moins éloignée que ne le dit Marco-Polo.

([4]) « Les produits de ce pays, dit Hamilton, sont la myrrhe et l'olibanum, que l'on y échange contre le gros calicot de l'Inde. »

n'ont d'autres grains que du riz, et encore fort peu ; mais on y importe du blé d'autres pays. Ils ont du poisson en abondance et, à la lettre, par tonnes assez grandes ; et pour un gros de Venise on en a deux. Ils vivent de riz, de viande et de poisson ; ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font avec du sucre, du riz et des dattes. Ils ont des moutons qui n'ont pas d'oreilles ni de trous d'oreilles ; mais à la place où elles devraient être, ils ont une petite corne ; ce sont de petites bêtes assez belles. Ils n'ont en fait de bestiaux que des moutons, des bœufs, des chameaux et de petits ronsins. Ils mangent du poisson au lieu de viande ; car dans toute la contrée il n'y a pas d'herbe : c'est le pays le plus sec du monde. Les bêtes mangent de petits poissons qu'on prend en grandissime quantité dans les mois de mars, d'avril et de mai ; ils les font sécher et les ramassent, puis les donnent toute l'année à manger à leurs bêtes. Celles-ci d'ailleurs les mangent tout en vie quand on les sort de l'eau. Ils ont d'autres grands poissons très-grands, en abondance et à bon marché, dont ils font du biscuit : ils les coupent en petits morceaux d'environ une livre, les font sécher au soleil, puis les mettent en réserve et les mangent toute l'année comme du biscuit. Il y a tant d'encens que le seigneur l'achète au prix de dix besants d'or le quintal, puis le revend aux marchands quarante besants, ce qui lui fait un grand profit. Nous n'avons rien autre chose à vous dire de cette cité, et nous vous parlerons d'une autre appelée Dufar.

De la cité Dufar.

Dufar est une belle cité, grande et noble, à cinq cents milles vers le nord d'Escier (1). Ses habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils ont pour seigneur un comte qui est soumis au soudan d'Aden. Cette cité est sûre et a un moult bon port où vont et viennent maints vaisseaux chargés de marchandises. On exporte de là maints beaux destriers arabes en d'autres contrées, ce qui fait grand profit aux marchands. Cette ville a sous elle plusieurs cités et villages. On y trouve beaucoup d'encens très-bon. Voici comment on le recueille ; sachez d'abord qu'il est produit par des arbres assez petits, comme de petits sapins ; on leur fait différentes entailles avec un couteau, et c'est par ces entailles que sort l'encens ; souvent aussi il sort de l'arbre même sans qu'on ait besoin de l'entailler, à cause de la grande chaleur. En cette cité viennent maints beaux destriers de l'Arabie qu'ensuite on va revendre très-cher dans l'Inde. Nous partirons de là et arriverons au golfe de Calatu.

De la cité de Calatu.

Calatu est une grande cité dans le golfe appelé aussi de ce nom, à six cents milles de Dufar, vers le nord (2). C'est une noble cité maritime. Les habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils sont sous la domination de Cormos, et chaque fois que le mélic (3) de Cormos a guerre avec un plus puissant que lui, il se réfugie en cette cité, parce qu'elle est si forte qu'il n'y redoute aucune attaque. Ils n'ont pas de blé, mais on leur en apporte d'autres pays. Cette cité a un moult bon port, et une foule de vaisseaux viennent y aborder chargés de maintes marchandises de l'Inde et ils les y vendent très-bien, parce qu'on les exporte de là, par la terre ferme, dans maintes cités et villages (4). On exporte aussi de là maints bons

(1) *Dafâr* de Niebuhr, beaucoup plus éloignée de Sahar que ne l'indique la relation, et à peu près au nord-est de cette ville, est devenue indépendante d'Aden et a eu souvent des démêlés avec Sahar (Escier) et Keschin.

(2) Kalhât, ou *Kalajâte* de d'Anville, sur la côte d'Oman, au sud-ouest de Maskat ou Muscat. C'est, d'après Niebuhr, une des plus anciennes villes de la côte. « A ce dernier jour (22 décembre 1761), nous aperçûmes Râs-Kalhât, un cap ou promontoire, sur la côte d'Oman, une province d'Arabie. Le 28, nous étions encore près du promontoire de Kalhât. » (*Voyages*, t. II, p. 65.)

(3) *Mélik* est un titre qui correspond à celui de roi, et souvent aussi à celui de roi tributaire. Ce mélik d'Ormuz était tributaire du roi de Kirman, bien qu'il fût souvent en guerre avec lui.

(4) Marsden suppose que Marco-Polo comprend dans la description de ce havre le célèbre port de Mascate. « Maskat, dit

destriers dans l'Inde, d'où les marchands tirent grand profit; car de cette contrée et des autres dont je vous ai parlé se portent dans l'Inde une si grande quantité de beaux chevaux, qu'on ne saurait l'imaginer. Cette cité est à la bouche et à l'entrée du golfe de Calatu, de sorte qu'aucun navire ne peut y entrer ou en sortir sans sa volonté, et maintes fois le mélic de cette cité en a profité contre le soudan de Crermain auquel il est soumis : car lorsque celui-ci veut lui imposer quelque tribut et qu'il ne veut pas le payer, si le soudan envoie une armée pour l'y contraindre, le mélic part de Cormos, monte sur des vaisseaux et vient se réfugier dans cette cité de Catalu, où il demeure, ne laissant passer aucun vaisseau. Cela cause un grand dommage au soudan de Crermain, et il est forcé de faire paix avec le mélic de Cormos et de lui remettre une partie du tribut. Ce mélic a encore un château plus fort que cette ville et qui défend mieux le golfe et la mer. Les gens de cette contrée vivent de dattes (¹) et de poissons salés, car ils en ont en grande abondance; mais il y a plusieurs hommes nobles et riches qui mangent d'autres meilleures viandes et mets. A présent que nous avons parlé de cette cité de Calatu et du golfe, nous irons à la cité de Cormos. A trois cents milles de Calatu, entre le nord-ouest et le nord, est la cité de Cormos, et à cinq cents milles, entre le nord-ouest et l'ouest, celle de Quis dont nous ne vous parlerons.

De la cité de Cormos.

Cormos est une grande et noble cité qui est sur la mer (²). Elle est soumise à un mélic qui a plusieurs cités et villages sous lui. Ils sont Sarrasins et adorent Mahomet. Il y fait une moult grande chaleur, et, pour la modérer, ils ont fait à leurs maisons des ventilateurs pour recevoir le vent; car, de quelque part que vienne le vent, ils mettent leur ventilateur et font arriver le vent dans leurs maisons (³). Mais nous ne vous dirons rien de plus de cette ville, car nous en avons parlé comme de Quis (⁴) et de Crermain; et nous irons dans la grande Turquie.

De la grande Turquie (⁵).

En la grande Turquie est un roi nommé Caidu (⁶), qui est le neveu du grand khan, car il est le fils de Ciagatai, frère du grand khan. Il a maintes cités et villages et est un puissant prince (⁷). Il est Tartare et ses gens sont aussi Tartares et de bons hommes d'armes; et ce n'est pas étonnant, car ils sont accou-

Niebuhr, est la ville la plus considérable de l'Oman et la plus connue aux Européens. Elle est située au bout méridional d'un golfe bordé de rochers escarpés dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Maskat est, selon toute apparence, la ville qu'Arrien nomme *Mosca*. Elle était alors, comme aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises qui viennent d'Arabie, de Perse et des Indes. » *(Description*, etc., p. 256.)

(¹) Suivant Ovington, les dattes de ce pays sont si bonnes que dans toute cette partie de l'Arabie on en fait le fond de la nourriture, et on les mange, en guise de pain, avec le poisson et la viande. *(Voyage à Surate.)*

(²) Marco-Polo a déjà décrit Ormuz. (Voy. p. 282.)

(³) « Comme, pendant le solstice d'été, le soleil est presque perpendiculairement au-dessus de l'Arabie, il y fait en général si chaud, en juillet et en août, que, sans un cas de nécessité pressante, personne ne se met en route depuis les onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Les Arabes travaillent rarement pendant ce temps-là; pour l'ordinaire, ils l'emploient à dormir dans un souterrain *où le vent vient d'en haut par un tuyau, pour faire circuler l'air*; ce qui se pratique à Bagdad, dans l'île de Charedsj et peut-être en d'autres villes de ce pays. » (Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, p. 6.)

(⁴) Sur Kis, voy. la relation de NÉARQUE *(Voyageurs anciens)*.

(⁵) La plus grande partie de ce qui suit ne se trouve que dans le texte du manuscrit de la Bibliothèque impériale reproduit par la Société de géographie et par nous.

(⁶) Voy., sur les différents personnages cités dans ce récit, les notes explicatives *passim*, et particulièrement, sur Kaidu, la note 2 de la p. 320.

(⁷) Lorsque Marco-Polo eut quitté Pékin, vers l'an 1291, Kaidu, quoique vassal de Koublai, au moins de nom, était encore un prince puissant.

tumés à la guerre. Ce Caidu n'obéit pas au grand khan ; mais il a souvent des guerres avec lui [1]. Sachez que cette grande Turquie est vers le nord-ouest en partant de Cormos ; la grande Turquie est au delà du fleuve de Jon [2] et dure vers le nord jusqu'aux terres du grand khan. Ce Caidu a fait maintes batailles contre les gens du grand khan ; car il lui demandait une partie des conquêtes qu'il avait faites et surtout une partie de la province du Cathay et de celle du Mangi. Le grand khan lui répondit qu'il voulait bien lui donner sa part comme à ses autres fils, mais qu'il fallait qu'il vînt à sa cour et à ses conseils chaque fois qu'il l'appellerait, et qu'il lui obéît comme ses autres fils et barons ; qu'à cette condition il lui donnerait une part de ses conquêtes. Caidu, qui n'avait pas grande confiance dans son oncle le grand khan, ne voulait point aller à sa cour parce qu'il craignait qu'il ne le fît tuer, mais consentait à lui promettre obéissance. Telle était la discorde qui régnait entre Caidu et le grand khan, et de cette discorde sortit une moult grande guerre, et il y eut maintes grandes batailles entre eux. Toute l'année le grand khan a ses armées sur la frontière de Caidu, afin qu'il ne puisse faire aucun tort à son pays ni à ses gens ; mais, malgré ces armées, le roi Caidu ne laisse pas d'entrer sur la terre du grand khan et de combattre plusieurs fois les armées envoyées contre lui. Et sachez que si le roi Caidu faisait tous ses efforts il mettrait bien sur pied cent mille cavaliers, tous prud'hommes et habiles à la guerre. Il a avec lui plusieurs barons du lignage de l'empereur, c'est-à-dire de Cinchins-Khan, parce que ce fut celui-ci qui le premier fonda l'empire des Tartares et conquit une partie du monde ; et pour cela on appelle la lignée de Cinchins-Khan la lignée impériale. Je veux vous raconter une des batailles livrée par le roi Caidu aux gens du grand khan ; et d'abord je vous dirai comment ils vont en bataille. Sachez donc qu'ils ont l'ordre de prendre chacun soixante flèches, trente petites pour percer leurs ennemis, et trente grandes, qui ont le fer large, qu'ils lancent de près et frappent le visage et les bras de leurs adversaires et font grand dommage ; puis, quand ils ont jeté toutes leurs flèches, ils prennent leur épée et leur pique et en frappent de grandissimes coups. Maintenant que vous savez comment ils vont en bataille, je retournerai à mon sujet.

Vers l'an 1266 de l'incarnation du Christ, ce roi Caidu, avec un sien cousin qui avait nom Jesudar, assembla une grandissime quantité de gens, et tous deux marchèrent contre deux barons du grand khan qui étaient cousins de Caidu, mais qui obéissaient au grand khan ; l'un d'eux s'appelait Tibai ou Ciban ; ils étaient fils de Ciagatai, qui fut chrétien, baptisé, et était le frère du grand khan Cublai. Et, que vous dirai-je ? Caidu avec ses gens combattit contre ses deux cousins, qui avaient aussi une grandissime armée, tellement que de chaque côté il y avait bien cent mille hommes à cheval. La bataille fut cruelle, et il y eut beaucoup de morts de part et d'autre ; mais enfin le roi Caidu fut vainqueur et fit grand mal à ses ennemis. Les deux frères seulement s'échappèrent, parce qu'ils avaient des chevaux qui les emportèrent rapidement. Après cette victoire, l'orgueil et la vanité de Caidu ne firent que croître ; il s'en retourna en son pays et resta bien deux ans sans faire de nouvelle guerre ; le grand khan, pendant ce temps, resta aussi en paix. Mais au bout de ces deux ans, le roi Caidu assembla une grande armée d'hommes à cheval. Il savait qu'il y avait alors à Caracoron le fils du grand khan, nommé Nomogan, et avec lui Georges, le fils du fils du prêtre Jean. Ces deux barons avaient une grandissime quantité d'hommes à cheval.

Lors donc que Caidu eut rassemblé tous ses gens, il partit avec son armée et alla jusqu'auprès de Caracoron, où étaient les deux barons avec leurs troupes. Quand ceux-ci, je veux dire le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean, apprirent que Caidu venait avec de si grandes forces pour les combattre, ils ne s'en montrèrent nullement effrayés, mais firent, au contraire, preuve de courage et de valeur. Ils s'apprêtent avec tous les leurs, qui étaient bien soixante mille à cheval, et partent à la rencontre de leurs ennemis. Arrivés à dix milles du roi Caidu, ils campent en bon ordre dans la plaine même où étaient campés leurs adversaires. Chacun se repose et s'apprête le mieux qu'il peut au combat. Bref, au

(1) Une fois que Koublai eut achevé la conquête de la Chine et s'en fut proclamé l'empereur, il semble que les autres princes de la famille de Gengis-Khan le considérèrent comme n'ayant plus de prétentions sur l'empire tartare mongol, et, par suite, voulurent devenir les souverains indépendants des pays qu'ils n'avaient jusqu'alors gouvernés que comme des fiefs : il en fut ainsi notamment en Perse et dans la Tartarie septentrionale et occidentale.

(2) La rivière Gihon, l'Oxus.

troisième jour, de bon matin, chaque camp s'arma pour la bataille. Les deux armées étaient parfaitement égales, car chaque chef avait avec lui environ soixante mille hommes à cheval bien armés d'arcs, de flèches, d'épées, de piques et d'écus. De chaque côté on fit six corps, chacun composé de dix mille cavaliers avec un bon capitaine. Puis, quand tout fut ainsi disposé, on n'attendait plus que le signal du naccar [1]; car les Tartares n'osent jamais commencer la bataille avant que le naccar du seigneur en ait donné l'ordre, et ils ont la coutume, quand ils sont ainsi sur le point de livrer bataille, en attendant que le naccar sonne, de jouer de leurs instruments à deux cordes moult doucement : tous ces hommes donc qui étaient là à attendre le signal du combat jouaient et sonnaient si bien que c'était merveilleux à entendre. Enfin le naccar commença à sonner, et, sans plus tarder, tous aussitôt s'élancèrent les uns contre les autres et saisirent leurs arcs et leurs flèches. Alors on put voir l'air couvert de flèches qui tombaient comme la pluie ; maints hommes et maints chevaux furent frappés mortellement. Les cris et les plaintes étaient si grands qu'on n'aurait pu entendre le roulement du tonnerre ; il semblait, à les voir, qu'ils fussent tous entre eux des ennemis mortels. Tant qu'ils eurent des flèches, ceux qui survivaient ne cessèrent de tirer ; mais il y en avait déjà une foule de morts des deux parts. Puis, quand ils eurent épuisé leurs flèches, ils remirent les arcs dans leurs carquois, puis tirèrent leurs épées, saisirent leurs piques et coururent les uns sur les autres. Alors ils se donnèrent de terribles coups d'épée et de pique, et la bataille devint encore plus cruelle et meurtrière ; alors maints hommes tombèrent morts, et depuis qu'ils commencèrent à se servir de leurs épées, il ne resta pas une place qui ne fût couverte de quelque cadavre.

Le roi Caidu fit en ce combat de grandes prouesses, et s'il n'avait été là, plus d'une fois ses troupes auraient lâché pied et se seraient enfuies ; mais il les encourageait si bien que ses gens se défendaient moult hardiment. Le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean se conduisirent aussi vaillamment. Et, que vous dirai-je? ce fut une des plus cruelles batailles que se soient jamais livrées les Tartares. Il y avait tant de gens tués et blessés par l'épée et les piques, que leurs gémissements auraient couvert le bruit du tonnerre. Chaque parti s'efforçait de vaincre l'autre ; mais ils ne purent y réussir : la bataille dura jusqu'après vêpres, et aucune des deux armées ne put forcer l'autre à la retraite. Mais il y avait tant de morts de part et d'autre, que c'était une pitié ; car ce fut un jour de malheur pour les deux peuples que ce jour de combat : maints hommes y moururent, et maintes dames en furent veuves et maints enfants orphelins, et maintes autres dames à toujours dans les larmes et les regrets, car elles y avaient perdu leurs enfants. Quand la bataille eut duré tout ce temps et que le soleil tournait déjà à son déclin, et qu'il y avait tant de gens morts, comme je vous ai dit, il fallut bien cesser le combat ; et chacun retourna à son camp, si las et si fatigué, qu'ils avaient plus besoin de se reposer que de combattre. Ils se reposèrent toute la nuit moult volontiers après une si terrible bataille, et le lendemain matin, Caïdu, ayant appris que le grand khan envoyait une grandissime armée au secours de ses gens, jugea qu'il serait peu prudent de demeurer, et, dès que l'aube fut venue, s'arma avec tous ses gens, monta à cheval et décampa pour retourner chez lui. Quand le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean virent que Caidu décampait, ils ne le poursuivirent, mais le laissèrent aller tranquillement, parce qu'ils étaient trop fatigués ; et Caidu arriva ainsi dans la grande Turquie, à Samarcan, où il demeura sans plus faire de guerre.

Ce que dit le grand khan des dommages que Caidu lui fait.

Le grand khan était fort irrité du mal que Caidu faisait à lui et aux siens. Et s'il n'avait été son neveu, il n'aurait pu échapper au châtiment qu'il méritait ; mais les liens du sang empêchaient le grand khan de le détruire, lui et son royaume. C'est ainsi que ce roi Caidu échappait au ressentiment du grand khan [2]. Maintenant nous vous raconterons une grande merveille de la fille de ce roi.

(1) Espèce de tambour ou de cymbale.

(2) « La révolte n'était pas encore apaisée en 1289, dit de Guignes; après le départ de Timour, Caïdou fit soulever les hordes qui sont au nord et au nord-ouest de Caracorom. » (Liv. XVI, p. 183.)

« La Tartarie, toujours exposée aux incursions de Caïdou, attira dans le même temps (1297) l'attention de ce prince (Ti-

De la fille au roi Caidu; comment elle est forte et vaillante.

Le roi Caidu avait une fille que les Tartares appelaient Aigiarm [1], ce qui veut dire en français *lune brillante*. Cette demoiselle était si forte qu'en tout le royaume il n'y avait damoiseau ou écuyer qui la pût vaincre. Son père voulait la marier et la donner à quelque baron; mais elle ne voulait point et disait qu'elle ne se marierait point qu'elle n'eût trouvé un gentilhomme qui la vainquît; et enfin son père lui avait écrit une promesse qu'elle ne se marierait qu'à sa volonté. Quand elle eut obtenu cette promesse, elle en eut grande joie et fit savoir par plusieurs parties du monde que si aucun seigneur voulait venir se mesurer avec elle et la vaincre en combat singulier, elle se reconnaîtrait pour sa femme. Quand cette nouvelle fut répandue, maints gentilshommes vinrent de divers pays pour tenter l'épreuve; et voici comment elle se faisait. Le roi avec maintes personnes, hommes et femmes, venaient dans la salle principale du palais; puis la fille du roi arrivait avec une cotte de sandal moult richement travaillée, et aussi son adversaire avec une pareille cotte de sandal. Il était convenu que si le damoiseau pouvait la jeter par terre, il l'épouserait; si, au contraire, la princesse était victorieuse, le vaincu devait lui donner cent chevaux. Et elle en avait déjà gagné ainsi plus de dix mille, car il n'y avait chevalier qu'elle ne vainquît; et ce n'était pas étonnant, car elle était si bien taillée, si grande et si membrue, que c'était presque une géante.

Or il advint que vers l'an 1280 vint à la cour le fils d'un riche roi, qui moult était beau et jeune. Il arrivait avec belle escorte, menant avec lui mille chevaux pour prix de son épreuve avec la demoiselle, et aussitôt il annonça qu'il voulait se mesurer avec elle. Le roi Caidu en fut moult joyeux, car il désirait que ce seigneur épousât sa fille, parce qu'il savait qu'il était fils du roi de..... [2], et il envoya secrètement dire à sa fille de se laisser vaincre exprès; mais elle répondit qu'elle ne le ferait pour rien au monde. Quand donc le roi et la reine et leurs compagnons furent en la grande salle, la fille du roi et le prince étranger parurent, et ils étaient si beaux que c'était merveille de les voir. Ce damoiseau d'ailleurs était si fort et si puissant qu'il ne trouvait personne qui pût lutter avec lui. On convint donc que si le prince était vaincu, il perdrait les mille chevaux qu'il avait amenés avec lui; puis la lutte commença. Tous les assistants désiraient que le jeune homme fût vainqueur, afin qu'il épousât la princesse, et le roi et la reine le souhaitaient aussi. Que vous dirai-je? les deux adversaires luttèrent longtemps ensemble; mais enfin la fille du roi fut victorieuse et jeta son adversaire par terre. Ainsi le prince fut vaincu et perdit ses mille chevaux, et il n'y eut personne dans la salle qui n'en fût moult dolent. Souvent le roi Caidu mena sa fille au combat, et, parmi tous les chevaliers, il n'y en avait pas un qui l'égalât. Souvent elle allait au milieu des ennemis, prenait un chevalier par force et l'amenait à ses gens. Maintenant que nous vous avons raconté cette histoire, nous vous parlerons d'une grande bataille entre Caidu et Argon, le fils d'Abaya le sire du Levant.

mour-Khan)... Tchohangour obligea les rebelles de se retirer plus avant dans le nord (1298), et l'année suivante il remporta une grande victoire auprès de la rivière Irtioch. » (P. 191.)

« Pendant tout le règne de ce prince, il n'y eut presque d'autre guerre que celle de Tartarie, où le prince Caïdou disputait depuis trente ans l'empire qu'il prétendait que Kublaï avait usurpé. Timour était obligé d'avoir toujours dans ce pays de nombreuses armées. Son neveu Caïchan livra plusieurs sanglants combats aux rebelles, entre Caracorom et la rivière de Tamir (1301). Caïdou, après avoir perdu toute son armée, mourut de chagrin, et Tou-oua, son frère, blessé dangereusement, prit le parti de se soumettre, et mit fin par là à cette longue guerre. » (P. 194.)

(1) Argialebucor, Aigiarne.

(2) Le nom est omis dans le texte du manuscrit. Dans les textes italiens, on l'appelle Pamar et Poumar.

Comment Abaga envoie Argon, son fils, au combat.

Abaya, le seigneur du Levant, tenait maintes provinces et maintes terres, et ses terres confinaient à celles du roi Caidu, vers cet arbre isolé que le livre d'Alexandre appelle l'Arbre sec [1]. Et Abaya, de peur que Caidu et ses gens fissent quelque dommage aux siens ou à ses terres, avait envoyé son fils Argon, avec une grandissime quantité de cavaliers, dans ce pays de l'Arbre sec jusqu'au fleuve de Jon, et ils campaient là pour s'opposer aux courses des gens de Caidu et protéger maintes villes et maints villages qui étaient en ce pays. Or il advint que le roi Caidu rassembla une grande quantité de cavaliers et en fit capitaine un sien frère nommé Barac, moult sage et vaillant à la guerre, en lui commandant de faire tout le mal possible à Argon et à ses gens. Barac partit avec cet ordre, accompagné d'une grande armée, et s'avança jusqu'au fleuve de Jon, à dix milles d'Argon. Quand celui-ci connut l'approche de Barac, il s'apprête, ainsi que ses gens. Et à peine trois jours s'étaient écoulés que tous deux, Barac et Argon, étaient en présence l'un de l'autre, armés et prêts au combat. Et, que vous dirai-je? quand ils furent ainsi prêts, les naccars commencent à sonner et les deux armées se précipitent l'une contre l'autre. Les flèches volent dans l'air si nombreuses qu'on dirait de la grêle ; puis, quand elles sont épuisées et que déjà maints hommes et maints chevaux ont péri, les combattants prennent leurs épées et leurs piques et commencent une lutte corps à corps moult cruelle et sanglante. Ils se tranchent mains et bras, ils égorgent leurs chevaux, ils se détruisent les uns les autres, et les gémissements des blessés couvrent le bruit du tonnerre; la terre est toute jonchée de morts et de mourants. Mais enfin Barac est forcé de céder aux forces d'Argon ; il s'enfuit avec ses gens et repasse le fleuve, non sans avoir perdu beaucoup des siens dans cette retraite. Ainsi Argon fut victorieux ; et puisque j'ai commencé à parler de lui, je veux vous dire comment il fut pris et comment il devint seigneur, après la mort d'Abaya son père.

Comment Argon va pour prendre la seigneurie.

Peu de temps après cette victoire remportée sur Barac et les gens du roi Caidu, Argon reçut la nouvelle de la mort d'Abaya son père. Il en eut grand chagrin et aussitôt partit avec ses gens pour retourner à la cour de son père et lui succéder dans la seigneurie; mais il faut vous dire qu'il était à quarante journées de la cour. Or il advint qu'un frère d'Abaya, qui avait nom Acomat-Soudan parce qu'il s'était fait Sarrasin, aussitôt qu'il apprit la mort de son frère Abaya, pensa qu'il pouvait se faire reconnaître pour seigneur, à cause de l'éloignement d'Argon. Il partit donc avec beaucoup de gens, se rendit tout droit à la cour d'Abaya son frère et s'empara de la seigneurie. Il y trouva une si grandissime quantité de trésors qu'à peine pourrait-on le dire, et il les distribua largement à ses barons et chevaliers. Ceux-ci, voyant sa générosité, dirent que c'était un excellent seigneur, et chacun l'aimait et lui voulait grand bien et disait qu'il ne voulait d'autre seigneur que lui. Acomat-Soudan était excellent pour tous et tâchait de leur plaire ; mais il fit une vilaine chose dont maintes gens le blâmèrent. Peu de temps après s'être emparé de la seigneurie, il apprit qu'Argon arrivait avec de grandes forces. Sans hésiter et sans montrer aucune crainte, il convoque ses barons et ses gens, et, en une semaine, assemble une grande quantité d'hommes à cheval prêts à marcher contre Argon et disant qu'ils ne désiraient rien tant que le tuer ou le prendre pour le faire souffrir.

[1] Ce livre sur les merveilles qu'aurait vues Alexandre passait, au moyen âge, pour avoir été composé par Aristote, et avait un grand crédit.

Nous avons déjà dit que l'*Arbor secco* est le platane. — Sur le lieu que l'on désignait sous le nom de *l'Arbre sec*, voy. p. 284.

Comment Acomat va avec ses gens pour défaire Argon.

Quand Acomat-Soudan eut rassemblé bien soixante mille cavaliers, il se mit en route pour aller à la rencontre d'Argon. Ils marchèrent bien dix journées sans s'arrêter, et au bout de ces dix journées, ils apprirent qu'Argon n'était plus qu'à cinq journées, avec autant de forces qu'ils en avaient. Acomat fit donc dresser son camp dans une moult grande et belle plaine, et dit qu'il attendra là la venue d'Argon, parce que le lieu lui semble très-propice pour un combat. Et quand son camp fut ordonné, il fit assembler tous ses gens et leur parla ainsi : « Seigneurs, dit-il, vous savez bien comme je dois être lige seigneur de tout ce que mon frère Abaya possédait, parce que je fus fils du même père que lui, et que je l'ai aidé maintes fois à conquérir toutes les terres et provinces que nous tenons. Il est vrai qu'Argon fut fils de mon frère Abaya, et peut-être quelqu'un voudrait-il dire qu'à lui revient la seigneurie ; mais, sauve la grâce de ceux qui penseraient cela, ce ne serait chose raisonnable ni juste ; car puisque son père a tenu toute la seigneurie comme vous savez, bien est-il juste que je l'aie après sa mort, attendu que, sa vie durant, je devais en avoir la moitié, que je lui ai cédée par débonnaireté. Or, puisqu'il en est ainsi, je vous prie de défendre notre droit contre Argon, afin que la seigneurie nous demeure à nous tous ; car, je vous le dis, je veux en avoir l'honneur et la renommée seulement, et je vous en laisserai le profit et l'avoir. Je ne veux vous en dire davantage, car je sais bien que vous êtes sages et que vous aimez la justice, et que vous ferez ce qui vous semblera bon et honorable. »

Il ne dit rien de plus, et les barons et chevaliers répondent tous ensemble qu'ils l'aideront tant qu'ils auront la vie dans leur corps, et qu'ils le secourront contre tous hommes du monde et notamment contre Argon ; et ajoutèrent qu'il pouvait être certain qu'ils le prendraient et le remettraient entre ses mains. Ainsi Acomat parla à ses gens et connut leur volonté ; ils ne désiraient rien tant que de voir arriver Argon et ses gens pour se mesurer avec eux. Maintenant nous laisserons Acomat et irons retrouver Argon et son armée.

Comment Argon parle à ses gens pour aller combattre Acomat.

Quand Argon fut certain qu'Acomat l'attendait dans son camp avec une si grande multitude de gens, il en fut tout chagrin ; mais il se dit en lui-même qu'il ne fallait point avoir l'air triste et découragé, de peur de se nuire et d'abattre ses gens, mais qu'au contraire il fallait montrer de l'ardeur et de la hardiesse. Il convoque donc ses barons et ses plus sages guerriers, et quand il en a rassemblé un grand nombre dans sa tente, car ils étaient campés dans un moult beau lieu, il leur parle ainsi : « Beaux frères et amis, fit-il, vous savez certainement comme mon père vous aimait tendrement ; tant qu'il vécut, il vous traita comme ses frères et ses fils. Vous savez comme autrefois vous combattîtes avec lui et l'aidâtes à conquérir toute la terre qu'il possédait ; vous savez que je suis le fils de celui qui vous a tant aimés, et que je vous aime autant que moi-même. Puis donc que tout cela est la vérité, n'est-il pas juste et digne que vous m'aidiez contre celui qui injustement et indignement nous veut déshériter de notre royaume? Vous savez encore qu'il n'est pas de notre loi, mais qu'il l'a abandonnée et s'est fait Sarrasin et adore Mahomet : or voyez s'il serait convenable qu'un Sarrasin eût seigneurie sur des Tartares. Or, beaux frères et amis, devant toutes ces raisons, votre courage doit s'accroître ainsi que la ferme volonté d'empêcher une pareille honte ; je vous prie donc que chacun se comporte en vaillant homme et fasse de tels efforts de courage, que nous remportions la victoire et que la seigneurie demeure à vous et non aux Sarrasins. Et certes, chacun doit avoir la confiance que nous vaincrons, parce que nous avons pour nous le bon droit et que nos ennemis ont tort. Je ne vous dis plus rien, mais je prie chacun de penser à bien faire. » Ainsi parla Argon.

Comment les barons répondirent à Argon.

Et quand les barons et chevaliers eurent entendu les sages et bonnes paroles d'Argon, ils se dirent tous à eux-mêmes qu'ils mourraient plutôt que de ne pas faire tout ce qu'ils pourraient pour vaincre. Et pendant que chacun gardait ainsi le silence, un des grands barons se leva et répondit ainsi à Argon : « Beau sire Argon, fit-il, nous savons que tout ce que vous nous avez dit est la vérité, et pour cela je vous répondrai, au nom de tous les hommes que vous avez avec vous pour cette bataille, que tant que nous aurons nos vies au corps, nous mourrons plutôt que de ne pas être vainqueurs. D'ailleurs, nous devons nous tenir pour assurés de la victoire; car nous avons le droit pour nous et nos ennemis sont dans leur tort. Nous vous conseillons de nous mener le plus tôt possible contre eux, et je supplie nos compagnons de se conduire si bien dans cette bataille, qu'on puisse nous citer à tout le monde. »

Le baron se tut alors, et nul autre ne voulut plus rien dire; mais tous étaient du même avis que lui et ne désiraient rien tant que de rencontrer leurs ennemis. Quand le lendemain fut venu, Argon et les siens se levèrent de bon matin et se mirent en route, bien résolus à détruire leurs adversaires. Ils ne s'arrêtèrent que quand ils furent arrivés à la plaine où ceux-ci étaient campés. Ils dressèrent leurs tentes en bon ordre à dix milles de celles d'Acomat; puis Argon prend deux de ses hommes en qui il avait moult confiance, et les envoie à son oncle avec de telles paroles comme je vais vous le dire.

Comment Argon envoie des messagers à Acomat.

Quand ces deux sages hommes, qui moult étaient de grand âge, eurent reçu le message de leur seigneur, ils montent sur deux chevaux et s'en vont tout droit au camp et à la tente d'Acomat, où ils le trouvent avec une grande compagnie de barons. Ils le reconnaissent bien, et lui les reconnaît aussi. Ils se saluent courtoisement, et Acomat leur dit qu'ils soient les bienvenus et les fait asseoir dans sa tente, devant lui; et au bout d'un instant, l'un des deux messagers se lève et parle ainsi à Acomat : « Beau sire Acomat, votre neveu Argon s'étonne fort de ce que vous faites; vous lui avez enlevé sa seigneurie, et encore vous venez lui livrer une bataille mortelle. Certes, cela n'est pas bien et vous ne faites pas ce qu'un bon oncle doit faire à son neveu : donc il vous mande par nous et vous prie doucement, comme son oncle et son père, pour quoi il vous tient, que vous vous retiriez et qu'il n'y ait bataille ni guerre entre vous. Il dit qu'il veut toujours vous avoir comme son père et que vous serez sire et seigneur de toute sa terre. Telles sont les paroles que votre neveu vous envoie par notre bouche. »

Comment Acomat répond au message d'Argon.

Quand Acomat-Soudan eut entendu ce qu'Argon son neveu lui mande, il répond : « Seigneurs messagers, mon neveu dit des niaiseries : la terre est mienne et non pas sienne; je l'ai conquise aussi bien que son père. Dites donc à mon neveu que s'il vient, je le ferai grand sire et lui donnerai beaucoup de terres, et il sera comme mes fils et le plus grand baron après moi; mais s'il ne veut, qu'il soit sûr que je ferai tout ce que je pourrai pour le mettre à mort. C'est là ce que j'exige de mon neveu, et vous ne pourrez tirer de moi d'autres concessions. »

Acomat se tait alors, et les messagers lui demandent : « Vous ne voulez rien nous dire de plus? — Rien, répondit-il, et jamais je ne vous dirai autre chose de mon vivant. » Ils le quittent donc et retournent au camp de leur seigneur, et vont à la tente d'Argon et lui rapportent tout ce que son oncle a dit. Et Argon alors entre dans une telle fureur qu'il s'écrie, si haut que tous ceux qui l'entouraient purent

l'entendre : « Je ne veux plus vivre ni tenir terre, puisque mon oncle me fait tel tort et injure, si je n'en prends une si grande vengeance que tout le monde en parlera. » Puis il s'adressa à ses barons et à ses chevaliers : « Or çà, il n'y a plus à balancer : allons, le plus tôt que nous pourrons, mettre à mort ces traîtres et déloyaux; et dès demain matin, je veux que nous les attaquions et que nous tâchions de les détruire! » Toute la nuit ils se préparent donc pour une bataille rangée. Et Acomat, qui avait bien su par ses espions qu'Argon devait venir l'attaquer le matin, se prépare aussi au combat et recommande à ses gens de se conduire en vaillants hommes.

De la bataille qui fut entre Argon et Acomat.

Quand le lendemain fut venu, Argon s'arme avec tous ses gens, les range en ordre de bataille moult bien et sagement, et les engage tout doucement à bien faire, puis se met en marche pour aller à la rencontre de ses ennemis. Le soudan Acomat, de son côté, avait rangé ses gens, et, sans attendre qu'Argon vienne jusqu'à son camp, il marche vers lui avec ses hommes. Bientôt les deux armées se rencontrèrent, et comme elles avaient grand désir de se combattre, elles engagèrent aussitôt le combat. Les flèches volèrent çà et là en nuage si épais qu'on aurait dit de la pluie. La bataille commence dure et cruelle; maints chevaliers tombent à terre, et l'on entend les cris et les gémissements des mourants. Puis, quand ils n'ont plus de flèches, ils prennent leurs épées et leurs piques et luttent corps à corps; ils se donnent de grands coups du taillant de leurs épées; les mains, les bras, les têtes, les corps sont tranchés; le bruit des combattants et des mourants est si grand qu'on n'entendrait pas la voix du tonnerre.

Pour les deux camps, le jour de ce combat fut un jour de malheur, car maints vaillants hommes y moururent, et maintes dames en seront à jamais dans le deuil et les larmes. Que vous dirai-je? sachez qu'Argon fit de grandes prouesses en ce jour et donna à ses gens l'exemple de la valeur. Mais tout fut inutile, la fortune lui fut si contraire qu'il fut défait complétement; ses hommes, ne pouvant plus résister à leurs adversaires, prirent la fuite au plus vite. Acomat et ses hommes se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre, puis enfin firent Argon prisonnier. Et aussitôt ils quittèrent la poursuite des fuyards et revinrent à leur camp et à leurs tentes, ramenant avec eux Argon bien lié et garrotté. Acomat fit mettre les fers à son neveu et le fit garder soigneusement; puis, comme c'était un homme très-adonné au plaisir, il résolut de retourner à la cour se divertir, et il laissa le soin de l'armée et de la garde d'Argon à un grand baron, lui recommandant de veiller soigneusement sur son neveu; puis il partit en ordonnant à son mélic (1) de revenir à petites journées à la cour, afin de ménager son armée. Acomat quitta donc ainsi son armée, en laissant seigneur ce mélic dont je vous ai parlé; et cependant Argon était en prison et aux fers, si dolent qu'il voudrait mourir.

Comment Argon fut pris et délivré.

Or il advint qu'un grand baron tartare, qui était fort âgé, eut pitié d'Argon, et il se dit que c'était à eux grande déloyauté de tenir leur seigneur captif; il résolut donc de faire tout son possible pour le délivrer. Tout aussitôt il va trouver maints autres barons, et leur dit que c'était mal à eux de tenir leur seigneur lige prisonnier, et qu'ils devaient le délivrer et le reconnaître pour maître. Les autres barons, qui connaissaient celui-ci pour un des plus sages d'entre eux et qui sentaient bien qu'il disait la vérité, tombent d'accord avec lui et disent qu'ils le veulent bien volontiers. Et quand les barons furent ainsi d'accord, Baga (c'est celui qui avait tout mis en avant), Elcidai et Togan, Tegana, Taga, Tiar-Oulatai et Samagar, tous se rendent au pavillon où était Argon prisonnier. Et quand ils y sont arrivés, Boga, le chef de tout

(1) Voy. note 3 de la p. 418.

ce complot, prend la parole en ces termes : « Beau sire, nous reconnaissons que nous avons eu tort de vous faire prisonnier, et maintenant nous voulons réparer notre faute et notre erreur ; c'est pourquoi nous voulons vous délivrer. Soyez donc notre seigneur lige, comme vous devez l'être de droit. »

Comment Argon eut la seigneurie.

Quand Argon eut entendu ces paroles, il crut que c'était pour se moquer de lui, et répondit, moult courroucé et dolent : « Beau seigneur, vous faites grand péché de vous moquer de moi ; il devrait vous suffire de m'avoir fait si grand tort, que là où je devrais être seigneur vous me tenez en prison et aux fers. Certes, vous savez bien que vous faites grande injustice ; ainsi je vous prie d'aller votre chemin et de ne pas vous moquer de moi. — Beau sire Argon, fit Boga, sachez vraiment que nous ne nous moquons pas ; ce que nous disons est vrai et nous le jurons sur notre loi. » Et aussitôt tous les barons jurèrent qu'ils le reconnaissaient pour seigneur. Argon leur jure à son tour qu'il ne leur en voudra nullement de ce qu'ils l'ont vaincu, et les tiendra en tel honneur et amitié que faisait Abaga son père. Après ces serments, ils ôtent les fers à Argon et le tiennent comme leur seigneur. Lui aussitôt ordonne qu'on tire des flèches dans ce pavillon tant que le mélic qui était chef de l'armée fût mort. Cet ordre fut exécuté à l'instant et le mélic fut tué. Argon alors prit la seigneurie et tous le reconnurent pour chef. Ce mélic qui fut tué avait nom Soldam, et c'était le plus grand du royaume après Acomat. C'est ainsi qu'Argon recouvra la seigneurie.

Comment Argon fit occire Acomat, son oncle.

Quand Argon vit qu'il était bien reconnu pour seigneur par tous, il commande de marcher vers la cour, et aussitôt on se met en mouvement. Or un jour qu'Acomat tenait cour dans son plus grand palais et donnait une fête, il arriva un messager qui lui dit : « Sire, je vous apporte des nouvelles, non pas telles que je l'eusse voulu, mais bien terribles. Les barons ont délivré Argon et le regardent comme seigneur ; ils ont occis Soldam, notre cher ami, et ils viennent en toute hâte pour vous prendre et vous occire ; or faites-en ce que vous jugerez le meilleur. » A cette nouvelle, Acomat, qui sait bien qu'il peut en croire le messager, est tout ébahi et si effrayé qu'il ne sait que faire ou que dire. Cependant, comme un vaillant et fier homme qu'il était, il se remet et dit à celui qui lui avait apporté cette nouvelle de ne pas être assez hardi pour en parler à qui que ce fût. L'autre promet d'obéir. Acomat aussitôt monte à cheval avec ceux auxquels il se fiait le plus et se met en route pour aller au soudan de Babylone, espérant ainsi sauver sa vie, car nul ne savait où il allait, excepté ceux qui étaient avec lui.

Il avait déjà marché six journées, quand il arriva à un défilé par où il fallait absolument passer, et celui qui le gardait reconnut bien Acomat et vit qu'il fuyait. Il résolut de le faire prisonnier, ce qui lui était facile, parce qu'Acomat avait peu de monde avec lui. Il se saisit donc de lui aussitôt : en vain Acomat lui cria merci et lui offrit de grands trésors ; l'autre, qui aimait beaucoup Argon, lui dit que tous les trésors du monde ne l'empêcheraient pas de le remettre entre les mains d'Argon son seigneur. Et tout aussitôt il partit avec une bonne escorte pour aller à la cour, menant Acomat avec lui et le gardant si bien qu'il ne pouvait fuir. Enfin il arriva à la cour, où Argon était arrivé depuis trois jours seulement et où il était moult irrité de voir qu'Acomat s'était échappé.

Comment les barons firent hommage à Argon.

Quand le gardien de ce défilé eut amené Acomat à Argon, celui-ci en eut une si grande joie, qu'on ne pourrait l'imaginer. Il dit à son oncle qu'il soit le malvenu et qu'il fera de lui ce qu'il a mérité qui lui fût

fait. Il commande donc qu'on l'ôte de devant lui, et, sans prendre d'autre conseil, qu'on le tue et qu'on détruise son corps. Et celui à qui Argon avait donné cet ordre prit Acomat et le fit tuer et jeter son corps en un tel lieu qu'on ne le vit jamais. Telle est toute l'histoire d'Argon et de son oncle Acomat.

Comment Catu prit la seigneurie après la mort d'Argon.

Quand Argon eut fait cela, il alla au palais principal et eut toute la seigneurie, et de toutes parts les barons qui avaient été soumis à son père Abaga viennent lui rendre hommage comme à leur seigneur et lui obéissent comme ils doivent le faire. Lors donc qu'Argon eut consolidé son pouvoir, il envoie Casan son fils avec bien trente mille cavaliers à l'Arbre sec (1), pour préserver sa terre des incursions des ennemis. C'est ainsi qu'Argon recouvra sa seigneurie, et ce fut vers l'an 1286 de l'incarnation du Christ. Acomat avait régné deux ans, et Argon en régna six et au bout de ce temps mourut de maladie ou, comme quelques-uns pensent, de poison.

Comment Quiacatu prit la seigneurie après la mort d'Argon.

Quand Argon fut mort, un de ses oncles, qui avait été frère d'Abaga son père et qui se nommait Quiacatu, prit la seigneurie ; ce qu'il pouvait bien faire, car Casan était éloigné dans la contrée de l'Arbre sec. Casan apprit en même temps que son père était mort et que Quiacatu avait pris la seigneurie. Il eut une grande douleur de la mort de son père, mais il fut surtout irrité de voir que l'oncle de son père avait pris la seigneurie. Il ne put aussitôt quitter ce pays à cause de ses ennemis; mais il dit qu'il ira en temps et lieu, de manière à prendre une aussi belle vengeance que celle que son père avait prise d'Acomat. Et, que vous dirai-je? Quiacatu tenait la seigneurie, et tous lui obéissaient, excepté ceux qui étaient avec Casan. Il prit la femme d'Argon, son neveu, et l'épousa : il menait joyeuse vie, parce qu'il était moult voluptueux ; mais au bout de deux ans il mourut empoisonné.

Comment Baidu prit la seigneurie après la mort de Quiacatu.

A la mort de Quiacatu, Baidu, son oncle, qui était chrétien, prit la seigneurie. Ce fut l'an 1294 de l'incarnation du Christ; tous lui obéissaient, excepté Casan et son armée. Quand Casan sut que Quiacatu était mort et que Baidu avait pris le royaume, il fut fâché de n'avoir pu se venger de Quiacatu; mais il dit bien qu'il prendra de Baidu une telle vengeance que tout le monde en parlera ; et il résout de ne pas attendre davantage, mais de marcher contre Baidu pour le mettre à mort. Il s'entend avec ses gens et se met en route pour reconquérir la seigneurie. Quand Baidu sut certainement que Casan venait contre lui, il assembla une grande quantité de gens et marcha à sa rencontre bien dix journées, puis il fit dresser son camp et attendit Casan et ses gens pour les combattre. Deux jours après, Casan arriva avec son armée, et le jour même ils livrèrent la bataille, qui fut moult rude et cruelle; mais elle ne put durer longtemps, car à peine commençait-elle qu'une partie de ceux qui étaient avec Baidu allèrent rejoindre Casan et combattirent contre Baidu. Ainsi celui-ci fut défait; il fut même tué, et Casan vainqueur fut le maître de tout le royaume. Car, après sa victoire, il se rendit de suite à la cour et prit la seigneurie; tous les barons lui firent hommage et lui obéirent comme à leur seigneur lige. Casan commença à régner l'an 1294 de l'incarnation du Christ.

Telle est l'histoire de ce pays, depuis Abaga jusqu'à Casan. Alau, qui conquit Baudac et qui était frère

(1) Voy. la note de la p. 423.

du grand khan Cublai, est le chef de toute cette famille; car il fut père d'Abaga, Abaga fut père d'Argon, et Argon de Casan, qui règne aujourd'hui. Or, puisque nous vous avons parlé de ces Tartares du Levant, nous vous dirons ce que nous savons de la grande Turquie. Mais il est vrai que nous vous avons déjà entretenu de la grande Turquie et dit comment Caidu en fut roi; nous n'avons donc plus à nous en occuper, et nous passerons aux provinces et aux gens qui sont au nord.

Du roi Canci, qui est au nord.

Or sachez qu'au nord est un roi appelé Conci; il est Tartare et tous ses sujets sont Tartares, et ils observent la vraie loi tartare, qui est moult sauvage; ils l'observent telle que la firent Cinchin-Khan et les autres Tartares primitifs. Ainsi, ils ont un dieu de feutre nommé Nacigai, auquel ils ont fait une femme; et ces deux dieux, Nacigai et sa femme, ils disent que ce sont les dieux de la terre et que ce sont eux qui protégent leurs bêtes, leurs grains et tous leurs biens de la terre. Ils les adorent, et quand ils mangent aucune bonne viande, ils en oignent la bouche de leurs dieux. Ils mènent absolument une vie bestiale. Ils ne sont soumis à personne; leur roi est de la lignée de Cinchin-Khan, c'est-à-dire de la lignée impériale, et proche parent du grand khan. Ils n'ont ni cités ni villages; mais ils demeurent toujours en de grandes plaines, de grandes vallées et de grandes montagnes. Ils vivent de bestiaux et de lait; ils n'ont point de grain. Ils sont moult nombreux, mais ne font la guerre à personne et vivent en grande paix. Ils ont grandissime quantité de bestiaux, comme chameaux, chevaux, bœufs, brebis et autres animaux. Ils ont de grandissimes ours blancs, hauts de plus de vingt paumes (1); ils ont de grands renards tout noirs (2), des ânes sauvages et des zibelines (3), avec la peau desquelles on fait de si belles fourrures qu'un manteau coûte, comme je vous ai dit, mille besants. Ils ont aussi beaucoup de vairs, et des rats de Pharaon en grande quantité, dont ils vivent tout l'été; car ces animaux sont très-gros. Enfin, ils ont en abondance toutes sortes de bêtes sauvages, parce que leur pays est moult sauvage et inhabité. Cette contrée est telle que nul cheval ne pourrait y aller, car il y a beaucoup de lacs et de fontaines, et la glace, la fange et la boue empêcheraient les chevaux d'avancer (4). Ces mauvais chemins durent treize journées, et à chaque journée, il y a une poste où les messagers se reposent (5). A chaque poste, il y a bien quarante chiens, grands à peu près comme un âne, qui portent les messages d'une poste à l'autre, c'est-à-dire d'une journée à l'autre, et voici comment. Comme une charrette avec des roues ne pourrait aller sur ces routes couvertes de glace et de boue, où les chevaux ne sauraient marcher, ils ont fait des traîneaux qui n'ont point de roues, et qui sont construits de telle sorte qu'ils vont sur la glace et la boue et la fange, sans trop y enfoncer; et il y a beaucoup de ces traîneaux dans notre pays, sur quoi on apporte le foin et la paille l'hiver, quand il fait de grandes pluies et beaucoup de boue. Ils mettent sur ce traîneau une peau d'ours, puis un messager monte dessus, et on attelle six de ces grands chiens dont je vous ai parlé, et ils conduisent le traîneau jusqu'à la poste suivante, à travers la glace et la boue (6). L'homme qui garde la poste monte sur un autre traîneau, aussi traîné par des chiens, et se rend, par le plus court chemin et le meilleur, à la poste voisine. Quand les deux traîneaux

(1) *Ursus albus*, l'ours blanc, le grand ours polaire. Si la *palme*, le *span* ou *empan* correspond à environ huit pouces, comme le suppose Marsden, vingt empans donneraient environ treize pieds.

(2) La fourrure du renard noir est très-estimée dans la Russie supérieure. On la préfère, pour la légèreté et pour la chaleur qu'elle donne, à la martre zibeline elle-même. Une seule peau se vend jusqu'à 400 roubles. (Voy. p. 430.)

(3) La zibeline (*Mustela zibellina* de Linné), une des espèces de martre. « Le pelage d'hiver de la martre proprement dite, de la zibeline et de l'hermine, appelée *roselet* dans son pelage d'été, est l'objet d'un grand commerce pour les Russes, qui tirent une si grande quantité de pelleteries de leur déserte Sibérie. » *(Encyclopédie moderne.)* — Voy. p. 431.

(4) Observation topographique exacte : de grandes rivières, qui se déversent vers le nord et l'est, ont leurs sources dans les hautes plaines, entre les latitudes de 45 et 55 degrés. « Baraba (entre l'Irtish et l'Obi) est vraiment ce que son nom exprime, une vaste plaine marécageuse. Tout le pays est couvert de lacs, de marais, etc. » *(Bell's travels*, vol. I.)

(5) Les *ostrogs* ou villages des Russes, les *balagan* ou maisons de repos du Kamtchatka.

(6) Il est certain que l'on emploie les chiens comme animaux de trait dans les contrées du nord-est de la Tartarie, et ces chiens sont d'une taille peu commune. « Le nombre des chiens dépend nécessairement du poids à tirer, dit Lesseps. Le plus

y sont arrivés, le messager trouve un traîneau et des chiens tout préparés qui le mènent en avant, et le maître de la poste retourne en arrière, ramenant ses traîneaux. C'est ainsi qu'ils voyagent pendant ces treize journées à l'aide de ces chiens. Les gens qui demeurent en ce pays, dans les vallées et les montagnes, sont grands chasseurs, et ils prennent maintes bêtes de grand prix dont ils tirent moult profit. Ce sont zibelines et hermines, vairs et ercolins (1) et renards noirs, et maintes autres bêtes dont la



Renard noir ou Renard argenté (*Vulpes argentata*).

peau sert à faire les belles fourrures. Ils ont des engins qui n'en laissent pas échapper une seule. A cause du grand froid qui règne en ce pays, toutes les maisons sont sous terre; mais eux, ils demeurent souvent sur la terre. Nous vous parlerons maintenant d'un pays où règne toujours l'obscurité.

De la province d'Obscurité.

Encore au nord de ce royaume est une province appelée Obscurité, parce que de tout temps il y fait sombre, et il n'y a ni soleil, ni lune, ni étoiles; mais il fait aussi obscur que chez nous au crépuscule (2). Les habitants n'ont point de seigneur; ils vivent comme des bêtes et ne sont soumis à personne (3).

ordinairement l'attelage se compose de quatre ou cinq chiens, lorsqu'il y a sur le traîneau quelque chose de plus qu'une seule personne. Les traîneaux des bagages sont tirés par dix chiens.

(1) *Ercolin, arcolini, herculini, arculini* dans les diverses éditions; les Italiens appellent *arcigoloso* le même animal que nous nommons *goulu* ou *glouton* et que les Allemands nomment *vielfrass*.

(2) Description exacte de la demi-obscurité qui remplace la lumière solaire aux régions polaires, pendant la saison où le soleil reste tout le jour au-dessous de l'horizon.

(3) D'un côté les Tongouzes ou leurs voisins les Samoyèdes, et de l'autre les Yakouts ou Yakoutys, qui habitent le pays ri-

Les Tartares font souvent des incursions en ce pays, et voici comment ils s'y prennent pour retrouver leur route. Ils choisissent des juments qui aient des poulains, et laissent ceux-ci hors du pays, parce que les juments sentent leurs petits et savent mieux retrouver leur chemin que les hommes. Ils montent donc sur ces juments, entrent dans le pays et dérobent tout ce qu'ils peuvent; puis, lorsqu'ils ont assez de butin, ils laissent les juments s'en aller, et elles savent bien toujours reprendre leur chemin. Ces



Martre zibeline.

gens ont beaucoup de peaux très-précieuses; car il y a en leur pays des zibelines, des hermines, des ercolins, des vairs, des renards noirs et maintes autres fourrures précieuses. Ils sont tous chasseurs et ils amassent tant de ces peaux que c'est merveille. Les habitants des pays voisins les leur achètent toutes et en tirent grand gain et grand profit. Ces gens sont moult grands et bien faits de leurs membres, mais ils sont moult pâles et n'ont point de couleur. La grande Rosie confine d'un côté à cette province, et nous allons vous en entretenir.

De la province de Rosie et de ses habitants.

Rosie est une grandissime province vers le nord. Les habitants sont chrétiens et tiennent la loi grecque. Il y a plusieurs rois, et chaque peuplade a son langage particulier. Ils sont moult simples et sont tous beaux, hommes et femmes; ils sont blancs et blonds. La contrée est défendue par maints pas

verain de la Lena. « Les Yakoutys, dit Bell, diffèrent peu des Tongousiens, soit par leur physionomie, soit par leurs habitudes. Les uns et les autres vivent de pêche et de chasse. »

fortifiés ; ils ne payent tribut à personne, excepté une légère redevance qu'ils font à un roi tartare de l'Occident ([1]), nommé Tactatai. Ce n'est pas un pays de commerce ; cependant ils ont beaucoup de fourrures de grande valeur, comme zibelines, hermines, vairs, ercolins, renards, des plus beaux et des meilleurs du monde ([2]). Ils ont aussi des mines d'argent assez abondantes ([3]). Il n'y a rien autre chose de remarquable : aussi nous ne vous dirons rien de plus de Rosie, et vous parlerons de la grande mer qui avoisine ces provinces et des gens qui habitent sur ses rivages, et nous commencerons par Constantinople. Mais auparavant, sachez que dans cette contrée que je vous ai décrite, est une province appelée Lac, qui confine à Rosie, qui a un roi particulier, et dont les habitants sont chrétiens et Sarrasins. Ils ont bon nombre de belles fourrures qu'ils vendent aux marchands, car ils vivent de commerce et d'industrie. Au reste, c'est tout ce que j'ai à vous en dire ; mais je veux rappeler quelque chose que j'ai oublié de la province de Rosie. Il y fait le plus grand froid qu'on puisse imaginer, et on a peine à y résister. Cette province est si grande qu'elle s'étend jusqu'à la mer Océane, et elle possède en mer plusieurs îles où naissent des gerfauts et des faucons pèlerins qu'on transporte en plusieurs pays. Il n'y a pas bien loin de Rosie en Norvége, et, n'était le grand froid, la traversée ne serait pas longue ; mais le froid empêche d'y aller si facilement. Passons maintenant à la grande mer. Il y a sur ses bords maintes peuplades inconnues qu'il est bon de citer ; nous commencerons d'abord par son entrée et le détroit de Constantinople.

De l'entrée de la grande mer.

A l'entrée de la grande mer, du côté de l'occident, est une montagne appelée le Far. Mais en réfléchissant bien, nous nous repentons d'avoir entrepris de parler de la grande mer, parce qu'elle est connue de trop de gens. Nous la laisserons donc et vous entretiendrons des Tartares de l'Occident et de leurs seigneurs ([4]).

Des seigneurs des Tartares de l'Occident.

Le premier seigneur des Tartares de l'Occident fut Sain, qui moult fut grand roi et puissant. Ce roi Sain conquit la Rosie et la Comanie, l'Alanie, Lac, Mengiar, Zic, Gucia et Gazarie. Avant la conquête, toutes ces provinces étaient soumises à la Comanie ; mais elles ne formaient pas un seul tout et n'étaient pas unies, ce qui fut cause de leur ruine. Les Comans furent dispersés de côté et d'autre, ou ceux qui restèrent dans ces provinces furent esclaves du roi Sain. Après Sain régna Patu, puis Berca, Mungletemur, Totamungur ([5]) et enfin Toctai, qui règne aujourd'hui. Nous allons vous raconter une grande bataille qui eut lieu entre Alau, le seigneur du Levant, et Barca, le seigneur de l'Occident, et quelle en fut la cause.

([1]) Les Tartares, sous le commandement de Batou, petit-fils de Gengis-Khan, s'étaient emparés, vers 1240, de la Russie, de la Pologne et de la Hongrie.

([2]) Les animaux sauvages étaient plus nombreux en Russie, lorsque ce pays était encore moins peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui.

([3]) Il n'est pas impossible qu'il ait existé autrefois des mines d'argent dans la Russie européenne. Ibn-Batuta parle de mines d'argent en Russie.

([4]) Les Tartares occidentaux étaient les sujets de Batou et de ses descendants, qui avaient eu, comme part dans l'héritage de Gengis-Khan, les contrées de Kaptchak, Alla, Bulgarie, etc

([5]) Totamangu, et quelquefois Tolobuga.

De la guerre qui s'éleva entre Alau et Barca, et des batailles qu'ils se livrèrent.

Vers l'an 1261 de l'incarnation du Christ, il s'éleva une grande querelle entre le roi Alau, seigneur des Tartares du Levant, et Bercha, roi des Tartares du Ponent, à l'occasion d'une province qui était frontière de l'un et de l'autre, et que chacun voulait avoir pour lui, ne prétendant céder ni l'un ni l'autre, parce qu'ils s'estimaient également forts et puissants. Ils se portent donc un défi, et disent chacun qu'ils iront prendre cette province et qu'ils verront qui s'y opposera. Et quand ils se sont ainsi défiés, ils convoquent tous leurs hommes d'armes et font les plus grands préparatifs qu'on ait jamais vus ; en effet, six mois après, ils avaient assemblé chacun trois cent mille hommes à cheval, bien armés et préparés pour le combat, suivant leurs usages. Lorsque ses préparatifs furent terminés, Alau, le sire du Levant, se mit en marche avec son armée : ils avancèrent maintes journées sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être rapporté ; et enfin ils arrivèrent dans une plaine, entre les portes de fer et la mer de Sarain. Là, Alau fit disposer son camp en bon ordre, et on y voyait maints riches pavillons et riches tentes, comme il convient à de riches hommes. Alau résolut d'attendre là Barca avec son armée, voir s'ils oseraient venir contre lui ; et ce lieu où ils étaient campés était sur les confins des deux royaumes. Voyons donc ce que faisaient Barca et ses gens.

Comment Barca marcha avec son armée contre Alau.

Quand Barca eut rassemblé toutes ses forces et qu'il sut qu'Alau approchait avec son armée, il se dit qu'il ne fallait plus différer et, sans plus attendre, se mit aussi en marche. Il s'avance jusqu'à la grande plaine où étaient campés ses ennemis, et il fait placer son camp à dix milles de celui d'Alau ; et je vous dis en vérité que ce camp était bien aussi beau que celui d'Alau, car qui eût vu ces pavillons en drap d'or et ces riches tentes aurait convenu assurément n'avoir jamais vu d'aussi beau camp. Les gens de Barca étaient plus nombreux que leurs ennemis ; car ils étaient bien, sans mentir, trois cent cinquante mille cavaliers. Ils se reposèrent ainsi deux jours sous leurs tentes ; puis Barca les rassemble et leur parle ainsi : « Beaux seigneurs, vous savez certainement que depuis que j'ai pris le royaume, je vous ai aimés comme frères et fils ; maints de vous ont été avec moi en maintes grandes batailles, et beaucoup de terres que nous tenons, vous m'avez aidé à les conquérir ; vous savez aussi que ce que j'ai est vôtre comme mien ; et puisqu'il en est ainsi, chacun de nous doit s'efforcer de conserver notre honneur, comme nous l'avons fait jusqu'ici. Vous connaissez comment Alau, ce grand et puissant roi, vient nous combattre à tort, et puisqu'il est constant qu'il a tort et que nous avons raison, chacun doit être certain que nous remporterons la victoire ; d'ailleurs nous sommes plus nombreux qu'eux, car ils ne sont que trois cent mille, et nous, nous sommes trois cent cinquante mille d'aussi bons guerriers qu'eux et de meilleurs. Or donc, beaux seigneurs, d'après tout cela, vous voyez que nous sommes sûrs de la victoire, et comme nous sommes venus de si loin dans le seul but de livrer ce combat, nous le livrerons d'ici trois jours ; allons-y avec tant d'ordre et de sagesse que notre affaire aille de mieux en mieux ; je prie seulement chacun de vous de se conduire avec valeur, et de se montrer tel en ce jour que tout le monde nous admire. Je ne vous en dirai pas davantage, mais au jour convenu soyez prêts et songez à vous conduire en vaillants hommes. » Ainsi parla Barca. Voyons maintenant ce que faisaient Alau et ses gens, depuis que leurs ennemis étaient arrivés

Comment Alau parle à ses gens.

Quand Alau sut que Barca était venu avec une si grande quantité de gens, il convoqua beaucoup de ses meilleurs guerriers et leur parla ainsi : « Beaux frères et fils et amis, vous savez que toujours vous m'avez aidé et secouru ; jusqu'à ce jour, vous m'avez aidé à vaincre dans maintes batailles, et nous n'en avons livré aucune que nous n'ayons remporté la victoire. Nous voici venus pour combattre le grand roi Barca ; je sais bien qu'il a autant de gens que nous et même plus ; mais ses soldats ne sont pas si bons que les nôtres, et certainement nous les mettrons en fuite et les vaincrons. Nous savons par nos espions que d'ici trois jours ils viendront nous attaquer, ce dont j'ai grande liesse ; je vous prie donc de vous tenir prêts pour ce jour et de faire comme vous avez coutume de faire. Je veux seulement vous rappeler une chose, c'est qu'il vaut mieux mourir que fuir, si nous ne pouvons éviter une défaite. Que chacun donc fasse en sorte que notre honneur soit sauf et nos ennemis déconfits et morts. » Ainsi parlèrent les deux grands rois, et ils attendaient que le jour dit fût arrivé ; leurs barons se préparent aussi au mieux et prennent tout ce qu'ils savent leur être nécessaire.

De la grande bataille entre Alau et Barca.

Quand le jour désigné fut arrivé, Alau se lève de bon matin et fait armer tous ses gens ; il ordonne la bataille le mieux qu'il peut, comme un sage homme qu'il était. Il fit trente escadrons, chacun de dix mille cavaliers ; car, ainsi que je vous l'ai dit, il pouvait avoir trois cent mille hommes. A chacun de ces escadrons il donna un bon chef et un bon capitaine ; puis, lorsqu'il eut tout disposé, il commanda à ses escadrons de marcher à l'ennemi, ce qu'ils firent aussitôt, s'avançant au petit pas jusqu'à ce qu'ils fussent à moitié du chemin qui les séparait de l'armée de Barca ; alors ils s'arrêtèrent et attendirent de pied ferme leurs ennemis. De même, Barca s'était levé dès le matin et avait fait armer ses gens, et avait sagement disposé son armée, l'ayant partagée en trente-cinq colonnes ; car il les fit, ainsi qu'Alau, de dix mille cavaliers chacune, avec un bon chef et un bon capitaine. Puis il ordonne aussi à ses troupes de marcher en avant, ce qu'elles font en bon ordre, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à un demi-mille de l'ennemi. Là, elles s'arrêtent un instant, puis se remettent en marche, jusqu'à ce qu'enfin elles soient à deux portées d'arc. La plaine était la plus belle et la plus large qu'on pût voir, de manière qu'une grandissime quantité de cavaliers pouvaient y combattre. Et certes il en était bien besoin, car jamais de si grandes armées ne s'étaient rencontrées. Sachez qu'ils étaient bien six cent cinquante mille cavaliers, appartenant aux deux plus puissants rois du monde, Alau et Barca, qui tous deux étaient proches parents et de la lignée impériale de Cinchin-Khan.

Encore de la bataille d'Alau et de Barca.

Après être restées ainsi un moment en présence, les deux armées n'attendaient que le signal du combat et ne désiraient rien tant que d'entendre sonner le nacar. Des deux côtés, ce signal ne se fit pas longtemps attendre, et aussitôt ils coururent les uns contre les autres, saisissant leurs arcs et décochant des flèches à leurs ennemis. Des deux côtés alors on put voir voler des flèches en si grande quantité qu'on ne distinguait plus le ciel ; maints hommes et maints chevaux tombèrent morts, et il ne pouvait en être autrement, tant de flèches étant tirées à la fois. Tant qu'ils eurent des flèches en leurs carquois, ils ne cessèrent d'en tirer, en sorte que la terre était couverte de cadavres ; puis, quand ils eurent vidé leurs carquois, ils saisirent leurs épées et leurs piques et se coururent sus les uns aux autres. La bataille com-

mença si cruelle et si sanglante que c'était une pitié à voir. Mains, bras, têtes, étaient coupés; hommes et chevaux trébuchaient morts à terre : jamais en une bataille il ne périt tant de monde. Les cris et les gémissements auraient couvert la voix de Dieu dans son tonnerre. On ne pouvait marcher que sur des cadavres et la terre était vermeille de sang. Il y avait longtemps que deux armées aussi puissantes ne s'étaient rencontrées. Les gémissements et les plaintes des blessés et des mourants, qui ne pouvaient se relever, faisaient pitié à entendre. Ce fut grand malheur pour l'un et l'autre peuple que cette bataille, car maintes dames en seront veuves et maints enfants orphelins. On voyait bien, à les voir combattre, que c'étaient de mortels ennemis. Le roi Alau, qui moult était vaillant, se conduisit si bien en ce jour, qu'il montra à tous qu'il était digne de tenir terres et de porter la couronne. Il fit grande prouesse et excita ses gens, qui voyaient à leur tête un seigneur si bon et si valeureux; il leur donna à tous du cœur, et tous, amis comme ennemis, étaient émerveillés de le voir combattre si rudement, car il semblait que ce ne fût pas un homme, mais un foudre et une tempête.

Comment Barca combat vaillamment.

Le roi Barca combat aussi moult bien et vaillamment, et certes il le fait si bien que tous ne peuvent que le louer; mais sa prouesse ne sert de rien en ce jour, car ses gens étaient tous morts, et tant gisaient à terre que les autres ne pouvaient résister. Quand donc la bataille eut duré jusqu'au soir, le roi Barca et les siens furent forcés d'abandonner le combat. Ils prennent la fuite à toute bride; mais Alau et les siens les poursuivent, tuant et massacrant tous ceux qu'ils atteignaient, tellement que c'était une pitié à voir. Et après les avoir ainsi poursuivis quelque temps, ils reviennent à leurs tentes et se désarment, et ceux qui étaient blessés se font laver et bander. Ils étaient si las et si abattus, qu'ils avaient certes plus besoin de se reposer que de combattre. Ils se reposent donc toute la nuit, et quand le matin est venu, Alau ordonne de brûler tous les corps, amis et ennemis, et son commandement est exécuté. Puis il retourne dans son pays avec tous ceux des siens qui avaient échappé à la bataille; car sachez que sa victoire lui avait coûté la plupart de ses soldats, mais ses ennemis en avaient perdu encore davantage; et le nombre des morts fut si grand en ce jour qu'on ne saurait le dire. Telle fut l'issue de cette grande bataille où le roi Alau fut vainqueur; nous vous conterons maintenant un combat que se livrèrent les Tartares du Ponent.

Comment Totamagu fut sire des Tartares du Ponent.

A la mort de Mongutemur, le sire des Tartares de l'Occident, la seigneurie revenait à Tolobuga, qui était un jeune prince; mais Totamangu, qui était un moult puissant homme, occit Tolobuga, avec l'aide d'un autre roi des Tartares nommé Nogai. Totamangu, par le secours de Nogai, s'empara donc du trône; mais il n'en jouit pas longtemps : il mourut, et la seigneurie passa à Toctai, qui moult était sage et prud'homme. Or, cependant, les deux fils de Tolobuga grandissaient et étaient déjà en âge de porter les armes; ils étaient sages et prudents, et tous deux, avec une belle escorte, vinrent à la cour de Toctai. Ils vont le trouver et se jettent à ses genoux; mais Toctai les fait lever et leur dit qu'ils soient les bienvenus. L'aîné des deux princes prend alors la parole : « Beau sire Toctai, dit-il, nous allons vous dire pourquoi nous sommes venus. Comme vous le savez, nous sommes fils de Tolobuga, qu'ont tué Totamangu et Nogai : du premier nous ne pouvons plus nous venger, puisqu'il est mort; mais pour Nogai, nous venons vous demander, comme à notre seigneur naturel, que vous nous fassiez raison de la mort de notre père et que vous fassiez venir Nogai devant vous, afin qu'il rende compte du sang qu'il a versé. Voilà pourquoi nous sommes venus à votre cour, et c'est là ce que nous attendons de vous. »

Comment Toctai envoie demander compte à Nogai de la mort de Tolobuga.

Quand Toctai eut entendu ce discours, qu'il savait bien être juste, il répond à l'enfant : « Bel ami, tu me demandes de te faire raison de Nogai : je le ferai volontiers ; je vais le mander à ma cour, et on fera de lui ce qu'il est raisonnable d'en faire. » Toctai envoie donc deux messagers à Nogai lui mander de venir à sa cour faire raison aux deux fils de Tolobuga de la mort de leur père. Au reçu de ce message, Nogai le tourne en dérision et répond aux messagers qu'il n'ira pas. Les messagers alors reviennent vers leur seigneur et lui rendent cette réponse. Et Toctai, à cette nouvelle, entre dans une grande colère et dit, si haut que tous ceux qui l'entourent peuvent l'entendre : « Si Dieu m'aide, ou Nogai viendra devant moi faire raison aux fils de Tolobuga, ou j'irai contre lui avec tous mes gens, pour le détruire. » Et, sans tarder, il envoie à Nogai deux autres messagers, chargés de lui porter les paroles que vous allez entendre.

Comment Toctai envoie ses messagers à Nogai.

Les deux messagers de Toctai arrivent bientôt à la cour de Nogai ; ils le saluent bien courtoisement, et lui leur dit qu'ils soient les bienvenus. Alors l'un d'eux prend la parole : « Beau sire, fait-il, Toctai vous mande que si vous ne venez à sa cour faire raison aux fils de Tolobuga, il viendra contre vous avec tous ses gens et vous fera tout le dommage qu'il pourra, et vous fera vous-même prisonnier : ainsi, voyez ce que vous voulez faire et faites-nous réponse, que nous la lui rendions. » Quand Nogai eut entendu ce que Toctai lui mandait, il fut moult irrité et il répond aux messagers : « Seigneurs messagers, retournez à votre seigneur, et dites-lui de ma part que je ne redoute pas sa guerre et que, s'il vient sur moi, je ne l'attendrai pas, mais irai au-devant de lui à moitié chemin. Allez, reportez ma réponse à votre maître. » Les deux messagers partent aussitôt et rapportent à leur seigneur tout ce que Nogai leur a dit, qu'il fait fi de ses menaces et qu'il viendra à moitié chemin au-devant de lui. Toctai, voyant qu'il n'y a plus à reculer devant la guerre, n'hésite pas, et aussitôt envoie partout des messagers à tous ceux qui lui sont soumis d'avoir à s'apprêter pour marcher contre le roi Nogai. Il fait les plus grands préparatifs du monde, et d'un autre côté, Nogai, quand il sait certainement que Toctai doit venir l'attaquer avec une si grande armée, fait aussi de grands préparatifs, pas si grands cependant que Toctai, parce qu'il était moins puissant ; mais ils étaient néanmoins considérables.

Comment Toctai se met en marche avec deux cent mille cavaliers.

Quand Toctai eut fini ses préparatifs, il se mit en marche avec ses gens, et il avait bien deux cent mille cavaliers. Ils s'avancent jusqu'en la plaine de Nerghi, qui moult est grande et belle, et là Toctai place son camp pour attendre Nogai, car il savait qu'il venait à sa rencontre. Les deux fils de Tolobuga étaient là avec une belle compagnie de cavaliers, afin de venger la mort de leur père. Mais nous laisserons Toctai et retournerons à Nogai et à ses hommes. Dès que Nogai sait que Toctai est en marche, il ne tarde pas et part avec son armée, qui était bien de cent cinquante mille cavaliers, tous braves et vaillants et meilleurs hommes d'armes que ceux de Toctai. Et deux jours après que Toctai fut arrivé, Nogai vint poser son camp dans la plaine de Nerghi, à dix milles de ses ennemis. Et quand le camp fut tendu, on put voir maints beaux pavillons de drap d'or et maintes belles tentes qui semblaient bien les tentes de riches rois ; et le camp de Toctai n'était ni moins beau ni moins riche, mais même davantage, et il y avait de si beaux pavillons et de si riches tentes que c'était merveille. Et quand les deux rois furent arrivés en cette plaine de Nerghi, ils se reposent pour être frais et dispos le jour de la bataille.

Comment Toctai parle à ses gens.

Cependant le roi Toctai assemble tous ses gens et leur parle ainsi : « Seigneurs, nous sommes venus jusqu'ici pour combattre le roi Nogai et ses hommes, et en ce faisant, nous avons pour nous le bon droit; car vous savez que toute cette querelle est venue de ce que Nogai a refusé de venir faire raison aux fils de Tolobuga. Puis donc que nous sommes dans notre droit, il est juste que nous soyons vainqueurs et que Nogai meure et périsse ; chacun de vous doit donc prendre courage et avoir bonne espérance de vaincre les ennemis ; mais toutefois je vous prie de vous montrer tous vaillants et de faire tous vos efforts pour remporter la victoire. »

Nogai, de son côté, exhorte ainsi ses troupes : « Beaux frères et amis, vous savez que nous avons déjà vaincu en maintes grandes batailles et en maintes rencontres, et que nous avons eu affaire à des ennemis plus redoutables que ceux-ci dont nous sommes venus à bout à notre honneur. Puis donc que cela est vrai, comme vous le savez, vous devez avoir confiance de vaincre en cette bataille, d'autant que nous avons raison et qu'ils ont tort ; car vous savez bien que Toctai n'était nullement mon seigneur pour me mander de venir à sa cour faire raison aux fils de Tolobuga. Or je ne vous dis rien de plus que de vous comporter en gens de cœur, afin que chacun parle de nous en cette bataille et que nous soyons redoutés à jamais. »

Quand les deux rois ont ainsi harangué leurs troupes, ils ne tardent plus, mais le lendemain se préparent au combat. Le roi Toctai fit vingt escadrons avec de bons chefs et de bons capitaines, et Nogai seulement quinze, parce que chacun les formait de dix mille cavaliers. Quand tout fut ainsi disposé, les deux armées marchèrent l'une contre l'autre jusqu'à une portée d'arc, puis s'arrêtèrent un moment, et, le nacar ayant sonné, commencèrent l'attaque en lançant leurs flèches. Celles-ci volaient de toutes parts, et c'était merveille de voir tomber à terre les hommes et les chevaux frappés à mort ; il y avait partout grands cris et grands gémissements. Puis, quand les flèches sont épuisées, ils prennent leurs épées et leurs piques et se courent sus en frappant de grandissimes coups. Ils recommencent la mêlée moult cruelle et sanglante ; ils se coupent mains et bras, bustes et têtes. Maints chevaliers morts ou mourants tombent à terre. Les cris, les plaintes et le cliquetis des armes empêchaient d'entendre le bruit du tonnerre : jamais on ne vit plus de morts qu'en cette bataille. Mais il en mourait plus du côté de Toctai que de celui de Nogai, parce que ceux de Nogai étaient meilleurs hommes d'armes que leurs ennemis. Les deux fils de Tolobuga font maintes prouesses ; mais c'est en vain, car ce n'était pas chose facile que de mettre à mort le roi Nogai. La bataille était si cruelle et si rude, que maints combattants qui le matin étaient sains et joyeux étaient alors morts et mourants, et maintes dames qui étaient mariées devinrent veuves. Cependant le roi Toctai s'efforce de tout son pouvoir d'exciter ses gens, et fait si grandes prouesses que tous en sont dans l'admiration. Il s'élance au milieu des ennemis comme s'il méprisait la mort ; il frappe à gauche et à droite, il va tuant et massacrant sur son passage. Il se conduit si bien qu'il cause un moult grand dommage à ses amis et à ses ennemis : à ses ennemis, car il en occit un grand nombre de sa main ; à ses amis, car en le voyant si bien faire, ils n'hésitaient pas à l'imiter et couraient sus aux ennemis et trouvaient la mort parmi eux.

Comment le roi Nogai combat vaillamment.

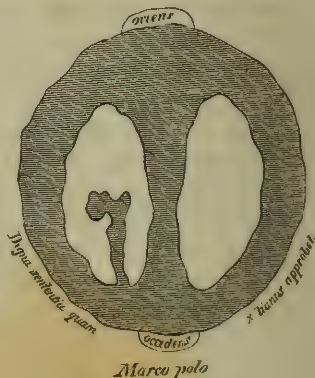
Le roi Nogai, de son côté, combat si vaillamment qu'il n'est nul qui puisse lui être comparé, et il a à bon droit le prix et l'honneur de cette bataille. Il se met entre les ennemis aussi hardiment que fait le lion entre les bêtes sauvages. Il va tuant et abattant et faisant grand dommage. Il s'élance partout où il voit ses ennemis rassemblés, et les renverse de çà, de là, comme s'ils étaient un vil bétail. Et ses hommes, en voyant la prouesse de leur seigneur, s'efforcent de l'imiter et courent sus aux ennemis moult hardi-

ment et leur causent grand dommage. Et, que vous dirai-je? les gens de Toctai s'efforcent tant qu'ils peuvent de sauver leur honneur ; mais c'est en vain, car ceux à qui ils avaient affaire étaient trop bonnes et fortes gens. Enfin ils avaient tant souffert, qu'ils voient bien que s'ils restent davantage ils sont tous morts ; et jugeant qu'ils ne peuvent plus résister, ils prennent la fuite ; et Nogai et ses gens vont les poursuivant et en tuant un grand nombre. C'est ainsi que Nogai remporta la victoire. Soixante mille hommes au moins périrent en ce combat ; mais le roi Toctai échappa, ainsi que les deux fils de Tolobuga.

Deo gratias. Amen.

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — MANUSCRITS. (Français.) Bibliothèque impériale, in-fol. du quatorzième siècle, le plus ancien et le plus complet manuscrit des *Voyages de Marco-Polo*, n° 7367 : c'est celui qui a été publié en 1824 par la Société de géographie, et dont nous venons de réimprimer le texte entier en le rajeunissant ; autre manuscrit, n° 8329, in-fol. du quatorzième siècle, connu sous le titre de *Livre des Merveilles*, orné de miniatures dont quelques-unes sont reproduites par nos gravures ; trois autres manuscrits, sous les n°s 675, 10260, 10270. — Rome, Bibliothèque Vaticane, manuscrit du quatorzième siècle, abrégé du texte français original. — Berne, Bibliothèque cantonale, in-fol. du quatorzième siècle. — (Latin.) Venise, Bibliothèque Saint-Marc, in-4°, du quinzième siècle, d'après la version faite en 1320 par fr. Francesco Pipino ; autre exemplaire de Pipino ; bibliothèque du cavalier Cicogna, in-fol. du quinzième siècle : *Extracta et translata de libro domini Marchi-Paulo de Venecijs de diversis provinciis et regnis Asiæ Maioris*, etc. — Modène, bibliothèque d'Est, version Pipino, du quatorzième siècle. — Florence, Bibliothèque Riccardienne, version mutilée de Pipino, du quatorzième siècle. — Rome, Bibliothèque Vaticane, quatorzième siècle, ancien abrégé intitulé : *De Mirabilibus mundi.* — Tolède, Bibliothèque de la cathédrale, in-8 du quinzième siècle : *Marci-Pauli de diversis hominum generibus.* — Monaco, Bibliothèque royale de la cour et de l'État, in-fol. du quinzième siècle, exemplaire de la version Pipino ; in-4° du quinzième siècle, version Pipino. — Wolfenbüttel, Bibliothèque ducale, deux manuscrits de la version Pipino ; un autre de la même version altérée et abrégée. — Berlin, Bibliothèque royale, un autre exemplaire de la traduction Pipino, du quatorzième siècle. — Paris, Bibliothèque impériale, in-fol., n° 3195 : *Incipit prologus libri descriptionis provinciarum Ermeniæ, Persidis, Turchiæ et utriusque Indiæ, et insularum quæ sunt in Indiâ*, editi a domino Marco-Polo nobili cive Venetiarum, currentibus annis 1295. — Deux autres in-fol., n°s 1616 et 6244. — Bibliothèque de feu Walckenaër, version latine de Pipino, mais fort incomplète. — Londres, bibliothèque du Musée britannique, quatorzième siècle, autre exemplaire de la version Pipino. — Bibliothèque de Stockholm, manuscrit in-fol. sur vélin que l'on croit de 1350, portant la signature de P. Petavius (Paul Peteau) : à la fin de ce manuscrit est une mappemonde peinte où la terre habitable est représentée sous la forme ovoïde, comme dans la mappemonde de Ranulphus Hydgen ; l'orient *(oriens)* est placé en haut de la carte, l'occident *(occidens)* au bas. L'Asie occupe la plus grande partie de la surface ; l'Afrique n'est qu'une simple bande s'étendant de l'ouest à l'est, et terminée par une ligne presque droite dans cette même direction de l'occident vers l'extrémité de l'Asie. La Méditerranée et le Pont-Euxin sont les seules mers intérieures indiquées dans cette figure. L'océan Oriental communique avec la mer Atlantique. Du reste, pas un seul nom sur aucune des trois parties de la terre. La mer Atlantique sépare les trois parties du monde, ou plutôt la terre habitable, d'un *alter orbis*, autre terre aussi considérable que les trois parties connues. Cette antichthone, opposée à notre continent, occupe donc la partie australe du globe ; elle est également de forme ovoïde. (Essai sur l'*Histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge.*) — (Italien.) Venise, Bibliothèque de Tommaso Giuseppe Farsetti, in-fol. des dernières années du quinzième siècle, traduction de la version de Pipino ; Bibliothèque de Morelli, in-4° du quinzième siècle : *Commenza lo libro de Marco-Polo da Venexia como ando cercando tutto lo Levante, el mezo di e lo Ponente.* — Milan, Bibliothèque Ambrosienne, in-fol. du quatorzième siècle, contenant la version Pipino fort incomplète. — Florence, Bibliothèque Magliabechienne, un manuscrit in-fol. du treizième ou du quatorzième siècle, publié par Baldelli Boni en 1827, et connu sous le nom de *l'Ottimo* (le meilleur) ; un autre in-fol. du quatorzième siècle : *Qui comincia il libro di messer Marco-Polo da Vinecia, che si chiama Milione, il quale racconta molte novitate della Tartaria, e delle tre Indie, e d'altri paesi assai ;* un manuscrit du quatorzième



Mappemonde du manuscrit de Stockholm. — D'après l'Atlas de M. de Santarem.

siècle, mutilé au commencement et à la fin. — Un autre manuscrit du quinzième siècle. — Bibliothèque Ruccienne, manuscrit du quatorzième siècle : *Inchomincia il libro di messer Marco-Polo da Vinegia, il quale raconta molte novitadi della Tartaria, e delle tre Indie, e d'altri paesi assai.* — Bibliothèque Riccardienne, in-4° du quatorzième siècle. — Bibliothèque Palatine, petit in-4° du quatorzième siècle : *Di Marcho-Polo. Signori imperadori, re, duchi, marchesi, conti, cavalieri,* etc. — Lucques, Bibliothèque Lucchesini, manuscrit du quinzième siècle : *Comenza el libro el qual tratta de le cose mirabili le quali vide et audi el nobil uomo messer Marco-Polo de Viniegia in le parti di Oriente.* — Sienne, Bibliothèque publique, manuscrit du quatorzième siècle. — Rome, Bibliothèque Chigiane, petit in-4° du quinzième siècle (au commencement se trouve une note de la main du pape Alexandre VII); Bibliothèque Barberinienne, in-fol. du quatorzième siècle; Bibliothèque Corsini, un manuscrit sans date. — Londres, bibliothèque du Musée britannique, manuscrit in-fol. du quinzième siècle, en italien incorrect, presque aussi complet que le manuscrit de Paris, n° 7367. — Tolède, Bibliothèque de la cathédrale, un manuscrit du dix-septième siècle; un autre du dix-huitième siècle. — Paris, Bibliothèque impériale, in-4° du quatorzième siècle : *Marco-Polo Venetiano al novo orbe,* etc. — (Allemand.) Monaco, Bibliothèque royale de la cour et de l'État, in-4° du quinzième siècle : *Die sich an hebet das Buch des edeln Ritters und landtfarers Hern Marcho-Polo;* in-fol. du quinzième siècle; autre manuscrit in-4° du même siècle. — Londres, Bibliothèque Grenville, manuscrit du dix-neuvième siècle, copie très-fidèle de l'édition de Nuremberg de 1477.

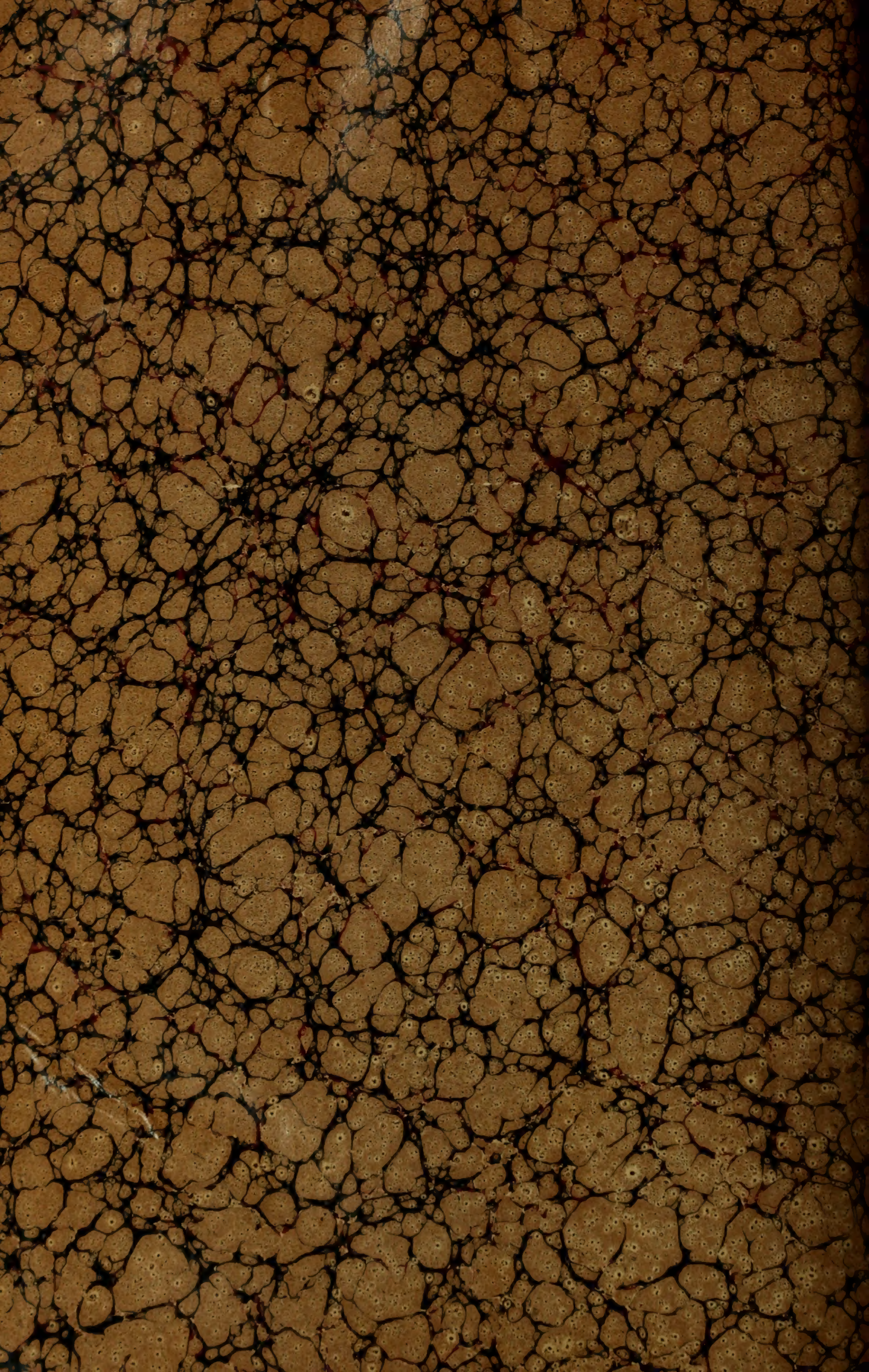
TEXTE. — Imprimés. *Die hebt sich an das Puch des edeln Ritters und Landtfarers Marco-Polo,* etc., in-fol., avec un portrait imaginaire; Nuremberg, 1477. — *Die hebt sich an ein schœne und kurczweilige Hystori,* etc.; Augsbourg, 1481.— *Jo. de Mandeville itineraria,* etc. : *M. Paul Venet., de regionibus orientalibus,* in-4°; Zwollis, 1483. —*In nomine domini nostri Jesu-Christi... Incipit prologus in librum domini Marci-Pauli de Veneciis,* in-4°; 1490 environ. — *Marco-Polo da Veniesia dele meravegliose cose del mondo,* in-8; Venise, 1496. Treize réimpressions : Brescia, 1500; Venise, 1508, 1533, 1555, 1597, 1602, 1626; Trévise, 1590, 1627, 1640, 1657, 1665, 1672. —*Marco-Polo de Veneza das condicoes e customes das gentes e das terras e provincias orientaes,* in-fol.; Lisbonne, 1502. —*Marco-Polo livro de las cosas maravillosas que vido en las partes orientales,* etc., in-fol.; Séville, 1520. —Nouvelle édition de cet ouvrage; Logrono, 1529. —*Marci-Pauli Veneti de regionibus orientalibus,* liv. III, traduit par Jean Patichius et inséré par Siméon Grynæus dans le *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum,* etc., in-fol.; Bâle, 1532. — Réimpression à Paris, la même année. — Traduction allemande : *die neue Welt,* due aux soins de Michel Herr; Strasbourg, 1534. —Deux nouvelles éditions du *Novus Orbis;* 1537, 1555. —Traduction française : *la Description géographique des provinces et villes les plus fameuses de l'Inde orientale,* etc., par Marc Paule, gentilhomme vénitien, in-4°; Paris, 1556. — *Marco-Polo gentilhuomo venetiano, delle cose de Tartari e dell' Indie orientali,* etc., in-fol.; Venise, 1559; texte édité par Ramusio et inséré dans le vol. II des *Navigationi e Viaggi;* ce texte était considéré comme le plus parfait avant la publication du manuscrit français n° 7367 de la Bibliothèque impériale de Paris. —Trois réimpressions : en 1574, 1583, 1606. — Traduction espagnole abrégée : *Historia de las grandezas y cosas maravillosas de las provincias orientales, sacada de Marco-Paulo,* in-8; Saragosse, 1601. — Traduction hollandaise : *Marcus-Paulus Venetus : Reisen en Beschryving der Oosterche Lantschappen,* etc., in-4°; Amsterdam, 1664.—*Marci-Pauli Veneti historici fidelissimi juxta ac præstantissimi, de regionibus orientalibus,* lib. III, nouvelle édition, d'après le *Novus Orbis,* due aux soins de Muller, in-4; Brandebourg, 1671. — Traduction allemande : *Marcus-Polus, Wahrhafte Beschreibung seiner wunderlichen Reisen in die Tartarey,* etc., insérée dans la *Chorographia Tartariæ* de Girolamo Megiser; Altenbourg, 1609, 1611. — Traduction anglaise infidèle : *the First Booke of Marcus-Paulus Venetus,* insérée dans les *Pilgrimes* de Samuel Purchas; in-fol., vol. III; Londres, 1625. — *The Most noble and famous travels of Marcus-Paulus,* traduction de John Frampton, faite d'après les éditions espagnoles de 1520 et 1529; Londres, 1579. — *Marci-Pauli Veneti itinerarium,* reproduction du texte de Grynæus, in-4; Helmstadt, 1585. — Réimpression en 1602. — *The Curious and remarkable voyages and travels of Marco-Polo,* etc., insérés dans la *Navigantium atque itinerarium Bibliotheca* de Harris, 1715. — Réimpression en 1744. — *Les Voyages très-curieux,* etc., *commencés l'an 1252, par Marc-Paul,* etc., insérés dans le *Recueil des Voyages faits principalement en Asie,* de Pierre Bergeron, traduction de l'édition latine de Muller, in-4°; la Haye, 1735. — Extrait du voyage de Marco-Polo, inséré dans la *Collection of voyages and travels,* de Th. Astley, vol. IV; 1747. —Abrégé inséré dans l'*Histoire générale des voyages,* t. IX de l'édition d'Amsterdam; 1760. — *M. Polo's Reise in den Orient, verdeutscht von Felix-Peregrin,* in-8; Zwickau, 1802. —Reproduction de la traduction anglaise du recueil de Harris, dans la *Collection of travels* de Pinkerton, in-4°, vol, VII; 1811. — Traduction anglaise du recueil de Harris dans la *Collection of travels* de Kerr, in-8; 1812.—*The Travels of Marco-Polo, a Venetian, in the thirteenth century,* etc., translated from the italian, with notes by William Marsden, in-4°; London, 1818. — *Voyages de Marco-Polo,* d'après le manuscrit 7367 de la Bibliothèque impériale de Paris; *Peregrinatio Marci-Pauli,* d'après le manuscrit 3195 de la même Bibliothèque. (Ces deux textes ont été insérés dans le *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie, t. I, in-4°; Paris, 1824.) — *Il Milione di Marco-Polo,* testo di lingua del secolo decimoterzo, ora per la prima volta publicato ed illustrato dal conte Baldelli Boni, t. I, in-4°, Florence, 1827, avec la vie de Marc-Pol, la *Storia del Milione* et des notes philologiques; *Il Milione de Messer Marco-Polo Viniziano,* secondo la lezione Ramusiana, illustrato e commentato dal conte Baldelli Boni, t. II, in-4°; Florence, 1827, avec notes géographiques et historiques.— *I Viaggi in Asia, in Africa,* etc., *da Marco-Polo Veneziano;* 2 vol. in-16; Venise, 1829. — Deux réimpressions du texte édité par Baldelli : in-16, Venise, 1841; in-16, Parme, 1843. — *The Travels of Marco-Polo,* etc., with copious notes by Hugh Murray,

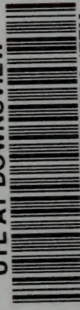
in-12; Edimbourg, 1844, avec notes, cartes, etc. — *Die Reisen des Venezianers Marco-Polo im dreizehnten Jahrhundert*, etc., avec un commentaire par August Bürck; in-8; Leipzig, 1845. — *I Viaggi di Marco-Polo*, traduction du manuscrit français original de Rusticien de Pise (manuscrit 7367), avec commentaires, etc., par Vincenzo Lazari, in-8; Venise, 1847. — *The Travels of Marco-Polo*, traduction de Marsden, revue et augmentée, avec un choix de ses notes, par Thomas Wright, in-12; Londres, 1854.

Commentaires. — Marsden, les notes qui accompagnent sa traduction publiée à Londres en 1818 (voy. plus haut, *textes imprimés*). — Thomas Wright, choix des notes de Marsden; 1854. — Placido Zurla : *Di Marco-Polo, degli antichi viaggiatori veneliani*, 2 vol. in-fol.; Venise, 1818. — *Nouvelles annales des voyages*, 1819, in-8, t. II. — Murray, *Historical account of discoveries and travels in Asia*, 1820; Edimbourg, in-8, t. Ier. — Baldelli Boni, ses notes jointes à la publication du *Milione*, 1827. — Klaproth, annotations manuscrites sur un exemplaire de l'édition italienne de 1827 conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale; dans le *Magasin asiatique : Sur l'origine du papier-monnaie en Chine; Sur les Tartares; Description du grand canal de la Chine*; dans le *Nouveau Journal asiatique* (première série) : *Sur les ports de Gampou et de Zaitoum*, décrits par Marco-Polo, t. V, p. 35; *Sur le pays de Tenduc ou Tenduck*, mentionné par Marco-Polo, t. IX, p. 299; *Remarques géographiques sur les provinces occidentales de la Chine*, décrites par Marco-Polo; *Rapport sur le plan de Pékin*, publié à Saint-Pétersbourg en 1829; *Notes sur le Thibet; Description de la Chine sous le règne de la dynastie mongole*, d'après Rochid-Eddin; *Histoire de la Georgie*; Notice sur le Japon. Dans un tirage à part, l'article des Recherches sur les ports de Gampou et de Zaitoum est suivi de l'annonce d'une nouvelle édition du *Voyage de Marco-Polo*; mais Klaproth est mort en 1835, sans avoir publié cette édition, dont le manuscrit n'a pas été trouvé. — Roux, *Introduction aux Voyages de Marco-Polo*, dans le t. Ier du *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie; Paris, 1824. — Hugh Murray, Notes de la traduction publiée à Edimbourg en 1843. — Auguste Bürck, Notes et commentaires annexés à la traduction allemande publiée en 1845, avec additions et corrections par Ch.-F. Neumann. — Vincenzo Lazari, préface, notes, éclaircissements et carte, qui précèdent et suivent sa traduction italienne, publiée à Venise, en 1847, par les soins de Ludovico Pasini. — Paulin Paris, Nouvelles recherches sur les premières rédactions du *Voyage de Marco-Polo*, par M. Paulin Paris, lues à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 23 octobre 1850. — *Bulletin de la Société de géographie* (les deux premières séries, 1822 à 1843), Rapport de M. Roux sur la publication des Voyages de Marco-Polo, t. Ier, p. 181. Sa famille, ses voyages, 182. Publication de sa relation par la Société de géographie, t. Ier, p. 164, 166, 170, 220, 221, 269, 355, 359; II, 63, 85, 87, 97, 137, 139, 207, 208, 256; III, 31, 85, 359; VI, 242; VIII, 74; XIII, 287; XIV, 68. Deuxième série, III, 358, 359; X, 383. Publication des commentaires sur la relation de Marco-Polo; première série, VIII, 25. Commentaires de Klaproth; deuxième série, III, 211; XIII, 319. Lettre de M. de Hammer sur Marco-Polo; première série, III, 115. Date de sa mort, VII, 288; VIII, 128, 134. Notice sur la relation originale de Marco-Polo, par M. P. Paris; première série, XIX, 23. Langue dans laquelle a été écrite sa relation; deuxième série, IX, 106; XIV, 192. Note de M. d'Avezac à ce sujet; deuxième série, XVI, 117. Cité, première série, II, 115, 117, 118, 219; deuxième série, XIV, 387; XVI, 236. Cité au sujet du pays de Tenduc, deuxième série, XVI, 101, 106 et suiv. B., première série, II, 17; IV, 95.

Quelques autres ouvrages a consulter. — *Traité des Tartares*, in-8; Paris, 1634. — G. de Magaillans, *Nouvelle description de la Chine*, in-8; Paris, 1688. — M. Martini : Atlas sinensis, in-fol.; Amsterdam, 1656. — *Histoire des Tartares*, in-4°; Lyon, 1667. — B. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, in-fol.; Paris, 1697. — F. Petis, *Histoire de Gengis-Khan*, in-12, 1710. — De Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols*, etc.; 5 vol. in-4°, 1756-1658. — Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*; 1717-1788. — Mosheim, *Historia Tartarorum ecclesiastica*, in-4°; Helmstad, 1741. — Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de la Chine et de la Tartarie chinoise*, etc.; 4 vol. in-4°; la Haye, 1737. — D'Anville, Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet, grand in-fol. (42 cartes), 1737. — Le P. Gaubil, *Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous ses successeurs, conquérants de la Chine*, in-4°; Paris, 1739. — Grosier, *Histoire générale de la Chine*, etc.; 12 vol. in-4°; Paris, 1783. — *De la Chine, ou description générale de cet empire*, etc.; 7 vol. in-8; Paris, 1818. — D'Avezac, Notice sur les anciens voyages de Tartarie; Paris, 1839. — Siebold : Nippon, etc. — Humboldt, Recherches sur l'Asie centrale, 1843. — Reynaud, Traduction de la Géographie d'Aboulféda, 1848; *Mémoire historique et scientifique sur l'Inde*, 1849. — Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde*, trad. du chinois, in-8; Paris, 1851.

FIN DU TOME DEUXIÈME.





UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 15 20 01 017 3